HAL
open science

Voix de la foule chez Tacite : perspectives littéraires et historiques sur la communication collective au début de l'Empire

Louis Autin

▶ **To cite this version:**

Louis Autin. Voix de la foule chez Tacite : perspectives littéraires et historiques sur la communication collective au début de l'Empire. Littératures. Université Grenoble Alpes; Universität Osnabrück, 2019. Français. NNT : 2019GREAL016 . tel-02484119

HAL Id: tel-02484119

https://theses.hal.science/tel-02484119v1

Submitted on 19 Feb 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

THÈSE

Pour obtenir le grade de

DOCTEUR DE LA COMMUNAUTÉ UNIVERSITÉ GRENOBLE ALPES

préparée dans le cadre d'une cotutelle entre la Communauté Université Grenoble Alpes et l'Universität Osnabrück

Spécialité : **Langues & Civilisations de l'Antiquité**

Arrêté ministériel : le 6 janvier 2005 – 25 mai 2016

Présentée par

Louis AUTIN

Thèse dirigée par **Madame la Professeure Isabelle COGITORE** et **Madame la Professeure Christiane KUNST**

préparée au sein du **laboratoire Litt&Arts / *Translatio* (UMR 5316)** dans **l'École Doctorale Langues, Littératures et Sciences Humaines**

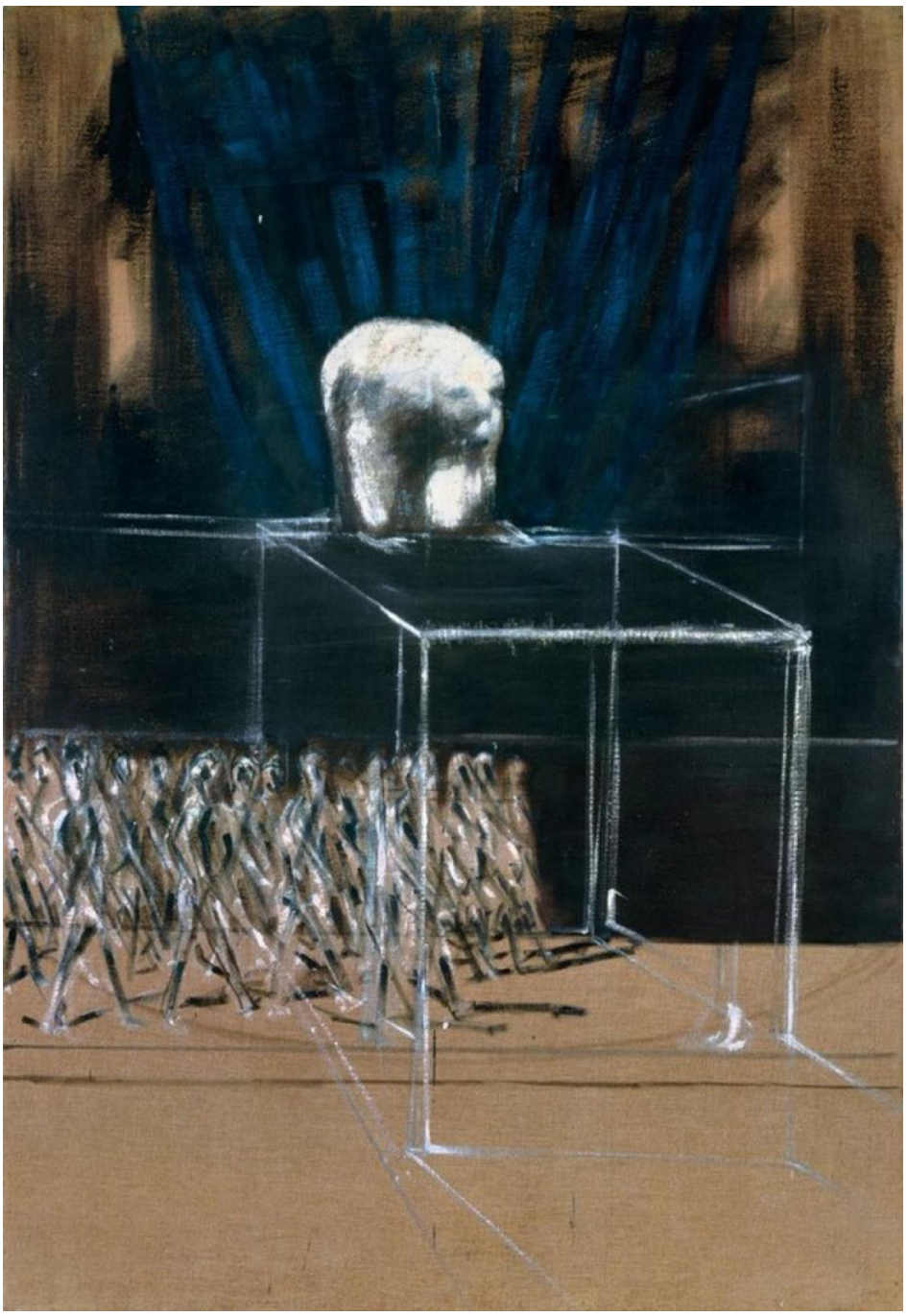
Voix de la foule chez Tacite

Perspectives littéraires et historiques sur la communication collective au début de l'Empire

Thèse soutenue publiquement le **23 novembre 2019**, devant le jury composé de :

Mme Rhiannon ASH
Professeure, Merton College, Oxford, rapporteuse
M. François BERARD
Professeur, École Normale Supérieure/EPHE, examinateur
Mme Isabelle COGITORE
Professeure, Université Grenoble Alpes, directrice de thèse
M. Olivier DEVILLERS
Professeur, Université Bordeaux Montaigne, président
Mme Christiane KUNST
Professeure, Universität Osnabrück, directrice de thèse
Mme Cristina ROSILLO-LOPEZ
Professeure, Universidad Pablo de Olavide, rapporteuse

VOIX DE LA FOULE CHEZ TACITE



Perspectives littéraires et historiques sur la communication collective au début de l'Empire

Francis Bacon, *Marching Figures*, vers 1952

REMERCIEMENTS

À la fin de cinq années intenses, surtout dans les derniers mois, j'aborde l'écriture des remerciements avec un soulagement teinté de crainte, tant il est de personnes dont je suis redevable et que je ne voudrais pas oublier dans ces quelques lignes.

Ce sont d'abord mes deux directrices de thèse que je tiens à remercier très chaleureusement. En plus d'encadrer mes travaux de recherche avec exigence et bienveillance, en guidant mes tâtonnements et en me faisant prendre conscience de mes erreurs, elles m'ont soutenu de manière exemplaire dans toutes les difficultés qu'un doctorant peut rencontrer, de la recherche de financement aux doutes qui jalonnent inévitablement un parcours de plusieurs années dans le monde académique. Plus spécifiquement, je remercie Christiane Kunst de m'avoir accueilli si cordialement à Osnabrück, de m'avoir intégré dans la belle équipe de recherche qu'elle y dirige et de m'avoir aidé à renforcer la partie historique de cette thèse. Je remercie aussi Isabelle Cogitore, conscient que quelques mots n'exprimeront sans doute pas l'étendue de ma gratitude, ni ne diront tout ce que je lui dois. Elle a été présente sans interruption depuis la formulation de ce projet de recherche, alors que j'étais dans les derniers mois d'une difficile année d'agrégation, et c'est en grande partie grâce à elle que j'ai réussi à le porter à son terme.

Ma reconnaissance va aussi aux professeur(e)s qui ont accepté de faire partie de ce jury de thèse et ont ainsi bien voulu témoigner de l'intérêt pour mes travaux : Mme Rhiannon Ash, M. François Bérard, Mme Cristina Rosillo-López et enfin M. Olivier Devillers, que je voudrais remercier tout particulièrement ici pour ses conseils toujours avisés et son soutien depuis notre rencontre à Bristol. C'est un honneur pour moi de voir ce travail évalué par de tels chercheurs et chercheuses. Cette version de la thèse a été reprise pour enlever de nombreuses coquilles et fautes d'inattention relevées grâce à leurs remarques lors de et après la soutenance, en particulier celles de M. Olivier Devillers : qu'ils en soient grandement remerciés.

J'ai eu la chance de mener ces recherches dans des conditions idéales grâce à un contrat doctoral à l'UGA puis à trois postes d'ATER dans les universités de Strasbourg, Rennes-II et Grenoble. Je n'aurai pas la place de remercier ici toutes les personnes que j'y ai rencontrées et vers qui j'ai pu me tourner dans des moments délicats ; de nombreux noms apparaîtront au fil des pages, à l'occasion d'un remerciement particulier. Néanmoins, je pense tout particulièrement à mes collègues de Grenoble, notamment de l'axe *Translatio* du laboratoire Litt&Arts, qui ont participé à enrichir ce travail à l'occasion de séminaires de recherche ou de discussions informelles, et à celles et ceux du département d'histoire ancienne d'Osnabrück : ils ont souvent dû composer avec mes erreurs d'allemand, et l'ont toujours fait avec indulgence. Je leur adresse collectivement un immense merci : à tous points de vue, le résultat ne serait pas le même sans eux.

Je veux encore remercier les enseignant(e)s qui m'ont transmis la passion pour les sciences de l'Antiquité, successivement dans le secondaire, en classe préparatoire et à l'université. J'ai une pensée particulière pour Gilles van Heems, qui, depuis qu'il a accepté de diriger un

mémoire de master sur un auteur bien tardif, a toujours été présent pour me soutenir et me conseiller. Il sait l'estime que je lui porte et la reconnaissance que je lui dois.

Durant ces cinq années, j'ai en outre pu bénéficier de financements qui m'ont permis de concentrer mon énergie sur mon activité de recherche. J'en mesure la chance. Je tiens donc à remercier le *Deutscher Akademischer Austauschdienst* (DAAD), le programme Erasmus +, l'Institut Franco-Allemand de Sciences Historiques et Sociales (IFRA/SHS) et, enfin, la Fondation-Hardt, grâce à laquelle j'ai pu entamer la rédaction de la thèse dans un cadre proprement idyllique.

« Tant que tu seras heureux, tu auras des amis en nombre ; si le ciel se couvre de nuages, tu te retrouveras seul », écrivait Ovide. Je dois à mes ami(e)s d'avoir fait mentir le poète en se montrant disponibles dans les périodes où les aléas de la recherche et les vicissitudes diverses rendaient leur présence cruciale. Ils sont assez nombreux pour justifier que ma reconnaissance s'exprime collectivement, et ils ne m'en tiendront pas rigueur, je l'espère. J'adresse cependant des remerciements particuliers à Marion et Robin, dont j'ai usé et abusé de l'accueil toujours chaleureux à Lyon, tout comme à Ugo et Julien à Paris, à Alexia et Aurore à Grenoble, ou encore à Jérôme, Régis, Nadège et Enora qui ont rendu Strasbourg et Rennes si accueillantes. Plusieurs de mes proches ont accepté la tâche pénible de relire certaines parties de ce travail ; ils y ont trouvé de nombreuses coquilles, des maladresses et des lourdeurs qu'il vaut mieux passer sous silence, et ont contribué à rendre l'expression et l'argumentation plus claires. Les scories qui ne manquent pas d'y demeurer n'ont évidemment d'autre responsable que moi. Qu'ainsi soient remerciés, pour cela et pour tout ce que je leur dois individuellement (souvent bien au-delà de cette relecture, ils le savent), Alice, Antoine, Clément, Cyril, Florian, France, Jérôme, Jordi, Thomas C. et Thomas L. C.

Je me tourne enfin vers ma famille pour leur témoigner ma profonde gratitude : mes frères et sœurs, bien sûr, Maïa et Éric, qui ont accueilli plusieurs séjours parisiens et m'ont encouragé tout au long de cette thèse, mes grands-parents (dont mon grand-père André, pour le goût du récit et l'amour de la recherche) et, avant tous les autres, mes parents, qui ont accompagné de trop longues années d'étude avec une délicatesse constante et une disponibilité inconditionnelle, et que je remercie bien légèrement aujourd'hui en leur dédiant cette thèse.

CONVENTIONS

Sauf mention contraire, les citations proviennent de l'édition la plus récente parue dans la « Collection des Universités de France » (abrégée « CUF » ci-dessous) des éditions *Les Belles Lettres*. Les traductions sont personnelles. Par économie de place, le travail étant déjà long, seules les citations grecques et latines utilisées dans le corps du texte sont traduites.

Les auteurs anciens sont abrégés selon les normes du *Neue Pauly*, que nous avons francisées dès que cela paraissait nécessaire (Virg., *Én.* au lieu de Verg., *Aen.*, par exemple). Nous avons également utilisé les abréviations suivantes, toujours en accord avec les recommandations du *Neue Pauly* :

- *AE* : R. CAGNAT (éd.), *L'Année épigraphique*, Paris, 1888- ;
- *ANRW* : H. TEMPORINI, W. HAASE (éd.), *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt*, Berlin ; New York, 1972- ;
- *LSJ* : H. G. LIDDELL, R. SCOTT, H. S. JONES, *A Greek-Enlish Lexicon*, Oxford, 1940^9 ;
- *ThlL* : *Thesaurus linguae Latinae*, Leipzig, 1900-.

Lorsque le texte latin est bref (moins de trois lignes), il est indiqué dans le corps du texte ; plus long, il est placé en note. Les auteurs modernes sont indiqués en petites majuscules.

Enfin, sans mention complémentaire, les dates s'entendent après J.-C.

INTRODUCTION GENERALE

> Je me bats contre le postulat que les paroles, c'est du vent ; que les paroles, ça n'existe pas ; ça n'a presque pas de consistance ; que les paroles, c'est une sorte d'écume sur l'océan de l'histoire ; ou encore que les paroles, ce n'est rien de plus que le reflet transitoire, fragile, précaire, immédiatement effacé de choses qui, elles, sont sérieuses et solides, et qui ne *sont pas* des paroles. Or, ce que je voudrais montrer, c'est que les hommes *font* quelque chose quand ils parlent. […] Une épistémologie du bavardage si l'on veut.
>
> M. FOUCAULT, entretien avec G. CHARBONNIER pour l'*Archéologie du savoir* (France Culture, 2 mai 1969)

Cette étude est une invitation à prendre au sérieux les paroles qui passaient « sur les lèvres de la foule » à Rome ou, comme le dirait Tacite lui-même, *in ore uulgi*[1]. Loin d'y voir de simples bruits, de futiles paroles qui *s'envolent*, à l'opposé des écrits qui, eux, *restent*, comme on le sait, loin de les résumer à une simple convention littéraire – la masse tumultueuse qui bruisse à l'arrière-plan de l'histoire –, nous aimerions contribuer à rendre une dignité scientifique à des phénomènes qui gagnent à être envisagés comme des pratiques significatives au plan historique, et cohérentes au plan de la représentation littéraire. La tâche comporte cependant une véritable difficulté, qui explique sans doute qu'aucun travail n'ait abordé ce thème de manière frontale et systématique, malgré de nombreux éclairages partiels dont nous rendrons compte au cours de notre progression. En effet, s'attaquer aux voix de la foule chez Tacite suppose d'en appréhender l'oralité constitutive à travers toute une série de médiatisations (généralement écrites), qui les figent et les éloignent de leur nature historique : il y a bien entendu Tacite lui-même, qui fait passer dans son œuvre les clameurs, rumeurs et autres discours collectifs, stoppant sous son calame la course de ces bruits qui, dans la Rome antique, volaient, virevoltaient, souples et volatils ; il y a également, au moins pour la période des *Annales*, que l'historien n'a pas vécue personnellement, le travail analogue de ses sources, si l'on accepte que notre auteur y a trouvé, sous une forme ou sous une autre, les manifestations collectives qu'il rapporte ; il y a enfin notre propre lecture critique, qui, en objectivant les voix de la foule, en les faisant passer à travers le tamis de l'analyse, en les soumettant à la rigueur de l'approche systématique et enfin en les couchant par écrit, encourt le risque de perdre de vue le caractère mouvant des mots qui courent et qui s'échangent. L'appauvrissement menace donc. Toutefois, malgré le risque de réduction, il paraît difficile de faire l'économie d'une réflexion approfondie sur les voix de la foule chez Tacite, dont l'œuvre constitue un exceptionnel réceptacle, en même temps qu'elle forme une formidable caisse de résonnance pour des phénomènes qui s'étaient révélés centraux dans le système politique du Ier siècle, avec l'institutionnalisation progressive du régime impérial.

Cet objet d'étude est incontestablement vaste. Chez Tacite, les foules sont omniprésentes, même si de nombreux discours sentencieux de la part de l'auteur imposent l'image d'une masse politiquement insignifiante et incapable de laisser une trace dans l'histoire, ou, inversement (et

[1] Tac., *Hist.*, 3.36. Également Tac., *Agr.*, 41 ; formules proches en Tac., *Hist.*, 2.73, *Ann.*, 14.22 et 14.56. « Prendre au sérieux les rumeurs » est le titre que le sociologue Ph. ALDRIN donne à l'introduction de son ouvrage sur les rumeurs, sur lequel nous nous appuierons beaucoup dans ce travail (Ph. ALDRIN 2005).

ce n'est pas le dernier paradoxe que nous constaterons), suggèrent l'influence corruptrice du *uulgus* et soulignent sa responsabilité dans la décadence morale qu'il observe au début de l'Empire. À cette omniprésence des foules dans le récit correspond une véritable multiplicité de leurs interventions vocales, à la fois formelle (des sons à peine articulés aux rumeurs les plus complexes) et fonctionnelle (des mentions incidentes de « bruit » aux discours servant l'insinuation ou la caractérisation des personnages). En somme, la diversité effective des voix de la foule pourrait donner l'impression d'un sujet sans réelle unité, qu'il faut dissiper dès à présent. En réalité, les foules s'expriment de façon variée chez Tacite parce que les masses urbaines et militaires disposaient au plan historique de différents canaux de communication, certains verticaux, d'autres horizontaux, comme on le verra. Quant à la multiplicité des fonctions que leurs voix assument dans le texte, il convient d'y voir une richesse plutôt qu'un signe d'incohérence. De fait, le rôle de la parole collective dans les *Annales*, les *Histoires* et les opuscules, que nous traiterons ensemble dans ce travail, n'est pas moins divers que celui du chœur dans la tragédie athénienne, avec lequel les foules tacitéennes présentent de nombreuses similitudes. C'est par ce pas de côté que nous proposons d'entrer dans notre sujet.

Un pas de côté : la foule comme chœur tragique chez Tacite

On peut en effet présenter les grands enjeux de notre étude à travers cette analogie révélatrice : la foule occupe dans le récit tacitéen une place à maints égards semblable à celle du chœur dans la tragédie grecque. Il est possible que ce rapprochement relève plus d'une parenté distante que d'un jeu de référence conçu comme tel par Tacite, encore que l'on sait à présent à quel point l'imaginaire du chœur grec avait nourri depuis l'époque augustéenne l'inspiration et l'écriture de poètes comme Virgile, Horace ou Properce[2]. Quoi qu'il en soit, la comparaison entre les foules tacitéennes et le chœur grec s'impose à l'esprit, au point qu'elle a été suggérée dans de nombreux travaux, sans jamais être réellement explorée en détail[3]. Nous chercherons moins à développer de façon systématique cette analogie ici qu'à nous en servir comme d'un outil exploratoire pour passer en revue les différentes facettes des vocalisations collectives chez Tacite. De fait, le chœur tragique remplit plusieurs fonctions dans le théâtre grec, certaines relatives au commentaire et à la structuration de l'intrigue, d'autres plus spécifiquement esthétiques, puisqu'il prend en charge la majorité des parties lyriques. Cependant, on sait également, au moins depuis plusieurs articles de J.-P. VERNANT regroupés dans *Mythe et Tragédie en Grèce ancienne*[4], que l'existence du *choros* s'explique par des

[2] Comme l'a démontré récemment L. CURTIS 2017, que je remercie ici pour de passionnantes discussions à la Fondation-Hardt et pour l'envoi anticipé de son ouvrage au moment de la rédaction de cette thèse.

[3] On la trouve généralement sous forme d'aparté, en particulier dans les études suivantes, que nous discutons plus avant dans le cours de la thèse : L. FERRERO 1946 : 73 ; W. RIES 1969 : 140 ; Cl. WH. MENDELL 1970 : 120 ; J.-M. ENGEL 1972 : 22 ; P. VEYNE 1976 : 700 ; É. AUBRION 1985 : 495 ; É. AUBRION 1991 : 2642 ; R. MELLOR 1993 : 121 ; E. CIZEK 1995 : 244 ; R. FERRI 1998 : 244 ; Fr. SANTORO L'HOIR 2006 : 67-68 et surtout 259 ; F. GALTIER 2011 : 134-135 ; 145 ; voir également un parallèle dans la scénographie des *Odes* d'Horace chez T. NAKAYAMA 1970 : 27.

[4] Principalement dans « Le moment historique de la tragédie » (première publication en 1968) et dans « Tensions et ambiguïtés dans la tragédie grecque » (première publication en 1969). Voir par exemple J.-P. VERNANT & P. VIDAL-NAQUET 1995 : 27 : « [La distance] s'exprime, dans la forme même du drame, par la tension entre les deux éléments qui occupent la scène tragique : d'un côté le chœur, personnage collectif et anonyme incarné par un collège officiel de citoyens, et dont le rôle est d'exprimer dans ses craintes, ses espoirs, ses interrogations et ses jugements, les sentiments des spectateurs qui composent la communauté civique ; de l'autre, joué par un acteur professionnel, le personnage individualisé dont l'action forme le centre du drame et qui a figure

raisons plus historiques, ou plus exactement sociopolitiques : le chœur incarne en effet sur scène la communauté civique, qu'il représente en vertu d'une synecdoque culturellement admise[5] ; incarnant les nouvelles valeurs démocratiques, il se confronte aux héros, personnages nobles et individualisés, porteurs des anciennes normes aristocratiques. Cette dialectique du singulier et du collectif, du noble et du populaire se retrouve à chaque page chez Tacite, que ce soit dans le cadre urbain ou dans les armées. La tension engendrée ne se situe évidemment pas au plan du débat entre démocratie et aristocratie, qui relève de problématiques propres à l'Athènes du Ve siècle avant J.-C., mais la conflictualité entre l'un et le multiple, entre l'ancien et le nouveau, entre l'ordre dominant et la subversion participe de l'analogie entre la foule tacitéenne et le chœur tragique. Que l'on pense par exemple à la tension entre Tibère et la plèbe dont témoignent de nombreux commentaires anonymes dans les six premiers livres des *Annales*.

C'est surtout par leur tendance récurrente au commentaire plutôt qu'à l'action que les foules tacitéennes se rapprochent d'un *choros* de théâtre[6]. Présent dans l'*orchestra* et non sur le *proskenion* où se déroule l'intrigue, le chœur tragique n'a pas pour vocation première de participer à l'action, mais plutôt de rendre compte de l'enchaînement des événements ou de conseiller les personnages ; ce faisant, il prend part au *muthos*, comme le recommande Aristote, mais de façon indirecte[7], comme un « témoin inactif » (κηδευτὴς ἄπρακτος, Aristot., *Probl.*, 19.48). Dialoguer avec les héros et livrer des commentaires moraux à propos des événements représentés sont également les deux grands rôles qu'Horace lui réserve dans son *Art poétique*[8]. Bien souvent, de même, les foules sont peintes par Tacite dans une posture de commentaire et semblent davantage réactives qu'actives ; de ce fait, elles ont généralement pour fonction de caractériser les personnages de l'histoire, d'expliciter les grandes articulations du récit, mais également d'exprimer une réaction affective, ordinairement pathétique, face aux événements narrés, voire d'élargir le moment présent aux grands exemples du passé, à l'image d'un « spectateur idéal »[9].

Pas plus que le chœur tragique, cependant, la foule ne peut être réduite à un simple rôle de commentateur passif ; comme le chœur, elle semble parfois s'émanciper et agir en tant que

---

de héros d'un autre âge, toujours plus ou moins étranger à la condition ordinaire du citoyen. » L'idée est latente depuis le romantisme et l'idéalisme allemands, par exemple chez Hegel (cf. Cl. CALAME 2017 : 23).

[5] Aristote associe d'ailleurs clairement dans les *Problèmes* le chœur au peuple, dont il est selon lui une émanation (οἱ δὲ λαοί ἄνθρωποι, ὧν ἐστὶν ὁ χορός, Aristot., *Probl.*, 19.48, texte cité par J.-P. VERNANT & P. VIDAL-NAQUET 1995 : 27 n. 4). Sur le chœur comme métaphore de « l'opinion publique », voir K. W. BACK 1988 : 281-282.

[6] Sur la définition du rôle du chœur et sa place dans le théâtre grec, nous nous sommes appuyé sur l'éclairante synthèse proposée récemment par Cl. CALAME 2017, en part. p. 102-105 où trois « voix » chorales sont distinguées : une voix « performative » (participer à la *mimèsis* dramatique), une voix « affective » (réagir émotionnellement avec le public aux événements représentés) et une voix « herméneutique (interpréter les actes et comportements des personnages individualisés). La combinaison de ces trois fils aboutit à une forme de « polyphonie sémantique » pour Cl. Calame.

[7] Καὶ τὸν χορὸν δὲ […] δεῖ ὑπολαμβάνειν […] <u>μόριον εἶναι τοῦ ὅλου</u> καὶ συναγωνίζεσθαι μὴ ὥσπερ Εὐριπίδῃ ἀλλ᾽ ὥσπερ Σοφοκλεῖ, Aristot., *Poét.*, 18.1456a. Le même Aristote note dans les *Problèmes* que le chœur n'a pas pour rôle de contribuer à l'action (Aristot., *Probl.*, 19.48).

[8] *Ille [chorus] bonis <u>faueatque et consilietur</u> amice / et regat iratos et amet peccare timentis ; / ille dapes <u>laudet</u> mensae breuis, ille salubrem / iustitiam legesque et apertis otia portis ; / ille tegat commissa deosque precetur et oret, / ut redeat miseris, abeat Fortuna superbis*, Hor., *Art.*, 196-201.

[9] Pour reprendre l'expression classique de SCHLEGEL (cf. Cl. CALAME 2017 : 106-108).

personnage du drame[10]. Chez Tacite, les masses militaires du début de l'Empire faisaient évidemment partie des facteurs du processus historique, et leurs mutineries (celles de 14, mais aussi celles de 69) pouvaient porter à conséquence ; quant à la plèbe urbaine, quoique dépourvue d'une grande partie de son pouvoir institutionnel – quel qu'il fût en pratique au dernier siècle de la République –, elle n'était pas à négliger, comme le lynchage de Vitellius à la fin de la guerre civile de 69 vint le rappeler avec éclat. Toutefois, pour rester au niveau des vocalisations collectives, les différentes formes de cris, clameurs, rumeurs et autres discours de la foule poussaient en réalité souvent leurs destinataires (aristocrate, empereur, général) à réagir et à adapter leur comportement en fonction des revendications exprimées au Cirque, pendant les assemblées civiles et militaires, ou dans les rues de Rome. La mort de Tigellin, par exemple, fut obtenue grâce aux manifestations vocales de la foule urbaine devant le Palais impérial, sur les forums et dans les édifices de spectacle (Tac., *Hist.*, 1.72). Ainsi la voix commentante devenait voix agissante, plaçant de fait les masses dans la position ambiguë d'une instance de commentaire promue au rang du « personnage en action » aristotélicien[11].

Premier spectateur et interprète de l'action, le chœur est également le porteur d'une voix *autre* au sein de la pièce. Dans la tragédie, quand il ne dialogue pas avec les acteurs par l'intermédiaire du coryphée, c'est-à-dire pendant la *parodos*, l'*exodos* et les *stasima*, il s'exprime dans des modalités qui diffèrent de l'expression ordinaire des personnages, puisqu'il chante en vers lyriques, dont la diversité métrique contraste avec les parties parlées, et dans un dialecte différent (dorien et non ionien) ; les thèmes poétiques qui forment la trame de ces chants se distinguent également de la matière ordinaire des dialogues. En outre, les parties lyriques prises en charge par le chœur pouvaient, on le sait, s'affranchir assez largement de l'intrigue et se composer de réflexions plus générales : c'est précisément un élément qu'Aristote reproche à Euripide. De la même façon, les foules tacitéennes, dans les passages où elles semblent seules sur scène, pendant les intermèdes entre deux épisodes, livrent parfois des déplorations formant comme des pauses lyriques au milieu de l'intrigue ; l'histoire y gagne une certaine grandeur tragique, et le récit en est plus clairement divisé en différentes unités narratives. Plusieurs exemples seront étudiés dans le cours du travail, mais le texte le plus exemplaire de cette pratique est sans doute la déploration des Romains après la mort de Galba, au milieu du livre I des *Histoires* (Tac., *Hist.*, 1.50), sur laquelle nous reviendrons à plusieurs reprises. Dans de tels passages, la foule semble s'exprimer par des modalités qui lui sont propres : affectivité extrême, tendance remarquable à l'expressivité, utilisation récurrente de certaines figures de style (interrogations rhétoriques, hyperbole, etc.). S'il n'est bien entendu pas question de changement de *mode* d'expression, sur le modèle des variations métriques de la tragédie grecque, elle recourt

[10] Aristote et Horace insistent tous les deux sur cette présentation du chœur idéal comme un véritable personnage de la pièce : καὶ τὸν χορὸν δὲ ἕνα δεῖ ὑπολαμβάνειν τῶν ὑποκριτῶν (Aristot., *Poét.*, 18.1456a) ; *actoris partis chorus officiumque uirile / defendat* (Hor., *Art.*, 193-194).

[11] Selon la célèbre formule de la *Poétique* (ἔστιν οὖν τραγῳδία μίμησις πράξεως […] δρώντων καὶ οὐ δι' ἀπαγγελίας. […] Πράξεώς ἐστι μίμησις, πράττεται δὲ ὑπὸ τινῶν πραττόντων, Aristot., *Poét.*, 6.1449b). La double identité du chœur dans la tragédie grecque, à la fois identité fictionnelle engagée dans l'intrigue et identité politique et culturelle, est rappelée par Cl. CALAME 2017 : 101. Chez Tacite, cette tension entre une posture de commentaire et la participation à l'action de la foule est bien perçue par H. G. SEILER 1936 : 82 et suiv., qui distingue pour la masse « eine Rolle […] nur im Kontrast gegen die eigentlichen Spieler, die jeweilige Person des Kaisers und die übrigen Nebenfiguren seiner Geschichtsdramen » et les moments où « die Masse ist […] nicht nur Kulisse im Spiel, sondern sie wird […] selbst mitspielende Person des Dramas ».

systématiquement au discours indirect, qui est la marque de la parole collective, mais à un discours indirect qui heurte souvent les limites de la syntaxe, comme nous le verrons en conclusion.

Sur ces trois points – symbolique sociale, fonction de régie, valeur esthétique –, les foules tacitéennes occupent donc une place qui fait écho, volontairement ou non, au personnage collectif qu'était le chœur tragique. Ces trois sommets dessinent un périmètre d'étude dans lequel nous voulons inscrire ce travail, au confluent de trois approches du texte tacitéen : l'approche historique, qui interroge la place des foules dans la société impériale et le rôle socio-politique de leur communication, la narratologie, qui permet de rendre compte de l'utilisation des vocalisations des masses dans la structuration du récit et dans la configuration de sa réception, et, enfin, l'étude stylistique et littéraire, qui cherche à mettre en évidence la valeur esthétique et rhétorique des discours collectifs.

Méthodologie

Nous chercherons donc dans ce travail à faire « dialoguer histoire et littérature »[12], à observer comment se combinent, sur le thème précis des voix de la foule chez Tacite, le « triple contrat » qui, selon J. RANCIERE, incombe à tout historien : l'étude du passé, l'élaboration du récit, et la formulation d'un discours politique[13]. Cet objectif nécessite la mise en place d'une méthodologie recourant à des outils issus de différentes disciplines ; surtout, il présuppose de refuser la discontinuité autrefois avancée, puis abandonnée, avant de revenir en grâce récemment, entre Tacite l'historien et Tacite l'artiste[14]. En parlant de « retour en grâce » récent, nous faisons écho au débat parfois vif qui agite les recherches tacitéennes, principalement dans le monde anglo-saxon, depuis plusieurs années à présent. Sans chercher à rendre compte de façon détaillée de la controverse, il est possible d'en présenter les principaux enjeux en repartant des travaux de T. P. WISEMAN et d'A. J. WOODMAN[15], qui ont mis l'accent à partir du début des années 80 sur l'« élaboration » rhétorique (*exaedificatio*) qui aurait primé chez les historiens antiques, Tite-Live et Tacite en premier lieu, sur le souci de rendre compte de l'histoire *wie es eigentlich gewesen*, pour faire écho au mot célèbre de RANKE (préface de *Geschichten der romanischen und germanischen Völker von 1494 bis 1514*, 1824). Ces chercheurs insistent tout particulièrement sur le rapport particulier des Anciens à la notion de « vérité historique » , très différent du nôtre et, en somme, bien moins contraignant : un historien comme Tacite s'affranchirait dans certains passages particulièrement rhétoriques de son œuvre – les discours, les récits de bataille… et sans doute jusqu'à certaines mentions de rumeur, dans l'esprit de ces chercheurs – de la réalité sociale et politique de son temps au profit d'un mode de représentation du monde largement défini par une topique préexistante et réglé par la règle de la vraisemblance plutôt que par celle de la vérité. Cette approche, ici résumée à grands traits, a été combattue

[12] Pour faire écho à la démarche d'I. COGITORE 2002a : VI-VII.

[13] J. RANCIERE 1992, en particulier p. 23-24. Nous revenons en conclusion sur ce que les travaux de J. RANCIERE peuvent dire de l'historiographie tacitéenne.

[14] La vision traditionnelle d'une scission entre ces deux *personae* de l'auteur est très visible par exemple dans les travaux d'H. SEILER (mais de nombreux autres exemples se trouveraient), qui oppose sur la question des foules Tacite l'artiste et Tacite l'historien politique (H. G. SEILER 1936 : 82-94). On trouvera une revue de la question chez P. SINCLAIR 1991.

[15] En particulier les deux ouvrages classiques que sont T. P. WISEMAN 1979 ; A. J. WOODMAN 1988 ; ainsi que les articles repris dans A. J. WOODMAN 1998 pour Tacite spécifiquement.

dans un second temps par un courant plus « historiciste », incarné notamment par J. E. LENDON[16]. Présentant (parfois violemment et schématiquement) les travaux de T. P. WISEMAN, d'A. J. WOODMAN et de leurs élèves, ce chercheur s'attaque à l'approche rhétorique des historiens anciens qui, selon lui, conduit à marginaliser la préoccupation de « n'oser rien dire de faux » et de « n'oser rien taire de vrai », selon l'expression bien connue de Cicéron[17]. Pour J. E. LENDON, le genre historiographique n'implique pas une « free creation » mais se donne bien comme un « constrained art »[18]. Même si nous simplifions ici les positions, il est évident qu'une telle opposition frontale n'offre pas de grand intérêt pour l'étude pratique du texte tacitéen, en plus de ne pas être vraiment neuve : dès 1986, J. HELLEGOUARC'H pouvait s'en prendre au caractère éculé du « thème cent fois rebattu de l'historicité et de la véracité chez Tacite »[19]. L'année précédente, É. AUBRION avait d'ailleurs consacré près de huit cent pages à « dépasser [l']apparente antinomie entre *fides* et *eloquentia* » chez Tacite et « à se demander si ces deux exigences qui s'imposent à l'historien ne sont pas plutôt complémentaires que contradictoires »[20], interrogation rhétorique à laquelle la réponse était bien entendu positive. Au reste, les prises de position actuelles ne sont pas toujours inconciliables, et l'on cherche davantage aujourd'hui à dépasser une dichotomie stérile et à trouver des passerelles entre les différentes dimensions du texte historiographique : les historiens spécialistes de l'Antiquité sont conscients du prisme rhétorique évident de certains morceaux de bravoure que l'on trouve dans l'historiographie ancienne[21], tandis que les tenants d'une analyse d'abord littéraire des historiens, en particulier de Tacite, voient dans les conventions oratoires une manière d'accéder à la réalité historique telle qu'elle était perçue et jugée par les auteurs ou les acteurs eux-mêmes[22].

---

[16] Voir surtout J. E. LENDON 2009.

[17] *Nam quis nescit primam esse historiae legem, ne quid falsi dicere audeat ? Deinde ne quid ueri non audeat ?*, Cic., *De Orat.*, 2.15.62.

[18] J. E. LENDON 2009 : 43.

[19] Dans le compte rendu de l'ouvrage d'H. MCCULLOCH *Narrative cause in the Annals of Tacitus*, paru dans le n° 60 de la *Revue de Philologie, de Littérature et d'Histoire Anciennes* (p. 329). En 1973, D. FLACH faisait déjà le constat d'un « fossé » (« Kluft ») entre l'approche historique et l'approche littéraire du texte tacitéen (D. FLACH 1973a : 13).

[20] É. AUBRION 1985 : 19 (voir plus généralement p. 2-20 pour les bases méthodologiques de ce travail incontournable sur la question).

[21] Voir cette remarque plus récente du même J. E. LENDON 2017a : 41 n. 3 : « The present article concerns literary conventions guiding ancient battle description, and how they sometimes drew ancient historians to invent or falsify history: but genre and convention per se are not obstacles to truth. All history writing (indeed all writing of any type) relies on conventions, or sets of conventions (genre), to guide the presentation of material. »

[22] En plus d'É. AUBRION, voir surtout O. DEVILLERS 1994 : 5-11, dont l'ambition est de dépasser « la dissociation entre Tacite historien et Tacite artiste » à travers l'étude de l'unité de l'œuvre et de l'idéologie de l'auteur. L'historiographie anglo-saxonne a également produit un vrai effort pour dépasser le dualisme traditionnel. Lire à ce titre l'introduction d'E. O'GORMAN au *panel* « Forms of Ideology in Tacitus » (*Classical Association Annual Conference* de 2015 à Bristol), publié dans la série des *Working Papers* d'*Histos*, ces deux phrases par exemple (E. O'GORMAN 2015 : 3, nous soulignons) : « The study of historiography without removing and discounting rhetorical elaboration, I would argue, is a worthwhile practice because it produces a form of historical understanding, which we arrive at by using the methodologies of literary analysis. *Historical understanding and literary analysis are here bound together* because many of the insights yielded through this mode of reading illuminate the workings of ideology, which is both an historical force and a poetics of lived experience. » C'est également l'objet de l'introduction méthodologique de H. HAYNES 2003 : 28-33, qui propose « a different perspective on the relationship between style and content in historiography, wherein *style, or narrative, becomes history* » (p. 32, nous soulignons). Sur l'idéologie de Tacite et la façon dont elle informe sa reconstruction du

C'est précisément dans la continuité de cette synthèse méthodologique que nous entendons nous situer, en étudiant comment Tacite donne dans son œuvre une forme *littéraire* aux pratiques *sociales* et *politiques* bien réelles de la communication collective. Pour rendre compte de l'enchaînement des causes et des facteurs du processus historique[23], le travail de l'historien consiste encoder ce matériau historique dans le texte, et cet encodage se fait à travers deux prismes : celui de l'idéologie, qui n'est pas propre à Tacite mais témoigne de schémas mentaux communs aux élites romaines, et celui des codes littéraires, marqué par les règles de la rhétorique et les nécessités de la narration. Histoire, idéologie, rhétorique dessinent les trois points absolument solidaires du triangle de l'historien et évoquent les trois termes du contrat de J. RANCIERE présenté plus haut. Ainsi, à chaque fois que nous relèverons une utilisation à des fins historiographique ou rhétorique des voix collectives, nous nous demanderons ce qui, dans les pratiques évoquées, peut expliquer un tel recours aux phénomènes clamoraux et rumoraux[24] par Tacite. Cette méthodologie est d'autant plus fondamentale que l'objet sur lequel nous travaillons est particulièrement propice aux procédés d'artialisation et sujet aux distorsions idéologiques. Premièrement, en effet, il s'agit de « voix », et souvent de voix qui, provenant du peuple ou de l'armée[25], n'ont guère laissé d'autres traces que littéraires. En cela, les vocalisations étudiées, bien qu'elles s'expriment en pleine publicité avec force et, parfois, violence, n'ont pas le droit à la monumentalisation propre à d'autres prises de position publiques, qu'il s'agisse des grandes décisions politiques (édits, sénatus-consultes, etc.) gravées dans le marbre ou des *sententiae* et discours des sénateurs consignés dans les archives du Sénat. Pour toutes ces « voix dominantes », Tacite pouvait se tourner vers une documentation non littéraire qui servait de fondement à sa propre élaboration rhétorique ; parfois, nous disposons encore du matériau d'origine, que l'on peut alors confronter au traitement littéraire auquel il a donné lieu[26]. À l'inverse, la plupart des voix de foule que nous observerons ici n'ont laissé aucune autre trace que littéraire, sauf exception[27], ce qui a dû mécaniquement augmenter la liberté de (re)création de l'historien.

À cela, il faut ajouter un deuxième biais, qui relève de l'idéologie. On sait en effet que les Anciens, et tout particulièrement les historiographes, appréhendent les masses à travers un

---

passé, une synthèse (avec orientation bibliographique) est proposée par O. DEVILLERS 2014a : 24-30. Sur la tension plus générale entre rhétorique et histoire, voir tout récemment les remarques d'I. COGITORE & G. FERRETTI 2014.

[23] Objectif que Tacite se fixe lui-même au début des *Histoires* : *ceterum antequam destinata componam, repetendum uidetur qualis status urbis, quae mens exercituum, quis habitus prouinciarum, quid in toto terrarum orbe ualidum, quid aegrum fuerit, ut non modo casus euentusque rerum, qui plerumque fortuiti sunt, sed ratio etiam causaeque noscantur*, Tac., *Hist.*, 1.4.

[24] Par les termes de « clamoral » et de « rumoral », dont le premier est à notre connaissance un néologisme, tandis que le second est utilisé en sociologie (cf. Ph. ALDRIN 2005, *passim*), nous renverrons ici et dans la suite à tout ce qui a trait respectivement aux clameurs et aux rumeurs. Ces termes apparaîtront peut-être comme jargonnants, mais ils permettent de caractériser simplement les phénomènes historiques et littéraires qui nous intéressent, sans passer par des périphrases qui rallongent ou ôtent sa force au propos. Sur la distinction entre clameurs et rumeurs, cf. *infra*, p. 125-130.

[25] Quoique le concept de foule recouvre parfois chez Tacite des regroupements où se mêlent gens du peuple et aristocrates, voire des groupes composés uniquement d'aristocrates, comme nous le verrons dans le premier chapitre.

[26] L'exemple par excellence est bien entendu la Table claudienne et le discours composé par Tacite en Tac., *Ann.*, 11.24. Sur l'utilisation que fait Tacite des inscriptions, voir Fr. BERARD 1991.

[27] On pense par exemple à un papyrus d'Oxyrhinchus (vol. XXV des *Oxyrhynchus Papyri*, éd. E. G. TURNER, 2435 recto) qui contient un discours fait par Germanicus à Alexandrie en 19 et qui rapporte également les différentes acclamations interrompant le jeune prince (cf. Gr. S. ALDRETE 1999 : 115-116).

ensemble de stéréotypes qui les conduisent à discréditer en bloc et *a priori* le comportement du peuple ou des soldats. Ce vernis aristocratique, qui se trouve appliqué à toute évocation des groupes subalternes indépendamment de leur comportement effectif, constitue une pratique d'écriture récurrente qu'a théorisée l'historien allemand E. FLAIG dans les premières pages de sa thèse[28]. Comme nous utiliserons fréquemment ses outils par la suite, il convient de les résumer en quelques mots. Selon ce chercheur, le récit composé par les historiens anciens présente plusieurs niveaux de lecture. En surface, les auteurs expriment fréquemment un jugement de classe, qui prend la forme de sentences (parfois violentes) et de maximes auctoriales et s'articule à un nombre réduits de thèmes : la volonté de conversation de l'ordre social, l'importance de l'autorité, etc. À ce niveau épidermique du texte, un auteur comme Tacite se dressera vigoureusement contre toute menace que la foule fait peser sur ces valeurs aristocratiques, d'où, dans les *Histoires* et les *Annales*, les nombreuses interventions auctoriales stigmatisant la stupidité, l'ignorance ou encore le caractère révolutionnaire du *uulgus*[29]. E. FLAIG propose d'appeler ce niveau le « maximischer Diskurs » ou, dans une traduction qu'il a lui-même proposée ultérieurement, « discours maximique »[30]. Ce discours normatif entre en tension, quand il ne contredit pas purement et simplement, le récit des faits lui-même, qui est nommé « berichthafter Diskurs », en français « discours positif » ou « factuel ». Ce second niveau est souvent plus neutre et moins chargé axiologiquement ; il livre une image plus modérée du peuple ou des soldats, plus fidèle, en somme, à la réalité. Selon E. FLAIG, seul le discours positif compte, dans la mesure où il contient un récit non biaisé des événements ; y accéder se révèle cependant complexe, comme il le reconnaît lui-même, car ces deux niveaux ne se superposent pas de façon linéaire, mais se combinent pour former cet ensemble « codé » qu'est le texte historiographique.

Fidèle à sa démarche d'historien de l'Antiquité, E. FLAIG affirme[31] que la première tâche du spécialiste qui se penche sur ces textes consiste à *extraire* le discours positif de l'entrelacs qu'il forme avec le discours maximique, et à commenter uniquement ce niveau factuel, le seul utile et utilisable pour reconstruire les pratiques politiques d'une période donnée. Cette approche suppose cependant 1/ qu'il est possible de « désintriquer » ce qui, chez Tacite, relève de l'idéologie et ce qui relève de la narration ; 2/ que la façon dont le réel subit ces effets de distorsion et les formes mêmes que celle-ci prend ne sont pas signifiantes. Ces deux présupposés ne nous paraissent pas pleinement satisfaisants, parce qu'ils conduisent naturellement à tenir la matière littéraire pour un ornement plus ou moins indépendant de la réalité historique qui l'informe[32]. À terme, le risque est grand de retrouver des positions schématiques comme celle de D. PIPPIDI et, avant lui, de certains savants allemands du début du XXe siècle, selon lesquels plus une rumeur est rapportée sous une forme rhétorique, plus il est probable qu'elle ait été inventée par Tacite[33]. Nous pensons au contraire que le processus

[28] Voir l'introduction méthodologique de *Den Kaiser herausfordern*, intitulée « maximischer und berichthafter Diskurs » (E. FLAIG 1992 : 14-25).

[29] Voir les exemples que nous rapportons pour Tacite *infra*, p. 81-87.

[30] E. FLAIG 2012 : 388.

[31] E. FLAIG 1992 : 23.

[32] Même si E. FLAIG ne va pas aussi loin et rappelle que les deux niveaux s'entrecroisent et s'interpénètrent (E. FLAIG 1992 : 23).

[33] Voir par ex. D. PIPPIDI 1965 : 46 : « Certaines des rumeurs tacitéennes n'ayant pu exister sous la forme que leur fait revêtir l'historien, force nous est de les considérer comme autant d'artifices de style, inventés de toute

par lequel l'idéologie transforme et configure des phénomènes et des pratiques sociales (la communication des foules) en un objet littéraire est *en lui-même* significatif, et qu'en s'attachant à rendre compte de ce mode d'encodage particulier, on comprend du même coup l'image que Tacite se faisait des clameurs et des rumeurs du début de l'Empire. Pour prendre un exemple précis, que nous développerons dans le chapitre 6, on constate à de nombreuses reprises dans les *Histoires* et les *Annales* que les rumeurs sont utilisées en début d'épisode et servent d'embrayeurs de transition : elles accompagnent soit les déplacements géographiques du récit, des provinces vers Rome, soit les déplacements chronologiques, analepses (*flahbacks*) ou prolepses *(flashforwards*). La récurrence de ce schéma narratologique pourrait conduire à voir dans ces rumeurs un outil narratologique creux, façonné par l'historien à sa convenance pour adoucir les normes génériques de l'historiographie (l'alternance entre *res internae* et *res externae*, la narration *per tempora*), et dépourvu de toute référentialité. Cependant, une telle utilisation de la rumeur à des fins de construction du récit n'est possible que parce qu'elle actualise certaines propriétés du phénomène, ou qu'elle repose sur des discours aristocratiques que Tacite partage avec son auditoire. Dans les transitions géographiques, ce sont les caractéristiques spatiales de la rumeur, sa faculté à se diffuser de façon exponentielle et non linéaire sur un territoire, qui sont en jeu, tout autant que l'association forte entre les *rumores* et le cadre urbain : ces éléments expliquent que Tacite ait pu transformer des pratiques de communication des foules en un puissant outil de construction narrative. Dans les transitions chronologiques, c'est plutôt l'idéologie de l'auteur qui est en jeu. En effet, le schéma généralement suivi est celui d'une rumeur témoignant de la mauvaise information de la plèbe urbaine : l'historien rapporte une *fama* exagérée ou fautive sur une affaire (par exemple une guerre extérieure) dont il n'a pas encore parlé ; face à la désinformation manifeste dont témoigne le bruit, il prend la parole en voix propre pour introduire un récit suivi des événements. La façon dont s'ouvre la narration de la révolte de Civilis dans le livre IV des *Histoires* constitue l'exemple par excellence de cette technique (Tac., *Hist.*, 4.12) ; nous l'étudierons en temps voulu. Ce qui motive l'utilisation de la rumeur dans la construction du récit ici, c'est le discours de classe porté à l'encontre des bruits publics, accusés de manquer de fiabilité : en les corrigeant, l'historien amène subtilement un retour en arrière.

Ces deux exemples brefs montrent que l'idéologie joue à plein dans l'encodage du réel en une matière proprement littéraire, c'est-à-dire, dans l'historiographie ancienne, en une matière « ornée », sur le modèle de l'*historia ornata* cicéronienne. Ils révèlent aussi à quel point il est nécessaire, lorsque l'on étudie la représentation de faits sociaux, de tenir ensemble l'approche spécifiquement littéraire, l'exhumation de l'idéologie de l'auteur (le discours maximique d'E. FLAIG) et la bonne connaissance historique des pratiques sociales en question. Pour ne pas livrer une analyse désincarnée des effets esthétiques, rhétoriques ou narratologiques que prennent en charge les différentes voix de foule chez Tacite, il convient donc de prendre en

pièce par lui. » Les citations de Kroll (« dass Gerüchte, wie sie Tacitus oft verwendet, in Wahrheit gar nicht umlaufen konnten, versteht sich von selbst; sie sind ein rein poetisches Mittel und wurden als solches von den antiken Lesern bewertet ») ou de Willrich (« die *rumores* […] sind oft nur reine Maske für den Schriftsteller ») rapportées par le savant roumain sont tout aussi éloquentes. L'opposition un peu frontale entre des rumeurs « historiques » et des rumeurs « littéraires » n'a pas disparu, comme en témoigne la contribution récente de W. SUERBAUM 2015 : 192-195. Nous revenons sur le problème de l'historicité et de la factualité des rumeurs en introduction du chapitre 6.

compte la façon dont ils laissent percevoir l'écho du réel, d'une façon nécessairement déformée, mais pas « fausse » pour autant. Le dualisme vérité/fiction, qui nous semble si évident, et surtout en matière d'histoire, opère sans doute de façon réductrice quand on l'applique au genre pratiqué par Tacite. Doit-on considérer que l'historien « ment » parce qu'il dramatise ostensiblement son récit en rapportant les multiples voix séditieuses qui entourent la Curie au moment du procès de Pison (Tac., *Ann.*, 3.11-14) ? L'agencement de l'épisode, la manière de mentionner ces clameurs et ces rumeurs, de rapporter ou non leur contenu, d'en retranscrire le ton, etc., tout cela relève de la technique littéraire ; toutefois, l'historien a tiré ces effets d'une analyse de la situation politique (l'immense popularité de Germanicus et la haine portée à Pison) et de pratiques effectivement attestées au plan historique, dont le *Senatus Consultum de Cn. Pisone Patre* a d'ailleurs gardé une trace non littéraire, et donc bien plus discrète[34]. Les voix de la foule ne tiennent pas ici du simple ornement : elles mettent en jeu à la fois des phénomènes historiquement attestés et constatés et une image tout aristocratique de la communication des foules, perçues comme des êtres passionnels et prêts à basculer dans l'anomie à tout moment.

Progression

Ainsi notre sujet appelle-t-il naturellement à mêler l'approche philologique et l'approche historique du texte tacitéen : parce que les clameurs et les rumeurs de la plèbe et des soldats sont immédiatement perçues comme des constructions textuelles, alors qu'elles se fondent sur des pratiques sociales et politiques bien réelles, c'est en avançant simultanément sur les deux terrains que nous parviendrons à conduire notre analyse. Celle-ci se déploiera en trois parties et en sept chapitres.

La première partie trouve son unité dans l'étude lexicographique du texte : nous y interrogeons le lexique politique utilisé par Tacite pour rendre compte des foules et de leur voix dans son récit. Celui-ci est à la fois très cohérent et très significatif, contrairement à ce qui a parfois été avancé ; son analyse fournit de surcroît une porte d'entrée utile dans l'idéologie tacitéenne. Dans le premier chapitre, c'est sur le concept de foule que nous nous arrêtons, en essayant de distinguer ce qui fait la spécificité des trois lexies principales dont l'historien dispose (*turba*, *multitudo* et *uulgus*) et en montrant toute l'originalité de la dernière, que Tacite transforme en un véritable concept politique : le *uulgus*, terme issu de la langue psychologique, désigne chez lui, avec une cohérence remarquable, les foules qui ont émergé à la fin de la République et au début du principat, celles qui dialoguent, directement ou indirectement, avec le prince et font entendre leur voix. Cette analyse nous conduit directement au deuxième chapitre, consacré à cette forme de communication directe entre les masses et l'individu (l'empereur ou le général, selon le contexte) qu'est la clameur. Pareillement, nous montrons que le choix d'une isotopie sémantique plutôt qu'une autre (le vocabulaire de la demande insistante, celui de la prière, celui du son, etc.) obéit à des logiques idéologiques et historiques fortes, selon le type de foule (plèbe ou soldats), le contexte d'énonciation, etc. À la fin de ce deuxième chapitre sont abordées les utilisations rhétoriques de la clameur, qu'il s'agisse de

[34] Via la mention des *effusissuma studia* de la plèbe (l. 155), cf. W. ECK 1995a : 7-10. Nous développons l'exemple plus en détail dans le chapitre 7. La question du rapport entre la forme rhétorique des rumeurs et leur vérité historique est à nouveau abordée synthétiquement dans une note méthodologique en introduction de la troisième partie.

l'élaboration du pathétique ou de la recherche de l'*euidentia*, du récit vivace ; mais ces effets sont toujours explicables par une réalité historique que l'historien a su exploiter pour renforcer le pôle du *mouere* et celui du *delectare* dont procède son histoire.

L'élan littéraire est interrompu avec la deuxième partie, qui porte sur l'étude historique des rumeurs. Si nous pouvons nous dispenser d'un effort de définition pour les clameurs et les acclamations, aujourd'hui bien connues, y compris dans leur matérialité, des spécialistes de l'Antiquité, peu d'études ont finalement traité la rumeur comme une véritable pratique sociale et politique, probablement du fait de la fréquente artialisation des bruits publics dans les sources littéraires. Les travaux qui font exception, il est vrai plus nombreux à présent, ont généralement favorisé une lecture politique du phénomène, qui ne rend pas nécessairement compte des formes mêmes qu'il prenait dans le monde social[35]. Cependant, pour comprendre l'utilisation littéraire qu'en fait Tacite, il convient de savoir ce qu'étaient exactement les bruits publics, les ragots et les on-dit au début de l'Empire, sans présupposer une continuité entre le *rumor* antique et ce que nous appelons aujourd'hui « rumeur ». Pour cela, nous quittons le temps de cette partie l'étude de la seule source tacitéenne et élargissons le spectre de l'analyse à la période tardo-républicaine et impériale (principalement le Haut-Empire) ; les spécificités de l'objet historique qu'est la rumeur, dont nous ne saisissons que des échos fortement littérarisés et nettement teintés de l'idéologie aristocratique, appellent d'importantes remarques d'ordre méthodologique, que l'on trouvera en introduction de la partie et dans celle du chapitre 4. Pour obtenir une vision plus nette de la rumeur, nous procédons en trois temps. Dans le chapitre 3, par une succession de différenciations puis par une approche plus positive, nous en livrons une définition comme média : phénomène de mise en circulation et en jugement des nouvelles, la rumeur a ceci de remarquable qu'elle suit une diffusion non linéaire et, pour cette raison, ne trouve pas son origine dans un *auctor* précis, caractéristique scandaleuse aux yeux des élites politiques et littéraires romaines. Muni d'une définition plus précise, nous passons à une approche plus interactionniste pour étudier les lieux et les occasions où s'échangeaient les rumeurs au début de l'Empire, et pour tenter de cerner le profil social de ses locuteurs privilégiés (chapitre 4). Le chapitre 5 interroge la façon dont la rumeur entrait en relation avec les nouvelles officielles et les canaux par lesquels celles-ci étaient échangées et révélées au grand nombre. Plus orienté vers l'histoire politique, ce dernier chapitre de la deuxième partie met en évidence des situations de rivalité, mais aussi de collaboration, entre les agents du pouvoir et la rumeur. Cette partie contribue à souligner l'inscription des rumeurs dans les pratiques sociales ordinaires. Outre leur lien évident avec les institutions et le système politique, elles engagent également des problématiques bien concrètes : comment une information secrète pouvait-elle « fuiter » à Rome ? Comment une nouvelle non officielle franchissait-elle les portes closes du Palais ou s'échappait-elle des séances du Sénat ? Peut-on reconstruire dans ses détails les plus concrets l'itinéraire des rumeurs ? Pour toutes ces questions, nous tendons à mettre en avant l'autonomie des bruits publics et refusons le concept de « manipulation » de l'opinion mis en avant par une partie de la recherche.

[35] L'historiographie détaillée de la question est présentée en annexe (annexe 1, « la rumeur à Rome, un état de la question ») ; ses principales conclusions pour les travaux d'histoire ancienne sont synthétisées en introduction de la deuxième partie.

Une fois que le portrait de la rumeur a été dressé, nous revenons au texte tacitéen, et à lui seul, pour étudier toute la diversité d'effets que Tacite a pu tirer d'un phénomène aussi riche. L'analyse lexicographique n'est alors plus le point d'entrée dans la question, même si l'on trouvera en annexe une étude lexico-syntaxique complète, dont les résultats sont synthétisés dans la conclusion du chapitre 3. Nous cherchons plutôt à mettre en lumière la variété des modes d'insertion des bruits et commentaires anonymes dans la construction du récit – autrement dit, c'est l'approche narratologique qui guide nos pas dans le chapitre 6. On y trouvera certaines analyses déjà connues, par exemple l'utilisation de la rumeur comme procédé d'insinuation ou sa contribution au portrait, que nous nous sommes efforcé de systématiser et de faire entrer dans le tableau général que nous dressons, mais également des approches plus neuves (le rôle de la rumeur dans les transitions, sa contribution à l'unité de l'œuvre). La mise en série de ces différentes fonctions des bruits publics et des commentaires anonymes permet de rendre compte de la cohérence et de la richesse de l'écriture tacitéenne. Le chapitre 7 aborde des problématiques plus historiographiques : on y interroge les effets des rumeurs sur le lecteur (vectrice d'émotion, lieu de l'ouverture, technique de dramatisation), mais on s'y penche également sur la relation que l'historien lui-même entretient avec les bruits publics. Là encore, le discours maximique, qui clame constamment le mépris de l'aristocrate à l'endroit des rumeurs fallacieuses et scandaleuses qu'il rapporte, est contredit par la réalité du texte. Il arrive en effet souvent que Tacite s'appuie, ou semble s'appuyer, sur une rumeur comme source de son récit : celle-ci apparaît alors comme l'autorité à laquelle l'historien doit son savoir, comme le garant de la narration. Rien ne dit sans doute aussi bien le paradoxe de la rumeur tacitéenne que la promotion de ce phénomène, *sine auctore* par nature[36], au rang d'*auctor* de l'historien ; rien n'est plus significatif, pensons-nous, que la transmutation de la *mendosa fama* virgilienne (Virg., *Aet.*, 74) en *fama uera*, pour citer l'expression qui apparaît à la fin de la *Germanie* (Tac., *Germ.*, 45). C'est sur cette note plus positive, qui tranche avec l'image négative que l'on se fait généralement des rumeurs tacitéennes, que nous conclurons notre étude.

[36] L'expression *sine auctore* revient fréquemment, de la correspondance de Cicéron (Cic., *Fam.*, 12.9, 12.10, etc.) à la littérature impériale (Quint. 5.2 par exemple). Nous revenons en détail sur les diverses occurrences dans le chapitre 3.

PREMIERE PARTIE – DE LA FOULE AU CRI

La première partie de notre réflexion, composée de deux chapitres, s'intéresse à ce qui constitue une foule aux yeux de Tacite et à la façon dont celle-ci interagit avec les individus (empereur, magistrats, généraux) en face à face, par différents phénomènes de communication. Le fil rouge sera donc d'abord méthodologique : nous interrogerons la façon dont l'historien rend compte dans son récit des réalités socio-politiques du principat. C'est donc d'abord par une étude du vocabulaire (lexique de la foule et lexique de la clameur) que nous accèderons à l'idéologie qui préside à cette représentation littéraire des masses et de leur voix. À première vue, la matière paraît maigre et pas nécessairement digne d'analyse. À se fier au consensus scientifique, qui tient d'ailleurs plus du désintérêt que d'un véritable point d'équilibre entre des opinions tranchées, les principaux termes renvoyant aux foules sont interchangeables et traduisent le mépris de l'historien pour les groupes subalternes de la société. De même, la façon dont les cris, clameurs et acclamations sont incorporés dans la narration ne semble pas offrir de grand intérêt, sinon pour relever le retour de formules toutes faites, signes d'un style largement formulaire en la matière ; de fait, les spécialistes de Tacite (à la différence des historiens, symptomatiquement) ont largement ignoré ces vocalisations collectives au profit d'un autre type de communication des foules, plus riche et plus original en apparence, les rumeurs, sur lesquelles nous revenons dans les deux parties suivantes.

Dans cette partie, nous interrogeons cette double impression première en procédant à une lecture exhaustive et attentive du corpus tacitéen. En prenant en compte toutes les occurrences de *uulgus*, *turba* et *multitudo*, on s'aperçoit que ces différentes lexies sont chacune dotées d'un contenu sémantique précis et s'apparentent en réalité à de véritables concepts, bien définis et distincts les uns des autres : notre étude conduit à isoler *uulgus* et à en cerner la spécificité à la fois vis-à-vis des autres dénominations de la foule, mais également par rapport à l'usage qu'en font d'autres historiens et prosateurs latins. Nous proposons d'analyser cette singularité en lien avec les transformations institutionnelles du système politique romain au Ier siècle, dont Tacite rend compte dans les *Annales* et les *Histoires* (chapitre 1).

De même, la communication verticale des foules que constitue la clameur appelle chez Tacite plusieurs isotopies sémantiques – celle de la demande, mais aussi celle du sentiment ou celle du simple bruit – qui ne se répartissent pas de façon homogène dans le corpus. En observant quelle foule pousse quel(s) cri(s) et dans quel contexte, on se rendra compte que ces associations n'ont rien d'aléatoire et traduisent à nouveau une observation attentive des relations de pouvoir qui constituent la vie publique, à Rome et dans les armées. La présence d'un style formulaire n'empêche pas la précision de l'analyse politique, et permet au contraire au plan historiographique une écriture plus efficace de l'histoire, tout en servant les effets dramatiques et pathétiques de l'*historia ornata* composée par Tacite (chapitre 2).

Chapitre 1 – Les foules de Tacite. Définition, classification, délimitation

> Honneur au grand jour qui s'écoule ! / Hier, vous n'étiez qu'une foule : / Vous êtes un peuple aujourd'hui !
>
> HUGO, « Dicté après Juillet 1830 », *Les Chants du crépuscule* (1835)

> Au fond, le 14 Juillet, on ignore ce qui se produisit. Les récits que nous en avons sont empesés ou lacunaires. C'est depuis la foule sans nom qu'il faut envisager les choses. Et l'on doit raconter ce qui n'est pas écrit.
>
> É. VUILLARD, *14 juillet* (2016), p. 83

Un travail sur les « voix de la foule », même centré sur les questions de communication et d'oralité, ne peut faire l'économie d'une réflexion sur le groupe dans lequel cette parole collective trouve son origine. Cependant, il ne peut s'agir ici de chercher à définir ce qu'était une foule à l'époque impériale, effort sans doute nécessaire, mais qui dépasserait largement le cadre de cette étude. Plus modestement, on se demandera dans ce chapitre ce que Tacite, au prisme de sa *Weltanschauung*, considère comme une foule, et on tentera de définir les différents phénomènes sociaux qu'il inclut sous cette notion assez large. L'objectif n'est donc pas d'aboutir à une conclusion proprement historique, mais bien plutôt à une synthèse d'ordre typologique ; entre les foules de Tacite et les foules du Ier siècle se dresse le double obstacle de l'idéologie et de la représentation littéraire tacitéennes, que nous ne tenterons pas pour l'instant de réduire ou d'examiner de plus près. En somme, et pour reprendre le mot de V. HUNTER à propos de Thucydide, nous ferons ici la « sociologie de Tacite » plutôt que la « sociologie des foules »[37].

À ce titre, notre démarche sera en partie lexicale. Partant du principe que les termes que nous traduisons par « foule » en français (*uulgus*, *turba*, *multitudo*) ont peu de chance d'être des synonymes parfaits, il faudra se demander s'ils recoupent des réalités différentes, s'ils renvoient aux mêmes phénomènes, mais saisis dans des perspectives distinctes, ou encore s'ils sont interchangeables – et si oui, dans quelle mesure. Comme nous le verrons, cette analyse « socio-lexicale » des mots de la foule, parfois tentée, souvent négligée, n'a jusqu'à présent pas abouti à des résultats très concluants, au point qu'un consensus scientifique tient ces substantifs pour

[37] V. HUNTER 1988 : 25. De ce fait, nous nous situerons dans la continuité d'un Fr. FAVORY qui, en étudiant les mobilisations populaires de 57 à 52 av. J.-C. à partir des écrits de Cicéron, définissait ainsi sa méthode (Fr. FAVORY 1976 : 111-115) : « Il ne saurait y avoir ici d'ambiguïté : il ne peut s'agit de rétablir "une" réalité historique – la réalité des faits – à partir des écrits de Cicéron, ni par conséquent de vérifier telle ou telle analyse de l'orateur, tel ou tel portrait du polémiste. Ce type d'étude […] engendre ses propres dangers, comme la paraphrase ou l'identification de l'analyse historique avec la démarche cicéronienne. » Et plus loin : « Il importe donc de faire apparaître le rôle idéologique du discours cicéronien, en tenant compte non seulement de la portée idéologique du contenu, mais en étudiant aussi l'idéologie dans sa forme, qui donne au discours cicéronien son caractère original, son efficacité spécifique. […] En clair, cela signifie, pour qui veut étudier les *mots* maniés par Cicéron, qu'il s'établit entre le locuteur, son vocabulaire et la réalité politique un échange permanent, fécond, le vocabulaire cicéronien opérant sur les faits et les faits réagissant, pour l'adapter, sur le vocabulaire cicéronien. » Cette présentation dit très bien la méthode que nous suivrons dans ce chapitre pour analyser l'entrelacs du vocabulaire et de l'idéologie en matière de foules tacitéennes. Voir encore la remarque de A. B. BREEBAART 1987 : 70, qui, concluant son article sur la représentation psychologique de la plèbe et des soldats chez Tacite, appelait de ses vœux une pareille méthode (« Perhaps there is here an unexplored field for combined stylistical and historical research, areas in which, at the moment, scholars too often operate separately. »).

équivalents ou presque. Une prise en compte exhaustive de leurs occurrences et de leurs contextes d'utilisation nous permettra de remettre en question cette *doxa* et de faire ressortir la spécificité et la richesse de *uulgus* chez Tacite par rapport aux autres dénominations de la foule. Une fois ce travail de différenciation mené à son terme, nous nous concentrerons uniquement sur *uulgus* et étudierons son rapport aux substantifs traditionnels de la langue politique, soit *populus* et *plebs* (ou, en contexte militaire, *milites* et *legiones*).

Ce chapitre sera construit sur une alternance entre un balayage large et exhaustif du corpus tacitéen et deux études de cas lexico-thématiques portant sur des épisodes du récit où les foules jouent un rôle central, les rébellions militaires de 14 en Pannonie et en Germanie d'un côté, et la relégation d'Octavie en 62 de l'autre. Toutefois, avant d'entrer dans le détail du texte et de la langue tacitéens, il convient de rappeler la fortune du concept de « foule » et de dresser l'état de l'historiographie, en nous concentrant progressivement sur les études tacitéennes.

a. La foule, entre objet idéologique et objet scientifique

Il est compliqué de s'appuyer sur des études de référence récentes sur le concept de foule pour analyser les masses tacitéennes. Cela est dû à plusieurs facteurs, au premier rang desquels se trouve la difficile survie de la foule comme « objet de science »[38] aujourd'hui. Les sciences sociales et historiques ont en effet largement délaissé cette notion au profit d'outils moins marqués par la psychologie sociale. Nous voudrions faire l'état de cette question ici, en commençant par les travaux contemporains tels qu'ils sont apparus – et ont été contestés – à partir de la fin du XIXe siècle. On s'intéressera ensuite à la fortune du concept de foule dans les disciplines historiques, et tout particulièrement en histoire ancienne. Dans un dernier temps, on rappellera les principaux travaux qui se penchent sur les représentations mentales et littéraires de la foule chez les auteurs anciens. Ce parcours nous rapprochera donc progressivement de Tacite.

1. De la psychologie des foules à l'approche quantitative

C'est un fait bien connu que l'intérêt pour la foule est né avec la psychologie sociale à la fin du XIXe siècle[39]. Rappelons donc ici simplement les grandes lignes de ce processus, en insistant tout particulièrement sur le poids que les œuvres anciennes, surtout latines, ont pu avoir sur ces premiers théoriciens des masses. En effet, cette influence n'est souvent pas ou peu analysée, alors même que certaines pages de LE BON ou de TARDE doivent beaucoup, en dernière instance, aux auteurs antiques, en particulier Cicéron, Tite-Live, Sénèque ou Tacite, tous auteurs qui appartenaient à la culture commune d'un lycéen ou d'un étudiant de bonne famille (comme l'étaient LE BON et TARDE) à la fin du XIXe siècle.

Ainsi l'étude scientifique de la foule commence-t-elle avec deux ouvrages[40] quasi contemporains et au destin important, la *Psychologie des Foules* de G. LE BON, paru en 1895 chez F. Alcan, et *L'Opinion et la foule* de G. TARDE, qui date de 1901, également publié chez F. Alcan. Il est important de noter en premier lieu l'hostilité manifeste de LE BON à l'égard des foules. Son œuvre se signale par un élitisme manifeste et une hostilité indubitable à l'endroit du régime démocratique[41]. Elle doit absolument être replacée dans le cadre de pensée de la fin du XIXe siècle et, plus largement, des bouleversements politiques issus de la Révolution

[38] Y. J. THIEC & J.-R. TREANTON 1983 pour l'expression.

[39] On trouvera différents états de la question chez Y. J. THIEC & J.-R. TREANTON 1983 ; St. REICHER 2001 : 184-192 (au-delà de la période prise en compte ici) ; V. RUBIO 2010 ; I. GRIDAN & R. LAIGNOUX 2011 ; J. J. SCHWAB 2011 : 7-30, mais l'ouvrage le plus important sur le sujet est sans doute celui de S. BARROWS 1990. La lecture de G. LE BON se fait aisément grâce à de nombreuses rééditions, en dernier lieu aux PUF dans la collection « Quadrige » (G. LE BON 2002), tandis que *L'Opinion et la foule* de G. TARDE peut se consulter dans l'édition qu'en a donnée D. REYNIE (G. TARDE 1989).

[40] On laisse ici par volonté de simplification la question des travaux du criminologue italien SC. SIGHELE sur la « foule criminelle », pour reprendre le titre de l'ouvrage qu'il fit paraître en 1891 en italien (*La Folla delinquente*). Malgré les différences réelles avec les études de LE BON et TARDE, cet ouvrage participe du même mouvement général de psychologisation des foules, et il semble bien aujourd'hui que LE BON l'ait largement plagié dans sa *Psychologie des Foules* (cf. S. BARROWS 1990 : 151 et suiv. ; Y. J. THIEC & J.-R. TREANTON 1983 : 128 et suiv. ; V. RUBIO 2010 : 5-6). Nous ne disons rien non plus des figures d'E. FERRI ou d'universitaires de second rang comme H. FOURNIAL (cf. V. RUBIO 2010 : 2). Sur la gestation de la psychologie des foules avant LE BON et TARDE, et notamment l'importance de l'anthropologie criminelle, on lira avec bénéfice S. BARROWS 1990 : 103-121.

[41] Constatés par Y. J. THIEC & J.-R. TREANTON 1983 : 120. Sur les opinions de LE BON et son parcours, se référer à S. BARROWS 1990 : 145-168.

française. Il suffit de se référer à la crainte constamment répétée par LE BON du « communisme primitif »[42] qui menacerait la France de la Troisième République et à la peur de cette « ère des foules »[43] pour s'en convaincre. La tonalité quasiment eschatologique de l'ouvrage[44] en dit long sur la perspective politique qui est celle de l'auteur. Gardons donc à l'esprit que, chez lui, l'étude des foules, voulue comme scientifique, est en réalité la pierre de touche d'un projet idéologique plus large : contenir le développement du régime républicain et l'émancipation des classes populaires dont il était témoin, en fournissant aux élites dirigeantes une sorte de manuel pratique pour les contrôler[45]. On voit déjà se dessiner l'analogie avec Tacite, qui jette lui aussi un regard supérieur – dans tous les sens de l'adjectif – sur les foules et en livre une présentation à la fois psychologique et idéologique.

Le trait le plus marquant de la théorie développée par LE BON est le recours à un angle d'attaque psychologique pour analyser les regroupements humains[46]. Dès le début de son ouvrage, l'auteur oppose deux définitions de la foule. Une « ordinaire », selon laquelle « le mot foule représente une réunion d'individus quelconques » et une « psychologique », où le terme désigne « une agglomération d'hommes [qui] possède des caractères nouveaux fort différents de ceux de chaque individu qui la compose. La personnalité consciente s'évanouit, les sentiments et les idées de toutes les unités sont orientés dans une même direction. Il se forme une âme collective […] »[47]. C'est bien évidemment cette seconde approche qui retiendra l'attention de LE BON : il s'agira chez lui d'étudier cette « âme » de la foule et ses rapports avec la psyché individuelle, bien plus que les conditions concrètes de ces rassemblements, leurs causes sociales ou politiques, ou les modalités d'expression de la masse. La *Psychologie des Foules* se donne à lire comme le développement de cette idée première qui voudrait que les individualités se dissolvent dans la « foule psychologique », laquelle se comporterait selon des règles qui lui sont propres. Ce principe est nommé « loi d'unité mentale des foules » par LE BON[48] ; de lui découlent plusieurs règles secondaires que l'auteur développe dans son essai. Tout d'abord, la dissolution de l'individu dans la foule implique qu'il perd toute responsabilité

[42] G. LE BON 2002 : 2. Cf. S. BARROWS 1990 : 154.

[43] Voir surtout l'introduction, G. LE BON 2002 : 1-3.

[44] Voir par ex. G. LE BON 2002 : 3 : « D'universels symptômes montrent chez toutes les nations l'accroissement rapide de la puissance des foules. Quoi qu'il nous apporte, nous devrons le subir. Les récriminations représentent de vaines paroles. L'avènement des foules marquera peut-être une des dernières étapes des civilisations de l'Occident, un retour vers ces périodes d'anarchie confuse précédant l'éclosion des sociétés nouvelles. » Citons également cette conclusion angoissée (p. 125) : « La plèbe est reine et les barbares avancent. »

[45] L'auteur signale dans son introduction le destinataire (implicite) de son travail : « l'homme d'État qui veut, non pas gouverner [les foules] – la chose est devenue aujourd'hui bien difficile – mais tout au moins ne pas être trop complètement gouverné par elle » (G. LE BON 2002 : 5, où l'on décèle un écho thucydidéen). C'est ce qu'il appelle, dans l'édition originale, le « côté pratique » de son étude (G. LE BON 1895 : 9). Sur cette orientation du travail de LE BON, consulter S. BARROWS 1990 : 156. On sait tout l'intérêt que les dirigeants fascistes portèrent à l'ouvrage de LE BON, en premier lieu Mussolini, qui confessait : « je ne sais pas combien de fois j'ai relu la *Psychologie des foules* » (dans une interview datant de 1926, citée par O. BOSC 2010 : 48). Cette vision d'un LE BON conseiller du fascisme est cependant remise progressivement en question : on souligne notamment l'influence qu'il a pu avoir sur certains hommes politiques républicains, à l'instar de De Gaulle. Voir S. BARROWS 1990 : 160-161 ; St. REICHER 2001 : 185-186 ainsi qu'un bon état de la question chez O. BOSC 2010, qui fait l'hypothèse d'un LE BON réinventé à ses dépens au XXe siècle.

[46] Il est d'ailleurs significatif que TAINE, qui a beaucoup inspiré LE BON (cf. *infra*), se définisse lui-même comme un psychologue, cf. S. BARROWS 1990 : 80-81.

[47] G. LE BON 2002 : 9.

[48] G. LE BON 2002 : 9.

et toute capacité à se réfréner, cédant ainsi à ses instincts animaux ou barbares[49]. Ensuite, cette perte de l'individualité a pour conséquence une forte irrationalité des foules, qui ne peuvent compter sur l'intelligence particulière de ses éléments constitutifs. Comme l'écrit LE BON, « la foule est toujours intellectuellement inférieure à l'homme isolé »[50]. Cette caractéristique que l'auteur croit déceler dans les groupes humains fait de la foule un être particulièrement émotif, donc une entité par nature féminine pour LE BON[51], dont la misogynie, souvent violente, est connue[52]. Enfin, deux éléments doivent encore être cités dans cette théorie des foules. Tout d'abord, le principe important selon lequel les foules sont marquées par la règle de la « contagion mentale »[53], c'est-à-dire qu'elles sont prêtes à imiter n'importe quel comportement, du moment qu'il est réalisé par la majorité du groupe. Le simple terme de « contagion » indique bien l'arrière-plan pathologique que LE BON attribue aux masses, et qui constitue une ligne de fond des études scientifiques de la fin du XIXe et du début du XXe siècle consacrées aux phénomènes de foule. Ensuite, face à cette entité passionnelle, irrationnelle et imitatrice, une partie importante de l'étude de LE BON est réservée au comportement des « meneurs de foule » et de leur rapport à celle-ci : pour l'auteur, les masses étant fondamentalement suggestibles, elles sont facilement « hypnotisées » par qui connaît quelque peu son fonctionnement[54].

La plupart de ces principes défendus par LE BON ne sembleront pas étrangers aux spécialistes de littérature antique, et en particulier aux lecteurs de Tacite. Si les travaux de S. BARROWS ont parfaitement montré que cette psychologie des foules, aussi bien chez LE BON que chez TARDE, était tout entière contenue dans la littérature du XIXe siècle, que l'on pense à l'historiographie de TAINE ou aux romans de ZOLA[55], l'origine en dernier lieu antique de ce type de *topoi* n'a peut-être pas encore reçu l'attention qu'elle mérite[56]. Bien entendu, la littérature ancienne a sans doute davantage influencé les écrivains romantiques, réalistes et naturalistes sur lesquels

---

[49] Voir par ex. G. LE BON 2002 : 13-14 : « Par le fait seul qu'il fait partie d'une foule, l'homme descend donc plusieurs degrés sur l'échelle de la civilisation. Isolé, c'était peut-être un individu cultivé, en foule, c'est un instinctif, par conséquent un barbare. »

[50] G. LE BON 2002 : 15.

[51] « On remarquera que, parmi les caractères spéciaux des foules, il en est plusieurs, tels que l'impulsivité, l'irritabilité, l'incapacité de raisonner, l'absence de jugement et d'esprit critique, l'exagération des sentiments, et d'autres encore, que l'on observe également chez les êtres appartenant à des formes inférieures d'évolution, tels que la femme, le sauvage et l'enfant. […] Les foules sont partout féminines […] », G. LE BON 2002 : 17-19. Pour comprendre la prégnance de la littérature et de la médecine du XIXe sur cette analogie, lire les pages éclairantes de S. BARROWS 1990 : 48-59.

[52] Voir S. BARROWS 1990 : 148, qui déclare non sans une froide ironie que « les écrits de LE BON lui valent la distinction d'être l'un des principaux architectes du racisme et de l'antiféminisme "scientifique" ». Y. J. THIEC & J.-R. TREANTON 1983 : 130 font remarquer que certains éditeurs font disparaître de la *Psychologie des Foules* les passages les plus violents à l'égard des femmes.

[53] G. LE BON 2002 : 13.

[54] Voir G. LE BON 2002 : 13-14 pour le principe, et p. 69-82 pour le rôle des meneurs.

[55] S. BARROWS 1990 : 69-84 (TAINE), tout particulièrement cette citation p. 79 : « tous les rudiments de la psychologie [des foules] sont dans les *Origines* [*de la France contemporaine*], à l'exception de l'hypnotisme » ; voir p. 85-102 pour ZOLA. Les mécanismes de contagion sociale, par exemple, sont déjà largement théorisés par le premier, que poursuivent BAINVILLE et MADELIN ; quant à ZOLA, quoique proche des aspirations des miniers dans *Germinal* et d'un bord politique différent de TAINE, la vision de la foule que l'on découvre dans son œuvre n'est pas très différente de celle de l'historien : gouvernement instinctif, irrationnel, passionnel des masses, caractère animal et « féminin », etc.

[56] S. BARROWS 1990 : 45 et suiv. a cependant noté qu'il s'agissait de « préjugés de classe traditionnels » dont on trouve déjà des manifestations chez Voltaire. La lecture ou la connaissance possibles des auteurs anciens chez LE BON et ses émules est cependant soulignée en passant par Fr. FR. LÜHR 1979 : 93, V. HUNTER 1988 : 27 et Ph. HARDIE 2010 : 9-10.

s'est appuyé LE BON que l'auteur de la *Psychologie des Foules* lui-même, mais une connaissance directe de la littérature ancienne chez ce dernier n'est pas à exclure définitivement, d'autant moins à une époque où la culture antique était largement enseignée au lycée. Il faut d'ailleurs noter que l'Antiquité, et en particulier l'Antiquité romaine, fait partie de son champ de réflexion et des exemples lui sont régulièrement empruntés[57]. Aussi, nombre de points d'analyse de LE BON pourraient se trouver chez Tacite. De fait, l'auteur des *Annales* développe constamment l'analogie entre les foules, les femmes et les barbares comme l'a bien vu J.-M. ENGEL[58], précisément du fait de leur incapacité commune à se contenir (*impotentia*) ou de certaines lois psychologiques qui prévalent dans leur comportement. La dissolution de l'individualité dans la foule, la faiblesse des bons éléments face à l'unité collective, l'importance des meneurs, tout cela se trouve dans les tableaux des *Histoires* et des *Annales* près deux millénaires avant la *Psychologie des Foules*. Prenons un *topos* particulier pour l'établir, celui qui lie la foule, l'anonymat et la déresponsabilisation des individus. LE BON écrit : « La violence des sentiments des foules est encore exagérée […] par l'absence de responsabilité. La certitude de l'impunité, d'autant plus forte que la foule est plus nombreuse et la notion d'un pouvoir momentané considérable dû au nombre, rendent possibles à la collectivité des sentiments et des actes impossibles à l'individu isolé. »[59] On croirait lire une glose du commentaire de Tacite au sujet des foules soutenant Octavie : « le divorce avec Octavie causa des plaintes nombreuses et nullement secrètes dans la foule, elle qui est moins raisonnable et qui, grâce à sa condition insignifiante, s'expose à des risques plus petits » (*inde [sc. mota Octauia] crebri questus nec occulti per uulgum, cui minor sapientia et ex mediocritate fortunae pauciora pericula sunt*, Tac., *Ann.*, 14.60), ou encore de cette notation à propos des soldats vitelliens à Crémone : « les soldats du rang, qui ne souciaient pas de l'avenir et étaient protégés par leur obscurité, persistaient [à se battre] » (*gregarius miles futuri socors et ignobilitate tutior perstabat*, Tac., *Hist.*, 3.31)[60]. Ce stéréotype de l'obscurité sociale qui garantirait aux individus regroupés en foule une certaine sécurité et les déresponsabiliserait a donc déjà une longue histoire derrière lui. L'exemple montre bien l'influence des textes antiques sur la psychologie des foules « inventée » par LE BON[61].

Puisque nous nous intéresserons dans les pages qui suivent aux types de foule représentés par Tacite, y a-t-il, sous cet aspect, quelque chose à retirer de la *Psychologie des Foules* ? On peut tout au plus rappeler l'esquisse de typologie que l'auteur y livre dans la dernière partie de

[57] C'est, bien évidemment, une connaissance datée, peut-être elle-même de seconde main. Voir par exemple ces propos sur la plèbe romaine (G. LE BON 2002 : 35) : « Du pain et des spectacles constituaient jadis pour la plèbe romaine l'idéal du bonheur. » Une étude précise et détaillée de l'influence des stéréotypes antiques dans la constitution de cette psychologie des foules à la fin du XIXe siècle et de la façon, directe ou indirecte, dont ses théoriciens pratiquaient les auteurs grecs et romains va bien entendu largement au-delà du cadre de ce travail. Elle n'en reste pas moins une piste de prolongement intéressante.

[58] J.-M. ENGEL 1972 : 291-307 (pour la foule et la femme), qui parle de « discrète mais constante analogie » (p. 291), et p. 308-325 (pour la foule et les barbares).

[59] G. LE BON 2002 : 25-26.

[60] L'idée n'est pas proprement tacitéenne : il s'agit d'un *topos* que l'on retrouve chez Salluste par exemple. Nous revenons sur cette question dans l'étude de cas finale de ce chapitre.

[61] D'autres rapprochements se perçoivent aisément. Voir par ex. la sentence « La foule est un troupeau qui ne saurait se passer de maître » (G. LE BON 2002 : 69) et Tac., *Hist.*, 4.37 : *ut est uulgus sine rectore praeceps pauidum socors* […].

son ouvrage[62], où sont distinguées les foules « hétérogènes » et les foules « homogènes ». Les premières correspondent à des groupes qui se forment à partir d'une multitude d'individus qui n'ont, *a priori*, rien en commun ; LE BON les divise encore en foules anonymes (les passants d'une rue, par exemple) et foules non anonymes (les jurés, par exemple), insistant sur le plus grand sentiment de responsabilité chez les secondes. Les foules « homogènes » se rapportent à des ensembles qui paraissent bien plus institutionnalisés – et, à ce titre, ne semblent pas toujours relever de ce que nous considérons comme une foule : LE BON cite les sectes, les castes et les classes sociales. Cette dichotomie entre foules hétérogènes et foules homogènes est bien sûr simpliste, mais nous verrons plus loin qu'on peut partiellement l'appliquer à l'étude des foules tacitéennes. Ses limites devaient toutefois paraître patentes aux contemporains de LE BON, puisque nous en trouvons une critique dans le second ouvrage fondateur de la psychologie des foules, *L'Opinion et la foule*, de G. TARDE, publié quelques années plus tard.

Souvent présenté comme un scientifique moins marqué par la pensée anti-démocratique que LE BON et moins excessif dans ses opinions[63], G. TARDE, qui publie en 1901 son ouvrage, semble de fait avoir une vision moins pessimiste des masses[64] ; il n'en reste pas moins que l'approche « psychosociologique »[65] demeure fondamentalement la même. TARDE s'oppose sur un point précis à LE BON, qui lui permet de réhabiliter les masses dont le régime démocratique consacrait l'avènement. Selon lui, l'âge n'est pas à « l'ère des foules » de LE BON, mais à « l'ère du public, ou des publics »[66]. Le magistrat et criminologue de métier est amené à corriger la typologie de son devancier en distinguant la « cohue », soit un ensemble constitué aléatoirement, sans but commun, la « foule », « premier degré de l'agrégat social », et le « public », plus intellectuel et diffus ; il s'intéresse également aux types de comportement des foules et des publics, lesquels peuvent se montrer « expectants » (dans l'attente d'un événement), « attentifs », « manifestants » ou « agissants »[67]. L'idée originale de TARDE se trouve donc dans la définition de ce « public », sorte de foule ayant évolué en bien, et qui se définit moins par son regroupement dans un lieu précis que par sa « cohésion mentale », permise à l'époque moderne par l'imprimerie, et notamment par la diffusion des journaux[68]. Cette théorie d'une « foule diffuse » n'est pas sans intérêt, en particulier en regard de la représentation des foules tacitéennes[69]. En dernier lieu, l'essai de TARDE laisse donc une impression plus

[62] G. LE BON 2002 : 93-95.

[63] Y. J. THIEC & J.-R. TREANTON 1983 : 121 ; voir également dans le même sens l'introduction de D. REYNIE à l'édition de *L'Opinion et la foule* (G. TARDE 1989 : 6-28), qui distingue la « métaphysique tardienne » (p. 28), à rejeter, des fondements scientifiques que le criminologue a pu donner aux sciences de l'opinion. Selon E. DUPREEL 1988 : 214, « ce petit livre pourrait bien être, de tous ceux de TARDE, celui qui a le moins vieilli ; c'est un morceau de philosophie de l'opinion publique, plein d'idées excellentes, et valables en tout état de cause ».

[64] D. REYNIE note dans son introduction que la pensée de TARDE sur le sujet a évolué, passant d'une image hostile des foules (dans « Foules et Sectes du point de vue criminel » en 1893) à un discours plus modéré dans *L'Opinion et la foule*, une évolution que la réédition de « Foules et Sectes » en 1901 vint brouiller (G. TARDE 1989 : 7-8). Sur la constitution de la pensée de TARDE vis-à-vis des foules et le dialogue avec SIGHELE, voir .S. BARROWS 1990 : 123-143.

[65] Selon le mot de D. REYNIE (G. TARDE 1989 : 26).

[66] G. TARDE 1989 : 38.

[67] G. TARDE 1989 : 50-69.

[68] G. TARDE 1989 : 31 et suiv.

[69] Cf. *infra*, dans ce chapitre. Sur l'intérêt sociologique de la notion, voir E. DUPREEL 1988.

positive que celui de LE BON, du fait même de ce concept de public, vu comme le signe d'une évolution positive de la société.

Cependant, plusieurs éléments doivent être notés. Premièrement, la démarche est toujours psychologique, et revendiquée comme telle[70]. Deuxièmement, le projet de TARDE se comprend aussi comme une forme de réaction face à l'émancipation des classes populaires et la crainte du « nivellement démocratique »[71] qu'elle produit. Troisièmement, la conception de la foule elle-même (et non du public) n'est guère plus élogieuse que celle de LE BON et apparaît souvent dans la continuité directe du premier[72]. Encore une fois, les schémas de pensée antiques ne sont pas très éloignés. Que l'on compare par exemple le jugement suivant : « les foules politiques, urbaines pour la plupart, sont les plus passionnées et les plus furieuses : versatiles, par bonheur, passant de l'exécration à l'adoration, d'un accès de colère à un accès de gaîté, avec une facilité extrême »[73] à cette phrase de Tacite : « comme de coutume, la foule versatile, changeant subitement son état d'esprit, fut aussi prompte à la miséricorde qu'elle avait manqué de modération dans sa cruauté » (*ut est mos, uulgus mutabile subitis et tam pronum in misericordiam quam immodicum saeuitia fuerat*, Tac., *Hist.*, 1.69). Le *topos* de la versatilité des masses semble ainsi bien être hérité de la littérature antique, directement (lecture active de Tacite ou Tite-Live, par exemple) ou indirectement (via la culture scolaire, ou un fonds psychologique commun, en partie formé par les Anciens). Citons encore l'épanorthose éloquente tirée de la conclusion des « Foules et Sectes du point de vue criminel », qui témoigne de cette vision *in fine* négative des masses : « Nous nous sommes seulement proposé d'étudier un peu la psychologie, *la pathologie* comparées des foules et des associations criminelles, mais non leur thérapie pénale. »[74]

La fortune de cette tradition psychosociologique au XXe siècle peut être relevée plus rapidement. De fait, l'approche des foules de LE BON, qui « valorise le psychique au détriment du social dans les comportements de groupe »[75], n'était pas destinée à faire école au moment où DURKHEIM fondait la sociologie sur une méthode autrement plus scientifique. Le père de la sociologie moderne soulignait d'ailleurs que « la psychologie collective, c'est la sociologie tout entière »[76]. À ce titre, il est assez logique que les héritiers académiques de LE BON se comptent

[70] G. TARDE 1989 : 44.

[71] G. TARDE 1989 : 71.

[72] La foule est souvent violente (G. TARDE 1989 : 36), soumise aux meneurs (p. 38), volatile et inconséquente (p. 39), féminine (voir le commentaire misogyne de la p. 58), sensible à la suggestion et à l'hypnose (p. 66), immodérée (p. 67), pour se limiter à *L'Opinion et à la Foule* sans remonter à « Foules et Sectes du point de vue criminel », plus hostile encore.

[73] G. TARDE 1989 : 53 pour la première citation. L'auteur se réfère souvent à la période antique, qu'il semble connaître directement, cf. par ex. G. TARDE 1989 : 34-35.

[74] G. TARDE 1989 : 185 (nous soulignons).

[75] Y. J. THIEC & J.-R. TREANTON 1983 : 119.

[76] Dans « Représentations individuelles et représentations collectives », cité par Y. J. THIEC & J.-R. TREANTON 1983 : 124. On consultera sur ce sujet le développement très clair contre la « psychologie collective » en sociologie que l'on trouve dans *Les Règles de la méthode sociologique* (É. DURKHEIM 2013 : 87-111), où les thèses d'A. COMTE et de M. SPENCER sont discutées et rejetées : « la cause déterminante d'un fait social doit être cherchée parmi les faits sociaux antécédents, et non parmi les états de la conscience individuelle » (p. 109). Voir également sur ces questions classiques de la sociologie le bilan et les propositions de B. LAHIRE 2005, et sur le débat spécifique entre DURKHEIM et TARDE S. BARROWS 1990 : 141.

sur les doigts d'une seule main et soient demeurés marginaux sur le plan scientifique[77]. On indiquera surtout ici l'essai de FREUD, *Massenpsychologie und Ich-Analyse* (1921), qui approfondit surtout la question de la place de l'individu dans la foule et s'intéresse au rôle du meneur, ce qui le conduit à développer le concept d'identification[78]. Le paradigme reste donc très psychologique, comme de juste. Par la suite, seul l'ouvrage de S. MOSCOVICI sur *L'Âge des foules* (1981) chercha, en France[79], à récupérer ouvertement l'héritage de LE BON en défendant « le primat du psychique dans la vie collective »[80], sans réussir à l'imposer dans les études sociologiques[81]. La psychologie sociale, cependant, s'est développée au-delà de LE BON en obéissant à une démarche moins connotée politiquement que la sienne. La notion de foule n'a toutefois pas connu de reprise particulièrement fructueuse. Dans sa *Psychologie sociale*, J. STOETZEL a essayé de corriger les postulats de LE BON et TARDE, tout en s'inscrivant dans la continuité du second, notamment via ses travaux sur les sondages d'opinion, dont il fut l'introducteur en France[82]. Il est important de signaler que J. STOETZEL, en émendant les conclusions des savants de la fin du XIXe siècle, remet également en question le poids des représentations antiques de la foule, tout particulièrement chez Tite-Live et Tacite[83] : ce faisant, il semble admettre la continuité entre les stéréotypes antiques et l'approche des psychosociologues de la Troisième République. L'auteur propose une nouvelle typologie fondée sur les conditions de formation de la foule, distinguant les foules organisées à l'avance, les foules « conventionnelles » (par exemple un public de cinéma) et les foules spontanées[84]. On retrouve ici l'idée, commune dans les quelques travaux plus récents, d'une opposition, ou plutôt d'un gradient entre un type de foule hétérogène, passif, « mécanique », « informe », et une masse homogène (par son origine, son opinion, son mode d'action), active, « organique », « structurée »[85]. Nous aurons l'occasion de revenir sur cette présentation dans les pages qui suivent, car elles fournissent un moyen efficace d'évaluer les types de foule chez Tacite. Aux États-Unis, des sociologues comme R. TURNER et L. KILLIAN ont cherché à combiner les avancées de l'interactionnisme symbolique avec la psychologie sociale dans l'étude du « comportement collectif », pour traduire le titre d'un manuel de référence publié par les deux chercheurs[86] : via la « théorie de la norme émergente », ils affirment que certains individus au

---

[77] Comme l'a récemment constaté St. REICHER 2001 : 182, tout en rappelant également la persistance d'une « théorie de la désindividualisation » dans les travaux sur la foule, qui, quoique moins biaisée que l'approche de LE BON, ne se situe pas moins dans sa continuité et n'en est pas moins contestable (cf. p. 187-189).

[78] Y. J. THIEC & J.-R. TREANTON 1983 : 122.

[79] Il faut sans doute mentionner aussi l'ouvrage de S. S. TCHAKHOTINE 1992 (paru en 1939) sur les effets de la propagande totalitaire sur les masses.

[80] S. MOSCOVICI 1981 : 19. L'auteur définit la masse en des termes assez proches de ceux de G. LE BON : « une masse est un ensemble transitoire d'individus égaux, anonymes et semblables, au sein duquel les idées et les émotions de chacun tendent à s'exprimer spontanément » (Y. J. THIEC & J.-R. TREANTON 1983 : 13).

[81] Voir le compte rendu particulièrement négatif de Y. J. THIEC & J.-R. TREANTON 1983, que nous avons cité à plusieurs reprises. L'opposition entre une lecture psychosociologique de la foule et une lecture sociologique de ces phénomènes est parfaitement illustrée par le débat entre S. MOSCOVICI et P. BOURDIEU, qui s'est déroulé le 8 juin 1982 dans l'émission *Dialogues* de R. PILLAUDIN (« L'âge des masses ? », accessible en ligne sur le site de l'INA : https://www.ina.fr/audio/PHD98015244/l-age-des-masses-audio.html).

[82] Pour l'influence de TARDE sur J. STOETZEL, voir les remarques de D. REYNIE dans G. TARDE 1989 : 28.

[83] Voir J. STOETZEL 1963 : 226-227 (sans entrer dans un débat sur la lecture un peu sommaire des textes liviens et tacitéens que l'on y trouve).

[84] J. STOETZEL 1963 : 241-242.

[85] Voir Y. J. THIEC & J.-R. TREANTON 1983 : 134 ; J.-J. WUNENBURGER 2004 : 19-20.

[86] R. H. TURNER & L. M. KILLIAN 1987.

sein de la foule, au cours de l'action collective, produisent de nouvelles normes, parfois contradictoires avec celles établies et reconnues, et conduisent le reste du groupe à les adopter. Ce faisant, l'idée lebonienne d'une homogénéité de la foule et de la contagion immédiate des affects et des opinions se trouve remise en question.

Deux développements ultérieurs peuvent être signalés dans le paradigme de la psychologie des foules, même s'ils s'inscrivent dans un rapport dialectique au modèle de la psychologie sociale. Le plus récent est constitué par les travaux du centre de recherche sur la rationalité adaptative de l'institut Max-Planck du Développement Humain, qui vise à étudier le comportement de la foule en mêlant plusieurs types d'approche, notamment des modélisations informatiques inspirées de modèles physiques et biologiques, mais également des outils traditionnels de la psychologie sociale et de l'éthologie. Le tout forme ce que M. MOUSSAÏD nomme la « fouloscopie »[87]. Ces travaux ont abouti à remettre en question le postulat lebonien de l'irrationalité des foules en montrant que les masses sont capables de faire preuve d'intelligence collective dans certaines situations, par exemple lorsque plusieurs personnes doivent occuper le même espace, ou plus généralement à propos du comportement des piétons dans l'espace public[88]. Sans entrer dans le détail, on peut donc dire que cette perspective contredit par l'expérience scientifique la plupart des conclusions de LE BON et permet de déconstruire certains stéréotypes persistants. Cependant, cette méthode a le défaut de ne pas tenir compte des acteurs sociaux eux-mêmes, des motifs de rassemblement ou de leur expérience sociale, que la modélisation tend à faire disparaître. De plus, la parenté avec la psychologie sociale conduit ces chercheurs à réemployer des paradigmes douteux, comme le modèle pathologique qui assimile la diffusion des informations à une forme de contagion sociale ou d'épidémie. Cette idée a largement été discréditée par la sociologie contemporaine, comme on peut le voir avec les rumeurs[89].

Enfin, il reste à mentionner le travail inclassable d'E. CANETTI qui, dans *Masse et Puissance* (1960), se livre à une phénoménologie des masses très marquée par le comportement des foules en Autriche dans les années 1920-1930. E. CANETTI y critique les études de LE BON et de FREUD ; il en conteste l'approche pathologique des foules, vues comme une sorte de « lèpre », mais aussi les résultats, jugés inopérants[90]. Dans un essai qui paraît tour à tour anthropologique, littéraire ou historique, l'auteur s'interroge sur le fonctionnement des masses et sur leur capacité à exercer de la « puissance », c'est-à-dire une forme vaste et diffuse de pouvoir[91]. Quelques idées peuvent être retenues pour la suite de ce travail. Pour E. CANETTI, la masse se définit, entre autres éléments, par sa communauté de mouvement et de but[92]. Par ailleurs, la démarche de l'auteur consiste non pas à catégoriser des différentes formes de la masse, mais plutôt à observer le phénomène à travers une série de critères permettant de différencier ses variations

[87] M. MOUSSAÏD 2019.

[88] Voir par exemple M. MOUSSAÏD, D. HELBING, & G. THERAULAZ 2011 et les modélisations proposées.

[89] Cf. notre état de la question en annexe. Voir un bon exemple de ce traitement pathologique des rumeurs dans M. MOUSSAÏD 2019 : 131-147.

[90] Voir sur ce sujet l'article d'É. L. DU CARDONNOY 2005, et tout particulièrement p. 71 la citation issue de son autobiographie *Le Flambeau dans l'oreille*.

[91] E. CANETTI 1966 : 299-300.

[92] E. CANETTI 1966 : 28. L'auteur ne se limite donc pas aux rassemblements humains, allant jusqu'à se pencher sur les « masses invisibles » que constitue la communauté des morts (p. 41-47) ou aux « symboles de la masse » que sont le feu, la mer, la pluie, etc. (p. 78-94). Le spectre d'étude est donc très large.

de manifestation : le critère du rassemblement distinguera la « masse ouverte » de la « masse fermée »[93], celui du mouvement opposera la « masse rythmique » et la « masse stagnante »[94], etc. Cette méthode, qui évite les typologies trop rigides, est opérante pour parcourir les divers types de foule qui peuplent l'histoire tacitéenne. De manière plus générale, la démarche de CANETTI cherche à réhabiliter l'expérience même de la foule, s'opposant ainsi aux théories bien peu empiriques de LE BON et FREUD[95]. L'auteur met ainsi en avant les affects positifs que vit l'individu dans la masse, notamment le sentiment d'égalité qui lui est consubstantiel[96]. On sent cependant encore la marque du paradigme de la psychologie lebonienne, en particulier dans la représentation d'une forme d'unité mentale des foules[97].

En conclusion, on peut noter que l'objet foule est largement marqué depuis son origine par les approches psychologiques, et que celles-ci doivent sans doute beaucoup à des stéréotypes remontant peut-être en dernier lieu à l'Antiquité. Cette double marque indélébile de la psychologie et de l'élitisme explique sans doute la relative disqualification scientifique du concept de foule et la pauvreté des études récentes qui s'en réclament[98]. Nous avons déjà signalé la critique générale que lui adressait DURKHEIM. Plus récemment, V. RUBIO, constatant la difficulté à définir la foule, véritable « être *sui generis* »[99], a remis en question « son statut et de sa nature en tant que fait social » et invité à la penser en tant que « figure mythique », c'est-à-dire un objet de fantasme et de récit bien plus qu'un objet de science[100]. Y. THIEC et J.-R. TREANTON s'interrogeaient au reste déjà sur « l'utilité réelle qu'il y a à constituer une "science des foules" »[101]. Ce que nous allons voir en nous penchant sur le traitement de la question dans les sciences de l'Antiquité répond à ce double constat : une difficulté à conceptualiser la foule hors des schémas psychologiques des auteurs anciens et, conséquemment, un nombre plus important d'études cherchant à mettre au jour ces modes de pensée plutôt qu'à en éprouver la valeur historique, tout particulièrement pour Tacite.

2. Les foules dans les études historiques : une conceptualisation lacunaire, un abandon progressif ?

[93] E. CANETTI 1966 : 12-14.

[94] E. CANETTI 1966 : 28.

[95] La psychologie des foules telle qu'elle est pratiquée à la fin du XIXe et dans la première moitié du XXe suppose en effet un point de vue extérieur et souvent distant à la foule, et ce dès les textes précurseurs de TAINE, cf. S. BARROWS 1990 : 80.

[96] E. CANETTI 1966 : 27.

[97] Voir par ex. cette citation (E. CANETTI 1966 : 12) : « Soudain, tout se passe comme *à l'intérieur d'un même corps*. » Le concept de « décharge », sentiment jouissif de perte de l'individualité qui accompagne l'incorporation de l'un dans la foule (voir p. 14-15), va sans nul doute dans le même sens.

[98] Outre l'ouvrage de S. MOSCOVICI cité *supra*, on peut cependant mentionner le travail de J.-J. WUNENBURGER 2004, qui emprunte beaucoup au modèle psychologique et pathologique de l'approche traditionnelle des foules (par ex. p. 15 : « plus que l'enthousiasme, la rage ou la piété, la panique illustre combien dans la foule, l'être perd son autonomie et suit de manière aveugle et impulsive un mouvement sans tête »). Certains concepts développés par LE BON et FREUD dans le cadre de l'analyse des foules se sont autonomisés et ont ainsi connu meilleure fortune dans le champ sociologique, à l'instar de celui de charisme, analysé par M. WEBER.

[99] V. RUBIO 2010 : 5.

[100] V. RUBIO 2010 : 11, s'inscrivant ainsi dans la continuité de S. BARROWS. Voir également pour une réception de ce mythe à partir de la Révolution française J.-M. PAUL 2004.

[101] Y. J. THIEC & J.-R. TREANTON 1983 : 124.

Que font les sciences historiques de ces concepts ? La question vaut tout particulièrement pour l'histoire ancienne, puisque nos sources littéraires, notamment historiographiques, ont tendance à présenter les groupes subalternes de la société en termes d'acteurs collectifs (plèbe, peuple, foule). Avant d'en venir à l'Antiquité, une autre période doit toutefois retenir notre attention : la Révolution française. De fait, une partie de l'historiographie de la Révolution au XIXe siècle (qu'elle soit républicaine ou contre-révolutionnaire) se signale par le recours généralisé à ces entités assez vagues que sont « Paris », le « peuple » ou, surtout avec TAINE, la « foule ». Quelle valeur historique donner à ces récits ? Que faire de ces masses en action dont les sources littéraires nous décrivent le comportement de façon si unitaire ? Le problème a été observé par G. LEFEBVRE dans une étude célèbre intitulée « Foules révolutionnaires »[102]. Sans se départir totalement du modèle psychologique[103], G. LEFEBVRE critique la faiblesse de la démarche scientifique de LE BON et sa vision idéologique de la question. Il entend y substituer une approche plus scientifique de la foule, appuyée sur une typologie précise de ses manifestations. Les conceptions parfois très larges de la foule chez les psychosociologues sont ainsi remises en question : G. LEFEBVRE refuse de voir dans certaines institutions (religion, assemblées, etc.) des types particuliers de foule, comme le préconisait LE BON, ou d'assimiler les foules aux classes populaires, comme le faisait TARDE. À l'inverse, l'historien de l'École des Annales distingue plusieurs types de rassemblements[104], en commençant par la « foule à l'état pur », comme on peut en trouver dans une gare ou une rue, par exemple, qui se présente sous la forme d'un « agrégat involontaire » (noter la scientificité apparente du vocabulaire chimique), dépourvu de toute mentalité collective. Dans cette foule, au reste rare sinon inexistante à l'état pur, on constate la « désintégration provisoire des groupes » sociaux. Un état plus conscient de la foule se trouve dans les « agrégats semi-volontaires », importants pour la construction de la mentalité collective, que l'on trouve dans les réunions plus ou moins institutionnalisées et régulières d'individus, à l'instar des fêtes ou des attroupements dans les villes de province où on lisait en public, à la fin du XVIIIe siècle, les nouvelles de Paris. Enfin, ces attroupements peuvent se transformer en foule à proprement parler lorsqu'un événement (par exemple l'arrivée d'une information) transforme l'agrégat en foule, et spécialement en foule révolutionnaire. La démarche est donc bien plus précise que celle de LE BON, et le principal apport de G. LEFEBVRE est sans doute de souligner que les foules ne se créent pas de façon irrationnelle : elles se forment précisément parce qu'une mentalité collective s'est progressivement constituée auparavant, par le jeu des interactions routinières[105]. Autrement dit,

[102] Initialement parue en 1934 dans les *Annales historiques de la Révolution française*, elle fut reprise en 1963 dans *Études sur la Révolution française*, où nous la consultons (G. LEFEBVRE 1954). Voir également, sans aucun souci d'exhaustivité, un état des lieux des travaux sur la foule révolutionnaire et ses émotions chez Ph. MÜNCH 2010.

[103] Plusieurs éléments remontant à LE BON sont conservés : existence d'une « mentalité collective » propre aux foules (G. LEFEBVRE 1954 : 273), action des meneurs (par ex. p. 286), dissolution de la responsabilité individuelle et de l'autonomie (p. 286 également). L'historien ne cherche pas, au reste, à aller complètement à l'encontre de la psychologie sociale, cf. p. 287 : « Entre Lebon [*sic*] qui, sous la notion de foule, postule une identification de l'animal et du plus grand nombre des hommes, et ceux qui, au contraire, ne voient dans la foule qu'une juxtaposition d'individus autonomes, nous ne nions pas avoir adopté une position moyenne. »

[104] Nous résumons G. LEFEBVRE 1954 : 273-278.

[105] Voir tout particulièrement G. LEFEBVRE 1954 : 278 : « Il n'y a pas de foule révolutionnaire sans qu'une mentalité collective appropriée se soit constituée antérieurement. »

l'historien prend en compte tout le passé social que les acteurs conservent – souvent en arrière-plan – dans l'agrégat et qui se réveille après « l'activation » de la foule.

Cet intérêt pour les foules révolutionnaires est poursuivi par l'historien britannique G. RUDE dans un ouvrage devenu classique, *La Foule dans la révolution française*[106]. Dans celui-ci, il s'agit pour l'auteur d'utiliser les archives policières et juridiques pour essayer de déterminer précisément la composition sociale et les motivations des émeutiers à la fin du XVIIIe siècle. Le pari est donc d'étudier la foule de l'intérieur, de lutter contre « l'abstraction désincarnée »[107] qu'elle était devenue dans l'historiographie du XIXe au prisme du regard surplombant des auteurs[108]. Ce faisant, G. RUDE réussit à montrer que la foule révolutionnaire se définit par sa composition mouvante, tout en possédant un noyau stable formé par les sans-culottes des faubourgs, qu'ils soient artisans ou salariés[109]. Il démontre également que la principale cause de mobilisation était constituée par des motifs économiques, notamment frumentaires. Pour fondateur qu'il soit, ce travail ne peut cependant être très utile aux historiens de l'Antiquité. En effet, la méthode de G. RUDE consiste à s'appuyer sur les sources administratives (les rapports de police, notamment), à même, selon lui, d'élaborer plus fidèlement la sociologie des masses en marche. Ce type de document est bien sûr inexistant pour la Rome antique, et il est bien difficile de plonger à l'intérieur de la foule pour en cerner les éléments constitutifs[110]. L'effort a cependant été tenté, notamment par P. A. BRUNT sur les foules violentes qui entrèrent sur la scène politique à l'époque tardo-républicaine et par C. VIRLOUVET sur les émeutes de la faim : sans atteindre la précision des archives consultées par l'auteur de *La Foule dans la révolution française*, ces deux chercheurs ont abouti à des conclusions analogues sur le profil social des membres de la foule, essentiellement issus de la partie stable de la plèbe[111]. La méthode reste toutefois souvent spéculative, et, le plus souvent, nous en sommes réduits à nous confronter à la vision essentialisante que donnent les historiens romains des masses urbaines et militaires.

De fait, il est bien connu que les sources littéraires anciennes, qui proposent une vision « du dessus » du peuple, parlent souvent de foule ou de masse sans donner accès à leur composition interne. Cette vision, à la fois extérieure et surplombante, a été traitée différemment selon les périodes. Avant d'en venir à Rome, il est nécessaire de mentionner le travail de S. KARPYUK sur les foules dans la Grèce archaïque et classique[112]. Dans cet article, l'historien repart de la

[106] Paru en 1959 sous le titre de *The Crowd in the French Revolution*, traduit en 1982 en français (G. RUDE 1982).

[107] G. RUDE 1982 : 16-17.

[108] G. RUDE 1982 : 17-21.

[109] G. RUDE 1982 : 205-217.

[110] Comme remarqué par Z. YAVETZ 1983 : 204.

[111] Voir P. A. BRUNT 1966 : 24 (où le nom de G. RUDE est cité) et C. VIRLOUVET 1985 : 54-63. D'autres études sont allées dans le même sens, à l'instar de celle de P. J. J. VANDERBROECK 1987 : 67-103, qui essaie de déterminer les différentes strates composant la plèbe urbaine (mais le concept de foule est écarté au profit de celui de « collective behavior », cf. p. 15).

[112] S. KARPYUK 2000. L'étude transversale de J. S. MCCLELLAND fait le pari d'analyser la foule de Platon à CANETTI en progressant chronologiquement et par « coups de projecteur ». Dans cette approche exclusivement politique de la foule, le premier chapitre est réservé aux mondes anciens, et envisage la foule chez Platon, Tite-Live, Tacite et Procope de Césarée (J. S. MCCLELLAND 1989 : 34-59). L'ouvrage reste superficiel et peu analytique, reprenant parfois des stéréotypes sans grande valeur historique (par ex. p. 50-54 sur la dépolitisation des masses au Ier siècle).

différence qu'établissent les théoriciens de la foule[113] entre « crowd » (rassemblements non organisés, les « agrégats » de G. LEFEBVRE) et « mob » (la foule comme ensemble des groupes subalternes sur le plan social que l'on trouve sous la plume de LE BON ou de TARDE), et souligne que la Grèce pré-hellénistique n'a pas connu beaucoup de véritables phénomènes de « crowd », du fait du manque de lieux de convergence possibles, mais également des structures institutionnelles athéniennes, qui intégraient toutes les classes sociales dans le système politique[114]. Au-delà des résultats, qui ne sont pas particulièrement pertinents pour nous, s'agissant d'une aire chrono-culturelle différente, la méthode est à souligner : S. KARPYUK, faisant le constat que le concept de foule a, en Grèce, beaucoup à voir avec la « sphère de l'idéologie »[115], commence par une étude des choix lexicaux et de l'idéologie qui les sous-tend à travers un vaste panel d'auteurs (les poètes dramatiques, les historiens, les orateurs)[116]. Ce postulat que le lexique des sources littéraires révèle à la fois la vision du monde d'un écrivain mais également les évolutions politiques et sociales de son temps[117] est partagé par certains spécialistes des foules romaines[118]. Il forme un principe de première importance à nos yeux et guidera notre propre analyse.

L'attitude générale à l'égard du concept même de « foule » à Rome est loin d'être homogène. Certains chercheurs travaillent sur la foule sans pour autant chercher à la définir comme un phénomène spécifique, distinct des notions de « peuple » ou de « plèbe ». C'est notamment le cas de deux études classiques, qui contiennent dans leur titre (ou leur sous-titre) le terme de foule, mais semblent s'intéresser davantage à l'intervention du peuple dans la vie politique romaine, à savoir *Plebs and Princeps* de Z. YAVETZ et *The Crowd in Rome in the late Republic* de F. MILLAR[119]. Dans ces travaux très importants du point de vue de l'histoire politique, l'intérêt porté au système politique et aux institutions passe bien avant la problématique de la phénoménologie même des rassemblements[120]. D'autres, en luttant à toute force contre l'approche psychologique née à la fin du XIXe siècle, semblent remettre en question le concept même de foule comme inopérant. E. FLAIG, par exemple, s'en prend à de multiples reprises à cette « charlatanerie » que serait la « pseudo-théorie » de LE BON et de ses disciples[121]. De

[113] Latente et non systématisée chez LE BON et TARDE, comme nous l'avons vu, cette dichotomie avait notamment été formalisée par S. TCHAKHOTINE, qui proposait une claire distinction entre la « foule » assemblée (« crowd », « Menge »), et la « masse » diffuse (« mass », « Masse »), cf. S. S. TCHAKHOTINE 1992 : 136. Nous la retrouverons plus loin chez d'autres historiens de l'Antiquité.

[114] S. KARPYUK 2000 : 100-102.

[115] S. KARPYUK 2000 : 101.

[116] S. KARPYUK 2000 : 81-92.

[117] Ce que S. KARPYUK montre pour l'apparition du terme ὄχλος en grec : nous revenons sur la question *infra* dans ce chapitre.

[118] Et en premier lieu par Z. YAVETZ 1983 : 189-209, dont les résultats, que nous discutons en partie *infra*, ont largement influencé les chercheurs et chercheuses de la deuxième partie du XXe siècle.

[119] L'ouvrage de Z. Yavetz a été sous-titrée dans sa traduction française « Foule et vie politique sous le Haut-Empire romain » ; voir par ex. Z. YAVETZ 1983 : 31 pour l'équivalence entre plèbe, foule, masse et « petit peuple ». Concernant F. MILLAR, on lira la formule éloquente suivante (F. MILLAR 1998 : 1, nous soulignons) : « This book is thus the last in a series of studies that have been designed to place the *populus Romanus – or the crowd that represented it* – at the center of our picture of the Roman system. » L'étude du lien complexe entre le *populus Romanus* et la foule qui le représente sur le forum, par exemple, n'est qu'esquissée (par ex. en conclusion, p. 225).

[120] Comme le note également S. KARPYUK 2000 : 79 n. 2 à propos de F. MILLAR.

[121] E. FLAIG 2003a : 121 ; 236 pour ces deux citations, mais voir en sus E. FLAIG 1992 : 48 ; 52-54 ; 69. Sur le refus d'utiliser le concept de foule, par exemple aux jeux du cirque, voir E. FLAIG 1992 : 48-49 ; 52 ; 236-237 ; E. FLAIG 1995 : 109. Également E. FLAIG 2003a : 196 (les stratifications sociales du peuple romain empêchent de

manière plus générale, chez E. FLAIG comme chez d'autres, à l'image de C. COURRIER ou de J. C. MAGALHÃES DE OLIVEIRA récemment, la foule comme outil d'analyse du comportement collectif à Rome est remplacée par des notions plus modernes relevant de la sociologie historique ou forgée par l'*history from below*, comme le concept de « répertoire de l'action collective » que Ch. TILLY emploie dans son étude classique des mouvements de contestation en France[122]. Dans le même courant général, R. LAIGNOUX s'est attachée à déconstruire le mythe de la spontanéité des rassemblements de foule dans la période triumvirale et, dans la continuité des travaux de N. MARIOT sur les voyages présidentiels, à montrer qu'ils constituaient un moyen par lequel les pouvoirs autoritaires de la fin de la République cherchaient à se légitimer[123]. On notera cependant que les outils de la psychologie des foules, encore sensibles dans leur forme la plus lebonienne chez Z. YAVETZ[124], restent présents dans certaines études plus récentes ; cependant, la plupart du temps, ils sont séparés de l'arrière-fond idéologique hostile aux masses dont ils proviennent[125].

---

parler de foule à son égard) ; ce dernier passage a été critiqué par G. G. FAGAN 2011 : 80 comme reposant sur une vision datée de la psychologie sociale.

[122] Une présentation claire des théories utilisées par Ch. TILLY se trouve dans le dernier chapitre de son travail le plus célèbre (*La France conteste*), cf. en particulier Ch. TILLY 1986 : 541-551. Les actions collectives y sont définies comme « des moyens d'agir en commun sur la base d'intérêts partagés », composant un « répertoire » ; ce répertoire est susceptible d'évoluer considérablement, à l'instar, selon les analyses de l'historien, de la bascule qui se produit en France au milieu du XIXe siècle, lorsque les contestations communales et insérées dans des réseaux de patronage cédèrent progressivement la place à des actions d'ampleur nationale et plus autonomes. Voir également le plus théorique *From Mobilization to Revolution* (Ch. TILLY 1978). Ces outils sont particulièrement utilisés en histoire romaine par C. COURRIER 2014 : 477-497 ; J. C. MAGALHÃES DE OLIVEIRA 2012 ; J. C. MAGALHÃES DE OLIVEIRA 2017.

[123] R. LAIGNOUX 2011 (et, pour d'autres aires chrono-culturelles, l'ensemble des papiers présentés dans le cadre du séminaire « Le pouvoir face à la foule » rassemblés dans *Hypothèses*, 2011, n°14 et introduits par I. GRIDAN & R. LAIGNOUX 2011). Sur la problématique de la spontanéité des armées en 69, on consultera les pages intéressantes de Rh. ASH 1999 : 55 et suiv., qui montre combien celle-ci peut relever d'une reconstruction *a posteriori* (en l'occurrence, de la part de la propagande flavienne). Comme C. COURRIER y invite (C. COURRIER 2016 : 299 et n. 7 ; C. COURRIER 2014 : 497-546 plus généralement), il convient sans doute d'abandonner l'opposition frontale entre action spontanée et action manipulée de la foule, qui ne fait que masquer la complexité de l'action collective, en particulier dans des ensembles aussi vastes et richement structurés que la plèbe romaine. Nous aurons l'occasion de revenir sur la question de la « manipulation » des rumeurs *infra*, p. 273-286.

[124] La position de Z. Yavetz est assez ambiguë à cet égard. S'il est évident que l'historien de la plèbe romaine a renouvelé profondément notre connaissance du comportement des foules romaines à la fin de la République et sous le Haut-Empire, sa démarche emprunte souvent au vocabulaire et aux outils de la psychologie des foules. Voir Z. YAVETZ 1983, *passim*, tout particulièrement l'utilisation des stéréotypes sur la loi d'unité mentale toute lebonienne de la foule p. 45 (« l'individu perd son identité et devient partie intégrante de la masse »), sur l'émotivité et la versatilité p. 58, le manque d'intelligence p. 62 (« intelligence primaire »), etc. On notera d'ailleurs que les travaux de LE BON sont cités (p. 64). Toute l'ambivalence s'exprime dans cette phrase tirée de la conclusion : « Nous avons en tout cas montré que, si le comportement de la plèbe urbaine de Rome pouvait être irrationnel, il n'était pas aveugle » (p. 178).

[125] Cet effort pour réhabiliter l'approche psychologique des foules sans hériter de la vision négative qui l'accompagnait traditionnellement est bien représenté par le spécialiste de psychologie sociale qu'est St. REICHER. Voir en particulier St. REICHER 2001 : 192-202 et cette citation éloquente (p. 192) « The approach seeks to reconcile the claim that crowd action is normal rather than pathological or irrational with the observation that it is not guided by traditional norms but rather tends to transcend, bypass, or even subvert established institutional patterns. » Pour les études d'histoire ancienne qui prennent ce chemin, on pense par exemple à certaines analyses de St. BENOIST : voir, entre autres, cette phrase issue de la conclusion de *La Fête à Rome* : « la psychologie de la foule n'est pas un vain mot quand il s'agit de comprendre les rejets ou les adulations de certains princes, tout comme la prégnance de certaines croyances rituelles » (St. BENOIST 1999 : 353). P. VEYNE n'est pas sans rappeler également par moment cette vision des phénomènes de masse : on pense notamment à des expressions comme « l'anonymat d'une foule inorganique » à propos de la population romaine (P. VEYNE 1976 : 697). Dès 1980, H. VERSNEL affirmait vigoureusement en étudiant les réactions à la mort de Germanicus (H. S. VERSNEL 1980 : 611

Deux travaux de chercheurs allemands ont cependant traité la foule à Rome comme véritable objet de science et ont essayé d'en donner une définition détachée de l'approche psychologique[126]. Dans son étude datant de 1976, R. GILBERT reprend la distinction entre « Menge » et « Masse »[127], deux termes que le français a du mal à rendre et confond souvent dans le substantif de « foule » (l'anglais distinguant bien « mob » et « crowd »). Selon lui, la « Menge » se définit de la même façon que « l'agrégat involontaire » de G. LEFEBVRE : il s'agit d'un regroupement hétérogène d'individus, dont l'unité réside d'abord dans une présence spatiale commune. À l'inverse, la « Masse » doit être considérée comme une forme « activée » de la « Menge » qui, face à un événement important (famine, nouvelle…), agit sur la base d'une communauté d'opinion et de but[128]. La prise en compte de facteurs économiques ou sociaux, externes à une mentalité collective fantasmée, distingue ce travail de l'historiographie antérieure. Profitons de cette étude de R. GILBERT pour signaler que nous ne reprendrons pas ici cette opposition entre « foule » et « masse », et que nous utiliserons les deux termes comme synonymes. Plusieurs raisons justifient ce choix : d'une part, les différents auteurs évoqués ici ne sont pas d'accord sur les réalités à mettre derrière ces mots[129] ; surtout, la distinction n'existe pas en latin, puisque *uulgus*, *multitudo* et *turba*, désignent alternativement des foules rassemblées, des foules diffuses, des foules mouvantes, des foules « activées » ou des foules « accidentelles ». L'absence d'une dichotomie nette chez Tacite nous pousse à ne pas réduire la diversité de ces phénomènes à deux concepts seulement. Malgré cette remarque, et en dépit de la vision sociale très située de la plèbe romaine qui émane de l'étude de R. GILBERT[130], la

n. 264) : « People should stop considering the psychological and the sociological aspects to be mutually exclusive or fundamentally different. ». En ce qui concerne la foule militaire, R. MANGIAMELI 2012 : 343 s'appuie directement sur les analyses psychologiques de FREUD. Plus récemment, G. FAGAN, qui revendique l'influence des travaux de St. REICHER, a proposé une approche inspirée par la psychologie sociale des jeux romains (surtout des jeux de gladiateurs) en défendant cette méthode, supérieure, selon lui, à l'approche culturelle, qui ne rendrait pas assez compte de l'expérience vécue des spectateurs (en part. G. G. FAGAN 2011 : 8-12 ; 39-48). Dans la continuité de G. FAGAN, notons la publication prochaine par S. Forichon de sa thèse de doctorat sur *Les spectateurs des jeux du cirque à Rome* (S. FORICHON 2020), à laquelle nous serons amené à faire parfois référence ; je remercie ici chaleureusement S. Forichon de m'avoir donné accès à sa thèse, puis au tapuscrit livré en 2019 à Ausonius, ainsi qu'à un article qui paraîtra prochainement dans *Nikephoros* à propos des manifestations du public dans les édifices de spectacle (S. FORICHON [à paraître]).

[126] On pourrait également citer W. WILL 1991, mais cet ouvrage, parfois utile quoique quelque peu daté aujourd'hui, s'apparente surtout à une synthèse des études précédentes, dont celle de R. GILBERT.

[127] R. GILBERT 1976 : 7-16.

[128] Voir tout particulièrement R. GILBERT 1976 : 9 où sont opposées la « quantitativ[e] Form einer zusammenhanglosen Menge » et la « qualitative Form einer geschlossenen Masse von gemeinsamer Stimmung und gemeinsamen Willen ». Cette définition est très proche de la typologie que donne G. LEFEBVRE dans l'article cité *supra*.

[129] De fait, l'opposition de R. GILBERT se situe surtout sur le degré de conscience collective de la foule (foule accidentelle contre foule revendicative), tandis que celle de TCHAKHOTINE mentionnée *supra* porte sur le critère spatial (foule réunie contre foule diffuse) ; par ailleurs, la foule active et rassemblée est nommée « Menge » par le second quand le premier propose d'utiliser le terme de « Masse ».

[130] Le modèle de l'*Urban Graveyard Effect* est évident dans ce travail (voir par exemple R. GILBERT 1976 : 40). Pour rappel, cette théorie d'une mortalité très haute dans la plèbe romaine du fait de conditions de vie supposément très difficiles (insalubrité, alimentation carencée, etc.) ne fait plus consensus dans la recherche en histoire sociale : voir surtout C. COURRIER 2014 : 27-125. La même limite se trouve dans l'article antérieur de P. A. BRUNT 1966 sur les foules (« mob ») de la période tardo-républicaine, qui met l'accent sur leurs comportements violents (voir tout particulièrement p. 11-18 pour l'image sociale très datée de la plèbe). Son principal apport reste cependant le refus de la vision unitaire imposée de nos sources et, conséquemment, la tentative pour isoler les différentes sections de la population romaine qui se mobilisèrent lors des crises de la fin de la République (p. 21 et suiv., cf. *supra*). P. A. BRUNT reprend toutefois également certains stéréotypes aristocratiques sans les questionner (par ex. sur la versatilité de la foule, p. 22).

notion d'activation n'est pas sans intérêt et pourra être réinvestie dans la suite de cette partie. Vingt ans plus tard, G. LASER se penchait sur le rôle des masses urbaines à la fin de la République[131], et livrait une véritable définition de la foule reposant sur six items : le nombre des individus, leur présence dans un même lieu, la densité, l'absence de structure interne, la présence d'un objectif de groupe et de « normes » (« Wertmaßstaben ») communes[132]. Plusieurs de ces critères peuvent être discutés : par exemple, la sociologie a remis en question l'argument du nombre ou de la densité pour déterminer ce qu'est une foule, comme nous le verrons plus loin. Cependant, la définition de G. LASER a le mérite de souligner deux aspects importants qui peuvent participer à la définition de ce phénomène : l'homogénéité d'opinion et la volonté d'atteindre un but. Ceux-ci sont importants chez Tacite et fournissent un critère pertinent pour dresser la typologie des masses chez lui.

En conclusion, de ces travaux et des précédents émerge l'idée d'une multiplicité des types de foule. Une ligne de fracture se dessine nettement entre deux pôles, celui de la foule hétérogène, qui n'est pas nécessairement consciente d'elle-même, parfois diffuse et confondue avec l'ensemble des groupes sociaux subalternes de la société, et celui de la foule revendicatrice, unie par ses convictions, voire par l'origine sociale de ses membres, rassemblée et active. Le pont entre ces deux pôles n'est pas aisé à bâtir, et la plupart des historiens préfèrent se concentrer sur le second, plus circonscrit dans le temps et l'espace, plus concret et, d'une certaine façon, plus objectivable[133]. Cela suppose cependant de fermer les yeux sur le fait que, dans nos sources littéraires, les auteurs utilisent la plupart du temps le même matériel lexical pour renvoyer à l'un ou l'autre de ces pôles. Chez Tacite, comme nous le verrons amplement par la suite, le *uulgus* est tout aussi bien la foule qui se réunit devant le Sénat pour réclamer telle ou telle mesure que la masse diffuse qui juge les empereurs dans ses rumeurs. Pour rendre compte de cette diversité et de cette complexité de la foule chez les auteurs anciens, une autre démarche, sans doute complémentaire, est nécessaire : celle qui interroge les représentations mentales de ces écrivains en s'intéressant à la représentation des foules qu'ils donnent.

3. La représentation des foules chez les auteurs anciens

Il est impossible de parler de l'analyse des représentations (mentales et littéraires) des foules dans la littérature sans mentionner une nouvelle fois le travail important de S. BARROWS sur les « miroirs déformants » de la foule au XIXe siècle[134]. Dans celui-ci, la chercheuse fait le lien entre histoire sociale et imaginaire littéraire, en montrant combien les mouvements de contestation ouvriers de la fin du siècle ont façonné l'image de la foule dans les textes littéraires d'abord (roman et historiographie), puis dans la psychologie sociale tout juste naissante. Une phrase très éloquente tirée de sa conclusion fournira un bon point de départ : « Tous ceux qui ont écrit sur la foule [au XIXe siècle], de Taine à Le Bon en passant par Zola, ont estimé faire une œuvre scientifique. Tous se sont réclamés de l'histoire, et tous ont mêlé le réel à

[131] G. LASER 1997.

[132] G. LASER 1997 : 17-18.

[133] Voir par exemple I. GRIDAN & R. LAIGNOUX 2011 : 17-18, qui, contre le paradigme psychologique, veulent s'intéresser aux foules comme « rassemblements de personnes en un même lieu » ; même attitude dans la définition de leur objet chez Z. YAVETZ 1983 : 31-32 et P. J. J. VANDERBROECK 1987 : 15.

[134] Publié en 1981 aux États-Unis sous le titre *Distorting Mirrors. Visions of the Crowd in Late Nineteenth-Century France*, traduit en français en 1990 (S. BARROWS 1990).

l'imaginaire. Mais seul Zola en avait le droit. »[135] Méthodologiquement, il y a beaucoup à tirer de cette affirmation quand on la ramène à la littérature antique, et tout particulièrement à l'historiographie. De fait, nombre d'auteurs anciens – et c'est notamment le cas des historiens – professent aussi de faire sinon « œuvre scientifique » (le terme est impropre), du moins de représenter fidèlement la réalité. Mais en matière de foule, leur récit n'est pas moins empreint d'un *imaginaire* de classe que le sera celui de TAINE, quand leurs sentences sur la psychologie des masses annoncent déjà celles de LE BON et TARDE[136]. Aussi une branche importante de l'étude des foules dans les mondes anciens suit-elle, généralement implicitement, la démarche illustrée par S. BARROWS : exposer à nu les rouages de la *Weltanschauung* de ces auteurs, montrer les stéréotypes ou les originalités qui la sous-tendent, sans se prononcer sur leur valeur historique. C'est cet ensemble de travaux qu'il convient de rappeler à présent[137].

Passant outre les études ne portant pas sur l'Antiquité[138], il est possible de commencer avec un travail sur la littérature grecque qui illustre bien cette méthode : l'article de V. HUNTER sur la « sociologie » de la foule chez Thucydide[139]. Dans celui-ci, l'objectif est de confronter les théories modernes de la foule avec la représentation qu'en donne l'historien athénien. Du point de vue méthodologique, on retiendra surtout la dernière partie, « Thucydides' sociology », qui s'attache à déconstruire les stéréotypes de l'auteur de la *Guerre du Péloponnèse* à l'égard des foules, soulignant le paradigme exclusivement psychologique qui les génère et la vision négative qu'ils traduisent[140]. La démarche est intéressante pour notre propre analyse : elle permet d'étudier les spécificités de la « psychosociologie » des foules chez un auteur ancien, qui affirme représenter le réel, et le système théorique qui l'ordonne, tout en rejetant la validité historique cette image comme produite par une idéologie[141]. V. HUNTER, qui est historienne, prouve ainsi que l'analyse critique des stéréotypes constitue, sur les questions de foule, un

---

[135] S. BARROWS 1990 : 175.

[136] De fait, selon Fr. FR. LÜHR 1979 : 113, la récurrence des sentences dans les descriptions de réaction de foule chez les auteurs anciens s'explique par l'absence d'un savoir « technique » (de psychologie sociale) qui leur aurait permis d'analyser le comportement de la foule, les contraignant à délivrer un jugement gnomique sur celui-ci.

[137] Il ne s'agit pas ici de faire un inventaire complet, et nous nous fixons deux limites : privilégier les travaux qui parlent explicitement de la foule (et non d'un collectif comme le peuple, par exemple) et qui portent principalement sur la littérature latine de la fin de la République et de l'Empire.

[138] On peut cependant mentionner l'ouvrage collectif sur les figures de la foule depuis la Révolution française dirigé par J.-M. PAUL 2004. Dans son avant-propos, J.-M. PAUL met précisément en garde le lecteur sur la divergence entre les témoignages littéraires étudiées, qui se signalent par « une attitude objectivement aristocratique » (p. 9) et la réalité historique : « les contributions […] ne font qu'analyser fidèlement les œuvres des écrivains ou artistes qu'elles abordent, et il se trouve que leur patte est ample » (p. 7). Même approche dans l'ouvrage collectif dirigé par E. BOVO, dont le positionnement est très clair : « Les études rassemblées ici explorent précisément les *représentations* que philosophes, historiens et "savants" se sont faites de la foule, de l'âge classique au début du XXe siècle. » (E. BOVO 2015 : 10).

[139] V. HUNTER 1988. Pour une analyse plus récente de la psychologie collective chez Thucydide, mais centrée sur la question des émotions (dans toute leur diversité), voir E. VISVARDI 2015 en part. 44-93.

[140] Cf. V. HUNTER 1988 : 26 : « A negative picture? Yes, entirely. But, more importantly, what this sketch reveals is that in Thucydides we are dealing with psychology, not sociology. » Les stéréotypes attaqués et déconstruits par V. HUNTER sont la versatilité, le règne des émotions, le fonctionnement contagieux et pathologique des foules.

[141] V. HUNTER 1988 : 27 est claire sur ce point : son étude constitue une « rejection of sociological analysis in Thucydides ». Pour une critique d'un autre aspect de la méthode de V. HUNTER, voir l'introduction de la sous-partie suivante *infra*. Mentionnons également la thèse de doctorat de J. J. SCHWAB 2011 sur la foule dans la littérature grecque archaïque (Homère) et classique (poètes tragiques et Aristophane), qui signale bien dès le début du travail que « this is not an attempt […] to assess the (actual, historical) role of the crowd in, e.g., classical Athens. Rather, the focus is on the representation of crowds in canonical archaic and classical Greek texts ».

préalable nécessaire à l'utilisation des sources ; on trouve d'ailleurs chez H. MENARD, spécialiste des problématiques d'ordre public dans le monde romain, une attention semblable à l'image biaisée des masses que donnent les auteurs anciens[142].

Pour le monde romain, l'article transversal de Th. BAIER offre une synthèse récente et utile[143]. Cette étude s'appuie elle aussi sur les théories contemporaines de la foule, distinguant dès l'ouverture la « Masse », caractérisée par sa densité ainsi que sa communauté d'opinion et de motivation, de la « Menge », qui n'est rien de plus qu'une « lose Ansammlung »[144]. L'intérêt de cet article est de mettre au jour un tournant dans l'histoire des représentations anciennes de la foule, qui se situerait au début de l'époque impériale. Auparavant, selon Th. BAIER, les masses sont représentées comme des personnages collectifs, sans logique ou dynamique propre qui les distinguerait de l'individu, ce qu'illustre la métaphore du corps utilisée dans la fable de Menenius Agrippa chez Tite-Live[145]. En ne donnant pas la parole aux individus de la foule, en se limitant à la *diègèsis* plutôt qu'à la *mimèsis*, ces auteurs (Cicéron, Salluste, Tite-Live) auraient sacrifié à une description simplement topique de la foule[146]. En suivant ce travail, c'est à partir de Sénèque que la spécificité psychologique de la foule comme entité propre, différente de l'individu, apparaît dans la littérature latine ; mais elle se révèle sous son jour le plus éclatant à l'époque tardive. Le chercheur commente notamment l'épisode de la chute d'Alypius dans les *Confessions* (Aug., *Conf.*, 6.8) et le deuxième excursus d'Ammien sur la plèbe romaine (Amm. 28.4.28-35). Ce développement tardif s'explique selon Th. BAIER par le tour « maniériste » que prend la littérature impériale à partir du Ier siècle, caractérisé notamment par une certaine esthétique de l'horreur[147], ainsi que par la vision pessimiste de l'homme comme marionnette du destin qui se déploie à cette époque. Ces deux éléments fournissent les conditions nécessaires pour une représentation renouvelée des foules. Toutefois, l'auteur ne mentionne pas Tacite, dont l'intérêt en matière de foule mériterait pourtant d'être étudié pour ses spécificités, puisque sa vision ne correspond ni tout à fait à celle de Tite-Live, ni à celle d'Ammien. Deux résultats peuvent tout de même être retenus pour notre propos : d'une part, la tendance générale chez les auteurs latins à observer la foule d'en haut, sans souci de mettre au jour sa composition interne[148], et d'autre part les innovations progressives de la période impériale (jusqu'à l'Antiquité tardive) en matière de peinture des masses.

---

[142] H. MENARD 2004 : 20-26, où l'autrice fait la liste des principaux stéréotypes attachés aux foules chez les auteurs du IIe au IVe, dont Tacite. Si celle-ci n'est pas exhaustive, on y trouve néanmoins des traits importants (versatilité, sensibilité aux rumeurs, sentiment de *furor*, déresponsabilisation, etc.).

[143] Th. BAIER 2010. Une autre étude transversale, l'article de Fr. FR. LÜHR 1979 sur les réactions de la foule dans la littérature ancienne, procède de la même façon (courts passages de différents auteurs analysés successivement, avec notamment un commentaire stimulant du vocabulaire de la foule qu'Hérodote utilise dans le dialogue sur les constitutions, Hdt. 3.81, p. 105 et suiv.). Ce travail insiste sur l'existence d'une tradition thucydidéenne, qui serait sensible pour la littérature latine notamment chez Quinte-Curce, Tacite et Ammien. L'article est cependant très influencé par la psychologie des foules (LE BON et FREUD sont très cités) et n'opère pas le travail de déconstruction des stéréotypes à notre sens nécessaire à une telle entreprise.

[144] Th. BAIER 2010 : 161. C'est donc la même distinction que celle de R. GILBERT mentionnée plus haut.

[145] Liv. 2.32, cf. Th. BAIER 2010 : 164.

[146] Cf. Th. BAIER 2010 : 166-167 : « Die Darstellung der Masse geht folglich nirgendwo über Topisches hinaus. » Voir également ce jugement analogue de G. LASER 1997 : 15 : « Kein Schriftsteller der Römischen Republik intendierte über Topisches hinausreichende, ausführliche Darstellungen der Masse. »

[147] Th. BAIER 2010 : 170 et suiv.

[148] Cf. Th. BAIER 2010 : 174 à propos d'Ammien : « er beobachtet die *plebs* gleichsam von oben, aus der olympischen Perspektive, wie eine fremde Population aus dem Tierreich » (aussi p. 176 : « die olympische, Details

Validant le constat fait par Th. BAIER, c'est bien pour la littérature impériale que l'on trouve le plus grand nombre d'études thématiques sur les foules[149]. L'hostilité de Sénèque à l'égard des masses, dans la lignée de l'*odi profanum uulgus et arceo* horacien (Hor., *Od.*, 3.1.1), a ainsi été mise au jour dans différents articles[150], en particulier chez P. ARENA, qui étudie le substantif *turba* chez Sénèque, Tacite et Suétone. L'autrice aboutit à la conclusion que le terme renvoie à plusieurs réalités sociologiques et juridiques, depuis la *turba* synonyme de la plèbe jusqu'à la foule mêlée qui inclut tous les ordres, sans distinction interne en passant par la foule mixte qui est réunie en présence de l'empereur[151]. Nous aurons l'occasion de discuter plus loin ces résultats pour Tacite, mais la méthode correspond très bien à ce que nous chercherons à faire ici : confronter les phénomènes tels que les représentent, non sans biais, les auteurs anciens et éprouver le contenu sémantique du vocabulaire qui s'y attache[152].

Un autre domaine d'étude fécond des représentations des foules dans la littérature impériale latine concerne le genre épique. On lira ici tout particulièrement l'étude de F. DELARUE sur les foules de Lucain[153], dont l'originalité est de mettre en partie l'accent sur les formes spécifiques du discours des masses chez ce poète[154], ce qui n'est pas sans rapport avec l'objectif de notre propre travail. Les résultats de F. DELARUE sont à cet égard des plus intéressants : l'auteur démontre que Lucain a véritablement élevé les foules au rang de personnages de l'action (au sens aristotélicien de cette notion), se rapprochant ainsi d'un Tite-Live et différant du mépris qu'exprimera après lui Tacite[155] ; par ailleurs, le refus de descendre au niveau des acteurs individuels et la focalisation sur les foules agissantes serait une façon, pour l'auteur de la *Guerre civile*, de retrouver « la grandeur épique » en se passant des dieux[156]. La comparaison entre la psychologie de la foule chez Tacite et Lucain avait au reste déjà été entreprise par A. BORGO[157]. En miroir, il faut évoquer les travaux de Fr. RIPOLL qui, sans porter exclusivement sur la foule,

---

mißachtende Perspektive »). Remarque analogue de W. WILL 1991 : 117 à propos du regard cicéronien supérieur, donc trompeur, sur la foule (« aus seiner Perspektive vom Palatinischen Hügel aus »).

[149] Notons cependant le travail de T. NAKAYAMA 1970 sur Horace, qui permet de mettre au jour la motivation philosophique de la haine du *uulgus* chez Horace, mais également sa vision plus positive d'un *populus* au sein duquel il s'inclut parfois. On ne développera pas le cas de l'article ancien de J. SPAETH J. W. 1932 sur Martial qui, malgré son titre promettant d'étudier la « foule » chez ce poète, s'intéresse surtout à la représentation des petits métiers à Rome.

[150] Voir aussi A. L. MOTTO & J. R. CLARK 1993, où les auteurs soulignent les principales raisons philosophiques du rejet des foules chez Sénèque, sans cependant accompagner cette présentation du travail de déconstruction nécessaire de ces *topoi*, ce qui donne parfois l'impression qu'ils souscrivent à l'idéologie sénéquienne en la matière (cf. p. 37 : « what is so ominous about crowds? Well, at the best, they are shapeless, noisome, unruly; it takes very little motivation for them to get out of hands […] »).

[151] P. ARENA 2007 : 30.

[152] L'analyse lexicale est également l'angle choisi dans un article moins connu de B. MOUCHOVA (B. MOUCHOVA 1991) portant sur les substantifs *populus*, *plebs* et *uulgus* chez Suétone, concluant que *uulgus* et *plebs*, généralement utilisés de façon neutre par le biographe, acquièrent parfois un sens négatif, moins chargé cependant que chez Tacite.

[153] F. DELARUE 2010, avec p. 125-126 les références aux travaux antérieurs.

[154] F. DELARUE 2010 : 126.

[155] F. DELARUE 2010 : 133-134. Cette vision semble cependant tenir en partie de la *doxa* traditionnelle sur les foules de Tacite et gagne à être nuancée, comme nous le verrons tout au cours de ce travail.

[156] F. DELARUE 2010 : 135-136. Voir aussi A. BORGO 1976 : 243, avec des conclusions analogues.

[157] A. BORGO 1976. Concernant Tacite, l'étude paraît cependant un peu schématique : pas de véritable interrogation sur le rapport entre foule et plèbe, étudiées ensemble (cf. p. 248), propos un peu rapides sur la vision des masses, par ex. « per Tacito il popolo non è che una massa bruta, incosciente, che si lascia trascinare dall'interesse da instabili umori » (p. 247). La conclusion selon laquelle la vision de Lucain est moins pessimiste et moins négative – à laquelle aboutira également F. DELARUE – reste toutefois intéressante.

ont montré d'importantes similitudes entre Stace et Tacite dans la représentation des foules et des personnages anonymes, sans doute dues à une influence littéraire de l'un sur l'autre ou à une communauté d'expérience vis-à-vis des masses[158]. Une dernière étude importante sur ce sujet doit être citée : l'article conséquent que Ph. HARDIE a consacré à la représentation des foules et des meneurs chez les historiens romains (singulièrement Tacite) et les poètes épiques[159]. Le chercheur montre que le thème du contrôle (difficile) des foules, que Tacite place au début de ses deux œuvres majeures, avec les séditions militaires des *Annales* et l'épisode du putsch d'Othon dans les *Histoires*, trouve d'importants échos dans l'historiographie antérieure (César) et la production épique (des fragments d'Ennius à Lucain en passant par Virgile). Cet intérêt thématique partagé par l'épopée et l'historiographie est redoublé, selon ce chercheur, par une similitude générique, la focalisation sur les grands hommes, et sa conséquence littéraire, le traitement de la foule comme un personnage collectif[160]. Comme on le voit, ces différents travaux font le même constat de l'essentialisation des foules chez les auteurs anciens, qui pose tant de problème pour comprendre l'organisation interne de ces ensembles, et proposent des explications globalement concordantes sur ce fait littéraire.

L'article de Ph. HARDIE conduit tout naturellement à la dernière série de travaux que nous aborderons, ceux qui portent exclusivement sur la représentation des foules chez Tacite. Par souci d'efficacité, nous ne mentionnons pas ici les études, souvent importantes, qui ne traitent de la foule que de façon secondaire, au profit de celles qui mettent la placent au cœur même de leur enquête[161]. Commençons, en ordre chronologique, avec l'ouvrage d'H. SEILER, *Die Masse bei Tacitus*. Celui-ci pose immédiatement un problème qui excède le cadre de cette étude : publié en 1936 à Erlangen en Bavière, le livre peut difficilement être séparé de son contexte, d'autant plus que l'image des masses qui y est donnée fait largement écho à tout un pan de la rhétorique hitlérienne sur le sujet[162]. Au reste, H. SEILER se contente souvent de dérouler l'idéologie tacitéenne sur les foules, sans chercher à la questionner de quelque manière que ce soit. Ainsi les stéréotypes traditionnels, auxquels la psychologie des foules avait donné un fondement pseudo-scientifique quelques décennies auparavant, sont reproduits dans son travail comme une vérité historique. La définition qu'il donne de la foule relève clairement de cette dynamique : tout comme chez LE BON, le critère principal retenu est la dissolution des

[158] Voir Fr. RIPOLL 1998 : 474-480, où l'auteur analyse la méfiance des poètes épiques flaviens vis-à-vis du *uulgus* en général, et la crainte du désordre du vulgaire chez Stace en particulier, concluant que « l'héroïsme épique exclut radicalement toute compromission avec l'agitation populaire » (p. 478, tout en gardant à l'esprit les nuances qu'amène l'étude de F. DELARUE sur Lucain citée *supra*). Il y évoque le cas précis du Thébain anonyme qui conteste le pouvoir d'Étéocle et de Polynice au début de la *Thébaïde* (Stac., *Théb.*, 1.168-196), cas étudié plus spécifiquement dans Fr. RIPOLL 2000. Dans ce dernier article, le passage est mis en parallèle avec l'ambiguïté de Tacite vis-à-vis des foules militaires au début des *Annales*, où, comme chez Stace, la critique aristocratique de ces groupes subalternes n'empêche pas que l'historien donne largement écho à leurs propos.

[159] Ph. HARDIE 2010.

[160] Ph. HARDIE 2010 : 9-10.

[161] En effet, des analyses de détail interrogent également parfois la peinture des foules tacitéennes (par exemple E. O'GORMAN 2000 : 27 et suiv. sur les foules séditieuses des légions au livre I des *Annales*), mais il serait illusoire d'en livrer la liste ici : elles apparaîtront au fur et à mesure de notre progression et des passages que nous commenterons dans les chapitres suivants.

[162] Cf. les remarques de Ph. HARDIE 2010 : 13. H. SEILER se réfère explicitement à l'idéologie de la foule chez Hitler (H. G. SEILER 1936 : 86), qu'il juge proche de celle de Tacite sur plusieurs points : irrationalité, émotivité, faiblesse « féminines », besoin d'un chef comme d'une « force complémentaire », etc. Deux pages plus loin, c'est l'organe de presse des SS, *Das Schwarze Korps*, que le chercheur cite explicitement.

individualités ; révélatrice, également, l'association faite entre foule et crise du corps social[163]. Indépendamment de certaines analyses de détail, que nous serons amené à commenter plus avant – ainsi sur les séditions militaires du livre I des *Annales* ou sur les choix lexicaux de Tacite –, ce travail, aux résultats aujourd'hui largement dépassés, ne mérite sans doute pas d'être remis au goût du jour.

Beaucoup plus intéressante est la thèse de J.-M. ENGEL sur le comportement collectif chez Tacite[164]. Son objet dépasse de fait les problématiques de la foule au sens propre du terme, mais l'ouvrage constitue tout de même un outil incontournable pour qui travaille sur la représentation des groupes sociaux chez l'auteur des *Annales*. L'approche de J.-M. ENGEL du texte tacitéen se laisse caractériser de deux façons. Il s'agit d'abord d'une démarche qui se veut exhaustive : les cinq œuvres de Tacite sont amplement commentées, disséquées, citées, passées à travers la grille d'analyse du chercheur, dans un ouvrage long et extrêmement riche à tout point de vue. C'est ensuite aussi une lecture très littérale du texte, et il manque parfois le travail analytique de déconstruction de l'idéologie tacitéenne que nous avons constaté chez V. HUNTER, par exemple. La prise de distance nécessaire avec les schèmes tacitéens fait ainsi souvent défaut[165], et l'accumulation d'exemples très nombreux empêche parfois d'en saisir toutes les spécificités[166]. Ainsi l'étude paraît-t-elle parfois suivre trop littéralement l'image des foules que donne Tacite, parfois en aplanir l'épaisseur qui lui donne tout son intérêt. Cependant, *Tacite et l'étude du comportement collectif* se signale par une familiarité remarquable avec l'œuvre de l'historien latin et de nombreuses analyses restent aujourd'hui largement valables. L'auteur y livre une vue en éclaté de la psychologie tacitéenne des collectifs, et son analyse de l'hostilité politique de Tacite à l'égard des masses, qu'il explique par la crainte que l'historien conçoit du mélange et de la perte de l'identité romaine, s'impose avec la force de l'évidence[167]. Citons encore les rapprochements qu'il opère entre la foule et la femme ou la foule et les barbares, mis par l'auteur des *Annales* sur le même plan : comme nous l'avons vu plus haut, ce type d'analogie a eu une fortune toute particulière dans la littérature du XIXe et, en dernier lieu, dans la

[163] H. G. SEILER 1936 : 12-14.

[164] J.-M. ENGEL 1972. Avant la thèse volumineuse de J.-M. ENGEL et dans la continuité d'H. SEILER, on trouve un article d'inventaire des grands traits du *uulgus* tacitéen chez V.-J. HERRERO 1960.

[165] On assiste donc à des effets de brouillage entre le discours du chercheur et celui de Tacite, et l'on a parfois du mal à savoir à quelle autorité attribuer un propos. Voici un exemple révélateur parmi beaucoup d'autres, dans un passage où J.-M. ENGEL explique l'importance de « l'opinion publique » à Rome (J.-M. ENGEL 1972 : 327) : « L'oisiveté, l'ennui, la grande ville, le climat, la vie passée volontiers hors des gîtes inconfortables expliquent, avec le tempérament méditerranéen, "une licence verbale qui tient de la passion" ». Des *topoi* aristocratiques bien connus (l'*otium* fantasmé des groupes subalternes à Rome), une analyse sociale qui demanderait à être précisée (la question du logement et de la ville comme « espace vécu ») et des propos doxiques qui ne devraient pas avoir force d'argument (sur le climat ou le « tempérament méditerranéen ») sont mêlés dans une phrase que semble prendre en charge le chercheur lui-même. On trouvera chez V. HOLLARD 2012 : 131 une mise en garde analogue contre les travaux de cette époque, qui épousent de trop près la vision tacitéenne de la situation politique à Rome. Notons encore que certains thèmes de la psychologie des foules sont également repris par J.-M. ENGEL, cf. p. 231-233 sur la « contagion émotive ».

[166] Nous aurons l'occasion de voir un exemple révélateur avec la question des « foules mêlées » que nous traitons dans la sous-partie suivante, *infra*. Des formules un peu réductrices comme, à propos de la plèbe urbaine, « il [Tacite] l'ignore, sauf pour l'accabler » (J.-M. ENGEL 1972 : 135), sont assez représentatives de ce trait du travail de J.-M. ENGEL.

[167] J.-M. ENGEL 1972 : 26-30 (sauf pour l'analyse du concept de *uulgus*, sur lequel nous revenons plus bas). La conclusion politique est intéressante (p. 29) : « La psychologie collective débouche naturellement à cette époque sur une philosophie de l'autorité. »

conceptualisation de la foule comme objet scientifique par LE BON (entre autres), et il appartient à J.-M. ENGEL d'avoir mis en lumière les schémas de pensée tacitéens en la matière.

Ce type d'approche a été prolongé en divers lieux[168], et tout particulièrement dans l'étude récente de L. LANDOLFI sur la psychologie de la foule tacitéenne. Le chercheur italien s'attache surtout à analyser un stéréotype récurrent des masses, leur émotivité[169]. Selon lui, la peinture psychologique de la foule trouve des échos dans la poésie épique et l'historiographie antérieure, jusqu'à ses détails les plus saisissants, à l'instar de la représentation d'une foule spectatrice du désordre politique en 69[170]. Mais le point d'aboutissement de cette veine thématique de la littérature secondaire sur Tacite se trouve sans doute dans l'importante monographie que Rh. ASH a consacrée aux armées et aux chefs dans les *Histoires*[171]. Même si la chercheuse ne reprend pas tout à fait le concept de « foule » propre à Tacite et se concentre sur l'armée comme un ensemble spécifique et parcouru de hiérarchies et de tensions internes[172], son travail est de première importance pour notre propos. Partant d'une étude de la représentation de l'armée dans la littérature des guerres civiles, elle montre que l'intérêt que porte Tacite à ce sujet lui permet de renouveler la représentation traditionnellement unitaire des légions : les armées galbiennes, vitelliennes, othoniennes et flaviennes sont l'objet de caractérisations complexes, distinctes les unes des autres et rarement statiques, en particulier grâce à l'utilisation de la focalisation interne sur ces groupes[173]. Dans un deuxième temps, son étude s'attache à analyser le portrait des grands chefs de l'*annus horribilis*, soulignant la centralité, dans ces portraits, de la relation entre chefs et soldats[174].

Le dernier travail à citer nous conduira naturellement vers la sous-partie suivante. Il s'agit de l'étude lexicale de R. F. NEWBOLD sur le terme *uulgus* chez Tacite[175]. Celle-ci est relativement brève (à peine neuf pages), mais se veut exhaustive, à tout le moins pour les occurrences de *uulgus* dans les *Histoires* et les *Annales*. La démarche est intéressante : pour

---

[168] On pense notamment à l'article de A. B. BREEBAART 1987 : 51-70 (traduction anglaise de A. B. BREEBAART 1974), qui porte sur le traitement psychologique de la plèbe et des soldats chez Tacite, et qui pose d'importants jalons méthodologiques relatifs à la nécessaire déconstruction des *topoi* tacitéens.

[169] L. LANDOLFI 2011. L'étude se concentre sur le livre I des *Histoires*, jugé particulièrement représentatif, et souligne la valeur politique de cette représentation : elle montre la désorientation la société à la mort de Néron et le caractère « ingouvernable » de ces masses irrationnelles et inconséquentes (voir tout particulièrement p. 179). Sur le stéréotype discréditant de l'émotivité du peuple dans les sources historiographiques, voir également V. HOLLARD 2012 : 141-142.

[170] L. LANDOLFI 2011 : 169 et suiv. La démarche de L. LANDOLFI est donc, en quelque sorte, symétrique de celle des chercheurs cités *supra*, qui partaient de l'épopée flavienne ou de Sénèque pour aboutir à Tacite.

[171] Rh. ASH 1999.

[172] En cela, la perspective n'est pas tout à fait la même que celle de J.-M. ENGEL. Voir surtout à ce sujet l'introduction : Rh. ASH 1999 : 1.

[173] Rh. ASH 1999 : 5-72. C'est là qu'elle appelle également la « segmentation » des groupes (p. 17) ou leur « fragmentation » (p. 27), qui ne descend cependant pas au niveau des soldats seuls (cf. p. 73). Voir la synthèse p. 70-72. Ce constat d'une segmentation des foules chez Tacite n'empêche cependant pas que le paradigme psychologique reste, chez lui, dominant ; mais il est largement approfondi et transformé en un puissant outil de caractérisation. Citons quelques mots de la conclusion de Rh. ASH (p. 168) : « [Tacitus] acknowledges that an army is a complex entity whose individual components could be motivated by different factors at any one moment, despite an illusion of unanimity in their actions. »

[174] Sont ainsi étudiés Galba, Othon, Vitellius, Vespasien, Titus, Domitien et Antonius Primus (Rh. ASH 1999 : 73-165). Nous aurons à utiliser largement cette partie du travail de Rh. ASH dans notre section consacrée à la fonction caractérisante des rumeurs chez Tacite (cf. *infra*, p. 532-589).

[175] R. F. NEWBOLD 1976.

R. F. NEWBOLD, l'étude détaillée des choix de vocabulaire des auteurs anciens est un « prérequis » pour comprendre leur idéologie[176]. Nous partageons ce point de vue, et la méthode générale de l'auteur sera aussi celle que nous suivrons *infra* : parcourir le corpus tacitéen en interrogeant les passages mentionnant des foules par différents critères – celui du lieu où elles se rassemblent, de leur composition sociale, de l'homogénéité de leur opinion, etc. Certains résultats sont à souligner et seront repris plus bas, notamment l'analyse des généralisations psychosociologiques autour du concept de *uulgus*[177] ou encore les hypothèses sur les divergences d'emploi de ce mot entre les *Histoires* et les *Annales*[178]. Cependant, de nombreux problèmes empêchent de considérer l'article de R. F. NEWBOLD comme un travail de référence, alors même qu'il est fréquemment cité et repris (ce qui s'explique peut-être par le fait qu'il s'agit, à l'heure actuelle, de la seule étude réellement lexicale des mots de la foule chez Tacite). Tout d'abord, l'article possède un défaut tout pratique : le chercheur livre des totaux d'occurrences sans donner accès à des relevés précis (à l'exception des cas limites, dont il cite les références), ce qui rend le contrôle de ses données et, de manière plus générale, le retour au texte, impossibles ou presque. Cela est d'autant plus problématique que les catégories heuristiques de l'auteur ne vont pas de soi. Les « motivations ou raisons pour le comportement de la foule » donnent lieu à un classement particulièrement hétérogène[179]. L'étude du profil social du *uulgus* est à ce titre assez dérangeante[180] : l'auteur distingue, semble-t-il arbitrairement, le *uulgus* renvoyant 1) à l'ensemble de la population de Rome, 2) aux classes inférieures seulement, 3) aux classes inférieures mais non constituées en « crowd » ou « mob », ou encore 4) à « l'opinion publique », concept vague et non défini. Il ressort de cette étude un sentiment de confusion : s'il est évident que le terme *uulgus*, dont Tacite a fait un usage exceptionnel dans ses œuvres, recoupe plusieurs réalités sociales, il n'en reste pas moins qu'il ne peut être considéré comme un concept « fourre-tout » et qu'une approche exhaustive de sa signification et de ses emplois doit être un préalable nécessaire à tout travail rigoureux sur la représentation des foules chez Tacite. Celle-ci ne peut d'ailleurs faire l'économie ni d'une confrontation avec les autres dénominations de la foule (*turba*, *multitudo*), ni d'une comparaison avec des termes concurrents comme *populus* ou *plebs*. C'est ce travail, qui nécessite d'entrer en profondeur dans le corpus tacitéen, que nous souhaitons aborder à présent.

[176] R. F. NEWBOLD 1976 : 85.
[177] R. F. NEWBOLD 1976 : 89.
[178] R. F. NEWBOLD 1976 : 85.
[179] R. F. NEWBOLD 1976 : 86-87 (pourquoi, entre autres, mettre les « rumeurs » et « l'impressionnabilité » dans le même groupe ?).
[180] R. F. NEWBOLD 1976 : 86 et suiv.

b. Éclaircir « la brume de mots » de la foule chez Tacite : essai de typologie et de différenciation lexicale (*uulgus, multitudo, turba*)

Repartons d'une analogie. Au chant II de l'*Iliade*, juste avant le Catalogue des vaisseaux, le poète, observant la foule des soldats, glisse un aveu surprenant : « Mais la masse, je ne saurais la dire ou la nommer, quand bien même j'aurais dix langues et dix bouches, une voix indestructible et, dans ma poitrine, un cœur de bronze. »[181] La phrase n'est pas sans paradoxe : s'il y a pour l'aède une impossibilité – et une impossibilité presque physique – de *dire* toute la diversité de la foule, si les facultés de la voix humaine empêchent de rendre compte de sa nature composite, il réussit tout de même à la *nommer*, puisqu'il la désigne comme « masse » (πληθύς). Affirmer que Tacite se trouve dans la même situation qu'Homère est sans doute quelque peu excessif, mais le parallèle est éclairant[182]. La représentation des foules, chez lui, est en effet frappée par une essentialisation constante. La masse est un bloc unitaire, jamais observée au niveau des individus qui la composent : c'est un tout, que l'historien n'accepte de diviser qu'exceptionnellement, pour indiquer l'existence de courants d'opinion divergents en son sein[183]. À l'inexistence d'une autopsie de la foule répond cependant une grande richesse de ses dénominations, et c'est celle-ci qui retiendra à présent notre attention. Nous partirons de deux grands principes qui découlent de l'état de la recherche effectué ci-dessus. Premièrement, il s'agira d'étudier la *représentation* mentale et littéraire des masses chez Tacite, sans chercher à en éprouver la valeur historique à proprement parler : nous chercherons donc à exposer les ressorts de l'idéologie tacitéenne et à en révéler les limites et les excès, mais en aucun cas à lui substituer un autre modèle interprétatif. En d'autres termes, nous ferons ici un travail de philologue plutôt que d'historien ; cependant, nous espérons que les conclusions de ce chapitre philologique pourront être utilisées avec bénéfice dans les études historiques. De fait, le point d'entrée principal dans la question se trouvera dans l'étude du lexique de la foule chez Tacite, dans la continuité de certaines études mentionnées plus haut, mais en cherchant à dépasser leurs résultats jusque-là limités.

Deux traits importants caractérisent la représentation des foules chez Tacite. Tout d'abord, le regard tacitéen est, en dernière instance, un regard jeté depuis un point de vue en hauteur, nettement séparé de la foule, comme le constatent régulièrement les spécialistes de la plèbe à l'époque impériale, qui doivent se confronter à cette difficulté. Cette perspective s'explique à la fois par le genre historiographique et par la posture aristocratique de l'auteur, qui a en haine le mélange avec la masse et veut éviter à toute force de s'y compromettre, jusqu'au plan littéraire. En somme, même le regard doit rester pur. Le contraste avec un poète comme Juvénal

---

[181] Πληθὺν δ᾽ οὐκ ἂν ἐγὼ μυθήσομαι οὐδ᾽ ὀνομήνω, / οὐδ᾽ εἴ μοι δέκα μὲν γλῶσσαι, δέκα δὲ στόματ᾽ εἶεν, / φωνὴ δ᾽ ἄρρηκτος, χάλκεον δέ μοι ἦτορ ἐνείη, Hom., *Il.*, 2.488-490.

[182] La question de la diversité, en particulier de la diversité des langues de la foule militaire est un aspect auquel Tacite est particulièrement sensible, à la suite d'autres auteurs (Lucain notamment, mais aussi Appien), cf. Rh. ASH 1999 : 68-69.

[183] I. KAJANTO 1970 : 708-709 pour le refus de descendre au niveau des individus de la foule. C'est le mérite de Rh. ASH d'avoir montré que l'une des originalités de Tacite dans son traitement des foules de 69 résidait précisément dans une lecture beaucoup plus fine des divergences d'opinion dans la masse que chez les auteurs de la tradition parallèle (par ex. Rh. ASH 1999 : 25, mais *passim* dans l'ouvrage). Cependant, il ne s'agit en nulle façon d'une individualisation des composantes de la foule. Au contraire, les sous-groupes d'opinion sont décrits comme des « sous-foules », en termes anonymes et imprécis (*alii… quidam*, par exemple). Nous aurons l'occasion de revenir *infra* sur ce type de présentation.

rend manifeste cette double cause, générique et idéologique, du regard surplombant de l'historien. Dans la satire de Rome, Umbricius, le vieil ami du poète qui quitte l'*Vrbs*, évoque parmi les tracas de la vie romaine cette foule (*turba*, *populus*) qui remplit les rues (Juv. 3.239-261). Le morceau se présente comme une expérience de la masse humaine *de l'intérieur*, et en évoque les différentes composantes : commerçants, artisans, clients, jusqu'au soldat qui plante le clou de sa chaussure dans le pied d'Umbricius. La différence avec les foules de Tacite, toujours scrutées depuis une position surplombante, tient d'abord au genre pratiqué : une satire n'est pas un morceau d'histoire. Toutefois, cette divergence s'explique aussi par le statut d'Umbricius qui, tout comme Juvénal, n'est pas un sénateur et peut – ou doit – se confronter aux rues bondées de la ville. À ce titre, et pour poursuivre l'analogie, Tacite serait plutôt semblable à ce riche individu (*diues*) qui, pour ne pas se mêler au peuple, se fait porter en litière « au-dessus des têtes » (*super ora*, Juv. 3.240)[184] ; à la différence de ce nanti, Tacite a cependant ouvert la *fenestra* et observe la foule, mais, du fait de sa position, son point de vue est nécessairement surplombant[185].

La comparaison avec Juvénal est intéressante parce que les deux auteurs sont contemporains, ou presque ; mais on trouverait un fossé semblable entre Tacite et un Augustin, capable de représenter, certes avec une finalité moraliste, l'expérience toute sensorielle de la masse que fait son ami Alypius et qui le conduit à devenir « un parmi la foule » (*unus de turba*)[186]. À l'inverse, chez Tacite, les exemples de personnages individualisés au sein d'un mouvement de masse sont extrêmement rares. Si l'on se concentre sur ceux à qui l'auteur donne la parole, ils deviennent presque impossibles à trouver. Certes, un Percennius ou un Vibulenus, à qui sont attribués deux discours au début des *Annales*, sont présentés comme des *gregarii milites*[187] mais, en la matière, c'est l'humilité de leur extraction sociale qui est rappelée, non leur appartenance à des dynamiques de foule. De façon intéressante, deux individus, Boudicca et Antonius Primus, se présentent comme issus du *uulgus* ou appartenant au *uulgus* ; la première affirme même être *una e uulgo*, une expression qui n'est pas sans annoncer le *unus de turba* augustinien. Cependant, ce type de déclaration est dans ces deux cas un artifice rhétorique qui se comprend dans le cadre oratoire où elle est prononcée[188] : discours d'exhortation aux forces icènes avant l'affrontement décisif contre les Romains pour la première[189], discours

[184] *Si uocat officium, turba cedente uehetur / diues et ingenti curret super ora Liburna / atque obiter leget aut scribet uel dormiet intus ; / namque facit somnum clausa lectica fenestra*, Juv. 3.239-243 (cf. T. GEUE 2017 : 81-82 sur ce texte).

[185] Le cas de Tac., *Hist.*, 2.88 (sorte d'expérience de la foule « de l'intérieur ») forme à ce titre l'exception qui confirme la règle. Nous y reviendrons plus loin.

[186] *Non erat iam ille qui uenerat sed* <u>*unus de turba*</u> *ad quam uenerat*, Aug., *Conf.*, 6.8 et, pour la question de la représentation de la foule en particulier dans c passage, Th. BAIER 2010 : 169-170.

[187] Cf. Tac., *Ann.*, 1.16 (Percennius) et 1.22 (Vibulenus).

[188] C'est également le cas pour un troisième exemple que l'on trouve hors de Tacite, dans la *Consolation à Livie* du pseudo-Ovide, où le poète se présente comme un membre du *uulgus*, par opposition à la *domus* d'Auguste, endeuillée par la mort de Drusus (I) : *ille [ie. princeps] uigil, summa sacer ipse locatus in arce, / res hominum ex tuto cernere dignus erat, / nec fleri ipse suis nec quemquam flere suorum / nec,* <u>*quae nos patimur uulgus*</u>*, et ipse pati* (Ov., *Cons.*, 61-64). Le *nos… uulgus* fait penser au passage de Tac., *Hist.*, 3.20 cité ci-dessous. Bien évidemment, c'est surtout le contexte rhétorique très marqué de la *laudatio* et de *deploratio* qui explique cette image saisissante d'un locuteur poétique issu de la foule.

[189] *Boudicca curru filias prae se uehens, ut quamque nationem accesserat, solitum quidem Britannis feminarum ductu bellare testabatur, sed tunc non ut tantis maioribus ortam regnum et opes,* <u>*uerum ut unam e uulgo*</u> *libertatem amissam, confectum uerberibus corpus, contrectatam filiarum pudicitiam ulcisci*, Tac., *Ann.*, 14.35. Boudicca est

d'admonestation d'Antonius à ses troupes pendant la seconde bataille de Bédriac, teinté d'une certaine rhétorique *popularis* où le « je » du commandant s'ingère à ses troupes pour former un « nous » unificateur[190].

Dans la continuité de ces dernières remarques, le deuxième trait problématique des foules tacitéennes réside dans la manière même de désigner ce bloc unitaire. Il y a évidemment la question complexe des différents termes et des manifestations qu'ils recoupent – nous y consacrons les pages qui suivent. Notons cependant dès à présent que, quelle que soit la dénomination choisie, celle-ci est toujours suspecte d'être fallacieuse, surtout quand c'est un personnage qui choisit ainsi de qualifier un rassemblement de « foule », et qu'il le fait dans un contexte rhétorique marqué. L'exemple paradigmatique, de ce point de vue, est l'épisode du renvoi d'Octavie, où les choix lexicaux du narrateur, d'Octavie et de la foule elle-même pour se désigner ne se recoupent pas, jetant ainsi une ombre sur la nature même des manifestations de soutien (Tac., *Ann.*, 14.59-62). Le passage étant l'objet d'une étude de cas en conclusion de ce chapitre, nous ne le développons pas ici. Ces ambiguïtés sont cependant fréquentes : un agrégat appelé « foule » dans le récit peut à tout moment perdre ce statut quand l'événement est évoqué une seconde fois, à l'instar du *uulgus* qui qualifie Pison de « père des légions » (Tac., *Ann.*, 2.55) et qui, dans le procès du même Pison, se réduit aux « pires soldats » seulement (*deterrimi*, Tac., *Ann.*, 3.13)[191]. Le lecteur ne dispose souvent que d'une perspective floue et douteuse et se retrouve souvent dans la même position que les personnages, qui emploient des *falsa nomina* pour nommer les mouvements collectifs. Parfois, le narrateur est présent pour amender la vision faussée des individus : par exemple, Vitellius croit voir des légions là où, nous dit-on, il n'y a qu'une foule disparate et mal préparée[192]. La plupart du temps, cependant, Tacite, fidèle à une poétique de l'ambiguïté dont nous trouverons d'autres manifestations plus loin[193], laisse à dessein son lecteur face aux ambivalences du vocabulaire et des phénomènes qu'il représente.

Pour ces raisons, étudier la foule chez Tacite, c'est d'abord se confronter à une réalité mouvante et difficilement saisissable. Pour éviter de nous laisser aller à des réflexions trop générales, nous prendrons ici en compte toutes les occurrences des trois substantifs principaux renvoyant à la foule, à savoir *uulgus*, *turba* et *multitudo*. Voilà une première limite, qu'il faut justifier immédiatement. De fait, Tacite, pour évoquer une foule, pouvait très bien choisir de se passer d'un de ces substantifs au profit de termes plus rares[194] ou de périphrases mettant l'accent

---

en quelque sorte dans un double état de minorité aux yeux de l'historien ici – elle est femme, et elle est issue de la foule –, ce qui confère à sa guerre contre les Romains un poids transgressif d'autant plus grand. Pour une analyse du discours et de sa construction rhétorique particulière, lire R. HÄLIKKÄ 2002 : 92 ; 100 (et ce jugement très juste p. 104 : « the intriguing figure of Boudicca plays upon ambiguities that might be seen as elucidating Tacitus' problematic view of female leadership »). Sur le personnage historique et les questions de genre qui s'attachent à ses représentations littéraires, voir en dernier lieu C. Chr. GILLESPIE 2018.

[190] *Si aggerem struere, si pluteis cratibusue protegi necesse fuerit, ut uulgus improuidum inriti stabimus, altitudinem turrium et aliena munimenta mirantes ?* Tac., *Hist.*, 3.20.

[191] Sur les différents éclairages projetés sur les affaires d'Orient entre la fin du livre II et le début du livre III des *Annales*, voir C. DAMON 1999.

[192] *Ipse aeger animi studiis militum et clamoribus populi arma poscentis refouebatur, dum uulgus ignauum et nihil ultra uerba ausurum falsa specie exercitum et legiones appellat*, Tac., *Hist.*, 3.58.

[193] Cf. par exemple *infra*, p. 660-667.

[194] *Vis*, par exemple, dont c'est une des acceptions, cf. par ex. la *uis innumera* de Tac., *Ann.*, 12.29, *coetus*, etc. On trouvera chez J.-M. ENGEL 1972 : 700-705 un tour d'horizon de la richesse lexicale de Tacite dans ce domaine.

sur l'anonymat du groupe, son nombre, etc. Cependant, aboutir à une liste de toutes les foules tacitéennes ici est complexe : outre l'étendue qu'une telle étude demanderait, elle impliquerait surtout de conceptualiser au préalable ce qu'est une foule au plan historique, avant de parcourir le corpus tacitéen pour en trouver toutes les manifestations, indépendamment du vocabulaire employé par l'auteur. Ce ne sont là ni l'objectif ni la méthode de ce premier chapitre[195]. Nous nous bornerons donc ici aux trois termes retenus, que nous complèterons par des remarques plus allusives aux autres types de désignation des foules. Notons aussi qu'en choisissant de repartir du texte tacitéen, nous nous interdirons en conséquence de nous reposer sur des distinctions instinctives entre les « vraies foules » et celles qui ne correspondent pas aux définitions des sociologues ou historiens contemporains, comme le fait V. HUNTER à propos de Thucydide[196]. Bien au contraire, nous chercherons à rendre compte de toute la diversité des phénomènes sociaux que Tacite a décidé de caractériser ainsi, faisant le postulat de la cohérence de sa représentation.

Du point de vue étymologique, *turba* et *multitudo* se distinguent immédiatement de *uulgus* par leur polysémie, qui ne se réduit pas à la seule acceptation de « foule ». En effet, *turba* semble être un emprunt au grec ἡ τύρβη et a gardé de cette origine son sens premier de « trouble », celui de « foule » n'étant que secondaire[197]. Le sens originel transparaît encore dans 6 des 24 occurrences de *turba* chez Tacite, où le mot ne désigne pas en premier lieu un agrégat d'individus, mais une situation de désordre, éventuellement imputable à un rassemblement[198]. Nous avons exclu ces passages de l'étude[199]. *Multitudo* est évidemment un dérivé de *multus*, « nombreux ». Pareillement, un certain nombre d'occurrences ne sera pas pris en compte ici, lorsque *multitudo* est réduit à son simple sème originel de « grande quantité », à l'instar de cette « foule de lois » (*multitudo legum*) dont Tacite nous parle en *Ann.*, 3.25[200]. Enfin, la provenance de *uulgus* est obscure et n'offre pas de parallèle dans le domaine indo-européen ; cependant, l'hypothèse a été faite d'une origine dans le lexique rural : le *uulgus* aurait originellement

[195] En revanche, nous approcherons les rumeurs tacitéennes de cette façon. Voir dans l'étude lexico-syntaxique de l'annexe 2 les questions de méthode qui ont prévalu à la constitution du corpus d'étude.

[196] « It is clear that, for the most part, when Thucydides uses ὄχλος or ὅμιλος, he does not mean a crowd in the proper sense of the word. Of the 43 examples studied, only 12 are *genuine crowds*, while even among these 12, some refer to an event or institution more than once » (V. HUNTER 1988 : 21, nous soulignons).

[197] A. ERNOUT & A. MEILLET 2001, *s. u.*, qui lui opposent *rixa*, troubles générés par un petit nombre d'individus. L'origine de τύρβη n'est pas claire et se rattache à une famille de mots expressifs, cf. P. CHANTRAINE 2009, *s. u.*

[198] C'est d'ailleurs dans ce sens seulement que *turba* est mis au pluriel chez Tacite, cf. A. GERBER, A. GREEF, & C. JOHN 1962, *s. u.* Voir les passages suivants Tac., *Hist.*, 1.83, 2.72, 4.1, 4.70, *Ann.*, 1.16 et 1.19 (avec l'étude de cas *infra* sur les foules dans les mutineries du livre I des *Annales*). Notons que ces « troubles » (*turbae*) sont causés par le *uulgus* en Tac., *Hist.*, 1.83 et 2.72. La proximité entre le sens de « foule » et celui de « désordre » se voit dans certaines traductions, par ex. celle de H. LE BONNIEC dans la CUF, qui rend la *turba* militaire de la seconde bataille de Bédriac (Tac., *Hist.*, 3.16) par le terme « cohue » : le contexte indique en effet un combat désordonné et confus.

[199] C'est également le choix de Z. YAVETZ 1983 : 190-191 n. 4, à la fois pour *turba* = « trouble » et pour *multitudo* = « nombre ».

[200] En plus de Tac., *Ann.*, 3.25, nous avons exclu les passages où *multitudo* est utilisé dans des structures instrumentales (remplir « par son nombre », par exemple, cf. Tac., *Hist.*, 1.8, *Ann.*, 3.25) ou causales (« à cause du grand nombre », cf. Tac., *Hist.*, 3.30, *Ann.*, 4.27, 4.55) et mis en parallèle d'autres éléments concrets (*multitudine et armis* en Tac., *Hist.*, 5.12 ou *multitudine et clamoribus* en Tac., *Ann.*, 14.61 : sur cette dernière expression, voir notre étude de cas de la répudiation d'Octavie en fin de chapitre), bref, à chaque fois que l'idée pratique de nombre prenait le pas sur celle de foule. Cela représente 8 des 51 occurrences du terme ; les 43 autres seront donc analysées dans la suite.

désigné un groupe d'animaux, à l'instar de *pecus*[201]. Ces quelques remarques étymologiques et sémantiques permettent donc une première différenciation. En effet, alors que *turba* et *multitudo* n'ont acquis le sens de foule que par analogie ou dans un second temps, celui-ci semble représenter pour *uulgus* le trait sémantique premier et principal. Ainsi trois modalités de saisie de la foule paraissent-elles se dessiner avec ces trois substantifs[202] : *turba* représenterait la foule par les manifestations de désordre qu'elle génère, *multitudo* par le grand nombre qui la caractérise, *uulgus* par sa nature grégaire, insistant ainsi d'emblée sur la valeur psychologique de la notion (un ensemble d'individus dont l'individualité s'est dissoute dans la masse).

Par conséquent, il est difficile de traiter ces trois termes comme de parfaits synonymes[203] : ils appellent un essai de différenciation. Ce point a jusqu'à présent été largement négligé par la recherche. Il est vrai que, comme nous l'avons mentionné plus haut, l'étude du vocabulaire est un passage presque obligé dans les travaux des spécialistes de la plèbe. Cependant, bien souvent depuis les travaux de Z. YAVETZ, ces chercheurs envisagent en premier lieu les rapports entre *populus*/*plebs* et les mots de la foule (sans interroger ces derniers pour eux-mêmes[204]), et concluent ou bien à l'absence de règle déterminée dans le choix du lexique, ou bien à des choix d'ordre stylistique ou moral, et non sociologique ou politique, chez les auteurs anciens[205].

---

[201] Cette proposition n'est pas certaine mais n'a pas été contredite jusqu'à présent, semble-t-il. A. ERNOUT & A. MEILLET 2001, *s. u. « uolgus »* signalent l'origine obscure du terme et le sens collectif découlant peut-être du neutre en *–us* (ce qui est communément admis). L'influence de *pecus* a été défendue par NIEDERMANN (cité par A. ERNOUT et A. MEILLET) au sens de « foule stupide », et surtout par Br. BILINSKI 1964. Ce chercheur remarque que le substantif *uulgus* apparaît avec son sens social au milieu du IIe s. av. J.-C., ce qui correspond à la crise de la plèbe rurale et à son intégration au sein de la plèbe de Rome ; le terme aurait servi d'abord à caractériser cet afflux de ruraux dans l'*Vrbs* (sous la forme du *uulgus pastorum* dont parle Cassius Hemina), puis, dans un lexique méprisant, l'intégralité de cette nouvelle plèbe urbaine ; sont apportés à la démonstration de nombreux textes, surtout poétiques, où *uulgus* renvoie encore à un troupeau d'animaux (entre autres Virg., *Georg.*, 3.469 et *Én.*, 1.190). J.-M. ENGEL 1972 : 292 n. 1 souscrit à cette hypothèse, s'appuyant sur d'autres rapprochements entre la foule et le bétail chez Tacite (Tac., *Ann.*, 4.25). La représentation de la foule en troupeau se trouve dès l'époque grecque, cf. N. VILLACEQUE 2013 : 290, qui cite Aristoph., *Guêp.*, 31-36.

[202] Voir aussi J.-M. ENGEL 1972 : 701 ; 702-703 ; 704 pour la couleur étymologique de ces trois notions et, plus récemment, K. KRÖSS 2017 : 26-27. Sur *uulgus* comme terme de la langue psychologique, voir encore V.-J. HERRERO 1960 : 410 et C. NEUMEISTER 1986 : 214.

[203] Comme le rappelle Cl. MOUSSY à la suite de J. MAROUZEAU et de H.-J. POS, la synonymie parfaite ne se trouve que dans les dictionnaires, voire dans les dictionnaires de synonymes, et les termes habituellement donnés comme synonymes parfaits doivent être interrogés dans leur réalisation pratique au sein du discours (Cl. MOUSSY 2010 : 25).

[204] Puisque notre point d'entrée dans la question est celui du vocabulaire des foules et non du peuple, nous laissons de côté les lexies *populus* et *plebs*, qui demanderaient de toute façon une étude dédiée que nous ne pouvons prendre en charge ici. Dans la sous-partie suivante, cependant, nous abordons par la bande ce problème en confrontant *uulgus* avec ce lexique politique traditionnel.

[205] Pour les historiens de la plèbe interrogeant le rapport entre les noms du peuple et les noms de la foule, voir l'étude fondatrice de Z. YAVETZ 1983 : 31 et surtout 189-208, dont les conclusions soulignent la proximité, voire la synonymie entre *populus*, *plebs*, *turba*, *uulgus* et *multitudo*, ainsi que la connotation morale négative de certains d'entre eux (*uulgus* tout particulièrement), qui expliquerait les choix des auteurs. Plusieurs historiens et chercheurs de manière générale ont suivi la démarche proposée par Z. Yavetz, acceptant parfois ses résultats ou cherchant à les affiner à la marge : voir R. GILBERT 1976 : 17-24 ; C. VIRLOUVET 1985 : 54-63 ; W. WILL 1991 : 26-28 ; G. LASER 1997 : 17 ; 20 ; J.-M. RODDAZ 2005 : 105-106 ; R. LAIGNOUX 2011 : 54-55 ; C. COURRIER 2014 : 1-2 ; 489-497 ; 683 et n. 303 ; C. COURRIER 2017a : 120-121 ; plus spécifiquement sur Tacite : A. BORGO 1976 : 247-249 ; R. F. NEWBOLD 1976 : 87-88 ; J. DEININGER 1979 : 280-281 ; L. LANDOLFI 2011 : 167. Plus radical, J. P. TONER 2009 : 4 affirme de façon péremptoire qu'une telle enquête lexicale ne revêt pas d'intérêt. Nous espérerons montrer ici le caractère excessif d'une telle vision. N. M. HORSFALL 2003 : 26 est plus prudent : selon lui, ces termes sont peut-être interchangeables, mais ils ne doivent pas être tenus pour synonymes. Pour les approches plus

L'image donnée est celle d'une « brume de mots »[206] où l'on peine à discerner les ressorts lexicaux de nos sources. À partir de l'étude serrée du vocabulaire tacitéen, dont nous pensons qu'il possède la cohérence d'un système, nous espérons au contraire démontrer ici, pour prendre le contrepied d'une conclusion de Z. YAVETZ, qu'il est possible « d'attacher à chacun [de ces trois termes] une signification sociologique ou juridique particulière »[207], même si celle-ci ne peut atteindre la précision de nos propres concepts contemporains. De fait, l'approche lexicale ne permet pas de porter très loin l'analyse de la composition des foules, et, sauf quelques exceptions, il faut renoncer la plupart du temps à atteindre une granularité plus fine que les termes généraux dans lesquels raisonne Tacite le plus souvent (l'ordre sénatorial, l'ordre équestre, la plèbe, les non-citoyens). Cependant, même à ce niveau-là, des résultats intéressants peuvent émerger.

Nous confronterons les trois noms de la foule sur plusieurs points, en suivant la méthode de différenciation successive pratiquée par E. CANETTI. À partir du relevé exhaustif des occurrences de *uulgus*, *turba* et *multitudo* chez Tacite, il s'agira d'interroger le corpus par différents critères phénoménologiques : l'inscription spatiale des masses (s'agit-il de rassemblements physiques ou de « foules diffuses » ?), leur composition sociale (s'agit-il de foules populaires, aristocratiques, mixtes ?), leur opinion et leur comportement (sont-elles unies par une communauté d'opinion et d'action ?). À chaque fois, on se demandera si le critère observé amène à constater une répartition lexicale remarquable. Ces éclairages complémentaires doivent permettre de cerner progressivement les contours que Tacite donne à chacune des lexies envisagées. En croisant ainsi la typologie des foules et la question lexicale, nous ferons ressortir peu à peu la spécificité du terme *uulgus* par rapport à *multitudo* et à *turba*. Beaucoup plus employé par Tacite (et seulement par lui) que les deux autres substantifs[208], *uulgus* est également associé à des structures idéologiques plus marquées, comme un autre travail nous avait permis de le démontrer pour un corpus plus large[209]. C'est cette piste que nous allons à présent tâcher de suivre en parcourant à grands pas le corpus tacitéen, avant d'en mesurer la validité dans l'épisode des révoltes militaires du début des *Annales*[210].

---

spécifiquement littéraires ou linguistiques, citons, pour l'époque républicaine, J. HELLEGOUARC'H 1963 : 513-515 (qui n'étudie cependant pas vraiment le rapport entre *multitudo*, *uulgus* et *turba* et ne fait que souligner le mépris plus important que connoterait *uulgus*) et, pour Tacite, J.-M. ENGEL 1972 : 700-707, qui ne propose pas de méthode de différenciation allant au-delà de l'étymologie de ces substantifs, laquelle touche rapidement ses limites. La méthode à suivre paraît être celle, déjà mentionnée, de la première partie de l'article de S. KARPYUK 2000 sur la foule en Grèce ancienne.

[206] Selon l'expression de Y. J. THIEC & J.-R. TREANTON 1983 : 135.

[207] Z. YAVETZ 1983 : 31. Malgré les limites de son étude, A. BORGO 1976 : 256 souligne très justement que les choix terminologiques de Tacite et Lucain sont, immédiatement, des choix politiques.

[208] On compte 123 occurrences de *uulgus* chez Tacite, contre 43 de *multitudo* et 18 de *turba* dans le sens de « foule ». Le fait que la proportion soit habituellement inversée chez d'autres prosateurs tardo-républicains ou alto-impériaux (cf. L. AUTIN, K. BOUZIDI, O. KRAIF, & J. SORBA 2016 : 396) est déjà un indice de la spécificité tacitéenne. B. BALDWIN 1983 : 341 note par exemple que Suétone utilise du mot avec parcimonie en comparaison avec Tacite.

[209] L. AUTIN, K. BOUZIDI, O. KRAIF, & J. SORBA 2016.

[210] Outre cette étude de cas finale, il n'est pas dans notre intention de développer les occurrences relevées : le but est de faire apparaître des grandes tendances lexico-thématiques, non d'étudier en détail la représentation générale des foules chez Tacite. Les chapitres suivants seront l'occasion de développer nos analyses des voix de la foule en *close reading*. Pour l'heure, nous nous contenterons de relevés et d'explications sommaires, tout en donnant un peu plus d'espace aux passages, nécessairement révélateurs, où *uulgus*, *turba* et/ou *multitudo* sont employés conjointement.

1. Critère spatial

Un premier critère de classement sera celui de la spatialité des foules. Nous avons vu que, depuis l'article de G. LEFEBVRE, les historiens, à quelques notables exceptions près, ne considéraient généralement comme foule que des rassemblements effectifs d'individus. Les psychosociologues de la fin du XIXe siècle, cependant, chez qui l'élément définitoire central de la foule est d'ordre psychologique plutôt que géographique, ne s'interdisent pas de parler de foule en l'absence de tout agrégat physique. Ainsi se comprend l'extension très grande que LE BON et surtout TARDE donnent au concept. Chez le second, la notion de « public » suppose que le regroupement importe moins que la communauté d'opinion : autrement dit, pour reprendre les mots d'E. DUPREEL, qui accepte cette conceptualisation tardienne, « la foule tend ainsi à ne se réaliser qu'à *l'état diffus* »[211]. De fait, la langue française connaît bien elle aussi les deux acceptions du mot foule, « multitude de personnes en un même lieu », dont la présence génère un sentiment de presse[212], et « masse humaine, […] commun des hommes, pris collectivement par opposition à l'élite intellectuelle, morale ou sociale qui en émerge »[213]. L'hypothèse que ces deux acceptions doivent être considérées comme deux types différents de réalisation de la foule a donc été défendue par tout un courant historiographique. Par ailleurs, le critère du regroupement spatial des individus, qui peut sembler plus scientifique et plus acceptable pour définir une foule, ne va pas nécessairement de soi. Il y a même là un paradoxe célèbre, connu sous le nom de « paradoxe sorite » (ou plus trivialement « paradoxe du tas de sable »), que l'on peut résumer ainsi[214] : il n'existe pas un nombre déterminable d'individus à partir duquel la qualité de « foule » peut être atteinte, de la même façon qu'en enlevant un à un des grains de sable d'un tas de sable, aucune frontière scientifiquement déterminable délimite le tas du « non-tas ». Le critère de densité se heurte aux mêmes problèmes logiques[215]. Dès lors, il n'est peut-être pas absurde d'accepter avec TARDE différentes formes de réalisation spatiale de la foule et de chercher ailleurs ce qui en fait la spécificité – sans pour autant céder aux modèles d'interprétation psychologiques évoqués dans la sous-partie précédente.

Quoi qu'il en soit, notre propos n'est pas ici d'aboutir à une définition sociologique des foules, mais bien de rendre compte des représentations tacitéennes en la matière. Or, il apparaît clairement à la lecture de Tacite que l'historien considère comme « foule » (*uulgus*, *turba* ou *multitudo*) des phénomènes qui vont du regroupement le plus localisé d'individus, dans des espaces clos (pensons aux édifices du cirque) à des réalisations beaucoup plus diffuses, voire disjointes (la foule romaine en général), en passant par tout un gradient de manifestations intermédiaires, à l'instar des foules mouvantes dans des lieux ouverts et publics (rue, forum, etc.). Quel matériel linguistique accompagne la représentation de ces réalités diverses ?

---

[211] E. DUPREEL 1988 : 213. G. TARDE 1989 : 62 parle lui-même de « foule dispersée ».

[212] Selon l'étymologie du terme, rappelée par I. GRIDAN & R. LAIGNOUX 2011 : 17, déverbal de « fouler » qui vient lui-même du latin populaire *fullare*, « piétiner ». Le texte de Juvénal cité plus haut (Juv. 3.239-261) rend bien compte de cette expérience de la presse qui définit la foule.

[213] Définitions extraites du *TLFi* (en ligne : https://www.cnrtl.fr/definition/foule).

[214] J.-J. WUNENBURGER 2004 : 13 ; V. RUBIO 2010 : 8.

[215] V. RUBIO 2010 : 8 à nouveau. Rappelons que la densité fait partie de la théorie des masses de E. CANETTI 1966 : 27-29, mais il ne s'agit pas d'un critère proprement scientifique, résultant d'un calcul : il est plutôt question pour E. CANETTI d'une forme d'expérience de la densité, nous ramenant ainsi au sens étymologique de « foule ».

i- Les foules regroupées

Commençons avec les foules regroupées, qui s'inscrivent dans un espace donné et se présentent comme les « agrégats » de G. LEFEBVRE. Pour renvoyer à de tels phénomènes, Tacite utilise principalement *multitudo* et *turba*. Ces deux noms sont fréquemment associés à des termes renvoyant à la spatialisation de la foule. C'est particulièrement frappant avec *multitudo*, qui se combine facilement à des verbes indiquant le regroupement[216], tout comme *turba*, dans une moindre mesure cependant[217]. L'idée de regroupement dans un lieu clos, délimité, cerné est poussée à l'extrême dans les situations de siège. Pour évoquer celui de Jérusalem, Tacite utilise deux termes renvoyant à la population de ville : avec *multitudo*, il caractérise cette inscription spatiale de la « foule des assiégés » (*multitudo obsessorum*, Tac., *Hist.*, 5.13), comme définie par l'encerclement des murailles (*obsido*) ; avec *uulgus*, il évoque son opinion, sa pensée, ses paroles[218] : ainsi commence à se dessiner une opposition importante sur laquelle nous reviendrons.

L'inscription spatiale de la foule est encore soulignée par les sèmes des termes avec lesquels s'associent *turba* et, surtout, *multitudo* : ceux de l'étalement dans l'espace[219], du débordement hors du lieu de rassemblement[220], ou tout simplement du nombre (spécifique à *multitudo*, du fait du sens premier de ce nom)[221] ; quant aux verbes dénotant la dispersion de la foule, bien représentés avec *turba*[222], ils signalent, en miroir, l'inscription spatiale d'individus que l'on cherche à éparpiller. En *Hist.*, 3.58, au moment du *dilectus* de Vitellius qui suit la défaite de Crémone, Tacite oppose à nouveau *uulgus* et *multitudo* par le critère du regroupement : le *uulgus* renvoie à la population romaine, civile comme militaire, qui clame son soutien à l'empereur, sans qu'aucun contexte spatial (ou contexte tout court) soit précisé par Tacite, tandis que la *multitudo* apparaît dans un cadre très caractérisé temporellement et géographiquement, à savoir le jour du recrutement, lors des comices tributes, dans un espace

---

[216] Ces verbes sont d'ailleurs très majoritairement préfixés, indiquant le type de mouvement qui prévaut au rassemblement (avec une dominante naturelle du préfix *cum-*) : *contrahere* (Tac., *Agr.*, 29, *Ann.*, 12.57), *adstare* (Tac., *Hist.*, 4.81), *adfluere* (Tac., *Ann.*, 4.41), *conglobare* (Tac., *Ann.*, 12.7, 14.45), *ingruere* (Tac., *Ann.*, 16.5) ; noter le nom *coetus* complété par *multitudo* en Tac., *Hist.*, 4.45. On pourra ajouter l'idée proche véhiculée par *prosequi* (*multitudo prosequentium* en Tac., *Ann.*, 13.14).

[217] Voir les associations avec *inruere* (Tac., *Hist.*, 1.35) ou *salutare* (Tac., *Ann.*, 4.41), la *salutatio* étant l'occasion d'un attroupement dans la maison du patron. Cette insistance sur la dimension spatiale de la *turba* est particulièrement patente chez Suétone (cf. Suét., *Jul.*, 39 ; *Tib.*, 2 ; *Cal.*, 14).

[218] *Quae ambages Vespasianum ac Titum praedixerat, sed uulgus more humanae cupidinis sibi tantam fatorum magnitudinem interpretati ne aduersis quidem ad uera mutabantur*, Tac., *Hist.*, 5.13.

[219] *Circumfusa multitudo* (Tac., *Ann.*, 2.56), voire *turba fluctuans* (Tac., *Hist.*, 1.40).

[220] Surtout avec *multitudo* : voir en plus de Tac., *Hist.*, 3.58 les associations avec *redundare* (Tac., *Hist.*, 2.93), *exundare* (Tac., *Hist.*, 5.2) ou *superare* (Tac., *Agr.*, 35, *Hist.*, 4.28). Rh. ASH 2007a : 359 rappelle très justement que la métaphore de l'eau ou de la mer pour décrire la foule (comme ici avec *redundare* ou *exundare*) est commune dans la littérature ancienne – jusqu'à E. CANETTI 1966 : 78-94.

[221] Voir la collocation *ingens multitudo*, spécifique aux *Annales* (Tac. *Ann.*, 2.21, 2.40, 4.49, 14.8, 15.44) ou l'utilisation d'autres indices renvoyant au nombre (le verbe *onerare* en Tac., *Hist.*, 2.87, avec le commentaire très intéressant de Rh. ASH 2007a, *ad loc.*, sur l'expression presque pléonastique, les adjectifs *innumera* en Tac., *Ann.*, 12.56 ou *impar* en Tac., *Ann.*, 12.29, les démonstratifs comme *tanta* en Tac., *Ann.*, 12.17 ou *quanta* en Tac., *Ann.*, 14.34). L'idée de grand nombre est encore très présente dans le contexte de Tac., *Ann.*, 2.52, 4.4 ou 13.38.

[222] On la retrouve surtout avec les expressions comme *dimouere turbam* (Tac., *Ann.*, 3.1, 3.80, *Hist.*, 3.31). Pour *multitudo*, voir *multitudinem disiicere* (Tac., *Hist.*, 2.61).

donné, lequel ne réussit d'ailleurs pas à contenir la foule (*superfluente multitudine*, Tac., *Hist.*, 3.58).

S'il est important, le critère de l'inscription spatiale de la foule ne permet cependant pas d'opposer définitivement *uulgus* à *turba* et *multitudo*. En effet, *uulgus* caractérise bien parfois une masse regroupée. Il s'agit d'un ensemble clairement minoritaire dans le sous-corpus des occurrences de ce terme chez Tacite, mais il mérite d'être observé de plus près. Le *uulgus* réuni en un lieu est principalement chez Tacite celui des spectacles[223], celui des *contiones* (en particulier en contexte militaire)[224] ou celui qui se réunit dans des occasions non institutionnalisées, en apparence spontanément[225]. Les autres lieux de réunion du *uulgus*, outre les cas où il est difficile, voire impossible, de se prononcer sur le rassemblement effectif de la foule[226], se situent pour la plupart hors de Rome et ne semblent guère représentatifs[227]. Comme nous le verrons plus loin, il n'est pas innocent que le terme *uulgus* soit employé principalement pour renvoyer à des interfaces de communication entre les élites – singulièrement à Rome, le prince – et la plèbe ; tout aussi révélateur est le fait que ce *uulgus* des jeux, des *contiones* et des rues de l'*Vrbs* est loin de se définir par sa simple inscription dans un lieu donné, comme c'est le cas pour les deux autres noms de la foule, souvent associés à des notations spatialisantes. Bien au contraire, le *uulgus* est rarement évoqué sous l'angle de sa répartition dans l'espace ; en revanche, il revendique, pense, parle – en un mot, il se montre *actif*.

Un exemple révèle la difficulté, dans certains cas, à parler de foule fixe, réunie sous la forme d'un agrégat. Avant d'être brûlé, nous dit Tacite, le corps de Germanicus fut exposé nu sur le forum d'Antioche (Tac., *Ann.*, 2.73) ; dans un des effets de reprise typiques de cette partie des *Annales*, nous lisons quelques chapitres plus loin, lors du procès de Pison, un discours prononcé par Tibère, qui revient sur cet événement, affirmant qu'on a ainsi permis que la foule (*uulgus*) repaisse ses yeux du corps nu de son fils (Tac., *Ann.*, 3.13). *A priori*, ce *uulgus* dont parle Tibère implique bien le rassemblement physique des citoyens d'Antioche sur le forum de la ville, où

[223] Tac., *Ann.*, 1.54, 1.76, 4.14, 12.3, 12.41, 14.14, 16.4, *Hist.*, 1.72, 2.61, 3.83 ; également les *recitationes* en Tac., *Dial.*, 20. *Multitudo* est plus rare dans ce contexte (voir Tac., *Ann.*, 12.56, que nous commentons *infra*).

[224] *Vulgus* lors de *contiones* militaires : Tac., *Ann.*, 1.18, 12.34, *Hist.*, 1.36 ; pour les *contiones* civiles, voir le cas de Tac., *Hist.*, 2.90 que nous discutons *infra* ainsi qu'un exemple analogique en Tac., *Hist.*, 4.84. Également dans un cadre proche en Tac., *Ann.*, 11.17. *Multitudo* se trouve une fois pour renvoyer à une *contio* militaire (Tac., *Agr.*, 29).

[225] Voir deux textes proches, Tac., *Hist.*, 4.2 et 4.62, et le comportement de la foule à la mort d'Agricola (Tac., *Agr.*, 43). Nous revenons sur ces passages plus bas.

[226] Un exemple net de cette complexité : le *uulgus* qui fait courir un *rumor* en Tac., *Ann.*, 4.29 se trouve-t-il devant le Sénat, comme le contexte pourrait le laisser croire ? Voir également des ambivalences pour Tac., *Ann.*, 14.61, 13.39, *Hist.*, 2.72 (*adgregare* a-t-il un sens imagé ?).

[227] Tac., *Hist.*, 2.45 (*uulgus* renvoyant à une masse de cadavre ; le choix du terme s'explique sans doute par sa valeur sociale, puisque l'historien oppose à cette foule de soldats morts les honneurs que reçoit le légat Orfidius), 4.66, 5.3 (*conquisitum collectumque uulgus*), *Ann.*, 13.39 (*uulgus sub corona uenundatum*). Le seul cas réellement problématique, où l'on eût attendu *multitudo* ou *turba* plutôt que *uulgus*, se trouve en Tac., *Ann.*, 12.43. Tacite y évoque des bousculades dans la foule consécutives à un tremblement de terre (*trepidatio uulgi*, Tac., *Ann.*, 12.43). L'absence de revendication ainsi que le caractère très concret, presque physique, de cet agrégat (assez proche en ce sens de la *turba populi* de Tac., *Hist.*, 2.88) jurent avec le contenu sémantique de *uulgus*. Évidemment, nous sommes tout à fait conscient qu'aucune règle ne permettra sans doute d'expliquer l'intégralité des choix lexicaux de Tacite. Cependant, on peut faire ici l'hypothèse que l'évocation des difficultés frumentaires immédiatement après la mention de la *trepidatio uulgi* (*frugum quoque egestas et orta ex eo fames in prodigium accipiebatur*, Tac., *Ann.*, 12.43) a pu conduire l'historien à utiliser *uulgus*, ressenti comme un synonyme de *plebs* bien plus que *turba* et *multitudo*, comme nous allons le montrer plus bas.

se trouvait le corps de Germanicus. Cependant, l'exposition dura sans doute assez de temps pour que différents groupes se forment et se défassent sur la place publique. Nous avons donc bien plutôt affaire à une foule mouvante[228], moins circonscrite dans le temps et l'espace que pour *multitudo* et *turba* ; on remarque également que ce *uulgus* est prompt à parler, à discuter, voire à contester[229], et qu'il manifeste son soutien à la figure de Germanicus.

ii- Les foules diffuses

De l'autre côté de cet axe, comment Tacite représente-t-il les foules diffuses ? Très majoritairement, il emploie le terme *uulgus* pour y renvoyer. C'est notamment le cas de tous les passages où l'historien évoque le comportement d'une foule qui fait circuler des rumeurs, qui « pense » ou qui « croit » telle ou telle information, qui signale son affection (*amor, fauor, studia*) pour un individu, sans s'inscrire dans un périmètre spatial délimité. Un exemple très révélateur parmi d'autres se trouve à la fin de l'*Agricola*, quand l'historien parle du *uulgus* de Rome, qui réclame à cor et à cri Agricola comme général (Tac., *Agr.*, 41). Ici, la foule ne paraît circonscrite ni dans le temps, puisque le sommaire narratif couvre plusieurs années dans ce passage, ni dans l'espace, aucun lieu n'étant précisé par Tacite. Comme nous le verrons, l'unité de cette foule réside, dans la représentation qu'en donne l'historien, moins dans sa localisation que dans sa communauté d'opinion et d'action. Ce type de phénomène n'est jamais présenté comme *turba* ou *multitudo*, ou presque[230]. En revanche, on relèvera que, dans de très nombreux cas, Tacite utilise non pas l'un des trois termes traditionnels de la foule, mais plutôt des périphrases ou des structures syntaxiques qui lui permettent de saisir la foule sous le seul angle de son opinion, de sa parole ou de ses pensées. Des formules comme *erant qui… crederent*/*dicerent*, des termes vagues renvoyant à des groupes tout aussi imprécis comme *prudentes, ciuitas, homines*, etc., voire de simples verbes à la troisième personne du pluriel sont autant de moyens d'évoquer l'attitude de la foule en la décontextualisant autant que possible. En dresser la liste serait illusoire[231], mais nous touchons ici l'une des limites de l'approche lexicale : l'historien n'est pas astreint à utiliser un substantif précis quand il décrit le comportement d'une foule.

Nous pouvons donc conclure que le critère de réunion spatiale fait apparaître un axe structurant dans les phénomènes de foule chez Tacite : d'un côté, les agrégats inscrits dans un espace et une temporalité précises ; de l'autre des foules disjointes, dont l'unité géographique ne constitue pas la caractéristique première. À cet axe phénoménologique correspond une

---

[228] G. LEFEBVRE 1954 : 185 est conscient pour la période révolutionnaire de cette possibilité qu'une foule se constitue par succession de « contact discontinu », une expression qui rend bien compte de la nature mouvante de certaines masses.

[229] Voir les différents bruits de Tac., *Ann.*, 2.73.

[230] Exception possible avec *multitudo* en Tac., *Hist.*, 4.46, où le terme semble renvoyer à la masse des soldats, sans focalisation sur le critère de rassemblement ; le contexte insiste sur l'état d'esprit collectif de ce groupe (*consensus multitudinis*). Cependant, dans ce passage, il s'agit bien de démembrer la foule jusqu'aux individus qui la composent (*dimissi […] carptim et singuli*) pour éviter les séditions, là où le *uulgus* apparaît comme une unité indivisible. Le cas de la *multitudo* de Tac., *Ann.*, 1.31 n'est pas sans ambiguïté non plus ; nous y revenons dans l'étude de cas sur les mutineries de 14 *infra*.

[231] Voir dans la première triade des *Annales* des passages comme Tac., *Ann.*, 1.4 (*pars multo maxima imminentis dominos uariis rumoribus differebant*), 1.9 (*prudentes*), 1.46 (*ciuitas*), 3.7 (*erectis omnium animis*), 3.9 (*ea res agitata rumoribus*), 3.37 (*sermones hominum*), etc. Mêmes effets de foule qui tait son nom en contexte militaire (par ex. *pessimi* en Tac., *Ann.*, 1.16).

répartition lexicale qui commence à s'esquisser : si *uulgus*, *multitudo* et *turba* renvoient tout trois fréquemment à la foule amassée (qui parfois dépasse les limites physiques qui lui sont fixées), l'insistance sur la matérialité du rassemblement est plus évidente avec les deux derniers termes ; *uulgus*, lui, est le seul terme à accepter le sens de « foule diffuse ».

2. Composition sociale

Comme vu précédemment, les auteurs anciens, en particulier les historiographes, répugnent à entrer dans les divisions internes à la foule ; quand ils le font, c'est le plus souvent sous la forme de dichotomies morales (les meilleurs éléments contre les pires éléments)[232], d'oppositions entre une minorité et une majorité (les plus nombreux contre quelques-uns) ou plus généralement de courants d'opinion (les uns, les autres) qui ne disent pas grand-chose de la composition sociale des masses. À cet égard, Tacite ne constitue pas une exception. Si une enquête sur l'identité sociale des foules chez lui ne saurait être très précise, elle peut toutefois donner quelques résultats sur le plan lexical, à condition qu'on en limite l'exigence. Ainsi le critère que nous suivrons ici sera-t-il simple : identifier si les foules que peint Tacite sont composées d'éléments issus du peuple[233], de l'élite, ou d'un mélange entre les deux, et quel matériel lexical est employé pour ces différents cas.

i- Les foules mixtes

Commençons avec les foules mixtes, c'est-à-dire celles qui, à Rome, voient se réunir des individus issus des ordres sénatorial et équestre et des membres de la plèbe, et, dans les armées, se mêler la troupe et l'état-major. Ces phénomènes de mélange ne sont pas particulièrement rares chez Tacite. Une ligne de séparation assez nette s'impose entre *turba* et *multitudo*, largement représentés dans ces contextes, et *uulgus*, beaucoup plus rare. Un passage très clair à cet égard se trouve dans le livre I des *Histoires*, lorsqu'une foule bigarrée force les portes du palais pour rejoindre Galba, convaincue qu'Othon a été assassiné dans le camp des prétoriens (Tac., *Hist.*, 1.35). L'historien décrit méticuleusement la composition de cet ensemble : le *populus* et la *plebs*, auxquels s'adjoignent la plupart des chevaliers et des sénateurs ; quelques lignes plus loin, l'ensemble est repris par *inruens turba* (« la foule qui faisait irruption »)[234]. En revanche, quand une foule pareillement composite déplore la guerre civile quelques heures plus tard, *uulgus* ne désigne qu'une partie de ce rassemblement et est bien distingué des ordres supérieurs : il fonctionne alors comme synonyme du *populus et plebs* de Tac., *Hist.*, 1.35, tandis

[232] On songe ici à une remarque de J.-M. DAVID 2003 : 452 sur l'absence de « système de référence pour penser le politique » chez les Anciens, qui impose un paradigme « éthique » comme modèle d'interprétation.

[233] Il convient de préciser ici immédiatement que nous utilisons les termes très généraux de « peuple » et de « populaire » pour désigner tous les citoyens n'appartenant pas, en droit, à l'élite équestre et sénatoriale (soit, en d'autres termes, la plèbe). Bien entendu, ce peuple était très divers dans sa composition et ses hiérarchies internes, et il faut se garder de toute généralisation et de toute essentialisation, comme les travaux de C. COURRIER l'ont établi récemment, à la suite d'autres (C. COURRIER 2014). Cependant, comme il s'agit ici de rendre compte des représentations tacitéennes sur la foule et que celles-ci se fondent sur une distinction claire entre élite et non-élite, un tel raccourci peut être accepté. De même, sauf mention du contraire, nous prenons *populus* dans le sens qu'il avait fini par acquérir depuis la fin de la République et le début de l'époque impériale, sens réduit, « social » plutôt que politique ou juridique, assez proche de celui de *plebs* et renvoyant à l'ensemble des citoyens n'appartenant pas à l'élite équestre ou sénatoriale. Sur cette évolution sémantique, cf. *infra*.

[234] Cf. P. ARENA 2007 : 24-27, qui prend appui sur le même passage de Tacite et des citations concordantes chez Suétone et Sénèque pour affirmer que *turba* désigne dans ce cas de figure « la folla composta dalle varie categorie sociali ».

qu'aucun terme spécifique ne vient nommer cet attroupement hétéroclite[235]. À prendre en compte l'intégralité du corpus, cette différence entre *turba*, foule mixte, et *uulgus*, foule populaire, a toutes les chances de ne pas être fortuite et de former un système cohérent. Les cas de foules mêlées désignées par *turba* sont en effet assez fréquents[236]. Il est d'ailleurs tout à fait révélateur qu'en trois endroits, Tacite décrit un personnage noble se mêlant à une *turba*, chaque fois avec le verbe *misceo*[237] : on peut en conclure que la *turba* admet le mélange et l'hétérogénéité sociale de ses composantes.

La *multitudo* peut elle aussi être composite. Un exemple significatif se trouve au sujet du mariage de Claude et Agrippine. L'empereur hésite à prendre sa nièce pour épouse. Vitellius réussit à l'y contraindre en s'assurant de la faveur du Sénat (*patrum adsentatio*, Tac., *Ann.*, 12.7) : il provoque une manifestation implorant le prince d'officialiser cette union, et cet attroupement est nommé par Tacite *promisca multitudo* (Tac., *Ann.*, 12.7). L'adjectif *promiscus* (variante orthographique de *promiscuus*) semble indiquer qu'il s'agit d'une foule mêlée, où sont représentés le peuple et les sénateurs. De fait, elle se forme quand plusieurs *patres* sortent de la curie, et l'on peut conjecturer sans grand risque qu'ils se mêlent sur le forum aux plébéiens qui se regroupaient fréquemment devant le lieu de réunion du Sénat. Composé de l'élite et de la plèbe, ce groupe a ensuite beau jeu de clamer qu'il représente le *populus Romanus*, c'est-à-dire le peuple dans son intégralité[238], légitimant ainsi la décision de Claude de se marier à Agrippine.

---

[235] *Tum duos omnium mortalium impudicitia ignauia luxuria deterrimos uelut ad perdendum imperium fataliter electos* <u>*non senatus modo et eques*</u>*, quis aliqua pars et cura rei publicae,* <u>*sed uulgus quoque*</u> *palam maerere*, Tac., *Hist.*, 1.50.

[236] Voir en Tac., *Hist.*, 4.23, *Ann.*, 3.1 et 4.41.

[237] Tac., *Agr.*, 40, *Hist.*, 3.16 et 3.74.

[238] Le passage n'a pas toujours été interprété dans ce sens. Avant de venir au point de débat, il faut rappeler que le sens de *populus* a beaucoup varié en latin à mesure des transformations institutionnelles et sociales de la cité-État romaine. Si, à l'époque médio-républicaine, le terme renvoyait à la totalité des citoyens (sous la forme du *populus Romanus*, sous l'autorité du sénat, *senatus*), dont la *plebs* (citoyens non membres des ordres supérieurs) ne constituait qu'une partie (certes majoritaire en nombre), les évolutions politiques de la fin de la République firent progressivement se rapprocher les deux noms ; *populus* finit ainsi par désigner l'ensemble des citoyens n'appartenant pas à l'élite équestre et sénatoriale. Sur ces éléments bien connus, voir J. HELLEGOUARC'H 1963 : 515-518 ; Z. YAVETZ 1983 : 193-202 ; C. COURRIER 2014 : 193-194. Par la suite, sauf mention contraire, nous utiliserons *populus* dans son sens « réduit », qualifié tantôt de « social » ou de « politique » par les historiens modernes, par opposition à *populus* dans son sens « plein » (= la totalité des *ciues Romani*, sans distinction sociale ou juridique). J. HELLEGOUARC'H relève qu'au Ier s. av. J.-C., la confusion était telle que Cicéron devait parfois recourir à l'expression *populus (Romanus)* <u>*uniuersus*</u> pour renvoyer au sens plein du terme. Chez Tacite, J.-M. ENGEL 1972 : 135-136 note la persistance de cette hésitation entre les deux acceptions ; cependant, le mouvement perceptible chez Cicéron s'est accéléré, et le sens réduit, équivalent de *plebs*, semble avoir définitivement pris le dessus. Il faut donc déterminer la couleur de ce *populus* (sens réduit ou sens plein) à partir du contexte de chacune de ces occurrences. (Pour Suétone, notons que B. MOUCHOVA 1991 aboutit à des conclusions tout à fait similaires.)

Pour revenir à la foule (*multitudo*) de Tac., *Ann.*, 12.7, l'interprétation par C. COURRIER du passage (C. COURRIER 2014 : 729 ; 888), selon lequel c'était la plèbe qui était à l'œuvre dans cette manifestation, peut être discutée. Le texte est le suivant : *haud defuere [patres] qui […] erumperent curia. Conglobatur promisca multitudo populumque Romanum eadem orare clamitat*, Tac., *Ann.*, 12.7. Ici, Tacite représente justement, à l'aide du présent de narration *conglobatur*, la jonction, devant la curie, d'un groupe de sénateurs sortant de la curie et d'individus appartenant à des classes subalternes, le tout formant un ensemble mêlé. *Promiscus* a souvent une valeur sociale chez Tacite et désigne sous ce rapport, comme beaucoup de composés et dérivés de *miscere*, le mélange de groupes sociaux normalement distincts (cf. *inter alia* Tac., *Hist.*, 1.32, 1.34, 1.38, 2.88, 3.3, *Ann.*, 1.18, 1.54, 1.64, 3.53, 14.14, 14.20, 15.44), généralement avec un jugement négatif de l'historien (cf. J.-M. ENGEL 1972 : 629-630). Le fait que cette foule clame être représentative du *populus Romanus* a clairement une valeur ironique dans le contexte, celle-ci reposant sur le décalage entre *promisca multitudo* et *populus Romanus*, qui a donc ici, comme souvent avec ce syntagme étendu et chargé sémantiquement (cf. Tac., *Agr.*, 2, 14, *Germ.*, 37, *Hist.*, 1.1, 1.3, 1.12, etc., et malgré Tac., *Ann.*, 2.41 où *populus Romanus* est bien synonyme de *plebs*), le sens plein

D'autres rassemblements hétérogènes nommés *multitudo* valident cette observation[239]. Les occurrences de *uulgus* avec cette signification précise de foule mixte ne sont pas inexistantes, mais très marginales ; elles portent de surcroît toujours sur des masses barbares[240]. L'affirmation assez répandue selon laquelle le *uulgus* tacitéen serait une foule mixte, lieu de tous les mélanges et de toutes les turpitudes, « la foule anonyme où se confondent les distinctions habituelles, qui peut mêler des sénateurs aux gens du peuple », pour citer J.-M. ENGEL, est donc au mieux exagérée, et plus probablement trompeuse[241].

On remarquera enfin que les foules rassemblées dans certaines cérémonies impériales très officielles, à l'instar du serment prêté à Tibère ou des funérailles de Germanicus et de Drusus II, ne sont pas l'objet d'une appellation spécifique par Tacite : l'historien évoque généralement dans ce cas de figure les corps composant le public (sénat, ordre équestre, plèbe, éventuellement armée) sans leur accorder nommément le statut de foule[242].

ii- Les foules homogènes et le caractère « populaire » du uulgus

Les foules « homogènes » sont composées uniquement de membres de l'élite ou uniquement de gens du peuple, pour reprendre cette distinction fréquente dans les sources. On opposera donc ainsi les foules nobles et les foules populaires. Les premières sont très rares et toujours nommées *turba* ou *multitudo*[243] ; jamais l'on ne trouve *uulgus* dans ce sens chez Tacite[244]. En

---

d'« ensemble des citoyens romains ». Notre lecture est d'ailleurs cohérente avec ce que Vitellius, qui a sans doute organisé toute cette savante mise en scène (cf. A. WALLACE-HADRILL 1982 : 32 pour la manœuvre), promettait à Claude juste avant l'extrait, à savoir la manifestation d'une pression venant de divers groupes sociaux, d'un *consensus* entre les *iussa populi* (cette fois, dans son sens restreint synonyme de *plebs*) et de l'*auctoritas senatus* (Tac., *Ann.*, 12.5). Stylistiquement, l'ironie incisive de Tacite repose sur la succession, dans la phrase, de *multitudo* et *populum Romanum* (en réalité les deux syntagmes appartiennent à deux propositions syntaxiquement distinctes), révélant la manipulation grossière de Vitellius : le noble *populus Romanus* n'est en réalité rien de plus qu'une médiocre *promisca multitudo*, un ensemble fantoche et non représentatif. Ce type de brouillage dans la dénomination et la légitimité des regroupements n'est pas sans rappeler ce que Tacite écrit lors de la relégation d'Octavie (Tac., *Ann.*, 14.61, cf. notre étude de cas *infra*).

[239] Voir Tac., *Hist.*, 1.75, 5.2 et 5.5, *Ann.*, 3.42, 12.17.

[240] Trois occurrences seulement sur les 120 de *uulgus* chez Tacite : Tac., *Ann.*, 13.39 (il s'agit d'une situation de siège, donc toutes les classes sont mêlées), et deux passages où l'historien renvoie à l'intégralité de la population juive, sans distinction sociale (Tac., *Hist.*, 5.3 et 5.13).

[241] Ce problème est traité dans la sous-partie suivante. Pour l'analyse de *uulgus* comme foule mêlée J.-M. ENGEL 1972 : 29 (voir également 174) : J.-M. ENGEL développe une lecture contestable et généralisante d'un seul exemple (Tac., *Hist.*, 2.90). L'idée est également présente chez V.-J. HERRERO 1960 : 411 ; R. F. NEWBOLD 1976 : 86 ; 88.

[242] Cf. par exemple Tac., *Ann.*, 1.7 (*senatus, milesque et populus*), 3.2 (*consules […] et senatus ac magna pars populi*), 3.4 (*miles cum armis, sine insignibus magistratus, populus per tribus*), 4.12 (*senatus populusque*), etc. Sur ce type de public, on consultera surtout l'étude que J. LEHNEN a consacrée aux cérémonies d'entrées en ville, et où la question de la composition des spectateurs est largement abordée (cf. par ex. l'analyse très fine des stéréotypes narratifs sur la foule et de leur valeur historique, J. LEHNEN 1997 : 35-37).

[243] *Turba* est plus représenté dans ces contextes : Tac., *Agr.*, 40 (renvoyant à la cour de Domitien), *Hist.*, 2.92 (*turba* des nobles, *nobiles*), *Ann.*, 13.19 (dans un cadre militaire, *turba* des centurions). Pour *multitudo*, voir Tac., *Ann.*, 6.16 (*multitudo* des usuriers).

[244] Tacite se distingue ainsi de Salluste, qui met *uulgus* dans la bouche de Catilina pour renvoyer à une foule composée de nobles et de non-nobles, dans un passage très significatif (*ceteri omnes, strenui, boni, nobiles atque ignobiles, uulgus fuimus, sine gratia, sine auctoritate, iis obnoxii, quibus, si res publica ualeret, formidini essemus*, Sall., *Cat.*, 20), et de Sénèque, qui fait la même chose dans un texte souvent cité (Sén., *V. Beat.*, 2.2 : *uulgum autem tam chlamydatos quam coronatos uoco*, cf. par ex. Z. YAVETZ 1983 : 202 pour un commentaire sur la signification de cette phrase). Cependant, on ne peut se servir de la phrase (certes éloquente) de Sénèque pour établir que Tacite

revanche, ce dernier terme est majoritaire quand il s'agit de foules populaires, et le rapport s'inverse avec *turba* et *multitudo*, moins fréquents dans ce sens[245]. L'hypothèse que nous voudrions défendre ici est que *uulgus*, en contexte urbain et romain, renvoie exclusivement chez Tacite au peuple (compris comme tous les citoyens n'appartenant pas aux deux *ordines*). Même si cette équivalence tient de l'évidence pour certains, et à juste titre[246], le poids dans la recherche des affirmations de J.-M. ENGEL et de R. F. NEWBOLD sur le *uulgus* comme foule mêlée n'est pas négligeable. Pour démontrer notre hypothèse, nous allons exposer trois séries d'exemples montrant les équivalences entre le *uulgus* et la plèbe qui, à nos yeux, justifient qu'on en tire une règle générale (*uulgus* = peuple) ; ensuite, nous montrerons comment cette règle peut s'appliquer aux cas qui paraissent plus ambigus.

Trois configurations du texte de Tacite montrent clairement la superposition entre le peuple et le *uulgus* : soit, au sein d'un même passage, *uulgus* reprend *populus* ou *plebs* (reprises lexicales directes) ; soit Tacite utilise *uulgus* pour renvoyer à un groupe qu'il nomme *plebs* ou *populus* dans un autre passage de son œuvre (échos lexicaux) ; soit la nature populaire de la foule nommée *uulgus* se déduit sans contestation possible du contexte (logique historique).

1) Reprises lexicales directes : dans certains passages, l'historien, par souci de *uariatio* ou pour créer un effet stylistique, fait se succéder *populus* (au sens réduit du terme) et *uulgus*[247] ou, moins fréquemment, *plebs* et *uulgus*[248]. Ces occurrences sont nombreuses, ce qui exclut un choix accidentel ; par ailleurs, comme il s'agit le plus souvent d'éviter une répétition[249], on peut accepter l'idée que Tacite a pris le terme qu'il jugeait le plus proche sémantiquement ; si *uulgus* n'avait pas eu une couleur sociale indissociable du

utilise *uulgus* dans le même sens que le philosophe, comme le fait R. F. NEWBOLD 1976 : 91 (et, dans une moindre mesure, Z. YAVETZ 1983 : 102). La cohérence d'un système lexical ne peut s'éprouver qu'à l'intérieur de l'œuvre d'un auteur (en cela, nous souscrivons tout à fait à la remarque de C. COURRIER 2014 : 494 n. 251, mais surtout à la méthodologie recommandée par B. MOUCHOVA 1991 : 87-88) ; confronter des textes différents, appartenant à des genres divers et écrits par des auteurs qui ne partagent pas nécessairement les mêmes vues, n'est, à nos yeux, pas la meilleure méthode pour obtenir des résultats valables.

[245] Pour *turba*, l'acception de « foule populaire » est représentée surtout chez les barbares, à l'instar de Tac., *Germ.*, 11 et *Hist.*, 4.67 (*turba popularium*) : il s'agit peut-être alors de discréditer l'organisation politique désordonnée de ces peuples, en accord avec le sème de « désordre » de ce substantif. Pour désigner la plèbe romaine, voir cependant Tac., *Hist.*, 2.88 (*turba populi*) ; le petit peuple de Corse est de surcroît appelé *turba* en Tac., *Hist.*, 2.16. Pour *multitudo* comme « petit peuple », les occurrences sont plus nombreuses hors de Rome, à Sienne (Tac., *Hist.*, 4.45), en Campanie (Pouzzoles en Tac., *Ann.*, 13.48 ; voir également à Baïes en Tac., *Ann.*, 14.8) ou chez les barbares arméniens (Tac., *Ann.*, 2.56), que pour désigner la plèbe romaine (Tac., *Ann.*, 14.45 et 15.39. En résumé : une proportion assez peu élevée de foules populaires pour ces deux termes (4/18 occ. pour *turba* et 6/43 pour *multitudo*), qui devient famélique si l'on ne retient que les termes désignant le peuple de Rome (respectivement 1/18 et 2/43). La valeur sociale de ces termes se trouve bien entendu avant Tacite : pour *multitudo*, voir dès Cicéron : *omnis ingenuorum adest multitudo, etiam tenuissimorum* (Cic., *Cat.*, 4.7).

[246] Par ex. K. WELLESLEY 1972 : 177, qui écrit très justement : « in T[acitus], *plebs* = *uulgus*, the middle and lower classes of the urban *populus Romanus*, contrasted on the one hand with senators, knights and troops, and on the other hand with freedmen and slaves » (sans nous prononcer sur la notion de « middle class »). Également J. DEININGER 1979 : 280-281 ; K. KRÖSS 2017 : 26-27 sur la proximité entre *uulgus*, *plebs* et *populus*, mais les résultats de cette chercheuse ne sont pas pleinement convaincants et sont discutés plus loin.

[247] Tac., *Ann.*, 1.54, 2.82, 12.41, 14.14, 14.61, 15.33-34, *Hist.*, 1.72, 1.78, 3.58, 3.83.

[248] Tac., *Ann.*, 1.77, 16.4. Ce faisant, Tacite retournait – peut-être inconsciemment – à la racine même du mot *plebs* qui, comme le rappelle J. HELLEGOUARC'H 1963 : 507, provient d'un thème indo-européen *pledhw, qui a donné en grec τὸ πλῆθος, « la foule, la masse ».

[249] Comme le note Z. YAVETZ 1983 : 199 et suiv., qui ne cite que les passages contenant *uulgus* et *populus*/*plebs* en Tac., *Ann.*, 1.77 et 2.44.

peuple, notre relevé serait sans doute moins important. Quand ces reprises ne sont plus contraintes par le souci de la *uariatio*, mais reposent sur une élaboration rhétorique marquée, l'équivalence sémantique est encore plus nette. C'est le cas d'un passage bien connu où Tacite utilise successivement *uulgus*, *plebs* et *populus* au sujet des spectateurs du triomphe de Germanicus[250]. L'extrait est construit pour faire ressentir les notations dysphoriques de la scène, qui annonce la disparition prochaine du champion de la plèbe qu'est le jeune prince ; il repose sur un rythme ternaire où sont évoquées les « amours » du peuple romain, trop vite disparues (Drusus I, Marcellus, et, donc, Germanicus). Ce faisant, Tacite place au même niveau le *fauor uulgi*, les *plebis studia* et les *populi Romani amores*. L'effet oratoire permet ici de mettre au jour l'équivalence que l'historien forme entre ces trois groupes, dont la composition sociale semble bien recouper les mêmes strates de la population romaine, quand bien même celles-ci restent imprécises. Ce passage n'est d'ailleurs pas unique chez lui[251]. On connaît certes des devanciers à Tacite dans l'utilisation synonymique de ces trois termes[252] ; cependant, une approche quantitative révèlerait sans doute l'utilisation exceptionnelle qu'il en a faite au regard des autres auteurs de la littérature latine[253].

Un cas particulier de reprise lexicale est constitué par la figure de l'hendiadyin, récurrente chez Tacite en matière de dénomination de la foule (et du peuple)[254]. On sait que l'hendiadyin permet d'éclairer une même réalité par deux lumières différentes et complémentaires[255]. De manière tout à fait révélatrice, Tacite utilise cette figure de

---

[250] *Sed suberat occulta formido, reputantibus haud prosperum in Druso patre eius fauorem uulgi, auunculum eiudem Marcellum fragrantibus plebis studiis intra iuuentam ereptum, breuis et infaustos populi Romani amores*, Tac., *Ann.*, 2.41.

[251] Voir également la digression historique à forte valeur politique de Tac., *Ann.*, 4.33, où le *populus*, opposé aux *primores*, est ensuite repris par *plebs* (opposée aux *patres*), et enfin par *uulgus* (opposé aux *senatus et optimates*). À l'occasion des manifestations de soutien envers Agrippine l'Aînée en 29, Tacite parle d'une information qui circule dans le *uulgus* et qui pousse le *populus* à manifester devant la curie ; Tibère s'adresse à cette foule par un édit à la *plebs* (Tac., *Ann.*, 5.5).

[252] Ils sont cependant rares, et une telle équivalence entre *uulgus*, *populus* et *plebs*, exprimée de manière aussi nette, n'est pas simple à trouver ailleurs que chez Tacite, à l'exception d'un texte de Stace où ces trois groupes sont également utilisés comme synonymes. À propos de l'état d'esprit des Thébains à la veille de la guerre des Sept contre Thèbes, le poète évoque la contestation grandissante dans la population : *iam murmura serpunt / plebis Echioniae, tacitumque a principe uulgus / dissidet, et, qui mos populis, uenturus amatur* (Stac., *Théb.*, 1.168-170). Il n'est pas impossible que le poème de Stace ait inspiré Tacite, cf. les études de Fr. RIPOLL citées *supra*, et le rapprochement déjà opéré par Juste Lipse dans son commentaire de Tac., *Ann.*, 1.4, en marge duquel il signale ces vers de Stace (édition commentée de Tacite datant 1608). Le commentaire de Juste Lipse aux *Annales* de Tacite est l'objet d'un projet d'édition électronique en cours, nommé « Tacitus On Line », conduit par I. COGITORE à l'Université Grenoble Alpes, et partiellement accessible en ligne (http://tacitus.elan-numerique.fr/). Il s'agit de présenter le commentaire de Juste Lipse (puis celui d'humanistes antérieurs) de manière modulable, mais également d'interroger la pratique du commentaire à Tacite à la Renaissance, à l'aide de plusieurs journées d'étude réunissant des spécialistes venus de divers horizons.

[253] L'association de *uulgus* et *populus* dans un même passage se trouve par exemple une fois sur quatre chez Tacite selon les outils du PHI (Packard Humanities Institute, https://latin.packhum.org/search), qui permettent de relever les associations de termes (dans une fenêtre de cent caractères) au sein d'un corpus de textes latins très complet. Nous ne faisons que suggérer ici une approche quantitative qui reste à mener de façon systématique.

[254] Z. YAVETZ 1983 : 200 relève certains textes dont nous allons parler (Tac., *Hist.*, 1.35, 1.40, 1.82, 1.89), mais ne les distingue pas des autres cas de synonymie et ne souligne pas la particularité de l'hendiadyin.

[255] Sur l'hendiadyin en général, qui « fait apparaître deux thématisations, alors qu'une seule est en jeu », M. AQUIEN & G. MOLINIE 1996, *s. u.* et P. von Möllendorff dans G. UEDING 1996, *s. u. « hendiadyoin »*. Sur la raison d'être de l'hendiadyin en latin, où il est particulièrement fréquent, voir O. PANAGL 2005. Selon ce chercheur, on

rhétorique dans le domaine socio-politique des dénominations du peuple. Sans évoquer les cas problématiques de coordination entre *populus* et *plebs*[256], nous nous proposons d'analyser ici comme des hendiadyins les trois occurrences de *uulgus et populus* que l'on trouve dans le corpus tacitéen, et qui apparaissent, elles aussi, dans la première production littéraire de Tacite[257]. Dans ces trois passages, affirmer que *uulgus* et *populus* renvoient à deux groupes différents crée une difficulté qu'une analyse en faveur de l'hendiadyin permet de dissiper facilement[258]. Ainsi les commentateurs acceptent-ils

hésite entre une lecture rhétorique et une approche grammaticale de la question : la première considèrera l'hendiadyin comme un choix stylistique, lié tantôt à la *copia dicendi*, tantôt aux nécessités métriques ; la seconde (particulièrement défendue par O. PANAGL, qui parle de « rôle fonctionnel » p. 881), l'expliquera par les faiblesses du latin en matière de composition nominale, qui provoque le recours fréquent à ces périphrases pour pallier des manques lexicaux. Comme le note ce même auteur, rien n'interdit cependant qu'il y ait différents types d'hendiadyin. Les cas que nous observerons ici relèvent d'un vocabulaire politique *a priori* non défaillant ni soumis aux règles de la composition métrique, deux raisons pour y voir un choix stylistique, voire idéologique, de la part de Tacite.

[256] Tac., *Hist.*, 1.35, 1.36, 1.40, 1.76, 1.82, *Ann.*, 1.8. Récemment, F. KNOPF s'est penché sur le cas des coordinations entre noms du peuple et/ou noms de la foule chez Cicéron, et en a conclu qu'il convenait de les considérer comme de « véritables » coordinations plutôt que comme des hendiadyins, c'est-à-dire comme un renvoi à deux groupes distincts (voir tout spécialement F. KNOPF 2018 : 31-33 ; c'est, semble-t-il aussi, l'avis de H. HEUBNER 1963, *ad* Tac., *Hist.*, 1.35 et plus explicitement celui de J. DEININGER 1979 : 281 n. 7, sans réel argument ; l'analyse ne fait cependant pas consensus : voir le commentaire de C. DAMON 2003 au même passage, qui parle de « syllepsis »). La conclusion de F. KNOPF ne doit pas influencer notre lecture de Tacite, qui fait un usage plus fréquent et, semble-t-il, plus systémique que Cicéron de ce type d'expression, lequel s'était surtout développé à partir de Virgile. Encore une fois, soulignons que les choix lexicaux d'un auteur peuvent faire système au sein de son œuvre, mais présenter d'importantes différences avec les pratiques linguistiques d'autres écrivains. Par ailleurs, l'argumentation de F. KNOPF n'est pas exempte de critique : elle repose en dernière instance sur le fait que les passages de Cicéron ne semblent pas pouvoir être qualifiés de « gadgets rhétoriques » (« rhetorische Spielerei », p. 32), soit sur une distinction artificielle entre fond et forme. Cela semble quelque peu réducteur : nous défendons *infra* que le recours à l'hendiadyin pouvait être un moyen, certes rhétorique, de rendre compte de la réalité des transformations institutionnelles de l'époque impériale.

[257] *Vulgus quoque imperitum et tunicatus hic populus* (Tac., *Dial.*, 7) ; *uulgus quoque et hic aliud agens populus* (Tac., *Agr.*, 43) ; *uulgus et magnitudine nimia communium curarum expers populus* (Tac., *Hist.*, 1.89). Il faudrait s'interroger sur la répartition frappante de telles coordinations (*populus*/*plebs* tout comme *populus*/*uulgus*) majoritairement dans les opuscules et le livre I des *Histoires*. La conjonction *uulgus et populus* est très rare dans la littérature latine conservée : un passage net chez Cicéron (*nam quid ego dicam populum ac uolgus imperitorum ludis magno opere delectari* ?, Cic., *Mur.*, 19.38), un autre plus poétique dans un fragment de Pomponius (chez Non. 7.468 (LINDSAY 3.750) : *populis uoluntas haec enim et uulgo datast : / refragant primo, suffragabunt post, scio*), et deux cas proches chez Sén., *Phèdr.*, 488, *aura populi et uulgus infidum bonis* (avec, en regard, Sén., *Herc. f.* 169-170) et Cic., *Verr.*, 2.1.1, *hunc per hosce dies sermonem uulgi atque hanc opinionem populi*. Ce dernier passage est tout à fait intéressant, car il a reçu un commentaire stylistique dès l'Antiquité par Quintilien (Quint., *I.O.*, 9.4.119), qui trouvait que le redoublement (*geminatio*) *hunc sermonem uulgi*/*hanc opinionem populi* était ce qui donnait sa complétude (*hoc plenum*) à la phrase. On comprend de cette analyse que, pour le professeur de rhétorique, *sermo uulgi* et *opinio populi* (donc, en dernière instance, *uulgus* et *populus*) renvoient à la même réalité : il s'agit d'une sorte de *copia* qui charme l'oreille, mais les deux termes sont bien coréférentiels.

[258] Le *uulgus et populus* de la fin de l'*Agricola* (Tac., *Agr.*, 43) a en effet toutes les chances d'être un développement du simple *uulgus* qui demandait que le beau-père de Tacite soit nommé général après son retour de Bretagne (Tac., *Agr.*, 41). Dans les *Histoires*, l'expression *uulgus et populus* de Tac., *Hist.*, 1.89 pour désigner le groupe qui subit les conséquences économiques de la guerre civile est reprise par *plebs* dans la même phrase (*sed uulgus et magnitudine nimia communium curarum expers populus sentire paulatim belli mala, conuersa in militum usum omni pecunia, intentis alimentorum pretiis, quae motu Vindicis haud perinde plebem attriuerant, secura tum urbe et prouinciali bello, quod inter legiones Galliasque uelut externum fuit*). Deux lectures lexicales de cette phrase sont possibles : sans hendiadyin, on aboutit à l'équation (*uulgus* + *populus* = *plebs*), ce qui paraît absurde (*populus* ne saurait désigner un sous-ensemble de *plebs*) ; avec hendiadyin, les trois substantifs sont coréférents (*uulgus* = *populus* = *plebs*). C'est cette seconde solution que la logique semble imposer. L'extrait du *Dialogue des orateurs* pourrait renvoyer à une distinction entre le *populus* des citoyens pauvres, habillés de la simple tunique et non de la toge (*tunicatus populus*) et un *uulgus* plus indéterminé, potentiellement mêlé de non-citoyens (*uulgus imperitum*) ; cependant, la proximité avec les deux autres occurrences de l'expression *uulgus et*

généralement[259] que le *et* ait dans ces trois exemples une valeur « explicative » – autrement dit, que les deux substantifs soient coréférentiels. Si nous admettons l'hendiadyin, la signification sociologique de cette figure de style est de première importance. De fait, cela signifie que *populus* et *uulgus*, loin de s'exclure, livrent en réalité deux perspectives, deux saisies différentes de la même réalité, du même groupe social en l'occurrence. Il reste donc à préciser quel éclairage divergent *populus* et *plebs* livrent sur cette non-élite. *A priori*, eu égard au sémantisme des deux noms, on s'attend à ce que *populus* renvoie à l'aspect institutionnel de ce groupe ; *uulgus* en donnerait une qualification psychologique, plutôt marquée négativement. Nous revenons dans la section suivante sur la question et proposons une hypothèse plus fine. Retenons pour l'instant que l'analyse de ces trois passages comme hendiadyins fournit un indice de plus pour faire de *uulgus* une foule au profil sociologique populaire, synonyme de *populus*.

2) Échos lexicaux : d'un passage à un autre de son œuvre, l'historien peut évoquer une même foule ou un même comportement collectif en utilisant deux noms différents. Dans ces cas, il ne peut être question de *uariatio*, pas plus qu'il ne s'agit d'éviter une répétition : Tacite emploie indistinctement deux substantifs qu'il associe au même groupe. Les exemples sont plus rares, mais on peut tout de même citer les rumeurs négatives qui courent sur les fiançailles entre la fille de Séjan et le fils de Claude, accueillies négativement par la plèbe en Tac., *Ann.*, 3.29, et qui semblent reprises avec le syntagme *uulgi rumor* en Tac., *Ann.*, 4.41. De manière plus marquée peut-être, les manifestations de la foule urbaine lors de la première quinzaine de janvier 69, soit dans la première moitié du livre I des *Histoires*, sont tantôt désignées par *uulgus*, tantôt par *plebs*. À la « basse plèbe habituée à aller au cirque et au théâtre » (*plebs sordida et circo ac theatris sueta*, Tac., *Hist.*, 1.4) et qui demande la mort d'Othon « comme s'ils étaient au cirque ou au théâtre » (*ut si in circo aut theatro*, Tac., *Hist.*, 1.32) répond ainsi le *uulgus* qui se précipite « au cirque et aux théâtres » (*in circum ac theatra*, Tac., *Hist.*, 1.72) pour exiger la tête de Tigellin[260]. Certes, ces trois foules pourraient être de

populus nous invite à l'interpréter ici aussi comme un hendiadyin. Nous revenons dans la section suivante sur l'axiologie qui se dessine ici entre le *tunicatus populus* et le *uulgus imperitum*.

[259] Voir pour Tac., *Agr.*, 43 R. M. OGILVIE & I. RICHMOND 1967, *ad loc.* (« *et* is probably explanatory », avec le renvoi aux deux autres occurrences), pour Tac., *Hist.*, 1.89, la note de J. HELLEGOUARC'H, spécialiste du vocabulaire politique s'il en est, à l'édition de la CUF (« la conjonction *et* a une valeur explicative », avec également les deux références complémentaires chez Tacite) ; H. HEUBNER 1963, *ad loc.* va dans le même sens en traduisant par « die Masse der Bevölkerung » et en renvoyant à la citation de l'*Agricola* ; sur ces trois passages, voir encore V.-J. HERRERO 1960 : 410 (« valor explicativo ») et J. DEININGER 1979 : 281 n. 7, avec la même interprétation (« erklärende Funktion »), tout en refusant cette lecture pour les hendiadyins *populus et plebs* du livre I des *Histoires*. C. DAMON 2003, *ad loc.* ne semble pas prendre position. De manière plus générale, P. von Möllendorff dans G. UEDING 1996, *s. u. « hendiadyoin »* souligne l'utilisation très courante de l'hendiadyin chez Tacite, peut-être sous l'influence de Virgile.

[260] Nous revenons sur la question des spectacles *infra*. On pourrait peut-être pousser l'analyse un peu plus loin : dans le tableau de Tac., *Hist.*, 1.4, Tacite oppose la *pars populi integra*, en partie composée des clients des grandes familles, et la *plebs sordida*, dangereuse car indépendante, passage qui a suscité une ample bibliographie (voir en dernier lieu un état de la question chez C. COURRIER 2014 : 899-903). Or, alors que *uulgus* semble reprendre par la suite cette *plebs sordida*, il faut constater que la foule des clients, qui pourrait correspondre à la *pars populi integra*, est nommée en plusieurs occasions *multitudo* par Tacite (voir par exemple Tac., *Ann.*, 4.41, 13.14).

composition différente ; cependant, la référence commune aux spectacles dans les trois passages donne à penser que, dans l'esprit de Tacite, ces groupes se recoupaient au plan sociologique.

3) Logique « historique » : à ces arguments lexicaux, il convient d'ajouter toute une série de cas où le contexte historique permet de se prononcer pour une composition populaire de *uulgus*. Encore une fois, il est entendu qu'il s'agit d'une caractérisation très large, puisque nous ne pouvons pas préciser de quel segment précis du peuple Tacite parle exactement ; néanmoins, différents éléments désignent les groupes subalternes de la société en général. Après la répression de la conjuration de Pison, Néron fait paraître un édit au peuple (*edictum ad populum*, Tac., *Ann.*, 15.73) comprenant les aveux des conjurés : ce faisant, il espère combattre la rumeur du *uulgus* (*uulgi rumor*), qui l'accuse d'avoir utilisé cette occasion pour effectuer éliminer ses adversaires. L'historien lie la publication de l'édit au peuple et le bruit de la foule par un lien de causalité (*etenim*), ce qui semble indiquer que le *populus* correspondait au *uulgus*, du moins pour Néron. Ce raisonnement déductif peut également être mis en œuvre pour le *uulgus* qui exprime son amour pour Germanicus et ses descendants, et qui peut être rapproché de la plèbe urbaine, dont le soutien envers la lignée issue du fils de Drusus est un fait attesté par de multiples sources[261], ou encore, dans un paradigme proche, le *uulgus* attaché à la mémoire de Néron, dont nous savons – précisément par Tacite – qu'elle était particulièrement vivace au sein de la *plebs sordida*[262]. On comprend également parfois à partir du cadre géographique qui est associé au *uulgus* ou des centres d'intérêts dont il fait preuve, notamment en matière frumentaire, qu'il ne peut être composé de membres de l'élite[263]. Dans tous ces exemples, les cercles populaires et le *uulgus* semblent devoir se recouper, ce qui confirmerait l'hypothèse que le *uulgus* tacitéen est toujours une foule de basse condition[264].

---

[261] Y compris par Tacite, qui nomme directement le *populus* et la *plebs* à l'occasion de son triomphe (Tac., *Ann.*, 2.41). Voir par exemple en Tac., *Ann.*, 6.46. En Tac., *Ann.*, 2.59, Tacite affirme que le comportement de Germanicus à Alexandrie le rendit populaire dans le *uulgus* local : en l'état, il semble qu'il ne puisse s'agir que de la plèbe de la ville, du fait de l'attitude très *popularis* du jeune prince et des distributions de blé auxquelles il procéda sur place. Sur cette affaire, voir en dernier lieu la mise au point de C. COURRIER 2014 : 618-620 et p. 727 à propos de l'attitude de Germanicus sur place.

[262] Par exemple en Tac., *Hist.*, 1.7 pour l'attachement du *uulgus* au souvenir de Néron. Quant à la *plebs*, la popularité de Néron auprès d'elle, ou tout du moins d'une partie de celle-ci, est mise en lumière par Tacite dans le passage célèbre de Tac., *Hist.*, 1.4. De même pour Vitellius : le *uulgus* qui outrage son corps est le même, selon Tacite, que celui qui lui avait accordé sa faveur (Tac., *Hist.*, 3.85) ; or, Tacite a auparavant souvent présenté le peuple (*plebs* en Tac., *Hist.*, 2.91 ; *populus* en Tac., *Hist.*, 3.80, etc.) comme le principal soutien de l'empereur à Rome.

[263] Voir Tac., *Ann.*, 14.51 (le *fauor uulgi* qui va au nouveau préfet du prétoire Faenius Rufus s'explique par sa bonne gestion du ravitaillement lors de sa fonction de préfet de l'annone, ce qui pourrait indiquer que ce *uulgus* recoupe la *plebs frumentaria*), *Hist.*, 1.86 et 3.38 (même *uulgus* contestataire en contexte de crise frumentaire). L'histoire de Mariccus pourrait aller dans le même sens : cet homme qui mena une contestation armée contre les Romains semble avoir été soutenu par un *uolgus* qui recoupait peut-être la plèbe des Boïens dont il était issu (Tac., *Hist.*, 2.62). L'argument reste hautement conjectural. En Tac., *Hist.*, 4.62, le *uulgus* semble se former par le rassemblement des paysans qui entourent le camp de Novaesium, en Germanie inférieure (Tac., *Hist.*, 4.62).

[264] Signalons que Tacite n'a pas non plus inventé ce sens précis de *uulgus* comme exclusivement populaire (et non socialement mixte). Sans aucune prétention d'exhaustivité, on peut relever d'évidentes différenciations entre

Cette analyse est renforcée par le fait même que, contrairement à *turba* et *multitudo*, Tacite précise rarement de quelles strates de la population est formé le *uulgus*. Dans un tiers des occurrences de *multitudo*[265], l'historien adjoint au terme un complément du nom qui donne un éclairage sur l'identité des membres de la foule. Pour *turba*, cette construction atteint presque un cas sur deux[266]. Elle est en revanche très minoritaire, presque dérisoire pour *uulgus*[267]. Ce fait syntaxique s'explique aisément si l'on accepte que *uulgus*, renvoyant dans l'esprit de l'auteur systématiquement au même groupe que *plebs* ou *populus*, est frappé du même regard essentialisant que ces deux termes, alors que *turba* et *multitudo* représentent pour lui des agrégats dont la composition sociale peut varier. Inversement, si *turba* et *multitudo* sont très souvent en position d'être déterminés par un complément, *uulgus* est souvent le déterminant d'un nom, généralement un substantif d'opinion, de parole, de sentiment ou de perception, dans des syntagmes figés comme *rumor uulgi*, *studia uulgi*, *sermones uulgi* ou *ira uulgi*. Le génitif qui complète si fréquemment *turba* et *multitudo* peut lui-même avoir plusieurs fonctions. Il sert parfois à indiquer la couleur sociologique de la foule, puisque ces deux termes ne renvoient pas systématiquement aux mêmes composantes de la société : on confrontera ainsi la « foule du peuple » de Tac., *Hist.*, 2.88 (*turba populi*) et la « foule des nobles » de Tac., *Hist.*, 2.92 (*turba nobilium*). Une telle amplitude ne saurait se trouver pour *uulgus* tacitéen : un lecteur familier de Tacite perçoit immédiatement l'étrangeté qu'il y aurait dans des syntagmes comme *uulgus populi* ou *uulgus nobilium*.

Pour *turba* et *multitudo*, un autre cas de figure est l'utilisation comme complément du nom d'un participe présent, qui donne à la fois des informations sur le profil des individus de la foule, mais également sur l'occasion qui provoque l'attroupement[268]. Un excellent exemple de cette répartition entre *uulgus* d'une part, *turba* et *multitudo* de l'autre est donné par Tacite à l'occasion du refus de Tibère de donner sa belle-fille Livilla, veuve de Drusus II, en mariage à Séjan. Se focalisant sur les manœuvres de l'ambitieux préfet du prétoire, l'historien emploie successivement *uulgus*, *turba* et *multitudo* (Tac., *Ann.*, 4.41). Le premier terme renvoie à une

---

uulgus et élite dans plusieurs textes, par exemple chez Ovide lorsque le poète désigne la foule toute mêlée qui accueille Bacchus à Thèbes, dans laquelle se confondent tous les sexes mais aussi tous les segments de la société, du *uulgus* aux *proceres* : cet ensemble est appelé *turba* (*turba ruit, mixtaeque uiris matresque nurusque / uulgusque proceresque ignota ad sacra feruntur*, Ov., *Mét.*, 3.529-530). Plus proche de Tacite, Sénèque connaît également ce sens restreint de *uulgus* : décrivant, dans une phraséologie proche de celle d'Ovide, l'emprise de la colère chez les hommes, il évoque sa force auprès d'une *multitudo* composée de tous les âges, de tous les sexes, du *uulgus* comme des *principes* (*saepe in iram uno agmine itum est. Viri feminae, senes pueri, principes uulgusque consensere, et tota multitudo paucissimis uerbis concitata ipsum concitatorem antecessit*, Sén., *Ira*, 3.2.2-3). Même attitude chez Stace, qui parle de la *turba ducum uulgique frementis* (Stac., *Théb.*, 3.606).

[265] 14 occ. sur 43 : Tac., *Agr.*, 35, *Hist.*, 1.75, 4.22, 4.79, 5.13, *Ann.*, 2.52, 4.4, 4.41, 4.49, 6.16, 12.29, 12.45, 13.14, 14.32.

[266] 9 occ. sur 19 : Tac., *Agr.*, 40, *Hist.*, 2.16, 2.92, 3.16, 3.74, 4.67, *Ann.*, 3.1, 4.41, 13.19.

[267] 6 occ. sur 120 : Tac., *Dial.*, 20 (*uulgus adsistentium*), *Ann.*, 3.42 (*uulgus obaeratorum*), 15.3 (*uulgus oppidanorum*) et trois occurrences de l'expression stéréotypée *uulgus militum* (Tac., *Hist.*, 2.5, 2.70, *Ann.*, 3.13), qui n'est pas à placer au même niveau que les trois autres (il ne s'agit pas d'indiquer un segment particulier d'un ensemble, mais de signaler la parenté psychologique entre les légions et la plèbe urbaine, comme nous le verrons dans la sous-partie suivante).

[268] Outre l'exemple développé ici, voir plusieurs occurrences de *turba* (Tac., *Agr.*, 40 : *turba seruientium* ; Tac., *Ann.*, 3.1 : *maerentium turba*) et *multitudo* (Tac., *Ann.*, 6.16 : *multitudo periclitantium* ; 13.14 : *prosequentium multitudo*). L'association *uulgus* + génitif d'un participe présent substantivé ne se trouve à notre connaissance qu'une fois, dans la moins historiographique des œuvres tacitéennes (Tac., *Dial.*, 20 : *uulgus adsistentium*).

foule très large, assez peu caractérisée, qui est évoquée par sa capacité à générer des rumeurs (*uulgi rumor*)[269]. À ce *uulgus* s'opposent la *turba* et la *multitudo*, deux foules liées à des segments beaucoup plus réduits de la population romaine, et qui se réalisent en des occasions autrement plus concrètes et déterminées : la *turba* renvoie à la foule qui se présente lors de la *salutatio* (*salutantum turba*)[270] tandis que la *multitudo* évoque les attroupements qui se forment autour du prince lorsqu'il se déplace en ville (*multitudo adfluentium*)[271]. Un passage aussi riche fait bien émerger une ligne de fracture entre le *uulgus*, très vaste, déterminant plutôt que déterminé (*uulgi rumor*), et les foules désignées comme *turba* et *multitudo*, liées à une seule occasion et à un groupe très précis de la population, ce qu'indique l'emploi commun du syntagme nom de la foule + génitif du participe présent. De fait, à l'issue de la *salutatio* ou de la rencontre avec Tibère dans les rues de Rome, on n'imagine pas la *turba* et la *multitudo* survivre à l'événement qui les a constituées en masse ; à l'inverse, le *uulgus* qui fait circuler ses rumeurs, que l'on peut aisément identifier à la plèbe urbaine dans son ensemble[272], semble être *déjà là* avant que Tacite le mentionne, et ne paraît pas devoir se disperser à l'issue de ce passage – nous en voulons pour preuve qu'il réapparaîtra quelques pages plus loin (Tac., *Ann.*, 4.64).

iii- Les cas plus ambigus : contre un uulgus *« mêlé »*

Pour résumer, les arguments en faveur d'une identification systématique du *uulgus* tacitéen à la plèbe sont nombreux, qu'il s'agisse des cas fréquents de reprises lexicales au sein d'une même phrase, d'échos entre deux passages, de la simple logique historique de tel ou tel événement, ou encore du caractère « intransitif » du terme chez Tacite. Il semble bien que *uulgus*, tout comme *plebs* ou *populus* (dans son sens social), forme dans l'esprit de l'historien-sénateur un ensemble indivis, un bloc à la composition sociologiquement stable et bien déterminée. Cette conclusion permet, à notre sens, de trancher en faveur d'une équivalence systématique entre ce *uulgus* tacitéen et la plèbe, et d'exclure définitivement l'hypothèse d'un *uulgus* mêlé, comportant des éléments issus de l'aristocratie équestre ou sénatoriale. À bien y regarder, les passages habituellement avancés pour défendre l'hypothèse d'une acception mixte de *uulgus* sont souvent interprétés un peu hâtivement. Nombre des textes que R. F. NEWBOLD évoque à l'appui de sa démonstration selon laquelle il est impossible de déterminer, même schématiquement, les strates sociales à l'œuvre derrière le *uulgus*, sont lus sans assez d'attention au contexte immédiat[273]. Cependant, il est vrai qu'en un certain nombre de passages,

---

[269] *Rursum Seianus non iam de matrimonio sed altius metuens tacita suspicionum, uulgi rumorem, ingruentem inuidiam deprecatur*, Tac., *Ann.*, 4.41.

[270] Sur la salutation publique du prince, voir A. WINTERLING 1999 : 122-125 ; Fr. HURLET 2001 : 178-180. Comme le démontre A. WINTERLING, les participants à la *salutatio* matinale constituent en théorie une foule mêlée de toutes les strates sociales du *populus Romanus* (sénateurs, chevaliers, peuple, cf. Cass. Dio. 56.26, Suét., *Nér.*, 10 *inter alia*) ; en pratique, les témoignages que nous avons concernent surtout les *patres*.

[271] Sur ce type d'attroupement qui accompagnent l'empereur, et que Tibère a semble-t-il en horreur, voir les textes évoqués par A. J. WOODMAN 2018, *ad loc.*, en particulier Tac., *Ann.*, 2.34 pour le « peuple » qui va à la rencontre de Tibère lorsque celui-ci quitte le *palatium* (*occursante populo*).

[272] Du moins dans la perspective de Tacite. Voir les échos de ce passage avec Tac., *Ann.*, 3.29 et *supra*.

[273] Il est cependant difficile de discuter précisément les résultats de R. F. NEWBOLD 1976, puisque les passages sur lesquels repose son analyse sont rarement référencés. Toutefois, la partie sur les violences attribuables au *uulgus* tacitéen constitue un contre-exemple, puisque le chercheur y fait la liste des huit (ou neuf, il y a manifestement une erreur de comptage) occurrences où il n'est pas possible, selon lui, de déterminer si le *uulgus* est formé des groupes subalternes de la population romaine (R. F. NEWBOLD 1976 : 88 et n. 6). Ainsi affirme-t-il

la mention du *uulgus* est trop allusive pour que l'on sache exactement s'il s'agit du peuple, des élites, d'un mélange des deux ou d'autre chose encore. Tel est le cas, par exemple, pour le *uulgus* désignant le public des jeux[274], des *contiones* ou des assemblées[275], et de certaines cérémonies[276]. Toutes ces occasions réunissaient un public mêlé de différentes strates de la société romaine. Il n'est donc pas impossible que *uulgus*, dans ce contexte, serve à renvoyer à la totalité de l'assistance, sans distinction sociale. Toutefois, une telle lecture est particulièrement dissonante avec le faisceau d'indices convergents que nous avons présenté *supra*, et qui semble rendre impossible une assimilation du *uulgus* à une foule composite. Ne serait-il pas plus cohérent de partir du principe que, dans ces passages, Tacite utilise *uulgus* pour renvoyer uniquement à une partie des spectateurs, les plébéiens, excluant les ordres équestre et sénatorial comme il le fait ailleurs ? Même si les indices textuels ne permettent pas de trancher définitivement en faveur de cette analyse[277], la mise en série de ces cas récalcitrants avec les nombreux passages où *uulgus* a un sens restreint invite à envisager sérieusement cette hypothèse. Quand Tacite parle des réactions du *uulgus* lors des jeux, il ciblerait donc – peut-être de façon baisée – la seule plèbe. De fait, distinguer les plébéiens des sénateurs et des chevaliers au sein d'un édifice de spectacle ou d'une *contio* ne devait pas paraître absurde à un Romain du IIe siècle comme Tacite : on sait aujourd'hui que le public, à ces occasions, ne constituait pas une foule confuse, mais un ensemble organisé et reflétant les hiérarchies juridiques romaines ; singulièrement, aux jeux, la plèbe était séparée des deux *ordines* supérieurs et des non-citoyens.

Cette méthode déductive peut également être appliquée à un cas ambigu de *uulgus* en contexte d'assemblée, souvent analysé comme un exemple de foule mêlée[278]. Le lendemain de son arrivée à Rome, Vitellius tient un discours devant le Sénat et le peuple (Tac., *Hist.*, 2.90). Le public est donc sans nul doute possible mixte. Tacite décrit ensuite les réactions d'adulation du *uulgus*, qui pousse le nouvel empereur à accepter le titre d'Auguste[279]. À première vue, ce

---

à propos du *uulgus* qui réclame la tête de Tigellin (Tac., *Hist.*, 1.72) « there is no reason to assume that only the lower classes (i.e. plebeian order) participated in this, or that Tacitus meant us to assume this ». Dans une analyse historique, cette phrase peut s'entendre (si l'on excepte le contresens que constitue l'expression « plebeian order » au plein des institutions romaines) : il est tout à fait possible que Tacite attribue au prisme de ses convictions politiques et de ses opinions « de classe » un comportement violent et séditieux à la foule seule, alors que les sénateurs ne se comportaient pas différemment. Cependant, une étude lexicale comme la sienne doit rendre compte de la perspective tacitéenne, toute faussée soit-elle, et à ce titre, il semble bien fallacieux d'affirmer que Tacite ne considère pas ce *uulgus* comme populaire, alors même que l'historien présente la foule comme une émanation du *populus*, ici manifestement dans son sens réduit (*eo infensior populus […] : ubi plurima uulgi licentia, in circum ac theatra effusi seditiosis uocibus strepere*, Tac., *Hist.*, 1.72). Même erreur manifeste pour Tac., *Hist.*, 3.78 et *Ann.*, 14.14 (*populus* dans la proximité immédiate de *uulgus*). S'appuyer sur des passages où Tacite ne qualifie pas un rassemblement de *uulgus* (comme en Tac., *Hist.*, 1.35) ne saurait pas non plus servir de preuve. En fin de compte, ce sont la plupart des conclusions de l'article que, de proche en proche, une lecture serrée du texte tacitéen permet d'invalider.

[274] Tac., *Dial.*, 20, *Ann.*, 1.76, 4.14, 12.3.

[275] Tac., *Hist.*, 1.90, 2.90 ou, en contexte militaire, *Ann.*, 12.34. Voir également peut-être Tac., *Ann.*, 11.17 (chez les barbares).

[276] Par exemple lors des funérailles de Germanicus (Tac., *Ann.*, 13.17).

[277] En Tac., *Ann.*, 4.14, Tacite paraît cependant distinguer le *uulgus* des jeux des *patres*, mais le passage est trop allusif pour constituer un argument décisif.

[278] J.-M. ENGEL 1972 : 29 n. 2 ; R. F. NEWBOLD 1976 : 88 n. 6.

[279] *Postera die tamquam apud alterius ciuitatis senatum populumque magnificam orationem de semet ipso prompsit, industriam temperantiamque suam laudibus attollens, consciis flagitiorum ipsis qui aderant omnique Italia, per quam somno et luxu pudendus incesserat. Vulgus tamen uacuum curis et sine falsi uerique discrimine*

uulgus semble inclure les sénateurs et les plébéiens dont il a été fait mention au début du discours. J.-M. ENGEL affirme ainsi que « cette foule qui applaudit les magnifiques mensonges du prince est appelée "*uolgus*" […] car les sénateurs se sont comportés en l'occurrence comme les obscurs citoyens »[280]. Si nous considérons le passage seul, sans prendre en compte les autres occurrences du terme ou le contexte immédiat, l'interprétation semble indiscutable. Cependant, il serait étonnant que Tacite, qui emploie dans un nombre conséquent d'autres passages *uulgus* en opposition à l'élite en général ou au Sénat en particulier, donne seulement dans ce texte un sens radicalement différent à ce terme. N'est-il pas possible qu'ici encore, l'historien renvoie à une seule partie de l'assistance, à savoir la plèbe ? Même si le texte lui-même ne permet pas de trancher, cette lecture semble plus en phase non seulement avec les choix lexicaux habituels de Tacite, mais également avec les stéréotypes de classe de l'auteur et le cadre historique. On notera ainsi que les vices attribués à ce *uulgus*, tout particulièrement ici l'absence d'intérêt pour le bien public (*uacuum curis*)[281] et l'incapacité à distinguer le vrai du faux (*sine falsi uerique discrimine*)[282], recoupent les critiques adressées spécifiquement au peuple, tandis que la foule qui montre son soutien à Vitellius tout au long du livre III des *Histoires* est tantôt nommée *uulgus*, tantôt *plebs* ou *populus*[283]. En outre, qu'il s'agisse d'une *contio* à proprement parler ou non[284], il est possible de faire l'hypothèse que les sénateurs étaient séparés du reste du peuple, en sorte que Tacite puisse parler d'un *uulgus* en se référant à la plèbe, spatialement distincte du *senatus*. On sait ainsi que, dans les *contiones* militaires, l'état-major occupait les premiers

---

solitas adulationes edoctum clamore et uocibus adstrepebat ; abnuentique nomen Augusti expressere ut adsumeret, tam frustra quam recusauerat, Tac., *Hist.*, 2.90.

[280] J.-M. ENGEL 1972 : 29 n. 2. Le chercheur ne donne pas d'autre exemple de ce *uulgus* signifiant « foule mêlée ».

[281] Sur le sens politique de *curae* ici, voir H. HEUBNER 1963, *ad loc.* Pour une comparaison des plus claires, on peut penser à l'hendiadyin de Tac., *Hist.*, 1.89 : *uulgus et magnitudine nimia communium curarum expers populus*. Cette citation montre bien que le reproche de manque d'intérêt pour la *communis cura* est adressé au peuple (*populus*). Plusieurs autres passages des *Histoires* vont dans le même sens : voir la distinction avec l'aristocratie en Tac., *Hist.*, 1.50 : *non senatus modo et eques, quis aliqua pars et cura rei publicae, sed uulgus quoque,* ou encore le blâme que l'historien formule au *uulgus* en Tac., *Hist.*, 4.38 : *uulgus […], cui una ex re publica annonae cura* (la *cura annonae* contredit ici la *cura rei publicae* manquante ; même thème à propos de la *plebs* en Tac., *Ann.*, 15.36). Songer également à l'opposition entre les « meilleurs citoyens » et la « majorité » en Tac., *Ann.*, 3.44 qui s'articule sur leur degré respectif de *cura rei publicae*.

[282] La crédulité du peuple (ou de la foule) est une accusation trop fréquente chez Tacite pour que l'on puisse donner ici une liste des passages pertinents. Les épisodes de la mort de Germanicus (Tac., *Ann.*, 2.82, où l'historien parle indistinctement de *uulgus* et de *populus*) ou de la crise du 15 janvier 69 (Tac., *Hist.*, 1.27-49, *populus*, *uulgus* et *plebs*) sont particulièrement révélateurs de cette critique de l'historien : ils sont en effet saturés de fausses nouvelles et de jugements auctoriaux sur l'écho qu'elles reçoivent dans les groupes subalternes de la société. Nous aurons largement l'occasion d'y revenir dans la deuxième et la troisième partie de ce travail. Sur la crédulité de la foule, se référer à J.-M. ENGEL 1972 : 257-273. L'intertexte le plus parlant pour Tac., *Hist.*, 2.90 se trouve dans l'assassinat du proconsul d'Afrique L. Pison (Tac., *Hist.*, 4.48-50) par les Flaviens tout juste arrivés au pouvoir. Le centurion envoyé par Mucien, Papirius, pousse le *uulgus credulum* de Carthage à manifester son soutien à Pison comme si le proconsul avait des ambitions impériales, légitimant ainsi son exécution. La généralisation de Tacite sur cette foule est éloquente et contient de nombreux échos à Tac., *Hist.*, 2.90 *: uulgus credulum ruere in forum, praesentiam Pisonis exposcere ; gaudio clamoribusque cuncta miscebant, indiligentia ueri et adulandi libidine* ; puis, au chapitre suivant, *ueraque et falsa more famae in maius innotuere* (Tac., *Hist.*, 2.91).

[283] Voir surtout Tac., *Hist.*, 3.58, où *populus* est repris par *uulgus*, tout comme en Tac., *Hist.*, 3.80 ; en Tac., *Hist.*, 3.82, on trouve *populus* et *plebs* pour désigner le même ensemble. Voir également la reprise entre Tac., *Hist.*, 4.69, *uulgus*, et 4.79, *plebs*.

[284] H. HEUBNER 1963, *ad loc.*, parle bien de « Teilnehmer an der *contio* » (tout comme C. COURRIER 2014 : 616 ; 909), mais Fr. PINA POLO 1989 n'a pas le passage dans son relevé.

rangs, tandis que les simples soldats se tenaient plus loin[285]. En contexte civil, d'autres passages laissent entendre une ségrégation sociale de ce type d'assemblée et, en conséquence, prouvent que l'on pouvait attribuer des réactions sonores à telle ou telle partie de l'audience[286].

Enfin, signalons plus rapidement d'autres cas où, en suivant la même méthode, il semble possible de considérer que *uulgus* renvoie à un sous-ensemble populaire d'une masse socialement hétérogène. Par exemple, on sait que, dans le récit de Tacite, une figure comme Germanicus bénéficie d'une popularité qui va au-delà des cercles plébéiens[287] ; cependant, lorsque Tacite emploie spécifiquement *uulgus* à ce sujet, on peut être porté à croire qu'il pense tout particulièrement aux groupes subalternes de l'*Vrbs*[288]. Pareillement, dans les cas très nombreux où le *uulgus* est le locuteur de rumeurs ou le point d'origine de « l'opinion publique », le rapprochement avec la plèbe urbaine, même s'il n'est pas soutenu par des indices lexicaux explicites, semble devoir s'imposer[289]. Enfin, il reste un ensemble de textes où *uulgus* connaît une extension de sens très vaste et finit presque par signifier « on ». Il ne peut plus être question alors de composition sociale d'un groupe très peu circonstancié et dépourvu de toute manifestation collective[290].

3. Comportement, conscience, opinion

Le troisième et dernier critère de différenciation entre les différentes foules de Tacite sera celui de leur comportement. Derrière ce terme, nous admettrons plusieurs points d'investigation : la foule est-elle soudée par une revendication ou, *a minima*, une opinion

---

[285] P. COSME 2012a : 77 ; s'appuyant sur J.-M. DAVID 2000. Pour une analyse des réactions sonores divergentes en Tac., *Hist.*, 1.18 (contexte de *contio* militaire, voir P. COSME 2012a : 89-90 et *infra*).

[286] Le cas de l'assemblée devant laquelle Vitellius accepte d'exécuter Flavius Sabinus, le frère de Vespasien, est particulièrement éloquent : *Sabinus et Atticus onerati catenis et ad Vitellium ducti nequaquam infesto sermone uultuque excipiuntur, frementibus qui ius caedis et praemia nauatae operae petebant. Clamore proximis orto sordida pars plebis supplicium Sabini exposcit, minas adulationesque miscet* (Tac., *Hist.*, 3.74). Il y a bien un premier groupe (les personnes les « plus proches », *proximi*, de Vitellius), qui pousse la clameur initiale (*clamore proximis orto*), laquelle semble reprise dans un second temps par la *plebs sordida*. On peut en déduire deux choses : 1) l'historien dissocie les réactions du public en fonction de leur place dans l'assemblée ; 2) la notation sociale *plebs sordida* (cf. Tac., *Hist.*, 1.4) pourrait impliquer que les premiers rangs étaient constitués de l'élite sénatoriale et équestre et/ou des proches de Vitellius, tandis que l'espace plus éloigné du prince était occupé par la plèbe. La nature de cette assemblée n'est pas spécifiée par Tacite, mais le lieu (*pro gradibus Palatii*) évoque la *contio* tenue par Pison en Tac., *Hist.*, 1.29 (cf. Fr. PINA POLO 1989 : 349-350) : on peut admettre avec C. COURRIER 2014 : 912 qu'il s'agit bien d'une *contio*, peut-être la troisième mentionnée par Suét., *Vit.*, 15. La disposition des citoyens aux *contiones* civiles reste délicate à trancher. S'il est sûr que le peuple n'y était pas structuré comme dans les comices (cf. D. HIEBEL 2009 : 55-56), la question d'une distinction de l'ordre sénatorial n'est pas abordée frontalement par les sources.

[287] Voir par exemple le tableau de ses funérailles en Tac., *Ann.*, 3.4, où le jeune prince est pleuré par l'armée, les magistrats et le peuple.

[288] Les cas de *uulgus* suivants peuvent être à notre sens analysés ainsi : Tac., *Ann.*, 2.77, 3.6 (la publication d'un édit semble néanmoins impliquer le peuple), 3.12 (à Antioche). Voir également pour Agricola le *uulgus* de Tac., *Agr.*, 41, qui pourrait recouvrir également des membres de l'élite ; cependant, le rapprochement avec le *populus* en Tac., *Agr.*, 43 plaide pour une lecture analogue aux textes relatifs à Germanicus. Dans un autre contexte, voir également Tac., *Hist.*, 2.1, 2.21 et 3.55.

[289] Voir Tac., *Ann.*, 3.76, 4.11, 4.29, 5.3, 12.69, 13.1, 14.58, 15.44, *Hist.*, 3.36, 4.11. Nous consacrons une partie des chapitres 4 et 5 (*infra*) à déterminer le profil social des locuteurs de la rumeur : la question peut donc être laissée en suspens pour l'instant.

[290] Il s'agit notamment des passages où l'historien mentionne ce qui est cru « vulgairement » (par ex. *ut uulgus crederet* en Tac., *Ann.*, 3.61), cf. A. GERBER, A. GREEF, & C. JOHN 1962, *s. u.* De telles occurrences ne sont cependant pas sans lien avec le noyau sémique de *uulgus* (la foule qui pense), comme nous essayons de le montrer dans la section suivante.

commune ? Comment manifeste-t-elle ses sentiments, le cas échéant ? Enfin, quel type de relation entretient-elle avec les autorités : est-elle passive, active, réactive ?

i- Les foules accidentelles, les foules professionnelles et les foules passives

Plutôt qu'une dichotomie ferme, c'est, à nouveau, un véritable gradient que nous observons ici. D'un côté se trouvent les phénomènes que R. GILBERT désigne comme « Menge » (par opposition à la « Masse ») et que G. LEFEBVRE appelle quant à lui « foule à l'état pur » ou « agrégat involontaire », c'est-à-dire un ensemble éphémère d'individus, réunis sans cause commune et sans revendication. À l'exemple de la foule des gares que prend G. LEFEBVRE correspondent les foules des rues de Rome, que Tacite mentionne parfois dans son récit et que l'on peut qualifier d'« accidentelles ». Cette masse des passants apparaît en deux endroits des *Histoires* sous la dénomination de *multitudo* (Tac., *Hist.*, 1.75) et de *turba* (Tac., *Hist.*, 2.88). À chaque fois, elle est présentée dans sa réalité la plus concrète : dans le premier cas, il s'agit d'expliquer pourquoi les espions de Vitellius envoyés à Rome réussissent à se fondre dans la *multitudo* des habitants ; dans le second cas, plus flagrant encore, Tacite évoque l'expérience de la foule des rues de la capitale que font les soldats vitelliens récemment arrivés dans l'*Vrbs*. Parce qu'il quitte la *Vogelperspektive* pour se mettre au niveau, presque à l'intérieur de la foule, ce texte est particulièrement intéressant[291] ; mais en décrivant les rues bondées par la *turba populi*, les chocs entre les passants ou les disputes entre soldats et civils – la sensation de presse, de *foule*, donc, au sens étymologique du terme rappelé *supra* –, l'historien résume la foule à un amas d'individus transitoire et sans lien autre que leur présence commune dans un même lieu au même moment. Le substantif *uulgus* n'apparaît jamais en de tels contextes.

On ne le trouve pas non plus pour renvoyer à des foules « professionnelles », constituées de membres d'une même corporation ou d'un même métier, et désignées par *turba* ou *multitudo*. Ces groupes sont certes moins disparates que les passants d'une rue et demeurent à tout le moins unis par les sociabilités professionnelles qui les structurent. Toutefois, ils ne portent jamais chez Tacite de revendication : ces foules apparaissent incidemment dans l'histoire, plus comme des éléments du décor ou des supports de l'intrigue que pour leur attitude en propre. L'exemple le plus révélateur est sans doute celui de la foule des prêtres d'Isis qui permit à Domitien d'échapper aux Vitelliens à la veille de la victoire finale des Flaviens (Tac., *Hist.*, 3.74). Présent à Rome, le fils de Vespasien s'était réfugié au Capitole avec son oncle, Flavius Sabinus. Après la prise de la colline par les prétoriens restés fidèles à Vitellius, Domitien s'échappa de la zone grâce à une astuce d'un affranchi, selon Tacite : se déguisant en prêtre d'Isis, il put se mêler à une *turba sacricolarum*, puis rejoindre le Vélabre et se mettre à l'abri dans la maison d'un client de sa famille[292]. Cette foule de prêtres n'est en aucune façon significative politiquement,

[291] Le rapprochement opéré par Rh. ASH 2007a, *ad loc.* avec la satire de Juvénal citée plus haut (Juv. 3.239-261) est tout à fait significatif ; cependant, l'historien reste allusif et ce changement de perspective n'arrive qu'incidemment et ne dure que le temps d'une phrase : *nec minus saeuum spectaculum erant ipsi [milites], tergis ferarum et ingentibus telis horrentes, cum turbam populi per inscitiam parum uitarent, aut ubi lubrico uiae uel occursu alicuius procidissent, ad iurgium, mox ad manus et ferrum transirent*, Tac., *Hist.*, 2.88.

[292] *Domitianus prima inruptione apud aedituum occultatus, sollertia liberti lineo amictu turbae sacricolarum immixtus ignoratusque, apud Cornelium Primum paternum clientem iuxta Velabrum delituit* (Tac., *Hist.*, 3.74). Selon la reconstruction proposée par K. WELLESLEY 1956 : 211-214 à partir de la confrontation avec le témoignage de Suét., *Dom.*, 1, il est probable que Tacite ait interverti la chronologie en présentant d'abord la fuite au milieu

puisque son objectif réside, selon l'hypothèse que K. WELLESLEY que nous suivons ici, à transporter les objets du culte isiaque du champ de Mars, où les affrontements entre Vitelliens et Flaviens menaçaient, de l'autre côté du Tibre, à l'abri[293]. C'est sans doute cette absence de revendication et d'opinion collective qui explique que Tacite appelle ce groupe *turba*, un terme qui lui est propre puisque Suétone, qui suit sans nul doute la même source[294], utilise seulement le méprisant *sacrificuli* (litt. « prêtres subalternes », Suét., *Dom.*, 1). L'auteur des *Histoires* a donc identifié, à la différence du biographe, un phénomène de foule mais, à l'aide de *turba*, il lui a dénié le rôle revendicatif que l'on trouvera surtout avec *uulgus*. Ajoutons que ce type de foule professionnelle est parfois dénoté par *multitudo* en contexte militaire[295].

De plus, certaines foules tacitéennes se distinguent par leur grande passivité, malgré leur homogénéité sociale et la potentialité d'une communauté de but et d'action, qui reste cependant à l'état latent. Pour les désigner, Tacite a principalement recours à *multitudo*. C'est le cas dans un passage qui n'a pas Rome pour cadre, mais qui est hautement symbolique : le couronnement de Zénon comme roi d'Arménie par Germanicus à Artaxate (Tac., *Ann.*, 2.56). Cette cérémonie très officielle est l'occasion pour Tacite d'un tableau idéalisé de la concorde qui se réalise entre peuple et élite autour d'un roi légitime[296]. Pour reprendre les mots de l'historien, la « faveur de la nation » (*fauor nationis*) se porta sur un homme, Zénon, accepté au même titre (*iuxta*)[297] par la noblesse (*proceres*) et la plèbe (*plebs*). C'est dans la scène de couronnement que la notion de foule est utilisée par Tacite. Voici la vignette très travaillée que l'historien dépeint : « Germanicus, donc, s'arrêta dans la ville d'Artaxate où, avec l'approbation des nobles et entouré par la multitude, il plaça sur la tête [de Zénon] le diadème royal » (*igitur Germanicus in urbe Artaxata adprobantibus nobilibus, circumfusa multitudine, insigne regium capiti eius [ie Zenonis] imposuit*). La valeur politique de cette scène ne doit pas nous échapper[298]. Dans le dispositif idéal que Tacite représente ici, le roi Zénon tire sa légitimité des deux corps (plèbe et noblesse) qui lui accordent leur appui, de la même façon que la phrase fait se succéder, dans un rythme harmonieux, deux ablatifs absolus bien balancés ; mais le soutien actif des nobles

---

des prêtres d'Isis puis la nuit près du Vélabre, alors que Suétone semble indiquer qu'il passa la nuit sur le Capitole, se rendit le lendemain au Vélabre chez le client de son père, et utilisa seulement ensuite la ruse du déguisement pour franchir le Tibre et atteindre une zone plus tranquille.

[293] Voir K. WELLESLEY 1972, *ad loc.*, qui réfute tout culte isiaque sur le Capitole. Cet itinéraire passait par le quartier du Vélabre, où se serait trouvé Domitien à ce moment-là (cf. note précédente).

[294] K. WELLESLEY 1956 : 212.

[295] On regardera notamment la « foule » constituée par la troupe des gardes du corps de Drusus (*multitudo*, Tac., *Ann.*, 1.27) ainsi que la « foule des vétérans » (*multitudo ueteranorum*) en Tac., *Ann.*, 4.4. Nous revenons sur le premier exemple dans l'étude de cas *infra*.

[296] L'épisode sert bien sûr le portrait positif de Germanicus, mais sa valeur politique intrinsèque n'est pas à négliger.

[297] L'adverbe *iuxta* souligne la concorde exceptionnelle entre ces deux camps souvent en conflit chez les barbares. On le retrouve très symboliquement encore au sujet de l'Orient en Tac., *Ann.*, 12.10, où une députation parthe se plaint de l'attitude tyrannique de Gotarzès II, insupportable autant à la noblesse qu'à la plèbe (*aduersus dominationem Gotarzis, nobilitati plebique iuxta intolerandam*). Il s'agit donc d'une concorde « contre » le roi, dont l'aspect inhabituel est souligné par *iuxta*. Voir également une scène proche en Tac., *Ann.*, 6.42.

[298] À propos d'un autre passage (Tac., *Ann.*, 6.42), J. DEININGER 1979 : 296 montre bien comment Tacite utilise des événements qui ont lieu chez des nations barbares (voire des digressions ethnographiques) pour transmettre l'idée qu'il se fait d'une bonne organisation politique (en l'espèce, J. DEININGER voit dans le *populus* de Séleucie du Tigre une « contre-image », « Gegenbild », de la plèbe romaine du Ier s.). Voir également cette remarque plus générale de J. GINSBURG 1981 : 99-100 : « Tacitus […] is more interested in external affairs as devices to lend certain emphases to the narrative than as historical events worthy of recording because they are significant in themselves. »

(*adprobantibus nobilibus*) se distingue du soutien passif de la foule (*circumfusa multitudine*). Ainsi la bonne foule est d'abord celle qui ne trouble pas l'ordonnancement de la cérémonie, celle qui se tait et se contente d'être présente, de se disposer en cercle concentrique autour de la source du pouvoir (*circumfundo*) et de lui signaler ainsi son dévouement tacite. La *plebs* potentiellement dangereuse s'est transformée en simple *multitudo,* foule simplement spatialisée, nombreuse, passive, qui a abandonné ses pulsions passionnelles et s'est soumise à l'autorité de Zénon (et de Germanicus). Le choix du substantif n'est pas accidentel et se retrouve dans des contextes fort similaires, où la *multitudo* désigne une foule potentiellement revendicatrice, mais qui, en l'état, assume une fonction de figuration, spectatrice passive et muette de l'histoire[299].

ii- Les foules actives et revendicatives

Tout autres sont les foules dont l'unité réside, à lire le récit de Tacite, dans une communauté d'opinion et d'action[300]. Pour celles-ci, l'historien utilise dans une très large majorité de cas *uulgus*, et beaucoup plus rarement *multitudo* ou *turba*. Sur ce point, la désignation du public des jeux, souvent présenté comme une foule par Tacite, est très éclairante. Celui-ci est principalement nommé *uulgus*, comme nous l'avons vu. L'unique exception à cette règle, à notre connaissance, concerne le public de la naumachie de Claude, appelé par deux fois *multitudo* par Tacite (Tac., *Ann.*, 12.56-7) ; or, très significativement, cette *multitudo* est présentée dans la perspective du nombre, de son inscription spatiale dans le lieu de spectacle, et de sa passivité face aux décisions du pouvoir, ici de la politique ludique de Claude[301]. À l'inverse, le *uulgus* des spectacles est bien souvent une foule qui possède une opinion et qui utilise l'occasion des cérémonies ludiques pour la transmettre au prince[302].

Un texte donne avec une grande clarté la clef de lecture de ces choix lexicaux. Au début du règne d'Othon, le nouvel empereur ordonne à Tigellin, l'ancienne âme damnée de Néron, de se suicider (Tac., *Hist.*, 1.72). Cette décision, rapporte Tacite, est obtenue (*impetrare*) sous la pression du peuple, qui manifeste son hostilité en plusieurs lieux, et tout particulièrement dans les édifices de spectacle : « Le peuple (*populus*) était d'autant plus hostile que s'ajoutait à

---

[299] Voir tout particulièrement la *multitudo* qui assiste aux miracles de Vespasien à Alexandrie : elle est également présentée comme une spectatrice passive, nullement contestataire du pouvoir individuel. Les similitudes avec le couronnement de Zénon se vérifient jusqu'à la syntaxe : le sujet grammatical est l'homme fort du moment, l'attitude de la foule est rapportée par un ablatif absolu, noyé au milieu de différents circonstants, son verbe est un participe passif , et on constate même la présence de l'adverbe *igitur* qui amorce la séquence (*igitur Vespasianus cuncta fortunae suae patere ratus nec quicquam ultra incredibile, laeto ipse uultu, erecta quae adstabat multitudine, iussa exequitur*, Tac., *Hist.*, 4.82). Même idée et même substantif de *multitudo*, mais contextes différents, pour les foules qui suivent leurs patrons ou les hommes de pouvoir (Tac., *Ann.*, 13.13 ; en Tac., *Ann.*, 4.41, on trouve *turba*), ou pour le petit peuple que l'on place dans les jardins du Vatican à la suite de l'incendie de Rome (Tac., *Ann.*, 15.39). Voir également Tac., *Ann.*, 4.49, 6.16.

[300] Pour E. CANETTI 1966 : 27-29, la communauté de but est l'un des éléments les plus essentiels à la constitution d'une foule.

[301] Les deux premiers traits sont présents en Tac., *Ann.*, 12.56 (*ripas et collis montiumque edita in modum theatri multitudo innumera compleuit*) ; le troisième se voit surtout en Tac., *Ann.*, 12.57, qui porte sur un deuxième spectacle donné un peu après, cette fois un combat de gladiateurs ; la *multitudo* n'est évoquée que comme un ensemble passif que le pouvoir peut rassembler et contraindre (*contrahere*) : *contrahendae rursum multitudini gladiatorum spectaculum editur*. On pourra noter également que ces deux *spectacula* ne prennent pas place dans les édifices habituels où la plèbe de Rome communiquait régulièrement avec le prince (cf. *infra*), ce qui peut expliquer, dans notre modèle, l'utilisation de *multitudo* plutôt que de *uulgus*.

[302] Voir les passages suivants : Tac., *Ann.*, 1.76, 12.3, 12.41, 14.14, 16.4, *Hist.*, 1.72, 2.61.

l'ancienne haine envers Tigellin une nouvelle aversion contre Titius Vinius[303] : de toute la Ville, il accourait au palais et sur les forums, se répandant là où la foule (*uulgus*) a le moins de retenue, au cirque et dans les théâtres, pour y pousser des cris séditieux. »[304] Le passage est particulièrement éclairant pour notre propos. En effet, *uulgus* et *populus* y sont tous les deux présents, mais le second prend le relais du premier précisément au moment où Tacite généralise son propos (*ubi plurima uolgi licentia*) : il s'agit alors de stigmatiser l'émotivité dangereuse des foules – en d'autres termes, de présenter l'attroupement sous l'angle de la psychologie collective, conformément au noyau sémique de *uulgus*. Cependant, l'aspect gnomique de l'incise invite à dépasser cette première lecture, et à ne pas s'arrêter au vernis aristocratique traditionnel. Le caractère général du propos de Tacite signale sans doute la valeur politique de l'observation. L'historien relève ici que le peuple, sous l'Empire, exprimait ses revendications en trois endroits : le palais (ou le Palatin en général[305]), les forums impériaux, et les spectacles (cirque et théâtres), où il se transformait en foule, *uulgus*. Derrière l'événement particulier de la chute de Tigellin, la phraséologie du passage révèle bien à quel point ces nouveaux types d'interactions entre la plèbe et le prince, et tout particulièrement les jeux, étaient devenus un fait politique commun, presque institutionnalisé, sous l'Empire. De fait, la transformation des lieux de manifestation de la plèbe au Ier siècle, avec le recul des espaces électoraux et la montée en puissance du Palatin et des édifices de spectacle, est bien connue, en particulier depuis les travaux de P. VEYNE, A. FRASCHETTI, St. BENOIST ou P. GROS[306]. Mais ce texte trouve un écho, à notre connaissance jamais relevé, dans un passage pourtant célèbre du *Pro Sestio* de Cicéron[307]. Dans celui-ci, l'orateur présente également trois lieux où le *populus Romanus* signifie « son opinion et sa volonté » (*iudicium ac uoluntas*)[308] : les *contiones*, les comices et les spectacles (*ludi* et *gladiatorum consessus*). Si l'on confronte le jugement de Cicéron sur la situation politique à la fin de la République avec la notation de Tacite pour la période du Haut-Empire, on remarque que l'historien ne conserve de la liste de l'Arpinate que les spectacles, leur adjoignant deux autres espaces, le Palatin et les forums impériaux. La comparaison permet cependant d'aller plus loin : fidèle à son arrière-fond aristocratique, Tacite discrédite immédiatement ce type de communication de la foule aux jeux comme une forme de *licentia*, qui apparaît comme une version dégradée du *iudicium ac uoluntas* cicéronien[309]. Par ailleurs,

---

[303] Qui avait protégé Tigellin sous Galba, comme Tacite le rapporte dans le même chapitre Tac., *Hist.*, 1.72.

[304] *Eo infensior populus, addita ad uetus Tigellini odium recenti Titi Vinii inuidia, concurrere ex tota urbe in palatium ac fora et, ubi plurima uolgi licentia, in circum ac theatra effusi seditiosis uocibus strepere*, Tac., *Hist.*, 1.72.

[305] L'hésitation est permise : cf. G. E. F. CHILVER 1979, *ad loc.*, qui penche pour la deuxième traduction.

[306] Voir surtout P. VEYNE 1976 : 701-723 ; A. FRASCHETTI 1994 ; St. BENOIST 1999 ; P. GROS 2005 ; également les études non moins importantes de Gr. S. ALDRETE 1999 ; C. COURRIER 2014 : 613-682 ; déjà F. MILLAR 1977 : 370-375. Rappelons que dès la fin de l'époque tardo-républicaine, les édifices de spectacle étaient devenus des lieux de politisation (cf. Fr. FR. ABBOTT 1963a ; P. VEYNE 1976 ; Cl. NICOLET 1976a : 479-494 ; E. FLAIG 1995 : 100-105 ; G. LASER 1997 : 92-102 ; Gr. S. ALDRETE 1999 : 102 et suiv. ; E. FLAIG 2003a : 232-249 ; S. FORICHON [à paraître]).

[307] Quelques commentaires seulement de ce passage de Cicéron : Fr. FR. ABBOTT 1963a : 100-101 ; Cl. NICOLET 1976a : 482 ; F. MILLAR 1977 : 368 ; P. J. J. VANDERBROECK 1987 : 78 ; E. FLAIG 1995 : 118 et suiv. ; St. BENOIST 1999 : 340 ; E. FLAIG 2003a : 237-239.

[308] *Etenim tribus locis significari maxime de re publica populi Romani iudicium ac uoluntas potest, contione, comitiis, ludorum gladiatorumque consessu*, Cic., *Sest.*, 50.106. Voir également Cic., *Att.*, 2.19, rapproché par H. HEUBNER 1963, *ad loc.*, du passage de Tacite, mais moins éclairant.

[309] Sur la *licentia theatralis*, voir St. BENOIST 1999 : 340-344 et sur ce passage en particulier St. BENOIST 2001 : 309 n. 129. Le thème du *populus spectator*, particulièrement exploité dans les *Histoires* (des nombreuses scènes

le vocabulaire politique s'est lui aussi détérioré, puisque le *populus Romanus* de Cicéron est d'abord repris par le simple *populus* chez Tacite, pour finalement céder la place à la langue psychologique avec *uulgus*. Ici encore, le lexique est, en lui-même, idéologique. De fait, l'auteur des *Annales* signale par cette transformation du vocabulaire (*populus Romanus* devenant *populus* puis *uulgus*) une évolution des pratiques politiques de la plèbe romaine : celle-ci fait connaître à présent ses sentiments hors des vieilles structures institutionnelles qu'étaient les *contiones* et les *comitia*[310], assemblées délibératives ou décisionnaires réglées par des lois, tenues et dirigées par les magistrats qui avaient, en dernier lieu, le pouvoir de décision[311]. Ce faisant, le pouvoir, désormais incarné par le prince, s'est trouvé un nouvel interlocuteur : il ne s'agit plus du vieux *populus Romanus*, qui appartient aux noms que le principat était en train de vider leur sens et de faire tomber en désuétude[312], mais d'une nouvelle réalité politique, à laquelle Tacite donne le nom de *uulgus*[313], une foule dotée d'une opinion, exprimant ses revendications dans des espaces neufs, et obtenant souvent raison par ses manifestations, à l'instar des *uoces* (Tac., *Hist.*, 1.72) qui contraignirent Othon à condamner Tigellin. Il s'agit, en somme, d'un acteur dont l'intervention sur la scène publique se fait essentiellement à travers ce que Cl. NICOLET nommait les « langages parallèles », désignant ainsi l'espace situé « en dehors du domaine traditionnel défini par le droit public », et notamment des assemblées[314].

évocatrices du livre I jusqu'aux combats de rue de Tac., *Hist.*, 3.83 où l'expression apparaît), peut être rapproché de notre propos : derrière la stigmatisation du désintérêt de la foule pour la politique, appréhendée, selon Tacite, comme une matière ludique, un tel thème révèle combien la plèbe était désormais associée à chacune de ses interventions à l'univers des spectacles. Sur ce motif récurrent, voir N. J. SHUMATE 1997 : 367-369 ; E. KEITEL 1992 (en part. 346-347) ; H. HAYNES 2003 : 108-111 ; L. LANDOLFI 2011 : 167 et suiv.

[310] Sur la perte d'importance des *contiones* civiles à l'époque impériale, voir Fr. PINA POLO 1989 : 171 ; pour les comices, il faut bien entendu mentionner la réforme de Tibère (Tac., *Ann.*, 1.15) qui, même si elles ne firent pas disparaître les *comitia* (cf. V. HOLLARD 2010 : 147-149), leur ôta le peu de force décisionnaire qu'elles avaient encore pour le peuple, les transformant en une instance de légitimation formellement importante, mais de peu d'importance aux yeux des historiens, enclins, par conséquent, à les passer sous silence (cf. V. HOLLARD 2012). *Contiones* et comices étaient devenus des lieux de consensus, ce qui ne signifie pas qu'ils avaient perdu toute signification politique : voir encore les travaux de V. HOLLARD pour les *comitia* et, pour les *contiones*, en dernier lieu C. COURRIER 2014 : 615-639.

[311] Ce constat à propos de la période républicaine est peut-être formulé le plus clairement dans la *Guerre de Jugurtha* de Salluste (Sall., *Jug.*, 34). Une *contio* est tenue au cours du procès de Jugurtha, à Rome (sur les problèmes institutionnels de cette *quaestio*, cf. G. M. PAUL 1984, *ad loc.*) ; la plèbe, présentée comme *multitudo*, signale sa forte hostilité au roi numide par tous les moyens vocaux et visuels dont elle dispose (*multitudo, quae in contione aderat, uehementer accensa terrebat eum clamore, uoltu, saepe impetu atque aliis omnibus, quae ira fieri amat*, Sall., *Jug.*, 34) ; mais le tribun C. Baebius s'est laissé corrompre et oppose son véto ; la faiblesse de la plèbe est patente, le résultat, inéluctable : *uicit tamen inpudentia : ita populus ludibrio habitus ex contione discedit*. Sur les *contiones*, la bibliographie s'est étoffée depuis le travail fondateur de Fr. PINA POLO 1989 : voir, sans prétention d'exhaustivité, K.-J. HÖLKESKAMP 1995 ; Fr. PINA POLO 1996 ; G. LASER 1997 : 138-142 ; H. MOURITSEN 2001 : 38-62 ; E. FLAIG 2003a : 193-212 ; R. MORSTEIN-MARX 2004 : 119-159 ; J. TAN 2008 ; D. HIEBEL 2009 ; M. TRÖSTER 2013 ; H. MOURITSEN 2017 : 61-94.

[312] Pour traduire les deux expressions marquantes de *uacua nomina* en Tac., *Hist.*, 1.30 (à propos de la *res publica*, du *senatus* et du *populus* dans le discours de Pison) et d'*oblitterata nomina* en Tac., *Hist.*, 1.55 (à propos du *senatus* et du *populus Romanus* que méprisent les légions de Germanie). Sur ce que de tels termes disent de l'illusion impériale chez Tacite, voir H. HAYNES 2003, en part. p. 58.

[313] On peut remarquer que dans le contexte immédiat du passage de Cicéron cité, la foule des spectacles qui profite des jeux pour faire connaître son opinion est nommée *multitudo* (Cic., *Sest.*, 54.115).

[314] Cl. NICOLET 1976a : 456-505, p. 459 pour cette citation. Cl. NICOLET soulignait dans ce chapitre la centralité des dispositifs spectaculaires dans cette nouvelle forme d'intervention politique.

Pour étayer cette analyse, il faut souligner que les lieux de réunion de ce *uulgus* capable de se forger une opinion commune et de la transmettre à l'élite ne se limitent pas au cadre des jeux. Dans l'épisode de la chute de Tigellin, l'historien mentionne notamment[315] les *fora* impériaux comme lieu d'expression des revendications du *uulgus*. Par cette désignation, il renvoie non seulement aux attroupements sur les forums eux-mêmes, où le *uulgus* pouvait également exprimer son opinion[316], mais peut-être plus généralement aussi aux agrégats qui se formaient aux croisements, sur les places et dans les rues de l'*Vrbs*. Nous revenons longuement dans la deuxième partie de ce travail sur ces différents lieux pour leur rapport aux rumeurs, qui sont l'une des façons dont se constitue et se diffuse l'opinion de la foule. Il importe de relever ici que, dans l'esprit de Tacite, c'est le même *uulgus* qui s'y exprime que celui du cirque et du théâtre, alors même que le cadre est tout différent : un espace clos, un temps limité, une cérémonie organisée par le pouvoir impérial dans le cas des *spectacula* ; un espace ouvert, une temporalité diffuse, des foules qui se créent spontanément dans le cas du *uulgus* des rues. Ce qui unifie ces différentes manifestations du *uulgus*, c'est bien l'existence d'une forte communauté d'opinion[317]. L'association de *uulgus* avec le vocabulaire de la pensée et du jugement nous paraît révélatrice de l'idée que Tacite se faisait de cette réalité, au-delà des sentences dépréciatives : le *uulgus* pense et évalue les situations et les individus, à la différence de la *turba* ou de la *multitudo* [318]. De fait, s'associent d'abord avec *uulgus* les termes renvoyant directement à l'opinion, en particulier *studia* et *fauor*[319], mais également d'autres dénominations proches[320], jusqu'à une expression presque formulaire comme *uulgus credit*, qui ne signifie parfois rien de plus que « on croit »[321]. En second lieu, c'est le lexique des sentiments

[315] Pour ne rien dire des attroupements autour du palais impérial, dont Tacite parle également en Tac., *Hist.*, 1.72 (*concurrere ex tota urbe in palatium*) : ceux-ci sont certes fréquents, notamment en 69, mais ne sont pas désignés comme *uulgus* à notre connaissance (à l'exception du passage étudié). La scène de l'adoption de Pison, par exemple (Tac., *Hist.*, 1.17) donne l'occasion à Tacite de décrire, à l'aide d'une belle formule métonymique, la *publica expectatio* qui entoure (*circumstare*) le palais. Voir aussi Tac., *Hist.*, 1.32 (*plebs*).

[316] L'exemple le plus parlant étant sans doute la foule qui se réunit sur les forums impériaux au moment de la mort d'Agricola : *uulgus quoque et hic aliud agens populus et uentitauere ad domum et per fora et circulos locuti sunt ; nec quisquam audita morte Agricolae aut laetatus est aut statim oblitus* (Tac., *Agr.*, 43). Le fait que ce groupe fasse circuler des rumeurs, comme Tacite le précise immédiatement après, qu'il se réunisse hors des structures politiques institutionnelles, et qu'il se montre critique à l'égard du pouvoir peut expliquer le recours à *uulgus*.

[317] En un sens, cette analyse contredit l'affirmation de G. TARDE 1989 : 34, selon lequel « il n'y a pas de mot, en latin ni en grec, qui réponde à ce que nous entendons par *public* » : le public tardien étant défini non par son inscription spatiale, mais par l'unité de son opinion, il pourrait trouver dans le *uulgus* de Tacite un devancier.

[318] Les relevés que nous faisons ici confirment le poids de Tacite dans les résultats auxquels nous étions parvenus avec J. SORBA, O. KRAIF et K. BOUZIDI dans une étude précédente portant sur la combinatoire lexicale de *uulgus*, *turba* et *multitudo* au sein d'un corpus plus vaste (cf. L. AUTIN, K. BOUZIDI, O. KRAIF, & J. SORBA 2016). Nous y démontrions que *uulgus* s'associait préférentiellement avec des termes véhiculant des traits sémantiques relatifs à la parole ou à l'opinion.

[319] Tac., *Ann.*, 2.41 (le *fauor uulgi* est repris par *studia* et *amor*), 6.46, 12.3, 12.41, 14.51, *Hist.*, 3.69. Le *fauor* que le peuple accorde hors des lieux traditionnels de son expression sous la République est un thème que Cicéron évoque avec un certain mépris dans le *Pro Sestio*, lorsqu'il parle de l'homme *qui rumore et, ut ipsi loquuntur, fauore populi tenetur et ducitur* (Cic., *Sest.*, 54.115). Comparer également chez tacite le *fauor* ou les *studia uulgi* en contexte militaire : Tac., *Ann.*, 1.41, 15.53.

[320] Tac., *Ann.*, 2.59 (*grata*), 14.22 (*opinio*), 14.58 (*fingere*), 15.44 (*appellare*), *Hist.*, 1.7 et *Agr.*, 41 (*comparare*), *Hist.*, 1.71 (*celebrare*), 2.1 (*dispergere*), 2.70 (*recognoscere*), 4.56 (*conscientia*).

[321] Voir (avec d'occasionnels effets de variation) Tac., *Ann.*, 3.61, 6.22, 13.17, 15.64, *Hist.*, 2.21, 2.61, 4.38. Cf. également Tac., *Ann.*, 15.63 (sens très large de *uulgus*).

qui ressort[322], et si la présentation de la foule comme émotionnelle constitue un vieux cliché, il ne présuppose pas moins une unité affective au sein de la masse. Enfin, une troisième façon de signaler l'homogénéité d'opinion du *uulgus* nous conduit directement à l'objet de ce travail. Il s'agit de toutes les manifestations sonores de la foule, c'est-à-dire de sa voix, ou plutôt de ses voix, tant celles-ci apparaissent diverses à la lecture de Tacite[323]. Ainsi le *uulgus* est-il avant tout une foule qui *parle* et *vocalise* son opinion, que cette parole circule à l'intérieur de la foule, notamment avec le phénomène des rumeurs, ou entre la foule et l'individu, sous la forme de cris, d'acclamations et de clameurs.

Le critère du comportement de la foule, et plus spécifiquement de son opinion et de son action, est donc décisif chez Tacite : d'une part en effet, il fait émerger une typologie claire de la masse inactive et accidentelle qui se forme dans les rues de Rome à la foule organisée qui exprime ses revendications[324] ; d'autre part, cette typologie s'articule à une opposition relativement nette[325] entre *turba* et *multitudo* d'un côté, qui renvoient plutôt à des groupes sans communauté d'opinion ou d'action, et *uulgus* de l'autre, foule qui pense, ressent et parle d'une seule voix. Un relevé rapide montre que, chez Tacite, les principaux termes d'opinion (*rumor, fama, studium, fauor*) ne sont jamais associés à *turba* ou *multitudo*, mais systématiquement à *plebs*, *populus* et *uulgus*[326]. L'opposition se situe bien, comme pendant le siège de Jérusalem, entre une *multitudo* mêlée qui subit les attaques des Romains, essayant en vain de lutter par les armes, et le *uulgus* qui résiste par son opinion, cherchant dans l'interprétation d'un prodige qui annoncerait la victoire future de Juifs une forme de résistance face à l'envahisseur[327].

---

[322] Ce lexique associé à la foule est lui-même divers : *ira* (Tac., *Ann.*, 3.9), *animi* (12.69), *questus* (14.60, *Hist.*, 1.86), *laetitia* (2.29), *suspicio* (3.12), *insultare* (4.2, 4.62), *auersari*, *inuidere* (4.84), *mobilitas* (5.18). Le cas des « sentiments de la foule » de Tac., *Ann.*, 12.69 (*animi uulgi*) est intéressant, car l'historien emploie un vocabulaire passionnel pour renvoyer à des considérations toutes politiques de la foule, dont l'intérêt pour les questions dynastiques transparaît dans ce passage.

[323] Voir les différentes voix de ce *uulgus* par ordre décroissant d'occurrence (classement sans grande valeur heuristique pour le moment) : *rumor* (Tac., *Ann.*, 2.77, 4.29, 4.41, 15.44, 15.48, 15.73, *Hist.*, 2.21, 3.58, 4.38), *sermo* (Tac., *Ann.*, 2.55, 2.82, 3.13, 3.6, *Hist.*, 5.25), *clamores* (Tac., *Hist.*, 1.36 avec *strepere*, 1.90 avec *uoces*, 2.70, 2.90 avec à nouveau *uoces* et *circumstrepere*), *fama* (Tac., *Ann.*, 13.1, 15.33, *Hist.*, 4.11), *os* (Tac., *Hist.*, 2.78, 3.36, *Agr.*, 41 avec *poscere*), *adstrepere* seul (*Ann.*, 1.18, 11.17, 12.34), *uox* seul (Tac., *Ann.*, 12.21, *Hist.*, 1.72), *iactare* (Tac., *Ann.*, 4.11), *ferre* (4.64), *probra* (12.47), *uerba* (16.4), *loqui* (Tac., *Hist.*, 1.50), *obiector* (2.44 avec *probra*), *exposcere* (4.49).

[324] On peut rappeler que ce qui distingue l'agrégat de la foule (révolutionnaire, en l'occurrence) selon G. LEFEBVRE est précisément la « tendance à l'action » de la seconde (G. LEFEBVRE 1954 : 283).

[325] Les cas réfractaires à cette typologie (soit des occurrences de *multitudo* ou de *turba* comme foules conscientisées et exprimant une opinion) sont marginaux et ne doivent pas être considérés comme des obstacles significatifs à l'analyse que nous conduisons : non seulement, ils sont très minoritaires (un exemple de *turba*, trois de *multitudo*), mais ils peuvent s'expliquer à chaque fois par le contexte, par exemple quand la situation ne se déroule pas à Rome et n'implique donc pas la plèbe de l'*Vrbs* (*multitudo* de Sienne en Tac., *Hist.*, 4.45, dont le comportement répond à un ordre des magistrats, *multitudo* campanienne qui se forme à Baules pour soutenir Agrippine après la première tentative d'assassinat en Tac., *Ann.*, 14.8) ; ce fait est très révélateur, puisque c'était bien la plèbe de Rome (et non des municipes, des campagnes ou des provinces) qui se trouvait au cœur du jeu politique impérial. Par ailleurs, la *turba* qui accueille Agrippine l'Aînée en Tac., *Ann.*, 3.1 est une foule hétérogène socialement (au peuple anonyme se sont mêlés des nobles, amis de Germanicus). Quant à la *multitudo* revendicatrice de Tac., *Ann.*, 12.7, comme nous l'avons vu en introduction, sa composition sociale et sa désignation sont sujets à manipulation rhétorique.

[326] Analyse réalisée à l'aide des outils du PHI (Packard Humanities Institute, https://latin.packhum.org/search), qui révèle que les noms d'opinion sont associés dans 11 passages à *plebs*, dans 30 à *populus* et dans 35 à *uulgus*.

[327] *Quae ambages Vespasianum ac Titum praedixerat, sed uulgus more humanae cupidinis sibi tantam fatorum magnitudinem interpretati ne aduersis quidem ad uera mutabantur. Multitudinem obsessorum omnis aetatis, uirile*

4. Conclusion intermédiaire : le *uulgus*, foule impériale, foule politique

Les trois angles d'attaque proposés ici pour catégoriser les foules tacitéennes et en étudier le lexique ont à chaque fois permis de cerner la spécificité de *uulgus* par rapport à *multitudo* et à *turba* :

1) l'axe de lecture spatial montre que *multitudo* et *turba*, sauf cas exceptionnels, renvoient à des foules rassemblées, tandis que le critère n'est pas opérant pour définir le *uulgus*, qui est tout autant rassemblement d'individus en un espace et un temps donnés que foule plus diffuse qui se dilate à l'échelle de Rome ;
2) la question de la composition sociale indique l'homogénéité du *uulgus*, qui se superpose généralement à la plèbe (*populus*, *plebs*), tandis que *multitudo* et *turba* ne semblent pas avoir d'identité sociale propre, renvoyant tantôt à une foule populaire, tantôt à une foule noble, tantôt à une foule mixte ;
3) l'analyse du comportement général et de l'opinion fournit un critère définitoire fonctionnel pour *uulgus*, qui se donne à lire comme une foule possédant des convictions propres et capable de les manifester, en quelque lieu que ce soit ; *multitudo* et (surtout) *turba* se conçoivent comme des masses souvent passives, peu autonomes et rarement revendicatrices.

Ce dernier point explique sans doute pourquoi les foules que l'on croisera dans ce travail, quand elles sont nommées comme telles par Tacite[328], sont essentiellement désignées par *uulgus* : pour qu'une parole collective se fasse entendre, encore faut-il que la foule ait quelque chose à dire, une opinion à vocaliser, un soutien ou une contestation à faire entendre. En un mot, le *uulgus* manifeste son *agency* par sa voix, prouvant, à l'inverse de la *turba* et à la *multitudo*, sa capacité à faire preuve d'autonomie, à subvertir les structures politiques qui lui confèrent un rôle en théorie simplement symbolique, et à tirer profit des occasions qui lui sont présentées pour faire valoir ses intérêts auprès de l'empereur[329]. La définition du régime impérial accordait une place centrale à la relation entre la plèbe et le prince ; dans ce nouveau

---

ac muliebre secus, sexcenta milia fuisse accepimus : arma cunctis, qui ferre possent, et plures quam pro numero audebant, Tac., *Hist.*, 5.13).

[328] Rappelons une nouvelle fois que ce n'est pas toujours le cas, loin s'en faut : outre le cas de *populus* et de *plebs* discuté *infra*, un nombre important de textes étudiés ici se contentent de périphrase, de verbes au pluriel ou au passif impersonnel, etc., pour renvoyer aux phénomènes de foule. Dans ce cas, la foule peut être suggérée par ses bruits plutôt que dépeinte en termes propres. Pour ne citer qu'un exemple, voir l'une des nombreuses contestations du général Hordeonius Flaccus en 69 par ses soldats en Tac., *Hist.*, 4.24 : un long discours indirect est introduit par *neque enim ambigue fremebant* et conclu par *his inter se uocibus instinctos flammauere insuper adlatae a Vespasiano litterae*, deux formules qui ne thématisent pas la présence d'une foule – pourtant indéniable – autrement que par des formes nominales et verbales au pluriel (*fremebant*, *uoces*) ou au passif (*instincti*), mettant plutôt l'accent sur ses manifestations vocales.

[329] Le concept d'*agency* provient des *subaltern studies* et notamment des études féministes ; son entrée dans le champ de l'histoire et de la philologie anciennes est plutôt récente. Pour un exemple de mise en œuvre en même temps qu'un état de la bibliographie sur la question, on pourra se tourner vers L. G. CANEVARO 2018 : 15-25 (pour sa définition du concept), une étude qui montre comment les femmes chez Homère, souvent réduites au statut d'objet (comme le veut la *communis opinio*), manient elles aussi les objets, notamment les objets domestiques (le métier à tisser par exemple), pour négocier et revendiquer leur *agency*. Pour notre sujet, il faut relever que le concept a récemment été appliqué au comportement de la plèbe romaine à la fin de la République par L. LOGGHE 2017, qui conclut que la *plebs urbana* était en mesure de former un discours politique indépendant de celui des élites et de le leur soumettre dans certaines occasions, proches de celles étudiées ici (jeux, *circuli* où se forment les rumeurs, etc.).

système, les occasions de rencontre nombreuses entre l'empereur et le peuple, qu'elles soient institutionnalisées comme lors des jeux ou plus spontanées et moins codifiées, à l'instar des rencontres dans la rue, accrurent la faculté de ce dernier à exercer en pratique un pouvoir contraignant. C'est pour désigner la foule qui prenait part à ces nouvelles interactions, dont les manifestations politiques ne recoupaient pas parfaitement celles du *populus* républicain[330], que Tacite investit la notion de *uulgus* d'un sens plein, à défaut d'être complètement nouveau. De fait, nous avons mentionné plus haut ce que l'historien devait à certains auteurs (Stace, Sénèque) dans la conceptualisation de ce *uulgus* : il ne s'agit donc pas d'une invention, mais plutôt d'une systématisation de ses emplois autour d'une réalité politique constatée par Tacite, l'émergence de nouvelles formes de rassemblement et d'action de cet acteur collectif qu'était la plèbe romaine. Ainsi Tacite confère-t-il au signifiant *uulgus* un signifié unique et cohérent, reflétant les transformations politiques dont il faisait le récit[331]. Pour le formuler autrement, dans notre modèle interprétatif, les choix lexicaux de l'historien, loin d'être aléatoires, ne semblent pas plus dictés par des considérations éthiques que juridiques, comme le pensait Z. YAVETZ[332] : ils appartiennent à l'analyse politique en propre et mettent en lumière la nature nouvelle du régime impérial.

Ces conclusions ne doivent pas occulter la part de liberté de Tacite dans l'utilisation de son vocabulaire. En effet, l'historien semble avoir conçu *uulgus* comme un synonyme plutôt que comme un terme susceptible de remplacer *populus* et *plebs* pour désigner la foule où se forme l'opinion publique et qui la communique aux empereurs. À titre d'exemple, pour parler des rumeurs – l'un des phénomènes qui avaient conféré un poids nouveau à la relation entre la plèbe et le prince – il est normal de lire en règle générale *rumor uulgi* ; cependant, aussi bien *rumor populi* que *rumor plebis*[333] se trouvent également chez Tacite, certes en moins d'occurrences.

---

[330] En ce sens, on pourrait reprendre, dans un sens un peu différent, la phrase d'A. MICHEL 1966 : 161 à propos des *Histoires* : « Le peuple s'est changé en foule. »

[331] S. KARPYUK 2000 : 91-92 aboutit à des résultats analogues à propos des mots de la foule en Grèce ancienne : selon lui, l'apparition et l'utilisation du terme ὄχλος dans la littérature témoignent de l'émergence des nouvelles problématiques de participation des citoyens dans la vie politique de la *polis*. À partir d'Arisote, « ὄχλος lost ideological coloring and acquire social characteristics ». Mentionnons encore les conclusions de P. ARENA 2007 : 30 sur le substantif *turba* qui, à l'époque impériale, aurait servi à désigner un phénomène politique nouveau : la réunion de tous les groupes sociaux en présence de l'empereur (en particulier dans les cérémonies d'*aduentus*, les jeux et les rencontres moins formalisées dans les rues de Rome). Le défaut de cette étude est sans doute de négliger les particularismes de chaque auteur et de chaque genre : les résultats, par exemple, ne semblent pas particulièrement valides à la lecture de Tacite. Nous restons convaincu de la nécessité de prendre comme échelle de travail pour ce type d'études le corpus d'un seul auteur, le seul à même de former un système cohérent.

[332] Dont nous avons rappelé les travaux (et l'influence) en introduction de la sous-partie : pour cette citation, Z. YAVETZ 1983 : 201. La même image négative s'attachait indistinctement à *populus*, *plebs* et *uulgus* chez Tacite, et le grand nombre d'exceptions que Z. Yavetz mentionne au cours de son analyse prouve que son modèle interprétatif ne fonctionne pas réellement. Encore une fois, nous nous prononçons ici seulement pour notre corpus : la distinction entre un *populus* institutionnel et un *uulgus* non institutionnel peut fonctionner ponctuellement chez certains auteurs (voir, pêle-mêle, Cic., *Sest.*, 53.113, L. Pomponius Bononiensis chez Non. 7.468 [LINDSAY 3.750], Val. Max., *Dict.*, 2.4.3, Juv., *Sat.*, 2.73, Gell. 15.4), tout comme celle entre un *populus* considéré comme noble et un *uulgus* au comportement honteux (Hor., *Od.*, 1.35.14-25 avec T. NAKAYAMA 1970 : 18 ; 23 ; Sén., *Herc. fur.* 170, *Phèdr.*, 488). À l'échelle de l'œuvre de Tacite, de telles différenciations n'en paraissent pas moins inopérantes.

[333] Voir *omnem infimae plebis rumorem* (Tac., *Hist.*, 2.91) et *rumore populi qui neminem sine aemulo sinit* (Tac., *Ann.*, 14.29). *Rumor uulgi* est l'expression la plus régulière : Tac., *Ann.*, 4.29, 4.41, 15.73, *Hist.*, 3.58, 4.11. Nous renvoyons sur ce point à notre analyse lexico-syntaxique des mots de la rumeur chez Tacite en annexe, où nous étudions les cooccurrents spécifiques de *rumor*.

Ceci est la preuve que, même si un système cohérent semble se dessiner, celui-ci n'est réellement pertinent que jusqu'à un certain point. Passée la distinction entre *uulgus* d'une part et *turba* et *multitudo* de l'autre, c'est-à-dire entre les foules vraiment significatives sur le plan politique et les autres, il est difficile de distinguer dans la pratique *uulgus*, *populus* et *plebs* quant au type de réalité que ces termes désignent (en ce sens, une partie des conclusions de Z. YAVETZ restent largement valables). Nous serons amené à réitérer ce constat dans la sous-partie suivante pour nuancer l'opposition entre un *uulgus* psychologique et un *populus* politique. En revanche, il y a sans doute des différences de registre ou de contexte d'utilisation, que nous allons chercher à préciser désormais.

5. Étude de cas : les foules dans les mutineries de Pannonie et de Germanie (Tac., *Ann.*, 1.16-1.52)

Avant d'en venir à ce deuxième temps, il est en effet possible d'éprouver nos conclusions intermédiaires sur *uulgus*, *turba* et *multitudo* à l'aide d'une étude de cas. Parmi les nombreux épisodes dont la foule constitue un personnage central, plusieurs offrent une gamme variée de dénominations[334]. Celui des révoltes militaires du livre I des *Annales* est le plus intéressant : outre qu'il présente plusieurs types de foule, et donc plusieurs désignations différentes de celle-ci, il permet de faire le lien entre la plèbe urbaine et les légions romaines, un point que nous aborderons frontalement dans la sous-partie suivante. Ces deux ensembles sont en effet fréquemment assimilés l'un à l'autre par Tacite sous le concept de *uulgus* : la présente étude de cas donne l'opportunité de vérifier dès à présent que la différenciation lexicale établie au cours de cette partie reste tout à fait valable en contexte militaire.

L'épisode est bien connu ; le rôle important qu'y jouent les foules militaires y a été de surcroît analysé récemment[335]. Une lecture de la répartition des noms de ces foules reste

[334] La digression ethnographique, puis historique, sur les Juifs (Tac., *Hist.*, 5.2-13) fournirait également un bon objet d'étude, puisque Tacite y emploie alternativement *uulgus* (Tac., *Hist.*, 5.3, 5.8, 5.13) et *multitudo* (Tac., *Hist.*, 5.5, 5.12, 5.13). On y ferait sans doute ressortir l'importance de la spatialité pour *multitudo* contre celle de l'opinion pour *uulgus* (quelques remarques ont été faites en ce sens *supra*), mais la question mériterait d'être creusée plus en profondeur.

[335] De manière générale sur ces mutineries chez Tacite, la bibliographie est assez conséquente. Concernant les foules, et pour ne rien dire de H. G. SEILER 1936 : 46-63, paraphrastique et sans grand intérêt, des orientations générales sont signalées par Fr. GOODYEAR, qui a relevé la longueur surprenante de l'épisode et l'a expliqué par le goût de Tacite pour les récits dramatisés et les tableaux de la foule (Fr. R. D. GOODYEAR 1972 : 194-197) ; dans le même sens, I. KAJANTO 1970 : 705-707 et A. B. BREEBAART 1987 : 63-69 soulignent la précision des mécanismes psychologiques que l'historien y expose. Cette vision un peu simpliste d'un épisode dont la seule raison d'être résiderait dans son caractère psychologique a été débattue, notamment par A. KOTZE 1996, qui a bien montré que la révolte de Pannonie ne pouvait être réduite à un simple récit vivace, analyse qui masque sa dimension proprement politique : la sédition permet à Tacite de caractériser le comportement de ce nouvel acteur décisif qu'est l'armée (avec peut-être en tête les événements de la guerre civile de 69) et qui, malgré ses vices propres, ne se complaît pas dans la servitude propre aux sénateurs à Rome. M. Fr. WILLIAMS 1997 livre des éléments intéressants sur la construction en miroir des deux épisodes, certains échos dans les récits de mutinerie chez Ammien Marcellin, et la caractérisation comparée de Drusus et de Germanicus – lire en complément sur ce dernier point le renouvellement apporté par I. COGITORE 2013, et déjà I. COGITORE 2002a : 189-190 (orienté sur les problématiques dynastiques que l'épisode révèle, à l'instar de M. A. GIUA 1976). Sur Tac., *Ann.*, 1.16-30, voir également A. J. WOODMAN 2006 à propos de la récurrence de la métaphore du *furor* (folie dans un sens presque médical) et de l'intertexte livien, ainsi que V. E. PAGAN 2005, qui met en lumière les grands thèmes politiques qui s'y jouent (sur la nature du pouvoir, la faculté à l'exercer, etc.), prolongeant ainsi la réflexion née de l'accession au pouvoir de Tibère ; la problématique spécifique posée par les foules reste cependant secondaire dans ce travail. Deux études se sont penchées plus spécifiquement sur le comportement de la masse des soldats dans les deux

cependant à conduire ; la question est importante, et Tacite la place au cœur de son récit quand il fait s'interroger Germanicus sur la désignation même de la foule mutine : « Quel nom donnerai-je au rassemblement que voici ? » (*quod nomen huic coetui dabo ?*, Tac., *Ann.*, 1.42). Le propos a de grandes chances d'être métalittéraire. En effet, que ce soit pour la sédition de Pannonie (Tac., *Ann.*,1.16-30) ou pour celle de Germanie (Tac., *Ann.*, 1.31-52), Tacite utilise alternativement *uulgus* et *multitudo*[336]. Dans chacune des deux affaires, le premier nom a la prééminence du nombre sur le second : trois occurrences contre deux en Pannonie[337], trois contre une en Germanie[338]. Étudier ces deux mouvements dans leur déroulement chronologique devrait permettre de vérifier si les choix lexicaux de Tacite forment un système cohérent à l'échelle de deux séquences narratives relativement autonomes. Comme nous allons le voir, la réponse est positive : dans chacune des mutineries, *uulgus* s'oppose à *multitudo* sur deux axes, la question de l'unité, et en particulier de l'unité d'opinion, des groupes séditieux, et la capacité à revendiquer son *agency*, c'est-à-dire à contourner les structures habituelles d'encadrement de la foule pour exercer un pouvoir effectif.

i- En Pannonie

Dès le début de la révolte de Pannonie (Tac., *Ann.*, 1.16), l'historien dépeint la constitution d'une communauté d'opinion et d'intérêt entre les soldats, préalable nécessaire à l'apparition d'une foule, comme on le sait depuis les travaux de G. LEFEBVRE cités *supra*[339]. Les trois légions habituellement séparées sont en effet réunies dans les mêmes quartiers d'été, et les occupations militaires, qui fournissent en temps normal un cadre formel réduisant les risques de formation de foules dangereuses, sont suspendues du fait du *iustitium* consécutif à la mort d'Auguste. Pour Tacite, c'est le début de l'oisiveté, mère de tous les dangers : les soldats n'étant plus intégrés au sein des institutions militaires routinières, ils commencent à tisser entre eux des liens propres à constituer une mentalité collective autonome et revendicatrice[340]. Cette tendance s'accentue avec le discours que le séditieux Percennius, un « soldat du rang » (*gregarius miles*)[341], tient devant les soldats « comme s'il s'agissait d'une *contio* » (*uelut contionabundus*, Tac., *Ann.*, 1.17). Ce passage constitue un premier tournant : c'est en effet à la fin de ce morceau

mutineries. E. O'GORMAN 2000 : 27-39, s'intéressant notamment aux choix lexicaux de Tacite, a donné une lecture métaphorique stimulante du texte : selon elle, les deux rebellions sont saturées par les signes du désordre (notamment via les soldats qui se constituent en masse mêlée), au point qu'il devient difficile de donner un sens aux événements. Lire enfin la première partie du remarquable article de Ph. HARDIE 2010 : 11-17, où sont bien synthétisés l'intérêt politique de l'épisode et ce qu'il dit de la question du commandement (militaire *et* civil).

[336] *Turba*, ou plutôt *turbae*, que l'on trouve dans le récit de la mutinerie en Pannonie, a le sens de « troubles » et non de foule : le terme n'est donc pas retenu pour l'analyse (*per seditionem et turbas*, Tac., *Ann.*, 1.19).

[337] *Vulgus* : Tac., *Ann.*, 1.18, 1.28, 1.29 ; *multitudo* : Tac., *Ann.*, 1.25, 1.27.

[338] *Vulgus* : Tac., *Ann.*, 1.39, 1.41, 1.49 ; *multitudo* : Tac., *Ann.*, 1.31.

[339] Comme dit *supra*, l'analyse d'E. O'GORMAN 2000 : 27-39 des deux mutineries porte tout particulièrement sur la question des schèmes du rassemblement, de la distinction et de la lisibilité (ou illisibilité) de la sédition. Sur ces questions, nous renvoyons donc à ses analyses souvent très fines de manière générale, pour nous concentrer sur les apparitions et les noms des foules à proprement parler, problématique absente de son propos.

[340] *Castris aestiuis tres simul legiones habebantur, praesidente Iunio Blaeso, qui fine Augusti et initiis Tiberii auditis ob iustitium aut gaudium intermiserat solita munia. Eo principio lasciuire miles, discordare, pessimi cuiusque sermonibus praebere auris, denique luxum et otium cupere, disciplinam et laborem aspernari*, Tac., *Ann.*, 1.16. Nous discutons la question du rapport entre oisiveté militaire et rumeurs *infra*, p. 367-372, notamment à l'aide de ce passage.

[341] Sur la façon dont Tacite insère la parole de ce personnage de basse extraction dans son récit, voir les analyses classiques d'E. AUERBACH 1968 : 45-51 et de J. RANCIERE 1992 : 54-65 ainsi que, plus récemment, d'A. WORLEY 2018, qui replace le cas de Percennius au sein d'une tradition historiographique plus longue.

rhétorique qu'apparaît le *uulgus*, formé par les soldats regroupés autour de l'orateur (Tac., *Ann.*, 1.18). Nous avons déjà signalé plus haut que le contexte contional appelait souvent chez Tacite le *uulgus*, en particulier dans le cadre de l'armée[342]. En effet, bien qu'elle ne constituât pas une assemblée ayant force de décision ou débouchant sur un vote, la *contio* militaire fonctionnait comme une interface de communication à double sens entre les soldats et le commandement, et était pour cette raison un point central de la vie politique du camp[343]. La crise de 69 avait d'ailleurs démontré aux yeux d'un observateur attentif comme Tacite le rôle politique absolument fondamental de ce type d'assemblée[344]. De fait, les soldats pouvaient y exercer une forme de pouvoir « informel », notamment par leurs réactions sonores et gestuelles, mais également d'une façon moins conflictuelle, en faisant circuler à partir ou en direction de l'assemblée certaines informations sous la forme de rumeurs[345]. Ces deux raisons (importance nouvelle des *contiones* sous l'Empire et langage parallèle qui s'y déploie) expliquent pourquoi le *uulgus* leur est naturellement associé chez Tacite, en accord avec les contours du concept que nous avons précisés *supra*. En outre, l'*agency* de cette foule particulière des mutins de Pannonie est soulignée par le fait qu'il s'agit ici d'un semblant de *contio* (*uelut contionabundus*)[346], s'inscrivant en marge des institutions habituelles de la vie du camp, lesquelles étaient suspendues par le *iustitium*. Tous ces éléments se confirment dans l'attitude de ce *uulgus* pendant cette fausse assemblée. En effet, conformément aux caractéristiques de la notion de *uulgus*, la foule qui écoute le discours n'est pas silencieuse, bien au contraire : elle se caractérise par ses réactions sonores, les passions qui la gouvernent (*furor*), mais également sa communauté d'opinion autour des revendications proposées par Percennius et la capacité à discuter et à élaborer une action collective[347]. Par ailleurs, l'enchaînement des événements montre bien que la foule n'est pas sortie de nulle part : elle s'est constituée sur la base des solidarités préexistantes, renforcées par la période de bouillonnement qu'a représentée l'arrêt des activités. Tout cela a contribué à créer une « cause commune à tous » (*publica causa*, Tac.,

[342] Cf. Tac., *Ann.*, 12.34 et *Hist.*, 1.36 pour deux autres exemples nets (de fait, l'historien ne dit pas toujours explicitement si tel ou tel discours a été prononcé lors d'une *contio*, comme nous l'avons vu plus haut à propos de la prise de parole de Vitellius en Tac., *Hist.*, 2.90).

[343] Voir essentiellement sur les *contiones* militaires Fr. PINA POLO 1989 : 199-236 ; J.-M. DAVID 1995 ; J.-M. DAVID 2000 ; St. G. CHRISSANTHOS 2004 : 359-362 (avec insistance sur la similitude entre la version militaire et la version civile de cette institution) ; (comme déjà F. MILLAR 1998 : 207) ; R. MANGIAMELI 2012 : 283-285 et 291.

[344] P. COSME 2012a, *passim*, en part. la conclusion p. 261. Sur l'influence de l'*annus horribilis* dans le récit des mutineries du début des *Annales*, voir A. KOTZE 1996 : 127-128 ; M. Fr. WILLIAMS 1997 : 45 n. 3.

[345] Ces deux points (la *contio* comme lieu d'une communication verticale entre la troupe et l'orateur et de communication horizontale à l'intérieur de la foule) sont analysés en détail plus loin, respectivement dans le chapitre suivant et dans le chapitre 5. Nous y donnons des orientations bibliographiques plus fournies que les études générales mentionnées ici. Signalons ici seulement l'étude de R. MANGIAMELI 2012, qui a beaucoup apporté à la compréhension de ces formes de communication entre soldats et chefs dans le monde militaire romain.

[346] Ces *contiones* non officielles ne sont pas une invention des mutins de 14 : St. G. CHRISSANTHOS 2004 : 359 parle du même phénomène pour l'armée tardo-républicaine.

[347] Visible notamment dans le choix avorté de mêler les légions, remplacé par le rassemblement des aigles et des enseignes. Malgré le vernis aristocratique caractéristique du récit de Tacite, qui souligne à l'envi le régime passionnel du comportement collectif, l'existence d'une réflexion commune est patente (*agitare, alio uertere*) : *adstrepebat uulgus, diuersis incitamentis, hi uerberum notas, illi canitiem, plurimi detrita tegmina et nudum corpus exprobrantes. Postremo eo furoris uenere ut tres legiones miscere in unam agitauerint. Depulsi aemulatione, quia suae quisque legioni eum honorem quaerebant, alio uertunt atque una tres aquilas et signa cohortium locant […]*, Tac., *Ann.*, 1.18.

Ann., 1.19) chez les soldats, qui peuvent alors jeter un regard rétrospectif sur leur mobilisation et sur leur propre « répertoire d'actions collectives »[348].

En somme, c'est bien parce que la foule possède un objectif commun, qu'elle en a conscience et qu'elle trouve un moyen de la vocaliser qu'elle est appelée ici *uulgus*. On remarque que, dès que son unité est menacée, cette dénomination tend à disparaître[349]. C'est le cas dans la suite du récit de Tacite, où l'historien rend compte de lignes de fracture à l'intérieur même de la troupe, en particulier entre les soutiens de la sédition et ses adversaires[350]. Cela explique sans doute pourquoi la sédition est alors décrite non plus en termes de foule, mais plutôt de sous-groupes (*pars*), voire par de simples pluriels. Ces subdivisions impliquent, dans l'esprit de Tacite, une absence d'unité à l'échelle de l'armée tout entière[351].

L'arrivée de Drusus dans le camp ouvre un nouveau temps de la rébellion. Le fils de Tibère semble d'abord profiter de ces multiples divisions qui émaillent la sédition, et réunit les soldats en une véritable *contio*, miroir ordonné de la fausse assemblée de Percennius[352]. C'est ici que les soldats sont à nouveau caractérisés comme foule, mais cette fois en tant que *multitudo* et non plus comme *uulgus*[353]. Ce substantif peut s'expliquer par une insistance sur l'idée de nombre : constatant leur force numérique, les soldats se comparent peut-être aux troupes de prétoriens et de gardes du corps germains que Drusus avait apportées de Rome (Tac., *Ann.*, 1.24). Cependant, le fait que le public de cette *contio* soit de toute évidence tiraillé entre plusieurs réactions possibles (*diuersi motus*, Tac., *Ann.*, 1.25), reflet, peut-être, des divergences d'opinion entre les légions, explique sans doute aussi que Tacite n'en fasse pas un *uulgus*. La suite des événements montre le retour progressif d'une véritable cohésion entre les rebelles. Tout d'abord, les soldats trouvent dans la contestation du discours de Drusus un motif de revendication commune, ce qui se traduit par une clameur à nouveau unanime[354]. De manière intéressante, lorsque le terme *multitudo* réapparaît, deux chapitres plus loin, c'est pour désigner non plus les mutins, mais, à l'opposé, la petite troupe venue de Rome avec Drusus : celle-ci est composée de corps disparates et agit dans le cadre de sa mission, à savoir protéger le fils de

[348] Pour utiliser le concept cher à Ch. TILLY, cf. *supra*. Voir tout particulièrement la fin de Tac., *Ann.*, 1.19, révélatrice de cette conscience de la foule : s*ed superbire miles quod filius legati orator publicae causae satis ostenderet necessitate expressa quae per modestiam non obtinuissent*. Il y a bien eu un choix réfléchi de comportement collectif, celui de la *necessitas* (ici, la « demande impérieuse ») plutôt que de la *modestia*.

[349] On pourra citer ici en parallèle la réflexion de Rh. ASH 1999 : 41, qui relève que la dénomination de « Vitelliens » n'apparaît dans le livre I des *Histoires* qu'une fois que les troupes composites qui porteront Vitellius à l'Empire ont acquis une certaine unité et une certaine cohésion interne.

[350] Par ex. quand Blaesus emprisonne certains mutins en Tac., *Ann.*, 1.21 et ce commentaire : *nam etiam tum legato a centurionibus et optimo quoque manipularium parebatur*. Même phénomène après le discours de Vibulenus, cette fois avec des dissensions entre la huitième et la quinzième légion (Tac., *Ann.*, 1.23).

[351] À l'exception de la métonymie *seditio* (Tac., *Ann.*, 1.21), qui peut être considérée comme un singulier collectif. Voir par exemple *apud* <u>*turbatos*</u> *et […]* <u>*intentos*</u> (Tac., *Ann.*, 1.22) ou <u>*pars*</u> *ceteram eiusdem familiam uincirent* (Tac., *Ann.*, 1.23).

[352] On notera que la mise en ordre de l'armée qui accompagnait la *contio* ne posa pas de problème à Drusus, à l'inverse de ce qui se passa en Germanie avec Germanicus, quand les soldats refusèrent de se laisser diviser en suivant la hiérarchie militaire (cf. Tac., *Ann.*, 1.34).

[353] *Illi quoties oculos ad* <u>*multitudinem*</u> *rettulerant, uocibus truculentis strepere, rursum uiso Caesare trepidare ; murmur incertum, atrox clamor et repente quies ; diuersis animorum motibus pauebant terrebantque*, Tac., *Ann.*, 1.25.

[354] *Ad ea Drusus cum arbitrium senatus et patris obtenderet,* <u>*clamore turbatur*</u>*. Cur uenisset neque augendis militum stipendiis neque adleuandis laboribus, denique nulla bene faciendi licentia ?* (Tac., *Ann.*, 1.26).

l'empereur et les sénateurs qui l'accompagnaient[355]. Au chapitre suivant, le retour du singulier collectif *miles* (Tac., *Ann.*, 1.28) indique que la règle de l'unité mentale, à laquelle Tacite croit fermement, s'applique à nouveau aux légions[356] – autrement dit, qu'elles sont fin prêtes à se transformer à nouveau en foule, au sens le plus complet du terme. C'est pourquoi la fin du récit, qui dépeint pourtant la victoire finale de Drusus, voit à nouveau le *uulgus* apparaître, par deux fois. En Tac., *Ann.*, 1.28, Tacite décrit la stratégie du fils de Tibère pour arrêter la sédition : s'appuyer sur les soldats populaires dans les légions de façon à éteindre la contestation de l'intérieur[357]. Par rapport à *multitudo*, le terme de *uulgus* permet de renvoyer à un ensemble large, non inscrit dans un contexte spatial ou temporel particulièrement caractérisé, mais uni par sa communauté d'opinion : les agents mobilisés par Drusus bénéficient d'une popularité unanime au sein de la foule. La manœuvre fonctionne parfaitement, et la mutinerie perd de son homogénéité ; des lignes de fractures apparaissent à nouveau entre les légions, ou à l'intérieur de celles-ci, entre les jeunes soldats et les vétérans[358]. Drusus a gagné ; la foule n'est plus, et lorsque le *uulgus* est à nouveau évoqué dans le conseil du jeune prince, il s'agit d'édicter une règle, qui prend la forme d'une généralisation psychologique, pour éviter qu'une telle masse séditieuse ne se forme à nouveau à l'avenir : en supprimant les *leaders* de la foule (*auctores*, Tac., *Ann.*, 1.29), on se prémunira des désordres futurs[359]. L'épisode se clôt avec la dispersion physique de la masse militaire dans les différents quartiers d'hiver (Tac., *Ann.*, 1.30), symbole de la perte d'unité de la foule.

ii- En Germanie

Ainsi l'alternance entre *uulgus* et *multitudo* permet à Tacite de caractériser l'unité d'opinion et de revendication plus ou moins grande des mutins, et donc, corrélativement, le danger qu'ils représentent par rapport à l'ordre établi. Le vocabulaire, on le voit, sert la caractérisation du collectif. La révolte de Germanie repose sur la même polarisation lexicale. Le terme *multitudo* apparaît très tôt dans le récit de Tacite, mais il renvoie à la période qui précède l'insurrection et ne désigne qu'une petite partie de la masse des soldats qui se rebelleront : l'historien parle en effet de la « foule des Romains que l'on avait récemment recrutés dans la ville » (*uernacula multitudo, nuper acto in urbe dilectu*, Tac., *Ann.*, 1.31), à la suite de la *clades Variana*. Il est vrai que, contrairement à la règle générale vue plus haut, le terme de *multitudo* ne renvoie pas

[355] *[Cn. Lentulus] iamque lapidis ictu cruentus et exitii certus adcursu multitudinis quae cum Druso aduenerat protectus est*, Tac., *Ann.*, 1.27. Même s'il y a une hésitation sur l'identification de ce Lentulus (cf. Fr. R. D. GOODYEAR 1972, *ad loc.*), son appartenance aux *primores ciuitatis* accompagnant Drusus en Tac., *Ann.*, 1.24 ne fait pas de doute. Trois éléments expliquent le recours au substantif *multitudo* ici, selon notre modèle interprétatif : la bigarrure de la composition de cet ensemble (avec des prétoriens de divers statuts, des cavaliers et un certain nombre de gardes du corps germains, cf. Tac., *Ann.*, 1.24 encore), l'insistance sur la convergence spatiale du groupe (*adcursus*) et le fait qu'il est présentée comme agissant dans le cadre « professionnel » uniquement, et non comme une potentielle force politique revendicatrice.

[356] J.-M. ENGEL 1972 : 23-25 relève que la fréquence du singulier collectif *miles* est le signe, chez Tacite, de la cohérence de la mentalité militaire (par contraste, notamment, avec la mentalité sénatoriale, « souvent divisée d'opinions », et avec la plèbe, dont il ne parvient pas à trouver de *specimen*).

[357] *Accitur centurio Clemens et si <qui> alii bonis artibus grati in uulgus. Hi uigiliis, stationibus, custodiis portarum se inserunt, spem offerunt, metum intendunt*, Tac., *Ann.*, 1.28. Sur la stratégie à l'œuvre dans cet épisode, cf. *infra*, p. 277-282.

[358] *Commotis per haec mentibus et inter se suspectis, tironem a ueterano, legionem a legione dissociant. Tum redire paulatim amor obsequii […]*, Tac., *Ann.*, 1.28.

[359] *Nihil in uulgo modicum ; terrere ni paueant, ubi pertimuerint inpune contemni : dum superstitio urgeat, adiciendos ex duce metus sublatis seditionis auctoribus*, Tac., *Ann.*, 1.29.

en l'espèce explicitement à une foule rassemblée ou, pour le dire autrement, que le critère de spatialisation n'est pas prégnant ici, tandis que l'historien se focalise sur la parole de cette masse et donne une esquisse psychologique de son comportement, deux aspects qui auraient pu appeler *uulgus*. S'il n'utilise pas ce terme, c'est précisément parce qu'il n'y a pas encore d'unité d'opinion et de revendication à l'échelle de la totalité de l'armée de Germanie supérieure. La *multitudo* est dans ce passage une foule dans la foule, un segment de la masse : preuve en est qu'elle s'adresse aux « autres soldats » (*ceteri*), auxquels elle ne s'est donc pas encore assimilée[360]. Pour qu'il y ait *uulgus*, il faudrait, dans l'esprit de l'auteur des *Annales*, que les différences d'origine ou de statut social entre les soldats ne soient plus sensibles, et que tous se fondent dans une foule unie par une opinion et un mode d'action communs. D'ailleurs, on peut noter que Tacite n'est pas le seul à évoquer cette *uernacula multitudo* (ici dans le sens de « foule indigène, foule venue de Rome »[361]) : présente en des termes très proches chez Dion[362], la notation pourrait provenir d'une source commune plutôt que du propre fonds de l'historien romain. Tout le récit de Tacite est construit autour de la transformation de ces groupes militaires – divers par leur origine, leur appartenance à telle ou telle légion, leurs sociabilités propres, sans doute – en un monstre collectif aux multiples bouches et aux multiples voix, qui n'est pas sans rappeler la *Fama* virgilienne ou ovidienne[363]. Au chapitre suivant, un commentaire très nettement psychologique souligne les progrès de l'unification des soldats autour d'un objectif commun[364], ce qui se vérifie dans la mention d'un *fauor* unanime envers Germanicus (Tac., *Ann.*, 1.33). Lors de la *contio* organisée par leur commandant (Tac., *Ann.*, 1.34), la volonté des soldats d'assister au discours sans ordre précis (*contio permixta*) est bien le signe de cette transformation progressive en foule[365]. Les réactions sonores à la prise de parole de Germanicus témoignent cependant que cet état n'est pas encore atteint : certes, les voix sont « indistinctes » (*indiscretae uoces*, Tac., *Ann.*, 1.35), mais on peut encore distinguer la clameur du sous-groupe des vétérans (*ueteranorum clamor*). Par ailleurs, l'initiative de Calusidius, soldat du rang qui tend son épée à Germanicus pour qu'il se suicide, suscite des

[360] *Igitur audito fine Augusti uernacula multitudo, nuper acto in urbe dilectu, lasciuiae sueta, laborum intolerans, implere ceterorum rudes animos : uenisse tempus quo ueterani maturam missionem, iuuenes largiora stipendia, cuncti modum miseriarum exposcerent saeuitiamque centurionum ulciscerentur*, Tac., *Ann.*, 1.31.

[361] Fr. R. D. GOODYEAR 1972, *ad loc.* (« coming from Rome »).

[362] Qui parle d'ἀστικὸς ὄχλος (Cass. Dio. 57.5).

[363] *Non unus haec, ut Pannonicas inter legiones Percennius, nec apud trepidas militum auris, alios ualidiores exercitus respicientium, sed multa seditionis ora uocesque*, Tac., *Ann.*, 1.31. Fr. R. D. GOODYEAR 1972, *ad loc.*, souligne l'audace de cette personnification de la foule (sans indiquer le parallèle avec la *Fama*) : « The *ora* and the *uoces* seem to belong to the *seditio*, to the throng rather than to individuals. » Pour la comparaison, voir les vers célèbres de Virgile (Virg., *Én.*, 4.173 et suiv., en part. 181-183 *monstrum horrendum, ingens, cui, quot sunt corpore plumae / tot uigiles oculi subter, mirabile dictu, / tot linguae, totidem ora sonant, tot subrigit aures*) et d'Ovide (Ov., *Mét.*, 12.39 et suiv.). Sur ces représentations poétiques, voir à présent les deux très belles (et très complètes) études de Ph. HARDIE 2012 et G. GUASTELLA 2017 (en part. p. 153-184).

[364] *Id militaris animos altius coniectantibus praecipuum indicium magni atque inplacabilis motus, quod neque disiecti nec paucorum instinctu, set pariter ardescerent, pariter silerent, tanta aequalitate et constantia ut regi crederes*, Tac., *Ann.*, 1.32. Les termes d'*aequalitas* et de *constantia* sont fondamentaux ici. Interprétation très stimulante de ce passage (avec un commentaire sur *constantia* également, signe paradoxal du désordre grandissant) chez E. O'GORMAN 2000 : 34-35, qui voit dans ces personnes qui « conjecturent » (*coniectantes*) une représentation dans la diégèse du travail de l'historien.

[365] Sur *permixtus* et les schèmes du désordre en jeu ici, voir E. O'GORMAN 2000 : 28-29.

réactions contraires parmi la troupe et révèle ainsi des divisions rémanentes dans cette foule en cours de constitution[366].

À la fin de cette première phase, qui se termine avec quelques concessions accordées par Germanicus au mouvement (Tac., *Ann.*, 1.36), Tacite n'a toujours pas nommé la foule en tant que telle. Sans doute manque-t-il encore dans son esprit l'événement qui parachèvera la transformation des légions organisées et ordonnées en une masse d'une nature différente. Celui-ci sera fourni par l'arrivée de l'ambassade du Sénat (Tac., *Ann.*, 1.39). La crainte et la colère des soldats envers cette députation amènent l'historien à parler, pour la première fois, de *uulgus*, dans une généralisation psychologique qui accompagne la reprise de la mutinerie[367]. Par la suite, les soldats agissent en véritable foule, c'est-à-dire, aux yeux de Tacite, sans divergence d'opinion ou de comportement. Le terme de *uulgus* réapparaît alors par deux fois. Dans la première occurrence, il signale l'unité d'opinion de cette masse au sujet du jeune Caligula, qui jouit d'une popularité universelle dans le camp (*uulgi studia*, Tac., *Ann.*, 1.41). Par cette expression, qui excède le cadre de la mutinerie, le *uulgus* révolté apparaît comme une actualisation du *uulgus* obéissant et dévoué à son chef Germanicus qu'il était encore quelques mois auparavant. On constate ici que l'élément définitoire central du type de foule désigné par *uulgus* n'est pas nécessairement sa nature revendicative, mais bien plutôt son degré d'unité d'opinion et d'action. C'est précisément ce trait qui caractérise la dernière mention du *uulgus*, qui désigne la foule à laquelle Germanicus donne le champ libre pour se purger de ses propres membres séditieux[368]. Dans ces deux occurrences, donc, le choix d'une dénomination comme *uulgus* s'explique par la caractérisation de la foule comme mue par un seul objectif et un seul mode d'action, mais également par son inscription hors des structures institutionnelles du camp. Le jeune Caligula, envers qui la troupe témoigne de son attachement, a en effet grandi « dans les tentes des légions » (*in contubernio legionum*, Tac., *Ann.*, 1.41), une expression qui renvoie par métonymie aux espaces de sociabilité du camp, mais certainement pas aux lieux du pouvoir castral qu'étaient les *principia*, par exemple[369]. Le *uulgus* qui règle son sort aux meneurs de la rébellion agit lui aussi hors de tout contrôle de l'état-major, qui a certes favorisé ce règlement de compte, mais n'a pas contrôlé l'opération en elle-même. Ainsi, même retourné contre ses pires éléments, même venu à résipiscence, le *uulgus* est-il toujours une foule qui s'inscrit d'une façon ou d'une autre en marge des structures d'encadrement des soldats.

---

[366] *Miles nomine Calusidius strictum obtulit gladium, addito acutiorem esse. Saeuum id malique moris etiam furentibus uisum, ac spatium fuit quo Caesar ab amicis in tabernaculum raperetur*, Tac., *Ann.*, 1.35. Ce manque d'unité des légions à cet instant du récit est souligné par A. B. BREEBAART 1987 : 68, qui relève notamment en ce sens les *dissoni questus* de Tac., *Ann.*, 1.34, ainsi que par A. WORLEY 2018 : 118-119, qui relève l'écart avec les réactions au discours de Percennius lors de la mutinerie de Pannonie. On peut également mentionner à cet égard les *fausta omina* prononcés en faveur de Germanicus (Tac., *Ann.*, 1.35), et qui semblent eux aussi quelque peu dissonants dans ce contexte très hostile au commandant. Nous revenons dans l'étude de cas conclusive de ce chapitre sur ce type d'indication lors des mouvements de foule, qui signale peut-être l'existence de courants d'opinion contradictoires.

[367] *Vtque mos uulgo quamuis falsis reum subdere, Munatium Plancum consulatu functum, principem legationis, auctorem senatus consulti incusant*, Tac., *Ann.*, 1.39.

[368] *Neque legatus aut tribunus moderator adfuit : permissa uulgo licentia atque ultio et satietas*, Tac., *Ann.*, 1.49.

[369] Sur le *contubernium* comme lieu de sociabilité des soldats et les *principia* comme lieux du pouvoir castral, cf. *infra*, p. 379-383. L'opposition entre ces deux types d'espaces du camp est analysée par E. FLAIG 2003a : 111.

En conclusion, l'étude des différents types de foule et de leur dénomination dans le double épisode des mutineries de 14 confirme la spécificité du *uulgus* par rapport à la *multitudo*. Alors que ce dernier terme renvoie à un groupe hétérogène et sans grande autonomie d'opinion, le premier, plus fréquent, signale toujours une foule qui s'est constituée progressivement, et dans laquelle les individualités et les divergences ont fini par laisser la place à une opinion partagée, qui se concrétise souvent (mais pas toujours) dans des actions revendicatrices. Le signifié unitaire que Tacite place derrière le substantif *uulgus* permet ainsi de saisir les soldats hors de leur simple condition militaire, de leur « profession » en quelque sorte, comme un groupe doté d'une faculté à exprimer ses sentiments et ses volontés, de la même façon que le *uulgus* des citoyens de Rome.

c. Les contours du *uulgus* : profil psychosociologique

La sous-partie précédente a donc fait ressortir toute la spécificité du *uulgus* tacitéen : spécificité *externe* par rapport aux autres auteurs latins, contemporains ou non ; spécificité *interne* de ce substantif par rapport aux autres dénominations possibles de *uulgus* ; et, pour ces deux éléments, spécificité tout aussi bien quantitative que qualitative. Nous voudrions à présent resserrer l'analyse sur ce type de foule qui, du fait de sa double faculté à penser et à parler, nous accompagnera tout au long de ce travail, en cherchant à en caractériser la nature. De fait, nous pensons que le caractère psychologisant et essentialisant indéniable de ce concept n'empêche pas qu'il possède chez Tacite des contours précis, autant sur le plan psychologique que sociopolitique. Pour le formuler autrement, il semble anachronique de considérer qu'une notion, parce qu'elle ne nous paraît plus opératoire pour penser le monde social, n'ait pas été considérée comme telle par les Anciens et, pour cette raison, conceptualisée avec rigueur – en particulier quand il s'agit de Tacite, dont l'acuité du jugement politique n'est plus à démontrer. Par conséquent, nous procèderons en trois étapes ici. Dans un premier temps, nous étudierons la question de la caractérisation psychologique du *uulgus* et du rapport qu'il entretient avec les notions plus politiques de *populus* et de *plebs* ; dans un deuxième temps, on se penchera sur la question de la relation entre *uulgus urbanum* et *uulgus militum*, car il n'est pas innocent que la même notion ait pu servir à renvoyer aussi systématiquement à deux réalités aussi différentes que la plèbe urbaine et les légions ; dans un troisième temps, le profil sociologique de ce *uulgus* sera précisé par l'étude des délimitations supérieures et inférieures qui le définissent chez Tacite ; enfin, une étude de cas portant sur la relégation d'Octavie (Tac., *Ann.*, 14.59-62) permettra d'éprouver nos résultats sur une séquence close et suivie.

1. *Mos uulgi :* la saisie psychologique de la foule

Pourquoi Tacite a-t-il donné une telle importance au concept de *uulgus*, s'il recoupe ce que la langue politique avait fini par confondre sous la dénomination de *populus* ou de *plebs* ? Pourquoi ne s'est-il pas contenté, pour désigner les spectateurs du théâtre ou du cirque, les faiseurs de rumeurs ou les soldats bruissant dans les *contiones* militaires, d'utiliser les termes traditionnels ? Comme on l'a vu, une première réponse réside peut-être dans un constat historique : avec *uulgus*, l'historien veut caractériser l'émergence des nouveaux modes de rassemblement et de consultation du peuple. Le *populus* républicain en voie de disparition, c'était désormais au *uulgus* impérial d'entrer sur la scène. Cependant, le concept avait un autre avantage : il permettait de livrer une saisie psychologique et immédiatement disqualifiante de ce type de foule. C'est le sens de ce *mos uulgi*, cette « coutume de la foule » si récurrente et attendue que nous la traduirons ci-après par « lois de la foule », et dont l'œuvre de Tacite livre une sorte de compendium, morcelé en de multiples sentences généralisantes. De plus, l'existence d'un *mos uulgi*, de grandes règles du comportement collectif présentées comme immuables, invariables et universellement partagées, donne l'occasion à Tacite de placer sur le même plan des ensembles pourtant fort différents en regard de leur composition sociologique ou de leur rôle politique. On trouve en effet trois grands types de *uulgus* chez lui : le *uulgus municipale*[370], la foule des municipes et des petites villes d'Italie et des provinces, le *uulgus*

[370] Pour cette expression, voir Tac., *Hist.*, 2.21 (à Plaisance). Il est également appelé *uulgus oppidanorum* en Tac., *Ann.*, 15.33 (à Naples), et se manifeste (sans caractérisation particulière) de loin en loin dans le récit

urbanum[371], c'est-à-dire non pas la « foule urbaine » en général mais la foule de Rome (de la même façon que la *plebs urbana* renvoie en règle générale à la plèbe de l'*Vrbs*[372]), et le *uulgus militum*[373], foule des soldats, et en particulier des soldats romains[374]. De fait, si le *uulgus municipale* reste marginal dans l'œuvre de Tacite, la présence débordante du *uulgus* de Rome et des légions est un trait frappant de son écriture de l'histoire. En désignant tous ces groupes comme *uulgus*, l'historien nie leurs particularismes propres : essentialisant au plan des stratifications internes de la masse, son regard refuse également de discriminer ces multiples formes du rassemblement humain.

Reconstituer le répertoire de ce *mos uulgi* unifiant permet de se faire une idée précise des stéréotypes psychologisants que Tacite associait au comportement des foules, et de mettre au jour la continuité entre les différents types de masse qu'il décrit[375]. Cette approche est loin d'être neuve : à la suite des *Discorsi sopra Cornelio Tacito* du juriste et historien italien Scipione Ammirato, publiés en 1594 à Florence et traduits en français et en latin, qui contiennent tout un chapitre consacré aux « mœurs et à la nature de la foule » tacitéenne, on trouve en effet une longue tradition de compilation des vices du vulgaire chez notre auteur[376]. Nous présenterons donc ici un relevé bref et adoptant une typologie simple pour distinguer,

---

historique (Tac., *Ann.*, 2.59 à Alexandrie, 3.12 à Antioche, *Hist.*, 2.61 en Gaule, 2.72 en Istrie, 4.49-50 à Carthage, 4.62, où il semble presque s'agir d'une foule rurale). Il faut également mentionner le *uulgus* des nations barbares, qui ne reçoit pas de dénomination spécifique, mais qui n'est pas rare chez lui (Tac., *Ann.*, 3.42, 12.47, 13.39, 14.35, *Hist.*, 4.14, 4.84, 5.3, 5.8, 5.13, 5.25).

[371] Syntagme présent en Tac., *Hist.*, 3.80. Voir K. KRÖSS 2017 : 37 sur ce passage, avec nos remarques *infra* sur son commentaire.

[372] Théoriquement, *plebs urbana* peut désigner la plèbe de n'importe quelle ville (*urbs*), et Tacite l'emploie d'ailleurs pour renvoyer aux plébéiens de Crémone, dans une sentence d'ailleurs généralisante (Tac., *Ann.*, 3.32) ; cependant, Rome constituant l'*Vrbs* par excellence, la *plebs urbana*, dans l'acception la plus répandue telle qu'elle s'était figée depuis le Ier siècle av. J.-C., était d'abord et avant tout la plèbe de Rome. Sur cette expression, voir en dernier lieu C. COURRIER 2014 : 12-14.

[373] Cette dénomination est plus fréquente que *uulgus municipale* et *uulgus urbanum* : cf. Tac., *Ann.*, 3.13, *Hist.*, 2.5, 2.70. L'expression *uulgus militare* utilisée par Z. YAVETZ 1983 : 201 n. 44 ne se trouve pas chez Tacite.

[374] *Vulgus* désigne les légionnaires romains bien plus fréquemment que des soldats barbares ; voir néanmoins quelques exceptions tirées des *Annales* : Tac., *Ann.*, 6.44, 11.17, 12.34, 14.35. Dans la plupart de ces cas, la notice de Tacite est trop imprécise, trop « décontextualisée » en quelque sorte, pour que l'on puisse parler à coup sûr de *uulgus* militaire (et non civil), en particulier quand le terme désigne les auditeurs d'un discours.

[375] Parenté soulignée par I. KAJANTO 1970 : 704, à l'étude duquel on se référera pour une analyse (parfois un peu littérale) des clichés attachés à l'armée chez Tacite.

[376] Nous avons consulté l'ouvrage de Scipione Ammirato dans sa traduction latine, *Dissertationes Politicae* ; le chapitre *De moribus et natura uulgi* se trouve aux pages 353-354. Merci à L. CLAIRE et à Fr. SABY pour leurs lumières sur cet auteur et sur la chronologie des traductions. Le profil psychologique du *uulgus* à partir des stéréotypes tacitéens est également dressé par H. G. SEILER 1936 : 23-28 (qui cite Ammirato), V.-J. HERRERO 1960 : 412-419, J.-M. ENGEL 1972 : 707, R. MACMULLEN 1974 : 140-141, A. BORGO 1976 : 247, R. F. NEWBOLD 1976 : 86-87 (avec un classement qui paraît bien peu opératoire), É. AUBRION 1985 : 226-237 (étude assez détaillée, qui insiste sur les biais de cette saisie psychologique et aristocratique des foules), ou encore plus récemment Kl. STEGNER 2004 : 201-203 pour les *Histoires*. Tacite n'est pas le premier à considérer qu'il existe un corpus de principes réglant invariablement le comportement des masses : outre que l'expression *mos uulgi* (et ses variantes), quoique très tacitéenne, apparaît dès les *Lettres à César* du pseudo-Salluste dans la littérature latine (Sall., *Epist.*, 2.2, puis chez Phèdr. 5.1 et Stac., *Silv.*, 4.4.10), la littérature grecque connaît des démarches similaires, par exemple chez Thucydide avec des expressions comme ὅπερ φιλεῖ ὅμιλος ποιεῖν (Thuc. 2.65), cf. F. Fr. LÜHR 1979 : 100 ; S. KARPYUK 2000 : 85-86. Les stéréotypes cicéroniens sur la foule sont recensés par Fr. FAVORY 1976 : 164-165 : légères, inconstantes, ignorantes, violentes, les masses de Cicéron semblent être représentées à partir du même fonds aristocratique que celui qui prévaudra chez Tacite. Voir également B. KÜHNERT 1989 sur le sujet.

d'une part, les renvois explicites au *mos*, qui aboutissent généralement à des sentences[377], et, d'autre part, les autres formes de généralisation, souvent plus discrètes, mais tout aussi efficaces, qui prennent les apparences diverses du commentaire auctorial, de l'incise dans le récit, voire parfois seulement de l'adjectif qualificatif généralisant.

- La première catégorie est surtout constituée d'incises à portée universelle (*ut/qui mos uulgi* ou *mos uulgo*)[378] et d'ablatifs de cause, de conformité ou de manière (*more/e more uulgi*). Plusieurs items en émergent. Commune à la foule urbaine et à la foule militaire, la tendance du *uulgus* à chercher à toute force un coupable, avéré ou non, à un événement et à l'instituer en bouc émissaire revient en trois occasions[379]. Les autres rubriques de ce *mos uulgi* sont plus spécifiques à l'une ou l'autre foule. Le *mos uulgi* militaire souligne la versatilité des troupes à deux reprises[380] ainsi que leur caractère révolutionnaire[381], Tacite réactivant ainsi un cliché récurrent dans l'Antiquité – et au-delà – sur le comportement dangereux des classes laborieuses[382].

---

[377] Malgré les travaux plus récents de R. KIRCHNER 2001 et de Kl. STEGNER 2004, l'ouvrage de référence sur les *sententiae* tacitéenne demeure sans doute celui de P. SINCLAIR 1995, parce qu'il combine une approche formelle de cette particularité « sentencieuse » du style de Tacite et une lecture politique ou « sociologique » de sa signification (les ouvrages allemands cités semblent parfois plutôt remplir un objectif d'inventaire). Même si P. SINCLAIR se concentre surtout sur la figure de Tibère, ses propos introductifs sont éclairants pour les maximes relatives à la foule. Replaçant la pratique de la *sententia* dans la culture de la rhétorique à Rome, l'auteur note en effet : « Whereas the modern mind prides itself on its canny suspicion of, and hostility toward, any attempt to gloss over the uniqueness of the individual, in a rhetorical culture like Rome's, the ability to categorize, typologize, and formulate generalizations on human behavior with concision and force was highly valued and admired, and could translate directly into power. » Quelques lignes plus bas, spécifiquement sur Tacite, P. SINCLAIR affirment que les sentences se lisent comme « the voice of a historian who presents himself as having fully mastered the *social, political* and cultural values of the Principate. In *sententiae*, he can compress into a minimum number of words a maximum of literary resonance, *social and political analysis*, and historical acumen […] » (P. SINCLAIR 1995 : 3-4, nous soulignons). Les généralisations psychopolitiques et psychosociales à propos de la foule sont donc à comprendre comme un cas particulier de cette pratique générale.

[378] R. KIRCHNER 2001 : 160-161 a bien vu que la foule constitue l'un des « cercles thématiques » sur lesquels portent préférentiellement les sentences tacitéennes. L'auteur relève deux traits récurrents de cette stigmatisation : le caractère affectif du comportement de la foule ; sa tendance à exprimer des jugements via les rumeurs. Voir également p. 183-184 sur le concept de *mos* (également Kl. STEGNER 2004 : 201-203). R. F. NEWBOLD 1976 : 89 relevait déjà avec raison le grand nombre de généralisation que l'on trouve associée au *uulgus* tacitéen, et son explication (« the *vulgus* was expected to have an easily recognised character of its own, a kind of stock character in fact »), quoique brève, est tout à fait valable ; cependant, le chiffre de trente-six généralisations paraît très conséquent, et en l'absence de relevé précis ou même de méthodologie, impossible à accepter tel quel. Lire enfin une remarque plus rapide chez M. VIELBERG 2000 : 187, ainsi que I. COGITORE 2002b : 47 sur la couleur aristocratique de ces généralisations à propos d'une foule « essentiellement vu[e] d'en haut ».

[379] En contexte militaire : Tac., *Ann.*, 1.39 (*utque mos uulgo quamuis falsis reum subdere*), *Hist.*, 2.44 (*more uulgi suum quisque flagitium aliis obiectantes*) ; en contexte civil : Tac., *Ann.*, 4.64 (*qui mos uulgo, fortuita ad culpam trahentes*).

[380] Il s'agit de deux passages tirés des *Histoires*, ce qui ne doit pas surprendre, eu égard aux thèmes très militaires du récit : Tac., *Hist.*, 1.69 (*ut est mos, uulgus mutabile subitis et tam pronum in misericordiam quam immodicum saeuitia fuerat*) et 2.29 (*ut est uulgus utroque [animi motu] immodicum*). Cette versatilité est cependant d'ordre émotionnel et non politique ; Rh. ASH a bien montré que, mis à part les soldats de Galba, les armées de 69 étaient – implicitement – louées pour leur loyalisme, ce qui constitue une originalité de Tacite (par ex. Rh. ASH 1999 : 35-36). La caractérisation de la foule (militaire, mais aussi urbaine) comme une entité par nature émotionnelle a des conséquences très directes sur les techniques d'écriture de l'histoire de Tacite, en particulier son recours à des rumeurs « chorales » de nature affective. Nous étudions celles-ci dans le dernier chapitre de ce travail, où l'on trouvera une orientation bibliographique sur la question.

[381] Tac., *Hist.*, 1.80 (*uulgus, ut mos est, cuiuscumque motus noui cupidum*).

[382] Pour faire écho à l'ouvrage classique de L. CHEVALIER. Voir un exemple éloquent et souvent cité chez Salluste (Sall., *Cat.*, 37), avec le commentaire récent de C. COURRIER 2014 : 1.

Quand on se tourne vers les foules civiles désignées comme *uulgus*, l'historien se plaît à souligner leur impéritie en matière politique[383], leur tendance à l'adulation[384] et leur recherche immodérée des plaisirs[385].

- Plus souvent, cependant, Tacite préfère procéder plus discrètement, par l'ajout d'une épithète qui part du contexte immédiat pour suggérer une vérité générale sur la foule[386], ou d'incises gnomiques plus assumées, mais qui ne font pas mention explicitement d'un *mos* commun (*ut est uulgus*, par exemple). La stigmatisation du caractère révolutionnaire du *uulgus militum*, déjà présenté comme un des items du *mos uulgi*, est ainsi renforcée par deux notations claires[387]. On trouve toutefois des stéréotypes nouveaux dans cette catégorie, par exemple l'absence de modération des deux types de foule, visible en particulier dans leur tendance à s'abandonner aux passions tristes, aux soupçons inutiles et aux jugements négatifs[388], ainsi que leur ignorance et leur stupidité communes[389]. Plus spécifique à la foule urbaine, mais au fond guère différent, est le reproche extrêmement fréquent de crédulité[390], quand les soldats constitués en *uulgus* font plus spécifiquement preuve de lâcheté, tout du moins en l'absence de chef[391].

Ces maximes et ces généralisations attachées au *uulgus* prouvent donc tout l'intérêt que Tacite porte à l'analyse psychologique du comportement collectif. Il faut cependant noter là encore que, fidèle à l'esthétique de la variation qui le caractérise et rétif à l'esprit de système, Tacite ne se laisse pas enfermer dans un schéma explicatif trop simple. En effet, les choix lexicaux n'épousent pas parfaitement une bipartition entre le vocabulaire psychologique (*uulgus*) pour stigmatiser l'attitude grégaire de la foule et le vocabulaire politique (*populus*, *plebs*, ou *miles* et *exercitus*, le cas échéant) pour évoquer son action quand elle s'inscrit dans les institutions traditionnelles. Cette répartition idéale se trouve bien en quelques passages, à l'instar de la formule éloquente du *Dialogue des Orateurs* qui évoque « la foule ignorante et notre peuple en tunique » (*uulgus quoque imperitum et tunicatus hic populus*, Tac., *Dial.*, 7). L'expression est particulièrement intéressante. Si nous en acceptons une lecture comme

---

[383] Tac., *Hist.*, 1.7 (*imperatores forma ac decore corporis, ut est mos uulgi, comparantibus*).

[384] Tac., *Hist.*, 1.90 (*clamor uocesque uulgi ex more adulandi nimiae et falsae*). Voir un passage proche en Tac., *Hist.*, 3.64, où ce reproche est doublé du stéréotype sur la versatilité du peuple (*populi mobilem animum et, si ducem se praebuisset, easdem illas adulationes pro Vespasiano fore*).

[385] Tac., *Ann.*, 14.14 (*ut est uulgus cupiens uoluptatum et, si eodem princeps trahat, laetum*).

[386] Phénomène justement relevé par R. F. NEWBOLD 1976 : 89.

[387] Tac., *Hist.*, 1.23 (*ambiguos de Galba sermones quaeque alia turbamenta uulgi*), 3.12 (*uulgus rerum nouarum studio*).

[388] Foule militaire : Tac., *Ann.*, 1.29 (*nihil in uulgo modicum*) ; foule urbaine : Tac., *Ann.*, 15.64 (*ut est uulgus ad deteriora promptum*), *Hist.*, 2.21 (*municipale uulgus, pronum ad suspiciones*).

[389] Tac., *Dial.*, 7 (*uulgus quoque imperitum*) pour la foule urbaine ; Tac., *Hist.*, 2.61 (*stolidum uulgus*) pour la foule militaire.

[390] Tac., *Hist.*, 2.72 (*uulgus credulum*), 4.49 (même expression : *uulgus credulum*), voire 2.1 (*uulgus fingendi auidum*). Signalons également l'expression très dense de Tac., *Hist.*, 2.90 (*uulgus tamen uacuum curis et sine falsi uerique discrimine solitas adulationes edoctum clamore et uocibus adstrepebat*), qui combine plusieurs stéréotypes : incurie politique (*uacuum curis*), crédulité (*sine falsi uerique discrimine*), tendance adulatrice (*solitas adulationes edoctum*), tous vices déjà cités *supra*. Cf. également Tac., *Hist.*, 5.13, un passage plus délicat à classer (*quae ambages Vespasianum ac Titum praedixerat, sed uulgus more humanae cupidinis sibi tantam fatorum magnitudinem interpretati ne aduersis quidem ad uera mutabantur*). La question de la crédulité entretient un lien direct, dans l'esprit de l'historien, avec celle des rumeurs, comme nous le verrons plus loin.

[391] Tac., *Hist.*, 4.37 (*ut est uulgus sine rectore praeceps pauidum socors*).

hendiadyin – deux termes coréférents traduisant deux perspectives différentes sur le même objet –, la ligne de séparation apparaît clairement entre *uulgus*, terme psychologique, teinté de connotations négatives, support d'une généralisation méprisante (*imperitus*[392]), et *populus*, substantif plus noble traduisant une saisie sociale du même ensemble : de fait, ce peuple n'est pas « en toge » (*togatus*), signe de son appartenance indiscriminée à la communauté civique, mais « en tunique », signe de son humilité sociale. Cependant, à la différence de *uulgus*, la notation *tunicatus hic populus* n'est ni psychologisante, ni particulièrement négative : on notera que le démonstratif *hic* évoque une proximité avec le locuteur, traduisant sans doute l'idée d'une appartenance commune à la même cité. Claire dans une œuvre comme le *Dialogue*, une telle séparation entre la perspective psychologique (*uulgus*) et la perspective socio-politique (*populus*, *plebs*) tend à se brouiller dans les *opera maiora*, peut-être pour signifier que les distinctions théoriques, valables tant que l'on reste dans l'univers rassurant du dialogue philosophique, sont difficiles à repérer dans un horizon plus théorique (dans les *Histoires* et les *Annales*). Il peut également s'agir d'une évolution de la pensée de Tacite vers une plus grande complexité. Certes, on lit encore dans les *Annales* des rémanences de cet ancien état de la phraséologie tacitéenne : à propos du spectacle donné par Néron dans le cirque du Vatican en 59, Tacite écrit bien que « le peuple romain est appelé et exalte Néron par les vivats – car la foule désire les plaisirs et se réjouit, si le prince va dans le même sens qu'elle » (*uocari populus Romanus laudibusque [Neronem] extollere, ut est uulgus cupiens uoluptatum et, si eodem princeps trahat, laetum*, Tac., *Ann.*, 14.14). Ici, l'historien passe dans le même mouvement du *populus*, appelé sans doute officiellement par l'empereur à assister aux jeux, par voie d'édit par exemple, au *uulgus* dès qu'il s'agit du public du spectacle et du commentaire psychologisant qu'il appelle. La répartition n'obéit pas à une quelconque axiologie (pour faire écho à la thèse de Z. YAVETZ présentée *supra*), mais bien à deux regards différents sur le même ensemble. On notera d'ailleurs que la conditionnelle *si eodem princeps trahat* suggère, en négatif, qu'il fallait s'attendre à des contestations de la part de la foule si l'empereur *n'allait pas* dans son sens[393] : autrement dit, le caractère autonome et revendicateur du *uulgus*, en particulier celui des spectacles, apparaît ici encore, et peut expliquer la différenciation avec *populus*. Plus tôt, à l'occasion d'une digression archéologique sur la constitution de Rome[394], l'historien employait bien *populus* et *plebs* pour renvoyer au peuple considéré à travers le prisme institutionnel, tandis que *uulgus*, strict synonyme de ces deux substantifs, apparaissait dès qu'il s'agissait de se

[392] *Imperitus* se combine fréquemment avec *multitudo* chez les prosateurs de la fin de la République, pour qualifier la partie la moins recommandable de la plèbe (cf. J. HELLEGOUARC'H 1963 : 514). Le terme évoque également les nombreuses dénominations de la langue cicéronienne qui caractérisent par un qualificatif moral discréditant les classes subalternes ou les *populares* (par ex. *perditi*, qui peut s'appliquer à la plèbe ou à ses tribuns, cf. J. HELLEGOUARC'H 1963 : 532-534).

[393] Un point que l'ancienne traduction d'H. GOELZER fait disparaître en passant sous silence la subordonnée conditionnelle (« car la multitude, avide de plaisirs, est heureuse de voir un prince entraîné aux mêmes penchants qu'elle »). De fait, il ne s'agit pas d'un constat, mais bien d'une hypothèse, exprimée au subjonctif (*trahat*). Il semble qu'on puisse dépasser une lecture du passage en termes simplement ludiques comme le fait P. VEYNE 1976 : 398. Sur la critique de la fête néronienne dans ce passage, St. BENOIST 1999 : 105.

[394] Tac., *Ann.*, 4.33. Sur les modèles possibles pour ce passage (Cicéron, mais aussi Hérodote ou Polybe), voir tout récemment A. J. WOODMAN 2018, *ad loc.*

référer au caractère, à la « nature » (*natura*, Tac., *Ann.*, 4.33) de ce groupe, c'est-à-dire à en dépeindre les contours psychologiques[395].

Cependant, il est impossible de tirer de ces trois passages une loi générale[396]. En effet, d'une part, le *populus* et la *plebs* sont fréquemment l'objet de tableaux et de jugements d'ordre psychologique, voire de généralisations à valeur gnomique[397], quand bien même n'en émerge pas un *mos populi*, à la différence d'autres auteurs[398]. D'autre part, même dans les textes qui contiennent *populus* et *uulgus*, la répartition sémantique n'est pas particulièrement stable. Lors des funérailles de Germanicus, le *uulgus* est bien l'entité qui propage des rumeurs et qui, par celles-ci, exprime son affliction : jusque là, rien que de très normal, et en conformité avec nos analyses. Cependant, ces discussions de la foule (*uulgi sermones*, Tac., *Ann.*, 2.82) apparaissent aussi comme un moyen pour la plèbe de décider d'une action collective, en l'occurrence la fermeture des boutiques, dans un geste de *iustitium* qui précède la décision des magistrats[399]. Autrement dit, la saisie psychologique s'efface rapidement derrière une mobilisation toute politique, même si l'inscription de ce geste hors des institutions traditionnelles explique en partie le choix du terme de *uulgus* pour caractériser la foule. En revanche, à la fin du morceau, lorsque le *populus* entre en scène, c'est uniquement pour déplorer la mort du jeune prince, dans une présentation qui ne quitte pas le domaine du tableau pathétique[400]. On aurait pu attendre ici une inversion des deux noms : *populus* – ou *plebs* – pour l'action collective à proprement parler, *uulgus* pour la déploration passionnelle. Impossible également de conclure à une variation

---

[395] *Igitur ut olim plebe ualida, uel cum patres pollerent, noscenda uulgi natura et quibus modis temperanter haberetur, senatusque et optimatium ingenia qui maxime perdidicerant, callidi temporum et sapientes credebantur, sic conuerso statu […]*, Tac., *Ann.*, 4.33. On remarquera de surcroît l'opposition entre deux substantifs au singulier pour renvoyer à la foule (*uulgi natura*) contre trois substantifs au pluriel pour caractériser l'élite (*senatusque et optimatium ingenia*). C'est dire que la tendance essentialisante de Tacite quand il s'agit des classes subalternes, dont la diversité est fondamentalement passée sous silence par l'historien. Voir sur ce passage J.-M. ENGEL 1972 : 23, J. DEININGER 1979 : 296, qui met en lumière la « contre-image » (« Gegenbild ») positive de la plèbe républicaine qui s'en dégage, par contraste avec celle de l'époque impériale, et A. B. BREEBAART 1987 : 56, qui y voit un commentaire métalittéraire sur le travail de l'historien.

[396] On nuance donc ici la vision simpliste de J. DEININGER 1979 : 280-281 (reprise par L. LANDOLFI 2011 : 167), selon laquelle *populus* aurait un sens politique, *plebs* un sens social et *uulgus* un sens psychologique (malgré le fait que J. DEININGER reconnaît que ces distinctions ne sont pas toujours « strictes » chez Tacite).

[397] Les exemples sont trop nombreux pour être relevés ici avec exhaustivité : voir Tac., *Ann.*, 1.15, 2.41, 3.2… (*populus*) et Tac., *Ann.*, 2.41, 11.11, 15.36, *Hist.*, 1.4, 3.32… (*plebs*).

[398] Songeons par exemple à la description de la population de Thèbes au début de la *Thébaïde*, déjà citée *supra* : *iam murmura serpunt / plebis Echioniae, tacitumque a principe uulgus / dissidet, et, qui mos populis, uenturus amatur* (Stac., *Théb.*, 1.168-170).

[399] *Hos uulgi sermones audita mors adeo incendit ut ante edictum magistratuum, ante senatus consultum sumpto iustitio deserentur fora, clauderentur domus*, Tac., *Ann.*, 2.82. La bibliographie à ce passage que nous utiliserons beaucoup par la suite est donnée *infra*, p. 253. Mentionnons simplement l'analyse récente de ce bruit comme levier communicationnel de la plèbe chez C. COURRIER 2014 : 684-686. Pour l'époque tardive, J. C. MAGALHÃES DE OLIVEIRA a étudié de près comment la circulation des rumeurs permettait aux plébéiens de coordonner leur action collective (J. C. MAGALHÃES DE OLIVEIRA 2012 : 131 et suiv. ; J. C. MAGALHÃES DE OLIVEIRA 2017). Sur la question des funérailles, nous renvoyons surtout à Chr. KUNST 2008a (avec des références à la bibliographie antérieure) : l'article se concentre sur la symbolique biopolitique du corps dans ces cérémonies et montre que le *iustitium*, originellement pensé pour contrôler un *tumultus*, coïncida de plus en plus à partir des Julio-Claudiens avec la mort des grandes figures de la famille impériale (principalement les successeurs désignés), dont la disparition signifiait, au moins symboliquement, l'entrée en crise de la *res publica* (un sénatus-consulte décrétait d'ailleurs souvent l'état de *tumultus* avant d'établir le *iustitium*). Se référer également à la conclusion de A. FRASCHETTI 1994 : 127-129.

[400] *Nec obstitit falsis Tiberius donec tempore ac spatio uanescerent : et populus quasi rursum eremptum acrius doluit*, Tac., *Ann.*, 2.82.

ponctuelle ou involontaire, puisque d'autres passages, par exemple dans les *Histoires*, témoignent du même mouvement[401]. Il faut plutôt se résoudre ici à une part de flottement entre *populus*, *plebs* et *uulgus*, qui est sans doute volontaire et résulte d'une analyse fine de la part de Tacite : avec le principat, des manifestations autrefois distinctes du corps civique – le *populus* dans les assemblées du vote, la *plebs* dans ses conciles, le *uulgus* pour la foule non institutionnelle – ont tendance à se confondre, et il est devenu impossible de les placer dans des catégories étanches.

2. *Vulgus urbanum* et *uulgus militum*

La présentation des individus regroupés en foule sous l'angle psychologique, si elle n'est pas propre à *uulgus* et se retrouve donc pour *populus* et *plebs*, n'en permet pas moins à l'historien d'ignorer les particularismes de telle ou telle masse pour voir, derrière chacune d'entre elles, l'invariant comportemental qui expliquait leur attitude[402]. Toutefois, si l'on peut admettre que le petit peuple d'un municipe d'Italie ne différait pas fondamentalement, aux yeux d'un sénateur, de la plèbe de Rome (tout du moins dans sa composition), l'analogie entre le *uulgus militum* et le *uulgus urbanum* se révèle plus surprenante. Elle n'est cependant pas absurde si l'on accepte la perspective de Tacite, dont le regard englobant d'historien, peu sensible à la différenciation sociale, pouvait le conduire à repérer des similitudes structurelles entre la position de la plèbe au sein de l'*Vrbs* et de celle des légions au sein de l'armée. Cette association entre *uulgus* et *milites* n'est pas une innovation de Tacite : on la trouve en effet chez César, Tite-Live ou Quinte-Curce[403]. L'auteur des *Histoires* lui donne cependant une importance et une régularité sans commune mesure avec ses devanciers[404]. À l'échelle de l'œuvre de Tacite, les cas où l'on peut clairement déterminer à quel type de *uulgus* l'historien se réfère[405] montrent une répartition certes inégale, étant donné qu'il s'agit du *uulgus urbanum* dans 72 occurrences sur 108, contre 36 pour le *uulgus militum*[406], mais qui confère une place

[401] Voir Tac., *Hist.*, 1.72, 3.80, 3.83 pour de semblables textes où la distinction entre *populus* politique et *uulgus* psychologique est impossible à tracer.

[402] En ce sens, on modèrera l'affirmation de C. NEUMEISTER 1986 : 214, selon lequel Tacite distinguerait le comportement des foules urbaines et des foules militaires : l'existence d'un même syntagme unifiant (*mos uulgi*) ainsi que de stéréotypes valables indifféremment pour ces deux groupes prouvent précisément le contraire. Il semble donc beaucoup plus pertinent, quand on étudie la psychologie collective chez Tacite, de regrouper les soldats et les plébéiens plutôt que de chercher à opposer, stérilement, un ensemble de « civils » (composé des sénateurs et de la plèbe) et un ensemble militaire, comme c'est le cas chez P. RIEDL 2002 : 47-72 (de fait, l'autrice est souvent contrainte de signaler des divergences entre l'attitude du Sénat et celle du peuple au cours de son propos, et ne parvient pas à bien relever les éléments de continuité entre *uulgus urbanum* et *uulgus militum*).

[403] Voir Cés., *Gaul.*, 1.46 (ainsi que *Gaul.*, 5.33 et *Civ.*, 3.61, pour des associations un peu plus lâches), Liv. 43.11, 44.34, Curt. 7.2.33 (ainsi que 6.8.24, 10.5.3 et 10.7.3).

[404] C. DAMON 2003 : 154 relève que l'application du concept de *uulgus* aux soldats est rare dans la littérature latine, sauf chez Tacite. De fait, lorsque l'on recherche les cooccurrences de *uulgus* et *miles* à l'aide des outils du PHI (Packard Humanities Institute, https://latin.packhum.org/search), l'auteur des *Annales* représente plus de 50% des résultats. C'est dire si son poids dans la littérature conservée (ou du moins, celle interrogeable dans le cadre de cet outil de recherche) est important. Chez Suétone, par exemple, *uulgus* ne désigne jamais les soldats.

[405] Distinguer civils et militaires se révèle en effet parfois complexe, comme le relevait déjà P. DUCHENE 2013 : 42 ; nous revenons plus bas sur de potentiels mélanges entre les deux corps et sur le problème de la dénomination qui en résulte.

[406] La distribution de ces deux types de *uulgus* entre les deux *opera maiora* n'est pas équilibrée : les *Histoires* mettent beaucoup plus en scène le *uulgus militum* que les *Annales* (24 occ. dans les *Histoires* contre 12 dans les *Annales*), tandis que la répartition s'inverse, en première lecture, si l'on considère le *uulgus* civil, sans distinguer Romains, provinciaux et barbares (30 occ. dans les *Histoires*, 38 dans les *Annales*, 4 dans les opuscules). On note par ailleurs que, proportionnellement à l'étendue des corpus, même la répartition des seuls cas de *uulgus urbanum*

conséquente aux foules militaires. Le concept de *uulgus* devient donc l'outil préférentiel de l'auteur pour mener son étude des masses et de leur comportement (souvent fantasmé). Il faut enfin signaler que *multitudo* ou *turba* se réfèrent également tantôt à la plèbe urbaine, tantôt à la soldatesque[407] ; cependant, ces deux notions ne sont jamais ou presque le support d'une généralisation psychologique, pour les raisons évoquées ci-dessus (composition sociale non stable, absence d'unité d'opinion, etc.), si bien que songer à un *mos turbae* ou à un *mos multitudinis* ne peut que paraître inconcevable, presque antinomique, à tout lecteur coutumier de Tacite.

Quels éléments objectifs pouvaient pousser Tacite à rapprocher ainsi la soldatesque et le petit peuple ? Nous disons bien « objectifs », car il ne s'agit pas ici de chercher à saisir l'inconscient de l'auteur, et de tomber dans la psychologie de Tacite après avoir montré les limites de la psychologie des foules. Qu'est-ce qui, dans son métier d'historien, qui le conduisait à être attentif aux structurations sociales, aux rapports de pouvoir, aux évolutions sociologiques, même s'il ne disposait évidemment pas des outils actuels pour appréhender ces problématiques comme nous le faisons aujourd'hui, justifiait de placer sous le même concept la plèbe et les soldats ? Tout d'abord, il s'agissait, dans les deux cas, d'un ensemble de citoyens « pauvres », c'est-à-dire, dans la perspective d'un aristocrate romain, ne disposant pas du cens minimum pour accéder à l'ordre équestre[408]. Les légions étaient d'ailleurs originellement recrutées dans les groupes subalternes de Rome et de l'Italie et, depuis Marius, elles s'étaient ouvertes aux *capite censi*[409]. Bien entendu, le lien s'était distendu, le recrutement s'était diversifié[410], et

(30 contre 38) prouve que Tacite a fait un usage considérablement plus étendu du concept de *uulgus* dans les *Histoires* que dans les *Annales*. Ces deux constats (représentation massive du *uulgus militum* dans les *Histoires*, domination statistique de l'utilisation du *uulgus* en général dans les *Histoires* par rapport aux *Annales*) sont connus et plusieurs pistes d'explication ont été proposées par R. F. NEWBOLD 1976 : 85-86 : il faudrait considérer 1) l'évolution du style (on aimerait préciser : de la pensée socio-politique) et l'abandon de certains termes ; 2) le contenu des *Histoires*, plus portées vers l'histoire militaire et vers la stigmatisation du comportement des foules des citoyens et des soldats en 69 (piste retenue par Z. YAVETZ 1983 : 198) ; 3) la perspective faussée par la perte de pans importants des *Annales* contenant des épisodes de turbulences, à Rome comme dans les armées. Ces hypothèses, tout à fait recevables, ne paraissent pas exclusives les unes des autres. Citons encore ici l'analyse concordante de J. DEININGER 1979 : 294 selon lequel l'image très négative de la plèbe (sous forme de foule ou non) dans le livre I des *Histoires* s'explique surtout par le contenu du récit, et non par une évolution ultérieure de la pensée ou de l'expression de Tacite.

[407] Cas où ces concepts désignent des soldats : Tac., *Hist.*, 3.16, 3.80, *Ann.*, 2.52, 13.19 pour *turba ;* Tac., *Agr.*, 29, *Hist.*, 2.61, 4.28, 4.64, 4.79, *Ann.*, 1.25, 1.27, 1.31, 12.29, 14.32 pour *multitudo*.

[408] Le problème de la notion de « pauvreté » telle qu'elle est utilisée dans nos sources littéraires est aujourd'hui bien connu, grâce aux réflexions successives, entre autres, de C. VIRLOUVET 1985 : 55 ; Ch. R. WHITTAKER 1991 (en part. p. 313) ; P. VEYNE 2000 ; J.-M. CARRIE 2003 (en part. p. 76) ; J. C. MAGALHÃES DE OLIVEIRA 2012 : 30-31 ; Fr. CADIOU 2018 : 309-310. Du point de vue de l'aristocratie romaine, les pauvres étaient tous ceux qui n'étaient pas riches comme eux, soit une définition toute relative qui ne correspond pas à notre appréhension du concept de pauvreté. Pour une période et un corpus ultérieurs, D. GRODZYNSKI 1987 a d'ailleurs montré que le lexique de la pauvreté utilisé dans le Code Théodosien recouvrait des statuts économiques divers, de l'indigence absolue (*inops*, *egens*) à la « pauvreté relative » (*tenuiores*), et que le concept de *paupertas* était susceptible d'englober toutes ces variations de fortune.

[409] La réforme de Marius ne constitua cependant pas une rupture, pas plus qu'elle ne donna lieu à une soudaine professionnalisation de l'armée : voir Cl. NICOLET 1976a : 173-174 et surtout, tout dernièrement, Fr. CADIOU 2018 (état de la question p. 40-54).

[410] Voir la synthèse récente de Y. LE BOHEC 2018 : 91-110 (s'appuyant notamment sur les travaux de G. FORNI) : le recrutement des légions était principalement italien sous les Julio-Claudiens, et s'ouvrit progressivement au reste de l'Empire (provinces de Narbonnaise, Bétique, Afrique et Macédoine) à partir des Flaviens. Autrement dit, pour la période couverte par les *Annales* et les *Histoires* (en tout cas dans l'état actuel du

l'armée était en train de s'autonomiser de la société civile[411]. Cependant, nous avons vu que Tacite lui-même soulignait encore à l'occasion des mutineries de 14 la proximité d'origine sociale entre le *miles gregarius* et les plébéiens : Percennius est un claqueur avant d'être troupier (Tac., *Ann.*, 1.16), tandis que les légions de Germanie comptent dans leur rang une foule d'anciens civils venus de Rome à la suite de la destruction des légions de Germanie (*uernacula multitudo*, Tac., *Ann.*, 1.31)[412]. À la même époque que Tacite, Pline, au sujet de l'entrée de Trajan à Rome, notait la proximité, au moins comportementale, entre la plèbe et les soldats[413]. De fait, comme le signale G. ALFÖLDY, « die gewöhnlichen Soldaten [bildeten] in den Augen vornehmer Römer so etwas wie eine *plebs* »[414], et ce rapprochement n'était pas irrecevable, même au plan sociologique[415]. Structurellement, ensuite, les légions, tout comme la plèbe urbaine, constituaient un ensemble aux contours nets aux yeux de l'historien, distinct, par le bas, des non-citoyens (*auxilia*, esclaves) et, par le haut, d'une élite (l'état-major) qui détenait le pouvoir. Le *uulgus* était ainsi placé sous l'autorité des chefs, que Tacite désigne parfois par le mot *proceres*[416]. Ce terme, aussi imprécis que *uulgus* et qui constitue en quelque sorte son pendant, reste rare chez Tacite, qui est tout naturellement moins enclin aux grandes généralisations essentialisantes quand il s'agit de l'élite. Ce sont donc majoritairement des substantifs bien moins vagues qu'il emploie lorsqu'il s'agit de mentionner ceux qui surplombent la foule : l'état-major dans toute sa diversité en contexte militaire, les sénateurs ou l'ordre équestre en contexte civil.

Dès lors, il peut être intéressant de se pencher sur les rapports qu'entretiennent le *uulgus urbanum* et le *uulgus militum*. Il n'est pas rare, en particulier dans les *Histoires*, que ces deux types de foule entrent en contact. Puisque la qualification de *uulgus* leur était acquise à toutes

---

texte), il convient de partir du principe que les troupes étaient majoritairement issues de l'Italie ou de province très anciennement romanisées (Narbonnaise).

[411] Transformation qui ne fut cependant menée à son terme qu'à la fin du IIe siècle et surtout au IIIe, où l'on peut parler véritablement d'un *corpus militare*, cf. G. ALFÖLDY 2000 : 44-46.

[412] Sur ces éléments de continuité entre monde de l'*Vrbs* et monde militaire, voir E. O'GORMAN 2000 : 25-26 ; Ph. HARDIE 2010 : 14-15.

[413] *Nam* <u>*milites nihil a plebe*</u> *habitu, tranquillitate, modestia* <u>*differebant*</u>, Plin., *Paneg.*, 23 (voir également <u>*aequati sunt enim populo milites*</u>, *eo quod partem, sed priores ; populus militibus, quod posterior, sed totum statim accepit*, Plin., *Paneg.*, 25), passages cités par G. ALFÖLDY 2000 : 35. Sur l'intégration des soldats aux cérémonies d'entrées en ville impériales et leur proximité avec le peuple en ces occasions, voir J. LEHNEN 1997 : 284-296. La similitude de traitement entre la plèbe et les soldats se voit aussi dans le lien évident entre *donatiuum* et congiaires, cf. P. VEYNE 1976 : 614 et suiv.

[414] G. ALFÖLDY 2000 : 37-38.

[415] Voir I. KAJANTO 1970 : 704, se plaçant dans la perspective de Tacite : « The common soldiers were recruited from the common people. One would thus be warranted to expect *a priori* that Tacitus held the same low opinion of their mental level as he did of that of the urban *uulgus*. » Sur les liens entre soldats et citoyens à l'époque républicaine, le *Métier de citoyen* de Cl. NICOLET reste fondamental (en part. Cl. NICOLET 1976a : 122-199) ; les développements récents de Fr. CADIOU 2018 : 271-393, en renouvelant le débat sur la composition sociologique de l'armée du Ier siècle av. J.-C., permettent une mise à jour de la bibliographie. C'est d'ailleurs le sens de l'ouvrage de Fr. CADIOU que prouver que les soldats romains de la fin de la République n'étaient « pas si pauvres » (p. 339) et qu'ils ne doivent pas être conçus comme une horde de prolétaires (en ce sens aussi P. COSME 2012b : 122-123, qui parle de « milieu modeste, mais pas forcément misérable »). L'état de la documentation ne permet cependant pas de faire preuve de précision en la matière (Fr. CADIOU 2018 : 301-319 ; Y. LE BOHEC 2018 : 101). Signalons enfin l'étude de St. G. CHRISSANTHOS 2004, dont l'objet est précisément de démontrer (certes pour la période républicaine) que les soldats, étant des citoyens, se comportaient ainsi, en particulier en exerçant une véritable liberté de parole.

[416] C'est très clair en Tac., *Hist.*, 5.25 (débats chez les Bataves) : *haec* <u>*uulgus*</u>, <u>*proceres*</u> *atrociora [sc. loquebantur]*.

les deux, la question se pose des choix lexicaux de Tacite en la matière. Or, il se trouve que dans ces cas de figure, l'historien réserve généralement la qualification de *uulgus* aux plébéiens, l'armée gardant sa dénomination usuelle (*exercitus*, *miles/milites*, etc.). Les cas où le vocabulaire tacitéen traduit la délimitation nette entre ces deux groupes sont nombreux[417], mais l'exemple le plus éloquent est sans doute le passage où Tacite dépeint les réactions positives que récolta Othon à Rome lorsqu'il accorda la vie sauve à Marius Celsus, consul désigné proche de Galba : « le salut de Celsus suscita la joie chez les premiers citoyens, fut célébré dans la foule et ne se révéla pas désagréable même aux soldats » (*laeta primoribus ciuitatis, celebrata in uulgus Celsi salus ne militibus quidem ingrata fuit […]*, Tac., *Hist.*, 1.71). L'unanimisme de la cité, qui contraste fortement avec la diversité de sentiments dont font preuve ces groupes à la mort de Néron au début du même livre I des *Histoires*[418], suit ici la répartition tripartite *senatus et populus et miles*, qui remplace souvent à époque impériale la formule républicaine *senatus populusque Romanus*[419]. On remarque bien que, dans l'expression de Tac., *Hist.*, 1.71, la dénomination *uulgus* occupe de façon très nette la place de *populus*, se référant bien exclusivement au peuple, et non à l'armée. Ce passage représente la norme : le *uulgus* est avant tout la foule, urbaine et civile, des plébéiens, et ce n'est que par analogie que Tacite caractérise ainsi les légions ou les prétoriens.

Cependant, on peut également relever des cas, certes plus rares, où, malgré la présence commune de soldats et de civils, l'historien réserve délibérément la qualification de *uulgus* aux premiers. Un passage révélateur à cet égard se trouve encore dans le livre I des *Histoires* (Tac., *Hist.*, 1.36) : observant avec l'œil du psychosociologue le comportement des prétoriens qui acclament Othon au moment de son coup d'État, Tacite parle pour cette foule de *uulgus* et l'oppose clairement à l'attitude des civils (*populus ac plebs*) qui ont, quelques chapitres plus

---

[417] Cf. Tac., *Ann.*, 1.77 (le *uulgus* du théâtre encadré par les soldats), 13.39 (*imbelle uulgus*), 15.33 (le *uulgus oppidanorum* est distingué des *militum manipuli*), *Hist.*, 2.72 (*uulgus credulum et quidam militum*), 3.36 (distinction entre les civils, *uulgus*, et les prétoriens, *milites*), 3.69 (*uulgus* différencié des *cohortes*), 3.83 (le *uulgus* observe les combats de rue entre les soldats), 4.2 et 4.62 (dans les deux cas, le *uulgus* insulte les soldats). Voir une remarque rapide de I. KAJANTO 1970 : 715 à ce sujet. Cette distinction entre *uulgus* et *milites* n'est pas rare dans la littérature latine (cf. Nep., *Dion*, 7, Suét., *Nér.*, 21, etc.).

[418] Tac., *Hist.*, 1.4 : tableau général similaire des réactions chez les *patres*, le *populus* et l'*urbanus miles*. On trouve d'évidents effets d'écho (*laeta primoribus ciuitatis […] salus* évoquant *finis Neronis ut laetus primo gaudentium impetu fuerat* et, plus loin, *sed patres laeti […]*).

[419] Voir en premier lieu chez R. SYME 1958a : 412 ; puis : J.-M. ENGEL 1972 : 135-136 ; J. DEININGER 1979 : 298 ; B. MOUCHOVA 1991 : 90-91 (chez Suétone) ; M. VIELBERG 2000 : 186 ; L. LANDOLFI 2011 : 164. Cette association se trouve par exemple au tout début des *Annales* : *senatus milesque et populus* (Tac., *Ann.*, 1.7). On peut rappeler ici la thèse d'E. FLAIG (surtout dans E. FLAIG 1992 ; E. FLAIG 2012, pour une étude de cas en français) selon laquelle la légitimité impériale provenait du soutien, combiné ou non, de ces trois entités. Tacite en a parfaitement conscience, et lorsque, à l'occasion des funérailles de Germanicus, l'historien cherche à peindre un tableau frappant représentant l'intégralité des groupes constitutifs de la Rome impériale, il représente dans un rythme ternaire parfaitement équilibré les trois entités que sont les soldats, les magistrats et le peuple : *miles cum armis, sine insignibus magistratus, populus per tribus* (Tac., *Ann.*, 3.4 : sur la signification politique de ce passage, voir C. COURRIER 2014 : 728). On remarquera dans cette formule très ciselée le sentiment d'imbrication entre ces trois groupes, qui ressort du double chiasme [AB / [BA] / AB], mais aussi le parallélisme entre *miles cum armis* et *populus per tribus* via la disposition des termes, la proximité de rythme et l'utilisation d'un singulier collectif (*miles* / *populus*). Or, si les deux ensembles sont superposables dans une certaine mesure, puisque pour un aristocrate comme Tacite, ils obéissaient tous deux aux règles psychologiques prévalant au comportement de la foule (le *mos uulgi*), leur pouvoir respectif n'est pas comparable : au passif *per tribus*, qui caractérise le peuple, répond le *cum armis*, symbolique de la puissance de l'armée.

tôt, manifesté leur soutien à Galba[420]. Un tel passage montre bien que le terme de *uulgus*, utilisé primitivement pour le peuple, puis par analogie pour les soldats, pouvait également être associé prioritairement aux seconds quand la focalisation psychologique sur l'armée l'exigeait. Un autre texte confirme cette lecture : lorsque l'armée de Vitellius, qui a marché sur Rome depuis le *limes* germain, s'accoutume mal à la vie et au climat de l'*Vrbs*, entraînant de nombreux décès, Tacite parle de *uulgus*, alors même que ces soldats sont mêlés à la population romaine[421]. L'unité de ce groupe est telle que non seulement il constitue encore une foule, malgré sa dispersion géographique dans l'ensemble de la ville, mais qu'en plus, il est qualifié de *uulgus* et distingué de la plèbe romaine à laquelle était habituellement réservée cette appellation. De la même façon, on note que le *uulgus* peut renvoyer à une foule barbare et s'opposer sous cet aspect au *uulgus militum* romain[422].

Enfin, puisque Tacite fait le constat de l'université des règles de comportement de la foule, utilise-t-il parfois *uulgus* pour désigner un ensemble formé de soldats *et* de plébéiens ? À première vue, les chances sont minces, car les intérêts de ces deux groupes n'avaient cessé de diverger depuis la période tardo-républicaine[423]. Tout particulièrement en 69, la guerre civile avait révélé le fossé qui séparait désormais les légions professionnelles de la plèbe urbaine. Comme le note Tacite, la haine des civils était commune aux différents corps de l'armée romaine (légions et auxiliaires)[424], et la réciproque est à maintes reprises attestée dans les *Histoires*[425]. Plusieurs cas montrent cependant que Tacite a pu utiliser *uulgus* dans un sens large susceptible d'inclure conjointement le *uulgus urbanum* et le *uulgus militum*. Tout particulièrement quand il s'agit de souligner la grande popularité d'un personnage à Rome, il arrive à l'historien de parler de sa bonne image au sein du *uulgus*, alors que, dans le contexte plus ou moins immédiat, on constate que la faveur collective ne se limite pas à la plèbe mais concerne également les prétoriens. Ainsi Faenius Rufus, choisi avec Tigellin pour remplacer Burrus à la préfecture du prétoire, jouit-il d'une haute considération au sein du *uulgus* (*uulgi fauor*, Tac., *Ann.*, 14.51), caractérisation qui semble d'abord renvoyer à la plèbe (frumentaire ?), puisque c'est la saine gestion du service de l'annone qui vaut ce renom au nouveau préfet. Cependant, quelques lignes plus tard, Tacite évoque la bonne réputation du même Rufus auprès du peuple et des soldats (*prospera populi et militum fama*), ce qui peut conduire à analyser le premier *uulgus* comme un ensemble large incluant les deux groupes. Dans un passage plus révélateur encore, le *uulgus* qu'Othon cherche à charmer avec le projet de célébrer la mémoire de Néron recoupe, semble-t-il, le rassemblement composé du peuple et des soldats qui salue le

---

[420] *Strepere cuncta clamoribus et tumultu et exhortatione mutua, non tamquam in populo ac plebe, uariis segni adulatione uocibus […]. Nec deerat Otho protendens manus adorare uulgum, iacere oscula et omnia seruiliter pro dominatione*, Tac., *Hist.*, 1.36.

[421] *Postremo ne salutis quidem cura infamibus Vaticani locis magna pars tetendit, unde crebrae in uulgus mortes*, Tac., *Hist.*, 2.93. Sur cette scène, Rh. ASH 1999 : 46-47.

[422] Tac., *Ann.*, 1.68.

[423] Comme le note J.-M. ENGEL 1972 : 715 n. 1 : « Le mélange des civils et des soldats est toujours alarmant pour Tacite, soit qu'il craigne la corruption des soldats […], soit qu'il redoute des brutalités contre les civils […]. »

[424] Cf. Tac., *Hist.*, 2.88 et le commentaire de P. JAL 1963 : 478. Selon Z. YAVETZ 1986 : 172, la crise de 68-70 avait précisément servi de révélateur de cet antagonisme.

[425] Pensons ici au motif de l'*insultans uulgus* : en deux passages des *Histoires*, Tacite décrit avec cette expression une foule de civils (*uulgus*) qui se déchaine contre des soldats vaincus en les couvrant d'avanies (*insultare*), cf. Tac., *Hist.*, 4.2, 4.62. Les exemples sont très nombreux (Tac., *Hist.*, 2.88, etc.). Voir P. COSME 2012a : 177

même empereur du nom de « Néron Othon » dans la suite directe du passage[426]. D'autres exemples[427] montrent qu'en matière de faveur ou de popularité, c'est-à-dire pour caractériser des manifestations diffuses d'opinion, le *uulgus* confond parfois en son sein les foules civiles et militaires, tout spécialement à Rome, où la proximité (au minimum géographique) entre la plèbe et les prétoriens tient de l'évidence[428].

On retiendra les conclusions suivantes. La caractérisation de *uulgus*, traditionnellement réservée à des foules civiles, et à laquelle Tacite avait donné une définition politique précise, s'étend par analogie sous la plume de l'historien à d'autres types de masses qui obéissent aux mêmes règles du comportement collectif à ses yeux, au premier rang desquelles le *uulgus militum*, la foule des soldats romains. Dans les cas où le *uulgus urbanum* croise la route des soldats, la norme lexicale, pour Tacite, était de réserver la qualification de *uulgus* aux civils, conformément à la signification originelle du terme. Ici non plus, cependant, l'historien ne peut être réduit à un schéma explicatif trop simple, et lorsque l'objet de son enquête historique se trouve être la masse des soldats, la présence à l'arrière-plan de la plèbe ne l'empêche pas de parler de *uulgus* pour les seuls *milites*. L'existence de dynamiques d'opinion commune entre le *uulgus urbanum* et le *uulgus militum* conduit enfin à des cas de figure, moins fréquents, où les deux entités se confondent au sein d'une seule et même foule, unie par son opinion.

3. Frontières du *uulgus*

Comme on l'a vu, *uulgus* a chez Tacite le sens de foule populaire, en contexte civil comme en contexte militaire. Comme l'auteur est réticent à détailler la composition interne de ce *uulgus* et à le subdiviser en strates distinctes, la seule manière de conduire une étude complémentaire de son profil social consiste à observer les délimitations que l'historien lui donne. De fait, on a pu dire que la plèbe impériale se définissait essentiellement par la négative : elle recouvre tout ce qui reste de la population romaine une fois enlevés, d'une part, les *ordines* (ordre équestre et ordre sénatorial) et, d'autre part, les non-citoyens (femmes, enfants, étrangers, esclaves)[429].

---

[426] *Creditus est etiam de celebranda Neronis memoria agitauisse spe uulgum adliciendi. Et fuere qui imagines Neronis proponerent : atque etiam Othoni quibusdam diebus* <u>*populus et miles*</u>*, tamquam nobilitatem ac decus adstruerent,* <u>*Neroni Othoni adclamauit*</u>, Tac., *Hist.*, 1.78.

[427] Il est cependant délicat de se prononcer définitivement sur certains textes plus allusifs comme Tac., *Ann.*, 6.46, 12.41 (dans ce cas, la « construction de la popularité » de Néron par sa mère passe d'abord par le *donatiuum* donné au soldat et les congiaires à la plèbe, avant que Tacite parle des *studia uulgi* tels qu'ils se manifestent au cirque, incluant peut-être ainsi les deux groupes qu'il a nommés dans la phrase précédente), 15.48. En contexte barbare, le *uulgus* mentionné par Boudicca (Tac., *Ann.*, 14.35) mêle peut-être peuple et armée. Certains passages associent la plèbe et les armées dans des contextes analogues (manifestations de soutien, opinion favorable/défavorable à propos d'un individu) sans donner au tout la qualification de *uulgus* (entre autres exemples Tac., *Ann.*, 4.59). On peut enfin relever que de tels mélanges entre civils et soldats au sein d'une foule se trouvent également avec *turba* (Tac., *Ann.*, 3.1) et *multitudo* (Tac., *Hist.*, 2.87 ou *Ann.*, 4.49), mais dans ces passages, l'accent n'est pas mis sur l'opinion de la foule.

[428] On verra dans le chapitre 5 que la circulation des informations par des canaux non officiels (en d'autres termes, les rumeurs) donne souvent le sentiment de passer de la caserne des prétoriens au reste de la ville sans grand problème. À partir de Tac., *Ann.*, 13.24 (Néron retire la cohorte de garde aux jeux afin d'éviter qu'elle ne soit « corrompue » par la *theatralis licentia*), St. BENOIST 1999 : 342 montre bien qu'il pouvait exister des synergies, voire « une certaine contagion politique » entre prétoriens et plébéiens. Voir également sur Tacite H. G. SEILER 1936 : 44-45. Hors de Rome, on tend généralement aujourd'hui à considérer que les interactions violentes entre soldats et populations civiles sont pour partie exagérées par nos sources, cf. par ex. E. FLAIG 1992 : 469 et suiv. ; O. STOLL 2001a.

[429] J. HELLEGOUARC'H 1963 : 507 ; voir également C. COURRIER 2014 : 7 et suiv. Cette définition classique a néanmoins été remise en cause récemment par K. KRÖSS 2017 : 24-68, qui y voit une construction moderne (par

Cette définition par la négative s'adapte parfaitement au *uulgus* tacitéen. Nous nous pencherons donc ici sur ces lignes de démarcation supérieures et inférieures qui donnent des contours précis au *uulgus*, à la fois en contexte urbain et en contexte militaire, de manière à préciser l'image sociale que Tacite se faisait des foules.

i- Délimitation supérieure

Est *uulgus*, chez Tacite, tout ce qui n'appartient pas à l'élite. Peut-on préciser où se situe la ligne de démarcation ? En la matière, les résultats seront quelque peu conjecturaux, en particulier pour la foule urbaine ; pour la foule militaire, quelques textes permettront d'aboutir à des conclusions assez surprenantes.

Foules urbaines : *uulgus* contre *ordines*

Le *uulgus urbanum* se définit très nettement comme ce qui reste des citoyens une fois retranchés du corps civique les deux *ordines* supérieurs qui composaient l'élite économique et politique de Rome, l'ordre équestre et l'ordre sénatorial. La division s'établit clairement dès le premier livre des *Histoires* (Tac., *Hist.*, 1.50), lorsque, à en croire Tacite, ce ne furent pas seulement le Sénat (*senatus*) et les chevaliers (*eques*), mais également le *uulgus* qui déplorèrent l'entrée en guerre de Vitellius[430]. Très symboliquement, cette tripartition de la société romaine se superpose au tableau initial de l'état d'esprit de l'*Vrbs* à la mort de Néron, où l'historien évoquait successivement les *patres*, les *equites* et le peuple (subdivisé en *pars populi integra* et *plebs sordida*, Tac., *Hist.*, 1.4). Ici, le critère définitoire est juridique, tout comme pour la plèbe : en deçà du cens minimal pour devenir chevalier, tout le monde appartient au *uulgus*[431].

Comme on peut s'y attendre, Tacite se montre rarement plus précis. Parfois, la caractérisation se fait un peu plus subtile, presque « économique », comme cette foule qui soutient Octavie et qui définit par la « médiocrité » de sa condition (*mediocritas fortunae*, Tac.,

---

ex. p. 63 : « die *Plebs urbana* als Gruppierung, die übrig bleibt, wenn man Senatoren und Ritter an dem einen und Sklaven und Peregrine an dem anderen Ende der Hierarchieskala abzieht, ist, wie sich gezeigt hat, eine moderne Konstruktion »). Le concept de *plebs urbana* aurait pu selon elle renvoyer à l'intégralité de la population romaine, aristocratie incluse, tout en désignant également les non-citoyens (revenant en cela à la vieille approche de Van Berchem, invalidée par Z. YAVETZ 1983 : 190-193). Nous reviendrons sur ce dernier élément plus bas, quand nous nous pencherons sur la frontière inférieure du *uulgus* ; notons qu'en la matière, elle trouve chez P. J. J. VANDERBROECK 1987 : 68 un devancier plus récent que D. VAN BERCHEM. La méthode de K. KRÖSS pose cependant problème, pour trois raisons au moins (même s'il ne nous appartient pas ici de prolonger le débat) : 1) l'autrice se concentre en effet exclusivement sur les occurrences de *plebs urbana*, délaissant les seules mentions de *plebs* dans la documentation ; 2) elle néglige les définitions très claires que donnent les auteurs anciens de la *plebs*, et qui excluent sans contestation possible les *ordines* de ce groupe (entre mille exemples, le texte très clair d'Hor., *Épît.*, 1.157-59) ; 3) elle inverse la charge de la preuve, puisque, partant du principe (contestable) que la terminologie littéraire est plus souple que la terminologie officielle (sic) qu'on trouverait dans la documentation épigraphique, elle déduit des passages où *plebs* n'est pas strictement opposé ou distingué de l'aristocratie qu'ils désignent l'intégralité de la ville de Rome, *ordines* compris. Pour ces raisons, exposées brièvement, nous ne prendrons donc pas son hypothèse en compte dans la suite.

[430] *Non* <u>*senatus modo et eques*</u>*, quis aliqua pars et cura rei publicae,* <u>*sed uulgus quoque*</u> *palam maerere*, Tac., *Hist.*, 1.50. Voir L. LANDOLFI 2011 : 176 pour la définition tripartite de ce groupe.

[431] On pourrait ainsi reprendre ici la définition célèbre que donne Horace de la *plebs* et remplacer le terme par le *uulgus* tel que le conçoit Tacite sans que cela paraisse surprenant (*est animus tibi, sunt mores, est lingua fidesque, / sed quadringentis sex septem milia desunt :* <u>*plebs eris*</u>, Hor., *Épît.*, 1.1.57-59). Sur ce texte, voir les commentaires de Z. YAVETZ 1983 : 31 ; 207-208 ; P. VEYNE 2000 : 1172-1173 ; et en dernier lieu la proposition stimulante de C. COURRIER 2014 : 407.

Ann., 14.60)[432]. Le vocabulaire utilisé par Tacite pour nommer les groupes dont se distingue le *uulgus* n'est cependant pas toujours aussi évident qu'en Tac., *Hist.*, 1.50. Souvent, le *uulgus* s'oppose à « l'élite » de manière générale, qu'elle soit désignée comme *primores*, *proceres* ou *maiores* : ces termes moins précis ne doivent pas signifier autre chose que les ordres équestre et sénatorial juridiquement constitués, surtout quand la scène se déroule à Rome[433]. Fréquemment encore, cette ligne de démarcation supérieure se pare d'une couleur morale. Le *uulgus* est alors opposé aux « prudents », par exemple[434]. Ce type de notation éthique, on le sait, n'a pas une simple valeur philosophique : il traduit une hiérarchie toute politique, en sorte que ces *prudentes* ont de bonne chance de recouvrir l'élite romaine[435].

Cette observation sur la limite assez nette entre *uulgus* et *ordines* nous conduit à une interrogation importante pour la suite du propos. Le Sénat romain peut-il être qualifié de foule ? On trouve parfois dans certaines études que les sénateurs constituaient une sorte de foule eux aussi. R. SYME lui-même, notant le caractère saisissant de la peinture des masses chez Tacite, formulait la remarque suivante : « The historian had seen and loathed the populace of Rome, the turbulence of armed men. He was familiar with the behaviour of another crowd, the Senate. »[436] Est-il permis de considérer qu'à côté du *uulgus urbanum* et du *uulgus militum*, il existerait en quelque sorte chez Tacite un *uulgus patrum ?* La lettre même du texte l'interdit. En effet, jamais le *uulgus* tacitéen n'est composé de sénateurs, comme nous l'avons vu plus

---

[432] S'il faut bien conférer un sens économique à *fortuna*, on pourra souligner ici que le syntagme de *mediocritas fortunae* ne renvoie en aucun cas aux plus indigents des habitants de Rome, mais bien à une partie stable de la plèbe, qui n'est pas riche, certes, mais qui n'est pas non plus miséreuse. De fait, l'expression *mediocris fortuna* est utilisée par Cicéron au début de son exil dans un contexte économique clair : l'auteur souhaite que, malgré les difficultés financières, son fils parvient à ne pas tomber dans la misère (*egere*), confiant dans le fait que même une *mediocris fortuna* suffira pour qu'il sorte de cette situation difficile (*per fortunas miseras nostras, uide, ne puerum perditum perdamus ; cui si aliquid erit, ne egeat, mediocri uirtute opus est et mediocri fortuna, ut cetera consequatur*, Cic., *Fam.*, 14.1). Évidemment, ce texte, très rhétorique, est marqué par un pathétique qui confine à l'hyperbole ; cependant l'opposition entre *mediocris fortuna* et *egestas* est suggestive ; d'ailleurs, on trouve un passage analogue chez Sénèque, qui conseille à Lucilius la *fortunae mediocritas* afin d'éviter de susciter les convoitises et la haine : *illud, ne timearis, praestabit tibi et fortunae mediocritas et ingeni lenitas* (Sén., *Epist.*, 17.105). Que le *uulgus* tacitéen ne désigne pas seulement de pauvres hères déracinés, vivotant tant bien que mal dans l'*Vrbs*, un autre texte permet de l'établir : en Tac., *Hist.*, 3.56, Tacite mentionne qu'une partie du *uulgus* (les « plus stupides », *stultissimus quisque*) se presse pour acheter les *beneficia* que vend Vitellius, ce qui suppose bien un certain pouvoir économique (*sed uulgus ad magnitudinem beneficiorum hiabat, stultissimus quisque pecuniis mercabatur, apud sapientis cassa habebantur quae neque dari neque accipi salua re publica poterant*).

[433] Voir Tac., *Hist.*, 1.71 (*uulgus vs primores ciuitatis*). Cependant, ce type de dichotomie se trouve essentiellement chez les barbares : Tac., *Ann.*, 14.35 (chez les Icènes : le *uulgus* se distingue de ceux qui ont des *maiores*, avec sans doute une *interpretatio Romana* ici par le renvoi au *ius imaginum*), Tac., *Hist.*, 4.14 (chez les Bataves, le *uulgus* s'oppose aux *primores gentis*), Tac., *Hist.*, 5.13 (encore chez les Bataves, *uulgus vs proceres*). L'utilisation d'un lexique aussi général plus fréquemment chez les barbares qu'à Rome s'explique aisément. En effet, Tacite dispose d'un vocabulaire bien plus précis pour nommer les membres de l'élite romaine (*senatus*, *equites*, etc.), groupe qu'il juge sans doute digne d'une analyse proprement politique, et non réduite à son versant psychologique.

[434] Tac., *Ann.*, 1.47 (*mox [Tiberius] hiemem aut negotia uarie causatus primo prudentis, dein uulgum, diutissime prouincias fefellit*, où se dessine en filigrane un triptyque Sénat/plèbe/provinces), Tac., *Hist.*, 3.58 (*in metu consilia prudentium et uulgi rumor iuxta audiuntur*).

[435] Renvoyons ainsi à l'étude du vocabulaire politique par J. HELLEGOUARC'H, en particulier sur les *boni* de Cicéron (J. HELLEGOUARC'H 1963 : 484-495).

[436] R. SYME 1958a : 194. Voir encore H. G. SEILER 1936 : 16 ; 39-42 ; J.-M. ENGEL 1972 : 31-67 ; P. RIEDL 2002 : 47-72 et nos remarques plus haut. C'est, en somme, l'idée du proverbe populaire *senatores boni uiri, senatus mala bestia* : les sénateurs regroupés en foule perdraient leurs qualités personnelles au détriment d'une mentalité collective de foule, vue comme particulièrement négative. À ce titre, il n'est guère surprenant de trouver cette maxime chez les théoriciens de la foule de la fin du XIXe siècle, à l'instar de G. TARDE 1989 : 153.

haut ; quant à *turba* et *multitudo*, si nous avons établi qu'ils pouvaient renvoyer à des groupes de composition mixte, voire parfois uniquement aristocratique, jamais ces termes ne sont employés chez l'auteur des *Annales* pour désigner des sénateurs réunis en séance. Il est donc plus raisonnable de prendre l'historien à la lettre et de ne pas qualifier le Sénat de foule dans la suite de ce travail. De fait, le Sénat est une institution dont les règles de fonctionnement rendent impossible d'en considérer les participants comme une simple masse. Le nombre des sénateurs est fixe ; leur identité est connue de tous et l'anonymat y est impossible ; les hiérarchies internes sont sans cesse affichées et respectées ; l'ordonnancement du tour de parole interdit *a priori* la confusion typique des phénomènes de foule.

Cependant, R. SYME et d'autres ont raison de souligner les analogies patentes entre certaines séances à la curie et les grands tableaux de foule que comporte l'œuvre de Tacite. Comme nous le verrons dès le chapitre suivant, sur le plan sonore notamment, le chaos et la frénésie qui saisissent les pères conscrits se distinguent parfois mal de l'attitude du *uulgus*. Par exemple, lorsqu'une lettre de Tibère est apportée au Sénat pour invectiver Drusus III, le fils de Germanicus qui venait de mourir, les réactions des sénateurs semblent se détacher du cadre très régulé de la curie (Tac., *Ann.*, 6.24) : rapportées sous la forme de cris et d'explosions de sentiments, elles sont très semblables à l'évocation des foules des assemblées ou des *contiones*[437]. Chr. BADEL a parfaitement montré dans une étude sur l'univers sonore de la curie[438] toute l'ambiguïté des Anciens à ce sujet : si, en théorie, le Sénat se définit comme l'anti-*contio*, en pratique, la « contionalisation » de l'assemblée des *patres* se constate dès l'époque républicaine, suscitant les critiques acerbes de certains auteurs. Il n'en reste pas moins que les caractéristiques propres à cette institution empêchent Tacite de la qualifier de *uulgus*, de *turba* ou de *multitudo*, à la différence d'ailleurs de Pline ou de Suétone, ses contemporains[439]. Face à cette posture ambiguë, nous avons choisi, par la suite, de ne pas donner l'appellation de foule au Sénat, mais d'inclure dans notre corpus les passages où le déroulement des séances est représenté par Tacite en des termes habituellement réservés à la foule. Ces textes indiquent bien évidemment un jugement négatif de la part de Tacite : dans des scènes de ce genre, l'historien critique vertement le désordre et l'incapacité à se contrôler qui saisit l'ancienne élite politique romaine. En ce sens, ces passages se donnent à lire comme l'exact opposé de ceux où Cicéron cherche à flatter la plèbe en lui conférant, plus ou moins vaguement, la qualification d'*ordo*, la plaçant ainsi sur un pied d'égalité avec les *ordines* équestre et sénatorial[440]. Ce faisant, l'orateur tord la réalité juridique – il n'existait en effet pas un *ordo plebeius* à proprement parler à

[437] L'expression *obturbabant quidem patres specie detestandi* (Tac., *Ann.*, 6.24) montre très bien comment une réaction sonore est attribuée au collectif (les *patres*) et non à un individu en particulier ; le verbe *turbare* est de plus fréquemment employé pour dépeindre l'attitude tumultueuse des participants à une *contio* (par ex. Tac., *Ann.*, 1.26, pendant la sédition des légions pannoniennes).

[438] Chr. BADEL 2012.

[439] Voir par exemple la sentence intéressante du sénateur à propos du procès de Marius Priscus : *unde euenit ut, quod multi clamore permixto tuentur, nemo tacentibus ceteris dicere uelit ; patescit enim, cum separaris a turba, contemplatio rerum quae turba teguntur* (Plin., *Epist.*, 2.11.7 ; citation rapportée et commentée par Chr. BADEL 2012 : 141). La nette couleur morale, assez sénéquienne, du passage pourrait néanmoins expliquer l'utilisation du terme *turba* ici ; quoi qu'il en soit, Tacite, présent à cette séance avec Pline, ne la fait pas sienne. Voir également Suét., *Aug.*, 35 (avec nette valeur dépréciative) : on peut bien parler ici d'un choix lexical propre à Tacite.

[440] J. HELLEGOUARC'H 1963 : 506 ; plus récemment, lire l'étude de P.-M. MARTIN 2004, qui confirme cette hypothèse, en particulier pour les discours cicéroniens adressés au peuple.

Rome – à des fins rhétoriques. En représentant le Sénat se comportant comme une foule, Tacite fait le mouvement inverse : la réalité sociologique – le Sénat n'a pas les traits d'une foule – est déformée pour exprimer le blâme de l'historien.

Foules militaires : une limite située aux *principales* ?

Venons-en au *uulgus militum*. Quel est son profil sociologique, pour autant que le vocabulaire abstrait de Tacite permette de le déterminer, et quelle ligne de démarcation le distingue de la catégorie des « chefs » ? Tout d'abord, il faut commencer par noter que, de la même façon que nous avons relevé plus haut que le *uulgus urbanum* se superposait aisément au *populus*, à la *plebs* ou aux deux, le *uulgus militum* tacitéen redouble, sur le plan psychologique, les dénominations traditionnelles de *miles*, *legiones* ou d'*exercitus*[441]. Il s'identifie ainsi à un ensemble bien déterminé, le gros des troupes combattantes. Parfois, le regard de Tacite se fait un peu plus précis et montre sans aucun doute possible l'humilité de la condition de ce *uulgus* militaire. À l'accession au pouvoir d'Othon, les prétoriens se plaignirent du système des dispenses (*uacationes*, Tac., *Hist.*, 1.46) que les simples soldats (*gregarius miles*) devaient payer aux centurions pour être exemptés de certaines corvées[442]. Othon prit sur le *fiscus* et paya lui-même ces exemptions. Il conçut cette mesure, écrit Tacite, comme une « largesse faite au *uulgus* » (*uulgi largitio*), qui ne soulèverait pas pour autant la colère des centurions. Le passage est très intéressant à plusieurs titres. Tout d'abord, il associe clairement le *uulgus* au *gregarius miles*, c'est-à-dire aux soldats du rang (*gregarius*), sans ambiguïté possible sur *miles*[443]. Ensuite, il donne à ce *uulgus* une nette couleur économique, puisqu'il est écrasé par le poids (*onus*) du tribut informel demandé par les centurions. Cela confirme pour le milieu militaire l'analyse faite *supra* que ce terme recouvre des groupes bien situés socialement et caractérisés par l'humilité de leurs moyens (mais pas par une indigence complète : les soldats parviennent tout de même à payer les centurions). Enfin, et corollairement, il définit ce *uulgus* en l'opposant à un segment de l'armée romaine qui lui est supérieur, les centurions. Un texte très proche, portant sur la fin de la deuxième bataille de Bédriac, reprend et valide ces trois

[441] *Vulgus* associé, repris par ou reprenant *miles*, *legiones* ou *exercitus* (nous ne détaillons pas) : Tac., *Ann.*, 1.29, 2.55, 3.13, *Hist.*, 1.23, 1.69, 2.37, 2.44, 3.31. En Tac., *Hist.*, 4.66, le *uulgus* est constitué par l'*agmen* (mais il ne s'agit pas de l'armée romaine).

[442] Les commentateurs ne sont pas tout à fait d'accord sur le sens à donner à ces *uacationes* : congé à proprement parler ou exemption de charges (H. HEUBNER 1963, *ad loc.*), exemption de charges seulement pour G. E. F. CHILVER 1979, *ad loc.*, dont C. DAMON 2003, *ad loc.* conteste l'interprétation. Le sens exact de ce terme n'est pas capital pour notre propos ; les rapports de pouvoir qui s'expriment ici restent clairs.

[443] P. COSME 2012a : 114-115 rapproche ce passage des mesures semblables que prit Vitellius en Germanie au même moment (*igitur laudata militum alacritate Vitellius ministeria principatus per libertos agi solita in equites Romanos disponit, uacationes centurionibus ex fisco numerat, saeuitiam militum plerosque ad poenam exposcentium saepius adprobat, raro simulatione uinculorum frustratur*, Tac., *Hist.*, 1.58). On relèvera cependant que les centurions s'opposent ici non pas au *uulgus* mais aux *milites*. Sur le sens large de *miles*, qui peut renvoyer jusqu'aux généraux, Y. LE BOHEC 2018 : 77 (mais *contra* G. ALFÖLDY 2000 : 35). Autres assimilations du *uulgus* aux *gregarii* : Tac., *Hist.*, 1.36, 3.31. Le rapprochement entre *uulgus* et *gregarius miles* est redoublé par l'étymologie des deux termes : *gregarius* dérive naturellement de *grex*, « le troupeau », et l'une des hypothèses quant à l'origine de *uulgus* en faisait un terme de la langue agricole désignant un troupeau (sur le modèle de *pecus*), comme nous l'avons vu *supra*. Encore une fois, la différence avec *multitudo* est éloquente : la *multitudo* peut renvoyer à un sous-ensemble réduit de l'armée, à un segment particulier de celle-ci (par exemple les vétérans en Tac., *Ann.*, 4.4), alors que le *uulgus* désigne un ensemble plus large, la « plèbe » des soldats en quelque sorte.

éléments[444] : Tacite relève en effet au sein de l'armée des Vitelliens, qui est proche de la défaite face aux Flaviens, une ligne de fracture entre les gradés, prêts à se rendre, et le *uulgus*, qui résiste encore ; l'opposition n'est pas seulement hiérarchique, mais aussi économique, ce *uulgus* étant « pauvre » (*inops*, Tac., *Hist.*, 3.31), et sociale, puisqu'il se compose de *gregarii milites* caractérisés par leur « obscurité » (*ignobilitas*) ; enfin, le *uulgus* est distingué ici encore de deux sous-ensembles de l'armée en particulier, les tribuns et les centurions.

Ce dernier élément prolonge l'analogie entre *uulgus* urbain et *uulgus* militaire. Le *uulgus militum* est en effet souvent évoqué par opposition à l'état-major de l'armée romaine. Selon les situations, Tacite forme différentes paires antithétiques qui permettent de mieux comprendre la frontière supérieure qu'il fixait à cette entité. Le plus souvent, le *uulgus* se différencie par son comportement du couple formé par les tribuns et les centurions[445], c'est-à-dire les officiers supérieurs et subalternes[446], auxquels s'adjoignent parfois les préfets ou les légats, le cas échéant[447]. Ces postes officiels de la *Rangordnung* sont dans quelques passages glosés par un vocabulaire moins précis renvoyant aux « chefs » en général[448]. L'existence d'un lexique aussi vague, qui vient concurrencer les termes techniques du langage militaire, signale que Tacite, « le moins militaire de tous les auteurs »[449], cherche surtout à retrouver dans l'armée l'opposition frontale entre les chefs et la foule qui règle les rapports politiques dans la société civile.

Cela ne l'empêche pas de se montrer, à titre exceptionnel, d'une étonnante précision. Un texte dépasse dans sa définition du *uulgus* l'opposition stéréotypée entre le soldat du rang et les chefs et semble prendre en compte, pour partie au moins, la grande variété des hiérarchies internes de l'armée romaine. Le cadre est une nouvelle fois le camp des prétoriens, à la veille du coup d'État d'Othon en janvier 69. L'usurpateur a décidé de tenter sa chance : il soudoie deux soldats (*manipulares*[450], Tac., *Hist.*, 1.25) du corps des prétoriens, Proculus et Veturius,

---

[444] *Vt quis ordine anteibat, cedere fortunae, ne Cremona quoque excisa nulla ultra uenia omnisque ira uictoris non in uulgus inops, sed in tribunos centurionesque, ubi pretium caedis erat, reuerteretur. Gregarius miles futuri socors et ignobilitate tutior perstabat […]*, Tac., *Hist.*, 3.31.

[445] Tac., *Hist.*, 1.36 (*tribuni aut centuriones* repris par *praepositi*), 1.80, 2.5, 3.31 ; Tac., *Ann.*, 1.17-18, 2.55 (l'éviction des *ueteres centuriones* et des *seueri tribuni* au profit de les *infimi manipularium* est saluée par le *uulgus*) ; voir encore Tac., *Hist.*, 2.29 (opposition moins franche). Sur cette association, cf. R. MACMULLEN 1984 : 454 : « Tribunes and centurions are evidently seen as a unit, and perhaps linked with the senate. »

[446] Ces dénominations sont modernes, mais la distinction s'applique sans problème à l'armée romaine du fait de la séparation entre officiers nobles (de rang sénatorial ou équestre) et centurions, cf. Y. LE BOHEC 2018 : 65.

[447] Tac., *Hist.*, 2.70 (*tribuni praefectique*), 4.36-37 (*legati tribuniue*, puis *centuriones* sont distingués du *uulgus*), 4.56 (*legati*) ; *Ann.*, 1.49 (*legatus aut tribunus*).

[448] Voir *duces* (Tac., *Hist.*, 3.12), *rectores* (Tac., *Hist.*, 4.37), *primores* (Tac., *Hist.*, 4.66, en contexte barbare : voir aussi Tac., *Ann.*, 1.68, où les chefs sont nommés), ou encore *pauci* (Tac., *Hist.*, 2.26). Le phénomène est analogue à celui que nous avons constaté pour la foule urbaine. On trouve chez Sénèque un devancier à Tacite pour cette définition du *uulgus* militaire, dans le récit du messager de la fin des *Troyennes*, où le poète distinguer le *uulgus* des *duces* et désigne la foule que composent ces deux corps par *turba* (Sén., *Troy.*, 1099-1101).

[449] Selon l'expression fameuse de Th. MOMMSEN (« the most unmilitary of all authors »).

[450] Le vocabulaire de Tacite pose une nouvelle fois problème ici. *Manipularis* désigne chez lui tous les soldats en dessous du centurionat (cf. G. E. F. CHILVER 1979, *ad loc.* ; sur le sens plus restreint de ce terme dans la documentation épigraphique, voir J. E. LENDON 2006 : 272-274). Cependant, en Tac., *Hist.*, 1.57, l'historien énumère comme composantes de l'armée les chefs (*principes*), les *manipuli* (= *manipulares*) et le *gregarius miles*, en sorte qu'on pourrait être fondé à comprendre *manipuli* comme renvoyant à « l'élite des soldats du rang », c'est-à-dire aux *principales* ou aux *beneficiarii*. Cette hypothèse serait séduisante, car, comme nous le développons dans la suite, il est tout à fait possible que Tacite ait donné comme limite supérieure au *uulgus militum* la ligne de démarcation entre *gregarii* et *principales*. Cependant, il est sans doute plus raisonnable de voir dans la formule de

l'un *tesserarius*, l'autre *optio*, et les charge de préparer le coup. Ceux-ci ont deux missions : d'une part, associer au projet un petit nombre de complices[451] ; d'autre part, corrompre plus discrètement le reste des prétoriens, de façon à les amener à acclamer Othon au moment voulu. C'est dans l'exécution de cette deuxième partie du plan que Tacite se révèle inhabituellement prolixe sur la composition de la foule[452]. En effet, à l'intérieur des cohortes prétoriennes, le petit groupe des conjurés s'adresse d'abord aux « premiers des soldats » (*primores militum*), avant de s'attaquer au *uulgus* que constituent les autres soldats (*uulgus et ceteri*[453]). Autrement dit, Tacite place la ligne de démarcation supérieure du *uulgus* non plus entre la troupe et le commandement, mais à l'intérieur même du groupe des soldats eux-mêmes. Or, si la désignation de *primores militum* n'est en elle-même pas technique[454], le contexte permet de comprendre qu'il s'agit des *principales*, ces « sous-officiers » qui touchaient double solde[455]. Parmi les *principales* d'une armée figuraient en effet les *optiones*, qui secondaient les centurions, et les *tesserarii*, chargés du mot de passe inscrit sur une *tessera*, soit les fonctions respectives des deux complices d'Othon, Proculus et Veturius. Ainsi la stratégie de ces deux conjurés se comprend-elle aisément : ils s'adressent d'abord aux autres *principales*, dont ils devaient être proches, et les convainquent que leur promotion comme *beneficiarii* par Nymphidius[456] les rendait suspect aux yeux de Galba ; ils se tournent ensuite vers le reste des soldats, le *uulgus*, ceux qui se situaient en-dessous des *principales*, utilisant d'autres moyens

---

Tac., *Hist.*, 1.57 *manipuli quoque et gregarius miles* un hendiadyin du même type que les exemples de *populus et plebs* ou *populus et uulgus* analysés *supra*. C'est au reste l'interprétation de G. E. F. CHILVER 1979 : 118 (qui parle de « tautology »). En Tac., *Ann.*, 2.55, les *infimi manipularium* semblent composer, pour partie au moins, le *uulgus*, mais le passage, au reste allusif, est teinté d'une couleur polémique qui rend son utilisation complexe.

[451] *In conscientiam facinoris pauci adsciti*, Tac., *Hist.*, 1.25. Suétone parle plus précisément d'un total de dix *speculatores* à la fin de cette première phase (Suét., *Otho.*, 5).

[452] *Suspensos ceterorum animos diuersis artibus stimulant, primores militum per beneficia Nymphidii ut suspectos, uulgus et ceteros ira et desperatione dilati totiens donatiui*, Tac., *Hist.*, 1.25. Plutarque (Plut., *Galb.*, 24) n'entre pas dans ces détails : il se contente de signaler que les principaux conjurés corrompirent les prétoriens « par l'argent ou par l'espoir » (μεθ' ὧν Ὄθωνος ἀπελεύθερος Ὀνόμαστος ἐπιφοιτῶν τοὺς μὲν ἀργυρίῳ, τοὺς δὲ ἐλπίσι διέφθειρεν ἤδη σαθροὺς ὄντας καὶ δεομένους προφάσεως).

[453] *Vulgus et ceteri* (que l'on retrouve en Tac., *Hist.*, 3.3) est évidemment encore un hendiadyin, comme le relevait H. HEUBNER 1963, *ad loc. :* la formule est strictement synonyme du *uulgus ceterum* de Tac., *Hist.*, 2.45, 3.12 et 4.56 et pourrait se traduire par « la foule restante, la foule des autres ». D'autres formules semblables se trouvent en Tac., *Hist.*, 1.83 (*uulgus et plures*). Elles signalent simplement que le *uulgus* est composé de la majorité des éléments d'un groupe donné.

[454] Comme le note G. E. F. CHILVER 1979, *ad loc.*

[455] Pour l'appellation moderne de « sous-officiers », voir Y. LE BOHEC 2018 : 76. Les *principales* se distinguaient des *gregarii* par deux caractéristiques : ils étaient exemptés de corvée (*immunes*) et recevaient une solde plus élevée (de une fois et demie à trois fois supérieure au reste de la troupe) ; voir encore G. WESCH-KLEIN 1998 : 30-41 ; M. A. SPEIDEL 2000 : 69-71 sur ces stratifications internes à la troupe.

[456] C'est le sens à donner à *beneficium* (*per beneficia Nymphidii […] suspectos*, Tac., *Hist.*, 1.25) qui, en langue militaire, signifie bien « avancement », cf. H. HEUBNER 1963, *ad loc.*, qui traduit « (militärische) Beförderungen » et donne en comparaison Suét., *Tib.*, 12. Autrement dit, ces *primores militum* auxquels s'adressent les deux conjurés Proculus et Veturius, étaient très probablement des *beneficiarii*, qui forment une catégorie des *principales*. En effet, le rapport étroit entre le *beneficiarius* et le « bienfait » (*beneficium*) que lui a accordé son supérieur comme une promotion est souligné par J. NELIS-CLEMENT 2000 : 66. Dans cette étude, J. NELIS-CLEMENT dresse un profil très détaillé de ces soldats et montré que *beneficiarius* désignait dans la langue militaire un titre bien précis ; cependant, elle affirme également que la langue littéraire tendait à confondre les différents statuts (en particulier J. NELIS-CLEMENT 2000 : 61-73) : les *beneficiarii* étaient tantôt définis comme de simples *immunes* (soldats exemptés de corvée), tantôt comme des *principales* (dispensés et touchant un salaire plus élevé), tantôt comme des *officiales* (*principales* travaillant dans l'*officium* d'un officier supérieur). Pris dans ce dernier sens, les *beneficiarii* pouvaient constituer d'excellents relais d'opinion des chefs auprès de la troupe (*gregarii* ou *uulgus*) dont ils étaient bien séparés par leur statut hiérarchique.

argumentatifs (*diuersis artibus*), notamment l'antienne du *donatiuum* promis par Galba et jamais donné. P. COSME, qui interprète le passage dans ce sens, fait un rapprochement très stimulant avec la *contio* lors de laquelle, quelques jours plus tôt, Galba avait annoncé aux prétoriens l'adoption de Pison (Tac., *Hist.*, 1.18)[457]. Les réactions furent diverses : alors que les tribuns, les centurions et les « plus proches des soldats » (*proximi militum*) signifièrent à l'empereur leur joie, le reste des prétoriens (*ceteri*) se montra ostensiblement hostile à cette décision[458]. Selon P. COSME, ce contraste parmi les participants à la *contio* signale certes les dissensions habituelles entre les chefs et la troupe, mais également, à l'intérieur des *milites*, entre les *proximi militum* et la masse. Or, la disposition hiérarchique du public des *contiones* militaires[459] autorise, selon lui, à reconnaître dans ces *proximi* les *principales*, plus proches des centurions que des troupiers. Cette analyse très convaincante est importante à deux titres pour notre propos. D'abord, elle montre bien que Tacite était capable de localiser les clameurs (ou leur absence) dans ce type d'assemblée, et que cette topographie des réactions peut être croisée avec les hiérarchies de l'armée romaine. Ensuite, plus spécifiquement pour ce qui nous intéresse dans ce chapitre, on remarque que l'opposition entre *proximi militum* (= les *principales*, si l'on suit P. COSME) et *ceteri [milites]* dans la *contio* de Tac., *Hist.*, 1.18 se superpose parfaitement à la dichotomie entre le groupe des *primores militum* et celui des *uulgus et ceteri* que l'on trouve dans le récit du coup d'État (Tac., *Hist.*, 1.25). Cette concordance plaide pour une redéfinition plus fine du *uulgus* militaire excluant les *principales* pour se limiter aux *gregarii* à proprement parler.

Ainsi la frontière entre la foule militaire et « l'élite » pourrait, dans l'esprit de Tacite, être située bien en-dessous du centurionat. Bien sûr, on pourrait arguer que le *uulgus* de ce moment très limité de l'année des quatre empereurs n'est pas nécessairement celui que l'on retrouve ailleurs. Cependant, si Tacite assigne bien à cette notion un sens sociologique stable, comme nous le pensons, le passage que nous venons d'analyser pourrait permettre de mieux comprendre ce que Tacite entend quand il parle du *uulgus militum*. Ainsi, dans le texte de Tac., *Hist.*, 1.46 commenté *supra*, le *uulgus* qui se plaint des exactions que les centurions lui font subir pour l'exempter des tâches ne peut être composé des *principales*, lesquels étaient par définition *immunes* (dispensés de corvée). D'autres exemples montrent encore que l'opposition entre *uulgus* et *principales* est pertinente pour reconstruire les événements dont l'historien fait le récit[460].

---

[457] P. COSME 2012a : 88-90.

[458] *Tribuni tamen centurionesque et* <u>*proximi militum*</u> *grata auditu respondent :* <u>*per ceteros*</u> *maestitia ac silentium, tamquam usurpatam etiam in pace donatiui necessitatem bello perdidissent*, Tac., *Hist.*, 1.18. Sur cette scène, voir encore l'analyse de Rh. ASH 1999 : 24-26, qui affirme que la sensibilité aux divergences entre les officiers et la troupe est l'une des grandes spécificités de Tacite dans les *Histoires*.

[459] Voir à nouveau J.-M. DAVID 2000 : 217 tout particulièrement.

[460] Ainsi, le *uulgus* qu'Othon aide financièrement en Tac., *Hist.*, 1.23 se comprend mieux si l'on part du principe qu'il s'agit des soldats du rang, au salaire simple. Un autre exemple pourrait être analysé à la lumière de cette hypothèse : à la fin de la mutinerie de Germanie de 14, Germanicus laisse les légions se purger violemment des mutins (Tac., *Ann.*, 1.48-49). La scène est décrite de façon dramatique, voire épique, par Tacite, qui l'associe à une forme de guerre civile. Cependant, il est intéressant de noter que l'état-major a créé les conditions de possibilité de cette épuration en poussant un certain nombre de soldats à déclencher ce massacre. Ces soldats qui sont complices (et même moteurs) de la répression ne font pas partie du commandement et appartiennent donc à la troupe ; ils sont cependant assez proches du légat, Aulus Caecina Severus, pour que celui-ci les charge directement de l'organisation de la tuerie. Tacite se montre étonnamment précis au sujet de ces hommes : il s'agit

ii- Délimitation inférieure

La même étude peut être conduite sur la frontière inférieure que Tacite attribue à son *uulgus*, à cette différence près qu'il faut s'attendre ici à moins de précision encore de la part de l'historien, comme de juste à mesure que l'on s'éloigne de l'élite politique et sociale.

Foules urbaines : les esclaves et le *uulgus*

En ce qui concerne la foule urbaine, on trouve parfois dans la recherche l'idée que le *uulgus* renverrait à une « foule mêlée », ici dans le sens d'un mélange entre plébéiens et non-citoyens (esclaves ou étrangers)[461]. Cette position n'est pas réellement soutenable et ne s'accorde pas avec une lecture précise du texte tacitéen[462]. De fait, aucun texte, à notre connaissance, ne permet d'établir positivement que le *uulgus* est composé en partie d'esclaves ; en revanche, l'association permanente entre *uulgus* et *plebs* ou *uulgus* et *populus*, étant entendu que *plebs* ou *populus* ne sauraient désigner autre chose que des citoyens, ne souffre, elle, d'aucune contestation.

Prenons un texte qui pourrait sembler à première vue indiquer un mélange possible de citoyens et d'esclaves dans la foule et observons-le de plus près. En Tac., *Hist.*, 1.32, un groupe d'individus accourt sur le Palatin pour exprimer son soutien à Galba et son opposition au coup d'État d'Othon. Selon Tacite, celui-ci est composé de « la plèbe tout entière » à laquelle « les esclaves s'étaient mêlés » (*uniuersa plebs […] mixtis seruitiis*). Il n'est donc pas impossible en

---

des porte-aigles (*aquiliferi*), des porte-enseignes (*signiferi*) et de « ce qui était le moins corrompu dans le camp » (*quod maxime castrorum sincerum erat*, Tac., *Ann.*, 1.48). Cette dernière proposition pourrait, sous son lexique moral, être en réalité un élargissement à l'ensemble des *principales*, auxquels appartiennent déjà les deux premières catégories. Cet ensemble sonde ensuite les esprits de la *maior legionum pars*. Peut-être peut-on voir ici la ligne de fracture entre le *uulgus*, qui apparaît dans le chapitre suivant (Tac., *Ann.*, 1.49) et qui serait composé de « la majeure partie des légions » et le groupe qui lui était immédiatement supérieur (les *principales*, puis les officiers). Y. LE BOHEC 2018 : 77 indique dans sa synthèse que les *immunes* représentaient un dixième d'une légion environ (500 hommes sur 5000), ce qui correspond bien à l'opposition tacitéenne entre un petit groupe de relais du pouvoir et « la majeure partie des légions ». On interprète généralement cette stratégie de Caecina comme contrainte : les centurions ayant été tués plus tôt (Tac., *Ann.*, 1.32), ces hommes seraient les seuls relais dont disposerait le légat (par ex. Fr. R. D. GOODYEAR 1972, *ad loc.*) ; cependant, la haine générale pour les centurions les disqualifiait probablement d'emblée auprès des légions, tandis que les *principales*, quoique extérieurs au *uulgus*, n'étaient pas nécessairement l'objet de son ressentiment.

[461] J.-M. ENGEL 1972 : 704 (également 174), et déjà chez Z. YAVETZ 1983 : 104 (au-delà de Tacite) et I. KAJANTO 1969 : 57 (plus hésitant). L'hypothèse est également défendue par K. KRÖSS 2017, mais au service d'une démonstration plus générale, puisque le concept de *plebs* renverrait également, selon cette chercheuse, à un ensemble très vaste, susceptible d'inclure à la fois les *ordines* et les non-citoyens. Pour *uulgus* et la notion de « masse urbaine », voir tout particulièrement p. 63-67. De fait, si l'on n'accepte pas que *plebs* désigne exclusivement des citoyens, *uulgus*, qui lui est souvent superposé, se trouve également « ouvert vers le bas » (cf. p. 64 : « eine Abgrenzung zumindest nach unten in aller Regel einfach nicht erlauben »). Ses arguments reposent en partie sur la composition du public des *contiones* et des jeux, discutée plus bas. On notera cependant que l'argumentation à propos du *uulgus urbanum* de Tac., *Hist.*, 3.80 (p. 37) n'emporte pas la conviction. Selon K. KRÖSS, ce *uulgus* serait composé de tous les soutiens de Vitellius, à savoir la plèbe, mais également les sénateurs, chevaliers et affranchis qui avaient contribué à l'effort de guerre (Tac., *Hist.*, 3.58), tout comme les esclaves (*seruitia*), dont Tacite nous dit qu'ils s'arment pour défendre l'empereur en Tac., *Hist.*, 3.79. Cependant, ce *uulgus* réapparaît ensuite comme *populus* et comme *plebs* (Tac., *Hist.*, 3.82-83). Il faudrait donc, pour accepter l'analyse de K. KRÖSS, accepter que non seulement *uulgus* et *plebs*, mais aussi *populus* renvoient, dans l'esprit de Tacite, à un groupe très (trop) vaste incluant des non-citoyens.

[462] En ce sens, lire les remarques très claires de J. DEININGER 1979 : 283, qui cite un certains nombres de passages où Tacite distingue les citoyens des esclaves (Tac., *Hist.*, 1.32, que nous analysons plus en détail ici, mais aussi 3.79, 4.1, *Ann.*, 4.27 et 14.61).

l'espèce que citoyens et non-citoyens manifestent pour une cause commune. De fait, l'auteur des *Annales* déplore souvent la proximité d'opinion, voire la solidarité, entre plébéiens et esclaves[463], comme lors de l'affaire de Pedanius Secundus : ce préfet de la Ville avait été tué par un de ses esclaves ; dans ce cas, la loi imposait que toute la *familia* fût mise à mort, mais la plèbe fit pression sur les sénateurs pour empêcher, en vain, cette mesure[464]. Plus généralement, l'ouverture des *Histoires* met en lumière la convergence, scandaleuse aux yeux de l'historien, entre la *plebs sordida* et les *deterrimi seruorum*, seuls groupes de la population romaine à regretter la mort de Néron (Tac., *Hist.*, 1.4). Ces rapprochements sont un fait du temps qui paraît difficilement contestable ; ils n'autorisent toutefois pas à inférer que le terme de *uulgus* désigne, chez Tacite, une foule indistincte de citoyens et de non-citoyens. De fait, si l'on retourne au passage de Tac., *Hist.*, 1.32, on remarquera que Tacite fait bien attention à distinguer dans son expression la plèbe des esclaves : l'ablatif absolu *mixtis seruitiis* indique bien une « excroissance » qui s'ajoute au groupe des citoyens (*plebs uniuersa*), et non un mélange dans une nouvelle catégorie[465]. On lit ailleurs de semblables efforts de distinction entre *plebs ingenua* et *multitudo familiarum* (Tac., *Ann.*, 4.27) : il semble bien prendre en compte les grandes catégories juridiques (citoyens/non-citoyens). Au reste, en Tac., *Hist.*, 1.32, de façon tout à fait révélatrice, Tacite n'emploie pas *uulgus* : ce terme renvoyait à la même réalité que *plebs*, et ne pouvait donc pas servir à désigner un groupe plus large et sociologiquement plus hétérogène. *Vulgus* n'apparaît d'ailleurs pas à propos de la foule urbaine dans le récit tacitéen de la crise du 15 janvier, du moins jusqu'à la déploration de Tac., *Hist.*, 1.50, qui clôt l'épisode et où le terme remplace *plebs*, comme vu *supra*. Autrement dit, il n'y a en l'espèce aucune confusion de la part de Tacite : le *uulgus* se termine là où la citoyenneté s'arrête[466]. Les rapprochements avec les esclaves sont de l'ordre de l'analogie polémique ; et si la foule se conduit « comme s'il s'agissait d'esclaves domestiques » (*ut in familiis*, Tac., *Hist.*, 1.90), l'opérateur de comparaison *ut* indique précisément que son statut juridique est tout autre.

---

[463] J.-M. ENGEL 1972 : 137-142, qui analyse cette solidarité (ponctuelle, au reste) des plébéiens avec les esclaves comme un signe que « la populace [est] toute mêlée d'esclaves et de citoyens déchus », dans un geste quelque peu simplificateur.

[464] Tac., *Ann.*, 14.42-45 (les émeutiers sont d'abord désignés comme *plebs*, puis comme *multitudo* ; Tibère réprime le *populus* par édit). Sur cette affaire, voir en dernier lieu C. COURRIER 2014 : 892-893 avec les références aux travaux antérieurs, auxquelles on ajoutera, spécifiquement pour l'attitude de Tacite (dont l'opinion sur les esclaves se retrouverait dans le discours traditionnaliste de C. Cassius), I. KAJANTO 1969. Comme le rappelle J. DEININGER 1979 : 291, toute réflexion sur la composition de cette foule tient de la conjecture, car Tacite ne laisse aucun indice dans son récit à ce sujet.

[465] On notera qu'au chapitre suivant, l'historien distingue encore la *multitudo* des citoyens qui se sont massés pour soutenir Galba des esclaves (Tac., *Hist.*, 1.33).

[466] Une nouvelle fois, il convient en la matière de ne pas négliger les idiosyncrasies de chaque auteur ou de chaque genre. Un siècle avant Tacite, la langue poétique d'un Manilius, par exemple, peut tout à fait admettre que *uulgus* et *turba* renvoient à la foule mêlée des non-citoyens, socialement inférieure à la tripartition du corps civique en *patres*/*ordo equester*/*populus* (*utque per ingentis* <u>*populus*</u> *discribitur urbes, / principiumque* <u>*patres*</u> *retinent et proximum* <u>*equester*</u> */* <u>*ordo*</u> *locum,* <u>*populum*</u>*que equiti populoque subire /* <u>*uulgus iners*</u> *uideas et iam sine nomine turbam […]*, Manil. 5.730-733). Un tel usage ne dit rien du *uulgus* tacitéen, pas plus que l'emploi que Juvénal fait du terme et qui semble bien inclure les esclaves à la foule (*« uos humiles » inquis « uolgi pars ultima nostri, / quorum nemo queat patriam monstrare parentis […] »*, Juv. 8.44-45). Ces deux texte sont cités par Z. YAVETZ 1983 : 197, qui en tire une règle générale : il convient, à notre sens, de se montrer plus prudent, et de chercher ce qui fait système chez chaque auteur, en particulier quand il s'agit d'une œuvre en prose aussi cohérente que celle de Tacite.

Par ailleurs, le cas du *uulgus* qui soutient Octavie en 62 et que Poppée assimile à un ramassis de clients et d'esclaves de la femme de Néron (Tac., *Ann.*, 14.61) ne saurait être avancé comme preuve : cette interprétation est insérée dans un discours ostensiblement polémique, qui vise à discréditer le mouvement de soutien populaire envers la fille de Claude. Nous reviendrons dans l'étude de cas *infra* sur cet exemple. Il faut relever dès à présent cependant que l'insinuation du recours aux esclaves est traditionnelle dans la rhétorique romaine. C'est une constante, par exemple, du discours cicéronien à l'encontre des bandes de Clodius ou des soutiens d'Antoine[467]. Ce précédent invite donc à être très prudent dans les accusations d'ouverture aux esclaves, quand elles sont formulées par des adversaires politiques. Il est vrai que Tacite déplore par endroits le nombre croissant d'affranchis et, donc, la réduction numérique de la plèbe ingénue[468] ; par ailleurs, d'autres sources signalent qu'au quotidien, les signes manquaient pour discerner les citoyens des non-citoyens, notamment sur le plan vestimentaire avec l'abandon progressif de la toge[469]. Cependant, si l'on observe les lieux associés au *uulgus* urbain, en particulier les *spectacula* et les *contiones*, on constate que la ligne de démarcation constituée par la citoyenneté romaine pouvait être nettement matérialisée. Quoique les témoignages ne soient pas toujours concordants, il semble en effet bien que, dans les édifices de spectacle (ou du moins certains d'entre eux), les femmes et les esclaves étaient habituellement dissociés des

[467] Cf. l'analyse détaillée de la composition des bandes de Milon dans les discours de Cicéron chez Fr. FAVORY 1976 : 129-138, mais aussi les remarques de P. J. J. VANDERBROECK 1987 : 90 et suiv. (avec les renvois aux études antérieures), Fr. PINA POLO 1996 : 131 et H. MOURITSEN 2001 : 59-60 pour les *contiones* (sur lesquelles nous revenons plus bas) ou encore R. LAIGNOUX 2011 : 55 (pour la foule des funérailles de César).

[468] Voir Tac., *Ann.*, 4.27 (avec le commentaire récent et les références, anciennes et modernes, d'A. J. WOODMAN 2018, *ad loc.*) et 13.27.

[469] Notamment App., *Civ.*, 2.120 (pas de différenciation de tenue au-delà de l'ordre sénatorial) ; rappelons aussi la mention du *tunicatus populus* en Tac., *Dial.*, 7). Voir J.-M. ENGEL 1972 : 137-138 ; Z. YAVETZ 1986 : 167 ; Chr. KUNST 2010a : 22. Sur l'importance du vêtement comme signe social et politique à Rome, renvoyons aux travaux de Fl. GHERCHANOC et de V. HUET en général, et à Fl. GHERCHANOC & V. HUET 2007 en particulier. Voir plus généralement P. VEYNE 1961 : 224 s'appuyant sur l'expression *puer(is) plebeis sine distinctione libertatis* de l'inscription CIL X, 5852.

bataillons de la plèbe[470], eux-mêmes séparés des *ordines*[471]. Ainsi, dans la perspective d'un sénateur de la fin du Ier et du début du IIe siècle comme Tacite, la plèbe qui assistait aux jeux, nommée *populus, plebs* ou *uulgus*, devait former un groupe bien distinct de l'aristocratie et des non-citoyens, en sorte que les (ré)actions sonores pouvaient leur être attribuées par association spatiale[472], puisqu'ils se trouvaient, invariablement, dans la partie centrale des gradins[473]. Déjà

[470] On peut le déduire par exemple de la remarque de Flavius Josèphe au sujet du théâtre temporaire édifié par Caligula pour les *ludi Palatini* peu avant son assassinat : relevant la précipitation avec laquelle est organisée la cérémonie et la confusion que tient à faire régner l'empereur, l'historien s'étonne d'une part que les sénateurs et les chevaliers soient mêlés au peuple, d'autre part que les femmes et les esclaves soient assis en compagnie des citoyens (παρὸ καὶ διακέκριτο οὐδὲν οὔτε τῇ συγκλήτῳ χωρίον οὔτε τοῖς ἱππεῦσιν, φύρδην δὲ ἕζοντο καὶ τοῖς ἀνδράσιν ὁμοῦ αἱ γυναῖκες καὶ τῷ δούλῳ ἀναμεμιγμένον τὸ ἐλεύθερον, Jos., *Ant. Jud.*, 19.1.10.86). Cependant, les sources ne sont pas toujours en accord. En ce qui concerne les femmes au Cirque, par exemple, les conseils d'Ovide pour séduire une jeune femme impliquent qu'il n'y ait pas de séparation entre hommes et femmes (Ov., *Art.*, 1.139-142) ; toutefois, Suétone affirme qu'une loi passée sous Auguste imposait aux femmes seules de se placer dans la partie supérieure des gradins et leur interdisait les compétitions gymniques (Suét., *Aug.*, 44) ; mais Juvénal prouve que la législation n'était plus valide (ou respectée) de son temps (Juv. 11.202). Sur tous ces éléments, voir le bilan de S. FORICHON 2020 : 136-139, pour qui la séparation des hommes et des femmes ne valut jamais au Cirque, mais bien pour les autres édifices de spectacle (dans le même sens J. NELIS-CLEMENT 2008 : 433 ; sur la séparation au théâtre, voir E. RAWSON 1987 : 89-91). La place des esclaves est moins débattue : après avoir accompagnée leurs maîtres, ils se plaçaient sans doute dans la partie supérieure des gradins (E. RAWSON 1987 : 87-89 pour le théâtre et l'amphithéâtre ; S. FORICHON 2020 : 142 pour le Cirque ; J. KOLENDO 1981 : 304 parle de « ségrégation rigide entre les quatre groupes majeurs : sénateurs, chevaliers, plèbe urbaine et autres catégories – c'est-à-dire les non-citoyens, les femmes et les esclaves »). Selon M. JEHNE 2003 : 288, la distinction entre citoyens et non-citoyens lors des jeux était précisément ce qui conduisait la plèbe à accepter d'être, à son tour, séparée de l'élite ; dans un sens analogue, déjà E. RAWSON 1987 : 111 soulignait que l'insistance des différents législateurs sur le port de la toge devait être comprise comme un signe de différenciation entre citoyens et non-citoyens (ceux-ci n'étant cependant pas complètement exclus des spectacles). Mais il n'est pas impossible que la partie supérieure des gradins ait été aussi occupée par des citoyens pauvres (sans la toge blanche), comme pourrait l'indiquer Calp. 7.25 et suiv., un texte d'interprétation et d'établissement difficiles. Voir encore G. VILLE 2014 : 141-142 ; M. CLAVEL-LEVEQUE 1984 : 157 ; E. FLAIG 2003a : 232-237.

[471] La séparation avec les *ordines* souffre de moins de contestation, et on peut s'appuyer ici aussi sur les travaux récents de S. FORICHON 2020 : 129 et suiv. sur le cirque (avec les références des travaux antérieurs, dont les pages très claires de G. VILLE 2014 : 433-439) ainsi que sur ceux de J.-M. ANDRE 1990 : 166-167, E. RAWSON 1987 : 102-110 et, plus récemment, de G. G. FAGAN 2011 : 96-120 et d'E. HARTMANN 2016 : 42-55 pour le théâtre et l'amphithéâtre. Il y eut plusieurs législations dans ce sens sous les Julio-Claudiens (sous Auguste pour tous les édifices de spectacle, selon Suét., *Aug.*, 44 ; sous Claude pour les sénateurs au cirque, peut-être en leur réservant une section des gradins précise, en Suét., *Claud.*, 21 et Cass. Dio. 60.7 ; sous Néron pour les chevaliers au cirque, selon Suét., *Nér.*, 11 et Tac., *Ann.*, 15.32), même si leur chronologie ou leur étendue respective ne sont pas toujours très claires. Le jugement de Cassius Dion, selon lequel depuis l'époque augustéenne jusqu'à la sienne, la plèbe était distincte d'une part des chevaliers, de l'autre des sénateurs (Cass. Dio. 55.22), peut sans doute être considéré comme valable de ce point de vue-là.

[472] E. RAWSON a donc tout à fait raison de signaler que « the system of subdivisions might […] facilitate the organization of acclamations in the theatre and thus the expression of public opinion. » (E. RAWSON 1987 : 112), tout comme E. FLAIG de dire que « jede Reaktion war eindeutig zuschreibbar, da man wußte, welche Gruppen wo saßen » (E. FLAIG 1995 : 109), étant entendu que le groupe des plébéiens n'appartenant pas à un *ordo* professionnel (lesquels avaient parfois aussi des sièges séparés) était très largement majoritaire. Voir dans le même sens E. HARTMANN 2016 : 45, s'appuyant sur Hor., *Épît.*, 2.1.183-188.

[473] Voir en ce sens J. DEININGER 1979 : 283. Comme l'a bien analysé J.-M. ENGEL 1972 : 136, c'est ce que montre le passage révélateur de Tac., *Ann.*, 13.54 où, saisissant l'occasion de la venue d'une ambassade germaine à Rome, Tacite se sert du regard naïf et perçant de ces barbares pour décrire l'organisation spatiale du public du théâtre de Pompée, rendant sensible l'opposition entre le *consessus caueae* (où siège la majorité des spectateurs) et les *discrimina ordinum*, c'est-à-dire les places réservées aux chevaliers (*eques*) et aux sénateurs (*senatus*). On peut se demander si ces *discrimina ordinum* incluent dans l'esprit de Tacite les autres *ordines*, notamment les appariteurs, qui bénéficiaient eux aussi de ce statut (licteurs, scribes, *praecones*…), cf. sur ces *ordines* socio-professionnels l'étude de B. COHEN 1984. Ces appariteurs étaient des plébéiens, mais par leur statut social et juridique, ils étaient sans doute plus proches des ordres équestre et sénatorial que de la masse de la plèbe, comme P.-M. MARTIN 2004 l'avançait en montrant que Cicéron cherche parfois à les intégrer dans son projet politique de

Cicéron distinguait les applaudissements aux spectacles selon leur provenance topographique (*summa cauea, media cauea, infima cauea*) et les attribuait à différentes catégories sociales[474]. Pour la foule des *contiones*, également qualifiée de *uulgus* chez Tacite (quoique beaucoup plus rarement), Fr. PINA POLO et D. HIEBEL ont bien montré qu'en tant qu'assemblée du peuple romain, cette institution excluait, au moins en théorie, les esclaves, les étrangers et les femmes[475]. Enfin, quand il s'agit du *uulgus* qui accorde ses faveurs à quelqu'un ou qui fait circuler des rumeurs, son caractère diffus interdit de se prononcer plus avant, et nous verrons plus loin que la domesticité des grandes familles constituaient de fréquents points de départ pour les bruits publics[476] ; cependant, en l'absence d'indices lexicaux fermes liant les esclaves au *uulgus*, on ne saurait affirmer que celui-ci s'étend au-delà des non-citoyens[477].

Foules militaires : non-combattants, auxiliaires et *uulgus*

La question de la frontière inférieure mérite d'être posée également pour le *uulgus militum*. De fait, l'armée romaine se composait de citoyens, les légionnaires, mais également d'étrangers avec les troupes auxiliaires, et d'un certain nombre de civils, de statut libre ou servile, qui suivaient l'armée et assuraient diverses charges, les *lixae* et les *calones*[478]. Une nouvelle fois,

---

concordia ordinum, et comme C. COURRIER 2014 : 395-400 l'a confirmé en en faisant « l'ossature » de la *plebs media* (comprise comme l'élite de la plèbe, très proche des grandes *domus*). De fait, il semble bien que ces *ordines* aient également bénéficié de places séparées aux spectacles (E. RAWSON 1987 : 83 ; C. COURRIER 2014 : 399-400 ; S. FORICHON 2020 : 129-135). En tant que groupes isolables visuellement et topographiquement dans les édifices de spectacle, peut-être ces *ordines* constituant l'élite plébéienne sont-ils exclus du *uulgus* massif des spectateurs dont parle Tacite, de la même façon que nous avons vu *supra* que l'élite des légions (les *principales* ou *beneficiarii*) ne semblait pas, à ses yeux, appartenir au *uulgus militum*. Cependant, à l'inverse de plus haut, aucun texte ne vient en appui de cette hypothèse et ne permet de la démontrer positivement : nous restons ici au stade de la conjecture.

[474] Voir tout particulièrement le passage très révélateur de la première *Philippique*, où l'orateur affirme que les applaudissements conjugués des *summi*, des *medii* et des *infimi* témoigne du *consensus* et du *iudicium* du peuple (au sens plein de *populus* ici : *equidem is sum, qui istos plausus, cum popularibus ciuibus tribuerentur, semper contempserim ; idemque, cum a summis, mediis, infimis, cum denique ab uniuersis hoc idem fit, cumque ii, qui ante sequi populi consensum solebant, fugiunt, non plausum illum, sed iudicium puto*, Cic., *Phil.*, 1.15.37), avec le commentaire de Cl. NICOLET 1976a : 485, qui relève un jeu de Cicéron sur les catégories sociales ici : les *infimi* des spectacles (ceux qui se trouvent dans l'*ima cauea*) renvoient en réalité à l'aristocratie, et inversement.

[475] Fr. PINA POLO 1989 : 69-73 ; D. HIEBEL 2009 : 57-59 ; ces deux auteurs notent bien cependant que, concernant les esclaves, l'absence de contrôle de *status* et le caractère multiculturel de l'*Vrbs* à la fin de la République avaient sans doute pour conséquence une certaine porosité. Néanmoins, il convient de se méfier des accusations polémiques, comme nous l'avons rappelé *supra*.

[476] Cf. *infra*, p. 430-436.

[477] En ce qui concerne les foules féminines, plutôt rares chez Tacite, mais non inexistantes (contrairement à ce qu'affirme J.-M. ENGEL 1972), celles-ci ne sont pas désignées par un terme précis chez Tacite : elles ne constituent pas une foule *sui generis*, mais un rassemblement de *matres* ou de *coniuges* (comme en Tac., *Ann.*, 4.51, par exemple, à propos des Thraces). Les foules mêlées d'hommes et de femmes (donc de citoyens et de non-citoyennes) existent également, mais ne sont jamais explicitement nommées *uulgus* par Tacite ; en revanche, on relèvera la *multitudo* composée d'individus de tous les âges et des deux sexes en Tac., *Hist.*, 5.13 (en Judée : *multitudinem obsessorum omnis aetatis, uirile ac muliebre secus, sexcenta milia fuisse accepimus*).

[478] Sur les *lixae* et les *calones*, voir plusieurs travaux : l'étude succincte de M. P. SPEIDEL 1989, centrée sur les *calones*, quelques pages dans des ouvrages plus généraux (G. WESCH-KLEIN 1998 : 112-115), et surtout les passages correspondants dans les études plus détaillées de K.-W. WELWEI 1988 : 56-112 et J. P. ROTH 1999 : 93-110, ainsi que les deux articles de R. FEIG VISHNIA 2002 et de J. E. THORNBURN 2003. Le statut servile des *calones* semble être bien établi ; celui des *lixae* est plus ambigu, cf. J. E. THORNBURN 2003 : 57-58 dont nous reprenons la conclusion : « Thus, while the *calones* were slaves, *lixae* could be either slave or free » (pour K.-W. WELWEI 1988 : 86-87, les *lixae* sont des civils, mais on constate à partir de la fin du Ier s. av. J.-C., et particulièrment chez Tacite, une tendance à subsumer tous les esclaves sous la catégories de *lixae* ; J. P. ROTH 1999 : 95-96 va dans le même sens que J. THORNBURN). L'hypothèse de R. FEIG VISHNIA, qui consiste à voir dans les *lixae* des

l'analogie structurelle avec la structuration de la population à Rome justifie les parallèles entre *uulgus urbanum* et *uulgus militum* que développe Tacite tout au long de son œuvre : la communauté psychologique entre ces deux foules était soutenue, à ses yeux, par leur position médiane au sein d'ensembles plus larges, différenciée socialement d'une élite mais également, par le bas, des non-citoyens. De fait, alors que le profil social du *uulgus* militaire recoupe, comme nous l'avons vu, celui des *gregarii milites*, on ne trouve jamais chez lui d'association de ce terme avec le personnel non-combattant ; cette remarque est d'autant plus pertinente que *multitudo* et *turba* renvoient fréquemment à des foules composées pour partie de ces groupes[479].

Concernant les troupes auxiliaires (cohortes, ailes ou *numeri*), la question de leur inclusion au sein du *uulgus* est souvent délicate et, pour le dire honnêtement, impossible à résoudre. L'association régulière entre le *uulgus militum* et les légions laisse à penser que la ligne de démarcation passait, dans l'esprit de Tacite, ici aussi, entre citoyens et non-citoyens, excluant de fait les *auxilia*[480]. Cependant, même si les auxiliaires ne font pas partie du *uulgus* ou ne constituent pas un *uulgus* à part, Tacite laisse parfois résonner leur voix dans son histoire en des expressions proches, pour ne pas dire indissociable, de celles des légions[481].

4. Conclusion intermédiaire : le *uulgus*, foule psychologique, foule située socialement

Cette troisième partie nous a donc permis de cerner avec plus de précision les contours du *uulgus*. Nos conclusions sont de deux ordres.

D'une part, le *uulgus* constituait un concept utile en premier lieu comme support de l'écriture psychologique de Tacite : les multiples généralisations qui contribuent, directement ou indirectement, à élaborer le recueil du *mos uulgi* témoignent bien de ce mode d'analyse préférentiel du comportement collectif chez Tacite. Ce faisant, l'historien pouvait englober dans

---

hommes toujours libres s'occupant ou possédant des esclaves (les *calones*), écarte volontairement Tac., *Hist.*, 2.87 au prix d'une lecture hardie du passage (R. FEIG VISHNIA 2002 : 267). Sur l'opinion négative de Tacite envers ce groupe des *lixae et calones*, I. KAJANTO 1970 : 713.

[479] L'exemple le plus éclairant est sans doute la *multitudo* de Tac., *Hist.*, 2.87, qui désigne la foule qui marche derrière Vitellius alors que le nouvel empereur se rend à Rome : celle-ci intègre des soldats, les *calones*, des *lixae*, les membres du commandement et les proches de Vitellius, ainsi que des civils venus de l'*Vrbs*. Pour des cas de foules militaires composées uniquement de non-combattants, voir les expressions éloquentes de *lixarum multitudo* en Tac., *Hist.*, 4.22 et d'*imbellis turba* en Tac., *Hist.*, 4.23 et 4.35 (renvoyant ici aux *lixae et calones*). On comparera l'utilisation que fait Xénophon du nom ὄχλος comme d'un terme technique pour désigner les « camp-followers », cf. S. KARPYUK 2000 : 86.

[480] Un texte portant sur la politique orientale, mais non dépourvu d'intérêt pour notre réflexion, peut sans doute être versé au dossier (Tac., *Ann.*, 6.44). Le vieux roi Artaban, ancien souverain des Parthes en exil en Hyrcanie, est sollicité par la noblesse parthe pour reprendre le trône à Tiridate III. Il constitue donc une armée à l'aide de troupes étrangères scythes que Tacite, par *interpretatio Romana*, appelle *auxilia*. Sur le territoire parthe, il convainc peu à peu le *uulgus* parthe de s'engager à ses côtés : une bonne partie des soldats du roi légitime, Tiridate, passe donc à Artaban (sur l'épisode, voir A. VERSTANDIG 2001 : 246). Le *uulgus* semble donc s'opposer ici aux *auxilia*, l'armée de citoyens aux auxiliaires non citoyens. Mais il faut convenir que l'utilisation de ce passage pour parler de l'armée romaine reste problématique.

[481] Plusieurs exemples se trouvent, notamment la rumeur de Tac., *Hist.*, 2.69, introduite à l'aide du verbe *fremere* (*frementibus auxiliis tantum impunitatis atque adrogantiae legionariis accessisse*), typique des rumeurs tacitéennes. Voir également la rumeur qui se répand parmi les légions et les troupes auxiliaires stationnées à Rome en janvier 69 : Tacite utilise le verbe *uulgare* (*postquam uolgatum erat labare Germanici exercitus fidem*), qui n'est évidemment pas sans lien avec le *uulgus*. Pour ces éléments du lexique de la rumeur tacitéenne, nous renvoyons à notre étude lexicale détaillée en annexe.

une même catégorie des phénomènes assez différents (rassemblements de citoyens en *contio*, opinion publique, assemblées séditieuses de soldats, etc.).

D'autre part, même considéré ainsi, le *uulgus* ne perdait pas l'identité sociale « populaire » qui le caractérisait. À défaut de pouvoir réellement entrer dans l'analyse précise des strates qui le composent autrement que par un vocabulaire moral (*prudentes*/*stulti*…) ou trop général (*quidam*/*alii*/*plures*…), il est possible de l'approcher par l'extérieur, en quelque sorte, en observant les frontières que Tacite lui fixe. Cette démarche montre que, dans l'esprit de l'historien, est considéré comme *uulgus* un ensemble très large de citoyens, distinct par le haut d'une élite tout autant économique que politique (l'exclusion des *principales* du *uulgus militum* le prouve assez), par le bas des non-citoyens, y compris des esclaves.

5. Étude de cas : la foule dans la relégation d'Octavie (Tac., *Ann.*, 14.59-62)

La validité de ces conclusions peut être éprouvée de manière plus systématique à travers une étude de cas : l'épisode très révélateur de la répudiation d'Octavie (Tac., *Ann.*, 14.59-62). Ce passage célèbre des *Annales* est bien connu, notamment pour les échos qu'il engage avec la tragédie prétexte *Octavie*[482]. Il a également été observé pour ce qu'il dit du comportement de la plèbe, de la popularité d'Octavie et de l'opposition populaire à Néron à ce moment de son principat (62). Comme une étude récente de C. COURRIER a proposé une reconstitution chronologique et topographique ainsi qu'une lecture politique très convaincantes de l'épisode, en donnant une attention remarquable au texte lui-même[483], il est permis de se focaliser ici sur notre objet d'étude, les dénominations de la foule, peu interrogées dans les travaux antérieurs[484].

L'histoire peut être résumée à grands traits (Tac., *Ann.*, 14.59-64) : sous l'influence de Poppée, sa maîtresse, Néron décida de se séparer de son épouse légitime, Octavie, fille de Claude ; il la répudia et l'obligea à se retirer sous garde militaire en Campanie ; des manifestations de soutien eurent lieu à Rome et firent hésiter Néron à la rappeler[485] ; après une seconde intervention de Poppée, Octavie fut définitivement exilée sur l'île de Pandateria sous prétexte d'avoir conspiré avec Anicetus, préfet de la flotte de Micène ; elle devait bientôt y

[482] Cf. R. FERRI 1998 ; O. DEVILLERS 2000 ; F. GALTIER 2011 : 45 ; nous revenons dans le dernier chapitre de ce travail sur les enjeux littéraires – notamment pathétiques – de l'épisode.

[483] C. COURRIER 2016 (avec les références aux travaux antérieurs). Analyse plus rapide mais également intéressante chez E. FLAIG 2002 : 366-367, qui y voit l'une des façons dont la plèbe manifesta son mécontentement à l'égard de Néron entre 60 et 68, allant jusqu'à suspendre sa participation aux rites. La proposition de C. COURRIER insiste davantage sur le soutien à Octavie et les attaques contre Poppée que sur la figure de Néron lui-même.

[484] On relève seulement une remarque très rapide (et un peu confuse) de J.-M. ENGEL 1972 : 138 à propos du « jeu sur les mots » dans le passage, qui révèlerait « l'habileté » de l'historien.

[485] Ou poussa Néron à donner l'ordre de la rappeler : le texte de Tacite présente en effet une lacune (une proposition de reconstitution a été faite, cf. *infra*), qui a entraîné certains éditeurs depuis NIPPERDEY à corriger le texte du manuscrit (*quamquam… reuocauit*) en *tamquam… reuocarit*, introduisant ainsi un doute sur le caractère effectif du rappel, cf. H. FURNEAUX 1951, *ad loc.* et C. COURRIER 2016 : 307-308 n. 25, contre la correction pour des raisons philologiques et historiques, avec une synthèse des arguments dans les deux sens. La seule chose certaine (et qui importe pour notre propos) est qu'Octavie ne revint pas à Rome, soit que Néron n'ait jamais consenti à cette mesure, malgré la pression populaire, soit qu'il en ait donné l'ordre sans que celui-ci fût exécuté. Ce point est admis à la fois par les tenants de la correction de *quamquam reuocauit* en *tamquam reuocarit* et par ses adversaires (ainsi R. FERRI 1998 : 346 n. 10 ; C. COURRIER 2016 : 312 n. 36). Notons simplement ici que Suét., *Nér.*, 35, beaucoup plus elliptique que Tacite, ne mentionne pas de rappel (décrété ou effectif).

mourir, contrainte au suicide. Le récit de Tacite est considérablement plus long que celui de Suétone ou de Dion ; surtout, il présente l'originalité, de première importance pour nous, que le mouvement de soutien envers Octavie est présenté sous différents éclairages et reçoit des dénominations diverses, voire contradictoires[486]. Quatre discours concurrents rivalisent pour nommer ce phénomène : celui du narrateur, bien sûr, mais également ceux des protagonistes, à savoir Néron, Poppée, et les manifestants eux-mêmes. Ainsi cette seconde étude de cas complète-t-elle bien la première que nous avons présentée *supra*, et qui portait sur les mutineries de Pannonie et de Germanie. En effet, outre que nous étudions à présent le *uulgus urbanum* après avoir observé le *uulgus militum*, le récit des séditions militaires de Tacite offrait l'avantage de présenter toute une variété de phénomènes de foule ; ici, la diversité ne réside pas dans la succession de différents types de rassemblement (il ne s'en trouve qu'un), mais dans les multiples dénominations apposées à cette unique apparition de la foule. Plus qu'une série de variations aux seules raisons esthétiques ou stylistiques, le nom donné à l'action collective est ici en effet tout politique, ce qui confère un intérêt remarquable à l'épisode.

i- Le discours du narrateur : populus *et* uulgus

Les motivations de Néron pour répudier Octavie sont évoquées dès Tac., *Ann.*, 14.59, et une notation doit être relevée dès ce premier passage. En effet, l'hostilité du prince envers son épouse s'explique par « le nom de son père [Claude] et la faveur du peuple » (*Octauiam […] nomine patris et studiis populi grauem*). De fait, la popularité de la sœur de Britannicus au sein de la plèbe est bien connue[487]. Pour notre propos, cette mention annonce la narration des troubles qui va suivre : toute manifestation de soutien se trouve ainsi « précaractérisée » comme une conséquence de cette image positive de la jeune princesse dans le peuple (*populus*). Après le divorce officiel, l'exil en Campanie, sous surveillance de soldats, cause des « plaintes nombreuses et nullement secrètes dans la foule » (*inde crebri questus nec occulti per uulgum*, Tac., *Ann.*, 14.60). On relève que le *populus* du chapitre précédent est devenu ici le *uulgus* ; mais les deux dénominations renvoient ostensiblement au même ensemble large et populaire. Le passage de l'un à l'autre terme signale peut-être la transformation d'une opinion latente (*studia*) à un soutien actif (*questus*), le peuple comme ensemble diffus se cristallisant en une foule concrète et en une forme d'action collective (*questus*). Cependant, plusieurs éléments interdisent de s'arrêter à cette lecture. D'une part, en effet, le syntagme *studia populi* est strictement synonyme des *studia plebis* et des *studia uulgi* dont nous avons déjà relevé les occurrences *supra*. D'autre part, les plaintes du *uulgus* restent très peu circonstanciées ici, comme de coutume : Tacite ne précise pas dans quel contexte elles sont exprimées, et il est même difficile de déterminer s'il songe à une occasion en particulier (par exemple une cérémonie ludique, au cirque ou au théâtre) ou s'il s'agit plutôt de propos échangés dans les rues, aux croisements et sur les forums, prenant ainsi la forme d'une rumeur[488]. À propos de cette deuxième hypothèse, on soulignera d'ailleurs ici que cette phrase est suivie d'une lacune

[486] Suétone, qui mentionne l'affaire en une phrase, parle de troubles venant du *populus* (*improbante diuortium populo nec parcente conuiciis*, Suét., *Nér.*, 35) ; Dion rapporte seulement l'opposition de Burrus et ne dit rien des soulèvements populaires (Cass. Dio. 62.13).

[487] C. COURRIER 2014 : 729-733.

[488] L'imprécision du récit tacitéen autorise de fait souvent ces deux lectures possibles des manifestations de la foule (communication verticale de type « clameur » ou communication horizontale de type « rumeur »), voir le début du chapitre suivant.

(*his <…> tamquam Nero paenitentia flagitii coniugem reuocarit Octauiam*) que certains ont proposé de reconstituer avec une mention plus explicite de rumeur[489]. En somme, *populus* et *uulgus* sont bien coréférents ici, et ne s'articulent pas à une répartition lexicale particulière : il s'agit d'une foule diffuse, homogène dans son opinion et dans sa composition sociale ; en outre, sa voix témoigne de son *agency*. En revanche, on note bien que l'apparition du *uulgus* permet à Tacite d'opérer une généralisation psychologique qui prend la forme d'une sentence : le *uulgus* « est moins raisonnable et, grâce à sa condition insignifiante, s'expose à des risques plus petits » (*per uulgum, cui minor sapientia <et> ex mediocritate fortunae pauciora pericula sunt*). C'est là le *topos* traditionnel de la littérature aristocratique[490] que la pauvreté du peuple est garante de sa sécurité sur le plan politique – alors que les riches sont exposés à plus de dangers, en particulier sous un régime autoritaire.

En Tac., *Ann.*, 14.61 sont représentées les manifestations de joie de la foule qui croit par erreur au rappel d'Octavie. De façon intéressante, Tacite n'utilise pas un substantif particulier pour caractériser cette masse, mais a recours à de simples indices syntaxiques : les verbes sont en effet au pluriel ou au passif impersonnel[491]. Bien entendu, le sujet de ces verbes se tire de la mention du *uulgus* quelques lignes plus haut. Cependant, on peut se demander si l'utilisation des pluriels ne signifie pas aussi une perte de cohésion d'opinion à l'intérieur de la foule, dont la conséquence lexicale serait l'abandon – provisoire – d'une dénomination unitaire (*uulgus* ou *populus*). De fait, après avoir rapporté les actions conduites par les manifestants pour honorer Octavie (célébrer les rites religieux, renverser les images de Poppée et porter celles d'Octavie en triomphe, etc.), l'historien précise avec une formule étrange : « dans le vacarme de ces prières, on va même jusqu'à louer le prince » (*itur etiam in principis laudes strepitu uenerantium*[492]). Ces gestes de loyalisme sont étonnants au sein d'un mouvement que Tacite qualifie de *seditio* dans le même chapitre[493]. Pourtant, avec l'adverbe *etiam*, l'auteur des *Annales* les place dans la continuité directe des manifestations pro-Octavie, lesquelles ne pouvaient pas manquer de s'en prendre à Néron en plus de Poppée, d'autant plus que le fils d'Agrippine avait déjà été violemment attaqué par les propos de la plèbe peu de temps auparavant[494]. La façon dont Tacite rapporte ces *laudes* envers l'empereur vise à les présenter comme un débordement d'affect supplémentaire au sein d'une foule par essence passionnelle. Cependant, dans le même temps, l'historien, en n'unifiant pas les manifestants au sein d'un

[489] Au-delà de la correction *reuocauit*/*reuocarit* mentionnée *supra*, voir la proposition de reconstitution de la lacune par NIPPERDEY (citée dans l'apparat critique de la CUF, voir également E. KOESTERMANN 1963, *ad loc.*) : *his uocibus superuenit inanis rumor tamquam Nero paenitentia flagitii coniugem reuocarit Octauiam*.

[490] Voir Sall., *Cat.*, 51 (*qui demissi in obscuro uitam habent, si quid iracundia deliquere, pauci sciunt, fama atque fortuna eorum pares sunt ; qui magno imperio praediti in excelso aetatem agunt, eorum facta cuncti mortales nouere*) et Sén., *Clem.*, 1.8, qui parle de *turba* (*alia condicio est eorum, qui in turba, quam non excedunt, latent, quorum et uirtutes, ut appareant, diu luctantur et uitia tenebras habent*), deux rapprochements suggérés par E. KOESTERMANN 1963, *ad loc.* Généralisation proche en Tac., *Ann.*, 5.4 (*per occultum atque eo procacius*).

[491] *Exim laeti Capitolium scandunt deosque tandem uenerantur. Effigies Poppaeae proruunt, Octauiae imagines gestant umeris, spargunt floribus foroque ac templis statuunt. Itur etiam in principis laudes strepitu uenerantium*, Tac., *Ann.*, 14.61. La fin du texte est incertaine.

[492] Le texte est corrompu, mais seulement sur les deux derniers mots, ce qui n'a aucune influence sur notre propos ici (cf. H. FURNEAUX 1951, *ad loc.*).

[493] Il est d'ailleurs nommé *tumultus* par Poppée dans la suite (Tac., *Ann.*, 14.61) : sur ce point-là, les discours convergent donc.

[494] On peut penser aux rumeurs faisant de Rubellius Plautus un candidat possible au trône (Tac., *Ann.*, 14.22 et 14.57, voir en général E. FLAIG 2002 : 363-366).

uulgus essentialisé, signale peut-être l'existence de courants d'opinion ou de pratiques démonstratives différentes dans la foule. Ce type de tension se retrouve du reste avec d'autres masses protestataires des *Annales*, tout particulièrement celle qui, en 29, s'agglomère devant la curie en soutien d'Agrippine l'Aînée, veuve de Germanicus, et de son fils Nero, alors qu'on donne lecture au Sénat d'une lettre particulièrement violente de Tibère à l'encontre de sa bru et de son petit-fils : « Au même moment le peuple, portant les images d'Agrippine et de Néron, entoura la curie ; avec des souhaits de prospérité pour César (*faustis in Caesarem ominibus*), il ne cesse de crier que cette lettre est un faux et que c'est contre le gré du prince que l'on tente de perdre sa maison. »[495] L'ablatif absolu *faustis in Caesarem ominibus* indique que, malgré le caractère hostile de la manifestation, une partie au moins des manifestants réaffirmait ainsi son loyalisme envers l'empereur[496]. Le même syntagme *fausta omina* apparaît dans le contexte des séditions de 14 en Germanie. Tandis que Germanicus essaie tant bien que mal de tenir une *contio* face à une foule agressive, une partie du public explose en vociférations et s'en prend aux difficultés du service militaire ; mais de cet ensemble confus, on entend tout de même certains formuler leur soutien à Germanicus : « Il y en avait même pour réclamer l'argent légué par le divin Auguste, accompagnant cela de souhaits de prospérité pour Germanicus (*faustis in Germanicum ominibus*) ; de plus, ils montraient leur résolution pour le cas où il voudrait l'empire. »[497] Nous avons remarqué dans l'étude de cas précédente que Tacite, à ce moment de la sédition des légions, n'a pas encore parlé de *uulgus*, peut-être par manque d'homogénéité d'action et d'opinion. Il n'est pas impossible que nous ayons affaire au même phénomène ici : la cohabitation de plusieurs discours et de plusieurs modes d'action au sein de la foule (une hostilité générale, mais également un soutien encore formulé envers une figure d'autorité, qu'il s'agisse de Néron, de Tibère ou d'Auguste) conduit l'historien à ne pas utiliser le substantif *uulgus*, en quelque sorte trop uniformisant.

ii- Le discours de Poppée : clientelae *et* seruitia

Pour qui s'intéresse aux phénomènes de foule chez Tacite, l'épisode devient tout à fait passionnant immédiatement après, lorsque ce récit de la *seditio* est mis en concurrence avec un discours contradictoire, celui de Poppée. Dans un premier temps, le narrateur donne les deux motivations qui poussent la deuxième épouse de Néron à prendre la parole : elle craint un regain de violence de la foule (*ne […] uulgi acrior uis ingrueret*, Tac., *Ann.*, 14.61[498]) ou une influence

[495] *Simul populus effgies Agrippinae ac Neronis gerens circumsistit curiam faustisque in Caesarem ominibus falsas litteras et principe inuito exitium domui eius intendi clamitat*, Tac., *Ann.*, 5.4.

[496] C. COURRIER 2014 : 674 pense que la plèbe alterne volontairement et unitairement les formules de protestation et d'adulation ici, mettant en parallèle Tac., *Hist.*, 3.74. Il est cependant permis de penser qu'il y avait des groupes d'opinion divergente au sein de foule, les uns utilisant certaines formules en faveur de Tibère, d'autres défendant Agrippine et Néron (par analogie, ce type de phénomène se trouve aujourd'hui encore dans des manifestations : le choix des slogans n'est pas toujours unanime, et l'on assiste parfois à une rivalité entre manifestants pour déterminer le mot d'ordre général, ce qui peut donner l'apparence d'une cacophonie).

[497] *Fuere etiam qui legatam a diuo Augusto pecuniam reposcerent, faustis in Germanicum ominibus ; et si uellet imperium promptos ostentauere*, Tac., *Ann.*, 1.35. La notation dissonante est introduite par *etiam*, exactement comme pour les manifestations de soutien à Octavie (*itur etiam in principis laudes strepitu uenerantium*, Tac., *Ann.*, 14.61).

[498] La *uis* est l'un des termes permettant de caractériser le comportement violent de la foule, en particulier à l'égard des élites : en Tac., *Ann.*, 13.48, les magistrats de Pouzzoles se plaignent ainsi de la *uis multitudinis* que fait peser la plèbe locale sur eux. On peut remarquer que l'*Octavie* parle de la *uis populi* (Sén., *Oct.*, 676).Voir

de la faveur populaire sur l'empereur (*aut Nero inclinatione populi mutaretur*). En quelques mots, le mouvement est donc présenté par Tacite comme une émanation du *populus* et du *uulgus*, exactement comme en amont de la *seditio*. Ceci n'est évidemment pas anodin. Sa cohérence en la matière est remarquable : le *populus* désigne ici encore le peuple par son opinion (*inclinatio populi* reprenant *studia populi* de Tac., *Ann.*, 14.59), tandis que *uulgus* le désigne par son action de soutien ponctuelle (aux *questus* du *uulgus* de Tac., *Ann.*, 14.60 répond la *uulgi uis* de ce chapitre). S'il n'est pas possible d'en tirer une règle générale, comme nous l'avons vu *supra*, puisque, ailleurs, *uulgus* peut renvoyer à une foule à l'état latent, unie par le seul lien d'une opinion commune, tandis que *populus* (ou *plebs*) est fréquemment employé pour un regroupement concret et revendicatif, le système lexical utilisé par l'auteur pour cet épisode en particulier est pour le moins net[499].

Cette homogénéité des dénominations de la foule est cependant contredite par les paroles de Poppée, qui surgit violemment dans le récit, affirmant que « c'était sa vie elle-même à laquelle attentaient gravement les clients et les esclaves d'Octavie, qui s'étaient accordé le nom de plèbe » (*uitam ipsam in extremum adductam a clientelis et seruitiis Octauiae, quae plebis sibi nomen indiderint*). Ainsi le discours de Poppée entre-t-il en conflit avec celui de l'auteur lui-même : là où le premier parle de *populus* et de *uulgus*, la future impératrice évoque les *clientelae* et les *seruitia* de la fille de Claude. Cette stratégie rhétorique vise à discréditer auprès de Néron les manifestations de soutien à Octavie en attaquant leur légitimité[500] : il ne s'agit pas du peuple en général, ni même d'une émanation de celui-ci, mais d'agents dépendant de sa rivale. Cette stratégie de délégitimation de la foule n'est pas isolée, mais dans les autres exemples que nous

---

également la phrase de la nourrice en Sén., *Oct.*, 185 *uis magna populi est* et le rapprochement proposé par O. DEVILLERS 2000 : 59.

[499] Très symboliquement, les deux autres noms de la foule, *turba* et *multitudo*, apparaissent également dans le récit de Tacite, mais de façon quelque peu indirecte. Lisons en effet la phrase qui décrit l'arrivée de la foule (évoquée par la simple P6 verbale) sur le Palatin : *iamque et palatium* <u>*multitudine et clamoribus*</u> *complebant, cum emissi militum globi uerberibus et intento ferro turbatos disiecere* (Tac., *Ann.*, 14.61). Un écho lexical à *turba* se trouve dans le terme *turbati* : ce participe parfait décrit l'état (passif) de la foule qui est chassée « en désordre » (selon le sémantisme de cette famille de mots) par les soldats. *Multitudo* est plus ambigu. L'expression *multitudo et clamores* est-elle un hendiadyin, comme C. COURRIER 2016 : 308-310 l'affirme ? Selon lui, il faudrait comprendre *palatium multitudinis clamoribus complebant*. Cette analyse, à première vue logique, n'est cependant pas certaine. De fait, une telle interprétation implique que la foule est doublement désignée dans la phrase de Tacite, à la fois par la P6 *complebant* et par le nom *multitudo* (donnant ainsi une traduction comme « ils remplissaient le Palatin des clameurs de la foule »), structure qui me semble assez peu tacitéenne : on attendrait plutôt, si *multitudo* avait ici le sens plein de « foule », une tournure moins contournée comme *palatium clamoribus multitudo complebat*. Il semble beaucoup plus simple de considérer que *multitudo* signifie ici « le grand nombre » (sur ce sens, voir une nouvelle fois Z. YAVETZ 1983 : 190-191 n. 4). L'utilisation de *multitudo* au sens purement quantitatif dans des constructions instrumentales n'est en effet pas isolée chez Tacite, alors qu'elle est extrêmement marginale pour *multitudo* au sens de « foule » et pour les autres noms de la foule en général (voir *saeptus turba centurionum* en Tac., *Ann.*, 13.18 et *incauti multitudine barbarorum circumueniuntur*, Tac., *Ann.*, 14.32) ; elle est inexistante quand la foule elle-même est le sujet de l'action. Particulièrement éclairant est ici le passage proche de Tac., *Hist.*, 5.12, à propos des guerres civiles juives. Tacite y écrit : <u>*multitudine et armis*</u> *Ioannes ac Simo, Eleazarus loco pollebat*. Dans ce texte, comme dans le passage de la relégation d'Octavie étudié, *multitudo* a clairement un sens concret : la quantité numérique des troupes (mis sur le même plan que *arma* et *locus*). Il est donc peut-être plus convaincant de comprendre l'expression de Tacite ainsi : « ils [= la foule] remplissaient le Palatin par leur nombre et par leurs clameurs », sans hendiadyin, donc. C'est sans doute un point de détail, mais cette analyse montre bien que le seul terme renvoyant réellement à la foule comme groupe portant des revendications est *uulgus*, tandis que *multitudo* et *turba* se trouvent réduits à leur sens premier, respectivement « le grand nombre » et « le désordre ».

[500] C. COURRIER 2016 : 337 souligne également le caractère polémique de la prise de parole de Poppée.

avons chez Tacite, c'est le narrateur (et non un personnage du récit) qui cherche à montrer la vanité de tel ou tel rassemblement qui prétend être quelque chose de plus digne qu'une foule disparate et non représentative. Certains textes ont été amenés plus haut[501] ; on peut les compléter avec un passage assez proche de celui qui nous intéresse ici : au livre IV des *Annales*, Tacite déplore que Nero, le fils de Germanicus, soit conseillé par ses affranchis et ses clients (*liberti et clientes*, Tac., *Ann.*, 4.59) ; ceux-ci, à en croire l'historien, cherchent en effet à lui persuader que leurs propres conseils – tenter d'obtenir le pouvoir – reflètent la volonté du *populus Romanus*[502]. La disjonction ironique entre le petit groupe mesquin, mais ambitieux, et la grandeur de la vieille formule *populus Romanus* participe dans ce passage d'une charge dont la force repose sur l'enjeu de *nommer* la foule, comme dans le discours de Poppée. Si le geste rhétorique n'est pas neuf, donc, l'originalité des paroles de ce personnage féminin réside dans le fait que ce discrédit lancé sur la nature de la foule est lui-même déconstruit par le discours de Tacite, qui n'a pas hésité à reconnaître aux manifestants le statut de *populus* et de *uulgus*, disqualifiant ainsi à l'avance le propos de l'intrigante.

On peut pousser plus avant l'analyse de la stratégie rhétorique de Poppée et de la déconstruction de celle-ci à laquelle se livre Tacite. L'expression *clientelae et seruitia* qu'utilise l'oratrice est intéressante à plusieurs titres. Tout d'abord, les deux termes sont surprenants car ils renvoient à des réalités abstraites et non à des personnes à proprement parler : on aurait plutôt attendu *clientes et serui*. Ce type de substitution est un trait de style récurrent chez Tacite, mais la combinaison de deux abstraits en lieu et place du concret ici est trop marquée pour être réduite à une recherche artistique. Elle sert en réalité l'argumentation. En effet, au lieu de nommer des acteurs sociaux (les « clients » et les « esclaves »), Poppée souligne les réseaux de dépendance dans lesquels ceux-ci sont pris, la « clientèle » et la « domesticité ». Par cette métonymie, elle défend sa thèse : ces manifestations n'ont aucune autonomie propre – elles sont guidées « d'en-haut », par Octavie et, derrière elle, le clan claudien[503]. En d'autres termes, le refus de nommer la foule par son nom – *uulgus* – est redoublé par le refus de lui reconnaître le haut degré d'*agency* qui définit, en propre, le *uulgus*.

À ce titre, l'argumentation rappelle la spectrographie déjà citée de la société romaine qui ouvre les *Histoires* (Tac., *Hist.*, 1.4), et dans laquelle Tacite oppose, au sein du peuple, une *pars populi integra* proche des grandes *domus*, à laquelle sont associés « les clients et les affranchis » (*clientes libertique*) des sénateurs exilés par Néron, et une *plebs sordida*, caractérisée par sa dangerosité, due précisément à son caractère incontrôlable. Il semble donc que Poppée s'appuie ici sur une dichotomie qui appartient aux schémas de pensée de l'aristocratie romaine : de la masse qui s'étendait au-dessous des ordres équestre et sénatorial, une partie était fréquentable, car liée d'intérêt ou de droit (pour les esclaves), aux grandes familles, celle que Tacite désigne par *clientes libertique* et que Poppée nomme *clientelae et seruitia* ; une autre partie (*plebs sordida* en Tac., *Hist.*, 1.4 ; *plebs* en Tac., *Ann.*, 14.61) était libre de ces réseaux de dépendance et, précisément pour cette raison, était considérée comme menaçante. Cependant, Poppée

[501] Par ex. Tac., *Hist.*, 3.58.

[502] *[…] dum [Nero] a libertis et clientibus, apiscendae potentiae properis, extimulator ut erectum et fidentem animi ostenderet : uelle id populum Romanum, cupere exercitus, neque ausurum contra Seianum qui nunc patientiam senis et segnitiam iuuenis iuxta insultet*, Tac., *Ann.*, 4.59.

[503] Sur ces rivalités dynastiques, voir I. COGITORE 2002a.

inverse ici les schèmes traditionnels : le mouvement de soutien est disqualifié parce qu'il est issu, selon elle, de cette partie du peuple proche de l'élite, et non de la plèbe indépendante. Cette inversion se comprend si l'on prend en compte l'interlocuteur de Poppée, celui qu'elle cherche – et qu'elle réussit – à persuader. Néron, en effet, conduit une politique « populiste », qui s'appuie d'abord sur ce que Tacite nomme la *plebs sordida*, contre les sénateurs et leurs proches. L'habileté de l'oratrice est donc d'intégrer sa charge contre le mouvement de soutien à une déconstruction en règle des stéréotypes aristocratiques autour du peuple et de la foule : c'est pourquoi on peut qualifier son discours de « politique », au sens plein du terme.

Poppée emporte la victoire par ce discours rusé (Tacite dit *uarius*, Tac., *Ann.*, 14.62) et Néron se laisse convaincre[504]. Cependant, c'est bien Tacite qui a le dernier mot. Sa propre caractérisation de la foule possède la plus grande autorité, car elle a été formulée en amont des manifestations, et répétée juste après celles-ci. De plus, l'historien a veillé à ce que son lecteur ait en tête une image déjà troublée de Poppée, de façon à ce qu'il n'accorde pas foi à son argumentation et que celle-ci soit déconsidérée avant même d'être énoncée. De fait, lorsque la future épouse de Néron remet en question le nom – et donc la nature – de la manifestation, un lecteur attentif a encore en tête la deuxième prise de parole de ce personnage dans le récit, au tout début du livre XIV (Tac., *Ann.*, 14.1). Proche par ses caractéristiques narratologiques et adressé au même destinataire[505], ce discours précédent, qui vise à pousser Néron à écarter sa mère du pouvoir, s'appuie également en partie sur un appel au « vrai » peuple (*populus*) qui, selon l'oratrice, s'oppose aux manœuvres d'Agrippine et soutiendrait sa mise à l'écart[506]. Le rapprochement entre les deux morceaux oratoires s'impose d'autant plus facilement qu'ils se situent aux deux extrémités du livre XIV et semblent signaler une composition circulaire de celui-ci[507]. En arrivant à l'affaire de la relégation d'Octavie, le lecteur de Tacite connaît donc déjà les tours de Poppée et sa propension à jouer sur les dénominations de la foule. Il a pu constater à l'occasion du meurtre d'Agrippine que le *uarius sermo* de l'intrigante amante n'était rien d'autre qu'une construction rhétorique : les réactions après le naufrage de la mère de l'empereur[508] lui ont largement révélé le caractère fallacieux de « la colère du peuple contre l'orgueil et l'avarice » d'Agrippine (*iram populi aduersus superbiam auaritiamque matris*, Tac., *Ann.*, 14.1) sur laquelle Poppée avait axé son argumentation. Fort de notre connaissance préalable, lorsque nous lisons une semblable manœuvre oratoire pour disqualifier Octavie et ses soutiens, nous sommes conduits à ne pas accorder foi au discours : celui-ci prend alors la forme d'un coup de couteau supplémentaire dans le portrait déjà chargé de Poppée.

iii- Le discours de la foule : une autodénomination comme plebs

[504] *Varius sermo et ad metum atque iram adcommodatus terruit simul audientem at accendit*, Tac., *Ann.*, 14.62.

[505] Pour l'étude syntaxique, stylistique et rhétorique des prises de parole de Poppée, très particulières au plan narratologique, nous nous permettons de renvoyer à I. COGITORE & L. AUTIN 2020.

[506] *Timeri ne uxor saltem iniurias patrum, iram populi aduersus superbiam auaritiamque matris aperiat*, Tac., *Ann.*, 14.1.

[507] De plus, Poppée en appelle une nouvelle fois au peuple à la fin de son discours, ici sous la dénomination du *populus Romanus* (Tac., 14.61).

[508] Tac., *Ann.*, 14.8. Sur ce que cet épisode révèle de la popularité d'Agrippine, voir Z. YAVETZ 1983 : 40-41.

Pour résumer, autour de la même foule entrent en concurrence plusieurs discours qui cherchent à légitimer ou à discréditer le mouvement par le simple pouvoir de sa nomination : la voix du narrateur, qui semble épouser la perspective de Néron, affirme qu'il s'agit du *populus* ou du *uulgus*, c'est-à-dire d'un ensemble représentatif du peuple (au sens réduit du terme) ; la voix de Poppée, qui nie à la manifestation toute autonomie et donc toute signification politique en lui refusant le statut de *uulgus*.

Il reste cependant une dernière strate discursive, celle de la foule elle-même. Quoique beaucoup plus objet de débat et de discours contradictoires que locutrice elle-même, si l'on excepte les *laudes* destinées à Néron dont il a été question *supra*, la masse semble pourtant elle aussi concourir à sa propre désignation. Comme toujours chez Tacite, cependant, nous n'entendons pas la voix de ce groupe subalterne directement dans le récit : celle-ci est incluse, reformulée, déformée par des discours qui l'englobent. La prise de parole de Poppée laisse tout de même entrevoir ce que la foule dit d'elle-même et de sa nature : à l'entendre, les manifestants étaient « les clients et les esclaves d'Octavie, *qui s'étaient accordé le nom de plèbe* » (*uitam ipsam in extremum adductam a clientelis et seruitiis Octauiae, quae plebis sibi nomen indiderint*, Tac., *Ann.*, 14.61). Dans un faible écho, on entend donc, à distance, la voix propre des manifestants, qui « s'accordent » une désignation autoréférentielle. La formule *sibi nomen indere* est en elle-même révélatrice. Si l'expression *nomen indere* est figée en latin, la construction régulière est *aliquis alicui nomen indit* : « quelqu'un donne un nom à quelqu'un d'autre ou à quelque chose d'autre ». Cette structure implique que celui qui *nomme* dispose d'une autorité (morale, juridique, scientifique) sur ce sur quoi il « place » (*indere*) la désignation. C'est le geste des ancêtres qui transmettent un nom à leur descendant[509], de l'auteur démiurge qui nomme ses personnages[510], du géographe qui désigne un territoire nouveau[511], du scientifique qui découvre un phénomène naturel[512], du groupe qui insulte ses adversaires[513]. Or ici, nous avons affaire à une construction réfléchie : les manifestants *se* donnent le nom de « plèbe » (*sibi nomen indere*). Nous n'avons pas trouvé d'autre exemple dans la littérature latine

[509] Plaut., *Stich.*, 332 : *PANEGYRIS – Pinacium ! PINACIUM – Istuc indiderunt nomen maiores mihi*. Également chez Liv. 1.34 (fréquent chez Tite-Live dans la tournure passive *(cog)nomen inditum ex…*). Encore Vell. 1.11 et, entre autres, à propos du nom *Augustus* : *quod cognomen illi uiro Planci sententia consensus uniuersi senatus populique Romani indidit* (Vell. 2.91).

[510] Plaute, encore, dans le prologue du *Trinummus* (*primum mihi Plautus nomen Luxuriae indidit*, Plaut., *Tri.*, 8). Voir aussi un fragment d'Ennius chez Varron : *Andromachae nomen qui indidit, recte indidit* (Varr., *Ling.*, 7.82).

[511] Sall., *Jug.*, 78 : *ceterum situm inter duas Syrtis, quibus nomen ex re inditum*. Voir aussi Curt. 4.9.16, 8.9.14, et surtout Mel., *passim* (dès la première phrase de la *Chorographia* : *omne igitur hoc, quidquid est, cui mundi coelique nomen indidimus, unum id est, et uno ambitu se cunctaque amplectitur*. Tacite l'utilise ainsi, pour une ville (Tac., *Ann.*, 12.27).

[512] Par ex. Colum. 6.27 (*[…] unde etiam ueneno inditum est nomen* ἱππομανές). Également, avec valeur parodique peut-être, Phèdr. 6.29, à propos du *fiber* (« castor ») *Graeci loquaces quem dixerunt castorem / et indiderunt bestiae nomen dei*. Voir aussi Curt. 9.1 à propos du rhinocéros.

[513] Comme dans un texte très significatif de Tacite où l'historien rapporte que les légions de Germanie (futurs soutiens de Vitellius) nomment les partisans de Vindex les « Galbiens » (*Galbiani* en latin : *nec deerat pars Galliarum, quae Rhenum accolit, easdem partis secuta ac tum acerrima instigatrix aduersum Galbianos ; hoc enim nomen fastidito Vindice indiderant*, Tac., *Hist.*, 1.51). On voit bien dans ce passage la fonction performative et politique de l'acte nominateur. Voir à ce sujet le commentaire stimulant de Rh. ASH 1999 : 24, qui montre bien ce que cette désignation a de factice et le rôle de cheville de caractérisation que lui confère l'auteur des *Histoires*.

de cette construction réfléchie[514] : si elle existe, elle est assurément très rare, pour ne pas dire exceptionnelle. L'acte d'autodésignation, qui est en soi un acte de puissance, selon le vieil adage du *nomen numen*, est donc ici également un acte transgressif : il suppose que la foule n'est pas soumise à une autorité extérieure qui la nommerait, mais se constitue comme son propre référent, son propre maître, sa propre autorité, en quelque sorte[515]. L'expression permet donc de souligner le danger qu'elle représente pour le pouvoir.

Aussi constatons-nous un paradoxe criant. La voix nominatrice de la foule semble en première lecture minorée à l'extrême : elle est insérée dans le discours de Poppée qui lui nie toute validité ; et cette parole de Poppée, qui est discréditée par le narrateur, est elle-même déjà syntaxiquement incluse dans la voix narrative, puisqu'elle apparaît dans le récit sous le mode du discours indirect, donc d'un discours non autonome, dépendant de la voix principale. En d'autres termes, cette parole de la foule sur elle-même est la reformulation d'un discours qui est lui-même reformulation, la dépendance d'une dépendance. Et cependant, dans le même temps, toute prisonnière qu'elle est de cette structuration gigogne, la foule donne un témoignage de son *agency* en choisissant de se donner un nom, celui de *plebs*. Le choix de ce terme n'est sans doute pas innocent. Certes, il entre en tension avec la lecture que fait Poppée des événements et abonde dans le sens de la voix narrative : *plebs*, comme nous l'avons vu, est chez Tacite un quasi-synonyme de *populus* et de *uulgus*. Il s'agit donc d'abord de présenter un contraste fort avec les paroles de Poppée. Cependant, il est significatif que la masse n'ait précisément pas recours aux noms de *populus* et de *uulgus*. En effet, ces deux termes sont ceux employés par le narrateur pour caractériser les participants aux émeutes (Tac., *Ann.*, 14.59, 14.60, 14.61) : *plebs* empêche donc que l'on assimile la dénomination que la foule fait d'elle-même à celle dont est responsable le narrateur. Par ailleurs, il ne peut s'agir ici d'éviter une répétition, quand Tacite n'a pas hésité à utiliser deux fois en l'espace de quelques lignes les deux substantifs de *uulgus* et de *populus* : les noms donnés à la foule sont ici porteurs de sens et caractérisent la position des acteurs de l'épisode. Enfin, *plebs* est le terme le moins susceptible d'ambivalence. Au sens plein, politique, du terme, *populus* renvoie à la communauté des citoyens, aristocratie incluse. *Vulgus* est un concept « de classe », tout chargé des stéréotypes psychologiques propres à la *Weltanschauung* de la noblesse romaine. *Plebs*, lui, ne souffre d'aucune ambiguïté. Il a un contenu sémantique, social et politique fort. Ni essentialisation psychologisante, ni réduction aux agents des grandes familles, *plebs* était, finalement, le seul nom que la foule pût se donner, dans un acte immédiatement politique.

Ainsi l'étude des noms de la foule dans l'épisode de la relégation d'Octavie prouve-t-il tout l'intérêt qu'il y a à être attentif à la lettre même du texte tacitéen en matière d'étude des mouvements collectifs. Tout en confirmant l'équivalence référentielle de *populus*, *plebs* et *uulgus* (qui désignent tous trois le même ensemble de la plèbe urbaine) et en les distinguant d'autres types de rassemblements, dénués de cohésion sociale, d'autonomie ou d'*agency*

[514] À ce titre, les autres *loci* chez Tacite cités par E. KOESTERMANN 1963, *ad loc.* (Tac., *Ann.*, 1.23 et 12.27) sont caractérisés par l'utilisation de la structure régulière du verbe.

[515] On pourra comparer un autre texte où une foule « s'autodésigne » : en Tac., *Ann.*, 12.7, un ensemble de sénateurs et de plébéiens se définit comme le *populus Romanus*. Cette « autodésignation », parce qu'elle porte la marque des manœuvres de Vitellius, et que le narrateur semble la dévaloriser au moment de la rapporter, n'a cependant pas la force du passage commenté. Voir nos remarques dans la section précédente.

(*clientelae et seruitia*), nous avons également pu voir que le choix de l'un de ces termes par rapport aux autres n'était pas dissociable d'un véritable propos politique. L'épisode démontre aussi l'enchevêtrement de différentes voix et de différents discours au sein du récit de Tacite. Ceux-ci sont certes ordonnés et hiérarchisés, mais ne se révèlent pas exclusifs les uns des autres : l'historien a ainsi su maintenir, au cœur des paroles polémiques de Poppée, l'acte nominateur de la foule, qui apparaît dans toute sa spécificité, y compris vis-à-vis de la voix narrative. Aussi le passage est-il un bon exemple de la façon dont les questionnements politiques peuvent s'incarner au niveau même du langage et de la narration. C'est cet effort que nous voudrions poursuivre tout au long du travail, en explorant à partir de maintenant toute la diversité des paroles de la foule.

Conclusion du chapitre 1

Vulgus, *turba* et *multitudo* ne forment donc pas chez Tacite un vivier de dénominations interchangeables de la foule, dans lequel l'historien piocherait par simple souci de variation vis-à-vis des noms habituels de *populus* et *plebs* ou d'*exercitus* et *miles*, voire pour thématiser son mépris plus ou moins grand face à ces groupes subalternes. Le lexique de la foule est en réalité structuré par des oppositions d'ordre phénoménologique, politique et idéologique.

Turba et *multitudo* renvoient à la foule dans sa réalité concrète, essentiellement comme un regroupement d'individus, qui peut n'être que fortuit. L'unité de ce type de foule est essentiellement physique (des personnes réunies en même temps dans un même lieu) : on peut y trouver des sénateurs et des gens du peuple mêlés, des hommes et des femmes, des individus qui n'ont rien en commun et ne cherchent pas à agir ensemble, voire subissent passivement des mesures émanant du pouvoir. L'insistance sur la spatialité de ces masses, que l'on peut déplacer, disperser, contraindre, est tout à fait révélatrice.

À l'inverse, le *uulgus* n'est pas nécessairement attroupement en un endroit déterminé ; son identité sociale est stable, puisqu'il se superpose alternativement au *populus* et à la *plebs* en contexte civil, aux *gregarii milites* en contexte militaire ; au-delà de cette appartenance commune aux classes subalternes du corps civique romain, le lien qui confère son unité à ce type de foule est le partage d'une opinion et d'une commune volonté d'agir. Si ce terme concurrence les dénominations plus institutionnelles du peuple et de l'armée, c'est, selon nous, pour deux raisons : d'une part, l'intérêt (pour ne pas dire l'obsession) pour l'analyse psychologique chez Tacite, attaché à mettre au jour un *mos uulgi* universel qui rendrait compte du comportement de toute foule infra-équestre (plébéiens, simples soldats, barbares, etc.) ; d'autre part, l'analyse du système impérial comme producteur d'un nouveau mode de regroupement et de consultation du corps civique. En effet, le *uulgus* est lié aux édifices de spectacle à Rome et aux assemblées militaires dans les armées ; il est de surcroît souvent évoqué pour les sentiments qui l'animent ou les paroles qu'il exprime dans ces occasions : l'utilisation récurrente et cohérente d'un concept auxquels les auteurs antérieurs n'avaient pas conféré une telle importance vient à nos yeux sanctionner au plan lexical le fait que, sous le principat, la perte de pouvoir théorique des masses, qui accompagnait les transformations institutionnelles – la diminution du rôle du *populus* lors des comices électoraux, le rôle désormais symbolique des représentants de la *plebs* qu'étaient les tribuns –, fut en réalité compensée par le développement des « langages parallèles », à l'instar de la communication entre la foule et le prince dans les jeux et dans les rues de l'*Vrbs*, ou entre l'armée et le général lors des rituels de la vie militaire (*contiones*, serments, etc.). Il fallait désigner ce nouveau mode d'interaction entre la base et le sommet de la société : la notion de *uulgus* servit en partie à cela.

L'étude détaillée des trois lexies a également permis de dégager de grands traits propres à toutes les formes de foule envisagées ici et dans la suite de ce travail. On voit du même coup en creux ce qui ne saurait être considéré comme un phénomène de foule. Si nous avons déjà évoqué le cas ambigu du Sénat, sur lequel nous revenons dans le chapitre suivant, il faut préciser ici que nous ne prendrons pas en compte les scènes de conseil, même si elles sont parfois présentées chez Tacite de façon analogue aux tableaux de foule, tout particulièrement à cause

de l'anonymat qui caractérise ces deux types de passage récurrents chez l'historien[516]. La foule étant nécessairement publique, il ne peut être question de considérer le *consilium principis* (et en réalité toute autre scène de conseil semblable) comme tel. En ce qui concerne les ambassades, qui sont plus rares, même si elles représentent un acteur collectif qui s'exprime d'une seule voix, le cadre est trop institutionnel pour que l'on puisse parler de foule, sans compter qu'un seul ambassadeur devait en réalité prendre la parole pour le groupe. On constate d'ailleurs que la communication de ces ambassades n'emprunte pas les mêmes formes dans le récit tacitéen que celle des véritables foules[517].

Ainsi ce premier chapitre a-t-il permis de mettre en évidence l'importance du double critère de l'opinion et de la parole pour confronter les foules les unes aux autres. Cette observation nous conduit naturellement à nous pencher sur les vocalisations collectives, en commençant par la plus évidente, la plus immédiate et la plus directe : le cri.

[516] L'ambiguïté est évidente dans un passage comme Tac., *Ann.*, 11.23 (débats sur le droit des Gaulois à briguer les magistratures), dans lequel la mention de rumeur est immédiatement suivie de la scène de conseil, présentée comme un reflet de l'opinion publique, le microcosme de la cour mimant le macrocosme de cité : *multus ea super re uariusque rumor. // Et studiis diuersis apud principem certabatur adseuerantium non adeo aegram Italiam ut senatum suppeditare urbi suae nequiret […]*. Les deux scènes sont clairement délimitées par la conjonction de coordination *et*, mais formellement, elles sont assez proches, notamment du fait de l'anonymat qu'elles partagent (au *rumor* répond la forme participiale, donc impersonnelle, *adseuerantes*). L'expression *apud principem* indique cependant clairement que l'on se situe dans la deuxième phrase au cœur du *consilium principis*.

[517] Cf. le discours direct des *Agrippinenses* en Tac., *Hist.*, 4.65, qui tranche avec la parole collective, toujours au discours indirect chez Tacite, cf. notre étude lexico-syntaxique en annexe. C'est sans doute le signe que le locuteur réel est unique (= un ambassadeur), même s'il représente une collectivité.

Chapitre 2 – Clameurs : écriture et signification de la voix criée chez Tacite

> Les Parthes avaient bien remarqué que, de tous les sens, l'ouïe est celui qui trouble le plus facilement notre âme, qui en soulève le plus rapidement les passions, qui ôte le plus fortement à chacun sa faculté de juger.
>
> […] εὖ πως συνεωρακότες ὅτι τῶν αἰσθητηρίων ἡ ἀκοὴ ταρακτικώτατόν ἐστι τῆς ψυχῆς καὶ τὰ περὶ ταύτην πάθη τάχιστα κινεῖ καὶ μάλιστα πάντων ἐξίστησι τὴν διάνοιαν.
>
> PLUTARQUE, *Vie de Crassus*, 23

Souvent à l'arrière-plan, parfois sur le devant de la scène, les foules habitent l'œuvre de Tacite, malgré les blâmes qu'il leur adresse régulièrement. Elles se rendent visibles au lecteur par leurs interventions, parfois sous forme de mouvements et de gestes, donc visuellement, mais le plus fréquemment grâce aux sons qu'elles laissent résonner dans l'histoire. Ces deux dimensions vont d'ailleurs souvent de pair, puisque, comme nous le verrons, le bruit accompagne le déplacement, et la marche de la foule est rarement présentée hors de sa dimension sonore. À partir de ce chapitre, nous souhaitons donc réduire le cadre de l'analyse à toute la gamme des vocalisations que l'historien attribue à la foule, qu'elle soit urbaine ou militaire, en prêtant attention aux multiples dimensions de la communication collective qui s'entremêlent chez lui : une dimension historique, bien entendu, puisque les clameurs et les rumeurs reflètent les modalités particulières de la parole du peuple ou de l'armée au début de l'Empire, mais également une dimension historiographique, si l'on s'intéresse à la façon dont celles-ci sont intégrées au tissu narratif et aux fonctions qu'elles assument dans l'écriture de l'histoire, et enfin une dimension esthétique, ou rhétorique, tant ces bruits semblent parfois avoir une valeur *en soi*, grâce à la verve littéraire qui les anime.

Note méthodologique : sur le « paysage sonore » des foules

Avant d'entrer dans le cœur du sujet et de distinguer les deux formes de communication des foules qui retiendront notre attention dans la suite, une remarque méthodologique s'impose. L'objet de notre enquête pourrait pousser ce travail vers la problématique du « paysage sonore » de l'*Vrbs* et des *castra* militaires au Ier siècle de notre ère, un champ qui s'est ouvert avec les travaux du musicologue R. M. SHAFER au début des années 70[518], qui s'est autonomisé récemment (ou est en cours d'autonomisation) dans les sciences sociales en général[519], et qui a connu certaines réalisations importantes pour l'Antiquité romaine en particulier[520]. Une telle approche des voix de la foule, si elle est sans doute stimulante, tourne rapidement court pour

[518] En anglais, la notion, forgée dans un ouvrage de 1969, porte le nom de « soundscape » (la traduction française de « paysage sonore » n'est d'ailleurs pas sans poser un certain nombre de problèmes relatifs au concept original, cf. A. VINCENT 2015a : 24). Le texte réellement fondateur date quant à lui de 1977 : il s'agit de *The Tuning of the World*, traduit en français par *Le Paysage sonore : le monde comme musique* (R. M. SCHAFER 2010).

[519] Voir le bilan historiographique d'A. VINCENT 2015a.

[520] On pourra consulter l'utile synthèse de Chr. VENDRIES 2015, dans le même ouvrage que l'article d'A. VINCENT cité *supra*. Pour notre sujet, certains travaux seront utilisés plus spécifiquement : deux relatifs au paysage sonore du Cirque romain (J. NELIS-CLEMENT 2008 ; S. FORICHON 2020 pour partie), un portant sur le paysage sonore urbain, et notamment de la rue à Rome (E. BETTS 2011), et les ouvrages collectifs qui explorent les « sons du pouvoir » dans l'Antiquité (M. T. SCHETTINO & S. PITTIA 2012, et, dans une moindre mesure, A. GONZALES & M. T. SCHETTINO 2017).

qui se fonde principalement sur l'œuvre de Tacite. De fait, reconstruire le paysage sonore d'un lieu implique d'en cerner les sons les plus habituels et quotidiens[521]. Or, notre historien ne porte que peu d'intérêt aux bruits routiniers de la ville, aux voix des marchands et des chalands, aux sons des processions religieuses ou à l'aspect acoustique des lieux de rassemblements des masses (spectacles, forum, Palatin, etc.) ; le quotidien sonore des soldats, dans les camps ou au milieu des combats, est à peine plus souvent évoqué. Aux problèmes habituels que soulève l'état de notre documentation pour l'Antiquité, à savoir le recours nécessaire à des textes fortement artialisés et empreints d'une vision du monde aristocratique[522], s'ajoutent les spécificités du genre historiographique et de Tacite lui-même : en matière de foules, les historiens de l'Antiquité ont en effet tendance à négliger le quotidien et le routinier, et à ne s'intéresser qu'à ce qui sort de l'ordinaire[523]. Pour reconstruire le paysage sonore vécu et produit par les foules du Haut-Empire, il faudrait nécessairement compléter le témoignage tacitéen par des textes plus directement concernés par la vie ordinaire des groupes infra-équestres, qu'il s'agisse des lettres de Sénèque déplorant le bruit constant à Rome[524], des *Satires* de Juvénal, où l'auteur rend perceptibles les bruits de la ville la nuit et le jour[525], ou encore des épigrammes de Martial, dont la teneur n'est guère éloignée[526]. Bien évidemment, ce type de récit n'est pas fondamentalement inaccessible à la littérature historiographique. On peut se souvenir ici du texte original de Tite-Live décrivant la ville de Tusculum au début du IVe siècle av. J.-C., qui retrace avec une certaine précision l'ambiance sonore quotidienne dans une cité importante (derrière laquelle il est permis de reconnaître la Rome contemporaine de l'historien)[527]. Cependant, ce témoignage est tout à fait exceptionnel chez Tite-Live : d'ailleurs, Camille, qui s'apprête à châtier les Tusculans pour avoir trahi l'alliance romaine, est stupéfait de trouver à Tusculum non pas les signes de la guerre mais « l'apparence de la paix » (*forma pacis*, Liv. 6.25), d'y voir « tout paisible, en une paix inaltérable » (*omnia constanti tranquilla pace*). Autrement dit, c'est presque par effraction que ces sonorités routinières ont pénétré dans le genre historiographique : paradoxalement, le tableau de Tite-Live témoigne d'une inversion surprenante, le temps de la crise et de la guerre, qui occupe habituellement les pages de l'histoire, cédant sa place exceptionnellement au temps du quotidien.

---

[521] Sur le paysage sonore quotidien dans l'espace urbain, voir l'introduction de M. BETTINI 2008a : 3-7.

[522] Voir Chr. VENDRIES 2015, p. 219 pour l'utilisation des sources littéraires et p. 224-226 pour les stéréotypes négatifs que les élites romaines (en particulier Sénèque) associent aux sons (dérangeants) de l'*Vrbs*. Également ce regret de M. BETTINI 2008a : 7 : « Il mondo antico corrisponde per noi a una filza (quasi interminabile) di *parole scritte*. »

[523] Caractéristique bien connue : voir par ex. G. LASER 1997 : 12, mais le constat est très fréquent chez les spécialistes de l'Antiquité.

[524] Par ex. Sén., *Epist.*, 6.56 : toute la lettre est révélatrice de la grande diversité des bruits émis dans la rue à Rome, et du jugement dépréciatif que leur porte une certaine élite philosophisante. A. GONZALES 2012 a bien montré toute l'ambiguïté du jugement des bruits de l'*Vrbs* chez Sénèque : s'ils traduisent parfois la δύναμις salutaire de la ville, ils échappent trop souvent à l'ordonnancement bien réglé des grandes cérémonies et deviennent ainsi pure nuisance sonore. Sur la sensibilité de Sénèque aux perceptions, et au notamment au bruit et au silence, voir J.-M. ANDRE 1994 : 151 et dernièrement A. VINCENT 2015b : 132 en part.

[525] Juv. 3.234-249 constitue un *locus classicus* à cet égard.

[526] Mart. 4.64, où le poète contemple le spectacle de l'agitation générale en ville depuis le jardin d'un ami sur le Janicule. Les notations sonores y sont nombreuses. Également Mart. 12.57, etc.

[527] Liv. 6.25 ; sur ce texte, et plus généralement au sujet des marqueurs visuels, olfactifs et sonores des quartiers à Rome, voir C. COURRIER 2014 : 178-181.

On ne saurait s'attendre à une situation différente chez Tacite, dont l'œuvre témoigne, on l'a vu, de stéréotypes vigoureux sur la foule. De fait, sans même parler de tableaux aussi riches et fourmillant de détails que ceux de Sénèque ou de Martial, les évocations du quotidien sonore de la foule sont bien rares chez lui, et il n'est pas innocent que l'on doive se tourner vers une œuvre non historiographique pour en trouver l'exemple le plus clair, à savoir le *Dialogue des Orateurs*. Dans ce dialogue, Maternus s'attache à défendre la poésie contre les attaques de Marcus Aper. Maternus, ancien avocat, a pris en horreur le monde du forum, et en particulier les sons qui lui sont attachés (Tac., *Dial.*, 11-13) ; son réquisitoire cible rapidement tous les bruits de fond qui empêchent l'artiste de se livrer avec sérénité à son art : le « vacarme » (*strepitus*, Tac., *Dial.*, 12) de la ville, la « rumeur effrayante » du forum (*fama pallens*, Tac., *Dial.*, 13), le « bourdonnement des visiteurs » (*fremitus salutantium*). Cette rare caractérisation de l'univers sonore du forum repose bien entendu sur le stéréotype de la ville bruyante opposée à la campagne tranquille, que l'on retrouve ailleurs chez Tacite[528]. Dans l'*Agricola*, les *Histoires* et les *Annales*, la « routine sonore » ne se laisse saisir que par extraordinaire, au détour d'un récit ou d'un tableau qui rend nécessaire la présence d'un tel ancrage réaliste : on entend alors, par éclat, le « bourdonnement » (*strepitus*, Tac., *Ann.*, 6.17) des tribunaux soumis à une intense activité judiciaire[529], le « grondement » (*murmur*, Tac., *Ann.*, 2.12) d'une grande armée qui campe[530], ou le son bruyant (*strepere*, à nouveau, Tac., *Hist.*, 2.84) des légions en marche, accompagnées par la flotte – bref, tous les sons que produisent nécessairement les individus rassemblés en nombre dans un même lieu[531]. Cependant, Tacite choisit généralement de rapporter les bruits de la foule uniquement s'ils s'intègrent dans son projet historiographique général, c'est-à-dire celui d'une histoire politique où les élites tiennent le premier rôle. Voilà pourquoi il ne paraît pas bien légitime de parler de « paysage sonore » à l'aide de la seule source tacitéenne, qui ne nous en livre que des fragments, observés dans une perspective très particulière. En revanche, il semble bien plus acceptable de se focaliser sur l'étude de la communication des foules, laquelle implique en règle générale un dialogue entre la plèbe (ou les soldats) et le prince ou l'aristocratie sénatoriale, autour de thèmes politiques, au sens le plus large du terme. Ces voix, plus nobles en un sens, même si elles sont souvent discréditées par

[528] Un bon exemple se trouve dans le discours d'exhortation de Séjan à Tibère pour le convaincre de quitter Rome, et dont une partie de l'argumentaire s'adosse à ce genre de *topoi*, mais sans la même focalisation sur la dimension sonore : *igitur paulatim [Seianus] negotia urbis, populi adcursus, multitudinem adfluentium increpat, extollens laudibus quietem et solitudinem quis abesse taedia et offensiones ac praecipua rerum maxime agitari* (Tac., *Ann.*, 4.41). Sur ce *topos* de façon plus générale, J.-M. ANDRE 1994 : 145 et suiv. ; Chr. VENDRIES 2015 : 223-227 ; A. VINCENT 2017 : 645.

[529] Ce bourdonnement se produit lors de la « crise financière » de 33 (Tac., *Ann.*, 6.16-17 ; sur celle-ci, voir en dernier lieu A. J. WOODMAN 2017 : 153-160), soit un contexte qui n'est pas tout à fait qualifiable de « routinier ». Cependant, le terme *strepitus* renvoie peut-être à un bruit de fond habituel des tribunaux (le même terme est employé dans un contexte moins troublé dans la citation de Tac., *Dial.*, 12 rapportée *supra*).

[530] Sur les implications littéraires de ce terme chez Lucain, voir l'étude de G. GALIMBERTI BIFFINO 2008. Le sens originel de *murmur* (qui dérive d'une onomatopée) est étudié avec d'autres (*mugitus*, *sibilus*) par M. BETTINI 2008a : 66-68. Sur le « bruit de fond » qui accompagne toute campagne militaire, P. FRANÇOIS 2015a : 90.

[531] Ces substantifs très imprécis du point de vue du son et assez généraux (*strepitus*, *sonitus*, auxquels on peut ajouter le *fremitus* de l'armée en marche de Tac., *Hist.*, 3.16) sont fréquemment associés à l'idée de grand nombre : voir encore Tac., *Agr.*, 35, *Hist.*, 3.2, *Ann.*, 14.35. Cela n'est nullement spécifique à Tacite : vers la même époque, Plutarque a recours à ce type de tableau à propos de la bataille de Gaugamèles, une des grandes victoires d'Alexandre le Grand, lors de laquelle le biographe insiste sur la matérialité sonore de l'armée gigantesque des Perses ([ἑωρᾶτο] ἀτέκμαρτος […] τις φωνὴ συμμεμειγμένη καὶ θόρυβος ἐκ τοῦ στρατοπέδου καθάπερ ἐξ ἀχανοῦς προσήχει πελάγους, [οἱ πρεσβύτεροι τῶν ἑταίρων] θαυμάσαντες τὸ πλῆθος καὶ πρὸς ἀλλήλους διαλεχθέντες […], Plut., *Alex.*, 31).

Tacite, ont davantage leur place dans le genre historiographique tel que le conçoit notre auteur que les petits sons du quotidien et les bruits constitutifs de l'expérience routinière de la ville ou des camps.

Ainsi, même si l'œuvre de Tacite représente à de multiples reprises des paysages sonores tels que définis récemment par A. VINCENT[532], la spécificité du témoignage tacitéen interdit d'aborder sérieusement sur cette seule base documentaire l'« histoire sociale des sons » qui, selon ce même chercheur et à la suite des travaux d'A. CORBIN[533], doit nécessairement constituer le point de fuite de toute recherche qui s'inscrit dans ce champ. Une autre limite se pose à cet égard : le caractère très général et très formulaire du lexique tacitéen des bruits routiniers de la foule. De la même façon que les masses sont souvent essentialisées par Tacite, représentées en vue aérienne, comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, subsumées sous des dénominations telles que « la » foule, « le » peuple, « la » plèbe, de même la richesse des sons qui émanent d'un regroupement d'individus est toujours susceptible d'être réduite à « un » bruit générique. Ainsi l'historien gomme-t-il la bigarrure des voix et la diversité des bruits pour les faire entrer dans une catégorie générale qui les uniformise. Les termes cités jusqu'à présent sont très révélateurs. *Fremitus* tout comme *strepitus* ou *sonitus* (et les verbes dont ils sont issus : *fremere*, *strepere*, *sonare*) servent à indiquer en latin toute une gamme de phénomènes acoustiques, au sein desquels la parole humaine ne constitue qu'un item parmi d'autres[534]. Le recours très fréquent à ce type de lexique chez Tacite tend donc à affadir le paysage sonore des foules, le réduisant à un simple monochrome dont les nuances nous seraient inaccessibles (à défaut de s'appuyer sur d'autres sources, ce qui n'est pas l'objet de ce chapitre).

Par ailleurs, il faut bien garder à l'esprit le caractère idéologiquement marqué de ces caractérisations, comme on le voit très nettement avec *fremere*/*fremitus*. En latin, ce terme à forte valeur expressive[535] s'appliquait originellement à des bruits non humains, qu'ils soient naturels, comme le son de l'eau[536], ou animaux, comme le hennissement des chevaux[537]. Ce n'est que dans un deuxième temps que l'analogie avec le « frémissement » des rassemblements d'individus tendit à s'imposer. On en trouve des premiers signes, assez rares tout de même, chez César[538], avant que *fremere*/*fremitus* soit plus systématiquement associé à des actes

[532] A. VINCENT 2015a : 8, qui fournit une définition en six critères : « Un paysage sonore est la représentation (1) par un individu ou un groupe d'individus (2), dont les sens sont le produit d'une construction sociale historiquement datée et contextualisée (3), d'un ensemble d'événements sonores (4) entendus en un lieu et un temps historique déterminé (5) pouvant être urbain ou rural (6). » Nous verrons cependant que le cinquième critère, l'importance d'un cadre spatio-temporel précis (et souvent restreint) où se déploie le paysage sonore (cf. aussi p. 18) est souvent compromis chez Tacite par l'absence de contexte et de cadre bien défini qui caractérise souvent l'intervention vocale des foules dans le récit.

[533] A. VINCENT 2015a : 22. Les travaux les plus importants d'A. CORBIN sur l'histoire des sons sont sans doute A. CORBIN 1990 ; A. CORBIN 2013 ; A. CORBIN 2016.

[534] Les dictionnaires l'affirment sans hésitation. Selon F. GAFFIOT 2000, *s. u.*, *strepere* désigne « toute sorte de bruits » (A. ERNOUT & A. MEILLET 2001, *s. u.* : « faire du bruit ») et *strepitus* des « bruits divers », *sonare* signifie « rendre un son », *fremere* évoque « un bruit sourd » (sans que cela soit plus précis) ; sur ce dernier lemme, A. ERNOUT & A. MEILLET 2001, *s. u.* ne disent pas autre chose : « se dit de tout bruit grave et violent »

[535] Comme on en faisait le constat dès l'Antiquité : voir Varr., *L. L.*, 6.67 et A. ERNOUT & A. MEILLET 2001, *s. u.* Sur la diversité des sons désignés comme *fremere*/*fremitus*, Rh. ASH 1999 : 186 n. 70.

[536] Cic., *Fin.*, 5.5 ; Cic., *Tusc.*, 5.116, etc.

[537] Lucr. 5.1064 ; Cés., *Civ.*, 3.38 ; Virg., *Én.*, 9.341, etc.

[538] Toujours *fremitus* : Cés., *Gaul.*, 2.23 ; 4.14 ; 5.32 (la matérialité du son est très nettement mise en valeur ici).

communicationnels, en particulier chez Tite-Live[539], et bien sûr chez Tacite[540]. Le mot se caractérise cependant par sa grande imprécision, puisqu'il peut désigner toute forme de communication des foules, aussi bien des cris et des clameurs brèves que des rumeurs beaucoup plus diffuses[541]. De plus, il est révélateur de la vision péjorée de la communication des foules chez les auteurs anciens : la voix collective est réduite, selon la valeur première, à un son confus produit par la nature ou par des bêtes ; l'articulé est ramené à de l'inarticulé[542]. S'opère ainsi fréquemment une *reductio ad sonum* des paroles de la plèbe ou des armées, auxquelles l'historien ôte toute substance communicationnelle pour les réduire à leur dimension auditive, celle-ci étant de surcroît particulièrement vague[543]. On aurait tort de croire que *fremere* ou *fremitus* s'est autonomisé à l'époque de Tacite de son sens premier de « frémissement » sans contenu discursif propre : l'historien peut encore dans les *Annales* associer étroitement le bruit d'une armée (*murmur*) et celui des chevaux qui l'accompagnent (*fremitus*)[544]. Il y a donc derrière l'application de *fremere*/*fremitus* à la parole collective des foules, et en particulier des foules populaires, un discours particulièrement méprisant[545]. Au reste, à la péjoration de la parole collective par la réduction à leur simple sonorité dans le récit fait écho le comportement des personnages tacitéens eux-mêmes. Ainsi Galba cherche-t-il à minorer le soulèvement des légions de Germanie supérieure : alors que celles-ci se sont révoltées en refusant de prêter le serment à l'empereur et en se remettant au Sénat et au peuple romain (Tac., *Hist.*, 1.55), ce qui

---

[539] Pour Tite-Live spécifiquement, lire l'étude d'E. TORREGARAY PAGOLA 2012, en part. p. 121-130, qui montre que l'historien reprit à Virgile l'utilisation de ce terme et s'en servit pour décrire des situations de désaccord diplomatique entre Rome et les souverains étrangers ou les assemblées devant lesquelles les légats romains s'exprimaient.

[540] La continuité s'observe notamment dans l'hendiadyn *fremitus et clamor*, assez courant dans la langue littéraire (Cés., *Gaul.*, 2.24 ; Sén., *Vit. beat.*, 1 ; Tac., *Hist.*, 3.10), ou dans des tournures réunissant les deux notions (Curt. 4.4 ; 4.13 ; 8.10 ; Liv. 10.42 ; 32.25 ; 45.1 ; Quint. 12.5 ; Tac., *Agr.*, 33). Cette association entre « frémissement » et « clameur » est particulièrement poétique, cf. Virg., *Én.*, 2.338 ; 6.175 ; 9.54 ; Sén., *Phén.*, 415, Stac., *Théb.*, 3.593 ; Stac., *Silv.*, 2.2.50, Sil. 11.70-71).

[541] Sur l'insertion de *fremitus* à la suite d'autres termes particulièrement sonores au sein du lexique de la rumeur, voir notre étude lexicale en annexe.

[542] Selon la distinction *uox articulata* / *uox inarticulata* (ou *confusa*) commune chez les grammairiens anciens, cf. Fr. BIVILLE 1996a : 150 et E. MARINI 2010 : 412 n. 9. Fr. BIVILLE note d'ailleurs dans un autre article que la « voix marmonnée », quand elle est rattachée à un individu, est précisément une voix qui « ne remplit pas – volontairement – sa fonction communicative. […] La communication est réduite à sa fonction vocable, elle perd son contenu verbal » (Fr. BIVILLE 1996b : 132). Il est évidemment révélateur que ces désignations (*murmur* ou *fremere*) soient appliquées aux paroles de la foule, comme si celle-ci cherchait volontairement à ne pas transmettre de message.

[543] Chr. BADEL 2012 : 136 fait une distinction très intéressante en étudiant le vocabulaire transcrivant l'univers sonore du Sénat : certains termes mettent en évidence seulement la sonorité de parole collective, à l'image de *clamor*, *strepere*, *conuicium* ou *fremere*, d'autres se focalisent plus sur le contenu que sur le son lui-même (*lacerare*, *uociferatio*, *approbatio*, etc.). Que Tacite souscrive presque constamment à la première possibilité quand il évoque le bruit de fond généré par les masses urbaines et militaires n'est évidemment pas innocent.

[544] *Suggressi propius speculatores audiri* <u>*fremitum equorum inmensique et inconditi agminis murmur*</u> *attulere*, Tac., *Ann.*, 2.12. Ici, le *fremitus* est bien celui des chevaux et le *murmur* celui des hommes ; cependant, l'utilisation récurrente de *fremitus* pour désigner la parole collective ainsi que le chiasme *fremitum equorum et agminis murmur* confondent les catégories et mêlent aux sons du troupeau les bruits du *« uulgum pecus »*. Voir également P. O'NEILL 2003 : 159.

[545] On peut rappeler ici les réflexions de M. BETTINI 2008a : 51-54, qui souligne la vision très négative de l'imitation animale chez les hommes dans l'Antiquité. Même analyse de la déshumanisation à laquelle conduit la réduction de la voix au son par Fr. BIVILLE 1996a : 149 à propos du beau passage des *Métamorphoses* d'Ov., *Mét.*, 4.586-589. Sur la question du son produit par la clameur et de sa valeur proprement politique dans l'historiographie latine, voir en dernier lieu la riche contribution d'E. O'GORMAN 2019, que nous utiliserons à plusieurs reprises *infra*.

suppose un acte communicationnel précis, le successeur de Néron réduit le mouvement à une faute (*errare*, Tac., *Hist.*, 1.18), qui ne s'étend « guère plus loin que des mots et des cris » (*non ultra uerba ac uoces*). L'indétermination sonore de *uerba* et de *uoces*, en lieu et place d'un vocabulaire plus net ou d'un discours rapporté, ainsi que la tournure *non ultra* montrent bien que la réduction au son a une forte visée discréditante[546].

En résumé, trois raisons imposent donc de ne pas aborder de front l'étude du paysage sonore des foules chez Tacite : 1) le refus de la représentation du quotidien, de l'ordinaire et du non-politique chez notre auteur[547] ; 2) le recours fréquent à un vocabulaire essentialisant, qui écrase la diversité des sons réels ; 3) le caractère discréditant de ce même vocabulaire, trop empreint d'un arrière-fond idéologique pour pouvoir être utilisé sans un vaste effort de déconstruction préalable.

*

En revanche, on rend bien compte de l'omniprésence des voix de la foule chez Tacite en se limitant à un type de son en particulier, celui de la voix ou des vocalisations, et en prenant l'angle d'attaque de la communication orale[548]. À partir de là, nous distinguerons deux formes de communication des foules, les clameurs et les rumeurs, les premières se présentant comme une forme de communication verticale entre la foule et l'individu, les secondes comme une forme de communication horizontale circulant à l'intérieur de la foule elle-même.

Après être revenu sur cette dichotomie entre communication horizontale et communication verticale, nous procèderons en trois temps dans ce chapitre, en étudiant trois facettes de la clameur chez Tacite : la clameur comme communication, c'est-à-dire la façon dont Tacite reflète dans son œuvre les pratiques politiques des foules urbaines et militaires de son temps ; la clameur comme signe, c'est-à-dire l'utilisation des cris dans l'économie du récit, et

[546] La façon dont Othon parle de la révolte des prétoriens peu de temps après son accession au pouvoir est d'ailleurs assez proche : la sédition est elle aussi réduite à des *aduersus senatum uoces* (Tac., *Hist.*, 1.84). Dans la prise de parole de Galba face aux prétoriens, le discrédit lancé sur la rébellion des légions du Rhin repose également sur l'opposition topique entre *res* et *uerba* : à l'entendre, les légions ont crié, mais ne sont pas nécessairement passées à l'acte. Le même type d'opposition, également dans un contexte rhétorique, se trouve dans le discours d'Antonius Primus aux soldats de Mésie pendant la seconde bataille de Bédriac : le général flavien affirme que leurs provocations verbales à l'endroit des Vitelliens n'est pas suivi d'actions (*tum ad Moesicos conuersus principes auctoresque belli ciebat : frustra minis et uerbis prouocatos Vitellianos, si manus eorum oculosque non tolerent*, Tac., *Hist.*, 3.24). Il s'agit cependant ici de stimuler les destinataires de l'exhortation.

[547] Par analogie, la remarque formulée par M. ROYO & É. HUBERT 2008 : 6 dans l'introduction des actes du colloque sur la « Rome des quartiers » s'impose clairement : il convient d'aller au-delà de « la "ville politique" vers laquelle nous portent spontanément nos sources ». Cet obstacle est récurrent chez l'historien du sensible, toutes périodes confondues, cf. A. CORBIN 1990 : 20.

[548] Par la suite, lorsque nous parlerons de communication collective, il s'agira toujours de communication orale. Il est vrai que, comme le rappelle R. MANGIAMELI 2012 : 281-290 à propos de la communication des soldats à la fin de la République, l'oral n'est qu'un des chenaux que peut prendre le message adressé par la foule aux élites ; cette chercheuse étudie également la communication gestuelle ou visuelle, et la communication écrite. Elle note cependant que cette dernière est plus rare, et tout à fait exceptionnelle dans le sens ascendant (des soldats vers les chefs). Sur les vocalisations, voir la récente contribution d'A. WORLEY 2018, qui s'intéresse cependant davantage à l'insertion des voix subalternes dans le récit qu'à leurs modalités historiques ou à leur forme matérielle ; sa démonstration (les vocalisations traduisent une tension entre donner la parole à la foule et discréditer cette même parole, tension particulièrement visible chez Tacite) sera discutée et utilisée en conclusion, où nous revenons sur cette question.

singulièrement dans la caractérisation des collectifs ; la clameur comme bruit, c'est-à-dire le rôle littéraire dévolu à la voix criée dans le dispositif de l'*historia ornata*.

a. La voix articulée : clameur et communication verticale

Les cris, clameurs et acclamations de la foule ont de toute évidence suscité l'intérêt de l'artiste qu'est Tacite, qui a su en tirer de nombreux effets structurants ou esthétiques. Cependant, ces phénomènes devaient d'abord être rapportés dans le récit pour leur valeur historique. En la matière, tout comme pour les rumeurs dont nous reparlerons à partir du chapitre suivant, Tacite ne s'est pas affranchi des réalités de la communication politique de son temps pour façonner les dispositifs littéraires de son œuvre. Voilà pourquoi un premier moment doit absolument être consacré à la façon dont l'historien a rendu compte dans ses œuvres des interactions orales entre la foule et les élites, qui s'étaient particulièrement développées avec le passage à l'Empire. Dans ce domaine, comme nous le verrons, on peut s'appuyer sur d'importants travaux portant sur la forme et le fonctionnement des clameurs (leur prosodie, leur contenu), mais aussi sur leur rôle dans le système politique du début du principat. Les pages qui suivent chercheront donc surtout à étudier le vocabulaire – très largement formulaire – auquel Tacite a recours pour intégrer la communication verticale collective dans son récit. Il s'agira donc de contribuer à « l'indispensable analyse lexicographique »[549] dont tout travail sur les sons dans l'Antiquité doit découler. Pour ce faire, nous parcourrons les différents cas de figure en nous fondant sur le contexte d'énonciation, distinguant les clameurs urbaines des clameurs militaires. Avant d'en venir à ce parcours à travers l'œuvre de Tacite, il faut cependant chercher à définir les contours de la clameur, notamment vis-à-vis du phénomène proche de la rumeur.

1. Une typologie structurale des voix de la foule : communication verticale et communication horizontale

Comment mener une étude ordonnée des très nombreuses et diverses voix de foule que l'on trouve chez Tacite ? Plusieurs possibilités s'offrent à nous. Dans un article important sur la « voix signifiante », Fr. BIVILLE proposait de dissocier les différents niveaux d'information contenue dans l'expression de la voix et d'établir une typologie où se succèderaient le « geste phonique » (par exemple le bruit d'une respiration), le « bruit phonatoire » (par exemple un gémissement), et deux usages linguistiques à proprement parler, le « cri » et la « voix verbalisée »[550]. Cette approche permet déjà une première distinction. De fait, nous nous limiterons dans ce travail aux usages linguistiques, laissant de côté de façon certaine le « geste phonique », qui engage des problématiques assez éloignées de celle de la communication, choisie comme fil rouge ici. Concernant ce que Fr. BIVILLE nomme le « bruit phonatoire », la situation est en réalité assez complexe, car, d'une part, rien ne dit que les notations que nous considérons comme des sons, voire comme des vocalisations, soient perçues comme telles par les Romains[551] et, d'autre part, Tacite peut réduire, par métonymie, une communication

[549] H. MENARD 2015 : 261 ; A. VINCENT 2015b : 132 a une formule proche et parle quant à lui d'« indispensable enquête lexicographique ».

[550] Fr. BIVILLE 1996a : 149. Les catégories de R. F. NEWBOLD 1990 (qui distingue la communication selon deux axes : « verbal/non-verbal » et « vocal/non-vocal ») ne sont pas très utiles pour notre propos : nous nous intéressons ici à la communication verbale et vocale, mais celle-ci est trop vaste pour fournir un outil d'étude pertinent.

[551] Chr. BADEL 2012 : 138 prend l'exemple des larmes, que les récits de séance du Sénat ne semblent pas traiter comme des bruits. Mais celles-ci sont fréquemment associées chez Tacite aux paroles de la foule, par exemple avec les soldats vitelliens implorant la protection des Helvètes : *effusis lacrimis et meliora constantius postulando impunitatem salutemque ciuitati impetrauere* (Tac., *Ann.*, 3.2, *Hist.*, 1.69). De nombreux exemples de cette

verbalisée à un simple sentiment ou une simple posture préverbale. Un bon exemple est celui du rire : un terme comme *inridere*/*inrisus* implique-t-il par exemple une véritable parole ? Si le rire des citoyens romains à propos de l'hypocrisie des mesures prises par Claude pour légitimer son mariage avec sa nièce Agrippine reçoit un complément syntaxique qui lui associe bien un discours, donc un contenu verbal[552], le *risus* du public pendant l'oraison funèbre du même Claude prononcée par Néron (Tac., *Ann.*, 13.3) n'est peut-être qu'un bruit qu'il ne convient pas de considérer comme lié à des mots. Par la suite, nous avons préféré trancher au cas par cas, en nous appuyant notamment sur le contexte : nous avons intégré au corpus les sons de ce genre (*gemitus*, *(in)risus*, etc.) seulement s'ils étaient entourés d'autres manifestations plus nettes de parole collective.

À partir de ce point demeure donc la distinction de Fr. BIVILLE entre « cri » et « voix verbalisée ». Celle-ci fournit un point de différenciation loin d'être inutile : on perçoit en effet intuitivement à la lecture de Tacite la valeur et l'intérêt d'une axiologie des voix de la foule qui irait du cri de guerre (*clamor*) poussé par les peuplades germaines au moment d'une charge militaire[553], dont le contenu verbal est sans doute très mince[554], aux rumeurs les plus étendues, à l'instar de celle qui court à la mort d'Auguste et sert de nécrologie au premier empereur de Rome[555]. Cependant, ce classement se ne révèle pas pleinement satisfaisant : certains cris qui reçoivent chez Tacite la qualification de *clamor* s'apparentent en réalité à une forme de communication beaucoup plus suivie et se caractérisent par la densité et la précision du message transmis. Ainsi, le *clamor* que formulent les légions de Pannonie révoltées face à Drusus est accompagné d'un discours indirect particulièrement expressif et long de huit propositions de premier rang[556]. Il s'agit sans doute là d'un cas extrême, et qui ne va pas sans interrogations sur

structure *lacrimae* + acte de parole se trouvent chez Tacite (Tac., *Hist.*, 1.82, 2.29, 2.49, *Germ.*, 27 ; voir également Tac., *Ann.*, 14.33). On ne peut cependant pas en tirer une règle fixe, comme en témoigne l'hendiadyin *lacrimis ac silentio* de Tac., 4.72 (cf. pour cette analyse R. STROCCHIO 1992 : 41). Sur ce type de difficulté, voir encore Fr. BIVILLE 1996b : 125-126. De manière plus générale, il faut, en matière de sens, se méfier de tout anachronisme : comme le rappelle A. VINCENT 2015b : 131, « perceptions et hiérarchies des sens ne sont pas plus universelles qu'atemporelles : l'historien doit accepter que les Romains n'entendaient, ne voyaient, ne sentaient pas nécessairement de la même manière que nous » (dans le même sens, M. T. SCHETTINO & S. PITTIA 2012 : 13). Cette observation constitue une des grandes difficultés de l'histoire des sens : A. CORBIN 1990 notait déjà que l'histoire sensorielle doit s'attacher non seulement à reconstruire un ensemble de données visuelles, olfactives, acoustiques, etc., typique d'un lieu et d'un moment précis, mais aussi et surtout chercher à déterminer la perception particulière que les acteurs en avaient, ce qu'il nomme « la balance des sens » (p. 14) et, plus loin, « l'usage des sens, leur hiérarchie vécue, leur signification reçue » (p. 15), « les représentations du système sensoriel et les modalités de son fonctionnement » (p. 19). Ce travail dépasse naturellement de loin l'ambition de notre étude. Plus spécifiquement sur le son et sa perception, A. CORBIN 2013 : 20 et suiv.

[552] *Addidit Claudius sacra ex legibus Tulli regis piaculaque apud lucum Dianae per pontifices danda, inridentibus cunctis quod poenae procurationesque incesti id temporis exquirerentur*, Tac., *Ann.*, 12.8. Il pourrait également s'agit de pensées : le texte ne permet pas de lever cette ambiguïté du discours indirect (cf. R. UTARD 2004 : 34).

[553] Entre plusieurs exemples, sur lesquels nous reviendrons dans la dernière section de ce chapitre, voir la clameur des « Bataves et des Transrhénans » qui chargent les Romains en Tac., *Hist.*, 4.23 (*clamore atque impetu inuasere uallum*).

[554] Cf. les exemples donnés par Y. LE BOHEC 2018 : 194 de mots uniques qui pouvaient être criés (*Virtus*, par ex.). On peut cependant également penser que le cri de guerre consistait parfois en une seule voyelle ([a]…) criée de façon continue. Nous revenons rapidement sur cette question dans la dernière section du chapitre.

[555] Le célèbre *multus sermo* de Tac., *Ann.*, 1.9-10, sur lequel nous revenons à de multiples reprises à partir du chapitre suivant (avec quelques orientations bibliographiques).

[556] Voici le passage en entier : *ad ea [mandata] Drusus cum arbitrium senatus et patris obtenderet, clamore turbatur. Cur uenisset neque augendis militum stipendiis neque adleuandis laboribus, denique nulla bene faciendi*

le caractère rhétorique de ces « clameurs » : on imagine mieux une armée chargeant en poussant en contenu un cri minimal qu'une foule réussissant à faire entendre collectivement et avec autant de clarté un message aussi complexe[557]. La confrontation de ces deux *clamores* montre cependant bien les limites de la typologie de Fr. BIVILLE. De la même façon, toute rumeur ne développe pas nécessairement un message très long ou très chargé en information. Nous aurons l'occasion dans l'analyse syntaxique en annexe de mesurer l'empan des discours indirects rattachés aux rumeurs chez Tacite. Mentionnons ici la *fama* qui répand la nouvelle que les légions de P. Vitellius avaient été submergées par les flots lors de la campagne de 15 en Germanie, ou le *rumor* selon lequel Agricola avait été empoisonné : dans le premier cas, le contenu du bruit se résume à un seul mot, dans le second, à deux[558].

Nous proposons donc d'affiner la proposition de Fr. BIVILLE en redoublant cette dichotomie entre « cri » et « voix verbalisée » d'une distinction fondée sur une approche plus structurelle de la communication. Celle-ci nous invite à opérer une différence entre la « communication verticale », c'est-à-dire la transmission d'un message le long d'une hiérarchie, dans le sens descendant (*top-down*) ou ascendant (*bottom-up*)[559], et la « communication horizontale », qui suppose qu'une information se propage au sein d'un même niveau[560]. Il s'agit bien entendu d'un schéma général qui a surtout une visée heuristique et ne doit masquer ni la diversité des formes de communication des foules que l'on trouve chez Tacite, ni la complexité de l'organisation sociale à Rome ou dans les camps, où l'on sait à présent qu'il existait de nombreuses hiérarchies tout autant verticales qu'horizontales[561]. Cependant, une telle typologie permet de dépasser le critère du contenu du message, toujours trompeur dans une finalité définitoire[562], pour nous intéresser aux formes et fonctions de la communication elle-même. C'est à ce titre qu'elle se révèlera opérante. On opposera ainsi par la suite la « clameur », qui prend la forme d'une communication verticale de la foule vers un destinataire extérieur, souvent (mais non nécessairement) à travers un message concis[563], et la « rumeur », forme de

---

licentia ? At hercule uerbera et necem cunctis permitti. Tiberium olim nomine Augusti desideria legionum frustrari solitum : easdem artis Drusum rettulisse. Numquamne ad se nisi filios familiarum uenturos ? Nouum id plane quod imperator sola militis commoda ad senatum reiciat. Eundem ergo senatum consulendum quotiens supplicia aut proelia indicantur : an praemia sub dominis, poenas sine arbitro esse ?, Tac., *Ann.*, 1.26. Sur ce système de décompte de la longueur des discours indirects, voir la partie syntaxique de notre annexe 2.

[557] En gardant en tête les remarques d'H. MENARD 2004 : 58-59, qui souligne, à la suite d'autres auteurs, que certains mécanismes permettaient au public du Cirque de restituer de longues clameurs sans supposer qu'il y ait manipulation ou absence de spontanéité. Elle parle cependant d'acclamations codifiées, presque rituelles, qui n'ont que peu à voir avec le discours collectif très rhétorique dont il est question en Tac., *Ann.*, 1.26.

[558] Tac., *Ann.*, 1.70 : *impositae dein legiones, uagante fama* <u>*submersas*</u> ; Tac., *Agr.*, 43 : *augebat miserationem constans rumor* <u>*ueneno interceptum*</u> (le discours indirect est souligné).

[559] Longtemps ignorée par les spécialistes (elle n'est encore évoquée que dans une remarque lapidaire par A. KOLB 2003 : 143, en conclusion de son article) la communication verticale (*bottom-up*) entre foule et élite est de plus en plus étudiée pour elle-même dans la recherche historique sur l'Antiquité romaine, cf. ces quelques exemples récents : R. MORSTEIN-MARX 2012 ; R. MANGIAMELI 2012 (dans le monde militaire) ; Cr. ROSILLO-LOPEZ 2017a ; C. COURRIER 2017b ; J. C. MAGALHÃES DE OLIVEIRA 2017.

[560] Cette approche structuraliste de la communication n'est pas neuve. Elle a été par exemple appliquée à la communication politique dans le monde militaire de la fin de la République par R. MANGIAMELI 2012 (par ex. p. 333 et suiv.), sur laquelle nous nous appuyons ici.

[561] Voir en dernier lieu pour la plèbe romaine l'ouvrage de C. COURRIER 2014.

[562] Comme nous aurons l'occasion de le vérifier pour les rumeurs dès le chapitre suivant.

[563] Cette définition est très proche de celle donnée par Fr. BIVILLE dans un autre article, cf. Fr. BIVILLE 1996c : 311-312 : « [L'acclamation] instaure une relation binaire, un rapport de pluralité à l'unité, entre une assemblée spectatrice et un individu acteur ("acteur" étant à prendre au sens large du terme). »

communication horizontale circulant à l'intérieur de la foule elle-même, transmettant des informations ou des jugements plus fournis, et dont le but premier n'est pas d'être adressée à un récepteur externe[564]. La clameur est une parole formulée collectivement à un instant et en un lieu précis et généralement dirigée vers un individu (l'empereur, un aristocrate, un général…) ; la rumeur est une parole élaborée de façon diffuse, transmise par des relations interpersonnelles à l'intérieur du groupe et saisie comme un phénomène collectif par un observateur externe. Évoquant la maison de la *Fama*, Ovide a ce vers suggestif : « il n'y règne cependant pas la clameur, mais les murmures d'une voix ténue » (*nec tamen est clamor, sed paruae murmura uocis*, Ov., *Mét.*, 12.49). L'opposition entre *clamor* et *murmura* est multiple dans cette citation : elle se joue bien sûr au niveau du volume sonore (la clameur résonne bruyamment, les murmures de la *fama* bruissent plus discrètement)[565], mais également dans la confrontation entre une parole unique, formulée collectivement et transcrite au singulier (*clamor*), et un ensemble de petites voix qui échangent et reformulent une information (d'où le pluriel *murmura*), aboutissant ainsi à constituer la rumeur.

« Clameur » et « rumeur » sont deux concepts que nous emploierons pour subsumer les différentes formes de communication verticale et horizontale que l'on trouve chez Tacite. À ce titre, ils ne peuvent être réduits aux termes latins dont ils sont dérivés. Le *rumor* n'est pas le seul type de rumeur tacitéenne, puisque certaines sont présentées comme *fama*, *sermones*, *questus*, *fremitus*, etc., comme nous le verrons dès le chapitre suivant. De la même façon, il y a plus que le *clamor* dans la catégorie des clameurs : tout cri adressé de la foule vers l'extérieur est susceptible d'entrer dans cet ensemble. Cependant, le mot *clamor* représente bien l'essence de ce phénomène. Ce substantif est en effet généralement associé à la parole collective[566]. De plus, la racine latine *clam-*, dont sont dérivés *clamo, clamito, clamor, acclamatio*, possède en latin un sens assez large, recouvrant de nombreuses formes de communication entre la foule et l'individu (depuis le simple cri de réaction jusqu'au slogan de revendication), et neutre, puisque la clameur peut être positive ou négative[567].

Plus qu'une différence entre un message court et un message long, la ligne de partage entre clameur et rumeur se situera donc au niveau pragmatique des circonstances où la voix collective

[564] Les empereurs – et, avant eux, les aristocrates romains – étaient de toute évidence sensibles aux rumeurs qui bruissaient dans la plèbe urbaine, comme nous aurons l'occasion de le voir plus loin. Cependant, si la rumeur finit par représenter une partie du dialogue plèbe-prince, ce fut bien plus « par destination » que « par nature » : parler de « face à face *indirect* » comme le fait C. COURRIER 2014 : 684 (nous soulignons), semble raisonnable. Il ne s'agissait en effet pas de communication directe et, structurellement, la rumeur était avant tout une parole qui circulait à l'intérieur d'un groupe donné.

[565] *Murmur* et *clamor* traduisent en effet les deux extrémités de l'échelle d'intensité de la voix en latin (le point médian étant tenu par *sermo*), cf. Fr. BIVILLE 1996b : 126-127.

[566] A. ERNOUT & A. MEILLET 2001, *s. u. « clamo »*. À l'époque médiévale, comme le rappelle Cl. GAUVARD 2011 : 24, « le cri […] est l'expression codée du lien que l'individu entretient avec le collectif ». Voir encore E. CANETTI 1966 : 35 : « La clameur que l'on entend de nos jours dans les manifestations sportives [est] la voix de la masse. »

[567] Gr. S. ALDRETE 1999 : 101, qui utilise le terme générique d'« acclamation » (nous choisissons celui de clameur, les mots *clamor* et *clamare*/*clamitare* étant bien plus représentés dans notre corpus qu'*acclamatio*/*acclamare*) ; A. MOLINIER ARBO 2012a : 67 (avec des références bibliographiques complémentaires pour l'Antiquité tardive), selon laquelle cette acception large s'étend également au terme *uox* ; C. COURRIER 2014 : 652 ; 657 pour les termes latins ; également S. FORICHON [à paraître] pour les termes dénotant les protestations verbales de la foule dans les édifices de spectacle à Rome. On peut ajouter à ces références l'étude brève mais transversale de Fr. BIVILLE 1996c.

est élaborée et exprimée. Malgré certaines confusions terminologiques que l'on peut trouver dans la recherche[568], il importe de bien tenir cette distinction entre les paroles de la foule adressées à un ou plusieurs destinataire(s) extérieurs et celles qui circulent à l'intérieur même d'un groupe. De façon éloquente, il arrive fréquemment chez Tacite qu'une clameur soit déclenchée par une rumeur – autrement dit, que la communication horizontale se transforme en communication verticale[569]. On trouve chez lui un schéma récurrent : une information circule au sein de la foule par les canaux rumoraux, provoquant un attroupement où celle-ci exprime à grands renforts de cris son mécontentement – ou sa satisfaction – à quelqu'un. L'exemple classique est celui des différentes formes de communication collective qui se firent jour lors de la mort de Germanicus. Les nombreuses rumeurs qui bruissaient à Rome sur les circonstances du décès du jeune prince et la culpabilité de Tibère (Tac., *Ann.*, 2.82, Suét., *Cal.*, 6) aboutirent à plusieurs clameurs, dont Suétone garde la trace, certaines saluant le salut (prétendu) du fils de Drusus[570], d'autres mettant directement en cause l'empereur[571]. Cependant, c'est dans les camps militaires que cet enchaînement rumeur/clameur se lit le plus souvent chez Tacite. Plusieurs exemples s'offrent alors à nous, le plus clair étant sans doute celui de la trahison de Caecina, lieutenant de Vitellius qui chercha à rejoindre le camp flavien après avoir appris la défection de la flotte de Ravenne, en amont de la deuxième bataille de Bédriac. Caecina essaya de garder secret son ralliement, mais celui-ci finit par être connu dans le camp, grâce à une rumeur[572] ; le bruit provoqua un attroupement, qui fit entendre des cris : la séquence apparaît ici avec beaucoup de clarté[573].

Rumeur et clameur se complètent donc souvent plutôt qu'elles ne se superposent : ces deux formes de la communication collective oralisée gagnent à être distinguées et étudiées comme deux modalités du discours propre aux foules. Certains cas restent toutefois assez ambigus,

---

[568] Voir *inter alia* C. VIRLOUVET 1985 : 18, qui parle de « rumeurs hostiles à l'Empereur pendant plusieurs jours au théâtre » à propos d'un texte de Tacite (Tac., *Ann.*, 6.13) qui ne contient que le verbe *efflagitare*, typique des clameurs poussées au théâtre (cf. *infra*). Cf. à ce sujet pour l'époque médiévale M.-C. ISAÏA 2011 : 104.

[569] En ce sens, les sources impériales, et singulièrement Tacite, prolongent celles de l'époque tardo-républicaines, qui rapportent des pratiques très proches de la part des soldats. On se réfèrera à R. MANGIAMELI 2012 : 333 et suiv., qui les a parfaitement analysées, avec ce résumé, qu'il faut citer *in extenso* pour prendre la mesure de la continuité remarquable dans la communication collective : « Il modello comunicativo che interessa le basi militari si sviluppa secondo uno schema piramidale, aderente alla stessa configurazione strutturale dell'esercito: il messaggio politico inviato ai duces, infatti, si genera orizzontalmente nell'opinione delle truppe e, mentre in alcuni casi – quali l'espressione del consenso o del dissenso – è proiettato dall'intera massa militare verso il destinatario, in altre circostanze – tutte connesse alla volontà di riconciliare i vertici – traccia il suo percorso verticale, dal basso verso l'alto, avvalendosi delle gerarchie proprie della catena di comando. »

[570] *Cum luminibus et uictimis in Capitolium concursum est ac paene reuolsae templi fores, ne quid gestientis uota reddere moraretur, expergefactus e somno Tiberius gratulantium uocibus atque undique concinentium : « Salua Roma, salua patria, saluus est Germanicus »*, Suét., *Cal.*, 6. Sur la forme et le sens de cette clameur, voir Gr. S. ALDRETE 1999 : 114 ; 138-139 ; C. COURRIER 2014 : 657-658 ; 727-728 ; 868-869.

[571] *Per noctes celeberrime adclamatum est : « Redde Germanicum ! »*, Suét., *Tib.*, 52. Voir très précisément sur l'enchaînement rumeur/clameur dans cet épisode G. ACHARD 1991 : 237, même si l'on peut contester la formule « la rumeur s'extériorise » : la rumeur est déjà extériorisée, puisqu'elle se déploie par les circuits de la communication orale. En revanche, elle donne lieu à un cri collectif adressé à Tibère, là où la rumeur pouvait constituer un moyen d'élaborer collectivement, à l'intérieur de la plèbe, une interprétation correcte de l'événement (cf. C. COURRIER 2014 : 684-685).

[572] Reconstruction du parcours de l'information dans le chapitre 5.

[573] *Sed ubi totis castris in fama proditio, recurrens in principia miles praescriptum Vespasiani nomen, proiectas Vitellii effigies aspexit, uastum primo silentium, mox cuncta simul erumpunt*, Tac., *Hist.*, 3.13. *Cuncta erumpunt* est repris au chapitre suivant par *uociferare* (Tac., *Hist.*, 3.14) et ainsi plus nettement thématisé comme clameur.

notamment lorsque Tacite livre peu d'informations sur le contexte d'énonciation de la parole collective, critère pourtant décisif dans la qualification de communication horizontale ou verticale. Les propos émus que tiennent les mutins de Germanie à la vue du départ du camp d'Agrippine, la femme de Germanicus (Tac., *Ann.*, 1.41), s'échangent-ils entre les soldats, devant leurs tentes, d'individu à individu (rumeur), comme le début du passage le laisse penser, ou sont-ils adressés collectivement au général, par une foule rassemblée autour de lui (clameur), ce qui transparaît à la fin de l'épisode[574] ? Dans un passage comme celui-ci, Tacite a pu, par souci de dramatisation, mêler en un même mouvement deux phases de la communication collective ; on considérera ici, peut-être un peu arbitrairement, que le passage relève d'une clameur, retenant la notation finale du récit tacitéen. Inversement, les menaces (*minitari*, Tac., *Ann.*, 4.29) que la foule urbaine fait peser sur l'accusateur Vibius Serenus font-elles partie du *rumor* qui court sur ce personnage, ou doivent-elles être lues comme des cris plus circonstanciés qu'un attroupement adresserait directement à cet individu, à sa sortie du Sénat par exemple[575] ? Nous choisirons d'y voir des imprécations circulant à travers les canaux rumoraux, mais non adressés premièrement à l'aristocrate. Comme on le voit, le caractère opératoire de la typologie entre clameurs et rumeurs n'empêche pas un certain nombre de cas limites, dus à l'imprécision occasionnelle du témoignage tacitéen.

Notre champ d'étude recoupe donc toutes ces vocalisations de la foule. Dans ce chapitre, nous nous focaliserons uniquement sur les clameurs, c'est-à-dire l'expression d'une voix émanant d'une foule rassemblée et adressée à un destinataire tiers. À partir du chapitre suivant, nous reviendrons sur la rumeur, une parole également collective mais circulant à l'intérieur de la foule elle-même, sans que celle-ci soit forcément réunie dans un même lieu. Pour l'heure, nous commencerons avec les clameurs qui reçoivent un contenu discursif précis de la part de l'historien ; dans la sous-partie suivante, il sera question des clameurs de réaction (à un discours notamment), pour lesquelles la qualification de « cri » semble plus appropriée que celle de « parole ». Voilà pourquoi notre progression dans ces deux premiers temps du chapitre nous permettra de passer à la voix articulée (les clameurs comme supports d'un discours) à la voix inarticulée (les clameurs comme simples signes sonores)[576].

2. De la plèbe vers le prince : clameurs urbaines

Ces remarques faites, il est temps de parcourir les différents lieux et occasions qui servaient de cadre à la communication verticale entre une foule et un (ou quelques) individu(s). Les différentes fonctions du cri et de l'acclamation au Ier siècle sont assez connues – nous renverrons à chaque fois aux études concernées – pour que l'on se concentre ici sur les particularités du seul témoignage de Tacite. Les questions qui se posent sont les suivantes : quels types de clameur l'historien représente-t-il dans ses œuvres ? Et surtout, comment procède-t-il, et plus

[574] Confronter le moment où les soldats semblent se transmettre l'information du départ du cortège d'Agrippine (*progrediuntur contuberniis. Quis ille flebilis sonus ? Quod tam triste ? Feminas inlustris, non centurionem ad tutelam, non militem, nihil imperatoriae uxoris aut comitatus soliti : pergere ad Treuiros et externae fidei*, Tac., *Ann.*, 1.41), et la fin, où les soldats paraissent s'adresser à Germanicus (*sed nihil aeque flexit quam inuidia in Treuiros : orant obsistunt, rediret maneret, pars Agrippinae occursantes, plurimi ad Germanicum regressi*).

[575] *Qui [Vibius Serenus] scelere uaecors, simul uulgi rumore territus robur et saxum aut parricidarum poenas minitantium, cessit urbe*, Tac., *Ann.*, 4.29.

[576] Pour cette dichotomie, voir Fr. BIVILLE 1996b : 136. E. O'GORMAN 2019 : 130 a également mis en avant il y a peu le « borderline status of *clamor* between speech and noise, utterance and event ».

précisément : avec quel matériel lexico-syntaxique ? À ce titre, trois grandes particularités singularisent l'écriture tacitéenne des clameurs, du moins dans leur versant communicationnel et politique :

1) le recours à un style formulaire très marqué[577] : pour renvoyer aux propos que la foule adressait en bloc à l'individu (empereur, aristocrate, général…), l'historien utilise un vivier lexical très réduit, son vocabulaire se limitant la plupart du temps au lexique de la clameur à proprement parler (*clamare* et ses dérivés *clamitare* et *clamor*), et à celui de la demande (*flagitare* et ses dérivés *efflagitare* et *flagitatio ; poscere* et ses dérivés, notamment *exposcere* ; *postulare*)[578]. Bien sûr, on trouve des termes plus spécifiques ou plus expressifs (*orare*, *increpare*, *strepere*, *obturbare*, etc.), mais ceux-ci sont statistiquement minoritaires ;
2) l'absence quasi totale d'intérêt pour le contenu verbal exact de la clameur : Tacite ne cherche en aucun cas à rendre compte des mots exactement prononcés par la foule. En cela, il se différencie de nombreux historiens de l'époque impériale, notamment Suétone, Cassius Dion ou les auteurs de l'*Histoire Auguste*. Cela est notamment visible quand il passe sous silence les mots d'une clameur qu'une source parallèle a conservés, à l'instar de l'acclamation en l'honneur de Germanicus au moment de sa maladie, que Suétone rapporte dans son récit[579]. Mais l'effet le plus significatif à nos yeux réside dans le refus de rendre au style direct le contenu des clameurs. Tacite utilise systématiquement le discours narrativisé ou le discours indirect[580], un fait syntaxique qui lui est propre[581]. La

[577] Voir également les remarques de H. MENARD 2013 : 217 et P. DUCHENE 2013 : 44 sur ce vocabulaire. Comme le note cette chercheuse (p. 45-46), on remarque dans les *Histoires* de grandes similitudes dans le traitement des « appels au lynchage » (qui dépassent la question du style formulaire), ce qui peut donner l'impression que l'historien traite « l'armée non comme un ensemble de différentes légions, avec des situations et des exigences particulières, mais comme un seul corps, de sorte que sa division en factions ne paraît, du point de vue de son comportement, pas significative » (s'appuyant sur les travaux de J.-M. ENGEL 1972 : 461-480). Cependant, Rh. ASH a bien montré dans sa thèse au contraire que l'originalité de Tacite consistait en un vrai effort de différenciation entre les différentes armées, et même à l'intérieur de celles-ci (la « segmentation » des groupes dont il est question dans Rh. ASH 1999 : 17 et que nous avons rappelée dans l'état de la question du chapitre précédent). Les deux positions ne sont cependant pas contradictoires, déjà parce que P. DUCHENE note elle-même que les Vitelliens ne sont pas dépeints de la même façon que les autres armées, mais surtout parce que l'écriture psychologisante de la foule chez Tacite, qui produit en effet une forme d'essentialisation (cf. nos remarques *supra* sur le *mos uulgi*), n'empêche pas de subtils effets de variation auxquels il convient d'être sensible.

[578] Sur cette dichotomie entre « l'évocation notionnelle » (*laudare, fauor*, etc., termes décrivant la réaction du public) et la restitution lexicale (*clamor, sonare*, etc., termes décrivant le son lui-même), voir Fr. BIVILLE 1996c : 311.

[579] *« Salua Roma, salua patria, saluus est Germanicus »*, Suét., *Cal.*, 6. Le passage correspondant chez Tacite ne fait aucune mention de quelque cri que ce soit (*cursant per urbem, molinutur templorum foris ; iuuat credulitatem nox et promptior inter tenebras adfirmatio*, Tac., *Ann.*, 2.82).

[580] Pour rappel, le discours narrativisé, qui opère « la réduction du discours à l'événement » (G. GENETTE 1972 : 191) consiste à rapporter un propos en le fondant dans la narration et sans en détailler le contenu par une structure de prédication. G. GENETTE donne l'exemple « j'informai ma mère de ma décision d'épouser Albertine » (au discours indirect : « je dis à ma mère que j'avais décidé d'épouser Albertine »).

[581] En effet, Suétone intègre souvent les clameurs au discours direct dans son récit (outre Suét., *Cal.*, 6 cité *supra*, voir par ex. Suét., *Cl.*, 7 ou *Cal.*, 13), tout comme Cassius Dion (Cass. Dio. 73.4) et l'*Histoire Auguste* (entre autres *SHA, Alex.*, 6, *Claud.*, 4 et surtout la très longue séquence de *Comm.*, 18-20 avec l'article d'A. MOLINIER ARBO 2012a). En la matière, il n'est pas besoin de se limiter à l'époque impériale (cf. Liv. 9.3) ni au genre historiographique (cf. Mart. 7.8) pour trouver des clameurs rapportées en style direct. La forme rythmique et prosodique des clameurs a pu être étudiée à partir de tels passages : voir Gr. S. ALDRETE 1999 : 128-147 ; C. COURRIER 2014 : 657-665. Fr. BIVILLE 1996c : 111 relève cependant que le désintérêt pour les mots et les formules des acclamations est largement partagé dans les sources littéraires.

seule exception se trouve dans un passage où Agricola reformule lui-même les exclamations de ses soldats, dans un discours qu'il leur adresse[582] : ce n'est donc pas le narrateur qui rapporte ces paroles, mais un de ses personnages, et dans un contexte rhétorique très marqué de surcroît ;

3) relativement sommaire quant à la matérialité des clameurs, Tacite n'est guère plus précis pour rendre compte du contexte où celles-ci sont énoncées (ce qui lui est sans doute moins spécifique) : si le cadre est parfois donné (jeux, assemblée, ou autre), il est le plus souvent omis, l'historien se contentant de signaler que la foule « a demandé » ceci ou « s'est plainte » de cela.

En ce qui concerne la communication politique directe entre les foules et le pouvoir, cette « face-to-face, two-way communication » dont parle R. MORSTEIN-MARX[583], Tacite semble donc viser la plus grande efficacité possible, et il faudra s'interroger en conclusion de cette sous-partie sur l'interprétation à donner à ce phénomène stylistique.

Ainsi la problématique qui nous guidera ici portera-t-elle sur les options lexicales de Tacite. Son écriture des clameurs obéit-elle à un ensemble de règles déterminées, autrement dit à un système de représentation ? Puisque l'historien oscille à présenter la communication des foules dans une perspective sonore (*clamor*, *uoces*, *strepere*, etc.) ou une perspective communicationnelle mettant en lumière l'acte de langage constitutif de la prise de parole collective (*flagitare*, *exposcere*, *orare*, *insultare*, etc.)[584], peut-on corréler ce choix à un élément de la situation d'énonciation ? Certaines foules « acclament-elles » plus que d'autres, qui seraient plus enclines à « demander » ou à « insulter » ? Certaines occasions (assemblées, spectacles, manifestations moins formelles) sont-elles associées à certains types de vocalisations des masses ? Voilà les questions auxquelles on peut essayer de répondre.

i- Les clameurs des contiones *civiles*

En ce qui concerne les clameurs poussées par la foule urbaine qui participent d'un dialogue avec des individus (singulièrement avec les détenteurs de l'autorité), elles s'inscrivent essentiellement dans des cérémonies bien déterminées. Dans les *Histoires*, on trouve plusieurs cas de clameur en contexte de *contio*. En la matière, Tacite reflète bien une pratique politique devenue monnaie courante depuis la fin de la République, et largement analysée par la recherche historique[585] : dans ces assemblées délibératives, peut-être la plus démocratique des

---

[582] *Equidem saepe in agmine, cum uos paludes montesue et flumina fatigarent, fortissimi cuiusque uoces audiebam : « quando dabitur hostis, quando adimus ? »*, Tac., *Agr.*, 33. Nous aurons à interroger dans la conclusion générale de la thèse la signification idéologique, et peut-être historique, d'une telle absence du discours direct, que l'on retrouve dans les rumeurs tacitéennes. Voir encore Tac., *Ann.*, 16.4 (*mox flagitante uulgo ut omnia studia sua publicaret (haec enim uerba dixere) [...]*), où l'historien cherche à provoquer un certain effet d'authenticité.

[583] R. MORSTEIN-MARX 2004 : 127 (entre autres), qualification appliquée au monde militaire par R. MANGIAMELI 2012 : 276.

[584] Pour reprendre à nouveau la distinction esquissée par Chr. BADEL 2012 : 136.

[585] Le rôle de la communication de la foule dans les *contiones* dans la période républicaine a été mis en avant, dans des sens d'ailleurs différents, par l'école allemande, qui y a vu un moyen par lequel se construisait le consensus en amont du vote (par ex. E. FLAIG 1995 : 92-95 ; G. LASER 1997 : 138-181 ; E. FLAIG 2003a : 193-198 ; M. JEHNE 2003 : 281), et par plusieurs chercheurs, généralement anglo-saxons, qui ont davantage insisté sur l'autonomie et le pouvoir du public dont les diverses formes de la communication collective témoignaient (déjà W. NIPPEL 1995 : 34 ; H. MOURITSEN 2001 : 47-48 ; surtout R. MORSTEIN-MARX 2004 : 119-159 ; R. MORSTEIN-MARX 2013 : 31-38 ; C. COURRIER 2014 : 449-450). Sur le regard méprisant que les auteurs (notamment Cicéron)

institutions de la Rome républicaine, le cri était ce qui permettait à la foule de faire connaître ses revendications aux magistrats (ou au prince à l'époque impériale) et d'exercer ainsi une pression contraignante sur les classes dirigeantes. L'année des quatre empereurs fut fertile en contacts de cette nature entre les princes successifs et la masse urbaine. Le corpus des clameurs en contexte contional chez Tacite rend bien compte du soin que l'historien a employé à rapporter la diversité des cris de la foule et leur rôle capital dans le cours des événements ; soin paradoxal, cependant, car son vocabulaire reste limité, relativement imprécis, et n'est jamais complété, comme nous l'avons dit, par la mention du contenu exact des cris. La *contio* lors de laquelle Vitellius essaya d'abdiquer[586] est ainsi émaillée de vocalisations de la foule, qui peuvent être résumées en une demande : que Vitellius continue à assumer la charge impériale. Ces clameurs sont mentionnées à l'aide d'un lexique assez pauvre, avec deux dérivés de *clamare* (*reclamare, clamor*, Tac., *Hist.*, 3.68). Tacite pallie cette faiblesse lexicale notamment à l'aide d'une construction récurrente chez lui : *clamor* + génitif d'un participe présent (« la clameur de ceux qui s'opposaient », *clamor obsistentium*, « la clameur de ceux qui l'appelaient », *clamor uocantium*)[587]. Ce petit fait syntaxique est en réalité assez révélateur. D'une part, il montre bien que *clamor* est un terme très neutre, qui peut – et doit – être coloré de différentes manières dans le cadre de la communication politique (opposition, approbation, etc.). D'autre part, on voit dans un tel passage à quel point Tacite, sous couvert d'imprécision lexicale, est en réalité soucieux de représenter les dynamiques politiques au sein de la communication des foules : il évoque les différentes interventions vocalisées du public (*reclamare, clamor*), met en lumière les diverses strates de sens qu'une même clameur peut contenir (*clamor obsistentium […], uocantium*) et compare les cris les uns aux autres, en restant attentif à la topographie de l'assemblée (*maior hic clamor*)[588]. L'indétermination globale du profil des membres de cette foule ne fait pas obstacle à un récit précis du déroulement de la *contio*. Enfin, ces clameurs se donnent directement à lire ici comme une parole adressée à Vitellius, et contraignante de surcroît, le prince étant obligé d'abandonner son projet d'abdication et de se retirer dans le palais. Les mêmes propriétés s'observent pour une scène

lancent sur ces cris de la foule, J. THORNTON 2017. À l'époque impériale, les *contiones* perdirent structurellement de leur importance mais continuèrent d'exister (cf. Fr. PINA POLO 1989 : 171-175), au point qu'un passage célèbre du *De Eloquentia* de Fronton en fait un point central de la vie publique romaine (Front., *Él.*, 2.7) ; à ce titre, il est donc normal que certaines réactions sonores continuent d'être mentionnées dans les sources, dont Tacite, et d'être gratifiées d'un poids non négligeable dans le déroulement de ces assemblées, malgré la part de déférence qui animait le public vis-à-vis de la figure de l'empereur (cf. sur cette question Gr. S. ALDRETE 1999 : 114-117 ; et surtout C. COURRIER 2014 : 615-622, en insistant peut-être davantage sur le fait que la foule de ces *contiones* pouvait se constituer en véritable forme d'opposition, comme l'exemple de Tac., *Hist.*, 3.68 le montrera). La dimension purement sonore des assemblées dans l'Antiquité a été assez peu interrogée jusqu'à présent, comme le rappelait E. CAIRE 2012 dans son étude centrée sur l'époque grecque ; également N. VILLACEQUE 2013 sur le θόρυβος de la foule démocratique à Athènes.

[586] *Aspernante consule, reclamantibus qui in contione adstiterant, ut in aede Concordiae positurus insignia imperii domumque fratris petiturus discessit. Maior hic clamor obsistentium penatibus priuatis, in palatium uocantium. Interclusum aliud iter, idque solum quo in sacram uiam pergeret patebat : tum consilii inops in palatium redit*, Tac., *Hist.*, 3.68. Étude plus précise de la version tacitéenne de cet épisode et des enjeux narratologiques afférents (avec les renvois bibliographiques) dans le chapitre 6.

[587] Également Tac., *Hist.*, 1.32 (*clamor […] poscentium*), Tac., *Ann.*, 11.35 (*clamor […] flagitantium*) ; formule proche en Tac., *Hist.*, 2.21 (*exhortatio […] attollentium*). On observera une structure analogue avec différents mots renvoyant au phénomène de la rumeur (*rumor, sermones*), cf. l'annexe lexico-syntaxique. La tournure est également présente chez Tite-Live, cf. H. HEUBNER 1963, *ad loc.*

[588] S'il faut bien conférer un sens local à *hic*, ce que semble défendre K. WELLESLEY 1972, *ad loc.* ; H. HEUBNER 1963, *ad loc.* y voit un adverbe de temps (« sur ce », « à ce moment-là »).

que l'on peut considérer comme une *contio*, même si elle n'est pas explicitement qualifiée comme telle par l'historien, à savoir le procès sommaire de Flavius Sabinus à la suite de l'incendie du Capitole[589], où un vocabulaire à peine plus diversifié (*fremere, clamor, (ex)poscere*) est pareillement mis au service d'un compte rendu précis des clameurs et de leur poids dans la prise de décision de l'empereur[590].

Un type de *contio* particulier où la foule urbaine fait entendre ses revendications à l'aide de clameurs est formé par les assemblées tenues à l'occasion des entrées et sorties de l'empereur de Rome (*aduentus principis, profectio*). Ces moments de la vie publique romaine sous le principat étaient réglés par un cérémonial précis ; c'était également l'une des scènes où se jouait l'interaction entre prince et foule[591]. Même si ces cérémonies suivaient un rituel bien particulier, où il était attendu que le peuple – tout comme le Sénat – manifeste son soutien à l'empereur, l'écriture tacitéenne des acclamations paraît significative. Une illustration nette est fournie par la comparaison entre le départ d'Othon pour la guerre contre Vitellius en mars 69 et l'entrée de Vitellius à Rome en juin ou juillet de la même année[592]. À chaque fois, l'empereur en place réunit la population pour lui adresser un discours[593] ; à chaque fois, Tacite caractérise les manifestations de soutien de la foule comme *clamor* et *uoces* (Tac., *Hist.*, 1.90 et 2.90), insistant en outre la première fois sur la constante de l'adulation du *uulgus* (*ex more adulandi*), la seconde sur le bruit de fond que ces cris génèrent (*adstrepere*, qui dénote souvent chez Tacite l'approbation du public, comme nous le verrons). Le retour des deux mêmes termes de *clamor* et *uoces* témoigne bien sûr du caractère formulaire de l'écriture de Tacite en matière de communication verticale. Il est cependant surprenant que l'historien place sur le même plan deux clameurs assez différentes en réalité : en Tac., *Hist.*, 1.90, il ne s'agit que d'acclamations de soutien, qu'il juge excessives et fausses (*nimiae et falsae*) ; en Tac., *Hist.*, 2.90, les cris de la foule étaient porteurs d'une revendication bien plus affirmée, même si elle subit le discrédit de l'auteur des *Histoires* : demander à Vitellius d'accepter le titre d'« Auguste », ce que la plèbe finit par obtenir, malgré les réticences affichées du nouveau prince[594]. Les manifestations de

[589] Tac., *Hist.*, 3.74-75.

[590] Les différentes formes de communication collective sont en effet attribuées à des sous-groupes de l'assemblée (*frementibus qui […] petebant* ou *sordida pars plebis […] exposcit*, Tac., *Hist.*, 3.74), localisées dans la topographie de la scène (*clamore proximis orto*), et le rapport de force qu'elles engagent avec Vitellius est explicité : les clameurs le contraignent à mettre à mort Flavius Sabinus (*stantem pro gradibus palatii Vitellium et preces parantem peruicere ut absisteret*), mais il résiste à celles qui demandent le supplice du consul Atticus (*sed Vitellius consulis supplicium poscenti populo restitit*, Tac., *Hist.*, 3.75).

[591] Voir surtout l'étude de J. LEHNEN 1997 sur l'*aduentus principis* (p. 15 pour l'importance de l'interaction politique consubstantielle à cette cérémonie) et St. BENOIST 2005 : 25-101. Il n'existe pas d'étude synthétique sur la *profectio* à notre connaissance, mais il est connu que, comme l'*aduentus*, elle était également l'objet d'un cérémonial politique très codifié et institutionnalisé (ou en cours d'institutionnalisation) dès le premier siècle de notre ère (cf. les remarques de St. BENOIST 2005 : 56-59 sur l'iconographie des entrées et départs de l'*Vrbs* pour l'époque néronienne-flavienne). Sur la *contio* tenue lors du départ d'Othon en Tac., *Hist.*, 1.90, voir Fr. PINA POLO 1989 : 177.

[592] Sur la datation incertaine de cet *aduentus*, cf. la chronologie de St. BENOIST 2001 : 290-291 et en dernier lieu Rh. ASH 2007a, *ad loc.*

[593] Ceci est clairement écrit par Tacite pour le départ d'Othon (*mox uocata contione*, Tac., *Hist.*, 1.90), mais pas pour l'arrivée de Vitellius (*magnificam orationem de semet ipso [Vitellius] prompsit*, Tac., *Hist.*, 2.90), ce qui n'a pas empêché certains chercheurs (H. HEUBNER 1963, *ad loc.* ; C. COURRIER 2014 : 616 ; 909) de considérer le discours d'Othon comme tel.

[594] *Vulgus tamen uacuum curis et sine falsi uerique discrimine solitas adulationes edoctum clamore et uocibus adstrepebat ; abnuentique nomen Augusti* <u>*expressere ut adsumeret*</u>*, tam frustra quam recusauerat*, Tac., *Hist.*, 2.90.

soutien s'accompagnaient donc d'une demande collective, contrairement à celles de la *profectio* d'Othon. Pourquoi Tacite a-t-il ainsi rapproché, quelque peu artificiellement, les deux épisodes ? Deux hypothèses se dessinent, sans être d'ailleurs exclusives. D'abord, une telle assimilation permettait de rapprocher le soutien servile du peuple envers Othon et envers Vitellius, illustrant ainsi la théorie de la versatilité de la plèbe urbaine, l'un des thèmes récurrents du récit tacitéen de l'*annus horribilis*[595]. Ensuite, réduire la parole de la foule à sa simple caractérisation technique de *clamor* et de *uox*, voire à sa dimension sonore (*adstrepere*) supposait de passer sous silence la requête de la foule ; ce faisant, l'historien veut peut-être dénoncer la « mascarade politique » que constituait cette mise en scène, probablement orchestrée, du refus théâtral du titre d'Auguste par Vitellius, puis de son acceptation[596]. En utilisant le lexique des manifestations de soutien de la foule, et non celui de la demande expresse (par ex. *(ef)flagitare*, *(ex)poscere*), dont nous allons voir qu'il est systématiquement utilisé pour les clameurs du Cirque, Tacite montre « l'envers du décor » : il ne s'agissait nullement d'une véritable revendication, émanant de la foule de manière autonome, mais sans doute d'une manœuvre de la part du pouvoir impérial.

Parallèlement aux cérémonies d'entrée et de sortie de ville, il faudrait enfin mentionner le cas des funérailles, une autre cérémonie impériale propre à sacraliser la figure du prince[597]. Tacite rapporte en effet les clameurs unanimes des soldats, des magistrats et du peuple sur le Champ de Mars lors de la cérémonie de dépôt des cendres au mausolée d'Auguste. Il utilise alors le simple *clamitare* et rapporte le contenu des cris à l'aide de deux brefs discours indirects[598]. La similitude formelle avec les clameurs lors des *aduentus* (et *profectiones*) est évidente.

ii- Les clameurs des spectacles

[595] Sur ce stéréotype, voir le chapitre précédent. C'est ainsi qu'É. AUBRION 1985 : 230 analyse la symétrie entre les deux passages, à la fois dans le vocabulaire (*ex more adulandi* en Tac., *Hist.*, 1.90 annonçant les *solitae adulationes* de Tac., *Hist.*, 2.90) et dans leur place respective à la fin des livres I et II (1.90 / 2.90). Il ajoute à la série Tac., *Hist.*, 1.32, même si les échos lexicaux dans le vocabulaire clamoral sont moins patents et que le contexte (putsch d'Othon) est moins ritualisé que celui de l'*aduentus* et de la *profectio principis*.

[596] C. COURRIER 2014 : 909, avec cette citation.

[597] St. BENOIST 2005 : 103-146 l'étudie d'ailleurs dans la continuité directe de l'*aduentus*. Sur la signification politique des funérailles et du deuil, voir également l'étude classique de A. FRASCHETTI 1994 : 51-129, ainsi qu'une approche complémentaire plus récente de Chr. KUNST 2008a centrée sur la question du corps du prince.

[598] *Illic miles cum armis, sine insignibus magistratus, populus per tribus* <u>*concidisse rem publicam, nihil spei reliquum clamitabant*</u>, Tac., *Ann.*, 3.4. Sur la signification de ces cris, voir A. FRASCHETTI 1994 : 101

Les spectacles représentent l'autre lieu de la communication verticale entre le peuple et l'empereur[599], et étaient sans doute plus centraux encore que les assemblées[600]. De la même façon que pour les *contiones*, Tacite y mobilise un matériel lexico-syntaxique très stéréotypé, mais qui, de façon intéressante, ne recoupe pas tout à fait les termes vus précédemment. Chez Tacite, le verbe le plus récurrent en contexte ludique est en effet *flagitare* (et la variante *efflagitare*), et non *clamare* et ses dérivés[601]. L'inscription de *flagitare* dans le lexique de la clameur ne fait aucun doute : l'auteur d'un traité *De Differentiis* définit d'ailleurs ce terme comme « une demande faite à l'aide d'une clameur (*clamor*) et avec obstination »[602]. Le terme se spécialise donc pour exprimer des exigences « énergiques »[603] exprimées collectivement par la foule des jeux, en plusieurs passages[604]. Le cas des cris du peuple lors des combats de rue entre Vitelliens et Flaviens à la fin de l'année des quatre empereurs peut également être mentionné (Tac., *Hist.*, 3.83). Comme nous l'avons rappelé dans le chapitre précédent, Tacite blâme le *populus spectator* qui agit en cette occasion de la même façon que s'il regardait un spectacle de gladiateurs donné au Cirque[605]. L'analogie avec les *munera* se déploie dans la manière qu'a le peuple d'acclamer les combattants. Deux types de clameurs sont mentionnés par l'auteur des *Histoires*. Un premier ensemble de cris (*clamor et plausus*[606]) a directement

[599] Le rôle des clameurs (et, plus généralement, des réactions) formulées pendant les jeux dans le dispositif politique du principat est également bien connu. L'étude la plus importante reste Gr. S. ALDRETE 1999 : 101-127 (pas uniquement sur les jeux); 152-154 ; voir également Z. YAVETZ 1983 : 44-51 ; 179 (dépassé sur la question de la politisation des foules) ; F. MILLAR 1977 : 368-369 ; Ch. ROUECHE 1984 ; J.-M. ANDRE 1990 : 167-170 ; E. FLAIG 1992 : 43-49 ; 52-59 ; W. NIPPEL 1995 : 87-88 ; St. BENOIST 1999 : 8-9 (sur les échanges entre plèbe et prince) ; J. NELIS-CLEMENT 2008 : 439 ; 443-444 ; H. MENARD 2013 : 217 et suiv. ; C. COURRIER 2014 : 665-682 ; et en dernier lieu S. FORICHON [à paraître] ; plus généralement, pour le rôle politique central des spectacles à l'époque impériale, renvoyons au travail important de St. BENOIST 1999 (et déjà P. VEYNE 1976 : 701-723). C'est cette modalité de la communication entre le prince et la plèbe qui domine quantitativement dans nos sources, ce qui explique que la recherche se soit longtemps focalisée sur ce type d'interaction politique, comme le regrette J. LEHNEN 1997 : 14 ; 229.

[600] Il est intéressant de voir en Tac., *Dial.*, 39 que les clameurs et les applaudissements sont associés en premier lieu avec le monde du théâtre (et non celui des assemblées), au point que celui-ci fournit le comparant du passage suivant : *oratori autem clamore plausuque opus est et uelut quodam theatro*.

[601] À l'exception de Tac., *Ann.*, 3.23 (*clamitare*) et 11.13 (*probra*) : de manière intéressante, dans ces deux passages, la communication se noue entre la foule et un sénateur, et non entre la foule et l'empereur (ou un membre de la *domus Augusta*).

[602] *Cum clamore et pertinacia petere*, *Diff.* 58.25 éd. BECK, cité par A. ERNOUT & A. MEILLET 2001, *s. u.*

[603] Pour faire référence à la définition d'Isidore (*acriter interpellare*, Isid., *Diff.*, 1.230, cité par A. ERNOUT & A. MEILLET 2001, *s. u.*).

[604] Voir surtout Tac., *Hist.*, 1.72 (*non alium [quam Tigellinum] pertinacius ad poenam flagitauerunt*, avec mention des spectacles un peu plus loin), où l'on trouve également une notation sonore un peu plus riche (*in circum ac theatra effusi seditiosis uocibus strepere*), Tac., *Ann.*, 6.13 (*isdem consulibus grauitate annonae iuxta seditionem uentum multaque et pluris per dies in theatro licentius efflagitata quam solitum aduersum imperatorem*) et Tac., *Ann.*, 16.4-5 (*flagitante uulgo ut omnia studia sua [sc. Neronis] publicaret*). Ce dernier passage est célèbre pour la mention que fait Tacite des membres de la plèbe rurale qui sont présents dans le public mais n'arrivent pas à maîtriser les codes de l'acclamation comme la plèbe urbaine (cf. C. COURRIER 2014 : 896-897 avec les références à la bibliographie antérieure). De leur comportement inadapté (*impari clamore aut silentio segni*, Tac., *Ann.*, 16.5), on peut déduire que la *flagitatio* était accompagnée de clameurs vigoureuses laissant peu d'espace au silence.

[605] *Aderat pugnantibus spectator populus, utque in ludicro certamine, hos, rursus illos clamore et plausu fouebat. Quotiens pars altera inclinasset, abditos in tabernis aut si quam in domum perfugerant, erui iugularique expostulantes parte maiore praedae potiebantur : nam milite ad sanguinem et caedis obuerso spolia in uulgus cedebant*, Tac., *Hist.*, 3.83.

[606] Même s'ils n'entrent pas dans le cadre d'une enquête sur les *voix* de la foule, les applaudissements accompagnaient régulièrement les acclamations, cf. Gr. S. ALDRETE 1999 : 103 ; 134-135 ; C. COURRIER 2014 : 657.

trait à la lutte qui se joue dans l'arène de l'*Vrbs* : il s'agit pour le « public » d'encourager tel ou tel parti. Notons que ces clameurs sont évoquées de façon neutre par Tacite à l'aide de deux termes « techniques ». Cependant, dans un deuxième temps, il est question des « demandes » que formule le peuple, et le vocabulaire se colore immédiatement en ce sens (*expostulare*). Dans ce passage, les revendications sont d'ordre matériel : le *populus* demande aux combattants d'expulser les vaincus des maisons pour pouvoir piller à sa guise. Toutefois, au-delà du vernis moralisant de Tacite, on observe bien une bipartition du champ de la communication verticale : d'une part, des interventions qui concernent le spectacle lui-même ; d'autre part, des requêtes qui excèdent le cadre ludique (ou faussement ludique ici) et ont trait aux conditions de vie de la foule.

Si ce texte est un miroir grossissant du goût pour les spectacles chez les masses romaines, du moins aux yeux de Tacite, il n'en reflète pas moins avec beaucoup de clarté la diversité des pratiques communicationnelles de la foule aux jeux, où les cris pouvaient aussi bien être déclenchés par ce qui se passait sur scène ou dans l'arène que par le spectacle des gradins, en particulier la présence et le comportement de l'empereur. Bien sûr, la source tacitéenne, du fait de son orientation particulière vers les interactions politiques entre masse et élite, insiste davantage sur les clameurs de demande ou de critique que sur celles qui ne portent que sur la dimension proprement ludique des jeux. Il faut toutefois bien avoir conscience que nous appréhendons ici ces pratiques du cri collectif à travers le miroir déformant que constitue Tacite. Les historiens modernes ont bien montré que les clameurs appartenaient à l'environnement sonore ordinaire du Cirque, hors situation de dialogue entre la plèbe et le prince[607], et de nombreuses sources, notamment épigraphiques[608], témoignent du caractère routinier et positif

[607] Voir principalement pour notre période F. MILLAR 1977 : 371 ; J. NELIS-CLEMENT 2008 : 448-450 ; S. FORICHON 2020 : 179-186 ; S. FORICHON [à paraître].

[608] Nous pensons ici tout particulièrement à une catégorie de documents très rarement utilisés (exception faite de la remarque rapide de Fr. BIVILLE 1996c : 310) pour reconstruire l'univers sonore du cirque, à savoir les *tabulae lusoriae*. Les tabliers de jeu sont bien évidemment connus, mais ont été principalement interrogés par des chercheurs travaillant sur les pratiques ludiques des Romains (présentation générale par R. HURSCHMANN dans H. CANCIK & H. SCHNEIDER 1996, *s. u.* ; voir sans prétention d'exhaustivité les pages concernées chez L. BECQ DE FOUQUIERES 1869 : 389 et suiv. ; H. LAMER dans A. Fr. PAULY & G. WISSOWA 1893 *s. u.* ; J. VÄTERLEIN 1976 : 55-57). Cependant, les « cases » (*stationes*) de certaines *tabulae lusoriae*, utilisées sans doute pour une variante du *ludus XII scriptorum*, étaient matérialisées non par des symboles, mais par des lettres formant une inscription, dont la forme était nécessairement la suivante : six mots, répartis en trois lignes, chacune contenant deux mots de six lettres. Ce faisant, on se servait des différentes lettres comme de base pour les pions. On aboutissait donc à un petit texte, très contraint formellement. Or, si certaines de ces inscriptions renvoient à des principes moraux, d'autres choisissent de parler (par une sorte de syllepse de sens) des *ludi* qu'étaient les spectacles ; l'association entre le microcosme du *ludus* de plateau et du macrocosme des *ludi* est d'ailleurs explicite sur un tablier dont la première ligne est *tabula circus* (AE 1949, 82 = A. FERRUA 2001 : 111 et le commentaire de M. BUSIA en introduction p. 15). L'univers du cirque est ainsi fréquemment évoqué. De façon intéressante pour nous, la clameur est alors systématiquement ou presque associée au *Circus* d'une part, et à un sentiment de joie (*gaudia*…) de l'autre. Une inscription typique de ces *tabulae lusoriae* est la suivante (à gauche, disposition théorique des lettres, à droite, l'inscription elle-même, CIL IX, 4907) :

- - - - - - | - - - - - - CIRCVS ○ PLENVS
- - - - - - | - - - - - - CLAMOR ○ POPVLI
- - - - - - | - - - - - - [gaudia] ○ CIVIVM

On trouve plusieurs variations sur la clameur, tantôt qualifiée par son intensité (*magnus, ingens*…), tantôt par ses émetteurs. Le corpus de ces inscriptions, une vingtaine environ, provenant généralement de Rome ou du Latium, peut se trouver dans le catalogue assez récent des *tabulae lusoriae* donné par A. FERRUA (A. FERRUA 2001, n° 84 ; 86 ; 87 ; 88 ; 89 ; 90 ; 92 ; 93 ; 96 ; 102 ; 103 ; 109, en plus de certaines contenues dans des publications antérieures ; voir également un article important de M. IHM 1890). Il mérite certainement un examen

que l'on attachait aux rugissements de la foule, qui participaient du plaisir ressenti lors des événements. Pour revenir au lexique tacitéen, objet de notre enquête, l'on constate ici la différence entre la simple clameur (*clamor*) et la revendication (*flagitare*, *postulare*), cette dernière étant présentée comme particulièrement vigoureuse à l'aide du préfixe *ex*-.

iii- Les clameurs des rencontres informelles entre la plèbe et le prince

Enfin, les clameurs peuvent se faire entendre lors de rencontres entre la foule et le pouvoir impérial hors d'une occasion aussi cadrée et institutionnalisée que les *contiones* ou les spectacles[609]. Ces rassemblements informels et revendicatifs se forment chez Tacite principalement devant la curie (ou tout lieu de réunion du Sénat, en réalité), sur le Palatin ou sur le Capitole, et plus rarement en d'autres lieux[610]. La mise en série de ces passages est particulièrement éloquente. Les trois textes tacitéens[611] où la foule formule des clameurs devant le Sénat font appel à un vocabulaire neutre (*uoces*, *clamitare*) et contiennent un discours indirect bref (une ou deux propositions), qui a toutes les chances de rendre compte de paroles effectivement prononcées ; l'objet de la revendication a trait à chaque fois aux problématiques dynastiques, en particulier autour de la figure de Germanicus, de sa femme et/ou de ses enfants. Tacite traduit ainsi une pratique politique de la plèbe urbaine au Ier siècle, qui consistait à exercer une pression aussi bien physique que sonore sur les lieux de décision dont elle était théoriquement exclue, souvent avec réussite[612] ; cependant, il n'emploie pas pour ces cris le lexique de la demande impérieuse que l'on a observé dans le cadre des spectacles. Le même constat vaut pour les attroupements revendicatifs sur les deux grandes collines du pouvoir, le Capitole[613] et le Palatin. Le *palatium* est par exemple envahi le 15 janvier 69 par la « plèbe tout entière » (*plebs uniuersa*, Tac., *Hist.*, 1.32) et les esclaves, qui réclament que Galba prenne des

---

détaillé (que nous proposons de conduire ailleurs), car le terme *clamor* est extrêmement rare dans la documentation épigraphique, et son association, stéréotypée donc significative, avec le monde du cirque et les affects positifs qu'il produit dans les classes subalternes, tout comme le fait que ces *tabulae* étaient utilisées dans des lieux de convivialité populaires (tavernes, etc.), sont autant d'éléments importants pour l'histoire sociale de la plèbe urbaine.

[609] Ce type de rassemblement non formel et non institutionnel se trouve dès l'époque républicaine, où il représente une des modalités d'interaction entre le peuple et les classes dirigeantes, cf. E. FLAIG 2003a : 213 ; 223, et déjà F. MILLAR 1998 : 156 et suiv. (pour qui les pratiques de rassemblement du peuple autour du Sénat sont un signe du pouvoir effectif qu'il avait sur le processus de prise de décision des aristocrates). Pour les acclamations que la rencontre avec l'empereur dans les rues ne manquait pas de susciter, voir Gr. S. ALDRETE 1999 : 152 et C. COURRIER 2014 : 655.

[610] Voir Tac., *Hist.*, 1.45, où la foule, composée du Sénat et du peuple, se forme dans les *castra praetoria* (ou à proximité de ceux-ci) pour y féliciter Othon, qui vient d'accéder à l'Empire ; en Tac., *Ann.*, 12.43, le *uulgus* poursuit Claude sur le forum dans le contexte d'une crise frumentaire et lui adresse des *clamores turbidi*.

[611] Pendant le procès de Pison : *simul <u>populi ante curiam uoces audiebantur</u> : non temperaturos manibus si patrum sententias euasisset* (Tac., *Ann.*, 3.14) ; pendant les débats à propos du sort d'Agrippine l'Aînée et de son fils Néron : *simul populus effigies Agrippinae ac Neronis gerens <u>circumsistit curiam faustisque in Caesarem ominibus</u> falsas litteras et principe inuito exitium domui eius intendi <u>clamitat</u>* (Tac., *Ann.*, 5.4) ; *<u>conglobatur</u> promisca multitudo populumque Romanum eadem orare <u>clamitat</u>* (Tac., *Ann.*, 12.7).

[612] Les rassemblements populaires autour de la curie sont en réalité fréquents depuis l'époque républicaine (étude chez F. MILLAR 1998 : 155-161). Sur les attroupements devant le Palais impérial, H. G. SEILER 1936 : 19 ; St. BENOIST 1999 : 298 (sur l'importance du Palatin dans les dispositifs d'encadrement de la foule) ; St. BENOIST 2001 : 286 ; C. COURRIER 2014 : 615 ; 701.

[613] L'exemple-type ici est celui des manifestations de soutien à Octavie : *iamque et palatium multitudine et clamoribus complebant* (Tac., *Ann.*, 14.61), cf. l'étude de cas du chapitre précédent pour les références bibliographiques.

mesures contre Othon et les conjurés. La communication de la foule est présentée comme un *clamor* par deux fois (*dissonus clamor, acclamationes*), de la même façon que pour les clameurs poussées devant la curie. On trouve cependant dans ce passage un lexique plus propre à rendre compte des demandes de la plèbe (*poscere, postulare*) : « on entendait une clameur discordante réclamer le meurtre d'Othon et la mort des conjurés, comme s'ils étaient au cirque ou au théâtre et qu'ils demandassent quelque chose » (*[…] dissono clamore caedem Othonis et coniuratorum exitium poscentium, ut si in circo aut theatro ludicrum aliquod postularent*, Tac., *Hist.*, 1.32). Toutefois, il est à noter que ces deux verbes de demande n'apparaissent que lorsque Tacite déploie l'analogie avec la sphère ludique. Autrement dit, c'est parce que les plébéiens se comportaient comme aux jeux que l'historien a caractérisé leur communication comme il le fait actuellement pour les *spectacula*[614].

iv- Les clameurs détachées du contexte d'énonciation

Il reste à dire qu'un classement des clameurs par le lieu et l'occasion où elles sont formulées demeure frustrant chez Tacite, qui a plus souvent tendance à mentionner un cas de communication verticale sans renseignement sur son contexte[615]. Très représentatif à cet égard est un passage comme celui-ci, qui se situe sous le règne de Tibère : « comme le peuple réclamait par des prières la suppression de l'impôt du centième sur les objets de ventes […], Tibère, par édit, affirma que le trésor militaire se fondait sur cette ressource » (*centesimam rerum uenalium […] deprecante populo, edixit Tiberius militare aerarium eo subsidio niti*, Tac., *Ann.*, 1.78). La notation de Tacite est très ramassée, ce qui se comprend sans doute par l'absence d'intérêt de cette affaire, insérée au milieu d'une série de diverses mesures de « politique intérieure » prises en 15 et résumées en fin de livre, comme de juste. À défaut de donner beaucoup d'information sur les conditions pratiques de l'échange entre plèbe et prince, une telle phrase montre cependant de façon éclatante à quel point la communication verticale était déjà institutionnalisée au début du Ier siècle. À une demande collective ascendante et sans doute orale (*deprecante populo*) succède une réponse écrite descendante, par voie d'édit, un schéma que l'on retrouve à de multiples reprises dans les *Annales*[616]. Le vocabulaire de Tacite

[614] C'est cette analogie qui permet à Tacite de discréditer le mouvement de Tac., *Hist.*, 1.32 selon L. LANDOLFI 2011 : 168.

[615] Selon C. COURRIER 2014 : 651, cette imprécision est typique des sources de l'époque impériale. Chez Tacite, voir, outre l'exemple développé ici, les passages en Tac., *Hist.*, 1.73 (*per idem tempus expostulata ad supplicium Caluia Crispinilla*, où l'actrice collective qu'est la foule n'est même pas évoquée), 3.58 (*clamoribus populi arma poscentis*), Tac., *Ann.*, 2.87 (*saeuitiam annonae incusante plebe statuit frumento pretium quod emptor penderet*) et 13.50 (*eodem anno crebris populi flagitationibus, immodestiam publicanorum arguentis, dubitauit Nero, an cuncta uectigalia omitti iuberet idque pulcherrimum donum generi mortalium daret*).

[616] Variante en Tac., *Ann.*, 6.13 : les critiques de la foule à l'égard de la gestion de l'annone par Tibère (orales : *efflagitata*) reçoivent une réponse écrite et descendante émise par le Sénat sous la forme d'un sénatus-consulte et par les consuls dans un édit ; en réalité, ces deux mesures sont dictées par Tibère, qui ne prend pas lui-même position pour éviter de nuire à sa popularité. Sur cette forme rituelle de la communication verticale (demande orale du peuple, réponse par édit du prince), qui n'est évidemment pas limitée au témoignage tacitéen (cf. Suét., *Galb.*, 15 par ex.), voir F. MILLAR 1977 : 254-255 ; plus récemment, E. O'GORMAN 2019 : 141, qui analyse à partir d'un exemple livien (Liv. 2.23-24) comment l'enchaînement entre une rumeur (*fremere*) et un édit (*edicere*) s'articule au passage d'un bruit délégitimé à un « political *logos* ». Il est à noter que Tacite ne mentionne pas un phénomène pourtant bien attesté ailleurs, la réponse immédiate du prince dans les édifices de spectacle (en particulier le Cirque) quand le peuple exprimait ses revendications. L'empereur pouvait alors s'exprimer par la voix d'un *praeco* (Suét., *Dom.*, 13), mais les sources attestent souvent de formes de communication écrite, notamment à l'aide de panneaux en bois (*tituli, tabellae, tabulae*) que l'on faisait circuler dans la foule (cf. Suét., *Dom.*, 10, Cass. Dio. 69.16, etc. et la littérature à ce sujet : F. MILLAR 1977 : 371 ; A. KOLB 2003 : 133 ; J. NELIS-CLEMENT 2008 :

vise à l'essentiel : les exigences du peuple sont rapportées au discours narrativisé (*precor*), leur orientation générale est donnée par le préfixe *de-*, leur contenu brièvement évoqué. Le contexte précis demeure cependant flou : cette revendication s'exprima-t-elle lors des jeux ? dans une *contio* ? en une autre occasion ? Nous ne pouvons en savoir plus. Parfois, la tradition parallèle se révèle plus loquace, ce qui prouve en creux le relatif désintérêt de Tacite pour les conditions exactes de la communication plèbe-prince[617].

Avant de passer au monde de l'armée, mentionnons le cas de cette foule très particulière que forme le Sénat[618]. L'utilisation de la parole criée collectivement dans la curie est bien attestée dès le début de l'Empire ; elle s'institutionnalisa progressivement et devint commune au IIe siècle, en particulier dans le cadre des salutations impériales[619]. C'est moins ce type de rituel dont Tacite rend compte que des pratiques politiques, qui relèvent parfois d'une stratégie bien précise, sur laquelle nous reviendrons, quand les sénateurs font du bruit pour gêner l'audition d'un discours tiers (*obstrepere*, *obturbare*), sans que l'on puisse parler d'acte de langage à proprement parler[620]. Un cas de « vraie » communication collective entre les pères conscrits et l'empereur –même absent – se trouve en Tac., *Ann.*, 4.74, lorsque les sénateurs « demandent » (*efflagitare*) à Tibère et Séjan de revenir à Rome, peu après leur départ pour Capri. Dans ce passage où Tacite critique l'*adulatio* de l'ordre sénatorial, il n'est pas interdit de penser que l'utilisation d'un vocabulaire habituellement réservé aux demandes de la plèbe aux spectacles repose sur une certaine ironie de la part de l'historien : le Sénat a perdu tout pouvoir et en est réduit à un canal de communication vis-à-vis du prince qui le place dans la même situation que les classes subalternes[621].

3. Des soldats vers le général : clameurs militaires

Eu égard aux parallèles structurels que Tacite trace entre la foule urbaine et la foule militaire, il n'est guère surprenant que beaucoup de remarques formulées dans la section précédente soient également valables pour l'étude de la communication des soldats avec les individus, singulièrement les individus en position d'exercer du pouvoir (le commandement militaire)[622].

451-453 ; S. FORICHON 2020 : 257-258). À la communication ascendante orale du public répondait ainsi la communication descendante écrite du pouvoir impérial.

[617] Cela ne signifie cependant pas qu'une source parallèle plus riche en informations concrètes permette toujours d'aboutir à une contextualisation précise de la clameur. L'acclamation à « Néron Othon » qui fut formulée par le peuple et les soldats en l'honneur du successeur de Galba (Tac., *Hist.*, 1.78) le montre bien : Tacite se fait très vague au moment de la rapporter (le seul indice qu'il donne est *quibusdam diebus*), mais Plutarque (Plut., *Otho.*, 3) affirme qu'il s'agissait de la façon dont il était salué au théâtre. Toutefois, Suétone (Suét., *Otho.*, 7) semble lier cette acclamation au moment de la prise du pouvoir par Othon et au Palais, où s'était peut-être rassemblée une partie de la plèbe. Ainsi Tacite est-il imprécis, et la tradition parallèle contradictoire : peut-être peut-on faire l'hypothèse sur ce sujet d'une divergence dans les sources de l'historien, qu'il aurait décidé de ne pas trancher.

[618] Sur la qualification délicate des sénateurs assemblés comme « foule », cf. le chapitre précédent.

[619] A. MOLINIER ARBO 2012a : 167 avec les références bibliographiques antérieures.

[620] Cf. surtout Tac., *Ann.*, 4.42 et Tac., *Hist.*, 1.85, cf. la section suivante.

[621] On pourrait analyser dans le même sens le verbe *clamitare* en Tac., *Ann.*, 3.54, soit dans un discours où Tibère s'en prend à l'hypocrisie des citoyens les plus riches – des sénateurs – qui pourraient se plaindre en criant (*clamitare*) d'une hypothétique loi visant à limiter le luxe à Rome. La visée discréditante du propos de Tibère expliquerait alors l'assimilation de la communication sénatoriale à celle du peuple.

[622] La communication entre soldats et chefs a largement moins été analysée que celle entre la plèbe et les autorités politiques à Rome, comme le constatait récemment R. MANGIAMELI 2012 : XV, dont l'ouvrage, qui porte sur la période tardo-républicaine, vient pallier cette lacune de la littérature secondaire. L'autrice est

On peut là aussi distinguer trois grands ensembles : les clameurs formulées par les soldats réunis par le général, les clameurs formulées par les soldats hors des rituels d'assemblée habituels, et les revendications exprimées sans indication sur le contexte matériel de cette communication.

i- Les clameurs des contiones *et des* hortationes *militaires*

Dans ce premier groupe, il faut encore faire la distinction entre les assemblées régulières, qui rythment la vie d'un camp militaire à l'époque impériale, et les discours prononcés juste avant le combat, devant les soldats en armes et rangés face à l'ennemi. Les premières sont des *contiones*, parfois nommées *adlocutiones* quand les sources se focalisent sur le discours du général et non la situation elle-même ; pour les secondes, on trouve habituellement l'appellation d'*hortationes*[623]. Les *contiones* militaires représentaient un « moment de communication » tout à fait routinier, et parfaitement institutionnalisé, comme l'a montré J.-M. DAVID : « L'empereur [ou le général] s'adressait à ses hommes. Ceux-ci lui répondaient par des acclamations. »[624] Pour les secondes, il est délicat de savoir exactement si un général était réellement en capacité de tenir devant une armée en ordre de bataille un discours long comme ceux que nous rapportent habituellement les historiens anciens[625] : toute une série de limitations techniques et logiques doit en effet être prise en compte, et il n'est pas impossible que les discours d'exhortation, en particulier quand ils ont quelque longueur, correspondent en réalité à des propos tenus en

---

particulièrement sensible à la communication ascendante des soldats, considérés comme « coprotagonisti della comunicazione ». Voir également l'étude récente de P. DUCHENE 2013, qui se concentre sur les appels au lynchage dans les armées de l'année des quatre empereurs.

[623] J.-M. DAVID 1995 : 35 ; J.-M. DAVID 2000 : 213-216 ; R. MANGIAMELI 2012 : 282-285 utilise une typologie moins précise en opposant *contiones* et *adlocutiones*, les secondes désignant selon elle spécifiquement les discours d'avant-bataille.

[624] J.-M. DAVID 2000 : 213. Voir également R. MANGIAMELI 2012 : 284 sur la voix des soldats dans les *contiones* militaires à époque tardo-républicaine : « Quanto alla base militare, essa si esprime coralmente attraverso l'acclamazione, che fonde in un unico livello comunicativo, affidato all'oralità – e accompagnato dall'applauso della massa – l'approvazione, l'entusiasmo diffuso e condiviso, l'adesione unanime rispetto al leader. » Un tour d'horizon des pratiques de communication orale de la masse est donné plus loin (R. MANGIAMELI 2012 : 330-340)

[625] La problématique des discours d'avant-bataille a soulevé une bibliographie qui s'est étoffée depuis l'article fondateur de M. H. HANSEN 1993. Constatant les difficultés matérielles qu'il y a à admettre que de véritables discours étaient prononcés devant les soldats au moment de la bataille, en particulier du fait de l'étendue des armées, du bruit généré par le cliquetis des armures, du morcellement du propos si le général bougeait de corps de troupe en corps de troupe, le savant conclut sans aucune ambiguïté (p. 171) : « The battlefield exhortations found in ancient historiography from Thukydides to Tacitus and even later are fiction. » Le débat s'est donc concentré par la suite sur la question de l'historicité de ce morceau imposé de l'historiographie ancienne, et la conclusion de M. HANSEN a été remise en question par différents chercheurs, dont Ch. T. H. R. EHRHARDT 1995 (à partir des sources anciennes) et M. CLARK 1995, selon lequel les contraintes acoustiques soulevées par M. HANSEN ne fournissent pas un argument définitif. Le débat est encore ouvert : si J. MARINCOLA 2007 : 128-129 ; A. K. GOLDSWORTHY 1998 : 145-149 ; P. FRANÇOIS 2015a : 96-97 acceptent les conclusions de M. HANSEN, rejetant (pour le dernier explicitement) les arguments de M. CLARK, J. E. LENDON 2017b : 150-154 défend l'historicité de ces pratiques (en part. n. 21) et rappelle leur rôle psychologique. La controverse est synthétisée par E. ANSON 2010, qui cherche à estimer la taille maximale d'une armée pour que chaque soldat puisse entendre distinctement la voix du général : ses calculs, qui s'appuient sur les lois physiques de la propagation du son et la densité des lignes, le conduisent à affirmer que 2000 hommes placés en formation de bataille constituent vraisemblablement un seuil au-delà duquel le discours devenait inaudible pour certains. Sa conclusion est mesurée : si la pratique de l'exhortation des soldats avant la bataille existait bien, la forme du discours suivi est sans doute fictive ; mais le chercheur relève également que les historiens ayant réellement eu une expérience militaire (Thucydide, Xénophon, César ou Ammien) ne pratiquent en réalité jamais ce type de discours dans ce contexte précis. Pour une approche rhétorique de ces discours, J. C. IGLESIAS ZOIDO 2007 ; en dernier lieu, lire la synthèse utile de J. E. LENDON 2017b : 145-154. Au sujet des discours tenus *pendant* le combat, voir tout récemment X. LAPRAY 2019, qui ne juge pas ce type de pratique invraisemblable (p. 219-224).

assemblée (*contio*) *avant* la sortie du camp de l'armée, réactivés ensuite juste avant la charge par quelques mots d'encouragement du *dux*[626]. Cela explique qu'il soit parfois difficile de trancher entre *contio* et *hortatio* chez Tacite[627]. En pratique, la différence n'est pas de première importance pour nous : dans l'un et l'autre cas, les soldats étaient susceptibles de transmettre un message à leur(s) chef(s) par le recours collectif à la voix criée, illustrant ainsi une des modalités de communication ascendante entre foule et individu[628].

À ce titre, un sous-ensemble particulièrement intéressant est celui des soldats qui réclament le combat au général[629], illustré avec une régularité telle par Tacite, à la fois pour les Romains et les barbares, que l'on est fondé à parler de motif narratif[630]. L'historien a en effet quasiment exclusivement recours dans cet ensemble de textes au verbe *(ex)poscere* (*proelium, pugnam, signum, arma*, voire *pericula*), traduisant ainsi le caractère impérieux de la demande des soldats. Le fait qu'il s'agisse d'une clameur est le plus souvent sous-entendu : ici encore, l'acte de parole, figé dans cette posture revendicative (*poscere*) l'emporte sur la forme même de la clameur, comme si Tacite voulait rendre compte de la force contraignante de cette communication *bottom-up* sans s'embarrasser de ses modalités pratiques. Ce n'est en effet que très rarement que l'historien se montre plus précis sur le contenu précis des cris, comme dans un passage du livre XII des *Annales*, où l'armée de Bretagne fait face à une révolte des Silures et des Ordovices menés par Caratacus[631]. Le cadre est ici clairement celui des *hortationes* qui précèdent le combat. L'enthousiasme et les cris des Bretons déstabilisent le général romain, P. Ostorius, mais stimulent les légions : « les soldats réclamaient le combat, criaient que rien ne saurait résister à leur bravoure » (*sed miles proelium poscere, cuncta uirtute expugnabilia*

[626] C'est l'une des hypothèses de M. H. HANSEN 1993, reprise par E. ANSON 2010 puis par P. FRANÇOIS 2015a : 96-97 spécifiquement pour la guerre dans le monde romain. Il rappelle les difficultés logistiques de tenir un discours suivi devant une armée rangée (bruit de fond et cliquetis des armures, espace ouvert où le son ne peut être réverbéré comme en ville, étendue de l'armée, etc.).

[627] Comme c'était déjà le cas chez Tite-Live, cf. J.-M. DAVID 1995 : 37.

[628] C'est ce que R. MANGIAMELI 2012 : 331 nomme la *coralità*, qu'elle définit ainsi : « L'intera massa militare a inviare un messaggio al vertice attraverso un comportamento collettivo: ciò avviene in una dimensione pubblica, attraverso il canale orale ma anche visivo-gestuale della comunicazione, e la ricezione del messaggio è diretta e immediata. » La chercheuse lui oppose la *mediazione*, transmission d'un message (revendication, demande, etc.) par l'intermédiaire de la chaîne hiérarchique. De façon intéressante, Tacite reflète ces deux possibilités en rapportant les pensées de Germanicus avant la bataille d'Idistavise (Tac., *Ann.*, 2.12) : les deux modalités ordinaires de la communication verticale dans les camps passent par la hiérarchie militaire (*tribunos et centuriones laeta saepius quam comperta nuntiare*) ou par la *contio* (*si contio uocetur, illic quoque quae pauci incipiant reliquos adstrepere*, cf. *infra*). Nous ne nous intéresserons ici qu'aux interactions directes, en face-à-face, entre les soldats et les généraux. Également en un sens proche : R. MACMULLEN 1984 : 455.

[629] Une pratique déjà attestée à l'époque républicaine : St. G. CHRISSANTHOS 2004 : 359. Celle-ci devait être assez habituelle pour que Frontin lui consacre un chapitre (*Quemadmodum intempestiua postulatio pugnae inhibeatur*, Frontin., *Strat.*, 1.10).

[630] Voir Tac., *Ann.*, 2.16 (*accensos et proelium poscentis [barbaros]*), 6.34 (*[…] donec Parthi, contumeliarum insolentes, circumsterent regem, poscerent proelium*), 12.35 (*miles proelium poscere*), 13.36 (*paucae e proximis castellis turmae aduenerant pugnamque imperitia poscebant*), *Hist.*, 1.62 (*instare miles, arma poscere* et plus loin *instructi intentique signum profectionis exposcunt*), 3.80 (*signum pugnae exposcunt*, avec cette originalité que les « soldats » sont en réalité des plébéiens qui se sont enrôlés pour défendre Vitellius), 4.28 (*Transrhenanos proelium poscentis*), 4.34 (*clamor pugnam poscentium*), 5.11 (*poscebantque pericula*), *Agr.*, 29 (*apud contractam multitudinem proelium poscentem*).

[631] On pourra voir aussi la bataille entre Parthes et Sarmates en Tac., *Ann.*, 6.35, où les réactions des seconds à l'*hortatio* de leur chef sont rapportées avec une formule originale (litote puis bref discours indirect) : *enimuero apud Sarmatas* <u>*non una uox ducis*</u> *: se quisque* <u>*stimulant*</u> *ne pugnam per sagittas sinerent ; impetu et comminus praeueniendum*.

clamitare, Tac., *Ann.*, 12.35). La demande stéréotypée de lancer l'attaque (*proelium poscere*) est ici exceptionnellement accompagnée d'une seconde clameur (*clamitare*), rapportée dans un bref discours indirect (*cuncta uirtute expugnabilia*). L'aspect surprenant semble renforcé par l'asyndète entre *poscere* et *clamitare* ; il s'explique au reste par la peur qu'Ostorius a conçue de ces troupes barbares, et qui l'a rendu mutique[632]. L'inhabituelle excroissance d'une véritable parole collective en contexte de bataille est peut-être due à la volonté de la part de Tacite de mettre en valeur le caractère surprenant de la situation et de discréditer le légat propréteur : au lieu d'une réaction normale de la troupe, c'est-à-dire limitée à une seule clameur et réduite à une notation formulaire, les soldats, en l'absence d'autorité du général, ont plus de champ pour s'exprimer.

De plus grandes variations lexicales s'observent quand on quitte l'ensemble particulier des soldats réclamant le combat. Cependant, même sans qu'une formule aussi récurrente que *proelium (ex)poscere* soit visible, on note l'omniprésence du lexique de la demande, qui traduit bien l'importance que Tacite reconnaît aux requêtes des soldats en contexte contional, et le rôle primordial de cette forme de communication dans le déroulement des événements. Les revendications de la troupe qui prennent la forme de clameurs dans des assemblées militaires s'articulent en effet souvent chez l'historien autour d'un verbe-pivot exprimant la requête (*flagitare, postulare, poscere*), parfois accompagné de termes renvoyant à la clameur elle-même (*clamor, uoces*)[633]. La diversité des requêtes des soldats ne peut que frapper : exiger la promotion d'un individu, la tête d'un autre, demander la présence de l'empereur – Tacite rend compte par cette disparate du fait que cette forme de communication orale était courante et jouait un rôle central dans la vie publique du camp. L'homogénéité lexicale de ce corpus a pour conséquences que les écarts apparaissent plus vivement au lecteur, par exemple quand le verbe exprimant la demande est doté d'un sème plus fort que *flagitare*, *postulare* ou *poscere*. Ainsi, les clameurs de soutien des prétoriens adressées à Othon après la nouvelle de la défaite de ses troupes à Bédriac sont présentées comme un « ordre » (*iubere*)[634] : cette variation sur le lexique de la demande n'est pas due au hasard, mais sert la caractérisation d'un prince qui a perdu tout esprit d'initiative et se trouve désormais scandaleusement inféodé à ses hommes[635]. Des

[632] *Obstupefecit ea alacritas ducem Romanum ; simul obiectus amnis, additum uallum, imminentia iuga, nihil nisi atrox et propugnatoribus frequens terrebat*, Tac., *Ann.*, 12.35.

[633] Tac., *Ann.*, 11.35 (*continuus dehinc cohortium clamor nomina reorum et poenas flagitantium*), *Hist.*, 2.39 (*militibus ut imperator pugnae adesset poscentibus : plerique copias trans Padum agentis acciri postulabant*), 2.57 (*postulante exercitu ut libertum suum [sc. Vitellii] Asiaticum equestri dignitate donaret*), 2.94 (*contionante Vitellio postulantur ad supplicium Asiaticus et Flauus et Rufinus duces Galliarum, quod pro Vindice bellassent. Nec coercebat eius modi uoces Vitellius*).

[634] *Non expectauit militum ardor uocem imperatoris ; bonum haberet animum iubebant ; superesse adhuc nouas uiris, et ipsos extrema passuros ausurosque*, Tac., *Hist.*, 2.46. Le fait que la formule *bonum animum habere iubere* soit récurrente chez Tite-Lice (cf. H. HEUBNER 1963, *ad loc.*) ne doit pas masquer le fait qu'elle est inhabituelle chez Tacite, qui ne recourt normalement pas au verbe *iubere* pour rendre compte de la communication des soldats avec leur chef.

[635] Comme le note Rh. ASH 2007a, *ad loc.* à propos de la phrase précédente (*non expectauit militum ardor uocem imperatoris*), en parlant judicieusement de « role reversal ». La même analyse s'applique à la clameur qui suit : c'est normalement le chef qui « ordonne » (*iubere*) à ses troupes, et non l'inverse. De manière plus générale, Rh. ASH 1999 : 25-26 relève que ce lien de trop grande proximité des othoniens avec leur chef singularise cette armée par rapport aux Galbiens, mais aussi le témoignage de Tacite par rapport à celui de Suétone et Plutarque. On relève une caractérisation analogue dans la passivité de Vitellius face à ses troupes, cf. P. DUCHENE 2013 : 46-47.

variations plus grandes sont sensibles dans des situations plus troublées encore, qui échappent aux règles habituelles réglant la communication entre foule et chefs pendant les assemblées. Les deux exemples les plus nets, déjà évoqués dans l'étude de cas du chapitre précédent, se trouvent pendant les mutineries du livre I des *Annales*. En Pannonie (Tac., *Ann.*, 1.26) comme en Germanie (Tac., *Ann.*, 1.35), l'historien représente des *contiones* qui tombent dans le chaos et qui, dans un contexte d'anomie, présentent une interaction entre *dux* et *miles* détournée de son déroulement habituel[636]. En conséquence, la caractérisation des vocalisations des soldats s'éloigne elle aussi des formules habituelles : les discours indirects sont beaucoup plus étendus, le lexique se diversifie (*orare* en Tac., *Ann.*, 1.35) et devient expressif, ce qui se voit tout particulièrement dans les adjectifs accompagnant les noms courants de *uox* ou *clamor* (*uoces truculentae*, Tac., *Ann.*, 1.25 ; *clamor atrox* et le superlatif *clamor atrocissimus* en Tac., *Ann.*, 1.35), une plus grande attention est prêtée à la sonorité de la scène et, plus généralement, à la matérialité de la communication (*murmur incertum, atrox clamor et repente quies*, Tac., *Ann.*, 1.25 ; *indiscretae uoces* ou *trepidare*, Tac., *Ann.*, 1.35). Toutes ces variations servent bien entendu un objectif esthétique, sur lequel nous reviendrons plus bas ; prises dans la série des clameurs contionales, elles marquent toutefois l'originalité de l'épisode et caractérisent du même coup la situation critique que vit l'Empire au début du règne de Tibère. La matérialité sonore fonctionne comme le signe de l'exceptionnalité de l'épisode.

ii- Les clameurs informelles dans les camps

Cependant, tout comme à Rome, la communication verticale dans les camps romains ne se limite pas aux assemblées institutionnalisées : bien souvent, et notamment dans les épisodes de crise latente ou ouverte, les soldats contournent les canaux traditionnels pour exprimer directement à l'état-major leurs revendications[637]. Les simples demandes, pour lesquelles Tacite emploie le vocabulaire neutre de *clamare*/*clamitare*/*clamor*[638] ou celui plus précis de la revendication (*orare* notamment)[639] sont alors rares. De fait, comme il s'agit la plupart du temps de situations de tension, voire de mutinerie déclarée, le centre de gravité du lexique de l'historien se situe dans le vocabulaire de l'insulte ou de la menace ; par ailleurs, le désir de représenter des tableaux vivaces et saisissants conduit Tacite à ménager une part plus

[636] Cet écart à la norme est particulièrement visible lors de la *contio* tenue par Drusus en Pannonie : après une première intervention du fils de Tibère, qui lit une lettre de l'empereur, les soldats répondent de façon régulière (*respondere*, Tac., *Ann.*, 1.25) ; ce n'est que dans un deuxième temps que Drusus est interrompu par la clameur (*clamore turbatur*, Tac., *Ann.*, 1.26).

[637] St. G. CHRISSANTHOS 2004 : 358-359, qui relève que cette communication informelle va de pair avec le regroupement (tout aussi informel) des soldats sur le *praetorium*.

[638] Tac., *Ann.*, 1.21 (*[milites] eadem omnibus inminere* <u>*clamitantes*</u>) ; Tac., *Hist.*, 2.51 (*prodi Othonem et accitum Caecinam* <u>*clamitabant*</u>). Dans ces exemples, en particulier le deuxième, on relèvera le soin que prend Tacite pour rendre compte de clameurs brèves, limitées à des propositions minimales de deux ou trois termes, dans un évident souci de vraisemblance (ces paroles ont été, ou ont pu être effectivement criées par la foule).

[639] Tac., *Ann.*, 1.44 (supplices *ad haec et uera exprobrari fatentes, [Germanicum] orabant puniret noxios, ignosceret lapsis et duceret in hostem ; reuocaretur coniunx, rediret legionum alumnus neue obses Gallis traderetur* ; comme avancé dans la note précédente, l'enchaînement de propositions brèves cherche peut-être à coller au plus près de clameurs véritables, ou tout du moins vraisemblables), Tac., *Hist.*, 2.51 (*ad Verginium uersi, modo ut reciperet imperium, nunc ut legatione apud Caecinam ac Valentem fungeretur, minitantes orabant*). En Tac., *Hist.*, 1.82-84, pendant la révolte des prétoriens sous Othon, les termes employés sont ceux de la demande expresse (*expostulare, minae, poscere, flagitare*).

importante à l'univers sonore de ces séditions. Plutôt que d'évoquer par le menu tous les cas de figure[640], on se contentera ici de quelques remarques synthétiques et d'un exemple révélateur.

Tout d'abord, les termes renvoyant à cette communication polémique des foules militaires traduisent une plus grande diversité que ceux caractérisant les demandes en contexte contional ; notre relevé aboutit à une liste assez variée : *incusare*, *contumelia*, *conuicium*, *incessere*, *increpare*, *probra*, *uociferari*, *obiectare*, *increpare*. Ensuite, comme on le constate, cette forme de communication est essentiellement hostile, voire ou violente. Les contre-exemples demeurent marginaux, à l'image de ces cohortes bataves qui « justifient » (*excusare*, Tac., *Hist.*, 4.20) leur charge contre des légions romaines ; il n'est cependant pas certain qu'il s'agisse d'une clameur à proprement parler ici. Enfin, les occurrences se répartissent principalement dans les *Histoires*, et sont presque absentes des *Annales*. Cela s'explique sans doute possible par le contenu du premier *opus magnum* de Tacite, qui fournissait une matière conséquente pour caractériser le comportement des soldats vis-à-vis des chefs et représenter leurs exigences et revendications, à la fois dans des contextes institutionnalisés et dans des cadres plus informels[641]. Au sein de ce corpus important, certaines scènes[642] se démarquent par la richesse de la représentation sonore de la communication des foules : Tacite a voulu en faire des moments marquants de son histoire, qui participent de la tension du récit en représentant l'instabilité émotionnelle des soldats. On pense par exemple à la quasi-insurrection dans le camp flavien en Tac., *Hist.*, 3.10[643] : une méprise des troupes conduit les légions à incriminer Tampius Flavianus ; elles commencent par l'interroger (*poscere*), puis l'accusent en poussant des cris (*clamitare*) ; les éclats de voix *(uoces*) troublent le commandement (*obturbare*) ; de nouvelles clameurs se font entendre (*fremitus et clamor*). La gamme des sons que Tacite donne à entendre contribue au dynamisme de la scène et en font un moment marquant du récit de l'année des quatre empereurs, tout en rendant compte de la puissance de la voix des soldats, de leur poids dans l'issue des événements, et de leur loyalisme, ici envers les figures de Vespasien et d'Antonius Primus, qui intervient à la fin de la scène.

iii- Les clameurs sans contexte d'énonciation précis

Pour finir, il faut mentionner tous les cas où est fait état d'une demande de la part des soldats sans attention portée au contexte de celle-ci. Il est alors difficile de savoir s'il s'agit de communication qui intervient pendant une *contio*, ou si les revendications de la troupe sont formulées hors des canaux institutionnels : il importe plus à Tacite, semble-t-il, de rapporter l'objet des requêtes des soldats que le cadre matériel où celles-ci viennent au jour. On note toutefois la présence massive du vocabulaire de la demande impérieuse (*flagitare*, *(ex)poscere*), et bien plus rarement celui de la menace (*minitari/minae*) ou de la clameur à proprement parler (*clamor*, *uoces*), ce qui conduit à rapprocher ce dernier ensemble, au moins du point de vue de

[640] Voir Tac., *Ann.*, 1.39, *Hist.*, 1.60, 2.23, 2.29, 2.44, 2.52, 3.10, 3.13-14, 3.31, 3.84 (il s'agit peut-être d'une foule mixte, contenant des soldats et des civils), 4.27, 4.32.

[641] Pour ce constat, renvoyons largement à l'ouvrage de référence de Rh. ASH 1999.

[642] Voir également Tac., *Hist.*, 3.13-14, un passage particulièrement représentatif à cet égard (*silentium*, *erumpere*, *uociferare*).

[643] *Ira militum in Tampium Flauianum incubuit, nullo criminis argumento, sed iam pridem inuisus turbine quodam ad exitium poscebatur : propinquum Vitellii, proditorem Othonis, interceptorem donatiui clamitabant. […] Id ipsum apud infensos incitamentum erat, tamquam nimius pauor conscientiam argueret. Obturbabatur militum uocibus Aponius, cum loqui coeptaret ; fremitu et clamore ceteros aspernantur*, Tac., *Hist.*, 3.10.

la narration tacitéenne, des cris poussés collectivement dans les *contiones*. Pour donner une idée de l'indétermination du récit de Tacite en de pareils cas, il faut citer ce passage relatif au comportement du préfet Caelius Pollio corrompant les troupes de son allié Mithidratès et les poussant à faire pression sur leur chef : « Pollio, menant des actes de corruption secrets, pousse les soldats à réclamer la paix et à menacer de quitter le fort » (*Pollio occulta corruptione impellit milites ut pacem flagitarent seque praesidium omissuros minitarentur*, Tac., *Ann.*, 12.46). La communication des soldats est réduite à l'essentiel, à savoir deux actes de parole (*flagitare*, *minitari*) accompagnés d'un discours narrativisé (*pacem flagitare*) et d'un bref discours indirect (*[se] praesidium omissuros*). Où et quand ces demandes prirent-elles forme ? Dans une *contio*, devant le logement du général, dans les rues de la forteresse où l'armée de Mithridate est cantonnée ? Comment furent-elles transmises à Mithridate, qu'elles contraignirent à la reddition ? L'imprécision ne permet pas de le dire. Hormis cet exemple tiré des *Annales*, il est frappant de constater, une nouvelle fois, que l'intégralité des cas se situe dans les *Histoires*[644], ce qu'on expliquera ici encore par les thèmes de la première grande œuvre de Tacite. Une étude rapide de la répartition des occurrences montre cependant une accélération dans la deuxième partie des *Histoires* (telles que nous les avons conservées), notamment dans l'armée d'Hordeonius Flaccus, gouverneur de *Germania Superior* en 69[645]. En multipliant ces traces de communication émanant des soldats, et en ne les liant pas à des contextes bien déterminés comme celui de la *contio*, Tacite rend sensible que quelque chose dysfonctionne parmi les légions du Rhin : leur voix prend de plus en plus de place dans le récit, matérialisant la présence d'un danger latent, qui éclatera bientôt.

4. Conclusion intermédiaire : communication institutionnalisée, communication informelle

En guise de conclusion intermédiaire, il convient d'abord de souligner la place importante que Tacite a réservée aux diverses formes de communication orale collective allant de la foule vers l'individu, généralement un détenteur du pouvoir (empereur ou général). Celles-ci émaillent son récit avec une véritable régularité, tout autant dans les *Histoires*, où les voix des soldats sont omniprésentes, que dans les *Annales*. L'historien rend bien compte de l'exceptionnelle importance de la voix collective dans les dispositifs politiques du Ier siècle, notamment à Rome, à une époque où le système impérial donne à la plèbe un accès direct au sommet du pouvoir, via les contacts nombreux entre la masse et le prince, mais où les canaux

[644] Tac., *Hist.*, 1.46 (*flagitatum ut uacationes praestari centurionibus solitae remitterentur*), 1.69 (*ciuitatis excidium poscunt*, et plus loin : *effusis lacrimis et meliora constantius postulando impunitatem salutemque ciuitati impetrauere*), 3.50 (*ad has copias e classicis Rauennatibus, legionariam militiam poscentibus, optimus quisque adsciti*), 4.13 (*iniectae Ciuili catenae, missusque ad Neronem et a Galba absolutus, sub Vitellio rursus discrimen adiit, flagitante supplicium eius exercitu*), 4.19 (*intumuere statim superbia ferociaque et pretium itineris donatiuum, duplex stipendium, augeri equitum numerum, promissa sane a Vitellio, postulabant*, et plus loin : *et Flaccus multa concedendo nihil aliud effecerat quam ut acrius exposcerent quae sciebant negaturum*), 4.25 (*exim consensu ducem Voculam poscentibus, Flaccus summam rerum ei permisit*), 4.36 (*et aduentu quintanorum quintadecimanorumque auctae legiones donatiuum exposcunt*).

[645] Tac., *Hist.*, 4.19, 4.25 et 4.36. La caractérisation (négative) de ce personnage à travers les discours des soldats est étudiée plus loin (cf. *infra*, p. 545-546) tout comme l'accumulation des paroles séditieuses dans le livre IV des *Histoires*, qui mène jusqu'à son assassinat, et qui constitue un exemple de dramatisation s'appuyant sur les voix de la foule (cf. *infra*, p. 657).

écrits de la communication verticale, à l'instar des rescrits, n'ont pas encore l'importance qu'ils acquerront au siècle suivant[646].

Cependant, cette fréquence des clameurs marque sans doute moins l'esprit du lecteur que les rumeurs. Cela s'explique selon nous par deux raisons. Premièrement, l'écriture tacitéenne a tendance à recourir à des formules stéréotypées pour rendre compte des cris de la foule et à un lexique finalement assez limité. Secondement, les clameurs se présentent le plus souvent comme une communication minimale, à la différence des rumeurs qui peuvent transmettre un message plus complexe et se donner à lire comme un discours plus étendu : de ce fait, en matière de clameurs, Tacite utilise généralement le discours narrativisé ou des formes réduites du discours indirect (une proposition simple, le plus souvent), moins susceptibles de constituer des morceaux de bravoure que certaines rumeurs très développées.

Nonobstant ce trait formulaire de l'écriture tacitéenne, une analyse précise du vocabulaire et, plus généralement, de l'inscription des cris collectifs dans le récit aboutit à des résultats intéressants. En effet, l'historien joue sur plusieurs paramètres quand il rapporte des clameurs : l'utilisation de formules « toutes faites » ou l'élaboration d'un épisode plus détaillé en est un ; le choix de se focaliser plutôt sur l'acte de langage (demande : *flagitare*, *exposcere*, etc. ; prière : *orare*, etc. ; menace : *minae*, *minari*, etc. ; insultes…) ou sur la sonorité de la parole collective (*strepere*, *clamor*, *uoces*…) en est un autre. Or, les variations sur ces deux échelles ne sont nullement aléatoires. En effet, d'une foule à l'autre, la répartition n'est pas la même : ainsi les soldats ont-ils plus tendance à menacer ou à insulter que le peuple, en particulier dans les *Histoires*. Cependant, les variations les plus intéressantes s'observent quand on se penche sur la nature du rassemblement d'où sont émises les clameurs. À ce titre, nous avons noté que l'historien emploie le vocabulaire de la demande (*flagitare*, *poscere*, *postulare*, et les intensifs *efflagitare*, *exposcere*) de manière très marquée pour les revendications de la plèbe dans les édifices de spectacle et celles des soldats dans les *contiones* militaires. Dans les *contiones* civiles, par exemple, ou lors d'autres cérémonies impériales (funérailles, *aduentus*, *profectio*), Tacite penche plus fréquemment pour des récits sonores où la matérialité de la communication est mise en avant.

Ce constat peut être interprété en un sens historique et en un sens historiographique. Du point de vue historique, il est probable que l'historien rende compte ainsi du degré d'institutionnalisation élevé de la communication ascendante entre foule et pouvoir dans deux rituels de la vie publique, à Rome et dans les camps, à savoir respectivement les *spectacula* civils et les *contiones* militaires. Sous les Julio-Claudiens et en 69, ceux-ci étaient devenus des canaux préférentiels de l'interaction entre les groupes subalternes et les autorités, et il était normal qu'ils fournissent un point de débouché aux revendications que les premiers exprimaient aux secondes. Du point de vue historiographique, Tacite, en recourant à une écriture formulaire, cherche peut-être à montrer la normalisation de ces contacts et de la dimension

[646] Voir l'analyse classique de F. MILLAR 1977 : 240-251, l'étude de Fr. HURLET 2006 : 197-301 centrée sur la communication entre le prince et les proconsuls, et dernièrement J. M. CORTES-COPETE 2017 : 111-113, qui insiste sur le rôle d'Hadrien dans cette nouvelle forme de gouvernement où la communication écrite de et avec l'empereur prédomine.

communicationnelle à deux directions qui les caractérisaient[647]. À la différence de certaines scènes d'insurrection, où la parole collective apparaît comme porteuse de désordre et de danger, les formules récurrentes (*milites proelium poscere*, *postulante exercitu*, *flagitante in theatro uulgo*, etc.) signalent l'ordre régulier dans lequel s'inscrit la clameur, et la justifient ainsi. À l'inverse, les tableaux où domine la dimension sonore et qui ne possèdent pas l'évidence rassurante de la formule rendent peut-être compte au niveau textuel du basculement d'une situation dans l'anomie, lorsque la communication institutionnalisée disparaît devant la parole informelle de la foule, par essence séditieuse.

5. Coda : de la foule vers la foule

Dans la vaste majorité des cas, la clameur assume donc un rôle de communication, le plus souvent politique, entre la foule et le pouvoir, incarné par un ou quelques individu(s). On ne saurait toutefois oublier les cas où le destinataire de la clameur n'est pas individualisé, mais se présente comme une autre foule. Dans ces cas, largement minoritaires mais non dépourvus d'intérêt, la communication se révèle moins politique et ne se forme pas autour de revendications collectives. Outre les cas très particuliers où la foule s'adresse à elle-même pour s'encourager[648], il s'agit le plus fréquemment d'insultes, qu'une armée (ou un autre groupe) adresse à ses adversaires sous la forme de cris[649]. Il est plus rare que la clameur soit adressée d'une partie de la foule à une autre[650].

Ces situations sont présentées assez simplement et sans grand travail stylistique de la part de Tacite. Que se passait-t-il quand deux foules communiquaient en échangeant des cris

[647] Nous rejoignons ainsi une remarque formulée par J. LEHNEN 1997 : 35-37 à propos du style formulaire (« einheitliche Formelhaftigkeit ») des récits d'*aduentus* chez les historiens (en la matière, J. LEHNEN s'intéresse aux formules toutes faites renvoyant aux spectateurs, à l'instar de *senatus populusque*) : ce style ne signifie pas que les auteurs se désintéressent des pratiques qu'ils rapportent ou manquent d'information à leur sujet, mais au contraire qu'ils rendent compte du caractère ritualisé et institutionnalisé de ces événements. Pour lui céder la parole : « Anders gesagt sprechen die Formeln und Topoi nicht gegen die Zuverlässigkeit der Autoren sondern zeigen, welche in fest etabliertes Ereignis hinsichtlich Bedeutung und Ausführung der *Adventus* in ihren Augen gewesen sein muss. »

[648] Comme le firent selon Tacite les troupes flaviennes lors de la prise de Rome, lorsqu'elles durent faire face à la résistance acharnée des prétoriens : *eo intentius uictores, praecipuo ueterum cohortium studio, cuncta ualidissimarum urbium excidiis reperta simul admouent, testudinem tormenta aggeres facesque, quidquid tot proeliis laboris ac periculi hausissent, opere illo consummari clamitantes*. *Vrbem senatui ac populo Romano, templa dis reddita ; proprium esse militis decus in castris : illam patriam, illos penatis. Ni statim recipiantur, noctem in armis agendam*, Tac., *Hist.*, 3.84. Il s'agit en quelque sorte d'une *hortatio* que la troupe s'adresse à elle-même (on retrouve d'ailleurs les caractéristiques de ce type de discours : juxtaposition assez dense de propositions très brèves, utilisation du fréquentatif *clamitare*, etc.). Sur la fonction d'encouragement des clameurs, voir P. FRANÇOIS 2015a : 99. On lira aussi en miroir les remarques d'E. CANETTI 1966 : 37-38 sur les masses combattantes : « Par leurs cris de bataille, elles cherchent à se prouver à elles-mêmes autant qu'à l'ennemi qu'elles sont réellement les plus fortes. Le but de la bataille est de forcer l'autre parti à se taire. »

[649] Armée insultant une autre armée : *circumstiterant uictores et primo ingerebant probra, intentabant ictus* (Tac., *Hist.*, 3.31) ; *exim clamore et impetu tergis Germanorum circumfunduntur , exprobrantes non hic siluas nec paludes, sed aequis locis aequos deos* (Tac., *Ann.*, 1.68). Civils insultant d'autres civils : *quippe oppidana lasciuia in uicem incessentes probra, dein saxa, postremo ferrum sumpsere, ualidiore Pompeianorum plebe, apud quos spectaculum edebatur* (Tac., *Ann.*, 14.17). Civils insultant une armée : *tristes et truces et aduersum plausus ac lasciuiam insultantis uulgi immobiles* (Tac., *Hist.*, 4.2, cf. aussi Tac., *Hist.*, 4.62). On relèvera l'homogénéité du matériel lexico-syntaxique employé par Tacite. Voir également un passage où il n'est pas fait état du contenu de la clameur, et sur lequel nous revenons dans la sous-partie suivante : *nequaquam par a legionibus cohortibusque redditur clamor*, Tac., *Hist.*, 4.18.

[650] *Illi obniti trahentibus, prensare circumstantium genua, ciere modo nomina singulorum, modo centuriam quisque cuius manipularis erat, cohortem, legionem, eadem omnibus inminere clamitantes*, Tac., *Ann.*, 1.21.

simultanément ? Dans ces cas-là, la volonté de rendre compte le plus clairement possible des paroles échangées pouvait se heurter à l'essentialisation des foules et aux nécessités de la narration, comme le montre très bien l'exemple des propos collectifs tenus entre Othoniens et Vitelliens lors du siège de Plaisance par les seconds. À cette occasion, Tacite livre un récit où se mêlent les clameurs que chaque camp adresse à l'autre :

> *Vtrimque pudor, utrimque gloria et diuersae exhortationes hinc legionum et Germanici exercitus robur, inde urbanae militiae et praetoriarum cohortium decus attollentium ; illi ut segnem et desidem et circo ac theatris corruptum militem, hi peregrinum et externum increpabant. Simul Othonem ac Vitellium celebrantes culpantesue uberioribus inter se probris quam laudibus stimulabantur.*[651] (Tac., *Hist.*, 2.21)

Nous avons ici affaire à des paroles insultantes adressées à des ennemis ; l'originalité ne réside pas dans le vocabulaire de la clameur, tout à fait attendu dans ce type de passage (*exhortatio*, *increpare*, *probra*). Cependant, à la différence des textes où une armée charge une autre en l'invectivant[652], ici, les injures viennent des deux côtés en même temps. Aussi Tacite multiplie-t-il les marqueurs de la dualité, avec l'anaphore d'*utrimque*[653] ou les balancements (*hinc… inde*, *illi… hi*, *celebrantes culpantesue*), de la réciprocité (*inter se*) et de la simultanéité (*simul*). Le résultat est paradoxal. En effet, il est évident que les clameurs de chaque groupe ne se recoupent pas sur le fond, voire s'opposent, puisque les Vitelliens font l'éloge des forces des légions de Germanie, s'en prennent à la nature « amollie » des prétoriens et attaquent Othon, tandis que les Othoniens célèbrent la vigueur des cohortes prétoriennes, stigmatisent le caractère étranger de l'armée du Rhin et insultent Vitellius. Nonobstant cette divergence, l'écriture tacitéenne évoque la communication des deux foules en les plaçant sur le même plan, voire en les confondant. La comparaison avec le récit parallèle de Plutarque est éclairante : chez l'auteur grec, seules les insultes que les Vitelliens adressent aux Othoniens qui défendent Plaisance sont rapportées[654]. La version de Tacite, plus complexe, est sans doute plus fidèle à la réalité ; toutefois, il est remarquable que l'auteur des *Histoires* n'ait pas opté pour une présentation alternée des griefs des deux armées. En refusant de consigner les injures sous la forme d'un « chant amébée » mais en les présentant comme mêlées les unes aux autres, l'historien aboutit à plusieurs effets. Premièrement, il montre l'inhabituelle similitude dans les pratiques clamorales des deux armées, qui s'adressent de la même façon l'une à l'autre et utilisent des arguments analogues. L'écart par rapport à la norme historiographique est bien évidemment lié au contexte de la guerre civile. Habituellement, en effet, dans la configuration

---

[651] « Des deux côtés, c'est l'honneur, des deux côtés, le désir de gloire ; on entendait différentes exhortations : ici, l'on vantait la force des légions et de l'armée de Germanie ; là, l'illustration de la milice urbaine et des cohortes prétoriennes. Les uns s'en prenaient aux soldats indolents, oisifs et gâtés par le cirque et le théâtre ; les autres, à des étrangers, des non-Romains. En même temps, en célébrant ou en incriminant Othon et Vitellius, ils s'excitaient au combat par des insultes plus abondamment que par des éloges. »

[652] Voir par exemple la comparaison avec la charge des Romains sur les Germains en Tac., *Ann.*, 1.68 cité *supra* (*exprobrare*).

[653] Qui est unique chez lui, ainsi que le relève Rh. Ash 2007a, *ad loc.*

[654] Οἱ γὰρ Οὐιτελλίου τοῖς τείχεσι προσβάλλοντες ἐχλεύαζον τοὺς Ὄθωνος ἑστῶτας παρὰ τὰς ἐπάλξεις, σκηνικοὺς καὶ πυρριχιστὰς καὶ Πυθίων καὶ Ὀλυμπίων θεωρούς, πολέμου δὲ καὶ στρατείας ἀπείρους καὶ ἀθεάτους ἀποκαλοῦντες, καὶ μέγα φρονοῦντας ἐπὶ τῷ γέροντος ἀνόπλου κεφαλὴν ἀποτεμεῖν, τὸν Γάλβαν λέγοντες, εἰς δὲ ἀγῶνα καὶ μάχην ἀνδρῶν οὐκ ἂν ἐκφανῶς καταβάντας, Plut., *Otho.*, 6.

normale où les légions romaines affrontent des barbares, les modes de communication entre les deux armées sont radicalement différents. Lors de la révolte Batave de 69-70, les forces germaines font assaut de « chants de guerre masculins » (*uirorum cantus*, Tac., *Hist.*, 4.18) et de « hurlements féminins » (*feminarum ululatus*) alors que les légions et cohortes romaines expriment une « clameur » plus régulière (*clamor*)[655]. Contenu peut-être semblable, mais forme différente ; ici, nous lisons la situation averse : forme semblable, mais contenu différent. Il s'agit donc pour Tacite de rappeler une nouvelle fois qu'à Plaisance, comme ailleurs en Italie en 69, ce furent des citoyens romains qui affrontèrent des citoyens romains. On peut cependant également analyser ce passage au prisme de l'idéologie « de classe » tacitéenne : du point de vue de l'historien-sénateur, la foule des *gregarii milites* a tendance à réagir uniformément, quel que soit le camp où elle se trouve, d'où un manque de différenciation entre les cris des Othoniens et ceux des Vitelliens.

[655] Nous revenons sur cette différence de nature dans le cri des Romains et des barbares dans la sous-partie suivante.

b. La voix inarticulée : de la clameur comme signe

Jusqu'à présent, nous avons évoqué les différentes formes de clameurs chez Tacite pour leur contenu, en les approchant sous l'angle du message que la foule transmet à l'individu, voire à une autre foule. Nous avons vu comment l'historien reflète dans son œuvre cette forme de communication qui acquit un rôle central avec les évolutions politiques de la fin du Ier siècle av. J.-C., et qui permit aux masses civiles et militaires de peser davantage dans les processus de décision. L'une des conclusions de la partie précédente est que Tacite ne rend pas compte uniformément de ces clameurs : certaines sont réduites à leur dimension sonore, d'autres rapportées pour leur valeur communicationnelle, et ce choix n'apparaît pas aléatoire, mais relève sans doute d'un système de représentation, voire d'une idéologie.

Toute clameur ne peut cependant se réduire à son message, au discours qu'elle transmet, à sa valeur purement informative et communicationnelle. Certains cris de la foule semblent compter davantage par ce qu'ils disent en eux-mêmes de l'état d'esprit d'un groupe que pour leur contenu discursif, parfois tellement réduit qu'aucun énoncé spécifique ne lui est attribué[656]. Dans ce cas de figure, c'est la manière même de crier – voire le choix de crier ou ne pas crier – qui est porteur du message ; en d'autres termes, le contenant devient plus intéressant que le contenu, le signifiant plus porteur de sens que le signifié. Tout cela justifie que l'on passe ici d'une approche communicationnelle de la clameur à une approche sémiotique de celle-ci[657]. Quels signes la voix criée pouvait-elle transmettre chez Tacite ?

Commençons par relever que l'information minimale que transmettait une clameur était celui de la simple présence. Le contenu de la parole collective n'a dans cette situation aucune importance : elle n'est reçue par le destinataire que comme l'indication qu'une foule *se trouve là*. On ne saurait sous-estimer l'importance de ce rôle minimal de dénotation de la clameur pour les acteurs historiques du Ier siècle. En matière militaire, les cris, les exclamations, le tumulte qui ne manquaient pas d'accompagner une armée étaient autant de renseignements à disposition des éclaireurs adverses pour apprécier la localisation et la taille des troupes ennemies. Lors d'une campagne de Germanicus chez les Germains, ce furent de tels indices auditifs relevés par les éclaireurs qui permirent au jeune prince de vérifier les informations données par un transfuge barbare : le passage établit clairement que, si ce sont d'abord les indices visuels qui révèlent la présence des ennemis, l'attention portée aux voix collectives permet d'évaluer plus précisément le nombre de soldats qui s'approchent[658]. Même configuration juste avant le déclenchement de la seconde bataille de Bédriac : le frémissement (*fremitus*, Tac., *Hist.*, 3.15-16) des voix adverses fut reçu par les éclaireurs d'Antonius Primus, qui prirent ainsi la mesure de la

[656] J.-M. ENGEL 1972 : 642 parle de « clameurs sans paroles – à moins que les paroles s'estompent dans le hurlement général ». Nous reprenons ici à notre compte l'analyse de Fr. BIVILLE 1996b : 136 sur le cri collectif : celui-ci « peut aller jusqu'au cri inarticulé dépourvu de contenu verbalisé, et qui n'a de signifié que par sa seule forme sonore, en particulier son intensité ».

[657] Cette partie doit beaucoup à la méthode utilisée par R. MANGIAMELI pour étudier la communication politique entre soldats et généraux dans les dernières décennies de la République romaine (R. MANGIAMELI 2012, en particulier la dernière partie de son étude, « Una lettura semiotica », p. 273-361). La chercheuse y montre que la communication ne se réduit pas au contenu discursif (le « message ») mais doit être analysée dans tout le système de signes divers qu'elle génère (par ex. p. 310-313 sur la « multimédialité » des discours des généraux romains à leurs troupes).

[658] *Habita indici fides et cernebantur ignes, suggressique propius speculatores audiri fremitum equorum inmensique et inconditi agminis murmur attulere*, Tac., *Ann.*, 2.12.

proximité et de l'importance de l'armée vitellienne[659]. Encore une fois, les indices auditifs (*audiri*) se montrent plus riches que les indices visuels : on ne voyait que l'avant-garde des Vitelliens (*praegredi paucos*), mais on devinait, grâce au son qui se répandait « largement », un nombre important de soldats en marche (*motum fremitumque late audiri*)[660]. Dans une société où l'information est plus difficile et plus lente à obtenir, tout ce qui est susceptible de fournir des renseignements, y compris les plus ténus, est l'objet d'une attention accrue.

Si les termes utilisés par Tacite dans ces deux exemples (*murmur* et *fremitus*) ne donnent pas réellement d'indication sur le type de voix de foule dont il s'agit, d'autres textes présentent des cas plus explicites de clameurs, tout en montrant que la valeur déictique de la voix criée ne relevait pas uniquement de la pratique militaire et de la temporalité de la campagne. Lors de la crise du 15 janvier 69, les clameurs des prétoriens soutenant bruyamment Othon s'entendaient de loin, et Pison sut en tirer toutes les informations nécessaires pour comprendre qu'il était dangereux de se rendre dans la caserne et qu'il valait mieux retourner auprès de Galba sur le Palatin[661]. Le cri joue donc le rôle d'un indicateur de présence, qui enrichit les perceptions visuelles, voire les remplace quand la vue est défaillante. C'est ainsi que, lors de la catastrophe de Fidènes en 27, où l'effondrement d'un amphithéâtre à quelques kilomètres de Rome causa la mort de plusieurs milliers de spectateurs[662], avant l'arrivée des autorités, Tacite livre un tableau pathétique des blessés qui, bloqués dans les décombres, s'efforcent d'obtenir des signes de vie de leurs proches : « ils cherchaient à trouver, des yeux le jour, grâce aux hurlements et aux gémissements la nuit, leur femme ou leurs enfants » (*qui per diem uisu, per noctem ululatibus et gemitu coniuges aut liberos noscebant*, Tac., *Ann.*, 4.62). Même si l'expression de Tacite est brachylogique[663], la scène se représente facilement à l'esprit : les hommes, peut-être séparés des femmes et des enfants dans l'amphithéâtre[664], doivent se fier aux indices visuels pour retrouver la trace de leur famille, puisqu'ils sont blessés et immobilisés ; la nuit, les

---

[659] *Exploratores, ut mos est, longius curabant. (16) Quinta ferme hora diei erat, cum citus eques aduentare hostis, praegredi paucos, motum fremitumque late audiri nuntiauit*, Tac., *Hist.*, 3.15-16.

[660] Voir également l'ordre des perceptions dans la scène dramatique du suicide de Libo Drusus (Tac., *Ann.*, 2.31) : des soldats arrivent chez lui, ils font du bruit (*strepere*, renvoyant peut-être à leur conversation), on les entend avant de les voir (*cingebatur interim milite domus, strepebant etiam in uestibulo ut audiri, ut aspici possent*). Dispositif analogue mais moins révélateur lors du meurtre d'Agrippine (Tac., *Ann.*, 14.8).

[661] *Iam exterritus Piso fremitu crebrescentis seditionis et uocibus in urbem usque resonantibus, egressum interim Galbam et foro adpropinquantem adsecutus erat*, Tac., *Hist.*, 1.39. Cette notation de Tacite peut sans doute être replacée dans l'enchaînement des événements et la circulation plus générale des informations lors de cet épisode de crise, comme nous le verrons dans le chapitre suivant.

[662] Voir Z. YAVETZ 1983 : 151-152 pour ce que cet épisode dit de la popularité de Tibère, O. DEVILLERS 2017 sur le sens que Tacite lui confère (surtout à partir du tableau de Tac., *Ann.*, 4.63 et de la solidarité entre peuple et grands qui s'y révèle).

[663] De fait, *uisu* renvoie à la vue de ceux qui cherchent, tandis qu'*ululatibus et gemitu* désigne les cris poussés par ceux qui sont cherchés : les deux ablatifs ne renvoient pas aux mêmes groupes, dans un effet de dissymétrie typiquement tacitéen. P. WUILLEUMIER traduit d'ailleurs de la façon suivante dans la CUF (nous soulignons) : « Le jour avec leurs yeux, la nuit *en écoutant* les hurlements et les gémissements, [ils] cherchaient à reconnaître leurs femmes ou leurs enfants. »

[664] On sait en effet par Suétone (Suét., *Aug.*, 44) qu'Auguste avait fait passer un certain nombre de lois réglant la répartition des spectateurs, imposant notamment aux femmes de prendre place tout en haut (*feminis […] nisi ex superiore loco spectare concessit*) et aux enfants de s'asseoir sur certains sièges avec leurs pédagogues (*praetextatis cuneum suum, et proximum paedagogis [adsignauit]*), cf. E. RAWSON 1987. La question du respect de ces règles et des législations successives reste cependant débattue, comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent.

perceptions auditives prennent le relais : on se met à l'écoute des cris pour tenter d'identifier la présence d'un(e) proche.

Ces observations rassemblées en préambule invitent donc à ne pas négliger à quel point la matérialité même des cris de la foule pouvait être porteuse d'information. Dans les cas cités jusqu'à présent, cependant, nous avons parlé d'indice plutôt que de signe : selon cette distinction classique de la sémiologie, l'indice dénote quelque chose, mais sa fonction première n'est pas de signifier, à la différence du signe, qui appartient à un système conscient et relève d'un code déterminé[665]. Plus intéressantes sont donc les formes de communication directe entre foule et individu, où la grammaire du cri s'inscrit dans des rituels d'interaction qui contraignent les chefs à se livrer à une lecture sémiotique de la clameur[666]. Nous voudrions avancer dans cette partie qu'à cette sémiotique de la clameur au plan historique correspond une sémiotique de la clameur au plan historiographique. En effet, si la voix criée était un moyen pour la foule de se *rendre lisible* face aux autres acteurs sociaux, il semble bien qu'en retour, Tacite se soit servi de la clameur pour caractériser efficacement les regroupements humains : au lieu de consacrer toute une description psychologique à dépeindre l'état d'esprit des masses, l'historien pouvait choisir, dans certains contextes, de noter simplement leur réaction sonore ; le type de clameur évoqué par l'auteur permet alors au lecteur de comprendre les dispositions dans lesquelles la foule se trouve[667]. Ce dispositif explique en miroir la force dramatisante du silence : si une foule qui criait de telle ou telle façon donnait immédiatement des signes clairs de son humeur et de son inclination, une foule qui se taisait devenait illisible, et donc dangereuse.

1. Les signes clairs : clameur de réaction, clameur de caractérisation

Les clameurs sur lesquelles nous allons nous concentrer à présent présentent donc un faible contenu discursif. Elles ne sont presque jamais complétées par un discours indirect, et il convient de se les représenter sous l'angle du cri plutôt que sous celui de la voix articulée. Même ainsi, cependant, la clameur n'est pas un brouhaha informe et continue à produire un certain nombre de signes qui peuvent être interprétés par les témoins auriculaires. Il est par exemple évident qu'un soldat était capable de distinguer à l'oreille un cri de victoire poussé par une armée d'un cri de défaite. Tacite représente à deux reprises des soldats qui « décodent »

[665] On oppose traditionnellement la fumée comme *indice* de la combustion (« il n'y a pas de fumée sans feu ») de la fumée comme *signe* (les signaux de fumée des Amérindiens). Cf. l'article de L. J. PRIETO dans A. MARTINET 1968, *s. u.* « sémiologie ».

[666] Ce souci de « lire les signes » de la foule, l'intensité des cris ou des applaudissements, était de première importance sous la République dans les *contiones* civiles, dont nous ne parlerons pas, ou peu, dans les pages qui suivent. Le caractère fondamental de cette lecture sémiotique des *contiones* pour l'aristocratie dirigeante de Rome a été au reste étudié par E. FLAIG 2003a : 193 et suiv.

[667] En la matière, Tacite se présenterait peut-être comme l'héritier d'une certaine tradition de l'historiographie républicaine et, derrière elle, de l'historiographie hellénistique dite « tragique » (sur celle-ci, cf. la section suivante du chapitre, avec quelques références bibliographiques au sujet de cette qualification). D. FLACH 1973a : 26-27 note en effet que Coelius Antipater, fondateur du sous-genre de la monographie historique, qui s'était vraisemblablement inspiré de certaines techniques de narration pratiquées par les historiens alexandrins, préférait caractériser la taille d'une armée par les signes visuels et sonores qu'elle dégageait plutôt qu'en rapportant précisément les effectifs des soldats. D. FLACH commente tout particulièrement le fragment suivant, conservé par Tite-Live, qui n'est pas sans rapport avec notre réflexion puisqu'il parle de clameur (Liv. 29.25) : *Coelius ut abstinet numero, ita ad immensum multitudinis speciem auget : uolucres ad terram delapsas clamore militum ait tantamque multitudinem conscendisse naues ut nemo mortalium aut in Italia aut in Sicilia relinqui uideretur*.

ainsi une clameur : à la fin de la seconde bataille de Bédriac, les fuyards du camp flavien, entendant « une clameur de joie » (*prosper clamor*, Tac., *Hist.*, 3.17), interprètent le signe comme une indication du succès de leur camp et retournent discrètement dans les rangs des combattants[668] ; lors d'un affrontement entre les légions du général Petilius Cerialis et les troupes du batave Julius Civilis, une partie de l'armée romaine « apprit » (*cognoscere*, Tac., *Hist.*, 5.18) le succès des ailes de cavalerie, qui combattaient à quelque distance d'elle, grâce à la clameur[669]. Dans ce deuxième exemple, le verbe de connaissance est bien entendu des plus significatifs pour notre propos, mais l'expression *prosper clamor* du premier texte se révèle elle aussi intéressante. En effet, cette formule, typique de la concision tacitéenne, peut s'analyser comme une hypallage : ce n'est pas la « clameur » qui est « heureuse », mais bien l'issue du combat[670]. Plus qu'un simple effet de style, il s'agit ici pour l'historien de signaler que la clameur, par sa forme même, révèle la victoire : les modalités mêmes du cri étaient porteuses de signification.

Si Tacite, comme à son habitude, ne donne aucune information sur la matérialité de ces clameurs de victoire, de sorte que l'on ne peut déterminer à partir de son témoignage ce qui, dans la hauteur de la voix, la fréquence des exclamations ou la puissance de la vocalisation, permettait aux témoins de comprendre immédiatement le résultat de la bataille, un autre passage montre bien que le choix d'un type de cri plutôt qu'un autre était une opération consciente de la part de la foule. Il s'agit du remarquable tableau de la foule qui attend le retour des cendres de Germanicus, placé par l'historien en ouverture du livre III des *Annales*, dans un lieu textuel éminemment significatif[671]. Toutefois, avant le débarquement d'Agrippine à proprement parler, Tacite représente les tensions qui parcourent la foule, qui s'est répandue dans tous les recoins du port de Brindes. L'attente est alors mise à profit pour réfléchir à l'attitude à adopter : c'était, écrit l'auteur, une « foule endeuillée qui s'interrogeait : fallait-il accueillir l'arrivée d'Agrippine par le silence ou avec quelque cri ? » (*[…] maerentium turba et rogitantium inter se silentione an uoce aliqua egredientem [Agrippinam] exciperent*, Tac., *Ann.*, 3.1). Un tel passage, fort rare, est des plus précieux, parce qu'il nous renseigne sur la capacité des foules à faire preuve de réflexivité, à prendre conscience d'elles-mêmes et des signes qu'elles émettent[672]. Ici, plusieurs

[668] *Et exciti prospero clamore, qui modo per agros fuga palabantur, uictoriae se miscebant*, Tac., *Hist.*, 3.17.

[669] *Duae alae cum perfuga missae incauto hosti circumfunduntur. Quod ubi clamore cognitum, legiones a fronte incubuere, pulsique Germani Rhenum fuga petebant*, Tac., *Hist.*, 5.18. On pourrait ajouter l'exemple bien connu du *clamor* de la seconde bataille de Bédriac (Tac., *Hist.*, 3.24-25), qui fut interprété par les Flaviens comme une salutation entre deux armées révélant l'arrivée des renforts de Mucien. Même si le « décodage » de la clameur est fautif dans cet exemple, celui-ci montre très bien l'attention qui était portée à ce que signifiaient les cris collectifs de l'armée par les soldats eux-mêmes, qui, dans cet épisode, se mirent immédiatement à discuter de l'interprétation à donner à ce bruit.

[670] La glose d'H. HEUBNER 1963, *ad loc.* est significative : le savant explicite « durch das den Erfolg kündenden Geschrei ». Usuellement, *prosper* est associé à des termes comme *fortuna*, *fatum* ou *euentus* (cf. F. GAFFIOT 2000, *s. u.*) et qualifie le résultat d'un événement, non le signe qui l'annonce.

[671] Nous revenons *infra* sur la couleur pathétique évidente (et remarquée) de cette scène.

[672] Lire en complément les réflexions plus générales de Chr. LEIDL 2010 : 251 et suiv. à propos des textes qui thématisent la question de la réaction de la foule, où la clameur cesse d'être un élément périphérique pour devenir le thème même du récit (par ex. Curt. 9.2.30). Même s'il ne parle pas de ce passage des *Annales*, celui-ci entrerait parfaitement dans le champ d'analyse de Chr. LEIDL. On pourra également voir Tac., *Ann.*, 4.12, où la foule (composée ici de sénateurs et de gens du peuple) émet de faux signes par ses réactions sonores : les marqueurs de la tristesse après la mort de Drusus cachent ceux de la joie (*ceterum laudante filium pro rostris Tiberio senatus populusque habitum ac uoces dolentum simulatione magis quam libens induebat, domumque Germanici*

possibilités sont évoquées, toutes support, sans doute, d'une lecture sémiotique propre : le silence, marque de l'affliction collective, ou alors « quelque cri » (*uox aliqua*), formule dont l'indéfini *aliquis* signale peut-être que différentes formes de clameur étaient envisagées. Ce sera finalement le gémissement qui l'emportera, à l'arrivée de la femme de Germanicus, sans que l'on puisse dire si cette réaction correspond au plan que s'était fixé la foule ou si elle traduit un sentiment irrépressible et spontané à la vue d'Agrippine, de ses enfants et de l'urne funéraire. L'important est néanmoins ailleurs. Il faut observer en effet que la foule a eu le souci de se rendre lisible, et a cherché à élaborer collectivement (*rogitare inter se*) la meilleure réaction possible. Il n'est pas certain que cette réflexion ne soit due qu'à la fantaisie de Tacite : parmi les personnes qui attendaient à Brindes se trouvaient des proches de Germanicus, c'est-à-dire des aristocrates, qui avaient pu transmettre un récit de l'événement ou servir de source à des historiens postérieurs. Toutefois, même si l'on refuse de conférer quelque authenticité que ce soit à cette stratégie clamorale de la masse, la scène est révélatrice de la conception des foules de Tacite. Pour l'historien, la valeur sémiotique de la voix criée – ou de son absence – est naturelle : selon son état d'esprit, la masse s'exprimera d'une façon ou d'une autre, mais toujours de façon significative. Cela peut expliquer le développement de certaines techniques de narration qui lui permettent de rendre compte efficacement de l'état d'esprit d'un groupe en signalant la manière même dont il pratique la clameur.

Nous nous concentrerons dans les pages qui suivent sur les clameurs de réaction – généralement, réaction à un discours, mais parfois réaction à une autre clameur, comme on le verra – en étudiant la façon dont l'écriture tacitéenne du cri permet à l'historien de caractériser l'état d'esprit collectif[673]. Encore une fois, la porte d'entrée la plus significative se trouve dans l'étude comme souvent révélatrice du lexique. Ici, ce sont les emplois du terme *strepere* et de ses variantes qui constitueront notre fil rouge.

Comme nous l'avons vu en introduction du chapitre, *strepere* fait partie des termes qui désignent une large gamme de sons, dont la voix humaine ne représente qu'une petite partie, à côté de certains bruits d'animaux[674], des sonorités des éléments[675] ou du son produit par certaines créations techniques de l'homme, qu'il s'agisse d'instruments[676] ou d'outils[677]. Tacite présente toute cette diversité d'acceptions, ou presque[678]. Le terme se spécialise cependant

---

reuirescere <u>*occulti*</u> <u>*laetabantur*</u>). Un tel passage témoigne lui aussi d'une réflexivité sur les pratiques clamorales dans la masse.

[673] Sur les réactions des armées dans l'historiographie, lire l'article détaillé de Chr. LEIDL 2010, qui observe avec justesse que « die Schilderung der Reaktionen [wurde] als literarische Technik verstanden, die der Aufgabe des Historikers dienen soll » (p. 253). Chr. LEIDL propose une typologie des réactions dans les textes littéraires (absence de réaction, brève mention de la réaction, réactions détaillées, qui tendent parfois à devenir un « contre-discours » de l'armée), mais se concentre principalement sur le parallèle possible entre réaction de l'armée et réaction du lecteur, un thème que nous traiterons *infra*, dans la sous-partie suivante.

[674] Typiquement, le bourdonnement des abeilles (Plin., *Nat.*, 11.10.26).

[675] Par exemple pour les fleuves (cf. Hor., *Od.*, 4.12.3).

[676] Virg., *Én.*, 8.2, Hor., *Od.*, 2.1.8, et certaines acceptions de *strepitus* (en particulier chez Horace) sur lesquelles s'est penché récemment Chr. SCHUBERT 2010, en insistant sur l'utilisation souvent ironique du terme et la valeur originelle d'« ungeregeltes Geräusch » qu'il conserve, même dans ses emplois musicaux.

[677] Par exemple avec le syntagme *molarum strepitus* (« le crissement [?] de la meule ») que l'on trouve chez Ennius (Non. 10.506 [LINDSAY 3.813]), commenté par M. BETTINI 2008a : 4.

[678] En suivant un axe qui va du bruit le plus « brut » à la parole humaine, *strepere*/*strepitus* renvoie chez Tacite au son des armes (Tac., *Hist.*, 1.85), des moyens de locomotion (charriots de transport en Tac., *Hist.*, 2.62, comme on le comprend du contexte, cf. H. HEUBNER 1963, *ad loc.* ; rames et navires en Tac., *Ann.*, 2.23), de certains

parfois pour décrire le bruissement d'une foule, et, en particulier d'une foule qui communique avec un individu en contexte d'assemblée[679]. Il participe donc de l'univers sonore de la clameur. Le substantif est presque doté d'une acception technique chez Tacite, comme on l'observe avec le composé *circumstrepere*. Le préfixe *circum-* confère au verbe une nette dimension spatiale, lui donnant à plusieurs reprises[680] le sens précis de « faire du bruit par la voix autour d'un orateur ». C'est ainsi que Vedius Aquila, légat othonien de la treizième légion, fut entouré par les cris de ses hommes lorsqu'il rentra dans le camp des vaincus à l'issue de la défaite de Bédriac : « au grand jour encore, il entre dans le retranchement, et la clameur des soldats fuyards et séditieux l'entoure ; ils ne se privent ni de l'insulter, ni de le frapper ; ils le traitent de déserteur et de traître » (*multo adhuc die uallum ingressus clamore seditiosorum et fugacium circumstrepitur ; non probris, non manibus abstinent ; desertorem proditoremque increpant*, Tac., *Hist.*, 2.44). La narration tacitéenne fait bien ressortir la dissociation habituelle entre le son (*strepere*) et la communication, ici l'insulte (*probra, increpare*) ; s'y ajoute cependant une nette dimension spatiale, précisément grâce au préverbe *circum-*, qui précise par un indice sonore la topographie de la scène.

La dérivation de *strepere* connaît d'autres réalisations importantes chez Tacite, qui vont être l'objet des pages suivantes. L'ajout d'un préfixe pouvait en effet redoubler la dimension acoustique du verbe en indiquant l'état d'esprit de la foule, son approbation, avec *ad-* (*adstrepere*), ou au contraire son opposition, avec *ob-* (*obstrepere*). Ainsi la sonorité de la clameur était-elle complétée d'une indication minimale de son contenu, figeant ainsi ses émetteurs dans une posture de soutien ou d'hostilité. C'est à ce type de phénomène, dont *strepere* et ses dérivés constituent un exemple évident, mais que l'on constate également avec d'autres formules, qu'il s'agit à présent de s'intéresser.

i- Adstrepere : *approbation militaire*

« Rompez donc ce silence obstiné. Où est cette clameur, ce signe de votre ardeur ? » (*[…] obstinatum silentium rumpite. Vbi est ille clamor, alacritatis uestrae index ?* Curt. 9.2.30) : à croire Quinte-Curce, tels furent les mots qu'Alexandre adressa, en vain, à son armée à bout de

---

instruments (Tac., *Ann.*, 1.28), d'un chœur de théâtre (par analogie, Tac., *Ann.*, 11.31), des tribunaux en pleine séance (Tac., *Ann.*, 6.17) ou encore des soldats qui s'affairent (Tac., *Ann.*, 2.31 et 14.8), pour citer des exemples que nous ne développerons pas ici ou que nous avons déjà mentionnés *supra*. Encore une fois, l'application d'un terme aussi générique à la communication des foules a évidemment un effet réducteur (cf. nos remarques *supra* sur ces phénomènes de *reductio ad sonum*).

[679] *Strepere* ne caractérise la parole d'un seul individu que par exception, et toujours de façon très discréditante, cf. Tac., *Agr.*, 45 et *Ann.*, 11.34 (*obstrepere*), pour deux personnages au reste proches, Messalinus et Narcisse, âmes damnées respectives de Domitien et Claude. La situation est tout à fait comparable à *fremere*, qui appartient au lexique de la communication collective, mais qui est également appliqué à un discours d'Agrippine, par exemple (Tac., *Ann.*, 13.13, que nous analysons dans I. COGITORE & L. AUTIN 2020), sans doute avec une valeur dépréciative pour Tacite. On noter d'ailleurs que Virgile, qui associe *fremere* aux foules saisies dans un état d'excitation, utilise le même terme exceptionnellement pour décrire la colère du seul Turnus (cf. E. TORREGARAY PAGOLA 2012 : 125-126).

[680] Voir outre l'exemple cité Tac., *Ann.*, 3.36 : au Sénat, les pères conscrits « entourent de leurs cris » Drusus pour se plaindre des abus dans les accusations de lèse-majesté (*haud dissimilia alii et quidam atrociora circumstrepebant precabanturque Drusum daret ultionis exemplum*). En Tac., *Ann.*, 11.31, le terme décrit la clameur des amis de Claude qui l'« enveloppent » lors d'une réunion subite du *consilium* (*quis fatentibus certatim ceteri circumstrepunt, iret in castra, firmaret praetorias cohortis, securitati ante quam uindictae consuleret*). On trouve dans le même chapitre Tac., *Ann.*, 11.31 la tmèse *strepere circum* (*strepente circum procaci choro*), également hors d'un contexte d'assemblée.

forces pour la convaincre de franchir l'Hyphase et d'envahir l'Inde[681]. Plus que l'historicité du discours, la formule est intéressante : pour un général, le *clamor* fonctionnait comme un « indicateur » (*index*) de l'état d'esprit des troupes ; une clameur témoignait de l'ardeur guerrière (*alacritas*)[682], son absence révélait le marasme collectif et laissait présager le pire. L'équation est simple et semble connue par le chef comme par l'armée ; comme on le voit, dans ce contexte, le signe (crier ou ne pas crier) compte plus que le contenu même de la parole collective.

Il est intéressant de voir comment Tacite a rendu compte dans son récit de ces formes ritualisées de l'interaction entre individu et collectif. Comme on peut s'y attendre, c'est à l'aide d'une écriture elle-même ritualisée, c'est-à-dire procédant par notations formulaires, que l'historien représente ces signes vocaux que donne la masse et qu'interprète le chef. Les preuves les plus évidentes se trouvent dans les réactions des soldats aux discours des généraux à l'approche d'une bataille. Nous avons déjà rappelé plus haut que ces *adlocutiones* étaient prononcées en deux types d'occasion : lors de certaines *contiones* militaires[683], ordinairement dans le camp et la veille du combat, ou sur le champ de bataille même, sous la forme d'*(ex)hortationes*. Dans l'un et l'autre cas, il n'était pas question pour les troupes de faire entendre des revendications détaillées, mais bien plutôt de signifier à leur commandant leur disponibilité (ou non) au combat[684]. J. LENDON suggère que ce *topos* du récit militaire représentait un moyen pour les historiens antiques de caractériser les généraux : la mention d'un discours d'exhortation, quand bien même expéditive et formulaire – et surtout dans ces cas-là, selon J. LENDON –, signifiait que le *dux* se comportait en *dux*[685]. Il en va de même selon nous pour la caractérisation des soldats : en miroir de l'exercice rhétorique du général, évoquer l'accueil favorable que l'*adlocutio* reçoit peut paraître tenir de l'anecdotique, mais constitue en réalité une manière de montrer que l'armée se comporte en armée. À ce titre, si les notations semblent répétitives, c'est qu'elles s'inscrivent dans un rituel d'assentiment tout à fait banalisé : « the more conventional the better », pour reprendre l'expression de J. LENDON. Trois désignations permettent à Tacite d'évoquer des clameurs qui évoquent elles-mêmes l'*animus* favorable des soldats (ou d'autres foules) : le verbe *adstrepere*, l'adjectif *alacer* (et le substantif dérivé *alacritas*), et le simple nom *clamor*. Observons-les successivement.

---

[681] Sur l'attitude de l'armée dans ce passage, voir Chr. LEIDL 2010 : 251-253, pour qui la problématique des réactions de l'armée devient le thème même du discours d'Alexandre. La tendance de Quinte-Curce à embellir les discours d'avant-bataille est connue depuis M. H. HANSEN 1993 : 170, qui confronte la version d'Arrien et de l'historien romain de l'*hortatio* précédant la bataille d'Issos (Arr., *An.*, 2.10.2 et Curt. 3.10).

[682] On relève une expression similaire chez Polybe, après un discours d'Hannibal à ses troupes : τοῦ δὲ πλήθους ἐπισημαινομένου καὶ μεγάλην ὁρμὴν καὶ προθυμίαν ἐμφαίνοντος, Pol. 3.44 (cf. J. THORNTON 2017 : 29-30). Le vocabulaire (ἐπισημαίνω, ἐμφαίνω) est révélateur de ce signe que constitue la réaction des soldats. Tacite s'inscrit donc dans une vraie tradition historiographique ; reste à savoir quelle forme précise celle-ci prend chez lui.

[683] Il s'agit alors d'un type précis de *contio* militaire parmi d'autres, cf. Fr. PINA POLO 1989 : 217-218.

[684] Comme le relève M. HANSEN, ces discours d'avant-bataille n'appartiennent pas à la rhétorique délibérative, mais épidictique (M. H. HANSEN 1993 : 167). J. E. LENDON 2017a : 44 relève que les historiens décrivent rarement la réaction des soldats, sauf Tacite et Tite-Live ; dans le même sens, J.-M. DAVID 1995 : 37-38 relève le relatif désintérêt de César et Salluste pour ce que la harangue dit du rapport entre le chef et sa troupe, par opposition à Tite-Live.

[685] J. E. LENDON 2017b : 153-154 (mais déjà J.-M. DAVID 1995 : 36 et A. K. GOLDSWORTHY 1998 : 148) : « A battle speech – and the more conventional the better – was a way for the historian to signify to his reader that the general understood his duty in that department, that the general was a proper general. » Le chercheur souligne également l'importance de la dimension psychologique de ces récits.

Le verbe *adstrepere* revient à plusieurs reprises dans le récit tacitéen pour signaler l'assentiment de la foule au combat[686], et se signale par deux propriétés : c'est un terme utilisé presque exclusivement par Tacite, et qu'il réserve au comportement de la foule[687]. Lors des dissensions internes chez les Chérusques entre le parti du roi Italicus et les nobles locaux, Tacite caractérise ainsi l'appui des troupes légitimistes, dont l'ardeur triomphe des forces rebelles : « une foule ardente lui manifestait son soutien par des cris ; et le roi fut vainqueur dans un combat d'importance entre barbares » (*adstrepebat huic alacre uulgus ; et magno inter barbaros proelio uictor rex*, Tac., *Ann.*, 11.17). Même si le français a du mal à rendre la densité sémantique d'*adstrepere* autrement que par une glose (« faire du bruit pour soutenir quelqu'un »), ce récit fait ressortir avec une grande clarté cette séquence narrative modèle : discours d'exhortation/soutien bruyant (*adstrepere*)/victoire, ou, du moins, conséquences positives. Lors des troubles en Bretagne à la fin du règne de Claude, Caratacus, roi des Silures, bénéficia du même type de soutien de son armée au moment d'affronter le propréteur P. Ostorius ; si le chef de guerre breton ne vainquit pas les légions romaines, l'assentiment bruyant de ses hommes (*adstrepere*, une nouvelle fois) terrifia l'état-major adverse[688].

Le cri d'assentiment fonctionne donc comme un marqueur de l'*ardor* de l'armée[689]. On le trouve cependant aussi hors des discours d'exhortation d'avant-bataille, par exemple dans des *contiones* diverses. Lors de la révolte de Germanie, c'est également avec *adstrepere* que Tacite décrit l'ardeur des mutins au moment où la sédition connaît un premier pic de violence[690], et Germanicus en fait une règle usuelle du déroulement des assemblées militaires : « dans les *contiones* aussi, les propositions du petit nombre sont approuvées bruyamment par le reste » (*illic [in contione] quoque quae pauci incipiant reliquos adstrepere*, Tac., *Ann.*, 2.12). Certes, dans ce passage, le fils adoptif de Tibère met en question la sincérité de la communication verticale qui prenait place dans la *contio*, et choisira finalement de parcourir le camp de nuit,

---

[686] Chr. LEIDL 2010 : 242 note que les discours d'exhortation des généraux sont généralement suivis d'une réaction positive et unanime de la foule : « Ein weniger komplexer Fall sind die Feldherrenreden vor einer Schlacht, nach denen gewöhnlich berichtet wird, dass die Soldaten erregt, ermutigt, begeistert seien. »

[687] Cf. Rh. ASH 2007a : 352, qui relève trois utilisations hors de Tacite (Calp. 4.2 ; Sén., *Phèdr.*, 1026 ; Plin., *Pan.*, 26) ; également Fr. R. D. GOODYEAR 1972 : 205-206.

[688] *Enimuero Caratacus huc illuc uolitans illum diem, illam aciem testabatur aut reciperandae libertatis aut seruitutis aeternae initium fore […]. Haec atque talia dicenti* <u>*adstrepere*</u> *uulgus,* <u>*gentili quisque religione obstringi, non telis, non uulneribus cessuros*</u>, Tac., *Ann.*, 12.34. On remarque que la réaction sonore est un peu plus détaillée que le simple *adstrepere* ; pour l'effet produit sur Ostorius (évoqué *supra*), voir le début du chapitre suivant (<u>*obstupefecit ea alacritas ducem Romanum*</u> *; simul obiectus amnis, additum uallum, imminentia iuga, nihil nisi atrox et propugnatoribus frequens terrebat*, Tac., *Ann.*, 12.35). Surtout, ce texte est intéressant pour la description de l'*hortatio* de Caratacus qu'il donne : *huc illuc uolitans*, suivi d'un bref discours indirect, évoque peut-être la façon dont le général parcourt son armée de corps de troupe en corps de troupe (d'où le fréquentatif et le complément circonstanciel *huc illuc*), l'une des solutions proposées par les spécialistes du discours d'exhortation pour résoudre le problème de l'historicité de ces épisodes (cf. *supra*).

[689] Dans un sens proche, voir les remarques de J.-M. DAVID 1995 : 38 sur Tite-Live et J.-M. ENGEL 1972 : 640-641 sur l'utilisation des clameurs de réaction comme une forme de « sondage d'opinion ». Pour un parallèle avec l'époque républicaine et les discours d'exhortation tenus par les généraux au cœur même du combat, voir X. LAPRAY 2019 : 232-234, qui en étudie les effets (ou l'absence d'effets) sur l'état d'esprit des troupes.

[690] Juste après le discours de Percennius *uelut contionabundus* (Tac., *Ann.*, 1.17) : <u>*adstrepebat uulgus*</u>*, diuersis incitamentis, hi uerberum notas, illi canitiem, plurimi detrita tegmina et nudum corpus exprobrantes. Postremo eo furoris uenere ut tres legiones miscere in unam agitauerint* (Tac., *Ann.*, 1.18). Sur l'enchaînement des événements et la bibliographie afférente à cet épisode, voir notre étude de cas du premier chapitre. Il n'est pas interdit de penser que Tacite joue ici sur l'analogie avec les récits de bataille : Percennius se présente presque comme un chef de guerre menant ses troupes au combat, à ceci près que son ennemi est l'Empire romain lui-même.

déguisé en auxiliaire germain, pour accéder aux sentiments intimes de ses soldats à la veille de la bataille d'Idistavise (Tac., *Ann.*, 2.13). Cependant, la critique qu'il formule révèle plusieurs éléments en creux : d'une part, la manifestation bruyante de soutien (*adstrepere*) était une caractéristique routinière de l'échange entre le chef et la foule militaire, comme l'indique le présent gnomique ; d'autre part, cette forme de communication, passant par la voix inarticulée et criée, n'impliquait pas une granularité fine de l'information – d'où le reproche de Germanicus –, mais permettait tout de même de prendre conscience de l'état d'esprit général de l'armée. C'est également à ce titre que Tacite étendit son utilisation d'*adstrepere* à la *contio* urbaine, par exemple dans le passage déjà étudié de l'entrée de Vitellius à Rome[691], où il est permis de conférer une valeur caractérisante au verbe : il s'agit pour l'historien de montrer le soutien très actif de la foule urbaine au successeur d'Othon, qui ne se démentira qu'au moment de sa mort[692]. *Adstrepere* désigne ainsi dans ses emplois tacitéens les manifestations vocalisées, mais certainement inarticulées, d'une approbation totale de la foule à l'individu ; il s'agissait d'un signe fort, presque contraignant, qui engageait aux yeux des chefs le soutien inconditionnel de ses émetteurs. Voilà ce que révèle la dernière occurrence de ce verbe dans notre corpus : le centurion Papirius, un agent de Mucien, exhorte la foule de Carthage à manifester bruyamment son soutien envers le proconsul d'Afrique L. Pison (*adstrepere*, Tac., *Hist.*, 4.50), suspect aux yeux du nouveau pouvoir flavien[693] ; ce faisant, Papirius cherche à produire le signe d'un appui trop ardent des Carthaginois envers ce *capax imperii*, légitimant ainsi son exécution par le légat de la *legio III Augusta*, Valerius Festus. La réussite de cette stratégie prouve quelle valeur déictique était accordée à ce type de clameur de réaction : elle signifiait dévotion totale de la part des foules, et, dans un contexte de guerre civile où les prétendants à l'Empire étaient multiples, elle pouvait se révéler dangereuse.

---

[691] *Vulgus tamen uacuum curis et sine falsi uerique discrimine solitas adulationes edoctum clamore et uocibus adstrepebat*, Tac., *Hist.*, 2.90.

[692] Malgré les accusations de versatilité, le soutien de la plèbe envers Vitellius fut sans commune mesure avec quelque autre prétendant de la guerre civile que ce soit, ce qui peut expliquer l'utilisation exceptionnelle d'*adstrepere* en contexte civil, dont c'est la première utilisation chez Tacite (cf. Rh. ASH 2007a, *ad loc.*) mais qui est assez fréquemment employé pour décrire l'approbation d'une armée qui s'en va en guerre pour que l'on puisse affirmer qu'il appartenait plutôt au lexique du monde militaire. C'est d'ailleurs la même plèbe qui demanda les armes, à la façon des légions réclamant le combat, en Tac., *Hist.*, 3.58 (cf. aussi 3.80 et 3.82), et il n'est pas impossible que cette analogie militaire, quand bien même déconstruite ironiquement par Tacite, explique l'*adstrepere* de Tac., *Hist.*, 2.90. Le mythe de la versatilité de la plèbe envers le successeur d'Othon, largement dû au récit de Tacite, a été questionné par Z. YAVETZ dans un article célèbre (Z. YAVETZ 1969) ainsi que par R. F. NEWBOLD 1972. Même si ces deux chercheurs ne partagent pas la même analyse de la fin de la popularité de Vitellius (Z. YAVETZ met l'accent sur la rupture brutale de la popularité liée à l'indécision de l'empereur après la bataille de Bédriac, R. F. NEWBOLD pense qu'il ne fut jamais réellement populaire, mais bénéficia du soutien d'une population qui craignait l'arrivée des Flaviens), ils s'accordent pour dire que l'hostilité de la plèbe ne se manifesta que dans les derniers moments du règne de Vitellius.

[693] *Nihil ad ea moto Pisone, centurio a Muciano missus, ut portum Carthaginis attigit, magna uoce laeta Pisoni omnia tamquam principi continuare, obuios et subitae rei miraculo attonitos ut eadem adstreperent hortari*, Tac., *Hist.*, 4.49. Analyse de cet épisode chez P. COSME 2012a : 205. Le récit tacitéen est saturé par les *topoi* habituels sur les foules, représentées ici comme manipulées par le centurion Papirius pour servir son plan machiavélique, comme l'a relevé C. COURRIER 2014 : 660 n. 222. L'événement illustre parfaitement le principe démontré par I. COGITORE 2002a : 242-263, selon lequel les *capaces imperii* étaient ressentis comme des menaces pour le pouvoir en place davantage pour les aspirations qu'on leur attribuait (notamment dans la foule) que du fait de leur propre initiative : en ce sens, on peut être d'accord avec E. FLAIG 1992 : 399-400 pour affirmer que cette puissance de désignation des rumeurs met en lumière la fragilité structurelle du principat. Voir également E. O'GORMAN 2006 : 284-285 pour cet épisode.

Ainsi Tacite fait-il d'*adstrepere* le terme pivot d'expressions formulaires caractérisant un soutien particulièrement marqué de la foule à un individu ; de cette façon, il rend la foule lisible à son lecteur, de la même façon que la foule se rend lisible à l'orateur, empereur ou général. *Adstrepere* est un verbe important pour notre propos en ce qu'il mêle dans le même mouvement la dimension sonore (*strepere*) et la marque de soutien (*ad*-), mais d'autres formules remplissent une fonction analogue chez lui. Il faut mentionner ici surtout le cas de l'adjectif *alacer* et du substantif dérivé *alacritas*. Ces deux mots dénotent l'« ardeur » ; chez Tacite, ils sont le plus souvent appliqués aux foules militaires[694]. Les cas qui vont retenir notre attention sont ceux où c'est une clameur qui dénote l'*alacritas* des soldats. Le signe sonore et la notation psychologique fonctionnent en effet en système, en particulier dans les contextes d'avant-bataille[695]. Un exemple très révélateur de cette écriture tacitéenne se trouve dans le récit de l'affrontement entre le Batave Julius Civilis et le général romain Petilius Cerialis en juin 70, à proximité de *Castra Vetera* (Xanten). Un premier point d'intérêt de ce passage des *Histoires* réside dans l'application que met Tacite à rendre compte des conditions matérielles des discours d'exhortation. L'historien n'est pas toujours concerné par le souci du réalisme de ces scènes, comme nous le verrons plus loin avec Agricola. Ici, cependant, au début du deuxième jour de l'affrontement, Tacite livre une description inhabituellement précise du contexte rhétorique : « les harangues des chefs ne furent pas prononcées devant tous les soldats rassemblés, comme pour une *contio*, mais à mesure qu'ils arrivaient devant chaque homme » (*exhortatio ducum non more contionis apud uniuersos, sed ut quosque suorum aduehebantur*, Tac., *Hist.*, 5.16) ; par la suite, nous voyons Cerialis adresser des paroles particulières à tel ou tel corps de l'armée[696]. Cette disposition a de grandes chances de correspondre à une pratique avérée : le chef parcourt son armée rangée en ordre de bataille et, contraint par l'étendue des troupes et la

[694] Cf. H. G. SEILER 1936 : 64-66. Outre les exemples développés dans la suite de notre propos, voir les textes suivants où *alacer*/*alacritas* est associé aux soldats sans mention de clameur : Tac., *Hist.*, 1.39, 1.58, 2.39, 2.80, 3.7, 4.34, *Ann.*, 2.6, 3.1, 4.9, 11.18 15.17. En Tac., *Hist.*, 1.88, *alacer* caractérise la gloriole des aristocrates romains qui se piquent de partir en campagne avec Othon, et l'on peut conjecturer à partir de la couleur militaire de l'adjectif que son emploi n'est pas dépourvu d'une certaine ironie. Ces termes sont plus rarement employés pour d'autres foules, comme les sénateurs (Tac., *Hist.*, 4.3), l'ensemble hétéroclite qui rend visite à Tibère sur Capri (Tac., *Ann.*, 4.74) ou le public des spectacles (Tac., *Ann.*, 16.5). Il est tout à fait exceptionnel – et, sans doute, révélateur – qu'*alacer* soit utilisé pour caractériser des individus isolés, à l'instar de Vibius Serenus, accusateur de son propre père en Tac., *Ann.*, 4.28, ou de Pison et Plancine en Tac., *Ann.*, 3.9. Dans ces deux exemples, l'*alacritas* apparaît hors de propos, déplacée, révélatrice du désordre mental et moral de ces personnages, qui descendent au niveau de la foule : il est possible que l'utilisation d'un terme habituellement réservé au monde militaire et au collectif marque la ferme condamnation de Tacite. De façon plus générale, comme relevé *supra* à propos de *fremere* et *strepere*, l'application d'une qualification habituellement réservée à la foule à un personnage individualisé est réservée aux figures que Tacite tient en horreur (Narcisse, Agrippine, ici Pison et Plancine). Enfin, H. HEUBNER 1963 et Rh. ASH 2007a, *ad* Tac., *Hist.*, 2.80, ainsi que, dernièrement, J. E. LENDON 2017a : 44 n. 10 ont bien relevé que l'*alacritas* est souvent associée aux soldats chez Tite-Live (et déjà chez César), à qui Tacite a pu reprendre la formule, d'autant plus que l'on trouve chez le Padouan une expression comme *alacer clamor* (Liv. 6.24), tout à fait similaire aux phénomènes que nous analysons ici.

[695] L'association explicite entre *alacer*/*alacritas* et *adstrepere* se trouve dans deux exemples déjà évoqués, à propos des troupes du Chérusque Italicus (*adstrepebat huic alacre uulgus*, Tac., *Ann.*, 11.17) et de celles du Silure Caratacus (*haec atque talia dicenti [Carataco] adstrepere uulgus. […] Obstupefecit ea alacritas ducem Romanum*, Tac., *Ann.*, 12.34-35). On pourra verser au dossier le cas de Tac., *Ann.*, 15.12, où le témoignage est plus elliptique.

[696] *Proprios inde stimulos legionibus admouebat, domitores Britanniae quartadecimanos appellans ; principem Galbam sextae legionis auctoritate factum ; illa primum acie secundanos noua signa nouamque aquilam dicaturos*, Tac., *Hist.*, 5.16. L'expression *proprii stimuli* est évidemment à relever. Plus loin, l'auteur des *Histoires* insiste sur la communication gestuelle de Cerialis (*hinc praeuectus ad Germanicum exercitum manus tendebat, ut suam ripam, sua castra sanguine hostium reciperarent*).

difficulté de se faire entendre de tous, se contente d'un discours réduit qu'il répète plusieurs fois, ajoutant des remarques particulières quand le profil des destinataires le permet[697]. Une telle observation n'est pas sans lien avec notre propos : elle signale que Tacite est particulièrement attentif dans ce passage à la dimension pratique de la scène, et donc aux clameurs de la soldatesque. L'historien rapporte en effet les réactions des deux armées à l'*hortatio* de leur chef respectif. Les Romains signalent leur enthousiasme par un cri : « ce fut une clameur assez ardente de la part de tous les soldats » (*alacrior omnium clamor*, Tac., *Hist.*, 5.16). À première vue, l'attitude des barbares ne diffère guère : « quant à Civilis, ce n'était pas non plus une armée silencieuse qu'il mettait en ordre » (*nec Ciuilis silentem struxit aciem*, Tac., *Hist.*, 5.17). Cependant, la disposition symétrique des deux descriptions tacitéennes, mimant le parallélisme entre les deux armées face-à-face, invite à comparer les réactions[698]. À ce jeu-là, l'ardeur des Romains dépasse largement celle des Bataves : à l'intensif *alacrior clamor* répond l'euphémisme *non silens acies*. Surtout, le comparatif *alacrior* semble indiquer qu'il est loisible à un observateur attentif, qu'il s'agisse d'un chef de guerre expérimenté, de l'historien lui-même ou du lecteur, de distinguer des « degrés d'enthousiasme » à partir des réactions sonores des soldats exhortés. L'écriture formulaire admet ainsi des micro-variations qui permettent de hiérarchiser les itérations de la voix criée les unes par rapport aux autres[699]. Dans le cadre du récit de bataille, où deux camps s'affrontent, un comparatif comme *alacrior* revient à marquer de façon décisive la supériorité psychologique, et donc militaire[700], d'une armée sur l'autre. De fait, les Romains triompheront des Bataves à l'issue de cette journée (Tac., *Hist.*, 5.18).

Cette analyse est confortée par un deuxième passage, plus célèbre : les *hortationes* de Calgacus et d'Agricola avant la bataille du *Mons Graupius* (Tac., *Agr.*, 29-35). Tacite s'y montre bien moins animé du souci de réalisme et présente deux discours opposés en tout point, dont la structure rhétorique et le contenu politique a été analysé depuis longtemps. La longueur et l'heureuse synchronie des propos d'Agricola et de Calgacus interdisent d'y voir une représentation fidèle à la réalité et portent plutôt le parfum des écoles de rhétorique[701]. En revanche, le même rôle de caractérisation est dévolu aux réactions des troupes : en les

[697] Comme nous l'avons vu *supra*, c'est la solution que retient M. H. HANSEN 1993, par ex. (p. 169) à propos d'une armée grecque : « When an army was lined up in a phalanx the general must have exhorted the units successively. […]. What he did was probably to invent a few encouraging apophthegms that, with variations, could be shouted to the soldiers as he walked along the front line of the phalanx. » Sur ce passage, voir A. K. GOLDSWORTHY 1998 : 147, qui juge le témoignage de Tacite effectivement plausible.

[698] Voir une configuration narrative proche pour la bataille d'Idistavise, mais sans utilisation d'*adstrepere*, de *clamor* ou d'*alacritas* : l'ardeur des Romains (*orationem ducis secutus militum ardor, signumque pugnae datum*, Tac., *Ann.*, 2.15) est placée en face de celle des Germains (*sic accensos et proelium poscentis in campum, cui Idistauiso nomen, deducunt*, Tac., *Ann.*, 2.16). On remarquera la quasi-isocolie des deux notations, qui rend plus manifeste encore leur mise en comparaison.

[699] Nous nous inscrivons ainsi dans la continuité d'une approche ouverte par Fr. BIVILLE 1996b : 137, qui rappelait l'importance de l'analyse des indices venant modaliser les mentions de voix dans les textes anciens : « On ne peut étudier des mots tels que *dicere*, *oratio* ou *clamor*, entre autres, sans tenir compte de ces différentes dimensions. » Le simple *alacrior* de Tacite, qui opère comme une modalisation de *clamor*, a ici toute son importance.

[700] L'historiographie ancienne donne une importance centrale à l'*animus* des soldats, qui explique souvent le résultat d'un affrontement : cette tendance à insister sur la dimension psychologique du combat, déjà présente chez un Xénophon, fut accentuée par César et dans l'historiographie latine, cf. J. E. LENDON 1999 : 290-303.

[701] Le passage a suscité une bibliographie importante qu'il n'est pas nécessaire de rapporter ici. Voir de façon générale Rh. ASH 2007b : 437-438 pour la polarisation de deux discours et D. SAILOR 2012 : 31-35 (p. 32 tout particulièrement pour l'historicité du discours de Calgacus), avec des renvois supplémentaires.

rapportant, Tacite caractérise l'*animus* des soldats, préparant le terrain à la bataille elle-même et soulignant les rapports de force psychologiques[702]. Cette fois, ce sont les barbares qui réagissent en premier : « ils accueillirent ce discours avec ardeur : suivant les mœurs barbares, ce furent un grondement, des chants et des clameurs discordantes » (*excepere orationem alacres, ut barbaris moris, fremitu cantuque et clamoribus dissonis*, Tac., *Agr.*, 33). Les Romains s'expriment après, voire pendant la prise de parole de leur chef : « et alors qu'Agricola était encore en train de s'exprimer, le bouillonnement des soldats s'intensifiait, et la fin de la harangue fut suivie d'un immense signe d'ardeur : on courut aussitôt aux armes » (*et adloquente adhuc Agricola militum ardor eminebat, et finem orationis ingens alacritas consecuta est, statimque ad arma discursum*, Tac., *Agr.*, 35). Une nouvelle fois, le lecteur est invité à comparer les deux réactions, à plus forte raison ici du fait du retour des termes *alacres*/*alacritas*, qui rapprochent les deux clameurs[703]. Le parallèle fait ressortir ici encore la supériorité psychologique des Romains : au simple *alacres* répond l'emphatique *ingens alacritas*, tandis que le sémantisme du verbe *eminere* (littéralement « s'élever au-dessus », d'où « dominer ») implique que l'*ardor* des légions dépasse celui des Calédoniens. Le récit du combat à proprement parler se charger de confirmer cette caractérisation initiale, avec l'issue que l'on sait en faveur d'Agricola.

Après *adstrepere* et *alacer*/*alacritas*, un dernier ensemble de textes a recours à une troisième manière de rapporter des clameurs de réaction à forte valeur caractérisante, le substantif *clamor*. Nous avons rappelé plus haut que *clamor* est un terme technique désignant tout type de cri collectif et qui, à la différence d'*adstrepere* et d'*alacer*, ne signifie pas nécessairement l'enthousiasme des soldats, pas plus qu'il n'annonce leur triomphe sur le champ de bataille. De fait, Tacite doit à plusieurs reprises spécifier de quel genre de clameur il s'agit en adjoignant au substantif une extension du nom qui lui donne sa couleur, un tour que nous avions déjà constaté pour l'expression du contenu du cri[704]. Pour rester dans le domaine des clameurs qui précèdent les batailles et en anticipent en quelque sorte l'issue, prenons l'affrontement qui met fin au soulèvement de Florus et Sacrovir en Gaule en 21. À proximité d'Autun, l'Éduen Julius Sacrovir avance environ quarante mille hommes face aux deux légions du légat C. Silius (Tac.,

[702] Voir Chr. LEIDL 2010 : 250-251 sur ce passage, dans un sens proche du nôtre : l'auteur parle de caractérisation et de « Leserlenkung » grâce à la comparaison des réactions, insistant davantage que nous sur la critique des affects barbares engagés dans la présentation des cris discordants des barbares (*clamores dissoni*). Nous nous concentrons plutôt ici sur la confrontation pragmatique de l'intensité des clameurs.

[703] Certes, le deuxième passage ne mentionne pas explicitement de cri de la part des Romains ; cependant, la personnification *alacritas consecuta est* (Tac., *Agr.*, 35) doit sans doute être analysée comme une forme de synecdoque. Ce n'est en effet pas « l'ardeur » qui suivi la fin du discours, mais un « signe d'ardeur », c'est-à-dire, très probablement, une clameur.

[704] Cf. notre analyse de Tac., *Hist.*, 3.68 (*clamor obsistentium penatibus priuatis, in palatium uocantium*) *supra*. La différence est que les extensions de *clamor* servent ici à préciser non pas le contenu, mais la posture émotionnelle des émetteurs. Les clameurs de joie de Tac., *Hist.*, 1.62 et 2.70 illustrent parfaitement ce point, sans que ces textes, relativement éloignés du thème qui nous sert de fil rouge, doivent être analysés en détail. En Tac., *Hist.*, 1.62, la partie vitellienne de l'armée menée par Fabius Valens réagit avec joie à l'augure favorable d'un aigle qui accompagne la marche des légions : l'historien parle alors de « la clameur des soldats réjouis », déterminant le cri par un complément du nom qui lui donne son orientation positive (*longumque per spatium is gaudentium militum clamor, ea quies interritae alitis fuit ut haud dubium magnae et prosperae rei omen acciperetur* ; remarquer l'intensité de la clameur que rend la corrélation consécutive *is… ut*). En Tac., *Hist.*, 2.70, l'exclamation des soldats othoniens qui reconnaissent le champ de bataille de Bédriac est également présenté comme une expression du bonheur collectif grâce à l'hendiadyin (*uulgus quoque militum clamore et gaudio deflectere uia […]*), cf. pour cette analyse Rh. ASH 2007a, *ad loc.*, qui met en parallèle Tac., *Hist.*, 4.49.

Ann., 3.43 et 3.45). Les deux *hortationes* sont mentionnées par Tacite. Celle de Silius est d'autant plus intéressante que l'historien affirme que ce discours n'était pas nécessaire, eu égard à l'ardeur de ses propres troupes[705]. Cette notation prouve bien que la harangue d'avant-bataille constituait un rituel dont on ne pouvait guère se passer, quelle que soit la supériorité d'une armée sur l'autre. Par ailleurs, si nous acceptons le récit de Tacite, le choix de Silius peut également être analysé en termes de stratégie psychologique. Son discours déclencha en effet une « immense clameur » (*ingens clamor*, Tac., *Ann.*, 3.46), tandis que celui de Sacrovir fut prononcé devant des soldats « qui manquaient d'enthousiasme » (*nec apud laetos*), effrayés à la vue des légions. Une nouvelle fois, dès l'*hortatio* et avant même la charge, la trame sonore de la bataille a rendu son verdict et annoncé la facile victoire romaine. L'*ingens clamor* des légions du Rhin sert bien de signe, quoique celui-ci révèle l'ardeur déjà connue par le récit des Romains ; elle a donc peut-être aussi pour but d'entériner dans l'esprit des Gaulois la forte impression qu'avait faite l'armée impériale par son approche en la redoublant d'une marque sonore.

Le deuxième exemple de *clamor* fonctionnant comme un simple signe de l'état d'esprit des soldats se trouve dans le récit du soulèvement batave de 69-70 qui occupe la plus grande partie du livre IV des *Histoires*. S'il ne présente pas de grande originalité formelle par rapport au texte cité de Tac., *Ann.*, 3.46, ce passage mérite d'être mentionné car, à la différence des cas évoqués jusqu'à présent, ce furent les Romains qui furent dominés dans l'intensité de la clameur et qui, conséquemment, eurent aussi le dessous pendant le combat. Dans ce texte, le légat Munius Lupercus mena deux légions de Germanie contre Julius Civilis. Tacite ne rapporte pas de harangue, mais un échange de cris qui précède immédiatement la charge ; toutefois, la mise en compétition des deux clameurs est évidente : « quand le chant de guerre des hommes, les hurlements des femmes firent résonner l'armée de Civilis, les légions et les cohortes adressèrent en retour une clameur bien moins puissante » (*ut uirorum cantu, feminarum ululatu sonuit acies, nequaquam par a legionibus cohortibusque redditur clamor*, Tac., *Hist.*, 4.18). La phrase est révélatrice de cette fonction déictique réservée au *clamor* : peu importe ce qui est dit exactement, que le cri soit articulé ou non, l'important se trouve dans *l'intensité* de l'acclamation. L'insistance de l'historien sur l'infériorité romaine (*nequaquam par*) annonce la défaite que subiront les forces du légat[706].

Tous ces passages montrent à quel point la clameur pouvait constituer un instrument de caractérisation puissant pour Tacite, ici dans la continuité d'un Tite-Live, qui en avait déjà fait une utilisation remarquable[707]. Révélateur de l'*animus* des soldats, mais aussi de la bonne relation entre le général-orateur et la troupe, le cri collectif qui termine les *contiones* et les *hortationes* d'avant-bataille occupe une place essentielle au sein du récit de combat tacitéen, fortement marqué, dans la tradition historiographique dans laquelle il s'inscrit, par la composante psychologique. Nous pourrions compléter cette analyse en deux directions, que

[705] *Contra Silius, etsi praesumpta spes hortandi causas exemerat, clamitabat tamen pudendum ipsis quod Germaniarum uictores aduersum Gallos tamquam in hostem ducerentur*, Tac., *Ann.*, 3.46.

[706] L'influence livienne est sans doute sensible ici encore : voir le parallèle révélateur cité par H. HEUBNER 1963, *ad loc.* (*clamor indicium primum fuit quo res inclinatura esset, excitatior crebriorque ab hoste sublatus : ab Romanis dissonus, impar, segnius saepe iteratus prodidit pauorem animorum*, Liv. 4.37).

[707] Voir les exemples liviens analysés dans P. FRANÇOIS 2015a : 97-101.

nous nous contenterons d'indiquer ici. D'un côté, il est évident que ces clameurs ne caractérisent pas simplement l'état d'esprit des armées : elles évoquent aussi la nature profonde des hommes qui la poussent. Comme le relève P. FRANÇOIS à partir de récits de bataille liviens, « il apparaît que chaque nation a son *clamor* propre, reconnaissable »[708], et beaucoup des exemples cités ci-dessus redoublent la confrontation psychologique entre une armée confiante et une armée apeurée d'une dichotomie plus essentielle entre deux modalités du cri et de la communication guerrière[709]. De toute évidence, il y a même une manière d'acclamer différente que l'on soit plébéien ou soldat, et l'essentialisation continue de ces deux formes de *uulgus* le cède ici à une différenciation que Tacite revendique[710]. D'autre part, la clameur de réaction à la harangue du chef n'est pas le seul cri du combat qui caractérise l'état d'esprit des belligérants. Nous reviendrons dans la troisième sous-partie de ce chapitre sur les bruits de l'affrontement lui-même. Cependant, il faut évoquer ici rapidement le cas des voix de foule qui *suivent* le combat, et qui se donnent à lire comme le symétrique de celles qui l'ont précédé[711]. En l'espèce, Tacite ne situe plus l'opposition sur l'intensité de la clameur, mais plutôt sur sa simple existence ou non, exagérant encore la polarisation sonore : les vainqueurs fêtent l'issue du combat par des cris énergiques tandis que les perdants perdent toute capacité à faire entendre leur voix. Entre plusieurs exemples[712], le cas de la retraite difficile de Caecina par les *Pontes Longi* lors de la campagne de Germanicus contre les Germains en 15 est éloquent. L'écriture très recherchée, presque poétique, de Tacite à cette occasion et sa sensibilité évidente aux notations sonores justifient qu'on le cite en entier :

> *Nox per diuersa inquies, cum barbari festis epulis, laeto cantu aut truci sonore subiecta uallium ac resultantis saltus complerent, apud Romanos inualidi ignes, interruptae uoces atque ipsi passim adiacerent uallo, oberrarent tentoriis, insomnes magis quam peruigiles.*[713] (Tac., *Ann.*, 1.65)

L'expressivité du tableau est éclatante ; elle repose en partie sur la voix, signe de la vitalité des deux armées : là où la force brutale des Germains transparaît dans leurs cris (*trux sonor*) et

[708] P. FRANÇOIS 2015a : 98.

[709] On le verra tout particulièrement avec les clameurs barbares, qui sont habituellement chantées, voire accompagnées de danses (cf. Tac., *Hist.*, 4.18, 5.17, *Agr.*, 33, etc., et J.-M. ENGEL 1972 : 643). Comme elles prennent place dans des passages où la dimension sonore est bien plus travaillée qu'ici, nous abordons cette question dans la section suivante.

[710] Le point de différence entre *uulgus militum* et *uulgus urbanum* en matière de clameur semble se situer pour Tacite au niveau de l'intensité et de la sincérité (c'est-à-dire, en propre, de la fonctionnalité du signe), comme ce beau tableau tiré du récit du coup d'État othonien le révèle : *strepere cuncta clamoribus et tumultu et exhortatione mutua, non tamquam in populo ac plebe, uariis segni adulatione uocibus, sed ut quemque adfluentium militum aspexerant, prensare manibus, complecti armis, conlocare iuxta, praeire sacramentum, modo imperatorem militibus, modo milites imperatori commendare* (Tac., *Hist.*, 1.36).

[711] Sur les stéréotypes narratifs de l'après-bataille chez les historiens, voir tout dernièrement J. E. LENDON 2017b : 154-157, qui ne mentionne pas les conséquences sur le paysage sonore.

[712] Voir également Tac., *Hist.*, 5.15 (après un combat incertain) : *nox apud barbaros cantu aut clamore, nostris per iram et minas acta* (parallèle avec Tac., *Ann.*, 1.65 noté par A. J. WOODMAN 1998 : 79). Sens proche, mais dimension sonore moins travaillée après la bataille du *Mons Graupius* : *et nox quidem gaudio praedaque laeta uictoribus : Britanni palantes mixto uirorum mulierumque ploratu trahere uulneratos, uocare integros, deserere domos ac per iram ultro incendere, eligere latebras et statim relinquere* (Tac., *Agr.*, 38).

[713] « La nuit fut agitée pour des raisons opposées : chez les barbares, banquets festifs, chants de joie et bruits farouches emplissaient la partie inférieure de la vallée et les bois en écho ; du côté des Romains, c'étaient des feux fragiles, des voix qui s'interrompaient ; eux-mêmes, çà et là, étaient allongés le long de leur palissade, errant parmi les tentes sans être capables de dormir bien plus que parce qu'ils veillaient. »

s'impose au paysage (*subiecta uallium ac resultantis saltus complere*), les Romains ont perdu toute force, au point qu'exprimer leur voix semble au-dessus de leur capacités physiques (*interruptae uoces*). Ainsi l'adage célèbre de Plutarque se trouvait-il illustré et détourné dans un même mouvement : « crier est le propre du barbare, se taire, celui du Grec » (βαρβαρικὸν γὰρ ἡ κραυγή, Ἑλληνικὸν δὲ ἡ σιωπή, Plut., *Hom.*, 149.5). Chez Tacite, la composante sonore signalait la domination du cri barbare sur le silence des soldats civilisés, mais vaincus.

ii- Obstrepere : *opposition sénatoriale*

Jusqu'à présent, nous avons évoqué différents cris d'assentiment, partant du terme révélateur *adstrepere* pour aboutir à d'autres configurations impliquant des dénominations semblables (*alacritas*, *clamor*). Peut-on suivre le même cheminement pour les cris d'opposition, qui permettent à Tacite de caractériser par sa dimension sonore une foule hostile ? D'une certaine façon, oui, mais le corpus est considérablement plus réduit. On peut expliquer cette différence entre les clameurs d'approbation, surreprésentées chez Tacite, et celles de désapprobation, minoritaires, de plusieurs façons : soit l'historien représente plus de foules consentantes que de foules menaçantes, ce qui paraîtrait surprenant, en particulier eu égard à la fréquence des mutineries dans les *Histoires* et les *Annales*, soit la représentation du mécontentement des masses ne passe pas par les mêmes canaux et les mêmes formules que son adhésion. C'est plutôt vers cette seconde hypothèse qu'il faudra se tourner.

En effet, on trouve bien chez Tacite le verbe *obstrepere*, exact symétrique d'*adstrepere*, dans des contextes de clameurs d'opposition poussées par une foule[714]. Cependant, celui-ci connaît une extension quantitativement moindre, avec seulement trois occurrences[715], mais aussi qualitativement, puisqu'il ne s'applique qu'au Sénat, pour lequel la qualification de foule est discutable. Par ailleurs, si ce terme peut être qualifié d'antonyme d'*adstrepere* et être glosé par « faire du bruit pour s'opposer à quelqu'un », il exprime aussi une idée supplémentaire, à savoir « gêner par sa voix quelqu'un », « perturber une situation de communication en faisant du bruit ». Avec ce verbe, la voix collective est envisagée dans toute sa matérialité sonore, comme un bruit capable de faire obstacle à la voix individualisée. Nous reprendrons cette analyse plus loin en étudiant les tableaux sonores où plusieurs sons entrent en concurrence ; il n'en reste pas moins qu'*obstrepere* sert d'abord à marquer l'opposition que le Sénat exprime à un orateur par ses clameurs. Dans la petite série d'occurrences dont nous disposons, c'est sans doute le débat autour des honoraires des avocats du début du livre XI des *Annales* qui est le plus exemplaire de la technique d'écriture de Tacite[716]. La proposition du consul désigné C. Silius d'interdire, en vertu de la *lex Cincia*, que les avocats reçoivent salaire est accueillie par des manifestations d'hostilité de la part d'un groupe de sénateurs non nommés, mais derrière lesquels se trouve

[714] On trouve chez Valère-Maxime par exemple une utilisation semblable de ce terme, à propos d'une protestation du peuple essuyée par Scipio Nasica Serapio à l'occasion d'une crise frumentaire : *obstrepente deinde plebe « tacete, quaeso, Quirites », inquit, « plus ego enim quam uos quid rei publicae expediat intellego »*, Val. Max. 3.7.3. Analyse de l'épisode et références complémentaires chez J. THORNTON 2017 : 34.

[715] Tac., *Hist.*, 1.85, *Ann.*, 4.42, 11.6 ; en Tac., *Ann.*, 11.34, *obstrepere* qualifie l'attitude de Narcisse, ce qui ne manque pas de surprendre, *strepere* et ses composés étant habituellement réservés chez Tacite à des voix multiples, comme nous l'avons relevé *supra*.

[716] Sur ce passage, O. DEVILLERS 1994 : 222-223, selon lequel il est inutile de chercher la position idéologique de Tacite, l'intérêt du passage se situant dans le thème de l'intense activité judiciaire qui caractérise le début du livre XI.

l'accusateur P. Suillius Rufus : « puis, comme ceux pour qui cette loi en forme de reproche se préparait s'y opposaient à grand bruit, Silius, qui était en désaccord avec Suillius, mit son énergie à maintenir la pression en prenant l'exemple des anciens orateurs » (*deinde obstrepentibus iis quibus ea contumelia parabatur, discors Suillio Silius acriter incubuit, ueterum oratorum exempla referens […]*, Tac., *Ann.*, 11.6). *Obstrepere* renvoie ici à une forme de communication verticale, adressée depuis un ensemble de personnes non individualisées à un seul homme, le consul, en réaction sans doute à la proposition de loi ; le contenu des cris n'est pas précisé, tandis que le verbe fige ces locuteurs collectifs dans une posture de contestation (*ob*-) bruyante (*strepere*). On constate donc une fonction de caractérisation par la clameur analogue à celle observée pour *adstrepere*. La même analyse vaut pour une lexie très proche, *obturbare*, un terme rare qualifiant par deux fois dans les *Annales* l'opposition sonore des sénateurs au discours d'un orateur[717].

À ce stade, deux questions se posent. Pourquoi Tacite présente-t-il les réactions des sénateurs sous l'angle du cri collectif, avec une formule qui ne pouvait pas manquer de faire écho aux nombreux cas où une foule populaire (plèbe ou soldats) manifestait son soutien par des cris (*adstrepere*) ? Et, corollairement, pourquoi l'acte que recouvre *obstrepere* ne se trouve-t-il que dans le cadre du Sénat, et jamais pour de « véritables » foules ? En ce qui concerne la première interrogation, commençons par admettre que le parallèle entre la communication des sénateurs (*obstrepere*) et celle du vulgaire (*adstrepere*) a peu de chance d'être fortuit ; l'interprétation reste toutefois délicate. En représentant une partie du Sénat en train de « gronder » de mécontentement, il est possible que l'historien suggère un contraste implicite : il s'agirait de faire en sorte que son lecteur ait en tête l'image antithétique – et largement fantasmée – d'un Sénat républicain où chaque sénateur exposait son opinion avec *grauitas*, défendait une *sententia*, signalait individuellement son acquiescement ou son opposition à une mesure[718]. *Obstrepere* renvoie à une réaction de groupe où disparaissent les individualités, un discours collectif et donc un discours sans responsable propre, marqué par la dissolution de l'*auctoritas*, qui est pourtant le propre du sénateur[719]. L'opposition sonore évoque une forme rudimentaire de la communication politique, propre aux barbares et non à l'élite du peuple-roi, à l'image du

[717] En Tac., *Ann.*, 3.34, les *patres* s'opposent ainsi collectivement à la proposition de loi d'Aulus Caecina Severus d'interdire la présence des épouses auprès des généraux en poste dans les provinces (*paucorum haec adsensu audita : plures obturbabant neque relatum de negotio neque Caecinam dignum tantae rei censorem* ; noter qu'*obturbare* est utilisé pour la voix de la majorité, *plures*) ; en Tac., *Ann.*, 6.24, il s'agit de l'opposition – feinte – du Sénat aux paroles de Drusus III, fils de Germanicus, à l'encontre de Tibère, qui sont rapportées dans la curie (*obturbabant quidem patres specie detestandi ; sed penetrabat pauor et admiratio […]*). Comme le relève A. J. WOODMAN 2017, *ad* Tac., *Ann.*, 6.24, le verbe est « quasi-technical », même si la tournure avec discours indirect (comme en Tac., *Ann.*, 3.34) est rare et ne se trouve que chez les comiques (A. J. WOODMAN & R. H. MARTIN 1996, *ad loc.*).

[718] Voir à nouveau l'étude de Chr. BADEL 2012, en part. p. 139. Cette vision irénique ne correspond évidemment pas à la réalité des pratiques du Sénat républicain : outre l'article de Chr. BADEL, on lira pour s'en convaincre les pages que M. BONNEFOND-COUDRY 1989 : 508-513 a consacrées aux différentes formes de clameurs que les sénateurs utilisaient pour défendre ou s'opposer à une *sententia*. Il est cependant vrai que ces « interruptions spontanées » ne sont signalées dans les sources tardo-républicaines que parce qu'elles rompent « la rigidité de l'interrogation » habituelle et, en la tirant du côté du débat « anarchique », représentent un certain écart à la norme.

[719] J. HELLEGOUARC'H 1963 : 295-314.

« frémissement » (*fremitus*) que les chefs germains font entendre dans leur propre assemblée pour rejeter une *sententia*[720].

Il y a peut-être aussi dans cette représentation et ce vocabulaire une analyse politique de l'évolution du Sénat à l'époque impériale. La réaction sonore et collective permet en effet une forme de déresponsabilisation puisqu'elle ne peut être attribuée qu'à un ensemble et non à des locuteurs précis. Si les pères conscrits sont contraints d'exprimer leur désaccord de cette façon, cela est sans doute à lier aux risques qu'une opposition plus franche leur ferait encourir[721]. Dans le passage cité, la position exacte de Claude à l'égard des émoluments des avocats n'est pas connue – on la lui demandera prudemment avant que certains ne se risquent à contredire la *sententia* de Silius[722] –, et la clameur scandalisée permet une prudente contradiction. Cette analyse est renforcée par les deux autres passages où *obstrepere* apparaît : le contenu des débats qui se tiennent dans la curie y est en effet plus sensible encore et engage une potentielle contestation du prince[723]. Si les deux explications (critique de Tacite ; prudence des sénateurs) ne sont pas exclusives l'une de l'autre, la seconde piste est confirmée par d'autres formes de réaction d'hostilité discrètes que Tacite attribue parfois au Sénat de l'époque julio-claudienne ou de l'année des quatre empereurs. Nous ne nous attarderons pas sur celles-ci, car leur dimension orale, ou même sonore, n'est pas particulièrement prégnante ; cependant, elles se donnent à lire dans le texte comme des manifestations collectives et anonymes et entrent ainsi dans la même série que les clameurs désignées par *obstrepere*. Nous pensons tout particulièrement aux réactions ironiques, évoquées par l'historien comme des « rires » de tout ou partie de l'assemblée[724]. Celles-ci ne sont jamais attribuées à un sénateur en particulier, caractéristique qu'elles partagent avec les clameurs d'opposition, et permettent à la « foule » sénatoriale de se dresser de façon détournée contre une mesure ou un personnage.

---

[720] *Mox rex uel princeps, prout aetas cuique, prout nobilitas, prout decus bellorum, prout facundia est, audiuntur, auctoritate suadendi magis quam iubendi potestate. Si displicuit sententia, fremitu aspernantur ; sin placuit, frameas concutiunt*, Tac., *Germ.*, 11.

[721] Sur la *libertas* des sénateurs contre l'autorité des empereurs à l'époque julio-claudienne (et en particulier à partir de Néron), voir I. COGITORE 2011 : 133-153.

[722] À ce moment du récit, C. Silius est consul et n'est pas encore l'amant de Messaline (cf. Tac., *Ann.*, 11.12) ; en tant que consul désigné, c'est un homme de pouvoir qui n'a pas pu arriver à cette place sans être dans les bonnes grâces de l'empereur et de ses conseillers. Combattre sa proposition de loi pouvait signifier combattre le sentiment de l'empereur.

[723] En Tac., *Ann.*, 4.42, un soldat rapporte les propos outrageants que l'orateur Votienus Montanus a tenus contre Tibère ; en Tac., *Hist.*, 1.85, il s'agit pour les pères conscrits de faire entendre à Othon leur opposition à l'endroit de Vitellius, dans un contexte de grande tension politique (juste après la révolte des prétoriens). Même constat pour les deux occurrences d'*obturbare* : en Tac., *Ann.*, 6.24, le sujet renvoie clairement à une contestation de Tibère ; en Tac., *Ann.*, 3.34, le débat relève sans doute moins d'une crise et paraît plus ordinaire, et il est vrai que Tibère n'est pas présent à Rome (cf. Tac., *Ann.*, 3.31) ; toutefois, il faut relever que Drusus, alors consul désigné, assiste à la séance, et qu'il ne donnera son avis qu'après ce grondement de la « foule » sénatoriale (comme elle, il s'exprimera contre la proposition de Caecina). Si le récit de Tacite est fidèle au déroulement de la séance, ce qui est probable eu égard à l'utilisation des *acta senatus*, les sénateurs ont pu choisir ce mode de contestation collectif et déresponsabilisant parce qu'ils craignaient d'aller à l'encontre de l'avis du jeune prince.

[724] Voir par ex. Tac., *Ann.*, 3.29 (la promotion dans le *cursus honorum* d'un des fils de Germanicus par Tibère avant les limites d'âge requises est accueillie *non sine inrisu audientium*), Tac., *Ann.*, 13.3 (fameux rires, *risus*, qu'on entend lors de la lecture de l'éloge funèbre de Claude par Néron), Tac., *Hist.*, 2.91 (le rappel hors de propos par Vitellius de ses débats mouvementés avec Thrasea Paetus faire rire, *inrisere*, dans l'assemblée), ou encore Tac., *Hist.*, 3.37 (un sénateur fournit des trésors d'obséquiosité pour obtenir un consulat d'un jour, déclenchant chez les sénateurs un rire, *inrisus*). Sur la question de la sonorité de l'*inrisus*, cf. nos remarques en introduction de ce chapitre.

À bien y regarder, les cris du Sénat désignés par le verbe *obstrepere* sont donc doublement caractérisants. Tout comme avec *adstrepere* (mais en un sens inverse), il s'agit d'abord de synthétiser par une notation expressive et sonore le sentiment d'hostilité qui traverse le groupe, ici sénatorial. Mais en la matière, cette première caractérisation se double d'un commentaire implicite sur les formes embarrassées de la communication politique auxquelles sont réduits – ou se complaisent, selon le point de vue – les pères conscrits. Bien différente est la situation des plébéiens et surtout des soldats. Contrairement à ce que l'on pourrait penser, Tacite n'évoque jamais leur contestation sonore en termes aussi directs et évocateurs qu'*obstrepere*. Plus souvent, l'historien cherche à peindre des tableaux complexes où l'indécision et la multiplicité des réactions l'emportent sur l'opposition franche. C'est ce qu'il nous faut observer à présent.

iii- Strepere : *indécision collective*

Les réactions négatives des foules à un discours ou à une prise de décision ne sont pas rares chez Tacite ; les *Histoires* ou le premier livre des *Annales* en regorgent. Cependant, l'historien rend souvent compte des propos des soldats (puisqu'il s'agit souvent de foule militaire) de manière détaillée, rapportant leurs paroles dans des discours indirects très expressifs, comme nous l'avons vu. Si l'on se limite ici aux grondements d'approbation ou de réprobation et à la voix inarticulée, on est frappé de constater que l'hostilité de la foule est généralement présentée dans des tableaux sonores complexes, où différents types de voix entrent en concurrence. La clameur inarticulée a alors comme fonction de caractériser deux traits de l'état d'esprit collectif : une forme d'hésitation entre plusieurs comportements, en règle générale entre la loyauté au chef et la rébellion déclarée, et la tension qui en résulte. Prenons par exemple les mutins de Pannonie. À l'arrivée de Drusus, une *contio* est organisée ; le fils du prince prend la parole, face à des troupes hostiles : « Les soldats, à la vue de leur nombre, faisaient entendre (*strepere*) des cris farouches ; puis, lorsqu'ils regardaient César, ils se mettaient à s'agiter : murmure incertain, violente clameur, et soudain le silence ; des passions contradictoires les apeuraient ou les rendaient effrayants. Enfin le vacarme s'interrompt, et Drusus donne lecture d'une lettre de son père. »[725] La richesse de ce passage au plan acoustique est tout à fait saisissante, et il n'est pas impossible que l'historien se soit approprié ici les schémas de représentation et les expressions de la poésie épique[726]. Nonobstant ce rapprochement, l'extrait, étudié dans la série des réactions sonores de la foule, présente une utilisation intéressante du verbe *strepere*, qui constitue la première notation sonore du tableau. À la lumière de nos remarques précédentes, l'utilisation du terme simple, par opposition à *adstrepere* (soutien), *obstrepere* (opposition) ou même *circumstrepere* (localisation en arc de cercle), sert à souligner l'indécision des mutins, dont la sédition doit s'adapter à l'arrivée de Drusus : ce n'est qu'un bruit qui hésite encore à basculer dans le repentir ou l'agression. Certes, l'expression *uoces truculentae* signale le contexte hostile dans lequel pénètre le fils de Tibère. Cependant, parce qu'il refuse de guider son lecteur en figeant la communication collective dans une claire posture d'assentiment ou de contestation, et qu'il la réduit à sa dimension sonore minimale (« faire du

[725] *Illi quoties oculos ad multitudinem rettulerant, uocibus truculentis strepere, rursum uiso Caesare trepidare ; murmur incertum, atrox clamor et repente quies ; diuersis animorum motibus pauebant terrebantque. Tandem interrupto tumultu litteras patris recitat […]*, Tac., *Ann.*, 1.25.

[726] Fr. R. D. GOODYEAR 1972, *ad loc.*, rapproche l'extrait de Luc. 5.255-260, voire de Sil. 10.395-396.

bruit »), Tacite maintient le récit dans une atmosphère d'incertitude. Les deux autres indices sonores qui ouvrent et ferment le tableau, *trepidare*, qui désigne originellement le bruit d'un piétinement (*pes*)[727], et *tumultus*, dont l'une des acceptions est bien le « son désordonné »[728], vont dans le même sens et donnent une couleur incertaine au tableau. Celle-ci ressort cependant avec le plus d'évidence du *tricolon* central, qui développe *strepere : murmur incertum* / *atrox clamor et* / *repente quies*. Le rythme ternaire, renforcé par l'utilisation de trois noms aux trois genres différents (neutre/masculin/féminin), donne l'image d'une foule incapable de se mettre d'accord sur le signe qu'elle veut envoyer à l'orateur, autrement dit une foule qui ne parvient pas à se *rendre lisible*. Le *murmur* est « incertain », manière de dire que le signe dysfonctionne et ne peut être décodé par le récepteur ; l'*atrox clamor* (marqueur négatif) et le *quies* (marqueur positif[729]) sont des signes clairs et fonctionnels pris séparément, mais leur juxtaposition et leur alternance rendent manifeste leur incompatibilité et bloquent l'interprétation. Sans s'intéresser une seule fois au contenu exact des paroles criées, Tacite caractérise donc magistralement l'indétermination de cette foule, finissant par lui appliquer un commentaire d'ordre psychologique qui valide au plan des affects ce que les simples sons permettaient déjà de comprendre : les soldats séditieux sont tiraillés par des *diuersi animorum motus*, des sentiments « allant dans des directions opposées » (*diuersus*), la fidélité à Tibère et leurs propres revendications. L'incertitude est bien entendu un facteur de dramatisation, puisqu'elle joue sur la tension narrative[730] : la mutinerie a grandi, elle est confrontée à l'arrivée d'un représentant illustre du pouvoir impérial, le propre fils de l'empereur ; les troupes hésitent à poursuivre le mouvement – que va-t-il se passer ? Les cris indécis et contradictoires se nichent précisément dans ce moment d'hésitation et caractérisent cet état de la foule. Bientôt, Drusus commettra l'erreur de reculer devant les demandes des mutins, dont les réactions vocales basculeront définitivement dans le champ de la contestation[731].

Tacite a fréquemment recours à ce type de tableau dans lequel la foule hésite entre plusieurs genres de clameur – ou plus fréquemment, entre le silence et le cri –, marquant ainsi son indécision. Une mention particulière doit être faite de l'adjectif *dissonus*, qui dans ce contexte[732] rend compte par une notation sonore de la diversité d'état d'esprit d'un groupe[733]. Il est intéressant de constater que l'entrée de Germanicus dans le camp des légions rebelles du Rhin

[727] Cf. A. ERNOUT & A. MEILLET 2001, *s. u.* Voir également I. COGITORE 2012a : 409-410.

[728] *Tumultus* est de surcroît souvent associé à *trepidus*, cf. A. ERNOUT & A. MEILLET 2001, *s. u. « trepidus »*, qui rappellent le sens militaire de ce terme (la « levée en masse » ou l'insurrection étrangère, comme le *tumultus Gallicus*).

[729] La *quies* n'est pas le *silentium* : le premier mot désigne l'état normal d'une foule « tranquille », c'est-à-dire générant un bruit habituel, sans plus ; le second renvoie à une absence totale de son, qui est bien entendu problématique. Nous revenons *infra* sur la question.

[730] Sur cette définition narratologique de la dramatisation, nous renvoyons à nos développements du chapitre 7, où le fonctionnement de la rumeur comme dispositif dramatisant est étudié.

[731] Cf. Tac., *Ann.*, 1.26 (*ad ea Drusus cum arbitrium senatus et patris obtenderet, clamore turbatur. Cur uenisset neque augendis militum stipendiis neque adleuandis laboribus ? […]*) et *supra* pour ces clameurs articulées.

[732] Le mot est également employé pour désigner le son confus des combats, cf. *infra*.

[733] Voir les remarques d'E. O'GORMAN 2000 : 28 à propos du préfixe *dis-* dans le récit des mutineries du livre I des *Annales* comme expression de la « turbulence » et du « désordre » (avec un commentaire sur les *dissoni questus* de Tac., *Ann.*, 1.34 sur lesquels nous revenons).

se donne clairement comme symétrique à celle de Drusus que nous venons d'étudier[734]. Or, au *strepere* et à l'énumération *murmur*/*clamor*/*quies*, dont on a vu qu'ils marquaient le flottement de la foule entre deux modes de communication, correspond cette fois des « plaintes discordantes » (*dissoni questus*, Tac., *Ann.*, 1.34), puis une nouvelle alternative, ici entre « silence » (*silentium*) et « murmure » (*murmur*). Tout comme en Pannonie, la foule semble hésiter entre son affection pour Germanicus et sa colère ; tout comme en Pannonie, c'est un écart de langage du prince qui, au chapitre suivant, déclenchera des clameurs plus articulées (Tac., *Ann.*, 1.35). *Dissonus* opère donc une *reductio ad sonum* dotée d'une forte valeur caractérisante, puisque l'adjectif signale l'hésitation de la masse entre plusieurs comportements, voire entre plusieurs types de cri[735]. Au-delà de ce terme, les tableaux où la foule ne tranche pas entre silence et parole, voire fait se succéder les deux réactions, sont nombreux[736]. Un cas particulier, mais tout à fait révélateur, est celui des réactions des soldats aux prestations de serment (*sacramentum*) ou aux acclamations impériales[737]. Habituellement, prêter le serment envers l'empereur relève plus d'un rituel (encore en cours de constitution au début du Ier siècle) que d'une forme de communication en soi. Cela explique le peu d'attention porté aux paroles exactes qu'y tient la foule : celles-ci relèvent sans aucun doute d'une vocalisation, mais n'y sont ordinairement pas présentées comme des clameurs, la dimension sonore étant réduite à son minimum. C'est ce que montre bien le serment prêté à Tibère à la mort d'Auguste, à peine digne d'être relevé ici tant l'expression de Tacite indique un acte formalisé et accepté sans problème par une foule unanime ; corollairement, le bruit ne tient aucun rôle dans ces scènes[738]. On ne peut pourtant pas dire que cette cérémonie soit

[734] Voir la liste des similitudes chez A. J. WOODMAN 2006 : 305-307 ; I. COGITORE 2013 : 160-161 ainsi que Fr. R. D. GOODYEAR 1972, *ad loc.*

[735] *Dissonus* a ainsi souvent une valeur « distributive », pour reprendre une expression très juste de C. DAMON 2003, *ad* Tac., *Hist.*, 1.32 (*dissono clamore caedem Othonis et coniuratorum exitium poscentium*) : les clameurs sont dissonantes parce que les uns disent quelque chose, les autres une chose différente. Voir un parallèle en Tac., *Ann.*, 14.45, ou la diversité de l'énoncé clamoral est bien marquée par les balancements syntaxiques (au Sénat : *dissonae uoces respondebant numerum aut aetatem aut sexum ac plurimorum indubiam innocentiam miserantium*, avec les commentaires rapides de J.-M. ENGEL 1972 : 642 et d'E. O'GORMAN 2019 : 144). Il s'agit ici encore de signaler un manque d'unité au sein de la foule ; cependant, comme ces cris reçoivent un contenu précis de la part de Tacite (*poscere*, *miserari*), nous nous éloignons un peu de notre sujet (ici, les clameurs inarticulées). Analyse proche pour *diuersus* en Tac., *Ann.*, 14.8, grande scène d'indécision collective commentée *supra*.

[736] Voir par ex. Tac., *Ann.*, 2.38 (*plures per silentium aut occultum murmur excepere*, à la suite d'un discours de Tibère aux sénateurs), *Hist.*, 1.18 (*tribuni tamen centurionesque et proximi militum grata auditu respondent ; per ceteros maestitia ac silentium*, à la suite d'un discours de Galba aux prétoriens, avec l'analyse de P. COSME citée dans le chapitre précédent), *Hist.*, 1.27 (*pars clamore et gladiis, pars silentio*, pour caractériser l'attitude des soldats après la salutation impériale d'Othon). Cette diversité de réaction et l'absence d'homogénéité dans le portrait des courants d'opinion qui traversent la foule militaire est l'un des fils rouges de l'étude de Rh. ASH 1999, par ex. p. 25.

[737] Sur le serment prononcé par les armées à l'empereur, lire E. FLAIG 1992 : 168 et suiv., discutant la thèse classique d'A. VON PERMERSTEIN. Gr. S. ALDRETE 1999 : 149-150 analyse de près le rôle de l'acclamation (militaire ou sénatoriale) dans les périodes de transition entre deux empereurs.

[738] Typiquement en Tac., *Ann.*, 1.8 : *Sex. Pompeius et Sex. Appuleius consules primi in uerba Tiberii Caesaris iurauere, apudque eos Seius Strabo et C. Turranius, ille praetoriarum cohortium praefectus, hic annonae ; mox senatus milesque et populus*. La construction nominale et la brièveté de la fin de l'extrait (*mox senatus milesque et populus*) mettent en valeur le bon déroulement de la cérémonie, où rien de notable ne se passe. En Tac., *Ann.*, 1.34, la dimension acoustique est plus anecdotique encore, avec l'expression *in uerba [Tiberii] adigere*. Pour les acclamations, voir l'utilisation du terme *acclamare* en Tac., *Ann.*, 1.19 et surtout la digression sur le titre d'*imperator* en Tac., *Ann.*, 3.75, où les expressions d'*imperator salutari* et de *conclamare* traduisent l'institutionnalisation d'une clameur qui n'a rien de problématique. Dans un contexte différent, mais sans intérêt non plus pour le son de la clameur, Tac., *Hist.*, 1.78 (*acclamare*).

parfaitement institutionnalisée à la mort du premier empereur de Rome : le caractère très pragmatique de la narration tacitéenne démontre bien plutôt l'acceptation de Tibère comme successeur à Auguste.

Dès lors qu'une cérémonie de prestation de serment échappe à l'ordonnancement souhaité, le peuple ou l'armée tendent à ne plus être présentés sous leurs désignations officielles (*miles*/*populus*) mais bien comme des foules, et l'acte performatif (jurer fidélité à l'empereur) redevient un bruit, symptôme du désordre généré. Du fait de leur sujet – la guerre civile et la multiplication des prétendants à l'Empire – ce sont surtout les *Histoires* qui donnent à lire ces scènes révélatrices portant sur les prestations de serment ou les acclamations impériales. Prenons l'exemple du *sacramentum* que les troupes de Germanie durent prêter à Vespasien après la seconde bataille de Bédriac, à l'automne 69. À Novaesium, en Germanie inférieure[739], la scène ne se déroula pas comme prévu. Comme dans les exemples que nous venons de voir, Tacite insiste sur les variations d'état d'esprit selon les corps de l'armée du Rhin (*diuersi […] motus animorum*, Tac., *Hist.*, 4.31), exactement dans les mêmes termes que lors de la *contio* durant la mutinerie de Pannonie (Tac., *Ann.*, 1.25). Ici, la ligne de fracture se trouve entre les auxiliaires, prêts à se rallier à n'importe quel camp, et les légions, en particulier les « vieux soldats » (*uetus miles*, Tac., *Hist.*, 4.31), qui restent fidèles à Vitellius, malgré la défaite. Le gouverneur eut toutes les peines du monde à leur faire prêter le serment : « Mais comme Hordeonius Flaccus le leur dictait, que les tribuns les pressaient, les soldats prononcèrent le serment, qu'ils ne confirmaient guère ni par leur expression, ni par leurs pensées ; et alors qu'ils exprimaient les paroles de la formule, ils hésitaient sur le nom de Vespasien, ou alors le répétaient en un léger murmure, la plupart se taisant. »[740] L'écriture tacitéenne est très éclairante ici. Le passage commence comme une prestation de serment ordinaire, avec deux ablatifs absolus indiquant les circonstances (*adigente Hordeonio Flacco, instantibus tribunis*) et une proposition principale synthétisant l'acte solennel lui-même (*[miles] dixit sacramentum*) ; cependant, cette proposition est immédiatement contredite par une excroissance participiale épexégétique (*non… adfirmans*), débouchant sur un tableau sonore. Dans celui-ci, on mesure la différence entre l'énoncé du discours des soldats, conforme aux mots du serment (*cum cetera iuris iurandi uerba conciperent*), et la pragmatique du discours, qui déconstruit le contenu verbal des paroles (*Vespasiani nomen haesitantes aut leui murmure et plerumque silentio transmittebant*). La dimension sonore n'est pas unitaire mais, comme dans les exemples vus ci-dessus, composite (*leue murmur et plerumque silentium*)[741] ; elle permet de rendre compte de la diversité et de l'hétérogénéité des sentiments dans le camp.

On retrouve ces différentes caractéristiques dans un épisode antérieur de la même année des quatre empereurs, qui a aussi pour actrice principale l'armée de Germanie et pour thème son refus de prêter le serment à l'empereur, ici Galba. Le passage est plus détaillé encore, mais la similitude avec Tac., *Hist.*, 4.31 est frappante : cérémonie qui sort des rails de son déroulement

[739] Nous reprenons cette localisation de l'épisode à H. HEUBNER 1963, *ad loc.*

[740] *Sed adigente Hordeonio Flacco, instantibus tribunis, [miles] dixit sacramentum, non uultu neque animo satis adfirmans : et cum cetera iuris iurandi uerba conciperent, Vespasiani nomen haesitantes aut leui murmure et plerumque silentio transmittebant*, Tac., *Hist.*, 4.31.

[741] On comparera ce *leue murmur et plerumque silentium* au *silentium […] uel murmur modicum* de Tac., *Ann.*, 1.34 cité *supra*.

ritualisé, divergence de sentiments dans les groupes composant la foule, dimension sonore capitale, variété des réactions des groupes, de l'acclamation nette au silence en passant par l'hésitation[742]. Il serait également possible de conduire une analyse similaire de l'acclamation impériale qui, lorsqu'elle est dysfonctionnelle, donne lieu à une narration d'une grande richesse au plan sonore, empruntant les mêmes voies que les prestations de serment problématiques : l'historien décrit minutieusement, au sein d'épisodes vivants et dramatisés, les hésitations vocales, les silences et les cris plus assurés, traduisant ainsi l'état d'esprit incertain de la foule militaire. L'acclamation de Néron à la mort de Claude, celle d'Othon sur le forum le 15 janvier 69 ou celle de Vespasien plus tard dans l'année fourniront de très bons exemples de ce phénomène[743].

Ainsi, lorsque les foules, en particulier militaires, ne soutiennent pas unanimement les chefs, Tacite se plaît à rapporter la variété psychologique qui les caractérise et, en conséquence, la diversité des sons qu'elles produisent. Le résultat se trouve dans ces tableaux très riches au plan acoustique dont nous avons parlé. Plus qu'une manifestation formulaire d'opposition (*obstrepere*, comme pour les sénateurs), l'indécision sonore (*strepere*) domine, le public étant tiraillé entre plusieurs réactions possibles.

Comme on l'a vu, l'une de ces manifestations, souvent opposée au *clamor* mais participant clairement au répertoire d'action collective de la foule en contexte de communication verticale, était précisément dans le refus de crier, à savoir le silence. Ainsi comprend-on que se taire était également un signe, et un signe fort, adressé à l'individu qui se tenait en face de la foule. C'est avec l'étude de ce silence collectif que nous souhaitons terminer cette réflexion sémiotique sur la voix criée du *uulgus*.

2. Les signes absents, la foule problématique : sémiotique et poétique du silence collectif

[742] Citons seulement une partie de ce chapitre très dense situé en Tac., *Hist.*, 1.55, en nous contentant de souligner les termes qui vont dans le sens de l'analyse présentée en corps de texte : *Inferioris tamen Germaniae legiones sollemni kalendarum Ianuariarum sacramento pro Galba adactae, multa cunctatione et raris primorum ordinum uocibus, ceteri silentio proximi cuiusque audaciam expectantes, insita mortalibus natura, propere sequi quae piget inchoare. Sed ipsis legionibus inerat diuersitas animorum : primani quintanique turbidi adeo ut quidam saxa in Galbae imagines iecerint ; quinta decima ac sexta decima legiones nihil ultra fremitum et minas ausae initium erumpendi circumspectabant*. On notera seulement l'assignation topographique des différentes manifestations à des sous-ensembles bien déterminés de l'armée (par ex. *raris primorum ordinum uocibus*) : comme vu dans le chapitre précédent, la disposition du public dans ce type de cérémonie permet à Tacite de situer à la fois spatialement et hiérarchiquement les réactions, caractérisant ainsi la divergence entre l'état-major, à l'attitude réservée mais prêtant le serment (les *primores ordines*), et la troupe.

[743] On constatera les nombreuses similitudes entre ces épisodes, notamment dans la diversité des réactions sonores des soldats. Encore une fois, nous ne faisons que souligner, sans commenter, les éléments saillants : *ibi monente praefecto faustis uocibus exceptus inditur lecticae. Dubitauisse quosdam ferunt, respectantis rogitantisque ubi Britannicus esset ; mox nullo in diuersum auctore quae offerebantur secuti sunt* (Néron, Tac., *Ann.*, 12.69) ; *ibi tres et uiginti speculatores consalutatum imperatorem ac paucitate salutantium trepidum et sellae festinanter impositum strictis mucronibus rapiunt ; totidem ferme milites in itinere adgregantur, alii conscientia, plerique miraculo, pars clamore et gladiis, pars silentio, animum ex euentu sumpturi* (Othon, Tac., *Hist.*, 1.27) ; *dum quaeritur tempus locus quodque in re tali difficillimum est, prima uox, dum animo spes timor, ratio casus obuersantur, egressum cubiculo Vespasianum pauci milites, solito adsistentes ordine ut legatum salutaturi, imperatorem salutauere* ; *tum ceteri adcurrere, Caesarem et Augustum et omnia principatus uocabula cumulare* (Vespasien, Tac., *Hist.*, 2.80). Commentaire stylistique de la scène dans Rh. ASH 2007a, *ad loc.*, qui souligne aussi « la confusion et l'excitation » qui caractérisent la scène.

Repartons du discours d'Alexandre chez Quinte-Curce cité plus haut. « Rompez donc ce silence obstiné », implore le général macédonien (*tandem obstinatum silentium rumpite*, Curt. 9.2.30). Pourquoi cette absence de réaction de la part des soldats dérange-t-elle tant Alexandre ? Sans indiquer une sédition ouverte des troupes, cette attitude se présente comme un refus de la foule de donner un signe à son chef, comportement plus grave peut-être, car si l'on peut amener par le discours des mutins à résipiscence, il est difficile d'agir face à des hommes qui s'excluent volontairement de toute communication. La question n'est alors plus de convaincre les soldats, mais simplement de les comprendre. En se taisant, l'armée *se rend illisible*, incompréhensible, insaisissable au général, qui ne dispose plus de signes à décoder et se trouve donc face à face avec une entité aux contours flous et à la conduite imprévisible, cherchant à toute force à susciter une acclamation qui permettrait de réduire l'ambiguïté[744]. Tandis que la troupe persiste à garder le silence (*cumque illi in terram demissis capitibus tacere perseuerarent*, Curt. 9.2.31), il n'est finalement que très logique qu'Alexandre en soit réduit à exprimer à voix haute la perte des repères qui le gagne : « À qui suis-je en train de m'adresser ? » (*quos adloquor ?*). Privé de signe, le chef ne peut plus rien dire de l'identité du groupe auquel il parle : le lien de la voix, le plus important et le plus évident, s'est dissous.

Ce bref passage de Quinte-Curce synthétise à merveille certains enjeux historiques, historiographiques et esthétiques du silence des foules dans l'historiographie en général, et chez Tacite en particulier. Le motif des troupes qui refusent de parler revient en effet régulièrement dans les *Histoires* et les *Annales* ; si la fonction de dramatisation et les enjeux littéraires que ce thème des foules silencieuses engage ont déjà été relevés[745], la question gagne à être observée à nouveaux frais dans la perspective sémiotique qui est la nôtre. En effet, c'est parce qu'il se définit comme une apparente absence de signe et qu'il marque la fuite de la foule hors de la communication verticale que le silence apparaît comme menaçant : une foule qui se tait est une foule problématique, précisément parce qu'elle refuse l'ordre du système politique. Ainsi le silence collectif peut-il se lire comme un signe paradoxalement très simple à entendre, malgré l'absence de bruit qui le définit, que la foule envoie à son destinataire : il s'agit, en propre, d'un véritable « moyen d'expression »[746]. Ce cas de figure est en réalité souvent limité aux soldats,

[744] Nous reprenons ainsi une formule de Gr. S. ALDRETE 1999 : 163-164 utilisée dans un contexte différent (les acclamations comme manière pour le Sénat et l'empereur d'ajuster leur relation ambiguë car située en marge des institutions officielles).

[745] Outre les études que nous citerons dans le fil de notre progression, renvoyons dès à présent à l'un des rares travaux consacrés au silence chez Tacite, celui de R. STROCCHIO 1992. L'autrice y distingue (spéc. p. 14-45) plusieurs sortes de silence, celui des individus, bien sûr, mais également celui des foules urbaines et militaires (p. 37-45), soulignant pour ces dernières les fonctions dramatisante ou pathétique du *silentium* collectif, sur lesquelles nous ne reviendrons donc pas. On peut s'interroger en revanche sur le refus d'accorder au silence des foules une valeur politique (réservée à celui des empereurs, notamment Tibère, ou de ses victimes), ce qui semble procéder d'une vision datée du rôle politique de la plèbe urbaine (par ex. p. 38 : « il popolo, la cui funzione era politicamente irrilevante […] »). De manière générale voir R. F. NEWBOLD 1990 : 194, qui relève un plus grand nombre de silences chez Tacite que chez Ammien, souligne la diversité de ce motif et la sensibilité de Tacite à cette dimension (paradoxale) de la communication : « Perhaps one so alert to the role of speech in communication was similarly alert to its absence. » Également dans un sens général Rh. ASH 1999 : 177 n. 3 et 6 : « Tacitus, like Livy, is sensitive to collective silence and its nuances. » De fait, l'utilisation du silence à des fins dramatisantes est une technique qui remonte au moins à Tite-Live, et que P. G. WALSH 1954 : 103-104, comparant Polybe et le Padouan, nomme « *silentium* device ». Voir encore le tour d'horizon rapide de J.-M. ENGEL 1972 : 641-642.

[746] Pour reprendre la formule d'H. BARDON 1944, dans une étude qui se concentre plutôt sur les moyens stylistiques traduisant la présence du silence dans la littérature latine, avec notamment l'aposiopèse (perspective réduite qui conduit l'auteur à affirmer p. 118 qu'on ne trouve pas de silence chez Tacite).

en particulier à ceux qui refusent de prêter serment ou de marquer leur réaction à l'issue d'un discours, rendant ainsi manifeste leur désapprobation. Les passages les plus pertinents ont été cités plus haut, et il est inutile de les commenter à nouveau[747] ; dans ceux-ci, la foule, « acclame quand elle se tait », selon les mots que Cicéron applique aux sénateurs dans la première *Catilinaires* (*cum tacent, clamant*, Cic., *Cat.*, 1.8.21). En d'autres termes, et pour reprendre les premiers mots d'un ouvrage récent d'A. CORBIN, « le silence n'est pas seulement absence de bruit »[748]. Il est en lui-même significatif. Les choses ne sont pas tout à fait semblables avec la plèbe urbaine, comme nous allons le voir.

Le développement récent de l'histoire des sons, notamment de l'Antiquité, n'a pas oublié de s'intéresser au silence, qui fait intégralement partie de l'étude du paysage sonore[749]. Il faut cependant noter ici un paradoxe : si le vocabulaire du silence est réduit en latin, se résumant aux dérivés de *silere* et de *tacere*[750], il semble délicat de parler *du* silence dans l'Antiquité. En effet, le silence d'un auteur n'est pas celui d'un autre[751]. Chez Sénèque par exemple, il représente la condition nécessaire à l'étude et constitue un allié précieux pour le philosophe qui cherche à fuir la foule[752] ; à l'inverse, chez Tacite, qui ne parle pas du même endroit ni ne pratique le même genre littéraire, il est essentiellement porteur de connotations négatives, tout du moins quand il caractérise les masses. De plus, au-delà de l'idéologie de chacun, il faut noter qu'il y a plusieurs formes de silence qui, selon l'occasion, selon l'émetteur et le récepteur (ou plutôt le non-émetteur et le non-récepteur), selon la manière, ne signifient pas la même chose[753]. L'opposition silencieuse mais déterminée de Thrasea Paetus[754] est par exemple présentée

[747] Tac., *Ann.*, 1.34 (*silentio haec […] audita sunt*), 2.38 (*plures per silentium […] [haec] excepere*) *Hist.*, 1.18 (*per ceteros […] silentium [erat]*), 1.55 (*ceteri [milites] silentio*), 3.67 (*miles minaci silentio*), 4.31 (*plerumque silentio [iuris iurandi uerba] transmittebant*). « Le silence [des basses classes] peut parfois être très significatif » et se classe de plein droit dans les « réactions des foules urbaines », selon Z. YAVETZ 1983 : 35. R. MANGIAMELI 2012 : 286 fait quant à elle très justement du silence une des façons par lesquelles les soldats expriment le dissentiment.

[748] A. CORBIN 2016 : 9. Voir également p. 105, un passage à lire en miroir de la citation des *Catilinaires* : « Le silence, bien souvent, est parole [….], mais il est parole concurrente de celle qui est proférée oralement. »

[749] Comme le rappelle A. VINCENT 2015b : 132-133 (« défini par l'absence dans la pensée contemporaine, le silence n'en est pas moins un élément à part entière de ce que l'on peut appeler le paysage sonore d'une société »). Hors de l'Antiquité, citons à nouveau l'étude tout juste parue d'A. CORBIN 2016 et la lecture critique très détaillée du même A. VINCENT 2017. Reprochant au spécialiste d'histoire sensorielle une méthodologie orientée vers l'histoire des émotions et non l'histoire des perceptions ainsi qu'une démarche adoptant « la position du flâneur » (p. 635), A. VINCENT propose dans la deuxième partie de son article une étude plus contextualisée du silence dépassant le « simple inventaire des "textures" » que fait A. CORBIN selon lui et étudie le rôle du silence (ou plutôt de deux modalités du silence) dans la religion romaine. Le silence est également pris en compte par M. T. SCHETTINO & S. PITTIA 2012 : 10 ; P. FRANÇOIS 2015a : 103-105. Pour une liste de travaux portant sur le silence dans l'Antiquité romaine, voir A. VINCENT 2017 : 644 n. 53.

[750] Encore A. VINCENT 2015b : 133. Sur les mots du silence chez Tacite, R. STROCCHIO 1992 : 7-10.

[751] Voir Chr. VENDRIES 2015 : 231, qui oppose le silence anormal dans la sphère religieuse au silence recherché des élites romaines, à l'instar de Sénèque ou Pline.

[752] Nous reprenons à nouveau les conclusions d'A. VINCENT 2015b, en part. p. 138 : « Cette distinction, la capacité à ne pas participer soi-même aux clameurs et à s'imposer le silence, est le propre du philosophe. » Plutôt que de réduire le bruit au silence, le philosophe cherche à l'accepter et à l'ignorer.

[753] C'est le sens de l'étude d'A. VINCENT 2017 : 643-658 : partant d'un objet qui paraît unitaire (le silence dans la religion romaine au tournant de l'Empire), il aboutit à distinguer deux formes de silence, « le silence parfait lors des prises d'auspices et le silence bruyant des sacrifices » (p. 656).

[754] Voir ainsi Tac., *Ann.*, 14.12 (*Thrasea Paetus* <u>*silentio uel breui adsensu*</u> *priores adulationes transmittere solitus*) ; également Tac., *Ann.*, 16.21-22, 16.28 (où l'on attaque à nouveau son *silentium*). Étude du mode de résistance de Paetus chez I. COGITORE 2002a : 78 et suiv. ainsi que R. STROCCHIO 1992 : 5-7 (focalisation sur l'absence de parole). Sur le silence comme mode de résistance de l'élite sénatoriale sous un prince autoritaire, le

comme le plus haut degré possible de la résistance à la tyrannie néronienne : le *silentium* se conçoit ici comme un signe de vertu, qui prend sens dans le contexte autoritaire qui le voit naître, et qui est immédiatement présenté comme un acte politique, incarnant la *libertas* de Paetus.

À l'inverse, une foule qui se tait ne fait aux yeux de Tacite qu'exprimer un état anormal : refus ostensible de communiquer, comme dans les passages cités plus haut, ou plus souvent, comme nous allons nous y intéresser à présent, trouble intérieur ou désorientation. D'où le paradoxe suivant : là où, pour un aristocrate, le silence se définit comme le contraire de la voix[755], le *silentium* d'une foule *n'est pas* le contraire du bruit. Cela s'explique par le fait qu'une foule ne peut être complètement silencieuse : les soldats en armes génèreront toujours un certain bruissement (cliquetis des armes et des armures, renâclement des chevaux, etc.) ; quant aux civils, on ne peut attendre d'eux qu'ils soient parfaitement muets lorsqu'ils sont rassemblés en masse, que ce soit à l'assemblée ou aux spectacles – ou alors, on se comporte comme un tyran, à l'image de Caligula qui emploie l'armée à imposer le silence aux Romains pour que rien ne trouble le repos de son cheval Incitatus[756]. Pensons aux « minutes de silence » que l'on essaie péniblement de faire respecter aujourd'hui dans les stades, et qui ne sont jamais parfaitement silencieuses : on y perçoit « cette légère rumeur qui se dégage toujours du silence de la foule », pour citer Hugo (*Notre-Dame-de-Paris*, I, « La grand'salle »).

Le silence n'est donc pas la norme en matière de foules ; s'il est avéré, il se présente toujours comme une anomalie. C'est pour cette raison que Tacite en conserve tant dans son œuvre, lui qui, comme tout historien latin, s'intéresse aux ruptures et aux crises politiques et se montre peu concerné par l'ordinaire. Ainsi, c'est un silence anormal, signe évident du trouble collectif, qui se répand dans les rues de Rome lors des funérailles de Germanicus, situation exceptionnelle

---

locus classicus est évidemment le début de l'*Agricola*, en part. Tac., *Agr.*, 2 (*dedimus profecto grande patientiae documentum ; et sicut uetus aetas uidit quid ultimum in libertate esset, ita nos quid in seruitute, adempto per inquisitiones etiam loquendi audiendique commercio*). L'historien semble appliquer cette stratégie du silence à sa propre expérience de sénateur sous Domitien (*senes prope ad ipsos exactae aetatis terminos per silentium uenimus*, Tac., *Agr.*, 3). En ce sens, on pourrait, comme l'a remarqué O. DEVILLERS en étudiant la figure de Thrasea Paetus dans les *Annales*, rapprocher l'attitude du sénateur à celle de l'historien sous l'angle de la *libertas* et de son difficile exercice au Ier siècle (O. DEVILLERS 2002 : 306-311).

[755] A. VINCENT 2015b : 135.

[756] Suét., *Cal.*, 55. L'anecdote révèle en creux à quel point le bruit de fond était la norme à Rome, y compris la nuit, surtout une veille de jeux : dans la même biographie, décrivant peut-être le même événement, Suétone rapporte que cet empereur fit disperser la foule de ceux qui patientaient pour obtenir les places gratuites, générant naturellement un *fremitus* (Suét., *Cal.*, 26, cf. J. NELIS-CLEMENT 2008 : 436-437). Le motif du silence anormal de la foule urbaine connaît un réemploi politique en Tac., *Ann.*, 16.5 lors des seconds *Neronia*, quand les soldats harcèlent les plébéiens de la *plebs rustica* venue écouter Néron sur scène : aucun silence ne doit se faire entendre (*[…] ne quod temporis momentum impari clamore aut silentio segni praeteriret*, Tac., *Ann.*, 16.5). Le passage est connu pour l'interprétation qu'en a donné E. FLAIG 2002 : 368-371 (qui y voit un mode de contestation subtil des plébéiens). De fait, à Rome, le silence dans les édifices de spectacle était toujours ressenti comme anormal (cf. G. G. FAGAN 2011 : 149), l'absence de clameur équivalant souvent à une hostilité de la foule (Gr. S. ALDRETE 1999 : 114). Sur le bruit de fond qui constitue l'environnement sonore habituel des assemblées dans le monde grec, voir E. CAIRE 2012 : 81, qui relève (p. 85-86) que le silence était analysé en Grèce comme un dysfonctionnement de la démocratie. On peut ajouter à ces éléments que la masse urbaine est parfois caractérisée par Tacite à l'aide de litotes qui signalent son opposition au monde du silence (par ex. *rumoribus nihil silentio transmittentium* en Tac., *Hist.*, 1.13 ou *in ciuitate omnium gnara et nihil reticente* en Tac., *Ann.*, 11.27), comme le remarque très justement R. STROCCHIO 1992 : 37 n. 116.

s'il en est[757] ; une armée qui se tait a quelque chose de grave à se reprocher, à l'image des légions qui se sont rendues au chef batave Julius Civilis avant de retourner dans le giron de Rome[758] ; et le seul lieu où le règne du silence paraît dans l'ordre des choses est un champ de bataille un lendemain de combat[759] : chez les Calédoniens, juste après la bataille du *Mons Graupius*, le silence et la désolation sont deux traits principaux du « visage de la victoire » romaine (*facies uictoriae*, Tac., *Agr.*, 38)[760]. « Faire le silence » (*silentium facere*, Tac., *Hist.*, 3.20) est réservé aux individus porteurs d'une autorité exceptionnelle auprès de la masse comme Antonius Primus, et ne va de toute façon jamais de soi[761]. Sans doute l'un des textes les plus éloquents pour révéler l'anormalité d'une foule qui se tient parfaitement coite se lit-il lors de l'épisode de la mutinerie des troupes de Fabius Valens au tout début du mois d'avril 69, probablement après le passage des Alpes de cette partie de l'armée vitellienne[762]. Le déroulement de la mutinerie lui-même n'offre pas beaucoup d'intérêt pour notre réflexion ; sa conclusion, en revanche, est intéressante. Le préfet du camp, Alfenus Varus, finit d'éteindre la révolte en retirant les centurions du camp et en laissant les soldats face à eux-mêmes, sans chef. Le récit est évidemment saturé par les stéréotypes sur la psychologie des foules ; le *topos* du *uulgus sine rectore praeceps pauidum socors*, pour reprendre une sentence d'un autre passage (Tac., *Hist.*, 4.37), constitue le point de bascule de la narration et cristallise le jugement de Tacite. Il n'en reste pas moins que le silence des troupes est présenté comme une conséquence de cet état, contre-nature aux yeux de Tacite, de la foule militaire dépourvue de *leader* : « Par conséquent, tous étaient paralysés (*torpere*) ; sans voix (*attoniti*), ils se regardent, prenant

[757] *Dies quo reliquiae [Germanici] tumulo Augusti inferebantur modo per silentium uastus, modo ploratibus inquies*, Tac., *Ann.*, 3.4. Sur la situation d'anomie à la mort de Germanicus, voir H. S. VERSNEL 1980. Ce type de représentation n'est pas propre à Tacite. À propos de la destruction d'Albe par Tullus Hostilius, Tite-Live insiste sur l'aspect anormal du silence de la ville rivale de Rome : alors qu'une ville prise se caractérise normalement par son agitation (*tumultus*, Liv. 1.29), là, c'est tout l'inverse : il règne un *silentium triste*. Le passage est généralement rapproché de Tac., *Hist.*, 1.40 (cf. G. E. F. CHILVER 1979, C. DAMON 2003, *ad loc.* et l'analyse d'O. DEVILLERS 2013 : 28-29).

[758] Il s'agit de la *legio I Germanica* et de la *XVI Gallica*, décrites en ces termes en Tac., *Hist.*, 4.72 quand elles rencontrent l'armée loyaliste menée par Cerialis : *stabant [legiones] conscientia flagitii maestae, fixis in terram oculis : nulla inter coeuntis exercitus consalutatio ; neque solantibus hortantibusue responsa dabant, abditi per tentoria et lucem ipsam uitantes*. Plus loin, ce silence semble contaminer les légions de Cerialis (*lacrimis ac silentio ueniam [legionum] poscebant*). Pour leur reddition, Tac., *Hist.*, 4.62.

[759] Pour prolonger la réflexion au-delà de la période romaine, on lira la notice très intéressante qu'E. BUCH a consacrée aux « Silences de la Grande Guerre » dans le catalogue de l'exposition « Entendre la guerre : sons, musiques et silence en 14-18 » présentée à l'Historial de la Grande Guerre à Péronne (27 mars au 16 novembre 2014). Celui-ci y présente un sonagramme mesurant les vibrations sonores près de la Moselle, qui montre l'évolution du signal le matin du 11 novembre 1918, passant d'un état très agité une minute avant l'armistice à un signal plat une minute après (cf. Fl. GETREAU 2014 : 126-133).

[760] *Proximus dies faciem uictoriae latius aperuit : uastum ubique silentium, secreti colles, fumantia procul tecta, nemo exploratoribus obuius*, Tac., *Agr.*, 38, cf. R. STROCCHIO 1992 : 45. On remarquera l'effet de style subtil qui consiste à développer une appréciation visuelle (*facies*) par une notation sonore (*silentium*). Sur l'expression *uastum silentium*, voir *infra*.

[761] On comparera par exemple à l'attitude d'Antonius Primus l'échec relatif de Drusus, qui « demande le silence » (*silentium poscere*, Tac., *Ann.*, 1.25) pendant la mutinerie de Pannonie et tarde à l'obtenir. L'opposition est claire : l'un (Drusus) s'efforce d'obtenir le silence et doit lutter pour y arriver ; l'autre (Antonius) ne cherche pas à la demander et l'obtient immédiatement. L'*auctoritas* d'Antonius est d'ailleurs mise en valeur dans ce même passage (Tac., *Hist.*, 3.20). Un échec plus prononcé que celui de Drusus se lit pour une tentative de censure de Vitellius en Tac., *Hist.*, 3.54, passage qui ressortit à l'étude des rumeurs en général et au portrait de ce personnage en particulier, et que nous commenterons donc dans le chapitre 6. Voir également le cas des prêtres germains, détenteurs d'un pouvoir et d'une autorité évidents (Tacite parle d'un *ius coercendi*), qui réussissent à imposer le silence à la *turba* des chefs barbares (Tac., *Germ.*, 11).

[762] La datation est proposée par Rh. ASH 2007a, *ad loc.*

précisément peur de l'absence de chef ; c'était le silence (*silentium*), la soumission, enfin les prières et les larmes : ils réclamaient le pardon. »[763]

Si le silence est anormal, quelle est, précisément, la « norme sonore » d'une foule, le niveau de bruit minimal qu'elle émet d'ordinaire ? Et comment celui-ci est-il désigné par l'historien ? Malgré les limites évidentes de la source tacitéenne, on peut, grâce au jeu des oppositions lexicales, faire ressortir un élément à première vue paradoxal, mais que nous allons essayer d'expliquer par la suite. Le premier constat, assez attendu à vrai dire, est que *silentium* s'oppose dans un grand nombre de passages chez Tacite à des termes renvoyant aux différentes voix de la foule, principalement *clamor* ou *uox*, mais également *murmur*, *gemitus*, *preces*, *lacrimae*, etc.[764]. Cependant, on remarque également dans le même temps qu'un autre terme s'oppose aux mêmes notations du bruit des foules, à savoir *quies*, le « calme »[765]. À première vue, la logique ou le bon sens voudraient que deux termes (*silentium* et *quies*) antonymes d'un troisième (le bruit) soient synonymes. Deux passages pourraient abonder dans ce sens. Lors des funérailles de Germanicus, Rome est décrite comme tantôt dévastée par le silence (*per silentium uastus*, Tac., *Ann.*, 3.4), tantôt agitée (*inquies*) par les pleurs, ce qui pousse à déduire que la *quies* (antonyme parfait d'*inquies*) équivaut au *silentium*. En Tac., *Ann.*, 4.50, le comportement des barbares thraces est présenté avec une première alternative opposant *clamor* et *silentium*, à laquelle se superpose quelques lignes plus bas celle de Sabinus entre *sonitus* et *quies*. Les correspondances invitent aux regroupements lexicaux suivants : (*clamor* = *sonitus*) ≠ (*silentium* = *quies*). Cependant, dans ce deuxième texte, une nuance de taille s'impose : ce n'est pas le « calme » qu'évoque Sabinus, mais un « semblant de calme » (*simulatio quietis*), autrement dit une fausse *quies*, ce qui met à mal l'équivalence. De manière plus générale, différents arguments empêchent de voir dans *silentium* un synonyme de *quies*. Le silence semble toujours anormal chez Tacite quand il est généré par des foules, comme nous l'avons vu, tandis que la *quies*, quand elle n'est pas affectée mais réelle, caractérise des masses qui se comportent de façon habituelle. Cette différence entre *quies* et *silentium* ressort plus nettement encore de la mutinerie des légions de Germanie. Germanicus y tient une *contio* qui dénote une grave situation d'instabilité : l'assemblée reste en effet « interdite » (*attonita*, Tac., *Ann.*, 1.39) plutôt que « tranquille » (*quieta*). Si le mot *silentium* n'apparaît pas, le terme *attonitus* (litt. « frappé par la foudre ») suppose bien une absence complète de son de la part des soldats[766] ; Tacite oppose à cet état inhabituel et alarmant de la foule celui, ordinaire, où celle-ci est *quieta*, c'est-à-dire non complètement silencieuse, mais pas particulièrement bruyante non plus[767].

---

[763] *Igitur torpere cuncti, circumspectare inter se attoniti et id ipsum quod nemo regeret pauentes ; silentio, patientia, postremo precibus ac lacrimis ueniam quaerebant*, Tac., *Hist.*, 2.29.

[764] Voir les passages suivants, que nous ne développons pas car beaucoup ont déjà été mentionnés et/ou cités : Tac., *Ann.*, 1.34, 2.38, 2.82, 3.1, 3.11, 4.50, 16.5, *Hist.*, 1.18, 1.27, 1.55, 1.85, 2.29, 3.13, 3.67, 4.31, 4.72, 5.22. Il ne s'agit que des *silentia* collectifs, les seuls que nous étudions ici.

[765] Voir Tac., *Ann.*, 1.65 (*inquies* = *cantus*, *sonor*, *uoces*), 4.50 (*quies* ≠ *sonitus*), *Hist.*, 1.62 (*quies* ≠ *clamor* ; dans ce passage, le *clamor* est celui des troupes de Fabius Valens, la *quies* celle d'un aigle, mais l'antithèse entre les deux notations sonores est si frappante qu'on peut à bon droit faire du second terme l'antonyme du premier) ; 1.80 (*quies* ≠ *tumultus*), 1.85 (*quies* ≠ *strepitus*), 2.41 (*quies* ≠ *clamor*). Certains de ces passages ont été commentés ou vont l'être plus avant dans la suite du propos.

[766] Dans le passage de Tac., *Hist.*, 2.29 cité plus haut, *attoniti* et *silentium* étaient employés de concert.

[767] L'opposition *silentium*/*quies* semble se retrouver chez des devanciers de Tacite, mais l'enquête devrait être menée plus systématiquement. Dans la lettre 56 à Lucilius par exemple (Sén., *Epist.*, 6.56), le *silentium* que le maître impose à ses esclaves est artificiel et donc fallacieux, en plus de le détourner du vrai silence qu'il devrait

Aussi devons-nous corriger notre intuition première : l'opposition fondamentale est celle entre le bruit de la foule (pour lequel le lexique est riche, *strepitus*, *fremitus*, etc.) et l'absence de bruit remarquable (pour lequel le lexique est limité, *quies*). Le paradoxe se situe dans le fait que *silentium* est opposé à la fois au bruit et à l'absence notable de bruit[768]. Il convient donc d'imaginer une relation triangulaire et non linéaire entre ces trois pôles : *quies* ≠ *silentium* ≠ bruit. Comment définir le *silentium* dès lors, quand il est appliqué aux masses ? Il joue, semble-t-il, le rôle d'un « non-bruit » tout aussi sonore que le bruit, alors que la *quies* est une absence de bruit que l'oreille ne relève pas.

Pour établir et expliciter ce dernier point, tournons-nous vers un texte grandement utile de Tacite, le seul, à notre connaissance, qui distingue clairement ces trois pôles de notre triangle. Comme le silence absolu est toujours un signe fort d'anomalie, soit que la foule refuse de communiquer, soit qu'elle n'y arrive pas, ce témoignage se situe au milieu d'une crise politique aiguë, la fin de la journée fatale du 15 janvier 69, et plus précisément le moment qui précède l'assassinat de Galba[769]. L'empereur a quitté la sécurité du palais et est descendu sur le forum, où il sera bientôt mis à mort par les prétoriens d'Othon. La foule, qui s'est laissée berner par la fausse rumeur de la mort du putschiste dans le camp, accompagne, toute joyeuse, le prince sur le forum. Toutefois, en arrivant sur la place publique, on comprend soudainement le piège tendu par les Othoniens, dont les troupes sont proches. C'est dans ce moment suspendu entre le sentiment d'allégresse à l'idée que la conspiration a échoué et la charge des Othoniens, en cet instant presque figé, à l'instar d'un ralenti cinématographique accentué à l'extrême, que le silence apparaît : « et aucune voix ne provenait du peuple ou de la plèbe : c'étaient des visages frappés de stupeur, des oreilles attentives à tout bruit – pas le tumulte, pas le calme, mais le silence qui accompagne les grandes craintes ou les grandes colères » (*neque populi aut plebis ulla uox, sed attoniti uultus et conuersae ad omnia aures ; non tumultus, non quies, quale magni metus et magnae irae silentium est*, Tac., *Hist.*, 1.40). Il faut d'abord commenter la deuxième partie de la phrase (*non tumultus, non quies, quale magni metus et magnae irae silentium est*) : étrangement sujet de controverse interprétative[770], elle permet pourtant d'établir avec une

rechercher, le silence intérieur (A. VINCENT 2015b : 139), la *quies* apparaît comme l'état normal de la ville la nuit, non parfaitement silencieuse mais d'un volume sonore minimal (*omnia noctis erant placida composta quiete*, même si le philosophe critique ce lieu commun et lui oppose le désordre intérieur auquel l'homme doit faire face pendant son sommeil).

[768] En ce sens, nous nous démarquons clairement des analyses de R. STROCCHIO 1992 (en part. p. 42), pour qui *quies* est synonyme de *silentium*. Pour ce qui est du silence des foules (objet d'étude plus réduit que celui de cette chercheuse), cette affirmation ne tient pas.

[769] Plusieurs commentaires littéraires de cette scène existent, mais tous ne soulignent pas sa dimension sonore importante et le rôle du silence : un plus grand intérêt est habituellement porté à la dimension spectaculaire de l'épisode. Mentionnons surtout M. G. MORGAN 1994 (pour qui l'image sous-jacente est celle d'une course de char) ; A. J. POMEROY 2006 : 185-187 (sur la théâtralité, mais insistant beaucoup sur un prétendu détachement du peuple comme spectateur à partir de l'analyse de M. MORGAN ; cette analyse d'une foule indifférente nous paraît risquée, cf. *infra*) ; V. E. PAGAN 2006 : 204-205 (qui s'intéresse à la proposition *quale magni metus et magnae irae silentium est* sur laquelle nous revenons *infra*) ; L. LANDOLFI 2011 : 173-174 (sensible au rôle du silence et développant du parallèle avec Liv. 1.29) ; O. DEVILLERS 2012a : 176-177 (également sur la signification de l'intertexte livien et le thème de l'*Vrbs capta* qu'il engage) ; tout dernièrement A. VINCENT 2017 : 646, qui, au sein d'une étude plus large sur le silence, insiste sur le caractère exceptionnel de celui-ci en s'appuyant sur cette phrase de Tacite.

[770] Ce passage ne devrait pourtant pas poser de problème de traduction ni d'interprétation : Tacite oppose deux états sonores qui *ne se trouvent pas* dans la scène (*non tumultus [est]*, *non quies [est]*) et, après une asyndète expressive, décrit *positivement* l'ambiance comme parfaitement silencieuse (*silentium est* ; au présent de narration,

grande clarté la place paradoxale du silence dans l'environnement sonore de la foule et de démontrer qu'il se présente comme le marqueur d'une anormalité. L'expression de Tacite se prête bien à une analyse sémiotique inspirée du célèbre carré greimassien[771]. Cette approche a pour avantage de dépasser les oppositions binaires (du type bruit *vs* silence) qui induisent en erreur, comme nous l'avons constaté, en ajoutant une dimension négative aux concepts étudiés : aux notions de bruit et de silence s'ajoutent ainsi celles de « non-bruit » et de « non-silence ». La tentation de lire l'extrait de Tac., *Hist.*, 1.40 à l'aide de cet outil sémiotique ne doit pas donner l'impression de forcer le texte : Tacite lui-même nous y invite en opposant des termes positifs (*silentium*) et des termes négatifs (*non quies, non tumultus*). Voici une version simple du carré sémiotique du bruit de la foule auquel l'on peut parvenir à l'aide de ce texte :

comme *iubet* quelques lignes plus loin). Comme de coutume, l'asyndète traduit une forte position : *non tumultus, non quies, [at] […] silentium est*. La relative de comparaison au neutre *quale* porte bien sûr sur *silentium* : *silentium est [tale] quale [est] magni metus et magnae irae* (avec un génitif de qualité). P. WUILLEUMIER dans la CUF ne s'y trompe pas en traduisant : « ce n'était ni le tumulte ni le calme, mais le silence des grandes peurs ou des grandes colères » (H. GOELZER dans l'édition précédente allant dans le même sens). Pourtant, beaucoup de commentaires complexifient la donne en interprétant différemment, au mépris de la syntaxe et du mouvement général de la phrase. H. HEUBNER 1963, *ad loc.* veut faire de *quale […] silentium est* une relative développant *quies :* « Tac. will sagen, dass, wenn auch Ruhe herrschte, diese doch nicht gleichbedeutend war mit einem Schweigen, wie starke Furcht und heftiger Zorn es hervorrufen […]. » G. E. F. CHILVER 1979, *ad loc.* propose une autre lecture, en associant (correctement, nous semble-t-il) *quale* à *silentium* ; cependant, il invente une négation devant *silentium*, changeant le sens de la phrase : « There was no silence of the kind associated with fear or deep anger. » C. DAMON 2003, *ad loc.*, semble interpréter *quale* comme développant *non tumultus, non quies*. Ces commentateurs n'ont généralement pas vu que *quies* et *silentium* n'étaient pas synonymes. L'erreur repose également sur un rapprochement traditionnel (voir C. DAMON 2003, *ad loc.* en dernière instance) avec un passage de Xénophon (κραυγὴ μὲν οὐδεμία παρῆν, οὐ μὴν οὐδὲ σιγή, φωνὴ δέ τις ἦν τοιαύτη οἵαν ὀργή τε καὶ μάχη παράσχοιτ᾽ ἄν, Xen., *Ag.*, 2.12), effectivement très semblable au plan syntaxique, mais qui dit exactement le contraire (οὐ σιγή ≠ *silentium est*). On justifie enfin souvent la traduction fautive en affirmant que la plèbe était indifférente au meurtre de Galba, donc qu'elle ne pouvait pas exprimer le *metus* ou l'*ira* dont parle Tacite (ainsi H. HEUBNER 1963, suivi par É. AUBRION 1985 : 365, et G. E. F. CHILVER 1979, *ad loc.* ; *contra* avec beaucoup de justesse M. G. MORGAN 1994 : 236-237) ; cependant notons bien que 1) cette lecture va contre le contexte immédiat, dans lequel il est évident que la plèbe prend parti avec passion pour Galba (cf. Tac., *Hist.*, 1.32, 1.35, et rétrospectivement 1.50 ; 1.12, 1.17 et 2.1 au sujet de l'adoption, etc.), au point de se préparer à affronter les soldats (*armari plebem*, Tac., *Hist.*, 1.40, et dans le même chapitre *disiecta plebe*, ce qui suppose bien qu'il y a eu une – brève – confrontation entre plébéiens et prétoriens) et que 2) on ne peut assimiler sans mauvaise foi scientifique le comportement de la foule ici à celui du *populus spectator* de la fin du règne de Vitellius (Tac., *Hist.*, 3.83) : la *turba* est au contraire très active, et non spectatrice, dans cet épisode (cf. *agebatur huc illuc Galba uario turbae fluctuantis impulsu […]*, Tac., *Hist.*, 1.40). Nous répondons quelques lignes plus bas à l'interrogation de G. CHILVER trouvant étonnante la mention de l'*ira* (« angry at what ? »). En réalité, cette interprétation problématique remonte sans doute à un article de R. W. HUSBAND 1915, qui s'est le premier opposé à l'interprétation traditionnelle (correcte selon nous) que l'on trouve encore dans les traductions de la CUF, en s'appuyant sur ces arguments (« indifférence » supposée du peuple, rapprochements trompeurs avec Xénophon, Tite-Live et Tac., *Hist.*, 3.83). Voir encore récemment sur ce passage T. A. JOSEPH 2012 : 92 n. 37, qui s'oppose à la lecture de R. HUSBAND, relevant bien que « Tacitus contrasts one type of quiet and another » (nous essayons de préciser ce constat), ce qui constitue l'originalité du texte par rapport aux modèles (selon T. JOSEPH, Liv. 1.29 et Liv. 7.6).

[771] Ou carré sémiotique. Voir une utile présentation générale chez J.-M. FLOCH 1985 : 197-200.

Terme complexe (A+B)

uox (?)

Terme A	**Terme B**
tumultus	*quies*
non quies	*non tumultus*
Terme non-B	**Terme non-A**

silentium

Terme neutre (non-A+non-B)

Le carré sémiotique permet de visualiser la spécificité de *silentium* par rapport aux termes renvoyant au bruit. Nous l'avons rempli ici avec les termes mêmes dans lesquels s'exprime Tacite. L'extrait suppose une opposition de base entre le *tumultus* (bruit de foule marqué comme significatif, de crise) et la *quies* (bruit de foule marqué comme non significatif, ordinaire). La première originalité du passage est de ne pas formuler l'opposition dans ces termes-là, mais de la polariser autour des « subcontraires » (*non tumultus, non quies*). La seconde est de caractériser l'attitude de la foule dans cet épisode, le *silentium*, comme résultant de la combinaison entre ces subcontraires (*non tumultus* + *non quies* = *silentium*). Dans le carré, le silence occupe donc la position du terme neutre[772] : il reçoit ainsi un contenu bien déterminé, « positif » en quelque sorte, puisque, loin d'être défini comme une simple absence, il résulte de la combinaison entre les deux subcontraires. Sortant de la dichotomie simple entre bruit et non-bruit, le silence apparaît ainsi comme un phénomène anormal. À cette description statique, on pourrait, si c'était l'objet précis de cette étude, faire succéder une analyse dynamique (passer, en d'autres termes, de la sémantique au parcours syntaxique), et observer comment le récit de la crise de janvier 69 se superpose au parcours sonore de la foule urbaine à travers ces différentes étapes : celle-ci passe d'une attitude de *quies*, qui est rejetée avant le début du récit des *Histoires*[773], au *tumultus* pendant les quinze premiers jours de janvier[774], et enfin, à la fin du 15 janvier, sur le forum, au *non tumultus* + *non quies* qui est le propre du silence.

Ces deux phrases très riches de Tacite permettent cependant d'aller plus loin, si l'on se penchee sur la fin de l'extrait et la définition du *silentium* qui est donnée (*quale magni metus et magnae irae silentium est*). Il s'agit de toute évidence d'une généralisation : Tacite affirme que le mutisme absolu de la foule ne s'observe que dans deux circonstances extraordinaires, les situations de peur (*metus*) et les situations de colère (*ira*), et seulement lorsque ces sentiments sont particulièrement exacerbés, comme l'indique la répétition expressive de *magnus*. Il s'agit

[772] Le terme complexe, résultant de la combinaison entre *tumultus* et *quies*, n'est pas explicitement nommé par Tacite ; on peut cependant peut-être le déduire de la proposition qui précède, *neque populi aut plebis ulla uox*.

[773] La « tranquillité » ne saurait en effet appartenir au récit de la guerre civile, à moins de considérer que la mention de la *pars populi integra* comme *in spem erecti* et de la *plebs sordida* comme *maesti* dans le *status urbis* initial (Tac., *Hist.*, 1.4) caractérise la foule de Rome comme « calme », ce qui ne serait pas impossible, puisqu'aucune expression sonore n'est attribuée à l'une ou l'autre de ses composantes. Cependant, on note en Tac., *Hist.*, 1.85, après la victoire d'Othon, une expression comme *non tamen quies urbi redierat* qui invite à considérer la *quies* comme une caractérisation étrangère à la temporalité de la guerre civile.

[774] Au moment où l'on croit qu'Othon est mort (Tac., *Hist.*, 1.32, *uniuersa iam plebs palatium implebat, mixtis seruitiis et dissono clamore caedem Othonis et coniuratorum exitium poscentium*).

donc d'un signe bivalent, exprimant l'un ou l'autre de ces affects extrêmes[775]. Dans la scène de la mort de Galba, la foule ne saurait être caractérisée par sa colère ; en revanche, elle apparaît bien comme terrifiée par l'approche des soldats, sa crainte se lisant sur les visages (*attoniti uultus*), ou dans l'attention portée au moindre indice de l'arrivée des troupes (*conuersae ad omnia aures*). Crainte justifiée, d'ailleurs, puisque la plèbe sera bientôt dispersée par les prétoriens (*disiecta plebe*). Toutefois, la phrase indique également que le silence peut être le signe d'une colère hors-norme (*magna ira*) : le commentaire de Tacite ne vaut alors pas pour cet épisode du 15 janvier, mais prend sens quand on pense aux nombreuses rébellions des soldats lors de l'année des quatre empereurs, eux dont le courroux passe souvent par le silence calculé, le refus de toute communication et l'expression vive du ressentiment. C'est ce que nous allons voir à présent.

Le silence collectif fonctionne donc comme un marqueur au sein du récit tacitéen : par ses connotations, sa seule apparition signale la présence d'une crise ou l'imminence du danger. C'est le thème du *minax silentium*, du « silence menaçant » (Tac., *Hist.*, 3.67), une formule propre à Tacite[776], qu'il décline régulièrement en syntagmes proches : silence « rebelle » (*contumax silentium*, Tac., *Hist.*, 1.85) du Sénat sous Othon, ou encore silence « défiant » (*suspicax silentium*, Tac., *Ann.*, 3.11) du peuple sous Tibère pendant le procès de Germanicus. De fait, le silence des foules apparaît comme anormal, mais également comme un facteur de risque : une foule qui refuse de communiquer est une foule séditieuse en puissance. C'est ce que l'on retrouve dans les exemples où le silence apparaît comme le « calme avant la tempête », un moment d'absence de bruit anormalement manifeste et étrangement sonore qui précède l'explosion de colère. Dans l'épisode déjà évoqué de la trahison de Caecina, la nouvelle de la défection de l'ancien général de Vitellius circule d'abord dans le camp sous la forme d'une *fama* (Tac., *Hist.*, 3.13) ; les soldats mécontents se précipitent dans les *principia* ; mais avant les premiers cris de colère et les gestes de violence, Tacite décrit un instant de non-bruit que l'on imagine particulièrement pesant : « Mais lorsque leur trahison fut, dans tout le camp, aux mains de la renommée, les soldats accoururent dans le quartier général ; à la vue du nom de Vespasien écrit sur les enseignes et des images de Vitellius jetées à terre, ce fut d'abord un imposant silence, puis tout explose en même temps. »[777] Le texte présente un enchaînement très vivant de la vue (*aspicere*) au son (*erumpere*, et le discours indirect qui suit). Entre les deux s'étend cependant un *uastum silentium*. L'adjectif *uastus* n'est pas innocent, et appelle trois commentaires concis. Premièrement, le terme désigne une extension particulièrement importante (le dictionnaire donne « démesuré », synonyme d'*ingens*), ce qui indique que cette absence de bruit vécue comme anormale s'étire lourdement dans le temps, marquant ainsi la gravité de la crise : Tacite évoque peut-être moins la longueur effective de ce silence que le ressenti des acteurs, à qui cet instant suspendu qui précède l'arrivée de l'ouragan pouvait

[775] M. G. MORGAN 1994 : 239 parle également de généralisation ; toutefois, il pense que le *silentium* est le produit de la combinaison de l'*ira* et du *metus*. Pour notre part, nous analysons le *et* comme distributif : ce silence s'aperçoit dans les scènes de grande peur et les scènes de grande colère. En ce sens, et malgré une présentation un peu éclatée, J.-M. ENGEL 1972 : 641-642.

[776] On ne la trouve en tout cas pas avant lui dans la littérature qui nous est parvenue, cf. H. HEUBNER 1963, *ad loc.*

[777] *Sed ubi totis castris in fama proditio, recurrens in principia miles praescriptum Vespasiani nomen, proiectas Vitellii effigies aspexit, uastum primo silentium, mox cuncta simul erumpunt*, Tac., *Hist.*, 3.13.

paraître interminable. Deuxièmement, le mot appartient au lexique de la guerre et n'est pas sans lien avec la *uastitas*, la « désolation » qui suit un combat ou un massacre ; d'ailleurs, c'est généralement cette couleur sémantique que revêt le syntagme *uastum silentium*, puisqu'il s'applique ordinairement au champ de bataille[778]. Ici cependant, l'expression qualifie un camp qui ne subit pas un siège, ce qui voile la scène d'une ombre menaçante. Troisièmement, l'adjectif possède une forte valeur spatialisante qui donne toute une matérialité à ce silence : celui-ci semble « prendre de la place », occuper un espace bien concret au milieu des *principia*. Ainsi, s'il peut être considéré comme un signe, le silence dénote bien l'imminence d'une catastrophe, le moment où le bruit fait reflux, se retire comme la vague découvre l'estran, laissant à découvert un vaste espace de non-bruit (tout aussi bruyant, en réalité, qu'une clameur) pendant un bref instant, avant que la vague revienne avec plus de brutalité encore[779].

Enfin, notons que l'anormalité du silence de la foule peut également troubler la foule elle-même. C'est ce que révèle un récit de bataille particulièrement fécond en notations sonores, qui se situe pendant la répression d'une révolte thrace par Poppaeus Sabinus, en 26. Le général romain a réussi à assiéger les barbares, qui tentent une sortie sous le commandement d'un des chefs, Turesis. Voici comment Tacite narre cette tentative désespérée :

> *Ingruebat nox nimbo atrox, hostisque clamore turbido, modo per uastum silentium, incertos obsessores effecerat, cum Sabinus circumire, hortari, ne ad ambigua sonitus aut simulationem quietis casum insidiantibus aperirent, sed sua quisque munia seruarent immoti telisque non in falsum iactis.*[780] (Tac., *Ann.*, 4.50)

Cette période oratoire est destinée à mettre en valeur l'action de Sabinus : la protase (jusqu'à *effecerat*) exprime une tension, souligne l'imminence du danger, évoque la faillibilité des troupes ; l'apodose (à partir de *cum Sabinus*) s'ouvre avec l'entrée en scène du général, décrit ses mesures actives et décisives, annonce la victoire romaine. L'extrait repose de surcroît sur l'axiologie entre Romains et barbares, laquelle s'articule à des oppositions topiques bien connues[781] : ordre contre désordre, mouvement confus contre immobilité et tempérance, ruse contre combat régulier, bruit contre silence. C'est précisément ce dernier point qui retiendra notre attention, au sein d'un récit dont la richesse, en particulier sensorielle, annonce déjà les *ekphraseis* sonores et les hypotyposes dont nous parlerons dans la sous-partie suivante. Le

[778] Voir Tac., *Agr.*, 38 cité *supra* et Tac., *Ann.*, 4.50, sur lequel nous allons revenir *infra*. En Tac., *Ann.*, 3.4, pour décrire les funérailles de Germanicus à Rome, il n'est pas interdit de penser que Tacite joue précisément sur le motif de la ville prise (*dies quo reliquiae tumulo Augusti inferebantur modo per silentium uastus, modo ploratibus inquies*). L'expression n'est pas très fréquente et Tacite est l'auteur qui nous est parvenu à en avoir fait le plus usage. Pour les emplois antérieurs, voir Curt. 10.5, très proche de la scène du retour des cendres de Germanicus, et surtout Liv. 10.34 et Luc. 5.508, cités par H. HEUBNER 1963, *ad loc.*, auxquels on ajoutera Mela 3.9 (pour évoquer des paysages désolés) ainsi que Sil. 1.67.

[779] Effet analogue dans la scène de l'assassinat d'Agrippine : celle-ci s'est retirée dans une chambre de sa villa de Baules ; le tumulte provoqué par sa noyade disparaît soudain, puis le bruit de la troupe qui vient la tuer s'entend, « signes du dernier malheur » (au discours indirect transcrivant les pensées de la mère de l'empereur : *nunc solitudinem ac repentinos strepitus et extremi mali indicia*, Tac., *Ann.*, 14.8).

[780] « Une nuit violemment orageuse arrivait, et l'ennemi, avec de violentes clameurs ou, parfois, par un silence lourd, avait fait douter les assiégeants, lorsque Sabinus se mit à parcourir le camp en exhortant à ne pas fournir une occasion aux pièges des ennemis en cédant à des bruits incertains ou à un semblant de calme ; au contraire, il fallait que chacun conserve son rôle, immobile, sans jeter des traits en vain. »

[781] Chr. VENDRIES 2015 : 228. Chez Plutarque, l'opposition entre civilisés et barbares repose fréquemment sur les sons inhumains et proprement bestiaux que ces derniers émettent, cf. Th. SCHMIDT 1999 : 29-30 et 157-159.

silence pesant, matériel, est donné comme une tactique des barbares qui s'apparente à un piège (*insidiari*). Pourquoi cette caractérisation ? Le silence n'est pas ici un *astus* qui permettrait aux Thraces d'attaquer par surprise leurs assaillants : le fait que le *silentium* alterne avec des cris (*clamor*) interdit de l'analyser comme une stratégie de ce genre, attestée ailleurs chez Tacite[782]. En réalité, il faut bien plutôt comprendre que la foule barbare cherche à se rendre illisible en multipliant les signes contradictoires : tantôt une clameur qui témoigne de leur ardeur (*clamor turbidus*), tantôt un *silentium uastum*, c'est-à-dire, pour suivre les remarques formulées *supra*, le silence que l'on perçoit normalement les lendemains de combat, dans les villes prises ou sur les champs de bataille dévastés, et qui se donne à entendre comme le marqueur consacré d'une défaite. Ni le *clamor turbidus* ni le *silentium uastum* pris séparément ne sont de nature à effrayer un soldat : il s'agit de sons habituels qui appartiennent au paysage sonore de la guerre ; en revanche, leur cohabitation impossible, cette incompatibilité des signes, révèle la dangereuse imprévisibilité des Thraces. C'est d'ailleurs ce que dit explicitement Tacite dans la suite : le bruit (et le non-bruit anormal) des barbares rend les Romains « incertains » (*incerti*) ; quant à Sabinus, sa première réaction est de mettre en garde ses troupes contre l'ambiguïté de ces sons (*ambigua sonitus*), une expression où la substantivation d'*ambigua* met en lumière la stratégie des Thraces. Ainsi, dans la grammaire de la clameur militaire, le silence, qui marque ailleurs l'absence anormale de bruit, témoignant généralement de l'excès de colère ou de crainte d'un groupe, peut connaître, comme ici, une extension tactique tout à fait remarquable.

[782] Par exemple chez les Germains, qui attaquent la flotte romaine de nuit en restant silencieux « pour tromper » les soldats (*ad fallendum silentio*, Tac., *Hist.*, 5.22) puis qui, « une fois que le massacre avait commencé, mêlaient tout dans leurs clameurs pour augmenter l'effroi » (*coepta caede, quo plus terroris adderent, cuncta clamoribus miscebant*). Le récit de l'attaque de Turesis dans les *Annales* affirme clairement que le silence et les cris ne se succédèrent pas, comme ici, mais furent mêlés (*clamore turbido, modo per uastum silentium*, Tac., *Ann.*, 4.51).

c. La clameur dans l'*historia ornata* : du *mouere* au *delectare*

Ainsi sommes-nous passé de la clameur prise dans ses enjeux historiques, voire politiques, en étudiant son rôle dans la communication verticale entre masse et élite, à la clameur prise comme signe, permettant à l'historien, au plan historiographique, de caractériser une réalité mouvante, la foule : dis-moi comment tu cries, je te dirai qui tu es, en somme. Alors que nous nous apprêtons à nous concentrer sur la dimension proprement littéraire de la clameur tacitéenne et sur sa contribution à l'*historia ornata* que compose l'historien, il est important de relever une nouvelle fois que ces différentes facettes de notre objet d'étude ne sauraient être tenues pour indépendantes les unes des autres. C'est bien parce que le cri collectif était un mode de communication parfaitement institutionnalisé et une pratique politique permettant à la plèbe ou aux soldats de faire entendre leurs revendications aux autorités que les élites s'habituèrent à décrypter ce type de parole de la foule. C'est bien parce que cette lecture sonore des masses avait fini par avoir le caractère d'une herméneutique ordinaire au sein des classes dirigeantes qu'un historien comme Tacite rend sensible dans son écriture – au niveau linguistique, donc – toute une grammaire des signes oraux de la foule. Enfin, c'est bien parce cette norme de représentation existait que, concurremment, de nombreux phénomènes de détournement de celle-ci avaient pu voir le jour, notamment pour obtenir des effets saisissants. C'est le cas des signes dysfonctionnels comme le silence, dont l'utilisation éminemment littéraire dans certains récits tacitéens ne fait sens que si l'on a en mémoire cette chaîne par laquelle Tacite code une réalité politique en un matériau esthétique.

De manière générale, Tacite ne semble pas avoir cherché à jouer sur la matière sonore même des clameurs pour obtenir des effets formels marquants. Il y avait pourtant là matière à élaboration littéraire, car les cris collectifs, à Rome, paraissent avoir souvent reposé sur des formules rythmées, entraînantes, voire comiques[783], à l'instar des slogans très imaginatifs que l'on entend aujourd'hui encore au sein des manifestations : un exemple comme le fameux *Tiberium in Tiberim* (Suét., *Tib.*, 75) montre les effets sonores qu'il était possible de tirer des formes mêmes des clameurs[784]. Cette absence s'explique par le refus quasi-systématique de la part de Tacite de rendre littéralement les acclamations de la foule, préférant les reformuler par le discours narrativisé ou le discours indirect, qui rapportent la substance du cri collectif, et non son message propre. Il est vrai cependant que l'on perçoit par instants un certain attrait pour la matérialité sonore des clameurs, par exemple lorsque Tacite, peu de temps après l'accession au pouvoir d'Othon, relate que « certains jours, le peuple et les soldats […] firent des acclamations pour "Néron Othon" » (*quibusdam diebus populus et miles […] Neroni Othoni adclamauit*, Tac., *Hist.*, 1.78). Ici, l'homéotéleute et l'isocolie (*Neroni Othoni*) permettent à l'historien d'insérer dans son récit un bel effet sonore qui sert l'analyse historique, puisqu'il met en lumière (et discrédite dans le même mouvement) le néronisme revendiqué d'Othon[785]. Il y a fort à parier ici que le jeu sur les sonorités repose sur le contenu précis de cette acclamation[786]. Pour certaines

[783] Gr. S. ALDRETE 1999 : 138 et suiv. ; C. COURRIER 2014 : 657 et suiv.

[784] En ce sens, E. O'GORMAN 2019 : 139.

[785] Sur ce thème, cf. *infra*, p. 585-586 avec la bibliographie.

[786] Ou, en tout cas, cherche à l'imiter de façon réaliste, car il faut noter ici que les sources parallèles, Plutarque et Suétone, qui rapportent le même événement, ne rendent pas compte de la clameur de la même façon et tendent à l'intégrer de manière plus classique à la narration (τοῖς δὲ πολλοῖς χαριζόμενος οὐκ ἔφευγε τὸ πρῶτον ἐν τοῖς

clameurs intégrées plus profondément dans le récit et davantage reformulées par le narrateur (plus narrativisées, donc, pour reprendre la terminologie de GENETTE), il n'est pas non plus impossible que les assonances et allitérations que l'on constate aient cherché à rendre, dans une forme d'harmonie imitative, le grondement ou le frémissement d'une foule. Partant d'une analyse de cette nature proposée par E. O'GORMAN pour les cris des plébéiens réclamant la mort d'Othon[787], on peut trouver d'autres exemples de tels procédés allitératifs ou assonantiques dans les vocalisations de la foule. Ainsi, les espions de Germanicus qui guettent les signes de la présence de l'armée germaine affirment avoir entendu un *fremitus* qui paraît contaminer la langue tacitéenne : *fremitum equorum inmensique et inconditi agminis murmur* (« le hennissement des chevaux et le grondement d'une armée immense et confuse », Tac., *Ann.*, 2.12). Notre traduction ne rend pas l'unité sonore du passage, l'accumulation des nasales ([m]/[n]), l'alternance des sons [i] et [u], et les nombreuses élisions, qui, à l'oral[788], devaient donner un bruit sourd et menaçant (*fremit(u)m equor(u)m inmensiqu(e) et / incondit(i) agminis murmur*), terminant sur terme expressif à forte valeur imitative, *murmur*[789]. De même, la description du cri des troupes romaines chargeant contre le chef numide Tacfarinas, au lever du soleil et accompagnées du son brillant des trompettes, donne lieu à une évidente recherche de l'effet sonore, cette fois dans le sens d'un bruit plus claquant[790].

Cependant, il n'est pas certain que cette piste soit la plus intéressante à suivre, précisément du fait du désintérêt indubitable de Tacite pour la matérialité des clameurs. Il serait peut-être possible de trouver d'autres manifestations de cette écriture expressive du cri collectif, mais le risque de forcer le texte, toujours latent en matière d'assonance et d'allitération, menacerait sans doute ; à l'inverse, le recours à des expressions formulaires, étudiées plus haut, indique bien que l'historien est davantage soucieux d'intégrer sans souci d'expressivité les acclamations à son récit que de rendre compte de la singularité de chacune d'entre elles. Toutefois, ce constat ne signifie pas que l'on minore le rôle des clameurs dans l'élaboration littéraire d'une histoire qui, conformément au principe cicéronien, doit être avant tout « ornée » et savoir combiner l'utile à l'agréable. De fait, nous explorerons ici deux fonctions littéraires des clameurs chez Tacite. D'un côté, les cris de la foule constituent indubitablement l'un des ressorts principaux de l'écriture pathétique, assurant ainsi à l'*historia* tacitéenne la part de *mouere* qui accompagne le *docere* et le *delectare*, en vertu des grandes lois de la rhétorique. De l'autre, les sons émis

---

θεάτροις Νέρων προσαγορεύεσθαι, Plut., *Otho.*, 3 ; *super ceteras gratulantium adulantiumque blanditias ab infima plebe appellatus Nero nullum indicium recusantis dedit*, Suét., *Otho.*, 7).

[787] Ce *dissonus clamor* est rapporté ainsi par Tacite : *[…] dissono clamore caedem Othonis et coniuratorum exitium poscentium*, Tac., *Hist.*, 1.32. E. O'GORMAN 2019 : 131 observe que la confusion sonore est accentuée par les effets d'élisions, qui font entendre deux séries de cris mêlés, d'une part *caed'mthonis*, d'autre part *coniurator'mexitium*.

[788] L'étude de A. M. RIGGSBY 1991 prouve que les textes en prose (et peut-être même le latin oral) suivent les mêmes règles en matière d'élision que la poésie, même si celle-ci n'est pas obligatoire et relève d'un choix de l'auteur (ou du lecteur). Rappelons avec l'auteur (p. 336-337) que la première phrase des *Annales*, si on accepte d'y voir un hexamètre, doit être lue avec élision pour respecter ce schéma métrique : *Vrbem Rom(am) a principio reges habuere* (Tac., *Ann.*, 1.1). Contre la lecture comme hexamètre, Fr. R. D. GOODYEAR 1972, *ad loc.* (avec références bibliographiques).

[789] Cf. A. ERNOUT & A. MEILLET 2001, *s. u.* pour l'origine expressive de ce nom.

[790] *Simulque coeptus dies et concentu tubarum ac truci clamore aderant semisomnos in barbaros*, Tac., *Ann.*, 4.25. On notera avec A. J. WOODMAN 2018, *ad loc.*, l'effet onomatopéique *contentu tubarum* (son [tutu] en forme de « chiastic alliteration », mimant le bruit des instruments), mais également l'assonance liée aux occlusives sourdes (*concentu*, *truci*, *clamore*).

par les rassemblements humains constituent rarement la seule dimension sensorielle des tableaux peints par l'historien : le bruit de la foule se signale souvent par sa relation avec d'autres sens, notamment la vue. Voilà pourquoi nous terminerons ce chapitre par l'étude du rôle des clameurs dans les scènes les plus saisissantes de l'histoire tacitéenne, que l'on qualifie souvent d'hypotyposes. On se penchera alors tout particulièrement sur les récits de bataille et sur l'économie des sons et des perceptions en leur sein.

1. Pathétique de la clameur

Un grand nombre de clameurs tacitéennes a de toute évidence pour but de susciter la pitié chez le lecteur : émanant de foules qui pleurent un individu ou qui déplorent un événement, elles amènent le public externe à ressentir les mêmes affects que le public interne constitué par la masse. Ce sont les modalités d'un tel rôle pathétique dévolu à la voix criée qu'il faut à présent analyser.

Rappelons d'abord la place centrale qu'occupe le *pathos*[791] dans l'*opus oratorium maxime* qu'est l'historiographie selon Cicéron (Cic., *Leg.*, 1.2), c'est-à-dire, en dernier lieu, d'un genre profondément rhétorique[792]. Si l'*historia* a un dessein rhétorique, elle se doit alors de mêler le *delectare*, le *docere* et le *mouere* ; c'est même cette troisième dimension qui, selon Sempronius Asellio, constituait le facteur essentiel distinguant l'histoire de l'annalistique traditionnelle[793]. Pour reprendre un passage célèbre du *De Oratore*, le *pathos* pouvait apparaître comme l'une des clefs permettant à l'historien de ne pas être un simple « rapporteur » (*narrator*, Cic., *De Orat.*, 2.12.54), mais de devenir un « embellisseur » (*exornator*) ; technique héritée de la rhétorique, le pathétique ne relevait pas des « fondations » (*fundamenta*, Cic., *De Orat.*, 2.15.63) mais de la « construction » (*exaedificatio*) de l'histoire[794]. Relever la tonalité pathétique que prend souvent l'écriture tacitéenne ne constitue évidemment pas une observation neuve, et différentes techniques utilisées par Tacite pour renforcer le pôle du *mouere* ont été mises au jour. Schématiquement, on peut distinguer les passages où l'auteur lui-même (via une intervention auctoriale) suscite le *pathos*, ceux où l'émotion provient de la narration elle-même et, enfin, le pathétique pris en charge par les personnages, à travers leurs actions ou leurs

[791] Sur l'emploi du *pathos* dans la rhétorique, voir F. DELARUE 2008, qui montre que le *pathos* mesuré d'Aristote n'eut pas de succès à Rome, où, à partir de Cicéron, et malgré les critiques de Salluste (par ex. Sall., *Cat.*, 51.9-10), un pathétique sans frein ni limite fleurit. Étude au long cours également chez A. MICHEL 1995, qui resitue les philosophes latins (Cicéron et les stoïciens) dans la continuité de la pensée grecque des passions.

[792] « Pour les spécialistes de l'Antiquité, parler d'histoire sans parler de rhétorique est impossible », comme le rappellent fort justement I. COGITORE & G. FERRETTI 2014 : 1, qui analysent la formule de Cicéron et présentent plus généralement le rapport dialectique entre rhétorique et histoire qui informe l'historiographie ancienne. Sur ce sujet, on se réfèrera bien sûr aux travaux d'A. WOODMAN, par ex. spécifiquement sur le *De Oratore* de Cicéron dans A. J. WOODMAN 1988 : 70-116, qui permettent de comprendre à quel point les formules et les schémas rhétoriques pouvaient informer l'historiographie ancienne.

[793] Comme le note P. SINCLAIR 1991 : 2812 en citant ce fragment de Sempronius Asellio (chez Gell., 5.18) : *Nam neque alacriores […] ad rempublicam defendundam neque segniores ad rem perperam faciundam annales libri commouere quicquam possunt*. Sur l'importance du volet pathétique dans l'historiographie ancienne telle qu'elle était conçue dès l'Antiquité, voir encore les références citées par J. MARINCOLA 2003 : 292-293 (et le même extrait d'Asellio commenté p. 303) et A. ZANGARA 2007 : 70-81 (sur les critiques adressées à la tendance pathétique d'une partie de l'historiographie ancienne). Au sujet de l'influence de l'historiographie hellénistique (particulièrement marquée par le pathétique) sur l'historiographie romaine républicaine, jusqu'à Tacite, on consultera les pages éclairantes de D. FLACH 1973a : 14-30 ainsi que F. GALTIER 2011 : 15-26.

[794] Commentaire de ce passage chez A. J. WOODMAN 1988 : 78 et suiv.

discours ; dans cette dernière catégorie, on différenciera plus avant le rôle des personnages individualisés, souvent issus de l'élite, de celui des foules, essentiellement populaires. Pour ces trois voies de constitution et d'expression du pathétique, la thèse d'É. AUBRION constitue un bon point de départ[795], et l'étude de F. GALTIER un point d'arrivée récent[796]. Ces éléments étant bien connus, nous nous limiterons strictement à notre sujet, la contribution des clameurs à cette écriture pathétique de l'histoire. Pourquoi les cris de la foule excitent-ils les passions chez le lecteur ? Cette interrogation n'est guère difficile à résoudre, pour peu que l'on distingue bien deux plans différents. Au niveau diégétique, les stéréotypes attachés à la foule en faisaient un personnage collectif particulièrement sensible au *pathos*, et donc un relais idéal pour le pathétique dans la narration. Mais il faut également s'interroger sur la façon dont cette foule émue transmet son émotion au public de Tacite, c'est-à-dire à l'articulation entre niveau diégétique et niveau extradiégétique : manifestation d'un sentiment causé par une action violente, selon la définition même du *pathos* chez Aristote[797], le cri est alors le lien presque matériel qui permet de passer du récit à son récepteur, le lecteur.

i- Sur la sensibilité de la foule au pathos

La foule est considérée comme particulièrement sensible aux effets pathétiques du discours ; c'est là un principe que la plupart des traités de rhétorique tiennent pour acquis. Dans le *De Oratore*, Cicéron fait la liste des passions qu'il convient de susciter « dans le cœur des jurés ou du public auquel nous nous adressons, quel qu'il soit » (*in iudicum animis aut, quicumque illi erunt, apud quos agemus*, Cic., *De Orat.*, 2.51.206). L'élargissement n'est pas neutre : le pathétique ne se limite pas au seul genre judiciaire (*iudices*), mais a trait à n'importe quel public, pourvu qu'il soit collectif (*illi*). Comme Cicéron l'affirme dans le *Brutus*, c'est la *multitudo* qui est sensible aux émotions (Cic., *Brut.*, 50.188) ; l'Arpinate souligne tout particulièrement dans ce passage l'impressionnante diversité des affects à laquelle la foule est sensible, parmi lesquels la joie, la pitié ou la colère[798]. Un des exemples de maîtrise du *mouere* que donne Quintilien est celui d'Antoine qui montra au peuple la robe de César pendant ses funérailles, le poussant à se représenter visuellement l'assassinat (Quint., *I.O.*, 6.1.31) : on donnait à ce genre de procédé le nom de *miseratio*, et son utilisation semble s'être généralisée à Rome à partir de Tiberius Gracchus[799]. Ces éléments sont bien connus, en particulier chez les spécialistes de l'époque

[795] Voir par exemple É. AUBRION 1985 : 303-315 (étude d'un motif narratif, le pathétique funèbre); 354-359 (sur les tableaux pathétiques); 494-499 (sur les voix anonymes, mais plutôt centré sur les effets dramatiques); 707-712 (sur la posture de l'historien lui-même, et le passage du pathétique au sublime, avec la p. 84).

[796] F. GALTIER 2011 : 94-104, une lecture aristotélicienne – et plus généralement rhétorique – de la tonalité pathétique de certains épisodes tacitéens (par ex. la mort de Galba). On trouvera dans l'ouvrage de F. GALTIER des références aux ouvrages antérieurs sur le pathétique chez Tacite, qu'il ne peut être question de recenser ici. Mentionnons simplement à propos des passions les travaux importants de D. S. LEVENE 1997 ; J. MARINCOLA 2003 (qui dépasse le cadre du texte tacitéen), que nous utilisons plus en détail *infra*, ainsi que certaines études de cas, à l'instar de B. WALKER 1952 : 33-35 (rapport du pathétique au matériel factuel) ; S. J. BASTOMSKY 1992 (sur la dimension pathétique du personnage d'Octavie)

[797] Τούτων δὲ περιπέτεια μὲν καὶ ἀναγνώρισις εἴρηται, <u>πάθος δέ ἐστι πρᾶξις φθαρτικὴ ἢ ὀδυνηρά</u>, οἷον οἵ τε ἐν τῷ φανερῷ θάνατοι καὶ αἱ περιωδυνίαι καὶ τρώσεις καὶ ὅσα τοιαῦτα, Aristot., *Poét.*, 11.1452b.

[798] *Delectatur <u>audiens multitudo</u> et ducitur oratione et quasi uoluptate quadam perfunditur : quid habes quod disputes ? <u>Gaudet, dolet, ridet, plorat, fauet, odit, contemnit, inuidet, ad misericordiam inducitur, ad pudendum, ad pigendum ; irascitur, miratur, sperat, timet</u> ; haec perinde accidunt ut eorum qui adsunt mentes uerbis et sententiis et actione tractantur*, Cic., *Brut.*, 50.188.

[799] S. REY 2015 : 246. Sur ce peuple qui a la « larme facile », voir encore tout récemment S. REY 2017 : 110-115.

tardo-républicaine, lors de laquelle se multiplient les exemples de l'*eloquentia popularis* dont J.-M. DAVID a montré, dans un article important, qu'elle reposait largement sur le *mouere* comme ressort de la persuasion et sur l'*actio* comme partie du discours[800]. Tacite admet ce constat sans problème et le systématise, puisqu'il fait de la « logique passionnelle », pour reprendre une formule heureuse de J.-M. ENGEL, l'un des items du *mos uulgi*[801]. Plusieurs passages chez Tacite indiquent très clairement que les orateurs faisaient fond sur cette émotivité des masses et savaient s'en servir pour défendre leur cause. Citons ici le procès d'Aemilia Lepida, tenu en 20 : cette femme était poursuivie pour adultère par son ancien époux, P. Quirinius[802]. Tacite signale immédiatement que l'accusée bénéficie de la compassion publique (*miseratio*, Tac., *Ann.*, 3.22). Celle-ci se révèle dans une scène révélatrice à l'occasion de l'interruption momentanée du procès : au théâtre, Lepida se livre en effet devant le public à une « déploration pathétique » (*lamentatio flebilis*, Tac., *Ann.*, 3.23). Immédiatement, les spectateurs reprennent à leur compte cette plainte, qui contamine la foule avec une déconcertante facilité. Cet écho exceptionnellement réactif est la preuve de l'association forte que fait Tacite entre masses et affectivité ; les nombreux parallélismes stylistiques entre la plainte de l'accusée et la réaction collective entérinent dans la langue ce mimétisme de la foule[803]. L'échec de cette stratégie rhétorique – puisque, malgré son efficacité immédiate, Lepida sera condamnée, comme le rapporte Tacite dans la phrase suivante – ainsi que son inscription hors du cadre judiciaire à proprement parler portent sans doute la marque du discrédit que l'historien lance sur ce *pathos* exacerbé. L'exemple de Lepida n'est toutefois pas

[800] J.-M. DAVID 1980 (notamment p. 183-184 pour l'*actio*, p. 185 pour la *miseratio*), qui parle d'une éloquence qui « tient à l'excitation des sens et de l'émotion et à la rencontre du pathétique et d'un public qui semble lui être sensible » (p. 186). Le lien entre pathétique et rhétorique *popularis* (qui signifie tout à la fois rhétorique propre aux discours adressés au peuple et rhétorique propre au courant politique des *populares*) est clairement établi par Cic., *Verr.*, 2.1.58.151 (commenté par J.-M. DAVID p. 185) : *hic etiam priore actione Q. Hortensius pupillum Iunium praetextatum uenisse in uestrum conspectum et stetisse cum patruo testimonium dicente questus est, et me populariter agere atque inuidiam commouere, quod puerum producerem, clamitauit*. On voit que *populariter agere* et *commouere* allaient de pair.

[801] Pour reprendre le titre d'un chapitre de sa thèse, cf. J.-M. ENGEL 1972 : 274-290. Sur le *mos uulgi*, cf. la section du même nom dans le chapitre 1. É. AUBRION 1985 : 232-233 note que la pitié n'est pas rare chez les foules tacitéennes, mais que le sentiment est assimilé à une forme de faiblesse par Tacite et n'est pas nécessairement positif.

[802] B. BALDWIN 1972 : 95-96 étudie le passage et le resitue dans la série des personnages féminins des *Annales* condamnées pour adultère (ou d'autres chefs d'accusation).

[803] On observe la répétition d'une même séquence syntaxique où se succèdent (1) un groupe circonstanciel indiquant l'émotion, (2) un verbe renvoyant à une prise de parole (avec un balancement interne), et (3) une relative en *cuius* qui rapporte (ou éclaire) les propos : *[Lepida] (1) lamentatione flebili (2) maiores suos ciens ipsum**que** Pompeium, (3) cuius ea monimenta et adstantes imagines uisebantur, tantum misericordiae permouit ut (1) effusi in lacrimas (2) saeua **et** detestanda Quirinio clamitarent, (3) cuius senectae atque orbitati et obscurissimae domui destinata quondam uxor L. Caesari ac diuo Augusto nurus dederetur*, Tac., *Ann.*, 3.23. Les deux parties (déploration de Lepida ; déploration de la foule) sont reliées par une consécutive (*tantum misericordiae permouit ut*) qui rend bien compte de la puissance de cette rhétorique des larmes sur l'auditoire. D. STERBENC-ERKER 2004 : 269-279 relève pour les femmes en deuil (mais son propos peut sans doute être généralisé à d'autres contextes comme celui-ci) que ce type de situation est assez fréquent, la réceptivité du public aux déplorations féminines expliquant que cette parole put être considérée comme dangereuse et être censurée par les dirigeants. Dans un sens proche, voir Chr. KUNST 2016 : 210-211, qui relève que la *supplicatio* fait partie du répertoire d'action traditionnel des matrones romaines. Sur la permanence de la « rhétorique des larmes » au-delà de notre période, voir par exemple A. COUDREUSE 2008.

isolé : ainsi voit-on ailleurs Artaban garder sa « tenue » d'exilé (la crasse, *paedor*, Tac., *Ann.*, 6.44) afin d'attirer la même *miseratio* de la foule[804].

Le problème des foules aux yeux de l'historien réside dans leur état perpétuellement affectif, y compris hors du cadre rhétorique à proprement parler. La propension à l'effusion sentimentale ne se limite en effet pas à la réception du discours mais contamine tout comportement collectif. C'est là ce que l'on observe, en passant de la pratique à la théorie, avec deux sentences tacitéennes. Toutes deux situées dans les *Histoires*, elles stigmatisent l'émotivité des soldats : à propos de l'armée vitellienne menée par Caecina lors du conflit contre les Helvètes, l'historien relève que « comme de coutume, la foule versatile, changeant subitement son état d'esprit, fut aussi prompte à la miséricorde qu'elle avait manqué de modération dans sa cruauté » (*ut est mos, uulgus mutabile subitis et tam pronum in misericordiam quam immodicum saeuitia fuerat*, Tac., *Hist.*, 1.69) ; les mêmes Vitelliens, mais conduits par Valens, sont coupables du même excès à la fin d'une mutinerie, et, de la colère, les soldats « passèrent à la joie, la foule manquant de modération dans l'un et l'autre sentiment » (*uersi in laetitiam, ut est uulgus utroque immodicum*, Tac., *Hist.*, 2.29). La critique tacitéenne porte, comme on le voit, moins sur l'affectivité du *uulgus* que sur l'excès et la perte de mesure dans l'expression des émotions, d'une part, et la versatilité de l'autre – versatilité émotionnelle ici, qui se double souvent d'une prétendue versatilité politique, comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent. Autrement dit, c'est le *pathos* au sens plein du terme, c'est-à-dire l'émotion violente et extrême, qui est le propre de la foule. N'en déduisons pas, bien évidemment, que Tacite rejette le pathétique : sa condamnation, qui est d'ordre philosophique, porte sur l'*impotentia* des masses, leur incapacité à se contrôler[805]. Le terme est, comme on le sait, habituellement appliqué aux femmes chez Tacite, via le thème de l'*impotentia muliebris*, mais l'accusation ne diffère pas fondamentalement quand l'historien stigmatise l'*immodicum uulgus* de Tac., *Hist.*, 2.29[806]. Si les foules étaient capables de ressentir les passions de façon modérée et limitée aux cadres traditionnels de la rhétorique, gageons que le ton de Tacite serait moins réprobateur ; c'est parce que cette effusion permanente semble n'avoir aucune borne, ni en matière d'intensité, ni dans la diversité des lieux où elle s'exprime, qu'elle est fondamentalement critiquable[807]. De fait, le *pathos* des masses traverse la totalité du récit tacitéen, comme nous allons bientôt le vérifier.

---

[804] *Neque exuerat paedorem ut uulgum miseratione aduerteret*, Tac., *Ann.*, 6.44. Le terme de « tenue » que nous utilisons est un renvoi à l'étude de M. BLONSKI 2017 sur les *sordes*, « tenue sale » que certains aristocrates arboraient dans des contextes très particuliers (notamment les procès), et pour laquelle il faudrait presque parler, selon l'auteur, de « sale de travail ». Quoique le papier de M. BLONSKI ait pour cadre la ville de Rome et n'évoque pas le terme de *paedor* qu'utilise Tacite ici (le mot est cependant rare dans un tel contexte, cf. A. J. WOODMAN 2017, *ad loc.*), l'exemple d'Artaban rejoint (par *interpretatio Romana* ?) les pratiques que ce chercheur analyse.

[805] Déjà Quintilien distinguait le jugement des orateurs sur le *mouere* et ceux des philosophes, s'étonnant que les rhéteurs grecs aient peu recouru au *pathos* dans leurs péroraisons (difficulté qu'il lève par une explication historique : un héraut le leur interdisait), et trouvant normal que les philosophes aient condamné l'appel aux passions (Quint., *I.O.*, 6.1.7).

[806] Cf. J.-M. ENGEL 1972 : 291, qui parle de « discrète mais constante analogie » entre la foule et la femme ; p. 293-297 pour un traitement plus étendu de ce *topos* du comportement féminin chez l'auteur des *Annales*. Également R. HÄLIKKÄ 2002 : 83-84 avec des références complémentaires. Comme le note cette chercheuse (p. 78), le mépris constamment affiché et sans cesse répété par des effets sentencieux à l'égard des femmes chez Tacite semble dissimuler un véritable intérêt pour la femme et son rapport au pouvoir au Ier siècle : cette analyse vaut au mot près quand on s'intéresse aux foules tacitéennes.

[807] En ce sens, Tacite s'inscrit dans la droite continuité des stoïciens, qui avaient, à Rome, affirmé la nécessité pour les hommes (nobles) de contenir leurs larmes, comme le rappelle S. REY 2015 : 252-254, et la citation suivante

Un second problème de la logique passionnelle de la foule se situe dans son rapport problématique à l'action[808]. Acceptable tant qu'elle est produite dans un contexte rhétorique et qu'elle appartient à une logique de persuasion, la déploration n'occupe qu'une place secondaire dans l'étude de la causalité historique qui est le propre du travail de l'historien. Les réflexions de Tacite sur les funérailles et l'affliction en période de deuil sont éloquentes sur ce sujet. La présentation des mœurs des Germains est, ici comme ailleurs, une manière pour l'historien de tendre un miroir idéalisateur à ses concitoyens[809], et l'on pourra lire la sentence suivante comme exprimant les pensées de l'auteur : « les lamentations et les larmes durent peu, la douleur et la tristesse, longtemps. Il est honorable pour les femmes de se lamenter, pour les hommes de se souvenir » (*lamenta ac lacrimas cito, dolorem et tristitiam tarde ponunt. Feminis lugere honestum est, uiris meminisse,* Tac., *Germ.*, 27). Au temps bref, pathétique, féminin et, semble-t-il, vain, s'oppose le temps long du souvenir, action plus noble, proche de la mission de l'historien[810], et dont sont responsables les hommes. Le gémissement du deuil constitue un obstacle qu'il faut « vaincre »[811] pour prétendre à l'action. À ce titre, il est très intéressant de relire les derniers mots de Germanicus, qui traitent du thème du deuil et du devoir du souvenir, en y ajoutant la question de la vengeance face à ce qui est alors présenté comme un assassinat. On y observe la même polarisation entre la déploration et l'agir, qui se superpose à celle entre les êtres faibles et passionnels (la femme et la foule) et le petit nombre des hommes d'action. La scène est connue : Germanicus, qui pense avoir été empoisonné par Pison et vient de procéder à la *renuntiatio amicitiae*, livre son dernier discours[812]. Ces *ultima uerba* sont divisés en deux parties par le narrateur : Germanicus s'adresse d'abord aux amis qui l'entourent, une prise de parole rapportée au discours direct (Tac., *Ann.*, 2.71), puis se tourne vers Agrippine et lui dit quelques mots, dans un discours indirect bien plus bref (Tac., *Ann.*, 2.72). Sans que l'on sache très bien si Agrippine est présente dès le début de la scène où est entrée avant que

---

de Sénèque, commentée par S. REY, s'applique sans problème à la question du pathétique tacitéen : *ut scias autem non esse hoc naturale, luctibus frangi, primum magis feminas quam uiros, magis barbaros quam placidae eruditaeque gentis homines, magis indoctos quam doctos eadem orbitas uulnerat,* Sén., *Cons. Marc.*, 7.3.

[808] Cette vaste question, qui dépasse largement le cadre antique, a récemment été traitée par G. DIDI-HUBERMAN dans son essai *Peuples en larmes, peuples en armes* ; le philosophe cherche à y montrer, en s'appuyant principalement sur une analyse serrée du *Cuirassé Potemkine* d'Eisenstein, qu'il existe bien une « effectivité de l'affectif » et qu'« une douleur peut se transformer en désir, un impouvoir en possibilité, une passion en action » (G. DIDI-HUBERMAN 2016 : 21-22).

[809] Pour reprendre l'analyse bien connue de Fr. HARTOG 2001 à propos de la représentation des barbares chez Hérodote comme « miroir en négatif » des Grecs. Pour l'opposition entre Romains et Germains dans l'opuscule de Tacite, se référer à O. DEVILLERS 2010 : 75-77 (qui rappelle toutefois que le prisme principal de l'historien est militaire, et non moral, même si la dimension moralisatrice éclaire souvent la problématique guerrière) et O. DEVILLERS 2014a : 16 avec des pistes bibliographiques sur cette *synkrisis* souvent implicite. Sur la valeur exemplaire de la sentence citée de la *Germanie* aux yeux de Tacite, S. REY 2015 : 254.

[810] On pense bien sûr à l'ouverture (*clarorum uirorum facta moresque posteris tradere […]*, Tac., *Agr.*, 1) et à la fermeture (*Agricola posteritati narratus et traditus superstes erit*, Tac., *Agr.*, 46) de l'*Agricola*.

[811] Cf. l'expression *gemitum uincere*, qui se trouve juste après la mort de Drusus, le fils de Tibère : l'empereur se rend au Sénat, et doit triompher des lamentations des pères conscrits pour pouvoir s'exprimer (*effusum in lacrimas senatum uicto gemitu simul oratione continua erexit*, Tac., *Ann.*, 4.8). La phrase de Tacite n'est pas sans ambiguïté, et l'on peut également comprendre que le *gemitus* est celui de l'empereur (comme P. WUILLEUMIER dans la CUF) ; cependant, nous nous rangeons ici aux arguments de A. J. WOODMAN 2018, *ad loc.* en faveur de *gemitu = gemitu patrum*.

[812] Lecture de ce discours chez I. COGITORE 2013 : 270-272, à l'analyse de laquelle nous souscrivons (en particulier cette phrase : « l'appel à l'action se dégage de la lamentation »), en essayant de préciser l'implicite de la répartition sociale (et idéologique) entre le pathétique (féminin et collectif) et l'action (masculine, individuelle et aristocratique).

Germanicus ne se tourne vers elle, le texte de Tacite montre très clairement que Germanicus distingue deux groupes d'interlocuteurs. Le contenu des propos est d'ailleurs loin d'être identique. À l'endroit d'Agrippine est formulée une exhortation au refus de l'action, voire à la retraite : elle ne doit surtout pas chercher à s'opposer à Tibère et à leurs ennemis à la cour impériale[813]. À ses amis, en revanche, le jeune prince demande de ne pas s'abandonner aux lamentations, mais de chercher à venger son assassinat, en particulier au Sénat. Bien évidemment, les *amici* ont un pouvoir institutionnel que ne saurait détenir une femme, quand bien même il s'agirait d'Agrippine. Toutefois, la différenciation entre les deux séquences des *ultima uerba* s'articule fortement au discrédit du *pathos* comme antonyme de l'action, et reprend les stéréotypes genrés et aristocratiques dont il a été question plus haut : « Le principal devoir des amis n'est pas d'accompagner le défunt d'une plainte inutile (*ignauus questus*), mais de se souvenir de ses volontés et d'exécuter ses requêtes. Même les inconnus pleureront Germanicus ; vous, en revanche, vous le vengerez, si votre faveur allait à moi plutôt qu'à ma fortune. »[814] Ainsi l'homme d'action ne doit-il pas incarner le pôle du pathétique, mais se concentrer sur sa mission (*munus*), ici la vengeance ; la plainte, qui ne saurait avoir quelque rôle causatif que ce soit (d'où l'expression *ignauus questus*), est réservée à la femme et aux enfants d'une part, et à la foule de l'autre, désignée ici par la notation sociale *ignoti*. L'asyndète expressive avant *uindicabitis uos* révèle avec beaucoup de clarté cette partition entre le cri de lamentation et l'action[815]. Enfin, si les signes de l'affliction sont présentés comme parfaitement vains dans la perspective de la foule, le pathétique est tout à fait acceptable, voire recommandable, dans la perspective de l'orateur qui le fait naître. Tel est le sens des dernières recommandations de Germanicus à ses amis : il faudra montrer Agrippine et ses enfants à présent orphelins au peuple, afin de susciter la pitié[816].

Ainsi ce texte résume-t-il les grands enjeux du pathétique et de son rapport aux foules dans l'idéologie tacitéenne. Utile à l'orateur pour parvenir à ses fins, le *pathos* devient inacceptable hors du cadre oratoire, chez ceux chez qui il constitue d'abord une faiblesse (l'incapacité à maîtriser ses passions) plutôt qu'une émotion passagère. Sont ainsi visées les femmes et les foules, pour ne rien dire des foules de femmes. En la matière, le jugement tacitéen n'est pas original et ne fait qu'actualiser des stéréotypes très anciens[817]. Il était important d'en rappeler

---

[813] *Tum ad uxorem uersus per memoriam sui, per communis liberos orauit exueret ferociam, saeuienti fortunae summitteret animum, neu regressa in urbem aemulatione potentiae ualidiores inritaret*, Tac., *Ann.*, 2.72.

[814] *Non hoc praecipuum amicorum munus est, prosequi defunctum ignauo questu, sed quae uoluerit meminisse, quae mandauerit exequi. Flebunt Germanicum etiam ignoti : uindicabitis uos, si me potius quam fortunam meam fouebatis*, Tac., *Ann.*, 2.71.

[815] La suite du récit sera parfaitement en accord avec ces principes : rappelons la scène célèbre du retour des cendres (Tac., *Ann.*, 3.1), très pathétique, dont les principaux protagonistes sont Agrippine, veuve éplorée, et la foule dévastée qui l'attend à Brindes. Nous y revenons *infra*.

[816] *Ostendite populo Romano diui Augusti neptem eandemque coniugem meam, numerate sex liberos. Misericordia cum accusantibus erit fingentibusque scelesta mandata aut non credent homines aut non ignoscent*, Tac., *Ann.*, 2.71. Selon É. AUBRION 1985 : 617, ce passage témoigne de la réutilisation de la péroraison qu'un des amis de Germanicus avait fait entendre contre Pison lors du procès, et dont Tacite avait trouvé la trace dans les *acta senatus*. Sans nous prononcer cette hypothèse, on ne peut que relever avec É. AUBRION combien la phrase reprend les codes de la péroraison pathétique théorisée par Quintilien (Quint., *I.O.*, 6.1.17-19).

[817] La tristesse est ressentie comme le propre du féminin au moins depuis la tragédie athénienne, cf. sur cette question en dernier lieu l'article récent de J.-N. ALLARD & P. MONTLAHUC 2018 (en part. p. 25-26), avec de nombreuses références complémentaires. Les auteurs montrent que cette répartition genrée des émotions se perpétue à travers la littérature latine d'époque républicaine et impériale, mais ne vaut pas non plus de toute

les grandes orientations, car ce pathétique discrédité[818] tient pourtant une place centrale dans le dispositif passionnel de l'*Agricola*, des *Histoires* et des *Annales* : comme souvent, le paradoxe (pour ne pas parler d'hypocrisie) entre un jugement aristocratique et la réalité de l'œuvre est patent. Comment passe-t-on cependant de la foule du récit, si facilement émue, au public externe de Tacite ? C'est ce qu'il nous faut à présent observer.

ii- Un pathétique essentiellement direct

La façon dont le récit historique permet la naissance des émotions chez le lecteur (ou le public) de l'œuvre a été interrogée à plusieurs reprises depuis un article important de D. LEVENE publié en 1997[819]. Dans celui-ci, le chercheur, spécialiste d'historiographie romaine, distingue deux modalités par lesquelles un historien peut conduire son lecteur à éprouver des affects. Il peut faire en sorte que le lecteur s'identifie à un personnage (ou à un groupe) qui ressent cette émotion : la représentation du sentiment déclenche ce même sentiment chez le lecteur. D. LEVENE parle dans ce cas de figure d'*audience-based emotion*. L'autre possibilité repose sur un mécanisme plus intellectualisé : l'auteur décrit analytiquement une situation objectivement triste, joyeuse, pathétique, etc. ; le lecteur se trouve alors dans la position d'un observateur et, à partir d'un jugement partagé avec l'auteur, en vient à ressentir cette émotion. On parlera alors d'*analytic emotion*[820]. L'étude de D. LEVENE met ensuite cette dichotomie à l'épreuve du texte tacitéen, via une étude de cas sur la chute de Vitellius, établissant que l'*audience-based emotion* permet de susciter un sentiment de pitié envers un personnage comme Vitellius, dont les vices interdiraient, en principe, toute sympathie de la part du lecteur ; cependant, la représentation d'un public interne qui prend en pitié l'empereur[821] entre en tension avec l'*analytic emotion* et autorise le déploiement du pathétique à l'égard d'un prince pourtant haïssable. La conclusion de l'auteur est que ces deux modalités de la naissance de l'émotion chez le lecteur ne doivent pas être considérées comme antithétiques, et que l'*audience-based emotion*, associée dans la *doxa* à une fioriture héritée de l'historiographie dite « tragique »[822], n'est pas sans lien avec

---

éternité : une rupture semble devoir être constatée à partir de Platon, chez qui la maîtrise des émotions est un devoir du bon citoyen (mâle), par opposition aux femmes et à la foule (cf. Plat., *Rp.*, 3.387e-388a : ὀρθῶς ἄρ' ἂν ἐξαιροῖμεν τοὺς θρήνους τῶν ὀνομαστῶν ἀνδρῶν, γυναιξὶ δὲ ἀποδιδοῖμεν καὶ οὐδὲ ταύταις σπουδαίαις, καὶ ὅσοι κακοὶ τῶν ἀνδρῶν, et J.-N. ALLARD & P. MONTLAHUC 2018 : 29-30). Les auteurs mettent également en lumière l'importance des hiérarchies sociales dans les régimes d'émotion, qui semblent parfois plus signifiantes que les oppositions de genre (cf. la conclusion p. 39-40).

[818] En ce sens, nous ne souscrivons pas à la généralisation de D. S. LEVENE 1997 : 129 : « For Roman historians, however [à l'inverse de la peur], pity is almost always a positive trait. » Il n'y a pas une seule représentation mentale de la pitié : outre les variations nécessaires d'un auteur à une autre, le contexte où la pitié s'exprime est capitale pour comprendre le jugement qui est porté sur ce sentiment. Le discrédit sur le *pathos* jeté par César dans le discours que lui attribue Salluste (Sall., *Cat.*, 51), cité par l'auteur (p. 129 n. 4), mais écarté d'un revers de la main, est très révélateur d'*une certaine* image négative attaché au pathétique chez les historiens et les orateurs romains. Renvoyons encore une fois à F. DELARUE 2008, qui étudie plus en détail ce texte de Salluste et la réfutation du pathétique qu'il contient (p. 29-30).

[819] D. S. LEVENE 1997.

[820] Voir tout particulièrement D. S. LEVENE 1997 : 132. Cette dichotomie est reprise par J. MARINCOLA 2003 : 294 et, avec quelques modifications, par Chr. LEIDL 2010 : 240.

[821] Par ex. en Tac., *Hist.*, 3.68 : *nec quisquam adeo rerum humanarum immemor quem non commoueret illa facies, Romanum principem et generis humani paulo ante dominum relicta fortunae suae sede per populum, per urbem exire de imperio*, cf. D. S. LEVENE 1997 : 142.

[822] Sur la notion très critiquée « d'école tragique » de l'histoire, qui remonterait à l'historiographie hellénistique (avec Théophraste ou Duris), voir les mises au point de J. MARINCOLA 2003 : 295-299 et A. ZANGARA 2007 : 70-78.

l'analyse historique d'un auteur comme Tacite[823]. La typologie de D. LEVENE est particulièrement utile pour comprendre le rôle des clameurs dans le déclenchement du *pathos*. Il faut relever ici cependant qu'elle recoupe une distinction beaucoup plus ancienne due à l'encyclopédiste et académicien Jean-François MARMONTEL. Dans ses *Éléments de Littérature* (1787), celui qui a également été dramaturge oppose le pathétique direct au pathétique réfléchi[824] : le premier, essentiellement mimétique et correspondant à l'*audience-based emotion* de D. LEVENE, consiste à « fai[re] passer dans les âmes le même sentiment d'amour, de haine, de vengeance, d'admiration, de pitié, de crainte, de douleur, dont on est soi-même rempli » ; l'autre, « dont l'impression diffère de la cause », naît lorsque l'orateur analyse et décrit une situation propre à susciter l'émotion sans arborer lui-même les affects : « Plus il expose simplement, plus il émeut. » Contre les excès des déclamateurs, Marmontel défend la seconde voie, plus noble que la première, qui risque selon lui toujours de tomber dans le mélodrame facile et risible[825]. Au-delà de ce jugement de valeur, on constate que la typologie de Marmontel se superpose sans grande difficulté à celle du chercheur anglais. Les deux fournissent des outils importants pour l'analyse des scènes pathétiques de Tacite.

Quelle place la foule et ses cris occupent-ils dans les dispositifs pathétiques du récit tacitéen ? À première vue, le fonctionnement des clameurs semble très simple, simpliste, presque : la foule, spectatrice d'un événement triste ou violent, fonctionne comme un public interne qui exprime à voix haute, par ses cris, une réaction affective ; le lecteur, membre du public externe de l'œuvre, est alors guidé émotionnellement et conduit à ressentir à son tour les sentiments exprimés par la masse[826]. Ainsi la clameur est-elle à situer du côté du pathétique direct, de l'*audience-based emotion*, et ce rôle n'est pas sans lien avec la place que Tacite réserve le plus souvent aux classes subalternes, en particulier à la plèbe romaine : incapable d'agir, privée de moyens institutionnels ou politiques d'infléchir le cours des événements, celle-ci en est réduite à commenter le spectacle du monde et à en évaluer la portée émotionnelle. Cette vision, bien entendu caricaturale, explique que les rumeurs aient également souvent chez Tacite une fonction pathétique analogue à celle des clameurs ; nous y reviendrons en temps voulu[827]. Le sentiment exprimé par la foule est alors généralement la pitié. Cette réception passionnelle de l'événement à deux niveaux – d'abord dans la foule, puis chez le lecteur – fonctionne de façon tout à fait stéréotypée dans l'œuvre de l'historien, comme en témoigne le lexique ici encore largement formulaire qu'il emploie. Pour décrire ces réactions pathétiques des masses sont en

[823] D. S. LEVENE 1997 : 111-112.

[824] Le texte de 1787 a récemment été réédité, présenté et annoté par S. LE MEHANEZE : c'est dans cette édition que nous le consultons. Voir J.-Fr. MARMONTEL 2005 : 852-863 (p. 852-853 pour la citation).

[825] J.-Fr. MARMONTEL 2005 : 853 : « En employant le *pathétique* direct, l'orateur ne compromet jamais son ministère ni sa cause : le récit, l'exposé, la peinture qu'il fait peut causer une émotion plus ou moins vive sans conséquence. Mais lorsque, en se passionnant lui-même, il s'efforce en vain de nous émouvoir, et que, par malheur, tout ce qui l'environne est froid, tandis que lui seul s'agite, ce contraste fait perdre à son sujet tout ce qu'il a de sérieux, à son éloquence toute sa dignité, à ses moyens toute leur force. »

[826] En ce sens, on peut dire que la clameur a dans ces cas-là comme fonction d'assurer ce que F. GALTIER 2011 : 25 nomme « l'effet pathétique », c'est-à-dire de mettre en relation la souffrance des victimes de l'histoire et l'esprit du lecteur.

[827] Certaines rumeurs ont en effet peu d'emprise sur les événements et se présentent comme des commentaires à forte valeur chorale du déroulement de l'intrigue ; elles indiquent souvent, de façon plus circonstanciée que les clameurs, une réception affective idéale de l'histoire. La mécanique ne diffère alors guère de celle que nous analysons ici pour les cris de la foule (cf. chapitre 7).

effet utilisés d'abord le substantif *lamenta* et le verbe *lamentari*, ensuite *miserari* et ses dérivés, et plus rarement des termes renvoyant aux signes externes de la déploration (*fletus*, *lacrimae*, etc.). La fréquence de ce type de lamentation collective interdit que l'on s'attarde sur chaque exemple[828]. Avant d'observer quelques exemples révélateurs, mentionnons toutefois un motif récurrent qui prolonge les remarques du paragraphe précédent : celui des foules féminines en pleurs opposées aux foules masculines agissantes[829]. L'opposition est particulièrement visible dans les récits de bataille entre Romains et barbares, lorsque ces derniers placent leurs épouses en pleine lamentation au milieu (ou à côté) de l'affrontement, stimulant le courage des combattants[830]. On retrouve également le motif, de façon peut-être plus surprenante, lors des grandes catastrophes qui touchent Rome à la fin des *Annales*, l'incendie de 64[831] et l'épidémie de 65[832]. Dans ces textes, la déploration féminine et collective sert d'« embrayeur de pathétique » : elle permet de caractériser l'horreur d'un événement destructeur (la guerre, le feu, la maladie) et a pour but d'indiquer au public externe (le lectorat, dirions-nous aujourd'hui) les sentiments que l'épisode doit faire naître chez lui, la réception affective idéale du texte. Cependant, le motif est également intéressant pour ce qu'il dit de la répartition genrée de ce dispositif pathétique : les femmes et les enfants, êtres fondamentalement mineurs, forment comme un public interne, un chœur qui commente, séparé de la scène où les hommes, actifs, combattent les uns contre les autres ou luttent contre le cataclysme qui frappe la communauté. Sans entrer dans le détail, on relèvera dans les textes cités en note la récurrence des verbes préfixés en *ad-* pour caractériser la position topographique de la foule féminine qui émet le thrène : elles *assistent* (*adsistere*, *adsidere*, mais aussi *addere*, *ad hoc*) à l'événement, placées à quelque distance (*in proximo*) plutôt qu'elles n'y participent, objets passifs de l'action, voire

[828] Voici les exemples que nous ne traiterons pas de manière détaillée, en commençant par *lamentari*/*lamenta* : Tac., *Ann.*, 1.28 (*lamentari*, chez les soldats de Pannonie), 1.65 (*lamentari*, dans l'armée romaine en Germanie), 4.62 (*lamenta*, mais aussi *ululatus* et *gemitus*, pendant la catastrophe de l'amphithéâtre de Fidènes), *Hist.*, 4.1 (*lamenta* et *conclamationes* à Rome après l'entrée des Flaviens dans la ville ; Tacite y traite le motif traditionnel de l'*urbs capta*). *Miserari*/*misericordia* : Tac., *Ann.*, 12.47 (la foule des Arméniens déplore la chute de Mithridate), 14.45 (les sénateurs s'opposent à la mise à mort pathétique des esclaves de Pedanius Secundus), 16.29 (déploration du Sénat à l'égard du sort de Thrasea et d'Helvidius Priscus). Signes extérieurs de la lamentation : Tac., *Ann.*, 14.33 (*fletus et lacrimae* chez les habitants de Londinium implorant Suetonius Paulinus de défendre leur cité contre la révolte des Bretons), *Hist.*, 1.69 (*lacrimae* des soldats vitelliens face aux Helvètes), 2.29 (*preces* et *lacrimae* des troupes de Valens), 2.49 (*lacrimae* des prétoriens à la mort d'Othon), *Agr.*, 38 (*ploratus* des Bretons vaincus par Agricola). Autre terme : *desperatio* en Tac., *Ann.*, 15.13 (dans l'armée de Paetus).

[829] Les chœurs de femmes se lamentant évoquent bien sûr le rôle des pleureuses et plus généralement l'importance de la déploration féminine dans les contextes de deuil. Sur ces éléments, citons seulement les études de D. STERBENC-ERKER 2004 ; D. M. DUTSCH 2008.

[830] L'exemple le plus clair se situe pendant la répression de l'insurrection thrace en 26 : *his [Romanis] partae uictoriae spes et si cedant insignitius flagitium, illis [barbaris] extrema iam salus et adsistentes plerisque matres et coniuges earumque lamenta addunt animos. Nox aliis in audaciam, aliis ad formidinem opportuna*, Tac., *Ann.*, 4.51. La pratique est observée avec l'œil de l'ethnographe dans la *Germanie* : *quodque praecipuum fortitudinis incitamentum est, non casus, nec fortuita conglobatio turmam aut cuneum facit, sed familiae et propinquitates ; et in proximo pignora, unde feminarum ululatus audiri, unde uagitus infantium*, Tac., *Germ.*, 7.

[831] *Ad hoc lamenta pauentium feminarum, fessa aetate aut rudis pueritiae [aetas], quique sibi quique aliis consulebat, dum trahunt inualidos aut opperiuntur, pars mora, pars festinans, cuncta impediebant*, Tac., *Ann.*, 15.38, avec le commentaire récent de Rh. ASH 2018, *ad loc.*, qui note la fréquence de l'association entre les lamentations et les femmes chez Tacite. Déjà B. WALKER 1952 : 190-191 relevait le souci psychologique et le caractère pathétique de ce tableau.

[832] *Sed domus corporibus exanimis, itinera funeribus complebantur ; non sexus, non aetas periculo uacua ; seruitia perinde et ingenua plebes raptim extingui, inter coniugum et liberorum lamenta, qui dum adsident, dum deflent, saepe eodem rogo cremabantur*, Tac., *Ann.*, 16.13.

entravant l'action par leur attitude (*impedire*). On voit bien ainsi comment un thème particulier du récit permet, dans le même mouvement, de constituer l'effet pathétique tout en exprimant la critique que formule Germanicus dans ses dernières paroles.

Observons plus avant deux exemples de cette technique d'écriture tacitéenne où le principal ressort du pathétique est constitué par la parole collective. Le premier n'est sans doute pas le passage le plus pathétique du corpus tacitéen en matière d'intensité ; il est toutefois très révélateur par la confrontation que l'on peut faire avec le récit parallèle de Cassius Dion. Il s'agit de la reddition des troupes de Caesennius Paetus lors de la défaite de Rhandeia en 62, pendant la guerre romano-parthique, ou plus précisément de la rencontre entre les deux légions du gouverneur de Cappadoce et celles menées par Corbulon, au bord de l'Euphrate. Malgré les tensions entre les deux généraux romains, les soldats de Corbulon prennent alors en pitié leurs camarades :

> *Maesti manipuli ac uicem commilitonum miserantes ne lacrimis quidem temperare ; uix prae fletu usurpata consalutatio. Decesserat certamen uirtutis et ambitio gloriae, felicium hominum adfectus : sola misericordia ualebat, et apud minores magis.*[833] (Tac., *Ann.*, 15.16)

Une rapide comparaison avec le texte de Cassius Dion[834] met en lumière le travail d'élaboration littéraire auquel s'est livré Tacite à partir de sa source. En effet, chez Dion, la tonalité est bien moins pathétique ; seules sont exprimées, et en des termes assez mesurés, la tristesse (λυπεῖν, Cass. Dio. 62.22) et la honte (αισχύνεσθαι) des soldats qui se sont rendus, l'armée de Corbulon étant plutôt joyeuse ; l'historien grec ne se focalise pas exclusivement sur les troupes mais également sur les chefs. Toutefois, la plus grande différence pour notre propos se situe ailleurs, dans la perspective par laquelle l'émotion est suscitée. Cassius Dion fait en effet appel à un point de vue extérieur et anonyme, exprimé par l'indéfini τις et caractérisé par une posture d'observation presque intellectuelle, avec le verbe κατανοεῖν. Ainsi le lecteur est-il conduit à prendre le rôle d'un observateur distant observant la scène depuis le dessus ; s'il s'émeut, ce sera donc par pathétique réfléchi, « analytique » pour reprendre le terme de D. LEVENE. Tacite livre une version de l'événement qui, sans proposer d'interprétation fondamentalement différente de l'épisode, se révèle très éloignée dans sa couleur. Premièrement, chez lui, les chefs sont absents du tableau – leur entrevue sera évoquée séparément après le passage –, et les affects des deux armées ne sont pas représentés en opposition, mais en continuité. Les légions de Corbulon sont prises de pitié à la vue de leurs camarades, et la solidarité entre les unes et les autres ressort tout particulièrement de l'utilisation terme *commilitones*. Deuxièmement, les émotions sont omniprésentes : tout est affaire ici de « sentiment », d'*adfectus*, pour reprendre le mot-clef employé par l'historien. Ces sentiments se manifestent par des signes extérieurs, comme les larmes (*lacrimae*, *fletus*) ou des paroles

[833] « Les manipules étaient dévastés et déploraient le sort de leurs camarades ; ils ne maîtrisaient pas même leurs larmes. Il s'en fallut de peu pour que leurs pleurs ne les empêchent d'échanger le salut. C'en était fini de l'émulation dans le courage, de la recherche de la gloire, ces sentiments propres aux hommes heureux : seule régnait la pitié, et en particulier chez les simples soldats. »

[834] Ὅτε δ΄ οὖν συνεγένοντο ἀλλήλοις, πλεῖστον ἄν τις τὸ διάφορον τῶν στρατοπέδων καὶ τῶν στρατηγῶν, τῶν μὲν χαιρόντων τε καὶ λαμπρυνομένων ἐπὶ τῇ σπουδῇ, τῶν δὲ λυπουμένων τε καὶ αἰσχυνομένων ἐπὶ τῇ συνθήκῃ, κατενόησεν, Cass. Dio. 62.22.

(*miserantes*), et la voix éplorée de la foule contraste avec les vocalisations officielles que l'on attend d'elle, à l'instar de la *consalutatio*. Le commentaire psychologisant final souligne à quel point le pathétique est un trait propre à la foule pour Tacite : en liant la « pitié » (*misericordia*) à l'humilité des simples soldats (*minores*), il prolonge les jugements sur l'émotivité du *uulgus* rappelés plus haut[835]. Enfin, au plan des techniques littéraires, il faut relever que l'armée de Corbulon joue le rôle du public interne qui configure émotionnellement l'épisode : loin du jugement analytique et désincarné du τις de Cassius Dion, Tacite confie à la masse le soin d'indiquer les affectifs que le public externe doit reconnaître et conférer à la narration.

Ainsi opposera-t-on au pathétique réfléchi de l'historien grec le pathétique direct de l'historien latin. Pourquoi Tacite a-t-il conféré à un groupe tiers le soin de médier la lecture émotionnelle de cet événement ? Pourquoi ne pas avoir confié au lecteur un récit plus factuel de la rencontre entre les deux armées ? La représentation des troupes romaines vaincues et humiliées ne suffisait-elle donc pas à susciter le pathétique ? Une réponse possible à ces questions réside sans doute dans le goût de Tacite pour de tels tableaux[836]. Peut-être peut-on toutefois apporter un élément supplémentaire. Dans l'article cité *supra*, D. LEVENE relevait que le pathétique direct (*audience-based*) était un moyen pour Tacite de provoquer des émotions face à un personnage comme Vitellius, qui ne peut attirer la sympathie du fait de ses vices propres et de son passé. Or, l'armée de Paetus a eu quelques chapitres plus tôt un comportement scandaleux aux yeux de l'historien – et probablement de son public : les soldats, assiégés a Rhandeia, ont refusé de combattre et, invoquant des prétextes spécieux, ont contraint leur chef à la reddition[837]. Telle attitude noircit fortement le portrait de cette partie de l'armée d'Orient. Voilà comment on peut expliquer que, pour obtenir une scène fortement pathétique, Tacite ait ressenti le besoin de recourir à un embrayeur affectif interne, en l'occurrence une autre foule, prête, du fait des solidarités horizontales entre soldats, à prendre en pitié les fuyards.

On trouve évidemment chez Tacite certains épisodes très célèbres pour leur dimension fortement pathétique. Dans ceux-ci, c'est souvent ce rôle de spectatrice interne qui est réservée à la foule ; les vocalisations (sous forme de cris ou de gémissements) ont alors le rôle d'embrayeur pathétique analysé ci-dessus : la masse constitue un arrière-plan visuel et sonore qui accompagne le déroulement de la scène. Ce pathétique direct forme dans le récit tacitéen des pauses expressives – et donc aisément isolables – dans le récit, des tableaux, dont E. COURBAUD affirmait en son temps qu'ils formaient « l'essence même du génie de Tacite »[838]. Comme l'analyse du pathétique n'est pas fondamentalement différente de celle exposée ci-dessus, et que ces textes, bien connus, ont souvent été commentés dans la littérature secondaire, on s'autorisera à passer plus rapidement sur ces morceaux de bravoure des *Histoires* et des *Annales*. Le repentir des légions de Germanie à la fin de la mutinerie de 14[839], la scène du retour

[835] Comme le remarque É. AUBRION 1985 : 232.

[836] Cf. É. AUBRION 1985 : 384.

[837] Tac., *Ann.*, 15.13 : sur les propos tenus par les soldats à cette occasion, intéressants pour leur contenu rhétorique au-delà du vernis aristocratique de Tacite, cf. *infra*, chapitre 7.

[838] E. COURBAUD 1918 : 121, et cette phrase qui suit : « On serait tenté de dire que tout est tableau chez lui et que c'est pour aboutir au tableau qu'il a voulu devenir historien. » Sur les tableaux, l'étude d'É. AUBRION 1985 : 335-384 propose un relevé systématique et une typologie.

[839] Tac., *Ann.*, 1.41. La couleur pathétique de ce texte est souvent relevée, et parfois analysée comme une invention tacitéenne : I. KAJANTO 1970 : 710-711 y voit par exemple la marque du goût littéraire et de l'analyse psychologique propres à Tacite ; Fr. BERARD 2012 : 262-268 souligne tous les échos intertextuels (notamment le

des cendres de Germanicus de Brindes à Rome, où l'urne est portée au tombeau d'Auguste[840], les réactions sénatoriales à la mort de Drusus II[841], les élans de terreur ou de pitié des armées plongées dans la guerre civile[842] forment les exemples les plus éloquents de ce que l'on pourrait appeler le « pathétique clamoral » de Tacite, c'est-à-dire le recours aux exclamations de la foule pour composer le tissu affectif de la narration. Toutes ces scènes présentent une dimension théâtrale qui assimile la foule au public plutôt qu'aux acteurs des événements ; le lexique de la déploration évoqué plus haut y est récurrent, depuis les termes centrés sur les émotions (*maerere*) jusqu'aux vocalisations les plus marquées (*uox, ploratus, gemitus*), en passant par toute une gamme d'expressions plus ou moins sonores (*planctus, fletus, lacrimae*). On constate par ailleurs que, fidèle au discours aristocratique qui stigmatise les émotions de la masse comme une marque d'intempérance et l'oppose à l'attitude résolue des hommes d'action, ce pathétique collectif qui sert de toile de fond au tableau est distingué du discours individuel qui lui donne un sens et une fin : pour reprendre les passages célèbres cités ci-dessus, c'est ainsi que la lamentation des légions de Germanie s'arrête quand Germanicus commence son discours d'admonestation aux mutins (Tac., *Ann.*, 1.41), tandis que Tibère rappelle à l'ordre la foule qui pleure son fils adoptif par un édit (Tac., *Ann.*, 3.6) et doit vaincre les gémissements des sénateurs avant de s'exprimer dans la curie (Tac., *Ann.*, 4.8) ; dans les passages de lamentation des soldats que l'on trouve dans les *Histoires*, c'est souvent le rôle du général de couper court aux sentiments exprimés par les troupes, comme Mucien à l'occasion d'un début de sédition militaire à Rome (Tac., *Hist.*, 4.46) ou Cerialis lors des retrouvailles de plusieurs légions séparées par les affres de la guerre (Tac., *Hist.*, 4.72).

Dans ces textes, l'expression orale de la foule contribue surtout à donner sa couleur pathétique à la scène, et le contenu des paroles collectives compte moins que l'ambiance qu'elles permettent de constituer. Peu importe au fond le message verbal exact des *lamenta*, les mots criés par la masse quand elle « déplore » (*miserari*) quelqu'un ou quelque chose ou encore les sons qu'elle émet dans ses *gemitus*. Certaines clameurs pathétiques, en revanche, reçoivent un développement plus étendu sous la forme d'un discours indirect. Dans ces cas-là, qui ne diffèrent pas fondamentalement des rumeurs pathétiques que nous étudierons rapidement au chapitre 7, la déploration prend la forme d'un commentaire choral qui sert à mettre en évidence de façon spectaculaire le *pathos* propre à une scène ou un tableau. Le paradigme est donc toujours celui de l'*audience-based emotion*, mais on peut se demander si ces cris plus riches de la foule n'introduisent pas en outre une dimension analytique au récit. L'exemple le plus clair se trouve dans l'épisode de la fin de la mutinerie des légions de Germanie, en 14[843]. Citons-en

---

motif de l'*urbs capta*) permettant à Tacite de « donner aux événements présents le poids et l'intensité des grandes heures du passé » (p. 268). Voir également É. AUBRION 1985 : 530-531 et A. B. BREEBAART 1987 : 66 sur la lecture psychologique qui sert de support au déploiement des émotions. Pour E. KOESTERMANN 1963, *ad loc.*, le *pathos* déployé ici ne s'oppose pas à la vraisemblance historique.

[840] Tac., *Ann.*, 3.1-4. Pour le pathétique, voir M. BILLERBECK 1991 : 2758 ; N. J. SHUMATE 1997 : 373-374 insiste sur l'assimilation de la foule à un public de théâtre.

[841] Tac., *Ann.*, 4.8-9.

[842] Tout particulièrement Tac., *Hist.*, 4.46 (que nous développons *infra*) et 4.72, scène des retrouvailles entre les légions prisonnières des Bataves et celles menées par le chef romain Cerialis, dont la composante pathétique est analysée par É. AUBRION 1985 : 373 et par R. STROCCHIO 1992 : 40-41 (avec focalisation sur le silence). Sur ce thème récurrent des récits de guerre civile à Rome, voir P. JAL 1963 : 294-304.

[843] On pourra également observer les textes où une armée retourne sur un champ de bataille, et où les exclamations des soldats, souvent rapportées au discours indirect, configurent également la réception affective de

seulement un extrait. L'historien vient de peindre un tableau très clairement pathétique du départ d'Agrippine et du jeune Caligula du camp, comme ordonné par Germanicus. Les amis du général s'affligent de cette scène. Voici ce qu'on lit immédiatement après : « Les gémissements et les lamentations vont jusqu'à attirer l'attention des soldats, qui entendent et voient le cortège. Ils sortent de leurs tentes. Qu'est-ce que ces bruits d'affliction ? Qu'y a-t-il de si déplorable ? »[844] Indépendamment du statut très ambigu de ces deux interrogatives, qui semblent être du discours indirect pour le sens, mais relèvent du discours auctorial au plan syntaxique[845], l'enchaînement révèle clairement le rôle d'interprète affectif qui est dévolu à la foule ici. La couleur pathétique était en effet déjà présente dans la mention des *gemitus* et des *planctus* qui accompagnaient le départ du cortège. L'arrivée des soldats permet cependant de représenter le transfert de cette de la perception visuelle et auditive (*auris oraque aduertere*) de la scène à l'émotion qu'elle suscite. En ce sens, les deux questions ont presque un rôle didactique : elles focalisent l'attention du lecteur sur la dimension pathétique (*flebilis*) du départ d'Agrippine et le poussent à l'interpréter de la même façon qu'eux, à savoir comme un événement funeste (*triste*). Un tel passage contient donc deux expressions de la foule qui lui assurent sa part de *pathos* : les *gemitus ac planctus* poussés par le cortège ou par les proches de Germanicus, qui relèvent de la modalité la plus simple du pathétique direct (représenter les émotions que l'on cherche à susciter), et l'intervention plus détaillée des soldats, qui, tout en procédant aussi d'une *audience-based emotion*, est dotée d'une dimension analytique indéniable, puisqu'elle invite à commenter et à analyser l'événement, pour un résultat analogue (ressentir la pitié).

iii- Déconstruction du pathétique direct : trois variations autour d'une technique

---

la scène et mettent en lumière la dimension pathétique de l'événement. On lira dans ce sens la visite du *Teutoburgiensis saltus*, lieu du massacre de Varus et ses légions (Tac., *Ann.*, 1.61) et la visite du champ de bataille de Bédriac par les Vitelliens (Tac., *Hist.*, 2.70, notamment cette phrase : *et erant quos uaria sors rerum lacrimaeque et misericordia subiret*). Ces deux scènes ont été analysées de concert par A. J. WOODMAN 1998 : 70-85, qui voit dans celle de Bédriac le modèle de celle des *Annales* (exemple selon lui de « self-imitation »), l'une des reprises la plus évidente étant la présence d'une foule spectatrice et vectrice d'émotion (*qui aderat exercitus* revient dans les deux passages) ; Fr. BERARD 2012 : 257-261, qui montre leur inscription dans la topique de la description du champ de bataille et l'originalité dans le traitement du motif ; enfin, étude conjointe des deux passages plus récemment par J.-Chr. JOLIVET 2016, qui rappelle que la visite du champ de bataille est un motif typique de l'historiographie, dont l'une des fonctions principales est le *mouere* (à ce titre, voir tout particulièrement la p. 231 pour le pathétique de Tac., *Ann.*, 1.61 et Tac., *Hist.*, 2.70 que prennent en charge les soldats) ; selon lui cependant, le *Schlachtfeldbesuch* du Teutobourg ajoute à la scène traditionnelle une part de *docere* et engage une réflexion métapoétique sur le travail de l'historien. La fonction pathétique de cette scène est souvent mise en avant, par ex. É. AUBRION 1985 : 373-374 ; E. O'GORMAN 2000 : 50-51. Voir également V. E. PAGAN 1999.

[844] *Gemitusque ac planctus etiam militum auris oraque aduertere. Progrediuntur contuberniis. Quis ille flebilis sonus ? Quod tam triste ?*, Tac., *Ann.*, 1.41. Quelques indications bibliographiques sur le pathétique de ce passage ont été données *supra*.

[845] *Quis ille flebilis sonus* est en effet au nominatif et la question semble être formulée en première lecture par le narrateur ; la suite du passage indique cependant bien qu'il s'agit des propos des soldats. La difficulté est signalée par E. KOESTERMANN 1963, qui l'interprète comme une perturbation exceptionnellement marquée de la langue rendant l'émotion des soldats (« nirgends ist Tacitus in der Annäherung an die Affektsprache so weit gegangen wie hier »). Dans un sens analogue, H. FURNEAUX 1962, *ad loc.* (« broken and exclamatory, to express the agitation of the speakers »). Ce type de brouillage entre discours citant et discours cité n'est pas rare quand il s'agit de la foule : nous regroupons les exemples en conclusion de ce travail et proposons une interprétation à l'aide des outils de la sociocritique.

Le pathétique direct dont la foule est responsable à travers ses clameurs ne fait sans doute pas partie des techniques les plus originales et les plus remarquables du « plus grand peintre de l'Antiquité »[846] qu'on a voulu voir en Tacite. La correspondance entre l'événement (violent, tragique, déplorable), la réaction passionnelle des citoyens ou des soldats constitués en public, et les sentiments du lecteur qu'il s'agit de faire naître, est de celle que l'observateur moderne ne peut que remarquer immédiatement, et qui explique sans doute le reproche qui a pu être fait à Tacite, comme à d'autres historiens influencés par l'historiographie dite « tragique », de céder au mélodrame et au *pathos* facile[847].

Cependant, rester sur cette image serait sans doute trompeur. Comme le note É. AUBRION à propos du retour d'Agrippine en Italie avec les cendres de Germanicus, « il ne faut jamais se hâter de dénoncer l'abus du pathétique, ni croire que Tacite s'en sert toujours pour impressionner le lecteur dans le sens de ses préjugés »[848]. Sans doute prompt à la peinture de la désolation collective, dans laquelle le cri d'affliction tient toute sa place, l'historien est également capable de variations plus stimulantes avec cette technique d'écriture. Nous proposons ici trois types de détournement des motifs pathétiques traditionnels étudiés *supra* : dans ceux-ci, l'inversion de la norme littéraire repose en grande partie sur le comportement même de la foule ou sur la façon dont le narrateur le rapporte. Nous ne rentrerons pas dans l'analyse détaillée de ces textes ; notons cependant qu'ils se trouvent majoritairement dans les *Histoires*, ce qui n'a pas de quoi surprendre : le thème de la guerre civile invitait à de nombreuses variations autour du pathétique, toujours attendu et, pour cette raison, parfois détourné.

1) Le pathétique est feint. Ce premier du retournement du motif se fonde sur une dissociation entre les signes vocaux du *pathos* et l'état affectif auquel ils renvoient. La foule s'afflige, mais le narrateur, par un subtil jeu de focalisations, indique immédiatement que les sentiments ne sont pas véridiques. En d'autres termes, nous nous situons ici dans le prolongement des exemples cités plus haut de « signes dysfonctionnels » émis par la foule, à l'instar du silence. Ainsi, lors des funérailles de Drusus II, Tacite signale que les clameurs (*uoces*, Tac., *Ann.*, 4.12) de lamentation de la foule ne sont pas en phase avec ses émotions, puisque l'on se réjouit à l'idée que les descendants de Germanicus prennent à nouveau de l'importance dans la *domus* impériale. Ici, la mention explicite de la *simulatio* collective pourrait indiquer une extension de ce vice proprement tibérien à la population romaine[849]. Cependant, ce type de faux *pathos* n'est pas isolé, et l'on peut rappeler ici le charivari que la plèbe de Sienne fait subir au sénateur Manlius Patruitus dans les *Histoires* (Tac., *Hist.*, 4.45) : la pratique du *conuicium* dont il est question ici consiste pour partie à parodier par ses cris des lamentations funèbres[850]. Le vocabulaire est le même que dans les scènes de désolation

[846] Selon l'expression célèbre de Racine, seconde préface de *Britannicus*, 1669.

[847] D. PIPPIDI 1965 : 17-18, où l'on trouvera un écho des critiques traditionnelles (en part. n. 5). Sur cet aspect mélodramatique, voir la synthèse de M. BILLERBECK dans l'*ANRW* (M. BILLERBECK 1991 : 2759-2762).

[848] É. AUBRION 1985 : 356.

[849] *Ceterum laudante filium pro rostris Tiberio senatus populusque habitum ac uoces dolentum simulatione magis quam libens induebat, domumque Germanici reuirescere occulti laetabantur*, Tac., *Ann.*, 4.12.

[850] Voir sur le *conuicium* et les autres formes de justice populaire P. VEYNE 1983 : 21-25 (le texte de Tacite est cité p. 24, avec comme parallèle Jos., *Vita*, 62.323) ; également les pages stimulantes de W. NIPPEL 1995 : 41-46

vues plus haut (*planctum et lamenta*), mais celui-ci est alors dépourvu de toute référentialité. L'effet de détournement du pathétique est d'autant plus saisissant dans ce texte que l'épisode est suivi d'une scène – un début de sédition chez les prétoriens – dont le *pathos* constitue le ressort littéraire principal (Tac., *Hist.*, 4.46)[851].

2) Le pathétique ne se déclenche pas. Ici, pas de rupture de continuité entre le signifiant et le signifié, mais une absence significative de pathétique. Pour que l'écart à la norme soit sensible, il faut cependant que le narrateur rende manifeste que le pathétique *aurait dû* se déclencher dans un lieu littéraire où son absence éclate aux yeux du lecteur. Pour ce faire, une première solution est de tout simplement nommer le sentiment – généralement la pitié – que la foule n'exprime pas. Lors du lynchage de Vitellius, Tacite écrit que l'empereur déchu est traîné hors du palais « sous de nombreux cris injurieux, personne ne le pleurant : cette fin hideuse avait retiré tout sentiment pathétique » (*multis increpantibus, nullo inlacrimante : deformitas exitus misericordiam abstulerat*, Tac., *Hist.*, 3.84). L'incapacité de la foule à ressentir un des affects qui la caractérise si fréquemment, la pitié, est hautement symbolique, et l'historien y insiste volontairement (*nullo inlacrimante, misericordiam abstulerat*)[852]. Comme le note D. LEVENE, le pathétique direct (*audience-based*) l'a cédé face au jugement analytique, froid, sur Vitellius[853]. Une autre façon de mettre en lumière l'absence de pathétique est le contraste : une scène où la foule est support du pathétique est placée à côté d'une autre où aucun sentiment de pitié n'est exprimé. Toujours dans les *Histoires*, la reddition des Vitelliens face aux Flaviens après la bataille de Crémone servira d'illustration : quand les soldats de Vitellius sortent de la ville, la haine des vainqueurs s'exprime avant de se transformer en pitié ; quand Caecina, général de Vitellius, s'avance avec superbe, la pitié disparaît et se transforme en colère. On passe des insultes à la retenue et à nouveau à la colère – manière, sans doute, de déconstruire le pathétique que la rencontre des deux armées, via le thème des vicissitudes de la fortune et des horreurs de la guerre civile, était en train de constituer[854].

3) Le pathétique fonctionne à deux niveaux. Dans l'exemple précédent, le contraste aboutissait à mettre en lumière l'absence de pathétique. Il est cependant également possible que la déconstruction du pathétique direct (une foule exprime sa déploration face à un événement) amène, paradoxalement, à l'expression d'un pathétique réfléchi plus puissant. Pendant la seconde bataille de Bédriac, l'historien peint un tableau qui

---

et 76 (avec des références complémentaires) ; H. MENARD 2004 : 10, qui définit le *conuicium* comme « un attroupement faisant un bruit que nul ne pouvait ignorer », insistant ainsi sur la dimension sonore de la pratique, et plus récemment H. MENARD 2013 : 213-215.

[851] Sur cet épisode et les craintes des soldats, Rh. ASH 1999 : 49-50.

[852] Situation très proche pour Messaline au moment de sa chute, mais dans un contexte où la foule est absente et qui n'entre donc pas directement dans notre corpus ; voir tout de même la parenté de la formule : *spatium urbis pedibus emensa, uehiculo, quo purgamenta hortorum eripiuntur, Ostiensem uiam intrat nulla cuiusquam misericordia quia flagitiorum deformitas praeualebat*, Tac., *Ann.*, 11.32.

[853] Étude détaillée de la mort de Vitellius et de la tension produite entre une lecture analytique de cette figure et une lecture pathétique (au sens du pathétique direct) dans D. S. LEVENE 1997 : 144-147, selon lequel il s'agit pour Tacite d'inviter le lecteur à se dissocier des sentiments du public interne.

[854] *Circumstiterant uictores et primo ingerebant probra, intentabant ictus : mox, ut praeberi ora contumeliis et posita omni ferocia cuncta uicti patiebantur, subit recordatio illos esse qui nuper Bedriaci uictoriae temperassent. Sed ubi Caecina praetexta lictoribusque insignis, dimota turba, consul incessit, exarsere uictores : superbiam saeuitiamque (adeo inuisa scelera sunt), etiam perfidiam obiectabant*, Tac., *Hist.*, 3.31.

contient une anecdote classique de ce type de récit : un fils, qui combat sous le commandement d'Antonius Primus, tue son père, soldat vitellien ; le fils reconnaît le père alors qu'il expire ; le combat semble s'arrêter, les soldats les plus proches, puis le reste de l'armée s'unissent dans le thrène (*questus*, Tac., *Hist.*, 3.25) et déplorent les affres des *bella ciuilia*[855]. On reconnaît bien là un *topos* de la littérature de guerre civile[856], et ce texte n'a jusqu'à présent rien d'original, si ce n'est que l'anecdote est rapportée avec quelque solennité et placée sous l'autorité de Vipstanus Messalla. L'alignement entre la déploration de l'individu (le fils qui pousse une *uox flebilis*) et la déploration collective se situe bien dans la continuité directe des techniques analysées *supra*. Cependant, le pathétique est immédiatement mis en péril par le jugement froid du narrateur[857] : « ils n'étaient pas pour autant plus lents à tuer et à dépouiller leurs proches, leur famille, leurs frères : "le crime a été commis", disent-ils, et ils le font » (*nec eo segnius propinquos, adfinis, fratres trucidant, spoliant : factum esse scelus loquuntur faciuntque*, Tac., *Hist.*, 3.25). Ainsi la réception affective, normalement configurée par les réactions sonores de la foule qui assiste à l'événement tragique, est-elle rendue impossible par le constat brutal de l'auteur. Cependant, le pathétique ne disparaît pas pour autant du tableau, et l'on ne saurait lire la prise de parole auctoriale seulement comme l'expression du cynisme de Tacite. Constatant le décalage entre *res* et *uerba*, entre commisération et corruption des foules, l'historien donne au tableau une touche finale de désespoir, à même de susciter chez son lecteur un puissant sentiment de pitié. On notera tout particulièrement le polyptote *factum esse*/*faciunt* qui, sous la forme d'un paradoxe, rend criants à la fois la perte du sens moral que subit le soldat dans la guerre civile[858] et l'aspect cyclique (du passé au présent, *factum esse* > *faciunt*) du conflit. La voix de la foule, d'abord présentée comme une réaction exemplaire (les *questus*) devient le symptôme de la turpitude collective (*loquuntur*). Tacite est, en somme, passé ici du tableau au jugement, et, de ce fait, du pathétique direct, mimétique, au pathétique indirect, analytique. Si le second semble avoir plus de force que le premier, c'est surtout la juxtaposition et le contraste entre les deux qui confère toute sa grandeur à la scène.

2. Clameur et *ekphrasis*

Lieu du *mouere*, la clameur collective peut également participer du *delectare* qui anime le récit historique. Cela est tout à fait sensible dans les récits ou les descriptions dont l'intensité repose sur la présence de signaux sensoriels multiples et divers. Dans ces textes, la clameur enrichit une scène ou un tableau d'une dimension sonore qui frappe l'esprit du lecteur et lui permet de se représenter les événements « comme s'il y était », augmentant ainsi le plaisir de la lecture. On reconnaît ici une technique rhétorique ou stylistique que les théoriciens antiques se sont attachés à codifier, mais à laquelle plusieurs noms ont été donnés. On parle généralement

[855] *Eo notabilior caedes fuit, quia filius patrem interfecit. Rem nominaque auctore Vipstano Messala tradam. Iulius Mansuetus […] oblatum forte patrem et uulnere stratum dum semianimem scrutatur, agnitus agnoscensque et exanguem amplexus, uoce flebili precabatur placatos patris manis […]. Aduertere proximi, deinde plures : hinc per omnem aciem miraculum et questus et saeuissimi belli execratio*, Tac., *Hist.*, 3.25.

[856] P. JAL 1963 : 396 et suiv. Voir également les références citées par Rh. ASH 1999 : 188 n. 93 ; Rh. ASH 2009 : 93.

[857] Le renversement et l'écart avec la scène attendue sont commentés par Rh. ASH 1999 : 64.

[858] Sur cet élément important du récit tacitéen, voir par exemple Rh. ASH 2009 : 90-95.

en stylistique française d'hypotypose[859], mais les Anciens utilisent généralement, pour les Grecs, le concept d'ἐνάγρεια, pour les Latins, celui d'*euidentia*[860]. Un concept connexe est celui d'*ekphrasis* (ἔκφρασις). Le sens réduit que cette notion recouvre aujourd'hui (description détaillée d'un objet ou d'une œuvre d'art) ne correspond pas, comme on le sait, à son extension dans l'Antiquité : l'*ekphrasis*, qui était pratiquée dans les écoles de rhétorique comme l'un des προγυμνάσματα, pouvait être une description de personnes, d'actions, de lieux, etc.[861]. En ce sens, le terme s'appliquait volontiers à certains motifs narratifs, comme la prise d'une ville par exemple (Quint., *I.O.*, 8.3.67), et il est sans doute vain de chercher dans les textes théoriques ou pratiques anciens la frontière entre narration (ou scène) et description (ou tableau) que nous tenons généralement pour acquise[862]. Même si les rhéteurs insistent tout particulièrement sur l'importance de la vision pour produire l'*enargeia*, « l'évidence », le sentiment « d'avoir sous les yeux »[863], le rôle des perceptions auditives n'est pas à négliger dans ces scènes. De fait, chez Tacite, « l'apparence » d'une scène (*facies*) est souvent décrite par des notations sonores, notamment, mais non exclusivement, dans les récits de bataille[864]. L'association est significative : pour mettre sous les yeux du lecteur une scène, il importait d'en donner les traits apparents, mais également d'en « peindre les sons », pourrions-nous dire en gardant l'oxymore que le rapprochement de termes comme *facies* et *strepitus*/*silentium*/*clamor* produit en latin.

Dans un premier temps, nous nous pencherons sur l'association des éléments acoustiques et visuels dans scènes d'hypotypose des *Annales* et des *Histoires*, observant que ce trait de

---

[859] Voir par exemple l'article de H. MORIER 1998, *s. u.*, qui compte d'ailleurs les « événements guerriers » comme l'une des espèces d'hypotypose. À noter que l'équivalence entre *enargeia* et hypotypose est questionnée par A. ZANGARA 2007 : 255, qui relève qu'il existait un type d'*enargeia* dans l'Antiquité qui ne passait pas par le tableau vivace, mais par le style simple (p. 267 et suiv.).

[860] *Itaque enargeian, cuius in praeceptis narrationis feci mentionem, quia plus est euidentia uel, ut alii dicunt, repraesentatio quam perspicuitas, et illud patet, hoc se quodam modo ostendit, inter ornamenta ponamus*, Quint., *I.O.*, 8.3.61. Sur la proximité de ces notions, voir J.-P. AYGON 1994 : 47 ; L. PERNOT 2000 : 139-140 ; A. ZANGARA 2007 : 251-252. Pour une définition et une étude diachronique de l'*enargeia*, on se réfèrera à l'ouvrage détaillé d'A. ZANGARA 2007 : 55-70 ; 255-277. Sur les effets d'*euidentia* chez Tacite, depuis longtemps constatés, voir l'étude de E. KEITEL 2014 (avec une orientation bibliographique p. 59), qui laisse intactes la question des perceptions auditives et les scènes de combat, qui vont principalement retenir notre attention (voir néanmoins p. 64 le commentaire des hypotypose en Tac., *Ann.*, 4.69-70, qui reposent en partie sur des notations sonores).

[861] L. PERNOT 2000 : 196. L'*enargeia* qui produit l'*ekphrasis* est, comme le note A. ZANGARA 2007 : 249, une *enargeia* qui « s'affranchi[t] aussi bien des contraintes de l'utilité que de toute exigence d'adéquation ontologique pour exhiber seulement pour le plaisir sa démiurgie propre » : elle s'est libérée, en somme, de la finalité rhétorique à laquelle elle appartient habituellement.

[862] C'est l'objet de la démonstration de J.-P. AYGON 1994 auquel nous renvoyons ici. Voir également P. FRANÇOIS 2015a : 108.

[863] La métaphore est fréquente dans les traités de rhétorique, cf. P. FRANÇOIS 2015a : 108 et A. ZANGARA 2007 : 258-262 Notons toutefois que la définition qu'en donne Denys d'Halicarnasse est plus générale, puisqu'il s'agit de donner à percevoir « par les sens » (ὑπὸ τὰς αἰσθήσεις, Den. Hal., *Lys.*, 7), cf. A. ZANGARA 2007 : 55.

[864] Voir Tac., *Ann.*, 1.49 (*diuersa omnium, quae umquam accidere, ciuilium armorum facies. […] Clamor, uulnera, sanguis palam, causa in occulto*), Tac., *Agr.*, 38 (*proximus dies faciem uictoriae latius aperuit : uastum ubique silentium, secreti colles, fumantia procul tecta, nemo exploratoribus obuius*). En Tac., *Ann.*, 14.8, soit l'assassinat d'Agrippine, le cadre n'est pas exactement un champ de bataille, mais l'intertexte militaire est évident (*magis ac magis anxia Agrippina […] : aliam fore laetae rei faciem ; nunc solitudinem ac repentinos strepitus et extremi mali indicia*) ; en Tac., *Hist.*, 1.85, l'analogie entre l'*Vrbs* après la prise de pouvoir d'Othon et le monde de la guerre – et donc ses sons – est plus marquée encore (*non tamen quies urbi redierat : strepitus telorum et facies belli […]*). Comme le note D. S. LEVENE 1997 : 142 sur un autre sujet, le terme *facies*, parce qu'il permet de mettre sous les yeux du lecteur une scène, sert souvent de déclencheur à l'*enargeia* ; remarque similaire chez É. AUBRION 1985 : 282

l'écriture tacitéenne ne se limite pas à la sphère du combat où elle il se réalise le plus souvent[865]. Certaines *ekphraseis* semblent aller plus loin dans l'utilisation du son dans l'hypotypose, en donnant réduisant le champ sensoriel d'un événement à sa seule dimension acoustique. Cela est particulièrement remarquable lorsque les perceptions visuelles sont contrariées, comme c'est le cas avec le motif de la bataille de nuit ou du combat confus. Dans de tels textes, nous proposons de rendre compte de l'importance exceptionnelle acquise par la sphère orale et aurale en reprenant à P. FRANÇOIS le concept d'« *ekphrasis* sonore » élaboré pour les récits de bataille liviens[866]. Il s'agira alors de se demander dans quelle mesure cette notion peut s'appliquer à ces épisodes militaires chez Tacite : cela suppose que, davantage que le combat, le son lui-même devienne l'objet de l'*ekphrasis*, qu'il soit thématisé comme le point central de la description. Il semble bien, comme on le verra, que la focalisation du récit sur la seule dimension sonore (qui mêle la voix humaine des clameurs, mais également d'autres bruits de la guerre) légitime parfois le recours à cette caractérisation.

N'allons pas penser que les textes très travaillés que nous allons étudier dans les pages suivantes relèvent d'un pur acte de création poétique de la part de Tacite. Les sons faisaient partie du monde de la guerre et constituaient une partie importante de l'environnement sensoriel du soldat. Il n'est dès lors pas étonnant que les auteurs aient gardé trace, d'Homère à la littérature latine d'époque impériale, de cette dimension capitale du combat, en particulier sous l'influence du récit épique[867] : comme l'écrit Tite-Live à propos de la bataille du Trasimène, au cœur de l'affrontement, on se servait davantage de ses oreilles que de ses yeux[868]. Les bruits pouvaient même revêtir un aspect stratégique calculé de la part des soldats. On peut penser aux clameurs d'encouragement ou d'intimidation relevées *supra* chez Tacite, mais également aux

---

[865] Sur les éléments récurrents du récit de bataille tacitéen, voir K. WELLESLEY 1969 : 84-86 ; J.-M. ENGEL 1972 : 514-518, sans focalisation particulière sur les sons de la guerre.

[866] P. FRANÇOIS 2015a : 108-110.

[867] Sur les sons dans le récit de bataille homérique, voir J. E. LENDON 2017a : 49-50 avec des indications bibliographiques (mais la littérature secondaire sur le sujet reste réduite) ; plus généralement, les divers sons du combat (sifflement des traits, bruit des armes, sons de la trompette, cris, tumulte) appartiennent à ce que P.-J. MINICONI appelle les « thèmes guerriers » de l'épopée antique ; son relevé de ces éléments précis (P.-J. MINICONI 1951 : 166-167) montre la continuité entre la poésie épique grecque et romaine ; sur les bruits de la guerre chez les historiens romains (principalement Tite-Live), voir l'article déjà cité de P. FRANÇOIS 2015a. Chr. VENDRIES 2015 : 227-228 note la richesse des récits antiques sur les sons du combat, mais range ce thème dans les « territoires à explorer » pour les historiens du sensible spécialiste de l'Antiquité : la bibliographie est en effet limitée. Nous revenons plus loin sur la clameur qui accompagne régulièrement la charge d'une armée. Notons cependant ici que l'approche sensorielle de la bataille s'est notamment développée à partir des travaux de J. KEEGAN, qui confie un rôle important au « caractère physique des événements », par exemple pour la bataille de Waterloo (J. KEEGAN 2013 : 141 et suiv.en part. 151-153 pour les sons du combat). L'approche de J. KEEGAN a considérablement influencé un ouvrage comme *Le modèle occidental de la guerre* de V. D. HANSON sur les affrontements d'infanterie dans la Grèce d'époque classique, dans lequel l'auteur réserve plusieurs pages sur les différents sons qui accompagnaient la rencontre entre deux armées, cf. V. D. HANSON 2001 : 193-196 (pendant la charge) et 199-204 (au moment du choc). Voir également les remarques et la bibliographie signalée par N. OFFENSTADT 2013. Les bruits (ainsi que d'autres sensations visuelles, voire olfactives) sont également intimement liés aux scènes de massacre (que nous n'évoquerons pas directement ici mais qui sont bien entendu liées à la guerre), ce qu'un texte comme le récit de la prise de Jérusalem chez Flavius Josèphe (Jos., *Bell. Iud.*, 6.5.271 et suiv.) illustre avec une très grande clarté. Je remercie ici Th. LE CORRE pour les pistes de réflexion issues de son mémoire de recherche non publié sur les « Massacres et exécutions en temps de guerre dans le monde romain (27 av. J.-C. – 192 ap. J.-C.) » (Université de Rennes-II, juin 2018, dir. Chr. VENDRIES) ainsi que de son projet doctoral sur les sons de l'armée en temps de guerre.

[868] *Et erat in tanta caligine* <u>*maior usus aurium quam oculorum*</u>, Liv., 22.5.

exemples de « tactique du silence »[869], quand une troupe cherche à s'infiltrer quelque part, ou à l'inverse des cris exubérants pour désorienter les adversaires, deux stratégies acoustiques différentes que les Bataves utilisèrent en 70 contre le chef romain Cerialis[870]. L'ornement esthétique, ici encore, n'était possible que parce qu'il transcrivait dans le matériau littéraire des pratiques tout à fait ordinaires pendant les combats.

i- Hypotypose (1) : cris et mouvements

Chez Tacite, quand une *ekphrasis* d'actions a pour personnage principal la foule, deux dimensions sensorielles ressortent tout particulièrement : le déplacement de la foule dans l'espace, qui relève d'une perception visuelle, et le bruit qu'elle génère, notamment par l'expression d'une multitude de voix, qui relève d'une perception auditive[871]. Ainsi l'association entre cris et mouvements constitue-t-elle une constante des hypotyposes dont nous allons parler, et qui ont souvent trait à la sphère de la bataille. Lorsque Boudicca s'adresse à ses troupes en amont de l'ultime bataille de la révolte bretonne (en 60), elle fait de la vue et de l'ouïe les deux sensations principales par lesquelles son armée est perçue : « les Romains ne supportaient pas le bruit et la clameur de tant de milliers d'hommes : à plus forte raison leur charge et leurs armes ! » (*ne strepitum quidem clamorem tot milium, nedum impetus et manus perlaturos*, Tac., *Ann.*, 14.35). Si on laisse de côté le caractère d'exhortation de ce discours et son statut sans doute complètement fictif[872], il est tout à fait révélateur que Tacite ait présenté les forces bretonnes sur le point d'entrer dans la bataille sous le double angle du cri collectif (*strepitus* et *clamor*) et du mouvement (*impetus*). On remarque également que le *clamor* précède ici le combat. De fait, la clameur est une pratique guerrière qui accompagne en règle générale la charge de l'armée, mais qui se retrouve aussi à intervalles réguliers pendant la lutte[873]. Même si la pratique du cri de guerre n'a rien de spécifiquement romain ou de barbare, Tacite s'applique parfois à distinguer la façon dont les étrangers s'expriment sur le champ de bataille de celle des

---

[869] Pour reprendre le titre d'un chapitre de A. CORBIN 2016 : 127-144, dont l'objet est toutefois radicalement différent du nôtre.

[870] Tac., *Hist.*, 5.22 ; voir également le texte de Tac., *Ann.*, 4.50 étudié *supra*.

[871] Cette distinction n'est pas sans rappeler les résultats auxquels nous sommes parvenus dans le chapitre précédent par l'étude du lexique tacitéen, qui a permis d'opposer des lexies saisissant principalement la foule sous l'angle de la spatialité (*turba, multitudo*) et *uulgus*, qui suppose souvent l'expression d'une vocalisation et d'une opinion.

[872] On pourra rapprocher ces propos de Boudicca de ceux tenus par Antonius Primus dans le conseil de guerre flavien en Tac., *Hist.*, 3.2, où la dimension sensorielle est également utilisée pour caractériser la force de l'armée : *Nunc sedecim alarum coniuncta signa pulsu sonituque et nube ipsa operient ac superfundent oblitos proeliorum equites equosque*. L'énumération centrale renvoie explicitement aux sensations tactiles (*pulsus*), auditives (*sonitus*) et visuelles (*nubes*), une triple conjonction rare chez Tacite ; peut-être s'agit-il ici de caractériser la maîtrise de la chose militaire par cet excellent général qu'est Antonius Primus (cf. *infra*, p. 573-576), mais il convient également de se rappeler que le chef de guerre flavien s'adresse ici tout autant aux autres *duces* de son parti qu'aux soldats qui se sont mêlés au conseil, et qu'il n'est pas impossible que la glorification des aspects les plus concrets du combat ait pour but de stimuler l'égo des soldats du rang.

[873] Sur la clameur dans le récit historique, voir P. FRANÇOIS 2015a : 97-101, à partir d'un corpus essentiellement livien. Pour une approche historique, voir les remarques rapides de P. COSME 2012b : 151 ; Y. LE BOHEC 2018 : 194 et une analyse plus détaillée chez A. K. GOLDSWORTHY 1998 : 195-197. Pour une comparaison avec la période médiévale, on pourra se référer à l'entrée « War Cries » de N. OFFENSTADT dans l'*Oxford Encyclopedia of Medieval Warfare and Military Technology* (Cl. J. ROGERS 2010 : vol. 1, 426), où les différentes fonctions attribuées à la clameur (expression d'une identité, rôle d'encouragement ou d'intimidation, aspect pratique de reconnaissance des troupes alliées et ennemies) ne semblent pas foncièrement étrangères à la clameur militaire du début de l'Empire. Plus généralement, N. OFFENSTADT 2013 : 33-34.

légions. Dans les deux cas, cependant, le caractère saisissant de la description ne peut que transporter le lecteur dans le récit. En effet, les clameurs barbares sont généralement accompagnées de danses ou de sauts, comme le font les Thraces qu'affronte Sabinus ou les Bataves de Civilis[874], ce qui redouble la notation acoustique d'une claire dimension visuelle. Plus souvent, qu'il s'agisse de l'armée romaine ou non, l'enchaînement cri-charge est évoqué par Tacite grâce à la coordination entre l'expression du cri et un verbe ou un nom de mouvement : *clamor* et *impetus*, le plus souvent (Tac., *Ann.*, 1.168, *Hist.*, 4.23), mais également *clamor* et *circumfundere* (Tac., *Ann.*, 3.46), *adesse* (Tac., *Ann.*, 4.25) ou *adsultare* (Tac., *Agr.*, 26).

De façon intéressante, cette charge sonore est encore enrichie, dans les cas les plus manifestes d'hypotypose, par des notations visuelles supplémentaires, à l'instar de l'évocation du lever du soleil qui accompagne la marche des troupes romaines sur les barbares de Tacfarinas[875]. Un texte proche, mais plus éloquent encore peut-être, se trouve dans l'*Agricola* et décrit la façon dont le beau-père de Tacite repousse les Calédoniens du camp de la neuvième légion :

> *Iamque in ipsis castris pugnabatur, cum Agricola iter hostium ab exploratoribus edoctus et uestigiis insecutus, uelocissimos equitum peditumque adsultare tergis pugnantium iubet, mox ab uniuersis adici clamorem ; et propinqua luce fulsere signa. Ita ancipiti malo territi Britanni ; et nonanis rediit animus, ac securi pro salute de gloria certabant.*[876] (Tac., *Agr.*, 26)

Sans nous concentrer sur le portrait (évidemment élogieux) du général romain qui ressort de ce passage, intéressons-nous au rôle des sensations et plus particulièrement des sons produits par la voix humaine. Le passage commence par l'adverbe *iam*, qui a pour fonction d'actualiser la narration, un procédé commun dans les hypotyposes[877] : il faut que l'objet – ici, les actions – soit présent avec le plus de netteté à l'esprit du lecteur. On trouve ici trois notations sensorielles, l'une sonore (*clamor*), les deux autres visuelles, avec d'un côté la vision de la charge des troupes romaines (*adsultare*), de l'autre l'évocation du lever de soleil (*propinqua lux*) et de son reflet dans les armes. La succession rapide de ces trois notations, liées par l'adverbe *mox* et la conjonction *et*, rend le maelstrom des sensations qui se présentent au soldat,

---

[874] *Simul in ferocissimos, qui ante uallum more gentis cum carminibus et tripudiis persultabant, [Sabinus] mittit delectos sagittariorum*, Tac., *Ann.*, 4.47 (et plus loin, le comportement des Sicambres alliés des Romains : *cantuum et armorum tumultu*) ; la dimension visuelle est renforcée par l'utilisation conjointe de *tripudia* et de *persultare*. Pour les Bataves, leur réaction au discours de Civilis est rapportée ainsi : *ubi sono armorum tripudiisque – ita illis mos – adprobata sunt dicta […]* (Tac., *Hist.*, 5.17). La pratique de cette danse barbare appelée *tripudium* est récurrente dans nos sources, cf. en dernier lieu les parallèles signalés par A. J. WOODMAN 2018, *ad* Tac., *Ann.*, 4.47 (Liv. 21.42, 23.26, 38.17, Curt. 7.10.4).

[875] *Simulque coeptus dies et concentu tubarum ac truci clamore aderant semisomnos in barbaros, praepeditis Numidarum equis aut diuersos pastus pererrantibus*, Tac., *Ann.*, 4.25. Les effets sonores de la phrase ont été relevés *supra* ; noter de plus l'adverbe *simul* qui actualise la description et participe de son caractère vivace propre à l'hypotypose.

[876] « L'on combattait déjà au sein même du camp, lorsqu'Agricola, qui avait appris de ses espions le parcours des ennemis et qui les avait suivis à la trace, ordonne aux plus rapides éléments de la cavalerie et de l'infanterie de fondre sur l'arrière des combattants, puis à tous les soldats de pousser une clameur ; alors, avec la lumière du crépuscule, les insignes se mirent à briller. Ainsi les Bretons prirent-ils peur de ce double danger ; le courage revint aux soldats de la neuvième : sûrs de leur salut, ils luttaient pour la gloire. »

[877] H. MORIER 1998 : 545-546.

et donc au lecteur. Le son, en lien avec la vue (on relèvera l'expression *anceps malum* pour renvoyer à ces deux perceptions), est l'objet d'un travail d'élaboration littéraire particulièrement marqué, qui se fait d'ailleurs peut-être au détriment de l'aspect tactique de la bataille. En effet, si Tacite affirme bien que la clameur fut poussée sur ordre d'Agricola (*iubere*), ce qui est en soi assez rare, puisque le *clamor* se donne généralement comme un cri spontané des soldats, il ne dit rien de l'utilisation de la lumière du soleil. Cependant, l'effet obtenu, en rendant les armes scintillantes et en gênant la vue des Calédoniens, semble bien relever d'une tactique du chef, qui a dû attendre le bon moment et positionner ses troupes (avec le soleil dans le dos ?) de façon à aveugler les barbares[878] ; les conséquences psychologiques sur les Bretons et les Romains, critère fondamental du récit de combat antique, sont d'ailleurs présentées immédiatement après. Pourquoi ne pas avoir rapporté ce coup de force au génie tactique d'Agricola ? Sans doute parce que l'aspect évocateur du tableau aurait été entaché d'une parenthèse explicative. On notera donc que, malgré l'image très positive de son beau-père ici, Tacite n'a pas poussé jusqu'au bout l'éloge de ses capacités militaires et a préféré rendre compte plus directement des sensations et des perceptions du combat.

Par extension, ces *ekphraseis* auxquelles la voix collective des soldats contribue si spectaculairement ont pu s'étendre d'abord hors de l'univers de la bataille à proprement parler, puis passer du monde militaire au domaine civil. Si l'on donne une acception très large à la séquence voix de foule + mouvement (ou inversement mouvement + voix de foule), l'on s'aperçoit qu'elle revient avec régularité dans les épisodes de mutinerie du récit tacitéen. Cela s'explique une nouvelle fois par les pratiques d'action collective propres aux soldats : pour exprimer leurs critiques, les troupes avaient en effet pour habitude de se rassembler hors des temps propres de *contio* sur la place centrale du camp (*principia*) ou devant l'individu incriminé et de faire entendre leurs revendications sous la forme de clameurs[879]. Ce comportement impliquait donc un mouvement coordonné des soldats, similaire par certains aspects à une charge, et un cri collectif. La conjonction du déplacement et du son aboutit à des passages très vivaces, guère éloignés des récits de bataille étudiés plus haut[880]. À Rome, la situation pouvait être peu ou prou la même, et l'on voit à de multiples reprises chez Tacite une foule qui se précipite en un lieu symbolique (forum ou Palatin) où elle donne libre cours à ses cris. Un épisode comme la mutinerie des prétoriens sous Othon, raconté de façon particulièrement dynamique par Tacite[881], a pu faire le lien entre le monde militaire et l'espace urbain, d'autant

[878] Cette technique de déploiement des troupes n'est pas particulièrement originale, cf. Y. LE BOHEC 2018 : 192.

[879] Cf. nos remarques au début de ce chapitre sur la communication horizontale et la communication verticale.

[880] Voir les mutineries de Tac., *Hist.*, 2.28-29 (tout l'épisode, mais par ex. cette phrase : *haec ferociter iactando, postquam immissis lictoribus Valens coercere seditionem coeptabat, ipsum inuadunt, saxa iaciunt, fugientem sequuntur*), de Tac., *Hist.*, 2.68, 3.10 (*ira militum in Tampium Flauianum incubuit, nullo criminis argumento, sed iam pridem inuisus turbine quodam ad exitium poscebatur : propinquum Vitellii, proditorem Othonis, interceptorem donatiui clamitabant*), 3.13-14 (passage cité *supra*) ; dans les *Annales*, le motif est sensible dans la mutinerie de Germanie (surtout en Tac., *Ann.*, 1.39 : *nocte concubia uexillum in domo Germanici situm flagitare occipiunt, concursuque ad ianuam facto moliuntur foris, extractum cubili Caesarem tradere uexillum intento mortis metu subigunt*).

[881] Les notations visuelles (déplacement violent des prétoriens) et sonores (cris et clameurs) y sont tout à fait éloquentes : *militum impetus ne foribus quidem palatii coercitus quo minus conuiuium inrumperent, ostendi sibi Othonem expostulantes, uulnerato Iulio Martiale tribuno et Vitellio Saturnino praefecto legionis, dum ruentibus obsistunt. Vndique arma et minae, modo in centuriones tribunosque, modo in senatum uniuersum, lymphatis caeco pauore animis, et quia neminem unum destinare irae poterant, licentiam in omnis poscentibus, donec Otho contra*

plus qu'il fait clairement écho à l'attitude de la foule de Rome qui, quelques chapitres plus tôt, alors que Galba régnait encore, s'est également précipité dans le palais au bruit des clameurs d'opposition à Othon[882]. Quoi qu'il en soit, l'utilisation conjuguée de la voix criée et du déplacement de la foule (civile) pour aboutir à des scènes vivaces, proches de l'hypotypose, se constate dans deux passages très révélateurs[883], le naufrage d'Agrippine (Tac., *Ann.*, 14.8) et la mort de Libo Drusus (Tac., *Ann.*, 2.31). Dans le premier, le bruit de « l'accident » subi par la mère de l'empereur dans la baie de Baïes a pour conséquence qu'une multitude d'individus se précipite sur le rivage (mouvement), où toute une gamme de plaintes et d'interrogations se fait entendre (son) ; l'épisode, qui interrompt la narration de la chute d'Agrippine et crée un net effet de suspens, bénéficie d'un traitement sensoriel très recherché visant à aider le lecteur à se projeter dans la scène[884].

Le même phénomène s'observe pour la mort de Libo Drusus, accusé de conspirer contre Tibère et éliminé en 16[885]. La configuration diffère cependant sur deux points du meurtre d'Agrippine : nous observons l'action par les yeux d'un individu (Drusus), et non d'un collectif ; la foule bruyante qui accourt, composée de soldats et non de civils, lui est définitivement hostile. Toutefois, les procédés d'*euidentia* peuvent être rapprochés, car ici encore, les sons et la vue participent à placer la scène sous les yeux du lecteur : « L'on entourait pendant ce temps la maison de soldats ; ils remplissaient de bruit le vestibule : on pouvait les entendre, on pouvait les voir, alors que Libo […] appelait quelqu'un pour le frapper, cherchait à prendre les mains de ses esclaves, leur donnait son glaive. Mais eux, s'agitant, essayant de fuir, renversent la table et, posée sur elle, le flambeau – Libo, déjà entouré de funestes ténèbres, se transperça en deux coups les entrailles. »[886] La narration abonde en notations sensorielles et

---

decus imperii toro insistens precibus et lacrimis aegre cohibuit, redieruntque in castra inuiti neque innocentes, Tac., *Hist.*, 1.82. L'hypotypose est évidente ici, et se double d'un net travail de dramatisation, en particulier avec l'effet de suspense de la deuxième phrase (jusqu'à *donec* et l'intervention d'Othon).

[882] *Tum uero non populus tantum et imperita plebs in plausus et immodica studia sed equitum plerique ac senatorum, posito metu incauti, refractis palatii foribus ruere intus ac se Galbae ostentare, praereptam sibi ultionem querentes, ignauissimus quisque et, ut res docuit, in periculo non ausurus, nimii uerbis, linguae feroces ; nemo scire et omnes adfirmare, donec inopia ueri et consensu errantium uictus sumpto thorace Galba inruenti turbae neque aetate neque corpore resistens sella leuaretur*, Tac., *Hist.*, 1.35. Le rapprochement entre *refractis palatii foribus* ici et *impetus ne foribus quidem palatii coercitu* du passage précédent (Tac., *Hist.*, 1.82) est signalé très justement par C. DAMON 2003, *ad loc.*

[883] On laisse de côté ici deux exemples moins marquants, mais où la cellule bruit + mouvement de foule s'observe également : Tac., *Ann.*, 12.43 (la plèbe entoure Claude au forum et lui adresse de violents reproches) et Tac., *Hist.*, 4.49, analysé plus haut (la foule de Carthage se précipite sur le forum pour adresser ses vœux de bonheur à Pison, qu'elle pense appelé à l'Empire).

[884] *Interim uulgato Agrippinae periculo, quasi casu euenisset, ut quisque acceperat, decurrere ad litus. Hi molium obiectus, hi proximas scaphas scandere ; alii, quantum corpus sinebat, uadere in mare ; quidam manus protendere. Questibus, uotis, clamore diuersa rogitantium aut incerta respondentium omnis ora compleri ; adfluere ingens multitudo cum luminibus, atque ubi incolumem esse pernotuit, ut ad gratandum sese expedire, donec adspectu armati et minitantis agminis deiecti sunt*, Tac., *Ann.*, 14.8. L'épisode traduit la popularité d'Agrippine dans les couches subalternes de la population romaine (sur les raisons de la popularité des *Kaiserfrauen* auprès de la plèbe, voir Chr. KUNST 2010b : 156).

[885] Analyse historique de cet épisode chez I. COGITORE 2002a : 181-189, en relation notamment avec les autres conjurations de début de règne de Tibère (l'affaire du faux Agrippa Postumus et les mutineries militaires).

[886] *Cingebatur interim milite domus, strepebant etiam in uestibulo ut audiri, ut aspici possent, cum Libo, ipsis quas in nouissimam uoluptatem adhibuerat epulis excruciatus, uocare percussorem, prensare seruorum dextras, inserere gladium. Atque illis, dum trepidant, dum refugiunt, euertentibus adpositum cum mensa lumen, feralibus iam sibi tenebris duos ictus in uiscera derexit*, Tac., *Ann.*, 2.31. L'expression *ut… possent* nous semble être une consécutive plutôt qu'une finale (traduction de P. WUILLEUMIER dans la CUF).

sa vivacité autorise à parler ici d'hypotypose, sinon d'*ekphrasis* d'actions. Pour notre propos, remarquons la présence, une nouvelle fois, de l'adverbe *iam*, qui actualise et anime la scène. Dans ce dispositif littéraire, les perceptions jouent un rôle central, du son au début de l'extrait à la vue qui prend le dessus à la fin : le contraste entre le déplacement erratique des esclaves et l'obscurité qui surgit conclut le passage sur une note particulièrement marquante[887].

Cris et mouvements de foule, ouïe et vue se combinent donc de façon remarquable chez Tacite, en particulier pour rendre l'atmosphère « vécue » du combat, mais également dans des épisodes de crise à Rome ou en Italie. Dans le dernier exemple analysé, l'on remarque que le son des soldats (*strepere*), important pour donner à la scène une étendue sensorielle complète, semble surtout agir comme une perception auxiliaire de la vue : c'est ce que Drusus voit, davantage que ce qu'il entend, qui confère toute son intensité à la scène. Il est temps de revenir au monde de la guerre et, pour terminer ce chapitre, d'évoquer une autre forme d'hypotypose militaire, dans laquelle le bruit tient, cette fois, le premier rôle.

ii- Hypotypose (2) : la clameur au milieu des autres sons

Les *ekphraseis* sonores analysées par P. FRANÇOIS chez Tite-Live trouvent-elles leur équivalent dans les récits de guerre tacitéens ? On peut à tout le moins mettre en évidence de nombreux passages où le ressort principal, pour ne pas dire unique, de l'hypotypose est la perception auditive ; on s'interrogera ensuite sur certains textes, où l'objet de la description vivace semble moins être le combat et son univers sonore, que le bruit lui-même.

Combats confus et combats nocturnes : l'importance de l'ouïe dans le récit militaire

Nous avons déjà mentionné plus haut les confrontations entre Romains et étrangers où l'évocation des chants de guerre et de la musique barbares plaçait en quelque sorte le passage sous l'égide du son[888]. De manière générale, on peut rappeler ici que les cris de soldats ne constituent pas la seule composante sonore des récits de bataille chez Tacite : il convient de mentionner aussi les instruments, dont le rôle important au sein de l'armée romaine est bien attesté historiquement, aussi bien par des témoignages littéraires qu'archéologiques[889]. Il est

[887] Cf. É. AUBRION 1985 : 309-310 : « Il semble que peu de scènes puissent contenir autant d'intensité dramatique que celle-là. »

[888] Aux exemples cités dans la sous-partie précédente, on ajoutera Tac., *Germ.*, 3, passage bien connu car important pour les sons de la guerre, car il décrit la pratique du *barditus* chez les Germains (ou *barritus* : voir sur cette question la synthèse de J. B. RIVES 2002 dans son commentaire) ; l'on ne peut que souligner la richesse des notations acoustiques auxquels s'attache l'historien, qui mérite d'être cité ici : *sunt illis haec quoque carmina, quorum relatu, quem barditum uocant, accendunt animos futuraeque pugnae fortunam ipso cantu augurantur. Terrent enim trepidantue, prout sonuit acies, nec tam uocis ille quam uirtutis concentus uidetur. Adfectatur praecipue asperitas soni et fractum murmur, obiectis ad os scutis, quo plenior et grauior uox repercussu intumescat*. Lire également un passage relatif à cette pratique des Germains, Tac., *Hist.*, 2.22 (à propos des cohortes germaines de l'armée vitelienne : *cantu truci et more patrio nudis corporibus super umeros scuta quatientium* ; à noter que tout le passage est saturé de références épiques à Virg., *Én.*, 9.503-520, comme l'a montré Rh. ASH 2002 : 268-272, et que la mention des sons et des bruits relève peut-être ici de l'univers sonore de l'épopée). Dernier exemple : Tac., *Ann.*, 14.30, un passage un peu différent à propos des coutumes des Bretons avant les batailles, mais qui n'est pas sans lien avec la problématique des sons de la foule en temps de guerre, et qui présente un caractère ethnographique proche.

[889] On consultera surtout sur cette question les travaux récents d'A. VINCENT, notamment le premier chapitre de sa thèse (A. VINCENT 2016 : 15-117) ainsi que la notice « L'armée en sons » du catalogue de l'exposition

intéressant pour notre propos de relever que le son des instruments est souvent évoqué par Tacite quand il se combine avec celui de la voix humaine et collective. Sans qu'il s'agisse d'une bataille à proprement parler – mais on a souligné plus haut que les séditions empruntent parfois des motifs narratifs propres au combat –, l'exemple de l'éclipse de lune qui met un terme à la mutinerie de Pannonie évoque dans le même mouvement le « bruit du bronze » (*aeris sonus*, Tac., *Ann.*, 1.28), le son des « trompettes » (*tubae*) et des « cors » (*cornus*) et les clameurs de la foule[890]. Plus clairement encore, lors de la prise de Terracine par les Vitelliens, l'un des derniers actes de la guerre civile, les troupes de L. Vitellius, frère de l'empereur, s'introduisent nuitamment dans la ville et massacrent leurs adversaires par surprise : « ils terrassent des hommes désarmés ou essayant de prendre leurs armes, certains à peine sortis du sommeil, alors que l'obscurité, la peur, le son des trompettes et les clameurs de l'ennemi troublaient les esprits » (*sternunt inermos aut arma capientis et quosdam somno excitos, cum tenebris, pauore, sonitu tubarum, clamore hostili turbarentur*, Tac., *Hist.*, 3.77). L'énumération est particulièrement intéressante pour son aspect hétéroclite[891] : les deux derniers éléments, parallèles en construction et en rythme, évoquent le mélange des sons artificiels (les *tubae*) et humains (le *clamor*). Nul doute que nous avons affaire ici à une hypotypose, à laquelle contribuent le présent de narration *sternunt* et sa place à l'initiale de la phrase ; or, le récit vivace joue à plein sur la confusion (*turbare*) produite par l'univers sonore de l'épisode. On peut aller plus loin. L'énumération lie les bruits à un sentiment, la peur[892], et surtout à l'obscurité (*tenebrae*). L'évocation de l'obscurité du combat relève peut-être d'un *topos* d'origine épique[893], nous allons y revenir ; mais, au risque de commettre une lapalissade, notons que la scène de l'éclipse de lune pendant la mutinerie de Pannonie se déroulait elle aussi de nuit. S'il y a stéréotype de narration, il n'apparaît pas déplacé ou irréaliste : l'attention portée à l'ouïe s'explique par la privation de la vue, qui contraint les soldats à se fier aux perceptions auditives. Le *topos* n'est peut-être ici qu'un souci de réalisme de la part de Tacite[894]. On peut rapprocher cette observation d'une sentence tirée de la *Germanie* : à propos des guerriers Hari, qui vivent dans le nord du territoire germain et qui ont pour coutume de s'assombrir la peau, de peindre le bouclier en noir et d'attaquer de nuit, l'historien note que « dans tous les combats, ce sont les

« L'Armée de Rome, la puissance et la gloire », 15 décembre 2018 – 22 avril 2019 au Musée départemental Arles antique (K. SCHÖRLE 2018 : 154-157). Plus généralement Chr. VENDRIES 2015 : 228.

[890] *Igitur aeris sono, tubarum cornuumque concentu strepere ; prout splendidior obscuriorue laetari aut maerere ; et postquam ortae nubes offecere uisui […] sua facinora auersari deos lamentantur*, Tac., *Ann.*, 1.28.

[891] Bien relevé par H. HEUBNER 1963, *ad loc.* pour les deux premiers termes : *tenebris* et *pauore* ne sont pas tout à fait sur le même plan, puisque les ténèbres semblent causer la peur (H. HEUBNER parle d'« objektive und subjektive Seite der Sache »).

[892] Ainsi l'auteur des *Commentaires sur la Guerre d'Espagne* fait-il du *clamor* un des moyens pour inspirer la peur aux ennemis, au même titre que l'attaque (*congressus*) à proprement parler (*congressus enim et clamor, quibus rebus maxime hostis conterretur, in conlatu pari erat condicione*, Cés., *Hisp.*, 31). Cf. également nos remarques *supra* sur la valeur d'encouragement des clameurs pendant le combat.

[893] C'est la thèse de M. B. ROYO 1978, qui fait remonter ce *topos* à Homère (également A. J. WOODMAN 2018, *ad* Tac., *Ann.*, 4.50.4 pour ce stéréotype). Sur la nuit comme stéréotype produit par l'épopée homérique et repris (avec quelques variations) dans l'épopée latine, on consultera la récente étude de S. CASALI 2018 (p. 242 et suiv. pour la réutilisation possible du motif chez Xénophon).

[894] Notons cependant ici que tout combat se déroulant de nuit et dans la confusion n'appelle pas nécessairement l'hypotypose, pas plus que, si hypotypose il y a, une attention particulière aux notations sonores. La deuxième bataille de Bédriac se déroula pour partie de nuit (Tac., *Hist.*, 3.23-24) et reprend les codes du combat confus ; cependant, les perceptions engagées sont principalement visuelles, notamment grâce à l'évocation des jeux de lumière produits par la lune et les nuages.

yeux qui sont vaincus en premier » (*nam primi in omnibus proeliis oculi uincuntur, Germ.*, 43). La phrase montre bien la faiblesse de la vue dans les batailles nocturnes, mais la généralisation (*omnia proelia*) invite à considérer comme primordial l'aspect sonore au-delà du cas particulier du combat nocturne : tout affrontement générait un chaos visuel contraignant les soldats à se fier à d'autres sens, à l'instar de l'ouïe.

Cette piste mérite d'être creusée. De fait, les hypotyposes reposant sur la matérialité sonore de la bataille apparaissent souvent au sein de combats confus, un motif récurrent de l'historiographie ancienne[895]. Lors du massacre des mutins dans les légions de Germanie, Tacite propose une description qualifiable d'*ekphrasis*, puisqu'elle s'ouvre avec la mention de la *diuersa facies* (Tac., *Ann.*, 1.49) du camp en proie aux règlements de comptes, thématisant ainsi le chapitre comme tableau vivace. Or, cette scène se déroule sans doute de nuit[896], se présente comme une attaque surprise des bons soldats contre les mauvais, et la clameur est indubitablement liée à cette confusion générale : « les clameurs, les blessures, le sang sont évidents ; la cause reste invisible ; du reste, c'est le hasard qui règne » (*clamor, uulnera, sanguis palam, causa in occulto ; cetera fors regit*, Tac., *Ann.*, 1.49). De façon intéressante, la place de *clamor* au début de l'énumération, avant les *uulnera* (sensation tactile ?) et *sanguis* (sensation visuelle), contraste avec les exemples de la sous-partie précédente, où les notations visuelles précédaient les autres sens, dont l'ouïe. Surtout, la fin de la phrase place ce tableau essentiellement sonore dans la catégorie du combat confus : la scène apparaît comme produite par le « hasard » (*fors*). Ainsi les indices sonores, quand ils prennent le dessus sur la claire vision, signalent le basculement du combat dans l'irrationnel et l'aléatoire. Le passage cité agit cependant plus comme un révélateur que comme une véritable illustration de ce constat : les notations sonores restent limitées au simple *clamor* et les perceptions ne sont pas particulièrement développées.

Deux textes poussent cependant bien plus loin ce type d'hypotypose et peuvent prétendre à la caractérisation d'*ekphraseis* sonores[897] ; on y trouve dans les deux cas la combinaison de la nuit et de la confusion qui justifient que la narration repose davantage sur l'auditif que sur le visuel. Le premier texte évoque le siège des légions romaines à Vetera par Civilis pendant la révolte batave[898]. Après avoir décrit les assauts des Transrhénans de jour, et alors que le lecteur peut à bon droit s'attendre à la reprise des hostilités le lendemain matin, Tacite relance la

[895] Sur le thème du désordre dans les récits de bataille des historiens antiques, voir J. E. LENDON 1999 : 282-283 ; J. E. LENDON 2017a : 55-56. Le lien entre les cris en contexte militaire et la confusion est usuel lui aussi, cf. Liv. 44.33 par exemple (*ubi omnibus simul pronuntiaretur, quid fieret, neque omnes exaudirent, incerto imperio accepto alios ab se adicientes plus eo, quod imperatum sit, alios minus facere ; clamores deinde dissonos oriri omnibus locis, et prius hostes quam ipsos, quid paretur, scire*).

[896] On sait de Tac., *Ann.*, 1.48 qu'un moment (*tempus*) est choisi pour déclencher l'attaque, mais celui-ci n'est pas précisé ; cependant, comme le note Fr. R. D. GOODYEAR 1972, *ad loc.*, il s'agit sans doute de la fin de la nuit (ce qu'on peut déduire de *isdem e cubilibus, quos simul uescentes dies, simul quietos nox habuerat*).

[897] Nous laissons de côté un troisième témoignage intéressant, l'affrontement entre l'armée de Civilis et celle de G. Dillius Vocula dans le camp de Gelduba tenu par ce dernier (Tac., *Hist.*, 4.33). Le passage reprend les schèmes du combat confus, même si celui-ci ne paraît pas se dérouler de nuit, et réserve une part importante à la confusion sonore qui résulte des différents cris (ceux des combattants, mais sans doute aussi ceux des cohortes de Vascons qui arrivent au milieu de la bataille). Le bruit des armées est cependant trop intégré dans la narration pour que l'on puisse parler d'*ekphrasis* sonore.

[898] Cf. M. B. ROYO 1978 : 92-94 pour une analyse du rôle de la nuit dans ce passage ; l'autrice y relève que l'obscurité a pour conséquence une dominante de sons dans le récit tacitéen.

narration : « pas même la nuit ne marqua la fin du travail » (*nec finem labori nox attulit*, Tac., *Hist.*, 4.29). Ce premier effet de surprise est immédiatement suivi d'un nouveau renversement : alors que l'on pense basculer dans un combat confus, l'historien note que les Bataves essuient de lourdes pertes car les Romains distinguent leurs assaillants grâce aux feux de siège encore allumés, tandis que le camp assiégé est plongé dans l'obscurité, et donc difficile à prendre pour cible pour les archers barbares. Julius Civilis prend alors des mesures énergiques : « il ordonne que l'on éteigne les feux, mélangeant tout dans les ténèbres du combat » (*restincto igne misceri cuncta tenebris et armis iubet*, Tac., *Hist.*, 4.29). On assiste donc à double basculement : du jour vers la nuit, puis de la lumière artificielle vers l'obscurité. C'est précisément parce que la privation de lumière est désormais totale que se déclenche ce que l'on peut à bon droit qualifier d'*ekphrasis* sonore :

> *Tum uero strepitus dissoni, cursus incerti, neque feriendi neque declinandi prouidentia : unde clamor acciderat, circumagere corpora, tendere artus ; nihil prodesse uirtus, fors cuncta turbare et ignauorum saepe telis fortissimi cadere.*[899] (Tac., *Hist.*, 4.29)

En effet, la liaison *tum uero* qui ouvre cette description et la phrase nominale qui suit ont pour fonction de placer le son (*strepitus*, encore en tête de l'énumération) au cœur du tableau. La séquence descriptive prend donc pour objet l'univers sonore de l'affrontement. L'évocation des *cursus incerti* confirme que les perceptions visuelles ne sont pas fiables, et pour cette raison deviennent secondaires par rapport aux notations auditives. À ce titre, il faut relever la diversité des bruits, que l'on constate dans la pluralité de sons qu'implique le syntagme *strepitus dissoni*, mais également dans le *clamor* de la phrase suivante, puisque la structure itérative *unde… acciderat* implique une multiplication des cris durant la bataille. Nous sommes bien en présence du *topos* du combat confus, qui s'incarne comme en Tac., *Ann.*, 1.49 dans le renvoi au « hasard » (*fors*) qui règle la bataille et au trouble (*turbare*) qui en résulte ; cependant, l'utilisation de ce stéréotype de narration n'est pas artificiel et procède d'une volonté de se mettre à niveau de l'expérience vécue du soldat, projet aboutissant à affirmer la primauté du sonore sur le visuel.

Le deuxième texte est sans doute celui qui, au sein du corpus tacitéen, va le plus loin dans la recherche des effets acoustiques rendant sensible l'atmosphère de la bataille. Il s'agit une nouvelle fois de la révolte thrace de 26, réprimée par Poppaeus Sabinus ; nous nous intéresserons ici à sa fin. Les barbares, comprenant que leur défaite est inéluctable, tentent une dernière sortie sous la conduite de leur chef Turesis. Le début de cette ultime charge a été cité plus tôt, car les Thraces sèment le trouble chez les Romains en alternant cri et silence (Tac., *Ann.*, 4.50). Tout aussi remarquable pour notre propos est le fait qu'elle se déroule de nuit, et que le *topos* du combat confus[900] s'articule une nouvelle fois aux perceptions sonores. Celles-ci sont cependant plus diverses qu'à l'accoutumé :

> *His partae uictoriae spes et si cedant insignitius flagitium, illis extrema iam salus et adsistentes plerisque matres et coniuges earumque lamenta addunt animos. Nox aliis in*

[899] « Ce fut alors un fracas dissonant, un mouvement incertain, et l'on ne pouvait prévoir les coups ou les esquives ; là où l'on entendait une clameur, l'on se retournait, l'on tendait le bras ; la valeur n'était d'aucune utilité, le hasard troublait tout et, souvent, les traits des lâches tuaient les plus courageux. »

[900] Relevé à nouveau par M. B. ROYO 1978 : 91-92.

> *audaciam, aliis ad formidinem opportuna ; incerti ictus, uulnera improuisa ; suorum atque hostium ignoratio et montis anfractu repercussae uelut a tergo uoces adeo cuncta miscuerant ut quaedam munimenta Romani quasi perrupta omiserint.*[901] (Tac., *Ann.*, 4.51)

La description est certes moins thématisée que dans l'extrait précédent : le narrateur ne met pas en avant un son comme noyau du tableau (à la différence de *tum uero strepitus* de Tac., *Hist.*, 4.29). Toutefois, on retrouve bien l'irruption du présent de narration, qui remplace l'infinitif historique utilisé avant le passage, et les courtes phrases nominales singularisant les perceptions éclatées des soldats. L'ouïe est une nouvelle fois le plus mobilisé des cinq sens, les autres sensations étant incertaines du fait de l'obscurité (*incerti ictus, uulnera improuisa*). Or, sur ce point-là, la richesse sonore du passage ne peut qu'être constatée[902]. Sont d'abord évoquées les lamentations des femmes du côté des barbares, qui forment un arrière-plan sonore, et sur lesquelles nous ne revenons pas. Surtout, la fin de l'extrait présente une originalité : si les cris des armées produisent, comme plus haut, la confusion (*cuncta miscuerant*), celle-ci résulte moins de l'enchevêtrement des clameurs rivales que de la présence de l'écho de la montagne[903]. L'attention remarquable prêtée à la matière sonore du combat s'explique par les conséquences dans le déroulement de la bataille, à la fois sur le plan psychologique et pratique, puisque les Romains sont contraints de faire retraite ; on pourrait d'ailleurs se demander si ce jeu acoustique n'a pas été savamment calculé par les Thraces, que l'on a vus attentifs au rôle tactique des sons juste avant le passage. Quoi qu'il en soit, ce deuxième texte complète le premier : au fracas des clameurs de chaque camp qui s'affrontent succède ici le tumulte d'une clameur concurrencée par son propre écho, c'est-à-dire par une sonorité ni tout à fait humaine, ni tout à fait naturelle, propre à désorienter les Romains.

Que l'on puisse les qualifier d'*ekphraseis* sonores (cela semble indéniable, au moins pour Tac., *Hist.*, 4.29) ou que l'on doive se contenter d'y voir de simples hypotyposes, ces passages cherchent à produire l'*enargeia* à partir de notations essentiellement acoustiques, et non en mêlant indices visuels et auditifs, comme c'était le cas pour le motif du « mouvement sonore » analysé dans la sous-partie précédente. Notons encore que cette attention à la dimension sonore des combats est toujours légitimée par les conditions matérielles de l'affrontement : batailles de nuit, improvisée, cadre naturel, etc. L'unité de ces textes n'empêche cependant pas que de constater que les bruits de la bataille ne sont pas réductibles à « un » son. Au contraire, la diversité des perceptions est patente, et l'on distingue bien deux types de « confusion sonore » :

---

[901] « Aux Romains, l'espoir de se procurer la victoire et, dans le cas d'une défaite, une honte plus marquante ; aux barbares, déjà leur ultime recours ; les mères et les épouses qui se tiennent à côté de la plupart d'entre eux augmentent, par leur lamentation, leur courage. Pour les uns, la nuit favorise l'audace, pour les autres, l'effroi ; ce sont des coups indécis, des blessures que l'on ne voit pas venir ; on ignore qui fait partie de son camp, qui fait partie des ennemis ; quant aux cris que l'écho de la montagne renvoyait comme s'ils venaient de l'arrière, ils avaient porté la confusion à un tel degré que les Romains abandonnèrent certains remparts en les pensant enfoncés. »

[902] De manière générale, tout l'épisode (Tac., *Ann.*, 4.46-51) est remarquable pour son caractère sensoriel : outre le son et la vue, sur lesquels nous avons insisté ici, Tacite y décrit méticuleusement les conséquences du siège mené par Poppaeus Sabinus, insistant sur les perceptions tactiles et olfactives (*[…] adiacere corpora hominum quos uulnera, quos sitis peremerat ; pollui cuncta sanie, odore, contactu*).

[903] Sur ce phénomène, voir peut-être une influence épique chez Virg., *Én.*, 5.148-150 (*tum plausu fremituque uirum studiisque fauentum / consonat omne nemus, uocemque inclusa uolutant / litora, pulsati colles clamore resultant*), même si le contexte n'est pas guerrier chez le Mantouan.

d'une part, la configuration où les cris se mêlent à d'autres bruits non vocaux (l'écho, les instruments, etc.), d'autre part, les passages où la voix supplante la voix, où les clameurs diverses se confondent. Cette deuxième configuration appelle une ultime série de remarques et d'illustrations.

Quand la voix concurrence la voix : emplois stratégiques de la clameur

Malgré la tendance à l'essentialisation des sons dont nous avons parlé en introduction de ce chapitre, Tacite porte une véritable attention au chevauchement des voix de foule entre elles et à la façon dont différentes clameurs empiètent parfois les unes sur les autres. Il a été question plus haut des adjectifs comme *dissonus* ou *diuersus*, dont l'une des fonctions peut être d'inscrire dans le récit cette concurrence des cris et la confusion qui en résulte. Dans le cadre des récits de bataille, on trouve en plusieurs endroits le terme *clamor* déterminé successivement par deux participes, qui expriment cette diversité des cris : lors de la première bataille de Bédriac (Tac., *Hist.*, 2.41), combat confus s'il en est, la perte de repère des Othoniens s'exprime dans « des cris d'incertitude venant de tous côtés : il y en a qui accourent, d'autres qui appellent » – encore notre traduction explique-t-elle plutôt qu'elle ne rend la densité du latin (*incertus undique clamor adcurrentium, uocantium*). Comme plus haut, le mélange des sons, ici le choc des clameurs, produit avant tout une désorientation topographique et empêche le soldat d'attribuer à chaque cri une signification claire et une origine géographique précise, sensation rendue au niveau de la phrase par la succession en asyndète des deux participes. Ces entrelacs de *clamores* peuvent être plus hétéroclites encore, à l'instar de l'épisode de la retraite de Caecina en Germanie, quand « les clameurs des travailleurs [qui montent le camp] et des soldats se mélangent » (la structure est semblable : *miscetur operantium bellantiumque clamor*, Tac., *Ann.*, 1.64). D'autres exemples de superposition hétérogène de voix collectives se trouvent dans le cadre militaire[904].

Ce constat peut amener à une remarque : les Anciens avaient parfaitement conscience de cette matérialité sonore des clameurs, et l'intégraient parfois à des considérations stratégiques. C'est ainsi que pendant les guerres de rue entre Vitelliens et Flaviens, à la fin de la guerre civile, et plus précisément au moment de l'incendie du Capitole, Flavius Sabinus, frère de Vespasien et préfet de la Ville, alors réfugié sur la colline sacrée, est désorienté par la multiplication des clameurs que poussent ses assaillants : outre la caractérisation négative de ce personnage qui ressort du passage, Tacite rend sensible la multiplicité des cris qui proviennent de toutes parts et finissent par « entourer » (*circumagi*, Tac., *Hist.*, 3.73) le chef. Comme dans le texte de Tac., *Hist.*, 2.41 cité *supra*, Sabinus ne peut plus se fier aux signes sonores, et devient pratiquement sourd : « il semblait privé de la parole, de l'ouïe » (*non lingua, non auribus competere*)[905].

[904] Pensons par exemple à l'expression marquante qu'utilise l'historien à propos d'une sédition dans le camp de Vitellius : *remedium tumultus fuit alius tumultus* (Tac., *Hist.*, 2.68). Comme le note Rh. ASH 2007a, *ad loc.*, on attendrait plutôt *malum* à la place du premier *tumultus* ou encore *labor* à la place du second ; la double utilisation d'un terme qui avait fini par désigner le vacarme est significative.

[905] Donnons le passage en entier : *ex diuerso trepidi milites, dux [Sabinus] segnis et uelut captus animi non lingua, non auribus competere, neque alienis consiliis regi neque sua expedire, huc illuc clamoribus hostium circumagi, quae iusserat uetare, quae uetuerat iubere*, Tac., *Hist.*, 3.73. Le parallèle avec Tac., *Ann.*, 3.46 est marquant, tout autant pour le choix des mots (*etenim propinquabat legionum acies, inconditique ac militiae nescii oppidani neque oculis neque auribus satis competebant*) que pour le contenu : à chaque fois, c'est la peur, et en

L'aspect stratégique peut toutefois être plus clairement relevé par l'historien. Dans l'épisode thrace de 26 analysé plus haut, les barbares mettent en place une manœuvre proche, qui repose elle aussi en grande partie sur la confusion de la clameur : ils divisent leur armée en deux et mènent un assaut conjoint des deux retranchements tenus par les Romains ; pour éviter que les deux parties de l'armée romaine ne prennent conscience de l'attaque simultanée que subit l'autre, les Thraces multiplient les clameurs, empêchant que le son de l'autre combat ne leur parvienne[906]. Le *clamor* apparaît ici comme un *sonor* « au carré » ; cependant, l'effet littéraire produit repose avant tout sur un calcul tout à fait rationnel de la part des barbares[907].

De façon intéressante, cette utilisation de la clameur pour dissimuler d'autres sons n'est pas limitée au champ de bataille et peut être rapprochée du comportement des sénateurs par moments. Il a été question dans la section précédente du sens précis d'*obstrepere* ou d'*obturbare*, termes qui caractérisent parfois la communication collective des *patres*. Nous avions alors surtout mis en évidence la valeur adversative du préverbe *ob-* : *obstrepere*, c'est avant tout émettre un son (en groupe) pour *s'opposer* à un orateur. Cependant, cette opposition se situe également sur le terrain auditif : il s'agit alors de « faire du bruit » (*strepere*) pour empêcher (*ob-*) que le discours d'un individu s'entende clairement. La clameur agit alors contre la communication : elle devient un matériau sonore « brut » qui dissimule la parole construite et élaborée des orateurs qui s'expriment à la curie[908]. Quoique grossier aux yeux de Tacite, ce comportement témoigne, comme pour les barbares thraces, d'une stratégie : priver l'adversaire de son moyen d'expression. Les raisons peuvent être multiples, par exemple empêcher que Tibère entende les insultes qu'un sénateur lui a adressées secrètement et qui sont rapportées au Sénat par un soldat[909]. De la même façon que dans le domaine militaire, ce type de stratégie bruyante pouvait se développer pour donner lieu à de véritables hypotyposes axées sur la matérialité sonore de cette « foule » très particulière qu'est le Sénat. Le texte le plus révélateur à cet égard concerne l'attitude des sénateurs à l'égard d'Othon peu après son putsch. Dans un tableau remarquable de finesse, Tacite dépeint la gêne qui envahit les pères conscrits, perturbés dans leur communication habituelle : s'ils poussent des acclamations adulatrices, Othon, ancien sénateur, reconnaîtra immédiatement le manque de sincérité ; s'ils se répandent en insultes

---

particulier la peur liée à la perception auditive ou visuelle de l'armée ennemie, qui prive les adversaires de la vue, de l'ouïe ou de la parole. Sur la fonction effrayante des clameurs, voir P. FRANÇOIS 2015b.

[906] *Igitur hostes incuria eorum comperta duo agmina parant quorum altero populatores inuaderentur, alii castra Romana adpugnarent, non spe capiendi, sed ut clamore, telis, suo quisque periculo intentus sonorem alterius proelii non acciperet*, Tac., *Ann.*, 4.48.

[907] Le rôle des clameurs comme mode de communication militaire est déjà évoqué par Tite-Live (par ex. Liv. 3.28) et Salluste (Sall., *Jug.*, 52, rapprochement suggéré par A. J. WOODMAN 2018, *ad loc.*). Cependant, la dimension perturbatrice du bruit ne se limitait pas à recourir à la voix criée : en Tac., *Hist.*, 3.19, certains soldats flaviens, qui brûlent de piller Crémone, s'opposent aux centurions et aux tribuns ; pour que les paroles des chefs ne puissent être entendues (du reste de l'armée, suppose-t-on), ils entrechoquent leurs armes et perturbent ainsi le discours des commandants.

[908] Stratégie analogue (mais de la part du peuple) en Liv. 2.27 (*neque decretum exaudiri consulis prae strepitu et clamore poterat, neque, cum decresset, quisquam obtemperabat*). Il est à noter que cette stratégie des sénateurs est attestée pour l'époque républicaine dans au moins un témoignage. Appien, rapportant la séance inaugurale de 43 av. J.-C., affirme que les amis de Cicéron empêchèrent « en faisant du bruit » (θορυβοῦντες, App., *Civ.*, 3.54) que ses adversaires lui répondent (cf. M. BONNEFOND-COUDRY 1989 : 511). Le choix du verbe θορυβεῖν, habituellement associé au peuple en grec (cf. N. VILLACEQUE 2013), est bien entendu significatif.

[909] *Nam postulato Votieno ob contumelias in Caesarem dictas, testis Aemilius e militaribus uiris, dum studio probandi cuncta refert et quamquam inter obstrepentis magna adseueratione nititur, audiuit Tiberius probra quis per occultum lacerebatur*, Tac., *Ann.*, 4.42.

véridiques contre Vitellius, ils prennent le risque de le regretter si ce dernier parvient au pouvoir. Observons la richesse des notations sonores de la scène :

> *Igitur uersare sententias et huc atque illuc torquere, hostem et parricidam Vitellium uocantes, prouidentissimus quisque uulgaribus conuiciis, quidam uera probra iacere, in clamore tamen et ubi plurimae uoces, aut tumultu uerborum sibi ipsi obstrepentes.*[910] (Tac., *Hist.*, 1.85)

La diversité du vocabulaire utilisé pour renvoyer aux cris des sénateurs (*uocare*, *conuicia*, *probra*, *clamor*, *uoces*, *tumultus*, *obstrepere*), qui participe à rendre la scène sinon visible, du moins audible, et en tout cas justifie que l'on parle d'hypotypose à caractère sonore, rend bien la multiplicité des sons et de leur provenance. Le maelstrom produit une confusion à deux niveaux. En premier lieu, le chaos provient de la concurrence sonore entre ceux qui formulent à l'égard de Vitellius des insultes communes (*uulgares*) et ceux qui expriment des reproches plus acérés (*uera probra*), prenant sans doute appui sur les vices et le comportement passé de l'ancien légat de Germanie. C'était là s'exposer à plus de danger, ce qui poussait le deuxième groupe à dissimuler leurs cris au sein du brouhaha général, *in clamore et ubi plurimae uoces*, une expression qu'il convient de considérer comme une sorte d'hendiadyin, la relative *ubi… uoces* renvoyant au même bruit que le *clamor*. Cependant, le dernier segment de la phrase (*tumultu uerborum sibi ipsi obstrepentes*) relève d'un deuxième niveau de confusion sonore, cette fois volontaire. Le sens n'est pas des plus clairs : on peut comprendre qu'ils dissimulaient leurs insultes (*uerba*) en les mêlant à un grondement (*tumultus*) qui nuisait à la compréhension de leur parole[911]. L'effet d'*enargeia* produit par une description aussi vivace va presque à l'encontre de la clarté historique. La phrase de Tacite suppose en effet une distinction entre la voix articulée (les insultes, *probra*, *uerba*) et la voix inarticulée (le grondement, *tumultus*, *obstrepere*) dont on voit mal comment elles peuvent cohabiter dans le même mouvement vocal. Cette impossibilité est peut-être significative : elle rend compte de la tension qui devait animer la partie la plus courageuse du Sénat, celle qui, loin de se limiter aux injures banales, tente de résister ; mais cette résistance est immédiatement limitée par la position de dépendance et la fragilité des sénateurs à l'égard du pouvoir impérial[912]. Le résultat est cet oxymore sonore : une voix qui est à la fois communication et refus de la communication. L'*euidentia* n'est une nouvelle fois pas gratuite, mais est porteuse d'un jugement politique de la part de Tacite.

---

[910] « Par conséquent, on retournait les avis, on les tordait dans un sens ou dans l'autre, appelant Vitellius ennemi et parricide ; les plus prudents le faisaient avec des invectives communes, et certains lançaient de véritables insultes, mais au milieu des clameurs et là où l'on entendait le plus de bruit, ou alors ils couvraient leur propre voix par le charivari de leurs paroles. » L'expression de C. DAMON 2003, *ad loc.*, qui parle d'« impressionistic description », est très juste, mais tout le chapitre de Tac., *Hist.*, 1.85 témoigne d'une extraordinaire sensibilité au « paysage sonore » (utilisons cette notion ici par exception) de l'*Vrbs* en pleine guerre civile : outre la mention du *silentium* des sénateurs juste avant le passage, la première partie du chapitre décrit l'arrivée des nouvelles dans la foule urbaine sous forme de rumeurs (par des canaux oraux, donc) et le sentiment de peur qui prédomine..

[911] Le rapprochement signalé par H. HEUBNER 1963 ; C. DAMON 2003, *ad loc.*, avec Cic., *De Orat.*, 3.13.50 est significatif du point de vue syntaxique (*quodam modo ipsi sibi in dicendo obstrepere uideantur*), mais le reproche de Cicéron porte ici sur le style et non sur le son à proprement parler.

[912] Nous avons souligné plus haut que le recours aux clameurs dans la curie pour s'opposer à un orateur pouvait également être interprété comme une caractérisation des modes de contestation complexes des pères conscrits sous le principat.

Conclusion du chapitre 2

En nous intéressant aux clameurs tacitéennes, définies structurellement comme une forme de communication orale verticale par laquelle la foule s'adresse collectivement à l'individu, ce qui l'oppose à la communication horizontale dont procèdent les rumeurs, nous avons suivi un chemin qui nous a conduit des expressions les plus formulaires à des dénominations moins stéréotypées et renvoyant à une gamme de sons plus divers. En constatant que Tacite réservait les termes traduisant la demande, parfois insistante, à certains contextes bien précis (les revendications de la plèbe dans les édifices de spectacle, celles de l'armée dans les *contiones*), nous avons déduit qu'il rendait ainsi compte de l'institutionnalisation progressive de cette forme de consultation de plus en plus courante de la plèbe et de l'armée.

Dans un deuxième temps, c'est le lien entre la clameur et l'écriture psychologique de la foule qui a été mis en avant. Caractériser les cris de réaction d'un attroupement avec des termes bien particuliers, qui forment comme une sémantique de la clameur, revenait pour Tacite à caractériser efficacement l'*animus* de la foule, son état d'esprit. Ce faisant, il pouvait donner des indications sur les événements à venir : par exemple, au moment du discours d'exhortation d'un général, la plus ou moins grande vaillance de son armée, telle qu'elle se révèle dans ses cris de réaction (ou l'absence de ces cris), annonce souvent le récit de bataille qui suit. Voilà pourquoi la clameur est au centre d'enjeux que l'on peut qualifier d'historiographiques, en plus d'être essentielle à l'analyse historique et politique formulée par Tacite.

C'est précisément parce ce langage codifié de la clameur existait que les variations et les écarts ressortaient avec éclat. Nous l'avons vu avec le silence, absence anormale de bruit de la foule et donc refus de production des signes habituels, utilisé au plan littéraire pour dramatiser le récit. La dernière section de ce chapitre a ainsi été consacrée aux deux principaux effets liés aux clameurs chez Tacite, dans la continuité ici de Tite-Live : la constitution de tableaux pathétiques, qui jouent à plein sur le *mouere*, et la mise en place d'épisodes vivaces, qui ressortissent à l'*euidentia* rhétorique et cherchent à susciter le *delectare* du public.

Il est temps à présent d'en venir à une forme plus complexe de la communication des foules, plus délicate à saisir au plan historique et plus riche dans l'emploi qu'en fait Tacite au plan littéraire : la rumeur.

DEUXIEME PARTIE – DEFINIR LA RUMEUR DANS L'ANTIQUITE ROMAINE

Qu'est-ce qu'une rumeur dans l'Antiquité romaine ?

Se poser cette question doit constituer un prérequis pour toute étude qui se penche sur cet objet ambigu qu'est la rumeur, à plus forte raison dans une aire chrono-culturelle aussi différente de la nôtre que le Haut-Empire et, en élargissant le cadre, de la fin de la République. C'est aussi un point de départ indispensable pour ne pas emprunter, par réflexe, des outils conceptuels forgés à destination des réalités contemporaines. Enfin, un tel effort définitionnel permet d'éviter, en plus de tout anachronisme, l'écueil du positionnement idéologique qui a longtemps accompagné l'étude des rumeurs, vues, dans le sillage de G. LE BON ou G. TARDE, comme des manifestations irrationnelles et dangereuses d'une foule crédule, dont ressortirait ainsi au grand jour l'inconscient collectif.

C'est donc sur les rumeurs, et exclusivement sur elles, que notre réflexion se limitera à présent. On présentera dans cette partie une définition suivie du phénomène rumoral au plan historique, à travers trois éclairages différents, répartis en autant de chapitres ; ce n'est que dans la partie suivante que l'on donnera un panorama complet des techniques littéraires utilisées par Tacite lorsqu'il intègre des rumeurs dans son récit. Cet enchaînement, de l'historique vers le littéraire, doit permettre de rendre compte de la méthode d'écriture de Tacite : puisque nous ne nous satisfaisons pas de voir dans les rumeurs tacitéennes de simples artifices rhétoriques qui n'auraient d'autre fondement que la fantaisie propre de l'historien, qui sortiraient tout droit de son imagination fertile ou seraient à rapporter à son « art », pour reprendre une expression éculée, il convient de les confronter à la réalité des échanges rumoraux dont il rend compte, ceux du début de notre ère ou des périodes proches. Ainsi verra-t-on, dans la dernière partie de cette thèse, comment Tacite a favorisé tel ou tel aspect de la rumeur pour produire tel ou tel effet dans son œuvre : ce travail de *mise en correspondance* de la grammaire littéraire avec les caractéristiques historiques et sociales de la rumeur n'est possible que si l'on dispose d'une image claire de ce qu'était effectivement une rumeur au début de l'Empire, ce qui constitue la raison d'être de cette deuxième partie de notre thèse.

Note méthodologique : sur l'empan chronologique des sources utilisées

Pour obtenir une image équilibrée du phénomène rumoral, le texte tacitéen, incontournable, aussi bien quantitativement que qualitativement, doit nécessairement être complété par les autres sources dont nous disposons. Certaines, assez proches dans leur manière de rapporter les rumeurs, permettent d'augmenter le vivier d'exemples et d'affermir ainsi la démonstration : il s'agit d'historiens comme César, Tite-Live ou Ammien, que nous utiliserons surtout dans le chapitre 3. D'autres sont particulièrement utiles parce qu'elles ne relèvent pas du genre historiographique, et, précisément pour cette raison, parce qu'elles jettent une lumière différente sur le phénomène de la rumeur, à l'instar de la comédie, de la correspondance de Cicéron, de la poésie élégiaque, de la poésie satirique, des déclamations et du roman, tous genres qui

permettent d'appréhender les bruits publics dans leur réalisation plus ordinaire et quotidienne ; pour cette raison, ces auteurs seront principalement mis à contribution dans le chapitre 4.

Il se pose immédiatement une question méthodologique : comment justifier que nous quittions le cadre chronologique du début de l'Empire que nous nous étions fixé (Ier siècle et début du IIème siècle, soit la période traitée par Tacite et celle où il a personnellement vécu), pour l'étendre d'un côté à l'époque tardo-républicaine, voire médio-républicaine avec Plaute et Térence, dont nous faisons usage par exception seulement, et de l'autre au Haut-Empire, et même à l'Antiquité tardive avec Ammien ? Plusieurs justifications doivent être apportées.

1) La première raison est d'ordre pratique. Les sources dont nous disposons sont, à l'égard de la rumeur, d'une certaine homogénéité : les plus nombreuses font état de bruits en lien avec l'État ou le pouvoir, souvent livrés dans la perspective surplombante dont il a été question plus tôt. Les textes qui détonnent dans ce vaste ensemble sont rares : aussi avons-nous voulu éviter de passer à côté d'informations importantes, mais excédant le cadre réducteur du premier siècle de notre ère, pour lequel nous ne disposons pas, entre autres exemples, d'une source contemporaine aussi riche que la correspondance de Cicéron (nous verrons d'ailleurs que c'est un problème important pour cerner le profil social des faiseurs de rumeurs[913]). Sur un sujet aussi fuyant, les sources littéraires fournissant peu ou prou la seule documentation disponible, il convient, pour ainsi dire, de faire feu de tout bois.
2) Le deuxième élément à mettre en avant est directement lié à la spécificité de notre sujet. En effet, quand on réfléchit aux codes sociaux, aux motivations et aux pratiques concrètes de l'échange oral, il y a fort à parier que les évolutions ne soient pas brusques, et que les continuités se révèlent plus fortes que les soubresauts de la vie politique et des transformations institutionnelles. Cela est dû au fait que la rumeur est un média peu technique, dont peu susceptible d'évoluer *médiatiquement* à l'échelle de la période romaine. Il est indubitable que certaines caractéristiques du bouche-à-oreille traversent différentes aires chrono-culturelles : on pense par exemple à plusieurs invariants relatifs aux lieux de transmission des rumeurs, à l'instar de la boutique du barbier, mentionnée, comme on le verra, depuis l'Antiquité grecque jusqu'à Ammien[914]. Toutefois, ces sources plus distantes chronologiquement doivent être intégrées à la réflexion si et seulement si elles corroborent des pratiques observées pour la période interrogée au premier chef (le Haut-Empire, jusqu'aux Antonins).
3) Il faut ajouter à cette réflexion que les rumeurs, comme nous le disions dans l'introduction générale, sont des phénomènes oraux et souvent d'origine populaire ; par cette double caractéristique, et en vertu du célèbre proverbe *uerba uolant, scripta manent*, elles étaient peu susceptibles d'être monumentalisées. En conséquence, les auteurs, tout particulièrement les historiens, quand ils souhaitaient livrer une représentation détaillée d'un bruit qu'ils n'avaient pas personnellement entendu, devaient être amenés à le restituer à partir des pratiques qui leur étaient contemporaines, et donc familières. Ainsi Tite-Live, dont nous utiliserons parfois le témoignage, alors

[913] Cf. *infra*, chapitre 5.

[914] Déjà Z. YAVETZ 1986 : 174-175 remarquait la similitude entre la représentation de la plèbe urbaine chez Ammien et chez Juvénal, s'interrogeant sur la continuité historique entre les deux périodes.

qu'il porte sur la période alto- ou médio-républicaine, renseigne-t-il probablement beaucoup plus sur les rumeurs de la fin de la République et de l'époque augustéenne que sur celles du Vème ou du IVème siècle av. J.-C. Ces deux arguments (continuité des pratiques sociales ; reconstruction du passé à la lumière du contemporain) sont en réalité assez fréquemment avancés dans la recherche en histoire sociale ou culturelle de l'Antiquité pour pallier la faiblesse de notre documentation[915].

4) Enfin, l'alliage des témoignages s'échelonnant sur plusieurs siècles se justifie surtout dans la perspective que nous adoptons ici, et qui vise à définir un modèle général de la rumeur. L'inscription des différents bruits que nous citerons dans un contexte déterminé compte moins (sauf étude de cas précise, comme nous en proposerons dans le chapitre 5) que ce qu'ils nous disent des formes mêmes du média rumoral. Cette démarche de balayage large au plan chronologique serait impossible dans une approche plus politique des rumeurs : il est évident que leur place dans le système politique impérial, où elles constituent un élément du dialogue plèbe/prince, voire un levier permettant de faire pression directement sur l'empereur, est très différente que celle qu'elles occupent dans un régime aristocratique comme la République, dans lequel elles ne portent pas aussi directement sur un seul point de l'appareil d'État. Cependant, puisque nous n'abordons pas de front la problématique du pouvoir politique des rumeurs et que nous préférons essayer de définir un modèle de la *fama*, il est possible, en faisant preuve de prudence, de confronter des témoignages éloignés dans le temps les uns des autres, et de mesurer ainsi les continuités (qui conduisent parfois jusqu'au Moyen Âge, voire à l'ère moderne) et les éventuelles ruptures.

*

À l'orée d'une réflexion suivie sur la rumeur, il est attendu que l'on fournisse un tableau complet de l'historiographie. Nous nous sommes cependant rendu compte, en le plaçant ici, qu'il heurtait singulièrement la progression de l'argumentation, en plus de faire double emploi avec l'état de la question sur la foule présenté au début du premier chapitre. Nous avons donc opté pour des indications bibliographiques ponctuelles, dans le corps du texte et en note, formulées à mesure que nous atteignons les points nodaux du sujet. Cependant, face au risque de dispersion évident, nous proposons également une historiographie synthétique du traitement de la rumeur dans les études anciennes en annexe 1, à la fin de ce travail. Le lecteur y trouvera une présentation du mouvement qui, dans les sciences de l'Antiquité, a progressivement

[915] On lira par exemple cette réflexion de J.-M. DAVID 2000 : 215 dans son étude des *contiones* militaires, à laquelle nous souscrivons sans réserve : « La question se pose évidemment de la pertinence qu'il y aurait à employer des sources portant sur la période républicaine ou royale pour comprendre des monuments du deuxième siècle de notre ère. On doit cependant noter que lorsqu'il s'agissait d'événements très anciens, les historiens ne pouvaient reconstituer les comportements des chefs et de leurs hommes qu'à partir des conduites qui leur étaient habituelles. Les gestes, les attitudes, la disposition des acteurs, la topique des propos et le ton des discours, tout ce qui en fin de compte définissait les rôles et les figures des uns et des autres, appartenait davantage au système de représentation de l'auteur qu'il n'était déterminé par les circonstances de l'événement. On peut donc utiliser sans trop de scrupules les descriptions laissées par les auteurs de la fin du premier siècle, du deuxième siècle et du début du troisième siècle, Appien, Cassius Dion, Frontin, Hérodien, Plutarque, Suétone et Tacite surtout, en postulant que ces rituels d'interaction devaient être marqués par une certaine continuité, et employer avec davantage de précautions, dans un souci de comparaison, les auteurs antérieurs comme César, Denys d'Halicarnasse, Flavius Josèphe, Salluste ou Tite-Live, et postérieurs comme Ammien Marcellin. »

envisagé les bruits publics comme un objet digne d'attention scientifique. Une partie de cette annexe est consacrée à la problématique de la rumeur en histoire ancienne. En l'espèce, s'il est indéniable que les bruits publics sont de longue date pris en compte par les historiens, comme en témoigne la place que leur réserve W. RIEPL en 1913 dans sa monographie consacrée aux techniques d'information dans les sociétés antiques[916], la question a bénéficié d'un regard neuf à partir des années 90, où elle a été envisagée quasiment exclusivement dans une perspective d'histoire politique. Cela ne se traduit pour autant pas par un quelconque unanimisme, puisque nous avons identifié trois ou quatre approches différentes du problème.

1/ Au milieu des années 90, Fr. PINA POLO et R. LAURENCE ont proposé une lecture résolument verticale de la rumeur, présentée du point de vue de l'aristocratie, qui se serait spécialisée à l'époque tardo-républicaine dans la « fabrication » des bruits et la « manipulation » de l'opinion pour transmettre ses idées, voire sa « propagande », aux classes subalternes de la société romaine[917]. Cette lecture s'attache à montrer comment différentes interfaces où interagissent l'élite et la foule, institutionnellement (les *contiones*) ou moins formellement (la *salutatio* et les réseaux de clientèle), ont été utilisées par les nobles pour produire des rumeurs servant leurs intérêts.

2/ Travaillant essentiellement sur l'époque impériale, E. FLAIG a remis en question ces résultats et davantage placé la plèbe romaine au cœur de son analyse du fonctionnement des rumeurs[918], lui conférant une autonomie politique bien plus grande. Intégrées à une démonstration plus générale sur l'« Akzeptanzsystem » du principat, les rumeurs devenaient une « arme » par laquelle la foule urbaine pouvait rompre le consensus, contester le pouvoir de l'empereur et remettre en question sa personne.

3/ Rejetant les analyses *top-down* de Fr. PINA POLO et R. LAURENCE, des chercheuses et chercheurs comme Cr. ROSILLO-LOPEZ, J. C. MAGALHÃES DE OLIVEIRA et C. COURRIER[919] ont insisté sur les interactions habituelles par lesquelles transitaient les rumeurs, vectrices de l'opinion publique selon la première, tandis que les deux derniers montrent, à deux époques différentes, comment ce média routinier pouvait servir à coordonner une (ré)action collective dans les périodes de crise.

4/ Peut-être faut-il ajouter une autre approche de la rumeur, plus sociale ou culturelle, que l'on trouve à nouveau chez Cr. ROSILLO-LOPEZ mais aussi tout récemment chez J. MEISTER[920], et qui insiste sur le rôle normatif des bruits publics : selon ces travaux, les rumeurs permettaient à un groupe donné (l'aristocratie, essentiellement) de définir et de faire respecter aux membres de l'*in-group* les règles et principes constitutifs de son identité.

Une des spécificités de ces études qui émergent depuis les années 90 est de faire appel aux outils que les sociologues de la rumeur ont mis au point depuis la seconde guerre mondiale.

[916] W. RIEPL 1913 : 235-240 ; 325-326.
[917] Fr. PINA POLO 1996 : 94-126 ; Fr. PINA POLO 2010 ; R. LAURENCE 1994a ; R. LAURENCE 2011.
[918] E. FLAIG 1992 : 67-74 ; E. FLAIG 2002 ; E. FLAIG 2003b ; E. FLAIG 2010.
[919] Cr. ROSILLO-LOPEZ 2017a : 75-97 ; J. C. MAGALHÃES DE OLIVEIRA 2012 : 131 et suiv. ; J. C. MAGALHÃES DE OLIVEIRA 2017 ; C. COURRIER 2014 : 183-185, 540-546 et 682-696 ; C. COURRIER 2017b.
[920] Cr. ROSILLO-LOPEZ 2007 ; Cr. ROSILLO-LOPEZ 2017a : 93-97 ; J. B. MEISTER 2018.

Cependant, le choix de s'appuyer sur telle ou telle école de la « rumorologie » contemporaine[921] n'est pas innocent : c'est pourquoi l'état de la question en annexe présente également en quelques lignes les grands courants de la sociologie des rumeurs, en s'appuyant notamment sur l'état de la question dressé par Ph. ALDRIN au début des années 2000[922]. On voit ainsi que la lecture traditionnelle des rumeurs, formalisée par l'école américaine au sortir de la seconde guerre mondiale, par exemple chez G. ALLPORT et L. POSTMAN[923], mais en réalité déjà latente dans la psychologie sociale de la fin du XIXe siècle (via les figures de LE BON et TARDE), a reçu un certain écho dans le premier courant mentionné ci-dessus (R. LAURENCE et Fr. PINA POLO), tandis que les chercheurs représentatifs du troisième temps (principalement Cr. ROSILLO-LOPEZ, J. C. MAGALHÃES DE OLIVEIRA et C. COURRIER) ont largement eu recours à l'anthropologie et à la sociologie interactionniste. Ph. ALDRIN[924] résume cette division structurante des études modernes sur la rumeur en opposant un « paradigme psychopathologique », c'est-à-dire une lecture anomique de la rumeur qui voit dans le phénomène l'expression des fantasmes d'un inconscient collectif, et dont la célèbre étude d'E. MORIN sur *La rumeur d'Orléans* constitue l'exemple par excellence[925], et un « paradigme transactionnel », centré sur la façon dont se produit l'échange des rumeurs et les raisons qui motivent cette transaction[926].

Malgré les progrès récents dans les sciences historiques, c'est principalement la facette politique des rumeurs qui a reçu l'attention des chercheurs et chercheuses : non seulement leur dimension sociale demeure en retrait, mais, de plus, aucune étude ou presque[927] n'a cherché à caractériser le processus de diffusion particulier que suivaient les bruits publics. Ce sera l'objet du premier chapitre de cette partie, où l'on aboutira à une définition des rumeurs en tant que média à part entière. Dans le chapitre suivant, descendant du « macro » au « méso », nous nous inscrirons à notre tour dans le « paradigme transactionnel » en observant les interactions qui permettaient à la rumeur de se développer au début de l'Empire : nous verrons que certains lieux et certaines temporalités sont fréquemment associés dans les sources à l'échange de l'information rumorale, et chercherons à cerner le profil social de ses locuteurs. Dans le chapitre 6, le dernier de cette partie historique, la réflexion se fera plus politique, en particulier par l'étude des phénomènes de rivalité et de collaboration entre les rumeurs et l'information officielle.

[921] Le terme est parfois utilisé pour renvoyer à la sociologie des rumeurs (par ex. Fr. REUMAUX 1999 : 14 n. 1).
[922] Ph. ALDRIN 2003.
[923] G. W. ALLPORT & L. J. POSTMAN 1947.
[924] À nouveau Ph. ALDRIN 2003 ainsi que Ph. ALDRIN 2005, *passim*.
[925] E. MORIN 1969.
[926] Les principales études de ce courant interactionniste, que nous mettrons à contribution dans le chapitre suivant, sont T. SHIBUTANI 1966 ; J.-N. KAPFERER 1987 ; et Ph. ALDRIN 2005 lui-même.
[927] En réalité, c'est plutôt chez les philologues sensibles aux caractéristiques historiques du phénomène que l'on trouve des éclairages allant dans ce sens, comme on le verra *infra*.

Chapitre 3 – La rumeur comme média

Rumor

GRAFFITO POMPEIEN, CIL IV, 3161

Peut-être par manque de dignité scientifique, ou parce que la notion semble de prime abord évidente, le concept de rumeur dans la recherche en sciences de l'Antiquité souffre souvent d'un traitement anachronique. L'intuition qu'il s'agirait là du « plus vieux média du monde », selon l'expression de J.-N. KAPFERER[928], justement interrogée par P. FROISSART[929] et par un spécialiste de la question dans le monde grec, Fr. LARRAN[930], fait obstacle à un effort de définition pourtant nécessaire. Celui-ci est d'autant plus indispensable qu'entre le *rumor* dans le monde romain au Ier siècle et ce que nous nommons « rumeur », les différences sont aussi nombreuses que les points de convergence. De fait, si le mot renvoie bien, aujourd'hui comme hier, à l'acte de mise en circulation d'une information hors des canaux de l'officialité, ni la place de ce phénomène au sein du paysage médiatique en général, ni ses fonctions politiques, sociales ou culturelles en particulier ne sont parfaitement superposables. Il convient donc de se méfier de l'intuition que nous avons, nous modernes, de la rumeur quand on en vient à traiter de réalités antiques.

En français comme en latin, le terme de « rumeur » ou de *rumor* est sémantiquement double, puisqu'il renvoie à la fois à un mode de diffusion de l'information et à l'information elle-même, au contenant tout comme au contenu. La rumeur est ainsi autant le canal permettant la transmission d'une nouvelle ou d'un commentaire que cette nouvelle ou ce commentaire lui-même. On sait par ailleurs que la même remarque s'applique pour le latin *nuntius*, qui n'est pas moins « messager » que « message »[931]. En revanche, l'utilisation courante du nom « rumeur » en français s'écarte de cette bivalence lexicale. L'emploi commun s'est en effet focalisé sur le deuxième sens, celui de la rumeur-nouvelle et non de la rumeur-média, au point que le *Trésor de la Langue Française* ne retient que celui-ci[932]. Ce n'est là que la prise en compte de l'utilisation dominante du terme, telle que cristallisée dans un dictionnaire généraliste, et non de l'ensemble de ses acceptions ; mais elle donne le cadre global des acceptions du mot : une rumeur, aujourd'hui, demeure avant tout une information et non un média ; une information, de surcroît, souvent mensongère et non officielle. Une expression aussi fréquente que « ce n'est qu'une rumeur » rend bien compte de ce biais d'emploi qui a tendance à s'imposer dans la langue. Cette réduction de sens est de première importance pour l'historiographie de la rumeur dans la Rome antique. De fait, les études traitant, en tout ou en partie, de ce sujet, embarquent

[928] J.-N. KAPFERER 1987.

[929] P. FROISSART 2002 : 47-48 ; 56.

[930] Fr. LARRAN 2011 : 9. Également sur l'évolution de la représentation de la *fama* à travers les époques, de la période archaïque grecque à l'époque moderne), Ph. HARDIE 2012 : 43-44. G. GUASTELLA 2017 commence son ouvrage en rappelant la différence de statut de l'écrit et de l'oral entre l'Antiquité et le monde contemporain (p. V-VI) ; cependant, il réfute plus loin la position de Fr. LARRAN (p. 111-113) et conclut ainsi « Ancient rumours and contemporary rumours appear to have spread in similar ways. » Nous souscrivons ici plutôt à la vision de Fr. LARRAN : la prudence s'impose pour éviter tout anachronisme, et il convient de repartir des textes plutôt que de plaquer sur eux des conclusions provenant de la rumorologie moderne.

[931] Cf. sur cette question du vocabulaire des messagers A. KOLB 2000 : 269 et suiv.

[932] En plus du sens sonore (la rumeur comme bruit), le *TLFi* (disponible en ligne : http://www.cnrtl.fr/lexicographie/rumeur) retient l'acception suivante : « Souvent au plur. Nouvelle sans certitude qui se répand de bouche à oreille, bruit inquiétant qui court. »

fréquemment cette conception minimaliste de la rumeur comme simple nouvelle, issue du langage courant, et l'appliquent au *rumor* latin, très rarement abordé comme un média à part entière. Pourtant, comme nous voulons le démontrer ici, cette approche correspond mal à ce que les sources anciennes désignent comme rumeur, un phénomène qui se laisse saisir bien plus facilement sous l'angle du processus que sous celui du résultat. Confronté dès lors à un objet d'étude aussi glissant que celui-ci, il nous paraît essentiel de procéder progressivement : d'abord en soulignant pourquoi une définition générale du phénomène ne saurait prendre appui sur la caractérisation de son message, puis en tâchant d'établir les grandes caractéristiques propres à ce véritable média, au sens plein du mot. Ces deux sous-parties reposeront sur deux méthodologies différentes. Dans la première, nous nous attacherons surtout à déconstruire des stéréotypes anciens sur le contenu des rumeurs[933], souvent passés dans l'opinion commune, et qui ne fournissent pas un angle d'attaque satisfaisant pour appréhender ce phénomène. Dans la seconde, nous repartirons des textes qui, si l'on accepte de voir en dessous de leur vernis aristocratique, représentent le fonctionnement interne d'une rumeur. En établissant ce qui s'apparentera au « récit-type » de la rumeur, nous pensons pouvoir déterminer les grandes caractéristiques de l'échange rumoral et, ce faisant, en établir le « portrait médiatique ».

[933] Sur ce travail de déconstruction nécessaire des stéréotypes, nous nous sommes inspiré des méthodologies et approches diverses rassemblées dans H. MENARD & C. COURRIER 2012 ; H. MENARD & C. COURRIER 2013 (en part. la conclusion de J.-P. GUILHEMBET 2013).

a. Stéréotypes de la rumeur : une définition par le message impossible

Dans un article consacré au rôle de la rumeur dans l'affaire des Bacchanales, A. DUBOURDIEU et É. LEMIRRE affirment qu'une tentative de définition de ce phénomène constitue un prérequis indispensable à leur étude. Ce positionnement mène à une méthode qui paraît intéressante : leur esquisse de définition passera par « une série de différenciations »[934] ; autrement dit, pour savoir ce que la rumeur est, il faut commencer par s'interroger sur ce qu'elle n'est pas. Ce sera aussi notre démarche, que nous croiserons avec les différents éléments définitoires généralement attachés à la rumeur entendue comme message (et non comme média), à savoir la rumeur comme nouvelle fausse (critère de « factualité »), la rumeur comme nouvelle négative (critère de « positivité »), la rumeur comme nouvelle officieuse (critère d'« officialité »), et enfin, la rumeur comme simple information (critère d'« informativité »). Aucun de ces éléments généralement considérés comme allant de soi pour manipuler les rumeurs anciennes ne parvient en réalité à rendre compte du phénomène dans sa globalité. En déconstruisant les principaux *topoi* attachés aux bruits publics, nous espérons rendre manifeste l'aporie d'une réduction de la rumeur à Rome à son contenu.

1. La rumeur n'est pas toujours une nouvelle « fausse »

La rumeur n'est-elle rien d'autre qu'une information fausse ? Cette connotation est on ne peut plus récurrente dans l'emploi commun du terme aujourd'hui. Un rapide survol de la combinatoire du mot « rumeur » dans un corpus journalistique contemporain[935] apporte d'évidentes preuves à ce constat : parmi les cooccurrents spécifiques les plus pertinents du terme « rumeur », on trouve des adjectifs soulignant la fausseté de la nouvelle (« fou », « infondé », « faux »), des verbes au sens proche (notamment « démentir »), et des locutions prépositionnelles au sens éloquent (« contrairement à »). La phraséologie confirme ici l'intuition qu'aujourd'hui, la caractérisation de rumeur s'applique, dans l'usage commun, principalement à des informations dont le statut de vérité est au mieux suspect, au pire invalidé[936]. Cette mise en doute du statut de véracité de la rumeur a gagné en épaisseur scientifique avec les premiers travaux de sociologues sur la question, autour des figures de G. ALLPORT et de L. POSTMAN[937]. L'approche de la rumeur dans cette école américaine repose en effet sur l'expérimentation : on cherche à reproduire artificiellement, en laboratoire, les mécanismes de transfert et de diffusion d'informations dans un groupe. Ainsi, selon les calculs

[934] É. LEMIRRE & A. DUBOURDIEU 1997 : 294, sans souscrire à l'approche clairement psychopathologique des rumeurs dans ce travail, qui cite comme principale référence les études d'E. MORIN (cf. notre annexe historiographique).

[935] Corpus de presse du *Monde*, du *Figaro* et de *Libération* (2010-2015), que nous interrogeons à l'aide de l'outil du Lexicoscope (développé dans le cadre du projet Emolex – LIDILEM/UGA). Sur cet outil, qui permet de relever automatiquement les phraséologismes (associations récurrentes et non fortuites entre plusieurs termes) dans un ensemble de texte donné, et qui est interrogeable en ligne (http://phraseotext.univ-grenoble-alpes.fr/lexicoscope/index.php), voir O. KRAIF & S. DIWERSY 2014.

[936] G. GUASTELLA 2017 : 115 n. 71 met d'ailleurs en garde contre de « possibles interférences » dans l'utilisation pour les textes antiques des concepts modernes de « rumeur » ou « rumour », qui sont souvent conçus comme l'expression de légendes urbaines.

[937] G. W. ALLPORT & L. J. POSTMAN 1947. Le protocole expérimental avait été mis au point progressivement au cours du demi-siècle précédent, cf. L. W. STERN 1902 ou Cl. KIRKPATRICK 1932. Sur ces points, voir l'état de la question en annexe.

de R. ROSNOW et de G. FINE, un message perdrait environ 40% de ses informations en passant à travers une chaîne de quatre personnes seulement[938].

La problématique de la véracité des rumeurs recouvre en réalité deux questions qu'il faut bien distinguer, celle de leur vérité formelle et de leur vérité matérielle, pour reprendre une opposition classique en logique. La première consiste à interroger la véracité d'une rumeur par rapport au récit lui-même ; généralement, le lecteur est capable de déterminer celle-ci, et le narrateur, souvent, l'y aide. Pour prendre un exemple bien connu, la rumeur selon laquelle Agrippa Postumus, le petit-fils d'Auguste tombé en disgrâce et mort en 14, avait survécu et se préparait à revenir à Rome (Tac., *Ann.*, 2.39-40) est *formellement* fausse : elle n'est pas en cohérence avec la logique interne de la narration, puisque la mort d'Agrippa Postumus a été rapportée au début des *Annales* (Tac., *Ann.*, 1.6). La vérité matérielle, ou empirique, réside quant à elle dans le rapport positif d'un fait avec la réalité. Ici, il s'agirait de se demander si cette rumeur du faux Agrippa Postumus a réellement existé, ou si Tacite l'a inventée de toute pièce et placée artificiellement dans son récit. Contrairement à la vérité formelle, la vérité matérielle d'une rumeur est difficile à établir pour le lecteur, qui dispose de peu de renseignements sur la méthode d'écriture de Tacite et n'est pas aidé en ce sens par le narrateur ou l'auteur, avare en notations métalittéraires. Bien entendu, on trouve également des rumeurs dont la vérité formelle est ambiguë, ce qui permet à Tacite toute sorte d'effets d'insinuation, comme nous le verrons dans le chapitre 6 : entre mille exemples, on peut songer à la rumeur selon laquelle Auguste avait rendu visite à Agrippa quelques mois avant sa mort (Tac., *Ann.*, 1.5) – une information qui, indirectement, jette une lumière trouble sur la responsabilité de Livie dans son décès. Inversement, l'historien se plait parfois à consolider la vérité matérielle de tel ou tel bruit en mentionnant leur inscription dans le réel – dans *son* réel, à vrai dire – à l'instar de ces conversations de vieillards qu'il affirme avoir lui-même entendues dans sa jeunesse et qui faisaient partie de la nébuleuse de rumeurs accusant Tibère d'avoir confié des ordres secrets à Pison, contre Germanicus (Tac., *Ann.*, 3.16). Ces textes montrent bien le danger du vocabulaire : se demander si une rumeur est vraie ou fausse revient à interroger sa véracité ou bien au sein du récit, ou bien à l'extérieur de celui-ci. Pour lever les ambiguïtés, nous parlerons dans la suite respectivement de « factualité » d'une rumeur (une rumeur factuelle est une rumeur transmettant une information juste) et d'« historicité » d'une rumeur (une rumeur historique est une rumeur dont on peut établir qu'elle a réellement eu lieu). Généralement brouillées dans la recherche, ces deux catégories bien différentes reçoivent le plus souvent, en matière de rumeurs tacitéennes, la même réponse : une rumeur, tout particulièrement chez Tacite, est par essence fausse, et fausse sur ces deux plans – ni factuelle (elle ment)[939], ni historique (elle est inventée). Ce critère instinctif est pourtant loin d'être valable, comme nous allons le montrer ici avec la question de la factualité des rumeurs ; la problématique de leur historicité appelle un commentaire méthodologique important, que nous réservons pour l'introduction de la troisième partie de la thèse.

[938] R. L. ROSNOW & G. A. FINE 1976.

[939] L'équivalence entre rumeurs et nouvelles fausses tient presque de la *doxa* tant on la trouve régulièrement, à des degrés divers, dans la recherche. Voir, sans prétention d'exhaustivité, les remarques de H. G. SEILER 1936 : 93 ; Z. YAVETZ 1983 : 182 ; J.-M. ENGEL 1972 : 328 ; P. RIEDL 2002 : 124 ; St. DOROTHEE 2013.

La tentation de transférer la perception négative de nos rumeurs contemporaines comme simples nouvelles fallacieuses à l'étude des bruits publics dans les mondes anciens semble à première vue largement encouragée par les sources littéraires. Comment ne pas être marqué par la récurrence des jugements auctoriaux qui essentialisent les rumeurs en insistant sur leur caractère mensonger ? Cette vision de la *mendosa fama* dont parle par exemple Virgile[940] n'invite pas, de fait, à remettre en question l'association topique rumeur/mensonge. Notons cependant déjà que le discours aristocratique, qui se déploie comme de juste dans les œuvres littéraires à Rome, ne se fonde pas toujours sur l'accusation de falsification : parfois, les auteurs se contentent d'attaquer l'exagération dont elles se rendent, à leurs yeux, coupables. C'est notamment le cas de Tacite, chez qui l'on peut lire des *sententiae* et des généralisations stigmatisant la déformation fréquente du réel à l'œuvre dans les rumeurs, et qui constituerait même un véritable *mos famae*[941], symétrique du *mos uulgi* étudié dans notre premier chapitre. Il est évident que de nombreuses rumeurs ne se montraient en réalité ni fausses, ni exagérées. Cependant, même les rumeurs factuelles, celles dont la véracité ne fait pas de doute, sont souvent présentées sous un jour négatif par les auteurs. Pendant la mutinerie des légions de Pannonie, l'affirmation enflammée du mutin Vibulenus selon laquelle son frère a été mis à mort par Junius Blaesus est contredite par une rumeur : non seulement on ne trouve aucun corps, mais en plus, Vibulenus n'a même pas de frère. Toutefois, loin de souligner l'effort de rationalité dont fait preuve la foule militaire et sa capacité à acquérir et à faire circuler rapidement une information qui va à l'encontre de la parole du meneur, Tacite présente les événements à travers une formule hypothétique qui lui permet de suggérer ce qui n'a en réalité pas eu lieu : « Et si le bruit ne s'était pas rapidement répandu dans tout le camp qu'on ne trouvait aucun corps, que les esclaves soumis à la torture niaient le crime et que Vibulenus n'avait jamais eu de frère, il ne s'en fallait pas de beaucoup pour qu'ils tuent le légat. »[942] Autrement dit, l'historien minimise la portée de cette rumeur juste et réussit à la rattacher à l'image sombre qu'il donne habituellement du phénomène. Toutes les mentions de rumeur ne permettent cependant pas de distinguer aussi clairement qu'ici le discours factuel et le discours maximique des sources, pour reprendre les concepts d'E. FLAIG rappelés en introduction, et il reste délicat d'estimer la proportion de déformation effective dans les bruits publics. Aussi, plutôt que de répondre directement à la problématique complexe du rapport entre rumeur et vérité, il semble important ici de remarquer que la simple formulation d'un tel questionnement est inadéquate, en particulier dans une perspective définitoire. De fait, que l'information qui transite par les canaux de la rumeur soit avérée ou non, cela ne change rien à la nature du média lui-même. Comme le souligne C. COURRIER, « la dynamique de la rumeur était totalement indépendante

[940] Virg., *Aet.*, 74.

[941] Cf. la phrase *uana haec more famae credentium otio augebantur* (Tac., *Ann.*, 14.58), à propos de la prétendue aspiration au trône de Rubellius Plautus.

[942] *Ac ni propere neque corpus ullum reperiri, et seruos adhibitis cruciatibus abnuere caedem, neque illi [Vibuleno] fuisse umquam fratrem pernotuisset, haud multum ab exitio legati aberant*, Tac., *Ann.*, 1.23. La rumeur est ici thématisée à l'aide d'un terme évoquant sa circulation (*pernotesco*), un tour habituel chez Tacite : voir notre relevé dans l'annexe lexico-syntaxique en annexe.

de sa véracité »[943], reprenant en cela un constat établi par les sociologues[944] et appliqué par les historiens à d'autres aires chrono-culturelles[945].

L'absence de différence structurelle entre une rumeur factuelle et une rumeur fallacieuse se vérifie aisément à partir d'un exemple particulier, la grave crise politique que représente le putsch d'Othon le 15 janvier 69. À la suite de l'adoption de L. Calpurnius Piso par Galba, Othon voit ses ambitions impériales contredites et décide de passer à l'action. La réussite de son coup réside principalement dans la fidélité des prétoriens, que l'ancien favori de Néron a su acquérir à sa cause, comme nous l'avons vu[946] : il se fait ainsi saluer empereur sur le forum avant de se rendre dans les *castra praetoria*. Bientôt, Galba, croyant à la mort de l'usurpateur, se risquera hors du Palais et sera assassiné sur le forum. Dans cette phase de grande tension, la circulation des informations est bien entendu perturbée ; les canaux officiels sont au mieux concurrencés, et plus probablement dépassés par la course des rumeurs. C'est du moins le cas pour Galba, car Othon paraît mieux informé que son rival[947]. Les messagers du premier (*nuntii*)[948], écrit Tacite, sont *trepidi* (Tac., *Hist.*, 1.39), c'est-à-dire à la fois « affairés » et « pressés », mais aussi inefficaces car « effrayés »[949]. C'est dans ce contexte que plusieurs rumeurs sont rapportées par trois de nos sources principales sur l'événement, Tacite, Suétone et Plutarque[950] :

- le premier bruit (Tac., *Hist.*, 1.29 ; Plut., *Galb.*, 25 ; Suét., *Galb.*, 19)[951] rapporte le fait, véridique, qu'Othon est emporté au camp des prétoriens, pour être salué empereur ;
- le second (Tac., *Hist.*, 1.34 ; Plut., *Galb.*, 26 ; Suét., *Galb.*, 19) annonce l'information, fausse, qu'Othon vient d'être tué au même endroit ;

[943] C. COURRIER 2014 : 686-687 (également C. COURRIER 2017b : 155-156). On pourra rapprocher la méthodologie choisie par I. COGITORE 2002a : 3 à propos des conjurations : qu'elles soient fondées ou non importe assez peu à l'analyse de leur fonctionnement.

[944] J.-N. KAPFERER 1987 : 22 (qui rappelle que la ligne entre vrai et faux est difficile à tracer) ; Fr. REUMAUX 1998 : 93. C'est tout le sens d'une étude comme celle d'É. REMY 1993.

[945] Par ex. Cl. GAUVARD 1994 : 159 pour les rumeurs médiévales.

[946] Cf. *supra*, p. 96-99.

[947] L'usurpateur est ainsi directement instruit, par un canal semble-t-il habituel, du mouvement populaire qui avait accompagné la sortie de Galba (*nuntiabatur*, Tac., *Hist.*, 1.40). Il n'est pas fait état de rumeur dans sa prise d'information pendant la crise.

[948] C. DAMON 2003, *ad loc.*, lit *nuntii* comme « nouvelles ». Cependant, celles-ci seraient alors personnifiées, puisque le nom est sujet du verbe *turbare* (*et turbauere consilium trepidi nuntii ac proximorum diffugia, languentibus omnium studiis qui primo alacres fidem atque animum ostentauerant*, Tac., *Hist.*, 1.39). Le fait que cette phrase évoque le comportement de différents individus (*proximi*, *omnes*) nous pousse à donner à *nuntii* le sens de « messagers » (dans le même sens déjà E. COURBAUD 1918 : 255).

[949] Il y a peut-être ici un jeu de Tacite sur le thème de la *trepida ciuitas*, ville soumise au siège ou au sac d'ennemis, dont il se servirait pour créer une ambiance dramatique : en ce sens, les *trepidi nuntii* annonceraient la *trepida Vrbs* de Tac., *Hist.*, 1.50. Sur ce thème récurrent chez Tite-Live, P. FRANÇOIS 2015b : 292-293. Quoi qu'il en soit, on peut comparer ici Tac., *Hist.*, 2.17, où il est dit d'éclaireurs qu'ils transmettent des informations *trepidi et falsi* ([…] *raptis quibusdam exploratoribus ita ceteros terruere ut adesse omnem Caecinae exercitum trepidi ac falsi nuntiarent*), un hendiadyin qui lie la peur et l'incapacité à rapporter des nouvelles justes.

[950] Le récit de Cassius Dion (Cass. Dio. 64.5-6) est très concis et ne fait état d'aucune rumeur.

[951] Il faut noter que Suétone, Plutarque (tout comme Cassius Dion, d'ailleurs, cf. Cass. Dio. 64.6) ne thématisent pas cette information comme une rumeur, à la différence de Tacite, qui parle bien de *rumor* (Tac., *Hist.*, 1.29). Les deux biographes se concentrent plutôt sur la manière dont Galba apprend la nouvelle, en utilisant un verbe de connaissance (*cognoscit*, Suét., *Galb.*, 19 ; ἀπηγγέλη, Plut., *Galb.*, 25). Pour la seconde rumeur, le vocabulaire des sources est quant à lui concordant (*rumor* en Tac., *Hist.*, 1.34, *rumores* en Suét., *Galb.*, 19, θροῦς en Plut., *Galb.*, 26).

- une troisième rumeur ne se trouve que chez Plutarque (φήμη, Plut., *Galb.*, 26)[952] : il s'agit du bruit, véridique, qui porta à Galba la nouvelle fatale qu'Othon s'était rendu maître du camp des prétoriens – trop tard : le vieil empereur s'est déjà exposé au danger et ne peut plus faire machine arrière.

On comprend ici l'intérêt de cet exemple, où se succèdent en peu de temps trois rumeurs, la première vraie, la deuxième fausse, la troisième à nouveau vraie. Or, leur degré de factualité respectif ne semble pas avoir quelque conséquence que ce soit sur leur fonctionnement, leur parcours ou leur nature propre. Ces trois rumeurs suivent en effet le même axe géographique : elles se déploient toutes dans un espace fortement polarisé, entre d'une part le Palatin, et d'autre part le camp des Prétoriens, axe au centre (symbolique, et non géographique) duquel se trouve le forum. Ainsi la première rumeur part-elle du forum pour atteindre le Palais ; la deuxième transite du camp vers le Palais ; la troisième circule entre le camp et le forum. Autrement dit, nous avons bien affaire à trois parcours complémentaires le long du même axe, et dans la même direction. Deuxièmement, la structure du message est toujours semblable : une information simple et unique, le déplacement d'Othon vers le camp, sa mainmise sur les soldats, sa mort. Enfin, le mode de diffusion de ces bruits semble dans ces trois cas analogue : l'information circule de proche en proche, partant d'un groupe de témoins visuels des événements et s'étendant progressivement, de bouche à oreille, en direction de Galba. Ce parcours des bruits publics peut d'ailleurs être cerné de plus près. En effet pour la première de ces rumeurs, les sources se montrent assez éloquentes, en sorte qu'il est possible d'en reconstruire le cheminement avec quelque précision, surtout si l'on repart du récit de Plutarque. Celui-ci souligne (Plut., *Galb.*, 25) que la nouvelle du putsch d'Othon circula parmi les simples citoyens, qualifiés ici de « foule » (ὄχλος). C'est elle qui permit à Galba d'apprendre la nouvelle. Sur ce point précis, le témoignage de Plutarque n'est pas des plus explicites : il semble impliquer que l'empereur reçut l'information *puis* que la foule arriva sur le Palatin[953]. Tacite est plus clair : les deux actions furent concomitantes (*simul*)[954] – autrement dit, la rumeur passa bien de la foule à l'entourage de Galba et à ce dernier. Cependant, c'est bien le biographe qui donne le plus d'informations sur le développement du bruit. Ne se limitant pas à la désignation habituelle de la masse comme locutrice de la rumeur, il mentionne, à la différence de Tacite, les civils qui avaient assisté à la salutation impériale d'Othon par vingt-trois soldats près du milliaire d'or, sur le forum, et à sa mise en route vers le camp. Ces « quelques gens » (ἔνιοι) qui « entendaient à une certaine distance » (ἐξήκουον) constituent sans doute le noyau primitif d'une rumeur qui a vite circulé sur le forum, endroit précis d'où provint, toujours selon Plutarque, le groupe des citoyens qui envahit le Palatin. Tacite, qui est plus vague sur la provenance de cette foule

[952] Il n'est cependant pas impossible que les *trepidi nuntii* qui rapportent des informations à Galba sur le forum chez Tacite (Tac., *Hist.*, 1.39), sans que l'historien en donne le contenu exact, renvoient aux mêmes nouvelles. Le récit des *Histoires* est trop elliptique sur ce point.

[953] Εἰς δὲ τὸ Παλάτιον εὐθὺς μὲν <u>ἀπηγγέλη</u> τῷ Γάλβᾳ παρόντος ἔτι τοῦ θύτου καὶ τῶν ἱερῶν ἐν χερσὶν ὄντων, […] · ὄχλου <u>δὲ</u> παντοδαποῦ συρρέοντος ἐξ ἀγορᾶς, αὐτῷ μὲν Οὐίνιος καὶ Λάκων καὶ τῶν ἀπελευθέρων ἔνιοι γυμνὰ τὰ ξίφη προϊσχόμενοι παρέστησαν […], Plut., *Galb.*, 25. Les deux phases sont nettement distinguées par le connecteur δέ.

[954] *Ignarus interim Galba et sacris intentus fatigabat alieni iam imperii deos, <u>cum adfertur rumor</u> rapi in castra incertum quem senatorem, mox Othonem esse qui raperetur, <u>simul</u> ex tota urbe, ut quisque obuius fuerat, alii formidine augentes, quidam minora uero, ne tum quidem obliti adulationis*, Tac., *Hist.*, 1.29.

vectrice du bruit (*ex tota urbe*, Tac., *Hist.*, 1.29), apporte un témoignage concordant : ces gens étaient ceux qui avaient assisté (*obuius*) à la mise en marche du coup d'État.

On voit bien ici se dessiner le squelette de cette rumeur : un petit ensemble de témoins visuels, qui transmettent l'information de proche en proche, constituant une foule qui se déplace, emportant avec elle l'information[955]. Même si les indices sont ténus, il est permis de croire que les deux autres rumeurs qui coururent pendant cette journée fatidique se développèrent de la même façon. Le deuxième bruit, qui transmet bien une information fausse (la mort d'Othon dans le camp), trouve également son origine chez des témoins de l'événement[956], circule ensuite plus amplement dans un groupe qualifié de πλῆθος chez Plutarque (Plut., *Galb.*, 26), lequel finit par se porter au-devant de Galba. Quant à la troisième rumeur, elle est elle aussi probablement née à partir du moment où certaines personnes avaient vu ou entendu les cavaliers qui, dans les *castra praetoria*, se préparaient à mener une charge en direction du forum. Même si les sources se montrent plus allusives que pour la première rumeur, Tacite évoque bien l'attitude du peuple qui, accompagnant Galba sur le forum, a les oreilles à l'affût de tous les bruits[957] : on peut même se demander si le « frémissement de la sédition grandissante » et les « voix qui résonnaient jusque dans la ville »[958], dont il est question un peu plus tôt chez Tacite, ne désignent pas précisément la façon dont les clameurs poussées dans la caserne des prétoriens (Tac., *Hist.*, 1.36) étaient entendues à proximité immédiate de celle-ci, déclenchant ainsi des rumeurs qui circulaient vers le forum[959].

Ainsi, vraie ou fausse, la rumeur circulait bien au sein du même espace, de la même façon, dans une temporalité analogue. Le critère de factualité ne peut donc être retenu comme un

---

[955] Ce schéma n'est pas unique chez Tacite : on trouve le même type de récit dans l'affaire de l'assassinat de Lucius Pison, proconsul d'Afrique en 69, et piégé par un agent de Mucien (Tac., *Hist.*, 4.49-50). Ce dernier affirma haut et fort dans le port de Carthage que Pison était appelé à l'Empire, allant à la rencontre des passants qui se trouvaient dans la zone (*obuii*) ; ceux-ci se saisirent de l'information, qui circula dans un ensemble plus large (*uulgus*), avant que la foule se déplace vers le forum, emmenant avec elle la rumeur ; elle parvint également dans le camp de la légion d'Afrique et à son commandant, Festus, qui envoya ses cavaliers tuer le prétendant. Dans ce cas, la rumeur reposait sur une information fausse, répandue par le centurion acquis à Mucien, mais on voit bien que son parcours est exactement le même que pour la première rumeur (véridique) du 15 janvier 69.

[956] *Mox, ut in magnis mendaciis, interfuisse se quidam et uidisse adfirmabant, credula fama inter gaudentis et incuriosos*, Tac., *Hist.*, 1.34. Bien sûr, cet événement n'ayant pas eu lieu, ces témoins visuels (*interfuisse se quidam et uidisse adfirmabant*) doivent nécessairement mentir ou se tromper. La deuxième solution n'est pas à rejeter, mais il semble plus logique de retenir la première : en effet, Tacite évoque la présence dans la masse de quelques agents d'Othon qui cherchaient à faire sortir Galba de la protection du Palais (*multi arbitrabantur compositum auctumque rumorem mixtis iam Othonianis, qui ad euocandum Galbam laeta falso uulgauerint* ; même élément, mais affirmé de façon plus nette chez Suét., *Galb.*, 19). Nous revenons plus bas sur cette accusation en abordant la problématique de la manipulation des rumeurs (dans la section suivante de ce chapitre). Cependant, il est important de voir que, quel que soit le degré de factualité de la rumeur, il se trouve toujours un noyau de témoins visuels (avérés ou non), qui donnent l'impulsion nécessaire à la mise en circulation du bruit, ensuite rapporté par un plus grand nombre de personnes.

[957] *[…] attoniti uultus et conuersae ad omnia aures*, Tac., *Hist.*, 1.40.

[958] *Iam exterritus Piso fremitu crebrescentis seditionis et uocibus in urbem usque resonantibus, egressum interim Galbam et foro adpropinquantem adsecutus erat*, Tac., *Hist.*, 1.39.

[959] Les clameurs des *castra* seraient les *uoces resonantes* de Tac., *Hist.*, 1.39, et le *fremitus crebrescentis seditionis* renverrait à la rumeur qu'elles déclenchaient dans la population aux aguets. L'expression très dense (et quelque peu poétique) *fremitu crebrescentis seditionis et uocibus in urbem usque resonantibus* devrait dans ce cas être décomposée en deux phases distinctes : captation de l'information et diffusion de l'information dans le peuple. Sur l'appartenance de *fremere*/*fremitus* au lexique de la rumeur, cf. l'étude lexicale en annexe ; sur ce type de porosité sonore et informationnelle entre le camp des prétoriens et les habitations environnantes, cf. *infra*, chapitre 5.

élément définitoire pertinent ici. Nous verrons plus loin à partir des mêmes événements qu'en pareils cas, c'était la confiance que chacun accordait à la nouvelle et son caractère « impliquant » qui justifiaient que celle-ci circule amplement, sous la forme d'une rumeur, ou non : la véracité importait au fond peu. Ainsi le *fact-checking*, outre qu'il paraît en bien des endroits impossible à effectuer, n'a-t-il pas grand-sens pour qui cherche à déterminer ce qu'était une rumeur à Rome : les canaux de la *fama* pouvaient aussi bien apporter des *uera* que des *falsa*[960]. Il est donc plus raisonnable d'abandonner ce critère de factualité, qui ne revient bien souvent qu'à actualiser des stéréotypes anciens (et modernes) à l'endroit des rumeurs sans apporter quoi que ce soit de satisfaisant à notre compréhension de leur fonctionnement.

2. La rumeur n'est pas toujours une nouvelle « négative »

Un autre critère habituellement mobilisé pour définir la rumeur antique par son contenu se révèle peu satisfaisant dans une optique définitoire, à savoir le critère de « positivité », comme nous l'appellerons ici. En effet, un grand nombre d'études partent du principe que la rumeur véhicule nécessairement un message négatif. Cette vision est héritée de la traditionnelle approche psychopathologique dont il a été question en introduction (et que nous présentons plus en détail dans l'annexe historiographique), laquelle traite la rumeur comme une maladie infectieuse, l'associant ainsi à des schèmes essentiellement dépréciatifs, qui ont parfois été repris dans les études anciennes[961].

Il faut ici encore déconstruire ce qui, dans nos sources, produit une telle impression. Si l'on se limite aux effets discursifs les plus ostentatoires, le corpus des rumeurs traitées par les auteurs anciens comme une pathologie du corps social est déjà vaste[962]. L'ouverture des *Histoires* de Tacite est à ce titre particulièrement révélatrice (Tac., *Hist.*, 1.4). Dans la spectrographie qui y est faite de l'*Vrbs* en 69, l'énumération se finit sur l'évocation d'une *plebs sordida* menaçante et des « pires des esclaves » (*deterrimi seruorum*), deux groupes unis par une affliction et une propension aux rumeurs communes : « dans leur affliction, ils se complaisaient aux rumeurs » (*maesti et rumorum auidi*, Tac., *Hist.*, 1.4). La coordination entre *maestus*, un adjectif fort qui peut signifier aussi bien « abattu » que « sombre » ou « sinistre », et la mention des *rumores* participent à cette coloration négative de la rumeur. Au-delà de Tacite, la caractérisation péjorative des bruits publics est une constante qui traverse la littérature latine de part en part : chez Térence, les rumeurs sont « malveillantes » (*maleuoli*, Ter., *Heaut.*, 17), elles rampent

[960] Comme le révèle Tacite à propos de l'épisode de l'assassinat de L. Pison : *sed ubi Festo consternatio uulgi, centurionis supplicium ueraque et falsa more famae in maius innotuere, equites in necem Pisonis mittit*, Tac., *Hist.*, 4.50. Une expression proche se trouve chez Tite-Live : *rumores temere sine ullis auctoribus orti multa falsa ueris miscebant*, Liv. 35.23, cf. G. GUASTELLA 2017 : 126. J.-N. KAPFERER 1987 : 12 note que les théoriciens de la rumeur dans l'immédiat après-guerre ont eu tendance à élaborer leurs modèles en retenant davantage les rumeurs non fondées, alors que de nombreux bruits se révèlent en réalité justes.

[961] Voir É. LEMIRRE & A. DUBOURDIEU 1997 : 304 (la rumeur suit « la logique de développement d'une épidémie : période d'incubation, contamination, propagation, diffusion généralisée »), Fr. PINA POLO 1996 : 98 (qui parle de « Gerücht als Mechanismus sozialer Kontaminierung »), St. DOROTHEE 2013 : 157 ; 162-163 ou encore plus récemment P. RIPAT 2011 : 147-148 (« rumor […] might be suspected of performing the function of sustaining and even fulfilling anxieties over the uncertainties the future held » ; la rumeur est également liée au « subconscious », dans une lecture qui n'est pas sans rappeler les travaux de Fr. REUMAUX). V. J. HUNTER 1994 : 97 donne également une image assez négative des thèmes de la rumeur à Athènes.

[962] Mentionnons dès à présent l'image de l'« épidémie », *tabes*, qui est utilisée par deux fois pour évoquer le développement d'une mutinerie, qui s'accompagne généralement de rumeurs séditieuses, en Tac., *Hist.*, 1.26 et 3.11 avec l'analyse de Rh. ASH 1999 : 61 (qui suggère des modèles en Sall., *Cat.*, 36, Liv. 42.5 et Sil. 11.12-13).

comme des serpents chez Cicéron (Cic., *Mur.*, 45), peuvent se montrer « fâcheuses » (*tristes*, Cic., *Fam.*, 15.17.3) ou « désagréables » (*iniucundus*, Cic., *Q. fr.*, 3.6.4) ; la rumeur « outrage » chez Properce (*maledico*, Prop. 2.32), se montre « cruelle » chez Tibulle (*acerbus*, Tib. 3.20), « amère » chez Virgile (*amarus*, Virg., *Én.*, 4.204), simplement « mauvaise » chez Horace (*malus*, Hor., *Sat.*, 1.4.126), à nouveau « fâcheuse » pour Lucain (*tristis*, Luc. 8.53) et même « funeste » pour Silius Italicus (*funestus*, Sil. 6.81) ; elle blesse par son injustice dans les *Fastes* d'Ovide (*iniquus*, *laedere*, Ov., *Fast.*, 4.308) et Perse la juge « sinistre » (*sinister*, Pers. 5.165). Les historiens et biographes ne sont pas en reste, qui la qualifient fréquemment d'« hostile » (*aduersus*, par ex. chez Tite-Live, Liv. 27.20 ou 44.22), de « mauvaise » (*malus* encore, Suét., *Tib.*, 28.1), d'« affreuse » (*atrox*, Tac., *Hist.*, 1.54) ; quant à Sénèque, enfin, il la considère « indigne » (*indignus*, Sén., *Epist.*, 81.27), ou, une nouvelle fois, « injuste » (*iniquus* 91.20). Chez les écrivains chrétiens, cette dépréciation va parfois jusqu'à faire de la rumeur l'agent du Malin[963]. Très symboliquement, le *rumor*, selon l'auteur du traité *De Differentiis*, ne fait que « créer du trouble » (*tumultuor*, *Diff.* 522-523), par opposition à l'*opinio* qui « montre » et à la *fama* qui « juge »[964]. Ces qualificatifs marquent, et même s'ils n'accompagnent pas toutes les mentions de rumeur, loin s'en faut, ils participent du sentiment négatif qui accompagne en règle générale l'apparition d'un bruit public dans le récit.

Il faut, croyons-nous, dépasser ces associations qui tiennent du stéréotype, surtout dans une perspective de définition d'un phénomène pour laquelle elles ne sont d'aucune aide, tant il apparaît impossible de réduire la rumeur à un message négatif. D'une part, en effet, il n'est pas rare, bien que moins fréquent, qu'une rumeur soit ostensiblement caractérisée comme positive[965]. Le syntagme *secundus rumor* se retrouve notamment de loin en loin dans la littérature latine, et ce dès l'époque archaïque[966]. De toute évidence, l'expression devint quelque peu formulaire, surtout dans la poésie épique où elle pouvait fournir à peu de frais une fin d'hexamètre[967] : aussi la retrouve-t-on chez Virgile[968], et même auparavant chez Sueius, quoique sous une forme un peu différente[969]. Peut-être pour ces mêmes raisons métriques, Horace en fait aussi usage dans ses *Épîtres*[970]. Elle fut reprise chez certains historiens impériaux au style poétique : on en trouve une occurrence dans un fragment de l'historien du début de

[963] Voir quelques exemples chez M.-C. ISAÏA 2011 : 110.

[964] *Opinio ostendit, fama iudicat, rumor tumultuatur*, *Diff.* 522-523.

[965] En ce sens, nous ne serions pas aussi catégorique que Ph. HARDIE 2012 : 329, qui affirme que l'expression *rumor gemmeus* chez Martial (Mart. 10.3.10), qui dénote, sous une image audacieuse, une rumeur indubitablement positive, tiendrait de l'oxymore et serait relativement isolée dans la littérature latine.

[966] Voir ce vers d'Ennius *mox auferre domos populi rumore secundo* (Non. 4.385 [LINDSAY 2.615], cf. Enn., *Ann.*, 7.26.243 chez O. SKUTSCH 1985), ou la citation poétique de Cicéron dans le *De Diuinatione* (Cic., *Div.*, 1.16). La liste des occurrences est dressée par A. J. WOODMAN & R. H. MARTIN 1996 : 267 (à propos de Tac., *Ann.*, 3.29). Cf. nos remarques dans la sous-partie suivante sur le lien entre rumeur et réputation.

[967] O. SKUTSCH 1985 : 428.

[968] *Ergo iter inceptum celerant rumore secundo*, Virg., *Én.*, 8.91.

[969] Dans l'un des deux seuls vers que nous ayons conservés de son *Carmen Epicum*, fr. 7 : *redeunt referunt rumore petita secundo* (*apud* Macrob., *Sat.*, 6.1.37). Sur ce poète, M. LEDENTU 2004 : 156-157.

[970] Hor., *Épît.*, 1.10 : *Quid quaeris ? Viuo et regno, simul ista reliqui, / quae uos ad caelum fertis rumore secundo, / utque sacerdotis fugitiuus liba recuso.*

l'époque impériale Fenestella[971], et chez Tacite[972]. Dans le domaine militaire, certaines figures bénéficient des éloges du *rumor* de la soldatesque : il en va ainsi de Germanicus et d'Agricola chez Tacite, bien sûr, mais aussi d'un nom fréquemment omis dans cette liste, Vestricius Spurinna, un général d'Othon qui fut l'objet de « propos mesurés » positifs (*modesti sermones*) de la part de ses troupes[973]. Ces cas sont minoritaires et bien moins marquants que les bruits négatifs, qui bénéficient souvent d'un éclairage plus intense dans nos sources ; il est impossible cependant de nier ces rumeurs positives, qui interdisent, par leur seule présence, toute généralisation sur la négativité inhérente au phénomène.

Si l'on s'intéresse aux événements, et non plus aux personnes, la même réflexion s'impose. On ne saurait nier qu'une partie importante des rumeurs au Ier siècle, en réalité des rumeurs les plus fréquemment étudiées par la recherche, et qui constituent à vrai dire déjà un sous-ensemble potentiellement non représentatif de ce fait social, sont marquées du sceau de la négativité : crises frumentaires[974], instabilité dynastique[975], catastrophes diverses[976], etc. Il est pourtant impossible de passer sous silence que les bruits publics pouvaient commenter aussi des événements positifs : ainsi le *secundus rumor* dont il a été question chez Tacite (Tac., *Ann.*, 3.29), et qui porte la nouvelle du mariage, en 20, de Nero Caesar et de Julia, la fille de Drusus ou, sur un thème analogue, la *fama* célébrant l'union entre Claude et Agrippine en 49 chez le même auteur (Tac., *Ann.*, 12.5). Sur le plan géopolitique, le fait que des rumeurs sur des victoires aussi bien que sur des défaites des légions romaines couraient à Rome, précédant au reste souvent l'information officielle, est bien connu : cela est attesté pour la bataille de Pydna en 168 av. J.-C. (Liv. 45.1, Plut., *Ém.*, 44) ou encore pour la victoire de Marius sur les Cimbres en 101 av. J.-C. (Flor. 3.4).

Il est donc périlleux de vouloir se servir de ce critère de positivité comme d'un élément central dans une tentative de définition de la rumeur à Rome. Bon nombre des phénomènes de cette nature qui apparaissent à la lecture des sources ne marquent d'ailleurs pas dans un sens ou dans l'autre : ni intrinsèquement négatifs, ni particulièrement positifs, ils traduisent le rôle purement fonctionnel de la rumeur, qui servait d'abord à transmettre une information au sein d'un groupe – ce qui est, en propre, le rôle de tout média.

3. La rumeur n'est pas toujours une nouvelle « officieuse »

[971] Au livre 22 de ses *Annales* : *C. Cato […] inuidiam et Ptolomaeo simul […] et Publio Lentulo consuli […] concitare secundo quidem populi rumore coepit*, Non. 4.385 (LINDSAY 2.615), frag. 2 dans T. J. CORNELL 2013 : 940-941 (vol. 2).

[972] Tac., *Ann.*, 3.29 (*utque haec secundo rumore ita aduersis animis acceptum quod filio Claudii socer Seianus destinaretur*) pour ne rien dire de l'expression proche *clarus rumor* (Tac., *Ann.*, 15.48), qui ne nous semble pas ironique (à la différence de Ph. HARDIE 2012 : 329 ; ce qui peut être considéré comme ironique se trouve dans la *reprehensio* qui suit : *per uirtutem aut species uirtutibus similes*, cf. Rh. ASH 2018, *ad loc.*).

[973] Tac., *Hist.*, 2.19. Nous revenons plus loin en détail sur la fonction portraitique de ces rumeurs positives, cf. *infra*, chapitre 6.

[974] Un exemple parmi d'autres chez Tacite : Tac., *Hist.*, 4.38.

[975] *Inter alia* les bruits qui s'en prennent à Galba et lui cherchent un successeur dans la première partie du livre I des *Histoires* (Tac., *Hist.*, 1.5, 1.12, 1.22).

[976] Il peut s'agir chez Tacite de catastrophe naturelle (entre autres, un incendie qui génère des propos hostiles à Tibère en Tac., *Ann.*, 4.64) comme d'accidents « humains », à l'instar de l'effondrement de l'amphithéâtre de Fidènes un peu auparavant et de la *fama* qu'il suscita (Tac., *Ann.*, 4.62).

Un autre critère fréquemment retenu pose problème quand il est appliqué à l'Antiquité romaine sans effort de recontextualisation, à savoir l'idée selon laquelle la rumeur ne transmettrait que des informations non officielles ou non encore officialisées, et qu'elle se déploierait exclusivement en opposition aux nouvelles autorisées. Nous appellerons cet élément le critère d'« officialité ». Celui-ci est plus retors que les deux précédents, car il est largement admis en sociologie, y compris dans les études les plus récentes et les moins susceptibles de relever du courant psychopathologique dont il a été question plus tôt. Ainsi J.-N. KAPFERER affirme-t-il sans ambages qu'« une définition de la rumeur doit exclure du phénomène la reprise légitime d'une information officielle par le bouche-à-oreille »[977]. Une telle affirmation, si elle peut paraître légitime dans le cadre des rumeurs contemporaines, ne saurait être appliquée sans anachronisme au monde romain[978]. De fait, la modélisation que nous proposerons au chapitre 5 démontre que la situation de rivalité autour de l'acquisition de l'information entre les groupes qui utilisaient la rumeur d'une part, et, de l'autre, les autorités, qui avaient recours à des modes de transmission des nouvelles plus stables (et généralement écrits), n'était qu'une des configurations possibles du paysage médiatique romain. Il convient à ce titre de ne pas négliger les cas, nombreux, où la rumeur fonctionne comme relais d'opinion et semble précisément avoir pour rôle de diffuser largement, dans les groupes subalternes de la population romaine ou de l'armée, des informations officielles, que le pouvoir (quel qu'il soit) escomptait voir reprises et répandues dans des cercles plus larges que les simples auditeurs d'une *contio*.

Il ne s'agit pas ici d'exposer en détail le modèle que nous proposerons plus bas, mais bien plutôt d'expliquer à partir d'un cas précis pourquoi la définition donnée par J.-N. KAPFERER ne saurait rendre compte de l'intégralité des cas de rumeur à Rome et pourquoi, pour cette raison, le critère de l'officialité de l'information n'est pas pertinent dans une approche définitoire comme la nôtre. Un exemple montre en effet très clairement que ce qui était désigné comme *rumor* pouvait consister dans la « reprise légitime d'une information officielle par le bouche-à-oreille ». Il s'agit du passage où Tite-Live décrit la méthode choisie par les décemvirs de 451-450 av. J.-C. pour constituer le corpus législatif des XII Tables. La rumeur joue un rôle central – et, pour ainsi dire, « officiel » – dans la version de l'épisode donnée par Tite-Live. En effet, les décemvirs convoquent une *contio* où une première proposition de dix lois est sans doute lue officiellement ; la commission invite ensuite le peuple à « lire les lois affichées » (*legere leges propositas*, Liv. 3.34), ce qui implique qu'elles étaient exposées temporairement en un point central de la ville, sans doute sur des panneaux en bois, comme le confirme le témoigne de Denys d'Halicarnasse (Den. Hal., *Ant.*, 10.57). C'est à ce moment-là que la rumeur

[977] J.-N. KAPFERER 1987 : 17. Voir également plus loin (p. 24-25) cette définition : la rumeur consiste en « l'émergence et la circulation dans le corps social d'informations soit non encore confirmées publiquement par les sources officielles, soit démenties par celles-ci ». Même critère retenu chez Ph. ALDRIN, qui parle de « récits de nouvelles encore non vérifiées » (Ph. ALDRIN 2005 : 8; aussi 50). Sur ce point, ces chercheurs sont en accord avec les travaux d'orientation plus psychologique ou anomique, à l'instar de ceux de Fr. REUMAUX, qui décrète que « l'antonyme [de la rumeur] est l'information officielle, de source sûre » (Fr. REUMAUX 1989 : 136, également Fr. REUMAUX 1998 : 83

[978] Comme cela est parfois le cas : voir de façon très claire chez É. LEMIRRE & A. DUBOURDIEU 1997 : 295 : « La rumeur est différente de l'information officielle ; celui qui colporte la rumeur n'a pas lui-même vérifié ce qu'il raconte, et de ce fait, son énonciation s'oppose à l'information officielle. » Cette approche n'est pas isolée : cf. St. DOROTHEE 2013 : 163 ; Ph. HARDIE 2012 : 8 ; J. C. MAGALHÃES DE OLIVEIRA 2012 : 131 ; C. COURRIER 2014 : 688 (ces deux derniers moins définitifs sur l'opposition à l'information officielle) ; pour l'époque médiévale : M.-C. ISAÏA 2011 : 112.

entre en scène : « lorsque les lois parurent avoir été suffisamment émendées dans le sens des rumeurs qui étaient apparues pour chaque article, les comices centuriates firent passer les dix tables » (*cum ad rumores hominum de unoquoque legum capite editos satis correctae uiderentur, centuriatis comitiis decem tabularum leges perlatae sunt*, Liv. 3.34). Puis, dans la suite immédiate, un nouveau bruit relance le récit : « une rumeur se répand alors, selon laquelle il restait deux tables à ajouter pour compléter en quelque sorte le corps de tout le droit romain » (*uolgatur deinde rumor duas deesse tabulas quibus adiectis absolui posse uelut corpus omnis Romani iuris*). Le témoignage livien suscite les interrogations des spécialistes du droit romain depuis MOMMSEN, qui lui dénient toute valeur technique[979]. Ce processus de consultation informelle du peuple ne semble en effet pas attesté ailleurs. Dans la continuité des remarques de méthode présentées en introduction de partie, il convient donc d'admettre que le récit de Tite-Live, à défaut de posséder une véritable valeur historique, renseigne sans doute plutôt sur l'idée que l'on se faisait de la rumeur et de son rôle à la fin de l'époque républicaine et pendant la période augustéenne que sur le Ve siècle av. J.-C. ; le texte doit sans doute être lu au prisme des réalités socio-politiques que l'historien connaissait empiriquement.

Si l'on sort du débat technique pour analyser la valeur politique du témoignage, il faut souligner que le principal souci des décemvirs fut, selon Tite-Live, de s'assurer d'un large consensus avec la population[980], dans le contexte hautement troublé des conflits entre patriciens et plébéiens dans la première moitié du Ve siècle av. J.-C. Or, l'instrument de ce consensus souhaité par les autorités fut précisément la rumeur. Celle-ci eut un rôle à la fois pratique et politique : pratique, car elle permit de diffuser largement la proposition des magistrats et d'atteindre ainsi les citoyens qui n'avaient pas assisté à l'annonce ou qui ne pouvaient pas lire l'affichage temporaire ; politique, puisque les discussions des plébéiens (*sermones*) devaient participer à élaborer collectivement ce consensus et aboutir à un corpus de lois universellement accepté. Tite-Live met bien en lumière ce mouvement qui part de la sphère officielle, ici le point de contact central entre le pouvoir et le peuple que constitue la *contio*, pour aller vers les lieux d'interactions quotidiens des citoyens, à la fois privés et publics (*in animis uersare*, *sermonibus agitare*), avant de faire retour vers le centre politique de l'*Vrbs* (*in medium conferre*)[981]. Tout ce parcours est encouragé et soutenu par les autorités, qui ne voient pas dans les bruits publics un média rivalisant avec les canaux officiels, mais bien plutôt une façon de pallier les limites indubitables de ceux-ci.

---

[979] « Il n'y a absolument aucun moyen pour porter officiellement [la loi] à la connaissance du peuple avant la promulgation […]. Dans le récit sur l'origine des Douze Tables […], ou bien il est fait abstraction des règles du droit, ou les annales anciennes recourent là au pouvoir constituant des magistrats *legibus scribendis* ; ces corrections *sans forme ad rumores hominum* ne sont rien d'autre que la suppression du lien créé pour le magistrat par la promulgation » (Th. MOMMSEN 1889 : 453, nous soulignons ; cf. R. M. OGILVIE 1965, *ad loc.* et A. SCHIAVONE 2009 : 104-105, qui rappelle que la mention du « vote » de ces lois par les assemblées du peuple ressortit à une rétroprojection de la relation *lex-comitia* sur le Ve s. av. J.-C.). Sur l'historicité générale de l'épisode des décemvirs, voir l'utile synthèse de J. BAYET et G. BAILLET en annexe de l'édition de la CUF (p. 129-133).

[980] Cf. par ex. le propos tenu par les décemvirs lors de la *contio* (au discours indirect) : *eas leges habiturum populum Romanum quas* <u>*consensus omnium*</u> *non iussisse latas magis quam tulisse uideri posset* (Liv. 3.34).

[981] *Versarent in animis secum unamquamque rem,* <u>*agitarent deinde sermonibus*</u>*, atque* <u>*in medium*</u> *quid in quaque re plus minusue esset* <u>*conferrent*</u>, Liv. 3.34.

Une telle précision ne s'explique que si l'on accepte que Tite-Live a, ici, puisé dans sa propre expérience pour reconstituer les événements ; de fait, comme on le verra plus bas[982], ce modèle de diffusion d'une nouvelle officielle par la rumeur et ce mode de communication entre foule et élite qu'elle pouvait constituer se constatent fréquemment dans les sources du Ier siècle av. et du Haut-Empire. On peut se contenter ici de tirer la leçon suivante : ce texte établit clairement l'impossibilité de réduire la rumeur à une information non officielle. Les *rumores* et les *sermones* du récit livien mettent en circulation dans le grand nombre une information dont le statut est indubitablement officiel, puisqu'elle provient directement de la plus haute autorité romaine de cette époque, les décemvirs. Bien entendu, il arrive – c'est même le cas le plus fréquent – que les *rumores* portent des nouvelles non officielles, ou non encore officialisées ; mais on constate à l'aide du texte de Tite-Live, qui n'est pas isolé, que ce critère n'est, à son tour, pas satisfaisant. La focalisation sur la nature du message est une nouvelle fois trop limitante pour obtenir une définition satisfaisante de notre objet.

4. La rumeur n'est pas toujours une « nouvelle »

Impossible à définir du point de vue du statut de véracité, de positivité et d'officialité de son message, la rumeur à Rome semble échapper à la plupart des critères habituellement employés pour dessiner les contours du phénomène. Un dernier point de différenciation doit être soulevé. Dans la réduction au message dont elle est constamment objet aujourd'hui, la rumeur est exclusivement assimilée à une information, à une nouvelle dont, comme cela a été remarqué, il s'agit de déterminer si elle est fausse, comme attendu (« ce n'est qu'une rumeur ») ou si elle est vraie, auquel cas elle échappera à cette caractérisation (« ce n'était pas qu'une rumeur : il a été confirmé… »)[983]. Autrement dit, on conçoit difficilement qu'une rumeur ait un autre rôle que celui d'informer, même fallacieusement. Or, cette approche ne résiste pas non plus à la lecture des sources antiques, en particulier romaines, comme nous aimerions le montrer, à la suite de certaines remarques formulées récemment par C. COURRIER[984], qui s'appuie sur les conclusions des études interactionnistes portant sur la rumeur[985]. En effet, la rumeur à Rome se compose fréquemment de deux volets : un volet que nous nommerons « informatif », c'est-à-dire dans lequel une information, juste ou fausse, positive ou négative, officielle ou officieuse, était transmise, et un volet qu'il est possible de qualifier de « normatif », parce qu'il s'agissait d'un commentaire, d'un jugement porté sur l'information véhiculée. Notons immédiatement que ces deux branches de la rumeur n'étaient pas nécessairement présentes simultanément et continuellement au fil de sa diffusion, en particulier s'il n'émergeait pas de consensus dans le groupe qui la disséminait quant au jugement porté sur la nouvelle ; certaines rumeurs semblent par ailleurs se spécialiser dans l'un ou l'autre de ces aspects ; et nos sources peuvent choisir de

[982] Cf. la deuxième partie du chapitre 5.

[983] Sur cet *a priori* négatif que traduisent des expressions communes comme celles-ci, voir T. SHIBUTANI 1966 : 3 ; Ph. ALDRIN 2005 : 8.

[984] C. COURRIER 2014 : 685 ; C. COURRIER 2017b : 149 (« it is at the same time a process of dispersion and a means by which to interpret and comment upon a situation »). C'est également l'objet de certaines analyses récentes de Cr. ROSILLO-LOPEZ, qui se concentrent plus sur la fonction normative des rumeurs à l'intérieur d'un même groupe (cf. Cr. ROSILLO-LOPEZ 2007 : 129-134 ; Cr. ROSILLO-LOPEZ 2017a : 93-97).

[985] Dépasser la fonction informationnelle de la rumeur pour observer son rapport au jugement collectif est au cœur de l'article fondateur de R. PAINE 1967, l'un des premiers à revendiquer une approche plus interactionniste du phénomène. Plus récemment, Ph. ALDRIN 2005 : 31 : « L'effet de subjectivité est […] inhérent à l'exercice de relation. »

mettre en avant une partie seulement du message de la rumeur. Il n'en reste pas moins que ce simple fait interdit de réduire le phénomène à un simple canal de transmission neutre de l'information, comme le voudrait une certaine image stéréotypée de la rumeur.

À y réfléchir théoriquement, il faut bien voir que le point que nous soulevons ici tient de l'évidence empirique : dans les discussions et le bouche-à-oreille qui formaient le corps de la rumeur, il est logique de penser que la transmission d'une information s'accompagnait naturellement de son évaluation et de son commentaire par les acteurs sociaux. Cette intuition est étayée par les textes. Dans de nombreux passages, nos sources, essentiellement historiographiques, témoignent de ce double aspect constitutif de la rumeur antique. Pendant la guerre de Jugurtha, la nouvelle que le consul L. Calpurnius s'était laissé corrompre par le roi numide se répandit à Rome et fut immédiatement objet de commentaire. Le récit de Salluste rend parfaitement sensible l'intrication de l'une et l'autre facette du bruit : « Une fois que la rumeur (*fama*) eut divulgué de quelle façon on avait traité l'affaire en Afrique, à Rome, on se mit à discuter en tout lieu et dans toutes les réunions du comportement du consul. Dans la plèbe, c'était un lourd sentiment haine, mais les patriciens étaient aussi troublés […] »[986]. Le passage est suivi d'une série d'interrogations indirectes qui rendent compte de la façon dont on cherchait à analyser – ou tout simplement commenter – l'information. Informatif et normatif sont ainsi intimement liés, sous la forme ici d'une succession chronologique (*postquam diuulgauit* / *agitari*). Tacite est également tout à fait sensible à l'enchevêtrement de ces deux visages de la rumeur. Un exemple paradigmatique se situe lors de la mort de Germanicus (Tac., *Ann.*, 2.82) où, comme l'a très bien montré C. COURRIER[987], la rumeur permet à la plèbe de faire circuler la nouvelle, mais également d'aboutir collectivement à une série d'explications pour interpréter la disparition du jeune prince, interrogeant la responsabilité de Livie et de Plancine. Sans nous attarder sur ce texte, on peut se contenter de souligner pour ce qui nous intéresse ici que, tout comme chez Salluste, Tacite distingue bien les deux courants qui composent « la » rumeur qui circule dans le peuple. On trouve au reste chez l'auteur des *Annales* la même présentation de deux mouvements successifs : ce n'est qu'après (*postquam*) que le bruit eut répandu la nouvelle du décès que le jugement collectif commença à se constituer[988]. Cependant, il y a fort à parier qu'il s'agisse d'une reconstruction ordonnée d'une séquence plus mêlée où information et jugement n'étaient pas réellement dissociables. De fait, dans cette première rumeur, l'historien distingue nettement le volet informatif, caractérisé par un terme neutre évoquant la diffusion des bruits (*percrebrescere*), et le volet normatif, pour lequel il recourt au lexique des sentiments (*dolor, ira, questus*), avant de synthétiser le tout sous forme de *sermones*[989]. La séparation est donc nette. Cependant, lorsqu'une deuxième rumeur se met à circuler sur un possible rétablissement de Germanicus en Orient, les deux dimensions et les deux lexiques (celui de la diffusion, informatif, et celui des sentiments, normatif) se mêlent, rendant sans doute plus

[986] *Postquam res in Africa gestas quoque modo actae forent fama diuulgauit, Romae per omnis locos et conuentus de facto consulis agitari. Apud plebem grauis inuidia, patres solliciti erant*, Sall., *Jug.*, 30.

[987] C. COURRIER 2014 : 685-687 ; C. COURRIER 2017b : 148-151. La bibliographie pour ce passage est donnée *infra*.

[988] *At Romae, postquam Germanici ualetudo percrebuit cunctaque ut ex longinquo aucta in deterius adferebantur, dolor ira, et erumpebant questus*, Tac., *Ann.*, 2.82.

[989] La richesse du vocabulaire tacitéen permet de rendre compte de différentes perspectives sur le même phénomène des rumeurs : leur diffusion, leur contenu, leur sonorité, etc. Sur ces éléments, voir notre étude lexico-syntaxique en annexe.

fidèlement la réalité des discussions : « À mesure que l'on se rencontre, on transmet ces on-dit reçus bien légèrement à d'autres, qui rapportent à un plus grand nombre des propos grossis par la joie. »[990] L'expression *cumulata gaudio transferunt* mêle dans un même mouvement le lexique de la propagation (*transferre*) et de l'opinion (*gaudium*) : on répétait probablement l'information tout en y ajoutant un commentaire personnel prenant la forme d'un jugement, ici positif.

Bien d'autres passages, chez Tacite comme chez d'autres, témoignent de cet enchevêtrement habituel entre dimension informative et dimension normative de la rumeur. Ainsi le court règne de Galba à Rome est-il saturé tantôt de rumeurs exprimant un jugement sur son âge, sa laideur, son avarice[991], tantôt de bruits informatifs, notamment ceux que nous avons déjà vus à propos de l'attitude d'Othon le 15 janvier 69, mais aussi ceux portant sur une possible adoption de Titus, fils de Vespasien[992]. À première vue, on pourrait croire que ces deux séries de discussions n'ont pas de lien ; cependant, Tacite comme Suétone donnent à comprendre que les informations qu'on s'échangeait hors des canaux de l'officialité au sujet de l'adoption étaient inextricablement mêlés aux critiques de la vieillesse et de la faiblesse de Galba[993]. Comme toujours, la sphère militaire fournit des analogies tout à fait saisissantes avec le monde urbain. Les rumeurs qui y courent présentent en effet également cette nature bifide, où l'informativité le dispute à la normativité. Prenons par exemple le bruit qui se répand parmi les troupes romaines conduites par Agricola à la suite de leur victoire contre les Bretons : courant d'abord sous la forme d'une *fama* informative, qui renvoie à la large circulation de la nouvelle de la victoire romaine, cette rumeur se concrétise en un frémissement normatif, clairement teinté d'*hybris*[994].

Conclusion intermédiaire : pour une approche formelle de la rumeur à Rome

La définition de la rumeur par son contenu, intuitive pour un lecteur contemporain, se révèle en somme généralement réductrice, pour ne pas dire fautive, une fois appliquée au monde romain. Il est de première importance sur ce sujet de ne pas se laisser tromper par tout un discours aristocratique présent dans nos sources qui, à force de sentences et de commentaires généralisants, cherchent à réduire les bruits publics aux vices supposés de son fonctionnement. À lire les auteurs anciens, les rumeurs ne seraient qu'informations fausses, négatives et

[990] *Quamuis leuiter audita in alios atque illi in plures cumulata gaudio transferunt*, Tac., *Ann.*, 2.82, cf. *infra* dans ce chapitre pour l'analyse détaillée de cette phrase très ramassée.

[991] Voir Tac., *Hist.*, 1.5 ; 1.7 ; 2.1 ; Plut., *Galb.* 3 ; 13 ; Suét., *Galb.*, 12 ; 17 ; Cass. Dio. 64.2 ; 64.3.

[992] Tac., *Hist.*, 2.1 ; Suét., *Tit.*, 5, qui mentionne le fait sans le rattacher précisément à une rumeur.

[993] Chez Tacite au sujet du voyage de Titus : *uulgus fingendi auidum disperserat accitum [Titum] in adoptionem. Materia sermonibus senium et orbitas principis et intemperantia ciuitatis, donec unus eligatur, multos destinandi* (Tac., *Hist.*, 2.1). Chez Suétone, au moment où Galba apprend la rébellion des légions de Germanie : *Quod ut nuntiatum est, despectui esse non tam senectam suam quam orbitatem ratus, Pisonem Frugi Licinianum […] adoptauit* (Suét., *Galb.*, 17). À chaque fois, les jugements sur la vieillesse (*senium*, *senecta*) et l'absence d'héritier (*orbitas*) s'entremêlent à l'information nouvelle (l'adoption de Pison).

[994] *Cuius conscientia ac fama ferox exercitus nihil uirtuti suae inuium et penetrandam Caledoniam inueniendumque tandem Britanniae terminum continuo proeliorum cursu fremebant*, Tac., *Agr.*, 27. Le volet normatif de la rumeur est introduit par *fremere*, terme utilisé ici en syllepse et appartenant au vocabulaire de ce phénomène. On pourrait éventuellement hésiter sur le sens à conférer à *fama* (rumeur ou réputation ?), mais la paire qu'il forme avec *conscientia* semble renvoyer à la propre conscience qu'ils prennent de l'événement, et la connaissance de celui-ci, qui se répand chez les ennemis.

officieuses, de la même façon que les foules sont à leurs yeux hystériques, irrationnelles, versatiles. Nous espérons avoir montré ici à partir de quelques exemples choisis, et sans chercher l'exhaustivité, que ces différents critères ne sont guère satisfaisants, malgré leur caractère familier.

Comme nous le rappelions en introduction de cette partie, il semble plus raisonnable de renoncer à appliquer à la rumeur d'hier les traits de la rumeur d'aujourd'hui. Même si certaines caractéristiques se retrouvent d'une période à une autre et forment une part invariante de l'objet rumeur, à l'instar de la relation quasi antonymique qu'elle entretient avec la sphère de l'officialité, le développement de l'écrit et la perte d'importance de l'oral à partir de la Renaissance, ainsi que la constitution progressive d'un champ médiatique autonome, ont, sans doute, largement contribué à reconfigurer la place et la forme même de la rumeur dans nos sociétés. Un point particulièrement révélateur à cet égard est l'oralité du phénomène. Le *rumor*, à Rome, est essentiellement, ontologiquement, oral, comme nous allons le rappeler bientôt ; il suit un mode de diffusion bien particulier, s'acheminant par les conversations, reposant sur des structures de sociabilité propres à la vie urbaine ou castrale. Ces éléments n'ont pas la même signification dans les mondes anciens qu'à l'ère des médias de masse, comme le relève E. FLAIG avec beaucoup de justesse[995]. On pourrait ajouter d'autres différences, par exemple l'existence de moyens d'informations indépendants aujourd'hui, à l'image de la presse, dont le développement depuis l'époque moderne a pu fournir un point d'expression à certains discours alternatifs ou contestataires[996]. Rien de semblable dans l'Antiquité. La permanence de certains stéréotypes sur la rumeur peut donc contribuer à dissimuler l'immense fossé qui se dresse entre Rome et nous sur cette question. Voilà pourquoi chercher à définir la rumeur antique, spécifiquement sous l'Empire romain, doit passer par une analyse serrée des formes spécifiques du fait rumoral à cette période. Si la définition par le *message* se révèle être une impasse, comme

[995] E. FLAIG 2003b : 360-363, défendant le comparatisme avec l'époque moderne (et s'opposant à toute analogie avec le monde contemporain) ; dans un sens proche, la remarque de J. B. MEISTER 2018 : 100. Sur le rapprochement suggéré par E. FLAIG entre la rumeur antique et ses homologues des XVIIe et le XVIIIe siècles, on pourrait objecter que le tournant représenté par l'essor de l'imprimerie et le développement de l'écrit induit une véritable différence avec l'Antiquité et pose un problème méthodologique. L'époque médiévale est peut-être une piste plus convaincante pour le comparatisme (on verra dans la sous-partie suivante de possibles rapprochements stimulants à partir des études de Cl. GAUVARD 2011 ; Cl. GAUVARD 1994 et de St. BOISSELLIER 2011). G. GUASTELLA 2017 : 63-65 et 111-113 présente une synthèse de ce débat et, tout en soulignant les différentes évidentes entre les rumeurs contemporaines et les rumeurs anciennes (avec une insistance bienvenue sur l'oralité consubstantielle de ces dernières), choisit, contre Fr. LARRAN notamment (cf. *supra*), de lire les secondes dans la continuité des premières, et d'appliquer aux unes les conclusions auxquelles les sociologues ont abouti pour les autres : « My impression is that, although he justifiably worries about not glossing over the cultural "otherness" of antiquity, Larran goes to the opposite extreme and ends up postulating a difference where it probably does not exist: that is, in the inner workings of the transmission mechanism whose general features I have attempted to delineate here. » Les textes cités dans cette première sous-partie prouvent assez, pensons-nous, que G. GUASTELLA se montre un peu définitif en rapprochant ainsi à travers les siècles le « fonctionnement interne » et les « mécanismes des transmissions » des rumeurs. Nous suivrons donc par la suite plutôt la méthodologie recommandée par Fr. LARRAN et E. FLAIG.

[996] Il n'est pas question ici de citer une bibliographie particulièrement fournie. Cependant, la synthèse que J. POPKIN a faite de ses propres travaux et publiée en français fournit un bon point d'entrée sur la question du rôle de la presse dans la Révolution française (J. D. POPKIN 2011) ; voir en part. p. 30-55, où l'auteur souligne l'importance considérable des journaux périodiques critiques à la fin du XVIIIe, mais aussi des pamphlets (p. 36-38), par lesquels peut s'exprimer l'opinion publique. Ce débouché écrit et imprimé implique une différence importante avec l'Antiquité.

nous croyons l'avoir démontré ici, c'est vers la *forme* de la rumeur qu'il nous faut nous tourner pour embrasser la spécificité des bruits publics dans notre aire chrono-culturelle.

b. La nature médiatique de la rumeur : de la naissance à la mort des bruits publics à Rome[997]

De fait, la focalisation sur les formes de la rumeur, c'est-à-dire sur les spécificités de son processus de diffusion, se révèle beaucoup plus satisfaisante dans une optique de conceptualisation vaste comme la nôtre. En effet, notre thèse ici est que la spécificité de la rumeur, notamment par rapport aux autres types de communication qui existaient à Rome, résidait dans le procédé très particulier de la transmission de son message. Autrement dit, c'est sa nature médiatique propre qui singularisait aux yeux des Anciens ce mode d'échange et d'évaluation des nouvelles. Il n'est d'ailleurs pas rare que les sources présentent explicitement la rumeur comme un média et non comme un message, pour reprendre une terminologie contemporaine, mais loin d'être étrangère aux auteurs antiques. Ainsi, à propos de la circulation confuse des nouvelles peu après l'accession au pouvoir d'Othon, Tacite évoque la *fama* qui apporte des *nuntii*, distinguant ainsi clairement le média (*fama*) et le message (*nuntius*), le contenant et le contenu, le canal et l'information[998]. Approcher la rumeur ancienne sous l'angle médiatique présente également l'atout, non négligeable, de résister aux stéréotypes rémanents qui accompagnent ce phénomène social. De fait, en s'intéressant aux mécanismes qui dirigent la rumeur, aux formes même qu'elle prend, au modèle de diffusion qu'elle suit, on accepte de lui reconnaître des règles régissant son fonctionnement interne : par là-même, on quitte presque naturellement le paradigme discréditant qui la présente comme un accès de fièvre du corps social, brusque et irrationnel. Aborder la rumeur par ses formes, c'est ainsi lui reconnaître des contours précis et l'accepter comme un objet social aux règles bien déterminables, et bien déterminées.

Il peut toutefois sembler étrange, voire incongru, de considérer la rumeur comme un média à part entière. De fait, nous avons pris pour habitude de ne tenir pour médias que ce que nous nommons, par anglicisme, *mass-media* ou médias de masse, à savoir les nouvelles technologies d'information et de communication permettant la mise en circulation quasiment instantanée de messages dans des espaces larges et discontinus. En réalité, il serait beaucoup plus logique de considérer la communication orale en général, et la rumeur en particulier, comme un type de média, surtout si l'on accepte la définition qu'en donnent la plupart des spécialistes. Ainsi Fr. BARBIER et C. BERTHO-LAVENIR précisent-ils l'acception à donner à cette notion en ouverture de leur *Histoire des Médias* : « Tout système de communication permettant à une société de remplir tout ou partie des trois fonctions essentielles de la conservation, de la communication à distance des messages et des savoirs, et de la réactualisation des pratiques culturelles et politiques. »[999] Au sens minimal, un média est donc un canal permettant la diffusion à distance d'un message ; cependant, supplantée dans cette fonction première successivement par l'imprimé, la radiodiffusion et la télédiffusion, et enfin l'Internet, la simple

[997] Ce titre reprend l'intitulé de la première partie de la thèse de Fr. LARRAN sur la rumeur en Grèce ancienne (« De la naissance à la mort des bruits publics », Fr. LARRAN 2011 : 19) : dans cette section en effet, nous lui reprenons, pour la Rome antique, le projet de dresser une « phénoménologie des rumeurs » (Fr. LARRAN 2011 : 21).

[998] *Sed plurimum trepidationis in publico, ut quemque nuntium fama attulisset […]*, Tac., *Hist.*, 1.85. Le passage fait office d'exception chez Tacite, chez qui *nuntius* renvoie généralement aux messagers transportant l'information officielle.

[999] F. BARBIER & C. BERTHO-LAVENIR 2009 : 5.

voix ne s'impose plus aujourd'hui quand on évoque les grandes techniques de médiation. Cependant, si l'*Histoire des Médias* citée ci-dessus ne commence – très symboliquement – qu'avec Diderot, ce n'est pas le cas de celle de J.-N. JEANNENEY, qui ambitionne de remonter aux « origines », et qui, illustrant sa première de couverture par une représentation de *Fama*, rappelle bien l'existence dans les sociétés anciennes du « chenal » que constituait « la parole s'appuyant sur la mémoire »[1000]. En utilisant le concept de média, il s'agit donc de ne pas « se laisser obnubiler par les médias du jour », comme le notait R. DEBRAY dans un article du *Monde diplomatique* au sujet de la médiologie[1001] – sans non plus aller jusqu'à adopter l'approche radicalement ouverte du concept développé par le philosophe[1002].

Théoriquement, rien ne s'oppose donc à accorder à la rumeur le statut de média. En sociologie, on constate d'ailleurs bien que J.-N. KAPFERER fait de ce phénomène « le plus vieux *média* du monde »[1003], au prix d'un anachronisme dont nous avons rappelé plus haut les ambiguïtés. Quelques années plus tôt, T. SHIBUTANI avait déjà posé les jalons de cette approche médiatique : « Rumor […] *is* news that does not develop in institutional channels. »[1004] Enfin, Ph. ALDRIN la considère également ainsi en la définissant comme « le processus social d'échange d'une nouvelle (c'est-à-dire d'une information en prise avec l'événement) »[1005]. En revanche, la qualification de la rumeur antique comme média est plus rare et moins assumée. Les principales esquisses de cette approche se trouvent dans l'étude importante de Fr. LARRAN[1006], dans un ouvrage de G. LASER[1007], malgré le caractère rapide de sa remarque, et récemment chez C. COURRIER[1008]. De façon plus générale, un certain nombre de travaux s'intéressent, sans forcément utiliser le terme de « média », aux logiques et dynamiques de diffusion de la rumeur, et aboutissent à des conclusions qui tendent clairement vers le paradigme communicationnel ou médiatique. A. DUBOURDIEU et E. LEMIRRE proposent de définir la rumeur comme une « propagation spontanée [d'informations], de bouche à oreille,

---

[1000] J.-N. JEANNENEY 1996 : 21.

[1001] R. DEBRAY 1999.

[1002] En médiologie, selon R. DEBRAY, est média tout ce qui permet la « transmission et la circulation symboliques » (R. DEBRAY 1991 : 15).

[1003] J.-N. KAPFERER 1987 (nous soulignons).

[1004] T. SHIBUTANI 1966 : 62.

[1005] Ph. ALDRIN 2003 : 127.

[1006] Fr. LARRAN 2011 : 31, qui fait des bruits publics « un média humain », assomption immédiatement contredite quand l'auteur affirme que ses modalités de diffusion sont « surhumaines » : c'est se faire prendre au jeu de la rhétorique aristocratique et de sa conception mythographique, car irrationnelle, du fait rumoral. Sur celle-ci, cf. notre note méthodologique dans l'introduction du chapitre suivant. Voir également chez P. RIPAT 2011 : 147-148, mais dans une approche psychopathologisante de la rumeur que l'on ne reprendra pas ici. J. B. MEISTER 2018 : 112-113 a une position délicate à saisir : tout en affirmant que les rumeurs fonctionnent comme les médias de masse actuels, il affirme que leur manque d'autonomie vis-à-vis d'une « Klatschkommunikation » dont elles ne parviendraient pas à s'autonomiser empêche de généraliser cette dénomination. Cependant, J. MEISTER s'intéresse surtout aux rumeurs à forte portée normative et à leur réception par l'élite, laissant de côté tous les bruits plus informatifs qui nous intéressent ici.

[1007] G. LASER 1997 : 38 : « Da es keine Massenmedien gab, war gewissermaßen die Masse das Medium, das wichtige Informationen und Gerüchte untereinander bekanntmachte, nachdem diese durch die gebildete Oberschicht – mit einer gewissen Subjektivität – verbreitet worden waren. »

[1008] C. COURRIER 2017b : 154 : « In the sociability of *circuli*, the concept of "rumour" does not apply so much to the origin or even to the content of the information, but to the process (the fact of commenting upon an event) and the medium (speech) of its spreading. » Voir le passage correspondant dans C. COURRIER 2014 : 540.

par les médiateurs non institutionnalisés »[1009]. Une telle définition insiste principalement non sur le message de la rumeur, mais sur sa diffusion, via le canal du bouche-à-oreille et ses agents, « non institutionnalisés ». Les deux traits définitionnels accordés par S. GOTTELAND à la rumeur athénienne à l'âge classique vont dans le même sens : elle « désigne avant tout une information transmise de bouche à oreille, une parole anonyme dont ne peut dire ni où, ni quand elle est apparue […] ; une parole qui semble toujours préexister au discours qui la propage » ; l'autrice ajoute quelques lignes plus bas que, « outre son anonymat, la rumeur est un bruit qui se propage spontanément et irrésistiblement, sans que quiconque intervienne pour orienter ou réglementer le cours de sa diffusion », cette parole s'imposant « à la foule des citoyens comme une vérité »[1010]. Ici, c'est le canal, encore une fois, qui est mis à l'honneur, la notion d'anonymat et son rapport à la collectivité. Quelques lignes plus loin, le processus de diffusion lui-même est au cœur de l'analyse de la chercheuse, qui livre une ébauche de modélisation[1011]. Mais c'est bien entendu dans les travaux qui procèdent le plus d'une approche ouvertement interactionniste que se trouvent les pistes de réflexion les plus intéressantes pour nous : outre l'article cité ci-dessus de C. COURRIER, il faut mentionner ici les travaux de J. C. MAGALHÃES DE OLIVEIRA[1012] et de Cr. ROSILLO-LOPEZ[1013]. On trouvera par ailleurs dans les études portant sur l'époque médiévale des liens tout à fait saisissants avec cette approche, notamment chez Cl. GAUVARD, qui insiste sur la notion d'agents non institutionnalisés de la rumeur[1014], ainsi que dans la contribution importante de St. BOISSELLIER, à laquelle nous reprendrons certains éléments : « Ce qui caractérise le mieux ce phénomène est donc son mode de circulation, qui se fonde sur l'adhésion, l'appropriation et la rediffusion effectuées par chacun de ses intervenants, lequel, d'auditeur devient acteur et de public, devient auteur. »[1015]

Il s'agit donc ici de poursuivre ces analyses, souvent plus esquissées que poussées à leur terme, en acceptant avec M. MCLUHAN qu'en matière de média, les canaux de diffusion de l'information sont tout autant, voire plus significatifs que l'information elle-même[1016]. Voilà pourquoi nous nous attacherons à reconstruire dans le reste de ce chapitre le schéma général de diffusion de la rumeur, à en faire la « phénoménologie », pour reprendre une expression heureuse de W. RIES[1017]. Sans entrer dans une approche plus interactionniste, qui sera l'objet de la partie suivante, nous adopterons ici une position surplombante, extérieure, en décrivant les différentes étapes du processus rumoral. Nous étudierons donc successivement comment naît, circule et meurt une rumeur à Rome. Ainsi notre réflexion cherchera-t-elle à définir un

[1009] É. LEMIRRE & A. DUBOURDIEU 1997 : 304. Cette définition, a beaucoup à voir avec celle de Cl. GAUVARD pour la rumeur au Moyen Âge (Cl. GAUVARD 1994 : 158-159).

[1010] S. GOTTELAND 2001 : 268 ; voir aussi S. GOTTELAND 1997 : 95 et suiv.

[1011] « Le lieu de la réception [de la rumeur] devient ainsi lieu de propagation et d'amplification de l'information. L'auditeur se transforme en médiateur qui propage l'information » (S. GOTTELAND 2001 : 268-269).

[1012] J. C. MAGALHÃES DE OLIVEIRA 2012 : 131-132 (pour l'époque tardive).

[1013] Cr. ROSILLO-LOPEZ 2017a : 75-97.

[1014] Cl. GAUVARD 1994 : 159. Ces pages très utiles sur la rumeur médiévale regorgent cependant d'images et de métaphores empruntant ostensiblement au paradigme psychopathologique, notamment dans le lien fait entre diffusion de la rumeur et épidémie.

[1015] St. BOISSELLIER 2011 : 249-250.

[1016] Cf. M. MCLUHAN 2000, et la célèbre expression « the medium is the message ». Si celui-ci consacre un chapitre au média de la parole, qui précède selon lui l'écriture (« La parole, une fleur du mal ? », p. 100 et suiv.), il ne s'intéresse pas particulièrement à la rumeur.

[1017] W. RIES 1969 : 125. Le mot est également présent chez Fr. LARRAN 2011 : 181.

idéaltype de la rumeur : conformément à cet outil d'analyse défini par M. WEBER, il s'agira d'élaborer, à partir des données éparses et parcellaires que l'on trouve dans les sources, un modèle abstrait et simplifié du *pattern* des rumeurs, afin d'aboutir à un « *tableau de pensée* homogène »[1018] que nous pourrons utiliser dans la suite de notre réflexion. Construire l'idéaltype de la rumeur suppose de prêter une attention toute particulière à ce que Ph. HARDIE a récemment appelé des « récits de *fama* », entendant derrière cette expression les unités narratives structurées par la diffusion d'une rumeur[1019]. En effet, sur un objet aussi mouvant et facilement littérarisé dans nos sources, une attention scrupuleuse au récit-type de la rumeur et à la lettre même des témoignages littéraires peut permettre d'aboutir à une caractérisation précise des bruits publics[1020]. En adoptant cette position extérieure, en reconstruisant un modèle de rumeur « par-dessus », c'est en réalité la perspective des sources historiographiques que l'on adopte : en effet, comme vu dans le premier chapitre, celles-ci n'affectent pas, à la différence de certains autres genres (roman, satire, etc.), de se mettre au niveau de la foule et de ses voix, toujours observées depuis la *Vogelperspektive*. À ce titre, Tacite fournit un terrain d'étude particulièrement remarquable, tout comme César ou Tite-Live.

1. Conditions d'apparition

Une étude des principes de la rumeur se doit de commencer par son origine et de répondre à plusieurs questions : comment naît une rumeur ? Dans quels contextes ? Y a-t-il un terreau qui facilite leur apparition ?

i- Rumeur et crise : une association trompeuse

À ce titre, l'un des traits récurrents des approches dominantes de la rumeur, aussi bien dans la sociologie contemporaine qu'en histoire ancienne, réside dans la corrélation souvent faite entre rumeur et crise. Ainsi E. FLAIG peut-il par exemple affirmer de façon quelque peu péremptoire : « Ernsthafte politische Gerüchte sind Krisenphänomene, tauchen nur in gefährlichen Situation auf. »[1021] Cette association relève originellement du paradigme psychopathologique et anomique, comme le relève Ph. ALDRIN[1022] : en effet, le rapprochement

[1018] Par exemple : M. WEBER 1992 : 181. Le sociologue rajoute : « On ne trouvera nulle part empiriquement un pareil tableau dans sa pureté conceptuelle : *il est une utopie*. »

[1019] « Fame's narratives » : Ph. HARDIE 2009 ; Ph. HARDIE 2012 : 36 et suiv.

[1020] Constat déjà opéré par I. COGITORE à propos du récit-type des conjurations et la conduisant à consacrer une première partie méthodologique au vocabulaire et à la phraséologie de la conspiration (I. COGITORE 2002a : 5-46).

[1021] E. FLAIG 2003b : 359-360 (et déjà E. FLAIG 1992 : 491). Voir également les remarques et analyses de P. JAL 1963 : 122 ; Z. YAVETZ 1983 : 165 ; J.-M. ENGEL 1972 : 327-332 ; I. SHATZMAN 1974 : 555-556 ; É. LEMIRRE & A. DUBOURDIEU 1997 : 305-306 ; M. A. GIUA 1998 : 49 ; J. DIREZ 2012 : 424.

[1022] Ph. ALDRIN 2003 : 129, voir aussi Ph. ALDRIN 2005 : 55 et suiv. : dans ce modèle, « les colporteurs [de la rumeur] semblent […] obéir à une sorte de pulsion submergeant tout le groupe. Ce postulat anomique (rumeur = réponse à une situation de dérèglement social) fait des rumeurs une sorte de réflexion de *la société* à des contextes exceptionnels […] et exclut du même coup la part transactionnelle comme les formes quotidiennes du phénomène ». Également P. FROISSART 2002 : 39. Cependant, on note qu'une approche qui réfute le postulat anomique comme celle de T. SHIBUTANI, dont la méthode est indubitablement interactionniste, conduit à réintroduire la rumeur dans la temporalité de la crise (T. SHIBUTANI 1966 : 37 et suiv.) : le sociologue considère en effet que la crise contribue à constituer un « public » particulier qui, face à un événement inattendu, dans une situation ambiguë et en recherche d'une information que les canaux officiels et institutionnels ne sont pas aptes à transmettre, se tourne vers la rumeur. La citation suivante synthétise bien cette perspective (p. 47) : « If the demand for news in a public exceeds the supply made available through institutional channels, rumor construction is likely to occur. » Toutefois, T. SHIBUTANI lie clairement ces crises aux spécificités du monde contemporain dans son

entre rumeur et crise, comprise à la fois comme une « situation de trouble profond » et comme une « manifestation brusque et intense de durée limitée »[1023], suppose, d'une part, une vision particulièrement négative du phénomène, dont le caractère pernicieux est ainsi souligné ; d'autre part, elle constitue la temporalité du surgissement, du soubresaut, du spasmodique[1024] comme mode de fonctionnement propre au *rumor*. Malgré la couleur indubitablement négative de la notion de crise, cette approche reste présente dans la méthodologie des travaux récents qui cherchent précisément à réhabiliter la rumeur comme un phénomène rationnel et non symptomatique d'une quelconque maladie du corps social[1025]. On peut s'interroger sur la raison pour laquelle cette association entre rumeur et crise émerge constamment des textes historiographiques : à notre sens, cet effet est produit par l'utilisation, chez les historiens anciens, des rumeurs comme motif dramatisant au sein des épisodes de tension politique (périodes de succession, vacance du pouvoir, usurpation, etc.), ce qui peut donner l'illusion d'une corrélation entre le phénomène rumoral en général et les crises politiques. Nous traiterons plus loin comment Tacite fait ainsi des bruits publics un outil pour dramatiser sa narration[1026] : en la matière, c'est assurément l'élaboration littéraire, l'*exornatio* du récit historique, qui conduit à donner une image biaisée de ce phénomène social.

À l'hypothèse de rumeurs surgissant de façon brusque et épisodique dans les moments les plus troublés et lors des événements les plus instables, il faut, selon nous, opposer une vision, développée par la sociologie interactionniste, qui met en lumière la nature profondément routinière des échanges rumoraux et leur inscription dans le quotidien des acteurs sociaux. Cette lecture, quoique minoritaire, n'est pas absente des travaux portant sur le *rumor* antique, dont I. COGITORE a pu par exemple écrire qu'il constituait un « bruit de fond »[1027] de la vie politique à Rome, et, pourrait-on dire de façon plus générale, de la vie tout court dans l'Antiquité. Par conséquent, précisément parce que les rumeurs constituaient le mode standard d'échange d'information dans les groupes subalternes de la société romaine, on ne peut pas dire qu'il y avait un terreau plus fertile qu'un autre pour les faire naître. En d'autres termes, ce n'est pas

---

introduction (T. SHIBUTANI 1966 : V), et beaucoup des exemples utilisés proviennent de la Seconde Guerre Mondiale : il convient donc d'être prudent au moment d'utiliser ces travaux pour l'étude des sociétés antiques.

[1023] Selon les deux traits sémantiques du terme selon le *TLFi*, *s. u.* (disponible en ligne : http://www.cnrtl.fr/definition/crise). Dans le même sens, J.-M. DAVID 2003 : 451 observe ainsi que le terme grec κρίσις désigne à l'origine dans la langue médicale « le moment décisif où le malade doit basculer vers la mort ou la guérison », avant de prendre une couleur politique négative et renvoyer aux « désordres qui affect[ent] la cité ». Pour l'historiographie du concept de crise, voir l'article fondateur de R. STARN 1976 (traduction française) ; pour une définition sociologique, E. MORIN 1976 : 155-156 : « La crise est toujours une régression des déterminismes, des stabilités, et des contraintes internes au sein d'un système, toujours donc une progression des désordres, des instabilités, et des aléas. »

[1024] Pour faire écho à la critique de la « spasmodic view of popular history » qu'énonce E. P. THOMPSON 1971 à propos de la représentation des révoltes avant la Révolution française, et qu'ont reprise récemment pour l'histoire romaine J. C. MAGALHÃES DE OLIVEIRA 2012 : 18 et C. COURRIER 2017b : 146. Dans cette image traditionnelle, pour citer à nouveau E. THOMPSON, les classes populaires « intrude occasionally and spasmodically upon the historical canvas, in periods of sudden social disturbance ». L'association récurrente entre rumeur et crise semble procéder de la même logique d'analyse.

[1025] Cr. ROSILLO-LOPEZ 2007 : 127-128 ; 133-134 ; Cr. ROSILLO-LOPEZ 2017a : 91 ; C. COURRIER 2014 : 684 ; C. COURRIER 2017b : 145. Comme le note C. COURRIER, il y a sans doute en la matière un effet de source produit par les textes historiographiques, qui s'intéressent surtout aux rumeurs en lien avec les élites politiques.

[1026] Cf. *infra*, chapitre 7.

[1027] I. COGITORE 2012a : 400. Pour l'époque médiévale, St. BOISSELLIER 2011 : 258 invite à reconsidérer le traitement habituel du phénomène, selon lequel la rumeur est déclenchée par tout ce qui est « extraordinaire ».

parce que « l'émotion et la fatigue détruisent le sens critique » des acteurs sociaux que les rumeurs, à Rome, se diffusent, comme l'analysait M. BLOCH à propos des soldats de la Grande Guerre[1028] : si les bruits, vrais et faux, circulent, c'est parce qu'il s'agissait de la modalité normale d'acquisition des nouvelles pour la plus grande partie de la population de l'*Vrbs*. Certes, en certaines situations qualifiables de « crise », la rumeur pouvait gagner un rôle politique qu'elle n'avait pas auparavant, notamment en cas de faillite des canaux de communication officiels – la journée du 15 janvier 69 constituant à ce titre un excellent exemple de ce phénomène. Dans ce type d'occasions, les élites, à l'instar de Galba et de ses proches, étaient contraintes de se tourner vers ces modes alternatifs d'information, ce que les sources pouvaient thématiser comme une situation anormale, voire anomique. Cependant, ces cas extrêmes ne disent rien de la place du phénomène dans le quotidien de la plèbe. Cherchant donc à voir au-delà de l'effet de source, nous tenterons donc rapidement ici de souligner, au contraire, la permanence de la rumeur dans les périodes de stabilité institutionnelle, sociale et politique et dans la temporalité du quotidien.

ii- Adsidui rumores *: la rumeur comme flux constant*

Cet objectif est cependant difficile à atteindre. En effet, les sources qui mentionnent les rumeurs sont très majoritairement des sources littéraires, et principalement, pour la période impériale, historiographiques. Or, il est bien connu que les historiens privilégient l'exceptionnel au routinier, et mettent en évidence dans leur récit les événements qui sortent de l'ordinaire, dont le caractère surprenant, insolite, grandiose ou démesuré mérite, selon eux, d'être confié à la mémoire. Pour qui veut établir la nature profondément routinière d'un fait social, la tâche est alors des plus complexes. Néanmoins, certains indices ne mentent pas ; ils sont lexicaux ou sémantiques, délicats à repérer et à interpréter, mais se révèlent souvent éclairants. La caractérisation de certains bruits comme *adsidui* appartient à cette catégorie. Déjà le manuel électoral adressé par Q. Cicéron à son frère fait de l'*adsiduitas* l'une des caractéristiques capable de produire des *rumores*, dont le candidat a grand besoin pour se faire élire[1029]. Mais c'est surtout chez Tacite (Tac., *Ann.*, 3.52) et, pour une période plus tardive, chez Ammien (Amm. 27.4.14), que l'on retrouve l'adjectif *adsiduus* en contexte de rumeur. Ce terme est intéressant : il possède en effet le sens exact de « continuel », voire de « persistant », « qui ne connaît pas de pause ». Autrement dit, il accorde à la rumeur une forme de continuité et de régularité bien éloignée du spasme du corps social que l'on voit traditionnellement en elle. Penchons-nous sur les bruits qui sont ainsi caractérisés par les deux historiens. Tacite parle des *sermones adsidui* qui commentent les excès somptuaires d'une partie de l'aristocratie romaine sous Tibère, en 22[1030]. Qu'il s'agisse de rumeur semble justifié par différents éléments : l'utilisation de *sermones*, souvent synonyme de *rumor* et/ou de *fama*, par la présence du verbe *uulgare*, qui se spécialise chez Tacite dans la description de la phase de diffusion de la

[1028] M. BLOCH 2012 : 39-40.

[1029] Pour « être l'objet de toutes les rumeurs » (traduction possible de l'expression *ad rumorem concelebrandum* en Q. Cic. 13, sur laquelle nous revenons *infra*), il convient en effet de donner l'impression de « faire campagne sans discontinuer et scrupuleusement » (*adsidue ac diligenter petere*), de même que la « présence continue » (*adsiduitas*) de clients défendus par l'avocat est indispensable. Le lien entre *adsiduitas* et *rumor* est déjà présent, quoique de façon plus floue, en Q. Cic. 11.

[1030] *Ventris et ganeae paratus* <u>*adsiduis sermonibus*</u> *uulgati fecerant curam ne princeps antiquae parsimoniae durius aduerteret*, Tac., *Ann.*, 3.52.

rumeur[1031], par la précision, enfin, du lieu où se déroulent ces « discussions » dans la lettre de Tibère adressée au Sénat, à savoir *in conuiuiis et circulis*, deux lieux fréquemment associés (au moins pour les *circuli*) à la parole rumorale[1032]. Ces *sermones* ont lieu dans une période où l'on aurait grand-peine à déceler la moindre crise, quelque définition très large que l'on confère à cette notion souvent floue : introduisant la nouvelle année dans son récit avec les formules stéréotypées du genre annalistique, Tacite précise immédiatement qu'elle est *inturbidus* sur le plan de la politique « extérieure », et simplement marquée par la « sévérité » prise contre le luxe pour les affaires internes[1033]. Ces « rumeurs constantes », très étirées sur le temps puisque rattachée assez lâchement à toute l'année 22 par Tacite, constituent donc bien le bruit de fond de la vie publique romaine dont parlait I. COGITORE ; elles naissent d'un terreau quotidien et routinier, de la mise en débat dans le corps social d'une problématique, les dépenses somptuaires, qui occupent le temps long du questionnement moral à Rome[1034], et ne se nourrissent pas de quelque crise que ce soit, pas plus qu'elles n'y participent.

Le cas du texte d'Ammien est plus surprenant et peut être utilisé ici en complément à celui de Tacite. À la fin d'une digression sur les provinces de Thrace, alors que l'historien livre le récit des années 366-367, ce sont les habitants de cette région qui sont évoqués, et en particulier leur robustesse. Or, cette précision ethnographique, attendue dans sa forme et dans son contenu, n'est pas prise en charge par Ammien lui-même, mais rattachée à des *adsidui rumores* qui ont répandu (*uulgare*) ces renseignements[1035]. Comme chez Tacite, ces rumeurs sont donc citées dans leur phase de développement (*uulgare*). Ammien, qui insiste plus tôt dans le même chapitre sur ses voyages en Thrace et sur sa qualité de témoin des réalités qu'il décrit[1036], ne parle probablement pas au hasard ici : ces rumeurs, convoquées dans toute la réalité de leur parcours, il les a probablement entendues ou entendu répéter lors de séjour ou de voyages vers ces régions. Il s'agit donc probablement de véritables bruits. Or, au-delà de leur nature continue, de leur *adsiduitas*, c'est, comme chez Tacite, l'aspect assez banal de ce type d'échanges qui frappe : ces rumeurs ne semblent rien de plus que le mode le plus naturel et le plus commun d'expression de supputations sur les peuples exotiques des régions périphériques de l'Empire romain. C'est par ce canal qu'on échangeait des croyances en quelque sorte intemporelles, et en tout cas très peu circonstanciées pour Ammien.

L'utilisation du vocabulaire de l'*adsiduitas* pour qualifier la rumeur contredit donc l'image d'un phénomène de crise. En réalité, bien d'autres expressions évoquent davantage la continuité que la rupture en matière de commentaire collectif, en particulier dans des textes moins marqués par un tropisme politique que le genre historiographique. À cet égard, les *Grandes Déclamations* pseudo-quintiliennes, quoique fictionnelles, forment un corpus tout à fait

[1031] Cf. sur ces éléments l'étude lexicale en annexe.

[1032] Nous aurons l'occasion de discuter ce point dans notre analyse des lieux de la rumeur au chapitre suivant.

[1033] *C. Sulpicius D. Haterius consules sequuntur, inturbidus externis rebus annus, domi suspecta seueritate aduersum luxum qui immensum proruperat ad cuncta quis pecunia prodigitur*, Tac., *Ann.*, 3.52.

[1034] Déjà présente dans la loi des XII Tables (table X, cf. Cic., *Leg.*, 2.59 et 2.64), la question du luxe et de son ostentation est à nouveau débattue à l'occasion de la promulgation de la *lex Oppia* en 215 (voir le texte de Liv. 34.1-7), puis avec la loi d'Auguste en 22. Voir sur ces questions M. BONNEFOND-COUDRY 2004.

[1035] *Constat autem, ut uulgauere rumores adsidui, omnes paene agrestes, qui per regiones praedictas montium circumcolunt altitudines, salubritate uirium et praerogatiua quadam uitae longius propagandae nos anteire* […], Amm. 27.4.14.

[1036] […] *sufficiet ea, quae uidisse meminimus, expedire*, Amm. 27.4.3, cf. aussi Amm. 22.8.1.

stimulant pour qui cherche à définir la rumeur hors des structures de pensée et des schémas de représentations des historiens romains. Nous reviendrons plus abondamment sur ces textes dans la suite de cette sous-partie, mais un témoignage précis peut être cité dès à présent pour étayer la réflexion sur la temporalité des bruits publics. Dans la onzième déclamation, un général doit faire face à une rumeur selon laquelle il avait trahi et déserté. Dans de pareils cas, l'orateur pouvait trouver dans les manuels de rhétorique des conseils pour « contrer » la rumeur : différentes techniques permettaient de montrer que l'accusation relevait de la calomnie plutôt que d'un jugement consensuel de la communauté. Il s'agissait, en somme, de prouver que la rumeur n'était pas une rumeur. Nous préciserons également ces points un peu plus loin. Cependant, il peut être noté dès à présent que le général contesta le bruit hostile précisément par l'angle d'attaque de la temporalité : c'était parce que l'information n'avait pas circulé de façon assez continue dans le peuple que l'on ne pouvait pas la considérer comme une rumeur valable. Pour céder la parole à l'orateur : « Qui ignorerait, juges, la nature de cette rumeur, qui trouve son origine dans l'audace d'un seul homme ? Il n'y a eu aucun propos que le peuple a tenu sans discontinuer (*continuo*), aucun jugement qui soit apparu soudainement pour faire l'objet d'un consensus général dans les conversations. »[1037] Cette phrase donne à lire en miroir les conditions requises pour reconnaître une rumeur comme valable : il fallait d'une part qu'un sujet de conversation reçoive un jugement anonyme (*pariter consentire*) de la part d'un groupe large (*populus, omnes*), et d'autre part que cette conversation collective s'étende dans la durée et la continuité (*continuo*). Cette citation invite à distinguer en réalité deux phases de constitution d'une rumeur : tout d'abord, le moment où un sujet de conversation se répand à l'échelle d'un groupe donné (*locutus est continuo populus*), qui se caractérise par une temporalité assez dilatée, puis un temps de cristallisation plus rapide (*quicquam […] subito statimque notum est*) où se forme le consensus (*in illud pariter omnium sermo consentiat*). Cette seconde phase engage certes une temporalité plus resserrée, comme l'indique le recours à la *copia* dans *subito statimque* ; cependant, elle n'est possible que parce qu'une longue phase d'élaboration collective du jugement rumoral lui a préexisté.

Il y a donc bien toute une épaisseur temporelle des bruits publics, que l'on ne peut réduire à des accès soudains. La rumeur ne naît pas spasmodiquement en temps de crise ; bien au contraire, constamment présente à l'arrière-plan de la vie quotidienne, elle « rôde », « erre », « musarde », « plane », toutes traductions possibles de la belle expression de Tacite *fama errat*, que l'on aurait tort de réduire au sens (sémantiquement second) de « se tromper »[1038]. Une fois le verbe dépouillé du vernis aristocratique qui caractérise la plupart des commentaires auctoriaux sur la rumeur dans l'historiographie ancienne, la nuance qui reste donne l'image

[1037] *Quis enim, iudices, nesciat hanc famae esse naturam, ut sit primo unius hominis audacia ? De nulla re locutus est continuo populus, nec quicquam adeo subito statimque notum est, ut in illud pariter omnium sermo consentiat*, Quin., *Décl.*, 11.6.

[1038] À propos d'Agricola, que la voix publique destine au poste de gouverneur de Bretagne : *haud semper errat fama ; aliquando et eligit* (Tac., *Agr.*, 9). On pourrait citer ici le syntagme *fama uagatur*, que l'on trouve dans la traduction par Ciéron des *Phénomènes* d'Aratos (Cic., *Phén.*, 419) ainsi que chez Virgile (Virg., *Én.*, 2.17). Si l'expression fournit une fin de vers métriquement facile (un dactyle et un trochée), le sens assez proche d'une rumeur qui plane la met en parallèle du syntagme tacitéen. Sur l'association des termes de l'errance avec la rumeur, voir G. GUASTELLA 2017 : 116.

d'un phénomène omniprésent, qui fait entendre son bruissement dans le lointain ; non l'apparence d'un surgissement, mais celle d'un déjà-là sans cesse renouvelé.

2. Phase de développement

Dès lors, parler d'un terreau particulier ou de conditions spécifiques d'apparition de la rumeur ne nous paraît pas pleinement satisfaisant. Phénomène constant et continu, la rumeur n'était pas plus fréquente en contexte de crise, où elle gagnait peut-être en visibilité et en importance, sans que cela ne doive être considéré sous l'angle du spasme et de la contraction du corps social. Tournons-nous à présent vers le cœur du fonctionnement de la rumeur, à savoir sa phase de développement, où son message se diffusait dans la société civile ou dans l'armée. C'est ici que résident les particularités les plus évidentes de ce média, celles qui l'isolaient et le distinguaient des autres canaux d'information et de communication de la société romaine.

Il est sans doute inutile de s'attarder trop longtemps sur l'oralité constitutive de la rumeur à Rome, surtout depuis la récente mise au point de G. GUASTELLA sur le noyau sémantique de *fama*, qui désigne toujours en latin l'acte de parler[1039]. L'étymologie de *rumor*, quoique débattue, pourrait aller dans le même sens, puisque certains linguistes proposent de le rapporter à une racine indo-européenne signifiant « crier »[1040]. Les termes nombreux utilisés comme synonymes de *rumor* et *fama* vont dans le même sens, à commencer par le premier d'entre eux, *sermones*, mais également des désignations moins fréquentes dont Tacite use et abuse, à l'instar du syntagme *os uulgi*, dont le caractère métonymique renvoie sans doute possible à la parole, jusqu'à des noms et des verbes qui insiste plus particulièrement sur la matérialité du son de la rumeur (*uox*, *fremitus*, etc.). Les exemples de cette sonorisation des bruits publics chez Tacite aussi bien que l'étymologie de *rumor*, *fama* et *sermones* sont creusés dans notre analyse lexicale en annexe. On s'en tiendra donc ici à la sentence de Sénèque, qui ne souffre d'aucune contestation : « La *fama* réclame à toute force la parole ; mais l'illustration (*claritas*) peut s'obtenir sans aucune parole et se contenter du jugement. »[1041]

Beaucoup plus intéressante est l'étude du schéma de diffusion des rumeurs, que nous allons aborder à présent.

i- Une diffusion « réticulaire »

Comme média, la rumeur se distingue en effet de la plupart des canaux de transmission et de commentaire de l'information par son mode de diffusion bien particulier. La plupart des modes de transfert de nouvelles, dans la Rome antique, passent soit par des agents singularisés,

---

[1039] G. GUASTELLA 2017 : 53-65, s'opposant à la tendance de Ph. HARDIE de lier *fama* et diffusion écrite (cf. Ph. HARDIE 2012 : 5). Les différentes acceptions du mot *fama* ne contredisent pas ce sens originel, connu dès les grammairiens antiques (Varr., *L. L.*, 6.55, P. Fest. 76.26, Isid., *Orig.*, 5.27.26), cf. p. 59 : « We can even state that, although the ways of spreading these kinds of "talk" across time and space are very different, both the news circulating about someone or something, and the reputation or glory of someone or something, are related to the fact that this someone, this something, is being "talked" (and heard) about. » Remarque analogue pour la rumeur médiévale chez St. BOISSELLIER 2011 : 252. Aujourd'hui, la rumeur peut circuler par voie écrite, selon les sociologues (par ex. J.-N. KAPFERER 1987 : 26).

[1040] A. ERNOUT & A. MEILLET 2001, *s. u.* Présentation plus détaillée dans l'état de la question dans l'annexe lexicographique.

[1041] *Fama uocem utique desiderat, claritas potest etiam citra uocem contingere contenta iudicio*, Sén., *Luc.*, 17.102.17. *Fama* a ici son sens de réputation, et non de rumeur, mais la maxime vaut *a fortiori* pour la seconde.

voire institutionnalisés (le messager, l'ami qui rapporte tel ou tel événement), soit par l'écrit (la lettre, le graffito), et souvent dans une combinaison de ces deux critères (on pense par exemple aux messagers du *cursus publicus*). En conséquence, ils suivent un mode de diffusion résolument rectiligne : l'information part d'un point A, est transmise à un support véhiculaire, humain ou technique comme la lettre, qui l'achemine vers sa destination, un point B. Entre ces deux pôles, le message, qui n'a pas changé de vecteur, ne se modifie pas[1042], et remonter à sa source est aisé, celle-ci étant située à un ou deux intermédiaires du destinataire. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle, selon Suétone, Auguste, en mettant en place la *uehiculatio*, préféra avoir recours à un seul messager qui changeait régulièrement de véhicule qu'à un système de relais comprenant plusieurs messagers : ainsi pouvait-on interroger le porteur de la missive, en d'autres termes remonter plus aisément à la source de l'information[1043].

Bien différent est le processus de diffusion de la rumeur. La première caractéristique de celui-ci est que le message s'échangeait principalement dans l'espace public. Les rumeurs s'échangent ainsi souvent *in medium* ou *in medio*[1044], soit dans la sphère publique. Quel schéma de diffusion, quel *pattern* suivait donc la rumeur au sein de cet espace public ? Les textes insistent sur un point capital, qui singularise ce média par rapport aux autres modes d'échange des nouvelles : à chaque itération de la transmission du message, celui-ci pouvait être diffusé dans plusieurs directions différentes. La rumeur se compose donc d'une multiplicité de chaînons et, surtout, d'une multiplicité de centres d'où l'information pouvait être relayée. Au modèle à deux nœuds du messager ou de la lettre (un émetteur, un support, un destinataire) succède ici un modèle multinodal, où l'émetteur aussi bien que le(s) destinataire(s) sont sans cesse renouvelés. Comme le note très justement S. GOTTELAND à propos des bruits publics à Athènes, « le lieu de [la] réception [du message] devient ainsi le lieu de propagation et d'amplification de l'information. L'auditeur se transforme en médiateur qui propage l'information »[1045]. Autrement dit, le processus n'est plus linéaire, mais radial ou rayonnant, en ce qu'il procède par rayonnements autour de centres multiples, voire « réticulaire », pour faire nôtre un terme utilisé avec bonheur pour la rumeur médiévale par St. BOISSELLIER[1046] :

[1042] Bien évidemment, l'on exclut de ce modèle les cas limites de perte du message, d'oubli ou d'inexactitude du messager, etc.

[1043] Suét., *Aug.*, 49 avec G. GUASTELLA 2017 : 36.

[1044] Dans le texte de Tite-Live relatif à la constitution des XII Tables, les *rumores* étaient décrits ainsi : *Versarent in animis secum unamquamque rem, agitarent deinde sermonibus, atque* <u>*in medium*</u> *quid in quaque re plus minusue esset* <u>*conferrent*</u> (Liv. 3.34). Mais l'expression se trouve également chez Tacite (par ex. à propos des demandes des soldats flaviens pendant la seconde bataille de Bédriac : *haec in medio, pulchra dictu*, Tac., *Hist.*, 3.19).

[1045] S. GOTTELAND 2001 : 268-269, toute réserve gardée sur le critère d'amplification, qui semble provenir de la *doxa* traditionnelle sur la déformation que fait subir la rumeur à l'information et que nous discutons *infra*. La définition proposée par St. BOISSELLIER 2011 : 249 pour la rumeur médiévale en contexte rural va dans le même sens : « Ce qui caractérise le mieux ce phénomène est donc son mode de circulation, qui se fonde sur l'adhésion, l'appropriation et la rediffusion effectuées par chacun de ses intervenants, lequel, d'auditeur devient acteur et de public, devient auteur. »

[1046] St. BOISSELLIER 2011 : 262. G. GUASTELLA aboutit à des conclusions assez proches des nôtres, mais ne propose pas de modélisation à proprement parler : commençant par comparer le mode de diffusion des rumeurs à un système de relais désordonné (cf. G. GUASTELLA 2017 : 40, « disorderly process of relays », une expression qui revient régulièrement, par ex. p. 83), une caractérisation assez négative qui adopte le point de vue de nos sources anciennes, il aboutit plus loin à une définition proche de la nôtre, parlant de « nonlinear, net-like arrangement » (p. 145, mais utilisant à nouveau plus loin la qualification douteuse de « labyrinthine »). Elle remonte en réalité en

l'information va bien d'un point A à un point B ; mais celui-ci ne constitue pas la fin de la chaîne de transmission, puisque ce point B forme un nouveau centre, à partir duquel le message est à nouveau diffusé vers plusieurs points. Ceux-ci donnent encore naissance à de nouvelles extensions, formant ainsi, au niveau macroscopique, une vaste toile, un réseau, une cartographie de la nouvelle.

Ainsi la rumeur ne scinde-t-elle pas un espace, à la différence des *nuntii* officiels : elle maille un territoire. Ce maillage, nous l'appellerons, à la suite de Fr. REUMAUX[1047], « l'espace hodologique » de la rumeur, et son étude, « l'hodologie » des bruits publics. Or, cette hodologie fait souvent signe dans les textes vers des espaces vastes, étendus, ouverts : que l'on pense à des expressions comme *tota Vrbs* ou *tota ciuitas* désignant souvent le parcours de l'information rumorale[1048]. Il y a sans doute là une part d'exagération : de la même façon que les rumeurs sont fréquemment attribuées à *la* plèbe en général à Rome, alors que, selon toute vraisemblance, elles ne touchent qu'une partie de celle-ci, leur course semble se réaliser à l'échelle de « toute la ville ». La notation, récurrente, n'est cependant pas sans intérêt car elle rend bien compte de la capacité des *rumores* à recouvrir un espace, qu'il soit urbain ou castral. D'autres structures syntaxiques rendent compte de façon plus précise de la modalité particulière de l'acheminement de l'information par la rumeur. Particulièrement remarquable à cet égard est l'utilisation très fréquente du polyptote de l'indéfini *alius*, qui sert en latin à exprimer l'idée de la distributivité, à l'exemple de Cic., *Rep.*, 3.23 *alius alium timet*, « l'un craint l'autre », « les gens se craignent les uns les autres »[1049]. Dans le cadre de la description du parcours de la rumeur, cette structure permet de rendre compte de la diffusion réticulaire de l'information, où chaque destinataire se transforme immédiatement en nouvel émetteur, multipliant ainsi les points nodaux d'où rayonne le message. Un passage de César est des plus éloquents[1050] :

> *At in castris Curionis magnus omnium incessit timor animis. Is uariis hominum sermonibus celeriter augetur. Vnusquisque enim opiniones fingebat et ad id, quod ab*

dernière instance à la sociologie interactionniste (cf. T. SHIBUTANI 1966 : 14 : « the career of a rumor […] is not the process of unilinear development »).

[1047] Fr. REUMAUX 1999 : 7. Le substantif est forgé à partir de ἡ ὁδός (*hodos*), « la route », « le transport ». Ce terme est lui-même emprunté à K. LEWIN, et relève donc en dernière instance du vocabulaire de la psychologie ; nous l'utiliserons ici sans cette connotation, qui ne correspond pas à notre approche. Notons d'ailleurs que le terme d'hodologie se retrouve également chez les géographes, où il désigne l'étude des réseaux et des cheminements. Sur l'historiographie de ce concept, voir J.-M. BESSE 2004.

[1048] Pour nous limiter à Tacite : Tac., *Hist.*, 1.12 (*tota ciuitas*), 1.29 (*tota Vrbs*), 2.19 (*tota castra*), 3.13 (*tota castra*), *Dial.*, 10 (*tota Vrbs*), voire Tac., *Hist.*, 4.58 (*totus terrarum orbis* associé à *uulgari*, qui appartient au lexique de la rumeur).

[1049] C'est ce qu'A. BERTOCCHI & A. ORLANDINI 1994 appellent « distributivité simple » (à la différence de la « distributivité réciproque », quand les éléments de l'ensemble ne sont que deux).

[1050] Nous remercions Isabelle COGITORE d'avoir attiré notre attention sur ce texte très riche. La description de la destruction d'Albe chez Tite-Live utilise également le polyptote d'*alius* dans un cadre de rumeur : *silentium triste ac tacita maestitia ita defixit omnium animos, ut prae metu obliti, quid relinquerent, quid secum ferrent, deficiente consilio rogitantesque alii alios nunc in liminibus starent, nunc errabundi domos suas ultimum illud uisuri peruagarentur* (Liv. 1.29). L'utilisation de ce tour en contexte de rumeur est en réalité très ancien, comme un fragment de Naevius l'indique (*simul alius aliunde rumitant inter se*, cité par Paul., *Fest.*, 333.2, cf. M. BETTINI 2008b : 358-359).

> *alio audierat, sui aliquid timoris addebat. Hoc ubi uno auctore ad plures permanauerat, atque alius alii tradiderat, plures auctores eius rei uidebantur.*[1051] (Cés., *Civ.*, 2.29)

Ce texte qui décrit l'agitation des soldats de Curion en Afrique (49 av. J.-C.) n'est pas aisé à traduire, car César y évoque la circulation des informations en des termes très ramassés dont il est difficile de rendre la densité en français. La rumeur y est successivement décrite via le lexique des sentiments (*timor*), par les discussions qui la composent (*hominum sermones*), et enfin dans son hodologie propre[1052]. C'est celle-ci qui doit retenir notre attention. De fait, plutôt que d'utiliser un pluriel ou un sujet collectif pour caractériser les locuteurs de la rumeur, César a recours à des pronoms indéfinis (*unusquisque, alius, plures*) ; ce faisant, il témoigne certes de l'imprécision habituelle des sources historiographiques en matière de représentation de la foule, mais il permet tout de même de dépasser l'habituelle essentialisation de ces phénomènes. C'est ainsi que l'on peut saisir la routine transactionnelle qui forme la structure de base de la rumeur : le récepteur, qui vient d'entendre d'une source précise un message (*ab alio audire*), se transforme en émetteur, reformulant et diffusant le bruit auprès d'un plus grand nombre (*plures*). L'opération est ensuite répétée *ad libitum*, pour ainsi dire, comme l'évoque le polyptote *alius alii tradiderat*, garantissant ainsi la dynamique exponentielle de la rumeur. Même si la description de César n'échappe pas aux stéréotypes habituels sur la parole populaire, tout particulièrement avec l'accusation de fausseté (*fingere*), elle présente avec une clarté presque arithmétique le schéma de diffusion d'une rumeur. Toutefois, pour riche qu'il soit, ce type de témoignage est loin d'être isolé ; il est même évident que ces deux traits de la diffusion de la rumeur (progression réticulaire et croissance exponentielle), ne constituent pas une spécificité du monde romain. Lorsqu'il décrit la diffusion de la nouvelle de la défaite d'Aigos Potamos en 405 av. J.-C. et son arrivée à Athènes, passage considéré comme une rumeur par Fr. LARRAN[1053], Xénophon a précisément recours au même type de polyptote[1054]. Plutarque, dans son traité *Sur le Bavardage*, insiste également sur ce mode particulier de diffusion, où chaque ami à qui l'on transmet une nouvelle est susceptible d'avoir lui-même dans ses connaissances un individu à qui il livrera à son tour l'information[1055]. Nous voyons ici la première trace d'un continuum entre la forme du média de la rumeur dans différentes aires chrono-culturelles de l'Antiquité et plus généralement, pour faire le lien avec l'époque médiévale, prémodernes.

[1051] « Cependant, un sentiment de peur intense se répandit chez tous les soldats dans le camp de Curion ; les rumeurs diverses lui assuraient une croissance rapide. En effet, chacun se forgeait des croyances et ajoutait de sa propre angoisse à ce qu'un autre lui avait dit ; et ce bruit, une fois que ce n'était plus une personne, mais plusieurs qui le répétaient, et que tous se le transmettaient les uns aux autres, semblait être attesté par plusieurs sources. »

[1052] Voir à présent sur ce passage G. GUASTELLA 2017 : 146, dans un sens proche du nôtre.

[1053] Fr. LARRAN 2011 : 35.

[1054] Évoquant le parcours du bruit, l'historien affirme ainsi que la nouvelle se transmet de bouche à oreille, ὁ ἕτερος τῷ ἑτέρῳ παραγγέλλων, Xen., *Hell.*, 2.2.

[1055] Plut., *Bav.*, 10, un chapitre particulièrement éloquent où l'on constate une nouvelle fois l'utilisation du polyptote d'ἄλλος, lorsque la divulgation d'un secret par la rumeur est comparée au vol d'un oiseau : οὔτε γὰρ πτηνὸν ἐκ τῶν χειρῶν ἀφέντα ῥᾴδιόν ἐστιν αὖθις κατασχεῖν, οὔτε λόγον ἐκ τοῦ στόματος προέμενον συλλαβεῖν καὶ κρατῆσαι δυνατόν, ἀλλὰ φέρεται « λαιψηρὰ κυκλώσας πτερά », δι΄ ἄλλων ἐπ΄ ἄλλους σκιδνάμενος. Voir aussi Plut., *Bav.*, 1. Sur la métaphore des mots comme oiseaux dans la poésie grecque (les ἔπεα πτερόεντα homériques, par exemple), sans entrer dans les détails de la bibliographie, voir Fr. LETOUBLON 1999 avec un état de la question et, en dernier lieu G. GUASTELLA 2017 : 30-35 (avec citation de ce passage de Plutarque).

Les structures de la langue fournissent ainsi une entrée intéressante pour modéliser la diffusion idéaltypique d'une rumeur. On trouve dans le corpus des historiens des formules assez proches qui insistent sur le caractère exponentiel de la rumeur, sur la capacité de ce média à inclure au cours de sa diffusion de plus en plus de locuteurs. Deux passages chez Tite-Live et Tacite sont assez révélateurs, un raid des Èques sur le territoire romain en 465 av. J.-C. et l'arrivée de nouvelles contradictoires sur l'état de santé de Germanicus en 19 :

> *Agrestes […] pauidi incidentes portis non populationem nec praedonum paruas manus, sed omnia uano augentes timore exercitus et legiones adesse hostium et infesto agmine ruere ad urbem clamabant. Ab his proximi audita, incerta eoque uaniora ferre ad alios.*[1056] (Liv. 3.3)
>
> *Forte negotiatores uiuente adhuc Germanico Syria egressi laetiora de ualetudine eius attulere. Statim credita, statim uulgata sunt : ut quisque obuius, quamuis leuiter audita in alios atque illi in plures cumulata gaudio transferunt.*[1057] (Tac., *Ann.*, 2.82)

Nous avons ici la description d'un parcours de nouvelle dans des réseaux publics et non officiels qui ne laissent guère de place au doute quant à la qualification comme rumeur des faits rapportés par les historiens, même si les termes de *rumor*, *fama* ou *sermones* n'apparaissent pas : les Anciens disposaient en effet d'expressions plus imagées pour évoquer la course des bruits publics, à l'instar des verbes évoquant la diffusion comme ici (*ferre*, *transferre*, *uulgare*). Sans tenir compte du vernis aristocratique de ces textes[1058], il faut insister pour notre propos sur la limpide concision de la dernière phrase du texte de Tite-Live, où la disposition rend mimétiquement le parcours de la rumeur (*ab his proximi audita incerta eoque uaniora ferre ad alios*) : les nouvelles, transmises oralement (*audita*), sont d'abord entendues d'une source première (*ab his proximi*), puis transférées à plusieurs destinataires (*ferre ad alios*), formant une chaîne qui rayonne dans de nombreuses directions. L'historien padouan est tout à fait sensible à la spatialisation de cette progression, et son vocabulaire rend compte de la propagation quasi topographique du bruit (*proximi*, *ferre*). Quant à Tacite, il utilise une expression au reste assez proche pour décrire la structure transactionnelle qui caractérise la diffusion de la nouvelle : on entend une information (*quamuis leuiter audita*), et on la transmet à plusieurs auditeurs (*in alios transferre*)[1059]. Cependant, à la différence de Tite-Live, il ajoute une phase supplémentaire rendant compte de l'effet d'entraînement propre à la rumeur et souligne l'itération du processus (*atque illi in plures cumulata gaudio transferunt*). Se mêlent

[1056] « Les paysans étaient saisis d'effroi ; se précipitant aux portes, ce n'est pas de razzia ou de brigands rassemblés en petites troupes dont ils parlaient, mais ils exagéraient tout dans leur vaine terreur et s'écriaient que les armées et les légions des ennemis étaient là, que cette colonne hostile marchait sur la ville. Les plus proches entendaient cela et, quoiqu'il s'agisse de propos incertains et dépourvus pour cette raison de tout fondement, ils le transmettaient à d'autres. »

[1057] « Par hasard, des marchands, partis de Syrie alors que Germanicus était encore vivant, apportèrent des nouvelles plus favorables sur son état de santé. Aussitôt crues, aussitôt répandues ! À mesure que l'on se rencontre, on transmet ces on-dit reçus bien légèrement à d'autres, qui rapportent à un plus grand nombre des propos grossis par la joie. »

[1058] Chez Tite-Live, il est particulièrement visible dans l'adjectif *uaniora* ; chez Tacite, dans l'adverbe *leuiter* (*quamuis leuiter audita*).

[1059] Analyse historique du comportement de la plèbe dans cet épisode chez Z. YAVETZ 1983 : 38-39 ; H. S. VERSNEL 1980 ; A. FRASCHETTI 1994 : 96-102 ; W. ECK 1995a ; C. COURRIER 2014 : 684-686 ; C. COURRIER 2017b : 147-150.

ainsi indices sémantiques (*cumulare*, *plures*) et syntaxiques (*in* + accusatif, indiquant le mouvement) pour dépeindre le mode de circulation de la rumeur.

C'est bien cette nature exponentielle, cette tendance naturelle de la rumeur à s'agrandir, à remplir autant et aussi densément que possible un espace donné, à impliquer de plus en plus de locuteurs, qui explique pourquoi, encore une fois contre les discours de surface, le média de la rumeur possédait une véritable force dans la transmission rapide et efficace d'une information. Cependant, cette force pouvait également nuire à la clarté des nouvelles échangées. Même si les interactions rumorales se caractérisent par des règles bien déterminables, la multiplication des points de diffusion de l'information aboutissait parfois à l'existence simultanée de différents états de la rumeur. Dans certains cas, la conséquence était tout simplement que plusieurs nouvelles concurrentes émergeaient de façon synchronique dans le processus rumoral. Le cas des bruits relatifs à la mort de Germanicus tels qu'ils sont rapportés par Tacite et Suétone est significatif : la plèbe eut connaissance par la renommée de la maladie du jeune prince, d'un possible rétablissement, et de sa mort (Tac., *Ann.*, 2.82, Suét., *Cal.*, 6), et il y a fort à parier que la rumeur ne rapportait pas ces nouvelles de façon ordonnée, mais qu'elles se superposaient, générant ainsi une certaine confusion. Ce type de situation est d'ailleurs largement confirmé par le récit de la mort de Caligula que donne Flavius Josèphe : deux rumeurs contradictoires coexistent, l'une courant au théâtre et annonçant l'assassinat du prince (λόγος, Jos., *Ant. Jud.*, 19.1.15.127), l'autre circulant dans le même temps et affirmant le contraire (ἕτερος […] λόγος, Jos., *Ant. Jud.*, 19.1.16.134). Le caractère réticulaire et exponentiel de la rumeur avait donc des atouts, mais aussi des défauts, qui ne tiennent pas à l'irrationalité des ragoteurs[1060] mais sont en quelque sorte structurels : la multiplication des points de diffusion de la rumeur impliquait logiquement une certaine « anarchie » (au sens propre du terme) dans la circulation de l'information[1061], à plus forte raison si la rumeur durait longtemps et s'étendait sur un espace vaste.

Ainsi César, Tite-Live et Tacite présentent-ils en des termes proches le mode de diffusion des bruits publics ; atypique et condamnable à leurs yeux, cette progression se caractérisait par sa non-linéraité scandaleuse, dont nous verrons plus loin les nombreuses conséquences sur l'image que l'on se faisait de la rumeur. C'est, nous semble-t-il, cette propagation réticulaire des rumeurs qui explique qu'au-delà des structures syntaxiques, les auteurs anciens aient mobilisé un matériel métaphorique bien particulier pour évoquer la course des *rumores*. Un trait particulièrement évocateur se trouve dans le recours massif aux verbes indiquant l'action englobante de la rumeur. Par son hodologie propre, non linéaire et réticulaire, la rumeur « fait le tour », « encercle », « enclot ». Le *fremitus* qu'elle génère entoure l'espace où elle procède, s'insinuant ainsi dans les moindres recoins. De fait, les verbes préfixés en *circum-*, voire la préposition elle-même, sont très fréquents en contexte de rumeurs. Dans le langage poétique de Virgile, où la *Fama* est personnifiée, celle-ci « volette çà et là, en cercles larges (*circum late*

[1060] Pour prendre un terme utilisé par la sociologie contemporaine des rumeurs, cf. par ex. Ph. ALDRIN 2003 : 129.

[1061] Cela a également été observé par Fr. LARRAN 2011 : 47 pour les rumeurs à l'époque grecque : « Comme pour les incendies, l'existence d'un foyer principal ne semble pas constituer une nécessité ; il arrive qu'une même rumeur surgisse simultanément en divers lieux de la cité. »

uolitans), traversant les villes d'Ausonie »[1062] ; dans le discours plus pragmatique de Paul-Émile, chez Tite-Live, c'est précisément cette nature totalisante de la rumeur qui est critiquée, sa capacité à recouvrir (*circumagere*) les moindres recoins du camp par l'intermédiaire du *uulgus* des soldats[1063]. La même idée, en des tours lexicaux proches, se retrouve chez Sénèque, Pline le Jeune et Tacite[1064]. La récurrence de ce préfixe *circum-* signale aussi bien l'extensivité de la rumeur qu'un mode de progression bien particulier. À l'image de l'oiseau de proie auquel elle est souvent comparée[1065], la rumeur ne progresse pas en ligne droite d'un point de départ à un point d'arrivée ; elle décrit des cercles (*circum*) concentriques de plus en plus larges, qui finissent par recouvrir (encercler) l'intégralité d'un espace.

Il existait donc bien dans la tradition historiographique à Rome un récit-type de la rumeur, qui rendait compte de la progression tout à fait particulière des bruits publics. Ces textes permettent de constater à quel point les sources anciennes, et spécialement les historiens, étaient sensibles aux spécificités de la diffusion des bruits publics dans l'espace et dans le corps social. À leurs yeux, le mode d'acheminement non linéaire de l'information propre à ce média était radicalement suspect car il impliquait, comme nous allons le voir, l'impossibilité d'attribuer un garant à la parole collective.

ii- Rumeur et auctorialité

La singularité de la rumeur comme média explique l'une de ses caractéristiques les plus fondamentales, sur laquelle s'accordent nos sources avec un véritable unanimisme : son absence totale d'auctorialité[1066]. Nous utilisons ce terme en syllepse : à la fois pour renvoyer au concept politique et moral d'*auctoritas*[1067], et à celui – moderne – d'auctorialité, définie comme l'attribution possible d'un discours à un auteur, qui lui imprime son autorité[1068]. L'absence d'auctorialité est très fréquemment liée dans nos sources au fait rumoral, par des formules qui n'offrent aucune ambiguïté. La plus présente est probablement le syntagme *sine auctore*, particulièrement appréciée par Cicéron dans sa correspondance[1069], mais également par d'autres

---

[1062] *Sed circum late uolitans iam Fama per urbes / Ausonias […]*, Virg., *Én.*, 7.104-105. On retrouve dans le fréquentatif *uolitare* l'idée contenue dans *errare*.

[1063] *In quo exercitu milites consultent, imperator rumoribus uulgi circumagatur, ibi nihil salutare esse*, Liv. 44.34.

[1064] Sén., *Epist.*, 14.94.7 (*circumferre*) ; Plin., *Epist.*, 3.16.13 (*circumferre* également), Tac., *Hist.*, 4.11 (*circumdare*), Tac., *Hist.*, 1.17 (*circumstare*, en lien avec la *fama*).

[1065] G. GUASTELLA 2017 : 116 remarque très justement que le mouvement de la *fama* est fréquemment associé à une errance ou à un vol d'oiseau. Voir la citation révélatrice d'Ammien, qui affirme : « on croit – et il n'y a pas de doute à voir à ce sujet – que la prompte rumeur emprunte en volant la voie des airs » (*credimus – neque enim dubium est – per aerios tramites famam praepetem uolitare*, Amm. 18.6.3).

[1066] Sur ce point, voir à présent la démonstration de G. GUASTELLA 2017 : 44-48 (à propos de *fama*, avec principalement l'utilisation du traité *Du Bavardage* de Plutarque), p. 121-124 (même démonstration avec *rumor*), et p. 125 et suiv.

[1067] Sur les sens multiples d'*auctor*/*auctoritas*, voir J. HELLEGOUARC'H 1963 : 295-314 et récemment G. GUASTELLA 2017 : 125-152 avec les références aux principaux travaux antérieurs (É. BENVENISTE, R. HEINZE, etc.).

[1068] Pour une synthèse à propos de la notion d'auctorialité, voir Chr. BARON 2010. Sur le rapport entre auteur et *auctoritas* à Rome, on lira les remarques introductives de Fl. DUPONT 2004 : 171-176.

[1069] Cic., *Fam.*, 12.9 (*sic nihil perfertur ad nos praeter rumores de oppresso Dolabella satis illos quidem constantis, sed adhuc sine auctore*) ; 12.10 (*nos de Dolabella cotidie quae uolumus audimus, sed adhuc sine capite, sine auctore, rumore nuntio*) ; Cic., *Att.*, 12.2 (*hic rumores tamen Murcum perisse naufragio […]. Sed auctor nullius rei quisquam*). Cette formule est traduite en grec par ἀδέσποτος (cf. Cic., *Fam.*, 15.17).

prosateurs d'époque augustéenne ou impériale, en particulier Tite-Live[1070], et même chez Ovide[1071]. Des expressions proches mais teintées d'un vocabulaire plus juridique que politique ou moral se trouvent parfois également[1072]. Il est donc évident que l'un des traits principaux de la rumeur pour les Romains était d'être *sine auctore*, c'est-à-dire de ne pas avoir d'« auteur » ou, plus exactement, pas de « garant », pas de « source » à laquelle l'on pouvait remonter – ce qui, aux yeux d'un aristocrate, discréditait l'information qu'elle transmettait[1073]. Cette absence d'origine précise de la rumeur est un élément définitionnel partagé avec l'époque athénienne, comme le relève S. GOTTELAND[1074].

Comment expliquer ce jugement ? Relève-t-il d'un simple vernis aristocratique, d'un acte de dédain ou de différenciation ? La valeur polémique de ce type d'accusation semble de fait indiscutable. Cependant, il est possible d'expliquer cette absence d'*auctor* par le processus particulier de diffusion des rumeurs. Parce que le territoire de la rumeur se présentait sous l'apparence d'une carte complexe, maillée de multiples points, parfois concurrents, où le message s'était diffusé dans différentes directions, remonter la chaîne était absolument impossible, à la différence des canaux de l'information aristocratiques (missives, messagers, etc.), dont le fonctionnement linéaire permettait ce type d'opération. Comme l'a parfaitement démontré G. GUASTELLA dans son étude récente, c'est, paradoxalement, la multiplicité presque infinie des *auctores* de la rumeur qui empêchait qu'on puisse lui attribuer un *auctor* précis[1075]. C'est exactement le sens de la fin du texte de César cité ci-dessus : un seul *auctor* donnant une information à plusieurs personnes qui, à leur tour, deviennent de nouveaux *auctores*, avant d'instaurer encore d'autres personnes comme *auctores*[1076]. À la même époque que Tacite, un texte bien connu de Plutarque, le traité *Du Bavardage*[1077], illustre bien à quel point chercher l'origine d'une rumeur, son *auctor*, pour le dire avec le terme latin, était voué à l'échec. Il est

[1070] Liv. 44.22 (*rumores […] quorum* <u>*auctor nemo*</u> *extabit*) ; 33.41 (<u>*rumor sine ullo satis certo auctore*</u> *allatus de morte Ptolomaei regis*) ; 34.16 (*ad hunc uanum et* <u>*sine auctore*</u> *ullo rumorem*) ; 44.22 (*cauete rumores credulitate uestra alatis,* <u>*quorum auctor nemo extabit*</u>) ; Curt. 6.2 (*rumor […]* <u>*sine auctore*</u> *percrebuit*) ; Quint. 5.2 (*famam atque rumores […] altera [pars] sermonem* <u>*sine ullo certo auctore*</u> *dispersum*). L'on retrouve cette opposition dans un texte célèbre de Tacite, la réfutation des accusations portant sur la culpabilité de Tibère dans la mort de Drusus (Tac., *Ann.*, 4.10-11), sur lequel nous aurons l'occasion de revenir plusieurs fois plus loin dans les chapitres 6 et 7.

[1071] Ov., *Mét.*, 11.666-667 (*[…] non haec tibi nuntiat auctor / ambiguus, non ista uagis rumoribus audis*).

[1072] Ainsi avec *sine teste* et *sine indice* chez le pseudo-Quintilien : Quint, *Décl.*, 18.6 (*rumor res sine teste, sine indice*) ; voir *sine capite* en Cic., *Fam.*, 12.10.

[1073] M. BETTINI 2008b : 357 ; Ph. HARDIE 2012 : 8. À ce titre, lire un texte particulièrement éloquent (mais tardif pour notre propos) de Tertullien, où l'auteur fonde son rejet de la *fama* sur l'impossibilité de remonter à l'origine du bruit, à son *primum os* (Tert., *Apol.*, 7), comme l'a bien analysé G. GUASTELLA 2017 : 84-88.

[1074] S. GOTTELAND 2001 : 268-269 : la rumeur est « une parole anonyme dont ne peut dire ni où, ni quand elle est apparue », méprisée par les historiens grecs car n'ayant pas « d'auteur et de locuteur spécifique ». Nous ne sommes pas tout à fait d'accord avec l'absence de « locuteur spécifique » : l'on pouvait toujours savoir d'où venait la rumeur en dernière instance ; en revanche, c'est bien son « auteur » premier qu'il était impossible de retrouver.

[1075] Pour reprendre sa formule, « too many *auctores*, no *auctor* » : voir en part. G. GUASTELLA 2017 : 144-147, mais déjà auparavant chez M. BETTINI 2008b : 357.

[1076] *Hoc ubi uno auctore ad plures permanauerat, atque alius alii tradiderat, plures auctores eius rei uidebantur*, Cés., *Civ.*, 2.29, avec l'analyse de G. GUASTELLA 2017 : 146.

[1077] Il est notamment utilisé, de façon quelque peu différente, par S. GOTTELAND 1997 : 89-90, S. GOTTELAND 2001 : 268, Fr. LARRAN 2011 : 212 et G. GUASTELLA 2017 : 43-44.

question de l'échec de l'expédition de Sicile où s'étaient engagés les Athéniens en 415 ; le biographe décrit l'arrivée de la nouvelle de la défaite au Pirée, recueillie par un barbier[1078] :

> Κουρεὺς δὲ καὶ τὴν ἐν Σικελίᾳ τῶν Ἀθηναίων μεγάλην κακοπραγίαν ἀπήγγειλε πρῶτος, ἐν Πειραιεῖ πυθόμενος οἰκέτου τινὸς τῶν ἀποδεδρακότων ἐκεῖθεν · εἶτ΄ ἀφεὶς τὸ ἐργαστήριον εἰς ἄστυ συνέτεινε δρόμῳ […]. Γενομένης δὲ ταραχῆς οἷον εἰκὸς εἰς ἐκκλησίαν ἀθροισθεὶς ὁ δῆμος ἐπὶ τὴν ἀρχὴν ἐβάδιζε τῆς φήμης. Ἤγετ΄ οὖν ὁ κουρεὺς καὶ ἀνεκρίνετο, μηδὲ τοὔνομα τοῦ φράσαντος εἰδὼς ἀλλ΄ εἰς ἀνώνυμον καὶ ἄγνωστον ἀναφέρων τὴν ἀρχὴν πρόσωπον.[1079] (Plut., *Bav.*, 13)

Ce texte décrit bien entendu une affaire bien distante en première lecture du Ier siècle. Néanmoins, le statut de son auteur, qui a séjourné plusieurs fois et longuement à Rome, et celui de l'œuvre dont il est tiré, et qui mêle exemples grecs et latins du bavardage[1080], le rendent utilisable pour notre réflexion. Ce que raconte Plutarque pourrait d'abord paraître contradictoire avec notre argument, puisque l'on y voit bien une tentative de remonter à la source de la rumeur (ἀρχή τῆς φήμης), menée par le peuple, et qui fonctionne, puisque le barbier est retrouvé et châtié. Il faut cependant d'abord noter qu'une telle démarche est extrêmement rare, pour ne pas dire unique, dans nos sources, et qu'elle est sans doute facilitée par le fait que c'est le groupe où naissent et circulent les bruits publics, le δῆμος, et non un individu (ni, *a fortiori*, un individu extérieur à la masse), qui s'y essaie ; autrement dit, ce sont les agents eux-mêmes de la rumeur qui parviennent, en quelque sorte de l'intérieur, à reconstruire son cheminement et à remonter au barbier. Mais en réalité, le barbier n'est lui-même pas à l'origine de la nouvelle, qu'il a apprise au Pirée d'un des esclaves fuyards. L'incapacité du bavard à nommer sa source plus précisément qu'un « anonyme et un inconnu » (ἀνώνυμον καὶ ἄγνωστον πρόσωπον) est d'autant plus mise en avant que Plutarque désigne l'esclave, qui est *in fine* à l'origine de la nouvelle, comme un simple πρόσωπον, autrement dit, au sens propre, un « masque » sans identité propre. Ce qu'il illustre par là, semble-t-il, c'est bien la désindividualisation du message de la rumeur et l'impossibilité de mettre un nom et un visage sur l'origine de cette parole. Toute tentative de remonter le cours de la rumeur est ainsi vouée à l'échec : celle-ci ne se présentant pas sous la forme d'un long fleuve tranquille, mais d'un delta marécageux à l'architecture complexe, il arrive toujours un moment où la piste suivie se révèle être, finalement, un bras-mort[1081].

[1078] Le passage est commenté chez G. GUASTELLA 2017 : 43, mais sa conclusion (« the trustworthiness of an informant is never one of the key concerns in informational circuits of this sort ») semble contestable : précisément, les Athéniens s'enquirent de la fiabilité de cette homme, comme le texte de Plutarque le montre bien. Voir aussi S. LEWIS 1996 : 78, selon qui l'interrogatoire du barbier pouvait être causé par la crainte d'un stratagème de la part des ennemis de la *polis* ; mais il s'agit peut-être d'une simple modalité ordinaire de la transaction rumorale : on ne croyait pas n'importe quoi, et il était important de pouvoir s'assurer de la fiabilité de l'information. Sur les barbiers, cf. le chapitre suivant.

[1079] « Ce fut aussi un barbier qui annonça le premier le désastre des Athéniens en Sicile, qu'il avait appris au Pirée d'un esclave qui revenait de là-bas. Il quitta alors sa boutique pour courir en ville. […] Comme de juste, il s'était produit un certain trouble ; le peuple, réuni dans l'assemblée, cherchait à remonter à la source de la rumeur. Le barbier fut donc amené et interrogé, mais il ne savait pas même le nom de celui qui lui avait confié la nouvelle et affirmait tirer sa source d'un anonyme et d'un inconnu. »

[1080] Voir par exemple Plut., *Bav.*, 7 (au sujet d'une conspiration contre Néron) et 11 (à propos du Sénat romain).

[1081] Anecdote semblable et même conclusion (impossibilité de retrouver l'ἀρχή d'une rumeur) chez Plut., *Ém.*, 24, cf. G. GUASTELLA 2017 : 44. On voit ici que ce sont les caractéristiques propres à la rumeur comme média qui empêchent de remonter à son origine, et non un manque de courage des acteurs, qui refuseraient d'en être

La problématique de l'auctorialité défaillante de la rumeur amène naturellement à la question de l'anonymat. Est-on fondé à reprendre pour les rumeurs à Rome la qualification habituelle de voix anonymes ? Cette question est loin d'être anodine, car celle-ci est souvent le support d'accusations polémiques de la part des auteurs anciens, selon lesquels l'anonymat est la cause du sentiment de perte de responsabilité des ragoteurs et témoigne de leur lâcheté. Cependant, le barbier de Plutarque rapportait bien le bruit de la défaite de Sicile à un ἀνώνυμος : il convient donc de se demander si cette caractérisation appartient à un jugement aristocratique ou si elle a quelque valeur historique que ce soit. À ce titre, il nous semble que l'anonymat peut s'expliquer rationnellement seulement si l'on garde à l'esprit l'absence d'auctorialité dont témoignent les bruits publics. En effet, au niveau des acteurs eux-mêmes, il est toujours possible de remonter au maillon précédent de la chaîne rumorale : les échanges oraux se font bien face à face, en public, dans les cadres traditionnels de la sociabilité et, en outre, le plus souvent à l'échelle vicinale, où chacun connaît son interlocuteur[1082]. Ces éléments évoquent l'exact inverse de l'anonymat : c'était jugement la haute fréquence des contacts entre acteurs sociaux qui permettait à la rumeur de se diffuser efficacement. Néanmoins, comme le phénomène est généralement saisi dans les sources littéraires (spécialement historiographiques) dans une perspective surplombante et extérieure au processus de diffusion lui-même, elle est la plupart du temps conçue dans sa dimension collective et à échelle macrostructurale. À ce niveau, le *rumor* est associé à des acteurs collectifs (le *populus*, le *uulgus*, la *plebs*, la *ciuitas* ; en contexte militaire, le *miles*, les *legiones*, l'*exercitus*) ou à des groupes indéfinis (*omnes*, *plures*, *quidam*…) *;* la *fama* aussi, dans son sens de réputation tout comme dans celui de rumeur, est vue comme un discours essentiellement collectif, une construction d'un ensemble non réductible à un individu. « La *fama* ne se limite pas à la parole d'un seul homme », pour citer une formule éloquente de Sénèque[1083]. En cela, les sources vont dans le sens des lectures interactionnistes du phénomène rumoral, qui remontent aux travaux de T. SHIBUTANI. On lira par exemple cette définition du sociologue américain, qui fait écho à celle de Sénèque : « Rumor […] is not an individual creation that spreads, but a collective formation that arises in the collaboration of many. »[1084] Les deux notions de *rumor* et *fama* sont même définies par Quintilien comme *consensus ciuitatis* et *publicum testimonium*[1085], c'est-à-dire comme l'expression d'un jugement assignable à un groupe en général, et non à ses parties en

responsable, comme l'affirme un peu rapidement, et dans un contexte très différent, B. BREIJ dans son commentaire à Ps-Quint, *Décl.*, 18.6 (B. M. C. BREIJ 2015 : 214).

[1082] Comme nous le verrons dans le chapitre suivant.

[1083] Sén., *Epist.*, 17.102 (*nam quomodo fama non est unius sermo nec infamia unius mala existimatio, sic nec claritas uni bono placuisse ; consentire in hoc plures insignes et spectabiles uiri debent, ut claritassit*). Voir également une formule proche chez Sénèque le Père : *numquam unius facto publica fama corrumpitur* (Sén., *Contr.*, 10.5.13).

[1084] T. SHIBUTANI 1966 : 14 : le sociologue s'oppose alors aux lectures individualistes de la rumeur, notamment dans le champ de la psychologie (Freud, Jung). Voir aussi la phrase souvent citée qui précède : « A rumor is a collective transaction, involving a *division of labor* among participants, each of whom makes a *different* contribution. […] The participants are interdependent; no single person can perform the entire action alone. »

[1085] *Famam atque rumores pars altera consensum ciuitatis et uelut publicum testimonium uocat* (Quint., *I.O.*, 5.2). Le texte de Quintilien est au reste plus complexe, puisqu'il donne deux définitions contradictoires de la rumeur (*pars altera*… *altera*), ce que nous essaierons d'expliquer plus loin.

particulier[1086]. Définir la rumeur comme anonyme, c'est donc en dernière instance adopter un discours et un positionnement aristocratiques, qui saisit l'objet rumeur dans son extériorité et le manipule sans s'intéresser à son mécanisme interne[1087]. Celui-ci ne doit cependant pas être rejeté comme une simple trace de mépris aristocratique : il trouve son explication dans la diffusion singulière des bruits publics qui rendait impossible toute recherche d'un *primus auctor*. Autrement dit, on trouve ici une forme de paradoxe, assez semblable au paradoxe sorite dont nous avons parlé au premier chapitre de ce travail : de la même façon qu'on ne peut déterminer à quel moment un « non-tas » de table devient un tas de sable en ajoutant un grain à la fois, de même, il n'y a pas un nombre de maillon précis à partir duquel ce qui est transmission d'information interpersonnelle devient une rumeur anonyme. Tout comme le « tas » est une notion massive, dont la définition ne peut être que d'ensemble, la rumeur ne peut se saisir comme voix anonyme et collective qu'à condition de la considérer comme un tout et en prenant du recul.

Les propriétés médiatiques de la rumeur – sa diffusion réticulaire – ont donc une conséquence immédiate sur la façon dont les élites la perçoivent : privée de linéarité, la rumeur est en conséquent aussi privée de l'*auctoritas* et, du même coup, discréditée comme média. En effet, dans la culture dominante, écrite et littéraire, pouvoir s'assurer d'*auctores* était ce qui garantissait à un discours sa légitimité[1088]. À l'inverse, l'absence de garants invalidait toute information ou toute expression d'opinion, ce qui condamnait mécaniquement la rumeur à la dépréciation dans les sources littéraires[1089], en particulier quant à sa fiabilité. C'est sans doute ce manque d'*auctoritas* qui, indirectement, explique la difficulté des classes dominantes romaines à revendiquer le recours à la rumeur comme mode d'information[1090]. Cependant, c'était cette même caractéristique qui, en retour, garantissait à la rumeur sa force politique et lui permettait d'agir parfois comme un « contre-pouvoir »[1091] : puisque tel ou tel bruit ne pouvait

[1086] Comme le souligne I. COGITORE 2012a : 406, une rumeur est avant tout « un bruit qui a perdu le contact avec son origine première et qui s'est répandu dans le peuple, dans la Ville […] à la fois origine et aboutissement de toutes les rumeurs ».

[1087] Aussi ne souscrivons-nous pas complètement à la définition donnée par St. BOISSELLIER 2011 : 262 , qui affirme qu'une rumeur devient véritablement rumeur seulement « quand le récepteur d'une information n'accorde plus d'importance au relais qui l'a transmise, sous la forme d'un individu, mais la considère comme quelque chose que tout le monde répète » (voir également la même idée chez H. POMPE 2008 : 131). L'importance du contact interpersonnel et des sociabilités dans la circulation des bruits prouve selon nous qu'aucun locuteur de la rumeur ne se désintéressait de la personne qui lui transmettait l'information. La caractérisation de rumeur doit avant tout être comprise comme un geste extérieur au processus. Il est vrai que la rumeur « désingularise la relation du bouche à oreille », comme le note Fr. REUMAUX 1998 : 32, mais cette désingularisation est, à notre sens, imposée par ceux qui choisissent de parler de « rumeur » (en l'occurrence, les sources littéraires). C'est dans cette perspective adoptée par nos sources aristocratiques, et dans cette perspective seulement, que l'on peut admettre avec M.-L. ROUQUETTE 1989 : 117 que « comme processus ou comme produit, la rumeur est une élaboration collective ; elle n'existe pas en propre au niveau de l'individu ». En revanche, sitôt que l'on quitte la *Vogelperspektive* pour descendre au niveau des interactions rumorales, la rumeur comme ensemble anonyme disparaît au profit des discussions singulières qui en composent l'unité minimale.

[1088] Cela était tout particulièrement visible dans l'historiographie, où le recours aux garants autorisés appartient en propre aux conventions du genre, cf. les analyses de V. PÖSCHL 1956 : 194-196 ; G. SABBAH 1978 : 19-23 ; O. DEVILLERS 2003 : 83-85 et la dernière partie du chapitre 7, où nous abordons la question via l'étude des rumeurs utilisées comme sources (*auctores*) du récit historique.

[1089] Ph. HARDIE 2012 : 8.

[1090] Sur ce point, voir *infra*, p. 349-363.

[1091] Pour ce terme, voir C. COURRIER 2014 : 684 et suiv. ; C. COURRIER 2017b : 158-159 et les études de cas de E. FLAIG 2002 ; E. FLAIG 2003b ; E. FLAIG 2010.

être ramené à un responsable unique et individualisé, la rumeur pouvait constituer un instrument de contestation particulièrement puissant.

iii- Croyance et implication

Quelle était l'attitude des acteurs sociaux, à Rome, quand ils transmettaient une rumeur ? Devenir un vecteur de la rumeur nécessitait-il d'« y croire » ? Cette question est mal posée, car elle tend à confondre deux éléments bien distincts : la croyance à proprement parler dans l'information transmise via la rumeur (c'est-à-dire le fait de considérer son propos comme véridique), et le caractère « impliquant » de la rumeur, pour reprendre une expression du sociologue M.-L. ROUQUETTE[1092], c'est-à-dire le fait de se sentir concerné par son objet. Nous verrons donc successivement si la dissémination d'une information était liée au fait de lui donner créance ou non, et si elle était corrélée à l'intérêt que l'on lui portait. Ici comme plus haut, il s'agira de s'interroger sur la validité de certaines conclusions contemporaines sur les rumeurs quand on en vient au monde romain.

Croyance dans l'information

La question de la corrélation entre la crédibilité d'une rumeur et sa diffusion auprès d'un groupe précis ne donne pas lieu à un véritable consensus chez les spécialistes de l'Antiquité. Cependant, l'idée tend à s'imposer que les acteurs sociaux pouvaient participer à la course d'un bruit sans forcément adhérer à son contenu. Fr. LARRAN, suivi en cela par C. COURRIER, affirme ainsi que « pour qu'un bruit circule, il n'est […] pas nécessaire que les membres d'une communauté croient tous à son contenu avec la même intensité »[1093]. E. FLAIG va plus loin encore : analysant un épisode de contestation de Néron dans la plèbe urbaine, lors duquel une rumeur courut sur les supposées ambitions impériales de Rubellius Plautus (Tac., *Ann.*, 14.58), il affirme que le peuple était capable de mentir consciemment pour transformer le *rumor* en une « arme fatale » contre un empereur impopulaire[1094]. E. FLAIG s'appuie dans ce passage sur le verbe *fingere*, qui introduit la rumeur, et qu'il comprend comme un acte de feintise de la part de la plèbe[1095]. Cependant, comme l'a très justement rappelé C. COURRIER en s'opposant à cette lecture[1096], le verbe *fingere* a un autre sens que celui de « feindre », à savoir « s'imaginer que » ; comme nous allons le voir, c'est justement cette acception de *fingere* qui revient régulièrement chez lui en contexte rumoral[1097].

La question doit être posée de façon un peu plus générale. Premièrement, il est clair que rien ne permet, dans les sources, d'établir que la foule était capable de faire circuler une information

---

[1092] M.-L. ROUQUETTE 1990 : 119-120.

[1093] Fr. LARRAN 2011 : 65-66, repris dans C. COURRIER 2014 : 686-687 ; C. COURRIER 2017b : 142. Fr. LARRAN va jusqu'à affirmer : « On pourrait même ajouter que les rumeurs ne semblent jamais aussi fortes que lorsqu'elles sont incertaines. » Ce type de commentaire participe selon nous à réactiver le stéréotype de l'irrationalité des foules.

[1094] E. FLAIG 2002 : 365-366 ; E. FLAIG 2003b : 357 ou encore E. FLAIG 2014 : 274.

[1095] *Vulgoque fingebant petitum ab eo Corbulonem, magnis tum exercitibus praesidentem et, clari atque insontes si interficerentur, praecipuum ad pericula*, Tac., *Ann.*, 14.58.

[1096] C. COURRIER 2014 : 693-695.

[1097] En cela, la remarque d'O. DEVILLERS & Fr. HURLET 2007 : 145-146 à propos de *fingere* dans la tentative d'usurpation du faux Drusus en 31 (Tac., *Ann.*, 5.10) est aussi légèrement ambiguë en ce qu'elle maintient la qualification de « mensonge » (les partisans de l'usurpateur « croient eux-mêmes en leurs mensonges (10,2 "fingebant simul credebantque") »).

qu'elle savait pertinemment fausse, voire de mentir sciemment pour disséminer une rumeur. Une telle lecture repose en dernier lieu sur le thème classique et discréditant de la *mendosa fama* (Virg., *Aet.*, 74) dont nous avons parlé plus haut, c'est-à-dire de la « rumeur qui ment », et qui ne peut mentir que si ses locuteurs se conduisent eux aussi en menteurs. Or, de même que ce critère de positivité ne s'est pas révélé satisfaisant pour définir le phénomène des bruits publics, malgré le discours aristocratique de nos sources à cet égard, de même les agents de la rumeur ne peuvent être considérés comme des tartufes ou des cyniques capables de répéter un mot sans lui accorder foi. Bien évidemment, les portraits consacrés aux faiseurs de rumeurs insistent volontiers sur ce point, à l'instar de celui de la nouvelliste chez Juvénal (Juv. 6.398-412),: cette femme, selon le satiriste, « recueille » (*excipere*) autant qu'elle « forge » (*facere*) les bruits qu'elle diffuse dans la ville[1098]. Mais ce qui relève d'un comportement individuel, sans doute faussé par la caricature, se laisse mal généraliser au niveau de la foule. C'est là d'abord question de bon sens. Le processus très particulier de diffusion de la rumeur avait pour conséquence la présence simultanée de plusieurs centres d'information, dispersés géographiquement en différents lieux d'un même espace. Si cette caractéristique permettait de faire courir rapidement un mot d'ordre, et de couvrir efficacement un territoire donné (par exemple l'*Vrbs*), elle rend peu probable un mensonge général, collectif, et surtout spontané. On voit en effet mal comment la foule pouvait faire preuve d'un tel unanimisme pour aider délibérément à la diffusion d'une nouvelle à laquelle personne n'accordait créance. Cela pose un évident problème pratique de coordination de la plèbe, ce qui constitue d'ailleurs un des arguments de C. COURRIER pour rejeter l'analyse de l'épisode chez E. FLAIG.

Cependant, on peut également remettre en question la vision plus modérée de Fr. LARRAN et insister, au contraire, sur le lien évident entre croyance à l'information et participation au processus rumoral. En effet, nos sources – et singulièrement Tacite – assimilent souvent le mouvement de transmission de la nouvelle par les acteurs de la rumeur à un geste d'adhésion à son contenu[1099]. En témoigne l'utilisation très fréquente du verbe *credere* en contexte de rumeurs, dont on peut présenter quelques traits saillants. Commençons par une tournure récurrente chez Tacite, et qui illustre bien notre thèse : la coordination entre *fingere* et *credere* pour évoquer la course d'un bruit public[1100]. Il est bien évidemment impossible de traduire une

[1098] *Famam rumoresque illa recentis / excipit ad portas, quosdam facit* (Juv. 6.408-409). Sur cette figure, analysée comme un double du poète, T. GEUE 2017 : 85-87.

[1099] Même constat opérée par St. BOISSELLIER 2011 : 249 pour l'époque médiévale : le mode de circulation des rumeurs se fonde sur « *l'adhésion, l'appropriation* et la rediffusion effectuées par chacun de ses intervenants » (nous soulignons).

[1100] Alors qu'il vient d'évoquer à quel point la « colonie de Lyon était féconde en rumeurs », Tacite ajoute *plurima ad fingendum credendumque materies in ipsis castris* (Tac., *Hist.*, 1.51) ; ce type d'expression se retrouve encore dans les récits des impostures, ainsi pour le faux Néron en 69 (*uario super exitu eius rumore eoque pluribus uiuere eum fingentibus credentibusque*, Tac., *Hist.*, 2.8) ou pour le faux Drusus en 31 (*quippe elapsum custodiae pergere ad paternos exercitus, Aegyptum aut Syriam inuasurum, fingebant simul credebantque*, Tac., *Ann.*, 6.5). Le couple *fingere*/*credere*, que l'on trouve au-delà des contextes de rumeur chez Tacite, a été analysé dans une perspective plus idéologique par H. HAYNES 2003 (en part. p. 7-19 pour une approche définitoire) comme le marqueur même du système impérial, qui se définit selon elle par la perception fautive qu'en avaient les Romains : ceux-ci auraient adhéré à l'image républicaine trompeuse qu'avait donnée Auguste au régime, et ce n'est qu'en 69 que cette perception entra en crise. L'interprétation, plus poussée que la nôtre dans sa symbolique, n'est pas contradictoire avec ce qui est avancé ici : dans la représentation que donne Tacite de l'Histoire, les rumeurs peuvent très bien être un signe particulier du décalage entre faits et réalité que généra le principat. Il convient cependant

expression comme *pluribus uiuere [Neronem] fingentibus credentibusque* (Tac., *Hist.*, 2.8) par « la plupart des gens inventant et croyant que Néron était en vie » : dans cette lecture, l'antonymie entre *fingere* et *uiuere* donnerait un sens absurde au texte. En réalité, cette association lexicale ne peut se comprendre que si l'on donne à *fingere* le sens de « se représenter faussement », « se représenter et avoir tort », « s'imaginer » : en d'autres termes, la fausseté de l'information rumorale doit être dissociée dans ce type d'expression de l'intentionnalité des faiseurs de rumeurs. Ici, on « pensait à tort » que Néron n'était pas mort, « tout en y croyant ». De façon plus générale, *credere* accompagne trop fréquemment des mentions de rumeurs[1101] pour que l'on ne prenne pas au sérieux l'affirmation selon laquelle les informations que l'on échangeait sous la forme d'une rumeur étaient celles que l'on pensait véridiques.

Un auteur comme Tacite insiste donc sur la plus grande facilité que rencontre une rumeur à être répétée largement quand elle est jugée crédible par le groupe dans lequel elle se répand. Ici encore, ce n'est pas tant une spécificité de notre période qu'un invariant de la rumeur antique, que les sources grecques et hellénistiques contribuent à étayer. Dans un texte célèbre, le poète Théophraste fait le portrait du « nouvelliste » (λογοποιός en grec, Théophr., *Car.*, 8) et livre des éléments intéressants sur les rapports entre confiance et diffusion de rumeurs[1102]. La λογοποιία – littéralement le fait de « fabriquer des rumeurs », un des sens de λόγος – est d'abord définie comme « l'invention de propos et de faits fallacieux » (σύνθεσις ψευδῶν λόγων καὶ πράξεων, Théophr., *Car.*, 8.1). Le λογοποιός est donc un menteur[1103]. Mais pour atteindre son but (transformer ce mensonge en rumeur générale), il doit rendre manifeste qu'il croit lui-même en l'information qu'il met en circulation. La première réaction que suscite ce personnage lorsqu'il cherche à disséminer un bruit a justement à voir avec la créance que ses interlocuteurs y accordent :

> Καὶ ἂν εἴπῃ τις αὐτῷ [λογοποιῷ] · « σὺ δὲ ταῦτα πιστεύεις ; » φήσει <φανερὸν> τὸ πρᾶγμα · βοᾶσθαι γὰρ ἐν τῇ πόλει, καὶ τὸν λόγον ἐπεντείνειν, καὶ πάντας συμφωνεῖν, ταὐτὰ γὰρ λέγειν περὶ τῆς μάχης, καὶ πολὺν τὸν ζωμὸν γεγονέναι.[1104] (Théophr., *Car.*, 8.6)

La vignette de Théophraste est éloquente. Avant d'accepter la rumeur, de la faire sienne et de contribuer à sa diffusion, l'interlocuteur du λογοποίος évalue s'il va y accorder foi. Pour ce faire, il s'appuie sur le précédent maillon de la chaîne et lui demande s'il y croit (σὺ δὲ ταῦτα πιστεύεις, interroge-t-il). Le verbe πιστεύω est de première importance ici : il synthétise ce besoin de croire en la rumeur avant de la faire sienne. Mais la réponse du fabulateur est tout

---

d'être prudent quant au sens de *fingere*, comme nous venons de le rappeler, et ne pas s'empêcher de voir dans cette paire conceptuelle une façon de caractériser très précisément le processus de diffusion des rumeurs.

[1101] Liv. 42.13, Curt. 10.10.18, Tac., *Ann.*, 3.44, 15.44, *Hist.*, 2.60, 4.38, Quint., *Décl.*, 11.3 et 11.6. Cet enchevêtrement entre parole et croyance peut également s'établir d'un extrait du *Panégyrique de Trajan*, où Pline évoque par la négative le lien *rumor-credere* (Plin., *Paneg.*, 59). Enfin, la sentence de Quint., *Décl.*, 18.6 (*est tamen hoc iniquissimum de loquacitate populi, quod plerumque accendit contentio non credentium fama<m>*) constitue précisément un renversement polémique du lieu commun, cf. B. M. C. BREIJ 2015, *ad loc.*

[1102] Il est d'ailleurs parfois utilisé par les sociologues comme un modèle représentant la forme de communication particulière dont la rumeur procède (cf. H. POMPE 2008 : 131).

[1103] Cf. Fr. LARRAN 2011 : 191.

[1104] « Et si on demande au fabulateur : "Mais toi, tu y crois ? ", il répondra que l'affaire est évidente, que c'est bien pour cela qu'on le clame dans la ville, que la rumeur se répand avec insistance, que tout le monde fait chorus ; d'ailleurs, on dit partout la même chose à propos de la bataille : un bain de sang terrible. »

aussi intéressante : pour emporter la conviction de son interlocuteur, il ne se contente pas d'apporter sa propre autorité au bruit (φήσει <φανερὸν> τὸ πρᾶγμα), mais il s'appuie sur le prétendu consensus de la cité, qui bruisse unanimement, à l'entendre, de la nouvelle[1105]. L'enchaînement des γάρ démontre bien la nécessité pour le personnage de Théophraste de faire la preuve du poids de la rumeur ; c'est ainsi qu'il réussit, subtilement, à faire passer sa dernière affirmation (πολὺν τὸν ζωμὸν γεγονέναι) pour un fait établi. Même si ce texte nous décentre un peu de l'Empire romain et du Ier siècle, il révèle particulièrement bien pourquoi l'utilisation de *credere* en contexte de rumeurs ne doit pas être sous-estimée : ce verbe met bien en lumière l'acte d'évaluation de la vraisemblance de l'information constitutif de l'agir rumoral[1106].

Le choix de participer à la circulation d'une rumeur, dans la Grèce hellénistique comme à Rome, n'avait donc rien d'automatique, et reposait sur la crédibilité que les acteurs sociaux assignaient à l'information. Il n'est dès lors pas étonnant, et nous terminerons sur ce point, que le moindre doute entrave la course du *rumor*. Si un chaînon de la rumeur ne se trouvait plus dans la capacité d'admettre ou même d'établir lui-même la véracité du message, c'est tout l'édifice qui se fragilisait ; qu'un groupe tout entier se retrouve dans cette situation, et voilà qui pouvait mettre en péril l'existence même de la *fama*. Tacite rapporte un fait singulier qui illustre combien le doute pouvait rendre un collectif inaccessible à la circulation d'une rumeur. Il s'agit du bruit apportant la nouvelle de la défaite d'Othon à Bédriac aux sénateurs et aux soldats stationnés à Modène. Ce passage décrit par la négative l'importance que revêtait, pour les personnes susceptibles de transmettre une rumeur – ici, des soldats –, la vraisemblance de l'information :

> *Posito ubique bello magna pars senatus extremum discrimen adiit, profecta cum Othone ab urbe, dein Mutinae relicta. Illuc aduerso de proelio adlatum : sed milites ut falsum rumorem aspernantes, quod infensum Othoni senatum arbitrabantur, custodire sermones, uultum habitumque trahere in deterius.*[1107] (Tac., *Hist.*, 2.52)

On voit ici que c'est justement parce que les légions refusent de croire à la nouvelle que la rumeur ne peut se développer, ni même pénétrer dans le groupe. Lorsque l'information arrive à Modène, elle est immédiatement l'objet d'une évaluation collective de la part des soldats. Or, comme les soldats d'Othon ne sont pas disposés à accepter cette information, ils la jugent donc « fausse » (*falsum*), et cette évaluation bloque le développement du bruit. En la matière, le fait que la nouvelle de la défaite d'Othon se révèle véridique n'a aucune importance : en dernier lieu, c'est bien la décision collective des soldats qui ouvre ou non la voie au bruit. Cette évaluation est motivée politiquement : les prétoriens craignent l'hostilité des sénateurs qu'ils

[1105] S. LEWIS 1996 : 90-91 met en évidence grâce à ce passage l'importance de l'autopsie dans la transmission des nouvelles non officielles en Grèce, en particulier pour les rumeurs.

[1106] Il est d'ailleurs significatif que le barbier de Plutarque dont nous avons parlé *supra* et qui fut interrogé pour connaître l'origine de son information (Plut., *Bav.*, 13) soit explicitement appelé λογοποίος dans un passage parallèle (Plut., *Nic.*, 30). De fait, l'interrogatoire qu'il subit consistait précisément à répondre au même type de question que le λογοποίος de Théophraste ; ce n'est que parce qu'il ne réussit pas à apporter une réponse satisfaisante (à la différence du menteur professionnel des *Caractères*) que le barbier dut affronter l'ire populaire.

[1107] « Alors que la guerre s'était arrêtée partout, une grande partie des sénateurs, partis avec Othon de Rome puis laissés à Modène, courut un immense danger. La nouvelle de la défaite courut là-bas, mais les soldats rejetèrent cette rumeur en la considérant comme fausse (ils pensaient en effet que le Sénat était hostile à Othon) ; ils surveillaient les conversations, interprétaient à mal les visages et les comportements. »

surveillent à l'égard d'Othon[1108], et se méfient donc de leur propension à diffuser de fausses nouvelles[1109]. Il y a, autrement dit, une explication rationnelle à l'échec de la rumeur ici, dont Tacite rend compte dans la causale *quod […] arbitrabantur*. La situation se retrouve ailleurs : chez Suétone, par exemple, l'armée de Mésie envoyée pour secourir Othon fait échec à la progression de la rumeur de sa défaite et de sa mort en jugeant la nouvelle indigne de confiance[1110]. Se trouve ainsi éclairé par des exemples militaires ce que la sociologie interactionniste a mis en lumière : l'acte de transmettre une rumeur n'a rien d'automatique, il est motivé par l'évaluation (politique, sociale…) de la situation que livrent les acteurs sociaux.

Degré d'implication

Ainsi l'acte rumoral suppose-t-il que l'information soit crédible aux yeux des acteurs, ou, *a minima*, qu'elle ne paraisse pas fausse. Qu'en est-il de l'intérêt ? Celui-ci était-il une condition *sine qua non* de la circulation d'un bruit dans un groupe donné ? Favorisait-il la transmission d'un message ? Ici encore, il faut voir si les sources sont en accord avec les propositions des sociologues. On s'appuiera donc sur le concept d'« implication » développé par M.-L. ROUQUETTE[1111], et qui fournit, selon lui, l'un des facteurs essentiels à la bonne propagation d'une rumeur. Selon cet auteur, l'implication des acteurs sociaux résulte elle-même de deux aspects : la « compréhension », c'est-à-dire le fait que les thèmes de la rumeur recoupent avec précision les caractéristiques sociales des individus, et la « valorisation », c'est-à-dire le fait que les individus accordent de l'intérêt ou de l'importance au sujet du bruit.

Un texte de Tacite est particulièrement utile pour aborder cette question : il s'agit du récit de l'apparition de la rumeur, fausse, de la mort d'Othon, le 15 janvier 69 :

> *Vixdum egresso Pisone occisum in castris Othonem uagus primum et incertus rumor : mox, ut in magnis mendaciis, interfuisse se quidam et uidisse adfirmabant, credula fama inter gaudentis et incuriosos. […] Tum uero non populus tantum et imperita plebs in plausus et immodica studia sed equitum plerique ac senatorum, posito metu incauti, refractis palatii foribus ruere intus ac se Galbae ostentare, praereptam sibi ultionem querentes, ignauissimus quisque et, ut res docuit, in periculo non ausurus, nimii uerbis, linguae feroces.*[1112] (Tac., *Hist.*, 1.34-35)

[1108] Dont ils ne connaissent pas encore la mort, cf. Rh. ASH 2007a, *ad loc.*

[1109] Les prétoriens font au reste preuve d'une vraie constance ici, puisque ce soupçon à l'encontre des sénateurs remontait au commencement du règne d'Othon et avait déjà causé une émeute, cf. Tac., *Hist.*, 1.80.

[1110] Voir Suét., *Vesp.*, 6 : *Moesiaci exercitus bina e tribus legionibus milia, missa auxilio Othoni, postquam ingressis iter nuntiatum est uictum eum ac uim uitae suae attulisse, nihilo setius Aquileiam usque perseuerauerunt, quasi rumori minus crederent.* Tac., *Hist.*, 3.85 rapporte les mêmes événements, mais ne parle pas explicitement de rumeur (*proturbatis qui de Othone nuntiabant […]*).

[1111] M.-L. ROUQUETTE 1990 : 119-120 (sans souscrire à la lecture pathologique des rumeurs qui y est présentée).

[1112] « Pison à peine parti, une rumeur, d'abord vague et imprécise, surgit : on a tué Othon dans le camp. Bientôt, comme cela advient dans les grandes supercheries, certains affirmaient qu'ils y avaient assisté, qu'ils l'avaient vu, bruit auquel on croyait facilement parmi ceux qui s'en réjouissaient tout comme ceux qui y étaient insensibles. […] Alors, ce ne fut plus seulement le peuple et la plèbe ignorante qui se répandirent en applaudissements et en manifestations excessives de zèle : la plupart des chevaliers et des sénateurs, la crainte passée, franchirent imprudemment les portes brisées du palais et se précipitèrent à l'intérieur pour se mettre en évidence devant Galba ; ils se plaignaient que la vengeance leur ait été ravie ; tous les plus lâches, ceux qui, comme le montra la suite, n'oseraient rien en situation de danger, étaient excessifs dans leurs mots, intrépides dans leurs paroles. »

Au-delà de l'origine obscure de ce bruit (Tacite formule l'hypothèse d'une manipulation par les Othoniens, qui n'offre que peu d'intérêt pour l'instant), le récit de l'épisode distingue deux phases d'élargissement de la rumeur à des groupes concentriques, elles-mêmes subdivisés en deux sous-groupes successifs. Le bruit court d'abord « parmi ceux qui s'en réjouissaient tout comme ceux qui y étaient insensibles » (*inter gaudentis et incuriosos*)[1113], avant de se généraliser à l'ensemble du corps social, plèbe et élite confondues (*non populus tantum et imperita plebs […] sed equitum plerique ac senatorum*). Les effets de coordination permettent de distinguer dans la première étape deux entités distinctes, les *gaudentes* et les *incuriosi*, et dans la seconde de la même façon deux groupes, eux-mêmes doubles, la foule (*populus* et *plebs*), qui en est la locutrice habituelle, et les ordres (*equitum plerique ac senatorum*), dont la sensibilité extraordinaire – et scandaleuse – à la rumeur est ici soulignée. L'ablatif absolu *credula fama inter gaudentis et incuriosos* est de première importance pour notre démonstration. Il semble possible d'y voir, sous forme juxtaposée, deux phases successives de la rumeur, qui s'étend d'abord à ceux que la nouvelle réjouit (*gaudentes*) puis, dans un second temps, à ceux qui restent indifférents (*incuriosi*). Autrement dit, si le facteur de compréhension était sans doute le même entre les *gaudentes* et les *incuriosi*, tous concernés au premier chef par la crise qui se jouait sous leurs yeux, la variation entre ces deux ensembles réside dans l'implication qu'ils ressentent à l'égard de l'information ou, plus précisément, la valorisation respective qu'ils lui accordent.

Cette variation d'implication entre les deux groupes permet d'établir que ce critère n'est pas une condition nécessaire au développement du bruit, puisque la rumeur circule également parmi les *incuriosi* ; en revanche, la présence d'individus fortement impliqués (*gaudentes*) favorise sans doute la circulation large de la nouvelle, expliquant dans notre exemple le succès plutôt rare d'une rumeur qui finit par traverser toutes les classes de la société romaine. Celle-ci pouvait à bon droit paraître crédible à une population qui avait encore en tête l'assassinat de Nymphidius Sabinus quelques semaines plus tôt par les mêmes prétoriens, lors d'une tentative analogue de putsch[1114]. En ce qui concerne la prétendue mort d'Othon, on peut ainsi faire l'hypothèse que le sous-groupe des personnes très impliquées a fourni à la rumeur un point d'accès efficace au sein des soutiens de Galba qui s'étaient regroupés sur le Palatin (Tac., *Hist.*, 1.32). Si le texte cité est un peu trop imprécis pour que l'on puisse étayer très précisément cette intuition, deux indices vont dans ce sens. Premièrement, dans le passage coupé, qui fait état d'une possible manipulation de la rumeur par les Othoniens, Tacite met en avant que ces agents infiltrés auraient consciemment insisté sur le caractère positif de la fausse nouvelle (*laeta uulgare*, Tac., *Hist.*, 1.34). Ce faisant, ils jouaient sur le critère de valorisation pour permettre la meilleure pénétration de la rumeur dans le groupe pro-Galba. Deuxièmement, la phrase qui précède immédiatement l'extrait peut être lue comme une analyse par Tacite de ce rôle fondamental des personnes les plus impliquées. Il s'agit d'une maxime par laquelle l'historien conclut le tableau

[1113] Il n'y a pas lieu de faire de cette expression un hendiadyin, comme C. DAMON 2003, *ad loc.*, qui traduit « among people who rejoice without thinking », appauvrissant ainsi le texte et ne tenant pas compte de l'intérêt de Tacite pour les différentes phases de la rumeur (sur celui-ci, I. COGITORE 2012a : 407).

[1114] Cf. Tac., *Hist.*, 1.5, Plut., *Galb.*, 14.

des dissensions au sein du *consilium* du prince[1115], et qui vise à expliquer pourquoi les conseillers de Galba étaient convaincus que Pison, qui venait d'être adopté, était, tout comme eux, hostile au puissant consul Titus Vinius. Cette détestation, dit Tacite, est peut-être une projection de Laco et Icelus, qui exécraient eux-mêmes Vinius, sur Pison, dont rien ne dit après tout qu'il tenait la même position : « de fait, on est plus facilement porté à croire quand il s'agit de haine » (*et facilius de odio creditur*, Tac., *Hist.*, 1.34). Cette maxime un peu absconse[1116] se comprend si l'on confère à la préposition *de* son sens habituel (« au sujet de, en matière de ») et que l'on accepte que *credere* soit construit ici absolument. Entre les deux possibilités (haine de Pison pour Vinius, ou projection par les ennemis de Vinius de leur propre haine sur Pison), l'historien explique pourquoi la seconde n'est pas improbable : ces ennemis de Vinius ont pris leur désir pour de la réalité, suivant en cela le mécanisme psychologique bien connu selon lequel l'on est davantage porté à accepter des accusations contre quelqu'un que l'on déteste déjà. Cependant, ce n'est sans doute pas innocemment que Tacite place ici cette sentence. Si elle livre une analyse en premier lieu valable pour la scène de conseil, elle annonce également le récit de la rumeur qui lui succède immédiatement. Ce faisant, elle acquiert une valeur presque sociologique : Tacite rappelle ainsi discrètement qu'un groupe très impliqué, qu'il s'agisse des proches de Galba vouant une haine constante à l'endroit de Titus Vinius, ou des plébéiens attachés à l'empereur et opposés à Othon, est plus prompt à faire preuve de peu d'esprit critique. Ainsi, l'arrivée de la rumeur (fausse) de la mort du putschiste, précisément parce qu'elle est très « valorisée », pour reprendre les outils de M.-L. ROUQUETTE, parmi les soutiens de Galba présents en nombre sur le Palatin (*gaudentes*), est également de nature à être acceptée plus facilement et donc à pénétrer au sein de la foule, où elle s'étendra ensuite aux individus moins impliqués. La maxime *facilius de odio creditur* a ainsi fourni au lecteur une clef de lecture de la scène.

Cette fois, l'épisode confirme bien les analyses sociologiques auxquelles nous l'avons confronté. Une rumeur ne se diffusait pas uniquement auprès des personnes les plus impliquées par son objet ; cependant, ceux chez qui le coefficient de compréhension et de valorisation était le plus élevé étaient les vecteurs les plus actifs du bruit et pouvaient constituer la porte d'entrée de la nouvelle au sein d'un groupe plus large[1117]. Enfin, notons en conclusion qu'implication ne signifie pas croyance : quel que soit le degré d'implication des ragoteurs, leur contribution à la diffusion de la rumeur avait pour prérequis le fait de croire en l'information transmise, comme nous l'avons rappelé plus haut. Le texte de Tacite est une nouvelle fois univoque à ce sujet : le *rumor* circule seulement parmi les personnes qui accordent foi à la nouvelle, ce que souligne ici la personnification par Tacite de la *fama* comme *credula*, « crédule »[1118]. On vérifie

[1115] *Nec diutius Galba cunctatus speciosiora suadentibus accessit. Praemissus tamen in castra Piso, ut iuuenis magno nomine, recenti fauore et infensus Tito Vinio, seu quia erat seu quia irati ita uolebant : et facilius de odio creditur*, Tac., *Hist.*, 1.34. Sur ces rivalités latentes dans le cercle des proches de Galba, Tac., *Hist.*, 1.13.

[1116] C. DAMON 2003, *ad loc.*, mentionne les deux interprétations possibles : une généralisation psychologique ou un commentaire quasi historiographique où Tacite donnerait son propre avis sur la situation. Nous choisissons la première lecture qui, comme nous allons le montrer, offre une plus grande richesse de sens au récit.

[1117] Voir une sentence proche, bien que non explicitement appliquée aux rumeurs, en Tac., *Hist.*, 2.78, *crebriores apud ipsum sermones, quanto sperantibus plura dicuntur*.

[1118] L'expression *credula fama* est certainement hardie, et il a été proposé que *credula* ait ici un sens exceptionnellement passif (« rumeur crue parmi… »), mais celle-ci n'est généralement pas acceptée (cf. G. E. F. CHILVER 1979, *ad loc.* et C. DAMON 2003, *ad loc.*). L'une ou l'autre interprétation ne change pas grand-chose à notre analyse : l'expression souligne de toute façon l'importance du critère de croyance, quelle que soit

par là-même que la croyance, même présentée ici de façon discréditante, était l'une des conditions les plus importantes à la circulation d'une rumeur.

iv- Modification du message

Intéressons-nous maintenant de plus près à la question du message véhiculé par la rumeur qui peut être, comme établi plus haut, de nature informative (une nouvelle), ou de nature normative (un commentaire portant sur l'actualité ou sur un individu). L'opinion commune à ce sujet est que le message de la rumeur évolue grandement entre le point de départ et le point d'arrivée, et que cette évolution se fait dans le sens d'une dégradation. Comme on l'a vu, cette thèse est directement issue d'une série d'expériences menées dans la première partie du XXe siècle qui ont cherché à modéliser artificiellement la circulation d'une rumeur et à chiffrer le taux de déperdition d'information au cours de sa diffusion. Est-il possible d'utiliser ces résultats aujourd'hui contestés comme grille d'analyse des rumeurs anciennes[1119] ? Et que disent les textes de l'effet distordant des rumeurs, au-delà du vernis aristocratique de nos sources ?

Disons-le tout net : réussir à établir la fiabilité de la rumeur dans la Rome antique tient de la gageure, du fait du caractère particulièrement peu technique des textes dont nous disposons sur ce sujet. Dans cette partie théorique, il s'agira plutôt d'expliquer ce qui, dans la diffusion même du message, pouvait favoriser ou, au contraire, empêcher sa modification. Tout d'abord, comme nous l'avons vu, l'une des principales différences entre la rumeur et les médias officiels ou aristocratiques, notamment l'échange épistolaire, se situait précisément dans la plasticité du message, reformulé à chaque nouveau chaînon lors de sa diffusion. Chaque acte de transmission de l'information par un ragoteur à un ou plusieurs autres individus s'accompagnait d'une performance orale, qui n'était pas nécessairement tout à fait superposable avec celle qui l'avait précédée. C'est encore une fois Tacite qui nous permettra d'illustrer ce point de façon particulièrement éclairante, toujours dans son récit de la crise de janvier 69 et de l'affrontement entre Galba et Othon à Rome. Après l'acclamation de l'usurpateur au Forum et sa prise des *castra praetoria*, la première rumeur à circuler annonce le repli d'Othon sur le camp. C'est ici que Tacite, de façon tout à fait exceptionnelle, nous livre une vision de la rumeur en cours d'élaboration, une sorte d'instantané d'un bruit vu de l'intérieur, au milieu de son processus de diffusion :

> *Ignarus interim Galba et sacris intentus fatigabat alieni iam imperii deos, cum adfertur rumor rapi in castra incertum quem senatorem, mox Othonem esse qui raperetur, simul ex tota urbe, ut quisque obuius fuerat, alii formidine augentes, quidam minora uero, ne tum quidem obliti adulationis.*[1120] (Tac., *Hist.*, 1.29)

---

l'implication des vecteurs de la rumeur. Sur la personnification de la *fama*, voir en dernier lieu G. GUASTELLA 2017 : 167-168.

[1119] Par ex. chez R. LAURENCE 1994a : 63 ou G. GUASTELLA 2017 (*passim*, par ex. p. 109-113, où l'utilisation des conclusions de la rumorologie moderne est défendue).

[1120] « Galba, pendant ce temps, ignorait tout et, absorbé par ses sacrifices, harcelait les dieux d'un empire qui appartenait déjà à un autre, lorsque lui est rapportée une rumeur selon laquelle on emporte au camp un sénateur, on ne sait trop qui ; bientôt c'est Othon qu'on emporte : car en même temps, parvenus de la ville tout entière à mesure qu'ils se trouvaient sur le chemin d'Othon, les uns exagéraient par peur, d'autres, au contraire, minimisaient (en effet, même alors, ils n'oubliaient pas l'adulation). »

Voilà à n'en pas douter l'une des phrases les plus intéressantes pour qui s'intéresse au fonctionnement d'une rumeur dans la Rome impériale. Alors que les sources parallèles (Plutarque, Suétone, Cassius Dion) mentionnent assez sobrement l'existence de cette rumeur, Tacite consacre une longue phrase, complexe dans ses tours et au style audacieux, à son développement. L'intérêt du passage est de nous livrer deux versions de la rumeur, à l'aide de deux brèves propositions au style indirect : *rapi in castra incertum quem senatorem*, puis *Othonem esse qui raperetur*. L'adverbe *mox*, qui lie les deux propositions, indique que nous avons ici affaire non pas à deux informations concurrentes, mais bien à deux versions successives de la même rumeur, deux étapes de son élaboration. L'historien représente bien ici ce qu'il faut comprendre quand on parle de « modification » du message. La rumeur n'est jamais figée : s'enrichissant en permanence des reformulations qu'elle subit au cours de sa progression, elle ne gagne pas nécessairement en fantaisie à mesure qu'elle se diffuse, mais bénéficie d'ajouts de détails qui peuvent concerner le même événement et avoir cheminé par une branche parallèle de la chaîne rumorale. Contrairement aux jugements portés par les sources aristocratiques, c'est encore une fois les caractéristiques propres à ce média, ici sa non-linéarité, qui garantissaient sa force et sa pertinence. L'écriture de Tacite rend bien compte de la facilité avec laquelle le message pouvait évoluer et se préciser par l'ajout d'un détail. La reprise en polyptote du verbe *rapere* souligne le fonds stable du message de la rumeur, tout comme l'unité sonore rendue sensible par l'allitération en [r][1121] ; la reprise d'*incertum quem senatorem* par *Othonem* met en lumière l'élément qui a été précisé, à savoir l'identité de l'individu amené au camp. Le chiasme qui enserre l'évocation de cette rumeur en cours d'élaboration (*rapi* / *senatorem* // *Othonem* // *raperetur*) met en évidence ce mélange entre continuité et rupture, renouvellement de l'information, en même temps qu'il semble mimer le parcours même du bruit, qui progresse par éléments contigus participant à sa plus nette définition. Toute rumeur rapportée par nos sources comme porteuse d'une communication stable est donc susceptible de cacher une longue phase d'élaboration où celle-ci a été précisée, spécifiée, affermie. Autrement dit, ce que Tacite donne à lire quand il rapporte un bruit public n'est jamais (sauf cas exceptionnels, comme ici) qu'un instantané de la rumeur, saisie à un instant de sa progression et figée par l'écrit ; mais ce texte permet d'établir que le phénomène social doit se concevoir comme une réalité très mouvante et, finalement insaisissable. Grâce à ce passage, placé au tout début des *Histoires*, le lecteur est invité à garder à l'esprit que toute rumeur qu'il lira par la suite n'est qu'une image pétrifiée d'un bruit qui a connu plusieurs états d'élaboration. Ainsi, quelques pages plus loin, lorsque la deuxième rumeur de la journée est rapportée par Tacite sous la forme du bref discours indirect *occisum in castris Othonem* (Tac., *Hist.*, 1.34), nous songeons que cette version du *rumor* a peut-être succédé à une première nouvelle moins précise, à l'instar d'un *occisum in castris aliquem*, ou *occisum alicubi Othonem*[1122].

Cet exemple montre que l'idée d'une modification du message de la rumeur n'est pas une chimère propre au discours aristocratique de nos sources, mais bien qu'il s'agit là d'une conséquence du mode de diffusion très particulier de ce média. Appartient en revanche plus

[1121] Avec *adfertur*, *rumor*, *rapi* et *raperetur*, comme observé par J. HELLEGOUARC'H dans la CUF.

[1122] Dans ce deuxième passage, l'adverbe *mox* est également présent et, tout comme en 1.29, semble indiquer comment le message de la rumeur se transforme sous l'influence des ajouts et des reformulations divers (*uixdum egresso Pisone occisum in castris Othonem uagus primum et incertus rumor : mox, ut in magnis mendaciis, interfuisse se quidam et uidisse adfirmabant, credula fama inter gaudentis et incuriosos*, Tac., *Hist.*, 1.34).

clairement aux *topoi* de l'évocation de la rumeur la tendance des auteurs à substituer à cette reformulation du message de la rumeur l'idée d'une dégradation de la qualité de l'information du fait de l'exagération ou même de la (ré)invention dont seraient coupables les vecteurs du bruit. L'exemple que nous venons d'évoquer prouve assez que cette modification se faisait naturellement sous la forme d'une précision, par ajout d'éléments extérieurs ou nouveaux : une première rumeur circule sur un sénateur (reconnaissable par sa tenue) que l'on emmène au camp ; à cette première version imprécise, on cherche à ajouter des détails qui rendent la nouvelle plus compréhensible et intelligible ; par conjecture ou grâce à des témoins visuels, on détermine que ce sénateur est Othon. Ni exagération, ni déformation, ni mensonge, donc : on ne saurait oublier que le but des acteurs sociaux, en particulier dans des périodes de crise, était avant tout d'acquérir la meilleure information possible. En bonne logique, quel intérêt pratique aurait revêtu l'invention ou la déformation volontaire dans ce contexte ? À l'inverse, les auteurs se sentaient naturellement conduits à intégrer leur récit aux stéréotypes habituels de la littérature aristocratique, parmi lesquels la crédulité, la stupidité et la versatilité émotive des masses tenaient le haut du pavé. C'est ainsi que, dans ce même texte de Tacite, un gouffre se fait jour entre le récit, qui prouve bien l'intelligence et l'efficacité des acteurs sociaux dans l'acte rumoral, et le discours, teinté des habituels clichés aristocratiques ; autrement dit, nous constatons ici encore la divergence théorisée par E. FLAIG entre le discours positif et le discours maximique des auteurs anciens. Les stéréotypes employés par Tacite sont particulièrement visibles à la fin de l'extrait dans le jugement moral et politique (*ne tum quidem obliti adulationis*) ainsi que dans les deux groupes précédents qui mettaient en cause la déformation de l'information par les agents de la rumeur (*alii formidine augentes, quidam minora uero*) : ces accusations d'exagération (*augentes*) ou de minoration (*minora*) entrent en contradiction avec la rumeur telle qu'elle vient d'être rapportée, et qui ne contient ni l'une, ni l'autre.

Malgré la richesse du passage, on se gardera cependant de généraliser à partir de ce seul texte (sinon pour relever la propension de Tacite à rendre compte dans son écriture des grandes étapes de la rumeur) : il serait sans doute naïf de considérer que la circulation des nouvelles via la rumeur n'aboutissait jamais à une déformation des événements ou à une dégradation de l'information. De fait, même en ne prenant pas pour argent comptant les sentences tacitéennes et en se concentrant sur le récit lui-même, on s'aperçoit de vrais effets de distorsion ponctuels. Lorsque Tibère se fâche contre Agrippine, laquelle se méfie d'un possible empoisonnement, et qu'il affirme à Livie « qu'il ne serait pas étonnant qu'il prenne quelque décision assez sévère contre elle » (*non mirum ait si quid seuerius in eam statuisset*, Tac., *Ann.*, 4.54), la rumeur qui naît immédiatement après et rapporte l'événement a transformé cet *aliquid seuerius statuere* en *parari exitium* (« son prépas était préparé »). En la matière, l'exagération se comprend également comme une explicitation des détours de la rhétorique tibérienne, teintée de *dissimulatio*. En 69, les soupçons des légions de Germanie contre leurs propres chefs se concrétisent dans plusieurs rumeurs. Or, si, au début, les soldats évoquent la possibilité d'une *fraus* des chefs (Tac., *Hist.*, 4.19), celle-ci s'est étoffée quelques pages plus loin et s'est transformée en accusation de *fraus et dolus* (Tac., *Hist.*, 4.24). Cependant, l'exemple de déformation le plus net se trouve dans l'affaire du faux Agrippa Postumus, dont l'identité est

usurpée par un certain Clemens (Tac., *Ann.*, 2.39-40)[1123]. Celui-ci s'appuie sur la rumeur pour mener sa tentative d'usurpation. Dans les premiers temps, les bruits publics rapportent qu'« Agrippa est en vie » (*uiuere Agrippam*) ; toutefois, à force de se propager dans l'espace et le temps, lorsque la rumeur arrive en Italie et à Rome, le message a considérablement gagné en épaisseur et contient désormais la nouvelle qu'« une faveur divine avait sauvé Agrippa » (*seruatum munere deum Agrippam*). Dans ces trois exemples, il y a donc eu agrégation d'informations supplémentaires au cours de la circulation des bruits, dans une logique qui est indéniablement hyperbolique. Cependant, ces passages ne permettent pas non plus d'établir une loi définitive sur la propension naturelle des rumeurs à déformer la réalité ; d'ailleurs, on constatera que le cœur de l'information est à chaque fois conservé et qu'il se maintient malgré le développement de la rumeur (Tibère veut s'en prendre à Agrippine ; les chefs trompent les soldats ; Agrippa n'est pas mort).

La deuxième rumeur du 15 janvier 69 utilise un vocabulaire des plus éloquents quant à la modification du message de la rumeur. Au milieu de l'évocation de ce second bruit, selon lequel Othon avait été tué dans les *castra*, Tacite mentionne l'hypothèse selon laquelle le *rumor* aurait été forgé par les Othoniens pour faire sortir Galba de l'espace protégé du Palais :

> *Multi arbitrabantur compositum auctumque rumorem mixtis iam Othonianis, qui ad euocandum Galbam laeta falso uulgauerint.*[1124] (Tac., *Hist.*, 1.34)

Le passage a été étudié en détail par W. Ries[1125], qui a très justement souligné l'utilisation des trois verbes *componere*, *augere* et *uulgare* comme autant de facettes différentes de l'acte rumoral. Mais s'agit-il réellement, comme il le pense, de trois « phases » successives ? Du fait de son mode réticulaire de diffusion, la rumeur ne peut être bornée par un début et une fin, à la différence du média épistolaire : il n'y a pas chez elle de constitution préalable d'un message (*componere*) ensuite diffusé (*uulgare*) dans la foule, bien au contraire – c'est la diffusion elle-même qui implique la structuration de l'information. Les trois actions évoquées ici sont, pensons-nous, concomitantes : en faisant circuler un bruit (*uulgare*), on participe à l'élaboration de son message (*componere augereque*). Quant à l'utilisation du verbe *augere*, s'il se rapproche du *topos* de l'exagération sensible en d'autres endroits de l'œuvre tacitéenne et dans des sources historiographiques proches, il n'est pas impossible de lui conférer une valeur moins chargée idéologiquement, en considérant qu'il est ici fait mention de l'apport progressif d'information s'agrégeant au message porté par le *rumor*. Il n'y a donc pas lieu de dissocier diffusion et composition du bruit public : l'hodologie de la rumeur ramène toujours à une archéologie de son message ; dresser sa cartographie revient à étudier la stratigraphie des informations qui la composent.

C'est ainsi qu'il faut comprendre, croyons-nous, la corrélation souvent mise en avant par les auteurs entre l'espace parcouru par une rumeur et le degré d'exagération qui lui est attribué. C'est précisément parce que diffusion et composition allaient de pair que les rumeurs les plus

[1123] Sur les rumeurs mentionnées par Tacite dans ce passage, voir *infra*, p. 560-562, où nous l'étudions de plus près et indiquons la bibliographie.

[1124] « Beaucoup croyaient que la rumeur avait été créée et ornée par des Othoniens qui venaient de s'infiltrer, répandant ces bruits réjouissants afin d'attirer Galba par un mensonge. »

[1125] W. Ries 1969 : 120-127.

susceptibles d'être exagérées étaient, selon les historiens, celles qui provenaient des endroits les plus éloignés, augmentant mécaniquement la surface couverte par l'hodologie de la rumeur. Ce principe est clairement mis en œuvre par Mucien, qui marche sur Rome sans trop hâter le pas, de sorte qu'« il laissait la renommée grandir précisément grâce à la distance » (*gliscere famam ipso spatio sinebat*, Tac., *Hist.*, 2.83). Le terme *gliscere* (« s'accroître, s'agrandir ») semble d'ailleurs utilisé spécifiquement par Tacite pour désigner ce phénomène d'accroissement de la rumeur par la distance, spatiale, comme ici, ou temporelle, les deux ne se différenciant pas profondément en latin. De fait, rapportant le *uarius rumor* ayant suivi la mort de Germanicus, l'historien conclut sa réflexion par une sentence éloquente sur le rapport entre distance et accroissement de la rumeur :

> *Adeo maxima quaeque ambigua sunt, dum alii quoquo modo audita pro compertis habent, alii uera in contrarium uertunt, et gliscit utrumque posteritate.*[1126] (Tac., *Ann.*, 3.19)

Ici, c'est moins la critique du manque de cohérence de la rumeur exprimée dans la première partie de l'extrait que la proposition finale qui nous intéresse : si la *posteritas* est la principale cause de l'accroissement de la rumeur, c'est parce que celle-ci, venant de loin, a eu le temps, dans sa longue course, d'agréger de plus en plus d'informations et de connaître un nombre conséquent de reformulations. Cela la disqualifie comme source de savoir aux yeux de Tacite. À de multiples reprises, le caractère amplifiant de la rumeur est souligné par l'historien, indépendamment du critère de véracité : les nouvelles sur l'état de santé de Germanicus à Antioche sont aggravées par la distance entre la Syrie et Rome[1127] ; la rébellion des Trévires et des Éduens en 21 parvient à Rome par une *fama* déformante[1128] ; le meurtre de Plautus en 62 suscite des rumeurs d'autant plus fortes que « l'espace et le temps » s'intercalent entre Rome et le *capax imperii*[1129] ; on craint en 69 que la rumeur de la défection (cachée) de Vitellius en Germanie apporte des nouvelles exagérées aux prétoriens[1130] ; la situation relative à L. Pison, proconsul d'Afrique en 69/70, parvient par la rumeur au légat de légion Valerius Festus, exagérée « dans le vrai et dans le faux »[1131]. Cette liste, qui n'est pas exhaustive[1132], présente également des traits morphosyntaxiques récurrents soulignant le phénomène d'amplification propre à la rumeur. Le plus remarquable est sans aucun doute le tour *in* + accusatif d'un adjectif

---

[1126] « En effet, c'est à ce point que les événements les plus importants sont obscurs, certains considérant comme véridique ce qu'ils ont pu, d'une façon ou d'une autre, entendre, d'autres transformant la réalité en son contraire : la postérité se charge d'amplifier ces deux comportements. »

[1127] *At Romae, postquam Germanici ualetudo percrebuit cunctaque ut ex longinquo aucta in deterius adferebantur, dolor, ira et erumpebant questus*, Tac., *Ann.*, 2.82.

[1128] *At Romae non Treuiros modo et Aeduos sed quattuor et sexaginta Galliarum ciuitates desciuisse, adsumptos in societatem Germanos, dubias Hispanias, cuncta, ut mos famae, in maius credita*, Tac., *Ann.*, 3.44.

[1129] *Plauto parari necem non perinde occultum fuit, quia pluribus salus eius curabatur, et spatium itineris ac maris tempusque interiectum mouerat famam. […] Vana haec more famae credentium otio augebantur*, Tac., *Ann.*, 14.58.

[1130] *Ac ne dissimulata seditio in maius crederetur, ultro adseuerat quartam et duoetuicensimam legiones, paucis seditionis auctoribus, non ultra uerba ac uoces errasse et breui in officio fore*, Tac., *Hist.*, 1.18.

[1131] *Sed ubi Festo consternatio uulgi, centurionis supplicium ueraque et falsa more famae in maius innotuere, equites in necem Pisonis mittit*, Tac., *Hist.*, 4.50.

[1132] On pourrait également ajouter Tac., *Hist.*, 4.68, qui attribue moins clairement à la distance l'exagération négative (*cuncta in deterius*) de la rumeur.

substantivé au comparatif (*in deterius, in maius*) qui rend bien compte, de façon très concise, d'une accusation polémique chez Tacite[1133].

Il faut enfin noter que ce type de discours aristocratique plaqué presque par réflexe sur de nombreuses mentions de rumeur n'est pas une spécificité de Tacite, même si l'auteur des *Histoires* a, comme souvent en la matière, systématisé ce trait récurrent des sources littéraires. Par exemple, la poésie épique connaît de pareils cas de contradiction entre les stéréotypes et la réalité du récit. Prenons les deux exemples les plus fameux de *fama* poétique, la rumeur qui annonce la liaison entre Énée et Didon chez Virgile, et la *Fama* dont Ovide décrit le palais au livre XII de ses *Métamorphoses*. Dans ces deux textes, le poète accuse la rumeur de mêler dans ses propos le vrai et le faux[1134] et, pour cette raison, la discrédite comme source d'information. Mais précisément, la *Fama* virgilienne, quand on observe son message, très réduit d'ailleurs, n'annonce rien qui ne soit en propre faux[1135] : Énée ne s'est-il pas rendu coupable d'une passion où Didon se projette et s'oublie ? Pareillement, la renommée d'Ovide ne rapporte que le simple fait que l'armée grecque était arrivée en pays troyen (Ov., *Mét.*, 12.64-65). Où sont les mensonges dans ces deux prétendus paradigmes de la *mendosa fama* ? Si l'on s'attache au contenu du message qu'elle véhicule, noyé au milieu de descriptions dépréciatives, ils demeurent difficiles à trouver. Dans ces exagérations poétiques ou épiques se cache en réalité encore le conflit permanent, au moins dans la littérature latine[1136], entre les normes hostiles du discours aristocratique à l'endroit des phénomènes ressentis comme populaires, et la réalité d'un récit plus mesuré, et qui rend souvent justice à la fonction informative des bruits publics[1137]. Quant aux sources historiographiques avant Tacite, elles s'attachent également à construire cette image de rumeurs dépourvues de toute fiabilité en mettant en exergue une minorité de cas où les échanges rumoraux rapportent des éléments effectivement contraires aux faits. C'est ainsi que chez Tite-Live, dans le contexte du siège de Véies par les Romains (406-396 av. J.-C.), la défaite de deux tribuns militaires face aux Capénates et aux Falisques engendre un bruit, d'abord caractérisé de *multiplex fama*, puis de *rumor* (Liv. 5.18). Deux éclairages successifs sont livrés par l'historien sur cette rumeur : premièrement, au camp qui mène le siège

[1133] Voir dans les exemples précédents : *cuncta […] aucta in deterius adferebantur* (Tac., *Ann.*, 2.82) ; *cuncta, ut mos famae, in maius credita* (Tac., *Ann.*, 3.44) ; *ne dissimulata seditio in maius crederetur* (Tac., *Hist.*, 1.18) ; *uera […] et falsa more famae in maius innotuere* (Tac., *Hist.*, 4.50). Également en Tac., *Ann.*, 4.23 (*quae ex longinquo in maius audiebantur*) et peut-être en Tac., *Ann.*, 13.14, même s'il n'est pas assuré que nous ayons affaire ici à une rumeur (*nec defuere qui in deterius referrent*). Cette construction se trouve ailleurs : comparer avec Sall., *Hist.*, 1.5 (*in deterius conposuit*, *apud* Serv. auct., *Buc.*, 8.27, frag. inc. 49 dans l'édition RAMSEY) et, plus en lien avec les rumeurs, Amm. 14.1.6 (*ut fingerent quaedam et cognita duplicarent in peius*).

[1134] *Tam ficti prauique tenax, quam nuntia ueri* (Virg., *Én.*, 4.188) ; […] *et pariter facta atque infecta canebat* (Virg., *Én.*, 4.190). Chez Ovide : *mixtaque cum ueris passim commenta uagantur / milia rumorum confusaque uerba uolutant* (Ov., *Mét.*, 12.54-55) ; *hi narrata ferunt alio, mensuraque ficti / crescit* (Ov., *Mét.*, 12.57-58). Voir également Sil. 6.554 (*uera ac ficta simul spargebat Fama per Vrbem*). Les études sont nombreuses sur ces les passages célèbres de Virgile et Ovide. Citons en dernier lieu les travaux de Ph. HARDIE et de G. GUASTELLA, à savoir pour le texte de Virgile Ph. HARDIE 2012 : 78-125 ; G. GUASTELLA 2017 : 168-177 et pour celui d'Ovide Ph. HARDIE 2012 : 150-177 ; G. GUASTELLA 2017 : 177-183.

[1135] *Venisse Aenean Troiano sanguine cretum, / cui se pulchra uiro dignetur iungere Dido ; / nunc hiemem inter se luxu, quam longa, fouere / regnorum immemores turpique cupidine captos*, Virg., *Én.*, 4.191-194.

[1136] Remarquons que, dans la littérature archaïque grecque, les brèves apparitions de la rumeur (par ex. Hom., *Od.*, 24.413-414 ou Hes., *Op.*, 761-764) sont moins marquées par cette dimension négative : plus factuels, les bruits publics sont aussi plus « justes », aux yeux des auteurs.

[1137] Ce que relève J. P. TONER 2015 : 106 au sujet de la rumeur du désastre de l'expédition de Sicile telle qu'elle est rapportée par Plutarque (Plut., *Bav.*, 13), dans un texte évoqué *supra*.

de Véies, le plus proche du territoire des deux peuples où s'était déroulée la bataille, au nord de la ville étrusque, puis à Rome. On suit ainsi la descente de la rumeur depuis son origine jusqu'à son arrivée dans l'*Vrbs*. Entre les deux instantanés qu'en livre Tite-Live, le message s'est modifié et, surtout, s'est éloigné de la réalité. En effet, dans les *castra* devant Véies, on parle d'une « armée massacrée », de la victoire des Capénates et des Falisques, et de l'arrivée prochaine d'une troupe immense, soit respectivement une exagération, un fait et une erreur[1138]. Cependant, la nouvelle qui arrive à Rome n'a plus aucun rapport avec le réel : la troupe fictive menée par les Étrusques est censée avoir levé le siège de Véies, battu les armées romaines et se diriger vers la ville[1139]. Ainsi Tite-Live rend-il manifeste la conception des bruits publics chez les historiens antiques : leur tendance à l'exagération confine au mensonge où ils condescendent si on les laisse circuler – et donc s'amplifier – trop longtemps.

Beaucoup plus rares, mais salutaires, sont les affirmations qui célèbrent la véracité de la rumeur, comme celles de Cassius Dion assurant que « la renommée annonçait la vérité » (ἡ […] φήμη τὴν ἀλήθειαν ἐσήγγελλε, Cass. Dio. 49.32). Pourtant, c'est peut-être elles qui contiennent la plus grande part de vérité[1140].

v- Les limites de la « manipulation » des rumeurs

La diffusion réticulaire des rumeurs, qui constituait leur principale originalité d'un point de vue proprement médiatique, explique donc en grande partie les stéréotypes sur le rapport trouble de la renommée à la vérité historique. Après avoir parlé de la naissance et de la circulation des bruits publics et avant d'en venir à la problématique de l'extinction, il convient de consacrer un instant aux potentielles « manipulations » de la rumeur. L'idée que les rumeurs pourraient être contrôlées et manipulées de l'extérieur est en effet très répandue dans la recherche, en particulier dans les travaux marquée par une vision verticale (*top-down*) des relations entre élite et foule[1141]. Selon ces auteurs, ce contrôle était principalement rendu possible par l'existence de canaux comme les réseaux de clientèle, grâce auxquels les strates supérieures de la société auraient pu créer des rumeurs et orienter leur diffusion, généralement dans l'idée de s'opposer

---

[1138] *Aegre ibi miles retentus a fuga est cum peruasisset castra rumor ducibus exercituque caeso uictorem Capenatem ac Faliscum Etruriaeque omnem iuuentutem haud procul inde abesse,* Liv. 5.18. L'*exercitus caesus* est en effet une forme d'amplification de la réalité : si l'un des tribuns mourut effectivement, l'autre se sauva, et Tite-Live juge que *plus ignominiae erat quam cladis acceptum*.

[1139] *His tumultuosiora Romae, iam castra ad Veios oppugnari, iam partem hostium tendere ad urbem agmine infesto, crediderant* (Liv. 5.18). On remarquera le comparatif *tumultuosiora*, qui indique précisément cette aggravation de la rumeur.

[1140] Nous rejoignons ainsi les conclusions auxquelles est parvenu St. BOISSELLIER 2011 : 167 à propos des rumeurs médiévales en contexte rural : le bouche-à-oreille ne signifie pas nécessairement la déformation, mais bien plutôt la plasticité du message.

[1141] Voir ainsi les remarques formulées par P. J. J. VANDERBROECK 1987 : 104 et suiv., qui lie rumeur et propagande aristocratique et assure que les « intermediate leaders » pouvaient diffuser les messages des grandes familles au cœur de la plèbe. Les pages bien antérieures de Chr. MEIER 1997 : 109 postulaient déjà une absence d'autonomie de l'opinion publique ; quant aux approches de R. LAURENCE 1994a, de Fr. PINA POLO 1996 : 94 et suiv. ou, dans une certaine mesure, de G. LASER 1997 : 38 ; 122-123, elles ne diffèrent pas fondamentalement sous ce rapport et tendent à dénier toute autonomie aux rumeurs. Voir à l'inverse les remarques plus générales sur l'impossibilité de la manipulation de la plèbe chez E. FLAIG 1992 : 72, et la critique générale de ce modèle *top-down* d'étude des rumeurs chez J. B. MEISTER 2018. On suivra donc volontiers cette recommandation de Cl. GAUVARD 2011 : 30 à propos de l'époque médiévale : « Il est temps que les historiens médiévistes revoient cette idée d'un encadrement drastique venu d'en haut, d'idées qui seraient seulement imposées par les détenteurs de la culture écrite. »

à d'autres membres de l'aristocratie. Nous voudrions ici exposer les arguments proposés dans ces recherches – et leurs limites –, avant d'étudier, à la lumière de la nature médiatique de la rumeur que nous avons cernée au cours de cette partie, ce qui pouvait permettre, ou non, à certains groupes dominants de contrôler les *rumores*.

Manipulation de la rumeur et réseaux de clientèle

À croire certaines études[1142], l'institution de la clientèle aurait fourni un canal de communication aux grandes familles romaines en permettant aux patrons d'une part de s'informer, par l'intermédiaire de leurs clients, des rumeurs courant dans l'*Vrbs*, et d'autre part de transmettre, via ces mêmes clients, les messages politiques qu'ils souhaitaient à la plèbe romaine. Ces deux éléments dessinent une relation très verticale entre masse et élite ; dans le premier cas, celle-ci est ascendante : ce sont les clients qui sont les vecteurs d'une information que le patron cherche à obtenir ; dans le second cas, elle est descendante, le flux d'information partant des patrons et se dirigeant vers les classes inférieures. Nous reviendrons plus loin sur les modalités et les contextes qui pouvaient pousser les aristocrates à être attentifs aux rumeurs qui circulaient dans la plèbe[1143]. Intéressons-nous seulement ici à l'utilisation des structures clientélaires comme instance de diffusion des rumeurs. Pour ce faire, il faut remonter à un texte important de la fin de l'époque républicaine, le *Commentariolum Petitionis* de Q. Cicéron. Dans ce « manuel du candidat », le frère de Cicéron, Quintus, rassemble un certain nombre de conseils pour gagner une élection. La première remarque à formuler quand on utilise cette œuvre pour construire une analyse des phénomènes sociaux tels que le fonctionnement de la rumeur concerne le contexte où il prend place. La temporalité évoquée par le futur légat de César est quelque peu particulière : il s'agit du temps électoral. Quand Q. Cicéron parle de rumeur, il le fait donc dans une perspective entièrement politique, et tout entière prise dans la dynamique de l'élection, ce qui signifie qu'un ensemble important de rumeurs, non politiques ou non liées au moment électoral, sont *de facto* exclues de cette source.

Q. Cicéron mentionne à plusieurs reprises la rumeur ; il établit clairement son rôle central dans le processus électoral et détermine comment le candidat peut réussir à la transformer en atout dans sa quête du consulat. Au chapitre 9, alors qu'il s'efforce de distinguer les différents visiteurs que doit recevoir le candidat, Quintus évoque les *salutatores*, c'est-à-dire les clients qui accomplissaient la *salutatio* matinale en se rendant chez leur patron. Est alors évoquée l'importance de l'institution clientélaire pour transmettre un message politique aux groupes subalternes de la société :

> *In salutatoribus, qui magis uulgares sunt et hac consuetudine quae nunc est ad pluris ueniunt, hoc efficiendum est ut hoc ipsum minimum officium eorum tibi gratissimum*

[1142] Voir surtout R. LAURENCE 1994a et cette citation p. 67 : « The main communicators of information or rumour were the clients who visited the households of the elite » (cependant, R. LAURENCE 2011 : 388 est moins affirmatif). Certaines limites de cette théorie ont été soulignées par C. COURRIER 2014 : 538-539 et par J. B. MEISTER 2018 : 96.

[1143] Cf. surtout la section « *Aucupari rumores* » du chapitre 5.

> *esse uideatur ; qui domum tuam uenient, iis significato te animaduertere (eorum amicis qui illis renuntient ostendito, saepe ipsis dicito).*[1144] (Q. Cic. 9)

Les clients dont il est question sont indubitablement issus de la plèbe, comme l'indique la notation *qui magis uulgares sunt*. Q. Cicéron suggère à son frère de manifester face à eux proximité affective et courtoisie : il s'agit, dans une dynamique de sémiologie politique, de se montrer proche du peuple, quand bien même aucun acte précis ne viendrait, par la suite, concrétiser cette proximité, comme il l'indique d'ailleurs un peu plus loin. La justification qu'apporte l'auteur pour cette proximité affectée est des plus intéressantes : cette mise en scène de la disponibilité du candidat doit permettre de construire une image politique qui se diffusera au-delà du vestibule du patron-candidat, dans la plèbe elle-même, grâce aux clients qui auront assisté à cette scène et qui la répèteront à leurs amis (*eorum amicis qui illis renuntient ostendito*). Il est donc évident ici que la *salutatio* constitue une interface de communication entre élite et plèbe où se joue quelque chose de la perception de l'aristocrate dans la foule et donc, même si le terme n'apparaît pas ici, de sa réputation et des rumeurs courant sur lui. Cet élément est par ailleurs confirmé pour l'époque impériale par Sénèque le Père, qui lie sans aucun doute possible les réseaux clientélaires (en particulier l'*adsectatio*) et la naissance des rumeurs[1145]. Mais ni lui ni Q. Cicéron ne mentionnent de quelque façon que ce soit une quelconque manipulation de « l'opinion publique »[1146] : tout au plus s'agit-il de créer les conditions de possibilité pour qu'une *fama* positive coure sur tel ou tel aristocrate, et de donner l'impulsion nécessaire à son envol ; mais le rôle du candidat s'arrête ici, tout comme ses pouvoirs, en réalité.

Cette impression est confirmée par le chapitre 13 du même ouvrage, consacré uniquement à la question de la rumeur, thème annoncé avec une certaine emphase qui rend bien compte de son importance dans la vie politique de cette époque[1147]. Quintus explique ici comment se comporter *ad rumorem concelebrandum* (Q. Cic. 13). L'expression en elle-même est intéressante. *Celebrare* (ou *concelebrare*) est un terme utilisé assez fréquemment pour décrire la façon dont un événement est annoncé ou commenté par des rumeurs. Il est néanmoins extrêmement rare (voire unique) que la rumeur elle-même soit le complément d'objet du verbe *(con)celebrare* : habituellement, la rumeur « fait connaître » quelque chose, ou alors une nouvelle « est répandue » par la rumeur[1148]. Dans le cas du *rumorem concelebrare* de Quintus

---

[1144] « En ce qui concerne les clients, il faut que tu fasses en sorte que les plus humbles parmi eux, ceux qui, suivant une mode récente, viennent en masse, aient l'impression que ce devoir si ténu qu'ils accomplissent t'est particulièrement cher. Certains viendront dans ta maison : montre leur que tu le remarques (signifie-le aussi à leurs amis qui le leur rapporteront, et dis-le souvent aux présents eux-mêmes). »

[1145] *Tot serui [diuitem] sequuntur, tot liberti, tot clientes, ut quidquid dixerit rumor sit*, Sén., *Contr.*, 5.2. Si le rhéteur reste flou quant à la manière dont l'*adsectatio* (*sequuntur*) déclenche des rumeurs, la consécutive *ut… rumor sit* indique clairement le lien de cause à effet entre les deux phénomènes.

[1146] La notion d'opinion publique, quoique connexe à celle des rumeurs, implique des problématiques différentes et ne sera pas abordée spécifiquement dans ce travail. Elle a de surcroît été interrogée récemment pour la période républicaine par Cr. ROSILLO-LOPEZ 2017a qui, contre P. VEYNE (par ex. P. VEYNE 1976 : 543-552), a parfaitement démontré qu'elle existait bien à Rome, et qu'elle se formait et s'exprimait à travers les rumeurs (Cr. ROSILLO-LOPEZ 2017a : 75-97).

[1147] *Sequitur enim ut de rumore dicendum sit, cui maxime seruiendum est*, Q. Cic. 13.

[1148] Sur le modèle de Cic., *Phil.*, 9.5.10 (rumeur comme sujet) *semper illius grauitatem […] omnium mortalium fama celebrabit* ou de Cés., *Civ.*, 3.72 *per orbem terrarum fama […] uictoriam eius diei concelebrabant* (rumeur comme moyen). Cf. Cic., *Sest.*, 102, Cic., *Q. fr.*, 1.1.8, etc. ; chez Tacite, en excluant les cas où *fama* signifie « réputation », Tac., *Hist.*, 4.11, 4.17, *Ann.*, 2.54, 3.26. Si, comme le pense Z. YAVETZ 1990 : 250, le terme a été

Cicéron, le sens n'est donc sans doute pas celui de « publier », et il faut bien plutôt se tourner vers l'acception première du verbe, à savoir « fréquenter un endroit en nombre ». Autrement dit, les conseils délivrés par le frère de Cicéron visent à « habiter la rumeur », à « être l'objet de toutes les rumeurs »[1149], et non à la « répandre » ; il n'est question ni de contrôle, ni de manipulation, ni de « noyautage » de la rumeur. L'objectif est une nouvelle fois plus restreint, et plus conforme aux capacités d'action réelles des aristocrates romains : il faut faire en sorte de susciter des rumeurs positives sur soi-même en créant un contexte favorable à la naissance de tels bruits. Ce rôle, finalement assez peu actif, conféré au patron est défini plus tard dans le même chapitre, dans un passage tout à fait révélateur :

> *Bene ut <te> homines nosse, comiter appellare, adsidue ac diligenter petere, benignum ac liberalem esse loquantur et existiment, domus ut multa nocte compleatur, omnium generum frequentia adsit, satis fiat oratione omnibus, re operaque multis, perficiatur id quod fieri potest labore et arte ac diligentia, non ut ad populum ab his hominibus fama perueniat sed ut in his studiis populus ipse uersetur.*[1150] (Q. Cic. 13)

Dans sa quête de rumeurs positives et d'une réputation favorable, le candidat peut agir par son discours (*oratio*) et ses actes (*res operaque*) pour chercher à gagner le cœur des votants[1151]. En dernière instance, néanmoins, ce sont bien les paroles qui émaneront du peuple lui-même qui compteront[1152]. La fin de cet extrait, qui peut sembler obscure de prime abord, s'éclaire si l'on observe la situation dans cette perspective. Quintus repart de l'importance de la *salutatio* matinale et des *salutatores* dont il a été question plus tôt (*domus ut multa nocte compleatur*). S'il confirme le rôle prépondérant de l'institution clientélaire pour forger sa *fama*, il indique aussi tout de suite et avec une très grande clarté que ce ne sont pas les clients présents en nombre (*frequentia*) dans le vestibule de la maison qui transmettent automatiquement et mécaniquement la réputation au reste du peuple (*non ut ad populum ab his hominibus fama perueniat*). Au contraire, comme mis en valeur dans la toute dernière proposition avec l'intensif *ipse*, c'est de façon autonome que le reste du peuple parvient à ces idées, grâce au comportement exemplaire du candidat (*ut in his studiis populus ipse uersetur*). Ce texte révèle donc toute la subtilité du rapport entre l'élite et les rumeurs, dans le cadre particulier des élections : s'il est fondamental que celui qui brigue une magistrature joue avec son image, forgée et formalisée par les rumeurs, son pouvoir de manipulation est quasi nul : tout au plus peut-il suggérer, inciter, mettre en

---

forgé par Lucilius, le fragment où il est utilisé ne fait pas apparaître la construction *rumorem concelebrare*, mais emploie le verbe en construction absolue, avec la rumeur (ici *sermones*) comme complément de moyen : *multis indu locis sermonibus concelebrarunt* (Lucil. 30.38 chez Non. 4.275 [LINDSAY 2.421], frag. 970 de l'édition Fr. MARX 1904 : 316).

[1149] La traduction de A. SIDOTI & Chr. CHEMINADE 2016, *ad loc.*, n'est pas très éloignée : « cultiver l'opinion ».

[1150] « Il est bon que l'on dise et que l'on pense que tu connais les gens, que tu t'adresses à eux avec affabilité, que tu fais campagne avec régularité et attention, que tu es bienveillant et prodigue. Essaie d'avoir ta maison remplie en pleine nuit par une compagnie de tous les genres. Il faut que donnes satisfaction à tout le monde par tes propos, et à beaucoup par tes actes et ton activité ; tu dois réussir, autant que faire se peut, à force de travail, de savoir-faire et de soin, à ce que le peuple soit conduit de lui-même à t'accorder sa faveur, et non à ce que ta renommée lui parvienne par l'intermédiaire de tes clients (*hi homines*). »

[1151] La nature politique du comportement du candidat idéal selon Q. Cicéron a été mise en valeur par Cl. NICOLET dans une lecture classique de ce texte, cf. Cl. NICOLET 1976a : 407-409 ; voir également C. COURRIER 2014 : 457-459.

[1152] En ce sens, G. LASER 2001, *ad loc.*

branle ; dès qu'il quitte le cadre de la maison du patron, le *rumor* échappe à la mainmise de celui-ci et à son réseau de clients[1153].

Outre ce texte de Q. Cicéron, deux raisons peuvent jeter un doute légitime sur le rôle des réseaux de clientèle dans une hypothétique utilisation des rumeurs comme canal de diffusion de la propagande aristocratique. Tout d'abord, la prégnance même de ces structures clientélaires pour l'époque qui nous intéresse, à savoir le Ier siècle de notre ère. Nous entrons là dans un débat qui excède très largement notre sujet : on se contentera donc de rappeler que l'institution clientélaire était sans doute en perte de vitesse au début de l'Empire[1154]. Il convient sans doute de suivre ici F. MILLAR, qui s'élevait déjà pour l'époque tardo-républicaine contre l'interprétation trop politique qui était faite de la *clientela* comme instance de contrôle des citoyens par l'élite[1155]. Deuxièmement, le mode de diffusion très particulier de l'information par la rumeur, que nous avons cerné plus tôt, rendait très complexe toute tentative de manipulation. En particulier, la non-linéarité de ce média, c'est-à-dire la potentielle existence simultanée de différents états du message dans la cartographie de la rumeur, garantissait une quasi-impossibilité de contrôle de la part de l'aristocratie de l'intégralité du processus de dissémination du *rumor*. En somme, si le patron pouvait éventuellement « lancer » des rumeurs (ou plutôt mettre en circulation des informations et espérer qu'elles se transformeraient en rumeur), son pouvoir s'arrêtait là.

De véritables cas de manipulation

Les textes n'excluent cependant pas qu'une rumeur puisse être manipulée par un petit groupe d'individus issus des ordres supérieurs. Néanmoins, ils dessinent les conditions très particulières permettant cette utilisation, dont les véritables exemples sont fort rares. En effet, manipuler un *rumor* supposait certes d'être présent à son origine en forgeant un message contenant l'information à divulguer, mais également de présider, directement ou indirectement, à sa diffusion même, de manière à éviter que le *uulgare* s'accompagne, comme de coutume avec la rumeur, du *componere* et de l'*augere*, c'est-à-dire d'une reformulation constante du message susceptible de le faire évoluer en un sens contraire à la volonté du (ou des) manipulateur(s). Or, pour que ce contrôle puisse se réaliser, il fallait disposer de relais actifs à l'intérieur même du groupe qui véhiculait la rumeur, d'« hommes de paille » capables de la réorienter dans les directions souhaitées, d'empêcher son autonomisation, tout en ne nuisant

[1153] Analyse proche du passage chez J. B. MEISTER 2018 : 107 : « Das so entworfene Bild ist weniger das eines Kandidaten, der aktiv Gerüchte streut, sondern der darauf bedacht ist, dass sein Verhalten Gegenstand von Beobachtung Dritter und damit von Klatsch wird. »

[1154] W. NIPPEL 1995 : 70-84 fait remonter à l'époque tardo-républicaine la perte d'importance de l'institution clientélaire et de la régulation sociale qu'elle permettait. Un point d'entrée dans cette question complexe pour le Haut-Empire est constitué par le texte célèbre de Tac., *Hist.*, 1.4, qui semble témoigner de la permanence de certains liens clientélaires au sein du *populus* romain en 68 (*pars populi integra et magnis domibus adnexa, clientes libertique damnatorum et exulum in spem erecti*). Cependant, le passage, complexe, est très débattu. Pour ne citer que des approches interrogeant la problématique de la *clientela* à partir de ce texte, voir D. VAN BERCHEM 1939 : 76 n. 4 (qui voyait dans la plèbe sordide des non-citoyens) ; Z. YAVETZ 1983 : 189-209 ; Chr. BADEL 2006 ; C. COURRIER 2014 : 899-903 (synthèse).

[1155] F. MILLAR 1998 : 7 ; dans le même sens W. NIPPEL 1995 : 33 ou 78, ou encore G. LASER 1997 : 125-126. Sur les critiques formulées à l'égard du « *clientela*-based model of Roman politics » (qui remonte surtout aux travaux de M. GELZER), voir K.-J. HÖLKESKAMP 2008 : 37 et suiv. et en dernier lieu la synthèse de H. MOURITSEN 2017 : 94-95.

pas au caractère immanent de la rumeur que ne manquaient pas d'éprouver les participants à l'acte rumoral, attentifs, comme on l'a vu, à la question de l'origine des nouvelles.

On comprend que de tels critères rendaient fort complexes les véritables tentatives de contrôle de la rumeur. Comme celle-ci était par nature extensive, que son espace hodologique s'accroissait de façon exponentielle, ce type de manœuvre ne pouvait advenir que dans des cadres très réduits, autant spatialement que temporellement. Dans un espace aussi grand que la ville de Rome, et pour une temporalité aussi large qu'une campagne politique comme celle qu'évoque Q. Cicéron, toute tentative de manipulation de la rumeur était, de fait, vouée à l'échec. Cependant, dans des espaces plus restreints et circonscrits, il pouvait devenir possible de contrôler, au sens plein du mot, la dissémination d'un bruit. Selon Tite-Live, les patriciens réussirent à ramener les plébéiens aux armes en 460 av. J.-C. grâce à une rumeur manipulée de bout en bout. Le contexte est troublé : des ennemis de Rome (les Véiens, les Sabins, les Volsques et les Èques ainsi qu'une bande d'esclaves révoltés) menacent la ville, et, au moment où surgit la rumeur, le Sabin Appius Herdonius a même pris le Capitole (Liv. 3.15-18). Les plébéiens, poussés selon Tite-Live par l'agitation tribunicienne, ont déposé les armes pour reprendre les négociations portant sur la *Lex Terentilia*, la mise en écrit des droits consulaires, à laquelle s'opposaient les patriciens. À l'acmé de cette crise se produit un retournement de situation, qui se déroule en deux moments. Tout d'abord officiellement : Publius Valerius Publicola, le fils du consul fondateur de la République, adresse à la plèbe un discours visant à démontrer qu'elle fait le jeu de l'ennemi en refusant de combattre. Mais dans un second temps, une fois la nuit tombée, la démarche devient officieuse, et prend les formes de la rumeur :

> *Nec lex tamen ferri nec ire in Capitolium consul potuit ; nox certamina coepta oppressit ; tribuni cessere nocti, timentes consulum arma. Amotis inde seditionis auctoribus patres circumire plebem inserentesque se in circulos sermones tempori aptos serere ; admonere ut uiderent in quod discrimen rem publicam adducerent. Non inter patres ac plebem certamen esse, sed simul patres plebemque, arcem urbis, templa deorum, penates publicos priuatosque hostibus dedi.*[1156] (Liv. 3.17)

Dans ce texte, l'entrée dans une temporalité non officielle, rompant avec la *contio* organisée par le consul en charge, Publicola, est marquée par l'arrivée de la nuit, souvent symbolique d'échanges non contrôlés par le pouvoir et de mouvements séditieux[1157]. Dans ce passage, même si le terme de *rumor* n'apparaît pas, il ne peut y avoir de doute sur le fait que nous avons affaire à ce phénomène : il s'agit bien de propos (*sermones*, souvent utilisé comme synonyme de *rumor* ou *fama*), qui commentent l'actualité, hors des canaux officiels de l'information, rapportés sous forme de discours indirect (à partir de *non inter patres ac plebem*), sans locuteur individualisé ; par ailleurs, la mention des « cercles » (*circuli*) où se déroulent les discussions

[1156] « Cependant, la loi ne put être passée, et le consul ne put se rendre au Capitole. La nuit étouffa les luttes qui avaient commencé ; les tribuns se retirèrent avec elle, car ils craignaient les armes des consuls. Comme les chefs de la sédition s'étaient éloignés, les patriciens se mirent à faire le tour des plébéiens ; se mêlant aux cercles, ils se mirent à répandre des rumeurs adaptées aux circonstances ; ils leur demandent de voir à quelle extrémité ils ont poussé l'État. À les entendre, ce n'est plus une lutte entre patriciens et plèbe : on livre pêle-mêle aux ennemis les patriciens et la plèbe, la citadelle de Rome, les temples des dieux, les pénates publics et privés. »

[1157] Voir sur ce point H.-Fr. MUELLER 2004.

est typique du lexique de la rumeur[1158]. La manipulation du bruit est rendue possible par deux manœuvres des patriciens. Tout d'abord, le départ des tribuns, qui donne à Tite-Live l'occasion d'un commentaire allusif sur l'importance des chefs de la sédition, via l'ablatif absolu *amotis inde seditionis auctoribus*. Voilà une remarque des plus conventionnelles : le rôle des *leaders* dans le comportement d'une foule révoltée fait partie du matériel moralisant partagé par la plupart de nos sources littéraires, en particulier historiographiques[1159]. Toutefois, le départ des *seditionis auctores* a une conséquence directe : il offre aux patriciens la possibilité d'infiltrer les groupes de plébéiens, rendant ainsi envisageable la manipulation de la rumeur qui suit. L'opération de noyautage ressort du choix du verbe *circumire* (*circumire plebem*), où le préfixe *circum-* apporte trois nuances : l'idée d'encerclement de la plèbe par les *patres* ; celle de rencontre informelle, non précisément circonstanciée, que le français « aller à la ronde » rend bien ; enfin, la connotation de tromperie, qui suggère immédiatement l'image d'une manœuvre cauteleuse, d'une stratégie qui n'est pas franche – couleur que l'on retrouve dans les emplois de *circumire* comme verbe de parole[1160]. De fait, il fallait absolument que les patriciens se fondent discrètement dans la foule pour entrer dans les circuits des bruits publics, car une règle importante du fonctionnement du phénomène rumoral stipule que les « agents de l'autorité », pour reprendre une formule efficace de St. BOISSELLIER, « ne sont pas en position d'acteurs de la rumeur »[1161], quelle que soit la configuration observée. Il est par ailleurs très important de noter ici que cette infiltration des *circuli* plébéiens, lieu de la rumeur, par les patriciens est clairement signalée comme telle par Tite-Live grâce à l'expression *inserentesque se in circulos*. Elle permet donc aux seconds d'influencer les premiers, tout d'abord en lançant la rumeur (*sermones […] serere*), puis à l'orienter de l'intérieur, grâce à leur présence au sein des divers *circuli*, c'est-à-dire à chaque itération potentielle de la rumeur. Le résultat est la mise en circulation d'un bruit, rapporté sous la forme des propositions infinitives de la fin de l'extrait, qui n'est plus tout à fait le discours des *patres* seuls, mais qui semble repris par l'ensemble du groupe et atteindre le degré d'autonomie et d'impersonnalité qui caractérise la rumeur.

Nous avons développé avec quelque longueur cet exemple, car il témoigne bien de deux éléments importants concernant les manipulations de la rumeur. D'une part, ce type de manœuvre n'était pas impossible, et pouvait se révéler d'une importance cruciale dans des contextes tendus politiquement ou socialement : ici, l'opération permet d'« apaiser la discorde » (*sedandae discordiae causa*) et mènera à la reprise du Capitole par une armée composée de citoyens et d'alliés (Liv. 3.18). D'autre part, cela n'était réalisable qu'à condition de manipuler la rumeur de l'intérieur, en se montrant présent tout au long de sa diffusion : donner une impulsion ne pouvait suffire à contrôler *in extenso* un objet aussi mouvant que le *rumor*. Cette rumeur de 460 av. J.-C. est, de fait, très circonscrite : dans le temps, à une nuit ; dans l'espace,

[1158] Cf. *infra*, p. 309-314. Les *circuli* de ce passage font écho aux *coetus* de Liv. 2.28 (texte analysé par H.-Fr. MUELLER 2004), et les deux termes sont l'un comme l'autre fréquemment associés aux bruits publics dans nos sources.

[1159] Les potentiels échos sont nombreux ; contentons-nous de mentionner ici les conseils que l'on donne à Drusus pour mater la mutinerie de Pannonie (*dum superstitio urgeat, adiciendos ex duce metus sublatis seditionis auctoribus*, Tac., *Hist.*, 1.29) ainsi qu'une maxime que Tacite prend en voix propre : *ut est uulgus sine rectore praeceps, pauidum, socors* (Tac., *Hist.*, 4.37).

[1160] *Circumire* signifie alors quelque chose comme « dire avec des détours », cf. Tac., *Hist.*, 3.37 avec H. HEUBNER 1963, *ad loc.*

[1161] St. BOISSELLIER 2011 : 265 (pour l'époque médiévale).

au forum seul (*dum haec in foro [aguntur]*, Liv. 3.17). Les autres cas de véritable manipulation clairement témoignent des mêmes caractéristiques. Prenons par exemple le cas de la deuxième rumeur du 15 janvier 69, dont il a déjà été question à plusieurs reprises plus haut. Cette rumeur, qui annonçait la mort d'Othon au camp des prétoriens, est soupçonnée par nos sources d'avoir été manipulée par les Othoniens, afin d'obtenir de Galba qu'il sorte du Palais impérial. Voici à nouveau ce que dit Tacite de cette manœuvre :

> *Multi arbitrabantur compositum auctumque rumorem mixtis iam Othonianis, qui ad euocandum Galbam laeta falso uulgauerint.*[1162] (Tac., *Hist.*, 1.34)

Si la manipulation a pu se produire, c'est parce que les Othoniens ont infiltré *incognito* (*miscere*) le camp de Galba, sans doute avant l'arrivée de la nouvelle, si l'on confère à l'adverbe *iam* une légère valeur d'antériorité (*mixtis iam Othonianis*). Présents anonymement au milieu de la masse, les Othoniens sont ainsi dans la capacité d'agir sur le développement de la rumeur de l'intérieur, sans la laisser s'échapper dans des directions qui ne leur conviendraient pas. Il est enfin à noter que, de la même façon que pour la rumeur manipulée lors du conflit entre Rome et les Sabins, en 460, ce sont des conditions très particulières, plus précisément une grande tension du corps social dans un moment de véritable crise politique, couplées à une temporalité et une spatialité très circonscrites qui rendent possible et effective cette manipulation. Dans notre exemple, l'espace hodologique de la rumeur est très probablement la zone se situant devant le Palais[1163] ; la temporalité doit avoir été particulièrement brève, même si nous manquons d'indice précis[1164]. Ainsi trouve-t-on ici comme chez Tite-Live d'abord un cadre spatio-temporel resserré rendant possible la manipulation de la rumeur, et ensuite la mention explicite du noyautage préalable de la foule par les Othoniens.

La majeure partie des cas de véritable manipulation de la rumeur concernent néanmoins un autre type de foule : le *uulgus militum*, en particulier hors des combats, dans l'espace du camp militaire. Rien que de fort logique en réalité : la soldatesque n'étant aux yeux de Tacite qu'une variation de la foule urbaine, comme nous l'avons vu en première partie, elle est tout autant qu'elle sensible aux rumeurs ; par ailleurs, le camp se présente comme un espace similaire à la ville[1165], mais plus réduit et plus circonscrit, donc plus adapté à des tentatives de manœuvre autour de la rumeur. Tacite donne deux exemples de tel comportement, à chaque fois dans des modalités très proches de celles que nous avons vu se dessiner en contexte urbain. Il s'agit d'une part de la fin de la révolte des légions de Pannonie en 14 : la sédition s'arrête lorsque Drusus exploite la crainte des soldats d'une éclipse de lune (Tac., *Ann.*, 1.28). Le second témoignage est le retour à la raison des troupes du général othonien Vestricius Spurinna, qui, au printemps 69, s'étaient aventurées hors de Plaisance par orgueil pour aller affronter l'armée de Vitellius (Tac., *Hist.*, 2.19). Dans les deux cas, le contexte est celui d'une tension entre les soldats et le commandement ; dans les deux cas, la manipulation effective de la rumeur permet

[1162] « Beaucoup croyaient que la rumeur avait été créée et ornée par des Othoniens qui venaient de s'infiltrer, répandant ces bruits réjouissants afin d'attirer Galba par un mensonge. »

[1163] Cf. Tac., *Hist.*, 1.32 et 1.35.

[1164] Les sources multiplient les indications temporelles signalant la rapidité de l'enchaînement des actions : *uixdum egresso Pisone, mox* (Tac., *Hist.*, 1.34), *haud multo post* (Suét., *Galb.*, 19), μετὰ μικρὸν (Plut., *Galb.*, 26).

[1165] L'analogie est souvent faite dans les sources anciennes (cf. par ex. chez Polybe, cf. Pol. 6.41.10) et reprise par la recherche, qui a pu parler du camp comme une « Kleinstadt » (G. WESCH-KLEIN 1998 : 41). Nous revenons sur ces éléments dans le chapitre suivant.

de mettre un terme à la situation, après la prise de conscience par la foule militaire de son erreur. Si Drusus et Spurinna arrivent à leurs fins, c'est parce qu'ils ont recours à des individus capables de se mêler à la foule pour faire naître et contrôler la rumeur : parmi les légions illyriennes, ce sont à la fois des agents issus des rangs supérieurs de la *Rangordnung* (le centurion Clemens), mais agissant la nuit, hors de tout cadre officiel, et des soldats ayant une certaine légitimité, voire une autorité dans le *uulgus*[1166]. Dans le cas de Spurinna, il s'agit plus précisément des « mittlere Kader » de l'armée (ici les *centuriones* et les *tribuni*)[1167] qui étaient capables de peser auprès des soldats, mais qui agissent toujours hors des *contiones*, également dans un contexte crépusculaire (*postquam […] nox adpetebat*). La phraséologie de la manipulation de la rumeur apparaît ici encore une fois très clairement par la mention du mélange entre ces agents du pouvoir et la foule rebelle : l'expression *se inserere* se trouve dans les deux extraits, comme au reste dans le texte de Tite-Live cité plus haut – il est donc encore une fois question ici de se mêler aux lieux de discussion des soldats, voire aux conversations elles-mêmes[1168]. S'ensuivent dans les deux textes une rumeur anonyme, rapportant les propos qui se développent sous l'impulsion et l'égide de ces individus[1169], et la résolution du conflit. Le camp offre donc un lieu où manipuler la rumeur se révèle plus aisé que dans la sphère urbaine. La raison la plus évidente se trouve dans la configuration spatiale des *castra*, espace plus réduit, et donc plus facile à tenir que l'*Vrbs*. Deuxièmement, l'armée se compose de hiérarchies nombreuses et prégnantes, à même de faciliter le noyautage nécessaire des *circuli* de la rumeur en amont de sa manipulation. Enfin, dans les deux cas, la manœuvre s'opère dans un temps très bref : quelques minutes au milieu de la nuit en Pannonie, puisque la rumeur est tout entière contenue dans le moment où l'éclipse de lune devient totale, la disparition de l'astre étant le point de départ du revirement des soldats ; le deuxième texte ne donne pas d'indication claire, mais il

---

[1166] *Accitur centurio Clemens et si alii bonis artibus grati in uulgus*, Tac., *Ann.*, 1.28. Voir le commentaire de V. E. PAGAN 2005 : 421-422, qui souligne l'inversion morale à l'œuvre dans cet épisode : de simples soldats du rang (Percennius, Vibulenus) parlent comme s'ils étaient des généraux tenant *contio*, tandis que les centurions s'infiltrent dans les lieux de sociabilité des soldats et s'expriment comme s'ils répandaient des rumeurs. Au-delà de cette inversion polémique, cependant, notons que le récit de Tacite prend appui sur les *realia* de la circulation de l'information dans les camps militaires, comme nous le verrons dans le chapitre suivant.

[1167] Pour cette expression, voir L. DE BLOIS 1994 : 327 ; L. DE BLOIS 2000 : 23-29, où l'auteur distingue deux catégories dans ce groupe des « mittlere Militärkader », les tribuns et les préfets, situés assez haut dans la *Rangordnung*, et les centurions, plus proches de la troupe. L'article, qui s'intéresse aux stratégies politiques d'Auguste à l'œuvre dans la réorganisation de l'armée (à partir de Suét., *Aug.*, 44) rappelle à quel point ces intermédiaires entre le général et les soldats pouvaient être utiles en cas de crise, par exemple lors des mutineries (cf. p. 340). Également E. FLAIG 1992 : 148-150 et R. MANGIAMELI 2012 : 333, qui rappelle le rôle central des cadres intermédiaires dans la communication politique depuis l'époque césarienne. Pour la sensibilité originale de Tacite à ces officiers et sous-officiers, dont l'opinion est souvent distinguée de la troupe dans les *Histoires*, voir Rh. ASH 1999, en part. p. 24-26.

[1168] *Hi uigiliis, stationibus, custodiis portarum se inserunt, spem offerunt, metum intendunt*, Tac., *Ann.*, 1.28 ; *iamque totis castris modesti sermones, et inserentibus se centurionibus […]*, Tac., *Hist.*, 2.19. Comme le remarque K. WELLESLEY 1972 : 103 à propos de Tac., *Hist.*, 3.20, c'est là un valeur récurrente du verbe *se inserere* chez Tacite.

[1169] *Quo usque filium imperatoris obsidebimus ? Quis certaminum finis ? Percennione et Vibuleno sacramentum dicturi sumus ? Percennius et Vibulenus stipendia militibus, agros emeritis largientur ? Denique pro Neronibus et Drusis imperium populi Romani capessent ? Quin potius, ut nouissimi in culpam, ita primi ad paenitentiam sumus ? Tarda sunt quae in commune expostulantur : priuatam gratiam statim mereare, statim recipias*, Tac., *Ann.*, 1.28 (sur les échos cicéroniens dans ce discours indirect et l'intertexte avec la conjuration de Catilina, voir V. E. PAGAN 2005 : 420-421) ; *laudari prouidentia ducis quod coloniam uirium et opum ualidam robur ac sedem bello legisset*, Tac., *Hist.*, 2.19 (remarquer ici la tournure passive *laudari prouidentia* qui souligne l'anonymat de la parole).

est permis de croire que peu de temps s'est écoulé entre la prise de conscience des soldats et le retour à Plaisance.

Ces textes dessinent donc les conditions de possibilité d'une manipulation et d'une utilisation à des fins de propagande de la rumeur, qu'elle soit urbaine ou militaire. On voit que les prérequis étaient nombreux et contraignants : limiter l'espace et le temps de diffusion de la rumeur, disposer d'agents peu institutionnalisés et dotés d'une légitimité sociale leur permettant de se mêler à la foule, rendre effectif ce brassage avec les véritables locuteurs de la rumeur, en un maillage assez dense pour contrôler chaque nouveau point où était relayée l'information. Tous ces critères, ainsi que la relative rareté de cas effectifs de rumeur contrôlée *in extenso* par un ou plusieurs individus, doivent attirer notre attention sur les cas d'inversion de la charge de la preuve que l'on peut trouver dans la littérature secondaire à ce sujet[1170]. À cause de la nature médiatique de la rumeur, de l'hydre qu'elle pouvait constituer, il semble de bon sens de considérer que, dans une situation « normale », elle *n'était pas* manipulée de l'intérieur. Les sources ne spécifiant pas clairement qu'elle l'était ne peuvent donc être considérées, selon nous, comme apportant un argument *a silentio* d'une manipulation tacite, sous prétexte que celle-ci justifie telle ou telle explication d'un événement historique. Comme relevé par C. VIRLOUVET à propos des théories souvent répétées de manipulation des émeutes frumentaires, les conditions matérielles rendaient tout simplement extrêmement complexe ce type d'opération politique[1171].

Rumeurs forgées en contexte judiciaire

Il reste une dernière catégorie de textes à explorer, qui semblent également attester de cas de manipulation de rumeur, mais qui présentent un certain nombre de difficultés d'interprétation. Il s'agit du corpus des déclamations d'époque impériale de Sénèque le Père et du pseudo-Quintilien[1172]. Ces déclamations se présentent comme des exercices donnés dans les écoles de rhétorique : tout particulièrement pour les controverses, qui vont nous intéresser ici, on présentait à l'élève un sujet contenant un scénario fictif (souvent alambiqué[1173]) et parfois une loi, qui pouvait également être inventée ; l'élève devait ensuite élaborer un discours judiciaire pour défendre ou, au contraire, incriminer l'accusé(e). Les textes que nous avons conservés sont des corrigés de ces exercices, contenant souvent des exemples de discours *pro* et *contra*. Trois controverses sont d'intérêt pour nous ici, l'une de Sénèque, les deux autres du pseudo-

[1170] C'est à notre sens ce que fait récemment K. KRÖSS 2017 : 233-236 qui, après avoir affirmé que certaines rumeurs naissaient sans doute spontanément, semble inférer d'après les exemples explicites de manipulation chez Tacite que le cas majoritaire était celui de bruits lancés et contrôlés par l'aristocratie romaine.

[1171] C. VIRLOUVET 1985 : 39-43 ; 54.

[1172] Les *Petites Déclamations*, sans doute des notes écrites par un « maître » d'une école de rhétorique (Quintilien ou un de ses successeurs), sont contemporaines de Tacite et doivent dater de la fin du Ier ou du début du IIe siècle (cf. M. WINTERBOTTOM 1984 : XII-XVI ; A. STRAMAGLIA 2006 : 556). La datation des *Grandes Déclamations* est quant à elle plus débattue et il semble bien qu'il ne faille pas chercher à leur attribuer un auteur et une datation communs. B. M. C. BREIJ 2015 : 110-111 propose de voir dans les déclamations 11, 18 et 19 que nous mentionnons ici le même auteur et suggère comme date d'écriture la fin du IIIe siècle ; cependant, B. SANTORELLI 2014 : 40-44 les fait remonter un siècle plus tôt, à la fin du IIe. Pour la datation, renvoyons encore à C. SCHNEIDER 2000 et, plus récemment, à l'actualisation bibliographique de B. SANTORELLI dans son édition des travaux non publiés de L. HÅKANSON (L. HÅKANSON 2014 : 131-135). Nous remercions ici chaleureusement C. SCHNEIDER pour ses conseils et son aide précieux sur ces textes.

[1173] Cette caractéristique bien connue (voir en dernier lieu D. VAN MAL-MAEDER 2013) pose donc un problème de méthode quand on cherche à utiliser ces sources pour conduire une analyse historique des rumeurs. Nous revenons sur cette question méthodologique dans le chapitre suivant.

Quintilien[1174]. À chaque fois, le personnage (fictif) dont nous lisons le discours doit faire face à une rumeur : chez Sénèque, il s'agit d'un père parti à l'étranger, qui, à son retour, accuse son ennemi d'avoir fait courir la rumeur de sa mort (Sén., *Contr.*, 5.2) ; chez le pseudo-Quintilien, il est d'abord question d'un général accusé de désertion par la rumeur, ce qui permet à son ennemi d'obtenir la mise à mort de ses enfants (Quint., *Décl.*, 11) ; puis, d'une rumeur courant sur l'inceste entre une mère et son fils, que celle-ci cherche à discréditer en accusant son époux de maltraitance envers leur enfant (Quint., *Décl.*, 18). Ces trois textes présentent d'évidentes similitudes. À chaque fois, les personnages fictifs cherchent à attaquer la fiabilité de la rumeur. Ils le font en simulant l'intervention d'un interlocuteur imaginaire, dans une phraséologie quasi similaire[1175] ; dans un deuxième temps, ils accusent très clairement le camp adverse d'avoir forgé de toutes pièces et répandu la rumeur. Mais à bien y regarder, l'accusation n'est pas toujours de la même intensité. Chez Sénèque, le pauvre dont la rumeur a annoncé la mort reproche à son ennemi d'avoir « lancé » (*emittere*) la rumeur : il s'agit moins d'une manipulation à proprement parler que d'une mise en circulation d'une information, reprise par la *fama*[1176]. La suite de l'argumentation montre très clairement cela : un mot du rival a été repris par ses *adsectatores* (pour reprendre le vocabulaire du *Commentariolum Petitionis* en Q. Cic. 9), c'est-à-dire par ses esclaves, ses affranchis et ses clients[1177]. Autrement dit, la rumeur, sans être réellement manipulée, suit ici les canaux clientélaires, dont nous avons rappelé plus tôt qu'ils existaient bien, même si leur importance ne devait pas être surestimée. Les deux textes du pseudo-Quintilien sont quant à eux plus explicites. Dans le premier, la charge contre le *pauper inimicus* vise clairement à établir que celui-ci a non seulement forgé la rumeur, mais a de surcroît participé activement à sa diffusion en la répétant comme un fait dans de nombreux lieux de discussion[1178]. Le reproche est sensiblement le même dans la *Grande Déclamation* 18, même s'il s'effectue sur le mode ironique[1179].

L'accusation d'avoir participé à la création et à la diffusion de la rumeur est donc récurrente dans la rhétorique judiciaire, même s'il convient de veiller une nouvelle fois à ne pas confondre tous les cas sous la dénomination trop vague de « manipulation » : certains passages renvoient simplement à l'impulsion donnée par un individu à la naissance d'un bruit, d'autres plus explicitement au contrôle de sa dissémination. Il ne faudrait également pas oublier l'appartenance générique de ces textes, qui, loin d'être neutre, influence considérablement la

---

[1174] Le rôle de la rumeur dans Quint., *Décl.*, 18 et 19 a récemment été analysé par G. GUASTELLA 2017 : 76-83 et plus généralement dans le corpus des *Grandes Déclamations* chez M. DINTER 2016. Commentaire plus détaillé des déclamations 11, 18 et 19 dans le chapitre suivant.

[1175] *« Rumor, » inquit, « fuerat te decessisse »*, Sén., *Contr.*, 5.2 ; *« rumor, » inquit, « fuit te prodidisse »*, Quint., *Décl.*, 11.6 ; *« rumor, » inquit, « fuit » […]. « Rumor fuit »*, Quint., *Décl.*, 18.6.

[1176] *Quis alius hanc famam potuit emittere, nisi qui me uiuo filiam collocare non poterat ?*, Sén., *Contr.*, 5.2.

[1177] *Tot serui secuntur, tot liberti, tot clientes, ut quidquid dixerit rumor sit*, Sén., *Contr.*, 5.2.

[1178] *Quis enim, iudices, nesciat hanc famae esse naturam, ut sit primo unius hominis audacia ? De nulla re locutus est continuo populus, nec quicquam adeo subito statimque notum est, ut in illud pariter omnium sermo consentiat. Quam non possit mouere ciuitatem, quem non replere populum, si quid omnibus obuiis narres, in nullo non coetu loquaris, et de re, quam cum maxime fingas, iam dicas esse rumorem ?*, Quint., *Décl.*, 11.6.

[1179] *Sed quid ego sic ago, tamquam inauditum, incredibile scelus locutus sit populus ? Teneo in hoc sermone facinus unius. Mali mariti non interest, incestum de uxore fingat an credat. Quid ? Iste ergo non timuit tam nefandae rei famam, nec ad aures patris peruenire rumor erubuit ? Dissimules licet, a te malignitas accepit ortum, te secutus est, quisquis hoc ausus est narrare, proferre. Da bonum patrem, bonum maritum ; dicturum me putas, non credet ? Nesciet esse rumorem. Ite nunc, iudices, et adhuc dubitate, quis famae fuerit auctor, cuius pater agit causam*, Quint., *Décl.*, 18.8.

valeur à accorder à ces accusations de manipulation. En effet, même fictifs, les exercices de rhétorique cherchent à servir la cause du camp qu'ils défendent. Dans ce cadre-là, la vision de la rumeur risque d'être fort utilitariste, celle-ci étant susceptible d'être tirée dans telle ou telle direction, selon la finalité poursuivie par l'orateur. Bien entendu, cette remarque peut également s'appliquer à d'autres genres comme l'historiographie ou le discours politique : l'historien ou le politicien ne font rien d'autre que suivre, eux aussi, des objectifs idéologiques (moraux, politiques, etc.) plus ou moins clairement affichés. Néanmoins, la rhétorique judiciaire, dans laquelle les enjeux étaient plus immédiatement évidents et les camps plus nettement définis, avait théorisé depuis l'époque grecque[1180] le rôle des rumeurs et établi des techniques précises pour s'en servir du mieux possible.

À Rome, les trois traités de rhétorique que sont le *De Inuentione* de Cicéron, la *Rhétorique à Herennius* et l'*Institution Oratoire* de Quintilien réservent tous une partie de leur enseignement à la rumeur, qui est considérée comme une des « preuves extrinsèques » (πίστεις ἄτεχνοι ou *probationes inartificiales* dans la terminologie latine)[1181]. Il est dès lors particulièrement remarquable que les trois s'entendent sur le fait que les bruits publics peuvent et doivent être utilisés en fonction du *commodum* de l'orateur, comme l'indique Cicéron :

> *Accedunt autem saepe ad coniecturam quaestiones, testimonia, rumores, quae contra omnia uterque simili uia praeceptorum torquere ad suae causae commodum debebit. Nam et ex quaestione suspiciones et ex testimonio et ex rumore aliquo pari ratione ut ex causa et ex persona et ex facto duci oportebit.*[1182] (Cic., *Inv.*, 2.14.46)
>
> *A rumoribus dicemus, si negabimus temere famam nasci solere, quin supsit aliquid ; et si dicemus causam non fuisse, quare quispiam confingeret et eminisceretur ; et praeterea, si ceteri falsi soleant esse, argumentabimur hunc esse uerum. Contra rumores dicemus primum si docebimus multos esse falsos rumores, et exemplis utemur, de quibus falsa fama fuerit ; et aut iniquos nostros aut homines natura maliuolos et maledicos confinxisse dicemus ; et aliquam fictam fabulam in aduersarios adferemus, quam dicamus omnibus in ore esse, aut uerum rumorem proferemus, qui illis aliquid turpitudinis adferat, neque tamen ei rumori nos fidem habere dicemus, ideo quod quiuis unus homo possit quamuis turpem de quolibet rumorem proferre et confictam fabulam dissipare. Verumtamen si rumor uehementer probabilis esse uidebitur, argumentando famae fidem poterimus abrogare.*[1183] (*Rhet. Her.* 2.8.12)

[1180] Cf. en particulier S. GOTTELAND 1997 ; S. GOTTELAND 2001 ; Fr. LARRAN 2011 : 47 ; Ph. HARDIE 2012 : 239-242 ; G. GUASTELLA 2017 : 67-72.

[1181] Citant ces textes, Cr. FORMICOLA 2001 : 33 insiste sur l'influence de cette image rhétorique de la rumeur sur l'écriture de Tacite, formé à l'école des rhéteurs comme on le sait.

[1182] « S'ajoutent souvent aux conjectures la torture, les témoignages, les rumeurs, toutes preuves que les deux parties devront à chaque fois tourner avantageusement pour leur cause par des préceptes semblables. En effet, il faudra tirer de la torture, d'un témoignage et d'une rumeur des soupçons, exactement de la même façon qu'on le fait pour la cause, pour la personne et pour le fait. »

[1183] « On parlera dans le sens des rumeurs si l'on affirme qu'un bruit public n'a pas coutume de naître fortuitement, sans reposer sur quelque chose, si l'on poursuit en disant que personne n'avait de raison d'en forger ou d'en imaginer ; en outre, si d'autres rumeurs sont généralement fausses, on prouvera que celle-ci est vrai. On parlera contre les rumeurs d'abord si l'on montre que beaucoup sont fausses, à l'aide d'exemples dans lesquels la renommée s'est montrée mensongère ; on dira que nos ennemis ou des gens malveillants et médisants les ont forgées, et l'on rapportera quelque bruit que l'on aura inventé contre nos adversaires, en disant que tout le monde

> *Famam atque rumores pars altera consensum ciuitatis et uelut publicum testimonium uocat, altera sermonem sine ullo certo auctore dispersum, cui malignitas initium dederit, incrementum credulitas, quod nulli non etiam innocentissimo possit accidere fraude inimicorum falsa uulgantium. Exempla utrimque non deerunt.*[1184] (Quint., *I.O.*, 5.3)

Ces trois traités sont unanimes, et livrent des éclairages complémentaires sur le rôle dévolu à la rumeur en contexte judiciaire[1185]. L'extrait du *De Inuentione* pose le principe général : *[rumores] uterque simili uia praeceptorum torquere ad suae causae commodum debebit*. On relèvera ici l'image saisissante qui découle de *torquere*, un terme qui souligne bien le caractère utilitariste de l'emploi des bruits publics dans la plaidoirie. Le texte de Quintilien, plus pratique, donne quant à lui clairement à entendre comment l'on pouvait faire des rumeurs un argument pour défendre sa cause : soit en leur reconnaissant le statut de rumeur, et en en faisant le *consensus ciuitatis* et un *publicum testimonium* ; soit en affirmant qu'elles ont été manipulées. Dans cette deuxième possibilité, l'on s'aperçoit que l'accusation porte sur la naissance de la rumeur, attribuée à une volonté de calomnier (*cui malignitas initium dederit*), mais aussi à sa diffusion, où se mêlent de véritables locuteurs de la rumeur, qui y croient naïvement (*incrementum credulitas*) et des hommes de paille infiltrés dans le processus pour l'orienter dans la direction qu'ils souhaitent (*fraude inimicorum falsa uulgantium*). Cette dernière indication est bien évidemment à placer dans la continuité de nos remarques sur les cas de manipulation en contexte urbain et militaire observés *supra*. Enfin, le chapitre de la *Rhétorique à Herennius*, assez proche de ce que reprendra Quintilien, est le plus exhaustif des trois : il développe les arguments pour utiliser les rumeurs en bien (*ab rumoribus*) ou en mal (*contra rumores*). On y retrouve l'accusation qui fait de la rumeur un bruit que l'ennemi a forgé (*confingere*), produit (*proferre*) et répandu (*dissipare*), trois verbes qui font écho à la triade tacitéenne *componere*/*augere*/*uulgare*[1186]. L'auteur de la *Rhétorique* va cependant plus loin en conseillant très directement à son lecteur de se charger lui-même, pendant le procès, de créer et mettre en circulation un faux bruit (*et aliquam fictam fabulam in aduersarios adferemus, quam dicamus omnibus in ore esse*).

De ces trois textes, il convient donc de retenir une chose : la technique la plus fréquente, selon les traités de rhétorique, pour s'attaquer à une rumeur nuisant à son affaire consistait à la présenter comme manipulée, à lui enlever la qualification de *uerus rumor* (*Rhet. Her.* 2.8.12), c'est-à-dire non pas de « rumeur véridique » (au sens où elle rapporterait des faits attestés), mais de « rumeur véritable » (au sens de rumeur autonome, immanente à la foule). Autrement

---

en parle – ou alors, l'on rapportera une vraie rumeur qui leur cause du déshonneur, mais en affirmant que l'on n'y croit pas, justement parce que n'importe quel homme peut, tout seul, apporter quelque rumeur déshonorante que ce soit sur quiconque et répandre un mensonge qu'il a inventé. Cependant, dans le cas où une rumeur semble très probable, l'argumentation permettra d'enlever tout crédit à ce bruit. »

[1184] « Les uns appellent *bruits* et *rumeurs* l'opinion unanime de la cité, un témoignage, pour ainsi dire, de l'avis du public ; les autres, des paroles répandues sans qu'on en connaisse l'instigateur, créées par la malveillance, augmentées par la crédulité, capables de toucher n'importe qui, même l'homme le plus innocent, grâce à la fourberie de ses ennemis et aux mensonges qu'ils répandent. Les exemples ne manqueront pas dans les deux catégories. »

[1185] Voir récemment G. GUASTELLA 2017 : 71-75.

[1186] De même, dans la citation de l'*Institution oratoire* (Quint., *I.O.*, 5.3), une triade semblable : *initium*/*incrementum*/*uulgare*.

dit, il s'agissait de contrevenir à un des éléments définitionnels centraux de la rumeur : son absence d'*auctor* précis, comme rappelé par Quintilien. En recherchant l'*auctor* – ou les *auctores* – du bruit, on l'excluait, de fait, du champ même de la rumeur pour le faire entrer dans celui de la diffamation ou de la calomnie. Or, ces conseils sont appliqués avec beaucoup de zèle dans les trois déclamations mentionnées plus haut, tout spécialement dans le corpus pseudo-quintilianien[1187]. Dans la onzième *Grande Déclamation*, ainsi, la rumeur est rapportée à « l'audace d'un seul homme » (*unius hominis audacia*, Quint., *Décl.*, 11.6). L'orateur de la dix-huitième déclamation est plus éloquent encore : « je sens dans ce bruit le fait d'un seul homme » (*teneo in hoc sermone facinus unius*, Quint., *Décl.*, 18.8)[1188], affirme-t-il, convaincu de trouver un *auctor* à cette *fama*. Or, les caractéristiques principales de la rumeur en faisaient un média précisément dépourvu de tout *primus auctor*, irréductible à l'action d'un seul homme[1189]. Ici, le rhéteur a donc combattu la rumeur en prouvant qu'il ne s'agissait pas d'une rumeur. Il faut donc rester très prudent dans l'utilisation que nous faisons de ces deux textes comme sources historiques. En effet, s'ils donnent une perspective nouvelle et peu prise en compte encore sur la rumeur, sur ses thèmes et sur ses locuteurs, il est nécessaire d'être constamment attentif à ce qui, dans un tel discours, est susceptible de relever du *torquere* dont parle Cicéron.

3. Extinction de la rumeur

Il nous reste à présent à nous intéresser au dernier temps de la rumeur, celui de sa disparition. Sur ce sujet, on peut distinguer deux cas de figure : la mort naturelle et la mort artificielle des rumeurs. Nous nous intéresserons seulement ici à la première possibilité. La problématique de la disparition artificielle des bruits publics engage en effet une réflexion plus générale sur la capacité de certains individus à contraindre les bruits publics par leur autorité ou leur ingéniosité. En tant que telle, nous la traiterons spécifiquement chez Tacite dans un chapitre ultérieur en la liant à la question du portrait et de son rapport à la rumeur[1190]. On peut cependant souligner dès à présent qu'arrêter un bruit pose un certain nombre de problèmes au fond très proches que ceux observés *supra* pour la « manipulation » des rumeurs[1191]. De fait, comment un aristocrate pouvait-il s'y prendre pour stopper une rumeur, alors que celle-ci se caractérise par la multiplicité de ses foyers de diffusion et la non-linéarité de sa propagation ? Supprimer un courrier pouvait permettre d'empêcher une information transmise par voie officielle d'arriver à son but[1192] ; mais comment empêcher les multiples vecteurs de la rumeur de parler ? De nombreux exemples chez Tacite prouvent que toute tentative trop frontale, en particulier le recours à la coercition, sont vouées à l'échec ; le plus souvent, elles aboutissent même au résultat inverse et renforcent la vigueur du bruit, dans une sorte d'« effet Streisand » à

[1187] Le corpus des *Petites Déclamations* contient lui aussi certains textes qui mettent en œuvre les consignes des manuels de rhétorique de Cicéron et des autres, comme le relève M. WINTERBOTTOM 1984 dans son édition à propos de Quint., *Décl. min.* 252 (*a rumore*) et 326 (*contra rumorem*).

[1188] Sur ce sens de *teneo*, cf. B. M. C. BREIJ 2015, *ad loc.*

[1189] On peut rappeler ici la citation déjà apportée de Sén., *Epist.*, 17.102 : *nam […] fama non est unius sermo*. Celle-ci contraste fortement avec la phrase du pseudo-Quintilien. Voir aussi dans l'extrait de la *Rhétorique à Herennius* l'insistance sur le *quiuis unus homo* accusé de répandre de faux bruits.

[1190] Cf. *infra*, chapitre 6.

[1191] La sociologie a tout à fait remarqué cette difficulté à faire taire la rumeur : cf. par exemple T. SHIBUTANI 1966 : 200-208.

[1192] Un bon exemple se trouve chez Liv. 25.39.

l'antique[1193]. Au contraire, les meilleurs exemples de lutte victorieuse contre la rumeur témoignent de stratégies détournées, à l'image de César qui grossit les on-dit au sujet des ennemis au lieu de s'efforcer de les nier[1194]. Le plus souvent, il s'agit toutefois d'agir en amont de la rumeur afin de prévenir sa naissance plutôt que de chercher vainement à la réduire après coup. En effet, comme la *fama*, par essence, « coule » (*manare*), un verbe autrement utilisé en latin pour décrire la circulation de l'air ou des courants marins, tout effort pour en réduire le flux est aussi vain que de tenter de stopper les vents ou d'arrêter une vague[1195]. L'exemple paradigmatique d'action en amont de la rumeur, sur lequel nous aurons d'ailleurs l'occasion de revenir plusieurs fois dans ce travail, est celui de Paul-Émile, qui s'adressa aux Romains avant son départ en campagne pour les mettre en garde contre les rumeurs et empêcher leur naissance[1196]. Par conséquent, comme Tacite l'affirme, c'est bien *ante rumorem* (Tac., *Ann.*, 14.57) qu'il convient de prendre des mesures. À défaut, et puisque le secret nourrit la rumeur, la seule possibilité pour circonvenir un ragot déjà formé semble être de prendre des mesures drastiques au grand jour et aux yeux de tous, comme l'affirme l'orateur de la dix-huitième *Grande Déclamation*, qui invite son adversaire à produire un interrogatoire *in media ciuitate* et *coram omnibus* pour faire taire la *fama* (Quint., *Décl.*, 18.12-13)[1197].

Laissant ces éléments de côté pour l'instant, nous nous interrogerons ici plutôt sur la mort naturelle des rumeurs, sans doute plus commune et plus intéressante dans une perspective définitoire. Cette problématique amène à se pencher sur la temporalité de la rumeur, une réflexion déjà amorcée au sujet de sa naissance. En somme, les pages qui suivent peuvent être ramenées à une liste d'alternatives sur la nature profonde des bruits publics : phénomène éphémère ou phénomène pérenne ? Stabilité ou instabilité ? Ruptures spasmodiques ou permanence ?

i- Des rumeurs sur le long cours

Il est probable que dans une configuration normale et routinière, de même que la rumeur n'était pas contrôlée ou manipulée par l'élite, de même s'éteignait-elle d'elle-même, sans intervention externe. À ce titre, l'on trouve dans la recherche des opinions contradictoires. Une partie de la sociologie moderne donne à la rumeur un caractère fugace et éphémère, dans le sillage de Fr. REUMAUX[1198] et de J.-Br. RENARD[1199] ; cet élément se retrouve spécifiquement

[1193] Voir tout particulièrement le comportement de Vitellius en Tac., *Hist.*, 2.96 et 3.54, que nous commentons dans le chapitre 6. De manière générale sur ces « essais de contrôle », voir les passages cités par J.-M. ENGEL 1972 : 343-345.

[1194] *Fama uero hostilium copiarum perterritos non negando minuendoue, sed insuper amplificando ementiendoque confirmabat*, Suét., *Jul.*, 66.

[1195] Association entre *fama*/*rumor* et *manare* : Hor., *Sat.*, 2.6.50, Liv. 1.16, 2.49, 21.23, Serv., *Én.*, 9.78. Selon G. GUASTELLA 2017 : 121, ce verbe fait partie de la liste indiquant une activité « autonome » de la *fama* (dans le sens où son sujet est souvent la rumeur elle-même). *Manare* désigne l'eau qui coule dans une source (Ov., *Mét.*, 9.664) ou les vents qui agitent la mer (Cic., *Nat.*, 1.40), pour ne prendre que deux exemples d'un emploi récurrent de ce verbe.

[1196] *Vos quae scripsero senatui ac uobis, iis modo credite et cauete rumores credulitate uestra alatis, quorum auctor nemo extabit*, Liv., 44.22.

[1197] Voir les réflexions de M. DINTER 2016 : 142-143.

[1198] Selon Fr. REUMAUX 1998 : 173, la rumeur se présente comme une cristallisation soudaine, différente en cela du long cours de l'opinion publique.

[1199] Ce critère lui permettant d'opposer les rumeurs, brèves et localisées, aux légendes urbaines, « insérée[s] dans le temps long » (J.-Br. RENARD 2013 : 58-59). Pour T. SHIBUTANI, les rumeurs étant liées à des épisodes de

dans certaines études portant sur la rumeur antique[1200]. D'autres soulignent au contraire sa pérennité, à l'instar de Ph. ALDRIN, pour qui la rumeur s'ancre dans le temps présent, mais pour « étire[r] l'actualité de l'événement bien au-delà de sa survenue »[1201]. La même opinion est reprise par certains chercheurs pour l'Antiquité : pour la période grecque, Fr. LARRAN propose une typologie des rumeurs selon leur durabilité, de celles susceptibles de disparaître par désintérêt à celles présentées par les sources littéraires comme éternelles[1202] ; Cr. ROSILLO-LOPEZ souligne, à partir d'un exemple tacitéen que nous reprenons ci-dessous, que « rumours could be long-lived »[1203].

Bien entendu, mesurer précisément la durée de vie d'une rumeur relève, pour le monde antique comme pour aujourd'hui, de la gageure. Les raisons en sont multiples : le caractère diffus des on-dit, qui estompe leurs bornes initiale et finale ; la phénoménologie même des bruits publics, qui n'apparaissent comme tels qu'une fois la source originelle – l'*auctor* premier – dissoute dans le collectif ; les immenses variations de forme entre telle et telle rumeur ; enfin, spécifiquement pour l'époque romaine, la nature fragmentaire de nos sources et leur perspective bien plus morale que technique. Néanmoins, il est évident que certaines d'entre elles se sont affranchies du cadre réduit de l'actualité et ont perduré bien au-delà du moment qui les a fait naître. Ainsi en va-t-il des rumeurs particulièrement impliquantes pour la plèbe romaine. Pour limiter notre réflexion au premier siècle et au corpus tacitéen, nous pouvons citer deux exemples célèbres : les bruits portant sur les morts de Germanicus (en 19) et de Drusus (en 23). Tacite insiste précisément dans son récit de la mort du second sur la nature impliquante des bruits concernant la disparition des princes[1204], qui peut expliquer pourquoi il est difficile de mettre une borne finale aux rumeurs qui accompagnent ces événements. Décrivant ainsi au début du livre III des *Annales* les conséquences de la mort de Germanicus, l'historien rapporte les bruits selon lesquels Tibère serait responsable de ce décès (Tac., *Ann.*, 3.16-19). Ces on-dit prennent d'abord l'apparence d'un « récit » (*narratum*) rapporté par des « gens âgés » (*seniores*) qui s'étaient éteints dans la jeunesse de Tacite, et selon lesquels Pison avait eu en main des instructions écrites de Tibère quant à l'élimination de son héritier présomptif[1205]. Après la liste exhaustive des mesures prises par le Sénat et le pouvoir impérial, Tacite revient sur ces soupçons d'empoisonnement et les caractérise alors clairement de *uarius rumor*, en un commentaire généralisant destiné à stigmatiser la nature fallacieuse de tels propos[1206]. Le cadre temporel de cette rumeur se distingue par son amplitude : elle naît chez les contemporains de l'événement (*apud illos homines qui tum agebant*, Tac., *Ann.*, 3.19) mais persiste dans les

crise, elles disparaissent lorsque la situation n'est plus jugée problématique par les acteurs sociaux (T. SHIBUTANI 1966 : 139). Cela revient à faire de la rumeur un phénomène éphémère par essence (T. SHIBUTANI 1966 : 148).

[1200] Ainsi chez Ph. HARDIE, dans l'introduction (Ph. HARDIE 2012 : 3), puis spécifiquement à propos de la *fama* chez Martial (Ph. HARDIE 2012 : 321-322).

[1201] Ph. ALDRIN 2005 : 33 ; voir aussi Ph. ALDRIN 2005 : 28.

[1202] Fr. LARRAN 2011 : 57-68.

[1203] Cr. ROSILLO-LOPEZ 2017a : 81.

[1204] […] *atrociore semper fama erga dominantium exitus*, Tac., *Ann.*, 4.10.

[1205] *Audire me memini ex senioribus uisum saepius inter manus Pisonis libellum quem ipse non uulgauerit. […] Quorum neutrum adseuerauerim : neque tamen occulere debui narratum ab iis qui nostram ad iuuentam durauerunt*, Tac., *Ann.*, 3.16.

[1206] *Is finis fuit ulciscenda Germanici morte, non modo apud illos homines qui tum agebant etiam secutis temporibus uario rumore iactata. Adeo maxima quaeque ambigua sunt, dum alii quoquo modo audita pro compertis habent, alii uera in contrarium uertunt, et gliscit utrumque posteritate*, Tac., *Ann.*, 3.19.

générations suivantes (*etiam secutis temporibus*). Si l'on cherche à estimer sa durée de vie, l'on s'aperçoit que plus de cinquante ans se sont probablement écoulés entre sa naissance en 19-20 et la *iuuenta* de Tacite, soit sans doute la fin des années 70[1207]. Le cas des rumeurs portant sur la mort de Drusus est encore plus criant. Le récit de Tacite (Tac., *Ann.*, 4.7-11) accuse Séjan d'avoir empoisonné le fils et héritier de l'empereur ; mais l'historien rapporte également à la fin de cet épisode une rumeur, immédiatement rejetée, selon laquelle Drusus avait voulu empoisonner son père, et que celui-ci avait retourné la coupe qu'il lui destinait contre son fils, signant *de facto* son arrêt de mort. Cet extrait est connu pour la critique vigoureuse et méthodique qu'en livre Tacite, qui aboutit à une stigmatisation de l'invraisemblance des *rumores* et de la *fama* (Tac., *Ann.*, 4.11). Il est néanmoins également intéressant pour notre propos de relever que ce qui est clairement décrit à de multiples reprises comme une rumeur a largement excédé le contexte où elle est apparue, l'automne 23 de notre ère, pour durer jusqu'à l'époque où écrit Tacite : « je ne saurais omettre une rumeur qui a couru à la même époque et qui a été vigoureuse au point de ne pas s'être encore éteinte » (*non omiserim eorundem temporum rumorem ualidum adeo ut nondum exolescat*, Tac., *Ann.*, 4.10). Si l'on considère que les *Annales* ont été écrites à partir de 110[1208], cela donne une durée de vie de près de quatre-vingt-dix ans pour cette rumeur, et probablement plus, puisqu'elle ne semble pas alors sur le point de s'éteindre.

Ces deux rumeurs, portant sur le cas particulier des décès mystérieux dans la *domus Augusta*, illustrent bien la durabilité potentielle de ce phénomène. Certes inscrites dans l'actualité, dont elles tirent leur matière en la faisant connaître et/ou en la commentant, les rumeurs n'étaient pas condamnées à mourir à peine nées, à s'éteindre dans leur prime jeunesse ; comme le souligne Tacite, elles pouvaient « vieillir » (*senescere*[1209]) et franchir ainsi les générations. Les funérailles d'Auguste, relatées au début des *Annales*, donnent d'ailleurs à Tacite l'occasion de montrer comment des propos qualifiables de rumeur sur tel ou tel événement ou personne se transmettaient dans les familles, garantissant ainsi leur pérennité : les obsèques d'Auguste sont ainsi comparées à celles de César en 44 av. J.-C., quelque cinquante-huit ans plus tôt, dont la foule a connaissance soit, pour certains, pour y avoir assisté, soit grâce au récit qu'on en faisait dans les familles[1210]. La rumeur qui se développe alors n'est possible que grâce à cette

[1207] On sait que la classe d'âge des *iuuenes* couvrait une large partie de l'âge adulte et se situait un peu avant ou après vingt ans. Les deux fois où Tacite se caractérise comme *iuuenis* renvoient au milieu des années 70 : en 75 pour la discussion du *Dialogue des Orateurs*, à laquelle Tacite a assisté *iuuenis admodum* (Tac., *Dial.*, 1), et probablement en 76 pour son mariage avec la fille d'Agricola, alors consul : Tacite se présente alors à nouveau comme *iuuenis* (Tac., *Agr.*, 9). C'est donc sans doute vers cette période des années 75-80 que Tacite situe la rumeur qu'il a entendue à propos du *libellus* de Pison. Si l'on suppose que les *seniores* avaient environ vingt ans quand ils assistèrent au procès de Pison, cela leur donnerait environ 80 ans au moment où ils transmirent la rumeur à l'historien (rien d'impossible chronologiquement, donc ; cf. encore la section sur la rumeur comme source dans le chapitre 7). Sur la date de naissance de Tacite (vers 58) et les indices tels que *iuuenis*, cf. A. R. BIRLEY 2000 : 234-236.

[1208] Les *Histoires* étaient terminées en 109 ou 110. La date de rédaction des *Annales* ne fait pas l'objet d'un consensus : intégralement sous Trajan ? En partie sous Hadrien ? Intégralement sous Hadrien ? L'empan le plus large va de 110 au début des années 120. Voir sur ces débats A. R. BIRLEY 2000 : 241 et suiv. Quoi qu'il en soit, ces variations ne changent pas grand-chose à l'incroyable permanence de la rumeur de Tac., *Ann.*, 4.10-11.

[1209] *Relinquendum etiam rumoribus* <u>*tempus quo senescant*</u>, comme le conseille Domitius Celer à Pison qui hésite sur le comportement à adopter à la mort de Germanicus (Tac., *Ann.*, 2.77).

[1210] *Die funeris milites uelut praesidio stetere, multum inridentibus qui ipsi uiderant quique a parentibus acceperant diem illum crudi adhuc seruitii et libertatis inprospere repetitae, cum occisus dictator Caesar aliis*

transmission d'une mémoire populaire au sein de la foule[1211]. Il semble donc que les bruits publics, une fois passée leur phase d'expansion, souvent intense, dans un espace donné (urbain, militaire, etc.), phase qui se déroulait dans le contexte immédiat de l'actualité à laquelle ils étaient liés, ne s'éteignaient pas nécessairement, comme un événement en chasse un autre.

Avec les rumeurs sur la mort de Germanicus et de Drusus, nous avons cependant pris des cas extrêmes, en particulier par l'implication que de telles figures suscitaient dans la foule. Certains *rumores* s'inscrivent eux aussi dans une temporalité assez large, sans pour autant être transmis de génération en génération. Qu'il s'agisse de rumeurs qui reviennent cycliquement pendant une période donnée, ou de discussions qui bruissent continuellement en parallèle d'une actualité qui s'étire, elles appartiennent à une temporalité plus lâche et non réductible aux soubresauts de l'événementiel. Ce type de rumeurs reçoit généralement de notre historien, mais également d'autres auteurs[1212], la qualification de *fama constans* : l'adjectif signale sans grande précision, mais sans ambiguïté non plus, la vigueur d'une rumeur « consistante », sa persistance dans un espace de temps relativement long. Les cas de *fama* ou *rumor constans* mentionnés par Tacite concernent Lentulus Gaetulicus, qui, selon la rumeur, avait écrit à Tibère pour s'opposer à l'accusation de complicité avec Séjan qu'il subissait (Tac., *Ann.*, 6.30), Fabius Valens, dont on dit qu'il fut acheté par les Viennois pour épargner la ville en 69 (Tac., *Hist.*, 1.66), et enfin Agricola et les accusations d'empoisonnement liées à sa mort (Tac., *Agr.*, 43). Cependant, ce type de rumeur rémanente est susceptible d'apparaître à de multiples points du récit, précisément du fait de sa nature durable. Un bon exemple est celui de la *fama constans* sur la corruption de Fabius Valens par les Viennois : ce bruit apparaît lorsque les Vitelliens passent à Vienne, vers la mi-février 69 (Tac., *Hist.*, 1.66)[1213], mais on en perçoit un écho quelques temps plus tard, quand les troupes se mutinent contre leur général et l'accusent de cacher « l'or des Viennois » (*aurum Viennensium*, Tac., *Hist.*, 2.29) ; nous sommes alors selon toute vraisemblance entre le 30 mars et le 6 avril[1214], ce qui établit un cycle d'environ six semaines entre les deux manifestations de ce bruit persistant.

D'autres ragots reviennent à intervalles réguliers sur un même sujet sans recevoir pour autant la qualification de *constans* ; ils participent également à réinscrire le phénomène rumoral hors de la temporalité de l'événement et de l'immédiateté. Ainsi, lors de son court règne, de son entrée à Rome en 68[1215] jusqu'à son assassinat le 15 janvier 69, Galba est à de multiples reprises en butte aux lazzis sur sa vieillesse, qui prennent souvent la forme de rumeurs. Celles-ci apparaissent çà et là dans le récit tacitéen, et semblent dessiner le type même de la rumeur

---

pessimum, aliis pulcherrimum facinus uideretur : nunc senem principem, longa potentia, prouisis etiam heredum in rem publicam opibus, auxilio scilicet militari tuendum, ut sepultura eius quieta foret, Tac., *Ann.*, 1.8.

[1211] Cf. *infra*, p. 625-633. Le passage cité ci-dessus (Tac., *Ann.*, 1.8) donne selon nous à lire une rumeur, même si ni *fama*, ni *rumor*, ni *sermones* n'apparaissent ; la présence d'un discours indirect, rattaché à un groupe anonyme, dans un cadre public et non officiel plaide cependant pour cette dénomination.

[1212] *Fama constans* (*fama* ayant le sens de « rumeur ») : Cic., *Fam.*, 10.20 ; Liv. 6.25, 21.20 ; Gell. 3.9 ; Suét., *Jul.*, 6.2. *Rumor constans* : Cic., *Fam.*, 12.9. D'autres adjectifs vont dans le même sens, par exemple celui de *pertinax*, souvent associé à la rumeur chez Ammien, cf. M.-C. ISAÏA 2011 : 106.

[1213] Sur la chronologie de la marche, nous reprenons les estimations de F. KÖSTER citées par G. E. F. CHILVER 1979 : 124-125.

[1214] Selon l'appréciation de Rh. ASH 2007a : 150. La rumeur de Tac., *Hist.*, 2.29 est thématisée par les verbes *fremere* (2.28) et *iactare*, et exprimée dans un discours indirect au chapitre 2.28.

[1215] Au plus tard aux ides d'octobre, cf. St. BENOIST 2001 : 285.

rémanente : nés après l'échec de la tentative de putsch de Nymphidius Sabinus[1216], au début du règne du nouvel empereur[1217], se développant dans les mois d'automne 68[1218], ou encore rattachés plus ou moins vaguement à cette période[1219], les propos de la foule incriminant le *senium* de Galba, parfois en stigmatisant du même coup son avarice ou sa rigidité, constituent un bel exemple de rumeur se déployant, par cycle, dans une période relativement longue, et émergeant çà et là dans la continuité du récit historique. Les bruits récurrents sur les ambitions impériales de Vespasien, qui sourdent à trois reprises dans les *Histoires*, ne sont pas autre chose que cela[1220].

D'autres bruits entrent dans la même catégorie, mais ne sont évoqués qu'une seule fois par l'historien car ils prennent position dans des épisodes resserrés et résumés de façon dense, dans un type de mouvement narratif que Gérard GENETTE nomme « sommaire »[1221]. L'*os uulgi* réclame ainsi le retour d'Agricola aux affaires pendant plusieurs années, entre 84 (date de son rappel à Rome) et 90 (l'année où il devait obtenir le proconsulat d'Afrique ou d'Asie)[1222]. La même remarque vaudrait aussi pour les rumeurs dans les épisodes des imposteurs, les « faux » qui émaillent le récit tacitéen, et qui sont accompagnés par des bruits divers pendant tout le déroulement de la tentative, parfois longue de plusieurs mois, voire de plusieurs années[1223]. Enfin, il faut mentionner ici des rumeurs qui sont rattachées par l'historien à des temporalités très diffuses, « la fin de l'année » 54 où l'on s'émeut dans l'*Vrbs* des progrès des Parthes en

---

[1216] *Nec deerant sermones senium atque auaritiam Galbae increpantium*, Tac., *Hist.*, 1.5.

[1217] La rumeur (qualifiée de *sermones* ici et *fama* juste après le passage suivant) est décrite en analepse au début du livre II des *Histoires : Titus Vespasianus, e Iudaea incolumi adhuc Galba missus a patre, causam profectionis officium erga principem et maturam petendis honoribus iuuentam ferebat, sed uulgus fingendi auidum disperserat accitum in adoptionem. Materia sermonibus senium et orbitas principis et intemperantia ciuitatis, donec unus eligatur, multos destinandi*, Tac., *Hist.*, 2.1.

[1218] *Maturauit ea res consilium Galbae iam pridem de adoptione secum et cum proximis agitantis. Non sane crebrior tota ciuitate sermo per illos mensis fuerat, primum licentia ac libidine talia loquendi, dein fessa iam aetate Galbae*, Tac., *Hist.*, 1.12.

[1219] *E quibus [mathematicis] Ptolemaeus Othoni in Hispania comes, cum superfuturum eum Neroni promisisset, postquam ex euentu fides, coniectura iam et rumore senium Galbae et iuuentam Othonis computantium persuaserat fore ut in imperium adscisceretur*, Tac., *Hist.*, 1.22.

[1220] Dès le 15 janvier 69, à l'issue d'une longue déploration de tout le corps civique de Rome, après le meurtre de Galba : *erant qui Vespasianum et arma Orientis augurarentur, et ut potior utroque Vespasianus, ita bellum aliud atque alias cladis horrebant* (Tac., *Hist.*, 1.50). Cette rumeur réapparaît à l'été 69, alors que Vitellius marche en vainqueur sur Rome : voir Tac., *Hist.*, 2.73 (*nam etsi uagis adhuc et incertis auctoribus erat tamen in ore famaque Vespasianus ac plerumque ad nomen eius Vitellius excitabatur*) et 2.78, en une belle formule marquant précisément l'aspect rémanent de la *fama* (à propos d'un oracle fait à Vespasien en Judée) : *has ambages et statim exceperat fama et tunc aperiebat ; nec quicquam magis in ore uulgi*.

[1221] G. GENETTE 1972 : 129.

[1222] *Ita cum damna damnis continuarentur atque omnis annus funeribus et cladibus insigniretur, poscebatur ore uulgi dux Agricola, comparantibus cunctis uigorem, constantiam et expertum bellis animum cum inertia et formidine aliorum*, Tac., *Agr.*, 41. Ces propos (*sermones*, dans la suite) sont rattachés à un cadre temporel très vaste ; le *terminus ante quem* étant fourni par le début du chapitre suivant (*aderat iam annus, quo proconsulatum Africae et Asiae sortiretur*, Tac., *Agr.*, 42). Pour la chronologie assez floue et le sommaire narratif (« Zeitraffung ») pratiqué par Tacite ici, voir W. RIES 1969 : 84-85 et R. M. OGILVIE & I. RICHMOND 1967 *ad loc.*

[1223] L'affaire du faux Agrippa Postumus semble avoir duré près de deux ans (14-16, Tac., *Ann.*, 2.39-40, cf. I. COGITORE 1990 et, pour la durée, Fr. R. D. GOODYEAR 1981 : 307-308 ; 309-310). Les épisodes du faux Drusus (fin 31, Tac., *Ann.*, 5.10, cf. Chr. J. TUPLIN 1987) et du faux Néron (été 69, Tac., *Hist.*, 2.8, cf. Chr. J. TUPLIN 1989) sont plus brefs, mais se sont probablement étendus sur plusieurs mois.

Arménie[1224], ou encore, sans volonté d'exhaustivité, la *uaria fama* qui accompagne l'instauration des jeux quinquennaux par Néron en 60[1225].

ii- Rumeur et réputation : une temporalité du permanent

Nonobstant leur disparate, tous ces exemples illustrent, à leur façon, l'installation possible de la rumeur dans une temporalité longue, détachée du contexte étriqué de l'événement, et sa capacité à perdurer comme commentaire ou mémoire d'un fait achevé ou d'une situation résolue. Une autre facettes des *rumores* démontre avec plus de force peut-être leur capacité à perdurer, voire à devenir immortels : nous voulons parler du lien inextricable entre rumeur et réputation. Les deux notions sont particulièrement proches, on le sait ; mais l'étude de leurs rapports, pour le monde romain tout du moins, n'a jamais été entreprise systématiquement, alors que l'on trouve des perspectives intéressantes pour l'antiquité grecque[1226] et pour l'ère médiévale via les travaux de Cl. GAUVARD[1227]. Bien évidemment, nous ne pouvons pas nous plonger dans cette problématique complexe sans trop nous éloigner de notre propos, mais quelques remarques succinctes peuvent être faites ici.

Il est bien connu que le mot *fama* connaît les deux acceptions de « rumeur » et de « réputation » ; en revanche, les études s'intéressent peu à la raison d'une telle polysémie. Il n'est pourtant jamais innocent que deux sèmes cohabitent dans le même terme. C'est une lapalissade, mais il convient de rappeler ce fait : les rapports de polysémie ne résultent pas du hasard, mais s'expliquent par des « extensions de sens ou des restrictions de sens » qui peuvent être déterminées et analysées[1228]. Si *fama* signifie alternativement « rumeur » et « réputation », ou même « tradition », c'est bien que ces différentes notions émanent d'un noyau sémique unitaire. À ce titre, nous ne souscrivons pas à l'analyse de Ph. HARDIE qui étudie les deux acceptions de ce substantif en opposition, et cherche régulièrement à déterminer, dans telle ou telle utilisation du terme, si l'on a plutôt affaire à une « *fama*-rumeur » ou à une « *fama*-réputation »[1229]. Une telle méthode, à nos yeux, si elle est tout à fait naturelle et offre un intérêt pratique pour étudier les nombreuses occurrences de *fama* dans la littérature latine, conduit à rendre hermétiques les deux acceptions possibles de ce terme, alors qu'il faudrait plutôt

---

[1224] *Fine anni turbidis rumoribus prorupisse rursum Parthos et rapi Armeniam adlatum est* […], Tac., *Ann.*, 13.6

[1225] *Nerone quartum Cornelio Cosso consulibus quinquennale ludicrum Romae institutum est ad morum Graeci certaminis, uaria fama, ut cunta ferme noua*, Tac., *Ann.*, 14.20.

[1226] Notamment chez Fr. LARRAN 2011. Notons cependant quelques lignes de J.-P. NERAUDAU 1993 : 29 et suiv., même si l'idée que « dans une société aristocratique, la *fama* n'a pas à effleurer les aristocrates », rejetant ce rôle à un état ancien de la société romaine, paraît très exagérée (voir à l'inverse récemment J. B. MEISTER 2018).

[1227] Pistes esquissées dans Cl. GAUVARD 1994 : 167-170 et Cl. GAUVARD 2011 : 26 et suiv.

[1228] Cl. MOUSSY 2011 : 24-28 pour la citation (p. 24) et les différents types de polysémie (restriction de sens, extension de sens, relation métonymique, relation métaphorique). Plus généralement, au-delà du latin : G. KLEIBER 1999 : 53-86, rappelant qu'il n'y a polysémie qu'en cas de pluralité de « sens différents, mais apparentés » dans une seule forme (p. 56). C'est cette relation de parenté entre les différents sens qu'il convient de ne pas oublier.

[1229] Voir Ph. HARDIE 2012 : 8. Cette méthode est également suivie par M. DINTER 2016 à propos des *Grandes Déclamations* pseudo-quintiliennes. G. GUASTELLA 2017 : 64 reproche à la Ph. HARDIE son approche conjointe des deux acceptions de *fama* ; selon le chercheur italien, subsumer la diversité des phénomènes inclus sous la désignation de *fama* comme le fait Ph. HARDIE serait particulièrement périlleux. Ce faisant, G. GUASTELLA aboutit à une conclusion qui nous paraît encore plus extrême : il faudrait séparer radicalement le sens de « rumeur » de celui de « réputation ». Nous ne souscrivons pas à cette analyse, qui sous-estime l'unité sémantique de *fama* (que l'on ne peut réduire à un simple « acte de parole »).

chercher à expliquer, comme le fait Fr. LARRAN à propos des rumeurs à Athènes[1230], comment l'on passe de l'une à l'autre. Nous suivrons donc plutôt Fr. LARRAN, en particulier lorsqu'il décrit la réputation comme la cristallisation des rumeurs courant sur une personne, c'est-à-dire, pourrions-nous compléter, l'apparition d'un consensus dans le jugement d'un individu. La réputation, pour autant, n'est pas un phénomène figé : elle existe d'abord dans l'oralité, comme le veut l'étymologie de *fama*, et elle ne persiste que tant que des individus continuent à la faire vivre par la parole, pour reprendre une conclusion récente de G. GUASTELLA[1231]. Nous faisons donc ici l'hypothèse que la réputation est une rumeur qui s'est précisément rendue autonome des circonstances présentes et de l'actualité qui l'a fait naître, mais qui n'a pas perdu son sens originel de « bruit public ».

C'est précisément parce que ce lien entre rumeur et réputation permet de réinscrire la première dans une temporalité potentiellement dépourvue de borne finale qu'il convient de l'étayer par une rapide analyse sémantique. En effet, le doublet rumeur-réputation n'est pas propre au seul terme de *fama* : il concerne aussi *rumor*, même si cette bivalence sémantique est parfois ignorée[1232]. Dans un nombre non négligeable d'occurrences, en effet, et tout particulièrement accompagné de qualificatifs axiologiques comme *bonus*, *aduersus* ou *secundus*, *rumor* (au singulier) ne renvoie plus ni à une rumeur circonstanciée, se développant dans un espace de temps borné et en lien avec une actualité, ni au média même de la rumeur, mais à un ensemble de bruits courant sur un individu et ayant acquis la dimension d'un jugement consensuel émis par la communauté – en bref, une réputation. Dans cet emploi, attesté très tôt en latin[1233], le terme est alors souvent à l'ablatif, et rattaché de façon très lâche au verbe. La phraséologie des emplois de ce *rumor* tendant à la réputation fait émerger une évidente communauté d'utilisation, comme on le constatera de la mise en série de quelques exemples : une maxime conservée du mime Publilius Syrus proclame que « la frugalité est la misère avec une bonne réputation » (*frugalitas miseria est rumoris boni*, Gell. 17.14)[1234] ; chez Tite-Live, il est dit de M. Claudius Marcellus pendant la deuxième guerre punique qu'il « jouit d'une mauvaise réputation » (*aduerso rumore esse*, Liv. 27.20) ; à l'inverse, chez Tacite, C. Pison, accusé de conspiration contre Néron en 65, « jouissait d'une réputation illustre dans la foule » (*claro apud uulgum rumore erat*, Tac., *Ann.*, 15.48). Fronton espère qu'un de ses

[1230] Fr. LARRAN 2011 : 12.

[1231] G. GUASTELLA 2017 : 59 : « In other words, the circulation of rumours and the spread of renown can be considered two complementary aspects of a process of production and reproduction of discourse, circulated in a decidelly impersonal way, by "speaking" (*fando*). » Il s'agit ici d'étendre cette conclusion, qui porte sur *fama*, à l'étude du sémantisme de *rumor*. Le rapport entre la dimension rumorale de *fama* et son acception comme réputation avait été souligné par Z. YAVETZ 1990 : 253, même si l'opposition qu'il présente entre « rumeur et ouï-dire » et « mérite véritable » semble prisonnière de la rhétorique aristocratique.

[1232] De façon manifeste par exemple chez Fr. LARRAN 2011 : 145, ainsi que chez St. DOROTHEE 2013 : 160-161, qui affirme que le sème de « réputation » est exclusif à *fama* par rapport à *rumor*. Voir cependant les remarques utiles (mais brèves) de G. GUASTELLA 2017 : 120, qui cite plusieurs passages où *rumor* a bien le sens de « réputation ». L'article récent de J. B. MEISTER 2018 interroge le rapport de proximité (et de porosité) entre les rumeurs (*Gerüchte*) et les ragots (*Klatsch*).

[1233] Dès Plaute, cf. ces vers de l'*Amphitryon* à propos d'Aclmène (avec l'hapax *rumifero*, pour lequel certains manuscrits ont *rumifico*, mais qui renvoie dans les deux cas au *rumor*, ici saisi comme réputation) : *Amphitruo uxorem salutat laetus speratam suam, / quam omnium Thebis uir unam esse optimam diiudicat, / quamque adeo ciues Thebani uero rumiferant probam* (Plaut., *Amph.*, 676-678).

[1234] Nous citons ici la traduction d'Y. JULIEN dans la CUF, qui rend parfaitement la valeur particulière du génitif de qualité (en réalité assez librement rattaché à la phrase) *rumoris boni*.

correspondants a eu connaissance de « quelque bonne réputation » qui pourrait courir sur lui (*quamquam […] tu fortasse aliquid de me secundi rumoris acceperis*, Front., *Amic.*, 1.8[1235]). Apulée affirme dans son traité philosophique sur *Platon et sa doctrine*, à propos du mode de vie du sage, qu'« il convient que sa mort […] jouisse d'une réputation favorable » (*mortem eius* […] *rumoris secundi oportet esse*, Ap., *Plat.*, 2.23) ; dans l'*Âne d'or*, le même syntagme de *rumor secundus* apparaît à nouveau, même s'il est cette fois pris dans une expression un peu plus développée[1236]. On remarque que dans les quatre exemples cités ici, le *rumor* est amené à l'ablatif (ablatif d'accompagnement, mais construit assez librement[1237]) par Tite-Live, Tacite et dans l'extrait de l'*Âne d'or*, ou au génitif de qualité dans *De la doctrine de Platon*, et complète un verbe d'état, en l'occurrence *sum*, dans trois cas sur quatre. Ces remarques syntaxiques sont intéressantes parce qu'elles nous semblent révélatrices de la façon dont cette réputation se déploie presque dans un champ autonome, accidentel par rapport au récit, et lié à lui de la façon la plus ténue qu'il soit. Le caractère très incident de ce *rumor* est d'ailleurs délicat à rendre en français, où l'on tolèrerait mal d'écrire « être d'une rumeur illustre ». C'est pourtant là ce que fait le latin.

Il est tout à fait remarquable que cette phraséologie et la représentation de la rumeur comme réputation qu'elle engage se retrouvent dans des sources non littéraires, fort rares mais qui complétant utilement les textes ci-dessus. On présentera ici en particulier deux épitaphes versifiées[1238]. La première provient de Dalmatie et est datée du Ier siècle ; elle concerne un dénommé Publius Fannius, *eques legionis*, et a peut-être été faite par son frère. On lit vers la fin de l'inscription :

> *titulum intuere | scriptum quo fato occidi | rumore sancto Il(l)yrici | iaceo in solo infunde | lacrumas quisquis es | [mihi] misericors aetate | [cuncta] ceciderunt mecum | [breui ae]quo animo uiue uitam | [quoad] fieri [potest]*[1239] (*CIL* III, 6416)

Le reste de la pierre est très dégradé ; néanmoins, le texte des lignes 15-16 est clair : « je gis dans le sol de l'*Illyricum*, jouissant d'une auguste rumeur » (*rumore sancto Il(l)yrici / iaceo in solo*). La seconde épitaphe est bien mieux conservée ; retrouvée à Préneste sous la statue du

[1235] Voir également un cas proche dans l'*Arion* : *illi facile respondent Tarenti uidisse fortunatissimum mortalem secundo rumore pretia quaerere, laete esse, domi cantare*, Front., *Ar.*

[1236] *Contubernalis mei fullonis uxor, alioquin seruati pudoris ut uidebatur femina, quae semper secundo rumore gloriosa larem mariti pudice gubernabat, occulta libidine prorupit in adulterum quempiam*, Ap., *Mét.*, 9.24. Cet exemple montre clairement que *rumor* peut désigner une réputation qui se constitue grâce aux ragots qui circulent dans le voisinage. En ce sens, il invalide le critère de définition de É. LEMIRRE & A. DUBOURDIEU 1997 : 294 (repris par H. MENARD 2004 : 23), qui exclut le commérage entre voisin du champ rumoral.

[1237] Sur cette qualification, voir le commentaire de Rh. ASH à Tac., *Ann.*, 15.48 (*claro apud uulgum rumore*, cf. Rh. ASH 2018 : 222).

[1238] Le fait qu'il s'agisse de *carmina* ne doit pas nous amener à inférer leur caractère artificiel, en imposant aux pratiques culturelles anciennes une dichotomie « poésie *vs* réel » qui n'a pas lieu d'être. Il ne convient pas non plus de se reposer sur des arguments de versification pour expliquer le recours à l'expression *secundus rumor*, de fait d'utilisation facile dans l'hexamètre et présent dans de nombreux textes poétiques, d'Ennius à Virgile (cf. le relevé *supra* dans ce chpaitre).

[1239] « Regarde attentivement le texte de cette épitaphe, sache sous quel destin je suis mort ; je gis dans le sol de l'Illyrie, jouissant d'une auguste rumeur ; répands des larmes, qui que tu sois, compatis pour mon âge ; tout a succombé avec moi ; vis ta brève existence d'un esprit égal, aussi longtemps qu'il t'est possible. » On suppose ici que *quo fato occidi* est une interrogative indirecte à l'indicatif.

marchand T. Caesius Primus, dédicataire du monument, elle se laisse dater de 136[1240]. Le dédicant est le fils du marchand. Après un éloge de son père et de ses activités commerciales, qui lui ont assuré *fama fidesque* (l. 8) et l'ont rendu « célèbre dans la ville sacrée », c'est-à-dire Rome (*notus in urbe sacra*, l. 12)[1241], le dédicant conclut son *carmen* par les mots suivants :

> *Taurinus kari iussus pietate parentis | hoc posuit donum quod nec sententia mortis | uincere nec poterit fatorum summa potestas | sed populi saluo semper rumore manebit*[1242] (*CIL* XIV, 2852)

La phrase portant mention de la rumeur est un peu ambiguë ; il nous semble que deux interprétations sont possibles (*quod* comme relatif avec *donum* comme antécédent, ou *quod* comme conjonction causale). Selon celle que l'on retiendra, on comprendra que Taurinus indique que ou bien le monument (*donum*), ou bien la mémoire même de son père, « durera, grâce à la rumeur toujours vivante du peuple » (*populi saluo semper rumore manebit*). *Rumor* a, dans ces deux épitaphes, le sens de réputation, et renvoie à une renommée favorable, comme de juste dans de tels textes. Si l'association avec *secundus* dans le second document est assez habituelle, le syntagme *sanctus rumor* du premier est remarquable et ne se retrouve pas ailleurs en latin. Il évoque une vision indubitablement positive de la *uox populi*. Enfin, *rumor* est utilisé dans des formules très proches de celles des sources littéraires vues plus haut : au singulier, à l'ablatif de circonstance concomitante ou éventuellement de cause (pour le deuxième extrait), et rattaché plutôt librement à un verbe d'état (ici *iacere* et *manere*).

Ce petit corpus de *rumores* tendant à désigner la réputation[1243] nous paraît appeler quelques remarques de synthèse. Il semble bien illustrer comment une rumeur ou un ensemble de rumeurs concordantes pouvaient se cristalliser sur une personne et s'attacher à elle, non en se figeant, mais en continuant à être répétée à l'identique. Cela est bien illustré par l'adverbe *semper* dans la deuxième inscription citée, et qui porte non sur *manebit*, nous semble-t-il, mais sur *saluo* : « par la rumeur toujours sauve », « toujours vivante », « toujours répétée ». La rumeur et la réputation entretiennent donc un lien particulièrement étroit, et ne partagent pas seulement l'entrée *fama* ou *rumor* du dictionnaire. L'hypothèse que nous proposons ici est qu'une réputation est une rumeur qui s'est affranchie de trois traits récurrents : premièrement, elle fait

[1240] Sur celle-ci, voir l'analyse de N. TRAN 2013 : 192-193 et 241-247, qui met ce document en série avec d'autres inscriptions témoignant de l'importance de la fierté professionnelle et de la renommée dans les milieux du commerce à Rome. Sur ce sujet, également C. COURRIER 2014 : 277-279.

[1241] Sur cette expression, N. TRAN 2013 : 242.

[1242] « Taurinus, à qui s'imposait ce devoir par piété envers son cher père, a constitué ce présent que ne pourront vaincre ni la décision de la mort, ni la puissance supérieure des destins, mais qui demeurera, grâce à la rumeur toujours vivante du peuple. »

[1243] Nous nous sommes concentré sur les occurrences de *rumor* complété par un qualificatif montrant clairement qu'il s'agissait d'une réputation (*clarus*, *aduersus*, *secundus*). Mais *rumor* seul peut également avoir la même acception. Que l'on regarde, pour s'en convaincre, la « rumeur » dans le portrait de Calpurnius Galerianus, fils de C. Pison qui avait conspiré contre Néron en 65, dont il est dit que « la célébrité de son nom et l'ornement de sa jeunesse étaient célébrés par la rumeur de la foule » (*nomen insigne et decora ipsius iuuenta rumore uulgi celebrabantur*, Tac., *Hist.*, 4.11). La même analyse vaut pour le *rumor* qui critique avec malveillance le caractère de Titus Flavius Sabinus, frère de Vespasien (Tac., *Hist.*, 3.75). Dans ces deux cas, le *rumor* est un ensemble de discussions qui se portent sur un élément de la personnalité d'un individu et, en cela, il ne se distingue guère d'une réputation.

consensus et n'est plus sujette à débat, là où la rumeur est souvent « diverse » (*uarius rumor*[1244] ou *uaria fama*[1245]) ; deuxièmement, si elle continue de se diffuser par des canaux oraux, sa divulgation n'implique plus une modification du message (par ajout ou soustraction), en sorte que le consensus établi n'est plus remis en question ; troisièmement, elle ne connaît pas de *terminus* et vise à s'inscrire dans le temps long, pour ne pas dire dans l'éternité. Comme on le constate, ces trois traits contrastent fortement avec les stéréotypes habituellement attachés à la rumeur, en premier lieu sa négativité, sa nature éphémère et la déformation ontologique du message qui la caractériseraient.

Peut-on saisir plus précisément, à l'aide de sources anciennes, ce passage de multiples rumeurs à une réputation ? Un certain nombre de textes littéraires, qui ne se laissent pas aisément classer dans l'une ou l'autre catégorie mais montrent au contraire des « discussions » (*sermones*) en train de se cristalliser en une réputation, peuvent nous y aider. Attaquant les vices de la cupidité et de l'avarice, Juvénal souligne ainsi la réputation désastreuse que peuvent causer ces traits de caractère auprès du voisinage (*toto uicinia pago*, Juv. 14.154), réputation d'abord caractérisée par des « discussions », puis par une « renommée » : *sed qui sermones, quam foede bucina famae !* (Juv. 14.152). L'enchaînement des deux propositions montre bien comment les *sermones*, qui constituent la structure d'échange fondamentale des rumeurs, forment aussi le support permettant la constitution d'une *fama*, qui n'a rien de statique ou de figé. Tacite rend lui aussi sensible cette convergence des rumeurs sur un trait de caractère particulier d'une personne, leur glissement du commentaire d'actes particuliers vers le général. Un exemple assez net concerne le personnage de Galba. Parmi les traits de caractère récurrents du prince se trouve son avarice, qui appartient à sa *fama*. Suétone affirme que cette réputation se constitua lors de sa marche de l'Espagne vers Rome, et s'amplifia une fois arrivée dans l'*Vrbs*[1246] ; Plutarque, plus général, précise que la réputation de parcimonie, d'abord positive, tourna en critique de sa rapacité une fois qu'il fut devenu empereur[1247]. Tacite donne à comprendre comment la transformation s'opéra, dans son tableau de la garnison de Rome à la mort de Néron : l'ancienne *fama* de *seueritas*, qui florissait dans les légions placées sous son commandement, est remise en question par les *sermones* – des rumeurs, donc – blâmant « sa vieillesse et son avarice »[1248]. Avec exactement le même vocabulaire que Juvénal (*fama* et *sermones*), l'historien permet de comprendre comment la réputation, anciennement figée, est remise en mouvement, en circulation ; sa cristallisation en un jugement consensuel ne tient plus ; par l'oralité, elle retourne vers le pôle de la rumeur et connaît une modification substantielle, avant de se figer à nouveau autour du nouveau trait de caractère associé à l'empereur[1249]. La perméabilité entre « rumeur »

[1244] Voir par exemple Tac., *Ann.*, 1.4 ; 3.14 ; 3.19 ; 11.23 ; *id.*, *Hist.*, 2.8 ; également Tac., *Ann.*, 1.9 ; 1.76 (ni *rumor* ni *fama* apparaissent, mais nous avons clairement affaire à une rumeur ici).

[1245] Voir par exemple Tac., *Ann.*, 14.20 ; également Tac., *Hist.*, 4.6 (*uarii sermones*).

[1246] *Praecesserat de eo fama saeuitiae simul atque auaritiae […]. Ea fama et confirmata et aucta est, ut primum urbem introiit*, Suét., *Galb.*, 12. Voir dernièrement J. B. MEISTER 2018 : 111.

[1247] Τὸ δὲ εὔκολον αὐτοῦ τῆς διαίτης καὶ φειδωλὸν ἐν δαπάναις καὶ ἀπέριττον αἰτίαν ἔσχεν αὐτοκράτορος γενομένου μικρολογίας, ἣν ἕωλόν τινα δόξαν εὐταξίας ἔφερε καὶ σωφροσύνης, Plut., *Galb.*, 3.

[1248] *Nec deerant sermones senium atque auaritiam Galbae increpantium. Laudata olim et militari fama celebrata seueritas eius angebat aspernantis ueterem disciplinam*, Tac., *Hist.*, 1.5.

[1249] Si Plutarque et Suétone ne font mention qu'une seule fois de l'*auaritia* de Galba (cela étant peut-être lié aux conventions du genre bibliographique, où le traitement de l'information *per species* impose des regroupements), l'on en retrouve des mentions tout au long du livre I des *Histoires* : à deux reprises dans le discours

et « réputation », deux faces d'une même médaille en réalité, est donc bien illustrée par cette transformation décrite par les historiens dans la *fama* de Galba.

Prenons comme ultime exemple le cas de Domitien, qui illustre le même point, mais dans un mouvement en quelque sorte inversé. À la fin de l'année 69, après la victoire de Crémone, Vespasien demeure à Alexandrie, où il apprend différentes nouvelles officielles de Rome (*nuntii*, Tac., *Hist.*, 4.51), notamment la mort de Vitellius. Il y reçoit aussi, par un canal dont Tacite ne dit rien, des informations sur son fils Domitien, resté à Rome. Celles-ci prennent la forme d'une *fama*, dont il est difficile de dire si elle doit être traduite par « rumeur » ou « réputation » :

> *Vespasianus in Italiam resque urbis intentus aduersam de Domitiano famam accipit, tamquam terminos aetatis et concessa filio egrederetur.*[1250] (Tac., *Hist.*, 4.51)

On constate ici un double mouvement contradictoire dans l'emploi du terme *fama*, qui tient presque de la syllepse. Si la phrase s'arrêtait à *accipit*, l'on traduirait intuitivement : « Vespasien restait attentif à la situation de l'Italie et aux affaires de Rome ; il apprit ainsi la réputation fâcheuse de Domitien ». Mais comme cette *aduersa fama* reçoit dans l'immédiate continuité un contenu précis, développé par *tamquam*[1251], qu'elle devient, en somme, circonstanciée et particulière, elle glisse imperceptiblement vers le sens de « rumeur ».

Ainsi la question de l'extinction de la rumeur permet-elle d'établir, contre une certaine *doxa*, que ce phénomène n'était pas éphémère par nature. Intimement liée à l'actualité, qui la fait surgir et lui fournit son propos originel, la rumeur pouvait certes disparaître avec celle-ci, une information en chassant une autre et monopolisant autour d'un nouveau sujet de discussion l'attention de la foule. Néanmoins, il n'était pas rare que la rumeur s'affranchisse de ce cadre temporel trop borné, dans deux modalités que nous avons tenté de définir ici : soit elle étirait une actualité pourtant disparue, mais fortement impliquante, dans un espace chronologique étendu ; soit elle servait de vectrice à une réputation, et pouvait alors confiner à l'éternité, la réputation étant précisément conçue comme la survie du nom et de la personne après la mort, ce dont témoignent les sources épigraphiques[1252]. Voilà pourquoi il a été question des rapports étroits qu'entretiennent réputation et rumeur : avoir conscience de la proximité entre les deux notions, qui ne sont finalement que deux variations du même phénomène, permet de résister à l'idée d'une rumeur fugace et fragile, qui participe souvent de la vision pathologisante des bruits publics, présentés comme des crises spasmodiques du corps social.

---

d'Othon (Tac., *Hist.*, 1.37-38) et, surtout, dans le portrait proprement biographique que l'historien lui consacre après sa mort, et où ce trait de caractère est évoqué juste après le rappel de sa *fama* (Tac., *Hist.*, 1.49).

[1250] « Vespasien restait attentif à la situation de l'Italie et aux affaires de Rome ; il apprit ainsi ce qu'on disait de fâcheux sur Domitien : on lui reprochait de sortir des limites propres à quelqu'un de son âge et d'excéder ce qui lui était permis en sa simple qualité de fils. »

[1251] *Tamquam* sert souvent chez Tacite à introduire une forme de discours indirect en contexte de rumeur. Cf. notre analyse syntaxique en annexe.

[1252] Pour désigner la réputation qui survit après la disparition, les inscriptions funéraires ont bien entendu également (et préférentiellement, en réalité) recours à *fama*, cf. CIL VIII, 15569, CIL X, 7566, CIL XI, 307, CIL XIV, 2765, etc. Sur « l'espérance dans l'immortalité » que traduisent certaines épitaphes, notamment métriques, dès le Ier siècle, voir Ch. PIETRI 1997 : 1432-1434.

Conclusion du chapitre 3 : de la définition à la dénomination de la rumeur

En cherchant à définir la rumeur, il convient donc de ne pas reprendre sans les interroger les traits que nous prêtons aujourd'hui à ce phénomène social, et dont nous avons déterminé, à l'aide d'exemples précis, qu'ils ne s'adaptent pas, ou mal, aux réalités romaines : la rumeur, à Rome, n'est pas réductible à son message, quel que soit l'angle retenu, et son degré de vérité, de positivité, d'officialité ou d'informativité varie à chaque fois avec une ampleur telle qu'il est impossible de se fonder sur ces critères pour faire en émerger une définition acceptable. À l'inverse, ce qui caractérise en propre la rumeur à Rome, ce qui la singularise par rapport à d'autres canaux d'échange, se situe dans ses formes, c'est-à-dire dans la nature médiatique qui lui est propre. C'est à cet égard que nous pouvons retenir la définition suivante, qui synthétise les points détaillés plus haut : la rumeur à Rome est un phénomène de diffusion et de commentaire des informations, saisi dans sa dimension collective et à échelle macroscopique, procédant par des échanges oraux qui prennent place dans un cadre public et sont pris en charge par des agents non institutionnalisés[1253]. C'est un média à part entière, dont l'une des singularités réside dans la réélaboration constante du message au cours de sa diffusion, ce qui explique que les rumeurs soient systématiquement présentées dans les sources comme anonymes : en effet, si chaque locuteur de la rumeur était bien capable de dire de qui il tenait son information, de pointer vers le dernier maillon de la chaîne, le phénomène, pris dans sa totalité et observé de l'extérieur, interdisait du fait de la multiplication des points d'énonciation de remonter à la source première du message.

Ce premier chapitre visait à construire la rumeur comme objet historique et scientifique et à substituer ce modèle aux traditionnels discours idéologiques et stéréotypés qui lui sont habituellement appliqués. Muni de cette définition, nous allons plonger, dès le chapitre suivant, dans l'analyse des rouages de la rumeur, en étudiant les lieux et circonstances par lesquels ces bruits circulaient et les agents qui assuraient leur dissémination. On s'interrogera par là même sur l'identité sociale des ragoteurs : peut-on, à Rome, déterminer si un groupe de la société plutôt qu'un autre se spécialise dans la dissémination des bruits publics ? Et dans l'armée ? Après le chapitre suivant, qui observe la rumeur dans une perspective d'histoire sociale, nous passerons à une approche davantage tournée vers l'histoire sociologique en analysant comment le phénomène rumoral s'insère dans les enjeux (tout politiques) de communication dans la Rome du début de l'Empire. Ces deux chapitres reposeront cependant largement sur les propriétés médiatiques des rumeurs mises en lumière ici.

Auparavant, il convient toutefois de s'arrêter quelques instants sur la question lexicographique, sémantique et syntaxique, malgré la position hostile d'un des grands spécialistes de la rumeur antique, E. FLAIG, à l'égard de ce type d'enquête[1254]. En effet,

[1253] Le lien entre rumeurs et agents non institutionnalisés remonte en dernière instance, comme nous l'avons vu, aux travaux de Cl. GAUVARD sur la rumeur médiévale (Cl. GAUVARD 1994 : 159) et a été repris par É. LEMIRRE & A. DUBOURDIEU 1997 : 304 pour la rumeur pendant l'affaire des Bacchanales.

[1254] Lisons cette remarque éloquente en introduction de son étude de cas sur le rôle de la rumeur à la fin du principat néronien : « Egal wie die antiken Historiographen es terminologisch nennen, [das Gerücht] war ein soziales Phänomen, das politisches Gewicht erhalten konnte. Es ist kein Textphänomen. Untersuchungen über die literarische Konstruktion des Gerüchts berühren daher das Thema nicht. » (E. FLAIG 2003b : 351)

considérer les rumeurs seulement sous l'angle du phénomène social ou politique ou, à l'inverse, comme simple construction rhétorique de la part de Tacite se révèle stérile, voire dangereux, conduisant l'historien(ne) à mésestimer l'importance d'une rumeur en oubliant qu'elle est inscrite dans un contexte littéraire, ou le philologue à négliger qu'il s'agit avant tout de pratiques réelles, historiques, que Tacite n'a pas tirées de son propre fonds. Concilier les deux approches est non seulement nécessaire, mais se révèle en réalité beaucoup plus fertile, comme nous le verrons à plusieurs reprises dans les chapitres 6 et 7 de ce travail.

Dès lors, pourquoi ne pas avoir commencé cette partie par une étude lexico-syntaxique et pour quelle raison n'abordons-nous ce point que maintenant ? Cette question fait émerger un problème de constitution de corpus quand on aborde l'étude la plus large possible des rumeurs chez Tacite[1255]. En effet, comme la rumeur se présente comme un fait social très « plastique » quand il est rapporté au sein de l'œuvre, un phénomène dont les formes dans le texte sont très variables, depuis de brèves et fugaces mentions jusqu'à des discours très oratoires et fort développés, les bornes du corpus rumoral chez lui sont très difficiles à placer, si l'on procède par la méthode lexicale. Ne retiendra-t-on que les occurrences de *rumor* et *fama* ? Mais souvent, ces termes sont associés à d'autres désignations, certaines évidentes, comme *sermo*[1256], d'autres plus expressives, à l'instar, par exemple, du substantif *os*, « la bouche », associé à un terme renvoyant au grand nombre : ainsi Rubellius Plautus, un *capax imperii* de l'époque néronienne, fut-il l'objet en 60 d'une rumeur quand son nom circula « sur les lèvres de tout le monde » (*omnium ore*, Tac., *Ann.*, 14.22) ; cette première désignation est immédiatement reprise par le narrateur comme *rumor*. Dans ces passages, les dénominations alternatives de la rumeur (et il en est beaucoup) ne posent pas de problème, puisqu'elles accompagnent des substantifs plus habituels, *rumor* en l'espèce. Mais que faut-il faire d'un texte dans lequel Tacite évoque l'*os uulgi* sans utiliser *rumor* ou *fama*, comme lorsqu'il décrit les propos qui agitent la foule au sujet de la retraite forcée d'Agricola à Rome[1257] ? Le phénomène décrit a tous les traits d'une rumeur, et l'on pressent que le recours ou non à *rumor* ou *fama* tient davantage de questions de style et de choix de narration qu'il n'est lié à la situation historique elle-même. Une méthode purement lexicale devrait donc procéder de proche en proche, incluant dans le relevé toutes les désignations alternatives associées à *rumor* et *fama*, un procédé dont on perçoit tout de suite la difficulté et les limites.

De fait, la barrière entre ce qui relève de la rumeur et ce qui n'en relève pas semble très difficile à fixer si l'on procède à partir des mots eux-mêmes. Prenons l'exemple des *questus* (« plaintes ») attribués à la foule. Ceux-ci apparaissent comme une façon de désigner les bruits qui courent à Rome à la mort de Germanicus sous l'angle des sentiments très forts qu'ils provoquent dans la population romaine (Tac., *Ann.*, 2.82)[1258] : dans ce passage célèbre des *Annales*, ils sont mis sur le même plan que d'autres désignations qui thématisent la rumeur (*percrebrescere*, *uulgare*, *uulgi sermones*), et Suétone, une source parallèle, parle explicitement

[1255] Nous ne parlons ici que des rumeurs tacitéennes, le corpus principal de notre travail.

[1256] À la fin de l'année 54 arrivèrent à Rome au sujet de la situation parthe des rumeurs d'abord présentées comme *turbidi rumores*, puis comme des *sermones* dont se délecte la ville (Tac., *Ann.*, 13.6).

[1257] *Ita cum damna damnis continuarentur atque omnis annus funeribus et cladibus insigniretur, poscebatur ore uulgi dux Agricola, comparantibus cunctis uigorem, constantiam et expertum bellis animum cum inertia et formidine aliorum*, Tac., *Agr.*, 41.

[1258] I. COGITORE 2012a : 408-409.

de *fama* (Suét., *Cal.*, 6). *Questus* entre ainsi dans le lexique de la rumeur. Mais doit-on pour autant considérer que toute occurrence de ce terme renvoie à un bruit public ? Non, bien entendu : une déploration parcourant les armées romaines pendant la bataille de Bédriac, même si elle n'est pas accompagnée de *rumor* ou *fama*, entrera sans problème en considération pour l'étude des rumeurs tacitéennes[1259], mais une plainte exprimée par un locuteur individualisé comme un sénateur devra bien évidemment être écartée[1260]. Enfin, une dernière limite à l'approche lexicale se trouve quand on observe les textes dans lesquels aucun mot ne thématise la présence d'une rumeur, et où celle-ci n'est rapportée qu'à l'aide d'un discours indirect. Prenons les propos qui circulent après la mort de Germanicus à Antioche et qui le comparent, dans un passage bien connu, à Alexandre le Grand[1261]. Ils sont introduits par une formule (*erant qui […] adaequarent*, Tac., *Ann.*, 2.73) qui ne les place pas explicitement dans la catégorie des rumeurs. Cependant, ces jugements sont formellement très proches des bruits que l'on entend après la disparition d'Auguste, dans le *Totengericht*, et qui sont clairement présentés comme émanant d'un *multus rumor* (Tac., *Ann.*, 1.9-10). Si l'on se fonde seulement sur les mots de la rumeur, même définis très largement, on passe à côté de ce texte important.

Deux conclusions s'imposent : il est impossible de se dispenser d'une étude lexico-syntaxique pour parfaitement comprendre les enjeux des rumeurs tacitéennes ; cependant, cette étude ne peut constituer le point de départ de la réflexion. Voilà pourquoi nous avons choisi de la mener seulement *après* avoir constitué notre corpus à l'aide de la définition médiatique de la rumeur élaborée dans ce chapitre. Toutefois, comme cette approche par le phénomène aboutit à prendre en considération beaucoup plus de textes que celle qui procède par la langue, et que nous avons voulu mener une analyse aussi complète que possible des multiples façons dont Tacite insère les rumeurs dans son récit, l'étude lexico-syntaxique complète a été renvoyée en annexe : assez massive du fait des nombreux relevés et tableaux qui s'y trouvent, elle aurait lourdement entravé la réflexion en étant placée dans le corps du texte. Cependant, on peut, pour la suite du propos, en résumer ici les grandes conclusions.

1) Nous sommes parti du constat qu'une rumeur pouvait être rapportée par Tacite de trois façons différentes. Soit l'historien utilise un des substantifs les plus fréquents pour renvoyer au phénomène : il s'agit de *rumor*, de *fama*, mais également de *sermo*/*sermones*, qui constitue chez lui une manière tout à fait habituelle de désigner ce phénomène. Soit il a recours à des formules plus imagées (*os*, *questus*, mais aussi *fremere*, *uulgare*, *fingere*, etc.). Soit, enfin, la rumeur n'est pas évoquée à l'aide d'un mot particulier (on dira qu'elle n'est pas « thématisée ») que rendue sensible grâce à l'insertion d'un discours indirect massif attribué à un personnage collectif (la foule, le peuple, l'armée). Ce dernier cas (on parlera de rumeur « syntactisée ») est évidemment plus rare.
2) Il s'est agi ensuite de préciser les rapports lexicaux et sémantiques qu'entretiennent les trois substantifs « spécifiques » les uns avec les autres (*rumor*, *fama*, *sermo*, les deux

[1259] *Hinc per omnem aciem miraculum et questus et saeuissimi belli execratio*, Tac., *Hist.*, 3.25.

[1260] Entre mille exemples, Tac., *Ann.*, 1.75 : *inter quae Pius Aurelius senator questus mole publicae uiae ductuque aquarum labefactas aedis suas, auxilium patrum inuocabat.*

[1261] *Et erant qui formam, aetatem, genus mortis ob propinquitatem etiam locorum in quibus interiit, magni Alexandri fatis adaequarent*, Tac., *Ann.*, 2.73.

premiers se partageant équitablement la majorité des occurrences, le troisième plus en retrait). Sont-ils parfaitement synonymes ou désignent-ils différents types de rumeur ? Ce type d'interrogation n'est pas neuf, mais demeure difficile à résoudre, tant les trois lexies semblent parfois interchangeables. On pense par exemple aux rumeurs qui agitent Rome en 69 lorsque les premières défections des légions en faveur de Vespasien sont rapportées : ces propos, que Vitellius tente de faire taire, sont successivement désignés comme *falsi rumores*, *sermones populi* et comme *fama* (Tac., *Hist.*, 2.96). Nous proposons dans l'étude en annexe trois méthodes pour confronter ces termes les uns aux autres : en observant de près le sémantisme de chacun (par l'étymologie et l'analyse de sa combinatoire syntaxique : tableaux 1, 2 et 3), en interrogeant leurs cooccurrents (tableaux 4, 5 et 6), en explorant leur répartition entre rumeurs informatives et rumeurs normatives (tableau 7), une catégorie mise au jour dans le chapitre précédent. Ces trois perspectives combinées permettent de cerner d'un peu plus près la perspective que chacun de ces termes donne sur le phénomène rumoral chez Tacite. Il y a d'abord une question d'échelle : *fama* opère une saisie très distante du phénomène, alors que *sermo* l'observe dans ses réalisations particulières (les cercles de discussion). La *fama* est souvent évoquée comme un principe général de diffusion de l'information, parfois très peu actualisé (« la » rumeur dans l'absolu, et non « une » rumeur en particulier, si l'on veut) ; *sermo* renvoie à des bruits plus strictement normatifs et inscrits dans un contexte bien déterminé. Entre en considération aussi l'éclairage sur les ragots, souvent négatif avec *fama*, neutre avec *sermo*, pris alors comme une désignation quasiment technique des rumeurs. L'opposition entre la *fama* désincarnée et les *sermones* très concrets dessine un axe au centre duquel se trouve *rumor*. Ce substantif est certes plus précis que *fama* (ses locuteurs sont par exemple souvent évoqués à l'aide d'un génitif, sous la forme *rumor uulgi*/*populi*/*plebis*), mais peut également renvoyer au bouche-à-oreille comme principe médiatique. Le terme se caractérise par une certaine plasticité : les *rumores* sont des bruits tantôt positifs, tantôt négatifs, tantôt normatifs, tantôt informatifs, etc.

3) Concernant les désignations « non spécifiques » de la rumeur, nous avons d'abord constaté leur présence massive dans le corpus tacitéen : les occurrences sont à peu près aussi nombreuses que celles de *rumor*, *fama* et *sermo* combinées. Ce qui frappe ensuite, c'est la diversité lexicale de ces désignations alternatives. Nous les avons regroupées en cinq catégories, selon qu'elles renvoient aux bruits publics sous l'angle de l'acte de parole (*loqui*, *iactare*, etc. : tableau 8), de la diffusion (*uulgare*, *percrebrescere*, etc. : tableau 9), de la sonorité (*fremere*, *os*, etc. : tableau 10), des sentiments mobilisés (*questus*, *maerere*, etc. : tableau 11), ou de l'opération intellectuelle (*comparare*, *credere*, etc. : tableau 12). Après avoir étudié en détail les implications de chacun de ces modes de saisie des on-dit, il a fallu les confronter les uns aux autres (tableau 13). On s'aperçoit alors que les mots évoquant une rumeur sous l'angle de l'acte de parole (dire, affirmer, promettre, mentir, etc.) ne tiennent qu'une majorité relative, et non absolue, par rapport aux autres dénominations. Cela révèle la richesse des perspectives possibles sur la rumeur, tout autant parole de la foule aux yeux de Tacite que pur matériau sonore, circulation d'information ou support des affects collectifs. Il est à noter, enfin, que les actes de pensée, certes minoritaires, sont tout de même attestés et contreviennent à

l'image de la rumeur passionnelle émise par une foule versatile que l'historien cherche souvent à donner.

4) La dernière partie de l'étude est consacrée aux multiples façons dont le contenu des rumeurs est donné par l'historien. Même si, dans un nombre important de cas, celui-ci n'a pas lieu d'être, soit qu'il paraisse évident à l'historien et à son lecteur, soit que la rumeur soit traitée comme un principe général et non pour sa réalisation particulière, Tacite est souvent amené à rapporter le message des bruits publics. C'est une nouvelle fois la richesse des moyens mobilisés par l'auteur qui ressort de nos relevés : depuis les rumeurs narrativisées jusqu'aux discours les plus longs et les plus expressifs (deux critères qui ne se recoupent d'ailleurs pas tout à fait), les variations sont immenses. Bien évidemment, les rumeurs informatives sont le plus souvent évoquées sans fioritures, tandis que les rumeurs normatives, parce qu'elles expriment les passions de la foule, donnent lieu à des développements oratoires amples. Cependant, on constate que ces deux axiologies ne sont pas tout à fait synchroniques : dans certains contextes, en particulier en situation de crise, le simple fait de faire circuler une information pouvait être support d'une forte dramatisation et appeler différents effets stylistiques dans la façon de rapporter le message d'une rumeur. Un bon exemple est celui du *rumor* affirmant, au beau milieu du coup d'État du 15 janvier 69, qu'Othon avait été tué par les prétoriens, et dont nous avons parlé à plusieurs reprises dans ce chapitre[1262].

5) Enfin, au-delà de ces conclusions d'ordre lexico-syntaxique, un des fils rouges qui a guidé cette analyse a été de prendre en compte l'évolution possible entre les différentes œuvres de Tacite. Mesure-t-on une différence dans la manière d'« écrire la rumeur » des opuscules aux *Histoires*, et des *Histoires* aux *Annales* ? À chaque fois que cela a été constaté, nous avons essayé de déterminer laquelle des deux explications suivantes était la plus probable : évolution du style, ou différence liée au contenu narratif ? Certaines observations entrent sans trop de doute dans la première catégorie. Ainsi, les *Histoires* et les opuscules contiennent plus d'occurrences du *sermo*-rumeur que les *Annales*, où elles se limitent surtout aux trois premiers livres. Il y a sans doute là un mouvement qui appartient davantage à Tacite qu'aux événements qu'il raconte. Cependant, d'autres divergences entre les sous-corpus appellent des hypothèses plus stimulantes. Par exemple, quand on s'intéresse aux seules dénominations non spécifiques (hors *rumor*, *fama* et *sermo*, donc), on constate que les *Histoires* utilisent davantage les verbes et substantifs renvoyant à des actes de parole précis (affirmer, promettre, jurer, appeler, avertir, etc.) pour rapporter un bruit, tandis que les *Annales* polarisent bien plus les rumeurs sur l'axe sentiments/raison (certaines sont présentées par les affects qu'elles suscitent, d'autres par la réflexion qu'elles engagent), axe qui n'est pas vraiment opératoire dans les *Histoires*. De la même façon, *fama*, *rumor* et *sermo* sont présentés sous l'angle de la circulation des informations dans les *Histoires* que dans les *Annales*,

[1262] *Ignarus interim Galba et sacris intentus fatigabat alieni iam imperii deos, cum adfertur rumor rapi in castra incertum quem senatorem, mox Othonem esse qui raperetur, simul ex tota urbe, ut quisque obuius fuerat, alii formidine augentes, quidam minora uero, ne tum quidem obliti adulationis*, Tac., *Hist.*, 1.29. Le contenu de la rumeur n'est rapporté qu'en deux propositions infinitives (*rapi in castra incertum quem senatorem, mox Othonem esse qui raperetur*), mais celles-ci sont dotées d'une dimension dramatique évidente. Pourtant, ce bruit est tout à fait informatif et ne prend guère de place dans le récit.

où ils sont davantage saisis dans leur dimension normative. La piste de l'évolution du style ne paraît alors pas pleinement satisfaisante, surtout que, parfois, l'*Agricola* est plus proche des *Annales* que des *Histoires*. Dans ces cas, il faut admettre que c'est le contenu de chaque œuvre qui explique les variations, et constater que les rumeurs qui s'échangeaient pendant une guerre civile n'étaient pas perçues de la même façon que les bruits qui circulaient pendant un règne stable, fût-il celui d'un tyran (Tibère, Néron ou Domitien). L'écriture de Tacite semble signaler que les rumeurs acquièrent dans les périodes troublées, lorsque les canaux habituels d'acquisition de l'information défaillaient, une fonction pratique que les ragots sur les princes perceptibles lors des moments plus ordinaires n'avaient pas. Méfions-nous de la valeur historique de ce type de ressenti, qui est celui d'un aristocrate, comme nous le verrons plus avant dans les deux chapitres suivants. Toutefois, l'approche par la langue corrobore ici les analyses plus historiques que l'on peut faire à partir de la source tacitéenne.

Chapitre 4 – Espaces, temporalités et agents de la rumeur

> Les fausses nouvelles, dans toute la multiplicité de leurs formes, – simples racontars, impostures, légendes, – ont rempli la vie de l'humanité. Comment naissent-elles ? de quels éléments tirent-elles leur substance ? comment se propagent-elles, gagnant en ampleur à mesure qu'elles passent de bouche en bouche ou d'écrit en écrit ? Nulle question plus que celles-là ne mérite de passionner quiconque aime à réfléchir sur l'histoire.
>
> M. BLOCH, *Réflexions d'un historien sur les fausses nouvelles de la guerre* (édition Allia, 2012, première édition 1921), p. 11-12

Munis d'une définition de la rumeur dans les termes mêmes des Anciens, c'est-à-dire comme un média permettant la diffusion et le commentaire des nouvelles dans l'espace public via des canaux de communication non officiels, il est temps, à présent, de poursuivre la réflexion en changeant l'échelle d'analyse. En effet, pour construire le phénomène de la rumeur comme objet scientifique, il convenait de commencer par en saisir les grands principes, et donc de l'observer à un niveau macroscopique : c'est bien cette approche qui a permis de caractériser son mode de diffusion particulier, la temporalité dans lequel il s'inscrit, ses principales propriétés. Toutefois, rester à cette échelle empêche de donner une image complète de la rumeur : la position de surplomb, favorisée par l'angle généralement adopté par les sources historiographiques, est aussi celle qui mène aux généralisations faciles, lesquelles font en retour obstacle à l'étude des rôles politique, social et culturel de la rumeur à Rome. C'est pourquoi descendrons-nous dans ce chapitre au niveau des conversations elles-mêmes et des structures de sociabilité qui les soutenaient pour comprendre qui échangeait les rumeurs, où, comment et pourquoi cet échange se déroulait. Une fois le fonctionnement de la rumeur mieux cerné, non au niveau général de son processus de diffusion mais bien à l'échelle des interactions sociales qui la constituaient, nous analyserons dans le chapitre suivant comment les échanges rumoraux engageaient des rapports de force au sein de la société (civile et militaire), par les simples enjeux liés à la circulation ou non de l'information.

Après une longue phase où prévalait une lecture « holiste » des rumeurs, pendant laquelle il s'agissait surtout d'étudier le rôle de la rumeur dans les jeux de pouvoir de la Rome républicaine ou impériale, la recherche en histoire de l'Antiquité s'est récemment ouverte aux outils et conclusions de la sociologie interactionniste des rumeurs et s'est considérablement renouvelée sur cette question[1263]. La sociologie interactionniste des rumeurs affirme en effet que celles-ci ne peuvent pas être saisies d'un point de vue extérieur, surplombant et généralisant, mais qu'il convient de se placer au niveau même des échanges d'information qui constituent l'échelon de

[1263] Notamment via les travaux de Cr. ROSILLO-LOPEZ (Cr. ROSILLO-LOPEZ 2007 ; Cr. ROSILLO-LOPEZ 2017a), C. COURRIER (C. COURRIER 2014 : 183-185, 540-542, 682-696, C. COURRIER 2017b) ou J. C. MAGALHÃES DE OLIVEIRA (J. C. MAGALHÃES DE OLIVEIRA 2012, J. C. MAGALHÃES DE OLIVEIRA 2017) sur trois époques différentes de l'histoire romaine ; l'article de P. O'NEILL 2003 peut être considéré comme un précurseur de ce mouvement. Nous renvoyons à notre état de la question détaillé dans l'annexe 1. À la suite de ce courant, l'approche que nous développons doit beaucoup à N. ELIAS, qui a remis en question dans le domaine de la sociologie les visions traditionnelles (holistes ou individualistes), en reprochant notamment aux premières de « réifier » l'individu, et en insistant sur l'inscription de celui-ci dans des réseaux relationnels multiples, des « interdépendances humaines que nous nommons sociétés » (N. ELIAS 1991 : 17). Ainsi selon lui, « l'objet d'étude de la sociologie [est] les réseaux d'interrelations, les interdépendances, les configurations, les processus que forment les hommes interdépendants » (N. ELIAS 1991 : 121). Voir en général sur ces questions N. ELIAS 1991 et N. ELIAS 1997.

base du processus rumoral[1264] : c'est à cette échelle seulement, qualifiée de mésoscopique par opposition au niveau macroscopique[1265], que l'on peut réellement comprendre ce qui motivait les acteurs sociaux à recourir à la rumeur, et comment ils agissaient à cette fin. Nous arpenterons à notre tour cette voie en suivant un plan simple : premièrement, l'étude des rumeurs en contexte civil (urbain principalement) ; deuxièmement, l'étude des rumeurs en contexte militaire (à la fois dans les *castra* et lors du combat). Auparavant néanmoins, le changement d'échelle décrit ci-dessus appelle quelques remarques d'ordre méthodologique concernant l'utilisation des sources.

Note méthodologique : rumeur, sources littéraires et paradigme « mythographique »

Deux points doivent en effet être spécifiés. Le premier concerne la nature des textes utilisés : pour ce volet de l'analyse, ce ne sont plus les sources historiographiques qui contiennent les informations nécessaires à la réflexion. En effet, les caractéristiques qui définissent les rumeurs telles qu'on les trouve chez les historiens antiques sont ici problématiques pour deux raisons : elles s'intéressent surtout à la communication politique et livrent de la foule et de ses voix une vision extérieure et essentialisante. Ces traits, qui étaient utiles pour esquisser le *pattern* des rumeurs, se révèlent des plus gênants quand on cherche à descendre au niveau de l'échange interindividuel qui les constituait. Ce sont dans les sources qui évoquent – ou affectent d'évoquer – la temporalité de la vie quotidienne d'une part et les couches subalternes de la société civile ou militaire de l'autre que nous trouverons des indications plus à même de nous renseigner sur les modalités propres d'échange des ragots. Parce qu'il est immédiatement en prise sur le quotidien dont il est contemporain, le genre épistolaire (Cicéron, Pline) est à même d'apporter de telles informations ; mais il conviendra de se méfier de la perspective tout aristocratique que livrent les épistoliers sur la rumeur : l'effet de source menace ici plus qu'ailleurs, tant il est à craindre que les locuteurs ne mentionnent que les rumeurs qui les affectent directement, là où l'historiographie témoigne, malgré ses propres biais, tout du moins d'une certaine prétention à la totalité. Seront surtout utilisés des textes poétiques, eux-mêmes répartis en plusieurs genres : satire/épigramme (Horace, Juvénal, Martial)[1266], théâtre (Plaute, Térence), élégie (Properce)[1267], fable (Phèdre), roman (Pétrone, Apulée). Le point commun de ces différents genres est de proposer une certaine *mise à niveau* des réalités quotidiennes et, parfois, de s'intéresser ostensiblement à des espaces de sociabilité populaire[1268], ces lieux où la

[1264] Voir le bilan de Ph. ALDRIN 2003, en particulier p. 129.

[1265] Sur ces différentes « échelles de masse » et les « opérateurs d'échelles » nécessaires pour faire varier les niveaux d'analyse des phénomènes sociaux, voir l'article méthodologique de M. GROSSETTI 2006.

[1266] I. A. RUFFELL 2003 a démontré comment la satire horatienne occupait une place médiane entre des genres littéraires plus stables et plus reconnus (à l'instar de Lucilius) et une forme de littérature populaire versifiée relevant de l'invective dont il se serait différencié à toute force, processus qui ne va pas sans une certaine réappropriation d'effets de style et de contenus issus de cette même production populaire (voir p. 63 tout particulièrement). Cette position intermédiaire est de premier intérêt quand il s'agit de refléter un phénomène aussi intimement populaire que la rumeur. Concernant l'apport qu'un auteur comme Martial peut représenter dans l'étude de rumeurs ordinaires, voir Ph. HARDIE 2012 : 321 ; plus généralement sur la richesse de la peinture du quotidien chez Sénèque, Juvénal et Martial, Z. YAVETZ 1983 : 24.

[1267] Sur la rumeur et la renommée chez les poètes élégiaques, étude des « erotics of *fama* » chez Ph. HARDIE 2012 : 357-370.

[1268] Comme le remarquait déjà Z. YAVETZ 1983 : 24 ; même remarque à propos de Martial chez Ph. HARDIE 2012 : 321. Sur un sujet différent, voir les utiles précisions méthodologique de J. LEHNEN 1997 : 34-35.

rumeur se réalisait en conversations éparses. Bien entendu, il ne s'agit pas de nier ici que ces sources procèdent elles aussi d'un discours aristocratique, eu égard au profil social de leurs auteurs, qui appartenaient à l'élite ; mais en se plaçant dans des lieux et temporalités communs et parfois distincts du monde aristocratique, elles sont plus susceptibles de mettre à jour les mécanismes routiniers des phénomènes sociaux. Ces documents sont encore complétés par les sources très particulières que constituent les déclamations, dont le statut singulier sera étudié plus en profondeur en temps voulu. Enfin, les sources historiographiques, quoique moins utilisées, ne disparaîtront pas ; les éclairages fournis par Suétone, notamment, plus soucieux de certains phénomènes d'échange oral à valeur peu ou pas politique, seront de première utilité ; dans le domaine de la rumeur militaire, par ailleurs, nous disposons rarement de textes pouvant se substituer aux éclairages que donnent César, Tite-Live, Tacite et Ammien.

L'analyse concrète des diverses formes de l'échange d'information via les canaux non officiels doit permettre de discréditer définitivement l'image d'une transmission non rationnelle des rumeurs, qui domine dans un certain type de sources, et qui a été repris par une partie de la recherche moderne[1269]. La présentation de la foule comme un acteur irrationnel et anomique, saturée de *topoi* visibles aussi bien dans la littérature grecque que romaine, a en effet conduit bon nombre d'auteurs anciens à stipuler en miroir l'irrationalité de la rumeur, qui était perçue comme fondamentalement liée aux masses populaires. L'une des traces les plus évidentes de cette perspective est ce que nous proposons d'appeler le « paradigme mythographique » de la rumeur, et qui se définit comme la tendance à présenter ce phénomène social comme régi par le merveilleux, l'aléatoire, le surnaturel – en un mot par aucune règle relevant apparemment du monde humain[1270]. J.-N. KAPFERER avait déjà relevé à quel point s'imposait dans la *doxa* l'association rumeur-magie et combien il importait de la combattre[1271]. Dans cette perspective, en effet, la rumeur devient un mystère inaccessible à la raison humaine, le produit de causes qui échappent à la compréhension commune. Si d'apparence, cette présentation est moins discréditante que le paradigme « psychopathologique » qui a été mentionné plus tôt et qui associe la rumeur à une maladie corruptrice s'attaquant à la cohésion du corps social, elle relève tout autant d'une stratégie, consciente ou non, décrédibilisant les groupes qui n'appartenaient

[1269] En premier lieu dans la sociologie traditionnelle des rumeurs, marquée par le paradigme psychopathologique : cette approche est particulièrement évidente chez Fr. REUMAUX 1989 : 125, qui parle d'« impératif magique » pour ce phénomène. L'exact même son de cloche se fait entendre chez M. OLENDER 1982 : 9, pour qui comme « instrument de diffusion, [la rumeur] a l'efficacité d'une magie ».

[1270] Ce paradigme pourrait être rapproché de ce que N. ELIAS nomme le modèle « magico-mythique » (N. ELIAS 1991 : 7-32), c'est-à-dire une façon d'appréhender les problématiques relevant du champ social avec un appareil linguistique et conceptuel qui ne tient pas compte des configurations de relations effectives, mais qui appartient à la pensée préscientifique (pour le dire rapidement). Selon N. ELIAS, même si notre façon d'appréhender le monde a évolué, le langage pour ce faire reste prisonnier de ce modèle magico-mythique, qui est de surcroît redoublé par un second modèle relevant des sciences naturelles : c'est contre cette double prégnance que le sociologue cherche à lutter. Même s'il ne donne pas d'exemples précis et reste largement au niveau théorique, il nous semble que la façon de représenter la rumeur dans les sources littéraires antiques n'est pas bien différente de ce modèle magico-mythique ; toutefois, nous lui préférerons le concept de « paradigme mythographique » pour deux raisons : l'importance de la *mytho*logie – plus que de la « magie » – dans les schémas d'explicitation du fonctionnement de la rumeur (les Dioscures, Héra, etc.), comme nous le verrons, ainsi que l'importance de la dimension de représentation littéraire (mytho*graphique*), pour ne pas dire rhétorique, qui offre une perspective bien entendu très différente de celle des sociologues contemporains.

[1271] Dès l'introduction de son ouvrage : J.-N. KAPFERER 1987 : 9. Malgré cette présentation commune des bruits publics, il importe, pour le sociologue, de démontrer que « loin d'être mystérieuses, les rumeurs obéissent à une logique forte dont il est possible de démonter les mécanismes ».

pas à l'élite en les excluant, de fait, d'un monde social régi par des causes et des effets que l'on peut établir rationnellement.

C'est ce paradigme qu'illustrent tout particulièrement les représentations qui font procéder la rumeur de tel ou tel principe divin, la rattachant en dernière instance à un monde non humain. On pense tout naturellement ici au vers célèbre d'Hésiode « la Rumeur, elle aussi, est une déesse »[1272], à certains épisodes de l'épopée grecque ou hellénistique[1273], ou encore à la *Fama* déifiée de Virgile et d'Ovide[1274] ; mais certains auteurs plus proches de nos préoccupations perpétuent, certes avec moins d'éclat, cette caractérisation de la rumeur comme objet surnaturel. Celle-ci est particulièrement visible dans le cas des rumeurs à « génération spontanée », parfois lues trop naïvement par la recherche[1275], transmettant instantanément à Rome la nouvelle d'une victoire ou d'une défaite qui a pourtant lieu à une distance importante de l'*Vrbs*. À l'occasion de son récit de la bataille de Pydna (168 av. J.-C.), Plutarque livre un excursus faisant le catalogue de ces rumeurs (Plut., *Ém.*, 24-25) ; nous aurons à y revenir, et pour ce qu'elles nous disent de la rivalité entre information officielle et non officielle, et pour l'inscription de ces rumeurs spontanées dans les édifices de spectacle de la ville. Le commentaire de Plutarque est éloquent : « les propriétés de la rumeur surpassent tout par le signe de l'action divine et la marque de la Fortune qu'elles portent » (ὑπερβάλλει δὲ θειότητι πάντα καὶ τύχῃ τὰ τῆς φήμης, Plut., *Ém.*, 24). Voilà qui revient à placer la φήμη hors du cercle de la raison humaine (θειότης) et des causes explicables de l'histoire (τύχη[1276]). De même, là où il est des plus vraisemblables que la rumeur circulait d'homme à homme, de bouche à oreille, via des réseaux de familiarité et de sociabilité précis, déterminables, analysables, les textes littéraires attribuent l'arrivée de la nouvelle de la victoire du lac Régille en 499 av. J.-C. à l'intervention des Dioscures qui, se substituant à la longue course de la rumeur, transmirent l'information à L. Domitius Ahenobarbus, dans un épisode où le merveilleux tient le premier rôle[1277]. Symboliquement,

---

[1272] Φήμη δ' οὔτις πάμπαν ἀπόλλυται, ἥν τινα πολλοὶ / λαοὶ φημίξωσι · θεός νύ τίς ἐστι καὶ αὐτή (Hés., *Trav.*, 763-764). Voir évidemment l'article de M. DETIENNE 1982, lequel semble accorder crédit à la valeur historique du vers d'Hésiode, notamment lorsqu'il affirme que les bruits « sourdent mystérieusement » (p. 71). Cependant, affirmer que « la rumeur, dans son état socialisé, confine à des pratiques oraculaires » (p. 75) ne peut que rendre compte de la vision qu'en avaient nos sources ou de l'usage littéraire qu'elles en faisaient, et en aucun cas de la réalité sociale de la rumeur. Plus récemment sur ces questions, M. BETTINI 2008b : 351-353 et G. GUASTELLA 2017 : 153-184, en part. p. 157-159.

[1273] On trouve une évocation de la rumeur chez Homère, qui a pu influencer les poètes latins (Ὅσσα δ' ἄρ' ἄγγελος ὦκα κατὰ πτόλιν ᾤχετο πάντη, / μνηστήρων στυγερὸν θάνατον καὶ κῆρ' ἐνέπουσα, Hom., *Od.*, 24.413-414 ; sur celle-ci, voir Ph. HARDIE 2010 : 18) ; Apollonios de Rhodes, lui, représente Héra lancer des bruits chez les Phéaciens (σὺν δ' ἀνέρες ἀγροιῶται / ἤντεον εἰσαΐοντες, ἐπεὶ νημερτέα βάξιν / Ἥρη ἐπιπροέηκεν, Apoll. Rhod. 4.1183-1185).

[1274] Virg., *Én.*, 4.173-195, et les échos chez Ov., *Mét.*, 12.39-63. Les études de Ph. HARDIE 2012 ; et de G. GUASTELLA 2017 sur ces textes ont été signalées dans le chapitre précédent.

[1275] S. GOTTELAND 1997 : 97-99 pour cette expression heureuse, utilisée toutefois hors de toute dimension critique : la chercheuse reprend certains témoignages issus de la littérature grecque (Eschine, Hérodote) sans interroger le caractère proprement idéologique de cette présentation de la rumeur comme un « automatisme » (voir aussi S. GOTTELAND 1997 : 114 ; S. GOTTELAND 1997 : 268). Même tendance, pour la même aire chrono-culturelle, chez Fr. LARRAN 2011 : 23 ; 31, qui parle de modalités de diffusion « surhumaines ». La même caractérisation apparaît pour l'analyse de l'affaire des Bacchanales chez É. LEMIRRE & A. DUBOURDIEU 1997 : 304.

[1276] La τύχη désigne en effet originellement tout ce qui échappe au contrôle de l'homme, à la différence de l'ἀρετή, comme en témoigne une citation de Démétrios de Phalère conservée par Pol. 29.21, cf. Fr. BECCHI 2001 : 111.

[1277] Plut., *Ém.*, 25 ; *Cor.*, 3 ; Suét., *Nér*, 1 ; Den. Hal., *Ant.*, 6.13, chez qui n'apparaît pas la figure de Domitius Ahenobarbus : les Dioscures rapportent la nouvelle à de « nombreuses personnes » (πολλοί), ce qui mime avec

cette action divine joue parfaitement le rôle de la rumeur, en singeant son fonctionnement : l'information délivrée par les dieux est transmise comme de juste de la bouche à l'oreille, échangée dans un de ses lieux privilégiés, la fontaine, probablement située à un carrefour regroupant quelques *insulae*, à proximité du forum, soit un schéma de transmission classique pour les ragots, comme nous le verrons dans la suite de ce chapitre. Et l'on aurait tort de voir là une recomposition romanesque d'un passé lointain. Suétone et Plutarque rangent en effet dans la même catégorie la nouvelle de la défaite de L. Antonius Saturninus qui s'était rebellé contre Domitien en 88[1278] : pour le premier, « présages » (*praesagia*) et non nouvelles officielles (*nuntii*) que ces bruits qui se répandent (*uulgare*) ; pour le second, φήμη « spontanée » (αὐτομάτως) du peuple ; pour les deux, phénomène proprement inexplicable, sinon par l'intervention de quelque puissance supérieure[1279]. Une telle lecture s'articule de surcroît chez certains auteurs anciens à une axiologie rationnel-irrationnel qui peut elle-même se superposer à celle entre individu et collectif, la rumeur étant naturellement rattaché au second pôle[1280]. Faire entrer la rumeur dans le monde de l'irrationnel, de l'inspiration divine ou de l'aléatoire, c'est lui refuser des règles de fonctionnement précises et analysables ; c'est la retirer du monde social et, *de facto*, du monde politique ; en dernière instance, c'est participer à une déresponsabilisation de la foule et de sa communication.

Ainsi par ce stéréotype très particulier de la rumeur à génération spontanée le phénomène est-il rejeté, quoique non discrédité en apparence puisque témoignant de la bienveillance divine, vers un pôle mythographique qui fait obstacle à son étude scientifique. C'est contre cette tendance foncièrement idéologique des sources qu'il convient de se dresser en essayant d'exposer, autant que faire se peut, les mécanismes qui la régissent.

---

encore plus de réalisme l'arrivée d'une rumeur. Cic., *Nat.*, 2.2.6 et 3.11-13 apporte un éclairage théorique sur ces interventions, cf. G. GUASTELLA 2017 : 50-52.

[1278] Sur cette « usurpation », voir E. FLAIG 1992 : 417-450, spéc. p. 449-450 pour l'analyse de la réaction de la plèbe et une lecture politique de la rumeur.

[1279] Suét., *Dom.*, 6 (*de qua uictoria praesagiis prius quam nuntiis comperit, siquidem ipso quo dimicatum erat die statuam eius Romae insignis aquila circumplexa pinnis clangores laetissimos edidit ; pauloque post accisum Antonium adeo uulgatum est, ut caput quoque adportatum eius uidisse se plerique contenderet*) et Plut., *Ém.*, 25 (ὅτε γὰρ Ἀντώνιος ἀπέστη Δομετιανοῦ καὶ πολὺς πόλεμος ἀπὸ Γερμανίας προσεδοκᾶτο, τῆς Ῥώμης ταραττομένης ἄφνω καὶ αὐτομάτως ὁ δῆμος ἐξ αὐτοῦ φήμην ἀνέδωκε νίκης, καὶ τὴν Ῥώμην ἐπέδραμε λόγος αὐτόν τε τὸν Ἀντώνιον ἀνῃρῆσθαι, καὶ τοῦ σὺν αὐτῷ στρατεύματος ἡττημένου μηδὲν μέρος λελεῖφθαι).

[1280] Comme nous avons essayé de le démontrer ailleurs pour la relation entre le général et son armée chez Tacite (L. AUTIN 2017).

a. La rumeur urbaine

Où s'échangeaient les rumeurs ? Et quel était le profil social de leurs agents, pour autant qu'on puisse le déterminer ? Ces deux interrogations permettront de mieux cerner le processus rumoral au niveau même des interactions qui le caractérisaient. Un troisième fil est celui du type de foule et du cadre spatial que l'on envisage : l'espace urbain, objet de la présente partie, ou l'espace militaire, que nous aborderons par la suite. C'est avec la ville – et la Ville par excellence qu'était Rome – que nous commençons, tant celle-ci semble fournir le milieu le plus propice à la naissance et à la diffusion des rumeurs[1281]. Ainsi, les faiseurs de rumeur (*famigeratores*, Plaut., *Trin.*, 215, 219) conspués par Mégaronide chez Plaute sont des « bourgeois (*urbani ciues*) occupés sans cesse à battre le pavé, et qu'on appelle les badauds »[1282], expression qui les rattache à la vie urbaine ; Tacite se plaît lui aussi à stigmatiser cette tendance aux ragots des habitants de Rome[1283].

1. Lieux de sociabilité, lieux de rumeurs

En inscrivant la rumeur hors du temps de la crise dans celui du quotidien, l'approche interactionniste insiste sur son rattachement à des lieux et espaces où se construit le lien social indispensable à la circulation des bruits publics[1284]. Pour la période romaine, les sources mettent en avant un certain nombre de lieux de Rome par où transitait la rumeur ; ceux-ci sont connus depuis assez longtemps par la recherche, mais ce n'est que depuis peu qu'un réel effort scientifique a été esquissé pour expliquer le fonctionnement de ces espaces rumoraux et pour mettre en résonnance ces caractérisations spatiales avec le processus même de la rumeur. Dans une étude récente et importante, Cr. ROSILLO-LOPEZ a cherché à caractériser systématiquement, pour la période tardo-républicaine, la relation entre l'opinion publique et les sociabilités, en appliquant à cet objet d'étude la méthodologie propre au *spatial turn*[1285]. Ce travail permet

---

[1281] Nous n'envisagerons pas dans ce travail la question de la diffusion des rumeurs en milieu rural, en premier lieu parce que le manque de source se fait encore plus criant dans ce domaine ; par ailleurs, et sans tirer d'argument *a silentio*, il est vrai que le mode d'habitat éclaté du monde rural ne paraît pas avoir favorisé des relations sociales particulièrement denses (R. MACMULLEN 1974 : 1-13). Pour une synthèse sur les différents modes d'habitation des campagnes dans l'Antiquité, voir Ph. LEVEAU 1983, notamment p. 928-931 sur « l'habitat aggloméré », qui a pu éventuellement constituer un cadre propice à la circulation des rumeurs ; mais les témoignages restent lacunaires. La situation et l'état de la documentation sont différents pour l'époque médiévale sur ce sujet précis, comme le démontre le riche article déjà cité de St. BOISSELLIER 2011.

[1282] L'expression de Plaute (*urbani assidui ciues, quos scurras uocant*, Plaut., *Trin.*, 202) est difficile à rendre : la traduction présentée ici est celle d'A. ERNOUT pour la CUF. *Assidui ciues* renvoie à deux idées : celle d'une présence continuelle à un lieu (non précisé ici, mais peut-être s'agit-il du forum, surtout si l'on met en rapport ce passage avec Plaut., *Curc.*, 477-479, comme le suggère la note de P. GRIMAL dans l'édition de la Pléiade), et celle d'une assiduité à une activité, ici la pratique du ragot. Le *scurra* désigne un élégant, un petit-maître (P. GRIMAL traduit par « gens dans le vent », cf. aussi Cr. ROSILLO-LOPEZ 2017a : 179-180), mais également une sorte de parasite (cf. Ch. TH. LEWIS & Ch. SHORT 1879, *s. u.* et N. M. HORSFALL 2003 : 70-71) ; surtout, pour ce qui nous intéresse ici, le terme renvoie originellement à un citadin, par opposition à un militaire (cf. A. ERNOUT & A. MEILLET 2001, *s. u.*). Sur cette double nature du *scurra*, d'un côté « amateur man about town, city wit and scandal-monger », de l'autre « professional mime player », voir Ph. CORBETT 1986 : 4, et le reste de l'étude en général. Le passage de Plaute cité ici, qui ne semble pas renvoyer à l'aspect « professionnel » du *scurra*, est étudié en détail par Ph. CORBETT 1986 : 27-29, où il est fait état des difficultés de traduction du v. 202.

[1283] Tac., *Ann.*, 13.6 (*urbs sermonum auida*), *Hist.*, 4.11 (*ciuitas nouis sermonibus laeta*), cf. J.-M. ENGEL 1972 : 327 et suiv.

[1284] Ph. ALDRIN 2003 : 129.

[1285] Cr. ROSILLO-LOPEZ 2017a : 42-74. L'autrice évoque en conclusion (p. 233) la continuité sur ce point entre période républicaine et période impériale : « Thus, the workings and mechanisms of popular public opinion

d'établir une liste des « lieux et occasions de sociabilité » où se constitue et s'exprime l'opinion publique dans la Rome républicaine[1286]. En nous focalisant sur les rumeurs à proprement parler, soit sur une pratique qui contribue directement à la constitution de l'opinion publique[1287], notre tâche sera de vérifier la permanence de ces lieux à l'époque impériale, et, éventuellement, de les émender ou de les compléter à l'aide des sources de cette période. Nous rendrons donc compte de toute la diversité des espaces de sociabilité associés à la communication orale et à la dissémination des informations. À titre d'analogie, on peut citer ce poème de Martial qui, s'adressant à son livre, affirme que « les banquets, le forum te feront résonner, et les maisons, les carrefours, les portiques et les boutiques »[1288]. Même s'il n'est pas spécifiquement question de rumeur ici, et que ce type de déclaration constitue un *topos* du genre épigrammatique, la dimension orale des propos qui permettent la circulation des poèmes de Martial est évidente[1289], et cette citation dessine bien une constellation de lieux très divers (lieux de convivialité, lieux de passage, lieux de commerce) dont le point commun réside dans les sociabilités qui les constituent et, en conséquence, dans les interactions verbales qui s'y déroulent.

i- Rumeurs, cercles et publicité

C'est avec les caractérisations les plus générales qu'il faut commencer. Fréquemment, les bruits publics sont associés à des pratiques qui, sans les assigner avec précision à tel ou tel lieu de la ville, reflètent plutôt les microstructures de sociabilité par lesquelles ils passaient. Ainsi est-il courant dans nos sources que les rumeurs se propagent à travers des « cercles » (*circuli*) ou des « rassemblements » (*coetus*)[1290]. Le témoignage le plus clair est celui d'Ammien, certes pour une période plus tardive : dans le sommaire couvrant les années 363-377 que l'on qualifie

---

remained more or less intact during the Principate. Both elite and popular public opinion was based on socialising, and socialising did not stop during the Principate. » Nous prenons ici sociabilité dans le sens que lui donnent M. BORLANDI ET AL. 2005, *s. u.*, s'appuyant sur SIMMEL : « [la sociabilité] se définit comme l'ensemble des relations personnelles d'un individu, compte tenu de leur forme ». Définition analogue et références complémentaires dans Cr. ROSILLO-LOPEZ 2017a : 43.

[1286] Même démarche pour la Grèce ancienne chez Fr. LARRAN 2011 : 39-45, et pour l'Antiquité tardive chez J. C. MAGALHÃES DE OLIVEIRA 2012 : 125-155. Une entreprise de cette nature se trouve déjà chez W. RIEPL 1913 : 325-326, mais tient plus du catalogue de sources. C. COURRIER 2014 ne présente pas d'étude systématique mais beaucoup d'éléments dispersés sur lesquels nous nous appuierons par la suite.

[1287] Cr. ROSILLO-LOPEZ 2017a : 75. Il ne s'agit cependant pas d'une relation qui va toujours de soi : cf. la mise en garde de C. COURRIER 2014 : 691-697.

[1288] *Te conuiuia, te forum sonabit / aedes compita porticus tabernae* (Mart. 7.97). Voir les remarques en ce sens de Ph. HARDIE à propos de l'adresse au livre en Mart. 1.4 (P. R. HARDIE 2012 : 323).

[1289] Notons également, pour rapprocher encore ce témoignage des problématiques proprement rumorales, que Martial affirme ailleurs que la *fama* connaît ses *libelli* (*emendare meos, quos nouit fama, libellos et tibi permittis felicis carpere nugas*, Mart. 6.64.6). Le sens ne nous paraît pas être celui de réputation – le verbe *nosco* serait surprenant en tel contexte – mais plutôt celui de rumeur. Il semble bien que les vers de Martial circulaient par d'autres canaux que l'écrit, sans doute ceux de la rumeur. De manière plus générale, sur la tension entre *fama in orbe* (la réputation de Martial et de son œuvre) et *fama in urbe* (la rumeur qui court dans la ville), voir Ph. HARDIE 2012 : 321 et suiv.

[1290] Pour les *circuli*, voir d'abord l'article de P. O'NEILL 2003, qui en fait la marque d'une « sociabilité populaire » (« popular sociability », p. 135). Selon ce chercheur, les *circuli* se définissent par leur caractère informel et non officiel (p. 137). Voir plus spécifiquement P. O'NEILL 2003 : 145 (avec quelque prudence de la part de l'auteur) ainsi que N. M. HORSFALL 2003 : 57 et C. COURRIER 2014 : 533-542 pour une analyse des *circuli* (et *coetus*) en lien avec la rumeur. Cr. ROSILLO-LOPEZ 2017a : 185-186 met également en avant le lien étroit entre ces « cercles » et l'opinion publique ; cependant, elle invite à ne pas réduire les *circuli* à une simple sociabilité populaire : « Senators also formed *circuli*. » Nous revenons *infra* sur la question.

habituellement de second excursus romain[1291], l'historien affirme à propos de « la plèbe oisive et inoccupée » (*otiosa plebs et deses*) que ses membres « tiennent le Cirque Maxime pour temple, demeure, assemblée et lieu de tous leurs espoirs et désirs ; et par les forums, aux carrefours, sur les places, dans les lieux de réunion, l'on peut voir de nombreux cercles (*circuli*) qui se forment, où l'on s'emporte en disputes litigieuses, chacun défendant son propre point de vue, comme de juste »[1292]. Il y a fort à parier que cette description, chargée de stéréotypes négatifs[1293], soit tout à fait valable pour le premier siècle de notre ère, tant les lieux mentionnés ici pour les conversations populaires le sont également par les sources du Haut-Empire[1294]. Or, l'intérêt de ce texte est précisément de dissocier les structures d'échanges que sont les *circuli* des lieux mêmes où elles se constituaient, ici les *fora*, les *compita*, les *plateae* et les *conuenticula*. Il faut probablement se représenter ces cercles comme un rassemblement informel de quelques personnes en train de discuter ; dans le modèle de la rumeur tel que défini dans la partie précédente, ils composaient les cellules minimales de la circulation d'un bruit public, les endroits où une information pouvait être délivrée par l'un des membres du cercle et, à partir de ce point, rayonner dans de multiples directions lorsque celui-ci se dissolvait. De fait, les textes qui mettent en relation bruits publics et *circuli* sont nombreux pour la période alto-impériale[1295], et dépassent en quantité ceux de l'époque républicaine. Une caractérisation analogue se trouve dans le terme *coetus*, qui renvoie à un groupement assez vague et peu formalisé qui ne doit pas différer de beaucoup des « cercles » humains dont il vient d'être question[1296]. Ces *coetus* sont également des lieux de rumeur : c'est en partie là que la nouvelliste caricaturée par Juvénal, incarnation de la faiseuse de rumeurs, tient ses propos (Juv. 6.397 et suiv.). L'indication *coetus uirorum* ainsi que le ton outré de Juvénal quand il dépeint son

[1291] Sur les deux excursus romains (14.6 et 28.4), voir l'étude de R. PACK 1953, qui souligne l'influence des modèles littéraires de la satire et de la rhétorique épidictique, et plus récemment J. DEN BOEFT ET AL. 2012 : 165-167.

[1292] *Eisque [plebeis] templum et habitaculum et contio et cupitorum spes omnis Circus est maximus : et uidere licet per fora et compita et plateas et conuenticula circulos multos collectos in se controuersis iurgiis ferri, aliis aliud, ut fit, defendentibus* (Amm. 28.4.29). Voir P. O'NEILL 2003 : 153 pour l'attitude d'Ammien ici.

[1293] P. O'NEILL 2003 : 135-137 explique l'attitude de l'élite par rapport aux *circuli* populaires comme une posture angoissée et relevant d'une technique de discréditation d'espaces de discussion échappant à son contrôle. La congruence entre lieux de sociabilité et lieux de désordre, au moins aux yeux des auteurs anciens, est déjà relevée par R. MACMULLEN 1966 : 166-168.

[1294] À l'exception peut-être des *conuenticula*, si l'on pense avec J. DEN BOEFT ET AL. 2012, *ad loc.*, que le terme renvoie à un bâtiment fermé, potentiellement à une église. Les *plateae* apparaissent également chez Augustin en lien avec la circulation de l'information, cf. J. C. MAGALHÃES DE OLIVEIRA 2017 : 131, mais il ne s'agit pas d'une réalité propre à l'Antiquité tardive, puisque le mot se trouve chez Plaute dans des listes analogues (Plaut., *Amph.*, 1011-1013, cf. *infra*). Le sens du terme est débattu, cf. P. GROS 2005 : 206.

[1295] La mort d'Agricola voit le peuple se réunir *per fora et circulos* pour déplorer la perte du grand général (Tac., *Agr.*, 43) ; l'hendiadyin (cf. A. J. WOODMAN & Chr. S. KRAUS 2014 *ad loc.*) fait ressortir de façon frappante la différence entre une structure de sociabilité (le *circuli*) et un lieu de sociabilité (les *fora*), la mise en contact des deux permettant la circulation du bruit (il est question dans ce même chapitre du *rumor* courant sur le potentiel empoisonnement du beau-père de Tacite). Voir aussi Liv. 34.37, 34.61, 44.22 et le commentaire de C. COURRIER 2014 : 537 ; à l'autre extrémité chronologique de la période, Ammien mentionne également ailleurs les *circuli honoratorum* comme le lieu où les espions impériaux allaient collecter les rumeurs (Amm. 14.1.6).

[1296] Étude des phénomènes recouverts par ce terme chez H.-Fr. MUELLER 2004, dont nous pouvons retenir la nature informelle et la critique qu'en font les sources littéraires. Voir cependant la remarque de C. COURRIER 2014 : 532-533 n. 396, à la suite de Cl. NICOLET et C. VIRLOUVET, sur une acception plus restreinte de *coetus*, celle de rassemblement officiel, par exemple pour les opérations de recensement ou de distribution de blé. De toute évidence, ce n'est pas ce deuxième sens qui est mobilisé dans les textes où le *coetus* est mis en relation avec la rumeur.

personnage qui se mêle à ces rassemblements[1297] laissent supputer que ces groupes étaient essentiellement masculins. Quoi qu'il en soit, l'association rumeur-*coetus* est elle aussi commune dans les sources impériales[1298].

Les déclamations de l'époque impériale sont un formidable témoignage de cette inscription de la rumeur dans les « cercles » et les « réunions », à Rome ; assez peu prises en compte par la recherche sur les rumeurs[1299], on y trouve pourtant de précieux indices sur le fonctionnement des bruits publics. Il convient cependant de s'entendre d'abord sur l'utilisation que l'on peut faire de ce type de sources. Elles présentent des exercices aux intitulés souvent très sophistiqués, volontiers fantaisistes ou paradoxaux[1300], et reposant fréquemment sur des textes de loi factices[1301]. Néanmoins, il s'agissait tout de même avec cet exercice des écoles de rhétorique de réfléchir à un sujet doté d'une cohérence interne, à défaut d'être totalement probable, afin de former l'élève à l'argumentation. Les éléments contextuels et les points de détail mentionnés par le thème de la déclamation ou par l'orateur ne pouvaient s'abstraire complètement des *realia :* on se demande sinon comment ces exercices pourraient avoir quelque valeur que ce soit, si chaque orateur était à même de tordre la réalité dans son sens. Hors des points spécifiquement juridiques et de « l'intrigue », qui étaient complexifiés à l'envi pour augmenter la difficulté de la tâche, l'arrière-plan doit dessiner le réel dans lequel le futur orateur sera amené à s'exprimer[1302]. Voilà pourquoi de telles sources ne doivent pas à notre sens être négligées quand on cherche à reconstruire des pratiques sociales comme nous le faisons ici.

La onzième Grande Déclamation du Pseudo-Quintilien, déjà mentionnée dans le chapitre précédent[1303], présente, comme on l'a vu, le cas d'un riche parti comme général à la guerre, et dont la rumeur de la trahison avait poussé son ennemi, un pauvre, à obtenir la lapidation de ses trois enfants. On reconnaît bien ici le couple stéréotypé *diues*/*pauper* dont il ne faut pas exagérer la valeur sociologique. Fréquemment dans ces cas-là, les manuels de rhétorique conseillaient

---

[1297] *Sed cantet potius quam totam peruolet urbem / audax et* <u>*coetus possit quae ferre uirorum*</u> */ cumque paludatis ducibus praesente marito / ipsa loqui recta facie siccisque mamillis*, Juv. 6.398-401. Sur l'interprétation délicate de *siccis mamillis*, qui pourrait précisément renvoyer à la « masculinisation » de cette femme, voir E. COURTNEY 2013, *ad loc. ;* plus récemment, Y. NADEAU 2011, *ad loc.*, montre de façon convaincante que le lecteur s'attend à *siccisque oculis*, et que l'arrivée de *mamillis* crée un décalage comique ; l'interprétation reste pour lui ouverte. Ce texte est également analysé par M. B. KARTZOW 2009 : 89-92 dans son étude sur les problématiques de genre appliquées aux ragots antiques ; la chercheuse ne se penche cependant étonnamment pas sur l'expression *siccis mamillis*.

[1298] Ce sont des *clandestini coetus* qui portèrent selon Tacite la rumeur du retour d'Agrippa Postumus en 14-16 (Tac., *Ann.*, 2.40, voir C. COURRIER 2014 : 688). À Milan en 355, selon Ammien, Constance fit « donner la chasse aux rumeurs » (via des *aucupes rumorum*, Amm. 15.3.3), et à cette fin, son espion Mercurius « se mêlait très fréquemment aux banquets et aux regroupements » (*epulis coetibusque se crebris inserens*).

[1299] Avec quelques notables exceptions récemment, notamment C. COURRIER (par ex. C. COURRIER 2014 : 183), M. DINTER 2016 ou encore G. GUASTELLA 2017 : 76-83. N. W. BERNSTEIN 2016 prend également en un sens les déclamations pseudo-quintiliennes comme un témoignage historique des rapports entre orateur et foule.

[1300] D. VAN MAL-MAEDER 2013.

[1301] W. M. BLOOMER 2007 : 300-305.

[1302] Comme le démontre D. K. VAN MAL-MAEDER 2007 : 1-39 ; voir notamment p. 36 : « ce sont les mœurs et les coutumes, les relations sociales, l'esprit et la pensée contemporains qui s'y reflètent dans une certaine mesure ». Dans le même sens, cet avertissement de L. PERNOT 2000 : 206-207 : « Il ne faut d'ailleurs pas exagérer le caractère fantaisiste de la déclamation, même si les sujets nous surprennent parfois. […] Même si des libertés étaient prises avec le droit, avec l'histoire et avec la simple vraisemblance, afin de corser les exercices, tout n'était pas inventé, loin de là. »

[1303] Cf. *supra*, p. 245-248, avec la bibliographie et la proposition de datation de B. SANTORELLI.

de discréditer la rumeur en montrant qu'elle était forgée, qu'elle avait donc un *auctor* et qu'il ne pouvait donc s'agir d'une « vraie rumeur », donc d'un témoignage fiable. C'est précisément là l'argumentation du riche. Selon lui, son adversaire s'est livré à une véritable activité de dissémination : « Quelle cité cette rumeur n'émouvrait-elle pas, de quel peuple ne remplirait-elle pas les oreilles si tu en discutais avec toutes les personnes que tu rencontres, que tu en parlais dans absolument tous les groupes (*coetus*) et que, d'un sujet que tu inventes de toutes pièces, tu te mettais à dire qu'il s'agit d'une rumeur ? »[1304] Indépendamment des accusations d'invention, qui n'offrent guère d'intérêt ici et qui, de surcroît, ne pèsent en rien sur la question de la transmission de l'information, le *coetus* est bien présenté comme la structure fondamentale de la rumeur. La même association se trouve dans les déclamations 18 et 19, où une femme accuse son mari de *mala tractatio* (celui-ci a en effet torturé jusqu'à la mort son fils qu'il soupçonnait d'entretenir une relation incestueuse avec sa mère). L'affaire est sous-tendue par une rumeur à propos de cette relation taboue, que les deux parties, chacune s'exprimant dans un discours, tentent de mettre en avant ou de désamorcer. Le discours de défense de la mère s'attache donc à expliquer ce qui a pu donner naissance à cette rumeur infâmante. À la différence de l'exemple précédent, la stratégie choisie n'est pas de présenter ce bruit comme une invention, mais d'en faire le résultat d'une méprise : la mère et le fils, que la violente désaffection du père avait rendus très proches l'un de l'autre, ont commis l'erreur de trop marquer cet amour filial en public. Or, ces aveux, repris et mésinterprétés par la rumeur, ont lieu dans « des regroupements très fréquentés » (*omnis frequentia coetusque*), et sous les yeux du peuple (*populus*)[1305]. Ici encore, les *coetus* forment le point de départ du ragot.

De plus, selon Plutarque, le bavard, qui cherche des lieux où donner carrière à son vice, donc des espaces de sociabilité propres à la discussion, se rend dans les « rassemblements de connaissances » (συνεδρίον γνωρίμων, Plut., *Bav.*, 2). Le premier terme (συνεδρίον) traduit vraisemblablement la même réalité que les *circuli* et les *coetus*. Le deuxième est plus intéressant encore. En effet, Plutarque insiste ici sur le fait que ces cercles rassemblaient des « connaissances », c'est-à-dire des gens familiers des uns des autres, mais pas nécessairement des amis (φίλοι[1306]). Cela semble tenir de la lapalissade : de fait, on imagine mal deux personnes qui ne se connaissaient pas auparavant s'interpeller au beau milieu d'une rue pour échanger des nouvelles, *a fortiori* dans une cité d'un million d'habitants, où la possibilité de croiser de

[1304] *Quam [haec fama] non possit mouere ciuitatem, quem non replere populum, si quid omnibus obuiis narres, in nullo non coetu loquaris, et de re, quam cum maxime fingas, iam dicas esse rumorem ?* (Quint., *Décl.*, 11.6). B. SANTORELLI 2014 *ad loc.* propose, en suivant ainsi M. WINTERBOTTOM, de corriger *possit* en *possis*. Néanmoins, il semble possible de conserver la forme attestée dans les manuscrits et de tirer le sujet de la phrase précédente, où est mentionnée la *fama*, voire le syntagme *omnium sermo*, encore plus proche. La tournure personnifiant la rumeur n'est pas rare en latin, et rend bien compte de sa prise sur le peuple, que dénonce l'orateur. L'écho à Virg., *Én.*, 4.189 (*haec tum multiplici populos sermone replebat* – on pourrait d'ailleurs ajouter Ov., *Mét.*, 12.56 : *e quibus hi uacuas inplent sermonibus aures*) relevé par B. SANTORELLI va dans le même sens. Par ailleurs, le fait que *sermo*, plus encore que *rumor* ou *fama* (tous les deux présents cependant), soit associé à ces structures de base de la rumeur qu'étaient les *coetus*, ici comme dans l'exemple suivant, ne doit pas nous surprendre : il n'est pas étonnant que ce soient les *sermones*, c'est-à-dire la rumeur prise dans sa réalisation la plus concrète (les discussions ; *rumor* et *fama* sont un peu plus abstraits, cf. nos analyses lexicales en annexe), que nos sources mentionnent préférentiellement en lien avec ces espaces de conversation dont il est présentement question. L'association entre *sermo* et *circuli* se trouve d'ailleurs déjà chez Cic., *Att.*, 2.18.

[1305] *Gaudebat etiam [mater], quod laudandus occursibus [filius], quod omni frequentia coetuque conspicuus populo iam ipse fateretur, quod plus amaretur a matre* (Quint., *Décl.*, 18.3).

[1306] Voir la différence entre les deux termes dans le *LSJ*, *s. u.* « γνώριμος ».

parfaits inconnus devait être particulièrement élevée[1307]. Plutarque met d'ailleurs en lumière à un autre endroit du même traité[1308] l'importance des liens sociaux préétablis dans la circulation de l'information, lorsqu'il décrit la chaîne d'amis (φίλοι pour le coup) qui composent la rumeur (λόγος) : chacun a un ami à qui confier le secret originel, expliquant ainsi qu'il circule auprès de plus en plus de personnes[1309].

Cependant, Plutarque mis à part, bien des auteurs insistent au contraire sur la tendance des agents de la rumeur à s'adresser au premier venu, ou, pour le dire avec les termes latins, à celui qui est *obuius*. Ainsi Horace est-il importuné par chaque personne qu'il rencontre à propos d'une « rumeur qui fait froid dans le dos » (*frigidus rumor*, Hor., *Sat.*, 2.6.50), et dont on pense qu'il peut la confirmer ou l'infirmer[1310] ; selon Juvénal, la nouvelliste « raconte [les on-dit et les rumeurs] à tous les croisements, à toutes les personnes qu'elle rencontre »[1311] ; Sénèque met en garde contre les hommes qui divulguent les secrets confiés par leurs amis à chaque fois qu'ils voient quelqu'un, dans une caractérisation qui évoque très clairement la rumeur[1312] ; et la même accusation est faite par l'orateur de la déclamation citée plus haut au *pauper* que l'on accuse d'avoir dispersé de faux bruits[1313]. Ces passages, entre autres exemples[1314], fourmillent des marqueurs syntaxiques et sémantiques de l'indéfini (*quicumque, quilibet, omnis*…) : ils donnent l'image de rumeurs qui s'échangent en public de façon presque incontrôlée, d'inconnu à inconnu. Qui faut-il donc croire : Plutarque, qui insiste sur les liens de familiarité sur lesquels repose l'échange de rumeurs, ou Horace, Juvénal, Sénèque et le Pseudo-Quintilien, qui semblent établir que les ragots se propageaient automatiquement à chaque contact humain[1315] ? Quoique les témoignages comme celui de Plutarque soient plus rares que les autres, il nous

---

[1307] Comme le relève M. TARPIN 2008 : 35.

[1308] Voir également Plut., *Bav.*, 11 : l'information passe du mari à la femme, de la femme à sa domestique, de la domestique à une autre servante, en fin de course et dans un mouvement cyclique, « d'une de ses connaissances » (τις αὐτῷ τῶν γνωρίμων) au sénateur. Le terme γνώριμος est le même qu'en Plut., *Bav.*, 2. Sur cette anecdote, cf.

[1309] « Ἀλλὰ φίλος οὗτος ἐμοί. » Τούτῳ δ΄ἕτερός τις, ᾧ πιστεύσει καὶ οὗτος ὡς ἐγὼ τούτῳ · κἀκεῖνος ἄλλῳ πάλιν · εἶθ΄οὕτως ἐπιγονὴν λαμβάνει καὶ πολλαπλασιασμόν, εἰρομένης τῆς ἀκρασίας ὁ λόγος, Plut., *Bav.*, 10. C'est ici la progression exponentielle des rumeurs évoquée dans le chapitre précédent qui est décrite. Voir également Plut., *Bav.*, 11 : l'information passe du mari à la femme, de la femme à sa domestique, de la domestique à une autre servante, en fin de course et dans un mouvement cyclique, « d'une de ses connaissances » (τις αὐτῷ τῶν γνωρίμων) au sénateur. Le terme γνώριμος est le même qu'en Plut., *Bav.*, 2.

[1310] *Frigidus a rostris manat per compita rumor : / quicumque obuius est, me consulit […]* (Hor., *Sat.*, 2.6.50-51).

[1311] *[Famam et rumores] quocumque in triuio, cuicumque est obuia, narrat* (Juv. 6.412). Nous aurons à revenir sur le *triuium*. Voir aussi le passage assez proche en Juv. 9.112-113.

[1312] *Quidam quae tantum amicis committenda sunt obuiis narrant, et in quaslibet aures quidquid illos urit exonerant* (Sén., *Epist.*, 1.3.4).

[1313] *[…] si quid omnibus obuiis narres […]* (Quint., *Décl.*, 11.6).

[1314] Voir aussi Tac., *Ann.*, 2.82, à propos de la rumeur sur la santé de Germanicus : *ut quisque obuius, quamuis leuiter audita in alios atque illi in plures cumulata gaudio transferunt*. Peut-être peut-on avancer que, sur des sujets aussi impliquants (pour reprendre le vocabulaire du sociologue M.-L. ROUQUETTE) que la figure de Germanicus et dans des moments critiques comme celui-ci (pour lequel on peut parler d'anomie : cf. H. S. VERSNEL 1980), les circuits habituels de la sociabilité étaient remplacés par une communication plus « hyperactive », ce qui conduirait à mettre ce témoignage un peu à part.

[1315] Cette image de la rumeur n'est pas propre à l'époque romaine. Le portrait du λογοποιός chez Théophraste fait apparaître cette tension entre le pôle de la rationalité de la rumeur et celui de l'anomie dans laquelle consisterait la communication hystérique d'une information au premier venu. Si le λογοποιός est décrit à l'ouverture de la pièce comme abordant un de ses amis (ἀπαντήσας τῷ φίλῳ, Théophr., *Car.*, 8.2) pour lui rapporter des nouvelles, il se retrouve, à la fin du texte, à les transmettre à « tout le monde dans la cité » (πᾶσι δὲ τοῖς ἐν τῇ πόλει προσδεδράμηκε λέγων, 8.9).

paraît plus pertinent de leur accorder foi. La phraséologie employée par les quatre autres auteurs cités paraît en effet être marquée par un discours aristocratique visant à discréditer les processus rumoraux. La rumeur y est présentée sous un triple éclairage péjoratif : celui de l'irrationalité des acteurs sociaux – car parler au premier venu devait sembler aussi absurde aux auteurs anciens qu'à nous-mêmes –, celui de la pathologie, via l'image anxiogène d'une extension quasi épidémique de tels propos, et celui de l'indifférenciation sociale : de fait, c'est bien le propre d'une vision essentialisante de la foule, appréhendée comme un bloc homogène et unitaire, que de croire que tous les plébéiens échangeaient indistinctement les uns avec les autres. Bien au contraire, et comme des exemples continueront de le prouver ci-dessous, faire commerce de rumeurs supposait de forts liens sociaux et ne pouvait se réaliser que dans des espaces où étaient mis en contact des gens qui se connaissaient préalablement.

ii- Le forum : une sociabilité républicaine ?

Un lieu fréquemment lié par la recherche aux rumeurs mérite pour l'époque impériale d'être soumis à un examen critique : le forum. De fait, certaines sources d'époque augustéenne ou impériale font bien état de rumeurs partant de cet espace particulièrement important dans la vie urbaine. Au début de l'époque augustéenne (31-30 av. J.-C.), le vers d'Horace mentionné plus haut à propos du *frigidus rumor* semble partir des Rostres[1316]. Sans être particulièrement fréquents, les témoignages de rumeur naissant sur le forum sous l'Empire ne sont pas à négliger. Comme nous l'avons montré plus tôt, la première rumeur qui circula le 15 janvier 69 à propos de la salutation impériale d'Othon dans le camp des prétoriens dut trouver son origine à cet endroit, où quelques badauds avaient assisté au début du coup d'État de l'ancien gouverneur de Lusitanie. La mort d'Agricola en 93 déclencha des discussions qualifiables de rumeurs via des « cercles » qui se formèrent « sur les forums »[1317], et la même association se trouve chez Quintilien[1318]. Enfin, dans le *Dialogue des orateurs*, Tacite associe fermement, dans un hendiadyin saisissant qui exprime un évident rapport d'inclusion, le *forum* et la *fama*, parlant du « forum malsain et incertain avec sa rumeur effrayante » (*lubricum forum famamque pallentem*, Tac., *Dial.*, 13). On ne peut donc pas dire que le forum n'était, à l'époque impériale, le point de départ d'aucune rumeur[1319].

Il convient en revanche de remettre en question le modèle centre-périphérie que les sources républicaines ont pu contribuer à faire émerger et que certains ont essayé d'étendre à toute circulation de rumeur[1320]. De fait, servir de relais à l'information officielle telle qu'elle se donnait effectivement à entendre (dans les *contiones*) ou à lire (par différents affichages) sur le forum était bien l'une des fonctions que remplissait la rumeur à Rome – il en sera question dans

[1316] *Frigidus a rostris manat per compita rumor* (Hor., *Sat.*, 2.6.50). Voir à ce propos en dernier lieu l'étude de Fr. PINA POLO 2010 et Cr. ROSILLO-LOPEZ 2017a : 64.

[1317] *Vulgus quoque et hic aliud agens populus et uentitauere* <u>*ad domum et per fora*</u> *et circulos locuti sunt* (Tac., *Agr.*, 43).

[1318] Quint. 12.10.74. On peut également évoquer l'image du *circulator in foro* dont parle Plin., *Epist.*, 4.7, cité et analysé par T. P. WISEMAN 1989 : 135. Pour les *circulatores* et leur rapport aux bruits publics, voir N. M. HORSFALL 2003 : 57 ; 98-99 ; P. O'NEILL 2003 : 151-157 et Cr. ROSILLO-LOPEZ 2017a : 180-181.

[1319] En ce sens, nous serions peut-être un peu plus prudent que C. COURRIER 2014 : 688 ; C. COURRIER 2017b : 151-152.

[1320] Notamment R. LAURENCE 1994a : 63-64. Cette approche est d'ailleurs utilisée de façon plus distanciée dans R. LAURENCE 2011 : 388. La critique de ce modèle a été effectuée de manière convaincante par C. COURRIER 2014 : 538-539 et C. COURRIER 2017b : 151-152.

le prochain chapitre. Celle-ci suppose bien une diffusion partant du forum pour irriguer progressivement la ville. Néanmoins, plusieurs limites doivent être opposées à toute généralisation de ce modèle. Premièrement, la multiplication des forums résultant de la construction de multiples forums impériaux comme autant de potentiels nouveaux « centres » complexifie considérablement cet idéaltype du parcours des rumeurs. Deuxièmement, le modèle centre-périphérie implique souvent l'idée d'une emprise, totale ou partielle, des hommes de pouvoir sur les réseaux de la rumeur, idée difficile à admettre pour les raisons soulevées plus tôt. Cela s'illustre dans la tendance à faire des groupes de discussion que les sources d'époque républicaine décrivent en train de se former sur le forum des entités socialement figées, voire des groupes politiquement constitués et au service de l'aristocratie sénatoriale[1321] ; or rien ne permet d'affirmer que les *subrostrani* voire les *susurratores* mentionnés par Caelius (Cic., *Fam.*, 8.1) ou que les *subbasilicani* de Plaute (Plaut., *Capt.*, 4.2.35) formaient des groupes noyautés par l'élite, ni même qu'ils présentaient un profil sociologique homogène[1322]. Enfin, comme l'ont démontré plusieurs chercheurs, les lieux de pouvoir sous l'Empire se décentrèrent progressivement du forum et du Capitole vers le Palatin ou les *saepta*, sur le Champ de Mars[1323] ; les rumeurs qui naissaient aux points de contact entre foule et élite suivirent ce mouvement : au premier siècle, bien plus nombreuses sont celles dont l'origine est à situer sur le *palatium*[1324].

Il reste que ces lieux demeuraient des espaces de sociabilité évidents[1325] : ainsi, quand Caligula voulait transmettre des informations au peuple hors des canaux de l'officialité, c'est « par les forums et les basiliques » qu'il envoyait ses nomenclateurs (Suét., *Cal.*, 41). Interfaces commerciales liées au forum, présentant un espace de promenade ouvert sur l'extérieur, les basiliques offraient toutes les caractéristiques idoines à faciliter la circulation des rumeurs ; néanmoins, même en leur adjoignant les portiques (*porticus*, par ex. en Mart. 7.97), les sources impériales n'en font pas un point nodal de l'hodologie des bruits publics. Preuve, peut-être, que les choses avaient changé par rapport à l'époque républicaine.

iii- Taberna, tonstrina *et* caupona : *l'importance des lieux de commerce*

[1321] Les *subrostrani* et les *susurratores*, ainsi que, plus rarement, les *subbasilicani* ont suscité une bibliographie importante, voir R. LAURENCE 1994 : 64 ; Fr. PINA POLO 1996 : 99-101 ; Fr. PINA POLO 2010 : 78-79 ; P. R. HARDIE 2012 : 243 ; C. COURRIER 2014 : 535-536 ; Cr. ROSILLO-LOPEZ 2017b : 37 et Cr. ROSILLO-LOPEZ 2017a : 182-184.

[1322] C'est la thèse de Fr. PINA POLO (par exemple Fr. PINA POLO 1996 : 132 ou plus récemment Fr. PINA POLO 2010 : 78-79) à laquelle s'oppose Cr. ROSILLO-LOPEZ, qui y voit plutôt des groupes informels : « An alternative view could be put forward : *subrostrani*, *subbasilicani* and *susurratores* were not always composed of the same individuals who spent their time loitering around the Forum. » (Cr. ROSILLO-LOPEZ 2017a : 183) Cette lecture est bien plus en phase avec le modèle théorique de la rumeur présenté dans le chapitre précédent.

[1323] Les références bibliographiques ont été données dans le premier chapitre. Rappelons simplement ici l'article de P. GROS 2005, qui relève (p. 200) « la relative désaffection dont souffre le centre monumental officiel de la Rome julio-claudienne et flavienne » qu'étaient les *fora* impériaux, au profit des *saepta*. L'historien montre que la notion de « centre » est de moins en moins opérationnelle pour décrire les lieux de rassemblement et de convergence du peuple sous l'Empire (cf. p. 209 et suiv.).

[1324] Nous revenons sur cette localisation dans le chapitre 5 *infra* (section « Repenser le modèle centre-périphérie à l'époque impériale »).

[1325] C. COURRIER 2014 : 535-536.

Le rapport entre le monde des boutiques et les rumeurs fait partie des points bien analysés par la recherche récente. Attesté dès la période grecque[1326] et pour l'époque républicaine[1327], il ne semble pas varier profondément avec la transition vers le régime impérial[1328] ; au contraire, les témoignages s'y font plus fréquents et plus éloquents.

Encore une fois, celui d'Ammien fournit un bon point d'entrée dans la question, malgré le décentrage chronologique. Les cruautés de Gallus, César d'Orient en 353-354, qui ouvrent le livre XIV des *Res Gestae*, sont marquées par le rôle important qu'y joue la rumeur : selon Ammien, le jeune prince, cherchant à tout prix à se tenir au courant des bruits qui circulaient sur sa personne, a recours à des espions pour s'informer, se rendant parfois lui-même là où elles courent[1329]. Or, les lieux qu'il visite sont précisément des *tabernae* (Amm. 14.1.6-9). Certes, il s'agit ici de la ville d'Antioche ; néanmoins, à l'époque traitée par Ammien, Antioche fait partie des quatre grandes cités de l'Empire romain[1330] ; la capitale de la Syrie est fréquemment ville de résidence de l'empereur. Par ailleurs, le phénomène de la rumeur n'était pas propre à Rome, loin s'en faut, et il est hautement probable que son fonctionnement, les interactions qui lui donnaient corps, les lieux où elle transitait, tout cela n'ait pas fondamentalement différé dans deux villes de dimension comparable, et offrant souvent les mêmes espaces et les mêmes structures de sociabilité[1331]. Après tout, poursuivre les rumeurs dans les *tabernae* d'Antioche est une idée que Gallus reprend à Gallien, qui l'avait expérimentée à Rome (Amm. 14.1.9) : villes différentes, mêmes réseaux. Le constat est tout autre, bien entendu, lorsque l'on se penche sur le rôle de la rumeur dans le jeu politique : Rome, capitale de l'Empire, lieu de résidence de empereur, centre monumental et symbolique de la puissance romaine, a alors un statut à part. Nonobstant cette remarque, il est possible de faire une utilisation modérée et justifiée du comparatisme géographique, tout comme nous l'avons justifié sur le plan chronologique pour l'utilisation de sources plus tardives, à l'instar, précisément, d'Ammien. Une remarque analogue du même Ammien lors du premier excursus romain (Amm. 14.6) le prouve d'ailleurs très clairement. Comme lors du second excursus romain, le tableau des vices du Sénat et du peuple se termine sur la plèbe, caractérisée dans ce passage comme la « foule au lot infime et miséreux » (*turba imae sortis et paupertinae*, Amm. 14.6.25). Or, le premier espace qui lui est associé est le monde de la *taberna*[1332]. Le propos est volontiers moralisateur, mais si l'on passe

[1326] Notamment pour les barbiers, cf. V. J. HUNTER 1994 : 98, Fr. LARRAN 2011 : 42 ; 196-197.

[1327] Cr. ROSILLO-LOPEZ 2017a : 58-62. G. LASER 1997 : 201 affirme que des cercles de discussion (et donc potentiellement des rumeurs, cf. *supra* sur le lien *circulus*/*rumor*) se formaient dans les *tabernae*. L'association entre opinion publique et boutique est d'ailleurs encore valable à la fin du XIXe siècle, du moins aux yeux de G. TARDE 1989 : 98 et n. 11, qui parle (on passera outre les stéréotypes habituels de cet auteur, en particulier son machisme, dont nous avons parlé dans le premier chapitre de ce travail) des « habitudes de commérages qui trouvent à s'exercer dans les boutiques : c'est là qu'on se rencontre, là que s'échangent les nouvelles du quartier et tout ce menu bavardage si cher aux femmes et qui les attache aux fournisseurs ».

[1328] Voir surtout C. COURRIER 2014 : 183-184 ; 537 et C. COURRIER 2017 : 152-153, que nous prolongeons ici.

[1329] Sur tout l'épisode, voir l'article concis de A. CHAUVOT 1999.

[1330] R. MACMULLEN 1974 : 57.

[1331] Mentionnant les importantes différences de taille des villes de l'Empire romain, R. MACMULLEN 1974 : 57 affirme que, malgré ces variations de population, « the architectural elements and the activities they implied were strikingly similar wherever one went ».

[1332] *Ex turba uero imae sortis et paupertinae* <u>*in tabernis*</u> *aliqui pernoctant uinariis, non nulli uelariis umbraculorum theatralium latent, quae Campanam imitatus lasciuiam Catulus in aedilitate sua suspendit omnium primus*, Amm. 14.6.25. Sur la posture idéologique d'Ammien dans ce passage et la tradition dans laquelle elle s'inscrit, voir Z. YAVETZ 1986 : 174-175.

sur les éléments topiques de la rhétorique aristocratique, l'association de ces tavernes avec la nuit et le vin par exemple, l'on constate que celles-ci sont essentiellement présentées comme des lieux de sociabilité strictement populaires[1333], des lieux où l'on discutait et l'on échangeait, bref : des espaces porteurs pour la rumeur. Le détail du témoignage d'Ammien est confirmé par de nombreux textes dès la période augustéenne, à l'instar de Properce, qui voit dans les *tabernae* le lieu où se constitue la *fama*[1334].

La dénomination de *tabernae* dans les exemples ci-dessus est très générique, comme on le sait. Elle désigne d'abord un type de bâtiment[1335], composé d'une pièce rectiligne, de plain-pied, donnant sur la rue, tantôt indépendant, tantôt faisant partie d'ensembles architecturaux plus grands, notamment des *insulae*. La diversité de fonctions associées à la *taberna* romaine montre la grande flexibilité de ces espaces[1336], que l'on ne saurait réduire à une fonction particulière. Dans son étude récente[1337], Cl. HOLLERAN a proposé une typologie des *tabernae*, qui peuvent désigner selon elle 1) des boutiques où l'on vendait et achetait des biens assez disparates, 2) des unités de production (ce que nous appellerions des « ateliers »), ces deux premiers items pouvant tout naturellement se combiner (production et vente dans le même espace), 3) des unités de service, enfin. Mais cette dernière catégorie regroupe elle-même différents métiers : médecins, foulons, ou encore barbiers et tenanciers d'auberge, qui nous intéressent tout particulièrement du fait de leur lien étroit avec la rumeur. Les deux dernières catégories de la typologie de Cl. HOLLERAN (*tabernae* comme lieux d'administration et comme unités de logement) sont moins importantes pour notre propos. Lorsqu'elles rapportent des rumeurs circulant dans les *tabernae*, nos sources se montrent parfois un peu plus explicites, permettant de mieux cerner derrière la dénomination générique les infrastructures précises où les propos s'échangeaient.

Il convient de commencer par le rôle des barbiers (*tonsores*), qui fait partie des points les plus connus concernant le fonctionnement des bruits publics, à Rome comme en Grèce[1338]. « Mais ce barbier, Ammianus, ne fait pas barbe ; non il ne fait pas la barbe. Quoi donc, alors ? Il parle. » Voici ce qu'on pourrait écrire en pastichant la pointe d'une célèbre épigramme de

---

[1333] Sur les *tabernae* comme lieu de sociabilité, voir J.-P. MOREL 1997 ; à l'époque tardive, notamment chez les auteurs chrétiens, J. C. MAGALHÃES DE OLIVEIRA 2012 : 129-130. La *space syntax theory* semble confirmer ce rôle dévolu aux boutiques : l'analyse de Pompéi par ces outils chez A. VAN NES 2011 : 106-107 montre qu'elles se trouvaient dans les rues les plus « intégrées » (sur ce vocabulaire, voir l'introduction de l'article p. 100-102).

[1334] *Turpis in arcana sonuit cum rixa taberna ; si sine me, famae non sine labe meae* (Prop. 4.8). On arguera peut-être qu'il s'agit ici de la *fama* dans le sens de réputation ; néanmoins, comme nous l'avons souligné plus haut, celle-ci étant sans cesse actualisée, renégociée, redéfinie par des échanges oraux et dans des lieux de discussion (comme c'est clairement le cas ici), il est impossible de la dissocier parfaitement de l'étude de la rumeur. Sur *fama* dans la poésie élégiaque, voir Ph. HARDIE 2012 : 324-325.

[1335] Nous reprenons ici la présentation faite par Cl. HOLLERAN 2012 : 99 et suiv., où l'on trouvera toute la bibliographie pertinente sur la question. N. TRAN 2013 : 331-339 insiste plus sur l'hétérogénéité des *tabernae*, qui reflète celle, sociale et économique, des gens de métier.

[1336] Cl. HOLLERAN 2012 : 116.

[1337] Cl. HOLLERAN 2012 : 117-157.

[1338] Cf. V. J. HUNTER 1994 : 98, Fr. LARRAN 2011 : 42 ; 196-197, auquel l'on peut rajouter F. W. NICOLSON 1891 : 42-43 (« it was to the barber-shop that the Greek or Roman resorted to hear the gossip and the news of the day. The barber-shop was to them what the daily newspaper is to us ») et les références pour la littérature grecque. J. P. TONER 2015 : 101-104 et Cr. ROSILLO-LOPEZ 2017a : 62 ont insisté sur la sociabilité populaire qui était sensible au sein des échoppes de barbier.

Martial[1339], tant le barbier semble, dans l'Antiquité, converser plutôt que de raser. En effet, dans son traité *Du Bavardage*, Plutarque attribue à l'inconséquence des bavardages que certains vieillards tiennent dans une boutique de barbier (κουρεῖον) la chute d'Athènes face à Sylla en 86 av. J.-C. Dans ce contexte, la boutique fournit un cadre où les individus exercent leur faculté à sociabiliser et donc à échanger des propos qui s'insèrent (ou non) dans le champ plus large d'une rumeur, comme cela se vit, toujours selon le même Plutarque, à propos de la rumeur de la défaite des Athéniens en Sicile en 415 (Plut., *Bav.*, 13). D'Aristophane à Théophraste[1340], les auteurs de la période grecque abondent dans ce sens avec plus de régularité que ceux de la période romaine, mais l'existence de témoignages analogues chez ces derniers[1341] assure de la continuité entre les deux aires chrono-culturelles sur ce thème. À la charnière de l'époque augustéenne, Horace apporte la preuve que le rôle des barbiers dans la mise en circulation de l'information était toujours aussi important[1342]. Plus que le simple service du rasage, on pouvait y rester sans autre raison que la volonté de socialiser : chez Horace encore, le crieur public Volteius Mena, image fort mesurée du plébéien sans trop de richesse, mais pas pauvre non plus, membre peut-être de ce *tunicatus popellus* (Hor., *Épît.*, 1.7.65) auquel il vend ses marchandises, flâne dans la boutique du barbier après avoir été rasé ; c'est là que se noue le contact avec l'esclave du consul et orateur L. Marcius Philippus, par échange d'information relative à son identité – un genre de conversation qui pouvait sans doute servir de point nodal à la dissémination d'une rumeur[1343]. Horace confirme ici des pratiques déjà attestées pour le siècle précédent[1344]. La persistance de l'association *rumor*/*tonsor* se laisse sentir par touches pour le Ier siècle : elle est perceptible chez Martial, chez qui la boutique du barbier, avec le *caupo* et les *balnea*, semble liée à la sociabilité qu'entretient le poète avec ses camarades (*sodales*) et qui lui est si chère (Mart. 2.48). Ce rôle décisif dans la circulation des informations explique peut-être que tel ou tel barbier puisse être particulièrement célèbre (*notissimus*, Mart. 7.64) à Rome. Son importance s'explique autant par la permanence de certains traits anthropologiques – les lieux de service comme lieux de sociabilité – que par l'extrême régularité avec laquelle les Romains devaient se rendre chez le barbier pour correspondre à certaines normes culturelles[1345].

[1339] Mart. 2.17 (le barbier est une barbière dans le poème de Martial) : *sed ista tonstrix, Ammiane, non tondet, / non tondet, inquam. Quid igitur facit ? Radit*. Le sens du jeu de mot final sur *radit* (notamment son caractère sexuel) reste obscur, cf. Cr. A. WILLIAMS 2004 *ad loc*.

[1340] Voir V. J. HUNTER 1994 : 98 et Fr. LARRAN 2011 : 42. Également chez Pol. 3.20, où, attaquant les œuvres de ses devanciers Chereas et Sosylos, l'historien les assimile à des « propos de barbiers », lesquels sont clairement dépréciés et liés au peuple (πανδήμου) : Οὐ γὰρ ἱστορίας, ἀλλὰ κουρεακῆς καὶ πανδήμου λαλιᾶς ἔμοιγε δοκοῦσι τάξιν ἔχειν καὶ δύναμιν.

[1341] Notamment chez Plaute (Plaut., *Asin.*, 343-344), où la *tonstrina* se donne comme lieu d'interactions sociales, cf. Cl. HOLLERAN 2012 : 126 et J. P. TONER 2015 : 102. Voir aussi Cr. ROSILLO-LOPEZ 2017a : 177-179.

[1342] Hor., *Sat.*, 1.7.1, sur lequel nous revenons dans la section suivante du chapitre.

[1343] Hor., *Épît.*, 1.7.46 et suiv. pour l'épisode (cf. Fl. DUPONT 1989 : 50-51). Bien entendu, Volteius Mena représente aussi l'idéal d'*aurea mediocritas* horacien, mais le portrait du « plébéien moyen » qu'il est fait n'en est pas moins significatif, cf. C. COURRIER 2014 : 155-156. Voir encore sur cet exemple et à ce sujet J. P. TONER 2015 : 99-100.

[1344] Térence signale par exemple que c'est dans une *tonstrina* que les *adulescentes* ont l'habitude d'attendre la venue de leurs amies (Ter., *Phorm.*, 88-90). Que les jeunes gens s'y fassent couper la barbe ou non, la fonction de sociabilité de l'endroit est ici patente.

[1345] Sur l'importance des barbiers chez les Romains et un tour d'horizon très complet de ce métier, voir F. W. NICOLSON 1891. Les rapports entre barbiers, *cultus* et idéologie de l'élite ont été récemment mis en avant par J. P. TONER 2015 : 95-100. De fait, c'est parce que « le citoyen est un corps civilisé et décent » (Fl. DUPONT 1989 : 270-271) qu'il convient qu'il soit rasé de près. Cette norme s'observe en creux lorsque le Romain « revêt » les

Outre l'échoppe du barbier, les autres caractérisations spécifiques du type de *taberna* où s'échangeaient les rumeurs sont plutôt rares. Un autre lieu est désigné indirectement par Horace, dans le vers des *Satires* mentionné plus tôt : le cabinet du médecin. Le poète écrit en effet de la réputation de deux personnages (Persius et Rex Rupilius) qu'elle est « connu[e] de tous les chassieux et de tous les barbiers » (*omnibus et lippis notum et tonsoribus esse*, Hor., *Sat.*, 1.7). Pour le terme de *lippus*, qui devait sembler obscur dans ce contexte, Porphyrion, commentateur du poète, explique qu'il renvoie par synecdoque aux médecins, et les commentaires modernes font de ces « chassieux » des personnes atteintes de conjonctivite[1346]. Si l'on accepte cette interprétation, médecins et barbiers seraient mis en avant par Horace comme deux types de *tabernarii* dont l'échoppe était susceptible de fournir un point d'ancrage et un centre de diffusion aux bruits publics. Nous n'avons certes pas beaucoup d'autres témoignages concernant ce potentiel rôle des médecins, mais Plaute mentionne dans l'*Amphytrion* les *medicinae [tabernae]* comme un des lieux de sociabilité (avec d'autres structures de commerce ou de services) où Amphitryon cherche le personnage de Naucratès[1347]. Enfin, Pline indique que le premier médecin qui s'installa à Rome choisit une *taberna* au milieu d'un *compitum* (Plin., *Nat.*, 29.6.12), soit un espace intimement lié à la rumeur, comme on le verra dans la section suivante de ce chapitre[1348].

Si l'on met de côté cet exemple un peu particulier, la *tonstrina* ne semble réellement concurrencée comme plateforme des bruits publics que par un autre type de *taberna* : l'auberge (en latin *caupona* ou *popina*)[1349]. Parfois, on la devine sans trop de difficulté derrière des dénominations génériques : la mention de l'ébriété des plébéiens qui les fréquentent rend par exemple évident que les *tabernae* évoquées par Ammien à la fin du premier excursus romain (Amm. 14.6.25) sont de véritables tavernes, où l'on pouvait boire et manger. Mais une source importante d'époque impériale, Juvénal, s'y réfère plus explicitement. Déplorant l'impossibilité de tenir un secret à Rome, le satiriste affirme que n'importe quelle parole tenue à huis-clos est sue avant le lever du jour par l'aubergiste (*caupo*)[1350]. L'auberge se constitue donc bien comme un relais important de la rumeur, et il n'est pas étonnant que les expéditions nocturnes de Néron, déguisé en esclave, dans « les lupanars et les tavernes » (*lupanaria et deuerticula*, Tac., *Ann.*,

---

sordes, cette « tenue sale » portée en période de deuil ou avant certains procès et analysée par M. BLONSKI 2017, et qu'il suspendait l'entretien des cheveux et de la barbe.

[1346] E. GOWERS 2012, *ad loc.* On est moins convaincu par l'explication qui fait de cette caractérisation un jugement moral du poète (cf. P. LEJAY 1966, *ad loc.* : « les maladies d'yeux condamnent au désœuvrement et les patients se rassemblent chez les médecins ») : cette lecture adopte une perspective assez proche des stéréotypes aristocratiques sur le désœuvrement et la nature oisive du peuple.

[1347] *Nam omneis plateas perreptaui, gymnasia et myropolia ; / apud emporium, atque in macello ; in palaestra atque in foro, / in medicinis, in tonstrinis, apud omneis aedeis sacras* (Plaut., *Amph.*, 1011-1013). Passage assez proche dans l'*Epidicus* : *per omnem urbem quem sum defessus quaerere, / per medicinas, per tonstrinas, in gymnasio, atque in foro, per myropolia, et lanienas, circumque argentarias* (Plaut., *Epid.*, 200-202).

[1348] Passage cité par Cl. HOLLERAN, qui rappelle que beaucoup de médecins étaient itinérants (Cl. HOLLERAN 2012 : 127-128), et pourraient donc être ajoutés aux « disséminateurs de nouvelles » catalogués par Cr. ROSILLO-LOPEZ 2017a : 177 et suiv.

[1349] Cl. HOLLERAN 2012 : 135-149 pour une description des fonctions de celles-ci et en particulier p. 146 pour le rôle social de ces lieux ; voir également H. MENARD 2004 : 28-29, selon laquelle les réseaux plébéiens qui se nouaient dans ces espaces sont peut-être l'une des causes de la réglementation intensive qu'ils connurent au Ier siècle. La sociabilité de la taverne est encore importante au Moyen Âge (Cl. GAUVARD 1994 : 170 et St. BOISSELLIER 2011 : 266).

[1350] *Quod tamen ad cantum galli facit ille secundi / proximus ante diem caupo sciet* (Juv. 9.106-7), cf. C. COURRIER 2014 : 183-184.

13.25), provoquent rapidement des rumeurs dans la ville (*pernotescere*) : difficile de garder secrètes ces visites dans les lieux de sociabilité plébéienne les plus prompts à catalyser les bruits publics. Là encore, les éléments de continuité avec la période républicaine sont patents : selon Plutarque (Plut., *Mar.*, 44) et Appien (App., *Civ.*, 1.72), auteurs du IIe siècle mais traitant ici du Ier siècle avant notre ère, la mort de l'orateur Marcus Antonius, grand-père du triumvir et exécuté sur ordre de Marius en 87 av. J.-C., fut causée par la divulgation d'une information dans une échoppe. L'épisode, récemment commenté par C. COURRIER, dont nous reprenons les principales conclusions, doit être tout de même cité ici tant il illustre bien l'insertion des rumeurs dans des réseaux de commerce[1351]. Réfugié chez un villageois pour échapper à la purge, Marcus Antonius fut trahi par la loquacité d'un esclave qui, parti chercher du vin dans une auberge (πανδοκεῖον chez Appien), révéla sa présence au cabaretier (κάπηλος), lequel fournit l'information à Marius. Quelques éléments synthétiques sur cette anecdote nous permettront de conclure. Tout d'abord, il est à noter que, même si l'histoire ne se situe pas à Rome, mais dans un village de campagne (ἕς τι χωρίον, selon Appien), les systèmes de sociabilité ne changent pas sensiblement. À ce titre, et de façon tout à fait significative, Plutarque souligne que la discussion entre l'esclave et l'aubergiste n'a rien d'une sociabilité « automatique » : le premier confie l'information de la présence de Marcus Antonius au second « comme au bon ami et au familier qu'il était » (ὡς πρὸς συνήθη καὶ γνώριμον[1352]). Les deux hommes se fréquentaient régulièrement, puisqu'il est fait mention des habitudes du domestique en matière de commande de vin : c'était là la condition *sine qua non* pour que le type d'interaction très particulier dans lequel consiste l'échange d'information, élément minimal constitutif du processus rumoral dans sa dimension informative, puisse se faire. Les sources témoignent de la façon dont la transaction commerciale, objet premier de l'interaction, aboutit à la transaction informationnelle, à savoir parce que la première était inhabituelle, l'esclave voulant acheter un bien plus cher que de coutume[1353]. Toute cette scène se déroule par ailleurs ostensiblement dans un milieu populaire : telle est la caractérisation de l'hôte de Marcus Antonius, qualifié par Plutarque de πένης καὶ δημοτικός[1354]. Enfin, certains éléments présentés dans ce récit font écho à d'autres caractéristiques de la circulation des rumeurs telles que nous les analyserons plus loin dans ce chapitre, en particulier le rôle très actif de l'aubergiste lui-même dans ces interactions et l'importance de l'esclave dans la « fuite » de l'information. Surtout, remarquons qu'il ne s'agit pas, ni ici ni dans le témoignage de Juvénal, de n'importe quel cabaretier. Chez Plutarque, on parle de celui « d'à côté » (πρός τινα τῶν ἐγγὺς καπήλων) ; chez Juvénal, du *proximus caupo*. Autrement dit, ce rapport au monde commercial de la *taberna* est inclus dans un autre réseau, celui de la proximité, donc du voisinage.

[1351] C. COURRIER 2014 : 156-157, repris dans C. COURRIER 2017b : 114-115.

[1352] Il est à noter que συνήθης signifie bien « ami, familier », mais également « habituel, ordinaire » ; autrement dit, le terme évoque à la fois un aspect « sentimental » et l'interaction routinière qui a construit celui-ci.

[1353] Ἠρώτησεν ὁ κάπηλος, τί παθὼν οὐχὶ τὸν νέον ὥσπερ εἴωθεν ὠνεῖται καὶ δημοτικόν, ἀλλὰ τοῦ σπουδαίου καὶ πολυτελοῦς (Plut., *Mar.*, 44) ; τοῦ καπήλου, τί δὴ σπουδαιότερον αἰτοίη, πυθομένου […] (App., *Civ.*, 1.72).

[1354] Les tavernes et auberges étaient essentiellement fréquentées par les couches populaires, cf. Cl. HOLLERAN 2012 : 148 Cela se déduit des clichés négatifs attachés à ces lieux dans l'élite, comme le rappellent Fr. LARRAN 2011 : 197 (pour le monde grec), R. MACMULLEN 1966 : 167-168 et J. C. MAGALHÃES DE OLIVEIRA 2012 : 129-130 (pour la période tardive).

iv- Vicinia, compita, triuia, stationes *: le cadre vicinal et les carrefours*

L'idée de lier rumeur et relations de voisinage peut d'abord sembler d'une évidence qui confine au truisme. Il est toutefois nécessaire de la démontrer et de l'étayer, comme cela a été entrepris depuis récemment[1355], face à l'attitude des auteurs anciens qui, comme nous l'avons rappelé plus haut, construisent le mythe d'une sociabilité indistincte dans les couches humbles de la société romaine qui expliquerait la grande vivacité et le caractère exponentiel des rumeurs.

Les témoignages les plus évidents de l'inscription de la rumeur dans l'espace familier du quartier[1356], ceux qui associent clairement un bruit public avec le vocabulaire de la vicinité, ne sont pas les plus nombreux. Encore une fois, les exercices de rhétorique d'époque impériale, quoique fictifs, en portent des traces éclairantes. Chez Sénèque le Père, le cas d'une prêtresse à la chasteté douteuse amène le rhéteur Pompeius Silo à affirmer que les preuves qu'il apporte dans sa plaidoirie relèvent du témoignage public : « rien que n'ait vu le voisinage (*uicina ciuitas*) » (Sen., *Contr.*, 1.2.5) pour cette *sacerdos prostituta* dont Mento, un autre orateur évoqué par Sénèque, soutient que la prostitution l'avait rendue célèbre[1357]. Le lien est encore plus direct dans la controverse du « marchand étranger » (Sen., *Contr.*, 2.7). Celle-ci traite de l'adultère – l'un des thèmes favoris de la rumeur – d'une femme dont le mari est parti en voyage ; en son absence, elle est courtisée par un marchand étranger qui, l'ayant trouvée chaste, lui lègue tous ses biens à sa mort. Tel est l'exposé du sujet. Ce qui frappe ici, c'est l'inscription forte de l'anecdote dans le cadre vicinal : dès la description du sujet, il est dit que le marchand s'installe *in uiciniam*, et le discours de Porcius Latro, qui joue le rôle du mari accusant son épouse d'adultère, martèle ce fait[1358], marquant ainsi l'importance de ce cadre spatial pour son exposé. C'est pour cela qu'il est particulièrement intéressant de voir la rumeur (*rumor*) apparaître dès le début du discours : c'est elle qu'il faut interroger pour connaître les détails de cette prétendue romance, du coup de foudre jusqu'aux affaires les plus intimes, comme de juste avec les bruits publics[1359]. Encore une fois, le caractère fictif de cette rumeur revêt peu d'importance : qu'elle fût mobilisée dans la plaidoirie traduisait sa perception comme un

---

[1355] C. COURRIER 2014 : 163-185, Cr. ROSILLO-LOPEZ 2017a : 64-69. Déjà remarqué pour Athènes, cf. V. J. HUNTER 1994 : 97-98 et les références qui s'y trouvent ; même permanence au Moyen-Âge, en milieu rural notamment, selon St. BOISSELLIER 2011 : 262.

[1356] Le concept de « quartier » est l'objet de fréquents débats en géographie urbaine, dont il n'est pas particulièrement utile de rendre compte pour notre propos. Regards sur la définition et l'application de cette notion à Rome dans J. B. LOTT 2004 : 18-24 (avec les références aux travaux des géographes, notamment de l'école de Chicago) ; M. ROYO, É. HUBERT, & A. BERENGER 2008, en particulier dans l'introduction (M. ROYO & É. HUBERT 2008 : 6) ; N. MONTEIX 2012 et enfin C. COURRIER 2014 : 128 et suiv.

[1357] *Sacerdotis uestrae* <u>*summa notitia*</u> *est quod prostitit* (Sén., *Contr.*, 1.2.4), cf. C. COURRIER 2014 : 183 et n. 188. Cette *notitia* est sans doute à lier au *populus* qui fréquentait le lupanar, à en croire les rhéteurs plaidant contre la jeune femme (Sén., *Contr.*, 1.2.6, 1.2.7 ou 1.2.11 par ex.), ou qui au contraire protégeait sa chasteté selon ses défenseurs (Sén., *Contr.*, 1.2.20). Rappelons que faire de la rumeur un *consensus ciuitatis* et un *publicum testimonium* (selon les expressions de Quint. 5.2) était l'une des leçons des manuels de rhétorique ; la mention explicite de la *uicina ciuitas* est cependant bien plus précise est éloquente que le *consensus ciuitatis* dont parle Quintilien.

[1358] *Cum ego tamdiu peregrinatus sim, nullum periculum terra marique fugerim, plus ista* <u>*intra unam uiciniam*</u> *quam ego toto mari quaesit* (Sén., *Contr.*, 2.7.1) ; *[…] quemadmodum adulescens formosus, diues,* <u>*ignotus in uiciniam*</u> *formosae et in absentia uiri nimium liberae mulieris commigrauerit […]* (Sén., *Contr.*, 2.7.2).

[1359] *Cetera, quemadmodum adulescens formosus, diues, ignotus in uiciniam formosae et in absentia uiri nimium liberae mulieris commigrauerit, quemadmodum adsidua satietate continuatae per diem noctemque libidinis exhaustis uiribus perierit,* <u>*interrogate rumorem*</u> (Sén., *Contr.*, 2.7.2).

argument crédible par l'orateur. À défaut d'être véridique, elle était probable, et cela suffit pour que nous puissions la considérer comme un témoignage recevable pour notre analyse. Après cette attaque initiale, le renvoi aux informations circulant par ces canaux revient à la toute fin du morceau, comme un ultime coup de poignard[1360]. Ici, il semble que rumeur et sociabilités vicinales se superposent assez nettement. Si l'on cherche un exemple plus historique, et que l'on considère que la source livienne reflète, en partie, les pratiques de l'époque augustéenne, il est à noter que les rumeurs courant sur la défaite romaine au Trasimène (217 av. J.-C.) s'échangent surtout dans le quartier où l'on vit, où se situe sa *domus*[1361]. Comme on le voit, les sources mettent en lumière la continuité entre époque républicaine et époque impériale : César, dans une observation ethnographique sur la vie publique des cités gauloises, constate c'est d'abord « entre voisins » que l'on s'échange les ragots (*si quis […] a finitimis rumore aut fama acceperit*, Cés., *Gaul.*, 6.20). L'observation se transpose aisément dans la Rome du Ier siècle[1362].

Il n'y a donc vraisemblablement pas, là non plus, une spécificité des rumeurs alto-impériales et romaines : s'adressant à Lucilius, alors procurateur de Sicile et établi à Syracuse, Sénèque souligne d'ailleurs que son statut social, ressortissant avec plus de brillance dans une ville plus modeste que Rome, en fait un objet naturel de la rumeur « qui sait tant de choses »[1363]. Mais cette rumeur ne parvient pas de nulle part. Elle procède du *uicinum* qui entoure Lucilius[1364], et où sa position dominante attire « les yeux et les oreilles des gens » (*oculi hominum auresque*, Sen., *Epist.*, 5.43.4). Ici, ce sont autant la relation politique entre l'aristocratie et les groupes subalternes qui est illustrée que la sociabilité qui découlait de la vie dans un même quartier et qui constituait un terreau fertile pour les rumeurs. La question de la sphère privée à Rome est extrêmement débattue, au point qu'il ne peut être question ici d'aborder ce domaine[1365] ; néanmoins, on peut rappeler que la notion d'intimité n'y avait pas la même importance à

[1360] *At hercules aduersus externorum quondam opiniones speciosissimum patrocinium erat « ego uiro placeo »* (Sén., *Contr.*, 2.7.8) ; plus loin : *unus pudicitiae fructus est pudicam credi, et aduersus omnes inlecebras atque omnia delenimenta muliebribus ingeniis est ueluti solum firmamentum in nullam incidisse fabulam. Non est fortasse facile non in hominum existimationem incurrere et horrendum multa decentiae ac uaria daturis experimenta* (Sén., *Contr.*, 2.7.9). On remarquera que le *rumor* est devenu *opinio* ou *existimatio*, termes associés à l'opinion publique dans la langue cicéronienne (J. HELLEGOUARC'H 1963 : 362 et suiv., Z. YAVETZ 1990 : 241-256 ou G. ACHARD 1991 : 233 et suiv. pour les études classiques), mais qui traduisent une intellectualisation du procès, laquelle sert bien évidemment le but rhétorique de faire passer ces accusations de la rumeur pour des faits irréfutables.

[1361] *Alius ab alio impleti rumoribus domos referunt* (Liv. 22.7). Même phénomène pour l'annonce officielle de la victoire contre Persée (Liv. 45.1).

[1362] On peut supposer que, lorsque Denys d'Halicarnasse évoque les bruits hostiles à Tarquin le Superbe qui s'échangent « entre voisins » (οἱ πέλας, Den. Hal., *Ant.*, 4.43), il plaque également sur la Rome royale le fonctionnement des rumeurs qui lui étaient contemporaines.

[1363] *Is qui scit plurimum, rumor* (Sén., *Epist.*, 5.43.1). À bien y regarder, la personnification du *rumor* (moins habituelle que celle de la *fama*, qui bénéficie du modèle ovidien et virgilien, et ce malgré Ov., *Fast.*, 6.527) donne l'illusion d'un processus tout à fait indépendant des acteurs qui, en réalité, le constituent par leurs échanges et leurs interactions. Ici, la recherche d'un effet frappant et le trait d'humour qui ouvre la lettre n'occultent pas la vision idéologique des bruits publics qui les rend possibles. Voir aussi Sén., *Clem.*, 1.8.

[1364] *Quidquid inter uicina eminet magnum est illic ubi eminet* (Sén., *Epist.*, 5.43.2). La rumeur est évoquée par des interrogatives indirectes rattachées à des passifs impersonnels : *Quid agas, quemadmodum cenes, quemadmodum dormias, quaeritur, scitur* (Sén., *Epist.*, 5.43.3). Il s'agit donc bien d'une rumeur « syntactisée », à l'instar de celles que l'on trouve chez Tacite (cf. la fin de notre étude lexico-syntaxique en annexe pour cette qualification).

[1365] Voir récemment comme entrée dans le débat A. RUSSELL 2016 : 8-12 ; 25-42 pour la période républicaine.

l'époque romaine que dans la société contemporaine[1366], et qu'à ce titre, la vie dans le quartier était toujours très ouverte : pas de barrière infrangible pour marquer le seuil du monde privé, utilisation collective d'un certain nombre d'installations sanitaires ou alimentaires, etc.[1367]. Il a été suggéré que l'étroitesse entre certains bâtiments, notamment les *insulae* romaines, pouvait favoriser la sociabilité[1368] ; c'est peut-être vrai, mais l'importance de la vicinité hors des grandes *insulae* de l'*Vrbs* montre qu'il ne s'agissait pas d'un facteur décisif. Le partage d'un nombre important d'espaces communs, en revanche, jouait à plein dans la multiplication tout arithmétique des points de contact entre les membres des classes non privilégiées, notamment dans des villes de taille plus modeste comme Hypata. En effet chez Apulée, dont le roman garde indubitablement trace de pratiques de vie quotidiennes dans les couches subalternes de la société, c'est dans cette ville que, grâce à « une rumeur alarmante du voisinage » (*trepido etiam rumore uiciniae*, Apul., *Mét.*, 3.27.7) au sujet de l'arrivée de brigands, Lucius, tout juste transformé en âne, échappe aux coups de trique pour tomber aux mains des voleurs. Le génitif subjectif *rumor uiciniae* souligne le lien fort entre un bruit et son espace hodologique, celui de la vicinité. Et cette loi de la sociabilité vaut jusqu'aux campagnes : témoin, l'agriculteur avare de Juvénal qui préfère endosser la mauvaise réputation (*fama*) dont le voisinage (*uicinia*) le couvre par des discussions (*sermones*) plutôt que de changer ses mauvaises manières et sa rapacité notoire[1369]. Le contexte est ici rural puisqu'il s'agit d'un village (*pagus*) ; mais les structures de la rumeur, en tout cas son fort ancrage vicinal, ne semblent pas varier grandement.

Métropoles, petites villes, campagne : rien de différent, donc ? N'allons pas aussi loin. Rome présentait par sa simple démesure une tout autre expérience que les villes plus petites de son empire. Le million d'habitants qui la peuplait à l'époque impériale imposait des sociabilités d'une échelle différente, quoique les réseaux qu'elles empruntaient et les espaces où elles se réalisaient ne fussent pas fondamentalement différents des autres centres urbains. La question se pose donc de l'échelle à laquelle les pratiques vicinales se réalisaient. Sur cette problématique, les études récentes ont apporté de nouveaux éclairages. En effet, la division administrative de la ville de Rome en *uici* ne semble pas avoir fourni un cadre particulièrement pertinent pour les acteurs sociaux eux-mêmes : en regroupant entre 2500 et 3000 individus[1370], ces espaces étaient probablement trop larges pour générer un quelconque sentiment

[1366] Ce constat vaut même à l'échelle de la *domus* romaine, comme le relève Chr. KUNST 2000 : 289 : « Eine deutliche Abgrenzung von Arbeits- und Wohnwelt, von privat und öffentlich im modernen Sinn war dem römischen Haus fremd, das als oszillierender Raum gesehen werden muss. » On pourrait mobiliser ici le concept de *face-to-face society*, qui repose sur la réduction de la sphère privée ou profit de la sphère publique, cf. pour Rome M. I. FINLEY 1986 : 110 et suiv. Discussion chez V. J. HUNTER 1994 : 96-98 sur le rapport entre rumeur et *face-to-face society* à Athènes. De toute façon, il est évident que l'espace public se concevait dans les groupes subalternes comme une extension de la sphère privée sans doute trop modeste pour constituer un cadre de référence de la vie sociale, cf. R. MACMULLEN 1974 : 62 ; P. VEYNE 1976 : 642.

[1367] C'est en tout cas le modèle présenté et défendu par C. COURRIER 2014 : 134-141 à l'aide des données chiffrées des Régionnaires. Ces données permettent d'« esquisser les contours de microcommunautés qui structuraient la plèbe autour de ses lieux d'habitation et de services de proximité » partagés par les membres d'un quartier (p. 135).

[1368] C. COURRIER 2014 : 174 et n. 156, qui met cependant en garde contre le « déterminisme rudimentaire qui voudrait que la proximité spatiale induise, par une sorte de loi d'airain, la relation inter-individuelle ».

[1369] *Sed qui sermones, quam foede bucina famae ! / « Quid nocet haec ? » inquit « tunicam mihi malo lupini / quam si me toto laudet uicinia pago / exigui ruris paucissima farra secantem. »* (Juv. 14.152-155).

[1370] Cf. J. B. LOTT 2004 : 13-18, M. TARPIN 2008 : 49 et C. COURRIER 2014 : 133.

d'appartenance collectif[1371]. Les plébéiens ne semblent pas en avoir fait un marqueur culturel fort. Quant aux rumeurs, si elles ont liées à la *uicinia* ou au *uicinum*, dans le sens assez large qu'avaient ces termes, on n'en trouve guère dans des *uici* romains à proprement parler, du moins pour l'époque impériale[1372]. En revanche, il a depuis longtemps été remarqué que les bruits publics circulaient fréquemment par les *compita* (« croisements »)[1373]. De manière intéressante, cette association apparaît dans nos sources avec l'époque augustéenne. Deux passages des *Satires* d'Horace y font le lieu de transit, pour l'un, d'une rumeur[1374], pour l'autre, d'une réputation en cours de constitution[1375]. Le témoignage de Tite-Live à ce sujet est également intéressant. Il prend place lors de la narration des débats autour de la possible abrogation de la *lex Oppia* en 195 av. J.-C., loi somptuaire visant à limiter le luxe féminin. Caton l'Ancien, alors consul, livre alors un discours en faveur du maintien de la loi, où les questions de genre sont absolument centrales : il s'agit pour lui de présenter cette législation comme un nécessaire garde-fou prévenant l'intervention des femmes dans la sphère publique, voire politique. Avant de voir comment cette question touche notre problématique, il importe de souligner que l'*oratio* de Caton est probablement entièrement réécrite par l'historien[1376] : une nouvelle fois, il est probable que la reconstruction livienne de l'épisode ait été influencée par des pratiques sociales contemporaines de l'historien. Voilà qui est de premier intérêt lorsque Caton se scandalise de la présence active des femmes, à l'occasion des manifestations pour l'abrogation de la loi, dans les espaces réservés aux citoyens (Liv. 34.2). De manière très intéressante, le consul semble opposer deux types de lieux de cette nature. Les premiers sont principalement institutionnels et d'essence politique : il s'agit du forum, des comices et des assemblées délibératives (les *contiones*). Les seconds ne sont pas institutionnels, et se donnent plutôt comme des lieux de sociabilité où l'on discutait de façon informelle de sujets politiques et où les opinions se forgeaient : ce sont « les routes et les croisements » (*per uias et compita*). Aulu-Gelle reprendra d'ailleurs la même opposition en lui conférant une acception sociologique : aux croisements (*compita*), la *plebs uolgaria*, au forum, aux comices et au tribunal, l'officialité ; chez lui également, les *compita* sont des lieux de discussion, marqués par les échanges oraux qui s'y tiennent[1377]. Chez Tite-Live, c'est par leur présence aux deux types d'espace que, selon Caton, les femmes menacent de « prendre possession de l'État » (*rem publicam capessere*) ; le moyen en est la parole non officielle et non contrôlée[1378] – ce que le même Tite-Live aurait pu qualifier

[1371] Comme le démontre C. COURRIER 2014 : 131-134. Également R. MACMULLEN 1974 : 129-136, qui distingue les quartiers informels des divisions administratives de l'*Vrbs* (*uici*). Lire aussi une remarque intéressante chez Ch. R. WHITTAKER 1991 : 334-335.

[1372] Cela peut faire écho à la distinction analysée par M. TARPIN entre *uicus*/*uicanus* renvoyant à la division administrative de la ville et aux associations qui y étaient liées et *uicinitas*/*uicinus* (et donc, peut-être, *uicinia*), dénominations plus vagues qui se réfèrent plutôt aux relations sociales de voisinage, cf. M. TARPIN 2008 : 43-44 et C. COURRIER 2014 : 130-133 ; 531-532. Il est à cet égard tout à fait remarquable que la *uicinitas* soit selon Q. Cicéron la structure par laquelle on peut atteindre la « foule » (*multitudo*, Q. Cic. 30).

[1373] W. RIEPL 1913 : 326, R. LAURENCE 2011 : 388-389 Cl. HOLLERAN 2011 : 251, C. COURRIER 2014 : 184, Cr. ROSILLO-LOPEZ 2017a : 64-69.

[1374] *Frigidus a rostris manat per compita rumor* (Hor., *Sat.*, 2.6.50).

[1375] *[…] unde frequentia Mercuriale / inposuere mihi cognomen compita* (Hor., *Sat.*, 2.3.25-26).

[1376] Voir les arguments convaincants apportés par J. BRISCOE 1981 : 39-42 ainsi que le renvoi aux prises de positions antérieures.

[1377] En ce qu'ils sont symboliques des mauvais usages du latin (Gell. 1.22).

[1378] La manière dont Tite-Live fait parler Caton de ces rassemblements évoque assez nettement la crainte de la foule populaire. Ainsi, lorsque le consul rappelle le principe de la tutelle sous laquelle était placée la femme

de *rumor* –, qui prend les habits de l'art oratoire (*suadere*, *censere*). Mais les sujets pouvaient être moins graves et moins immédiatement politiques : les élégiaques font des *compita* des lieux qui bruissent des amours nouvelles de Properce et Cynthie (Prop. 2.20.22) ou encore des passions tendres, et connues de toute la ville, qui distraient Ovide de la grande poésie (Ov., *Am.*, 3.1.18). À en croire Juvénal, c'est aussi là que les secrets habituellement confinés derrière les portes des grandes maisons romaines, mais qui ont été portés à la connaissance du cabaretier par le babil des esclaves, prennent leur envol en se diffusant plus largement (Juv. 9.112-113), se transformant ainsi en vraies rumeurs. Et la pertinence des croisements pour les phénomènes rumoraux se vérifie jusqu'au IVe siècle, où Ammien en fait état, dans deux passages saturés de rumeurs dont nous avons déjà parlé[1379] ; quant à Ausone, il associe les *compita* et les *coetus* du peuple[1380], dont il a été établi plus tôt qu'ils pouvaient représenter la cellule de base de la diffusion des bruits publics.

De quoi ces *compita* sont-ils exactement le nom ? Au sens propre « lieux où l'on se rencontre » (*competere*)[1381], les *compita* correspondaient dans l'espace urbain à l'intersection de plusieurs rues[1382]. Explication a donc été faite de leur rapport étroit à la rumeur par une loi anthropologique stipulant que, dans quelque ensemble urbain que ce soit, les croisements étaient des lieux où les contacts étaient mécaniquement multipliés, et où les échanges d'information et de nouvelles avaient donc plus de chance d'advenir[1383]. Cependant, il faut noter que les *compita* ne sont pas un simple lieu de passage. Ils se présentent également comme des petites zones où l'on pouvait stationner ; en somme, des « placettes ». Ce type de lieu peut nous paraître insignifiant ; cependant, comme le rappelle P. GROS, Rome ne disposait sans doute pas d'espace analogue à ce que nous appelons « place publique » : dès lors, « dans l'anarchie d'un réseau dense » de rues, les *compita* (comme les *triuia*) « ouvraient des clairières pour les piétons », formant donc un type de lieu idéal et, surtout, unique pour les discussions et l'exercice des sociabilités diverses[1384]. La définition des *compita* comme intersection de plusieurs rues a conduit certain(e)s à les rapprocher d'un autre point nodal par lequel les rumeurs transitaient : les *triuia*, c'est-à-dire les lieux où débouchaient, étymologiquement, trois rues[1385]. C'est par exemple à cet endroit que la nouvelliste de Juvénal répète à l'envi les rumeurs qu'elle a

---

romaine, et dont elle chercherait selon lui à s'émanciper, le terme de *tutor* fait penser à celui de *legitimus rector* qui doit présider à toute réunion de la foule en Liv. 39.15, cf. P. O'NEILL 2003 : 147.

[1379] Gallus poursuit les bruits publics à Antioche *per tabernas […] et compita* (Amm. 14.1.9) ; dans le second excursus romain, la plèbe se réunit en cercles *per fora et compita* (Amm. 28.4.29).

[1380] *Nam* <u>*populi coetus et compita sordida*</u> *rixis / fastidientes cernimus*, Auson., *Epist.*, 4.19-20 dans l'édition Green. Le regard méprisant (au sens littéral : *fastidientes cernere*) jeté sur les cercles populaires est typique de la littérature aristocratique, comme rappelé *supra*.

[1381] M. TARPIN 2008 : 40-41 rappelle cette définition très large du terme, d'abord lié au monde rural. Également J. B. LOTT 2004 : 14.

[1382] Cf. en dernier lieu Cr. ROSILLO-LOPEZ 2017a : 66 et les études archéologiques citées.

[1383] À nouveau Cr. ROSILLO-LOPEZ 2017a : 66 : « It is logical that the places mentioned in which opinions were exchanged were those that would guarantee a high turnover of people: crossroads. » Également A. VAN NES 2011 : 107-108 mène cette analyse à propos des graffitis pompéiens, à l'aide de la méthode de l'*angular analysis*, qui relève de la *space syntax theory*. Dans la même veine, voir H. STÖGER 2011 : 238 et les références citées aux analyses cognitives portant sur les croisements de rues.

[1384] P. GROS 2005 : 204-207, qui rappelle cependant que *compitum* n'a jamais désigné « l'espace élargi » du carrefour, mais toujours le croisement lui-même.

[1385] Ce rapprochement apparaît dès l'article que Ch. DAREMBERG & E. SAGLIO 1919 consacrent au *compitum*, à partir d'une peinture de Pompéi, mais a été formalisé en relation avec les rumeurs chez Cr. ROSILLO-LOPEZ 2017a : 66.

recueillies aux portes de la ville[1386]. Par ailleurs, il est possible de ranger dans le même ensemble les *stationes*, dont l'un des sens est bien celui de « petite place publique ». Pline présente ces *stationes* comme des endroits de discussion[1387], et Juvénal en fait le lieu d'expression de la rumeur qui moque le pauvre Rutilius : c'est en effet dans « tous les festins, tous les thermes, toutes les places (*stationes*), dans le théâtre tout entier »[1388] que la foule (*uulgus*) raille ce « pauvre Apicius » (*pauper Apicius*).

Néanmoins, les *compita* et les *triuia* ne peuvent être considérés comme des lieux de rumeur seulement par leur situation à l'intersection de plusieurs rues ou le stationnement qu'ils permettaient. Nous savons en effet qu'il s'agissait d'espaces mettant les individus en contact à intervalles réguliers, notamment par les cérémonies et pratiques religieuses qui y étaient attachées. Les *triuia* pouvaient présenter des autels de divinité, à l'instar de Diane, parfois surnommée *triuia Virgo* (Lucr. 1.84). Mais c'est surtout avec les *compita* que ce mécanisme s'éclaire. C'est en effet à ces « croisements » que l'on pratiquait le culte des *Lares compitales*, divinités protectrices du quartier ; ils présentaient fréquemment des autels ou des chapelles couvertes[1389]. On s'y retrouvait régulièrement pour des festivités officielles, les *ludi Compitales* ou *Compitalia*[1390] *:* il est d'autant plus remarquable que ceux-ci, un temps interdits à l'époque tardo-républicaine, furent rétablis et renforcés par Auguste[1391], qui redoubla le culte des Lares du celui de son propre génie. Ainsi comprend-on mieux pourquoi les sources de l'ère impériale associent avec constance les rumeurs à ces lieux : en multipliant les occasions de se rencontrer et de se parler, Auguste avait renforcé leur place dans les différents dispositifs de sociabilité et, de cette façon, accru leur rôle dans la circulation des rumeurs.

Partant, il a récemment été proposé de lier *compita*, rumeur et vicinité[1392]. En effet, dans une ville aussi démesurément grande que Rome (selon les standards antiques), la dénomination de *compitum* pouvait peut-être fonctionner de façon métonymique pour désigner un quartier,

---

[1386] *[Famam rumoresque] quocumque in triuio, cuicumque est obuia, narrat* (Juv. 6.412). De manière intéressante, les scholies à ce passage expliquent *in triuio* par *in locis publicis* (cf. l'édition de St. GRAZZINI 2011 : 400).

[1387] Plin., *Epist.*, 1.13 et 2.9, mais ce sont essentiellement des activités et des réseaux aristocratiques qui sont décrits ici, ceux des *recitationes* et des amis de Pline.

[1388] *Omnis / conuictus, thermae, stationes, omne theatrum / de Rutilo* (Juv. 11.3-5).

[1389] Nous reprenons ici les informations présentées par Ch. DAREMBERG & E. SAGLIO 1919 *s. u.* Étude plus récente du rôle religieux des *compita* à Pompéi (avec catalogue exhaustif et bibliographie) par W. VAN ANDRINGA 2000.

[1390] Voir M. TARPIN 2008 : 37-47, qui insiste sur l'inscription de ces fêtes dans le quartier, à l'origine en tout cas : « Les *Compitalia* sont donc des fêtes de quartiers ou de rues, voire de ruelles, célébrées par des voisins dans un cadre gentilice. » Sur le rôle politique des *Compitalia*, voir P. J. J. VANDERBROECK 1987 : 99-100 ; étude plus générale des fonctions de ces fêtes à l'époque impériale chez St. BENOIST 1999 : 298-315.

[1391] Ils avaient lieu deux fois par an selon Suét., *Aug.*, 31. Sur les *Compitalia*, voir surtout A. FRASCHETTI 1994 : 213-280, qui retrace l'histoire de cette fête, sa signification pour l'étude des sociabilités et des modes d'agrégation de la plèbe urbaine, et son rôle politique, à la fin de la République et au début de l'Empire ; plus récemment, H. I. FLOWER 2017 : 234-249, davantage tourné vers l'utilisation politique de cette institution.

[1392] L'association entre *compitum* et relations ordinaires (non institutionnalisées) de voisinage remonte à M. TARPIN 2008 : 61 : « Le petit peuple des quartiers se trouve donc confronté à deux regroupements : celui des *uici* (*uicani*) et celui des *compita* (*uicini*). » À propos des *compita* de Pompéi, W. VAN ANDRINGA 2000 : 73 affirme que « la densité des sanctuaires de rue et leur emplacement dans le tissu urbain montrent que les groupes impliqués dans le culte des Lares compitales rassemblaient à Pompéi les habitants d'une rue, de plusieurs *insulae* alignés sur une même rue, guère plus », soit un espace plus réduit que les *uici* « officiels » (définis par l'administration urbaine).

considéré alors non plus comme une simple division administrative, mais comme un espace où s'arrimaient des pratiques vicinales, un attachement affectif et, plus généralement, une identité partagée, favorisant ainsi la course des rumeurs[1393]. On sait depuis longtemps que les placettes qu'étaient les *compita* disposaient souvent de fontaines publiques[1394], et que celles-ci constituaient un point d'eau de première importance utilisé par les habitants du quartier[1395]. La nature quotidienne et routinière des contacts dans ces lieux, redoublée par celle, moins fréquente, qui résultait des affaires religieuses, permettait probablement de souder les relations entre *uicini*[1396]. De plus, ce petit monde du quartier peut se superposer à celui de la *taberna*, dont nous avons vu qu'il était fondamental pour l'étude de la circulation des rumeurs. En effet, dans le modèle récemment proposé par C. COURRIER, l'identité vicinale se constituait à Rome autour de quelques *insulae*, d'un point d'eau et de quelques boutiques[1397], situées au rez-de-chaussée des habitations. De fait, les études topographiques ont démontré que les petits commerces et ateliers à Rome se répartissaient avec une vraie régularité dans la ville[1398]. Partant, il est sans doute possible d'affirmer, toujours avec C. COURRIER, que la *taberna* fournissait le principal point d'ancrage des rumeurs dans l'espace vicinal[1399]. Plusieurs textes vont dans ce sens et permettent d'étayer cette lecture. Dès Térence, la *tonstrina*, l'échoppe du

[1393] Cette thèse a été défendue de façon convaincante par C. COURRIER 2014 : 184, qui place les *compita* en opposition aux divisions administratives de la ville que représentaient les *uici*. On peut cependant noter avec J. B. LOTT 2004 : 14 que les *compita* sont très souvent associés aux *uici* eux-mêmes, soit à des ensembles plus grands ; également Cl. HOLLERAN 2011 : 247 sur la coréférentialité que l'on observe parfois entre les dénominations *uici*, *uiae* et *compita*. La même chercheuse fait remarquer (p. 261), dans un sens proche de C. COURRIER, que la petite communauté vicinale devait constituer une échelle de référence plus significative pour les Romains que celle de l'*Vrbs* de manière générale, soulignant que le déplacement dans les rues était sans doute très complexe pour un piéton. L'idée est déjà présente chez R. MACMULLEN 1974 : 67 : « Urban divisions that embraced many tens of thousands of inhabitants proved too large to be meaningful. »

[1394] Ch. DAREMBERG & E. SAGLIO 1919 *s. u.* Voir surtout à propos de Pompéi les résultats cartographiés de R. LAURENCE (R. LAURENCE 1994b : 44-50 et R. LAURENCE 2011 : 389), ainsi que Cr. ROSILLO-LOPEZ 2017a : 67. La même Cr. ROSILLO-LOPEZ 2017a : 177 rappelle que les barbiers itinérants avaient besoin d'un point d'eau pour exercer leur métier : il y a peut-être ici une intersection entre le *tonsor*, la fontaine comme lieu de sociabilité, le *compitum* et la vicinité.

[1395] Pour Pompéi, R. LAURENCE 1994b : 48-50, qui tire parti du comparatisme en s'appuyant sur les études portant sur l'épidémie de choléra de Londres en 1854. Notons qu'il n'est pas impossible qu'une partie stable de la plèbe ait pu se servir de *lacus* privés ou semi-privés placés dans la cour interne des *insulae*, comme le suggère C. COURRIER 2014 : 102-104, qui évoque même un possible lien « aquatico-clientélaire » (p. 103, n. 294) en formulant l'hypothèse que ces points d'eau internes aux *insulae* dérivaient de ceux des *domus* aristocratiques avoisinantes. Non attestées archéologiquement, ces configurations potentielles ne sont pas contradictoires avec le rôle important joué par les fontaines publiques, dont il est établi que beaucoup se trouvaient à des croisements de rue.

[1396] A. VAN NES 2011 : 107-108 pour les informations qu'apporte la *space syntax theory* à ce rôle des fontaines comme points de contact dans les quartiers, à Pompéi. Sur la sociabilité qui devait se nouer aux croisements urbains, voir encore une remarque rapide de Cl. HOLLERAN 2011 : 259.

[1397] C. COURRIER 2014 : 135-138. Voir également des propositions proches chez Cl. HOLLERAN 2012 : 52 et surtout A. WALLACE-HADRILL 2003 : 205-206, qui décrit la « cellular structure » d'une partie d'un *uicus* romain (à proximité de Termini), en donnant une image va dans le même sens que celle de C. COURRIER.

[1398] R. MACMULLEN 1974 : 72, qui parle d'une « ubiquity of small shops » ; également A. WALLACE-HADRILL 2003 : 195 ; Cl. HOLLERAN 2012 : 52. La question de la localisation des lieux de production (artisanats) est en revanche plus débattue. S'il semble que certains artisans spécialisés pouvaient se constituer en *clusters*, comme le relève le même R. MACMULLEN 1974 : 69, et surtout J.-P. MOREL 1997 : 153-155 à propos des « corps de métier » (voir aussi J.-P. MOREL 1987 : 141 et la synthèse plus récente de Cl. HOLLERAN 2012 : 51-60), N. MONTEIX 2012 a démontré, nous semble-t-il de façon convaincante, qu'on ne pouvait pas parler de « quartier » artisanaux réservés à telle ou telle profession à Rome (sans nier l'existence de regroupements de gens de métier, mais à une échelle moindre).

[1399] C. COURRIER 2014 : 689, qui parle « d'ancrage spatial extrêmement localisé » pour la boutique à l'époque impériale.

barbier, constitue un lieu où sont relayées des nouvelles relatives au voisinage (*uicinia*, Ter., *Phorm.*, 93-100) : alors que les protagonistes du *Phormion* utilisent cet espace comme un lieu d'attente, c'est là qu'un jeune homme vient pour annoncer la mort d'une voisine, qui laisse orpheline sa fille, évidemment très belle. La boutique du barbier semble bien être au cœur du quartier, Térence faisant dire à son personnage qu'il s'agit d'une jeune fille « d'ici, du voisinage »[1400]. Dans les sources du Ier siècle, Martial représente également un boucher (*lanius*) qui semble tenir son commerce dans un *compitum* (Mart. 6.64.18.21), de même que Pline au sujet d'un médecin (Plin., *Nat.*, 29.6.12). Cette correspondance entre le monde de la boutique et le monde du quartier vécu dans l'étude des circuits de la rumeur peut également expliquer pourquoi Martial associe *taberna* et *compita* lorsqu'il mentionne les lieux qui feront vivre, par les paroles de ceux qui les fréquentent, ses poèmes[1401], association que l'on retrouve pour les rumeurs d'Antioche dont parle Ammien (Amm. 14.1.9).

De manière générale, et en guise de conclusion, les caractérisations spatiales de la rumeur sont souvent doubles : *tabernae et compita* ici, *uiae et compita* dans le discours de Caton chez Tite-Live (Liv. 34.12). Ces dénominations sont bien entendu des plus vagues, comme en témoigne l'utilisation récurrente d'un pluriel qui indétermine tout. Les *uiae* mentionnées par Tite-Live sont particulièrement imprécises, la « rue » étant un espace foisonnant à Rome[1402] : espace de déplacement, certes, mais aussi lieu de commerce, tant les boutiques étaient ouvertes sur la voie publique, qui était considérée comme une extension de la *taberna*[1403], et enfin un lieu de sociabilité[1404]. Dans ce passage de Tite-Live, il n'est pas certain qu'il soit tant fait mention de la *uia* pour sa dimension véhiculaire[1405] que pour le monde de la *taberna* qui est si essentiel au fonctionnement de la rumeur. En allant plus loin dans l'hypothèse, on pourrait même estimer que l'expression est un hendiadyin, faisant ainsi des *compita* et des *uiae* deux appellations co-référentielles de la même réalité : le quartier, le voisinage. Quoi qu'il en soit, la

---

[1400] *Modo quandam uidi uirginem hic uiciniae*, Ter., *Phorm.*, 95, où *uiciniae* est un locatif apposé à *hic* (voir C. DZIATZKO 1913, *ad loc.*, analyse reprise dans les commentaires plus récents). Dans Plaut., *Asin.*, 342-346, la *tonstrina* semble aussi à proximité du lieu où habite l'esclave Léonidas et son maître Déménète, puisque, depuis la boutique du barbier, le premier arrive à désigner (*demonstrare*) la maison. La sociabilité des échoppes de barbier en fit un dispositif dramaturgique dans la comédie plautinienne, comme le remarque J. P. TONER 2015 : 101-102.

[1401] *Te conuiuia, te forum sonabit / aedes compita porticus tabernae* (Mart. 7.97).

[1402] Voir A. LEMENOREL & A. CORBIN 1997 et Br. GRUET 2006 pour la sociabilité de la rue, dans une perspective de temps long.

[1403] C. COURRIER 2014 : 176-177 (« l'univers de la rue et celui de la *taberna* se couvraient très largement, pour ne pas dire totalement »). Description archéologique de cette ouverture de la *taberna* chez Cl. HOLLERAN 2012 : 11-14. Également dans J.-P. MOREL 1997 : 150, qui note la lutte qui s'engagea avec l'État romain, en particulier à partir des Flaviens, pour libérer la rue des *tabernae* (J.-P. MOREL 1997 : 156-157). Voir également J. S. HARTNETT 2011 : 143-146 ; N. TRAN 2013 : 289-291 et une analyse de ces phénomènes en rapport avec le métier de barbier chez J. P. TONER 2015 : 94.

[1404] Cl. HOLLERAN 2011 : 259 rappelle l'existence de bancs (dont nous avons retrouvé des traces matérielles), indiquant sans doute la tendance à la socialisation qui devait animer les rues romaines, cf. cette remarque p. 250-251 : « For many the street itself was the destination, rather than part of the journey. » Également C. COURRIER 2014 : 174. J. S. HARTNETT 2011 : 137-141, partant des mêmes observations (notamment sur les bancs omniprésents sur les *uiae*) souligne plus explicitement que cet espace a pu constituer un point de circulation efficace pour les rumeurs.

[1405] Qui n'est pas à négliger pour autant : Cr. ROSILLO-LOPEZ (Cr. ROSILLO-LOPEZ 2017a : 43-46 ; 64-66 ; 175-186 et Cr. ROSILLO-LOPEZ 2017b) a étudié la façon dont les conversations (dont certaines composaient les rumeurs) pouvaient prendre appui sur des pratiques comme celle de la promenade. Cela donne une autre explication au rôle des *uiae* dans l'hodologie des bruits publics, qui n'est pas nécessairement contradictoire avec notre présentation.

fréquence de ces caractérisations multiples des lieux de la rumeur, soit par des évocations géminées comme ici, soit sous forme de listes comme dans d'autres passages cités, montre assez bien que les différents réseaux qu'elle pouvait emprunter avaient tendance à se superposer ou, tout du moins, à se compléter. Cela ne peut s'expliquer que si l'on a en tête le modèle proposé dans le premier chapitre de cette partie : le processus réticulaire de la rumeur lui permettait d'avancer sur plusieurs fronts concurremment. Ainsi, tandis qu'une information ou un jugement circulait par telle ou telle *taberna*, elle pouvait également se répandre lors d'une discussion entre deux voisins se rencontrant à la fontaine d'un *compitum*. La diversité des lieux des bruits publics témoignaient ainsi de leur richesse.

v- Assemblées, procès et édifices de spectacle

Le monde de la *taberna*, quoique divers, et celui de la vicinité sont donc les deux plans où circulaient le plus fréquemment les rumeurs urbaines à l'époque impériale ; il est possible que de nombreux points d'intersection aient existé entre eux, voire qu'ils se soient complètement recoupés. Bien entendu, ce n'était pas là les deux seuls champs d'expression des bruits publics. Tout lieu de sociabilité pouvait virtuellement se constituer en lieu de rumeur, laquelle était un médium non technique qui se déployait en tout espace où la voix et l'ouïe n'étaient pas entravées. Si ces autres lieux sont moins fréquemment et moins systématiquement associés aux *rumores*, il convient de ne pas les écarter du tableau que nous dressons et de les mentionner ici.

Notons tout d'abord que tout rassemblement humain conséquent, à Rome, pouvait participer à générer des rumeurs. En pratique, deux types d'occasion semblent avoir été vectrices de bruits publics : les spectacles et les assemblées délibératives (*contiones*). Toutes deux partagent des caractéristiques qui les opposent aux lieux de sociabilité cités ci-dessus. En effet, il s'agit d'espaces forcement institutionnalisés, organisés et contrôlés par les autorités, conçus comme une interface directe entre les classes dirigeantes et le peuple. Aussi la plupart des interventions vocales – sinon sonores – de la foule y prennent dans nos sources la forme de clameurs, c'est-à-dire, selon la définition donnée au début du chapitre 2, d'une communication verticale et, bien souvent, minimale. Les différents modes d'exclamation et d'acclamation n'étaient néanmoins pas exclusifs de toute autre forme de communication, et donc des échanges rumoraux.

Circus, amphitheatrum et *theatrum*

De fait, les pratiques rumorales sont attestées lors de différents *spectacula*, en particulier les jeux du cirque, qui se déroulaient dans l'édifice rassemblant le plus grand nombre de personnes à Rome[1406]. Nous avons déjà cité le long développement que Plutarque consacre aux rumeurs « spontanées » qui transmettent au peuple romain comme par télépathie (à le croire) la nouvelle de telle victoire ou de telle défaite. Parmi elles, l'issue de la bataille de Pydna en 168 av. J.-C. est connue trois jours après l'événement à Rome grâce à une rumeur qui se répand pendant les jeux du cirque (Plut., *Ém.*, 24). Tite-Live propose une version analogue du phénomène (Liv. 45.1), en insistant plus sur la matérialité de la rumeur que sur l'explication divine donnée par

[1406] Sur la capacité des édifices de spectacle, Gr. S. ALDRETE 1999 : 77-78, St. BENOIST 1999 : 334. Pour le *Circus maximus* en particulier et les débats sur le nombre de places, estimé aujourd'hui entre 60 000 et 225 000 (!), voir le bilan récent dressé par S. FORICHON 2020 : 146.

Plutarque[1407]. Cet événement ne représente pas un cas isolé : Florus, auteur du Haut-Empire, rapporte similairement que la victoire de Marius contre les Cimbres à la bataille de Vercellae (101 av. J.-C.) fut connue à Rome « non pas par des hommes, comme de coutume, […] mais par les dieux eux-mêmes, s'il est permis de le croire »[1408]. Le paradigme mythographique mis en avant plus haut joue ici à plein, Florus faisant même référence aux Dioscures qui étaient apparus pour annoncer à Domitius Ahenobarbus la victoire du lac Régille[1409]. C'est aussi à l'occasion d'un spectacle, ici un combat de gladiateurs, donc dans un amphithéâtre, que ce *rumor* spontané se répand.

Mais tous les échanges rumoraux aux jeux n'étaient pas rapportés sous le sceau du paradigme mythographique, et certains sont présentés de manière beaucoup plus rationnelle. Lorsque Vitellius cherche à gagner « toutes les rumeurs de la plèbe infime » (*omnem infimae plebis rumorem*, Tac., *Hist.*, 2.91), c'est bien dans les édifices de spectacle (théâtre et cirque) qu'il se rend, affectant d'être un spectateur ou un supporter parmi les autres. Ce passage de Tacite, bien évidemment marqué par la forte désapprobation de l'historien-sénateur, indique que les spectacles fournissaient l'un des points de départ des rumeurs qui circulaient dans la plèbe. Cela s'explique naturellement par l'interface de communication entre plèbe et prince que représentaient les jeux, qui contribuaient fortement à forger l'image de l'empereur que l'on se faisait dans la foule urbaine ; cependant, pour qu'une rumeur « prenne », il fallait nécessairement que les *spectacula* se présentent comme un lieu d'expression des sociabilités horizontales, au niveau des groupes subalternes eux-mêmes. C'est d'ailleurs ce que pourrait indiquer une fable de Phèdre, qui s'intitule « Prince, joueur de flûte » (*Princeps Tibicen*, Phèdr. 5.7) et s'en prend aux beaux esprits qui se laissent trop facilement corrompre par la popularité[1410]. Un joueur de flûte, appelé Prince, jouit d'une immense célébrité au théâtre ; s'étant blessé et devant arrêter pendant un temps son occupation, il est réclamé à cor et à cri pendant plusieurs mois par les spectateurs. Prince se présente pendant sa convalescence au théâtre. Cependant, alors que le chœur entame un chant à la gloire du « prince » (= de l'empereur)[1411], le joueur de flûte, du fait de l'homonymie, pense que l'on célèbre son retour et salue le public qui applaudit. La méprise du personnage, qui « se gargarise d'un honneur que l'on faisait en réalité à la maison impériale » (*superbiens honore diuinae domus*, Phèdr., 5.7.38), est progressivement connue de tous les spectateurs et tourne à la moquerie générale. Dans ce récit, la rumeur apparaît une première fois au début du spectacle où doit réapparaître Prince : en effet, « un bruit parcourt le théâtre à propos du joueur de flûte : certains affirment qu'il est mort, d'autres qu'il va bientôt se montrer au public »[1412]. Comme on le voit et conformément à

[1407] Voir à présent G. GUASTELLA 2017 : 48-50 sur cet événement.

[1408] *Non per homines, ut solebat, populus Romanus accepit, sed per ipsos, si credere fas est, deos*, Flor. 1.38.

[1409] *Quippe eodem die quo gesta res est uisi pro aede Pollicis et Castoris iuuenes laureatas praetori litteras tradere frequensque in spectaculo rumor « Victoriae Cimbricae feliciter ! » dixit*, Flor. 1.38.

[1410] Comme la morale, placée au début du poème, l'affirme : *ubi uanus animus aura captus friuola arripuit insolentem sibi fiduciam, facile ad derisum stulta leuitas ducitur*, Phèdr. 5.7.1-3. La datation problématique de cette fable (fin du règne d'Auguste ou début du règne de Tibère) importe peu pour une approche comme la nôtre.

[1411] *Tunc chorus ignotum modo reducto canticum / insonuit, cuius haec fuit sententia : LAETARE INCOLVMIS ROMA SALVO PRINCIPE*, Phèdr., 5.7.25-27. La phraséologie de cette acclamation (notamment l'importance du « salut » de l'empereur) recoupe les autres témoignages que nous avons des pratiques habituelles dans les cérémonies ludiques, cf. Gr. S. ALDRETE 1999 : 106 ; 108 ; C. COURRIER 2014 : 655 ; 657.

[1412] *Rumor de tibicine fremit in theatro : quidam adfirmant mortuum, quidam in conspectum produturum sine mora*, Phèdr. 5.7.20-22.

certaines conclusions du chapitre précédent, le mode de circulation particulier des rumeurs implique parfois que des versions contradictoires coexistent. Ici, on peut conjecturer que l'éditeur des jeux, un noble qui avait travaillé à faire venir le *tibicen*, certainement pour augmenter la notoriété de la cérémonie (Phèdr. 5.7.16-19), avait laissé échapper – ou volontairement mis en circulation – l'information concernant la venue de l'artiste ; cependant, la nouvelle ne s'était pas répandue de façon uniforme et régulière dans la société, et certains spectateurs ne disposaient que d'une version tronquée et fautive de celle-ci. On peut également retenir de ce premier passage que la phase d'attente avant le début officiel des jeux et l'entrée du chœur en scène, qui suivent directement la mention de la rumeur (Phèdr. 5.7.23-25) était propice aux discussions en tout genre et, le cas échéant, à la circulation des rumeurs. D'une certaine façon, le phénomène est sans doute comparable au bruissement du public que l'on entend encore aujourd'hui juste avant le début d'une pièce de théâtre ou d'une séance de cinéma.

Cependant, ce texte de Phèdre permet dans un deuxième temps de préciser les modalités mêmes de l'échange rumoral. En effet, au moment où se met en place le quiproquo, lorsque le joueur de flûte salue le public en croyant que celui-ci l'applaudit, alors qu'il ne s'agit en réalité que des acclamations rituelles destinées à l'empereur[1413], l'ordre équestre perçoit immédiatement son erreur et s'en moque instantanément (*eques*, Phèdr. 5.7.30-31), ordonnant au chœur de répéter son chant. Cependant, le peuple (*populus*, Phèdr. 5.7.34) met un certain temps à comprendre l'affaire. Il est intéressant de citer ce passage et le dénouement du morceau : « Les chevaliers applaudissent pour se moquer de Prince ; le peuple pense qu'il demande de la bienveillance pour le chœur. Mais quand l'affaire fut connue dans tous les rangs, Prince […] est jeté dehors la tête la première par tout le monde. »[1414] La fable rend parfaitement compte de l'influence de la topographie du théâtre non seulement sur la compréhension de ce qui se déroule sur la scène, mais également sur l'acquisition et la diffusion de l'information. Rappelons que depuis 67 av. J.-C., les chevaliers disposaient de quatorze rangs qui leur étaient réservés dans l'*ima cauea* des théâtres[1415], tandis que le peuple s'asseyait dans la *media* et la *summa cauea*. Situés à plus grande proximité du *proscaenium* (appelé *pulpitum* ici, Phèdr. 5.7.32), où se déroulait cette farce burlesque, les membres de l'ordre équestre comprirent rapidement la méprise. Cependant, Phèdre montre bien que la scène demeurait confuse pour les rangs plus éloignés. Les discussions dans la partie des gradins occupée par le peuple, qui ne sont pas caractérisée comme des rumeurs mais ne doivent pas être très différentes du *rumor* de la première partie du poème, se présentent donc comme un moyen pour les spectateurs des groupes infra-équestres d'élaborer une explication collective pour comprendre ce qui se jouait sous leurs yeux. L'information finit par circuler (*cuneis notuit res omnibus*, Phèdr. 5.7.35), mais au bout d'un certain temps, puisque le chœur eut le temps de répéter une ou plusieurs fois son

[1413] À l'époque républicaine, les applaudissements étaient en effet souvent de mise à l'entrée de telle ou telle notabilité dans les édifices de spectacle (phénomène bien connu, cf. entre autres références E. FLAIG 1995 : 118-119), alors que ceux-ci furent progressivement réservés à l'empereur dans la période suivante (voir par ex. C. COURRIER 2014 : 655-656). La méprise du *tibicen* s'explique donc sans doute par la proximité des pratiques républicaines et le caractère imparfaitement institutionnalisé des acclamations impériales au tout début du Ier siècle.

[1414] *[…] Plaudit inludens eques ; / rogare populus hunc choro ueniam aestimat. / Vt uero cuneis notuit res omnibus, / Princeps […] / ab uniuersis capite est protrusus foras*, Phèdr. 5.7.33.39.

[1415] Cf. E. RAWSON 1987 : 102-107.

chant d'acclamation. Cela suppose donc que l'information ne passa pas aisément des rangs des chevaliers à ceux de la plèbe (*cunei*), indiquant, peut-être, que les discussions étaient bien plus horizontales (on s'adressait à ses voisins directs, ses amis, les membres de son collège, de sa famille ou de son voisinage à côté desquels l'on était assis) que verticales, des *ordines* au peuple. Du reste, cette observation est cohérente avec les conclusions des sociologues interactionnistes qui se sont penchés sur le fonctionnement des foules[1416] : abandonnant l'approche unitaire de ce phénomène, ces chercheurs ont au contraire montré que le comportement d'une foule reposait principalement sur les micro-interactions entre les individus qui la composent. Loin de se comporter comme un tout organique, la foule est avant tout le produit des échanges internes et des sociabilités diverses qui s'y jouent.

Avec le théâtre de la fable de Phèdre, c'est donc un troisième lieu de spectacle, après le cirque et l'amphithéâtre qui est désigné comme propre à faire naître des rumeurs ; mais ici, son apparition semble bien plus rationnelle que pour les nouvelles de bataille citées plus haut. Le joueur de flûte n'est pas inconnu des Romains ; bien plus, sa popularité (*notior*, Phèdr., 5.7.4) laisse entendre que des conversations à son sujet ont eu lieu hors du théâtre lui-même, de sorte que celui-ci n'est témoin que de la réactivation, du fait des événements survenus lors de la pièce, de propos tenus ailleurs et formés dans les réseaux de sociabilité quotidiens. Ce témoignage n'est pas isolé : Juvénal cite également le théâtre au nombre de lieux où le *uulgus* commente les habitudes de tel ou tel concitoyen[1417], et nous avons déjà mentionné le bruit de la mort de Caligula qui, selon Flavius Josèphe, circula également dans un théâtre[1418]. De manière plus circonstanciée, un passage de la *Vie d'Auguste* de Suétone montre comment pouvait naître une rumeur dans ces édifices de spectacle. Le lieu précis n'est pas donné par le biographe[1419], mais la scène se place chronologiquement juste avant la guerre de Pérouse (41-40 av. J.-C.). Octavien fait chasser à cette occasion un soldat assis dans les rangs réservés au chevalier, ce qui déclenche la rumeur selon laquelle il avait mis à mort cet homme. Le texte contient quelques détails intéressants. Tout d'abord, selon Suétone, la rumeur a été « répandue » par ses « détracteurs » (*rumore ab obtrectatoribus dilato*, Suét., *Aug.*, 14). N'en concluons pas, ici comme ailleurs, une « manipulation » de la rumeur par les sénateurs opposés au futur Auguste. Tout d'abord, *differre rumores* (ou *famam*) peut tout simplement signifier « colporter une rumeur », sans intention de manipulation quelconque ; ensuite, les *obtrectatores* peuvent tout autant renvoyer à une opposition sénatoriale qu'à des mécontents au sein même de la plèbe. On peine à voir comment, même dans un espace clos comme celui du théâtre, des aristocrates, séparés physiquement des rangs du peuple, auraient pu contrôler le processus entier de la rumeur. Tout au plus peut-on envisager l'idée qu'ils avaient donné l'impulsion nécessaire à la naissance du bruit. Mais il paraît plus pertinent que celui-ci soit né dans les rangs de la plèbe. En effet, Appien, qui ne mentionne pas de « détracteurs » pour cet épisode, indique que ce fut le peuple

[1416] Voir le bilan de St. REICHER 2001 : 192-193 sur l'« emergent norm theory » de l'action collective, avec les principales références.

[1417] *Quid enim maiore cachinno / excipitur uolgi quam pauper Apicius ? Omnis / conuictus, thermae, stationes, omne theatrum / de Rutilo*, Juv. 11.2-5.

[1418] Jos., *Ant. Jud.*, 19.1.15.127 (avec d'ailleurs également un bruit contradictoire en Jos., *Ant. Jud.*, 19.1.16.134, mais dont rien ne dit, à la différence de la fable de Phèdre, qu'il court aussi dans le théâtre).

[1419] Il s'agit de *spectacula ludorum* (Suét., *Aug.*, 14.2), mais Appien place l'anecdote au théâtre (ἔν γέ τοι τῷ θεάτρῳ, παρόντος αὐτοῦ, App., *Civ.*, 1.15) et la situe plus précisément en 41 (cf. D. WARDLE 2014 : 136).

(ὁ δῆμος, App., *Civ.*, 1.15) qui « indiqua » (ἐπισημαίνω) l'erreur de placement : la caractérisation est vague quant à cette communication du public, mais il pourrait bien s'agir du *rumor* dont parle Suétone, et dont l'historien grec ne dit rien[1420]. En combinant les deux textes, il est donc possible de faire l'hypothèse qu'une rumeur née dans la *media* ou la *summa cauea* fut recueillie par la troupe des soldats où elle circula et trouva écho[1421] : de fait, la victime était un homme du rang (*gregarius miles*), et le bruit semble surtout avoir eu des effets sur les soldats eux-mêmes, puisque ce fut la *turba militaris* qui s'en prit à Octavien à la suite de la diffusion de cette information. Peut-être que les principaux vecteurs du *rumor* sont à trouver dans le groupe des amis de ce soldat disparu, ses *contubernales* par exemple[1422]. Cette rumeur, enfin, n'est pas située hors de tout enjeu politique : elle apparaît dans un moment de tension entre Octavien et ses soldats, en particulier les vétérans, et doit se comprendre *a minima* comme un signe du mécontentement de ce groupe, voire comme une vraie contestation du fils de César[1423].

Ainsi les structures de spectacle ne constituent pas, quand on en vient à la rumeur, un empire dans un empire : contrairement à ce que laissent entendre les cas de prétendues rumeurs spontanées, le processus rumoral, ici comme ailleurs, répondait à des règles et des conditions toutes rationnelles, la première d'entre elles étant l'existence antérieure de réseaux de sociabilité. Une caractéristique très importante des *spectacula* pour comprendre le fonctionnement du média rumoral dans ces espaces réside dans la structuration du public en différents rangs, dont nous avons parlé dans le premier chapitre de ce travail, mais aussi en sous-groupes constitués par des sociabilités préexistantes. En effet, il est probable que l'on soit allé au théâtre accompagné d'amis ou de connaissances, si bien que l'entourage direct d'un individu, pendant les jeux eux-mêmes, n'était sans doute pas composé de parfaits inconnus. Au théâtre, à l'amphithéâtre, au cirque, c'étaient donc sans doute les sociabilités ordinaires qui jouaient à plein[1424]. Celles-ci avaient toutes les chances d'être renforcées par l'attente commune qui précédait l'entrée dans l'édifice[1425]. Suétone témoigne du fait que, pour obtenir des places gratuites au cirque, certains venaient « dès le milieu de la nuit » (*de media nocte*, Suét., *Cal.*,

[1420] Chez Appien, cette « dénonciation » du peuple conduit à la colère des soldats (ὁ μὲν δῆμος ἐπεσημήνατο, καὶ ὁ Καῖσαρ τὸν στρατιώτην ἀνέστησεν, ὁ δὲ στρατὸς ἠγανάκτησε καὶ περιστάντες αὐτὸν ἀποχωροῦντα τοῦ θεάτρου τὸν στρατιώτην ἀπῄτουν, οὐχ ὁρώμενον ἡγούμενοι διεφθάρθαι, App., *Civ.*, 5.15, remarquer la polysyndète μέν… δέ mettant en valeur la distinction entre les deux groupes sociaux), tout comme la rumeur mène à l'ire des troupes chez Suétone. Pour une comparaison (rapide) des versions, voir J. GASCOU 1984 : 191-193.

[1421] Le témoignage est trop imprécis pour que l'on sache s'il s'agit de soldats en service ou non. Cependant, il faut noter qu'à cette époque, les *milites* étaient mêlés à la plèbe dans les édifices de spectacle, ce qu'une loi d'Auguste lui-même vint changer plus tard (cf. E. RAWSON 1987, en part. p. 99 pour le placement des soldats). S'il s'agissait de soldats qui n'étaient pas en service, la circulation de l'information entre ces *milites* et les plébéiens s'explique donc d'autant plus facilement qu'il n'y avait pas à l'époque de séparation topographique entre ces deux groupes.

[1422] Cf. *infra*, chapitre 4, pour les sociabilités entre *contubernales* et leur fonction dans les échanges rumoraux au sein des camps militaires.

[1423] P. COSME rappelle le contexte de ce mouvement des soldats : les concessions faites à l'été 41 au Sénat à propos des confiscations de terre pour les vétérans avaient soulevé la colère des troupes (P. COSME 2005 : 58-60).

[1424] Comme le note J. KOLENDO au sujet de l'attribution des places : « Les petits groupes de gens qui se connaissaient bien pouvaient parfaitement se contrôler réciproquement pour éviter que les places ne soient occupées par d'autres personnes. » (J. KOLENDO 1981 : 305) Voir également, pour l'amphithéâtre, les remarques de G. G. FAGAN 2011 : 121-122.

[1425] Cette phase a été analysée pour le Cirque par J. NELIS-CLEMENT avec un intérêt tout particulier pour la dimension sonore J. NELIS-CLEMENT 2008 : 435-437, et plus récemment par S. FORICHON 2020 : 126-129, qui élargit l'étude au « paysage sensoriel » en général.

26). Même si le biographe mentionne que la répression qu'ordonna Caligula fit des morts parmi l'ordre équestre, on peut raisonnablement supputer que les places gratuites attiraient surtout les plébéiens, la foule (*turba*) dont il est question dans le même paragraphe ; Ammien, qui mentionne également cette pratique, la rattache plus clairement à la plèbe dans le second excursus romain[1426]. Or, cette longue attente pour accéder au cirque s'accompagnait de discussions : Suétone parle dans ce passage de *fremitus*, un terme courant pour renvoyer à des rumeurs. On a bien constaté avec la fable de Phèdre que, même après avoir pris place, les spectateurs profitaient de l'avant-spectacle pour échanger des informations, participant ainsi parfois à la dissémination d'un bruit.

De manière très intéressante, il est possible qu'un document non littéraire témoigne de l'importance des réseaux de sociabilité préexistants pour la circulation de la rumeur aux spectacles. Nous conclurons avec ce document, rare et précieux. Il s'agit d'une *tabula lusoria* ; nous avons mentionné en passant dans la deuxième partie de ce travail la nature de ces documents et leur apport singulier aux pratiques de communication dans les espaces ludiques[1427]. La *tabula* en question[1428] pose cependant un problème de lecture : elle présente en effet un texte dont les deux premières lignes sont lisibles et, somme toute, attendues, mais dont la dernière, quoique corrompue, pourrait apporter un éclairage sur ces problématiques. Nous reprenons ici la proposition de M. IHM, la plus probable à nos yeux : *[C]IRCVS PLENVS / CLAMOR MAGNVS / FILORO M(r)VMOR*[1429]. Dans ce cas, la dernière ligne présente *filorom rumor*, c'est-à-dire *filorum rumor*, et doit se comprendre comme un hellénisme pour *amicorum rumor*. La conjonction entre une clameur (l. 2) et une rumeur (l. 3) ne serait pas sans équivalent dans les sources littéraires[1430]. Le point à soulever ici se niche pourtant dans le syntagme *filorum rumor*. Si la lecture est correcte, cette expression indiquerait la présence des rumeurs pendant les jeux du cirque, assez commune pour l'intégrer dans un texte formulaire comme celui d'une *tabula lusoria* ; surtout, elle marquerait de façon assez nette le lien entre la rumeur et le cercle d'amis. Nous aurions là une preuve que la circulation des bruits publics aux spectacles ne procédait pas différemment que dans le reste de l'espace urbain – à savoir, par réseaux d'amitié (*amici*), de connaissances, bref par les sociabilités qui, dans les jeux comme dans le reste de la vie quotidienne, s'imposaient dès qu'il s'agissait d'échanger des informations et des nouvelles.

[1426] Après avoir affirmé qu'il se tournait vers l'*otiosa plebs et deses* (Amm. 28.4.28), l'historien vilipende sa passion pour le cirque de la façon suivante : *et ubi neglegentiae tanta est caries, exoptato die equestrium ludorum inlucescente, nondum solis puro iubare, effusius omnes festinant praecipites ut uelocitate currus ipsos anteeant certaturos : super quorum euentu, discissis uotorum studiis, anxii plurimi agunt peruigiles noctes* (Amm. 28.4.31). L'expression *discissis uotorum studiis* a parfois été établie en *discissi uotorum studiis*, ce qui pourrait indiquer que l'on se regroupait par *studia* (c'est-à-dire par faction ?), mettant ainsi en lien la répartition dans l'édifice de spectacle et les solidarités et sociabilités auxquelles conduisaient des intérêts sportifs communs.

[1427] Cf. *supra*, p. 137-138.

[1428] Elle correspond à l'entrée 84 du catalogue de A. FERRUA 2001.

[1429] « Le cirque est rempli ; la clameur est grande ; c'est la rumeur des amis », voir M. IHM 1890 : 237. La proposition de A. FERRUA 2001 : 112 de lire *filoro(m) murmor* semble plus difficile à soutenir que celle de M. IHM ; M. BUSIA, qui semble accepter la lecture de M. IHM, évoque une autre possibilité en proposant de voir dans cette ligne le nom d'un aurige du IVe siècle, Filoromus (aussi dans A. FERRUA 2001 : 112). Mais dans ce cas, le nombre de lettres pose problème (la structure des *duodecim scripta* n'est en effet guère souple, comme rappelé dans le chapitre 2), et les trois dernières lettres demeurent délicates à interpréter. Le problème n'est résoluble que par conjecture, car la pierre est perdue et l'on doit ici se fier au dessin et à la transcription de BOLDETTI (1720).

[1430] Cf. le début du chapitre 2 *supra*.

Contiones et *comitia*

Le même phénomène de rumeur apparaît lors d'autres rassemblements formels et institutionnels où la population romaine était présente en nombre, à l'instar des procès et des assemblées, en particulier des *contiones*[1431]. Il convient de bien distinguer, encore une fois, les rumeurs qui y circulaient des cris et revendications que l'on faisait entendre à l'orateur, beaucoup plus fréquents. La dichotomie entre communication horizontale, au niveau du public, et communication verticale, du public vers l'orateur, demeure capitale.

Tite-Live décrit à plusieurs reprises des rumeurs qui circulent lors des assemblées délibératives, sans être déclenchées par ce que les autorités communiquaient au peuple en ces occasions[1432]. La mort du tribun Gnaeus Genusius en 473 av. J.-C. est un bon exemple (Liv. 2.54) : ce tribun turbulent est assassiné par les patriciens le jour où les consuls de l'année précédente doivent être traduits en justice. Tite-Live représente la plèbe présente au jugement sur le forum, dans l'attente de l'arrivée du tribun : c'est déjà l'occasion d'une première rumeur, la foule spéculant sur la raison de son absence[1433] ; juste après celle-ci, ceux qui l'ont trouvé mort chez lui (ses clients ?) annoncent à certains présents la nouvelle, explicitement thématisée comme *rumor*, qui circule alors dans le groupe des présents : « Lorsque la rumeur eut porté cette nouvelle dans absolument toute l'assemblée, les gens se dispersèrent et partirent dans diverses directions, comme une armée s'éparpille à la mort de son chef. »[1434] Cette simple phrase est éclairante à plus d'un titre. D'abord, on y voit la rumeur circuler dans le vaste ensemble humain que devait constituer le public de ce procès très politique. Cette diffusion est particulièrement efficace, comme l'indique le verbe préfixé *perferre*, qui implique l'idée de complétude de la transmission de l'information : une telle efficience peut s'expliquer par le nombre de participants à l'acte rumoral et leur présence simultanée dans un espace restreint, le forum ; elle était peut-être facilitée par les relations de sociabilité préexistantes, mais le texte ne donne aucun indice sur la question. Surtout, l'historien insiste sur la façon dont la nouvelle continue à se répandre après ce premier acte sur le forum : la dernière proposition (*ita dilapsi passim alii alio*) insiste avec force sur la spatialité de la rumeur, martelant l'idée d'une progression radiale par le sémantisme de *passim*, le préverbe *dis-* (*dilabi*) et le polyptote de diversité d'*alius*, particulièrement fréquent en contexte de rumeurs, comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent. Ce qui est mimé ici, peut-on conjecturer, c'est la manière dont les plébéiens vont porter la nouvelle chez eux, en s'éloignant du centre que représentait le forum et en se dirigeant vers leurs lieux d'habitation. Quant aux procès, des textes d'époque impériale signalent le même type de phénomène[1435]. Ainsi Suétone décrit-il l'immixtion de Tibère dans

---

[1431] Pour une rumeur dans le cadre des comices (sans que l'on sache très bien si elle s'inscrit dans l'espace même du lieu de vote), voir Quint., *Décl. min.*, 252 (texte discuté *infra*).

[1432] Il faut en effet opérer une nouvelle distinction entre, d'une part, les rumeurs qui servent à discuter de sujets qui n'ont pas trait aux éléments communiqués par les autorités dans les *contiones* (projet de loi, information officielle, etc.) et, d'autre part, les bruits qui se produisaient lorsque les participants à la *contio* rapportaient chez eux les nouvelles délivrées par le magistrat à cette occasion. Nous étudions ces derniers de façon plus systématique dans le chapitre suivant.

[1433] *Dein cum iam mora suspectior fieret, deterritum a primoribus credere et desertam ac proditam causam publicam queri* (Liv. 2.54).

[1434] *Quod ubi in totam contionem pertulit rumor, sicut acies funditur duce occiso, ita dilapsi passim alii alio* (Liv. 2.54).

[1435] Pour des rumeurs courant au cours d'un procès à l'époque républicaine, voir par ex. Cic., *Cluent.*, 38.105.

les procédures judiciaires[1436] comme conditionnée par les rumeurs qui couraient au sujet des cas traités, et qui lui indiquaient les éventuelles faveurs dont allaient bénéficier les accusés[1437]. Le temps utilisé par Suétone (imparfait itératif) indique qu'il s'agissait d'un phénomène courant. De fait, ces rassemblements offraient des points de contact évidents et permettaient tout type de discussion, liées au procès en cours, ou non.

Les autres lieux que l'on peut associer à la rumeur sont des espaces de sociabilité voire de convivialité guère surprenants, mais relativement peu attestés dans le cadre d'échanges rumoraux pour la période qui nous intéresse ici principalement. Ils apparaissent souvent au sein de listes que dressent les auteurs pour englober les différents endroits où l'on discutait, où l'on échangeait des nouvelles, où l'on se forgeait une opinion. Ainsi dans le début de la satire XI de Juvénal à propos des moqueries qui circulent dans le *uulgus* sur Rutilus (Juv. 11.3-5) : à côté des *stationes* et du *theatrum*, dont nous avons parlé plus haut, sont mentionnés les banquets (*conuictus*)[1438] et les thermes (*thermae*). Concernant ces derniers, notre position sera nuancée. De fait, il ne semble pas absurde de considérer que les bains fournissaient un cadre idoine pour la rumeur : les contacts y étaient réguliers et routiniers, l'espace fournissait l'occasion de longues discussions, en groupes[1439]. Cependant, les textes n'en font pas un espace privilégié de la course des bruits publics, et il semble sage de se ranger à l'avis prudent de Cr. ROSILLO-LOPEZ sur l'association de ce lieu aux rumeurs[1440]. S'il fallait émettre une hypothèse, on pourrait avancer que la rareté des preuves, eu égard au caractère idoine du lieu, tient peut-être au fait que la rumeur prospérait plus facilement en extérieur, où elle pouvait étendre rapidement son emprise sur un large espace, moins clos que celui des thermes. Il ne s'agit cependant que d'une conjecture.

2. Plèbe et rumeurs

Contrairement à l'image un peu figée qui pourrait naître de la seule consultation des sources historiographiques, elles-mêmes faussées par les effets de discours des auteurs anciens, la rumeur n'était donc pas un phénomène apparaissant par épisodes, comme un spasme du corps social, pas plus qu'elle n'était liée aux seuls lieux de pouvoir et aux points de contact institutionnalisés entre foule et élite. Les témoignages antiques nous invitent à la replacer dans les espaces routiniers d'interaction sociale, les seuls à même d'expliquer comment une information pouvait circuler aussi rapidement et aussi efficacement au sein du corps social, en empruntant les réseaux que l'itération des relations vicinales ou commerciales construisait et affermissait jour après jour. Cette réflexion fait ainsi écho à l'analyse du chapitre précédent qui consistait à extraire la rumeur de la temporalité de la crise pour la réinscrire dans celle du

[1436] Également rapportée par Tac., *Ann.*, 1.75 et Cass. Dio. 57.7.6, mais sans mention de rumeur.

[1437] *Si quem reorum elabi gratia rumor esset, subitus aderat iudicesque aut e plano aut e quaesitoris tribunali legum et religionis et noxae, de qua cognoscerent, admonebat* (Suét., *Tib.*, 33).

[1438] Sur les banquets, cf. notre section *infra* sur les rumeurs aristocratiques.

[1439] Voir C. COURRIER 2014 : 538 et n. 418, qui relève la mention de *circuli* dans les *balnea* dans le *Satiricon* (Petr. 27). On pourrait ajouter que Théophraste mentionne également dans une formule très proche les ἐν τοῖς βαλανείοις περιστάσεις à la fin du portrait du λογοποιός (Théophr., *Car.*, 8.11).

[1440] « The sources are fairly obscure on the use of public baths in relation to the circulation of information. » (Cr. ROSILLO-LOPEZ 2017a : 62) De même, H. MENARD 2004 : 28-29 note que les thermes constituaient sans doute un espace de sociabilité important, un lieu de partage d'informations et d'opinions, mais que peu de manifestations populaires leur sont explicitement associées. Sur la sociabilité des thermes à l'époque tardive, voir J. C. MAGALHÃES DE OLIVEIRA 2012 : 130 pour l'époque tardive.

quotidien. Il est donc loisible d'affirmer à présent que les échanges rumoraux du Ier siècle, par leur cadre spatial et temporel, constituaient un arrière-plan continu de la vie quotidienne romaine ; cela n'implique pas qu'ils disparaissaient lors des moments de tension sociale ou politique, naturellement, mais bien plutôt que ceux-ci ne produisaient qu'un type particulier de rumeurs, loin d'être dominant, malgré sa surreprésentation dans une partie de la documentation.

L'étape suivante consiste à cerner le profil des faiseurs de rumeur, c'est-à-dire des acteurs sociaux qui recouraient à ce média pour échanger des informations et affirmer leur opinion sur tel ou tel événement. La tâche est autrement plus difficile, car les sources sont, sur ce point comme ailleurs, d'une grande imprécision lexicale : les responsables de la rumeur ne sont pas toujours désignés comme tels, les textes recourant souvent à des désignations impersonnelles[1441], et quand ils le sont, c'est avec un lexique trop vague pour que l'on puisse en tirer beaucoup de renseignements. Une question se pose néanmoins de manière particulièrement criante : la rumeur constituait-elle une pratique qui traversait les différents groupes sociaux à Rome, c'est-à-dire les *ordines* et la plèbe ? ou peut-elle être assignée à un groupe en particulier ? La recherche, qui n'a pas, jusqu'à présent, envisagé le problème de manière quelque peu systématique ou théorique, invite à le penser[1442]. Sans aller frontalement à l'encontre de cette lecture, nous aimerions toutefois démontrer dans cette section consacrée à la plèbe et la suivante consacrée à l'aristocratie que, si rien en théorie n'empêchait les élites d'avoir recours à la rumeur, en pratique, les bruits qui circulaient dans les ordres supérieurs avaient peu à voir avec ceux qui traversaient la foule et qui, pour cette raison, retiennent notre attention. En effet, les élites disposaient d'autres modalités, notamment écrites, d'acquisition et de mise en circulation de l'information ; cela suppose que l'acte rumoral, auquel elles se consacraient parfois, relevait pour elles d'une *potentialité médiatique* comme d'une autre. De ce fait, le recours à la rumeur ne présentait pas les mêmes caractéristiques ni ne revêtait la même signification dans l'aristocratie et dans la plèbe.

i- Le « peuple » comme point d'origine

Le lien entre la rumeur et les strates subalternes de la société romaine est d'abord d'ordre lexico-syntaxique. Il s'exprime à travers la récurrence des associations entre les termes spécifiques de la rumeur (*rumor, fama, sermones*) et les désignations globales des groupes infra-équestres (*populus, plebs, uulgus*, etc.)[1443]. La combinaison la plus fréquente est *rumor* +

[1441] Cf. notre analyse lexicale en annexe et I. COGITORE 2012a : 405.

[1442] I. SHATZMAN 1974 n'aborde pas la question frontalement, mais esquisse une typologie qui paraît quelque peu bancale p. 575 entre rumeurs populaires, rumeurs « among the wise people », et rumeurs comme opinion publique. C. COURRIER 2014 : 682-683 affirme que ce phénomène « concerne des groupes sociaux et des régions très divers » (même s'il s'intéresse seulement aux « rumeurs plébéiennes »). Cr. ROSILLO-LOPEZ 2017a : 83-85 n'en fait pas le propre ni de l'élite, ni des groupes subalternes, comme le reste de l'ouvrage le confirme. Voir aussi G. ACHARD 1991 : 227-238. Pour ce qui est des rumeurs contemporaines, la sociologie retient généralement qu'elle n'est pas liée à un groupe particulier, cf. Ph. ALDRIN 2005 : 29 : « Les diseurs de rumeurs sont socialement indifférenciés, c'est-à-dire qu'il n'existe pas d'affectation organique spécialisée de la parole rumorale. »

[1443] Un fait lexico-syntaxique bien connu : I. SHATZMAN 1974 : 552, M. A. GIUA 1998 : 47, P. R. HARDIE 2012 : 287, I. COGITORE 2012 : 403-404, C. COURRIER 2014 : 682-683 et C. COURRIER 2017b : 144 ; voir encore G. GUASTELLA 2017 : 116 (au-delà de Tacite). Pour la combinaison de *rumor*, *fama* et *sermo* et d'un génitif comme *populi*, *plebs* ou *uulgi* chez Tacite, nous renvoyons à notre analyse en annexe. Celle-ci n'est pas exclusive à notre auteur : Ovide représente par exemple la maison de la *Fama* peuplée d'un *leuue uulgus* (Ov., *Mét.*, 12.53), s'il convient bien de conférer une valeur sociologique au *uulgus* ici.

populus, et il est particulièrement significatif que celle-ci s'étende sur tout l'empan de la littérature latine, soit quelque sept siècles. Nous possédons en effet un fragment d'Ennius[1444] présentant cette caractérisation, qui se retrouve peu de temps après dans l'*Andrienne* de Térence[1445] (166 av. J.-C.) ; à l'autre terme de la latinité, Boèce lie systématiquement *rumor* avec le génitif *populi* ou l'adjectif *popularis*[1446]. Les sources du Haut-Empire vont dans le même sens, et la récurrence de ce type d'association interdit d'esquisser la liste des passages concernés. Les exercices de rhétorique présentent fréquemment ce lien[1447], et une des *Petites Déclamations* attribuées à Quintilien le formule avec une clarté qui appelle la citation et l'analyse. Ce recueil, assez différent des *Grandes Déclamations* déjà évoquées[1448], présente la forme suivante : le rhéteur donne d'abord le ou les texte(s) de loi, imaginaires ou non, sur lequel repose l'exercice, puis un exposé du sujet, quelques consignes générales (*sermo*) et un exemple de déclamation (*declamatio*). La petite déclamation 252 expose un cas alambiqué, comme souvent : deux hommes, un riche et un pauvre, rivalisent pour faire de leur fille respective une prêtresse ; la rumeur du choix prochain de la fille du pauvre pour ce sacerdoce pousse le parasite du riche à la violer, la rendant ainsi impropre à cette fonction. Dans sa déclamation, le pauvre affirme qu'il ne faisait pas de doute que sa fille, sans ce viol, aurait été élue, précisément du fait des rumeurs favorables du peuple qui rendaient manifeste, selon lui, l'issue du vote. Pour accréditer le bruit comme preuve, l'orateur procède comme les manuels de rhétorique le recommandent : il insiste sur son irréductibilité à un *auctor* précis ; ce faisant, il en fait l'expression du jugement collectif, dans un passage assez remarquable :

> *In aliis fortasse falli ista possunt : utique uerum dicit fama quae de se loquitur. Quis enim loquebatur ? Populus. De qua re ? Quam facturus erat populus. Cum de comitiis consentiunt rumores, de se quisque dicit « haec fiet », hoc est dicere « hanc faciam ». Non est ista fama : comitia sunt.*[1449] (Quint., *Décl. min.*, 252)

Tout comme la *fama* dont l'orateur livre la prosopopée, le texte parle de lui-même. Le peuple est présenté comme le locuteur exclusif du bruit et comme son unique responsable ; tel un personnage collectif, il parle d'une seule bouche le langage de la rumeur. Les sources littéraires de diverses natures confirment cet étroit rapport[1450]. On pourrait éventuellement s'interroger sur l'acception exacte de *populus* ici : est-ce le sens général (ensemble des citoyens) ou le sens restreint (ensemble des citoyens n'appartenant pas à l'élite) qui est mobilisé ? Les cas attestés,

---

[1444] Conservé par Non. 4.385 (LINDSAY 2.615) : *legio redditu rumore ruinas / mox auferre domos* <u>*populi rumore secundo*</u> (fragment XXVI du livre VII, 243, dans l'édition de O. SKUTSCH 1985). La première partie de la citation est très incertaine. Pour la datation délicate des *Annales*, voir O. SKUTSCH 1985 : 4-6.

[1445] La forme n'est pas *rumor populi*, mais le sens est exactement le même : *SI. Rogas ? / Meum gnatum rumor est amare. DA. Id populus curat scilicet* (Ter., *Andr.*, 184-185). Au milieu du Ier siècle av. J.-C., Cicéron reconnaissait encore la validité de ces vers, qu'il cite dans une lettre (Cic., *Att.*, 13.34). Voir aussi Ter., *Phorm.*, 911.

[1446] Boeth., *Cons.*, 1.4, 2.7, 3.6.

[1447] Sén., *Contr.*, 8.3 ; Quint., *Décl.*, 18 et 19 (*passim*).

[1448] On pourra se référer à l'introduction de M. WINTERBOTTOM 1984 pour des renseignements généraux sur les petites déclamations pseudo-quintiliennes.

[1449] « Dans d'autres cas, il est possible [que ces jugements puissent être falsifiés] ; mais ce qui est sûr, c'est qu'un bruit qui parle de lui-même dit la vérité. En effet, qui parlait ? Le peuple. De quoi ? De celle qu'il s'apprêtait à élire. Lorsque les rumeurs convergent au sujet des élections, que chacun se dit "voilà ce qui va se passer", cela signifie : "voilà ce que je vais faire". Ce n'est pas là un bruit : ce sont des élections. »

[1450] Pour le strict syntagme *rumor populi* (en plus des sources citées plus haut) : Apul., *Mét.*, 5.28.4 ; Tac., *Ann.*, 14.29. Les occurrences de *rumor* et *populus* liés d'une autre façon sont évidemment bien plus fréquents.

quoique plus rarement, du syntagme *rumor plebis*[1451] ainsi que l'évolution générale du terme *populus* à l'époque impériale dans les textes littéraires[1452] font pencher vers la deuxième possibilité. Le traitement de Tacite est à cet égard particulièrement remarquable. Nous renvoyons ici à l'étude lexicale en annexe, qui fait clairement apparaître que, quand la rumeur était attribuée à un groupe déterminé, celui-ci était très majoritairement de nature populaire[1453].

De plus, Tacite représente souvent la rumeur comme un mode de communication s'opposant à la parole sénatoriale. Sans que les bruits publics soient dans ces cas-là explicitement rattachés à la foule urbaine, on peut conjecturer sans grand risque que l'historien oppose une modalité médiatique propre à la masse et une réservée aux élites. Une telle dichotomie apparaît nettement quand on observe de près les articulations du récit tacitéen. Par exemple, la version officielle de la mort d'Agrippine élaborée par Néron, qui fut présentée au Sénat dans une lettre et sans doute (même si Tacite ne le dit pas explicitement) dans un édit au peuple, récolte deux types de réaction : un *aduersus rumor*, qui incrimine Sénèque (Tac., *Ann.*, 14.11), et diverses mesures chez les « grands » (*proceres*, Tac., *Ann.*, 14.12), c'est-à-dire les sénateurs, certains décrétant des supplications, d'autres résistant à l'adulation générale, à l'instar de Thrasea Paetus qui quitte ostensiblement la curie. Ces deux attitudes sont clairement opposées par Tacite, qui les articule avec l'adverbe *tamen* (Tac., *Ann.*, 14.12) : le récit permet ainsi d'inférer qu'aux yeux de l'historien, ces deux ensembles disposaient chacun d'un mode de communication politique privilégié, attribuant ainsi le *rumor* au groupe – vaste et hétérogène, certes – du peuple, par opposition à l'élite sénatoriale. Un autre passage se situe dans la même veine, mais est plus révélateur encore. À la suite de l'incendie du Caelius en 27, Tibère soutint financièrement les victimes de la catastrophe[1454]. Cette attitude déclencha des réactions positives dans toute la société romaine ; de fait, Tibère avait sans doute aidé « des hommes de chaque ordre », comme l'affirme Velleius Paterculus (*omnis ordinis homines*, Vell. 2.130), « même des inconnus », selon Tacite (*ignoti etiam*, Tac., *Ann.*, 4.64). Or, ces différents groupes ne signifièrent pas leur gratitude de la même façon. Pour citer l'auteur des *Annales :* « grâces lui furent rendues par des hommes brillants au Sénat, et par la rumeur dans le peuple » (*actaeque ei grates apud Senatum ab inlustribus famaque apud populum*, Tac., *Ann.*, 4.64)[1455]. Cette traduction rend bien compte

[1451] Sall., *Jug.*, 40 ; Liv. 26.26.10 ; Tac., *Hist.*, 2.91.

[1452] Sur cette question, voir nos remarques dans le chapitre 1.

[1453] 14 cas sur 20 pour les substantifs spécifiques (cf. le tableau 5 de notre annexe lexico-syntaxique), auquel il faut ajouter Tac., *Hist.*, 2.78 et *Agr.*, 41 (désignation métonymique de la rumeur comme *os uulgi*), voire *Ann.*, 3.14 (*uoces populi*).

[1454] Tac., *Ann.*, 4.64 (Vell. 2.130 et Suét., *Tib.*, 48 rapportent l'événement mais ne sont pas très utiles pour notre propos car ils ne mentionnent pas de rumeur). L'épisode est généralement analysé pour ce qu'il dit du rôle de bienfaiteur que la plèbe attendait du prince, en particulier lors de drames comme celui-ci, cf. Z. YAVETZ 1983 : 150-151 ; C. COURRIER 2014 : 707-708.

[1455] La construction du passage est particulièrement recherchée et demeure obscure du fait de sa concision. Deux lectures syntaxiques peuvent se faire. 1) La première proposition contient *actae ei grates apud Senatum ab inlustribus* tandis que la deuxième se comprend comme une phrase nominale *famă [fuit] apud populum*, ce qui donnerait une traduction comme « des hommes brillants lui rendirent grâce au Sénat, et la rumeur courut dans le peuple » (voire *famā [populari fuit] apud populum*, « il jouit d'une bonne opinion dans le peuple », une expression cicéronienne que reprendrait Tacite, comme l'avance A. J. WOODMAN 2018, *ad loc.*). C'est l'opinion de E. KOESTERMANN 1963, *ad loc.* qui parle de « kontrasteiche Stilisierung : das zweite Kolon ist ein reiner Nominalsatz », mais l'absence de déterminant pour *fama* rend cette hypothèse bancale à nos yeux. Ou bien 2) on construit ainsi : le prédicat est *actae ei grates* (« des actions de grâces lui furent rendues », « on exprima de la gratitude à son égard »), lequel reçoit deux compléments dissymétriques, comme de juste avec Tacite, à savoir d'abord *ab inlustribus* – complément d'agent – *apud Senatum* – complément de lieu – (« grâces lui furent rendues

du fait que l'on « remerciait » l'empereur par des canaux de communication différents selon que l'on appartenait à l'ordre sénatorial et que l'on était noble (*actaeque ei grates apud Senatum ab inlustribus*), ou que l'on était issu du peuple, ici au sens social du mot (*actaeque ei grates […] fama apud populum*). Les premiers s'exprimèrent au Sénat et y prirent des décisions officielles ; les seconds eurent recours à la rumeur, non officielle et informelle. La construction de la phrase oppose bien ces deux modes de communication et les articule clairement à la dichotomie entre peuple et élite.

ii- L'oisiveté des ragoteurs : une désignation polémique cachant une réalité sociologique ?

Peut-on entrer à l'intérieur de ce groupe très vaste et assez indifférencié de la plèbe ou du peuple qui semble être le moteur de la plupart des rumeurs ? Les sources ne sont guère plus précises que les dénominations générales dont il vient d'être question. L'étude des réseaux qu'elles empruntaient nous livre pourtant quelques indices sur les sous-groupes qui mobilisaient principalement ce média. Cette enquête est toutefois perturbée, une nouvelle fois, par l'omniprésence d'un discours aristocratique qui fait de la rumeur le canal privilégié des strates les plus précaires de la société romaine. L'exemple le plus évident pour notre période se situe probablement dans le célèbre tableau de Rome à la veille de la guerre civile de 69 que Tacite livre au début des *Histoires* :

> *Sed patres laeti, usurpata statim libertate licentius ut erga principem nouum et absentem ; primores equitum proximi gaudio patrum ; pars populi integra et magnis domibus adnexa, clientes libertique damnatorum et exulum in spem erecti : plebs sordida et circo ac theatris sueta, simul deterrimi seruorum, aut qui adesis bonis per dedecus Neronis alebantur, maesti et rumorum auidi.*[1456] (Tac., *Hist.*, 1.4)

On ne compte plus les analyses de ce passage, dont la syntaxe complexe et la signification « sociologique » ont amplement fourni matière à discussion, et il ne peut être question de rouvrir

---

par des gens illustres au Sénat », puis *fama* – complément d'agent – *apud populum* – complément de lieu – (« grâces lui furent rendues par la *fama* dans le peuple »). C'est l'hypothèse que semble suivre P. WUILLEUMIER dans la CUF (« grâces lui furent rendues au Sénat par des voix illustres et par l'opinion publique dans le peuple »). La *uariatio* tacitéenne résiderait dans la proximité des deux compléments introduits par *apud*, qui sont parfaitement dissymétriques, puisque l'un désigne un lieu, l'autre un agent. Une telle variation ne paraît cependant pas difficile à admettre pour un auteur comme Tacite. Voir tout dernièrement A. J. WOODMAN 2018, *ad loc.*, qui semble défendre la première possibilité (sans prendre fermement position cependant), et qui rappelle une proposition de correction d'A. STEIN : il s'agirait de rajouter une virgule, voire un *et* devant *inlustribus* (*actaeque ei grates apud Senatum, ab inlustribus famaque apud populum*), et de voir dans *inlustres* un terme qui renverrait aux chevaliers, ce qui permettrait de retrouver une tripartition Sénat/ordre équestre/peuple. Si cette lecture va pleinement dans notre sens, en ce qu'elle singularise l'utilisation de la *fama* comme mode d'expression propre au peuple et distinct de celui des deux *ordines* supérieurs, elle reste très fragile, comme A. J. WOODMAN le rappelle. Il est sans doute plus sage de s'en tenir au texte tel qu'il est habituellement établi, d'autant plus que notre traduction, suivant celle de P. WUILLEUMIER, apparaît loin d'être intenable.

[1456] « Mais les sénateurs étaient heureux : en effet, ils venaient de s'emparer de leur liberté plutôt hardiment, étant donné qu'ils avaient à faire face à un prince nouveau et absent ; l'élite des chevaliers n'était pas moins joyeuse que les sénateurs. La partie raisonnable du peuple, liée d'intérêt aux grandes familles, comme les clients et les affranchis de ceux qui avaient été condamnés à l'exil étaient transportés d'espoir ; quant à la basse plèbe, habituée à aller au cirque et au théâtre, et, avec elle, la partie la plus vile des esclaves ou bien ceux qui, après avoir rongé leurs biens, se nourrissaient de l'ignominie de Néron, dans leur affliction, ils se complaisaient aux rumeurs. »

ici le débat[1457] ; en revanche, l'on peut se concentrer sur la mention finale *rumorum auidi*, qui a moins attiré l'attention que la stratigraphie sociale de Tacite. En effet, la rumeur est assignée à la partie la plus infime de la population romaine, mêlée de citoyens désargentés (*plebs sordida*) et d'esclaves, et désignée comme une catégorie particulièrement instable, à la différence de la *pars populi integra*, insérée dans les réseaux de clientèle des grandes familles. Plus loin dans les *Histoires*, il associe à nouveau *rumor* et *plebs infima*, en les liant dans un chiasme des plus révélateurs[1458]. Comme souvent chez les auteurs anciens, le vocabulaire est tout à la fois moral, politique et social, les trois niveaux se confondant dans le jugement des auteurs[1459]. C'est à ce titre qu'on peut suggérer de rapprocher le passage de Tac., *Hist.*, 1.4 d'une qualification récurrente dans nos sources, qui fait des rumeurs la conséquence directe de l'oisiveté (*otium*) des foules[1460]. Ce type de caractérisation possède une évidente valeur polémique, mais la critique morale se double peut-être dans ce texte d'une notation « sociologique ». De fait, on propose ici l'hypothèse que la critique de l'oisiveté des ragoteurs vise un groupe en particulier, effectivement situé tout en bas de la plèbe urbaine : les sans-emploi d'une part et les journaliers libres (c'est-à-dire non serviles) de l'autre, qui n'étaient pas embauchés tous les jours – donc potentiellement « oisifs » pendant certaines périodes – et qui devaient louer leur force de travail[1461]. Employés dans des chantiers, au port, dans les champs, ils étaient concurrencés par la main d'œuvre servile et, comme ils travaillaient dans des

[1457] Voir les tours d'horizon raisonnés fournis par C. VIRLOUVET 1985 : 116 (en particulier pour la question frumentaire), Chr. BADEL 2006 (axée sur la question de la clientèle), et enfin chez C. COURRIER à l'entrée 264 de sa base de données (C. COURRIER 2014 : 899-903), auquel on pourra ajouter, dans une perspective relative aux options idéologiques de l'écriture de l'histoire tacitéenne, H. HAYNES 2003 : 41-43. Sans s'attaquer au cœur du débat, on peut peut-être humblement avancer que Tacite, qui n'a naturellement pas l'âme d'un sociologue au sens où nous l'entendons, ne cherche pas nécessairement ici à livrer une description exhaustive de tous les groupes de la société romaine à la mort de Néron. Ainsi, la mention des *primores equitum* suppose par exemple qu'il y ait, en contrepartie, un bon nombre de chevaliers (un *uulgus equitum*, si l'on veut bien passer cet oxymore) dont la réaction à la nouvelle de la disparition du tyran n'est pas dépeinte, peut-être parce qu'elle était négative (comme le supputait déjà R. CARRE 1999 : 160). Si l'on ne considère pas que l'historien évoque par le menu, et en descendant, l'intégralité des couches de la population urbaine, on peut avancer que les différents groupes composant la plèbe urbaine ne sont pas eux aussi tous caractérisés. L'opposition *pars populi integra – plebs sordida* n'a donc peut-être pas le caractère d'une dichotomie, et pourrait ne représenter que les deux pôles d'un axe dont les groupes centraux (la partie stable de la plèbe et autonome de la plèbe, par exemple, les *tabernarii et opifices*) n'entrent simplement pas dans le tableau tacitéen. On peut relever dans un sens analogue la remarque de Z. YAVETZ 1986 : 166 à ce passage : « Tacitus' distinction […] is valid not only for the year of the four emperors, but this is certainly not the only distinction. »

[1458] Cf. l'expression *omnem infimae plebis rumorem […] adfectauit* (Tac., *Hist.*, 2.91), à propos de Vitellius.

[1459] Z. YAVETZ 1983 : 201 insiste (peut-être trop) sur le vernis moral qui se greffe aux termes renvoyant au peuple.

[1460] Ce stéréotype, attaché à la plèbe romaine depuis l'Antiquité (que l'on pense à Juvénal) jusqu'aux premiers vers du *Jules César* de Shakespeare (*Hence! home, you idle creatures get you home: / Is this a holiday? […]*), n'est plus d'actualité aujourd'hui, au moins depuis la voie ouverte par J. LE GALL 1971 : on sait que la plèbe romaine, pour une large partie en tout cas, travaillait (artisans, commerçants, journaliers, etc.). Sur le *topos* lui-même, voir encore P. O'NEILL 2003 : 156-157, qui rappelle que les *circuli* les plus dangereux aux yeux de l'élite étaient ceux qui rassemblaient des individus oisifs (*otiosi*).

[1461] Sur ce groupe et la polémique scientifique autour du travail manuel servile et libre, voir en particulier P. A. BRUNT 1980. Dans cet article (surtout parties IV-VII), P. BRUNT souligne que ces *operarii*, esclaves ou hommes libres (voir p. 89), étaient nécessaires pour les chantiers publics ainsi qu'aux docks (p. 92), mais n'étaient pas employés en continu au Ier siècle du fait des variations dans les politiques édilitaires et, tout simplement, des contraintes saisonnières, voire journalières (p. 93). Voir également S. TREGGIARI 1980 : 49-52 au sujet des *mercennarii* et, plus récemment, N. TRAN 2013 : 92-97, qui souligne leur indigence. La lecture « sociologique » de l'oisiveté des plébéiens dans nos sources littéraires est suggérée dans une note par P. VEYNE 2000 : 1194 n. 144 (« les sans-travail étaient surtout des chômeurs, non des fainéants »).

modalités similaires, ils pouvaient être inclus dans la même catégorie par le regard surplombant des sources littéraires, quand bien même leur différence de statut civique interdisait qu'on les confondît sous les mêmes dénominations. Peut-être est-ce cette couche hétéroclite qu'il faut reconnaître derrière la *plebs sordida* et les *deterrimi seruorum*[1462]. Quoi qu'il en soit, si l'on suit notre lecture, l'association entre rumeur et personnes oisives revient une nouvelle fois faire de ce média l'apanage des groupes les plus défavorisés (et donc dangereux) de la société urbaine. Cette réduction sociologique s'observe principalement, mais pas uniquement[1463], chez des historiens comme Tite-Live et Tacite[1464], dans des formules volontiers généralisantes : le premier affirme que le *iustitium* (suspension des affaires) déclaré en 210 av. J.-C. dans l'attente du retour du deuxième consul élu à Rome fit que « l'oisiveté, comme de coutume, provoqua les rumeurs de la plèbe »[1465] ; le second déclare à propos des rumeurs bruissant d'une alliance entre Corbulon et Rubellius Plautus contre Néron en Asie en 60 qu'il s'agit de « paroles vaines, comme de coutume pour la rumeur, et l'inaction de ceux qui y accordaient créance les augmentait »[1466]. Les deux extraits procèdent par des syntagmes généralisants (*ut solet*, *mos famae*) qui montrent l'importance de ce critère d'oisiveté dans la circulation des rumeurs. À en croire Sénèque, les échoppes des barbiers, lieux privilégiés d'expression des rumeurs, étaient fréquentées par des *otiosi* (Sen., *Brièv.*, 12.3), et cette vision était partagée par Porphyrion, commentateur d'Horace qui glose le vers proverbial *[hoc] omnibus et lippis notum et tonsoribus esse*[1467] de la façon suivante : « Par cette expression, [Horace] dit que [cette information] était répandue […] au point qu'on en parlait chez les barbiers et les médecins : dans ces boutiques en effet, il n'y a presque que des oisifs qui, d'ordinaire, examinent et font circuler par leurs rumeurs des histoires remplies d'inventions. »[1468] Le monde de la *taberna* semble ainsi, dans les sources littéraires, tout entier fréquenté par les marginaux qui se situent hors de la sphère du travail stable et régulier.

[1462] Hypothèse que semble suggérer P. A. BRUNT 1980 : 95.

[1463] Voir par ex. les *otiosi sermones* mentionnés par Quint., *Inst.*, 1.12.18. Dans son récit de la fausse rumeur lancée à dessein par un sénateur romain pour démontrer à sa femme son « incapacité à se modérer » (ἀκρασία), Plutarque souligne que c'est à la servante « la plus oisive » (μάλιστ[α] σχολάζουσα) que la première esclave transmet l'information (Plut., *Bav.*, 11). Cet épisode, en plus du morceau de la sixième satire de Juvénal déjà analysé (Juv. 6.398-412) amène la question du rapport entre rumeurs et femmes, que nous n'aborderons qu'allusivement dans cette note, car le sujet mériterait une étude à lui seul. Force est de constater que les textes latins, à de rares exceptions (Juvénal ici, voir aussi Gell. 1.23, qui est cependant peut-être une reprise de l'épisode de Plutarque), et en particulier à l'époque impériale, n'établissent pas ce lien avec fermeté. Peut-être s'agit-il d'un biais propre à nos sources, car pour l'époque grecque (V. J. HUNTER 1994 : 99-100) et médiévale (St. BOISSELLIER 2011 : 266), les rumeurs progressent souvent par des réseaux de sociabilité féminins, dont l'étude pour l'époque romaine a été entreprise récemment par Chr. KUNST (Chr. KUNST 2010b, où est exposée la notion de « matronage »). J. P. TONER 2015 : 101 souligne en tout cas que les échoppes de barbier, lieu important de circulation des rumeurs, nous l'avons vu, apparaissent dans nos sources principalement fréquentées par des hommes : « Barbershops seem to have been a male bastion. »

[1464] Pour ne rien dire d'Ammien, dont le deuxième excursus romain, critiquant comme on l'a vu les lieux de sociabilité et de discussion plébéiens, s'ouvre ainsi par la mention de l'*otiosa plebs et deses* (Amm. 28.4.28).

[1465] *Otium, ut solet, excitauit plebis rumores* (Liv. 26.26.10). L'oisiveté est ici circonstanciée, mais la généralisation tend à en faire une loi générale, hors de cet épisode particulier.

[1466] *Vana haec more famae credentium otio augebantur* (Tac., *Ann.*, 14.20).

[1467] « [Cela] est connu de tous les chassieux et de tous les barbiers », Hor., *Sat.*, 1.7.3. Pour Cr. ROSILLO-LOPEZ 2017a : 178, la phrase *res nota lippis et tonsoribus* était un dicton populaire

[1468] *Adeo ait [et] diuulgatum es<se> […] ut et in tonstrinis haec et in medicinis narrata sint ; fere autem in his officinis otiosi solent consider[ar]e ac res rumoribus frequentatas fabulis celebrare.* On remarquera l'association topique *rumor-fabula*.

iii- La partie stable de la plèbe comme locutrice privilégiée de la rumeur ?

Il nous semble important de déconstruire cette évidence que de nombreux discours auctoriaux élaborent en liant ainsi les pratiques rumorales et l'inaction, ce qui revient donc à faire de la rumeur le propre des groupes socialement désœuvrés de la société impériale romaine. En effet, une lecture moins impressionniste de nos sources, en particulier des historiens, donne une tout autre image de la rumeur. À s'attacher au profil des agents qui y ont fréquemment recours, à observer les sujets auxquels elle s'attache, elle n'apparaît pas comme l'outil – ou l'arme – des strates instables et potentiellement turbulentes de la Rome impériale, mais bien plutôt comme un mode routinier d'acquisition et de discussion de l'information au sein de la partie stable de la plèbe.

Notons d'abord que ce groupe de déracinés, d'immigrés récents ou d'exclus sociaux avait peu de chance d'être assez intégré dans le tissu urbain pour être mêlé aux sociabilités dont nous avons vu qu'elles étaient le support véhiculaire des rumeurs. Au contraire, il semble bien qu'on découvre derrière ces échanges quotidiens et continus des pratiques plutôt propres à une partie stable de la plèbe, bien différente des classes menaçantes stigmatisées par les sources. Les récents progrès de la recherche en histoire sociale[1469] ont permis de faire émerger l'existence de ce groupe central au sein de la plèbe romaine, bien distinct, par le bas, des journaliers, chômeurs et immigrés dont la survie était une affaire quotidienne[1470], et par le haut, si l'on suit l'hypothèse récemment proposée par C. COURRIER[1471], des plébéiens au fort capital économique (mais néanmoins inférieur à la limite fixant l'entrée dans l'*ordo equester*), culturellement et peut-être politiquement très proches des élites. Bien entendu, cette spectrographie est simplificatrice : ce groupe central était lui aussi parcouru de nombreuses hiérarchies verticales et horizontales[1472]. Néanmoins, c'est bien vers ce noyau de la plèbe que les témoignages que nous avons semblent faire signe quand on en vient aux rumeurs. Nous appuierons cette affirmation par deux catégories d'exemples, qui ressortissent aux deux grandes manières dont la recherche a caractérisé ce groupe de la plèbe romaine : la « plèbe frumentaire », si on le définit par les gratifications dont il pouvait être objet, au premier chef les distributions de blé (*frumentatio*), ou la « plèbe des métiers », si on le décrit par son activité socio-professionnelle. Or, qu'il s'agisse de plèbe frumentaire ou de plèbe des métiers, les caractéristiques de la rumeur semblent désigner ce groupe comme son principal locuteur[1473].

[1469] Nous nous appuyons ici sur les conclusions et la proposition de spectrographie de C. COURRIER 2014 : 739-741. Sur la stratification globale de la plèbe romaine en journaliers d'une part, et en artisans et commerçants de l'autre, voir également les remarques générales de W. WILL 1991 : 29-31.

[1470] Proposition déjà formulée par P. VEYNE 1976 : 697, qui oppose aux boutiquiers et artisans d'une part les « demi-chômeurs » en quête de travail et de l'autre les « prolétaires » (malgré la représentation quelque peu misérabiliste à laquelle il cède dans ces pages, et qui n'est plus d'actualité aujourd'hui dans la recherche).

[1471] Celle de l'existence d'une *plebs media* définie non comme une classe « moyenne », au sens moderne du terme (ou de P. VEYNE 2000), mais plutôt comme une élite de la plèbe : voir C. COURRIER 2014 : 299-421.

[1472] C. COURRIER 2014 : 739.

[1473] Les rapports entre ces deux ensembles sont complexes, et il n'est pas dit qu'ils se recoupent intégralement. Comme le note C. COURRIER dans sa conclusion (C. COURRIER 2014 : 739-741), le problème est que les ayants-droits composant la plèbe frumentaire ne pouvaient être des affranchis (idée formulée par C. VIRLOUVET 1991 : 48-55 et reprise par C. COURRIER 2014 : 43-47), tandis que ceux-ci semblent avoir composé une partie importante des *tabernarii et opifices* (cf. le renvoi aux travaux antérieurs chiffrés chez S. TREGGIARI 1980 : 55-56 et, surtout,

Commençons donc avec les rapports étroits qu'entretiennent plèbe frumentaire[1474] et échanges rumoraux. L'image donnée par les discours auctoriaux nous ferait attendre des rumeurs qu'elles aient une portée offensive ou déstabilisatrice, puisque, dans l'imaginaire aristocratique, elles sont liées à des classes turbulentes, n'ayant rien à perdre et étant donc prêtes à tout. Or, un regard plus approfondi sur les sources montre combien cette vue est faussée. Au contraire, les rumeurs ont souvent comme finalité – quand elles en ont une, c'est-à-dire quand elles sont liées à une action collective – de préserver une certaine stabilité dans les institutions qui touchaient directement la plèbe, en particulier en rapport avec la question du ravitaillement de Rome et de la distribution du blé, qui était de première importance parmi les classes subalternes[1475]. Prise dans ses grands enjeux, la situation peut se résumer ainsi[1476]. Premièrement, Rome était dépendante pour sa survie de l'importation de blé, en particulier depuis l'Égypte, province fondamentale qui fut très tôt placée sous le contrôle direct de l'empereur[1477]. Deuxièmement, il était attendu que celui-ci (ou du moins l'administration impériale) prévînt toute spéculation à laquelle pouvaient se livrer les marchands responsables de ce ravitaillement, tâche à laquelle se vouait la préfecture de l'annone en garantissant aux citoyens la stabilité du cours du prix du blé (*annona*). Troisièmement, une partie de la plèbe (et une partie seulement) avait le droit, à intervalles réguliers, à des distributions de blé (*frumentationes*), puis de vivres plus diversifiées, à condition de remplir certains critères qui excluaient de fait les propriétaires d'immeubles urbains[1478] et les nouveaux arrivants[1479] ; on sait depuis longtemps qu'il ne s'agissait pas là d'une assistance d'État aux plus démunis, mais bien d'un honneur dont on se targuait dans la plèbe[1480]. Dans le vivier constitué par les citoyens éligibles, les bénéficiaires, la *plebs frumentaria* à proprement parler[1481], étaient ensuite tirés au sort. Tout cela montre que le sujet du ravitaillement de Rome était de ceux qui témoignent d'une part du désir de stabilité des faiseurs de rumeur, d'autre part de leur inscription dans un groupe sinon privilégié, du moins loin d'être marginal. Dès l'époque républicaine, l'on constate la naissance de rumeurs inquiètes en cas de remous du marché, ou si le ravitaillement semble

---

la synthèse récente de Cl. HOLLERAN 2012 : 28-33 sur ces questions). Cependant, on sait également que les sources épigraphiques, qui sont les principaux documents permettant d'établir le statut des *tabernarii et opifices*, ne sont pas sans biais, et ont pu avoir tendance à surreprésenter les affranchis, cf. Cl. HOLLERAN 2012 : 28 ou N. TRAN 2013 : 15-16 et 85-86 spécifiquement sur cette question

[1474] Pour une définition synthétique, voir C. VIRLOUVET 1991 : 62.

[1475] En cela, les rumeurs rejoignent d'autres types d'actions collectives motivées par cette thématique du ravitaillement : voir naturellement C. VIRLOUVET 1985, en particulier p. 7 et 50-54 pour les rumeurs associées à des « complots de famine ». C. VIRLOUVET montre bien que, dans le cas des émeutes de famine, ce ne sont pas les plus indigents mais bien la « population moyenne de la ville » qui se soulève (p. 63) : ce constat semble pouvoir être étendu aux rumeurs frumentaires. Cf. également les listes de causes mobilisantes de C. COURRIER 2014 : 477-478 ; 641 ou d'E. FLAIG 1992 : 63 (ce dernier mettant surtout l'accent sur la valeur normative des rumeurs). De manière intéressante, ce type de préoccupations se trouve aussi parfois au centre des préoccupations de la rumeur à Athènes, cf. S. GOTTELAND 2001 : 277 ; on a également pu rapprocher cet intérêt des plébéiens pour la stabilité frumentaire aux résultats auxquels est parvenu G. RUDE dans son analyse de la foule révolutionnaire du XVIIIe siècle français (par ex. G. RUDE 1982 : 227).

[1476] Nous nous appuyons dans les lignes qui suivent sur C. VIRLOUVET 1985 : 83-116.

[1477] C'était la « première province frumentaire sous Auguste », cf. C. VIRLOUVET 1985 : 88.

[1478] Selon l'hypothèse de Cl. NICOLET et E. LO CASCIO reprise par C. COURRIER dans sa définition de la *plebs media* (C. COURRIER 2014 : 350-356 avec les références).

[1479] Par l'obligation d'une *origo* romaine, cf. C. VIRLOUVET 2009 : 2.

[1480] Depuis les travaux de D. van Berchem au moins (D. VAN BERCHEM 1975 reprenant sa thèse de 1939), cf. C. VIRLOUVET 1991 : 43. Voir également P. VEYNE 1976 : 696 et suiv.

[1481] C. VIRLOUVET 1991 : 62.

menacé. Par trois fois, Cicéron en apporte la preuve : durant la propréture de Verrès en Sicile en 73-71 av. J.-C., selon les insinuations de l'orateur[1482], à son retour d'exil en 57 av. J.-C., alors que la situation très tendue au plan politique avait fait parler (*sermo*) dans la plèbe[1483], et enfin au printemps 44 av. J.-C., période qui vit circuler des rumeurs concernant une attitude ambiguë d'Antoine par rapport aux réserves de blé[1484]. Ce dernier cas est intéressant, car la rumeur court dans le lieu de distribution de la *frumentatio*, preuve, sans doute, de l'implication de la plèbe frumentaire dans sa diffusion. Cl. NICOLET et C. VIRLOUVET ont d'ailleurs remarqué que les discussions à propos des problèmes de ravitaillement se font souvent dans des *coetus* (« regroupements »)[1485], dont nous avons vu qu'ils constituaient, à l'instar des *circuli*, l'échelon primaire de la rumeur. Pour la période augustéenne et le premier siècle, les sources sont tout aussi éloquentes. Dès l'époque triumvirale, Suétone rapporte comment le banquet que donna Octave probablement vers 38/37 av. J.-C.[1486] fut critiqué par une rumeur dont la cause était la *summa […] penuria ac fames* (« l'immense disette et la famine », Suét., *Aug.*, 70). Ce faisant, la rumeur permettait au peuple de rappeler à Octave l'importance pour lui du contrôle de l'approvisionnement, alors mis en péril par le blocus de Sextus Pompée en Sicile[1487]. À se tourner vers Tacite, on constate que le principat julio-claudien vit à intervalles réguliers la plèbe critiquer les difficultés d'acquisition des vivres à Rome. Dans certains cas, il ne s'agit pas positivement de rumeurs (le récit de Tacite étant d'un vocabulaire particulièrement imprécis), mais de « plaintes », c'est-à-dire de clameurs, au sens donné à ce terme dans le premier chapitre de ce travail, peut-être exprimées aux jeux : sous Tibère en 19, la plèbe vilipende les hausses du cours de l'annone, poussant le prince à mieux le réguler[1488], et la même situation se répète en 32[1489] ; en 69, pendant le conflit Othon-Vitellius, Tacite écrit qu'elle « ressent » (*sentire*) l'augmentation du prix des vivres[1490]. Deux événements sont néanmoins plus explicitement rattachables à des rumeurs. Lorsque Néron annule en 64 un premier projet de départ en Grèce,

---

[1482] Cicéron évoque en effet des rumeurs qui circulaient quant à un possible détournement de blé de la part de Verrès : Cic., *Verr.*, 2.3.19.49. La Sicile était un pourvoyeur important de ressources frumentaires, cf. C. VIRLOUVET 1985 : 87-88.

[1483] *Eo biduo cum esset annonae summa caritas et homines ad theatrum primo, deinde ad senatum concurrissent, impulsu Clodi mea opera frumenti inopiam esse clamarent, cum per eos dies senatus de annona haberetur et ad eius procurationem sermone non solum plebis uerum etiam bonorum Pompeius uocaretur idque ipse cuperet multitudoque a me nominatim ut id decernerem postularet, feci et accurate sententiam dixi* (Cic., *Att.*, 4.1). Cf. C. VIRLOUVET 1985 : 34 et C. COURRIER 2014 : 797-798 pour plus de références sur cet épisode.

[1484] Cic., *Att.*, 14.3. Analyse de l'épisode de crise frumentaire en relation avec les actions collectives chez C. COURRIER 2014 : 542-546.

[1485] C. VIRLOUVET 1985 : 69-70, partant de Den. Hal., *Ant.*, 7.14, et Cl. NICOLET 1976 : 49-50, sur lequel C. VIRLOUVET s'appuie. Cependant, il n'est pas impossible que *coetus* désigne une réalité un peu différente ici des *circuli*, cf. *supra*.

[1486] Cf. N. LOUIS 2010 *ad loc*. C. COURRIER 2014 : 835 pour la datation ; C. COURRIER 2014 : 472 pour l'analyse du « retournement symbolique » via la comparaison d'Octave à Apollon Bourreau. Également C. VIRLOUVET 1985 : 53.

[1487] P. COSME 2005 : 76-77.

[1488] Tac., *Ann.*, 2.87. Cet épisode a des ramifications complexes à déterminer, notamment eu égard à une possible famine à Alexandrie et au rôle potentiellement joué par Germanicus à cette période. Voir la mise au point de C. COURRIER 2014 : 618-620 n. 57.

[1489] Tac., *Ann.*, 6.19.

[1490] Tac., *Hist.*, 1.89. Ce passage déclenche un excursus célèbre sur le rapprochement progressif de Rome du lieu des guerres depuis le règne d'Auguste, qui se conclut sur le rôle des nouvelles et rumeurs dans la chute de Néron. Peut-être que celle-ci indique que l'expression *uulgus et […] populus sentire paulatim belli mala* renvoie implicitement à des échanges rumoraux.

il affirme avoir été touché par les « plaintes secrètes »[1491] de la plèbe. Celles-ci trahissent des angoisses matérielles que la recherche a rapprochées de possibles difficultés de l'institution frumentaire en l'absence du prince[1492]. Or, d'une part le fait qu'elles soient « secrètes », c'est-à-dire non formulées dans des lieux fortement institutionnalisés comme les édifices de spectacles, et partant non directement adressées à l'empereur, et d'autre part leur dimension sonore (*audire*) évoquent des bruits de nature rumorale. Six ans plus tard, au tout début de l'année 70, le phénomène est plus explicite encore : alors que les Flaviens ont pris le pouvoir à Rome par l'intermédiaire d'Antonius Primus et de Mucien se répand la rumeur (*fama*, puis *rumor*) que le proconsul d'Afrique L. Calpurnius Piso (cos. 57) conduit un blocus de la ville[1493]. Il est intéressant que ces plaintes diverses, rumeurs ou non, soient, à l'exception du dernier cas (*ciuitas* puis *uulgus*), attribuées ou mises en relation avec la *plebs* : l'association avec la *plebs frumentaria* est sans doute patente ici.

D'un côté, la récurrence des rumeurs frumentaires semble donc désigner comme principal locuteur des bruits publics la *plebs frumentaria*. De l'autre, les modalités d'échange des rumeurs indiquent l'importance du groupe social qui est généralement appelé « plèbe des métiers ». Cette dénomination regroupe les artisans et commerçants (*tabernarii* et *opifices*) de Rome, parfois évoqués ensemble par les sources[1494], et au comportement souvent semblable. Encore une fois, nous ne cherchons pas ici à aplanir cette catégorie et à en nier la diversité et la complexité[1495], mais plutôt à comprendre le rapport à la rumeur d'une partie de ce groupe qui appartenait à la *plebs urbana*. Il a été fait état plus haut de l'importance de la sociabilité de la *taberna*, comprise comme lieu de production (artisanat) et de (re)vente (petit commerce), dans les processus rumoraux ; néanmoins, nous nous étions principalement attaché à décrire des espaces et des pratiques plutôt qu'à cerner des acteurs. Or, il est frappant de voir que les *tabernarii* et les *opifices* ne sont pas exclus des échanges qui se trament chez eux. À bien y regarder, ils en sont même souvent les principaux instigateurs. C'est bien l'aubergiste (*caupo*) qui, chez Juvénal, connaît par les rumeurs les secrets des grandes maisons (Juv. 9.107-110) ; Plutarque insiste à de nombreuses reprises sur la responsabilité *personnelle* du barbier (κουρεύς), qui, loin de fournir un simple cadre à la circulation des bruits publics, apparaît

[1491] *Vidisse maestos ciuium uultus, audire secretas querimonias*, Tac., *Ann.*, 15.36.

[1492] C. VIRLOUVET 1985 : 49 et C. COURRIER 2014 : 699.

[1493] Tac., *Hist.*, 4.38 (voir une rapide remarque de C. VIRLOUVET 1985 : 99 n. 37). Il faut dépasser le vernis aristocratique de Tacite dans ce passage, qui fait de la plèbe une entité irrationnelle qui s'effraie d'un simple *mare clausum*, avec un net effet dramatisant (*quia naues saeuitia hiemis prohibebantur, uulgus alimenta in dies mercari solitum, cui una ex re publica annonae cura, clausum litus, retineri commeatus, dum timet, credebat* ; sur la dramatisation à l'œuvre ici, cf. le chapitre 7. La fermeture de la navigation l'hiver était évidemment chose commune, et la plèbe ne faisait pas circuler des rumeurs alarmées à chaque mauvaise saison ; il y a donc une autre explication, plus profonde, à chercher, comme l'a d'ailleurs fait E. FLAIG 1992 : 400. Sur l'Afrique, qui avait pris sous Néron un rôle central dans l'approvisionnement de la ville, cf. C. VIRLOUVET 1985 : 88-89.

[1494] Dans Cic., *Flacc.*, 8.18, Cicéron semble diviser la population urbaine (il ne s'agit pas de Rome, mais l'analogie est criante) en trois groupes : les riches (*locupletes homines*), les pauvres (*egentes*) et les *opifices et tabernarii*. Décrivant comment les adversaires de Flaccus s'y prennent pour dresser les citoyens de cette ville contre lui, Cicéron oppose le deuxième groupe des indigents, corrompus notamment par l'évergétisme de l'aristocrate, au troisième, qui, malgré le discours de classe qu'y développe l'orateur (Cicéron parle de *faex ciuitatum*, comme remarqué par N. TRAN 2013 : 62), semble plus sensible à des questionnements politiques.

[1495] C'est toute la thèse de N. TRAN 2013 que de montrer l'hétérogénéité des artisans et commerçants de l'Empire romain, formulée dès l'introduction de l'ouvrage (« le monde du travail romain ne saurait être considéré comme un ensemble homogène et uniformément humble, pour peu qu'il soit examiné de près », p. 2).

comme un véritable vecteur de rumeurs[1496] : d'ailleurs, un nombre important de textes mentionnant la participation active des barbiers à la diffusion des rumeurs les représentent en train d'agir hors de leur échoppe[1497]. Cela est intéressant, car il semble que le métier de barbier ait assuré à l'artisan un salaire un peu au-dessus de la moyenne des autres travailleurs[1498] : s'il faut, bien entendu, admettre qu'il y ait eu parmi les *tonsores* d'importantes différences de statut et de richesse, suivant peut-être la distinction qui s'établissait entre ceux possédant une échoppe et ceux travaillant de façon itinérante[1499], le métier n'était pas uniquement exercé par de pauvres hères désargentés.

De manière plus générale, on ne peut qu'être frappé par la superposition quasi totale des réseaux de la rumeur et de ceux du petit commerce à Rome. La plupart des lieux de la rumeur analysés plus haut sont précisément des espaces quotidiens de transaction commerciale. De façon très révélatrice, les rumeurs liées à des lieux de commerce sont toujours en lien avec le monde des boutiques, et non avec celui des grands marchés comme les *macella*, qui, selon une analyse récente, vendaient essentiellement des produits de luxe, et pour cette raison devaient être fréquentés par des groupes fortunés[1500]. Par ailleurs, on a rappelé plus haut que le forum républicain avait perdu en importance parmi les lieux de circulation des bruits publics sous l'Empire, constat généralement expliqué par le déplacement du centre du pouvoir vers le Palatin[1501] ; néanmoins, le noyautage progressif du *Forum Romanum* par le commerce de luxe, bien attesté avec le tournant de l'Empire[1502], pourrait tout aussi bien expliquer le phénomène. Parce qu'elle était prioritairement utilisée comme média d'information et de commentaire par la plèbe des métiers, la rumeur circulait moins facilement dans ces deux lieux (*macella* et vieux forum), d'où les structures du petit commerce avaient disparu. Mais la superposition entre l'hodologie des rumeurs et les structures du petit commerce ne s'arrête pas là. Même les espaces moins nettement liés au monde de la *taberna* ne sont, en réalité, jamais bien distincts des pratiques de vente romaines, via les phénomènes bien attestés du commerce de rue. Les études récentes ont éclairé les usages de vente ambulatoire ou sur étals éphémères qui font spectaculairement écho aux lieux d'échange de la rumeur[1503]. Ces marchands de rue se trouvaient en effet autour des édifices de spectacle[1504], dans les bains[1505], dans les rues, dans lesquelles ils se plaçaient sans doute aux endroits les plus fréquentés, à savoir les croisements de rue (*triuia*, *compita*). En achetant dans des *popinae* des biens qu'ils revendaient

[1496] Cr. ROSILLO-LOPEZ 2017a : 176-179 rappelle qu'ils pouvaient être itinérants et les classe parmi les disséminateurs de rumeurs et de nouvelles (« they were physical vehicles of information »). Voir aussi sur les barbiers travaillant hors de leur boutique J. P. TONER 2015 : 94.

[1497] Plut., *Cés.*, 49.4 ; *Nic.*, 30 ; *Bav.*, 13.

[1498] « This seems to have provided a livelihood well above that of the day labourer, and also a modest surplus income comfortably above subsistence levels », J. P. TONER 2015 : 101 et 104-105

[1499] Cl. HOLLERAN 2012 : 126.

[1500] Cl. HOLLERAN 2012 : 159-193.

[1501] Cf. *supra*, chapitre 1.

[1502] J.-P. MOREL 1987 : 135 ; 145-148 ; même constat chez N. MONTEIX 2012 : 340-341, mais avec une explication différente (le forum se serait vidé des petits commerces du fait du développement de son caractère monumental à la fin de la République) ; voir également les exemples donnés par C. COURRIER 2014 : 205-208.

[1503] Voir X. COLLIN 2000, Cl. HOLLERAN 2012 : 194-231 (pour une étude complète) et N. TRAN 2013 : 291-293.

[1504] Cl. HOLLERAN 2012 : 210. Voir aussi J. NELIS-CLEMENT 2008 : 435.

[1505] Cl. HOLLERAN 2012 : 211.

probablement au sein des *insulae*[1506], ces marchands de rue pouvaient effectuer le lien entre ces deux espaces fondamentaux pour la rumeur, la monde de la *taberna* et celui de la vicinité.

Le rôle très actif des petits artisans et commerçants de Rome dans la mise en circulation des informations se voit avec plus de clarté encore lorsqu'il s'agit de nouvelles provenant de l'extérieur de la ville. L'analyse des réseaux par lesquels celles-ci sont acheminées à Rome sera l'objet d'un développement ultérieur[1507]. Néanmoins, les lieux où ce type de rumeurs apparaissait sont également des espaces importants de commerce. Rome disposait de points de contact où des négociants en gros revendaient leurs denrées aux artisans ou aux petits commerçants, à l'instar de certaines portes urbaines, ce qui s'expliquait par l'existence de taxes à l'importation dans la ville[1508]. Or ce sont précisément à ces portes qu'apparaissaient des rumeurs liées aux provinces, comme nous le verrons plus loin. Dès lors, il est séduisant de considérer que les structures d'échanges de biens permettaient également des échanges d'information, le troc formel étant ainsi complété par l'interaction informelle. Un modèle semble alors se dégager. Les négociants, par leur circulation régulière dans différentes parties de l'Empire romain, constituaient des vecteurs d'information fondamentaux, quoique non officiels[1509] ; les *tabernarii* et les *opifices*, par leurs contacts répétés avec les premiers[1510], assuraient la pénétration de ces informations sous forme de rumeurs dans le monde de la *taberna* romaine, et donc dans le tissu urbain ; celles-ci étaient des plateformes quotidiennement fréquentées par la plèbe d'où les bruits pouvaient rayonner dans la ville, mais il est même permis de penser que les petits marchands de rue constituaient le dernier niveau de ramification de ce processus, en connectant le monde des boutiquiers et celui du voisinage et de l'espace vécu[1511].

De fait, nous savons que les rumeurs circulaient fréquemment des provinces vers Rome avec des gens de commerce : l'exemple le plus connu est celui de la nouvelle de la mort de Germanicus. Selon Tacite, après une première rumeur rapportant sa maladie, on crut à un moment que le jeune prince s'était remis, information transmise par des « marchands » (*negotiatores*, Tac., *Ann.*, 2.82) partis de Syrie avant le décès du fils adoptif de Tibère : le renseignement qu'ils donnèrent passa immédiatement dans les circuits de la rumeur, bien aidé par le caractère mobilisant du sujet. Cette opération atteste que les contacts entre les marchands

[1506] Cl. HOLLERAN 2012 : 229.

[1507] Dans le chapitre suivant.

[1508] Cl. HOLLERAN 2012 : 88 et suiv.

[1509] Comme le note Cl. HOLLERAN 2012 : 81.

[1510] Ces contacts commerciaux, étudiés par N. TRAN (cf. note suivante), peuvent également être attestés par la propension de certains de ces *negotiatores* à souligner dans leurs monuments funéraires leur proximité et leur bonne réputation dans la plèbe urbaine (cf. N. TRAN 2013 : 241-243). Bien qu'il y ait ici une part d'autocélébration évidente (due aussi à la nature de ces documents), celle-ci ne reposait probablement pas sur rien. L'exemple le plus éloquent est probablement celui, déjà cité, de T. Caesius Primus, marchand de son état, fit ériger par son fils une statue dédiée à *Fortuna* à Préneste (en 136 : CIL, XIV, 2852, cité par N. TRAN 2013 : 192-193 et 242) : celui-ci se présente comme *notus in urbe sacra* (v. 13 de l'inscription), et surtout fait reposer sa bonne réputation (*fama*, v. 9) sur « la rumeur toujours vivante du peuple » (*populi saluo semper rumore*, v. 23). Cf. *supra*, chapitre 3.

[1511] N. TRAN a étudié (N. TRAN 2013 : 293-296 pour les rapports entre commerçants sédentaires et petits marchands et 296-309 pour les relations entre *tabernarii* et négoce) les contacts entre les négociants, les marchés et les revendeurs et marchands ambulants à Rome, et en a conclu qu'il ne s'agissait pas de « mondes clos et hermétiques » (p. 296). De la même façon que ces relations économiques se situaient en deçà du niveau des élites et de façon relativement autonome (N. TRAN 2013 : 315), il est permis de penser qu'elles servaient de support (de média) à des nouvelles elles aussi indépendantes de l'information officielle, comme nous essaierons de le démontrer *infra*.

en gros et la population de Rome pouvaient permettre la circulation des bruits ; le cadre où se réalisent ces contacts est sans doute le port de Rome[1512] ou les portes de la ville. Le texte de Tacite pose néanmoins deux problèmes, au reste liés, pour notre modèle : d'une part, la situation est loin d'être anodine et s'approche, comme souvent pour les rumeurs historiographiques, d'une configuration qualifiable de crise ; d'autre part, l'arrêt des affaires[1513] décidé, selon l'historien, *avant* la mention de la rumeur limite, dans une première lecture, l'hypothèse selon laquelle ce furent les interactions commerciales entre des revendeurs et les *negotiatores* qui servirent de conducteur aux informations rumorales[1514]. Toutefois, il n'est pas non plus impossible que Tacite ait recomposé la matière pour aboutir à un effet pathétique, en plaçant la nouvelle du rétablissement de Germanicus après celle de sa mort, créant ainsi un contraste qui accentue le pathétique de la situation, et qui n'est pas dépourvu d'ironie tragique, puisque et Tibère et le lecteur connaissent la réalité de la mort du jeune prince quand la plèbe se réjouit encore de la nouvelle de sa guérison miraculeuse. C'est à cette lecture qu'invite le témoignage de Suétone, plus concis (Suét., *Cal.*, 6). S'il n'évoque pas les marchands, le biographe présente les événements dans l'ordre suivant : première rumeur de la maladie de Germanicus, deuxième rumeur sur l'amélioration de sa santé (celle portée par les marchands chez Tacite), nouvelle du décès, *iustitium*. L'ordre adopté par Suétone permet d'envisager que la nouvelle fut transmise sous forme de rumeur en empruntant le réseau des interactions commerciales, et qu'elle mobilisa les *tabernarii* et les *opifices* (qui composent cette partie stable de la plèbe dont nous voulons faire les principaux locuteurs de la rumeur) au point qu'ils décidèrent de la fermeture des boutiques. Ainsi se devine, derrière le pathétique du moment, la course d'une rumeur par les circuits du commerce, à différents niveaux (extra- et intra-urbains).

3. Élites et rumeur

Il semble donc que la rumeur ait constitué un mode d'information et de commentaire de première importance pour une partie assez centrale de la plèbe romaine, celle qui utilisait, voire animait, les circuits d'échange de biens et de service quotidiens, ou celle qui était concernée au premier chef par les différents aspects de la question frumentaire – le ravitaillement par la mer, le maintien du marché à cours constant, les distributions de blé. Dans ce modèle interprétatif, les couches les plus précaires de la société (immigrants, sans-emploi, journaliers) paraissent, sinon exclues – ce serait là un jugement trop définitif –, du moins bien éloignées des réseaux de la rumeur, lesquels supposaient des pratiques commerciales régulières, donc un certain capital économique, et l'inscription dans un réseau de sociabilités que leur isolement rend difficile à imaginer. Qu'en était-il à l'autre pôle du spectre social, du côté de l'aristocratie, c'est-à-dire des deux *ordines* supérieurs, l'ordre sénatorial et l'ordre équestre ? La question mérite d'être posée clairement. Encore une fois, il faut commencer par rappeler l'état problématique des sources, et plus précisément de leur manque criant de précision pour qui cherche à caractériser des groupes socialement constitués : sur ce sujet, comme dans ce domaine de façon

[1512] Cl. HOLLERAN 2012 : 81-82.

[1513] Qui se fit selon l'historien avant la décision officielle, ce qui conduit H. S. VERSNEL 1980 : 606-609, A. FRASCHETTI 1994 : 102-104, Chr. KUNST 2008a : 94 et C. COURRIER 2014 : 869 à parler d'un *iustitium* spontané, ensuite proclamé formellement. Selon H. VERSNEL, ce fut même la première occurrence d'un *iustitium* spontané dans un contexte de deuil (*luctus*).

[1514] Le *iustitium* impliquait en effet un arrêt de l'activité judiciaire et une forte restriction des affaires commerciales, cf. l'article de de G. SCHIEMAN dans H. CANCIK & H. SCHNEIDER 1996, *s. u.*

générale, on ne peut que procéder par hypothèses et conjectures. Par ailleurs, nous ne ferons qu'aborder ici un sujet très délicat et aux multiples ramifications, qui mériterait sans doute une étude dédiée.

i- Problèmes de la « rumeur aristocratique »

Le cas des « rumeurs aristocratiques », comme on peut les caractériser, pose d'emblée un problème de définition. Qu'entend-on derrière cette expression ? Est-ce le cas de figure, plutôt fréquent (que l'on songe à la correspondance de Cicéron), où les élites tendent l'oreille aux bruits qui courent pour chercher à acquérir une information dont elles ne disposaient pas ? En ce sens, les rumeurs populaires « récupérées » par l'élite sont un fait bien attesté ; cependant, on conviendra aussi que cette situation n'implique pas que les sénateurs ou les chevaliers participent à la diffusion de cette nouvelle par les canaux de la rumeur : il s'agissait bien plutôt de l'en extraire pour éprouver la valeur informationnelle qu'elle contenait. Peut-on considérer que, lorsque Caelius mentionne à Cicéron tel ou tel bruit qui circulait à Rome[1515], celui-ci devient, *de facto*, une rumeur aristocratique ?

Répondre à cette question contreviendrait à la définition que nous nous sommes efforcé d'établir dans le chapitre précédent. Nous y avions établi quelques grands principes constitutifs du média rumoral, parmi lesquels l'oralité propre à ce phénomène, la progression réticulaire (qui implique la perte de l'*auctor* originel), et la reformulation du message à chaque point de transmission de la rumeur. Lorsque Caelius rapporte un bruit à Cicéron, ces trois propriétés ne se retrouvent pas : la nouvelle circule par des circuits écrits, d'un émetteur bien déterminé à un destinataire bien déterminé, sans être reformulée par des locuteurs intermédiaires ; enfin, le plus important peut-être, elle gagne un garant, un *auctor*, non pas dans le sens où l'épistolier serait soudainement responsable de la validité de la nouvelle, mais plutôt parce que, transmise sur des supports écrits, il est désormais possible d'en remonter la chaîne énonciative. Face à cette incompatibilité entre notre définition de la rumeur et la transmission épistolaire, plusieurs attitudes sont possibles : on peut admettre que les rumeurs aristocratiques différaient dans leur fonctionnement des autres formes de rumeur, ou alors admettre qu'en consignant le bruit à l'écrit et en l'extrayant de la chaîne rumorale à proprement parler, Caelius le faisait entrer dans une catégorie différente, par le truchement du média épistolaire. C'est cette deuxième possibilité que nous retiendrons ici. De fait, comme nous le verrons dans le chapitre suivant[1516], les mots de la rumeur sont généralement associés dans la correspondance de Cicéron à des verbes de connaissance et non à des verbes de diffusion : on « apprend » une information par un on-dit bien plus souvent qu'on « transmet » une rumeur.

Considérons donc comme établi qu'un bruit relayé d'un sénateur à un autre via une lettre ne formait pas pour autant une rumeur aristocratique, tout du moins tant que la chaîne de transmission se limite à un échange interpersonnel isolé. Ce constat n'épuise cependant pas le sujet. Existait-il dans l'aristocratie romaine une utilisation de la rumeur telle que nous l'avons définie *supra ?* Sans doute : rien n'empêchait en effet les sénateurs d'échanger des informations hors des canaux de l'officialité, par voie orale et dans un processus multipliant les centres

[1515] Voir par exemple la lettre célèbre Cic., *Fam.*, 8.1, et les analyses de Cr. ROSILLO-LOPEZ 2017a : 9-11 (et *passim*).

[1516] Cf. la section « *Aucupari rumores* », dans le chapitre 5 *infra*.

d'énonciation[1517]. Il existe néanmoins aussi un faisceau d'indices assez large poussant à ne pas généraliser ou surestimer le cas des rumeurs aristocratiques pour la période que nous étudions.

La première indication allant dans ce sens repose sur les usages linguistiques de nos sources littéraires, et elle n'est nullement à négliger. Nous avons relevé plus tôt la fréquente association lexicale entre les mots de la rumeur (*rumor, fama, sermo, os*…) et les groupes subalternes, qui excluent par définition les élites (*populus, plebs, uulgus*). On chercherait en vain une même récurrence pour des expressions comme *rumor patrum*, *fama senatus*, *sermones ordinum*, etc., dont la plupart ne sont simplement pas attestées dans la documentation. Il est cependant vrai qu'on trouve également – mais en moindre quantité – des formulations assez larges pour ne pas exclure l'aristocratie de la foule des ragoteurs : c'est le cas d'expressions très générales telles que *rumores hominum*, *fama omnium* ou *sermones per totam ciuitatem*[1518] ; encore peut-on se demander si ces syntagmes ne font pas référence par synecdoque aux seuls plébéiens, de la même façon que le *populus*, théoriquement l'ensemble des citoyens sans distinction économique, renvoyait généralement dans la langue impériale, et en réalité depuis l'époque classique, aux seuls citoyens n'ayant pas au minimum le cens équestre. Quant aux passages où sont clairement associés la rumeur et des groupes exclusivement aristocratiques, ils demeurent des plus marginaux. Fait indubitablement partie de ce corpus réduit le cas des rumeurs circulant par les « cercles de notables » mentionnés par Ammien à Antioche en 353-354 (Amm. 14.1.6). L'expression utilisée par l'historien, *honoratorum circuli*, associe bien la cellule de base des rumeurs, le *circulus*, et les *honorati*, c'est-à-dire ceux qui avaient obtenu une magistrature (*honos*) *;* la suite directe du passage mentionne les « maisons riches » (*diuites domus*) qui double l'indication politique d'une notation économique. Tite-Live représente également de façon explicite des patriciens (*patres*) qui font circuler une information par la rumeur (*fama*)[1519]. De façon moins nette, il est possible que les « groupes d'hommes » (*coetus uirorum*) où la nouvelliste de Juvénal répand ses rumeurs[1520] (Juv. 6.399) soient également composés de membres de l'élite. Le satiriste parle en effet des « chefs portant le *paludamentum* » (*paludatis ducibus*, Juv. 6.400), c'est-à-dire des généraux possédant l'*imperium*[1521] – en aucun cas des gens du peuple, donc. Néanmoins, la construction de la phrase de Juvénal pourrait impliquer deux lieux bien distincts que fréquente cette femme : d'une part, les groupes masculins où elle se mêle (*coetus*), d'autre part les réunions, peut-être privées, où

[1517] On pourra se référer à l'étude récente de Cr. ROSILLO-LOPEZ 2017a, qui étudie plusieurs cas de rumeurs dans la correspondance de Cicéron, et approche la problématique connexe de l'opinion publique aussi bien pour l'élite que pour la plèbe (cf. cette remarque méthodologique p. 27 : « even though "public opinion" is a controversial term, this study has opted to use it because it covers both elite and the plebs »).

[1518] Il ne peut être question de citer tous les extraits où se trouvent ces syntagmes : voir Cic., *Cluent.*, 9.28 ou 50.139 (*rumor hominum*), Cés., *Civ.*, 3.36 ou Liv. 6.25 (*fama omnium*), Liv. 2.2 (*sermo per totam ciuitatem*). Les combinaisons sont bien entendu multiples.

[1519] Il s'agit alors de s'opposer à la création de deux consuls plébéiens pour la première fois de l'histoire de Rome (sur le sens de *patres* comme « patriciens » et non « sénateurs » ici, voir la note de P. JAL dans l'édition de la CUF) : *uolgoque patres ita fama ferebant, quod tum primum duo plebeii consules facti essent, id deis cordi non esse*, Liv. 23.31. On peut cependant se demander si nous n'avons pas à faire à une manipulation de la rumeur comme celles étudiées dans le chapitre précédent : dans l'espace clos et la temporalité limitée de l'assemblée élective, les patriciens se seraient mêlés à la plèbe pour disséminer l'idée que les dieux n'acceptaient pas que les deux consuls soient plébéiens, s'appuyant sur un coup de tonnerre qui avait retenti pendant le vote.

[1520] *Sed cantet potius quam totam peruolet urbem / audax et coetus possit quae ferre uirorum / cumque paludatis ducibus praesente marito / ipsa loqui recta facie siccisque mamillis*, Juv. 6.398-401.

[1521] Cf. A. ALFÖLDI 1935 : 49-56.

elle assiste avec son mari, et où sont présents les *paludati duces*. Quoi qu'il en soit, avec ce texte et les quelques autres mentionnés ci-dessus, la rumeur touche aux groupes supérieurs de la société impériale ; eu égard à la rareté de tel témoignage, elle n'y touche cependant que par la bande.

Deux obstacles supplémentaires se dressent quand on se penche sur les rumeurs aristocratiques ; ceux-ci sont plutôt d'ordre logique. Premièrement, on conçoit mal que les élites romaines aient eu recours à un mode de communication comme la rumeur qu'elles ne cessent de vilipender dans la production littéraire. Tous les stéréotypes attachés aux bruits publics – menteurs, trompeurs, exagérés, porteurs de trouble, etc. – témoignent de la vision très négative que l'on se faisait du bouche-à-oreille dans les classes supérieures de la société. Nous avons vu dans le chapitre précédent que ces critiques n'étaient pas adressées à tel ou tel bruit en particulier, mais au fonctionnement même du média rumoral en général. Comment concilier cette dépréciation avec l'idée d'une utilisation récurrente et routinière de la même rumeur chez les aristocrates ? Cela impliquerait une forme de schizophrénie au sein des élites, qui auraient dissocié leur propre utilisation de la rumeur, considérée comme acceptable, de celle des foules, jugée scandaleuse. Il semble plus satisfaisant de considérer que lorsque les groupes dominants utilisaient la rumeur, c'était de façon exceptionnelle ou contrainte, par défaut, en cas de faillite des circuits traditionnels. Gardons cette observation en tête pour la suite. Deuxièmement, les thèmes et objets des bruits publics évoquent bien plus souvent les préoccupations de la plèbe que celles de l'élite. Le cas des rumeurs frumentaires en constitue une bonne preuve. Il ne s'agit cependant pas d'un argument décisif, puisque certains *rumores* portent sur des questions qui touchent également (ou exclusivement) les nobles, à l'instar, pour la période alto-impériale, des bruits courant sur une possible législation somptuaire en 22[1522]. Toutefois, ce type de sujet paraît toutefois moins représenté dans la documentation qui a trait aux rumeurs, tout du moins à la lecture d'une source comme Tacite, qui n'est sans doute pas sans biais. Plus souvent, en effet, la rumeur semble recouper les centres d'intérêt, voire les convictions politiques de la plèbe. Pour citer un exemple révélateur[1523], le même Tacite montre dans les *Histoires* la façon dont les tensions sociales se révélèrent au grand jour à la lumière de l'instabilité politique liée à la guerre civile de 69 : certains groupes se servirent alors de la rumeur pour exposer les nobles ou les citoyens les plus riches aux soldats othoniens qui se trouvaient alors à Rome[1524]. Bien évidemment, la rumeur ne peut être utilisée ici que par les plébéiens, et non par les élites, qui en sont les victimes ; mais de plus, ce texte montre très bien comment la pratique rumorale pouvait s'articuler aux conflits sociaux latents dans la Rome impériale entre plébéiens et sénateurs, dont la forte mésentente est bien connue depuis les travaux de Z. YAVETZ en son temps[1525]. Les bruits publics se présentaient comme un moyen propre à la plèbe d'agir contre

[1522] Tac., *Ann.*, 3.52-55 : première mention de ces rumeurs en Tac., *Ann.*, 3.52 (*adsidui sermones*), et reprise dans une formule sur laquelle nous reviendrons *infra* en Tac., *Ann.*, 3.54 (dans le discours de Tibère : *« nec ignoro in conuiuiis et circulis incusari ista et modum posci »*).

[1523] Voir également dans la même veine les exemples de Tac., *Ann.*, 4.64 et 14.11-12 cités et commentés dans la sous-partie précédente, où la rumeur se place clairement du côté des plébéiens par opposition aux sénateurs.

[1524] *Non tamen quies urbi redierat : strepitus telorum et facies belli, [et] militibus ut nihil in commune turbantibus, ita sparsis per domos occulto habitu, et maligna cura in omnis, quos nobilitas aut opes aut aliqua insignis claritudo rumoribus obiecerat*, Tac., *Hist.*, 1.85.

[1525] Par ex. Z. YAVETZ 1983 : 158-161 ; ce texte est d'ailleurs cité comme exemple de cette haine (p. 160 n. 82). L'expression *quos nobilitas aut opes aut aliqua insignis claritudo rumoribus obiecerat* de Tac., *Hist.*, 1.85

les groupes dominants. Peut-être ne convient-il pas de généraliser à partir de ce témoignage précis ; toutefois, il semble se dessiner une constante associant rumeur et plèbe et surtout, concernant l'objet de notre réflexion ici, opposant rumeur et élites.

ii- Sociabilités des élites et rumeur

Une analyse un peu plus détaillée doit être consacrée à la question de l'intersection entre sociabilités rumorales et sociabilités des élites, dans la continuité de l'approche interactionniste que nous avons retenue dans cette étude. Les rumeurs s'échangeaient-elles dans des espaces fréquentés par les classes supérieures ? À première vue, cela semble difficile : il a en effet été relevé *supra* que les rumeurs circulaient plutôt par les voies du petit commerce, et qu'elles étaient peu liées aux espaces noyautés par le commerce de luxe, comme le forum romain et la *uia Sacra* à époque impériale. De même, on peut noter qu'en ce qui concerne les services quotidiens qui apparaissaient comme des moments d'échange de rumeurs, les pratiques sociales des élites différaient sans doute de celles de la plèbe. Les barbiers sont un cas révélateur : il semble que les aristocrates aient eu plutôt tendance à faire venir des *tonsores* chez eux, voire à posséder un personnel dédié à cette tâche[1526], qu'à se rendre d'eux-mêmes dans les *tonstrinae*. Les barbiers qui se déplaçaient dans les maisons des nantis pouvaient probablement représenter des points d'entrée ou de sortie de la rumeur, soit en permettant à l'aristocrate de s'informer des bruits qui circulaient dans la ville, soit en permettant au barbier de récolter des nouvelles, provoquant ainsi la fuite de telle ou telle information hors de la *domus* sénatoriale. En revanche, la non-fréquentation des *tabernae* elles-mêmes, lesquelles se concevaient comme des lieux de sociabilité qui excédaient de loin le simple service qu'elles procuraient, met les élites de fait hors de ces réseaux-là des bruits publics[1527]. Bien évidemment, les sénateurs et les chevaliers se déplaçaient également dans la ville, et pouvaient donc être présents sur les places et les croisements (*compita* et *triuia*), dont nous avons vu qu'ils constituaient de fertiles lieux de rumeurs ; mais rien ne prouve qu'ils les utilisaient eux aussi comme des bulles de sociabilité et de discussion. Certes, l'importun qui harcèle Horace dans la célèbre satire du « Fâcheux » espère rencontrer Mécène *in triuiis* (Hor., *Sat.*, 1.9.59), mais le verbe qu'il utilise, *occurrere*, dénote bien une rencontre non préparée et non habituelle. Rappelons d'ailleurs que certains aristocrates échappaient au chaos caractéristique des rues de Rome en se faisant porter en litière au-dessus de la foule, comme Juvénal en fait la satire (Juv. 3.239-242) ; s'ils évitaient ainsi l'expérience de la presse, tenue pour négative dans les sources, il ressort également du texte de Juvénal qu'ils passaient à côté des cercles de discussion qui émaillaient les *uiae* et qui pouvaient servir de support à la circulation des rumeurs.

---

semble inclure les nobles (*nobilitas*), mais plus largement les citoyens fortunés et puissants de l'*Vrbs* (*opes*), et l'indéfini *aliqua insignis claritudo* pourrait s'expliquer par le fait que Tacite pense ici non seulement à l'ordre sénatorial, mais aussi à l'ordre équestre. Sur cette rivalité entre plèbe et Sénat à l'époque impériale, voir encore P. VEYNE 1976 : 701 et suiv. Il faut également mentionner les travaux de N. W. BERNSTEIN 2013 : 37-40 ; N. W. BERNSTEIN 2016 qui ont proposé une lecture sociologique des nombreuses rumeurs que l'on trouve dans les déclamations impériales, et qui s'attaquent souvent aux figures d'autorité (politique ou sociale).

[1526] J. P. TONER 2015 : 100, citant Mart. 6.52.1-4. On peut également penser à L. Licinius Sura, proche de Trajan, qui possède son propre barbier (Cass. Dio. 68.15). À Syracuse, un barbier prévoit de se rendre chez Denys pour le raser (Plut., *Bav.*, 13).

[1527] On peut également verser au dossier le mépris social bien attesté (pour ne rien dire de la peur) que les élites romaines concevaient à l'endroit des *tonstrinae*, comme le relève J. P. TONER 2015 : 104-107.

Il existe cependant bien des espaces qui paraissent relever d'une sociabilité plutôt aristocratique tout en étant attachés à d'évidentes pratiques rumorales. Disons-le tout net : nous n'observons pas ici la même profusion que pour les espaces de sociabilité populaire étudiés dans la sous-partie précédente. La question des banquets (*conuiuia*), néanmoins, va dans ce sens. Depuis l'époque républicaine, les *conuiuia* sont, à l'imitation des pratiques hellénistiques, des institutions marquées par leur publicité, et largement liées aux couches supérieures de la société romaine, même si le terme peut également renvoyer à des banquets publics, donnés par l'empereur au peuple[1528]. Quand ils sont liés à des processus rumoraux, ces banquets sont souvent évoqués dans des expressions doubles qui les associent à des lieux plus courants de la rumeur. Prenons l'élégie métapoétique qui ouvre le troisième livre des *Amours* d'Ovide, dans laquelle la Tragédie et l'Élégie s'adressent au poète, formant ainsi une opposition assez topique dans la littérature latine (le conflit entre petite et grande poésie). La Tragédie accuse le goût d'Ovide pour l'élégie, et articule son invective à la réputation du poète, qui souffre de sa pratique du genre érotique. Or, la réputation est dépeinte en cours de constitution par des échanges de nature rumorale se tenant dans toute la ville (*tota in urbe*, Ov., *Am.*, 3.1.21)[1529]. Deux lieux sont donnés plus spécifiquement : les « carrefours ouverts sur de nombreuses rues » (*in multas conpita secta uias*, Ov., *Am.*,1.18), un endroit attendu quand il s'agit de bruits publics, et les « banquets enivrés » (*uinosa conuiuia*, Ov., *Am.*, 3.1.17). Plus fréquemment, ces *conuiuia* sont évoqués avec les « cercles » qui représentaient, nous l'avons vu, les atomes de la rumeur. Tite-Live, Tacite et Plutarque montrent cette association entre les deux phénomènes[1530]. La lecture la plus simple consiste à y voir une forme d'hendiadyin[1531], les *circuli* représentant le cercle de parole créé à l'occasion du banquet et permettant, en pratique, la circulation de la rumeur. Un syntagme comme *honoratorum circuli* chez Ammien (Amm. 14.1.6) va dans ce sens, certes pour une période plus tardive. Néanmoins, une expression de Tite-Live invite à nuancer cette première analyse : au lieu de présenter comme ailleurs une simple coordination entre *circuli* et *conuiuia*, l'historien, à l'occasion du discours que Paul-Émile donna au peuple avant de partir pour le conflit contre Persée en 169, livre la mise en garde suivante : « dans tous les cercles et, que les dieux me pardonnent, dans tous les banquets,

---

[1528] K. VÖSSING 2004 : 269 et suiv et D. SCHNURBUSCH 2011 : 139-144. Sur le rôle des *conuiuia* dans l'établissement d'une hiérarchie des statuts sociaux au sein de l'élite, voir D. SCHNURBUSCH 2008.

[1529] *Et prior « ecquis erit » dixit, « tibi finis amandi, / o argumenti lente poeta tui ? / Nequitiam uinosa tuam conuiuia narrant, / narrant in multas conpita secta uias. / Saepe aliquis digito uatem designat euntem, / atque ait "hic, hic est, quem ferus urit Amor !" / Fabula, nec sentis, tota iactaris in urbe, / dum tua praeterito facta pudore refers*, Ov., *Am.*, 3.1.15-22.

[1530] Liv. 32.20 (*« ubi » inquit « illa certamina animorum, Achaei, sunt, quibus in conuiuiis et circulis, cum de Philippo et Romanis mentio incidit, uix manibus temperatis ? »*), 34.61 (*et primo in circulis conuiuiisque celebrata sermonibus res est*), 44.22 (*in omnibus circulis atque etiam, si dis placet, in conuiuiis sunt qui exercitus in Macedoniam ducant, ubi castra locanda sint sciant […]*) ; Tac., *Ann.*, 3.54 (*« nec ignoro in conuiuiis et circulis incusari ista et modum posci »*) et sur cet épisode D. SCHNURBUSCH 2011 : 211 ; Plut., *Bav.*, 2 (ὅταν εἰς συμπόσιον ἢ συνέδριον γνωρίμων λάλος εἰσέλθῃ, πάντες ἀποσιωπῶσι μὴ βουλόμενοι λαβὴν παρασχεῖν). En Cic., *Balb.*, 26.57, la réputation de Balbus est, selon Cicéron, attaquée *in conuiuiis* et *in circulis*, mais l'allusion est trop brève pour que l'on saisisse quels en sont les responsables. Cette association lexicale est bien connue des spécialistes de la plèbe et de l'opinion publique (cf. P. O'NEILL 2003 : 148-150 ; C. COURRIER 2014 : 537 ; Cr. ROSILLO-LOPEZ 2017a : 185-186), mais leurs analyses divergent sur l'interprétation à donner, comme nous allons le voir.

[1531] Comme on avait pu le voir pour l'expression *per fora et circulos* (Tac., *Agr.*, 43). C'est l'interprétation que semble faire C. COURRIER 2014 : 533-534 n. 397, malgré l'analyse de Liv. 44.22 qu'il donne plus loin, et surtout Cr. ROSILLO-LOPEZ 2017a : 185-186. Il faut néanmoins relever dès à présent que *circuli* et *conuiuia* sont bien séparés en Cic., *Off.*, 1.37.132, cf. D. SCHNURBUSCH 2011 : 207.

il y en a pour mener les armées en Macédoine, pour savoir où placer un camp » (*in omnibus circulis atque etiam, si dis placet, in conuiuiis, sunt qui exercitus in Macedoniam ducant, ubi castra locanda sint sciant […]*, Liv. 44.22). On peut reprendre ici une lecture très stimulante du passage donnée par P. O'NEILL[1532]. Comme ce chercheur le remarque, la gradation entre *circuli* et *conuiuia* est sans doute significative ici, et l'expression apotropaïque *si dis placet* ainsi que l'adverbe *etiam* invitent à considérer que de telles discussions (des *rumores*, selon le mot de Paul-Émile juste avant l'extrait) étaient inhabituelles et plus condamnables dans les *conuiuia* que dans les *circuli*. On peut d'ailleurs rappeler que les discussions de banquet ne concernaient pas uniquement les sujets politiques, loin s'en faut[1533]. P. O'NEILL et C. COURRIER proposent donc de voir ici une opposition entre deux lieux du commentaire et de la circulation des nouvelles, l'un routinier et populaire, l'autre exceptionnel et aristocratique[1534]. L'utilisation d'une expression comme *in circuliis et conuiuiis* pourrait ainsi renvoyer à la course d'une rumeur dans tous les pans de la population urbaine, à la fois dans l'élite (via les banquets, *conuiuia*) et dans la foule (via les cercles, *circuli*)[1535].

iii- Un recours différencié à la rumeur ? Des bruits informatifs aux bruits normatifs et de leur rapport à l'élite

En résumé, nous avons vu jusqu'à présent que les associations univoques entre rumeur et élites – par la mention explicite de locuteurs issus des ordres supérieurs, ou par la localisation des bruits dans des espaces de sociabilité pratiqués par l'aristocratie romaine – représentaient un ensemble largement minoritaire, tout du moins pour l'époque impériale, mais étaient bel et bien attestées. De fait, absolument rien n'interdisait, en théorie, que les groupes dominants aient

[1532] P. O'NEILL 2003 : 148-149 ; analyse partagée par C. COURRIER 2014 : 537 n. 15.

[1533] « Bei den Tischgesprächen ging es je nach Niveau um "das Übliche" […] oder um anspruchsvollere, etwa "popularphilosophische" Themen; ausgeschlosshen war dagegen die ernsthafte politische Auseinandersetzung oder Beratung » (K. VÖSSING 2004 : 219-221). Ainsi Cic., *Off.*, 1.37.135 fait-il de la *res publica* un des sujets de conversation au même titre que les *domestica negotia*, les *artium studia* et la *doctrina*. L'études des thèmes de la *Symposionliteratur* va dans le même sens, cf. D. SCHNURBUSCH 2011 : 207-211.

[1534] Voir P. O'NEILL 2003 : 149 et C. COURRIER 2014 : 537 n. 415. En revanche, G. ACHARD 1991 : 236 ne fait pas de distinction entre *circuli* et *conuiuia*, qui relèvent tous deux pour lui de la « bonne société ». Cela est lié à un modèle interprétatif (même si G. ACHARD ne le présente pas explicitement comme tel) qui fait des rumeurs un fait rattaché en premier lieu aux « groupes les plus hauts placés de la société », et seulement dans un second temps aux groupes subalternes. Cette conception est à situer dans la continuité de la vision *top-down* des rumeurs très en vogue dans les années 90 (cf. notre état de la question en annexe). Comme dans d'autres travaux de même nature, le modèle de G. ACHARD procède par une lecture assez impressionniste des sources, qui emprunte beaucoup sans les questionner aux représentations présentes dans les sources littéraires (ainsi p. 237 : « en revanche dans la foule, il y a moins d'intérêts en jeu, partant moins de crainte. Et la rumeur s'extériorise […] »), ce qui rend à nos yeux sa valeur analytique questionnable.

[1535] On pourrait d'ailleurs livrer une analyse semblable d'un chapitre d'Ammien (Amm. 15.3) décrivant la traque des rumeurs par les espions de Constance, Paul et Mercure (présentés comme *aucupes rumorum* : sur cette métaphore et les pratiques de renseignement qu'elle recouvre, cf. *infra*, chapitre 5, « *Aucupari rumores* ». Ceux-ci espionnent « riches et pauvres indifféremment » (*pauperes et diuites indiscrete*, Amm. 15.3.3). Quelques lignes plus bas, nous lisons que Mercure s'infiltre dans les « banquets » (*epulae*, Amm. 15.3.5) et les « réunions » informelles (*coetus*), à l'affût des rumeurs. Peut-être faut-il faire des *epulae* un lieu de sociabilité aristocratique et le rattacher aux *diuites* d'Amm. 15.3.3. Les *epulae* étaient en effet des banquets publics donnés par des aristocrates, par exemple pour accompagner une fête religieuse ; notons cependant que les participants n'appartenaient pas tous aux couches supérieures, cf. K. VÖSSING 2004 : 190-192 (voir également H. MENARD 2004 : 31 sur ce type de pratiques dans les cités de l'Empire et leur signification politique). Dans cette interprétation du passage d'Ammien, les *coetus* seraient un lieu de sociabilité populaire (comme vu *supra*) correspondant aux *pauperes* ciblés par Mercure. En l'état, cette lecture ne peut rester que conjecturale.

recours à ce type de média pour échanger et débattre des nouvelles. En pratique, cela demeurait rare, à croire notre documentation. Peut-on affiner ce constat ? L'une des spécificités des sénateurs par rapport aux plébéiens en matière d'acquisition de l'information résidait dans le fait que la rumeur constituait pour eux une modalité alternative, et non principale, d'échange des nouvelles. En effet, un sénateur qui cherchait à s'informer sur un sujet disposait de plusieurs canaux stables : il pouvait tirer des renseignements au Sénat, où parvenaient les rapports des gouverneurs, demander des informations par voie épistolaire à un ami mieux informé, ou enfin se fonder sur ce qui se racontait oralement et de façon diffuse dans les *circuli* de ses pairs ou au sein des *conuiuia* entre nobles – soit, pour cette dernière possibilité, faire appel à la rumeur[1536]. Une telle diversité des sources d'information n'existait sans doute pas pour un plébéien. Ainsi, la problématique suivante de Ph. ALDRIN, délicate à appliquer aux rumeurs populaires, peut et doit présider à toute enquête sur les rumeurs aristocratiques : « Qu'est-ce qui conduit les acteurs sociaux à utiliser les registres expressifs de la rumeur au détriment d'autres formes d'échanges ? »[1537]

Appliquée aux élites romaines, cette question amène une première réponse évidente : c'était lorsque les médias habituels – par exemple la communication écrite entre gens bien informés – n'étaient pas disponibles qu'un sénateur romain se résignait à se tourner vers la rumeur. Cette hypothèse a le mérite de concilier le recours aux rumeurs attesté chez les nobles et la vision négative attachée au phénomène : user des bruits publics et les faire circuler au sein de sa classe constituaient sans doute pour un aristocrate un pis-aller auquel il était contraint plutôt qu'un choix parfaitement assumé. Nous trouvons une illustration de cette analyse dans un texte de Tite-Live qui ne concerne pas directement Rome, mais Carthage, en 193 av. J.-C.[1538] : alors qu'Hannibal, exilé auprès du souverain séleucide Antiochos le Grand, cherche à rallier les Carthaginois au projet de guerre du roi contre Rome, l'ancien général choisit de ne pas sonder les esprits par une lettre (Liv. 34.61), mais envoie un agent, Ariston de Tyr, accomplir cette mission. L'information ne transite donc pas par les canaux de l'échange épistolaire, habituels pour un aristocrate. Arrivant à Carthage, elle est reprise par une rumeur (*sermones*, Liv. 34.61.5) qui se répand *in circulis conuiuiisque* ; en suivant les remarques formulées plus haut, on peut donc comprendre que le bruit transita des milieux populaires (*circuli*) vers les élites (*conuiuia*), ou alors qu'elle fut immédiatement accaparée par l'aristocratie, qui en discuta dans les cercles qui se formaient lors des banquets privés (*in circulis conuiuiisque = in circulis conuiuiorum*). Quoi qu'il en soit, le bruit parvint rapidement au Sénat. Il est évident que la rumeur pallie ici l'impossibilité de l'acquisition de l'information par les circuits normaux, c'est-à-dire épistolaires, auxquels se refuse Hannibal. Cette situation se produit également lors des guerres menées loin de Rome, comme en Macédoine contre Persée en 169 dans l'exemple vu ci-dessus (Liv. 44.22), ou en Numidie en 111 lors du conflit

[1536] Cela est particulièrement visible dans la correspondance de Cicéron : lorsque l'Arpinate écrit qu'il a appris (ou cherche à apprendre) une nouvelle grâce à la rumeur, celle-ci est souvent mise en parallèle d'autres modes d'information dont il disposait. Cf. par ex. Cic., *Fam.*, 3.11 (*de qua etsi permulto ante certior factus eram litteris, nuntiis, fama denique ipsa*), 16.25 (*nam etsi de re publica rumoribus et nuntiis certior fio […]*), etc.

[1537] Ph. ALDRIN 2003 : 133.

[1538] Une fois de plus, l'on peut imaginer ici une reconstruction teintée d'anachronismes et marquée par l'influence des pratiques romaines. Ainsi l'assemblée des Carthaginois est-elle par exemple désignée comme *senatus* (Liv. 34.61).

contre Jugurtha[1539], et où la tension liée à la situation pouvait faire qu'attendre des nouvelles du général semblait impossible. Enfin, ces rumeurs aristocratiques apparaissaient également lors de réelles situations de crise, à des moments où les médias des couches supérieures (messagers, soldats, etc.) dysfonctionnaient : ainsi, l'assassinat de Caligula le 24 janvier 41 fut connu de Claude, qui était enfermé dans un des cabinets du palais, par un *rumor* selon Suétone (Suét., *Claud.*, 10). Le trouble né de la mort de l'empereur pouvait expliquer cette inversion du paradigme[1540] ; mais notons bien que ce bruit aulique ne semble pas être généré *ex nihilo* par les personnes présentes dans le palais à ce moment crucial : Flavius Josèphe, qui a livré un récit détaillé de l'épisode, mentionne aussi des on-dit (λόγος, Jos., *Ant. Jud.*, 19.1.15.127) circulant dans un théâtre éphémère dressé pour les jeux célébrés en la mémoire d'Auguste, à proximité immédiate du palais où courut la rumeur mentionnée par Suétone[1541]. Si le fait qu'un lieu de pouvoir comme le palais impérial admette la circulation de rumeurs est inhabituel et doit être expliqué par l'anomie découlant de cette crise majeure, cette configuration n'est pas inexplicable : la rumeur pénétra sans doute par les soldats qui, selon Flavius Josèphe, étaient présents au théâtre et qui entendirent les différentes versions circuler, puis entrèrent eux-mêmes dans le *palatium*[1542]. Des exemples similaires se trouvent lors des grandes crises de l'année des quatre empereurs, où les élites, par manque d'information, sont contraintes de se fier, voire de participer à la circulation des rumeurs[1543].

De plus, il faudrait s'attacher à comprendre comment les aristocrates concevaient leur rapport à la rumeur ; cependant, les sources de l'époque impériale sont assez peu éloquentes sur la question. En revanche, nous disposons d'un témoignage très important sur ce sujet : une lettre envoyée par M. Caelius Rufus à Cicéron, qui constitue un document de première main sur la circulation des rumeurs dans l'élite[1544]. Rapportant à Cicéron, comme cela lui avait été demandé, les informations officielles et officieuses qui circulaient à Rome, alors que l'Arpinate était en Cilicie (50 av. J.-C.), cet aristocrate particulièrement sensible aux bruits publics consigne plusieurs rumeurs qui courent sur César (*rumores*, Cic., *Fam.*, 8.1). Celles-ci transmettent des nouvelles contradictoires sur les succès militaires du proconsul en Gaule

[1539] Sall., *Jug.*, 30 : on ne trouve pas de *conuiuia* ici, mais bien des bruits (*fama*) circulant *per omnis locos et conuentus*, à la fois dans la *plebs* et chez les *patres*, et se développant « presumably on the information of a member of Bestia's *consilium* » selon G. M. PAUL 1984 *ad loc.*, c'est-à-dire circulant effectivement par des réseaux aristocratiques. L'épisode se situe probablement à la fin du mois de novembre 111 (cf. G. M. PAUL 1984 : 96) : peut-être que la période de *mare clausum* a compliqué les échanges d'information par les voies traditionnelles et officielles. Sur la difficulté à acheminer des messages en temps de *mare clausum*, qui s'étendait au plus court du 11 novembre au 11 mars, voir A. BERENGER-BADEL 2002 : 227-228 (pour une période plus tardive néanmoins).

[1540] On peut mettre ce passage en relation avec une autre rumeur aulique, mais qui n'est pas historique : le *rumor* annonçant dans le palais (*aula*) de Lycomède l'arrivée de l'armée grecque en partance pour Troie (Stac., *Ach.*, 2.750-752).

[1541] Sur la circulation de rumeurs contradictoires lors de cet épisode, cf. *supra*, p. 253.

[1542] Jos., *Ant. Jud.*, 19.3.1.214 (les soldats entrant dans le palais). La rumeur de palais mentionnée par Suét., *Claud.*, 10 ne l'est pas par Flavius Josèphe, mais Flavius Josèphe y fait peut-être référence dans le génitif absolu τοῦ οἴκου θορυβηθέντος πάθει τῆς Καίσαρος τελευτῆς (Jos., *Ant. Jud.*, 19.3.1.212).

[1543] Le cas le plus évident est celui du 15 janvier et du putsch de Galba, où trois rumeurs circulèrent dans les milieux proches de Galba (cf. le chapitre 3 *supra* pour cet événement), mais une situation analogue se constate avec Vitellius au moment de l'entrée des Flaviens dans la ville (Suét., *Vit.*, 16).

[1544] La richesse du témoignage de Caelius a été pleinement soulignée et exploitée dans l'étude récente de Cr. ROSILLO-LOPEZ, à laquelle nous pouvons renvoyer ici (Cr. ROSILLO-LOPEZ 2017a : 9-12).

Belgique[1545] : Caelius mentionne ce que dit « un tel », puis « un autre » (*alius… alius*) ; autrement dit, nous avons ici une circulation réticulaire et non linéaire, aboutissant à deux états de l'information, sans certitude possible (*neque adhuc certi quidquam est*), soit plusieurs caractéristiques typiques de la rumeur. Or, la phrase qui suit montre précisément que cette rumeur circulait dans des cercles aristocratiques et non dans la plèbe : « et ces bruits incertains, toutefois, ce n'est pas la foule qui en discute, mais on se les raconte en petits groupes, entre personnes que tu connais, secrètement mais ouvertement » (*neque haec incerta tamen uulgo iactantur, sed inter paucos, quos tu nosti, palam secreto narrantur*). Il s'agit donc indubitablement d'une rumeur aristocratique, dont Caelius insiste sur la diffusion restreinte à l'aide de l'oxymore *palam secreto*[1546]. Toutefois, l'insistance de l'épistolier (avec cette formule surprenante) et la disposition de la phrase dans une forme d'hystéron-protéron (*neque… sed*) montrent peut-être que la précision de Caelius était inattendue, en d'autres termes que, par effet de surprise, la rumeur était contenue aux classes dominantes, et non à sa locutrice habituelle, la foule (*uulgus*, ici sous la forme adverbiale *uulgo*). Quoi qu'il en soit, la suite du passage est plus intéressante encore. Caelius se concentre en effet sur une de ces réunions où le petit groupe des ennemis de César désigné par *inter paucos* échange ces rumeurs, mentionnant tout particulièrement l'attitude révélatrice de L. Domitius Ahenobarbus quand on discute de ces informations : « mais Domitius [en parle] après avoir mis ses mains contre sa bouche » (*at Domitius, cum manus ad os apposuit*). Ces quelques mots revêtent une importance capitale, car ils représentent un locuteur de la rumeur, qui plus est un aristocrate, au milieu d'une interaction rumorale, fait exceptionnel dans nos sources. Surtout, ils nous renseignent, même allusivement, sur l'attitude corporelle qui accompagnait la transmission du ragot. Le geste de Domitius reste cependant quelque peu obscur, et les commentateurs ne s'accordent pas sur le sens à lui donner. F. ANTOINE y voit une façon de placer sa main devant la bouche « comme font ceux qui communiquent un secret »[1547] ; A. CAVARZERE, beaucoup plus récemment et sans doute de façon plus juste, propose une interprétation différente : les mains placées autour de la bouche imiteraient la trompette de la Renommée[1548]. Le sens n'est pas du tout le même selon la lecture

[1545] *Quod ad Caesarem, crebri et non belli de eo rumores, sed susurratores dumtaxat, ueniunt : alius equitem perdidisse, quod, opinor, certe factum est ; alius septimam legionem uapulasse, ipsum apud Bellouacos circumsederi interclusum ab reliquo exercitu,* Cic., *Fam.*, 8.1.

[1546] Il faut signaler ici que le sens de *palam secreto narrantur* est débattu. Les différentes propositions sont présentées par A. CAVARZERE 1983, *ad loc.* (avec les références) ; on peut distinguer deux solutions. La première, la plus courante, consiste à déceler dans la phrase une tonalité satirique et à comprendre que Caelius se moque ici de ces aristocrates qui, sous couvert d'échanger un secret (*secreto*), participent en réalité à la dissémination large de l'information (*palam*) ; c'est ce que comprennent F. ANTOINE (« ils se racontent tout haut avec mystère, entre eux, c'est le secret de Polichinelle »), Sh. BAILEY (qui glose « *specie secreto, re uera palam* ») et d'A. CAVARZERE lui-même (« i quali le strombazzano con aria di gran misterio »). L'autre, défendue notamment par F. GAFFIOT, comprend que les individus dépeints par Caelius s'efforcent précisément d'échanger l'information entre eux (*palam*) mais en essayant de la garder secrète, c'est-à-dire contenue dans leur cercle (« ils les racontent sans en faire mystère entre eux, mais entre eux seulement »). Cette deuxième possibilité nous paraît plus en phase avec le texte de Caelius, comme nous l'expliquons deux notes plus loin à partir de la phrase *at Domitius, cum manus ad os apposuit*.

[1547] F. ANTOINE 1894, *ad loc.* Analyse retenue par exemple par G. ACHARD 1991 : 238, qui parle d'« autocensure ».

[1548] A. CAVARZERE 1983, *ad loc.*, qui défend cette position à partir du pluriel *manus* (le geste qui accompagne la demande de ne pas divulguer un secret se réalisant d'habitude avec une seule main seulement : on aurait eu dans ce cas *cum manum ad os apposuit*). C'est l'interprétation retenue par Cr. ROSILLO-LOPEZ 2017a : 80-81, selon laquelle le texte illustre le passage d'une rumeur des cercles du pouvoir à des groupes plus larges. L'argumentation d'A. CAVARZERE est très convaincante, mais paraît plaider en faveur de l'interprétation de *palam secreto narrantur*

retenue : dans le premier cas, Domitius signale simplement que cette information circule « sous le manteau », dans le second, il évoque la possibilité de diffuser largement la nouvelle. Plus que cette divergence d'appréciation, cependant, le simple geste de Domitius, quelque portée exacte qu'il ait, montre bien que l'aristocrate avait conscience que l'information dont il discutait avait un statut particulier, distinct des nouvelles régulières, et qu'il le signifiait à ses interlocuteurs par une manifestation non-verbale expressive[1549]. Ce comportement indique ainsi que le recours à la rumeur relevait d'un choix que l'on peut expliquer de différentes manières (volonté de mettre en difficulté César, manque de fiabilité des autres canaux d'information, etc.).

Il serait donc absurde de prétendre que le média rumoral était réservé aux seules couches subalternes de la population romaine : la parole n'appartenait pas à un groupe en particulier, et les conversations, mailles centrales des bruits publics, étaient de tous les niveaux de la société, comme l'a encore rappelé récemment Cr. ROSILLO-LOPEZ dans un article important[1550]. En revanche, face à l'inégalité de l'accès à l'information entre les classes dirigeantes (sénateurs, famille impériale) et le reste de la population romaine, l'utilisation de la rumeur ne peut s'analyser de la même façon : celle-ci représentait sans doute le mode d'échange standard des nouvelles et des opinions au sein de la plèbe, quand il ne s'agissait que d'un mode d'information parmi d'autres pour les élites. Voilà pourquoi il semble plus juste de parler de recours différencié à la rumeur selon le statut social des ragoteurs. Définie comme nous l'avons fait plus haut, c'est-à-dire par un processus de diffusion exponentiel, public, collectif, sans garant établi, la rumeur était bien plus susceptible d'être le fait du peuple que celui de l'élite, et cette réflexion théorique paraît confirmée par la rareté des cas avérés de rumeur aristocratique dans les sources de l'époque augustéenne et de l'ère impériale.

Il faut relever cependant que nous nous sommes limité jusqu'à présent au volet informatif du phénomène rumoral. Les rumeurs plus normatives, celles où l'on débattait des événements et des personnes, n'appellent pas nécessairement les mêmes conclusions, et ont sans doute été un moyen comme un autre pour les élites d'élaborer un jugement collectif. Tacite en témoigne à plusieurs reprises : aussi pouvons-nous nous limiter à son œuvre pour terminer cette partie. L'historien rapporte en effet fréquemment des rumeurs *in utramque partem*, à la forme éminemment rhétorique, mais dont l'historicité ne doit pas pour autant être rejetée sur cette seule observation [1551]. Certains exemples de ce type de *uaria fama* semblent témoigner de

---

de F. GAFFIOT à laquelle s'opposait A. CAVARZERE lui-même (cf. *supra*). En effet, le geste de Domitius est articulé au tableau qui précède par le connecteur *at*, qui indique une opposition forte. Autrement dit, son attitude contrastait vigoureusement avec celle des *pauci* avec lesquels il discutait : ceux-ci s'efforçaient de ne pas diffuser largement l'information, la maintenant secrète et la contenant à leur petit groupe (d'où l'oxymore apparent *palam secreto*) ; Domitius, à l'inverse (*at*) voulait la répandre dans le grand nombre, d'où la référence à la *bucina famae*.

[1549] La pragmatique de la communication est de première importance quand on étudie les rumeurs dans une perspective interactionniste. Comme le note T. SHIBUTANI 1966 : 18-19 : « While engaging in conversation each participant does two rather different things : he says what he intends to say through conventional words and gestures and reveals his individual feelings through the style of his remarks. One may distinguish, therefore, between *what* a man says and *how* he says it. »

[1550] Cr. ROSILLO-LOPEZ 2017b, à propos des conversations informelles entre sénateurs et de la façon dont les aristocrates cherchaient à s'informer hors des canaux de la communication officielle. Toute conversation portée sur l'actualité n'impliquait cependant pas qu'il s'agissait d'une rumeur, en particulier si elle se limitait à deux participants.

[1551] Une rumeur intégrée dans le système de représentation particulier de l'*opus oratorium maxime* qu'est l'historiographie ancienne n'est pas nécessairement « inventée » par Tacite : l'historien a pu donner à certaines

discussions se déployant à l'intérieur des élites sénatoriales. La longue rumeur commentant l'instauration des jeux quinquennaux en 60 sous Néron présente des arguments dont au moins la première partie est rattachable, par les arguments qu'elle déploie, à une vision sénatoriale et conservatrice de la politique ludique de l'empereur[1552]. Parfois, Tacite superpose plus nettement une dichotomie dans l'opinion, qui se donne à lire sous la forme d'une rumeur (*fama*), à l'opposition entre les élites et le peuple. C'est par exemple le cas lors de l'expédition de Néron pour récupérer le prétendu trésor de Didon en Afrique, en 65 : le peuple soutint le projet par « crédulité » (*credulitas*, Tac., *Ann.*, 16.2), les « prudents » (*prudentes*) s'y opposèrent dans une « rumeur contraire » (*diuersa fama*)[1553]. Ici, il semble évident que ces « prudents » désignent des sénateurs[1554], qui évaluaient la situation collectivement, peut-être dans des *circuli* et des *conuiuia* aristocratiques, élaborant un consensus hostile face aux décisions de Néron. Dans son volet normatif, la rumeur aristocratique ne prenait cependant pas systématiquement le contre-pied des rumeurs populaires. Prenons par exemple les bruits qui circulent à Rome en janvier 69 au sujet de l'âge de Galba et du choix de son successeur. Ceux-ci circulent dans « toute la cité » (*tota ciuitas*, Tac., *Hist.*, 1.12) et avec une régularité frappante[1555]. Sans doute ces rumeurs normatives étaient émises dans les différents groupes sociaux de la population romaine, comme le syntagme *tota ciuitas* invite à le penser. De fait, une première mention des critiques adressées à l'âge et à la forme physique de Galba est rattachée au *uulgus* (Tac., *Hist.*, 1.8), tandis que la possibilité que le vieux prince adopte le brillant Titus est célébrée par la même foule (Tac., *Hist.*, 2.1)[1556]. Mais Tacite évoque également comment certains aristocrates cherchaient à promouvoir tel ou tel candidat auprès de Galba, dans le but d'acquérir une plus grande influence, et se servaient des rumeurs à cette fin : « nombreux étaient ceux qui, dans un espoir insensé, jetaient leur dévolu sur un candidat, selon les liens d'amitié ou de clientèle, intriguant par des rumeurs » (*multi stulta spe, prout quis amicus uel cliens, hunc uel illum ambitiosis*

manifestations de l'opinion publique effectivement attestées dans ses sources ou sa documentation une forme éminemment rhétorique sans dénaturer le fonds historique dont elle procédait. Pour ces éléments, voir l'introduction du chapitre 6 ; sur la question précise de la vraisemblance des courants d'opinion rapportés de façon contradictoire par Tacite, lire les remarques intéressantes d'É. AUBRION 1985 : 353.

[1552] Les locuteurs de ce premier mouvement de la *uaria fama* (Tac., *Ann.*, 14.20) défendent en effet les *ordines* et les *proceres*, critiquent les *coetus promisci*, etc. L'origine sociale de ceux qui tiennent la position inverse (Tac., *Ann.*, 14.21 est plus difficile à cerner : s'agirait-il d'une frange plus modérée du Sénat, ou de l'opinion de la foule ? Le passage est définitivement trop oratoire pour permettre de trancher, même si l'opposition entre une minorité (*erant qui*, Tac., *Ann.*, 14.20) et un plus grand nombre (*plures*, Tac., *Ann.*, 14.21) pourrait se greffer à la dichotomie *mali*/*boni*, comme souvent chez lui (É. AUBRION 1985 : 349-354), et acquérir ainsi une valeur sociologique (le grand nombre de la foule face au petit nombre des sénateurs).

[1553] *Nec aliud per illos dies populus credulitate, prudentes diuersa fama tulere* (Tac., *Ann.*, 16.2). Seule l'opinion du petit nombre est thématisée comme *fama*, mais il ne fait aucun doute que le commentaire du peuple emprunte le même type de canaux : l'expression *populus tulit* fait écho à un autre passage, qui, lui, implique clairement qu'il y ait eu une rumeur, et où l'on trouve l'ablatif absolu *iam Spartacum et uetera mala rumoribus ferente populo* (Tac., *Ann.*, 15.46).

[1554] Pour E. AUBRION 1985 : 494, les *prudentes* sont ceux qui, « un peu détachés de l'actualité, […] tirent les leçons et opinent comme pourrait le faire l'historien lui-même » ; p. 521, il rappelle cette dichotomie entre « la masse anonyme » et les *prudentes*. Il ne s'agit toutefois pas de simple parenté intellectuelle : ces *prudentes* proviennent sans doute du même milieu que lui. En Tac., *Ann.*, 1.47, ils sont opposés au *uulgus*, c'est-à-dire à la plèbe, dans une énumération qui suit le triptyque Sénat/peuple/provinces (*mox hiemem aut negotia uarie causatus primo prudentis, dein uulgum, diutissime prouincias [Tiberius] fefellit*). Ce sont également eux qui discutent d'Auguste après sa mort (Tac., *Ann.*, 1.9).

[1555] *Non sane crebrior tota ciuitate sermo per illos mensis fuerat* (Tac., *Hist.*, 1.12).

[1556] Nous revenons plus précisément sur cette constellation de rumeurs dans la partie sur le portrait du chapitre 6, *infra*.

rumoribus destinabant, Tac., *Hist.*, 1.12). Le fait que ces « rumeurs de brigue électorale » (sens littéral du syntagme *ambitiosi rumores*) soient rattachées aux *amici* des candidats à l'adoption, donc à des membres de l'aristocratie, révèle peut-être que ces propos, qui empruntent le circuit des rumeurs et se situent hors de l'officialité, n'étaient pas réellement assumés, à cause du danger auquel de tels jeux de pouvoir pouvaient exposer. La mention de l'inquiétant et puissant Titus Vinius dans ce passage, proche de Galba, et actif soutien de l'adoption d'Othon auprès du vieil empereur (Tac., *Hist.*, 1.13), irait dans ce sens : prendre fait et cause pour quelqu'un d'autre qu'Othon était sans doute un acte politique risqué. Le média rumoral, parce qu'il se présentait comme une parole anonyme et sans responsable déterminé, constituait alors un mode d'échange des informations et opinions alternatif, et favorisé pour ces raisons par une partie des élites. En outre, on peut se demander ici si ce n'étaient pas les candidats à l'adoption eux-mêmes, les « principables » (Othon, Pison, ou encore Dolabella[1557]), qui mobilisaient leurs soutiens en donnant l'impulsion à des rumeurs, à la fois parmi leurs amis aristocrates (*amici*) et dans la foule, à l'aide des réseaux de clientèle (*clientes*). L'image de la campagne électorale républicaine mobilisée par Tacite avec la métaphore de l'*ambitus* expliquerait alors que ces bruits suivent un parcours très proche de celui présenté par Q. Cicéron dans le *Commentariolum Petitionis* (Q. Cic. 13) : le candidat cherche à susciter les rumeurs en mobilisant ses clients et en comptant sur eux pour disséminer la « bonne parole » au sein de la plèbe. Cette analyse rendrait compte du fait que les bruits courant sur l'adoption impériale, un sujet qui suscitait la curiosité publique (Tac., *Hist.*, 1.17), se diffusaient à la fois dans les ordres supérieurs *et* dans la foule, selon que les candidats ambitieux mobilisaient plutôt leurs réseaux d'amitié intra-aristocratiques ou les réseaux clientélaires (*prout quis amicus uel cliens*, Tac., *Hist.*, 1.12), dont le début des *Histoires* venait de rappeler la relative permanence à la mort de Néron[1558]. Ainsi une rumeur diverse circulait-elle à l'échelle globale de la cité.

En conclusion, il faut souligner une nouvelle fois que les rumeurs aristocratiques, bien attestées sous la République, ne disparaissaient bien entendu pas au début de l'Empire. Elles sont cependant clairement minoritaires dans nos sources, à la fois dans leur versant informatif et dans leur versant normatif. Plusieurs arguments invitent d'ailleurs à de ne pas surestimer leur présence. On peut les résumer ici : 1) la rumeur était selon nous essentiellement orale, ce qui exclut de fait toute circulation rumorale par les canaux épistolaires (ou alors il s'agissait de rumeurs d'un autre genre, qui resteraient à définir dans leur spécificité) ; 2) dans les textes, il est exceptionnel que la rumeur soit associée lexicalement à des groupes aristocratiques, alors que les syntagmes *rumor populi* et leurs équivalents (*fama populi*, *sermones uulgi*, *rumor plebis*, etc.) sont légion ; 3) le média rumoral jouissait d'une image très négative chez les aristocrates eux-mêmes, comme les sources littéraires le rendent sensible, même s'il faut se méfier du décalage entre des discours de classe (critiquer les rumeurs) et les pratiques effectives (y recourir tout de même) ; 4) de nombreux thèmes traités par les rumeurs traduisent des préoccupations plus plébéiennes qu'aristocratiques ; 5) la majorité des circuits de sociabilité auxquels s'articule la rumeur étaient surtout (voire exclusivement) fréquentés par les gens du

[1557] Évoqué en Tac., *Hist.*, 1.88 et Plut., *Galb.*, 23. L'expression « principable » (qui rend très bien l'atmosphère du passage, analogue à celle d'un remaniement ministériel fiévreux) est utilisée par J. HELLEGOUARC'H dans la note de la CUF *ad loc.*

[1558] Via la formule déjà citée *pars populi integra et magnis domibus adnexa, clientes libertique damnatorum et exulum in spem erecti* (Tac., *Hist.*, 1.4).

peuple. Ces observations n'empêchent cependant pas de constater l'existence de rumeurs circulant dans l'élite ; cependant, le recours aux rumeurs dans l'aristocratie romaine ne peut être analysé de la même façon que celui de la plèbe, pour qui l'information rumorale constituait sans doute la source ordinaire de nouvelles[1559].

Terminons par un paradoxe. En toute logique, les rumeurs aristocratiques durent devenir plus fréquentes sous l'Empire. D'une part, en effet, l'accès à l'information des sénateurs diminua à mesure que l'administration impériale se développait et que le prince accentuait la rétention et le contrôle des informations données au Sénat[1560]. D'autre part, sous les princes qui surveillaient de près la moindre manifestation de résistance dans l'ordre sénatorial, lorsque, pour gloser la formule célèbre de Tacite (Tac., *Hist.*, 1.1), il n'était pas permis de penser ce que l'on voulait et de dire ce que l'on pensait, la relative sécurité que le discours anonyme de la rumeur fournissait, en empêchant de remonter à l'*auctor* d'un bruit, a dû représenter un moyen efficace de contourner la censure et la répression politique. Cependant, on ne trouve pas plus de traces de rumeurs aristocratiques dans les sources du Haut-Empire que dans celles de la fin de la République, au contraire. Comment expliquer ce paradoxe ? Deux explications semblent possibles. Il y a d'abord un probable effet de source : nous ne disposons pas d'un témoignage aussi riche que celui de la correspondance de Cicéron pour la période alto-impériale. Toutefois, il également possible de penser que le contrôle qu'exerçaient les empereurs sur les sociabilités sénatoriales ait limité la capacité effective des aristocrates à imprimer l'opinion publique de leurs rumeurs. C'est la piste qu'esquisse Cr. ROSILLO-LOPEZ en conclusion de son ouvrage sur l'opinion publique à l'époque républicaine : sous l'Empire, « elite socialising was more closely surveyed and, especially, the elevation of opinion to upper levels was strictly controlled, which was not the case with the plebs »[1561]. Cette analyse pourrait expliquer la discrétion des sources quant aux rumeurs aristocratiques, surtout si on la compare aux rumeurs plébéiennes. Il conviendrait cependant, dans une étude plus poussée sur cette question, de reprendre l'état du

[1559] Ces raisons expliquent pourquoi il nous semble difficile de postuler une origine aristocratique aux rumeurs quand les sources n'en font pas état explicitement. Cette tendance assez fréquente dans la recherche se trouve par exemple chez E. FLAIG 2003b : 355-356 à propos des rumeurs de Tac., *Ann.*, 14.22. À la suite du passage d'une comète et d'un orage qui s'était abattu sur une demeure de Néron, des bruits circulent sur la fin du règne du prince et « promeuvent » la figure de Rubellius Plautus, personnage qui descend d'Auguste au même degré que Néron (*PIR²*, 7.1, 115, cf. I. COGITORE 2002a : 231-234). Selon E. FLAIG, l'aristocratie avait « co-fabriqué » la rumeur en apportant des éléments que la plèbe ne pouvait pas connaître (notamment les dommages que l'orage avait faits dans la villa de Néron et l'ascendance de Rubellius Plautus) ; la plèbe avait ensuite assuré la large diffusion du bruit. Or, le seul acteur mentionné en lien avec la rumeur dans ce passage est le *uulgus*, qui sert d'embrayeur au bruit (*inter quae sidus cometes effulsit, de quo uulgi opinio est, tamquam mutationem regis portendat. Igitur, quasi iam depulso Nerone, quisnam deligeretur anquirebant […]*, Tac., *Ann.*, 14.22) ; en Tac., *Ann.*, 14.58, quand cette rumeur bruisse à nouveau, c'est encore le *uulgus* et les gens oisifs (*[famam] credentium otio*), désignation habituelle des groupes subalternes chez les auteurs anciens, qui apparaissent comme les émetteurs du *rumor*. Par ailleurs, la grande sensibilité de la plèbe romaine aux questions de légitimité dans la *domus* impériale (se référer aux nombreux exemples et analyses de C. COURRIER 2014 : 721-735) permet d'affirmer qu'il n'était pas du tout impossible que l'on sût dans le peuple quel lien exact rapprochait Rubellius Plautus d'Auguste ou de Tibère. En ce sens, pourquoi devrait-on postuler, sans preuve évidente, une origine (même partiellement) aristocratique à cette rumeur ?

[1560] Et ce dès la période augustéenne, comme le note P. COSME : « L'empereur s'est préoccupé très tôt de monopoliser la réception des dépêches militaires aux dépens du Sénat, comme le montre le comportement d'Agrippa après sa victoire sur les Cantabres, en 19 avant notre ère », s'appuyant ici sur Cass. Dio. 54.11 (P. COSME 2012a : 144-145). Exemple pratique chez Tacite en Tac., *Ann.*, 3.32.

[1561] Cr. ROSILLO-LOPEZ 2017a : 233.

dossier et d’évaluer exactement si cette évolution des pratiques sociales et politiques de l’agir rumoral se révèle correcte avec le passage de la République au principat.

b. La rumeur militaire

La rumeur n'était pas une réalité historique limitée à la ville de Rome. Nous avons déjà mentionné son fonctionnement analogue dans les autres grands centres urbains de l'Empire (Antioche, Milan), et évoqué le cas des rumeurs rurales, qui restent très délicates à appréhender. L'autre grand domaine où prospéraient les bruits publics au début de l'Empire était la sphère militaire. Une nouvelle fois, commençons par remarquer que ce fait n'est pas propre à l'époque romaine : Thucydide ou Polybe, entre autres, nous en donnent des exemples pour la période grecque[1562]. Les historiens romains, et singulièrement Tacite, ont également repris à Thucydide ou Xénophon l'utilisation des concepts de « foule » et « masse » pour caractériser à la fois les groupes urbains et les groupes militaires[1563], mais ils ont en quelque sorte systématisé ce système de pensée qui, en ignorant souvent les spécificités des institutions civiles et militaires, voyait dans l'armée et dans la société civile une parenté de structure, en particulier à travers la relation entre l'individu et la foule. Chez Tacite, l'extension et la cohérence remarquable du concept de *uulgus* en est la preuve la plus immédiate. Rappeler ces remarques présentées dans le premier chapitre de notre travail n'est pas sans intérêt quand on en vient à la rumeur militaire. De fait, dans la perspective d'un auteur comme Tacite, puisque la soldatesque ne différait pas fondamentalement de la plèbe urbaine par son comportement propre et par sa position au sein d'un système fortement hiérarchisé, distincte de l'état-major noble et d'un vaste groupe de non-citoyens, il était normal qu'elle soit, elle aussi, régulièrement parcourue par des rumeurs, qui étaient vues comme une caractéristique propre au comportement de la foule.

Il faut bien entendu se prévenir à toute force d'épouser cette présentation du phénomène, qui ressortit clairement à l'analyse psychologique des faits sociaux. Dans les camps et dans les armées, pas plus que dans les centres urbains, les bruits publics ne relevaient pas d'un trait propre au caractère des foules, au *mos uulgi* dont il est si souvent fait état. Ce discours appartient à une stratégie, consciente ou non, de « naturalisation » des phénomènes rumoraux de la part des auteurs[1564] : en situant l'explication de ces pratiques hors du domaine social ou politique, ils s'assuraient ainsi de les priver de leur rationalité. Notre travail consiste donc ici une nouvelle fois à déconstruire le discours sous-tendant les représentations qu'en donnent nos sources littéraires, principalement des historiens. Tacite (en particulier dans les *Histoires*) et Tite-Live constitueront le socle de notre réflexion : les rumeurs militaires se trouvent en nombre chez eux, quoique dans des proportions inférieures aux rumeurs urbaines. Les problèmes posés par ces sources sont globalement semblables à ceux déjà évoqués : imprécision des récits sur la rumeur, poids donné aux bruits sortant de l'ordinaire, caractère très stéréotypé des descriptions. Pour augmenter un peu l'assise de la démonstration, nous nous autoriserons à remonter jusqu'à

[1562] Deux cas parmi d'autres, et nombreux : Thuc. 5.7 (rumeur – θρόος – des soldats athéniens contre l'inaction de Cléon, par exemple) ou Pol. 7.16 (rumeur – λόγος – lors du siège de Sardes). Voir par exemple Fr. LARRAN 2011 : 46.

[1563] Cf. nos analyses dans le chapitre 1 *supra* ; pour Thucydide, voir à nouveau V. HUNTER 1988, en particulier p. 18-19 pour l'ὄχλος (ou ὅμιλος) des soldats (environ la moitié des occurrences de ces termes chez lui).

[1564] En contrevenant au principe durkheimien selon lequel le social doit être expliqué par le social, les mécanismes de naturalisation des rapports sociaux (appel à la « nature humaine » ou à la « psychologie des foules ») s'opposent à la théorie constructiviste de la sociologie contemporaine. Sur cette problématique fondamentale, on lira les pages classiques de P. BOURDIEU, J.-C. CHAMBOREDON, & J.-Cl. PASSERON 2005 : 34-36, ainsi qu'une synthèse plus récente que l'on doit à C. LEMIEUX 2012 et qui met en lumière les présupposés politiques à l'œuvre dans la stratégie de (re)naturalisation des phénomènes sociaux.

César, qui fournit bon nombre de cas intéressants de bruits de camps. Nous procèderons ici en trois temps, plus rapides que précédemment, les exemples étant moins nombreux et présentant des traits souvent analogues à ce que nous avons déjà vu : à l'étude de la temporalité de la rumeur militaire succèdera l'analyse des lieux qu'elle occupait puis des agents qui en étaient responsables.

1. Temporalité(s) : rumeurs militaires et aspects routiniers

Civile ou militaire, la rumeur se définissait d'abord par un processus de diffusion bien particulier et des caractéristiques générales – oralité, publicité mais non officialité, absence d'*auctor*. Ces grandes propriétés se retrouvent pour les rumeurs en contexte militaire. De fait, les textes qui nous ont servi de support pour définir le phénomène rumoral dans le chapitre précédent concernaient indifféremment des situations urbaines ou castrales, et les mêmes formules se trouvent pour l'un et l'autre espace. Au-delà de cette nature médiatique commune, la rumeur militaire partage également avec les bruits circulant à Rome son inscription dans une temporalité routinière. La plupart des rumeurs de la troupe sont liées à la vie quotidienne du camp, au point que Tite-Live fait du bruit qu'elles génèrent un signe dénotant le regroupement des soldats : les Romains marchant contre le camp des Èques en 304 av. J.-C. « n'y trouvèrent ni poste de garde devant les portes, ni soldat sur le rempart, ni le murmure habituel des camps » (*ibi neque stationes pro portis nec quemquam in uallo nec fremitum consuetum castrorum animaduerterunt*, Liv. 9.45). Ce *fremitus* peut renvoyer à différents types de voix de foule ; mais dans ce texte, comme dans deux autres passages de Tacite mentionnés dans le chapitre 2, il n'est pas impossible qu'il s'agisse des discussions entre soldats du rang et du bruit de fond qu'elles produisaient, bref, de rumeurs[1565]. Il est surtout intéressant de relever dans le récit de Tite-Live que l'historien présente ce bruit de fond produit par la voix humaine comme une réalité habituelle (*consuetus*) du monde militaire.

Il est délicat d'établir la nature ordinaire des rumeurs castrales par l'étude des thèmes qui lui sont associés, comme nous avons pu le faire pour leurs pendants urbains. Cela est dû à un fort effet de source : là où, pour les pratiques sociales urbaines, les textes historiographiques, qui s'intéressent aux bruits extraordinaires (au sens propre du terme) et aux rumeurs pesant sur la causalité historique, sont complétés par les œuvres satiriques, les exercices de rhétorique et tous les genres littéraires qui présentent une image plus ordinaire des *rumores*, les sources de cette nature manquent cruellement pour appréhender la routine des processus d'échange et de commentaire des nouvelles dans les camps. À en croire les historiens, les rumeurs des soldats n'auraient jamais eu d'autre thème que la personne du chef – général ou empereur –, d'autre dynamique que verticale, et souvent contestataire, d'autre ordre que politique. On peut légitimement en douter. Quoique dans un registre fictionnel, Phèdre est sûrement plus proche des bruits ordinaires lorsqu'il décrit, dans une fable intitulée « Pompée et le soldat » (Phèdr., *App.*, 8), les mécanismes de jugement et de circulation de l'information dans un camp romain. La fable porte sur un simple soldat (*miles*), à qui est attachée la réputation infâmante d'être

[1565] Voir Tac., *Ann.*, 2.12 (*murmur*) et *Hist.*, 3.16 (*fremitus*), cf. notre annexe lexicale pour l'utilisation de *fremere*/*fremitus* en contexte rumoral.

homosexuel passif (*fama cinaedi*, Phèdr., *App.*, 8.3[1566]). Ce soldat est accusé par un bruit d'avoir dérobé les bagages de Pompée lui-même : « la rumeur répandit le fait » (*factum rumor dissipat*, Phèdr., *App.*, 8.6). L'exemple prouve bien comment un événement somme toute assez ordinaire – une histoire de rapine, certes aggravée par le statut de la victime, le général – pouvait être l'objet des discussions de la soldatesque, de surcroît dans une dynamique qui n'a rien de spécifiquement politique, mais qui relève bien de processus sociaux d'inclusion et d'exclusion du groupe au titre des normes qu'on y reconnaît comme dominantes[1567]. En effet, si la rumeur circule assez vite et assez efficacement pour que l'on mène le soldat devant le tribunal de Pompée, c'est sans doute dû, dans la logique du récit, à la réputation (*fama*) de passivité qui courait déjà sur lui : cette rumeur précise se greffe sans doute aux conversations préexistantes au sujet de cet homme, que l'on connaissait bien du fait du « renom » qui était le sien. Il faut noter en effet que la question de la norme sociale traverse toute la pièce, jusqu'au renversement final : le soldat, « efféminé en apparence » (*cinaedus habitu*, Phèdr., *App.*, 8.18), se révèle aussi fort que Mars et triomphe d'un barbare en combat singulier. En somme, le poème de Phèdre peut servir d'avertissement : dans les camps, comme à Rome, la rumeur circulait d'abord à l'intérieur de la foule, et touchait sans doute à des problématiques liées à la vie collective, avant d'avoir une quelconque valeur politique.

i- L'oisiveté des ragoteurs (2) : les rumeurs pendant le temps de repos

Si les exemples de cette nature restent isolés, les sources historiographiques donnent bien des indications sur la nature routinière des échanges rumoraux dans le camp, pour peu que l'on s'attache à dissocier le vocabulaire aristocratique des faits eux-mêmes. C'est une nouvelle fois le terme d'*otiosus* qui peut servir de point d'entrée à l'analyse. Un nombre conséquent de textes présente en effet la rumeur militaire comme produite par l'oisiveté des soldats[1568]. Ainsi, chez Tite-Live, la rumeur qui circule dans les troupes stationnées à Sucro en Espagne à l'été 206 av. J.-C. résulte d'une situation de *licentia* elle-même causée par « une longue oisiveté » (*diutinum otium*, Liv. 28.24), trois ans après la prise de Carthagène par Scipion. Ce climat crée les conditions de possibilité pour une rébellion, déclenchée par la rumeur (fausse) de la maladie du général, et procédant d'abord par des échanges rumoraux normatifs. Chez l'historien du Ier

[1566] G. PUCCINI-DELBEY 2007 : 287 et suiv. rappelle qu'être qualifié de *cinaedus* revenait à un « manquement grave à l'identité masculine », qui prive de la qualité de *uir* – c'est-à-dire, pour le cas qui nous intéresse, autant un « homme » qu'un « guerrier ».

[1567] Cette fonction normative de la rumeur envers les membres de l'*ingroup* a été mise en lumière par l'anthropologie et la sociologie, par ex. R. PAINE 1967 ; les outils contemporains ont été récemment affinés pour l'analyse des rumeurs tardo-républicaines par Cr. ROSILLO-LOPEZ 2007 : 129-134 ; Cr. ROSILLO-LOPEZ 2017a : 93-97, et dans une certaine mesure par J. B. MEISTER 2018 (voir également pour le genre de la déclamation les remarques de N. W. BERNSTEIN 2013 : 37-40 ; N. W. BERNSTEIN 2016). Même si Cr. ROSILLO-LOPEZ (et après elle, J. MEISTER) prend pour cas d'étude la relation entre Cicéron et les *boni*, soit un groupe appartenant à l'aristocratie et une temporalité relevant de la crise, nous constatons de manière évidente ici le même genre de configuration, et la fable de Phèdre révèle que ce rôle de structuration de la communauté dévolu à la rumeur n'est pas différent dans le monde des *castra* et hors de toute situation d'instabilité.

[1568] Notamment dans des contextes de mutinerie, au point qu'E. FLAIG 1992 : 141 n. 41 y voit un *topos* chez les historiens. Voir en effet Vég., *Mil.*, 3.4, que nous commentons *infra*. De manière intéressante, les psychologues qui officiaient auprès de l'armée américaine pendant la Seconde Guerre Mondiale conseillaient également aux officiers d'imposer des cadences de travail élevées à leurs hommes et de les priver de temps libre pour limiter les rumeurs, sans succès du reste (cf. T. SHIBUTANI 1966 : 207).

siècle Quinte-Curce, c'est lors du passage de l'armée d'Alexandre à Hécatompyles, à l'été 330 av. J.-C., qu'apparaît une rumeur selon laquelle la campagne d'Asie était sur le point de s'arrêter. L'historien généralise : le *rumor* est présenté comme « le vice des soldats oisifs » (*otiosi militis uitium,* Curt. 6.2)[1569]. Les exemples sont plus nombreux encore chez Tacite, qui explique par exemple la naissance des rumeurs (*sermones*) dans les camps de Pannonie 14 par l'arrêt des exercices du fait du *iustitium* consécutif à la mort d'Auguste[1570]. De même, dans les légions de Syrie, l'action corruptrice de Pison, qui laisse la « paresse » (*desidia,* Tac., *Ann.*, 2.55) s'installer dans le camp, provoque des bruits pernicieux : d'abord, un *sermo uulgi* faisant de lui le « père des légions » (*parens legionum*), que Tacite rattache en partie aux pires éléments[1571] ; ensuite un *occultus rumor* qui circule parmi « certains bons soldats » (*quidam etiam boni milites*) selon lequel Tibère avait donné son accord aux menées de Pison et Plancine contre Agrippine et Germanicus. La mention de deux rumeurs complémentaires, qui touchent aussi bien les bons que les mauvais soldats, semble mimer la façon dont l'intégralité du camp se répand alors en rumeurs, phénomène que Tacite associe à l'oisiveté provoquée par l'arrivée de Pison.

Ce type d'accusation fonctionne sur deux plans. Tout d'abord, elle se présente comme une disqualification morale : un soldat désœuvré est un soldat dangereux, car laissé à lui-même ; derrière cette accusation se niche l'idée que les foules doivent être constamment encadrées pour ne pas verser dans l'anarchie et le désordre, en particulier dans le monde militaire[1572]. Voilà qui fait le lien avec la critique de l'*otium* des plébéiens, lui aussi souvent responsable dans les textes de la prolifération des bruits publics : nous avons bien là, par l'exemple, un des items du *mos uulgi* tel qu'il était conçu dans l'historiographie romaine. Toutefois, on peut conférer une valeur plus précise à cette oisiveté militaire créatrice de rumeurs en cherchant là aussi à gratter le vernis moral qui lui donne sa couleur. De fait, si l'on fait une lecture sociologique de ce type de propos, il semble que les *rumores* soient rattachés aux moments où les soldats n'étaient pas occupés par leurs fonctions militaires, donc « oisifs »[1573]. Tacite lui-même invite à cette analyse de l'*otium* en termes sociaux quand il qualifie de « loisir militaire » (*militare otium,* Tac., *Hist.*,

[1569] Voir également une sentence analogue en Curt. 8.9 : *sed ne otium serendis rumoribus natum aleret, in Indiam mouit.*

[1570] *Castris aestiuis tres simul legiones habebantur, praesidente Iunio Blaeso, qui fine Augusti et initiis Tiberii auditis ob iustitium aut gaudium intermiserat solita munia. Eo principio lasciuire miles, discordare, pessimi cuiusque sermonibus praebere auris, denique luxum et otium cupere, disciplinam et laborem aspernari,* Tac., *Ann.*, 1.16 : sur l'apparition de ces rumeurs, nous pouvons renvoyer à notre étude de cas du premier chapitre, avec les références bibliographiques. L'association rumeur/oisiveté se trouve également en Tac., *Ann.*, 13.54 : *ceterum continuo exercituum otio fama incessit ereptum ius legatis ducendi in hostem*.

[1571] Le bruit apparaît en effet comme une conséquence des mesures populistes de Pison auprès des *infimi manipularium* (Tac., *Ann.*, 2.55) ; plus tard, pendant le procès, nous apprendrons que c'étaient bien les *deterrimi [milites]* (Tac., *Ann.*, 3.13) qui lui donnaient le titre de *parens legionum*.

[1572] Une sentence de Tacite à propos des soldats rebellés d'Hordeonius Flaccus en 69 est éloquente à ce sujet : *ut est uulgus sine rectore praeceps pauidum socors* (Tac., *Hist.*, 4.37). Voir en particulier J.-M. ENGEL 1972 : 26-30.

[1573] Les « missions du soldats », notamment l'exercice et les travaux d'aménagements (en temps de paix), sont décrits dans l'article classique de R. W. DAVIES 1974 ; concernant l'exercice, l'exposé de Y. LE BOHEC 2018 : 111-136 donne un aperçu complet (état de la recherche au début du chapitre). Pour le temps libre, plus spécifiquement, voir R. W. DAVIES 1974 : 332-333 : la limitation de l'*otium* était une recherche constante de l'administration militaire. Voir également, plus synthétiquement, P. COSME 2012b : 151-154.

1.46) les *uacationes*, c'est-à-dire les « exemptions de service »[1574]. Autrement dit, la temporalité de la rumeur apparaît comme celle du repos. Cette hypothèse est confortée par le discours que Paul-Émile tient aux soldats romains en Macédoine en 168 (Liv. 44.34). Appelé auprès des légions menant la guerre contre Persée, dans laquelle les Romains n'ont pas l'avantage, le *uir militaris* (Liv. 44.18) délivre un discours semblable à celui tenu quelques mois plus tôt, avant son départ, à Rome (Liv. 44.22). Cette deuxième prise de parole de Paul-Émile présente des analogies, d'ailleurs soulignées par l'historien lui-même[1575], avec la première, précisément sur ce sujet des bruits publics : elle livre une condamnation semblable de la tendance de la foule à commenter plutôt qu'à agir[1576]. La seconde *oratio* arrive certes après une série de mesures décidées pour remettre en ordre l'armée romaine (Liv. 44.33) ; elle se place donc dans un épisode stéréotypique de la narration du bon général en action, où celui-ci restore la discipline au sein d'un camp démobilisé[1577]. Cependant, malgré cette nature topique, la place qu'elle ménage au rejet des rumeurs dans les *castra* mérite d'être analysée. En effet, celles-ci sont violemment blâmées par Paul-Émile parce qu'elles témoignent d'une inversion de la hiérarchie : la chaîne du commandement ne fonctionne plus si les *rumores* servent de conseil de guerre au général[1578]. Cette sentence est précédée de la définition des trois devoirs du soldat : l'entretien du corps, l'entretien des armes, la réactivité aux ordres (notamment de départ)[1579]. Venant juste après cette caractérisation, la critique des rumeurs castrales implique que celles-ci remplacent les activités propres au métier de soldat ; autrement dit, les conversations entre gens d'armée se font au détriment du travail habituel, d'où leur lien à l'*otium* de la soldatesque. Cette lecture est confirmée par le récit des conséquences de ce discours sur les *milites* : « bientôt, on ne pouvait plus voir personne d'inactif dans tout le camp » (*neminem totis mox castris quietum uideres*, Liv. 44.34), chacun s'attelant aux tâches décrites par le consul. L'activité chasse le désœuvrement, et par voie de conséquence, la rumeur.

La séquence oisiveté/rumeur/sédition contre laquelle l'intensification des exercices permet de lutter apparaît également dans un chapitre plus théorique d'un auteur tardif, Végèce, mais

---

[1574] *Flagitatum ut uacationes praestari centurionibus solitae remitterentur ; namque gregarius miles ut tributum annuum pendebat. […] Per latrocinia et raptus aut seruilibus ministeriis militare otium redimebant*, Tac., *Hist.*, 1.46. C. DAMON 2003, *ad loc.*, affirme très justement que *militare otium* est un équivalent « moins technique » de *uacationes*.

[1575] *Haec cum ita fieri placere contione aduocata pronuntiasset, adiecit urbanae contioni conuenientem orationem*, Liv. 44.34.

[1576] Selon P. JAL (note à l'édition de la CUF), il semble que Tite-Live ait utilisé pour l'*urbana contio* de Liv. 44.22 des éléments de la source polybienne sensibles chez Plutarque, mais que le natif de Chéronée avait placés non dans le discours au peuple, mais dans celui aux soldats, en Macédoine. Voir notamment l'emploi du verbe διαστρατηγεῖν chez Plut., *Ém.*, 13, commenté par P. JAL dans l'introduction du volume de la CUF (XC). Cette confusion est révélatrice de la similitude, aux yeux d'un historien comme Tite-Live, entre les deux types de foule prises dans une saisie toute psychologique.

[1577] Inutile de s'attarder trop longtemps sur ce *topos* bien connu. Nous citerons simplement cette phrase de I. KAJANTO 1970 : 706 à propos de Tacite, mais qui vaut pour la plupart des auteurs anciens : « A conservative and an aristocrat thought discipline, not cooperation, of primary importance for holding the troops in order. »

[1578] *In quo exercitu milites consultent, imperator rumoribus uulgi circumagatur, ibi nihil salutare esse*, Liv. 44.34. St. G. CHRISSANTHOS 2004 : 341-342 voit dans ce discours l'un des rares exemples de censure au sein de l'armée romaine républicaine, en règle générale caractérisée par la liberté de parole des soldats. De fait, on peut dire que la rigueur exceptionnelle de Paul-Émile fut ce qui permit, paradoxalement, de révéler comme en miroir les structures ordinaires des sociabilités rumorales.

[1579] *Militem haec tria curare debere, corpus ut quam ualidissimum et pernicissimum habeat, arma apta, cibum paratum ad subita imperia ; cetera scire de se dis immortalibus et imperatori suo curae esse*, Liv. 44.34.

que l'on peut mentionner ici pour la continuité des stéréotypes dont il témoigne. Réunissant un certain nombre de recommandations pour éviter les séditions (Vég., *Mil.*, 3.4), Végèce fait d'abord le constat que celles-ci naissent de la colère des soldats, laquelle est immédiatement expliquée par l'oisiveté[1580]. Le général y remédiera en anticipant les mutineries ; pour ce faire, l'auteur du traité propose de noyer les troupes sous les manœuvres et les exercices. L'explication donnée par Végèce est d'ordre psychologique : la discipline doit produire l'amour du *labor* et chasser toute velléité séditieuse ; mais, eu égard à la liste conséquente des travaux militaires mentionnés, il n'est pas interdit de penser que cette tactique possède également un volet pratique : épuiser les troupes pour leur ôter toute force revendicatrice. Cette idée ne serait pas sans parallèle dans certaines réflexions des historiens latins, comme nous allons bientôt le voir. Arrêtons-nous cependant dès à un présent sur un épisode des *Histoires*, qui révèle en creux que la temporalité du service était moins propice que celle du repos à la diffusion des rumeurs castrales. Caecina, lieutenant de Vitellius, vient d'apprendre la défection de la flotte de Ravenne, peu de temps avant la défaite finale des Vitelliens à Bédriac ; il envisage donc de trahir son camp pour rejoindre les Flaviens, mais se méfie, à juste titre, comme les événements le prouveront, du loyalisme de son armée. Avant de réunir les hommes sur lesquels il compte s'appuyer dans son projet perfide, et afin d'éviter que des rumeurs ne se forment, le légat de légion disperse ses soldats dans des tâches militaires (*ceteris [militibus] per militiae munera dispersis*, Tac., *Hist.*, 3.13). Il s'agit d'éloigner (*dispergere*) les hommes des *principia*, au centre du camp, où se tenait la réunion des conjurés, mais sans doute aussi d'occuper l'esprit et le corps des troupes pour rendre impossible toute discussion entre elles, et ainsi couper court à un éventuel processus rumoral. Cela n'empêche pas qu'une *fama* finisse par répandre dans le camp l'information de la défection prochaine du chef, ce qui mène les légions à se révolter. Tacite est hélas relativement imprécis quant à l'enchaînement des événements[1581], mais il n'est pas interdit de penser que la rumeur se déclencha au moment où les *munera* des soldats étaient terminés, à la fin de la journée de travail.

La rumeur semble ainsi être liée à l'inaction des soldats, soit que cette « oisiveté » soit circonstancielle et temporaire (le *iustitium* provoqué par la mort d'Auguste), soit qu'elle soit plus structurelle : la deuxième possibilité paraît préférable, en ce que les sources donnent bien à comprendre que c'était essentiellement dans le temps libre laissé aux *milites* après leur service que prospéraient les bruits publics des camps[1582]. De fait, le soir et la nuit fournissent fréquemment le cadre des rumeurs castrales rapportées dans les textes littéraires. Bien évidemment, il y a ici des traces d'idéologie aristocratique : la nuit apparaît comme une

[1580] *Interdum mouet tumultum ex diuersis locis collectus exercitus et, cum pugnare nolit, irasci se simulat, cur non ducatur ad bellum ; quod hi praecipue faciunt, qui in sedibus otiose delicateque uixerunt*, Vég., *Mil.*, 3.4. Comme on le voit, cette colère, qui implique sans doute une forme de communication horizontale ou verticale des troupes, est feinte aux yeux de Végèce (*simulare*). Le traité de Végèce est de composition tardive (fin IVe siècle) et, comme le rappelle H. VON PETRIKOVITS 1975 : 130-131, même s'il a travaillé à partir de sources du Haut-Empire et qu'il parle parfois d'un état « ancien » (*antiquus*) de l'armée, ses descriptions valent surtout pour l'Antiquité tardive. Cela dit, on acceptera qu'en matière de *topoi* aristocratiques, la permanence est davantage de règle que les ruptures.

[1581] Nous revenons dans le chapitre suivant sur les modalités de circulation de cette *fama*.

[1582] Cf. N. M. HORSFALL 2003 : 107 : « There was time for fighting, and time for talking. » Rattacher, comme le fait le chercheur, les discussions entre soldats aux *canabae* autour du camp semble logique, mais cette association n'est pas formellement attestée dans nos sources, et elle doit être étayée, comme nous essaierons de le faire dans le chapitre suivant, *infra*, p. 424.

temporalité menaçante (c'est la *nox minax* de Tac., *Ann.*, 1.28), chaotique, subversive, et propre à toutes les conspirations de la foule, même à Rome – en témoignent les *nocturni coetus* qui apparaissent dans l'histoire romaine lors des moments de contestation de l'ordre établi[1583]. La révolte des légions de Pannonie en 14, saturée de rumeurs, atteint ainsi son acmé lors d'une éclipse de lune (Tac., *Ann.*, 1.28) ; en 69, des rumeurs naissent pendant la nuit, à cause d'actes maladroits des chefs, par exemple la décision d'Hordeonius Flaccus, qui fit sortir les députés lingons du camp une fois le soleil couché (Tac., *Hist.*, 1.54), ou celle du tribun des prétoriens Varius Crispinus d'acheminer en pleine nuit des armes hors de l'arsenal (Tac., *Hist.*, 1.80), générant un malentendu qui se transforma en grave mutinerie. Dans ces deux derniers cas, l'action ordonnée par le commandant est immédiatement observée et commentée par la troupe, précisément parce qu'elle jouit alors de son temps libre. Dans le dernier passage, cela est mentionné clairement par Tacite : « à la vue de ces armes, les soldats ivres furent saisis de l'envie de les faire leur » (*uisa inter temulentos arma cupidinem sui mouere*). L'épisode est chargé des stéréotypes négatifs attachés à l'obscurité, dans laquelle s'expriment le vice de l'ivresse (*temulentus*)[1584], les passions de la soldatesque (*cupido*) et l'empire des mauvais éléments sur « l'obéissance des meilleurs » (*obsequia meliorum*). Néanmoins, plutôt que l'explication psychologique selon laquelle le soir représentait pour les soldats un moment particulièrement propice à l'expression irréfrénable de leurs excès, il semble plus rationnel de voir dans ces mentions de la soirée et de la nuit des moments où les troupes pouvaient jouir du repos (*quies*), et donc une temporalité favorisant les interactions sociales qui formaient les cellules constitutives des rumeurs.

Un autre épisode de l'*annus horribilis* abonde dans la même direction. Selon Tacite, la sédition des légions de Mésie contre leur légat Aponius Saturninus, accusé de vouloir faire défection, fut déclenchée par une rumeur au milieu du jour (*medius dies*, Tac., *Hist.*, 3.11) ; mais l'historien souligne immédiatement le caractère exceptionnel de ce cadre temporel, et précise que le mouvement eut plus de force précisément parce qu'à la différence des rumeurs précédentes, le bruit ne courut pas le soir, moment où les légions sont « fatiguées par un labeur éreintant » (*labore et opere fessae*). De cette expression, on peut inférer que les soirées représentaient des moments où, se reposant des tâches de la journée[1585], les soldats pouvaient échanger sur des sujets variés, Tacite ne s'intéressant qu'aux plus contestataires, à l'instar des autres sources historiographiques. La fatigue, naturelle après des journées très exigeantes au

[1583] Voir sur ce sujet, dans le cadre des luttes politiques à Rome exclusivement, H.-Fr. MUELLER 2004, en particulier p. 85 : « The rhetoric that opposes day and night also opposes lawful and illegal, Roman gods and foreign, chaste behavior and debauchery ». Cette phrase s'applique sans problème aux réunions nocturnes des soldats. Le meurtre d'Hordeonius Flaccus par ses propres légions en 69 est le résultat de conversations séditieuses qui prennent également place dans des *nocturni coetus*, cf. Tac., *Hist.*, 4.36, dans un passage particulièrement riche en *topoi* tels que ceux décrits par H.-Fr. Mueller. Voir également J.-M. ENGEL 1972 : 236-237 pour une lecture très littérale du stéréotype (« sans doute la nuit a-t-elle plus d'influence sur les Méditerranéens, amoureux de la lumière […] »), ainsi que Rh. ASH 1999 : 32-33.

[1584] En règle générale, l'alcoolisme est présenté dans les sources littéraires comme un vice proprement barbare : si les troupes romaines boivent, cela n'a normalement pas de conséquence sur leur faculté de jugement. Le fait que, dans cet épisode, des Romains soient assez ivres pour commettre une telle erreur conduisant à la mutinerie est donc à lire comme une critique violente de Tacite. Voir surtout Rh. ASH 1999 : 42-43.

[1585] Elles étaient diverses, mais il est peut-être fait état ici avec le terme *opus* (Tac., *Hist.*, 3.11) à l'*opus ualli*, la tâche consistant à fortifier le camp mentionnée en Tac., *Hist.*, 3.10, cf. K. WELLESLEY 1972, *ad loc.*

plan physique[1586], devait au contraire rarement conduire les soldats à des discussions trop emportées. Pour autant que le sens commun puisse constituer ici un bon guide, le contexte invitait probablement à des conversations assez banales[1587]. C'est d'ailleurs ce que prouve l'épisode narré en Tac., *Ann.*, 2.13 : Germanicus, pour sonder les esprits à la veille de la bataille d'Idistavise, parcourt son camp à la nuit tombée (*nocte coepta*, Tac., *Ann.*, 2.13), espionnant ainsi les nombreuses conversations entre soldats. Il faut bien entendu prendre la mesure d'un texte qui tend vers le panégyrique et sur lequel nous allons bientôt revenir. Toutefois, cette caractérisation n'est pas anodine : au début de la nuit, entre le temps de l'exercice et le temps du sommeil, les hommes discutaient entre eux, sans doute « de tout et de rien », et ces bavardages pouvaient servir de cellules minimales à la constitution et à la diffusion des rumeurs, quand la même information circulait et s'amplifiait d'un cercle de discussion à un autre.

ii- Des rumeurs au cœur de l'action : de la marche au combat

L'essentiel des rumeurs en contexte militaire est ainsi rattaché au monde du camp et associé au temps libre. Pour un nombre plus réduit de cas toutefois, les bruits se développaient alors que l'armée était en action. Pendant la marche, par exemple, les soldats pouvaient discuter entre eux, et l'*agmen* (littéralement la « colonne en marche ») fournit ainsi parfois un cadre favorable aux ragots. Le média rumoral permettait tout naturellement de transmettre aux différents rangs composant la colonne les nouvelles dont était témoin l'avant-garde, par exemple la proximité de l'ennemi (Liv. 10.35) ou l'identité des individus qui se présentaient à l'armée (Liv. 24.31) : Tite-Live rend bien dans ce dernier passage le parcours du bruit (*fremitus*) des « premiers rangs jusqu'à l'arrière-garde » (*a primo agmine ad nouissimum*). Toujours en prise avec la campagne elle-même, ces propos pouvaient avoir une valeur d'encouragement plus nette, comme ceux des légionnaires romains bouillant d'affronter Sacrovir, en 21 (Tac., *Ann.*, 3.45). Mais c'est aussi pendant la marche que l'on discute des chefs, par des propos positifs lorsque celui-ci se mêle aux fantassins et avance à pied, à l'instar de Sylla (Sall., *Jug.*, 96) ou de Pison retournant à Rome après la mort de Germanicus en 20 (Tac., *Ann.*, 3.9) : ces deux personnages sont en effet loués par des *rumores* qui circulent dans la colonne. Enfin, ces rumeurs de l'armée en marche avaient également parfois pour objet la question de la difficulté du service. Même si ce cas est marginal dans les sources, il est important de garder en tête la perspective un peu faussée que livrent les textes historiographiques. Tacite donne à percevoir de telles discussions lorsqu'il prête à Agricola, dans son discours d'exhortation avant la bataille du Mont Graupius en 83, une description très vivace[1588] des propos des soldats en pleine marche, lesquels paraissent se plaindre de la durée de l'effort et réclament l'ennemi (Tac., *Agr.*, 33). En 69, pendant la révolte des Bataves, les bruits critiquant à la fois les conditions matérielles (*fames*,

[1586] Sur la dimension physique des exercices (qui avaient également un volet stratégique moins contraignant), se référer à Y. LE BOHEC 2018 : 127-128.

[1587] R. W. DAVIES 1974 : 333 relève à partir des documents non littéraires que le temps libre considérable dont jouissaient les soldats semble avoir été surtout consacré à la nourriture. Également St. G. CHRISSANTHOS 2004 : 356 : « The soldiers discussed literally anything concerning their military service. » Ce n'est qu'en situation de crise que ces propos devenaient « something more » et pouvait conduire à des mutineries.

[1588] Elle est en effet directement adressée à l'armée et, surtout, rapporte ces discussions au style direct, ce qui est unique chez Tacite.

Tac., *Hist.*, 4.35) et le comportement des légats se tiennent aussi « ouvertement pendant la marche » (*palam in agmine*) de l'armée du général romain C. Dillius Vocula.

Le moment de la bataille lui-même pouvait également être fertile en rumeurs. On a d'abord du mal à imaginer comment il était possible de concilier le combat, souvent chaotique et confus[1589], et l'acte conversationnel que suppose la rumeur. En réalité, les affrontements n'étaient probablement pas faits d'un seul bloc continu : ils se composaient en différentes phases, et le corps-à-corps pouvait laisser place à des périodes d'attente, avant de reprendre[1590]. Peut-être faut-il situer dans ces phases plus relâchées la circulation d'informations qui, pour autant qu'on puisse en juger, correspondent bien à notre définition de la rumeur, puisqu'elles transitent par des canaux non officiels et non institutionnels, de la bouche à l'oreille, et de façon non linéaire. À en croire les sources, la guerre civile de 69 fut particulièrement riche en phénomènes de ce genre. Les deux batailles de Bédriac, le 14 avril 69 (victoire des Vitelliens sur les Othoniens) et le 24 octobre de la même année (victoire d'Antonius Primus pour les Flaviens sur les troupes de Vitellius), basculèrent toutes les deux à cause d'une rumeur, annonçant pour la première la défection des Vitelliens[1591], ce qui fit perdre leur « fougue guerrière » (*ardor pugnae*, Tac., *Hist.*, 2.42) aux Othoniens, faisant croire pour la seconde en l'arrivée de renforts du côté des Flaviens[1592]. Selon Tacite, deux autres combats de l'année des quatre empereurs virent une rumeur courir à propos de la mort d'un général (Julius Civilis et Julius Sabinus, respectivement en Tac., *Hist.*, 4.34 et 4.67). Il est intéressant de remarquer que ces quatre exemples mentionnent tous des rumeurs fausses. Bien entendu, cette situation résulte peut-être du mépris de l'historiographie sénatoriale pour les échanges rumoraux, considérés comme naturellement fallacieux. Cependant, ne peut-on y voir le fait que la transmission de l'information était beaucoup plus aléatoire dans un contexte aussi particulier qu'un affrontement armé ? Le bruit[1593], la fatigue[1594], le danger permanent et, peut-être, la difficulté à évaluer rationnellement la situation peuvent expliquer la récurrence de ces fausses nouvelles, dont l'influence sur le moral des troupes avait de lourdes conséquences sur l'issue du conflit. Pour reprendre l'exemple de la rumeur lors de la première bataille de Bédriac, Plutarque affirme

[1589] C'est toute la thèse de A. K. GOLDSWORTHY 1998 de remettre en question la vision d'une armée romaine rigoureuse à l'extrême dans sa manière de conduire la guerre, notamment en insistant sur le facteur humain (p. 174 par ex.) qui expliquait la confusion régulière des affrontements : « The battlefield was a place of massive confusion, where the participants were subject to enormous stress » (p. 244). Voir de façon générale A. K. GOLDSWORTHY 1998 : 171-247.

[1590] A. K. GOLDSWORTHY 1998 : 191 et suiv (pour les combats entre infanteries tout du moins).

[1591] Tac., *Hist.*, 2.41-42. P. DUCHENE 2012 a bien analysé les enjeux liés à la mention de cette rumeur, d'abord politiques, les Othoniens cherchant à refuser leur défaite en l'imputant à cette ruse, contraire à l'esprit du *bellum iustum*, puis historiographique, Suétone se montrant plus favorable à cette version des Othoniens, Tacite la neutralisant en mentionnant une deuxième ruse, avant la bataille, mise en place par les Vitelliens. Ce jeu de position et de différenciation historiographiques se redouble d'une caractérisation des généraux en action par l'utilisation qu'ils font de la rumeur, comme fréquemment chez Tacite (cf. la section sur le portrait du chapitre 6 *infra*). Qu'il y ait eu réélaboration ne signifie naturellement ni que ces rumeurs ne sont pas historiques, ni (et encore moins) qu'elles ne reflètent pas un fait social propre aux batailles armées.

[1592] Tac., *Hist.*, 3.24-25. Nous revenons plus amplement dans le chapitre 6 sur la similitude de ces deux récits, avec plus de bibliographie.

[1593] Cf. la dernière section du chapitre 2 *supra* pour les clameurs pendant les combats chez Tacite. Concernant la rumeur lors de la seconde bataille de Bédriac (Tac., *Hist.*, 3.25), il faut relever par exemple que l'affrontement se déroulait de nuit, dans la plus grande confusion (cf. Tac., *Hist.*, 3.24 et surtout Cass. Dio. 65.13).

[1594] C'est l'explication que retient Dion pour la seconde bataille de Bédriac : οὕτω που καὶ τὰ βραχύτατα μεγάλως τοὺς προκεκμηκότας ἐκπλήσσει (Cass. Dio. 65.14).

ainsi qu'il y eut une mauvaise compréhension entre les premiers rangs et les suivants, illustrant sans doute la difficulté de communication dans des moments aussi troublés que celui du combat rapproché (Plut., *Otho.*, 12). La mention de rumeurs portant un regard rétrospectif sur certaines batailles de la même année[1595] invite de surcroît à penser que le déroulement des affrontements était débattu et ressassé ultérieurement par les soldats eux-mêmes, si ce n'était pas déjà le cas dans le feu de l'action – la frontière étant ici difficile à tracer –, et qu'il s'agissait donc d'événements particulièrement ambigus.

Tout cela concourt à établir l'omniprésence des rumeurs dans la vie du soldat. Particulièrement associées à l'espace du camp et aux instants de temps libre, elles n'étaient pas absentes des moments de service à proprement parler, ni des batailles. Mais dans tous ces espaces et temporalités différents, la rumeur n'était pas l'anomie, et quoique les sources soient assez peu loquaces sur la question, elle était rendue possible par les relations de forte proximité entre les soldats eux-mêmes. Cela se voit dans les lieux qui lui sont associés au camp.

2. Cercles et rassemblements : les lieux de la rumeur militaire

Dans un article célèbre paru en 1984, R. MACMULLEN comparait la légion à une « société »[1596]. Les études portant sur la vie extramilitaire des soldats romains, qui se sont multipliées depuis un certain nombre d'années déjà[1597], ont mis en valeur le fonctionnement routinier des camps et ont interrogé la nature des relations entre leurs différentes composantes. Plusieurs éléments sont à retenir ici pour le Ier siècle. Tout d'abord, comme rappelé dans le premier chapitre, les institutions militaires étaient conçues à l'origine comme un microcosme reproduisant les institutions de la cité[1598] : le cens réglait la hiérarchisation des positions, la dichotomie entre l'élite – sénatoriale ou équestre – et la troupe était assez sensible (malgré l'existence de vrais cadres intermédiaires, à l'instar des centurions[1599]), tout comme la frontière basse entre citoyens et étrangers, laquelle se superposait à l'opposition légions/troupes auxiliaires[1600], ainsi qu'à l'axiologie libres/non-libres, du fait de la présence d'un personnel non combattant en partie de statut servile[1601]. Tout cela rendait les rapports sociaux au sein de l'*exercitus* comparables structurellement à ceux qui régissaient la société civile, du moins dans la position d'un aristocrate comme Tacite, qui n'hésite pas, comme nous l'avons vu, à parler de

[1595] Notamment concernant le déroulement de la bataille « aux Castors » entre Othoniens et Vitelliens, les soldats du premier camp jugeant qu'il aurait été possible d'anéantir les seconds, cf. Tac., *Hist.*, 2.26 ; également pendant la répression de la révolte batave (Tac., *Hist.*, 4.78).

[1596] R. MACMULLEN 1984.

[1597] Sans aucune prétention d'exhaustivité, citons en premier lieu les travaux fondateurs de R. DAVIES (regroupés pour partie dans R. W. DAVIES 1989). Vont également dans ce mouvement les recherches de M. P. SPEIDEL (articles regroupés dans M. P. SPEIDEL 1984 et M. P. SPEIDEL 1992), ou G. WESCH-KLEIN 1998. Cette dynamique s'est surtout illustrée dans l'étude des rapports entre armée et société : voir E. GABBA 1973, le collectif G. ALFÖLDY, Br. DOBSON, & W. ECK 2000, O. STOLL 2001 ou M. A. SPEIDEL 2009a. Également dans un sens un peu différent et pour la période républicaine St. G. CHRISSANTHOS 2004.

[1598] Notamment via la hiérarchie censitaire, « cadre à partir duquel seront effectués le recrutement des soldats et la levée des impôts » (Cl. NICOLET 1976b : 79), et plus généralement Cl. NICOLET 1976a : 71-199.

[1599] Sur la caractérisation des centurions comme « military middle cadre », voir L. DE BLOIS 2000. Encore une fois, nous renvoyons à nos remarques formulées dans le chapitre 1.

[1600] Tout du moins au début du Haut-Empire, puisque les choses changèrent progressivement à partir des Flaviens, comme l'a démontré K. KRAFT 1951 : 80-81.

[1601] Les *lixae* et les *calones* fréquemment mentionnés par nos sources, et dont nous avons parlé dans le premier chapitre de ce travail.

uulgus pour la plèbe tout comme pour les *milites gregarii*. Deuxièmement, il est clair que la société formée par les armées se voulait autonome ; la durée du service favorisait le développement d'un esprit de corps prégnant, qui était reconnu par les contemporains eux-mêmes[1602]. Pendant une partie importante de leur vie, les soldats vivaient entourés des mêmes personnes, passant parfois de longues périodes dans le même camp. Tacite souligne à quel point les légions d'Orient avaient identifié leurs *castra* à un « chez-soi » qui leur était propre : « aux yeux des soldats, le camp, qu'un long service avait rendu familier et intime, leur était cher comme s'il s'agissait de leur foyer » (*militibus uetustate stipendiorum nota et familiaria castra in modum penatium diligebantur*, Tac., *Hist.*, 2.80). De fait, la moitié des six légions présentes en Syrie et Judée y étaient stationnées depuis le règne d'Auguste, l'autre depuis celui de Néron[1603] – dans les deux cas, la familiarité des soldats avec leur camp devait faciliter le développement de liens forts entre *milites* et la mise en place d'interactions routinières, deux critères essentiels pour la circulation des rumeurs et qui rapprochent un peu plus les rapports au sein du camp et les relations vicinales dont nous avons parlé pour les centres urbains.

Cette analogie est confirmée par la parenté du vocabulaire des lieux de la rumeur, sur un point tout particulièrement : la cellule de base des bruits publics des camps est également le « cercle », *circulus*, dont les caractéristiques ont été étudiées plus tôt pour le cadre urbain. Ces *circuli* porteurs de rumeur, dont Xénophon témoigne qu'il s'agissait d'une réalité que les armées grecques connaissaient[1604], Tite-Live les place dans un milieu castral à deux moments de son récit : lors des révoltes de la troupe contre le dictateur C. Sulpicius dans le contexte des raids gaulois du IVe siècle av. J.-C. (Liv. 7.12), puis à la fin de la deuxième guerre punique, alors que des propos séditieux couvent dans l'armée de Scipion en Espagne (Liv. 28.25)[1605]. Dans ces deux cas, le cercle des soldats est associé au lexique de la rumeur, *fremere* pour le premier exemple, *sermones* pour le second. Plus tardivement, l'*Histoire Auguste* mentionne encore des *circuli* de discussion entre soldats (*sermo inter milites*, *SHA*, *Prob.*, 10) au moment de l'accession au pouvoir de Probus[1606], et l'auteur insiste tout particulièrement sur le caractère

[1602] La question de l'« ouverture » ou de la « fermeture » de l'armée romaine a été débattue, en dernier lieu par O. STOLL 2001c, qui a critiqué l'application du concept de « total institution » d'E. GOFFMAN à l'armée romaine en ce qu'elle néglige selon lui les relations entre le monde militaire et l'« Außenwelt » Pour autant, il y a bien eu dans l'armée romaine un « Zusammengehörigkeitsgefühl » (p. 130) qui généra un certain « esprit de corps » (p. 135). Sur celui-ci, voir également P. VEYNE 1976 : 610 et suiv., E. FLAIG 1992 : 132 et suiv. (plutôt en faveur d'une autonomisation grande de l'armée face à la société); 504-505 (opposition marine/légion sur ce point précis de l'esprit de corps) ou encore R. WIEGELS 2009 : 69. Même s'il ne s'agit pas de l'étude la plus récente, l'article classique de R. MACMULLEN 1984 demeure un bon point d'entrée dans ces problématiques. Tacite reconnaît cet esprit de corps, et en fait l'une des caractéristiques des soldats par rapport aux autres groupes constitués du Ier siècle, comme l'a montré J.-M. ENGEL 1972 : 100-117. L'historien présente également l'idée connexe que la dépolitisation de la plèbe urbaine passa par sa démilitarisation, cf. J. DEININGER 1979 : 299-300, suivant une conclusion de Cl. NICOLET 1976a : 510-511 : « Sans doute à long terme […] le résultat logiquement attendu finira par se produire : la masse des citoyens, déchargée du devoir militaire et du devoir fiscal, finira par être aussi dépossédée de son rôle dans les assemblées. »

[1603] G. E. F. CHILVER 1979, *ad loc.*

[1604] Ou plus exactement les troupes de Cyrus, dont il parle en Xen., *Cyr.*, 6.2.12 : ὡς οὖν ταῦτα ἤκουσεν ὁ στρατὸς τοῦ Κύρου, ἐν φροντίδι τε ἐγένετο, ὥσπερ εἰκός, ἡσυχαίτεροί τε ἢ ὡς εἰώθεσαν διεφοίτων, φαιδροί τε οὐ πάνυ ἐφαίνοντο, ἐκυκλοῦντό τε καὶ μεστὰ ἦν πάντα ἀλλήλους ἐρωτώντων περὶ τούτων καὶ διαλεγομένων. Voir Fr. LARRAN 2011 : 46.

[1605] Sur ces deux exemples, voir P. O'NEILL 2003 : 142.

[1606] *Cum inter milites* <u>*sermo esset*</u>*, quis fieri deberet, et manipulatim in campo tribuni eos adloquerentur dicentes requirendum esse principem aliquem fortem, sanctum, uerecundum, clementem, probum idque* <u>*per multos*</u>

habituel (*ut fieri solet*) et « spontané » de ce mode de rassemblement où circule la rumeur : le détail a toutes les chances d'être questionnable au plan historique, mais il n'en est pas moins significatif que le *circulus* soit associé dans l'esprit de l'auteur à la constitution d'une parole immanente à la troupe. Au reste, il s'agit bien là de situations de crise ; mais la nature particulière des sources historiographiques ne doit pas nous conduire à inférer quelque loi générale que ce soit. Ces cercles étaient en effet probablement des structures de conversation ordinaires, où les discussions suivaient des codes propres à l'armée, à l'instar de cette « hâblerie militaire » que Tacite leur impute à plusieurs reprises, et qui se traduisait par une tendance à l'exagération et au récit de vie hyperbolique[1607]. Cette institutionnalisation d'une norme dans les conversations quotidiennes des soldats est un signe de leur fréquence et de leur récurrence : elle se manifestait bien au-delà des moments de mutinerie ou de crise.

L'étude des lieux où se développent les rumeurs castrales se heurte souvent à l'imprécision des témoignages littéraires, qui usent généralement de dénominations très générales, à l'instar de la notation *tota castra*. Déjà utilisée par César dans un contexte de rumeurs, quoique sans être strictement associée à des échanges oraux (Cés., *Gaul.*, 1.39), cette expression caractérise par deux fois chez Tacite l'hodologie du *rumor* militaire, lors des discussions (*sermones*, Tac., *Hist.*, 2.19) louant les décisions du général othonien Vestricius Spurinna, et pour la *fama* répandant la nouvelle de la trahison du général vitellien Aulus Caecina, quelques mois plus tard (Tac., *Hist.*, 3.13). Par ce type de localisation général de la rumeur, les historiens renvoient à l'extensivité qui la caractérise, à sa capacité à recouvrir un espace donné – ici le camp – avec une grande efficacité, grâce à sa diffusion réticulaire ; l'analogie avec les rumeurs urbaines déjà étudiées est ici frappante, puisque de tels syntagmes (*tota ciuitas*, *tota urbs*) y caractérisent aussi le parcours des bruits publics. Il est toutefois plus intéressant de se tourner vers les passages dans lesquels les auteurs se montrent davantage précis au sujet des lieux d'interaction qui donnaient naissance aux rumeurs.

i- Les tentes, espace de la rumeur : du tabernaculum *au* contubernium

En effet, les sources mettent fréquemment en avant un type d'espace qui n'est pas sans rappeler le rôle important de la vicinité pour les bruits publics urbains. De fait, dans les camps, les rumeurs semblent s'être développées essentiellement dans ou à proximité des tentes, désignées en latin par *tabernaculum* ou *tentorium*, deux termes largement synonymes[1608].

Il faut revenir ici sur le comportement de Germanicus à la veille d'Idistavise. Le jeune prince veut savoir ce que pensent les soldats tout en échappant au filtre des institutions militaires, qui

---

circulos, ut fieri adsolet, diceretur, quasi diuino nutu undique ab omnibus adclamatum est : « Probe Auguste, dii te seruent ! », SHA, Prob., 10.

[1607] *Militaris iactantia* des soldats qu'Agricola mène en campagne en Bretagne (82, Tac., *Agr.*, 25). Même type de commentaire en Tac., *Ann.*, 2.24 ou Tac., *Hist.*, 2.27 (pour une cohorte batave). Voir N. M. HORSFALL 2003 : 110-115 pour les thèmes de ces discussions de soldats, qui ont rarement trait à la guerre, et en particulier p. 114 pour d'autres exemples de ce type d'exagération. Ce trait est partagé par les foules barbares, à l'instar des Gaulois (Tac., *Hist.*, 1.51 et 4.69). Pour *iactare*/*iactantia* comme vocabulaire de la rumeur, cf. notre relevé lexical en annexe.

[1608] La distinction originelle opposait les *tabernacula* construits en bois, en accord avec l'étymologie qui fait remonter le terme à *trabs*, et les *tentoria* mobiles, en cuir et sans structure rigide, cf. Ch. DAREMBERG & E. SAGLIO 1919 et A. Fr. PAULY & G. WISSOWA 1893, *s. u.*

travestissent toute communication verticale (Tac., *Ann.*, 2.12). Le passage est assez clairement idéalisé par Tacite[1609] ; cependant, si le contenu des discussions et le portrait très positif du neveu de Tibère qui en émane peut être questionné, le cadre spatio-temporel qui leur est associé ainsi que les caractéristiques matérielles de la scène devaient sans doute être marqués par le sceau de la vraisemblance, de manière à ce que la scène parût réaliste, et, en conséquence, l'éloge sincère. À ce titre, il n'est pas absurde d'utiliser ce témoignage pour interroger les lieux et moments de la sociabilité militaire. Après la mention du cadre temporel – le début de la nuit –, déjà commentée plus haut, Tacite rapporte que Germanicus dissimule son identité puis « parcourt les rues du camp, s'arrête auprès des tentes et jouit de sa réputation » (*adit castrorum uias, adsistit tabernaculis fruiturque fama sui*, Tac., *Ann.*, 2.13). La spatialisation de la scène est assez nette : le général quitte sa tente, le *praetorium*[1610], arpente les rues qui séparaient les différents baraquements, probablement en se dirigeant vers les plus petites ramifications des *castra*, et parvient au lieu où l'on discutait entre soldats, les tentes (*tabernacula*)[1611]. Ce lieu est associé à la temporalité du repas dans l'esprit de Germanicus, qui y voit le moment idéal où sonder l'esprit des soldats, précisément parce qu'il se situe hors des structures ordinaires d'encadrement de la foule militaire[1612]. Cet élément confirme l'aspect routinier des pratiques rumorales dans le camp : les ragots, dont la réputation (*fama*) n'est qu'une modalité particulière[1613], s'échangent en marge du métier de soldat à proprement parler, dans l'espace « vicinal » des tentes et pendant les périodes de repos. Par ailleurs, le texte de Tacite montre très bien que la *fama* prend la forme d'une communication horizontale circulant à l'intérieur de la foule des légionnaires, et que l'état-major en était habituellement exclu : ce n'est que parce

[1609] En ce sens, il entre dans la construction tacitéenne de l'image positive de Germanicus par opposition à celle de Tibère, au prix de « choix de la mémoire » récemment questionnés par I. COGITORE 2013, qui en montre les failles et les limites. Le caractère rhétorique et idéalisé du passage n'autorise cependant pas à le rejeter en bloc (une tendance dont témoigne par ex. I. KAJANTO 1970 : 717, et déjà dans une certaine mesure E. KOESTERMANN 1963, *ad loc.*), surtout quand il s'agit de se focaliser sur quelques points de détail : idéalisation du discours des soldats ne signifie pas invraisemblance du passage. La position de Fr. R. D. GOODYEAR 1981, *ad loc.* est plus intéressante : ce n'est pas tant la scène elle-même qui est irréaliste que le fait que les soldats fassent « comme par hasard » l'éloge de Germanicus : « Ordinary soldiers do not spend their time discussing the commanding officer. » Il y a là sans doute un effet de source (relevé *supra*), Tacite étant surtout intéressé par le portrait de son personnage ; cela ne rend pas le texte inutilisable pour appréhender les pratiques rumorales ordinaires des soldats. Sur ce portrait de Germanicus dévolu à la foule, voir *infra*, p. 547-549.

[1610] Appelé *augurale* juste avant l'extrait cité, cf. Fr. R. D. GOODYEAR 1981., *ad loc.* Sur le *praetorium*, cf. H. VON PETRIKOVITS 1975 : 67.

[1611] À partir de l'exemple de Lucullus en 68 av. J.-C. (Plut., *Luc.*, 35), E. FLAIG 2003 : 111-112 explique la « chorégraphie » consistant à parcourir les tentes, ici en contexte de mutinerie, par une analyse symbolique et sémiotique : selon lui, il s'agit pour le général romain, dans une perspective de *Toposemiotik*, d'aplanir les différences hiérarchiques qui étaient sensibles dans les *contiones* militaires. Autrement dit : « Im Areal der Zelte zeremonialisierte man die politische Hierarchie nicht ». Cette explication n'est pas contradictoire avec la nôtre : la valeur émotionnelle attachée au geste de Lucullus n'empêche pas que cette stratégie ait des fondements très concrets, à savoir agir là où se déroulaient les discussions entre soldats révoltés. Le texte de Tacite cité ci-dessus comporte au reste plusieurs différences : il n'y est pas question de soldats révoltés, et Germanicus circule *incognito* entre les tentes, deux preuves de l'aspect routinier des échanges devant ou dans les *tabernacula*, et de l'impossibilité de réduire ce type de pratiques de la part du général à une communication « de crise » adressée aux soldats.

[1612] *Penitus noscendas mentes, cum secreti et incustoditi inter militaris cibos spem aut metum proferrent*, Tac., *Ann.*, 2.12.

[1613] Comme nous l'avons avancé dans le chapitre 1, s'il convient de ne pas confondre rumeur et réputation, on ne saurait pour autant nier que les deux phénomènes trouvent leur origine dans les mêmes pratiques du commentaire collectif, oral et informel.

que Germanicus sut se fondre dans l'obscurité et se déguiser pour devenir un parmi la foule qu'il put connaître ce que disaient les bruits publics de sa personne.

Une telle propension à localiser topographiquement les rumeurs castrales à proximité des tentes ne se trouve pas uniquement chez Tacite. On trouve au moins deux notations analogues dans la poésie épique du Ier siècle : ainsi Amphiaraos, l'un des sept chefs portant la guerre des « sept contre Thèbes », est-il loué après sa mort par ses soldats, et l'on entend dans le camp « une seule rumeur parcourant les tentes » (*per tentoria sermo / unus*, Stac., *Théb.*, 8.172-173), déploration ensuite rapportée par le poète, qui a très bien pu ici s'inspirer de pratiques sociales ordinaires au Ier siècle. Plus proche est le récit de Lucain d'une mutinerie que doit affronter César : tout le camp se soulève à la suite d'un long bruit qui critique le général[1614], et qui semble prendre naissance, selon le poète, « à l'intérieur des tentes du camp » (*intra castrorum […] tentoria*, Luc. 5.241). *Tabernacula* ou *tentoria* : le vocabulaire ne change rien à leur fonction dans la sociabilité du camp. Lorsqu'un élément extérieur au camp ou hiérarchiquement supérieur aux soldats du rang cherchait à communiquer hors des interfaces officielles avec le *miles gregarius*, c'est dans les tentes (ou devant elles ?) qu'il se rendait. En 69, à Andemantunnum (actuelle Langres, cité des Lingons), les tensions entre les cohortes auxiliaires bataves et les soldats romains dans l'armée du vitellien Fabius Valens peu avant la première bataille de Bédriac sont régulièrement accentuées par les fanfaronnades humiliantes que les premiers adressaient aux seconds[1615]. Ces rodomontades, précise Tacite, étaient répétées par les Bataves « à mesure qu'ils s'approchaient des tentes de chaque légion » (*ut cuiusque legionis tentoria accessissent*, Tac., *Hist.*, 2.27) : les *tentoria* étaient en effet les lieux où demeuraient les soldats hors du service, et il faut probablement imaginer de petits groupes de Bataves se mêlant aux cercles qui se formaient devant les tentes, quoique le récit tacitéen reste assez imprécis. Plus riches sont les cas, également mentionnés par Tacite, où des généraux cherchent à contrôler des mutineries en infiltrant leurs agents dans les lieux de discussion afin de manipuler la rumeur[1616]. Nous avons vu plus tôt que l'une des seules façons pour parvenir à cette fin était d'agir dans un périmètre très limité, comme celui du camp, et en circonscrivant son action à un moment assez bref : ces deux critères permettaient d'éviter que la rumeur ne se propage trop loin, en des ramifications trop difficiles à atteindre. En 14, Drusus reprit la main sur la mutinerie des légions de Pannonie en faisant « parcourir les tentes » (*circumire tentoria*, Tac., *Ann.*, 1.28), probablement pour noyauter les groupes de conversations ; de fait, la contre-

[1614] Luc. 5.261-295. Le discours (direct) semble adressé à César, ce qui interdirait en première lecture qu'on le qualifie de rumeur ; cependant, la suite directe montre les soldats en train de se répandre dans le camp pour adresser des menaces au *dux* (*haec fatus totis discurrere castris / coeperat infestoque ducem deposcere uoltu*, Luc. 5.295-296), ce qui paraît plutôt impliquer qu'une rumeur circula d'abord entre les soldats avant que ceux-ci se regroupent sur la place centrale du camp en formulant des clameurs injurieuses envers leur chef, qui leur répond par un discours. Les nombreuses deuxièmes personnes du discours collectif peuvent ainsi être lues comme un effet de style rhétorique n'impliquant pas nécessairement que la foule communique directement avec le général.

[1615] L'année des quatre empereurs fit apparaître une véritable ligne de fracture entre légionnaires et auxiliaires, cf. P. COSME 2012a : 104 (sur ce passage) mais aussi 142-143, 224 et suiv. et 261.

[1616] Nous laissons de côté l'exemple de Tac., *Hist.*, 3.20, où c'est le général Antonius Primus lui-même qui se « mêle aux manipules » (*Antonius inserens se manipulis*). Dans ce passage, les soldats sont proches de faire sédition pour attaquer Crémone sans en avoir reçu l'ordre. Ce cas est quelque peu particulier : il se déroule hors du camp, à la fin d'une bataille, et s'il y a bien une rumeur, il semble qu'Antoine y réponde par un discours adressé à tous collectivement, et non en infiltrant la rumeur et en la manipulant de l'intérieur. De surcroît, pour ce qui nous intéresse ici, les *manipuli* – théoriquement composés de deux centuries – semblent être pris dans un sens non technique, signifiant ici simplement un ensemble de soldats (cf. K. WELLESLEY 1972, *ad loc.*).

rumeur que cette stratégie généra permit d'éteindre les passions rebelles des soldats[1617]. Dans un texte déjà convoqué, les tribuns militaires envoyés par Scipion en 206 av. J.-C. pour calmer la situation troublée dans les légions d'Espagne élaborèrent la même stratégie, dont Tite-Live rend compte avec la même expression que Tacite (*circumeuntes […] tentoria*, Liv. 28.25). Il y avait dans ces lieux des cercles de parole, comme Tite-Live l'indique, probablement épars dans le camp : le préfixe *circum* de *circumire* renvoie également au dispersement de ces différents points nodaux de la rumeur castrale, devant chacune des tentes ou regroupant plusieurs d'entre elles.

Le témoignage de Tite-Live apporte une précision qui a son importance : les légats de Curion commencent à s'adresser aux soldats qu'ils connaissaient, et qu'ils rencontrent en arrivant dans le camp[1618]. Cette notation permet de reprendre un élément mis en avant à propos des rumeurs urbaines : bien loin de se transmettre selon un procédé magique et irrationnel[1619], de reposer sur une quelconque sociabilité « automatique », les rumeurs n'existaient que parce qu'elles étaient soutenues par des réseaux d'amitié et de (re)connaissance préexistants[1620], qui s'articulaient à l'espace des tentes, dans lequel s'effectuait l'essentiel de la socialisation des soldats[1621]. Dans un système qui favorisait l'intégration à toute force, l'une des chevilles de ce processus résidait dans la cohabitation de plusieurs *milites* sous la même tente, en particulier dans les camps en dur. Chaque *tabernaculum* regroupait donc huit hommes qui, en pratique, vivaient continuellement ensemble, dans une promiscuité très importante où ils se partageaient quelques mètres carré seulement[1622]. Cette vie commune sans grande intimité devait favoriser naturellement la familiarité, multiplier les interactions et, en dernier lieu, former un terreau fertile pour les discussions et les rumeurs[1623]. Les historiens témoignent dans ce sens lorsqu'ils font non plus des *tabernacula* ou des *tentoria* mais bien des *contubernia* le lieu des on-dit castraux. Quoique synonyme des deux autres, ce terme renvoyait plus précisément au fait de *partager* une tente ; autrement dit, plus qu'un simple état de fait, c'est à un processus de socialisation qu'il est renvoyé. C'est ainsi en parcourant les *contubernia* que les députés des

[1617] Pour cet exemple et les points communs avec certaines rumeurs urbaines, cf. *supra*, p. 276-281. Ces « agents » du général sont souvent des centurions (ainsi en Tac., *Ann.*, 1.28) ou plus généralement des représentants du groupe intermédiaire entre haut-commandement et soldatesque qu'étaient les officiers subalternes. L. DE BLOIS 1994 a montré combien ce « Militärkader » avait constitué un enjeu de premier ordre pour César et Octavien. Voir en part. p. 333-334 et 340 pour le type de manipulation que la mainmise sur ces officiers subalternes permettait au général à l'égard des foules militaire, notamment en contexte de mutinerie.

[1618] *Mox ipsis [sc. tribunis militum] placido sermone permulcentibus notos* <u>*cum quibus congressi erant*</u>*, leniti sunt* (Liv. 28.25).

[1619] Ce que nous avons nommé le « paradigme mythographique » en introduction de cette partie.

[1620] L. DE BLOIS 2000 : 11-21 fait remonter aux réformes marianiques le développement de solidarités dans les corps d'armée, entre ces « citizens under arms » que demeuraient les soldats romains.

[1621] Voir en ce sens une remarque de St. G. CHRISSANTHOS 2004 : 355, qui rappelle que les tentes étaient situées à quelque distance des *principia*, facilitant ainsi l'exercice de la liberté d'expression des soldats (ce qui n'est pas sans lien avec les rumeurs) ; l'auteur précise : « There were open spaces next to the soldier's tents, in which many routine duties were carried out. Since their tents were so small, the soldiers spent much of their time in those open spaces. It was there that the soldiers were talking, commiserating, complaining and speaking out. »

[1622] H. VON PETRIKOVITS 1975 : 35-36 estime à 2 m² la surface au sol dont chaque soldat du rang dispose dans les tentes des camps fixes ; pour les camps d'été, la surface était moindre (la tente devait faire env. 9 m² pour huit hommes). Voir également R. MACMULLEN 1984 : 443-444. Le *contubernium* passa à une date plus tardive de huit à dix soldats, cf. Y. LE BOHEC dans H. CANCIK & H. SCHNEIDER 1996, *s. u.*

[1623] Même s'il convient de ne pas établir un lien mécanique de causalité entre l'absence d'intimité et la sociabilité (cf. la remarque déjà citée de C. COURRIER 2014 : 174-176 à propos des cultures de quartier à Rome).

Lingons poussent les légions romaines à contester le nouvel empereur, Galba, au début de l'année 69 (Tac., *Hist.*, 1.54). Le parcours de la rumeur qui s'ensuit part alors de cette unité de base. De même, lors de la sédition des légions de Germanie (en 14) naît une rumeur exprimant le sentiment de pitié des soldats au moment du départ d'Agrippine et de son fils Caligula d'un camp alors jugé trop dangereux par Germanicus. De façon fort éloquente, ce bruit se produit lorsque les soldats « sortent de leurs tentes » (*progrediuntur contuberniis*, Tac., *Ann.*, 1.41). Les propos sont rapportés immédiatement après, et l'historien ne donne guère plus de détails sur leur contexte, mais cette courte indication semble supposer que c'était devant les tentes qu'on discutait, peut-être avec ses voisins immédiats, qu'une habitation contiguë devait constituer en interlocuteurs naturels[1624]. La rumeur pouvait ainsi progresser, d'un noyau très dense (les *contubernales*[1625]) à des connaissances (les tentes voisines), et enfin, après s'être diffusée en rayonnant, à tout le camp[1626]. À propos de l'armée d'Alexandre, Quinte-Curce montre que le premier réflexe d'un soldat lorsqu'il apprenait une information – ici transmise par une rumeur, sûrement venue de l'extérieur – était de courir à sa tente (*tabernaculum*, Curt. 6.2) pour y chercher ses camarades (*contubernales suos requirentes*). Ce ne sont pas là des pratiques spécifiques au Haut-Empire, et qui se reflèteraient uniquement dans les œuvres de Quinte-Curce et de Tacite : César décrit des phénomènes semblables. Au début de la campagne des Gaules, à l'occasion d'une scène de panique dans les légions liée à des rumeurs effrayantes à propos des Germains, il est fait état des propos, désignés comme *uoces*, que les soldats échangent, « cachés dans leurs tentes » (*abditi in tabernaculis*, Cés., *Gaul.*, 1.39), où « ils déploraient avec leurs proches le danger commun » (*cum familiaribus suis commune periculum miserabantur*). Le terme *familiares*, derrière lequel il convient de reconnaître les *contubernales*, est de premier intérêt : il renvoie en première instance à ce qui appartient au monde de la maisonnée, dénotant ici très explicitement l'identification des *contubernales* à une sorte de famille. Tacite ne dira rien d'autre quand il évoquera les *familaria castra*[1627] : la proximité

[1624] Un autre texte de Tacite va dans le même sens : ce sont dans les *contubernia* que les soldats de Paetus cherchèrent à justifier leur refus de combattre contre les Parthes, sous Néron (Tac., *Ann.*, 15.13). La construction rhétorique du texte appelle cependant un commentaire plus long, que nous proposerons dans le dernier chapitre de ce travail.

[1625] J. E. LENDON 2006 : 270-271 affirme à partir de l'étude d'un grand nombre d'inscriptions que les soldats utilisent parfois *contubernalis* pour renvoyer à un ensemble plus large que le simple *contubernium*. Cependant, la conclusion n'est peut-être pas extensible aux sources littéraires, et nous resterons ici sur l'interprétation traditionnelle selon laquelle *contubernium* et *contubernales* se superposent.

[1626] Pour qu'une rumeur prît corps, il fallait sans doute qu'elle puisse dépasser la simple échelle du *contubernium* qui en constituait la structure de sociabilité de base pour s'étendre au reste du camp. Un bon exemple illustrant en creux ce principe est la fin de la sédition de Pannonie (Tac., *Ann.*, 1.30) : Tacite semble affirmer que si la sédition ne reprit pas après les mesures adoptées par Drusus, ce fut par la crainte de la colère divine (liée à l'épisode de l'éclipse en Tac., *Ann.*, 1.28, une cause psychologique et discréditante qu'il ne convient peut-être pas prendre au pied de la lettre), mais aussi et surtout parce que le mauvais temps empêcha les soldats de sortir des tentes et de se rassembler (*auxerat militum curas praematura hiems imbribus continuis adeoque saeuis, ut non egredi tentoria, congregari inter se*, Tac., *Ann.*, 1.30). Sans doute est-il renvoyé ici par le verbe *congregari* à la tenue de *circuli* entre plusieurs tentes, qui permettait à la rumeur de suivre son hodologie réticulaire et exponentielle. Du fait de la tempête, les propos séditieux seraient contenus dans l'espace des *tentoria*, incapables de devenir rumeur.

[1627] Tac., *Hist.*, 2.80, cf. *supra*.

quotidienne, vécue, ressentie dans l'identité du légionnaire créait des liens forts qui, en retour, servaient de support au développement des rumeurs[1628].

Pour confirmer cela, l'on peut mentionner un passage très corrompu de la *Guerre civile* où est décrite l'agitation des soldats de Curion en Afrique en 49 av. J.-C. : cet épisode indique que les « rumeurs des soldats » (*sermones militum*, Cés., *Civ.*, 2.29) se font entendre « dans les tentes communes » (*in contuberniis*) et semblent circuler « entre compagnons » (*commilitesque*)[1629]. Quoique le texte paraisse irrémédiablement altéré, il semble bien que César associe ici un lieu ordinaire de la pratique rumorale (*contubernia*) et des agents de la rumeur (*commilites*) en liant les seconds au premier en un ensemble quasi inextricable. Ce serait ainsi la cellule minimale des rumeurs castrales, les huit soldats du même *contubernium* discutant sous ou devant leur tente, qui serait ainsi désignée. L'auteur de la *Guerre d'Alexandrie*, enfin, signale que le discours de César avant la prise de Pharos (novembre 48 av. J.-C.) produit chez les soldats des discussions où chacun encourage « son camarade de tente, son ami, sa

[1628] Il reste délicat d'affirmer que l'échelle du *contubernium* constitua *le* cadre de référence au sein duquel s'exerçait la sociabilité dans les légions, et donc que cette unité forma la cellule de circulation préférentielle des rumeurs. D'autres subdivisions de l'armée romaine impliquaient également des liens forts entre ses composantes, comme les sources en témoignent. Par exemple, en Tac., *Hist.*, 4.46, les manœuvres de Mucien pour éviter une sédition parmi les prétoriens consiste à donner à penser aux soldats qu'ils vont être séparés : les troupes de Germanie « se mirent à étreindre leur compagnons de manipule, à s'attacher à leur cou, à demander un ultime baiser : ils défendaient qu'on ne les isolât, qu'une même cause ne leur coûtât un destin différent » (*prensare commanipularium pectora, ceruicibus innecti, suprema oscula petere, ne desererentur soli neu pari causa disparem fortunam paterentur*). Le terme *commanipularis* est utilisé ici seulement dans la littérature latine, et Ph. FABIA 1914 : 72 propose de lui donner un sens technique. Il signifierait dès lors bien que les relations de familiarité s'inscrivaient dans le cadre du manipule, regroupement de deux centuries, et donc unité plus grande, avec plus d'une centaine d'hommes, que le simple *contubernium* (sur les effectifs débattus et sans doute variables des centuries, entre 60 et 100 soldats selon les périodes, voir Y. LE BOHEC 2018 : 46). Dans un passage très proche par son déroulement, au milieu de la mutinerie de Pannonie, les rebelles châtiés par Blaesus s'adressent à leurs frères d'armes à différentes échelles : « ils cherchaient à se saisir des genoux des spectateurs, tantôt à dire le nom de chacun individuellement, tantôt à appeler la centurie à laquelle ils appartenaient, leur cohorte, leur légion » (*prensare circustantium genua, ciere modo nomina singulorum, modo centuriam quisque cuius manipularis erat, cohortem, legionem*, Tac., *Ann.*, 1.21). Les *manipulares* incriminés (ce terme désignant sans doute tous les soldats en-dessous du centurionat chez Tacite, dans une acception non technique qui ne renvoie pas au *manipulus* à proprement parler, cf. *supra*, p. 97-98) cherchent à parler aux autres soldats en se tournant vers des unités de plus en plus grandes (centurie, cohorte, légion). Cependant, à bien y regarder, ce texte pourrait aller dans notre sens. En effet, les coupables s'adressent nommément à certains autres *milites* (*ciere modo nomina singulorum*) avant de parler à la *centuria*, à la *cohors* et à la *legio* en général. Il y a donc là une variation d'échelles, et il n'est pas impossible que ceux qui sont nommés précisément (*nomina singulorum*) par les mutins appartiennent à l'unité immédiatement inférieure à la centurie, à savoir le *contubernium*. Si l'on accepte cette lecture, les coupables se seraient d'abord tournés individuellement vers les camarades qui leur étaient le plus familiers, les *contubernales*, et qu'ils pouvaient identifier précisément, avant d'en appeler à des groupes de manière collective. Cette analyse renforcerait l'idée que le cadre de référence de la sociabilité militaire se situait à l'échelle de la tente partagée avec sept autres soldats. Par ailleurs, à notre connaissance, aucune rumeur n'est spécifiquement associée à la division du manipule, de la centurie ou de la cohorte (même si l'argument *a silentio* demeure fragile). Rappelons encore les réflexions d'A. K. GOLDSWORTHY 1998 : 257 qui souligne que, même si la centurie est l'unité avec laquelle les soldats s'identifiaient le plus selon nos sources (via le culte du *genius*), le cadre le plus intime et le plus routinier a probablement été fourni par le *contubernium*, s'appuyant en cela en partie sur le comparatisme avec le monde militaire contemporain.

[1629] Il faut cependant utiliser avec beaucoup de prudence un texte qui, en l'état, ne se laisse pas traduire. Voici le passage évoqué, tel qu'établi ainsi par P. FABRE dans la CUF : *qui superiore nocte in contuberniis commilitesque nonnulli grauiora sermones militum dubia durius accipiebantur. Nonnulla etiam ab iis qui diligentiores uideri uolebant fingebantur*. De manière très révélatrice, Madvig propose de remplacer *in contuberniis commilitesque* par *in contuberniis circulisque* (cf. H. MEUSEL, Fr. HOFMANN, & Fr. KRANER 1906, *ad loc.*). Moins pour sa valeur scientifique que pour son caractère révélateur, il est intéressant de constater l'évidence, aux yeux de ce commentateur savant, du lien interpolé entre *contubernia* et *circuli*.

connaissance » (*suum quisque contubernalem, amicum, notum prosequens,* Cés., *Alex.*, 16). Qu'il s'agisse là de trois désignations de la même personne ou d'une énumération de trois catégories différents, le passage illustre que les soldats du camp n'échangeaient pas avec n'importe qui, et que les rumeurs empruntaient bien les réseaux de familiarité déjà en place, en premier lieu celui du *contubernium*. En somme, si nous voulions prolonger l'analogie entre société militaire et société urbaine, nous pourrions dire que les rumeurs reposaient largement sur des relations vicinales entre légionnaires. Celles-ci étaient naturellement plus solides dans des camps en dur, permanents et habités sur la durée. Néanmoins, même en campagne, dans des camps mobiles[1630], le plan d'installation était constamment le même, de sorte que les soldats campaient toujours au même endroit, comme le signale Polybe, qui va jusqu'à comparer camp (στρατοπεδεία) et ville (πόλις) : « Au reste, comme chacun sait clairement dans quel quartier et à quel endroit du quartier dresser sa tente, tous occupant toujours le même endroit du camp, l'impression est à peu de choses près la même qu'une armée entrant dans sa ville natale. »[1631] L'analogie entre espace urbain et espace militaire[1632], relayée par celle entre *uulgus urbanum* et *uulgus militum* chez les historiens romains, inclut et implique, comme les passages cités ci-dessus tendent à le démontrer, celle entre les rumeurs qui y circulaient.

Ces liens forts entre soldats vivant sous la même tente[1633] peuvent expliquer par ailleurs comment circulaient les rumeurs pendant la marche ou les combats. Celles-ci étant bien moins fréquentes, pour des raisons déjà exposées, les sources sont quasiment muettes quant à leur fonctionnement. Néanmoins, au début du mois de décembre 69, alors que le général romain C. Dillius Vocula mène, à la suite de la victoire de Gelduba (à côté de l'actuelle Krefeld) contre les forces bataves de Julius Civilis, une contre-attaque pour lever le siège de Castra Vetera, Tacite mentionne quelques échanges de parole entre soldats, au milieu de l'affrontement : « ils tenaient leur place, frappaient l'ennemi, s'exhortaient et exhortaient leurs voisins » (*retinere locum, ferire hostem, seque et proximos hortari*, Tac., *Hist.*, 4.34). L'indice est ténu, mais le fait que la ligne de bataille soit rétablie (*redintegrata acie*) invite à penser que ces *proximi* auxquels on s'adressait dans le feu de l'action sont les mêmes individus que les *contubernales*, autrement dit que ces bulles de sociabilité très liantes n'explosaient pas pendant le combat, mais qu'elles étaient sans cesse susceptibles d'être réactivées, et donc de véhiculer des rumeurs, telles que celles mentionnées plus haut. En effet, les huit *contubernales* se superposaient à l'unité minimale de l'armée romaine, le *contubernium* ou *decuria*, et combattaient ensemble au sein de la centurie[1634]. Ainsi le combat n'effaçait-il pas les liens préexistants, mais au contraire

[1630] Sur ceux-ci, voir la synthèse de Y. LE BOHEC 2018 : 186-187.

[1631] Λοιπὸν ἑκάστου σαφῶς γινώσκοντος ἐν ποίᾳ ῥύμῃ καὶ ποίῳ τόπῳ τῆς ῥύμης σκηνοῖ διὰ τὸ πάντας ἀεὶ τὸν αὐτὸν ἐπέχειν τῆς στρατοπεδείας, γίνεταί τι παραπλήσιον, οἷον ὅταν εἰς πόλιν εἰσίῃ στρατόπεδον ἐγχώριον (Pol. 6.41.10). Dans la suite du passage, Polybe compare les tentes à des οἰκήσεις. Cette métaphore est filée à travers toute la digression sur le camp romain, cf. Pol. 6.29.2 et 6.31 (en particulier 6.31.10) ; on la retrouve chez Jos., *Bell. Iud.*, 3.5.2.

[1632] Que la recherche a reprise à son compte, à l'instar de G. WESCH-KLEIN, qui compare la légion à une « Kleinstadt » (G. WESCH-KLEIN 1998 : 41).

[1633] Ceux-ci sont également attestés par les documents épigraphiques et les lettres de soldats, cf. R. MACMULLEN 1984 : 443.

[1634] Comme on peut le déduire de Vég. 1.26, voire de Cés., *Gaul.*, 2.21 et 4.26, cf. A. K. GOLDSWORTHY 1998 : 257, qui rappelle, tout comme R. MACMULLEN 1984 : 447-451, l'apport des études modernes sur la question : lorsque l'on combat entouré de proches, le désir de ne pas perdre la face pousse à se dépasser et à se montrer plus courageux. Il est probable que les Romains aient connu et cherché à tirer avantage de cette loi psychologique. Voir

les renforçait, et la bonne connaissance que l'on avait de ses « camarades de front » pouvait permettre la diffusion rapide des mots d'ordre officiels et des rumeurs non officielles.

ii- Des espaces de diffusion liés aux munera *: postes de garde, ronde et « forum » du camp*

Les lieux principalement associés par les sources aux rumeurs militaires sont donc les espaces d'interaction que fournissait le quotidien de la vie du soldat hors du service à proprement parler. C'est dans les tentes, avec ses *contubernales*, que les liens de sociabilité étaient les plus évidents, et c'est donc cet ensemble qui servait de structure de base aux rumeurs. Toutefois, sont associés aux bruits publics d'autres lieux, qui relèvent plus strictement de l'activité propre au soldat, de son « métier » en quelque sorte.

À ce titre, les sources évoquent une seule catégorie d'activité : les postes de garde du camp. Nous avons déjà mentionné la technique de Drusus, en 14, pour éteindre la sédition des légions de Pannonie : il fait parcourir les tentes pour impulser un sentiment de honte aux mutins (Tac., *Ann.*, 1.28). Toutefois, sa stratégie possède un autre volet : convoquant le centurion Clemens et « tous les autres qui, par leurs bonnes qualités, étaient appréciés de la foule » (*si <qui> alii bonis artibus grati in uulgus*), il les fait « se mêl[er] aux sentinelles, aux postes, aux stations de garde des portes » (*hi uigiliis, stationibus, custodiis portarum se inserunt*), où ils se révèlent à même d'influencer les esprits par des conversations. Le triptyque *uigiliae, stationes, custodiae portarum* est au cœur de cette technique de reprise en main du mouvement insurrectionnel. Comme souvent, Tacite ne se montre pas d'une grande précision dans les termes techniques qu'il utilise. *Statio* est un substantif particulièrement polysémique[1635] ; dans le monde du camp, il renvoie à un poste de police ou de garde, en particulier placé près des portes de la fortification[1636]. Les commentateurs se sont interrogés sur la proximité sémantique entre *stationes* et *uigiliae* dans cet extrait, ainsi que sur le rapport d'inclusion entre *stationes* et *custodiae portarum*, les secondes semblant être une sous-catégorie des premières[1637]. De fait, quelques heures plus tôt, lors de l'arrivée de Drusus dans le camp, Tacite mentionne deux catégories de postes de garde mis en place par les mutins : certains soldats sont détachés à la surveillance des portes, formant ainsi des *stationes*, d'autres sont placés tout le long du camp (Tac., *Ann.*, 1.25). Toutefois, dans l'énumération de 1.28, peut-être faut-il voir dans les *stationes* une mention générique renvoyant à tous les soldats mobilisés pour surveiller les *castra*, les uns contrôlant les accès (*custodiae portarum*), les autres l'intérieur, notamment le *praetorium*[1638], ces derniers nommés *uigiliae* probablement car il s'agit alors d'une garde de nuit. Encore une fois, la situation décrite par Tacite relève d'une crise grave, et les mutins semblent avoir pris en

---

encore J. E. LENDON 2006 : 270 : « *Contubernium* […] formed the elementary living and fighting group in the Roman army. »

[1635] Voir l'introduction de J. FRANCE & J. NELIS-CLEMENT 2014 : 12-15, dans un ouvrage qui s'intéresse aux *stationes* comme réseaux de postes militaires et douaniers sur le territoire de l'Empire romain, et non aux *stationes* castrales dont nous parlons ici.

[1636] Y. LE BOHEC dans H. CANCIK & H. SCHNEIDER 1996, *s. u.* En Liv. 25.39, les *stationes* se situent *pro portis* et les *custodia* sont *in uallo*.

[1637] Voir H. FURNEAUX 1962 et Fr. R. D. GOODYEAR 1972, *ad loc.* Nous apportons ici une explication un peu différente.

[1638] Une partie des *uigiliae* était en effet chargée de protéger les tentes des officiers supérieurs, cf. Pol. 6.35 et Y. LE BOHEC dans H. CANCIK & H. SCHNEIDER 1996, *s. u.*

main l'organisation du camp. Toutefois, il y a fort à parier que les tâches de surveillance décrites ici ne diffèrent pas fondamentalement de celles qui composaient le service habituel. Dans l'exposé très détaillé de l'organisation de la garde que nous a transmis Polybe (Pol. 6.33-37) sont bien distingués, d'une part, les postes de garde (φυλακεῖα) entourant les tentes des membres de l'état-major de jour (Pol. 6.33.7 et 33.12) et de nuit (Pol. 6.35.1-4), et d'autre part ceux situés aux portes du camp (Pol. 6.35.5-6).

Le fait que ces groupes de garde soient des vecteurs particulièrement efficaces de rumeurs est attesté par plusieurs sources historiographiques, en plus de l'extrait de Tacite cité. Selon Tite-Live, pendant la guerre entre Rome et Véies, en 398 av. J.-C., l'interprétation sibylline du prodige du lac Albain par un vieillard de Véies circula parmi les soldats par les voies de la rumeur (*sermones*, Liv. 5.15) justement après avoir été recueilli par les postes de garde romains et étrusques (*stationes et custodiae*). Plus clairement encore, dans un passage déjà évoqué concernant la révolte des soldats contre le dictateur C. Sulpicius une quarantaine d'années plus tard, le même Tite-Live rapporte au sujet de la stratégie de *cunctatio* du général que « les soldats ne la toléraient pas et se mirent à médire du dictateur par leurs conversations, d'abord dans les stations et les postes de garde » (*milites aegre id patientes primo in stationibus uigiliisque inter se dictatorem sermonibus carpere*, Liv. 7.12). Ce qui s'apparente à une rumeur (*sermones*, encore) est ici rattaché aux *stationes et uigiliae*, le syntagme ayant presque la forme d'un hendiadyin ici (« les postes servant à la garde »). Dans un sens un peu différent, Salluste indique que Sylla, questeur auprès de Marius pendant la guerre de Jugurtha en 107 av. J.-C., travaillait à se faire bien voir des soldats en participant aux diverses activités de la vie du camp : les « travaux » (*opera*), la « marche » (*agmen*), les « veilles » (*uigiliae*)[1639]. Ces trois activités fournissaient des points de contact privilégiés pour échanger avec le rang.

Comment peut-on expliquer que les postes de garde aient été ressentis par les historiens comme un des lieux de la rumeur castrale, quand celle-ci ne circulait pas par les *contubernia* ? Trois éléments nous paraissent à souligner. Tout d'abord, un simple constat statistique : le service de garde concernait un nombre conséquent de soldats. Pour la garde de nuit, on peut chiffrer à 20% le nombre de soldats mobilisés par cette tâche ; pour celle de jour, il s'agit sans doute d'un quart de l'armée[1640]. L'importance numérique de ces groupes peut expliquer qu'ils aient servi de vecteurs efficaces à des rumeurs qui finissent souvent par embraser la totalité du camp. Deuxièmement, un argument logique : hors du temps libre, la plupart des activités du légionnaire devaient être extrêmement physiques, que ce soit les entraînements au maniement des armes, les longues marches, courses, séances de nage, ou les divers travaux de construction pour lesquels on avait recours aux soldats en temps de paix. Comme nous l'avons vu, la fatigue et la concentration requises pour ces exercices pouvaient empêcher les discussions et autres processus de sociabilité qui donnent corps à la rumeur, à la différence du temps de repos que ménageaient les soirées. Par opposition à ces activités éreintantes, la garde ne supposait pas de consacrer toute son énergie à la tâche : il s'agissait, au plus difficile de l'exercice, de rester debout, comme l'indique le terme *statio*, et vigilant. Les sentinelles étaient composées de quatre

[1639] Il y a bien entendu ici reprise d'un *topos* connu sur le bon chef de guerre, qui participe aux mêmes activités que les soldats. Cela n'empêche cependant pas d'analyser les points précis où cette « affectation de vie commune », même idéalisée, pouvait s'effectuer.

[1640] R. W. DAVIES 1974 : 319-320, s'appuyant sur Hyg., *Mun. Cast.*, 1 et des documents non littéraires.

personnes issues du même manipule (Pol. 6.33), se connaissant donc préalablement, ce qui devait favoriser les échanges. Enfin, en ce qui concerne les *uigiliae*, c'est-à-dire les postes de garde de nuit[1641], maintenir une discussion entre les quatre membres de l'équipe de surveillance pouvait être un moyen de ne pas s'endormir pendant les trois heures du service[1642]. On connaît la violence des punitions réservées à ceux qui ne remplissaient pas bien ce rôle[1643] : les châtiments inspiraient sûrement une crainte telle que l'on cherchait tous les moyens pour ne pas avoir à les subir. C'est ce que paraît établir en creux un texte intéressant de Tacite : en 70, à la fin de la révolte batave, on reproche à des *uigiles* d'un camp de marche de s'être endormis, et d'avoir ainsi permis un raid ennemi (Tac., *Hist.*, 5.22). Ceux-ci se défendent : ils ont reçu de leur général Cerialis l'ordre de se taire, pour ne pas troubler la nuit que celui-ci passait avec une concubine ; ayant renoncé aux sonneries (*signum*) et surtout aux discussions (*uoces*), ils avaient fini par s'endormir[1644]. À ce titre, converser apparaissait sans doute comme une technique comme une autre, et les rumeurs pourraient avoir profité de cette sociabilité « forcée » pour se développer. Voilà qui apporterait un élément de réponse complémentaire à nos remarques *supra* sur le rôle important de la nuit pour la circulation des rumeurs castrales : ce qui pouvait être rattaché, en première lecture, à un élément moralisateur ou idéologique de la part des auteurs anciens, la nuit étant ressentie comme le lieu de tous les excès, l'obscurité faisant régner l'anonymat et aplanissant les différences de rang et de valeur, s'analyse plus rationnellement dans notre hypothèse comme un temps de repos, mais également comme une période jalonnée d'institutions militaires (les *uigiliae* tout particulièrement) propres à constituer un bon terreau pour les bruits publics. Un dernier élément allant dans ce sens, mais plus conjectural car non étayé par des cas concrets, réside dans le système de surveillance des sentinelles de nuit. En effet, Polybe décrit (Pol. 6.35-36) le fonctionnement des rondes ainsi : un groupe de quatre soldats est chargé de faire le tour des *uigiliae* pour collecter les tessères des sentinelles, qu'elles ne récupèrent que si ces dernières ne sont pas endormies, attestant ainsi leur bon travail. Dans notre perspective, ces hommes responsables de la ronde pouvaient constituer le lien entre les différents postes de garde, et ainsi assurer la diffusion des propos entre différents escadrons de surveillance. Ainsi l'immobilité de ces *stationes* et de ces *uigiliae* était-elle peut-être palliée par la mobilité des éléments de service pour effectuer la ronde, ce qui donnait à la rumeur l'occasion de circuler et de s'étendre aux points clefs du camp[1645].

Un ultime lieu est associé à la rumeur dans certains des passages cités ci-dessus, à savoir l'espace central du camp. Celui-ci est désigné en latin par le terme de *principia* (« quartier

[1641] Par opposition aux *excubiae*, garde de jour.

[1642] Y. LE BOHEC dans H. CANCIK & H. SCHNEIDER 1996, *s. u. « uigiliae »*.

[1643] Cf. Pol. 6.37.

[1644] Voir Ambr., *Hex.*, 5.50 pour un rapprochement stimulant, suggéré dès la Renaissance par Juste Lipse dans son commentaire à Tacite.

[1645] On notera par exemple qu'en 69, le préfet du camp Alfenus Varus brise une mutinerie en empêchant que les centurions ne fassent les rondes de nuit, isolant ainsi les *uigiliae* (Tac., *Ann.*, 2.29). Si l'épisode est interprété au prisme de l'idéologie aristocratique de Tacite, qui explique l'arrêt de la sédition par le sentiment d'abandon qu'auraient ressenti les soldats (sur le mode de la sentence de Tac., *Hist.*, 4.37 : *ut est uulgus sine rectore praeceps pauidum socors*), il n'est pas interdit – mais cela reste conjectural – qu'Alfenus Varus chercha aussi à perturber les réseaux habituels de constitution de la rumeur. L'expression *circumspectare inter se* pourrait alors indiquer que les petits groupes (les *circuli* ?) ne purent que discuter entre eux (« se regarder dans le blanc des yeux », pourrait-on dire) à défaut de discuter avec les autres (les soldats sont *attoniti*) et d'élaborer à l'échelle du camp une modalité d'action collective.

général »), et est séparé des baraquements ou des tentes par deux allées, la *uia quintana* et la *uia principalis*[1646]. Cet espace contenait les principaux lieux de pouvoir du camp, au premier rang desquels la tente du général (*praetorium*). Lors de la révolte narrée par Liv. 7.12, la sédition progresse d'abord par des « cercles » (*circuli*), mais, dans un deuxième temps, se poursuit « dans le quartier général, devant la tente du chef » (*in principiis ac praetorio*), qui semble ainsi être un point de convergence des propos. En Liv. 28.25, les émissaires de Scipion commencent certes par faire le tour des tentes des soldats, mais se joignent par la suite aux « cercles » (*circuli*, encore) qui se forment exactement dans le même espace (*in principiis praetorioque*, l'expression étant quasi identique). On hésite cependant à faire de ce lieu central, qui se présente comme un forum des *castra*[1647], un espace de sociabilité ordinaire où se constitueraient les rumeurs. Certes, Polybe affirme bien au sujet de cette partie du camp, qu'il qualifie lui aussi d'ἀγορά (Pol. 6.31) : « la plupart des Romains passent leurs journées dans cette place » (τὴν γὰρ διατριβὴν ἐν ταῖς καθημερείαις οἱ πλεῖστοι τῶν Ῥωμαίων ἐν ταύτῃ ποιοῦνται τῇ πλατείᾳ, Pol. 6.33). On pourrait donc songer à en faire l'un des centres des rumeurs par les contacts et interactions qui devaient s'y produire. Cependant, les sources ne corroborent pas complètement cette intuition. Dans les deux textes de Tite-Live mentionnés ci-dessus, il semble que les *principia* soient le lieu où les soldats mécontents débouchent *après* la circulation d'une rumeur, pour faire entendre leurs contestations à l'état-major ; pour la rébellion de Liv. 7.12, ce sont aussi des clameurs qui y sont exprimées. Il semble plus raisonnable de concevoir ce lieu central comme une interface d'interaction verticale entre soldats et commandants, et donc comme le point de départ ou le point d'aboutissement des rumeurs, mais non comme un lieu de circulation de celles-ci. Point de départ car c'est là que se tenaient les *contiones* militaires, dont les informations pouvaient être diffusées dans le reste du camp par des rumeurs ; point d'aboutissement car le processus de prise de décision collective induit par nombre de *rumores* pouvait conduire à un regroupement des soldats sur la place centrale, notamment dans des dynamiques contestataires. Ces deux fonctions, pour importantes qu'elles sont, n'entrent pas dans le champ de notre réflexion sur les lieux de diffusion de la rumeur et sur les pratiques ordinaires d'échange d'information et de jugement qu'elle suppose ; en revanche, elles traduisent des rapports de force qui seront à interroger plus tard[1648].

3. *Miles gregarius* et rumeurs

Temporalité, spatialité : pour compléter ce tableau des vecteurs de la rumeur militaire, c'est-à-dire le plus souvent de la rumeur castrale, c'est maintenant vers ses locuteurs qu'il convient de se tourner. En premier lieu, on constate ici encore la validité de l'analogie entre espace urbain et espace militaire en matière de bruits publics : la rumeur est en effet régulièrement attribuée au *uulgus* des soldats, de la même façon qu'elle l'était au *uulgus* de Rome. Déjà chez Tite-Live,

[1646] Sur ce espace, voir H. VON PETRIKOVITS 1975 : 68-75, R. FELLMANN 1983 (qui distingue bien les singularités des camps de marche et des camps fixes), et plus récemment Th. F. C. BLAGG 2000.

[1647] Selon les termes mêmes des sources anciennes, cf. H. VON PETRIKOVITS 1975 : 68. La similitude architecturale entre les *principia* et les *fora* des cités de l'Occident romain (sous la forme d'une cour bordée sur trois côtés des *armamentaria* et sur le quatrième d'une *basilica*) a été remarquée par la recherche, mais vaut surtout à partir de la période flavienne, selon Th. F. C. BLAGG 2000 : 139. Sur l'association entre rumeurs et forum à Rome, cf. nos remarques *supra* dans ce chapitre.

[1648] Cf. la dernière section du chapitre 5 *infra* pour la diffusion des informations par les rumeurs à partir des *contiones* tenues dans les *prinicpia*.

Paul-Émile, s'adressant aux légions qu'il commandait en 168 en Macédoine contre Persée, mettait en garde contre l'influence des « rumeurs de la foule » sur le général[1649]. Les exemples sont trop fréquents pour que l'on puisse ici esquisser l'idée de les recenser. Si l'on se limite au corpus tacitéen, c'est bien le *uulgus* qui, au commencement de la révolte des légions de Pannonie en 14, réagit au discours de Percennius par des cris, puis par ce qui s'apparente à une rumeur (*agitare*) proposant de mêler les trois légions de Pannonie en une seule entité (Tac., *Ann.*, 1.18). L'attitude de Pison auprès des troupes stationnées en Syrie en 18 lui vaut le surnom de « père des légions » dans le *sermo uulgi* (Tac., *Ann.*, 2.41). Au début de la mutinerie des prétoriens qui inaugure le règne d'Othon, le *uulgus* est clairement désigné comme un soutien actif du mouvement, et semble relayer les rumeurs (*fremere*) qui courent dans le camp des prétoriens (Tac., *Hist.*, 1.80) ; Plutarque utilise d'ailleurs la dénomination de πολλοί pour le même épisode (Plut., *Otho.*, 3), qui est commune pour désigner la plèbe dans les sources grecques, prolongeant ainsi le parallèle entre monde civil et monde militaire. Enfin, lors d'une escarmouche entre Othoniens et Vitelliens précédant la bataille de Bédriac, dans un lieu appelé *Locus Castorum*, le choix du général d'Othon Suetonius Paulinus de ne pas poursuivre Caecina, chef de guerre de Vitellius, est compris par le « petit nombre » (*pauci*), c'est-à-dire probablement par l'état-major, mais est critiqué par le *uulgus* dans une rumeur (Tac., *Hist.*, 2.26). Quels contours sociologiques donner à ce *uulgus* militaire ? Nous avons montré dans le premier chapitre que ce concept, quand il est appliqué à l'armée romaine, renvoie principalement aux légionnaires, séparés des officiers par le haut, et doublement des auxiliaires non romains et du personnel non combattant, servile ou non, par le bas. De fait, pour reprendre un exemple cité ci-dessus, le *uulgus* responsable de la rumeur hostile à Suetonius Paulinus dans le passage de Tacite mentionné plus tôt (Tac., *Hist.*, 2.26) est plus nettement caractérisé comme « le grand nombre des soldats » par Plutarque (οἱ δὲ πολλοὶ τῶν στρατιωτῶν, Plut., *Otho.*, 7) : qu'il s'agisse d'un génitif partitif (« une grande partie des soldats ») ou explicatif (« la multitude que constituaient les soldats »), deux analyses possibles à nos yeux, ne change pas grand-chose au profil de ce groupe. De fait, le lien entre rumeurs et simple *miles* est régulièrement mis en avant par les auteurs : chez Tacite, cela représente une douzaine d'occurrences auxquelles nous renvoyons sans plus de développement[1650].

Ces deux dénominations de *uulgus* et de *miles*, largement synonymes chez Tacite ou Tite-Live, demeurent toutefois très générales. Trouve-t-on des caractérisations plus précises, permettant une mise au point un peu plus fine sur un sous-groupe constituant l'armée, à l'instar de ce que nous avons essayé de faire pour la plèbe urbaine avec la *plebs frumentaria* ? Les résultats sont moins concluants ; ils donnent cependant l'occasion d'isoler un peu plus les soldats du rang comme les principaux locuteurs de la rumeur, bien distincts des autres strates de l'*exercitus*. Parfois, les soldats qui font circuler les bruits publics au sein du camp sont déterminés plus clairement par l'adjonction du qualificatif *gregarius*. C'est le cas pour la rumeur que font entendre les soldats des deux légions de Germanie supérieure appelées pour mater la révolte de Sacrovir, en 21, et placées sous le commandement du légat C. Silius : selon

[1649] *In quo exercitu milites consultent, imperator rumoribus uulgi circumagatur, ibi nihil salutare esse* (Liv. 44.34).

[1650] Tac., *Ann.*, 3.45 ; *Hist.*, 1.80, 2.6, 2.52, 2.96, 4.24, 4.25, 4.62. Association un peu plus lâche mais analogue en Tac., *Ann.*, 1.16, 2.55 ; Tac., *Hist.*, 1.5, 3.13

Tacite, « même les simples légionnaires frémissaient » pour que l'on hâtât la marche[1651]. Néanmoins, ce cas reste isolé dans notre corpus. Une nouvelle fois, nous sommes condamnés ici à l'imprécision ou à la conjecture, par exemple pour analyser le rapport des *principales* aux rumeurs. Toutefois, il faut noter que l'hypothèse formulée *supra* d'une exclusion des « sous-officiers » de ce que Tacite qualifie de *uulgus militum*[1652] prend un peu plus d'épaisseur quand on évoque le problème par l'angle d'attaque des bruits publics. De fait, les *principales* étaient *immunes*, c'est-à-dire dispensés de corvée, et ne participaient pas aux gardes et aux veilles (*uigiliae*)[1653] ; ce faisant, ils étaient également exclus de ces espaces de discussion et donc de mise en circulation des rumeurs. Pour autant que certains *munera* constituaient des cellules constitutives des ragots castraux, l'*immunis* se trouvait *de facto* hors des circuits de la rumeur[1654]. L'argument repose cependant sur un simple raisonnement logique et demeure de ce fait conjectural, nous en convenons.

Les troupes auxiliaires présentaient-elles elles aussi cette propension à recourir de manière régulière et ordinaire aux rumeurs ? Nous avons suggéré dans le premier chapitre qu'il n'est pas certain que le *uulgus militum* ait inclus dans la terminologie tacitéenne les *auxilia*. Dans quelques passages néanmoins, ceux-ci utilisent manifestement le *rumor* pour faire circuler des informations, pour commenter les événements ou pour juger tel ou tel individu. Ainsi la nouvelle du soulèvement des armées de Germanie en janvier 69, qui est relayée à Rome par les voies de la rumeur, puisque Galba cherche à étouffer l'information qui ne deviendra officielle qu'après sa mort, le 15 janvier (Tac., *Hist.*, 1.50), circule-t-elle pareillement chez les légionnaires et les auxiliaires qui y stationnent, selon le même Tacite[1655]. C'est également une rumeur, mais cette fois-ci de nature plus normative, qui secoue les *auxilia* après une rixe entre légionnaires et auxiliaires dans l'armée de Vitellius, pourtant vainqueur d'Othon à Bédriac : devant la clémence du nouvel empereur à l'égard des soldats romains, les étrangers grondent (*fremere*) de leur mécontentement (Tac., *Hist.*, 2.69). La rareté de ces cas, cependant, est difficile à interpréter. La position des auxiliaires en regard des enjeux d'acquisition de l'information ne les distinguait pas fondamentalement des légionnaires, et rien ne semble avoir empêchés ceux-ci de recourir à la rumeur aussi fréquemment que ceux-là. Peut-être leur quasi-absence de la documentation relative à la rumeur s'explique-t-elle par un effet de source ; peut-être faut-il les inclure dans les renvois généraux aux *milites* dont nous avons parlé. Toutefois,

[1651] Comme l'indique l'ablatif absolu : *fremente etiam gregario milite, ne suetam requiem, ne spatia noctium opperiretur ; uiderent modo aduersos et aspicerentur : id satis ad uictoriam* (Tac., *Ann.*, 3.45). L'adverbe intensif *etiam* ne signale pas qu'il serait exceptionnel que le *gregarius miles* fît entendre une rumeur, mais bien plutôt qu'il est surprenant de le voir manifester son envie d'accélérer le pas, quitte à rendre les conditions de son service plus dures encore – autrement dit, l'adverbe est une marque de la vision idéologique et méprisante des soldats du rang dans cette historiographie sénatoriale qui se complaît à les représenter plus enclins à l'inaction qu'au sacrifice de soi.

[1652] Cf. le chapitre 1 *supra*.

[1653] Comme l'affirme clairement Vég., *Mil.*, 2.19.

[1654] H. VON PETRIKOVITS 1975 : 35 et 43-50 démontre d'ailleurs que les *immunes* disposaient de tentes séparées (pour les artisans, par exemple, à proximité des ateliers, voire *dans* les *tabernae* du camp, cf. p. 49-50, où H. v. Petrikovits rapproche cette pratique de ce qui se faisait chez les *opifices* romains), ce qui pouvait également les placer hors des réseaux rumoraux propres aux *gregarii*.

[1655] *Infecit ea tabes legionum quoque et auxiliorum motas iam mentes, postquam uolgatum erat labare Germanici exercitus fidem* (Tac., *Hist.*, 1.26).

dans les faits, les tensions attestées entre les deux corps pouvaient gêner la circulation des informations et des jugements normatifs entre eux, et donc le parcours de la rumeur[1656].

Enfin, pour achever ce tour d'horizon, notons que la désignation de groupes dominants (officiers supérieurs et subalternes) comme locuteurs de rumeurs est extrêmement rare et relève toujours de situations de crise ou à des cas de figure exceptionnels[1657], parfois à des tentatives de « mise sous tutelle » de la rumeur, les officiers cherchant à contrôler la course d'un bruit en se mêlant aux discussions ou en ayant recours à des agents, une stratégie étudiée plus haut[1658].

[1656] En 82, à l'occasion de la campagne d'Agricola au nord de la Bretagne, Tacite semble toutefois faire des discussions entre infanterie et cavalerie une pratique plutôt commune, renouvelée par la présence inédite des marins dans les camps (Tac., *Agr.*, 25).

[1657] Ainsi des propos positifs à propos de Vestricius Spurinna, qui, après leur mise en circulation par les soldats ordinaires, sont grossis par l'arrivée des officiers (centurions et tribuns), cf. Tac., *Hist.*, 2.19.

[1658] Voir par exemple la manœuvre de Drusus pour renverser la mutinerie des légions de Pannonie, Tac., *Ann.*, 1.28.

Conclusion du chapitre 4

L'approche interactionniste et l'étude des sociabilités rumorales, inscrite dans la continuité des recherches récentes de Cr. ROSILLO-LOPEZ, C. COURRIER et J. C. MAGALHÃES DE OLIVEIRA mais élargie au monde militaire, fait donc apparaître à quel point les rumeurs constituent une forme de communication ordinaire dans les groupes subalternes, à Rome et dans les camps. Malgré la perspective faussée que donnent les historiens – et singulièrement Tacite pour notre période –, lesquels s'intéressent surtout aux temporalités de crise, aux sujets d'ordre politique et aux résonnances des rumeurs dans les sphères du pouvoir, la prise en compte de sources plus souvent négligées, des poètes augustéens aux satiristes, des exercices de déclamation au roman, des élégiaques aux fabulistes, prouve que les bruits publics n'apparaissaient pas de façon chaotique, pas plus qu'ils ne se développaient de manière aléatoire. Au contraire, les rumeurs circulaient en s'appuyant sur les réseaux préexistants de sociabilité, dans les espaces ordinaires de l'échange, à l'instar du « quartier vécu » (le *uicus* ou plus probablement le *compitum*) dans les centres urbains ou du *contubernium* dans les camps militaires. On trouve ainsi d'évidentes parentés structurelles entre les *castra*, souvent rapprochés d'une petite ville dans les sources, et l'*Vrbs* : le rapprochement fréquent chez Tacite entre la foule urbaine et la foule militaire, *uulgus urbanum* et *uulgus militum*, ne relève donc pas seulement d'une simplification d'ordre psychologique, propre à la langue aristocratique. Pour ce qui concerne les rumeurs à Rome, nous voudrions insister une nouvelle fois sur un résultat intéressant : les réseaux rumoraux se superposent en grande partie aux réseaux commerciaux, puisque les bruits se diffusent dans les lieux établis du commerce et du service (*tabernae*, *cauponae*) ainsi que dans les espaces temporaires où se placent les marchands ambulants (*compita* et *triuia*). Nous serons amené dans le chapitre suivant à préciser cette observation en constatant, à plus petite échelle, que les informations rumorales circulent des provinces vers Rome et de Rome vers les provinces en suivant les voies empruntées par les *negotiatores*. Enfin, en utilisant des textes de (ou portant sur) l'époque républicaine ainsi que des œuvres de l'Antiquité tardive, nous avons vu que certains lieux restaient liés à l'échange des bruits publics sur le temps long (c'est le cas, par exemple, de l'échoppe du barbier, déjà attestée en Grèce), sans que l'on doive pour autant y voir un simple cliché discréditant, tandis que d'autres apparaissent ou disparaissent avec les évolutions politiques. Le rôle du forum, par exemple, perd en importance sous le principat, comme cela avait d'ailleurs déjà été observé dans la recherche.

Il est beaucoup plus délicat de déterminer si les rumeurs doivent être considérées comme un média propre à un groupe social donné plutôt qu'à un autre. Cela est dû à l'imprécision générale des sources, qui répugnent à entrer dans les détails de la stratigraphie de la population urbaine, du moins en deçà des deux ordres supérieurs. La première question est donc de savoir si l'on peut cerner au sein de la foule des groupes sociaux plus aptes ou plus prompts à utiliser la rumeur pour s'informer et pour commenter les événements. Toutefois, un problème plus général se pose : les élites (équestre et sénatoriale) eurent-elles recours à la rumeur, ou ce phénomène fut-il davantage le fait du « peuple », si divers et varié soit-il ?

Pour la première question, plusieurs indices semblent indiquer comme locutrice privilégiée de la rumeur la partie stable de la plèbe urbaine, celle qui n'avait pas accès à des sources d'information aussi variées que les aristocrates, mais qui était toutefois bien intégrée

socialement dans le tissu urbain, n'était pas pauvre au point de ne pas pouvoir consommer dans les *tabernae*, et se souciait de la stabilité du cours du marché. Cette *plebs frumentaria*, ainsi que, la recoupant au moins partiellement, la fameuse « plèbe des métiers », composée des très nombreux *tabernarii et opifices* ingénus ou affranchis, ont sans doute constitué d'importants vecteurs de la rumeur.

Pour la deuxième interrogation, il est difficile de savoir quelle valeur accorder aux données que l'on peut extraire des sources. Celles-ci associent très souvent la rumeur aux groupes subalternes dont il a été question, décrits de manière générale (*plebs*, *populus*, *uulgus*, etc.), et quasiment jamais aux élites ; par ailleurs, les lieux de sociabilités où s'échangeaient les rumeurs ne paraissent pas correspondre aux pratiques commerciales ou récréatives des aristocrates (pensons par exemple au monde de la taverne). Toutefois, il faut se garder de toute généralisation : d'une part, il convient de prendre la mesure du décalage entre les discours et les pratiques, qui peut expliquer pourquoi les auteurs (tous aristocrates, il va de soi) n'étaient pas portés à reconnaître le statut de rumeur à l'information qu'ils échangeaient de manière orale et non officielle entre eux. D'autre part, il y a sans doute un effet de source à prendre en compte : l'absence, pour le Haut-Empire, d'une source aussi riche que la correspondance de Cicéron, qui nous renseigne si bien sur les rumeurs aristocratiques de la fin de la République, est incontestablement préjudiciable. La libre parole n'appartenant pas plus à un groupe qu'à un autre, il est donc possible que les élites aient échangé entre elles des rumeurs, plus délicates à repérer dans les textes. Cependant, nous émettrions volontiers une réserve à cette réserve : définie comme nous l'avons fait dans le chapitre précédent, c'est-à-dire comme la diffusion par voie orale d'un message, de manière non linéaire, et dans un cadre assez large pour que l'*auctor* premier n'apparaisse plus, la rumeur exclut certains modes de communication régulièrement pratiqués par les aristocrates, à l'instar de l'échange de lettres interpersonnel.

Pendant la période républicaine, et même sous le Haut-Empire malgré l'émergence du pouvoir impérial, les aristocrates, à Rome, bénéficiaient d'un accès plus direct à l'information autorisée, qui circulait entre les provinces et Rome à travers les messagers officiels, notamment militaires, et était rapportée au Sénat ou aux magistrats. Cette position dominante a sans doute configuré différemment le recours aux rumeurs dans les élites que dans le petit peuple. Laissant ici ce problème, en étant bien conscient qu'il n'est pas résolu, nous allons dans le chapitre suivant nous intéresser de plus près aux rapports multiples et divers entre les rumeurs et l'information officielle.

Chapitre 5 – La rumeur dans le paysage médiatique romain et castral

> Ne prêtons pas attention à ceux qui répètent « uox populi, uox Dei », car le désordre de la foule s'apparente toujours à de la folie.
>
> *Nec audiendi qui solent dicere, uox populi, uox Dei, quum tumultuositas uulgi semper insaniae proxima sit.*
>
> ALCUIN, *Lettre à Charlemagne* (798)

« Le rapport aux nouvelles, entendu comme mode d'accès et comme processus de réception, ne peut être saisi comme une disposition individuelle. Pour l'analyser, il faut au contraire considérer les modalités historiquement construites et collectivement admises dans chaque société pour le partage de l'information. » Quoique écrits pour la période contemporaine, ces mots du sociologue Ph. ALDRIN[1659] valent sans aucun doute pour l'étude des rumeurs qui bruissent dans la Rome antique et au sein des camps militaires. Avant même d'en venir à leur rôle au sein d'un système politique et de leur insertion dans les jeux de pouvoir institutionnalisés, un thème vers lequel nous porte la nature même de nos sources et qui a naturellement été au centre des travaux historiques sur la rumeur[1660], il paraît important de ne pas faire l'économie d'une réflexion sur la place qu'occupent les bruits publics dans le paysage médiatique romain. Cela demande cependant de changer de perspective. En effet, comme nous venons de le voir, que ce soit dans l'espace de la cité ou dans le monde militaire, la rumeur reposait principalement sur des structures de sociabilité à l'échelle microsociale, structures dont nous pouvons déterminer les grandes caractéristiques : lieux, temporalité et, dans une certaine mesure, acteurs. Toutefois, l'échelle utilisée pour se mettre au niveau des interactions entre les ragoteurs permet difficilement d'envisager quel était le rôle de la rumeur dans les rapports politiques au niveau macrosocial de la ville Rome ou de l'armée. Il convient donc à présent de réduire la focale pour observer la situation d'ensemble.

À ce titre, le premier constat à faire avec ce changement d'échelle réside dans la ligne de partage nette entre deux modes de transmission et de réception de l'information à l'époque romaine, les canaux oraux, dont la rumeur, et ce que nous avons désigné plus haut comme les « canaux officiels » (notamment les messagers)[1661]. Cette dichotomie s'observe d'abord par les propriétés médiatiques de ces deux modalités de l'information : la rumeur, nous l'avons vu, est orale, réticulaire, exponentielle, anonyme de ce fait, et publique ; les canaux officiels procèdent le plus souvent de l'écrit (lettres, missives), se transmettent en ligne droite, ne sont pas nécessairement publics et supposent le maintien d'une *auctoritas* énonciative claire : l'émetteur n'est jamais brouillé, le message est fixe, alors que la *fama* procède par reformulation constante de son objet. L'information officielle repose en outre sur une catégorie d'agents mandatés pour accomplir cette tâche[1662], là où les ragoteurs, à la fois émetteurs et vecteurs de l'information,

[1659] Ph. ALDRIN 2005 : 62.

[1660] Nous présentons les principales orientations bibliographiques en conclusion de ce chapitre.

[1661] G. GUASTELLA revient à plusieurs reprises dans son étude récente sur cette opposition entre rumeur et messagers (cf. G. GUASTELLA 2017 : 46 ; 52 ; 117-118). Quoiqu'en accord avec son approche, nous espérons ici préciser l'enquête sur deux points, en illustrant plus largement cette division du paysage médiatique à Rome d'une part, et en proposant de l'autre un modèle qui dépasse la simple concurrence entre ces deux types de média.

[1662] Qu'il s'agisse de *speculatores* (et autres dénominations), de simples soldats ou encore d'affranchis impériaux, ces porteurs de missive recevaient la mission de transmettre le message, qui primait sur leurs tâches

font circuler les nouvelles de façon autonome, sans y être contraints, dans le cadre d'interactions qui redoublent leur activité professionnelle plutôt qu'elles ne la constituent. L'image du cabaretier et de l'esclave qui échangent oralement une information de nature rumorale à propos de l'orateur Marc Antoine, proscrit par Marius, tout en procédant à une transaction commerciale (acheter/vendre du vin), est révélatrice de ce double jeu[1663]. Ici, cependant, ce sont plutôt les tensions politiques liées à cette dichotomie médiatique qui retiendront notre attention. De fait, qu'une information emprunte l'un ou l'autre de ces canaux, officiel ou officieux, n'avait rien d'anecdotique. L'acquisition de l'information constituait un enjeu de pouvoir tout à fait primordial à Rome, qui se greffait sur la stratification sociale de la société romaine, les canaux officiels étant aux mains de l'aristocratie[1664] et la rumeur ressortissant au premier chef, comme nous l'avons avancé plus haut, à la plèbe. La même remarque vaut pour la société militaire, et de façon plus criante encore : les messages officiels étaient en théorie accaparés par l'état-major, composé quasi exclusivement d'individus issus des ordres supérieurs, tandis que la rumeur était le propre des hommes du rang. Contrôler l'information dont disposait la foule, de surcroît sur des sujets sensibles comme une révolte militaire dans les marches de l'Empire ou un assassinat à Rome, était capital pour le pouvoir ; l'obtenir était tout aussi essentiel pour la masse.

Il y a donc bien un « paysage médiatique » romain, c'est-à-dire un ensemble de canaux d'information et de constitution de l'opinion (de médias, donc) par lesquels une information pouvait transiter, parcouru de lignes de tension et mettant en évidence des phénomènes de concurrence et de rivalité, voire des situations de conflit. Nous nous intéresserons ici à l'opposition entre deux types de médias, les canaux officiels et les canaux officieux qu'incarnait la rumeur. Remarquons immédiatement toutefois que, s'il y a opposition, c'est au sens propre du terme, c'est-à-dire d'un face-à-face entre deux voies de circulation des nouvelles, mais pas nécessairement au sens d'une confrontation continuelle entre ces deux moyens d'informer et de s'informer. De fait, nous aimerions présenter ici deux configurations possibles des rapports entre rumeurs et médias officiels, illustrant la possibilité « qu'un même fait social ait plusieurs fonctions, apporte plusieurs satisfactions »[1665]. La première, qui vient intuitivement à l'esprit, est celle d'une concurrence entre les bruits publics et l'information officielle. La seconde, moins intuitive, n'est pourtant pas à négliger : il s'agit des dynamiques de collaboration entre ces deux médias, visibles lorsque les autorités politiques révèlent des nouvelles qu'elles comptent voir relayées par les rumeurs. Les bruits publics fonctionnent alors comme des relais d'opinion. C'est à la présentation et à l'analyse de ces deux configurations idéaltypiques que cette partie s'attache[1666].

---

habituelles. Sur ce personnel, voir A. KOLB 2000 : 269-294, A. KOLB 2009 : 74-76, N. B. RANKOV 2006. A. KOLB 2000 : 64-66 et 336-337 souligne toutefois que si les *speculatores* et les *tabellarii* recevaient pour mission de transporter des missives, ils restaient, professionnellement, des soldats au service d'un commandant, en sorte qu'on ne peut pas parler ici d'une professionnalisation de cette fonction de messager.

[1663] Plut., *Mar.*, 44 et App., *Civ.*, 1.72, épisode évoqué dans le chapitre précédent avec les références.

[1664] Ou d'une partie de l'aristocratie au Ier siècle, celle constituée par la *domus Augusta* et par les nobles actifs dans les cercles de pouvoir impériaux.

[1665] Comme le notait P. VEYNE 1976 : 573 à propos du culte des souverains.

[1666] De fait, nous allons présenter deux configurations (rivalité entre rumeur et canaux officiels ; continuité entre la divulgation d'une information et sa reprise par la rumeur) en insistant sur leurs caractéristiques idéales, mais il nous faut préciser immédiatement que la réalité du partage de l'information à Rome était beaucoup plus

Dans les pages qui suivent, nous alternerons entre deux méthodes. D'une part, il s'agira de poursuivre l'approche que nous avons suivie jusqu'à présent, à savoir procéder à partir de faits rumoraux divers, sur une période assez large (de la fin de l'époque républicaine à la dynastie antonine[1667]) permettant de garantir la plus grande diversité générique et thématique des éclairages, en s'attachant spécialement aux aspects structurels de ces rumeurs (plus qu'à leur ancrage historique particulier). Nous chercherons ainsi à cerner les modalités générales du rapport des bruits publics à l'officialité. En deux occasions, d'autre part, la méthode s'apparentera à des études de cas précis. Ces deux dossiers concernent des événements pour lesquels Tacite est notre source principale : les manœuvres des impératrices Livie et Agrippine à la mort de leur époux (Auguste et Claude) pour assurer la transmission du pouvoir à leur fils (Tibère et Néron), qui reposent sur une forte manipulation de l'information officielle, ainsi que la circulation des nouvelles entre les districts militaires de Germanie et Rome au commencement de l'usurpation vitellienne (janvier-février 69). L'importance capitale de la source tacitéenne dans ces deux épisodes, qui n'ont pas bénéficié jusqu'à présent d'une étude systématique prenant l'angle d'attaque des rumeurs, justifiera que nous leur accordions un éclairage plus circonstancié.

complexe qu'une opposition frontale entre ces deux modèles, dont la présentation bien distincte ici a surtout un objectif heuristique.

[1667] Nous ne nous interdirons pas, une nouvelle fois, d'élargir encore les bornes de l'enquête (de Plaute à Ammien) lorsque ces témoignages complètent utilement notre propos, sans oublier naturellement d'interroger à chaque fois le bien-fondé de cet élargissement.

a. La rumeur en concurrence avec l'information officielle

Pour aborder la question délicate des rapports entre la rumeur et les autres modalités de l'information et du commentaire collectifs à Rome, il convient de repartir d'un état de fait présent dans les sources littéraires, à savoir la concurrence entre les bruits publics d'une part et, de l'autre, les circuits autorisés et officiels de l'information. On observera ensuite les modalités pratiques par lesquelles les premiers concurrençaient les seconds dans l'acheminement et la dissémination de certaines nouvelles.

1. *Rumor* et *fama* contre *nuntii* et *litterae*

Les sources qui témoignent d'une opposition entre la rumeur et d'autres modes de communication sont principalement les historiens (César, Tite-Live, Suétone et Tacite) et Cicéron. Chez César, la rumeur, généralement en contexte militaire, est opposée aux nouvelles écrites et aux nouvelles officielles, les deux se superposant fréquemment, L'information officielle, celle dont disposent les généraux, est décrite tantôt par le terme *nuntius*, tantôt par celui de *litterae*, mais l'un comme l'autre semblent souvent interchangeables, comme le prouve sans doute le caractère presque formulaire des tournures *fama ac* (ou *et*) *nuntii* et *fama ac litterae*[1668]. Ces formules indiquent qu'une même information circule par deux voies en même temps, d'une part celle de la rumeur, d'autre part celle des missives. Un passage permet de caractériser plus avant cette opposition entre les deux canaux, à savoir l'agitation des peuples de la Gaule Belgique contre Rome en 57 av. J.-C., d'abord annoncée à César par des « rumeurs fréquentes » (*crebri rumores*, Cés., *Gaul.*, 2.1) puis confirmée par « une lettre de Labienus » (*litterae Labieni*). La polarisation se double ici d'un jugement de valeur, puisque aux bruits anonymes, et donc, pour un aristocrate romain, potentiellement fallacieux, succède un témoignage pourvu d'une auctorialité évidente (il émane de Labienus), et ainsi pris comme une information valable. Quelle réalité est désignée par les substantifs de *nuntius* et de *litterae* ? Il s'agissait de lettres ou de missives (on trouve également *epistula* et *tabellae*), qui étaient acheminées d'un point A à un point B par un (ou plusieurs) messager(s), nommé *tabellarius* ou *nuntius*[1669] ; ce personnel n'avait pas un statut fixe, puisqu'on trouve des civils, libres ou non, professionnels ou non, ainsi que des soldats, cavaliers ou hommes du rang[1670]. Dans le contexte militaire qui est décrit par César, il s'agit probablement de soldats.

La rumeur s'oppose également à des formes de communications plus officielles et formelles dans un contexte non militaire. Toujours à l'époque républicaine, c'est la correspondance de Cicéron qui en offre de très nombreux exemples. On peine en revanche chez lui à bien distinguer ce qui relève d'une communication officielle entre sénateurs et magistrats ou promagistrats[1671],

[1668] Ainsi des *fama ac nuntius* qui auraient pu annoncer à Ambiorix l'arrivée de L. Minucius Basilus en 53 av. J.-C. (Cés., *Gaul.*, 6.30) ou des *fama et nuntii* qui, l'année suivante, informent Vercingétorix que César a franchi les Cévennes (Cés., *Gaul.*, 7.8) ; pendant la guerre civile, les Pompéiens célèbrent leur victoire à Dyrrachium en juillet 48 av. J-C. en la publiant *fama ac litteris* (Cés., *Civ.*, 3.72). Dans un contexte similaire, on notera que, selon Cicéron, la nouvelle du déclenchement de la guerre entre César et Pompée se répand jusqu'en Orient, chez le roi Déiotaros, par des *nuntiis et rumoribus* (Cic., *Deiot.*, 4.11).

[1669] *Nuntius* désigne indifféremment le message lui-même ou son vecteur. La distinction entre *tabellarius* et *nuntius*, théoriquement dépendant de la nature du message (écrit pour le *tabellarius*, oral pour le *nuntius*), n'est pas clairement respectée par les historiens, cf. A. KOLB 2000 : 269-270.

[1670] A. KOLB 2000 : 294.

[1671] Décrite par G. ACHARD 1991 : 141-142.

et ce qui appartient à des pratiques de mise en circulation d'informations entre simples citoyens. Cela s'explique par le fonctionnement de la vie politique à Rome, où la distinction entre la sphère publique et la gestion des affaires et la sphère privée n'est pas clairement établie. Pour un aristocrate comme Cicéron, il n'y a pas de solution de continuité entre son « métier de sénateur » et le reste de son activité. Ce n'est pas l'objet de ce travail que d'étudier en détail le fonctionnement de la communication de nouvelles au sein des élites romaines[1672]. Remarquons simplement ici que, quand Cicéron met en parallèle rumeur et médias aristocratiques, il peut s'agir de communication officielle (*nuntius*, *litterae* ou *epistula*), principalement entre sénateurs et promagistrats[1673], ou de communication non officielle[1674], c'est-à-dire entre simples citoyens. La frontière est des plus poreuses cependant, car non seulement rien n'empêchait un proconsul ou un propréteur d'écrire à titre privé à un de ses amis sénateurs, lui transmettant une information qui pouvait aussi circuler officiellement entre ce même promagistrat et le Sénat[1675], mais en plus, l'on sait également que des nouvelles officielles, telles qu'inscrites par exemple dans les *acta*, étaient relayées à titre privé par des sénateurs romains à des amis absents de la ville[1676]. Officielle ou non, toutefois, l'information qui circulait entre les élites romaines transitait par des canaux analogues[1677] : elle s'échangeait entre deux individus, sous la forme d'un message figé (généralement écrit, parfois oral), et l'on pouvait

[1672] Voir récemment sur cette question et pour l'époque cicéronienne Cr. ROSILLO-LOPEZ 2017b et Fr. PINA POLO 2017.

[1673] Cic., *Q. fr.* 3.3 (*litterae* et *rumor* au sujet des communications avec Quintus et César lors de leur campagne en Gaule, en 54 av. J.-C.), *Fam.*, 10.20 (*nuntiare* et *fama* en 43 av. J.-C. dans la mention d'échanges avec Lépide et Plancus, dans un contexte militaire), *Ad. Brut.* 1.10 (en 43 encore, *litterae* et *fama* à nouveau dans le cadre des communications officielles, ici entre le Sénat et Brutus). Dans ces premiers exemples, *litterae* et *nuntii* semblent utilisés indifféremment. D'autres lettres présentent un triptyque *litterae*/*epistula*, *nuntii*, *fama* dans lequel *litterae* (ou *epistula*) paraît renvoyer à une communication non officielle et *nuntii* caractériser des échanges plus formels : Cic., *Q. fr.*, 1.1 (la prorogation de Quintus comme proconsul d'Asie en 59 av. J.-C. lui est sûrement connue, soit grâce à la *fama*, soit par les *nuntii* sans doute officiels, enfin via l'*epistula* que lui envoie Cicéron lui-même), Cic., *Fam.*, 3.11 (Cicéron proconsul de Cilicie en 50 av. J.-C. est informé de la situation à Rome par des *litterae*, *nuntii* et *fama*), Cic., *Att.*, 11.25 (les nouvelles de la campagne de César à Alexandrie en 47 sont connues par un *rumor* transmis dans une lettre de Sulpicius, puis confirmées par des *nuntii*, peut-être envoyés par César lui-même à Rome). Le *Pro Deiotaro* présente une occurrence un peu ambiguë de *nuntii et rumores* (Cic., *Deiot.*, 4.11), qui renvoie à la façon dont le roi a appris la nouvelle du déclenchement de la guerre civile. Les *rumores* désignent une circulation orale et non officielle de l'information (*audire* est présent à plusieurs reprises dans le passage) ; quant à *nuntii*, il est possible qu'il caractérise des messagers envoyés de Rome vers ce roi allié.

[1674] Cic., *Att.*, 1.3 (fin 67 av. J.-C., le retour d'Atticus d'Athènes est annoncé par des rumeurs, mais sera peut-être confirmé par des échanges de lettres avec ses amis : les deux canaux sont clairement opposés ici), *Att.*, 1.15 (la nouvelle du proconsulat de Quintus en Asie parvient à Atticus, alors en Grèce, par le *rumor* ainsi que, plus tardivement, par les *litterae* de Cicéron), *Att.* 4.1 (*nuntii* et *rumor* en 57 av. J.-C. racontant les détails du retour d'exil de Cicéron), Cic., *Fam.*, 16.25 (le fils de Cicéron s'informe depuis Athènes en 44 av. J.-C. de la situation à Rome par des *rumores*, des *nuntii*, mais également par les lettres de son père et de Tiron). Dans le *Pro Cluentio*, le *rumor* de la mort du fils d'Oppianicus parvient à sa mère Papia avant toute annonce de la part de la famille d'Oppianicus (*prius quam quisquam ex Oppianici familia nuntiauit*, Cic., *Cluent.*, 9.28). *Nuntiare* désigne ici sans aucune ambiguïté une communication aristocratique, mais non officielle.

[1675] G. ACHARD 1991 : 136-137 relève que les magistrats utilisent parfois les *tabellarii* dont ils disposaient pour leur fonction à des fins privées. Quelques pages plus loin, il souligne la communication non officielle que les magistrats et promagistrats entretiennent avec leurs amis, y compris quand ils se trouvent sur le théâtre de la guerre (G. ACHARD 1991 : 141). Sur le sujet, voir également N. J. E. AUSTIN & B. N. RANKOV 1995 : 102-107, qui montrent bien que l'échange « privé » de nouvelles importantes en matière de politique extérieure n'est pas ressenti comme anormal à Rome, le degré d'information du Sénat pris collectivement reposant au premier chef sur le degré d'information de chacun de ses membres.

[1676] B. BALDWIN 1979 : 193.

[1677] Voir au sujet de la correspondance G. ACHARD 1991 : 131-149, en particulier p. 136-138 sur le personnel qui transporte les messages dans les familles riches.

toujours en désigner l'émetteur et le destinataire. Missives formelles ou lettres privées étaient acheminées par voie directe, grâce à des agents (soldats, esclaves, affranchis, amis) qui n'altéraient pas le contenu de la communication. Toutes ces caractéristiques concouraient à créer de ces différentes pratiques un seul et même bloc, opposé en tout point aux principes qui régissaient la diffusion des rumeurs.

Les évolutions notables introduites par Auguste dans les systèmes de circulation des nouvelles officielles avec la *uehiculatio* (appelée plus tardivement *cursus publicus*)[1678] ne changèrent pas fondamentalement cette polarisation du paysage médiatique, même si leurs conséquences politiques furent de première importance[1679] ; c'est en tout cas la conclusion à laquelle invitent les sources du Haut-Empire, qui présentent le même type de dichotomies que César et Cicéron quand elles caractérisent le paysage médiatique romain. Ainsi l'opposition *rumor-nuntius* ou *rumor-litterae/epistula* demeure-t-elle structurante, pour ne pas dire massive, dans les sources littéraires des époques augustéenne et impériale, Tite-Live[1680] et Tacite[1681] en tête, continuant ainsi d'inscrire dans la langue cette bipartition générale entre deux modes d'acheminement des nouvelles[1682]. Il faudrait sans doute ajouter les nombreux cas où l'opposition n'est pas lexicalisée, mais demeure évidente, à l'instar du soulèvement de Sacrovir en 21, dont la nouvelle arriva à Rome dans le grand public par les canaux de la rumeur (*fama, uulgata*, Tac., *Ann.*, 3.44), dans un grand état de déformation selon Tacite, alors que Tibère avait une connaissance plus correcte des événements, parce qu'il avait « appris » (*comperio*) l'état des affaires sur place. Derrière ce verbe, il faut sans doute comprendre que des rapports officiels (*nuntii*) lui avaient transmis des informations nombreuses, fiables et détaillées. On constate donc la permanence d'un dualisme informationnel entre la période républicaine et la période impériale. Structurellement, de fait, la *uehiculatio* se définit d'abord comme un système de relais humains par lequel une missive était transmise *per internuntios ac litteras* (Suét., *Otho.*, 8) ; Auguste renforça dans un second temps la linéarité de ce type de communication en confiant à un seul messager le soin de porter le message d'un point A à un point B en changeant régulièrement de voiture ou de monture et en longeant dans des lieux prévus à cet effet[1683].

[1678] Sur la *uehiculatio*, se référer à l'étude détaillée de A. KOLB 2000, en part. p. 49 et suiv. Concernant la question de la dénomination, A. BERENGER-BADEL 2012 : 191 souligne que *uehiculatio* est plus fréquent au début de l'Empire que *cursus publicus* (A. KOLB 2000 : 49-53 note cependant que jusqu'au IIIe siècle, aucune terminologie officielle ne désigna ce qui allait bientôt être nommé le *cursus publicus*).

[1679] On peut ainsi rappeler avec R. WIEGELS 2009 : 62 et P. COSME 2012b : 144-145 que la *uehiculatio* permit en effet au prince de monopoliser progressivement l'essentiel des missives officielles et de s'en assurer la prééminence sur le Sénat, qui perdait ainsi le pouvoir d'information, central dans sa puissance politique, qu'il avait détenu pendant la période républicaine (encore que les consuls pouvaient eux aussi tenir les pères à l'écart de certaines informations, cf. Cr. ROSILLO-LOPEZ 2017b : 45).

[1680] Rumeur et *nuntii :* Liv. 3.40.13, 24.21, 28.1, 28.24-25, 37.51 (*fama* s'oppose très clairement ici à *nuntii* et *litterae*), 40.57. Rumeur et correspondance épistolaire : Liv. 22.24-25, 22.30. Voir N. J. E. AUSTIN & B. N. RANKOV 1995 : 85.

[1681] Voir Tac., *Ann.*, 11.32 ; *Hist.*, 1.51, 1.89, 2.46, 3.35. Également chez d'autres prosateurs impériaux : Curt. 7.2, Sen., *De Ira*, 1.11, Frontin., *Strat.*, 2.10, Suét., *Tib.*, 11 et *Cal.*, 6, Amm. 18.4.2. La langue poétique est plus fluctuante sur les emplois de ces termes, mais voir tout de même Luc. 8.52 et Stac., *Silv.*, 5.2.170-171.

[1682] Un extrait d'Ulpien laisse même à penser qu'il s'agissait d'une distinction presque officielle au début du IIIe siècle, et en tout cas prise en compte dans le droit public romain (*[…] scilicet si, cum initio cognouisset eum intestatum decessisse, postea quasi certiore nuntio allato dubitare coeperit, numquid testatus decesserit uel numquid uiuat, quia hic rumor postea perrepserat*, Dig. 38.15.2).

[1683] A. KOLB 2000 : 295-299 (qui souligne que seuls les messages les plus importants étaient acheminés par la *uehiculatio* puis le *cursus publicus*). Sur la correspondance entre le prince et les promagistrats ou les procurateurs

Encore une fois se superposent dans le paysage médiatique plusieurs séries de différenciations entre les formes de communication : écrite contre orale[1684], officielle contre officieuse, linéaire contre réticulaire et, enfin, propre aux classes dominantes et dirigeantes dans un cas, largement utilisé par les groupes subalternes dans l'autre. De fait, la *uehiculatio* était utilisée par les autorités impériales, provinciales et militaires, donc par une petite partie de l'élite qui, lorsqu'elles n'avaient pas de charge et de magistrature, pouvaient toujours avoir recours à des pratiques épistolaires traditionnelles. Quant aux masses, si l'on sait à présent qu'elles pouvaient également pratiquer à l'occasion aussi l'échange écrit, comme les documents du camp de Vindolanda l'ont démontré pour les soldats[1685] ou que certaines sources littéraires le laissent entendre[1686], c'était de façon plus marginale et, surtout, hors des structures de la *uehiculatio*. Pour un soldat du rang ou un plébéien, faire parvenir une lettre à quelqu'un devait représenter une tâche difficile à mettre en œuvre du fait de l'absence d'un service d'acheminement public et accessible à tous. Bien entendu, cette opposition entre écrit et oral comme structurant la dichotomie entre communication officielle et aristocratique et communication non officielle et populaire est ici volontairement exagérée, dans la perspective modélisante qui est la nôtre. Il s'agit de faire ressortir des traits saillants permettant de caractériser les rapports de pouvoir entre masse et élite, à Rome et dans les armées ; et sur ce point, comme G. ACHARD le rappelle, l'écrit était ressenti comme une prérogative des couches supérieures de la société impériale, les classes subalternes occupant plutôt les territoires de l'oral[1687]. Dans les sphères du pouvoir, l'écrit s'imposait même dans des situations où la logique aurait commandé que l'échange verbal prévalût[1688]. En conclusion, si les dualismes structurant le paysage médiatique ne sont donc pas parfaitement synchroniques (les élites échangeaient aussi des informations à l'oral, les foules

impériaux, voir A. BERENGER-BADEL 2004 : 119-120 et surtout Fr. HURLET 2006 : 197-301, qui se consacre plus aux règles politiques présidant à ces échanges qu'aux modalités concrètes de l'acheminement des messages. Sur l'évolution de la *uehiculatio* sous Auguste, voir la notice de Suét., *Aug.*, 49, texte qui laisse entendre que le message écrit pouvait être complétée par des questions orales adressées au messager, cette dimension constituant plutôt l'exception que la règle. Lire sur ce point précis G. ACHARD 1991 : 180-181, A. BERENGER-BADEL 2002 : 226 et P. COSME 2012a : 20.

[1684] Malgré la note précédente.

[1685] A. K. BOWMAN 1998 : 82-99, en particulier p. 95-96 à propos des groupes subalternes de l'armée romaine.

[1686] Par exemple les lettres envoyées par les gens de l'armée de Marius à Rome pendant la guerre contre Jugurtha, même si le profil social de ces épistoliers n'est pas précisé (τῶν ἀπὸ στρατοπέδου τοῖς οἴκοι γραφόντων, Plut., *Mar.*, 7) ; voir en parallèle Sall., *Jug.*, 73 sur la réception de ces lettres dans la plèbe romaine, ce qui semble impliquer que les destinateurs étaient des soldats du rang, échangeant avec leurs familles (contre l'affirmation étonnante de G. M. PAUL 1984, *ad loc.*, « these letters were written by men of Equestrian rank »). Tite-Live est plus explicite à propos des lettres de l'armée romaine saluant la réconciliation entre Fabius Maximus et M. Minucius Rufus : il s'agit autant de missives de généraux que de simples soldats (*Romae, ut est perlata fama rei gestae, dein litteris non magis ipsorum imperatorum quam uolgo militum ex utroque exercitu adfirmata, pro se quisque Maximum laudibus ad caelum ferre*, Liv. 22.30). La tournure de l'historien semble néanmoins insister sur le caractère inaccoutumé de ce fait (avec l'emphatique *non magis… quam*), et le témoignage reste isolé. Voir pour cette période une remarque de A. GANDINI 2012 : 102 rappelant « le bon niveau social » des épistoliers. Selon P. COSME, les *principales*, qui représentaient au Ier siècle environ 10% de la troupe, se signalaient par leur maîtrise de l'écrit (P. COSME 2012b : 75). Dans la société civile, G. ACHARD estime que la pratique épistolaire au sein des groupes subalternes n'était pas impossible, mais restait exceptionnelle, surtout en comparaison de la dizaine de lettres que pouvait écrire, par jour, un citoyen important (G. ACHARD 1991 : 139-140).

[1687] C'est ce qu'il nomme « le despotisme de l'écrit », cf. G. ACHARD 1991 : 183-209.

[1688] Voir les exemples collectés par G. ACHARD 1991 : 186-187 pour l'utilisation dominante de l'écrit par l'empereur à Rome.

pouvaient avoir recours à l'écrit, etc.), elles restent significatives comme instrument heuristique.

Une remarque lexicale s'impose à propos de *nuntius* et de ses dérivés. Nous avons vu que ces termes désignaient la circulation d'une information au sein des autorités politiques ou des élites sociales. Parfois, ils dénotent encore plus précisément une information circulant dans l'aristocratie sénatoriale, mais à l'oral et non à l'écrit : ainsi Cicéron affirme-t-il à M. Caelius Rufus (Cic., *Fam.*, 2.8), un de ses principaux informateurs, qu'il reçoit des nouvelles de Rome de trois façons, par des lettres (*scribent alii*), par des *nuntii*, ici sûrement des communications verbales avec des amis, et par la rumeur (*rumor*). Notons cependant ici que le nom *nuntius* avait également une acception beaucoup plus générique. De fait, si ce terme appartient bien originellement à la « langue religieuse et officielle »[1689], et était donc privilégié pour qualifier les échanges se déroulant dans les sphères de l'officialité, cet emploi était concurrencé par des cas où *nuntius* caractérisait une simple « nouvelle », indépendamment des structures où elle se transmettait et des agents qui la faisaient circuler. Nous avons déjà évoqué un passage de Tacite où la *fama* transmet un *nuntius*[1690]. Bien avant, un texte de Cicéron joue plaisamment sur l'opposition entre *rumor* et *nuntius*, lorsque l'orateur écrit : « au sujet de Dolabella, j'entends tous les jours des nouvelles qui me plaisent, mais, jusqu'à présent, elles sont sans source, sans origine précise : la rumeur fait office de messager » (*nos de Dolabella cotidie quae uolumus audimus, sed adhuc sine capite, sine auctore, rumore nuntio*, Cic., *Fam.*, 12.10). Notre traduction rend de façon volontairement exagérée le syntagme *rumore nuntio*, délicat à traduire. Comme G. GUASTELLA[1691], nous pensons que *nuntius* est apposé à *rumor*, et sert à exprimer un paradoxe : la rumeur remplit le rôle normalement dévolu aux *nuntii*. Il faut également mentionner le terme *nuntiare*, qui ne semble pas quant à lui avoir connoté une communication officielle aussi clairement que le substantif dont il dérive[1692]. C'est ainsi que l'on peut trouver chez Cicéron une expression comme *fama nuntiabat* (Cic., *Fam.*, 12.4) ; de même, on peut difficilement considérer que la prétendue mort de Claude, annoncée faussement lors d'un déplacement à Ostie (*nuntiare*, Suét., *Claud.*, 12), soit autre chose qu'une rumeur : la nouvelle circule dans le peuple et s'oppose précisément à l'information dont disposent et que publient les autorités de la ville[1693].

Le fait que la rumeur se constitue en parallèle des canaux officiels de l'information est corroboré par sa propension à porter sur n'importe quel objet, contrairement à l'hypothèse parfois soutenue d'une focalisation des bruits publics sur des thématiques liées à la rupture des normes, par exemple[1694]. Les portraits des faiseurs de rumeurs, ou nouvellistes, qui émaillent le théâtre et les œuvres satiriques en sont la meilleure preuve : la diversité des sujets des bruits

[1689] A. ERNOUT & A. MEILLET 2001, *s. u.*

[1690] Tac., *Hist.*, 1.85 (*ut quemque nuntium fama attulisset […]*), cf. la première section du chapitre 3 *supra*.

[1691] G. GUASTELLA 2017 : 131

[1692] Sur l'association lexicale entre *fama* et *nuntiare*, voir le relevé plus étoffé de G. GUASTELLA 2017 : 148.

[1693] En Cés., *Civ.*, 1.53, l'expression *litterae nuntiique* semble reprendre d'une part (*litterae*) les lettres écrites par Afranius, Petreius et leurs amis, de l'autre (*nuntii*) les rumeurs (*rumores*) qui courent à Rome. Il faudrait également évoquer Plin., *Epist.*, 4.11 et l'expression *summam enim rerum nuntiat fama non ordinem* (la renommée qui « annonce » est ici opposée à la lettre de l'aristocrate qu'est Pline).

[1694] Thèse notamment défendue par E. FLAIG (E. FLAIG 1992 : 60 et suiv. ; E. FLAIG 2003a : 107-109 ; 197 ; 227 et suiv.). Pour une critique de ce spectre réduit de ces « causes mobilisantes » de la plèbe, voir C. COURRIER 2014 : 477 et suiv.

publics dont ils sont les vecteurs témoigne bien qu'on était à l'affût de tout type d'information qui pouvait circuler par cette voie. C'est là une constante des rumeurs, puisque cette capacité à parler de tout par les rumeurs est déjà présente dans la satire des *famigeratores* (litt. « propagateurs de rumeurs ») à laquelle se livre le personnage de Mégaronide dans le *Trinummus* de Plaute (Plaut., *Trin.*, 199-222). Exprimant une vive critique de ces individus anonymes, qui médisent de son ami Calliclès sans connaître les motifs de son comportement[1695], Mégaronide s'en prend à l'attitude de ces nouvellistes qui savent tout sur tout[1696], ce qui est et ce qui n'est pas, des conversations des rois et des reines jusqu'aux motivations secrètes de leur voisin, ici Calliclès. Chez Juvénal, le morceau de la satire sur les femmes s'intéressant à l'archétype de la cancanière présente une bigarrure de sujets qui va des affaires amoureuses, les plus banales et les plus scandaleuses, aux questions de politique étrangère, ici en Orient, en passant par les phénomènes météorologiques[1697]. Certains genres littéraires insistent plus sur tel ou tel type de rumeurs : l'élégie présente plutôt des bruits liés aux affaires sentimentales ou érotiques[1698], les textes rhétoriques des propos très concrets, à forte valeur informationnelle[1699], l'historiographie des conversations qui prennent pour objet l'élite politique, notamment impériale au Ier et IIe siècles[1700]. C'est précisément cette diversité d'éclairage qui rend compte de la nature composite des thématiques de la rumeur. Il n'existait pas de domaine dont elle était *a priori* exclue, ou qui n'aurait été accessible qu'aux médias officiels, contrôlés par les autorités publiques. La politique étrangère, par exemple, faisait partie du champ d'information couvert par les *rumores*[1701] : dans le portrait de Philomusus, *logopoios* caricaturé par Martial (Mart. 9.35), le contenu des propos de colporteur, qui est développé sur huit vers, ne concerne que ce que nous caractériserions de « géopolitique »[1702]. Lorsque l'armée romaine menait campagne,

[1695] Voir Plaut., *Trin.*, 172-186 pour la défense de Calliclès face aux *maledicae famae* (v. 186).

[1696] *Qui omnia se simulant scire neque quicquam sciunt. / Quod quisque in animo habet aut habiturust sciunt, / sciunt id quod in aurem rex reginae dixerit, / sciunt quod Iuno fabulatast cum Ioue ; / quae neque futura neque sunt, tamen illi sciunt*, Plaut., *Trin.*, 205-209, et la répétition très expressive de *sciunt*, mis en valeur par des effets d'anaphore et d'épiphore.

[1697] Juv. 6.398-412.

[1698] Par ex. Prop. 2.32.23-24.

[1699] Par ex. Sen., *Contr.*, 5.2 (mort d'un *pauper*).

[1700] Les exemples abondent, notamment chez Tacite, à commencer par la première rumeur des *Annales* sur les successeurs potentiels d'Auguste (Tac., *Ann.*, 1.4-5).

[1701] Contrairement à l'idée assez répandue d'un désintérêt des groupes subalternes pour la politique étrangère de Rome, avancée notamment par E. FLAIG 1992 : 60 (période impériale) ; E. FLAIG 1995 : 124 ; G. LASER 1997 : 74 (période républicaine). On s'opposera donc au commentaire de R. M. OGILVIE & I. RICHMOND 1967, *ad* Tac., *Agr.*, 41 (*poscebatur ore uulgi dux Agricola […]*), jugeant peu probable cette notation de Tacite car, selon eux, « the lower classes are never interested in foreign policy ».

[1702] Au prix d'un léger anachronisme déjà relevé. Voir Mart. 9.35.3-10 en particulier. Les sujets abordés par Philomusus dans sa logorrhée touchent les secrets de palais en Perse, la situation des légions stationnées en Germanie et en Sarmatie, les affaires diplomatiques avec les Daces, les victoires militaires romaines, et de manière générale les questions religieuses. Il n'est pas fait explicitement mention de rumeurs dans ce passage, mais la similitude avec les autres portraits de cancaniers (Plaute, Juvénal, Théophraste), qui, eux, font de cet archétype le vecteur des rumeurs, laisse peu de place au doute. Par ailleurs, la mention de la *uitrix laurus* connue avant son arrivée à Rome (*uitricem laurum quam uenit ante uides.*, v. 6) pourrait renvoyer au phénomène, très fantasmé, de la propagation immédiate des nouvelles de victoire militaire dans la ville simultanément de la bataille elle-même. La proximité de la défaite du gouverneur L. Antonius Saturninus en 88, sous Domitien, qui était censée s'être transmise ainsi, avec la publication du livre IX des *Épigrammes* à l'été 94 rend une discrète allusion dans ce vers de Martial possible (cf. Suét., *Dom.*, 6 et Plut., *Ém.*, 25).

on cherchait à s'informer de l'issue des affrontements à Rome[1703] ; mais la situation dans les marches de l'Empire était un objet de rumeurs également hors des périodes de guerre ouverte, comme l'attestent les sources satiriques[1704]. Aucun territoire n'était fermé à la rumeur. Capable de se saisir de tout sujet, public ou privé, officiel ou officieux, relatif à la politique extérieure ou intérieure, elle était à même de concurrencer les médias officiels, écrits et aux mains de l'élite, pour acquérir et diffuser les informations.

2. Rivalité et performance : la communication de la rumeur, un danger pour les élites

La circulation de l'information entre Rome et les provinces, particulièrement pendant les conflits militaires, rend sensible cette rivalité entre la rumeur et les médias de l'officialité. La volonté des autorités en place de réduire les flux de nouvelles aux seuls canaux qu'elles contrôlaient, c'est-à-dire aux échanges écrits transportés par des courriers, indique bien l'importance et les enjeux de pouvoir qui s'attachaient à la diffusion des nouvelles. Le discours déjà cité adressé par Paul-Émile avant son départ pour combattre Persée témoigne de cette volonté : il est demandé aux Romains de ne prêter confiance qu'aux informations transmises par le général à l'écrit (*quae scripsero senatui ac uobis*, Liv. 44.22), auxquelles sont opposées les rumeurs[1705]. Quelques années plus tôt, toujours selon Tite-Live, C. Flaminius, qui devait partir pour l'Espagne comme propréteur en 192, dans une province troublée par des révoltes locales, s'efforça de relayer des bruits publics plutôt que les rapports officiels concernant la situation sur place, dans le but de se voir confier une armée plus importante. Le Sénat s'y opposa en discréditant les bruits publics (*rumores*, Liv. 35.2) et en réaffirmant que la communication officielle était la seule à posséder quelque valeur à ses yeux : « rien d'autre que ce que les préteurs écrivaient de leurs provinces ou ce que les légats rapportaient ne devait être considéré comme valable » (*nisi quod aut praetores ex prouinciis scriberent aut legati renuntiarent, nihil ratum haberi debere*, Liv. 35.2). Ces deux textes portent certes sur la période médio-républicaine, mais il n'est pas interdit que Tite-Live y ait fait état de tensions entre information officielle et non officielle qui existaient encore à son époque. La preuve en est un témoignage de Cassius Dion à propos de la communication d'Antoine lors de sa campagne contre les Parthes. Selon l'historien, Antoine dissimula l'échec de l'expédition dans les lettres qu'il envoya à Rome, au point qu'Octavien fut lui-même tenu dans l'ignorance de la situation[1706] ; cette habile dissimulation n'empêcha cependant pas la rumeur (φήμη) de révéler ce qui s'était réellement déroulé en Orient[1707]. Ces témoignages sont éclairants à plusieurs titres : ils permettent de se représenter l'information comme un flux qui peut circuler par différents

[1703] Voir à nouveau le discours de Paul-Émile avant son départ pour la Macédoine en 169 (Liv. 44.22), très éclairant à ce sujet.

[1704] Par ex. Mart. 6.35.3-6.

[1705] Spécifiquement sur les enjeux de contrôle de l'information, voir au sujet de ce discours A. GANDINI 2012 : 104-105, qui se livre à un utile travail de confrontation de la source livienne avec Polybe (Pol. 29.1) et Plutarque (Plut., *Ém.*, 11).

[1706] Dion souligne le fait qu'Octavien doit « multiplier les intrigues » (comme on pourrait traduire le verbe πολυπραγμονῶ) pour réussir à s'informer (ὁ Καῖσαρ οἵ τε ἄλλοι οἱ συνόντες αὐτῷ καὶ ἐπολυπραγμόνουν ἀκριβῶς αὐτά, Cass. Dio. 49.32).

[1707] Οἱ δὲ δὴ οἴκοι Ῥωμαῖοι ἠγνόουν μὲν οὐδὲν τῶν γεγονότων, οὐχ ὅτι τἀληθὲς ἐκεῖνος ἐπέστειλέ σφισι (πάντα γὰρ δὴ τὰ δυσχερῆ συνέκρυπτε, καὶ ἔστιν ἅ γε αὐτῶν καὶ ἐς τὸ ἐναντιώτατον, ὡς καὶ εὐπραγῶν, ἔγραφεν), ἀλλ΄ ὅτι ἥ τε φήμη τὴν ἀλήθειαν ἐσήγγελλε (Cass. Dio. 49.32).

canaux, le premier contrôlé (Paul-Émile), voire ouvertement manipulé (Flaminius, Antoine) par les autorités politiques, caractérisé par l'utilisation de la communication écrite (*scribere*, ἐπιστέλλειν, φράφειν), le second rattaché au grand nombre (la *contio* à laquelle s'adresse Paul-Émile, les Romains chez Cassius Dion), marqué par l'oralité (*rumor*, φήμη) ; par ailleurs, ils rendent manifeste la tension à l'œuvre dans l'acquisition et la dissémination des nouvelles relatives aux affaires étrangères. Ce type de situation persiste sous l'Empire jusqu'à l'époque tardive, pour laquelle elle a été analysée récemment par J. C. MAGALHÃES DE OLIVEIRA à l'aide de de la source augustinienne[1708]. Dans le cadre strictement militaire, les enjeux sont de même importance : Suétone insiste ainsi sur les techniques utilisées par César pour étouffer la circulation non officielle et non contrôlée de certains bruits parmi les soldats[1709].

i- La polarisation du paysage médiatique romain dans un épisode de crise militaire et politique : étude de cas de la circulation des nouvelles en janvier-février 69

Un cas particulier illustre très bien ces phénomènes de concurrence entre ces deux modes de diffusion des nouvelles et les enjeux du contrôle qui en découlaient : il s'agit de la circulation de l'information entre les provinces du nord de l'Empire et Rome lors des mois de janvier et février 69, c'est-à-dire entre le début de la rébellion des légions de Germanie (1er janvier) et le départ d'Othon en campagne (fin février). Notons d'abord que nous avons affaire ici à un épisode qualifiable à bon droit de crise ; c'est d'ailleurs précisément pour cette raison que nous disposons d'un récit très détaillé chez Tacite, qui permet de bien saisir les mécanismes d'échanges officiels et non officiels à l'œuvre dans la période. Toutefois, la plupart des enseignements que les sources livrent semblent pouvoir être généralisés à des temporalités moins heurtées et plus ordinaires. Ensuite, la chronologie des événements et de la circulation des nouvelles, en particulier pour la première quinzaine de janvier, a récemment été interrogée par P. COSME[1710]. Si nous le suivons dans la plupart de ses analyses, il ne semble pas inutile de préciser quelques éléments à la lumière de notre étude spécifique du phénomène de la rumeur, en prenant l'angle d'attaque précis du statut officiel et/ou non officiel des différentes nouvelles et de la tension dans l'acquisition et la diffusion de celles-ci.

Voici un tableau synoptique (seulement pour la période du 1er au 15 janvier 69, la plus délicate à reconstruire) croisant les trois chronologies que nous allons confronter à partir de la

---

[1708] J. C. MAGALHÃES DE OLIVEIRA 2012 : 138, s'appuyant sur Aug., *Serm. Dolb.*, 30.7, étudie en effet la diffusion parallèle des informations à Hippone, certaines transitant par les réseaux formels (le verbe utilisé est *nuntiare*), d'autre par des circuits non officiels (*occulti rumores*). La réaction d'Augustin montre à quel point il s'agissait là d'enjeux sensibles.

[1709] Suét., *Jul.*, 66 : *Fama uero hostilium copiarum perterritos [milites] non negando minuendoue, sed insuper amplificando ementiendoque confirmabat*. Cette déclaration introduit un épisode tiré de la guerre civile où César combat la crainte (probablement due à une rumeur) de la puissance militaire de Juba chez ses soldats par un discours ferme prononcé dans une *contio* militaire ; la description du comportement de César pourrait d'ailleurs être rapprochée de l'attitude de Paul-Émile chez Tite-Live. La tendance des soldats à chercher à s'informer de façon autonome (*quaerere ultra*, Suét., *Jul.*, 66) est opposée aux renseignements que détient le chef (*mihi […], qui compertum habeo*).

[1710] P. COSME 2012a : 71-88. Malgré son titre général, l'ouvrage de P. COSME se concentre tout particulièrement sur la problématique de la circulation des nouvelles en 68-69. Pour la chronologie, on se réfèrera également aux travaux de Ph. FABIA 1904 ; Ph. FABIA 1913 ; É. P. NICOLAS 1979 : 553-561 ; Fr. PASCHOUD 1979, que nous discutons *infra*, ainsi qu'aux commentaires de H. HEUBNER 1963 ; G. E. F. CHILVER 1979 ; C. DAMON 2003.

source tacitéenne : celle des événements à proprement parler, en Germanie et à Rome, celle de la circulation de l'information par les canaux officiels (lettres, rapports, etc.), et celle de la rumeur.

Événements	Information officielle	Rumeur
01/01 : refus du serment des légions IV et XXII (Germanie supérieure)	**01/01** : départ de la lettre de Pompeius Propinquus à Galba à propos de la sédition des légions IV et XXII	
02/01 : les légions de Germanie inférieure saluent Vitellius empereur **03/01** : les légions de Germanie supérieure saluent Vitellius empereur	Entre le **01/01** et le **10/01** : arrivée de la lettre + autres *nuntii* transmettant la même nouvelle ?	
10/01 : Galba adopte Pison	**10/01** : Galba annonce l'adoption et les événements du 1er janvier aux soldats	
	Entre le **10/01** et le **15/01** : multiplication des *nuntii* sur la *Germanica defectio*	Entre le **10/01** et le **15/01 :** rumeurs (prétoriens, peuple, légion I) à propos de la sédition des légions IV et XXII
	Entre le **10/01** et le **15/01** : réception du *nouus nuntius* précisant le rôle de Vitellius	
15/01 : putsch d'Othon, mort de Galba		**15/01** : divulgation du *nouus nuntius* sur l'usurpation de Vitellius

Chronologie de la circulation des informations dans la première quinzaine de janvier 69

Les circuits officiels de l'information

Commençons par reconstruire le cheminement des nouvelles à travers les canaux contrôlés par les autorités, principalement les rapports transitant des administrateurs impériaux vers Rome en empruntant la *uehiculatio*. Le 1er janvier 69, deux légions de Germanie supérieure (la IVe et la XXIIe) refusèrent de prêter le serment à Galba, et remirent le choix d'un nouvel empereur au Sénat et au peuple romain[1711]. Cette information fut immédiatement transmise à Galba par le procurateur de Gaule Belgique, Pompeius Propinquus, qui lui adressa un courrier officiel, désigné par Tacite comme une « lettre » (*litterae*), qui arriva quelques jours après l'événement à Rome[1712]. Suétone est le seul auteur à faire état d'une deuxième forme de

[1711] Tac., *Hist.*, 1.55, Plut., *Galb.*, 22.

[1712] Tac., *Hist.*, 1.12. Si Tacite ne se montre pas plus précis que *paucis post kalendas Ianuarias diebus*, on déduit du fait que Galba mentionne l'événement aux prétoriens le 10 janvier (Tac., *Hist.*, 1.18) que le message atteignit Rome avant cette date, cf. G. E. F. CHILVER 1979, *ad loc.* (la date du 9 janvier donnée par G. CHILVER dans son commentaire *ad* Tac., *Hist.*, 1.50 ne semble venir que d'une conjecture de Ph. FABIA 1913 : 54). Pour évaluer les durées de transport, on peut désormais s'appuyer sur l'outil *ORBIS* (« The Stanford Geospatial Network Model of the Roman World ») porté par W. SCHEIDEL à l'université de Stanford et accessible en ligne : http://orbis.stanford.edu/. Celui-ci synthétise les analyses de vitesse de transmission des nouvelles élaborées par les spécialistes de la question (notamment A. KOLB 2000 : 321-332, la synthèse récente la plus fournie). Que le messager soit parti d'*Augusta Treuerorum* ou de *Durocortorum*, ce qui demeure sujet à controverse, la durée minimale est de l'ordre de sept jours. Les procurateurs répondaient directement à l'empereur et constituaient pour cela des sources d'information extrêmement importantes, dans les provinces impériales et sénatoriales, cf. H.-G.

communication, non officielle cette fois, à savoir l'envoi d'une « ambassade » (*legatio*) directement aux prétoriens[1713], qui n'est pas d'une importance centrale pour notre propos, puisqu'elle disparaît de nos sources après cette mention[1714]. La nouvelle officielle envoyée par Pompeius Propinquus, qui ne faisait état que de l'attitude de rébellion problématique, mais non encore catastrophique, des légions IV et XXII, poussa Galba à adopter Pison le 10 janvier[1715], déclenchant ainsi indirectement le putsch d'Othon, qui eut lieu cinq jours plus tard, le 15.

Jusqu'à ce point, aucun problème de chronologie ne se pose, mais la suite des événements est plus complexe à saisir. Entre le 10 et le 15, en effet, d'autres nouvelles arrivèrent à Galba concernant la situation en Germanie : Tacite mentionne en effet des « rapports (*nuntii*) plus nombreux de jour en jour »[1716], sans en donner cependant le contenu, ce qui constitue une première difficulté. Ces messages rapportaient-ils la même information (= uniquement le refus de la prestation de serment chez deux légions de Germanie supérieure) ? ou mentionnaient-ils l'évolution dangereuse de la situation en Germanie ? De fait, ce qui n'était qu'un début de mutinerie avait rapidement définitivement basculé dans une autre catégorie avec la salutation impériale de Vitellius par les légions de Germanie inférieure le 2 janvier et le ralliement d'au moins deux légions de Germanie supérieure le lendemain[1717]. Le 3 janvier, on pouvait donc parler d'usurpation. La question du contenu exact de ces *crebriores nuntii* est importante pour déterminer ce que savait exactement le clan de Galba à Rome, et quand. Tacite affirme que ces rapports concernaient « la défection en Germanie » (*Germanicae defectionis nuntii*, Tac., *Hist.*, 1.19), mais la formule est trop vague pour que l'on sache exactement les événements que l'expression *Germanica defectio* recouvre. Le terme *defectio* ne renvoie pas nécessairement chez lui à une usurpation caractérisée et peut être employé comme un synonyme de *seditio*, sans impliquer qu'il était fait état de la proclamation impériale de Vitellius dans ces messages[1718]. Plus avant, il semble logique que, si ces *nuntii* avaient rapporté à Galba la nouvelle que la sédition s'était dotée d'un chef aussi prestigieux que Vitellius, Tacite n'aurait sans doute pas passé sous silence cette information supplémentaire et aurait utilisé une formule plus explicite que *Germanicae defectionis nuntii* : plus loin, il évoque explicitement le nom de l'usurpateur

---

PFLAUM 1950 : 157 (qui insiste sur leur « antagonisme inné » entre ces procurateurs et les gouverneurs sénatoriaux), Fr. HURLET 2006 : 302-304 et P. COSME 2012a : 20-21 ; 73. A. BERENGER-BADEL 2004 : 139 se montre plus mesurée. Sur la création de la fonction de procurateur de Belgique, voir H.-G. PFLAUM 1950 : 40 ; rappelons qu'il n'existait pas de province de Germanie à cette époque.

[1713] Suét., *Galb.*, 16, cf. P. COSME 2012a : 72-73. La pratique est, en soi, attestée ailleurs, par exemple entre les légions d'Illyrie et Verginius Rufus, légat de Germanie supérieure, cf. Tac., *Hist.*, 1.9 et P. COSME 2012a : 71.

[1714] Il semble bien qu'elle ne soit jamais arrivée à Rome, car, autour du 15 février, à Lyon, Fabius Valens relança la communication entre les légions de Germanie et les prétoriens, à l'occasion d'une délégation envoyée par Othon, où figuraient des sénateurs et des soldats de la garde prétorienne : le lieutenant de Vitellius donna des lettres « au nom de l'armée de Germanie » aux soldats qu'il renvoyait à Rome, afin qu'ils les transmissent au reste des cohortes prétoriennes et urbaines (Tac., *Hist.*, 1.74). Sur le contenu de ces lettres, voir P. COSME 2012a : 104-105 ; sur la délégation envoyée par Othon et interceptée par Valens, Ph. FABIA 1913 : 57 et suiv.

[1715] Tac., *Hist.*, 1.18, Plut., *Galb.*, 23, Cass. Dio. 64.5, Suét., *Galb.*, 17.

[1716] *Crebrioribus in dies Germanicae defectionis nuntiis et facili ciuitate ad accipienda credendaque omnia noua cum tristia sunt, censuerant patres mittendos ad Germanicum exercitum legatos*, Tac., *Hist.*, 1.19.

[1717] Tac., *Hist.*, 1.57, Plut., *Galb.*, 22, Suét., *Vit.*, 8.

[1718] Le terme de *defectio* (qui qualifie à nouveau la mutinerie des légions du Rhin de janvier 69 en Tac., *His.*, 2.96) est par exemple attribué à la mutinerie de Pannonie en Tac., *Ann.*, 1.28 (habituellement qualifiée de *seditio*, cf. Tac., *Ann.*, 1.16 et suiv.). *Seditio* et *defectio* semblent interchangeables en Tac., *Hist.*, 2.96 (voir également Cés., *Gaul.*, 3.10).

lorsqu'un nouveau message (*nuntius*) arrive à Rome[1719]. Acceptons donc pour l'instant le résultat suivant : pas plus la lettre de Pompeius Propinquus que les missives de plus en plus nombreuses reçues après le 10 ne contenaient l'information selon laquelle Vitellius avait pris la tête du mouvement factieux.

Une deuxième difficulté se trouve dans le statut exact à attribuer à ces *nuntii* dont parle Tacite. Selon P. COSME, ainsi, il s'agit de rumeurs transitant par des courriers commerciaux[1720]. Cette lecture se heurte cependant à un constat lexicographique, puisque *nuntius* ne désigne jamais chez Tacite des échanges rumoraux[1721], et est au contraire souvent opposé aux canaux non officiels par lesquels ces derniers transitaient, comme l'avons rappelé dans la sous-partie précédente. Contrairement à l'affirmation de P. COSME, il semble donc bien qu'il s'agisse de nouvelles officielles, dont Tacite ne décrit que l'arrivée à Rome (et non l'envoi) et sur lesquelles il demeure vague. Pour respecter le sens général de *nuntius*, il faut bien admettre que la communication officielle ne se réduit pas à la seule lettre de Pompeius Propinquus, mais qu'il y eut plusieurs rapports successifs envoyés à Galba après celui initial du procurateur de Belgique. Envoyés de façon échelonnée à partir du 1er janvier, ils arrivèrent de façon échelonnée, jour après jour (*crebriores in dies*), à Rome. Mais qui envoyait ces messages ? Pas Pompeius Propinquus, qui fut mis à mort le 3 janvier après la salutation impériale de l'armée de Germanie inférieure, « sur le champ », comme Tacite le souligne (*statim interfectus*, Tac., *Hist.*, 1.58). La réponse est simple : il s'agissait d'autres représentants de l'empereur (procurateurs ou gouverneurs) qui se trouvaient non loin des districts de Germanie, et qui apprirent la nouvelle progressivement à partir du 1er janvier. Étant plus ou moins éloignés des camps du Rhin où se déroulaient les événements, ces représentants mirent un certain temps à acquérir les informations, dont on peut sans grand risque affirmer qu'elles étaient délicates à

[1719] Il s'agit du *nouus de Vitellio nuntius* de Tac., *Hist.*, 1.50 sur lequel nous revenons plus loin.

[1720] P. COSME 2012a : 84-85 ; même hypothèse chez G. E. F. CHILVER 1979 *ad loc.*, qui veut faire de ces *nuntii* des « unofficial news » (déjà sous-entendu chez E. COURBAUD 1918 : 145 n. 4). Il semble que ce soit également la lecture de P. WUILLEUMIER et d'H. LE BONNIEC, telle qu'elle transparaît du moins dans la traduction de la CUF (reprise par P. COSME). Or, celle-ci semble interpréter plus que traduire Tacite. L'historien écrit en effet la phrase suivante : *crebrioribus in dies Germanicae defectionis nuntiis et facili ciuitate ad accipienda credendaque omnia noua cum tristia sunt, censuerant patres mittendos ad Germanicum exercitum legatos*, Tac., *Hist.*, 1.19. Les traducteurs rendent en français : « comme des messages arrivaient plus nombreux de jour en jour sur la révolte en Germanie et *trouvaient un accueil complaisant* dans une cité disposée à croire toutes les nouvelles quand elles sont mauvaises, les sénateurs avaient émis l'avis d'envoyer une délégation à l'armée de Germanie » (nous soulignons). On constate que les deux ablatifs absolus sont liés par la traduction, alors que le deuxième n'affirme pas explicitement que les *nuntii* sont connus de la *ciuitas* : il s'agit bien plutôt d'un commentaire généralisant, comme on en trouve d'autres similaires chez Tacite (cf. Tac., *Ann.*, 2.82 ; 15.64 : *ut est uulgus ad deteriora promptum* ; *Hist.*, 2.83 ; 3.54, etc.), concernant la propension aux discussions et aux exagérations dans la foule urbaine. Il serait donc plus prudent, voire correct, de traduire les deux ablatifs absolus de façon séparée : « comme des rapports de plus en plus nombreux chaque jour annonçaient la [ou une] défection en Germanie, et étant donné la tendance de la cité à accueillir et à croire toutes les nouvelles affligeantes […] ». En d'autres termes : c'est le risque d'un *potentiel* accueil complaisant, et non obligatoirement l'existence avérée de rumeurs à Rome, qui pousse le Sénat à envoyer une ambassade aux légions, en quelque sorte pour prendre les devants. En effet, en envoyant des députés à la rencontre de l'armée de Germanie, les autorités donnaient l'impression d'être en contrôle de la situation ; plus avant, en plaçant Pison, fraîchement adopté, dans l'ambassade, on pouvait espérer susciter le souvenir de Drusus, envoyé par son père Tibère pour éteindre la révolte des légions de Pannonie en 14 (Tac., *Ann.*, 1.24), et qui avait réussi cette tâche avec autorité.

[1721] À l'exception du texte déjà cité et analysé de Tac., *Hist.*, 1.85, où *nuntius* est associé à *fama* et ne caractérise pas le média, mais la nouvelle elle-même (*sed plurimum trepidationis in publico, ut quemque nuntium fama attulisset*, cf. *supra*). Ce passage fait exception, comme nous l'avons remarqué. Suét., *Galb.*, 17 utilise le verbe *nuntiare*.

recouper : l'exécution de Pompeius Propinquus prouve précisément que Vitellius chercha à laisser planer une certaine ombre sur ses mouvements, illustrant ainsi les grands principes d'une « guerre de l'information » que les Romains ne méconnaissaient pas[1722].

Qui étaient ces promagistrats ou fonctionnaires impériaux qui écrivaient des messages de plus en plus nombreux (mais toujours aussi imprécis) à propos des événements de Germanie ? Les sources ne permettent pas de répondre à cette question de façon précise. Cependant, il faut remarquer que les auteurs insistent volontiers sur la multiplicité des rapports qui furent envoyés à Galba. Ainsi, la lettre (*litterae*, Tac., *Hist.*, 1.12) de Pompeius Propinquus est reprise deux chapitres plus loin par *nuntii* (Tac., *Hist.*, 1.14), au pluriel[1723]. Le contenu est sensiblement le même, puisqu'ils mentionnent la sédition de Germanie sans parler de Vitellius, et le pluriel n'est peut-être qu'une variation de style qu'il ne faut pas chercher à surinterpréter. Cependant, il n'est pas impossible que Tacite évoque ici d'autres communications officielles qui étaient arrivées dans le même temps ou juste après celle du procurateur de Belgique. L'idée d'un flux constant de messages entre les districts de Germanie et Rome est certainement établie par Plutarque, qui parle pour la même période de « lettres (γράμματα) envoyées à Galba par ses procurateurs »[1724]. Le flux ne s'arrêtera d'ailleurs pas avec la mort de Galba le 15, bien au

[1722] P. COSME 2012a : 83 affirme très justement que la mort de Pompeius Propinquus fut principalement motivée par la volonté de priver Galba d'une source essentielle d'information sur ce qui se passait en Germanie. Pour un exemple très net de manipulation des *nuntii* dans le contexte troublé de 68-70, voir Tac., *Hist.*, 4.75 : le Batave Julius Civilis et son allié Julius Classicus envoient une lettre à Cerialis pour essayer de le corrompre ; ils tentent de le persuader que le pouvoir impérial sis à Rome lui a dissimulé la mort de Vespasien (*Vespasianum, quamquam nuntios occultarent, excessisse uita*). L'anecdote est évidemment rapportée et tournée pour mettre en valeur la réaction de Cerialis qui ne flanche pas, malgré l'offre qu'on lui fait (prendre la tête de l'Empire des Gaules) et les nombreux exemples de défection que l'année des quatre empereurs avait fournis. Cependant, pour que le piège eut quelque chance de fonctionner – et que le récit de Tacite soit crédible –, il fallait qu'une telle dissimulation des nouvelles officielles ne fût pas rare. Voir plus largement P. JAL 1963 : 82-230 sur le thème de la propagande dans la littérature de la guerre civile à Rome.

[1723] *Sed Galba post nuntios Germanicae seditionis, quamquam nihil adhuc de Vitellio certum, anxius quonam exercituum uis erumperet, ne urbano quidem militi confisus, quod remedium unicum rebatur, comitia imperii transigit*, Tac., *Hist.*, 1.14.

[1724] Ἐπέμπετο γράμματα τῷ Γάλβᾳ παρὰ τῶν ἐπιτρόπων, Plut., *Galb.*, 19. Il est délicat de savoir exactement à quel moment ces lettres sont envoyées. Ph. FABIA 1904 : 42 les ramène à la fin de l'année 68 ; de fait, les événements du 1er janvier sont rapportés plus tard par le biographe (Plut., *Galb.*, 22). Cependant, la phrase de Plutarque est immédiatement suivie dans le chapitre 19 de la mention de l'adoption (ὁ δὲ φοβηθεὶς ὡς μὴ μόνον διὰ τὸ γῆρας, ἀλλὰ καὶ διὰ τὴν ἀπαιδίαν καταφρονούμενος, ἐβουλεύετο παῖδα θέσθαι τῶν ἐπιφανῶν τινα νεανίσκον καὶ διάδοχον ἀποδεῖξαι τῆς ἀρχῆς), et Suétone présente une séquence très proche : *quod ut nuntiatum est, despectui esse non tam senectam suam quam orbitatem ratus, Pisonem Frugi Licinianum […] adoptauit*, Suét., *Galb.*, 17. Les parallèles d'expression indiquent que la source est commune (notamment : *despectui esse non tam senectam suam quam orbitatem ratus* = ὡς μὴ μόνον διὰ τὸ γῆρας, ἀλλὰ καὶ διὰ τὴν ἀπαιδίαν καταφρονούμενος), ce qui signifierait qu'au *quod ut nuntiatum est* de Suétone correspondrait le ἐπέμπετο γράμματα τῷ Γάλβᾳ παρὰ τῶν ἐπιτρόπων de Plutarque. Or, chez Suétone, le verbe *nuntiare* renvoie de toute évidence au soulèvement de l'armée du Rhin, narré dans le chapitre précédent (Suét., *Galb.*, 16). On hésite à appliquer cette définition au passage de Plutarque, puisque, comme nous l'avons dit, la révolte est présentée *après* le passage cité (Plut., *Galb.*, 22), et on trouve en Plut., *Galb.*, 23 une expression qui renvoie à la connaissance qu'en obtient Galba quelques jours plus tard (πυθόμενος δὲ τὸν ἐκεῖ νεωτερισμὸν ὁ Γάλβας) : ce passage renvoie de toute évidence au *nuntiatum* de Suétone et aux *litterae* de Pompeius Propinquus évoquées par Tacite (Tac., *Hist.*, 1.12). Nous sommes donc face à un paradoxe : le passage de Plut., *Galb.*, 19 présente trop de similitude avec Suét., *Galb.*, 22 pour que les deux ne remontent pas à la même source (c'est d'ailleurs l'opinion de Ph. FABIA 1893 : 136) ; mais dans la logique du récit, ce serait Plut., *Galb.*, 23 qui renverrait à l'envoi et à la réception du rapport de Pompeius Propinquus sur les troubles en Germanie. Nous proposons la solution suivante : Plutarque a dédoublé l'indication qu'il a trouvée dans sa source au sujet de ce rapport ; il en fait une première mention en Plut., *Galb.*, 19 (ἐπέμπετο γράμματα τῷ Γάλβᾳ παρὰ τῶν ἐπιτρόπων), et une seconde en Plut., *Galb.*, 23 (πυθόμενος δὲ τὸν ἐκεῖ νεωτερισμὸν ὁ Γάλβας),

contraire[1725]. Replacés à la suite des *nuntii* de Tac., *Hist.*, 1.14 et des γράμματα de Plut., *Galb.*, 19 (spécifiquement rattachés à des procurateurs), les *crebriores in dies nuntii* de Tac., *Hist.*, 1.19 ne semblent plus difficiles à interpréter : il s'agissait sans doute de rapports analogues, eux aussi officiels, que Galba recevait au compte-goutte.

Cette deuxième série de rapports, qui parvinrent au palais impérial après le 10 et avant le 15 janvier, nous l'avons dit, et dont on donnait lecture au Sénat (Tac., *Hist.*, 1.19 toujours), fut sans doute émise par les agents impériaux dans les régions environnantes. De fait, un certain nombre de provinces entre Rome et la Germanie avaient été constituées plus ou moins récemment en provinces équestres et étaient administrées comme en Belgique par un procurateur-gouverneur, qui avait toute latitude pour transmettre ses missives à l'empereur. C'était le cas en Rhétie, depuis Caligula[1726], mais surtout dans les Alpes cottiennes, grées et maritimes[1727], tous territoires susceptibles d'avoir reçu progressivement des renseignements sur le mouvement germain et de les avoir transmis à Rome. La présence d'un procurateur financier dans la province impériale de Gaule chevelue pouvait également jouer. Il y avait donc probablement plus d'un courrier qui transitait entre les provinces et Rome au sujet des événements du 1 au 3 au janvier. En particulier après le 3, quand la rébellion se fut à la fois étendue de Germanie supérieure en Germanie inférieure et dotée d'un chef en la personne de Vitellius, il devenait urgent pour les procurateurs impériaux, à mesure qu'ils l'apprenaient, d'en informer Galba, d'où les *crebriores in dies nuntii* de Tacite. Enfin, c'est sans doute de ces sources que parvint au prince, avec une certaine latence, un « nouveau rapport » (*nouus nuntius*)[1728], qui explicitait enfin que Vitellius avait été salué empereur ; ce message dut arriver lui aussi entre le 10 et le 15[1729], et est peut-être contenu dans la série des *crebriores nuntii*. Sa

---

la première focalisée sur l'envoi, la seconde sur la réception. Pourquoi cette confusion chronologique ? Parce que le natif de Chéronée introduit après la mention de cette nouvelle une digression sur Othon (Plut., *Galb.*, 19-20), puis un passage sur les discussions relatives à l'adoption (Plut., *Galb.*, 21), et finit par raconter les troubles en Germanie (Plut., *Galb.*, 22) ; en arrivant à Plut., *Galb.*, 23, il est obligé de mentionner à nouveau l'arrivée du rapport pour introduire l'adoption effective de Pison. Si cette hypothèse est juste, le pluriel γράμματα est intéressant : il signifie, en accord avec les *nuntii* de Tac., *Hist.*, 1.14, que ce ne furent pas une mais plusieurs lettres qui furent adressées à l'empereur entre le 1er et le 15 janvier. Notons enfin que l'expression de Suétone ne permet pas de déterminer si un ou plusieurs messages furent envoyés à Galba (*quod ut nuntiatum est*, Suét., *Galb.*, 17).

[1725] Dans les jours qui suivent l'avènement d'Othon et la mort de Galba, en effet, Plutarque mentionne l'arrivée continuelle (συνεχῶς) de courriers venant de Germanie au sujet de Vitellius : ἤδη γὰρ ἠγγέλλετο βεβαίως Οὐϊτέλλιος ἀξίωμα καὶ δύναμιν αὐτοκράτορος ἀνειληφώς · καὶ πτεροφόροι συνεχῶς ἐφοίτων ἀεί τι προσχωρεῖν ἐκείνῳ φράζοντες, Plut., *Otho.*, 4. Cf. aussi Suét., *Otho.*, 8.

[1726] H.-G. PFLAUM 1950 : 35.

[1727] À une date plus récente, cf. H.-G. PFLAUM 1950 : 42. Le procurateur des Alpes cottiennes est mentionné par Tacite à deux reprises, et semble appartenir au parti vitellien (cf. Tac., *Hist.*, 2.12 et 3.42-43), ce qui peut apparaître comme contradictoire avec ce rôle d'informateur de Galba. Mais Tacite ne dit pas qu'il s'était déjà rallié à ce moment de l'année à Vitellius, et cela est peut-être arrivé après le coup d'État d'Othon.

[1728] *Nouus insuper de Vitellio nuntius*, Tac., *Hist.*, 1.50. *Nouus* et *insuper* supposent bien que ce rapport arrivait en dernier à la suite d'une série d'autres *nuntii*.

[1729] Quand exactement ? Tacite ne le dit pas, mais les sources n'autorisent pas à affirmer pour autant que ce fut avant le 10 janvier (dans ce sens M. FUHRMANN 1960 : 270 n. 5). Contre le témoignage concordant de Tacite et de Suétone, Fr. PASCHOUD 1979 : 9-12 défend l'hypothèse que Galba put être informé de la salutation de Vitellius avant l'adoption du 10. Cependant, il n'y a guère que Cassius Dion qui aille dans ce sens (Cass. Dio. 64.5), car Plutarque ne permet absolument pas d'établir ce point (Fr. PASCHOUD s'appuie sur Plut., *Galb.*, 23, où il n'est pas fait mention de Vitellius, et sur le début du règne d'Othon, en Plut., *Otho.*, 4, qui ne concerne bien évidemment plus la période du 1er au 15 janvier). Faut-il croire un résumé d'époque byzantine plutôt que trois sources plus solides comme Tacite, Suétone et Plutarque ? Il est permis d'en douter, il vaut mieux ici s'en tenir à la démonstration de Ph. FABIA 1904 : 44-45, ancienne mais plus convaincante. L'idée que Vitellius chercha à

divulgation auprès du Sénat, du peuple et des armées stationnées à Rome fut sans doute empêchée par Galba, comme nous allons le voir.

Voilà pour les différents échanges que l'on rattachera à la « communication officielle » : comme on le voit, il ne s'agit en aucune façon d'un ensemble monolithique, mais bien plutôt de différents canaux par lesquels passait la communication entre les magistrats en poste dans les provinces et Rome. Ce bloc n'est uniforme que dans la perspective qui est la nôtre, en ce que le mode de diffusion linéaire, écrit, formalisé et officiel de l'information l'oppose clairement à la rumeur.

Les rumeurs

Hors des sphères du pouvoir, que savait-on grâce aux bruits publics des événements de Germanie ? Il semble que les autorités aient plutôt bien contrôlé l'information, du moins dans un premier temps. L'enjeu était bien entendu d'abord de maîtriser ce que savaient les prétoriens, mais la plèbe devait également être un objet d'inquiétude pour l'administration impériale[1730]. De la façon dont Tacite décrit le discours de Galba aux prétoriens le 10 janvier pour annoncer l'adoption de Pison, dans lequel l'empereur mentionne seulement l'agitation des deux légions de Germanie supérieure (c'est-à-dire l'intégralité des informations dont il disposait à ce moment-là), il est clair que cette nouvelle n'était pas encore parvenue aux oreilles des soldats du prétoire[1731] – autrement dit, l'ambassade mentionnée par Suétone (Suét., *Galb*., 16) n'était

informer le Sénat le plus rapidement possible (Fr. PASCHOUD 1979 : 15) paraît également contestable : Vitellius ne pouvait connaître le sentiment des pères conscrits, et ne voulait sans doute pas se risquer à donner trop d'informations à Galba (qu'il était impossible de contourner), comme la liquidation du procurateur Pompeius Propinquus le prouve assez (cf. *supra*). Plus généralement, l'étude de Fr. PASCHOUD est construite de façon à prouver que Tacite a contrevenu à la « vérité historique » par « art de la composition », comme cela serait visible dans la mention d'une nouvelle censurée par Galba (Tac., *Hist.*, 1.50, cf. nos remarques *infra*). C'est, pensons-nous, observer le témoignage des *Histoires* avec une grille de lecture préalable peu adaptée, notamment parce qu'elle oppose frontalement élaboration littéraire et honnêteté historique.

[1730] L'hésitation à proclamer l'adoption de Pison aux Rostres, au Sénat ou au *castra praetoriana* (Tac., *Hist.*, 1.17) indique bien que la faveur des trois groupes (peuple, sénateurs et soldats) importait à Galba, cf. St. BENOIST 2001 : 286 ; le choix de se présenter d'abord aux prétoriens témoigne, lui, de leur prépondérance par rapport aux deux autres entités.

[1731] *Ac ne dissimulata seditio in maius crederetur, ultro adseuerat quartam et duoetuicensimam legiones, paucis seditionis auctoribus, non ultra uerba ac uoces errasse et breui in officio fore*, Tac., *Hist.*, 1.18. L'emploi de l'irréel *crederetur* signale bien que la rébellion n'a pas été dissimulée (*dissimulata* a alors une valeur hypothétique : « si l'on dissimulait la sédition », comme le traduisent P. WUILLEUMIER et H. LE BONNIEC) : Galba se montre ici honnête avec les soldats et leur donne toutes les informations dont il dispose ; le *nouus nuntius* précisant le comportement de Vitellius n'arriva qu'après le 10, comme nous l'avons démontré *supra*. Selon Fr. PASCHOUD 1979, cependant, le rôle exact de Vitellius était connu des prétoriens avant la journée du 15, ce qui implique de considérer Tac., *Hist.*, 1.50 (*nouus insuper de Vitellio nuntius*) comme une réélaboration tacitéenne. Cependant, son argument ne repose que sur Tac., *Hist.*, 1.75, un passage dans lequel il est dit que Vitellius écrivit des lettres aux prétoriens pour leur reprocher d'avoir choisi Othon alors que Vitellius s'était déclaré « bien auparavant » (*addidit epistulas Fabius Valens nomine Germanici exercitus ad praetorias et urbanas cohortis […] ; increpabat ultro quod tanto ante traditum Vitellio imperium ad Othonem uertissent*). Selon Fr. PASCHOUD (en part. p. 10-11), cela signifie nécessairement que les cohortes urbaines et prétoriennes savaient avant la journée fatidique du 15 janvier, où elles assurèrent leur soutien à Othon, que Vitellius avait été désigné empereur. Le texte n'est cependant pas contradictoire avec notre reconstruction, et il faut bien considérer le contexte : Fabius Valens essaie dans cette lettre de convaincre les cohortes de Rome, et son propos n'est pas dépourvu de finalité rhétorique. De fait, les prétoriens avaient bien appris par la bouche de Galba le 10 que deux légions de Germanie supérieure avaient refusé de prononcer le serment (c'est ce que désigne sans doute la périphrase *legiones […] non ultra uerba ac uoces errasse*). Ce que leur reproche Valens dans cette lettre, c'est donc d'avoir pris sur eux de proclamer empereur Othon en sachant pertinemment qu'un important mouvement contestataire était en cours sur le *limes*

pas encore arrivée à Rome le 10, si tant est qu'elle arriva un jour, ce qui est bien normal : des soldats, même rapides, ne sauraient aller plus vite qu'un message transitant par la *uehiculatio* et son puissant système de relais. En revanche, une fois communiquée aux prétoriens le 10, l'information de la révolte des deux légions de Germanie supérieure circula par les voies non officielles de la rumeur. Cela est sensible lorsque Tacite indique que la *legio I* et les auxiliaires cantonnés à Rome apprennent à leur tour la nouvelle, entre le 10 et le 14[1732]. Il s'agit ici sans aucun doute d'un bruit circulant hors des réseaux officiels, l'historien utilisant le verbe *uolgare*, qui relève du double lexique de la foule (*uulgus*) et de rumeur[1733]. Il faut donc probablement comprendre que l'information s'était répandue hors du camp des prétoriens auxquels s'était adressé Galba et avait pénétré, peut-être par des solidarités militaires, dans les autres troupes stationnées à Rome. Une autre hypothèse est également possible : puisque les légionnaires étaient dispersés en cantonnements épars dans la ville[1734], ne seraient-ce pas les civils qui, en se répétant la nouvelle, en avaient fait prendre conscience aux soldats de la première légion ? Cela suppose une certaine porosité entre le camp des prétoriens et la population de la ville, attestée dans d'autres épisodes rumoraux, comme nous le verrons. Il semble en effet que les habitants de l'*Vrbs* eurent connaissance avant le 15 janvier du même état de l'information au sujet de la mutinerie que les prétoriens[1735]. On peut donc tout aussi bien imaginer le parcours suivant pour cette nouvelle : à partir des *castra praetoria*, où Galba révéla l'information de la révolte de Germanie, le 10 janvier, la nouvelle passa par les canaux de la rumeur, se diffusa d'abord dans la foule urbaine par toute la ville, comme de coutume, et finit par toucher ainsi les campements militaires dispersés dans les quartiers.

Il ressort donc du récit de Tacite que la seule information que les soldats et les civils aient eue jusqu'au 15 fut la nouvelle de la défection des deux légions de Germanie supérieure, et non l'extension de la contestation aux légions de Germanie inférieure ou la salutation impériale de Vitellius. Autrement dit, le pouvoir impérial, qui avait fini par avoir, après la date du 10 janvier et avant le 15, un rapport (le *nouus nuntius* de Tac., *Hist.*, 1.50) indiquant spécifiquement l'usurpation de Vitellius, avait réussi à le contenir (*supprimo*) à la population romaine, sénateurs

germain. Après coup, Valens pouvait affirmer que cette sédition avait correspondu à la transmission de l'Empire aux mains de Vitellius, comme il le fait dans cette lettre : l'accusation se comprend très bien sans inférer que les prétoriens avaient connaissance de l'événement précis que constituait la salutation impériale elle-même. Le reproche était fondamentalement ailleurs : avoir ignoré l'antériorité, et donc la prééminence, de la décision des légions de Germanie.

[1732] *Infecit ea tabes legionum quoque et auxiliorum motas iam mentis, postquam uulgatum erat labare Germanici exercitus fidem*, Tac., *Hist.*, 1.26. Sur le sens de *legionum*, qu'il faut lire comme *legionariorum*, voir la note de la CUF *ad loc.*, qui indique bien que la seule légion présente à Rome à cet instant était la *legio I Adiutrix*. Le *terminus ad quem* du 14 s'obtient de l'indication de Tacite que le projet d'enlever Othon pour le proclamer empereur (qui constitue la suite du récit) date du lendemain des ides.

[1733] Cf. notre étude lexicale en annexe

[1734] *Tota urbe sparsa militum castra*, Tac., *Hist.*, 1.26. Rappelons que *tota urbs* (ou *tota castra*) est une caractérisation topique de l'hodologie de la rumeur. En Tac., *Hist.*, 1.6 est donné un renseignement analogue : *plena urbs exercitu insolito*.

[1735] Cela découle de Tac., *Hist.*, 1.50 (déploration des Romains le 15 janvier au soir, après la mort de Galba, lorsqu'ils apprennent que Vitellius brigue l'Empire), *nouus insuper de Vitellio nuntius exterruit, ante caedem Galbae suppressus ut tantum superioris Germaniae exercitum desciuisse crederetur* : on savait bien dans la foule avant la diffusion du *nouus nuntius* que l'armée de Germanie supérieure (deux légions au moins) avait fait sécession. Comme Tacite (ou la tradition parallèle) ne mentionne de *contio* civile par laquelle cette connaissance aurait pu parvenir à la plèbe romaine, il faut nécessairement accepter qu'elle fut obtenue à l'aide des circuits non officiels, autrement dit des rumeurs intra-urbaines.

compris. Le secret fut bien gardé jusqu'à la chute de Galba le 15, et l'on ne saurait considérer ici que Tacite a réélaboré les faits par « art de la composition »[1736] : même si l'historien ne se montre pas très disert sur les modalités de cette censure[1737], nous voyons que Pison, en s'adressant à la cohorte de garde lors de la crise du 15 janvier, prend bien garde de parler de « sédition » (*seditio*, Tac., *Hist.*, 1.30) des légions de Germanie, et non de Vitellius lui-même, alors qu'il disposait sans aucun doute de cette information à ce moment de la crise politique. Garder une nouvelle secrète pendant une poignée de jours peut ne pas apparaître comme un immense exploit. Cependant, la porosité des informations à Rome était proverbiale, comme nous le verrons par la suite ; et dans un contexte aussi tendu, alors que l'on savait qu'il y avait des mouvements séditieux en Germanie, la manœuvre tenait en réalité du tour de force. De fait, non seulement Galba réussit-il alors là où il avait échoué quelques jours plus tôt pour l'adoption de Pison (Tac., *Hist.*, 1.17) ; surtout, il se distingue dans cet épisode d'Othon, qui, lui, ne parviendra pas à garder la maîtrise de la divulgation des nouvelles concernant la rébellion de Vitellius.

Le paysage médiatique après le 15 janvier 69

Nous en venons ainsi à la circulation des nouvelles officielles et non officielles après la date du 15 janvier et l'accession au trône d'Othon. Il est évident que les deux informateurs furent tenus informés par des contacts directs[1738] et par des informateurs de leur camp[1739] des progrès de leur adversaire respectif et de la situation dans le reste de l'Empire. Toutefois, on note que la rumeur se développe en parallèle de ces circuits officiels de l'information, et se montre beaucoup plus présente entre le 15 janvier et la fin du mois de février, date de départ d'Othon en campagne[1740], que sous Galba. À la suite de l'épisode de la mutinerie des prétoriens, née précisément du manque d'information dont disposait la garde[1741], Othon leur adressa un discours dont l'un des objectifs fut de théoriser le contrôle des nouvelles qu'il entendait donner

[1736] Comme le pensait Fr. PASCHOUD 1979, cf. nos remarques *supra*. E. COURBAUD 1918 : 145-146, guère sensible aux modalités concrètes de la circulation de l'information, ne croit pas non plus à une censure de la part de Galba et lui oppose une manipulation tacitéenne. Celle-ci est défendue par Ph. FABIA 1913 : 56 ou É. P. NICOLAS 1979 : 581. Notons bien que défendre la véracité du témoignage de Tacite (la nouvelle de l'usurpation de Vitellius n'arriva que le 15 dans le public) ne signifie pas méconnaître que l'historien a travaillé son récit afin de ménager de grandes unités dramatiques, puisqu'il repousse la narration de l'usurpation de Vitellius à Tac., *Hist.*, 1.51 et suiv. Cette organisation narrative ne supposait pas d'aller à l'encontre de la « vérité historique ». Nous revenons sur les enjeux narratologiques du livre I des *Histoires* et du rôle de la rumeur à cet égard dans le chapitre 6 *infra* (section « « rumeurs et transition »).

[1737] Justement observé par Fr. PASCHOUD 1979 : 10. Il ne dit pas non plus explicitement comme le *nuntius* censuré pendant quelques jours fut divulgué à la population, car Othon ne gagnait pas à diffuser cette information (nous revenons plus loin sur ses propres tentatives de censure). Cela étant dit, dans ce moment de vacance impériale, alors qu'Othon vient d'accéder au pouvoir, on peut imaginer qu'il y ait eu quelque relâche dans le contrôle de l'information. La mort de Galba et la chute de ses proches impliquaient sans doute l'impossibilité de tenir plus longtemps le secret à propos du rôle de Vitellius ; on peut d'ailleurs rapprocher ce passage de la lettre de Tibère contre Agrippine que Livie avait arrêtée avant qu'elle ne parvienne au Sénat, et qui fut révélée à sa mort (Tac., *Ann.*, 5.3 : *missae [a Tiberio] in Agrippinam ac Neronem litterae quas pridem adlatas et cohibitas ab Augusta credidit uulgus : haud enim multum post mortem eius recitatae sunt*).

[1738] Tac., *Hist.*, 1.73, Plut., *Otho.*, 4, Suét., *Otho.*, 8, Cass. Dio. 64.10.

[1739] Par ex. Tac., *Hist.*, 1.76, ou encore Tac., *Hist.*, 1.64 (Fabius Valens, général de Vitellius, reçoit ainsi le *nuntius* de la mort de Galba à Toul).

[1740] Pour la datation exacte de celui-ci d'après Tac., *Hist.*, 1.87, voir C. DAMON 2003, *ad loc.*

[1741] Tac., *Hist.*, 1.80-85, Plut., *Otho.*, 3, Suét., *Otho.*, 8, Cass. Dio. 64.9. Sur cet événement, P. COSME 2012a : 116-118.

aux soldats, en particulier en temps de guerre : « L'économie de la situation et la rapidité des occasions à saisir admettent-elles que toutes les nouvelles (*omnes nuntii*) soient divulguées, que tous les projets soient discutés en présence de tous ? »[1742] La question est bien entendu rhétorique. Ce discours rappelle les propos de Paul-Émile partant en guerre évoqués *supra* (Liv. 44.22) ; il fait surtout écho aux problématiques évoquées par Galba et Pison quelques semaines plus tôt, quand ils s'étaient résolus à révéler la rébellion des légions de Germanie, afin de devancer la rumeur et de garder la main dans la diffusion des nouvelles, avec succès. Othon, lui, n'aura pas le même bonheur. La même tentative pour minimiser la progression inquiétante de l'adversaire[1743] échoue ici : dès le chapitre suivant, Tacite mentionne la course des rumeurs relatives à la guerre imminente[1744], signalant à quel point la situation échappe au contrôle d'Othon. Ces échanges rumoraux, d'abord informatifs, prennent ensuite une nette dimension de contestation lorsqu'ils rapportent des présages annonçant la fin du règne d'Othon[1745]. La densité des bruits publics interpelle ici, surtout par le contraste qu'elle signale avec l'objectif de contrôle de l'information affiché par Othon deux chapitres plus tôt.

Comment expliquer cette différence entre des rumeurs plutôt bien contrôlées avant le 15 janvier et proliférant soudainement après cette date ? Une part est sans doute à attribuer à la volonté de Tacite de tracer un portrait contrasté de Galba et d'Othon. La rigidité et la fermeté du premier vis-à-vis des foules militaires et populaires est saluée par l'historien-sénateur et son efficacité est démontrée, sur ce point-là du moins, tandis que la faiblesse du second, en particulier son incapacité à faire preuve de fermeté avec les prétoriens, empêche tout contrôle efficace : ce nouveau Néron est, comme son illustre modèle, mis en danger par les *nuntii* et les *rumores*[1746]. Nonobstant cette élaboration littéraire, il n'est pas interdit d'expliquer la différence de réussite d'un usurpateur à l'autre par des éléments plus concrets. Contrôler l'afflux d'informations, notamment celles transitant par la rumeur, était probablement plus aisé pour Galba, qui agissait face à une armée encore distante ; désormais bien plus proche, la marche des deux troupes, celle menée par Fabius Valens et celle conduite par Aulus Caecina Alienus, était à même de provoquer des bruits en plus grand nombre et provenant de plus de points. En effet, la progression de l'armée de Germanie suivait pour une partie l'axe très dynamique

[1742] *Num omnis nuntios palam audiri, omnia consilia cunctis praesentibus tractari ratio rerum aut occasionum uelocitas patitur ?* Tac., *Hist.*, 1.83. On remarque ici l'opposition entre circuits officiels (*nuntii*) et bruits publics (*audire*).

[1743] Voir par exemple : *nationes aliquas occupauit Vitellius, imaginem quandam exercitus habet, senatus nobiscum est : sic fit ut hinc res publica, inde hostes rei publicae constiterint*, Tac., *Hist.*, 1.84. Les nouvelles (*nuntius*) étaient pourtant alarmantes : défection de l'Espagne, de l'Aquitaine, de la Narbonnaise (cf. Tac., *Hist.*, 1.76). La prise de parole d'Othon dans le camp est à mettre en parallèle de la façon dont est traitée la révolte de Germanie dans le discours de Galba aux prétoriens le jour de l'adoption de Pison, le 10 (Tac., *Hist.*, 1.18) ou encore de la minorisation de la tentative d'Othon dans l'allocution de Pison à la cohorte de garde le 15 (Tac., *Hist.*, 1.30).

[1744] *Sed plurimum trepidationis in publico, ut quemque nuntium fama attulisset, animum uultumque conuersis, ne diffidere dubiis ac parum gaudere prosperis uiderentur*, Tac., *Hist.*, 1.85.

[1745] Rapportés en Tac., *Hist.*, 1.86. Ces prodiges sont clairement placés sous le sceau de la rumeur par le verbe *uulgare* (*prodigia insuper terrebant diuersis auctoribus uulgata*), ce que confirme Plutarque, qui parle lui explicitement de φῆμαι, de façon critique bien sûr (τὰ μὲν ἄλλα φήμας ἀδεσπότους καὶ ἀμφιβόλους εἶχεν, Plut., *Otho.*, 4).

[1746] Selon l'expression célèbre de Tac., *Hist.*, 1.89. Sur le portrait rumoral contrasté des principaux acteurs de 69, voir la section sur la rumeur et le portrait dans le chapitre 6 *infra*, où nous revenons sur cette formule elliptique de Tacite, avec la bibliographie afférente.

Mayence-Lyon-Narbonne, un espace où les contacts commerciaux étaient à même de fournir des vecteurs puissants à la rumeur, laquelle se superposait souvent aux circuits du commerce et de l'échange de biens[1747]. Par ailleurs, il faut prendre en compte ici la précision que donne Tacite selon laquelle des espions de Vitellius étaient présents à Rome précisément à ce moment d'augmentation numérique des rumeurs[1748]. Leur présence pouvait favoriser l'arrivée de nouvelles non officielles, ou n'empruntant pas les circuits de l'officialité, dans la ville. Ces deux raisons, plus que les enjeux idéologiques qui sous-tendent le récit tacitéen, expliquent sans doute l'échec d'Othon à réduire à sa portion congrue la part d'informations qui circulait par les voies de la rumeur.

Ainsi, le statut de l'échange d'information dans les deux premiers mois de 69, rendu plus sensible qu'ailleurs par la situation de crise dans lequel il s'inscrivait, donne à comprendre la gravité des enjeux à l'œuvre dans cette polarisation du paysage médiatique à Rome. Il se livrait pour l'acquisition de l'information un combat permanent entre les canaux souvent épistolaires contrôlés par le pouvoir et la rumeur, naturellement (mais non exclusivement, rappelons-le encore) utilisée par les groupes infra-équestres pour s'informer en marge des nouvelles que les autorités consentaient à rendre publiques. C'est précisément cette rivalité constante et significative qui explique à nos yeux comment se constitua un violent discours aristocratique, sensible dans nos sources littéraires, qui discréditait les bruits publics comme média, affublant les processus rumoraux d'un certain nombre de stéréotypes, au premier rang desquels leur manque de fiabilité. Nous avons proposé des pistes dans le chapitre 3 de cette étude pour déconstruire un tel *topos*, souvent mis en question par le récit même des auteurs anciens. Il est un point en revanche sur lequel les historiens reconnaissent la supériorité des rumeurs : leur rapidité. Loin de se limiter à un *topos* littéraire ou d'être réductible au paradigme mythographique dont nous avons parlé plus haut, c'était là une véritable force propre aux échanges rumoraux, qui s'explique aisément par ses propriétés et ses caractéristiques médiatiques. Le sujet mérite donc un développement un peu plus systématique.

ii- La supériorité des rumeurs sur les nouvelles officielles, une question de rapidité

[1747] Sur cet axe commercial, P. LE ROUX 1994 : 269 ; l'importance des voies navigables dans la circulation des rumeurs est surtout évoquée par P. COSME 2012a : 23. De la Narbonnaise très romanisée à l'*Vrbs* elle-même, il n'y avait qu'un pas, et les contacts étaient également favorisés par les échanges et transactions. Un autre passage de Tacite l'établit clairement en traçant une ligne rumorale continue entre Rome et Lyon, et entre Lyon et les districts militaires de Germanie : *undique atroces nuntii, sinistra ex urbe fama ; infensa Lugdunensis colonia et pertinaci pro Nerone fide fecunda rumoribus* (Tac., *Hist.*, 1.51). Dans ce chapitre où l'historien analyse les causes du soulèvement militaire en faveur de Vitellius, la circulation des nouvelles venant de Rome est de première importance, qu'elles soient officielles (*nuntii*) ou officieuses (*fama*) ; la deuxième proposition, venant juste après la mention de la *fama*, semble donner à la colonie de Lyon un rôle de relais, sur cet axe Rome-Mayence, pour les bruits publics (*rumores*). Selon C. DAMON 2003 *ad loc.*, ces rumeurs renvoient au comportement de Galba pendant sa route vers Rome et lors de son entrée dans la ville (Tac., *Hist.*, 1.5-7).

[1748] *Vitellianos quoque milites uenisse in urbem ad studia partium noscenda plerique credebant*, Tac., *Hist.*, 1.85. Il s'agit probablement des *insidiatores* mentionnés en Tac., *Hist.*, 1.75 ; on peut même se demander si ceux-ci ne furent pas composés des soldats de l'ambassade envoyée aux prétoriens par les légions de Germanie et que Suétone est le seul à mentionner (Suét., *Galb.*, 16) : une fois la nouvelle de la prise de pouvoir d'Othon connue chez les Vitelliens, des ordres purent être envoyés à la *legatio* pour lui confier une nouvelle mission, se mêler à la population romaine, espionner et participer à la diffusion des rumeurs. Cette proposition reste tout à fait conjecturale.

L'ère des télécommunications que nous vivons ne doit pas nous faire perdre de vue que la plupart des sociétés anciennes ont cherché et trouvé des moyens concrets pour transmettre rapidement les informations importantes[1749]. En ce qui concerne Rome, la vitesse d'acheminement des nouvelles par les voies formelles de la correspondance et des courriers officiels a été estimée par la recherche[1750], mais cette mesure est déjà compliquée par l'attitude des auteurs anciens, enclins à souligner les records de célérité ou de lenteur plutôt que les performances moyennes[1751]. La même opération a parfois été tentée pour les rumeurs[1752], mais elle apparaît plus chimérique encore du fait du caractère fuyant de nos sources sur la question, qui ne permettent pas réellement d'appréhender les bruits publics avec des chiffres précis. Aussi s'agira-t-il ici plutôt de souligner ici un constat bien connu dans l'Antiquité[1753] : si l'on considère le critère de la vitesse d'acheminement de l'information, la rumeur était généralement un média plus performant que les canaux autorisés. Cette affirmation a de quoi surprendre, car une nouvelle portée par un *tabellarius* ou un *nuntius* jouissait par rapport à une rumeur d'avantages matériels qui auraient dû lui donner un avantage certain dans ce domaine ; quand elle était de nature officielle et qu'elle se révélait importante, elle pouvait de surcroît transiter par les structures de la *uehiculatio*, c'est-à-dire l'utilisation de relais qui décuplaient mécaniquement sa vélocité.

Pourtant, le média du bouche-à-oreille se montrait fréquemment plus performant que les canaux aristocratiques. Nous avons déjà évoqué le cas des rumeurs à « génération spontanée », qui annoncent une nouvelle – généralement une victoire de l'armée romaine – dans l'*Vrbs* presque en même temps que l'événement lui-même, et bien avant que les premiers messagers n'y arrivent[1754] ; aussi n'y reviendrons-nous pas, sinon pour rappeler que si ces récits ne doivent pas être pris pour argent comptant, ils cristallisent sans doute des éléments culturellement admis sur la vélocité des bruits publics. Bien des sources attestent plus concrètement, et dans des textes idéologiquement moins marqués, la supériorité en ce domaine des *rumores* sur les *nuntii*. La circulation des nouvelles pendant la campagne en Grèce de César contre Pompée est assez exemplaire à cet égard. Après avoir été vaincu à Dyrrachium en Épire le 6 juillet 48 av. J.-C. (Cés., *Civ.*, 3.77), César marcha dès le lendemain en direction de la Thessalie et fit jonction avec les troupes de Domitius Calvinus à Aeginium le 24 juillet (Cés., *Civ.*, 3.79)[1755]. L'armée césarienne prit dans la foulée la ville de Gomphi, le 26, qui était passée aux Pompéiens (Cés.,

[1749] Dans son *Histoire des médias*, J.-N. JEANNENEY mentionne ainsi les systèmes de relais chez les Incas ou les Achéménides (J.-N. JEANNENEY 1996 : 21-22).

[1750] Voir notamment A. KOLB 2000 : 321-332 ; R. WIEGELS 2009 : 67-68 ; A. BERENGER-BADEL 2002 : 224-231 ; A. BERENGER-BADEL 2012 : 193-195.

[1751] Comme le notent A. KOLB 2000 : 321-323 et A. BERENGER-BADEL 2002 : 226.

[1752] Fr. LARRAN 2011 : 32-35. Les difficultés qui se présentent face à l'élaboration littéraire et idéologique des sources littéraires anciennes n'empêchent pas le chercheur de tenter une estimation de la vitesse de transmission des rumeurs en Grèce. La même approche se trouvait déjà chez W. RIEPL 1913 : 235-240, qui aboutissait au chiffre questionnable de 500-600 kms/jour pour les bruits les plus véloces.

[1753] En Grèce, la conscience de la grande vitesse de propagation des rumeurs appartient plutôt au domaine poétique qu'aux écrits en prose, à la notable exception de Polybe, cf. Fr. LARRAN 2011 : 31-32. Pour la Rome antique, voir J. NELIS-CLEMENT 2006 : 156, M. BETTINI 2008b : 353-356, G. GUASTELLA 2017 : 116-117, Cr. ROSILLO-LOPEZ 2017a : 88 ou J. B. MEISTER 2018 : 101.

[1754] Sur ce « paradigme mythographique », voir l'introduction du chapitre 4 *supra*.

[1755] Ces propositions de datation émanent en dernier lieu d'E. STOFFEL ; elles ont été reprises et complétées par P. FABRE dans l'édition de la CUF : voir son édition *ad loc.* ainsi que les tableaux chronologiques et cartes en fin de volume.

Civ., 3.80). Ce qui est intéressant ici réside dans le fait que la marche forcée des troupes de César, réputées pour leur vitesse, entre l'Épire et la Thessalie est tout de même devancée par la course de la rumeur, partie au même moment de Dyrrachium. L'origine de cette rumeur est rapportée par César aux Pompéiens. Si l'on met de côté les biais du récit, notamment vis-à-vis de la représentation des soldats de Pompée, il est possible de suivre à la trace ces bruits : ils naissent de l'« hypercommunication » du camp pompéien vainqueur en Épire, lequel répand la nouvelle de la victoire en saturant à la fois les canaux de communication officiels (*litterae*, Cés., *Civ.*, 3.72) et non officiels (*fama*)[1756]. Derrière ce deuxième terme se cachent probablement des conversations et des interactions entre les cités du nord de la Grèce qui permettent à l'information de rayonner efficacement. On observe ici que la rumeur est utilisée consciemment pour compléter les courriers envoyés par l'état-major pompéien[1757], et c'est bien elle qui atteint en premier les villes de Thessalie, Gomphi d'abord (*fama*, Cés., *Civ.*, 3.80) et Métropolis ensuite (*rumores*, Cés., *Civ.*, 3.81). Elle surpasse donc en rapidité à la fois l'information officielle et la marche des Césariens[1758]. Sensible à cette donnée, César s'empresse de rejoindre Métropolis (distante d'environ 25 kms) afin de devancer à la fois les *nuntii* et la *fama* de la prise de Gomphi[1759] ; ce faisant, il est capable de contrôler les informations qu'il donne aux habitants de Métropolis, et de manipuler le récit des événements qu'il y fait.

Dans une période relativement dense d'une petite vingtaine de jours, donc, on constate l'aptitude des bruits publics à devancer la communication officielle écrite, mais aussi la capacité des généraux à inverser la tendance au prix d'un certain effort et sur une distance assez courte. L'époque tardo-républicaine regorge ainsi de cas où la rumeur publique précède l'annonce officielle : en 63 av. J.-C., les menées de C. Manlius, lieutenant de Catilina, en Étrurie parviennent par un courrier à Cicéron (*nuntiare*, Sall., *Cat.*, 29) après que les « rumeurs de la foule » (*uolgi rumores*) les eurent fait connaître jusqu'au Sénat ; la correspondance de Cicéron témoigne bien souvent du même phénomène[1760]. Au sujet de la défaite qu'avait essuyée au printemps 67 av. J.-C. Triarius, le légat de Lucullus pendant la troisième guerre de Mithridate, Cicéron affirme que ce ne fut pas « un messager envoyé du lieu de bataille », mais « une rumeur née des conversations » qui apporta la nouvelle au général (*non ex proelio nuntius, sed ex sermone rumor*, Cic., *Imp. Cn. Pomp.*, 9.25) : le parallélisme de construction rend bien la polarisation du paysage informationnel entre champs officiels et non officiels de la circulation

---

[1756] *Proinde ac si uirtute uicissent, neque ulla commutatio rerum posset accidere, per orbem terrarum fama ac litteris uictoriam eius diei concelebrabant*, Cés., *Civ.*, 3.72.

[1757] Comme le prouve très clairement Cés., *Civ.*, 3.79 (*simul a Pompeio litteris per omnes prouincias ciuitatesque dimissis proelio ad Dyrrachium facto latius inflatiusque multo, quam res erat gesta, fama percrebuerat, pulsum fugere Caesarem paene omnibus copiis amissis*). Cette formulation est d'ailleurs plus précise que la première mention de l'hodologie de ces lettres en 3.72 (*per orbem terrarum fama ac litteris uictoriam eius diei concelebrabant*, cf. *supra*), formulation hyperbolique qui ressortit en dernier lieu à la caractérisation, par César, de l'excès de confiance des Pompéiens.

[1758] La proposition indiquant ce fait utilise un verbe préfixé en *prae-* (*sed eo fama iam praecurrerat, quam supra docuimus, de proelio Dyrrachino, quod multis auxerat partibus*, Cés., *Civ.*, 3.80), un trait lexical qui se généralisera dans l'historiographie impériale, comme nous allons le montrer sous peu. Cf. N. J. E. AUSTIN & B. N. RANKOV 1995 : 85.

[1759] *[…] statimque ab oppido castra mouit et Metropolim uenit, sic ut nuntios expugnati oppidi famamque antecederet* (Cés., *Civ.*, 3.80).

[1760] Ainsi le comportement de P. Lentulus en Cilicie en 55 av. J.-C. est-il connu de Cicéron par le *rumor* avant que celui-ci ne lui en fasse part lui-même par des lettres (Cic., *Fam.*, 1.8, cf. N. J. E. AUSTIN & B. N. RANKOV 1995 : 104). Voir également des phénomènes similaires en Cic., *Att.*, 1.15 et Cic., *Cluent.*, 9.28.

des nouvelles. Les *nuntii* sont rattachés à une origine géographique, le *proelium*, tandis que la rumeur est caractérisée par son vecteur, le *sermo*. Malgré cette réticularité sous-entendue, opposée à la linéarité des premiers, c'est bien le *rumor* qui achemine le message le plus promptement. La représentation poétique et épique de la rumeur insistait ainsi sur sa rapidité, et la qualification de *uelox* se retrouve dans la *fama* virgilienne tout autant que dans le *rumor* ovidien qui révèle en Italie les malheurs d'Ino et de Mélicerte et dont la promptitude est érigée en loi générale[1761].

C'est surtout dans l'historiographie augustéenne et impériale que ce type de notation devient banal. La supériorité de la rumeur sur l'information officielle est acceptée comme une donnée évidente, en particulier pendant les campagnes militaires, au point qu'on note certains phraséologismes fort révélateurs qui finissent par s'imposer universellement. Chez Tite-Live et Ammien tout particulièrement, les termes renvoyant à la rumeur[1762] s'utilisent fréquemment avec des verbes préfixés en *prae-* (*praeuenire*, *praegredi*, *praecurere*, *praeuerti*), soit que les échanges rumoraux devancent l'information officielle[1763], soit que les généraux tentent d'aller plus vite qu'elle, échouant dans la plus grande partie des cas[1764]. Les exceptions sont des plus rares[1765], et toujours présentées comme des exploits hors du commun : ainsi le légat de Scipion Marcus Silanus réussit-il en Espagne pendant la deuxième guerre punique (206 av. J.-C.) à prévenir « non seulement les messagers, mais aussi le bruit de son arrivée » (*non solum nuntios sed etiam famam aduentus sui praegressus*, Liv. 28.1) ; encore y parvient-il seulement en effectuant les plus grandes étapes possibles (*quantis maximis potuit itineribus*). Cet élément participe ainsi naturellement de l'éloge du bon chef de guerre[1766], mais ne peut être réduit à un

[1761] *Fama, malum qua non aliud uelocius ullum* (Virg., *Én.*, 4.174) ; *rumor, ut est uelox […]* (Ov., *Fast.*, 6.527).

[1762] Chez Tite-Live, il s'agit exclusivement de *fama*, et jamais de *rumor*. Peut-être se trouve là corroborée une analyse que nous faisons en annexe, dans l'étude lexicale, au sujet du vocabulaire tacitéen des bruits publics, à savoir que le premier terme s'employait préférablement au second pour décrire des bruits informatifs, par opposition aux bruits normatifs. Ce constat ne valant pas chez Ammien, qui utilise dans le contexte étudié *rumor* et *fama* indistinctement, indique peut-être que ce trait de langue n'est plus valable au IVe siècle. Il faudrait toutefois poursuivre cette analyse plus systématiquement pour éprouver réellement cette hypothèse.

[1763] Liv. 24.21, passage intéressant où Tite-Live insiste sur la rapidité caractéristique des rumeurs (*ceterum praeuenerat non fama solum, qua nihil in talibus rebus est celerius, sed nuntius etiam ex regiis seruis*), et pour cause : pour parcourir la quarantaine de kms entre Léontini et Syracuse, la *fama* devance non seulement le *nuntius* mais aussi deux cavaliers progressant à bride abattue (*Theodotus et Sosis regiis equis quanto maximo cursu poterant*). Voir aussi Liv. 25.9, 28.20. Le tour est moins fréquent chez Tacite (Tac., *Hist.*, 3.69, à Rome, et plus proche, Tac., *Ann.*, 2.39) et chez Ammien : Amm. 25.8.13 (opposition très claire entre les deux circuits de l'information : *hos tabellarios fama praegrediens, index tristiorum casuum uelocissima, per prouincias uolitabat*, avec le commentaire récent de J. C. MAGALHÃES DE OLIVEIRA 2017 : 167), 26.8. Évocation poétique du même phénomène chez Stac., *Silv.*, 5.1.106.

[1764] Liv. 8.30, 27.1 (Hannibal fait marcher son armée sans bagage, mais ne semble pas réussir à devancer la rumeur : *exercitu expedito ita ut famam prope praeueniret*). Amm. 14.2.9, 18.6.2-3 (la réussite du plan reste ici hypothétique, la supériorité de la vitesse de la renommée étant clairement établie : *credimus – neque enim dubium est – per aerios tramites famam praepetem uolitare, cuius indicio haec gesta pandente, consiliorum apud Persas summo proponebatur*), 25.8 (réussite hypothétique aussi), 29.5.5 (Théodose semble d'abord devancer la rumeur, mais celle-ci finit quand même par le précéder auprès du maure Firmus, cf. 29.5.8). Ces passages d'Ammien font souvent état de rivalité en matière de vitesse (*celeritas* ou *uelocitas*) entre la rumeur et les armées. Pour un parallèle à Rome, voir l'anecdote racontée par Plutarque en Plut., *Bav.*, 11, où une information parvient plus vite au forum qu'un sénateur qui accomplit le même chemin en marchant (« εὖ τοῦ τάχους, » εἶπεν, « ὦ γύναι, τὸ καὶ φθάσαι με τὸν λόγον εἰς ἀγορὰν προελθόντα »).

[1765] Voir, outre l'exemple livien, Amm. 16.11.

[1766] Plus fréquent chez Ammien, notamment pour souligner les vertus de Julien : Amm. 18.2.1, 23.2.2 (évocation d'abord comme une stratégie, dont on voit à la fin du chapitre la réussite). Il n'est pas étonnant de le voir devenir ressurgir dans la rhétorique épidictique d'un Claudien, par exemple, à propos d'Honorius : *Nuntius*

topos littéraire. En effet, Frontin en tient compte dans ses *Stratagèmes*, dans la rubrique des actions à mener pour corriger les revers (Frontin., *Strat.*, 2.10.2), en s'appuyant sur l'exemple de T. Marcius pendant la deuxième guerre punique, en 212 av. J.-C. Ce chevalier romain avait réussi à prendre deux camps carthaginois à la suite, exploit rendu possible par l'attention portée au contrôle de l'information : en prenant le premier, le jeune chef s'était assuré de ne laisser aucun *nuntius* susceptible de transmettre l'information à l'autre partie de l'armée ennemie, et avait pressé sa marche de façon à devancer la *fama*[1767]. Ainsi la rivalité entre le circuit des messagers et celui de la rumeur était-elle présente à l'esprit des généraux romains, qui, conscients de la vélocité supérieure de la seconde, ne pouvaient la devancer qu'à condition de forcer leur marche et sur de petites distances.

Sans donner la même extension au thème de la célérité de la rumeur que ne l'avait fait Tite-Live ou que ne le fera Ammien, et sans recourir non plus aux locutions figées en *prae-*, Tacite traite le thème au moins dans un passage significatif. Celui-ci ne concerne pas Rome, mais les affaires de Parthie en 36. Il est inutile de s'attarder trop longtemps sur le contexte, sinon pour rappeler qu'au moment du récit qui nous intéresse, Artaban a été chassé du trône des Arsacides par Tiridate, soutenu par les Romains. L'intermède ne dure pas longtemps, et Artaban réussit à rassembler une armée pour marcher sur Séleucie, où réside le nouveau roi. La notice tacitéenne se situe à ce moment-là du récit : « Il s'approchait déjà de la Séleucie avec une troupe d'importance, alors que Tiridate, frappé en même temps par la nouvelle (*fama*) de la venue d'Artaban et par sa présence elle-même, était tiraillé sur l'attitude à adopter, marcher contre lui ou faire traîner la guerre. »[1768] On aura analysé sans difficulté que ce texte, comme le contexte d'ailleurs, repose sur la confrontation entre les deux personnages : d'un côté, le vieux roi plein de rouerie et excellent stratège, de l'autre, le jeune prince naïf, hésitant et amolli[1769]. C'est dans ce système de représentation que le thème de la rapidité de la *fama* est mobilisé. En effet, comme il était établi qu'une rumeur devançait par sa vitesse toute marche militaire, le fait qu'Artaban parvienne non à la devancer, mais à se montrer aussi preste qu'elle, ce que l'écriture tacitéenne rend avec vigueur (*simul fama atque ipso Artabano*, Tac., *Ann.*, 6.44), doit être rapporté au portrait positif de l'homme d'action que Tacite trace. Artaban rejoint ainsi les exemples de César ou de Julien (chez Ammien) évoqués plus haut. Dans le même cadre oriental,

---

ipse sui longas incognitus egit / praeuento rumore uias, inopinus utrumque / perculit, et clausos montes, ut plana, reliquit (Claud., *4 Cons. Hon.*, 101-103). La même mention des longues étapes que chez Tite-Live (ici *longae uiae*) se retrouve, dans un passage qui joue de l'opposition topique entre *nuntius* et *rumor*.

[1767] Tite-Live rapporte l'événement avec plus de détails (Liv. 25.37-39, Marcius étant prénommé chez lui Lucius), quoique sans parler de *fama*. La stratégie de Marcius diffère de surcroît légèrement, et l'historien souligne plus volontiers son souci de bloquer les communications officielles entre les deux camps (les *nuntii*) ; il mentionne notamment la présence d'une cohorte et de quelques cavaliers entre les deux *castra* pour tuer les éventuels fuyards qui pourraient informer leurs compatriotes (Liv. 25.39, stratégie qualifiée d'*ars Punica*).

[1768] *Iamque multa manu propinqua Seleuciae aduentabat, cum Tiridates simul fama atque ipso Artabano perculsus distrahi consiliis, iret contra an bellum cunctatione tractaret*, Tac., *Ann.*, 6.44.

[1769] Portrait en pied d'Artaban en Tac., *Ann.*, 6.31, puis en action dans les chapitres qui suivent. Tiridate, étrangement peu caractérisé (sauf indirectement en Tac., *Ann.*, 6.43 : *tum Hiero pueritiam Tiridatis increpat, neque penes Arsaciden imperium sed inane nomen apud imbellem externa mollitia*), apparaît surtout comme un être passif (cf. son couronnement en Tac., *Ann.*, 6.42, et son hésitation en 6.43-44), voire comme la créature des Romains et de L. Vitellius (cf. Tac., *Ann.*, 6.32, 6.37

mais plusieurs années plus tard, l'échec de Monaeses, un lieutenant de Vologèse, à devancer la *fama* pendant une campagne militaire traduit une situation sans doute beaucoup plus usuelle[1770].

3. Lieux et moyens d'acquisition de l'information

Dans la configuration observée ici, la rumeur constitue donc un canal d'information important, en particulier pour les groupes, largement majoritaires dans la société romaine, qui n'étaient pas insérés dans les réseaux où circulait l'information officielle. Contrairement à l'image qu'en donnent parfois les sources, l'acquisition des nouvelles n'avait rien de magique ou de mystérieux, pas plus que leurs modalités de circulation étudiées dans le chapitre précédent. Il s'agit à présent de remonter le courant et d'étudier comment la foule parvenait à obtenir des informations non révélées au public. En effet, lorsqu'une nouvelle non encore officialisée, par exemple une correspondance entre un promagistrat et le Sénat ou l'empereur, transite par la rumeur, deux modèles explicatifs peuvent être appliqués : ou bien on considère que l'information a été divulguée par ceux qui la détenaient, c'est-à-dire des aristocrates, à des fins de manipulation ou de règlements de compte internes à l'élite – c'est là la vision traditionnelle, qui repose généralement sur la vision des bruits publics comme des leviers de communication par lesquels l'élite impose ses vues aux masses[1771] ; ou bien il faut accepter l'idée que les circuits de l'information officielle étaient *poreux*, et que la foule réussissait à faire en sorte que les nouvelles *fuitent* avant d'être officialisées. Ce vocabulaire très moderne peut sembler étrangement déplacé dans une étude portant sur la Rome antique ; cependant, il évoque fort justement des phénomènes de détournement du flux d'informations des circuits aristocratiques vers les circuits populaires dont les sources rendent compte. Les deux espaces interrogés (la ville et le camp) seront abordés dans le même mouvement, et nous distinguerons deux cas de figure : celui des nouvelles provenant de l'extérieur (provinces, campagne, etc.) et celui des nouvelles circulant à l'intérieur, par exemple du Palais ou de la Curie.

i- Nouvelles extérieures

Nous divisons la réflexion en deux champs : la ville de Rome et les camps militaires. En effet, ces deux espaces n'apportent pas le même type de réponse.

Espace urbain : les *portae Vrbis*, lieu d'échange des rumeurs

Comment une nouvelle provenant de l'extérieur de Rome ou d'un camp militaire pouvait-elle se diffuser par la rumeur à l'intérieur de cet espace[1772] ? Un lieu est particulièrement

[1770] *Ea dum a Corbulone tuendae Syriae parantur, acto raptim agmine Monaeses ut famam sui praeiret, non ideo nescium aut incautum Tigranen offendit,* Tac., *Ann.*, 15.4. Pour des exemples de manipulation réussie de la rumeur pendant les campagnes (au-delà de la question de la vitesse à proprement parler) et de la contribution de cette thématique au portrait de certains généraux, voir *infra*, p. 570-576 et p. 582, où le personnage de Monaeses est à nouveau évoqué.

[1771] Nous avons montré les limites de ce modèle interprétatif pour l'étude des rumeurs dans le chapitre 3 de notre étude.

[1772] Une nouvelle fois, rappelons que nous ne nous occupons pas ici des rumeurs apparaissant ni dans les camps, ni dans les villes, autrement dit des rumeurs « rurales », pour lesquelles la matière est maigre et le raisonnement facilement spéculatif. Pour mentionner une piste déjà évoquée ans la recherche (par ex. P. COSME 2012a : 20 et déjà W. RIEPL 1913 : 239), des informations officielles mais non encore divulguées pouvaient fuiter lors de leur circulation dans le *cursus publicus* : les messagers se logeaient en effet dans des auberges, dont la sociabilité est

significatif dans les textes anciens : les portes de la ville[1773]. Nous pouvons repartir de la riche vignette que Juvénal consacre à la nouvelliste, où le satiriste écrit que « celle-ci collecte les on-dit et les rumeurs récentes aux portes » (*famam rumoresque illa recentis / excipit ad portas*, Juv. 6.408-409). Cet élément, assez consensuel dans son ton, semble dépourvu de toute valeur caricaturale ou satirique : aussi est-on conduit à le considérer comme une indication sérieuse du lieu où pouvaient être récupérées les nouvelles extérieures, précisément les informations au sujet de l'Orient que le personnage de Juvénal répand dans la ville par la suite. Les historiographes, en particulier Tite-Live, témoignent pareillement du rôle central des portes pour l'acheminement des nouvelles non (encore) officielles à Rome. Nous allons ici convoquer trois passages de Tite-Live pour chercher à caractériser plus précisément ce rôle. Ces trois passages portent certes sur des périodes fort éloignées du Ier siècle ; toutefois, fondant notre analyse sur les aspects structurels du parcours de la rumeur qui sont susceptibles d'avoir été largement reconstruits par l'historien à partir de sa propre expérience sociale, comme l'attestent d'ailleurs les échos entre ces textes eux-mêmes et avec des événements bien plus tardifs, il nous semble légitime de les intégrer dans la réflexion[1774]. Leur richesse et leur niveau de détail interdisent, en tout cas, d'en faire fi.

Tout d'abord, c'est l'épisode de l'annonce de la défaite du lac Trasimène (217 av. J.-C.) qui est exemplaire pour illustrer les tensions liées aux stratégies d'acquisition informelle des nouvelles. L'information circule en effet ici par deux voies distinctes. La première est la voie officielle, qui semble parvenir assez rapidement au préteur Marcus Pomponius ; elle est transmise à la population par une *contio*, mais se résume à une déclaration laconique[1775]. Or, le peuple ne s'en satisfait pas, et cherche à obtenir plus de renseignements, sur un sujet naturellement très mobilisant ; c'est ainsi que, chez Tite-Live le rapport officiel est concurrencé par des *rumores* qui cherchent à mesurer l'étendue de la défaite[1776]. Le lieu de naissance de ces rumeurs est sans doute à situer aux portes de la ville, comme le décrit l'historien avec une certaine précision :

> *Postero ac deinceps aliquot diebus ad portas maior prope mulierum quam uirorum multitudo stetit, aut suorum aliquem aut nuntios de iis opperiens ;*

habituellement associée à la naissance de rumeurs. Sur ces auberges, A. KOLB 2000 : 210-213 ou M. A. SPEIDEL 2009b : 502-505. Cette hypothèse demanderait cependant à être confrontée au fait, bien connu, que les contacts entre les messagers (notamment militaires) et les propriétaires de ces auberges étaient régulièrement négatifs, comme les plaintes documentées à ce sujet le prouvent (M. A. SPEIDEL 2009c : 488). On imagine mal comment cet antagonisme pouvait aider à la circulation informelle de l'information.

[1773] Brièvement évoqué chez W. RIEPL 1913 : 325 parmi les lieux de transmission de l'information, sans distinction entre information officielle et information non officielle.

[1774] Nous renvoyons une nouvelle fois à nos remarques méthodologiques sur l'utilisation de la source livienne, dans la note introductive de la deuxième partie.

[1775] *Cum frequentis contionis modo turba in comitium et curiam uersa magistratus uocaret, tandem haud multo ante solis occasum M. Pomponius praetor « pugna » inquit « magna uicti sumus »*, Liv. 22.7 avec le témoignage concordant de Pol. 3.85. Étude littéraire de la représentation de l'espace dans cette scène par O. DEVILLERS 2013 : 23-26.

[1776] *Et quamquam nihil certius ex eo auditum est, tamen alius ab alio impleti rumoribus domos referunt : consulem cum magna parte copiarum caesum ; superesse paucos aut fuga passim per Etruriam sparsos aut captos ab hoste*, Liv. 22.7. Silius Italicus se sert de cette mention livienne des rumeurs pour constituer un développement proprement épique centré sur la *Fama* (*interea, rapidas perfusa cruoribus alas, / sicut sanguinea Trasimenni tinxerat unda, / uera ac ficta simul spargebat Fama per Vrbem*, Sil. 6.552-554). Notons qu'il mentionne déjà un *rumor* courant sur la défaite en Sil. 6.80.

> *circumfundebanturque obuiis sciscitantes neque auelli, utique ab notis, priusquam ordine omnia inquisissent, poterant. Inde uarios uoltus digredientium ab nuntiis cerneres, ut cuique laeta aut tristia nuntiabantur, gratulantesque aut consolantes redeuntibus domos circumfusos.*[1777] (Liv. 22.7)

Ce passage ajoute à une caractérisation assez abondante du fonctionnement de la rumeur des informations sur le rôle précis des portes. Les entrées de la ville servent en effet de lieu où les nouvelles officielles (première occurrence de *nuntii*), portées par des courriers (deuxième occurrence de *nuntii*), échappent aux circuits encore confidentiels de l'officialité pour entrer dans ceux, informels, de la rumeur[1778]. Les *Portae Vrbis* représentaient à la fois un lieu par lequel il était obligatoire de transiter pour accéder aux magistrats, ici le préteur, ou au Sénat, à qui les courriers devaient donner le message[1779], mais également, de façon pratique, un espace réduit où il était possible de bloquer les messagers pour les interroger. À l'époque républicaine, en effet, les portes étaient au centre de zones facilement encombrées, du fait de leur étroitesse et du flux important de personnes et de biens[1780]. Le texte de Tite-Live multiplie les indices trahissant la forte pression qui devait s'exercer sur les porteurs des missives (*circumfundebantur*, *neque auelli […] poterant*). Une fois acquise, l'information, qui allait tout de même parvenir à sa destination finale, au Sénat, passait parallèlement dans les circuits de la rumeur, mentionnée avant le passage ; la dernière phrase de l'extrait indique bien la propension de ce type d'échanges à prendre place ou à s'intensifier vers les quartiers d'où ses agents provenaient, les discussions prenant place « en rentrant chez soi » (*redire domos*). Enfin, remarquons que, même dans un épisode de crise grave, les transactions informationnelles ne se font pas totalement hors des sociabilités préexistantes. Certes, dans ce contexte traumatisant, à bien des égards inhabituel, voire proprement anomique[1781], il semble naturel que les réseaux d'interactions traditionnels soient désorganisés, ce dont témoigne la tendance à interroger « les premiers venus » (*obuii*) pour obtenir des informations. Toutefois, le témoignage de Tite-Live montre immédiatement après que les liens de (re)connaissance jouent malgré tout un rôle

[1777] « Le lendemain et pendant quelques jours, une foule presque plus constituée de femmes que d'hommes se tint aux portes : on attendait ou ses proches, ou des nouvelles d'eux. Ceux qui cherchaient ces renseignements se répandaient autour de chaque personne qui se présentait et ne pouvaient en être détournés avant de les avoir questionnés sur tout par le menu, surtout s'il s'agissait de connaissances. C'est ainsi que ceux qui s'éloignaient des messagers présentaient différentes expressions selon qu'ils recevaient des nouvelles heureuses ou tristes : on pouvait voir d'autres personnes se répandre autour de ceux qui rentraient chez eux, les félicitant ou les consolant. » Voir aussi Val. Max. 9.12.

[1778] Cette rivalité est évoquée de façon tout à fait intéressante par A. GANDINI 2012 : 100-102 (avec une remarque précise sur la bataille du Trasimène p. 101, n. 15), qui relève le fossé entre le secret théorique des séances du Sénat et la pression populaire pour accéder à l'information (même si nous ne souscrivons pas à sa remarque finale, p. 102, sur la déformation des informations accaparées par la rumeur).

[1779] A. GANDINI 2012 : 101 et les références précises aux passages correspondants chez Tite-Live.

[1780] H. BJUR & S. MALMBERG 2011 : 368-374. De ce point de vue-là, on peut interroger l'utilisation de la source livienne pour éclairer les réalités rumorales postérieures aux travaux d'Auguste, qui reconstruisit d'anciennes portes et en doubla la taille, afin d'éviter ces phénomènes de congestion, dont nous avons vu qu'ils étaient incidemment propices à la fuite des nouvelles officielles. Cependant, Auguste ne restaura pas toutes les portes (seulement la *porta Trigemina* et la *porta Caelimontana*, voire la *porta Esquilina*, cf. H. BJUR & S. MALMBERG 2011 : 372) ; par ailleurs, la décongestion n'empêcha pas que ces portes demeurent des lieux très fréquentés, du fait des taxes douanières qui y étaient collectées, comme nous allons le rappeler ci-dessous.

[1781] Le témoignage de Polybe souligne la dévastation des Romains, liée à la perte de l'habitude des grandes défaites : καὶ τοῦτ΄εἰκότως συνέβη. Πολλῶν γὰρ χρόνων ἄπειροι καὶ τοῦ ῥήματος καὶ τοῦ πράγματος ὑπάρχοντες τῆς ὁμολογουμένης ἥττης <u>οὐ μετρίως οὐδὲ κατὰ σχῆμα τὴν περιπέτειαν ἔφερον</u>, Pol. 3.85.

important dans ces transactions rumorales, puisque l'on interrogeait davantage ses connaissances pour obtenir des renseignements (*neque auelli, utique ab notis, […] poterant*). En définitive, même dans ce texte qui, comme de juste, procède par des caractérisations très vagues, notamment en ayant recours à un grand nombre de désignations impersonnelles[1782], il est perceptible que l'on ne parlait pas à n'importe qui et n'importe comment : les personnes qui félicitent ou consolent les parents des soldats en les raccompagnant chez eux sont probablement également des proches, et peut-être des voisins, qui rentrent, eux aussi, chez eux[1783].

Cette analyse conduit à un questionnement plus directement lié aux portes : dans quelle mesure la situation de crise indubitable décrite ici peut-elle témoigner de pratiques plus routinières dans les mécanismes d'acquisition des nouvelles extérieures par la rumeur ? Ce type de comportement de la part de la plèbe romaine est attesté par un autre passage de Tite-Live, toujours dans le cadre de la deuxième guerre punique, mais cette fois après la victoire de la bataille du Métaure (207 av. J.-C.)[1784]. Encore une fois, on peut suivre le parcours de l'information. Celle-ci transite d'abord par une rumeur (*fama*, Liv. 27.50), née de l'arrivée de deux cavaliers partis du combat dans le camp de L. Manlius Acidinus à Narnia, entre Rome et le lieu du conflit ; cette rumeur véloce (arrivée deux jours après la bataille selon Tite-Live) devance l'information officielle, qui circule dans un courrier (*litterae*) de Manlius Acidinus ; assez symboliquement, elle rapporte exactement la même chose et la tient de la même source, à savoir les deux cavaliers. Nous avons ici un cas d'école : à partir du même lieu (le camp de Narnia) et du même moment, une même information circule parallèlement par les circuits formels des *nuntii* et par le circuit informel des bruits publics. Tournons-nous maintenant vers la réception de ces deux informations, officielle et rumorale, à Rome. La cité, qui a entendu la rumeur mais attend la confirmation, est caractérisée par une forte tension et une forte implication ; comme après la bataille du Trasimène, on cherche à obtenir l'information officielle avant qu'elle ne soit délivrée au Sénat, avec une intensité telle que la foule empêche le *nuntius* d'accéder à la curie[1785]. Le peuple réclame alors que la lettre soit lue dans une *contio* (aux Rostres) avant d'être rapportée aux sénateurs : la rivalité violente autour de l'acquisition des nouvelles est patente ici. Le récit livien illustre bien qu'une manière pour la foule d'obtenir et de faire circuler un message non encore officialisé consistait à s'adresser collectivement au messager qui assurait sa transmission entre les autorités responsables. Encore une fois cependant, il reste difficile de distinguer ce qui relève de la situation de crise et ce qui témoigne

[1782] À la fois chez les citoyen(ne)s qui cherchent à s'informer (*multitudo*) que pour les personnes auprès desquels ils s'informent, désignés par plusieurs adjectifs vagues ou participes, une forme impersonnelle du verbe qui empêche toute identification précise (*obuiis, digredientium, gratulantes, consolantes*).

[1783] Nous renvoyons ici à nos analyses du chapitre précédent sur l'importance de la vicinité dans la circulation des rumeurs.

[1784] Comme on le verra de l'analyse qui suit, il paraît difficile de suivre G. ACHARD 1991 : 132-133 lorsque que celui-ci écrit, s'appuyant sur cet épisode, que « la correspondance ne se distinguait pas encore très nettement de la rumeur qui la précédait et du commentaire qui la suivait » : au contraire, les deux parties du champ informationnel sont très clairement distinctes et inscrites dans des rapports conflictuels quant à la primauté dans l'acquisition et la distribution de l'information. La corrélation entre le témoignage livien et les sources d'époque tardo-républicaine, augustéenne ou impériale évoquées dans cette partie indique plutôt que l'historien s'inspire ici de pratiques sociales qui lui sont contemporaines.

[1785] *Hae litterae per forum ad tribunal praetoris latae senatum curia exciuerunt ; tantoque certamine ac tumultu populi ad fores curiae concursum est ut adire nuntius non posset, sed traheretur a percontantibus uociferantibusque ut in rostris prius quam in senatu litterae recitarentur*, Liv. 27.50.

de pratiques habituelles. Toutefois, une indication de la validité de ces observations non seulement à l'époque impériale, mais également hors des contextes exceptionnels comme l'était une guerre sur le sol italien, peut être tirée d'un passage de la biographie de Caligula de Suétone. Lors de l'expédition de 39-40 en Gaule et en Germanie, tournée en ridicule par le biographe[1786], l'empereur, recevant la soumission d'un prince breton, écrit une lettre triomphante à propos de ce succès à Rome. Or, il s'assure que le courrier ne soit pas intercepté par le peuple avant de parvenir aux sénateurs, « ayant engagé ses messagers à se rendre en voiture jusqu'au forum et à la curie et à ne donner le courrier aux consuls que dans le temple de Mars, devant un Sénat rassemblé en nombre »[1787]. Indépendamment de la mégalomanie, qui correspond aux traits habituels du portrait de Caligula, cette mention n'est pas neutre : elle suppose qu'il était courant que les soldats responsables de l'acheminement des nouvelles officielles, qui transitent ici par la *uehiculatio* et empruntent des voitures relayées régulièrement[1788], en descendent avant d'arriver dans le centre politique de l'*Vrbs*, au lieu où se réunissait le Sénat. C'était sans doute lorsqu'ils étaient arrivés aux portes de la ville que les messagers quittaient leur voiture et terminaient le trajet à pied (ou à cheval) jusqu'au Palatin ou au Sénat. Cela s'expliquerait par l'encombrement des rues à Rome, peu aptes à laisser passer les grosses voitures sur lesquelles voyageaient les messagers[1789]. Cette hypothèse serait en accord avec les regroupements décrits par Tite-Live (s'il faut bien leur accorder une valeur anachronique) autour des portes de la ville lorsque le besoin se faisait sentir d'obtenir des nouvelles avant qu'elles ne soient publiées par les autorités. Elle rend de surcroît compréhensible l'attitude de Caligula : en obligeant ses *speculatores* à descendre de voiture devant la curie, et à ne pas s'attarder sur le forum, où la foule pouvait encore les assaillir de questions et les contraindre à livrer des renseignements, l'empereur souhaitait probablement que la solennité de l'annonce de sa « victoire » ne soit pas diminuée par des fuites préalables. L'expression de Suétone montre bien qu'il s'agissait d'un ordre exprès de la part du prince, ce qui constitue un écart à la norme. Quelque part de burlesque qui s'y attache chez le biographe, l'ordre de Caligula visait sans doute à ce qu'une annonce grandiose de la nouvelle transmise se fît par la voie institutionnelle, à savoir par une communication écrite (édit) ou orale (*contio*) du Sénat. Une telle mise en scène rejoindrait, voire annoncerait celle du triomphe bien connu qui s'ensuivit[1790].

Le rôle des portes dans la constitution des rumeurs peut donc s'expliquer par les contacts qu'elles permettaient entre la population de la ville et les messagers officiels ; dans ce cas, la rivalité entre les circuits rumoraux et les circuits épistolaires des missives ne se déroule pas

[1786] Suét., *Cal.*, 43-49. Voir aussi chez Tac., *Germ.*, 37, Cass. Dio. 59.21.

[1787] *[…] monitis speculatoribus, ut uehiculo ad forum usque et curiam pertenderent nec nisi in aede Martis ac frequente senatu consulibus traderent*, Suét., *Cal.*, 44. Sur cette lettre et son message, qui s'insèrent dans une stratégie de propagande de Caligula, voir A. BARRETT 2015 : 183, selon lequel le temple de Mars fut choisi pour sa symbolique triomphale.

[1788] Cf. sur cet épisode H.-G. PFLAUM 1940 : 327 ; A. KOLB 2009 : 74. Les porteurs du message sont les *speculatores praetorii*.

[1789] H.-G. PFLAUM 1940 : 327 affirme qu'il était interdit par la loi de circuler en voiture à Rome, mais H. BJUR & S. MALMBERG 2011 : 370-372 émettent l'hypothèse que cette interdiction ne s'appliquait qu'aux *plostra*, volumineux par nature, et non aux véhicules plus légers (à deux roues notamment). Sur le point précis de rupture de charge, théoriquement situé à un mille de l'*Vrbs*, en pratique sans doute beaucoup plus proche des portes de la ville, voir J.-P. GUILHEMBET 2006 : 105-108.

[1790] Suét., *Cal.*, 47. Sur la parodie de triomphe qui avait eu lieu quelques mois auparavant à Baïes, révélatrice pour ces efforts de mise en scène, voir M. KLEIJWEGT 1994.

dans l'acheminement de l'information vers Rome, mais à l'arrivée de celle-ci dans l'*Vrbs*. D'autres rôles relatifs à l'acquisition des nouvelles sont également attachés aux portes, sans qu'ils contredisent l'explication que nous venons de donner – on peut en effet tout à fait imaginer que les portes urbaines remplissent, pour le sujet qui nous intéresse, différentes fonctions. Ainsi les *portae* semblent-elles avoir constitué une interface de communication efficace entre citadins et ruraux. C'est ce qu'indique un nouveau passage de Tite-Live qui, comme les précédents, prend place dans un contexte de guerre, ici contre les Èques (461 av. J.-C., Liv. 3.3). À l'occasion d'une incursion de ce peuple sur le territoire de Rome, la peur gagne les « paysans » qui, selon l'historien, gagnent les portes de la ville, où ils rapportent l'incident (*clamare*). Si l'on met de côté le discours auctorial stigmatisant les exagérations de ces propos, il est intéressant de voir que ces cris de la plèbe rurale (*clamare*) se transforment en rumeur en passant, au niveau des portes urbaines, dans les conversations des habitants de Rome[1791] ; remarquable, aussi, la mesure prise par le consul Quinctius pour calmer la situation et éviter qu'elle ne se reproduise, et qui consistait à mettre des postes de garde aux portes[1792]. C'était reconnaître ainsi le rôle crucial qu'elles avaient dans les processus d'échanges de nouvelles.

Peut-on éprouver la valeur de ce témoignage hors des temporalités de crise comme le conflit contre les Èques, et pour des périodes plus proches du début de l'Empire ? Malgré la discrétion des sources à ce sujet, il semble que ce rôle d'interface des portes urbaines s'explique ordinairement par les contacts commerciaux qui s'y nouaient[1793] : les *portae Vrbis* constituaient en effet des zones de commerce très actives entre les fournisseurs, qui n'entraient pas dans la ville, et les revendeurs, qui acheminaient les marchandises jusqu'à leur clientèle intra-urbaine. Les taxes douanières qui étaient perçues aux trente-sept portes de Rome dissuadaient les grossistes de pénétrer dans la zone urbaine *stricto sensu* ; s'arrêtant dans le port ou aux portes[1794], ils y faisaient affaire avec les petits commerçants romains, voire avec les vendeurs de rue[1795]. Ce dispositif renforce l'hypothèse selon laquelle les contacts entre la population et les paysans y étaient fréquents, et qu'en plus d'échanger des biens, il s'y faisait « commerce de nouvelles », en quelque sorte. Voilà qui pourrait expliquer, par exemple, comment la foule de Rome (*uulgus*, Sall., *Cat.*, 29) eut connaissance par des rumeurs avant les magistrats et le Sénat des agissements de Manlius en Étrurie pendant la conjuration de Catilina (63 av. J.-C.) : celui-ci était actif auprès de la *plebs* locale (Sall., *Cat.*, 28), dont certains membres, à l'occasion d'une venue à Rome pour affaires commerciales, avaient pu transmettre l'information aux habitants

[1791] *Ab his proximi audita incerta eoque uaniora ferre ad alios*, Liv. 3.3. La mention métaphorique de la *capta urbs* dans la suite du passage prouve que ces propos ne s'étaient pas arrêtés aux portes, mais avaient pénétré dans les réseaux urbains.

[1792] *[…] praesidia portis imposuit*, Liv. 3.3. En Liv. 1.59, ce sont pareillement des gardes postés aux portes de Collatie qui doivent empêcher la fuite d'une nouvelle (le soulèvement mené par Brutus après le suicide de Lucrèce).

[1793] Et ce dès la période républicaine : H. BJUR & S. MALMBERG 2011 : 365-268 décrivent par exemple la *porta Esquilina* comme un « entonnoir » faisant le lien entre « city and *suburbium* ». Voir aussi R. MACMULLEN 1974 : 54-55 : entre ruraux et urbains, les contacts commerciaux étaient « quotidiens » (« exchange was daily »).

[1794] C'est ainsi que les mendiants s'y plaçaient, du fait de la dense activité qui s'y déroulait, cf. Cl. HOLLERAN 2011 : 257.

[1795] H. BJUR & S. MALMBERG 2011 : 374-375, et, pour une synthèse récente avec renvois bibliographiques détaillés, Cl. HOLLERAN 2012 : 60; 88-91 ; 98 et 224 pour les marchands de rue. L'identification de la « barrière » d'octroi (qui ne prenait peut-être pas l'apparence d'une véritable barrière) avec les portes de l'*Vrbs* n'est cependant pas certaine, cf. J.-P. GUILHEMBET 2006 : 110-112.

de la ville. Au-delà de cette conjecture, c'est surtout la superposition entre les circuits de l'information non officielle et les circuits du commerce qui se trouve renforcée par l'association portes/rumeurs ; sans revenir sur cette hypothèse formulée dans le chapitre précédent, notons par exemple que ce sont sans doute les interactions commerciales entre marchands en gros et petits *tabernarii* romains qui expliquent comment l'arrivée de *negotiatores* venus de Syrie déclencha toute une série de bruits en 19, à l'occasion de la mort de Germanicus[1796]. La seule indication que donne Tacite est que ces marchands « apportèrent des nouvelles plus favorables sur l'état de santé » du jeune prince (*laetiora de ualetudine eius attulere*, Tac., *Ann.*, 2.82), mais il manque de toute évidence un chaînon entre ces hommes de commerce et la population de la ville : pris dans la série que nous exposons ici, le témoignage de l'historien se laisse facilement expliquer par l'intervention des petits commerçants qui, s'approvisionnant en gros auprès des négociants qui arrivaient d'Orient, firent pénétrer l'information dans les quartiers de l'*Vrbs* où elle prit la forme d'une rumeur, rejoignant les réseaux intra-urbains analysés plus haut. Même si les auteurs remarquent, voire s'étonnent de ces phénomènes d'échanges d'informations entre marchands et plèbe urbaine dans d'autres villes que Rome – César pour les *oppida* gaulois[1797], Cicéron au sujet de Carthage[1798] –, on voit mal ce qui empêcherait que de telles interactions commerciales et rumorales se produisent aussi à Rome, où le trafic de biens était au moins aussi dense qu'ailleurs.

La discrétion des sources littéraires contraint à formuler des hypothèses quant au rôle exact des *portae Vrbis* dans l'acquisition des nouvelles extérieures par des voies de rumeur. Les deux lectures faites ici se complètent bien : d'une part, une nouvelle circulant par des canaux officiels pouvait être « détournée » au moment où le messager arrivait à Rome et entrait en contact avec la population en passant les portes et en descendant de sa voiture (ou en en changeant) ; d'autre part, une nouvelle qui empruntait uniquement des circuits non officiels, non formels et non écrits pouvait sans doute entrer dans l'espace urbain via les commerçants qui s'approvisionnaient à l'extérieur de la ville et y ramenaient, en plus de leur marchandise, des informations fraiches. Remarquons en dernier lieu que les zones situées autour des portes de ville étaient pourvues d'infrastructures qui fournissaient un cadre favorable au jeu des

[1796] Tac., *Ann.*, 2.82. Sur ce rôle des *negotiatores* dans la transmission de l'information, voir la remarque rapide de Cl. HOLLERAN 2012 : 81, mais aussi, pour l'époque médio-républicaine, les remarques de A. GANDINI 2012 : 103, qui évoque dans une belle formule le « stretto rapporto da sempre esistente tra spostamento di uomini e merci e spostamento di informazioni ».

[1797] *Est enim hoc Gallicae consuetudinis, uti et uiatores etiam inuitos consistere cogant et quid quisque eorum de quaque re audierit aut cognouerit quaerant et mercatores in oppidis uulgus circumsistat quibus ex regionibus ueniant quas ibi res cognouerint pronuntiare cogat. His rebus atque auditionibus permoti de summis saepe rebus consilia ineunt, quorum eos in uestigio paenitere necesse est, cum incertis rumoribus seruiant et pleri ad uoluntatem eorum ficta respondeant*, Cés., *Gaul.*, 4.5. Les échanges avec les marchands et les voyageurs sont donc ici clairement présentés comme des rumeurs (*rumores*), tout naturellement disqualifiées par César. L'assimilation de ces pratiques à une « habitude gauloise » (*Gallica consuetudo*) doit-elle remettre en question leur existence à Rome ? Pas nécessairement, nous semble-t-il : en effet, le désintérêt (pour ne pas dire la méconnaissance) des classes dominantes pour des éléments aussi concrets du quotidien des groupes subalternes, voire leur mépris à l'endroit du travail et du négoce, explique sans doute qu'un César s'étonne de phénomènes courants à Rome, mais rendus plus visibles par la taille des *oppida*, le contact plus direct qu'il entretenait avec les populations locales en tant que chef militaire, et, de façon plus générale, le regard de l'ethnographe qui le caractérise parfois. N'en concluons pas que cet « exotisme » constituait un particularisme gaulois.

[1798] *Carthaginienses fraudulenti et mendaces non genere, sed natura loci, quod propter portus suos multis et uariis mercatorum et aduenarum sermonibus ad studium fallendi studio quaestus uocabantur*, Cic., *Leg. Agr.*, 2.35.95.

sociabilités[1799]. On y trouvait notamment des auberges, en particulier pour les visiteurs qui arrivaient à Rome[1800], dont nous avons vu qu'elles remplissaient souvent le rôle de catalyseurs de rumeurs. Comme le remarque Cl. HOLLERAN, les portes étaient restées à l'époque impériale des lieux bondés et bruyants, fourmillant de conversations[1801], dont on peut raisonnablement penser qu'elles ne se limitaient pas à des sujets uniquement commerciaux.

Espace castral : des camps mobiles à la caserne des prétoriens

Changeons à présent d'espace et interrogeons le monde militaire sur ce point précis. Comment s'informait-on dans les camps romains, hors des renseignements officiels donnés par l'état-major ? Quels chemins empruntaient les rumeurs informatives quand il s'agissait d'événements extérieurs ? Les renseignements sont rares. Il semble que ce soit surtout par des contacts avec les populations civiles que les rumeurs aient été capables d'entrer dans les *castra*. Tite-Live donne un renseignement utile pour comprendre la progression de la rumeur dans son récit de la deuxième guerre samnite, et plus particulièrement à l'occasion de la défaite des Fourches Caudines (321 av. J.-C.). Celle-ci est causée par l'habileté du général samnite C. Pontius qui parvient à faire croire aux consuls, stationnés avec les légions à Calatia, que la ville de Luceria, en Apulie, est assiégée, de façon à leur tendre une embuscade dans le défilé. C'est la façon dont la manipulation s'effectue qui doit attirer notre attention, car elle repose sur la naissance d'un *rumor* dans le camp de Calatia (Liv. 9.2). La ruse de C. Pontius consistait en effet à déguiser des soldats en bergers afin qu'ils transmettent la fausse information aux soldats romains envoyés en avant pour piller (*praedatores*[1802]). Cette tactique suppose bien non seulement des interactions fréquentes entre les populations proches du camp et les soldats, en particulier les nombreux *immunes* qui étaient amenés à travailler hors des *castra*[1803], mais également que ces interactions soient aussi un moyen habituel d'acquérir des informations non officielles. Il ne semble pas illogique que les soldats responsables de l'approvisionnement en blé aient fourni un point d'entrée fréquent aux rumeurs par les échanges qu'ils avaient avec les éventuels civils qu'ils rencontraient pendant leur mission[1804]. En effet, ces corvées de fourrage,

[1799] Cette dimension perdurera d'ailleurs au Moyen Âge, cf. à propos de la *porta aurea* à Gênes J. HEERS 1985 : 266-267. Pour une étude des aménagements urbains, qui favorisèrent la sociabilité, tels qu'ils furent menés par Auguste dans la zone de la *porta Esquilina* notamment, voir H. BJUR & S. MALMBERG 2011 : 363-364.

[1800] R. MACMULLEN 1974 : 72 de manière générale et H. BJUR & S. MALMBERG 2011 : 368, à propos de la *porta Esquilina*.

[1801] « We must then envisage the gates and wharves of the city, together with their aossicated buildings, as noisy, crowded, hectic places, with traders competing to ell their goods to a wide variety of potential purchasers », Cl. HOLLERAN 2012 : 98.

[1802] Selon J. P. ROTH 1999 : 305, les *praedatores* ne sont pas des fourrageurs comme on le comprend parfois, mais bien des « pillards » (« pillagers »), qui ont essentiellement pour fonction de répandre la terreur, et dont l'utilisation repose d'abord sur des considérations tactiques (et non logistiques). La différence ne change pas grand-chose pour nous : fourrageurs ou pillards, il est évident que ces hommes pouvaient interroger (plus ou moins violemment) les civils qu'ils rencontraient dans leur mission et ainsi acquérir des informations, comme le témoignage de Tite-Live le rend évident.

[1803] G. WESCH-KLEIN 1998 : 31-41 pour un inventaire des différentes composantes « professionnelles » de ce groupe, hiérarchiquement situé entre les centurions et les *gregarii*. Parmi eux, les soldats chargés du ravitaillement (*mensores agrarii* et *frumenti*, voire les *uenatores* et les *uestigiatores*) passaient un temps important à l'extérieur ; quant aux artisans, leurs ateliers se trouvaient, pour une part, à l'extérieur du camp (p. 34).

[1804] Constat également fait pour une aire chrono-culturelle radicalement différente, la Grande Guerre et ses fausses nouvelles, par M. BLOCH 2012 : 44-45 : « "L'agora" de ce petit monde des tranchées, ce furent les cuisines. Là, une à deux fois par jour, les ravitailleurs venus des différents points de l'avant se retrouvaient et bavardaient

comme celles de nourriture ou d'eau, étaient sans doute quotidiennes, et pouvaient donc conduire à des contacts réguliers avec les paysans locaux[1805]. Les plaintes des civils, conservées dans les sources non littéraires à l'époque impériale, évoquent également les charges de ravitaillement, où ils rencontraient, parfois violemment, les soldats[1806].

Un autre canal ancrant la rumeur dans le camp était constitué des marchands ; en cela, l'analogie avec le fonctionnement des bruits publics urbains est évidente. On sait que les armées romaines étaient suivies de près par des commerçants de diverse nature[1807], et que les camps permanents étaient souvent entourés par des villages, *canabae* ou *uici*, souvent construits aux portes mêmes du camp[1808] : il pouvait s'y nouer des contacts susceptibles de faire entrer des informations non officielles dans les *castra*, reprises ensuite sous forme de bruits publics[1809]. L'exemple suivant concerne une période trop haute pour que l'on puisse le rattacher aux *canabae*[1810], mais illustre bien l'importance des marchands dans la circulation de l'information non officielle. Il s'agit de la panique qui saisit les troupes de César en 58 av. J.-C. à l'idée de combattre les Germains, et qui se concrétise dans une rumeur dont nous avons déjà fait mention[1811]. Or, cette peur est causée par les renseignements que donnent les Gaulois (c'est-à-dire les populations civiles croisées à Besançon, sur la route conduisant à Arioviste) et les marchands (*mercatores*, Cés., *Gaul.*, 1.39). Elle se produit par les contacts informels entre les légions et ces civils, « les nôtres s'informant auprès des Gaulois et des marchands, et ceux-ci leur répondant » (*ex percontatione nostrorum uocibusque Gallorum ac mercatorum*). En somme, il ne faudrait surtout pas faire de l'espace castral, certes régi par ses propres règles, densément parcouru par des hiérarchies verticales et horizontales, cohérent comme un tout reproduisant les structures civiles, un espace clos, bien au contraire[1812] : quand on en venait à

---

entre eux, ou avec les cuisiniers ; ceux-ci savaient d'ordinaire beaucoup, car ils avaient le rare privilège de pouvoir quotidiennement échanger quelques mots avec les conducteurs du train régimentaire […]. »

[1805] D. LACHAPELLE 2015 : 152-153 et plus généralement p. 142-164 pour ces corvées.

[1806] Voir des témoignages épigraphiques en Lydie par exemple chez M. A. SPEIDEL 2009a : 492-493. Notons cependant que les contacts entre soldats et civils n'étaient pas condamnés à être violents. Tacite rapporte par exemple le cas d'un légionnaire de la quatorzième légion qui loge chez un *opifex* de Turin (Augusta Taurinorum) et le considère comme un *hospes ;* la relation est assez forte pour que ce soldat défende son hôte face à un auxiliaire batave (Tac., *Hist.*, 2.66).

[1807] Comme le formule G. WESCH-KLEIN 1998 : 91 : « Seit alters her folgten Roms Truppen Händler, Köche, Bäcker, Gaukler, Schauspieler, Akrobaten, Tänzer, Sangeskünstler und Musikanten beiderlei Geschlechts. »

[1808] Voir Fr. BERARD 1992 : 87-88 ainsi que Fr. BERARD 1993 pour ces structures à l'organisation de plus en plus municipale au cours de leur évolution (avec renvoi à la bibliographie antérieure). La *doxa* veut que les *canabae* soient les agglomérations situées à proximité des camps légionnaires et les *uici* celles des camps auxiliaires, mais Fr. BERARD démontre que les choses sont plus complexes, selon la partie du *limes* étudiée notamment (entre les provinces danubiennes et germaniques, par ex., cf. Fr. BERARD 1993 : 70-72). Sur la présence de commerçants et d'artisans dans ces *canabae*, voir A. SCHULTEN 1894, en particulier p. 505-507. Ces lieux servaient clairement d'interface entre soldats et civils, deux mondes qui n'avaient rien de cloisonnés, comme l'indique la présentation de R. MACMULLEN 1963 : 119-125.

[1809] C'est ce que pense N. M. HORSFALL 2003 : 107, sans apporter cependant de preuve autre que le sens commun : « The bars in the *canabae* […] round the regular camps were necessarily the hothouses that bred the military anecdote. »

[1810] Qui se formalisent au Ier siècle et surtout à partir du règne d'Hadrien, où elles acquièrent une organisation d'orientation municipale (cf. Fr. BERARD 1993 : 65) ; cependant, comme le note le même Fr. BERARD (p. 66), les *canabae* résultent de la fusion entre les vétérans et les « marchands qui, depuis l'époque républicaine, suivaient les armées romaines et s'installaient dans leur voisinage ou sur leurs voies de communication ».

[1811] Caractérisée comme *uoces*, Cés., *Gaul.*, 1.39.

[1812] Et cela malgré l'esprit de corps qui faisait que les soldats se considéraient comme séparés des autres groupes sociaux, en particulier des civils, cf. G. WESCH-KLEIN 1998 : 116.

la circulation des informations hors des canaux officiels, il semble plutôt que cette société militaire ait été assez ouverte, voire poreuse. La présence de civils dans le camp n'était pas rare, y compris dans des moments qui relevaient théoriquement de cérémonies proprement militaires[1813]. Un autre facteur expliquant cette porosité est la présence nombreuse du personnel non combattant de l'armée (les *lixae* et les *calones* notamment), qui pouvait entretenir ce contact avec les populations locales et servir ainsi de vecteurs de rumeur : nous y reviendrons plus loin au sujet des *castra praetoria* à Rome. Ce ne sont là que des hypothèses, car les sources ne permettent pas d'établir ces relations avec beaucoup de précision, mais ce type de parcours pour les nouvelles extra-castrales ne semble pas absurde, et ne détonne pas par rapport à ce qui a déjà été vu.

Le dernier élément à évoquer sur ce sujet se situe à l'intersection du monde militaire et du monde urbain et concerne directement une spécificité de la ville de Rome : il s'agit des échanges d'information entre le camp des prétoriens, créé en 23 par Séjan (Tac., *Ann.*, 4.2), et la population de la ville. Peut-on évaluer la porosité dans la circulation des nouvelles entre les *castra praetoria* et la plèbe urbaine ? Autrement formulé, les civils pouvaient-ils acquérir des informations grâce aux rapports militaires non encore formellement divulgués, mais connus par les prétoriens eux-mêmes ? Nous avons défendu plus haut dans ce chapitre l'hypothèse que les nouvelles de la première quinzaine de janvier 69 à propos des événements de Germanie avaient circulé de façon non officielle entre les prétoriens, les légionnaires alors présents à Rome et la population de la ville. L'épisode de la mort de Néron, telle qu'elle est narrée par Suétone, fournit un autre événement montrant comment les informations pouvaient transiter d'un espace à l'autre. À la suite de la nouvelle de la défection des armées, le dernier des Julio-Claudiens prit la décision de se retirer dans la villa de son affranchi Phaon, au nord-est de la ville[1814]. Or, la route pour s'y rendre passait près du camp des prétoriens sur le Viminal. C'est justement à proximité de celui-ci que se déroulèrent deux événements intéressants pour notre propos : selon Suétone, Néron, qui voyageait incognito, entendit d'abord une « clameur » (*clamor*) des prétoriens, hostile à son égard, puis deux voyageurs, arrivant par la route, échangèrent quelques mots avec la petite troupe qui accompagnait le prince disgracié[1815]. Le récit suétonien donne deux indications importantes. Tout d'abord, l'épisode constitue un témoignage sur la manière dont les gens du commun s'informaient, comme l'a relevé P. Cosme[1816] : cela est visible lorsque

[1813] Comme les discours du général lors des *contiones* : Suét., *Aug.*, 27 prouve que la *turba paganorum* pouvait y assister.

[1814] P. COSME 2012a : 44-46 pour cette séquence ; St. BENOIST 2001 : 295 pour la symbolique de la retraite du pouvoir.

[1815] *Statimque tremore terrae et fulgure aduerso pauefactus audiit e proximis castris clamorem militum et sibi aduersa et Galbae prospera ominantium, etiam ex obuiis uiatoribus quendam dicentem: « Hi Neronem persequuntur », alium sciscitantem : « Ecquid in urbe noui de Nerone ? »*, Suét., *Nér.*, 48. Cass. Dio. 63.28 n'entre pas dans les détails de cette rencontre, qu'il rapport de façon plus distanciée. Cette clameur était peut-être l'acclamation de Galba comme empereur, ce qui expliquerait que Néron en ait compris le message facilement, comme l'avance K. R. BRADLEY 1978, *ad loc.* En revanche, nous ne comprenons pas ce qui permet à K. BRADLEY d'affirmer que ces *uiatores* étaient des « messengers attached to magisterial staffs » : ce sens de *uiator* existe, mais il paraît plus simple (et plus prudent, dans la mesure où Suétone ne mentionne aucun magistrat auquel seraient rattachés ces appariteurs) d'en faire des « passants », acception première du mot.

[1816] P. COSME 2012a : 44. Il est très intéressant de voir que ces pratiques de discussion avec les voyageurs pour obtenir des nouvelles sont parfois utilisées par les sénateurs : selon Tacite (Tac., *Hist.*, 2.53), les membres du Sénat stationnant à Bologne après la première bataille de Bédriac étaient privés d'information, sans doute du fait de la garde militaire othonienne qui les surveillait de près (Tac., *Hist.*, 2.52) ; ils en virent même à placer des agents sur

l'un des deux voyageurs demande au groupe de Néron s'il y avait du nouveau à Rome à propos du prince. On voit bien ici les mécanismes d'une possible transmission de rumeur ; il convient cependant de ne pas oublier que nous avons affaire à un moment de crise, où la circulation des informations pouvait prendre des formes différentes par rapport aux temporalités routinières[1817]. Le deuxième enseignement du passage est de montrer que les événements qui se déroulaient dans le camp des prétoriens, en extérieur, généraient parfois un bruit qui était perçu par les gens passant ou habitant à proximité, et avec assez de clarté pour que l'on pût en saisir les informations les plus importantes. Ici, Néron n'a aucun mal à entendre le contenu des imprécations formulées contre lui et les cris de soutien pour Galba : il ne s'agissait pas d'un bruit vague, mais d'un message audible. Un témoignage concordant, analysé différemment dans le chapitre 3, peut être employé ici : lors du putsch d'Othon le 15 janvier 69, Pison, héritier de l'empereur, voulut se rendre dans le camp, mais fit demi-tour lorsqu'il entendit le « frémissement de la sédition grandissante » et les « voix qui résonnaient jusque dans la ville »[1818] : ces désignations un peu vagues renvoient peut-être aux acclamations nombreuses poussées par les prétoriens pour saluer Othon (Tac., *Hist.*, 1.36). Comme dans l'épisode de la chute de Néron chez Suétone, on aurait ici une indication de la porosité acoustique entre les *castra* et leur environnement urbain immédiat, puisque Tacite parle explicitement de phénomène de résonnance (*resonare*). Cela peut expliquer comment des nouvelles connues des prétoriens en venaient à transiter dans des rumeurs populaires. D'ailleurs, la phrase attribuée au premier *uiator*, « ceux-ci poursuivent Néron » (*hi Neronem persequuntur*, Suét., *Nér.*, 48), est ambiguë, sûrement à dessein : *hi* peut renvoyer au groupe dans lequel se trouve Néron – il s'agirait alors d'un commentaire fait à son camarade, en aparté –, soit aux prétoriens, auquel cas se trouverait illustrée ici la façon dont l'information obtenue par le bruit de la clameur était incorporée dans les discussions des marcheurs, et bientôt relayée dans la ville, vers laquelle se dirigeaient les deux *uiatores*. Toutefois, cette perméabilité sonore ne permettait pas toujours une prise d'information idéale. Toujours en 69, Nymphidius Sabinus fut trompé par une

---

les routes pour interroger les voyageurs (*Bononiae, diuisis per itinera qui recentissimum quemque percontarentur, interrogatus Othonis libertus causam digressus habere se suprema eius mandata respondit*, Tac., *Hist.*, 2.53). La situation est évidemment exceptionnelle et ne constitue pas le mode d'information standard des sénateurs ; toutefois, il est révélateur que la crise les forçait à des pratiques plus communes dans les groupes subalternes. On ne peut que souscrire à l'observation de Rh. ASH 2007a, *ad loc.* (et dans un sens analogue P. COSME 2012a : 134) : « This haphazard way of acquiring fresh news shows how drastically civil war disrupts the normal network of communications. »

[1817] En particulier la façon dont les voyageurs abordent de parfaits inconnus pour leur demander des informations. L'expression employée par Suétone, *obuii uiatores*, fait penser aux tournures présentant les rumeurs comme reposant sur des sociabilités « totales », où chaque plébéien est supposé pouvoir parler à n'importe quel autre plébéien. Ici, comme à propos de la mort de Germanicus (Tac., *Ann.*, 2.82), la situation critique (la chute de l'empereur) explique peut-être que les discussions se faisaient hors des interactions familières : la crise s'accompagnant sans doute de la défaillance de l'information officielle communiquée au peuple, il pouvait être nécessaire de demander à n'importe qui des nouvelles qui faisaient cruellement défaut. Pour un épisode comme celui, l'approche de la rumeur comme un moyen de pallier la défaillance des canaux officiels de l'information développée par T. SHIBUTANI 1966 fonctionne à plein.

[1818] *Iam exterritus Piso fremitu crebrescentis seditionis et uocibus in urbem usque resonantibus, egressum interim Galbam et foro adpropinquantem adsecutus erat*, Tac., *Hist.*, 1.39. Le rapprochement avec le texte de Néron est suggéré par H. HEUBNER 1963, *ad loc.*

clameur poussée dans la caserne des prétoriens, qu'il entendit à distance : croyant qu'on le saluait empereur, il s'y rendit et comprit trop tard que l'acclamation était destinée à Galba[1819].

La perméabilité en matière d'information entre les *castra praetoria* et les habitants de Rome ne fait aucun doute, et le témoignage tacitéen permet tout particulièrement de prendre conscience de certains circuits d'information qui ne s'expliquent que si l'on accepte l'idée que les échanges entre prétoriens et civils étaient habituels. Prenons l'exemple de la nouvelle de la deuxième bataille de Bédriac, en octobre 69. Vitellius essaya dans un premier temps d'en camoufler l'issue à Rome en refusant d'officialiser sa défaite, mais, à la différence de ce qu'avait réussi Galba pour la révolte du même Vitellius, et à l'instar des tentatives avortées d'Othon, il échoua : « On avait interdit à la ville d'en parler, et c'est justement pour cette raison qu'on en parlait encore plus : ceux qui, si cela était permis, allaient raconter la réalité, avaient propagé, précisément parce qu'ils n'en avaient pas le droit, des rumeurs exagérées. »[1820] Se trouve illustré ici le vieux *topos* de l'impossibilité de faire taire une rumeur sans aboutir au résultat inverse – nous avons parlé dans le chapitre 3 d'« effet Streisand » à l'antique –, relayé à travers un jugement psychologisant que martèle l'allitération en [w] à l'initiale de plusieurs termes (*si liceret, uere narraturi, quia uetabantur, atrociora uulgauerant*). Le contexte immédiat du passage permet cependant d'aller plus loin que ce commentaire de l'historien sur le comportement collectif. En effet, ces rumeurs circulaient « en ville » (*per ciuitatem*). Mais d'où provenaient-elles ? Immédiatement après, Tacite affirme que les Flaviens participent directement à « enfler ce bruit » (*augere famam*) courant sur Bédriac à l'aide d'un stratagème : ils capturent des éclaireurs (*exploratores*) à qui ils montrent l'étendue de leurs forces et les conséquences de leur victoire avant de les relâcher. Cette technique n'est pas, en soi, originale[1821] ; mais si elle permet habituellement de semer le doute dans une armée ennemie, ici, elle semble également viser à toucher les esprits de la population romaine elle-même, où circulait la *fama* que cherchaient à augmenter les Flaviens. Ce stratagème ne s'explique que si les *exploratores* étaient susceptibles de fournir un point d'entrée à la rumeur dans la population de la ville. On peut donc conjecturer que ces cavaliers partageaient les renseignements qu'ils avaient acquis au sujet de la défaite de Bédriac, que ce soit dans le camp des prétoriens ou dans une autre caserne de l'*Vrbs* où ils stationnaient, et qu'à partir de ce lieu, les informations passaient dans la sphère civile sous la forme de rumeurs, sans que l'on sache très bien quel type d'interactions rendait la transaction informationnelle possible. Ce premier passage s'éclaire à la lecture d'un événement similaire, mais antérieur : la nouvelle de la défection de la troisième légion, qui parvient à Vitellius à Rome début août 69[1822]. L'empereur mit alors en place une stratégie de censure analogue à celle observée dans l'exemple ci-dessus, et pareillement inefficace ; surtout, il accusa « les prétoriens récemment congédiés » (*praetorianos nuper exauctoratos*, Tac., *Hist.*, 2.96) d'être responsables de ces rumeurs, qui circulaient « dans la

[1819] Plut., *Galb.*, 14, où l'on voit d'ailleurs que l'interprétation faite par Nymphidius de ce cri n'est pas certaine aux yeux de Plutarque (ἀρθείσης δὲ βοῆς, εἴτε πεισθεὶς ὁ Νυμφίδιος, ὥς φασιν ἔνιοι, καλεῖν αὐτὸν ἤδη τοὺς στρατιώτας, εἴτε προλαβεῖν σπεύδων τὸ θορυβοῦν ἔτι καὶ διστάζον […]).

[1820] *Prohibiti per ciuitatem sermones, eoque plures ac, si liceret, uere narraturi, quia uetabantur, atrociora uulgauerant*, Tac., *Hist.*, 3.54. Sur le portrait de Vitellius qui ressort d'un passage comme celui-ci, cf. *infra*, chapitre 6.

[1821] Voir par ex. Tac., *Hist.*, 2.17 et P. COSME 2012a : 124 ; sur le sujet, N. J. E. AUSTIN & B. N. RANKOV 1995 : 49-50 avec plusieurs exemples.

[1822] Tac., *Hist.*, 2.96. Sur cette datation et les problèmes qu'elle cause, voir G. E. F. CHILVER 1979, *ad loc.*

ville » (*per urbem*) et parmi le peuple (*sermones populi*). Ces prétoriens n'étaient plus en service[1823] ; autrement dit, ils étaient redevenus des civils, mais ayant sans doute conservé des contacts avec (voire leurs entrées dans) les *castra praetoria*, ils représentaient d'excellents vecteurs d'information entre la caserne et la population urbaine. L'accusation de Vitellius témoigne de la facilité avec laquelle les propos de ces *praetoriani exauctorati* étaient repris par la rumeur populaire, et prouve qu'il existait une communication ordinaire entre soldats et civils à Rome. Ces éléments semblent expliquer pourquoi et comment des informations disponibles seulement aux *castra praetoria* en venaient à circuler, sous forme de bruits publics, dans le reste de Rome. Cette liaison était loin d'être anodine : au Ier siècle, le camp des prétoriens était probablement le lieu où stationnaient les *peregrini*, c'est-à-dire les soldats affectés, pour une partie d'entre eux, au transport des messages officiels[1824], ce qui laisse à penser que les fuites d'informations officielles auprès des prétoriens pouvaient se produire régulièrement. Il faut donc considérer les *castra* comme une plaque tournante de l'information militaire, mais également prendre en compte la relative porosité des circuits officiels qu'empruntaient ces nouvelles : ce double constat explique pourquoi les rumeurs au sujet d'informations non encore officialisées pouvaient trouver leur origine dans la caserne du Viminal.

Cette continuité entre monde militaire et monde civil, en particulier à Rome, peut s'expliquer par d'autres facteurs, qui ne remettent pas en question ceux déjà abordés. L'un d'entre eux est le rôle joué par le personnel non combattant des armées, les *lixae* et les *calones*[1825]. Présents quotidiennement auprès des troupes, ces individus entretenaient sans doute des contacts plus simples avec les civils que les soldats. De fait, les *lixae* étaient parfois des marchands[1826], et il n'est pas impossible que cette activité les ait conduits à fréquenter ordinairement les civils vivant à proximité du camp. Malgré son sujet, qui n'a rien de routinier, le récit des suites de la mort de Galba chez Suétone (Suét., *Galb.*, 20) induit un circuit de parole qui va des soldats (sans doute prétoriens[1827]) au peuple en passant par les valets d'armée : la tête de l'empereur assassiné est abandonnée aux *lixae calonesque*, qui tournent en dérision sa vieillesse, cible de nombreuses insultes ; ce faisant, ce groupe se moquait d'une phrase par laquelle Galba avait célébré sa vigueur physique quelques jours plus tôt. Suétone affirme que cette parole de Galba avait circulé « dans la foule » (*in uulgus*). Ce qui est intéressant ici, c'est que les valets et les vivandiers semblent réceptifs à un bruit qui s'était répandu dans la population romaine[1828], ce

[1823] Il s'agit des cohortes prétoriennes et urbaines, anciens soutiens d'Othon, qui avaient été congédiés par Vitellius (Tac., *Hist.*, 2.67 et 2.93). On déduit de Tac., *Hist.*, 2.67 (en conflit avec Suét., *Vit.*, 10, cf. Rh. ASH 2007a, *ad loc.*) que certains prétoriens othoniens avaient obtenu l'*honesta missio*, et avaient pu rester à Rome.

[1824] N. B. RANKOV 2006 : 131-134 ; cela changea avec la création des *castra perigrinorum* au début du IIe siècle.

[1825] Sur ceux-ci, cf. le chapitre 1, et à nouveau J. E. THORNBURN 2003.

[1826] J. E. THORNBURN 2003 : 49-50 (quoique non exclusivement, cf. J. P. ROTH 1999 : 93-96).

[1827] Même s'il est difficile de dire si les *lixae* de cet épisode sont attachés aux prétoriens ou aux légions qui se trouvent alors à Rome, cf. J. P. ROTH 1999 : 94.

[1828] Chez Suétone, *uulgus* n'est utilisé qu'en contexte urbain et ne désigne jamais la foule des soldats. Le terme renvoie fréquemment à un ensemble large, moins situé socialement que chez Tacite (en ce sens, B. MOUCHOVA 1991 remarque que le substantif est plus neutre que chez l'auteur des *Annales*), et est majoritairement utilisé pour indiquer la circulation large d'un bon mot, de vers anonymes, etc. Cela n'empêche pas Suétone de donner au *uulgus* les contours plus précis des classes subalternes des jeux (Suét., *Aug.*, 45, Suét., *Claud.*, 21), ou, comme chez Tacite, de la plèbe qui humilie Vitellius après l'avoir soutenu pendant son règne (Suét., *Vit.*, 17 et Tac., *Hist.*, 3.85). En Suét., *Nér.*, 53, l'équivalence entre le *uulgus* et le peuple apparaît clairement, puisque la *popularitas* de Néron le porte à choyer le *uulgus* (*maxime autem popularitate efferebatur, omnium aemulus, qui quoquo modo*

qui pourrait indiquer qu'ils constituaient un point de communication entre ce qui se disait dans le camp et ce qui se disait en ville. Par ailleurs, il semble que les *calones* disposaient d'une certaine liberté pour aller et venir dans et hors des camps sans attirer l'attention, et représentaient ainsi de véritables vecteurs de rumeurs : selon Tite-Live, ce fut cet « effacement » qui permit à Scipion l'Africain d'espionner le camp de Syphax à la fin de la deuxième guerre punique (203 av. J.-C.)[1829]. En effet, le général romain envoya à la suite de ses *legati* des soldats déguisés en *calones*, qui purent pendant l'entretien se répandre dans le camp sans être remarqués (*uagi per castra*, Liv. 30.4) et rapporter des renseignements importants sur les forces ennemies. Comme dans le récit de la défaite des Fourches Caudines vu *supra* (Liv. 9.2), ce sont des activités d'espionnage qui nous renseignent, certes indirectement, sur ce que devait être la circulation habituelle des informations entre civils et soldats.

Du reste et pour conclure sur un aspect plus général, il semble bien que les mélanges entre population civile et population militaire, à Rome comme dans les camps, notamment d'hivernage, n'aient pas été rares[1830] : outre la *contio* déjà citée d'Auguste à laquelle assiste la *turba paganorum*[1831] (« la foule des civils », Suét., *Aug.*, 27), on peut évoquer entre autres[1832] le cas du « massacre » (*strages*, Tac., *Hist.*, 2.88) commis par les légions vitelliennes sur le point d'entrer à Rome, établies en un camp à quelques milles de la capitale, sur les civils (*pagani*, encore, puis *plebs*, puis *populus*) qui leur avaient joué une plaisanterie : au-delà des tensions entre les deux corps qu'illustre cet épisode[1833], il indique surtout que « la plèbe s'était répandue dans le camp tout entier et s'y était mêlée » (*effusa plebes totis se castris miscuerat*), ce qui ne semble pas surprendre Tacite. C'est peut-être le signe que les civils entraient également dans les camps prétoriens, à Rome.

ii- Nouvelles intérieures (1) : la domesticité

Qu'en était-il des nouvelles provenant de l'intérieur de l'*Vrbs* ? De fait, on constate au Ier siècle qu'il n'y a guère de sujets qui demeurent tus dans cette immense ville[1834], y compris

---

animum uulgi mouerent). Enfin, en Suét., *Ner.*, 31, le *uulgus* est précisément distingué des *milites* (*adiuuanti uulgi preces etiam statione militum […]*). Tous ces éléments invitent donc à traiter le *uulgus* de la fin de la *Vie de Galba* comme la foule des basses classes urbaines.

[1829] *Cum legatis quos [Scipio] mitteret ad Syphacem calonum loco primos ordines spectatae uirtutis atque prudentiae seruili habitu mittebat, qui dum in conloquio legati essent uagi per castra alius alia aditus exitusque omnes […] specularentur*, Liv. 30.4, cf. J. E. THORNBURN 2003 : 58-59.

[1830] Certains civils (*salariarii*) travaillaient d'ailleurs pour l'armée et étaient affectés à des missions précises, cf. G. WESCH-KLEIN 1998 : 43-44.

[1831] Sur ce terme, voir M. TARPIN 2002 : 232-239, et en particulier pour le sens de « civil » p. 233-234, avec ce passage cité en n. 82. La date probable de cette *contio* difficile à localiser est fin 43-42 av. J.-C. (cf. D. WARDLE 2014, *ad loc.*). P. JAL 1963 : 485 parle de « tolérance exceptionnelle » pour cette assemblée tenue par Auguste, mais n'apporte pas réellement de preuve à cette affirmation : les tensions entre soldats et civils dans les guerres civiles, qu'il analyse de façon exhaustive (p. 478-488), ne sauraient en constituer une.

[1832] Pour ne rien dire, bien entendu, des situations de siège, où les échanges d'information entre civils et militaires devaient être encore plus réguliers, du fait de la proximité des deux groupes, mais également de la tension et de l'intérêt communs. Voir un exemple chez Liv. 36.34 (*confestim a primis stationibus cognitus est, uulgatumque per omnes ordines, Quinctium esse*).

[1833] Sur ceux-ci, voir R. F. NEWBOLD 1972 : 309. Rien de contradictoire avec la perméabilité des informations d'un corps à un autre : des relations placées sous le signe de la tension et de la violence supposent tout de même des interactions et, donc, une transmission possible des informations.

[1834] Comme l'illustrent très bien les célèbres expressions tacitéennes à ce sujet, telles que *in ciuitate omnium gnara et nihil reticente* (Tac., *Ann.*, 11.27.1), cf. J.-M. ENGEL 1972 : 327-328.

quand il s'agit d'événements se déroulant derrière les portes du closes du Palais et concernant la *domus Augusta*. C'est ainsi que, par exemple, le désir que Julie, la fille d'Auguste, conçoit pour Tibère alors qu'elle est mariée à Agrippa, semble être connu de la foule (*uulgus*, Suét., *Tib.*, 7) ; cette affaire intime n'a cependant certainement pas vocation à être rendue publique. Même constat pour la relation entre Claude et Agrippine avant son officialisation[1835] ou pour la proximité équivoque entre la même Agrippine et Néron[1836]. L'impossibilité de tenir un secret à Rome était devenue proverbiale à cette époque. Sénèque l'exprime avec une grande clarté quand il stigmatise cette tendance générale de la vie urbaine : « À supposer que l'on surveille sa tendance au bavardage et que l'on se soit contenté de s'ouvrir à un seul homme, celui-ci en informera le peuple : c'est ainsi que ce qui était il y a un instant un secret est désormais une rumeur. »[1837] La dernière phrase (*quod modo secretum erat rumor est*), qui frappe avec la force évidente de la maxime, souligne par sa concision, l'effet de parallélisme et le polyptote d'*esse* à quel point rien ne saurait demeurer caché à Rome. Ailleurs, le même Sénèque le confirme : « La rumeur recueille vos faits et dits. »[1838] Vers la même époque, Pétrone compose un poème qui déplore la faculté des propos tenus dans les cénacles du Palais à franchir les portes et à se répandre dans la ville : « C'est que les mortels tiendront dans leur bouche des flammes avant de conserver un secret. Tout ce que tu laisses échapper à la cour s'en échappe et agite la ville de soudaines rumeurs. »[1839] Les grandes maisons aristocratiques et les palais impériaux ne semblent pas bien différents les unes des autres dans la perspective de ce risque de « fuite », omniprésent pour les deux. Au reste, ce lieu commun n'est pas une invention de l'époque impériale : chez Plaute, déjà, les *famigeratores* connaissaient « ce que le roi a glissé à l'oreille de la reine » et « ce dont Junon et Jupiter ont causé »[1840]. Ainsi les élites sont-elles en permanence en butte aux propos de la foule, dont elles ne semblent pas capables de se prémunir ou d'en prévenir la naissance. On peut se demander ce qui tient, dans ces présentations, de la réalité, et ce qui relève de l'effet de source, nos auteurs, tous aristocrates, étant plus enclins à

[1835] L'expression est intéressante : *C. Pompeio Q. Veranio consulibus pactum inter Claudium et Agrippinam matrimonium iam fama, iam amore inlicito firmabatur*, Tac., *Ann.*, 12.5.

[1836] Qui, selon Tacite, fut d'abord remarquée par leurs proche (*adnotantibus proximis*, Tac., *Ann.*, 14.2, cf. J.-M. ENGEL 1972 : 320, n. 2), et dont Actè affirmait qu'elle faisait jaser les prétoriens (*peruulgatum esse incestum*). Cf. *infra*, p. 677-678 pour un traitement plus détaillé de cette rumeur, au statut quelque peu particulier.

[1837] *Vt [unusquisque] garrulitatem suam custodiat et contentus sit unius auribus, populum faciet <certiorem> ; sic quod modo secretum erat rumor est*, Sen., *Epist.*, 17.105. (Notons que le texte transmis par les manuscrits et conservé par les éditions Loeb ou Teubner, à savoir *ut […]contentus sit unius auribus, populum faciet*, ferait sens, renvoyant à la course exponentielle des rumeurs : « à supposer que l'on se soit contenté de s'ouvrir à un seul homme, *celui-ci deviendra un peuple* ».) L'expression et la tournure de la phrase, notamment avec le recours au *ut* concessif, fait penser à ce qu'écrit Juvénal sur le même sujet de l'impossibilité de garder un secret (*o Corydon, Corydon, secretum diuitis ullum / esse putas ? Serui ut taceant, iumenta loquentur / et canis et postes et marmora*, Juv. 9.102-104). Voir également le passage déjà cité où Sénèque explique à Lucilius pourquoi son prestige à Syracuse attire sur lui les propos de la rumeur : *Quomodo hoc ad me peruenerit quaeris, quis mihi id te cogitare narrauerit quod tu nulli narraueras ? Is qui scit plurimum, rumor. […] Quid agas, quemadmodum cenes, quemadmodum dormias, quaeritur, scitur* (Sen., *Epist.*, 5.43).

[1838] *Vestra facta dictaque rumor excipit*, Sen., *Clem.*, 1.8. Également : Sen., *Cons. Pol.*, 6.1.

[1839] *Nam citius flammas mortales ore tenebunt, / quam secreta tegant. Quidquid dimittis in aula, / effluit, et subitis rumoribus oppida pulsat*, Petr., *Frag.*, 28. Remarquons que l'adjectif *subitus* (à la fois « soudain » et « imprévu ») indique bien qu'il ne s'agit pas de manipulation ou de diffusion volontaire de la part des intéressés.

[1840] *Sciunt id quod in aurem rex reginae dixerit, / sciunt quod Iuno fabulatast cum Ioue*, Plaut., *Trin.*, 207-208. Voir également, pour l'époque tardo-républicaine, cette sentence à valeur gnomique dans le discours de César chez Salluste : *qui magno imperio praediti in excelso aetatem agunt, eorum facta cuncti mortales nouere* (Sall., *Cat.*, 51).

percevoir les bruits qui sont dirigés contre eux ; ne faudrait-il pas aller jusqu'à parler de vanité pour ces nobles, qui donnent l'impression de se croire au centre des discussions de la cité ? La construction littéraire de ces textes, comique, satirique ou simplement moralisante, doit également être gardée à l'esprit, tout comme le fait que les rumeurs trahissant l'intimité des élites romaines ne composent qu'une partie du spectre rumoral, comme nous l'avons rappelé plus haut.

Quoi qu'il en soit, ces fuites d'information hors des grandes maisons semblent ne pas devoir être rapportées exclusivement à un fantasme des classes dirigeantes ou être considérées comme pure élaboration littéraire, tant les sources permettent de comprendre les mécanismes sociaux précis qui les rendaient possibles. Un certain nombre d'entre elles insistent ainsi sur le rôle des esclaves dans ces processus de divulgation involontaire[1841]. Dès la fin de l'époque républicaine, Quintus Cicéron, dans un passage du *Commentariolum Petitionis*, conseille à son frère de se lier d'amitié avec le plus de personnes possibles pour que celles-ci puissent faire son éloge et soutenir sa campagne dans leurs propres cercles sociaux ; énumérant les gens auprès de qui ce travail doit s'effectuer, et progressant en se rapprochant de plus en plus de l'intimité du candidat, Quintus évoque les membres de sa tribu, ses clients, « et puis [s]es affranchis et enfin même [s]es esclaves : car presque chaque rumeur qui contribue à la réputation publique provient de sources (*auctores*) domestiques »[1842]. Le frère du futur consul prétend donc trouver les *auctores* de la rumeur[1843], affirmation sémantiquement très marquée, tant les bruits publics sont fréquemment critiqués pour leur absence de source visible. De façon assez significative, Quintus ne semble même pas prendre en considération la possibilité de contraindre les esclaves au silence : il est acté, pour lui, que ce qui se passe dans la *domus* est destiné à finir sur le forum (*forensis fama*) ; ce flux ne pouvant être interrompu, il convient d'en faire une arme de plus pour atteindre la magistrature suprême. Le même constat de l'inévitabilité de la circulation des informations hors des maisons aristocratiques du fait de la *familia* se retrouve fréquemment dans les textes des premier et deuxième siècles, en particulier chez Juvénal, qui plie ces réalités à sa verve satirique. La perspective politique est donc radicalement différente, et ce fait social devient chez lui le lieu d'une âpre critique de l'immoralité servile, toujours prête à calomnier le maître[1844]. Dans la satire 9, le poète attaque un des groupes d'esclaves qui lui sert le plus

[1841] Voir quelques références complémentaires dans J.-M. ENGEL 1972 : 329-330. Invariant culturel ou *topos* partagé entre Grèce et Rome, ce rôle des esclaves dans la divulgation des informations était déjà évident à Athènes, cf. V. J. HUNTER 1994 : 100, qui rappelle à juste titre le grand nombre d'interactions qu'avaient les esclaves domestiques à l'extérieur de leur maisonnée. Nombreux exemples et quelques renvois à la littérature secondaire pour la Grèce ancienne de façon plus générale chez Fr. LARRAN 2011 : 198-199. Ce dernier souligne la double appartenance spatiale des esclaves, qui en faisaient de parfaits vecteurs de rumeurs : « Témoins oculaires d'un espace privé, l'*oikos*, fermé aux regards extérieurs, les domestiques jouissent d'une position idéale pour lancer au-dehors de méchantes rumeurs sur [les] mœurs [de leurs maîtres]. » Cette analyse vaut sans aucun doute aussi pour la Rome alto-impériale.

[1842] *[…] ut denique liberti, postremo etiam serui tui ; nam fere omnis sermo ad forensem famam a domesticis emanat auctoribus*, Q. Cic. 5.

[1843] L'expression *omnis sermo ad forensem famam* n'est pas des plus aisées à comprendre : nous voyons dans *omnis sermo* le renvoi à des échanges de type rumoral, qui en circulant composent une *fama* publique (sens de *forensis* ici). S'illustrerait ici la cristallisation des rumeurs qui finit par créer une réputation, cf. nos remarques dans le chapitre 3 *supra* et, sur la question, Z. YAVETZ 1990 : 245-247.

[1844] Sur l'attitude de Juvénal à l'égard des esclaves, souvent plus complexe que dans le passage cité ici, voir J. GERARD 1976 : 121-139.

souvent de cible, le « personnel assurant le service de table » des maisons riches[1845]. Nous avons déjà mentionné ce passage, car le satiriste y décrit une rumeur reprise par « un cabaretier voisin » (*proximus caupo*, Juv. 9.108) et circulant « par les croisements » (*per compita*, v. 112) ; toutefois, le parcours de ce bruit est décrit avec plus de précision encore, puisqu'on le suit depuis sa naissance même, dans la maison d'un homme riche (*diues*, v. 102). Toutes les mesures que l'on peut imaginer pour essayer de conserver un secret s'avère vaines face aux « langues des esclaves » (*linguae mancipiorum*, v. 120), contre lesquelles il n'est rien à faire, sinon leur présenter son indifférence. Les responsables sont désignés avec précision : il s'agit du *libarius* (« pâtissier »), des *archimagiri* (« cuisiniers en chef ») et du *carptor* (« découpeur », v. 109-110), accusés de mettre en circulation des rumeurs pour se venger des coups de sangle qu'ils essuient (v. 111-112). Sans aller jusqu'à prêter au personnel des grandes familles ce type de calcul, qui appartient sans doute au registre satirique et au discours de classe[1846], il ne semble pas illogique que ces esclaves, présents d'un côté dans les moments de convivialité que constituaient les repas aristocratiques, où fleurissaient de nombreuses discussions, et amenés de l'autre à fréquenter les marchés et les lieux de commerce à Rome, précisément des espaces où se nouaient les échanges rumoraux, aient pu représenter des voies de sortie pour les informations originellement de caractère « privé », avec toutes les réserves qu'appelle l'utilisation de cette catégorie à Rome. C'est ce qu'illustre en quelque sorte la mort de Marcus Antonius, dont la présence secrète chez un ami avait été divulguée à Marius par un esclave parti acheter du vin, à cette différence près que dans cette affaire, la divulgation était involontaire[1847].

Les esclaves incriminés ne sont cependant pas seulement ceux qui sont chargés des affaires de la table. Martial, qui offre des témoignages très similaires à Juvénal, évoque de manière similaire un *mulio*, c'est-à-dire un muletier : son prix élevé était justifié par sa surdité, sûrement garante de sa discrétion[1848]. Ailleurs, il établit en un distique frappant la facilité avec laquelle les paroles d'un *seruus*, sans plus de précision, sont reprises par le *populus* : « Si tu lui as tranché la langue, pourquoi crucifies-tu ton esclave, Ponticus ? Ne sais-tu pas que ce que celui-ci tait à présent, le peuple le raconte ? »[1849] La chaîne rumorale est ici évidente : le maître (Ponticus), l'esclave, le peuple : une fois l'information relayée, comprend-on, par la rumeur, le mal est fait, et il ne sert plus à rien de réduire au silence son premier vecteur. Dans son traité sur le bavardage, Plutarque dévoile une anecdote qui donne à voir la façon dont une information s'échappe d'une maison aristocratique, du fait des sociabilités serviles (Plut., *Bav.*, 11). Un sénateur met à l'épreuve la tempérance de sa femme, qui le harcèle pour connaître le sujet d'une délibération secrète du Sénat, en lui révélant une fausse information. Le propos est à peine moins moralisateur, car il s'agit pour le polygraphe grec de blâmer dans ce passage la tendance

[1845] J. GERARD 1976 : 123.

[1846] P. JAL 1963 : 412-413 accorde foi à cette hostilité naturelle des esclaves envers leurs maîtres, citant le proverbe rapporté par Sénèque (Sen., *Epist.*, 5.47.5 : *deinde eiusdem arrogantiae prouerbium iactatur, totidem hostes esse quot seruos*) ; ce fait social aurait pris toute sa signification pendant les guerres civiles.

[1847] Plut., *Mar.*, 44 et App., *Civ.*, 1.72.

[1848] Mart. 11.38, cf. J. GERARD 1976 : 132.

[1849] *Abscisa seruom quid figis, Pontice, lingua ? / Nescis tu populum, quod tacet ille, loqui ?* Mart. 2.82. La note de H. J. IZAAC dans la CUF *ad loc.* (« Ponticus a voulu en vain supprimer un témoin ») ne me semble pas être la seule interprétation possible de cette épigramme, eu égard au *topos* que constituait l'esclave faiseur de rumeurs.

au bavardage comme un vice particulièrement féminin[1850] ; toutefois, la démarche est, elle, assez différente, Plutarque s'attachant à décrire chaque chaînon qui conduit de la sphère privée la plus intime jusqu'au centre de la cité. La confidence que fait la femme du sénateur à sa domestique fait pénétrer l'information dans le réseau des esclaves, où elle se propage à très grande vitesse, de la domestique à une « compagnonne d'esclavage » (ὁμόδουλος), lors d'un moment d'inactivité (σχολάζουσα) – autrement par une interaction routinière, entre deux personnes proches l'une de l'autre. Cette deuxième esclave transmet ensuite l'information à son amant, qui partage peut-être la même condition sociale, et la nouvelle finit par parvenir jusqu'au forum. Les sociabilités des non-citoyens, et particulièrement du personnel de maison, sur lesquelles nous sommes assez peu renseignés, constituaient donc probablement des structures efficaces pour la circulation des rumeurs et pour l'acquisition d'informations *a priori* situées hors des réseaux de ses agents principaux ; on comprend du même coup que ce qui était devenu un *topos* littéraire dépréciatif se fondait sur des processus sociaux bien réels. Dans les grandes maisons, tout *seruus* était amené à entendre des informations potentiellement confidentielles, par le simple contact permanent avec les aristocrates. Dans le poème cité plus haut, Pétrone rapportait l'impossibilité qu'un secret soit gardé au bavardage d'un serviteur (*minister*, Petr., *Frag.*, 28.6-10). D'autres versions du mythe[1851] font de cet esclave un barbier… soit le vecteur de la rumeur par excellence, comme vu dans le chapitre précédent. L'anecdote illustre la façon dont les *domus* aristocratiques, et à plus forte raison impériales, ne peuvent condamner toutes les voies d'eau que représentaient les esclaves, qui appartiennent en propre à deux mondes : inscrits dans celui de l'élite, où circulent des informations officielles, mais parfois secrètes ou non encore révélées, ils sont par leur statut et leurs réseaux rattachés à celui de la foule, qui cherche à contourner les limites définies par l'information officielle. Voilà qui explique la tension entre maîtres et *serui* dont témoignent les textes ci-dessus. Notons, enfin, que, dans une perspective structurelle, la situation n'est guère différente entre les maisons des grands aristocrates avec leur personnel nombreux et ce que l'on appelle le « palais impérial », qui, à l'époque julio-claudienne, est en propre la *domus* de l'empereur[1852]. Sur le Palatin, les résidences impériales fourmillaient également d'esclaves aux rôles divers, qui représentaient autant de points de fuite possible pour les informations théoriquement confidentielles[1853]. Au Ier siècle, cependant, si l'information s'échappait par le même canal dans la noblesse romaine et dans la *domus Augusta*, les conséquences politiques n'étaient bien évidemment pas les mêmes. Ce qui se déroulait dans les alcôves du Palais revêtait une importance bien plus grande que les petits secrets des familles sénatoriales romaines. C'est ainsi que nous retrouvons parfois

[1850] C'est l'ἀκρασία (« intempérance », Plut., *Bav.*, 11) féminine qui est ici visée, et qui fait d'ailleurs penser à l'*impotentia muliebris* tacitéenne (sur celle-ci : J.-M. ENGEL 1972 : 293-297) et, pour prendre un intertexte de la littérature française, à la fable de La Fontaine « Les Femmes et le Secret » (livre VIII, fable 6), qui semble directement inspirée de cette anecdote plutarquienne. L'intersection entre la question des rumeurs ou ragots et des problématiques de genre a été récemment analysée, précisément à l'aide de ce texte de Plutarque, par M. B. KARTZOW 2009 : 78-83.

[1851] Par ex. Fulg., *Myth.*, 3.9, qui cite Pétrone.

[1852] Voir Fr. HURLET 2001 : 164-170 rappelle qu'Auguste s'installa dans une habitation qui n'était originellement qu'une *domus* aristocratique ; ce n'est qu'à l'époque flavienne qu'un véritable quartier impérial émergea sur le Palatin, comme le montre l'évolution sémantique de *palatium* (cf. aussi P. GROS 2001 : 231 et suiv., pour ne citer qu'une référence sur cette question désormais bien connue).

[1853] Voir l'article, certes daté mais riche dans son analyse, d'É. FAIRON 1898, ainsi que les remarques plus rapides de P. VEYNE 1976 : 591-592.

dans le cadre du *palatium* le même motif de l'esclave responsable de la diffusion d'une information non officielle, mais avec des conséquences autrement plus graves : témoin le récit de l'assassinat de Domitien en 96 tel qu'il est rapporté par Cassius Dion. Selon l'historien grec, la conspiration qui mit un terme au règne du tyran fut précisément déclenchée par la fuite des projets d'épuration de l'empereur ; cette fuite fut causée par un jeune esclave proche de l'empereur[1854].

En guise de conclusion, mentionnons que les sources attribuent également ces fuites aux affranchis qui fréquentaient encore assidûment les maisons dont ils avaient fait partie de la *familia*. Les *domestici auctores* de Quintus Cicéron dans le passage cité ci-dessus (Q. Cic. 5) peuvent inclure les *liberti* aussi bien que les *serui*, selon comment la phrase est comprise. Cette lecture serait confirmée par deux textes du premier siècle, qui lient en responsabilité esclaves, affranchis et clients dans la publication des secrets du *dominus*. Chez Sénèque le Père, un orateur qui cherche à rattacher une rumeur à la malveillance d'un homme riche (*diues*) fait clairement le lien entre ce triptyque et la naissance des bruits en question : « Tant d'esclaves, tant d'affranchis, tant de clients le suivent que tout mot à peine énoncé devient une rumeur. »[1855] Plus tardivement et dans un genre littéraire différent, Martial livre une pièce particulièrement intéressante au sujet d'un certain Amillus qui commet toute sorte d'impudicités « les portes ouvertes » (*reclusis foribus*, Mart. 7.62). Ce paradoxe, à l'origine de la pointe de l'épigramme, conduit le poète à expliquer : la manœuvre est là « pour éviter que ne racontent quoi que ce soit les affranchis, les esclaves de famille et le client perfide avec sa tendance au bavardage sournois »[1856]. Autrement dit, Amillus, prenant note de son impuissance à empêcher que l'on parle de l'intimité de sa couche, décide de prendre les devants et de l'afficher à la connaissance de tous, préférant épouser les bruits publics que de nager à contre-

[1854] Cass. Dio. 67.15 : Domitien avait écrit sur des tablettes le nom des personnes qu'il voulait éliminer ; ces tablettes furent sorties de sa chambre par un « jeune esclave » (παιδίον) qui fréquentait Domitien, et parvinrent ainsi à Domitia. De manière intéressante, Hérodien fournit un récit très similaire pour la mort de Commode (même narration autour d'un παιδίον, cf. Herodien 1.17), tout comme l'*Histoire Auguste*, qui se montre plus concise mais souligne le rôle de divulgateur d'un *paruolus quidam* (*quod per paruolum quendam proditum est, qui tabulam e cubiculo eiecit, in qua occidendorum erant nomina scripta*, *SHA*, *Comm.*, 9). Ces similitudes (et l'intégralité de l'épisode) ont été analysées dans leurs enjeux principaux dans l'éclairant article d'A. MOLINIER ARBO 2012b, qui penche en fin de compte pour l'hypothèse d'une influence de la propagande des conspirateurs contre Commode sur Cassius Dion. Quoi qu'il en soit, l'utilisation d'un motif commun et la similitude de celui-ci avec les exemples de fuite d'informations domestiques du fait des esclaves cités ci-dessus indiquent bien que des pratiques de ce genre étaient chose connue et acceptée sous l'Empire ; en ce sens, il semble délicat d'opposer le réemploi de ce motif et la véracité du témoignage de Dion ou d'Hérodien comme le fait la chercheuse (« le personnage du petit esclave, inconscient découvreur de la tablette et innocent responsable de l'assassinat du prince, confère au récit moins une allure véridique qu'un potentiel romanesque et dramatique », A. MOLINIER ARBO 2012b : 341). Notons enfin que, si l'on considère valable dans ses grandes lignes le récit de Cassius Dion à propos de la mort de Domitien, il n'est pas impossible que sa source soit constituée de récits populaires, eux-mêmes nés d'une rumeur due à ce jeune esclave divulgateur : l'historien semble en effet pointer des on-dit comme la source de sa version (ἤκουσα δὲ ἔγωγε καὶ ἐκεῖνο […], Cass. Dio. 67.15). De manière intéressante, Suétone, qui ne fait nulle mention de cette histoire de tablettes, parle tout de même d'un « jeune esclave » (*puer*) chargé du culte des Lares et en fait la source principale de son récit de la mort du même Domitien (*puer, qui arae Larum cubiculi ex consuetudine assistens interfuit caedi, hoc amplius narrabat […]*, Suét., *Dom.*, 17). Y a-t-il eu contamination entre ces différents petits pages porteurs de rumeurs ? La question demanderait une enquête plus approfondie.

[1855] *Tot serui secuntur, tot liberti, tot clientes, ut quidquid dixerit rumor sit*, Sen., *Contr.*, 5.2. Remarquons comment le parfait *dixerit* marque par l'antériorité l'effet de causalité entre *quidquid dixerit* et *rumor sit*. Cette proposition consécutive entre d'ailleurs en écho avec l'expression de son fils, Sénèque le Philosophe, dans la lettre à Lucilius citée plus haut (*sic quod modo secretum erat rumor est*, Sen., *Epist.*, 17.105).

[1856] *[…] ne quid liberti narrent seruique paterni / et niger obliqua garrulitate cliens*, Mart. 7.62.

courant de ce flux continu. Par leurs contacts avec la maisonnée, les affranchis et les clients pouvaient jouer le même rôle que les esclaves dans les processus d'acquisition de l'information non officielle ; leur présence dans la vie « privée » des nobles étant, par nature, moins régulière que celle de la domesticité, il n'est pas anormal que les sources reflètent moins fréquemment ces pratiques, qui n'ont pourtant rien d'anecdotique pour notre propos. En effet, les affranchis, restaient, comme on le sait, assez proches de leur ancien maître devenu leur patron, au moins dans un premier temps ; par ailleurs, beaucoup faisaient carrière dans le commerce ou l'artisanat après leur manumission[1857]. En ce sens peut-être que les *liberti* et *clientes* des textes ci-dessus (deux désignations qui se recoupaient donc en partie) sont à rapprocher de la partie de la plèbe des métiers, dont nous avons vu qu'ils étaient particulièrement actifs dans la circulation des rumeurs. La facilité des ragoteurs romains à tout connaître de la vie des familles aristocratiques s'expliquerait alors par cet alignement : un pied dans les *domus* de l'élite, un pied dans les sociabilités professionnelles des *tabernarii et opifices*, les affranchis-clients constituaient-ils le principal point d'origine des rumeurs porteuses d'informations intra-urbaines ? L'état de la documentation ne permet pas de dépasser le stade d'une simple conjecture.

iii- Nouvelles intérieures (2) : les portes domestiques. Étude de cas de l'analogie Tanaquil/Livie/Agrippine

En revanche, un dossier documentaire en particulier illustre bien, quoiqu'en négatif, la grande porosité avec la sphère publique des informations non encore officialisées par les autorités, et leur accaparement quasi inéluctable par les canaux de la rumeur, à savoir la divulgation de la nouvelle de la mort d'Auguste à Nola en août 14[1858] et de Claude à Rome en octobre 54[1859]. Dans ces deux épisodes, pour lesquels Tacite constitue la source la plus riche et la plus intéressante, la transmission de l'information par les circuits non officiels joue un rôle capital, et semble reposer sur un élément concret : la fonction de certaines portes des *domus* aristocratiques au sein de ces phénomènes de « fuite » des nouvelles privées. Nous invertirons donc pour cette sous-partie la méthodologie : au lieu de procéder à partir d'une mise en série d'exemples concordants, nous proposerons une étude de cas précise des deux événements, l'éclairant en partie par des références complémentaires tirées de Tite-Live, Juvénal, Sénèque ou Ammien. La reconstruction du parcours de l'information dans ces deux situations de

[1857] Sur ces deux points, lire en dernier lieu Cl. HOLLERAN 2012 : 30-32.

[1858] *Vtcumque se ea res habuit, uixdum ingressus Illyricum Tiberius properis matris litteris accitur ; neque satis conpertum est, spirantem adhuc Augustum apud urbem Nolam an exanimem reppererit. Acribus namque custodiis domum et uias saepserat Liuia, laetique interdum nuntii uulgabantur, donec prouisis quae tempus monebat simul excessisse Augustum et rerum potiri Neronem fama eadem tulit*, Tac., *Ann.*, 1.5. Sur cet épisode de succession, voir B. LEVICK 1999 : 64-68 ; J.-L. FERRARY 2001 : 144-150 (pour une perspective juridique et constitutionnelle, avec les renvois à la bibliographie sur la question) ; A. BARRETT 2002 : 65-68 ; Fr. HURLET 2008 : 99-102 ; Chr. KUNST 2008b : 188-190 et Chr. KUNST 2008b : 188-190. La densité des rumeurs dans l'accession au pouvoir de Tibère a été soulignée par O. DEVILLERS 2003 : 194.

[1859] *Iam primum Agrippina, uelut dolore uicta et solacia conquirens, tenere amplexu Britannicum, ueram paterni oris effigiem appellare ac uariis artibus demorari ne cubiculo egrederetur. Antoniam quoque et Octauiam sorores eius attinuit, et cunctos aditus custodiis clauserat, crebroque uulgabat ire in melius ualetudinem principis, quo miles bona in spe ageret tempusque prosperum ex monitis Chaldaeorum aduentaret*, Tac., *Ann.*, 12.68. Pour la mort de Claude et la succession de Néron, nous renvoyons surtout à l'étude d'A. A. BARRETT 1996 : 159 et suiv. (centrée sur Agrippine).

transition dynastique contribuera ainsi à l'étude plus générale des rapports entre rumeurs et nouvelles officielles.

Au Ier siècle à Rome, la question de la succession dynastique recouvre des pratiques complexes et encore peu établies : la particularité du système politique, théoriquement en continuité avec le régime républicain, interdisait en effet de l'entériner dans le droit[1860]. Dans le cas des successions Auguste-Tibère et Claude-Néron, la situation pouvait paraître particulièrement délicate, même si les deux empereurs mourants avaient chacun désigné officiellement leur héritier. En 14, ce fut la première fois qu'un pouvoir devenu en pratique entièrement individuel fut transmis à un successeur, geste extrêmement complexe[1861] qui entérinait la conception nouvelle d'un pouvoir transmissible personnellement, de père en fils (adoptif). Le choix n'était d'ailleurs pas sans susciter d'inquiétudes, comme l'attestent les « rumeurs diverses » (*uarii rumores*, Tac., *Ann.*, 1.4) mentionnées par Tacite. Celles-ci confrontent, comme attendu avec ce type de bruit *varié*[1862], plusieurs possibilités : Tibère, certes, mais aussi Agrippa Postumus, voire Livie et ses petits-enfants, Germanicus et Drusus. Cette rumeur est, pour sa partie dynastique, une élaboration tacitéenne[1863] : Tibère était le successeur désigné d'Auguste depuis 4 ap. J.-C., ce dont personne ne pouvait douter ; cependant, la mention de ces propos hostiles dénote peut-être l'animosité que le personnage de Tibère suscitait dans le public[1864]. En 54, la pratique de la transmission du pouvoir était à peine plus rodée et avait connu des difficultés à la mort de Caligula[1865] ; l'adoption de Néron par Claude en 50[1866], au détriment de son fils naturel Britannicus, garantissait certes une légitimité importante au fils d'Agrippine, mais celle-ci devait être confirmée par des rituels d'acceptation à la mort de l'empereur (salutation impériale, acclamation, etc.), ce qui, comme le récit de Tacite laisse transparaître, n'alla pas de soi[1867]. Quoique le contexte géographique ne soit pas

[1860] Sur cette question, voir l'article de synthèse de Fr. HURLET 2008 (avec l'état de la question et les renvois aux grands travaux critiques sur le sujet), en particulier p. 93 : « Auguste et ses successeurs n'eurent jamais la possibilité de faire reconnaître dans le droit le principe de la succession dynastique. Dans l'idéologie officielle qui perdura tout au long du Haut-Empire, le prince était le premier parmi ses égaux, le *primus inter pares*, et la succession devait revenir à celui des sénateurs qui avaient les mérites nécessaires pour recueillir l'héritage politique ». Les notices consacrées aux deux épisodes qui nous intéressent ne s'attardent pas sur les questions de manipulation de l'information.

[1861] Ce qui explique toute la prudence de Livie et révèle l'habileté de la femme d'Auguste, cf. Chr. KUNST 2008b : 189 : « Das Ereignis wurde meisterhaft choreographiert, um es der Nachwelt ins Gedächtnis zu brennen. »

[1862] Sur *uarius*, *uaria* ou *uarie* en contexte rumoral, voir notre annexe lexicographique.

[1863] Selon Syme, il s'agit d'une « exaggeration, to use no other word » (R. SYME 1958a : 306). W. RIES 1969 : 143-152 a étudié en détail les raisons susceptibles de pousser Tacite à intégrer dans son récit une rumeur qui ne pouvait être pas paraître vraisemblable à qui que ce fût, insistant par là sur son rôle dans la caractérisation de Tibère. Voir encore D. PIPPIDI 1965 : 47. La fonction caractérisante de ces bruits est analysée plus en détails dans le chapitre 6.

[1864] Sur la place de Tibère dans la *domus Augusta* à la mort des Césars Caius et Lucius, voir Fr. HURLET 1997a : 79-113, 141-162 et 560-565 ; B. LEVICK 1999 : 47-65 et J.-L. FERRARY 2001 : 144-150. Comme le note J.-L. FERRARY, « les pouvoirs dont Tibère était déjà investi ne pouvaient suffire à éviter que la mort d'Auguste suscitât inquiétude et débat » (J.-L. FERRARY 2001 : 149). Ce désordre potentiel est d'ailleurs une des angoisse d'Auguste sur son lit de mort, à en croire Suétone, qui emploie le terme de *tumultus* (*supremo die identidem exquirens, an iam de se tumultus foris esset, petito speculo, capillum sibi comi ac malas labantes corrigi praecepit*, Suét., *Aug.*, 99). Voir B. LEVICK 1999 : 64.

[1865] Voir M. H. DETTENHOFER 2002 sur le rôle du Sénat pendant cet épisode.

[1866] Tac., *Ann.*, 12.25-26.

[1867] L'historien mentionne en effet la réaction contraire de quelques soldats de la cohorte de garde qui ne le saluèrent pas immédiatement empereur, cherchant où était Britannicus (*dubitauisse quosdam ferunt, respectantis rogitantisque ubi Britannicus esset*, Tac., *Ann.*, 12.69). C'est ce que fait comprendre aussi la mention de possibles

le même, la première situation se déroulant à Nola, la seconde à Rome, la première dans une villa d'Auguste, la seconde dans le palais impérial, Tacite attribue aux deux impératrices Livie et Agrippine un comportement similaire : pour assurer que la transition ne soit pas remise en question, la mort de l'empereur est dissimulée jusqu'à ce qu'elle puisse être officialisée, une fois la succession organisée et affermie. Le terme de cette dissimulation est indiquée de façon assez vague par Tacite : « une fois organisées les mesures que la situation réclamait » (*prouisis quae tempus monebat*, Tac., *Ann.*, 1.5) pour Livie, « tandis que les mesures qui s'imposaient pour assurer l'empire à Néron sont arrangées » (*dum quae res forent firmando Neronis imperio componuntur*, Tac., *Ann.*, 12.68) et « en attendant que les Chaldéens déterminent un moment favorable » (*quo […] tempus prosperum ex monitis Chaldaeorum aduentaret*) pour Agrippine.

Voilà le cadre général des deux épisodes. L'intérêt plus particulier de ces textes pour notre réflexion se situe dans deux points relevant de ce qu'il faut bien appeler la stratégie de communication des impératrices[1868]. Premièrement, elles font fermer les accès (*uias saepire, aditus claudere*) à la *domus* où se joue la fin du prince ; au terme de l'épisode, les portes sont rouvertes, Tacite insistant particulièrement sur cet aspect pour la succession Claude-Néron[1869]. Secondement, elles « publient » (*uulgare* dans les deux cas) des informations fausses sur la santé du mourant (Auguste) ou du mort (Claude) ; pour la succession Auguste-Tibère, l'historien va plus loin en mentionnant que la nouvelle du décès du premier et de l'accession à l'empire du second se transmit d'abord non par une nouvelle officielle (*nuntius*), mais par la rumeur (*fama*). De telles similitudes ont bien évidemment attiré l'attention des commentateurs. Un mot sur les sources parallèles, cependant, avant d'en venir à ce point. Concernant la mort d'Auguste, si Suétone mentionne une telle manipulation de l'information, il ne présente pas le même niveau de détail que Tacite et, surtout, ne dit rien du rôle très actif que l'auteur des *Annales* assigne à la mère de Tibère, la présentant seulement à travers le stéréotype de l'épouse éplorée[1870] ; Velleius présente une scène idéalisée, très favorable à Tibère, où Auguste et son

---

troubles dans la foule (*uulgus*) si l'on avait rendu public le testament de Claude : *testamentum tamen haud recitatum, ne antepositus filio priuignus iniuria et inuidia animos uulgi turbaret*. Cette phrase de Tacite prend de par sa position (ce sont les derniers mots du livre XII) un poids considérable ; remarquons que ce *uulgus* est sans aucun doute le *uulgus urbanum* (autrement dit, la plèbe), la seule instance de légitimation dont la réaction n'est pas évoquée dans ce passage, à la différence du Sénat, des provinces et, donc, des soldats. Sur ces quatre instances, voir Fr. HURLET 2008 : 96, précisant la pensée d'E. FLAIG (exposée dans E. FLAIG 1992 ; E. FLAIG 2012) : « Or, pour devenir empereur, il faut non seulement recueillir l'adhésion de l'armée, du Sénat et du peuple, mais aussi être accepté à l'échelle de l'Empire (et non seulement à Rome même). »

[1868] Sur l'action politique des femmes puissantes dans l'Antiquité, voir en général les articles réunis par A. BIELMAN SANCHEZ, I. COGITORE, & A. KOLB 2016, et en particulier la contribution de Chr. KUNST 2016, qui analyse différentes formes du pouvoir indirect des femmes influentes à Rome. Nous sommes sans doute ici dans le troisième cas de figure de sa typologie (« Interventionen von Frauen in der Öffentlichkeit »), même si, selon la façon dont on reconstruit l'épisode, il faudrait peut-être parler d'intervention « semi-publique ». L'autrice montre par ailleurs que l'intervention politique des femmes en public est systématiquement liée dans nos sources à des situations de crise (p. 206-209), ce qui se vérifie avec les événements dont nous traitons. Si l'article de Chr. Kusnt ne porte que sur l'époque républicaine, une étude antérieure (Chr. KUNST 2010b) montre que les modèles républicains ne perdirent pas en validité sous l'Empire, où le pouvoir indirect des femmes de la *domus Augusta* devint plus crucial encore.

[1869] *Tunc medio diei tertium ante Idus Octobris, fortibus palatii repente diductis, comitante Burro Nero egreditur ad cohortem, quae more militiae excubiis adest* (Tac., *Ann.*, 12.69) : remarquer le ton dramatisant, l'usage de l'adverbe *repente* et le sémantisme emphatique de *diducere*.

[1870] Suét., *Aug.*, 99 n'en fait pas état (et représente Auguste expirant dans les bras de Livie), mais Suét., *Tib.*, 22 affirme que Tibère ne révéla la mort d'Auguste qu'après l'assassinat d'Agrippa : *excessum Augusti non prius palam fecit, quam Agrippa iuuene interempto*.

successeur brillent par leur hauteur morale, mais dont Livie est absente (Vell. 2.123) ; Cassius Dion est plutôt proche de Tacite en ce qu'il rapporte bien la dissimulation de la nouvelle par Livie, mais ne s'intéresse pas aux modalités pratiques de la manœuvre (le barrage des routes) et lie l'arrivée de Tibère à Nole avec la révélation de la mort de l'empereur[1871]. Pour l'épisode de la mort de Claude, le rapport du témoignage de Suétone avec celui de Tacite n'est guère différent que pour celle d'Auguste : le biographe fait également état d'une manipulation de l'information, évoque même le stratagème consistant à faire venir des comédiens prétendument mandés par l'empereur, mais reste muet autant sur l'attitude d'Agrippine que sur les modalités concrètes de la feinte[1872] ; Dion, lui, n'en dit rien. Enfin, l'*Apocoloquintose*, qui, malgré sa portée comique, est probablement très proche de la version officielle de l'épisode, permet de comprendre ce que Tacite n'établit pas clairement, à savoir que la mort de Claude fut annoncée en même temps que Néron se présenta à la cohorte de garde, c'est-à-dire vers midi, entre la sixième et la septième heure[1873].

La similitude entre les deux récits de Tacite[1874] est généralement expliquée comme une rétro-influence des événements de 54 sur le récit de ceux de 14 ; autrement dit, Tacite aurait modelé les manœuvres de Livie à la mort d'Auguste sur celles, attestées historiquement, d'Agrippine après la disparition de Claude[1875]. Les échos entre les deux épisodes ont également été interrogés au prisme d'autres dissimulations semblables, à la fois à l'époque hellénistique et à l'époque impériale, assez peu pertinentes pour nous[1876], et d'une comparaison plus serrée avec un troisième texte qu'il faut mentionner ici : la mort de Tarquin l'Ancien chez Tite-Live[1877]. En

---

[1871] Οὐ μέντοι καὶ ἐκφανὴς εὐθὺς ὁ θάνατος αὐτοῦ ἐγένετο · ἡ γὰρ Λιουία, φοβηθεῖσα μὴ τοῦ Τιβερίου ἐν τῇ Δελματίᾳ ἔτ΄ ὄντος νεωτερισθῇ τι, συνέκρυψεν αὐτὸν μέχρις οὗ ἐκεῖνος ἀφίκετο, Cass. Dio. 56.31. Comparaison de la version de Dion avec Tacite dans la perspective de la *Quellenforschung* chez R. SYME 1958a : 688 et suiv. (également D. FLACH 1973b : 97-98).

[1872] *Mors eius celata est, donec circa successorem omnia ordinarentur. Itaque et quasi pro aegro adhuc uota suscepta sunt et inducti per simulationem comoedi, qui uelut desiderantem oblectarent,* Suét., *Claud.* 45.

[1873] *Horam non possum certam tibi dicere, facilius inter philosophos quam inter horologia conueniet, tamen inter sextam et septimam erat,* Sen., *Apocol.*, 2. En effet, cette même heure est donnée par Tac., *Ann.*, 12.69 et Suét., *Nér.*, 8 comme celle de sortie de Néron du palais. Cette version officielle stipulait sans doute que Claude était mort au milieu du jour, heureux, entouré d'acteurs comiques, du fait d'un accès de fièvre, cf. Suét., *Claud.*, 45, Sen., *Apocol.*, 4 et A. A. BARRETT 1996 : 170-171.

[1874] Voir la comparaison item par item chez R. H. MARTIN 1955 : 123-124. ainsi que chez Fr. R. D. GOODYEAR 1972 : 125-129.

[1875] C'est l'opinion des principaux commentateurs : M. P. CHARLESWORTH 1927 ; R. H. MARTIN 1955 ; Fr. R. D. GOODYEAR 1972 : 125-129 ; A. BARRETT 2002 : 243-247 ; P. DUCHENE 2014 : 220-222 (qui montre que le parallèle n'est pas propre à Tacite, mais se trouve également chez Sénèque) ; étude plus littéraire du rapprochement des deux impératrices et des enjeux narratologiques/idéologiques de l'épisode tacitéen par E. O'GORMAN 2000 : 129-131 ; Ph. HARDIE 2012 : 289. L'hypothèse jadis avancée par R. SYME, qui ne croyait pas à la rétro-influence d'Agrippine sur Livie (« it is not likely that stories about Livia did not emerge before 54 », R. SYME 1958a : 483), mais qui pensait que la source de ces deux manipulations serait à chercher du côté de l'accession au pouvoir d'Hadrien et des manœuvres de Plotine (R. SYME 1958a : 481-485) n'a pas trouvé beaucoup de défenseurs (cf. la réfutation de Fr. R. D. GOODYEAR 1972 : 127-128).

[1876] Voir la liste exhaustive chez R. A. BAUMAN 1994 : 180-184 et dans le commentaire à Tite-Live de R. M. OGILVIE 1965, *ad loc.* Pour notre thème (les modalités de contrôle de l'information), ces cas complémentaires ne semblent pas particulièrement pertinents en ce qu'ils restent relativement discrets sur la façon de procéder des manipulateurs et manipulatrices de l'information, sauf exception (cf. *infra*).

[1877] *Tanaquil inter tumultum claudi regiam iubet, arbitros eicit. Simul quae curando uulneri opus sunt, tamquam spes subesset, sedulo conparat, simul, si destituat spes, alia praesidia molitur. […] Itaque per aliquot dies, cum iam expirasset Tarquinius, celata morte per speciem alienae fungendae uicis suas opes firmauit. Tum demum palam factum est conploratione in regia orta. Seruius praesidio firmo munitus primus iniussu populi uoluntate patrum regnauit*, Liv. 1.41. La comparaison est faite dès l'Antiquité par Aurelius Victor (Aur. Vict.,

effet, en suivant le récit livien, Tanaquil, la femme de Tarquin, cache la mort du roi, non sans avoir pris soin de faire fermer le palais royal (*regiam claudere*, même verbe qu'en Tac., *Ann.*, 12.68), et exhorte son gendre Servius Tullius à prendre sa place. Tout comme Livie et Agrippine, Tanaquil divulgue des informations à une *multitudo* qui entoure le palais, mais Tite-Live est beaucoup plus explicite sur la façon dont elle procède : l'historien compose un bref discours qu'elle aurait donné depuis une fenêtre de la *regia*. Malgré cette différence, le contenu est sensiblement le même : il s'agit de nier la mort du souverain et, dans ce cas spécifique, d'asseoir le rôle supplétif du successeur en vue de le légitimer pleinement. L'alignement entre ces trois textes a été apprécié différemment par les chercheurs. Selon M. P. CHARLESWORTH, malgré les similitudes évidentes, le récit de Tacite des manœuvres de Livie ne joue pas sur l'intertexte livien de Tanaquil, personnage trop positif qui ne colle pas avec l'image sombre que l'historien cherche à donner d'Augusta, mais souligne plutôt l'analogie avec Agrippine et dresse un parallèle entre ces deux manipulatrices[1878]. R. H. MARTIN[1879], reprenant à son compte ce dernier élément, fait quant à lui remonter les détails spécifiquement tacitéens des deux épisodes à Tite-Live, dont Tacite se serait inspiré. R. A. BAUMAN, dans un article un peu plus récent, propose une hypothèse audacieuse, mais délicate à soutenir : selon lui, ce ne sont pas, comme on est naturellement porté à le penser, les textes de Tacite qui contiennent une référence intertextuelle au récit livien de la mort de Tarquin, mais plutôt Tite-Live qui renvoie dans sa narration de cet épisode archaïque à un événement contemporain, la mort d'Auguste et le rôle de Livie dans sa publication[1880].

Ces approches reposent sur une analyse des sources et une comparaison des versions[1881] qui n'interrogent pas réellement les *realia* à l'œuvre dans ces épisodes, notamment à l'égard de la

---

Cés., 4.15). Outre la bibliographie donnée plus haut, où ce parallèle est évoqué, voir N. Fr. BERRINO 2004, centré sur la confrontation du personnage tacitéen de Livie et du personnage livien de Tanaquil. La conclusion de l'autrice est que Tacite a volontairement réemployé un *topos* de l'époque augustéenne sur l'impératrice faiseuse de rois, mais l'a détourné de sa valeur originellement encomiastique et l'a adapté aux problématiques propres au principat.

[1878] M. P. CHARLESWORTH 1927. Il s'agit également pour l'auteur dans ce bref article de remettre en question l'implication de Livie dans la mort d'Auguste et de réfuter l'hypothèse de l'empoisonnement. Cet aspect de l'affaire n'étant pas de premier intérêt pour notre analyse, il sera ici laissé de côté.

[1879] R. H. MARTIN 1955. Il est suivi en cela par Fr. R. D. GOODYEAR 1972 : 128.

[1880] R. A. BAUMAN 1994 : 179 : « It was not a case of Tacitus borrowing from Livy, but of Livy (and Dionysius of Halicarnassus) injecting the genuine facts of Livia's concealment into the Tanaquil episode. » L'hypothèse suppose que la manœuvre de Livie telle que rapportée par Tacite correspond à la réalité de la situation en août 14, qu'il s'agit du premier cas de cette nature dans l'histoire romaine (p. 186) ; surtout, il faut admettre que Tite-Live (sans mentionner le cas de Denys d'Halicarnasse évoqué par l'auteur), qui fit paraître le livre I de l'*Ab Vrbe condita* dans les années 20 av. J.-C., remania ce passage après la mort d'Auguste et avant la sienne (en 17), cf. R. A. BAUMAN 1994 : 187-188. Si le résultat serait séduisant pour notre propos, tant la configuration du récit livien paraît influencée par l'épisode de l'avènement de Tibère, notamment dans sa partie « dynastique » (cf. les arguments très convaincants p. 186), l'hypothèse reste délicate à admettre, car elle 1) suppose une reprise très tardive du livre I, près de quarante ans après sa publication, 2) implique une modification substantielle du passage par Tite-Live, au-delà du simple ajout *paene exsanguem uirum* (qui n'est pas inadmissible, en effet), puisque c'est tout le chap. Liv. 1.41 qui traite de la stratégie de Tanaquil et qui, dans cette théorie, ferait écho à celle de Livie, 3) part du principe que la manipulation de l'information par Livie était une chose sue et admise très peu de temps après le décès d'Auguste et que 4) faire ouvertement référence à cet *arcanum imperii* allait de soi et n'était pas problématique pour Tite-Live.

[1881] C'est explicitement ce que proposent de faire R. H. MARTIN 1955 : 124 et R. A. BAUMAN 1994 : 179, ce dernier plaçant sa réflexion dans le sillon de la *Quellenforschung*.

manipulation des informations[1882]. Celles-ci ont pourtant leur intérêt. Il convient tout d'abord de constater avec R. H. MARTIN que les éléments qui nous intéressent tout particulièrement pour l'étude de la circulation de l'information, à savoir la fermeture des accès et la publication de (fausses) nouvelles rassurantes, sont aussi ceux que la tradition parallèle ne mentionne jamais, pour l'un comme pour l'autre épisode ; par conséquent, soit ils sont inventés par Tacite, soit – et plus probablement en réalité – ils proviennent du récit livien de la mort de Tarquin l'Ancien, qui rapporte la même séquence d'événements, comme nous l'avons vu[1883]. Deuxièmement, remarquons que le rapprochement souvent avancé[1884] avec certains épisodes de la période hellénistique, lors desquels la mort d'un souverain est également dissimulée, n'est guère satisfaisant pour notre perspective : ces textes, dus à Polybe ou Denys, ne font aucune mention du contrôle des accès ou de l'émission de faux bulletins officiels. Ainsi, plutôt que de postuler, comme R. A. BAUMAN, que l'épisode historique de la dissimulation de la mort d'Auguste fournit le noyau de toutes les versions subséquentes (chez Tacite et Tite-Live), il est peut-être plus logique de proposer qu'un motif de l'historiographie hellénistique, l'occultation de la nouvelle du décès du roi, elle-même rendue possible par le culte du secret dans les systèmes monarchiques[1885], reçut à Rome, chez Tite-Live puis Tacite, un traitement particulier, dans lequel la version initiale était augmentée d'une pratique plus caractéristique de la vie publique romaine : la fuite des informations non officielles hors des espaces privés (ou semi-publics) des grandes maisons aristocratiques, à l'instar des palais impériaux, par la rumeur.

De fait, la décision de fermer les portes et les accès pour empêcher que des nouvelles sortent de l'espace privé de la *domus* se retrouve, aux Ier-IIe siècles, dans des contextes moins exceptionnels que celui-ci et pour des demeures aristocratiques, mais non royales ou impériales. Juvénal en fait l'une des techniques par laquelle on tente de dissimuler les secrets domestiques : « Ferme les fenêtres, couvre les fissures d'un voile, clos les portes, enlève la lampe, fais sortir tout le monde et empêche que l'on couche à proximité. »[1886] Cette tentative est vaine, le secret étant su en quelques heures par l'« aubergiste du coin » (*proximus caupo*, Juv. 9.108), ce qui garantit le ressort comique de la satire. L'élément le plus évident à tirer de ce texte de Juvénal est que, lorsque l'on cherchait à dissimuler à tout prix un événement ou une discussion, un des réflexes était de fermer tous les accès à la maison et de limiter les voies par lesquelles l'on pouvait entendre ce qui s'y déroulait. Mais de quels accès s'agit-il ? Juvénal dit *ostia* et, bien que les choix lexicaux puissent être contraints par la métrique, ce terme n'est sans doute pas

[1882] Fr. BERARD 2012 : 254 note cependant que l'utilisation du récit livien, en plus de créer un écho intéressant avec « la plus vieille histoire romaine », permettait peut-être d'y superposer « une image concrète, celle de la fermeture du palais ». C'est cette dimension concrète que nous allons essayer de cerner d'un peu plus près.

[1883] R. H. MARTIN 1955 : 126-128 (items (f) et (g) de sa liste de points de comparaison), repris par Fr. R. D. GOODYEAR 1972 : 128 ; également Fr. BERARD 2012 : 254.

[1884] Voir R. A. BAUMAN 1994 : 180-181, qui s'appuie sur Diod. 19.105 (mort de Rhoxane et d'Alexandre IV) et sur Pol. 15.25 (mort de Ptolémée Philopator).

[1885] Un phénomène observé avec acuité par un grec, Cassius Dion, dans son analyse du principat, cf. Cass. Dio. 53.19 et M. A. GIUA 1998 : 41-42. R. A. BAUMAN 1994 : 182 note la continuité entre les monarchies hellénistiques et le principat sur la question de la mort du souverain : « Disinformation on a ruler's death was on the way to becoming an institution. »

[1886] *[…] claude fenestras, / uela tegant rimas, iunge ostia, tollite lumen, / e medio fac eant omnes, prope nemo recumbat*, Juv. 9.104-106. Le terme *rima* fait songer à une phrase plaisante de Parménon dans l'*Eunuque* de Térence : mettant en garde Thaïs sur sa tendance à révéler les secrets qu'il juge faux, le personnage affirme *plenus rimarum sum, hac atque illac perfluo* (Ter., *Eun.*, 105).

innocent. *Ostia*, et non pas *ianua* ou *ostium* : le premier mot aurait forcément renvoyé à l'entrée principale, ce qui n'est pas le cas du second[1887] ; l'utilisation d'un pluriel (*ostia*) indique bien, sauf licence poétique, qu'il était question de *plusieurs* portes. À bien y regarder, ce geste de fermeture s'opère peut-être moins sur la grande entrée principale que sur un type de porte en particulier, souvent présente dans l'architecture des demeures aristocratiques : l'« entrée de service », appelée *postica* ou *posticum (ostium)*, dont la réalité matérielle est connue par des témoignages littéraires et archéologiques[1888]. Dans les exemples convoqués ici, ce sont bien à des *domus* aristocratiques que nous avons affaire : les cas de Tanaquil, Livie et Agrippine impliquent des possessions privées, royales ou impériales ; le texte de Juvénal renvoie à un « riche » (*diues*, Juv. 9.102). Or, il y a fort à parier que, du fait d'un personnel de maison nombreux ou de la fréquentation régulière de certaines parties par les amis et clients, ces maisons aristocratiques ressemblaient, en temps normal, aux vases plein de fentes qu'évoque Térence[1889], et que ces fuites se faisaient surtout par les entrées de service.

Il se trouve que, dans un texte d'Ammien, cette « porte de derrière » est très clairement associée aux rumeurs : l'une des techniques imaginées par Constantius Gallus pour collecter les bruits circulant à son sujet à Antioche[1890] dans le but d'en châtier les auteurs, était d'avoir recours à des espions de basse condition qui empruntaient les *posticae* du palais[1891] et, potentiellement, celles des « maisons riches » (*diuites domus*)[1892]. On sait que le palais de Claude possédait aussi une *postica* de ce genre : c'est par là que l'empereur, fuyant une émeute frumentaire, rentra dans sa demeure en 51[1893] – on imagine que l'entrée principale était assiégée

[1887] Cette distinction entre *ianua* et *ostium* est clairement établie par Serv., *Én.*, 1.449 et Isid., *Orig.*, 15.7. On distingue ensuite *rectum ostium*, l'entrée de devant, et *posticum ostium*, l'entrée de derrière. Cf. *ThLL, s. u. « ostium »*.

[1888] Voir Ch. DAREMBERG & E. SAGLIO 1919, *s. u. « ianua »*. Ajoutons un fragment de Lucilius (Lucil. 8.8) qui énumère, selon le commentaire de Fr. CHARPIN dans la CUF, les différentes pièces d'une maison « telles qu'elles se succèdent le long de l'atrium et, éventuellement du péristyle […] à partir du vestibule. » Après une boulangerie sûrement louée par un *tabernarius*, ce qui indique la richesse de la demeure, se place le *posticum*. Les témoignages archéologiques vont dans le même sens. Ainsi, la « maison de Pansa », à Pompéi, disposait de deux *postica*, portes dérobées donnant sur des rues secondaires, l'un à l'angle sud-est du péristyle, au bout d'un corridor, l'autre dans une pièce à côté de la cuisine. Voir la description détaillée chez E. BRETON 1870 : 244-262.

[1889] Ter., *Eun.*, 105. Inversement, les maisons des élites étaient peut-être les seules à pouvoir (tenter de) fermer les ouvertures pour limiter la déperdition d'informations, notamment avec rideaux et volets, cf. D. S. ROBERTSON 1954 : 303, au sujet des « window-opening[s] » de la *casa del Chirurgo* de Pompéi : « The front could be curtained, the back closed by doors or shutters. »

[1890] L'autre consistait à parcourir les *tabernae*, comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent.

[1891] Le terme de *regia* utilisé par Ammien est à prendre dans le sens de « palais », même si la *regia* d'Antioche était, de fait, distincte du palais lui-même, cf. C. SALIOU 2009 : 242 en part. n. 62 ; sur le palais lui-même et sa complexité architecturale, voir de manière général C. SALIOU 2009 qui, remarquant l'existence de ces *posticae*, parle de façon tout à fait intéressante de « porosité de l'espace palatial » (p. 245, n. 113).

[1892] *Excogitatum est super his, ut homines quidam ignoti, uilitate ipsa parum cauendi ad colligendos rumores per Antiochiae latera cuncta destinarentur relaturi quae audirent. Hi peragranter et dissimulanter honoratorum circulis adsistendo peruadendoque diuites domus egentium habitu quicquid noscere poterant uel audire latenter intromissi per posticas in regiam nuntiabant*, Amm. 14.1.6. Les *posticae* ne sont liées ici qu'à la *regia* d'Antioche : ce sont les portes qu'empruntent les espions pour faire leur rapport. Néanmoins, il y a lieu de se demander si ce n'est pas par là qu'ils accédaient aux *diuites domus*, réussissant à s'introduire dans le secret des nobles antiochiens par ces entrées dérobées. Cela pourrait expliquer qu'aucun secret ne parvienne à être tenu dans ces demeures d'aristocrates, l'empereur devinant *siquid in penetrali secreto nullo citerioris uitae ministro praesente paterfamilias uxori susurrasset in aurem*. Ce dernier passage rappelle les textes vus *supra* (notamment Plaut., *Trin.*, 207-208).

[1893] Suét., *Claud.*, 18 (*artiore autem annona ob assiduas sterilitates detentus quondam medio foro a turba conuiciisque et simul fragminibus panis ita infestatus, ut aegre nec nisi postico euadere in palatium ualuerit, nihil*

par la foule. Les sources plus sensibles au quotidien des gens de basse condition, à l'instar de Plaute[1894], mais également les traces matérielles[1895], prouvent que ces entrées appartenaient au monde de la domesticité ; Apulée révèle de surcroît qu'elles donnaient sur des rues secondaires[1896]. Ces indices donnent à penser que la fuite des informations hors des maisons aristocratiques et leur dissémination par les rumeurs reposaient sur les réseaux de sociabilité servile, comme vu dans la sous-partie précédente, et passaient par ces sorties dérobées qui mettaient en contact l'intimité de la *domus* et la publicité de la rue. Rien d'anormal, donc, pour un noble à clore les portes – *toutes* les portes – pour se prévenir des fuites d'informations confidentielles. Exhortant Lucilius à mener une vie de sage aux yeux du public et à ne rien essayer de lui cacher, Sénèque stigmatise ainsi ceux qui ferment leurs portes pour dissimuler leurs vices[1897]. Pour prendre un exemple plus distant chronologiquement, mais peut-être plus proche de la situation de grande tension que représentaient les successions dynastiques Auguste/Tibère ou Claude/Néron, pendant le scandale des Bacchanales (186 av. J.-C.), la décision du consul Spurius Postumius Albinus d'enfermer la courtisane Hispala, témoin des excès de ces cérémonies, dans une maison noble (celle de Sulpicia) dont les accès vers l'extérieur ont été condamnés, doit peut-être se comprendre comme une tentative d'enrayer la progression de la rumeur. Tite-Live mentionne en effet à plusieurs reprises la *fama* qui court à Rome au sujet des mystères dionysiaques[1898]. Dans le cas de la mort d'Auguste et de Claude, voire de celle de Tarquin, Livie, Agrippine (et Tanaquil) font certainement plus que simplement

---

non excogitauit ad inuehendos etiam tempore hiberno commeatus). Sur cet épisode, voir C. VIRLOUVET 1985 : 23 et 34. Virgile décrit également une « porte dérobée » (*caecae fores*, Virg., *Én.*, 2.453) dans le palais de Priam qui ouvre sur un passage menant à une poterne (*postes a tergo*, Virg., *Én.*, 2.454-455), que Servius glose précisément par *posticum*. Il est à noter que tout le passage est marqué par la contamination des *realia* romaines (ainsi pour la mention de la « tortue » des soldats, Virg., *Én.*, 2.441) : il n'est pas impossible que cette mention d'une « entrée de service » renvoie à l'architecture une *domus* aristocratique romaine, comme la glose de Servius peut inciter à le penser. Essayant de préciser la topographie de la scène, J. PERRET, dans sa note à l'édition de la CUF, écrit qu'entre le palais lui-même et l'appartement des femmes se trouve « un passage, sans doute ouvert au moins à l'une de ses extrémités (*postes* ?), mais réservé apparemment aux gens de la maison ». Cette interprétation du commentateur irait dans le sens du rôle que remplissaient sans doute ces *posticae*, comme nous allons le voir.

[1894] Plaut., *Most.*, 931 : *posticum* utilisé par l'esclave Tranion pour retrouver ses « compagnons », *congerrones* (indice, ténu sans doute, du rapport de cette entrée de service avec les sociabilités serviles) ; et surtout Plaut., *Stich.*, 448-451 : l'esclave Stichus explique qu'il va sortir faire ses provisions en passant par le *posticum*. Même s'il contient un évident dispositif scénique permettant de ne pas contrevenir à la règle de re-rentrée des personnages (comme le notait J. D. COOK 1965 *ad loc.*), le passage fait du *posticum* la porte utilisée par les esclaves chargés des affaires de la table, précisément ceux qui sont associés par Juvénal à la naissance des rumeurs hors des *domus* aristocratiques, comme nous l'avons vu *supra*. Quoiqu'interpolé, le vers 450b est intéressant pour la régularité de ces pratiques : *posticam partem* (dit l'esclave Stichus) *magis utuntur aedium*. Par ailleurs, Horace conseille à Torquatus de se rendre à un dîner intime chez lui en évitant de prendre la porte principale, donnant sur l'*atrium* et empruntée par les visiteurs officiels que sont les clients, et empruntant le *posticum* (donnant peut-être sur le péristyle, comme dans la maison de Pansa à Pompéi), plus discret (Hor., *Épît.*, 1.5.30-31). Cet accès était ainsi placé hors de la sphère de l'officialité. Il n'est d'ailleurs pas inintéressant et, peut-être, sans rapport, qu'Horace affirme qu'il prête attention à ce que les discussions de ce genre de soirées « entre amis fidèles » ne sortent pas de la maison (*ne fidos inter amicos / sit qui dicta foras eliminet*, Hor., *Épît.*, 1.5.24-25). Voir aussi Liv. 39.51.

[1895] L'un des deux *postica* de la maison de Pansa est en effet situé dans les espaces des esclaves, à côté de la cuisine, cf. E. BRETON 1870 : 258.

[1896] Apul., *Mét.*, 9.2 : un petit esclave (*puer*) annonce dans le *triclinium* qu'un chien enragé venu d'une ruelle (*angiportus*) est entré dans la demeure par la *postica* ; témoin visuel, l'enfant devait se situer à proximité de cette porte de service, et il semble de bonne logique qu'il l'ait également utilisée.

[1897] Sen., *Epist.*, 5.43. Anecdote similaire au sujet de Drusus déjà chez Vell. 2.143.

[1898] *Cenaculum [sc. Hispalae] super aedes datum est, scalis ferentibus in publicum obseratis, aditu in aedes uerso*, Liv. 39.14. La rumeur (*fama*) est mentionnée en Liv. 39.11 et l'est à nouveau en Liv. 39.15. Pour les échanges rumoraux lors de ce scandale politique, voir É. LEMIRRE & A. DUBOURDIEU 1997.

fermer la maison aux visiteurs : premièrement, les deux impératrices ont recours à des gardes (*custodiae*) ; mais surtout, ce sont bien « tous les accès *ensemble* » que clôt Agrippine (*cuncti aditus*, Tac., *Ann.*, 12.68), et cette utilisation de *cuncti* plutôt qu'*omnes* doit être soulignée comme impliquant vraisemblablement les entrées secondaires qu'étaient les *postica*. En cela, il ne s'agissait pas d'une simple fermeture de la *domus*, impériale ou non, mais bien d'un verrouillage en bonne et due forme, différent, par exemple, des pratiques observées en période de deuil, où l'on fermait les portes principales, de façon à signaler que l'on ne souhaitait pas de visite, mais où les entrées de service restaient ouvertes pour que la vie domestique puisse continuer son cours[1899].

À la lumière de notre réflexion sur les rumeurs en général, et sur leur naissance à partir des échanges intra-domestiques du fait des sociabilités serviles en particulier, on peut tout à fait admettre que les deux textes de Tacite ainsi que celui de Tite-Live prennent appui sur des pratiques historiques ordinaires et non uniquement sur des modèles littéraires. Fermer les portes, y compris la *postica*, revenait à essayer de se prémunir contre les « fuites » d'information si fréquentes en temps normal. Ce faisant, ces femmes de pouvoir cherchaient à garder la main sur le cours des événements, alors que la légitimité de leur fils (ou beau-fils) n'était pas parfaitement affermie. Pour Tacite, la présence d'un récit stéréotypé et largement autoréférentiel entre les deux épisodes n'implique pas nécessairement que l'un ou l'autre soit controuvé, mais seulement que l'auteur ait eu à l'esprit de les placer en regard pour suggérer des analogies (notamment entre les deux grandes femmes de pouvoir qu'étaient Livie et Agrippine), par le biais de ce qu'O. DEVILLERS appelle une « narration géminée »[1900].

Il y a lieu, cependant, de s'attarder un peu plus sur les textes de Tacite pour notre sujet. De fait, on peut se demander ce dont parle exactement l'auteur des *Annales* quand il écrit *laetique interdum nuntii uulgabantur* (Tac., *Ann.*, 1.5) et *crebroque uulgabat [Agrippina] ire in melius ualetudinem principis* (Tac., *Ann.*, 12.68). La stratégie est claire : il s'agit de faire croire que l'empereur est encore en vie pour éviter d'une part une situation de chaos, et de l'autre pour gagner du temps afin de consolider la légitimité de son successeur. Mais en pratique ? Comment procèdait-t-on pour faire connaître ces fausses nouvelles ? Tacite utilise le verbe *uulgare*, qui appartient étroitement au lexique de la rumeur[1901] : c'est d'ailleurs une *fama* qui, dans le premier épisode, apporte la nouvelle définitive de la mort d'Auguste et de l'accession de Tibère au principat[1902]. Pour la deuxième situation, Agrippine est directement désignée comme responsable de cette divulgation ; pour la première, l'historien a recours à une tournure indéfinie

[1899] Témoin un texte d'Apulée (Ap., *Mét.*, 2.23), qui a certes pour cadre la ville de Larissa en Thessalie, mais dans lequel il ne paraît pas absurde de voir des réalités romaines : Thélyphron se rend dans la maison d'un des aristocrates locaux pour veiller le cadavre de son fils et, parce que les portes principales sont fermées (*ipsis foribus obseptis*), il y est introduit *per quandam breuem posticulam*. De fait, le deuil n'interdit pas de manger, ce qui suppose bien de s'approvisionner.

[1900] Ces procédés d'« unité thématique » sont présentées dans O. DEVILLERS 1994 : 97-184. O. DEVILLERS 2003 : 202-203 analyse précisément quelques-unes de ces narrations géminées construites à l'aide de mention de rumeurs chez Tacite. Pour ce double épisode tout particulièrement, O. DEVILLERS met en avant le retour de deux stéréotypes, l'intrigante et le tyran (O. DEVILLERS 1994 : 150-152).

[1901] Cf. notre analyse lexicographique en annexe.

[1902] Redonnons ce passage en particulier : *donec prouisis quae tempus monebat simul excessisse Augustum et rerum potiri Neronem fama eadem tulit*, Tac., *Ann.*, 1.5

au passif, mais la mention de la grande activité de Livie dans la phrase précédente[1903] semble sous-entendre que c'était bien l'impératrice qui se trouvait derrière les *nuntii* dévoilés au public. Le verbe *uulgare* ne saurait renvoyer à une communication officielle et formelle (sous la forme d'un édit ou d'une proclamation, par exemple), pas plus que la *fama*. Dès lors, ne peut-on pas voir ici des stratégies de « fuite volontaire » d'informations par Livie et Agrippine, dont elles espéraient qu'elles circuleraient par des rumeurs ? Au sujet de la mort de Trajan, qui offrait un problème dynastique de même nature et qui vit selon Cassius Dion et l'*Histoire Auguste* des manipulations analogues de la part de Plotine[1904], Dion indique que l'impératrice dissimula la mort « pour que la nouvelle de l'adoption ait le temps de se répandre » (ἵν΄ ἡ ποίησις προεκφοιτήσοι, Cass. Dio. 69.1). Le verbe προεκφοιτῶ est un terme très rare, mais dont le sens n'est pas abscons. Il traduit, de fait, plusieurs idées : la circulation non officielle d'une information, selon le sémantisme de φοιτῶ[1905], l'importance que celle-ci advienne avant la nouvelle officielle de la mort du prince (préfixe προ-), mais aussi le fait qu'elle « fuite » *hors* (ἐκ-) du lieu où elle était contenue. L'intérêt de ce passage est donc de montrer que la manœuvre impliquait la mise en circulation d'une nouvelle dans le public hors des canaux officiels de façon à la faire accepter.

Nous proposons donc que Livie et Agrippine aient volontairement déclenché des rumeurs dans un double objectif, faire croire que l'empereur était encore en vie, voire en bonne santé, et garantir l'acceptation de leur fils auprès du grand nombre. Comment cela se produisait-il ? On est naturellement ici sur le terrain de la conjoncture. Cependant, une source tardive, jusqu'à présent peu utilisée, éclaire d'un jour nouveau le cas de la mort de Claude et donc peut-être indirectement d'Auguste, les deux passages étant très fermement liés par Tacite : il s'agit du *Livre des Césars*, bréviaire rédigé par Aurélius Victor en 359-360[1906]. Dans le chapitre qui sert de biographie à Claude, l'abréviateur africain opère un rapprochement formel entre les événements d'octobre 54 et la fin de Tarquin l'Ancien (« comme autrefois pour Tarquin l'Ancien », *uti quondam in Prisco Tarquinio*, Aur. Vict., *Cés.*, 4.15) ; ce faisant, il explicite la référence intertextuelle évidente chez Tacite[1907]. Concernant l'événement lui-même, toutefois, au lieu de se contenter de mentionner, comme Tacite, qu'Agrippine « répandait souvent des nouvelles sur l'amélioration de la santé du prince pour que les soldats gardent bon espoir » (*crebroque uulgabat ire in melius ualetudinem principis, quo miles bona in spe ageret*, Tac.,

[1903] *Acribus namque custodiis domum et uias saepserat Liuia*, Tac., *Ann.*, 1.5. En Tac., *Ann.*, 1.7, Tacite affirme que Tibère doit son accession au pouvoir à l'*ambitus* de Livie (*per uxorium ambitum et senili adoptione*). Il est sans doute fait allusion ici au comportement de Livie pour que Tibère soit adopté par Auguste. Néanmoins, on peut se demander si l'*ambitus* dont il est question ne renvoie pas également aux « manœuvres » de censure et de diffusion de l'information si importantes dans l'épisode de transition dynastique, et dont Livie serait ainsi désignée comme responsable.

[1904] Cass. Dio. 69.1 (ὁ γὰρ πατήρ μου […] ἔλεγε δὲ τά τε ἄλλα ὡς ἕκαστα, καὶ ὅτι ὁ θάνατος τοῦ Τραϊανοῦ ἡμέρας τινὰς διὰ τοῦτο συνεκρύφθη ἵν΄ ἡ ποίησις προεκφοιτήσοι), *SHA*, *Hadr.*, 4 (*nec desunt qui factione Plotinae mortuo iam Traiano Hadrianum in adoptionem adscitum esse prodiderint, supposito qui pro Traiano fessa uoce loquebatur*). Dion est très bien renseigné, puisque, comme il l'affirme dans ce passage, sa source est ici son propre père, Cassius Apronanius, qui fut gouverneur de Cilicie, où était mort Trajan, cf. R. A. BAUMAN 1994 : 182.

[1905] Voir pour φοιτῶ en contexte de rumeur Plut., *Fab.*, 21 et *Cic.*, 18.

[1906] Nous nous appuyons ici et dans la suite sur l'introduction qu'en donne P. DUFRAIGNE dans l'édition de la CUF.

[1907] On peut se demander si cette explicitation est du fait d'Aurelius Victor lui-même, ou s'il l'a trouvée telle quelle dans une de ses sources, par exemple la « *Kaisergeschichte* d'Enmann » (cf. introduction de P. DUFRAIGNE dans la CUF, p. XXV-XXVI).

Ann., 12.68), il présente un récit un peu différent : le décès est dissimulé, *occultatus*, élément général sans doute repris de Suétone[1908], « tandis que les gardes, corrompus par les tours d'une femme, feignaient que Claude fût malade et qu'il eût confié dans l'intervalle la conduite de l'État à son beau-fils, adopté peu avant »[1909]. Pour la deuxième partie de cette phrase, Aurélius Victor mentionne certes, comme Tacite, le rôle des gardes (*custodes* chez l'un, *custodiae* chez l'autre), mais en réalité, son témoignage, plus étoffé, ne jette pas la même lumière sur l'événement. Chez l'abréviateur, en effet, non seulement les gardes sont de mèche avec Agrippine, eux qui « feignent » (*simulare*) de croire que l'empereur mort est seulement malade[1910], ce qui est expliqué par le *topos* de la femme de pouvoir corruptrice (*arte mulieris corrupti*), mais en plus, ce sont eux qui sont les vecteurs de la diffusion de cette fausse nouvelle. Tacite ne va pas aussi loin. Avant de voir l'avancée décisive que pourrait permettre cette comparaison, il faut dire un mot de l'utilisation du témoignage d'Aurélius Victor. Il a été remarqué que l'auteur africain présentait parfois pour les Julio-Claudiens un récit qui divergeait à la fois de Suétone, de Tacite et de Dion, comme c'est de toute évidence le cas ici[1911] : on a alors proposé d'y voir soit le recours à des sources de Tacite (et de Dion), soit à des compilateurs ultérieurs de cette tradition[1912]. Quoi qu'il en soit, les précisions apportées par l'abréviateur ont toutes les chances d'être de premier intérêt pour nous ; la nature de l'ouvrage (un bréviaire) et sa composition rendent peu crédible une invention de l'auteur.

Si nous avons parlé d'éclairage différent et non de contradiction entre le témoignage d'Aurélius Victor et celui des *Annales* pour le sujet qui nous intéresse (la manipulation de l'information et son rapport à la rumeur), c'est que le premier complète utilement le second, à condition que l'on distingue bien, chez Tacite, les « gardes » (*custodiae*) dont Agrippine se sert pour entourer le palais, des « soldats » (*miles*), probablement les prétoriens, dont on entretient l'espoir quant à l'état de santé de Claude[1913]. Dans cette perspective, l'apport décisif de Victor est d'expliciter, grâce à sa source, le non-dit tacitéen ; ainsi permet-il de reconstruire l'événement de la façon suivante. Agrippine fit d'abord fermer les accès grâce à des gardes acquis à sa cause. Elle contrôla ensuite l'information en faisant divulguer des informations au compte-goutte aux *custodes* qui composaient les postes de garde aux entrées et sorties du

---

[1908] *Ceterum funus […] diu occultatum* (Aur. Vict., *Cés.*, 4.15) évoquant l'expression *mors eius celata est* (Suét., *Claud.*, 45). Suétone était une des sources principales d'Aurélius Victor, cf. P. DUFRAIGNE, introduction à la CUF, p. XXVIII.

[1909] *[…] dum arte mulieris corrupti custodes aegrum simulant, atque ab eo mandatam interim priuigno, quem paulo ante in liberos asciuerat, curam reipublicae*, Aur. Vict., *Cés.*, 4.15.

[1910] Une *simulatio* est également mentionnée par Suétone (*itaque et quasi pro aegro adhuc uota suscepta sunt et inducti per simulationem comoedi, qui uelut desiderantem oblectarent*, Suét., *Claud.*, 45), mais 1/ elle ne porte pas sur la santé du prince, mais sur sa prétendue volonté d'être diverti par des musiciens et 2/ elle est anonyme, non rattachée aux gardes.

[1911] A. COHN 1884 : 51-52 pense que le passage dépend de Suétone et Tacite, que Victor aurait contaminés ; mais Tacite ne mentionne absolument pas que les gardes auraient été corrompus par Agrippine, pas plus que Suétone ne rattache une quelconque *simulatio* sur l'état de santé du prince à ceux-ci, comme nous l'avons rappelé plus haut.

[1912] P. DUFRAIGNE, introduction à la CUF, p. XXVIII-XXXI. Sur les sources historiographiques de Tacite (potentiellement, si l'on suit cette théorie, Pline l'Ancien), voir en dernier lieu O. DEVILLERS 2003 : 12-34.

[1913] Cette distinction entre les deux corps chargés de la protection du prince, en particulier lorsqu'il se trouvait dans le palais, est claire dans le récit de la chute de Néron chez Suétone (Suét., *Nér.*, 47) : l'empereur perd successivement la protection de la cohorte prétorienne de garde (*comperit [Nero] stationem militum recessisse*) et celle des gardes du corps germains (*iam et custodes diffugerant*), cf. K. R. BRADLEY 1978, *ad loc.*

palatium. Qui sont ces gardes ? Deux possibilités s'offrent à nous. Derrière cette dénomination quelque peu vague, nous pourrions d'abord reconnaître les *Germani corporis custodes*[1914]. Ces gardes du corps, dont la présence près de l'empereur est attestée d'Auguste à Galba, ne font pas partie des cohortes prétoriennes ; ils sont recrutés à titre privé par l'empereur, ce qui était censé garantir de leur part, du fait de leur origine étrangère, un loyalisme sans faille à l'égard du prince. Pour l'épisode de 54, l'assimilation des *custodes* sous la coupe d'Agrippine à la garde germanique est d'autant plus tentante que Suétone rapporte que la même Agrippine possédait, sous le règne de Néron, une garde personnelle de Germains que son fils lui retira en 55 (Suét., *Nér.*, 34). Était-ce déjà le cas en octobre 54 ? La rareté des témoignages rend une réponse définitive impossible, mais le statut d'Agrippine pousse dans cette direction ; tout au moins peut-on dire que les contacts permanents entre la famille régnante et les gardes du corps germains avaient pu permettre de se garantir la confiance de ces soldats[1915]. S'il ne s'agissait pas des *Germani*, ces gardes étaient sans doute des membres de la cohorte prétorienne de service au palais (mais nous verrons plus loin que cette hypothèse n'est pas à privilégier). Leur loyalisme pouvait paraître moins assuré que celui des Germains, mais leur appartenance au prétoire garantissait, par le jeu de sociabilités militaires, que les messages divulgués par Agrippine fissent bonne route entre le Palatin et le camp situé sur le Viminal. Un indice en ce sens serait une analogie intéressante avec le récit de la mort de Caligula et de l'accession au pouvoir de Claude chez Flavius Josèphe. Lors de cet épisode, le roi Hérode Agrippa avait, selon l'auteur des *Antiquités Judaïques*, eu recours à un stratagème similaire à celui d'Agrippine ou de Livie chez Tacite en dissimulant la mort de Caligula aux « gardes du corps » (σωματοφύλακες, Jos., *Ant. Jud.*, 19.4.237)[1916] : les prétoriens de garde pouvaient donc également représenter un interlocuteur efficace pour contrôler les flux d'information dans des épisodes de succession dynastique particulièrement tendus. On sait que le témoignage de Flavius Josèphe n'est pas toujours digne de foi[1917] ; on peut toutefois accepter que ce point de détail devait *a minima* paraître vraisemblable pour être inclus dans le récit.

Passons à la suite de notre reconstruction : à qui les gardes, quels qu'ils fussent, transmettaient-ils ces fausses nouvelles ? Si Aurélius Victor reste flou, la mention des

[1914] Sur ceux-ci, voir F. MILLAR 1977 : 62-64 ; M. P. SPEIDEL 1984a ; C. M. D'ONZA 2016. P. COSME 2012a : 45-46 évoque à propos de la chute de Néron les « propos colportés aussi bien par les prétoriens, les *speculatores* et les *Germani corporis custodes* de garde à tour de rôle aux portes du palais » : intuition juste, selon nous, mais qu'il faut encore étayer par les sources comme nous essayons de le faire ici. Il reste difficile, cependant, d'affirmer catégoriquement cette assimilation des gardes d'Agrippine aux *Germani corporis custodes*, car les *speculatores* aussi formaient une unité responsable de la sécurité de l'empereur (cf. M. P. SPEIDEL 1984a : 37-38).

[1915] Rien dans le témoignage de Tacite ne permet en revanche de savoir exactement comment Agrippine donnait ses informations aux gardes acquis à sa cause ; néanmoins, on sait grâce aux graffitis retrouvés dans les chambres souterraines de la maison de Tibère que les soldats stationnés au Palais avaient des « rapports fréquents » avec l'intendance et les serviteurs de la *domus* impériale, cf. É. FAIRON 1899, p. 2 pour la citation (mais il s'agit dans ce cas de la cohorte de garde, et non de la garde germaine). Voilà qui pouvait représenter une voie de sortie non officielle pour les bruits publics.

[1916] R. A. BAUMAN 1994 : 182 rappelle à partir de Suét., *Cal.*, 60 la circulation des fausses nouvelles à la mort de Caligula et la met en relation avec la situation de 14. Pour l'identification des σωματοφύλακες aux prétoriens, voir Jos., *Ant. Jud.*, 19.3.214-215 ; 19.5.247 ; 19.5.267 et M. MOLIN 2007 : 199-201 (surtout sur Cassius Dion).

[1917] Ce détail appartient en effet à une tradition plus tardive, peut-être d'origine juive, qui présentait Hérode Agrippa comme un personnage central, une sorte de « faiseur de roi », cf. cf. B. LEVICK 2002a : 51 et suiv. et A. BARRETT 2015 : 272, avec les références bibliographiques. Cependant, il s'agit pour nous surtout de souligner la récurrence du motif où, dans un moment d'incertitude quant à la succession impériale, l'information est à la fois contrôlée et divulguée auprès des soldats par l'intermédiaire de certains d'entre eux.

destinataires finaux de cette supercherie chez Tacite, les soldats (*miles*), ne fait pas de doute : le chaînon des gardes permettait à l'impératrice de toucher la masse des prétoriens stationnés au camp, dont l'assentiment était nécessaire pour garantir la légitimité du jeune Néron[1918]. L'accession au pouvoir de Claude avait précisément montré le poids que pouvait avoir l'acceptation du futur empereur auprès du prétoire. Quelle était la teneur de ces bruits ? Là encore, Aurélius Victor précise admirablement le récit tacitéen : certes, il s'agissait de mentir sur l'état de Claude mais, également, de souligner la légitimité de Néron, censé avoir été chargé de la conduite de l'État par son père adoptif. Ce message bifide est rendu par un effet de disproportion stylistique saisissant chez Aurelius Victor, chez qui *simulant* introduit deux propositions infinitives, l'une très ramassée et elliptique (*aegrum [sc. Claudium esse]*), l'autre très étendue (*ab eo mandatam interim priuigno […] curam reipublicae*) : la disparité de taille, qui tient presque du zeugme, éclaire sur le véritable but de la dissimulation d'Agrippine[1919]. Comment ces nouvelles forgées par la mère du futur *princeps* passaient-elles de ses agents, les gardes, jusqu'aux prétoriens ? Deux hypothèses s'offrent à nous : les *custodes* les répétaient soit aux civils qui se pressaient, comme de coutume dans de tels moments, devant le *palatium*[1920], soit, et plus vraisemblablement, à la cohorte de garde qui était toujours présente à cet endroit[1921]. Celle-ci est d'ailleurs mentionnée par Tacite au chapitre suivant, car ce fut elle qui salua empereur Néron et l'amena aux *castra praetoria* (Tac., *Ann.*, 12.69) ; on voit bien qu'elle ne doit sans doute pas être confondue avec les *custodiae* dont Agrippine entoure le Palais. Même si ni Tacite ni Aurélius Victor ne les caractérisent ainsi, ces processus d'échanges informels et non officiels d'information par l'oral doivent recouvrir des rumeurs : le parallèle évident avec la situation à la mort d'Auguste, où une *fama* est explicitement mentionnée au sein d'un dispositif de contrôle des informations très proche, est un indice fort en ce sens, tout comme l'utilisation du verbe *uulgare* dans les *Annales*, comme nous l'avons dit. Pour Agrippine, une telle manœuvre permettait donc de s'assurer de la faveur des soldats en donnant l'illusion que Claude avait explicitement adoubé Néron avant de s'éteindre, et de préparer ainsi l'arrivée du nouveau prince et son acclamation ; en ce sens, l'expression un peu ramassée de Tacite *quo miles bona in spe ageret* peut se comprendre à la fois comme la volonté d'entretenir l'espoir d'une guérison de Claude, mais également comme l'objectif de rendre les soldats favorables à Néron. Il n'est pas non plus interdit de croire que ce délai ait eu pour but de préparer l'opinion des plébéiens à l'accession au pouvoir du fils adoptif de l'empereur, comme la mention des Chaldéens dans la deuxième partie de cette proposition finale pourrait le laisser entendre (*quo […] prosperum ex monitis Chaldaeorum aduentaret*)[1922]. Autrement dit, si notre

[1918] Nous ne croyons donc pas que ce *miles* collectif dont fait état Tacite se limite à la seule cohorte prétorienne de garde, comme l'affirme E. KOESTERMANN 1963, *ad loc.* Il s'agissait bien plutôt de préparer les esprits des prétoriens du camp, chez qui Néron alla immédiatement se faire acclamer empereur (Tac., *Ann.*, 12.69).

[1919] La construction évoque également la *fama* qui conclut l'épisode de transition de Tac., *Ann.*, 1.5, et qui se présente également sous la forme d'un double message, le premier portant sur la santé (ici la mort) du prince, le second sur la légitimité (ici l'accession au pouvoir) de son fils adoptif : *simul excessisse Augustum et rerum potiri Neronem fama eadem tulit*. Sur cette construction, E. O'GORMAN 2000 : 130.

[1920] Le message progresserait alors de la foule jusqu'au camp selon les dynamiques de circulation de l'information entre prétoriens et civils évoquées *supra*.

[1921] F. MILLAR 1977 : 61.

[1922] Clairement associés aux pratiques de la *subculture* plébéienne (cf. par exemple P. O'NEILL 2003 : 145 et P. RIPAT 2011 : 128-141), les astrologues entretiennent en effet de manière générale un rapport étroit avec la diffusion des rumeurs au sujet du prince, et en particulier pour cet épisode (ils sont notamment mentionnés dans Sen., *Apocol.*, 3, comme annonçant la mort de Claude). Si aucune étude systématique du lien entre l'astrologie et

hypothèse est valable, l'on assisterait non à une manipulation de la rumeur à proprement parler, mais à une utilisation intelligente des sociabilités militaires (et plébéiennes ?) afin d'effacer les potentielles résistances. Celles-ci existaient, comme Tacite l'établit au chapitre suivant, mais, sans doute grâce aux calculs de la mère de Néron, elles furent marginalisées à quelques soldats de la cohorte de garde, sans grande influence sur le reste[1923] ; dans les *castra*, aucune opposition ne se manifesta et Néron « fut salué empereur par tous » (*imperator consalutatur*, Tac., *Ann.*, 12.69).

Le parallèle évident avec la mort d'Auguste n'implique pas une similitude totale : la scène se déroulait à Nola, et non à Rome ; Tibère alla chercher sa légitimité au Sénat plutôt qu'auprès des prétoriens[1924], qui n'avaient pas en 14 la même importance qu'en 54 et n'étaient d'ailleurs pas encore casernés dans un seul et même camp. Structurellement, cependant, la circulation des informations dut adopter un tour analogue, et Tacite y fait explicitement mention d'une rumeur (*fama*, Tac., *Ann.*, 1.5). Malgré le fait qu'aucune source parallèle comme Aurélius Victor ne mette en lumière le déroulement précis de l'opération, on peut penser que Livie, contrôlant tous les accès à la maison d'Auguste, fut capable de maîtriser la course et le contenu des bruits publics, et les utilisa de façon à prendre « les mesures que la situation réclamait » (*prouisis quae tempus monebat*, Tac., *Ann.*, 1.5). Derrière cette expression une nouvelle fois sibylline, peut-être faut-il envisager la contrefaçon d'une lettre officielle au nom d'Auguste portant l'ordre d'assassiner l'éventuel rival que représentait Agrippa Postumus, comme Suétone l'affirme (Suét., *Tib.*, 22). Quoi qu'il en soit, le biographe indique bien que, le jour de la mort d'Auguste, des informations circulaient de façon dense et continue entre la Campanie et Rome, à la fois par les canaux privés et aristocratiques, quand l'empereur mourant interrogeait ses visiteurs sur la situation à Rome, et par des échanges informels, non officiels et oraux, derrière lesquels on peinerait à ne pas reconnaître la rumeur[1925]. Il semble également qu'une foule anxieuse s'était regroupée autour de la villa de Nola, comme ce fut le cas sur le Palatin à la mort de Claude[1926]. Il est donc probable que Livie s'appuya sur ces réseaux d'échange déjà en place pour dévoiler des informations les canaux non officiels de l'information ; les gardes acquis à sa cause qui contrôlèrent les accès à la maison d'Auguste furent peut-être, comme pour les événements d'octobre 54, les principaux vecteurs de cette tromperie politique.

---

les rumeurs n'existe encore, on trouvera de nombreuses pistes intéressantes dans le long article de P. RIPAT 2011, qui insiste sur le fait que les astrologues étaient l'un des vecteurs et des cristallisateurs possibles de l'opinion publique. Voir également R. MACMULLEN 1966 : 128 et suiv. ; Z. YAVETZ 1969 : 566 ; I. COGITORE 2002a : 116-122 ; C. COURRIER 2014 : 196-197 ; pour l'époque grecque : Fr. LARRAN 2011 : 189-190.

[1923] *Tunc medio diei tertium ante Idus Octobris, fortibus palatii repente diductis, comitante Burro Nero egreditur ad cohortem, quae more militiae excubiis adest. Ibi monente praefecto faustis uocibus exceptus inditur lecticae. Dubitauisse quosdam ferunt, respectantis rogitantisque ubi Britannicus esset : mox nullo in diuersum auctore quae offerebantur secuti sunt*, Tac., *Ann.*, 12.69.

[1924] Sur la séquence des serments et acclamations, Chr. KUNST 2008b : 190.

[1925] Quand bien même Suétone leur donne le nom de *tumultus* : *supremo die identidem exquirens, an iam de se tumultus foris esset, petito speculo, capillum sibi comi ac malas labantes corrigi praecepit* (Suét., *Aug.*, 99). Les visiteurs d'Auguste lui apportaient des informations sur la santé de la fille de Drusus, toujours selon Suétone : *omnibus deinde dimissis, dum aduenientes ab Vrbe de Drusi filia aegra interrogat, repente in osculis Liuiae et in hac uoce defecit*.

[1926] A. BARRETT 2002 : 68, qui compare l'événement avec le naufrage d'Agrippine, qui avait attiré sur les rivages campaniens une foule immense (Tac., *Ann.*, 14.8). Dans ce cas, c'était un bruit qui avait attiré la masse (*uulgato Agrippinae periculo*) ; sans doute des rumeurs avaient-elles rapidement circulé au sujet de la maladie d'Auguste et de son arrêt dans la maison de Nola.

Le comportement de Livie et d'Agrippine pendant les deux successions impériales de 14 et de 54 est donc mis en lumière par des témoignages complémentaires illustrant le fait que ce qui s'y joue fut ni plus ni moins qu'une actualisation de pratiques aristocratiques habituelles, la fermeture des accès à la *domus* qu'empruntait la domesticité afin de lutter contre le flux de sortie des informations hors du domaine « privé ». Cette actualisation se fit cependant avec un poids politique décuplé, eu égard aux circonstances, et fut couronnée de succès, à la différence de l'échec du « riche » dont Juvénal fait le portrait. Les échos internes et externes aux *Annales*, notamment avec Tite-Live, ne doivent pas empêcher de prendre le témoignage tacitéen au sérieux. Au contraire, celui-ci indique bien un fait constaté par la recherche : au Ier siècle, une succession impériale a encore peu à voir avec le droit, et ne doit donc pas être traitée comme une affaire juridique[1927]. Il s'agit bien de problématiques politiques et, pourrait-on dire en ayant à l'esprit l'importance de la circulation des nouvelles par les canaux de la rumeur, de politique tout informelle.

iv- Nouvelles intérieures (3) : la porosité sonore des bâtiments publics

Quand il s'agissait de nouvelles intra-urbaines, la rumeur réussissait donc à s'emparer de l'information avant qu'elle ne soit officialisée, grâce à certains agents comme les esclaves domestiques, qui rendaient possible, du fait de leur statut propre, la divulgation des secrets des grandes maisons, et par des voies bien précises, à l'instar des portes de service (*postica*) de ces mêmes *domus*. Il est à remarquer que ce processus de détournement d'information pouvait être favorisé par les aristocrates eux-mêmes ou les individus proches du pouvoir, à l'instar de Livie et Agrippine, sans que l'on doive sans doute chercher à généraliser ce phénomène. Il s'agissait alors non d'une stratégie de « manipulation » mais plutôt d'une impulsion donnée aux bruits publics et servant les intérêts de ces personnes. Une troisième interface de divulgation doit être présentée ici, à savoir les espaces où les autorités détenant des informations non encore officialisées se réunissaient. En effet, ces lieux se caractérisaient par leur porosité acoustique et, dans certaines situations de grande tension, ne permettaient pas une herméticité parfaite de l'information. Fréquente dans le périmètre urbain via les réunions du Sénat, cette configuration n'était pas étrangère non plus au monde militaire, comme nous le verrons par la suite.

À Rome, il n'était pas rare que des informations débattues pendant des séances du Sénat soient entendues à l'extérieur avant toute officialisation et pénètrent ainsi dans les cercles de discussion de la foule. Ce sont des raisons très pragmatiques qui expliquent cet état de fait. Les sénateurs, on le sait, se réunissaient toujours dans l'espace consacré d'un *templum*, soit dans la Curie Julienne, située sur le forum, soit dans la Curie de Pompée (sur le Champ de Mars), soit dans un temple, selon la décision du magistrat qui les convoquait. Comme nous l'avons évoqué dans le deuxième chapitre de ce travail, lorsque l'affaire débattue était de premier intérêt pour le peuple, il était fréquent de constater des attroupements devant le bâtiment en question. Ce type de regroupements pouvait être le lieu d'une communication verticale entre la foule et le pouvoir (empereur ou Sénat seulement), dans des processus de légitimation ou au contraire de

[1927] Voir à nouveau l'état de la question chez Fr. HURLET 2008 : 93-96.

contestation[1928]. Ici, la dynamique n'est pas tout à fait la même, puisque la communication n'est ni frontale, ni même volontaire ; elle résulte de la perméabilité sonore des bâtiments publics et échappe, en quelque sorte, aux sénateurs.

Cette perméabilité s'explique de différentes façons. Tout d'abord, que ce soit dans un temple ou dans la curie, le Sénat se réunissait ordinairement avec les portes ouvertes ; la réunion n'était pas hermétiquement séparée de l'espace urbain, et il était par exemple permis aux enfants et petits-enfants des sénateurs de suivre les débats depuis le *uestibulum* de la curie pour se préparer aux affaires politiques[1929]. Les séances plus secrètes pouvaient certes se dérouler portes closes, mais d'autres ouvertures architecturales empêchaient toute isolation phonique, même si ce n'était pas leur fonction première : on pense ici par exemple à l'éclairage par des jours, notamment dans les temples, ce qui augmentait mécaniquement la porosité sonore entre l'intérieur et l'extérieur[1930]. Il ne faudrait certes pas croire, toutefois, que les deux espaces, l'intérieur et l'extérieur du lieu de réunion, communiquaient avec la plus grande netteté. En premier lieu, les gens du commun ne pouvaient pas pénétrer dans le *uestibulum* et en étaient réduits à tenter d'écouter le déroulement de l'assemblée depuis l'extérieur du bâtiment[1931]. Ensuite, les sources littéraires montrent que ce n'est que dans le cas de cris assez forts que les badauds entendaient les sénateurs, et vice-versa. Ce phénomène est d'ailleurs généralement présenté dans la perspective des sénateurs qui entendent les clameurs de la foule devant la Curie, et un exemple célèbre se trouve dans le récit fait par Cicéron de la séance du Sénat du 14 novembre 57 av. J.-C.[1932]. Les sénateurs débattaient de l'organisation des élections à l'édilité, que briguait Clodius pour échapper à un procès grâce à l'immunité, mais les discussions furent ajournées sous la pression des « bandes » (*operae*, Cic., *Q. fr.*, 2.1) du tribun *popularis*. Celles-ci n'étaient évidemment pas présentes dans la Curie, mais attendaient à l'extérieur, dans la *Graecostasis* et sur les marches des temples environnants ; ils se faisaient entendre par des cris (*clamor*)[1933]. Outre l'intérêt politique de l'affaire, les détails pratiques qu'elle donne sur la circulation sonore des informations entre l'intérieur et l'extérieur de la Curie sont de première importance pour notre réflexion. Deux enseignements peuvent être retenus. Selon Cicéron, la clameur fut « assez forte » (*satis magnus*) : il fallait donc que le cri soit collectif et atteigne un certain niveau sonore pour être perçu par les sénateurs. Par ailleurs, la qualité acoustique de cette configuration n'étant évidemment pas idéale, du fait de la distance entre émetteurs et récepteurs, des murs interposés, du bruit de fond qu'il ne manquait pas d'y avoir à l'intérieur même du Sénat, on ne pouvait percevoir de l'extérieur que des bribes d'information qui ne

[1928] Cf. nos remarques sur les clameurs urbaines dans le chapitre 2. Pour deux exemples parmi d'autres chez Tacite, voir Tac., *Ann.*, 12.7, où une foule réunie devant la Curie pousse Claude à épouser Agrippine (*haud defuere qui certatim, si cunctaretur Caesar, ui acturos testificantes erumperent curia. Conglobatur promisca multitudo populumque Romanum eadem orare clamitat*) et, en sens inverse, Tac., *Ann.*, 3.14, lors du procès de Pison, pendant lequel un attroupement se forme devant le Sénat pour signifier son hostilité au gouverneur de Syrie (*simul populi ante curiam uoces audiebantur : non temperaturos manibus si patrum sententias euasisset*).

[1929] Th. MOMMSEN 1891 : 111-113. Voir également L. R. TAYLOR & R. T. SCOTT 1969 : 533 et plus le bilan de W. V. HARRIS 1979 : 255.

[1930] Voir par ex. A. BOUCHAREB 2011 : 328 et la n. 2.

[1931] Th. MOMMSEN 1891 : 112.

[1932] Présentation générale de l'épisode chez C. COURRIER 2014 : 799-800.

[1933] *Deinde eius operae repente a Graecostasi et gradibus clamorem satis magnum sustulerunt, opinor, in Q. Sextilium et amicos Milonis incitatae : eo metu iniecto repente magna querimonia omnium discessimus*, Cic., *Q. fr.*, 2.1.

présentaient pas une clarté optimale. Cicéron pense comprendre que les bandes s'en prennent verbalement à Q. Sextilius et aux amis de Milon, mais il n'en est pas sûr et écrit à Quintus « je pense » (*opinor*), modélisant ainsi sa pensée. La clameur était donc perceptible, mais pas nécessairement de façon distincte ; ce canal sonore permettait cependant à la plèbe d'exercer une véritable pression sur le processus de prise de décision de l'aristocratie sénatoriale ; c'est du moins ainsi que l'a analysé F. MILLAR[1934]. La porosité acoustique du Sénat était toujours la même au début de l'Empire : lors du procès de Pison, les sénateurs étaient capables d'entendre (*audire*, Tac., *Ann.*, 3.14) les clameurs du peuple réuni devant la curie, peut-être au même endroit que les bandes de Clodius[1935].

Si les voix de la foule attroupée devant le lieu de réunion étaient perçues relativement distinctement par les sénateurs qui siégeaient, il n'y a aucune raison pour que la réciproque ne se vérifie pas, et que lorsque les *patres* se mettaient, eux aussi, à s'exclamer collectivement et bruyamment, les cris ne parvinssent pas jusqu'aux oreilles du public[1936]. Un texte établissant ce constat avec grande clarté ne concerne pas Rome, mais Syracuse : il est tiré de la deuxième action contre Verrès de Cicéron (Cic., *Verr.*, 2.2.20.47-48). Une nouvelle fois, l'utilisation de cette source pour interroger des réalités romaines, qui pourrait paraître problématique, est encouragée par l'utilisation d'un vocabulaire guère différent des réalités romaines : l'orateur parle en effet d'une *curia*, du *senatus* local et du *populus*. Ce recours (très commun) à un lexique non marqué permet d'utiliser ce témoignage comme une contribution au modèle de la rumeur urbaine que nous essayons de définir dans ce travail et, à ce titre, il est particulièrement révélateur. Voici le contexte : examinant l'attitude déplorable de Verrès en matière de justice, Cicéron raconte l'affaire d'Héraclius de Syracuse, homme d'une grande richesse dont les biens suscitent l'envie du préteur. Après la fuite de ce personnage, Verrès met la main sur sa fortune. Cette manœuvre est rapportée au Sénat local (Cic., *Verr.*, 2.2.19.47), déclenchant une « immense clameur de la part de tous » (*maximus clamor omnium*). Cicéron insiste sur la force sonore du bruit ainsi généré, et surtout sur les conséquences qui en résultent : « la clameur dans la curie fut telle que le peuple y accourut » (*tantus in curia clamor factus est ut populus concurreret*). La consécutive établit clairement le lien entre la dimension sonore de l'événement et le rassemblement qu'il produit. Dans un deuxième temps, on comprend que le contenu même des cris poussés à l'intérieur de la *curia* est parfaitement compris par les personnes présentes à l'entour, qui font circuler l'information dans la cité : « l'affaire est connue de tous les citoyens romains et rapidement, on l'annonce à la maison [du préteur] » (*res ab omni conuentu cognita celeriter isti domum nuntiatur*, Cic., *Verr.*, 2.2.20.48). Cette remarque se situe juste après la mention de l'attroupement du peuple autour de la curie : aussi est-t-il de bonne logique de comprendre que c'est à partir de ce point central (le lieu du rassemblement du Sénat) et par cette voie sonore que la nouvelle du comportement de Verrès se répand hors du bâtiment. Certes, il est ici fait mention spécifiquement du *conuentus*, c'est-à-dire de cette forme

[1934] F. MILLAR 1998 : 156-159 ; 213 (étude de ce passage p. 159).

[1935] Toute réserve prise, cependant, vis-à-vis de la localisation incertaine de la séance, puisque *curia* peut renvoyer par analogie à n'importe quel lieu de réunion du Sénat, cf. A. J. WOODMAN & R. H. MARTIN 1996, *ad loc.*

[1936] Sur les cris du Sénat, nous renvoyons à nos remarques du chapitre 2 et, à nouveau, à l'article récent de Chr. BADEL 2012.

d'association de citoyens romains établis en province, dans notre cas à Syracuse[1937] ; mais il est probable que l'information fut relayée par des cercles plus larges, et que la focalisation de Cicéron sur le *conuentus* ne serve qu'à expliquer comment Verrès eut si vite connaissance de l'indignation générale. En effet, la suite du texte parle plus clairement encore d'une rumeur (*rumor*) disséminée par le peuple : « à ce moment, la rumeur du peuple, ses clameurs ainsi que le caractère manifeste du vol d'une importante somme d'argent ébranlèrent [Verrès] » (*tum rumore populi et clamore et manifesto furto grandis pecuniae perturbatus est*). Ce témoignage permet de reconstruire l'un des parcours idéaltypiques de la rumeur de divulgation : une information censément débattue confidentiellement (portes closes ou non) par le Sénat est entendue par la foule ; partant du lieu de réunion, elle se diffuse sous la forme de la rumeur en diverses directions, comme de juste avec ce média, à la fois vers le siège du préteur et en direction des différentes parties de la ville. On note ici l'enchevêtrement presque cyclique des formes de communication orale des foules : une information contenue dans une clameur du Sénat est relayée par une rumeur du peuple qui donne à son tour lieu à une clameur de celui-ci. Le mécontentement est général et emprunte des voies analogues : comme le formulera Cicéron lui-même, c'est « contre le gré du peuple et du Sénat » (*inuito populo senatuque*, Cic., *Verr.*, 2.2.21.50) que Verrès a alors agi.

Le modèle auquel permet d'aboutir cet épisode narré par Cicéron explique sans doute pourquoi les sources font régulièrement état de rassemblements autour du Sénat dans des situations de tension. L'épisode du renversement de Servius Tullius par Tarquin le Superbe donne un exemple fameux, à défaut d'être historique[1938] : alors que le putschiste a rassemblé les pères en lieu et place du roi régnant, Servius Tullius entre dans le *uestibulum* de la *curia* où il interpelle son rival « avec force » (*magna uoce*, Liv. 1.48) ; les clameurs (*clamor*) qui se déclenchent parmi les sénateurs font accourir le peuple à la curie[1939], sûrement à l'affût de quelque information. Le même Tite-Live prouve dans un autre passage que ces rassemblements avaient lieu également lorsque le Sénat se réunissait dans un temple[1940]. Plus avant, lorsque, en juin 207 av. J.-C., les Romains attendent la nouvelle de l'issue de la bataille si importante du Métaure, cette situation de grande tension liée à l'acquisition de l'information aboutit à une configuration similaire : les sénateurs attendent dans la curie autour des magistrats, à qui seront adressées les missives officielles, tandis que le peuple patiente sur le forum, vraisemblablement autour de la curie, cherchant à apprendre dès que possible la nouvelle[1941]. Bien naturellement, ces sources sont souvent beaucoup plus elliptiques que le texte de Cicéron cité plus haut ; cependant, elles semblent bien refléter le même type de pratique. On notera d'ailleurs qu'il n'est pas obligé que le Sénat soit réuni pour que la foule se regroupe autour de la curie en attendant des informations. Ainsi, en avril 43 av. J.-C., une rumeur se répand selon laquelle Cicéron va

[1937] Voir Ch. DAREMBERG & E. SAGLIO 1919, *s. u.*, qui insistent sur la proximité entre le gouverneur d'une province et le *conuentus* romain. Voir aussi *ThLL*, *s. u. « conuentus »*.

[1938] Liv. 1.48, cf. W. NIPPEL 1995 : 16, qui utilise ce texte pour établir le risque de tumultes à l'extérieur de la curie consécutifs aux disputes entre sénateurs. De fait, il est largement envisageable que Tite-Live s'appuie pour une période si distante sur des pratiques contemporaines.

[1939] *Clamor ab utriusque fautoribus oritur, et concursus populi fiebat in curiam*, Liv. 1.48.

[1940] *Senatus in Capitolio erat ; eo tribuni cum perturbata plebe ueniunt. Multitudo clamore ingenti nunc consulum, nunc patrum fidem implorant*, Liv. 3.21.

[1941] *Nunquam per omnes dies ex quo Claudium consulem profectum fama attulit ab orto sole ad occidentem aut senator quisquam a curia atque ab magistratibus abscessit aut populus e foro*, Liv. 27.50.

se faire proclamer dictateur ; le contexte est alors celui de la guerre de Modène, et plus précisément de la bataille de Forum Gallorum, le 14 avril. La bataille se déroule en deux temps : les légions de Pansa sont vaincues par Antoine et le consul est lui-même grièvement blessé, mais les renforts d'Octavien et de Hirtius finissent par repousser l'ancien légat de César. Dans la quatorzième *Philippique*, Cicéron décrit l'arrivée à Rome d'une première nouvelle alarmante par une rumeur (*fama*, Cic., *Phil.*, 14.6.15), puis le regroupement de « citoyens impies » (*impii ciues*) autour de la curie[1942]. Selon Cicéron, ces personnes, des soutiens d'Antoine, auraient répandu à partir de ce point central la rumeur des ambitions dictatoriales de l'Arpinate[1943]. Pour notre sujet, l'intérêt réside moins dans cette accusation que dans l'association entre la zone située à proximité immédiate de la Curie et la naissance du bruit : on peut l'expliquer par cette pratique habituelle de la plèbe romaine de chercher à obtenir des informations encore confidentielles débattues au Sénat ; même si aucune séance n'eut lieu à ce moment-là, l'épisode est révélateur du geste presque réflexe qu'était devenu l'attroupement autour du lieu de réunion des sénateurs, que surent exploiter, à en croire Cicéron, les soutiens du futur triumvir.

Au reste, ces rumeurs naissant de la perméabilité des sons du Sénat dans une foule en quête d'informations non encore officialisées se trouvent principalement pour l'époque républicaine. Cela n'est pas difficile à comprendre : lorsque le pouvoir impérial mit la main sur l'information et que le Sénat fut progressivement privé de son accès privilégié aux messagers et courriers officiels, se rassembler devant la curie ou sur les degrés de tel ou tel temple n'était plus une stratégie pertinente pour le peuple, même si ces pratiques ne disparaissent pas totalement[1944]. Il est en revanche intéressant de constater que le même type de phénomènes de regroupements et d'actes rumoraux se produisait désormais autour des nouveaux lieux où transitaient les nouvelles encore secrètes, à l'instar du palais impérial. À titre d'exemple, la réception de l'adoption par Galba d'un successeur en janvier 69, débattue à portes closes dans le conseil du prince sur le Palatin, présente des traits analogues, comme le rapporte Tacite : « Pendant ce temps, le palais était encerclé par la curiosité publique qui était impatiente de connaître ce grand

[1942] *Cum, ut scitis, hoc triduo uel quadriduo tristis a Mutina fama manaret, inflati laetitia atque insolentia impii ciues unum se in locum ad illam curiam furiis potius suis quam rei publicae infelicem congregabant*, Cic., *Phil.*, 14.6.15. Sur l'épisode, C. COURRIER 2014 : 836-837 ; Cr. ROSILLO-LOPEZ 2017a : 82.

[1943] *Quod ut cum inuidia mea fieret et cum uitae etiam periculo, famam istam fascium dissipauerunt, fascis ipsi ad me delaturi fuerunt*, Cic., *Phil.*, 14.6. Cette *fama* était nommée *sermo* dans le paragraphe précédent (*scitis enim per hos dies creberrimum fuisse sermonem, me Parilibus, qui dies hodie est, cum fascibus descensurum. […] Vnde igitur ista suspicio uel potius unde iste sermo ?* Cic., *Phil.*, 14.5).

[1944] On pense par exemple au regroupement de la plèbe autour du Sénat lors de l'affaire du meurtre de Pedanius Secundus par un de ses esclaves, en 61, pendant laquelle les pères débattirent de mettre à mort, selon l'antique coutume, toute la *familia* du préfet de la Ville (Tac., *Ann.*, 14.42 et 14.45). Ce regroupement sert clairement à exercer une pression sur le Sénat. Néanmoins, on peut faire l'hypothèse que le contenu des débats fut connu de la foule qui encerclait la curie du fait même de cette porosité acoustique, Tacite mentionnant explicitement les cris des opposants à la peine de mort (*dissonae uoces*, Tac., *Ann.*, 14.45) : cette configuration semble plus « naturelle » et s'inscrit davantage dans la continuité des autres textes analysés ici que l'hypothèse d'une manipulation de la foule par certains sénateurs que semble défendre W. NIPPEL 1995 : 88-90 (tout en en reconnaissant le caractère spéculatif). Sur l'épisode, voir également H. MENARD 2013 : 219-220. S'interrogeant sur une affaire similaire datant de 105 (mort d'Afranius Dexter et soupçon sur ses esclaves, cf. Plin., *Epist.*, 8.14) et constatant qu'elle n'avait pas déclenché d'émeutes comme pour le procès de la *familia* de Pedanius Secundus, Z. YAVETZ 1986 : 156, propose, parmi d'autres hypothèses, une meilleure conservation de l'information au sein du Sénat, ce qui aurait privé la plèbe de connaissance et, donc, de levier d'action.

secret, et ceux qui essayaient de réprimer les bruits qui fuyaient ne faisaient que les enfler. »[1945] La tournure très recherchée de Tacite joue sur la substitution métonymique d'un sentiment (l'*exspectatio*) au groupe qui l'exprime (la foule), le verbe *circumstare* renvoyant certainement à la présence effective d'individus autour de la demeure du prince, à l'affût de nouvelles concernant l'adoption. Comme pour la curie, une rumeur (*fama*) surgit au contact de la foule avec l'espace de circulation des nouvelles. Cependant, le lieu de pouvoir ayant changé et s'apparentant à présent à une *domus* et non plus à un *templum* (au sens propre du terme), les modalités de l'acquisition non officielle de l'information ne sont plus tout à fait les mêmes ; elles empruntent désormais plus à celles des nouvelles domestiques, étudiés *supra*. On remarque par exemple le *topos* de l'impossibilité de tenir un secret dans une maison aristocratique via la proposition très dense *male coercitam famam supprimentes augebant* qui fait écho avec certaines *sententiae* de Sénèque ou Juvénal déjà citées. Par la confusion entre le modèle républicain de la perméabilité informationnelle du Sénat et le modèle de la fuite des nouvelles domestiques, sensible dans cet épisode de l'adoption de Pison au sein du palais de Galba, l'ambiguïté entre espace privé et espace public qui caractérise le régime impérial au Ier siècle est exemplifiée et poussée à son comble[1946].

Sur ce point également, l'analogie entre espace urbain et espace castral se vérifie. Certes, les camps ne disposaient pas d'une curie ; toutefois, structurellement, ils possédaient eux aussi des lieux où s'échangeaient, au sommet de la hiérarchie militaire, des informations qui n'avaient pas encore été révélées publiquement, à savoir les *principia* et le *praetorium*[1947]. En effet, les missives officielles échangées entre l'administration impériale et les légats ou gouverneurs ainsi que celles circulant entre les différentes armées étaient traditionnellement d'abord lues par le général, avant que celui-ci n'en annonce le contenu, le cas échéant, à ses troupes, via des *contiones* militaires. Cet ordre valut tout du moins jusqu'en 69, où Hordeonius Flaccus, légat d'Auguste en Germanie supérieure, stigmatisé comme un homme particulièrement veule par Tacite[1948], « institua cet acte déplorable de remettre les missives aux porte-enseignes des légions, qui les lisaient aux soldats avant de les donner aux chefs » (*instituit […] pessimum facinus, ut epistulae aquiliferis legionum traderentur, a quis ante militi quam ducibus*

[1945] *Circumsteterat interim palatium publica exspectatio, magni secreti impatiens ; et male coercitam famam supprimentes augebant*, Tac., *Hist.*, 1.17. Les rumeurs consécutives aux attroupements autour des lieux de réunion du Sénat ne disparaissent cependant pas totalement, puisque des sujets importants continuent à y être discutés et des nouvelles officielles (mais non encore divulguées) à y circuler. Les exemples sont toutefois plus rares. Citons à nouveau le cas des débats autour de l'exécution de la *familia* de Pedanius Secundus en 61 (Tac., *Ann.*, 14.42 et suiv.), même s'il n'est pas directement question d'acquisition de l'information ici.

[1946] Voir les remarques de Fr. HURLET 2001 : 166 sur cette question.

[1947] La distinction entre *principia* et *praetorium* a nourri un certain nombre de confusions, déjà remarquées par E. SAGLIO dans Ch. DAREMBERG & E. SAGLIO 1919, *s. u. « castra »*, p. 945 (cf. aussi Fr. PINA POLO 1989 : 230-231 et Y. LE BOHEC 2018 : 116). Les *principia* étaient originellement dans les camps de l'époque républicaine une place centrale où le général pouvait s'adresser à ses troupes ; celle-ci était reliée au *praetorium*, tente du commandant. À partir de l'époque augustéenne, les *principia* des camps permanents devinrent de vrais bâtiments : la place fut flanquée de colonnades sur trois murs, puis de magasins et enfin d'une basilique ; de manière générale, ce lieu s'autonomisa progressivement du *praetorium*, ramené au rôle de simple logement du général, et devint en fin de compte l'espace le plus important du camp, notamment par son rôle dans le culte impérial (cf. les études de Th. F. C. BLAGG 2000 et de C. MONETA & E. SCHALLMAYER 2006). L'évolution des camps mobiles est plus délicate à saisir, par manque de trace archéologique, et il n'est pas sûr qu'au premier siècle, on vit une séparation aussi nette entre *principia* et *praetorium* dans les camps en dur que dans les camps mobiles.

[1948] Dès son portrait originel en Tac., *Hist.*, 1.9. Sur la caractérisation tacitéenne de ce personnage, qui passe surtout par sa relation avec l'armée du Rhin, cf. *infra*, chapitre 6.

legebantur, Tac., *Hist.*, 4.25). La phrase de Tacite laisse entendre que cette pratique devint par la suite la règle (*instituere*) ; elle est en effet contraire avec le principe formulé quelques mois plus tôt par Othon à l'attention des prétoriens révoltés, selon lequel les soldats devaient accepter d'ignorer une partie des nouvelles et laisser les chefs décider de leur officialisation[1949]. La décision d'Hordeonius, novatrice, donc, a été analysée par P. COSME comme la perte de la « maîtrise de l'information, qui allait de pair avec le secret des décisions »[1950] ; de fait, il est indubitable qu'elle participe au portrait très chargé du gouverneur chez Tacite et de la critique acerbe du renversement de la hiérarchie dans les légions de Germanie en 68-70. Nonobstant cette lecture, qui suit l'idéologie et la représentation tacitéennes, on peut se demander s'il y avait effectivement un « secret des décisions » qui existait réellement avant la décision d'Hordeonius Flaccus. En effet, dans les camps, le secret d'un instant menaçait sans cesse, comme à Rome, de devenir rumeur, pour paraphraser une expression sénéquienne citée plus haut[1951]. Les nouvelles non encore révélées aux soldats et transitant dans les missives officielles (*epistulae*) étaient débattues dans les conseils de guerre de l'état-major, où étaient présents les officiers supérieurs ainsi que les centurions les plus importants, notamment le primipile[1952]. Ces réunions se déroulaient au centre du camp, sans doute dans le *praetorium* lui-même : le terme de *praetorium* renvoie en effet tantôt à la tente du chef, tantôt au conseil de guerre (Liv. 21.54 par ex.), ce qui donne à penser que le second se réunissait dans la première[1953]. Qu'il s'agisse d'un camp mobile ou permanent, il y a fort à parier que l'isolation sonore ne permettait pas de s'assurer complètement du « secret des décisions ». Comme le formule R. MACMULLEN, « the lower ranks could and did hang about to listen »[1954]. Regroupés autour du *praetorium*, ces soldats pouvaient faire circuler sous forme de rumeurs les informations entendues – et d'une certaine façon « détournées » – dans le conseil. César témoigne indirectement de cette pratique, en mentionnant la stratégie de Q. Titurius Sabinus, lors d'un conseil de guerre agité en 54 av. J.-C., en son absence, d'élever la voix « pour qu'une grande partie des soldats l'entendent distinctement »[1955] – le verbe préfixé *exaudio* (« entendre distinctement, clairement » selon le Gaffiot) signifiant peut-être qu'à volume sonore normal, il était compliqué de comprendre exactement ce qui se disait dans le conseil : l'analogie avec la curie ne se dément pas ici non plus. Un passage de Tacite montre une stratégie analogue de la part d'Antonius Primus[1956].

[1949] *« Imus ad bellum. Num omnis nuntios palam audiri, omnia consilia cunctis praesentibus tractari ratio rerum aut occasionum uelocitas patitur ? Tam nescire quaedam milites quam scire oportet »*, Tac., *Hist.*, 1.83.

[1950] P. COSME 2012a : 239.

[1951] *Sic quod modo secretum erat rumor est*, Sen., *Epist.*, 17.105.

[1952] Y. LE BOHEC 2018 : 74, qui ajoute que c'était peut-être aussi le cas des autres centurions de la Ière cohorte (cf. Cés., *Gaul.*, 5.28).

[1953] Cf. J. CAMPBELL dans H. CANCIK & H. SCHNEIDER 1996, *s. u. « praetorium »* (mais cette localisation du *consilium* n'est pas parfaitement sûre, et il semble que les *principia* finirent par posséder des salles de réunion dédiés aux officiers, cf. Chr. HÖCKER dans H. CANCIK & H. SCHNEIDER 1996, *s. u. « principia »*).

[1954] R. MACMULLEN 1984 : 453.

[1955] *« Vincite, » inquit, « si ita uultis, » Sabinus, et id clariore uoce, ut magna pars militum exaudiret*, Cés., *Gaul.*, 5.30, passage mentionné par R. MACMULLEN 1984 : 453 note 66. La note de L.-A. CONSTANS pour l'édition de la CUF, qui voit dans cette pratique « le signe que la discipline était déjà relâchée », ne prend pas en compte le caractère très commun de ce genre de pratiques. La fréquence, pourtant, des attroupements dans les *principia* et autour du *praetorium*, au-delà des seuls processus d'acquisition de l'information plaide pourtant en ce sens.

[1956] *Haec ac talia [Antonius Primus] flagrans oculis, truci uoce, quo latius audiretur (etenim se centuriones et quidam militum consilio miscuerant), […] effudit*, Tac., *Hist.*, 3.3, également référencé chez R. MACMULLEN 1984 : 453 note 66. Ce texte va plus loin que celui de César puisqu'il parle de soldats se « mêlant » (*miscere*) au

Ces deux textes importants rendent visible un type de manœuvre des membres de l'état-major, qui se servaient de la présence des soldats autour du lieu de délibération du conseil, à l'écoute de telle ou telle information, pour construire leur *ethos* auprès de la troupe. Néanmoins, méfions-nous ici aussi de l'éclairage particulier donné par les sources historiographiques, centrées sur les grands hommes à l'instar des généraux et intéressées par les ruptures et les crises plutôt que par les continuités. D'autres témoignages indiquent en effet qu'il existait des pratiques de « détournement de l'information » nullement contrôlées par les élites militaires, et peut-être plus communes. Les textes n'étant cependant pas toujours explicites, ils appellent un effort conséquent de reconstruction. Prenons la circulation de la nouvelle de la défection de Caecina, ancien lieutenant de Vitellius en 69 qui passa juste avant la défaite de Bédriac au camp flavien (Tac., *Hist.*, 3.13). L'opération se déroula dans une sorte de conseil, tenu par Caecina en présence des primipiles et de quelques soldats dans les *principia*, le reste de la troupe étant occupée par les charges habituelles[1957]. Il ne s'agit certes pas ici du *praetorium* : la réunion se tint sur la place centrale du camp, qui jouxtait le logement du général, et sans doute à l'air libre[1958]. Toutefois, dans cet espace, clos ou non, la confidentialité recherchée par Caecina fut elle aussi mise à mal, puisque la nouvelle de la trahison se répandit bientôt dans tout le camp par les canaux de la rumeur[1959], ce qui conduisit les soldats à venir dans les mêmes *principia* pour faire entendre leurs plaintes[1960]. Le modèle qui sous-tend la diffusion de cette rumeur est sans doute la fuite d'informations de cette réunion secrète, sa circulation par les voies rumorales dans l'espace castral, et la réunion des soldats auxquels est parvenu le bruit sur ces mêmes *principia*. La fuite est peut-être causée par une certaine porosité sonore du conseil, même si les modalités précises restent difficiles à saisir. Il est cependant possible d'avancer l'hypothèse que ce furent certains soldats présents à cette réunion faussement secrète qui assurèrent la divulgation de l'information. En effet, le témoignage de Tacite permet de comprendre comment Caecina comptait entraîner ses troupes à faire défection avec lui : il s'appuya sur un petit

---

conseil ; mais le fait qu'Antonius Primus fasse porter sa voix plus loin signale sans doute que ces centurions et soldats du rang, intrus dans le conseil de guerre, n'étaient pas complètement présents dans le baraquement où il se tenait, peut-être le *praetorium* (la scène a en effet lieu dans un camp permanent, celui de la treizième légion, à Pettau, cf. Tac., *Hist.*, 3.1). On peut imaginer que ce groupe inattendu, dont la présence a sûrement été arrangée par le général flavien, comme le suppose avec raison J. HELLEGOUARC'H dans la note de la CUF, se trouve dans un espace liminaire du *praetorium* (si le conseil de guerre s'y tenait), juste à l'intérieur ou juste à l'extérieur du bâtiment.

[1957] *At Caecina, defectione classis uulgata, primores centurionum et paucos militum, ceteris per militiae munera dispersis, secretum castrorum adfectans in principia uocat*, Tac., *Hist.*, 3.13. *Secretorum castrorum adfectans* signifie seulement que Caecina profite du vide sur la place centrale pour passer à l'action (cf. les explications détaillées de K. WELLESLEY 1972, *ad loc.* ainsi que H. HEUBNER 1963, *ad loc.*).

[1958] La scène décrite par Tacite ici est à situer dans un camp mobile, sis à Hostilia (cf. Tac., *Hist.*, 2.100). Or, comme le remarquent C. MONETA & E. SCHALLMAYER 2006 : 116, rien ne dit que les *principia* aient existé sous cette forme construite dans ce type de camp : « es scheint möglich, dass nur ein Platz vorhanden war », comme dans les *principia* d'époque républicaine, décrits comme un simple *forum* relié au *praetorium* (cf. Th. F. C. BLAGG 2000 : 139).

[1959] *Sed ubi totis castris in fama proditio, recurrens in principia miles praescriptum Vespasiani nomen, proiectas Vitellii effigies aspexit, uastum primo silentium, mox cuncta simul erumpunt*, Tac., *Hist.*, 3.13.

[1960] Sur l'épisode, voir Rh. ASH 1999 : 51-52, qui souligne que Tacite est particulièrement sensible (davantage que Cassius Dion, en tout cas, cf. Cass. Dio. 64.10) à la divergence entre les simples soldats et les chefs (dont Caecina), les premiers ayant développé un véritable sentiment de loyalisme envers Vitellius. Notre lecture, qui insiste davantage sur les rangs intermédiaires (les *immunes*, comme nous allons le voir), renforce la sienne : ici comme ailleurs, les hiérarchies militaires et la diversité d'opinion et de réaction qu'elles supposaient sont pleinement prises en compte par Tacite, malgré le caractère au premier abord assez imprécis de son témoignage.

nombre de « conjurés » (*conscii*), derrière lesquels il faut sans doute reconnaître l'état-major et les principaux centurions qui sont convoqués dans le conseil secret (*primores centurionum*), mais un relais supplémentaire était probablement nécessaire pour que l'armée accepte un changement d'allégeance aussi considérable. C'est pourquoi il invita également dans ce conseil « quelques soldats » (*pauci militum*). Bien que l'historien reste imprécis sur l'identité de ces individus, il s'agissait probablement des troupes qui n'étaient pas concernées par les corvées, les *militiae munera* que Caecina attendait pour mettre en œuvre ses projets de défection. Autrement dit, ces *pauci militum* devaient être des *immunes* ou *principales*, sous-officiers qui occupaient une place intermédiaire entre le commandement et les *gregarii*[1961]. Cependant, au moment critique où Caecina demanda à ses alliés déclarés (dans notre lecture, les centurions) et aux autres (probablement les *principales*) de prêter serment à Vespasien, les réactions furent diverses, et les seconds manifestèrent leur circonspection : Tacite écrit qu'ils sont *attoniti*, donc « stupéfaits », mais peut-être aussi « silencieux », c'est-à-dire refusant (dans un premier temps) à prononcer le serment[1962]. Quoi qu'il en soit, le passage montre que la raison pour laquelle le revirement de Caecina échoua résida non seulement dans l'hostilité de la troupe (rapportée plus loin dans le même chap. Tac., *Hist.*, 3.13), mais également dans l'absence d'écho que le projet trouva chez les sous-officiers et les *immunes*, sur lesquels le général avait fondé beaucoup d'espoirs. À partir de là, la naissance de la rumeur au sujet de la défection peut être rapportée à la porosité propre aux *principia* ou au rôle actif de ces quelques soldats présents au conseil ; dans un cas comme dans l'autre, l'information non officielle se diffusa à partir du centre du camp et rayonna dans toute son étendue.

Avec ces exemples, on constate bien que les différents types de communication de la foule se combinent et s'entremêlent, notamment dans des lieux multipolaires comme les *principia*. Espace potentiel d'acquisition officieuse de l'information, le centre du camp se constituait aussi comme le lieu d'interaction institutionnalisé entre les chefs et la soldatesque, dans un sens descendant, entre autres via les *contiones* qui s'y déroulaient[1963], mais aussi dans un sens ascendant, surtout dans des dynamiques contestataires comme ici. Nous renvoyons donc à deux autres parties de ce travail où cette interface d'interaction entre foule élite militaires est étudiée[1964].

4. *Aucupari rumores* : les élites à l'affût de la rumeur

« Des élites à l'écoute des rumeurs populaires ? » se demandait déjà Fr. LARRAN dans le contexte de la Grèce ancienne, s'interrogeant sur cette « hypothèse […] saugrenue, tant leur mépris paraît grand pour les colporteurs de rumeurs issus du petit peuple »[1965]. Nous allons

[1961] Voir P. COSME 2012a : 171 pour ce passage.

[1962] Les soldats *attoniti* ne peuvent être que ceux qui étaient présents au conseil, puisque le reste de l'armée, occupée par les corvées, n'apprend la nouvelle que dans un second temps (*sed ubi totis castris in fama proditio, recurrens in principia miles […]*, Tac., *Hist.*, 3.13). Être *attonitus* suppose chez Tacite souvent d'être silencieux, cf. Tac., *Hist.*, 2.29 ou *Ann.*, 1.39, cf. notre section sur le silence des foules dans le chapitre 2 *supra*.

[1963] Voir l'article d'E. SAGLIO dans Ch. DAREMBERG & E. SAGLIO 1919, *s. u. « castra »*, en part. p. 945, et Fr. PINA POLO 1989 : 230-235, qui rappelle la grande différence entre camps mobiles et camps fixes, notamment les *castella* du *limes* de l'Empire.

[1964] Cf. le chapitre 2 pour les clameurs dans les camps, et la section suivante de ce chapitre pour les rumeurs comme relais des informations délivrées dans les *principia*.

[1965] Fr. LARRAN 2011 : 49.

essayer de montrer ici que la réponse à cette question doit probablement être positive. De fait, jusqu'à présent, nous avons analysé la situation de concurrence entre le média de la rumeur et les médias utilisés par les élites ou l'information officielle en nous focalisant sur la façon dont les foules pouvaient obtenir des nouvelles sans attendre qu'elles soient communiquées par le pouvoir. Néanmoins, nous avons également vu au début de cette partie que la rumeur n'avait souvent pas à rougir face aux missives et courriers officiels, dans le sens où elle se montrait souvent plus rapide que ceux-ci. Dès lors, il est finalement très logique de constater que les élites, à Rome[1966], cherchèrent souvent à s'informer par les rumeurs populaires, notamment pour pallier les limites de leurs propres canaux d'information. Dans les paragraphes suivants, nous cherchons à interroger la signification de ce fait, qui ressort tout particulièrement dans la correspondance de Cicéron, et les modalités par lesquelles il était rendu possible, pour autant que les sources nous laissent les appréhender.

S'informer par la rumeur ne signifiait pas nécessairement *faire circuler* la rumeur. On remarque en effet que les rumeurs qui apparaissent souvent dans la correspondance de Cicéron sont généralement associées non pas à des termes renvoyant à leur diffusion, mais des verbes de connaissance[1967]. Il s'agit donc en règle générale d'*apprendre* quelque chose par la rumeur. Ces textes tendent à prouver que les élites, conscientes de la force du média rumoral malgré le discours négatif qui lui était opposé, étaient attentives aux nouvelles qui transitaient par ces circuits. Comment les aristocrates réussissaient-ils à accéder aux rumeurs ? La question peut paraître triviale, mais mérite d'être posée, si l'on retient l'analyse formulée *supra*, à savoir que la majorité des *rumores* circulaient dans des réseaux de sociabilité populaire que ne fréquentaient pas les nobles. De fait, il existait sans doute des dispositifs mis en place par ces groupes dominants pour aller « à la pêche aux rumeurs »[1968], et qui témoignent du fait que le recours à ce type de source d'informations pour un sénateur n'allait pas de soi et demandait un travail de renseignement (au sens militaire du terme). La plupart du temps, cependant, Cicéron et ses correspondants ne sont guère précis : les tournures les plus fréquentes mentionnent des rumeurs qui « viennent » à eux ou qui leur sont « rapportées »[1969]. Essayons donc de cerner plus précisément la façon dont les informations de la rumeur pouvaient entrer dans des circuits plus autorisés.

Le premier point à évoquer constitue un faux indice ou, en tout cas, ne nous amènera pas beaucoup plus loin. Il s'agit du fait, bien remarqué par la recherche, que les aristocrates pouvaient transmettre à un de leur correspondant des informations circulant sous forme de

---

[1966] Nous nous concentrerons ici sur la sphère urbaine ; cependant, en contexte militaire, la rumeur faisait partie des sources d'information instables vers lesquelles les états-majors devaient parfois se tourner, cf. N. J. E. AUSTIN & B. N. RANKOV 1995 : 83-86, qui parlent d'« unsourced materials ».

[1967] Sans prétention d'exhaustivité : Cic., *Att.*, 4.9 et 4.10 (*scire* dans la périphérie directe de la rumeur), 5.5 (*sequantur igitur nos tuae litterae quibus non modo res omnis sed etiam rumores cognoscamus*), *Fam.*, 3.11 (*de qua etsi permulto ante certior factus eram litteris, nuntiis, fama denique ipsa*), 10.32 (*his rumoribus utrum Gadis referatur an Romam […] nondum scio*, où l'on peut considérer que *his rumoribus* complète le verbe principal *scio*), 12.10 (*nos de Dolabella cottidie quae uolumus audimus, sed adhuc sine capite, sine auctore, rumore nuntio*), 16.25 (*nam etsi de re publica rumoribus et nuntiis certior fio […]*).

[1968] La métaphore est attestée en latin, avec le verbe *expiscor*, cf. Cr. ROSILLO-LOPEZ 2017b : 35 et 43. Nous nous concentrerons plus bas sur une autre métaphore, plus fréquente, appartenant au vocabulaire cynégétique.

[1969] Entre autres exemples, Cic., *Att.*, 5.19 (*itineris nostri famam ad te peruenisse laetor magisque laetabor si reliqua cognoris*) ou Cic., *Fam.*, 12.9 (*nihil perfertur ad nos praeter rumores de oppresso Dolabella, satis illos quidem constantis, sed adhuc sine auctore*).

rumeurs[1970]. C'est même une demande expresse de Cicéron que les ragots lui soient rapportés par ses amis lorsqu'il se trouve loin de Rome. De la même façon que d'autres sources d'information étaient consignées dans les lettres de certains épistoliers, à l'instar des compilations des *acta* officiels qui transitaient fréquemment par la correspondance[1971], les rumeurs pouvaient être en quelque sorte « archivées » à l'écrit et transmises ainsi à tel ou tel destinataire. Dans la correspondance de Cicéron, c'est principalement Atticus qui joue ce rôle[1972], mais non exclusivement, puisque Servius Sulpicius Rufus, un autre ami de Cicéron, semble également avoir rempli cette fonction[1973], tout comme Caelius, comme une lettre connue et déjà commentée dans ce travail en donne un exemple particulièrement éclairant[1974]. Une lettre à Atticus datée du 26 août 45 av. J.-C. permet de saisir ce dont relevaient exactement ces « rumeurs » de papier. Depuis le village d'Astura, à une soixantaine de kilomètres de Rome, Cicéron demande à son ami de régler la question de la dot de Publilia et, pour ce qui nous intéresse, ajoute : « Écris-moi s'il te plaît les rumeurs qui courent à ce sujet. "Sans doute que le peuple s'en soucie, oui !" Non, par Hercule, je ne le pense pas : de fait, on a fait le tour de cette histoire ; mais je voulais remplir la page ! »[1975] L'Arpinate commence par demander à son ami de lui faire savoir les rumeurs courant sur ses affaires personnelles, avant de se corriger immédiatement en citant un vers de Térence[1976], et de conclure sur un ton plaisant en moquant les lignes qu'il écrit pour ne rien dire. Or, ce vers mentionne explicitement le peuple (*populus*), dont Cicéron pense qu'il ne s'intéresse pas à la question de la dot de Publilia par manque de nouveauté de l'affaire. En négatif, ces quelques lignes nous renseignent sur le rôle que remplissait Atticus (ou les autres correspondants de Cicéron) : il devait être attentif (*animaduertere*) à ce qui se disait dans le peuple, c'est-à-dire les couches inférieures de la société, se tenir informé des rumeurs qui y circulaient, les consigner à l'écrit et les envoyer par voie épistolaire à son destinataire. C'est l'attitude dont Caelius fait preuve dans la lettre citée dessus : ayant entendu des rumeurs à Cumes, il cherche, en arrivant à Rome, à percevoir l'*auditio* qu'elles auraient laissée[1977] ; n'en trouvant nul signe, il ne peut relayer les on-dit, inexistants ou disparus, à Cicéron. Autrement dit, il s'agissait d'extraire une information se disséminant dans les réseaux rumoraux, à l'oral comme attendu, et de la figer dans le canal de la lettre ; cette action, qui n'a rien de commun avec le processus de diffusion de la rumeur étudié

[1970] Voir en dernier lieu l'article de Fr. PINA POLO 2017 sur la circulation de l'information dans la correspondance de Cicéron et J. B. MEISTER 2018 : 101 et suiv.

[1971] B. BALDWIN 1979 : 191-194 ; Fr. PINA POLO 2017 : 99-100.

[1972] Voir par exemple Cic., *Att.*, 5.5 (*sequantur igitur nos tuae litterae quibus non modo res omnis sed etiam rumores cognoscamus*), ou 14.13 (*scribis enim esse rumores me ad lacum quod habeo uenditurum*) et l'exemple de Cic., *Att.*, 13.34 développé plus bas.

[1973] *Illum [sc. Caesarem] discessisse Alexandria rumor est non firmus ortus ex Sulpici litteris*, Cic., *Att.*, 11.25.

[1974] Cic., *Fam.*, 8.1. Le rôle d'informateur de Caelius a récemment été mis en lumière par Cr. ROSILLO-LOPEZ (Cr. ROSILLO-LOPEZ 2017a : 9-12 en part., mais également p. 78 et suiv.).

[1975] *De quo quae fama sit scribes. « Id populus curat scilicet ! » Non mehercle arbitror ; etenim haec decantata erat fabula. Sed complere paginam uolui*, Cic., *Att.*, 13.34. J. B. MEISTER 2018 : 104 note que Cicéron est sans doute beaucoup plus intéressé par cette *fama* qu'il ne le dit.

[1976] Ter., *Andr.*, 185, cf. les notes de J. BEAUJEU à cette lettre dans la CUF (également utilisées pour le contexte).

[1977] *Vt nunc est, nulla magno opere exspectatio est : nam et illi rumores de comitiis Transpadanorum Cumarum tenus caluerunt, Romam cum uenissem, ne tenuissimam quidem auditionem de ea re accepi*, Cic., *Fam.*, 8.1. Sur le parcours et le contenu de ces rumeurs, voir Cr. ROSILLO-LOPEZ 2017a : 89-90 et la notice de L.-A. CONSTANS dans l'édition de la CUF, p. 189.

supra, est indépendante de la course des bruits publics ; elle se déroule, en quelque sorte, en parallèle de la circulation d'un bruit.

Ces remarques ne font pourtant que déplacer le problème. Qu'il s'agisse de Cicéron lui-même, ou des amis qui s'en faisaient le relais par leurs lettres, les modalités par lesquelles ces aristocrates « récupéraient » le contenu des rumeurs ne sont pas spécifiées plus nettement dans les textes ci-dessus. Pour imagées qu'elles puissent se montrer, les expressions renvoyant à ce processus d'acquisition de l'information rumorale par les élites n'en disent souvent pas plus. On pense par exemple au portrait négatif du tribun L. Quinctius par le même Cicéron dans sa défense de Cluentius : ce personnage est accusé de « collecter tous les vents de la rumeur » (*omnes rumorum […] uentos colligere*, Cic., *Cluent.*, 28.77), expression où le traditionnel reproche fait aux orateurs *populares* d'attiser les mauvaises passions du peuple se redouble de la capacité de Quinctius à prêter l'oreille aux bruits publics. Toutefois, les indications données par quelques rares passages plus diserts permettent de formuler des hypothèses. La rumeur circulant dans le lieu de distribution du blé au printemps 44 av. J.-C. parvient à Cicéron grâce à ses *structores :* « Voici nos constructeurs qui, partis à la distribution de blé et revenus les mains vides, rapportent tout de même de Rome cette grande rumeur que tout le blé est transporté chez Antoine. »[1978] Ce texte est singulier, non pas parce qu'il signale qu'une rumeur parvient aux oreilles d'un aristocrate – nous avons déjà cité des passages où le même verbe *fero*, souvent en composition, était utilisé –, mais parce qu'il indique quels acteurs sociaux rendent possible ce transfert, en l'occurrence les *structores*. Leur rôle est central dans le dispositif que nous étudions, car ce sont eux qui permettent à un bruit circulant dans un espace et des réseaux dont les élites sont *a priori* exclues, les distributions de blé réservées à la *plebs frumentaria*[1979], d'excéder son cadre originel pour parvenir à la connaissance d'un sénateur, puis à l'information d'être disséminée par les sociabilités aristocratiques et leurs médias, ici épistolaire. Cicéron insiste d'ailleurs sur la matérialité de ce transfert d'information en mettant sur le même plan, dans une formulation plaisante, le blé que ces individus ne ramènent pas de Rome (*cum inanes redissent*) à la rumeur qu'ils en rapportent (*rumorem adferunt magnum*). Ces *structores* sont des ouvriers participant aux travaux de la villa de Cicéron à Tusculum ; il faut probablement y voir moins des maîtres d'œuvre (*magister structor*) que des ouvriers, maçons ou charpentiers, en tout cas des travailleurs journaliers[1980]. Membres de la *plebs frumentaria* mais en contact avec l'élite sénatoriale via les travaux que les sénateurs faisaient réaliser, ces ouvriers, qui se retrouvent un peu dans la même position que les esclaves domestiques évoqués plus tôt, constituaient de fait une passerelle idéale pour les rumeurs.

Rien dans le texte cité ne permet cependant d'affirmer qu'il s'agissait là d'une pratique volontaire ou régulière de la part de Cicéron pour recueillir les rumeurs et, de fait, les *structores*

[1978] *Ecce autem structores nostri ad frumentum profecti, cum inanes redissent, rumorem adferunt magnum Romae domum ad Antonium frumentum omne portari*, Cic., *Att.*, 14.3. Sur cette rumeur et le lieu où elle se développe, cf. *supra*, p. 460-461 et les références bibliographiques, en particulier C. COURRIER 2014 : 542.

[1979] Voir C. COURRIER 2014 : 354-355 (et les références à la bibliographie antérieure) pour la réduction du nombre de bénéficiaires des *frumentationes* en 46 av. J.-C. par l'exclusion probable des personnes les plus riches, notamment les propriétaires d'*insulae*.

[1980] Sur les *structores*, terme désignant « tous ceux qui ont part à la construction d'un édifice », voir Ch. DAREMBERG & E. SAGLIO 1919, *s. u.* L'édit de Dioclétien fixa, trois siècles et demi plus tard (301), la paie des *lapidarii structores*, cf. J. ANDREAU dans H. CANCIK & H. SCHNEIDER 1996, *s. u.* « Lohn ».

ne lui étaient attachés que pour le temps des travaux d'aménagement. Certains indices laissent en revanche entendre que la domesticité représentait, à côté d'autres agents[1981], une voie d'entrée importante pour les rumeurs populaires en milieu aristocratique. Une nouvelle fois, cette explication peut sembler banale, évidente voire triviale : les esclaves étaient par nature liés aux familles de la noblesse romaine, mais pouvaient, par les sociabilités serviles dans lesquelles ils étaient insérés, également toucher à la foule qui disséminait les rumeurs populaires. Nous avons déjà analysé le rôle des *serui* dans la fuite des informations confidentielles des *domus* aristocratiques, voire des palais impériaux ; il n'est finalement que de bonne logique de constater que le vecteur que représentaient les esclaves domestiques a fonctionné dans les deux sens. Étayer cette affirmation par des textes n'est pourtant pas inutile car, comme nous l'avons déjà souligné, en matière de phénomènes comme la rumeur, il convient de ne pas se fier exclusivement au sens commun et de prendre garde aux évidences, qui peuvent se révéler être de dangereux anachronismes. C'est Ammien Marcellin qui donne sur cette question les éclairages les plus intéressants, lesquels entrent en résonnance avec des sources tardo-républicaines et du Haut-Empire, permettant de postuler une nouvelle fois des éléments de continuité dans les pratiques touchant ce type de phénomène social. Décrivant les dérives du gouvernement de Gallus à Antioche puis de celui de Constance à Milan dans les années 350, l'historien-sénateur mentionne qu'ils se servaient d'un personnel dédié à cette tâche pour récupérer les rumeurs. La similitude de la stratégie des deux souverains saute aux yeux. À Antioche, « on imagina d'envoyer des inconnus collecter les rumeurs dans tous les recoins de la ville pour qu'ils rapportent ensuite ce qu'ils avaient entendu : leur obscurité leur garantissait de passer inaperçu »[1982]. À Milan, après la répression des proches de Gallus « apparurent soudainement bon nombre de chasseurs de rumeurs »[1983]. Ces deux témoignages concordants appellent plusieurs remarques. Tout d'abord, que motivait le choix de ces personnages pour collecter les rumeurs ? Précisément leur *uilitas*, comme l'indique Ammien dans le premier texte (Amm. 14.1.6), c'est-à-dire leur statut social. L'anonymat de ces individus offrait un double avantage : ils pouvaient infiltrer sans attirer l'attention les banquets des aristocrates où bruissaient les critiques du pouvoir impérial et se tramaient les projets de conspiration, comme l'historien le relève[1984] ; mais ce statut social humble leur donnait également une « légitimité de foule » qui leur permettait de s'insérer dans les réseaux de sociabilité où circulaient les rumeurs populaires. Ces deux aspects sont développés dans le deuxième récit, celui des dérives du règne de Constance. Les *aucupes rumorum* prennent pour cible à la fois « les pauvres et les riches indifféremment » (*pauperes et diuites indiscrete*, Amm. 15.3.3). Les portraits que fait

[1981] H. MENARD 2004 : 32-33 aborde la même question de la collecte de l'information, mais souligne surtout le rôle des soldats dans ces pratiques ainsi que des *uicomagistri* (même si ce deuxième élément demeure conjectural).

[1982] *Excogitatum est […], ut homines quidam ignoti, uilitate ipsa parum cauendi ad colligendos rumores per Antiochiae latera cuncta destinarentur relaturi quae audirent*, Amm. 14.1.6. Chez Ammien, *latera* (alors associé à *cuncta* ou *omnia*) renvoie généralement à un ensemble de directions ou de lieux divers (cf. *ThLL, s. u. « latera »*). On remarquera chez Ammien que l'expression *colligere rumores* est très proche de celle de Cicéron citée *supra* (*omnes rumorum […] uentos colligere*, Cic., *Cluent.*, 28.77) ; une tournure analogue se retrouve d'ailleurs en Amm. 26.6.6, cf. *infra*.

[1983] *Vnde rumorum aucupes subito extitere conplures*, Amm. 15.3.3. *Auceps* signifie littéralement « l'oiseleur », celui qui chasse de petits oiseaux à l'aide d'appâts et de filets. Nous revenons *infra* sur la métaphore cynégétique.

[1984] *Hi peragranter et dissimulanter honoratorum circulis adsistendo peruadendoque diuites domus egentium habitu quicquid noscere poterant uel audire latenter intromissi per posticas in regiam nuntiabant*, Amm. 14.1.6.

l'historien des deux membres les plus importants de cette troupe vont dans ce sens : Paul et Mercure sont d'origine dace et perse ; ce sont des esclaves ou anciens esclaves, l'un occupant dans la domesticité impériale la fonction de *notarius*, l'autre de *minister triclinii* puis de *rationalis*[1985]. Le mépris traditionnel dans l'historiographie sénatoriale pour ce type de personnage n'explique pas à lui seul l'insistance d'Ammien sur leur bassesse sociale : celle-ci constitue également la caractéristique qui leur permet d'accomplir leurs basses œuvres. Cette double dimension, discrédit idéologique et statut social, transparaît dans la caractérisation de ce type d'individus comme *rumigeruli* (Amm. 14.1.2), où le suffixe *-ulus* indique à la fois le jugement axiologique d'Ammien et leur propre *uilitas*, entendue comme un commentaire presque sociologique. C'est d'ailleurs de la même façon que Procope, en 365, profite de son apparence physique de proscrit, qui dissimule son origine sociale et fait de lui un *ignotus*, pour « recueillir les bruits sourds » qui courent à Constantinople contre Valens[1986]. Cette technique fait penser en un sens au comportement de Germanicus étudié dans le chapitre précédent, lequel se déguise en auxiliaire germain pour parcourir le camp à la veille de la bataille d'Idistavise, recueillant ainsi les rumeurs qui circulent parmi ses soldats (Tac., *Ann.*, 2.12-13) : pénétrer dans les circuits des bruits publics supposait en effet d'apparaître comme un parmi la foule, donc de se dépouiller de son apparence de chef[1987].

Il faut également consacrer quelques mots à la métaphore utilisée par l'auteur des *Res gestae*. *Aucupes rumorum* renvoie à l'*aucupium*, c'est-à-dire la chasse aux oiseaux, par opposition à la *uenatio*, la chasse (du gibier), et au *piscatus*, la pêche[1988]. Il est intéressant que deux de ces trois catégories de chasse aient fourni des images idoines, pour les auteurs anciens, à décrire les pratiques d'acquisition d'information rumorale par les aristocrates romains : la pêche, comme vu *supra*, et ici l'oiselage. Ces analogies suggèrent bien que les rumeurs ne parvenaient pas spontanément aux oreilles des nobles, de la même façon que les poissons ne sautent pas dans le panier du pêcheur : il fallait développer des techniques, voire un art, pour mettre la main sur la proie. Plus avant, l'*aucupium* était un choix d'image particulièrement adapté pour le sujet : en effet, comme nous l'avons vu, la progression des rumeurs était parfois assimilée au vol d'un

---

[1985] *Inter quos facile Paulus et Mercurius eminebant : hic origine Persa, ille natus in Dacia : notarius ille, hic ex ministro triclinii rationalis*, Amm. 15.3.4. Sur le sens de l'expression *ex ministro tricilinii rationalis*, voir la note d'É. GALLETIER à l'édition de la CUF, qui comprend que « dans les services du *triclinium* impérial, Mercurius, d'abord simple *minister*, était devenu *rationalis* » (cf. aussi la note plus détaillée de P. DE JONGE 1972a).

[1986] *Ritu itaque sollertissimi cuiusdam speculatoris ignotus ob squalorem uultus et maciem rumusculos colligebat tunc crebrescentes, ut sunt acerba semper istantia, incusantium multorum Valentem quasi cupiditate aliena rapiendi succensum*, Amm. 26.6.6.

[1987] Cf. le chapitre 4 *supra* pour l'étude des lieux de la rumeur castrale à partir de cet épisode. C'est peut-être le sens qu'il faut donner à une notice très étrange de Cassius Dion, qui rapporte qu'Auguste se faisait passer chaque année pour un mendiant dans les rues de Rome (ἤδη δὲ καὶ ἐκεῖνο ἤκουσα, ὅτι καὶ ἄλλο τι ἀργύριον ἐκ λογίου τινὸς ἢ καὶ ὀνείρατος παρὰ τῶν προστυχόντων οἱ, ὡς καὶ προσαιτῶν, ἐν μιᾷ τοῦ ἔτους ἡμέρᾳ ἐλάμβανε, Cass. Dio. 54.35). L'information étonne l'historien grec, qui doit s'en justifier (cf. le ἤκουσα du passage cité, mais également la phrase suivante : καὶ τοῦτο μέν, εἴ γέ τῳ πιστόν, οὕτω παραδέδοται), mais également l'historien moderne, à l'instar de Z. YAVETZ 1983 : 169 n. 139 (« je suis incapable de fournir l'explication de la coutume d'Auguste de se déguiser en mendiant une fois par an »). Ce dernier juge sans doute cette notation, habituelle des princes témoignant de *leuitas* (cf. Tac., *Ann.*, 13.25 pour Néron et le ton réprobateur de Tacite), incompatible avec la figure du premier empereur de Rome. Peut-être s'agissait-il, dans la source de Cassius Dion, de montrer comment Auguste réussissait à rester « au contact » des habitants de l'*Vrbs* et à se tenir informé des rumeurs qui couraient sur lui. À défaut d'être nécessairement historique, le détail ne jurerait pas avec les pratiques attestées par ailleurs, comme nous en donnons des exemples ici.

[1988] O. LONGO 1987.

oiseau (sur le modèle de *Fama uolat*), et leur oralité pouvait évoquer les « mots ailés » topiques de la littérature ancienne. Cette adaptation explique sans doute pourquoi cette métaphore, plus encore que celle de la pêche, se développa tout au long de la littérature latine. Déjà visible chez Plaute[1989], elle est présente chez Cicéron à plusieurs reprises, notamment dans le *Pro Cluentio* pour décrire l'attitude des juges à l'égard des rumeurs de la foule[1990]. Elle passe ensuite chez Sénèque, dans les *Phéniciennes*, lorsque Œdipe affirme qu'il guettera les rumeurs du combat fratricide entre ses enfants, camouflé comme un chasseur : au-delà du contexte tragique et si l'on souhaite comprendre l'origine sociale de cette image ailleurs que dans la volonté de la part du monstre qu'était devenu l'ancien roi de Thèbes de se dissimuler aux yeux des hommes, le choix de mots s'explique peut-être par le fait que, de sang royal, Œdipe était de fait exclu des réseaux du bouche-à-oreille où circulaient les on-dit, auquel il ne pouvait accéder qu'en espion, ou plutôt en chasseur[1991].

Ces techniques pour s'informer auprès de la rumeur sans être *a priori* autorisé socialement à participer à sa diffusion ne sont donc propres ni à Ammien ni au IVe siècle. Comme l'indique P. de Jonge dans son commentaire, on trouve au moins deux textes qui décrivent des actions similaires[1992]. Dans la *Vie d'Alexandre Sévère* de l'*Histoire Auguste*, œuvre vraisemblablement composée à la même époque que celle d'Ammien Marcellin[1993], mais portant sur des événements antérieurs de plus d'un siècle, il est dit que le successeur d'Héliogabale espionne les citoyens par des *fideles homines*[1994] ainsi que par des gens « dont personne ne savait qu'ils s'occupaient de cette tâche » (*per eos quos nemo nosset hoc agere*, *SHA*, *Alex.*, 23) : on peut en effet formuler l'hypothèse que ces inconnus passaient inaperçus précisément par l'humilité de leur naissance ou de leur apparence. Bien plus tôt, Denys d'Halicarnasse, au sujet de Tarquin le Superbe, écrivait qu'il se servait d'« espions » (κατόπται καὶ διερευνηταί, Den. Hal., *Ant.*, 4.43) pour remplir la même mission : comme dans les textes vus plus haut, ceux-ci, peut-être grâce à leur statut social et la légitimité de participants à la rumeur qu'il leur conférait, passaient inaperçus[1995]. Ce passage mérite une attention particulière, premièrement car il apparaît dans un chapitre qui présente les souffrances endurées exclusivement par la plèbe sous ce roi. La

---

[1989] *Pithecium haec est prae illa et spinturnicium. / Viden tu illam oculis uenaturam facere atque aucupium auribus ?*, Plaut., *Mil.*, 989-990.

[1990] *Tum etiam illi quinque [sc. iudices] qui, imperitorum hominum rumusculos aucupati, tum illum [sc. C. Fidiculanium Falculam] absoluerunt, iam suam clementiam laudari magno opere nolebant*, Cic., *Cluent.*, 38.105. L'expression revient également dans le *Contre Pison* (*leuitatis est inanem aucupari rumorem et omnis umbras etiam falsae gloriae consectari*, Cic., *Pis.*, 24.57) et dans le troisième livre des *Lois* (*L. Cassio […] dissidente a bonis atque omnis rumusculos populari ratione aucupante*, Cic., *Leg.*, 3.16.35), mais dans ces deux passages, *rumor* a plus nettement le sens de « réputation » que celui de « rumeur », encore que ces notions ne soient que les deux faces d'une même pièce, comme nous l'avons défendu dans le chapitre 3.

[1991] *[…] Nemo me ex his eruat / siluis : latebo rupis exesae cauo, / aut sepe densa corpus abstrusum tegam. / Hinc aucupabor uerba rumoris uagi, / et saeua fratrum bella, quod possum, audiam*, Sen., *Phoen.*, 358-362.

[1992] P. DE JONGE 1972b, *ad* Amm. 18.1.

[1993] Voir l'introduction de C. BERTRAND-DAGENBACH dans l'édition de la CUF, p. VII-XI, pour un état de la question concernant la datation.

[1994] C. BERTRAND-DAGENBACH y voit des « espions ou agents secrets », précurseurs des *agentes in rebus* du IVe siècle (note au passage dans la CUF).

[1995] Ἦσαν δ΄ αὐτῷ πολλαχῇ διεσπαρμένοι κατόπται τινὲς καὶ διερευνηταὶ τῶν λεγομένων τε καὶ πραττομένων λεληθότες τοὺς πολλούς, οἳ συγκαθιέντες εἰς ὁμιλίαν τοῖς πέλας καὶ ἔστιν ὅτε κατὰ τοῦ τυράννου λέγοντες αὐτοί, πεῖραν τῆς ἑκάστου γνώμης ἐλάμβανον · ἔπειθ΄ οὓς αἴσθοιντο τοῖς καθεστηκόσι πράγμασιν ἀχθομένους κατεμήνυον πρὸς τὸν τύραννον · αἱ δὲ τιμωρίαι κατὰ τῶν ἐλεγχθέντων ἐγίνοντο πικραὶ καὶ ἀπαραίτητοι, Dion. Hal., *Ant.*, 4.43.

perspective donnée par la source ammianienne, qui s'intéressait surtout à la façon dont ces « chasseurs de rumeur » servaient à contrôler l'opposition sénatoriale, est ainsi en partie corrigée. Secondement, Denys d'Halicarnasse est plus précis quant aux espaces infiltrés par ces espions anonymes : il s'agit effectivement des lieux de circulation des rumeurs analysés *supra*, en l'occurrence les relations de sociabilité (ὁμίλια) qui se développent entre voisins (οἱ πέλας). Comme pour le motif étudié *supra* du contrôle de l'information par une impératrice dans un moment de succession impériale, on est frappé de voir des textes portant *a priori* sur des temporalités et des réalités différentes constituer un dossier cohérent dont ressort un élément d'unité évident, ici l'espionnage des rumeurs par des moyens quasi cynégétiques. Comme dans le cas précédent, l'hypothèse la plus crédible pour ces similitudes est certainement moins celle d'une source commune ou d'un événement originel qui aurait servi de matrice à tous les autres, mais plutôt de renvoi à des pratiques courantes, doublé d'un stéréotype attaché à la figure du tyran[1996] (mais les stéréotypes, on l'a vu à plusieurs reprises dans ce travail, reposent souvent sur une part proprement historique) : comme plus haut, donc, l'hypothèse à retenir est sans doute que l'utilisation de personnes de bas rang social pour chasser les rumeurs par les princes est susceptible de n'être qu'un cas particulier du comportement des élites romaines, déjà sensible à l'époque tardo-républicaine[1997]. En effet, une lettre de Cicéron fils à Tiron indique par exemple que l'affranchi de Cicéron jouait à son égard le rôle de relayeur de rumeurs[1998] : l'ancien esclave pouvait, par ses réseaux et ses connaissances, remplir la fonction de « secrétaire *a rumoribus* », pour ainsi dire, en contrôlant un certain nombre d'esclaves qu'il envoyait espionner pour se tenir au courant des rumeurs. Dans sa défense du roi Déjotarus, Cicéron mentionne le fait qu'il avait envoyé des gens à Nicée et Éphèse pour recueillir les rumeurs à propos de la campagne d'Afrique de César, en 47 av. J.-C.[1999]. Il s'agit donc probablement d'une pratique tout à fait régulière, dès l'époque républicaine. Il était sans doute entendu que, dans les *domus* aristocratiques et *a fortiori* impériales, un personnel soit à disposition pour infiltrer ou pour faire infiltrer les discussions qui se tenaient à l'extérieur et ainsi ramener les rumeurs à la connaissance des élites[2000].

[1996] Ce *topos* du tyran à l'affût des bruits le concernant est d'ailleurs déjà sensible dans la littérature grecque, cf. Fr. LARRAN 2011 : 51-52. De manière générale, H. MENARD 2004 : 32 relève que les pratiques d'espionnage de leurs propres sujets sont surtout attestés sous les « mauvais » empereurs. On n'hésitera bien entendu pas à attribuer ce constat à un biais de nos sources sénatoriales.

[1997] Comme le remarque très justement J. B. MEISTER 2018 : 105 n. 46, plusieurs passages de la correspondance de Cicéron indiquent que les aristocrates romains disposaient d'informateurs « de base » qui leur rapportaient les informations « brutes » et de peu d'importance (Lepidus les appelle plaisamment des *procuratores* en Cic., *Fam.*, 10.34), et qu'ils attendaient de leurs épistoliers, issus du même rang social qu'eux, une analyse plus détaillée de la situation. C'est le sens de ce reproche de l'Arpinate à Caelius Rufus : *ne illa quidem curo mihi scribas, quae maximis in rebus rei publicae geruntur cotidie, nisi quid ad me ipsum pertinebit ; scribent alii, multi nuntiabunt, perferet multa etiam ipse rumor* (Cic., *Fam.*, 2.8).

[1998] *Gratos tibi optatosque esse, qui de me rumores afferuntur, non dubito, mi dulcissime Tiro, praestaboque et enitar, ut in dies magis magisque haec nascens de me duplicetur opinio*, Cic., *Fam.*, 16.21. Sur le rôle des affranchis et des esclaves dans la prise informelle d'information, voir quelques pistes chez C. E. W. STEEL 2017 : 38-40.

[1999] *« At eo », inquit, « tempore ipso Nicaeam Ephesumque mittebat [Deiotarum] qui rumores Africanos exciperent et celeriter ad se referrent […] »*, Cic., *Deiot.*, 9.25. Le fait est présenté comme une objection ; cependant, le démenti de Cicéron portera non sur cette collecte de rumeurs, mais sur la réaction du roi à la mort de Domitius.

[2000] La même problématique se pose pour l'époque médiévale, comme le rappelle Cl. GAUVARD 2011 : 27-28 en mentionnant les messagers que les capitouls toulousains utilisaient pour « vérifier les bruits qui courent ».

Cet état de fait permet d'ailleurs de comprendre certaines attitudes des aristocrates romains en matière de rumeurs, à l'instar du comportement de Sénèque au moment de l'inceste entre Agrippine et Néron, dans le récit de Tacite tout du moins[2001]. Ces événements ont été notamment commentés à la lumière de la variation entre les sources sur l'instigateur (ou instigatrice) de cet acte sacrilège[2002]. Nous aimerions nous concentrer sur un point de détail : selon Tacite, Sénèque interrompit l'acte en faisant paraître l'affranchie Actè, qui rapporta que la rumeur de ces amours illicites se répandait (*peruulgatum esse*, Tac., *Ann.*, 14.2), et qu'elle décrédibilisait Néron aux yeux des prétoriens. Le choix d'Actè pour transmettre ce message au jeune prince est expliqué par Tacite, comme attendu, par un discours de genre profondément négatif : il n'y avait qu'une femme pour contrer les appâts d'une autre[2003]. N'est-il pas possible d'expliquer ce choix d'Actè par son statut social ? Ancienne esclave, elle représentait sans doute aux yeux de l'empereur une vectrice tout à fait crédible de rumeurs ; par les réseaux serviles qu'elle avait pu conserver malgré son état de maîtresse du *princeps*, elle était sans doute bien plus à même d'être au fait de rumeurs – ou de sembler l'être – qu'un sénateur à la morale rigide et au jugement politique résolument conservateur comme Sénèque. Autrement dit, c'était peut-être la potentielle « légitimité de foule » de l'affranchie qui en faisait la personne la plus idoine à convaincre le jeune prince de la véracité de ces bruits[2004], dont la configuration spatiale quasi idéaltypique, caractérisée par la fuite d'une information secrète hors du Palais jusqu'au camp des prétoriens, rendait tout à fait crédible l'existence.

[2001] Selon J.-N. JEANNENEY 1996 : 23, il existerait également un texte de Sénèque dans lequel celui-ci « rapporte que les plus riches des Romains entretenaient des esclaves pour aller recueillir en ville […] les rumeurs qui leur permettraient de faire de bonnes affaires spéculatives et de prendre opportunément des positions fructueuses en politique ». Cette affirmation n'est cependant pas sourcée, et nous n'avons pas trouvé trace de ce passage de Sénèque.

[2002] O. DEVILLERS 1995 : 328-329. Synthèse des hypothèses et de l'apport de l'épisode dans la construction du récit chez O. DEVILLERS 2003 : 178-179. Nous revenons dans le dernier chapitre sur ce qu'un tel épisode dit de l'utilisation des rumeurs comme source du récit.

[2003] *Iamque lasciua oscula et praenuntias flagitii blanditias adnotantibus proximis, Senecam contra muliebris inlecebras subsidium a femina petiuisse, immissamque Acten libertam, quae simul suo periculo et infamia Neronis anxia deferret peruulgatum esse incestum gloriante matre, nec toleraturos milites profani principis imperium*, Tac., *Ann.*, 14.2.

[2004] Situation très proche lors du mariage entre Messaline et Silius, sous Claude : Narcisse fait appel à deux courtisanes pour apprendre au prince les noces scandaleuses entre son épouse et son consul désigné (Tac., *Ann.*, 11.29-30). La manœuvre est expliquée par la sensibilité de Claude aux charmes de ces femmes (*[…] duas paelices, quarum is corpori maxime insueuerat*), mais on peut se demander si ce n'était pas leur statut social qui joua en faveur de leur désignation comme dénonciatrices. Les deux courtisanes présentèrent en effet la nouvelle comme provenant de leurs propres réseaux d'information (*Calpurnia (id paelici nomen) […] Cleopatram, quae id opperiens adstabat, an comperisset interrogat, atque illa adnuente cieri Narcissum postulat*, Tac., *Ann.*, 11.30). Il semble évident du chapitre Tac., *Ann.*, 11.32, qui se focalise sur Messaline, que l'affaire bruissait effectivement dans les circuits de la rumeur (*non rumor interea, sed undique nuntii incedunt*). L'opposition n'est certainement pas à saisir sur le mode fiction *vs* réalité (comme le fait M. HAUSMANN 2009 : 285) mais traduit la bipartition du paysage médiatique en circuits officiels et non officiels de l'information.

b. La rumeur en collaboration avec l'information officielle

L'étude du partage de l'information entre rumeurs et médias officiels en contexte urbain et militaire révèle donc que ces questions traduisaient des enjeux de pouvoir fondamentaux ; surtout, elles se cristallisaient fréquemment autour de rapports politiques et se superposaient aux hiérarchies sociales. Cependant, aussi flagrante que la concurrence entre information officielle et information rumorale apparaisse dans notre documentation, on ne peut réduire le rôle de la rumeur, à Rome et dans les camps, à cette tension liée à l'acquisition et la conservation des nouvelles intérieures et extérieures. En réalité, on constate souvent la situation inverse, en ce que les élites politiques romaines semblent avoir régulièrement compté sur la rumeur pour divulguer des informations auprès du grand nombre, assignant ainsi au *rumor* une place centrale, conventionnelle en quelque sorte, dans le processus de publication des nouvelles officielles. C'est ce rôle, qui complexifie le dualisme habituel entre officiel et non officiel, qu'il faut s'attacher à présent à analyser, en distinguant la situation à Rome et dans les *castra* militaires.

1- À Rome

Trois exemples peuvent être pris pour cerner au plus près le rôle de relais assuré parfois par les rumeurs à Rome : le récit livien de l'élaboration des XII Tables, le comportement de l'orateur *popularis* L. Quinctius dans le *Pro Cluentio* et la circulation de l'information lors de l'affaire des Bacchanales. Ces trois exemples proviennent de l'époque alto-, médio- et tardo-républicaine, ce qui ne doit pas poser de problème, puisqu'ils illustrent un fonctionnement général qui ne disparut pas avec le principat. Cependant, nous essaierons de préciser dans un dernier temps la spécificité de la prise d'information rumorale au sein des institutions du Haut-Empire.

i- Diffuser la parole officielle : retour sur l'élaboration des XII Tables

Pour l'espace urbain, l'exemple paradigmatique est sans doute celui de la commission des décemvirs en 451-450 av. J.-C et de l'établissement des dix premières lois des XII Tables. Au début du chapitre 3, nous avons déjà utilisé les témoignages de Tite-Live (Liv. 3.34) et de Denys d'Halicarnasse (Dion. Hal., *Ant.*, 10.57) pour souligner que le critère d'officialité (ou plutôt, en la matière, d'officiosité) n'était pas pertinent pour définir ce qu'était une rumeur à Rome[2005] ; aussi ne reviendrons-nous ici que très brièvement sur cet épisode. Pour rappel, les décemvirs avaient proposé au peuple, dont émanait la demande de mise à l'écrit du droit, un processus d'élaboration original (et, bien évidemment, largement réinventé par Tite-Live) du nouveau corpus judiciaire, sous la forme d'un va-et-vient entre les autorités et la plèbe : les lois, d'abord affichées à l'écrit, devaient être débattues par des rumeurs (*sermones*, *rumor*, Liv. 3.34), avant que les amendements populaires ne soient présentés en retour à la commission. L'intérêt du témoignage livien pour notre réflexion est double. Premièrement, l'historien attribue aux décemvirs, via un discours indirect qui cache sans doute un schéma de pensée partagé par les élites de son époque, l'idée selon laquelle la rumeur est un canal idéal pour diffuser le plus

[2005] Cf. *supra*, p. 232-235. Nous renvoyons à ce passage pour les références bibliographiques concernant l'épisode.

efficacement les propositions de loi, ce qui ressort des jussifs suivants : « que [les citoyens] réfléchissent donc personnellement à chaque point de loi, qu'ils en débattent ensuite par des discussions, et qu'ils rapportent ensuite sur la place publique ce qu'il y avait à y ajouter ou à y retrancher » (*uersarent in animis secum unamquamque rem, agitarent deinde sermonibus, atque in medium quid in quaque re plus minusue esset conferrent.* Liv. 3.34). La circulation de l'information est spatialisée, du centre vers les lieux de sociabilité des plébéiens (*agitare sermonibus*) et à nouveau vers le centre politique de la cité (*in medium*). Les processus rumoraux, quoiqu'informels, sont ainsi encadrés, légitimés et intégrés dans l'appareil législatif. Deuxièmement, la première version des lois fut communiquée au peuple à travers une *contio*[2006]. Cet élément n'est évidemment pas anecdotique. On peut en effet douter que Tite-Live, qui mentionne beaucoup de *contiones* pour les premiers siècles de la République, et même pour la période royale[2007], ait eu à sa disposition des informations précises sur ces assemblées simplement délibératives, qui avaient sans doute laissé peu de trace dans ses sources et ne possédaient de toute façon pas le même rôle qu'à l'époque tardo-républicaine. Or, lors du dernier siècle av. J.-C., la *contio* occupait une place centrale dans les institutions politiques romaines, et l'une de ses fonctions était précisément d'informer la population romaine sur des sujets divers[2008].

Si l'on accepte de prendre le texte livien comme un témoignage de l'attitude et des pratiques des élites à la fin de l'époque républicaine, il semble prouver que les aristocrates romains étaient conscients de la capacité de la rumeur à diffuser bien plus rapidement et efficacement une information que les interfaces entre les magistrats ou sénateurs et le peuple ne permettaient de le faire. Pour comprendre cette idée, il convient de rappeler les limites pratiques que ces interfaces comportaient, telles que l'archéologie et l'histoire sociale ont permis de les mettre en lumière. En premier lieu, les espaces réservés aux *contiones* avaient des capacités d'accueil limitées. Sur le forum, le *comitium* ne pouvait ainsi guère contenir plus de trois mille personnes, dix mille pour le Forum lui-même dans son intégralité[2009]. Sur le million d'habitants de Rome au début de notre ère, la proportion de la population théoriquement présente, même en ne considérant que les seuls citoyens, était peu élevée. Les autres lieux qui furent parfois choisis à

[2006] *Ingentique hominum exspectatione propositis decem tabulis, populum ad contionem aduocauerunt et, quod bonum faustum felixque rei publicae ipsis liberisque eorum esset, ire et legere leges propositas iussere,* Liv. 3.34. Sur la *contio*, Fr. PINA POLO 1989 : 92.

[2007] Il n'y a qu'à regarder les relevés de Fr. PINA POLO 1989 : 244-259 et de D. HIEBEL 2009 : 395-405 pour le seul Ve siècle av. J.-C., très étoffés en *loci* liviens.

[2008] Nous avons eu l'occasion dans le chapitre 1 de rappeler les principaux travaux à propos de ce lieu d'interaction très vivant entre foule et élite. Il existait différents types de *contiones* (certaines constituaient en une élaboration préparatoire des projets de loi, d'autres avaient une fonction politique, etc.) ; seules certaines d'entre elles avaient pour rôle principal d'informer la plèbe, cf. les deux études principales sur le sujet, Fr. PINA POLO 1989 : 139-142 ; D. HIEBEL 2009 : 264-269, ainsi que plus ponctuellement K.-J. HÖLKESKAMP 1995 : 28-29, G. LASER 1997 : 39 pour cette fonction informationnelle. La différence d'accès à l'information entre l'élite et le peuple telle qu'elle se manifestait dans les *contiones* a été conceptualisé par R. MORSTEIN-MARX comme un « communicative power », cf. R. MORSTEIN-MARX 2013 en part. p. 30. Sur l'articulation entre *contiones* et opinion publique, voir encore les pages éclairantes de A. GANDINI 2012 : 105-107 pour la période médio-républicaine.

[2009] Autrement dit, ces assemblées n'étaient pas « numerically representative » du corps civique, comme le notait F. MILLAR 1998 : 215. Voir ici la synthèse récente de C. COURRIER sur les conditions matérielles d'accès à la politique et les capacités d'accueil de ces lieux : C. COURRIER 2014 : 437, et les travaux antérieurs de H. MOURITSEN 2001 : 18 et suiv. G. LASER 1997 : 18 obtient des chiffres plus élevés (cinq mille individus pour le *comitium*, vingt-mille pour le forum, tout comme F. MILLAR 1998 : 223), sans que cette évaluation haute ne change grand-chose au raisonnement : la représentativité demeurait faible.

partir du Ier siècle, à l'instar des escaliers du palais impérial[2010], ne disposaient pas d'une place plus importante. À ces restrictions matérielles doivent être ajoutées des limitations plus sociales : la plèbe devait travailler quotidiennement pour gagner sa vie, composée qu'elle était en grande partie de *tabernarii* et d'*opifices*, et même si les distributions de blé pouvaient représenter un apport susceptible de libérer les travailleurs pour assister aux réunions et aux assemblées, elles ne les concernaient pas tous[2011] ; il reste difficile d'imaginer une cessation totale des activités un jour de *contio*. Devant ces éléments, il a été proposé par la recherche récente, quoique de façon assez discrète[2012], de voir dans les rumeurs un relais pour les autorités publiques leur permettant de transmettre au-delà du cercle du public de la *contio* les informations qui y étaient délivrées, comme le texte de Tite-Live, qui en fait une pratique consciente de la part des décemvirs, invite à le comprendre. Essayons de voir si cette proposition peut être étoffée, étayée et systématisée à l'aide des témoignages anciens.

ii- L'utilisation des réseaux rumoraux pour calomnier : l'exemple de L. Quinctius dans le Pro Cluentio *de Cicéron*

À la fin de l'époque républicaine et au début de l'époque impériale, les auteurs liant *rumor* et *contio* ne sont pas rares[2013]. Deux exemples complémentaires sont à évoquer : un témoignage judiciaire et un texte d'historien, faisant tous deux état d'une utilisation analogue de la rumeur comme instance de dissémination de l'information officielle à partir d'une assemblée publique, mais présentant des stratégies différentes mises en œuvre par des personnages publics de stature et d'obédience politiques radicalement opposées. Le premier cas se trouve dans le *Pro Cluentio* de Cicéron. Rappelons en quelques mots l'affaire[2014]. Ce procès date de 66 av. J.-C., date à laquelle Cluentius avait été accusé par sa mère Sassia d'avoir empoisonné, en 72, son beau-père Oppianicus ; toutefois, le discours comporte de nombreux échos à une affaire précédente, datant de 74, quand Cluentius avait poursuivi le même Oppianicus, qu'il soupçonnait d'avoir fomenté une tentative d'empoisonnement contre lui. Dans les deux accusations, celle de 74 et celle de 66, Cluentius triompha, mais eut l'opinion publique contre lui. C'est la façon dont celle-ci est mentionnée par Cicéron qui nous intéressera ici. Lors de la première affaire (74 av. J.-C.),

[2010] Par ex. dans le discours que fit Pison aux soldats le 15 janvier 69, au moment du putsch d'Othon (Tac., *Hist.*, 1.29-31, cf. Fr. PINA POLO 1989 : 349.

[2011] Sur ces éléments, renvoyons encore à C. COURRIER 2014 : 437-442, en plus de l'article précurseur de J. LE GALL 1971.

[2012] À partir de F. MILLAR 1998 : 10; 224 (pistes d'application p. 128-130), et repris notamment par C. COURRIER 2014 : 439 n. 43 ; Cr. ROSILLO-LOPEZ 2017a : 57 ; également plus allusivemment chez R. LAURENCE 1994a : 67-68. Dans le même esprit, le lien entre rumeurs et *contiones* a également été soulevé par Fr. PINA POLO 1996 : 99-101, mais à la faveur d'une lecture hétéronome des processus rumoraux, partant du principe que les rumeurs issues des réunions publiques étaient nécessairement « manipulées » par les élites romaines (une rhétorique fort présente également chez D. HIEBEL 2009 : 257-294), une lecture que nous avons combattue (à la suite d'autres) dans le chapitre 3. Enfin, l'article d'A. KOLB sur la communication politique des dirigeants vers les citoyens à Rome se conclut avec une remarque intéressante, mais ouverte, au sujet du rôle de la rumeur : « relevant scheint hier ausserdem die nicht näher berücksichtigte Kommunikationsform des Gerüchts, das sicherlich in zahlreichen Fällen eine nicht unbedeutende Rolle gespielt haben dürfte » (A. KOLB 2003 : 143). C'est ce rôle important de la rumeur que nous allons ici essayer de caractériser.

[2013] Voir en plus des deux textes cités un fragment des *Annales* de Fenestella, où ce lien est évident : *C. Cato […] contionibus adsiduis inuidiam et Ptolomaeo simul, qui iam profectus ex urbe erat, et Publio Lentulo consuli, paranti iam iter, concitare secundo quidem populi rumore coepit*, Non. 4.385 (LINDSAY 2.615), frag. 2 dans T. J. CORNELL 2013 : 940-941 (vol. 2)). L'action contionale de C. Cato en 57 av. J.-C. est clairement associée au déclenchement des rumeurs. L'exemple de L. Quinctius chez Cicéron n'est guère différent.

[2014] Nous nous appuierons ici sur l'introduction de l'édition de P. BOYANCE dans la CUF.

en effet, cette opinion publique se cristallisa dans des rumeurs accusant Cluentius d'avoir acheté les juges.

Or, ces rumeurs apparaissent à plusieurs reprises dans le *Pro Cluentio* et sont souvent présentées comme l'œuvre du tribun de la plèbe L. Quinctius, qui avait défendu sans succès Oppianicus dans le premier procès et, ayant perdu, avait poursuivi le combat en passant du tribunal aux assemblées publiques, à en croire Cicéron[2015]. Il se trouve que c'est précisément dans ce cadre des *contiones* que le tribun était parvenu à faire naître des rumeurs mettant en cause la probité des juges. Dans une expression très forte, l'Arpinate dit de cet *homo maxime popularis* qu'il « recueillait et gonflait (*colligere*) tous les vents de la rumeur et des assemblées » (*omnes rumorum et contionum uentos colligere*)[2016]. Il est tentant de voir dans le syntagme *rumorum et contionum uenti* un hendiadyin : les vents en question sont ceux de la rumeur, elle-même générée par les *contiones*. Le même effet de style se retrouve en effet chez d'autres auteurs, par exemple Sénèque[2017]. Ainsi les accusations de corruption que le tribun Quinctius fit dans au moins deux *contiones*[2018] semblent-elles avoir circulé par les canaux de la rumeur, laquelle naquit des discussions entre les personnes présentes dans ces réunions publiques et se répandit ensuite, à partir de ce point central, dans le reste de la cité. L'auteur du *Pro Cluentio* croque en effet la réaction des « gens » (*homines*) présents à ces *contiones* en soulignant qu'ils se mirent aussitôt à discuter de la culpabilité de Cluentius et de la probité des juges. Tout l'intérêt du témoignage réside dans la description très précise de Cicéron de la façon dont le public accepta les faux renseignements que Quinctius lui donnait et les fit siens, manquant de contre-informations au sujet d'Oppicianus[2019]. Dans une *contio*, la foule n'était donc pas passive : outre les clameurs qu'elle faisait entendre, étudiées dans la partie précédente, chacun devait évaluer et accepter (ou non) les informations qu'on lui délivrait, avant de les disséminer dans ses propres cercles de discussion, à la fin de la réunion : en ce sens, le texte de Cicéron

---

[2015] *Is, quasi non esset ullo modo ferendum se ex iudicio discessisse uictum, rem a subselliis ad rostra detulit*, Cic., *Cluent.*, 40.111.

[2016] *Condemnato Oppianico statim L. Quinctius, homo maxime popularis, qui omnes rumorum et contionum uentos colligere consuesset, oblatam sibi facultatem putauit ut ex inuidia senatoria posset crescere, quod eius ordinis iudicia minus iam probari populo arbitrabatur*, Cic., *Cluent.*, 28.77. Nous empruntons cette traduction double de *colligere* à P. BOYANCE (édition CUF) : le verbe comporte bien à la fois l'idée d'une collecte et celle d'une concentration de ces « souffles », toutes deux importantes pour notre propos. Le vent est un élément naturel qui sert souvent de comparant aux messagers épiques, mais également à la (fausse) gloire à Rome, cf. sur ces deux points G. GUASTELLA 2017 : respectivement 26-27 et 206.

[2017] Exaltant le rempart de la conscience dont le philosophe se prémunira contre les mauvais jugements de la foule, Sénèque affirme en effet que cette *conscientia* doit « se récri[er] contre les rumeurs des assemblées » (*[conscientia] contioni ac famae reclamat*, Sen., *Ben.*, 4.21), l'expression *contio et fama* devant à nouveau être tenue pour un hendiadyin.

[2018] *Habetur una atque altera contio uehemens et grauis : accepisse pecuniam iudices ut innocentem reum condemnarent, tribunus plebis clamitabat ; agi fortunas omnium dicebat ; nulla esse iudicia ; qui pecuniosum inimicum haberet, incolumem esse neminem posse*, Cic., *Cluent.*, 28.77.

[2019] Remarquer, dans la première partie de l'extrait suivant, la façon dont l'orateur démagogue attise l'attention du public, et, dans la seconde, la réception des informations par la foule (avec l'accumulation remarquable de verbes de perception et d'intellection) : *homines totius ignari negotii, qui Oppianicum numquam uidissent, uirum optimum et hominem pudentissimum pecunia oppressum esse arbitrarentur, incensi suspicione rem in medium uocare coeperunt et causam illam totam deposcere. […] Huius Staieni persona populo iam nota atque perspecta ab nulla turpi suspicione abhorrebat. Suppressam esse ab eo pecuniam quam pro reo pronuntiasset, qui erant in contione non intellegebant ; neque enim docebantur. Versatam esse in iudicio mentionem pecuniae sentiebant ; innocentem reum condemnatum audiebant ; Staieni sententia condemnatum uidebant ; non gratis id ab eo factum esse, quod hominem norant, iudicabant*, Cic., *Cluent.*, 28.77-29.78.

permet de se livrer ici à quelque chose comme une archéologie de la rumeur. Bien que la charge de l'Arpinate vise clairement le tribun Quinctius et que la nature rhétorique du passage ne doive pas être oubliée, il laisse clairement comprendre que la course de la rumeur est en grande partie autonome de l'action du tribun : si celui-ci se distingue par sa connaissance fine des processus rumoraux et donne l'impulsion nécessaire à la naissance des ragots, il ne contrôle pas la réception de l'information et sa diffusion dans la masse urbaine. C'est bien l'alchimie produite par l'opinion préexistante du public, le déroulement du procès et l'éloquence *popularis* de Quinctius qui permet de produire une rumeur mi-informative (les informations étant que les juges avaient été vendus et Oppianicus condamné par erreur), mi-normative (le jugement portant sur les personnes de certains *iudices* comme Staienus et sur Cluentius lui-même)[2020]. Jouer sur les rumeurs en contrôlant savamment les nouvelles données dans les réunions publiques était donc une stratégie consciente de la part de certains aristocrates, vertement critiqués ici par Cicéron.

iii- La rumeur contre la rumeur : bruits officiels et bruits officieux dans l'affaire des Bacchanales

Le fait que les rumeurs naissent de *contiones*, dont elles reprennent les informations données par les magistrats, n'est pas attesté par le seul Cicéron. Un autre cas assez net de bruits dont l'origine contionale ne fait guère de doute se trouve dans l'épisode des Bacchanales, en 186 av. J.-C., tel qu'il est narré par Tite-Live[2021]. Le témoignage de l'historien est d'une grande richesse et permet de reconstruire assez précisément la circulation des rumeurs contraires qui fleurirent à cette époque[2022]. On notera cependant très vite que, si l'épisode témoigne, comme chez Cicéron, d'un lien étroit entre *contiones* et *rumores*, le positionnement politique de l'individu qui interagit avec les bruits publics est tout différent, puisqu'il s'agit dans ce deuxième cas d'un consul (Spurius Postumius Albinus), tenant légitime, donc, de l'information officielle et non simple orateur *popularis*. Après avoir enquêté sur cette affaire (Liv. 39.11-13) et soumis ses conclusions au Sénat, qui prend des mesures (Liv. 39.14), Postumius révèle l'ampleur du scandale dans une *contio* (Liv. 39.15-16) et y fait lire les décrets du Sénat (Liv. 39.17). La *contio* sert bien d'interface où l'information officielle est donnée au public[2023]. Or, ici aussi, les réactions des participants de l'assemblée évoquent le transfert des renseignements donnés par le consul dans les circuits rumoraux. Si aucun terme spécifique (*rumor, fama, sermo*) n'est utilisé par Tite-Live, il ne fait aucun doute que nous ayons affaire à ce phénomène, d'abord saisi sous l'angle des sentiments comme une « grande terreur » (*magnus terror*, Liv. 39.17) qui, comme c'est habituel avec l'hodologie des bruits publics, se répand « dans toute la ville » (*Vrbe*

[2020] D'autres passages du même plaidoyer font remonter, explicitement ou non, les rumeurs aux *contiones* tenues par Quinctius. Dès le début du discours, la *calamitosa fama* (également présentée comme *opinio*) est ainsi rattachée à une origine triple : les discussions au Sénat, le procès, et les *contiones* (Cic., *Cluent.*, 1.4).

[2021] Analyse historique détaillée de cette affaire chez J.-M. PAILLER 1988 ; voir également l'introduction d'A.-M. ADAM dans l'édition de la CUF (LXXIV-LXXXIX) pour des aspects plus historiographiques.

[2022] Le rôle des rumeurs dans l'affaire est étudié de près par É. LEMIRRE & A. DUBOURDIEU 1997, étude qui met en lumière certains éléments intéressants de la diffusion de l'information (cf. l'annexe historiographique pour nos remarques sur le positionnement scientifique d'É. LEMIRRE et A. DUBOURDIEU). L'affirmation de J. B. MEISTER 2018 : 98 n. 6 selon laquelle Tite-Live ne parlerait pas explicitement de rumeurs dans cet épisode est étrange (cf. *ut fama esset*, Liv. 39.11 ou *non fama solum*, Liv. 39.15).

[2023] C'est d'ailleurs un des exemples pris par Fr. PINA POLO 1989 : 139 pour illustrer le type des *contiones* informatives.

tota), puis caractérisé par les échanges oraux qui le constituent et dont le contenu est rendu perceptible par un bref discours indirect : « on disait que c'étaient plus de sept mille hommes et femmes qui avaient formé cette conspiration » (*coniurasse supra septem milia uirorum ac mulierum dicebantur*)[2024]. Or, le lien entre cette rumeur et la *contio* est souligné par l'historien, en premier lieu par des indices temporels : elle apparaît en effet juste à la fin de l'assemblée[2025]. Surtout, on note une vraie insistance sur le rôle causal de la réunion publique, qui « a révélé l'affaire aux yeux de tous » (*in contione res palam facta est*). Dans le bref discours indirect de la rumeur (*coniurasse supra septem milia uirorum ac mulierum dicebantur*), on retrouve de façon très condensée trois informations effectivement délivrées par le consul Postumius : 1) il s'agit d'une conjuration (*coniurasse*), et non d'innocentes pratiques religieuses ; 2) le nombre des adeptes monte au moins à plusieurs milliers (*supra septem milia*) ; 3) on y trouve des femmes comme des hommes (*uirorum ac mulierum*)[2026]. Ce que le témoignage de Tite-Live rend sensible, c'est donc en premier lieu la fidélité avec laquelle la rumeur fait sien et dissémine sur le territoire de la ville le contenu du discours contional : le rôle de relais des bruits publics est ici patent.

Il est cependant possible d'aller plus loin, car la rumeur volontairement déclenchée par Postumius semble avoir pour fonction de contrer des on-dit qui circulaient depuis plusieurs années déjà au sujet des Bacchanales. Le consul a ainsi joué *rumeur contre rumeur*, cherchant à substituer à des bruits non contrôlés et potentiellement dangereux sa propre vision des rituels dionysiaques[2027]. Intéressons-nous de plus près aux rumeurs qui circulaient avant la série de mesures prises par Postumius. Celles-ci sont évoquées à plusieurs reprises, en premier lieu au

[2024] É. LEMIRRE & A. DUBOURDIEU 1997 : 305-306 montrent très justement que ce *magnus terror* opère une « transformation » de l'information officielle en rumeur, via l'interaction que permettait la *contio*, et soulignent que *dicebantur* forme un « embrayeur » de la rumeur.

[2025] *Contione dimissa terror magnus urbe tota fuit*, Liv. 39.17. Le verbe *dimittere* n'est pas rare pour signaler qu'une assemblée est congédiée, et ce type d'ablatif absolu revêt le caractère d'une notation formulaire ; néanmoins, on peut se demander si le sens premier du verbe *dimittere* (« envoyer dans tous les sens », comme l'indique le préfixe *dis*-) n'est pas réactivé par la rumeur qui suit, et dont le mode de diffusion particulier assurait précisément une dissémination « en tous sens » de la nouvelle. Par ailleurs, Tite-Live mentionne que les informations circulèrent aussi par voie épistolaire, sans que l'on puisse ici encore en faire le vecteur des rumeurs en propre : ces lettres, en agrégeant plusieurs types de nouvelles (les sénatus-consultes, l'assemblée, les édits) font penser à celles que reçoit ou exige Cicéron dans sa correspondance.

[2026] Voir en particulier ce passage du discours de Postumius, qui est repris et condensé par la rumeur (nous signalons les trois informations qui sont passées dans la rumeur) : *quod ad multitudinem eorum attinet, si dixero* (2) *multa milia hominum esse, ilico necesse est exterreamini, nisi adiunxero qui qualesque sint. Primum igitur* (3) *mulierum magna pars est, et is fons mali huiusce fuit ; deinde simillimi feminis mares, stuprati et constupratores, fanatici, uigiliis, uino, strepitibus clamoribusque nocturnis attoniti.* (1) *Nullas adhuc uires coniuratio, ceterum incrementum ingens uirium habet, quod in dies plures fiunt*, Liv. 39.15. On voit bien que la reprise des informations en des termes très proches de ceux de Postumius interdit de considérer la rumeur exclusivement comme un antonyme de « l'information officielle » comme le font É. LEMIRRE & A. DUBOURDIEU 1997 : 295 (« la rumeur est différente de l'information officielle ; celui qui colporte la rumeur n'a pas lui-même vérifié ce qu'il raconte, et de ce fait, son énonciation s'oppose à l'information officielle »).

[2027] C'est cette opération qui est au cœur de l'article cité de É. LEMIRRE & A. DUBOURDIEU 1997, surtout aux p. 300-305, qui montrent comment le consul se « légitime en tant que source officielle » (p. 301). Sur le rôle du consul, « acteur et informateur », voir J.-M. PAILLER 1988 : 597 et suiv. (qui propose de voir dans la tradition livienne l'empreinte du petit-cousin du consul, l'annaliste A. Postumius). De manière plus générale, on peut ajouter la remarque d'E. FLAIG 2003b : 362 affirmant que le seul levier dont disposait l'aristocratie pour lutter contre les rumeurs était d'essayer de les neutraliser en délivrant au peuple une « Gegeninformation » dans les *contiones*. C'est précisément ce que fit Postumius. Manœuvre semblable (mais le passage est plus allusif) de la part de P. Apuleius pour combattre la rumeur selon laquelle Cicéron allait tenter un coup d'État le 21 avril 43 (Cic., *Phil.*, 14.5.14, cf. Cr. ROSILLO-LOPEZ 2017a : 82).

moment de l'enquête que le consul mène. Il y apprend d'une femme noble, Aebutia, qu'un bruit (*fama*, Liv. 39.11) négatif court dans la population romaine au sujet de ces rites[2028]. De cette première mention, on peut retenir un élément intéressant pour la circulation des rumeurs, qui confirme une analyse faite dans le chapitre précédent : Tite-Live insiste en effet sur la forte intégration des ragots à la vie du quartier, ici l'Aventin. Aebutia est en effet d'abord présentée comme une femme connue sur cette colline pour son intégrité ; puis, quand Postumius cherche à remonter la trace de la rumeur en interrogeant l'affranchie Hispala Faecenia, celle-ci est également introduite comme « connue dans le voisinage » de l'Aventin[2029]. Cette insistance se comprend si l'on garde en mémoire l'inscription ordinaire des rumeurs dans le cadre vicinal : c'est parce que les bruits publics s'ancraient dans la communauté du quartier que le consul mena son enquête à cette échelle sociale. Toutefois, la rumeur est surtout mentionnée aux Rostres, dans le discours de Postumius au peuple. Le magistrat évoque frontalement la *fama* qui voletait à propos des Bacchanales ; il la dépeint comme relativement imprécise et, surtout, comme dépourvue d'hostilité à l'égard de ces cérémonies[2030]. Si nous acceptons la présentation faite par le consul, on peut ainsi reconstruire le schéma suivant : une rumeur assez diffuse courait sur les rituels dionysiaques ; elle se cristallise autour d'un noyau informatif stable (l'existence de cérémonies d'initiation, la dimension religieuse, etc.), mais présente également des variations dans sa partie normative, certains émettant un jugement négatif (Aebutia, Hispala), d'autres (le public de la *contio*) étant plus désintéressés et évaluant l'affaire de manière un peu distanciée ; ces variations normatives correspondaient aux formes particulières que prenait la rumeur en s'ancrant dans tel ou tel quartier et en s'articulant à telles ou telles structures de sociabilités (les cercles de discussion de l'Aventin pour la version négative de la rumeur, par exemple). Dès lors, l'attitude du consul ne se limita pas à l'élimination et à la punition des initiés, mais se plaça également sur le terrain de la reconquête de l'opinion

---

[2028] *[…] probus adulescens […] obscenis, ut fama esset, sacris initiari nollet,* Liv. 39.11. *Obscena sacra* indique bien que, dans la bouche d'Aebutia, la rumeur était très défavorable aux Bacchanales. Cf. É. LEMIRRE & A. DUBOURDIEU 1997 : 296.

[2029] *[Consul] socrum rogat, ut Hispalam indidem ex Auentino libertinam, non ignotam uiciniae, arcesseret ad sese,* Liv. 39.12 ; pour Aebutia, voir Liv. 39.11 : *ipse Sulpiciam grauem feminam, socrum suam, percunctatus est, ecquam anum Aebutiam ex Auentino nosset*. On remarque que dans les deux cas, Postumius s'adresse à sa belle-mère (*socrus*) Sulpicia, qui semble servir de relais du consul pour accéder aux sociabilités aventines, sans doute parce qu'elle y vivait elle-même.

[2030] *Bacchanalia tota iam pridem Italia et nunc per urbem etiam multis locis esse, non fama solum accepisse uos sed crepitibus etiam ululatibusque nocturnis, qui personant tota urbe, certum habeo, ceterum quae ea res sit, ignorare. Alios deorum aliquem cultum, alios concessum ludum et lasciuiam credere esse, et qualecumque sit, ad paucos pertinere,* Liv. 39.15. Le balancement *alii… alii*, typique de la multiplication des informations (parfois contradictoires) qui caractérise la rumeur, engage une vision assez neutre des Bacchanales, en tout cas dans la présentation qu'en fait Postumius. Voilà pourquoi la lecture psychopathologique donnée par A. DUBOURDIEU et É. LEMIRRE nous paraît contestable : avant que Postumius ne dramatise l'affaire et ne mette en scène le besoin urgent de répression, les discussions dans la population au sujet des Bacchanales ne semblent pas avoir été particulièrement alarmées et se caractérisent surtout par la faible implication de certains locuteurs du bruit et la teneur informative de la rumeur, qui tend à présenter ces rituels comme une affaire d'assez peu d'importance (*alios deorum aliquem cultum, alios concessum ludum et lasciuiam credere esse, et qualecumque sit, ad paucos pertinere*). L'orientation psychopathologique de l'étude citée apparaît principalement dans le cadre théorique que les autrices choisissent, cf. l'introduction, p. 294 (la rumeur « contient des éléments qui excitent l'intérêt de tout ce groupe, éléments qui sont de nature à ébranler les valeurs fondamentales de la communauté ») et la conclusion, qui convoque la théorie du bouc émissaire et les travaux d'E. MORIN sur *La rumeur d'Orléans* (cf. p. 306 : « dans le scandale des Bacchanales, les thèmes que [la rumeur] véhicule sont le sexe, le sang, le détournement de la jeunesse, le complot contre l'Etat, l'étranger désigné comme bouc émissaire »), en plus du modèle de la contagion sociale.

publique, qu'il s'agissait de faire basculer à la cause du Sénat, à savoir la répression du mouvement. Son discours insiste précisément sur l'acte de dévoilement, à l'aide de formules rhétoriques qui dramatisent à plein les informations données à la foule, s'assurant ainsi d'accentuer le caractère impliquant de l'affaire, et donc d'accélérer la course de la rumeur[2031]. Cette mise en scène de la divulgation a donc un objectif tout politique : substituer à une version des Bacchanales préexistant dans l'opinion publique le récit de l'officialité. Or, pour ce faire, il fallait que cette information fût reprise à partir du point central de la publication, la *contio*, et qu'elle touchât le plus de personnes possibles : le moyen le plus efficace était d'espérer qu'elle entre dans les circuits de la rumeur. Autrement dit, la stratégie de Postumius repose sur la reprise large, par le média rumoral, d'une information officielle à la place d'une information officieuse. On voit bien qu'il ne s'agit pas de manipulation – ou à tout le moins, Tite-Live n'en fait aucune mention –, mais bien d'une tentative pour provoquer la rumeur, qui passe essentiellement par des moyens rhétoriques. C'est à ce titre que le parallèle avec la stratégie de L. Quinctius chez Cicéron est évident.

iv- Repenser le modèle centre-périphérie à l'époque impériale : édits, hérauts et acta diurna

Ces dynamiques de collaboration entre le média rumoral et l'information officielle valident en partie le modèle centre-périphérie qui a été proposé pour caractériser l'hodologie de la rumeur dans la recherche des années 90 : s'il ne faut sans doute pas en faire l'unique canal de diffusion des bruits publics, il prend tout son sens dans la configuration présentée ici, où la rumeur sert de relais aux discours des autorités politiques. Peut-être peut-on faire l'hypothèse que le circuit de la rumeur évoquée par Horace au début de l'augustéenne, qui part des Rostres et se répand par les *compita*[2032], naît d'une *contio*, la tribune des Rostres étant le lieu où elles étaient habituellement prononcées – conjecture qui reste cependant difficile, pour ne pas dire impossible, à étayer.

Dans la configuration particulière (mais ordinaire) de reprise de l'information officielle par la rumeur, le paradigme forum-périphérie doit cependant être affiné. En effet, ce n'est pas tant le forum ou les Rostres en tant que lieux où se tenaient les *contiones*, mais bien plutôt tout type d'institution permettant des annonces officielles qui doit être pris comme point de départ des rumeurs ; autrement dit, au modèle « centre/périphérie », il convient de substituer celui de « points d'information/périphérie ». À ce titre, la *contio* n'est pas l'unique interface à retenir. D'une part, certaines annonces prenaient la forme de l'écrit, et en la matière, les lieux d'affichage, sous l'Empire, étaient multiples[2033] : Capitole, forums imperiaux, Palatin, etc.[2034].

[2031] Voir par ex. : *equidem nec quid taceam nec quatenus proloquar inuenio. Si aliquid ignorabitis, ne locum neglegentiae dem, si omnia nudauero, ne nimium terroris offundam uobis, uereor*, Liv. 39.15. Pour la corrélation entre le caractère impliquant d'un événement et l'efficacité de la rumeur, cf. le chapitre 3 *supra*.

[2032] *Frigidus a rostris manat per compita rumor*, Hor., *Sat.*, 2.6.50.

[2033] Voir M. CORBIER 2006 : 35-37, qui parle d'« enquêtes quasi policières » sur les divers lieux d'affichage sous l'Empire (et p. 163-179 pour une étude de cas sur un des nouveaux espaces d'affichage à l'époque impériale, le Palatin).

[2034] Une expression comme *ut quemque nuntium fama attulisset* (Tac., *Hist.*, 1.85), que Tacite utilise à propos de Rome après la prise de pouvoir d'Othon, révèle peut-être comment les informations officielles (*nuntius*) étaient relayées par la rumeur (*fama*). Nous avons souligné dans le chapitre 3 la singularité de cette expression, qui distingue de façon étonnante le média et le message. Si nous acceptons de voir en *nuntius* un terme renvoyant à des nouvelles officialisées, comme nous l'avons défendu plus haut, alors il faut peut-être comprendre que les *nuntii*

D'autre part, on sait que de nombreuses annonces pouvaient être faites par des hérauts (*praecones*), qui ne les délivraient pas uniquement dans le centre politique de la ville[2035]. Un texte de Suétone présente par exemple ce qui peut s'apparenter à une rumeur normative qui se déclenche après une prise de parole d'un *praeco* et qui commente, sous l'angle de la moquerie, le texte de l'annonce[2036].

Par ailleurs, à partir de César et surtout à l'époque impériale, le pouvoir personnel fit main-basse sur la quasi-totalité des canaux de communication verticale avec le peuple[2037] et en forgea de nouveaux, à l'instar des *acta diurna*[2038]. Le manque de renseignements qui sont parvenus à propos de ce « journal officiel » complique toute conclusion définitive sur son contenu, et de nombreux points demeurent à éclaircir sur ce mode de communication entre le pouvoir et le peuple romain, à l'instar de son origine, des correspondances entre les expressions *acta populi*, *acta diurna* et *acta senatus*, ou encore de ses modalités de publication. Nous reprenons ici la synthèse récente présentée par A. KOLB. Tels que formalisés et institutionnalisés par Auguste, les *acta diurna*, publiés à intervalle régulier, quotidiennement ou non (les sources ne permettent pas de le savoir), comprenaient des annonces de diverse nature : certains événements politiques, incluant parfois des extraits des *acta senatus* – qui n'étaient quant à eux pas publiés –, des rapports de phénomènes météorologiques, et le compte rendu des naissances, mariages et funérailles dans la famille impériale, voire dans les grandes maisons aristocratiques. À la suite de W. RIEPL, A. KOLB retient comme modalités de publication les *tabulae dealbatae*, déjà utilisées par les grands Pontifes pour les *Annales maximi*, soit un tableau blanchi et affiché temporairement. Les affichages pérennes étaient, de fait, rares et réservés aux messages les plus importants[2039]. Ainsi, pour un nombre important de ces communications écrites, le pouvoir se heurtait *de facto* à la difficulté de toucher le grand nombre des citoyens : à la différence des *contiones*, ce ne sont pas ici les capacités d'accueil du lieu d'affichage mais la nature éphémère des *tabulae dealbatae* qui limitent la surface d'interaction entre les autorités et la population. Voilà pourquoi il est tentant de faire de la rumeur un relais de ces communications officielles,

---

en question étaient des renseignements données dans des édits (on voit par ex. en Tac., *Hist.*, 1.76 que le serment de la *legio VI Victrix* d'Espagne prêté à Othon est annoncé par voie d'édit), et repris ensuite dans les circuits rumoraux.

[2035] En Liv. 4.32, les *praecones* appellent à la *contio* en parcourant les rues ou les quartiers (*per uicos*). Voir A. KOLB 2003 : 136, qui rappelle que, quel que soit le lieu choisi pour l'annonce orale, on ne pouvait pas toucher l'ensemble de la population ; également M. CORBIER 2006 : 26-27 à propos de la complémentarité entre affichage écrit et proclamation orale. P. O'NEILL 2003 : 152 et Cr. ROSILLO-LOPEZ 2017a : 181 rappellent que le *praeco* pouvait jouer un rôle analogue à celui du *circulator*, à cette différence près qu'il était porteur de la parole officielle de l'État. Cette remarque sur la multiplicité des lieux d'affichage ou d'annonce des nouvelles officielles peut s'appliquer à la communication écrite des autorités, cf. M. CORBIER 1987 : 43 : outre le Forum, par exemple, les écrits relatifs aux relations internationales étaient affichés sur le Capitole.

[2036] *Quare uox praeconis irrisa est inuitantis more sollemni ad ludos, quos nec spectasset quisquam nec spectaturus esset, cum superessent adhuc qui spectauerant*, Suét., *Claud.*, 21. Il demeure délicat d'affirmer définitivement qu'il s'agit ici d'une rumeur, mais le vocabulaire utilisé (*inridere*), qui l'introduit avec le vocabulaire des sentiments, rappelle celui de Tacite en Tac., *Ann.*, 1.8 ou 12.8. La tournure passive (*uox irrisa est*) ainsi que l'indétermination générale des agents mettent de surcroît bien sur la voie de cette analyse.

[2037] A. KOLB 2003, en particulier p. 127 : « Aus dieser überragenden Stellung des Herrschers resultiert, dass auch eine Übermittlung offizieller Nachrichten mit politischen Inhalten praktisch nur noch durch den Kaiser erfolgt. »

[2038] Sur les *acta diurna*, leur rapport aux *acta senatus* et aux *acta publica*, voir les études de B. BALDWIN 1979 ; L. BEHRISCH 1996 ; A. KOLB 2003 : 139-142 ; ainsi que les pages, plus anciennes mais parfois utiles, de W. RIEPL 1913 : 387-410 ou Ch. DAREMBERG & E. SAGLIO 1919, *s. u. « acta populi »*.

[2039] A. KOLB 2003 : 137-139 ; voir aussi M. CORBIER 1987 : 38-40 ; M. CORBIER 2006 : 23 et suiv.

dans un processus dont le pouvoir impérial avait sans doute parfaitement conscience. En ce qui concerne spécifiquement ces communications écrites (*acta diurna* ou affichage d'édits), il faudrait également mentionner la question de l'alphabétisation de la plèbe romaine : si l'on retient l'hypothèse d'une alphabétisation pauvre[2040], il est évident que l'oral joua le rôle d'un média supplétif aux voies officielles de la communication d'information : le petit nombre qui était à l'aise pour lire les affichages pouvait relayer plus largement par les canaux oraux, dont la rumeur faisait partie, les nouvelles, assurant ainsi leur dissémination large.

Il est malheureusement délicat de faire passer cette affirmation du statut d'hypothèse dictée par le sens commun, et au reste déjà formulée lapidairement par G. ACHARD[2041], à celui de fait historique directement attesté par les sources. On ne peut que se borner à remarquer la similitude thématique entre certaines rumeurs et les sujets habituels traités par les *acta diurna*, et conjecturer que les premières trouvaient leur origine dans la lecture des seconds par un groupe d'individu qui, via les circuits rumoraux, disséminaient les informations au-delà du lieu où elles étaient originellement données par les autorités politiques. Un exemple pourrait être celui de l'annonce des noces de Nero Caesar, fils aîné de Germanicus, et de Julia, fille de Drusus, en 20. Selon Tacite, la nouvelle de ce mariage fut reçue (*accipio*, Tac., *Ann.*, 3.29) par une « rumeur favorable » (*secundus rumor*), à la différence de l'annonce des fiançailles de la fille de Séjan et de Claudius Drusus, le fils aîné de Claude[2042]. Notre seule source sur ces deux rumeurs – et les deux nouvelles qu'elles commentent –, Tacite, est trop lapidaire pour que l'on émette des jugements définitifs. Néanmoins, ces annonces relayées et commentées par le *rumor* sont tout à fait de celles qui pouvaient être affichées sur les *tabulae dealbatae* des *acta diurna*, et faire remonter les échanges oraux à cette source d'information ne semble ni absurde, ni illogique.

[2040] La question de l'alphabétisation à Rome a suscité d'importants débats, dont la richesse et la complexité interdisent de ne donner même qu'un horizon bibliographique ici. Voir cependant un état de la question chez M. CORBIER 1987 ; M. CORBIER 2006 : 77-90 ; et une approche plus circonstanciée en lien avec l'opinion publique chez Cr. ROSILLO-LOPEZ 2017a : 105-106 (également P. J. J. VANDERBROECK 1987 : 110-112). L'hypothèse d'une « alphabétisation pauvre, largement répandue » est défendue notamment par M. CORBIER 1987 : 57-60 (reprise par Fr. PINA POLO 1996 : 96 ; voir également une mise à jour dans M. CORBIER 2006 : 47-48), avec l'exemple très révélateur de l'Hermeros de Pétrone (Petron. 58), qui affirme *lapidarias litteras scio*, c'est-à-dire, pour gloser, « je sais lire les inscriptions ». Nous renvoyons à l'article complet de M. CORBIER pour une réflexion large concernant la communication écrite des autorités politiques à Rome, et la façon dont la population romaine accédait à celle-ci. Si l'autrice ne traite pas la question de la rumeur dans cet article, notre réflexion s'insère sans difficulté dans son étude des liens entre « l'écrit affiché et […] l'opinion publique » (p. 51). Cette théorie semble acceptée par C. COURRIER, qui oppose le goût de la lecture comme plaisir, dont aurait témoigné la partie supérieure de la plèbe (derrière laquelle il retrouve la *plebs media* mentionnée par nos sources), à la simple capacité de lire quand cela se révélait nécessaire dans le reste du peuple (C. COURRIER 2014 : 363). Pour le rapport entre alphabétisation et accès à la littérature, voir encore Fr. FR. ABBOTT 1963b.

[2041] « [La rumeur] est déclenchée par une nouvelle, transmise par le canal des *Acta diurna* ou par quelque source moins officielle ou plus secrète », G. ACHARD 1991 : 235. Le chercheur n'apporte pas de textes à l'appui de cette affirmation, ce qui semble la rattacher à une forme d'intuition plutôt qu'à quelque autorité textuelle que ce soit. Sur les *acta diurna* de César comme mode d'acquisition de l'information à l'époque républicaine, voir également R. LAURENCE 1994a : 67-68. L'expression *uulgatum actis*, que l'on trouve chez Quintilien (Quint., *Inst.*, 9.3.17, cf. B. BALDWIN 1979 : 200), pourrait être considérée comme un signe lexical de la reprise d'information officielle par les on-dit, tant le verbe *uulgare*, à la forme passive, est un marqueur de communication orale, voire de rumeur (cf. notre relevé chez Tacite en annexe). L'hypothèse, qui appartient en l'état au seul domaine de la conjecture, mériterait sans doute d'être approfondie par une analyse lexicale détaillée des contextes d'utilisation de *uulgare* au-delà du seul corpus tacitéen.

[2042] Sur ces fiançailles et leur place dans les dynamiques dynastiques de cette période, voir Fr. HURLET 1997b : 554. La place importante des « divorces et mariages » dans l'opinion publique romaine a été soulignée par P. VEYNE 1983 : 7.

On trouve une autre connexion indirecte entre les on-dit et les *acta* dans l'accusation portée contre Thrasea Paetus, en 66 : le discours de Cossutianus Capito adressé à Néron fait du stoïcien un rival aussi dangereux pour l'empereur que le fut Caton pour César, à en croire, selon Capito, la rumeur qui court dans la ville (*loqui*)[2043]. Or, cette rumeur paraît être déclenchée par les *acta diurna*, dans lesquels les absences de Thrasea sont mentionnées et qui signalent l'opposition du sénateur à Néron[2044]. S'il ne faut pas perdre de vue la nature de ce discours d'accusation de Cossutianus Capito, qui travestit peut-être les faits ou exagère le risque de sédition de Thrasea, son efficace rhétorique repose précisément sur la vraisemblance des pratiques décrites par l'accusateur.

2- Dans les camps

Dans le monde militaire, plusieurs types de face-à-face entre le chef et la troupe étaient le lieu d'une communication descendante du général vers ses hommes. Évoquons d'abord l'institution où cette communication se réalisait le plus souvent, la *contio*, avant d'observer d'autres formes d'interaction, plus ou moins institutionnalisées ; dans ces deux cas, nous serons sensible à la reprise des informations officielles par la rumeur.

i- Contiones *militaires et relais rumoraux*

Si les *contiones* perdent avec le passage à l'Empire leur rôle central dans le dispositif institutionnel romain au profit d'autres interfaces prince/foule, il est un domaine où leur importance ne diminue pas, et où elles acquièrent au contraire une fonction centrale : l'armée, à mesure que son poids politique allait lui-même en augmentant[2045]. Pour rappel, la *contio* militaire avait au début de l'Empire plusieurs fonctions (éloge ou blâme des soldats, exhortation avant une bataille, etc.), parmi lesquelles celle de délivrer des informations et renseignements aux soldats[2046]. Ces *contiones* étaient tenues par le plus haut gradé du moment, sur un *tribunal*,

[2043] *[Et Capito] « ut quondam C. Caesarem » inquit « et M. Catonem, ita nunc te, Nero, et Thraseam auida discordiarum ciuitas loquitur »*, Tac., *Ann.*, 16.22.

[2044] *Spernit religiones, abrogat leges. Diurna populi Romani per prouincias, per exercitus curatius leguntur, ut noscatur quid Thrasea non fecerit*, Tac., *Ann.*, 16.22. Capito Cossutianus fait ici référence à l'envoi et à la lecture des *acta* dans les provinces et auprès des armées ; aussi est-il question de la façon dont le comportement de Thrasea se sait hors de Rome. Néanmoins, si les *acta* envoyés à l'extérieur de la ville comportent ces informations, c'est que ceux affichés à l'intérieur des murs les mentionnaient également. Les discussions échangées à ce sujet, donc, dans la cité (*ciuitas loquitur*) sont tout à fait susceptibles de remonter, en dernière instance, à cette source d'information. Si nous ne traitons pas dans ce travail la question du développement de la rumeur hors de l'espace urbain, et notamment celle de son parcours dans les provinces, il convient de rappeler cependant que les communications officielles de l'État étaient habituellement transmises aux principales villes des provinces et affichées dans les lieux les plus importants de celles-ci, en sorte qu'un rôle analogue pouvait être dévolu à la rumeur (permettre la diffusion plus large, dans ces villes et peut-être dans les campagnes environnantes, des informations officielles). Sur cette question : W. ECK 1995b : 8-10 ; J. NELIS-CLEMENT 2006 : 144-145 (avec quelques réflexions sur le rôle du *rumor* p. 147-148 et 156).

[2045] Ce qui se reflète dans la proportion des attestations au sein de notre documentation pour la période impériale, cf. Fr. PINA POLO 1989 : 171 : « En justa correspondencia con el progresivo traslado de la esfera de poder a lo militar […] son escasas las noticias que tenemos de *contiones* civiles durante el Imperio, siendo mucho más abundantes las militares ». Les principales références pour les *contiones* (y compris militaires) ont été citées dans le premier chapitre.

[2046] Nous retenons ici deux items de la typologie de Fr. PINA POLO : les *contiones* « informatives » et « politiques » (Fr. PINA POLO 1989 : 213-216).

qui n'est parfois guère plus qu'un amas de terre, en particulier dans les camps mobiles ; elles avaient lieu à côté du *praetorium*, dans l'espace des *principia*, soit au centre du camp[2047].

Par rapport à leur version civile, ces assemblées semblent, dans un premier temps, ne pas présenter les mêmes problèmes et les mêmes limitations. De fait, le nombre de soldats présents dans les *castra* est loin d'être aussi important qu'à Rome. Si l'on retient la configuration d'un camp abritant une seule légion[2048], c'étaient entre 4000 et 6000 légionnaires qui, au premier siècle, se rassemblaient dans cet espace[2049]. Dans les camps fixes, les fouilles permettent d'estimer pour ces *principia* une surface variable qui s'étendait généralement de 1100 m² à 2300 m², selon H. VON PETRIKOVITS[2050]. Si nous prenons une taille moyenne[2051] de 1500 m², et dans le cas où tous les *milites* d'une légion s'y rassemblaient pour écouter le discours du général, cela représentait une densité d'un peu plus de 3 soldats au m², un chiffre indiquant certes une concentration élevée, mais qui n'a rien d'impossible[2052]. Toutefois, on peut sérieusement douter que tous les soldats se soient regroupés en masse pour assister aux *contiones*. Dans les camps mobiles, même si les données sont plus rares, l'espace de la *contio*, situé à l'air libre devant le *praetorium*, semble avoir été trop réduit pour accueillir toutes les troupes[2053]. De manière plus générale, il faut relever que certains soldats occupaient des postes de garde ou de sentinelle qui interdisaient probablement de les laisser sans surveillance. De toute façon, même dans l'hypothèse où la majorité des légionnaires se rassemblaient effectivement dans les *principia* (ouverts ou fermés, selon la nature du camp), cela ne signifie pas que l'orateur était parfaitement à même de transmettre des informations claires à l'intégralité du public. En effet, les contraintes acoustiques rendaient la claire audition de la voix du général difficile pour qui se trouvait à l'arrière de l'assemblée[2054]. De nombreuses sources littéraires permettent de prendre conscience de cette dimension toute pratique de la communication entre le général et les soldats. À ce titre, l'exemple de la *contio* tenue par César devant ses troupes juste après le passage du Rubicon, en janvier 49 av. J.-C., à Ariminum, est particulièrement exemplaire. Tel que raconté par Suétone (Suét., *Jul.*, 33), ce discours fut à l'origine d'une méprise : pour enflammer ses troupes, César

---

[2047] Sur ces points, encore Fr. PINA POLO 1989 : 229-236.

[2048] Le type le plus étudié pour le Haut-Empire selon Y. LE BOHEC 2018 : 115.

[2049] Les effectifs d'une légion sont diversement estimés pour le Haut-Empire, cf. Y. LE BOHEC 2018 : 46, qui retient la moyenne de 5000 et souligne que les nombres devaient varier selon le contexte.

[2050] Cf. Fr. PINA POLO 1989 : 233 et n. 16 avec les références bibliographiques allant dans ce sens.

[2051] La surface des *principia* était sans doute un peu plus élevée que celle-ci, au moins dans les camps fixes ; cependant, comme le relève H. VON PETRIKOVITS 1975 : 73, il faut également prendre en compte la présence dans cet espace de statues, autels, etc.

[2052] On peut se servir des outils développés par K. STILL (professeur spécialiste de *Crowd Science* à l'université métropolitaine de Manchester) pour visualiser cette densité d'individus : http://www.gkstill.com/Support/crowd-density/625sm/Density6.html. En tout état de cause, le jugement d'H. VON PETRIKOVITS selon lequel une légion entière ne pouvait pas tenir sur un espace de 2300 m² (H. VON PETRIKOVITS 1975 : 73), soit une densité d'env. 2,15 individus/m², paraît largement exagéré.

[2053] Si l'on prend le plan du camp B de Masada (camp de siège utilisé en 73-74 pour réduire la résistance juive) donné par R. FELLMANN 1983 : 54-55 (fig. 29) et 21-23 pour l'analyse, l'espace situé devant le tribunal se confond avec la *uia principialis* et ne peut guère recouvrir une surface plus étendue que 1000m², ce qui implique une densité impossible de 5 individus/m² au minimum si toute une légion s'y retrouvait. En revanche, on note sur ce plan un large espace libre *derrière* le *praetorium*, lequel y donne accès, se présentant sous la forme d'un quadrilatère d'env. 25x50m (soit 1250 m² et une densité plus acceptable de 4 individus/m²). Ce *Forum*, comme il est appelé sur le plan de FELLMANN, aurait pu constituer un lieu de réunion plus adaptée des troupes, mais cela reste de l'ordre de la conjecture.

[2054] E. FLAIG 2003a : 111.

montra son anneau de chevalier en affirmant qu'il était prêt à s'en dépouiller pour rembourser sa dette envers ses soldats ; mais cette affirmation fut mal comprise par les soldats les plus distants du général. Le texte du biographe est éclairant : « La partie la plus éloignée de l'assemblée, pour qui il était plus facile de voir l'orateur que de l'entendre, prit pour un mot ce qu'un geste lui avait fait conjecturer ; la rumeur répandit que c'était le rang de chevalier qui avait été promis, et avec lui les quatre cent mille sesterces. »[2055] Même si elle n'était pas limitée par les mêmes contraintes que la *contio* civile, l'assemblée militaire n'était donc pas une institution à même d'assurer la transmission nette et précise d'un message à tous les soldats, sans déperdition d'information.

Ce témoignage de Suétone, toutefois, permet d'aller plus loin que ce constat. Il montre en effet comment la mécompréhension au sein des derniers rangs de *milites* (l'*extrema contio*) se transforma en rumeur, qui se répandit assez largement dans le camp, comme le préfixe *dis-* du verbe *differo* le laisse entendre. La simple coordination *–que* entre les deux propositions principales rend la façon dont la rumeur se génère naturellement et directement pendant la *contio* ou à l'issue de celle-ci. Le témoignage de Suétone pointe donc vers le rôle important des structures rumorales en complément des interfaces de communication entre le général et ses hommes, malgré le cadre plus réduit dans le camp qu'à Rome et la distance moins grande entre le général et les soldats qu'entre le prince et la foule urbaine. Même si ce phénomène est illustré par la négative ici, puisque la rumeur travestit le message donné dans la *contio*, il y a fort à parier qu'elle fournissait un relais utile à la parole du chef. En outre, toujours à propos de ce texte, nous savons que les soldats assistaient aux assemblées militaires non rangés en ordre de bataille, mais selon la hiérarchie militaire : « les légionnaires y manifestaient ainsi leur qualité de citoyen », comme l'écrit P. COSME[2056]. Si les premiers rangs, les plus proches de l'orateur, étaient constitués de l'état-major et des centurions, les derniers se composaient des soldats du rang, ce *uulgus* dont nous avons précisément vu qu'il était le vecteur principal des rumeurs au sein du camp. Le lien de causalité semble ici évident : les *milites gregarii*, dont le principal média pour transmettre nouvelles et jugements était le *rumor*, se servaient de celui-ci pour pallier un problème que l'on imagine récurrent tant il paraît structurel, la difficulté à acquérir une information fiable lorsqu'un général, parlant de loin, s'adressait à eux, les limites acoustiques les contraignant à réélaborer collectivement le message par la discussion. Même lorsque, pendant l'*annus horribilis* de 69, la pression des soldats sur les chefs contraignit Hordeonius Flaccus à relâcher sa mainmise sur l'information circulant dans les missives officielles et à laisser lire les lettres hors de toute *contio* par les porte-enseignes, cet accès non contrôlé à l'information se faisait sans doute aussi dans les *principia*, comme le remarquait déjà Juste Lipse[2057] : ainsi la rumeur pouvait-elle continuer à remplir ce rôle fondamental dans la dissémination des informations.

[2055] *[…] extrema contio, cui facilius erat uidere contionantem quam audire, pro dicto accepit, quod uisu suspicabatur ; promissumque ius anulorum cum milibus quadringenis fama distulit*, Suét., *Jul.*, 33.

[2056] P. COSME 2012a : 77, cf. *supra*, p. 62-63.

[2057] *Instituitque pessimum facinus, ut epistulae aquiliferis legionum traderentur, a quis ante militi quam ducibus legebantur*, Tac., *Hist.*, 4.25. Juste Lipse commente : *Cur aquiliferis ? Quia legenda nimirum ad signa, id est, in principiis.*

Ce qui était dit dans une *contio* militaire était donc répété, discuté, commenté par les soldats dès la fin de l'assemblée. L'éclairage de Suétone, qui présente un cas de quiproquo accentué par la rumeur, donc d'une communication défaillante dans la foule, doit être mis en parallèle d'autres textes qui témoignent, au contraire, de l'efficacité de la rumeur comme relais de la parole du général dans toutes les ramifications du camp. Encore une fois, l'analogie avec les institutions civiles est patente : grâce au réseau de sociabilité dense des acteurs sociaux, la rumeur avait la capacité de mailler un territoire plus rapidement et activement que n'importe quel autre média. Pendant la campagne d'Alexandrie, en 48 av. J.-C., César livra plusieurs discours d'exhortation pour motiver ses soldats avant l'assaut sur Pharos[2058]. L'auteur de la *Guerre d'Alexandrie* ne les donne pas explicitement comme des *contiones*, mais on voit mal de quelle autre façon le général aurait pu « exposer » (*exponere*) ses vues à ses troupes. Tout comme chez Suétone, une rumeur se développe juste après, particulièrement intéressante car relatée avec force détails ; ce texte présente l'originalité de décrire le processus rumoral « de l'intérieur », en relatant ce que chaque soldat disait à ses amis. Dans la perspective de notre raisonnement, c'est la corrélation entre le contenu de la rumeur et le message délivré par César dans l'assemblée qu'il faut retenir : il s'agit à chaque fois de propos d'exhortation militaire, visant à soutenir le moral des soldats romains, en infériorité numérique par rapport aux Alexandrins. De par sa stature de général, César invoque à cette fin le « salut de tous » ; la rumeur, elle, placée au niveau des interactions entre « compagnons » (*contubernales*), insiste sur l'importance de ne pas perdre la face sur la ligne de bataille[2059]. Autrement dit, César avait su impulser une dynamique assez forte pour qu'elle se poursuive hors du moment oratoire, via les échanges rumoraux. Quoique le texte reste évasif sur la question, il indique que la rumeur se développait lorsque l'on « (r)accompagnait » (*prosequor*) ses camarades : il n'est pas impossible qu'il soit fait référence ici au moment où, la *contio* terminée, l'on retournait, par groupes, qui à sa tente, qui à son poste, discutant et débattant du discours du général[2060]. En tout état de cause, le phénomène auquel on assiste est bien l'alignement entre la communication verticale descendante du général vers ses soldats (la *contio*, s'il s'agit bien de cela) et celle, horizontale, entre les *milites* (la rumeur). Ici, la rumeur, probablement partie prenante de la stratégie de remobilisation conçue par le général, remplit parfaitement le rôle de relais qui lui est assigné.

Comme souvent, peu de témoignages attestent directement de cette articulation entre *contio* et rumeur ; mais derrière la reprise et le commentaire d'informations officielles données au soldat se cache sans doute souvent ce mode de divulgation des informations[2061]. On sait ainsi

---

[2058] *Haec superioribus diebus saepenumero Caesar suis exposuerat, ut hoc maiore animo contenderent, quod omnium salutem sibi commendatam uiderent. Eadem suum quisque contubernalem, amicum, notum prosequens erat obtestatus, ne suam atque omnium falleret opinionem, quorum iudicio delectus ad pugnam proficisceretur*, Cés., *Alex.*, 16. Si ce passage a lieu au milieu des opérations militaires, l'utilisation du plus-que-parfait et l'indication temporelle *haec superioribus diebus* placent les événements narrés avant le début des escarmouches.

[2059] Ainsi ce témoignage est-il souvent utilisé pour souligner le rôle incitatif du regard des amis au front dans la motivation des soldats, à différentes époques d'ailleurs, cf. par exemple R. MACMULLEN 1984 : 450.

[2060] Cf. pour ce passage R. MACMULLEN 1984 : 443 (et n. 22).

[2061] On peut, en tout cas, émettre des hypothèses, dont la validité reste malheureusement souvent difficile à établir. Par exemple, à la suite de l'escarmouche *ad Castores*, avant la première bataille de Bédriac (14 avril 69), les forces othoniennes, conduites par Suetonius Paulinus, eurent l'avantage sur les Vitelliens de Caecina, mais Suetonius Paulinus refusa de les suivre. Il s'en défendit par un certain nombre d'arguments, introduit par l'expression *Paulinus ferebat* (Tac., *Hist.*, 2.26). Celle-ci a parfois été lue comme l'indice que Suetonius Paulinus

que des lettres échangées entre généraux ou avec l'empereur pouvaient être lues en *contio*, comme l'année 69 en offrit de multiples exemples[2062] ; à partir de ce point, les nouvelles pouvaient rayonner dans le reste du camp en empruntant les circuits de rumeurs principalement informatives, mais sans doute mâtinées de propos normatifs. Enfin, cette association entre assemblée et bruits publics n'est pas propre aux camps de marche ou en dur postés aux frontières de l'Empire romain. Elle se vérifie également pour les *castra praetoria* de Rome. Il faut évoquer ici l'exemple certes un peu particulier de la conjuration de Pison, en 65, sous Néron[2063]. Une fois le projet des conspirateurs éventé, on conseille à Pison de « se rendre au camp ou à monter sur les Rostres pour tâcher de gagner la faveur des soldats et du peuple » (*pergere in castra aut rostra escendere studiaque militum et populi temptare*, Tac., *Ann.*, 15.59). Nul doute que ces deux lieux, les *castra* et les *rostra*, renvoient à une potentielle *contio :* les deux possibilités sont donc d'haranguer ou les prétoriens, ou la plèbe[2064]. Or, l'intérêt de cette *contio*, dans l'esprit des conjurés, est de retourner une situation apparemment compliquée en déclenchant une rumeur : en s'adressant ainsi ou au peuple, ou aux soldats, les conjurés pensent que « ce soulèvement serait largement annoncé par la rumeur, elle qui avait un pouvoir exceptionnel dans les projets de révolution » (*magnamque motae rei famam, quae plurimum in nouis consiliis ualeret*). Même si elle n'est pas actualisée, restant à l'état de projet dans les conseils des proches de Pison, qui préfèrera bientôt l'*honesta mors* à un ultime coup d'éclat, cette hypothétique rumeur éclaire notre réflexion. De fait, elle apparaît connexe à la potentielle *contio*, s'inscrivant ainsi à la suite des cas évoqués plus tôt : toute information divulguée dans une assemblée était susceptible d'être reprise sous forme de rumeur par la foule. Ce bruit latent trouve une nouvelle fois sa place au sein d'une stratégie politique réfléchie, d'un plan jouant sur le poids de l'information et de la désinformation dans des contextes de putsch et de crise du

---

avait écrit des mémoires (on tire de Plin., *Nat.*, 5.1.14-15 qu'il avait rédigé une relation de son exploration de l'Atlas), dont s'inspirerait Tacite, mais cette affirmation est purement conjecturale (cf. note de J. HELLEGOUARC'H dans l'édition CUF et G. E. F. CHILVER 1979, *ad loc.*, « Paulinus wrote memoirs about his Mauretanian campaign in A.D., but it is most unlikely that he left written records abut A.D. 69 ») ; Rh. ASH 2007a, *ad loc.* suggère que le terme renvoie à une conversation entre Tacite et Paulinus. En effet, *ferre* peut tout à fait avoir le simple sens de « déclarer » (H. HEUBNER 1963, *ad loc.* glose ainsi par « gab an ») ; par ailleurs, l'imparfait semble indiquer que cette « déclaration » se fit dans le contexte immédiat de la bataille. De fait, Tacite évoque à la suite de cette justification la réaction de l'armée, partagée entre les *pauci* qui l'approuvent, et le *uulgus* qui le commente avec un *aduersus rumor* (Tac., *Hist.*, 2.26). Les réactions indiquent, à notre sens, que c'est dans une *contio*, ou éventuellement une autre forme de communication général/soldats, que Suetonius Paulinus dut se défendre, accusé par les soldats (cf. le récit concordant chez Plut., *Otho.*, 7, qui pourrait évoquer des clameurs contionales : οἱ δὲ πολλοὶ τῶν στρατιωτῶν καὶ προδοσίαν ἐνεκάλουν αὐτῷ), et que celle-ci déclencha une rumeur dans le camp, ici négative, selon le modèle présenté dans cette partie.

[2062] Tac., *Hist.*, 3.3, 3.9, 4.24, mais déjà auparavant lors de la révolte des légions de Pannonie, cf. Tac., *Ann.*, 1.25 et Fr. PINA POLO 1989 : 225.

[2063] Sur celle-ci et les problématiques dynastiques qu'elle révèle, voir I. COGITORE 2002a : 249-263.

[2064] Le terme de *contio* n'apparaissant pas dans le passage, il n'est pas référencé dans le catalogue de Fr. PINA POLO 1989, mais il n'est pas difficile à admettre que le putsch qu'aurait pu tenter Pison auprès des légions n'aurait pas été très différent de celui d'Othon en 69, qui passa également par une *contio* tenue au camp des prétoriens (Tac., *Hist.*, 1.36-38 et Suét., *Otho.*, 6, cf. Fr. PINA POLO 1989 : 350 n° 25, probablement présente dans le catalogue du chercheur car le terme *contio*, à nouvelle fois absent chez Tacite, est utilisé par Suétone). Au reste, à propos d'un cas analogue, l'hésitation du camp de Galba le 15 janvier 69 à se rendre aux Rostres, Fr. PINA POLO reconnaît que, malgré l'absence du terme latin, les partisans de l'empereur songent bien à une *contio* (Tac., *Hist.*, 1.39, cf. Fr. PINA POLO 1989 : 171 : l'analyse lexicale admet hélas quelques limites). Voir également une hésitation similaire à propos de l'annonce de l'adoption de Pison en Tac., *Hist.*, 1.17 (où le Sénat est de surcroît évoqué). Sur ces différents lieux de pouvoir et de légitimité, se référer aux travaux de St. BENOIST (en part. St. BENOIST 1997 : 219-220 ; St. BENOIST 2001 : 285-286 ; également Gr. S. ALDRETE 1999 : 156).

pouvoir (*noua consilia*) – les événements de janvier 69, moins de quatre ans plus tard, le prouveront de façon plus intense encore. Par ailleurs, précisément parce que les conjurés évoquent les deux types de *contiones*, civile et militaire, dans un même mouvement, il semble que le lien intime entre la communication politique dans ces assemblées et le relais d'opinion que représentaient les rumeurs valait indistinctement en contexte urbain ou castral. Lors du conseil tenu par Pison, la même équivalence entre le fonctionnement de la foule urbaine et de la foule militaire est mise en valeur[2065]. Dans l'esprit des aristocrates composant la conspiration, et dans celui de Tacite, le *uulgus*, qu'il s'agisse du *uulgus militum* ou *urbanum*, était susceptible de réagir de la même façon face à une information donnée dans une assemblée publique.

En conclusion, notons donc l'intentionnalité des chefs qui connaissent le fonctionnement de la rumeur et fondent leur stratégie sur la reprise d'éléments communiqués dans une *contio* : habitués à considérer la rumeur comme une opposante ou une ennemie, les aristocrates savaient également qu'elle pouvait se révéler être leur plus grande alliée, à condition de savoir comment aligner leurs vues avec les siennes.

ii- Autres formes de la communication verticale et de la reprise rumorale entre le(s) chef(s) et la troupe : tesserae *et rencontres informelles*

La *contio* n'était pourtant pas la seule interface par laquelle le commandement militaire faisait parvenir des informations à la troupe : comme dans l'espace urbain, il existait d'autres formes de communication verticale entre le sommet de la hiérarchie et la troupe, qui procédaient non plus de l'oral mais de l'écrit. L'une des façons de transmettre une injonction, par exemple, était de faire circuler une tessère en bois comportant le mot d'ordre ; ce système servait notamment pour les gardes de nuit, mais pas uniquement. On sait également que les *principia* des camps comportaient probablement des documents indiquant les services du jour, et qui sont appelés *breues* par Végèce (Vég., *Mil.*, 2.18)[2066]. Ces annonces routinières et écrites pouvaient également être diffusées largement dans le camp par la rumeur, lorsque les soldats qui avaient lu la tessère ou les *breues* en rapportaient le contenu à leurs amis et compagnons de tente, de manipule, etc. S'agissant de petits faits quotidiens, sans grand intérêt pour la plupart des historiens antiques, les traces en sont plus rares dans la documentation. Suétone, cependant, nous les rend sensibles au sujet de l'arrivée de Galba auprès des légions de Germanie supérieure en 39, sous Caligula : le futur empereur y remplaça le gouverneur Cn. Cornelius Lentulus Gaetulicus, exécuté par le successeur de Tibère pour conspiration[2067]. Concernant notre sujet,

[2065] On retrouve en effet la même évocation conjointe de ces deux groupes lorsque les tenants de la stratégie de la prise de parole publique abordent le risque de ne pas trouver d'écho favorable dans la foule : *miles potius deesset et plebes desereret, dum ipse maioribus, dum posteris, si uita praeriperetur, mortem adprobaret*, Tac., *Ann.*, 15, 59. Notons encore que la stratégie envisagée quelques chapitres plus tôt (Tac., *Ann.*, 15.53), à savoir présenter Pison au camp en compagnie d'Antonia, la fille de Claude, visait à gagner le *fauor uulgi*. Si ce *uulgus* renvoie surtout aux prétoriens, puisqu'il est question de leur camp, l'indétermination du terme permet peut-être d'inclure la réaction de la foule urbaine, dont le soutien importait tout autant aux conjurés, comme on vient de le voir. Pour les passages où *uulgus* semble se référer à l'une ou l'autre foule, sans grande actualisation, voir le chapitre 1 *supra*.

[2066] P. COSME 2012b : 146-147.

[2067] Sur cet événement, R. SYME 1989 : 180-181 et surtout I. COGITORE 2002a : 192-202.

surtout, Galba s'opposa aux pratiques laxistes de Gaetulicus[2068] et rétablit immédiatement la discipline en commençant par interdire aux soldats d'applaudir lors d'un spectacle. Cet ordre fut donné via une *tessera* et déclencha « immédiatement à travers le camp » (*statim per castra*, Suét., *Galb.*, 6) la reprise d'un vers commentant le changement brutal de la politique disciplinaire[2069]. L'hodologie (*per castra*) et le mode de diffusion font penser à une rumeur, tout comme l'utilisation d'une structure impersonnelle (*iactatum est*), même si aucun terme spécifique n'apparaît (mais *iactare*, utilisé par Suétone, appartient à la sphère lexicale des bruits publics[2070]). La reprise à l'identique du même vers contrevient toutefois au principe d'évolution du message propre à la rumeur ; les phénomènes restent, quoi qu'il en soit, proches[2071]. Ainsi la communication verticale de l'ordre, bien que ne prenant pas une *contio* ou un édit afférent pour support, provoqua-t-elle des discussions qui lui firent écho ; l'articulation entre le message donné par Galba et la circulation du vers semble particulièrement étroite, comme l'adverbe *statim* invite à le penser. Il y a nulle raison de penser que la même configuration ne pouvait pas donner naissance à des faits plus spécifiquement rumoraux, quand bien même ceux-ci sont délicats à apercevoir dans nos sources.

Dernier élément à envisager concernant les rumeurs castrales et leur rapport à l'information détenue par l'élite militaire : le cas de figure des rumeurs naissant de points de contact non institutionnels entre le commandement et les soldats. De fait, il serait par trop rigide de ne prendre en compte ici que les rituels institutionnalisés, à l'instar de la *contio* ou des ordres donnés par les *tesserae* usuelles : il existait également mille façons de transmettre un message aux soldats sans mobiliser les structures officielles de la communication militaire. Dans des moments de flottement, il était sans doute préférable pour l'état-major – ou peut-être simplement plus pratique – de se mêler informellement aux troupes, en tenant un discours qui serait ensuite repris par la soldatesque dans ses rumeurs. Voilà la caractéristique que semble présenter un exemple certes un peu tardif par rapport à notre cadre, mais éclairant : l'accession au pouvoir de Probus, proclamé empereur par les légions d'Orient en 276. L'*Histoire Auguste* propose le récit suivant (*SHA*, *Prob.*, 10) *:* alors que les soldats s'entraînent sur le *campus*, c'est-à-dire le camp d'entraînement[2072], les tribuns s'adressent à eux « par manipules » (*manipulatim*) pour défendre la candidature, si l'on peut parler ainsi, de Probus. Le cadre est un peu flou : il ne s'agit pas d'une réunion officielle, et la mention du *campus* ainsi que du groupement par

[2068] Décrites chez Tac., *Ann.*, 6.30 ; la popularité de Gaetulicus auprès de ses légions s'explique grandement par cette douceur.

[2069] *A Gaio Caesare in locum Gaetulici substitutus, postridie quam ad legionis uenit, sollemni forte spectaculo plaudentes inhibuit, data tessera, ut manus paenula continerent ; statimque per castra iactatum est : « Disce miles militare. Galba est, non Gaetulicus ! »*, Suét., *Galb.*, 6.

[2070] En tout cas pour Tacite, cf. notre étude lexicale en annexe.

[2071] La reprise d'un vers au sein d'ensembles larges (foule urbaine, public de spectacle, soldats, etc.) présente des caractéristiques analogues à celles de la rumeur : anonymat, parole collective, expression d'un jugement… La correspondance de Pline évoque par exemple le cas d'un *libellus* affiché *sine auctore*, objet d'une interrogation de Pline et d'une réponse de Trajan (Plin., *Epist.*, 10.97-98) : l'expression, qui n'est pas rare pour les libelles, est aussi fréquente en matière de rumeurs, comme on l'a vu. Cependant, nous n'incluons pas ces phénomènes proches dans notre réflexion, à l'exception notable de ce passage, car ils demanderaient une réflexion spécifique qui excède notre propos. Ils ont d'ailleurs été étudiés en lien avec la question de l'opinion publique récemment par Cr. ROSILLO-LOPEZ (Cr. ROSILLO-LOPEZ 2017a : 98 et suiv.).

[2072] Y. LE BOHEC 2018 : 130-131 pour les traces archéologiques et épigraphiques de ces camps d'entraînement (à l'instar du *campus Martius* ou du *campus* rattaché aux *castra praetoria*).

manipules, qui exclut une *contio*, à laquelle on assistait par ordre hiérarchique[2073], font plutôt penser à une scène d'exercice habituelle, interrompue par l'arrivée de la nouvelle de la mort de Tacite, l'empereur régnant, et la tentative de prise de pouvoir de Florien. Il est en revanche certain que l'interaction entre tribuns et manipules est tout à fait informelle ; elle évoque l'infiltration, récurrente dans la documentation, des tribuns ou centurions dans les groupes de discussion des troupes révoltées[2074]. Or, à partir de ce contact, les propos des chefs trouvent un écho dans les discussions des cercles de soldats, qui prennent la forme de discussions se tenant dans des cercles[2075]. Ici aussi, la rumeur servait de relais à une communication qui, pour être informelle et officieuse, n'en était pas moins verticale ; encore une fois, les élites militaires étaient parfaitement conscientes du rôle joué par le phénomène dans la diffusion des informations et savaient la tourner à leur avantage dans des contextes troublés comme celui-ci.

Deux siècles plus tôt, le général flavien Antonius Primus avait déjà parfaitement prouvé la puissance que l'on pouvait retirer de la maîtrise de l'articulation entre information officieuse et rumeur. On sait que ce personnage était particulièrement à l'aise avec les phénomènes rumoraux, comme l'atteste son comportement dans la seconde bataille de Bédriac, le 24 octobre 69[2076]. Or s'était produit à la veille de cet affrontement un épisode qui pourrait être versé au dossier de l'habileté du général en matière de bruits publics. Les troupes flaviennes avaient été rejointes par les trois légions de Mésie, autrefois othoniennes mais passées à Vespasien pour venger leur chef vaincu (Tac., *Hist.*, 2.85). L'annonce en avait été faite à Vitellius par le gouverneur de Mésie, Aponius Saturninus (Tac., *Hist.*, 2.96). Arrivant auprès des légions flaviennes à Crémone, dans un contexte troublé par une première sédition, elles se révoltèrent soudain contre Aponius Saturninus, soupçonné d'entretenir une correspondance équivoque avec Vitellius. Cette révolte fut déclenchée par la diffusion de la correspondance du gouverneur (*uolgatis epistulis*, Tac., *Hist.*, 3.11), qui fut reprise en écho par les discussions des soldats[2077], le tout aboutissant à un mouvement de foule contre Saturninus. La divulgation des lettres, indiquée par le verbe *uulgare* qui implique souvent par métonymie la course d'une rumeur, est donc au cœur de ce soulèvement. Or, à la fin de l'épisode, Tacite suggère que l'instigateur de la sédition est peut-être Antonius Primus, sans expliquer autrement la façon dont le général

[2073] Notons cependant que le *campus* pouvait constituer un lieu de harangue institutionnalisé pour les généraux, avec une tribune, cf. Fr. PINA POLO 1989 : 235 ; ce n'est néanmoins manifestement pas le cas ici.

[2074] Cf. surtout *supra*, p. 276-281.

[2075] *Sed cum inter milites sermo esset, quis fieri deberet, et manipulatim in campo tribuni eos adloquerentur dicentes requirendum esse principem aliquem fortem, sanctum, uerecundum, clementem, probum idque per multos circulos, ut fieri adsolet, diceretur, quasi diuino nutu undique ab omnibus adclamatum est : « Probe Auguste, dii te seruent. »*, *SHA, Prob.*, 10. On remarquera que, plutôt qu'une explicitation du fonctionnement de la rumeur, l'auteur présente une variation sur le paradigme mythographique (*quasi diuino nutu*), fidèle en cela à la tradition historiographique antérieure, ce qui se comprend eu égard à la nature du texte.

[2076] Pour le portrait en action d'Antonius Primus via la rumeur, cf. *infra*, chapitre 6.

[2077] *Legiones uelut tabe infectae Aponium Saturninum Moesici exercitus legatum eo atrocius adgrediuntur, quod non, ut prius, labore et opere fessae, sed medio diei exarserant, uulgatis epistulis, quas Saturninus ad Vitellium scripsisse credebatur. Vt olim uirtutis modestiaeque, tunc procacitatis et petulantiae certamen erat, ne minus uiolenter Aponium quam Flauianum ad supplicium deposcerent. Quippe Moesicae legiones adiutam a se Pannonicorum ultionem referentes, et Pannonici, uelut absoluerentur aliorum seditione, iterare culpam gaudebant*, Tac., *Hist.*, 3.11. Selon H. HEUBNER 1963, *ad loc.*, il ne peut s'agir de la lettre de Tac., *Hist.*, 2.96, dont le contenu n'aurait plus été d'actualité ; cependant, d'autres commentateurs identifient bien la lettre reçue à la fin du livre II et celle divulguée au début du livre III (par ex. Rh. ASH 2007a, *ad* Tac., *Hist.*, 2.96) ; par ailleurs, si l'on accepte que cette divulgation avait été subtilement réalisée par Antonius Primus, il pouvait faire dire à la missive ce qu'il souhaitait.

flavien aurait pu la déclencher : seules sont mentionnées la « rouerie » (*fraus*) du personnage et son ambition d'apparaître comme le grand vainqueur de la guerre[2078]. À la lumière de la configuration du récit tacitéen et des analyses présentées ici, et si l'on accorde créance à l'insinuation venimeuse de l'historien, il est peut-être possible de retracer la stratégie d'Antonius ainsi : ayant mis la main sur les lettres envoyées par Saturninus à Vitellius, il en avait fait fuiter le contenu auprès des soldats, peut-être grâce aux intermédiaires que constituaient les centurions ou les *principales*, escomptant que l'information serait reprise par la rumeur et mettrait son rival en difficulté. Si l'insinuation tacitéenne est juste, l'opération fut couronnée de succès. Sur ce point, le rôle des bruits castraux comme relais des instances de communication verticale, officielles ou officieuses, fournirait donc la clef d'un passage certes plus allusif que réellement démonstratif. Cette lecture a le mérite d'être en phase avec les autres textes où nous avons vu les élites militaires être conscientes de la capacité de la rumeur à poursuivre et compléter la communication horizontale entre le commandement et la troupe et attendre beaucoup des bruits castraux dans les processus de transmission d'information.

[2078] *Nec deerant qui crederent utramque seditionem fraude Antonii coeptam, ut solus bello frueretur*, Tac., *Hist.*, 3.11.

Conclusion du chapitre 5

En tant que média, le rôle premier de la rumeur était de transmettre au plus grand nombre possible des messages de nature informative ou normative. Nous nous sommes concentré dans ce chapitre sur le premier cas de figure – la rumeur qui véhicule une nouvelle, et non celle qui permet l'élaboration d'un jugement –, et nous nous sommes demandé quelle relation les bruits publics entretenaient avec ce que l'on peut nommer « l'information officielle ». En effet, les rumeurs rapportent parfois des nouvelles qui contredisent la version communiquée par les autorités, tantôt en bloc, tantôt seulement de façon partielle ; parfois, elles disent la même chose, mais devancent ou, au contraire, arrivent après un messager officiel (*nuntius*) ; parfois, enfin, les on-dit n'ont rien de contestataire ou de corrosif, et ne font que reprendre une information annoncée de manière tout à fait régulière par le pouvoir. Nous avons ajouté plusieurs paramètres à cette étude : celui des variations de lieux, entre l'espace urbain (et singulièrement Rome) et l'espace du camp militaire, mais également celui de l'origine de l'information – provient-elle de l'extérieur de l'espace pris en compte, par exemple des provinces pour les rumeurs urbaines, ou circule-t-elle à l'intérieur de cet espace ? Cela nous a conduit à distinguer deux grandes configurations possibles pour ce rapport entre les rumeurs et les circuits autorisés de l'information. Ces deux idéaltypes sont les suivants.

- D'un côté, il est évident que les rumeurs entrèrent le plus souvent en tension avec l'information officielle, ce que la langue traduit dans l'opposition fréquente entre *rumor*/*fama* et *nuntii*/*litterae*. Dans ce cas, on s'aperçoit que les acteurs sociaux cherchaient parfois à acquérir à toute force une information, surtout lorsque la situation était ambiguë et particulièrement impliquante (après une bataille à l'issue incertaine, pendant une crise politique, etc.)[2079]. Lorsque l'information que l'on tentait d'obtenir avant les autorités concernait un événement distant, soit la rumeur se développait parallèlement aux circuits officiels, auquel cas elle pouvait se montrer plus rapide que les messagers mandatés par les autorités, soit elle apparaissait au moment où ces *nuntii* arrivaient en ville ou dans les camps, notamment lorsqu'ils pénétraient dans l'espace urbain au niveau des *portae Vrbis*. Lorsqu'il s'agissait d'une information circulant déjà dans les réseaux de pouvoir, ou plus largement entre nobles, les risques de fuite étaient nombreux, et aucun lieu n'était assez clos et hermétique pour se prévenir de la naissance d'une rumeur. La porosité était favorisée par certaines caractéristiques architecturales, à l'instar des bâtiments où se réunissait le Sénat et qui laissaient parfois filtrer des informations, mais également par des structures sociales comme la domesticité des grandes familles, qui formaient une interface certaine entre le monde *a priori* privé des *domus* aristocratiques et la cité.
- De l'autre côté, on ne peut se satisfaire d'une lecture « agonistique » de la relation entre rumeurs et circuits officiels de l'information. Malgré les cas bien connus de censure, ou plutôt de tentative de censure, de la part des autorités, qui cherchaient parfois à faire taire une rumeur à propos d'un événement censément secret, il semble bien que les bruits publics aient aussi eu pour fonction de reprendre et de diffuser

[2079] Nous sommes ici dans les pas de T. SHIBUTANI (voir T. SHIBUTANI 1966 : 56-62 en particulier).

largement des annonces faites à la foule par les magistrats (ou l'empereur) à Rome et par l'état-major dans les armées. Dans ce cas de figure, il y a fort à parier que le pouvoir cherchait précisément à ce que l'information pénètre dans les réseaux de la rumeur, ce qui permettait de pallier les faiblesses structurelles des institutions politiques comme la *contio*, laquelle ne pouvait jamais toucher l'intégralité des citoyens ou de l'armée. Dans une société sans *mass-media* mais également sans technique d'amplification artificielle de la voix, la rumeur n'était pas nécessairement perçue comme une ennemie et pouvait se transformer en alliée. C'est probablement ce qu'il faut voir dans l'exemple paradigmatique du récit de l'élaboration des XII Tables chez Tite-Live, dans lequel sont sans doute largement visibles les schémas mentaux de l'aristocratie romaine de la fin de la République. La rumeur fonctionnait alors comme un relais d'opinion, permettant une diffusion horizontale, à l'intérieur de la foule, de la communication verticale, qu'elle soit orale (*contiones*) ou écrite (*acta diurna*, par exemple). Ce système pouvait être exploité par les aristocrates pour lancer des accusations et des calomnies contre leurs adversaires, en particulier à l'époque républicaine, comme cela a été vu très tôt par les spécialistes de la rumeur, notamment Fr. PINA POLO ; toutefois, sa raison d'être première était probablement d'ordre pratique.

*

Trois approches complémentaires nous ont donc permis de cerner au plus près le phénomène de la rumeur. Dans le chapitre 3, nous avons proposé une phénoménologie des bruits publics et mis en évidence un modèle de diffusion, une structure, un « squelette », si l'on veut, qui est de première importance pour comprendre les grandes caractéristiques de ce média et l'image négative qu'en donnent les sources littéraires. Dans le chapitre 4, nous sommes descendu au niveau des maillons de la chaine rumorale pour déterminer plus précisément les circonstances matérielles de la transaction informationnelle. Dans ce chapitre, nous avons repris de la hauteur et constaté que les problématiques d'acquisition et de diffusion de l'information trahissaient des enjeux de pouvoir cruciaux.

Ainsi l'image de la rumeur apparaît-elle désormais de façon bien plus nette. Cette deuxième partie de notre étude est fondamentale pour la suite : en effet, lorsque Tacite rapporte une rumeur dans son récit, que celle-ci soit inventée, qu'elle soit présente dans ses sources ou qu'elle provienne de son expérience et des souvenirs, il le fait en ayant à l'esprit ce qu'était effectivement qu'une rumeur : il ne crée pas une réalité sociale *ex nihilo*, par la magie de son verbe, mais s'appuie sur les propriétés concrètes des bruits publics, auxquels il donne une forme textuelle bien précise en fonction des effets qu'il veut mettre en place. Ces trois chapitres formeront donc le substrat de l'analyse plus littéraire que l'on va lire dans la partie suivante, et qui doit toujours être articulée, quand on s'intéresse à la représentation de pratiques sociales et politiques comme les rumeurs, à la bonne connaissance des faits et pratiques historiques, fussent-ils fuyants comme des paroles échangées au sein de la foule.

TROISIEME PARTIE – TACITE FACE A LA RUMEUR

La présente partie vise à confronter le profil social de la rumeur, auquel nous sommes parvenu dans la partie précédente, avec l'utilisation très régulière et variée qu'en fait Tacite au sein de son œuvre. Passant d'une réflexion historique à un champ d'analyse historiographique, c'est-à-dire porté sur l'étude des techniques de Tacite quant à l'écriture de l'histoire, notre corpus se resserrera en conséquence sur les *Annales*, les *Histoires* et les opuscules ; si d'autres auteurs sont convoqués, ce sera ponctuellement, à simple titre de comparaison, en particulier pour cerner les spécificités tacitéennes vis-à-vis d'historiens antérieurs – on pense ici surtout à Tite-Live – et d'auteurs des Ier et IIème siècles (ainsi avec les poètes épiques). Ce resserrement se justifie par un état de fait et une ambition méthodologique.

L'état de fait réside dans le constat de la densité absolument exceptionnelle des rumeurs au sein du récit tacitéen, bien supérieure à tout autre auteur majeur de l'Antiquité latine. Au-delà des observations statistiques que l'on peut faire – Tacite est, par exemple, l'historien latin qui utilise le plus le terme *rumor*[2080] –, il s'agit plus généralement d'une impression tenace que le lecteur retire de la lecture de l'historien romain. Lorsqu'un jésuite issu d'un milieu hostile à Tacite cherchait à écrire un pastiche tacitéen au début du XVIIe siècle, c'était avant tout le tableau d'une ville en proie aux propos incertains et chaotiques du vulgaire qu'il peignait[2081]. De fait, chez Tacite, les rumeurs sont à toutes les pages ou presque, et d'une diversité de forme constante : parfois brefs propos rapportés dans un discours narrativisé ou mentions fugaces de la course d'un bruit dans la cité, elles prennent également fréquemment l'apparence de longs discours qui envahissent la narration, créant une pause pathétique dans l'enchaînement des événements[2082].

[2080] Fréquence relative pour les *Histoires :* 5,437 occurrences pour 10000 mots ; pour les *Annales* : 5,062/10k mots ; pour l'*Agricola* : 4,451/10k mots. En réalité, les deux seuls textes qui présentent une concentration plus élevée du mot *rumor* sont le *Commentariolum Petitionis* de Q. Cicéron et le *De Bello Gothico* de Claudien. Relevé réalisé à l'aide de l'outil « Word frequency statistics » du projet *Perseus* (http://www.perseus.tufts.edu/hopper/vocablist?lang=la). Bien évidemment, cette remarque n'a pas de valeur méthodologique très grande, et doit demeurer limitée : d'une part, le projet *Perseus* ne contient pas l'intégralité des œuvres de la littérature latine, et d'autre part, on ne saurait se satisfaire d'une approche simplement lexicale des rumeurs tacitéennes, à plus fort raison en la réduisant au seul terme *rumor*. Cela étant, les chiffres permettent de se faire une idée de la spécificité tacitéenne sur la question. Sur l'importante quantitative des rumeurs chez Tacite par rapport aux autres historiens, voir également W. RIES 1969 : 7, qui dénombre cent cinquante passages contenant de tels bruits – sans, cependant, donner ni méthodologie, ni relevé exhaustif ; également W. SUERBAUM 2015 : 201 et ce jugement général d'E. CIZEK 1995 : 244 : « Aucun autre historien antique n'a jamais assigné un rôle aussi important aux *rumores* dans l'économie de son œuvre et n'en a tiré des effets aussi enrichissants pour son art et ses structures de pensée. »

[2081] C'est en tout cas ce que l'on trouve en lisant les *Proclusiones academicae* de Famiano Strada, paru en 1617 à Rome, comme l'analyse L. CLAIRE 2014, qui cite le pastiche suivant, à propos de la mort de Léon X (p. 124 et suiv.) : *atque ut quisque procax lingua ac miscere coetus histrionum more doctus, ita propiora ueris dicere in uulgus credebatur. […] Haec aliaque Romae agitabantur, uana plerumque, et iis comperta minus, qui confidentius iactabant ; sed tamdiu materies in ore uulgi futura, quamdiu noua res obiiceretur, more Vrbis, in qua sermo sermonem trudit* (Famiano Strada, *Proclusiones academicae*, II, 2, p. 247-249). Nous remercions L. CLAIRE d'avoir porté à notre connaissance cette réécriture renaissante très révélatrice.

[2082] Sur cette diversité de forme du discours de la rumeur, voir la dernière partie de notre étude lexico-syntaxique en annexe.

Une ambition méthodologique, aussi : en se concentrant sur un seul écrivain, il semble possible d'étudier le système cohérent – tel est notre postulat – que forment ces rumeurs si diverses dans le réseau de ses œuvres. Ayant cherché, à la suite d'autres chercheuses et chercheurs, à rendre à la rumeur sa dignité d'objet historique, nous tenterons ici d'en voir la profonde cohésion au sein du récit tacitéen. En effet, la reconstruction du processus de la rumeur, des sociabilités qui la soutiennent, de sa position dans le paysage médiatique à Rome et dans les camps militaires, tout cela explique les fonctions qui lui sont attribuées par Tacite dans l'élaboration de l'œuvre d'art qu'est le récit historique. Nous verrons dans les pages qui suivent de nombreux exemples de passerelles entre les caractéristiques historiques de la rumeur et les propriétés littéraires qui sont les siennes dans notre corpus. Néanmoins, il convient de préciser en introduction trois grands principes qui présideront à notre réflexion, et que nous pensons de première importance pour toute analyse (si « littéraire » qu'elle se prétende) de la rumeur chez un historien antique.

Note méthodologique : la rumeur, fait historique, fait littéraire

La plupart de ces principes ont été déjà évoqués de façon éparse dans le cours de ce travail, mais gagnent sans doute à être formulés clairement avant d'entrer dans le détail de notre réflexion et de plonger au niveau du texte lui-même.

- Premièrement, il faut rappeler une fois de plus qu'une mention de rumeur chez Tacite ne peut être considérée comme une création purement littéraire, sans aucun rapport avec le monde social. Le mépris de classe qu'exerçait un membre de l'élite sénatoriale comme Tacite envers ce phénomène souvent d'origine populaire ne dédouanait pas l'historien des règles élémentaires de la vraisemblance, si importantes dans l'historiographie ancienne[2083]. Pour la rumeur comme pour toute autre réalité de la vie quotidienne à Rome, le lecteur possédait un horizon d'attente tiré de sa propre expérience, horizon à l'encontre duquel Tacite ne pouvait sans doute pas aller sans perdre en crédibilité[2084]. Autrement dit, analyser des fonctions rhétoriques assignées à la rumeur au sein du récit tacitéen ne doit pas faire perdre de vue que celle-ci s'inspirait de pratiques sociales régulières et ne relevait pas d'un acte de création pur et désintéressé (qui n'aurait guère de sens dans le cadre de la littérature antique). En fin de compte, une enquête de *fact-checking* sur l'historicité des rumeurs n'offre pas d'intérêt dans notre perspective, en plus d'être presque toujours impossible.
- Le deuxième principe vise à distinguer la question de l'historicité de ces rumeurs et leur utilisation dans le récit tacitéen. Une rumeur dotée de fonctions narratologiques précises dans la construction de la narration n'est pas pour autant une rumeur inventée ; inversement, une rumeur « vraie » au plan historique – au sens d'« attestée

[2083] C'est le sens des travaux de T. P. WISEMAN 1979 ; A. J. WOODMAN 1988. Citons par exemple cette phrase importante de T. P. WISEMAN 1979 : 34-35 au sujet de la rhétorique, dont procède le genre historiographique dans l'Antiquité : « Plausibility was what mattered. Even if the orator's narration was true, he must still make sure that it sounded plausible, and not open to any *a priori* objection on grounds of inherent improbability. »

[2084] Nous pouvons faire nôtre ici la remarque de J. E. LENDON 1999 : 281 à propos des récits de bataille chez César : « Perhaps Caesar's battle descriptions are tendentious, but to tell lies Caesar must have a grammar of battle description from which to build the lies, a grammar which exists before the lies. »

par d'autres témoignages » – peut tout à fait être utilisée par Tacite comme un outil lui permettant de structurer son récit, d'établir une ambiance, ou de dramatiser sa version d'un épisode. On s'opposera donc fermement à la position, certes caricaturale et datée, de D. PIPPIDI, selon lequel « certaines des rumeurs tacitéennes n'ayant pu exister sous la forme que leur fait revêtir l'historien, force est de les considérer comme autant d'artifices de style, inventés de toute pièce par lui »[2085]. Pour formuler ce deuxième principe d'une façon différente, il est capital de distinguer avec la plus grande rigueur le degré d'élaboration littéraire (rhétorique, historiographique, etc.) d'un bruit de son historicité : la première peut être analysée en détail, la seconde reste plus délicate à cerner, surtout en l'absence de source parallèle, comme cela est fréquemment le cas pour des phénomènes oraux et essentiellement populaires. Plutôt que d'opposer l'ornement formel et la vérité historique, nous suivrons donc ici le principe bien établi par É. AUBRION selon lequel Tacite, « orateur et historien », met la rhétorique (qui informe souvent les mentions de rumeur) « *au service* de la vérité historique »[2086].

- Enfin, concluons cette série de remarques préalables de façon plus générale en insistant sur le fait qu'une mention de rumeur n'est jamais neutre. Si Tacite choisit d'en relater une, si brève qu'elle soit, ce choix est signifiant et ne peut être passé sous silence, quand bien même le *rumor* ne serait qu'évoqué au détour d'une narration peu dramatisée ou dans une liste générale d'événements. La volatilité du phénomène dans nos sources et sa nature proprement sonore aux yeux des Anciens font qu'une mention de rumeur est toujours significative ; sa brièveté ou, au contraire, son ampleur au sein du récit sont d'abord à expliquer par l'analyse des enjeux littéraires qui la gouvernent plutôt que par son importance ou sa futilité historique.

*

Ces trois principes à l'esprit, nous proposons de conduire l'analyse des fonctions que revêt la rumeur au sein de l'œuvre littéraire en deux temps. Nous commencerons par nous focaliser dans le chapitre 6 sur les aspects narratologiques, les plus évidents : il s'agira alors de souligner combien les bruits de la foule permettent à Tacite de structurer son récit et de faire émerger une

[2085] D. PIPPIDI 1965 : 46 (voir également la n. 3 de la même page pour des exemples de la même posture chez des savants antérieurs). Nous contestons donc également l'approche « historiciste » prise systématiquement par W. RIES dans sa thèse pionnière sur les rumeurs chez Tacite (W. RIES 1969). Citons les exemples assez représentatifs des rumeurs relatées en Tac., *Hist.*, 1.50 et Tac., *Ann.*, 1.4, pour lesquelles le chercheur allemand s'interroge à chaque fois sur leur authenticité, finissant par la juger improbable du fait de leur forme toute rhétorique, de leur utilisation dans le récit ou même de leur simple « couleur » tacitéenne (respectivement W. RIES 1969 : 137-139 et 151-152 ; voir un autre exemple avec W. RIES 1969 : 108). Cette approche est encore représentée aujourd'hui, tout récemment par exemple chez W. SUERBAUM 2015 : 192 et suiv. (par ex. p. 193 : « [die] Existenz [der Gerüchte ist] m. E. meist nicht als historische Tatsache zu betrachten »). À l'inverse, la position de L. FERRERO semble de loin plus raisonnable : il n'y a aucune raison de considérer comme « mutuellement exclusifs » l'élaboration artistique et le fondement historique des rumeurs (L. FERRERO 1946 : 50 ; voir aussi nos propos dans l'introduction générale). Le même L. FERRERO applique ainsi cette approche aux chapitres Tac., *Ann.*, 1.9-10, qui contiennent une rumeur des plus rhétoriques du corpus tacitéen, analysée comme se trouvant « su un piano intermedi fra l'artifizio retorico e la relazione documentaria » (L. FERRERO 1946 : 65). Voir dans une perspective analogue C. QUESTA 1967 : 66 qui, en comparant Tac., *Ann.*, 3.44 et Vell. 2.129 conclut que « Tacito dà qui forma artistica a *rumores* realmente corsi circa questi avvenimenti ».

[2086] Selon les expressions de É. AUBRION 1985 : 679-680 (nous soulignons), mais tout l'ouvrage est construit autour de cette démonstration.

voix secondaire, dont la relation, tantôt complice, tantôt hostile avec la voix principale du narrateur sera à analyser. Les phénomènes d'insinuation, de contestation, de caractérisation et d'unification inhérents aux voix de la foule constitueront l'objet de notre étude. Ces analyses s'inscrivent dans la continuité de la lecture que l'on fait traditionnellement du phénomène : les travaux pionniers dédiés exclusivement à la rumeur tacitéenne, notamment les trois études de L. FERRERO, W. RIES et I. SHATZMAN (entre 1946 et 1974)[2087], insistent tout particulièrement sur ces fonctions narratologiques de la rumeur et mettent en évidence la façon dont l'historien s'en sert pour guider l'interprétation de son lecteur ou dresser des portraits suggestifs de ses personnages. Comme au début de la partie précédente, nous renvoyons à l'état complet de la question en annexe[2088] pour le poids de cette approche dans la littérature secondaire.

Dans un deuxième temps (chapitre 7), nous quitterons le cadre du récit pour étudier l'amont et l'aval des rumeurs tacitéennes : il ne s'agira plus d'analyser ce que le *narrateur* fait des bruits publics, mais bien plutôt comment l'*historien* les considère, quelle place il leur réserve dans sa philosophie de l'histoire (en amont du récit), et quels effets ils provoquent sur le *lecteur* (en aval de celui-ci). Dans ce dernier chapitre plus historiographique que narratologique, nous ferons le constat d'une certaine réhabilitation des rumeurs, au-delà des sentences méprisantes si fréquemment répétées par Tacite. Ces voix subalternes sont aussi des instances de commentaire de l'action, non assujetties à l'exigence de rationalité et de factualité que poursuit l'historien et, du même coup, vectrices d'ouverture : en prenant l'émotion comme repère et comme jalon, la rumeur livre une autre interprétation des faits tout en accaparant le pôle pathétique de l'*historia ornata*. C'est également dans ce chapitre que nous nous intéresserons à la reconnaissance paradoxale de la légitimité informationnelle du phénomène, lorsque Tacite fait de la rumeur sa source et de la foule son garant. Rares, ces passages sont d'autant plus significatifs que, dans l'idéologie aristocratique, *rumor* et *auctor* étaient des termes proprement antithétiques.

Ces deux moments de notre analyse permettront donc de faire entrer en résonnance les rôles littéraires dévolus aux bruits publics tels qu'ils apparaissent chez Tacite, et dont la recherche a jusqu'à présent fourni des approches intéressantes, mais diffractées, avec les caractéristiques historiques que nous reconnaissons à présent au phénomène.

[2087] L. FERRERO 1946 ; W. RIES 1969 ; I. SHATZMAN 1974.
[2088] Cf. annexe 1 *infra* (« la rumeur à Rome, un état de la question » ; voir surtout la deuxième section).

Chapitre 6 – Narratologie de la rumeur tacitéenne : bruits publics et construction du récit

> **BASILE**. – La calomnie, Monsieur ! Vous ne savez guère ce que vous dédaignez ; j'ai vu les plus honnêtes gens près d'en être accablés. Croyez qu'il n'y a pas de plate méchanceté, pas d'horreurs, pas de conte absurde, qu'on ne fasse adopter aux oisifs d'une grande ville en s'y prenant bien : et nous avons ici des gens d'une adresse !... D'abord un bruit léger, rasant le sol comme hirondelle avant l'orage, *pianissimo* murmure et file, et sème en courant le trait empoisonné. Telle bouche le recueille, et *piano, piano*, vous le glisse en l'oreille adroitement. Le mal est fait ; il germe, il rampe, il chemine, et *rinforzando* de bouche en bouche il va le diable ; puis tout à coup, ne sais comment, vous voyez calomnie se dresser, siffler, s'enfler, grandir à vue d'œil ; elle s'élance, étend son vol, tourbillonne, enveloppe, arrache, entraîne, éclate et tonne, et devient, grâce au Ciel, un cri général, un *crescendo* public, un *chorus* universel de haine et de proscription. Qui diable y résisterait ?
>
> BEAUMARCHAIS, *Le Barbier de Séville* (1775), acte II, scène 8

C'est en termes narratologiques que la rumeur tacitéenne se laisse le plus facilement approcher[2089] : en effet, c'est au niveau des mécanismes internes du récit composé par Tacite que ses rôles ressortent avec le plus de clarté. Nous répertorions donc ci-dessous quatre fonctions du phénomène : transitionnelle, modalisatrice, portraitique et unifiante. Avant de définir ces notions de plus près, il est important de relever que ces différentes fonctions ressortissent à l'une ou l'autre des deux faces de la rumeur, qui peut prendre dans l'œuvre de Tacite la forme d'un objet du récit, lorsque le narrateur décrit la course d'un bruit, ou celle d'un support de discours, lorsqu'il cède la parole au contenu du *rumor*. On distinguera donc les fonctions narratologiques relevant des caractéristiques très particulières de la diffusion de la rumeur, dont les propriétés furent exploitées à l'envi par Tacite dans les espaces de transition géographique et chronologique du récit (partie a), et celles relevant du contenu discursif de la rumeur, qui permit à Tacite d'insinuer ou de mettre en doute des affirmations (partie b), de complexifier les portraits de ses personnages (partie c) ou de structurer son œuvre par des jeux de renvoi thématiques entre épisodes ou entre personnages (partie d). Ainsi, que l'on observe la rumeur sous l'angle du média ou sous l'angle du message, ses traits propres en faisaient un outil fondamental pour l'historien dans la construction d'un récit fluide, cohérent et homogène.

[2089] Si les références aux travaux des principaux théoriciens de la narratologie apparaîtront dans le cours de cette partie (ainsi pour G. GENETTE), renvoyons ici de façon générale à l'introduction de l'ouvrage récent d'I. J. F. DE JONG 2014 : 6-12 pour un bilan bibliographique quant à l'application des outils narratologiques à la littérature ancienne. L'approche narratologique de la rumeur a déjà été amorcée par Ph. HARDIE (notamment Ph. HARDIE 2009 ; Ph. HARDIE 2012), aux travaux duquel nous renverrons dans le détail des pages qui suivent.

a. L'espace des bruits publics : rumeurs et transition

L'une des caractéristiques principales de la rumeur, on l'a vu, résidait dans la force de son processus de diffusion réticulaire et non linéaire, qui lui permettait de couvrir rapidement et exhaustivement un territoire, au prix, certes, d'une potentielle perte d'information due à la reformulation constante de son message. Ces propriétés expliquent que la rumeur soit fréquemment associée chez Tacite à des indices spatiaux, et que l'historien évoque à de multiples reprises son inscription dans l'espace, un trait stylistique moins évident pour les autres modalités de transmission des nouvelles (lettres, *uehiculatio*, etc.). La réticularité propre aux bruits publics avait également pour conséquence la circulation très diffuse de l'information, dont plusieurs versions, parfois contradictoires, pouvaient coexister ou parvenir à différents moments au même but[2090]. Ces deux caractéristiques – spatialité et progression diffuse, sur le plan chronologique notamment – ressortent nettement du texte tacitéen, par exemple à l'occasion de la rumeur afférente aux projets d'assassinat de Rubellius Plautus en 62 (Tac., *Ann.*, 14.58) : selon Tacite, celle-ci se développa grâce à « la distance terrestre et maritime qui le tenait éloigné en espace et en temps »[2091]. La rumeur progressait dans un espace (*spatium itineris*, dans le texte) et une temporalité (*tempus interiectum*) ressentis comme singuliers ; la rapporter, c'était toujours interroger ce cadre spatio-temporel où elle se développait. Ces particularités faisaient du même coup du phénomène rumoral un outil idoine dans la construction d'un récit contraint (au moins théoriquement) comme celui de Tacite, car reprenant les codes du genre annalistique[2092]. En effet, le genre annalistique, auquel appartiennent aussi bien les *Annales* que les *Histoires*, imposait de rapporter les événements année après année, en alternant le compte rendu des faits se déroulant à Rome et ceux se déroulant dans les provinces. Un tel carcan de règles, très anciennes, sans doute héritées des pratiques religieuses des grands pontifes[2093], était de nature à gêner et l'historien et l'artiste[2094] : l'historien qui souhaitait pouvoir contrevenir à la rigueur chronologique pour narrer un épisode cohérent comme un tout, sans le segmenter par années et sans y intercaler le récit d'épisodes parallèles ; l'artiste qui ressentait l'artificialité des changements de cadre et de contexte et, à ce titre, pouvait être tenté de l'adoucir en ménageant les phases de transition. Ces deux limites de la structure annalistique pouvaient être circonvenues par l'artifice de la rumeur.

1. De la périphérie au centre : les transitions géographiques

---

[2090] L'exemple paradigmatique étant celui des nouvelles de la mort de Germanicus (Tac., *Ann.*, 2.82), cf. nos observations dans le chapitre 3.

[2091] *Plauto parari necem non perinde occultum fuit, quia pluribus salus eius curabatur et spatium itineris ac maris tempusque interiectum mouerat famam*, Tac., *Ann.*, 14.58. Analyse politique de cet épisode chez E. FLAIG 2002 : 364-366 ; et E. FLAIG 2003b : 353-357 ; sur Rubellius Plautus, voir I. COGITORE 2002a : 232-234.

[2092] La coutume voulait cependant que ces contraintes laissent un espace de liberté à l'historien et à son jugement averti, cf. M. FUHRMANN 1960 : 251 et surtout J. GINSBURG 1981, qui analyse finement le rapport de Tacite, ni tout à fait contraint, ni tout à fait autonome, à la tradition annalistique (par ex. p. 96 et suiv.).

[2093] De fait, à en croire Servius auctus (Serv. auct., *Aen.*, 1.373), la *tabula dealbata* tenue par le Grand Pontife consignait les événements *domi militiaeque* et *terra marique* sous la forme d'*annui commentarii*, publiés ensuite comme *Annales maximi* (cf. M. CHASSIGNET 2003 : VIII-IX ; voir également les hypothèses relatives à l'existence d'un *liber annalis* tenu année par année par le collège des Pontifes, p. XXIX-XXXIII).

[2094] M. M. SAGE 1990 : 975 rappelle cependant qu'il ne faut peut-être pas négliger l'influence d'historiens annalistes antérieurs qui auraient, avant Tacite, mis en œuvre des solutions pour contourner la rigidité des conventions annalistiques.

Le rôle joué par la rumeur dans l'adoucissement des transitions géographiques est particulièrement sensible dans l'alternance des points de vue entre Rome et les provinces, les affaires intérieures et les affaires extérieures[2095] ; néanmoins, on perçoit ce rôle également dans d'autres types de variation spatiale, au sein des provinces, voire d'une seule province, ou encore à l'intérieur de l'*Vrbs* elle-même. Nous procèderons ici en faisant varier les échelles et en nous rapprochant progressivement des microtransitions géographiques et de leurs significations politiques.

i- Des provinces vers Rome

Comment ramener le récit à Rome après la description de la situation dans les provinces ou des conflits aux marges de l'Empire ? Depuis Salluste au moins, certaines expressions, devenues presque formulaires chez Tacite, permettaient d'opérer cette transition géographique qui appartenait aux codes du genre historique. Une formule récurrente utilisait une conjonction de coordination adversative suivie d'un locatif (*at Romae, sed Romae*[2096]), voire le locatif seul (*Romae*[2097]). Le retour et la régularité de ces formules chez Tacite les désignent comme les chevilles du récit annalistique mais, dans le même temps, les exposent aussi comme telles : le dispositif n'est pas sans conférer au texte un aspect artificiel, à l'image des règles du genre dont Tacite se plaint à plusieurs reprises, comme nous le verrons. Or, la rumeur fournissait un prétexte pour adoucir ces brusques changements de cadre. En effet, il était facile pour l'historien d'accompagner le retour de la focalisation sur Rome par la description ou la simple mention d'une rumeur circulant entre une province et l'*Vrbs*. De fait, nous avons vu que le flux rumoral était continu, en particulier le long des réseaux commerciaux qui reliaient la capitale et les différentes régions de son empire : en faire état était une façon d'accompagner et d'expliquer, par un élément intradiégétique, le déplacement du récit. De cette façon, la convention littéraire, donc quelque peu factice, se trouvait légitimée par un fait social dont tous les contemporains de Tacite faisaient sans doute l'expérience : la circulation incessante des nouvelles par les canaux rumoraux. Ainsi peut-on considérer les rumeurs comme des « embrayeurs de transition » chez Tacite : elles motivent les changements de plan depuis la diégèse elle-même[2098]. De fait, les épisodes situés à Rome à la suite immédiate de la narration de *res externae* sont régulièrement introduits par l'évocation plus ou moins étendue de bruits publics[2099]. L'exemple le plus éclatant

---

[2095] Sur ce schéma traditionnel de l'historiographie annalistique, voir J. GINSBURG 1981 : 53, qui montre comment Tacite a renouvelé le schéma classique de Tite-Live alternant *res internae*, *res externae* et *res internae* ; également M. M. SAGE 1990 : 885 ; Fr. GRAF 1931 : 16 ; M. PFORDT 1998 : 18-19. F. GALTIER 2011 : 62-63 affirme que Tacite utilise cette alternance entre *res internae* et *res externae* pour constituer des séquences autonomes (notamment pour la révolte de Germanie en Tac., *Hist.*, 4.12, exemple que nous analysons *infra*), mais n'étudie pas la façon dont Tacite procède pour (ré)organiser ainsi sa matière.

[2096] Chez Salluste, même s'il ne s'agit pas de récit annalistique à proprement parler : Sall., *Cat.*, 43 (retour à Rome après la description du développement de la conjuration en Italie). *At Romae* est un tour extrêmement récurrent chez Tacite : Tac., *Hist.*, 2.55, 4.3, 4.68 ; *Ann.*, 1.7, 1.46, 2.82, 3.22, 3.44, 4.52, 6.2, 6.29, 15.18, cf. H. FURNEAUX 1962 : 377 et Fr. R. D. GOODYEAR 1972 : 303. Sur l'utilisation de *at* pour changer de sujet chez Tacite, voir J. GINSBURG 1981 : 59-60.

[2097] Notamment chez Tite-Live : Liv. 2.21, 3.29, 4.31, 5.24, etc. Également en fin d'épisode, par ex. Liv. 10.10.

[2098] En ce sens, on peut dire que les rumeurs accompagnent ou participent de ce que G. GENETTE appelle la « fonction de régie » du narrateur, à savoir tous les passages métanarratifs où sont marquées « les articulations, les connexions, les inter-relations, bref l'organisation interne » du récit (G. GENETTE 1972 : 261-262), analysés récemment par P. DUCHENE 2014 : 26-63.

[2099] Cette caractéristique du récit tacitéen fait écho au rôle introductif et conclusif dévolu à la *fama* dans l'épopée (souvent au niveau de la macrostructure) et dans l'historiographie, tel qu'il a été mis en lumière dans

se trouve sans doute dans un texte déjà cité, l'arrivée des nouvelles de la mort de Germanicus en 19 (Tac., *Ann.*, 2.82). Nous avons déjà mis en évidence l'intérêt exceptionnel de ce passage pour notre connaissance de la rumeur, qui est l'objet d'une description extrêmement vivace. Observons à présent l'enchaînement géographique avec ce qui précède. Germanicus est mort au chapitre 72 du livre II ; ses funérailles sont présentées au chapitre suivant. La suite de ce fil narratif se fera à Rome avec, au début du livre III, l'arrivée des cendres en Italie et le procès de Pison. Après les funérailles à Antioche, Tacite décrit le départ des principaux protagonistes vers la capitale, où se déplace l'intrigue : Agrippine et ses enfants embarquent avec l'urne cinéraire au chapitre 75 ; quant à Pison, après une scène de conseil et l'échec de ses manœuvres militaires pour récupérer seul le gouvernement de la Syrie, il est envoyé par Cn. Sentius, gouverneur par intérim de la province, à Rome (Tac., *Ann.*, 2.81). Les événements syriens se terminent par l'évocation de ce retour dans l'*Vrbs* du principal suspect de l'affaire, aux yeux du public : « on ne lui fit concession que de navires et d'un laissez-passer pour Rome » (*nec aliud quam naues et tutum in urbem iter concessum est*). De façon très intéressante, à la narration précise de ce déplacement d'individus (Agrippine et Pison) est substituée au tout début du chapitre suivant la description du déplacement de l'information du décès de Germanicus par la rumeur. La formule de transition *at Romae*, bien présente (Tac., *Ann.*, 2.82), est immédiatement complétée par l'évocation détaillée de la course des bruits publics : « À Rome, toutefois, lorsque l'état de santé de Germanicus fut connu et que toutes les nouvelles, grossies par la distance, eurent été tournées au mal, la souffrance, la colère éclatèrent, ainsi que les plaintes. »[2100] Plus qu'une simple mention de rumeur, c'est ici son parcours qui est condensé dans les deux propositions temporelles, comme l'attestent d'ailleurs le choix d'un verbe inchoatif (*percrebrescere*) pour la désigner à la place d'un substantif attendu, ainsi que de façon plus générale sa présentation sous l'angle de la diffusion[2101]. Grâce aux caractéristiques spatialisantes de la rumeur[2102], les schèmes du voyage, très littéraux dans les scènes de départ d'Agrippine et de Pison par la mention des *naues* et de l'*iter*, se déplacent dans le domaine, non moins concret, de la circulation des nouvelles et accompagnent ainsi le retour de la focalisation sur Rome, sur laquelle le récit restera centré pour évoquer différentes mesures ayant trait aux affaires intérieures[2103].

---

toute sa complexité par Ph. HARDIE 2009 : 564-571 (étude en particulier du récit du faux Drusus chez Tac., *Ann.*, 5.10). Approche plus classique de cette technique compositionnelle d'alternance entre la politique extérieure et l'*Vrbs* par la mention de nouvelles ou de réaction chez G. WILLE 1983 : 346 et M. PFORDT 1998 : 198, qui souligne la cohésion du récit qu'elle perMét.

[2100] *At Romae, postquam Germanici ualetudo percrebuit cunctaque ut ex longinquo aucta in deterius adferebantur, dolor ira, et erumpebant questus*, Tac., *Ann.*, 2.82. Le témoignage de Suétone a recours au même type de technique et fait également de la rumeur une cheville de son récit : *Romae quidem, cum ad primam famam ualitudinis attonita et maesta ciuitas sequentis nuntios opperiretur, et repente iam uesperi incertis auctoribus conualuisse tandem percrebruisset* (Suét., *Cal.*, 6). L'appartenance au genre de la biographie (et non à l'histoire annalistique) rend cependant cette utilisation narratologique des rumeurs bien plus rare que chez Tacite.

[2101] Sur ce mode d'évocation des rumeurs, voir notre enquête lexicographique dans l'annexe 2.

[2102] En ce sens, notre analyse serait le pendant littéraire de l'analyse historique des rumeurs à l'aide des outils du *spatial turn* dont témoignent par exemple Cr. ROSILLO-LOPEZ 2017a ; et dans une moindre mesure R. LAURENCE 2011.

[2103] Honneurs décrétés par le Sénat envers Germanicus (Tac., *Ann.*, 2.83), naissance des jumeaux de Drusus et Livia (2.84), décrets du Sénat (2.85), choix de la fille de Domitius Pollio comme Vestale (2.86), mesures frumentaires de Tibère (2.87). Le livre se conclut sur la mort d'Arminius et son portrait (2.88).

Pour exceptionnel qu'il soit, cet épisode n'est pas isolé : de nombreux autres passages articulent le changement de focalisation entre les provinces et Rome à la circulation des rumeurs entre les deux espaces, parfois en complément du syntagme *at Romae* comme dans le texte cité ci-dessus[2104], parfois de façon plus discrète[2105]. On trouve également des variations intéressantes sur ce modèle. En Tac., *Hist.*, 4.38 se trouve une de ces articulations du récit annalistique : après une longue narration du soulèvement batave (4.12-37), l'historien regroupe les événements romains (4.38-47). Le retour à la *ciuitas* est accompagné de la mention d'une rumeur ; cependant, à la différence des exemples vus ci-dessus, celle-ci ne sert pas à connecter le pôle géographique dont il vient d'être question (la Germanie) et le pôle urbain, puisqu'elle évoque une potentielle situation de blocus en Afrique[2106]. Si Tacite place tout de même cette *fama* au début de l'ensemble concernant les affaires intérieures, soit dans un lieu transitionnel qui n'a rien d'anodin, c'est, à notre sens, que les rumeurs étaient considérées comme un trait proprement urbain, voire propre à la ville de Rome elle-même. Les sentences sur la tendance de la plèbe à faire circuler des bruits sont fréquentes et connues dans l'œuvre de Tacite[2107]. Mentionner des rumeurs, même sans rapport spatial ou thématique avec le bloc narratif précédent, pouvait apparaître comme un moyen pour l'historien de faire signe vers Rome et les caractéristiques de la population romaine : ce n'est sans doute pas un hasard si ce rôle des bruits publics dans les transitions du récit se trouve toujours dans l'enchaînement province-Rome et jamais dans le sens inverse. La rumeur, en quelque sorte, annonce la ville ; sa place en tête des épisodes romains dédouble, par les sèmes de la spatialité accolés au phénomène, l'alternance narrative entre province et capitale.

Le *rumor* ne remplit pas seulement une fonction transitionnelle : il peut se superposer à d'autres rôles narratologiques, telle que la caractérisation de personnages. L'étude des rapports entre rumeur et portrait chez Tacite sera abordée plus loin dans ce chapitre ; toutefois, un trait récurrent de plusieurs textes cités ici doit être relevé immédiatement. En effet, les rumeurs de

---

[2104] Tac., *Ann.*, 1.46 (bref retour à Rome dans le bloc des séditions militaires en Germanie) ; 3.44 (description des réactions à Rome pendant le récit du soulèvement de Florus et Sacrovir en Gaule) ; *Hist.*, 4.68 (mesures militaires à Rome au milieu de la révolte batave). Ces trois passages présentent une phraséologie et des caractéristiques assez proches, notamment du fait de leur contexte : il s'agit à chaque fois d'une brève focalisation sur Rome au milieu d'un ensemble consacré à une guerre dans les marges du nord de l'Empire. M. PFORDT 1998 : 42-45 souligne que la brève peinture des réactions à Rome, en particulier en Tac., *Ann.*, 3.44, permet de relancer et de renforcer la tension narrative et de montrer combien les affaires extérieures sont liées aux rapports de force internes à l'*Vrbs* (cf. p. 45 : « die Außenpolitik ist hier also gut und eng mit der Innenpolitik verbunden ») ; également sur ce passage Cr. FORMICOLA 2001 : 56.

[2105] En Tac., *Hist.*, 3.54, après la description des manœuvres des principaux chefs flaviens (Mucien, Vespasien, Antonius Primus), le récit se focalise à nouveau sur Vitellius et sur Rome (*at Vitellius*, 3.54) ; cette alternance entre deux camps et deux espaces est favorisée par la mention de la circulation de l'information : la censure des nouvelles officielles par l'empereur (*nuntios cladis occultans*) et la course inversement proportionnelle des rumeurs (*prohibiti per ciuitatem sermones, eoque plures ac, si liceret, uere narraturi, quia uetabantur, atrociora uulgauerant*). Si la renommée (*fama*) n'est pas le vecteur principal du changement de cadre de narration, elle le légitime en traçant les lignes de fuite qui l'accompagnent.

[2106] *Interea Vespasianus iterum ac Titus consulatum absentes inierunt, maesta et multiplici metu suspensa ciuitate, quae super instantia mala falsos pauores induerat, desciuisse Africam res nouas moliente L. Pisone*, Tac., *Hist.*, 4.38. Tacite parle dans la suite d'une *fama* pour ces « fausses craintes ».

[2107] Les Romains présentent une *licentia ac libido loquendi* (Tac., *Hist.*, 1.12, au sujet des propos sur l'adoption de Pison par Galba) ; ils se réjouissent des *noui sermones* (Tac., *Hist.*, 4.10) ; Rome est une *urbs sermone auida* (Tac., *Ann.*, 13.6), entre autres références, dont une liste assez complète est tenue par J.-M. ENGEL 1972 : 327 et suiv.

transition sont, par nature, des rumeurs informatives[2108] : elles transmettent une information, le plus souvent relative à la situation en province, et non un jugement. Or, tels qu'ils sont présentés par Tacite, ces bruits informatifs déclenchent souvent en retour une vague de rumeurs normatives, qui développent la façon dont la foule reçoit les nouvelles provenant de la périphérie de l'Empire et les commentaires qu'elle formule à ce sujet. Cette observation s'applique tout particulièrement à la première triade des *Annales*[2109]. En Tac., *Ann.*, 1.46, les nouvelles des mutineries militaires en Germanie, transmises par voie orale, font immédiatement naître des critiques, orales elles-aussi, à l'encontre de Tibère ; en 2.82, les rumeurs contradictoires au sujet de la mort de Germanicus sont entrelacées avec les *uulgi sermones* hostiles au même empereur ; en 3.44, les exagérations sur la révolte de Julius Florus et de Julius Sacrovir donnent naissance, dans la foule (*multi*), à un discours une nouvelle fois contraire à Tibère[2110]. L'unité formelle, thématique et narratologique de ces trois passages est frappante[2111]. La rumeur y joue bien le rôle transitionnel mis en lumière plus tôt, mais celui-ci se double d'une caractérisation de Tibère, à deux niveaux : dans les propos de la foule, qui vitupère contre l'inconséquente légèreté de ses mesures face à des dangers importants (dans le premier et le troisième extrait), voire accuse son attitude de recul lors de la mort de son fils adoptif (dans le deuxième extrait), mais aussi dans le comportement de l'empereur face à ces propos. En effet, à chaque fois, l'historien insiste sur l'absence de réaction du prince face à ces reproches collectifs[2112], une position de retrait qui participe de la *dissimulatio* qui le caractérise[2113]. Ainsi la rumeur placée en tête de chapitre et d'unité narrative romaine joue-t-elle un rôle transitionnel particulièrement adapté, eu égard aux caractéristiques spatiales du phénomène et à l'association étroite, dans l'esprit de Tacite, entre les bruits publics et Rome ; elle assume aussi une fonction thématique, celle de condenser l'action précédente en un bref résumé et, par le truchement des

---

[2108] Sur cette distinction entre volet informatif et volet normatif de la rumeur, cf. *supra*p, p. 235-237, où nous mettions en évidence la fréquente association de ces deux aspects du phénomène.

[2109] Nous précisions ici que nous utiliserons les termes d'hexades et de triades dans la suite de ce travail parce qu'ils permettent de se repérer de façon commode dans les *Annales*, tout en étant conscient des critiques qui ont été formulées à l'égard de cette division traditionnelle de l'*opus magnum* tacitéen, en particulier des arguments pénétrants d'O. DEVILLERS 1994 : 105-108 (qui y substitue une analyse plus fine de l'unité thématique de l'œuvre). Pour une défense de la vision traditionnelle, voir F. GALTIER 2011 : 54-56.

[2110] *At Romae nondum cognito qui fuisset exitus in Illyrico, et legionum Germanicarum motu audito, trepida ciuitas incusare Tiberium*, Tac., *Ann.*, 1.46 ; *at Romae, postquam Germanici ualetudo percrebuit cunctaque ut ex longinquo aucta in deterius adferebantur, dolor ira, et erumpebant questus*, Tac., *Ann.*, 2.82 ; *at Romae non Treuiros modo et Aeduos sed quattuor et sexaginta Galliarum ciuitates desciuisse, adsumptos in societatem Germanos, dubias Hispanias, cuncta, ut mos famae, in maius credita*, Tac., *Ann.*, 3.44 (suit la rumeur normative à proprement parler, au discours indirect : *an Sacrouirum maiestatis crimine reum in senatu fore ? Extitisse tandem uiros qui cruentas epistulas armis cohiberent. miseram pacem uel bello bene mutari*). On remarquera que, dans le dernier extrait, la présence d'un discours hostile à la rumeur comme média, dont la fiabilité est mise en cause selon les *topoi* classiques (*cuncta, ut mos famae, in maius credita*), ne change rien à son utilisation dans le dispositif narratif ; une fois encore, le critère de véracité n'est pas pertinent dans l'étude des bruits publics.

[2111] Relevée pour le premier et le troisième (mais liée à la question du portrait de Tibère) par D. PIPPIDI 1965 : 49-50. Sur le lien entre les réactions à Rome en Tac., *Ann.*, 1.46 et leur relation thématique ambiguë avec la mutinerie des légions de Germanie, voir A. J. WOODMAN 2006 : 326 et n. 65.

[2112] Encore une fois, il faut souligner la cohérence de ce motif à travers ces trois textes : *immotum aduersus eos sermones fixumque Tiberio fuit non omittere caput rerum neque se remque publicam in casum dare*, Tac., *Ann.*, 1.47 ; *nec obstitit falsis Tiberius donec tempore ac spatio uanescerent : et populus quasi rursum ereptum acrius doluit*, Tac., *Ann.*, 2.82 ; *[Tiberius] tanto impensius in securitatem compositus, neque loco neque uultu mutato, sed ut solitum per illos dies egit, altitudine animi, an compererat modica esse et uulgatis leuiora*, Tac., *Ann.*, 3.44.

[2113] Sur celle-ci et comment les rumeurs contribuent à la peinture de ce trait de caractère, cf. la section sur la rumeur et le portrait de ce chapitre, *infra*.

jugements collectifs, d'interroger la réaction du pouvoir, participant ainsi à la caractérisation des grands hommes et du premier d'entre eux, le prince.

ii- À l'intérieur d'un même espace : spatialisation et polarisation dans l'espace urbain en 69

L'enchaînement géographique entre les provinces et la ville n'était pas le seul qu'une mention de rumeur pût dynamiser : nous avons en effet vu que les bruits publics couraient également en permanence dans, depuis et vers les camps et, même si cet aspect n'a pas retenu notre attention, au sein des territoires ruraux. Il est donc de bonne logique de trouver cette fonction transitionnelle à l'intérieur d'une même province. Un motif particulièrement récurrent dans les *Annales* est celui de la circulation d'une rumeur entre les *castra* romains placés aux frontières de l'Empire et les peuplades barbares, dans des contextes de conflits ouverts ou de tensions entre les deux camps. Des exemples parlants se trouvent notamment dans les campagnes de Germanicus en Germanie, mais aussi au même endroit sous Néron, ou à la fin de la guerre civile de 69, en Bretagne[2114]. À chaque fois, la rumeur joue son rôle d'embrayeur de transition : mentionnée brièvement – il s'agit uniquement de discours narrativisé –, en tête de chapitre, elle assouplit l'alternance de focalisation entre les deux camps en lui donnant un fondement intradiégétique. À nouveau, il ne faudrait pas réduire ces bruits à leur fonction narratologique : ici, tout particulièrement, les rumeurs occupent une place importante dans la causalité historique, puisqu'elles sont à l'origine de décisions personnelles, dans le cas d'Agrippine empêchant la destruction des ponts en Tac., *Ann.*, 1.69, ou collectives pour les peuples décidant de secouer le joug romain dans les autres extraits. Ainsi ces deux niveaux d'analyse (littéraire et historiographique si l'on veut) se complètent-ils bien plus qu'ils ne s'excluent. On ne saurait, par ailleurs, réduire cette fonction transitionnelle à un simple artifice rhétorique de l'historien. Celle-ci est profondément en phase avec la nature médiatique et la signification politique du phénomène rumoral. En effet, il ne s'agit pas uniquement d'orner la jointure entre deux espaces distincts, les provinces et Rome dans le paragraphe précédent, les *castra* romains et les nations barbares ici. La rumeur permet plus : elle met ces deux espaces en tension en polarisant nettement leur relation ; elle matérialise un affrontement et, en rendant visible le lien géographique, elle annonce la rupture et le conflit. Parce qu'ils sont vécus et représentés comme des instances chaotiques, échappant au contrôle de la communication officielle et fleurissant dans les moments de crise, les processus rumoraux servent fréquemment à exprimer l'opposition entre deux territoires, deux camps, deux partis.

Au-delà des récits de campagne militaire, qui relèvent de la narration traditionnelle des guerres aux marges de l'Empire, un aspect plus original du problème se trouve dans le compte rendu des événements de 69 à Rome. Lors de la guerre civile, la ville fut en effet plusieurs fois le lieu d'affrontements politiques, puis militaires, entre deux camps, entraînant ainsi une forte

[2114] Entre le camp mobile de Caecina et Castra Vetera où se trouve Agrippine en Tac., *Ann.*, 1.69 (*peruaserat interim circumuenti exercitus fama et infesto Germanorum agmine Gallias peti, ac ni Agrippina inpositum Rheno pontem solui prohibuisset, erant qui id fiagitium formidine auderent*), entre les Romains et les Germains, de façon assez indéterminée, en 2.25 (*sed fama classis amissae ut Germanos ad spem belli, ita Caesarem ad coercendum erexit*), entre les camps romains du *limes* et les Frisons en 13.54 (*ceterum continuo exercituum otio fama incessit ereptum ius legatis ducendi in hostem*), entre les *castra* et les peuples bretons en *Hist.*, 3.45 (*ea discordia et crebris belli ciuilis rumoribus Britanni sustulere animos auctore Venutio*).

polarisation de l'espace urbain. Deux épisodes illustrent cela de façon très claire, aux deux extrémités de l'année : le putsch d'Othon le 15 janvier 69, déjà largement commenté dans ce travail, et la crise du 18 décembre 69 qui vit s'affronter les Vitelliens et Flavius Sabinus, préfet de la Ville et frère de Vespasien. Le rôle de la rumeur dans ces deux épisodes est de nature à retenir notre attention. En effet, dans une situation de grande tension et de vacillement de l'autorité publique, laquelle impliquait en retour une faillite de l'information officielle, le *rumor* acquérait une importance fondamentale dans le jeu politique, comme nous l'avons vu pour la crise du 15 janvier. Or, Tacite semble avoir utilisé les sèmes spatiaux typiques de la rumeur pour caractériser et dramatiser la tension entre deux espaces : d'une part le Palatin, où s'incarnait le pouvoir impérial ; d'autre part, le lieu d'une nouvelle légitimité, à savoir le camp des prétoriens avec Othon en janvier, et la maison de Flavius Sabinus en décembre.

Dans le premier cas, le récit de Tacite de la prise de pouvoir d'Othon (Tac., *Hist.*, 1.27-49) repose sur une forte polarisation de l'espace urbain, laquelle résulte de la tension politique entre les deux camps. Au début de l'épisode, Galba et Othon se trouvent sur le Palatin, le premier sacrifiant au temple d'Apollon ; la crise se déclenche avec la séparation des deux hommes, et l'historien décrit avec minutie l'éloignement d'Othon et son trajet du Palatin au Vélabre, puis au Forum, enfin au camp des prétoriens sur le Viminal (1.27-28). À la fin du chapitre 28, les deux groupes sont répartis en deux pôles de l'espace urbain ; la scénographie traduit la tension politique ; le drame peut commencer[2115]. Dans ce cadre-là, il n'est bien entendu pas anodin que ce soit une rumeur qui permette, dès le commencement du chapitre suivant (1.29), de faire revenir le récit des *castra praetoria*, où est arrivé Othon, au Palatin, où est demeuré Galba[2116]. À la lumière de nos analyses, nous constatons les différents rôles qu'elle assume au sein du récit : sa dimension véhiculaire permet de soutenir la transition géographique par un élément intradiégétique cohérent (la circulation des informations hors des canaux officiels dans une situation d'instabilité) ; sa signification politique polarise les deux espaces ainsi reliés et les désigne comme antagonistes. L'effet est d'autant plus saisissant que, comme le relevait W. RIES, Tacite souligne la synchronie des deux événements (arrivée d'Othon au camp et sacrifice de Galba sur le Palatin), là où Plutarque et Suétone les ordonnent successivement[2117]. Après deux chapitres centrés sur le discours de Pison à la cohorte de garde du palais (1.29-30), le récit présente les tentatives du camp de Galba pour réduire la polarisation entre les deux espaces – et, donc, résoudre la tension politique – en envoyant des émissaires vers les différents baraquements, dont les *castra praetoria*. Ces tentatives se soldent par un échec[2118]. En conséquence, la thématique de la répartition spatiale est au cœur des chapitres 1.32-33, qui s'ouvrent sur la description du Palais rempli par la plèbe et les esclaves, et qui narrent ensuite

[2115] St. BENOIST 2001 : 307 analyse les dynamiques de ce « face-à-face spatial de deux pouvoirs » (n. 120), et souligne la sensibilité de Tacite à ces problématiques.

[2116] *Ignarus interim Galba et sacris intentus fatigabat alieni iam imperii deos, cum adfertur rumor rapi in castra incertum quem senatorem, mox Othonem esse qui raperetur, simul ex tota urbe, ut quisque obuius fuerat, alii formidine augentes, quidam minora uero, ne tum quidem obliti adulationis*, Tac., *Hist.*, 1.29. On remarquera l'insistance sur le trajet de cette rumeur (*adfertur rumor*) et la présence d'indices spatiaux (*ex tota urbe*).

[2117] *Ignarus interim Galba […]*, Tac., *Hist.*, 1.29, à confronter à *haud multo post cognoscit teneri castra ab Othone […]*, Suét., *Galb.*, 19 et εἰς δὲ τὸ Παλάτιον εὐθὺς μὲν ἀπηγγέλη τῷ Γάλβᾳ […], Plut., *Galb.*, 25, cf. W. RIES 1969 : 116.

[2118] Les tribuns Cetrius Severus, Subrius Dexter et Pompeius Longinus, envoyés au camp, y sont mal accueillis et ne peuvent accomplir leur mission (Tac., *Hist.*, 1.31).

les débats tenus au conseil de Galba. Deux avis s'y affrontent, le premier préconisant de rester dans la configuration bipolaire de la crise en se retranchant sur le Palatin, le second recommandant de briser cette répartition géographique en investissant le forum. On sait que Galba choisira la deuxième possibilité, qui lui sera fatale : son départ est décrit au chapitre 1.35. Avant celui-ci, toutefois, c'est encore une rumeur qui permet de maintenir la tension spatiale et politique entre les deux partis : le bruit selon lequel Othon est mort se répand dans la foule qui s'est agglomérée devant le palais. Les jeux sur la polarisation Palatin-Viminal sont ici tout aussi frappants, puisque ce *rumor* met en opposition le départ de Pison du Palais pour le camp, décidé à l'issue du conseil, et le trajet de la nouvelle depuis le camp vers le Palais, soit un double mouvement contradictoire, symbolique de la crise : « Pison *à peine parti*, une rumeur, d'abord vague et imprécise, surgit : on a tué Othon *dans le camp* »[2119]. Avec ce second bruit, la fonction est moins évidemment transitionnelle qu'en 1.29, puisqu'il faudra attendre un chapitre de plus pour que le récit retourne aux *castra* (1.36) ; cependant, par ses caractéristiques médiatiques, le *rumor* permet de spatialiser et de cristalliser la polarisation de la ville ; il rend ainsi manifeste la situation critique en l'inscrivant dans un espace en forte tension.

Nous finirons avec le deuxième exemple, tiré de la crise du 18 décembre 69. Moins évident que dans le récit de la journée du 15 janvier, le rôle de la rumeur dans la spatialisation de l'affrontement politique y est aussi plus fin. Avant d'y venir, il faut rappeler l'enchaînement des événements constituant la fin du règne de Vitellius[2120] et les divergences entre le témoignage de Tacite et celui de Suétone.

La version du biographe, dont le récit est généralement considéré comme plus proche de la réalité[2121], est la suivante (Suét., *Vit.*, 15-16). Il y eut d'abord des négociations de paix avec Flavius Sabinus, frère de Vespasien et, malgré tout, préfet de la Ville sous Othon et Vitellius. Suite à ces négociations, qui offraient la vie sauve à Vitellius, l'empereur fit deux tentatives d'abdication, qui se soldèrent par un échec du fait de la pression du peuple et des soldats[2122]. Il choisit alors d'attaquer Flavius Sabinus et les tenants du camp flavien présents à Rome, lesquels se retranchèrent sur le Capitole, menant ainsi à l'incendie du temple de Jupiter. Suite à cela, Vitellius essaya une dernière fois d'abdiquer, sans succès ; le lendemain, à la nouvelle de l'arrivée d'Antonius Primus, général de Vespasien, Vitellius se retira dans sa maison privée, sur l'Aventin, d'où il espérait s'enfuir en Campanie ; il y entendit la (fausse) rumeur de tractations de paix, ce qui le conduisit à retourner au palatium.

[2119] *Vixdum egresso Pisone occisum in castris Othonem uagus primum et incertus*, Tac., *Hist.*, 1.34 (remarquer la disposition plus éloquente dans la phrase de Tacite que dans notre traduction : à *egresso Pisone* répond immédiatement *occisum in castris*, mettant les deux indications géographiques sur le même plan). La suite du passage abonde également en indices spatiaux, notamment quant à la répartition des locuteurs dans l'espace de la ville.

[2120] Sur les schèmes tragiques du règne de Vitellius chez Tacite à partir de la bataille de Bédriac (avec notamment l'actualisation d'une μετάβασις aristotélicienne), voir F. GALTIER 2010.

[2121] E. COURBAUD 1918 : 137 note que Suétone « serre évidemment la réalité de plus près ». Même remarque chez Ph. FABIA 1893 : 158 n. 1. Voir également R. SYME 1958a : 193-194, I. KÖNIG 1984 : 299 (qui défend la « logique interne » de la version suétonienne) et F. GALTIER 2011 : 66-67. *Contra* H. HEUBNER 1963, *ad loc.*, pour qui le récit de Suétone se donne à lire comme la propagande flavienne.

[2122] Sur le déroulement de ces cérémonies et leur symbolique politique, voir J. BERANGER 1979 : 364-366 et surtout l'étude détaillée de I. KÖNIG 1984 ; plus récemment P. COSME 2012a : 192.

Chez Tacite, les trois tentatives d'abdication sont mêlées en une seule (Tac., *Hist.*, 3.67-68), comme l'a bien montré Courbaud[2123]. Dans son témoignage, l'unique tentative d'abdication suit, comme chez Suétone, les négociations avec Flavius Sabinus (Tac., *Hist.*, 3.65). Chronologiquement, la principale différence tient dans le fait que Tacite place la tentative d'abdication avant l'affrontement entre les forces vitelliennes et les soutiens de Flavius Sabinus – avant, donc, l'incendie du Capitole (Tac., *Hist.*, 3.69-74). Une deuxième divergence nous concerne plus directement : l'auteur des *Histoires* ne mentionne pas la rumeur selon laquelle la paix avait été obtenue et qui, selon Suétone (Suét., *Vit.*, 16), poussa Vitellius à retourner au palais impérial, alors même que son récit (Tac., *Hist.*, 3.84), très similaire à celui du biographe, découle de la même source principale[2124]. Le rôle causal qu'avait cette fausse nouvelle chez Suétone a été remplacé chez lui par une explication psychologique : c'est la *mobilitas ingenii* de Vitellius qui le conduisit à retourner de l'Aventin, où il s'était réfugié et d'où il comptait s'enfuir, au Palatin. En revanche (troisième divergence), Tacite fait bien état d'un bruit public plus tôt : « la rumeur selon laquelle l'empereur abdiquait avait pris les devants et Flavius Sabinus avait écrit aux tribuns de cohortes de maîtriser leurs soldats » (*praeuenerat rumor eiurari ab eo [sc. Vitellio] imperium, scripseratque Flauius Sabinus cohortium tribunis ut militem cohiberent*, Tac., *Hist.*, 3.69).

Si le rapport entre le témoignage de Tacite et de Suétone a été analysé par le prisme des tentatives d'abdication, la comparaison de ces deux rumeurs, la première présente chez Suétone, mais pas chez Tacite, la seconde présente chez Tacite, mais pas chez Suétone, est passée jusqu'à présent à travers le filet de la recherche. Quoique bien distincts et apparaissant à deux moments différents, ces deux *rumores* présentent des caractéristiques semblables : ils évoquent tous deux l'idée que la paix a été obtenue ; chez Suétone, le bruit pousse Vitellius à revenir sur le Palatin (*referri se in palatium passus est*, Suét., *Vit.*, 16) ; chez Tacite, elle est mentionnée juste après le retour de l'empereur au même endroit (*in palatium redit*, Tac., *Hist.*, 3.68). Peut-on avancer que Tacite, réorganisant les événements pour obtenir un récit plus dramatisé, comme cela est évident dans la fusion des trois tentatives d'abdication, a également déplacé la rumeur de l'endroit où elle se trouvait dans sa source pour la mettre plus tôt, juste après la tentative d'abdication de Vitellius ? Ce déplacement reste difficile à prouver, mais aurait le mérite d'expliquer la curieuse absence de la première rumeur chez Suétone et de la seconde chez Tacite, les deux témoignages restant, somme toute, concordants. Sans en changer grandement le contenu, puisque le bruit avait toujours pour objet la fin de la guerre entre Vitelliens et Flaviens, l'historien lui aurait donné une origine différente : dans son témoignage, ce fut le discours tenu par Vitellius devant le peuple et les soldats dans une *contio* (Tac., *Hist.*, 3.68) qui produisit la rumeur de son retrait du pouvoir[2125], et cette nouvelle se diffusa depuis l'assemblée

[2123] E. COURBAUD 1918 : 137-140 à la suite de Ph. FABIA 1893 : 282, qu'il précise et complète. Voir également F. GALTIER 2010 : 482.

[2124] R. SYME 1958a : 189-190 pour cet épisode en particulier.

[2125] Nous ne souscrivons pas à l'analyse de K. WELLESLEY 1972, *ad loc.*, qui fait remonter cette rumeur de Tac., *Hist.*, 3.69 au pacte secret scellé entre Flavius Sabinus et Vitellius dans le temple d'Apollon (Tac., *Hist.*, 3.65), le 17 décembre. Il semble bien que l'accord ne « fuita » pas du temple, faute de témoins oculaires (à l'exception de Cluvius Rufus et de Silius Italicus) ; il fut solennellement annoncé lors de la *contio* du 18. La tension dramatique de l'épisode et sa cohérence historique sont plus nets si l'on considère que la rumeur naquit de l'annonce faite par Vitellius de son abdication pendant l'assemblée. Le plus-que-parfait *praeuenerat* (Tac., *Hist.*,

pour finir par atteindre les oreilles de Flavius Sabinus, lequel donna des ordres au nom de son frère, comme s'il était, *de facto*, empereur « par intérim ».

Qu'il ait trouvé cette rumeur dans ses sources (écrites ou orales), qu'il l'ait déplacée plus tôt dans son récit, ou qu'il l'ait complètement inventée, Tacite se servit des caractéristiques du phénomène pour spatialiser sa narration de l'épisode[2126]. Plus que la comparaison des sources, c'est ce point qui doit retenir notre attention. La rumeur partit de l'épicentre de la ville, à savoir du forum où se tenait la *contio*[2127], et se diffusa dans toute la ville, conformément à l'hodologie habituelle du phénomène, puisqu'elle parvint non seulement dans la *domus* de Flavius Sabinus, qui se trouvait sur le Quirinal[2128], mais aussi à un certain nombre d'aristocrates (*primores senatus et plerique equestris ordinis*, Tac., *Hist.*, 3.69), aux soldats des cohortes urbaines et aux différentes casernes des vigiles (*omnis miles urbanus et uigiles*), tous groupes qui accordent foi à cette information. Le témoignage de Tacite est encore plus précis quant à la naissance de ce bruit : la rumeur de l'abdication « avait pris les devants », écrit-il (*praeuenerat rumor*), phrase qui indique qu'elle était née entre le moment où Vitellius avait affirmé, dans son discours, qu'il renonçait au pouvoir (*terminus a quo*), mais avant que, sous la pression du public, il renonçât à sa renonciation pour rentrer au palais (*terminus ad quem*). La situation qu'évoque Tacite s'imagine aisément : dans une atmosphère effervescente, Vitellius annonce son intention d'abdiquer ; le peuple et les soldats se récrient, on commence à discuter de la nouvelle ; celle-ci sort du forum et se répand comme une traînée de poudre ; lorsque l'empereur finit par revenir sur ses pas, le reste de Rome est tout juste en train d'apprendre qu'il a abdiqué. Ainsi la rumeur, qui a « devancé » l'événement, se trouve-t-elle désormais dans le faux ; elle a cependant déjà produit son effet[2129]. Pourquoi l'avoir placée à cet endroit, au moment de la tentative d'abdication et non, comme Suétone, plus tard, lors de l'épisode de la fausse fuite en Campanie pendant la prise de Rome par les Flaviens ? Précisément parce que, comme pour les événements du 15 janvier, elle permettait de polariser l'espace en rendant sensible une scénographie politique de la Ville. La simple course de cette rumeur constitue deux camps à l'intérieur de Rome, chacun procédant d'un espace bien défini. Le *rumor* de l'abdication transforme Flavius Sabinus, préfet de la Ville, en Flavius Sabinus, frère de Vespasien et membre de la *domus* flavienne ; sa maison devient le lieu de ralliement des soutiens du prétendant à l'Empire et l'espace d'une nouvelle légitimité. Comme le note Tacite :

> *Igitur tamquam omnis res publica in Vespasiani sinum cecidisset, primores senatus et plerique equestris ordinis omnisque miles urbanus et uigiles domum Flauii Sabini*

3.68) s'explique par le fait que le bruit circula avant la fin de la *contio*, où Vitellius revint finalement sur sa décision (cf. H. HEUBNER 1963, *ad loc.*, qui glose par « inzwischen »).

[2126] L'événement exceptionnel que représentait l'abdication d'un prince étant naturellement surinvesti par les problématiques spatiales des lieux de légitimité, comme le note St. BENOIST 2001 : 308.

[2127] Le temple de la Concorde est en effet mentionné par Tac., *Hist.*, 3.67 ; les Rostres sont évoqués en Tac., *Hist.*, 3.70.

[2128] L. RICHARDSON 1992 : 127.

[2129] P. COSME 2012a : 192 paraît écarter un peu rapidement le rôle des rumeurs dans l'échec de l'abdication de Vitellius, d'autant plus qu'il n'est pas incompatible avec sa propre analyse. Selon lui, ce fut l'impossibilité politique d'abdiquer, elle-même due au régime impérial qui ne pouvait pas tolérer « la coexistence pacifique entre un empereur déchu et son successeur », qui empêcha Vitellius de se retirer du pouvoir. Mais il est tout à fait imaginable que la population de Rome avait conscience de cette impossibilité et que le caractère exceptionnel et proprement inconcevable de cette tentative d'abdication fut précisément ce qui permit la diffusion extrêmement rapide de la rumeur et qui causa les réactions si violentes des différentes groupes sociaux.

> *compleuere. Illuc de studiis uulgi et minis Germanicarum cohortium adfertur*.[2130] (Tac., *Hist.*, 3.69)

Au mouvement de diffusion de l'information par les canaux rumoraux depuis un point central (le forum) répond le mouvement des individus (sénateurs, chevaliers, soldats) vers un nouveau centre, la *domus* du préfet. La suite du récit déplacera cette opposition spatiale entre le palatium de Vitellius, *imperii arx*[2131], et le Capitole où se sera réfugié Flavius Sabinus. Toutefois, la polarisation première ressortit pleinement à la course de la rumeur, qui a matérialisé l'opposition latente entre les deux partis, à l'intérieur de la ville, et qui a, d'une certaine façon, déclenché le conflit. Les échos avec le récit du putsch d'Othon en janvier, dont nous venons de souligner les logiques de polarisation spatiale, sont évidents, mais cette fois, la situation est inversée : c'est Flavius Sabinus dont nous voyons la maison se remplir de soutiens désordonnés, et non le seuil du palais impérial[2132] ; c'est au *challenger* et non à l'empereur au pouvoir qu'on rapporte les nouvelles inquiétantes quant aux dispositions de l'armée[2133] ; ce furent, enfin, Flavius Sabinus et Galba qui, mal conseillés, firent le choix funeste de rompre la polarisation spatiale pour se rendre dans un autre lieu où ils finirent vaincus[2134].

En conclusion, il est tout à fait possible que Tacite ait repris de sa source une rumeur, qu'il l'ait placée, en l'adaptant légèrement, plus tôt dans son récit, et que ce geste ait accompagné une réélaboration plus dramatique de l'épisode : dans cette théorie, placée où elle l'était dans la source commune, à un moment où les Flaviens avaient déjà gagné la bataille de Rome, la rumeur voyait ses potentialités spatialisantes et dramatisantes moins bien exploitées qu'au début de l'acte final. Cependant, il est à noter que cette liberté prise par rapport à sa source, si elle eut effectivement lieu, était profondément cohérente du point de vue de la logique externe et interne aux enjeux littéraires : externe, car la rumeur s'intégrait alors dans le paradigme historique des bruits naissant d'une *contio* et assurant un relais à l'information officielle ; interne, car ses caractéristiques géographiques permettaient de dramatiser le récit en intégrant la dimension de polarisation spatiale propres aux crises politiques romaines de l'année 69.

2. Prolepses et analepses : les transitions chronologiques

Embrayeur de transition au plan géographique, la rumeur l'était aussi au niveau du « temps narré »[2135], celui des événements relatés par Tacite. En effet, elle permettait d'atténuer

---

[2130] « Ainsi donc, comme si tout l'État était tombé aux mains de Vespasien, les premiers des sénateurs, de nombreux chevaliers ainsi que tous les soldats des cohortes urbaines et tous les vigiles se mirent à remplir la maison de Flavius Sabinus. Ce fut là qu'on apporta des nouvelles de l'état d'esprit de la foule et des menaces des cohortes germaniques. »

[2131] Tac., *Hist.*, 3.70. Tout ce chapitre abonde en indices spatiaux, mais ceux-ci ne sont plus en lien avec la rumeur.

[2132] Comparer *primores senatus et plerique equestris ordinis omnisque miles urbanus et uigiles domum Flauii Sabini* <u>*compleuere*</u> (Tac., *Hist.*, 3.69) et *uniuersa iam plebs palatium* <u>*implebat*</u>*, mixtis seruitiis et dissono clamore caedem Othonis et coniuratorum exitium poscentium* (Tac., *Hist.*, 1.32).

[2133] Comparer *illuc de studiis uulgi et minis Germanicarum cohortium* <u>*adfertur*</u> (Tac., *Hist.*, 3.69) et *iam Marius Celsus haud laeta* <u>*rettulerat*</u> (Tac., *Hist.*, 1.39 ; Marius Celsus avait été envoyé auprès des détachements illyriens, cf. Tac., *Hist.*, 1.31).

[2134] Le forum pour Galba (Tac., *Hist.*, 1.40), le Capitole pour Flavius Sabinus (Tac., *Hist.*, 3.73). Comparer les scènes de conseil (Tac., *Hist.*, 1.32-34 et Tac., *Hist.*, 3.69), qui posent la même question du déplacement dans la ville.

[2135] Voir G. GENETTE 1972 : 77-78 sur cette opposition entre *erzählte Zeit* (temps de l'histoire) et *Erzählzeit* (temps du récit ou « pseudo-temps »).

l'artificialité d'une seconde convention du récit annalistique, celle relative à l'organisation chronologique de la matière. Comme le note P. WUILLEUMIER dans l'introduction générale aux *Annales* dans la CUF, les codes du genre avaient pour conséquence un « double inconvénient » : « la juxtaposition d'éléments disparates et la dispersion de faits connexes »[2136]. De fait, certains épisodes pouvaient s'étendre sur plusieurs années, rendant une disposition thématique, quasi monographique par instants, préférable à une succession strictement temporelle. Respectueux de la tradition littéraire, Tacite suit généralement l'ordre des événements, mais certains commentaires métalittéraires indiquent que ce carcan lui pèse et qu'il le juge au mieux conventionnel, au pire factice[2137]. Il est donc naturel de trouver dans les *Histoires* et les *Annales* des exemples de prolepses ou d'analepses[2138] grâce auxquelles l'historien anticipe les événements ou, le plus souvent, revient en arrière pour constituer une unité thématique cohérente, s'affranchissant du modèle rigide du récit annalistique[2139]. Ce fait est bien connu[2140] ;

[2136] P. WUILLEUMIER 2010 : XXXVIII ; voir une formule proche chez Ph. FABIA (Ph. FABIA 1900 : 439), dans l'article duquel on trouvera un exposé détaillé de ces règles et leur rapport avec l'ordre strictement chronologique des *Annales maximi*. Cependant, P. JAL 1997 : 29 rappelle que l'ordre chronologique « permettait seul au récit historique de se conformer à la conception oratoire du *flumen orationis* prôné par Cicéron ».

[2137] Notamment en Tac., *Ann.*, 4.71, dans une remarque où s'expriment à la fois la tentation d'anticiper les différents meurtres commis par Tibère et Caligula et sa résignation à se conformer à la coutume littéraire de l'annalistique (*ni mihi destinatum foret suum quaeque in annum referre, <u>auebat animus antire statimque memorare</u> exitus quos Latinus atque Opsius ceterique flagitii eius repertores habuere*), cf. E. COURBAUD 1918 : 33-35 ou J. GINSBURG 1981 : 2-5, qui donne une liste de passages proches, mais relève que Tacite ne s'en prend ici qu'au principe de narration année par année, et que ces textes ne doivent pas être lus comme des critiques du genre annalistique dans son intégralité. On peut cependant noter que Tacite reprend ici des jugement déjà formulés par Cicéron (Cic., *Fam.*, 5.12.5), Denys d'Halicarnasse (Den. Hal., *Pomp.*, 3.13), Velleius Paterculus (Vell. 1.14), et anticipe celles d'Appien (App., *Praef.*, 12) ou d'Ammien Marcellin (Amm. 26.5.15), cf. Ph. FABIA 1900 : 440, P. JAL 1997 : 30-31 ou plus récemment A. J. WOODMAN 2017 : 246. L. FERRERO 1946 : 68 remarquait également, quoique dans une perspective différente, que l'ordre chronologique était fréquemment menacé chez Tacite et n'était pas envisagé dans sa stricte matérialité. À l'inverse, O. DEVILLERS 1994 : 179-184 étudie les phénomènes de « disjonction » (qui fait « figurer en différents endroits des faits historiquement liés » p. 179) comme un procédé utilisé consciemment par Tacite dans la construction de son récit et le lie à la persuasion du lecteur. Les cas cités par O. DEVILLERS montrent effectivement les stratégies tacitéennes à l'œuvre dans ces disjonctions particulières, mais ils ne sont pas contradictoires avec le sentiment général de l'historien face au lourd carcan de l'histoire annalistique, qu'il cherchait à alléger en regroupant certains événements par unité thématique. Voir une autre justification de Tacite pour une analepse en Tac., *Hist.*, 2.27, avec la remarque de Rh. ASH 2007a, *ad loc.*, qui parle de « defensive parenthesis » traduisant « Tacitus' sensitivity towards the proper order of events ».

[2138] Sur ces termes, renvoyons encore à G. GENETTE 1972, en particulier p. 82 pour leur définition : « [Nous désignons] par *prolepse* toute manœuvre narrative consistant à raconter ou évoquer d'avance un événement ultérieur, et par *analepse* toute évocation après coup d'un événement antérieur au point de l'histoire où l'on se trouve, et réservant le terme général d'*anachronie* pour désigner toutes les formes de discordance entre les deux ordres temporels. »

[2139] Parmi les exemples cités par P. WUILLEUMIER 2010 : XXXVIII, mentionnons-en deux qui n'ont pas trait à la rumeur, à chaque fois accompagnés d'un commentaire du narrateur : Tac., *Ann.*, 6.38 (analepse permettant de regrouper les événements d'Arménie de 34 et 35), 12.40 (analepse rassemblant les mesures de deux propréteurs différents en Bretagne de 50 à 52), cf. M. M. SAGE 1990 : 981 ; 989.

[2140] Voir par ex. Ph. FABIA 1900 : 438 et suiv. ; B. WALKER 1952 : 13 ; 35-36 ; D. PIPPIDI 1965 : 14 ; K. WELLESLEY 1969 : 71-72 ; J. GINSBURG 1981 : 53-79 (sur les six premiers livres des *Annales* seulement, mais sans doute la réflexion la plus avancée sur cette question) ; G. WILLE 1983, *passim* (par ex. p. 509 et suiv.) ; É. AUBRION 1985 : 125-129 ; M. M. SAGE 1990 : 996-997 ; P. GRIMAL 1990 : 265-267 ; R. MELLOR 1993 : 38. M. M. SAGE 1990 : 975 rappelle que Tite-Live avait déjà expérimenté quelques solutions pour contourner les restrictions du récit annalistiques (dans le même sens, J. GINSBURG 1981 : 53). Selon Fr. GRAF 1931 : 22, les livres portant sur les principats de Claude et Néron, moins focalisés sur la personne de l'empereur que l'hexade tibérienne, connaissent plus de ruptures de la règle annalistique (dans le même sens F. GALTIER 2011 : 52-53) ; cependant, J. GINSBURG s'est opposée à cette lecture en montrant la liberté que pouvait prendre Tacite dès les premiers livres des *Annales*, et qui, selon elle, impliquait également une analyse de l'évolution des institutions romaines, à présent incompatibles avec le modèle livien de l'écriture annalistique (J. GINSBURG 1981, en part. p. 96-100). P. DUCHENE

le rôle d'embrayeur que joue la rumeur dans ces phénomènes d'anachronie n'a cependant peut-être pas encore été mis assez en valeur[2141]. Comme pour les transitions géographiques, il s'agissait de se servir d'un fait vraisemblable, la course d'un bruit public, pour dédoubler une intervention arbitraire de l'auteur dans l'organisation de la matière historique, et ce afin de masquer ce qui contrevenait aux principes du genre ou d'atténuer la marque de ce remaniement. L'évocation d'une rumeur permettait ainsi de faire surgir après coup dans la narration une affaire chronologiquement antérieure et de donner l'occasion à la voix narrative d'en reprendre le fil par une analepse. Avant d'étudier des exemples précis, il faut ici encore souligner combien cette utilisation du phénomène rumoral à des fins narratologiques était en phase avec ses caractéristiques sociales. Nous avons vu que la circulation de l'information par le média rumoral entrait fréquemment en tension avec les nouvelles officielles : tantôt plus rapide, tantôt moins informée, la rumeur se trouvait de façon régulière en décalage avec l'information dont disposaient les élites romaines, et tout particulièrement le palais impérial[2142]. Ce manque de synchronisation et, de manière plus générale, les inégalités d'accès à l'information à Rome que mettait en lumière le contenu des bruits publics étaient de nature à créer des motifs narratifs légitimant, de l'intérieur du récit-même, l'intervention du narrateur. Loin d'apparaître comme le geste d'un démiurge, l'analepse – ou, le cas échéant, la prolepse – se faisait ainsi toute didactique, comme la réponse naturelle à un état de fait historique. Nous illustrerons ce mécanisme principalement par trois rumeurs permettant une réorganisation thématique de la matière historique dont Tacite, au reste, ne cache rien. Ces trois textes sont complémentaires : le premier présente un cas classique d'analepse ; le second met en jeu une prolepse ; le troisième permet d'observer la façon dont l'utilisation des rumeurs s'articule à un discours idéologique sur ce média.

i- Analepses : sur la construction du premier livre des Histoires

Le premier cas, partiellement étudié dans la recherche[2143], concerne la chronologie des usurpations au début de l'année 69, qui ne sont pas présentées par Tacite dans leur strict ordre

2014 : 121-132 a livré une analyse fine de ces entorses chronologiques dans les *Histoires* et dans les *Annales* (en particulier livre IV) et a abouti à la conclusion que l'ordre chronologique que suivait Tacite n'était pas contradictoire avec une organisation thématique de la matière, telle que mise en valeur par O. DEVILLERS (notamment O. DEVILLERS 1994 ; O. DEVILLERS 2003). Dans son étude de la représentation des affaires extérieures chez Tacite, M. PFORDT 1998 (en part. p. 198-200) a abouti à deux conclusions : d'une part, la « politique étrangère » parle souvent des rapports de force internes à l'Empire d'autre part, les phénomènes d'anachronie traduisent l'impossibilité de livrer un récit annalistique « classique », comme Tite-Live le faisait (« livianisch[er] Idealtypus », p. 200), hors de la période républicaine et de son fonctionnement politico-militaire bien réglé. À une échelle plus réduite, au sein des épisodes voire au niveau de la phrase, l'étude de détail d'I. COGITORE 2012b à propos des deux premiers livres des *Annales* démontre que les différents types de manipulation de la chronologie aboutissent à une écriture dramatique et politique de l'histoire.

[2141] Notons, cependant, que P. DUCHENE 2014 : 121-125 lie la disposition chronologique des *Histoires* aux problématiques (plus générales) de circulation de l'information, cf. en part. cette belle formule (p. 125) : « La circulation de l'information correspond ainsi, en quelque sorte, à la "circulation" de la narration. » Voir également une analyse des fonctions proleptiques et analeptiques de la *fama* dans l'épopée et l'historiographique chez Ph. HARDIE 2009 : 556-557, qui relève l'association fréquente chez Tacite entre rumeur et arts oraculaires, en particulier dans Tac., *Hist.*, 2.78.

[2142] Cf. la première section du chapitre précédent.

[2143] Voir à ce sujet deux études détaillées, celle de M. FUHRMANN 1960 (en part. p. 266), qui montre tout l'originalité de la structuration tacitéenne de l'année des quatre empereurs par rapport à la tradition parallèle, et celle de Fr. PASCHOUD 1979, qui insiste sur la part de recomposition tacitéenne pour conserver l'unité dramatique.

temporel. Pour cet exemple, nous pouvons nous appuyer sur notre reconstruction de la chronologie des échanges d'information dans la première quinzaine de janvier 69[2144]. Le 1er janvier 69, les deux légions de Germanie supérieure refusèrent de prêter serment à Galba ; le 2, Vitellius était acclamé empereur par l'armée de Germanie inférieure ; le 3, l'armée de Germanie supérieure se ralliait à lui ; le 15 seulement, à Rome, Othon mena à terme son putsch et fit assassiner Galba. Cependant, Tacite donne d'abord à lire le récit du soulèvement d'Othon à Rome avant de narrer la rébellion de Vitellius. Dans un texte aussi dense que le premier livre des *Histoires*, qui couvre en quatre-vingt-dix chapitres à peine deux mois et demi[2145], un écart de chronologie aussi conséquent que l'interversion du premier et du second événements ne pouvait passer inaperçu. Si Tacite a sacrifié à cette réorganisation par unité thématique de sa matière, c'est sans doute, comme l'a bien montré É. COURBAUD[2146], pour ne pas rompre la construction dramatique de l'épisode romain. Celui-ci possédait de surcroît en lui-même une forte couleur tragique, bien vue par Corneille qui en tira une pièce[2147] : narrer successivement les deux usurpations présentait l'avantage de garder l'unité d'action (au sens aristotélicien) de chacune. Pour ce qui nous intéresse ici, la rumeur joue un rôle central dans ce travail de recomposition, à deux titres au moins. Tout d'abord, elle permet d'inscrire en filigrane au sein de la narration des chapitres 12 à 49 (soulèvement d'Othon) les traces de la rébellion de Vitellius qui se déroule concomitamment : de brèves mentions de bruits publics et de circuits d'information parallèle[2148], que nous avons analysées plus haut, font résonner les échos de plus en plus menaçants de la situation en Germanie. Cependant, ce rôle n'est pas spécifique à la rumeur : l'information officielle, elle aussi, les missives échangées entre les autorités romaines en Gaule et en Germanie et l'administration impériale, sont omniprésentes dans la première partie du livre I[2149] ; comme les rumeurs, elles restent au second plan et, dans la perspective narratologique qui est la nôtre à présent, ont la même fonction de faire planer le spectre de la révolte vitellienne au-dessus du conflit entre Galba et Othon, sans pour autant en perturber le cours.

Également G. WILLE 1983 : 235 et suiv. ; C. DAMON 2003 : 20-22 ; F. GALTIER 2003 : 38-40 ; F. GALTIER 2011 : 64-65. Nous défendons donc ici l'idée que les rumeurs sont un des moyens par lesquels Tacite « met en ordre l'anarchie » de la guerre civile de 69, pour reprendre l'expression et l'argument de la thèse de Rh. ASH, même si celle-ci se concentre sur la caractérisation des collectifs et des individus plutôt que sur la construction du récit tacitéen (voir en part. Rh. ASH 1999 : 3).

[2144] Cf. *supra*, p. 401-411.

[2145] Le récit à proprement parler, après le prologue et le tableau de Rome et des provinces, commence peu après le 1er janvier 69 (*paucis post kalendas Ianuarias*, Tac., *Hist.*, 1.12) et se termine « la veille des Ides de mars » (*pridie idus Martias*, Tac., *Hist.*, 1.90). Les cinquante premiers chapitres épousent une chronologie encore plus resserrée, puisqu'ils traitent de la petite quinzaine de jours qui s'écoulèrent en le début du mois de janvier et l'assassinat de Galba.

[2146] E. COURBAUD 1918 : 144-146 (également Fr. PASCHOUD 1979 : 16-19 et F. GALTIER 2003 : 42-45). *Contra* M. FUHRMANN 1960 : 270 et suiv., qui donne plutôt comme raison principale la focalisation sur Rome, où arrivaient de manière sporadique des nouvelles et rumeurs en provenance du Nord. Les deux explications ne semblent pourtant pas tout à fait contradictoires.

[2147] Corneille, *Othon*, représentée en 1664 pour la première fois.

[2148] Par exemple la rumeur circulant dans les corps d'armées stationnés à Rome (*uulgatum erat labare Germanici exercitus fidem*, Tac., *Hist.*, 1.26) ; on déduit aussi de *ut tantum superioris Germaniae exercitum desciuisse crederetur* en Tac., *Hist.*, 1.50 l'existence d'autres rumeurs.

[2149] *Litterae* (Tac., *Hist.*, 1.12), *nuntii* (Tac., *Hist.*, 1.14), *crebriores nuntii* encore (Tac., *Hist.*, 1.19), *nouus nuntius* (Tac., *Hist.*, 1.50). M. FUHRMANN 1960 : 268 relève que la réorganisation chronologique de la matière historique est souvent liée à Tacite à la circulation de l'information, mais n'évoque pas spécifiquement le rôle des rumeurs dans celle-ci.

Tout autre est la fonction de la rumeur présentée au chapitre 50 ; tout autre, aussi, sa forme[2150]. Là où les courtes mentions de bruits publics ou de rapports officiels se présentaient comme autant d'électrochocs rappelant au lecteur l'existence d'un deuxième fil narratif, la rumeur du 15 janvier se donne à lire comme une longue déploration, une pause lyrique dans le récit, une respiration, certes angoissée, entre les événements romains et les événements germains ; là où la simple évocation des nouvelles extérieures ne rendait pas avec beaucoup de détails leur contenu en propre, résumé par l'utilisation majoritaire du discours narrativisé, la plainte des Romains prend la forme d'un long discours indirect aux effets rhétoriques évidents. Surtout, son rôle dans la structuration du récit est patent :

> *Trepidam urbem ac simul atrocitatem recentis sceleris, simul ueteres Othonis mores pauentem nouus insuper de Vitellio nuntius exterruit, ante caedem Galbae suppressus ut tantum superioris Germaniae exercitum desciuisse crederetur. Tum duos omnium mortalium impudicitia ignauia luxuria deterrimos uelut ad perdendum imperium fataliter electos non senatus modo et eques, quis aliqua pars et cura rei publicae, sed uulgus quoque palam maerere. Nec iam recentia saeuae pacis exempla sed repetita bellorum ciuilium memoria captam totiens suis exercitibus urbem, uastitatem Italiae, direptiones prouinciarum, Pharsaliam Philippos et Perusiam ac Mutinam, nota publicarum cladium nomina, loquebantur. Prope euersum orbem etiam cum de principatu inter bonos certaretur, sed mansisse G. Iulio, mansisse Caeare Augusto uictore imperium ; mansuram fuisse sub Pompeio Brutoque rem publicam : nunc pro Othone an pro Vitellio in templa ituros ? Vtrasque impias preces, utraque detestanda uota inter duos, quorum bello solum id scires, deteriorem fore qui uicisset. Erant qui Vespasianum et arma Orientis augurarentur, et ut potior utroque Vespasianus, ita bellum aliud atque alias cladis horrebant.*[2151] (Tac., *Hist.*, 1.50)

[2150] Pour une analyse exhaustive de ce passage, voir W. RIES 1969 : 133-143. Le chercheur allemand souligne tout particulièrement p. 139-141 le rôle de transition conféré au passage dans la structure du livre I, et les effets de miroir dans la construction du chapitre 1.50 lui-même, qui place en son milieu géométrique la question de la « phénoménologie » de la guerre civile (p. 142). Nous essayons ici de mieux souligner ce qui, dans la lettre du texte, reflète cette fonction transitionnelle, en nous inscrivant par ailleurs en faux contre l'idée selon laquelle cette longue déploration, absente des sources parallèles et à la forme très rhétorique, serait *de facto* un produit de l'imagination tacitéenne et, donc, « non authentique » (p. 137-139 pour ce raisonnement). Pour son fonctionnement comme « Angelpunkt zwischen den beiden Hälften des 1. Buches », voir M. FUHRMANN 1960 : 276, G. WILLE 1983 : 242 et également P. DUCHENE 2014 : 122-123 (même si notre paragraphe précédent peut nuancer l'affirmation selon laquelle « le lecteur […] apprend au même moment que les Romains, c'est-à-dire après le meurtre de Galba, ce qu'il en était véritablement de la situation en Germanie Supérieure » : de distants échos se sont déjà fait entendre dans le récit avant Tac., *Hist.*, 1.50).

[2151] « La ville tremblait de peur devant l'horreur du crime qui venait d'être perpétré et craignait dans le même temps les anciennes mœurs d'Othon ; mais ce fut l'arrivée, en plus de cela, d'un nouveau rapport concernant Vitellius qui la terrifia. Cette information avait été contenue avant le meurtre de Galba si bien que l'on croyait que seule l'armée de Germanie supérieure avait fait défection. Alors, ce ne fut plus seulement le Sénat et l'ordre équestre (eux qui avaient une partie du pouvoir et qui se souciaient quelque peu du bien de l'État), mais aussi le peuple qui déplorèrent ouvertement que, parmi tous les hommes, ce soit les deux plus vicieux par leurs mœurs, leur mollesse et leurs excès, qui aient été choisis, presque fatalement, pour perdre l'Empire. On ne parlait plus désormais des exemples récents qu'avait fournis une paix cruelle, mais on évoquait le souvenir des guerres civiles : Rome tant de fois prise par ses propres troupes, l'Italie ravagée, les provinces pillées, Pharsale, Philippe, Pérouse, Modène, ces noms qui étaient connus pour avoir été des désastres publics. Le monde avait presque été réduit à néant même quand c'étaient des hommes de bien qui luttaient pour le principat, mais lors de la victoire de Jules César ou de celle d'Auguste, l'empire était resté debout ; la République serait restée debout sous la direction de Pompée et de Brutus ; mais désormais, en faveur de qui iraient-ils prier dans les temples ? Othon ou Vitellius ? Pour

Pour qui étudie les voix de la foule chez Tacite, ce texte est d'une richesse incomparable. Quoique les termes de *rumor*, *fama* ou *sermo* n'y apparaissent pas, la caractérisation de ces propos oraux, publics, collectifs, anonymes et non officiels comme rumeur ne fait pas de doute. Placée à l'articulation centrale du livre I, elle permet d'accompagner la transition entre les deux ensembles[2152]. En effet, la plainte collective naît de la rencontre entre le choc de l'assassinat de Galba et de Pison (*trepidam urbem ac simul atrocitatem recentis sceleris, simul ueteres Othonis mores pauentem*) et la terreur à la nouvelle qu'un nouveau prétendant s'est manifesté (*nouus insuper de Vitellio nuntius exterruit*), relançant ainsi le conflit : la phrase d'introduction de cette rumeur caractérise ainsi sa nature *bifrons*, à la fois tournée vers le passé (*recens scelus*) et vers le futur (*nouus nuntius*)[2153]. L'opposition entre passé et présent se redouble à plusieurs niveaux, notamment symboliques, dans la voix de la foule : nous verrons plus loin comment elle étend la portée de l'événement à un cadre plus large et le fait résonner au-delà du contexte qui est le sien[2154]. Remarquons ici simplement que cette fonction charnière s'exprime dans des choix stylistiques éloquents, à l'image du polyptote de *manere*, qui fait succéder à une forme du passé (*mansisse*) un participe futur (*mansuram*) : même si *mansuram fuisse* exprime ici un irréel, il semble que le signifiant prenne le pas sur le signifié, la langue elle-même mimant la transition du passé au futur. Thématiquement, il s'agit bien d'annoncer ce que sera l'objet de la fin du livre I et de la première partie du livre II : la confrontation entre Othon et Vitellius, évoqués de concert par des désignations duelles (*duos omnium mortalium impudicitia ignauia luxuria deterrimos ; utrasque impias preces, utraque detestanda uota inter duos*) ou disjonctives (*pro Othone an pro Vitellio*). Pourquoi avoir placé la rumeur à cette « jointure » du récit ? Premièrement, une transition directe avec la narration de la révolte des armées de Germanie, introduite par un commentaire auctorial exprimé à la première personne comme ce sera le cas au chapitre suivant[2155], apparaissait peut-être comme un procédé trop sec et trop artificiel. Toutefois, Tacite aurait pu choisir, pour rendre moins brutal ce changement de cadre spatio-

---

l'un ou pour l'autre, les prières seraient sacrilèges, pour l'un ou l'autre, les vœux seraient exécrables, car une seule chose était sûre : la guerre qu'ils se livraient ferait triompher le plus vicieux des deux. Il y en avait pour pressentir Vespasien et ses troupes de l'Orient, et même si Vespasien était préférable aux deux autres, la perspective d'une autre guerre et d'autres massacres les faisait frissonner. »

[2152] Voir tout particulièrement W. RIES 1969 : 140-141 et le schéma du livre I des *Histoires* qui y est fait : si l'on ne tient pas compte de la préface, cette rumeur sépare en deux ensembles d'une taille presque égale (à une page Teubner près !) le reste du livre. Il s'agit donc d'un vrai « axe de symétrie » (p. 141). Remarque rapide chez F. GALTIER 2003 : 43-44.

[2153] Le caractère cyclique de ce passage, qui évoque le passé et le futur des guerres civiles, a été analysé par T. A. JOSEPH 2012 : 53-62, qui y voit un trope épique (la temporalité de la répétition) réactivé à partir du souvenir de la littérature de guerre civile (en particulier Lucain). Il s'agit également, par l'évocation de Vespasien et donc de la fin de la guerre, de dessiner un point de fuite permettant de mettre en ordre le chaos présent, comme le note très justement M. FUHRMANN 1960 : 276-277 : « So durchmißt das Kapitel alle Stufen des Geschehens von der Ermordung Galbas bis zur flavischen Herrschaft: die Gedanken des Schriftstellers streben voraus und suchen einen Fixpunkt, der es ihm ermöglicht, das Chaos der Ereignisse messend und wertend zu durchdringen. » Sur l'influence de Lucain visible ici (en particulier Lucan. 2.1-233), voir E. COURBAUD 1918 : 41-42, E. PARATORE 1951 : 354-355 et plus récemment C. DAMON 2010 : 378-379. Du point de vue de la formulation, on notera qu'une autre manifestation de la foule fait écho, quelques chapitres plus loin, à ce basculement d'un désastre (le putsch d'Othon) à un autre (l'affrontement entre Othon et Vitellius), à savoir l'expression *cum praesenti exitio etiam futuri pauor* (Tac., *Hist.*, 1.86).

[2154] Dans le chapitre suivant, section sur rumeur & profondeur de champ.

[2155] *Nunc initia causasque motus Vitelliani expediam*, Tac., *Hist.*, 1.51. Sur les manifestations du narrateur à la première personne (singulier et pluriel), voir l'étude de D. LONGREE 1996, qui rappelle que l'ordonnancement du récit pouvait constituer un motif d'intervention de Tacite dans son récit (p. 236). Sur *initia causasque* comme marqueur de début de séquence narrative chez Tacite, voir F. GALTIER 2011 : 62.

temporel, de décrire la réaction d'Othon lorsqu'il obtint connaissance du *nouus nuntius* au sujet de Vitellius. Si c'est à une rumeur qu'il confie ce rôle transitionnel, c'est pour plusieurs raisons. Certes, il faut tout d'abord rappeler à nouveau que la foule est souvent responsable du pôle pathétique au sein de l'*historia* tacitéenne[2156] : le langage de la plainte, utilisé pour clore « en beauté » un épisode aux accents aussi tragiques que la prise de pouvoir d'Othon, appelait à laisser la parole à la population romaine. Cependant, ce sont encore une fois les propriétés du média de la rumeur qui pouvaient justifier son arrivée au cœur du récit : il devait paraître naturel que l'information, contrôlée par le Palais, n'arrivât dans le public qu'après une certaine période de latence. À ce titre, ce sont bien les caractéristiques de la polarisation du paysage médiatique à Rome qui fournissaient à Tacite l'occasion de justifier subtilement la réorganisation de sa matière, sans enfreindre directement les lois du genre.

ii- Prolepses : flashforwards *barbares*

Ici encore, le phénomène n'est pas isolé[2157]. Dans le livre XIII des *Annales*, on constate une utilisation analogue, mais complémentaire de celle étudiée ci-dessus : il s'agit, en effet, non plus d'une analepse (retour en arrière) mais d'une prolepse (anticipation). Juste après l'accession au pouvoir de Néron et les funérailles de Claude (fin 54, *fine anni*, Tac., *Ann.*, 13.6) se place un premier épisode parthe (Tac., *Ann.*, 13.6-9) au sujet du contrôle sur le royaume d'Arménie, convoité par l'Empire romain et par Vologèse : dans un récit assez bref, Tacite mentionne les rivalités entre Corbulon et Ummidius Quadratus, gouverneur de Syrie et les mesures de Néron pour déminer les tensions, avant de conclure par un commentaire auctorial : « j'ai traité ensemble des événements qui touchent à un autre consulat » (*quae in alios consules egressa coniunxi*, Tac., *Ann.*, 13.9). Tacite a donc anticipé ici les événements en Orient des années 55 à 57, le récit de la guerre romano-parthique à proprement parler commençant en 13.34, soit au début de l'année 58[2158]. S'il l'a fait, c'est qu'entre les premières escarmouches

[2156] Sur le style pathétique déployé dans ce passage, voir le chapitre suivant ; sur le rôle pathétique des foules, cf. *supra*, p. 187-192.

[2157] On peut noter d'autres textes où une rumeur est mentionnée en contexte d'analepse, même si le lien entre les bruits publics et la structuration du récit historique est moins nette : voir ainsi Tac., *Hist.*, 2.1 (analepse sur le voyage de Titus vers Rome du vivant de Galba, soutenue par une mention de *fama* ; rapprochement entre ce passage et Tac., *Hist.*, 1.50 chez M. FUHRMANN 1960 : 276) ou encore Tac., *Ann.*, 1.46. Dans ce dernier cas, il ne s'agit pas vraiment d'une analepse ; toutefois, la description de l'arrivée à Rome des rumeurs sur la situation militaire dans les provinces permet de replacer les séditions de Pannonie et de Germanie dans un *continuum* chronologique et de travailler l'ordonnancement ru récit : *at Romae nondum cognito qui fuisset exitus in Illyrico, et legionum Germanicarum motu audito, trepida ciuitas incusare Tiberium* (Tac., *Ann.*, 1.46, cf. *supra* pour le rôle de cette rumeur dans la transition géographique). De cette façon se trouve conforté le choix de Tacite de les présenter l'une après l'autre, malgré leur proximité chronologique et leurs similitudes (Tac., *Ann.*, 1.31). Enfin, en Tac., *Hist.*, 2.73, la nouvelle du ralliement des légions d'Orient à Vitellius permet de déplacer le récit chronologiquement et spatialement en Syrie et en Judée : M. FUHRMANN 1960 : 268 a bien montré le fonctionnement de ce passage, et a souligné l'originalité de cette composition par rapport à la tradition parallèle. Il ne s'agit cependant pas de rumeur (le verbe utilisé est *nuntiare*, donc plutôt une communication officielle et écrite), même si les bruits publics ne sont pas loin (*nam etsi uagis adhuc et incertis auctoribus erat tamen in ore famaque Vespasianus*, Tac., *Hist.*, 2.73).

[2158] Probablement au printemps 58, cf. sur ce conflit M.-L. CHAUMONT 1976, en part. p. 98-100 pour les trois ans condensés (et déplacés) par Tacite. Sur cette manipulation du temps et la façon dont elle est justifiée par Tacite, voir le constat de K. WELLESLEY 1969 : 72 (« the whole chronology […] floats in the air ») et l'analyse de M. PFORDT 1998 : 131-132 ; 192, qui l'explique par le peu de mesures importantes pour l'année 54. Ce chercheur pense cependant que Tacite n'a anticipé que les événements de 55 (et non ceux de 56 et de 57 ; voir aussi G. WILLE 1983 : 529-530). De fait, l'expression *in alios consules* de Tac., *Ann.*, 13.9 est ambiguë, car elle peut renvoyer à une autre paire de consuls éponymes (soit un an), ou à plusieurs paires de consuls éponymes (plusieurs années).

en 55 et le commencement du conflit à proprement parler en 58, il y a trois ans de manœuvres espacées dans le temps, trop peu importantes pour être narrées au compte-goutte et n'offrant guère de possibilité d'aboutir à un récit dramatisé. Voilà pourquoi ces « commencements sans énergie » de l'affrontement, comme Tacite, justifiant en quelque sorte sa méthode, les appelle (*mollia initia*, Tac., *Ann.*, 13.34), sont regroupés au début de ce livre XIII. Encore une fois, c'est une rumeur qui permet de les introduire dans le récit. En effet, Tacite évoque des *turbidi rumores* quant à la situation en Arménie ; comme souvent, ces bruits informatifs déclenchent une rumeur normative critiquant l'inexpérience de Néron[2159], et la voix publique sert principalement ici à caractériser le jeune prince. Néanmoins, le rôle structurant de ces *rumores* mérite d'être souligné. Parce qu'elles engageaient une temporalité différente de l'information officielle, tantôt la précédant, tantôt la devançant, les rumeurs fournissaient d'excellents embrayeurs pour des analepses ou, comme ici, des prolepses. En somme, à la concurrence, historiquement attestée, entre information officielle et rumeur correspondait une concurrence littéraire entre la continuité chronologique et des événements et les ruptures introduites par les bruits publics.

Dans certains cas, l'utilisation de rumeur pour réarranger la matière historique par blocs thématiques pouvait se faire à l'aide d'un discours plus « marqué », plus politique, en un sens. L'exemple de la révolte batave le montre bien[2160] ; il rend visible le niveau des discours idéologiques qui sous-tendent l'instrumentalisation d'un fait social comme la rumeur au sein de l'œuvre. Tout comme pour les prémisses de la guerre romano-parthique, Tacite devait traiter ici le problème de l'éclatement des événements sur un empan chronologique très large. Le soulèvement commença à la fin de l'été 69 et connut un premier pic avec le siège de Castra Vetera par Julius Civilis en septembre de la même année[2161]. Les premiers moments du conflit ne sont cependant pas racontés à la place qui devrait être la leur, en toute rigueur annalistique, à savoir au milieu du livre III. À la place, nous trouvons en Tac., *Hist.*, 3.46 une nouvelle intervention auctoriale en deux temps : annonce générale et très ciselée de la gravité de la crise, qui sert évidemment à créer un effet de suspense, et renvoi à un développement ultérieur (*mox*)[2162] : Tacite se justifie en évoquant l'amplitude chronologique de la rébellion (*etenim longius prouectum est [id bellum]*, Tac., *Hist.*, 3.46). Il faut attendre que la révolte batave se fasse réellement menaçante pour la stabilité de l'Empire romain pour que Tacite y revienne en détail, à la toute fin du récit de l'année 69, au début du livre IV des *Histoires*, pour ainsi dire

L'interprétation de P. PFORDT paraît plus faible que la nôtre, car elle suppose un « vide » dans la narration tacitéenne (les années 56 et 57) : en effet, à la reprise du récit des affaires orientales (Tac., *Ann.*, 13.34), le narrateur n'effectue pas de retour en arrière. C'est d'ailleurs l'interprétation suggérée par E. KOESTERMANN 1963, *ad loc.* : « Die Erzählung wird wiederaufgenommen 13,34,2 (zum J. 58 n. Chr.). »

[2159] *Fine anni turbidis rumoribus prorupisse rursum Parthos et rapi Armeniam adlatum est, pulso Radamisto, qui saepe regni eius potitus, dein profugus, tum bellum quoque deseruerat. Igitur in urbe sermonum auida […]*, Tac., *Ann.*, 13.6.

[2160] « Infraction » à la règle annalistique relevée déjà par E. COURBAUD 1918 : 34-35 n. 2.

[2161] Sur la chronologie, voir K. WELLESLEY 1972 : 139-140 et B. LEVICK 2002b : 157 et suiv. H. HEUBNER 1963 vol. 4 p. 36 expose une chronologie un peu différente (celle de P. A. BRUNT 1960 : 512-517), qui a tendance à placer les événements un peu plus tard (le siège de Castra Vetera est par exemple placé par P. BRUNT entre le 13 et le 18 octobre, cf. p. 514 de l'étude citée). Ces divergences ne sont pas de première importance pour notre propos.

[2162] *Turbata per eosdem dies Germania, et socordia ducum, seditione legionum, externa ui, perfidia sociali prope adflicta Romana res. Id bellum cum causis et euentibus (etenim longius prouectum est) mox memorabimus*, Tac., *Hist.*, 3.46.

dans un « non-lieu » temporel[2163]. Encore une fois, les choix de Tacite sont transparents[2164] : un tel déplacement permettait, d'une part, de ne pas affaiblir l'enchaînement dramatique qui se mit en place après la deuxième bataille de Bédriac, et qui contenait nombre tableaux marquants (défaite de Vitellius, sac de Crémone, incendie de Rome, combats de rue dans l'*Vrbs*, lynchage de l'empereur)[2165] ; d'autre part, il consacrait, de fait, le livre IV comme celui de la rébellion batave[2166], de la montée en puissance inquiétante de Julius Civilis au changement de fortune grâce à l'arrivée du général romain Petillius Cerialis sur le théâtre de la guerre. Plus intéressant pour nous, toutefois, que les motivations de l'artiste, c'est le rôle de la rumeur dans ce dispositif historiographique qu'il faut cerner ici. C'est en effet une fois de plus une *fama* qui déclenche l'analepse sur l'origine et les premiers succès de la sédition :

> *Isdem diebus crebrescentem cladis Germanicae famam nequaquam maesta ciuitas excipiebat ; caesos exercitus, capta legionum hiberna, desciuisse Gallias non ut mala loquebantur. Id bellum quibus causis ortum, quanto externarum sociarumque gentium motu flagrauerit, altius expediam.*[2167] (Tac., *Hist.*, 4.12)

La mise en place de ce bloc thématique passe d'abord par une caractérisation chronologique très vague (*isdem diebus*) au sein de laquelle est relatée l'arrivée d'une rumeur, à l'instar de ce que nous pouvions constater dans les textes précédents. Ici encore, l'existence de différents canaux de circulation de l'information à Rome justifie les aller-retour chronologiques de Tacite[2168] : en effet, s'il est naturellement impossible que l'administration impériale n'ait pas eu connaissance avant la fin du mois de décembre des événements graves en Germanie, il est en revanche possible que l'information ait été contenue jusqu'à ce moment d'abord par Vitellius, puis par les Flaviens présents à Rome. Autrement dit, la latence propre aux sociétés

[2163] Tac., *Hist.*, 4.12-37. En effet, si l'on observe plus particulièrement l'ordonnancement temporel, on constate que les chapitres 4.1-4.11 traitent des tout derniers jours de 69, après la mort de Vitellius le 22 décembre 69 qui conclut le livre III ; en 4.38 commence l'année 70, par la mention habituelle des nouveaux consuls. C'est dire si les chapitres 12 à 37 et le récit de la première partie du soulèvement batave occupent une place « anhistorique », comme suspendue hors de la chronologie générale. Le « gommage des repères chronologiques » fait partie des stratégies que l'on retrouve plutôt dans le genre biographique, en particulier chez Suétone, où elle sert à « placer sur le plan de l'intemporel » l'événement narré (J. GASCOU 1984 : 392).

[2164] G. E. F. CHILVER & G. B. TOWNEND 1985 : 2-3 donnent trois raisons pour le regroupement thématique des événements de Germanie : l'effet artistique qui en résulte ; les échos avec la situation à Rome ; le souci de respecter la séquence chronologique. G. WILLE 1983 : 294-295 retient quant à lui surtout la première proposition : placer ces événements dans le livre III aurait nui à la cohérence de la fin du règne de Vitellius.

[2165] Sur la construction tragique de cet enchaînement, voir F. GALTIER 2010, ainsi que E. KEITEL 1992 : 349 et suiv. ; D. S. LEVENE 1997 : 136-147.

[2166] G. WILLE 1983 : 290 ; F. GALTIER 2011 : 54 ; sur cette répartition thématique des livres des *Histoires*, voir également Rh. ASH 2009 : 88.

[2167] « Ce fut dans ces jours-là que la ville, sans une once d'affliction, accueillit la rumeur croissante d'un massacre en Germanie : les armées y étaient taillées en pièce, les camps des légions capturés, les Gaules avaient fait défection – voilà ce qu'on disait sans y voir de malheurs. Je reprendrai plus haut le récit de cette guerre pour donner les causes de sa naissance et l'importance du soulèvement des peuples, étrangers et alliés, dans cet incendie. »

[2168] L'infinitive *desciuisse Gallias* a été largement commentée, car elle semble anticiper les événements de janvier 70 décrits à partir de Tac., *Hist.*, 4.54 (ralliement des alliés gaulois à la rébellion), cf. Ph. FABIA 1910 : 5 ; G. E. F. CHILVER & G. B. TOWNEND 1985, *ad loc.* Il ne semble cependant pas difficile de voir dans cette information une distorsion des nouvelles propre à la rumeur, dont la tendance à l'exagération a été soulignée à différentes reprises dans ce travail. Du même coup, ces propos de la population romaine se trouvent être à la fois analeptiques (puisque introduisant le récit des événements germains antérieurs à décembre 69) et proleptiques, voire oraculaires (puisque anticipant sur l'aggravement de la situation un mois plus tard). La fonction structurante des bruits publics est ainsi doublement renforcée.

antiques dans l'acquisition de l'information servait de soubassement historique et social à une manœuvre historiographique de Tacite. Nous pouvons cependant aller plus loin avec ce texte. En effet, nous notons ici deux phénomènes plus marqués que précédemment. Tout d'abord, cette rumeur-charnière est présentée sous un vernis moraliste évident : l'auteur semble déplorer que, à la différence peut-être de la longue plainte de Tac., *Hist.*, 1.50, les mauvaises nouvelles en provenance du nord de l'Empire ne suscitent pas les larmes de la foule[2169]. Cette idée est présentée deux fois grâce à deux négations (*nequaquam maesta ciuitas* et *non ut mala loquebantur*). Nous avons ici affaire à un discours hostile aux foules, finalement assez attendu ; leur manque d'intérêt pour la chose publique est stigmatisé et le contenu des rumeurs sert de révélateur de cette incurie. Le deuxième aspect intéressant est de voir une intervention auctoriale en P1 signalant le réarrangement de la matière (*id bellum […] altius expediam*) : si, dans les textes vus ci-dessus, l'historien intervenait également en son nom dans le récit, il est surprenant de voir cette prise de parole si proche de la rumeur, presque *en butée* contre elle. Il y a moins convergence entre les éléments extradiégétiques et intradiégétiques ici que confrontation. Tout se passe comme si Tacite avait voulu opposer une parole collective, exagérée et peu fiable, la rumeur, à la sienne, parole individuelle, autorisée et dotée de l'*auctoritas* de l'historien. Cette confrontation est soulignée par l'asyndète très nette entre la mention de rumeur et le commentaire auctorial ; de surcroît s'oppose à la simplicité fallacieuse (aux yeux de l'historien) des infinitives *caesos exercitus, capta legionum hiberna, desciuisse Gallias* la précision des interrogatives indirectes *id bellum quibus causis ortum, quanto externarum sociarumque gentium motu flagrauerit* : la *fama* apporte des réponses toutes faites, la voix narrative les questionnements propres à un discours historique sérieux. Il est frappant, mais logique, de voir combien ces enjeux littéraires correspondent aux discours hostiles à la rumeur que nous avons mis au jour dans la partie précédente. Tacite, sénateur, consulaire, reprend à son compte la critique de la rumeur comme média qui était dominante au sein des élites romaines, et la réemploie, cette fois comme historien, dans la structuration de son récit, lui conférant un rôle narratologique. Ainsi, de la même façon que les aristocrates romains disqualifiaient la qualité des informations transmises par la *fama*, à l'exemple paradigmatique de Paul-Émile chez Tite-Live (Liv. 44.22), Tacite disqualifie les propos de la voix publique et lui oppose son savoir d'historien. Tout cela ne va pas sans une certaine hypocrisie, ou plutôt une *mise en scène historiographique* de la part de l'auteur, qui se sert de cette rumeur avilie pour justifier l'analepse narrative. Pour le formuler plus synthétiquement, la voix de la foule, quoique méprisée, jouait tout de même un rôle central dans l'organisation du récit.

Conclusion intermédiaire sur la fonction transitionnelle des rumeurs

Les bruits publics vecteurs d'information, du fait de leur (supposée) latence par rapport aux nouvelles officielles et du décalage constaté entre les degrés d'information dont disposaient l'élite et le peuple, se constituaient comme autant d'embrayeurs intradiégétiques utilisés pour assouplir le carcan annalistique. Regroupons quelques remarques en conclusion de ce point.

[2169] Ph. FABIA 1910 : 7-9, rapprochant ce passage de Tac., *Hist.*, 4.38 (reprise du récit principal) et de la mention contradictoire d'une *maesta ciuitas*, affirme que l'expression *nequaquam maesta ciuitas* de Tac., *Hist.*, 4.12 est une invention de Tacite, « tiré[e], écrit-il, de son propre fonds » (p. 8). Si tel est le cas, nous observerions ici un cas typique d'utilisation de la rumeur à des fins narratologiques accompagnée d'une critique de ce média, double mouvement que nous trouvons dans d'autres exemples ci-dessous.

Tout d'abord, rien ne prouve que ces rumeurs, clairement instrumentalisées dans des logiques narratologiques, aient été pour autant inventées de toutes pièces par Tacite. Plus simplement, ce dernier a pu se servir d'une rumeur attestée dans certaines sources de l'historien ou par des témoignages oraux pour fluidifier son récit. On remarquera ainsi que toutes les manœuvres tacitéennes pour organiser de sa matière ne sont pas accompagnées de mentions de rumeurs, quand bien même les situations seraient analogues aux cas cités ci-dessus[2170], ce qui pourrait indiquer que, quand mention est faite d'un bruit, celui-ci provenait de sa documentation. Cette hypothèse reste une conjecture ; on peut à tout le moins affirmer que l'association entre transitions et bruits publics n'avait rien de systématique, et que, par conséquent, les passages où elle apparaît doivent être tenus pour significatifs.

Deuxièmement, il faut souligner la finesse de ces stratégies de recomposition tacitéennes. En plus de prendre appui sur une véritable connaissance, quoique biaisée, des caractéristiques propres au fait rumoral, ces techniques de narration permettaient de ne pas aller directement à l'encontre des règles annalistiques. En effet, les effets anticipateurs ou rétrospectifs par rapport à la chronologie interne se justifiaient par l'état des connaissances de la foule dont témoignait la rumeur, de sorte que les incohérences chronologiques n'apparaissaient pas comme le fait d'une quelconque désinvolture de l'historien, mais bien des approximations du *uulgus*, face auxquelles le narrateur pouvait, à bon droit, apparaître comme une autorité mieux instruite. Cette technique est clairement attestée par notre troisième exemple (Tac., *Hist.*, 4.12). En ce sens, il semble que parler d'« entorse aux règles annalistiques » comme le fait J. HELLEGOUARC'H dans l'édition de la CUF[2171] soit quelque peu trompeur : la mention de rumeur permettait précisément d'éviter cette entorse, du moins en apparence.

Enfin, si l'on s'intéresse à des problématiques plus génériques, on mettra volontiers cette tendance du récit tacitéen en regard de la composition « biographique » qui affleure parfois dans les deux œuvres majeures de l'historien[2172] : il s'agit pour lui, en effet, de faire glisser (très légèrement) sa composition d'un ordre *per tempora* à un ordre *per species*, pour reprendre les catégories suétoniennes[2173], glissement générique dans lequel la rumeur joue un rôle central.

[2170] Pour les événements en Arménie, par exemple, voir Tac., *Ann.*, 14.23-26, ou 15.1-17 : dans ces deux blocs narratifs sont résumés des manœuvres militaires en Orient qui débordent le cadre annalistique, soit que le récit anticipe la chronologie, soit qu'il revienne en arrière. Nulle trace, cependant, de rumeur pour accompagner cette mise en ordre historiographique.

[2171] Note 1 à Tac., *Hist.*, 4.12.

[2172] Ch. MIEROW a pu aller jusqu'à le considérer, de façon quelque peu polémique, comme un *biographer* : « To be sure, he adopted the annalistic scheme as the simplest and clearest way in which to present his record of the Roman Empire. But within this chronological framework he presents a memorable picture gallery of Roman worthies-and unworthies. It is the personal element in history, not the economic interpretation or the social or the philosophical, that he stresses. Tacitus is at heart a spokesman for righteousness and love of country as illustrated in the lives of individual Romans. He is fundamentally a biographer » (C. Ch. MIEROW 1939 : 38). Voir encore St. G. DAITZ 1960 : 31 et surtout M. A. GIUA 1990 : 544-559, qui considère que les changements politiques du début de l'Empire avaient fait évoluer les pratiques historiographiques vers la méthode biographique, de Tacite jusqu'aux textes de Cassius Dion, qui témoignent de l'aboutissement de cette dynamique. F. GALTIER 2011 : 21 rappelle quant à lui le jugement de Saint Jérôme, qui considérait que Tacite avait écrit des *uitae Caesarum* (Jér., *Zach.*, 3.14). Pour une synthèse plus récente sur la distinction et les continuités entre historiographie et biographie à l'époque impériale, E. O'GORMAN 2011, en part. p. 309 et suiv. et P. DUCHENE 2014 : 14-16.

[2173] Sur ces notions, voir l'ouvrage de J. GASCOU 1984, en part. p. 347-349 : dans les *Vies* de Suétone, les rubriques prennent largement le pas sur le récit chronologique. L'analyse des phénomènes d'anachronie chez Tacite que nous venons d'aborder peut cependant nuancer la représentation de l'auteur des *Annales* en contrepoint

de Suétone que donne à lire J. GASCOU, en particulier lorsqu'il le présente comme le paradigme de « l'historien traditionnel » qui « enveloppe les faits qu'il relate dans un réseau serré de dates » (J. GASCOU 1984 : 390). Pour la construction des biographies suétoniennes et leur organisation par rubriques, voir également E. CIZEK 1977 : 49-64. En dernier lieu, nous pouvons renvoyer sur ces questions à P. DUCHENE 2014 : 133 et suiv. et, de façon plus générale, à P. JAL 1997 sur cette « historiographie thématique » plutôt que chronologique.

b. La rumeur, voix secondaire, problématique et distanciée

Dans cette première sous-partie, nous avons étudié la fonction d'embrayeur transitionnel fréquemment assumée par la rumeur chez Tacite, et vu combien celle-ci reposait sur la nature médiatique du phénomène. En effet, c'est son processus de diffusion qui explique que la rumeur engage une spatialité et une temporalité particulières, lesquelles sont transformées à leur tour, par l'insertion dans le matériau littéraire, en techniques narratives. À présent, nous allons nous concentrer moins sur le média que sur le message, autrement dit sur le contenu des bruits. L'objectif reste cependant le même : analyser la façon dont les rumeurs, de par leurs caractéristiques propres, sont à même d'occuper certains rôles précis dans le récit tacitéen. Reprenant les catégories exposées dans la partie précédente, nous distinguerons ici rumeurs informatives (définies comme les bruits dont l'objet principal est de transmettre une information nouvelle) et rumeurs normatives (définies comme les bruits dont l'objet principal est d'élaborer un jugement). Les premières fourniront la matière principale de cette sous-partie (rumeur et modalisation), tandis que les secondes seront utilisées dans la suivante (rumeur et portrait).

Plus spécifiquement, nous regroupons dans la sous-partie qui s'ouvre deux fonctions évidentes de la rumeur qui ont été bien observées par la recherche, en particulier la deuxième, mais dont la profonde cohérence n'a pas été clairement perçue jusqu'à présent. Celle-ci apparaît pourtant dès lors que l'on adopte une approche narratologique. Il sera en effet question de la façon dont la voix de la foule, par l'intermédiaire de rumeurs, affirme des faits placés hors du domaine de la factualité historique, dans un entre-deux où leur régime de vérité reste incertain. Cette utilisation de la rumeur comme marqueur d'incertitude pouvait aboutir à deux cas de figure, opposés quant à l'objectif poursuivi par l'historien, mais proches du point de vue de la méthode empruntée. Premièrement, il pouvait s'agir de mettre en doute une information trouvée dans les sources ou ressortissant à une tradition orale. En conservant ce fait, à ses yeux douteux, sous la forme d'une rumeur, Tacite ne se compromettait pas comme historien, tout en modélisant son doute vis-à-vis de la validité de l'information par le marqueur informel (et, en apparence, objectif, car intradiégétique) de la rumeur. Cependant, l'objectif inverse pouvait être poursuivi : à partir d'un filet informatif trop ténu ou incertain pour être soutenu par l'historien lui-même, voire sur le coup d'une simple intuition, faire parler la foule pour insinuer un fait (accusation, calomnie, etc.). Les exemples abondent dans la deuxième catégorie : aussi est-il de bonne logique que les études critiques se soient principalement concentrées sur cette fonction d'insinuation des rumeurs tacitéennes[2174]. Notons dès à présent qu'en déléguant ce type

[2174] C'est en effet l'une des analyses traditionnelles du phénomène, qui aboutit à une virulente critique de Tacite comme historien chez J. S. REID 1921 : 194 et à une lecture plus stimulante par I. S. RYBERG 1942 en compagnie d'autres techniques d'insinuation, tout comme chez D. SULLIVAN 1976 : 325 (par ex.), R. DEVELIN 1983 et plus récemment au long du commentaire linéaire de M. HAUSMANN 2009 des procédés d'insinuation (« Leserlenkung ») dans les douze premiers livres des *Annales* (par ex. p. 40 à propos de Tac., *Ann.*, 1.4 et 1.9-10 ; des bilans synthétiques, rares donc bienvenus dans ce commentaire très linéaire, se trouvent p. 80 ou 144). Cette tradition est résumée par Br. J. GIBSON 1998 : 111, qui parle de « means of suggesting that events took place, *without any need to assume responsibility* for the accuracy or inaccuracy of the matter reported » (nous soulignons ; même jugement général chez M. A. GIUA 1998 : 40). La notion de déresponsabilisation de l'auteur nous semble particulièrement importante. Voir aussi à ce sujet encore E. PARATORE 1951 : 75-87 ; 747 et suiv. ; D. PIPPIDI 1965 : 249-252 ; É. AUBRION 1985 : 520, R. H. MARTIN 1981 : 265 n. 21, R. MELLOR 1993 : 42 ou E. CIZEK 1995 : 244 ; tout dernièrement, mais sans grande originalité, W. SUERBAUM 2015 : 192-220. On notera avec G. GUASTELLA 2017 : 148-149 que les commentateurs anciens à Virgile analysent parfois les rumeurs comme une manière pour le poète

d'affirmations à la foule, Tacite, d'une part, s'évitait de les prendre en charge lui-même, ce qui lui permettait de ne pas abîmer ou compromettre son *èthos* d'historien[2175] ; d'autre part, il faisait entrer ces informations dans le champ des représentations associées à la rumeur au sein de l'aristocratie romaine, au rang lesquelles le mensonge et l'exagération constituaient deux solides piliers.

Il importe de souligner avant de commencer que ces deux catégories relèvent du même dispositif narratologique, récemment mis en lumière par Ph. HARDIE : une mise en retrait du narrateur principal, assimilé comme de juste dans l'historiographie ancienne à l'auteur, et la prise en charge de l'information par une énonciatrice secondaire[2176], la foule. Ce feuilleté de voix, parfois indistinct, que l'on entend à la lecture de Tacite peut donc être analysé comme un dispositif de « polyphonie narrative », que l'on confère à cette expression son sens large ou celui, plus réduit, que lui ont donné les travaux de M. BAKHTINE[2177]. Quoi qu'il en soit, il faut souligner que l'énonciatrice intradiégétique qu'était la foule n'était cependant pas perçue comme neutre : on pourrait, tout au contraire, parler d'énonciation marquée comme problématique, avant même que le contenu de son discours soit exposé, du fait de son rapport ambigu à la vérité – toujours selon le discours de classe déployé par l'historiographie sénatoriale. Les foules étant passionnelles, menteuses, crédules, portées au pire et versatiles, leur parole passait immédiatement pour suspecte ; le lecteur ou l'auditeur, bref le public de Tacite, membre d'une élite qui partageait ces représentations mentales, devait s'interroger spontanément sur leur validité. Voilà pourquoi les rumeurs, quand elles transmettent des informations nouvelles dans le récit, sont toujours mises à distance par le narrateur, soit que celui-ci les repousse hors du cercle de la raison dont il était le garant, soit qu'il les en approche, sans toutefois oser les y intégrer en les prenant à son compte. Ainsi prises dans l'un ou l'autre

---

de se déresponsabiliser, par exemple Tiberius Claudius Donatus à propos de l'expression *ut perhibent* de Virg., *Én.*, 4.178-179, glosé ainsi : *non se facit [poeta] auctorem*.

[2175] Cf. L. FERRERO 1946 : 51-52 y voit l'une des deux motivations pour Tacite à avoir recours aux rumeurs.

[2176] Ph. HARDIE 2009 : 555, qui parle explicitement de « narratrice intradiégétique », en ayant en tête en particulier des récits faits par la *fama* dans l'épopée. Pour notre part, nous préférerons l'expression moins risquée d'« énonciatrice intradiégétique » car les rumeurs tacitéennes prennent quasiment toujours la forme du discours et non du récit, d'où le renvoi à des outils propres à l'énonciation et non à la narration (sur ces distinctions reposant en dernier lieu sur les catégories de BENVENISTE, voir G. GENETTE 1972 : 225-227).

[2177] Au sens large, la polyphonie désigne la présence de voix multiples dans un texte, et c'est bien à cette concurrence entre une voix principale, celle du narrateur, et une voix secondaire, celle de la foule, que nous allons nous intéresser ici. On sait cependant que le concept a été défini bien plus précisément par M. BAKHTINE à l'aide de la notion voisine de dialogisme : dans ce sens restreint, il y a polyphonie quand plusieurs discours hétérogènes (un discours sentencieux, un discours collectif comme la *doxa*, un discours argumentatif, etc.) cohabitent au sein d'une même instance d'énonciation. Comme le note É. BORDAS (É. BORDAS ET AL. 2006 : 65), la polyphonie bakhtinienne suppose une « indétermination énonciative » : c'est l'« entrecroisement de discours pluriels d'origine imprécisée, imprécisable ». Il n'en reste pas moins que la définition du roman comme « phénomène pluristylistique, plurilingual, plurivocal » et comme « diversité sociale de langages, parfois de langues et de voix individuelles, diversité littérairement organisée » (M. M. BAKHTINE 1978 : 88-89) s'applique sans trop de problème à l'historiographie tacitéenne telle que nous l'observons, sous l'angle des discours collectifs qu'elle incorpore et mêle à la narration par l'utilisation du discours indirect, à la voix narrative. On verra d'ailleurs en conclusion de ce travail que de nombreux effets de confusion entre ces différentes voix sont sensibles chez Tacite. Dans les pages qui suivent, nous ne chercherons pas à creuser ce parallèle, et utiliserons le terme de « polyphonie » dans son sens large. Sur la polyphonie du texte tacitéen, voir É. AUBRION 1985 : 494 ; Chr. PELLING 2009 : 167 ; on notera que P. DUCHENE 2014 : 64 et suiv. applique aux mentions de sources chez Tacite la théorie de la ScaPoLine (théorie scandinave de la polyphonie linguistique), qui dérive directement des travaux d'O. DUCROT, lesquels doivent eux-mêmes beaucoup à la polyphonie bakhtinienne.

mouvement (centripète ou centrifuge), ces rumeurs informatives se trouvaient placées dans un lieu paradoxal, intégrées au récit et en même temps situées aux marges de l'enquête historique.

1. Mettre en doute

Observons d'abord les rumeurs servant à mettre en doute certains faits, peut-être transmis dans les sources de Tacite ou provenant d'un fonds de croyances populaires et de traditions orales[2178].

Il peut être utile de repartir d'un passage bien connu, mais qui donne les clefs de lecture de ce rôle de la rumeur : les bruits rapportés par l'historien à la mort de Drusus II, le fils de Tibère, en 23. Dans le récit, Séjan est désigné comme l'instigateur de l'empoisonnement, aidé par Livia, la femme de Drusus et sœur de Germanicus qu'il a séduite, ainsi que par le médecin Eudème et l'eunuque Lygdus[2179]. Cette accusation portée par l'auteur-narrateur est renforcée par la révélation de toute l'affaire à Tibère huit ans plus tard, sur laquelle il fonde la validité de ses assertions[2180]. Cependant, aux chapitres 10 et 11 du même livre IV, Tacite rapporte un *rumor* un peu différent, selon lequel Séjan avait également séduit l'eunuque Lygdus et, surtout, avait manipulé Tibère pour lui faire croire que Drusus voulait l'empoisonner ; en apprenant ce projet, Tibère avait, toujours selon la rumeur, passé la coupe empoisonnée à son fils qui, la vidant d'un trait, s'était ainsi condamné à mort. Tacite s'attache à déconstruire ce bruit, qu'il juge peu crédible, principalement pour des raisons psychologiques : le caractère de Tibère n'est pas conforme selon lui à son comportement supposé dans ce projet d'assassinat. Il revient ensuite à la révélation, huit ans plus tard, du complot de Séjan et Livia, et conclut en soulignant la nécessité de faire preuve d'esprit critique face aux racontars (Tac., *Ann.*, 4.11).

Le passage est exemplaire, long et détaillé, et l'abondance des commentaires de l'historien sur sa méthode a suscité l'intérêt de la recherche, souvent pour souligner la rigueur de Tacite à ce moment de son récit[2181]. Comme nous allons le voir, ce texte peut surtout servir de matrice

---

[2178] Cette première sous-partie touche donc un autre pan des problèmes posés par les rumeurs tacitéennes, à savoir leur utilisation – controversée – comme source du récit historique et comme garant de Tacite (*auctor*). L'état des lieux du sujet sera effectué à la toute fin du chapitre suivant, où nous chercherons à recenser les endroits où l'historien tient ses informations, semble-t-il, d'une tradition orale, collective et populaire. Nous nous limitons donc ici aux passages où la position du narrateur se révèle clairement hostile à la voix de la foule (et non ceux où il se place sous leur patronage), en nous concentrant sur les marqueurs de cette prise de distance. La porosité entre ces différentes questions nous amènera cependant à mobiliser des textes qui seront à nouveau utilisés dans le chapitre suivant (par ex. Tac., *Ann.*, 4.10-11).

[2179] Tac., *Ann.*, 4.3 et 4.8.

[2180] *Id [uenenum] Druso datum per Lygdum spadonem, ut octo post annos cognitum est*, Tac., *Ann.*, 4.8, voir aussi 4.12. Suétone rapporte également ce fait (Suét., *Tib.*, 62 : *ut tandem [Drusum] ueneno interemptum fraude Liuillae uxoris atque Seiani cognouit […]*).

[2181] P. WUILLEUMIER parle ainsi de « chef d'œuvre d'esprit critique, d'impartialité et de psychologie » dans sa note à l'édition de la CUF *ad loc.*, tout comme W. RIES 1969 : 183-184 (« methodisch geradezu beispielhaft[es] Verfahren », « Meisterstück der Quellenkritik »), B. WALKER 1952 : 141-142 ou encore R. H. MARTIN 1981 : 131 (« his detailed scrutiny of the rumour is paradigmatic ») ; A. J. WOODMAN & R. H. MARTIN 1989 : 123 (repris et mis à jour dans A. J. WOODMAN 2018 : 107-116) sont plus critiques sur cette « stated reason » avancée par l'historien. Sur l'extrait, voir les analyses de Ph. FABIA 1893 : 346-348 (portée sur la question de la tradition anonyme) ; W. RIES 1969 : 183-188, selon lequel l'importance programmatique de ce passage est à relativiser ; I. SHATZMAN 1974 : 556-558 ; H. MCCULLOCH 1984 : 5-8 ; É. AUBRION 1985 : 72-73 ; P. SINCLAIR 1995 : 71-76 ; Cr. FORMICOLA 2001 : 42-44 ; J. PIGON 2001 (qui voit dans l'épisode la trace d'une deuxième rumeur sur la relation entre Séjan et Lygdus, rapportant celle-ci au portrait originel de Séjan en Tac., *Ann.*, 4.1) ; O. DEVILLERS 2003 : 167-169 (sur les sources et l'argumentation de l'historien, qui lui permet de caractériser l'impopularité de Tibère) ;

à de nombreuses autres utilisations de la rumeur pour mettre en doute certains faits. La prise de parole auctoriale souligne le double mouvement opéré par Tacite ici : inclure des faits que son honnêteté d'historien lui interdit de passer sous silence, mais les rapporter sous un régime de vérité incertain grâce à une mention de rumeur. Pour lui laisser la parole, en ne sélectionnant que les commentaires métalittéraires de la séquence :

> *In tradenda morte Drusi, quae plurimis maximaeque fidei auctoribus memorata sunt rettuli, set non omiserim eorundem temporum rumorem ualidum adeo ut nondum exolescat. […] Haec uulgo iactata, super id quod nullo auctore certo firmantur, prompte refutaueris. […] Mihi tradendi arguendique rumoris causa fuit ut claro sub exemplo falsas auditiones depellerem peteremque ab iis quorum in manus cura nostra uenerit ne diuulgata atque incredibilia auide accepta ueris neque in miraculum corruptis antehabebant.*[2182] (Tac., *Ann.*, 4.10-11)

Le passage prend la forme d'un rejet de l'information de la rumeur du fait de son absence d'auctorialité. Tout se passe comme si l'historien indiquait la marche suivre face aux rumeurs relevant du type calomniateur, à savoir adopter une posture critique et préférer se fier aux garants écrits – ici, à la voix narrative. La première version de la mort de Drusus, faite par le narrateur tacitéen, est digne de confiance car fondée sur la compilation de garants solides du fait de leur nombre (*plurimi*) et de leur qualité (*maximae fidei*) ; la deuxième version, elle, n'a d'autre source que la voix de la foule (*rumor*, *diuulgata*) et pour cette raison se révèle invraisemblable et inconcevable (*incredibilia*, *in miraculum corrupta*). Cependant, dans le même temps, l'existence même d'une rumeur et sa force (*ualidus*) oblige l'historien à l'intégrer dans son témoignage[2183]. Le même type de commentaire se trouve dans la notice nécrologique consacrée à Othon dans les *Histoires*, où une légende orale relative à un prodige annonçant la chute d'Othon est pareillement rapportée, malgré le scepticisme de l'auteur, du fait même de la

A. FELDHERR 2008, qui livre d'intéressants éléments d'analyse sur la portée idéologique et politique de cette voix de foule émergeant au sein du récit, et enfin M. HAUSMANN 2009 : 108-111 (le passage « cimente » la conviction que Séjan est coupable du meurtre). O. DEVILLERS 2003 : 192 rappelle de façon opportune que lorsque Tacite confronte deux versions d'un même événement, comme ici, il peut également en dissimuler une troisième, par exemple celle d'une mort naturelle de Drusus. Enfin, G. GUASTELLA 2017 : 122-124 rapproche le passage de Liv. 37.48 (*rumoris huius quia neminem alium auctorem habeo, neque adfirmata res mea opinione sit nec pro uana praetermissa*) et voit dans les deux textes le paradigme de l'attitude embarrassée des historiens face à certaines rumeurs.

[2182] « Pour raconter la mort de Drusus, j'ai rapporté les éléments dont les plus nombreux et les plus solides garants ont fait mention, mais je ne saurais omettre une rumeur qui a couru à la même époque et qui a été vigoureuse au point de ne pas s'être encore éteinte. […] Voilà ce que la foule n'a cessé de débattre ; outre le fait qu'aucun garant incontestable n'aille dans ce sens, il serait aisé de le réfuter. […] Pourquoi ai-je rapporté et discrédité cette rumeur ? Mon but était d'écarter, en ayant recours à un exemple éclatant, ces bruits fallacieux que l'on entend : je demande ainsi à ceux qui auront entre leurs mains mon travail de ne pas prêter une oreille avide à des ouï-dire invraisemblables et de ne pas les préférer à une vérité qui ne se gâte pas à rendre tout extraordinaire. »

[2183] Tite-Live se trouve dans la même position en Liv. 8.18, comme cela a été relevé par A. J. WOODMAN & R. H. MARTIN 1989 : 130. Pareillement en Tac., *Ann.*, 11.11 : la rumeur selon laquelle des *dracones* l'auraient protégé pendant son enfance tient de la *fabula*, selon Tacite, qui oppose au bruit (*uulgabatur*) sa propre analyse, appuyé sur une source solide : Néron lui-même, peu suspect de manquer de complaisance envers lui-même. Suétone rapporte une rumeur proche (Suét., *Nér.*, 6), à laquelle il oppose lui aussi un fait attesté (on avait trouvé près de son lit une mue de serpent). Sur la constitution de cette légende, voir M. HAUSMANN 2009 : 200-201 ; P. DUCHENE 2014 : 101 ; 251-257. C'est précisément parce qu'elle est combattue par Tacite et (plus vigoureusement) par Suétone, comme le relève P. DUCHENE, que nous ne l'intégrons pas dans la partie concernant la rumeur comme source, mais ici, comme une rumeur modalisatrice.

vitalité du bruit[2184]. La forme même de la rumeur devient alors un signe de la potentielle inexactitude du fait rapporté[2185].

Ce texte fournit un guide de lecture pour des passages analogues, mais moins explicites, où une rumeur, voire un simple jugement anonyme, donne une analyse des événements qui ne va pas dans le sens de l'historien. Ainsi Tacite rapporte-t-il, au moment de la crise du 18 décembre 69 des bruits négatifs au sujet de Flavius Sabinus, soupçonné de faire traîner les négociations de paix avec Vitellius parce qu'il entretient du ressentiment envers son frère cadet, Vespasien[2186]. Cette explication psychologique n'est pas prise en charge par le narrateur lui-même : elle est médiée, transmise par un locuteur anonyme, ce qu'indiquent les passifs *credebatur* et *metuebantur* ; par là-même, sa validité est interrogée. Cela est confirmé par la suite du récit, où l'historien oppose à cette première lecture psychologique une seconde (la douceur et l'humanité de Flavius Sabinus), qu'il prend lui-même en charge, et dont le bien-fondé est explicitement mis en avant : elle est en effet présentée comme une *melior interpretatio*. Ici encore, la confrontation entre la voix narrative et les voix secondaires (collectives, anonymes, populaires) est conçue comme une hiérarchisation : la mention d'interprétations discordantes peut alors s'expliquer par l'honnêteté intellectuelle de l'historien face à une information trouvée dans ses sources[2187]. Ces deux niveaux – la parole, autorisée, du narrateur tacitéen et les voix, suspectes, de la foule – peuvent encore s'opposer de façon plus discrète, par une simple conjonction de coordination ; c'est, en tout cas, ce qui se passe pour un épisode moins marquant de la guerre contre les Bataves, en 70. Lors d'un affrontement contre ces barbares et leurs alliés, le général romain Petillius Cerialis réussit à avoir le dessus après avoir été dominé au premier assaut ; le retournement de situation est si improbable que l'armée romaine semble avoir reçu « une aide divine » (*nec sine ope diuina mutatis repente animis terga uictores uertere*, Tac., *Hist.*, 4.78). La situation doit donc être analysée et explicitée. Nous lisons

[2184] Tac., *Hist.*, 2.50, que nous commentons en détail en étudiant le statut de la rumeur comme source, *infra*, p. 678-680. Sur l'incrédulité de Tacite face au « surnaturel », voir R. SYME 1958a : 521-523 ; sur Tacite et les dieux, les pages d'A. MICHEL 1966 : 229-235 restent largement valables.

[2185] La vigueur de la condamnation tacitéenne de cette rumeur rend difficile d'y voir une technique d'insinuation comme une autre, ce que font A. J. WOODMAN & R. H. MARTIN 1989 : 124-125 (et déjà E. PARATORE 1951 : 84) : au terme du chapitre 4.11, le lecteur ne peut avoir qu'à son tour une vision critique de ce bruit. L'utilisation des *rumores* comme vecteurs d'insinuation, que nous étudions *infra*, se caractérise au contraire par une attitude de retrait de l'auteur-narrateur.

[2186] *[Flauius Sabinus] credebatur adfectam eius [sc. Vespasiani] fidem praue iuuisse domo agrisque pignori acceptis ; unde, quamquam manente in speciem concordia, offensarum operta metuebantur. […] Melior interpretatio, mitem uirum abhorrere a sanguine et caedibus, eoque crebris cum Vitellio sermonibus de pace ponendisque per condicionem armis agitare*, Tac., *Hist.*, 3.65. Notons qu'il ne s'agit pas à proprement parler de rumeur, puisqu'il n'est pas fait mention explicitement de propos tenus ou d'une quelconque oralisation. L'éclairage de ce texte, qui présente un phénomène proche, reste cependant intéressant pour notre propos. Voir sur ces jugements É. AUBRION 1985 : 518-519.

[2187] C'est cette analyse que favorise É. AUBRION 1985 : 514-519 : Tacite « tient compte de toutes les traditions, de peur de passer à côté de la vérité » (p. 519). Même phénomène pour expliquer l'attaque tardive des Flaviens sur Rome en Tac., *Hist.*, 3.78 : une première explication, valable, est donnée par le narrateur tacitéen de façon très concise et ne semble pas souffrir de contestation possible, l'attente de Mucien (*causa tam prauae morae ut Mucianum opperirentur*). Suivent pourtant plusieurs analyses différentes (la corruption d'Antonius Primus, récusée par certains, la stratégie des chefs), toutes assignées à des groupes anonymes (*nec defuere qui […] arguerent* ; *alii* ; *quidam*). La séquence se clôt avec le retour de l'historien (*haud facile quis uni adsignauerit culpam quae omnium fuit*), qui indique la véritable lecture à faire de l'événement. Voir É. AUBRION 1985 : 511 pour ce passage. Une analyse semblable pourrait se faire de la *sinistra fama* courant sur L. Vitellius (Tac., *Ann.*, 6.32) sans raison selon l'historien, comme l'a relevé Ph. FABIA 1893 : 348 n. 1.

une première explication : il s'agit de la justification, rapportée dans un discours indirect oralisé, que font les ennemis eux-mêmes, et qui met en avant la crainte ressentie à la vue des cohortes auxiliaires qui s'étaient reformées[2188]. Immédiatement après, cependant, vient une deuxième interprétation, directement prise en charge par le narrateur[2189] ; celle-ci contredit la voix des Bataves par une nette articulation d'opposition (*sed*) et fait de la cupidité des barbares et de leur rivalité pour s'emparer des *spolia* la cause principale de leur changement de fortune. Ici encore, quoique de façon plus discrète et plus anecdotique, l'interprétation des faits semble réservée à l'historien, dont l'avis surplombant, et narratologiquement dominant, puisque exprimé par le narrateur principal, corrige la voix du groupe barbare. Par sa forme même de discours indirect, collectif et anonyme, celle-ci est déjà discréditée avant même que l'historien ne livre sa vision des événements.

Certains jugements portés par la voix publique, enfin, ne sont pas commentés ni corrigés par Tacite, sans pour autant paraître devoir susciter l'adhésion du lecteur ou du public. D'interprétation plus risquée, ces passages se reposent sur le manque de crédibilité propre à la rumeur, aux yeux des élites romaines, et sur un travail de déconstruction dont est responsable le récepteur de l'œuvre tacitéenne. Prenons par exemple le cas de Tampius Flavianus[2190]. Ce consulaire était gouverneur de Pannonie en 69 (Tac., *Hist.*, 2.86, où il est présenté pour la première fois) et avait tardé à prendre parti pendant la guerre civile, avant de se ranger du côté de Vespasien, à l'instar de Pompeius Silvanus, Antonius Primus et Cornelius Fuscus. Le début du livre III des *Histoires*, consacré à l'armée flavienne stationnée en Pannonie, décrit l'hostilité des soldats envers cet homme, à qui est reprochée sa tendance à la temporisation ; celle-ci est d'autant plus suspecte que le gouverneur est un parent de Vitellius et qu'il s'est éclipsé en Italie au début de la sédition des armées de Pannonie[2191]. Cette haine latente explosera bientôt lors d'une révolte qu'Antonius Primus aura bien du mal à éteindre, et qui provoquera le départ de Flavianus[2192]. Quoique l'historien ne prenne pas parti par une intervention auctoriale explicite dans ce premier passage (Tac., *Hist.*, 3.4), le dispositif narratologique semble discréditer les accusations portées contre le gouverneur en les rapportant aux croyances de la foule et en en faisant l'expression d'un simple jugement anonyme[2193]. Et, de fait, la suite du passage apporte une autre explication à l'absence temporaire de Flavianus, signe, pour les légions, de sa trahison : introduite par *nam* et explicitant le retour « spontané » du gouverneur après sa retraite

---

[2188] *Ipsi territos se cohortium aspectu ferebant, quae primo impetu disiectae summis rursus iugis congregabantur ac speciem noui auxilii fecerant*, Tac., *Hist.*, 4.78.

[2189] *Sed obstitit uincentibus prauum inter ipsos certamen omisso hoste spolia consectandi*, Tac., *Hist.*, 4.78.

[2190] Sur la carrière de ce personnage important du milieu du Ier siècle, une inscription (CIL X, 6225) nous renseigne mieux aujourd'hui : cf. A. MOCSY 1966 (résumé en allemand consulté). Sur la façon dont l'épisode permet à Tacite de caractériser (négativement) l'armée flavienne, voir Rh. ASH 1999 : 60-61.

[2191] *Tampius Flauianus, natura ac senecta cunctator, suspiciones militum inritabat, tamquam adfinitatis cum Vitellio meminisset ; idemque, quod coeptante legionum motu profugus, dein sponte remeauerat, perfidiae locum quaesisse credebatur*, Tac., *Hist.*, 3.4. Nous ne savons rien de ce lien de parenté sinon ce qu'en dit allusivement Tacite ici et en Tac., *Hist.*, 3.10 ; la parenté comme cause de suspicion constitue en tout cas d'un élément topique de la littérature des guerres civiles, cf. P. JAL 1963 : 400.

[2192] Tac., *Hist.*, 3.10. Sur les tensions internes au camp flavien que révèle cet épisode, voir P. COSME 2012a : 165-166.

[2193] Même si l'on ne serait guère fondé à parler positivement de rumeur ici, nous sommes bien dans le cas d'un jugement collectif émanant des soldats (*suspiciones militum*, Tac., *Hist.*, 3.4) et anonyme, comme l'indique le passif *credebatur*. La structure *tamquam* + subjonctif, présente ici, est d'ailleurs régulièrement utilisée pour restituer le contenu d'une rumeur (cf. la partie syntaxique de l'annexe 2).

en Italie, cette deuxième analyse substitue au commentaire politique (la trahison) une interprétation psychologique, le « goût du changement » (*rerum nouarum cupido*, Tac., *Hist.*, 3.4) [2194]. Si cette inclination révolutionnaire de Flavianus ne saurait recueillir l'approbation morale de Tacite, il n'en reste pas moins qu'elle constitue, à ses yeux, une meilleure interprétation de son comportement qu'une quelconque velléité de trahison[2195], défendue par la foule. Le conflit entre les deux niveaux d'analyse est ici discret mais bien réel : lors de l'épisode postérieur de la sédition qui faillit coûter sa vie au gouverneur, Tacite qualifiera plus explicitement ces soupçons de vains (*nullo criminis argumento*, Tac., *Hist.*, 3.10). Décrivant en amont les germes de cette crise, l'historien a ainsi placé des jalons et thématisé son doute par la mention de ces jugements collectifs de l'armée, par nature plus suspects que les faits rapportés par le narrateur lui-même[2196].

Parfois, cependant, aucune explication alternative n'est apportée, Tacite se contentant de marquer une certaine distance avec les faits rapportés par la rumeur. On pourra par exemple penser à cette *fama constans* selon laquelle Gaetulicus, commandant des légions de Germanie supérieure en 34, négocia la protection de Tibère malgré son ancienne alliance avec Séjan (mort en 31) en le menaçant à mots couverts, dans une lettre, de se rebeller contre lui s'il n'obtenait pas son soutien (Tac., *Ann.*, 6.30). Le fait, comme l'a noté R. SYME, est assez étrange[2197], et O. DEVILLERS a expliqué cette mention de rumeur comme une technique permettant de renforcer l'unité thématique de la fin du règne de Tibère, en particulier la multiplication des procès et l'instabilité du pouvoir[2198]. Sans remettre en cause cette analyse, on peut également souligner que Tacite avait trouvé cet élément dans ses sources et qu'il l'avait trouvé incongru, comme il l'écrit lui-même[2199]. Le choix de le conserver dans son récit peut être ramené à son éthique d'historien vis-à-vis d'un bruit répandu (*fama constans*) ou, comme le fait

---

[2194] *Nam Flauianum, omissa Pannonia ingressum Italiam et discrimini exemptum, rerum nouarum cupido legati nomen resumere et misceri ciuilibus armis impulerat, suadente Cornelio Fusco […]*, Tac., *Hist.*, 3.4.

[2195] Pour Tacite, la trahison, la rupture du lien de *fides*, est un crime plus scandaleux que l'appartenance au « mauvais » camp, ce que révèle son récit de l'année des quatre empereurs. Voir par ex. Rh. ASH 1999 : 127 (à propos de Caecina et Bassus, généraux défectionnaires de Vitellius) : « Vitellius may have been a flawed emperor, but Tacitus can still condemn both the traitors and the historians who present such treachery so positively. » Sur le thème de la *fides* dans les *Histoires*, lire encore C. DAMON 2006 : 262-266, plutôt intéressée au rapport à la *fides* des différents prétendants de la guerre civile, mais avec cette remarque intéressante pour nous p. 265 : « The adjective *incorrupta* [*incorrupta fides*, Tac., *Hist.*, 3.5] shows that, from the Flavian point of view, *fides*, even *fides* to their enemy, was a good thing, something that could be damaged. […] This is also the view of Tacitus himself. »

[2196] K. WELLESLEY 1972, *ad loc.*, juge la phrase de Tac., *Hist.*, 3.4 incohérente, notamment du fait de l'opposition entre *sponte remauerat* et *suadente Cornelio Fusco* (voir aussi Ph. FABIA 1903 : 366). Cette incohérence disparaît si l'on considère que la première analyse (retour « spontané » de Flavianus) est celle des soldats, qui jugent ce comportement suspect, et que la seconde (retour sous l'influence du procurateur impérial Cornelius Fuscus) appartient à Tacite.

[2197] R. SYME 1981 : 195. Voir également E. KOESTERMANN 1963, *ad loc.*, avec les travaux antérieurs : la rumeur est généralement considérée comme fantaisiste, et l'on cherche à trouver les raisons qui pouvaient réellement pousser Tibère à ne pas s'en prendre à Gaetulicus.

[2198] O. DEVILLERS 2003 : 197-198.

[2199] *Haec, mira quamquam, fidem ex eo trahebant […]*, Tac., *Ann.*, 6.30. C'est ce que tend à démontrer I. SHATZMAN 1974 : 558-560 (même s'il reconnaît une utilisation typique d'une information sans doute vraie à des fins de caractérisation et d'insinuation) ; *contra* Cr. FORMICOLA 2001 : 58-60 (défendant l'intérêt stratégique du geste de Tibère). Il faut noter ici que deux propositions de ponctuation ont été suggérées pour cette phrase : *haec, mira quamquam, fidem ex eo trahebant* (que nous retenons, à l'instar de P. WUILLEUMIER dans la CUF) et *haec mira [sc. erant], quamquam fidem ex eo trahebant*, cf. A. J. WOODMAN 2017, *ad loc.*, en faveur de la seconde. La première nous paraît plus intéressante, car elle entre dans une rhétorique de défense de la rumeur comme source malgré son aspect surprenant que l'on retrouve dans d'autres discours métalittéraires, par ex. Tac., *Hist.*, 2.50.

O.DEVILLERS, à la construction thématique de l'œuvre ; quoi qu'il en soit, la mention d'une rumeur et l'évocation de son contenu au discours indirect permettait de manifester une certaine prise de distance de l'historien avec cette affaire[2200].

Nous voyons qu'une telle lecture narratologique permet d'apporter *une* réponse possible à une question souvent posée par la recherche : pourquoi Tacite mentionne-t-il des bruits qui ne vont pas dans son sens, ou auxquels il ne croit pas[2201] ? Il est possible qu'il s'agisse pour lui de ne pas manquer à son devoir d'historien en omettant des faits attestés dans certaines sources ou par des traditions orales, mais que, dans le même temps, leur présence médiée au sein du récit par une voix subalterne, celle de la foule, sous la forme problématique d'une rumeur, interrogeait immédiatement leur véracité. La rumeur agit dès lors comme une balise signalant une interprétation ou une information dont l'authenticité ou la validité était équivoque, à la différence des éléments directement pris en charge par le narrateur, et le discours rapporté (indirect ou narrativisé) se faisait signe syntaxique de ce doute[2202]. En conclusion, par ces mentions de rumeurs, par nature peu fiables, certaines étant immédiatement déconstruites par l'historien, d'autres l'étant moins explicitement et nécessitant la coopération du lecteur, Tacite construit également son *èthos*, ou plus exactement celui de son narrateur, auquel il est assimilé, mais qui reste une construction littéraire : cette voix principale se démarque par son souci de vrai et par son honnêteté. On peut, sans doute, parler de mise en scène ou de construction de la *fides* historiographique ici.

2. Insinuer

Le même dispositif narratologique consistant à intégrer sous la forme d'une rumeur un fait dont la validité n'était pas garantie pouvait procéder d'un objectif diamétralement opposé, à savoir l'insinuation. En effet, bien que la finalité soit dans ce cas que le lecteur retienne comme une explication plausible le contenu de la rumeur, et non la rejette comme incertaine, il s'agissait toujours de ne pas compromettre le statut de l'historien en conférant la narration

[2200] Dans ce cas, il faut considérer que la *fama* fonctionne comme une source du récit historique, et que la mention de la source sert à thématiser un certain rapport de l'historien avec une matière si surprenante qu'il juge difficile de la prendre sous sa propre responsabilité : *mutatis mutandis*, c'est ce type de dispositif historiographique qu'O. DEVILLERS 2003 : 191 observe pour les événements les plus monstrueux des *Annales*.

[2201] Par exemple après la mort de Sénèque, alors que Pauline, sa femme, procède elle-même à son suicide dans une pièce voisine, Néron ordonne que celui-ci soit interrompu. La question se pose alors du degré de conscience de Pauline, qui avait promis à son époux de le suivre dans la mort (Tac., *Ann.*, 15.64). Une première interprétation, sous la forme d'un jugement public et anonyme rattaché au *uulgus* (sans qu'il s'agisse à proprement parler d'une rumeur), soupçonne un calcul de sa part. Cette analyse, rapportée au discours indirect, est critiquée par Tacite, qui en fait la marque de la crédulité et de l'« aspiration au pire » de la foule (*nam ut est uulgus ad deteriora promptum*). Sans s'opposer très explicitement à cette lecture, l'historien mentionne ensuite des éléments qui la contredisent (Pauline ne vécut que quelques années de plus, passées dans le respect de la mémoire de son mari, et portant les stigmates non seulement de ses blessures, mais de la perte de son époux). La disjonction entre le jugement collectif et celui de Tacite dans cet épisode est relevée par E. PARATORE 1951 : 691 (qui pense que la rumeur se trouvait dans la source de Tacite) ; R. SYME 1958a : 536 n. 5. O. DEVILLERS 2003 : 203 explique la présence de la rumeur par la création d'une narration géminée avec Arria, femme de Thrasea Paetus. Au sujet de la rumeur portant sur la mort de Drusus (Tac., *Ann.*, 4.10-11), A. FELDHERR 2008 : 181 parle également d'« ambiguous gesture » (voir déjà les interrogations de Cr. FORMICOLA 2001 : 42).

[2202] Voir également l'affaire de Caecilius Simplex (Tac., *Hist.*, 2.60), accusé par la rumeur d'avoir voulu tuer un rival pour le consulat, Marius Celsus (nous sommes au moment de l'arrivée au pouvoir de Vitellius) : si Tacite ne fait pas de commentaire, le comportement somme toute digne de Caecilius lors des tentatives d'abdication de Vitellius (Tac., *Hist.*, 3.68) indique peut-être que l'historien n'accorde guère créance à cette accusation, mise en doute par sa médiation dans une rumeur.

d'informations non avérées non pas au narrateur principal, avatar de Tacite dans son texte, mais à la voix secondaire de la foule qui, dans l'imaginaire aristocratique, n'était pas astreinte au même souci de vérité que le « je » de l'historien. Cependant, si les faits étaient ainsi glissés dans la « zone grise » que représentait le territoire de la rumeur, c'était cette fois pour les rapprocher de la lumière du récit principal et non pour les en éloigner. Les études tacitéennes ont de longue date mis en lumière le rôle joué par les rumeurs dans l'art de l'insinuation tacitéenne[2203], de sorte que les exemples les plus connus – les morts suspectes dans et autour de la *domus* impériale – ne seront ici que rappelés ; nous réservons une analyse un peu plus détaillée pour des cas de figure moins explicites, notamment ceux qui se trouvent dans les *Histoires*.

i- Dans les Annales *et l'*Agricola *: empoisonnements au palais impérial*

Cette fonction dévolue aux bruits publics dans l'œuvre tacitéenne répond en quelque sorte à un double questionnement : comment Tacite peut-il rapporter des faits dont il est convaincu (parce qu'il les juge cohérents avec la psychologie de telle ou telle figure, ou parce qu'il en a simplement l'intuition), mais que rien dans les documents officiels ou dans ses sources littéraires ne permet d'étayer ?

C'est ainsi que la rumeur prend souvent le tour, chez lui, du propos calomniateur. Tout lecteur de Tacite a en mémoire certains bruits insinuant la culpabilité de tel ou tel dans la mort d'un personnage important. On retient de la *Vie d'Agricola* que Domitien fit empoisonner le beau-père de Tacite, des *Annales*, que Livie joua un rôle obscur dans la mort d'Auguste, que la fin de Germanicus ne fut pas naturelle et que Pison, voire Tibère, y participèrent d'une manière ou d'une autre, enfin que Burrus fut assassiné sur ordre de Néron. Tous ces passages présentent des caractéristiques très semblables. Bien entendu, il y a d'abord le sujet : un membre de la *domus* impériale (Auguste, Germanicus) ou un des premiers personnages de l'État (Burrus, Agricola), dont la mort, *a priori* naturelle, restait nimbée de mystère, était censé avoir été empoisonné[2204]. Par ailleurs, dans une perspective historiographique, il faut remarquer que ces soupçons qui ressortent du témoignage tacitéen ne prennent jamais la forme d'une accusation formelle : il est toujours question de bruits qui circulent, et non de faits avérés pris en charge

[2203] Cf. *supra*, p. 514-515, auquel on ajoutera W. RIES 1969 : 167 et n. 20, I. SHATZMAN 1974 : 560-569 (où les exemples de la mort d'Auguste et de celle de Germanicus, que nous citons plus bas, sont discutés), É. AUBRION 1991 : 2642 (avec une lecture qui mériterait d'être nuancée : « Tacite est présent dans son œuvre […] aussi à travers les discours rapportés car il lui est loisible *d'inventer* les commentaires qu'il attribue aux témoins des événements ou les délibérations des acteurs de l'histoire », nous soulignons) et Chr. PELLING 2009 : 160. Sur l'insinuation chez Tacite de façon plus générale, renvoyons surtout aux études classiques de I. S. RYBERG 1942 ; D. SULLIVAN 1976 ; D. WHITEHEAD 1979 ; R. DEVELIN 1983, à celle plus récente de M. HAUSMANN 2009, et à l'état détaillé de la question de P. SINCLAIR 1991. Relevons ici que cette technique n'est pas propre à Tacite : M. A. P. GREENWOOD 1998 : 304 relève que Martial connaît également cette utilisation « idéologique » de la rumeur ; J. GASCOU 1984 : 703-706 démontre une écriture semblable des bruits publics chez Suétone ; G. SABBAH 1978 : 397-398, enfin, étudie rapidement le rôle des *fama* et des *rumores* dans l'insinuation chez Ammien, prolongé en cela par T. D. BARNES 1998 : 88, qui écrit à propos d'Amm. 20.7.9 qu'Ammien « had learned from Tacitus how to use rumors to suggest disreputable conduct or dishonest motive while taking no authorial responsibility for the dubious information thus conveyed. The passage is a "progressive insinuation" ».

[2204] Sauf pour Auguste : Tacite ne mentionne que le soupçon du *scelus* (Tac., *Ann.*, 1.5), pas les modalités ; mais la maladie assez lente devait évoquer, chez les tenants de la rumeur, l'action du poison.

par le narrateur ou par la voix auctoriale[2205]. Au contraire, assez fréquemment, celui-ci s'oppose à la calomnie portée par la rumeur, du moins en surface. Ce faisant, Tacite crée une distinction de statut entre son *auctoritas* d'historien et celle, moins affermie, des paroles anonymes. Ce phénomène est particulièrement visible dans le cas du récit de la mort d'Agricola et de la mort de Germanicus[2206], dans lesquelles nous trouvons à chaque fois une prise de parole du narrateur en voix propre (P1)[2207] allant à contre-courant des accusations anonymes :

> *Augebat miserationem constans rumor ueneno interceptum : nobis nihil comperti adfirmare ausim.*[2208] (Tac., *Agr.*, 43)
>
> *Audire me memini ex senioribus uisum saepius inter manus Pisonis libellum quem ipse non uulgauerit ; sed amicos eius dictitauisse, litteras Tiberii et mandata in Germanicum contineri, ac destinatum promere apud patres principemque arguere, ni elusus a Seiano per uana promissa foret ; nec illum sponte extinctum uerum immisso percussore. Quorum neutrum adseuerauerim : neque tamen occulere debui narratum ab iis qui nostram ad iuuentam durauerunt. […] Is finis fuit ulciscenda Germanici morte, non modo apud illos homines qui tum agebant, etiam secutis temporibus uario rumore iactata. Adeo maxima quaeque ambigua sunt, dum alii quoquo modo audita pro compertis habent, alii uera in contrarium uertunt, et gliscit utrumque posteritate.*[2209] (Tac., *Ann.*, 3.16-19)

[2205] Pour Agricola : *augebat miserationem constans rumor ueneno interceptum*, Tac., *Agr.*, 43 ; pour Livie et Auguste : *quidam scelus uxoris suspectabant*, Tac., *Ann.*, 1.5 ; pour Germanicus, le soupçon est présent dès Tac., *Ann.*, 2.55 (*occultus rumor*), mais il se manifeste surtout dans *questus* et *uulgi sermones* de Tac., *Ann.*, 2.82, la mention d'une rumeur sur l'empoisonneuse Martine en Tac., *Ann.*, 3.7 (*nam uulgatum erat […]*), les *rumores* de Tac., *Ann.*, 3.10 et le *uarius rumor* de Tac., *Ann.*, 3.19 ; pour Burrus, voir les propos anonymes *plures […] adseuerabant*, Tac., *Ann.*, 14.51.

[2206] B. WALKER 1952 : 110-131 a étudié en détail la façon dont Tacite brouille la frontière entre faits et impressions dans cet épisode, et conclut qu'il est difficile pour le lecteur de ressortir du récit avec les simples faits en tête : l'insinuation a fait son chemin.

[2207] Pour les deux autres cas mentionnés ici, la mort suspecte d'Auguste et celle de Burrus, nous ne trouvons pas de prise de parole auctoriale ; une trace de modalisation peut tout de même être lue dans l'expression *utcumque se ea res habuit* (Tac., *Ann.*, 1.5) qui suit la rumeur de la réconciliation d'Auguste et Agrippa Postumus et de la jalousie de Livie, et qui permet à l'historien de prendre de la distance (cf. P. SINCLAIR 1991 : 2806-2808 et les références à la bibliographie antérieure). Ces deux épisodes sont également ceux qui ne contiennent pas de rumeur clairement désignée comme telle par Tacite : les deux faits sont peut-être à lier. Au sujet de la densité de rumeurs dans le parcours de Germanicus en Orient, voir O. DEVILLERS 2012b : 155-157.

[2208] « Le pathétique de cet instant était accentué par une rumeur tenace comme quoi il nous avait été enlevé par le poison, mais n'ayant pas d'information certaine, je n'oserais l'affirmer. » La formule *nobis nihil comperti adfirmare ausim* est très dense ; certaines corrections au texte des mss ont été suggérées, mais il semble que la leçon puisse être conservée ainsi, cf. R. M. OGILVIE & I. RICHMOND 1967, *ad loc.* et W. RIES 1969 : 66-70.

[2209] « Je me rappelle avoir entendu dire par des vieillards que l'on avait vu assez souvent des papiers dans les mains de Pison, papiers qu'il n'avait pas rendus publics de son propre chef ; mais, selon ce bruit, ils contenaient, à en croire ce qu'avaient répété les amis de Pison, une lettre de Tibère et des ordres contre Germanicus qu'il allait dévoiler aux sénateurs en accusant le prince, s'il n'avait pas été trompé par les vaines promesses de Séjan ; on affirmait de plus qu'il ne s'était pas suicidé, mais qu'on lui avait envoyé un assassin. Je ne soutiendrais ni l'une ni l'autre accusation ; mais il m'était impossible de cacher une information racontée par des gens qui ont vécu jusqu'à ma jeunesse. […] Ce fut-là la fin des mesures pour venger la mort de Germanicus ; une rumeur diverse en fit un objet de débat non seulement chez les contemporains, mais aussi dans la période qui suivit. En effet, c'est à ce point que les événements les plus importants sont obscurs, certains considérant comme véridique ce qu'ils ont pu, d'une façon ou d'une autre, entendre, d'autres transformant la réalité en son contraire : la postérité se charge d'amplifier ces deux comportements. » Le récit de la mort de Germanicus et du procès de Pison est saturé de manifestation de paroles anonymes et publiques, dont certaines prennent la forme caractérisée de rumeurs ; dans la première partie de cette citation (Tac., *Ann.*, 3.16), aucun terme ne renvoie de façon positive au phénomène,

On observe donc ici une disjonction analogue entre l'auteur et l'insinuation anonyme qui est rapportée ; cette mise à distance s'opère par le même moyen dans les deux textes, un verbe à la première personne du singulier du subjonctif parfait d'affirmation atténuée (*ausim*, *adseuerauerim*). Il est frappant de constater que les mêmes moyens linguistiques sont mis au service d'hypothèses clairement rejetées, à l'instar du rôle présumé de Tibère dans la mort de Drusus en 23 dont nous avons parlé plus haut (*non omiserim*, Tac., *Ann.*, 4.10) : c'est là sans doute la preuve que, pour mettre en doute comme pour insinuer, l'historien pouvait avoir recours à un même outil, la rumeur, qui agissait alors comme un modalisateur d'incertitude. Par conséquent, les éléments qui permettent au lecteur de trancher entre une utilisation discréditante de la rumeur (comme dans le cas de la mort de Drusus) et une utilisation accréditante de celle-ci comme vectrice d'insinuation (comme dans le cas de la mort de Germanicus et d'Agricola) sont à trouver dans le contexte, soit que l'auteur développe explicitement son point de vue, à l'instar du long discours explicatif de Tac., *Ann.*, 4.10-11, soit, plus fréquemment, que le récit antérieur ne laisse pas de doute sur le sujet. Dans les quatre exemples évoqués ici, Tacite a préparé les esprits à accepter l'insinuation qu'il fait porter à la voix publique. L'*Agricola* mentionne de loin en loin la jalousie que ressentait Domitien à l'endroit du général victorieux en Bretagne, et la présentation de son rappel à partir du chapitre 39 regorge de biais rhétoriques qui trouvent leur point d'aboutissement dans le *constans rumor* cité plus haut (Tac., *Agr.*, 43)[2210]. Il est connu que les deux premiers livres des *Annales* livrent un portrait de la relation entre Germanicus et Tibère qui n'est pas à proprement parler neutre[2211]. Si les soupçons d'une responsabilité de Livie dans le décès d'Auguste interviennent au tout début des *Annales*, ils sont conformes à l'image que le reste de l'œuvre donne de la mère de Tibère[2212]. Enfin, le possible empoisonnement de Burrus s'inscrit de manière générale dans la continuité directe du comportement de Néron à la fin du *quinquennium*, et en particulier à la suite du meurtre d'Agrippine (Tac., *Ann.*, 14.1-13), si bien que l'on est fondé à voir dans les accusations anonymes des *plures* une insinuation que l'historien n'ose pas reprendre en son nom. Pour trois de ces quatre cas de figure, la mort d'Agricola, celle de Burrus et celle de Germanicus, d'autres sources parlent sans ambages d'assassinat et incriminent respectivement Domitien[2213],

mais le rapprochement avec la *uarius rumor* de Tac., *Ann.*, 3.19 (deuxième partie de la citation) invite à penser que le discours indirect rapportant les propos des *seniores* est déjà une manifestation de ces bruits.

[2210] C'est l'objet de la longue étude que W. RIES 1969 : 15-94 consacre à ces chapitres, en part. p. 66. Sur cette insinuation bien connue, voire encore E. PARATORE 1951 : 75 et suiv., É. AUBRION 1985 : 69 n. 2 ou M. A. GIUA 1998 : 46-48.

[2211] Même si la recherche a désormais abandonné l'idée d'une opposition frontale entre les deux personnages, cf. I. COGITORE 2013 et les références à la bibliographie antérieure en note 1. Une étude de la valeur politique de ce portrait croisé de Tibère et de Germanicus a été proposée par M.-Fr. DELPEYROUX 2009. Sur le caractère d'*innuendo* de ces bruits, voir encore O. DEVILLERS 1994 : 98 ; I. SHATZMAN 1974 : 566-567 ; É. AUBRION 1985 : 68-69 ; O. DEVILLERS 2003 : 166-167 ; M. HAUSMANN 2009 : 136-141. Il faut noter cependant qu'H. MCCULLOCH donne une interprétation tout à fait différente des rumeurs concernant la mort de Germanicus. Selon lui, Tacite les mentionnerait sans y croire, simplement pour montrer à quel point l'image que l'on se faisait de Germanicus et de sa relation avec Tibère, influencée par des structures narratives latentes dans la culture romaine (l'opposition entre les « noble nephews » et les « treacherous uncles »), avait conduit les Romains à accepter une version des événements en décalage avec la vérité (en particulier pour Tac., *Ann.*, 3.19, H. MCCULLOCH 1984 : 100-101). Il nous semble cependant difficile d'accepter que Tacite ne soit pas du côté du jeune prince dans les trois premiers livres des *Annales*.

[2212] Voir l'étude fondatrice de L. FERRERO 1946 : 73-81 ; sur cette insinuation, citons quelques références supplémentaires seulement : R. SYME 1958a : 306 ; C. QUESTA 1967 : 316-317 ; I. SHATZMAN 1974 : 561-562 ; M. HAUSMANN 2009 : 70-72 ; 76-77.

[2213] Cass. Dio. 66.20.

Néron[2214] et Pison[2215]. Pourquoi Tacite ne prend-il pas en charge lui-même ces accusations en les faisant rapporter par le narrateur, au lieu de les médier par la voix de la foule, sous la forme plus ou moins caractérisée de rumeurs incertaines ? Cela est d'autant plus étonnant que l'information pouvait se trouver chez un de ses *auctores*[2216] et qu'elle s'insérait parfois parfaitement dans la trame du récit, à l'instar de la place l'empoisonnement supposé de Burrus dans l'accumulation des crimes de Néron que présente le livre XIV des *Annales*[2217]. Cette réticence à prendre sous sa propre responsabilité ces accusations exprime sans doute le souci tacitéen de ne pas compromettre son statut d'historien avec des faits dont la recherche actuelle a prouvé qu'ils étaient pour la plupart douteux, et parfois tout à fait fantaisistes. C'est ce que concluait R. SYME à propos de l'expression *plures […] adseuerabant*, qui cache, selon lui, une critique de la version plinienne des événements[2218].

En confiant ces informations polémiques, car probablement en contradiction avec la version officielle des événements, à la voix publique, Tacite parvient ainsi à insinuer des accusations sans compromettre formellement son *èthos* d'historien. Le discrédit général associé à la rumeur comme média dans son œuvre lui permet de se dissocier, au moins en surface, de ces racontars. Par là même, l'historien demande un effort herméneutique à son lecteur, chargé de décoder le récit, « machine paresseuse » et « présuppositionnelle », selon les mots d'U. ECO[2219], et d'opérer la distinction entre les bruits discrédités et ceux accrédités secrètement par l'auteur[2220]. L'opération pouvait être facile lorsque, comme dans les exemples paradigmatiques de la mort de Germanicus et de Drusus, la position de Tacite était immédiatement sensible. De nombreux autres cas cependant résistaient plus à l'interprétation du fait de leur caractère bref, obscur ou équivoque ; ils signalent surtout la finesse des allusions tacitéennes et des jeux de dissimulation qu'autorisait cette véritable polyphonie narrative. Il est cependant possible de retrouver la position de l'auteur en étudiant les échos et les effets de reprise qui ressortent du texte, comme nous allons le voir avec un exemple moins célèbre que les potentiels empoisonnements dans la *domus* impériale.

ii- Dans les Histoires, *des insinuations moins tapageuses : l'exemple du meurtre de Fonteius Capito*

[2214] Suét., *Nér.*, 35 et Cass. Dio. 62.13.

[2215] Suét., *Cal.*, 2 (qui parle de surcroît de *fraus Tiberii* ; voir aussi Suét., *Tib.*, 52, où l'accusation n'est pas reprise en voix propre) et Cass. Dio. 57.18, cf. pour la comparaison de ces versions B. WALKER 1952 : 116-117.

[2216] Pline l'Ancien, par exemple, derrière le récit de la mort de Burrus : voir O. DEVILLERS 2003 : 22.

[2217] Comme l'analyse O. DEVILLERS 2003 : 199.

[2218] R. SYME 1958a : 292, rappelant la critique générale des historiens d'époque flavienne à la fin du livre II des *Histoires* (Tac., *Hist.*, 2.101). La formule *plures […] adseuerabant* serait dès lors une marque de mépris plutôt qu'un vrai bruit d'époque : cette distinction, cependant, ne doit pas retenir notre attention, au contraire des représentations associées à la rumeur et permettant cette instrumentalisation du phénomène à des fins historiographiques.

[2219] U. ECO 1985 : 29. Rappelons qu'U. ECO défend dans cette œuvre classique un modèle de lecture comme une forme de « coopération interprétative », dans laquelle un lecteur actif doit remplir les « blancs » qu'il y trouve.

[2220] Ce rôle des rumeurs a été évoqué à propos de la mort et du procès de Germanicus par C. RAMBAUX 1972 : « [Tacite] nous propose tous les éléments du problème, mais il nous laisse le soin de réfléchir, de trouver la solution nous-mêmes. Son dessein n'est pas de nous livrer des solutions, mais de nous apprendre à les trouver. » Voir dans le même sens les remarques très justes d'É. AUBRION 1985 : 507 et de Cr. FORMICOLA 2001 : 64-65, ce dernier parlant en conclusion de son étude de « lavoro di "decontaminazione" » des rumeurs qui est attendu de la part du lecteur.

Les *Histoires* présentent en effet un cas d'étude très intéressant : le meurtre de Fonteius Capito, gouverneur de la future Germanie inférieure, au début du règne de Galba. Il existait une version officielle sur cet assassinat : Fonteius Capito avait été éliminé parce qu'il projetait de se soulever contre Galba. Cependant, nous voudrions montrer ici que cette version ne convenait pas à Tacite, qui préférait l'hypothèse selon laquelle le gouverneur avait été piégé par l'ambitieux Fabius Valens, lequel aurait inventé des griefs pour légitimer l'exécution. Comme l'historien ne disposait pas d'éléments établissant clairement la validité de cette hypothèse, il dut faire appel à des techniques d'insinuation pour amener son lecteur à la prendre en compte, s'appuyant tout particulièrement sur les jugements anonymes et les rumeurs.

L'événement est présenté au début des *Histoires* avec une autre exécution, celle de Clodius Macer, gouverneur d'*Africa* et responsable du blocus de l'approvisionnement de Rome à la fin de l'année 68[2221] :

> *Macrum in Africa haud dubie turbantem Trebonius Garutianus procurator iussu Galbae, Capitonem in Germania, cum similia coeptaret, Cornelius Aquinus et Fabius Valens legati legionum interfecerant antequam iuberentur. Fuere qui crederent Capitonem ut auaritia et libidine foedum ac maculosum ita cogitatione rerum nouarum abstinuisse, sed a legatis bellum suadentibus, postquam impellere nequiuerint, crimen ac dolum ultro compositum, et Galbam mobilitate ingenii, an ne altius scrutaretur, quoquo modo acta, quia mutari non poterant, comprobasse.*[2222] (Tac., *Hist.*, 1.7)

On s'est interrogé à propos de ce passage sur le moment où prirent place ces deux assassinats et sur le degré de connaissance qu'en avait Galba lui-même[2223]. Entrant dans notre corpus par la bande – car la mention de jugements anonymes (*fuere qui crederent*) ne peut être considérée à proprement parler comme une rumeur, même si le phénomène évoqué est sans aucun doute connexe –, il mérite d'être traité une nouvelle fois à la lumière de nos réflexions sur la relation entre narrateur et voix intradiégétiques. Dès la première phrase de cet extrait, les deux meurtres politiques sont certes rapprochés (on notera les parallélismes), mais également distingués par une modalisation dont est responsable le narrateur principal. En effet, la sédition entreprise par Macer est, aux yeux de Tacite, indubitable (*haud dubie turbantem*) ; mais du même coup, la locution adverbiale jette un doute sur celle de Fonteius Capito en Germanie, dont le lecteur se demande si elle est bien réelle ou s'il s'agit d'un prétexte pour éliminer un rival potentiel[2224].

[2221] P. COSME 2012a : 36-41. Sur la caractérisation négative de Galba qui ressort de ce passage du fait de son refus de mener une enquête sur les événements, C. DAMON 2006 : 267-268.

[2222] « En Afrique, Macer qui, on ne pouvait en douter, s'agitait, fut exécuté sur ordre de Galba par le procurateur Trebonius Garutianus ; en Germanie, Capito, alors qu'il se lançait dans une entreprise semblable, fut mis à mort par Cornelius Aquinus et Fabius Valens, légats de légions, avant d'en recevoir l'ordre. Il y en avait pour croire que Fonteius Capito, qui était comme marqué par les souillures de la cupidité et de la débauche, n'avait pas pour autant songé à se rebeller, mais que c'étaient les légats qui lui avaient conseillé d'entrer en guerre et que, comme ils n'arrivaient pas à l'en convaincre, ils en étaient arrivés à inventer cette accusation perfide ; on disait en outre que Galba, du fait de son caractère changeant (ou peut-être pour ne pas avoir à chercher plus loin), approuva comme il le put des actes que l'on ne pouvait plus changer. »

[2223] P. COSME 2012a : 63-69 ; voir H. HEUBNER 1963, *ad loc*. et C. DAMON 2003, *ad loc.* (« Tacitus depicts an accumulation of dissatisfaction instead of giving a precise chronology »).

[2224] Voir É. AUBRION 1985 : 515 et n. 1 (passage rapide où le chercheur n'analyse pas en profondeur la position de Tacite sur le sujet). Les tentatives de Macer sont également connues par Plutarque (Plut., *Galb.*, 6) et ne semblent effectivement ne pas pouvoir être remises en question.

Néanmoins, conformément à sa pratique stylistique de la dissymétrie, Tacite n'exprime pas lui-même, par la voix de son narrateur, de modalisation quant à celle-ci ; tout au plus peut-on noter que l'expression *cum similia copetaret*, par l'utilisation d'une circonstancielle au subjonctif et d'un neutre pluriel au sémantisme assez imprécis (*similia*), laisse plus de marge d'interprétation que le tranchant *haud dubie turbantem*. En réalité, l'expression du doute quant à la culpabilité effective de Capito est confiée à une voix secondaire, collective et anonyme (*fuere qui crederent*), qui génère un discours indirect relativement long (trois propositions de rang 1). L'hypothèse ainsi présentée comporte plusieurs éléments : Capito ne tenta rien ; ses légats de légion (Cornelius Aquinus et Fabius Valens) essayèrent de le pousser à se soulever, sans succès ; ils finirent par l'assassiner, et Galba donna son aval après coup. On constate la similitude de cet exemple avec ce qui précède : le narrateur ne prend pas en charge lui-même ce récit, relaté par une instance à l'auctorialité plus floue et à l'autorité moins affermie, et ce qui pourrait à bon droit apparaître comme une réhabilitation de Capito se révèle bientôt en réalité une charge calomniatrice contre les légats, en particulier Fabius Valens[2225].

Cependant, il convient d'abord d'observer le traitement de cet événement dans la tradition parallèle : celle-ci peut en effet nous éclairer sur ce qui est proprement tacitéen dans l'épisode. De cette comparaison ressort que Tacite semble bien avoir recours ici à une technique d'insinuation par les rumeurs qui lui est propre. En effet, ni Suétone, ni Plutarque ne gardent de trace de quelques jugements anonymes que ce soit. Selon Suétone, Nymphidius Sabinus, Fonteius Capito et Clodius Macer fomentaient effectivement tous trois des conspirations, raison pour laquelle ils furent exécutés (*oppressis qui nouas res moliebantur*, Suét., *Galb.*, 11) : l'affirmation est prise en charge par le narrateur suétonien et nullement modalisée. Plutarque parle certes de « reproches » faits à Galba (μέμψεις, Plut., *Galb.*, 15) mais ceux-ci ont plutôt trait à l'exécution sans procès de Petronius Turpilianus : en ce qui concerne Fonteius Capito, c'est bien Plutarque lui-même qui narre leur mise à mort. Son récit n'établit pas de façon très claire la culpabilité du gouverneur de Germanie et évoque le « prétexte » (πρόφασις) que sa place à la tête des légions germaines pouvait constituer, ainsi que la peur de Galba (φοβηθῆναι). Soit Tacite suit ici une source différente de Suétone et Plutarque, peut-être Cluvius Rufus, qui pouvait être plus hostile à Fabius Valens[2226] ; soit les trois suivent la même source, dont on peut alors conjecturer qu'elle contenait la version officielle d'un soulèvement de Capito (et de Macer), qu'accepta Suétone, sur laquelle Plutarque fit planer une ombre en évoquant un prétexte, et que Tacite battit en brèche grâce à l'évocation de jugements anonymes.

Dans la perspective qui est la nôtre, entrer dans les débats de la *Quellenforschung* compte moins que de relever les techniques par lesquelles l'historien cherchait à faire entendre une version alternative des événements. Peut-on, cependant, prouver que Tacite cherche bien ici à

[2225] J. DIREZ 2012 : 419-420 montre que l'une des originalités de Tacite dans la narration de cet événement est de se servir de l'opposition entre faits et rumeurs pour caractériser Valens, futur personnage important des *Histoires*.

[2226] Comme le suppose G. TOWNEND 1964 : 353 en comparant la responsabilité de Galba et celle de Valens dans les témoignages de Plutarque et de Tacite (et non celle de Fonteius Capito) ; les indices sont cependant ténus. Notons que la formulation *fuere qui crederent* indique sans doute des « observateurs contemporains », comme le note H. HEUBNER 1963, *ad loc.* ; toutefois, nous verrons aussi plus loin (dans la partie sur les rumeurs comme source du chapitre suivant) qu'il est délicat de fonder des analyses sur les temps utilisés par Tacite dans ce type de proposition, qui peut aussi tenir de la formule historiographique toute faite.

insinuer dans l'esprit du lecteur la responsabilité des légats de légion Valens et Cornelius Aquinus ? Formellement, le narrateur tacitéen délègue cette tâche à une voix secondaire avec laquelle il entretient, en surface, des rapports hostiles et qu'il déconsidère régulièrement. Toutefois, deux passages ultérieurs livrent d'intéressants indices sur la position propre de l'historien. Après la salutation impériale de Vitellius le 2 et le 3 janvier 69, l'usurpateur chercha à protéger Julius Burdo, préfet de la flottille de Germanie, de la colère des soldats. La raison de cette ire réside dans le fait que cet homme était soupçonné par la troupe d'avoir piégé Fonteius Capito avec les légats de légion[2227]. Il est donc ici encore fait mention d'un *crimen* et d'*insidiae* machinés (*struere*) contre le gouverneur ; l'insinuation, qui fonctionne comme un relais après le passage cité plus haut (Tac., *Hist.*, 1.7), procède de la même façon, dans une perspective narratologique, l'accusation étant déléguée à une voix secondaire, collective et anonyme, celle de l'*exercitus*. La situation est cependant différente lors de la dernière mention de cette affaire, qui prend place dans la notice nécrologique consacrée à Fabius Valens. Dans celle-ci, on lit en effet que Valens « après avoir corrompu Fonteius Capito, ou justement parce qu'il n'avait pas réussi à le corrompre, l'exécuta » (*Fonteium Capitonem corruptum, seu quia corrumpere nequiuerat, interfecit*, Tac., *Hist.*, 3.62). Depuis la mention originale de l'assassinat en Tac., *Hist.*, 1.7, la perspective a changé, et c'est désormais la responsabilité de Valens qui est interrogée, non dans l'assassinat lui-même (celle-ci ne fait aucun doute), mais dans sa motivation : a-t-il mis en place un « coup monté » contre son gouverneur, le faisant passer pour un séditieux ? Cette fois-ci, la possibilité n'est plus médiée via l'utilisation de voix anonymes et collectives : elle est prise en charge par le narrateur tacitéen lui-même, ce qui confère plus de poids et plus d'autorité à l'hypothèse d'un complot conduit par Valens. La phrase de Tacite, très ramassée, comporte un trait rhétorique caractéristique de sa palette de techniques d'insinuation : « l'alternative chargée » (*loaded alternative*), dans laquelle le deuxième terme du balancement reçoit un développement plus conséquent et semble acquérir ainsi une plus grande validité[2228]. Tout porte à croire que Tacite cherche à rendre crédible une accusation qu'il n'a pas les moyens historiographiques de soutenir, celle-ci étant probablement absente des sources les plus sûres ; l'utilisation présente de la *loaded alternative* pour transmettre le sentiment de la culpabilité de Valens sans l'exprimer formellement invite à jeter un regard rétrospectif sur Tac., *Hist.*, 1.7 et à voir dans les voix anonymes *fuere qui crederent* une charge calomniatrice qui procède de la même façon. Entre les deux, l'incrimination a cependant gagné en importance via l'implication plus grande du narrateur[2229].

[2227] *Iulium Burdonem Germanicae classis praefectum astu subtraxit. Exarserat in eum iracundia exercitus tamquam crimen ac mox insidias Fonteio Capitoni struxisset*, Tac., *Hist.*, 1.58. Notons qu'il ne s'agit toujours pas d'une rumeur à proprement parler (il ne se trouve ici aucune marque d'oralité, par exemple). La ruse (*astus*) utilisée par Vitellius consistait à feinter la mise aux fers d'un individu pour laisser passer la colère des soldats avant de le libérer discrètement. Comme l'a bien montré P. COSME 2012a : 165-166 pour le cas de Tampius Flavianus, que le général flavien Antonius Primus avait sauvé de cette façon (Tac., *Hist.*, 3.10), il s'agissait avant tout de préserver certains liens à l'intérieur de l'aristocratie romaine, sans que cela fonctionne à chaque fois auprès des soldats ou du peuple – un bon exemple d'échec se trouvant pour Flavius Sabinus, que Vitellius ne réussit pas à arracher à l'ire collective (Tac., *Hist.*, 3.74). Sur ce sujet, voir encore P. DUCHENE 2013 : 43-44.

[2228] Nous renvoyons à l'étude classique et particulièrement éclairante par sa méthodologie de D. WHITEHEAD 1979 (en part. p. 493 pour la conclusion). En complément, l'analyse antérieure mais importante de D. SULLIVAN 1976.

[2229] L'accusation reste cependant discrète et demande un lecteur impliqué pour être clairement mise au jour, un lecteur capable, par exemple, de repérer de légers échos lexicaux, à l'instar de *postquam impellere nequiuerint*

Nous avons développé ce cas parmi d'autres[2230] pour souligner la subtilité de ce jeu de piste. Tacite est en effet pris entre deux impératifs contradictoires, celui de conserver une neutralité et une réserve conformes à son devoir d'historien et celui d'exprimer sa propre lecture des événements, parfois nourrie d'intuitions personnelles. Les rumeurs, bruits et autres récits anonymes constituaient dès lors un relais narratologique à la voix du narrateur, dans laquelle il s'incarne habituellement, lui permettant de résoudre cette tension. Les exemples célèbres de l'*Agricola* et des *Annales* sont aussi les plus lisibles, étant accompagnés fréquemment de commentaires auctoriaux qui guident l'interprétation ; ceux des *Histoires* sont plus rares, plus subtils et, il faut bien le dire, plus anecdotiques : la mort de Capito n'a bien évidemment pas le même poids que celle de Germanicus. La relative disparité des cas de figure entre les deux œuvres peut interroger[2231]. Si cette technique est plus fréquemment utilisée dans les *Annales* et si Tacite la met plus en avant, n'est-ce pas dû à une matière différente ? La stabilité du régime julio-claudien ainsi que la mainmise de la *domus* impériale sur l'information impliquaient plus de décès secrets, derrière les portes closes du Palais ou d'une maison aristocratique, et laissaient donc plus de champ à l'interprétation[2232] ; les vicissitudes de la guerre civile de 68-70 amenaient à des meurtres moins dissimulés et donc moins sujets à controverse. Une autre hypothèse serait d'y voir une évolution des techniques narratives chez Tacite, et notamment de sa maîtrise de la

(dans le discours indirect collectif en Tac., *Hist.*, 1.7) et *quia corrumpere nequiuerat* (dans le propos du narrateur en Tac., *Hist.*, 3.62) ; voir aussi comment le *crimen ac insidias* imputés à Julius Burdo en Tac., *Hist.*, 1.58 rappellent le *crimen ac dolum* attribués à Valens par les jugements anonymes en Tac., *Hist.*, 1.7. On relèvera également des tentatives pour brouiller les signes qui complexifient la tâche du lecteur : ainsi, lorsqu'il se focalise sur les pensées de Fabius Valens lui-même, Tacite livre la version des faits du légat (donc la version officielle stipulant que l'exécution de Capito était liée à ses projets révolutionnaires), cf. *e quibus Valens infensus Galbae, tamquam detectam a se Verginii cunctationem, oppressa Capitonis consilia ingrate tulisset, instigare Vitellium, ardorem militum ostentans* (Tac., *Hist.*, 1.52). L'opérateur *tamquam* indique que nous avons accès, sous une forme de discours indirect, aux idées de Valens, qui présente les *consilia* de Capito comme un fait avéré. Encore une fois, l'utilisation de la polyphonie narrative par Tacite crée un effet de doute persistant et requiert un travail de décodage conséquent.

[2230] Deux autres exemples des *Histoires* et des *Annales* semblent aller dans le même sens. Tout d'abord, l'insinuation selon laquelle Valens s'était laissé corrompre par « l'or des Viennois » au cours de sa marche sur Rome en 69 (*sed fama constans fuit ipsum Valentem magna pecunia emptum*, Tac., *Hist.*, 1.66) : il pourrait s'agir d'un élément trouvé dans une source hostile à Valens qui ne soit pas assez objective pour que Tacite reprenne le fait à son compte (Cluvius Rufus, encore une fois ?), soit d'un élément de tradition orale ou d'une simple intuition de Tacite. Quoi qu'il en soit, la technique d'insinuation est patente ici. Une autre rumeur célèbre concerne la culpabilité de Néron dans l'incendie de Rome : on peut même parler de rumeurs, car plusieurs sont mentionnées par Tacite (*rumor* en Tac., *Ann.*, 15.39 et en 15.44 ; effets proches en 15.40). Suétone (Suét., *Nér.*, 38) et Dion (Cass. Dio. 62.16-188) rapportant en voix propre que l'incendie a été ordonné par Néron, le témoignage tacitéen préfère prendre de la distance avec cette analyse des événements, probablement inspirée par des historiens anti-néroniens, tout en la mentionnant sous le régime d'incertitude de la rumeur (analyse proche chez G. SCHEDA 1967, cf. également E. FLAIG 2014 : 278). Voir sur ces bruits O. DEVILLERS 2003 : 183-184 et 199 ; sur l'épisode, en dernier lieu E. FLAIG 2014. Il faudrait également faire passer à travers cette grille d'analyse la question de la responsabilité de Sénèque dans la conjuration de Pison, évoquée sous forme de rumeur par Tacite (Tac., *Ann.*, 15.65), présentée comme un fait établi par Dion (Cass. Dio. 62.24). Sur la conjuration, I. COGITORE 2002a : 249-263 ; sur la source de cette rumeur, Pline l'Ancien ou Cluvius Rufus, O. DEVILLERS 2003 : 22 ; 27.

[2231] Elle l'a d'ailleurs été dans le cadre plus général des techniques d'insinuation, par ex. St. G. DAITZ 1960 : 47, qui explique cette disproportion par un constat et une hypothèse. Le constat est que Tacite insinue plus fréquemment dans l'hexade tibérienne que dans le reste des *Annales* ; l'hypothèse est qu'il faudrait y voir un choix littéraire : face à la *dissimulatio* pratiquée par Tibère, Tacite avance lui aussi « à couvert », via des accusations voilées, prenant la forme de l'*innuendo*. Séduisante, cette explication semble difficile à accepter complètement pour les rumeurs d'insinuation, qui se répartissent plus équitablement dans le corpus.

[2232] C'est l'hypothèse qu'avance M. A. GIUA 1998 : 59 à la fin de son étude ; affirmer que les *Histoires* font un usage plus limité et moins « organique » des rumeurs que les *Annales* est cependant contestable.

rumeur comme vectrice d'insinuation[2233]. Toute stimulante qu'elle est, cette conclusion reste fragile : comment expliquer qu'une œuvre de jeunesse comme l'*Agricola* fasse déjà montre d'une utilisation de la rumeur comme outil de suggestion très poussée, très aboutie et finalement très proche des *Annales*, ainsi que nous l'avons rappelé plus haut ? Le dénominateur commun entre cet opuscule et le grand œuvre de Tacite réside plutôt dans la stabilité du régime impérial et du culte du secret qu'il génère, favorable à des lectures alternatives de certaines morts ambiguës.

Conclusion intermédiaire sur la fonction modalisatrice des rumeurs

Laissant ici cette interrogation, nous conclurons en soulignant, une fois de plus, l'importance de ces rumeurs comme marqueurs d'incertitude au sein du récit tacitéen. On peut qualifier leur fonction de « modalisatrice » : qu'il s'agisse de mettre en doute ou d'insinuer, l'information est dans les textes cités toujours modalisée, présentée sous un régime de véracité incertain. Cet art polyphonique n'est pas sans rapport avec les techniques de caractérisation des personnages. Dans des portraits négatifs, par exemple, l'utilisation de la rumeur comme outil de caractérisation directe ne différait pas réellement du *Deutungsmittel*[2234] qu'elle représentait dans les cas évoqués ci-dessus. Lorsque que Séjan est décrit à l'orée du livre IV des *Annales* et que Tacite évoque la rumeur de son homosexualité passive avec Apicius[2235], nous sommes à mi-chemin entre la pointe calomniatrice et la peinture des mœurs de l'âme damnée de Tibère. Voilà pourquoi il est de bonne logique d'en venir à présent au rôle central des voix de la foule dans la caractérisation des personnages du récit historique.

[2233] Conclusion à laquelle aboutit L. FERRERO 1946 : 81-84 en comparant l'utilisation de la rumeur dans les premiers chapitres des *Annales* et des *Histoires* : dans l'œuvre la plus tardive, Tacite ferait preuve d'une technique plus « scaltrita », plus complexe et plus mature.

[2234] Pour reprendre l'expression de W. RIES 1969 : 15, difficilement traduisible en français.

[2235] *[…] prima iuuenta Gaium Caesarem diui Augusti nepotem sectatus, non sine rumore Apicio diuiti et prodigo stuprum ueno dedisse […],* Tac., *Ann.*, 4.1. Sur cette rumeur, Cr. FORMICOLA 2001 : 38.

c. La rumeur et le portrait

La participation des rumeurs à la caractérisation du personnel historique, autrement dit sa fonction « portraitique », ressort nettement à la lecture de l'*Agricola*, des *Histoires* et des *Annales* ; elle a été mise en valeur assez tôt par la recherche[2236] et, de la même façon que pour les bruits vecteurs d'insinuation, nous pouvons nous appuyer sur une méthode et des outils déjà bien affûtés. Aussi notre démarche dans les deux sous-parties suivantes se limitera-t-elle à deux objectifs : d'une part, mettre en harmonie les observations préexistantes dans la recherche, mais morcelées en l'état, avec le système cohérent que nous décrivons dans ce travail (notamment le fonctionnement historique de la rumeur mis en lumière) ; d'autre part, agrandir le spectre d'étude au-delà des exemples les plus souvent examinés et tenter, sinon d'atteindre l'exhaustivité la plus complète, du moins de balayer largement notre corpus.

On recense déjà deux approches synthétiques de la fonction portraitique de la rumeur chez Tacite : il faut les mentionner ici pour s'entendre sur les catégories qui guideront notre analyse. Dans la troisième partie de son article « Tacitean Rumours », I. SHATZMAN s'intéresse au rôle de la rumeur comme une des techniques de ce qu'il nomme, à la suite d'autres, la « méthode de caractérisation indirecte » de l'historien[2237]. À la différence de la « caractérisation directe », I. SHATZMAN entend par là la façon dont Tacite ne délivre pas de jugement en bloc sur ses personnages, mais bien plutôt plusieurs éclairages éclatés, parfois pris en charge par des instances intradiégétiques comme la foule, et non par le narrateur. Les principaux exemples de rumeurs portraitiques étudiées dans cet article sont aussi les plus évidents : Tibère, Germanicus et Agricola. Sur ce point, cependant, I. SHATZMAN reprend des éléments déjà bien mis en lumière par D. PIPPIDI[2238] et, surtout, par W. RIES, chez lequel nous trouvons une typologie différente. Le chercheur allemand distingue en effet dans la conclusion de son travail sur la rumeur et l'opinion publique chez Tacite deux types de *Personenzeichnung* permise par la rumeur[2239] : l'une, « directe », apparaît quand l'opinion publique dresse le portrait d'un personnage ; l'autre, « indirecte », concerne les passages où Tacite décrit la réaction d'un personnage face à la rumeur. Étant donné que l'ouvrage ne se donne pas à lire comme une étude

[2236] Les renvois bibliographiques précis apparaîtront au fil des portraits étudiés ; les études les plus importantes sous ce rapport sont L. FERRERO 1946 ; W. RIES 1969 ; I. SHATZMAN 1974 ; Cr. FORMICOLA 2001. Relevons ici simplement la remarque générale de M. A. GIUA, à propos des œuvres historiques de Tacite : « All'interno di una narrazione formalmente organizzata secondo i criteri della più antica storiografia repubblicana, i ritratti degli imperatori […] spiccano con grandissimo risalto, sia pure con caratteri contraddittori. » (M. A. GIUA 1990 : 557)

[2237] I. SHATZMAN 1974 : 570-575. Voir aussi avant lui une remarque analogue en ouverture de l'article de L. FERRERO 1946 : 50. La dichotomie entre caractérisation indirecte (ou « en action ») et caractérisation directe (cette dernière définie par St. G. DAITZ 1960 : 34 et suiv.) est exposée avec justesse par D. PIPPIDI 1965 : 25-35, qui s'appuie sur les travaux d'I. BRUNS ; voir également M. RAMBAUD 1970 (qui parle de « représentation en actes » et de « portrait composé » : les mots diffèrent, mais les outils sont les mêmes). Très courante dans l'étude du portrait tacitéen, cette dichotomie se retrouve encore chez É. AUBRION, entre autres, qui la reprend sans hésitation (spécialement É. AUBRION 1985 : 386-388).

[2238] Les rumeurs font partie des trois outils constitutifs de la caractérisation indirecte telle que D. PIPPIDI la met en lumière pour le personnage de Tibère, à côté des « affirmations psychologiques générales » et des notations émanant du récit, cf. D. PIPPIDI 1965 : 35-36 ; 44-50. L'analyse de l'auteur reste cependant assez superficielle, notamment par sa volonté d'éprouver la véracité de ces propos (méthode critiquable, et qui aboutit de surcroît chez lui à affirmer péremptoirement l'absence de vérité des bruits publics tacitéens, cf. p. 50 notamment), et, en conséquence, par la vision simpliste des rumeurs comme porte-parole du narrateur. Ces points sont critiqués par Cr. FORMICOLA 2001 : 50.

[2239] W. RIES 1969 : 175-176.

globale de la rumeur chez Tacite, cette synthèse se limite à quelques lignes sur des cas cités plus tôt dans l'étude. Pour résumer, I. SHATZMAN cherche à cerner la place de la rumeur au sein de toutes les méthodes de caractérisation dont disposait Tacite, tandis que W. RIES, dans un cadre d'étude plus étroit, se focalise sur les types de caractérisation propres à la rumeur. Ainsi des bruits portant sur le caractère de Tibère peuvent-ils être considérés par le premier comme des éléments de caractérisation indirecte (car non pris en charge par Tacite) et par le second comme des éléments de caractérisation directe (car donnant à lire immédiatement un jugement sur le personnage). Puisque nous ne cherchons pas à proposer ici une étude générale de la caractérisation des personnages chez Tacite et que nous nous limitons au(x) rôle(s) de la voix publique dans celle-ci, la typologie retenue dans les deux sous-parties suivantes sera celle de W. RIES : nous évoquerons d'abord les techniques de portrait dont sont directement responsables les foules par leurs propos (caractérisation rumorale directe), puis la façon dont la relation entre un personnage et les bruits publics participe à la peinture des tempéraments (caractérisation rumorale indirecte).

De fait, ces deux techniques propres à la rumeur n'ont ni le même poids, ni la même signification. Avec la caractérisation directe, l'historien livre un portrait statique, quoique généralement partiel et procédant plutôt par éclairages ; avec la caractérisation indirecte, nous touchons plutôt à un portrait en action, plus dynamique, qui invite le lecteur à prendre de la hauteur pour juger un personnage à partir de plusieurs passages espacés, et à évaluer la cohérence de son comportement à l'égard de l'opinion publique à l'échelle d'une vie. Cette tension entre portrait direct et portrait indirect est caractéristique de l'ambivalence narratologique de la rumeur au sein du récit historique, à la fois objet de récit, lorsque l'historien décrit, souvent de façon dramatisée, son origine, son parcours, sa circulation, sa diffusion et ses conséquences, et support de discours, quand le narrateur cède sa place, via un discours rapporté (narrativisé ou indirect), à l'expression de son contenu[2240]. À la rumeur saisie comme élément du récit correspond la caractérisation indirecte (des personnages de l'intrigue en prise avec cet adjuvant ou cet opposant que pouvait être le *rumor*[2241]) ; à la rumeur présentée comme émettrice de discours correspond la caractérisation directe (des personnages objet du contenu des bruits publics). Quoi qu'il en soit, et pour clore nos remarques introductives, ces deux types d'utilisation des *rumores* et, plus avant, leur place au sein des autres techniques dont disposait Tacite pour caractériser ses personnages[2242] participent à la richesse des portraits de son

[2240] Nous nous inscrivons donc ici dans la continuité de l'approche de Ph. HARDIE, qui s'est attaché à montrer cette ambivalence de la *fama* et des « récit de *fama* » (« fame's narrativ[es] »), à la fois récits *portant sur* la *fama* (notre « rumeur objet de récit ») et récits *émanant de* la *fama* (notre « rumeur support de discours »), cf. Ph. HARDIE 2009 ; Ph. HARDIE 2012 : 36 et suiv. Pour une application différente de cette distinction au sujet des différents types de dramatisation dont procèdent les rumeurs tacitéennes, cf. *infra*, chapitre 7, section « rumeur & dramatisation ».

[2241] Ce type de caractérisation par la rumeur n'est pas propre à Tacite : comme le note M. A. P. GREENWOOD 1998 : 304, on le trouve également chez Martial.

[2242] Sur ces techniques du portrait, renvoyons d'abord à R. SYME 1958a : 195-196 pour quelques exemples tirés des *Histoires* mettant en évidence l'influence très sensible de Salluste, p. 314-315 et p. 353-356 sur la création de personnages types. L'étude de St. G. DAITZ 1960 se veut plus exhaustive et définit bien la *direct description* dont fait usage Tacite, toute nourrie d'une verve satirique et épigrammatique ; cependant, comme le remarquait I. SHATZMAN 1974 : 570 n. 64, l'auteur place les portraits pris en charge par des entités du récit (personnages ou « groupes ») au même rang que ceux qui procèdent directement de la voix narrative et les traite comme une simple « variation » (« variety », St. G. DAITZ 1960 : 42 et suiv.), ce qui, dans une perspective narratologique, est largement contestable. Quant aux rumeurs, qui sont étrangement distinguées des portraits émanant de « specific body of

œuvre[2243]. Cette diversité, dont les nombreuses rumeurs tacitéennes sont en grande partie responsables, aboutit à des images diffractées du personnel historique, éclairé par des perspectives multiples et parfois contradictoires, comme nous le verrons. Ce type d'effet kaléidoscopique[2244] est l'une des conséquences de la polyphonie narrative dont procèdent les bruits publics ; au-delà des différentes fonctions historiques, littéraires et esthétiques qu'ils revêtent, ils impliquent un lecteur capable de décoder les signes nombreux et parfois ambigus.

1. Caractérisation directe

Pour ordonner la matière assez conséquente que contient ce sous-corpus des rumeurs participant de façon directe au portrait, différentes possibilités s'offrent à nous, selon le critère retenu. On peut, par exemple, se demander si les bruits font résonner des échos différents des portraits pris en charge par le narrateur, prolongeant en cela l'approche de la partie précédente. Une autre grille de lecture serait d'analyser la place de ces éclats de portraits dans le récit : interviennent-ils lors de la première mention d'un personnage, à la fin de son rôle, à intervalles réguliers, et si oui, à quel rythme et quand précisément ? Si la sous-partie qui suit permettra de répondre à ces deux questionnements, nous axerons notre progression sur une opposition plus simple et plus évidente : la dichotomie entre bruits négatifs et bruits positifs. En effet, puisque c'est de la foule que sont émis ces jugements caractérisants[2245], ceux-ci empruntent à cette locutrice collective les défauts qui lui étaient traditionnellement attribués – absence de modération, logique passionnelle, etc. –, favorisant une répartition assez nette, quoique non absolue, entre caractérisations négatives et caractérisations positives[2246]. Comme on le constatera, les rumeurs négatives sont, et de loin, les plus fréquentes. Cet état de fait était aussi bien logique, les propos émanant d'un *uulgus* représenté comme *ad deteriora promptum* (« porté au pire », Tac., *Ann.*, 15.64), que profondément cohérent avec l'*èthos* de moraliste pessimiste de Tacite[2247] et son esthétique du clair-obscur, sur laquelle nous reviendrons. Enfin, face à des occurrences très nombreuses, souvent connues et parfois analysées en ce sens dans la recherche, nous proposerons un relevé assez dense et une mise en série des occurrences plutôt qu'une analyse détaillée de chacune d'entre elles.

Nous précisons en guise de note méthodologique que nous entendons « portrait » dans un sens assez large : tout passage donnant des renseignements sur l'apparence physique ou le caractère d'un personnage. Concernant l'étude générale du portrait chez Tacite, nous reprendrons les outils utilisés par É. AUBRION dans son traitement du sujet, tout en essayant de les affiner quelque peu. Ce chercheur parle pour les portraits directs de « portraits-médaillons », mais parfois également de « portraits en pied », sans que la distinction paraisse tout à fait

people » (p. 43), elles sont traitées comme un moyen d'insinuation (*innuendo*) parmi d'autres et évoquées en une phrase p. 46. Enfin, une étude complète des techniques du portrait tacitéen a été menée par É. AUBRION 1985 : 385-490, dans laquelle l'auteur s'est intéressé aux motivations conduisant Tacite à choisir tel ou tel type de caractérisation et à la place du jugement du narrateur par rapport à celle-ci.

[2243] A. MICHEL 1966 : 227.

[2244] É. AUBRION 1985 : 519 sur cette image et l'impression produite chez le lecteur.

[2245] La présentation de la masse comme instance de jugement des individus n'est pas tout à fait nouvelle, cf. G. LASER 1997 : 30 sur le peuple comme *disceptator* chez Cicéron.

[2246] Constat fait par I. SHATZMAN 1974 : 574 ; Cr. FORMICOLA 2001 : 38.

[2247] Sur le pessimisme de la « philosophie de l'histoire » tacitéenne, voir A. MICHEL 1970 : 108 et suiv. ; l'idée est bien connue et acceptée, et on la trouve régulièrement sous forme de remarque en passant (par ex. B. WALKER 1952 : 182 ou P. SCHUNCK 1964 : 39 et suiv. sur Tacite comme « unwilliger Moralist »).

claire[2248]. L'analogie avec les arts picturaux invite cependant à ne pas confondre les médaillons, représentations de la tête seule du ou de la portraituré(e), généralement de profil, le tout étant de taille modeste, et les portraits en pied, où le modèle est révélé dans sa totalité. Par la suite, nous utiliserons le double critère de la longueur et de l'exhaustivité pour distinguer, au sein des portraits directs, les médaillons, constitués dans des passages brefs par des notations ou une simple esquisse d'ensemble, des portraits en pied, plus étendus, présentant une caractérisation assez complète du personnage, généralement à son entrée en scène ou à sa sortie du récit.

i- Aduersus rumor

Commençons donc avec les rumeurs portraitiques émettant un jugement négatif sur un individu. Les deux problématiques évoquées ci-dessus guideront de façon sous-jacente notre progression. Premièrement, quel rôle jouent ces bruits dans la construction de l'œuvre ? Servent-ils à introduire un personnage dans le récit ou, au contraire, à livrer une synthèse rétrospective sur sa vie ? Deuxièmement, pourquoi Tacite confie-t-il à la rumeur la charge de composer certains portraits, quand certains autres sont assumés par le narrateur tacitéen lui-même ? S'agit-il de discréditer, ou au contraire d'accréditer ce type de caractérisation ? De manière générale, on remarque que le recours aux rumeurs pour esquisser un caractère ou dessiner une silhouette est toujours sous-tendu sinon par un discours politique, du moins par un imaginaire aristocratique autour des foules et de leurs voix. C'est parce que les rumeurs sont par essence passionnelles, excessives et inconsidérées qu'elles servent la caractérisation des personnages : de cette polyphonie où, comme nous l'avons vu, le narrateur tacitéen n'est pas solidaire des propos du *uulgus*[2249], ressortent des portraits contrastés et ciselés, destinés à marquer l'esprit du lecteur.

Un modèle tripartite : la caractérisation de Tibère par les rumeurs

L'étude de la place de ces portraits médiés s'effectue plus aisément si l'on repart d'un des personnages principaux de Tacite, sur lequel nous puissions porter un regard englobant, de son entrée en scène à sa disparition. C'est donc tout naturellement que la caractérisation de Tibère par les rumeurs retiendra d'abord notre attention, car elle forme un modèle tripartite à l'aune duquel les autres occurrences pourront être analysées. Ici, au reste, le terrain a été préparé par la recherche, qui a déjà souligné les grandes caractéristiques de la représentation du second empereur julio-claudien dans les *Annales*, notamment son trait principal, la *dissimulatio*[2250]. La

[2248] É. AUBRION 1985 : 385-490, par ex. p. 386 : si le portrait-médaillon est défini comme direct (par opposition à la caractérisation indirecte), le portrait en pied semble n'être qu'un synonyme.

[2249] Constat appliqué au portrait tibérien dans une remarque par D. PIPPIDI 1965 : 45.

[2250] La bibliographie sur le portrait tibérien est très importante, y compris si l'on se limite à la question de l'hypocrisie du prince. Il ne peut être question de faire une recension de tous les travaux ici (certains apparaîtront dans la suite de la partie). Un bon point de départ peut être le travail très structuré – même si aujourd'hui un peu ancien – de D. PIPPIDI 1965 : 25-87. Pour une synthèse récente, on se réfèrera à l'appendice d'A. J. WOODMAN 2017 : 302-315. Mentionnons par la suite certaines études seulement, en rapport avec la *dissimulatio*, en commençant par St. G. DAITZ 1960 : 36, qui effectue le lien avec les techniques du portrait de façon générale chez Tacite ; M. BAAR 1990 : 146-150 compare sur cet item les portraits de Tacite, Suétone et Cassius Dion pour conclure que, si la *(dis)simulatio* fait partie de l'image traditionnelle de Tibère, Tacite a beaucoup plus forcé le trait que les deux autres auteurs, au point d'en faire un vrai fil rouge de la première hexade ; F. GALTIER 2002 : 210-212 et M.-Fr. DELPEYROUX 2007 : 315-320 montrent quant à eux que la *dissimulatio* tibérienne passe autant par le caractère que par le langage. On trouvera enfin une comparaison du portrait suétonien et du portrait tacitéen

même littérature critique a parfois mis en avant certains traits du rôle complexe que les jugements anonymes jouaient dans cette caractérisation[2251].

Ainsi est-ce un fait connu que le premier portrait de Tibère, après quelques mentions dans l'évocation du parcours d'Auguste, est pris en charge par des rumeurs :

> *Pars multo maxima imminentis dominos uariis rumoribus differebant : trucem Agrippam et ignominia accensum, non aetate neque rerum experientia tantae moli parem ; Tiberium Neronem maturum annis, spectatum bello, sed uetere atque insita Claudiae familiae suberbia ; multaque indicia saeuitiae, quamquam premantur, erumpere. Hunc et prima ab infantia eductum in domo regnatrice ; congestos iuueni consulatus, triumphos ; ne iis quidem annis quibus Rhodi specie secessus exul egerit aliud quam iram et simulationem et secretas lubidines meditatum.*[2252] (Tac., *Ann.*, 1.4)

Nous avons ici affaire à un portrait très complet, l'un des plus riches pris en charge par la rumeur chez Tacite[2253]. Concentrons-nous sur l'art de la caractérisation dont fait preuve l'historien ici. Le passage reprend la topique du portrait, mais les *loci* habituels[2254] sont condensés, ordonnés différemment de ce qui est attendu et saturés de jugements moraux, pour la plupart négatifs[2255]. On trouve ainsi la présentation de l'origine de Tibère, la *Claudia familia*, la mention de son âge (*maturum annis*), une esquisse de son parcours évoquant ses succès militaires (*spectatum bello*, les *triumphi*), le cursus politique avec les consulats et l'épisode de l'exil à Rhodes (*Rhodi specie secessus exul*). Les rumeurs mettent surtout en évidence les grands traits de caractère négatifs du futur empereur. Cinq caractéristiques de l'*ingenium* de Tibère ressortent de ce passage très dense : (1) sa *superbia*, hérité de sa famille ; (2) sa *saeuitia* naturelle ; (3) sa *simulatio*, (4) son *ira* et (5) sa lubricité (*lubidines*)[2256]. Parmi ceux-ci, c'est

chez P. DUCHENE 2014 : 278-289, qui révèle bien que les traits archétypaux du tyran qui sont appliqués à Tibère n'empêchent pas que certains éléments positifs de son portrait soient conservés.

[2251] Voir I. S. RYBERG 1942 : 386 croise la thématique du portrait avec celle de l'insinuation par la rumeur de façon intéressante, et surtout Cr. FORMICOLA 2001, très utile malgré une définition trop large, à nos yeux, de la *diceria* qui le conduit à inclure des expressions comme *credebatur* (p. 39) ou *erant qui crederent* (p. 46). Notre position à ce sujet a été exprimée dans la conclusion du chapitre 3 *supra*. On trouve déjà chez Th. S. JEROME 1912 une analyse des techniques d'insinuation utilisées dans le portrait tibérien (sans étude spécifique des rumeurs cependant).

[2252] « Ceux qui étaient de loin les plus nombreux colportaient en diverses rumeurs la menace que représentaient les maîtres : Agrippa ? cruel et échaudé par le déshonneur, pas à la hauteur, au vu de son âge et de son expérience, d'une tâche si lourde ; Tiberius Nero ? homme fait et éprouvé par la guerre, mais doté de l'antique orgueil naturel chez les *Claudii* – de nombreux signes de sa cruauté, quoique réprimés, cherchaient à éclater. Lui-même, et ce dès sa première enfance, avait été introduit dans une maison régnante ; s'étaient entassés sur sa jeunesse consulats et triomphes ; même lors de ces années passées à Rhodes en exil sous l'apparence d'une retraite, il n'avait mis en place que sa colère, sa dissimulation et ses débauches secrètes. »

[2253] Il ne s'agit cependant pas d'un portrait « en pied », que l'on ne trouve pas dans les *Annales*, cf. D. PIPPIDI 1965 : 25-26. Sur ce passage en part., voir p. 47-48 (notamment pour les jalons du portrait de Tibère qu'il pose), mais nous réfutons une fois de plus l'idée que les rumeurs ne sont qu'un procédé factice créé de toutes pièces par Tacite. Également Cr. FORMICOLA 2001 : 47 et suiv.

[2254] Le « canevas » des portraits tacitéens a été étudié par É. AUBRION 1985 : 433-440 (en part. l'importance de l'origine sociale et familiale) ; voir aussi M. RAMBAUD 1970 : 438, selon lequel le portrait tacitéen repose sur « l'antithèse du *corpus* et de l'*animus* » héritée de Salluste. Sur la notion rhétorique de *loci* (τόποι), « parcours quasi cybernétique auquel on soumet la matière que l'on veut transformer en discours », à distinguer des lieux communs, *loci communes*, voir R. BARTHES 1970 : 207.

[2255] I. S. RYBERG 1942 : 386 remarque la disproportion entre les éléments positifs et les éléments négatifs.

[2256] Sur les catégories utilisées par Tacite et leur confrontation avec celles de Suétone et Dion, voir M. BAAR 1990, en particulier pour Tacite p. 210-224.

sans doute l'hypocrisie qui est la plus mise en avant : outre le substantif *simulatio*, on note que la concessive *quamquam premantur* et l'adjectif *secretae* (*libidines*) y renvoient indirectement. Se trouve donc croquée ici à traits rapides, comme dans une esquisse expressionniste, la nature de Tibère. Outre que le récit confirmera par l'exemple ces différents indices du caractère de Tibère[2257], il est frappant de voir que le portrait que lui consacre Tacite à sa mort, cette fois sans aucune médiation (Tac., *Ann.*, 6.51) ne diffère sur le fond pas fondamentalement de cette évocation première[2258] ; certains termes font même référence très directement à Tac., *Ann.*, 1.4. Cet ultime portrait s'ouvre en effet sur l'origine claudienne de Tibère, se poursuit par un résumé de sa carrière – orienté toutefois sur les aspects politiques (rivalités dans la *domus* et exil) –, et se termine par un portrait moral où se retrouvent les traits (2) (*saeuitia*), (5) (*libidines* et *dedecora*), (4) (via la mention des *scelera*) et surtout (3), la dissimulation. Nous voyons ici se constituer un schéma-type : une première description via la mention de jugements anonymes et collectifs ; une dernière faite par le narrateur tacitéen. La différence entre le portrait rumoral de l'entrée en scène et le portrait auctorial de la sortie de scène réside dans deux éléments. D'une part, le second se montre plus balancé, en évoquant notamment le bon comportement de Tibère quand il était encore un « homme privé » (*priuatus*). D'autre part, le regard de Tacite au livre VI est essentiellement rétrospectif : il procède d'une mise en ordre téléologique, où la vie de Tibère se déroule comme une lente descente vers le pire[2259] ; cette mise en ordre se rend sensible dans l'ordonnancement des lieux communs du portrait, depuis l'origine familiale jusqu'aux *mores*. Ainsi le portrait final se distingue-t-il du portrait initial précisément par sa maîtrise formelle et sa structure rationnelle, ce qui ne laisse pas de réactiver le discours stéréotypé sur la rumeur et les voix de la foule, accusées, ici implicitement, de céder aux passions et au désordre. Malgré ce vernis aristocratique, présent mais discret, la proximité des deux caractérisations demeure évidente.

Les *uarii rumores* du début des *Annales* ne sont cependant pas les seules évocations du caractère de Tibère prises en charge par la *uox populi* : d'autres médaillons émaillent le récit à intervalles réguliers. Si ces évocations éclatées livrent des éclairages plus partiels de la figure tibérienne, elles ne jurent pas avec la description initiale mais en réactivent bien plutôt certains traits[2260]. Ainsi, dans la longue rumeur consacrée à Auguste (Tac., *Ann.*, 1.10), ce sont l'*adrogantia* et la *saeuitia* (traits (1) et (2) du premier portrait) qui sont évoquées, par la bande, dans la foule. En Tac., *Ann.*, 1.46, le manque de réaction de l'empereur face aux révoltes militaires en Germanie et en Pannonie est l'occasion d'une critique par la cité de l'attitude de réserve de Tibère, qui peut ressortir à son orgueil ou à son hypocrisie (traits (1) et (3) du portrait originel) ; le parallèle avec les *uarii rumores* de Tac., *Ann.*, 1.4 est renforcé par la mention du

[2257] Se référer ici encore à M. BAAR 1990 : 19-85 pour un catalogue de ces caractérisations auctoriales.

[2258] Comme le relèvent rapidement I. SHATZMAN 1974 : 572 et I. S. RYBERG 1942 : 386 dans les caractéristiques formelles des deux passages. Les autres portraits ne relevant pas des rumeurs et discours de la foule sont en phase avec la caractérisation initiale de Tac., *Ann.*, 1.4 : voir par ex. Tac., *Ann.*, 1.10 qui met aussi l'accent sur l'*adrogantia* (correspondant à la *superbia* des *uarii rumores*) et la *saeuitia* de Tibère, cf. I. SHATZMAN 1974 : 572 n. 71. L'aspect synthétique des éloges funèbres finaux dans l'historiographie romaine est souligné par D. PIPPIDI 1965 : 27.

[2259] O. DEVILLERS 1994 : 303-304 montre que cette notice nécrologique livre moins le portrait de Tibère que de son règne, d'où cet ordonnancement finaliste.

[2260] Voir É. AUBRION 1985 : 502, qui parle pour ces jugements anonymes d'un « témoignage public sur la réputation de Tibère », tout en rappelant l'espace de jeu possible entre l'opinion de Tacite et celle de la foule.

cursus militaire du prince (*longa experientia* renvoyant à *spectatum bello*) et l'évocation des *duo adulescentes* que sont Germanicus et Drusus, exactement la même expression qu'en 1.4. La personnalité de Tibère continue d'être éclairée de loin en loin par des interventions, brèves le plus souvent, de la voix publique. La rumeur naît alors souvent d'un événement qui n'est pas proprement lié à l'empereur, mais qui lui est rapporté d'une façon ou d'une autre : la passion pour le sang de son fils Drusus lors d'un combat de gladiateurs appelle des commentaires sur le caractère calculateur ou dissimulateur du prince (Tac., *Ann.*, 1.76)[2261] ; les funérailles de Germanicus voient se produire des *rumores* qui stigmatisent son attitude de retrait et son hypocrisie (Tac., *Ann.*, 3.5-6) ; c'est aussi, en un sens, ce vice qui est au cœur des reproches des « gens de bien » à l'issue du procès de Pison et de l'acquittement de Plancine (Tac., *Ann.*, 3.17) ; enfin, après le discours de l'empereur refusant l'installation d'un culte en Espagne ultérieure, les jugements anonymes évoquent d'abord un trait de caractère positif, la *modestia*, mais à celui-ci succèdent rapidement deux défauts, le manque de courage (*quia diffideret*) et de noblesse d'âme (*degener animus*, Tac., *Ann.*, 4.38)[2262]. La mise en série de ces notations caractérisantes fait ressortir clairement la cohérence de l'image du *princeps* au sein de la foule, et donc du portrait qui en est fait dans les *Annales* : les traits synthétisés dans la caractérisation première sont réactivés régulièrement dans le récit, notamment la *simulatio* de l'empereur.

Deux remarques conclusives sur Tibère s'imposent. Tout d'abord, du point de vue de la construction du récit, cette technique de caractérisation rumorale semble suivre un modèle bien déterminé en trois temps : 1) portrait initial et assez détaillé du personnage par la rumeur ; 2) éclairages ponctuels et partiels au gré de ses interventions dans le fil narratif ; 3) portrait final, *post mortem*, complet et ordonné, émis par le narrateur. Ensuite, la polyphonie induite par l'utilisation de voix subalternes permet de mettre en place des jeux d'écho avec le portrait pris en charge en propre par le narrateur tacitéen. Lorsque les rumeurs placent l'accent sur un trait de caractère déjà évoqué par le narrateur, elles légitiment le portrait tacitéen en donnant comme fondement apparent à la présentation de Tacite le consensus de la cité[2263]. Les rumeurs ont cependant un autre avantage sur la voix narrative principale, qui a tout à voir avec leur prétendue irrationalité et le régime passionnel qui les gouverne. Prompts aux rapprochements faciles, les bruits publics sont en effet le lieu favorisé de la comparaison : le *rumor* populaire, comme l'écrit Tacite à propos de Suetonius Paulinus, « ne laisse personne sans concurrent » (*[…] rumore populi qui neminem sine aemulo sinit*, Tac., *Ann.*, 14.29). Ainsi Tibère est-il rapproché par la foule d'Agrippa Postumus (Tac., *Ann.*, 1.4), de son fils Drusus (Tac., *Ann.*, 3.37) et surtout d'Auguste (Tac., *Ann.*, 1.46, 1.76, 3.5 et 4.38). Cette *comparatio* récurrente est connue[2264] ; elle

[2261] Sur les trois explications proposées par Tacite dans ce contexte, voir É. AUBRION 1985 : 512 et Cr. FORMICOLA 2001 : 61.

[2262] Notre liste diffère quelque peu de celle de I. SHATZMAN 1974 : 572 n. 74 ; en plus de contenir certains bruits qu'il ignore (par ex. Tac., *Ann.*, 3.5-6 et 3.17), elle n'intègre ni les passages où il semble délicat de parler de rumeur (Tac., *Ann.*, 3.7), ni ceux où les bruits n'évoquent pas directement le caractère de Tibère (Tac., *Ann.*, 4.54 et surtout 5.3). Cela pose cependant la question suivante : jusqu'à quel point une rumeur peut-elle être considérée comme caractérisante ? Une hostilité collective face à une mesure du prince ne fait pas un portrait ; mais la frontière entre un reproche ponctuel et la critique plus générale d'une personnalité est parfois floue.

[2263] Noté rapidement par D. PIPPIDI 1965 : 45.

[2264] Voir R. SYME 1958a : 345 et I. SHATZMAN 1974 : 571-572, qui, se concentrant sur le terme *comparatio*, n'y ont cependant pas vu la marque de la rumeur ; voir encore M. BAAR 1990 : 180-188. On pourrait ajouter aux passages cités Tac., *Ann.*, 6.13 : des plaintes contre le prix du blé forcent Tibère à se défendre ; ce faisant, il évoque l'époque d'Auguste pour souligner que la situation, sous son propre règne, est en réalité plus favorable. La

n'en demeure pas moins une technique de caractérisation propre à la logique de la rumeur et doit être soulignée en tant que telle[2265].

De Néron à Vitellius : continuités et variations

La structure cyclique qui définit la fonction portraitique des rumeurs (caractérisation générale initiale par des bruits anonymes ; touches ponctuelles via la mention de rumeurs, en alternance avec des descriptions dues au narrateur ; portrait nécrologique final pris en charge par Tacite[2266]) ne se limite pas à Tibère. Elle est facilement lisible pour cet empereur, car la tradition manuscrite nous a conservé le début, la fin et la plus grande partie de son règne. Ce n'est pas le cas pour celui de Néron, du fait de l'importante lacune finale des *Annales ;* nonobstant ce manque, nous pouvons deviner une technique analogue pour le portrait du dernier julio-claudien[2267]. Le commencement de son règne en octobre 54 est marqué par deux rumeurs très semblables, dont le rôle de caractérisation du nouveau prince est évident :

> *Verum Agrippina fratri eius [sc. Iunii Silani] L. Silano necem molita ultorem metuebat, crebra uulgi fama anteponendum esse uixdum pueritiam egresso Neroni et imperium per scelus adepto uirum aetate composita, insontem, nobilem et, quod tunc spectaretur, e Caesarum posteris.*[2268] (Tac., *Ann.*, 13.1)
>
> *Igitur in urbe sermonum auida, quem ad modum princeps uix septem decem annos egressus suscipere eam molem aut propulsare posset, quod subsidium in eo, qui a femina regeretur, num proelia quoque et obpugnationes urbium et cetera belli per magistros administrari possent, anquirebant. Contra alii melius euenisse disserunt, quam si inualidus senecta et ignauia Claudius militiae ad labores uocaretur, seruilibus iussis obtemperaturus. Burrum tamen et Senecam multa rerum experientia cognitos ; et imperatori quantum ad robur deesse, cum octauo decimo aetatis anno Cn. Pompeius,*

référence à Auguste laisse peut-être entendre que la comparaison était utilisée par la foule dans ses rumeurs, au détriment de Tibère.

[2265] En ce sens, nous remettrions en question la typologie de St. G. DAITZ 1960 qui distingue les techniques d'insinuation (au rang desquels figure la rumeur) du recours au « contraste » : les deux vont souvent de pair chez Tacite.

[2266] Sur la technique de caractérisation que constitue la notice nécrologique, qui n'est pas limitée aux empereurs mais concerne également les décès au sein de l'élite sénatoriale, voir principalement St. G. DAITZ 1960 : 40-41, É. AUBRION 1985 : 401-403 et O. DEVILLERS 1994 : 293-306 ; R. SYME 1958b n'est pas particulièrement utile dans notre perspective, pour plusieurs raisons : les *Histoires* sont négligées ; son approche laisse peu de places aux aspects spécifiquement littéraires (cf. p. 30) ; et, comme la notice nécrologique n'est pas définie préalablement, certains passages semblent écartés artificiellement, à l'instar du portrait final de Tibère (cf. p. 19, note 2). R. SYME s'intéresse principalement aux réseaux aristocratiques qui sont sollicités par Tacite et aux hommes qu'il choisit de mettre à l'honneur (voir une remarque en ce sens chez O. DEVILLERS 1994 : 296).

[2267] Sur celui-ci, voir P. DUCHENE 2014 : 305-317, qui montre par la comparaison du témoignage de Suétone et de celui de Tacite que l'image négative de Néron s'était fixée assez tôt après son règne. Sur la réception de la figure de Néron dans l'Antiquité, voir l'étude récente de L. LEFEBVRE 2017.

[2268] « Mais Agrippine, qui avait ourdi le crime de L. Silanus, le frère de Junius Silanus, craignait en celui-là un vengeur ; fréquente, aussi, dans la foule, la rumeur qu'il fallait préférer à un Néron à peine sorti de la jeunesse et qui avait obtenu l'Empire par le crime un homme d'un âge mûr, innocent, noble et – on observait alors cette caractéristique – qui descendait des Césars. » Sur ce passage, voir É. AUBRION 1985 : 497 qui souligne plutôt la fonction dramatisante de ce passage, mais évoque également « l'éclairage défavorable » ainsi projeté sur le jeune prince.

> *nono decimo Caesar Octauianus ciuilia bella sustinuerint ? Pleraque in summa fortuna auspiciis et consiliis quam telis et manibus geri.*[2269](Tac., *Ann.*, 13.6)

Ces deux passages méritent d'être analysés de concert. Nous avons rappelé plus haut, à la suite d'autres, les similitudes entre l'avènement de Tibère et celui de Néron[2270]. Les rapprochements sont également évidents pour l'utilisation de la rumeur à des fins de caractérisation. En effet, elle livre ici un portrait initial du nouvel empereur, qui se déroule certes en deux temps et se révèle moins ramassé que celui du successeur d'Auguste en Tac., *Ann.*, 1.4, mais demeure semblable en de nombreux points. Tout d'abord, leur place respective est comparable : le portrait intervient à chaque fois au moment de l'accession au principat du personnage, alors qu'aucun portrait préalable n'a été donné au lecteur. Ce qui est bien entendu normal pour Tibère, les *Annales* commençant à la mort d'Auguste, est plus remarquable pour Néron, bien présent dans le livre XII mais présenté comme passif et jamais caractérisé directement par le narrateur ou par la voix publique[2271]. Deuxièmement, le portrait de Néron se développe à l'occasion d'une interrogation collective sur la légitimité du nouveau prince, de la même façon que, dans le portrait initial de Tibère, les vices du successeur d'Auguste allaient jusqu'à mettre en question, à en croire Tacite, son acceptation dans la foule[2272]. En conséquence,

---

[2269] « Par conséquent, dans une ville avide de conversations, on s'interrogeait : comment un prince qui avait à peine dépassé sa dix-septième année pouvait-il soutenir ou écarter ce poids ? Quel soutien dans un enfant encore dirigé par une femme ? Pouvait-on aussi régler batailles, sièges et autres affaires de guerre par des intermédiaires ? D'autres leur opposaient que les événements étaient plus favorables que si cela avait été Claude qui, affaibli par une vieillesse indolente, avait été appelé aux travaux militaires, lui qui aurait obéi aux ordres de ses esclaves. Là, c'étaient Burrus et Sénèque, connus pour leur grande expérience. Pourquoi l'empereur manquerait-il de forces, alors que Cn. Pompée, à dix-huit ans, et César Octavien, à dix-neuf, avaient soutenu les guerres civiles ? Quand il s'agit des situations les plus hautes, le cours des choses est, le plus souvent, dicté par la foi et la raison, plutôt que par les armes et les combats. » É. AUBRION 1985 : 504-505 affirme que l'opinion de Tacite correspond au deuxième camp.

[2270] Cf. *supra*, p. 435-449.

[2271] La différence avec le portrait de Suétone est frappante, comme l'exemple des plaidoiries conduites par le jeune Néron pour les cités d'Ilion, de Bologne et de Rhodes, épisode mentionné par Suétone et Tacite, le rend manifeste : chez le biographe (Suét., *Nér.*, 7), ce fait est présenté dans une perspective de caractérisation, pour montrer l'ambition du fils d'Agrippine (il est fait état de sa *natura* dans ce chapitre). Chez Tacite (Tac., *Ann.*, 12.58), on chercherait en vain toute trace de caractérisation : les faits sont présentés sobrement, sans construction oratoire marquée, avec une majorité de tournures passives et de phrases brèves. Néron semble presque absent du récit, et Tacite va même jusqu'à le désigner par la périphrase *idem orator* qui passe son nom sous silence. Il s'agit évidemment pour l'historien de signaler que le futur prince est l'objet de luttes de pouvoir qui le dépassent ; mais dans la perspective de la construction du récit, on notera que Tacite réserve à son accession au pouvoir au début du livre XIII les premières esquisses de son portrait, médiées par la voix publique. Même phénomène en Tac., *Ann.*, 12.41 avec les congiaires faits *nomine eius*. Pour O. DEVILLERS 1994 : 77-78, cette passivité, voulue par Tacite comme un « moyen de diminuer Néron », se poursuit jusqu'au début du livre XIII. C'est tout à fait vrai, mais de notre point de vue, la passivité de Néron est un trait de ce premier portrait (cf. *infra*), tandis que les livres XI-XII se caractérisaient à l'inverse par une absence de portrait. On ne saurait non plus parler de portrait pour Tac., *Ann.*, 11.11, passage dans lequel le jeune Néron reçoit la faveur de la plèbe pendant les jeux séculaires de 47.

[2272] En ce sens, on voit bien que les rumeurs, qui étaient l'un des modes de communication de la plèbe urbaine, traduisent l'intérêt de ce groupe de la population romaine pour les questions dynastiques, et même l'intériorisation de cette norme du régime impérial, comme l'ont montré E. FLAIG 1992 : 61-62 (avec cette formule célèbre : « die Plebs urbana dachte "dynastisch" ») et surtout C. COURRIER 2014 : 721-735. Il ne s'agit pas ici de s'intéresser aux « rumeurs dynastiques » chez Tacite ; cependant, on ne peut qu'être frappé par les bruits qui témoignent du « militantisme » des plébéiens pour la construction dynastique, par exemple à l'occasion des noces de Nero Caesar (fils de Germanicus et d'Agrippine), et de Julia (fille de Drusus II), accueillies par un *secundus rumor* (Tac., *Ann.*, 3.29), tandis que, dans le même temps, la potentielle orientation de la dynastie autour de Séjan, promis comme beau-père au fils de Claude, était largement critiquée (voir également le *rumor* hostile de Tac., *Ann.*, 4.41 sur le même sujet ; sur la valeur dynastique de ces propos, Cr. FORMICOLA 2001 : 56). Sur les alliances dynastiques dont

la troisième similitude porte sur la mise en comparaison du personnage avec un rival, chez Tibère Agrippa Postumus, ici M. Junius Silanus (nous reviendrons sur ce *capax imperii*) [2273]. Enfin, comme pour Tibère, dès les premiers instants de son règne, la foule assigne à Néron plusieurs traits, qui ne ressortissent pas tous à son caractère, mais qui participent de son portrait, en l'occurrence sa jeunesse (*uixdum pueritiam egressus ; uix septem decem annos egressus*), la culpabilité de sa mère qui rejaillit sur lui (*scelus*) et son influençabilité (*qui a femina regeretur* ; *per magistros*). Ce double portrait forme en réalité un ensemble presque continu, tant l'orientation des deux extraits est semblable. Il est ensuite régulièrement complété par des notations plus rapides, mais qui contribuent à l'image que le lecteur est invité à se faire de Néron, celle d'un prince impudique[2274], qui, à l'instar des tyrans, se distingue par sa crainte et sa cruauté[2275]. À la différence de Tibère, cependant, tout n'est pas contenu en germe dans le portrait initial, qui comporte une partie positive assez développée prise en charge par un deuxième groupe de l'opinion publique (*alii*). Quoique le modèle de l'antilogie soit ici patent, il n'en reste pas moins que les notations dysphoriques sont notables, notamment la mention du *scelus* qui entoure le jeune prince ; elles peuvent être lues comme des jalons, réactivés par les rapides coups de pinceau des rumeurs portraitiques suivantes. Enfin, il est tout à fait possible que la mort de Néron au livre XVIII – perdu – des *Annales* ait été suivie d'une notice nécrologique comportant un portrait-synthèse, comme pour Germanicus (Tac., *Ann.*, 2.73), Tibère (Tac., *Ann.*, 6.51) et les personnages de premier plan de l'année des quatre empereurs[2276]. Cela reste une hypothèse, et la fin du règne de Claude, dépourvue de notice nécrologique (cf. *infra*), doit nous pousser à rester prudent ; cependant, en admettant ce postulat, nous aurions pour le dernier julio-claudien une technique de caractérisation rumorale semblable à celle utilisée pour Tibère.

Le règne de Caligula, absent de la tradition manuscrite, et de Claude, en partie mutilé, ne permettent pas d'établir la validité de ce modèle pour le reste des *Annales*[2277] ; en revanche, des

---

témoigne l'union de Nero Caesar et Julia, on se réfèrera au schéma de M. CORBIER 2006 : 189. D'autres rumeurs dynastiques, qu'il faudrait analyser de plus près, se trouvent en Tac., *Ann.*, 6.23 (potentielles réconciliations dans la *domus* impériale), 12.5 (mariage de Claude et Agrippine), *Hist.*, 1.13, 1.22 et 2.1 (succession de Galba).

[2273] C. COURRIER 2014 : 733-734. Sur les *Iunii Silani*, branche de la *domus* dangereuse aux yeux du pouvoir en place, voir I. COGITORE 2002a : 234-242 ainsi que O. DEVILLERS & Fr. HURLET 2007 : 149 n. 53.

[2274] C'est ce qui ressort de la rumeur circulant chez les soldats telle que la rapporte Actè en Tac., *Ann.*, 14.2.

[2275] *Metus* et *inuidia* dans la rumeur suivant la conjuration de Pison, Tac., *Ann.*, 15.73. Ces passions du tyran remontent en dernière instance à Platon (Plat., *Rep.*, 9.577c et suiv., en particulier 578a pour le φόβος : le tyran craint de perdre son pouvoir). On peut encore rappeler la sentence de Macrobe portant sur César : *necesse est multos timeat quem multi timent* (Macr., *Sat.*, 2.7.4-5, citée par Rh. ASH 1999 : 118 à propos de Vitellius). Sur l'archétype du tyran chez Tacite, voir B. WALKER 1952 : 204-214 ; O. DEVILLERS 1994 : 139-143 ; F. GALTIER 2011 : 183-192 (qui insiste particulièrement sur la peur p. 185-186). La rumeur de Tac., *Ann.*, 15.73, très négative (elle « met en morceaux » Néron, *lacerare*) s'inscrit dans la continuité d'un autre bruit tout à fait hostile au prince, apparu un an plus tôt à la suite du grand incendie de Rome (Tac., *Ann.*, 15.44). Nous revenons dans la sous-partie suivante sur ces deux passages pour étudier la réaction du prince face à ces bruits négatifs.

[2276] L'hypothèse est envisagée par M. RAMBAUD 1970 : 433, qui pense qu'un portrait nécrologique de Néron aurait pu faire pendant à un portrait nécrologique de Caligula (également conjecturel), de la même façon que celui de Tibère au livre VI constitue le symétrique de celui d'Auguste au livre I.

[2277] L'absence de notice nécrologique après la mort de Claude à la toute fin du livre XII a été remarquée et interrogée (voir O. DEVILLERS 1994 : 294-295 pour les principales hypothèses à ce sujet ; celle d'un traitement péjoratif du prince semble l'emporter, cf. E. KOESTERMANN 1963, *ad* Tac., *Ann.*, 12.69) ; on relèvera aussi la rareté, dans les livres XI-XII des *Annales*, des rumeurs de caractérisation directe pour ce prince (Tac., *Ann.*, 12.8 fournissant une maigre exception, assez peu caractérisante du reste ; Tac., *Ann.*, 12.21 présente une esquisse de

exemples éclairants sont à trouver dans les *Histoires*. Galba, Othon et Vitellius sont les trois empereurs dont le destin est entièrement compris dans la partie de l'œuvre qui a survécu. Or, leur portrait semble construit avec la même technique qui sera employée par la suite pour Tibère et Néron. Le cas de Galba est le plus évident. Sa présentation dans le tour d'horizon qui ouvre l'œuvre n'est pas le fait du narrateur, mais est déléguée à une rumeur (*sermones*, Tac., *Hist.*, 1.5) aux locuteurs indéterminés, peut-être la garde prétorienne. Assez dense, ce portrait initial met en avant plusieurs traits de caractère, le premier physique, la vieillesse (*senium*) et les deux autres moraux, l'avarice (*auaritia*) et la sévérité (*seueritas*)[2278]. Ce médaillon originel contient des éléments semblables à ceux mis en lumière pour Tibère et Néron : position liminaire ; richesse des traits mis en valeur ; aspect très passionnel, pour ne pas dire polémique, des jugements ; réflexion analogique, ici par la comparaison de Galba avec Néron. Comme pour les deux exemples des *Annales*, les différents éléments sont réactivés, émendés, corrigés par de brèves notations rumorales par la suite ; toutefois, comme le règne de Galba ne s'étend que sur cinquante chapitres, ces éclats de portrait sont bien plus denses. En Tac., *Hist.*, 1.7, c'est la vieillesse de l'empereur (cette fois *aetas*) qui est prise pour cible par la foule, dont Tacite souligne la tendance à la comparaison, présentée comme l'un des items du *mos uulgi*[2279] ; juste avant l'adoption de Pison, l'historien mentionne des rumeurs fréquentes (*crebrior sermo*, Tac., *Hist.*, 1.12) s'attaquant une nouvelle fois au grand âge du prince (*fessa aetas*) ; même l'évocation du parcours d'Othon (Tac., *Hist.*, 1.22) comporte des rumeurs aux caractéristiques analogues au sujet de Galba, reprenant le même mot de *senium* que dans le portrait rumoral liminaire[2280] et se développant à travers une comparaison entre Othon et Galba. Comme pour Tibère, le portrait initial est précisé par les rumeurs qui permettent à Tacite de souligner un trait particulier : ici, ce n'est pas une caractéristique morale qui est mise en avant, comme la *simulatio* tibérienne, mais un élément physique, la vieillesse[2281] ; inversement, les accusations originelles de cruauté, de sévérité ou d'avarice ne sont pas reprises par la rumeur. Enfin, lors du troisième temps de cette technique de caractérisation, la notice nécrologique finale, assumée par le narrateur (Tac., *Hist.*, 1.49), succède au portrait initial et aux touches ponctuelles, tous deux pris en charge par l'*os uulgi*. Cet ultime portrait procède d'une mise en ordre des éléments précédents au sein d'un passage qui suit la topique du portrait, mais qui ne diffère pas fondamentalement des *sermones* de Tac., *Hist.*, 1.5 : le grand âge apparaît bien, mais sous la forme plus précise d'un chiffre (soixante-treize ans), tout comme l'avarice et la sévérité excessive, *usque ad culpam*, écrit Tacite. Encore une fois, les échos entre la caractérisation première, faite par la rumeur, et la caractérisation finale, faite par le narrateur, sont patents dans

caractérisation très légère). Avec toute la prudence qui doit rester de mise, il semble bien que la technique portraitique utilisée pour Claude soit d'une nature différente de celle employée pour Tibère et Néron.

[2278] La fin du morceau met d'ailleurs clairement en évidence le fait qu'il s'agit d'une caractérisation morale en mentionnant les *uitia* et les *uirtutes* des princes : *et Nymphidius quidem in ipso conatu oppressus, set quamuis capite defectionis ablato manebat plerisque militum conscientia, nec deerant sermones senium atque auaritiam Galbae increpantium. Laudata olim et militari fama celebrata seueritas eius angebat aspernantis ueterem disciplinam atque ita quattuordecim annis a Nerone adsuefactos ut haud minus uitia principum amarent quam olim uirtutes uerebantur*, Tac., *Hist.*, 1.5.

[2279] *Ipsa aetas Galbae inrisui ac fastidio erat adsuetis iuuentae Neronis et imperatores forma ac decore corporis, ut est mos uolgi, comparantibus*, Tac., *Hist.*, 1.7. Sur la comparaison avec Néron médiée par des voix anonymes, voir E. KOESTERMANN 1956 : 203-204.

[2280] Terme que l'on retrouve dans la brève analepse sur le voyage avorté de Titus à Rome qui ouvre le livre II ; y sont mentionnées rétrospectivement les rumeurs sur le *senium* de Galba et son *orbitas* (Tac., *Hist.*, 2.1).

[2281] Relevé par O. DEVILLERS 2012a : 173 comme un procédé d'unité du livre I des *Histoires*.

les effets de reprise lexicale, par exemple le couple antithétique vices/vertus : à la sentence *adsuefact[i] ut haud minus uitia principum amarent quam olim uirtutes uerebantur* (« accoutumés à ne pas moins aimer les vices des princes qu'autrefois, ils en respectaient les vertus », Tac., *Hist.*, 1.5) répond *ipsi [Galbae] medium ingenium, magis extra uitia quam cum uirtutibus* (« Galba avait un tempérament médiocre, plus dénué de vices que pourvu de vertus », Tac., *Hist.*, 1.49). Ainsi la voix narrative vient-elle apporter un jugement supérieur et mesuré, censé corriger les excès et le manque de hauteur de la foule[2282] ; dans son orientation générale, toutefois, la caractérisation est semblable.

En outre, cette structuration cyclique du portrait, qui repose sur les échos entre voix auctoriale et voix rumorale, connait parfois d'intéressantes variations, et ce dès les *Histoires*. En effet, les personnages d'Othon et de Vitellius sont caractérisés très négativement dans une présentation double qui émane de la longue déploration collective des Romains le 15 janvier 69 (Tac., *Hist.*, 1.50)[2283]. La principale innovation de ce portrait rumoral est de traiter les usurpateurs comme les deux facettes d'une même pièce[2284], et de leur attribuer des traits moraux équivalents (*impudicitia, ignauia* et *luxuria*). Ceux-ci sont ensuite confirmés par le récit ainsi que par la notice nécrologique que leur consacre, comme de juste, Tacite[2285]. Signe de la grande cohérence de la composition tacitéenne, l'on retrouve enfin cette caractérisation duelle dans une rumeur intermédiaire, plus brève, placée, comme pour Tibère, Néron et Galba, entre la description initiale et la synthèse finale[2286]. Pour ce qui concerne Vespasien, Titus et Domitien,

[2282] En ce sens, il nous semble difficile d'exprimer un avis aussi définitif que celui d'É. AUBRION 1985 : 506 : « lorsqu'il s'exprime en son propre nom, l'historien manifeste une sévérité plus grande que lorsqu'il laisse la parole à des groupes anonymes ». Ce qui vaut pour Tibère (ciblé par AUBRION dans ce passage) ne se vérifie pas nécessairement pour les autres règnes ; d'ailleurs le même savant note (p. 393-395), à propos de ces portraits nécrologiques, qu'ils sont dégagés de l'enchaînement souvent tragique des événements et sont donc plus à même de contenir un jugement mesuré.

[2283] Pour les effets d'écho dans la caractérisation des deux personnages, voir P. DUCHENE 2014 : 346-349, qui repart également de Tac., *Hist.*, 1.50. Cette présentation fait, selon elle, ressortir plus positivement l'image d'Othon. Le portrait double repose également sur un constat politique : Othon et Vitellius s'étaient tous deux présentés comme des héritiers de Néron, et s'inscrivaient dans le même courant « populiste », ce qui pouvait justifier qu'on les plaçât sur le même plan (cf. *infra* pour leur néronisme commun, avec R. CARRE 1999, E. CIZEK 2007 : 90-91 et P. COSME 2012a : 97-98). Rh. ASH 1999 : 105 et suiv. souligne l'importance de la foule et des « onlookers » dans le portrait de Vitellius, qui n'est pas l'objet d'un « separate character-sketch », et en fait la spécificité de la version tacitéenne de ce personnage. On trouvera chez F. GALTIER 2010 : 489 une lecture de la caractérisation de Vitellius dans le passage cité (Tac., *Hist.*, 1.50) au prisme des concepts de R. GIRARD (*La violence et le sacré*) : selon F. GALTIER, la population romaine désigne ici Vitellius (mais tout aussi bien Othon, pourrait-on rajouter) comme la « victime émissaire » qu'il faut expulser de la communauté ; quant à L. LANDOLFI 2011 : 176-177, il met au jour de possibles influences littéraires ici (en particulier sénéquiennes).

[2284] On relèvera ainsi le numéral *duo*, mais aussi l'adjectif *uterque*, mis en valeur par le polyptote *utrasque impias preces, utraque detestanda uota inter duos […]*. Les sèmes de la dualité sont fortement marqués.

[2285] Pour Vitellius, c'est évident : la synthèse biographique, très formelle, de Tac., *Hist.*, 3.86 contient des renvois lexicaux explicites au portrait originel de la rumeur en Tac., *Hist.*, 1.50 (ainsi l'*ignauia*), tout en se montrant plus mesurée, plus ordonnée et moins passionnelle que la longue plainte du 15 janvier. La caractérisation d'Othon emprunte une structure plus originale : un premier portrait est placé à son entrée en scène (Tac., *Hist.*, 1.13), et la notice nécrologique y renvoie partiellement (*pueritia ac iuuenta, qualem monstrauimus*, Tac., *Hist.*, 2.50). Cela dit, ces deux descriptions auctoriales englobent des jugements qui entrent sans hésitation dans la catégorie de l'*impudicitia* ou de la *luxuria*, à l'image de sa proximité avec Néron. Le motif étudié ici prouve donc l'affirmation d'É. AUBRION 1985 : 495 selon laquelle l'opinion de Tacite sur ces deux empereurs est moins négative que ce qu'en dit la foule ; rajoutons que celle-ci lui permet précisément de faire émerger cette opinion mesurée en contraste des jugements excessifs du public.

[2286] En effet, le passage en Tac., *Hist.*, 2.37 mentionne la « rumeur [qui] faisait connaître les excès déshonorants [des deux princes] avec plus de clarté chaque jour » (*inuenio apud quosdam auctores pauore belli seu fastidio*

l'état lacunaire des *Histoires* ne permet pas de se prononcer sur le rôle joué par la rumeur dans leur portrait[2287].

Tibère, Néron, Galba, et dans une moindre mesure Othon et Vitellius font donc l'objet d'une caractérisation duelle sophistiquée, dans laquelle les propos passionnels de la foule sont émendés, mis en forme et organisés dans une perspective finaliste par un regard rétrospectif émanant de l'auteur. Qu'en est-il des personnages secondaires ? Sans aller jusqu'à suivre un véritable modèle, certains d'entre eux sont bien partiellement ou complètement caractérisés par des voix subalternes. Ici encore, on remarque souvent que ces portraits confiés aux jugements collectifs et anonymes sont plus violents ou moins balancés que leur pendants auctoriaux. Entre autres exemples[2288], relevons pour sa concision cette brève notation au sujet de Suetonius Paulinus en forme de jugement dépréciant ses qualités militaires : à propos de la décision de ne pas poursuivre Caecina, Tacite raconte que « ce raisonnement du chef fut approuvé par l'élite ; dans la foule toutefois, il fut critiqué par des rumeurs » (*apud paucos ea ducis ratio probata, in uulgus aduerso rumore fuit*, Tac., *Hist.*, 2.26). L'*aduersus rumor*, par opposition au jugement des *pauci*, qui représentent chez Tacite souvent le pôle de la rationalité et des *prudentes*[2289], manifeste d'emblée l'hostilité de l'historien à cette caractérisation ; cela ne l'empêche pas, cependant, d'être présente et de participer au portrait global du grand général romain. Parfois, cependant, des échos moins discordants se manifestent, la rumeur permettant alors de mettre en lumière telle ou telle facette d'un personnage déjà présente dans une description antérieure : ainsi le portrait initial d'Antonius Primus[2290], que Tacite livre sans aucune médiation (Tac., *Hist.*, 2.86), trouve-t-il un prolongement marquant dans la critique virulente que l'armée vitellienne fait entendre lorsque ses généraux songent à faire défection à Vitellius (Tac., *Hist.*, 3.13). Cependant, là où le narrateur tacitéen évoquait de façon assez précise et détaillé l'exil d'Antonius à la suite d'une affaire de faux[2291], la rumeur condense cet élément biographique en un éloquent *exul Antonius*, au sein d'un passage plus expressif en affects négatifs[2292]. Une sous-

---

utriusque principis, quorum flagitia ac dedecus apertiore in dies fama noscebantur, dubitasse exercitus num posito certamine uel ipsi in medium consultarent ; remarquer l'utilisation d'*uterque*). P. DUCHENE 2012 : 128-129 relève cette « sorte d'équivalence » à propos de Tac., *Hist.*, 1.74 (avec la même utilisation d'*utrimque*). La similitude dans la caractérisation des deux personnages disparaît cependant dans le récit de leur mort respective, celle d'Othon étant bien plus digne que celle de Vitellius. Même si la rumeur n'y joue aucun rôle, on consultera sur le sujet P. SCHUNCK 1964 : 80-82 qui met en lumière ce double mouvement de symétrie et de rupture dans la mort des deux princes.

[2287] Tout au plus se bornera-t-on à relever que les trois personnages sont bien objets de rumeurs caractérisantes (Tac., *Hist.*, 1.50 pour Vespasien, bruit neutre ; 2.1 pour Titus, bruit positif ; 4.51 pour Domitien, bruit négatif). Sur la caractérisation de ces personnages et de leurs relations, voir Rh. ASH 1999 : 127-146 (pour ces rumeurs, respectivement p. 129, 142-143 et 138).

[2288] Nous ne développerons pas les exemples de Tampius Flavianus, qualifié d'abord par sa richesse et sa vieillesse (Tac., *Hist.*, 2.86) puis par sa *cunctatio* (Tac., *Hist.*, 3.4) par le narrateur tacitéen, mais critiqué pour sa perfidie par les soldats, pas plus que l'*aduersus rumor* contre Sénèque après l'assassinat d'Agrippine (Tac., *Ann.*, 14.11), qui ne correspond pas non plus au jugement mesuré de l'historien sur le personnage (Tac., *Ann.*, 13.3, 15.60-64 par ex. ; cf. É. AUBRION 1985 : 482-485 ; 509-510). De même, la rumeur qui touche Pauline, son épouse, est discréditée dès sa formulation (Tac., *Ann.*, 15.64).

[2289] Sur la superposition rhétorique *pauci*/*plures* (et dérivés) à l'axiologie *boni*/*mali*, voir É. AUBRION 1985 : 349-354.

[2290] Sur celui-ci, cf. la sous-partie suivante avec les renvois bibliographiques.

[2291] *Is [Antonius Primus] legibus nocens et tempore Neronis falsi damnatus inter alia belli mala senatorium ordinem reciperauerat*, Tac., *Hist.*, 2.86 (l'épisode est raconté en Tac., *Ann.*, 14.40).

[2292] Cf. *ut tot armatorum milia, uelut grex uenalium, exuli Antonio donum darentur ?* (Tac., *Hist.*, 3.13). Une analyse semblable peut être conduite pour une autre personnalité critiquée par les soldats vitelliens dans ce passage,

catégorie particulière semble d'ailleurs devoir être constituée à partir des cas de généraux incompétents, notamment dans les *Histoires* : les bruits publics émanent dans ces exemples des soldats et attaquent autant les traits de caractère (négatifs) des chefs qu'une impéritie plus générale au commandement. Le cas d'Hordeonius Flaccus est ici emblématique, mais non isolé[2293]. Le commandant de l'armée de Germanie supérieure fait l'objet d'un portrait pris en charge par le narrateur dès le tour d'horizon introductif des *Histoires* (Tac., *Hist.*, 1.9) : ses principaux traits sont soulignés avec une certaine acrimonie, à savoir sa mauvaise forme physique, due à sa vieillesse (*senecta*) et à la maladie de la goutte (*debilitas pedum*), ainsi que ses vices de caractère, sa faiblesse et son indolence (*sine constantia, sine auctoritate*). Cette caractérisation première est ravivée par une notation presque incidente en Tac., *Hist.*, 1.56 (*segnis, pauidus et socordia innocens*), puis en Tac., *Hist.*, 4.19, où le narrateur évoque son *insita ignauia* (« faiblesse innée ») ; cependant, cet extrait marque également le basculement vers une critique collective provenant des propos anonymes des soldats. Il est en effet fait état d'un « soupçon » (*suspicio*) qui se porte sur la « perfidie » (*fraus*) des chefs. Celui-ci se précise au fil des chapitres jusqu'à prendre la forme d'une longue rumeur d'accusation (*neque enim*

Sex. Lucilius Bassus, préfet des flottes de Ravenne et de Misène et complice de Caecina dans la défection au camp vitellien. En effet, les imprécations des soldats contre la lâcheté et la trahison de Bassus complètent le jugement auctorial du personnage tel qu'il est fait à son apparition dans le récit (Tac., *Hist.*, 2.100-101), où est stigmatisée sa *flagitiosa perfidia* ; le portrait initial est toutefois plus complet, plus mesuré et mieux informé que celui de la foule militaire. Pour Caecina, la question est plus complexe, car la caractérisation qu'en font les soldats ne correspond pas au portrait marquant du livre I des *Histoires*, pris en charge par le narrateur (Tac., *Hist.*, 1.53, voir aussi 1.67) : l'énergie du légat de légion, cette « tête brûlée » (pour reprendre la traduction de P. WUILLEUMIER et H. LE BONNIEC de *turbidum ingenium* de Tac., *Hist.*, 1.67), coïncide mal avec l'accusation de veulerie que formule la soldatesque. Notons enfin que ces caractérisations rumorales ne sont pas propres au personnel politique romain : on en trouve un bon exemple pour Tigrane VI, roi-client que les Romains essayèrent d'installer en Arménie en 59. Ce personnage est d'abord présenté par le narrateur à son entrée en scène en Tac., *Ann.*, 14.26 : le trait de caractère dominant est la *seruilis patientia* (« soumission servile ») de ce noble local, retenu en otage à Rome. Ce vice est réactivé dans un portrait pris en charge par une rumeur de l'élite parthe en Tac., *Ann.*, 15.1 (*eo contemptionis descensum, ut ne duce quidem Romano incursarentur, sed temeritate obsidis tot per annos inter mancipia habiti*), qui développe – martèle, presque – le motif de l'asservissement à Rome. Une autre rumeur finit de tracer les contours psychologiques d'un Tigrane lâche et docile en Tac., *Ann.*, 15.6. Julius Civilis offre un cas assez proche, lui qui est caractérisé de façon complexe et mesurée par le narrateur en Tac., *Hist.*, 4.13 avant d'être présenté de manière bien plus négative et expressive par les légions romaines, qui développent le seul angle de sa trahison (*proditor, perfuga Batauus* en Tac., *Hist.*, 4.21, ce dernier syntagme rappelant l'*exul Antonius* de Tac., *Hist.*, 3.13 et portant dans sa densité les marques de l'émotion collective). Les jugements anonymes permettent dans tous ces exemples de prolonger et d'accentuer par leur logique passionnelle les vues du narrateur tacitéen.

[2293] On pourrait également évoquer C. Dillius Vocula, le second d'Hordeonius Flaccus en Germanie supérieure, puis désigné (Tac., *Hist.*, 4.25) chef du corps expéditionnaire chargé de lever le siège de Castra Vetera fin 69, et caractérisé anonymement par son incompétence militaire, voire par sa déloyauté (*sed Vocula omissis fugientium tergis uallum turrisque castrorum augebat, tamquam rursus obsidium immineret, corrupta totiens uictoria non falso suspectus bellum malle*, Tac., *Hist.*, 4.34 ; rumeur portraitique analogue contre les *insidiae legatorum* en Tac., *Hist.*, 4.35). La locution *non falso* indique que Tacite, qui ne livre pas de portrait en pied de Vocula, partage jusqu'à un certain point le jugement de la foule : la faute stratégique (*culpa*, dit le narrateur en Tac., *Hist.*, 4.34) de Vocula dans cette bataille *pouvait* rendre plausible l'interprétation des soldats, à savoir que Vocula ne souhaitait pas réellement vaincre la révolte batave ; mais Tacite se distancie aussi du portrait en le confiant à la rumeur, ayant en tête la *mira constantia* dont fait preuve Vocula à son entrée en scène (Tac., *Hist.*, 4.25), et anticipant sans doute sur sa fin héroïque, lorsqu'il refusera de fuir devant l'alliance des nations barbares contre Rome ou de faire défection en faveur de « l'Empire des Gaules » (Tac., *Hist.*, 4.57-59). Sur les tensions de ce portrait (« shifting and provocative portrait », p. 215), voir Rh. ASH 2010a, avec une étude toute particulière de la dernière prise de parole de Vocula. Même analyse avec Petillius Cerialis à propos d'un bruit incriminant une erreur stratégique de la part du nouveau commandant de Germanie inférieure (Tac., *Hist.*, 4.75), qui n'est pas sans écho avec le portrait initial du personnage dont est responsable le narrateur (notamment *contemnendis quam cauendis hostibus melior*, Tac., *Hist.*, 4.71). Jugement analogue chez les Bataves au sujet de Julius Civilis (Tac., *Hist.*, 5.25).

ambigue fremebant, Tac., *Hist.*, 4.24), laquelle cible à nouveau la *fraus* et le *dolus* (« tromperie ») du général. Comme on le voit, le procès en trahison s'est amplifié tout en restant uniforme, comme l'atteste l'emploi des parasynonymes *fraus et dolus* à la place du simple *fraus* en Tac., *Hist.*, 4.19. Il est redoublé ici d'un élément qui fait écho au portrait initial du narrateur (Tac., *Hist.*, 1.9), la débilité physique de Galba, sous le double signe de la vieillesse et de la maladie : « c'était donc un seul vieillard en mauvaise santé qui guidait un si grand nombre de troupes en armes, de soldats si braves ? » (*tot armatas fortissimorum uirorum manus unius senis ualetudine regi*, Tac., *Hist.*, 4.24). Ainsi, l'incompétence d'Hordeonius est augmentée, dans la caractérisation rumorale, d'un nouveau grief : l'accusation de trahison. C'est ce trait, absent des portraits pris en charge par le narrateur, qui est retenu par les soldats. En d'autres termes, la perspective de la foule militaire est moins morale que pratique : plutôt que de s'attaquer à l'apathie du commandant, elle concentre ses vitupérations sur un blâme « de circonstance », la tentation de la défection. On retrouve cette présentation dans les notations rumorales ultérieures, jusqu'à l'assassinat du légat[2294]. Le cas d'Hordeonius Flaccus met donc en lumière un système de relais dans la caractérisation du personnage : les premières descriptions émanent du narrateur, les dernières de la foule, et tandis que celles-ci s'attachent à mettre en lumière une image générale du *dux*, via des éléments physiques et moraux, tous négatifs, celles-là se concentrent sur des reproches qui ne sont que l'actualisation concrète de ses vices, à savoir la trahison. Encore une fois, le portrait auctorial et le portrait collectif vont dans le même sens, mais sont hiérarchisés du fait d'un imaginaire attaché aux foules, présentées comme incapables de voir les causes premières des événements dont elles sont témoins.

ii- Modesti sermones

Les portraits positifs pris en charge directement par la rumeur sont bien plus rares chez Tacite[2295]. Avant de relever les cas et d'observer l'utilisation qu'en fait Tacite par rapport aux portraits dépendant de la narration principale, il convient d'insister sur le fait que ces rares rumeurs positives ressortent avec d'autant plus de vivacité qu'elles apparaissent au milieu de bruits attaquant les défauts du genre humain. Dans un océan de vices, les rares éclats de vertus ne peuvent que former un contraste saisissant qui attire l'œil. C'est cette esthétique du clair-obscur que formule d'ailleurs explicitement Tacite dans la « table des matières »[2296] qui ouvre les *Histoires* lorsque, après avoir évoqué de façon allusive les affres de la guerre civile (Tac., *Hist.*, 1.2), il affirme que « l'époque ne fut cependant pas stérile en vertus au point de ne pas présenter de beaux exemples » (*non tamen adeo uirtutum sterile saeculum ut non et bona exempla prodiderit*, Tac., *Hist.*, 1.3). Si Tacite pense ici à l'illustration morale de certains personnages des *Histoires* (Helvidius Priscus, notamment), il n'est pas interdit d'y voir, chez

[2294] Le chapitre suivant donne à entendre les propos des légionnaires de la première légion, stationnée à Bonn, qui eux aussi s'en prennent à la *proditio* d'Hordeonius Flaccus (Tac., *Hist.*, 4.25) ; plus loin, une autre notation collective met en lumière le *scelus proditionis* du légat consulaire (Tac., *Hist.*, 4.27), qui fournit le motif pour le mettre à mort en Tac., *Hist.*, 4.36.

[2295] Sur les « personnages aux vertus exemplaires », voir l'analyse précise d'É. AUBRION 1985 : 418-433.

[2296] C. DAMON 2003 : 82 (« table of contents ») ; voir M. FUHRMANN 1960 : 251-253 pour ce passage et, dans un travail moins ancien, A. J. WOODMAN 1988 : 165-167, qui met en lumière les influences, mais aussi l'originalité profonde de Tacite dans cette partie de la préface. Sur le caractère tragique de ce passage qui « introduit de nombreux protagonistes avant qu'ils n'entrent sur scène », voir F. GALTIER 2011 : 111-112.

« le plus grand peintre de l'Antiquité »[2297], un principe esthétique de confrontation entre un arrière-plan sombre et des figures étincelantes qui s'en détachent.

Deux figures dominantes : Agricola et Germanicus

Commençons avec les cas les plus évidents où les caractérisations positives de la rumeur recoupent et complètent le portrait élogieux fait par le narrateur tacitéen. Dans cette catégorie, ce sont les exemples d'Agricola et de Germanicus qui viennent immédiatement à l'esprit[2298]. Pour ces deux cas, Tacite souligne le caractère exceptionnel de la caractérisation positive par la foule, chez qui dominent en temps normal selon lui les affects négatifs[2299]. Pour Agricola, cette caractérisation rumorale arrive assez tôt dans la biographie, après le gouvernement de la province d'Aquitaine et avant l'obtention du consulat, soit en 77 :

> *Minus triennium in ea legatione [sc. in Aquitania] detentus ac statim ad spem consulatus [Agricola] reuocatus est, comitante opinione Britanniam ei prouinciam dari, nullis in hoc ipsius sermonibus, sed quia par uidebatur. Haud semper errat fama ; aliquando et eligit.*[2300] (Tac., *Agr.*, 9)

Tacite fait ici état d'une rumeur (*fama*, à la fin), émanation de l'« opinion publique », en latin *opinio*, terme très cicéronien[2301] qu'on trouve fort peu chez Tacite, et quasiment jamais ailleurs dans ce sens précis[2302]. Cette rumeur opère une caractérisation d'ordre morale, certes rapide, du futur grand général, vu comme un homme « à la hauteur » des circonstances (*par*). Cependant, plusieurs signes indiquent que l'historien ressent le besoin d'insister sur le caractère exceptionnel de ce bruit. Tout d'abord, il met en valeur la spontanéité de l'opinion, qui n'émane pas d'Agricola lui-même (*nullis in hoc ipsius sermonibus, sed quia par uidebatur*). Ensuite, il conclut le morceau par une sentence qui prend la forme d'un vers iambique (*haud semper errat fama ; aliquando et eligit*)[2303], et dont le but est précisément de souligner la rareté des portraits

[2297] Selon l'expression célèbre de Racine, seconde préface de *Britannicus*, 1669.

[2298] Le rapprochement entre ces deux figures a été fait à de nombreuses reprises dans la recherche. Voir en dernier lieu, avec les références aux travaux antérieurs, I. COGITORE 2014.

[2299] C'est le modèle du *uulgus ad deteriora promptum* de Tac., *Ann.*, 15.64. Sur l'assentiment de Tacite face à ces rumeurs positives courant sur ses héros, voir Cr. FORMICOLA 2001 : 45.

[2300] « Agricola, retenu moins de trois ans dans cette fonction de légat en Aquitaine, fut rappelé à Rome, suscitant aussitôt l'espoir qu'il serait nommé ; ce retour s'accompagnait du commentaire qu'il obtiendrait la Bretagne comme province, non que lui fît quelques propos sur ce sujet en particulier, mais parce qu'il semblait à la hauteur. C'est que l'opinion publique n'erre pas toujours : parfois aussi, elle choisit. »

[2301] Voir G. ACHARD 1991 : 233-234, Fr. PINA POLO 2010 : 75, St. DOROTHEE 2013 : 162. Sur les autres termes renvoyant à « l'opinion publique » à l'époque tardo-républicaine (*existimatio, fama*), voir l'étude classique de Z. YAVETZ 1990 : 241-256 ; sur la signification du couple *opinio* et *fama* dans la littérature des guerres civiles tardo-républicaines, P. JAL 1963 : 119-122.

[2302] En Tac., *Ann.*, 14.22, la *uulgi opinio* renvoie moins à l'opinion publique et aux rumeurs (présentes dans le contexte toutefois) qu'à une croyance populaire au sujet des comètes (cf. par ex. Juv. 6.407-408 pour un témoignage analogue). C'est pourtant bien le sens de bruits publics qui ressort d'un autre texte, en Tac., *Dial.*, 10, où *opinio* est employé en coordination avec *fama* dans ce qui s'apparente à un hendiadyin (*ne opinio quidem et fama, cui soli seruiunt et quod unum esse pretium omnis laboris sui fatentur […] ;* voir aussi Tac., *Dial.*, 15), qui indique bien que son sens est proche de celui de *fama*. Cet hendiadyin fait de surcroît écho à d'autres figures de ce genre, à l'instar de *fama et rumor* (Tac., *Agr.*, 33). La présence d'*opinio* dans son acception rumorale étant limitée aux opuscules, on peut se demander s'il ne s'agirait pas d'une évolution des préférences lexicales de Tacite : ce terme, très teinté de cicéronianisme et doté d'un caractère tardo-républicain, a pu être abandonné progressivement par Tacite au profit de désignations plus orales (*rumor, fama, sermones*) et d'images plus expressives. Cette hypothèse mériterait sans doute d'être creusée.

[2303] R. M. OGILVIE & I. RICHMOND 1967, *ad loc.*, selon lesquels il ne s'agit pas d'une citation.

sensés et élogieux de la rumeur. Ce premier portrait rumoral, qui va dans le même sens que les descriptions d'Agricola faites par Tacite sans médiation, trouvera un écho au chapitre 41 de la *Vie d'Agricola* avec une nouvelle intervention vocalisée de la foule, encore une fois à forte tonalité encomiastique. Dans ce passage, l'*os uulgi* (Tac., *Agr.*, 41) clame son amour pour cet homme énergique (*uigor*), constant (*constantia*) et expérimenté (*expertus bellis animus*)[2304]. Ainsi la rumeur portraitique, par son apparition au chapitre 9 et son retour au chapitre 41 (soit les deux périodes où Agricola est présent à Rome), entoure-t-elle le développement central de la biographie, le commandement en Bretagne. En matière de construction du récit, sa fonction n'est donc pas anodine ; par ailleurs, dans la perspective du portrait du *dux*, sa tonalité positive aux deux bornes du récit militaire traduit la stabilité du caractère d'Agricola. Plus avant, la seconde rumeur se révèle plus élogieuse et plus développée encore que la première, puisque trois traits de caractère précis sont mis en valeur (*uigor*, *constantia* et expérience de chef de guerre) là où la *fama* du chapitre 9 se limitait à une caractérisation positive, mais vague (*quia par uidebatur*). Enfin, on remarquera que le second bruit n'est pas sans rappeler d'autres rumeurs caractérisantes, en particulier du fait de son fonctionnement par comparaison (*comparare*), attribut déjà analysé *supra* pour les rumeurs négatives. Ici, la confrontation entre Agricola et « les autres » généraux (*ceteri*), tous coupables de mollesse (*inertia*) et de manque de courage (*formido*) de façon indifférenciée, sert l'esthétique du contraste et l'éloge d'Agricola que met en place Tacite.

Le cas de Germanicus est analogue et peut aussi être traité rapidement[2305]. Tout comme pour Agricola, deux passages célèbres sont particulièrement significatifs pour l'étude du portrait qui dépend directement de la rumeur. Le premier intervient pendant la campagne de 16 contre les Germains, à la veille de la bataille d'Idistavise contre Arminius. Germanicus cherche à sonder le moral de ses soldats à ce moment crucial ; la meilleure façon pour « connaître les esprits » (*noscere mentes*, Tac., *Ann.*, 2.12) sans biaiser l'opération consiste à parcourir sous un déguisement le camp, de nuit[2306]. C'est ainsi que Germanicus « jouit de sa réputation » (*fruitur fama sui*, Tac., *Ann.*, 2.13) en entendant les propos des soldats qui font son éloge (*laudes*)[2307].

[2304] *Ita cum damna damnis continuarentur atque omnis annus funeribus et cladibus insigniretur, poscebatur ore uulgi dux Agricola, comparantibus cunctis uigorem, constantiam et expertum bellis animum cum inertia et formidine aliorum*, Tac., *Agr.*, 41. Sur ce passage, voir W. RIES 1969 : 46-51 pour la fonction de caractérisation du bruit ; en revanche, il paraît douteux de ne pas y voir une rumeur (« nicht in Form eines Gerüchtes », p. 49) alors que l'oralité, la mention de la foule (*uulgus*) et la similitude avec des on-dit analogues (cf. suite de notre analyse) rendent cette lecture incontournable. Il ne s'agit que d'une désignation expressive, ici métonymique, de la rumeur (pour d'autres exemples du syntagme *os uulgi* pour désigner un bruit public, se référer à notre relevé lexicographique en annexe).

[2305] Sur le portrait de Germanicus, voir O. DEVILLERS 2012b, en part. p. 141-142 pour les références aux travaux antérieurs (ou encore O. DEVILLERS 1993 : 226-227). Si certains ont pu souligner un potentiel tyrannique dans le portrait du fils adoptif de Tibère, la recherche tend plutôt à un consensus sur l'idéalisation du personnage dans les *Annales*. Ce portrait positif, peut-être exagéré, dissimule cependant des zones d'ombre, ce que met en évidence la recherche, depuis le travail de D. C. A. SHOTTER 1968 (prolongé par H. MCCULLOCH 1984 : 68 et suiv.) et, en France, grâce à l'article de C. RAMBAUX 1972 qui s'attachait à mesurer l'écart entre le personnage de Tacite et la réalité d'un « piètre amiral » et « médiocre général sous des dehors prestigieux » (p. 186) ainsi que, plus récemment, I. COGITORE 2013 sur les choix d'écriture de Tacite. Mentionnons encore l'approche stimulante d'E. O'GORMAN 2000 : 46-77 sur les interactions entre passé et présent qui se jouent à travers la figure de Germanicus.

[2306] Pour une analyse des lieux et de la temporalité de cette rumeur militaire, cf. *supra*, p. 375-377. Nous renvoyons également à ce passage pour le débat autour de la « véracité » de cette rumeur.

[2307] *[Germanicus] fruitur fama sui, cum hic nobilitatem ducis, decorem alius, plurimi patientiam, comitatem, per seria, per iocos eundem animum laudibus ferrent, reddendamque gratiam in acie faterentur, simul perfidos et*

Nous est ainsi livré un portrait positif et tout à fait exhaustif – presque « en pied » – du fils adoptif de Tibère. Comme l'a remarqué I. COGITORE, nous avons ici « les chapitres attendus dans un tel exercice : origine familiale (*nobilitas*), aspect physique (*decor*), qualités personnelles (*patientia, comitas*), examinées dans des situations variées qui font apparaître sa constance »[2308]. Ces qualités portées aux nues par la troupe sont concordantes avec la caractérisation du personnage opérée par le narrateur tacitéen[2309], notamment avec le portrait développé de Tac., *Ann.*, 1.33, parfois au mot près : ainsi la *comitas* évoquée par le *uulgus militum* en Tac., *Ann.*, 2.13 était déjà l'une des qualités que Tacite reconnaissait à son héros dans ce passage du livre I des *Annales*[2310]. La noblesse de l'origine de Germanicus, et notamment celle de son père Drusus I, auquel il est comparé selon le mécanisme analogique qui caractérise les rumeurs (Tac., *Ann.*, 3.5-6), forme un autre point commun. Cependant, il est à noter que le portrait délivré par les discussions des soldats est plus complet : placé au milieu de la geste de Germanicus, il opère une sorte de synthèse intermédiaire qui fonctionne en écho avec l'image donnée originellement par le narrateur. Le deuxième passage à mentionner se place juste après la mort du personnage en Orient (Tac., *Ann.*, 2.73). Cette position est tout à fait remarquable puisqu'elle occupe, de fait, le lieu habituellement réservé aux notices nécrologiques[2311], une technique de caractérisation *post mortem* qui sera utilisée pour Tibère (Tac., *Ann.*, 6.51). Cependant, s'il n'y rien d'étonnant à ce que Tacite consacre un chapitre de conclusion biographique rétrospective à l'un de ses personnages principaux, il est beaucoup plus surprenant que celui-ci soit pris en charge par la voix publique et non par le narrateur principal, et qu'il prenne la forme d'un long discours indirect[2312]. La tournure utilisée dans cette notice renvoie à des jugements anonymes (*erant qui […] adaequarent*, Tac., *Ann.*, 2.73), et ceux-ci sont peu circonstanciés ; cependant, la similitude du portrait avec les discussions de la foule militaire en Tac., *Ann.*, 2.13 indique peut-être qu'il s'agit là aussi d'un bruit sinon populaire (ce qui reste difficile à prouver[2313]), en tout cas collectif et anonyme, et non d'un renvoi masqué à une source écrite[2314]. En effet, la beauté du jeune prince est ici aussi avancée, avec le même terme que celui des soldats (*corpus decorum*, Tac., *Ann.*, 2.73), tout comme son origine brillante (*genus insigne*), son équanimité et sa bonté (*mitis* et *modicus*). Les deux seuls

---

ruptores pacis ultioni et gloriae mactandos, Tac., *Ann.*, 2.13. On voit dans ce texte comment une réputation (*fama*) repose avant tout sur les propos rumoraux qui l'actualisent constamment.

[2308] I. COGITORE 2014 : 151. Ces trois domaines (origine ; apparence ; personnalité) sont ceux que St. G. DAITZ 1960 : 34-36 fait figurer au rang des éléments les plus récurrents du portrait tacitéen.

[2309] O. DEVILLERS 2012b met en valeur les traits dominants du portrait de Germanicus, au rang desquels figurent la stature impériale et les qualités de général, que l'on retrouve donc reformulés par la voix de la foule.

[2310] Sur celui-ci, voir I. COGITORE 2014 : 151, qui souligne la « couleur républicaine » de la *comitas* (et du *ciuile ingenium*. Au sujet de la *comitas* de Germanicus comme vertu politique, renvoyons à Y. BENFERHAT 2011 : 83-84, qui remarque bien les effets d'écho entre le portrait fait par les soldats et ceux pris en charge par le narrateur : la chercheuse parle même d'un « effet de circularité remarquable » (p. 83).

[2311] En ce sens, M. RAMBAUD 1970 : 425.

[2312] *Et erant qui formam, aetatem, genus mortis ob propinquitatem etiam locorum in quibus interiit, magni Alexandri fatis adaequarent. Nam utrumque corpore decoro, genere insigni, haud multum triginta egressum, suorum insidiis externas inter gentis occidisse : sed hunc mitem erga amicos, modicum uoluptatum, uno matrimonio, certis liberis egisse, neque minus proeliatorem, etiam si temeritas afuerit praepeditusque sit perculsas tot uictoriis Germanias seruitio premere*, Tac., *Ann.*, 2.73.

[2313] C. RAMBAUX 1972 : 191-193 semble le penser.

[2314] L'utilisation de l'imparfait (*adaequarent*) pourrait être analysée dans le même sens (propos contemporains des événements), mais il convient d'être prudent avec l'utilisation des temps dans ce genre de formules, qui peuvent n'être que de simples conventions historiographiques.

éléments nouveaux concernent la mention de sa vie familiale stable et solide[2315] ainsi que de son absence de témérité. En fin de compte, les deux portraits rumoraux se recoupent très largement, et présentent des caractéristiques analogues à celui d'Agricola : ainsi, la seconde rumeur caractérise Germanicus en le comparant à Alexandre[2316], de la même façon qu'Agricola était présenté via la confrontation avec les autres généraux de son temps. Que la voix publique occupe une place plus importante encore dans le portrait de Germanicus que pour Agricola, en particulier par cette innovation d'une rubrique nécrologique abandonnée aux jugements collectifs[2317], s'explique peut-être par l'immense popularité du fils de Drusus auprès de la plèbe et de l'armée : à un *ciuile ingenium* (Tac., *Ann.*, 1.33)[2318] correspond un portrait essentiellement composé depuis la foule et confié à son énonciation[2319]. Dans cette perspective, la forme prise par la caractérisation (le discours indirect collectif) serait aussi importante que le fond (l'éloge) en traduisant l'acceptation du personnage auprès du *uulgus* romain.

Des héros plus discrets : l'exemple de Vestricius Spurinna

Agricola et Germanicus occupent donc les places d'honneur au sein des rumeurs de caractérisation directe à valeur encomiastique. Cependant, ce ne sont pas les seuls à jouir de bruits positifs, à la différence de ce qui a parfois été avancé[2320] : ces exemples célèbres ne doivent pas dissimuler des personnages de moindre stature, mais qui récoltent eux aussi parfois chez Tacite les compliments de la foule. Cependant, à la différence de ce que l'on observe pour Agricola et Germanicus, ces caractérisations positives n'interviennent qu'une seule fois dans le

[2315] Élément qui sert sans doute à mettre en valeur le personnage d'Agrippine et à amener la question dynastique, cf. I. COGITORE 2014 : 154 n. 15.

[2316] Sur cette comparaison, voir C. RAMBAUX 1972 : 191-193, qui relève qu'elle ne correspond pas aux qualités que Tacite attribue habituellement à Germanicus et affirme que l'auteur rend sensible « à travers ce panégyrique grandiose et dérisoire, à la fois pourquoi on aima Germanicus, pourquoi ce fut à tort, et pourquoi lui l'admire quand même » ; *contra* A. MALISSARD 1990a : 331, qui pense que Tacite partage l'avis des anonymes qui jugent son héros. De toute évidence, le portrait médié permet une nouvelle fois de prendre ses distances (cf. l'expression tout en laissant résonner dans l'esprit du lecteur des idées qui ne seront pas attribuées à l'historien : comme le note R. SYME 1958a : 492, « the historian evades responsibility ». La problématique de l'*imitatio Alexandri* réelle pratiquée ou non par Germanicus a suscité une bibliographie ample qui ne nous concerne pas directement (cf. quelques renvois aux travaux antérieurs à 1990 dans A. MALISSARD 1990a : 332 n. 18).

[2317] On fait ici abstraction des rumeurs *in utramque partem* qui succèdent aux funérailles d'Auguste (Tac., *Ann.*, 1.9-10) : si leur place après la disparition du prince en fait bien une sorte de rubrique nécrologique, la présence de deux discours contradictoires contrevient aux règles prévalant à la composition des notices, dans lesquelles il s'agissait d'opérer une synthèse du caractère du personnage, non d'ouvrir un débat biographique comme c'est le cas pour le premier empereur. Par ailleurs, il reste difficile de considérer Auguste comme un personnage des *Annales*, celles-ci se donnant à lire comme un récit fait à partir de sa mort (*Ab excessu diui Augusti*), même s'il reste très présent dans le début de l'*opus magnum* (cf. O. DEVILLERS 2009a).

[2318] Sur l'utilisation tacitéenne de la notion de *ciuilitas* en rapport à celle de *libertas* et appliquée entre autres à Drusus et Germanicus, voir I. COGITORE 2011 : 203-209 ; également H. S. VERSNEL 1980 : 543 et suiv., M.-Fr. DELPEYROUX 2009 : 488 et Y. BENFERHAT 2011 : 85-90, avec d'intéressants développements sur Tibère et Germanicus.

[2319] Notre proposition d'explication va au-delà de l'artifice rhétorique commode que défend R. SYME 1958a : 315.

[2320] Ainsi I. SHATZMAN 1974 : 574, pour qui Germanicus et Agricola sont les deux seules « notable exceptions » aux caractérisations négatives par les rumeurs. Ce type de jugement excessif passe en réalité sous silence nombre de cas certes moins célèbres, mais tout aussi révélateurs des techniques d'écriture de Tacite. Voir un autre exemple typique p. 577 : « Thus, we can state that it is mainly against Tiberius that hostile rumours represent public opinion, while favourable public opinion expressed through rumours, concentrates around Germanicus. » Contre la présentation réductrice d'I. SHATZMAN, voir déjà Cr. FORMICOLA 2001 : 38 n. 17.

récit, ponctuellement ; les effets d'écho observés ci-dessus ne se retrouvent donc pas dans ces exemples. La plupart de ces cas se trouve dans les *Histoires*. Le modèle réside peut-être dans le portrait de Vestricius Spurinna : ce général othonien, commandant d'un détachement peut-être placé sous l'autorité d'Annius Gallus, est envoyé par Othon pour fortifier la plaine transpadane en prévision de l'arrivée prochaine des chefs vitelliens, notamment de Caecina. Nous sommes peu de temps avant la première bataille de Bédriac. Spurinna est chargé de défendre la ville de Plaisance à l'aide de trois cohortes prétoriennes et de quelques détachements[2321]. Dès son apparition, le personnage est caractérisé positivement par le narrateur, qui insiste sur la difficulté de sa mission, face à une armée de vétérans menée par Caecina ; il lui oppose le portrait collectif des prétoriens qu'il commande, insoumis à l'autorité[2322] et ne connaissant rien à la guerre (*indomitus miles et belli ignarus*, Tac., *Hist.*, 2.18). La présentation suit l'axiologie traditionnelle chez Tacite du général prévoyant face à des troupes passionnelles : alors que les soldats sont proches de la sédition et demandent à affronter l'ennemi, Spurinna feint de leur céder et accepte une sortie[2323]. Lorsque, après une journée de marche, le général fait monter le camp, à découvert dans la plaine, les prétoriens, qui ne sont pas habitués à ce travail, comprennent leur erreur et l'intérêt de la place-forte que constituait Plaisance. Les discussions s'engagent :

> *Tum uetustissimus quisque castigare credulitatem suam, metum ac discrimen ostendere si cum exercitu Caecina patentibus campis tam paucas cohortis circumfudisset. Iamque totis castris modesti sermones, et inserentibus se centurionibus tribunisque laudari prouidentia ducis quod coloniam uirium et opum ualidam robur ac sedem bello legisset.*[2324] (Tac., *Hist.*, 2.19)

Le portrait que permet cette rumeur est remarquable, car tout à fait élogieux : après une caractérisation de la foule par elle-même, qui s'en prend à sa propre « naïveté » (*credulitas*) et à son imprévoyance, on célèbre la *prouidentia* de Spurinna, c'est-à-dire cette forme de sagesse dont le bon général fait preuve et qui est tout à la fois une capacité d'adaptation et une force de réactivité[2325]. Il faut, une fois de plus, insister sur l'aspect presque oxymorique d'un syntagme

[2321] Tac., *Hist.*, 2.18-23 pour cet épisode (Tac., *Hist.*, 2.11 pour la première présentation, très factuelle, du personnage). Voir un récit parallèle chez Plut., *Otho.*, 5-7, et, sur la confrontation des deux versions, R. SYME 1958a : 159-160 ainsi que R. H. MARTIN 1981 : 193-194, qui soupçonne le recours à une source complémentaire de la part de Tacite, peut-être un témoignage oral de Spurinna lui-même (nous revenons plus bas sur cette hypothèse).

[2322] La mutinerie de Plaisance est analysée par Rh. ASH 1999 : 32-33 comme une occasion pour Tacite de caractériser la loyauté des Othoniens à leur camp, mais cette lecture n'est pas contradictoire avec la nôtre, puisque nous nous concentrons sur le dénouement de l'épisode.

[2323] La présence de soldats rebelles n'implique pas nécessairement une critique de leur chef ; ici, le comportement de Spurinna dans la suite le classe de fait comme bon général : nous serions donc plus mesuré ici que M. MEULDER 1995 : 83-84. Sur la polarisation entre général rationnel et soldats imprévoyants et imprévisibles, nous nous permettons de renvoyer à L. AUTIN 2017.

[2324] « Alors, les soldats les plus anciens se mirent à réprimander leur propre naïveté, à montrer la crainte et le péril qui auraient été leur si Caecina et son armée avaient entouré si peu de cohortes dans des plaines sans aucun relief. Et déjà, dans tout le camp, se répandaient des propos mesurés ; alors que centurions et tribuns se mêlaient à ces discussions, on louait la prévoyance du général en ce qu'il avait choisi une colonie vigoureuse en hommes et en ressources comme place-forte pour la guerre. » Pour la « manipulation » de la rumeur par le corps intermédiaire des tribuns et des centurions, cf. nos réflexions dans le chapitre 3.

[2325] Sur la *prouidentia*/*prudentia* antique, voir R. COMBES 1966 : 308-311 (tout part. n. 205 pour le rapport entre les deux substantifs), qui souligne l'origine philosophique de ces notions, et F. GOYET 2009 : 12-13 ; sur la

tel que *modesti sermones* appliqué au *uulgus* : pour un penseur antique, et *a fortiori* pour un auteur comme Tacite, les rumeurs ne peuvent pas être « mesurées » – elles sont par essence passionnelles, excessives, emportées, comme nous l'avons vu à de multiples reprises. À notre connaissance, ce terme n'est employé qu'ici en corrélation avec un bruit public ; cependant, on trouve parfois des individus qualifiés de *modesti* dans la foule qui, au même titre que les *prudentes*, incarnent la maîtrise de soi et la raison au milieu de groupes inconstants[2326]. Le portrait tracé par la rumeur correspond bien à la tonalité générale du bref récit que Tacite consacre à Spurinna : sa *prouidentia* se manifestera plus tard par son comportement proprement militaire (Tac., *Hist.*, 2.23). La caractérisation rumorale, en l'absence de véritable portrait pris en charge par le narrateur, a donc pour fonction de fixer les qualités du général dans l'esprit du lecteur ; le récit, lui, signale discrètement comment celles-ci s'actualisent dans la conduite de la guerre. On a supposé que Spurinna, dont la carrière ne s'était pas arrêtée après la défaite de Bédriac et qui devint un ami de Pline par la suite, figurait parmi les sources de Tacite, et que la tonalité encomiastique du récit s'expliquait peut-être par la déférence de l'historien à son égard[2327]. Sans nous prononcer sur cette hypothèse, il convient de remarquer que la caractérisation positive par les propos des soldats, si elle est rare, n'est pas isolée : le parallèle avec Germanicus à la veille d'Idistavise est ici éloquent. La foule urbaine parle également avec emphase d'autres personnages « secondaires », à l'instar de Titus et de Calpurnius Piso Galerianus dans les *Histoires*, et du juriste M. Antistius Labeo dans les *Annales*[2328]. De ces trois

---

prouidentia ducis chez Tacite, E. AUBRION 1985 : 630 et M. MEULDER 1995 : 76 n. 11 ; plus généralement, K. WELLESLEY 1969 : 88-92.

[2326] Voir par exemple Tac., *Hist.*, 1.52, 3.81, 4.9. En Tac., *Hist.*, 4.72, c'est sous l'influence de Petillius Cerialis que les soldats se montrent *modestiores*. Les *modestia* des soldats est cependant rejetée dans un passé lointain et glorieux en Tac., *Hist.*, 3.11.

[2327] Pour cette hypothèse, fragile, qui repose sur le détail du récit consacré à Spurinna et son caractère élogieux (« it looks apologetic »), voir R. SYME 1958a : 176-177 ; de fait, le général disparaît de la débâcle de Bédriac (« he is allowed to fade out, perhaps mercifully », p. 171) : peut-être s'agissait-il de protéger un individu encore vivant et proche de Pline. Sur la carrière subséquente de Vestricius Spurinna, R. SYME 1958a : 634-635.

[2328] Respectivement Tac., *Hist.*, 2.1 pour Titus ; Tac., *Hist.*, 4.11 pour Calpurnius Piso Galerianus ; Tac., *Ann.*, 3.75 pour Antistius Labeo avec, une nouvelle fois, un paradigme comparatif, la *fama* célébrant davantage Labeo que son rival et juriste Ateius Capito (*sed Labeo incorrupta libertate et ob id fama celebratior*). La rumeur de Tac., *Hist.*, 2.1 (*augebat famam ipsius Titi ingenium quantaecumque fortunae capax, decor oris cum quadam maiestate*) mérite une précision. Elle apparaît lors du fameux voyage de Titus, envoyé à Rome par son père Vespasien en marque d'hommage à Galba, ou peut-être pour être adopté par le vieil empereur, comme la rumeur courait à en croire Tacite. Selon P. COSME 2012a : 111, ce bruit (qui combinait la nouvelle de la prétendue adoption de Titus par Galba et les jugements positifs sur le jeune homme) est un « écho de la propagande qui a fait *a posteriori* de ce voyage un signe de la prédestination de la famille flavienne à l'Empire » (cf. aussi B. LEVICK 2002b : 68). Si cela semble évident pour les présages favorables que Tacite mentionne effectivement à cet endroit de son récit, rien ne permet d'affirmer catégoriquement que cette rumeur est une réécriture tardive des événements. En effet, l'intérêt du *uulgus* romain pour les questions dynastiques et la stabilité du pouvoir est connu (cf. E. FLAIG 1992 : 61-62 ou C. COURRIER 2014 : 721-735) et, en ce qui concerne la période de janvier 69 en particulier, le livre I des *Histoires* montre à plusieurs reprises que l'on discutait activement de ce sujet à Rome (Tac., *Hist.*, 1.12 ou 1.22). Que l'opinion publique évoque cette possibilité ne signifie en rien que Galba ait eu l'intention d'adopter Titus ; comme l'a montré E. FLAIG 1992 : 364-365, il n'y avait pas intérêt et n'a sans doute jamais sérieusement envisagé cette possibilité. On notera que le récit de Flavius Josèphe (Jos., *Bell. Iud.*, 4.9.498-502), qui émane sans doute d'une source proflavienne, ne fait pas état de ce bruit plaçant Titus dans la liste des candidats à l'adoption, ce qui invite à rester prudent (plus prudent en tout cas que P. COSME) sur le contenu d'une éventuelle propagande flavienne. K. BÜCHNER, qui a livré une comparaison serrée des versions tacitéenne et joséphienne du voyage de Titus, conclut que la version officielle, reflétée par l'historien juif, ne contenait que très peu de détails sur le voyage et que Tacite s'est appuyé sur des témoignages contemporains pour le reconstruire (K. BÜCHNER 1964 : 90-97). De toute façon, comme le remarque Rh. ASH 1999 : 142-143, le fait qu'il ait pu s'agir de « retroactive flattery » n'a rien de contradictoire avec l'historicité du bruit, et la rumeur est cohérente avec la caractérisation générale un

brèves caractérisations positives, on retiendra leur diversité d'approche : Titus est célébré par la rumeur pour ses qualités intellectuelles (*ingenium*, Tac., *Hist.*, 2.1) et pour sa prestance physique (*decor oris*) ; Calpurnius Galerianus pour son origine, sa beauté et sa jeunesse (*nomen insigne et decora […] iuuenta*, Tac., *Hist.*, 4.11) ; Antistius Labeo pour son indépendance d'esprit au sein du régime monarchique (*incorrupta libertas*, Tac., *Ann.*, 3.75). Comme on le voit, la fonction portraitique de la rumeur permettait d'envisager tout type de portrait, et, en cela, la foule se constituait en alliée intradiégétique du narrateur tacitéen.

iii- Ambigua fama

Toutefois, l'esthétique du contraste à l'œuvre dans la caractérisation des personnages de Tacite n'empêche pas la présence d'une palette assez large de nuances de gris, et certains portraits dépendant des voix de la foule ne peuvent être catégorisés comme entièrement positifs ou négatifs. Deux cas de figures doivent être distingués : celui des bruits véritablement équivoques, et celui des bruits positifs (ou négatifs) dont Tacite se démarque, jetant ainsi une ombre sur l'individu caractérisé.

Les premiers se donnent proprement à lire comme des rumeurs « ambiguës », à l'instar de la *fama ambigua* dont jouit Vespasien en janvier 69 (*et ambigua de Vespasiano fama*, Tac., *Hist.*, 1.50)[2329], alors que l'on soupçonne à Rome qu'il pourrait, à son tour, prétendre au pouvoir impérial. Le terme de *fama* a ici clairement le sens de « réputation » et n'entre donc que de manière tangente dans notre corpus[2330] ; il est cependant intéressant de citer ce syntagme, en ce qu'il se distingue à la fois des expressions renvoyant aux paroles ostensiblement positives, telles que *secundus rumor* (Tac., *Ann.*, 3.29), et de celles qui dénotent des jugements hostiles, comme *aduersus rumor* (Tac., *Ann.*, 14.11 ou Tac., *Hist.*, 2.26) ou *aduersa fama* (Tac., *Hist.*, 4.51). Ni *secundus* ni *aduersus*, le bruit *ambiguus* reste indéterminé, ce qui peut indiquer une absence de consensus dans la foule à propos de tel ou tel personnage. Entrent donc, dans cette catégorie des portraits rumoraux incertains, les rumeurs *in utramque partem*, et tout particulièrement la plus connue d'entre elles, celle qui constitue le *Totengericht* d'Auguste (Tac., *Ann.*, 1.9-10). Ce passage a largement retenu l'attention de la critique[2331] ; il a notamment été avancé à de

---

peu ambiguë que Tacite donne de Titus. En ce qui concerne le voyage de Titus, on consultera les deux discussions données par H. HEUBNER 1963, *ad loc.* et par J. HELLEGOUARC'H (P. WUILLEUMIER, H. LE BONNIEC, & J. HELLEGOUARC'H 1987 : 147-149), ainsi que la note explicative de É. P. NICOLAS 1979 : 591-595.

[2329] Le portrait (esquissé) de Vespasien dans les *Histoires* n'est pas parfaitement positif et laisse apparaître des zones d'ombre, par ex. son rapport aux prodiges ou sa relation avec Domitien et même Titus, comme l'a montré Rh. ASH 1999 : 127-146. En réalité, la caractérisation laisse une image positive parce que Vespasien est comparé (implicitement la plupart du temps) aux autres empereurs de la guerre civile, ce qui tourne à son avantage : cependant, être le meilleur individu au sein d'un tel groupe ne signifie pas être bon et juste dans l'absolu. Sur ce point, voir l'étude de C. DAMON 2006, qui prend comme point de départ la notation de la rumeur de Tac., *Hist.*, 1.50 *ut potior utroque Vespasianus*.

[2330] On peut toutefois mentionner qu'il existait de vraies rumeurs circulant entre les provinces orientales et Rome à propos des ambitions impériales de Vespasien. Tacite y fait écho dans le même chapitre Tac., *Hist.*, 1.50 (*erant qui Vespasianum et arma Orientis augurarentur*) et en 2.73, où il utilise le nom *fama*, cette fois dans son sens de rumeur (*nam etsi uagis adhuc et incertis auctoribus erat tamen in ore famaque Vespasianus ac plerumque ad nomen eius Vitellius excitabatur*. Voir *supra*, p. 290-291 pour cette rumeur récurrente.

[2331] L. FERRERO 1946 a livré de ce passage et du rôle de la rumeur une analyse approfondie qui reste aujourd'hui encore largement valable (en part. p. 53-73) : il y voit une façon pour Tacite de traduire deux courants de l'opinion contemporains du principat augustéen et juge que ces bruits se placent « su un piano intermedi fra l'artifizio retorico e la relazione documentaria » (p. 65), deux domaines difficiles à envisager séparément : cette approche paraît plus fine que celle de C. QUESTA 1967 : 62-63, qui y voyait une « pretta invenzione dello storico » à partir

nombreuses reprises, sans que l'argument fasse consensus[2332], que la seconde partie, contenant les reproches faits à Auguste et plus longue, contenait l'opinion personnelle de Tacite. Les deux chapitres de Tacite se présentent comme une « longue discussion » (*multus sermo*) où ce sont bien trois opinions qui se font entendre, et non deux seulement, comme on le lit parfois. Il y a tout d'abord celle, explicitement critiquée, de la majorité (*plerique*) qui s'attache à des éléments « vains » (*uana*) de la vie d'Auguste, sans dégager une image d'ensemble : la phraséologie tacitéenne, pleine de morgue, fait ici écho à d'autres caractérisations rumorales[2333]. La narration passe cependant rapidement à l'avis plus intéressant des *prudentes*, clairement distingués du premier groupe majoritaire ; il est tout de suite indiqué par l'adverbe *uarie* qu'une antilogie va être présentée. Cette forme très rhétorique n'empêche pas que la *disputatio in utramque partem* soit présentée comme orale et inscrite dans le contexte d'après-funérailles, comme l'indiquent les verbes de parole à l'imparfait (*extollebatur arguebaturque*, Tac., *Ann.*, 1.9 ; *dicebatur contra*, Tac., *Ann.*, 1.10). Ces deux longues opinions sur Auguste concernent en réalité assez peu le caractère du premier empereur et se présentent plutôt comme des notices biographiques condensées[2334] : si le premier camp met en valeur sa *pietas*[2335], sa *modestia* et sa rigueur occasionnelle (*pauca admodum ui tractata*, Tac., *Ann.*, 1.9), et que le second souligne son ambition (*cupido dominandi*, Tac., *Ann.*, 1.10), les traits d'Auguste se dessinent plus par l'évocation morcelée de ses actions que par une caractérisation directe de sa nature. Ainsi les propos anonymes hostiles dénoncent-ils par exemple son hypocrisie par l'évocation de son attitude à l'égard de Sextus Pompée, de Lépide, d'Antoine et enfin de Tibère. Quoi qu'il en soit, la rumeur portraitique sous forme d'antilogie permet à Tacite de ne pas prendre position et de conclure par un *non liquet* (*ceterum sepultura more perfecta […]*, Tac., *Ann.*, 1.10), tout en laissant entendre que des zones d'ombre demeurent dans la carrière du premier prince de

des sources littéraires dont il disposait (dans le même sens I. SHATZMAN 1974 : 573 n. 75). Voir aussi R. SYME 1958a : 272-273, qui s'intéresse aux sources de Tacite ici, repoussant la théorie de l'*unknown annalist*. M. A. GIUA 1998 : 57-59 forme quant à elle l'hypothèse que la partie hostile à Auguste s'appuie sur des libelles hostiles au premier empereur qui avaient couru à son époque, et dont Suétone garde la trace. Sur les sources, voir encore O. DEVILLERS 2003 : 232-233 pour une synthèse (avec renvois bibliographiques), en particulier sur le rapport avec Cass. Dio. 56.43. Pour Fr. SANTORO L'HOIR 2006 : 259, le *uarius rumor* peut être analysé en termes de chœur tragique, puisqu'il remet en question ce qui semblait être constitué comme norme, le comportement idéal d'Auguste (nous nous penchons plus spécifiquement sur les rumeurs chorales dans le chapitre suivant).

[2332] R. SYME 1958a : 272 ; I. S. RYBERG 1942 : 387 ; O. DEVILLERS 1994 : 18 ; 217 ; on peut également penser par analogie aux conclusions de D. WHITEHEAD 1979 : 493, si l'on considère que ce portrait en deux temps a l'apparence d'une *loaded alternative*, plus chargée, comme de coutume chez Tacite, sur le deuxième terme, ici la caractérisation négative d'Auguste. *Contra* D. C. A. SHOTTER 1967, D. FLACH 1973a : 133-134, É. AUBRION 1985 : 504, pour qui « la balance est tenue égale » (malgré la plus grande longueur de la partie hostile à Auguste) et qui juge « vain[e] » la question de la position de Tacite, R. UTARD 2013 : 235 et O. DEVILLERS 2009a : 320-321, selon lequel ce qui importe à Tacite est de rapporter des avis fondés sur des catégories pertinentes à ses yeux, que le jugement soit positif ou non.

[2333] Par exemple celle de C. Calpurnius Piso (le conspirateur de 65) : le *clarus rumor* dont il jouit (Tac., *Ann.*, 15.48) est discrédité par Tacite car il s'appuie sur « des éléments de hasard » (*fortuita*), en particulier sa prestance physique (sur le discrédit des éléments physiques dans le portrait, qui fait écho au jugement de Quint. 3.7, voir É. AUBRION 1985 : 439-440) Le terme *uana*, tout particulièrement, est parfois associé aux rumeurs discréditées par l'historien (voir Tac., *Ann.*, 4.59, 6.12, éventuellement aussi Tac., *Hist.*, 4.54 ; on trouve également *inania famae* en Tac., *Ann.*, 2.76). Cette première partie des propos sont rapportés « à l'opposé de la perspective tacitéenne », comme le relève O. DEVILLERS 2009a : 320; 322, qui propose d'intéressantes remarques sur leur valeur historiographique.

[2334] Cf. O. DEVILLERS 1994 : 217 : « Les deux discours sont narratifs. »

[2335] La *pietas* est un terme de la propagande augustéenne, parfaitement intégré par le premier camp et remis en question par le second, cf. R. SYME 1958a : 415.

Rome. Des rumeurs contradictoires sont également utilisées pour caractériser Tibère, quoiqu'elles soient plus souvent entièrement négatives, comme nous l'avons dit[2336], Néron[2337], Corbulon[2338] ou Helvidius Priscus[2339]. À chaque fois, ces caractérisations par la voix de la foule empêchent une description trop univoque d'un personnage, soit que Tacite craigne de paraître partial, soit qu'il juge qu'un portrait trop excessif ne soit pas vraisemblable sur le plan psychologique[2340]. Grâce aux rumeurs discordantes, le visage de Tibère et de Néron est soudainement éclairé d'un rayon de lumière ; celui de Corbulon et d'Helvidius Priscus s'obscurcit brièvement. En produisant des portraits diffractés, la rumeur sert le projet tacitéen d'une caractérisation fine de personnalités complexes – charge au lecteur d'être sensible aux échos parfois contradictoires entre deux éclats de portrait rumoraux parfois distants de plusieurs chapitres, voire de plusieurs livres[2341].

[2336] Voir trois interprétations anonymes concurrentes de son caractère en Tac., *Ann.*, 4.38 (sur ce passage, É. AUBRION 1985 : 513, qui y décèle effectivement l'influence de la rhétorique d'école) : le refus de laisser élever un sanctuaire pour lui et sa mère en Espagne est successivement rattaché à sa *modestia*, à son manque de courage ou encore à son absence de noblesse d'âme. La construction de ce passage, où la première caractérisation positive est écrasée par les deux suivantes, nous a poussé à le considérer comme un portrait négatif et donc à l'inclure dans la section précédente.

[2337] Cf. Tac., *Ann.*, 13.6-7, passage déjà étudié dans la section précédente : si le portrait est balancé, en réalité, la connaissance des actions postérieures de Néron pousse le lecteur à n'en retenir que les traits négatifs, à la différence des caractérisations de Corbulon ou Helvidius Priscus.

[2338] Lors des opérations menées pendant son commandement en Germanie, l'assassinat du roi chaque Gannascus agite les barbares, ce qui provoque une *laeta fama* chez la majorité des observateurs (sur place ou à Rome) et une *sinistra fama* de la part d'un groupe indéterminé (*quidam*, Tac., *Ann.*, 11.19), qui critiquent son manque d'intelligence politique. En effet, une guerre contre les Germains conduirait inévitablement à un échec pour Corbulon : une défaite amènerait des malheurs pour l'État, une victoire compromettrait le général auprès du prince. Sur les appréciations contradictoires et anonymes de Corbulon, renvoyons aux pages éclairantes d'É. AUBRION 1985 : 425-426 et 507-509. Voir également I. SHATZMAN 1974 : 574 et n. 82, qui rapproche un jugement auctorial mitigé au sujet du même général en Tac., *Ann.*, 15.10, suivant ainsi R. SYME 1958a : 580 (« a few hints put the reader on his guard about Corbulo »). La question du portrait général de Corbulon est débattue. Selon B. WALKER 1952 : 28-29, Tacite souligne surtout sa mauvaise attitude en Arménie, après une première impression favorable. À l'inverse, M. PFORDT insiste dans son étude de la politique étrangère chez Tacite sur le caractère très positif du personnage (M. PFORDT 1998 : 125-193 ; 198 ; voir aussi R. H. MARTIN 1981 : 180, qui parle de « panegyric »). La place plus importante que prennent les épisodes orientaux à partir du livre XIII ainsi que leur longueur s'expliqueraient précisément par la volonté de camper Corbulon en face de Néron comme un *capax imperii* (en part. p. 189-193 ; M. PFORDT parle même de « positiver Gegenpol », p. 198). Rh. ASH 2006 propose une synthèse : Tacite aurait d'abord dépeint un personnage positif, comme cela était attendu de son public, avant de montrer progressivement les ambitions et la sévérité du général, s'appuyant en cela sur la comparaison avec la figure historique de Lucullus. La question du portrait rumoral, en particulier direct, permet justement d'expliquer ce qui produit ces divergences d'opinion sur l'image tacitéenne de Corbulon : la présence de discours dissonants qui vont à l'encontre du jugement du narrateur lui-même, pratiquement toujours élogieux.

[2339] À la suite du procès intenté par Helvidius Priscus envers Marcellus, délateur de son beau-père Thrasea Paetus, sous le règne de Galba, l'abandon de son accusation par Helvidius provoque des « propos variés » : *primo minax certamen et egregiis utriusque orationibus testatum ; mox dubia uoluntate Galbae, multis senatorum deprecantibus, omisit Priscus, uariis, ut sunt hominum ingenia, sermonibus moderationem laudantium aut constantiam requirentium*, Tac., *Hist.*, 4.6. L'adjectif *uarii* indique bien que nous sommes dans un cas – réduit – de rumeur *in utramque partem*, vue comme un atavisme de la foule (*ut sunt hominum ingenia*). Il faut noter que cette caractérisation ambiguë (éloge de la *modestia* ou critique du manque de *constantia*) advient après un long portrait très laudateur du personnage effectué par le narrateur tacitéen (Tac., *Hist.*, 3.6) ; après ces discussions anonymes, le retour au récit est effectué par un *ceterum* (semblable à celui qui suit les rumeurs pro- et anti-augustéennes en Tac., *Ann.*, 1.10). Le trait plus sombre n'est pas pris à son compte par Tacite, mais demeure présent.

[2340] En ce sens, nous ne parlerions pas d'une absence de recherche de cohérence (cf. O. DEVILLERS 1993 : 225), mais bien plutôt d'une recherche exacerbée de vraisemblance.

[2341] C'est par exemple le cas pour Drusus, le fils de Tibère. Nous trouvons une première série de jugements anonymes en Tac., *Ann.*, 1.76 mettant en cause sa cruauté et son goût du sang à la suite d'un spectacle de gladiateurs

Une autre façon de créer des portraits équivoques consiste à mettre en place une tension non pas à l'intérieur même de la voix publique, comme nous venons de le voir avec les cas de *sermones uarii*, mais entre les rumeurs et le jugement auctorial. Ces divergences peuvent prendre deux formes : un portrait négatif émanant du narrateur tacitéen auquel s'oppose une caractérisation positive formulée par des rumeurs, ou inversement. Les rumeurs positives qui entourent Cn. Pison, l'ennemi de Germanicus, au début des *Annales*, font ainsi office de contrepoint au portait très chargé que lui consacre Tacite[2342]. Un exemple plus parlant peut-être se trouve avec Vitellius, également au début de son rôle dans les *Histoires* (Tac., *Hist.*, 1.52). Le futur empereur est cité auparavant comme légat de l'armée de Germanie inférieure dans le panorama général qui ouvre le récit (Tac., *Hist.*, 1.9) mais, à la différence d'Hordeonius Flaccus (le légat de Germanie supérieure) dans le même chapitre, aucun portrait ne lui est alors consacré, et le narrateur se contente d'une notation discrète sur sa glorieuse ascendance. L'analepse opérée en Tac., *Hist.*, 1.51 pour présenter l'origine de la révolte en Germanie et de l'usurpation de Vitellius est donc l'occasion de délivrer un premier jugement sur ce personnage central de l'année 69. Le chapitre commence avec une description en action de Vitellius, dans laquelle transparaît clairement le mépris tacitéen à l'égard de ce chef permissif et ambitieux. Cette première image détonne cependant rapidement avec les caractérisations anonymes provenant des soldats :

> *Nec consularis legati mensura sed in maius omnia [acta a Vitellio] accipiebantur. Et ut Vitellius apud seueros humilis, ita comitatem bonitatemque fauentes uocabant, quod sine modo, sine iudicio donaret sua, largiretur aliena ; simul auiditate imperitandi ipsa uitia pro uirtutibus interpretabantur.*[2343] (Tac., *Hist.*, 1.52)

Quoique ce passage ne nomme explicitement ni foule ni rumeur, son appartenance à notre corpus ne peut faire de doute : le verbe *uocare* renvoie bien à une oralisation, et son sujet indéfini peut difficilement être un autre groupe que les soldats de l'armée. Par ailleurs, l'expression *in maius omnia accipiebantur* fait écho, par la tournure *in* + acc. neutre substantivé d'un adjectif au comparatif, à certaines sentences tacitéennes critiquant l'exagération et la

(cf. Cr. FORMICOLA 2001 : 61), puis une seconde plus positive en Tac., *Ann.*, 3.37, où sa nature sociable est perçue comme un trait de caractère positif qui contraste avec celui de son père (voir aussi le *fauor* mentionné en Tac., *Ann.*, 3.31). De manière intéressante, le premier épisode pouvait également fournir matière à compliments – la présence aux jeux étant souvent présentée comme un signe de bonne entente avec la population de la ville –, tandis que le second aurait pu donner lieu à des critiques relatives du *luxus* du jeune homme. En choisissant de faire ressortir la critique d'un côté et l'éloge de l'autre, Tacite pouvait aboutir à un portrait contrasté de l'héritier putatif de Tibère ; il s'appuyait peut-être ainsi sur deux courants différents de l'opinion publique (cf. les réactions partagées à la mort de Drusus en Tac., *Ann.*, 4.12).

[2342] Ces rumeurs se développent essentiellement dans le monde militaire (par ex. Tac., *Ann.*, 2.55 *[Cn. Piso] eo usque corruptionis prouectus est ut* <u>*sermone uulgi parens legionum*</u> *haberetur*, et les échos en Tac., *Ann.*, 2.80, 3.12-13) ; tentative de reconstruction de leur historicité par la comparaison avec le *senatus Consultum de Cn. Pisone Patre* chez C. DAMON 1999 : 151-155. À Rome, l'opinion publique sera évidemment bien moins favorable au commanditaire présumé de l'assassinat de Germanicus. Pour l'image très sombre qu'en donne le narrateur tacitéen, voir le portrait direct qui lui est consacré à son entrée en scène (*praefeceratque Cn. Pisonem, ingenio uiolentum et obsequii ignarum, insita ferocia a patre Pisone […]*, Tac., *Ann.*, 2.43).

[2343] « Et les actes de Vitellius, on ne les considérait pas comme les mesures d'un légat consulaire, mais on les exagérait. Si, chez les gens sérieux, Vitellius passait pour un personnage médiocre, ses partisans prenaient son comportement pour de la bienveillance et de l'affabilité : de fait, selon eux, sans se réfréner, sans y réfléchir, il faisait don de ses biens et largesse de ceux des autres. En même temps, le désir de commander les poussait à considérer comme des vertus ses vices-mêmes. »

déformation des faits dans les circuits rumoraux[2344]. À première vue, ce passage pourrait présenter un nouveau cas de rumeur en forme d'antilogie, puisque l'alternative indiquée par la corrélation *ut… ita* oppose les *seueri* aux *fauentes*. Cependant, seul le jugement du deuxième camp est développé sous la forme d'une rumeur, qui met en exergue la « bienveillance » (*comitas*) et l'« affabilité » (*bonitas*) de Vitellius, visibles notamment dans sa générosité (*quod […] largiretur*)[2345]. En réalité, la véritable tension se trouve moins entre deux courants de l'opinion de l'armée qu'entre ces bruits de camp et le jugement tacitéen, comme la dernière phrase de ce passage le donne à comprendre : sortant du discours rapporté introduit par la circonstancielle en *quod* + subjonctif, le narrateur livre un commentaire dépréciatif et surtout rectificatif de cette appréciation collective. Ce que l'armée considère comme des vertus constitue en réalité des vices (*simul auiditate imperitandi ipsa uitia pro uirtutibus interpretabantur*). Cette divergence d'opinion sur la personne de Vitellius est vérifiée par les notations successives du narrateur au sujet du futur empereur et par le portrait en pied qu'il lui consacre quelques chapitres plus loin[2346]. L'exemple de Vitellius est ainsi parfaitement représentatif de la poétique de l'ambiguïté qui émerge de ces portraits dissonants : des traits de caractère favorables portés par la rumeur sont immédiatement condamnés par la voix narrative juste après avoir été annoncés. L'épanorthose est d'ailleurs l'outil stylistique utilisé le plus fréquemment pour ces croquis à demi effacés, comme pour C. Calpurnius Piso, le conspirateur de 65[2347]. Nous nous retrouvons ici face à un problème déjà évoqué, qui reçoit un éclairage nouveau à travers la problématique du portrait : pourquoi mentionner des rumeurs si elles sont contredites dans le même temps par l'auteur ? À la réponse apportée plus haut de l'historicité potentielle de ces jugements populaires contraires à ceux de l'élite sénatoriale que représentait Tacite, on peut ajouter un élément plus psychologique, qui ne remet pas en question cette première analyse : la volonté d'aboutir à une galerie de portraits complexes et nuancés. Cette deuxième hypothèse apparaîtra d'autant plus fondée quand on aura rappelé que le cas exactement inverse se trouve aussi chez Tacite, à savoir des personnages indubitablement positifs et populaires auxquels la rumeur peut, ponctuellement, donner un éclat plus négatif. Drusus et Germanicus, dont les caractérisations auctoriales et rumorales sont largement élogieuses dans les trois premiers livres des *Annales*, en particulier pour le second, sont présentés dès le début de l'œuvre dans une rumeur comme deux potentiels tyrans, prêts à

[2344] Comparer avec *cuncta […] aucta* <u>*in deterius*</u> *adferebantur* (Tac., *Ann.*, 2.82) ; *cuncta, ut mos famae,* <u>*in maius*</u> *credita* (Tac., *Ann.*, 3.44) ; *uera […] et falsa more famae* <u>*in maius*</u> *innotuere* (Tac., *Hist.*, 4.50).

[2345] Rh. ASH 1999 : 108 relève cependant de façon intéressante que la focalisation sur les spectateurs et non sur Vitellius (à la différence du portrait d'Othon, cf. Tac., *Hist.*, 1.21) participe de la critique de la faiblesse et de la mollesse de Vitellius.

[2346] Le narrateur évoque son *segne ingenium* à la fin du même chapitre Tac., *Hist.*, 1.52 ; le portrait de Tac., *Hist.*, 1.62 souligne la débauche (*luxus*) du personnage et sa mollesse (*torpere*), trait qui tranche avec l'*ardor* et la *uis* de ses soldats, mais aussi avec l'énergie d'Othon, son futur adversaire (cf. Tac., *Hist.*, 1.22). Sur les jugements anonymes dans le Sénat romain et le portrait ambigu de Vitellius, voir encore É. AUBRION 1985 : 510.

[2347] Le passage se trouve au début de la narration de la conspiration et forme le portrait initial de son acteur principal. Ce portrait se déploie à travers une rumeur émanant de la foule et célébrant ses qualités ; mais comme pour Vitellius, celles-ci sont immédiatement minorées par le narrateur grâce à une épanorthose (*claro apud uulgum rumore erat per uirtutem* <u>*aut species uirtutibus similes*</u>, Tac., *Ann.*, 15.48). Notons cependant que le portrait général de Pison est plus balancé que celui de Vitellius (cf. notamment sa notice nécrologique en Tac., *Ann.*, 15.59). Dans un article très stimulant, E. O'GORMAN a lu les différents *Pisones* dont le destin émaille les *Histoires* et les *Annales* comme une dynastie « virtuelle », parallèle à celle des Julio-Claudiens. Nous renvoyons tout particulièrement à l'étude des portraits de ces potentiels princes et aux effets d'écho entre eux (E. O'GORMAN 2006 : 284-292).

déchirer l'État, sans doute par ambition[2348]. Fausse piste, certes, comme le reste du récit le démontrera[2349], mais la place liminaire de ce médaillon fait planer une ombre inquiétante sur les potentiels héritiers de Tibère. La même analyse vaudrait pour d'autres figures habituellement lumineuses, mais par instant ternies, pour ne pas dire obscurcies, par les paroles anonymes de la foule[2350].

Conclusion intermédiaire sur les rumeurs à caractérisation directe

Deux remarques synthétiques peuvent être formulées en conclusion. Premièrement, les cas de caractérisation directe par l'intermédiaire de rumeurs ou de jugements anonymes se signalent par leur grande diversité. La domination nette des propos négatifs portant sur les personnages de Tacite ne cache pas la présence de cas, plus rares mais aussi plus éclatants, de portraits positifs, ainsi que de cas assez ambigus : ici comme ailleurs, l'historien fait montre de sa maîtrise de la palette du peintre des âmes, ici par des clairs-obscurs saisissants, là par des nuances très fines et des dégradés élégants. Les rumeurs à fonction portraitique apparaissent ainsi comme l'une des nombreuses techniques de caractérisation dont dispose l'artiste.

Le second point concerne plus particulièrement les spécificités de ces rumeurs. Comme constaté plus haut au sujet des stratégies d'insinuation tacitéennes, le recours à des voix subalternes permet de mettre en place un espace de jeu entre le jugement auctorial, transmis comme de juste dans l'historiographie antique par le narrateur, et des caractérisations collectives, le plus souvent issues de la foule (peuple ou soldats). Encore une fois, la grande variété des agencements possibles entre ces deux types de portrait (caractérisation auctoriale et caractérisation rumorale) ne peut que frapper. Nous avons évoqué des cas où la foule est en accord avec l'historien, soit pour critiquer, soit pour faire l'éloge d'un personnage : les

---

[2348] La fin de la rumeur présentant Tibère évoque en effet ces « deux jeunes hommes » avec Livie (au discours indirect) : *accedere matrem muliebri impotentia : seruiendum feminae duobusque insuper adulescentibus qui rem publicam interim premant quandoque distrahant* (Tac., *Ann.*, 1.4). L'incongruité a été relevée par É. AUBRION 1985 : 496 et par O. DEVILLERS 1993 : 229, qui proposent une solution analogue (Tacite chercherait ici à dépeindre l'état d'esprit des Romains plutôt que les deux jeunes hommes). La mention des rumeurs introduisant ce passage (*imminentes dominos uariis rumoribus differebant*) a été rapprochée par Juste Lipse de l'ouverture de la *Thébaïde* (*iam murmura serpunt / plebis Echioniae, tacitumque a principe uulgus / dissidet, et, qui mos populis, uenturus amatur*, Stac., *Théb.*, 1.171-173), lorsqu'un citoyen anonyme critique la menace de la guerre civile à venir entre les fils d'Œdipe. De fait, Tacite semble reprendre plusieurs formulations et même une certaine tonalité au poète épique, comme l'a bien montré Fr. RIPOLL 2000 : 51-53. Si l'on poursuit cette analogie, l'image sous-jacente est celle d'un possible conflit fratricide entre Germanicus et Drusus, nouveaux Polynice et Étéocle. Ce rapprochement est à peine esquissé : par son fonctionnement analogique, la rumeur permet ici d'évoquer une piste à peine évanescente, sans engager la responsabilité du narrateur tacitéen. Pour cette technique, cf. la première section du chapitre suivant.

[2349] Dès Tac., *Ann.*, 1.33, cf. O. DEVILLERS 2012b : 142-143 : il y a cependant un fil rouge, qui est celui du destin impérial de Germanicus, comme le souligne O. DEVILLERS, qui explique cette contradiction par la volonté tacitéenne de rendre compte de l'obscurité et de l'ambiguïté de la documentation disponible pour l'historien sous le régime impérial (p. 155 et suiv.).

[2350] Ainsi pour Flavius Sabinus : si le contraste entre le jugement proprement tacitéen et l'opinion publique reste moins prononcé que dans les autres cas évoqués ici, il n'en reste pas moins qu'au sein de la notice nécrologique positive d'un « homme nullement méprisable » (*hic exitus uiri haud sane spernendi*, Tac., *Hist.*, 3.75), une place non négligeable est réservée à la voix publique (*fama*) qui lui reproche ses palabres (*sermonis nimius erat [Sabinus] : id unum septem annis quibus Moesiam, duodecim quibus praefecturam urbis obtinuit, calumniatus est rumor*). On notera l'utilisation du verbe *calumnior*, qui permet à Tacite de discréditer cette critique au moment même de son énonciation.

exemples-types seront dans le premier cas Tibère et Hordeonius Flaccus, dans le second Agricola et Germanicus. Ont été ensuite analysés les phénomènes de tension entre ces deux pôles selon les deux modalités possibles : une appréciation négative aux yeux de Tacite contredite par celle, positive, de la foule (Vitellius, C. Pison) et, inversement, un personnage clairement vertueux pour l'historien dont les rumeurs soulignent, souvent discrètement, les vices potentiels ou avérés (Flavius Sabinus, Germanicus et Drusus). Entre les quatre points de cette rose des vents se trouvent de nombreux cas plus complexes, tantôt parce que le jugement du narrateur se montre mesuré (Galba, par exemple), tantôt parce que l'opinion publique se déploie dans plusieurs directions divergentes (Auguste et autres rumeurs *in utramque partem*). L'effet général est double : complexité des caractères humains, et ambiguïté, cultivée à dessein, dans l'interprétation psychologique. Face à cette richesse, c'est au lecteur, en dernière instance, de faire son choix pour recomposer l'image des personnages, comme le note É. AUBRION[2351].

2. Caractérisation indirecte : le modèle tibérien et le modèle néronien

À la caractérisation directe par les rumeurs répond et s'oppose la caractérisation indirecte par celles-ci. Rappelons-en la définition : il ne s'agit plus d'un portrait médaillon ou en pied d'un personnage pris en charge par la foule, mais d'un portrait en action, dans lequel les traits de caractère d'un individu (ou d'un groupe) apparaissent à mesure qu'il se confronte aux bruits publics, et donc à la foule. Ces interactions peuvent en elles-mêmes être diverses. Avant de chercher à en dresser la typologie, il faut cependant rappeler que cette technique de caractérisation indirecte ne se réduit pas aux voix de la foule, et qu'elle peut être prise en charge par le narrateur tacitéen lui-même. Il a d'ailleurs été avancé qu'à côté des portraits directs massifs, d'influence nettement sallustéenne, la caractérisation indirecte, opérée depuis le récit, était l'un des traits typiques de l'écriture de Tacite[2352]. Il faudra donc se demander ce qu'apportent spécifiquement les bruits publics à cet art du portrait. Comme souvent, la réponse a beaucoup à voir avec la polyphonie qu'elle introduit et l'espace de jeu qu'elle ménage entre le narrateur et l'expression de la voix collective.

Dans les pages qui suivent, nous nous intéresserons donc aux relations entre les individus et la rumeur en ce qu'elles permettent à Tacite de peindre le caractère des personnages. Comme on le pressent, la matière est d'une nature différente que dans la partie précédente. Dans celle-là, seules les rumeurs dont le contenu était rapporté d'une manière ou d'une autre (discours indirect ou discours narrativisé) étaient prises en compte. C'est la logique de la caractérisation directe : quelqu'un (personnage ou narrateur) s'exprime pour caractériser directement un

[2351] É. AUBRION 1985 : 507. Cette appréciation est préférable à une affirmation antérieure du même chercheur (qu'elle contredit largement, d'ailleurs) au cours de son étude du portrait tacitéen, cf. p. 422-423 : « Ces témoins [qui jugent les personnages] peuvent être des sots ou des gens compétents. Les critiques mal fondées des premiers produisent le même effet que les éloges des seconds. […] L'opinion publique, quelle qu'elle soit, permet donc de consolider la réputation des hommes admirés de l'historien. » La situation semble en réalité plus diverse et plus nuancée, comme nous avons essayé de le montrer.

[2352] Par ex. P. WUILLEUMIER 2010 : XLIV dans son introduction aux *Annales* ou P. WUILLEUMIER, H. LE BONNIEC, & J. HELLEGOUARC'H 1987 : XXXIV dans celle des *Histoires*. É. AUBRION 1985 : 386-387 affirme, à la suite de R. SYME 1958a : 314, que la domination des portraits indirects s'accentue dans les *Annales* ; voir encore R. UTARD 2013 : 224. *Contra* D. PIPPIDI 1965 : 25-35, qui souligne que, si Tacite a recours fréquemment et efficacement aux portraits indirects, les portraits directs sont également très présents chez lui, et qu'il ne saurait être question de le rattacher à une école en particulier – de fait, le cas des rumeurs portraitiques, à la fois directes et indirectes, va plutôt dans son sens.

individu. Puisque nous passons à présent des rumeurs porteuses de discours aux rumeurs objets de récit, le nombre d'occurrence augmentera, mais les passages étudiés auront corollairement tendance à être plus brefs, se limitant à l'évocation sous la forme de notations succinctes d'une réaction d'un personnage à l'approche d'une rumeur ou, inversement, de la réaction de la rumeur au comportement d'un personnage.

L'empan des interactions possibles entre l'individu et la rumeur est particulièrement large : certains personnages ignorent, volontairement ou non, l'opinion publique, tandis que d'autres cherchent à la contrôler, avec plus ou moins de succès. Cet ensemble hétérogène se structure néanmoins en une série d'axiologies révélatrices : agir face aux bruits publics ou les subir, chercher à les comprendre ou les ignorer, tenter de diriger leur course ou essayer de les prévenir, voire de les devancer, etc. La subtilité de la caractérisation tacitéenne permet de distinguer finement différents types de caractères, comme nous le verrons. Cependant, on trouve tout de même une ligne de démarcation dans l'*Agricola*, les *Histoires* et les *Annales* entre deux grandes catégories de personnages, les uns « habiles » à composer avec les bruits publics et les autres « malhabiles », c'est-à-dire se bornant à ignorer la rumeur, souvent à leurs dépens, ou bien cherchant à la transformer en alliée, mais échouant dans cette tentative. Nous emploierons cette esquisse de typologie pour structurer notre analyse plutôt que pour lui reconnaître une valeur absolue : de fait, de nombreux cas de « demi-habiles » seront évoqués ci-dessous. Toutefois, cette catégorisation émerge clairement quand on confronte la caractérisation rumorale indirecte des deux figures les plus largement portraiturées chez Tacite, à savoir Tibère, modèle de l'empereur qui garde ses distances face à la voix publique, ou Néron, modèle du prince à l'aise avec les *rumores*[2353]. Pour ces deux personnages, le nombre très important d'interactions (confrontation ou coopération) avec les on-dit et leur dissémination tout au long des livres qui leur sont consacrés autorise à parler de « biographie rumorale » de ces princes[2354]. Le portrait indirect auquel aboutit Tacite grâce aux rumeurs est, pour le premier et pour le dernier prince des *Annales*, d'une grande richesse ; comme nous le verrons, il se signale par son dynamisme, entre continuités et évolutions.

i- Les attentifs et les habiles

Un premier regard sur le corpus indique que la situation est inversée par rapport aux portraits directement pris en charge par la rumeur (sous-partie précédente). En effet, plus de personnages manifestent leur habileté par rapport à la rumeur que ceux qui se signalent par leur maladresse ou leur méconnaissance de ses rouages ; on se souvient, à l'inverse, que les caractérisations rumorales directes étaient quant à elles plus fréquemment négatives, et de loin, que positives. En réalité, opposer les deux techniques est trompeur, car elles ne fonctionnent pas sur le même plan. De fait, être habile face à la rumeur ne signifie pas être vertueux aux yeux de l'historien, qui n'a aucun mal à distinguer le critère pragmatique – connaître et utiliser la rumeur peut se

[2353] Sur le contraste entre Tibère et Néron en matière de rapport aux rumeurs, voir I. COGITORE 2012a : 414-415. D'une certaine façon, ces deux catégories sont proches des « archétypes » mis au jour par O. DEVILLERS 1994 : 134-143, mais nous ne les placerons pas explicitement dans cette catégorie, car les caractérisations indirectes que nous étudions sont marquées par une véritable évolution, à la fois pour Tibère et pour Néron, quelque peu contradictoire avec l'idée de l'archétype. Cf. encore la dernière section de ce chapitre (« rumeurs et unité dans les *Histoires* ») pour une discussion des prolongements possibles des outils d'O. DEVILLERS à l'étude des rumeurs.

[2354] Une approche semblable est esquissée pour Tibère par L. FERRERO 1946 : 53.

révéler un puissant moyen d'arriver à une fin – du critère moral. À vrai dire, on retire plus souvent de la lecture de Tacite l'impression exactement contraire : ceux qui sont prêts à s'abaisser au niveau de la foule et à se commettre avec celle-ci en lançant ou en attisant des rumeurs ne méritent pas les éloges de l'historien, tandis que ceux qui se tiennent à distance de cette tourbe, tout spécialement les dirigeants, échoueront peut-être dans leurs projets, mais auront au moins conservé leur honneur et leur *dignitas* saufs. Toutefois, notons dès présent que cette association ne peut pas être généralisée à l'intégralité des cas cités ci-dessous et qu'il faut se résigner à abandonner en la matière toute catégorisation définitive.

L'archétype de Clemens

Un exemple célèbre tiré des *Annales* rend bien compte de la technique de caractérisation indirecte que permet l'utilisation des rumeurs dans le récit historique : l'épisode du faux Agrippa Postumus. Entre 14 et 16, un certain Clemens, esclave d'Agrippa Postumus, petit-fils d'Auguste adopté par l'empereur en 4 en même temps que Tibère, puis tombé en disgrâce et assassiné en 14, prend l'identité de son ancien maître et mène une imposture potentiellement dangereuse pour le nouveau pouvoir impérial. Dans la deuxième partie de son récit, après une entrée en matière fortement dramatisée[2355], Tacite insiste sur le rôle central de la rumeur :

> *[Clemens] ignotis locis sese abdit, donec crinem barbamque promitteret : nam aetate et forma haud dissimili in dominum erat. Tum per idoneos et secreti eius socios crebrescit uiuere Agrippam, occultis primum sermonibus, ut uetita solent, mox uago rumore apud inperitissimi cuiusque promptas auris aut rursum apud turbidos eoque noua cupientis. Atque ipse adire municipia obscuro diei, neque propalam aspici neque diutius isdem locis, sed quia ueritas uisu et mora, falsa festinatione et incertis ualescunt, relinquebat famam aut praeueniebat.* (40) *Vulgabatur interim per Italiam seruatum munere deum Agrippam, credebatur Romae ; iamque Ostiam inuectum multitudo ingens, iam in urbe clandestini coetus celebrabant […].*[2356] (Tac., *Ann.*, 2.39-40)

Le passage a été commenté en divers sens, en particulier pour les enjeux dynastiques qu'il révèle en mettant en lumière la difficile acceptation de Tibère auprès de la plèbe romaine et, *a contrario*, la persistance de la popularité d'Agrippa[2357]. Le rôle central qu'occupe la rumeur

[2355] Cf. la phrase qui ouvre l'épisode *eodem anno mancipii unius audacia, ni mature subuentum foret, discordiis armisque ciuilibus rem publicam perculisset* (Tac., *Ann.*, 2.39). Sur la dramatisation de cet épisode, voir la section correspondante du chapitre suivant.

[2356] « Clemens se retire dans des lieux inconnus, le temps de se laisser pousser les cheveux et la barbe : de fait, il était proche en âge et en apparence de son maître. Alors, grâce à des personnes compétentes qui partagent son secret, se répand le bruit qu'Agrippa est en vie, d'abord dans des discussions secrètes, comme d'ordinaire pour les sujets tabous, puis via une rumeur mouvante qui s'accrédite auprès des oreilles bien disposées des gens les moins informés ou, au contraire, d'une frange agitée et, pour cette raison, avide de changements. Quant à lui, il allait dans les municipes au crépuscule sans se montrer publiquement ni rester longtemps au même endroit ; mais puisque la vérité a besoin de lumière et de délai pour s'affermir, alors que le mensonge ne demande que l'empressement et l'incertitude, il laissait derrière lui les on-dit ou les devançait. Le bruit se répandait pendant ce temps en Italie qu'une faveur divine avait sauvé Agrippa, et on le croyait à Rome ; déjà, une immense foule le célébrait à son arrivée à Ostie ; de même à Rome dans des réunions secrètes. » Nous faisons commencer l'extrait au moment de la naissance de la rumeur.

[2357] Ainsi I. COGITORE 1990 (l'étude de référence, qui part d'une réévaluation des enjeux dynastiques autour d'Agrippa Postumus) ; O. DEVILLERS 1994 : 190-191 ; Fr. HURLET 1997a : 497-500 ; I. COGITORE 2002a : 178-181 ; O. DEVILLERS & Fr. HURLET 2007 ; Fr. BERARD 2012 : 268-271 (les choix lexicaux de Tacite mettraient en avant le risque de guerre civile) ; C. COURRIER 2014 : 726-727.

dans cet épisode a également été analysé[2358], mais il est possible de préciser le portrait de l'esclave qu'elle contribue à façonner. De fait, quoique Clemens soit un personnage très secondaire chez Tacite (il s'agit là de sa seule apparition sur la scène de l'histoire), la fonction portraitique de la rumeur n'en est pas moins importante ; étant donné qu'il s'agit de la seule caractérisation de Clemens dans le récit, elle est même particulièrement exemplaire. Tacite dresse ici le portrait d'un personnage très familier avec le fonctionnement de la renommée, peut-être du fait de son origine servile. La rumeur, omniprésente dans l'épisode, est évoquée dans toute sa diversité : au plan lexical, les trois substantifs renvoyant spécifiquement aux bruits publics sont ici utilisés (*sermones*, *rumor*, *fama*) mais aussi des dénominations paraphrastiques, à l'instar des verbes *crebrescere*, *uulgare*, *credere* (au passif) et *celebrare*. Cette richesse des mots renvoie à une diversité phénoménologique et à l'évolution de la rumeur, d'abord sourde (*occulti sermones*) puis éclatante (*uulgabatur*, *credebatur*, *celebrabant*). De fait, l'épisode décrit la naissance du bruit, sa circulation et son évolution, pour finir par évoquer, dans la suite de l'extrait cité, sa disparition, soit les trois grands temps du patron de la rumeur tel qu'analysé dans le chapitre 3. Clemens se distingue par son attitude active et sa maîtrise lors des deux premières phases du phénomène (naissance et développement) : Tacite se plaît à mettre en lumière son habileté à jouer le jeu de la rumeur en entremêlant les verbes d'action dont l'imposteur est sujet (*abdidit*, *promitteret*, *adire*, *relinquebat*, *praeueniebat*) et ceux renvoyant à la circulation du bruit (*crebrescit*, *ualescunt*, *uulgabatur*).

Clemens apparaît comme un individu particulièrement rusé, qui réussit le tour de force de transformer la rumeur, phénomène en principe incontrôlable, en une alliée. À ce titre, la caractérisation du personnage insiste sur sa connaissance du phénomène et de cette règle fondamentale pour qui cherche à se servir d'une rumeur : l'action directe, qu'elle vise à favoriser ou à contraindre un bruit, est risquée et le plus souvent contreproductive ; plus efficace est l'approche qui se fonde sur une influence indirecte, cherchant à agir par la bande sur l'origine, le développement ou la disparition d'un bruit. L'adresse remarquable de Clemens se traduit dans la langue par des tournures significatives : ainsi, l'impersonnel *crebrescit* indiquant que le bruit commence à se diffuser en Italie n'admet pas, comme de juste, de sujet et laisse les agents dans l'ombre[2359] ; ceux-ci sont certes évoqués dans une structure instrumentale en *per* +

[2358] Voir tout particulièrement W. RIES 1969 : 156-160 ; I. COGITORE 2012a : 406 ; C. COURRIER 2014 : 688-691 ; C. COURRIER 2017b : 156-158 (pour une approche interactionniste très stimulante) ; Cr. ROSILLO-LOPEZ 2017a : 80 ; moins important : W. SUERBAUM 2015 : 208-210. L'épisode est généralement lu par les philologues comme une technique de caractérisation de Tibère au début de son règne, cf. W. RIES 1969 : 156-167 ; I. SHATZMAN 1974 : 175-176 ; Cr. FORMICOLA 2001 : 50-52 ; Ph. HARDIE 2009 : 566-568 ; Ph. HARDIE 2012 : 293-295 (pour qui la rumeur permet de mettre sur le même plan Tibère et Clemens comme « Gegenspieler »). Nous nous intéresserons ici davantage au personnage de Clemens, dont l'habileté en matière de rumeur est soulignée par W. RIES 1969 : 156. Voir encore une lecture plus originale du passage chez H. HAYNES 2003 : 9-10, selon laquelle le texte, à l'instar des autres épisodes d'imposture, révèle la « fiction de légitimité » sur laquelle était bâti le système impérial, et la construction du rôle de l'empereur que tient Tibère. Sur les sources de Tacite dans cet épisode et la comparaison avec la tradition parallèle (Suét., *Tib.*, 25, Cass. Dio. 57.16), voir J. MOGENET 1954, qui souligne à partir d'une analyse serrée des spécificités de sa version, les ajouts de Tacite pour constituer un « drame cohérent, logique ; oserait-on dire un "roman" ? » (p. 329, lecture critiquée par I. COGITORE 1990) ; O. DEVILLERS 2003 : 231 ; 234 met quant à lui en avant la mention proprement tacitéenne de Sallustius Crispus et l'effet d'écho qu'elle produit avec la mort du véritable Agrippa Postumus en Tac., *Ann.*, 1.6.

[2359] Il est remarquable que la construction impersonnelle de *crebrescere*, que l'on retrouve en Tac., *Hist.*, 2.67, soit propre à Tacite (cf. E. KOESTERMANN 1963, *ad loc.*) : cela indique à quel point l'historien était sensible au développement particulier des bruits publics, mais ce tour permet aussi de présenter la rumeur comme un

accusatif (*per idoneos et secreti eius socios*), mais il ne s'agit pas de Clemens lui-même, qui se devine dans la coulisse (*eius*). Ainsi actif de façon discrète – mais décisive – au début de la course de la rumeur, Clemens se signale également par son habileté dans la phase d'expansion du bruit, comme la dernière phrase du chapitre 39 le met en évidence. Les deux traits de caractère accentués par le récit sont alors d'une part sa familiarité avec les rouages de la rumeur, comme l'indique la circonstancielle gnomique *quia […] ualescunt*[2360], d'autre part sa capacité à s'adapter et sa réactivité, évoquées grâce au balancement *neque… neque* et à l'alternative *aut… aut*. Ces propositions bipartites signalent la faculté de Clemens à ajuster sa stratégie aux nécessités du moment et à la situation du terrain.

Néron : une biographie rumorale en quatre temps

Clemens se présente dans ce passage comme l'archétype de l'habile en matière de rumeurs, un personnage capable de traduire en actes son excellente connaissance du fonctionnement des bruits publics, et à en faire un avantage décisif. Au-delà de cette habileté, quel jugement Tacite porte-t-il sur l'individu ? Si l'on peut sans trop de doute affirmer que l'historien était au minimum frappé par l'audace dont témoignait ce coup de force, il reste difficile de connaître l'opinion exacte de l'auteur des *Annales* à l'égard d'un personnage qui traverse aussi brièvement le récit et ne bénéficie d'aucun autre portrait. Ainsi, pour intéressante qu'elle soit, cette ample caractérisation rumorale indirecte demeure limitée. Pour la compléter, il faut se pencher sur une figure de stature plus importante.

À ce titre, Néron fournit un paradigme de premier intérêt. Comme Clemens, il s'agit d'un personnage qui jouit d'une habileté manifeste vis-à-vis des bruits publics ; cela étant, sa présence incomparablement plus étendue tout au long de l'œuvre, de son entrée en scène au livre XI jusqu'à la fin du texte tel qu'il nous a été transmis au livre XVI – et même au-delà, comme nous le verrons –, n'aboutit pas à une caractérisation figée, comme pour le faux Agrippa Postumus, mais à un portrait dynamique et prenant la forme d'un parcours. Le trait dominant de ce portrait réside dans la familiarité du fils d'Agrippine avec les mécanismes rumoraux ; mais celle-ci est constamment précisée par touches, au gré des réussites ou des échecs de Néron, du contexte politique et social et de son acceptation au sein de la plèbe urbaine. Nous distinguerons quatre temps dans ce portrait rumoral indirect, qui sont autant de phases du rapport entretenu par le dernier julio-claudien avec les bruits publics : un premier moment marqué par l'observation patiente du phénomène, un deuxième par l'action indirecte sur la rumeur, un troisième par les échecs de cette stratégie, un quatrième (et, en l'état, dernier) par la reprise des manœuvres d'ingérence au cœur des processus rumoraux. Quatre temps et quatre phases correspondant aux quatre livres du principat néronien tel qu'il nous est parvenu dans la version mutilée des *Annales*.

phénomène autonome et particulièrement inquiétant, ce qui sert indubitablement la dramatisation de certains passages, comme ici.

[2360] Formulée à l'indicatif, cette sentence est prise en charge par le narrateur et n'est pas présentée comme le fruit de la pensée de Clemens. L'effet est cependant bien de reconnaître à l'esclave sa capacité à mettre en relation un savoir de nature psychologique (il s'agit plus précisément de psychologie des foules) et un comportement ; la formulation indicative sert en quelque sorte de validation par l'historien de l'intelligence pragmatique de cette stratégie.

Sans qu'il s'agisse de rumeur à proprement parler, son apparition dans les *Annales*, à l'occasion du *ludus Troiae* qu'il exécute pendant les jeux séculaires de 47 (Tac., *Ann.*, 11.11), indique deux traits : la popularité qu'il hérite de son grand-père Germanicus (*ex memoria Germanici*, Tac., *Ann.*, 11.12) et l'aisance avec laquelle son entourage parvient à susciter le *fauor plebis* (Tac., *Ann.*, 11.11)[2361]. Si le premier ressortit plutôt au portrait rumoral direct, le second évoque déjà une certaine tendance à s'appuyer sur l'opinion de la foule. Cela se confirme dès le début du livre XIII, au moment où Néron, devenu empereur, se transforme du même coup en personnage actif, à même de jouer avec et sur les bruits publics. En Tac., *Ann.*, 13.6-7, Néron est la cible de propos anonymes attaquant sa jeunesse, son inexpérience et son influençabilité, dans un contexte de crise diplomatique avec les Parthes. Ce portrait rumoral direct, déjà commenté, se redouble d'un portrait rumoral indirect, qui contredit terme à terme les reproches anonymes : « Alors que se répandaient ces propos et d'autres du même genre, Néron ordonne d'employer la jeunesse mobilisée dans les provinces environnantes à compléter les légions d'Orient et, en outre, de placer les légions elles-mêmes plus près de l'Arménie. »[2362] Les effets stylistiques sont évidents : à l'ablatif absolu *haec atque talia uulgantibus* renvoyant à la rumeur malveillante s'oppose le présent de narration *Nero […] iubet* traduisant l'énergie, la détermination et la résolution (via le sémantisme de *iubere*) du jeune prince, démentant ainsi son prétendu assujettissement à sa mère ou sa dépendance envers ses conseillers[2363] ; la polysyndète portant sur les infinitives *et iuuentutem […] admouere legionesque […] collocari*, entourées en outre par l'effet de disjonction entre *Nero* et *iubet*, insiste sur l'efficacité du jeune prince en matière militaire. Le portrait indirect conteste donc le portrait direct opéré par la rumeur[2364]. Cela permet à Tacite de souligner les bons débuts du successeur de Claude (portrait indirect) tout en laissant augurer des premiers doutes (portrait direct), dès 54 : la polyphonie joue ici à plein dans la caractérisation complexe qu'élabore l'historien. Cependant, le portrait indirect permet aussi de mettre en place un thème dominant dans la carrière impériale de Néron : sa sensibilité aux bruits publics[2365]. En effet, même si aucun lien syntaxique n'indique que les décisions en matière militaire étaient une conséquence des propos circulant à son endroit, le prince semble bien chercher, par son attitude et la communication qui devait l'entourer, à réfuter les rumeurs. Pareille préoccupation est un trait fort et constant du portrait

[2361] La nomenclature utilisée par Tacite en Tac., *Ann.*, 11.11 (*L. Domitius*) indique sans doute qu'il s'agissait de la première apparition de Néron dans les *Annales*, comme le relève S. J. V. MALLOCH 2013, *ad loc.* Voir aussi un épisode similaire en Tac., *Ann.*, 12.41, et l'idée que retire O. DEVILLERS 1994 : 164 de la confrontation des deux passages : par cette « narration géminée », Tacite peut souligner l'ascension progressive de Néron au détriment de Britannicus, également présent dans les deux passages. D'une certaine façon, ces passages traduisent l'habileté d'Agrippine en matière de rumeurs, que nous avons déjà constatée lors de l'avènement de Néron (Tac., *Ann.*, 12.68-69, avec la mention finale des *animi uulgi* auxquels la fille de Germanicus porte une attention singulière).

[2362] *Haec atque talia uulgantibus, Nero et iuuentutem proximas per prouincias quaesitam supplendis Orientis legionibus admouere legionesque ipsas propius Armeniam collocari iubet*, Tac., *Ann.*, 13.7.

[2363] Cf. M. PFORDT 1998 : 127-128 ; 132.

[2364] Nous avions vu dans la section précédente que la rumeur de Tac., *Ann.*, 13.6 était double, une partie de l'opinion craignant – et critiquant – la jeunesse de Néron, une autre plaçant sa confiance envers le jeune homme et ses conseillers. Il est important de noter que le portrait indirect contredit tout autant la première opinion que la seconde, puisqu'il est constitué par les décisions énergiques prises par Néron lui-même, et non par Sénèque ou Burrus.

[2365] Z. YAVETZ 1983 : 183.

néronien ; nous verrons plus bas que Tibère ne s'embarrasse pas d'ainsi prêter attention aux expressions de la foule.

Cette vigilance à la rumeur, premier stade de la biographie rumorale de Néron, se laisse aisément synthétiser à travers une formule que nous lisons lors de l'assassinat de Britannicus : il s'agit de « prendre en considération la rumeur », *rumorem respicere* (Tac., *Ann.*, 13.15)[2366].

Avec la deuxième phase, nous passons du *rumorem respicere* au *rumorem efficere* (Tac., *Ann.*, 14.4), soit d'une simple sensibilité à une action déterminante sur la rumeur. Cette évolution apparaît avec la fin du *quinquennium* en 59 et le meurtre d'Agrippine[2367]. En effet, après avoir renoncé au poison, Néron, comme on le sait, tenta d'assassiner sa mère en provoquant un naufrage dans la baie de Pouzzoles, alors qu'elle rentrait par voie de mer de Baïes, où se déroulaient les fêtes des Quinquatries, à sa villa de Baule. L'événement est raconté par Tacite, Suétone et Cassius Dion[2368] ; Tacite, cependant, est le seul à parler de rumeur[2369]. En effet, pour attirer sa mère et, sans doute, se disculper par avance auprès de l'opinion publique, qui avait conscience de la dégradation des rapports entre Agrippine et Néron[2370], ce dernier proclame ses bonnes intentions à qui veut bien l'entendre (*dictitans*, Tac., *Ann.*, 14.4) « afin de créer la rumeur de leur réconciliation et de la faire accepter à Agrippine » (*quo rumorem reconciliationis efficeret acciperetque Agrippina*, Tac., *Ann.*, 14.4). Néron ne se contente plus ici de tenir compte de la rumeur : il en devient l'inspirateur et l'instigateur. Tout comme pour Clemens, le prince s'appuie sur une bonne connaissance du phénomène : étant entendu qu'une manipulation en bonne et due forme est vouée à l'échec, il cherche à créer les conditions de possibilités de la rumeur – à agir, donc, en amont du bruit, comme l'indique la finale *quo […] efficeret*. Cette *sollertia* de Néron (le terme est utilisé pour le projet lui-même au début du chapitre) est donc le trait de caractère que le portrait rumoral indirect permet de mettre en valeur. Dans les mains de Néron, la rumeur devient une arme, certes limitée, puisque rien ne garantit que le bruit « prenne », qu'il grandisse à partir de l'impulsion donnée par l'empereur ; ici, cependant, la stratégie est couronnée de succès. Incidemment, ce n'est pas à Néron, mais à Sénèque que la rumeur s'en prend à la nouvelle de la mort d'Agrippine[2371] : si

---

[2366] *Sed Nero lenti sceleris impatiens minitari tribuno, iubere supplicium ueneficae, quod, dum rumorem respiciunt, dum parant defensiones, securitatem morarentur*, Tac., *Ann.*, 13.15. On notera que, dans ce passage, Néron critique ses complices (Julius Pollio et Locuste) précisément parce qu'ils prêtent attention à la rumeur. Cependant, le reproche porte davantage sur le caractère intempestif de cette attention à l'opinion publique que sur la sensibilité aux rumeurs de façon générale : le temps n'est plus à la réflexion, mais à l'action.

[2367] Sur l'existence d'un *quinquennium* dans le principat néronien, suivie par Tacite mais moins acceptée par Suétone, voir P. DUCHENE 2014 : 314.

[2368] Tac., *Ann.*, 14.3-5 (pour le stratagème et le naufrage), Suét., *Nér.*, 34, Cass. Dio. 61.12-13. Pour une comparaison des sources sur cet épisode en particulier, voir O. DEVILLERS 1995.

[2369] Suétone est plus vague mais ne contredit pas le témoignage tacitéen sur ce point : Néron feint la réconciliation (*reconciliatione simulata iucundissimis litteris Baias euocauit*, Suét., *Nér.*, 34) et cherche à détourner les soupçons (*ad auertendas suspicionem*, Suét., *Otho.*, 3) ; la perspective est cependant un peu différente, et le prince semble plus actif vis-à-vis de la rumeur chez Tacite. Dion recoupe Suétone sur ce point (ἵνα μή τι ὑποτοπήσασα φυλάξηται, Cass. Dio. 61.12)

[2370] Les tensions entre la mère et le fils nées, selon Tacite, de la relation Néron-Actè (Tac., *Ann.*, 13.12 et suiv.) s'étaient répandues hors du Palais : *nec defuere qui in deterius referrent* (Tac., *Ann.*, 13.14). Le passage est trop allusif pour que l'on puisse parler de rumeur, mais l'anonymat des locuteurs ainsi que la tournure *in* + comp. neutre substantivé (*in deterius*) évoque la phraséologie du *rumor* (cf. *supra*, p. 270-271).

[2371] *Ergo non iam Nero, cuius immanitas omnium questus antibat, sed Seneca aduerso rumore erat quod oratione tali confessionem scripsisset*, Tac., *Ann.*, 14.11.

Tacite explique ce phénomène par le fait que « la férocité [de Néron] dépassait les plaintes de tous » (*immanitas omnium questus antibat*, Tac., *Ann.*, 14.11), on peut également imaginer que la lettre écrite par Néron au Sénat et sans doute diffusée plus largement par la suite, dans laquelle il indiquait que sa mère s'était opposée à des libéralités envers la plèbe et les prétoriens[2372], lui avait permis de se prévenir, pour un temps au moins, des attaques de la rumeur[2373].

La maîtrise des rouages rumoraux apparaît aussi en creux dans le récit, lorsqu'un événement dont le lecteur s'attend à ce qu'il soit repris et commenté par une rumeur reste en réalité vierge de tout commentaire public. Par exemple, fin 62, Rome ne passa pas loin d'une crise frumentaire du fait du mauvais temps et d'un incendie fortuit (Tac., *Ann.*, 15.18) ; ce contexte était habituellement propice aux rumeurs, voire aux émeutes[2374], d'autant plus que les conséquences des incidents de 62 étaient visibles à Ostie et entre le *portus* et Rome. Il semble que Néron évita l'apparition de rumeurs en contrôlant le cours de l'annone – par une mesure économique, donc – mais aussi par un stratagème d'ordre plus psychologique : il fit jeter du blé gâté dans le Tibre « afin d'appuyer le sentiment de sécurité qu'inspirait l'annone » (pour traduire l'expression très concise *quo securitatem annonae sustentaret*[2375]). Ici, Néron se place une nouvelle fois en amont de la rumeur ; plutôt que d'affronter vainement l'hydre des bruits hostiles, il empêche que celle-ci ne se forme. Enfin, au moment du départ avorté en Grèce en 65, les discussions négatives restent au stade d'embryon de la rumeur, sans se diffuser largement : ce ne sont que des *secretae querimoniae* (Tac., *Ann.*, 15.36). Cela est probablement dû au comportement de Néron qui, dans le même temps, multiplie les cérémonies publiques « pour ajouter foi à l'idée qu'aucun autre lieu ne lui était aussi agréable » que Rome (*quo fidem adquireret nihil usquam perinde laetum sibi*, Tac., *Ann.*, 15.37). La comparaison de ces deux passages, qui ont tous deux recours à une finale en *quo*, fait ressortir les modalités d'une même stratégie face à l'opinion publique, que Néron cherche à influencer (*sustentare*, *fidem acquirere*) par son comportement public. Dans le deuxième cas, la manœuvre fonctionne, puisque la *fama* se détourne sur les banquets organisés par Tigellin ; dans le premier, l'efficacité semble aussi de mise, même si le récit demeure très elliptique.

La seconde partie du règne de Néron est cependant largement marquée par la troisième phase de cette biographie rumorale, qui empiète sur la phase précédente avant de prendre le dessus sur elle. Après la caractérisation d'un prince soucieux de prendre en compte la voix publique et celle d'un empereur capable de la provoquer ou de l'éviter, à chaque fois en se plaçant en amont du phénomène à proprement parler, vient le temps des difficultés. En effet, les pics

---

[2372] *Adiciebat crimina longius repetita, quod […] infensa militi patribusque et plebi dissuasisset*, Tac., *Ann.*, 14.11. E. O'GORMAN 2000 : 150-151 explique cette focalisation surprenante de la rumeur sur Sénèque et non sur Néron comme une façon de matérialiser la dépendance du second envers le premier : Néron est le porte-voix de Sénèque, ce qui condamne l'empereur au silence (l'autrice mettant cet élément en relation avec ce qu'elle analyse comme une technique du *ghostwriting* appliquée au dernier julio-claudien).

[2373] Chez Tacite, en tout cas, car le témoignage de Cassius Dion évoque des réactions très hostiles de la part de la population romaine, dont des rumeurs (φήμη, cf. Cass. Dio. 61.16).

[2374] Voir par exemple Tac., *Hist.*, 4.38. La relation entre disette et émeutes est cependant complexe, comme l'a montré C. VIRLOUVET 1985 (notamment p. 19-35). L'absence ne serait-ce que d'un début de rumeur ici reste frappante.

[2375] Sur le sens « subjectif » de *securitas* ici, nous nous appuyons sur E. KOESTERMANN 1963, *ad loc.*

d'impopularité que dut affronter Néron allèrent de pair avec une incapacité de plus en plus prononcée à maîtriser les canaux de la rumeur. Son habileté, sa capacité à être en phase avec la foule et sa communication intelligente vacillent dès 62 dans un double épisode révélateur. Désireux d'éliminer deux rivaux, L. Cornelius Sulla et Rubellius Plautus, l'empereur envoie sous l'influence de Tigellin des tueurs qui assassinent Sulla à Marseille « avant que ne naissent la crainte et la rumeur » (*ante metum et rumorem*, Tac., *Ann.*, 14.57). L'expression indique alors que Néron possède toujours le coup d'avance qui lui permet d'anticiper (et donc d'influencer) l'opinion publique. Immédiatement après, cependant, la même méthode ne peut être utilisée pour tuer Plautus, relégué en Asie, car « la distance terrestre et maritime qui le tenait éloigné en espace et en temps avait mis en branle la rumeur » (*quia […] spatium itineris ac maris tempusque interiectum mouerat famam*, Tac., *Ann.*, 14.58), phrase suivie d'une description vivace du contenu de cette rumeur. Dans ce deuxième cas, Néron se montre incapable de devancer la rumeur et doit agir malgré elle, voire contre elle. Cette perte de contrôle est la conséquence concrète de la crise d'impopularité que traverse l'empereur à partir de 62 et qui s'accentue avec l'incendie de Rome en 64[2376].

À la suite de cet épisode, on constate que le paradigme réglant le rapport de l'empereur aux rumeurs pendant les premières années de son règne s'est inversé : alors qu'auparavant, son comportement décidait de l'émergence ou non d'un bruit, les rumeurs semblent désormais anticiper les gestes du dernier julio-claudien ; parfois, elles n'en tiennent simplement plus compte. Syntaxiquement, les finales (*quo rumorem efficeret*, Tac., *Ann.*, 14.4) cèdent la place aux concessives. À propos des décisions de Néron pour aider la population romaine touchée par le grand incendie, Tacite note que « ces mesures, quoique agréables au peuple, se révélèrent vaines, car une rumeur s'était répandue selon laquelle, au moment même où la ville brûlait, il était monté sur sa scène personnelle pour chanter le sac de Troie » (*quae quamquam popularia in iritum cadebant, quia peruaserat rumor ipso tempore flagrantis urbis inisse eum domesticam scaenam et cecinisse Trioanum excidium*, Tac., *Ann*, 15.39). La rumeur court *en dépit*

[2376] La question de la popularité, voire de la légitimité ou de l'acceptation réelles de Néron, sont très débattues : il ne s'agit pas ici de prendre parti ou d'apporter d'autres éléments que la mise en série des actes rumoraux de Néron à laquelle nous nous livrons ici. La fin de la popularité et la perte de l'acceptation sont analysées précisément dans les travaux d'E. FLAIG 2002 ; E. FLAIG 2003b ; E. FLAIG 2010 ; E. FLAIG 2014. Le chercheur allemand y avance l'hypothèse que Néron aurait progressivement perdu sa popularité à partir de 60 pour devenir un empereur détesté à sa mort, avant que la plèbe modifie son jugement à partir du règne d'un Galba incapable de communiquer avec elle. E. FLAIG, dont beaucoup d'analyses de détail emportent l'adhésion, s'oppose sur cette question à Z. YAVETZ 1983 : 166-176, pour qui la *leuitas popularis* de Néron lui permit de rester populaire tout au long de son règne et au-delà de sa mort (voir encore J.-M. RODDAZ 2005 : 117-118). Cependant, si Z. YAVETZ a le mérite de ne pas écarter quelque peu arbitrairement (comme le fait E. FLAIG) les signes d'affection du peuple à l'égard du dernier julio-claudien, y compris après 68, son analyse de la crise de la popularité de l'empereur n'est pas très claire, décelant en 62 à la fois le début de l'expression libre et entière de la *leuitas* (p. 169-170) et de « la profonde et douloureuse rupture entre Néron et les masses », écartant de façon un peu rapide certains signes évidents d'impopularité (par exemple l'incendie de Rome, cf. *infra* nos remarques sur sa lecture de Tac., *Ann.*, 15.44) pour en retenir d'autres (l'exil d'Octavie, expliqué de manière quelque peu psychologisante). Plus récemment, C. COURRIER 2014 : 691-697 s'est opposé à la lecture d'E. FLAIG, réhabilitant, dans ses grandes lignes, celle de Z. YAVETZ. De fait, ne semble pas difficile de concilier les deux approches et d'imaginer 1/ que l'impopularité de Néron prit la forme de crises (temporaires), et 2/ que le loyalisme plébéien, soutenu par les mesures politiques et l'attitude de Néron à l'endroit du peuple, finissait par revenir après une période de contestation (meurtre d'Agrippine, exil d'Octavie, incendie de Rome). C'est en tout cas vers cette solution que l'étude des actes rumoraux de Néron – et plus précisément de leur réussite ou de leur échec – nous porte. Dans ce sens, J. P. TONER 2013 : 112-113 suggère une diversité d'opinions et d'allégeances au sein de la « non-elite ».

(*quamquam*) de Néron et non plus *à cause* de lui. Le passage de l'habileté à la maladresse est radical, en particulier lorsque, oubliant les règles élémentaires prévalant à la circulation des rumeurs[2377], l'empereur cherche à s'opposer frontalement à celle qui l'accuse d'avoir ordonné l'incendie (Tac., *Ann.*, 15.44). Cette fois, il ne s'agit plus de « prendre en considération » la rumeur (*rumorem respicere*) ou de la « provoquer » (*rumorem efficere*) mais de la « supprimer » ou de la « détruire » (*rumorem abolere*), en l'occurrence en désignant les chrétiens comme responsables[2378]. Comme on peut s'y attendre, une opposition aussi directe ne mène qu'à un échec cuisant, la foule prenant en pitié les suppliciés et continuant à blâmer la « cruauté » (*saeuitia*, Tac., *Ann.*, 15.44) du prince[2379]. Cette perte de contrôle s'étend jusqu'à la conjuration de Pison à la fin du livre XV, où est fait mention d'une rumeur de la foule selon laquelle Néron se servait de la répression du complot pour éliminer des ennemis politiques innocents[2380]. Ce bruit, qui a une fonction de caractérisation directe puisqu'il cible les vices du prince (Tac., *Ann.*, 15.73), sert également la caractérisation indirecte du personnage en ce que, confronté à cette opposition du *rumor*, il se limite à une communication rigide et, à vrai dire, bien vaine, en faisant paraître un édit au peuple. La perméabilité, la fluidité, presque, entre Néron et la foule, dont l'un des signes était la capacité à jouer avec la voix publique, semble bien loin.

À la faveur d'un certain regain de popularité[2381], le livre XVI s'ouvre sur une reprise en main évidente par Néron de sa communication avec les foules urbaines et militaires. L'épisode qui ouvre le dernier livre que nous avons conservé des *Annales*, qualifié de « chasse au trésor » par R. SYME dans une formule célèbre, et souvent analysé comme un divertissement léger permettant une respiration dans la geste néronienne[2382], montre l'empereur réussir à enfler la rumeur d'un trésor gisant dans le sous-sol tunisien (*rumorem augere*, Tac., *Ann.*, 16.2). Il ne s'agit cette fois plus d'intervenir en amont d'un potentiel bruit, mais pendant sa course ; cependant, à la différence des cas évoqués dans le paragraphe ci-dessus, qui se signalaient par leur opposition frontale à la *fama*, Néron agit plus finement ici en en favorisant la dissémination de la rumeur. Le verbe *augere* en contexte rumoral rappelle la manœuvre des Othoniens lors de

---

[2377] Les tentatives de censure de la rumeur sont généralement vouées à l'échec : cette idée, qui tient de la *communis opinio*, a été formalisée entre autres par T. SHIBUTANI 1966 : 200-203.

[2378] *Sed non ope humana, non largitionibus principis aut deum placamentis decedebat* <u>*infamia*</u> *quin iussum incendium crederetur. Ergo* <u>*abolendo rumori*</u> *Nero subdidit reos et quaesitissimis poenis adfecit quos per flagitia inuisos uulgus Christianos appellabat. […] Vnde quamquam aduersus sontis et nouissama exempla meritos miseratio oriebatur, tamquam non utilitate publica, sed in saeuitiam unius absumerentur*, Tac., *Ann.*, 15.44.

[2379] On ne peut donc qu'être en désaccord avec Z. YAVETZ lorsque, à l'encontre même de la lettre du texte tacitéen, il affirme que « la propagande hostile à Néron [notion qui mériterait en elle-même d'être discutée] échoua, car la fureur du peuple fut habilement détournée contre les chrétiens » (Z. YAVETZ 1983 : 173). Ce fut une manœuvre ni habile, ni efficace.

[2380] *Sed Nero uocato senatu, oratione inter patres habita, edictum apud populum et conlata in libros indicia confessionesque damnatorum adiunxit. Etenim* <u>*crebro uulgi rumore lacerabatur*</u>*, tamquam uiros claros et insontis ob inuidiam aut metum extinxisset*, Tac., *Ann.*, 15.73.

[2381] Z. YAVETZ 1983 : 174. *Contra* E. FLAIG 2014 : 280, par exemple, mais qui passe très vite sur d'indubitables mentions de popularité (Tac., *Ann.*, 15.36 ou 16.4-5, cf. p. 274, ou encore Tac., *Hist.*, 1.4 et 1.72, deux traces de sa popularité dans les *Histoires*).

[2382] R. SYME 1958a : 309-310. Le savant britannique parle de « concealed digression » jouant sur le contraste qu'elle engage avec le contexte proche de la conjuration de Pison : « For the beginning of Book XVI Tacitus chooses the peculiar story of an official hunt for fabulous treasure in Africa: a light interlude after the Pisonian conspiracy, before the next murders begin. » Récemment, Rh. ASH 2015 a proposé une relecture de l'épisode, mettant en lumière la subtilité de la narration tacitéenne (notamment dans la caractérisation de Néron, qui n'est selon elle pas totalement négative) et les échos intertextuels qu'elle engage.

la crise du 15 janvier 69 : mêlés aux soutiens de Galba, ils avaient nourri la fausse nouvelle de la mort d'Othon pour provoquer la sortie de l'empereur sur le forum[2383]. Peut-être est-il fait référence ici à une stratégie analogue. Quoi qu'il en soit, en matière de caractérisation indirecte, cette stratégie habile de Néron est une réussite : immédiatement après, le narrateur dépeint l'*Vrbs*, qui n'a d'autre sujet de conversation que ce mystérieux trésor[2384]. Que le but ait été de rendre légitime dans l'opinion publique cette expédition fantaisiste en Afrique du Nord afin de mettre la main sur ces richesses, comme Tacite et Suétone (Suét., *Nér.*, 31) l'affirment, ou que l'on puisse en faire une lecture débarrassée des biais sénatoriaux en y voyant un moyen de détourner l'attention des Romains de la conjuration de Pison à peine réprimée, cela n'a pas de conséquence sur le portrait d'un Néron, à nouveau désigné comme un virtuose de l'opinion publique. Cette maîtrise retrouvée se confirme lors d'un ultime passage. Cherchant en 66 un moment opportun pour condamner Barea Soranus, à qui était reprochée une trop grande proximité avec Rubellius Plautus, Néron craint cependant sans doute la foule qui, l'année précédente, avait critiqué les purges consécutives à la conjuration pisonienne (Tac., *Ann.*, 15.73) ; la mémoire de Plautus, évoquée dans le chef d'accusation, pouvait également constituer un obstacle[2385]. Très finement, l'empereur attend la réception spectaculaire du roi d'Arménie Tiridate[2386] pour faire mener l'accusation par Ostorius Sabinus : en effet, « les rumeurs étant tournées vers la politique étrangère » (*ad externa rumoribus*, Tac., *Ann.*, 16.23), le procès ne bénéficierait pas de l'attention publique, déjà bien occupée[2387]. Une nouvelle fois, Néron – ou plutôt ici, le clan néronien – témoignait de sa capacité retrouvée à prendre appui sur les bruits publics et à les utiliser à son avantage.

Rumorem respicere, rumorem efficere, rumorem abolere, rumorem augere : tels sont les quatre temps de cette biographie rumorale que les *Annales* permettent de reconstituer. La caractérisation indirecte permise par les rumeurs aboutit donc à un portrait dynamique et nuancé de Néron. Elle rend visible un fil rouge au sein du récit, évoque un parcours fait de hauts et de bas. Si le trait dominant du portrait ainsi créé est celui d'un prince soucieux de s'appuyer sur la foule pour diriger l'Empire, et souvent habile en la matière, les périodes de crise se répercutent très nettement dans ce schéma. La troisième phase du portrait, analysée ci-dessus, représente les échecs du dernier julio-claudien ; il est probable que la fin de son règne, perdue dans la

---

[2383] *Multi arbitrabantur compositum auctumque rumorem mixtis iam Othonianis, qui ad euocandum Galbam laeta falso uulgauerint*, Tac., *Hist.*, 1.34.

[2384] *Nec aliud per illos dies populus credulitate, prudentes diuersa fama tulere*, Tac., *Ann.*, 16.2.

[2385] Voir Tac., *Ann.*, 14.22 et 14.58 pour la popularité de ce *capax imperii* qu'est Rubellius Plautus (cf. sur cet événement, cf. I. COGITORE 2002a : 228-234).

[2386] Sur l'aspect triomphal (problématique) de cet épisode en plusieurs temps (cérémonie de soumission à Rhandeia, marche vers Rome, procession dans l'*Vrbs*), voir E. CHAMPLIN 2003 : 221-229 : la magnificence du dispositif déployé par le *princeps*, qui aurait peut-être coûté jusqu'à 300 millions de sesterces selon E. CHAMPLIN, était précisément de nature à déclencher des rumeurs et donc, *in fine*, à détourner les conversations de l'épuration de l'élite sénatoriale qui se jouait dans le même temps.

[2387] La manœuvre s'approche de la stratégie de la « contre-rumeur » analysée par Fr. LARRAN 2011 : 67 pour le monde grec. À Rome, ce type de manœuvre avait notamment été pratiqué par Caligula qui, selon Suétone, redoubla ses attaques ouvertes contre le Sénat pour détourner le bruit selon lequel il voulait exterminer certaines légions (*deflexa omni acerbitate in senatum, cui ad auertendos tantorum dedecorum rumores palam minabatur*, Suét., *Cal.*, 48). Pourquoi s'en prendre au Sénat ? À notre sens, il s'agissait surtout de faire réagir le peuple, toujours sensible à l'humiliation des sénateurs, et d'occuper les discussions de la foule urbaine d'un sujet moins dangereux pour le prince. Voir également l'exemple de Tac., *Ann.*, 4.55 à propos de Tibère, avec une formule proche de chez Suétone (*auertere famam*), sur lequel nous revenons *infra*.

tradition manuscrite des *Annales*, se soit cristallisée autour d'un dernier temps, marqué par une nouvelle confrontation avec les bruits publics et une autre série de fiascos néroniens – une sorte de *rumorem pati*, si l'on voulait compléter notre série de syntagmes par une cinquième expression. En effet, une allusion très commentée[2388] des *Histoires*, selon laquelle « ce furent des nouvelles et des rumeurs plutôt que des combats qui renversèrent Néron » (*Nero nuntiis magis et rumoribus quam armis depulsus*, Tac., *Hist.*, 1.89) donne à penser en ce sens.

Quoi qu'il en soit, et si l'on se limite aux *Annales* telles qu'elles nous sont parvenues, nous constatons que, par son habileté, Néron apparaît comme un Clemens institutionnalisé, un Clemens qui serait réellement devenu empereur : tout comme lui, le successeur de Claude se démarque par son excellente connaissance des bruits publics, sa réactivité quand il s'agit de saisir les occasions qui se présentent, sa capacité à les provoquer le cas échéant. Le type de l'habile manipulateur de rumeur prend cependant une tout autre épaisseur quand il s'incarne dans la figure d'un empereur au pouvoir pendant quatorze ans et non plus dans celle d'un éphémère imposteur. Ramenée au domaine politique et étendue à l'échelle d'un règne, la fonction portraitique (indirecte) de la rumeur permet d'en saisir deux éléments en tension : une forme d'exercice du pouvoir et le degré d'acceptation de celle-ci dans la foule urbaine, principale émettrice de ces rumeurs. Il ne s'agissait donc pas seulement d'une peinture psychologique, mais aussi d'une manière pour Tacite de caractériser la nature politique de la communication entre la foule et l'empereur et son caractère fonctionnel, ou non[2389]. Ainsi, chez Néron, le souci d'être en permanence à l'écoute des rumeurs, de composer avec elles, voire de s'appuyer sur leur force, trait que cette caractérisation indirecte isole et met en lumière, apparaît comme l'une des modalités de la politique populiste de l'empereur[2390]. Cette volonté, ce programme politique si l'on veut, ne pouvait fonctionner que si la plèbe urbaine et les soldats

[2388] Les événements menant à la chute de Néron ont été reconstruits par Ch. L. MURISON 1993 : 1-26, mais l'opération reste délicate du fait de l'imprécision des sources, à l'image de ce *Nero nuntiis magis et rumoribus quam armis depulsus* (Tac., *Hist.*, 1.89) ; pour ce chercheur (p. 24-26), ce fut la nouvelle de la défection de la *legio XIV Gemina* qui contraignit Néron au suicide (Suét., *Nér.*, 47 est lu dans ce sens aussi) ; voir également Z. YAVETZ 1983 : 183 (insistant sur la sensibilité aux rumeurs que ce texte traduit), L. BESSONE 1980 et P. COSME 2012c : 45. Mais d'autres interprétations existent : pour D. S. POTTER 1994 : 172-173, ces *nuntii et rumores* consistaient surtout en paroles prophétique, en partie exploitées par Galba, qui se répandaient à travers des rumeurs (interprétation proche chez C. COURRIER 2014 : 696 n. 351). La notation de Tacite est en tout cas corrélée par une phrase semblable que Plutarque écrit dans la perspective de Galba ([…] πέντε αὐτοκρατόρων ἡγεμονίαις [ἐμβίωσας] μετὰ τιμῆς καὶ δόξης, ὥστε τῇ δόξῃ μᾶλλον ἢ τῇ δυνάμει καθελεῖν Νέρωνα, Plut., *Galb.*, 29).

[2389] On constate ici encore qu'il est impossible de distinguer le rôle littéraire des rumeurs de leur fonctionnement historique. C'est précisément parce que les rumeurs constituaient, comme l'a démontré E. FLAIG dans les études citées, un indicateur de l'acceptation du *princeps* auprès du peuple romain ou de l'armée, qu'elles étaient aptes à caractériser ce lien dans le récit historique.

[2390] Sur le portrait de Néron en démagogue chez Tacite, on se réfèrera à l'étude complète de J.-M. ENGEL 1972 : 386-406. Pour des approches historiques de ce populisme, voir P. VEYNE 1976 : 714 ; J.-M. RODDAZ 2005 : 117. J.-M. RODDAZ se penche sur le « concept vague et équivoque » de populisme (p. 109 et suiv.) et le définit comme « un ensemble d'opérations rhétoriques mises en œuvre par certaines représentations sociales », parmi lesquelles l'appel constant au peuple ou la critique de l'établissement et des élites (M. Agrippa représentant, à ses yeux, le populiste par excellence) ; sous l'Empire, le populisme, fondamental pour le régime en place, était lié à des notions voisines comme la *liberalitas*, la *ciuilitas* et la *leuitas popularis* ; aux yeux de ce chercheur, ce fut Néron qui l'incarna le plus nettement. Au-delà des stratégies oratoires, l'empereur populiste, tout comme les tribuns *populares* de la fin de la République, cherche à gouverner « *per populum* plutôt que *per senatum* » (p. 98), comme Z. YAVETZ 1983 : 158-160 ; 174-176 l'a démontré en analysant les attaques anti-sénatoriales que les *principes* populistes (Caligula ou Néron) se plaisaient à accorder à la foule. Définition proche du populisme antique chez E. CIZEK 2007 : 83.

ne contestaient pas le prince. Or, comme nous l'avons vu, les premiers échecs dans l'utilisation et le contrôle des on-dit se manifestèrent avec la perte de la légitimité, sans doute provisoire, entre 62 (mort de Burrus et disgrâce de Sénèque) et 65 (incendie de Rome et conjuration de Pison). Ainsi le portrait indirect complète ici habilement en action le portrait direct éclaté que prend en charge la voix de la foule ; aux bruits marquant l'impopularité de Néron correspondent les tentatives manquées d'ingérence dans l'opinion publique, elles-mêmes dues à la scission entre la plèbe et son prince[2391].

Généraux et hommes militaires

Le cas de Néron fournit donc un paradigme de première importance. Il est largement corroboré par de nombreuses vignettes consacrées à des personnages secondaires ou tertiaires eux aussi aptes à jouer avec la rumeur, dispersées à travers toute l'œuvre historiographique de Tacite. Ces portraits en action mettent en lumière des traits de caractère analogues : faculté à « lire » la foule, aisance à communiquer avec elle (ce qui témoigne de l'acceptation de ces figures au sein de la plèbe ou de l'armée), réactivité et capacité d'improvisation face à des entités collectives au comportement parfois jugé irrationnel par les sources littéraires. Ils forment donc un ensemble relativement homogène, marqué par « l'habileté » de ces individus, qualité que Tacite reconnaît explicitement (*callide*, Tac., *Hist.*, 1.51) aux Vitelliens anonymes qui font circuler de fausses informations dans les camps du Rhin pour préparer les esprits à une rébellion contre Galba[2392].

Un premier bloc se constitue autour des cas des généraux qui font de la rumeur une arme d'intimidation pendant les campagnes militaires[2393]. Ce type de caractérisation se trouve aussi bien dans la *Vie d'Agricola* au sujet du beau-père de Tacite[2394] que dans les *Histoires* pour Mucien[2395] ; elle est cependant utilisée avec le plus de régularité dans les *Annales* pour Tacfarinas, L. Vitellius, Corbulon ou Tiridate[2396]. Dans le cadre de leur marche, ces chefs de

[2391] Voir encore l'analyse d'E. FLAIG 1992 : 88 et suiv., qui souligne que la plus intensive des communications avec la plèbe ne garantit pas nécessairement au prince d'être populaire.

[2392] *Accessit callide uulgatum, temere creditum, decimari legiones et promptissimum quemque centurionum dimitti*, Tac., *Hist.*, 1.51.

[2393] L'aspect récurrent de ce type de « manipulation » en contexte militaire est noté par Ph. HARDIE 2012 : 285.

[2394] Tac., *Agr.*, 18 (à confronter avec le comportement de Didius Gallus en Tac., *Agr.*, 14). On mesurera la différence entre les actes d'Agricola, qui rendent compte dans ce passage d'un véritable souci de maîtriser la rumeur pendant la campagne, de ses paroles, marquées par une dépréciation topique de la rumeur, en observant en miroir le discours du chap. 33 (*finem Britanniae non fama nec rumore, sed castris et armis tenemus*). Le même écart se laisse sans doute aisément transposer entre le discours tacitéen sur les processus rumoraux et la réalité de son récit. Comme l'a montré O. DEVILLERS 2005, Tacite donne à Agricola les grandes vertus du général théorisées à la fin de la République, notamment cette *scientia militaris* dont témoigne, selon le chercheur, le passage de Tac., *Agr.*, 18 auquel nous nous référons (cf. p. 369).

[2395] Tac., *Hist.*, 2.83. Notons que l'habileté de Mucien face à la rumeur se retrouve en contexte civil par une caractérisation indirecte assez proche, lorsqu'il s'assure d'assassiner Calpurnius Galerianus à quarante milles de Rome, sans doute de façon à ne pas provoquer de réactions dangereuses à propos de la disparition d'un individu populaire et célébré par la rumeur (cf. *ne in ipsa Vrbe conspectior mors foret*, Tac., *Hist.*, 4.11, et plus tôt à propos de Calpurnius Galerianus *nomen insigne et decora ipsius iuuenta rumore uulgi celebrabantur*). Cette attitude suggère une vraie sensibilité aux mécanismes de l'opinion publique, qu'a bien relevée E. FLAIG 1992 : 398-399.

[2396] Respectivement en Tac., *Ann.*, 4.24 (avec Cr. FORMICOLA 2001 : 54, qui voit dans ce passage une réflexion métalittéraire de Tacite qui ne paraît pas s'imposer), 6.36, 13.8 (le verbe *instare* est une conjecture de HAASE tirée de la comparaison avec la caractérisation d'Agricola en Tac., *Agr.*, 18, que nous admettons ici, cf. E. KOESTERMANN 1963, *ad loc.*) et 13.37. On pourrait également ajouter le cas du chef lingon Julius Sabinus en Tac., *Hist.*, 4.67, mais le motif de caractérisation semble dans son cas utilisé négativement, pour signifier son manque

guerre s'appuient sur le rôle décisif de la rumeur pendant les campagnes militaires, lors desquelles la crainte qu'inspire une armée a parfois plus de pouvoir que l'armée elle-même. Comme cela est exprimé sous la forme d'une vérité générale pour Corbulon en Orient, la *fama* « a, au tout début des projets [militaires], une force extraordinaire » (*[fama], quae in nouis coeptis ualidissima est*, Tac., *Ann.*, 13.8). Il est hors de doute que ces éléments se rattachent à l'éloge du général. En effet, la prise en compte de l'influence des rumeurs sur le déroulement d'un conflit est signalée par les marqueurs sémantiques de la connaissance : ainsi Agricola n'ignore-t-il pas (*non ignarus*) l'importance des bruits au début des opérations[2397] ; Mucien sait (*gnarus*) quant à lui combien la *fama* peut peser sur des esprits apeurés[2398]. Disposant de ce savoir, ces généraux compétents provoquent la rumeur par leur comportement réactif, soit en hâtant leur marche (Agricola, Corbulon, Tiridate), soit en la ralentissant (Mucien) – dans le deux cas, en s'adaptant au contexte. Hors de tout jeu parodique avec le motif[2399], cette caractérisation, dans le contexte militaire de la campagne et de la marche, semble positive, du moins dans une perspective pragmatique. Qu'Agricola tout autant que Mucien, mais aussi que certains peuples barbares[2400] possèdent cette qualité indique assez qu'il n'est nullement question ici d'un jugement moral d'ordre général sur le ou les personnage(s) : il s'agit bien plutôt d'une capacité à maîtriser toutes les ressources de l'art de la guerre et à mettre en place une stratégie efficace, jouant sur la dissimulation et la peur plutôt que sur le conflit à proprement parler. Il est très intéressant de constater à cet égard que Frontin recueille de nombreuses utilisations semblables de la rumeur dans ses *Stratagèmes*[2401]. À ces portraits parfaitement

---

de courage (nous revenons sur l'exemple dans la section suivante). Sur la proximité entre la représentation de Corbulon et celle d'Agricola, voir M. PFORDT 1998 : 191 ; Rh. ASH 2006 : 364, laquelle souligne le parallèle entre Tac., *Agr.*, 18 et Tac., *Ann.*, 13.8 ; en revanche, *fama* ne semble pas avoir ici le sens de « prestige », comme la chercheuse le traduit. Il s'agit bien de la *fama* renvoyant aux échanges d'information non officiels dans les provinces et marges de l'Empire, une acception récurrente au-delà de Tacite (cf. partie précédente).

[2397] *[…] non ignarus* <u>*instandum famae*</u> *ac, prout prima cessissent, terrorem ceteris fore*, Tac., *Agr.*, 18.

[2398] *Mucianus […]* <u>*gliscere famam*</u> *ipso spatio sinebat, gnarus modicas uiris sibi et maiora credi de absentibus*, Tac., *Hist.*, 2.83. Voir à ce sujet P. JAL 1963 : 121, mais la diversité des exemples cités ici prouve qu'il ne s'agit pas d'une spécificité de la guerre civile, à l'inverse de ce qu'il suppose. Le rôle de la (dés)information orale dans les périodes de guerre a été étudié par M. BLOCH à partir de sa propre expérience de soldat de la Grande Guerre : l'historien souligne que la faiblesse de l'information officielle provoquait, en retour, le développement des rumeurs (cf. M. BLOCH 2012 : 42 : « d'où – en cette carence des journaux, à quoi s'ajoutait sur la ligne de feu l'incertitude des relations postales, médiocrement régulières et qui passaient pour surveillées – un renouveau prodigieux de la tradition orale, mère antique des légendes et des mythes », ce qui « ramena le soldat du front aux moyens d'information et à l'état d'esprit des vieux âges, avant le journal, avant la feuille de nouvelles imprimée, avant le livre »).

[2399] Comme c'est peut-être le cas au sujet d'A. Didius Gallus, présenté comme un gouverneur peu audacieux de la Bretagne ; face à la rumeur d'une défaite romaine exagérée par les Bretons, celui-ci augmente à son tour le bruit afin de se fournir un prétexte pour ne pas avoir à pousser plus avant une conquête difficile. Voir aussi Tac., *Agr.*, 14 pour une stratégie semblable d'utilisation à mauvais escient de la rumeur.

[2400] Outre le cas des Bretons évoqué en Tac., *Ann.*, 12.40, mentionnons celui des Arméniens et des Parthes qui tournent la rumeur à leur avantage en Tac., *Ann.*, 15.15. Sur le portrait sallustéen de Mucien, voir É. AUBRION 1985 : 458-462.

[2401] Voir Front., *Strat.*, 1.4.11, 2.5.19 (où cette stratégie est rangée au nombre des *insidiae*), 4.7.26 et 4.7.31. On peut rappeler ici que l'on pense généralement (sans preuve décisive cependant) que Frontin a servi sous le commandement de Corbulon en Arménie, entre 55 et 63 (R. SYME 1958a : 790, cf. l'introduction de l'édition de P. LAEDERICH 1999 : 6 n. 3). Un autre rapprochement entre le Corbulon de Tacite et les *Stratagèmes* de Frontin est suggéré par Rh. ASH 2006 : 367-368. Notons cependant que, selon Fr. BERARD 2006 : 113, les ruses militaires n'ont pas intéressé en profondeur Tacite : c'est sans doute parce qu'elles sont envisagées en rapport avec la psychologie collective (qui est, elle, de premier intérêt pour l'historien) qu'on en trouve des échos ici.

accomplis, il faut ajouter un certain nombre de cas où la maîtrise des canaux de l'information non officiels est moins évidente mais semble suggérée par le récit[2402].

Les généraux habiles sont ainsi caractérisés en action par la rumeur dans le cadre des campagnes. Dans le même monde militaire, mais cette fois à l'intérieur d'un cadre spatio-temporel plus resserré, certains d'entre eux pouvaient recevoir une caractérisation tout aussi positive dans les récits de bataille. En réalité, seulement deux cas sont à présenter ici, mais particulièrement remarquables par les jeux d'écho qu'ils entretiennent[2403] : les deux batailles de Bédriac. Comme nous l'avons déjà évoqué, chacun de ces deux affrontements bascula, selon Tacite, sous l'influence d'une rumeur. C'est déjà dire quelque chose de la puissance des bruits dans les contextes de bataille. L'historien évoque en outre la possibilité que ces rumeurs décisives aient été ou forgées, ou utilisées à bon escient par les vainqueurs, ce qui, tout particulièrement pour Antonius Primus lors de la bataille d'octobre[2404], participe de l'éloge du général en action. Observons en effet son attitude pendant cette seconde bataille :

> *Vndique clamor, et orientem solem – ita in Syria mos est – tertiani salutauere.* (25) *Vagus inde an consilio ducis subditus rumor aduenisse Mucianum, exercitus in uicem salutasse. Gradum inferunt quasi recentibus auxiliis aucti, rariore iam Vitellianorum acie, ut quos nullo rectore suus quemque impetus uel pauor contraheret diduceretue.*[2405] (Tac., *Hist.*, 3.24-25)

La scène est allusive quant à la circulation précise de la rumeur mais, pour notre sujet, comporte des éléments de première importance. Elle se place à la fin d'une bataille confuse qui s'est, pour l'essentiel, déroulée de nuit (Tac., *Hist.*, 3.22). La fin du paragraphe 24 est particulièrement ciselée : par l'évocation du soleil qui se lève après une nuit de combat, elle crée un effet de clair-obscur typique de l'esthétique tacitéenne ; mais en mentionnant le *clamor*,

---

[2402] Plus discret, le portrait rumoral indirect d'Artaban évoque sa capacité à se montrer aussi vif que la rumeur elle-même (Tac., *Ann.*, 6.44). L'utilisation habile (*callide*) des rumeurs de décimation au sein des armées de Germanie à la fin de l'année 68 n'est pas attribuée à un personnage, mais semble devoir rejaillir sur les Vitelliens (Tac., *Hist.*, 1.51). En Tac., *Hist.*, 2.93, Tacite mentionne un cas contraire, celui de Fabius Valens, dont la marche trop lente avait donné naissance à une rumeur défavorable (*sinister rumor*), mais affirme que le général vitellien avait réussi à le dissiper grâce à son attitude au combat. Enfin, en Tac., *Hist.*, 3.43, le fonctionnement amplificateur de la rumeur permet à Valerius Paulinus d'entraîner la Narbonnaise du côté de Vespasien : si la stratégie est semblable à celle pratiquée par Agricola, Mucien ou Corbulon, elle n'est pas clairement attribuée à Valerius Paulinus lui-même.

[2403] Nous reviendrons dans la section suivante sur les échos structurels entre les deux épisodes, largement dépendants de la mention de rumeur qui crée une véritable « narration géminée ».

[2404] Le même modèle de caractérisation est présent pour la première bataille de Bédriac (voir Tac., *Hist.*, 2.42 et Rh. ASH 1999 : 44, même si parler de « devious, albeit un-Roman, ruse » paraît nier la valeur tactique de cette manipulation) ; il est cependant appliqué non à un personnage en particulier, mais aux aux *exploratores* vitelliens. Cela est peut-être dû à la volonté de ne pas peindre un portrait positif des généraux de Vitellius, ou de Vitellius lui-même, qui était absent et qui, comme nous le verrons *infra*, est caractérisé par une certaine malhabileté à contrôler les rumeurs. Symboliquement, d'ailleurs, c'est encore après la mort de Vitellius que les Vitelliens semblent le plus à même à contrôler les bruits : voir la rumeur frumentaire qu'ils encouragent après la victoire flavienne au début de l'année 70 (*[….] augentibus famam Vitellianis […]*, Tac., *Hist.*, 4.38).

[2405] « Le cri de guerre retentit partout, et le lever du soleil – c'est là une coutume en Syrie – est salué par les soldats de la troisième légion. (25) De là une vague rumeur, peut-être forgée intentionnellement par le général [Antonius Primus], disant que Mucien est arrivé, que les armées se sont saluées : ils attaquent alors comme s'ils avaient effectivement reçu l'aide de troupes fraiches ; chez les Vitelliens, la ligne de bataille est désormais plus clairsemée selon que l'armée, laissée sans chefs, se resserre sous le coup de l'impétuosité, ou se dilate du fait de la crainte. »

le narrateur évoque bien, en arrière-plan, la matérialité du combat[2406]. Ce salut au soleil est un détail que l'on peut admettre historiquement : Cassius Dion apporte un témoignage concordant, et les critiques expliquent que la troisième légion, stationnée de longue date en Syrie, a effectivement pu pratiquer ce type de culte[2407]. À la différence de Cassius Dion, cependant, Tacite mentionne explicitement la rumeur qui s'ensuivit chez les Vitelliens, selon laquelle le cri témoignait de l'échange de salutations entre deux armées faisant jonction et trahissait donc l'arrivée des renforts menés par Mucien. La double conséquence psychologique, positive chez les Flaviens (*impetus*), négative chez les Vitelliens (*pauor*), fait basculer la fin de la bataille et est rapportée dans la dernière partie de cet extrait ; elle se double, comme attendu chez Tacite, d'un commentaire d'ordre axiologique sur la foule dépourvue de chef (*ut quos nullo rectore…*)[2408].

Certes, Tacite n'affirme pas explicitement qu'Antonius Primus est l'instigateur de cette rumeur ; cette prudence indique peut-être qu'il s'agit d'une interprétation personnelle qu'il tire des événements et qui ne figurait pas dans ses sources. Cependant, tout concourt à désigner le général flavien comme responsable. Premièrement, l'emploi de la *loaded alternative* indique que la première hypothèse, celle d'une rumeur née spontanément, peut-être en différents lieux de l'armée (*uagus*), possède moins de poids à ses yeux que la seconde, qui fait d'Antonius Primus le point de départ du bruit. Ensuite, son comportement dans les lignes qui précèdent cet extrait va dans le même sens (Tac., *Hist.*, 3.23) : profitant de la lumière de la lune qui grandit les ombres de ses troupes, le chef de guerre exhorte ses soldats à redoubler de courage pour faire fructifier cet heureux hasard. Ce type d'attitude n'est pas isolé chez Tacite : elle rappelle la réactivité de Drusus qui saisit l'occasion d'une éclipse de lune pour mater la révolte des légions de Pannonie[2409]. Le contexte immédiat aussi bien que ces effets d'échos internes donnent donc crédit à la thèse d'une rumeur provoquée artificiellement par le général. Cet élément participe à plusieurs égards à la caractérisation positive d'Antonius Primus comme chef de guerre[2410]. Sa réactivité est mise en valeur : à peine les cris du salut au soleil sont-ils poussés

[2406] Le passage pourrait donc s'insérer dans le cadre des remarques présentées dans le chapitre 2 à propos de la combinaison des sons et des jeux de lumière dans les récits de bataille (cf. la dernière section du chapitre 2 *supra*). On y trouvera également les références concernant le *topos* du combat de nuit.

[2407] Cass. Dio. 65.14. K. WELLESLEY 1972, *ad loc.* ; E. COURBAUD 1918 : 116-117 ; P. COSME 2012a : 176, qui propose deux hypothèses : une coutume adoptée par les légionnaires romains eux-mêmes, ou la présence dans la légion de Syriens recrutés par Vespasien et incorporés plus récemment dans la légion.

[2408] Cf. Tac., *Hist.*, 4.37 (*ipsi, ut est uulgus sine rectore praeceps, pauidum, socors, aduentante Ciuile raptis temere armis ac statim omissis, in fugam uertuntur*). Sur ces deux éléments (conséquences psychologiques et critique de l'absence de *leader*), voir P. RIEDL 2002 : 165-167. Pour Rh. ASH 1999 : 61-65, la caractérisation psychologiques des soldats flaviens pendant l'intégralité de la bataille est négative (en cela, elle se distingue de celle des Vitelliens vaincus).

[2409] Tac., *Ann.*, 1.28. Dans les deux cas, le personnage est présenté comme capable, par son habileté, de tourner des événements qui relèvent du hasard (*casus* pour Drusus, *fortuna* pour Antonius) en un avantage décisif. Sur ce type de scène et la réactualisation du couple *Virtus*/*Fortuna* qui s'y joue, voir L. AUTIN 2017. Dans cette perspective, si la rumeur de la seconde bataille de Bédriac apparaît bien comme un élément de hasard, comme le montre P. RIEDL 2002 : 166, on ne peut s'arrêter à cette caractérisation : la façon dont le général s'en empare est tout aussi significative.

[2410] Selon P. DUCHENE 2012 : 127-128, le recours aux stratagèmes ne serait pas vu négativement dans les *Histoires*, à la différence des *Annales* : le contexte de guerre civile dans la première œuvre, bien différent du *bellum iustum* qui caractérise les guerres de la seconde, pourrait justifier l'utilisation des ruses, habituellement conçus comme une pratique déloyale de la guerre. Nous souscrivons tout à fait à la première partie de cette analyse ; cependant, l'attitude relevée plus haut de Corbulon ou d'Agricola en campagne indique bien que la manipulation de l'information, qui relevait des stratagèmes, n'était pas forcément corrélée à un jugement négatif. En réalité, il

que la rumeur commence à circuler, la mise en relation des deux événements s'établissant par l'adverbe *inde*. La finesse de stratégie est elle aussi discrètement soulignée : le verbe *subdere* suggère une manœuvre délicate, car il fallait que le bruit parût endogène à la foule, comme surgissant d'elle (c'est le sens du préfixe *sub*-). Cette faculté à transformer le *rumor* ou la *fama* en allié suppose aussi un chef proche de ses soldats, capable de se mêler à eux, et présent sur le champ de bataille. Tout cela ressortit aux qualités du bon général, à son *consilium*, et plus spécifiquement à deux types de « stratagèmes » évoqués vers la même époque par Frontin : la capacité à « troubler l'ordonnancement ennemi » et celle à « rétablir la ligne de bataille par un acte de fermeté », soit à faire fond sur les mécanismes de la psychologie des foules que pouvait déclencher la rumeur[2411].

L'exemple d'Antonius Primus est d'autant plus intéressant qu'il permet d'établir clairement que la caractérisation indirecte par la rumeur peut être très positive dans une perspective pragmatique, comme ici, alors que le jugement moral sur le personnage se révèle, lui, particulièrement réservé, pour ne pas dire tout à fait froid. En effet, lors de son apparition dans les *Histoires*, Antonius est l'objet d'un portrait très sallustéen, qui dessine une silhouette taillée à la serpe[2412] ; le morceau se termine sur une antithèse révélatrice, doublée d'un effet de parallélisme frappant : Antonius est présenté comme « le pire des hommes en temps de paix, mais quelqu'un de non méprisable en temps de guerre » (*pace pessimus, bello non spernendus*, Tac., *Hist.*, 2.86)[2413]. Il n'y a aucun doute ici sur la basse opinion morale que Tacite se fait de cet individu[2414]. Cependant, la litote finale est significative : presque à contrecœur, l'historien reconnaît le rôle décisif qu'un homme sans aucune rigueur éthique peut jouer dans une guerre. Hors des passages comportant des mentions de bruits militaires, le portrait en action de ce personnage va exactement dans le même sens, notamment au début de la bataille de Bédriac[2415]. Sans doute le jeu avec les rumeurs, détestable aux yeux de Tacite, faisait-il partie de l'arsenal de quelqu'un comme Antonius Primus.

---

semble bien que Tacite dissocie la valeur militaire d'un homme de son évaluation morale, comme nous allons le voir ; parfois congruentes, ces deux dimensions (pratique et morale) pouvaient aussi êtres divergentes.

[2411] Voir Front., *Strat.*, 2.4 et 2.8 : nous reprenons la traduction des titres de ces rubriques à l'édition de P. LAEDERICH 1999. La *fama* est explicitement mentionnée pour la première catégorie (*De acie hostium turbanda*) avec l'exemple d'Atheas, roi des Scythes, au IVe siècle av. J.-C. (Front., *Strat.*, 2.4.20). On trouve des stratagèmes semblables chez d'autres écrivains militaires, par ex. Polyen (Polyen, *Strat.*, 2.1.9, 2.1.27, 2.2.4, etc.) – il serait sans doute intéressant d'étudier de plus près ce corpus et d'analyser les rapports qu'il entretient avec les récits historiques comme celui de Tacite ; ce ne peut, cependant, être l'objet de ce travail. Sur l'importance des stratagèmes psychologiques chez César, voir J. E. LENDON 1999.

[2412] Étude rhétorique de ce portrait contrasté chez É. AUBRION 1985 : 456-457.

[2413] L'intertexte avec le Marius *quantum bello optimus, tantum pace pessimus* de Velleius Paterculus (Vell. 2.11) est sensible, comme l'a relevé Rh. ASH 1999 : 147.

[2414] Déjà Ph. FABIA 1903 : 362-364 jugeait le portrait partial et hostile. La présentation de la figure d'Antonius Primus a généralement été analysée comme contradictoire, entre cette première caractérisation négative au livre II et le livre III, plus positif à son égard : dans une étude relativement complète, quoique ancienne, M. TREU la jugeait « doppelgesichtig » (M. TREU 1948 : 241, avec les renvois à la bibliographie antérieure, D. C. A. SHOTTER 1977, qui met en avant les qualités pragmatiques du général et ses défauts éthiques ; voir encore Rh. ASH 2007a, *ad loc.*). L'étude de référence aujourd'hui est celle de Rh. ASH 1999 : 147-165, qui s'est attachée à montrer la cohérence de cette figure au-delà du portrait initial, et a parfaitement analysé cette tension entre l'homme, détestable, et le général, brillant.

[2415] Par ex. l'éloquente formule : *nullum in illa trepidatione Antonius constantis ducis aut fortis militis officium omisit* (Tac., *Hist.*, 3.17) et l'énumération qui suit.

Au-delà du cadre de la campagne et du combat rangé, la rumeur caractérise aussi un certain nombre de personnages de façon positive, soulignant leur bonne connaissance des règles gouvernant le comportement de la foule, leur grande réactivité et l'efficacité de leurs calculs stratégiques. Toujours dans le monde militaire, le motif de la rumeur utilisée à bon escient, et surtout dans le « bon tempo », pour replacer des soldats factieux sur le bon chemin affleure au sujet de Drusus lors des révoltes en Pannonie[2416]. Juste avant les combats de rue à Rome qui entérinent la victoire flavienne en 69, les mesures prises par les chefs de ce parti pour « amplifier la rumeur » *(augere famam*, Tac., *Hist.*, 3.54) soulignent l'habileté des Flaviens à influencer indirectement la course des bruits publics, permettant un contraste saisissant avec Vitellius, qui échoue, au même moment, à les museler dans l'*Vrbs*[2417]. Pour finir, en ce qui concerne les bruits urbains, au-delà de l'exemple paradigmatique de Néron, les habiles à (se) jouer de la rumeur laissent apercevoir leurs qualités dans des contextes de crise de légitimité du pouvoir : ainsi Livie et Agrippine au moment d'assurer l'Empire à leur fils[2418], mais aussi les membres de la conjuration de Pison, qui fondent leurs ultimes espoirs sur la *fama*[2419], tout comme le camp othonien pendant le putsch militaire de leur chef[2420]. En ce qui concerne ce dernier exemple, on notera qu'à l'instar des bruits peut-être dispersés par les « espions de Vitellius » (*exploratores Vitellii*, Tac., *Hist.*, 2.42) pendant la première bataille de Bédriac, la caractérisation positive retombe, en dernière instance, non sur le chef (Othon ou Vitellius), mais sur l'ensemble du parti : Tacite se refuse à reconnaître aux deux successeurs de Galba la faculté pleine et entière à contrôler les bruits publics. Enfin, l'absence de certitude qui ressort du récit tacitéen quant à la factualité de ces manœuvres rumorales et les nombreux marqueurs de doute dans ces différents passages sont frappants : il s'agit peut-être, pour Tacite, de recréer l'atmosphère

[2416] Tac., *Ann.*, 1.28, cf. *supra* pour la bibliographie. Technique d'immixtion avec les soldats analogue chez Antonius Primus après la première phase de la bataille de Bédriac (Tac., *Hist.*, 3.19-20). Notons qu'il s'agit encore d'une stratégie que Frontin recommande dans ses *Stratagèmes* pour stopper les tentatives séditieuses de la troupe (Front., *Strat.*, 1.9.1).

[2417] Tac., *Hist.*, 3.54 (*nec duces hostium augendae famae deerant, captos Vitellii exploratores circumductosque, ut robora uictoris exercitus noscerent, remittendo*). Même capacité à augmenter la rumeur et même expression (*augere famam*, Tac., *Hist.*, 4.38) pour le reste du parti vitellien après la défaite, mais avec un succès beaucoup plus limité (cf. *supra*). De manière plus générale, les généraux flaviens semblent particulièrement aptes à contrôler l'opinion, comme l'atteste l'épisode de Tac., *Hist.*, 3.9, dans lequel les chefs de ce parti donnent lecture aux soldats dans une *contio* des échanges de lettres avec Caecina, le général du camp adverse, augmentant ainsi la confiance des soldats et déclenchant ce qui peut s'apparenter à une rumeur (*recitatae pro contione epistulae addidere fiduciam, quod submisse Caecina, uelut offendere Vespasianum timens, ipsorum duces contemptim tamquam insultantes Vitellio scripsissent*). Cette technique proactive diffère radicalement du comportement strictement réactif et pathétique d'Hordeonius Flaccus qui, sous la pression de ses soldats, est quant à lui contraint de leur faire lire les lettres avant qu'il en prenne connaissance (Tac., *Hist.*, 4.25). Dans le premier cas, les discussions des soldats deviennent une arme pour mener la guerre à son terme ; dans le second, ils se transforment en menace latente qui finira par coûter la vie à Hordeonius.

[2418] Respectivement Tibère (Tac., *Ann.*, 1.5) et Néron (Tac., *Ann.*, 12.68). Passages commentés *supra*, p. 435-449.

[2419] Voir le discours rapporté des propos tenus dans l'entourage de Pison après la révélation au grand jour de la conjuration : *si conatibus eius [sc. Pisonis] conscii adgregarentur, secuturos etiam integros ; magnamque motae rei famam, quae plurimum in nouis consiliis ualeret* (Tac., *Ann.*, 15.59). Cette rumeur reste latente et ne se réalisera pas dans la suite du récit. Le vocabulaire de Tacite (*mota res, noua consilia*) vaut condamnation de cette stratégie, tout comme le refus ferme de Pison, qui l'honore. Cependant, cet éloge à demi-mots d'une certaine rectitude morale du principal conjuré n'a rien de contradictoire avec l'efficacité pratique de la stratégie évoquée.

[2420] Tac., *Hist.*, 1.34. Cf. *supra* pour cette rumeur, que nous avons également déjà analysée en détail dans le chapitre 3.

d'incertitude qui entourait ces situations particulièrement incertaines, comme nous le verrons plus bas[2421].

ii- Mépris et échecs

Dans le cadre de la cité, de la campagne militaire, de l'affrontement ou de la vie du camp, les exemples de personnages habiles à s'appuyer sur la rumeur pour arriver à leurs fins sont donc nombreux chez Tacite. Complètement détachés du jugement moral que l'auteur porte à leur égard – et le plus souvent contraires à celui-ci –, ces portraits rumoraux indirects mettent en avant quelques grands traits des individus qu'ils caractérisent : leur excellente connaissance des mécanismes psychologiques qui, aux yeux des Anciens, dirigeaient la foule, leur proximité avec le peuple ou les soldats, qui les rend capables de souffler un mot pour qu'il devienne rumeur, leur faculté d'immixtion avec ces groupes, scandaleuse pour un aristocrate comme Tacite, leur réactivité, enfin, et leur sens de la pensée stratégique.

Tous les personnages tacitéens ne jouissent pas pour autant de ces qualités d'adaptation. Si l'on s'intéresse à présent aux « malhabiles », on s'apercevra que les cas sont un peu plus rares, mais tout aussi marquants. La problématique de fond restera la même : quel rapport entretiennent ces portraits dont sont (indirectement) responsables les rumeurs avec l'image que l'historien lui-même se fait de ces personnages ?

Tibère : une biographie rumorale en deux temps

Nous ne disposons pas d'un épisode aussi éloquent que celui de Clemens pour établir un modèle du malhabile en rumeurs. En revanche, il est possible d'observer le traitement du rapport de Tibère aux rumeurs en miroir de celui de Néron. Comme pour le dernier Julio-Claudiens, les *Annales* rendent sensible toute une biographie rumorale du successeur d'Auguste et dessinent une trajectoire représentant, dans sa complexité et ses évolutions, la relation du prince face aux bruits publics, et donc une partie importante de son contact avec la foule urbaine. Ici aussi, deux questions se posent : Tibère tient-il compte ou non des rumeurs ? Et cette stratégie est-elle ou non couronnée de succès ? Nous avons vu plus haut que le parcours néronien à l'endroit de l'opinion publique se signalait par une constante recherche de symbiose, en accord avec la politique populiste de cet empereur, recherche souvent heureuse mais connaissant également certains échecs dans les moments de contestation de son autorité. La même approche appliquée aux six premiers livres des *Annales* met en lumière une évolution du comportement de Tibère à l'égard des rumeurs : d'abord ignorées par le prince, qui leur dénie toute influence sur le gouvernement de l'État, elles sont prises en compte dans la deuxième triade, où elles bénéficient de plus en plus d'intérêt de la part de l'empereur. C'est donc un portrait en deux temps que nous allons ici déployer.

C'est un fait connu que le principat de Tibère fut marqué, dans un premier moment du moins, par des gestes d'ouverture aux sénateurs, qui acquirent un plus grand pouvoir, au détriment de la plèbe[2422]. La *translatio ad patres* des comices électoraux en 14 en est un bon exemple, elle

[2421] Cf. *infra*, p. 659-666.

[2422] *Inter alia*, voir Y. ROMAN 2001 : 288 : « Homme de la tradition, peut-être même républicain dans son fond, il essaya de partager le pouvoir avec l'aristocratie. »

qui suscita des réactions négatives dans le peuple[2423]. Par la suite, Tibère est critiqué par la foule pour son manque de *ciuilitas* et opposé sous ce rapport à Auguste[2424]. Ces éléments ressortissent à la caractérisation directe et ont été notés plus haut. Dans une perspective de caractérisation indirecte, ils traduisent le malaise de Tibère par rapport à la foule, la gêne à se mêler à elle, tout particulièrement dans les lieux de spectacles, qui étaient pourtant des interfaces de communication essentielles dans le régime forgé par Auguste ; ici, les témoignages de Suétone et de Cassius Dion concordent avec celui de Tacite[2425].

Cette ligne de démarcation entretenue volontairement avec la plèbe romaine a pour conséquence une stratégie d'indifférence à l'égard des rumeurs, théorisée comme telle à l'occasion du procès de C. Junius Silanus en 22. Accusé de concussion, puis de *maiestas*, ce proconsul d'Asie fournit l'occasion aux sénateurs d'une réflexion approfondie sur les mœurs des *patres* (Tac., *Ann.*, 3.69)[2426]. Cornelius Dolabella, consul en 10, propose qu'une mauvaise réputation (*infamia*) empêche d'accéder au rang de proconsul. Invité à répondre à cette proposition, Tibère combat la proposition, préférant fonder les décisions sur des actes plutôt que sur des bruits qui courent. Dans la généralisation qu'il opère alors se dessine une véritable pensée à l'endroit des rumeurs : « César exprima l'avis contraire : certes, il n'ignorait pas les bruits qui couraient au sujet de Silanus, mais il ne fallait pas prendre de décisions à partir de rumeurs. »[2427] Ce *non ex rumore statuendum* indique bien une fermeté face aux rumeurs, voire une fermeture aux voix de la foule, typique de la pensée sénatoriale en la matière et que ne renie probablement pas Tacite ; d'ailleurs, les sénateurs ne s'y trompent pas en célébrant la « rare recherche de popularité » de Tibère (*rara popularitas*)[2428]. Nous avons bien ici ce qui

[2423] Tac., *Ann.*, 1.15 ; voir V. HOLLARD 2010 : 147-149 pour une analyse de la réforme tibérienne.

[2424] Tac., *Ann.*, 1.76 par ex. Sur la *ciuilitas* d'Auguste, voir J.-M. RODDAZ 2005 : 114-115. Le modèle de Vespasien, prince populaire car *ciuilis et clemens* (Suét., *Vesp.*, 12, cf. Z. YAVETZ 1986 : 137) est également sensible à l'arrière-plan. Plus généralement, les pratiques et la signification de l'idéologie du *ciuilis princeps* qui s'impose avec le tournant du principat ont été analysées en détail dans l'article classique d'A. WALLACE-HADRILL 1982 ; plus récemment, avec des renvois complémentaires, H. MENARD 2004 : 34-37.

[2425] Suét., *Tib.*, 37 évoque l'insensibilité de Tibère face aux revendications populaires au théâtre ; Cass. Dio. 57.11 souligne le manque de plaisir de Tibère dans les jeux et l'hypocrisie qu'il y pratique pour affecter de s'y divertir.

[2426] Sur le nombre élevé de *sententiae* dans ce passage (dont celle qui va nous intéresser), P. SINCLAIR 1995 : 108-110.

[2427] *Aduersum quae disseruit Caesar : non quidem sibi ignara quae de Silano uulgabantur, sed non ex rumore statuendum*, Tac., *Ann.*, 3.69. Cr. FORMICOLA 2001 : 56-58 a bien montré combien ce passage contribuait à la caractérisation de Tibère.

[2428] *Quanto rarior apud Tiberium popularitas, tanto laetioribus animis accepta*, Tac., *Ann.*, 3.69. Cette phrase mérite une explication, car elle a été mal comprise par H. GOELZER dans l'ancienne édition de la CUF, qui traduit « Tibère était si rarement soucieux de popularité que ces déclarations furent accueillies avec la joie la plus vive », mésinterprétant la corrélation inversée *quanto… tanto*, qui signifie bien « plus… plus » (et non « d'autant plus… que »). La traduction de P. WUILLEUMIER dans l'édition actuelle de la CUF n'est pas non plus sans ambiguïtés : « moins Tibère recherchait la popularité, plus il la trouva dans la joie des cœurs ». Le terme *popularitas*, très rare, signifie « recherche de popularité », cette popularité étant intimement liée au *peuple* (comme le veut l'étymologie et la proximité avec l'adjectif *popularis*, cf. J.-M. RODDAZ 2005 : 97 n. 1), et non aux sénateurs, comme ces deux traductions peuvent le laisser penser. En refusant la proposition de Cornelius Dolabella, qui revenait à placer le Sénat à la merci des jugements du grand nombre et de la communauté romaine (*infamia*), Tibère signifiait aux *patres* sa volonté de privilégier sa relation avec eux plutôt qu'avec la plèbe urbaine qui, comme l'ont montré Z. YAVETZ et P. VEYNE (cf. *supra*), rivalisait avec l'*ordo senatorius* pour obtenir l'attention du prince. Il faut donc comprendre : « plus Tibère se désintéressait de l'affection du peuple, plus cela suscitait de joie dans les esprits [des sénateurs] ». Le sujet d'*accepta* est la *rara popularitas* (et non *popularitas* seul) : c'est cette absence de recherche de popularité qui est célébrée par le Sénat ici. Voir encore Tac., *Ann.*, 6.46.

s'apparente à un principe de gouvernement[2429] dont la première triade offre plusieurs exemples particuliers : lorsque la cité s'alarme des révoltes militaires en 14 et exige que Tibère aille en personne y faire face (Tac., *Ann.*, 1.46), le prince refuse de tenir compte de ces rumeurs et, fort de sa connaissance plus importante de la situation, demeure à Rome[2430] ; au cours de son procès, Pison espère que le mépris notoire de Tibère pour les rumeurs courant sur sa vie passée, sa tendance à *spernere rumores* (Tac., *Ann.*, 3.10), jouera en sa faveur[2431]. L'indifférence aux bruits publics est ici un choix politique qui distingue radicalement Tibère de Néron, et qui se reflète dans le vocabulaire tacitéen : là où le second était *permotus* par les rumeurs portant Rubellius Plautus au pouvoir (Tac., *Ann.*, 14.22), le premier se montre *immotus* face aux bruits publics (Tac., *Ann.*, 1.47). Même l'affaire du faux Agrippa Postumus, lorsque Tibère neutralise un adversaire qui a fait siennes les armes de la rumeur, signale sa méconnaissance et son insensibilité aux bruits publics : d'abord tiraillé et incapable de contre-attaquer, hésitant entre l'utilisation de la force et la négligence, il finit par transmettre l'affaire à un vrai habile en la matière, Sallustius Crispus, qui réussit à infiltrer les réseaux séditieux et à capturer l'imposteur[2432]. En revanche, face aux nombreuses rumeurs informatives et normatives, parfois dirigées contre lui, qui agitent Rome à la mort de Germanicus, l'hésitation a disparu, et la méthode appliquée, qui consiste à laisser s'évanouir les on-dit en leur opposant un silence attentiste, se révèle plutôt efficace[2433]. Cette stratégie signale une manière d'exercer le pouvoir qui ne cherche pas, en première instance, le soutien de la foule, ignorée voire méprisée, laquelle voue en retour une hostilité constante au prince. Dans cette perspective, les nombreuses rumeurs qui célèbrent des opposants à Tibère, ou des personnes présentées comme telles, à l'instar des imposteurs (faux Agrippa et faux Drusus) ou de Junia Tertulla, sont aussi le signe de ce relatif manque d'acceptation[2434]. De manière indirecte, elles participent donc à la caractérisation politique de Tibère comme empereur.

[2429] La question spécifique des rumeurs permet donc de rejoindre ce que Z. YAVETZ 1983 : 145-163 a analysé comme une « faillite » tibérienne à l'égard des foules, qui « résida dans le *quomodo* et non dans le *quod* » (p. 148) et qui peut expliquer la « tragédie de Tibère », celle d'un manque de popularité malgré un comportement responsable à l'endroit des conditions de vie de la plèbe (voir encore T. J. LUCE 1991 : 2924).

[2430] *Immotum aduersus eos sermones fixumque Tiberio fuit non omittere caput rerum neque se remque publicam in casum dare*, Tac., *Ann.*, 1.47.

[2431] Au sujet de la décision de déléguer à Tibère l'instruction de l'affaire : *quod ne reus quidem abnuebat, studia populi et patrum metuens : contra Tiberium spernendis rumoribus ualidum et conscientiae matris innexum esse ; ueraque aut in deterius credita indice ab uno facilius discerni, odium et inuidiam apud multos ualere*, Tac., *Ann.*, 3.10. La phrase abonde en figures syntaxiques et lexicales opposant Tibère à la foule.

[2432] Tac., *Ann.*, 2.40. Nous souscrivons donc à l'hypothèse de C. COURRIER 2014 : 689-690 selon laquelle Tibère aurait sous-estimé l'efficacité de la rumeur ; les lectures de W. RIES 1969 : 163 (tout comme Clemens, Tibère serait un fin connaisseur de la psychologie collective) et de Ph. HARDIE 2009 : 567 (Tibère aurait agi avec résolution et efficacité) méritent d'être nuancées.

[2433] *Nec obstitit falsis Tiberius donec tempore ac spatio uanescerent : et populus quasi rursum eremptum acrius doluit*, Tac., *Ann.*, 2.82. Le verbe *uanescere*, dont le suffixe inchoatif indique une mort « naturelle » des rumeurs (de la même façon que les inchoatifs *(per)crebrescere* ou *pernotescere* indique la naissance « naturelle » d'un bruit, cf. notre étude lexicale en annexe), était l'un des termes de l'alternative qui tiraillait Tibère à propos de Clemens en Tac., *Ann.*, 2.40 (cf. Ph. HARDIE 2009 : 567) : l'empereur a finalement choisi quel comportement adopter face aux rumeurs gênantes.

[2434] Voir Tac., *Ann.*, 2.39-40 (faux Agrippa Postumus), 3.76 (mort de Junia Tertulla), 5.10 (faux Drusus III). Un autre type de rumeurs participant par ricochet, en quelque sorte, au portrait tibérien se trouve dans les bruits fallacieux, mais dont Tacite souligne qu'ils révèlent la crise de confiance entre la plèbe et l'empereur. L'exemple classique est celui des rumeurs à la mort de Drusus II (Tac., *Ann.*, 4.10-11). En effet, après avoir réfuté les bruits relatifs à un empoisonnement fantaisiste du jeune prince par Tibère, l'historien donne une des raisons pour laquelle

À l'occasion du refus de Tibère de laisser s'installer un culte à son honneur en *Hispania ulterior*, l'empereur est blâmé par des jugements anonymes qui se constituent en un portrait polyphonique (Tac., *Ann.*, 4.38). Il est à noter que celui-ci se termine par un avertissement adressé par ces *quidam* à la politique d'indifférence, voire d'hostilité de Tibère à l'égard de la *fama* : « en effet, disait-on, le mépris de la voix publique menait à mépriser les vertus » (*nam contemptu famae contemni uirtutes*, Tac., *Ann.*, 4.38). Comme souvent, la sentence est d'une grande densité[2435] ; son sens est pourtant de première importance pour notre propos. En effet, le polyptote *contemptus*/*contemnere* permet à ces commentateurs de matérialiser le lien privilégié que doit nouer le prince avec l'opinion publique : d'une part, celle-ci garantit la survie du nom après la mort de l'empereur, mais d'autre part – et c'est là sans doute le sens le plus immédiat de cette phrase –, la recherche de la *fama* agit comme un aiguillon conduisant à la vertu, forçant le *princeps* à apparaître sous un jour positif, et donc à se comporter vertueusement.

Qu'elle ait été adressée à Tibère directement ou qu'il s'agisse de propos publics, cette admonition marque en tout cas un tournant dans la biographie rumorale du deuxième empereur. En effet, l'épisode placé immédiatement après est la demande pleine d'*hybris* que Séjan adresse à Tibère pour obtenir la main de Livia, veuve de Drusus II. Dans la réponse écrite que lui fait l'empereur, le premier argument apporté est l'attention que les princes doivent porter à la *fama*[2436]. La question des alliances dynastiques étaient en effet de celles qui pouvaient agiter la plèbe romaine : attachée à la stabilité du régime, celle-ci s'inquiétait de voir Séjan, une figure peu appréciée pour ses mœurs (Tac., *Ann.*, 4.1) et ses calculs ambitieux, mettre un pied dans la *domus* impériale. De fait, au chapitre suivant, nous voyons Séjan chercher à détourner « la rumeur de la foule » (*uulgi rumor*, Tac., *Ann.*, 4.41). Tibère a donc vu juste ici. Cette prise en compte nouvelle du jugement populaire dans les choix de gouvernement traduit une véritable révolution de la politique tibérienne en la matière. Encore une fois, c'est la confrontation des

---

il a tout de même rapporté ce *rumor* : le simple fait que cette hypothèse soit formulée par la foule montre les soupçons que l'on faisait porter sur Tibère et Séjan et leur impopularité (*sed quia Seianus facinorum omnium repertor habebatur, ex nimia caritate in eum Caesaris et ceterorum in utrumque odio quamuis fabulosa et immania credebantur, atrociore semper fama erga dominantium exitus*, Tac., *Ann.*, 4.11). Cette analyse est fréquente dans la littérature critique, cf. H. MCCULLOCH 1984 : 5-8, R. MELLOR 1993 : 37 (« that such a story became widespread provides a gauge of the hatred of Tiberius »), A. J. WOODMAN & R. H. MARTIN 1989, *ad loc.*, et O. DEVILLERS 2003 : 169. Cr. FORMICOLA 2001 : 34-35 souscrit à cette interprétation, mais ajoute que l'insistance de Tacite sur l'aspect calculateur de Tibère dans ce passage, même pour le disculper d'une quelconque faute, participe à la construction d'un personnage froid et dépourvu de toute humanité. Voir également Tac., *Ann.*, 6.30 (et I. SHATZMAN 1974 : 559) pour ce type de caractérisation « par miroir » des rumeurs, toujours à propos de Tibère.

[2435] Pour Ph. HARDIE, le passage signe la victoire de Tacite sur Tibère quant à la maîtrise de la *fama* : seule la *fama* de l'historien a vocation à durer, celle du prince ne reposant que sur vertus factices, incapables d'assurer sa réputation après sa mort (cf. Ph. HARDIE 2009 : 561-563 ; Ph. HARDIE 2012 : 300-305, reprenant une analyse de T. J. LUCE 1991 : 2922-2926, selon lequel Tacite refuse de donner ici la seule *fama* qui compte, celle que confère l'œuvre historique). Sans être complètement contradictoire, notre lecture se veut plus politique et confère à *fama* le sens de « rumeur, opinion publique » plutôt que celui, plus réduit, de « réputation ». Selon R. SYME 1958a : 315 ; 514 ; 727, le passage serait une parodie du langage des adulateurs de la cour impériale, parfois médisants à l'égard de l'empereur et, en somme, « plus royalistes que le roi », si l'on peut dire ; cependant, le parallèle avec les autres textes cités ici permettent de lui donner une importance plus sérieuse et d'en éprouver la valeur proprement politique.

[2436] *Ad ea [sc. scripta Seiani] Tiberius […] adiunxit : ceteris mortalibus in eo stare consilia quid sibi conducere putent ; principum diuersam esse sortem quibus praecipua rerum ad famam derigenda*, Tac., *Ann.*, 4.40. Cette prise en compte de la *fama* est signalée par Z. YAVETZ 1983 : 153, qui n'évoque cependant pas l'évolution décisive qu'elle représenta. Sur le sens de *fama* comme opinion publique ici, voir encore Z. YAVETZ 1986 : 180.

formules qui rend le mieux compte de ce virage : au *non ex rumore statuendum* de Tac., *Ann.*, 3.69 répond un ferme *praecipua rerum ad famam derigenda* (Tac., *Ann.*, 4.40). Les échos entre les deux citations, notamment l'emploi de l'adjectif verbal, ne sauraient être rapportés au hasard[2437]. Tibère, faisant peut-être le constat de l'impossibilité de conserver sa légitimité sans le soutien du peuple et en ne faisant fond que sur le Sénat[2438], décide donc de tenir compte de l'opinion publique.

Nous sommes loin encore de la relation symbiotique entre Néron et la foule et de la perméabilité du fils d'Agrippine aux rumeurs, mais la transformation est notable. La deuxième triade contient quelques illustrations pratiques de cette nouvelle sensibilité aux rumeurs, qui occupent donc une place symétriquement opposée aux exemples de la première. Alors qu'un mot prononcé en privé à propos d'Agrippine l'Aînée se répand sous la forme d'un *rumor* annonçant les velléités d'assassinat de Tibère contre sa bru (Tac., *Ann.*, 4.54), l'empereur, loin d'ignorer ces bruits comme c'était le cas quelques années plus tôt, cherche à lutter contre eux : « mais César, pour détourner le bruit, assistait assidûment aux séances du Sénat » (*sed Caesar, quo famam auerteret, adesse frequens senatui […]*, Tac., *Ann.*, 4.55). L'indifférence passive s'est muée en résistance active : témoin, la finale *quo famam auerteret*, qui annonce déjà les structures analogues que nous avons vues pour le règne de Néron. Certes, Tibère agit en aval de la rumeur ici ; cependant, son approche n'est pas malhabile puisque, en se montrant au Sénat, il quitte l'espace secret du Palais dont se nourrit la renommée et cherche à donner un autre sujet de conversation à la cité. Cette façon d'attaquer de biais la rumeur, en la déviant de son lit plutôt qu'en tentant d'en tarir son flux, rappelle certains exemples de fins « manipulateurs » de rumeurs ; elle semble de surcroît fonctionnelle, puisque la rumeur disparaît de la suite du récit. Plus révélateur encore, à la suite de l'incendie du Caelius en 27, Tibère réussit cette fois à agir au moment même de la naissance d'une rumeur hostile, stoppant ainsi sa course et parvenant même à réorienter la *fama* vers son propre éloge. Le passage est très éloquent et mérite un commentaire stylistique :

> *Feralemque annum ferebant et omnibus aduersis susceptum principi consilium absentiae, qui mos uulgo, fortuita ad culpam trahentes ni Caesar obuiam isset tribuendo pecunias ex modo detrimenti. Actaeque ei grates apud senatum ab inlustribus famaque apud populum, quia sine ambitione aut proximorum precibus ignotos etiam et ultro accitos munificentia iuuerat.*[2439] (Tac., *Ann.*, 4.64)

La caractérisation rumorale indirecte est ici positive : selon les codes analysés plus haut, Tibère fait preuve de réactivité et d'à-propos psychologique en ne contrant pas la rumeur

[2437] J.-M. ENGEL 1972 : 345 relève l'écho, mais l'analyse comme une hésitation, et non une évolution, de Tibère.

[2438] On peut rapprocher cela de l'opinion d'E. FLAIG selon laquelle il était difficile de se maintenir à la tête de l'Empire sans le soutien combiné du Sénat, de l'armée et de la plèbe urbaine, les trois seuls groupes capables, à ses yeux, d'assurer non la légitimité, mais bien plutôt l'acceptation (« Akzeptanz ») du prince (cf. E. FLAIG 1992 ; E. FLAIG 2012).

[2439] « On qualifiait cette année de funeste, en ajoutant que les éléments étaient bien contraires au prince pour qu'il prenne la résolution de s'absenter – coutume propre au peuple, ils allaient faire d'éléments dus au hasard une faute, si César ne s'y était pas opposé en faisant un don à la mesure du désastre. Les hommes les plus brillants lui rendirent grâce au Sénat, et la rumeur, dans le peuple : de fait, c'était sans ambition et sans répondre aux prières de ses proches qu'il avait, par sa libéralité, secouru même des inconnus qu'il avait fait venir de son propre chef. »

frontalement, par exemple via un édit, mais en la contraignant à se fixer sur une matière plus positive, sa libéralité[2440] : paradoxalement, c'est cette approche latérale, en quelque sorte, qui permet d'affronter (*obuiam ire*) la rumeur. Le rythme de la phrase de Tacite rend parfaitement compte de la capacité de réaction de Tibère : elle s'ouvre sur les bruits qui commencent à se faire entendre, rendus menaçants par l'allitération *feralem* / *ferebant*, se poursuit avec une sentence généralisante portant sur le *mos uulgi*, comme fréquemment chez Tacite ; cependant, avec l'hypothétique *ni […] detrimenti*, la rumeur bascule dans l'irréel, perd son actualisation et devient virtuelle. Tibère apparaît comme un véritable homme providentiel, qui empêche la ville de sombrer dans le chaos. Lorsque la rumeur réapparaît dans la phrase suivante, cette fois sous la forme de la *fama*, c'est pour rendre grâce au prince dans un mode de communication propre à la plèbe. Bien sûr, les livres tibériens des *Annales* ne comportent pas autant d'interactions entre l'empereur et la rumeur que l'hexade néronienne ; toutefois, c'est un coup de maître que réalise Tibère ici, qui permet à Tacite de rendre compte d'une réelle évolution politique de son règne. Approchant de la fin de sa vie, le vieil empereur retiré à Capri pourra jeter un regard rétrospectif sur ce tournant et considérer, dans une méditation désabusée, « la haine publique à son endroit et son grand âge : c'était l'opinion, bien plus que la coercition, qui maintenait son règne » (*[…] reputante Tiberio publicum sibi odium, extremam aetatem magisque fama quam ui stare res suas*, Tac., *Ann.*, 6.30). Ce constat explique pourquoi Tibère a accepté de laisser Gaetulicus, beau-père de Séjan, à la tête des légions de Germanie : s'attaquer à cet homme illustre et populaire risquait de susciter l'ire de la *fama*, remettant ainsi en question le faible consensus qui permettait à Tibère de continuer à régner[2441]. Ignorée au commencement du règne, l'opinion publique est devenue l'une des boussoles de Tibère. Cette évolution, qui accompagne l'enchaînement vers le pire de la seconde partie de l'hexade tibérienne, ce qui n'est pas innocent : aux yeux de Tacite, une politique d'indifférence à l'égard des rumeurs et de collaboration avec le Sénat, tout hypocrite qu'elle soit, était préférable aux compromissions avec la rumeur.

La biographie rumorale de Tibère dessine donc le parcours d'un *princeps* dont l'indifférence radicale aux bruits publics, sans doute signe d'une orientation politique pro-sénatoriale, se transforme progressivement en reconnaissance de l'importance de l'opinion pour assurer la stabilité de son règne. Loin des fluctuations oscillantes d'un Néron hyperactif face à la rumeur, Tibère, dans la seconde partie de son principat, interagit peu avec la rumeur, mais bien. Cet itinéraire que dessine la caractérisation rumorale indirecte, du détachement à l'implication, croise la déchéance morale du personnage dont témoigne le portrait pris en charge par Tacite. En effet, l'historien, dans les moments clefs de son récit (Tac., *Ann.*, 4.1 ; Tac., *Ann.*, 6.57), se plaît à souligner la chute progressive vers le vice du successeur d'Auguste

[2440] D'autant plus célébrée que rare chez lui, si l'on en croit Suétone (Suét., *Tib.*, 48), qui mentionne cet épisode. Selon O. DEVILLERS 2017, cette intervention de l'empereur est ce qui distingue l'épisode de la catastrophe de Fidènes (Tac., *Ann.*, 4.62-63), où les grandes familles romaines avaient fait preuve d'une solidarité toute républicaine. Cette différence révèle selon ce chercheur les enjeux de l'historiographie impériale que pratique Tacite. Voir un passage analogue en Tac., *Ann.*, 6.45, sans mention explicite de rumeur toutefois.

[2441] On pourra rapprocher cela de la sentence de Tac., *Ann.*, 13.19 : *nihil rerum mortalium tam instabile ac fluxum est quam fama potentiae non sua ui nixae* (à propos de la chute d'Agrippine).

Chefs de guerre maladroits et princes en manque d'acceptation

Les autres personnages tacitéens qui se signalent par leur malhabileté ou leur détachement face à la rumeur sont représentés dans des postures plus simples. Les exemples de généraux sont moins fréquents que dans la partie précédente ; ils se traduisent surtout par l'échec des stratagèmes fondés sur la rumeur. Deux illustrations se trouvent dans la narration des affaires parthiques au début du livre XV des *Annales* (61-62). Dans le premier, L. Caesennius Paetus, envoyé par Néron pour seconder Corbulon et tenir l'Arménie sous domination romaine, commet une erreur stratégique : pris à revers par les Parthes, « il fait venir la douzième légion, mais cet ordre dont il espérait qu'il répandrait le bruit de l'accroissement de son armée trahit son infériorité numérique » (*accitur legio duodecima et, unde famam aucti exercitus sperauerat, prodita infrequentia*, Tac., *Ann.*, 15.10). Loin d'être anodin, ce mauvais calcul précipitera la défaite humiliante de Rhandeia. Paetus échoue ici là où Mucien – entre autres – réussira[2442], en voulant jouer sur la tendance de la rumeur à l'exagération pour provoquer la peur, voire la fuite des ennemis. La même inhabileté éclate dans le camp parthe. En effet, le chef de guerre Monaeses, lieutenant de Vologèse, tente de devancer la rumeur de sa marche sur Tigranocerte, la capitale de l'Arménie, mais sa tentative manque son but, puisqu'il y trouve Tigrane, le roi soutenu par les Romains, parfaitement préparé à défendre la ville[2443]. Une fois encore, l'attitude de Monaeses fait écho à des stratagèmes existants, dont Tacite et la tradition historiographique de façon générale livrent de nombreux exemples de succès[2444]. Ces deux brefs éclairages, qui prennent la forme de la caractérisation indirecte par la rumeur, sont donc conçus comme des contre-exemples, des vignettes présentant de mauvais généraux singeant, sans réussite, l'audace stratégique des grands chefs de guerre. Dans le contexte immédiat de ces extraits, la guerre romano-parthique de 61-63, c'est évidemment la figure de Corbulon qui en ressort grandie, par le contraste qu'elle engage avec Paetus et Monaeses[2445].

Le cadre urbain fournit quant à lui surtout des caractérisations d'empereurs qui, à la suite de Tibère, soit ignorent la voix publique, soit n'arrivent pas à interagir avec elle. Tout comme pour Tibère, ces portraits rumoraux en action sont tout autant psychologiques – ils permettent de dessiner les traits de caractère du prince – que politiques à proprement parler, en ce qu'ils définissent, à l'échelle d'un règne, une modalité du rapport à la foule. Deux exemples complémentaires des *Histoires* sont à évoquer. Le cas de Galba est, dans notre perspective, analogue à celui de Tibère. Proche des milieux sénatoriaux[2446], le successeur de Néron se

[2442] Tac., *Hist.*, 2.83 pour une manœuvre semblable, mais réussie (cf. *supra*).

[2443] *Ea dum a Corbulone tuendae Syriae parantur, acto raptim agmine Monaeses ut famam sui praeiret, non ideo nescium aut incautum Tigranen offendit*, Tac., *Ann.*, 15.4.

[2444] Concernant le thème du général assez rapide pour devancer la rumeur, on peut même parler de *topos*. Cf. *supra*, p. 411-416.

[2445] L'opposition entre Paetus et Corbulon quant à leur utilisation de la rumeur est donc à replacer dans le cadre plus général du contraste (conçu comme un procédé d'unité thématique) entre les deux hommes, lequel a été mis en lumière par O. DEVILLERS 1994 : 171-172. Également M. PFORDT 1998 : 190 : « Neben ihm [Corbulo] haben keine anderen Feldherrn oder Beamten, die sich ebenfalls im Osten aufhalten, ein eigenes Gewicht: sie alle […] werden nur im Verhältnis zu Corbulo dargestellt. »

[2446] Cf. C. COURRIER 2014 : 709, qui parle pour Galba du « symbole de vieux sénateur qu'il incarnait », comme pour Tibère. Cette vision traditionnelle est nuancée par E. FLAIG 2012 : 385, qui souligne que Galba était loin d'être accepté unanimement par le Sénat (ce qui n'est cependant pas contradictoire avec l'image sénatoriale qu'il renvoyait).

distingue par sa rigueur « antique » et, comme cela a pu être souligné, « anachronique »[2447], son refus de toute forme de lien direct avec l'armée et le peuple (on peut penser au *donatiuum* qui ne fut jamais donné aux prétoriens, par exemple), et, de manière plus générale, par son conservatisme[2448]. Cela eut comme conséquence directe une impopularité croissante dans la foule urbaine et militaire, qui prit notamment la forme de rumeurs moqueuses ou ouvertement hostiles[2449]. La caractérisation indirecte par la rumeur laisse également apercevoir un prince incapable de comprendre le fonctionnement des bruits publics, dont le rôle était pourtant central dans les épisodes de troubles politiques. En cela, Galba s'oppose aux manœuvres habiles des Othoniens[2450]. En effet, outre son inaptitude à distinguer une rumeur authentique (Tac., *Hist.*, 1.29) d'un bruit forgé et mis en circulation par le camp d'Othon pour le faire sortir du retranchement du Palatin (Tac., *Hist.*, 1.34)[2451], le comportement du parti de Galba au moment de l'adoption de Pison est éloquent. Répondant à une pression populaire[2452], l'adoption doit permettre à Galba de reprendre la main sur le cours des événements, à un moment (le 10 janvier) où les nouvelles des révoltes en Germanie sont mauvaises. Sans évoquer la pertinence du choix de Pison, on pourra remarquer dans cet épisode l'absence complète de contrôle de la communication impériale autour de cet événement fort : la rumeur empêche le pouvoir de conserver sa prééminence sur l'annonce de l'adoption. En effet, alors même que le conseil du prince se décide pour une proclamation au camp, afin d'affermir le soutien des prétoriens au nouveau César, et non au Sénat ou aux Rostres, la population romaine obtient l'information que ne parviennent pas à tenir secrète les partisans de Galba. La présentation de Tacite insiste sur cette malhabileté : « ceux qui essayaient de réprimer les bruits qui fuyaient ne faisaient que les enfler » (*male coercitam famam supprimentes augebant*, Tac., *Hist.*, 1.17). La densité et la construction de la phrase tacitéenne rend bien compte d'une maladresse qui commence comme un échec (*male coercitam famam*) et se termine en désastre, provoquant l'effet l'inverse (*supprimentes augebant*, l'idée étant exprimée par la formule oxymorique). En ce qui concerne la relation aux rumeurs, Galba se présente, si l'on peut dire, comme un « demi-Tibère »[2453] : de toute évidence hostile aux bruits publics et aux remarques de la foule, il ne parvient pas à les

[2447] Selon l'expression de K. BÜCHNER 1965, qui juge les discours et les actes de l'empereur appartiennent à une autre époque. Sur le portrait général de Galba chez Tacite (avec confrontation à la tradition parallèle) et étude des grands traits (*senium, seueritas, parsimonia*), voir E. KOESTERMANN 1956, ainsi que, plus rapidement, A. MICHEL 1966 : 199 ; R. MELLOR 1993 : 20 ; Rh. ASH 1999 : 75-76.

[2448] Cf. J.-M. ENGEL 1972 : 411-415 (« un réactionnaire en désharmonie avec son temps »). P. DUCHENE 2014 : 323 rappelle qu'il y a sans doute ici des traces de propagande othonienne dans ce portrait chargé. Sur les problèmes de communication de Galba avec la plèbe urbaine, voir Plut., *Galb.*, 17 et les analyses de E. FLAIG 1992 : 90 ; C. COURRIER 2014 : 679-680.

[2449] Cette impopularité croissante dans les histoires et le mépris de Galba, en retour, à l'égard des rumeurs traduit sans doute la fin de l'acceptation du prince auprès de la *plebs urbana* analysée en détail par E. FLAIG 2012 : 383-384.

[2450] Comme le note J. DIREZ 2012 : 422 à propos des événements de janvier 69 : « Si Galba fut un empereur qui subit la rumeur, Othon la manipula. »

[2451] L'incapacité à collecter et à contrôler l'information qui fuit alors le camp de Galba est lue par O. DEVILLERS 2012a : 167 comme le signe de la perte du pouvoir que vit l'empereur à ce moment de la crise du 15 janvier.

[2452] Selon Suétone (Suét., *Galb.*, 17) ; Tacite (Tac., *Hist.*, 1.14) n'est pas aussi explicite. Sur le rôle de la foule dans la première partie du livre I des *Histoires*, à la fois manipulée par les prétendants et influençant les événements, voir l'analyse stimulante de Ph. HARDIE 2010 : 24-27. L'affirmation de N. J. SHUMATE 1997 : 371 selon laquelle la foule ne serait que spectatrice passive de l'histoire dans la première quinzaine de janvier 69 paraît bien exagérée, surtout en regard des passages que la chercheuse met en avant (Tac., *Hist.*, 1.17 et 1.35, où le rôle de la foule paraît au contraire très actif).

[2453] Autant que comme un « anti-Néron », selon le mot de P. DUCHENE 2014 : 322-325.

ignorer – témoin, sa fin provoquée par une trop grande confiance envers une fausse nouvelle. Ayant peut-être perçu le rôle décisif que pouvaient jouer ces rumeurs à Rome, il disparaît avant d'avoir pu opérer sa mue comme Tibère l'avait fait. À cet égard, sa fin apparaît symbolique : la foule pénètre dans le palais et emporte le vieux prince, incapable de lui résister, vers le forum, où les Othoniens l'assassineront[2454]. Ce qui est mimé ici, c'est, d'une certaine façon, l'échec auquel conduit une trop grande rigidité face à la foule : cet empereur, dont l'extériorité à l'égard de la plèbe est marquée par la tenue militaire qu'il porte au moment de sa chute, comme s'il souhaitait affronter la foule, mourra pour avoir été trop chêne et pas assez roseau face au *uulgus*[2455].

Le cas de Vitellius, le dernier que nous traiterons ici, permet d'envisager un autre cas de figure, celui d'un prince sensible aux voix de la foule, mais incapable d'interagir avec elle de façon à en tirer un bénéfice. Il ne fait pas de doute que le projet politique de Vitellius consistait, tout comme celui d'Othon[2456], en une forme de néronisme renouvelé[2457], lequel impliquait une sensibilité constante à la foule et à ses voix. Cette ambition politique est particulièrement visible lors de la tenue des comices consulaires à l'été 69, auxquels Vitellius assista « en citoyen » : l'adverbe *ciuiliter* (Tac., *Hist.*, 2.91) l'oppose ici au modèle tibérien de relation à la foule[2458], tout comme sa présence active au cirque et au théâtre. Dans le même passage, Tacite affirme qu'il rechercha en ces occasions « toutes les rumeurs de la plèbe infime » (*omnem infimae plebis*

[2454] *Nemo scire et omnes adfirmare, donec inopia ueri et consensu errantium uictus sumpto thorace Galba inruenti turbae neque aetate neque corpore resistens sella leuaretur*, Tac., *Hist.*, 1.35. Voir également le passage de la mort à proprement parler, qui abonde en tropes de la passivité : *agebatur huc illuc Galba uario turbae fluctuantis impulsu, completis undique basilicis ac templis, lugubri prospectu* (Tac., *Hist.*, 1.40). Sur les sèmes du spectacle dans ce passage très commenté, renvoyons simplement ici à M. G. MORGAN 1994.

[2455] Cf. P. SCHUNCK 1964 : 46, mais il nous semble que Tacite ne critique pas tant le fait que Galba se laisse influencer par une rumeur ici que son incapacité à comprendre la foule et à envisager une autre modalité d'interaction avec elle que celle de l'affrontement rigide (*corpore resistens, sumpto thorace*, Tac., *Hist.*, 1.35). P. SCHUNCK montre que la mort des trois usurpateurs de 69 permet à Tacite de les caractériser : à Galba, qui possède la volonté, mais non la capacité de résister, répondent Otho, qui échappe à la masse, et Vitellius, qui demeure jusqu'à sa fin un simple objet aux mains de la foule (cf. p. 82 tout particulièrement). Voir également Rh. ASH 1999 : 79 et suiv. pour cette scène et l'intertexte épique qui la sous-tend.

[2456] Sur Othon comme nouveau Néron (particulièrement flagrant en Tac., *Hist.*, 1.78), voir G. TOWNEND 1964 : 369 (pour la question des sources) ; E. FLAIG 1992 : 307-308 (qui juge le comportement d'Othon ambigu) ; Rh. ASH 1999 : 86-87 ; R. CARRE 1999 ; St. BENOIST 2001 : 297 ; H. HAYNES 2003 : 55 ; C. COURRIER 2014 : 906-907. Le cas du successeur de Galba est cependant moins net du point de vue du portrait rumoral indirect que celui de Vitellius : ses interactions avec la rumeur restent limitées, peut-être du fait de la brièveté de son règne, et ne sont de surcroît pas toujours rattachées à sa personne (cf. les *Othoniani* en Tac., *Hist.*, 1.34).

[2457] C'est ainsi que Suétone le présente (Suét., *Vit.*, 11 ; également chez Cass. Dio. 65.4). Sur la *leuitas popularis* de Vitellius, voir Z. YAVETZ 1969, qui souligne l'inconstance du comportement de ce prince, qui, une fois à Rome, essaya d'abord de se « dé-Néroniser » (p. 565) avant d'assumer son populisme. Sur celui-ci, voir également E. FLAIG 1992 : 342-344 (qui parle de « gestes de proximité affective » atteignant l'intensité de l'époque néronienne) et plus récemment E. CIZEK 2007 (avec une présentation plus caricaturale de la plèbe p. 84), selon lequel Vitellius alla plus loin dans son néronisme qu'Othon (cf. aussi J.-M. ENGEL 1972 : 420). Le thème du *Nero rediuiuus* est traité par R. F. NEWBOLD 1972 : 308 ; R. CARRE 1999 : 152-159 ; St. BENOIST 2001 : 297 n. 76 ; P. COSME 2012a : 98 ; C. COURRIER 2014 : 631 ; 909-910 ; plus généralement, sur les échos néroniens sous les principats d'Othon et Vitellius chez Tacite, voir le *working paper* d'O. DEVILLERS sur le « Neronian Past » dans les *Histoires* (O. DEVILLERS 2015 : 4-8, disponible en ligne [https://research.ncl.ac.uk/histos/documents/2015WP02DEVILLERSNeronianPastinHistoriesofTacitus.pdf]). Le portrait de Vitellius a été étudié dans un chapitre fouillé par Rh. ASH 1999 : 95-125, qui met en lumière l'image traditionnelle de Vitellius dans les sources littéraires et les innovations de Tacite à cet égard, qui résident principalement dans l'importance conférée à la relation entre l'éphémère empereur et les soldats (sur Vitellius et Néron, voir spécifiquement p. 104-105).

[2458] Cf. Tac., *Ann.*, 6.13. Sur le comportement de Vitellius et ce qu'il révèle de la politisation de la foule, C. COURRIER 2014 : 631, en plus de E. CIZEK 2007 : 93.

rumorem […] adfectauit), c'est-à-dire, s'il fallait gloser, qu'il chercha à ce que l'on parlât de lui. *Rumorem adfectare* : une telle expression s'inscrit sans peine à la suite du *rumorem respicere* caractérisant Néron en Tac., *Ann.*, 13.15. Cependant, à la différence du maître néronien, ces vues sur la rumeur ne parvinrent pas à se concrétiser en actes. De même que dans les portraits vus plus haut, la stratégie mise en place par Vitellius semble la bonne : inspirer les bruits publics plutôt que de les contraindre, agir indirectement et non directement sur eux. Son échec reste cependant patent. Dans le même passage, Tacite signale que « ce comportement, sans doute bienvenu et agréable au peuple, s'il était la conséquence de ses vertus, le souvenir de sa vie passée le rendait inconvenant et déplacé »[2459]. Ainsi, une bonne connaissance du fonctionnement théorique de la rumeur n'aboutit pas nécessairement chez Tacite à une caractérisation positive, comme nous l'avons déjà vu pour Néron : si l'acceptation du prince auprès des masses n'était pas solide, si sa légitimité était contestée, cette sensibilité aux bruits publics était condamnée à rester lettre morte[2460].

À la suite de cette notation liminaire, le règne de Vitellius oscille entre cette attention permanente portée à l'*os uulgi*[2461] et des erreurs grossières, trahissant au mieux sa fébrilité, au pire sa perte de contrôle. De fait, les tentatives, forcément vaines, pour museler la rumeur à la suite des premières défections en faveur de Vespasien (Tac., *Hist.*, 2.96), puis de la défaite de Bédriac (Tac., *Hist.*, 3.54), le rapprochent beaucoup plus d'un Galba que d'un Néron[2462] : tout comme au moment de l'adoption de Pison, le pouvoir impérial cherche à censurer les locuteurs de la rumeur ; par ce comportement, non seulement les Vitelliens n'arrivent pas à en arrêter la progression, mais ils donnent de surcroît plus de matière aux propos (*alimentum famae*, Tac., *Hist.*, 3.54), augmentant de fait la circulation du bruit. Ici aussi, les effets de style et la concision tacitéenne mettent en lumière la dichotomie entre l'objectif de Vitellius et l'échec de ses

[2459] *Quae grata sane et popularia, si a uirtutibus proficiscerentur, memoria uitae prioris indecora et uilia accipiebantur*, Tac., *Hist.*, 2.91. On pourra rapprocher l'irréel *quae grata sane et popularia, si a uirtutibus proficiscerentur* de la concessive qui caractérise les tentatives de Néron pour reprendre la main face aux rumeurs qui incriminent son comportement pendant le grand incendie de Rome : *quae quamquam popularia in iritum cadebant* (Tac., *Ann.*, 15.39). À chaque fois, il s'agit bien de signaler une bonne stratégie ruinée par un manque de légitimité au sein de la plèbe, ce qui, dans le cas de Vitellius, pourrait aller dans le sens de l'analyse de R. F. NEWBOLD 1972 : Vitellius n'était pas particulièrement populaire, mais fut soutenu par la plèbe à la fin de son règne par peur des Flaviens.

[2460] L'exemple de Vitellius n'est pas isolé : Z. YAVETZ 1986 : 142-144 relève une situation analogue pour Domitien (hors de notre corpus, donc), dont l'attitude résolument populiste, qui se traduisait chez lui entre autres par sa cruauté envers l'ordre sénatorial, ne se transforma pas en popularité dans la plèbe romaine, à l'inverse de Néron.

[2461] Par exemple au moment de la marche des Flaviens sur Rome, ce qui donne l'occasion d'une critique sentencieuse de la part de Tacite : *quin et Caesarem se dici uoluit, aspernatus antea, sed tunc superstitione nominis, et quia in metu consilia prudentium et uulgi rumor iuxta audiuntur*, Tac., *Hist.*, 3.58. Ne laissons pas la psychologie tacitéenne nous tromper : la sensibilité au *rumor uulgi* est moins un effet de la peur qu'un principe de gouvernement chez Vitellius, comme l'attestent les autres passages évoqués dans ce paragraphe. De manière intéressante, lorsque Vitellius abandonne toute forme de réaction après plusieurs défaites, l'interruption de ce dialogue et de cette écoute permanents des voix de la foule est immédiatement signalée par Tacite : *non parare arma, non adloquio exercitioque militem firmare, non in ore uulgi agere* (Tac., *Hist.*, 3.36 ; remarquer le rythme ternaire sous forme de gradation, qui confie à la communication avec la foule le rang le plus important).

[2462] Ces deux passages sont représentatifs de ce que Ph. HARDIE 2012 : 286 identifie comme un « Tacitean *topos* », « the impossibility of controlling rumour ». Lire un troisième texte plus discret, mais qui signale la difficulté qu'eut Vitellius à dissimuler l'entrée en guerre des Flaviens, en Tac., *Hist.*, 2.67 (la rumeur est thématisée par le verbe *crebrescere*).

manœuvres[2463]. Constatant l'échec de ses premières tentatives pour mettre de son côté les rumeurs, Vitellius a pu tenter une approche plus frontale du problème au moment des premières difficultés, oubliant ainsi la première règle en matière d'interaction avec les bruits publics : seule une action indirecte, préférentiellement en amont des on-dit, était susceptible de fonctionner. Une censure directe ne pouvait que conduire à l'échec. Ainsi la biographie rumorale de Vitellius, débutée comme celle d'un second Néron, finit-elle par se confondre avec celle de Galba, la rectitude morale en moins : car lorsque l'efficacité de ce type de manœuvre est décrétée nulle par le narrateur, il ne reste plus au lecteur que l'image, fort négative, d'un prince « malléable », pour reprendre l'expression de Rh. ASH[2464].

Conclusion intermédiaire : du portrait rumoral indirect au « procédé d'unité »

Les portraits en action que permettaient de dessiner les rumeurs ont donc l'avantage d'être toujours doubles : caractérisant un caractère (la dissimulation tibérienne, la turpitude néronienne, la rigueur de Galba, la valeur militaire des grands généraux, la lâcheté des autres, etc.), ils permettent aussi de modéliser une conception particulière de l'exercice de pouvoir (civil ou militaire), plus ou moins ouvert à la foule, plus ou moins sensible à son opinion. Insérés dans le récit et n'introduisant pas de pause narrative, ces portraits permettaient donc de lier l'analyse psychologique et l'enquête politique, tout particulièrement à Rome. En effet, ce sont bien les empereurs qui sont le plus souvent et le plus largement l'objet de telles caractérisations, qui offrait à Tacite l'avantage de faire converger la peinture des caractères avec le tableau de l'époque. La richesse de ce que nous avons appelé les « biographies rumorales » des princes donne ainsi l'occasion à l'historien d'évoquer des parcours dynamiques et en constante évolution. De fait, si nous avons bien distingué deux paradigmes en opposant un Néron sensible à la rumeur et souvent habile à s'en servir pour gouverner et un Tibère plus rigide et distant à son égard, il a également été avancé que Néron, à mesure que sa légitimité auprès des groupes de la population associés à la rumeur vacillait, eut de plus en plus de mal à contrôler les bruits publics, tandis que Tibère sut revenir sur sa stratégie première d'indifférence à l'endroit de la voix populaire et réussit, quoique sporadiquement, à ne pas s'aliéner constamment la rumeur. Enfin, le dernier résultat de cette enquête était de confirmer une hypothèse latente dans la recherche : Tacite, par ces portraits indirects, dissocie les qualités dont témoignent les personnages habiles en matière de contrôle des bruits publics, et dont il reconnaît l'utilité, spécialement en contexte militaire, du jugement éthique qu'il se réserve, et qui se révèle le plus souvent (mais non systématiquement) opposé. Témoin, à cet égard, la figure d'Antonius Primus, habile général mais homme dépourvu de toutes les valeurs d'honnêteté et de la rectitude qu'apprécie l'historien ; Galba représente en quelque sorte le paradigme inverse d'un empereur ayant des principes, mais critiqué pour son absence rédhibitoire de familiarité avec la foule et

[2463] *In hunc modum etiam Vitellius apud milites disseruit, praetorianos nuper exauctoratos insectatus, a quibus falsos rumores dispergi, nec ullum ciuilis belli metum adseuerabat, suppresso Vespasiani nomine et uagis per urbem militibus qui sermones populi coercerent. Id praecipuum alimentum famae erat*, Tac., *Hist.*, 2.96 (construction antithétique et sentence finale). *Prohibiti per ciuitatem sermones, eoque plures ac, si liceret, uere narraturi, quia uetabantur, atrociora uulgauerant*, Tac., *Hist.*, 3.54 (effets d'anacoluthe). Voir sur ce dernier passage Rh. ASH 1999 : 120.

[2464] Rh. ASH 1999 : 113.

les rumeurs[2465]. Jugement moral et jugement rumoral ne sont donc pas nécessairement synchroniques.

De manière plus générale, les portraits issus de la rumeur, qu'ils soient directs ou indirects, prennent souvent la forme de notations multiples et successives. Les rumeurs apparaissent ainsi comme les jalons qui rythment les entrées et les sorties du personnel historique. À l'instar d'un chœur toujours présent sur scène, elles permettent de créer le lien non seulement entre deux apparitions d'un même individu, mais aussi entre deux situations analogues par leur objet, leur thématique ou leurs propriétés communes. On voit ainsi combien la fonction portraitique de la rumeur au sein du récit tacitéen aboutit naturellement à prendre en considération son rôle dans la construction d'effets d'écho et de renvois internes à l'œuvre. Pour illustrer rapidement ce point ce point, prenons le cas du portrait de deux des chefs de la révolte batave de 69-70, le plus noble d'entre eux, le Batave Julius Civilis, et le pire de tous, le Lingon Julius Sabinus. Civilis est présenté comme un chef de guerre audacieux et intelligent par Tacite, qui le compare à Sertorius ou Hannibal (Tac., *Hist.*, 4.13, à l'entrée en scène du personnage). Sabinus, lui, est l'objet d'un portrait acerbe de la part du narrateur (Tac., *Hist.*, 4.54) : évoquant les trois chefs alliés à Civilis sous la forme d'une dégradation progressive, il décrit d'abord le Trévire Classicus, le plus digne des trois, puis Julius Tutor, désigné de façon neutre par la seule mention de sa relation avec Vitellius, et enfin Sabinus, discrédité par sa « vanité naturelle » (*insita uanitas*). Civilis et Sabinus sont donc opposés au sein d'un continuum dont ils constituent les deux pôles : le bon chef barbare contre le mauvais chef barbare. Cette axiologie est réactivée dans le récit par la rumeur, qui permet de poursuivre la caractérisation de ces personnages, tout en créant un effet de continuité entre les deux. En effet, les deux chefs de guerre sont l'objet d'une rumeur relative à leur mort pendant une bataille. Cependant, malgré la parenté thématique, leur attitude radicalement différente à cette occasion poursuit leur mise en opposition. Lors d'un affrontement contre Vocula, Civilis tombe de son cheval, ce qui déclenche une rumeur (*fama*, Tac., *Hist.*, 4.34) selon laquelle il s'était gravement blessé ou avait été tué[2466]. L'événement est présenté comme un aléa du combat et est rattaché à un manque de *fortuna* (*forte*). Quelques temps plus tard, lors d'un affrontement entre Lingons et Séquanes, Sabinus est largement battu (Tac., *Ann.*, 4.67). Pour faire croire à sa mort, il incendie la ferme où il avait trouvé refuge, escomptant ainsi qu'une rumeur (*fama*) se déclenchera, avec succès[2467]. Ici, la rumeur est présentée comme un stratagème symptomatique d'un manque de *uirtus* militaire. Si Sabinus est plus habile que Civilis pour se servir de la rumeur, le premier la provoquant tandis que le second la subit, la caractérisation morale du narrateur est, elle, très

[2465] Bien sûr, Galba n'est pas un personnage entièrement positif, même du point de vue moral (on peut penser au massacre du pont Milvius, par exemple, cf. Tac., *Hist.*, 1.6 et P. COSME 2012a : 69-70). Cependant, certaines des antiques valeurs qu'il représentait pouvaient être appréciées de Tacite. Sur la critique latente de l'inhabileté de Galba, voir É. AUBRION 1985 : 516-517 ; 458-462 (étude du portrait final) ; P. DUCHENE 2014 : 321-322.

[2466] *Ac forte Ciuilis lapsu equi prostratus, credita per utrumque exercitum fama uulneratum aut interfectum, immane quantum suis pauoris et hostibus alacritatis indidit*, Tac., *Hist.*, 4.34.

[2467] *Sabinus festinatum temere proelium pari formidine deseruit ; utque famam exitii sui faceret, uillam, in quam perfugerat, cremauit, illic uoluntaria morte interisse creditus*, Tac., *Hist.*, 4.67. On remarquera que la *Fortuna* est également mentionnée juste avant ce passage ; mais il s'agit de la Fortune qui, comme chez Salluste, prend parti pour les meilleurs (*Fortuna melioribus adfuit*, cf. Sall., *Or. Phil.*, 21 et L. AUTIN 2017). Le thème « romanesque » des déguisements et des cachettes qui permettent d'échapper à la mort est habituel dans la littérature de la guerre civile, comme le montre P. JAL 1963 : 357-359, mais on voit comment celui-ci s'articule à l'intérêt plus spécifiquement tacitéen pour les rumeurs et leurs rôles narratologiques.

exactement inverse. Surtout, le lexique de la rumeur (*fama*, *credere*) crée un lien thématique fort entre ces deux passages *a priori* anecdotiques et, par la même, renforce l'unité du récit du soulèvement batave, via les portraits antithétiques des belligérants.

C'est à cette utilisation de la rumeur comme « procédé d'unité », pour reprendre une catégorie créée par O. DEVILLERS, que la section suivante s'attachera.

d. Rumeurs et unité dans les *Histoires*

Comme le note O. DEVILLERS, la sélection de la matière obéit, chez Tacite, à plusieurs logiques complémentaires, parmi lesquelles la nécessité de produire un récit cohérent et homogène n'occupe pas le dernier rang[2468]. Ce besoin ressortit autant au *placere* qu'au *docere* : un lecteur attentif sera satisfait de trouver des effets d'écho internes, tandis que l'auteur pourra souligner par là les permanences ou les ruptures de la période dont il livre le récit. Ces « procédés d'unité thématique » ont été analysés en profondeur pour les *Annales* par ce spécialiste de Tacite[2469], qui en distingue de plusieurs sortes : les effets d'anticipation, de rappel ou de récurrence, la création d'archétypes (le tyran, le bon général, etc.), les narrations géminées ou encore les contrastes et les disjonctions. Dans un ouvrage plus récent, O. DEVILLERS voit dans certaines mentions de rumeur des *Annales* une technique utilisée par Tacite pour mettre en place ces procédés d'unité et en livre une liste conséquente[2470]. C'est cette approche stimulante que nous souhaitons adopter nous aussi dans les pages suivantes, en privilégiant comme terrain d'analyse les *Histoires*, les *Annales* ayant été largement balayées dans l'étude citée, sans nous interdire au reste quelques références complémentaires à l'*opus magnum*. Ici comme ailleurs, il apparaîtra que l'insertion des rumeurs dans la trame historique n'était pas un artifice rhétorique vide de toute référentialité. Comme nous l'avons vu à plusieurs reprises, les propriétés littéraires de la rumeur reposaient sur ses caractéristiques sociales ou, en tout cas, sur l'image que pouvait en avoir un sénateur comme Tacite. C'est ce point que nous nous attacherons à rappeler pour chaque procédé d'unité particulier.

1. Anticipations, rappels, archétypes, contrastes

Un premier ensemble pourrait être constitué par les techniques d'anticipation, de rappel et de récurrence. Ce point a en réalité déjà été largement traité au début de ce chapitre via l'étude des prolepses et des analepses. De fait, la plupart des procédés d'unité d'O. DEVILLERS relevant d'aspects narratologiques, nous sommes conduit à en retrouver un bon nombre sous une forme éclatée dans les pages qui précèdent ou qui suivent. Toutefois, la question des anticipations et des rappels ne recoupe pas exactement celle des prolepses et des analepses. En étudiant celles-ci, nous avons mis en évidence la façon dont les bruits publics servaient d'embrayeurs aux contournements de la norme annalistique. Le modèle mis au jour était le suivant : la foule mal informée fait circuler une information en décalage avec celle dont disposent les élites romaines, « obligeant » l'historien à revenir en arrière pour rappeler les faits, ou, plus rarement, à les anticiper. La démarche, très rodée, repose alors, comme nous l'avons montré, sur un

[2468] Par ex. O. DEVILLERS 2003 : 258 ; mais il s'agit surtout du fil rouge d'O. DEVILLERS 1994.

[2469] Voir essentiellement O. DEVILLERS 1994 : 97-184 ; pour le livre I des *Histoires*, des pistes d'application des procédés d'unité ont été suggérées dans O. DEVILLERS 2012a : 171-174. Également à propos des récits de mutinerie des *Annales* qui permettent de présenter de façon symétrique Germanicus et Drusus, I. COGITORE 2013 : 160-161.

[2470] O. DEVILLERS 2003 : 201-204. Les rumeurs citées sont les suivantes : Tac., *Ann.*, 1.4, 2.54, 2.72, 4.18, 4.22, 4.54, 12.67, 14.29, 14.48, 14.50, 14.51, 14.54, 15.15, 15.45, 15.46, 15.64, 16.5. Certains de ces passages comportent des indices lexico-sémantiques à nos yeux trop ténus pour qu'on puisse parler de « rumeur » dans le sens défini dans ce travail (ainsi *credebant*, *ferebant* ou *ferebatur*). Voir également une mise en relation rapide des rumeurs avec les procédés de rappels dans O. DEVILLERS 1994 : 124-125 et avec les récurrences p. 129.

enchaînement presque mécanique s'accompagnant presque toujours d'une intervention auctoriale en P1, qui opère la transition chronologique.

Les rumeurs analysées ici, à l'inverse, tiennent bien plus d'une mise en relation vague, presque instinctive, entre deux événements et deux temporalités. De même, ces bruits, souvent placés à la fin des épisodes rumoraux, sont peu commentés par le narrateur et ont de manière générale très peu d'incidence dans le récit. À la différence des *rumores* servant d'outil pour les prolepses et les analepses, qui se constituent comme les charnières du récit, ceux-ci apparaissent en arrière-plan dans la narration, loin d'être essentiels à la structure de l'œuvre : le lecteur est libre d'en dérouler ou non le fil. Tel est le cas de la référence à Vespasien au sein de la longue déploration du 15 janvier 69. Le rôle de pivot de ce passage dans la construction du livre I des *Histoires* a déjà été relevé. Toutefois, l'évocation de Vespasien tranche par le flou nébuleux qui l'accompagne du double portrait beaucoup plus net d'Othon et de Vitellius : « il y en avait pour pressentir Vespasien et ses troupes de l'Orient » (*erant qui Vespasianum et arma Orientis augurarentur*, Tac., *Hist.*, 1.50). L'imprécision tient ici à plusieurs éléments : le groupe qui mentionne Vespasien est moins déterminé (*erant qui*) que celui qui parle d'Othon et de Vitellius, lequel est composé de sénateurs, de chevaliers ainsi que du *uulgus* ; le contenu de ce bruit, rapporté sous la forme d'un bref discours narrativisé, ne connaît pas le même développement que l'abondant discours indirect portant sur les deux usurpateurs ; enfin, le choix du vocabulaire pour cet acte de parole est lui-même significatif. Tacite emploie en effet le verbe *augurari*, rare chez lui[2471], un terme de la langue religieuse renvoyant à l'acte de prendre les augures. À la différence de la critique très affutée des vices d'Othon et de Vitellius qui précède cet extrait, la parole rumorale devient ici augurale, c'est-à-dire placée hors de la rationalité humaine qui constitue l'objet d'étude de l'historien. De fait, le chapitre suivant, comme on l'a vu, ignorera ce présage formulé par la voix publique et embrayera directement, via une cheville historiographique ostensible, sur le récit du soulèvement de Vitellius. Il y a donc bien dans les plaintes de Tac., *Hist.*, 1.50 deux niveaux de voix de la foule, l'un inscrit dans la trame du récit, l'autre dans le filigrane : ce deuxième plan a pour fonction d'évoquer, sous la forme d'une piste à suivre ou d'un écho lointain, des événements qui n'arriveront qu'après, dans le livre II et le livre III des *Histoires*. La rumeur est associée ici à un vocabulaire oraculaire ambigu : si cette combinaison lexicale, surprenante, s'oppose à l'image négative habituellement associée à la rumeur, elle la place du même coup dans une zone grise, celle des phénomènes surnaturels et la fait sortir hors de l'étude des causes directes de la guerre civile. Pour le formuler autrement, la foule gagne en fonction chorale (commenter l'action) ce qu'elle perd en fonction actancielle (influencer le cours des événements).

Le lien entre la rumeur tacitéenne et différents arts proleptiques, comme la divination, apparaît en d'autres passages[2472] ; il peut être analysé comme une conséquence du paradigme mythographique mis en évidence au début du quatrième chapitre ou comme un trait de l'écriture

[2471] Le seul autre emploi tacitéen (cf. C. DAMON 2003, *ad loc.*) se trouve dans un contexte beaucoup plus mystique, celui des pratiques militaro-religieuses des Germains (Tac., *Germ.*, 3).

[2472] Par ex. en Tac., *Hist.*, 1.22 et 2.78 par Ph. HARDIE 2009 : 557, ou encore au sujet de Tac., *Ann.*, 14.19-23 dans une autre étude (Ph. HARDIE 2012 : 299). Il s'agit d'un thème partagé, peut-être hérité de l'épopée, cf. Ph. HARDIE 2010 : 24. Pour l'époque grecque, le rapport entre rumeur et pratiques religieuses est signalé par M. DETIENNE 1982 : 75-76. Sur le lien entre astrologie et rumeurs, voir Tac., *Ann.*, 4.58 et 6.37.

chorale de la foule qui affleure souvent chez Tacite[2473]. Toutefois, il convient surtout de souligner ici qu'il va souvent de pair avec les anticipations ou les rappels qui participent de l'unité générale de l'œuvre[2474]. Prenons l'exemple des présages annonçant l'Empire à Vespasien. Ceux-ci sont présentés par le narrateur tacitéen via une liste qui les inscrit dans un cadre chronologique assez peu caractérisé (Tac., *Hist.*, 2.78). Le dernier de ces signes, la réponse du prêtre Basilides pendant que le futur empereur sacrifie au Carmel, en Syrie, trouve une actualisation chronologique grâce à la rumeur : « Sur le moment, la renommée s'était saisie de ces présages énigmatiques, et ce n'est qu'à cet instant qu'elle les révélait au grand jour. Rien ne fournissait plus matière aux rumeurs de la foule. »[2475] Le passage présente les mêmes caractéristiques qu'en Tac., *Hist.*, 1.50 : la rumeur ne fournit pas à proprement parler un embrayeur de transition, et elle est mentionnée brièvement, presque incidemment et sans commentaire du narrateur dans le récit. Cependant, elle assure un rôle important dans la mise en relation de différentes temporalités : celle des présages eux-mêmes (*statim*), celle du moment où est parvenu le récit (*tunc*), toutes deux reliées par la polysyndète *et… et*, et enfin celle du futur principat de Vespasien, objet des signes mentionnés dans l'extrait. Ici, la temporalité distendue de la rumeur permet de lier présent et passé, comme l'indique le passage du plus-que-parfait (*exceperat*) à l'imparfait (*aperiebat*) ; son lien aux arts oraculaire fait quant à lui présager de l'avenir. D'autres cas pourraient être mis en avant chez Tacite, à l'instar de la renommée qui annonce à Agricola dès la fin de son gouvernement en Aquitaine (et avant son consulat) son proconsulat en Bretagne[2476]. Certains passages jouent par ailleurs sur les mêmes ressources rumorales sans afficher un vocabulaire divinatoire : par exemple, les jugements anonymes condamnant le retard de la marche de l'armée d'Antonius sur Rome se répartissent en deux camps, suivant la forme habituelle chez lui des « courtes appréciations contradictoires »[2477] : les uns (*nec defuere qui*, Tac., *Hist.*, 3.78) blâment Antoine tandis que les autres (*alii*) s'opposent à Mucien. C'est peut-être là une façon d'évoquer le futur conflit entre les deux grands généraux flaviens à Rome[2478]. De la même façon, après la mort de Germanicus, le risque que le retour d'Agrippine à Rome provoque des rumeurs populaires est d'abord évoqué sous l'angle de la simple possibilité par un conseiller de Pison, Domitius Celer, à la fin du livre II des *Annales* : en réalité, ce passage anticipe avec raison sur les bruits effectifs qui émergent au

[2473] Horace souligne en effet que l'une des fonctions du chœur tragique est de prophétiser l'avenir, le comparant explicitement à la Pythie (*utiliumque sagax rerum et diuina futuri / sortilegis non discrepuit sententia Delphi*, Hor., *Art.*, 218-219). Sur les rumeurs chorales, voir le chapitre suivant.

[2474] Le lien entre rumeur et anticipation est vu par F. GALTIER 2011 : 280, qui relève à cet égard Tac., *Ann.*, 1.4, 2.41 et Tac., *Hist.*, 1.50.

[2475] *Has ambages et statim exceperat fama et tunc aperiebat ; nec quicquam magis in ore uulgi*, Tac., *Hist.*, 2.78.

[2476] *Minus triennium in ea legatione [sc. in Aquitania] detentus ac statim ad spem consulatus [Agricola] reuocatus est, comitante opinione Britanniam ei prouinciam dari, nullis in hoc ipsius sermonibus, sed quia par uidebatur. Haud semper errat fama ; aliquando et eligit*, Tac., *Agr.*, 9.

[2477] Pour reprendre l'expression d'É. AUBRION : É. AUBRION 1985 : 506-511.

[2478] Conflit narré au début du livre IV des *Histoires* (cf. par ex. *Mucianus urbem ingressus cuncta simul in se traxit. Fracta Primi Antonii Varique Arrii potentia, male dissimulata in eos Muciani iracundia, quamuis uultu tegeretur*, Tac., *Hist.*, 4.11). Sur le passage mentionné de Tac., *Hist.*, 3.78, É. AUBRION 1985 : 511 (qui ne dit rien de l'anticipation mais observe la position surplombante de Tacite).

début du livre suivant[2479]. La rumeur, spécifiquement présentée comme une voix augurale ou non, participe donc à renforcer l'unité thématique de l'œuvre.

Enfin, on peut également signaler une certaine latitude que s'autorise parfois Tacite avec ce motif, lorsqu'il souligne, *a contrario*, la faillite du pouvoir oraculaire de la *fama*. Ainsi l'opinion publique ne destinait-elle pas Claude à l'Empire sous le règne de Tibère[2480] : par cette mention d'une défaillance rumorale, Tacite réussit, paradoxalement, à évoquer le futur principat claudien. Un effet d'unité est ainsi mis en place, grâce à une sorte de contraste : même à ses dépens, la rumeur permet une anticipation du futur. Les procédés d'unité sont donc d'abord, dans les *Histoires* tout comme dans les *Annales*, des effets d'anticipation ou de rappel, qui s'appuient sur trois traits du phénomène tel que se le représentait Tacite : la temporalité diffuse dans laquelle il se développe, son rapport aux techniques oraculaires vu comme une conséquence de sa logique irrationnelle et, en dernier lieu, la position de retrait de la foule par rapport à l'action, qui, en l'éloignant de l'enchaînement immédiat des événements, lui permettait de prendre du recul et d'avoir une vision d'ensemble, à l'échelle de l'œuvre, et donc de rapprocher telle ou telle strate temporelle du récit.

Nous laissons ici de côté les archétypes : la plupart des exemples pertinents ont été traités dans la partie sur le portrait, où l'on trouvera certains portraits rumoraux récurrents qui tiennent de l'archétype – le général habile, le prince proche du Sénat et ignorant la rumeur, l'empereur populiste, etc.[2481]. La question des contrastes recoupe aussi la problématique de la caractérisation : puisque les rumeurs ont cette faculté presque ontologique de comparer des individus[2482], il est normal qu'elles servent à rapprocher ou, le plus souvent, à opposer des personnages deux à deux. Les exemples les plus évidents sont Tibère et Auguste et Tibère et Germanicus, mais le cas d'Hordeonius Flaccus et de Julius Civilis peut y être également rattaché.

2. Narrations géminées : l'exemple des deux batailles de Bédriac

Le dernier procédé d'unité particulièrement saillant avec les rumeurs tacitéennes consiste dans les narrations géminées, que nous allons présenter plus en détail. Une narration géminée apparaît quand deux épisodes sont rapprochés par l'étroit rapport thématique qu'ils entretiennent[2483].

[2479] *« An festinamus cum Germanici cineribus adpellere, ut te inauditum et indefensum planctus Agrippinae ac uulgus imperitum primo rumore rapiant ? »*, Tac., *Ann.*, 2.77. Comparer avec les bruits de la foule en Tac., *Ann.*, 3.1 et 3.4-6.

[2480] *Quippe fama, spe, ueneratione potius omnes destinabantur imperio quam quem futurum principem fortuna in occulto tenebat*, Tac., *Ann.*, 3.18.

[2481] Il faudrait, à cet égard, confronter ces catégories avec celles élaborées par O. DEVILLERS 1994 : 134-141 (et, avant lui, par B. WALKER 1952 : 204-234). On s'apercevrait sans doute que certaines se superposent aisément : ainsi, le « général victorieux » (O. DEVILLERS 1994 : 137-138) correspond au « général habile » qui sait manier la rumeur. En revanche, les archétypes que nous évoquons ici (même si nous n'avons pas poussé l'étude aussi loin que les deux chercheurs cités) permettraient peut-être de créer des sous-catégories : ainsi entre l'empereur populiste et l'empereur froid face aux voix de la foule, qui évoquent deux modèles de « tyran » (B. WALKER 1952 : 204-214 ; O. DEVILLERS 1994 : 139-143).

[2482] Cf. Tac., *Ann.*, 14.29 et *supra*, p. 537-538.

[2483] Voir O. DEVILLERS 1994 : 143-169 et une définition p. 145 : « Ce n'est ni une information, ni un jugement, ni un stéréotype, ni un schéma narratif […] qui est répété, mais une suite de péripéties et de menus détails, de l'accumulation desquels naît un parallélisme. » Comme nous le verrons dans l'exemple utilisé, les parallélismes

Ce rapprochement peut s'opérer par le truchement d'une rumeur. Dans les *Histoires*, l'exemple le plus éclatant est sans doute celui des deux batailles de Bédriac. Le parallélisme structurel entre les deux affrontements a été longuement étudié par A. MALISSARD, sans cependant que le rôle central de la rumeur dans cette construction ait été parfaitement mis en avant[2484]. De fait, les deux batailles occupent un rôle semblablement décisif dans la guerre civile : à l'issue de la première, le 14 avril 69, les troupes de Vitellius défirent celles d'Othon, amenant le suicide de l'empereur et la victoire du légat de Germanie inférieure ; la seconde, qui eut lieu le 24 octobre, signa le basculement du dernier affrontement de l'*annus horribilis* en faveur de Vespasien, annonçant la fin prochaine du règne de Vitellius[2485]. Les deux conflits basculèrent à chaque fois grâce à une rumeur, elle-même produite par un malentendu[2486] : en avril, certains soldats annoncèrent faussement que l'armée de Vitellius avait fait défection, ce qui mena les Othoniens à baisser leur garde[2487] ; en octobre, le salut au soleil de la *legio III Gallica* fit naître le bruit que les renforts menés par Mucien étaient arrivés du côté flavien[2488]. En outre, Tacite suggère dans les deux épisodes que ces fausses nouvelles relevaient peut-être d'un stratagème de l'état-major vitellien, dans le premier, ou flavien, dans le second, mais ces hypothèses ne sont pas présentées comme des faits historiques.

Ces trois éléments (contexte général, place de la rumeur, rôle des généraux) justifieraient déjà aisément que l'on parle de narration géminée pour ces deux batailles qui, faut-il le rappeler, eurent lieu dans la même zone géographique. Cependant, Tacite va plus loin encore en renforçant ces échos par une exceptionnelle symétrie structurelle, qui fait graviter les événements militaires autour de la rumeur, et par des reprises lexicales marquées[2489]. En effet, la structure de ces récits de bataille place la rumeur exactement au centre de leur déroulement. Ainsi, lors de la première bataille de Bédriac, les combats à proprement parler commencent *ex abrupto* en Tac., *Hist.*, 2.41, sous la forme de la bataille confuse et improvisée ; ils se terminent à la fin du chapitre 43 avec la fuite des généraux othoniens[2490], voire au début du chapitre 44 avec la retraite des soldats du même parti. Ce bloc central est précédé de deux chapitres (Tac.,

---

de construction qui naissent des similitudes de détail (ici, le rôle de la rumeur) peuvent également être pris en considération dans l'analyse.

[2484] A. MALISSARD 1983, en part. p. 169-170 pour les parallélismes, à la fois dans le déroulement de la bataille et dans l'ensemble narratif dont chacune procède. Symboliquement, le chercheur ne parle pas une seule fois de rumeur. On consultera également T. A. JOSEPH 2012 : 113-152 et en part. p. 115-120, qui évoque plusieurs effets de répétition et de parallélisme (caractérisation psychologique des armées, moments de reconnaissance, etc.), mais se concentre plus sur les potentiels intertextes épiques (virgiliens et lucaniens). On notera que T. JOSEPH ne semble pas connaître l'étude pourtant proche d'A. MALISSARD.

[2485] Il est à noter que, selon P. RIEDL 2002 : 162-167, Tacite utilise des esquisses d'histoire contrefactuelle pour suggérer qu'aucune des deux batailles ne fut le vrai tournant de la guerre. Nous reviendrons plus bas sur l'histoire contrefactuelle et son rapport aux rumeurs (cf. chapitre 7 *infra*). Si cette lecture est stimulante, il n'en reste pas moins qu'extérieurement, le récit est construit pour conférer ce rôle de pivot aux deux affrontements.

[2486] La proximité entre les deux rumeurs est relevée par P. DUCHENE 2012 : 118-119.

[2487] *Attonitas subito terrore mentis falsum gaudium in languorem uertit, repertis qui desciuisse a Vitellio exercitum ementirentur. Is rumor ab exploratoribus Vitellii dispersus, an in ipsa Othonis parte seu dolo seu forte surrexerit, parum compertum*, Tac., *Hist.*, 2.42.

[2488] *Vndique clamor, et orientem solem (ita in Syria mos est) tertiani salutauere.* (25) *Vagus inde an consilio ducis subditus rumor, aduenisse Mucianum, exercitus in uicem salutasse*, Tac., *Hist.*, 3.24-25.

[2489] La construction symétrique de cette première bataille est analysée par A. MALISSARD 1983 : 163-165. Notre proposition ne diffère que légèrement avec son étude (plus large) de la composition de l'épisode, mais, à la différence de ce travail, nous soulignons le rôle de la rumeur comme pivot du récit.

[2490] A. MALISSARD 1983 : 63.

Hist., 2.39-40) présentant la mise en place des armées, et suivi de deux chapitres (Tac., *Hist.*, 2.44-45) décrivant les réactions des deux camps. La rumeur décisive de 2.42 occupe donc le chapitre médian dans l'ensemble de trois chapitres relatant la bataille elle-même (2.41-2.43) ainsi que dans le bloc plus large de ce dernier mouvement de la guerre entre Othon et Vitellius (2.39-2.45). Cette structure très réfléchie et les effets de symétrie axiale qui s'y forment permettent de souligner le rôle important de ce bruit placé au centre d'un affrontement lui-même central, puisque l'on y combat *in euentum totius belli* (Tac., *Hist.*, 2.42).

De même, la seconde bataille de Bédriac regorge de jeux de composition qui, une nouvelle fois, placent la rumeur au cœur de l'épisode. Toutefois, le récit est plus long et l'enchaînement des événements plus complexe. Dans un premier temps (Tac., *Hist.*, 3.15-16), Tacite décrit l'arrivée de l'armée d'Antonius Primus à Bédriac et les premières escarmouches, qui poussent le général flavien à mettre en ordre ses troupes. C'est à partir de Tac., *Hist.*, 3.17 que la bataille elle-même commence, au moment où Antonius Primus entre en scène. Commençant en fin de matinée ou en début d'après-midi le 24 octobre (*quinta ferme hora diei*, Tac., *Hist.*, 3.16), l'affrontement dure jusqu'au lendemain (3.25), avant le sac de Crémone, qui s'étend sur quatre jours (3.33). Chez Tacite, cette longue bataille prend la forme d'une lente progression d'Antonius de Bédriac vers Crémone, base arrière des Vitelliens distante de plus de trente kilomètres du champ de bataille originel[2491]. Sa marche est entrecoupée par différents épisodes : après la victoire dans le premier affrontement en 3.17 sont successivement évoqués la poursuite des fuyards vitelliens (3.17-18), la jonction avec le reste des troupes flaviennes et les menaces de sédition (3.19-21), le combat de nuit contre les renforts vitelliens et la victoire flavienne (3.22-25), la prise du camp othonien devant Crémone (3.26-27), l'assaut sur Crémone elle-même (3.28-32) et le sac de la ville (3.33-35). La continuité de ce récit morcelé ne fait pas de doute : outre les indices spatiaux et temporels qui renvoient, non sans créer une tension narrative importante, à l'avancée de l'armée d'Antonius Primus[2492], les différentes étapes sont introduites par des formules à forte valeur dramatisante[2493]. Or, au sein de ce récit sous forme d'hyperbate généralisée, la rumeur fonctionne à nouveau comme un axe de symétrie, avec ici encore des cercles concentriques qui se déploient autour de ce point central. En effet, si l'on considère la totalité des affrontements entre Vitelliens et Flaviens, des préparatifs jusqu'à la fin du sac de Crémone (3.15-35), l'apparition de la rumeur sur le champ de bataille, située au chapitre 25, sépare cette unité narrative en deux parties parfaitement équilibrées de dix chapitres (3.15-24 ; 3.26-35). Si l'on enlève les éléments périphériques (installation des armées d'une part, sac de Crémone de l'autre) pour ne garder que la partie du récit structurée par l'action d'Antonius Primus, le héros de cette bataille, la place du *rumor* de 3.25 comme articulation centrale de ce

[2491] Cf. K. WELLESLEY 1972 sur 3.26 (20 à 22 miles). Sur cette progression et le décor flou qui lui sert de cadre, voir A. MALISSARD 1991 : 2858-2860, développant A. MALISSARD 1983 : 166-167.

[2492] Cf. *ad quartum a Cremona lapidem*, Tac., *Hist.*, 3.18 ; *propinqua Cremonensium moenia*, *ibid.* ; *ut Cremonam uenere*, 3.26 ; *inter castra murosque*, 3.29, et l'entrée dans la ville en 3.33. On pourra y ajouter les indices temporels, qui balisent également la narration (*quinta ferme hora diei*, Tac., *Hist.*, 3.16 ; *inumbrante uespera*, 3.19 ; *tota nocte*, 3.22 ; *orientem solem*, 3.24 et enfin *per quadriduum*, 3.33), cf. A. MALISSARD 1983 : 166. M. B. ROYO 1978 : 96 observe que chaque séquence (et donc chaque chapitre) se clôt sur un élément qui ajoute à la tension générale, et dont la clameur du salut au soleil fait partie.

[2493] Ainsi *ut Cremonam uenere*, <u>*nouum immensumque opus occurrit*</u> (Tac., *Hist.*, 3.26) ou encore *ac rursus noua laborum facies* (Tac., *Hist.*, 3.30) au moment de l'assaut sur Crémone. L'isotopie sémantique du recommencement affleure ici (*nouus*, *rursus*).

bloc plus réduit (3.17-32) ne change pas. Enfin, on peut également observer le plus petit de ces cercles concentriques, constitué par la bataille de nuit, à proximité de Crémone (3.22-27), un ensemble homogène construit sur le *topos* de la bataille chaotique et incertaine[2494], et clairement délimité en amont par la mutinerie étouffée chez les Flaviens, et en aval par l'*excursus* historiographique sur la responsabilité des généraux de Vespasien dans le sac de Crémone (3.28). Dans cette structure minimale, la division que permet la position de la rumeur est frappante dans son équilibre, qui peut se mesurer au mot près ou presque[2495]. Ces effets géométriques ne doivent rien au hasard, surtout chez un auteur comme Tacite[2496]. S'ils mettent en lumière l'importance du contrôle de l'information au sein des batailles, reflet du rôle capital des rumeurs en période de guerre civile, la récurrence d'une telle structure concentrique appelle surtout la mise en parallèle des deux batailles de Bédriac, rapprochées dans une narration géminée tellement évidente qu'on pourrait, à bon droit, parler de « récits siamois ».

Au-delà de ces effets de composition, les parallèles lexicaux entre les deux passages sont nombreux : pour nous limiter aux rumeurs et à leur environnement immédiat, nous mentionnerons le brusque changement de temps verbal via un adverbe de temps, l'utilisation d'une subordonnée en *ut quisque* ou *ut qui* (dans le sens « à mesure que ») introduisant une alternative entre courage et couardise, ou encore la présence d'une interrogative indirecte double en *an*[2497]. En plus de souligner l'unité des *Histoires*, cette narration géminée permet d'évoquer discrètement le vieux thème historiographique des vicissitudes de la Fortune : Vitellius triomphant par une ruse en avril perd l'Empire à cause d'un artifice semblable en octobre[2498]. Ce message, que ne formule certes pas le narrateur en voix propre, n'en reste pas moins particulièrement sensible, notamment parce que les références à la première bataille de Bédriac abondent dans le récit de la seconde : ainsi Antonius vilipende-t-il les prétoriens en leur

---

[2494] Sur le rapport de la nuit au stéréotype de la bataille confuse et incertaine, cf. *supra*, p. 208-213 avec les références.

[2495] De Tac., *Hist.*, 3.22 à *nam ignominiam consumpsistis* en 3.24, env. 380 mots ; de *gradum inferunt* en 3.25 à la fin de 3.27, env. 360 mots. Nous excluons de ce décompte la mention de la rumeur elle-même, qui se trouve précisément à la charnière des chapitres 3.24-25 : *undique clamor, et orientem solem (ita in Syria mos est) tertiani salutauere.* (25) *Vagus inde an consilio ducis subditus rumor, aduenisse Mucianum, exercitus in uicem salutasse*. On pourra noter enfin que le soin de Tacite à aboutir à un ensemble symétrique se retrouve à l'intérieur de cette mention de rumeur, puisque la première partie (fin du chap. 24, *undique clamor, et orientem solem (ita in Syria mos est) tertiani salutauere*), qui décrit la source du bruit, est longue de 12 mots, tandis que la seconde (début du chap. 25, *uagus inde an consilio ducis subditus rumor, aduenisse Mucianum, exercitus in uicem salutasse*), qui en présente le contenu et la course, compte quant à elle 13 mots.

[2496] D'autres constructions aussi élaborées ont été mises au jour dans son œuvre, en particulier dans les *Histoires*. Voir par ex. l'analyse de la composition du livre I faite par W. RIES (cf. *supra*, p. 507), dans lequel c'était déjà une rumeur (Tac., *Hist.*, 1.50) qui servait de pivot.

[2497] Changements temporels : passage de l'infinitif de narration et de l'imparfait au parfait via l'adverbe *subito* (Tac., *Hist.*, 2.41-42), du parfait au présent de narration via l'adverbe *inde* (Tac., *Hist.*, 3.24-25). Subordonnée en *ut* avec alternative (enclitique *-ue* ou *aut*) *: ut cuique audacia uel formido, in primam postremamue aciem prorumpebant aut relabebantur* (Tac., *Hist.*, 3.41), *ut quos nullo rectore suus quemque impetus uel pauor contraheret diduceretue* (Tac., *Hist.*, 3.25). Indirecte double quant à l'origine de la rumeur : *is rumor ab exploratoribus Vitellii dispersus, an in ipsa Othonis parte seu dolo seu forte surrexerit, parum compertum* (Tac., *Hist.*, 2.42), *uagus inde an consilio ducis subditus rumor* (Tac., *Hist.*, 3.25).

[2498] Sur d'autres significations possibles de cette narration géminée, voir A. MALISSARD 1983 : 172-174 : les parallélismes entre les deux batailles souligneraient la dégradation de la guerre civile (« d'une guerre à l'autre, le soldat et son chef deviennent des criminels »). Sur le thème éminemment tragique du renversement de la Fortune (la μετάβασις aristotélicienne) chez Tacite, voir F. GALTIER 2011 : 87-90.

rappelant leur défaite, alors qu'ils combattaient pour Othon, six mois plus tôt[2499] et, quelques moments plus tard, lorsque les derniers Vitelliens capitulent à Crémone, les vainqueurs se souviennent explicitement du bon comportement de leurs adversaires après la première bataille de Bédriac[2500].

Les exemples de narrations géminées constituées autour ou par des rumeurs ne sont pas rares chez Tacite, même si peu sont aussi éclatants que celui analysé ci-dessus. Un autre épisode double, que nous avons examiné sous un angle plus historique *supra*, présente des similitudes assez claires, qui tournent autour de la problématique de la rumeur, ou plus généralement du contrôle de l'information donnée au public : il s'agit des deux récits de succession Auguste-Tibère (Tac., *Ann.*, 1.5) et Claude-Néron (Tac., *Ann.*, 12.68)[2501]. Dans ces deux cas, la matière narrative est proche : l'impératrice (Livie, Agrippine) manipule la divulgation des nouvelles sur la santé du prince, pourtant mort (Auguste, Claude), produisant ainsi des rumeurs, afin d'assurer la légitimité à son fils (Tibère, Néron), adopté par l'empereur mais pouvant potentiellement être concurrencé par d'autres membres de la *domus Augusta* (Agrippa Postumus, Britannicus). Nous ne reviendrons pas sur cet exemple largement commenté plus haut, pas plus que nous ne développerons ici celui des impostures impériales, c'est-à-dire les tentatives de certains individus de se faire passer pour un membre disparu de la famille impériale, à l'instar du faux Agrippa Postumus (Tac., *Ann.*, 2.39-40), du faux Drusus (Tac., *Ann.*, 5.10) ou du faux Néron (Tac., *Hist.*, 2.8). Ce cas de figure est certes intéressant, car l'utilisation stratégique des bruits publics est une technique commune aux trois imposteurs de cet ensemble, uniformisée en outre par des échos lexicaux patents[2502] ; le fait que cette narration géminée se déploie à cheval sur les *Histoires* et les *Annales* est également significatif. Cependant, ces trois textes seront commentés plus bas pour la dramatisation forte qu'ils mettent en place[2503].

[2499] *« Vos, inquit, « nisi uincitis, pagani, quis alius imperator, quae castra alia excipientu ? Illic signa armaque uestra sunt, et mors uictis ; nam ignominiam consumpsistis »*, Tac., *Hist.*, 3.24. Sur l'insulte *pagani* en contexte militaire dans la littérature de guerre civile, voir P. JAL 1963 : 484-485.

[2500] *Circumstiterant uictores et primo ingerebant probra, intentabant ictus : mox, ut praeberi ora contumeliis et posita omni ferocia cuncta uicti patiebantur, subit recordatio illos esse qui nuper Bedriaci uictoriae temperassent*, Tac., *Hist.*, 3.31. Réminiscences discrètes du récit de la défaite des Fourches Caudines chez Tite-Live ici, cf. Rh. ASH 1998 : 34-36.

[2501] Relevée par O. DEVILLERS 1994 : 150-152.

[2502] Comparer l'introduction dramatisante des deux derniers exemples : *per idem tempus Asia atque Achaia exterritae sunt acri magis quam diuturno rumore, Drusum Germanici filium apud Cycladas insulas mox in continenti uisum* (Tac., *Ann.*, 5.10) et *sub idem tempus Achaia atque Asia falso exterritae uelut Nero aduentaret, uario super exitu eius rumore eoque pluribus uiuere eum fingentibus credentibusque* (Tac., *Hist.*, 2.8). Outre la mention du *rumor*, le cadre spatial et les indices temporels sont les mêmes.

[2503] Cf. la section « rumeur & dramatisation » du chapitre 7 *infra* avec les références bibliographiques.

Conclusion du chapitre 6

Une lecture narratologique des *rumores* tacitéens se révèle donc particulièrement fertile, en ce qu'elle permet à la fois d'envisager un grand nombre de fonctions que remplissent les mentions de rumeurs dans la narration, et d'éviter l'écueil de la dispersion en plaçant ces rôles multiples sous la catégorie générale de la construction du récit. Les rumeurs présentées dans ce chapitre présentent en effet des traits communs : par exemple, elles produisent généralement des phénomènes de polyphonie par rapport à la voix principale du narrateur, incarnation de l'auteur dans le texte. Cette polyphonie permet aux quatre grandes fonctions envisagées ici (fonction transitionnelle, fonction modalisatrice, fonction portraitique, fonction unifiante) de se déployer dans le texte. Parmi celles-ci, deux étaient déjà connues des spécialistes de Tacite, à savoir les rumeurs comme procédés d'insinuation, qui constituent pour nous une des deux modalités de la rumeur modalisatrice, et les rumeurs comme technique de caractérisation des personnages. Nous avons surtout cherché à les préciser à l'aide des outils de la narratologie et à en systématiser l'analyse, au-delà des exemples habituels tirés, le plus souvent, de l'hexade tibérienne. Les deux autres sont plus neuves, même si elles s'appuient sur des observations parfois formulées (ainsi pour la rumeur comme embrayeur de transition) ou des concepts forgés par certains spécialistes (ainsi pour les procédés d'unité mis en lumière par O. DEVILLERS).

Il est important de souligner l'unité profonde de ces différentes techniques, qu'on ne saurait observer comme des outils rhétoriques désincarnés et parfaitement indépendants les uns des autres. L'historien ne choisit pas, au gré d'une inspiration ou d'un besoin particulier, un « type » de rumeur qu'il introduit artificiellement dans son récit : s'appuyant sur sa connaissance ou son intuition d'un mouvement de l'opinion publique lié à tel ou tel événement qu'il rapporte, il cherche à concilier les diverses formes qu'il pouvait faire prendre à la mention d'un bruit avec les nécessités de la narration, mais est toujours contraint par la réalité concrète des rumeurs, qu'il ne pouvait pas dépeindre de façon trop éloignée de la réalité sans s'aliéner son public, soucieux de la vraisemblance historique, et sans aller à l'encontre des règles du genre historiographique. Il est cependant vrai qu'il pouvait choisir de mettre davantage en évidence la circulation de la rumeur (ainsi pour fonction transitionnelle) ou le contenu du message (ainsi pour les fonctions modalisatrice et portraitique), selon la place qu'il voulait donner au bruit dans l'économie de son récit.

Pour gommer l'effet segmentant que pourrait donner l'organisation nécessairement ordonnée d'un chapitre de thèse, on rappellera enfin que certaines rumeurs tacitéennes occupent simultanément plusieurs des fonctions isolées ici. La longue déploration des Romains en Tac., *Hist.*, 1.50 se donne à lire comme la charnière principale du livre I des *Histoires* (fonction transitionnelle), mais permet aussi de caractériser directement les personnages d'Othon et de Vitellius (fonction portraitique), tout en annonçant le règne à venir de Vespasien (fonction unifiante). En Tac., *Ann.*, 4.1, les rumeurs sur l'homosexualité passive de Séjan constituent évidemment un moyen d'insinuer, sous la forme révélatrice de la litote (*non sine rumore […]*), une accusation qui n'a rien d'avéré, à l'instar de la *fama* courant sur la relation entre César et Nicomède chez Suétone (Suét., *Jul.*, 49) ; mais ce rôle d'insinuation (fonction modalisatrice) se redouble d'une caractérisation de l'ambition débordante du futur préfet du prétoire, prêt à

tout, y compris au déshonneur, pour arriver à ses fins (fonction portraitique). De nombreux autres exemples se trouvent dans les pages qui précèdent.

Gardons donc à l'esprit l'utilisation souple et plastique des rumeurs chez Tacite, d'autant plus que certaines servent moins la construction du récit qu'elles ne permettent donner une résonnance et un écho aux événements, au-delà de la stricte analyse des causes. Elles doivent alors être appréhendées en termes d'ambiance, d'affects ou d'atmosphère, comme nous allons le voir à présent.

Chapitre 7 – La rumeur, le lecteur et l'historien

> On pouvait discerner, dans l'empressement qu'on montrait à traiter ces bruits comme une donnée solide sur laquelle on pouvait s'appuyer, à leur accorder sans autre vérification un fondement et un avenir, comme une volonté de déboucher à travers eux sur une perspective longtemps interdite, de leur prêter un lointain, un au-delà dont la possibilité m'était subtilement et attentivement suggérée, comme si l'on eût craint surtout que je refermasse trop vite une porte soudain battante, une porte que l'on avait secrètement attendu de voir s'entr'ouvrir.
>
> J. GRACQ, *Le Rivage des Syrtes* (1951), « L'Île de Vezzano », p. 135

Dans la partie précédente, l'utilisation des rumeurs au sein de l'histoire composée par Tacite a été observée sous l'angle de la construction narrative, c'est-à-dire de la relation qu'entretient le narrateur tacitéen avec les bruits publics qu'il relate dans le récit. Pour cet ultime chapitre, nous sortons du cadre du récit lui-même pour interroger la place de la rumeur par rapport à deux instances extradiégétiques, l'auteur (en l'occurrence, l'historien), producteur de l'œuvre, et le lecteur (ou, pour inclure d'autres pratiques de consommation de l'œuvre, le public[2504]), destinataire de celle-ci. Il s'agira donc de prendre de la hauteur par rapport aux logiques internes de la construction du récit et d'observer, d'une part, ce que disent de la rumeur les discours et les pratiques historiographiques, et, d'autre part, l'effet qu'elles produisent, ou sont censées produire, sur le récepteur de l'œuvre. Pour le dire autrement, nous sortons donc de l'immédiateté narrative et analysons ce qui se trouve en amont (l'historien) et en aval (le lecteur).

Nous mènerons cette enquête sur deux plans bien différents. Dans un premier temps, celle-ci se réalisera à l'horizon de la conception de l'histoire de Tacite. Il y sera question du fil rouge constitué par les interventions de la foule dans le récit historique : la mise en perspective des différentes rumeurs commentant les événements fait émerger un espace pour une historiographie différente, qualifiable d'« affective » – une historiographie qui, à la différence de celle pratiquée et défendue en propre par Tacite, n'est pas nécessairement réglée par la recherche de la vérité et des causes historiques, mais par l'expression du ressenti. Nous vérifierons donc par l'exemple précis des rumeurs l'affirmation d'É. AUBRION selon laquelle « Tacite préfère s'adresser à l'imagination et au cœur de ses contemporains plutôt que d'enregistrer les faits bruts et de dérouler indéfiniment des causes et des conséquences »[2505]. Ces logiques passionnelles à l'œuvre dans les bruits publics débouchent tout naturellement sur une poétique de l'effet : les émotions dont la foule témoigne par ses rumeurs sont pensées pour émouvoir, en retour, le lecteur – un phénomène que nous avions déjà constaté avec d'autres formes de voix collective, à l'instar des clameurs. La plupart des exemples de cette première partie de chapitre relèveront ainsi de « rumeurs chorales » (une notion que nous serons amené à définir au cours de notre réflexion) et seront traités dans une perspective plus stylistique que ce qui a été le cas jusqu'à présent. Dans un deuxième temps, nous nous pencherons sur la problématique de l'utilisation des rumeurs comme source par Tacite, un problème épineux à la fois pour nous modernes, qui sommes rapidement confrontés aux limites de notre connaissance

[2504] Sur les *recitationes*, voir C. SALLES 2008 : 83-110. Application à l'étude littéraire de Tacite chez D. LONGREE 1996 : 235 par exemple.
[2505] É. AUBRION 1985 : 687.

documentaire, mais aussi pour l'historien lui-même, pour qui conférer à la foule et à sa voix un statut d'*auctor* allait à l'encontre d'une vision de classe à laquelle il se montre par ailleurs fidèle.

a. De la causalité historique à la poétique de l'effet : fonctions chorales et impression(s) de la rumeur

En écrivant ses œuvres historiques, Tacite s'inscrivait dans un genre où la première règle, pour reprendre la formule de Cicéron, était la recherche de la vérité. Cela supposait, comme application pratique, une analyse rationnelle et précise des causes de l'histoire[2506]. Thucydide, modèle dont pouvait se prévaloir Tacite, comme d'ailleurs Salluste avant lui, avait démontré dans le premier livre de la *Guerre du Péloponnèse* que l'étude de la causalité historique requérait un travail de déconstruction de la part de l'historien, obligé de distinguer les causes immédiates et alléguées des véritables raisons, profondes, parfois dissimulées, des événements[2507]. Tacite lui-même se fixe comme objectif, dans l'ouverture des *Histoires*, de faire connaître « la logique propre et les causes des événements, au-delà de leurs circonstances et de leur dénouement – ce qui la plupart du temps est accidentel » (*non modo casus euentusque rerum, qui plerumque fortuiti sunt, sed ratio etiam causaeque*, Tac., *Hist.*, 1.4)[2508]. Cette affirmation liminaire place l'historiographie tacitéenne sous le sceau de l'analyse de la *ratio* et des *causae*, ses objets d'enquête, tandis que la narration du déroulement des faits (*casus euentusque rerum*) apparaît clairement comme auxiliaire par rapport à cette motivation profonde. La présence de ces deux plans, d'un côté *ratio* et *causae*, de l'autre *casus* et *euentus*, c'est-à-dire grossièrement du fond et de la forme, garantit l'unité du genre historiographique : ce n'est pas un hasard si nous trouvons des formules évoquant ces deux dimensions de l'histoire au début d'épisodes semi-autonomes, de prolepses ou d'analepses[2509].

[2506] Cf. le passage célèbre du *De Oratore* : *nam quis nescit primam esse historiae legem, ne quid falsi dicere audeat ? Deinde ne quid ueri non audeat ? […] Rerum ratio ordinem temporum desiderat, regionum descriptionem ; uult etiam, […] cum de euentu dicatur, ut causae explicentur omnes uel casus uel sapientiae uel temeritatis hominumque ipsorum non solum res gestae, sed etiam, qui fama ac nomine excellant, de cuiusque uita atque natura […]* (Cic., *De Orat.*, 2.15.63). Sur la conception cicéronienne de l'histoire, nous avons surtout consulté E. CIZEK 1988, M. LEDENTU 2004 : 240-248 (avec des références bibliographiques en note 138 p. 240) et une mise au point plus récente de Th. GUARD 2009 ; on connaît la lecture à contre-courant (mais désormais classique) de la théorie cicéronienne de l'histoire donnée par A. J. WOODMAN 1988 : 70-116, qui éloigne le genre historiographique tel que pratiqué dans l'Antiquité de notre concept moderne de vérité et le rapproche des rivages de la rhétorique. Stimulante, la proposition d'A. WOODMAN met certes en lumière les enjeux oratoires de l'histoire, mais néglige peut-être la spécificité du travail d'enquête propre à l'historien. L'importance de l'analyse de la causalité chez Tacite a d'ailleurs été soulignée en diverses perspectives. J. MAMBWINI KIVUILA-KIAKU 2002 la présente par l'étude du vocabulaire tacitéen de la cause. L'analyse comparée des « facteurs » de l'histoire chez Tacite (spécifiquement sur les *Histoires*) et Ammien a été menée par P. RIEDL 2002. A. MICHEL, dont l'analyse part de la digression philosophique de Tac., *Ann.*, 6.22 pour aboutir aux fondements philosophiques et rhétoriques de la causalité chez Tacite, met en lumière une distinction entre cause objective (responsabilité rationnelle des acteurs) et cause subjective (le mobile qui justifie les actions et appartient au domaine passionnel), cf. A. MICHEL 1959, en part. p. 101. Voir encore C. DAMON 2003 : 6-11 pour un exposé détaillé des causes que Tacite donne aux événements du livre I des *Histoires*.

[2507] C'est l'objet de tout le premier livre de la *Guerre du Péloponnèse*, tel qu'il ressort en particulier dans la recherche et l'exposé de « la cause la plus vraie » (ἡ ἀληθεστάτη πρόφασις, Thuc. 1.23) du conflit – selon Thucydide, la crainte que les Athéniens causèrent aux Lacédémoniens, à distinguer des différends qui servirent de prétexte au déclenchement de la guerre.

[2508] Ainsi qu'il l'entend en justifiant son état des lieux initial : *ceterum antequam destinata componam, repetendum uidetur qualis status urbis, quae mens exercituum, quis habitus prouinciarum, quid in toto terrarum orbe ualidum, quid aegrum fuerit, ut non modo casus euentusque rerum, qui plerumque fortuiti sunt, sed ratio etiam causaeque noscantur*, Tac., *Hist.*, 1.4. Sur ce passage et les réminiscences cicéroniennes qu'il contient (Cic., *Fam.*, 5.12), J. MAMBWINI KIVUILA-KIAKU 2002 : 247-249.

[2509] Cf. C. DAMON 2003, *ad loc.* : observer Tac., *Hist.*, 1.51 (*nunc initia causasque motus Vitelliani expediam* : *initia* correspond à *casus euentusque rerum* tandis que *causae* reprend *ratio causaeque*) ou 3.46 (*id bellum cum*

Quelle place prend la rumeur dans l'étude de cette causalité historique dont l'historien fait sa mission première ? Ce critère permet de discriminer l'ensemble des bruits publics tacitéens en plusieurs catégories. Il est indéniable qu'un bon nombre d'entre eux entrent de plain-pied dans les *causae* des événements. Pourtant, nous laisserons de côté l'étude spécifique du rôle des rumeurs dans la causalité historique pour plusieurs raisons. Tout d'abord, celle-ci a été entreprise par plusieurs spécialistes, avec des résultats tout à fait probants. On pense notamment ici à un article important de Br. J. GIBSON qui fournit à la fois une méthodologie pertinente, fondée sur l'analyse précise des marqueurs syntaxiques de conséquence associés aux rumeurs, et une liste sinon complète, du moins conséquente, de ces voix subalternes facteurs du processus historique[2510]. Parce qu'elle prend en compte les liens entre le niveau de la phrase et celui du discours de l'historien, cette méthode correspond parfaitement à notre démarche générale ; à ce titre, il ne paraît pas capital de reprendre le travail de Br. J. GIBSON pour l'émender ou le compléter à la marge. Par ailleurs, le terrain est d'autant plus connu ici que les historiens qui ont, depuis les années 90, cherché à cerner le rôle politique de la rumeur, ont été amenés à analyser, certes de biais, ce rôle causal. Que ce soit les travaux d'E. FLAIG sur la place de la rumeur dans l'*Akzeptanzsystem* impérial ou les études de C. COURRIER et J. C. MAGALHÃES DE OLIVEIRA sur le rôle des bruits publics dans la prise de décision collective[2511], pour ne citer que les plus importants, tous ces chercheurs ont, par la méthode historique et sans forcément étudier de près le texte tacitéen pour lui-même, contribué à établir le caractère causal des rumeurs. Enfin, il apparaît très difficile, pour ne pas dire impossible, de consacrer une partie complète de notre réflexion à ce sujet sans commettre un nombre important de redites. En effet, l'analyse des propriétés narratologiques et rhétoriques des rumeurs n'a pu se mener sans placer celles-ci dans leur contexte et, donc, sans étudier leurs conséquences, quand celles-ci existent. Ainsi l'étude que nous avons faite de la place des on-dit dans le portrait en action implique-t-elle bien de reconnaître, ne serait-ce qu'implicitement, la faculté de ceux-ci à peser sur le comportement des empereurs, en particulier de ceux qui, à l'instar de Néron, d'Othon ou de Vitellius, sont caractérisés par leur sensibilité à la voix publique. La capacité des généraux habiles à manipuler la circulation informelle des nouvelles en contexte de campagne ou de bataille rangée ne constituerait pas un *topos* encomiastique si les rumeurs de guerre n'avaient pas un certain poids dans la conduite des opérations. Pour donner un dernier exemple, la force dramatisante de certains *rumores* repose, comme nous allons le voir, sur le risque avéré de désordre qu'ils faisaient courir, donc la possibilité qu'ils portent à conséquence, et à conséquence

---

causis et euentibus (etenim longius prouectum est) mox memorabimus : même remarque sur l'opposition *causae*/*euentus*). Également J. MAMBWINI KIVUILA-KIAKU 2002 : 245 n. 1. Sur ces effets proleptiques et analeptiques, cf. la première section du chapitre 6 *supra*.

[2510] Br. J. GIBSON 1998. Il pouvait trouver dans certaines remarques de W. RIES 1969 : 172 (parlant de « Machtfaktor ersten Ranges ») ou chez I. SHATZMAN 1974 : 550; 554 des devanciers ; ; dès 1926, Fr. B. MARSH, déniant toute fonction narratologique d'importance aux rumeurs chez Tacite (en particulier de leur fonction d'insinuation), donnait comme principale raison de leur présence dans le récit l'influence qu'elles avaient parfois sur les événements (Fr. B. MARSH 1926 : 310). Dans l'introduction de son ouvrage sur la « cause narrative » chez Tacite, H. MCCULLOCH souligne aussi que Tacite a pu intégrer les rumeurs pour leur rôle causal dans le processus historique, que ce soit sur le cours des événements eux-mêmes ou sur les mentalités des contemporains ; cependant, ce chercheur semble affirmer que cette causalité est une construction pure de Tacite, laquelle ne se retrouvait pas dans « the real history », ce qui est contestable (H. MCCULLOCH 1984 : 1-12). Voir également quelques pages chez Cr. FORMICOLA 2001 : 53 et suiv., s'appuyant largement sur Br. GIBSON, une remarque rapide de Ph. HARDIE 2012 : 285-286 ainsi que les exemples évoqués par O. DEVILLERS 2003 : 204 et n. 206.

[2511] Pour tous ces travaux, voir la troisième partie de l'état de l'historiographie situé en annexe.

potentiellement désastreuse : si cette potentialité n'avait pas été prise au sérieux par Tacite et par son public, l'effet rhétorique aurait été nul et non avenu. Que ce soit directement sur le cours des événements ou, indirectement, sur la psychologie des individus ou des groupes, certaines rumeurs avaient donc toute leur place dans l'étude de la causalité historique qui constituait le cœur même de l'historiographie tacitéenne. Comme l'indique Tacite dans une formule claire et concise, à propos des rumeurs qui avaient désigné M. Junius Silanus comme un *capax imperii* et qui avaient poussé Agrippine à assassiner ce rival de Néron : « la voilà, la *cause* du meurtre »[2512].

Un nombre important de bruits de la foule n'entre cependant pas immédiatement dans ce projet. C'est notamment le cas des rumeurs explicitement présentées comme des commentaires des événements, et qui ne sont d'ailleurs pas nécessairement thématisées comme rumeurs et prennent souvent la forme du discours collectif et anonyme. L'exemple paradigmatique est la déploration du 15 janvier 69, déjà commentée à de multiples reprises (Tac., *Hist.*, 1.50) : placée à la fin d'un premier bloc narratif (le putsch d'Othon à Rome) et avant un second (la révolte de Vitellius), dotée d'une dimension pathétique particulièrement travaillée, elle n'intervient qu'accessoirement dans la trame historique, puisqu'elle est déclenchée par la révélation au grand public d'un message déjà connu de l'administration impériale et qu'elle n'est suivie d'aucune conséquence immédiate – de fait, elle est immédiatement après ignorée par le narrateur, qui reprend le fil de son récit en remontant à l'origine des troubles sur le Rhin[2513]. Quoique non inscrites directement dans l'étude des causes, ces rumeurs sont tout de même présentes dans le récit, précisément parce qu'elles pouvaient assumer d'autres fonctions dans l'œuvre.

L'hypothèse que nous défendrons ici est que ces rumeurs « non causales », bien que diverses en forme et fonction, sont unies par le rapport différent à la vérité qu'elles induisent. Ce sera l'objet de cette partie d'essayer de déterminer dans quelle mesure ces voix collectives, souvent commentatrices des événements, permettaient à Tacite de sortir du cadre étroit que représentait l'étude rationnelle de la causalité historique. De fait, les rumeurs, présentes comme un bruit de fond continu dans le récit tacitéen[2514], font souvent résonner par leur commentaire une autre lecture des événements que celle de l'historien, contrait par son *èthos* rationaliste et causaliste. Pour proposer une image, de même qu'il existe une géométrie non euclidienne qui n'accepte pas certains axiomes d'Euclide, on trouve, au cœur de l'historiographie tacitéenne, une manière non tacitéenne de *dire* l'histoire et, surtout, de la *ressentir*. Cette approche n'est pas tout à fait neuve : A. FELDHERR proposait déjà de traiter les rumeurs courant sur la mort de Drusus II (Tac., *Ann.*, 4.10-11) comme une « one of several alternative historiographies »[2515]. Nous

[2512] *Haec causa necis* Tac., *Ann.*, 13.1 : *haec* nous semble renvoyer à l'intégralité du contenu de la *fama* de la foule, même si l'on peut également l'interpréter comme se rapportant uniquement à la dernière partie de la rumeur, qui mettait en avant son lien avec Auguste (c'était son arrière-petit-fils). Que *haec* renvoie au tout ou à une partie de la rumeur a peu d'importance ici : dans l'un et l'autre cas, l'expression de Tacite souligne l'insertion des voix subalternes dans le jeux des *causae* de l'histoire.

[2513] Tac., *Hist.*, 1.50. Le caractère choral de ce passage a été soulevé par É. AUBRION 1985 : 494-495, suivant une analyse de W. RIES 1969 : 140.

[2514] Pour faire écho à la formule d'I. COGITORE 2012a : 400.

[2515] A. FELDHERR 2008 : 175 pour l'expression. L'étude part du constat que la mort de Drusus n'est jamais réellement narrée dans le récit, de sorte que le lecteur ne dispose que de récits biaisés opérés par des « alternative

chercherons ici à pousser plus loin cette lecture en observant les spécificités de cette contre-histoire collective au cœur de l'histoire tacitéenne. Bien entendu, la lecture particulière des faits historiques par la foule est minoritaire par l'espace qu'elle occupe dans le récit et reste soumise à la voix narrative, laquelle ne manque pas de souligner son inconséquence. Nonobstant cette hiérarchisation, il est de premier intérêt que Tacite lui ait gardé un champ d'expression somme toute important au sein même de son œuvre, et il faut se demander si ces commentaires des masses, par les élargissements qu'ils impliquent, ne permettent pas eux aussi d'éclairer l'histoire et la causalité historique par une lumière complémentaire[2516].

Ainsi chercherons-nous dans les pages qui suivent à caractériser le rapport des rumeurs (principalement normatives) aux faits historiques. Tout d'abord, nous verrons qu'elles permettent fréquemment de représenter une réaction plus passionnelle qu'intellectuelle aux événements, ce qui les place du côté du pôle du *commouere* dans le récit historique et les rend responsables tout particulièrement du pathétique tacitéen, à l'instar des clameurs, dont elles ne se distinguent pas fondamentalement dans cette perspective. Ensuite, nous verrons que, non soumises au strict régime de vérité, elles donnent l'occasion à l'historien d'augmenter la profondeur de champ de son œuvre en resituant les actions ou les personnages dans une temporalité large et diffuse. Enfin, nous étudierons la conséquence concrète d'une telle perspective induite par les bruits publics sur la propre perception de la vérité du lecteur. De cette façon, nous serons passé de la problématique des effets de la rumeur dans la causalité historique (c'est-à-dire au niveau interne du récit) à celle des effets sur le lecteur, à l'extérieur de la narration, soit au niveau extradiégétique.

1. La rumeur comme histoire affective

Les tacitologues ont depuis longtemps insisté sur l'entrelacs, chez Tacite, de faits historiques concrets et de toute une nébuleuse d'impressions, de réactions, de sensations, qui gravite autour de ceux-ci[2517]. Comme nous l'avons vu, le rôle de la rumeur dans la mise en concurrence des données historiques et des hypothèses incertaines a été étudié de près par la recherche pour ce qui relève de l'insinuation. Toutes les rumeurs, cependant, ne fonctionnent pas comme des outils de manipulation du lecteur destinés à tromper sa vigilance. Un rôle plus général peut leur être attribué : celui d'indiquer, à l'instar d'un chœur tragique, la façon dont l'événement pouvait être immédiatement ressenti par les contemporains, voire, au-delà du contexte historique, par

voices » (p. 177), dont celle de Tibère (Tac., *Ann.*, 4.8), à laquelle s'oppose la rumeur (Tac., *Ann.*, 4.10-11). Voir également une remarque analogue dans M. A. GIUA 1998 : 53.

[2516] D. S. LEVENE 1997 a parfaitement montré dans son étude que les émotions ressenties par mimétisme par le lecteur de Tacite ne contredisaient pas nécessairement le discours analytique de l'historien, contrairement à la *doxa* sur la question.

[2517] L'étude pionnière sur ce sujet est celle de B. WALKER 1952, dès son introduction : « Such is the power of Tacitus' writing that the reader is often amazed, on examining a purely factual summary, to see what he has actually been reading – to see what a discrepancy exists between the factual content and the general impression derived from the work. » Depuis, d'autres travaux ont poursuivi cette piste, à l'instar de H. MCCULLOCH 1984, sur la façon dont Tacite intègre dans son ouvrage les structures narratives émanant des contemporains (jugements, rumeurs, etc.), quand bien même il les juge faussées, parce qu'elles font elles aussi partie de l'histoire au même titre que les faits historiques à proprement parler, ou, dans un sens proche, la thèse d'H. HAYNES 2003, qui montre comment l'écriture de Tacite rend davantage compte de l'impression que les faits laissent chez les contemporains sous la forme de l'idéologie que des faits eux-mêmes. Voir une mise au point plus récente chez Chr. PELLING 2009 : 160-166 et des éléments bibliographiques dans O. DEVILLERS 2014b : 15.

un « Romain moyen », et donc par le lecteur[2518]. Voilà pourquoi il est important de cerner les caractéristiques et le rôle « affectif » d'un certain nombre de bruits, dont il va être à présent question.

Cette fonction de la rumeur trouve son origine une nouvelle fois dans l'image aristocratique que s'en faisait Tacite. Comme cela a été présenté au début de notre étude historique, les rumeurs sont associées au mensonge ou, plus fréquemment en réalité, à l'exagération[2519]. Cette vision, fondée sur le discrédit du mode original de diffusion de l'information par reformulation constante du message, permet en quelque sorte d'exonérer la rumeur du régime de vérité auquel s'astreint le narrateur tacitéen. Dans l'esprit d'un sénateur comme Tacite, l'incapacité de la foule à bien s'informer et sa tendance à la déformation des faits participent du discours critique vis-à-vis des classes subalternes. Cependant, en tant qu'historien, mentionner des rumeurs à intervalles réguliers dans son œuvre lui donne aussi la possibilité de faire entendre un autre son de cloche sur les événements, en produisant une sorte d'histoire des sensibilités et des émotions[2520] que lui-même ne peut pas prendre en charge. De fait, comme nous l'avons rappelé plus haut, la première fonction du narrateur dans l'historiographie ancienne était de rendre visible, par son récit, l'enchaînement des événements et de faire apparaître leurs causes. À l'inverse, la rumeur offrait la possibilité de dépeindre une réception affective possible aux événements racontés, et ce d'autant plus naturellement que le *mos uulgi* faisait de la foule une entité par nature émotionnelle.

i- Formes de la rumeur affective : déclencheur, émotion, discours, consécution

Avant d'en venir aux cas les plus connus, qui touchent la plèbe urbaine de Rome, il est possible de cerner de plus près cette caractéristique du récit tacitéen à travers un exemple quelque peu décentré : les réactions anonymes à la conclusion du traité de Rhandeia en 63.

[2518] Cette technique a été bien vue par F. GALTIER (F. GALTIER 2011 : 133-136), qui en fait un des éléments de l'« imagerie tragique » de l'historiographie tacitéenne. Pour lui céder la parole (p. 135) : « Ces foules anonymes d'un rang inférieur à celui des protagonistes, qui s'intègrent à l'action par l'éclairage qu'elles lui confèrent, dans une tonalité généralement pathétique, ne sont pas sans éveiller l'image de chœurs de tragédie. » L'auteur analyse plusieurs passages (Tac., *Ann.*, 1.4, 3.1, 14.63 et *Hist.*, 1.50) que nous évoquerons également par la suite ; il s'agira surtout ici de systématiser et de prolonger son analyse en étudiant la spécificité des rumeurs dans ce dispositif. Dans un ouvrage récent, E. VISVARDI a interrogé le lien entre les émotions collectives représentées par Thucydide et le statut affectif du chœur dans la tragédie grecque (E. VISVARDI 2015 : 34-37 ; 45-46) et pointé la continuité sur ce point entre les genres dramatiques et historiographiques : c'est dans la continuité d'un tel travail que nous nous situerons. Également une remarque en ce sens déjà chez E. COURBAUD 1918 : 219 et chez R. MELLOR 1993 : 121.

[2519] Cf. *supra*, p. 224-230.

[2520] Voir en ce sens la remarque très fine formulée rapidement par W. RIES en conclusion de son travail : ce qui intéresse Tacite dans les rumeurs, c'est précisément ce qu'il critique à intervalle régulier, à savoir le fait qu'elles se situent dans une sorte de pénombre, au-delà du rationnel et de l'évaluable (W. RIES 1969 : 188). Étudier les rumeurs sous l'angle de leur irrationalité et de leur caractère affectif pourrait aboutir à une contribution, ici à peine esquissée, à un courant historiographique de plus en plus dynamique depuis les années 1990, l'histoire des émotions. Cela nécessiterait cependant une perspective différente et problématisée en ce sens, que nous ne pourrons aborder ici. Sur l'histoire des émotions, depuis le texte originel de Lucien FEBVRE jusqu'aux travaux les plus récents, renvoyons à l'introduction des actes de la cinquième rencontre du projet *ÉMotions au Moyen Âge* (EMMA), particulièrement en pointe sur le sujet : D. BOQUET & P. NAGY 2016 ; pour un tour d'horizon bibliographique relativement récent centré sur les mondes anciens, voir l'article de J. MARINCOLA 2003, en lui-même important pour l'historiographie ancienne.

Un modèle : les réactions anonymes au traité de Rhandeia

Pour rappel, cette ville avait été le lieu de l'humiliation de l'armée romaine, quand, un an plus tôt, Caesennius Paetus y avait été défait avec deux légions ; elle fut choisie pour sa valeur symbolique par les deux partis, romain et parthe. Après avoir décrit le faste qui préside à cet entretien diplomatique, Tacite évoque le moment décisif où Tiridate enlève son diadème et le place devant la statue de Néron. Les réactions du public sont évoquées sous les traits d'une rumeur, présentée dans sa dimension discursive :

> *Ad quam [effigiem Neronis] progressus Tiridates, caesis ex more uictimis, sublatum capiti diadema imagini subiecit, magnis apud cunctos animorum motibus, quos augebat insita adhuc oculis exercituum Romanorum caedes aut obsidio : at nunc uersos casus ; iturum Tiridaten ostentui gentibus quanto minus quam captiuum ?*[2521] (Tac., *Ann.*, 15.29)

La tradition parallèle, ici Cassius Dion, ne fait pas mention de ces réactions : l'historien grec décrit la scène dans des termes analogues à Tacite (Cass. Dio. 62.23), mentionne la présence d'un public composé d'Arméniens, de Parthes et de Romains, mais passe directement après la remise du diadème aux mesures prise par les Parthes Monobaze et Vologèse, rapportées par Tacite un peu plus loin (Tac., *Ann.*, 15.31). L'extrait est donc intéressant car révélateur de la façon dont l'auteur des *Annales* compose son histoire : comme nous le verrons à plusieurs reprises, si la rumeur lui est propre, c'est qu'elle a chez lui des fonctions rhétoriques que les autres auteurs n'attribuent pas au phénomène. Dans le passage, le cœur factuel de l'épisode, à savoir l'acte de déposer les insignes royaux sous la statue de Néron, est certes central : *subiecit* est le seul verbe principal de la phrase. Cependant, cette proposition principale est flanquée de nombreux circonstants. En amont, deux participiales (*progressus Tiridates* et *caesis uictimis*) dépeignent le contenu de la cérémonie, soulignant son caractère hiératique et son respect du *mos* religieux. En aval, un nouvel ablatif absolu *(magnis motibus*) dépeint les réactions. Toutefois, là où les circonstancielles *progressus Tiridates* et *caesis uictimis* ont une évidente valeur temporelle, qui ne prête pas à confusion, *magnis motibus* se rattache plus librement à la principale, dans un tour clairement épexégétique[2522]. Conformément à cette technique d'écriture habituelle chez Tacite[2523], l'ablatif absolu final semble ainsi renfermer le trait le plus

[2521] « Tiridate s'avança vers l'image de Néron ; des victimes avaient été sacrifiées, selon la coutume ; il enleva le diadème de sa tête et le plaça sous le portrait, suscitant une forte émotion chez tous les spectateurs, qu'augmentait la présence sous leurs yeux du massacre ou du siège des armées romaines. Et désormais, la conjoncture avait bien changé : Tiridate, qui était sur le point d'être montré aux peuples, était-il autre chose qu'un captif ? »

[2522] Cf. Rh. ASH 2018, *ad loc.*, qui parle d'« appendix sentence » et relève qu'elle permet de passer de la description extérieure aux sentiments des spectateurs.

[2523] L'utilisation massive des participes et des ablatifs circonstanciels ainsi que leur disposition après la verbe principal de la proposition, qui permet de relancer une phrase semblant se terminer, est un trait bien connu de l'écriture tacitéenne, au moins depuis E. COURBAUD 1918 : 244-259 (qui l'appelle la « phrase allongée »), repris et complété dans l'étude détaillée de J. CHAUSSERIE-LAPREE 1969 : 283-338 (« phrase à rallonge »), qui note que l'une des grandes valeurs stylistiques de la rallonge est de « détache[r] […] de tout le reste le fait qu'elle relate », ce qui correspond bien à leur valeur historiographique chez Tacite (livrer un commentaire détaché de l'événement), comme nous allons le voir. L'analyse est encore affinée dans le long travail de D. LONGREE 1991 ; celui-ci relève que les rallonges appartiennent à « l'arrière-plan narratif » de l'histoire (p. 2560-2562).

important de la phrase[2524]. Cela se confirme quand cette proposition, théoriquement annexe, se trouve augmentée d'une première extension, sous la forme de la relative *quos […] obsidio*, laquelle génère à son tour un nouveau développement, le discours indirect *at […] captiuum*. Chacun de ces ajouts se révèle plus long que le précédent, produisant un saisissant effet d'hyperbate : si la protase se compose de trois membres à peu près égaux en nombre de mots (deux groupes de quatre et la principale de cinq), l'apodose se constitue de blocs de plus en plus longs (cinq, dix puis treize mots pour le discours indirect). Cet effet de rallonge de la phrase est renforcé par l'ajout d'*aut obsidio*, surprenant puisque le verbe *augebat* semble, dans une première lecture, trouver son sujet dans le groupe nominal *insita […] caedes* : la coordination *aut* permet de relancer une période qui semblait se clore, attirant l'attention du lecteur sur le discours indirect qui suit. Ainsi la composition de la phrase se caractérise-t-elle par cette dynamique de rajout, absente du récit de Dion : Tacite, loin de narrer simplement l'événement et ses circonstances, peint l'accueil qu'il trouve chez les contemporains, et le fait se trouve subitement complété par l'impression et par l'émotion.

Venons-en donc au contenu de ce bruit original. On note d'abord qu'il est assez peu caractérisé. Ses émetteurs, par exemple, ne sont pas réellement déterminés : *cuncti*, est-ce à dire toutes les personnes présentes à la cérémonie ? Cela poserait deux problèmes. D'une part, Tacite n'a pas vraiment parlé de spectateurs pour cette scène : tout au plus montre-t-il plus tôt les armées parthes et romaines qui y assistent en ordre rangé. Toutefois, nous savons par Dion, comme vu *supra*, que des Arméniens sont également présents ; la cérémonie étant publique, on peut en effet facilement accepter que la population locale y assiste. D'autre part, il est délicat d'attribuer ce discours indirect au public tout entier, comme nous y inviterait pourtant la précision *cuncti*. Son contenu révèle une certaine mélancolie à l'idée que le roi arménien soit devenu un « captif » (*captiuus*), c'est-à-dire qu'il soit placé, *de facto*, sous l'autorité romaine. Selon toute probabilité, c'est donc à la population arménienne qu'il faut attribuer ce discours, et plus particulièrement à un groupe peut-être pro-parthe, et en tout cas hostile au clan pro-romain[2525]. Tacite, lui, ne s'intéresse pas réellement à l'origine de ces propos : ce qui compte, ici, ce n'est pas leur rôle dans la causalité historique, qui est inexistant, mais leur fonction chorale. Par ailleurs, l'oralité même de ces voix n'est pas strictement établie : on la déduit du discours indirect, mais celui-ci pourrait tout à fait renvoyer à des pensées[2526]. De façon tout à fait significative, le discours indirect, que nous traiterons tout de même comme une rumeur, est introduit non par un *uerbum dicendi*, mais par un substantif appartenant au lexique des sentiments (*animorum motus*). Si ce tour n'est pas particulièrement rare chez Tacite, comme l'étude lexico-syntaxique en annexe le montre, il est à chaque fois révélateur.

À la lecture de ce passage, une structure semble donc émerger. Un événement, d'abord décrit factuellement (*sublatum capiti diadema imagini subiecit*), est immédiatement présenté dans la perspective de sa réception par la foule anonyme (*cuncti*) ; celle-ci réagit affectivement à

[2524] D. LONGREE 1991 : 2561.

[2525] Rh. ASH 2018, *ad loc.* rapporte ces affects et ce discours indirect aux légionnaires, ce qui est tout à fait possible ; cependant, l'empathie pour ce « captif » qu'était devenu Tiridate ne se comprend-elle pas mieux si on les attribue aux Arméniens, spectateurs passifs depuis le début de la séquence des rivalités entre Rome et les Parthes ?

[2526] Habituellement, cependant, Tacite indique que les discours sont intériorisés par des indices lexicaux, comme le verbe *reputare* en Tac., *Ann.*, 2.41.

l'affaire, et cette réaction est caractérisée par un terme général appartenant au lexique des émotions ; enfin, l'émotion donne naissance à une rumeur expressive, développée au discours indirect[2527]. Les affects en jeux sont présentés ici de façon relativement générique (*animorum motus*) ; ils sont plus souvent spécifiés et correspondent en règle générale à quatre sentiments[2528], la tristesse (ou la pitié)[2529], la colère[2530], la honte[2531] et la peur[2532]. De plus, l'articulation entre l'observation des faits par le personnage collectif qu'est la foule et les sentiments qu'elle déclenche est particulièrement marquée dans ce passage-ci, dans lequel la vue joue un rôle central (*oculi*)[2533]. En somme, Tacite s'attache à décrire ici l'irruption au sein de l'historiographie événementielle, qui constitue l'architecture de son œuvre, de cette lecture émotionnelle des événements. Celle-ci est textualisée d'une part par l'ajout hyperbatique des compléments circonstanciels après le verbe principal *subiecit*, comme nous l'avons vu, mais également par l'arrivée incongrue, violente même, des propos rapportés : un impétueux *at nunc* nous fait entrer dans le discours indirect, sans délimitation claire avec la narration, créant un effet particulièrement saisissant. La brutalité syntaxique sert bien sûr à marquer la colère et la tristesse des Arméniens ; elle est suivie d'un développement rhétorique marqué par une langue saturée d'affects, ce qu'expriment de nombreuses figures de style expressives[2534]. Mais la rumeur possède également une dimension symbolique : dans une scène très ordonnée, au milieu

---

[2527] Le recours au discours indirect ne suppose bien évidemment pas le manque d'expressivité : au contraire, on sait au moins depuis l'étude importante de R. UTARD que les mêmes effets rhétoriques ornent le discours indirect et le discours direct, cf. R. UTARD 2004 : 306-314 (tout part. p. 312-313 pour les interrogations oratoires, qui sont fréquentes dans les textes que nous analysons).

[2528] Il faut souligner que notre relevé dépasse le cadre des deux émotions habituellement associées à l'histoire « tragique », à savoir la peur et la pitié. Nous rejoignons en cela les remarques de J. MARINCOLA 2003 : 302 enjoignant à regarder « beyond pity and fear ». Pour la diversité des sentiments que l'orateur cherchait à susciter dans son discours, voir le passage célèbre du *De Oratore* : *iam quoniam haec fere maxime sunt in iudicum animis aut, quicumque illi erunt, apud quos agemus, oratione molienda, amor odium iracundia, inuidia misericordia, spes laetitia, timor molestia* (Cic., *De Orat.*, 2.51.206), cf. L. LANDOLFI 2011 : 164 n. 4.

[2529] Nous développons plus spécifiquement ces affects dans la sous-partie suivante.

[2530] De façon intéressante, la pitié et la colère sont les deux émotions que Polybe, dans sa célèbre critique de Phylarque, associe à l'histoire, cf. Pol. 2.56 (les verbes sont ἐλεεῖν et ὀργίζεσθαι), et J. MARINCOLA 2003 : 295-302, qui a bien montré dans son analyse scrupuleuse du passage que Polybe ne dénigre pas en bloc l'utilisation des émotions dans l'historiographie, bien au contraire : le recours aux deux sentiments que sont la pitié et la colère s'inscrit dans une tradition rhétorique bien déterminée (susciter la compassion pour son client, faire naître le courroux contre son adversaire).

[2531] Sur la représentation de la honte à Rome, voir R. ALEXANDRE, Ch. GUERIN, & M. JACOTOT 2012.

[2532] Concernant la peur ressentie régulièrement par les foules (notamment civiles) chez Tacite, renvoyons dès à présent à P. SCHUNCK 1964 : 49-50 (liée à la passivité de ces spectateurs) ; J.-M. ENGEL 1972 : 222 et suiv. ; L. LANDOLFI 2011 en part. p. 165.

[2533] F. GALTIER 2011 : 136-141 a bien montré, à la suite d'autres (voir E. COURBAUD 1918 : 161 ; ou N. J. SHUMATE 1997, qui parle de « theatricalization of experience », laquelle brouille les frontières en vérité et spectacle ; également dans une perspective un peu différente, M. BILLERBECK 1991 : 2758-2759, et une remarque de Rh. ASH 1999 : 120), que le regard jouait un rôle central dans la théâtralisation des événements, guidant ainsi la réaction du lecteur. Comme il l'écrit, ce dispositif permet de révéler « à la fois le déroulement objectif et l'impact subjectif ». On peut noter par ailleurs que la relative *quos augebat insita adhuc oculis exercituum Romanorum caedes aut obsidio* (Tac., *Ann.*, 15.29) indique la capacité de la foule à mettre en relation un événement avec un autre qui lui est antérieur, à faire jouer les échos temporels entre deux situations, ici le traité de Rhandeia et la défaite, dans le même lieu, des légions romaines l'an passé. On remarquera que le parallèle entre les deux événements est analysé par la voix narrative elle-même plus tôt (Tac., *Ann.*, 16.28, également chez Cass. Dio. 62.23), mais c'est alors dans une finalité explicative, montrer les stratégies (surtout symboliques) à l'œuvre dans le choix du lieu par Corbulon et par les Parthes. Le commentaire collectif, dans notre passage, n'a aucune fonction au sein de l'étude des causes.

[2534] Par ex. l'interrogation rhétorique *iturum [...] captiuum*, commune dans ce type de textes, et sur laquelle nous revenons plus loin pour analyser sa portée pathétique.

d'une cérémonie contrôlée de bout en bout dans son déroulement, ses enjeux, sa symbolique, par les autorités romaines et parthes, ces paroles clairement dysphoriques attribuées à un groupe dominé (les Arméniens) et n'ayant normalement pas voix au chapitre représentent le désordre d'un « événement de parole » dont J. RANCIERE a montré qu'il était par nature minimisé dans le discours historien[2535]. C'est la force de Tacite d'avoir laissé ces voix subalternes résonner dans son récit, indiquant une double résistance, celle des populations locales à la propagande romano-parthique qui célébrait le consensus trouvé entre ces deux impérialismes, mais aussi celle de la foule à l'ordonnancement du discours narratif, dont l'équilibre rationnel est rompu par le débordement passionnel de la foule.

Un motif récurrent : l'affectivité des foules urbaines pour Germanicus et ses descendants

Ainsi ce texte, en apparence anodin, révèle-t-il la façon dont s'entremêlent chez Tacite un fil narratif principal, la narration des faits historiques, et une contre-histoire, certes écrite dans les marges, constituée par les émotions et les impressions des contemporains. L'extrait analysé est très révélateur de cette tension proprement tacitéenne, quoique l'événement lui-même soit assez secondaire à l'échelle des *Annales*. Dans le domaine de la politique intérieure, un ensemble de textes révèle le même type de composition appliqué à un sujet autrement plus central : la relation entre la plèbe urbaine et la famille de Germanicus. On connaît la popularité de la partie de la *domus* impériale issue de Germanicus, et de Germanicus lui-même. Il a été montré que la plèbe était loyale à certaines figures de ce clan qui avaient su capter son affection (généralement appelée *fauor* ou *studia* chez Tacite[2536]), et que celle-ci se perpétuait dans la foule, sous réserve que l'héritier ou l'héritière ne s'aliène pas cette faveur populaire[2537]. Germanicus, ainsi, hérita à la fois de la popularité de Drusus, son père, le frère de Tibère, mais aussi d'Agrippa, son beau-père (père d'Agrippine). Pour notre sujet, il est intéressant de voir comment ce soutien de la plèbe de Rome s'exprime chez Tacite par le même moyen littéraire que celui mis en évidence dans l'épisode de Rhandeia en 63 : le déclenchement par un événement, soit observé par la foule elle-même, soit appris dans une nouvelle, de rumeurs normatives saturées d'affect, indiquant la réception émotionnelle d'un fait historique. Plusieurs épisodes des six premiers livres des *Annales* concernent la figure hautement représentative de Germanicus, et suivent le même déroulement. Le premier est sans doute le plus éloquent pour le sujet qui nous intéresse ici, car il est très semblable à la narration du traité de Rhandeia, à cette différence que les locuteurs sont clairement déterminés. L'événement en question est le

[2535] J. RANCIERE 1992. Nous reviendrons plus en détail sur cette analyse dans la conclusion générale.

[2536] Z. YAVETZ 1983 : 196-197

[2537] Comme le note Z. YAVETZ 1983 : 155, à Rome, « les masses ne sont pas simplement un groupe passif ne voulant lutter que pour les pains et les jeux : elles se montrent fidèles envers leurs bienfaiteurs ». C'est le sens de la démonstration très complète de C. COURRIER 2014 : 721-736, dont les conclusions sont les suivantes : la plèbe accepta la structure dynastique promue par la *domus Augusta* mise en place par Auguste ; elle choisit dans cette *domus* certains membres à qui elle accordait son soutien (ainsi les descendants d'Agrippa), en sorte que les reports d'affection n'étaient pas automatiques (et ne traduisaient donc pas une « dépolitisation » de la plèbe) ; Germanicus, par son comportement, capta cette popularité, qui rejaillit avec constance sur ses descendants, à condition qu'ils n'y dérogent pas, comme purent le faire Caligula ou Néron. Voir les remarques antérieures de H. S. VERSNEL 1980 : 550-551 ; I. COGITORE 2002a : 190 ; également sur Tacite spécifiquement H. G. SEILER 1936 : 24 ; J.-M. ENGEL 1972 : 251-253 ; A. B. BREEBAART 1987 : 60 ; J. DEININGER 1979 : 292-293 ; A. J. WOODMAN 2017 : 65.

triomphe de Germanicus sur les Germains, le 26 mai 17. Après la description du cortège, le narrateur évoque les réactions du public :

> *Augebat intuentium uisus eximia ipsius [Germanici] species currusque quinque liberis onustus. Sed suberat occulta formido, reputantibus haud prosperum in Druso patre eius fauorem uulgi, auunculum eiudem Marcellum fragrantibus plebis studiis intra iuuentam ereptum, breuis et infaustos populi Romani amores.*[2538] (Tac., *Ann.*, 2.41)

Comme vu plus haut, le passage donne à lire l'articulation étroite entre la perception visuelle du triomphe (*augebat intuentium uisus*), le lexique des sentiments (*occulta formido*) et un discours rapporté exprimant ces affects. La logique passionnelle de la foule, implicitement critiquée par l'historien, se déploie dans l'utilisation de trois parasynonymes *fauor*, *studia*, *amores*, qui semblent progresser vers un vocabulaire de plus en plus affectif, typique pour caractériser les relations de pouvoir au sein d'un régime monarchique[2539]. Cette série de trois termes fait écho aux trois dénominations du groupe pro-Germanicus (*uulgus*, *plebs*, *populus*), qui dessinent, au contraire, un chemin inverse, partant d'un terme appartenant à la langue aristocratique et chargé de connotations négatives (*uulgus*) et aboutissant au substantif politique, officiel et neutre *populus*. Ce double mouvement caractérise la foule comme un personnage collectif chargé du pôle des émotions au sein du récit tacitéen. La fonction chorale de ces spectateurs a peu d'incidence sur le déroulement des événements, comme l'indique la transition au début du chapitre suivant (*ceterum Tiberius […]*, Tac., *Ann.*, 2.42). En revanche, elle indique la saisie affective immédiate des événements, ostensiblement dysphorique (*formido*). Ce dispositif a deux effets. L'un, externe, est de provoquer un sentiment pathétique chez le lecteur (nous y reviendrons). L'autre, interne, est de laisser présager la mort prématurée de Germanicus et de renforcer ainsi l'unité des deux premiers livres des *Annales*[2540] : Tacite y parvient non seulement en évoquant le destin brisé de Marcellus et de Drusus, mais également en liant ces craintes au pouvoir despotique de Tibère[2541]. En effet, la crainte ressentie par les Romains doit demeurer « cachée » (*occulta formido*), à la différence de la joie exprimée

---

[2538] « Le spectacle s'enrichissait, chez ceux qui le regardaient, de l'apparence rare de Germanicus lui-même et de son char occupé par ses cinq enfants. Mais derrière cette joie se terrait l'effroi, lorsque l'on songeait que la bienveillance de la foule n'avait pas été favorable à Drusus, son père, que son oncle encore, Marcellus, avait été emporté, alors qu'il était encore jeune, à l'affection ardente que lui vouait la plèbe, que ces amours du peuple romain étaient brèves et funestes. »

[2539] Voir sur cette question surtout P. VEYNE 1976 : 539-559 ; 701-723, qui a bien souligné l'importance toute politique des problématiques sentimentales qui se nouaient dans la Rome impériale entre la plèbe et le prince. La thèse est reprise par E. FLAIG 1992 : 75-79 et affûtée par C. COURRIER 2014 : 698-721. Pour une application de cette constatation à l'exemple des réactions à la mort de Germanicus, consulter l'étude d'H. S. VERSNEL 1980 : 562 et suiv.

[2540] Bien vu par la recherche, cf. B. WALKER 1952 : 119 ; É. AUBRION 1991 : 2678-2679 ; M. PFORDT 1998 : 26-27 ; O. DEVILLERS 2003 : 144 n. 358 ; F. GALTIER 2011 : 280. Sur le passage, voir encore en un sens un peu différent H. MCCULLOCH 1984 : 103-104, mais son analyse (Tacite expliquerait surtout ici pourquoi les Romains acceptèrent une version idéalisée de Germanicus, à laquelle l'historien ne souscrirait pas) omet l'effet évidemment pathétique du passage, ce qui suppose bien que Tacite sympathise lui-même avec son personnage.

[2541] C'est en effet dans ce sens qu'il convient de comprendre les adjectifs *breues* et *infausti* qualifiant les *amores* de la plèbe. Il y a ici une métonymie (ou une hypallage) évidente : ce qui est « bref », ce n'est pas « l'amour » lui-même, ou plutôt l'amour de la plèbe est bref parce que Marcellus et Drusus sont morts prématurément (*intra iuuentam*), respectivement à l'âge de dix-neuf et vingt-neuf ans. Contrairement à ce que relèvent Z. YAVETZ 1983 : 28 ; 60 ; C. COURRIER 2014 : 567 (ou encore A. BORGO 1976 : 248 ; Fr. RIPOLL 1998 : 475 n. 38), donc, il n'y a ici aucune stigmatisation de la versatilité de la plèbe, qui serait bien déplacée dans un passage aussi pathétique et, à vrai dire, sincère dans sa tonalité.

ouvertement, tout comme le discours indirect évoque non des paroles, mais des pensées (*reputare*). En empruntant la forme même de la rumeur – ce qui justifie l'inscription de ce texte dans notre corpus –, mais en la faisant glisser hors du domaine de l'oralité, l'historien semble affirmer qu'il n'était plus possible d'exprimer à haute voix son soutien à Germanicus. Ainsi la crainte se redouble-t-elle d'une accusation discrète du pouvoir tibérien.

On retrouve de loin à loin dans les *Annales* des rumeurs portant sur la famille de Germanicus et suivant le même modèle en trois temps : 1) événement déclencheur, 2) affects, 3) discours collectif. Certaines portent sur Germanicus lui-même, comme les bruits courant à Rome à sa mort[2542], ou, après celle-ci, pendant ses funérailles[2543] ou lors du procès de Pison et de Plancine[2544]. Selon le principe rappelé plus haut, cette popularité s'étendit aux descendants de Germanicus : aussi est-il logique de trouver pour eux aussi des exemples de ces rumeurs affectives. Nero Caesar, le fils aîné de Germanicus et d'Agrippine, par exemple, bénéficie d'une rumeur favorable à l'annonce de son mariage avec Julia, fille de Drusus II, en 20, très proche dans son contexte et sa structure des discours tenus pendant le triomphe de son père[2545]. Une situation analogue s'observe à propos de Drusus III, le deuxième fils de Germanicus et Agrippine, qui avait été emprisonné au *palatium* et conduit à la mort par inanition en 33. La lecture des lettres de Tibère dénonçant les manœuvres (supposées) de son petit-fils provoque

[2542] Tac., *Ann.*, 2.82 : l'événement déclencheur est l'arrivée de la nouvelle de la maladie de Germanicus ; les sentiments sont exprimés sous une forme elle-même vigoureuse (*dolor, ira et erumpebant questus*) ; le discours indirect, fort long, abonde en effets expressifs. À noter que la deuxième partie de cette scène met en évidence, au contraire, des sentiments positifs (*gaudium*), à la nouvelle du rétablissement du jeune prince.

[2543] Tac., *Ann.*, 3.5-6 : l'événement déclencheur est le manque de *pompa* de la cérémonie ; les sentiments sont nommés dans le paragraphe précédent (*dies […] ploratibus inquies*, Tac., *Ann.*, 3.4) ; le discours collectif (*uulgi sermones*, Tac., *Ann.*, 3.6) exprime ces émotions à l'aide des moyens traditionnels, notamment l'interrogation rhétorique *ubi illa ueterum instituta […]*, en elle-même originale, puisqu'elle suggère le pathétique en discours, précisément par l'absence de possibilité de l'exprimer (*ubi […] laudationes et lacrimas uel doloris imitamenta* ?). Il s'agit donc d'une variation habile sur les outils du pathétique direct comme nous en avons vu des exemples à propos des clameurs (cf. *supra*, p. 198-201) et sur lequel nous revenons *infra*. E. KEITEL 2014 : 68-69 décèle dans la séquence des funérailles (Tac., *Ann.*, 3.3-5) une utilisation originale du procédé rhétorique de l'*euidentia* (hypotypose), qui repose paradoxalement sur l'absence (absence d'Antonia, de Tibère et de Livie ; comparaison avec les funérailles de Drusus I) : « The crowd's piling up of detail ironically illustrates what they did not see on this occasion. »

[2544] Tac., *Ann.*, 3.17 : l'événement déclencheur est la défense de Plancine par Tibère, sous l'influence de Livie ; les sentiments sont exprimés par le recours au terme *questus*, qui introduit un discours indirect une nouvelle fois expressif. Tout comme lors du triomphe de Germanicus, ces plaintes restent « secrètes « (*secreti*), manière indirecte de caractériser la nature contraignante du régime tibérien. L'originalité est que cette rumeur, semble-t-il, trouve son origine au sein du Sénat, où la plaidoirie se déroule (ce qu'indiqueraient le vocabulaire désignant ses locuteurs, *optimi cuiusque*, ainsi que l'expression *eripere Senatui*). Mais l'on peut également penser qu'il s'agit de propos tenus à l'extérieur du Sénat, une fois connu le contenu de la séance, ou qu'il y ait un consensus entre les deux corps, comme cela se voit par ex. en Tac., *Ann.*, 4.12 (cf. note suivante).

[2545] Tac., *Ann.*, 3.29 : l'événement déclencheur est l'annonce, peut-être par le canal des *acta diurna*, des noces entre les deux jeunes gens ; les sentiments sont d'abord positifs (*gaudium*), à l'idée que la famille de Germanicus reprenne force, mais une nouvelle fois, ils se mâtinent ici aussi d'une note dysphorique (*aduersis animis*) à la nouvelle de la progression de Séjan dans les alliances dynastiques ; le discours de la rumeur est enfin rapporté, sans grande intensité expressive cependant. Analyse du contraste entre les deux nouvelles chez Cr. FORMICOLA 2001 : 55-56. On pourrait mentionner un passage proche, mais dont il est délicat de prouver qu'il contient une rumeur à proprement parler : il s'agit des réactions du Sénat et du peuple à la *laudatio* de Drusus II effectuée par Tibère à sa mort en 23 (Tac., *Ann.*, 4.12). On y voit ainsi une réaction affective à ce décès, qui semble promettre aux fils de Germanicus une place plus importante dans la *domus Augusta* ; les sentiments se partagent entre une apparente douleur (*habitum et uoces dolentum simulatione*) et une secrète joie (*occulti laetabantur*), soit l'exact inverse des réactions pendant le triomphe de Germanicus (Tac., *Ann.*, 2.41 : joie affichée, mais douleur secrète).

en effet des propos qui reprennent les mêmes caractéristiques[2546] ; cependant, si le lexique des émotions est bien mis en avant, il semble que ces plaintes trouvent leur origine au Sénat, où Tibère envoyait ses lettres. Enfin, sous Néron, Octavie, la nièce de Germanicus, extraordinairement populaire auprès de plèbe urbaine[2547], est l'objet d'une rumeur semblable lorsque la nouvelle de son exil sur Pandateria en 62[2548]. La similitude formelle de ces exemples dessine un motif commun : la rumeur de commentaire, nimbée d'affects, indiquant la réception émotionnelle des événements. Ce dispositif est de surcroît renforcé par le lexique de la vue et de l'ouïe, très fréquent dans les passages cités : c'est parce que la foule voit ou entend, bref, perçoit un événement qu'elle lui donne écho sentimentalement. Cette présence adjacente à l'action caractérise parfaitement la fonction chorale du *uulgus* tacitéen. Enfin, notons qu'en l'espèce, cette technique d'écriture de l'histoire a bien entendu pour rôle de permettre au registre pathétique de se déployer, mais on voit à quel point il serait absurde d'opposer cette fonction rhétorique à l'historicité de ces bruits. Par le vocabulaire des sentiments, ils permettent à Tacite de peindre sur le vif la popularité de Germanicus et de ses descendants, et ainsi de se livrer à une analyse politique des logiques dynastiques et des rivalités au sein de la *domus Augusta*[2549]. De la palette des affects visibles dans ces rumeurs ressort l'idée, forte, d'une popularité persistante de Germanicus et de sa lignée.

[2546] Tac., *Ann.*, 6.24 : l'élément déclencheur est constitué par les lettres envoyées de Capri par Tibère ; les émotions ressenties par le public sont de l'ordre de la colère et de la tristesse (*quo non aliud atrocius uisum*), puis de la peur et de la surprise (*pauor et admiratio*) ; le discours indirect apparaît massif et très expressif.

[2547] Comme l'indiquent la mention des *studia populi* (Tac., *Ann.*, 14.59), les réactions à sa répudiation (Tac., *Ann.*, 14.59-60) et à son rappel (Tac., *Ann.*, 14.61), également rapportées par Suétone (Suét., *Nér.*, 35). Voir à ce sujet C. COURRIER 2014 : 729-733. La foule qui parle dans le passage choral en Tac., *Ann.*, 14.63 pose cependant un problème d'identification à la plèbe romaine, car Octavie est à ce moment-là déjà enfermée en Campanie et ne fut pas rappelée à Rome : il s'agit donc plus vraisemblablement de personnes observant son embarquement pour l'île de Pandateria depuis sa résidence campanienne. La caractérisation de ces témoins est cependant tellement imprécise que le lecteur peut avoir l'impression qu'il s'agit de la foule romaine. Comme l'a bien vu R. FERRI, qui s'est penché de près sur ce problème, l'effet de flou est dû à l'influence du chœur de l'*Octavie* du pseudo-Sénèque (Sén., *Oct.*, 924-957), où la scène prend place à Rome (en part. R. FERRI 1998 : 346-348). Pour notre propos, plutôt que d'opposer vérité historique et composition littéraire, on peut souligner que la déploration de la foule de Tac., *Ann.*, 14.63 est parfaitement cohérente avec l'opinion de la plèbe sur Octavie et sur les modes d'expression de la foule que nous mettons en avant dans cette partie (cf. R. FERRI 1998 : 356, qui souligne la vraisemblance de la réécriture tacitéenne : « Who was to say that the little crowd on the pier waiting for her to depart were not really thinking of Agrippina and Julia but rather attending to their own business? »).

[2548] Tac., *Ann.*, 14.63 : l'événement déclencheur est la décision de l'exil, qui parvint à la population romaine par un édit ; les émotions sont exprimées de façon hyperbolique, dans une proposition qui insiste sur le passage de la vue à l'affect (*non alia exul uisentium oculos maiore misericordia adfecit*) ; le contenu de la rumeur est livré avec une évidente tonalité pathétique, mais sa nature est ambiguë : il ne s'agit pas à proprement parler d'un discours indirect, puisque c'est le narrateur qui prend en charge cette lamentation (*huic primum nuptiarum dies loco funeris fuit […]*). R. FERRI 1998 : 340 parle de « free indirect speech », une notion débattue sur laquelle nous reviendrons en conclusion de ce travail. Le passage est souvent rapproché de la déploration du chœur de l'*Octavie* du pseudo-Sénèque (Sén., *Oct.*, 924-957), cf. O. DEVILLERS 2000 : 58 ; O. DEVILLERS 2003 : 53-54 et les références antérieures en n. 470; 70 ; F. GALTIER 2011 : 45 : un consensus semble se dessiner autour de l'hypothèse d'une source commune entre les *Annales* et l'*Octavie*, redoublée d'une utilisation spécifique de la prétexte par Tacite dans ce passage. Pour les enjeux littéraires à l'œuvre dans cette influence potentielle, voir la remarquable analyse de R. FERRI 1998, qui a parfaitement analysé le fonctionnement choral de la foule ici, ainsi que celle de F. GALTIER 2011 : 45.

[2549] Les travaux de P. VEYNE sur le système politique impérial ont ainsi montré que la relation affective servait de socle à la relation politique entre la plèbe et le prince (ou la *domus*) : voir en particulier P. VEYNE 1976 : 539-559 ; 701-723, ainsi que C. COURRIER 2014 : 697-721. L'exemple des bruits portant sur la famille de Germanicus montre bien que si les rumeurs suivent bien parfois une « chaîne affective » qui redouble la « chaîne fonctionnelle », pour reprendre les catégories de Fr. REUMAUX 1998 : 32, les émotions n'ont rien d'irrationnel

Ce type de rumeur constituait donc un moyen intéressant pour l'historien de caractériser l'affection suscitée par un personnage ou un groupe auprès de telle ou telle partie de la population. À ce titre, le cas de la *domus Germanici* se laisse aisément compléter par d'autres figures auxquelles étaient attachés la plèbe et/ou le Sénat, lesquels donnaient libre cours à leur sentiment à telle ou telle occasion. La structure mise en évidence *supra* (événement déclencheur / réaction affective / rumeur) se trouve ainsi pour d'autres personnages, importants ou secondaires[2550]. Le point commun de cette série de rumeurs, outre le déploiement du lexique des émotions, est leur absence quasi totale d'effet, au-delà de l'impression psychologique sur la foule elle-même. Souvent situées à la conclusion d'un épisode, parfois dissimulées (*occultus*), elles ne déclenchent quasiment aucune réaction chez les grands hommes, ceux qui font avancer l'histoire, en particulier l'empereur ; par conséquent, elles n'ont guère d'influence sur la causalité historique. L'étude des enchaînements, c'est-à-dire de la façon dont la narration principale reprend après le discours collectif, montre clairement que celui-ci n'a aucune incidence sur le déroulement des faits : tantôt, l'opposition avec la poursuite du récit est marquée par un *ceterum* presque méprisant, tantôt, le narrateur change de cadre ou de thème, tantôt enfin, il ignore simplement la rumeur[2551]. Placée hors de la consécution des événements, la rumeur se présente alors comme une instance de commentaire plutôt que comme un levier de communication ou d'action pour tel ou tel groupe. Sa fonction chorale est ainsi renforcée : la scène se joue sous les yeux du lecteur, elle se termine ; le *chorus* entre en scène, il commente ; il disparaît : l'intrigue reprend. Tacite va même jusqu'à donner de véritables indications scénographiques qui matérialisent cette adjacence de la foule à l'intrigue. C'est le cas lors de la condamnation en 28 de Titius Sabinus, chevalier romain et ami de Germanicus, présentée comme la suite logique des manœuvres de Séjan contre cette branche de la famille impériale. L'épisode, fortement dramatique et pathétique[2552], se conclut quand Sabinus est conduit à l'exécution. La victime traverse la scène ; immédiatement après, l'historien représente la foule

pour autant : comme le note R. GILBERT 1976 : 10 à propos de la plèbe romaine, une réaction émotionnelle n'implique pas un manque de *ratio*, pas plus qu'elle n'est l'expression d'une « Subintelligenz ».

[2550] Les deux cas les plus proches du modèle mis au jour pour Germanicus et ses descendants sont celui d'Agricola en Tac., *Agr.*, 43, ainsi que d'Helvidius Priscus et de Thrasea Paetus en Tac., *Ann.*, 16.29 (comme le remarque P. WUILLEUMIER *ad loc.*, la *uenerabilis species* de Thrasea évoque la figure de Germanicus en Tac., *Ann.*, 2.72, mais aussi son *exima species* en Tac., *Ann.*, 2.41, passage analysé *supra* qui rapporte une rumeur structurellement très proche). Voir aussi quelques passages semblables mettant en avant une rumeur liée aux affects de la foule à propos de Tibère (*inrisus* en Tac., *Ann.*, 1.8 ; éventuellement aussi contre Claude en Tac., *Ann.*, 12.8), des Chrétiens (*miseratio* en Tac., *Ann.*, 15.44), de Néron (Tac., *Hist.*, 1.4, les plébéiens de la *plebs sordida* sont *maesti*), de Vitellius et d'Othon (terreur et tristesse des Romains en Tac., *Hist.*, 1.50). On relèvera un jeu de variation avec ce motif en Tac., *Hist.*, 4.12 (rumeur accompagnée d'une absence de sentiments : *nequaquam maesta ciuitas*, avec une allitération renforçant l'effet de surprise).

[2551] On peut ainsi se livrer à un exercice semblable, mais en négatif, à celui de Br. J. GIBSON 1998, qui étudiait au contraire les marqueurs syntaxiques des effets des rumeurs. À l'inverse, donc, l'enchaînement non causal est signalé par *ceterum* en Tac., *Ann.*, 2.42 (voir également un *sed*, Tac., *Ann.*, 3.60 après une rumeur chorale au sein du Sénat), mais le plus souvent dépourvu de tout marqueur syntaxique : le récit continue, ignorant la parenthèse formée par la rumeur (Tac., *Ann.*, 2.82, 3.17, 15.30). Changement de cadre spatial (et parfois temporel) après la rumeur : Tac., *Ann.*, 3.29, 6.24, 15.44 (*interea*), 16.29 (*atque interim*), *Hist.*, 1.4 et 1.50 (*nunc*). La rumeur affective de Tac., *Ann.*, 1.8 a quant à elle une conséquence, mais minime : elle déclenche une autre rumeur, les fameux discours contradictoires sur Auguste (*multus hinc rumor*, Tac., *Ann.*, 1.9)

[2552] C'est cette dimension qui a, à juste titre, principalement retenu l'attention de la critique. Voir surtout B. WALKER 1952 : 104-105 ; P. L. CORRIGAN 1993, qui souligne la construction dramatique et tragique, met en lumière la critique religieuse à l'œuvre dans l'épisode (notamment dans le contexte des fêtes en l'honneur de Janus) et étudie rapidement la place de l'épisode dans le livre IV des *Annales* ; plus récemment, étude des procédés d'*euidentia* (hypotypose) dans ce passage par E. KEITEL 2014 : 64-65.

qui, sous les atours du chœur, entre dans l'espace scénique pour déplorer la situation. Si le discours collectif permet d'exprimer la peur et la tristesse, tout en caractérisant le régime tibérien[2553], la narration qui l'introduit, et qui a presque la forme d'une didascalie, signale bien cette fonction de la masse dans le récit : « et certains revenaient en arrière et se montraient à nouveau, s'effrayant de cela même qu'ils craignaient. Quel jour, disaient-ils, serait vide de châtiment […] » (*et quidam regrediebantur ostentabantque se rursum id ipsum pauentes quod timuissent. Quem enim diem uacuum poena […]*, Tac., *Ann.*, 4.70). Il y a bien ici une (r)entrée sur scène de la foule (*regredi*) pour livrer le commentaire de l'action ; celle-ci, au reste, est marquée par la reconnaissance, à mots cachés, du courage de cette forme de résistance au despotisme du régime : même si l'hommage est discret, il mérite d'être salué, tant il est rare chez Tacite[2554].

Des variations : l'émotion des foules barbares et militaires

Cependant, il semble qu'il y ait là encore un sous-texte idéologique, voire politique, à mettre en lumière. De fait, d'autres types de foule que le *uulgus urbanum* se signalent par leur utilisation de rumeurs de commentaire donnant à lire leur saisie affective d'un événement, à l'instar des foules barbares ou des foules militaires. Or, leur propos sont bien plus souvent suivis d'effets que ceux des Romains. Ainsi les rivalités politiques et les conflits dynastiques chez les Parthes se cristallisent-ils plusieurs fois dans une rumeur qui se développe au sein de la noblesse locale, et trouve son origine dans les sentiments de cette partie de la population ; leur influence sur le cours des événements est alors marquée par un net *igitur*[2555]. Comment expliquer qu'un motif littéraire semblable, la rumeur produite par un excès de sentiments, soit suivi chez les barbares d'effets, tandis qu'elle reste au niveau du commentaire à Rome ? Deux raisons peuvent être avancées. Tout d'abord, dans les deux textes évoqués ici à propos de la vie politique parthe,

---

[2553] *Quem enim diem uacuum poena, ubi inter sacra et uota, quo tempore uerbis etiam profanis abstineri mos esset, uincla et laqueus inducantur ? Non imprudentem Tiberium tantam inuidiam adisse : quaesitum meditatumque, ne quid impedire credatur quo minus noui magistratus, quo modo delubra et altaria, sic carcerem recludant*, Tac., *Ann.*, 4.70. La rumeur (simplement syntactisée ici, cf. notre étude syntaxique en annexe), porte les caractéristiques observées ci-dessus : dimension affective (ici, peur et affliction), propos expressifs (notamment à l'aide d'une interrogative oratoire), absence de conséquence (le récit reprend en ignorant la parenthèse émotionnelle : *secutae insuper litterae*).

[2554] Le passage contraste plus immédiatement avec la description du silence produit par la peur au chapitre précédent (*non alias magis anxia et pauens ciuitas, tegens aduersum proximos ; congressus, conloquia, notae ignotaeque aures uitari ; etiam muta atque inanima, tectum et parietes circumspectabantur*, Tac., *Ann.*, 4.69), comme l'a remarqué P. L. CORRIGAN 1993 : 337-338, pour qui cette évolution est mimétique de l'implication émotionnelle croissante du lecteur dans l'épisode.

[2555] Voir deux passages très proches, les critiques à l'égard de Vononès, jugé trop romanisé, sous Tibère (Tac., *Ann.*, 2.2), et la colère contre les prétentions de Tigrane, que les Romains cherchent à installer en Arménie sous Néron (Tac., *Ann.*, 15.1). Dans ces deux extraits placés en ouverture de livre, le fond des rumeurs est le même : la critique d'un prince venu de Rome. Dans le premier cas, cet élément déclenche un sentiment de honte (*pudor*, Tac., *Ann.*, 2.2), dans le deuxième, de colère (*aegre tolerabant*, Tac., *Ann.*, 15.1) ; à chaque fois suit un discours indirect très expressif (avec interrogations oratoires). Dans les deux cas, le chapitre suivant commence par le marqueur de conséquence *igitur* (Tac., *Ann.*, 2.3 et 15.2). À l'inverse, dans le passage étudié *supra* (Tac., *Ann.*, 15.29), les conséquences sont nulles. On pourrait également ajouter à ce petit corpus deux textes : 1) les critiques, chez les Chérusques, par « les gens que les factions font vivre » (*qui factionibus floruerant*, Tac., *Ann.*, 11.16), du nouveau roi Italicus (neveu d'Arminius), prince élevé à Rome : les propos rapportés suivent exactement le même paradigme que chez les Parthes (hostilité à Rome, discours expressif marqué par la colère, conséquences déclenchant une révolte) ; 2) les bruits qui se font entendre chez les Bataves contre Julius Civilis (Tac., *Hist.*, 5.25), qui sont également suivis d'effets, mais qui n'empruntent pas tout à fait le même modèle.

c'est l'élite qui s'exprime, donc un groupe disposant d'un certain pouvoir. Ainsi, en relatant leurs propos sous la forme de rumeurs, Tacite est sans doute prisonnier d'une certaine idéologie sur les barbares : leur organisation politique paraît inexistante, ou *a minima* chaotique, et l'historien y oppose implicitement le modèle du Sénat romain républicain, ordonné par des règles formelles, notamment celle du tour de parole, qui prévient normalement ce type de confusion sonore. Mais il s'agit peut-être aussi de caractériser par contraste la faiblesse politique des groupes qui ont recours à ce type de rumeurs à Rome (sur laquelle nous revenons ci-dessous). Là où les plaintes ou la colère, qu'elles proviennent de la plèbe ou des sénateurs, sont condamnées à rester secrètes ou à être ignorées par le prince, la colère des barbares est, elle, immédiatement suivie d'effets, signe d'une puissance que n'a pas abâtardie le principat.

Encore différente est la situation dans les légions romaines. Lorsque l'armée laisse libre cours à ses sentiments dans une rumeur, celle-ci porte quasiment toujours à conséquence. C'est ainsi que, juste avant la deuxième bataille de Bédriac, au moment où la division se fait sentir dans le camp vitellien et que Caecina se prépare à trahir, les soldats finissent par apprendre la nouvelle par une *fama* qui se répand dans les *castra* (Tac., *Hist.*, 3.13)[2556]. Cette information est l'élément déclencheur d'une rumeur normative où s'expriment différents sentiments mêlés (*cuncta simul erumpunt*). Trois affects ressortent de la lecture de ces plaintes, les deux premiers implicites, le dernier nommé par le narrateur : premièrement, la honte de voir l'honneur de l'armée de Germanie avili par ses chefs ; deuxièmement, la colère face à cette situation ; troisièmement, le tourment (*dolor*, Tac., *Hist.*, 3.14) qu'elle génère[2557]. Le discours indirect qui suit est long, expressif et abondant en figures rhétoriques, notamment en questions oratoires, chargeant la culpabilité des deux *duces* défectionnaires, Caecina et Lucilius Bassus, préfet de la flotte de Ravenne. Il se termine par une ultime interrogation, sous forme d'élargissement : « sains et saufs, sans avoir versé de sang, sans valeur même pour le parti flavien, que diraient-ils lorsqu'on leur demanderait de raconter ou leurs victoires, ou leurs défaites ? » (*integros incruentosque, Flauianis quoque partibus uilis, quid dicturos reposcentibus aut prospera aut aduersa ?* Tac., *Hist.*, 3.13). Ce type de clôture interrogative est ordinaire dans les rumeurs à

[2556] *Sed ubi totis castris in fama proditio, recurrens in principia miles praescriptum Vespasiani nomen, proiectas Vitellii effigies aspexit, uastum primo silentium, mox cuncta simul erumpunt. Huc cecidisse Germanici exercitus gloriam ut sine proelio, sine uulnere uinctas manus et capta traderent arma ? Quas enim ex diuerso legiones ? Nempe uictas ; et abesse unicum Othoniani exercitus robur, primanos quartadecimanosque, quos tamen isdem illis campis fuderint strauerintque. Vt tot armatorum milia, uelut grex uenalium, exuli Antonio donum darentur ? Octo nimirum legiones unius classis accessionem fore. Id Basso, id Caecinae uisum, postquam domos, hortos, opes principi abstulerint, etiam militibus principem auferre, principi militem. Integros incruentosque, Flauianis quoque partibus uilis, quid dicturos reposcentibus aut prospera aut aduersa ?* Pour une analyse qui fait ressortir les tropes de l'émotion dans ce passage, voir R. UTARD 2004 : 427-429 ; Rh. ASH 1999 : 51-52 montre que cette réaction des soldats vitelliens indique leur loyalisme à l'empereur, et sert dont une caractérisation finalement positive de la part de Tacite.

[2557] Dans les motifs, la tonalité et le vocabulaire, nous sommes assez proches ici des rumeurs de la noblesse parthe évoquée *supra*. Comparer notamment les deux questions rhétoriques exprimant le *pudor : huc cecidisse Germanici exercitus gloriam ut sine proelio, sine uulnere uinctas manus et capta traderent arma ?* (Tac., *Hist.*, 3.13) et *eo contemptionis descensum ut ne duce quidem Romano incursarentur ?* (chez les Parthes, Tac., *Ann.*, 15.1). Ce type de réaction scandalisée est peut-être conçu par Tacite comme une règle du comportement psychologique des élites, puisqu'un bruit analogue dans sa forme (mais dépourvu d'effet et limité à sa dimension chorale) se trouve dans le Sénat romain contre la *superbia* de Drusus (*huc decidisse cuncta ut ne iuuenis quidem tanto honore accepto adiret urbis deos, ingrederetur senatum, auspicia saltem gentile apud solum inciperet*, Tac., *Ann.*, 3.59).

forte valeur affective[2558] ; habituellement, cependant, la rumeur se termine sur cette acmé brillante, avant que le récit reprenne son cours, signifiant ainsi son absence d'incidence sur le cours de l'histoire. À l'inverse, bien souvent, les sentiments exprimés par la troupe débordent le cadre du simple commentaire qui leur était assigné et se transforment en actes. C'est le cas ici. Alors que le paragraphe 13 se conclut avec cette interrogation des soldats vitelliens destinée à demeurer sans réponse, l'événement de parole, en réalité, se poursuit au début du chapitre 14 : « voilà ce qu'ils s'écriaient, d'abord un par un, puis tous ensemble à mesure que leur affliction les y poussait » (*haec singuli, haec uniuersi, ut quemque dolor impulerat, uociferantes [...]*, Tac., *Hist.*, 3.14). Le balancement *singuli*/*uniuersi*, qui semble mimer la transformation qui se joue ici d'une clameur individuelle à une rumeur collective, est renforcé par l'épanalepse de *haec* (« ces mots ») : il s'agit ici de montrer que le lien entre les sentiments (rappelés par *dolor*) et l'action est constitué précisément par la voix, par sa force contraignante. La phrase, en effet, continue après cette première participiale (*uociferantes*) et aboutit à deux actes décisifs : le rétablissement des images de Vitellius et la mise aux fers de Caecina, suivie du choix de nouveaux chefs. Dans cet exemple, la séquence normale en trois temps (nouvelle/réaction affective/rumeur) est suivie d'un quatrième moment, l'action. Ce qui était impossible à Rome et parfois perceptible pour les barbares devient, dans les légions romaines, la norme[2559].

Que signifie cette différence ? Sans doute la reconnaissance par Tacite du rôle central acquis par l'armée sous le principat, et en particulier dans la guerre civile de 68-70. Face aux deux ordres « impuissants et désarmés » que sont la plèbe et le Sénat, selon la caractérisation de Tac., *Ann.*, 1.46 (*patres et plebem, inualida et inermia*)[2560], l'armée, de plus en plus fréquemment associée au *senatus populusque Romanus*[2561], a acquis un pouvoir décisif dans le cours de l'histoire. Plus avant, à la mort de Néron, ce fut la première fois que les légions comprirent ce « secret du pouvoir : on pouvait faire un prince ailleurs qu'à Rome » (*[...] euulgato imperii arcano posse principem alibi quam Romae fieri*, Tac., *Hist.*, 1.4). Ainsi, dans l'étude des causes appliquée à l'année des quatre empereurs, l'armée devait apparaître comme un facteur décisif du processus historique, et cela ressort à de nombreuses reprises du récit[2562]. Cependant, la soldatesque demeurait, aux yeux de Tacite, une foule comme une autre (*uulgus militum*) : son comportement était donc régi par les mêmes lois psychologiques que le *uulgus urbanum* ou que les foules barbares. Cela explique que les légions des *Histoires* sont elles aussi promptes à faire entendre leurs sentiments, principalement la colère, et à leur donner une caisse de résonnance par leurs rumeurs ; en revanche, eu égard à la place plus centrale qu'occupait désormais le *miles*

[2558] Voir, parmi les exemples cités ci-dessus, Tac., *Ann.*, 2.2, 15.30, *Hist.*, 1.50.

[2559] En particulier dans les *Histoires* : voir un exemple clair dans l'armée d'Hordeonius Flacus en Tac., *Hist.*, 4.24 (exactement la même séquence qu'en Tac., *Hist.*, 3.13 : une nouvelle déclenche la colère des soldats, qui s'exprime dans une rumeur, laquelle se conclut par une question rhétorique suivie d'effets immédiats) ou 4.35 (rumeur moins expressive, mais conséquences clairement marquées par *duplex hinc seditio*). Exemples proches par leur caractère affectif, qui ne rendent cependant pas cette structure aussi visible : Tac., *Ann.*, 15.13 (mais la *desperatio* des soldats évoquée par Tacite masque sans doute un acte rhétorique plus construit, comme nous allons le voir dans la section suivante), *Hist.*, 1.51, 2.28, 3.25, 4.62, 4.72. Les contre-exemples de bruits à forte charge émotionnelle dépourvus d'effets sont rares. Voir néanmoins Tac., *Hist.*, 2.45 : on notera qu'il s'agit aussi d'un des rares cas où la rumeur n'est pas associée à des affects agressifs (il s'agit dans ce cas d'une *misera laetitia*).

[2560] *Inualida* et *inermia* sont deux appositions à *patres et plebem* : les adjectifs qualifient dans le même mouvement les sénateurs et le peuple, cf. E. KOESTERMANN 1963, *ad loc.*

[2561] J.-M. ENGEL 1972 : 135-136, cf. nos remarques dans le chapitre 1 *supra*.

[2562] Voir P. RIEDL 2002 : 47 et suiv.

dans l'échiquier politique, ces bruits trouvèrent un écho plus fort dans l'enchaînement des événements. Ainsi l'*exercitus*, tout particulièrement dans les *Histoires*, pouvait-elle apparaître comme un chœur tragique promu au rang de protagoniste ; mais ce protagoniste, en retour, conservait dans son comportement les propriétés même de sa nature profondément chorale, parmi lesquelles la tendance à la réaction affective face aux événements. En ce sens, le *uulgus militum* réussissait à faire la synthèse entre le *pathos* et la *praxis*, dont J. RANCIERE a montré qu'ils ne devaient pas être pensés en opposition[2563].

ii- Rumeurs, pathétique et commouere *historiographique*

Les rumeurs imposent donc souvent un pas de côté par rapport aux faits : elles permettent de mettre en pause la continuité de l'histoire événementielle à proprement parler pour indiquer les sentiments que les événements déclenchent sur les contemporains. Ces sensations, cependant, n'ont pas uniquement une fonction de témoignage historique, même si celle-ci n'est pas à négliger. Elles servent bien évidemment aussi à assurer à l'*historia ornata* sa part d'émotions et à fortifier le pôle du *commouere* qui la caractérise.

Inutile de revenir sur ce principe fondamental de l'historiographie ancienne, que nous avons rappelé au cours du deuxième chapitre de cette étude, en nous penchant sur la contribution des clameurs au pathétique tacitéen. S'étendre trop longtemps sur la fonction pathétique des rumeurs n'offre à vrai dire pas énormément d'intérêt, car elles fonctionnent de manière similaire aux clameurs : les bruits publics indiquent en effet une réception affective possible des événements et procèdent du « pathétique direct » analysé par Marmontel : l'évocation de la colère, de la pitié ou de la tristesse dont font preuves les foules a *in fine* pour but de ricocher sur le public externe de l'œuvre[2564]. Le mécanisme à l'œuvre dans les rumeurs affectives est, somme toute, assez simple à comprendre. Il s'agit principalement d'indiquer dans le récit le sentiment qui gouverne la masse, puis de le développer avec un discours très expressif. En ce qui concerne le *uulgus urbanum*, les cas cités ci-dessus témoignent de la domination d'une passion en particulier, la pitié. Celle-ci est exprimée par un vocabulaire stéréotypé, à l'instar des dérivés de *maereo* et de *miser*[2565], très fréquents dans les rumeurs chorales à Rome. Quant aux moyens rhétoriques précis que le discours de la rumeur met en place pour susciter l'émotion du lecteur, ils sont de plusieurs genres. Encore une fois, l'étalon se trouve dans la plainte collective qui suit le meurtre de Galba (Tac., *Hist.*, 1.50). Le passage a déjà analysé plusieurs fois sous des angles différents, et ses mécanismes stylistiques ont été cernés de près dans la recherche[2566] ; aussi se contentera-t-on de relever, sans aller plus loin, la présence tout à fait typique de questions oratoires (*nunc pro Othone an pro Vitellio in templa ituros ?*),

[2563] Cf. J. RANCIERE 2016 : 64 : « Ainsi les stases de l'émotion se transforment-elles dans l'extase de la révolte, réfutant la *doxa* qui toujours oppose la passivité de la première à l'énergie active de la seconde. » Également sur ce sujet, G. DIDI-HUBERMAN 2016.

[2564] Cf. à nouveau J.-Fr. MARMONTEL 1846 : vol. 3, 90-104. Comme rappelé dans le chapitre 2, ces catégories recouvrent assez largement celles conceptualisées par D. S. LEVENE 1997 et reprises par J. MARINCOLA 2003 : 294.

[2565] Voir Tac., *Agr.*, 43 (*miseratio*), *Hist.*, 1.50 (*maerere*), *Ann.*, 14.63 (*misericordia*). Notons que *maereo* et *miser* sont souvent rapprochés dans une perspective étymologique, même si A. ERNOUT & A. MEILLET 2001, *s. u.*, émettent des réserves.

[2566] Par exemple W. RIES 1969 : 138 ou É. AUBRION 1985 : 495 (sous forme de liste non détaillée). Sans se concentrer sur le *pathos*, T. A. JOSEPH 2012 : 53-62 affirme que le public interne du texte a pour fonction de guider la réception du passage chez le public externe (c'est-à-dire le Romain du début du IIe siècle).

d'hyperboles (*duos omnium mortalium [...] deterrimos*)[2567], d'énumérations (*impudicitia ignauia luxuria*), de répétitions anaphoriques (*sed mansisse G. Iulio, mansisse Caeare Augusto uictore imperium ; mansuram fuisse sub Pompeio Brutoque rem publicam*), de chiasmes expressifs (*ita bellum aliud atque alias clades horrebant*) et, de manière plus générale, de périodes fort élaborées, faites de façon à conclure les phrases par un élément sombre et négatif. De manière intéressante, cette déploration est prononcée à la fois par le *uulgus* (le chœur, dans notre analogie théâtrale) et les ordres supérieurs que sont le Sénat et l'ordre équestre (qui correspondraient aux acteurs du drame, ceux qui ont la faculté d'agir[2568]) : ce faisant, Tacite semble suivre les préceptes aristotéliciens, selon lesquels le κομμός (« chant de deuil ») doit être commun au chœur et aux acteurs[2569].

Certains passages amènent le pathétique par des sentiments plus originaux et plus fins, à l'instar de la scène qui clôt la première bataille de Bédriac. Après la victoire des Vitelliens sur le champ de bataille vient le moment de la reddition. Celle-ci conclue, les portes du camp othonien s'ouvrent. Alors que Plutarque (Plut., *Otho.*, 13) évoque la rencontre des deux armées rapidement, soulignant simplement l'amitié (φιλοφροσύνη) dont font preuve les soldats des deux camps les uns envers les autres, Tacite, lui, peint un petit tableau pathétique au sein duquel prédomine un bref discours indirect :

> *Tum uicti uictoresque in lacrimas effusi, sortem ciuilium armorum misera laetitia detestantes ; isdem tentoriis alii fratrum, alii propinquorum uulnera fouebant : spes et praemia in ambiguo, certa funera et luctus, nec quisquam adeo mali expers ut non aliquam mortem maereret.*[2570] (Tac., *Hist.*, 2.45)

Comme on le voit, il s'agit moins d'une rumeur de commentaire ici que d'une déploration faite par les acteurs de l'histoire, et qui prend nettement les atours de la rumeur : par exemple les tentes (*tentoria*) étaient l'un des lieux habituels de la rumeur castrale ; le fait que ces propos s'échangent hors de tout cadre institutionnel et entre soldats du rang va dans le même sens. La question du discours pose plus de problème. Celui-ci est d'abord narrativisé (*detestantes*), avant ces deux propositions : *spes et praemia in ambiguo, certa funera et luctus*. Ces quatre substantifs peuvent être soit au nominatif, soit à l'accusatif. La différence d'analyse est de taille : au nominatif, il s'agit de propos pris en charge par le narrateur, qui exprime un jugement sur la guerre civile ; à l'accusatif, avec *[esse]* sous-entendu, nous entrons dans le champ du discours indirect, librement rattaché au tableau et rapportant les paroles des soldats[2571]. La

---

[2567] A. FELDHERR 2008 : 182 remarque très justement à propos d'un autre bruit (Tac., *Ann.*, 4.10-11 sur la mort de Drusus) que l'hyperbole est propre au langage de la rumeur.

[2568] La phrase de Tacite exprime très clairement la jonction entre ces groupes d'intérêts divers, et sur la participation résiduelle de l'élite aux affaires publiques, qu'a abandonnées la foule : *non senatus modo et eques, quis aliqua pars et cura rei publicae, sed uulgus quoque palam maerere* (Tac., *Hist.*, 1.50).

[2569] Aristot., *Poét.*, 12.1452b : Κομμὸς δὲ θρῆνος <u>κοινὸς χοροῦ καὶ ἀπὸ σκηνῆς</u>.

[2570] « Puis, l'on renvoya la délégation et l'on ouvrit le retranchement. Ce ne furent alors chez les vaincus et les vainqueurs qu'effusions de larmes ; on maudissait, avec une triste joie, le sort des guerres civiles. Sous les mêmes temps, on soigne qui les blessures d'un frère, qui d'un proche : on disait que les espoirs et les récompenses étaient incertains, à la différence de la mort et du chagrin ; de fait, personne n'était à ce point dépourvu de malheur qu'il n'ait pas une disparition à déplorer. »

[2571] Sur ce type de construction, cf. la fin de l'étude syntaxique en annexe. On peut également imaginer des nominatifs sujets d'un verbe de parole au passif sous-entendu : c'est la solution des commentateurs pour un passage analogue (Tac., *Ann.*, 1.10 : *nec domesticis abstinebatur : <u>abducta Neroni uxor et consulti per ludibrium pontifices</u>*

proposition suivante, *nec quisquam […] maereret*, ne souffre quant à elle d'aucune ambiguïté (il s'agit d'un retour à la description), mais ne nous donne pour autant pas de réponse définitive au statut du passage précédent : en ponctuant différemment (par exemple avec deux points avant *nec*), on pourrait voir dans l'ensemble une opposition classique entre les propos de la foule et la validation qu'y appose l'historien, comme nous avons-nous-même essayé de le traduire. En réalité, ce texte, comme d'autres, met en lumière le brouillage des frontières entre discours rapporté et discours narratif, dont Tacite joue parfois. Nous reviendrons en conclusion de ce travail sur ces phénomènes syntaxiques et verrons quelle signification idéologique, voire politique, nous pouvons leur donner.

Ce passage mérite d'être cité car la technique d'écriture pathétique de l'histoire de Tacite y est plus originale qu'ailleurs. Elle repose, certes, sur la nature émotionnelle des foules et leur capacité à lui donner libre cours dans ses paroles, comme l'indiquent le verbe *detestor* et le (potentiel) discours indirect qui suit. Ainsi que l'a bien remarqué E. COURBAUD en confrontant, à la suite de Ph. FABIA, le témoignage de Tacite et celui de Plutarque, l'historien a probablement condensé ici sa source en ce qui concerne le récit de la capitulation elle-même, mais lui a rajouté le tableau pathétique, qui ne se trouve pas ailleurs[2572]. Par ailleurs, le thème de la fraternisation des armées pendant la guerre civile n'est pas neuf[2573], puisqu'il est traité à propos d'un épisode de la campagne d'Espagne en 49 av. J.-C. par César (Cés., *Civ.*, 1.74) et Lucain (Luc. 4.168-205), deux passages qui ont pu influencer Tacite. Cependant, relevons les divergences : la description de César du mélange entre pompéiens et césariens se caractérise plutôt par des affects positifs[2574], tandis que chez Lucain, l'euphorie des soldats est plus ambiguë : après un premier mouvement de tristesse, elle se transforme une joie éclatante[2575]. Tacite a pour sa part repris l'ambivalence du tableau de Lucain, mais l'a concentrée de façon exemplaire, aboutissant à une peinture contrastée de l'événement[2576]. Son art ressort tout particulièrement dans le bel oxymore *misera laetitia* : il s'agit peut-être moins d'une « joie pitoyable », comme l'a traduit H. LE BONNIEC dans la CUF – ce qui signifierait que le narrateur commente l'euphorie dont font preuve les troupes en indiquant sa valeur pathétique –, que d'une joie mâtinée de tristesse, un sentiment complexe où le bonheur de retrouver ses amis et ses frères s'entrelace avec des

an concepto necdum edito partu rite nuberet ; Q. Tedii et Vedii Pollionis luxus ; postremo Liuia grauis in rem publicam mater, grauis domui Caesarum nouerca). Dans notre cas, si H. LE BONNIEC traduit dans la CUF par un discours indirect, E. COURBAUD 1918 : 66 rend ces deux propositions de façon assez libre avec deux exclamatives, qui semblent en faire un développement de la pensée de l'auteur-narrateur. H. GOELZER, dans l'édition précédente de la CUF, choisit de garder l'ambiguïté, tout comme P. GRIMAL (édition de la Pléiade).

[2572] E. COURBAUD 1918 : 65-66 : « Il a hâte en effet de quitter le récit, mais simplement parce que c'est un récit, et qu'un tableau, immédiatement après, l'attend et l'appelle. » Pour Ph. FABIA 1893 : 77-78, la source est bien commune. Voir également T. A. JOSEPH 2012 : 121-125, qui suggère un intertexte épique (Virg., *Én.*, 10.755-761 ; étonnamment, le rapprochement avec Lucain n'est pas fait).

[2573] P. JAL 1963 : 294-299, qui souligne la puissance émotionnelle de ce thème et son apparition souvent inattendue dans le récit.

[2574] Cf. *erant plena laetitia et gratulatione omnia*, Cés., *Civ.*, 1.74.

[2575] Comparer Luc. 4.180-182 (*arma rigant lacrimis, singultibus oscula rumpunt, / et quamuis nullo maculatus sanguine miles / quae potuit fecisse timet*) et Luc. 4.196-198 (*pax erat, et castris miles permixtus utrisque / errabat ; duro concordes caespite mensas / instituunt et permixto libamina Baccho*).

[2576] É. AUBRION 1985 : 364, qui replace le passage dans la série plus large des victoires des guerres civiles, dépeintes chez Tacite « avec des couleurs sombres et funèbres ». Étrangement, le passage n'est pas cité explicitement dans le chapitre sur les « tableaux aux tons discordants » (p. 359-362).

sensations dysphoriques[2577], soit que l'on pense aux massacres qui viennent de se dérouler, soit que l'on envisage la suite immédiate de cette période troublée, et le prolongement de la guerre avec l'arrivée future de Vespasien. Le (potentiel) discours indirect est certes moins expressif que dans d'autres passages, à l'instar de la déploration de Tac., *Hist.*, 1.50, mais prolonge efficacement la tonalité pathétique amorcée par la mention de la *misera laetitia*, en particulier grâce à l'asyndète d'opposition et la disposition en chiasme (*spes et praemia / in ambiguo // certa / funera et luctus*). Cette construction antithétique fait ainsi écho au déchirement affectif vécu par les soldats.

Enfin, les rumeurs mettant en œuvre un pathétique réfléchi, c'est-à-dire, selon Marmontel, faisant ressentir le pathétique sans le représenter directement, sont beaucoup plus rares. Cela se comprend, dans la mesure où les rumeurs étaient un outil rhétorique permettant précisément de donner libre cours à l'expression des affects, ce qui les liait aux autres techniques du pathétique direct. Tout au plus peut-on remarquer certains thèmes, à l'instar des vicissitudes de la Fortune[2578], qu'utilisent parfois les foules et qui, indépendamment des sentiments ressentis par tel ou tel groupe, étaient de nature à susciter la pitié.

Conclusion intermédiaire sur les rumeurs affectives

En conclusion, nous pouvons insister sur ce point : au sein de l'histoire d'influence thucydidéenne et sallustéenne des grands événements et de leurs causes, projet que Tacite formule explicitement au seuil des *Histoires*, se niche une contre-histoire des émotions et des sentiments. Si la première ressortit aux devoirs du narrateur, la seconde est, fréquemment mais non exclusivement, de la responsabilité de la foule. Nous avons ainsi mis en évidence la façon dont Tacite, à la suite de certains événements, ouvre une parenthèse où la masse exprime, par ses propos, une réception affective des faits narrés. Celle-ci sert de document historique, dans la mesure où elle exprime l'état d'esprit de la population à un certain point de l'histoire, mais a également une valeur rhétorique : servir le *mouere* consubstantiel à l'*historia ornata* et permettre le développement du *pathos*. Souvent placées à la fin des épisodes et ignorées par la voix narrative, qui a tôt fait de refermer la parenthèse et de continuer son office comme si de rien n'était, ces voix commentatrices gagnent un poids évident à l'extérieur du récit et ont pour rôle de marquer l'esprit du lecteur. De cette façon, Tacite suivait le principe rhétorique, bien connu dans l'Antiquité, selon lequel la fin d'un discours – mais la même règle s'applique sans problème à la fin d'un épisode – représentait le lieu idéal pour donner libre cours au *pathos*[2579]. Cependant, si cette fonction chorale est évidente pour la population de l'*Vrbs*, qui, dans ces passages, est clairement absente du *proscenium* et ne s'insère pas dans la causalité historique, tissant de loin en loin le fil de l'histoire affective, elle est plus problématique pour les groupes

[2577] T. A. JOSEPH 2012 : 121 parle de passage rapide de la tristesse à la joie, ce qui semble plus adapté que l'analyse de H. LE BONNIEC.

[2578] Ainsi le *at nunc uersos casus* dans les propos de l'élite parthe étudiés dans cette partie (Tac., *Ann.*, 15.29). Sur les renversements de Fortune comme schème tragique chez Tacite, voir F. GALTIER 2011 : 84.

[2579] On trouvera en Quint., *I.O.*, 6.1 la présentation de cette *peroratio in adfectibus* et de la façon d'y susciter l'émotion. Cf. J. MARINCOLA 2003 : 291 et 301 n. 43. C'était même une caractéristique plus romaine que grecque selon R. BARTHES 1970 : 215, s'appuyant sans doute sur le même passage de Quintilien (*id sensisse Atticos credo quia Athenis adfectus mouere etiam per praeconem prohibebatur orator*, Quint., *I.O.*, 6.1.7), mais l'idée est déjà bien présente chez Aristote, comme le relève J. MARINCOLA.

qui, quoique foules, pouvaient prétendre à l'action, à l'instar du *uulgus urbanum*, pour qui émotion, voix collective et poids sur les événements ne sont plus clairement dissociés.

2. Augmenter la profondeur de champ : rumeurs associatives et mémoire collective

Si les rumeurs chorales sont le lieu d'une ouverture affective, incarnant ainsi le pôle pathétique de l'histoire tacitéenne, les réduire à de simples instances émotionnelles serait hautement simplificateur. De fait, même dans cette position de commentatrice des événements, la foule n'est pas limitée à livrer une lecture passionnelle de l'histoire : souvent, au contraire, elle se distingue par des mécanismes réflexifs qui lui permettent de donner aux faits historiques une résonnance bien au-delà de leur actualité. Dans cette partie, nous repartirons donc d'un constat effectué plus haut, qu'il s'agira ici de serrer de plus près et d'analyser pour sa valeur historiographique : la tendance des rumeurs tacitéennes et, derrière elle, de la foule, à rapprocher plusieurs événements éloignés et à multiplier les parallèles historiques – en bref, ce que nous avions alors nommé la fonction « analogique » des bruits publics[2580]. Dans cette partie, il sera encore question d'analogies opérées par la rumeur, mais dans un cadre plus large : d'une part, nous nous pencherons sur des comparaisons entre le temps présent et un passé distant, souvent républicain[2581] ; d'autre part, les liens ainsi mis en place par les rumeurs seront plus distendus, moins rationnels, en somme, qu'un rapprochement finalement assez attendu comme celui entre Auguste et Tibère[2582].

Nous chercherons ainsi à répondre à la question suivante : pourquoi ces ouvertures sont-elles prises en charge par des rumeurs, et non par le narrateur tacitéen lui-même ? Plusieurs réponses seront apportées. Une première sera de rappeler que, selon le principe vu dans le chapitre précédent, attribuer ces comparaisons à la foule permet en quelque sorte de ne pas engager la responsabilité de l'historien. Comme on le verra, les analogies et associations d'idées produites par ces rumeurs sont souvent sinon fantaisistes, du moins difficiles à justifier historiquement : en ne les formulant pas en voix propre, Tacite pouvait se contenter de placer des jalons sans en prendre la responsabilité, obtenant ainsi l'effet désiré (dramatique, pathétique, historiographique) sans compromettre son *èthos* d'historien. S'arrêter ici supposerait cependant une scission nette entre l'historien et l'artiste, contraire à notre postulat de départ pour ce travail. En réalité, par cette technique des rumeurs « associatives », qui ouvrent vers les épisodes marquants du passé, Tacite prend en compte un élément important de l'identité des groupes qui font circuler la rumeur (principalement, la plèbe et les soldats), à savoir l'existence d'une

[2580] Cf. *supra*, p. 548.

[2581] Il s'agit d'une technique parmi d'autres que Tacite utilise pour donner de la profondeur à son récit : Fr. BERARD 2012 a bien montré que l'utilisation de textes portant sur la période républicaine (notamment liviens) permettait également l'historien d'aboutir à ce résultat. Il y a cependant sans doute une spécificité des rumeurs de ce point de vue-là, comme nous allons essayer de le montrer ; notons ici seulement que cette caractéristique analogique des bruits publics a été observée par les sociologues : Fr. REUMAUX 1998 : 10 parle par exemple de la capacité de la rumeur à « effacer » le temps (on se méfiera toutefois de ce type d'approche, qui repose sur une présentation presque surnaturelle des rumeurs).

[2582] Visible par ex. en Tac., *Ann.*, 1.76. Cette ligne de partage chronologique (les comparaisons avec la période julio-claudienne étant traitées dans la partie sur le portrait et sur les procédés d'unité, celles avec des époques plus reculées étant analysées ici) n'est pas parfaite : les rumeurs qui se font entendre lors des funérailles de Germanicus en Tac., *Ann.*, 3.5-6, qui rapprochent cette cérémonie de celle consécutive à la mort de Drusus I, semblent par leur contenu proches des rumeurs d'ouverture que nous examinons ici.

mémoire collective, attachée à quelques personnages, marquée par certains moments importants de leur histoire et, enfin, articulée à des normes et à une vision du monde particulière. Les avancées récentes de l'histoire culturelle et de l'histoire des mentalités en ce domaine permettent de mieux comprendre la synthèse qu'opère l'auteur des *Annales*, ici comme ailleurs, entre une utilisation rhétorique des rumeurs et leur place dans la société impériale romaine.

i- Formes de l'élargissement historique : le mécanisme de la liste et ses paradoxes

Commençons par déterminer les formes exactes de ces rumeurs associatives, en repartant d'un exemple connu, mais aux enjeux stylistiques fondamentaux : les plaintes des Romains le 15 janvier 69. Il est nécessaire de faire parler à nouveau ce passage, si révélateur de la représentation chorale de la foule chez Tacite, et de se pencher sur l'utilisation qu'il fait d'un procédé stylistique bien précis, à savoir la liste, dont des études récentes ont montré toute la richesse et la plasticité dans la littérature antique[2583]. Après une première partie où sont évoqués les trois personnages centraux de ce mois de janvier 69, nous lisons en effet l'énumération suivante :

> *Nec iam recentia saeuae pacis exempla sed repetita bellorum ciuilium memoria captam totiens suis exercitibus urbem, uastitatem Italiae, direptiones prouinciarum, Pharsaliam, Philippos et Perusiam ac Mutinam, nota publicarum cladium nomina, loquebantur.*[2584] (Tac., *Hist.*, 1.50)

La force de ce texte est, une nouvelle fois, de montrer très clairement les enjeux d'écriture à l'œuvre dans la représentation des voix collectives. Dans le passage précédant immédiatement l'extrait, la foule mêlée a rempli son office choral : expliciter le changement des rapports de force en plaçant le focus sur l'affrontement à venir entre Othon et Vitellius et déplorer la tristesse de la guerre civile. Mais elle ne s'arrête pas là : comme entraînée par son propre mouvement, elle élargit le spectre du moment présent aux exemples du passé[2585]. Cette dynamique est clairement marquée par le balancement *nec iam… sed*, qui accompagne la transition de l'actualité immédiate (*recentia saeuae pacis exempla*) à la période tardo-

[2583] Les travaux portant sur la liste sont effectivement nombreux depuis quelques années. On pourra consulter sur la question la synthèse à paraître de R. LORIOL 2020, elle-même issue de deux colloques récents sur la question (R. LORIOL & M. LEDENTU 2020). Outre une définition rigoureuse de la liste et de ses mécanismes, l'article de R. LORIOL est particulièrement stimulant, car il va à contre-courant de la vision contemporaine des listes (répétitives, ennuyeuses, administratives…), montrant les nombreuses potentialités (narratives, épistémiques, etc.) de cette forme et le plaisir qu'elle pouvait produire dans l'Antiquité. Je remercie chaleureusement ici R. LORIOL de m'avoir transmis son étude avant publication, mais également pour ses conseils et sa disponibilité lors de l'élaboration de ce travail.

[2584] « On ne parlait plus désormais des exemples récents qu'avait fournis une paix cruelle, mais on évoquait le souvenir des guerres civiles : Rome tant de fois prise par ses propres troupes, l'Italie ravagée, les provinces pillées, Pharsale, Philippe, Pérouse, Modène, ces noms qui étaient connus pour avoir été des désastres publics. »

[2585] Cette dynamique d'élargissement est rapidement relevée par W. RIES 1969 : 140 et 178 (« das Geschehen wird objektiviert und in das Generalthema der Bürgerkriege einbezogen »). Peut-on pour autant parler de « Stimme des Objektiven » comme il le fait ? L'expression, dont on comprend bien le sens (la voix de la foule extraie l'événement du cadre temporel qui est le sien pour le situer dans un espace thématique atemporel), est maladroite, car elle passe à côté du caractère au contraire très subjectif de ces rumeurs associatives, qui reposent sur l'expression d'un sentiment et sont marquées par une logique non rationnelle (cf. suite). Également une remarque sur les *exempla* historiques chez Rh. ASH 1999 : 82 et l'analyse récente de T. A. JOSEPH 2012 : 53-62 (plutôt intéressé par l'intertexte de la littérature de guerre civile).

républicaine (*repetita bellorum ciuilium memoria*), déplacement accentué par le très net parallélisme et les homéotéleutes entre les deux syntagmes (*recentia exempla* // *repetita memoria*), doublés d'un chiasme saisissant entre les compléments du nom (*saeuae / pacis // bellorum / ciuilium*). Ces figures servent à montrer l'analogie (parallélisme) et l'imbrication (chiasme) entre la période impériale, que vivent les Romains de 69, et la fin de l'ère républicaine, à laquelle ils se réfèrent. Une fois ce dispositif mis en place, l'analogie peut se déployer longuement, sous la forme d'une liste en deux temps. Elle est d'abord thématico-géographique, à travers l'évocation des conséquences désastreuses des guerres civiles, à chaque fois sous la forme d'un lieu et d'une expansion du nom indiquant les tourments qui l'affligent ; l'ordre est alors évident, puisque l'on passe de Rome à l'Italie puis aux provinces, balayant ainsi par différentes échelles la totalité de l'Empire (*capta Vrbs, uastitas Italiae, direptiones prouinciarum*). Dans un deuxième temps, la liste devient géographico-temporelle, puisqu'elle cible, sous la forme de noms propres seuls, différentes batailles des années 40 av. J.-C. (*Pharsalia, Philippi, Perusia, Mutina* : guerre civile de César, des Libérateurs, d'Antoine et Octave). Le passage de l'un à l'autre de ces deux temps de la liste s'opère sans rupture, mais aboutit, stylistiquement, à une accélération du rythme, laquelle a une nette valeur dramatisante. Ce faisant, l'événement traumatique que constitue la première guerre civile de la période impériale est remis, grâce à la foule, dans la perspective du passé, qui l'éclaire et l'explique. La situation est nommée : avec l'entrée en scène de Vitellius, qui jusqu'à présent était encore dans la coulisse, le doute n'est plus permis – la guerre civile est commencée.

Il y a cependant plus à dire sur ce passage, en particulier sur la deuxième partie de la liste. Celle-ci cache une incongruité significative : les guerres de la période républicaines qui sont évoquées brisent la succession chronologique des événements. Si les trois premiers événements sont bien ordonnés du plus ancien au plus récent (bataille de Pharsale en 48 av. J.-C., bataille de Philippes en 42 av. J.-C., guerre de Pérouse en 41-40 av. J.-C.), la mention finale de la guerre de Modène (en 43 av. J.-C.) rompt cette progression. Cela n'a pas manqué d'étonner les commentateurs, mais les propositions avancées pour résoudre le problème, à l'exception peut-être de celle de H. HEUBNER, n'emportent pas l'adhésion[2586]. De fait, constatons que la rupture

[2586] Voir les différentes hypothèses présentées par H. HEUBNER 1963, *ad loc.* et P. WUILLEUMIER, H. LE BONNIEC, & J. HELLEGOUARC'H 1987, *ad loc.* : celle d'un regroupement euphonique (« Wohllaut »), défendue par E. WOLFF 1914, *ad loc.*, est étrange, car rien ne permet d'affirmer que la séquence *Pharsaliam* / *Philippos* / *Perusiam* / *Mutinam* soit plus facile à prononcer que *Pharsaliam* / *Philippos* / *Mutinam* / *Perusiam* (le passage du son /ph/ à /p/ n'et pas plus simple que de /ph/ à /m/) ; celle d'un regroupement géographique explique l'opposition entre l'Orient et l'Italie, mais ne rend pas compte de l'inversion chronologique entre la guerre de Pérouse et celle de Modène : il aurait fallu, à ce compte, que la seconde figure avant la première. Plus récemment, Rh. ASH 2010b : 122 a suggéré qu'il s'agissait pour Tacite de critiquer discrètement le discours de la foule qui traite César et Octavien comme des *boni* en attirant l'attention sur la guerre de Modène, où, selon certains (cf. Tac., *Ann.*, 1.10, Suét., *Aug.*, 11), le jeune homme avait piégé les consuls Hirtius et Pansa pour les éliminer. L'hypothèse est stimulante et se fonde sur une lecture que nous acceptons du décalage entre les paroles de la foule et l'opinion de Tacite. Cependant, il faut insister sur le fait que la déploration collective, toute passionnelle qu'elle est, possède bien une logique interne, et il n'est pas sûr que Tacite s'attache à déconstruire celle-ci aussi ostensiblement. Pour la foule, dont la mémoire ne recoupe pas nécessairement celle de l'aristocratie, le souvenir de César et d'Octavien pouvait être celui de *boni* : pensons par exemple aux funérailles de César. Nous revenons sur ces problématiques mémorielles dans la section suivante. Autre proposition récente : celle de C. DAMON 2010 : 378-379, selon laquelle Tacite imiterait ici le proême de la *Guerre civile* de Lucain, dans lequel on trouve une liste semblable juxtaposant, dans le même ordre, Pérouse et Modène (Luc. 1.41). De cette façon, l'historien ferait un geste intertextuel vers la littérature et la thématique de la guerre civile. L'interprétation n'exclut pas nécessairement la nôtre, mais il faut bien relever que la liste complète de Lucain (1.38-45) est plus relâchée que celle de Tacite, et qu'elle ne suit pas

chronologique s'accompagne d'une rupture syntaxique : après une énumération ternaire dans l'esprit des règles traditionnelles de la coordination des groupes de trois mots (*Pharsaliam, Philippos et Perusiam*)[2587], la coordination *ac* ajoute un quatrième terme surprenant (*ac Mutinam*), précisément parce qu'induisant un retour en arrière[2588]. L'écriture accompagne ici l'infraction chronologique. Ne peut-on pas associer cette dernière non à une recherche stylistique de Tacite, mais à une technique de caractérisation de la foule ? Déjà H. HEUBNER mettait en lumière le lien entre l'état émotionnel de la population romaine et cette transgression des règles de la coordination[2589]. Tout en souscrivant à cette analyse, il est possible d'aller plus loin en replaçant le passage dans l'ensemble des cas étudiés. En réalité, ce que Tacite illustre ici, c'est le fonctionnement différent des foules en matière d'analogie, elles qui échappent à la logique rationnelle dont témoigne le narrateur dans ses propres listes. En effet, les énumérations prises en charge par la voix narrative ne tolèrent aucun désordre : elles sont rigoureusement ordonnées par un mécanisme clairement identifié, qu'il s'agisse d'une progression chronologique, géographique ou sociale[2590]. Ici, la liste analogique est illogique, parce que la foule n'est pas astreinte aux mêmes règles que le narrateur : se laissant gagner par l'émotion, elle inverse deux événements, dont elle ne retient que la portée symbolique, la guerre entre Romains.

---

un ordre chronologique parfait, à la différence de ce qu'affirme C. DAMON (« both catalogs are otherwise correctly chronological ») : certes, le poète évoque successivement Pharsale (48 av. J.-C.), Munda (45), Pérouse (41-40), Modène (43), Actium (31), mais finit par la mention de la piraterie exercée par Sextus Pompée, ce qui peut renvoyer à une période large (43-36 av. J.-C.) mais impose un second retour en arrière dans la liste. L'effet produit est plus chaotique – et moins surprenant, en un sens – que la liste tacitéenne. De façon plus générale, comme cela ressort du travail de P. JAL, si le nombre et les noms des guerres civiles pouvaient fournir matière à débats dans l'Antiquité (visibles en particulier chez les scholiastes), leur ordre et leur ordonnancement téléologique, eux, ne souffraient pourtant d'aucune contestation (P. JAL 1963 : 43-55), ce qui rend ce passage d'autant plus révélateur.

[2587] Il est vrai qu'un prosateur classique aurait sans doute remplacé le *et* par un *-que* et écrit *Pharsaliam, Philippos Perusiamque*, mais la règle voulant que les deux premiers termes soient juxtaposés et le troisième seulement coordonné était dans ses grandes lignes respectée (voir A. ERNOUT & Fr. THOMAS 2002 : 443-445).

[2588] Les commentateurs (H. HEUBNER 1963, *ad loc.* ; C. DAMON 2003, *ad loc.*) trouvent certes des échos à cette étrange polysyndète (par ex. Tac., *Ann.*, 1.1 : *Tiberii Gaique et Claudii ac Neronis res* pour une énumération à quatre termes, et Tac., *Ann.*, 12.64 : *quaestore, aedili, tribuno ac praetore et consule* pour une énumération à cinq termes), mais aucun passage parallèle n'adopte exactement la même forme que Tac., *Hist.*, 1.50.

[2589] H. HEUBNER 1963, *ad loc.*, rapprochant cette *Aufreihung* surprenante de celle de Tac., *Ann.*, 12.64 (citée dans la note précédente), où elle permet de souligner l'inexplicable accumulation des décès dans parmi les magistrats romain.

[2590] Ainsi, lorsqu'il évoque à son tour les guerres civiles dont parle la foule ici, l'historien les ordonne sans ambiguïté possible : *et Pompeio, Cassio, Bruto, Antonio, quos omnis trans mare secutum est ciuile bellum, haud prosperi exitus fuerant* (Tac., *Hist.*, 2.6). Même phénomène en Tac., *Hist.*, 2.38, dans un texte dont Rh. ASH a montré qu'il était assez proche de Tac., *Hist.*, 1.50, mais que, pris en charge par Tacite lui-même, il corrigeait certaines assertions excessives du premier (Rh. ASH 2010b : 123-126). Le constat des listes ordonnées du narrateur peut s'étendre à maints autres domaines : pour se limiter à des exemples proches de Tac., *Hist.*, 1.50, on peut par exemple penser aux spectrographies descendantes de la société romaine, qui commencent avec les *ordines* et se terminent avec le petit peuple (Tac., *Hist.*, 1.4, 2.88-89 ; le même mécanisme s'observe pour l'armée en Tac., *Hist.*, 2.70, ou à l'intérieur de la hiérarchie sénatoriale en Tac., *Ann.*, 3.65), ou encore à l'énumération chronologique des guerres menées par les Julio-Claudiens (Tac., *Hist.*, 1.89 ; voir aussi Tac., *Germ.*, 37). R. LORIOL 2020 relève qu'à côté des listes bien ordonnées, on trouve dans la littérature antique un nombre plus restreint de listes à l'ordre problématique, dans lesquelles on constate « des logiques digressives ou intrusives, quand un item est intégré à la liste par association d'idées et rompt l'ordre général de l'ensemble ». C'est ostensiblement le cas ici. Il faut alors s'interroger sur la signification de cette *anomalie* car, pour continuer de citer R. LORIOL, « un ordre (comme d'ailleurs un changement d'ordre ou une rupture de l'ordre) n'a […] d'intérêt véritable que lorsqu'il signifie quelque chose ».

Ainsi la liste possède-t-elle une force associative évidente, en ce qu'elle replace l'événement contemporain, difficile à appréhender, dans une série historique qui doit lui donner sens ; aussi la trouverons-nous régulièrement dans les exemples étudiés plus bas[2591]. Cependant, les séries ainsi créées semblent parfois faillibles dans les rapprochements même qu'elles opèrent. Ici, la comparaison avec les guerres civiles des années 40 av. J.-C. suggèrerait que l'on puisse trouver en Othon ou en Vitellius un César, un Octave ou un Brutus. Or, les deux prétendants ne sont clairement pas à la hauteur de ces figures historiques : aussi l'analogie est-elle désamorcée par la foule elle-même dans la suite immédiate du passage[2592]. Effet étonnant : la liste est clairement défaillante, tant dans sa logique interne (avec la rupture chronologique) que dans sa logique externe (par sa signification analogique). Pourquoi est-elle alors présente dans le récit ? Formulée ainsi, le problème rejoint notre questionnement à propos des rumeurs d'insinuation que Tacite rapporte pour les démonter immédiatement[2593]. La solution au problème sera ici la même que plus haut : en confiant l'énonciation de ce rapprochement à la foule, l'historien suggère l'horreur de la guerre civile, replacée dans la longue suite historique des conflits entre citoyens romains, sans que son *èthos* soit menacé par les limites patentes de cette analogie[2594].

ii- Mentions de rumeurs et pratiques mémorielles de la foule

La rumeur, ici, est donc le lieu d'une ouverture : par son fonctionnement plus affectif que rationnel, elle trace des parallèles plus évocateurs que minutieux. Les deux mots-clefs de ce passage, qui fournit la matrice de nombreux autres, sont sans doute *exempla* et *memoria*. Ils dessinent l'image d'une foule dotée d'une véritable mémoire et capable de la mobiliser pour faire entendre tout haut des exemples, supports d'un discours, voire d'une argumentation. Cette

---

[2591] Outre les passages cités *infra*, voir aussi les énumérations très présentes dans la rumeur contradictoire au sujet de la carrière d'Auguste, en part. dans l'exposé du groupe critiquant l'empereur mort (Tac., *Ann.*, 1.10, cf. par ex. *pacem sine dubio posta haec, uerum cruentam : Lollianas Varianasque cladis, interfectos Romae Varrones, Egnatios, Iullos*). La liste ne pose pas de problème chronologique ici (les conspirations évoquées ont eu lieu respectivement en 23, 19 et 2 av. J.-C.), mais le mécanisme d'ouverture se voit dans les antonomases hyperboliques *Varrones, Egnatii, Iulli*, puisqu'il ne s'agit à chaque fois que d'un conspirateur. Sur Egnatius Rufus, voir tout particulièrement M. H. DETTENHOFER 2000 : 121-123 ; I. COGITORE 2002a : 136-141.

[2592] Il est en effet impossible d'aller prier pour des gens qui, à la différence de César, d'Auguste, de Pompée ou de Brutus (dans l'esprit de la foule), ne peuvent être qualifiés de *boni* : *prope euersum orbem etiam cum de principatu inter bonos certaretur, sed mansisse G. Iulio, mansisse Caeare Augusto uictore imperium ; mansuram fuisse sub Pompeio Brutoque rem publicam : nunc pro Othone an pro Vitellio in templa ituros ? Vtrasque impias preces, utraque detestanda uota inter duos, quorum bello solum id scires, deteriorem fore qui uicisset*, Tac., *Hist.*, 1.50.

[2593] Cf. la section « insinuer » du chapitre précédent.

[2594] En ce sens, nous rejoignons Rh. ASH 2010b : 126 : il ressort de ce passage que ce n'est pas à la foule mais à l'historien de développer un discours rationnel sur les causes de la guerre. Cela n'implique cependant pas que le rôle de la masse (indiquer la réception émotionnelle des événements, signaler des élargissements parfois peu adaptés) soit négligeable. Il s'agit simplement de deux façons différentes de *lire* l'événement. Pour souligner ce point, on notera que, lorsqu'il se livre à son tour à une mise en profondeur des événements par le biais de la liste, plaçant la guerre de 69 à la suite des *bella ciuilia* républicains, l'historien finit par s'excuser d'avoir quitté les rails bien ordonnés de son récit (*sed me ueterum nouorumque morum reputatio longius tulit : nunc ad rerum ordinem uenio*, Tac., *Hist.*, 2.38). C'est que l'historien est sorti en quelque sorte de son rôle par cette digression : il aurait dû s'arrêter aux limites d'une comparaison rationnelle et raisonnée (cf. Rh. ASH 2010b : 126-128). Il est donc allé trop loin (*longius*), se laissant emporter par l'émotion. Un autre passage (Tac., *Hist.*, 3.51) témoigne d'un comportement plus mesuré : partant d'un *exemplum* précis (un homme demandant une récompense pour avoir tué son frère), l'historien dresse une comparaison ponctuelle avec une guerre civile antérieure (marche de Cinna sur Rome en 86 av. J.-C., cf. P. JAL 1963 : 398), et en tire un élargissement de moraliste. Point de liste ici, et point d'ouverture exubérante vers le passé.

particularité de l'écriture tacitéenne repose donc en dernière instance sur la « profondeur mémorielle » du peuple romain[2595], pour reprendre une expression de C. COURRIER qui a récemment démontré, en réfutant le modèle démographique d'une très haute mortalité au sein de la plèbe romaine, l'existence d'une mémoire populaire qui, tout comme la culture de la plèbe, ne recoupait pas nécessairement la mémoire politique des monuments, produite et façonnée par les puissants.

Un commentaire à contretemps : le peuple et Spartacus (Tac., *Ann*., 15.46)

Nombre des rumeurs associatives que nous lisons chez Tacite traduisent cette faculté de la foule, urbaine ou militaire, à observer un événement qui la concernait directement au prisme de sa propre mémoire culturelle. Cette forme de réactivité interprétative est typique des pratiques collectives à Rome : que l'on pense à la capacité du public au théâtre, par exemple, à conférer à un simple mot d'une pièce un sens neuf, acquis à l'aune des références partagées[2596]. Chez Tacite, comme nous l'avons vu, cette mémoire collective est particulièrement attachée à certaines figures de la *domus* impériale, les champions de la plèbe qu'étaient Marcellus, Drusus, Germanicus et ses descendants. Les grands événements relatifs à un membre de cette branche des Julio-Claudiens sont donc l'occasion pour la foule de rappeler son appartenance à une filiation, à un ensemble. À l'occasion du triomphe de Germanicus, dans un passage cité plus haut pour sa forte tonalité pathétique[2597], le spectacle de la cérémonie déclenche une analogie en forme d'ouverture vers l'époque augustéenne, via la mention de la mort précoce de Drusus I et de Marcellus. L'extrait donne à lire une liste (Germanicus, Drusus, Marcellus) certes cohérente dans son ordonnancement, mais organisée antéchronologiquement, à l'inverse des énumérations prises en charge par le narrateur dans les *Histoires* : la scène se situe en 17, Drusus est mort en 9 av. J.-C., et Marcellus en 23 av. J.-C. Encore une fois s'illustrent ici les logiques différentes qui prévalent aux choix discursifs du narrateur, dont les exemples empruntés au passé cherchent à expliquer la situation actuelle (ordre chronologique), et à la foule, qui part de l'événement vécu et l'ouvre vers le passé (ordre antéchronologique). Si le lexique de l'émotion est omniprésent ici (*occulta formido, amores*…, Tac., *Ann.*, 2.41), comme nous l'avons rappelé plus haut, il n'est pas exclusif d'un acte de réflexion : le *uerbum dicendi* introduisant le discours indirect est en effet *reputare*, qui désigne bien une véritable opération intellectuelle. Il convient

[2595] C. COURRIER 2014 : 572 pour l'expression, p. 547-599 pour la démonstration (on regardera tout particulièrement p. 547 pour le concept de « mémoire collective », repris aux travaux de M. HALBWACHS, P. NORA et J. ASSMAN). Voir déjà une remarque rapide chez F. MILLAR 1998 : 2. Pour les références au passé avancées par les masses chez Tacite, J.-M. ENGEL 1972 : 342.

[2596] Voir l'analyse classique de Cl. NICOLET 1976a : 487 et suiv. Partant des conclusions de Cl. NICOLET, C. COURRIER 2014 : 581-582 souligne cette faculté de la plèbe (à laquelle Tacite, comme nous le soulignons, donna un écho tout particulier dans les rumeurs) à opérer de tels rapprochement : les plébéiens « étaient bien capables de faire le lien entre deux, voire trois moments de l'histoire de Rome pour comprendre et prendre position, en fonction de leur idéologie respective, dans l'actualité la plus contemporaine ».

[2597] *Sed suberat occulta formido, reputantibus haud prosperum in Druso patre eius fauorem uulgi, auunculum eiudem Marcellum fragrantibus plebis studiis intra iuuentam ereptum, breuis et infaustos populi Romani amores*, Tac., *Ann.*, 2.41. On ajoutera aux références citées dans la section précédente la démonstration d'É. AUBRION 1991 : 2678-2682, selon lequel les commentaires anonymes rapportés par Tacite à partir du triomphe de Germanicus ont moins pour fonction d'insinuer que Tibère est responsable de la mort de son neveu (comme le veut la *communis opinio*) que de rendre compte de l'état de l'opinion publique et de renforcer la tonalité pathétique du récit.

donc d'en conclure que l'émotion n'empêchait pas – voire, au contraire, favorisait – la mobilisation de références partagées, procédant par une mise en série des événements et des figures.

Ainsi la plèbe disposait-elle bien d'une *memoria*, particulièrement vivace à l'échelle d'une ou deux générations[2598], et visible dans ses rumeurs. À ce titre, les propos échangés au moment du départ en exil d'Octavie sont particulièrement éloquents. Cette rumeur commence ainsi : « certains se rappelaient encore Agrippine, chassée par Tibère, mais l'on se souvenait plus vivement de Julie, bannie par Claude » (*meminerant adhuc quidam Agrippinae a Tiberio, recentior Iuliae memoria obuersabatur a Claudio pulsae*, Tac., *Ann.*, 14.63). Ici aussi, le verbe introducteur du discours rapporté est révélateur : *memini* témoigne de cette *memoria* collective (le terme est aussi présent), et permet d'augmenter la profondeur du champ historique en plaçant l'exil dans la continuité des relégations julio-claudiennes[2599]. Cependant, si le parallèle fait sens pour la foule, puisqu'il rassemble plusieurs figures féminines de la famille proche de Germanicus (sa nièce, sa femme, sa fille) et chassées par le pouvoir impérial, il ne pouvait sans doute pas être reprise en voix propre par Tacite, qui livre un portrait très positif de la vertueuse Octavie, mais donne une image plus contrastée d'Agrippine I[2600]. En ce sens, la rumeur, vraisemblable historiquement car s'inscrivant dans la tradition du *fauor* plébéien et signalant la persistance mémorielle de certains individus au sein du *populus*, était aussi une forme adaptée à cette – relative – prise de distance de l'historien par rapport à la pertinence de l'analogie. Les mécanismes mémoriels, eux, restent tout à fait visibles : la mémoire de Julia Livilla, exilée en 41, soit moins de vingt ans auparavant, est plus fraiche (*recentior*), donc plus présente dans les propos ; mais des contemporains de la chute d'Agrippine I en 29, bien que plus rares (*quidam*), pouvaient encore faire eux-mêmes le lien entre les événements. Nous reviendrons plus bas sur ce que les rumeurs tacitéennes apportent à notre compréhension de la constitution de cette mémoire collective ; retenons de ce témoignage la façon dont Tacite transforme une observation presque sociologique sur le fonctionnement de la mémoire collective dans la plèbe en un outil

[2598] Comme cela est visible le cas lors du triomphe de Germanicus, où le souvenir le plus ancien remonte à une quarantaine d'années (mort de Marcellus). Même empan dans les *Histoires*, où le terme, en contexte rumoral, fait référence à la « vie passée » de Vitellius sous Tibère, Caligula, Claude et Néron : *sed [Vitellius] comitia consulum cum candidatis ciuiliter celebrans omnem infimae plebis rumorem in theatro ut spectator, in circo ut fautor adfectauit : quae grata sane et popularia, si a uirtutibus proficiscerentur, memoria uitae prioris indecora et uilia accipiebantur*, Tac., *Hist.*, 2.91. La *memoria uitae prioris* renvoie ici sans doute à la réputation sulfureuse qu'avait acquise Vitellius comme « mignon » (*spintria*) de Tibère, puis comme compagnon des débauches de Caligula (courses de char) et de Claude et Néron (jeux de dé), et dont Suétone garde la trace (Suét., *Vit.*, 3-4).

[2599] Voir O. DEVILLERS 2003 : 153 où cette évocation de la dynastie julio-claudienne est analysée comme un facteur de l'unité des *Annales*, qui représente « le temps d'une même tyrannie ». Pour F. GALTIER 1999 : 73, ce temps dilaté qui englobe plusieurs générations est un schème typiquement tragique.

[2600] Dès son apparition lors de la révolte des légions de Germanie (*ipsa Agrippina paulo commotior, nisi quod castitate et mariti amore quamuis indomitum animum in bonum uertebat*, Tac., *Ann.*, 1.33), mais surtout après la mort de Germanicus. Cf. par ex. sa caractérisation comme *semper atrox* en Tac., *Ann.*, 4.52, ou encore comme *peruicax irae* en Tac., *Ann.*, 4.53 : au sein d'un portrait positif par maints aspects, des tâches d'ombre nuancent le tout. Voir surtout pour ces ambiguïtés M. KAPLAN 1979 (selon lequel la caractérisation d'*atrox* traduit le jugement négatif de Tacite face au comportement trop masculin d'Agrippine, comme pour certains autres personnages féminins comme Agrippine la Jeune, Poppée ou Pollitta, femme de Rubellius Plautus) ; J. I. MCDOUGALL 1981 : 106 ; D. C. A. SHOTTER 2000 : 356-357 ; R. HÄLIKKÄ 2002 : 94-95 ; également P. SINCLAIR 1995 : 64-65 sur son manque d'habileté politique et rhétorique.

historiographique pour donner de la profondeur à son récit, sous forme de simples jalons qu'il ne développe pas formellement ni ne reprend à son propre compte.

Cette mémoire que donnent à lire les propos à valeur analogique de la foule n'était pas seulement attachée à de grands personnages, à l'instar des défenseurs de la plèbe urbaine : elle touchait également certains épisodes marquants de l'histoire romaine, parfois très éloignés dans le temps. Observons un passage *a priori* assez peu important du règne de Néron. Il s'agit d'une tentative de révolte des gladiateurs de Préneste :

> *Per idem tempus, gladiatores apud oppidum Praeneste temptata eruptione praesidio militis, qui custos adesset, coerciti sunt, iam Spartacum et uetera mala rumoribus ferente populo, ut est nouarum rerum cupiens pauidusque.*[2601] (Tac., *Ann.*, 15.46)

Le premier élément qui frappe dans cet extrait est le décalage entre, d'une part, la rumeur et son locuteur, ici clairement identifié comme le *populus*, et d'autre part le fil narratif. En effet, le narrateur caractérise immédiatement l'épisode comme un épiphénomène : outre sa localisation temporelle vague (*per idem tempus*), le soulèvement des gladiateurs est présenté comme une simple « tentative » (*temptare*) ; l'ablatif absolu (*temptata eruptione*) invite à le considérer comme un circonstant de l'action principale, à savoir la répression du mouvement (*coerciti sunt*). Tacite refuse à l'événement toute dramatisation : le vocabulaire est sobre et la tournure de la phrase affirme l'innocuité de la rébellion. Cependant, alors que l'épisode est rapporté dans sa totalité et que le narrateur semble prêt à passer à un autre fait divers de ce dernier chapitre de l'année 64[2602], l'adverbe *iam* introduit les propos angoissés du peuple, qui adoptent explicitement la forme de rumeurs (*rumores*). On ne saurait mieux illustrer la dissociation entre la foule et l'action que rend visible ce type de commentaire : tandis que l'histoire suit son cours, le chœur, lui, *commente à contretemps*, comme détaché de la causalité historique, ainsi que le matérialise l'ablatif absolu *iam ferente populo*[2603]. Ici, l'adverbe *iam* a une double valeur : il signale la vivacité du *populus* à s'emparer de tels sujets, mais exprime sans doute également l'ironie du narrateur vis-à-vis de ce décalage entre le fait et la glose collective : *déjà* en parle-t-on que l'affaire est, en réalité, close et terminée[2604].

Le commentaire que livre le peuple est encore une fois l'occasion d'un élargissement historique et d'une mise en série qui augmente la profondeur du récit tacitéen. Son contenu

---

[2601] « Vers la même époque, des gladiateurs de la ville de Préneste tentèrent de s'échapper, mais les soldats de la garnison qui les gardaient les continrent, alors que le peuple répandait déjà des rumeurs sur Spartacus et les catastrophes de jadis, lui qui est désireux et craintif des nouveautés. »

[2602] La fin de l'année est souvent le lieu chez Tacite d'événements clairement séparés du contenu narratif précédent, par exemple les notices nécrologiques, mais aussi d'autres *miscellanea*. Cette construction est typique du récit annalistique, mais Tacite semble s'en être affranchi, notamment en y plaçant des événements qui s'étaient en réalité déroulé plus tôt dans la même année. À ce sujet, voir surtout l'étude de J. GINSBURG 1981 : 31-52 sur la première hexade des *Annales*, qui s'est penchée sur les motivations (littéraires, politiques, idéologiques) de tels écarts face à la norme annalistique.

[2603] La construction de la phrase illustre le phénomène rappelé plus haut de « phrase allongée », pour reprendre l'expression d'E. COURBAUD, qui rappelle d'ailleurs que la relance de la phrase à un moment où elle semble terminée est généralement confiée chez Tacite à un ablatif absolu, comme ici *ferente populo* (E. COURBAUD 1918 : 247 et suiv.), proposition « de toutes les formes dépendantes […] celle qui est la moins dépendante » (pour citer la belle analyse de la p. 250).

[2604] Cf. dans un sens proche la remarque piquante de Rh. ASH 2018, *ad loc.* : « [The] prominent position [of *iam*] crisply demonstrates that gladiators can be suppressed more easily than rumours. »

indique la persistance mémorielle d'un événement marquant – la révolte de Spartacus et la troisième guerre servile – pourtant distant de plus d'un siècle (73-71 av. J.-C.). Pour autant, il n'est pas absurde que le *populus* ait conservé un souvenir collectif vivace de cet épisode de l'histoire tardo-républicaine, et il faut se prévenir de voir dans le passage une invention rhétorique de Tacite. Rien ne dit d'abord qu'il s'agit du *populus* de Rome même : le terme, on le sait[2605], peut désigner les populations municipales ou rurales d'Italie et des provinces. En l'occurrence, il pourrait très bien être question ici des populations situées autour de Préneste, où avait eu lieu la tentative de révolte, c'est-à-dire dans une zone (entre Rome et la Campanie) qui avait particulièrement souffert des razzias menées par Spartacus. Par ailleurs, même s'il s'agit du peuple de Rome, il n'est pas impossible que l'événement ait durablement marqué les esprits, moins pour les conséquences directes qu'il avait provoquées sur la plèbe urbaine que du fait de la propagande dont il avait été le support : Crassus et Pompée, les vainqueurs de Spartacus, n'avaient en effet pas manqué de se servir de leur victoire dans la campagne électorale qui les vit obtenir conjointement le consulat l'année suivante (70 av. J.-C.)[2606]. Même s'il ne s'agit que d'une hypothèse, on peut avancer que leur présentation de la révolte servile avait insisté sur le danger des rebelles de façon à grandir leur mérite ; la plèbe avait ainsi pu conserver un souvenir particulièrement dramatisé de l'épisode, et régulièrement réactivé quand un danger du même genre se présentait. Cette profondeur mémorielle de la foule, telle qu'elle s'exprimait dans les rumeurs, permet ici à l'historien d'inscrire dans son récit des élargissements qui font résonner au-delà de l'événement les harmoniques de l'histoire, sans pour autant devoir assumer de tels rapprochements, qui lui apparaissaient sans doute vains. De fait, la rapidité de la répression de cet épisode de 64 n'avait aucune commune mesure avec les difficultés connues par les armées romaines pendant les deux années de la troisième guerre servile, et Tacite a beau jeu de se désolidariser de la foule via un commentaire gnomique typique du discours aristocratique (*ut est nouarum rerum cupiens pauidusque*). Il n'en reste pas moins que l'analogie a été formulée, fonctionnant comme un marqueur, un jalon, que le lecteur est libre, ou non, de poursuivre. De surcroît, dans le contexte immédiat du livre XV des *Annales*, ces rumeurs permettent de suggérer les difficultés que traverse le principat néronien, entre l'incendie de Rome et la conjuration de Pison, et les contestations qui naissent de toute part, chez les aristocrates avec la conjuration, au sein du peuple lors de l'incendie, ou encore parmi les esclaves dans le passage cité[2607]. Tacite met donc ici encore son analyse d'historien de la persistance mémorielle de certains événements dans le peuple et de sa capacité à les remobiliser par des rumeurs au service de la construction du récit et de l'écriture de l'histoire.

[2605] Voir par exemple pour le *populus* de Crémone Tac., *Hist.*, 3.30 et 3.34, cf. A. GERBER, A. GREEF, & C. JOHN 1962, *s. u. « populus »*, II, B, 2, p. 1135.

[2606] A. M. WARD 1977 : 96-98 sur la rivalité spectaculaire entre Crassus et Pompée pour accaparer la gloire d'avoir terminé la guerre servile. Plutarque signale très clairement que la présentation des événements que Pompée s'était rendue très favorable dans une lettre au Sénat trouva un large écho auprès des Romains, qui en discutèrent (λέγειν), sans doute dans des rumeurs (καὶ ταῦτα βουλομένοις ἦν δι΄ εὔνοιαν ἀκροᾶσθαι καὶ λέγειν τοῖς Ῥωμαίοις, Plut., *Pomp.*, 21). Concernant la campagne au consulat, le même Plutarque semble affirmer que Crassus et Pompée se présentèrent ensemble, ce qui pouvait également être l'occasion d'insister sur la victoire qu'ils avaient obtenue conjointement (Plut., *Pomp.*, 22).

[2607] O. DEVILLERS 1994 : 194 voit dans l'évocation des *res nouae* que le peuple désire tout en les craignant un effet d'anticipation (procédé d'unité) de la conjuration de Pison. Même idée dans O. DEVILLERS 2003 : 201, qui souligne la disproportion des termes *res nouae*, que nous expliquons (sans que cela soit contradictoire) par le caractère passionnel de la foule, aux yeux de Tacite.

Si ces pratiques historiographiques trouvaient leurs racines dans les pratiques culturelles de la plèbe urbaine, il semble que Tacite ait considéré cette tendance analogique comme un invariant du comportement de la foule. On trouve, en effet, des exemples analogues pour deux autres types de *uulgus*, les groupes de barbares et l'armée. Le principe est le même : ces foules avaient constitué une mémoire collective, partie prenante de leur identité et de leur culture, et elles étaient susceptibles de la mobiliser en écho aux événements dont elles étaient témoin, voire dans une perspective rhétorique. Ainsi, un des éléments déclencheurs du basculement des Gaulois du côté de la révolte des Bataves, début 70, fut, selon Tacite (Tac., *Hist.*, 4.54), la circulation de prophéties et de bruits exagérés évoquant les difficultés de l'Empire romain, en proie à une guerre civile. La nouvelle de l'incendie du Capitole provoqua ainsi les chants prophétiques des druides, proches dans leur forme d'une rumeur[2608], et ces propos superposèrent aux combats à Rome entre Flaviens et Vitelliens la prise de l'*Vrbs* par Brennos en 390 av. J.-C.[2609]. Les échos avec la situation analysée pour la plèbe urbaine sont patents : un événement sans doute très important dans la mémoire gauloise[2610], probablement transmis dans la tradition orale, était utilisé pour sa proximité avec le contexte de 69-70, légitimant une révolte contre Rome. *Mutatis mutandis*, les stratégies des druides, en particulier la stimulation d'une mémoire collective à des fins politiques n'est pas sans rappeler ce qui se faisait dans la vie politique romaine[2611]. Du point de vue historiographique, s'il est évident que Tacite n'accorde aucune valeur à cette analogie, sa simple mention, même sous la forme discréditée des oracles « vains » (*uana*) des druides, confère à son récit une profondeur historique plus importante.

Le cas des rumeurs associatives en contexte militaire est plus intéressant sans doute, car moins soupçonnable de reconstruction profonde par l'historien, qui pouvait disposer de sources

[2608] Il y a dans ce passage un jeu évident de Tacite sur la nature des propos rapportés. En effet, les paroles, rapportées dans un discours indirect arrivant de façon très brusque dans le récit, semblent d'abord provenir des *Galli* comme ensemble indéterminé, jusqu'à la mention des chants des druides à la toute fin du discours rapporté : *sed nihil aeque quam incendium Capitolii, ut finem imperio adesse crederent, impulerat. Captam olim a Gallis urbem, sed integra Iouis sede mansisse imperium : fatali nunc igne signum caelestis irae datum et possessionem rerum humanarum Transalpinis gentibus portendi superstitione uana Druidae canebant* (Tac., *Hist.*, 4.54). Les infinitives *captam […] urbem, mansisse imperium, signum […] datum* et *possessionem […] portendi* paraissent d'abord développer le verbe *credere*, mais sont en dernière instance à rattacher à *canere*. Le flou est probablement entretenu volontairement (d'autant plus que le discours indirect évoque, par son contenu, des discours collectifs antérieurs : ainsi *mansisse imperium* se lit également en Tac., *Hist.*, 1.50, tandis que le verbe *canere* est utilisé dans les textes poétiques en relation avec *fama*, cf. notre relevé dans l'étude lexicale en annexe), sans doute parce que Tacite n'accorde pas plus de foi aux vaticinations druidiques qu'aux voix de la foule. L'objectif est peut-être également de « noyer » le lecteur sous les bruits de diverses origines, mimant ainsi l'incertitude quant aux sources et à la fiabilité de l'information en Gaule en 69-70. Voir Rh. ASH 1999 : 48-49 sur l'« impact émotionnel » de ces références au passé gaulois.

[2609] Voir un passage analogue, mais à Rome et dans une phraséologie qui n'évoque la rumeur que de façon tangente (et, pour cette raison, n'est pas intégrée dans notre corpus), en Tac., *Ann.*, 15.41 et Rh. ASH 1998 : 38.

[2610] Contre G. WALSER, P. A. BRUNT 1960 : 497-498 a bien montré que l'affaiblissement politique des druides en Gaule depuis la conquête n'avait pas conduit à leur disparition, et que sans parler de « nationalisme » gaulois dans cet épisode de 69-70, un parti hostile aux Romains avait pu avoir recours à des slogans contenant une « couleur nationale », s'appuyant ainsi sur l'influence des druides auprès des populations. Voir aussi R. SYME 1958a : 457-458.

[2611] Cf. K.-J. HÖLKESKAMP 1995 : 46 pour les *exempla* des orateurs construisant un passé partagé (ce qui n'empêche pas, comme les analyses de C. COURRIER le montrent et que K.-J. HÖLKESKAMP le reconnaît lui-même, que la foule ait eu une mémoire propre). Voir également Th. SPÄTH 2016 : 36-38.

de première main sur les campagnes des légions (ce qui était plus difficile pour les passages relatifs à la vie publique chez les barbares). Ainsi, pour l'exemple que nous souhaitons développer à présent et qui concerne la guerre romano-parthique de 58-63, Tacite avait pu consulter les mémoires de Corbulon, qu'il cite explicitement quelques chapitres après l'extrait qui va nous occuper[2612]. Cette source pourrait expliquer les propos assez précis que l'historien met dans la bouche des soldats de Caesennius Paetus, assiégés par les Parthes à Rhandeia en 62. La tactique de Paetus semble d'être de tenir les défenses du camp en attendant les renforts menés par Corbulon. Les troupes, tout en respectant les consignes du général, font entendre leur volonté de mettre fin au siège et de signer un traité avec les Parthes :

> *At illi [milites] uix contuberniis extracti, nec aliud quam munimenta propugnabant, pars iussu ducis, et alii propria ignauia aut Corbulonem opperientes, ac uis si ingrueret, prouisis exemplis Caudinae Numantinaeque pacis : neque eandem uim Samnitibus, Italico populo, ac Parthis, Romani imperii aemulis ! Validam quoque et laudatam antiquitatem, quotiens fortuna contra daret, saluti consuluisse !*[2613] (Tac., *Ann.*, 15.13)

Le cadre des *contubernia*, où se développent ces propos, fait écho aux espaces castraux habituellement associés à la rumeur : de fait, nous avons bien affaire ici à des discussions entre soldats qui apparaissent hors des circuits officiels, s'appuyant probablement sur les sociabilités internes à la troupe (par exemple, les relations entre camarades de chambrée). Les espaces et la temporalité qui caractérisent ces propos sont ainsi bien en phase avec le modèle habituel des rumeurs castrales, mais apparaissent en fort décalage avec la situation de siège subie par les légions, ce qui scandalise l'historien, hostile à cette *propria ignauia* des soldats. En rapportant une rumeur de commentaire dans la bouche d'hommes qui devraient au contraire se signaler par leur participation à l'action, Tacite thématise son indignation[2614]. Toutefois, il ne confère pas moins au contenu de ce bruit une fonction importante en lien avec son écriture de l'histoire. En effet, les soldats se réfèrent à deux épisodes précis, la défaite des Fourches Caudines et le traité de Caudium (321 av. J.-C.) ainsi que la guerre de Numance, et plus précisément la déroute de C. Hostilius Mantianus (137 av. J.-C.). Le renvoi à ces deux événements permet à Tacite de donner de la profondeur à son récit, en rappelant les échos, certes distants, qu'une telle défaite humiliante ne pouvait pas manquer d'évoquer[2615]. Par contraste, le portrait de Corbulon, opposé

[2612] Tac., *Ann.*, 15.16. Le recours important à cette source fait consensus dans la recherche : pour une synthèse des lieux textuels où son influence se fait le plus sentir et de la bibliographie afférente à la question, voir O. DEVILLERS 2003 : 37-39 (cf. également M. PFORDT 1998 : 175-177 ; Rh. ASH 2006 : 359). Il convient bien sûr de se rappeler le caractère probablement apologétique de ces mémoires, comme l'historien le relève lui-même (*augendae infamiae [Paeti] composita*, Tac., *Ann.*, 15.16).

[2613] « Quant aux soldats romains, ils n'étaient presque pas attirés hors de leurs tentes, et ils se contentaient de défendre leurs protections : une partie suivait ainsi les ordres du chef, et les autres agissaient de cette façon à cause de leur propre apathie ou pour attendre Corbulon. Si l'attaque devenait pressante, ils avaient prévu d'utiliser comme exemples la paix de Caudium ou de Numance : selon eux, les Samnites, ce peuple italique, n'avaient d'ailleurs pas la même puissance que les Parthes, rivaux de l'Empire romain. L'antiquité aussi, dont on louait la puissance, à chaque fois que la Fortune lui était contraire, avait veillé à son salut ! »

[2614] E. KOESTERMANN 1963, *ad loc.* relève le sarcasme dont fait preuve Tacite dans cette scène.

[2615] Rh. ASH aboutit à une conclusion analogue à propos de deux autres passages des *Histoires* où l'intertexte livien de la défaite des Fourches Caudines est sensible (Tac., *Hist.*, 4.62 et 3.31) : « The echoes encourage a reader to consider the calibre of the soldiers and leaders in each narrative and to ask how far and in what ways they have changed. » (Rh. ASH 1998 : 34) Elle y voit une manière d'affiner la caractérisation des Vitelliens et des Flaviens (spéc. p. 36 et suiv.). Sur l'écho livien de Tac., *Hist.*, 4.62, voir déjà R. SYME 1958a : 686.

à celui de Paetus, paraîtra encore plus reluisant[2616]. Cependant, cette utilisation historiographique des voix de la foule n'est pas une création *ex nihilo* de Tacite : elle se fonde avant tout sur le constat de l'existence d'une mémoire collective propre aux soldats et sur leur capacité à faire preuve de *libertas* (liberté d'expression)[2617]. Les deux épisodes évoqués faisaient en effet probablement partie d'une mémoire militaire qui se transmettait au sein des légions, peut-être stimulée régulièrement par les discours des généraux[2618].

Cependant, le témoignage de Tacite va plus loin : il indique que cette mémoire dont disposaient les soldats fut mobilisée et insérée dans une véritable stratégie rhétorique. Certes, l'historien affirmera, juste après notre passage, que ce fut la *desperatio* de l'armée qui contraignit Paetus à accepter des conditions de reddition humiliantes, et ce mot de *desperatio* évoque le *pathos* qu'aurait exprimé la foule[2619]. Toutefois, il y a fort à parier qu'il s'agisse ici d'un vernis aristocratique auquel le récit lui-même appose un démenti vigoureux. De fait, notre extrait représente précisément les soldats qui s'efforcent d'élaborer une stratégie rhétorique pour faire entendre raison au général, moins fondée sur le *pathos* que sur le *logos*. En effet, le vocabulaire du passage n'est pas passionnel, mais évoque bien au contraire l'utilisation de preuves, et plus particulièrement de preuves intrinsèques inductives, c'est-à-dire d'*exempla*. L'ablatif absolu *prouisis exemplis* traduit bien cette posture rhétorique : les soldats ont constitué une réserve d'arguments, à l'instar du travail préparatoire de l'orateur, et s'apprêtent à les ordonner en vue de persuader leur chef, avec succès. Tacite nous livre ici, de façon exceptionnelle, l'élaboration collective du discours via des rumeurs plutôt que son exécution effective, qui prendrait la forme d'une communication verticale entre l'armée et le général. De cette manière, nous pouvons admirer la construction rhétorique remarquable du morceau. En effet, non seulement les troupes tirent de leur propre fonds les *exempla* des Fourches Caudine et de Numance pour défendre l'idée d'une reddition, mais elles suivent de plus les règles de la rhétorique quand elles consolident ces exemples en montrant que la situation actuelle rend plus légitime encore la capitulation, puisque les Parthes sont un peuple plus puissant que les

[2616] Sur ce contraste entre les deux personnages et le procédé d'unité qu'il produit, cf. le chapitre précédent, section « la rumeur et le portrait ».

[2617] Nous précisions donc ici la remarque conclusive de Rh. ASH 1998 : 38-39 qui, citant ce passage à l'appui de sa démonstration (ainsi qu'un autre extrait que nous commentons, Tac., *Hist.*, 1.50), évoque l'hypothèse que Tacite rend compte ici d'une façon logique pour les Romains d'appréhender les événements de cette époque troublée. L'importance de la mémoire collective dans les légions est soulignée par E. FLAIG 2012 : 390 à propos du souvenir de Galba général de *Germania Superior* au début des années 40, qui se réactiva dans les troupes du Rhin en 69. Sur la liberté de parole dans les légions romaines, voir l'article très complet (mais portant sur la période médio- et tardo-républicaine) de St. G. CHRISSANTHOS 2004 ; de fait, le passage étudié se place de façon évidente dans la continuité de ceux cités par St. CHRISSANTHOS. Pour la notion de *libertas*, renvoyons à la riche étude diachronique d'I. COGITORE 2011.

[2618] Dans un contexte très différent, on voit par exemple Germanicus rappeler aux soldats révoltés de Germanie l'*exemplum* des séditions que César et Auguste avaient réussi à calmer en leur temps (Tac., *Ann.*, 1.42) ; au sein du même discours, il réactive le souvenir du très populaire Drusus I, son père (*tua, pater Druse, imago, tui memoria*, Tac., *Ann.*, 1.43). Cela indique peut-être comment une mémoire collective pouvait se former, sous l'impulsion des chefs eux-mêmes : d'ailleurs, dans le discours attribué aux soldats juste avant la prise de parole de Germanicus, ceux-ci convoquaient le souvenir d'Agrippa et de Drusus, le père et le beau-père d'Agrippine (*patris Agrippae, Augusti aui memoria, socer Drusus*, Tac., *Ann.*, 1.41, noter l'utilisation de *memoria* ici encore). Sur l'utilisation d'*exempla* issus de l'histoire romaine ou de la vie politique contemporaine dans les discours des généraux à leurs troupes, voir St. G. CHRISSANTHOS 2004 : 351.

[2619] *Qua desperatatione exercitus dux subactus* […] (Tac., *Ann.*, 15.13).

Samnites[2620], avant de résumer leur thèse avec clarté et efficacité dans une péroraison synthétique[2621]. Ainsi l'extrait montre-t-il que ces élargissements historiques choraux, utilisés pour donner de la profondeur au récit sans engager la responsabilité de l'historien, peuvent prendre appui sur la capacité de la foule à articuler sa mémoire collective à une argumentation, sous la forme d'*exempla*[2622].

Pour conclure, notons donc que, comme souvent avec ce type de *uulgus* particulier que constituent les soldats, la fonction chorale ne contredit pas la participation à l'action et la faculté à peser sur le cours des événements.

iii- De la mémoire aux normes collectives

Expression d'une mémoire collective mobilisée pour commenter le présent, ces rumeurs permettent aussi de constater l'attachement de la foule à certaines valeurs, voire, pour les cas les plus poussés, à certaines opinions politiques. Ainsi le renvoi fréquent aux *exempla* du passé dans les propos collectifs et populaires aboutit-il généralement à un effet de contraste avec un présent déliquescent, ce qui fait entrer ces rumeurs chorales dans le projet moraliste d'un Tacite critiquant la décadence morale de l'Empire – vieux thème de l'historiographie romaine[2623] –, sans pour autant contraindre l'auteur à une digression ou un développement suivi. Il ne s'agit une nouvelle fois pas uniquement de construction rhétorique : contrairement à l'image révolutionnaire qu'en donnent parfois les sources littéraires, dont Tacite[2624], la plèbe semble avoir été plutôt « conservatrice » en matière politique, sociale et culturelle[2625]. Son attachement

---

[2620] *Neque eandem uim Samnitibus, Italico populo, ac Parthis, Romani imperii aemulis*, Tac., *Ann.*, 15.13. La stratégie oratoire est proche des recommandations de Quintilien sur les exemples « similaires » (*simile exemplum*, Quint., *I.O.*, 5.11.6-11). La comparaison avec les guerres samnites, ainsi, est l'occasion d'un raisonnement *ex minoribus ad maiora*, souvent marqué par l'expression « à plus forte raison » (*quanto magis*, Quint., *I.O.*, 5.11.9). L'argument peut être développé de cette façon : l'Antiquité offre un exemple de reddition, celui des légions face aux Samnites, épisode où la soumission aux barbares a été préférée à l'annihilation des troupes ; or, les Samnites sont un peuple italique : on rendra les armes à plus forte de raison face aux émules du peuple romain, les Parthes. E. KOESTERMANN 1963, *ad loc.* souligne d'ailleurs que l'expression *Romani imperii aemulis* ne reflète pas la position habituelle de Tacite (cf. Tac., *Germ.*, 37) : l'historien a vraiment rendu la spécificité rhétorique de ce discours collectif attribué aux soldats.

[2621] *Validam quoque et laudatam antiquitatem, quotiens fortuna contra daret, saluti consuluisse*, Tac., *Hist.*, 15.13. Celle-ci est proche de ce que Quintilien appelle la *peroratio posita in rebus* (à la différence de la péroraison expressive, *posita in adfectibus*), cf. Quint., *I.O.*, 6.1.1. En d'autres termes, nous sommes très loin ici de la *desperatio* stigmatisée par Tacite, et la péroraison fonctionne plus sur le *logos* que sur le *pathos*.

[2622] On notera que le terme d'*exempla* apparaît également dans la déploration des Romains en Tac., *Hist.*, 1.50 (*recentia saeuae pacis exempla*) ; la visée rhétorique de ces propos est, toutefois, assez peu évidente, contrairement à ici.

[2623] Cf. l'article classique de V. PÖSCHL 1956.

[2624] Par exemple Tac., *Ann.*, 15.46 (*ut est [populus] nouarum rerum cupiens pauidusque*) et nos remarques du chapitre 1 ; le stéréotype est commun et se trouve également chez Salluste à propos des soutiens de Catilina dans la plèbe (Sall., *Cat.*, 37 : *omnino cuncta plebes nouarum rerum studio Catilinae incepta probabat […]*).

[2625] Les guillemets s'imposent car, au-delà de l'anachronisme que le mot suggère, le constat est débattu. Si l'historiographie allemande récente, via les travaux de M. JEHNE, K.-J. HÖLKESKAMP et E. FLAIG (voir par exemple pour l'époque impériale cette affirmation d'E. FLAIG 2002 : 363 : « la plèbe romaine […] formait la catégorie la plus conservatrice en matière de mœurs », et des applications pratiques dans E. FLAIG 1992 : 59 et suiv. ; E. FLAIG 2002 ; E. FLAIG 2003b), a avancé depuis les années 90 que la plèbe aurait intégré et assimilé les normes de la classe dirigeante, cette idée a été longuement débattue et nuancée par C. COURRIER 2014 : 464-497. De fait, cette vision implique une absence d'autonomie culturelle, et donc politique, à la plèbe (E. FLAIG 2003a : 215 soulignant par exemple que « l'ultraconservatisme » [« erzkonservativ »] du peuple romain rendait son comportement très prédictible), un postulat dont la sociologie actuelle a démontré toutes les limites. Pour C. COURRIER, la plèbe défendait certes le *mos maiorum*, mais ce n'était ni « la condition unique de la légitimité » (p. 471), ni la seule

aux normes et valeurs traditionnelles transparaît dans les commentaires qu'elle fait des événements[2626]. Un exemple particulièrement révélateur concerne les rumeurs qui évoquent l'application des châtiments traditionnels à l'égard d'un individu. Que l'on pense, par exemple, au *rumor* que la foule urbaine utilisa comme moyen de pression sur Vibius Serenus, accusé, en 23, d'avoir inventé de toutes pièces une accusation contre son propre père (Tac., *Ann.*, 4.29) : la foule convoqua alors le supplice antique du *culleus*, qui consistait à enfermer le coupable de parricide dans un sac avec différents animaux et à le jeter dans le Tibre, pour menacer le jeune homme[2627]. L'exemple n'est pas isolé, puisque le même type de comportement est mentionné par Salluste pendant la guerre de Jugurtha, quand la plèbe romaine affirma, lors d'une *contio*, sa volonté de châtier le roi numide en suivant le *mos maiorum*[2628]. Le paradigme est bien semblable aux exemples évoqués plus haut (une lecture du présent à la lumière du passé), mais le renvoi s'opère ici moins vers un événement précis, autour duquel la mémoire collective se serait cristallisée, que vers un ensemble de valeurs traditionnelles auxquelles la foule fait écho et qu'elle entend faire respecter[2629]. L'ouverture au passé est donc plus large, mais aussi plus

---

cause mobilisante (voir l'inventaire C. COURRIER 2014 : 477-480) ; plus avant, elle opposa à l'*auctoritas senatus* la *maiestas populi Romani*. Toute prudence prise, donc, avec cette notion de « conservatisme plébéien », l'existence d'une « norme plébéienne » (p. 477), en partie partagée avec l'aristocratie romaine, est bien ce qu'expriment les cas que nous allons évoquer ici.

[2626] Sur les différentes modalités de la constitution et la diffusion de la norme à Rome, on se réfèrera désormais aux nombreuses approches et perspectives présentées dans T. ITGENSHORST & Ph. LE DOZE 2017, en particulier, pour notre sujet, aux papiers de la session « Le rôle du peuple et de ses représentants dans l'élaboration de la norme », qui soulignent l'existence de dynamiques « *bottom-up* » dans la définition et les débats autour des normes collectives.

[2627] *Qui [Vibius Serenus] scelere uaecors, simul uulgi rumore territus robur et saxum aut parricidarum poenas minitantium, cessit urbe*, Tac., *Ann.*, 4.29. Sur le passage, voir F. GALTIER 2011 : 296-298 ; sur le châtiment des parricides, voir J. D. CLOUD 1971 ; D. BRIQUEL 1980 ; Y. THOMAS 1981.

[2628] Cf. Sall., *Jug.*, 33 (*[…] regi infesta plebes erat et pars in uincula duci iubebat, pars, nisi socios sceleris sui aperiret, more maiorum de hoste supplicium sumi*). Il s'agissait en l'espèce du fouet suivi de la peine de mort, cf. G. M. PAUL 1984, *ad loc.*

[2629] Il faudrait ici évoquer en toute rigueur le cas de la *uaria fama* qui accompagna l'instauration des *Neronia* en 60 (Tac., *Ann.*, 14.20-21). Tacite rapporte, sous la forme connue de la rumeur antilogique, deux courants de l'opinion, le premier condamnant ce nouveau type de spectacle en invoquant le respect des *patrii mores* (Tac., *Ann.*, 14.20), l'autre le défendant et plaidant en sa faveur (Tac., *Ann.*, 14.21). Le tout est très empreint de rhétorique : comme le note SYME, Tacite y voit probablement une « opportunity for declamation and satire » (R. SYME 1958a : 516 : l'influence de la déclamation est plus évidente que celle de la satire, cf. E. KOESTERMANN 1963, *ad loc.*). Cependant, n'en concluons pas que ce passage, tout oratoire qu'il est formellement, n'exprime pas pour autant deux courants d'opinion effectifs dans la population romaine en 60 : comme exprimé à de multiples reprises dans ce travail, il convient de dissocier l'inscription littéraire d'un bruit dans l'*historia ornata* composée par Tacite de sa valeur historique. Ici comme ailleurs, la question est de savoir si nous pouvons assigner à des groupes sociaux ou politiques précis chacune des deux positions exprimées.

À ce titre, la première témoigne d'un conservatisme qu'on attendrait volontiers de la branche la plus radicale du Sénat (St. BENOIST 1999 : 334 y voit la position même de Tacite, tout comme E. PARATORE 1951 : 675 et É. AUBRION 1985 : 561-562, qui note cependant que les deux positions sont présentées objectivement ; pour O. DEVILLERS 1994 : 225-227, l'historien est hostile aux deux discours) : les locuteurs défendent les *ordines* (le *senatus* et les *decuriae equitum*) et se plaignent que les *proceres Romani* soient contraints par Néron de se présenter sur scène ; le thème de la nuit comme espace de la dépravation et des *coetus promisci* rappelle également un *topos* de la pensée aristocratique (cf. H.-Fr. MUELLER 2004). Le deuxième discours indirect représente l'opinion du plus grand nombre (*plures*), caractérisé par son goût pour la *licentia* ; y sont évoqués les désirs du *populus*, à la différence de la première partie de la *fama*. A-t-on affaire à deux groupes à l'intérieur de l'élite sénatoriale, ou à une opposition entre l'opinion dominante des *ordines* et celle de la plèbe ? La question est difficilement résoluble. Trois éléments présents au sein du deuxième discours sont susceptibles de nous faire pencher vers la première solution (deux courants au Sénat) : 1) l'éloge de la *parsimonia* dans l'édification des théâtres permanents, qui semblerait étrange d'un discours populaire (*sed et consultum parsimoniae […]*) ; 2) l'argument en faveur de la fin de l'évergétisme particulier, puisque c'est l'État qui prendra en charge les frais de la cérémonie (*nec perinde*

immédiatement politique ; elle fonctionne comme un relais de l'opinion conservatrice de Tacite lui-même, comme cela ressort d'ailleurs de la formule introductive de l'épisode de Vibius Serenus[2630].

La valeur politique de ces élargissements rumoraux pouvait être plus marquée encore, à l'instar des commentaires ironiques que fit entendre le public lors des funérailles d'Auguste (Tac., *Ann.*, 1.8). Les propos de ce groupe anonyme et très peu caractérisé possèdent, dans les *Annales*, une forte valeur chorale[2631], visible dans la comparaison des funérailles d'Auguste à celles de son père adoptif, César. Cette mise en perspective soudaine répond en réalité à un édit de Tibère, mentionné par Tacite[2632], par lequel le nouveau prince avait averti le *populus* de ne pas commettre de débordement semblables à ceux du 20 mars 44 av. J.-C. Il est donc probable que les commentateurs anonymes des funérailles soient largement constitués de ces plébéiens à qui on interdisait toute action collective, mais qui pouvaient se rabattre sur le commentaire oral et les discussions communes. La mémoire de ce groupe sans doute populaire a donc

---

magistratus rem familiarem exhausturos), argument qui évoque la crainte de certains sénateurs d'épuiser leur capital économique dans l'organisation des spectacles, mais qui pourrait de surcroît désigner comme locuteurs un groupe d'aristocrates acquis à l'idée que l'évergétisme, en particulier en matière de fête, devait être réservé à la famille impériale (sur ce principe du principat, voir St. BENOIST 1999 : 73-88) ; 3) l'introduction même de la deuxième partie de la *fama*, où Tacite affirme que les tenants de cette deuxième opinion voilent leur goût du plaisir de prétextes plus honorables (*pluribus ipsa licentia placebat, ac tamen honesta nomina praetendebant*) : dans la représentation tacitéenne traditionnelle, le peuple n'a guère souci de cacher son goût de la licence, attitude qui semble plutôt signaler un comportement aristocratique. *A contrario*, E. FLAIG 2002 : 363 a avancé l'hypothèse que la plèbe prit le thème des *Neronia* à cœur et y fit le support d'une contestation du pouvoir néronien, particulièrement visible dans son refus d'applaudir (fin de Tac., *Ann.*, 14.21, voir une discussion rapide de cette thèse chez C. COURRIER 2014 : 892) ; selon lui, elle exprimait ainsi son refus de l'installation de mœurs grecques à Rome, signe de son conservatisme moral. Bien que l'hypothèse soit fragile, il pourrait être intéressant de voir dans le second terme de la *uaria fama* une trace (remodelée et reconfigurée par Tacite) de l'opinion plébéienne, car celui-ci dessine une position politique et morale fine, qui concilie, d'une part, un goût évident pour les spectacles ainsi que la pression exercée sur le pouvoir impérial pour qu'il les prenne en charge lui-même (et non les magistrats), et, d'autre part, une défense de cette politique spectaculaire comme un élément traditionnel de la vie publique romaine (*maioresquoque non abhorruisse spectaculorum oblectamentis pro fortuna quae tum erat*, avec un renvoi indirect au *mos maiorum*). La discussion semble difficile à mener plus avant, du fait de la forme très rhétorique du passage. La présence d'une *fama* au caractère choral patent, qui analyse le présent à la lumière du passé, mobilisant des figures au souvenir potentiellement vivace dans la plèbe (Pompée, notamment), nous contraignait cependant à en faire mention et à l'exposé succinct des problèmes qu'il pose. Sur la signification politique des *Neronia* et le programme festif de Néron, St. BENOIST 1999 : 107-113.

[2630] Celle-ci exprime en effet une condamnation morale explicite, faisant de l'événement un *exemplum* des malheurs du temps : *isdem consulibus* <u>*miseriarum ac saeuitiae exemplum atrox*</u>*, reus pater, accusator filius (nomen utrique Vibius Serenus) in senatum inducti sunt* (Tac., *Ann.*, 4.28). La position de Tacite est donc en accord ici avec les menaces de la foule évoquées plus haut (Tac., *Ann.*, 4.29). Le procès de Vibius Serenus révèle à la fois la gangrène du *crimen maiestatis* généralisé de l'époque tibérienne et la perte des valeurs fondamentales comme la piété filiale. Sur la construction des procès de lèse-majesté sous Tibère, voir Cl. WH. MENDELL 1935 : 19-23, selon lequel le caractère secondaire de beaucoup des affaires de *maiestas* contient un certain « dramatic power » (p. 22) dans la simple accumulation des accusations, ainsi que B. WALKER 1952 : 20-22, qui y voit un des principaux fils rouges de la première hexade.

[2631] À l'instar de l'exemple développé en début de chapitre (Tac., *Ann.*, 15.29), ils se développent dans un ablatif absolu qui forme une excroissance débordant le récit lui-même : *die funeris milites uelut praesidio stetere,* <u>*multum inridentibus*</u> *qui ipsi uiderant quique a parentibus acceperant diem illum crudi adhuc seruitii et libertatis inprospere repetitae, cum occisus dictator Caesar aliis pessimum, aliis pulcherrimum facinus uideretur : nunc senem principem, longa potentia, prouisis etiam herendum in rem publicam opibus, auxilio scilicet militari tuendum, ut sepultura eius quieta foret* (Tac., *Ann.*, 1.8).

[2632] Dans le même chapitre Tac., *Ann.*, 1.8. Cass. Dio. 57.2 indique, au contraire, que ce fut à l'initiative du Sénat que l'édit avait été publié : sur cette divergence et une proposition d'explication, voir O. DEVILLERS 2003 : 232. Sur la signification politique de cet édit, voir A. FRASCHETTI 1994 : 51-53.

été – involontairement – stimulée par le nouvel empereur, mais elle n'a pu être réactivée que parce que préexistaient dans la plèbe urbaine le souvenir de cet événement et, plus généralement, de la figure de César. Tacite évoque d'ailleurs à cette occasion deux modalités de conservation de la mémoire collective, en rapportant « les nombreuses moqueries de la part de ceux qui avaient eux-mêmes vu ou qui avaient entendu parler par leurs parents de ce grand jour [les funérailles de César] » (*multum inridentibus qui ipsi uiderant quique a parentibus acceperant diem illum […]*). La précision de Tacite fait écho, avec plus d'acribie encore, aux deux mécanismes de la fixation de la mémoire dans la plèbe dont Cicéron parle[2633] : l'un, visuel, « de l'ordre du vécu », pour reprendre l'expression de C. COURRIER, l'autre auditif, via la communication orale[2634]. En l'espèce, si certains, à l'occasion de cette cérémonie en 14, avaient peut-être assisté, près de soixante ans auparavant, aux obsèques de César, la plupart connaissaient l'épisode par des sources familiales et orales, attestant ainsi la façon dont un souvenir finissait par se fixer dans l'imaginaire du groupe, à travers ce que J. ASSMANN appelle la « mémoire communicationnelle »[2635]. S'appuyant sur cette caractéristique de la foule, Tacite a tiré à cette occasion un commentaire qui, par la profondeur de champ qu'il génère, invite à une réflexion politique sur les changements institutionnels de l'État romain. Plus spécifiquement l'auteur des *Annales* donne ainsi à lire une critique de l'hypocrisie du nouveau régime : alors qu'Auguste a confisqué le pouvoir et s'est assuré qu'il resterait au sein de sa *domus* après sa mort, Tibère sécurise la cérémonie funéraire à l'aide de soldats, comme si des débordements analogues aux troubles tardo-républicains étaient à craindre, alors même que toutes les parties de la cité romaine ont accepté les transformations institutionnelles et politiques de l'Empire[2636].

[2633] *Etenim recordamini, Quirites, omnes ciuiles dissensiones, non solum eas, quas* <u>*audistis*</u>*, sed eas, quas uosmet ipsi* <u>*meministis atque uidistis*</u>, Cic., *Cat.*, 3.10.24.

[2634] Voir sur cette question C. COURRIER 2014 : 576-599, qui relève aussi le rôle que jouaient sur ce sujet les nourrices, dans les classes aisées de la plèbe (p. 577). À défaut de nourrice, les parents remplissaient le même office, comme le texte de Tacite le démontre. Lors de la déploration collective qui s'empara de Rome à la nouvelle de la mort de Germanicus, Tacite place une indication qui va dans le même sens dans la bouche des plébéiens : *uera prorsus de Druso seniores locutos* (Tac., *Ann.*, 2.82). Indépendamment de la valeur politique de ces propos, qui rejoignent nos observations faites *supra* sur la permanence mémorielle de certaines figures dans la plèbe romaine, le mécanisme de transmission ne semble pas différent : l'oralité prime (*loqui*), et le cadre est peut-être familial, si *seniores* renvoie bien ici aux aïeuls des locuteurs. Sur ce type de mémoire collective dans la foule, voir encore Quint., *I.O.*, 12.4.1, qui parle d'exemples « transmis par des rumeurs (*sermones*), comme de la main à la main » (*non ea [exempla] modo quae conscripta sunt historiis aut sermonibus uelut per manus tradita quaeque cotidie aguntur debeat nosse [orator]*), et l'analyse de K.-J. HÖLKESKAMP 1995 : 46. On peut également relever par analogie le témoignage de Plin., *Pan.*, 26 établissant que les parents apprenaient à leurs enfants les acclamations rituelles à adresser à l'empereur (avec le commentaire de Gr. S. ALDRETE 1999 : 113-114).

[2635] On se réfèrera tout particulièrement à J. ASSMANN 2010 : 43-51 (avec les références aux travaux antérieurs sur l'*oral history*), où ce concept est défini. La « mémoire communicationnelle » recouvre la façon dont, même au sein des sociétés alphabétisées, le « souvenir vivant » se transmet à l'intérieur d'un groupe par des canaux oraux et des interactions sociales, se déployant à l'échelle de trois ou quatre générations (environ quatre-vingt ans). Au-delà se trouve la « mémoire culturelle », celle, souvent officielle et écrite, des monuments, qui tend vers le mythe. L'application à notre sujet est d'autant plus facile que J. ASSMANN s'appuie sur des concepts romains (la notion de *saeculum*) et sur Tacite lui-même (Tac., *Ann.*, 3.75 sur la mort des derniers témoins de l'époque républicaine). Voir Th. SPÄTH 2016 pour une synthèse et une réflexion méthodologique récents à ce sujet.

[2636] Renvoyons au commentaire que J. BERANGER 1960 a donné de ce passage, avec cette phrase en particulier : « Tacite brosse un état de l'opinion publique, résumant les commentaires dans une antithèse où il oppose au meurtre de César, acte criminel selon les uns, glorieux, mais vain, selon les autres, la mort naturelle d'un prince charge d'ans, après une longue domination, qui laissait des héritiers assurant l'avenir de la dynastie, et auquel ne pouvaient

iv- L'analogie au-delà du passé : rumeurs et histoire contrefactuelle

Poussé à son extrême, le mécanisme d'ouverture que permettaient les rumeurs au sein du récit tacitéen amenait parfois à aborder le continent de l'histoire non advenue[2637]. C'est, ici encore, la vision tout aristocratique d'une foule mue par les passions et non astreinte à l'étude rationnelle des causes qui autorise ce type d'effets : se laissant emporter par ses sentiments, le *uulgus* est parfois conduit à formuler des hypothèses, voire à admettre celles-ci comme véridiques. En Tac., *Hist.*, 1.50, les habitants de Rome, contemplant le désastre de la guerre civile, évoquent la possible victoire de Pompée ou de Brutus dans les conflits tardo-républicains : « lors de la victoire de Jules César ou de celle d'Auguste, l'empire était resté debout ; la République serait restée debout sous la direction de Pompée et de Brutus » (*mansisse G. Iulio, mansisse Caeare Augusto uictore imperium ; mansuram fuisse sub Pompeio Brutoque rem publicam*). Ce passage montre bien la façon dont une ouverture vers le passé effectif (*mansisse*, infinitif parfait, victoires effectives de César et d'Auguste) conduit la masse à se projeter dans le territoire des possibles (*mansuram fuisse*, périphrase exprimant l'irréel du passé, victoires non advenues de Pompée et Brutus)[2638]. Bien entendu, l'hypothèse sert caractériser la décadence de la Rome impériale qui, même en matière de guerres intestines, parvient à faire pire que les *bella ciuilia* du Ier siècle av. J.-C. Cependant, elle représente aussi l'occasion de se projeter dans un monde reconfiguré et réinterprété, où les conflits étaient menés par des *boni* au sein d'un cadre commun respecté, la *res publica*. Une telle forme réduite d'histoire contrefactuelle, largement fantasmée, prend ainsi le caractère d'un refuge face à un présent inacceptable. On voit ici la différence avec l'histoire contrefactuelle telle qu'elle était parfois pratiquée dans l'historiographie ancienne sous la forme de digressions ou de notations auctoriales[2639]. Dans celles-ci, c'est l'auteur qui parle en son nom : évoquer des hypothèses – « que ce serait-il passé si… ? » – est une technique d'enquête historiographique, qui relève du travail analytique de l'historien. À l'inverse, lorsqu'une piste conjecturale est suivie par la foule, c'est-à-dire par un acteur ou, *a minima*, un spectateur de l'histoire, la spéculation est immédiatement dotée d'un caractère subjectif et insérée dans le tumulte des événements. La fameuse digression contrefactuelle de Tite-Live, dans laquelle l'auteur de l'*Ab*

être rendus les derniers devoirs sans déploiement de forces ridicule. » Voir une opinion semblable chez Fr. R. D. GOODYEAR 1972, *ad loc.*

[2637] Nous faisons ici allusion au titre de l'article de Q. DELUERMOZ & P. SINGARAVELOU 2012 qui effectue un bilan historiographique et pose les jalons méthodologiques de cette histoire contrefactuelle, courant important de la recherche anglo-saxonne (sous le nom de *virtual history*) depuis une vingtaine d'années et les travaux de N. FERGUSON (entre autres, N. FERGUSON 1997). Comme le rappellent les auteurs, l'un des intérêts de l'histoire contrefactuelle est d'engager une réflexion sur les causes historiques : c'est sans doute cet aspect qui a pu pousser les historiens antiques à y avoir recours, sous une forme ou sous une autre. Les questionnements méthodologiques et historiographiques sont creusés dans le plus récent Q. DELUERMOZ & P. SINGARAVELOU 2016.

[2638] Cette lecture des rumeurs chorales est esquissée par L. FERRERO 1946 : 73 (nous soulignons) : « La diceria anonima che già in se stessa, come elemento drammatico e corale, assolve ad una funzione artistica accanto a quella puramente documentaria, con *l'accostamento che comporta dell'accaduto e del possibile*, solleva la narrazione storica, anche tecnicamente ai modi ed ai procedimenti della poesia. »

[2639] On consultera les pages éclairantes de P. RIEDL 2002 : 157-170 sur les traces d'histoire contrefactuelle dans les *Histoires* de Tacite. La chercheuse y souligne la fonction de ces « Hinweise auf alternative Geschehensverläufe » dans le récit tacitéen (principalement engager une réflexion philosophique sur le destin, caractériser les personnages et hiérarchiser les facteurs du processus historique) ainsi que leurs formes (notamment les alternatives et les systèmes conditionnels en *potuisse… ni*).

Vrbe condita s'interroge sur le destin de Rome si Alexandre avait dirigé sa conquête vers l'ouest et non vers l'est (Liv. 9.17-19)[2640], est une manière de mesurer la puissance de Rome à un instant T de son histoire, un demi-siècle avant le début de la conquête de la Méditerranée.

Bien différentes les rumeurs tacitéennes qui, même si elles formulent aussi des hypothèses irréelles, trouvent leur origine dans une émotion et expriment les convictions politiques de la plèbe ou des soldats : elles permettent à Tacite moins d'explorer analytiquement une histoire alternative que de caractériser les rapports de force et à dépeindre l'atmosphère du présent[2641]. Il n'en reste pas moins que la tendance analogique de la foule, à laquelle est donnée libre carrière dans pareils cas, autorisait une échappée vers le monde des « futurs non advenus ». En contexte de rumeurs, le passage qui se rapproche le plus de l'histoire contrefactuelle telle que pratiquée par Tite-Live, sans prendre la forme d'une digression ni revêtir l'ampleur et l'importance de celle-ci, se trouve au début du règne de Néron. Face à la menace parthe, les Romains s'interrogent, dans leurs rumeurs, sur la capacité du jeune prince à y répondre. Pour défendre le fils d'Agrippine, une partie de l'opinion publique imagine ce qui se serait passé si Claude était encore au pouvoir :

> *Contra alii melius euenisse disserunt, quam si inualidus senecta et ignauia Claudius militiae ad labores uocaretur, seruilibus iussis obtemperaturus. Burrum tamen et Senecam multa rerum experientia cognitos […].*[2642] (Tac., *Ann.*, 13.6)

Le passage est directement suivi d'une liste où sont évoqués les exemples de Pompée et d'Octavien, généraux précoces : nous sommes donc bien dans le paradigme de la rumeur associative, éclairant l'événement présent à la lumière du passé. La piste hypothétique présentée ici n'est pas développée par le narrateur, mais sa mention fonctionne comme un appel pour le lecteur, invité à méditer sur cette éventualité : si Claude avait dû faire face à de tels dangers en Orient, il aurait sans doute confié la gestion de la crise militaire à ses affranchis, ce qui, dans l'esprit de Tacite, aurait pu conduire à de graves difficultés militaires. L'histoire contrefactuelle reste cependant en germe : l'historien préfère utiliser la rumeur pour caractériser ses personnages, à savoir Néron, Claude, présenté comme à son habitude sous l'angle de sa

[2640] Sur celle-ci, voir E. O'GORMAN 2006 : 298-299 et l'étude importante de R. MORELLO 2002.

[2641] Symboliquement, l'exemple d'Alexandre, au cœur de l'*excursus* contrefactuel livien, fournit bien une digression chez Tacite avec la comparaison, prise en charge par des commentateurs anonymes, entre Germanicus et le prince macédonien (Tac., *Ann.*, 2.73), mais le raisonnement contrefactuel qui y est esquissé (que ce serait-il passé si Germanicus n'avait pas été empêché de conquérir la Germanie ? Cf. *neque minus proeliatorem [Germanicum fuisse], etiam si temeritas afuerit praepeditusque sit perculsas tot uictoriis Germanias seruitio premere*) sert surtout à caractériser le ressentiment ambiant à l'égard de Tibère. De même, dans un contexte analogue, lorsque l'on reproche à Tibère de ne pas se rendre lui-même auprès des légions révoltées de Germanie et d'Illyrie : *ire ipsum et opponere maiestatem imperatoriam debuisse cessuris, ubi principem longa experientia eudemque seueritatis et munificentiae summum uidissent* (Tac., *Ann.*, 1.46). L'hypothèse (*debuisse*, avec valeur d'irréel, « il aurait dû ») est moins évoquée pour sa valeur conjecturale que pour les enjeux politiques (très contextualisés) qu'elle rend visibles. Dans le cadre militaire, on trouve en Tac., *Hist.*, 2.19 une rumeur évoquant une version alternative des événements (que ce serait-il passé si Caecina avait profité de l'aveuglement des soldats othoniens et de leur désobéissance à leur chef, Vestricius Spurinna ? Cf. *tum uetustissimus quisque castigare credulitatem suam, metum ac discrimen ostendere si cum exercitu Caecina patentibus campis tam paucas cohortis circumfudisset*), une nouvelle fois enserrée dans des logiques rhétoriques (de la part des légionnaires expérimentés) et encomiastiques (dans la perspective du portrait du général).

[2642] « D'autres leur opposaient que les événements étaient plus favorables que si cela avait été Claude qui, affaibli par une vieillesse indolente, avait été appelé aux travaux militaires : celui-ci aurait alors obéi aux ordres de ses esclaves. Là, c'étaient Burrus et Sénèque, connus pour leur grande expérience. »

soumission à ses *liberti*, et enfin Burrus et Sénèque. Ainsi l'hypothèse reste-t-elle inscrite dans le contexte immédiat, et sa nature rhétorique reste patente (*contra alii […] disserunt*).

Pour finir, il faut noter une autre façon dont les rumeurs participent à l'histoire des possibles, qui se mesure non pas au niveau du contenu de tel ou tel bruit, mais à l'horizon de plusieurs rumeurs qui, quoique individuellement non avérées, finissent par donner des contours presque factuels à un thème, à force de répétition. L'exemple le plus net d'histoire contrefactuelle de cette nature a été brillamment analysé par E. O'GORMAN à propos de la « dynastie virtuelle » des Pisons chez Tacite[2643]. Dans son article, la chercheuse montre comment Tacite fait signe, à différents points des *Histoires* et des *Annales*, vers une contre-dynastie impériale formée par les différents membres du clan pisonien, depuis Cn. Calpurnius Piso, rival de Germanicus, jusqu'à L. Calpurnius Piso Licinianus, héritier de Galba en 69, en passant par C. Calpurnius Piso, membre de la conjuration de 65, pour n'en citer que les personnages les plus connus. À la lumière de cette partie de notre travail, il est possible de mettre en évidence un élément particulier du dispositif analysé de façon très convaincante par E. O'GORMAN : si cette histoire virtuelle parvient à s'écrire dans les marges du récit, c'est principalement grâce aux rumeurs qui, en désignant régulièrement tel ou tel *Piso* comme un aspirant au trône, finissait par avoir force de fait. Notons en effet que c'est bien à chaque fois la foule qui, par ses propos, interroge et, ce faisant, donne de la consistance à la légitimité de ces *capaces imperii*[2644] : *uulgus militum* pour Cn. Piso[2645], *uulgus urbanum* pour C. Piso[2646], pour le successeur de Galba[2647] et pour le jeune Calpurnius Piso Galerianus[2648] (fils du conspirateur), *uulgus* provincial de Carthage pour L. Piso, proconsul d'Afrique[2649]. La présence du même locuteur dans tous ces cas (le *uulgus*) et du même mode de communication, la rumeur (*rumor*, *fama*, *sermones*), mérite d'être analysée en tant que telle[2650]. Peu importe la véracité de ces ambitions que la foule prête aux

---

[2643] E. O'GORMAN 2006.

[2644] Comme le fait remarquer I. COGITORE, ces *capaces imperii* sont souvent moins des prétendants que des gens que l'on considère comme tels, notamment dans la foule (I. COGITORE 2002a : 242 et suiv.).

[2645] Plus précisément les légions de Syrie : *eo usque corruptionis prouectus est ut sermone uulgi parens legionum haberetur* (Tac., *Ann.*, 2.55). L'expression *parens legionum*, qui fut l'une des preuves de l'*ambitio* de Pison, renvoie à des titres habituellement réservés aux empereurs ou à la famille impériale, à l'instar de celui de *pater patriae*, cf. Fr. R. D. GOODYEAR 1981, *ad loc.*

[2646] *Is [C. Piso] Calpurnio genere ortus ac multas insignesque familias paterna nobilitate complexus, claro apud uulgum rumore erat per uirtutem aut species uirtutibus similes*, Tac., *Ann.*, 15.48.

[2647] Les rumeurs qui courent au sujet de la succession du vieil empereur sont nombreuses : voir par ex. Tac., *Hist.*, 1.12. Si le nom de Pison n'apparaît pas, il n'est pas exclu qu'il faisait partie des pistes évoquées par les Romains. Le *uulgus* est bien désigné comme locuteur de ces propos en Tac., *Hist.*, 2.1 (à propos de la « candidature » de Titus) : *sed uulgus fingendi auidum disperserat accitum in adoptionem*.

[2648] *Is fuit filius Gai Pisonis, nihil ausus : sed nomen insigne et decora ipsius iuuenta rumore uulgi celebrabantur, erantque in ciuitate adhuc turbida et nouis sermonibus laeta qui principatus inanem ei famam circumdarent*, Tac., *Hist.*, 4.11. Sur l'épisode, E. FLAIG 1992 : 398-401.

[2649] *Vulgus credulum ruere in forum, praesentiam Pisonis exposcere ; gaudio clamoribusque cuncta miscebant, indiligentia ueri et adulandi libidine. […] Sed ubi Festo consternatio uulgi, centurionis supplicium ueraque et falsa more famae in maius innotuere, equites in necem Pisonis mittit*, Tac., *Hist.*, 4.49-50.

[2650] C'est peut-être la seule limite que nous mettrions à l'article d'E. O'GORMAN, qui ne s'intéresse pas à l'origine sociale de ces propos désignant les Pisons comme une potentielle dynastie, par exemple en mettant sur le même plan les propos des Romains et les derniers mots (*sermones*) d'Auguste, qui introduisent Cn. Piso dans le récit (Tac., *Ann.*, 1.13, cf. E. O'GORMAN 2006 : 291-292). Si le substantif *sermo* est effectivement présent, il ne peut être placé au même niveau que les rumeurs de la foule, d'autant plus que, dans cet extrait, le futur rival de Germanicus est en réalité présenté via une mention de source (*quidam […] tradidere* ; sur celle-ci, voir O. DEVILLERS 2003 : 159).

différents Pisons, qu'elle soit établie, comme pour L. Calpurnius Piso en janvier 69, probable, comme pour Cn. Piso, indéterminable, comme pour L. Piso[2651], ou clairement réfutée par Tacite, comme pour le fils du conspirateur[2652]. Ce qui compte, c'est la capacité de la rumeur à actualiser le virtuel, qui est une conséquence directe de sa nature associative, mise en lumière ici. Par sa faculté à sortir du cadre rationnel, à dessiner une contre-histoire, moins contrainte que celle de Tacite, les voix de la foule, instance commentatrice mais aussi créatrice, permettaient à l'historien de dessiner un espace des possibles, susceptible d'être investi, en retour, d'un discours politique[2653].

Conclusion intermédiaire sur les rumeurs associatives

Le point commun des expressions collectives de la foule que nous avons observées dans cette sous-partie est donc leur tendance à faire sortir l'événement hors du carcan étroit du contexte historique et d'en faire résonner tous les échos, même les plus subtils. C'est en ce sens que nous avons parlé de rumeurs associatives pour ces textes : ils permettent à Tacite de tracer des parallèles et de suggérer des perspectives sans devoir les assumer lui-même, qu'il s'agisse de rapprocher deux individus (ce point a surtout été évoqué dans la sous-partie du chapitre précédent consacrée au portrait) ou deux événements. Deux enseignements doivent être retenus en conclusion.

D'une part, si ces passages sont souvent très rhétoriques, on se gardera, ici comme ailleurs, d'y voir une création artificielle de la part de Tacite. Bien entendu, la forme que prennent ces propos est propre à l'historien et doit être ramenée en dernier lieu à sa verve créatrice. Toutefois, l'utilisation d'une telle technique d'écriture n'était possible que parce que l'auteur, par son expérience ou ses observations sur le monde social, avait parfaitement conscience que les foules n'étaient pas des masses amorphes et dépourvue de toute épaisseur mémorielle. Au contraire, la fréquence avec laquelle il associe des termes comme *memoria*, *meminisse* ou *exempla* à la plèbe, aux foules barbares ou aux soldats prouve la tendance de ces entités à garder en mémoire et à transmettre les grands événements du passé qui comptait pour elle.

D'autre part, malgré l'existence de ces pratiques collectives du souvenir qu'il constate, Tacite persiste à représenter les prises de parole des foules à travers les stéréotypes habituels de l'excès et de la passion. Les rumeurs et discours qui leur sont attribués se signalent ainsi par le décalage permanent qu'ils engagent avec la voix narrative, marquée du sceau de la rationalité. C'est ce jeu entre les voix collectives et la voix individuelle de l'historien, constaté à plusieurs reprises dans ce travail, qui permettait à Tacite de faire de ces rumeurs associatives le lieu d'une ouverture parfois excessive vers le passé, voire contrefactuelle. Ce faisant, il conférait une plus grande amplitude à son récit que la simple narration factuelle lui aurait permis d'obtenir.

[2651] *Is [L. Piso] crebris sermonibus temptaueritne Pisonem ad res nouas an temptanti restiterit, incertum*, Tac., *Hist.*, 4.49.

[2652] Cf. *nihil ausus*, Tac., *Ann.*, 4.11.

[2653] Sur la valeur politique possible de cette histoire contrefactuelle du principat pisonien, voir la dernière partie de l'article d'E. O'GORMAN (en part. E. O'GORMAN 2006 : 299-301).

Il y a donc un paradoxe : les ouvertures dont sont responsables les foules sont souvent discréditées par l'auteur, mais la grandeur et le souffle de son œuvre reposent en dernière instance beaucoup sur ces analogies, qui confèrent à sa narration une dimension universelle.

3. Une poétique de l'effet ? La rumeur comme procédé d'incertitude

Dans un dernier temps, nous allons observer une ultime propriété littéraire de la rumeur, qui concerne autant les rumeurs chorales que les bruits, souvent plus brefs, qui s'inscrivent immédiatement dans la causalité historique : leur fonctionnement comme procédés d'incertitude. Du fait de l'image qu'en avait Tacite et de l'imaginaire qui y était associé dans la pensée aristocratique romaine, le *rumor* opérait parfois comme un marqueur, voire comme un facteur d'incertitude, obscurcissant à différents niveaux le récit tacitéen. Cet effet, dont nous analyserons les ressorts et les différentes manifestations, pouvait avoir deux conséquences.

Premièrement, l'effet d'incertitude produit par la rumeur permettait la dramatisation du récit. Définir cette notion de manière précise, à l'aide des outils narratologiques les plus récents, constituera un passage obligé de notre analyse : une fois cette tâche accomplie, nous verrons les différents motifs narratifs qui jouent sur telle ou telle propriété de la rumeur pour construire la tension dramatique du texte.

Deuxièmement, nous explorerons la piste, parfois suggérée dans les études critiques, d'un effet mimétique de cette poétique du doute à laquelle contribuaient les rumeurs. Perturbant les repères interprétatifs du lecteur en multipliant les perspectives et les points de vue sur un événement ou un personnage, les bruits publics avaient ainsi pour fonction de matérialiser l'instabilité vécue par les personnages de l'histoire, tout particulièrement lors de la guerre civile de 68-70 – en somme, de placer le récepteur de l'œuvre dans une position virtuellement aussi intenable que les Romains de cette époque.

Comme on le voit, l'unité de ces deux parties est double. D'une part, c'est le lien entre rumeur et doute qui fournit l'épicentre de ces pratiques d'écriture de Tacite. D'autre part, le cadre d'analyse est le même, à savoir la relation entre les bruits publics et le destinataire du récit, que nous nommerons par la suite, pour plus de simplicité, le lecteur. De fait, nous avons établi dans les deux sous-parties précédentes que, dans bien des cas et sans nier leur place occasionnellement centrale dans la causalité historique, les rumeurs représentaient, pour Tacite, un pas de côté par rapport à l'intrigue principale, qu'elles commentaient bien plus qu'elles ne contribuaient à l'action. Observer la répercussion des rumeurs chorales sur le lecteur tacitéen permet, d'une certaine façon, de leur conférer à nouveau une capacité à agir, cette fois non plus au niveau du récit, mais à l'extérieur de celui-ci. Pour le formuler autrement, nous finirons dans cette sous-partie un mouvement amorcé avec l'étude de la valeur pathétique de l'*os uulgi*, à savoir le déplacement d'une causalité intradiégétique, absente, à une causalité extradiégétique, effective.

i- Bruits intrigants : rumeur et dramatisation

La place de la rumeur dans l'écriture dramatique de Tacite fait partie des éléments les plus immédiatement sensibles à la lecture des *Histoires* et des *Annales*, mais reste également, peut-être du fait même de cette évidence, l'un des aspects les moins explorés en profondeur de la

question rumorale[2654]. Un certain flou règne également dans les analyses, au reste très dispersées. Il est donc possible de reprendre le dossier, en travaillant sur deux axes, assez déficients dans les travaux existants : qu'entend-on exactement par « écriture dramatique » ou, pour la notion qui nous intéresse, par « dramatisation » ? Et quelles caractéristiques du phénomène rumoral expliquent son rôle évident dans cette dramatisation ? Aussi, plus qu'une liste exhaustive des rumeurs dramatisantes (ou dramatisées), nous poursuivrons dans les pages qui suivent un objectif d'abord méthodologique : affûter les outils conceptuels pour l'étude des rumeurs tacitéennes en contexte de tension narrative, et proposer, à l'aide de ceux-ci, une catégorisation des effets littéraires et non un relevé détaillé des occurrences.

Une définition narratologique de la tension

« Écriture tragique de l'histoire », « écriture dramatique », « théâtralité », « tension », « suspense », « dramatisation », etc. : l'ambiguïté entre ces notions doit d'abord être levée. De fait, l'intérêt pour ces phénomènes divers chez Tacite, renouvelé depuis les années 90, a généré une bibliographie particulièrement stimulante, mais qui n'abonde pas en réflexions méthodologiques[2655]. Ici, nous souhaitons non pas contredire ces études, mais définir la dramatisation dans un sens bien particulier, spécifique aux enjeux narratifs du texte tacitéen. De fait, la notion d'écriture dramatique a jusqu'à présent surtout été mobilisée en relation avec les schèmes théâtraux, principalement tragiques, qui sont visibles chez l'auteur des *Annales*. Depuis les travaux pionniers de Cl. MENDELL, la tension dramatique est perçue comme une caractéristique de la nature profondément tragique de l'historiographie tacitéenne[2656]. Cette équivalence est reprise dans nombre d'articles ou d'ouvrages, depuis les études d'A. MALISSARD jusqu'au récent livre de F. GALTIER en passant par le travail important de Fr. SANTORO L'HOIR[2657]. Plus rarement, elle s'accompagne d'analyses stylistiques de détail sur les mécanismes d'écriture qui participent à générer la dramatisation, dont les principes ne sont

[2654] Voir des remarques, souvent rapides, mais non dénuées d'intérêt, dans L. FERRERO 1946 : 53 (au sujet des rumeurs du début des *Annales*). W. RIES 1969 : 115-116 décèle bien que les rumeurs du livre I des *Histoires* participent à la tension du récit (nous y reviendrons dans cette sous-partie), mais donne une définition très théâtrale de la *Spannung*. É. AUBRION 1985 : 494-499 trouve des « effets dramatiques » aux rumeurs tacitéennes (qu'il juge d'ailleurs « artificiels »), mais ne définit pas cette notion, confondue tantôt avec l'installation d'une simple « atmosphère », tantôt avec le développement du *pathos*. Voir encore sur le sujet I. COGITORE 2012a : 411, qui lie la construction dramatique permise par les rumeurs dans les *Annales* et le discours tacitéen sur la dynastie julio-claudienne.

[2655] Dans cette perspective, le jugement de W. RIES 1969 : 159 n. 8 reste largement valide : « Das Wort vom "Dramatiker Tacitus" ist fast schon zu häufig gebraucht worden, manchmal auch ohne Rücksicht auf die Eigenarten literarischer Genera. »

[2656] Tout particulièrement Cl. WH. MENDELL 1935 : 9, qui compare le prologue des *Annales* à un prologue de tragédie.

[2657] Voir, sans recherche d'exhaustivité, A. MALISSARD 1990b ; N. J. SHUMATE 1997 ; A. MALISSARD 1998 ; F. GALTIER 2011 ; Fr. SANTORO L'HOIR 2006. L'association entre le caractère « dramatique » du texte tacitéen et les techniques tragiques apparaît dès l'introduction du dernier ouvrage, qui se place dans la continuité des travaux analysant « sundry tragic techniques with which Tacitus heightens the dramatic impact of the *Annales* » (Fr. SANTORO L'HOIR 2006 : 1). En réalité, dès l'ouvrage d'E. COURBAUD 1918, le caractère dramatique de l'écriture de Tacite est liée à des « coups de théâtre » (par ex. p. 121 ; l'utilisation du terme « dramatique » chez Courbaud a été critiquée comme trop vague par Cl. WH. MENDELL 1935 : 10), et B. WALKER 1952 : 35-49 voyait également dans la construction des livres des *Annales* une utilisation des techniques de dramatisation propres à la tragédie grecque (par ex. p. 44), notamment l'ironie tragique ou dramatique. Un résumé efficace de cette approche de la dramatisation est fourni par N. HOLZBERG 2015 : 11, au sujets des historiens hellénistiques (nous soulignons) : « Sie verwendeten dabei Darstellungsformen und Motive der griechischen Tragödie, *dramatisierten das Geschehen also* und versuchten, Furcht und Mitleid zu erwecken. »

toujours pas explicités : l'étude synthétique de M. BILLERBECK, qui s'intéresse à « l'art dramatique » de Tacite, propose ainsi une typologie des formes que prend cette dramatisation, y compris au niveau de la phrase[2658]. Parfois, la dramatisation est étendue à la question du régime pathétique de l'histoire[2659], à l'art oratoire[2660], voire à des effets plus imprécis, comme l'idée de récit « vivant » par exemple[2661]. Il faut noter ici que cette utilisation très générale des concepts d'écriture dramatique et de dramatisation ne se limite ni à Tacite, ni au genre historiographique : c'est aussi à cette notion fort inclusive qu'ont recours des travaux portant sur une partie de l'historiographie hellénistique (autrefois présentée comme « tragique ») ou encore sur le roman[2662].

Cette diversité est sans doute due à la polysémie du mot « drame », qui rejaillit sur ses dérivés « dramatique » et « dramatisation ». Trois sens peuvent être conférés à ce terme[2663] :

- Le plus courant, celui de notre langue quotidienne : un « drame » est un « événement ou situation grave et tragique, présentant souvent un caractère violent, mortel ». Cette acception de « drame » et de « dramatique » peut expliquer que des passages proprement pathétiques du récit tacitéen soient analysés en termes d'écriture dramatique. Puisqu'il s'agit d'un sens moderne du substantif et que d'autres outils permettent d'analyser les passages concernés (à l'instar, précisément, du concept de *pathos* ou du lexique tragique), il ne semble pas pertinent de retenir cette acception pour définir la dramatisation.
- La deuxième renvoie à la valeur générique du terme : est « drame » toute production destinée à la scène ; il s'agit en quelque sorte d'un méta-genre « incluant tous les ouvrages joués pour le théâtre », y compris, pour Aristote, la tragédie et la

[2658] M. BILLERBECK 1991 : 2755-2759 pour une analyse de cette « gesteigerte Erwartung », en particulier dans les tableaux de foule (Tac., *Ann.*, 3.1 et 14.8), produite par différents stylistiques (notamment les balancements *hi…hi, alii… quidam* que M. BILLERBECK appelle des « Spannungsträger »).

[2659] Par ex. S. J. BASTOMSKY 1992, qui lit le discours pathétique d'Octavie en Tac., *Ann.*, 14.64 comme un « dramatic device » (p. 606), mais aussi É. AUBRION 1985 : 495-497 ou R. UTARD 2004 : 426. On notera que la pitié n'est pas exclue de l'analyse des mécanismes narratologiques du suspense, comme on le verra *infra* ; cependant, elle ne contribue que de manière secondaire à ceux-ci et n'a rien d'essentiel dans l'explication de leur fonctionnement.

[2660] On pense par exemple aux travaux de N. P. MILLER sur le « dramatic speech » chez Tacite et chez les historiens romains (N. P. MILLER 1964 ; N. P. MILLER 1975), dans lesquels la notion de « discours dramatique » ne semble pas avoir une signification différente de « discours expressif », par opposition aux discours « qui ne sont pas grand-chose de plus que du récit » (N. P. MILLER 1964 : 281). Quant à la notion de dramatisation, utilisée *passim* dans N. P. MILLER 1975, elle n'est pas définie. Voir également R. UTARD 2004 : 191.

[2661] Par ex. J. CHRISTES 1990 : 129-131 à propos de l'épisode très « dramatisé » de la mort d'Agrippine (la dramatisation reposant en dernière instant selon ce chercheur sur l'oralité du texte tacitéen), mais en réalité dès B. WALKER 1952 : 49-50, qui définit la dramatisation ainsi : « to give to […] history or fiction *a greater vividness and a greater human significance*, approximating more closely in its effect on the reader to the effect produced by a drama on a spectator in the theatre » (nous soulignons). Cf. aussi la note suivante sur le l'historiographie hellénistique.

[2662] Sur la notion très critiquée « d'école tragique » de l'histoire, voir J. MARINCOLA 2003 : 293 et suiv. La dramatisation dans l'historiographie hellénistique est abordée par V. D'HUYS 1987, qui semble réduire la notion à la « vivacité » (*vividness*, *passim*) des tableaux et à leur caractère tragique (en part. p. 223-224) ; quant à K. VANHAEGENDOREN 2010, il précise dès l'introduction de son article utiliser le concept de dramatisation « dans un sens large et non théorique » (p. 422), l'associant immédiatement au tragique. Dans un article portant sur le roman grec, S. COURAUD-LALANNE 1998 inscrit également la dramatisation dans le cadre plus large de la théâtralité et la lie ainsi au spectaculaire, retrouvant ainsi l'approche de V. d'Huys.

[2663] Les définitions sont extraites du *TLFi*, accessible en ligne [http://www.cnrtl.fr/definition/drame].

comédie[2664], et ce même si, dans la littérature française, le drame s'est réduit à un genre théâtral particulier, bien distinct de la comédie et de la tragédie. C'est souvent ce sens de « dramatique » qui est retenu lorsque l'on parle « d'écriture dramatique » chez Tacite. À notre sens, ce n'est pas pleinement convaincant, et nous ne prendrons pas cette acception comme base de notre réflexion. En effet, « dramatique » est alors, le plus souvent, un simple synonyme de « théâtral » ou, plus fréquemment, de « tragique ». Or, si les « schèmes tragiques » sur lesquels joue Tacite sont clairement déterminés et objectivables, on se demande ce qui constitue, en regard de ceux-ci, la spécificité du style (du ton ? de la couleur ? de l'art ?) dramatique de l'historien.

- Pour mieux la saisir, il convient de se tourner vers le troisième sens de « drame », qui est aussi le plus ancien. L'étymologie du mot δράμα, qui dérive du verbe δρά-ω/δρᾶν « faire », renvoie bien à « l'action » de la pièce, à son intrigue. Ainsi, l'élément spectaculaire, souvent retenu dans les approches du style dramatique de Tacite, semble moins pertinent que l'élément narratif, si l'on se fonde sur la spécificité même de la notion de « drame » et son autonomie (relative) avec les problématiques tragiques. C'est de cette conclusion qu'il faut repartir pour cerner de plus près la notion de dramatisation[2665].

Le point de départ sera constitué par les travaux récents de R. BARONI[2666] sur la « tension narrative », une notion équivalente à celle de « tension dramatique », mais permettant d'élargir le spectre au-delà des œuvres théâtrales, en ôtant par là l'ambiguïté polysémique de l'adjectif « dramatique »[2667]. La tension narrative est un des éléments qui assure l'efficacité et l'aspect plaisant d'une intrigue[2668]. Comme le rappelle R. BARONI, à la suite de différentes études dont il fait l'historiographie[2669], une intrigue se définit par plusieurs éléments :

1. une succession chronologique d'événements (séquentialité) ;
2. la présence, déjà mise en lumière par Aristote (Aristot., *Poét.*, 18.1455b et suiv.), d'un « nœud » (δέσις) et d'un « dénouement » (λύσις), dans un processus qui est appelé « mise en intrigue » ;
3. une « évaluation finale », c'est-à-dire un regard rétrospectif sur l'intrigue qui lui donne son sens global[2670].

[2664] Au sujet d'Aristophane et de Sophocle, rapprochés par leur mode d'imitation (μίμησις) et distingués d'Homère, Aristote écrit : ὅθεν καὶ <u>δράματα</u> καλεῖσθαί τινες αὐτά φασιν, ὅτι μιμοῦνται δρῶντας (Aristot., *Poét.*, 3.1448a).

[2665] Celle-ci se différenciera de la dramatisation plus théâtrale, et en particulier tragique, qui est souvent retenue, implicitement ou explicitement, dans les études citées *supra*, tout particulièrement chez F. GALTIER (F. GALTIER 2011 : 83 et suiv.), qui utilise la notion dans un sens différent du nôtre, mais rigoureusement défini à l'aide des outils aristotéliciens.

[2666] En particulier R. BARONI 2007, sur lequel nous nous appuyons largement ici.

[2667] Voir les justifications dans R. BARONI 2007 : 32 ; 55-56.

[2668] R. BARONI 2007 : 18.

[2669] R. BARONI 2007 : 39-57. Le concept retenu est plus précis que la conception assez large qu'en donne P. RICŒUR dans *Temps et récit*.

[2670] Cet élément est laissé de côté par R. BARONI (R. BARONI 2007 : 40), mais est exposé avec concision chez J.-M. ADAM 2017 : 130-133. C'est dans ce dernier acte que se joue ce que P. RICOEUR nomme dans *Temps et récit* la « configuration narrative ».

Cette définition laisse une place proprement centrale à l'opération de mise en intrigue, cœur de tout récit. Selon R. BARONI[2671], celle-ci entretient elle-même un rapport étroit avec la notion de tension narrative : à partir du moment où elle se noue et jusqu'au moment où elle se dénoue, la *fabula*, rendue problématique du fait de ce nœud central, est le lieu du développement d'une nécessaire tension, le lecteur étant dans l'attente de la résolution de l'histoire. La relation entre tension et intrigue est donc étroite, pour R. BARONI. Certains, cependant, ont insisté sur l'autonomie des deux éléments, à l'instar de Fr. REVAZ, qui cherche à distinguer la « notion compositionnelle » de la « mise en intrigue » (la composition fait apparaître un nœud et un dénouement) et la « notion sémantique » de la « mise sous tension » (l'écriture fait apparaître une tension particulière dans la narration)[2672]. Sans entrer dans les débats très spécifiques qui s'attachent à cette question de l'autonomie – inexistante, relative ou absolue – entre l'intrigue et la tension, lesquels sont trop précis pour notre sujet, nous nous contenterons de remarquer que, chez Tacite, certaines séquences paraissent bien mises en intrigue, puisque dotées d'une δέσις et d'une λύσις, mais relativement peu pourvues de tension. Prenons par exemple les faits divers mineurs des *Annales*, habituellement regroupés en fin d'année et présentés en quelques lignes, voire en quelques mots[2673] : l'*historien*, suivant la règle annalistique, se doit de les rapporter, année après année ; cependant, comme il s'agit le plus souvent d'événements répétitifs, sans grande surprise dans leur déroulement et sans grand impact sur l'histoire, le *narrateur* les présente rapidement, limitant au maximum la tension narrative. Le cas des procès pour des exactions ou des concussions dont sont coupables certains magistrats est révélateur. En 56, sous Néron, plusieurs affaires de ce genre eurent lieu. Tacite en regroupe trois à la toute fin de la partie du livre XIII consacrée à cette année ; la présentation est sobre, presque sous forme de liste, le style se fait quasiment formulaire[2674]. Les différents éléments de l'intrigue sont là : ordre séquentiel, présence d'un nœud et d'un dénouement, regard rétrospectif final. En revanche, il y a peu matière à tension, et celle-ci est absente, ou presque : de fait, comme il l'exprime dans plusieurs commentaires métalittéraires bien connus[2675], Tacite a peu d'estime pour cette matière judiciaire qui ne le passionne pas (qu'il est donc impossible de dramatiser),

---

[2671] R. BARONI 2007 : 41, dans la continuité de R. BOURNEUF & R. OUELLET 1972 : 41 et suiv.

[2672] Fr. REVAZ 1997 : 188-192.

[2673] Sur cette technique, voir F. GALTIER 2011 : 69 n. 72.

[2674] *Damnatus isdem consulibus Vipsanius Laenas ob Sardiniam prouinciam auare habitam. Absolutus Cestius Proculus repetundarum, Cretensibus accusantibus. Clodius Quirinalis, quod praefectus remigum, qui Rauennae haberentur, uelut infimam nationum Italiam luxuria saeuitiaque adflictauisset, ueneno damnationem anteiit*, Tac., *Ann.*, 13.30. On remarquera le style presque administratif de l'énumération, l'asyndète entre les trois cas, l'absence d'implication émotionnelle du narrateur : le récit est limité aux actions principales (condamnation, acquittement, suicide) et aux circonstants les plus factuels (ablatifs absolus de temps et de cause, conjonctives causales), à l'unique exception, peut-être, de *uelut infimam nationum Italiam luxuria saeuitiaque adflictauisset*.

[2675] C'est le sens de la digression de Tac., *Ann.*, 4.32, où l'historien oppose précisément la pauvreté de cette matière à la richesse de l'histoire républicaine (*pleraque eorum quae rettuli quaeque referam parua forsitan et leuia memoratu uideri non nescius sum : sed nemo annalis nostros cum scriptura eorum contenderit qui ueteres populi Romani res composuere. Ingentia illi bella* […]), et qui aboutit sur le célèbre *nobis in arto et inglorius labor*. Sur ce passage, et plus largement sur les mutations de l'historiographie face aux transformations institutionnelles du principat, on consultera surtout aujourd'hui M. LEDENTU 2009 : 27-33 (plus ancien, mais toujours utile, D. FLACH 1973a : 52 et suiv. et J. GINSBURG 1981 : 7 pour les échos liviens de l'énumération). Concernant le rapport de l'historien à sa matière, voir aussi Tac., *Ann.*, 2.27, 6.7 ou 16.16 : étude complète de ces passages et du dégoût tout « politique » de Tacite dans É. AUBRION 1985 : 84-93. Notons que ce ne sont pas les affaires judiciaires en elles-mêmes qui sont rétives à toute forme de dramatisation : le procès de Pison, entre mille exemples, en témoigne assez largement. Il est bien question ici de choix narratifs opérés par Tacite.

mais que l'appartenance générique des *Annales* forçait à incorporer dans son récit (et donc à mettre en intrigue, ou à insérer dans une intrigue préexistante).

Ainsi la mise en intrigue constitutive du récit n'implique-t-elle pas nécessairement une tension forte dans l'épisode narré. Ce constat nous rapproche de la définition de la dramatisation à laquelle nous confronterons les rumeurs tacitéennes. En effet, puisqu'il y a variabilité de tension dans le récit, c'est sur l'intensité de cette « mise en tension » qu'il faut se pencher. Comme le notent R. BOURNEUF et R. OUELLET, la tension narrative peut varier en force « selon les objectifs esthétiques du romancier, depuis la tension à peine sensible dans une intrigue qui servira seulement de fil conducteur jusqu'à une crise toujours imminente qui monte vers son paroxysme »[2676]. C'est précisément cette variation que nous nommerons, dans les pages qui suivent, « dramatisation ». Pour le formuler synthétiquement, la dramatisation est donc l'art d'augmenter, par divers moyens, la « tension narrative », définie par R. BARONI comme « le phénomène qui survient lorsque l'interprète d'un récit [le lecteur, donc] est encouragé à attendre un dénouement, cette attente étant caractérisée par une anticipation teintée d'incertitude qui confère des traits passionnels à l'acte de réception »[2677].

Dramatisation interne et dramatisation externe : l'exemple des voix de la foule pendant le procès de Pison (Tac., *Ann.*, 3.11-14)

La rumeur était l'un des outils de dramatisation que possédait Tacite dans son arsenal ; mais ici comme ailleurs, l'historien n'a pas forgé un outil rhétorique à partir de sa propre imagination et de son propre fonds. Ce sont bien plutôt les caractéristiques sociologiques du phénomène rumoral, combinées à l'imaginaire dont il était investi par les élites romaines, qui ont permis cette utilisation récurrente chez Tacite. Les voix de la foule contribuaient à différents degrés et de différentes façons à la dramatisation du récit, mais toujours, semble-t-il, en jouant sur un type particulier d'émotion constitutif de la tension dramatique[2678] : le suspense. Le suspense se définit comme une incertitude forte du lecteur dans l'anticipation des événements, qui prend la forme d'un pronostic sur la situation[2679] : ne sachant pas ce qui va se passer, je suis conduit à anticiper la suite de l'intrigue et à formuler une hypothèse sur celle-ci. Or, par ses schèmes propres, la rumeur était particulièrement à même de donner corps à cette incertitude, augmentant ainsi l'effet de suspense et participant à la dramatisation générale d'un épisode. En réalité, le caractère de l'objet rumoral à l'intérieur du récit permettait même de produire du suspense à plusieurs niveaux. De fait, comme nous l'avons souligné à de multiples reprises, la rumeur était au moins deux choses au niveau textuel : un élément du récit, lorsque le narrateur mentionnait la course de tel ou tel bruit, son parcours dans un espace, son interaction avec les personnages, mais également un support de discours quand étaient rapportés les propos de la foule, au style indirect. Découlant du même noyau conceptuel, et donc cohérentes l'une avec

[2676] R. BOURNEUF & R. OUELLET 1972 : 43, cités par R. BARONI 2007 : 54-55.

[2677] R. BARONI 2007 : 18.

[2678] Une « fonction thymique », pour reprendre le vocabulaire de R. BARONI 2007 : 253 et suiv. Comme on le constate de la définition de la tension narrative citée *supra*, celle-ci apparaît indissociable de l'aspect « passionnel » du récit, ou du moins de sa réception.

[2679] Voir le tableau synthétique des « paradigmes de la tension narrative » et le chapitre consacré à la question dans R. BARONI 2007 : 253-257 ; 269-278.

l'autre, ces deux dimensions permettaient une gamme d'effets dramatisants d'une grande richesse. Nous exposerons donc deux types de dramatisation permise par les bruits publics. Premièrement, dans son versant discursif, la rumeur, en particulier la rumeur chorale, est souvent l'occasion de laisser la foule exposer les incertitudes de la narration, aux moments charnières du récit : le *uulgus* est alors l'avatar du lecteur et dévoile l'incertitude, augmentant mécaniquement l'anticipation et, donc, le suspense. Deuxièmement, par son volet narratif, la rumeur, considérée comme l'expression d'une maladie touchant le corps social et souvent présentée par Tacite comme le signe d'une situation anomique, contribue elle-même à la tension du récit. Fonctionnant alors comme un signal d'un dérèglement des cadres sociaux, elle provoque l'incapacité à prévoir ce qui va advenir, doublée du pressentiment d'un danger. Ce faisant, elle dramatise également le récit, quoique sur un autre plan.

Ces deux fonctions de la rumeur ne doivent pas être vues comme des techniques tout à fait indépendantes, mais bien plutôt comme les deux faces d'une même pièce. Un événement tiré du procès de Pison (rapporté en Tac., *Ann.*, 3.10-19) rend évident cette solidarité. L'importance capitale de ce procès dans l'économie des *Annales* a été remarquée : aucune affaire judiciaire n'est traitée avec une telle longueur[2680]. Sans entrer dans les débats contemporains portant sur l'épisode historique, récemment renouvelés par la publication du *senatus Consultum de Cn. Pisone Patre*, c'est à la composition tacitéenne qu'il s'agit ici de s'intéresser. Le procès lui-même se tint sur une période d'une dizaine de jours[2681]. Il est rapporté en trois chapitres : un pour le discours de Tibère, un pour l'accusation, un pour la défense (Tac., *Ann.*, 3.12 à 3.14). Il est ensuite interrompu en Tac., *Ann.*, 3.15 par le suicide de Pison, pour se poursuivre après cet événement sous la forme d'une *imago cognitionis* (selon le jugement de Tac., *Ann.*, 3.17) où sont discutées les mesures à prendre vis-à-vis du patrimoine de Pison, de sa mémoire et de sa famille. La première partie de l'instruction (Tac., *Ann.*, 3.12-14), qui va retenir notre attention, alterne entre le récit des débats à l'intérieur du Sénat et la description de l'état d'esprit de la population à l'extérieur de la Curie. De fait, le sujet était particulièrement sensible, car Germanicus, comme on l'a rappelé, se signalait par son immense popularité à la fois auprès de la plèbe et auprès de l'élite sénatoriale romaine ; tous cherchaient à comprendre ce qui s'était passé en Orient et avaient de fortes raisons de soupçonner Pison ; le temps que mit Pison à revenir à Rome après la mort de Germanicus – plus d'un an – avait également fourni matière aux discussions[2682]. Tous les éléments étaient donc réunis pour faire du récit de ce procès un moment fortement dramatisé. Or, ce sont bien les voix de la foule qui génèrent cette tension narrative, en particulier en entourant le compte rendu des trois prises de parole au Sénat (celle de Tibère, celle des accusateurs, celle de la défense). En amont et en aval de celles-ci est en effet évoquée la pression collective sur le procès, sous la forme de conversations et de cris de la foule :

> *Post quae reo L. Arruntium, P. Vinicium, Asinium Gallum, Aeserninum Marcellum, Sex. Pompeium patronos petenti iisque diuersa excusantibus, M'. Lepidus et L. Piso et Liuineius Regulus adfuere,* ***(1)*** *<u>arrecta omni ciuitate</u>, quanta fides amicis Germanici,*

[2680] C. DAMON 1999 : 146 : habituellement, les procès sont rapportés en trois chapitres au maximum.

[2681] Selon la reconstruction proposée par W. ECK 1995a : 7, il commença sans doute le 30 novembre ; Pison se suicida dans la nuit du 8 au 9 décembre ; le procès se termina deux jours plus tard.

[2682] W. ECK 1995a : 2-3.

> *quae fiducia reo ; satin cohiberet ac premeret sensus suos Tiberius. Haud alias intentior populus plus sibi in principem occultae uocis aut suspicacis silentii permisit. […]*
>
> *Simul **(2)** populi ante curiam uoces audiebantur : non temperaturos manibus si patrum sententias [Piso] euasisset. Effigiesque Pisonis traxerant in Gemonias ac diuellebant, ni iussu principis protectae repositaeque forent. Igitur inditus lecticae et a tribuno praetoriae cohortis deductus est, **(3)** uario rumore custos saluti an mortis exactor sequeretur.*[2683] (Tac., *Ann.*, 3.11-14)

Les diverses voix de la foule recouvrent ici plusieurs formes de communication. La dernière (3) est explicitement présentée comme une rumeur (*uarius rumor*) ; celle qui suit immédiatement les discours de la défense (2, *populi uoces*) a plus le caractère d'une clameur (telle que définie dans la première partie de ce travail) : on le voit en particulier par le lieu où elle prend place, « devant la curie »[2684]. Avant le début du procès, l'*occulta uox* mentionnée par Tacite (1) s'apparente plutôt à des rumeurs, du fait de son contenu, développé assez longuement (cf. le discours indirect *quanta fides […] Tiberius*), et de sa temporalité diffuse, puisque nous sommes alors dans l'intervalle de temps entre l'*inquisitio* et la séance d'ouverture de la *causa*. L'ensemble de ces voix évoque le maelstrom de l'opinion publique à l'égard de cette affaire[2685] et participe de la forte tension narrative de l'épisode. Mais comment exactement ?

Deux techniques, saillantes ici, permettent à Tacite de construire le suspense. Comme nous l'avons vu, le suspense se définit par l'incertitude sur le futur des événements couplée au désir d'anticipation du lecteur, qui formule un pronostic sur la suite de l'intrigue. À ce titre, la première technique consiste à utiliser la foule comme une instance intradiégétique conduisant le lecteur vers la formulation de ce pronostic. Avant le début du procès, l'*omnis ciuitas*, par sa rumeur (1), s'interroge sur le déroulement de celui-ci, ce qui ressort dans les interrogatives indirectes portant sur le futur (*quanta fides amicis Germanici, quae fiducia reo ; satin cohiberet ac premeret sensus suos Tiberius*). Ce faisant, elle pousse le lecteur à anticiper ce qui va advenir dans la séance du Sénat et focalise son attention sur trois points précis : l'attitude des proches de Germanicus (accusation), celle de Pison (défense), et celle de Tibère (juge). La tension n'est pas gratuite, dans le sens où l'intervention de la foule permet également d'expliciter les rapports de force, de souligner les points auxquels le lecteur devra être attentif et, donc, de faciliter la compréhension des enjeux de la narration du procès. Force est de constater, toutefois, que l'effet vise bien le *delectare* du récit par sa fonction dramatisante. Celle-ci est de surcroît renforcée

[2683] « Après ces événements, comme l'accusé réclamait comme défenseurs Lucius Arruntius, Publius Vinicius, Asinius Gallus, Aeserninus Marcellus et Sextus Pompée et que ceux-ci alléguaient comme excuse des motifs différents, ce furent Manius Lepidus, Lucius Pison et Livineius Regulus qui le soutinrent. Toute la ville était alors dans l'attente de savoir à quel point les amis de Germanicus se montreraient fidèles, combien l'accusé ferait preuve de hardiesse, si Tibère réussirait à contenir et à réprimer ses sentiments. À aucun autre moment, le peuple ne se montra plus attentif et ne se permit plus de parler secrètement ou de faire peser des silences menaçants contre l'empereur. […] En même temps, l'on entendait devant la curie le bruit du peuple : à les entendre, ils ne sauraient maîtriser leurs mains si Pison échappait à la décision du Sénat. Des images de Pison, amenées aux Gémonies, allaient y être saccagées, si un ordre du prince ne les avaient pas protégées et remises en place. Pison est donc placé dans une litière et conduit par le tribun de la cohorte prétorienne, accompagné d'une rumeur hésitante sur ce gardien : le suivait-il pour s'assure de son salut ou de son meurtre ? »

[2684] Cf. *supra*, p. 138-139 pour cette pratique habituelle.

[2685] La fréquence élevée de rumeurs dans l'épisode et à propos de la mort de Germanicus en général a été relevée par les critiques, dont W. ECK 1995a : 2 ou C. DAMON 1999 : 160.

par la caractérisation de la « cité » comme « tendue », « excitée » (*arrecta omni ciuitate*)[2686] : le jeu métalittéraire avec la tension de l'intrigue elle-même est sensible, et permet de constituer la population de Rome comme un public interne, reflet des lecteurs (public externe) à l'intérieur de la diégèse. La deuxième rumeur de l'extrait, celle qui suit la fin de la première partie du procès (3, *uarius rumor*), fonctionne exactement de la même façon. En effet, les chapitres intermédiaires (Tac., *Ann.*, 3.12-14) ont en quelque sorte répondu au pronostic que le lecteur était invité à faire avant la première séance du Sénat, et les trois questions que l'on se posait n'ont plus lieu d'être : Tibère a contenu ses sentiments pour conduire l'affaire, les amis de Germanicus se sont montrés fidèles dans leurs attaques contre le clan pisonien, Pison a fait preuve d'une hardiesse toute relative[2687]. Il faut donc à présent reconstruire une nouvelle tension, autrement dit, produire un nouvel effet dramatisant. Celui-ci résulte de la mention du *uarius rumor* et, une nouvelle fois, de l'interrogative indirecte rapportée (*custos saluti an mortis exactor sequeretur*). Le lecteur est à nouveau invité à formuler un pronostic sur la suite des événements (ici, la mort prochaine ou non du Pison), et cette anticipation joue sur l'incertitude générale qui accompagne le tribun de cohorte. Dans les deux cas, il s'agit bien de rumeurs chorales, puisqu'elles commentent l'action plutôt que d'y participer ; le signe syntaxique en est, comme souvent, l'utilisation de l'ablatif absolu (*arrecta omni ciuitate* ; *uario rumore*), qui traduit ce rapport adjacent à l'action principale et au compte rendu factuel des causes de l'histoire. Pour ce qui nous intéresse ici, ces deux rumeurs chorales servent de rails à la dramatisation : elles construisent et réorientent la réception passionnelle de l'épisode chez le lecteur, apparaissant à chaque nouveau tournant de l'intrigue. En effet, si l'on considère qu'une séquence narrative est constituée chez Tacite autour du voyage de Germanicus en Orient et de sa mort[2688], séquence dont le nœud réside dans l'hostilité menaçante de Tibère envers son fils adoptif et dont le dénouement intervient à la mort de Pison, les multiples rumeurs et interventions de la foule permettent de maintenir une tension tout au long de la narration. C'est ainsi que, alors que Pison est toujours en Orient, l'historien mentionne la tension de l'opinion publique à Rome (*erectis omnium animis*, Tac., *Ann.*, 3.7) quant au retard de l'ennemi de Germanicus, attendu dans l'*Vrbs* pour son procès. On notera, cependant, que ces divers jalons de dramatisation constitués par les voix anonymes n'ont pas réellement pour but d'apporter une réponse au lecteur ; en ce sens, ils doivent être bien distingués des rumeurs d'insinuation. Au contraire, il s'agit de bruits invitant le récepteur du texte à s'interroger et à formuler une hypothèse sur la poursuite de l'intrigue. L'effet de suspense serait nul et non advenu si la

[2686] Même effet dans le syntagme *haud alias intentior populus* de l'extrait.

[2687] Si sa défense paraît faible concernant son rapport aux légions de Syrie, sa dénégation de l'empoisonnement est présentée sous un jour favorable par Tacite (Tac., *Ann.*, 3.14) ; concernant Tibère, voir la formule ambiguë qui introduit son discours (*die senatus Caesar orationem habuit* <u>*meditato temperamento*</u>, Tac., *Ann.*, 3.12).

[2688] La séquence s'étendrait de Tac., *Ann.*, 2.42 (départ de Germanicus en Orient et mentions des intentions de Tibère) à Tac., *Ann.*, 3.19 (fin du procès). On pourrait bien entendu suggérer d'autres organisations du récit tacitéen, par exemple autour de la geste de Germanicus, de la Germanie à l'Orient, auquel cas le point de départ serait constitué par le début du livre I des *Annales*. Toutefois, l'unité de l'ébauche de séquence « Germanicus en Orient » que nous proposons ici, fournie par la rivalité entre Pison et Germanicus, semble plus consistante. Remarquons qu'elle est immédiatement dramatisée par la rumeur de commentaire évoquée lors du triomphe de Germanicus (Tac., *Ann.*, 2.41), qui invite le lecteur à dépasser cette situation initiale heureuse pour anticiper un futur plein d'incertitude où le destin du jeune héros est menacé, comme le furent son père Drusus et son oncle Marcellus (première technique de dramatisation rumorale). Sur la notion de séquence, voir la synthèse de R. BARONI 2007 : 58-90 ; elle équivaut à ce que F. GALTIER 2011 : 58-61 nomme « unité narrative » (mais le terme de séquence est celui de Todorov, et il n'est peut-être pas nécessaire d'en changer).

solution était immédiatement fournie avec le questionnement : comme nous l'avons dit, l'anticipation doit être mêlée d'incertitude pour que la tension narrative soit avivée. Ce sont ces raisons qui expliquent que le discours des deux rumeurs analysées ici prenne le plus souvent la forme de questionnements ouverts, via les adjectifs interrogatifs *quantus* et *quis*, ou encore grâce au *uarius rumor* final et l'interrogation double en *an* qui en découle (*uario rumore custos saluti an mortis exactor sequeretur*). Pour résumer, les rumeurs (1) et (3) fonctionnent ici comme des relais de tension, servant à relancer la dramatisation en indiquant au lecteur la matière sur laquelle réorienter son pronostic.

Cette analyse de fonction tensive[2689] de la rumeur serait incomplète si l'on se limitait à cette première lecture. Celle-ci vaut, sans trop de doute, pour les interventions chorales de la foule, mais elle n'épuise pas la matière sonore de l'extrait cité : qu'en est-il des phénomènes notés (2), et de la phrase *haud alias intentior populus plus sibi in principem occultae uocis aut suspicacis silentii permisit* ou de *simul populi ante curiam uoces audiebantur : non temperaturos manibus si patrum sententias [Piso] euasisset* ? Même dans une lecture superficielle de l'extrait, on comprend intuitivement que ces interventions orales participent, elles aussi, de la dramatisation de l'épisode. Toutefois, il ne s'agit pas ici de commentaires de l'action, et le contenu de ces bruits ne fonctionne pas comme des embrayeurs de pronostic, comme c'est le cas pour les deux rumeurs (1) et (3) analysées *supra*. Comment donc caractériser cette technique de Tacite qui, quoique différente, s'appuie sur le même matériau historique (la communication des foules) et aboutit au même résultat (la dramatisation) ? Tout d'abord, il faut convenir que, même si nous avons évoqué la possibilité que les deux phrases renvoient à des pratiques communicatives différentes (une rumeur, puis une clameur), celles-ci sont présentées de façon analogue dans le récit, sous la forme de *uoces*, et renvoient une image assez sombre de la parole des foules. Cela est dû au fait que les adjectifs qui qualifient ces bruits ne sont plus simplement objectifs, à l'instar du *uarius rumor* de la fin de l'extrait (un terme presque technique indiquant la bipartition de l'opinion publique sur un sujet), mais thématisent le danger et la peur qu'ils inspirent, dans une perspective subjective : les *uoces* sont *occultae*, le *silentium* devient *suspicax*, et les paroles du peuple groupé devant la curie évoquent directement des menaces physiques (*non temperaturos manibus*). Bien entendu, ces cris et ces discours créent une atmosphère pesante ; cependant, il doit être possible de préciser la relation de cette ambiance à la dramatisation telle que définie plus haut[2690]. Encore une fois, c'est, croyons-nous, la question de l'anticipation et de l'incertitude qui est en jeu. En multipliant les indices du mécontentement populaire, Tacite rend l'idée d'un basculement progressif vers l'anomie, c'est-à-dire vers un « dérèglement fondamental des relations entre l'individu [ici, la masse] et sa société »[2691]. Le caractère exceptionnel de l'affaire, lié à la popularité extrêmement forte de

[2689] C'est-à-dire relatif à la tension narrative : pour ce vocabulaire technique de la narratologie, voir par ex. R. BARONI 2007 : 55.

[2690] La mise au jour d'une atmosphère inquiétante, faite de peur et d'angoisse, est souvent l'élément qui amène la littérature critique à parler de « tension dramatique » (déjà Cl. WH. MENDELL 1935 : 9 sur le *prooemium* des *Annales* ou P. SCHUNCK 1964 : 46 n. 2 à propos Tac., *Hist.*, 1.29 ; voir aussi É. AUBRION 1985 : 496-497 à propos de Tac., *Ann.*, 1.4 ou Fr. SANTORO L'HOIR 2006 : 86-87 à propos de Tac., *Ann.*, 6.21 ; voir néanmoins une approche plus précise de l'incertitude du passage p. 88). Sans être faux, cela semble réducteur (toute ambiance de crainte ne génère pas de la tension) et mérite d'être précisé par une analyse narratologique, comme nous allons le faire.

[2691] R. BOUDON & Fr. BOURRICAUD 2011, *s. u.* Pour une réflexion sur l'application du concept d'anomie à l'histoire ancienne (et une rapide historiographie), voir H. S. VERSNEL 1980, en part. p. 601-605.

Germanicus, fait peser une incertitude sur le comportement de la foule : puisqu'elle est plus impliquée que jamais (*haud alias intentior populus*), la moindre décision contraire pourrait avoir des conséquences désastreuses. Nous retrouvons bien le facteur d'incertitude propre à toute dramatisation, mais il s'est en quelque sorte déplacé pour porter sur la stabilité sociale, menacée par un désordre encore latent.

Comme on le voit, cet effet dramatisant n'est possible que si l'on se place dans l'esprit de la vision de classe propre à Tacite et à son lectorat aristocratique, effrayé par la possibilité d'un dérèglement social, d'une rupture des normes et d'une explosion des cadres civiques et politiques. La qualité tensive de ce dispositif dépend fortement de la capacité du récepteur à voir au-delà du personnage négatif de Pison[2692], menacé par la foule, pour mesurer le danger qu'une telle affaire faisait peser sur l'ordre public. Il y a fort à parier qu'un lecteur actuel ne puisse pas ressentir au même degré le caractère dramatique du passage, tant Pison est construit comme une figure antipathique par Tacite. Cependant, nous faisons l'hypothèse que le risque du désordre social, qui constitue un élément récurrent de cette séquence narrative, était de nature à prendre le dessus et à dramatiser le récit. De fait, à la nouvelle de la mort de Germanicus, la plèbe romaine avait déjà fermé les boutiques et arrêté les affaires avant toute décision officielle ; elle avait ensuite forcé dans un excès de joie intempestif les portes des temples, de nuit, mettant ainsi en péril les structures sociales, politiques et religieuses ordinaires. Tacite ne manque pas d'ailleurs de présenter à ce moment-là les événements de façon à mettre en lumière le caractère subversif de ces actes, alors même qu'il déplore lui aussi la disparition de Germanicus[2693]. Pour un aristocrate, une telle implication d'un peuple échappant à tout contrôle était répréhensible et peut-être même inquiétant (même s'il faut se garder de toute analyse psychologisante) ; pour l'historien, ce constat d'un dérèglement social pouvait se traduire par des schèmes d'incertitude quant au comportement de la foule, eux-mêmes générateurs de tension. Dans l'extrait qui nous intéresse, le discours rapporté de la masse (*non temperaturos manibus si patrum sententias [Piso] euasisset*) travaille précisément ces deux aspects : l'idée d'une rupture de la paix sociale (via les menaces de lynchage), et l'idée d'un futur incertain, de nature à produire la tension narrative (via le système hypothétique à l'éventuel *non temperaturos […] si euasisset*). À ce

[2692] Comme le note R. BARONI 2007 : 272-273, contrairement à l'intuition qu'on pourrait en avoir, ni l'identification, ni même la sympathie envers un personnage ne sont nécessaires pour que le lecteur ressente un effet de suspense. L'incertitude seule est à même de créer un « suspense primaire » (p. 274) : autrement dit, les critères moraux ne sont que faiblement corrélés à la « participation émotionnelle » (p. 273) et à la sensibilité à la qualité tensive d'une séquence. En revanche, les liens affectifs entre le récepteur du texte et son protagoniste sont de nature à renforcer le suspense : en ce sens, la pitié – et donc le pathétique – joue bien un rôle dans la dramatisation du récit, mais un rôle seulement auxiliaire (p. 271).

[2693] *Hos uulgi sermones audita mors adeo incendit ut ante edictum magistratuum, ante senatus consultum sumpto iustitio desererentur fora, clauderentur domus. […] Cursant per urbem, molinutur templorum foris ; iuuat credulitatem nox et promptior inter tenebras adfirmatio* (Tac., *Ann.*, 2.82). On relèvera la reprise anaphorique de *ante*, qui souligne le scandale d'une telle décision prise sans l'accord de l'élite politique (*ante edictum magistratuum, ante senatus consultum*) et, dans la deuxième partie de la citation, le *topos* de l'action de nuit (pour le caractère aristocratique et politique d'un tel stéréotype, voir H.-Fr. MUELLER 2004). Pour une analyse historique de l'épisode, voir la synthèse récente de C. COURRIER 2014 : 684-685 ; 868-870, qui parle de « *iustitium* spontané […] avant la proclamation officielle du *iustitium* » (avec les références aux travaux antérieurs, notamment W. ECK 1995a : 1, qui souligne l'indépendance du comportement de la plèbe dans cet épisode et lors du procès). On lira également l'ambitieuse étude antérieure de H. S. VERSNEL 1980, qui insiste tout particulièrement sur le concept d'anomie (dans une perspective plus anthropologique, voire psychologique, que celle de C. COURRIER) dans les réactions à la mort de Germanicus (en part. p. 605-615).

titre, on remarque dans l'extrait cité que, si les fonctions chorales sont attribuées à une foule assez large et peu caractérisée (*omnis ciuitas*, pas de locuteur précis du *uarius rumor*), derrière laquelle se trouvent peut-être des soutiens de Germanicus issus de l'élite, lorsqu'il s'agit de rapporter des bruits dramatisants par la menace qu'ils font peser sur l'ordre social, Tacite cible plus précisément l'origine des propos : il s'agit bien du *populus*, désigné comme émetteur des deux séries de *uoces*[2694]. Rien de plus logique : pour que la dramatisation fût effective, il fallait qu'une polarisation nette apparaisse, et que la contestation soit attribuée au peuple uniquement. En multipliant les signes du bouillonnement populaire, Tacite faisait donc peser une menace sourde sur l'ordre social, et, indépendamment de la figure de Pison, liait la dramatisation à l'incertitude quant à l'attitude d'une foule prête à rompre les cadres ordinaires de la cité.

Ainsi, et en guise de conclusion intermédiaire, ce sont bien deux techniques de dramatisation rumorale qui sont visibles ici. La première repose sur l'identité chorale de la foule qui suggère au lecteur de formuler un pronostic sur le dénouement de l'intrigue. Cette suggestion prenant l'aspect d'un commentaire extérieur à l'action, opéré par une masse qui *observe* et se pose des questions[2695] au même titre que le lecteur, nous parlerons de « dramatisation externe ». Dans la seconde, les rumeurs (ainsi que certaines clameurs) fonctionnent non plus comme un support de discours, mais comme le signe narratif d'une illisibilité des foules prêtes à basculer dans le chaos. La tension résulte alors de la difficulté à prévoir le comportement du *uulgus*, invitant donc le récepteur aristocratique, cette fois implicitement, à se projeter dans un avenir incertain, et potentiellement dangereux. Dans les deux cas, la rumeur produit l'« anticipation teintée d'incertitude » dont R. BARONI faisait l'un des éléments définitoires essentiels de la tension narrative, dans la citation rapportée ci-dessus[2696]. Le passage analysé possède de surcroît un intérêt supplémentaire : comme il traite d'un événement très important, sur lequel nous avons plusieurs éclairages grâce au témoignage de Suétone, mais aussi au *senatus Consultum de Cn. Pisone Patre*, nous voyons bien que l'historien n'a nullement inventé ce mécontentement populaire[2697] ; en revanche, il a donné au propos une forme et une place qui lui ont permis de construire la tension narrative exacerbée de l'épisode.

Typologie des motifs de dramatisation rumorale chez Tacite

Tacite a donc recours à ces deux types de dramatisation rumorale à de nombreux endroits du récit. Qu'il s'agisse de dramatisation externe ou interne, ces deux techniques sont illustrées par différents récits stéréotypés (ou motifs), utilisés de façon récurrente par l'historien pour

[2694] La même observation peut se faire pour le *uulgus*, à qui est attribuée l'intervention chorale lors des funérailles (Tac., *Ann.*, 3.6), puis la colère générale contre Pison (Tac., *Ann.*, 3.9), mais qui disparaît au moment du début du procès. La menace se devait d'être plus immédiatement localisée dans la plèbe romaine.

[2695] Le matériel interrogatif de ce type de rumeurs discursives est donc de première importance. Il est à ce titre tout à fait révélateur que les discours indirects « à une voix plurielle » (dont les voix de la foule constituent la grande majorité) soient les discours les plus interrogatifs chez Tacite, comme l'étude chiffrée de R. UTARD le fait émerger (R. UTARD 2004 : 277-281).

[2696] En ce sens, on peut rappeler ici la réflexion d'I. COGITORE 2012a : 413 qui montre bien à partir de l'épisode du retour des cendres de Germanicus que les rumeurs permettent d'apporter de l'irrésolution sur un sujet.

[2697] Comme l'a montré W. ECK 1995a : 7-10 en s'appuyant sur le *SCPP*, la menace de lynchage évoquée par Tacite (*populi ante curiam uoces audiebantur : non temperaturos manibus si patrum sententias [Piso] euasisset*, Tac., *Ann.*, 3.14) était bien réelle et est corroborée par un passage du sénatus-consulte qui mentionne les *effusissuma studia* passionnels de la plèbe (l. 155 du *SCPP*).

souligner la tension narrative d'un épisode. Comme nous avons fait le choix d'un long développement méthodologique et d'une illustration détaillée des techniques de dramatisation à partir du cas particulier du procès de Pison, nous proposons ici une esquisse de typologie des motifs spécifiques qui en découlent, plutôt qu'une analyse fouillée du texte tacitéen.

Dans quel contexte et sous quelles formes particulières trouve-t-on une dramatisation externe, c'est-à-dire une utilisation des caractéristiques chorales de la foule pour guider le pronostic du lecteur ?

- Un motif se distingue immédiatement : celui de la vacance du pouvoir. Les phases de transition entre deux princes, où, par définition, l'autorité de l'un n'est plus, tandis que celle de l'autre n'est pas encore[2698], étaient des lieux susceptibles d'exacerber la tension du récit ; pour y parvenir, Tacite fait souvent intervenir la foule, en posture chorale. Commentant l'instabilité politique, les rumeurs orientent alors le lecteur vers le futur incertain, générant ainsi un effet de suspense, selon les modalités exposées ci-dessus. Évident lors de la succession Auguste-Tibère et après la crise du 15 janvier 69, le motif est également sensible à l'avènement de Néron, et adopte les formes vues *supra* (interrogations portant sur le futur, caractérisation très générale de la foule, qui n'est pas réduite au seul peuple, etc.)[2699].
- Sans que l'on constate un motif aussi cohérent, les rumeurs indiquant la réception à Rome des nouvelles d'un soulèvement dans les provinces ont également un rôle dans la tension du récit : la foule s'y interroge, angoissée, sur la suite des événements et la façon dont l'Empire se sortira de l'ornière, mettant ainsi en place les conditions de possibilités du diptyque anticipation-incertitude chez le lecteur[2700].

La dramatisation interne, elle, procède par l'accumulation de plusieurs voix de foule (rumeurs, mais aussi clameurs) créant une incertitude générale quant au comportement du *uulgus*. Elle se fonde sur l'image aristocratique de la *fama pallens* (c'est-à-dire de la « rumeur

[2698] Pour reprendre le jugement d'Othon sur la situation politique à Rome en janvier 69, à la veille de sa conjuration (*proinde agendum audendumque, dum Galbae auctoritas fluxa, Pisonis nondum coaluisset*, Tac., *Hist.*, 1.21).

[2699] Les trois passages (Tac., *Ann.*, 1.4 ; Tac., *Hist.*, 1.50 ; Tac., *Ann.*, 13.6) opèrent tous une projection dans le futur pour évoquer l'attitude des différents prétendants et les incertitudes quant à la suite des événements : en Tac., *Ann.*, 1.4 avec le portrait des *imminentes domini* (voir par ex. l'anticipation finale : *accedere matrem muliebri impotentia : seruiendum feminae duobusque insuper adulescentibus qui rem publicam interim premant quandoque distrahant*) ; en Tac., *Hist.*, 1.50 via la revue des prétendants (et la même orientation vers l'anticipation incertaine : *nunc pro Othone an pro Vitellio in templa ituros ?* et *erant qui Vespasianum et arma Orientis augurarentur*) ; en Tac., *Ann.*, 13.6 avec l'interrogation sur les capacités de Néron à faire face aux Parthes (*quem ad modum princeps uix septem decem annos egressus suscipere eam molem aut propulsare posset, quod subsidium in eo, qui a femina regeretur, num proelia quoque et obpugnationes urbium et cetera belli per magistros administrari possent*), qui fait suite à l'évocation d'un rival (Junius Silanus, en Tac., *Ann.*, 13.1). Voir sur ces bruits de début de règne et la façon dont ils projettent une ombre sur celui-ci É. AUBRION 1985 : 495-497 (même si la simple référence à une « atmosphère » assombrie ne vaut pas dramatisation, cf. nos remarques en début de sous-partie) et également, mais plus rapidement, P. SCHUNCK 1964 : 46.

[2700] Voir tout particulièrement les interrogations des Romains au cœur des révoltes des légions en 14 (Tac., *Ann.*, 1.46, d'où ressort une incertitude quant à la capacité des fils de Tibère à calmer les séditions) et pendant la rébellion de Sacrovir (Tac., *Ann.*, 3.44). Pour ce dernier texte, on notera les interrogations (même ironiques) au futur en Tac., *Ann.*, 3.44 (*an Sacrouirum maiestatis crimine reum in senatus fore ?*). Dans ces deux cas, le lecteur a certes conscience que le danger est moins grave que ne le croit la foule ; toutefois, cette différence de savoir entre le lecteur et le personnage collectif ne nuit pas à la dramatisation, comme nous allons le voir *infra*.

qui rend pâle », la « rumeur terrifiante »[2701]) qui effraie le doux Maternus dans le *Dialogue des Orateurs* (Tac., *Dial.*, 13) : la rumeur est ressentie comme un signe menaçant du désordre. On distingue ici deux motifs bien constitués, le premier en contexte civil, le second dans le monde militaire, et éventuellement un troisième ensemble de texte dans un cadre urbain, moins homogène.

- Le motif de l'imposteur : il est connu que le récit tacitéen contient trois épisodes d'imposture assez proches[2702]. Dans ces trois passages, un usurpateur prend l'identité d'un personnage de la *domus* impériale censément mort. Les trois « faux » dont nous parle Tacite sont, en ordre chronologique, le faux Agrippa Postumus (Tac., *Ann.*, 2.39-40[2703], en réalité un esclave du nom de Clemens), le faux Drusus III (Tac., *Ann.*, 5.10) [2704] et le faux Néron (Tac., *Hist.*, 2.8) [2705]. Les bruits publics tiennent une place centrale dans ces passages : le deuxième et le troisième sont même directement placés sous le signe d'une rumeur proprement « terrifiante »[2706]. L'omniprésence de la rumeur sert la dramatisation du récit dans ces trois épisodes, car elle signale l'instabilité des populations de toute une région du monde (l'Étrurie et l'Italie dans le premier cas, l'Orient dans les deux autres), prêtes à se soulever contre le pouvoir établi pour défendre ces figures[2707].

[2701] Il faut supposer ici une sorte d'hypallage, le *pallens* caractérisant plutôt Maternus que la *fama* elle-même, et acquérant donc un sens actif, ce qui est cohérent avec la tonalité de la phrase (*nec insanum ultra et lubricum forum famamque pallentem trepidus experiar*, Tac., *Dial.*, 13). Les commentateurs (R. GÜNGERICH & H. HEUBNER 1980 ; R. MAYER 2001, *ad loc.*) retiennent parfois d'autres leçons (*palantem famam* ou *fallacem famam*), mais *pallentem* semble se comprendre du point de vue littéraire.

[2702] Comme l'a fait remarquer justement E. O'GORMAN 2006 : 284-285, on trouve aussi un « faux Pison » en Tac., *Hist.*, 4.50, mais la mention est trop anecdotique pour être intégrée à ce petit corpus ; il évoque plutôt le motif du personnage qui se sacrifie pour sauver un(e) proche, à l'instar de la Ligurienne qui protège son fils au prix de sa vie en Tac., *Hist.*, 2.13, ou de l'esclave d'Octavie en Tac., *Ann.*, 14.60 (contre-emploi de ce motif avec Acerronia lors du naufrage d'Agrippine en Tac., *Ann.*, 14.5).

[2703] Pour les données historiques et politiques de cet épisode, voir les références *supra*, p. 560-562. La fonction de dramatisation des rumeurs dans le récit tacitéen est évoquée par O. DEVILLERS & Fr. HURLET 2007 : 143 et par I. SHATZMAN 1974 : 575-576.

[2704] L'épisode eut lieu fin 31 selon Tacite (mais Cass. Dio. 58.25 le situe en 34). Sur la chronologie et les différentes interprétations historiques que l'on peut en donner, notamment sur l'origine du bruit, voir Chr. J. TUPLIN 1987 (qui pense la trouver chez Séjan) et B. LEVICK 1999 : 211-213 (qui hésite entre les attribuer à Agrippine ou au clan de Caligula). Analyse littéraire du passage chez Cr. FORMICOLA 2001 : 49-50, qui souligne l'hostilité de Tacite vis-à-vis de ces bruits.

[2705] Entre fin 68 et l'été 69 : la chronologie est discutée (et l'épisode analysé en grand détail) par Chr. J. TUPLIN 1989. Les trois impostures sont également interrogées par H. HAYNES 2003 : 7-10 comme des révélatrices à la fois de l'illusion fondatrice du principat, exprimée chez Tacite par le couple *fingere*/*credere* et renommée par l'autrice « make-believe » (« simulacre »), et, pour le faux Néron, de sa crise en 69, celle-ci révélant que les belligérants de la guerre civile ne furent que des simulacres (car non issus des Julio-Claudiens et cherchant à les imiter) d'un simulacre plus grand encore, le régime impérial.

[2706] Remarquons ainsi la phraséologie analogue qui les introduit, et qui associe la rumeur au vocabulaire de la terreur : *per idem tempus Asia atque Achaia* <u>*exterritae*</u> *sunt acri magis quam diuturno* <u>*rumore*</u>*, Drusum Germanici filium apud Cycladas insulas mox in continenti uisum* (Tac., *Ann.*, 5.10) ; *sub idem tempus Achaia atque Asia falso* <u>*exterritae*</u> *uelut Nero aduentaret, uario super exitu eius* <u>*rumore*</u> *eoque pluribus uiuere eum fingentibus credentibusque* (Tac., *Hist.*, 2.8). On pourrait également citer le *uulgi rumor* de Tac., *Ann.*, 4.29, qui terrifie (*territus*) un aristocrate par la menace du châtiment des parricides : le vocabulaire est le même que pour le faux Drusus et le faux Néron, tandis que le contexte judiciaire et la représentation d'une foule prête à anticiper une décision de justice (donc à sortir des cadres institutionnels), facteur fort de la dramatisation, évoque l'exemple du procès de Pison étudié *supra*.

[2707] Il faudrait compléter cette analyse générale par une lecture précise de la façon dont les rumeurs servent de fil rouge au récit, permettant au narrateur de donner une tension narrative forte à un épisode historique plus

- Émerge ensuite un ensemble de textes que l'on peut classer dans la catégorie des « crises urbaines » (faute d'un motif vraiment unifiant) : dans ceux-ci, la rumeur fonctionne également comme un jalon dramatisant indiquant l'instabilité des couches subalternes de la population et produisant de l'incertitude dans le récit. La manifestation première – et, à certains titres, déterminante – de cette technique se trouve dès l'ouverture des *Histoires* lorsque, à l'issue de sa présentation liminaire des différents groupes sociaux à Rome à la mort de Néron, l'historien termine sur une note sombre par la mention de la *plebs sordida* « avide de rumeurs » (*rumorum auidi*, Tac., *Hist.*, 1.4) : si ce trait est dramatisant, c'est parce qu'il conclut le tableau de la population romaine par une note de mystère, suggérant l'incapacité à prévoir l'attitude du peuple[2708] et invitant le lecteur à formuler un pronostic sur son attitude pendant la guerre civile. Ce type de contexte voit se développer des rumeurs dramatisantes en 69 en lien avec un épisode de crise frumentaire[2709] ; dans les *Annales*, on relève l'utilisation d'une technique proche via la mention de rumeurs en fin de livre, permettant de terminer une séquence sur une note plus sombre et interrogeant l'avenir[2710].
- Enfin, le motif de la sédition militaire : l'unité de ce motif est frappante. Il consiste à présenter la multiplication des voix séditieuses au sein d'une armée jusqu'à son explosion finale. Le motif repose donc ultimement sur la mise en série de bruits, la

distendu (l'affaire du faux Agrippa Postumus, par exemple, dura en réalité plusieurs années, cf. E. KOESTERMANN 1963, *ad loc.*). On observera ainsi la multiplication des indices temporels liés au développement de la rumeur en Tac., *Ann.*, 2.39-40 (*tum […] crebrescit uiuere Agrippam, occultis primum sermonibus […], mox uago rumore […]. Vulgabatur interim per Italiam seruatum munere deum Agrippam, credebatur Romae ; […] iam in urbe clandestini coetus celebrabant […]*).

[2708] Ce qui se vérifie, dans l'esprit de l'historien, par la versatilité dont font preuve les foules dans son récit par la suite, notamment dans la confrontation entre les marques exubérantes de loyauté envers Galba en Tac., *Hist.*, 1.35 et la déférence tout aussi exagérée à l'égard d'Othon vainqueur dont font preuve cet « autre » Sénat et cet « autre » peuple en Tac., *Hist.*, 1.45 ; plus loin dans l'année des quatre empereurs également, cf. Tac., *Hist.*, 3.85. Longtemps accepté, le modèle de la versatilité politique des foules exposé par Tacite a été mis en question comme un *topos* aristocratique discréditant par Z. Yavetz (Z. YAVETZ 1983 : 60; 114 et suiv. 145 : 185 ; Z. YAVETZ 1969 pour une étude de cas sur Vitellius ; R. F. NEWBOLD 1972 propose une lecture différente, plus centrée sur les motifs économiques, de la guerre civile, mais s'oppose également au cliché du caractère versatile et révolutionnaire des masses, ce qui ressort aussi de R. F. NEWBOLD 1976 : 86 ; 88). Il ne fait plus consensus aujourd'hui, en particulier depuis les travaux d'E. FLAIG (E. FLAIG 1992 : 20-21 ; 38-41, où cette vision est attribuée au « maximischer Diskurs ») et de C. COURRIER, qui a démontré que certains signes auparavant interprétés comme une instabilité politique de la plèbe pouvait être analysés comme des divergences d'opinion, en particulier entre les bataillons centraux du peuple et sa partie la plus élevée socialement (en part. C. COURRIER 2014 : 491 et suiv. et 610 et suiv.).

[2709] Tac., *Hist.*, 4.38. Il faudrait, à ce titre, étudier la façon dont la dramatisation prend corps par le rythme de la phrase rapportant la rumeur, qui procède par ajouts progressifs, mimant ainsi la plasticité du bruit, qui va en modifiant, acquérant de la force par sa circulation (c'est le *uires acquirit eundo* virgilien), et augmentant l'entropie de la situation (*sed quia naues saeuitia hiemis prohibebantur, uulgus alimenta in dies mercari solitum, cui una ex re publica annonae cura, clausum litus, retineri commeatus, dum timet, credebat, augentibus famam Vitellianis, qui studium partium nondum posuerant, ne uictoribus quidem ingrato rumore, quorum cupiditates externis quoque bellis inexplebilis nulla umquam ciuilis uictoria satiauit ;* analyse de la construction « par rajouts » de cette phrase chez E. COURBAUD 1918 : 256-257). Un effet stylistique analogue se trouve dans l'épisode du faux Néron (Tac., *Hist.*, 2.8). Une piste pour compléter cette étude rapide des motifs de dramatisation rumorale passerait donc par une analyse précise de la lettre du texte tacitéen, pour voir comment la forme reflète le fond.

[2710] Voir le *multus apud uulgum rumor* lors des funérailles de Junia Tertulla (Tac., *Ann.*, 3.76) – nous sommes alors à la fin de la « bonne » partie du principat de Tibère, cf. Tac., *Ann.*, 4.1 et 6.51 – et, à la veille du début du règne de Néron (Tac., *Ann.*, 12.69, cf. É. AUBRION 1985 : 498), les craintes de trouble (*turbare*) dans le *uulgus* en Tac., *Ann.*, 12.69, expression qui pourrait évoquer des rumeurs.

plupart du temps de rumeurs, qui exacerbent la tension en soulignant à intervalles réguliers que « la pression monte » et que, « montant » au sein d'un groupe par nature inquiétant, la foule, elle rend le futur imprévisible et effrayant. Le couple anticipation/incertitude se retrouve donc ici, mais est de surcroît exacerbé par la nocivité potentielle des soldats, plus grande que celle de la plèbe urbaine. Comme de juste, le motif est particulièrement bien exploité dans les *Histoires*, récit essentiellement militaire, notamment dans l'exemple paradigmatique de l'armée de Germanie supérieure, en sédition progressive jusqu'à ce que la tension se résolve dans une issue tragique, l'assassinat d'Hordeonius Flaccus[2711]. On retrouve le motif également pour les séditions militaires de 14, plus ostensiblement d'ailleurs pour celle de Germanie que pour celle de Pannonie[2712].

Il est important de constater que, dans certains des textes cités, le narrateur souligne à quel point la tension qui parcourt la foule et qui construit, en miroir, la tension de son récit, n'a pas lieu d'être. On ne peut qu'être frappé, en effet, de ce travail de sape apparent de la dramatisation à laquelle se livre Tacite, soit (1) en rappelant que les locuteurs de la rumeur ne disposent pas de toutes les informations et surestiment le danger[2713], soit (2) en mentionnant dès l'introduction de l'épisode que celui-ci ne prêta pas à conséquence lourde[2714]. Il faut ajouter (3) que la dramatisation, qui repose sur l'incertitude, pourrait paraître impossible dans le cadre du genre historiographique, où l'issue des événements était sans doute connue des destinataires de Tacite. Les études narratologiques citées plus haut se sont penchées sur le paradoxe supposé entre ces caractéristiques et la qualité tensive de l'intrigue, et ont démontré qu'ils ne désamorcent pas la

[2711] Certains textes ont été évoqués dans le chapitre précédent, parce qu'ils permettent de caractériser le personnage d'Hordeonius Flaccus. Dans la perspective de cette partie de notre travail, il faut les reconsidérer sous l'angle de la tension progressive qu'ils construisent. Les rumeurs sont rapportées en Tac., *Hist.*, 4.19, 4.24, 4.26, 4.27, 4.34 et 4.35 (l'assassinat est perpétré en 4.36). La dramatisation est renforcée par plusieurs éléments dans ces extraits : d'une part, les prolepses ambiguës qu'y livre Tacite, et qui les font donc entrer dans la catégorie créée par R. BARONI du suspense par anticipation (voir *[haec] postulabant non ut adsequerentur, sed causam seditioni*, Tac., *Hist.*, 4.19, *interfecto traditore*, 4.24, *exitium minitantibus*, 4.27, *militem […] ducibus infensum*, 4.35) ; d'autre part, dans les propos mêmes de la foule (et à l'image de l'exemple paradigmatique de Tac., *Ann.*, 3.14 *non temperaturos manibus*), les formes verbales renvoyant au futur et invitant donc le lecteur à formuler un pronostic (*sciebant* <u>*negaturum*</u>, Tac., *Hist.*, 4.19 ou *fremebant non se ultra famem, insidias legatorum* <u>*toleraturos*</u>, 4.35). On relèvera une utilisation minimale du motif dans le sommaire conduisant à la sédition de Vitellius (Tac., *Hist.*, 1.51).

[2712] De fait, dans la révolte de Pannonie, le principal fauteur de troubles est un individu précis, Percennius, et les réactions sonores de la foule prennent en toute logique la forme des clameurs de réaction à ses discours (voir Tac., *Ann.*, 1.18). À l'inverse, dès le début de la sédition en Germanie, l'historien souligne le rôle des bruits collectifs, par opposition aux propos du seul Percennius (*non unus haec, ut Pannonicas inter legiones Percennius […], sed multa seditionis ora uocesque*, Tac., *Ann.*, 1.31 ; remarque analogue en Tac., *Ann.*, 1.32) : ce renvoi à la rumeur permet d'instaurer la tension narrative, d'autant plus que le narrateur souligne d'emblée le danger plus grand qui s'attache à cet épisode. Les voix de la foule (mélange de clameurs et de rumeurs : Tac., *Ann.*, 1.34, 1.35, 1.41) traduisent l'anomie croissante, qui va de pair avec la contestation de l'ordre social et politique, visible par exemple dans les *contiones* tenues sans ordre hiérarchique (Tac., *Ann.*, 1.34). La bibliographie sur ces deux révoltes a été indiquée dans notre étude de cas du chapitre 1.

[2713] C'est particulièrement criant pour les craintes dues à des rébellions dans les provinces : pour les séditions militaires, le lecteur sait que celle de Germanie a été matée, à la différence des Romains (cf. *nondum cognito qui fuisset exitus in Illyrico*, Tac., *Ann.*, 1.46) ; voir également la façon dont est caractérisée la réception des informations sur la révolte de Florus et Sacrovir (*cuncta, ut mos famae, in maius credita*) et l'hypothèse que Tibère avait conscience du danger limité du mouvement.

[2714] Par ex. pour le faux Drusus en Tac., *Ann.*, 5.10 : *acri magis quam diuturno rumore*.

tension narrative, au contraire. Observons donc les trois objections que nous venons de formuler.

1. D'une part, qu'il y ait une différence de connaissance entre lecteur et personnage n'a rien d'inhabituel dans la construction du suspense : R. BARONI cite HITCHCOCK, qui prend l'exemple de personnages discutant au restaurant sans savoir qu'une bombe a été placée sous leur table. La tension est précisément exacerbée par la « différence épistémique » entre protagoniste et interprète[2715]. Une excellente illustration se trouve dans les rumeurs du 15 janvier 69[2716] : la seconde (Tac., *Hist.*, 1.34) rapporte une information fausse (Pison a été tué dans le camp), dont Tacite affirme qu'il s'agissait peut-être d'un stratagème pour faire sortir Galba du *palatium* ; comme dans l'exemple de HITCHCOCK, le lecteur a envie de crier au vieil empereur de ne pas quitter la protection du Palatin. La différence de savoir ne nuit pas à la tension narrative. Dans le même temps, la multiplication de ces rumeurs dramatise le récit en suggérant un chaos social et politique, qui, en contraignant même les élites à s'informer par les rumeurs, est susceptible de porter aux pires conséquences (schème classique de la dramatisation rumorale interne).
2. D'autre part, les prolepses qui anticipent sur la fin d'un épisode ne nuisent pas directement à la dramatisation, contrairement à ce que l'on pourrait penser intuitivement. Tout d'abord, les prolepses ne dévoilent pas toujours toutes les modalités du dénouement ; surtout, elles ne font que déplacer la tension du « quoi » vers le « comment »[2717]. Ainsi, le fait que la narration du faux Drusus soit immédiatement présentée comme une crise « plus ardente que durable », selon le mot qui qualifie la rumeur introductive en Tac., *Ann.*, 5.10 (*Asia atque Achaia exterritae sunt acri magis quam diuturno rumore*), loin de nuire à la tension du récit, semble au contraire l'exacerber[2718] : le lecteur cherche à savoir ce qui se cache

[2715] R. BARONI 2007 : 273-274. La question rejoint celle de l'identification avec les personnages, qui n'est pas nécessaire pour que la dramatisation prenne corps (cf. nos observations sur Pison *supra*) : nous sommes ici dans le cas du « suspense primaire » défini par R. BARONI comme une simple incertitude de pronostic (sans sympathie ni identification).

[2716] Tac., *Hist.*, 1.29 et 1.34. Comme celles-ci ont été présentées à de multiples reprises, nous ne reviendrons pas ici sur le contexte. La stylistique de ces rumeurs serait intéressante à étudier dans la perspective de leur rythme (typiquement Tac., *Hist.*, 1.29 : *ignarus interim Galba et sacris intentus fatigabat alieni iam imperii deos, cum adfertur rumor rapi in castra incertum quem senatorem, mox Othonem esse qui raperetur, simul ex tota urbe, ut quisque obuius fuerat, alii formidine augentes, quidam minora uero, ne tum quidem obliti adulationis*). La dramatisation passe ici par une dynamique hyperbatique, puisque les propositions se rajoutent les unes aux autres, intégrant l'incertitude au sein même du développement phrastique. C'est un élément classique des rumeurs de dramatisation (et une piste que l'on pourrait prolonger), cf. nos remarques *supra* sur Tac., *Hist.*, 4.38.

[2717] Voir R. BARONI 2007 : 274-278 qui, suivant M. STERNBERG (et contre G. GENETTE), propose de parler non plus de « suspense simple » (où l'incertitude est liée à « l'indétermination radicale du futur », p. 278), mais de « suspense par anticipation », si l'anticipation laisse des tâches sombres dans l'évocation du futur (prolepse ambiguë), ou de « suspense moyen », lorsque la prolepse ne laisse aucune équivoque, déplaçant la tension (et l'attention) sur les « moyens » de l'intrigue. Une illustration de « suspense par anticipation » dans l'ouverture d'un épisode particulièrement dramatisé se trouve chez Tacite dans l'affaire de la rixe entre les habitants de Nucérie de Pompéi en Tac., *Ann.*, 14.17, dont l'accroche peut faire penser à celle du faux Drusus ou du faux Néron : *sub idem tempus leui initio atrox caedes orta inter colonos Nucerinos Pompeianosque gladiatorio spectaculo quod Liuineius Regulus […]*. L'anticipation reste équivoque (*atrox caedes* n'est pas particulièrement précis), mais suggère l'importance et de l'événement, et ne lève pas l'incertitude sur son issue.

[2718] On peut hésiter ici entre parler de suspense par anticipation ou de suspense moyen : si l'épisode est présenté comme assez bref (*magis quam diuturnus*), le terme *acer* est volontairement ambigu et pousse à s'interroger sur

derrière cette présentation sibylline, tandis que la mention du *rumor* évoque un danger latent (*exterritus*), de l'ordre de la perturbation des structures sociales.

3. Enfin, le statut narratif particulier de l'historiographie antique, où l'issue des épisodes racontés est sans doute connue du public contemporain des événements, ne constitue pas non plus une limite à la dramatisation. Certes, un lecteur romain savait probablement que Galba avait été assassiné à la suite de la crise du 15 janvier 69 ou que Vespasien sortait vainqueur de la guerre civile. Cependant, même en admettant que tous les récepteurs du récit avaient déjà une connaissance des détails de l'intrigue, la situation n'est pas fondamentalement différente de celle de l'enfant qui a entendu plusieurs fois le même conte et ressent tout de même à chaque lecture le suspense de l'histoire. Le paradoxe apparent a été traité par la narratologie moderne (à l'aide de l'anthropologie), et expliqué comme une forme de « suspense paradoxal »[2719].

En conclusion, il faut remarquer combien ces deux techniques de dramatisation faussent l'image du phénomène social et politique qu'était la rumeur. Les potentialités des bruits publics dans la construction tensive de l'intrigue ont été exploitées autant que possible par Tacite. Cette utilisation ne relève pas de la pure rhétorique : elle s'appuie sur la façon dont les foules communiquaient leurs angoisses ou leurs colères ; elle repose sur leur politisation (au sens large du terme), comme dans le cas des rumeurs frumentaires dramatisantes (Tac., *Hist.*, 4.38), qui traduisent l'attachement du gros de la plèbe urbaine à la stabilité du cours du blé[2720], ou des révoltes militaires, qui signalent la conscience politique des armées du Rhin. Nonobstant cela, il est important de souligner que Tacite a donné un écho et une force extrêmement importants à ce type de rumeurs dans son récit. Sa volonté d'écrire une histoire marquante, saisissante, susceptible de retenir l'attention du lecteur, le conduit à s'appuyer sur ce type de procédés dans les épisodes appelant la dramatisation, en particulier dans les épisodes de crise. Ce faisant, il se produit dans ses œuvres une forme d'« effet grossissant » : les rumeurs fonctionnant comme techniques de dramatisation acquièrent plus de visibilité que celles qui, plus discrètes, n'ont pas cette fonction. Or, rien ne dit que le *rumor* qui se fit entendre lors de la réforme des comices de 14 (Tac., *Ann.*, 1.14) ou que les bruits sensibles lors de la venue de Tiridate à Rome en 66 (*rumores*, Tac., 16.23), malgré la concision dont l'historien fait montre en les rapportant, n'aient été, historiquement, moins importants que les rumeurs étudiées dans cette partie : la différence

---

le « comment » de l'événement (on serait alors dans le suspense moyen), tout en laissant une part d'incertitude (typique du suspense par anticipation) – une crise « aiguë » pouvant avoir des conséquences lourdes, ou au contraire ne pas en avoir du tout.

[2719] R. BARONI 2007 : 279-295, s'appuyant sur les travaux de R. YANAL, est amené à distinguer deux types de répétiteurs (*i. e.* de personnes consommant à nouveau une intrigue qu'ils connaissent) : le répétiteur ordinaire, qui a une connaissance globale et imparfaite de l'histoire, et le « vrai » répétiteur, qui en maîtrise tous les détails. La connaissance par le public de Tacite du sujet traité (époque julio-claudienne et époque flavienne) était sans doute globale, mais non exhaustive : aussi semble-t-il logique de considérer le récepteur des *Annales* et des *Histoires* comme une forme de récepteur ordinaire, capable de se laisser surprendre, d'éprouver de l'incertitude et donc de ressentir le suspense. Cette affirmation demanderait à être prouvée par une étude plus spécifique des conditions de réception de l'œuvre littéraire, qui ne peut être l'objet de ce travail. Toutefois, notons que même un « vrai » répétiteur peut être réceptif à la dramatisation du récit, en particulier s'il entretient un rapport de sympathie, voire d'identification avec le protagoniste. Dans ce cas-là, appelé « rappel » par R. BARONI, l'incertitude est contredite par la volonté de voir un personnage s'en sortir, par exemple. Ainsi que le résume le chercheur (p. 286-287) : « Je sais bien qu'Hamlet va mourir à la fin, mais je pourrai toujours désirer qu'il n'en soit pas ainsi. »

[2720] Voir en particulier C. VIRLOUVET 1985 : 54-63.

d'intensité repose précisément sur des enjeux spécifiquement littéraires (contexte de dramatisation ou non). Cet élément doit, nous semble-t-il, être pris en compte dans toute étude de la portée politique des rumeurs à Rome, en particulier du lien qu'elles entretiennent avec les périodes de crise, lien qui apparaîtra comme évident dans une lecture trop impressionniste de la source tacitéenne.

ii- Bruits déstabilisants : une ambiguïté mimétique ?

Dans un dernier temps de cette partie consacrée aux impressions de la rumeur et plus spécifiquement à l'impression d'incertitude qu'elles provoquent, nous voudrions proposer une lecture complémentaire des effets de confusion provoqués par les bruits publics chez Tacite. Nous venons de voir qu'une première fonction était de conduire le lecteur à anticiper les événements tout en ménageant une part d'obscurité, générant ainsi un tiraillement (anticipation/incertitude) propre à la tension narrative telle que définie par les narratologues. Sans que cela soit contradictoire avec cette première analyse, il est également possible que Tacite ait conféré une valeur plus historiographique à cette poétique du doute, dont participent en première ligne les rumeurs. De fait, en multipliant les sources d'informations, en refusant de les hiérarchiser[2721], voire en exprimant sa propre incertitude quant à leur validité, l'historien plaçait le lecteur dans une position inconfortable : charge à lui de démêler le vrai du faux, de classer les points de vue rapportés sur un même événement, de déterminer s'il donnait ou non créance à un bruit. Ce faisant, il s'agissait peut-être pour Tacite de forger l'esprit critique de son public. Plus probablement cependant, ce dispositif avait une valeur analogique : il permettait de recréer une atmosphère de doute et de défiance, similaire à celle ressentie par les contemporains de l'époque julio-claudienne ou de la guerre civile. Paradoxalement, cette idée est relativement acceptée par la recherche, mais aucune étude spécifique ne s'est attachée à la démontrer systématiquement[2722]. Sans que cela soit l'objectif de cette sous-partie, nous chercherons à replacer cette approche dans le cadre général de notre travail avant de proposer quelques exemples où un tel mécanisme apparaît clairement.

Si l'un des objectifs de Tacite était de rendre compte dans ses œuvres, en plus de l'enchaînement causal des faits, d'une forme d'ambiance, « d'air du temps », la notion d'incertitude devait y jouer un rôle prédominant. De fait, les transformations institutionnelles de la fin du Ier siècle av. et du Ier siècle ap. J.-C. avaient considérablement complexifié l'accès

[2721] É. AUBRION 1985 : 519 relève que Tacite juxtapose souvent les opinions contradictoires sur les personnages plutôt qu'il ne les hiérarchise, mais n'interroge pas la désorientation qu'un tel effet produit sur le lecteur.

[2722] Par exemple chez Chr. PELLING 2009 : 160-167, dont la conclusion aborde la valeur mimétique de la narration tacitéenne : « [Tacitus' personal voice] – or rather […] voices, for they do not always say the same thing – is added to the voices we find of others in the text, all contributing to a polyphony that is part of the texture of the Principate, where imperial conduct was always something to talk about, where there were different explanations to weigh and to toy with, where later events could clarify earlier or could simply thicken the cloud of bemusement » (p. 167). Voir également, à propos de cette atmosphère de doute, les remarques souvent allusives de D. C. A. SHOTTER 1965 : 359 ; I. SHATZMAN 1974 : 560 ; M. A. GIUA 1998 (en part. p. 47) ; Br. J. GIBSON 1998 : 123-127 ; Cr. FORMICOLA 2001 : 35 ou encore C. DAMON 2003, *ad* Tac., *Hist.*, 1.34 (*occisum in castris Othonem uagus primum et incertus rumor*), passage dans lequel la présence du discours indirect avant le mot *rumor* évoque la difficulté d'accéder à une information fiable. La confusion qui ressort de certains épisodes tacitéens est encore relevée de façon assez mosaïquée par É. AUBRION 1985 : 507 ; 519. Remarques analogues à propos du procès de Pison, voir C. DAMON 1999 : 157-158, et plus généralement au sujet de Germanicus, avec une analyse plus historiographique, chez O. DEVILLERS 2012b : 155-160.

à l'information pour les Romains. Ces éléments ont été largement évoqués dans la partie précédente ; ils peuvent être précisés par ce que Tacite dit lui-même des conséquences sur l'état d'esprit des habitants de l'*Vrbs*. Puisque, comme nous l'avons dit, les informations officielles eurent progressivement tendance à être accaparées par le palais impérial, le secret prit une importance croissante dans la vie publique romaine et pour toutes les couches de la société. Cet élément est mis en exergue dès l'ouverture des *Annales* par les conseils que Sallustius Crispus[2723] donne à Livie, alors que Tibère affirme vouloir traiter avec le Sénat du meurtre d'Agrippa Postumus : « il l'avertit d'éviter que les secrets de la *domus*, les conseils des amis et les questions militaires ne soient divulgués. […] Car voilà quelle était la condition pour commander : il n'était acceptable de ne rendre des comptes qu'à un seul homme » (*monuit Liuiam ne arcana domus, ne consilia amicorum, ministeria militum uulgarentur […] : eam condicionem esse imperandi, ut non aliter ratio constet quam si uni reddatur*, Tac., *Ann.*, 1.6). Il n'est pas innocent que ce discours, non commenté par le narrateur comme s'il valait règle générale du principat, soit ainsi placé au début des *Annales*, et non au commencement des *Histoires*. Ce qu'illustre ainsi Tacite, c'est la façon dont la modalité ordinaire d'exercer le pouvoir sous le principat passait par un contrôle strict des informations divulguées au Sénat et au peuple, contrôle dont l'historien pouvait lui-même souffrir dans sa tentative de reconstruction des faits – on peut par exemple penser à la façon dont les archives du Sénat étaient elles-mêmes rédigées sous la surveillance du prince[2724]. Ce constat est partagé par Cassius Dion dans l'analyse précise qu'il fait des transformations institutionnelles que Rome connut sous la domination d'Octavien. Dans une digression qui part du discours du futur *Augustus* prononcé en janvier 27 av. J.-C. pour annoncer qu'il renonce à ses pouvoirs (Cass. Dio. 53.3-10), au commencement même du principat, donc, l'historien grec souligne la difficulté à faire le récit d'un régime où l'incertitude informationnelle est si forte, et conclut par une sentence frappante : « tout ce qui est rapporté diffère, pour ainsi dire, de ce qui s'est passé » (πάντα δὲ ὡς εἰπεῖν ἄλλως πως ἢ ὡς πράττεται διαθροεῖται, Cass. Dio. 53.19)[2725]. Bien entendu,

[2723] Sur ce personnage, qui participa à la répression de l'imposture de Clemens (Tac., *Ann.*, 2.40), voir le portrait qui lui est consacré par Tacite à sa mort (Tac., *Ann.*, 3.30) où est fait état de sa *potentia* plus importante que de nombreux consulaires, malgré son statut de chevalier. Pour ce qui nous intéresse ici, on retiendra de cette notice nécrologique l'affirmation que « les secrets des empereurs lui étaient attachés » (*cui secreta imperatorum inniterentur*, Tac., *Ann.*, 3.30), ce qui fait écho à sa caractérisation comme *particeps secretorum* dans le passage étudié (Tac., *Ann.*, 1.6), cf. D. P. KEHOE 1985 : 249. De façon plus générale, le même D. P. KEHOE 1985 : 247 voit en Sallustius Cripsus un personnage permettant « d'établir le secret comme caractéristique première du principat tibérien », ce qui constitue, selon l'auteur, une originalité de Tacite par rapport à la tradition parallèle (p. 252). Voir aussi P. SINCLAIR 1995 : 5-10 ; A. J. WOODMAN 1998 : 36-37 ; O. DEVILLERS & Fr. HURLET 2007 : 140. Sur l'épisode lui-même, qui révèle le caractère très proactif de Livie, voir Chr. KUNST 2008b : 189-190.

[2724] Voir la remarque acerbe de Tacite à propos du *curator actorum* Junius Rusticus, *meditationes [Tiberii] introspicere creditus* (Tac., *Ann.*, 5.4). Cf. M. A. GIUA 1998 : 39-40, O. DEVILLERS 2003 : 92-94 et en dernier lieu Fr. BERARD 2006 : 119-121, pour qui le terme d'*arcanum*/*arcana*, fréquent chez Tacite, est révélateur de cette évolution du régime impérial. Analyse de cette « crise du savoir » (p. 158) et des « embarras épistémologiques » (p. 160) qui en sont les conséquences à travers l'étude de cas de la geste de Germanicus chez O. DEVILLERS 2012b : 155-160, et au prisme de la concentration des pouvoirs dans O. DEVILLERS 2012a (spécifiquement pour les *Histoires*). Également R. MELLOR 1993 : 37 ; D. SAILOR 2008 : 126. Le constat est également fait au début des *Histoires*, lorsque Tacite déplore la faiblesse de l'historiographie alto-impériale par rapport à celle de l'époque républicaine, citant à l'appui de sa critique la *ueritas […] infracta* et l'*inscitia rei publicae ut alienae* (Tac., *Hist.*, 1.1).

[2725] Voir M. A. GIUA 1998 : 40-42, qui pointe que cette affirmation est sans doute exagérée, tout en évoquant un mélange de vrai et de faux constant dans l'information publique sous le principat. Br. J. GIBSON 1998 : 124-126 met également le passage en regard des nombreuses rumeurs chez Tacite, soulignant que l'incertitude de l'historien

ces observations de Tacite et de Cassius Dion ont été analysées pour ce qu'elles sont, c'est-à-dire des propos amers formulés par deux représentants de l'historiographie sénatoriale, élite qui avait perdu sa prééminence dans l'accès à l'information. Néanmoins, il est permis d'affirmer que le reste de la population romaine (ordre équestre, plèbe, non-citoyens) devait se situer dans une situation d'incertitude plus grave encore. De cette façon, en matière d'acquisition des nouvelles, l'attitude commune devait être double : d'une part, une défiance envers l'information publique, toujours susceptible d'être manipulée par l'empereur et ses proches ; d'autre part, une sensibilité aux nombreux canaux alternatifs, dont la rumeur[2726].

Par le lieu où ils l'expriment, Tacite aussi bien que Cassius Dion font de ce constat un élément consubstantiel au régime impérial. Qu'en était-il pendant la guerre civile, période de crise des structures politiques ? La succession de plusieurs empereurs en 68-69 et l'instabilité du pouvoir permit-elle une meilleure circulation de l'information ? L'hypothèse est moins paradoxale qu'il n'y paraît : une succession de princes plus contestés, plus faibles, plus éphémères pouvait avoir pour conséquence de relâcher l'étreinte autour de la publication des nouvelles. La question demanderait d'être traitée plus en détail, mais il semble bien que non : les différents empereurs de la guerre civile poursuivirent le fort contrôle de l'information livrée au public, comme nous l'avons vu avec Galba et la révolte de Germanie[2727]. En outre, l'échelle à laquelle se déroulait le conflit, l'Empire dans sa totalité, empêchait les nouvelles de transiter par les canaux habituels[2728]. Ce faisant, l'empereur lui-même pouvait avoir du mal à accéder à une information claire et sûre, et l'élite, de manière générale, pouvait être poussée à tendre plus de coutume l'oreille aux rumeurs. Présente dans la littérature de la guerre civile de façon si récurrente qu'elle apparaît comme un véritable *topos*[2729], cette configuration avait bien un fondement tout à fait historique[2730].

Ces rappels faits, il est intéressant de voir que Tacite représente à plusieurs reprises l'atmosphère d'incertitude qui touchait les sénateurs et le reste de la population, en la redoublant

---

reflète celle des protagonistes de l'histoire ; dans le même sens (avec confrontation aux rumeurs tacitéennes du passage), Cr. FORMICOLA 2001 : 37. La digression de Cassius Dion a été largement commentée en relation avec l'historiographie tacitéenne (par ex. R. SYME 1958a : 365, D. FLACH 1973a : 58 et suiv.) ou pour elle-même : renvoyons à O. DEVILLERS 2003 : 93 n. 138 pour les références aux principaux travaux, notamment F. MILLAR 1964 : 37-38.

[2726] Analyse en ce sens de la croissance des rumeurs dans la source de Tacite (l'*Annalist* du début du Ier siècle, aux yeux de l'auteur) du fait de la défiance envers le « Nachrichtenmonopol » impérial chez D. FLACH 1973a : 61.

[2727] Cf. notre analyse de l'épisode dans le chapitre 5 *supra*.

[2728] On pense par exemple à la suppression du procurateur de Gaule Belgique en 69, analysée par P. COSME 2012a : 83 comme une stratégie de Vitellius pour limiter les informations auxquelles avait accès Galba.

[2729] C'est le sens de l'enquête très fouillée et précise de P. JAL 1963 : 82-230.

[2730] Cela ne signifie pas pour autant que les rumeurs étaient plus nombreuses ou plus susceptibles d'apparaître en contexte de guerre civile. On se méfiera ici non seulement de l'effet grossissant que peuvent donner les techniques de dramatisation propres à Tacite, dont nous venons de parler, mais aussi de la perspective biaisée de nos sources littéraires : que les sénateurs doivent se tourner vers les rumeurs pour accéder à l'information et qu'ils thématisent (dans les sources littéraires) cette situation comme un marqueur d'instabilité n'impliquent 1/ ni que les rumeurs qui circulaient au sein de la plèbe aient effectivement été plus nombreuses dans ces périodes-là (en revanche, elles avaient sans doute un rôle politique différent et sont plus visibles dans notre documentation), 2/ ni que la plèbe estimait que s'informer par les rumeurs représentait une « crise » de l'information, symptôme d'une instabilité politique plus large. Nous avons essayé de montrer dans la partie précédente, à la suite d'autres, qu'il fallait bien plutôt considérer la rumeur comme un mode routinier d'acquisition de l'information.

généralement du sentiment de crainte lié à la nature autoritaire du régime[2731]. C'est dans les *Histoires* que les tableaux de cette nature sont les plus frappants car, comme nous l'avons dit, la guerre civile compliquait l'accès à une information valable plus encore que sous les Julio-Claudiens. Un exemple révélateur de la confusion générale se trouve dans la peinture de la vie publique romaine peu après la mutinerie des prétoriens, en mars 69. La sédition calmée, Tacite décrit l'*Vrbs* encore tremblante, effrayée par la violence des soldats, mais également déboussolée par la multitude des informations contradictoires :

> *Non tamen quies urbi redierat : strepitus telorum et facies belli, militibus ut nihil in commune turbantibus, ita sparsis per domos occulto habitu, et maligna cura in omnis, quos nobilitas aut opes aut aliqua insignis claritudo rumoribus obiecerat. Vitellianos quoque milites uenisse in urbem ad studia partium noscenda plerique credebant : unde plena omnia suspicionum et uix secreta domuum sine formidine. Sed plurimum trepidationis in publico, ut quemque nuntium fama attulisset, animum uultumque conuersis, ne diffidere dubiis ac parum gaudere prosperis uiderentur.*[2732] (Tac., *Hist.*, 1.85)

Le tableau de Tacite rend ces deux éléments : la peur, consécutive à la situation politique à la fois immédiate (la mutinerie des prétoriens) et plus générale (la guerre civile), mais aussi la désorientation face aux multiples sources d'information. Ainsi, dans ce bref passage, ce n'est pas moins de quatre types d'information différents qui sont mentionnés : (1) les rumeurs qui courent sur le statut social de tel ou tel individu (*quos nobilitas aut opes aut aliqua insignis claritudo rumoribus obiecerat*), soit des bruits internes à l'*Vrbs* et sans doute préexistant au conflit ; (2) la conviction que des Vitelliens étaient présents à Rome (*Vitellianos quoque milites uenisse in urbem […] plerique credebant*), une information qui ne saurait être officielle, mais repose sans doute, quoique Tacite ne le précise pas, sur des on-dit nés de l'envoi avéré d'hommes par Vitellius dans la capitale[2733] ; enfin, (3) et (4) deux types de nouvelles, positives et négatives, qui sont probablement relatives aux opérations militaires et au comportement des provinces[2734], et auxquelles la population accédait par les canaux de la *fama* (*ut quemque nuntium fama attulisset*). Il est probable que les *nuntii* dont il est question ici recouvrent différentes modes d'accès à l'information : les nouvelles positives (*prospera*) étaient sans doute

[2731] Sur le mélange de crainte et d'incertitude sur lequel prospèrent les rumeurs chez Tacite, voir M. A. GIUA 1998 : 47.

[2732] « Cependant, le calme n'avait pas été rendu à la ville : c'étaient le vacarme des traits et l'apparence de la guerre. Les soldats, s'ils ne troublaient en rien l'ordre public, n'en restaient pas moins dispersés dans les demeures, en civil, avec un intérêt perfide pour ceux que leur noblesse, leurs richesses ou quelque insigne célébrité avaient exposés aux rumeurs. Des soldats vitelliens étaient aussi venus dans la ville pour connaître l'attachement à leur parti – c'était, du moins, ce que la plupart croyait : par conséquent, tout était envahi par la suspicion et c'est à peine à si les maisons privées n'étaient pas remplies de crainte. Mais le trouble était le plus visible en public à mesure que la renommée apportait chaque nouvelle : on changeait son état d'esprit et l'expression de son visage pour ne pas avoir l'air de se défier d'événements indécis ou de ne pas assez se réjouir d'événements agréables. »

[2733] Tac., *Hist.*, 1.75. Nous ne partageons pas l'hésitation d'É. AUBRION 1985 : 357-358 sur le sens de *prospera* : il s'agit nécessairement des succès d'Othon, auxquels il fallait donner bon accueil pour ne pas paraître suspicieux au pouvoir en place. Voir derrière *prospera* les « événements favorables à Vitellius » contredit clairement la signification de *parum gaudere*.

[2734] Cf. C. DAMON 2003, *ad loc.* : voir des exemples de nouvelles favorables à Vespasien en Tac., *Hist.*, 1.76 (*nuntius*), ou encore de victoire contre les barbares en Tac., *Hist.*, 1.79.

annoncées avec force publicité par Othon[2735], tandis qu'il est de bonne logique de supposer que les ralliements à Vitellius (*dubia*) étaient dissimulés ou en tout cas minorés par le Palais[2736], et parvenaient peut-être à la population par des moyens détournés. Quoi qu'il en soit, l'extrait rend bien compte de la multiplicité des sources et du statut des nouvelles (intérieures, extérieures, politiques, sociales, véridiques, douteuses) et dépeint les conséquences sur les Romains eux-mêmes, désorientés et bien en peine de traiter ces informations diverses. Bien sûr, une partie du désarroi collectif doit être expliquée par les événements récents et par la pression qu'exercent les circonstances politiques[2737] ; cependant, il n'est pas neutre que le vocabulaire de Tacite pour le caractériser, en particulier *suspicio* et *trepidatio*, puissent renvoyer également à l'irrésolution produite par une difficile hiérarchisation de l'information[2738]. La défiance généralisée qui s'insinue même au cœur des relations d'amitié et de famille sous la contrainte d'un régime autoritaire est un thème que l'on trouve traité dans les *Annales*[2739] *;* Tacite lui a donné ici une résonnance particulière en le corrélant à l'instabilité informationnelle de la guerre civile. La perte des repères trouve un écho dans la confusion globale suggérée ici, tant au niveau auditif (*strepitus telorum*) que visuel, par l'évocation des soldats qui n'apparaissent plus comme tels (*occulto habitu*).

Cette confusion, poussée à l'extrême en 69, faisait donc partie de l'expérience d'un Romain « moyen » du Ier siècle. Or, Tacite semble par endroits avoir voulu recréer une atmosphère analogue dans son récit en proposant plusieurs sources d'information non hiérarchisées, contraignant le lecteur à expérimenter, à son tour, une certaine perte de repères et l'angoisse qu'elle pouvait faire naître[2740]. Une telle ambition « mimétique », si l'on peut la caractériser ainsi, reposait en grande partie sur les rumeurs, tout particulièrement les rumeurs informatives. En effet, comme nous l'avons vu tout au long du chapitre précédent, les rumeurs représentaient au sein du récit tacitéen des sources d'information dissidentes par leur statut, puisque l'aristocrate multiplie les signes de mépris envers ce média, mais parfois accréditées par l'historien. Tantôt les voix subalternes se font l'écho de la voix narrative, tantôt elles sont clairement contredites par celle-ci : une telle diversité de relations possibles a pour conséquence l'impossibilité pour le lecteur d'attribuer une valeur absolue à la rumeur. Ni toujours fausse, ni toujours juste, son message demeure tout au long des *Histoires* et des *Annales* un objet mystérieux.

[2735] À l'instar du serment que vit prêter Cluvius Rufus aux légions d'*Hispania*, annoncé dans un édit rendant grâce au gouverneur (Tac., *Hist.*, 1.76).

[2736] Comme cela s'était vu sous Galba vis-à-vis de la rébellion de Vitellius, cf. le chapitre 5 *supra*.

[2737] Il s'agit d'un thème récurrent des guerres civiles, cf. P. JAL 1963 : 286-294.

[2738] Le même type de mélange entre difficulté d'accès à l'information et crainte généralisée se trouve à Modène, après la défaite d'Othon (Tac., *Hist.*, 2.52).

[2739] Par exemple dans l'affaire de Titius Sabinus, en Tac., *Ann.*, 4.69.

[2740] H. HAYNES 2003 a démontré combien Tacite jouait sur la synchronisation entre l'expérience du lecteur et celle du personnage, mais cette approche est appliquée chez elle à la question de l'idéologie du principat (qui n'aurait été qu'un simulacre auquel les Romains donnaient écho et créance, *fingere*/*credere*), dans une perspective différente de la nôtre. Notre analyse peut cependant se placer dans la continuité de ce travail qui lit le texte tacitéen comme captation et recréation de l'expérience idéologique du principat. Voir en particulier ces mots, qui s'appliquent aisément à notre démarche dans cette partie : « Tacitus unifies the style and content of his historiography in order to produce in the reader the experience of believing and understanding as the actors in the text do. History for Tacitus is what the agents and patients of past events believed it to be; *where he is paradoxical or confusing, he reproduces paradoxes and confusion within the ideology of the period* » (p. 3, nous soulignons).

L'étude plus spécifique de ce brouillard dans lequel la rumeur place le narrataire du récit fait apparaître une stratégie narrative originale de Tacite, dont nous avons eu l'intuition à plusieurs reprises au cours de ce travail. Elle peut être qualifiée de *faillite de la fonction testimoniale du narrateur*. La fonction testimoniale (ou d'attestation) a été définie par G. GENETTE comme le « rapport affectif, […] mais aussi bien moral ou intellectuel » qu'entretient le narrateur avec le récit et « qui peut prendre la forme d'un simple témoignage, comme lorsque le narrateur indique la source d'où il tient son information, ou le degré de précision de ses propres souvenirs, ou les sentiments qu'éveille en lui tel épisode »[2741]. Ramenée aux spécificités de l'historiographie antique, cette fonction testimoniale adopte, semble-t-il, un tour très explicatif et s'incarne en particulier dans les interventions auctoriales qui hiérarchisent les informations données au lecteur. Face à une multiplicité de versions, le narrateur doit guider le récepteur en indiquant sa préférence, conférant à celle-ci ainsi un poids décisif. Cette opération est très visible pour certains épisodes rumoraux, à l'instar de la rumeur courant sur l'implication de Tibère dans la mort de son fils Drusus. Le passage est particulièrement exemplaire d'une fonction testimoniale assumée par le narrateur : comme on l'a vu[2742], celui-ci rapporte un bruit en en montrant toutes les incohérences, le subordonnant très nettement à sa propre version de l'événement. Cependant, d'autres extraits montrent, au contraire, une attitude de retrait de la part du narrateur, qui se concrétise dans le refus de prendre parti ou même de laisser entendre de façon détournée à laquelle va sa faveur. De ce fait, la fonction testimoniale, absente à un moment où elle était attendue, fait défaut, ce qui génère chez le lecteur un sentiment d'incertitude et d'irrésolution. Prenons deux exemples[2743] :

> *Isdem consulibus Asinii Galli mors uulgatur, quem egestate cibi peremptum haud dubium, sponte uel necessitate incertum habebatur.*[2744] (Tac., *Ann.*, 6.23)
>
> *Neque tamen exuli [Scriboniano] longa posthac uita fuit : morte fortuita an per uenenum extinctus esset, ut quisque credidit, uulgauere.*[2745] (Tac., *Ann.*, 12.52)

Ces citations ont ceci de particulier que, proches des techniques d'insinuation étudiées *supra*, elles sont rétives à un classement univoque comme *inuuendo*. En effet, il s'agit de mention d'ambiguïtés, portées par des voix anonymes (*uulgatur*, *uulgauere*), mais sur lesquelles l'historien ne s'attarde pas, en sorte qu'il est difficile de considérer qu'il s'y cache une insinuation ou une attaque particulière. Il ne s'agit pas non plus de dramatiser le récit, puisque ces bruits, très brefs, ne prennent pas place dans des épisodes de grande tension narrative : pour le premier, la disparition d'Asinius Gallus[2746], la rumeur est éclipsée par les réactions à la mort

[2741] G. GENETTE 1972 : 262 – voir plus généralement p. 261-265 pour les fonctions du narrateur.

[2742] Cf. *supra*, p. 516-518.

[2743] On pourrait évoquer également d'autres cas, tels que par ex. Tac., *Ann.*, 6.30, *Hist.*, 1.66 ou 2.60. Ces exemples ont été analysés comme des rumeurs à fonction d'insinuation ou de mise à distance *supra*, car il nous semblait que le lecteur disposait d'assez d'indices pour déterminer la position de Tacite sur ces informations. Cependant, le fait même que subsiste un doute et qu'il y ait un travail d'analyse à effectuer met en lumière l'incertitude des qui les caractérise.

[2744] « Sous les mêmes consuls, le bruit de la mort d'Asinius Gallus se répand ; on n'avait aucun doute sur la cause – l'inanition –, mais l'on se demandait s'il l'avait fait spontanément ou par nécessité. »

[2745] « La vie d'exilé de Scribonianus ne se prolongea pas longtemps après son procès ; sa mort fut-elle due au hasard ? ou mourut-il empoisonné ? Selon les opinions de chacun, les deux bruits circulèrent. »

[2746] O. DEVILLERS 2009b : 155 parle de « dernier acte » de la vie d'Asinius, dont le chercheur livre un réexamen idéologique et littéraire à travers les six premiers livres des *Annales*.

de Drusus III, qui lui succède et est traitée avec bien plus d'attention par l'historien ; le second épisode suggère certes l'hypocrisie de Claude[2747], mais se clôt, sans grand développement dramatique ou oratoire, par ce constat du doute quant à la cause de la mort de Furius Scribonianus. À notre sens, plutôt qu'une visée insinuante, ce type de passage sert surtout à instaurer une atmosphère d'incertitude qui ne touche plus l'*ornatio* du récit (comme c'était le cas dans les effets de dramatisation) mais bien la matière elle-même, les faits historiques. L'historien se plaçant en retrait, c'est au lecteur de choisir quelle valeur il accorde aux deux versions de l'événement, présentées de façon très neutres par le narrateur, et ce choix se révèle particulièrement difficile à faire, puisque les informations, précisément, manquent. Ce faisant, le récepteur du récit pouvait ressentir la brume informationnelle caractéristique du régime impérial. Alors que dans les procédés d'insinuation, Tacite veut, subtilement ou non, conduire le lecteur vers une opinion plutôt qu'une autre, il s'agit ici au contraire de le désorienter.

Le contexte de la guerre civile et des *Histoires* rendait plus légitime encore cette fonction mimétique du *rumor*. La différence de degré est particulièrement sensible dans un thème qui revient par trois fois au cours de l'année 69, celui du *narrateur lui-même incertain face à l'incertitude des rumeurs*. À trois moments clefs de son récit du *bellum ciuile*, le narrateur avoue ne pas détenir d'information fiable sur une rumeur, dont il ne parvient pas à déterminer l'origine. L'originalité est que cette incapacité à trancher reflète celle que les personnages eux-mêmes ressentent face au même bruit, de sorte que l'expérience inconfortable du lecteur coïncide avec celle des protagonistes. Les trois passages concernés, déjà évoqués à plusieurs reprises, correspondent à la fin du putsch d'Othon, lorsque Galba est conduit, sur la foi d'une fausse information, à se rendre au forum, ainsi qu'au point de bascule des deux batailles de Bédriac, organisées symétriquement autour d'une rumeur militaire, comme nous l'avons vu. Observons la façon dont la voix narrative commente ces bruits :

> *Multi arbitrabantur compositum auctumque rumorem mixtis iam Othonianis, qui ad euocandum Galbam laeta falso uolgauerint.*[2748] (Tac., *Hist.*, 1.34)
>
> *Is rumor ab exploratoribus Vitellii dispersus, an in ipsa Othonis parte seu dolo seu forte surrexerit, parum compertum.*[2749] (Tac., *Hist.*, 2.42)
>
> *Vagus inde an consilio ducis subditus rumor, aduenisse Mucianum, exercitus in uicem salutasse.*[2750] (Tac., *Hist.*, 3.25)

Les trois citations expriment chacune les réserves du narrateur sur le statut du bruit – inventé et mis en circulation artificiellement ou spontané –, multipliant les marqueurs du doute (*multi arbitrabantur*, *parum compertum*, *an subditus*). À la différence des deux citations des *Annales*

[2747] O. DEVILLERS 2003 : 200. Sur l'exil de Furius Scribonianus pour avoir eu recours à l'astrologie pour connaître la date de mort de Claude, voir I. COGITORE 2002a : 121, qui rappelle – comme Tacite – que le père de Furius, Camillus Scribonianus, issu d'une famille dont la haute noblesse faisait de lui un *capax imperii*, avait mené une révolte importante contre Claude (voir en sus p. 243-249).

[2748] « Beaucoup croyaient que la rumeur avait été créée et ornée par des Othoniens qui s'étaient alors infiltrés, répandant ces bruits réjouissants afin d'attirer Galba par un mensonge. »

[2749] « Cette rumeur a-t-elle été répandue par des espions de Vitellius ? Ou bien a-t-elle pris forme dans le camp même d'Othon, par ruse ou par hasard ? On ne le sait pas bien. »

[2750] « De là une vague rumeur, peut-être forgée intentionnellement par le général [Antonius Primus], disant que Mucien est arrivé, que les armées se sont saluées. »

vues *supra*, l'instance narrative avoue ici sa faillite à assumer la fonction testimoniale qu'on attend d'elle. Malgré les différences de cadre (urbain pour le premier passage, militaire pour les deux autres), cette hésitation tient une place significative dans la narration des épisodes, exactement entre la mention du bruit et la description de ses conséquences sur la foule, respectivement la population romaine, qui rentre toute mêlée dans le palais impérial, les soldats othoniens, qui se relâchent au milieu de la bataille, croyant à la capitulation de l'armée ennemie, et les Flaviens, qui chargent en pensant avoir été rejoints par des renforts[2751]. Autrement dit, l'information est rapportée et, dans le même temps où la masse, au niveau intradiégétique, doit déterminer si elle l'accepte, le public de Tacite, qui forme l'équivalent d'une foule extradiégétique, est soumis à la même tension, puisqu'il doit évaluer s'il considèrera le bruit comme un stratagème ou comme le fruit du hasard. À peine la réflexion est-elle amorcée, cependant, que le tumulte de la bataille – ou du putsch – reprend le dessus : métaphoriquement, la charge qui est dépeinte dans la suite immédiate des trois passages emporte la capacité de jugement du lecteur.

Une telle lecture d'une « incertitude au carré », à la fois sur le plan du récit et de sa réception, est tentante, car elle fait sens dans le projet historiographique général de Tacite, tout en expliquant cette retenue somme toute étrange de l'historien face à la véracité des informations qu'il rapporte. De fait, la comparaison avec la tradition parallèle montre que ces hésitations sont bel et bien l'œuvre de Tacite[2752]. Cette originalité renforce l'hypothèse selon laquelle la surcomposition du doute visible ici est moins le signe d'une synthèse entre plusieurs sources[2753] que de la fonction esthétique ou mimétique que nous lui avons attribuée[2754]. Faut-il rappeler l'importance de ces trois épisodes au sein de la guerre civile ? La sortie de Galba fit passer l'Empire dans les mains d'Othon ; le relâchement des othoniens mit le pouvoir dans celles de Vitellius ; le regain d'énergie des soldats flaviens le fit parvenir à Vespasien. Ainsi, les trois conflits formant les grandes articulations de l'*annus horribilis*, en plus d'être en grande partie réglés par la course d'une rumeur, faisaient (re)vivre au lecteur la perte de repère qui accompagne toute guerre civile.

Conclusion intermédiaire sur les rumeurs comme procédés d'incertitude

[2751] Dans le troisième extrait, le marqueur du doute est plus subtilement mêlé à l'évocation même de la rumeur (*uagus inde an consilio ducis subditus rumor*).

[2752] Nous avons déjà vu que Suétone présentait explicitement la rumeur du 15 janvier comme une manœuvre othonienne (Suét., *Galb.*, 19) ; pour ce qui concerne celle de la première bataille de Bédriac, Plutarque (Plut., *Otho.*, 12) ne mentionne pas la possibilité d'un stratagème, se contentant au sujet de son origine d'un elliptique ἐκ δή τινος αἰτίας, tandis que Suétone n'a aucune hésitation à la catégoriser comme tel (*fraus*, Suét., *Otho.*, 9 : sur cette rumeur, comme dit plus haut, le travail à consulter est celui de P. DUCHENE 2012) ; à l'inverse, le rôle décisif d'Antonius Primus pour le troisième exemple n'est pas évoqué par les autres sources, en particulier Dion, qui la présente comme un événement aléatoire (cf. Cass. Dio. 65.14 : οὕτω που καὶ τὰ βραχύτατα μεγάλως τοὺς προκεκμηκότας ἐκπλήσσει).

[2753] C'est l'hypothèse généralement retenue par É. AUBRION 1985 : 506-511.

[2754] Chr. PELLING 2009 : 163-164 développe une analyse proche au sujet de Tac., *Ann.*, 4.57 (étude des motifs ayant poussé Tibère à se retirer sur Capri), où l'hésitation de l'historien est lue comme un reflet de l'incertitude de la société impériale. Voir ce beau jugement : « When describing such a world, the personal voice [of Tacitus] can be most telling for being diffident, for that paradoxically builds a particular sort of authority in a historian, the authority of the interpreter who knows when it is right to be puzzled ».

Phénomène social protéiforme et insaisissable, la rumeur fut associée par les auteurs romains, dont Tacite constitue sur ce point le parangon, aux schèmes de l'incertitude.

Cette incertitude était d'abord celle de l'information transmise par la rumeur, toujours susceptible d'être fausse ou exagérée, du point de vue des élites ; mais l'association constante entre les bruits publics et l'expression du doute fut également utilisée dans un souci de dramatisation du récit. Pour qu'une séquence fût dramatisée, il fallait amener le lecteur à ressentir du suspense, c'est-à-dire le conduire à se projeter vers l'issue incertaine de la narration.

Les rumeurs pouvaient contribuer à ce processus de deux façons. En tant qu'instances chorales, elles permettaient de mettre en valeur les lignes de fuite de l'intrigue et ainsi de contraindre le lecteur à se questionner sur la suite du récit. En tant qu'objets du récit, elles fonctionnaient comme des marqueurs d'instabilité indiquant l'agitation populaire : lorsqu'elles se succédaient à un rythme jugé trop élevé par le public (aristocratique) de Tacite, elles attiraient son attention sur la menace sourde d'une situation potentiellement anomique, augmentant ainsi de cette façon, mais par une voie détournée, le suspense du texte.

L'une ou l'autre technique jouent sur le *delectare* du récit historique : en configurant ainsi la réception passionnelle de l'intrigue, les rumeurs augmentent le plaisir issu de consommation de l'œuvre. Cependant, ici encore, le *delectare* n'est pas gratuit et participe au *docere*, à la part d'enseignement et d'analyse propre à l'histoire. De fait, la multiplication des marqueurs d'incertitude à laquelle contribue la rumeur a aussi pour fonction de matérialiser la difficulté des personnages à trouver une source d'information fiable. En compliquant ainsi le décodage du texte et en se mettant lui-même en retrait, de sorte que le lecteur ne dispose plus d'un repère qui fasse autorité dans le récit, Tacite rend compte d'une expérience inconfortable qui est le propre des régimes autoritaires, surtout dans les périodes de crise, puisque c'est surtout dans les *Histoires* que nous avons trouvé des exemples de cette ambiguïté du récit tacitéen.

Ainsi la fonction dramatisante et la fonction mimétique des rumeurs, qui découlent toutes deux de la part d'incertain traditionnellement associée au phénomène rumoral, quoique contradictoires en apparence, doivent être comprises comme les deux côtés d'une même pièce.

b. Des sources de la rumeur à la rumeur comme source

L'analyse des effets de la rumeur sur le lecteur permet donc de faire émerger l'une des fonctions historiographiques accordées aux bruits publics, à savoir faire résonner dans l'histoire, de loin en loin, une lecture émotionnelle possible des événements, autre que celle de l'auteur-narrateur. La permanence de cette voix subalterne, pourtant menacée, discréditée, parfois muselée par la voix principale, dit tout de l'ambiguïté profonde de Tacite face aux masses, lui qui a su garder un espace d'expression pour les foules malgré ses opinions politiques et ses convictions aristocratiques.

C'est une telle équivocité que nous allons continuer à explorer à présent en nous concentrant non plus sur la relation rumeur-lecteur, mais sur celle entre la rumeur et l'historien – en d'autres termes, non plus sur l'aval des bruits publics, mais sur leur amont. Quel type de rapport Tacite, en tant qu'historien et non plus en tant que sénateur, pouvait-il entretenir avec le *rumor* ? Dans l'Antiquité, un historien transmet un savoir sur les événements qu'il a acquis de plusieurs façons possibles : soit il a assisté lui-même aux événements (autopsie), soit il reconstruit les faits par probabilisme, soit (le plus souvent, en réalité[2755]) il doit ce savoir à une source, à laquelle on donne le nom d'*auctor*[2756]. Cette source peut elle-même être de plusieurs natures : littéraire, en particulier lorsqu'il s'appuie sur les historiens qui l'ont précédé, mais aussi administrative (archives), ou encore orale. La *Quellenforschung* cherche à reconstruire, à partir de comparaisons entre traditions parallèles et, pour une part importante, de conjectures, l'information historique dont dispose un auteur pour chaque épisode de son récit et les choix qu'il effectue dans son traitement.

La rumeur pouvait-elle, au sein de ce complexe presque architectural des sources disponibles[2757], accéder à la dignité d'*auctor ?* Dans cette partie, nous voudrions nous intéresser à cette question, tout en professant d'emblée, quitte à décevoir le lecteur, que les résultats de cette recherche seront nécessairement limités. En effet, il est important de commencer par souligner que nous n'avons ni la place ni, à vrai dire, les compétences pour aborder ici sérieusement l'étude des sources de Tacite dans les *Histoires* et dans les *Annales*, même par l'angle très spécifique des bruits publics. Par ailleurs, les problématiques précises liées aux rumeurs impliquent d'autres limitations, qui découlent principalement de deux caractéristiques : leur oralité et donc leur inscription fragile dans la documentation[2758], d'une part, ainsi que, d'autre part, leur utilisation comme technique littéraire.

[2755] Quoique la question de l'originalité et de la dépendance de Tacite vis-à-vis de ses sources fasse débat, cf. O. DEVILLERS 2003 : 2-3.

[2756] Concernant Tacite, ces trois possibilités sont évoquées par R. SYME au début de son chapitre sur les sources des *Histoires* : après avoir relevé que Tacite avait pu assister aux événements de 69 lui-même (autopsie), il poursuit : « To postulate his presence in Rome [= autopsie], however, would be a cheap device, neglecting the quality of Tacitus' main source for those events [= garants] – and denying his imaginative powers [= reconstruction personnelle] » (R. SYME 1958a : 176).

[2757] La *Quellenforschung* semble admettre aujourd'hui que Tacite a employé une grande diversité de source, cf. O. DEVILLERS 2003 : 7 avec les renvois bibliographiques (le travail d'O. DEVILLERS lui-même le prouve assez).

[2758] Même si, comme nous l'avons vu dans le chapitre 3 (*supra*, p. 286-291), et comme nous le reverrons ici, certains bruits publics se distinguent au contraire par leur grande permanence et leur capacité à transcender l'actualité qui leur donnait naissance.

Le premier trait pose un problème que le proverbe *uerba uolant, scripta manent* résume bien : deux mille ans d'histoire ont mis les rumeurs trop loin de nous pour que nous puissions traquer efficacement leur historicité. Nous avons tout au long de la deuxième et de la troisième partie de ce travail refusé d'aborder cette question de front car, aussi bien dans l'enquête historique que dans l'analyse proprement littéraire, ni l'historicité ni la factualité des rumeurs ne constituent un critère pertinent pour mener à bien leur étude. Cette affirmation est plus difficile à tenir lorsque l'on aborde la *Quellenforschung* : pour établir que Tacite s'est servi d'une rumeur comme source, il conviendrait d'être absolument certain que celle-ci a *effectivement* existé, que l'historien a pu en avoir connaissance et, enfin, qu'il s'est appuyé sur elle pour composer son récit. La démonstration positive de l'existence effective d'une rumeur reste cependant une tâche très souvent impossible.

Par ailleurs, l'instrumentalisation des rumeurs dans le récit implique une difficulté supplémentaire. En effet, une même rumeur peut être utilisée à des fins littéraires très différentes selon le genre pratiqué (une rumeur n'aura pas nécessairement les mêmes fonctions dans le genre historiographique que dans le genre biographique, par exemple), voire d'un auteur à un autre. Ce point rend souvent caduque la comparaison des versions et des traditions parallèles[2759].

Plutôt que des réponses définitives, les pages qui suivent offriront donc surtout une synthèse théorique, un exposé des questionnements et une tentative d'inventaire des rumeurs « historiographiques » chez Tacite, c'est-à-dire des rumeurs utilisées comme sources du récit historique. La *Quellenforschung* à proprement parler sera donc à peine abordée, ou, si c'est le cas, elle ne le sera que de biais. Notre principal point d'entrée dans cette discipline complexe sera la synthèse récente et très documentée qu'O. DEVILLERS a effectuée pour les *Annales*[2760] ; pour les *Histoires*, il faut se tourner vers des travaux plus anciens, souvent moins complets et comportant de nombreuses divergences[2761]. Toutefois, notre démarche sera surtout proche de celle que suit P. DUCHENE dans sa thèse[2762] : une étude de la question des sources par l'analyse des choix lexicaux qui introduisent les renvois aux *auctores* et de leur signification historiographique. Procédant par la même méthode, nous nous limiterons aux cas qui touchent directement les voix de la foule. En effet, bien souvent, Tacite a recours à des expressions qui semblent indiquer qu'il s'appuie sur des sources orales. Parmi celles-ci, un mot en particulier ne peut qu'interpeller : la *fama*. Par des expressions comme *ut fama fuit* ou *fama tradit*, l'historien signifie-t-il qu'il suit une tradition portée par une rumeur ? S'agit-il d'une oralité

[2759] À ce sujet, voir tout particulièrement Cr. FORMICOLA 2001 : 34 (même si l'auteur donne l'impression de se contredire dans la confrontation de Tac., *Ann.*, 4.54 et Suét., *Tib.*, 53).

[2760] O. DEVILLERS 2003. Les autres travaux consultés ponctuellement apparaîtront d'eux-mêmes dans la suite.

[2761] Nous avons principalement eu recours à Ph. FABIA 1893, très détaillé mais remis en question sur certains points (notamment l'hypothèse par trop rigide d'une source unique, identifiée à Pline), R. SYME 1958a : 176-190 (qui réfute l'hypothèse plinienne et cherche la source principale du côté d'un *unknown annalist*, à la suite de savants antérieurs), G. TOWNEND 1964 (centré sur les quelques traces de Cluvius Rufus dans les *Histoires*, mais qui réhabilite dans son article l'importance de Pline comme source principale) et R. H. MARTIN 1981 : 189-198 (utile pour l'historiographie de la question qu'il donne). Ont été également utilisées les introductions des éditions commentées récentes des *Histoires* (notamment K. WELLESLEY 1972 : 6-10 ; G. E. F. CHILVER 1979 : 26 ; C. DAMON 2003 : 22-23 ; Rh. ASH 2007a : 26-29).

[2762] P. DUCHENE 2014 : 64-117. Je tiens à remercier très chaleureusement P. DUCHENE de m'avoir donné accès à sa thèse et, de manière plus générale, pour sa disponibilité constante et toujours chaleureuse au long de ces cinq dernières années.

factice, dissimulant en fait une référence à une source écrite ? Ou bien faut-il postuler un autre sens de *fama*, distinct – presque hermétiquement – de l'acception de « rumeur » ? Ces trois solutions ont été proposées par la recherche : nous les observerons et les confronterons pour déterminer laquelle est la plus probable.

La partie sera constituée de deux blocs. Dans un premier temps assez théorique, il s'agira de présenter les problématiques historiographiques et idéologiques qui se posent avec la potentielle oralité des sources tacitéennes en général, et l'utilisation de la rumeur comme *auctor* en particulier. Dans un second temps, nous essaierons d'établir un inventaire typologique des passages où les commentaires de Tacite sur son information historique donnent à penser qu'il s'appuie sur des rumeurs.

Avant d'entrer dans le sujet, il faut encore préciser sur quelles rumeurs de notre corpus nous allons nous appuyer. En effet, théoriquement, la différence devrait être nette entre les bruits dont Tacite rapporte le contenu sur le plan diégétique, et ceux qui, s'affranchissant de ce cadre, deviennent l'autorité à laquelle se réfère l'historien pour rapporter un fait. En réalité, différents effets de brouillage rendent la frontière poreuse, comme le constate P. DUCHENE[2763] : sont en cause notamment la perspective temporelle que donne Tacite (un bruit inscrit dans un contexte passé peut très bien être utilisé comme source du récit), le discours idéologique omniprésent, qui parasite le tableau général, et l'utilisation de la rumeur dans les techniques de narration tacitéenne. Nous avons vu par exemple que le *rumor* pouvait servir de support à une insinuation, ou à une modalisation : faut-il considérer y voir une utilisation de la rumeur comme source ? Il semble bien que non car, dans de pareilles situations, c'est l'historien qui plie un bruit – qu'il soit inventé ou non – en un élément de sa démonstration, et non le bruit qui constitue sa source. On mesure cependant ce qu'une telle tâche comporte de difficultés et de choix subjectifs.

Aussi n'est-il peut-être pas inutile de présenter une brève modalisation théorique des rapports entre ces trois pôles de l'*historia* que sont l'historien (Tacite), le garant (*auctor*), et la rumeur. Ces trois instances peuvent entretenir plusieurs types de lien :

- Accord, noté // : *X est en accord avec Y* sera transcrit **[X // Y]**
- Égalité, notée = : *X et Y renvoient à même instance* sera transcrit **[X = Y]**
- Différence, notée ≠ : *X diffère d'Y* sera transcrit **[X ≠ Y]**
- Inclusion, notée ⊂ : *X se trouve dans Y* sera transcrit **[X ⊂ Y]**
- Influence, notée > : *X influence Y* sera transcrit **[X > Y]**

En partant de ces opérateurs, nous trouvons quatre modalités théoriques pour caractériser les rapports entre l'historien, ses garants et les rumeurs :

1) **[*Rumor* ⊂ *auctor* > Tacite]** : Tacite s'appuie sur une source (souvent un historien), dans laquelle il trouve une rumeur. Il choisit de conserver cette rumeur et la rapporte dans son propre récit, lui donnant, au prisme de ses propres intentions littéraires et

[2763] P. DUCHENE 2014 : 66 : si, dans certains cas, la dichotomie est nette (la chercheuse confronte Suét., *Gal.*, 19, exemple de rumeur intradiégétique et Tac., *Ann.*, 4.10 pour une nette rumeur extradiégétique), dans d'autres cas, elle est difficile à établir, comme nous allons le voir.

esthétiques, une forme potentiellement différente de sa source[2764]. Notons qu'une variante de cette première configuration, qui pourrait être notée **[*rumor* ⊂ *auctor* = Tacite]**, se trouve lorsque Tacite est lui-même la source de la rumeur, qu'il « invente » ou qu'il trouve dans sa mémoire (nous ne cherchons pas à entrer dans ce débat). La plupart des bruits de notre corpus entrent dans l'une ou l'autre variante de cette première modalité ; prenons entre mille exemples les rumeurs colportant la mort de Germanicus, que l'on trouve également chez Suétone (Tac., *Ann.*, 2.82 et Suét., *Cal.*, 6). Ce qui compte ici, c'est que la rumeur reste au niveau même du récit, dont elle ne s'extrait pas : elle est mise en forme par le *narrateur*, entre parfois en tension avec lui, mais n'est pas prise en considération par *l'historien*[2765].

2) **[*Rumor* ≠ *auctor* > Tacite]** : la rumeur est présentée comme une source possible, mais l'historien lui refuse ce statut, préférant suivre ses *auctores*, le plus souvent des traditions écrites (parfois lui-même, lorsqu'il écarte une rumeur par une simple démonstration logique). Cette configuration se présente de façon exemplaire avec la rumeur qui accuse Tibère d'être responsable de l'empoisonnement de son fils (Tac., *Ann.*, 4.10-11). L'épisode est l'occasion d'une vive réfutation, fondée sur le manque d'auctorialité de la rumeur. Cependant, si celle-ci ne devient pas un *auctor* effectif, elle est traitée comme une source potentielle par Tacite, avant d'être rejetée ; elle est donc placée sur le même niveau (historiographique) que les *auctores* avec lesquels elle entre en concurrence (nous développons cet exemple *infra*). Nous entrons donc ici dans le cadre de la *rumeur historiographique*, même si ce statut reste ici latent.

3) **[*Rumor* // *auctor* > Tacite]** : cette fois, la rumeur est en accord avec une partie des *auctores* que suit l'historien. Elle accède ainsi au statut de source historique. Cependant, dans cette configuration, la rumeur n'a en quelque sorte qu'une place auxiliaire au sein des sources de Tacite. Comme le remarquait Ph. FABIA, elle n'a alors d'autre fonction que de justifier la faveur de l'historien envers certains *auctores* au détriment d'autres : le savant prend ainsi l'exemple de l'épisode de l'inceste entre Néron et Agrippine (Tac., *Ann.*, 14.2), dans lequel Tacite hésite entre deux versions (Fabius Rusticus ou Cluvius Rufus) avant de trancher pour celle de Cluvius, alléguant qu'elle est soutenue par d'autres *auctores* ainsi que par la *fama*[2766]. Ici, la rumeur sert

[2764] Sur la liberté de l'utilisation par Tacite d'éléments présents dans sa ou ses source(s), voir cette remarque de R. H. MARTIN 1981 : 191 au sujet des événements précédant la première bataille de Bédriac, que l'on appliquera sans hésitation à la question des rumeurs : « He is prepared to take whole phrases, even sentences, from that earlier source and use them in a context different from that which (to judge from Plutarch) they occupied in the lost source. » On consultera également les réflexions méthodologiques de G. TOWNEND 1964 : 345, qui vont dans le même sens.

[2765] Bien évidemment, la situation dans le texte est plus complexe. La rumeur sur la potentielle corruption de Fabius Valens (*fama constans fuit*, Tac., *Hist.*, 1.66), que nous avons mentionnée *supra* comme technique d'insinuation, pourrait également être considérée comme une source potentielle du récit (comme le font É. AUBRION 1985 : 80 ; P. DUCHENE 2014 : 86), quand bien même son inscription dans la diégèse est renforcée par l'utilisation du parfait *fuit* (nous verrons plus bas qu'il est délicat de fonder des arguments solides sur ce type d'analyse). Même remarque pour certaines occurrences de *uulgare* (cf. Tac., *Ann.*, 11.11, considéré par P. DUCHENE 2014 : 101 comme une mention de source, et non par nous).

[2766] *Sed quae Cluuius, eadem ceteri quoque auctores prodidere, et fama huc inclinat*, Tac., *Ann.*, 14.2, et la démonstration de Ph. FABIA 1893 : 348 (également dans un sens analogue P. DUCHENE 2014 : 86-87). Nous aurons l'occasion de revenir et sur l'exemple, et sur l'approche un peu réductrice de Ph. FABIA à l'égard des rumeurs historiographiques. Notons que nous prenons jusqu'à présent *fama* dans son sens de « rumeur » ou de « tradition orale », que nous réinterrogeons *infra*.

d'appoint. Elle est formellement distinguée des *auctores* et, même si Tacite l'accepte, il ne l'établit pas comme son référent.

4) **[*Rumor* = *auctor* > Tacite]** : la rumeur est devenue l'*auctor*, et Tacite se réfère à elle comme la source unique de son savoir historique. Elle n'entre pas en concurrence avec des garants écrits, pas plus qu'elle ne sert d'appui à l'un d'entre eux. Digressant sur l'origine de l'alphabet à l'occasion de la réforme claudienne (Tac., *Ann.*, 11.14), l'historien rapporte que, d'après la *fama*, Cadmos aurait introduit l'usage des lettres en Grèce. Admettons pour l'instant l'oralité de cette *fama*. Dans ce passage, Tacite rapporte un fait qu'il juge peut-être difficile à étayer par sa propre *auctoritas*. Le processus habituel consistait en pareils cas à faire appel à l'*auctoritas* de son garant. C'est exactement ce qui se produit, avec l'originalité que cette *auctoritas* est conférée à un bruit (*fama*).

Cette modélisation est bien entendue théorique : elle sert ici de support à l'exposé des problématiques liées à l'utilisation de la rumeur comme source. Elle repose en outre sur plusieurs éléments qu'il convient d'interroger, au premier rang desquels le sens exact de cette *fama* historiographique à laquelle se réfère parfois Tacite.

1. La problématique oralité des sources : tradition historiographique et discours politique

Conférer à la rumeur le statut de garant du récit historique chez Tacite n'est pas sans poser un certain nombre de problèmes, qui proviennent en premier lieu de l'antonymie profonde entre *rumor* et *auctor*. Celle-ci explique les réticences de Tacite à revendiquer l'utilisation de rumeurs comme source. Pour autant, l'étude de certains passages prouve de façon positive qu'il a bien eu recours à une tradition orale, anonyme, collective, et parfois populaire pour composer son récit.

i- L'impossibilité de la rumeur comme source : un discours aristocratique vide ?

Dans la partie précédente de ce travail, nous avons montré que la rumeur était précisément définie par son absence complète d'*auctor*, et nous avons expliqué que celle-ci, loin d'être seulement un reproche rhétorique ou un « élément de langage » de nos sources aristocratiques, s'explique par la diffusion rayonnante des bruits publics. Cette caractéristique médiatique empêche de discerner clairement d'où vient l'information, ce qui, dans la perspective des auteurs anciens, la délégitime en tant que telle. Comment un *rumor, sine auctore* par définition (Cic., *Fam.*, 12.10), pourrait-il occuper précisément cette fonction d'*auctor* du récit historique ? Chez Tacite, la question semble réglée, si l'on en croit la parenthèse méthodologique faite au sujet de la rumeur courant sur la mort de Drusus, qu'il faut à nouveau citer[2767] :

> *In tradenda morte Drusi, quae plurimis maximaeque fidei auctoribus memorata sunt rettuli, set non omiserim eorundem temporum rumorem ualidum adeo ut nondum exolescat. […] Haec uulgo iactata, super id quod nullo auctore certo firmantur,*

[2767] Sur les questions de source dans ce passage, voir Ph. FABIA 1893 : 346-348 ; D. FLACH 1973b : 98-99 ; É. AUBRION 1985 : 72-73 ; O. DEVILLERS 2003 : 167-169 ; A. FELDHERR 2008 ; P. DUCHENE 2014 : 96-97 ; G. GUASTELLA 2017 : 122-123 (dans une perspective un peu plus générale).

> *prompte refutaueris. […] Mihi tradendi arguendique rumoris causa fuit ut claro sub exemplo falsas auditiones depellerem peteremque ab iis quorum in manus cura nostra uenerit ne diuulgata atque incredibilia auide accepta ueris neque in miraculum corruptis antehabebant.*[2768] (Tac., *Ann.*, 4.10-11)

Comme nous l'avons vu, la réfutation de la rumeur passe précisément par la mise en lumière de son absence d'auctorialité. Celle-ci s'opère à deux niveaux. Tout d'abord, le *rumor* est confronté aux *auctores* (écrits) de Tacite sur l'épisode. Ceux-ci l'emportent, à la fois par leur nombre (*plurimi auctores*) et par leur qualité (*maximae fidei auctores*). Dans un deuxième temps, le jugement intermédiaire (*haec uulgo iactata, super id quod nullo auctore certo firmantur, prompte refutaueris*) opère une bascule. D'une part, il rappelle que cette information, par sa nature de *rumor*, ne possède pas d'*auctor* clairement définissable (*nullo auctore certo*)[2769] : le sens d'*auctor* oscille ici entre celui de « source de la rumeur » et de « garant historique », précisément parce que le *rumor* quitte peu à peu le domaine du récit pour être analysé sur le plan historiographique. D'autre part, l'expression *prompte refutaueris* indique que l'historien va produire une argumentation personnelle contre la rumeur. Ainsi Tacite appuie-t-il son raisonnement d'abord sur des preuves extrinsèques (les auteurs qui lui servent de source), puis sur des preuves intrinsèques (sa propre démonstration)[2770]. Son raisonnement repose sur plusieurs éléments assez divers, qui ne sont pas de premier intérêt pour notre réflexion[2771]. La fin du passage marque, de façon intéressante, le retour de la première personne, par laquelle l'historien désigne sa démonstration (*mihi tradendi arguendique rumoris causa fuit […]*). Ce faisant, ce ne sont plus les *auctores* externes à son récit qu'il produit contre la rumeur, mais sa propre *auctoritas*. De cette façon, Tacite réfute la potentielle autorité de la rumeur de manière catégorique, en lui opposant deux types d'*auctoritas*, la sienne et celle de ses sources.

Ainsi, l'absence d'*auctorialité* de la rumeur semble condamner toute prétention à devenir une *autorité*[2772]. Est-elle pour autant définitivement exclue des sources potentielles de l'historien ? La réponse doit être plus mesurée que celle de Ph. FABIA : s'il est vrai qu'« aux yeux de Tacite une tradition anonyme est, par cela même, suspecte », en déduire qu'il ne l'utilise que deux fois dans les *Annales* est probablement excessif[2773]. Un premier point analogique doit

[2768] « Pour raconter la mort de Drusus, j'ai rapporté les éléments dont les plus nombreux et les plus solides garants ont fait mention, mais je ne saurais omettre une rumeur qui a couru à la même époque et qui a été vigoureuse au point de ne pas s'être encore éteinte. […] Voilà ce que la foule n'a cessé de débattre ; outre le fait qu'aucun garant incontestable n'aille dans ce sens, il serait aisé de le réfuter. […] Pourquoi ai-je rapporté et discrédité cette rumeur ? Mon but était d'écarter, en ayant recours à un exemple éclatant, ces bruits fallacieux que l'on entend : je demande ainsi à ceux qui auront entre leurs mains mon travail de ne pas prêter une oreille avide à des ouï-dire invraisemblables et de ne pas les préférer à une vérité qui ne se gâte pas à rendre tout extraordinaire. »

[2769] A. FELDHERR 2008 : 181.

[2770] Sur cette distinction fondamentale dans l'art oratoire, voir Quint., *I.O.*, 5.1.

[2771] Cf. O. DEVILLERS 2003 : 167, qui distingue cinq arguments.

[2772] Sur ces notions, on consultera utilement Chr. BARON 2010, qui présente la genèse de ces concepts.

[2773] Ph. FABIA 1893 : 347 ; 443. Celui-ci manque de cohérence en la matière, puisque, en reconnaissant que la rumeur est mentionnée comme source en Tac., *Ann.*, 4.10-11 et Tac., *Ann.*, 14.2, il admet que le terme *fama* renvoie bien à cette tradition anonyme ; cependant, il n'intègre pas pour autant les différentes occurrences où *fama* a clairement le sens de tradition historiographique dans son analyse (exemples cités par P. DUCHENE 2014 : 86-90 et sur lesquels nous revenons plus bas ; pour les *Annales*, voir par ex. Tac., *Ann.*, 4.67). Cette réticence est sans doute à replacer dans la démonstration générale de son étude, qui repose sur la théorie de la « source unique » et peut difficilement accepter que Tacite ait eu recours à un ensemble documentaire large (cf. O. DEVILLERS 2003 : 7).

être mis en avant : l'utilisation de rumeurs comme source n'a rien d'un tabou ou d'une impossibilité catégorique dans l'Antiquité. On a pu l'établir pour d'autres genres de la littérature latine, en particulier poétiques[2774], mais aussi rhétoriques[2775], voire biographiques[2776] ; les orateurs grecs n'ont quant à eux aucun problème à tirer leurs informations d'un bruit et à lui reconnaître le statut de source de leur argumentation[2777]. Le même phénomène s'observe d'ailleurs dans l'historiographie médiévale[2778], et plus tardivement encore[2779]. Y a-t-il une spécificité générique de l'historiographie antique, dont Tacite est l'un des plus éminents représentants, qui puisse expliquer ce rapport heurté aux rumeurs comme source ? S. GOTTELAND remarquait déjà chez les historiens grecs un discrédit des sources orales au profit des témoignages visuels[2780]. Il n'est pas impossible que Tacite hérite de cette tradition historiographique. Cependant, celle-ci se redouble chez lui de manière évidente d'un discours de classe à l'égard de la foule et des rumeurs dont nous avons vu de multiples manifestations au cours de ce travail. Il n'est pas innocent que, chez Tacite, la réfutation précise de l'auctorialité de la rumeur portant sur la mort de Drusus passe par la mention du *uulgus* qui la diffuse, *rumorem ualidum* étant repris par *uulgo iactata* en Tac., *Ann.*, 4.10. Un autre argument en faveur d'une intersection entre une position générique (liée au genre historiographique) et une position politique (liée au milieu social de l'auteur) réside dans le fait qu'on trouve, en des termes très analogues que chez Tacite, des réfutations de la rumeur comme source chez Ammien Marcellin[2781], continuateur des *Histoires* et proche de l'historiographie sénatoriale[2782], ainsi que dans la *Vie d'Alexandre Sévère* de l'*Histoire Auguste*. Bien que le statut de l'auteur de cette biographie ne soit pas clairement identifié, la recherche semble faire consensus autour de son origine sociale, le « milieu sénatorial païen » de la fin du IVe siècle de notre ère[2783]. Il est éclairant de voir de plus près l'extrait en question de la *Vie d'Alexandre*. Dans ce passage, le biographe vient de rapporter une anecdote : un certain Ovinius Camillus, ancien prétendant

[2774] Tout particulièrement chez Martial : M. A. P. GREENWOOD 1998 ; Ph. HARDIE 2012 : 324-329. Voir également S. CLEMENT-TARANTINO 2007 sur la *fama* virgilienne, sur laquelle nous revenons plus bas.

[2775] Dans les déclamations, cf. M. DINTER 2016 : 128-129 à propos de Quint., *Décl.*, 12.26.

[2776] Si l'on suit une remarque de J. GASCOU 1984 : 339 à propos de Suétone, qui utiliserait fréquemment des *rumores* « auxquels il accorde une excessive confiance ».

[2777] S. GOTTELAND 1997 : 109 ; S. GOTTELAND 2001 : 269 ; Fr. LARRAN 2011 : 212.

[2778] On pourra consulter à ce sujet J. RIDER 2011 ; St. BOISSELLIER 2011 : 272-278.

[2779] Voir P. FROISSART 2002 : 58 sur la mise à l'honneur de la rumeur comme source dans l'école des Annales, ou encore J. LACOUTURE 1982 sur ce que la méthode journalistique fait aux rumeurs.

[2780] Ce en quoi l'historiographie se distinguerait de l'art oratoire, plus favorable aux bruits publics, et les accueillant plus fréquemment comme source : S. GOTTELAND 1997 : 90.

[2781] Le passage concerne l'usurpateur Procope, dont certains bruits affirmaient que Julien l'avait désigné comme son successeur, lui confiant assez de forces pour faire valoir ses droits. Voici comment est présentée cette version des événements : *[Iulianus] mandarat […], ut susurrauit* <u>*obscurior fama*</u> – <u>*nemo enim dicti auctor extitit uerus*</u> – *[…] imperatorem ipse se prouideret ocius nuncupari* (Amm. 26.6.2 : G. SABBAH 1978 : 411-413 sur cet épisode, et J. DEN BOEFT ET AL. 2008, *ad loc.*, pour les autres mentions de ce bruit dans les sources, qui ne l'accompagnent pas du discours métalittéraire propre à Ammien). L'opposition entre *fama* et *auctor* est très marquée ici, tout comme l'utilisation d'un vocabulaire sonore discréditant, que l'on retrouve chez Tacite (pensons à *fremitus* ; *susurrare* évoque également les *susurratores* de Caelius, Cic., *Fam.*, 8.1). Sur l'opposition entre tradition orale et *fides* chez Ammien Marcellin, voir aussi Amm. 21.3.4, 21.9.3 et 28.1.30, avec G. SABBAH 1978 : 22-23.

[2782] Les rapports d'Ammien, dont on ne sait pas s'il fut lui-même sénateur, et les milieux sénatoriaux romains sont difficiles à déterminer : voir l'article ancien, mais toujours important d'A. CAMERON 1964 qui remet en question l'appartenance longtemps soutenue d'Ammien aux cercles aristocratiques de l'*Vrbs*. Cependant, l'influence *littéraire* de Tacite ne fait aucun doute (voir par ex. P. RIEDL 2002).

[2783] Voir l'introduction de C. BERTRAND-DAGENBACH à l'édition récente de la CUF (2014), p. VIII-XI.

à l'Empire à l'égard duquel Alexandre Sévère avait fait preuve d'une *clementia* toute princière, est mis à mort par Maximin, son successeur. L'auteur livre ensuite une justification et un discours méthodologique :

> *Scio uulgum hanc rem, quam contexui, Traiani putare, sed neque in uita eius id Marius Maximus ita exposuit neque Fabius Marcellinus neque Aurelius Verus neque Statius Valens, qui omnem eius uitam in litteras miserunt. Contra autem et Septiminus et Acholius et Encolpius uitae scriptores ceterique de hoc talia praedicarunt. Quod ideo addidi, ne quis uulgi magis famam sequeretur quam historiam, quae rumore utique uulgi uerior repperitur.*[2784] (*SHA, Alex.*, 48)

Comme le remarque son éditrice dans la CUF, il est piquant que l'auteur s'autorise un tel jugement à l'endroit des fausses informations du public quand sa propre biographie est elle-même émaillée d'anecdotes inventées[2785]. C'est précisément le signe, croyons-nous, qu'il s'agit ici d'un discours stéréotypé, presque attendu dans une œuvre historique écrite par un membre de l'aristocratie romaine, sur la *fama* comme source historiographique. Plus précisément encore que chez Tacite, la *fama* est rapportée dans ce texte au *uulgus* et, en tant que telle, confrontée à de multiples *auctores*, historiens ou biographes antérieurs[2786]. L'impressionnante liste vise à conforter la version du biographe lui-même. Certes, la rumeur est placée hors du niveau diégétique et envisagée comme source possible (il s'agit donc d'une rumeur historiographique), mais, comme chez Tacite, cette potentialité est immédiatement niée par un discours métalittéraire très ferme, qui se conclut par une opposition définitive entre la *fama* et l'*historia* (nous sommes donc dans la configuration (2) du modèle théorique présenté *supra*).

Si nous considérons les propos tenus par Tacite en Tac., *Ann.*, 4.10-11 comme dictés, en partie, par la tradition historiographique telle qu'elle réapparaît plus tardivement dans l'*Histoire Auguste* et dans les *Res Gestae* d'Ammien ainsi que par un réflexe social discréditant la rumeur, la situation générale nécessite une réévaluation. Nous avons en effet vu à plusieurs reprises que peuvent très bien cohabiter chez Tacite un discours aristocratique à l'égard de la foule et de son monde et, dans le même temps, un récit moins stéréotypé et plus « honnête » sur les groupes subalternes de la société romaine[2787]. Souvent, il convient de regarder au-delà des effets de manche et de maxime pour apprécier toute la complexité de la représentation de la masse. Est-ce encore le cas ici ? Serait-il possible que, malgré cette critique *a priori* indépassable, les rumeurs se trouvent effectivement utilisées en tant que sources ?

[2784] « Je sais bien que la foule pense que l'épisode que j'ai raconté date de Trajan ; cependant, non seulement Marius Maximus ne le présente pas dans la *Vie* qu'il lui a consacrée, mais en plus, ni Fabius Marcellinus, ni Aurelius Verus, ni Statius Valens, tous auteurs qui ont fait le récit de sa vie, n'en parlent non plus. À l'inverse, Septiminus, Acholus et Encolpius, qui ont écrit la vie de Sévère Alexandre, et d'autres encore ont, sur ce sujet, proclamé la même chose que moi. Je fais cette précision pour que l'on ne suive pas un bruit de foule plutôt que l'histoire, qui contient bien plus de vérité que la rumeur de la foule. »

[2785] Voir la note *ad loc.* de C. BERTRAND-DAGENBACH à l'édition de la CUF, p. 151.

[2786] Les noms sont sans doute pour la plupart inventés ou modifiés (ainsi Fabius Marcellinus serait Ammien Marcellin, Aurelius Verus, Aurelius Victor, et Statius Valens, Eutrope), cf. l'introduction de C. BERTRAND-DAGENBACH, p. XXX-XXXI. Au fond, ces pseudonymes ne changent pas grand-chose pour nous ; plus encore, on pourrait dire que l'exactitude de leur nom compte moins que ce que ce qu'ils incarnent, à savoir des autorités, dont la liste garantit la véracité du propos du biographe.

[2787] C'est le sens de l'opposition entre « maximischer » et « berichthafter Diskurs » d'E. FLAIG utilisée à plusieurs reprises dans ce travail.

Dans onze occurrences, Tacite utilise le substantif *fama* pour désigner une tradition, l'accompagnant de termes – notamment *tradere* – qui ne laissent aucun doute quant à la perspective historiographique dans laquelle cette *fama* est saisie[2788]. Le sens du mot, en revanche, prête à débat. Le Gaffiot distingue pour ces cas l'acception de « tradition », qui différerait de celle de « bruit public, rumeur », d'« opinion publique » et de « renommée, réputation »[2789]. Nous avons eu l'occasion plus tôt dans ce travail de souligner, précisément au sujet de *fama*, la difficulté logique qu'il y a à considérer deux acceptions d'un même substantif comme tout à fait hétérogènes. En l'occurrence, il s'agissait alors de montrer que le sens de « réputation » était en réalité une autre manière d'appréhender celui de « rumeur », ce que la même polysémie du substantif *rumor* venait appuyer[2790]. De la même façon qu'une réputation n'est qu'une forme particulière de rumeur, peut-on démontrer que la *fama* comme tradition n'est que le revers de la médaille de la *fama* comme bruit public ? La question n'a pas été traitée systématiquement – il ne pourra être question de pallier ce manque ici –, mais les différents travaux qui ont abordé la question des sources de Tacite semblent dessiner un fragile consensus : la *fama* désignerait une tradition large et orale qui aurait fini par se cristalliser dans des sources écrites[2791]. Le problème mérite d'être observé à nouveau, avec cet avertissement en tête[2792] : comme toujours avec Tacite, et de manière plus générale en matière de discours métalittéraire, il faut s'interroger sur la signification à donner à une mention de source (qui est un fait rare, donc significatif), à la fois pour son contenu et pour sa forme. Que l'historien utilise

[2788] P. DUCHENE 2014 : 86. Voici son relevé : Tac., *Ann.*, 4.67 (*fama tradit*), 6.30 (*fama constans*), 11.34 (*crebra fama fuit*), 14.2 (*fama inclinat*) ; *Hist.*, 1.41 (*crebrior fama tradidit*), 1.42 (*fama inclinat*), 1.66 (*fama constans fuit*), 2.3 (*fama recentior tradit*), 3.71 (*crebior fama*), 4.84 (*maior fama tradidit*). On y ajoutera Tac., *Germ.*, 44 (*fama uera*). En revanche, l'expression *fama uolgauit* de Tac., *Germ.*, 34 (la rumeur a fait circuler l'idée que les colonnes d'Hercule subsistaient dans la mer du Nord) ne satisfait pas aux critères présentés *supra* : le bruit est présenté comme un élément du récit (la *fama* circulait au moment des expéditions de Drusus et explique ses tentatives maritimes) et est de surcroît discrédité par Tacite (cf. la fin du paragraphe : *mox nemo temptauit, sanctiusque ac reuerentius uisum de actis deorum credere quam scire*). Nous ne suivons donc pas I. SHATZMAN 1974 : 554 n. 20, qui le mentionne dans sa liste (au reste incomplète) de rumeurs utilisées comme source.

[2789] F. GAFFIOT 2000, *s. u.*

[2790] Cf. *supra*, p. 291-296.

[2791] On lira surtout l'analyse récente de P. DUCHENE 2014 : 86-90. Si nous la suivons en général, nous aurons l'occasion de signaler quelques divergences ponctuelles. La chercheuse définit ce type de *fama* comme des « informations ayant d'abord circulé globalement, puis été mises par écrit dans des ouvrages » (p. 87), avant de signaler immédiatement après (p. 88) qu'elle n'est pas toujours associée à un « support écrit » ; sa conclusion (« *fama* est toujours principalement ce qui est dit et circule, en bien comme en mal », p. 90) nous semble tout à fait valable, à condition d'y rajouter l'oralité, comme nous le verrons. L'hésitation entre écrit et oral est aussi de mise pour O. DEVILLERS 2003 : 171 sur Tac., *Ann.*, 4.67 (« *fama tradit* renvoie à une tradition orale apprise sur place ou conservée par des sources littéraires ») et pour I. COGITORE 2012a : 409-411, qui parle à juste titre de « terrain […] mouvant », tandis qu'É. AUBRION 1985 : 79-80 oppose, à notre sens de façon arbitraire et rigide, la *fama* des tournures *fama fuit*, *fama tradidit*, etc., qui renvoie selon lui à « une tradition historique sérieuse », et la *fama* comme « vague rumeur ». Dans le même courant, W. SUERBAUM 2015 : 280-281. Cependant, certains chercheurs ont insisté au contraire sur l'oralité de cette *fama* historiographique. En dernier lieu G. GUASTELLA, s'opposant à la *doxa* qui y voit un ensemble de sources écrites, et que l'on peut citer ici : « Aside from the fact that it is difficult to isolate many ancient passages in which it is really necessary to assign *fama* the abstract meaning of "tradition", an expression like "ut fama est" from Lucr. 5.412 is unlikely to mean "as tradition is", and is in all likelihood a generic phrase similar to "as they say", "as is said". » (G. GUASTELLA 2017 : 58 n. 9) Auparavant, Ph. FABIA 1893 : 346 envisageait déjà l'oralité et l'anonymat de ce type de *fama*, sans parler de mise à l'écrit : au sujet de la *fama* de Tac., *Ann.*, 14.2 (et du *rumor* de Tac., *Ann.*, 4.10), il parle en effet de « tradition anonyme, […] récits dont l'origine est incertaine, qui se transmettent de génération en génération, et que chacun répète sans que personne en prenne la responsabilité ». Dans le même sens, I. SHATZMAN 1974 : 553-554 semble considérer la *fama* historiographique comme une rumeur parmi d'autres.

[2792] Clairement formulé par O. DEVILLERS 2003 : 157 n. 5.

fama plutôt qu'une des multiples autres tournures dont il disposait, qu'il choisisse un terme aussi marqué politiquement, socialement, culturellement, en lieu et place de formules moins chargées (notamment les anonymes *alii tradunt*, *quidam credidere*, etc.) ne saurait être innocent, et l'on peut difficilement faire l'économie d'une réflexion spécifique sur ce terme.

Nous proposons donc ici de ne pas dissocier la *fama* historiographique du sens oral, collectif, anonyme et souvent populaire de « bruit public » que nous lui connaissons si fréquemment chez Tacite[2793]. Démontrer que l'acception de « tradition » appartient au même noyau sémique que « rumeur » permet d'éviter une discontinuité entre deux acceptions du même terme[2794], toujours gênante, et n'aurait pas l'inconvénient de couper la *fama* historiographique de son étymologie, qui évoque clairement l'oralité (*fama* dérivant de *fari*). Pour ce faire, il convient d'abord de montrer que l'acception apparemment secondaire de *fama* comme tradition est souvent colorée dans les textes par son sens premier de « rumeur ». À la fin du texte de l'*Histoire Auguste* cité plus haut, dans lequel il est clairement fait état d'un bruit comme source potentielle, même si ce statut lui est refusé, l'auteur utilise clairement *fama* comme un synonyme exact de *rumor* (*quod ideo addidi, ne quis uulgi magis famam sequeretur quam historiam, quae rumore utique uulgi uerior repperitur*, *SHA*, *Alex.*, 48). Ce texte exprime bien, pensons-nous, ce qu'était la *fama* historiographique aux yeux d'un écrivain antique, à savoir une forme de rumeur (*rumor*) rémanente et faisant consensus dans la foule, c'est-à-dire auprès du grand nombre (*uulgus*). Le parallèle avec la réputation, que nous avons rapidement définie comme un ensemble de bruits concernant un individu ayant fini par se cristalliser, est frappant : le mécanisme semble tout à fait similaire, à cette différence que la tradition porte sur des événements et non sur des personnes prises isolément. De façon très intéressante, on trouve chez Tacite de semblables reprises de *fama* dans son acception historiographique par *rumor* ou d'autres formules renvoyant explicitement à une rumeur[2795]. Plus subtilement, la rumeur portant sur l'inceste de Néron et Agrippine fournit un bon cas d'étude[2796]. Pour justifier son choix de la version de Cluvius (la relation aurait été entreprise par la mère, et non par le fils), Tacite évoque la *fama*, qui « va dans ce sens » (*fama huc inclinat*, Tac., *Ann.*, 14.2). Juste avant, l'historien a rapporté le discours d'Actè, qui avait affirmé à Néron « que la rumeur de l'inceste s'était répandue car, disait-elle, sa mère s'en vantait, et que les soldats ne tolèreraient pas qu'un prince impie eût le commandement » (*peruulgatum esse incestum gloriante matre, nec toleraturos milites profani principis imperium*). Le statut de ce bruit (*peruulgare*) n'est pas très assuré : il est difficile de dire qu'il s'agit d'une rumeur véritable ou d'une simple ruse de la part de Sénèque, qui avait

[2793] Cf. cette affirmation d'O. DEVILLERS 2003 : 171 à propos de Tac., *Ann.*, 4.67 : « En tout cas, en dépit de la présence de *fama*, nous n'avons pas affaire à une rumeur sur le même pied que les bruits qui circulent autour de l'empereur et de la cour impériale. » Si la *fama* historiographique diffère en effet par ses thèmes des bruits auxquels pense O. DEVILLERS ici, nous essaierons de montrer que sa *forme* était analogue.

[2794] S. CLEMENT-TARANTINO a développé une approche semblable au sujet de la *Fama* virgilienne, derrière laquelle elle propose de voir une manière pour le poète de représenter la tradition. Cette lecture très stimulante montre que les sèmes rumoraux (oralité, anonymat, désordre) ne sont pas incompatibles avec ce que nous appelons la « tradition » (ici poétique, historiographique pour notre sujet). Voir S. CLEMENT-TARANTINO 2007 ; résumé de S. CLEMENT-TARANTINO 2006 (non consulté).

[2795] Ainsi, en Tac., *Ann.*, 4.10-11, le *rumor* portant sur Drusus est repris par *haec uulgo iactata*, avant d'être l'objet d'une généralisation où il est désigné par *fama* (*atrociore semper fama erga dominantium exitu*).

[2796] Sur la constitution de cet épisode chez Suétone et Tacite, voir l'analyse récente de P. DUCHENE 2014 : 257-266. Les principales orientations bibliographiques sont présentées par O. DEVILLERS 2003 : 178-179.

mandé la jeune femme[2797]. Si l'on admet que la rumeur avait effectivement commencé à courir, elle pourrait constituer l'embryon de ce qui, en continuant à circuler et en finissant par se cristalliser, avait donné la *fama* historiographique dont il est question à la fin de l'extrait. De fait, l'expression *gloriante matre* indique assez clairement que le bruit rapporté par Actè à Néron attribuait également à Agrippine l'initiative du rapport incestueux. L'hypothèse reste fragile car cette rumeur n'est pas pleinement actualisée[2798], mais le passage pourrait donc en réalité contenir deux saisies de la même rumeur, la première (*peruulgatum esse*) au moment de sa naissance et de sa constitution, la seconde après sa cristallisation sous la forme d'une *fama* historiographique. En somme, le même bruit recevrait deux éclairages, l'un intradiégétique et correspondant au type (1) du modèle présenté en introduction de cette partie, l'autre extradiégétique, illustrant le type (3) du même modèle[2799].

Pour nous faire une idée plus précise du sens que Tacite donne à cette *fama* historiographique, nous disposons d'un texte important, qui est un peu le pendant de la réfutation méthodologique de la rumeur courant sur la mort de Drusus (Tac., *Ann.*, 4.10-11). Il s'agit cette fois non plus d'un rejet, mais d'une justification que donne Tacite au moment de rapporter les prodiges qui avaient annoncé à Regium Lepidum la défaite et la mort d'Othon (Tac., *Hist.*, 2.50). Les mots choisis par Tacite sont très révélateurs :

> *Vt conquirere fabulosa et fictis oblectare legentium animos procul grauitate coepti operis crediderim, ita uulgatis traditisque demere fidem non ausim.*[2800] (Tac., *Hist.*, 2.50)

Le passage est véritablement matriciel pour les mentions de rumeurs comme source, et nous serons amené à y renvoyer plusieurs fois dans notre essai d'inventaire *infra*. Il a reçu un commentaire particulièrement éclairant de la part de W. RIES en conclusion de son étude[2801] : selon lui, le texte ne met pas en avant l'opposition attendue entre « art » et « vérité », soit entre

---

[2797] Le choix d'Actè est présenté comme un stratagème habile (comme le pense Tacite, quoi de mieux pour lutter contre une femme qu'une autre femme ? *Senecam contra muliebris inlecebras subsidium a femina petiuisse*, Tac., *Ann.*, 14.2), mais cela ne dit rien de la réalité du bruit, qui semble suivre une configuration récurrente dans nos sources (un événement *a priori* secret, se déroulant derrière les portes closes du Palais, se divulgue dans la ville et jusqu'aux *castra praetoria*). Il est certes fait mention d'un *astus* par Tacite, mais celui-ci concerne une autre version de l'événement, celle de Fabius Rusticus. En tout cas, les craintes d'Actè au sujet de l'*infamia* du prince (*simul suo periculo et infamia Neronis anxia*) évoquent *a minima* un risque effectif de fuite.

[2798] On notera cependant que Suétone rapporte une *fama* selon laquelle Néron aurait eu parmi ses concubines une *meretrix* très semblable à sa mère (Suét., *Nér.*, 28) : il s'agit bien d'une rumeur intradiégétique (et non d'un bruit utilisé comme source) et, même si elle ne porte pas exactement sur la même information, elle indique clairement que des bruits couraient sur la possibilité de cette relation. Selon P. DUCHENE 2014 : 261-263, ce bruit ne dépassa pas les cercles de la cour, mais ses arguments semblent surtout fonctionner *a silentio* (que Tacite et Suétone ne mentionnent pas cette rumeur lorsqu'ils font état des critiques adressées par la foule ou les soldats à Néron ne saurait établir positivement que cette rumeur ne se diffusa pas largement). Nous renvoyons à la note précédente pour un raisonnement par analogie (également fragile, cependant) qui s'appuie sur la similitude entre ce texte et une situation de divulgation des informations hors du palais attestée ailleurs dans nos sources.

[2799] Si l'on traduisait cela par les formules utilisées en introduction, la première saisie du bruit (*peruulgatum esse*) serait noté **[*rumor* ⊂ *auctor*** (ici Cluvius Rufus) > **Tacite]**, et la deuxième (*fama huc inclinat*) **[*rumor* // *auctor*** (Cluvius Rufus et les *ceteri auctores*) > **Tacite]**.

[2800] « Même s'il est vrai que rassembler des histoires fabuleuses et faire appel à des inventions pour distraire l'esprit de mes lecteurs ne me sembleraient pas correspondre à la solennité de cette œuvre, je ne saurais pour autant répudier ma fidélité envers les traditions écrites et orales. »

[2801] W. RIES 1969 : 180-182. Voir également une remarque plus rapide chez I. SHATZMAN 1974 : 553-554 ou É. AUBRION 1985 : 73-74 ainsi que l'analyse de P. DUCHENE 2014 : 68.

fabula et *historia*, mais bien entre « invention » et « tradition ». De fait, le premier pôle, celui des *ficta*, est vu, dans la continuité de la tradition thucydidéenne, comme charmant les esprits simples (*fabulosa*)[2802]. Le second est présenté comme lié à l'historien par une relation contraignante, Tacite devant à toute force éviter de rompre le lien de *fides* qu'il entretient avec ses sources (*demere fidem non ausim*). Cette présentation est typique de la langue historiographique[2803]. Ce qui est original ici, c'est que Tacite s'avoue redevable de cette *fides* non seulement envers des sources écrites (*tradere*), mais aussi envers des sources orales (*uulgare*) : les deux forment un ensemble de garants composite, mais que l'historien place sur le même plan historiographique[2804]. Implicitement, et les *uulgata*, et les *tradita* sont considérés comme des *auctores*[2805]. Le passage permet cependant d'aller plus loin. Comme l'a habilement souligné P. DUCHENE[2806], il est possible de voir plus tard dans le passage l'origine probable de ces *uulgata* : Tacite mentionne en effet que des locaux (*incolae*) avaient assisté au prodige et l'avait raconté (*memorare*) par la suite[2807]. Ainsi, la même hypothèse que celle effectuée pour la rumeur d'inceste entre Néron et Agrippine peut être formulée ici : le texte de Tacite saisirait successivement un bruit dans son acte de naissance historique et dans son devenir historiographique. Cependant, comme on le voit, les *uulgata* restent des propos oraux, rattachés à un collectif, exprimés hors de tout contexte institutionnel – en d'autres termes, ils ne perdent

---

[2802] On pense au célèbre « discours de la méthode » de Thuc. 1.22 : Καὶ ἐς μὲν ἀκρόασιν ἴσως τὸ μὴ μυθῶδες αὐτῶν ἀτερπέστερον φανεῖται · ὅσοι δὲ βουλήσονται τῶν τε γενομένων τὸ σαφὲς σκοπεῖν καὶ τῶν μελλόντων ποτὲ αὖθις κατὰ τὸ ἀνθρώπινον τοιούτων καὶ παραπλησίων ἔσεσθαι, ὠφέλιμα κρίνειν αὐτὰ ἀρκούντως ἕξει. Κτῆμά τε ἐς αἰεὶ μᾶλλον ἢ ἀγώνισμα ἐς τὸ παραχρῆμα ἀκούειν ξύγκειται.

[2803] Le terme apparaît fréquemment avec les concepts de *libertas* et d'*eloquentia*, cf. O. DEVILLERS 2003 : 83-85. On consultera les pages très éclairantes que G. SABBAH a consacrées à cette notion chez Ammien, notamment sur son aspect contraignant : « il y a un serment de l'historien, et la véracité n'est que la fidélité à ce serment » (G. SABBAH 1978 : 19-23), et l'article plus général de V. PÖSCHL qui, partant des travaux de Heinze sur la *fides* et l'*auctoritas*, souligne la place centrale de cette *fides* dans l'historiographie romaine (V. PÖSCHL 1956 : 194-196 en part.). Le rapport de tension (au sens positif du terme, et non d'une contradiction) entre *eloquentia* et *fides* chez Tacite a été étudié exhaustivement par É. AUBRION 1985 en part. 12-20 ; É. AUBRION 1991. Au-delà du cadre historiographique, voir G. GUASTELLA 2017 : 140-144 (sur les rapports entre *auctoritas* et *fides*).

[2804] W. RIES 1969 : 181 souligne l'originalité de placer les *audita* sous le sceau de la *fides* : « Ihnen gebührt gleiche *fides* wie dem schriftlich Tradierten. » Une telle bipartition entre écrit et oral, évoqués de concert et coordonnés, n'est pas sans évoquer les expressions comme *rumor et nuntius* ou *fama et nuntius* que nous avons analysées au début du chapitre 5. Sur le couple entre témoignages écrits et verbaux, P. DUCHENE 2014 : 68.

[2805] En revanche, il est peut-être abusif de déduire de ce passage que *tradere* renvoie majoritairement à des sources écrites, et d'appliquer ce postulat aux textes où Tacite utilise *fama tradit* pour affirmer que les informations caractérisées comme *fama* sont de provenance écrite (cf. P. DUCHENE 2014 : 69, qui paraît appliquer cette règle à Tac., *Hist.*, 1.41, 2.3, 4.84, *Ann.*, 4.67). De fait, si *tradere* semble lié sémantiquement à l'écrit, c'est parce que la plupart des sources auxquelles avait recours l'historien et auxquelles il accordait sa confiance étaient des textes, en particulier des œuvres historiques. Il s'agit moins d'une règle sémantique que d'une habitude historiographique. À nos yeux, une expression comme *fama tradit* traduit précisément la promotion d'une tradition orale au rang de garant du récit ; elle pouvait presque apparaître comme un oxymore (de la même façon que les prodiges *uulgata* de Tac., *Hist.*, 1.86 sont rattachés à des *auctores*, cf. *infra*). Un passage des *Annales* l'établit clairement : lorsque Tacite prévient les doutes de ses lecteurs face au caractère invraisemblable du mariage de Messaline et Silius, il affirme qu'il « transmettr[a] (*tradere*) les paroles (*audita*) et les écrits (*scripta*) des vieillards » (*sed nihil compositum miraculi causa, uerum audita scriptaque senioribus tradam*, Tac., *Ann.*, 11.27). Ici, l'action de *tradere* recoupe bien des documents écrits et oraux.

[2806] P. DUCHENE 2014 : 68.

[2807] *Die, quo Bedriaci certabatur, auem inuisitata specie apud Regium Lepidum celebri luco consedisse incolae memorant, nec deinde coetu hominum aut circumuolitantium alitum territam pulsamue, donec Otho se ipse interficeret*, Tac., *Hist.*, 2.50. Selon Rh. ASH 2007a, *ad loc.*, l'utilisation du présent dans *incolae memorant* suggère que l'incident faisait encore parler sur place à l'époque de l'écriture des *Histoires*. L'hypothèse va dans notre sens, mais, comme nous allons le voir *infra*, il convient de se méfier de l'utilisation pour le moins fluctuante des temps verbaux dans les renvois aux sources chez Tacite.

pas leur nature profonde de rumeur[2808]. Nous finirons par une remarque sur *fingere* : ce terme est habituellement utilisé par Tacite pour discréditer une rumeur qu'il juge fausse[2809]. Ici, il est au contraire opposé à ce que la foule dit (*uulgare*) : c'est que l'historien, en reconnaissant aux voix de la masse le statut de source, leur a ôté tout caractère fallacieux.

ii- Sources anonymes, sources orales, sources rumorales

Le second passage indique donc bien que, contrairement aux dénégations grandiloquentes de Tac., *Ann.*, 4.10-11, qui ont toutes les chances d'être parées des atours coutumiers de l'historiographie sénatoriale, l'historien pouvait reconnaître aux voix de la foule le statut de garant du récit historique, et donc se sentir contraint (lien de *fides*) par ce qu'elles transmettaient[2810]. Deux limites doivent cependant être énoncées. La première concerne le caractère exceptionnel de la notation méthodologique de Tac., *Hist.*, 2.50. Rares sont les endroits où les *uulgata* sont ainsi explicitement élevés au rang de source historiographique. Persistance du discours aristocratique, peut-être ; mais il convient de ne pas généraliser trop vite. La seconde a trait à la difficulté de saisir clairement les choix méthodologiques de Tacite. Cela est dû à un vocabulaire souvent imprécis, qui peut installer une certaine confusion lexicale entre des phénomènes pourtant distincts. De fait, si une rumeur est bien définie par son oralité et son anonymat, cela ne signifie pas que toute mention d'une tradition historiographique anonyme, ni même orale, renvoie à un véritable phénomène rumoral. C'est un fait bien connu que l'historien multiplie les renvois anonymes dans ses œuvres, souvent au pluriel, alors même que, parfois, la *Quellenforschung* a pu établir qu'il avait un auteur précis en tête[2811]. Le recours à des formules vagues comme *quidam tradidere* ou *sunt qui existiment* a été expliqué comme une réticence à diminuer son *auctoritas* propre en se plaçant sous le patronage d'un devancier[2812] ou comme un souci d'objectivité[2813]. En ce qui concerne cette étude, cette technique d'écriture complique considérablement notre tâche en créant une zone grise où la mention de source écrite et le renvoi à une rumeur orale deviennent difficiles à distinguer[2814]. Par ailleurs, il est clair que certains propos anonymes proches formellement des mentions de

---

[2808] Sur *uulgare* comme appartenant au lexique de la rumeur, voir le relevé sémantique en annexe.

[2809] Cf. *supra*, p. 259-261.

[2810] On pourra relever un autre passage intéressant allant dans ce sens, que nous ne développons pas : à propos du meurtre de Claude, Tacite affirme que l'épisode se diffusa si largement que les historiens d'alors purent en donner une version détaillée (*adeoque cuncta mox pernotuere ut temporum illorum scriptores prodiderint infusum delectabili boleto uenenum […]*, Tac., *Ann.*, 12.67). Or, le terme renvoyant à cette diffusion large appartient au vocabulaire de la rumeur (*pernotesco*). On comprend ainsi qu'une version orale des événements, contredisant la version officielle qui voulait que Claude était mort naturellement, s'était rapidement diffusée par le bouche-à-oreille, et que les historiens de l'époque néronienne ou (plus probablement) flavienne se seraient servis de la rumeur comme source pour composer leur récit. Le passage est doté d'une valeur métalittéraire (ou métahistoriographique) de première importance pour notre propos.

[2811] Voir par exemple Ph. FABIA 1893 : 217-219 ; G. TOWNEND 1964 : 342 ; R. H. MARTIN 1981 : 189-190 ; É. AUBRION 1985 : 78-83. Pour D. FLACH 1973b : 95, les renvois anonymes sont des « Abweichungen oder Ergänzungen » à sa source principale et traduisent des renvois aux sources complémentaires. Ce trait n'est pas isolé dans l'historiographie ancienne : voir par ex. les remarques de F. MILLAR à propos de Cassius Dion (F. MILLAR 1964 : 35).

[2812] O. DEVILLERS 2003 : 7.

[2813] Rh. ASH 2007a : 27-28.

[2814] O. DEVILLERS 2003 : 193 ; W. SUERBAUM 2015 : 276-277. Un exemple pratique de cette confusion se trouve chez D. PIPPIDI 1965 : 46 n. 2 où l'auteur place sur le même plan un renvoi explicite à des sources orales (*audire me memini ex senioribus*, Tac., *Ann.*, 3.10) et un renvoi « masqué » à des garants précis via une formule anonyme (*sunt qui existiment*, Tac., *Ann.*, 1.80).

source doivent être considérés comme des rumeurs. Un exemple parmi d'autres se trouve lors des funérailles de Germanicus, lorsqu'un groupe anonyme se plaint de la modestie de la cérémonie. Ses propos sont introduits par la formule *fuere qui… requirerent compararentque […]* (« il y en eut pour réclamer… et comparer […], Tac., *Ann.*, 3.5) ; mais au moment où le narrateur revient à son récit, ils sont synthétisés par l'expression *uulgi sermones* (Tac., *Ann.*, 3.6), qui renvoie explicitement à une rumeur. On voit que la frontière entre rumeurs et mentions de source anonymes au pluriel est délicate à dessiner. On aimerait par ailleurs pouvoir s'appuyer sur l'utilisation des temps de Tacite, établir un *sunt qui… adseuerent* (Tac., *Ann.*, 6.28) comme une mention de source écrite, que Tacite a sous les yeux (d'où le présent), et le distinguer d'un *fuere qui… incesserent* (Tac., *Hist.*, 3.77), inscrit dans le récit par l'utilisation du parfait et renvoyant à un véritable échange oral devenu une tradition historiographique. Hélas, les choix de Tacite en la matière ne paraissent ni parfaitement cohérents, ni tout à fait constants[2815]. La sélection est donc nécessairement quelque peu subjective, et dans la continuité de la méthode adoptée dans ce travail, nous nous concentrerons sur les passages comportant des termes ou formules que nous avons définis comme renvoyant effectivement à une rumeur dans l'étude lexico-syntaxique en annexe.

Ainsi tous les renvois à une tradition anonyme ne doivent-ils pas être pris pour des rumeurs historiographiques. De la même façon, toute source orale n'est pas un bruit rumoral, et il faut s'arrêter quelques instants sur la question de l'oralité des sources[2816]. Globalement, la *Quellenforschung* tend à admettre actuellement que Tacite a pu nourrir sa reconstruction du passé de témoignages oraux[2817]. Pour les *Histoires*, il ne fait nul doute que des contemporains des événements de 68-70 étaient encore en vie au moment de la rédaction de l'œuvre[2818]. Pour les *Annales*, le constat vaut sans conteste au sujet du règne de Néron, mais devient de plus en plus difficile à soutenir à mesure que l'on s'éloigne vers celui de Tibère. Sur cette question, il convient de bien faire la distinction entre des témoignages oraux qui auraient été recueillis par des entretiens interindividuels menés par Tacite, au sein même de l'élite romaine, et des rumeurs dont l'historien aurait recueilli les derniers zéphyrs circulant « à l'état sauvage » encore à son époque. L'existence de la première catégorie de sources est une certitude. Tacite paraît y

[2815] P. DUCHENE 2014 : 67 remarque par exemple que le verbe *tradere*, majoritairement utilisé au présent chez Suétone, est alternativement conjugué au présent et au passé chez Tacite ; même constat p. 86 pour les verbes accompagnant *fama*. Une explication est avancée p. 75 au sujet de *credere*, mais ne lève pas toutes les ambiguïtés (les occurrences au passé indiqueraient une naissance contemporaine des faits ; au présent, Tacite signalerait ou la persistance de ces propos, ou leur origine plus récente). La différence de temps entre Tac., *Hist.*, 1.41 (*crebrior fama tradidit*) et de Plut., *Galb.*, 27 (ὡς οἱ πλεῖστοι λέγουσι), qui remontent pourtant à la même source, est typique de la difficulté à fonder des arguments sur ces variations (noter toutefois l'explication convaincante de G. TOWNEND 1964 : 357 n. 47 sur ce passage en particulier).

[2816] En ce sens Ph. FABIA 1893 : 346. D. LONGREE 1996 : 235 souligne le caractère oralisant du métadiscours chez Tacite, ce qui nous invite également à faire preuve de prudence en matière d'oralité littéraire.

[2817] Pour les *Annales*, O. DEVILLERS 2003 : 69-71. Pour les *Histoires*, Ph. FABIA 1893 : 520-522, qui décèle un recours à la tradition orale en Tac., *Hist.*, 3.38-39, 3.75, 4.81 et 5.13. Pour ce savant, cependant, Tacite « n'a pas pu tirer un parti bien considérable de ses renseignements oraux ou de ses connaissances personnelles sur l'époque en question ». Voir aussi R. SYME 1958a : 176-177 ; E. KOESTERMANN 1963, *ad* Tac., *Ann.*, 15.64 ; K. WELLESLEY 1972 : 9-10 ; Cr. FORMICOLA 2001 : 34 (abordant rapidement la question du rapport aux rumeurs) ; Rh. ASH 2007a : 27, qui parle très justement d'« anonymous oral sources » à propos de Tac., *Hist.*, 2.50, 3.65 et 4.81. G. TOWNEND 1964 : 375 n'aborde pas la question, se contenant de signaler, un peu rapidement, qu'elle doit rester « entirely conjectural ». Sur la façon dont Tacite intègre ces sources orales dans le récit, on consultera aussi É. AUBRION 1985 : 68-70.

[2818] R. SYME 1958a : 176-177 en esquisse la liste ; voir aussi K. WELLESLEY 1972 : 9-10.

renvoyer directement lorsqu'il parle des « aveux des condamnés » (*confessiones […] damnatorum*, Tac., *Ann.*, 15.73) de la conjuration de Pison, peut-être obtenus par l'auteur des *Annales* sous les Flaviens[2819]. Nous possédons un document encore plus clair en l'espèce pour les *Histoires* avec la correspondance de Pline le Jeune, et en particulier les deux lettres où celui-ci répond à Tacite, qui lui demandait des informations au sujet de l'éruption du Vésuve[2820]. Ces différents éléments prouvent bien qu'une source orale n'était pas nécessairement une source rumorale : en la matière, les cas évoqués ne satisfont pas à deux critères pour être qualifiés de rumeur, celui de la nature collective de la parole et celui, consécutif au premier, de l'absence d'origine claire de celle-ci. En revanche, il est tout à fait possible – sans que cela soit réellement démontrable – que Tacite ait conservé de ses souvenirs d'enfance quelque trace des nombreuses rumeurs qui couraient lors la guerre civile et vers lesquelles l'élite romaine était contrainte de se tourner, étant donné la faillite des canaux traditionnels de l'information[2821]. Des acteurs plus âgés de cette période troublée, à l'instar d'un Cluvius Rufus, avaient également pu lui confier une description de première main de ces bruits[2822], ce qui ne placerait Tacite qu'à un degré d'éloignement de la rumeur. De manière plus générale, nous verrons dans la sous-partie suivante que les *Histoires* contiennent plus de références clairement identifiables comme des rumeurs historiographiques que les *Annales* et que, surtout, Tacite ne ressent pas le besoin de justifier l'origine rumorale de ses sources : sans doute ne paraissait-il pas anormal que Rome fourmille encore de discussions sur les événements les plus marquants et les plus ambigus de la première guerre civile du principat.

Il a pu sembler plus difficile aux savants d'admettre que des rumeurs avaient survécu depuis l'époque tibérienne ou claudienne, quand bien même Tacite y fait référence explicitement. L'exemple le plus célèbre se trouve dans les propos des « vieillards » (*seniores*, Tac., *Ann.*, 3.16) lors du procès de Pison, que Tacite affirme avoir entendus de lui-même[2823]. Ces discussions incriminaient Tibère sur deux plans : l'empereur aurait confié des *mandata* à Pison contre Germanicus ; Pison aurait été assassiné alors qu'il s'apprêtait à les rendre publics. La distance avec les faits ainsi que la comparaison avec un passage de Suétone qui contient aussi

[2819] Ph. FABIA 1893 : 343-344 ; O. DEVILLERS 2003 : 69 ; 186.

[2820] Plin., *Epist.*, 6.16 et 6.20 (O. DEVILLERS 2003 : 70-71 et les renvois bibliographiques). G. TOWNEND 1964 : 377, Gh. CEAUSESCU 1991 : 73-74 et Rh. ASH 2007a : 26 évoquent également une lettre où Pline répond à Tacite au sujet d'un procès en 93 dans lequel l'épistolier avait joué un certain rôle (Plin., *Epist.*, 7.33).

[2821] Pour les *Histoires*, R. SYME 1958a : 190 affirme que « his personal knowledge should be rated very high » ; voir aussi A. MICHEL 1966 : 188 (« partout, donc, dans les *Histoires*, le témoignage vécu se mêle à l'érudition ») et Cr. FORMICOLA 2001 : 34. L'hypothèse de Gh. CEAUSESCU 1991 : 74 selon laquelle « les souvenirs et les impressions de jeunesse ont été la première source de Tacite [pour les *Histoires*] » est sans doute excessive, mais rappelons que Tacite serait peut-être né en 58 (cf. A. R. BIRLEY 2000 : 236) : à plus de dix ans, la persistance de souvenirs personnels ne semble en effet pas impossible. K. WELLESLEY 1972 : 9 est plus prudent et invite à se tourner plutôt vers une connaissance orale de seconde main, via les acteurs de ces temps troublés que Tacite connaissait personnellement. Cependant, notons encore que le sens traditionnel d'*historiae* (par rapport à *annales*) impliquait que l'historien rapporte des événements dont il a été témoin, voire acteur (R. SYME 1958c : 187-188 sur cette distinction, peut-être fallacieuse).

[2822] J. DIREZ 2012 : 417. Sur les traces (limitées) de Cluvius Rufus dans les *Histoires*, voir l'analyse exhaustive de G. TOWNEND 1964.

[2823] *Audire me memini ex senioribus uisum saepius inter manus Pisonis libellum quem ipse non uulgauerit ; sed amicos eius dictitauisse, litteras Tiberii et mandata in Germanicum contineri, ac destinatum promere apud patres principemque arguere, ni elusus a Seiano per uana promissa foret ; nec illum sponte extinctum uerum immisso percussore. Quorum neutrum adseuerauerim : neque tamen occulere debui narratum ab iis qui nostram ad iuuentam durauerunt*, Tac., *Ann.*, 3.16.

cette information ont généralement conduit à exclure une véritable enquête orale de Tacite et à affirmer qu'il avait trouvé le bruit dans ses sources écrites[2824]. Il ne faudrait toutefois pas ici renverser la charge de la preuve : Tacite présente explicitement l'information comme un bruit (*audire, narratum*) et, anticipant l'incrédulité du lecteur, il explique en introduction et en conclusion comment celui-ci a pu parvenir jusqu'à lui, par l'intermédiaire de témoins visuels qui avaient vécu jusqu'à sa jeunesse (*qui nostram ad iuuentam durauerunt*)[2825]. Autrement dit, il s'attache à démontrer la crédibilité de cette source. Par ailleurs, les *mandata* que Tibère avait confiés à Pison sont mentionnés à plusieurs reprises dans le récit même des événements et font écho au contenu de nombreuses rumeurs qui accusaient Tibère d'être responsable de la mort de son neveu[2826]. Ainsi, comme dans les textes des *Histoires* étudiés *supra*, Tacite présente sans doute dans la séquence de la mort et du procès de Pison une même rumeur via deux perspectives différentes, la première intradiégétique (le bruit naît et se propage au moment des événements), la seconde extradiégétique (le bruit est devenu une tradition populaire que l'historien mentionne dans son récit). Les éléments rappelés dans la partie précédente sur la capacité de la plèbe à construire une mémoire collective sur plusieurs générations par des canaux essentiellement oraux doivent nous empêcher d'utiliser tout argument relatif à l'invraisemblance d'un souvenir conservé sur plusieurs générations. D'ailleurs, il n'est pas innocent que Tacite fasse mention ici des dépositaires de la rumeur qu'étaient les *seniores*, un terme qu'il utilise ailleurs pour renvoyer aux processus de transmission du souvenir et de constitution de la mémoire partagée propres à la plèbe[2827]. Enfin, dans une société où la tradition orale joue un rôle bien plus central

[2824] E. KOESTERMANN 1963, *ad loc. ;* É. AUBRION 1985 : 69 parle d'une « étrange rumeur » et y voit une façon d'orienter le jugement du lecteur ; D. FLACH 1973b : 101-102 semble mettre en doute l'authenticité de cette source orale, pointant vers la possibilité de l'utilisation d'une source littéraire qui aurait conservé la rumeur, concluant par un *non liquet* ; A. J. WOODMAN & R. H. MARTIN 1996, *ad loc.* (il s'agirait d'un *topos* historiographique) ; également O. DEVILLERS 2003 : 69 ; 166-167 (mais p. 193, l'auteur ne semble pas vouloir trancher : « il est permis de supposer une rumeur particulièrement tenace »). *Contra* Ph. FABIA 1893 : 345-346, selon lequel il s'agit effectivement de souvenirs de jeunesse, mais qui poursuit en affirmant ce type de source n'est pas jugé très fiable par Tacite et n'est utilisé que dans ce passage des *Annales* ; R. SYME 1958a : 299 ; 401 croit également en l'existence de ces vieillards et des échanges que Tacite eut avec eux ; C. QUESTA 1967 : 121-122 défend aussi l'idée d'une tradition orale recueillie par l'historien (à laquelle, selon lui, Suétone fait indirectement allusion en Suét., *Tib.*, 52). Pour une défense de la thèse de l'utilisation de rumeurs comme source, voir l'article de Cr. FORMICOLA 2001, en part. p. 35 : « anche sotto forma di tradizione orale, di *auditiones*, la diceria è una fonte, degna di essere vagliata non meno della notizia, univoca o multipla, che viene attribuita agli *auctores*, agl *scriptores eorundem temporum* », citant en sus Tac., *Ann.*, 1.29 et l'opposition *tradunt plerique… alii* : l'auteur adopte en effet une définition très large des rumeurs, qui ne sera pas la nôtre ici, mais la thèse défendue est bien la même (voir une étude de cas p. 45-46 sur Tac., *Ann.*, 4.57-58).

[2825] À propos de Tac., *Ann.*, 2.47, R. SYME 1982 : 69-70 évoque la possibilité d'une source orale, « perhaps from ostensible centenarians whose predilection was to parade in front of travellers », citant d'autres exemples du même genre. Notons que si les vieillards qui avaient vécu jusqu'à la *iuuenta* de Tacite (disons jusqu'au début des années 80) avaient assisté au procès de Pison dans leur propre jeunesse, ils auraient eu 80 ans au moment auquel se réfère l'historien (et non bien plus que 80 ans, comme le pense E. KOESTERMANN 1963, *ad loc.*, qui confond sans doute le moment dont parle Tacite, sa jeunesse, et l'époque de rédaction des *Annales*, à laquelle, bien entendu, plus aucun témoin oculaire du procès de Pison n'était encore en vie) : un âge certes noble pour l'époque, mais pas impossible.

[2826] Pour les *mandata* évoqués par les acteurs du récit, voir Tac., *Ann.*, 2.43, 2.71, 2.77 (cf. W. RIES 1969 : 181 ; O. DEVILLERS 2003 : 167 et n. 49). Pour les rumeurs incriminant Tibère et Livie, voir Tac., *Ann.*, 2.82 (en part. *ideo nimirum in extremas terras relegatum, ideo Pisoni permissam prouinciam ; hoc egisse secretos Augustae cum Plancina sermones*) ou 3.11 (*haud alias intentior populus plus sibi in principem occultae uocis aut suspicacis silentii permisit*).

[2827] Tac., *Ann.*, 2.82 : *uera prorsus de Druso seniores locutos*, mais aussi les *parentes* de Tac., *Ann.*, 1.8 : voir la section précédente de ce chapitre.

que dans la nôtre, il est sans doute prudent de ne pas sous-estimer la part de récits et de traditions populaires, en particulier pour des événements marquants, comme F. MILLAR nous y invite[2828].

Dès lors, il est tentant de considérer que Tacite a, dans ce passage, effectivement eu recours à une rumeur comme source. Qu'il n'en accepte pas complètement la validité[2829] a peu à voir avec notre réflexion : le passage établit bien que l'historien traite certains bruits publics comme des *auctores* potentiels, dont il se doit de rapporter l'opinion si elle lui paraît suffisamment solide. À ce titre, l'expression *neque tamen occulere debui narratum ab iis qui nostram ad iuuentam durauerunt* fait spectaculairement écho à celle de l'épisode du prodige de Regium Lepidum (*ita uulgatis traditisque demere fidem non ausim*, Tac., *Hist.*, 2.50) : dans les deux cas, le lien de Tacite aux rumeurs historiographiques évoque une relation contraignante, typique de celle qui unit l'historien à ses *auctores*.

À bien y regarder, la confrontation entre les sources rumorales potentielles des *Histoires* et celles des *Annales* fait émerger une différence non de nature, mais bien de degré. Dans les deux écrits, il est fait référence à des versions orales trop répandues pour être ignorées. Mais là où les *uulgata* des *Histoires* sont introduits sans mention complémentaire du mode d'acquisition qu'a dû suivre Tacite, les sources orales, collectives et anonymes des *Annales* sont fréquemment accompagnées d'un commentaire sur la façon dont elles sont parvenues à l'historien[2830]. De fait, nous avons vu que, dans son esprit, la distance, qu'elle soit temporelle ou spatiale, était la première cause de déformation du message de la rumeur : cela tient sans doute à son mode de diffusion par reformulation constante de l'information, qui pouvait impliquer une distorsion de plus en plus grande[2831]. Au moment d'évaluer un bruit comme source historique et de le rapporter dans son récit, il importait pour lui d'établir que, dans ce cas précis, la rumeur faisait exception à la règle, puisque l'historien était capable d'identifier sinon la source originale de l'information (impossible en matière de *rumores*), du moins le groupe dans lequel elle circulait (les *seniores*), et d'établir qu'il avait eu lui-même un contact direct avec ce groupe[2832].

2. Essai d'inventaire typologique des rumeurs utilisées comme source

[2828] À propos de la fréquence de la formule « j'ai entendu dire » (ἤκουσα) chez Cassius Dion, tout particulièrement au sujet du théâtre de Pompée, l'historien écrit ces mots qui nous semblent tout à fait valables pour Tacite également, qui était au reste moins distant des événements narrés que Cassius Dion (F. MILLAR 1964 : 36) : « It is not surprising that stories should circulate about the foundation of a major public building which, as Dio says, was still in use. In considering the sources used by ancient historians, we perhaps underestimate the part played by the vague area of knowledge about figures and events in the past, and anecdotes and legends, which would be common to any given society. »

[2829] Il conclut par un *non liquet : quorum neutrum adseuerauerim*, Tac., *Ann.*, 3.16.

[2830] En plus du passage cité de Tac., *Ann.*, 3.16, on renverra à Tac., *Ann.*, 11.27 (*sed nihil compositum miraculi causa, uerum audita scriptaque senioribus tradam*) et les commentaires de W. RIES 1969 : 180-181 ; O. DEVILLERS 2003 : 69.

[2831] Cf. nos analyses dans la deuxième section du chapitre 3. Tacite l'exprime du reste très explicitement pour l'épisode du procès de Pison : *adeo maxima quaeque ambigua sunt, dum alii quoquo modo audita pro compertis habent, alii uera in contrarium uertunt, et gliscit utrumque posteritate* (Tac., *Ann.*, 3.19).

[2832] Cette démonstration laisse un ultime élément en suspens : quelle était l'identité sociale de ces *seniores* ? Membres âgés de l'aristocratie sénatoriale que Tacite aurait fréquentés (à l'instar de Nerva, Verginius Rufus ou Fabricius Veiento, comme le pense O. DEVILLERS 2003 : 69 ; également en ce sens R. SYME 1958a : 299 ; 401) ou anonymes de la foule, vieillards porteurs de la mémoire collective de la plèbe, dont Tacite aurait entendu les échos au forum ou dans certains cercles ? Nous nous heurtons ici aux limites naturelles du manque de documentation explicite.

Nous pensons avoir établi que certains bruits, certes en petit nombre, étaient capables par leur poids, leur rémanence, leur circulation large de devenir de véritables rumeurs historiographiques et de s'imposer à l'historien comme des *auctores* à prendre en compte. Évaluées, tantôt rejetées, tantôt acceptées, ces rumeurs changeaient de dimension en n'étant plus prises en considération par le narrateur, mais bien par l'historien. Dans cette sous-partie, nous réduirons l'objet d'étude en nous concentrant que sur les rumeurs historiographiques relevant des types (3) et (4) de la modélisation présentée en introduction, à savoir les bruits que l'historien reconnaît comme source et qu'il semble suivre, soit qu'elles viennent simplement en appui d'*auctores* écrits (3), soit qu'elles se présentent comme la source principale que l'historien adopte pour un épisode (4). Le plus souvent, ces rumeurs historiographiques sont désignées comme *fama*, mais il arrive que d'autres termes (*rumor*, *uulgare*…) soient employés. L'étude des occurrences permet de faire émerger une ligne de fracture entre deux types d'informations pour lesquelles l'historien se tourne vers une rumeur : un premier ensemble constitué par des traditions non romaines ou des phénomènes merveilleux ; un second qui concerne des épisodes souvent récents de la vie publique et politique de Rome. Nous en dresserons à chaque fois un inventaire, sans consacrer trop de temps à l'analyse détaillée des citations.

i- Traditions ethnographiques et croyances religieuses : la rumeur historiographique comme expression de la distance épistémique ?

Souvent, la présentation des coutumes, notamment de coutumes barbares, ainsi que des prodiges et croyances religieuses se réfère à une rumeur. En voici la liste :

1. Tac., *Germ.*, 45 (*fama uera*) : à la fin du traité, Tacite parvient aux bornes de la Germanie et du monde. Il rapporte le « bruit véridique » que la mer qui s'étend au-delà du territoire des Suiones (peuple scandinave : il s'agit en réalité de la mer du Nord) marque les limites de la nature. On peut noter que cette *fama uera*, étrangement introduite dans une incise[2833], s'oppose à la *persuasio* (« croyance ») selon laquelle on verrait dans cette mer émerger le dieu Soleil chaque matin.

2. Tac., *Hist.*, 1.86 (*prodigia […] diuersis auctoribus uulgata*) : différents prodiges apparurent après l'accession au pouvoir d'Othon. Contrairement à son habitude, Tacite ne les rapporte pas en voix propre, mais sous l'autorité de ce qui s'apparente à un bruit (*uulgare*)[2834]. La comparaison avec Plutarque, qui parle de « rumeurs » (φῆμαι, Plut., *Otho.*, 4) indique deux éléments : 1/ l'information se trouvait dans la source commune à Plutarque et Tacite ; 2/ il s'agit bien d'une véritable rumeur (et non d'un renvoi masqué à une source écrite), née au moment des faits. Immédiatement après ce passage, Tacite

[2833] *Illuc usque (et fama uera) tantum natura*, Tac., *Germ.*, 45. Le passage est parfois présenté comme corrompu, mais nous suivons J. B. RIVES 2002, *ad loc.*, qui analyse *et fama uera* comme « parenthetical ».

[2834] C. DAMON 2003, *ad loc.* met sur le même plan ces *uulgata* que les *nuntiata* dont parle Tite-Live à de multiples reprises (Liv. 28.11, 34.45, etc.), ce qui néglige la spécificité lexicale du verbe *uulgare* chez Tacite, qui renvoie directement au *uulgus* (tandis que *nuntius* évoque plus souvent une communication proprement aristocratique, comme nous l'avons vu). Ch. GUITTARD 2003 : 16-17 relève que la liste est proche « par le ton et l'inspiration » de celles que l'on trouve dans l'annalistique républicaine, mais que Tacite l'a surtout rapportée pour caractériser l'état d'esprit à Rome à ce moment de son récit.

évoque directement une crue du Tibre et décrit méticuleusement les conséquences sur la foule (*uulgus*)[2835]. Cette même foule interprète la catastrophe comme un « prodige » (*prodigium*) et le « présage » (*omen*) d'un échec de la campagne que s'apprête à mener Othon contre Vitellius[2836]. Le vocabulaire oraculaire est donc commun aux *prodigia […] diuersis auctoribus uulgata* du début du passage et, de fait, Tacite rapproche ici le surnaturel du naturel (les deux parties sont reliées par *sed praecipuus […] pauor…*). Il est donc permis de croire que le même *uulgus* qui analysait la crue du Tibre comme un signe était celui qui disséminait les rumeurs au sujet des différents prodiges (ce qui donnerait tout son sens au verbe *uulgare*)[2837]. L'expression *diuersi auctores*, remarquablement utilisée en lien avec une rumeur historiographique, serait alors à comprendre comme une syllepse : les *auctores* sont à la fois les « agents » du bruit[2838] et les « garants » de la tradition à laquelle se réfère Tacite. L'association explicite entre la rumeur (*uulgata*) et le substantif *auctor* est remarquable et apparaît presque comme un oxymore, mais fait écho à celle entre le même terme de *uulgata* et la *fides* de l'historien que l'on trouve en Tac., *Hist.*, 2.50, également au sujet de prodiges. Comme Tacite ne livre ni commentaire méprisant sur le bruit, ni version alternative, il est permis de penser qu'il les considère comme sa source[2839], une source à l'égard de laquelle, comme en Tac., *Hist.*, 2.50, il reste méfiant, mais qu'il se sent contraint de rapporter.

[2835] L'historien évoque avec une précision topographique surprenante (*Tiberis, qui immenso auctu proruto ponte sublicio ac strage obstantis molis refusus, non modo iacentia et plana urbis loca, sed secura eius modi casuum impleuit*, Tac., *Hist.*, 1.86, cf. C. DAMON 2003, *ad loc.*) les cadres de vie de la plèbe (*plures in tabernis et cubilibus intercepti*), donnant au passage une nette valeur sociale, rare chez lui (cf. *fames in uulgus inopia quaestus et penuria alimentorum*).

[2836] Peut-être cette herméneutique des signes divins à laquelle se livre la foule doit être comprise comme une contestation du principat d'Othon à la suite de la grave crise des prétoriens. Le comportement de la foule décrit par Tacite fait en effet penser aux modalités de contestation de Néron par la plèbe dans les années 60 telles que les a analysées E. FLAIG 2002 ; E. FLAIG 2003b.

[2837] Nous ne souscrivons donc pas à l'analyse de P. DUCHENE 2014 : 101 selon laquelle le terme d'*auctores* interdit de voir une origine populaire à ces propos : outre le mouvement général de ce paragraphe, où le *uulgus* joue un rôle central, comme nous l'avons rappelé, nous pensons que l'association de ces *uulgata* à des « garants » sert précisément à créer un effet saisissant, via une syllepse (cf. *infra*), donnant ainsi un poids certain aux prodiges.

[2838] Cette association frappante se trouve également dans la façon dont Ovide décrit la *Fama*, ou plus précisément l'écho que donne le *uulgus* aux rumeurs : *ueniunt, leue uulgus, euntque / mixtaque cum ueris passim commenta uagantur / milia rumorum confusaque uerba uolutant ; e quibus hi uacuas inplent sermonibus aures, hi narrata ferunt alio, mensuraque ficti / crescit, et auditis aliquid nouus adicit auctor* (Ov., *Mét.*, 12.53-58, cf. S. CLEMENT-TARANTINO 2007 : 43). On remarquera plus généralement qu'*auctor* vient d'*augeo*, un verbe habituellement utilisé pour caractériser le processus de diffusion-augmentation d'une rumeur, précisément comme *uulgare*, présent ici aussi. Les *auctores* sont donc, au sens propre, ceux qui, en faisant circuler la rumeur, ajoutent des détails, opération consubstantielle à la course d'un bruit dans l'esprit d'un ancien. *Diuersi* renvoie dans ce sens à l'impossibilité d'isoler une tête de l'hydre de la rumeur, ainsi qu'à sa progression réticulaire : elle ne circule pas linéairement, mais « dans des sens divers », créant plusieurs points nodaux à partir desquels l'information rayonne dans différentes directions, conformément au modèle présenté dans la partie précédente de ce travail. On ne souscrit donc pas complètement à l'explication de H. HEUBNER 1963, *ad loc.*, reprise par J. HELLEGOUARC'H dans les notes de la CUF *ad loc.*, selon laquelle ces bruits seraient *diuersi* parce que provenant de différents groupes, hostiles ou non à Othon.

[2839] Dans la tradition parallèle, Plutarque parle de φῆμαι ἀδέσποτοι (Plut., *Otho.*, 4). Cette formule du biographe grec est très intéressante et appelle une analyse complémentaire. En effet, ἀδέσποτος est un terme que Cicéron utilise en relation avec les rumeurs, mais, chez lui, ἀδέσποτος traduit non pas *diuersi auctores*, mais *sine auctore* (voir par ex. Cic., *Fam.*, 12.9 et 15.17, cf. *supra*, p. 254-255). Si l'on accepte que Plutarque suit ici la source commune, on peut conjecturer que celle-ci contenait l'expression *fama sine auctore* pour renvoyer à ces bruits de prodiges. En ce sens, l'originalité de Tacite, qui ne parle pas de *fama sine auctore*, mais au contraire de *prodigia diuersis auctoribus uulgata* doit être analysée. Est-ce un simple effet de variation ? L'historien n'a pourtant aucun

3. Tac., *Hist.*, 2.3 (*fama recentior tradit*) : la visite de Titus au temple de Vénus de Paphos conduit Tacite à une digression sur ce culte. Après avoir rapporté une première tradition anonyme (*quidam perhibent*) selon laquelle le fondateur du temple serait le roi Aerias, l'historien déroule la version de la *fama*, qu'il semble suivre, laquelle attribue la fondation du temple à Cinyras, l'origine du culte à la venue mythique de la déesse elle-même, et les pratiques cultuelles au Cilicien Tamiras. La même *fama* précise ensuite l'organisation de la religion et la prépondérance donnée aux descendants de Cinyras sur ceux de Tamiras. Les premiers éléments sont explicitement placés sous l'autorité de la rumeur historiographique, tandis que les derniers sont progressivement pris en charge par le narrateur, ce qui signale sans doute l'accord avec l'information rumorale. L'utilisation d'une *fama* comme source est peut-être due ici à l'existence de légendes et de récits locaux qui se transmettaient oralement[2840].

4. Tac., *Hist.*, 2.50 (*uolgata*) : analysé *supra* en amont de cet inventaire, le passage présente un signe qui aurait annoncé la fin d'Othon, à savoir un oiseau qui s'était posé dans le bois de Regium Lepidum et n'était parti qu'au moment de la mort d'Othon. Le passage est important, car il présente la façon dont un bruit a pu naître de façon contemporaine des événements et se cristalliser dans une tradition orale, que l'historien reprend pleinement à son compte ici (le prodige est rapporté au discours direct, après une introduction métadiscursive). On peut ajouter que Dion (abrégé par Xiphilin) présente également le fait et l'attribue à une source orale (φασι, Cass. Dio. 64.10), qui pourrait certes n'être qu'une simple convention historiographique, mais qui correspond bien à la mention de conversations locales chez Tacite (*incolae memorant*). La rumeur semble ainsi attestée.

5. Tac., *Hist.*, 4.84 (*maior fama tradidit*) : à l'occasion des miracles de Vespasien à Alexandrie, Tacite livre une nouvelle digression religieuse, cette fois sur le culte du dieu Sérapis. Celle-ci consiste en une anecdote, placée sous l'autorité des « prêtres égyptiens » (*Aegyptiorum antistites memorant*, Tac., *Hist.*, 4.83), lesquels pallient un manque dans les sources habituelles (*nostri auctores*) de l'historien[2841]. Résumons cette légende : Ptolémée

---

mal ailleurs à caractériser certaines rumeurs comme ayant des *incerti auctores* (Tac., *Hist.*, 2.73) ou même *nullus auctor* (Tac., *Ann.*, 4.10-11). Précisément dans ce dernier passage, nous avons vu que Tacite écartait de suivre une rumeur comme source. L'expression *diuersi auctores* n'est-elle pas justement utilisée ici parce que l'historien choisit de suivre ces bruits ? Elle peut être comprise, nous semble-t-il, comme un moyen de relégitimer la rumeur comme source en lui donnant des *auctores*, un processus auquel participe aussi l'évocation précise de son origine, le *uulgus*, à la fin du chapitre.

[2840] Selon Ph. FABIA 1893 : 246-247, la digression provient tout entière de la source principale de Tacite (Pline, dans son modèle explicatif), qui aurait recueilli lui-même les récits contradictoires sur l'origine du temple, dont les « communications orales » que Tacite mentionne comme *fama*. De notre point de vue, le résultat est le même puisque, par connaissance directe ou indirecte, l'historien se plaçait *de facto* sous l'*auctoritas* d'une rumeur historiographique (d'où le terme de *fama*). Sur l'existence de récits locaux concurrents, voir Rh. ASH 2007a *ad loc.*, qui évoque par exemple l'hypothèse que le nom du fils d'Aerias, mentionné en Tac., *Ann.*, 3.62, ait pu venir de la cité chypriote du même nom, qui aurait ainsi inventé un fondateur légendaire à la ville.

[2841] *Origo dei* <u>*nondum nostris auctoribus*</u> *celebrata : Aegyptiorum antistites sic* <u>*memorant*</u> *[…]*, Tac., *Hist.*, 4.83. Ph. FABIA 1893 : 243-246 a consacré plusieurs pages à la question des sources dans ce passage. Selon lui, Tacite aurait trouvé dans sa source principale (Pline l'Ancien, selon la théorie de la source unique que l'auteur suit) une version assez « sèch[e] et tern[e] » (p. 244) de la légende, qu'il mentionne à la fin du passage (à partir de *nec sum ignarus esse quosdam qui […] perhibent*, Tac., *Hist.*, 4.84). Pour illuminer son récit, Tacite aurait eu recours à une source complémentaire, sans doute grecque : *nostri auctores* renverrait uniquement aux auteurs latins, qui n'auraient pas raconté cet épisode. Plusieurs hypothèses sont avancées quant à l'identité de cette source secondaire : s'il n'exclut pas formellement un témoignage oral des prêtres égyptiens rencontrés dans un voyage,

Ier, fondateur du culte, avait obtenu du roi de la ville de Sinope, près du royaume du Pont, qu'il lui cède la statue de Jupiter-Dis, qu'une vision nocturne lui avait enjoint de ramener à Alexandrie. La foule locale s'y étant opposé, elle fit le siège du temple afin d'empêcher que la statue ne soit emmenée en Égypte. Tacite continue : « c'est de là que vint la tradition (*fama*) plus répandue selon laquelle le dieu, de son propre chef, s'était embarqué en personne sur les navires stationnés le long du rivage » (*maior hinc fama tradidit deum ipsum adpulsas litori nauis sponte conscendisse*, Tac., *Hist.*, 4.84). Une fois la *fama* rapportée, l'historien revient au récit tel qu'il est transmis dans sa source pour cette légende. Enfin, il mentionne d'autres sources, sans doute écrites (*nec sum ignarus esse quosdam qui […] perhibent* ; *multi […] coniectant*). Laissons de côté les commentaires très savants que l'épisode a suscité chez les spécialistes d'histoire religieuse[2842]. Pour ce qui nous concerne, il faut remarquer que la mention de la rumeur (*fama*) est accompagnée d'un comparatif (*maior*). Celui-ci implique que Tacite propose une version différente et complémentaire à celle présentée par les prétendus « prêtres égyptiens »[2843]. De fait, on observe que le récit parallèle de Plutarque (Plut., *Is.*, 28), malgré les similitudes, ne contient pas de rumeur, et que la précision selon laquelle la statue s'était déplacée d'elle-même sur le navire égyptien est propre à Tacite. Cela plaide en faveur de l'utilisation d'une source complémentaire par l'historien. Si nous admettons, en suivant Ph. FABIA, que l'origine de ce récit vient du prêtre égyptien et historien du IIIe s. av. J.-C. Manethon, il se pourrait que la précision *maior fama* s'articule à une opposition entre un discours savant, officiel et livresque (celui de Manethon et de la *Ἱερὰ βίβλος*) et une tradition populaire émanant des populations locales, autour du Pont. De fait, Tacite lie clairement l'émergence de cette *fama*, inscrite dans le récit par l'utilisation du parfait *tradidit*, à la foule (*uulgus*) qui, dans ce qui précède immédiatement la mention de source, encercle le temple[2844]. Cela pourrait constituer le point de départ d'un récit alternatif, transmis sous la forme de rumeur, et auquel l'historien aurait accordé le statut de source historiographique.

6. Tac., *Hist.*, 5.9 (*uulgatum*) : Pompée fut le premier Romain à pénétrer dans le Saint des saints, c'est-à-dire la partie centrale du Temple de Jérusalem. « D'où le bruit qui courut, selon lequel il n'y avait à l'intérieur aucune statue de dieux, que la place était vide, que ce n'étaient que de vains secrets » (*inde uulgatum nulla intus deum effigie uacuam sedem et inania arcana*). Le passage est clairement brachylogique. La thématique (incursion

Ph. FABIA penche plutôt pour une source commune avec Plutarque (Plut., *Is.*, 28), derrière laquelle il reconnaît le prêtre et historien égyptien Manethon (et plus précisément sa *Ἱερὰ βίβλος*), désigné par la périphrase *Aegyptiorum antistites* de Tac., *Hist.*, 4.83. L'hypothèse est très séduisante ; elle a été débattue et d'autres solutions ont été proposées, notamment d'ouvrages intermédiaires entre Manethon et Tacite (cf. H. HEUBNER 1963, *ad loc.*). Il reste à déterminer le rôle qu'y joue la *fama* mentionnée par Tacite, et dont Ph. FABIA ne traite pas.

[2842] Voir la bibliographie recensée par H. HEUBNER 1963 *ad loc*.

[2843] Nous proposons donc une autre lecture de ce *maior* que H. HEUBNER 1963 *ad loc.*, qui glose ainsi l'expression : « Von da an gibt sich der (ohnehin schon mirakulöse) Bericht noch eindrucksvoller: hat doch der Gott nach dieser Überlieferung… » Cette interprétation paraît inutilement compliquée. *Fama* accompagné d'un comparatif renvoie usuellement chez Tacite à une comparaison de deux traditions (souvent une écrite et une orale), cf. Tac., *Hist.*, 1.41, 2.3, 3.71.

[2844] *Vulgus auersari regem, inuidere Aegypto, sibi metuere templumque circumsedere. Maior hinc fama tradidit* […], Tac., *Hist.*, 4.84. Le passage peut faire penser, *mutatis mutandis*, à la foule romaine qui fait le siège du Palatin pour connaître le nom du successeur de Galba, cette configuration produisant précisément de nombreuses rumeurs (*circumsteterat interim palatium publica expectatio, magni secreti impatiens ; et male coercitam famam supprimentes augebant*, Tac., *Hist.*, 1.17).

scandaleuse dans un temple) et le connecteur *inde* évoquent la *fama* historiographique de Sérapis présentée *supra* (Tac., *Hist.*, 4.84). Peut-être s'agit-il pour Tacite de s'appuyer sur des bruits qui naquirent localement et se répandirent dans la région[2845]. L'utilisation de la rumeur comme source, si on l'accepte, est néanmoins très brève et tient plus de la notation.

7. Tac., *Ann.*, 4.67 (*fama tradit*) : la retraite de Tibère à Capri est l'occasion d'une présentation géographique de l'île, suivie d'une évocation historique de son peuplement. C'est celle-ci qui est présentée sous l'égide de la *fama* : un bref discours indirect, non commenté, rapporte que les Grecs ont occupé la région et les Téléboens l'île. Il est probable que Tacite ne suive pas ici sa ou ses source(s) écrite(s) pour reproduire une tradition locale, qu'il avait pu connaître personnellement[2846].

8. Tac., *Ann.*, 6.28 (*maxime uulgatum*) : le phénix est aperçu en Égypte. C'est l'occasion d'une digression sur cet animal extraordinaire[2847]. Tacite évoque d'abord des sources égyptiennes et grecques, soulignant qu'elles ne s'accordent pas sur tout[2848]. Au sujet du nombre d'années entre chacune de ses apparitions, l'historien confronte ce qui est présenté comme une tradition orale (*maxime uulgatum*) et des versions anonymes (*sunt qui adseuerent* ; *nonnulli credidere*)[2849]. D'autres hypothèses sur le comportement de cet oiseau sont présentées comme « incertaines et grossies par les fables » (*incerta et fabulosis aucta*). Ici, *maxime uulgatum* semble s'inscrire dans la continuité des sources écrites, et rien ne dit que Tacite s'appuie explicitement sur des sources orales. Cependant, le sémantisme de *uulgare* est nécessairement à prendre en compte, tout comme le moment où prend place ce renvoi à la tradition commune : il s'agit de trancher entre différentes hypothèses. Autrement dit, il semble que nous soyons ici dans le type (3) de notre modèle initial : un possible renvoi à une version circulant largement, peut-être populaire, qui appuie la préférence donnée (discrètement) à une partie des sources écrites plutôt qu'à une autre. On notera également l'utilisation du terme *fabulosa* à la fin de la digression, qui sert à condamner une partie des légendes courant sur le phénix (notamment le fait qu'il enterrerait son géniteur), tout en soulignant, par contraste, la véracité des autres informations données sur cet animal mythique, parmi lesquelles la « vulgate » sur son

[2845] Ph. FABIA 1893 : 247-259 pense que la source de cette digression sur la Judée et l'histoire des juifs est toujours Pline l'Ancien, lequel avait une connaissance personnelle du pays et de ses habitants. Sur les sources en partie orales de Pline lui-même, voir p. 248, n. 1.

[2846] O. DEVILLERS 2003 : 171. La formulation a également été perçue comme un renvoi à Virg., *Én.*, 7.735, mais on passe alors sous silence la spécificité du tour *fama tradit*. Cf. pour ces hypothèses A. J. WOODMAN 2018, *ad loc.*, qui rappelle, de façon plus intéressante pour notre propos, que la tournure *ea tenuisse* évoque une formule de la littérature ethnographique. Ce lien entre la *fama* historiographique et les contextes ethnographiques est en effet récurrent dans notre relevé : nous y revenons dans la conclusion intermédiaire *infra*.

[2847] La bibliographie sur ce passage est assez large. Sur les sources possibles (*acta*, ouvrage antiquaire, connaissance personnelle comme XVvir…), voir B. BALDWIN 1979 : 199 ; E. KEITEL 1999 ; O. DEVILLERS 2003 : 40; 49. L'utilisation de *uulgatum* n'a pas été commentée, à notre connaissance. La datation de l'épisode par Tacite en 34 et non en 36 comme d'autres auteurs (Pline, Dion) a été analysée comme une volonté d'établir un contraste avec la longue série des meurtres à Rome : la digression serait donc ironique (cf. E. KEITEL 1999 ; O. DEVILLERS 2003 : 240).

[2848] *Phoenix in Aegyptum uenit praebuitque materiem doctissimis indigenarum et Graecorum multa super eo miraculo disserendi. De quibus congruunt et plura ambigua, sed cognitu non absurda promere libet*, Tac., *Ann.*, 6.28.

[2849] *De numero annorum uaria traduntur. Maxime uulgatum quingentorum spatium ; sunt qui adseuerent mille quadringentos sexaginta unum interici*, Tac., *Ann.*, 6.28.

âge[2850]. Nous sommes bien dans la continuité du paradigme de Tac., *Hist.*, 2.50 : des *fabulosa* plaisantes que l'historien dénigre, contre des *uulgata* (traditions orales) et des *tradita* (traditions écrites) qu'il intègre par *fides* pour leur poids historiographique[2851]. Ce parallèle, renforcé par la similitude du sujet puisqu'il s'agit dans les deux cas d'un « oiseau d'une apparence inaccoutumée » (*auis inuisitata specie*, Tac., *Hist.*, 2.50), pourrait indiquer que nous avons bien à faire avec ce *uulgatum* à une rumeur qui s'est concrétisée en tradition.

9. Tac., *Ann.*, 11.14 (*fama est*) : la mention des nouvelles lettres introduites dans l'alphabet latin par Claude est suivie d'une digression sur l'histoire de l'alphabet. Tacite présente d'abord une version égyptienne (*Aegyptii perhibent*), hostile aux récits des Phéniciens, lesquels s'attribuent l'invention des lettres. Un lien causal (*quippe*) donne ensuite à lire la *fama* selon laquelle Cadmos aurait introduit l'usage des lettres en Grèce. Des traditions divergentes donnant une origine grecque à l'alphabet sont ensuite rapportées sous la forme de la mention de source anonyme (*quidam memorant*). On voit généralement dans le traité perdu de Claude sur l'alphabet ou dans les archives d'un discours du même empereur, prononcé à l'occasion de sa réforme, la source de ce passage[2852]. Mais il est évident que Tacite confronte ici différentes traditions. Il faut donc admettre ou bien que sa source faisait état de ces divergences, ou que l'historien a opposé à cette source claudienne des récits concurrents. Dans le passage, la *fama* se présente comme une version proprement phénicienne des événements, distinguée de la tradition égyptienne d'une part (*Aegyptii perhibent*), et de certains récits grecs de l'autre (*quidam memorant*)[2853].

10. Tac., *Ann.*, 13.57 : original dans sa forme, ce passage mentionne une guerre entre deux peuples germains, les Hermundures et les Chattes, pour le contrôle des salines de la Werra[2854]. Tacite donne deux raisons pour ce conflit. La première tient de l'explication psychologique et des stéréotypes attachés aux barbares en général, et aux Germains en particulier (*libido cuncta armis agendi*). Elle peut relever du « discours maximique » théorisé par E. FLAIG, en ce qu'elle est immédiatement complétée par une seconde cause, qui paraît bien plus sérieuse, à savoir leur « religion propre » (*religio insita*). Selon celle-ci, les salines porteraient le signe de la faveur divine, la salinisation étant considérée

---

[2850] Observer le balancement : *haec incerta et fabulosis aucta ; ceterum aspici aliquando in Aegypto eam uolucrem non ambigitur*, Tac., *Ann.*, 6.28. Il faut donc nuancer le jugement d'A. J. WOODMAN 2017, *ad loc.*, qui pense que *haec* renvoie à l'intégralité de la digression (« *haec incerta et fabulosis aucta* and *non ambigitur* seem to pick up, either verbally or conceptually, *miraculo* and *de quibus congruunt et plura ambigua* ») : ce n'est pas tout l'épisode qui appartient plus à la catégorie de la *fabula* qu'à celle de l'*historia*, mais seulement certaines légendes particulières relatives à ce phénix, introduites par la deuxième mention de source (*unde non nulli […] crediderent*), en accord avec le sémantisme de proximité de *haec*.

[2851] *Vt conquirere fabulosa et fictis oblectare legentium animos procul grauitate coepti operis crediderim, ita uulgatis traditisque demere fidem non ausim*, Tac., *Hist.*, 2.50. Le rapprochement est suggéré par A. J. WOODMAN 2017, *ad loc.*

[2852] Voir la bibliographie dans O. DEVILLERS 2003 : 50; 60.

[2853] De façon tout à fait intéressante, à l'occasion du siège de Tyr par Alexandre, Quinte-Curce rapporte, sans sembler y croire complètement, une *fama* selon laquelle les Phéniciens avaient été les premiers à maîtriser ou à faire connaître l'usage des lettres (*et, si famae libet credere, haec gens litteras prima aut docuit, aut didicit*, Curt. 4.4). Le rapprochement entre les deux auteurs était déjà évoqué par Juste Lipse. La *fama* de Tacite est-elle le prolongement de celle de Quinte-Curce ? Remontent-elles toutes deux à la même source, écrite ou orale (sous forme de récits locaux) ? Il reste difficile de se prononcer.

[2854] Selon une identification possible, cf. E. KOESTERMANN 1963, *ad loc.* pour les autres théories.

comme une sorte de prodige. C'est la description très précise et technique de ce deuxième motif qui pourrait être considérée comme une rumeur (au sens médiatique du terme que nous utilisons dans ce travail) devenue source. De fait, même si l'historien n'utilise pas de terme précis renvoyant à un bruit, il développe un long discours indirect rapporté aux peuples germains en général. Aucune autre source n'est mentionnée, de sorte que Tacite semble ici se fier à ces discours collectifs et anonymes[2855].

Ces dix textes font émerger de nombreuses lignes de convergence et permettent de caractériser plus finement un type possible de recours à la rumeur comme source. En effet, nous avons ici regroupé des passages à caractère ethnographique (1, 3, 7, 9), relevant de prodiges ou de phénomènes extraordinaires (2, 4, 8), voire des deux (5, 6, 10). Pourquoi Tacite a-t-il tendance à revendiquer le recours à des sources orales, anonymes et collectives sur ces sujets précis ? Dans le cas des prodiges, il peut s'agir de modéliser une certaine distance par rapport aux informations rapportées : de tels phénomènes sont trop attestés pour les ignorer mais l'historien, réticent à les prendre lui-même en charge, choisit de se défausser sur une autorité extérieure. Que cette autorité soit la foule se comprend si l'on garde en tête la vision tout empreinte de stéréotypes qu'était celle de Tacite sur le *uulgus* prompt à la crédulité[2856]. Pour ce qui est des passages plus nettement ethnographiques, la mention explicite d'un renvoi à la rumeur comme source met en évidence le fait que l'origine de telle ou telle coutume est à trouver moins dans une documentation littéraire que dans les récits oraux qui se transmettent hors du champ de l'écrit[2857]. Une hypothèse complémentaire serait que l'utilisation d'une *fama* historiographique, considérée comme plus superficielle qu'un garant écrit, pouvait fonctionner comme un marqueur de la réserve de l'historien[2858].

Un second enseignement est que la majorité de ces passages concerne des peuples orientaux, qu'il s'agisse de Grecs (7) ou plus souvent du Proche-Orient, dans le sens large de l'expression

---

[2855] On a pu suggérer une utilisation de Pline ici (par exemple J. WILKES 1972 : 200, qui rapproche le passage de Plin., *Nat.*, 31.39.82-40.83, et surtout E. KOESTERMANN 1963, *ad loc.*), mais le rapprochement semble assez superficiel : le passage de Pline relatif à la Germanie est très bref et factuel (*Galliae Germaniaeque ardentibus lignis aquam salsam infundunt*, Plin., *Nat.*, 31.39.83) et ne peut suffire à expliquer le long développement de Tacite et l'utilisation d'un discours collectif anonyme. Le rapprochement avec Varr., *Rust.*, 1.7 suggéré par le même auteur est plus intéressant, car Varron rapporte une autopsie qu'il a faite (*in Gallia transalpina intus, ad Rhenum cum exercitum ducerem, aliquot regiones accessi, ubi […] salem nec fossicium nec maritimum haberent, sed ex quibusdam lignis combustis carbonibus salsis pro eo uterentur*), mais reste difficile à étayer. B. WALKER 1952 : 141 juge en tout cas le passage remarquable (« extraordinary accout »), sans doute parce qu'il détonne avec les autres digressions tacitéennes.

[2856] Voir le premier chapitre de ce travail. D'autres passages lient clairement une parole collective et un espace barbare, sans que l'on puisse parler de rumeur car la prise de parole semble s'inscrire dans un cadre institutionnalisé. On pense par exemple aux vaticinations des femmes bretonnes qui rapportent des prodiges annonçant des désastres aux Romains (*et feminae in furorem turbatae adesse exitium canebant, externosque fremitus in curia eorum auditos, consonuisse ululatibus theatrum uisamque speciem in aestuario Tamesae subuersae coloniae* […], Tac., *Ann.*, 14.32). Le texte est assez proche dans son thème et sa forme de (2), Tac., *Hist.*, 1.86, qui évoque cependant plus nettement une voix de foule.

[2857] L'oralité des civilisations de Germanie est mise en évidence par Tacite dès l'ouverture de son traité : *celebrant carminibus antiquis, quod unum apud illos memoriae et annalium genus est, Tuistonem deum terra editum* (Tac., *Germ.*, 2). On pourra ajouter au corpus une autre *fama* concernant la Germanie, dont la nature historiographique n'est pas certaine et qui semble plutôt saisie comme un simple élément intradiégétique (*superesse adhuc Herculis columnas fama uulgauit*, Tac., *Germ.*, 34).

[2858] Sur les hésitations et la prudence de Tacite face à « des faits légendaires » ou des « peuples très lointains », voir É. AUBRION 1985 : 77.

(3, 5, 6, 8, 9) ; dans ces cas, la tradition commune est souvent opposée à d'autres versions (3, 5, 8, 9), derrière lesquelles on peut parfois distinguer des traditions savantes – c'est, en tout cas, très net pour le texte (5)[2859]. La rumeur historiographique semble donc se référer à des récits populaires traditionnels, différents des versions livresques[2860] dans leur présentation des coutumes et prodiges. Comment l'historien a eu connaissance de ces traditions, qui paraissent locales ? Étaient-elles consignées dans les sources encyclopédistes de seconde main qu'avait pu consulter Tacite ? C'est sans doute l'hypothèse la plus probable. Néanmoins, nous savons que Tacite fut proconsul d'Asie, soit une zone liée à beaucoup de ces rumeurs historiographiques. Eut-il la possibilité de recueillir des variantes locales de certaines légendes ? Cette hypothèse, qui fait écho à une méthode semble-t-il pratiquée par Plutarque[2861], est tentante, en particulier pour le texte (5), où une version « officielle » égyptienne semble contredite par l'historien sur la foi de traditions locales ; or, la ville de Sinope où le prodige était censé s'être produit se situait dans la province de Bythinie et Pont voisine de l'Asie proconsulaire que tenait Tacite. Elle semble se heurter cependant à des problèmes chronologiques[2862], le gouvernement proconsulaire de Tacite étant habituellement situé entre 112 et 114 et la publication des *Histoires* avant 110[2863]. La présence de ce corpus important de cas de *fama* historiographique liée aux traditions populaires orientales a de quoi étonner, et peut-être faudrait-il suggérer ici des reprises plus tardives[2864]. Il n'est pas non plus exclu que Tacite ait voyagé dans la partie orientale de la méditerranée *avant* d'écrire les *Histoires* : on trouve dans la vie de Tacite, telle qu'elle a été reconstituée à partir d'une documentation peu abondante, plusieurs blancs où un séjour dans les provinces de l'est de l'Empire est tout à fait

[2859] Il faudrait s'interroger sur le fait que le verbe utilisé pour renvoyer à ces traditions plus institutionnalisées auxquelles s'oppose la *fama* est *perhibere*. Ce terme semble décrire une parole non romaine, locale, souvent religieuse, mais portée par des locuteurs autorisés (cf. aussi Tac., *Ann.*, 2.60, *indigenae perhibent*). Voir le relevé et l'observation de P. DUCHENE 2014 : 104-105.

[2860] Portant sur un thème proche (ethnographie religieuse, contexte égyptien), la mention des traditions locales relatives à Hercule au nord de l'Égypte n'a pas été incluse dans ce petit corpus, car il n'adopte pas spécifiquement une forme rumorale (*[Herculem] indigenae ortum apud se et antiquissimum perhibent*, Tac., *Ann.*, 2.60). Cela illustre surtout les difficultés à fonder des typologies précises sur les choix lexicaux de Tacite.

[2861] Voir Plut., *Dem.*, 2 (cité par F. MILLAR 1964 : 36).

[2862] C'est cet obstacle qui conduit Ph. FABIA à rejeter cette hypothèse au sujet de la digression sur la Vénus Paphienne (3) et à conclure que la *fama* était déjà rapportée par Pline (Ph. FABIA 1893 : 247).

[2863] Voir A. R. BIRLEY 2000.

[2864] L'hypothèse est très fragile et n'est avancée qu'à titre de piste exploratoire. On peut cependant remarquer que, dans le cas (5) de Tac., *Hist.*, 4.84 (digression sur Sérapis), la *maior fama* qui semble discordante par rapport à la source supposée de l'épisode (Manethon) et, rappelons, qui est absente du récit parallèle de Plutarque, est rapportée en une phrase très brève, sans incidence sur ce qui précède et ce qui suit : *aduocata contione iussa numinis, suos Ptolemaeique uisus, ingruentia mala exponit : uulgus auersari regem, inuidere Aegypto, sibi metuere templumque circumsedere. Maior hinc fama tradidit deum ipsum adpulsas litori nauis sponte conscendisse. Mirum inde dictu, tertio die tantum maris emensi Alexandriam adpelluntur* (nous soulignons ce qui pourrait éventuellement être considéré comme un ajout, avec une ponctuation différente de la CUF pour matérialiser l'aspect « détachable » de la *fama*). La reprise postérieure du texte est généralement acceptée pour les *Annales* (cf. par exemple R. SYME 1982 : 71 : « additions enforced by subsequent knowledge are not beyond surmise »), ce qui ne signifie naturellement pas que cela soit également le cas pour les *Histoires*, mais plutôt que l'opération n'a rien d'improbable.

probable[2865]. Pour les cas présents dans les *Annales* (6, 7, 8), l'obstacle chronologique par rapport au proconsulat d'Asie est levé[2866].

Quoi qu'il en soit, on est frappé de voir dans tous ces passages que la rumeur historiographique constitue l'autorité vers laquelle se tourne l'historien. Eu égard au mépris constant affiché envers la foule et ses voix dans le récit lui-même, lire des expressions comme *fama uera* (1), ou constater la présence de discours indirects très longs auxquels Tacite laisse largement la parole, sans commentaire exprimant un discrédit (voir 2 ou 10), ne peut que frapper. Ces rumeurs historiographiques ne sont marquées ni par l'excès, ni par le désordre ; elles s'opposent parfois à des traditions fantaisistes (1 et 8) et semblent ainsi accéder à une forme de dignité que leurs homologues intradiégétiques ont du mal à atteindre. De ce fait, par-delà les effets de manche du narrateur, la foule paraît bien être légitimée comme instance productrice de savoir, quand bien même celui-ci est limité à des sujets distants et subalternes.

ii- Événements politiques contemporains et déficit en information

Un deuxième ensemble de rumeurs historiographiques émerge de la lecture de Tacite et contraste très fortement avec le premier. Point de barbares ou d'orientaux ici, et peu d'affaires religieuses, puisqu'il s'agit surtout de débats sur des affaires militaires ou politiques. Voici les cas relevés :

11. Tac., *Hist.*, 1.41 (*crebrior fama*) : la mort de Galba est l'objet de traditions divergentes. Tacite rapporte d'abord un débat sur les dernières paroles du vieil empereur, sous la forme d'une mention de source anonyme (*uarie prodidere, alii, plures*). Une autre interrogation

[2865] Il faut ici également faire preuve de beaucoup de prudence. Néanmoins, si nous suivons la synthèse proposée par A. R. BIRLEY 2000 à partir des sources littéraires (Tacite lui-même, Pline) et épigraphiques, il semble évident que Tacite passa plusieurs années de sa vie hors de Rome avant le proconsulat d'Asie. Certains de ces séjours pouvaient avoir donné à Tacite l'occasion de découvrir l'Orient méditerranéen et de recueillir, dans un objectif historiographique ou non, certaines légendes locales transcrites ensuite sous la forme de *fama* dans les digressions des *Histoires* et des *Annales*. A. BIRLEY rappelle ainsi qu'entre le vigintivirat (datant 76) et la préture (88), il faut supposer un tribunat militaire, que l'auteur suggère de situer sous le commandement d'Agricola en Bretagne (en 77-79, cf. p. 237), et peut-être un poste de légat auprès d'un proconsul avant ou après le tribunat de la plèbe, dont le même A. BIRLEY affirme qu'il avait pu avoir lieu auprès de Frontin dans la province proconsulaire d'Asie, en 85-86 (cf. p. 238 et 245). Ensuite, Tacite quitta Rome après l'exercice de la préture pour un commandement de légion ou pour une fonction civile. Si la première possibilité est jugée plus probable par A. BIRLEY (p. 235), qui note également que, statistiquement, Tacite a plus de chances de s'être trouvé à la tête d'une légion du Rhin ou du Danube, il est notable que Gl. W. BOWERSOCK 1993 ait proposé, en se fondant sur l'intérêt manifeste de Tacite pour l'Asie et l'Achaïe, que le futur historien ait été successivement légat auprès du proconsul d'Achaïe, puis d'Asie (tout part. p.9, *contra* A. R. BIRLEY 2000 : 245). Il faut encore ajouter deux blancs où un gouvernement de province doit être envisagé : entre la préture et le consulat, exercé en 97, où Tacite aurait été gouverneur d'une province de rang prétorien (sans doute de 94 à 96-97, cf. A. R. BIRLEY 2000 : 235) ; puis, après le consulat et avant 104 ou 105, comme on le déduit d'une lettre de Pline (Plin., *Epist.*, 4.13), il aurait été à la tête d'une province de rang consulaire (cf. p. 235, 240-241) – R. SYME 1958a : 71-72 pensait à la province de *Germania Superior*, mais il ne s'agit que d'une conjecture. Résumons : quatre ou cinq longs séjours hors de Rome semblent se dessiner pour la carrière de Tacite avant le proconsulat en Asie, soit largement assez de place et de temps (près de quinze ans cumulés) pour prendre au sérieux l'hypothèse d'un voyage dans les provinces orientales de l'Empire. De manière générale, « thirty years as a senator could not leave a man in total ignorance about the province of Asia », comme le relevait déjà R. SYME, mettant en lumière l'intérêt de Tacite pour cette partie du monde (R. SYME 1958a : 465-466).

[2866] Sur l'influence du proconsulat d'Asie dans certains passages des *Annales*, notamment dans une digression « ethnographico-religieuse » (Tac., *Ann.*, 2.54), voir R. SYME 1982 : 69-70.

concerne le nom du meurtrier. Deux traditions – la première attribuant l'acte à Terentius, l'autre à Laecanius – sont présentées sous la même forme de la mention de source anonyme (*quidam, alii*) ; leur est opposée une *crebrior fama* qui rapporte (*tradere*) que ce fut Camurius. Cette dernière hypothèse semble avoir la faveur de Tacite, qui la développe un peu plus longuement[2867]. Ces divergences de tradition sont également présentes chez Plutarque (Plut., *Galb.*, 27), ce qui semble indiquer que le débat était mentionné dans la source commune, quelle qu'elle soit. Cela n'interdit cependant pas que la *fama* renvoie, en dernier lieu, à une véritable rumeur. En effet, on remarquera que Plutarque mentionne la tradition attribuant le meurtre à Camurius à un groupe numériquement dominant et utilise, lui aussi, le lexique de l'oralité (ὡς οἱ πλεῖστοι λέγουσι) : il est tout à fait possible qu'il s'agisse d'une simple convention historiographique, mais le verbe λέγειν pourrait également avoir conservé son sens plein de « dire ». En d'autres termes, l'auteur de la source commune s'était peut-être renseigné oralement sur le coupable du meurtre[2868]. Au reste, Plutarque cite les traditions divergentes (culpabilité de Terentius, de Laecanus, de Fabius Fabullus) avec une formule qui paraît renvoyer plus clairement à des sources écrites de nature historiographique (ἔνιοι […] ἱστοροῦσιν). Par ailleurs, on notera que Plutarque développe moins la tradition (rumorale ?) majoritaire qu'une ultime version, celle qui attribuait le meurtre à un certain Fabius Fabulus, non mentionné par Tacite[2869].

12. Tac., *Hist.*, 3.65 (*fama fuit*) : évoquant les pourparlers entre Vitellius et Flavius Sabinus, frère de Vespasien, dans le but d'obtenir du premier une reddition sans bain de sang, Tacite mentionne un accord conclu discrètement dans le temple d'Apollon. Dans une incise, il indique quelle est sa source pour cette information, désignant la *fama* (*ut fama fuit*). La mention de cette rumeur au passé peut nous faire hésiter sur son statut (intradiégétique ou historiographique ?), mais comme le passage semble dépourvu de toute forme d'insinuation ou de caractérisation, il paraît naturel de le considérer comme une mention de source. À la fin de ce passage, l'historien indique discrètement comment une rumeur aurait pu naître de cet entretien qui n'était pas public : il y avait deux témoins oculaires et auriculaires, Cluvius Rufus[2870] et Silius Italicus, tandis que des personnes voyaient la scène à quelque distance et cherchaient à l'interpréter. La tournure de Tacite (*procul uisentes*) est pour le moins vague[2871]. Elle pourrait cependant évoquer des gens du commun qui fréquentaient le bâtiment public qu'était le temple d'Apollon Palatin et qui,

---

[2867] *De percussore non satis constat : quidam Terentium euocatum, alii Laecanium ; crebrior fama tradidit Camurium quintae decimae legionis militem impresso gladio iugulum eius hausisse*, Tac., *Hist.*, 1.41.

[2868] Dans ce sens G. TOWNEND 1964 : 357.

[2869] Sur les raisons de cette omission consciente de Tacite (puisqu'elle semble se trouver dans la source commune), voir R. SYME 1958a : 189 (Tacite passe sous silence un détail inconvenant) ou G. TOWNEND 1964 : 357-358 (compression de la source et reconfiguration de plusieurs détails chez Tacite).

[2870] La présence de Cluvius Rufus à cet entretien, combinée au recours de Tacite à la *fama* comme source, est généralement prise comme un signe que l'auteur des *Histoires* n'a pas eu recours aux travaux historiques de cet historien consulaire, cf. R. SYME 1958a : 675 et déjà Ph. FABIA 1893 : 176. Dans le même sens, K. WELLESLEY 1972, *ad loc.*, qui ajoute de surcroît l'hypothèse (moins probable et plus délicate à soutenir) que Cluvius Rufus ait écrit jusqu'à cette période, mais sans spécifier que l'accord fut conclu dans le temple d'Apollon Palatin. *Contra* H. HEUBNER 1963, *ad loc.*

[2871] *Saepe domi congressi, postremo in aede Apollinis, ut fama fuit, pepigere. Verba uocesque duos testis habebant, Cluuium Rufum et Silium Italicum ; uultus procul uisentibus notabantur, Vitellii proiectus et degener, Sabinus non insultans et miseranti propior*, Tac., *Hist.*, 3.65.

privés de tous les signes nécessaires pour comprendre la teneur de cette rencontre, auraient conjecturé sur son contenu, donnant l'impulsion nécessaire à la naissance d'une rumeur. La configuration serait proche de ce que nous avons vu *supra* sur la difficulté pour l'aristocratie romaine de tenir une réunion complètement fermée à la plèbe, et sur les rumeurs apparaissant autour des lieux publics dont l'élite pense contrôler l'herméticité, à tort[2872].

13. Tac., *Hist.*, 3.71 (*crebrior fama*) : l'épisode de l'incendie du Capitole donne lieu à la présentation d'une controverse sur la responsabilité de ce drame[2873]. Deux traditions sont mentionnées par Tacite : celle qui faisait des assaillants les coupables (les partisans de Vitellius, encore empereur à ce moment du récit), et celle qui attribuait la faute aux assiégés, c'est-à-dire au parti pro-flavien regroupé autour du frère de Vespasien, le préfet de Rome Flavius Sabinus. La première ne fait pas l'objet d'une mention de source, tandis que la seconde est présentée comme la *crebrior fama*. On pense généralement ici que Tacite s'écarte de la propagande flavienne, qui voulait naturellement dédouaner Flavius Sabinus et faire peser la responsabilité sur les Vitelliens, pour suivre une tradition minoritaire dans la documentation littéraire telle qu'elle nous est parvenue[2874], mais qu'il désigne comme dominante (*crebrior*). L'exemple est intéressant, car il fournit un argument « politique » en faveur de l'interprétation de *fama* comme véritable rumeur. De fait, puisqu'il est évident que les Flaviens, une fois parvenus au pouvoir, imposèrent leur propre présentation des faits (qui dédouanait Flavius Sabinus et incriminait Vitellius), il est permis de penser que la plus grande partie de la production littéraire de cette époque adoptait la même perspective[2875], sans quoi elle eût attiré sur elle des risques de censure. Inversement, les versions dissidentes de l'événement devaient circuler « sous le manteau », par les canaux oraux de la rumeur qu'il était difficile de contraindre. Même en l'absence d'informations certaines sur le déroulement des événements, la version qui présentait les assiégés (donc le camp flavien) comme responsables du début de l'incendie était ainsi majoritaire (*crebrior*) au sein de la population. Deux raisons peuvent être avancées pour la diffusion plus grande de cette lecture des événements. D'une part, elle

[2872] Voir dans les *Histoires* l'impossibilité à tenir secrètes les informations sur l'adoption de Pison (Tac., *Hist.*, 1.17) et nos remarques sur le Sénat dans le chapitre 5.

[2873] Sur les sources de ce passage, Ph. FABIA 1893 : 221 et G. TOWNEND 1964 : 364-367. Voir également A. MICHEL 1966 : 205.

[2874] Laquelle reproduit le plus souvent la perspective flavienne, cf. Pline., *Nat.*, 34.17.38, Suét., *Vit.*, 15, Jos., *Bell. Iud.*, 4.11.649. Cass. Dio. 65.17 fait des Vitelliens les incendiaires du temple, mais distingue la combustion des « lieux voisins », pour laquelle n'attribue pas de responsabilité explicitement (ἐμπρησθέντων […] τῶν περὶ τὸ Καπιτώλιον, cf. K. WELLESLEY 1972 : 16). Sur la présentation complexe de ces versions chez Tacite, voir K. WELLESLEY 1972 : 16-20 et H. HEUBNER 1963 : 151 (vol. 3) avec les renvois à la bibliographie antérieure. G. TOWNEND 1964 : 366-367 voit la plume de Cluvius Rufus derrière la principale version pro-flavienne suivie par Dion et par Suétone (Flavius Josèphe ayant encore exagéré la tradition commune chez les historiens).

[2875] L'exemple le plus frappant était sans doute l'œuvre historique de Pline, cf. Ph. FABIA 1893, *passim* ; mais cette opinion a été nuancée, et la publication tardive de l'œuvre historique de Pline a pu être interprétée comme le signe qu'elle n'était pas parfaitement en phase avec la propagande flavienne (cf. G. TOWNEND 1964 : 367). Voir plus généralement Rh. ASH 2007a : 27 et G. TOWNEND 1964 : 341-342 sur les différents contournements possibles de la censure flavienne chez les historiens de cette époque (omissions, publication posthume, mensonges…), et les jugements sévères de Tacite à leur égard en Tac., *Hist.*, 2.101 et 3.86. On pense également aussi à la fameuse phrase du début des *Histoires* sur les phénomènes de censure : *rara temporum felicitate ubi sentire quae uelis et quae sentias dicere licet* (Tac., *Hist.*, 1.1).

paraissait sans doute plus logique : comme le relève K. WELLESLEY dans son commentaire[2876], mettre le feu aux toits des temples qui leur permettait d'accéder au Capitole, comme le décrit Tacite, aurait été une tactique absurde de la part des Vitelliens, et il est de loin plus sensé de considérer que le camp flavien voulut, de cette façon, couper les accès secondaires à ce lieu. D'autre part, ce récit avait sans doute été le premier à se diffuser dans la foule, et l'on peut même cerner de près son origine, ainsi que l'a montré P. COSME : juste après l'incendie, Vitellius jugea Flavius Sabinus et le consul Quintius Atticus sur les marches qui menaient au palais (Tac., *Hist.*, 3.74), contraignant le second à avouer sa culpabilité dans l'incendie en public[2877]. Que cet aveu soit véridique ou non, il fut fait devant une foule bigarrée, particulièrement impliquée émotionnellement dans cet événement traumatique : tous les ingrédients étaient réunis pour donner naissance à un bruit tenace, difficilement combattable par les Flaviens après coup, qui se cristallisa ensuite en la rumeur historiographique mentionnée par Tacite.

14. Tac., *Ann.*, 6.30 (*fama constans*) : le général de Germanie supérieure, Lentulus Gaetulicus, évita d'accompagner Séjan, son gendre, dans sa chute en menaçant Tibère à mots couverts dans une lettre de se rebeller contre lui s'il était rappelé à Rome ; c'est, du moins, ce qu'affirme une *fama constans*. Le passage a été présenté *supra* comme un exemple de modalisation de l'historien face à un fait dont il sait qu'il paraîtra étonnant à ses lecteurs[2878]. Cependant, même si Tacite se protège ainsi d'une accusation d'invraisemblance, il faut remarquer que cette rumeur historiographique est développée par un discours indirect assez long présentant le contenu de la lettre supposément adressée à Tibère par Gaetulicus. Le texte se conclut par un commentaire de l'historien, typique du discours métalittéraire qui accompagne la promotion d'une rumeur comme garante du récit historique. En effet, Tacite précise que « cette lettre, quoique étonnante, tire son crédit de ce que, seul parmi les proches de Séjan, Gaetulicus n'avait pas été attaqué et avait continué de bénéficier d'une grande faveur » (*haec, mira quamquam, fidem ex eo trahebant, quod unus omnium Seiani adfinium incolumis multaque gratia mansit […]*). On retrouve ici la phraséologie de Tac., *Hist.*, 2.50 : Tacite avoue avoir conscience du caractère surprenant d'une tradition orale (*fama* ici[2879], *uulgata* en Tac., *Hist.*, 2.50), mais se représente comme contraint par la *fides* (même terme dans les deux extraits) envers ses sources ; dans ce passage-ci, il va jusqu'à défendre la crédibilité de la rumeur en en exposant la logique interne.

15. Tac., *Ann.*, 12.21 : ce passage est formellement plus original, et par conséquent plus ambigu ; son inscription dans la série des rumeurs historiographiques n'est pas parfaitement certaine. Le texte concerne la reddition de Mithridate II, roi du Bosphore jusqu'en 44, puis ennemi des Romains. Capturé et envoyé à Rome, il s'y entretint, vraisemblablement secrètement, avec Claude. Les détails de cette entrevue sont livrées en

[2876] K. WELLESLEY 1972, *ad loc.* (également H. HEUBNER 1963 : 151 dans le même sens) ; voir aussi p. 17, où la *crebrior fama* est interprétée comme « l'opinion publique » et attribuée au « Romain moyen » (« average man »). Rien ne nous contraint cependant à supposer une source individuelle à cet épisode comme le fait K. WELLESLEY, qui pointe sans justification convaincante Verulana Gratilla comme la source (orale) de cette version.

[2877] Tac., *Hist.*, 3.75, cf. P. COSME 2012a : 195-196.

[2878] Cf. *supra*, p. 520-521, où la bibliographie est indiquée.

[2879] P. DUCHENE 2014 : 89 considère bien cette *fama* comme « un bruit qui a persisté à courir ».

deux temps et de deux façons par l'historien[2880]. Tout d'abord, l'attitude de l'ancien roi est portée à la connaissance du lecteur via ce qui s'apparente à une mention de source anonyme (*ferebatur*). Ensuite, la déclaration pleine de morgue faite à Claude est présentée telle qu'elle « se divulgua dans la foule » (*elata uox eius in uulgum*). De toute évidence, ce discours direct bravache ne peut constituer une quelconque version officielle ; il présente une image assez peu flatteuse de Claude, qui ne répond pas à la provocation de Mithridate et apparaît particulièrement passif, dans la continuité du portrait que Tacite lui consacre. Il n'est pas impossible qu'il s'agisse d'un véritable bruit qui se serait joué du secret du palais, via les canaux mentionnés dans la deuxième partie de ce travail (domesticité par exemple). Si le passage reste cependant trop allusif pour l'affirmer de façon positive, le *uulgus*, réel ou imaginé par Tacite, constitue la source du renseignement et accède ainsi, au moins formellement, au statut de garant du récit.

16. Tac., *Ann.*, 14.2 (*fama inclinat*) : ce texte portant sur les bruits d'inceste entre Néron et Agrippine et exposant des divergences quant à leur responsabilité respective dans cet acte scandaleux a été analysé dans la sous-partie précédente. Comme nous l'avons mis alors en valeur, Tacite semble présenter dans ce texte une rumeur en cours de constitution (*peruulgatum esse*) et devenant une *fama* historiographique. Quoi qu'il ne s'agisse pas de la source principale que suit Tacite, elle est tout de même présentée comme un garant potentiel et donne un argument à l'historien pour trancher entre deux versions, celle de Fabius Rusticus et celle de Cluvius Rufus[2881].

Avec six extraits, dont un équivoque, cette deuxième catégorie de passages faisant appel à une rumeur historiographique est moins fournie que la première. Elle ne se signale pas moins par sa cohérence thématique : il s'agit d'événements touchant la vie politique romaine et inscrits dans l'actualité (à la différence des traditions exotiques ou prodigieuses observées ci-dessus). Leur cadre est très majoritairement urbain (11, 12, 13, 15, 16), un seul cas étant plus ambigu (14) ; plus précisément, ces rumeurs sont en lien avec les trois grands lieux de la vie publique romaine au Ier siècle, le Palatin (12, 15, 16), le Capitole (13) et le Forum (11). Dans la moitié des cas (11, 13, 16), elles entrent en débat avec d'autres sources ; dans l'autre (12, 14, 15), elles représentent la seule tradition que l'historien rapporte. Généralement, la rumeur que suit Tacite semble naître d'événements privés ou secrets, ce qui pouvait expliquer pourquoi les sources écrites lui paraissaient défaillantes, ou étaient tout simplement inexistantes. Ce secret est lié à la nature même du régime impérial sous les Julio-Claudiens, soit que certaines affaires, normalement publiques, soient traitées dans un cadre privé (14, 15), soit qu'il s'agisse des déboires internes à la *domus Augusta* (16). Pour la guerre civile de 68-70, les raisons de ce secret sont différentes : il peut être créé par le chaos des batailles de rue, qui fait fuir la

[2880] *Traditus posthac Mithridates uectusque Romam per Iunium Cilonem, procuratorem Ponti, ferocius quam pro fortuna disseruisse apud Caesarem ferebatur, elataque uox eius in uulgum hisce uerbis : « Non sum remissus ad te, sed reuersus : uel si non credis, dimitte et quaere. »* (Tac., *Ann.*, 12.21)

[2881] Nous suivons donc ici l'analyse de Ph. FABIA 1893 : 348 : la *fama* désigne une tradition bien distincte (parce qu'orale, anonyme et collective, à l'image de ce qui définit une rumeur) des versions écrites de Fabius Rusticus et de Cluvius Rufus (interprétation différente chez P. DUCHENE 2014 : 90).

population et limite les spectateurs d'un acte important (11[2882], 13), ou recherché par les acteurs des événements (12). Ainsi le manque d'information pouvait-il expliquer l'existence de récits divergents et, au contraire, le manque de fiabilité de la tradition écrite vers laquelle se tournait habituellement Tacite.

La distribution des occurrences entre les *Histoires* et les *Annales* est équilibrée. Cependant, une différence émerge des formules introductives, et celle-ci nous paraît significative. En effet, les rumeurs historiographiques des *Histoires* sont souvent accompagnées d'un adjectif au comparatif qui permet au lecteur de juger de leur poids par rapport à des traditions divergentes (11, 13)[2883]. Quand la *fama* n'est pas comparée à d'autres garants, la formule pour l'introduire est minimale (*fama fuit*, 12). Pour les *Annales*, on observe ce phénomène pour le règne de Néron (*fama inclinat*, 16) ; cependant, pour celui de Tibère, l'adjectif qui accompagne la *fama* ne renvoie plus à son poids historiographique, mais à sa vitalité dans le temps (*fama constans*). Le nombre réduit d'occurrences ne permet pas de se prononcer définitivement sur cette tendance, mais on remarquera qu'en Tac., *Ann.*, 4.10, le même phénomène est sensible : l'historien parle en effet de *rumor ualidus* et évalue de ce fait une rumeur comme source potentielle, avant de la rejeter. Dans ces deux cas, il semble que Tacite se sente contraint de justifier que la rumeur ne provient pas de sa propre imagination et qu'elle avait été assez vivace pour s'inscrire dans le temps (*ualidus*) et, surtout, pour rester stable (*constans*) : il importait donc d'établir que l'information n'avait pas été déformée par le cours des années. Cela rejoint les passages des *Annales* évoqués plus haut, lesquels, bien que ne renvoyant pas à une rumeur à proprement parler, mettaient en évidence le besoin de Tacite de justifier, voire à légitimer le recours à une source orale pour une époque aussi distante[2884]. À l'inverse, le recours à des bruits pour les règnes plus récents de Néron, Galba, Othon et Vitellius semble aller de soi, au point que l'historien s'y réfère sans métadiscours supplémentaire[2885]. On peut expliquer cela par l'hypothèse que son lectorat avait encore à l'esprit, pour ne pas dire dans l'oreille, les bruits populaires qui circulaient sur tel ou tel événement douteux, mais également peut-être par la relative rareté des œuvres d'historiens portant sur une époque aussi fraîche[2886], comparativement à celles consacrées aux Julio-Claudiens. Sans doute Tacite se sentait-il plus libre de se référer à des traditions orales qui, à la différence des textes produits sous les Flaviens, avaient au moins le mérite de l'honnêteté.

[2882] En ce qui concerne la mort de Galba, le chapitre précédent indique clairement que la foule avait été dispersée par la force des prétoriens (*disiecta plebe*, Tac., *Hist.*, 1.40) et qu'elle avait fui le Forum (*desertum fuga populi forum*, Tac., *Hist.*, 1.41). L'absence de témoin avait pu favoriser la circulation de récits alternatifs.

[2883] Comme le notait déjà Ph. FABIA 1893 : 348 au sujet des *Annales* ; même résultat dans l'analyse lexicale de P. DUCHENE 2014 : 86-87.

[2884] Voir pour rappel Tac., *Ann.*, 3.16 et Tac., *Ann.*, 11.27.

[2885] Ph. FABIA 1893 : 343-346 note également une différence dans la documentation orale entre le principat tibérien d'une part, et le principat néronien et la guerre civile de l'autre.

[2886] Ph. FABIA 1893 : 210 fait observer que Pline était sans doute le seul historien qui, à l'époque de la rédaction des *Histoires*, ait écrit sur la période allant de 69 à la prise de Jérusalem.

Conclusion du chapitre 7

Dans ce deuxième volet de l'analyse littéraire des rumeurs chez Tacite, nous avons pris comme objet d'étude des rumeurs davantage désengagées des nécessités de la construction du récit que celles du chapitre précédent. Les bruits présentés dans ce chapitre se signalent en général par leur faible inscription dans un contexte précis : les circonstances matérielles de leur énonciation sont souvent tues, et ils se présentent généralement sous la forme d'un discours collectif flottant, émis par une foule dont les contours demeurent flous. La déploration que laissent entendre ceux (qui ?) qui observent (ou apprennent ?) la relégation d'Octavie, à Rome (à moins que la scène se déroule en Campanie ?) est un bon exemple (Tac., *Ann.*, 14.63) : ce qui compte, pour Tacite, se trouve moins dans les données concrètes de la rumeur, qui restent imprécises comme on le voit, que dans l'interprétation qu'elle donne à l'événement. Parce que la foule était traditionnellement perçue comme une créature passionnelle et non rationnelle, incapable d'analyse politique mais prompte à la réaction affective, les rumeurs qu'elle faisait circuler apparaissait comme le lieu idéal d'une *contre-histoire* nichée au cœur du projet historiographique de Tacite. Présentes en permanence à l'arrière-plan du récit, les masses interviennent à intervalles réguliers sur la scène de l'histoire pour faire résonner une voix *autre*, à l'instar d'un chœur tragique : elles indiquent une réception idéale des événements, configurent la lecture que le lecteur ou le public peut faire des péripéties, élargissent le cadre aux grands exemples du passé. On trouve ici un cas particulier de l'ambiguïté générale propre à la position de Tacite vis-à-vis des foules. Celles-ci sont ostensiblement méprisées par l'historien, qui ne cesse de leur adresser des sentences corrosives et de les discréditer comme actrices du processus historique, et ces interventions chorales n'échappent pas à la règle ; toutefois, ces rumeurs sont tout de même présentes au cœur du texte et occupent une place importante dans la constitution d'une *historia ornata* qui ne soit pas un compte rendu sec des causes et des conséquences ou une reconstruction étique des événements factuels. Ce paradoxe est particulièrement visible dans une rumeur comme celle qui accompagne l'évasion des gladiateurs de Préneste (*[…] iam Spartacum et uetera mala rumoribus ferente populo, ut est nouarum rerum cupiens pauidusque*, Tac., *Ann.*, 15.46) : ces bruits sont immédiatement disqualifiés comme un signe de la stupidité et de l'irrationalité des foules, mais ils permettent dans le même temps de rappeler le nom de Spartacus, et donc d'ouvrir l'histoire à la grandeur du passé, même si ce rapprochement n'est pas réellement fondé. Mais le signe le plus clair de l'ambivalence de Tacite face aux rumeurs se trouve dans les passages où les voix de la foule sont ostensiblement désignées comme garants du récit, comme nous l'avons vu dans la dernière partie du chapitre.

Les rumeurs chorales se colorent différemment selon le contexte où elles apparaissent et l'orientation que leur donne l'historien : elles peuvent servir à faire naître, à l'instar des clameurs, des émotions violentes chez le lecteur (fonction pathétique), à donner de la profondeur au récit en mettant en parallèle du présent de la narration certains événements d'un passé parfois lointain, comme c'est le cas avec Spartacus (fonction associative), à dramatiser la narration, ce qui constitue une manière de renforcer le pôle du *delectare* de l'œuvre (fonction dramatisante), ou encore à plonger le destinataire de l'œuvre dans l'incertitude vécue par les personnages (fonction mimétique). Comme déjà observé dans la conclusion du chapitre précédent, ces fonctions ne s'excluent pas les unes des autres et peuvent parfois se combiner et se renforcer.

Concluons en rappelant une fois de plus que cette construction rhétorique de l'œuvre n'est pas contradictoire avec la démarche d'historien de Tacite : les effets dont il vient d'être question sont employés en support de l'analyse historique et soutiennent l'investigation du passé. Les manifestations de joie ou de tristesse qui accompagnent les heurs et malheurs de Germanicus et de ses descendants permettent de caractériser la grande proximité entre cette famille et la foule. De même, ce n'est que parce que les plébéiens et les soldats disposaient d'une véritable profondeur mémorielle que les grandes déplorations des *Histoires* et des *Annales* (par exemple Tac., *Hist.*, 1.50), que l'on peut juger parfois artificielles, étaient susceptibles d'abonder en références à des événements traumatiques de la mémoire collective. Ici encore, les voix prêtées au foule ne sont ni aléatoires, ni gratuites.

CONCLUSION GENERALE

> Il n'y a pas d'assemblage des mots à effet de monstration ou de démonstration qui n'opère un tel choix, qui ne fasse, en ce sens, de la « littérature ». Le problème n'est donc pas de savoir si l'historien doit ou non faire de la littérature, mais laquelle il fait.
>
> J. RANCIERE, *Les noms de l'histoire* (1992), p. 203

Au terme de notre parcours, il est temps d'en tirer les grandes conclusions. Pour ce faire, nous procèderons en deux temps : une synthèse générale, et une proposition d'ouverture de l'étude des discours collectifs tacitéens à l'analyse sociocritique.

Synthèse

Le fil rouge de ce travail a été de ne pas dissocier l'approche littéraire et l'approche historique de l'œuvre tacitéenne. Le postulat de départ refusait à la fois d'admettre, à la suite d'une certaine tradition historiographique, que le genre pratiqué par Tacite n'avait qu'un rapport distant avec le monde réel qu'il était censé représenter, mais aussi de considérer que les phénomènes historiques des Ier et IIe siècles se reflétaient sans distorsion dans le récit. En se situant à l'articulation entre ces deux plans, il s'agissait d'observer les modalités exactes de cet « encodage » de la donnée historique en une matière proprement littéraire. Appliquée aux voix de la foule, cette approche se proposait donc de mettre en relation des faits historiques observés, de longue date ou récemment, par les spécialistes de l'Empire romain, à l'instar du développement de la communication collective entre la foule urbaine et le prince ou les soldats et les généraux dans certains espaces ritualisés de la vie publique (jeux, *contiones* civiles et militaires, etc.), et des analyses bien connues de l'art de la composition de Tacite – pour ne prendre qu'un exemple, le plus célèbre de tous, l'utilisation des jugements anonymes et collectifs pour insinuer des informations non assurées ou caractériser tel ou tel personnage. Cependant, en matière de voix de foule, tout le terrain n'a pas été déblayé par la recherche historique ou philologique antérieure, et notre étude s'est doublée d'une dimension plus exploratoire, en particulier sur les rumeurs, dont nous avons cherché à mettre au jour les grands traits caractéristiques comme média et certaines fonctions ignorées que le phénomène assume au sein du récit tacitéen.

Une première grande partie a été consacrée à l'étude des types de foules et de clameurs et a trouvé son unité dans l'analyse des reflets lexicaux que le monde social laisse dans l'œuvre de Tacite. Dans le chapitre initial, il a fallu s'intéresser au concept de foule mobilisé tout au long de la thèse. Cherchant à faire la « sociologie de Tacite » plutôt que la « sociologie des foules », nous avons rappelé, à la suite d'autres, les principaux stéréotypes attachés aux masses urbaines et militaires, qui ne peuvent être réduites à la simple réunion d'individus en un lieu et un temps donnés. Afin de mieux cerner la richesse et l'originalité du traitement tacitéen des foules, nous avons privilégié une entrée lexicographique dans la question, doublée d'un constant intérêt pour la dimension historique des pratiques et phénomènes sociaux évoqués par l'historien. Cette approche a permis de mettre en lumière la singularité du concept de *uulgus* chez Tacite : plus qu'une simple lexie interchangeable avec les substantifs proches (*turba* et *multitudo*), le terme,

dont l'auteur des *Annales* fait un emploi remarquablement plus étendu et cohérent que ses devanciers, est doté de traits tout à fait cohérents : alternativement utilisé pour renvoyer à la plèbe urbaine ou aux soldats du rang (*gregarii milites*), et excluant à la fois les groupes sociaux situés au-dessus de ceux-ci (« l'élite », urbaine ou militaire) ou au-dessous (les non-citoyens), il apparaît souvent dans des contextes idéologiques marqués où la foule en question se montre revendicative, semble dotée d'une opinion propre et se caractérise par sa capacité à l'exprimer. Toutes ces propriétés opposent nettement le *uulgus* à la *turba* et à la *multitudo*. Terme de la langue psychologique, *uulgus* devient en plus chez Tacite une notion fondamentale pour rendre compte des rapports de force entre les groupes sociaux du Ier siècle, et son emploi doit être analysé en lien avec l'émergence de nouveaux acteurs collectifs à l'époque impériale : la foule urbaine qui dialogue avec le prince ou dissémine des rumeurs ; les soldats qui revendiquent leur *agency* et qui influent, par leur interventions orales, sur le destin de l'Empire.

Même si un grand nombre de textes commentés par la suite évoquent en réalité la foule ni par *uulgus*, ni par *turba*, ni par *multitudo*, mais à travers de multiples indices lexico-syntaxiques qui évoquent le grand nombre et l'anonymat constitutifs des masses, cette conclusion nous a directement conduit vers l'étude de la communication collective, ses modalités concrètes et son inscription (lexicale, rhétorique, littéraire, historiographique) dans le récit tacitéen. Un passage important a alors été de présenter la typologie retenue par la suite entre communication verticale (de la foule vers un destinataire extérieur) et communication horizontale (à l'intérieur de la foule). Celle-ci nous a permis de progresser méthodiquement parmi les très nombreuses occurrences de voix de foule chez Tacite, en distinguant les cas de *clameurs* et ceux de *rumeurs*, deux désignations qui subsument les multiples formes de prise de parole des masses sous des vocables pratiques plutôt que parfaitement satisfaisants. Le deuxième chapitre s'est focalisé sur les clameurs. Celles-ci sont aujourd'hui plutôt bien connues des historiens de l'Antiquité. Nous appuyant sur les grandes conclusions des spécialistes du sujet, nous avons alors eu pour objectif de déterminer les grands traits de l'écriture tacitéenne du cri collectif et de sa symbolique. Un certain nombre de clameurs se situent dans les espaces institutionnalisés – ou en cours d'institutionnalisation au Ier siècle – de la communication entre la foule et le pouvoir, à Rome et dans les camps. Même si Tacite en rend compte de façon formulaire et assez peu artialisée, l'analyse du vocabulaire n'est pas inintéressante, en ce qu'elle fait émerger des choix lexicaux différents (celui de la clameur à proprement parler, celui de la demande, de la prière), qui varient selon le type de foule qui émet le cri et l'occasion où celle-ci s'exprime. Cependant, la clameur n'équivaut pas toujours à la voix articulée : se faisant parfois *uox confusa*, elle vaut alors davantage pour le signe sonore qu'elle livre que pour son contenu discursif propre. Adoptant dès lors une approche sémiotique, nous avons constaté l'existence d'une écriture à nouveau très formulaire de la clameur d'assentiment, de rejet ou d'indécision, qui a de toute évidence eu une fonction historiographique pour l'historien : en représentant une foule en train de crier de telle ou telle façon, c'est l'*animus* collectif que Tacite pouvait caractériser avec concision et efficacité. Cette utilisation historiographique de la clameur explique, en miroir, la portée fortement dramatisante des silences collectifs chez lui, absence de bruit paradoxalement très sonore et révélatrice de l'état d'esprit de la masse, signe de grande colère chez les soldats ou de perte de repère dans la plèbe. Enfin, nous avons constaté que, dans certains contextes troublés, et en particulier sur les champs de bataille, la clameur occupait une place centrale dans l'*historia*

ornata composée par Tacite, qu'il s'agisse d'émouvoir (*mouere*) le lecteur à l'aide des cris et déplorations pathétiques, ou de le charmer (*delectare*) via des *ekphraseis* dans lesquelles la voix collective forme souvent une partie importante de la description vivace, quand elle n'en constitue pas la composante principale, voire unique.

Les trois chapitres constituant la deuxième partie de ce travail se présentent comme un détour, à nos yeux inévitable, par une analyse plus historique du phénomène de la rumeur, aboutissant sur une proposition de définition. De fait, il est bien connu que l'œuvre tacitéenne constitue l'un des réceptacles les plus remarquables des bruits publics dans la littérature d'époque impériale, pour ne pas dire dans la littérature latine en général. Cependant, la plasticité des rumeurs au sein du récit a souvent conduit les critiques à n'y voir que jeu littéraire ou souvenir des écoles de rhétorique. Ce constat peut et doit être débattu. Pour montrer à quel point Tacite s'est appuyé sur le phénomène historique de la rumeur dans la composition de son récit, il faut cependant s'appuyer sur une présentation générale des phénomènes rumoraux à Rome qui n'existe pas encore dans la recherche, malgré les développements récents en la matière. Ces trois chapitres ne viennent pas pallier complètement ce manque, mais forment une contribution à la compréhension du fonctionnement même des rumeurs, aussi bien dans l'espace urbain que dans l'espace militaire, fortement liés de ce point de vue-là par les sources. Élargissant l'assise documentaire – car pour cette enquête, le recours à la seule source tacitéenne impliquerait des biais trop importants – et étendant les bornes de la période étudiée à la fin de la République et à l'époque impériale, nous avons cherché à définir la rumeur comme un média en propre. Cela impliquait de saisir le phénomène par ses formes, ses « propriétés médiatiques » originales qui le distinguaient des autres canaux d'information et de communication, avec lesquels il rivalisait d'ailleurs. L'une des conclusions du troisième chapitre est que la principale originalité des rumeurs vient de leur mode de diffusion particulier, réticulaire et non linéaire, exponentiel et non stable, mouvant et non fixe. Ces différentes caractéristiques expliquent à la fois le jugement dépréciatif des auteurs à l'endroit des *rumores*, mais aussi les grandes forces et les grandes faiblesses de cette façon originale d'acheminer l'information. Un tel constat, opéré à l'échelle macrosociale, ne suffit cependant pas, car il épouse de trop près la perspective donnée par les sources elles-mêmes, notamment les historiens. Il a donc été affiné dans le cinquième chapitre par une étude interactionniste des occasions et des lieux associés aux rumeurs, et des agents qui les faisaient circuler. Dans le sillage de Cr. ROSILLO-LOPEZ, C. COURRIER ou J.-C. MAGALHÃES DE OLIVEIRA, nous avons observé que les rumeurs s'ancraient dans certains lieux de sociabilité plébéienne ou militaire (mais non tous), dans des temporalités bien précises. Une piste importante a été de repérer l'association quasiment systématique entre les circuits du commerce à Rome et ceux des bruits publics : échanger des biens et échanger des rumeurs relèvent de pratiques intimement liées à Rome, ce qui s'explique sans doute par le dynamisme de la « plèbe des métiers » dans l'acquisition et la mise en circulation des informations non officielles et des propos normatifs. Dans un dernier temps (chapitre 6), repassant du « méso » au « macro », nous avons livré une esquisse de « sociologie médiatique » des rumeurs, essayant de déterminer la place du média rumoral par rapport aux canaux de l'information officielle employés par les élites civiles et militaires (par exemple la *uehiculatio*). Habituellement, la rumeur entre en concurrence avec les rapports et les lettres échangées entre les autorités, et notre démonstration va dans le sens d'une véritable autonomie des rumeurs, qu'il convient de ne pas réduire à des

outils de propagande aux mains des puissants. Cependant, il est vrai que les rumeurs reprennent parfois des informations données, officiellement ou non, par les élites. Toutefois, même dans cette configuration, toute rumeur ne portait pas le sceau d'une manipulation insidieuse de la part de tel ou tel clan d'aristocrates, qui se serait servi de la stupidité crédule d'une masse dépolitisée. Au contraire, il semble bien que la rumeur ait eu assez tôt pour fonction d'assurer la dissémination des nouvelles délivrées officiellement par les autorités dans les points de rencontre entre la foule et le pouvoir, en particulier les *contiones*. Ce rôle important, qui venait pallier la défaillance structurelle des interactions institutionnalisées entre les dirigeants et les citoyens (qui ne pouvaient tous se rendre à une assemblée informative, par exemple), semble avoir été reconnu et avalisé par les premiers aussi bien que par les seconds.

Muni d'une définition complète de la rumeur comme média, nous sommes revenu dans le dernier temps de la thèse sur l'utilisation particulière qu'en fait Tacite dans ses œuvres, gardant bien à l'esprit que celle-ci ne saurait être appréhendée comme une pure fantaisie littéraire ou comme une convention rhétorique à laquelle se plierait, bon gré mal gré, l'historien. De fait, la plasticité des formes textuelles que peut prendre la rumeur a permis à Tacite, en insistant sur telle ou telle caractéristique du phénomène, de lui donner toute une série de fonctions au sein de son œuvre : pour reprendre quelques exemples à notre démonstration, la forte inscription dans l'espace des rumeurs en fait un outil idoine pour ménager les transitions géographiques du récit ; son lien à l'opinion publique explique son rôle de caractérisation des grandes figures tacitéennes (généraux ou empereurs) ; son autonomie par rapport aux circuits officiels de l'information et aux tentatives d'ingérence des autorités la transforme souvent en une entité menaçante, propre à jouer sur la dramatisation de la narration. Selon qu'il choisissait de privilégier l'une ou l'autre de ces dimensions de la rumeur en fonction de l'emploi qu'il comptait en faire au sein du récit, Tacite donnait une forme différente au bruit qu'il rapportait : les rumeurs fonctionnant comme des marqueurs de transition sont généralement évoquées sous l'angle de la diffusion (*uulgare*, *percrebescere*, etc.) ; les rumeurs jugeant les individus se présentent comme des discours indirects souvent introduits par des verbes de sentiment ; les rumeurs dramatisantes résultent de l'accumulation de courtes mentions de bruits hostiles, se concrétisant parfois en une longue clameur de colère. Ce ne sont là que quelques uns des rôles que peut assumer la rumeur dans le récit tacitéen, mais l'on voit bien que Tacite a su jouer sur toute la diversité formelle des bruits publics dans le texte, utilisant la totalité de l'axe qui va du pôle de la rumeur comme objet du récit (décrite de l'extérieur par sa naissance, sa diffusion, sa mort) à celui de la rumeur comme support de discours (décrite de l'intérieur et laissant entendre son message) ; cette polarisation se superpose à une autre, tout aussi opérante, sans toutefois la recouper parfaitement : celle qui distingue les bruits informatifs des bruits normatifs. Quel que soit le degré d'artialisation que l'historien fait subir à la rumeur, cependant, il faut se garder de corréler l'aspect littéraire des bruits publics à leur factualité, et plus encore à leur historicité, pour reprendre une distinction avancée dans le troisième chapitre. Les rumeurs, très rhétoriques dans leur forme, qui courent à la mort d'Auguste (Tac., *Ann.*, 1.9-10) et qui proviennent peut-être de libelles ayant circulé après la disparition du prince, n'ont pas plus de chance d'être « fausses » (avec tous les problèmes que pose ce terme) que les bruits qui émaillent le retour à Rome de Pison et son procès (Tac., *Ann.*, 3.9, 3.10, 3.11, 3.14), dont nous avons vu avec W. ECK qu'ils étaient corroborés par une notation allusive du *SCPP*. C'est bien plutôt la logique du récit

et les impératifs de la narration qui contraignent la rumeur à adopter une forme plutôt qu'une autre, donnant parfois aux yeux des modernes, pour qui l'élaboration esthétique est antinomique du travail scientifique de l'historien, l'impression fallacieuse d'avoir affaire à un simple artifice littéraire.

En guise de synthèse sur les rôles de la rumeur chez Tacite, nous proposons ici un tableau synoptique des différentes fonctions répertoriées dans la dernière partie de la thèse, accompagnées du passage le plus révélateur selon nous de l'utilisation particulière qu'en fait l'historien. Parce que cet outil pourrait contribuer à donner une image trompeuse des rumeurs tacitéennes comme autant de morceaux rhétoriques imposés, impersonnels et interchangeables, il faut une nouvelle fois rappeler à quel point l'étude de l'inscription d'un bruit dans le contexte narratif et des formes textuelles précises de la rumeur se révèle capitale pour en comprendre les différentes facettes. Par ailleurs, ces fonctions ne sont pas exclusives les unes des autres : une même rumeur peut aisément remplir différents offices dans le récit tacitéen, en particulier si elle est longue et détaillée. Le cas de la déploration de Tac., *Hist.*, 1.50, qui pourrait être classée dans chacune des grandes fonctions présentées ci-dessous (transitionnelle, modalisatrice, portraitique, unifiante ou chorale), le prouve assez.

Tableau synoptique des différentes fonctions de la rumeur dans le récit tacitéen (détaillées dans les chap. 6 et 7)

FONCTION	TRANSITIONNELLE		MODALISATRICE		PORTRAITIQUE	
	transition spatiale	**transition chronologique**	**expression du doute**	**expression de l'insinuation**	**portrait direct**	
					+	**-**
DESCRIPTION	La rumeur fonctionne comme un embrayeur intradiégétique légitimant le changement de plan géographique ou temporel et adoucissant ainsi les conventions artificielles du récit annalistiques.		La rumeur agit comme une modalisation de l'information, ressentie comme incertaine, soit pour exprimer la distance prise par l'historien, soit pour insinuer des faits non assurés ; ni son intégrité ni sa responsabilité ne sont engagées dans ces deux cas.		La rumeur sert à caractériser un personnage. Dans le cas du portrait direct, elle livre un commentaire explicite de l'action d'un individu (positif ou négatif) et participe ainsi à son portrait, sans forcément être en accord avec celui du narrateur principal.	
EX. PARADIGMATIQUE	Arrivée des rumeurs venant d'Orient au sujet de la mort de Germanicus (**Tac., *Ann.*, 2.82**)	Arrivée de la rumeur concernant la révolte de Civilis à Rome (**Tac., *Hist.*, 4.12**)	Réfutation de la rumeur impliquant Tibère dans la mort de Drusus II (**Tac., *Ann.*, 4.10-11**)	Rumeur sur le possible empoisonnement d'Agricola (**Tac., *Agr.*, 43**)	Rumeur des soldats à propos de Germanicus avant Idistavise (**Tac., *Ann.*, 2.13**)	Rumeur des Romains au sujet de Tibère à la mort d'Auguste (**Tac., *Ann.*, 1.4**)
CITATION REPRESENTATIVE	*At Romae, postquam Germanici ualetudo* ***percrebuit*** *cunctaque ut ex longinquo aucta in deterius* ***adferebantur****, dolor, ira et erumpebant questus.*	*Isdem diebus* ***crebrescentem*** *cladis Germanicae* ***famam*** *nequaquam maesta ciuitas excipiebat ; caesos exercitus, capta legionum hiberna, desciuisse Gallias non ut mala* ***loquebantur****.*	*Mihi tradendi arguendique* ***rumoris*** *causa fuit ut claro sub exemplo falsas auditiones depellerem peteremque ab iis quorum in manus cura nostra uenerit ne* ***diuulgata*** *atque incredibilia auide accepta ueris neque in miraculum corruptis antehabebant.*	*Augebat miserationem* ***constans rumor*** *ueneno interceptum : nobis nihil comperti adfirmare ausim.*	*[Germanicus] fruitur* ***fama sui****, cum hic nobilitatem ducis, decorem alius, plurimi patientiam, comitatem, per seria, per iocos eundem animum laudibus ferrent, reddendamque gratiam in acie faterentur, simul perfidos et ruptores pacis ultioni et gloriae mactandos.*	*Pars multo maxima imminentis dominos* ***uariis rumoribus*** *differebant : […] Tiberium Neronem maturum annis, spectatum bello, sed uetere atque insita Claudiae familiae suberbia ; multaque indicia saeuitiae, quamquam premantur, erumpere.*

FONCTION	PORTRAITIQUE		UNIFIANTE	CHORALE			
	portrait indirect			**pathétique**	**associative**	**dramatisante**	**mimétique**
	+	**-**					
DESCRIPTION	La rumeur sert la caractérisation *en action* du personnage, modélisant ainsi son rapport proche ou distant à la foule. Pas forcément synchronique avec la caractérisation rumorale directe, ce portrait indirect peut être positif ou négatif, selon que la figure soit habile ou non en matière de rumeur.		La rumeur est le support d'un procédé d'unité.	La rumeur provoque un sentiment violent chez le lecteur, souvent de l'ordre de la pitié et prenant la forme d'une déploration.	La rumeur associe une scène à un ou plusieurs événement(s) passé(s), créant ainsi un espace d'ouverture que l'historien ne prend pas en charge.	La rumeur participe à la tension du récit, soit sous la forme du commentaire, soit sous la forme de l'accumulation de notations menaçantes.	La rumeur vise à déstabiliser le lecteur en lui donnant différentes informations dont le statut n'est pas validé ou invalidé par le narrateur, créant ainsi un trouble herméneutique.
EX. PARADIGMATIQUE	Rumeurs pendant l'usurpation de Clemens (**Tac., *Ann.*, 2.39-40**)	Rumeurs circulant après la défaite de Vitelliens à Bédriac (**Tac., *Hist.*, 3.54**)	Rumeurs lors des deux batailles de Bédriac (**Tac., *Hist.*, 2.42** et **3.25**)	Rumeur de déploration des Romains à l'issue du putsch d'Othon (**Tac., *Hist.*, 1.50**)	Rumeurs au sujet d'une tentative d'évasion des gladiateurs de Préneste (**Tac., *Ann.*, 15.46**)	Rumeurs au cours du procès de Pison (**Tac., *Ann.*, 3.11**)	Rumeurs rapportant la mort d'Othon pendant son putsch (**Tac., *Hist.*, 1.34**)
CITATION REPRESENTATIVE	*Tum per idoneos et secreti eius socios **crebrescit** uiuere Agrippam, **occultis** primum **sermonibus**, ut uetita solent, mox **uago rumore** apud inperitissimi cuiusque promptas auris aut rursum apud turbidos*	*Mirum apud ipsum [Vitellium] de bello silentium ; prohibiti per ciuitatem **sermones**, eoque plures ac, si liceret, uere narraturi, quia uetabantur,*	*Attonitas subito terrore mentis falsum gaudium in languorem uertit, repertis qui desciuisse a Vitellio exercitum ementirentur. Is **rumor** ab exploratoribus Vitellii dispersus, an in ipsa Othonis*	*Trepidam urbem ac simul atrocitatem recentis sceleris, simul ueteres Othonis mores pauentem nouus insuper de Vitellio nuntius exterruit, ante caedem Galbae suppressus ut*	*Per idem tempus, gladiatores apud oppidum Praeneste temptata eruptione praesidio militis, qui custos adesset, coerciti sunt, iam Spartacum et uetera mala*	*Post quae […] reo [Pisoni] M'. Lepidus et L. Piso et Liuineius Regulus adfuere, **arrecta omni ciuitate**, quanta fides amicis Germanici, quae fiducia reo ; satin cohiberet ac premeret sensus*	*Multi arbitrabantur compositum auctumque **rumorem** mixtis iam Othonianis, qui ad euocandum Galbam laeta falso uolgauerint.*

	*eoque noua cupientis. Atque ipse adire municipia obscuro diei, neque propalam aspici, neque diutius isdem locis, sed quia ueritas uisu et mora, falsa festinatione et incertis ualescunt, relinquebat **famam** aut praeueniebat.*	*atrociora **uulgauerant**.*	*parte seu dolo seu forte surrexerit, parum compertum.* *Vagus inde an consilio ducis subditus **rumor**, aduenisse Mucianum, exercitus in uicem salutasse*	*tantum superioris Germaniae exercitum desciuisse crederetur. Tum duos omnium mortalium impudicitia ignauia luxuria deterrimos uelut ad perdendum imperium fataliter electos non senatus modo et eques, quis aliqua pars et cura rei publicae, sed uulgus quoque palam **maerere**.*	***rumoribus** ferente populo, ut est nouarum rerum cupiens pauidusque.*	*suos Tiberius. Haud alias intentior populus plus sibi in principem **occultae uocis** aut suspicacis silentii permisit.*	

Ce tableau synthétise les réflexions menées au cours de la dernière partie de la thèse ; il donne sans doute une impression de rigidité qui ne rend pas compte de la fluidité de l'écriture tacitéenne des rumeurs, sans cesse susceptibles de passer de l'une à l'autre de ces catégories, de cumuler plusieurs fonctions, ou au contraire de n'en choisir aucune. En effet, il faut ajouter à cette synthèse deux types de rumeur un peu particuliers que l'on trouve chez Tacite, et qui se situent en quelque sorte hors des logiques internes à l'œuvre. Tout d'abord, un bruit peut être rapporté pour son seul rôle au sein de la causalité historique : il est alors inséré dans la trame du récit parce qu'il contribue à l'étude des *causae* qui incombe à l'historien. En réalité, cette propriété des rumeurs, bien analysée par les études historiques récentes, n'est pas contradictoire avec les fonctions historiographiques ou rhétoriques qu'elles peuvent occuper dans le récit. Une rumeur d'insinuation comme celle qui accuse Néron d'avoir ordonné l'incendie de Rome a également toute sa place dans la reconstruction des causes, puisque l'empereur y réagit en faisant supplicier les Chrétiens (Tac., *Ann.*, 15.44). Cependant, parce que Tacite est réticent à reconnaître à la foule un véritable poids dans l'enchaînement des événements, les passages où un *rumor* est explicitement désigné comme force causale, sans grande *ornatio* rhétorique, demeurent rares. Prenons pour exemple paradigmatique les « nouvelles et rumeurs » qui renversèrent Néron, et dont l'historien reconnaît l'importance historique, sans chercher à artialiser les bruits en question (*Nero nuntiis magis et rumoribus quam armis depulsus*, Tac., *Hist.*, 1.89). Ensuite et enfin, un autre type de bruits semblant provenir de l'extérieur de la diégèse est constitué par ce que nous avons appelé des « rumeurs historiographiques », à savoir des rumeurs utilisées comme source par l'historien. Ici encore, les frontières sont poreuses et le texte tacitéen rétif à toute catégorisation trop radicale. Toutefois, certains bruits, généralement désignés comme *fama*, semblent s'extraire du récit et être promu au rang d'*auctor* de l'historien, soit que la documentation orale fût la seule source possible pour des événements lointains ou relatifs à des cultures « primitives », soit que la rumeur parût davantage porteuse de vérité que les écrits des devanciers de Tacite, en particulier en matière de faits récents et débattus. L'historien est alors conduit à reconnaître la valeur des rumeurs et de s'en remettre, comme au sujet des territoires distant qui bordent la mer du Nord dans la *Germanie*, à cette éloquente *fama uera* (Tac., *Germ.*, 45).

Tout au long de ce travail, en particulier dans la première et la troisième partie, nous avons donc cherché à combler l'écart parfois encore sensible dans la recherche entre Tacite l'historien et Tacite l'artiste, en observant comment les phénomènes historiques se reflètent dans la structure du récit tacitéen. À ce titre, nous avons fait varier les échelles, passant de l'étude lexicale (chap. 1, 2 et annexe 2) aux problématiques narratologiques (chap. 6) ou plus généralement littéraires et rhétoriques (chap. 7). Nous avons montré, espérons-le, qu'il serait absurde non seulement d'opposer frontalement le contenu factuel des rumeurs et leur élaboration stylistique, comme ont pu le faire certains philologues dans le passé, mais même de chercher à dissocier et désintriquer les deux composantes à l'œuvre dans les mentions des bruits publics, comme s'y essaient parfois certains historiens. On pourrait aller jusqu'à dire que c'est *précisément* la recherche de l'élaboration rhétorique qui rend les rumeurs plus vraies encore, tant Tacite s'attache à mettre en lumière par des effets virtuoses les grandes caractéristiques de la communication des foules, leur expérience vécue du principat, le rôle central dans la vie

publique des faveurs qu'elles accordent ou des haines qu'elles ruminent, la façon, enfin, dont leurs clameurs et leurs rumeurs révèlent les rouages du nouveau régime.

On ne saurait donc réduire l'épaisseur significative des voix de la foule chez Tacite à un artifice ou à une simple distorsion historique. Il est cependant un niveau que nous n'avons pas ou peu observé jusqu'à présent, car nous voulions le traiter à l'aide d'une méthodologie particulière : le niveau de la phrase et de la syntaxe. En guise d'ouverture, nous aimerions jeter en quelques mots les bases d'une approche nouvelle des discours collectifs de la foule chez Tacite[2887], qui cherche à retrouver dans les structures de la langue la trace des faits historiques, sociaux et politiques propres au monde romain du début de l'Empire. Pour ce faire, le recours aux outils de la sociocritique nous paraît crucial et peut renouveler, à notre sens en profondeur, la lecture des textes classiques[2888].

De l'historique au littéraire, et retour : perspectives sociocritiques

La sociocritique[2889], terme forgé par Cl. DUCHET au début des années 70, a pour objectif de dépasser les apories de la sociologie de la littérature, telle que pratiquée notamment par L. GOLDMANN ou G. LUKACS, en déplaçant le champ d'investigation vers le matériau textuel lui-même : on lui donne d'ailleurs parfois comme synonyme « sociologie du texte ». Selon les théoriciens de la sociocritique (les sociocriticiens), il est vain de chercher dans l'œuvre littéraire des traces nettes et immédiatement lisibles du monde social : une œuvre n'est pas une caisse d'enregistrement qui se contenterait de reproduire scrupuleusement, *scientifiquement*, le réel. Au contraire, la sociocritique demande de s'intéresser à ce qui fait la spécificité de la littérature, le texte, et de tenir compte « de l'écriture, (…) des processus de *textualisation* »[2890]. Ce terme de « textualisation » est fondamental : il reprend ce que nous avons nommé plus tôt dans ce travail « l'encodage » du matériau historique en matière littéraire. De fait, la sociocritique s'intéresse moins au *fond* qui serait directement lisible qu'aux *formes* par lesquelles le fait historique devient une matière littéraire[2891] : pour citer à nouveau R. ROBIN, « la littérature ne dit pas l'histoire ou le social dans une transparence illusoire des signes : elle interroge, jauge, inscrit son cortège d'interrogations angoissées à l'encontre d'un discours plein, explicatif, qui ne laisse rien au hasard »[2892]. Il s'agit donc de retrouver, dans un geste hérité du structuralisme

---

[2887] Nous reprenons ici des éléments proposés lors d'une intervention à la *Classical Association Annual Conference* de 2015 (L. AUTIN 2015, disponible en ligne : [https://research.ncl.ac.uk/histos/documents/2015WP04AutinRumourasaLiteraryDeviceinTacitus.pdf]), que nous nous proposons de développer plus amplement dans un travail ultérieur.

[2888] Nous concevons cette ouverture comme une première approche de ce qui pourrait être une étude plus générale de la représentation des voix subalternes (en particulier au plan de la classe sociale) dans l'historiographie impériale, aussi bien en langue latine qu'en grec. Sur ce thème, on peut se référer à présent à l'introduction du récent ouvrage *Complex Inferiorities: The Poetics of the Weaker Voice in Latin Literature*, dans laquelle les auteurs, S. MATZNER et St. HARRISON, légitiment le recours aux concepts des *subaltern studies* pour analyser la littérature antique sous l'angle de la représentation des minorités qu'elle contient (S. MATZNER & St. HARRISON 2019 : 1-12).

[2889] On consultera sur ce courant d'analyse l'introduction très claire de R. ROBIN 1988 et les présentations plus récentes, sous forme de synthèse pour la seconde, d'E. CROS 2011 ; et P. POPOVIC 2011.

[2890] R. ROBIN 1988 : 106 (nous soulignons).

[2891] E. CROS 2011 : 32 : « While retaining the theoretical concepts implicit within this idea, sociocriticism is essentially concerned with that which the text transcribes, which is to say, the modalities of incorporation of history, not at the level of content but at the level of forms. »

[2892] R. ROBIN 1988 : 102.

de la *French theory*, les structures (politiques, sociales, etc.) d'une société dont une œuvre est toujours le produit au sein des structures de l'œuvre littéraire elle-même[2893]. À notre connaissance, cette démarche n'a jamais été appliquée aux textes antiques[2894], même si la prise de parole du *gregarius miles* qu'est Percennius au début des *Annales* a reçu d'intéressants commentaires, en particulier de la part d'E. AUERBACH et J. RANCIERE, qui se sont penchés sur l'inadéquation entre le fond et la forme des propos[2895]. Sans entrer dans une étude détaillée, nous proposerons simplement ici quelques perspectives à partir de la façon dont les voix de foule en général sont intégrées au sein du récit tacitéen. Cela nous permettra de conclure ce travail dans la continuité de la ligne directrice qui a été la nôtre, à savoir une interrogation constante sur les liens entre histoire et littérature constitutifs du genre historiographique pratiqué par Tacite.

En effet, quel que soit le type de voix de foule observé, l'un des traits marquants de l'écriture tacitéenne, on l'a vu, est de réduire constamment l'expression de la parole collective au discours indirect, à deux ou trois exceptions près sur lesquelles nous allons revenir[2896]. Le premier élément à relever est que ce fait syntaxique lui est propre, puisque aussi bien des auteurs contemporains ou écrivant sur la même période, à l'instar de Suétone et Cassius Dion, que des devanciers comme Tite-Live ou des poètes qui l'ont beaucoup inspiré, à l'image de Juvénal et Lucain, intègrent tous, à des degrés divers, des discours *directs* rattachés aux foules[2897]. Il est évident que, chez un auteur aussi soucieux du style et de l'expression que Tacite, cette sorte de règle syntaxique doit être considérée comme significative. La foule tacitéenne n'accède à la

[2893] À nouveau E. CROS 2011 : 32 : « Sociocriticism aims to bring out the relations existing between the structures of literary (or cultural) work and the structures of the society in which this work is deeply rooted. This theory claims that the encounter with ideological traces and with antagonistic tensions between social classes is central to any reading of texts. »

[2894] Nous avons avancé cependant quelques pistes dans I. COGITORE & L. AUTIN 2020 pour le discours féminin dans les *Annales*.

[2895] Dans une analyse classique, E. AUERBACH 1968 : 45-51 voit dans la prise de parole de Percennius les limites du réalisme antique : selon lui, Tacite ne s'intéresse pas à la matérialité de la révolte dont le légionnaire est le fer de lance, et son discours très oratoire n'est là que par souci esthétique et rhétorique (« Percennius ne parle pas son propre langage, il fait du Tacite », p. 50). Suivant AUERBACH, J. RANCIERE 1992 : 54-65 affirme que Tacite discrédite la parole d'un individu qui n'a pas voix au chapitre, qui n'est pas « en position de parleur légitime » et s'exprime « sans rapport avec la vérité » (p. 57) ; le philosophe commente plus avant la *forme* de ce discours et juge que « Percennius parle sans parler, sur ce mode infinitif qui est le degré zéro du verbe, qui en exprime la valeur d'information sans décider de la valeur de cette information » (p. 61). Le dossier a été récemment repris par A. WORLEY 2018, avec des conclusions plus mesurées : l'intégration de ces vocalisations traduisent selon lui une « tension within the text » (p. 123). De fait, si la position de J. RANCIERE à l'égard du texte tacitéen semble un peu hâtive, certaines pages des *Mots de l'histoire*, quoique écrites au sujet de l'historiographie ultérieure (notamment Michelet), contiennent des pistes que nous souhaitons suivre ici, par exemple cette phrase : « L'impensable extravagance que l'histoire sociale et ouvrière, à deux ou trois exceptions près, s'est interdit d'imaginer – et qui lui eût été pourtant strictement nécessaire –, c'était simplement de se trouver, elle aussi [comme Michelet], une poétique. Et sans doute, pour la trouver, fallait-il aller un peu plus avant du côté de la révolution littéraire : là où le roman dit adieu à l'épopée, où *la parataxe de coordinations démocratiques succède à la syntaxe des subordinations monarchiques*. » (J. RANCIERE 1992 : 201, nous soulignons) Il s'agit bien de donner au « style » une analyse épistémologique (p. 89-90).

[2896] Tac., *Ann.*, 1.28 et *Agr.*, 33, voire Tac., *Hist.*, 4.65. Cf. l'observation générale de N. P. MILLER 1975 : 55.

[2897] Clameurs : Suet., *Cal.*, 6 et 13, *Cl.*, 7 ; Cass. Dio 73.4, et bien sûr l'*Histoire Auguste* (par ex. *SHA*, *Comm.*, 18-20), mais aussi Liv. 3.15, 9.3, Mart. 7.8, etc. Rumeurs et discours collectifs informels : fréquemment dans la poésie épique impériale, chez Luc. 1.248-257 et 8.110-127 (avec les commentaires de A. BORGO 1976 : 251-252 ; F. DELARUE 2010 : 126) ou Stac., *Théb.*, 8.174-207, mais aussi chez Quint., *Décl. min.*, 252, Juv. 10.67-72 (sorte de rumeur à la mort de Séjan), Liv. 1.13 (discours direct des Sabines), et jusqu'à Cic., *Mur.*, 21.45. D'autres exemples se trouveraient aisément.

parole que sous la forme médiée du discours indirect et n'a jamais le droit au discours direct. L'interprétation à en faire est à notre sens d'ordre symbolique[2898] : la voix collective est condamnée à être reformulée et intégrée à la voix principale, celle du narrateur. Bien évidemment, on ne saurait oublier que le discours direct est lui aussi un discours rapporté et réécrit par l'historien, et que le discours indirect est souvent chez les historiens latins le lieu d'une grande expressivité et le support d'effets de styles recherchés[2899]. Toutefois, là où la voix des individus isolés, en particulier des aristocrates détenteurs du pouvoir[2900], présente une certaine liberté syntaxique et varie amplement d'un mode de discours rapporté à un autre[2901], celle de la foule ne semble pas pouvoir s'affranchir du lien de domination matérialisé par la proposition infinitive (dans le cas du discours indirect), qui marque sa subordination à l'expression du narrateur, quand elle n'est pas réduite à un événement du récit comme un autre (dans le cas du discours narrativisé). Une lecture sociocritique s'impose donc : cette réduction constante à la parole subalterne *textualise* la position elle-même subalterne de la foule dans le régime impérial, en particulier aux yeux d'un sénateur comme Tacite. Les structures politiques du principat, qui privent en théorie la masse de tout pouvoir et de toute expression autorisée, surtout depuis la réforme des comices de Tibère, se reflètent dans les structures syntaxiques de la parole collective.

Les choses ne sont cependant pas aussi simples. Au plan historique, on l'a vu, les évolutions institutionnelles, qui ne firent d'ailleurs pas disparaître le vote comitial, furent largement compensées par le développement et l'institutionnalisation de pratiques politiques parallèles (au sens des « langages parallèles » de Cl. NICOLET), lesquelles permettaient à la plèbe urbaine de dialoguer directement avec le prince et de faire ainsi entendre directement sa voix au personnage le plus puissant de l'État, lors des jeux, à l'occasion des différentes rencontres dans l'*Vrbs*, ou par le moyen de communication détourné qu'était la rumeur. La parole collective des soldats fut quant à elle décisive dans les épisodes de mutinerie, et l'année des quatre empereurs révéla le poids politique que la contestation vocale pouvait recouvrir, par exemple avec les prestations de serment. Tacite ne méconnaît pas ces évolutions, bien au contraire ; cependant, il les représente de façon biaisée, réticent à reconnaître l'importance de ces nouvelles pratiques et les jugeant à l'aune d'un « discours maximique » saturé de sentences « moralo-politiques », pour reprendre les outils d'E. FLAIG présentés en introduction. Il est donc intéressant de se demander si cette tension entre dénigrement idéologique des foules et puissance incontestable

[2898] En ce sens, on peut rappeler ici un article de J. M. SCOTT 1998 : en part. 12-15, qui montre que Néron parle beaucoup moins au discours direct que Tibère, sa parole étant souvent réduite à du discours narrativisé (*edixit, iussit, monuit,* etc.). L'auteur analyse cette privation de parole propre comme une technique rhétorique originale permettant de discréditer le tyran. Appliquée aux voix de la foule et à la dichotomie entre la parole des dominants et celle des dominés, cette analyse conduit à mettre au jour un véritable système de représentation qui s'articule à la syntaxe du discours rapporté.

[2899] C'est l'objet de la thèse de R. UTARD 2004.

[2900] Les plébéiens ou *gregarii milites* peuvent s'exprimer au discours direct (cf. bien entendu Vibulenus en Tac., *Ann.*, 1.22), même si cela est rare. Même remarque sur les discours féminins, dont seulement cinq sont directs, deux sous la forme d'une *oratio* suivie (Agrippine en Tac., *Ann.*, 13.21, Servilia, fille de Barea Soranus, en Tac., *Ann.*, 16.31), et trois sous la forme de brèves paroles, toutes trois dues à Agrippine et rapportées au moment de sa mort (Tac., *Ann.*, 14.8-9). Nous reprenons l'analogie entre femme et foule chez Tacite un peu plus loin.

[2901] En ce sens, on ne peut dire avec J. RANCIERE 1992 : 61-62 que le style indirect et le mode infinitif traduit « l'égalité des parleurs », mettant sur le même plan le mode de discours de Percennius et d'Agricola. Agricola, lui, peut parler en style direct ; Percennius s'exprime uniquement en style indirect, et les foules ne s'affranchissent jamais de ce type de discours rapporté.

de celles-ci à l'époque impériale, tension que nous avons observée à plusieurs reprises dans ce travail, trouve un écho dans le système syntaxique auquel appartiennent les voix de la foule – autrement dit, si l'idéologie tacitéenne se reflète dans l'écriture elle-même, jusque dans ses tensions les plus intimes.

C'est sur ce point que la méthode sociocritique permet de rendre compte de manière très fine de la matière toute politique dont est immédiatement composée la langue littéraire. En effet, on remarque que les discours indirects de la foule, intégrés en théorie à la narration par une marque de subordination (proposition infinitive ou proposition conjonctive), ne cessent de s'affranchir de cette situation de domination et tendent vers le discours direct, sans cependant y parvenir totalement. La position ambiguë que les clameurs et les rumeurs atteignent alors est révélatrice – ou, à nouveau, *textualise* – la place elle-même ambivalente des foules impériales, à la fois aliénées au plan des institutions et paradoxalement plus puissantes sans doute qu'à l'époque tardo-républicaine. De cette façon, s'il est vrai que Tacite discrédite par le recours exclusif au discours indirect et par ses nombreux jugements négatifs « l'événement de parole » que représentent l'irruption dans le récit des voix des parleurs non légitimes[2902], il convient de remarquer que la forme même de cette « parole en excès » ne traduit pas uniformément cette aliénation.

Ce mouvement d'autonomisation paradoxal des discours indirects collectifs chez Tacite peut s'accomplir selon nous de trois façons, que nous nous contenterons ici de présenter généralement, et que nous classons par degré d'infraction à la norme syntaxique qu'elles représentent, à savoir : 1) la présence d'embrayeurs (*shifters*) normalement exclus du discours indirect ; 2) l'absence remarquable de verbes introducteurs, ce qui confère au discours indirect l'apparence d'un morceau oratoire autonome et détachable ; 3) le brouillage parfois radical des frontières entre discours indirect et discours direct. Observons-les successivement.

1) Théoriquement, le discours indirect devrait exclure les embrayeurs, catégorie de termes déictiques dont le sens change par définition selon la situation d'énonciation[2903]. *Nunc*, que l'on trouve dans le discours direct, devrait ainsi être systématiquement remplacé par *tum* ou *tunc*. Or, on trouve ces embrayeurs à une fréquence très élevée dans les rumeurs tacitéennes, qu'il s'agisse précisément de *nunc* ou du pronom-adjectif *hic* et des adverbes qui en découlent (*hic*/*huc*/*hinc*/*hac*), etc.[2904]. Ces rumeurs sont souvent très expressives, mais l'on ne peut réduire cette évidente liberté prise avec la norme syntaxique à un simple désir de dramatisation, car ces bruits ont *tous* une portée subversive et s'en prennent aux autorités politiques, militaires ou morales auxquelles elles devraient théoriquement être soumises. Cependant, il est vrai que la présence des embrayeurs dans le discours indirect n'est ni limitées aux rumeurs (elle se trouve également pour d'autres discours indirects), ni à Tacite (César et Tite-Live en font usage, comme le montre R. UTARD).

[2902] Selon l'analyse et les mots de J. RANCIERE 1992.
[2903] R. UTARD 2004 : 294-295.
[2904] Pour *nunc*, voir Tac., *Ann.*, 1.8, *Hist.*, 1.50 et 4.54. Pour *hic* et ses dérivés, les rumeurs témoignant de ces « anomalies syntaxiques » (R. UTARD 2004 : 285) sont nombreuses : Tac., *Ann.*, 1.9-10, 2.82, 3.59, *Hist.*, 3.13 et 4.72, ce dernier passage étant sans doute le plus marqué par l'effusion des déictiques (cf. R. UTARD 2004 : 295).

2) Certains discours indirects sont très longs et introduisent une véritable pause dans le récit, s'autonomisant de la narration elle-même (que l'on pense par exemple au *Totengericht* de Tac., *Ann.*, 1.9-10). Mais plus marquants encore sont les discours indirects qui surgissent dans la narration sans que la limite entre discours et récit soit clairement exprimée, comme s'ils marquaient l'irruption de la foule sur la scène de l'histoire. Un exemple significatif de rumeur peut être rapporté[2905] ; nous n'en citerons par économie de place que le texte latin. En Tac., *Ann.*, 3.44, on lit en effet : *at Romae non Treuiros modo et Aeduos sed quattuor et sexaginta Galliarum ciuitates desciuisse, adsumptos in societatem Germanos, dubias Hispanias, cuncta, ut mos famae, in maius credita*. La partie soulignée correspond au discours indirect, c'est-à-dire au contenu de la rumeur (*fama*). Celui-ci, on le voit, est opposé sans aucune ligne de démarcation à la narration (dont font partie *at Romae* et *cuncta […] credita*). Aucun élément, si ce n'est la référence à la *fama*, qui est faite dans une subordonnée, n'introduit le discours : on le voit, Tacite favorise la rencontre brutale entre le discours citant (celui du narrateur) et le discours cité, et ce dernier, autonome d'un point de vue stylistique mais dépendant au niveau syntaxique, est quasiment rapporté comme un discours direct. On comprend que cette position médiane soit fréquemment rendue, dans la traduction française, par l'utilisation du discours indirect libre, à mi-chemin entre le discours direct et le discours indirect. De façon intéressante, Tacite pratique beaucoup plus ces « discours indirects autonomes » (pour reprendre les catégories de R. UTARD) que Tite-Live et César, ce dernier cherchant au contraire à intégrer le plus possible les discours indirects à la narration ; par ailleurs, l'absence de verbe introducteur est plus fréquente pour les discours collectifs que pour ceux des personnages individualisés[2906].
3) Le plus révélateur se trouve sans doute dans des discours indirects que l'on qualifiera d'« instables » et qui s'affranchissent, le temps de quelques propositions, des règles de la subordination syntaxique. Prenons trois discours particulièrement surprenants de ce point de vue-là : un extrait de la rumeur critique à l'égard d'Auguste au moment de sa mort (Tac., *Ann.*, 1.10) ; la déploration des mutins de Germanie lorsqu'ils s'aperçoivent du départ d'Agrippine du camp (Tac., *Ann.*, 1.41) ; la honte qu'exprime une partie des soldats romains qui se rendent à Civilis, au cœur la révolte batave de 69-70 (Tac., *Hist.*, 4.62). Dans ces trois passages, cités ci-dessous, nous matérialisons le récit en le soulignant d'un trait, le discours indirect en le soulignant de deux traits, et les passages ambigus en les mettant en gras :

> *Pacem sine dubio posta haec, uerum cruentam : Lollianas Varianasque cladis, interfectos Romae Varrones, Egnatios, Iullos. Nec domesticis abstinebatur : **abducta Neroni uxor et consulti per ludibrium pontifices** an concepto necdum edito partu rite*

[2905] On trouve un effet assez proche avec une clameur en Tac., *Hist.*, 3.84 : *eo intentius uictores, praecipuo ueterum cohortium studio, cuncta ualidissimarum urbium excidiis reperta simul admouent, testudinem, tormenta, aggeres facesque, quidquid tot proeliis laboris ac periculi hausissent, opere illo consummari clamitantes. Vrbem senatui ac populo Romano, templa dis reddita […]*. En première lecture, *quidquid […] hausissent* semble appartenir à l'énumération *testudinem, tormenta, aggeres facesque [admouent]*, avant que le participe *clamitantes* rattache la proposition relative indéfinie à l'infinitive *opere illo consummari*.

[2906] Pour la fréquence élevée des discours indirects autonomes chez Tacite, voir R. UTARD 2004 : 198-199 (elle s'élèverait à 50% des cas) ; pour l'omission fréquente du verbe introducteur dans les « discours à voix plurielle » chez lui, R. UTARD 2004 : 216-217 : elle atteint également 50% des passages dans les *Histoires*.

nuberet ; ***Q. Tedii et Vedii Pollionis luxus ; postremo Liuia grauis in rem publicam mater, grauis domui Caesarum nouerca****. Nihil deorum honoribus relictum, cum se templis et effigie numinum per flamines et sacerdotes coli uellet.*

Gemitusque ac planctus etiam militum auris oraque aduertere : progrediuntur contuberniis. ***Quis ille flebilis sonus ? Quod tam triste ?*** *Feminas inlustris, non centurionem ad tutelam, non militem, nihil imperatoriae uxoris aut comitatus soliti : pergere ad Treuiros et externae fidei.*

Medium omne tempus per uarias curas egere, ignauissimus quisque caesorum apud Vetera exemplo pauentes, melior pars rubore et infamia : ***quale illud iter ? quis dux uiae ?*** *Et omnia in arbitrio eorum quos uitae necisque dominos fecissent.*

Dans le deuxième et le troisième passage, proches dans leur ton, la prise de parole de la foule militaire semble de prime abord se faire au discours direct : *quis sonus* (Tac., *Ann.*, 1.41) et *quis dux* (Tac., *Hist.*, 4.62) sont nécessairement au nominatif, et le lecteur est amené à sous-entendre mécaniquement un *[erat]*. Ce n'est qu'à l'arrivée d'une proposition infinitive (*feminas inlustris* dans le deuxième texte, *omnia [esse] in arbitrio* dans le troisième) que l'on comprend qu'il s'agit de style indirect. L'espace d'un instant, l'on croit donc à l'autonomisation de la voix collective, avant que celle-ci ne retourne dans un schéma syntaxique plus convenu. Il faut bien noter que Tacite a cherché à susciter cet effet, car, pour des questions rhétoriques rapportées au style indirect comme ici, il aurait pu syntaxiquement recourir à la proposition infinitive et écrire *quem illum flebilem sonum* et *quem ducem uiae*[2907]. Le premier passage relève davantage d'une « turbulence » syntaxique. Le début et la fin de l'extrait se présentent comme des propositions infinitives immédiatement identifiables comme telles du fait des marques morphologiques de l'accusatif. Au centre se trouve cependant un morceau de récit qui relance la rumeur (*nec domesticis abstinebatur*, Tac., *Ann.*, 1.10). Lui succède une séquence syntaxiquement ambiguë, puisque quatre propositions nominales au nominatif (*abducta uxor*, *consulti pontifices*, *luxus* et *Liuia mater […] nouerca*) qui paraissent poursuivre la narration. Les commentateurs proposent généralement pour ces passages de sous-entendre un verbe de déclaration au passif (*dicebatur*, par exemple : « on disait que […] ») et interprètent ces tournures comme une manière expressive de rendre l'émotion de la foule[2908]. Mis en série et placés en regard des autres « anomalies syntaxiques », ces exemples renvoient cependant à un effet plus systématique : le brouillage des frontières entre discours indirect et discours direct. La stylistique, marquée par la recherche de l'anacoluthe et évoquant l'autonomie de ces

[2907] Tour classique pour l'interrogation oratoire dans les discours indirects, cf. Cés., *Gaul.*, 1.14 : *His Caesar ita respondit […] si ueteris contumeliae obliuisci uellet, num etiam recentium iniuriarum […] memoriam deponere posse ?*

[2908] Pour Tac., *Ann.*, 1.10, H. FURNEAUX 1962, *ad loc.* et Fr. R. D. GOODYEAR 1972, *ad loc.*, suggèrent de sous-entendre un verbe de parole ; l'ambiguïté est également relevée par D. C. A. SHOTTER 1967 : 172-173. Pour Tac., *Ann.*, 1.41, H. FURNEAUX 1962, *ad loc.*, parle de construction « broken and exclamatory, to express the agitation of the speakers » et Fr. R. D. GOODYEAR 1972, *ad loc.*, qui le suit, évoque une « audacious introduction of *oratio obliqua* » ; E. KOESTERMANN 1963, *ad loc.* relève le caractère exceptionnel de la construction et l'analyse comme un signe de l'émotion extrême des soldats (« nirgends ist Tacitus in der Annäherung an die Affektsprache so weit gegangen wie hier », dans un sens analogue). Pour Tac., *Hist.*, 4.62, H. HEUBNER 1963, *ad loc.*, propose de restituer un *[esset]* pour rendre une interrogation oratoire.

discours collectifs, entre en tension avec la syntaxe qui, quoique torturée, finit toujours par rappeler l'insertion des paroles de la foule dans un système de subordination (propositions infinitives ou subjonctives). Une lecture sociologique – une sociocritique – de l'écriture tacitéenne de ces voix subalternes rend compte de la tension qui caractérise les foules impériales, entre aliénation politique et puissance informelle[2909].

Les analyses présentées ici pourraient être complétées de différentes façons. Il existe en effet toute une série de passages dans lesquels des opinions que l'on s'attendrait à trouver dans la bouche du *uulgus* sont en réalité prises en charge par la voix principale, celle du narrateur : ces textes participent sans aucun doute du même mouvement, et il faudrait voir s'ils ne pourraient pas être analysés comme des formes de discours indirect libre, dont l'existence en latin reste sujette à débat[2910]. On pourrait également croiser le contenu des propos de la foule, notamment leur valeur subversive et leur critique de l'autorité, avec leur forme syntaxique, de manière à voir si les discours les plus corrosifs sont aussi ceux qui s'autonomisent le plus ostensiblement des normes de la subordination[2911]. On s'apercevrait alors sans doute qu'il existe une véritable corrélation. Par exemple, la rumeur qui commence à critiquer Tibère après l'incendie du mont Caelius s'étend dangereusement dans le récit sous la forme d'un discours indirect de plus en plus long et de plus en plus « instable », jusqu'à ce que l'intervention salutaire du prince la transforme en une *fama* positive qui prend la forme d'un discours narrativisé, c'est-à-dire le degré minimal du discours rapporté, simplement réduit ainsi à sa teneur événementielle[2912]. À l'inverse, les rumeurs historiographiques, celles que l'historien récupère et fait siennes en leur reconnaissant le statut d'*auctor*, prennent généralement l'apparence de brefs discours indirects parfaitement intégrés dans le récit et délimités par des bornes visibles[2913]. Leur dimension

[2909] Nous souscrivons donc ainsi à l'observation récente d'E. O'GORMAN 2019 : 129-130 : « The Roman historians enfold the noise of the crowd into their narratives in such a way as to preserve its disruptive political effect. » E. O'GORMAN a d'ailleurs recours dans cet article aux analyses de J. RANCIERE sur la valeur politique des sons émis dans l'espace public.

[2910] Sur cette controverse de linguistes, qui implique notamment A. JURET et J. BAYET, voir la synthèse de R. UTARD 2004 : 50-54. Des passages représentatifs se trouvent en Tac., *Ann.*, 4.72, lorsque les critiques de l'impérialisme romain chez les Frisons (sous forme de *questus*, Tac., *Ann.*, 4.72), habituellement développées par un discours pris en charge par les barbares eux-mêmes, sont exprimées par le narrateur tacitéen en voix propre (*ac primo boues ipsos, mox agros, postremo corpora conjugum aut liberorum seruitio tradebant, ibid.*). En Tac., *Ann.*, 14.63, le renvoi d'Octavie est d'abord observé à travers les yeux de spectateurs anonymes (*non alia exul uisentium oculos maiore misericordia adfecit. Meminerant adhuc quidam […]*), avant que la plainte ne soit reprise par l'historien (*sed illis robur aetatis adfuerat ; laeta aliqua uiderant et praesentem saeuitiam melioris olim fortunae recordatione adleuabant, ibid.*). Voir également la déploration des soldats en Tac., *Hist.*, 2.45, dont le statut syntaxique est flou (cf. *supra*, p. 618 et suiv.).

[2911] C'est la piste que nous avions suivie pour les discours féminins et qui avait donné des résultats concluants : nous renvoyons ici à la dernière partie de I. COGITORE & L. AUTIN 2020.

[2912] *Feralemque annum ferebant et omnibus aduersis susceptum principi consilium absentiae, qui mos uulgo, fortuita ad culpam trahentes ni Caesar obuiam isset tribuendo pecunias ex modo detrimenti. Actaeque ei grates apud senatum ab inlustribus famaque apud populum*, Tac., *Ann.*, 4.64. La première proposition infinitive, assez simple (*feralem annum [esse]*) se transforme en une deuxième plus complexe (*omnibus aduersis susceptum principi consilium absentiae*), elle-même augmentée de deux excroissances (*qui mos uulgo* et *fortuita ad culpam trahentes*). D'autres exemples se trouveraient aisément, par exemple le passage proche de Tac., *Hist.*, 1.29, à cette différence près que dans ce texte, aucune action du pouvoir ne vient endiguer la progression à la fois historique et syntaxique de la rumeur. Cette analyse se situe donc dans la continuité d'une phrase de J.-M. ENGEL 1972 : 720 : « [La foule] est un décor ou un écho ; et son désordre affecte souvent jusqu'aux phrases qui la décrivent. »

[2913] Un exemple parmi d'autres : Tac., *Ann.*, 4.67 : *Graecos ea [loca] tenuisse Capreasque Telebois habitatas fama tradit*.

contestataire nulle et non avenue est ainsi textualisée par leur insertion non problématique dans le récit. À ce titre, il est remarquable que les très rares discours directs attribués à un collectif chez Tacite soient des paroles dont la potentielle valeur factieuse a été auparavant neutralisée : une ambassade, qui s'inscrit dans un cadre institutionnel parfaitement contrôlé (Tac., *Hist.*, 4.65), des clameurs militaires citées par Agricola et qui servent son argumentation (Tac., *Agr.*, 33), des propos tenus par les agents du pouvoir, qui se mêlent à la foule séditieuse et la ramènent dans le droit chemin (Tac., *Ann.*, 1.28). La promotion de la voix collective au discours direct n'est possible que parce que le groupe qui s'exprime, en réalité, n'a pas voix au chapitre.

*

Dans la conclusion des *Mots de l'histoire*, J. RANCIERE affirme que « la question de la forme poétique selon laquelle l'histoire peut s'écrire est […] strictement liée à celle du mode d'historicité selon lequel ses objets sont pensables. Michelet avait inventé une poétique pour une certaine historicité, pour la généalogie du sujet France et de la forme République »[2914]. Au terme de notre étude, nous pourrions reprendre à notre compte ces mots et affirmer que Tacite a inventé « une poétique pour une certaine historicité », une manière d'écrire qui rende compte de la place centrale des foules et de leur voix au début de l'Empire, place éminemment paradoxale, que seul un historien comme l'auteur des *Annales* pouvait intégrer si finement et si justement au sein de son projet littéraire. Qu'il s'agisse du niveau de la syntaxe, comme nous venons de le montrer, de celui du mot, de la construction du récit ou de la recherche des effets rhétoriques, Tacite a su rendre compte, dans les modalités mêmes du matériau littéraire, du sujet historique que constituait la plèbe ou l'armée au Ier siècle. À condition d'accepter de dépasser les sentences traduisant sa vision de classe et de gratter le vernis aristocratique qui affleure à tout moment chez lui, on se rendra compte que l'historien a réussi à opérer la délicate synthèse qui doit caractériser le genre historiographique selon J. RANCIERE, à savoir « mener à bien la tâche impossible d'articuler en un seul discours un triple contrat : un contrat scientifique qui oblige à découvrir l'ordre caché sous l'ordre apparent en substituant les corrélations et les comptes exacts d'un processus complexe à l'échelle des poids et des grandeurs visibles de la politique ; un contrat narratif qui commande d'inscrire les structures de cet espace caché ou les lois de ce processus complexes dans les formes lisibles d'une histoire comportant commencement et fin, personnages et événements ; un contrat politique qui lie l'invisible de la science et le lisible de la narration aux contraintes contradictoires de l'âge des masses »[2915].

[2914] J. RANCIERE 1992 : 204. Michelet est présenté par J. RANCIERE comme le *primus auctor* qui a inventé « l'art de traiter l'excès des mots » (p. 90) ; nous proposerions volontiers, d'une certaine façon contre J. RANCIERE lui-même, de voir en Tacite un précurseur dans ce travail poétique qui s'articule à un discours politique.

[2915] J. RANCIERE 1992 : 23-24.

ANNEXES

*

Annexe 1 : La rumeur à Rome, un état de la question

Nous proposons ici de dresser l'historiographie des rumeurs dans les sciences de l'Antiquité, c'est-à-dire à la fois dans les études historiques et philologiques, en nous concentrant principalement sur la période romaine. Cependant, la continuité évidente avec les phénomènes rumoraux constatés pour l'époque grecque, voire pour la période médiévale, nous conduira à prendre également en compte, quoique plus sommairement, ces aires chrono-culturelles différentes.

La difficulté principale qui se présente est la nature très morcelée de l'historiographie. Cela s'explique surtout selon nous par l'absence d'un véritable intérêt jusque dans les années 90 pour la question spécifique des rumeurs dans l'Antiquité, qui a pour conséquence l'absence de monographie de référence (voire de monographie tout court[2916]) sur le sujet. Dès lors, la rumeur apparaît dans un grand nombre d'ouvrages ou d'articles d'histoire ancienne ou de philologie classique, mais n'est généralement l'objet que de courts développements ou de simples allusions, bien loin d'une approche systématique, qui continue à faire défaut. Si ce constat doit être nuancé, car certaines études se penchent ponctuellement sur le *rumor*, depuis longtemps dans les études littéraires, plus récemment dans les études historiques, comme on le verra, il n'en reste pas moins que l'on ne trouve pas dans les sciences de l'Antiquité une véritable « rumorologie », comme c'est le cas en sociologie[2917], au moins jusqu'à récemment. La rumeur est généralement introduite comme soutien à l'argumentation dans des travaux qui ne la concernent pas directement : elle appuie le propos sans qu'on prête véritablement attention à ses spécificités ou à son fonctionnement propre. Ce cas de figure, très fréquent dans la recherche, n'a pas réellement permis de faire émerger une véritable définition du phénomène : le plus souvent, les études en question s'en saisissent comme d'un phénomène non problématique, et le traitent comme s'il n'y avait pas de différence entre ce que nous appelons aujourd'hui « rumeur » et les bruits publics des sociétés antiques. Le morcellement a une autre conséquence, plus pratique : il rend impossible de prétendre à quelque exhaustivité que ce soit, eu égard à la multitude des travaux qui ne la mentionnent qu'incidemment, au détour d'une réflexion ou d'une analyse. Nous nous concentrerons donc ici sur les seuls articles, chapitres et ouvrages qui donnent une certaine résonnance aux problématiques propres aux rumeurs. Enfin, l'absence d'un champ de recherche autonome portant sur les on-dit et les ragots dans les sciences de l'Antiquité conduit beaucoup de chercheuses et de chercheurs à se tourner vers les concepts théorisés depuis plus d'un demi-siècle par les sociologues, chez qui cet objet d'étude a suscité une plus ample bibliographie. Voilà pourquoi nous commencerons par rappeler les grands courants sociologiques de l'étude des rumeurs ; après ces rappels, nous observerons successivement la question des rumeurs dans les travaux d'inspiration littéraire, puis en histoire

[2916] Si l'on excepte les éclairages particuliers que donnent W. RIES 1969 sur Tacite seulement ou M. B. KARTZOW 2009 sur les ragots (*gossips*) dans un genre littéraire bien particulier (les épîtres pastorales).

[2917] Le terme se trouve chez Fr. REUMAUX 1999 : 14 n. 1.

ancienne, deux disciplines qui, sur cette question, se sont longtemps ignorées au lieu de s'enrichir mutuellement.

a. Approche psychologique contre approche interactionniste : les courants de la rumorologie contemporaine

Dans ce domaine d'étude qui n'est pas le nôtre, nous nous reposerons sur les synthèses déjà existantes[2918], auxquelles nous ajouterons parfois tel ou tel travail ; l'objectif est de retracer les grandes orientations qu'ont prises les études sociologiques portant sur la rumeur. Les spécialistes s'accordent pour relever deux courants principaux : le premier insiste sur l'inconscient collectif qu'exprimeraient les rumeurs, le second se concentre sur les modalités pratiques de l'échange d'information qui les constituent.

L'événement fondateur pour l'émergence d'une science des rumeurs autonome est sans aucun doute la seconde guerre mondiale, qui a permis à la discipline de s'institutionnaliser sous l'influence du gouvernement américain, qui cherchait alors à lutter contre la désinformation sévissant aux États-Unis[2919]. On attribue généralement à l'ouvrage de G. ALLPORT et L. POSTMAN[2920] la première approche théorique traitant la rumeur comme objet de science ; toutefois, leur méthodologie, qui consistait à reproduire artificiellement, en laboratoire, la circulation d'une information de personne à personne dans un groupe donné, ainsi que leurs conclusions, selon lesquelles l'information première transitant par la rumeur se détériore progressivement par simplification, accentuation et assimilation du message, doivent beaucoup au protocole expérimental du psychologue allemand L.-W. STERN, connu aujourd'hui dans sa variante ludique dite du « téléphone arabe »[2921]. L'approche est donc d'abord expérimentale ; elle est prolongée, dans l'immédiate continuité des travaux de G. ALLPORT et L. POSTMAN, par plusieurs ouvrages qui ne remettent pas fondamentalement en question ces premiers résultats, mais s'attachent parfois à les affiner. Ainsi R. KNAPP, W. PETERSON et N. GIST mettent en avant le statut de nouvelle non officielle de la rumeur et son lien à l'actualité[2922] – deux éléments définitionnels importants et largement repris, notamment dans le champ de l'histoire antique, comme nous l'avons vu.

De cette venue à la science de l'objet rumoral, on retiendra pour la suite trois caractéristiques :

- d'abord, l'approche résolument positiviste du phénomène : la multiplication des expériences *in vitro* destinées à saisir l'essence de ce fait social en témoigne largement ;

[2918] La plupart des monographies consacrées à la rumeur intègrent des états de l'art que l'on pourra consulter (entre autres J.-N. KAPFERER 1987 : 11-16 ; Fr. REUMAUX 1998 : 27 et suiv. ; P. FROISSART 2002 : 42-43 ; Ph. ALDRIN 2005 : 40-50), mais l'article le plus utile est celui que Ph. ALDRIN a consacré à la question (Ph. ALDRIN 2003), qui peut être complété par une étude de P. FROISSART 2001 pour la fin du XIXe siècle et le début du XXe, quelque peu laissés de côté par Ph. ALDRIN.

[2919] Ph. ALDRIN 2005 : 40-43.

[2920] G. W. ALLPORT & L. J. POSTMAN 1947, mais sur lequel G. ALLPORT travaillait depuis 1941.

[2921] L. W. STERN 1902. L'expression « téléphone arabe » est au reste fort questionnable, car elle a surtout été utilisée par les militaires français lors de la guerre d'Algérie pour discréditer les techniques d'information des populations algériennes (cf. P. FROISSART 2004 : 4).

[2922] Cf. l'état de la question de J.-N. KAPFERER 1987 : 11-12.

les chercheurs vont parfois jusqu'à chiffrer le taux de déperdition d'information que subirait une information transmise par la rumeur[2923] ;

- ensuite, l'orientation psychologique de la plupart des analyses : dans la lignée de la psychologie sociale telle que pratiquée par G. LE BON ou G. TARDE, c'est avant tout dans les processus mentaux de la foule et des individus qui la constituent que l'on cherche les règles de la rumeur, censée exprimer un inconscient collectif ; d'ailleurs, il est significatif que la question ait intéressé au début du siècle un psychiatre comme Carl Jung[2924] ;
- enfin, relevons la vision très péjorée des rumeurs, présentées comme un moyen particulièrement peu fiable de transmettre des informations, et opposées à ce titre à d'autres médias plus sûrs, comme cela apparaît de manière évidente avec les *rumor clinics* américains pendant la seconde guerre mondiale[2925]. Les rumeurs sont également associées aux éternels clichés attachés à la foule[2926].

Ces différents traits – approche psychologique, présentation des bruits publics comme une maladie à soigner, rationalisation du fonctionnement de la rumeur par une méthodologie expérimentale – conduisent Ph. ALDRIN à parler de « paradigme psychopathologique »[2927] pour ce courant particulièrement prospère de la rumorologie.

Les années qui suivent remettent partiellement en question cette première grande approche du fait rumoral, et notamment son lien à la psychologie. Des chercheurs et chercheuses issus de disciplines différentes – histoire, ethnologie, et plus tard sciences de la communication et philosophie – revendiquent aussi le droit de penser la rumeur. Certains poursuivent la voie ouverte par G. ALLPORT et L. POSTMAN et perpétuent le paradigme psychopathologique, lisant dans les rumeurs le signe ou le symptôme d'un dysfonctionnement social. C'est le cas, entre autres exemples, de la célèbre étude d'E. MORIN sur la rumeur d'Orléans[2928]. Néanmoins, les années 60 voient aussi l'émergence d'une nouvelle lecture de la rumeur : en passant de l'observation générale, macrosociologique, et de l'idéologie élitiste qui la sous-tend, à l'analyse méso- voire microsociologique, c'est-à-dire placée au niveau des acteurs eux-mêmes, des sociologues comme N. ELIAS et J. L. SCOTSON[2929] ou T. SHIBUTANI[2930] redéfinissent en profondeur ce qu'*est* une rumeur. C'est là la – brève – hégémonie de l'approche interactionniste du phénomène, qui s'intéresse à ce qui motive, chez les acteurs, la transmission du message porté par le bruit public. Pour N. ELIAS et J. L. SCOTSON, le bavardage et le « ragotage »[2931] sont surtout un moyen pour réaffirmer les valeurs propres au groupe social auquel on appartient ; pour T. SHIBUTANI, qui montre le premier les limites de l'approche psychologique

---

[2923] R. L. ROSNOW & G. A. FINE 1976 : 36.

[2924] P. FROISSART 2008 : 4432.

[2925] Ceux-ci avaient pour fonction de stopper la diffusion des fausses informations, cf. Ph. ALDRIN 2005 : 42-43.

[2926] Ainsi certains chercheurs pionniers dans l'étude des rumeurs sont-ils convaincus qu'elles naissent de l'oisiveté des populations, cf. J.-N. KAPFERER 1987 : 15.

[2927] Ph. ALDRIN 2003 ; Ph. ALDRIN 2005 : 41 et *passim*. Des études particulièrement caricaturales à cet égard se lisent dans le numéro de la revue *Le Genre humain* consacré en 1982 à la rumeur (voir par ex. L. FLEM 1982).

[2928] E. MORIN 1969.

[2929] N. ELIAS & J. L. SCOTSON 2001 (première édition en 1965, avec pour titre original *The Established and the Outsiders*).

[2930] T. SHIBUTANI 1966.

[2931] Selon un terme utilisé dans la sociologie des rumeurs pour traduire le verbe anglais *gossiping* (cf. Ph. ALDRIN 2003 : 130 n. 17).

des phénomènes rumoraux[2932], les rumeurs sont des « nouvelles improvisées » (*improvised news*, pour reprendre le titre de son ouvrage), répondant à une faillite des canaux autorisés de l'acquisition de l'information : plus une situation tend vers l'anomie, plus les acteurs sociaux se tournent de façon improvisée vers l'échange rumoral pour discuter des problèmes qui se présentent à la communauté. À la même époque, R. PAINE[2933] s'éloigne encore un peu plus de l'approche psychosociologique et du lien qu'elle fait entre rumeur et psychologie de groupe en réaffirmant l'importance de l'individu et en insistant sur son rôle dans la transmission de l'information rumorale : son « hypothèse alternative » est que l'individu se sert de la rumeur, qu'il fait circuler ou qu'il refuse de disséminer, pour promouvoir ses propres intérêts. En quelques années (1965-1967), trois contributions importantes ont ainsi proposé des analyses différentes du phénomène de la rumeur, davantage marquées par le souci de rendre compte des interactions qui permettent aux on-dit de circuler que par la psyché du groupe dans lequel elle se répand : ainsi s'installe dans le paysage scientifique ce que Ph. ALDRIN propose d'appeler le « paradigme transactionnel »[2934] des rumeurs, et qui s'oppose au paradigme psychopathologique alors dominant.

Cette tension entre deux approches de la rumeur – schématiquement exposée ici, mais en réalité atténuée par tout un nuancier de positions intermédiaires – se retrouve de façon particulièrement criante depuis les années 90. À une époque où les sciences de la communication ouvrent de nouvelles voies à l'étude de la rumeur, par exemple avec P. Froissart[2935], les approches du phénomène varient grandement ; mais en réalité, elles ne semblent jamais pouvoir échapper à l'ancienne fracture entre une conception fondamentalement holiste et souvent dépréciative de la rumeur et une vision plus interactionniste et appliquant la règle de la neutralité axiologique. La tradition d'une approche psychosociologique de la rumeur est ainsi poursuivie par les travaux de M.-L. ROUQUETTE, qui se positionne explicitement dans la continuité d'un R. KNAPP[2936] et des expérimentations en laboratoire de l'école américaine sur le processus d'élaboration des rumeurs[2937]. Cette recherche s'enrichit chez lui de psychologie cognitive, mais ne perd pas sa vision axiologique des rumeurs, caractérisées par la « négativité » de leur contenu et « l'instabilité » de leur message. Mais le principal « renouvellement dans la continuité » de la lecture traditionnelle des bruits publics se trouve dans l'essor des études folkloristes à partir des années 90[2938]. Celles-ci ne visent pas exactement à l'étude des rumeurs (vues alors comme une affaire de sociologues),

[2932] T. SHIBUTANI 1966 : 163-164.

[2933] R. PAINE 1967.

[2934] Ph. ALDRIN 2005 : 48-49.

[2935] P. FROISSART est en effet enseignant-chercheur en Sciences de l'information et de la communication à l'université Paris-VIII ; voir P. FROISSART 2002. Ce chercheur est probablement le spécialiste de la rumeur le plus connu du grand public, du fait d'une intense activité médiatique (cf. http://pascalfroissart.online.fr/index-media-av.html).

[2936] Voir M.-L. ROUQUETTE 1990 : 119.

[2937] M.-L. ROUQUETTE 1989 : 121.

[2938] On se réfèrera avec utilité à l'historiographie très complète de J.-Br. Renard sur la question des légendes urbaines et de la littérature folkloriste (J.-Br. RENARD 2013 : 9-48). Les travaux de M.-L. ROUQUETTE sur la rumeur sont particulièrement bien reçus par l'école folkloriste (voir J.-Br. RENARD 2013 : 56 et suiv.), à la différence de ceux de J.-N. KAPFERER ou de Fr. REUMAUX (J.-Br. RENARD 2013 : 55). De fait, cela révèle sans doute que la lecture assez traditionnelle du phénomène chez M.-L. ROUQUETTE est parfaitement compatible avec les présupposés de cette nouvelle orientation néo-folkloriste. Sur la continuité entre ces études, qui relèvent d'un « paradigme sémiologique », et l'approche psychopathologique, voir Ph. ALDRIN 2005 : 49.

mais des légendes urbaines ; néanmoins, le champ est voisin, comme le reconnaît J.-Br. RENARD[2939]. Il n'est pas de notre ressort de remettre en question cette proche parenté que les folkloristes revendiquent entre rumeur et légendes contemporaines, quand bien même cela revient à ignorer de fait toute une partie des échanges rumoraux routiniers et ne transmettant pas des informations dotées d'un « enracinement mythologique »[2940]. Notons simplement que ces études sont particulièrement sensibles à la construction des récits qui se transmettent à travers les rumeurs et légendes urbaines, et qu'elles laissent une grande part à l'analyse narratologique, qui est également de première importance lorsque l'on se concentre sur des rumeurs littéraires comme celles de Tacite[2941]. Des intersections entre la méthodologie des néo-folkloristes et la nôtre sont donc possibles. Cependant, la finalité et les résultats de ces études sont en phase avec la tradition psychopathologique : il s'agit toujours d'y trouver les traits sociaux censés représenter l'inconscient collectif, cette « pensée symbolique » de la foule qui s'opposerait à la « pensée rationnelle »[2942]. Le principal travail sur la rumeur des années 90, que l'on doit à Fr. REUMAUX[2943], est un ouvrage de sociologie « sensualiste », aux formulations parfois absconses, et qui fonctionne majoritairement par études de cas particuliers. L'autrice critique certains acquis de de longue date de la rumorologie, à l'instar du poids des analyses *in vitro* élaborées dans le sillage des travaux de G. ALLPORT et L. POSTMAN[2944]. Il n'en reste pas moins que la prose est saturée d'images pathologiques[2945] et que, sur le fond, le lien est là aussi assumé entre rumeur et psychologie collective[2946]. L'approche pathologique est toujours importante dans l'étude des rumeurs aujourd'hui : elle a même été réhabilitée récemment via une approche mêlant physique, biologie et psychologie sociale au sein de ce que M. MOUSSAÏD nomme la « fouloscopie » et dont il a été question dans le premier chapitre de notre étude. Dans un ouvrage de vulgarisation récent, ce chercheur articule explicitement sa présentation des rumeurs au modèle épidémique, abordant la diffusion des informations rumorales par le récit de la propagation du virus Ebola[2947]. Avec ce courant récent de la rumorologie, on est conduit à réhabiliter les expériences en laboratoire de L.-W. STERN et de ses successeurs (de Fr. BARTLETT à G. ALLPORT et L. POSTMAN) sur la transmission de l'information[2948], pourtant

[2939] J.-Br. RENARD 2013 : 55-60.

[2940] J.-Br. RENARD 2013 : 56.

[2941] J.-Br. RENARD 2013 : 85-95 pour cette utilisation de la narratologie ; voir notre chapitre 6 pour notre lecture narratologique des bruits publics chez Tacite.

[2942] J.-Br. RENARD 2013 : 122-123, avec quelques orientations bibliographiques sur la question.

[2943] Fr. REUMAUX 1998, qui reprend un travail précédent, et a d'ailleurs bénéficié récemment d'une mise à jour sous le nom d'*ABC de la rumeur : message & transmission* (Paris, Belles Lettres, 2017 ; non consulté).

[2944] Fr. REUMAUX 1998 : 109 et suiv.

[2945] Notons les termes de « contamination » et d'« incubation » de la rumeur, Fr. REUMAUX 1998 : 16-18 et *passim*.

[2946] C'est ainsi très net pour l'analyse qui est faite de la rumeur du lapu-lapu aux Philippines (Fr. REUMAUX 1998 : 16 et suiv.).

[2947] M. MOUSSAÏD 2019 : 131-147. Le chapitre s'intitule de façon éloquente « épidémies d'information ». En plus de poser un problème déjà évoqué dans le chapitre 1, car cette approche néglige les paramètres sociaux qui président à l'échange de l'information, M. MOUSSAÏD reconnaît lui-même (p. 138-139) que le modèle épidémique n'est pas adapté pour rendre compte de la dissémination des rumeurs à l'ère du numérique (« alors qu'un virus se propage de manière identique à chaque contact […], l'information au contraire ne contamine pas tout le monde de la même façon »). On se demande alors ce qui justifie de conserver cette analogie en tant qu'outil heuristique et de lui conférer une place à ce point centrale dans la démonstration.

[2948] Cf. M. MOUSSAÏD, H. BRIGHTON, & W. GAISSMAIER 2015 ; M. MOUSSAÏD 2019 : 142-147. Les résultats n'ont guère varié en plus d'un siècle : déformation, réduction, simplification supposées du message au fil de sa transmission dans la chaîne expérimentale.

largement critiquées aujourd'hui, y compris par les tenants d'une lecture psychologique des rumeurs.

À l'opposé, d'autres chercheurs cherchent, à peu près à la même époque, à dépouiller la définition traditionnelle des rumeurs de ses oripeaux péjoratifs. C'est le cas de l'ouvrage célèbre de J.-N. KAPFERER[2949], qui s'attache, dans un effort qui nous paraît important, à cerner méticuleusement et rationnellement ce qui définit en propre la rumeur, s'opposant ainsi à la tendance qui fait des bruits publics un phénomène quasi « magique » ou les analyse par le biais de la « psychiatrisation »[2950]. Si nous pouvons douter de l'applicabilité de certains éléments définitionnels au monde romain[2951], force est de constater que l'ouvrage de J.-N. KAPFERER rend à la rumeur sa dignité d'objet scientifique en expliquant le social par le social, pour reprendre la règle fondamentale de la sociologie durkheimienne. C'est aussi le cas d'un article particulièrement éclairant d'É. REMY s'érigeant contre les habituels « réflexes explicatifs avancés promptement et sans preuves » et contre le lien habituel fait entre rumeur et absence de vérité[2952]. Ces deux exemples réfutent ainsi la lecture « symbolique » des rumeurs[2953]. Mais cette dynamique scientifique est surtout présente aujourd'hui dans le travail du sociologue Ph. ALDRIN[2954]. C'est chez lui que l'on trouve, à notre sens, les outils conceptuels les plus à même de nous aider à comprendre la rumeur romaine, même si ce passé, sans doute trop lointain, est ignoré par l'auteur. Dans l'héritage direct de T. SHIBUTANI et de l'approche interactionniste des rumeurs, il s'agit de se mettre au niveau des acteurs sociaux et de se livrer à une anthropologie sociale[2955].

D'une manière plus générale, force est de constater enfin la tenue de colloques ou la constitution d'ouvrages interdisciplinaires sur la question, témoins du dynamisme du sujet. Mentionnons seulement, de façon volontairement réductrice, le cas de l'Allemagne avec l'ouvrage dirigé et édité par J. BROKOFF[2956], et notamment la contribution d'H. POMPE sur les messages transitant par la rumeur, qui intéresse notre thème au premier chef[2957] : ce chercheur insiste sur la proximité structurelle entre les rumeurs et nouvelles assurées. Reste le problème propre à ce type d'ouvrage : la multiplication des angles d'attaque ne favorise pas la mise en place d'une réelle définition – stricte et stable – de la rumeur, et à ce titre, il est parfois délicat de leur trouver une utilité directe dans nos propres travaux.

Par sa diversité, la rumorologie moderne fournit donc bien des outils différents pour interroger la place des rumeurs dans nos sociétés, et il est souvent tentant, pour l'historien qui se penche sur le *rumor* antique, de les utiliser comme tels. Il faut néanmoins faire toujours preuve de beaucoup de prudence pour éviter tout anachronisme ; de fait, comme la plupart des

---

[2949] J.-N. KAPFERER 1987.

[2950] Respectivement J.-N. KAPFERER 1987 : 9 et 21. J.-N. KAPFERER remet aussi en question la démarche expérimentale d'une partie de la rumorologie américaine (par ex. p. 13).

[2951] Ainsi du caractère nécessairement non officiel de la source de l'information rumorale (cf. J.-N. KAPFERER 1987 : 17 ou 24), cf. notre chapitre 3 *supra*.

[2952] É. REMY 1993 (p. 592 pour la citation).

[2953] Ainsi É. REMY 1993 : 599.

[2954] Principalement Ph. ALDRIN 2005.

[2955] Le modèle de l'interactionnisme symbolique est clairement désigné dans Ph. ALDRIN 2005 : 49.

[2956] J. BROKOFF 2008.

[2957] H. POMPE 2008.

travaux cités ci-dessus s'inscrivent dans le cadre des sociétés contemporaines, hypermédiatisées et en permanence interconnectées, dans un monde où ont fait successivement irruption la radio, la télévision puis l'internet[2958], beaucoup de leurs résultats s'adaptent mal à l'Antiquité. Certains spécialistes n'hésitent pas à reprendre des résultats dont il faudrait sans doute s'interroger sur l'adaptabilité aux mondes anciens, comme on le verra. On remarque également que les sociologues (ou anthropologues, psychosociologues, etc.) se penchant sur les rumeurs contemporaines tiennent rarement compte de la profondeur historique à laquelle un tel sujet appelle naturellement[2959]. Malgré tout l'intérêt que suscitent de telles études, l'antiquisant ne peut s'empêcher de tiquer quand il apprend, par exemple, que l'association rumeur/bruit date du Moyen Âge[2960] ou qu'il constate quelques approximations sur le sens de *fama* en latin[2961]. Il y a ainsi peut-être un manque d'échange entre ces deux aires de recherche (la rumeur antique et la rumeur moderne), même si, depuis les années 90, les antiquisants s'inspirent de plus en plus des travaux des sociologues, comme nous le verrons dans le dernier temps de cet état de la question.

b. Dans les sciences de l'Antiquité, une lecture d'abord littéraire des rumeurs

Les rumeurs sont longtemps apparues comme des phénomènes proprement littéraires, de purs produits de la fantaisie des auteurs anciens, ce que la quasi-absence de trace matérielle semblait confirmer. Pour cette raison, ce sont d'abord les philologues qui se sont emparés du sujet, et ils l'ont fait à partir du noyau primitif que constituaient l'épopée archaïque grecque, avec Homère et Hésiode, et ses avatars romains, chez Virgile et chez Ovide. Ces quatre auteurs évoquent comme on le sait la Renommée personnifiée, brièvement chez les deux poètes grecs[2962], plus amplement leurs successeurs romains[2963]. Ce motif épique a été commenté à partir du texte d'Hésiode par M. DETIENNE[2964], qui a rappelé l'inscription des rumeurs messagères dans le paysage cultuel grec, soulignant par là leur lien avec certains rites oraculaires. L'article propose un panorama des propriétés surnaturelles associées à la rumeur dans la civilisation grecque. En ce sens, il semble avoir inspiré divers travaux qui proposent une histoire littéraire au long cours des bruits publics. Avant d'en venir aux études latines, qui nous intéressent tout particulièrement, il faut dire un mot de la thèse importante de Fr. LARRAN[2965], qui mêle approche historique et littéraire pour reconstruire la perception des rumeurs en Grèce, depuis Homère jusqu'à la culture alexandrine en passant par l'Athènes classique. Ce type de travail, dans un ouvrage en fin de compte assez bref, implique parfois de passer rapidement sur telle ou telle tradition, voire de les juxtaposer un peu sommairement ; son étendue permet cependant de rendre compte des grandes évolutions, entre continuité et

[2958] La première phrase de la quatrième de couverture de l'ouvrage de Ph. ALDRIN 2005 est d'ailleurs éloquente (nous soulignons) : « *Au temps du tout communication*, la présence persistante des rumeurs témoigne de l'existence de circuits clandestins. »

[2959] Exception notable chez J. STOETZEL 1963 : 249.

[2960] Ph. ALDRIN 2005 : 19. Il en va de même pour l'intrication rumeur/foule, évoquée dans son épaisseur historique seulement à partir d'exemples médiévaux (Ph. ALDRIN 2005 : 74).

[2961] P. FROISSART 2002 : 32.

[2962] Hom., *Od.*, 24.413-414 sous les traits d'Ὄσσα ou Hes., *Op.*, 761-764 sous ceux de Φήμη.

[2963] Il s'agit à chaque fois de la *Fama*, chez Virg., *Én.*, 4.173-197 et Ov., *Mét.*, 12.39-63.

[2964] M. DETIENNE 1982.

[2965] Fr. LARRAN 2011.

rupture, depuis le point de départ mythique dont témoignent Homère et Hésiode jusqu'à l'utilisation technique des bruits publics dans le système judiciaire athénien. L'ouvrage de Fr. LARRAN est particulièrement utile pour l'étude précise du vocabulaire de la rumeur, véritable point d'entrée dans la question pour l'auteur[2966].

La même voie a été suivie pour la littérature latine par deux études transversales qui se concentrent sur la *Fama* dans le monde romain. L'ouvrage très conséquent de Ph. HARDIE[2967] débute certes avec Homère et Hésiode, mais ceux-ci sont plutôt convoqués comme modèles des deux grands développements de la poésie latine consacrés à la *Fama*, chez Virgile et Ovide. L'étude détaillée de la symbolique et du rôle dévolus à la *Fama* dans cette littérature poétique occupe la première partie de l'ouvrage de Ph. HARDIE[2968] ; dans un second temps, plusieurs prosateurs sont évoqués pour leur traitement de la rumeur, au premier rang desquels se trouvent Tite-Live et Tacite ; la dernière section de l'étude interroge la réception de ces modèles antiques à la Renaissance et au-delà, puisque le propos s'arrête avec Alexander Pope et son *Temple of Fame* (1715). L'amplitude remarquable de l'ouvrage permet à Ph. HARDIE de déployer des analyses en *close-reading* d'un grand nombre de textes, sans pour autant produire un « effet catalogue », en particulier grâce à une introduction très dense qui présente les grands traits socio-historiques et littéraires de la *fama* antique. Ph. HARDIE s'efforce tout particulièrement de distinguer, peut-être de façon trop rigide, la *fama* comme « réputation » et la *fama* comme « rumeur »[2969]. Son approche réserve une place toute particulière aux outils de la narratologie, notamment dans l'étude des textes en prose : la place de la *fama* dans la construction des épisodes est un point d'analyse qui revient régulièrement, et qui a été important dans l'élaboration de notre réflexion. Par ailleurs, est paru pendant l'élaboration de notre thèse, l'ouvrage de G. GUASTELLA intitulé *Word of Mouth*[2970], qui renouvèle en partie la question. Tout comme chez Ph. HARDIE, dont G. GUASTELLA est scientifiquement assez proche, il s'agit d'une étude au long cours, qui plonge ses racines au cœur de la conception de la parole dans l'épopée grecque, s'appuie beaucoup sur Virgile et Ovide, s'intéresse à ce que les arts visuels disent de la *Fama* et prolonge l'étude de l'Antiquité dans la Renaissance européenne. La spécificité du travail de G. GUASTELLA est sans doute à trouver du côté de l'intérêt porté à la phénoménologie de la rumeur, à sa diffusion particulière, notamment à travers la question de son autorité/auctorialité[2971]. La littérature grecque est plus amplement traitée, par exemple le traité *De Garrulitate* de Plutarque, fondamental quand on s'intéresse à la circulation des informations non officielles dans l'Antiquité[2972]. Certaines sources romaines, tout aussi importantes, se trouvent aussi davantage mises en lumière, à l'instar des textes rhétoriques, à la fois théoriques (les manuels, par exemple Quintilien), et pratiques (les corpus des

[2966] L'ouvrage en question est en effet issu d'une thèse de doctorat intitulée « De *kleos* à *phèmè* : approche historique de quelques termes signifiant rumeur et renommée dans la littérature grecque ancienne, depuis Homère jusqu'à Polybe » (soutenue en 2008 à Paris-X sous la direction de M. JOST).

[2967] Ph. HARDIE 2012.

[2968] Notons l'insistance toute particulière sur Virgile, présenté comme le « central emblem of *fama* in the Western tradition ».

[2969] Ph. HARDIE 2012 : 7-8. Pour une critique possible de ce modèle, voir *supra*, p. 291-292.

[2970] G. GUASTELLA 2017.

[2971] G. GUASTELLA 2017 : 125-152.

[2972] Par exemple G. GUASTELLA 2017 : 43-44.

déclamations)[2973]. En somme, les deux études se complètent plutôt qu'elles ne se répètent, malgré d'inévitables analyses parallèles (ainsi pour Virgile et Ovide) ; leur amplitude et leur ambition témoignent de l'intérêt que suscite actuellement la problématique des rumeurs antiques, mais également de la richesse d'une démarche philologique qui ne quitte jamais des yeux les phénomènes historiques dont elle étudie la représentation artistique. Enfin, il est important de remarquer que ces deux travaux importants proviennent d'universitaires dont le premier domaine de spécialité est la poésie latine, et non la prose.

Ces trois monographies générales sont complétées par différents travaux plus brefs qui livrent des éclairages spécifiques sur la question des rumeurs. Un premier ensemble regroupe les études d'ordre lexicographique ; la plus importante est sans aucun doute le long article de M. BETTINI sur le verbe *fari* et ses dérivés en latin, dont l'approche en premier lieu lexicale aboutit souvent à manier les problématiques littéraires ou historiques du fait rumoral. La partie consacrée aux termes de *fama* et de *rumor*[2974] donne l'occasion à M. BETTINI d'observer tout particulièrement le lien entre la *fama* humaine et la *fama* divine, dans la continuité des travaux d'É. BENVENISTE[2975], mais également, par exemple, l'utilisation des bruits publics en contexte judiciaire. Mentionnons trois autres contributions de moindre importance tournées vers la linguistique des rumeurs. J.-P. NERAUDAU propose en 2011, dans un colloque de médiévistes sur lequel nous reviendrons plus bas, quelques pistes pour une histoire du terme *fama* dans la littérature antique, qui n'emportent pas toujours la conviction[2976]. Dans un article paru en 2013, St. DOROTHEE se penche sur les termes de *fama* et *rumor* en se limitant à leur acception rumorale[2977] ; l'autrice conclut que les deux termes présentent un rapport de synonymie partielle, et relève que *fama* est utilisée plus fréquemment dans les textes poétiques. Au-delà de quelques points de détails[2978], la présentation qui est faite des rumeurs dans ce travail est largement tributaire de la vision négative et pathologique du phénomène : les bruits rumoraux sont nécessairement « inquiétant[s], voire […] effrayant[s] »[2979] et ne contiennent que des informations douteuses. Enfin, au-delà de la période romaine, Fr. REUMAUX livre une présentation de l'évolution du sens de *rumor*/rumeur[2980], du latin médiéval au français moderne, en se focalisant sur la question du bruit de la rumeur, composante essentielle au Moyen Âge et de plus en plus accessoire à partir du XVIIe siècle.

La plus grande partie de la bibliographie est cependant constituée par des études qui se concentrent cependant sur l'utilisation particulière des rumeurs chez un auteur ancien et cherchent à déterminer les fonctions poétiques, rhétoriques, narratologiques ou idéologiques qu'elles y assument. Le périmètre d'analyse est donc beaucoup plus réduit, même si les auteurs embrassent parfois tout un genre, voire plusieurs genres, confrontés alors sur la question de la place des rumeurs dans l'économie générale des œuvres. Les poètes sont fréquemment pris en

[2973] G. GUASTELLA 2017 : 67-89.
[2974] M. BETTINI 2008b : 350-363.
[2975] É. BENVENISTE 1969 : 133-139.
[2976] J.-P. NERAUDAU 1993. L'article est assez court et synthétise, pour ne pas dire compresse, les grandes évolutions lexicales.
[2977] St. DOROTHEE 2013.
[2978] Ainsi l'affirmation selon laquelle le sens de « réputation » serait exclusif à *fama* et non partagé avec *rumor*, difficile en réalité à accepter (St. DOROTHEE 2013 : 160-161, cf. notre remarque *supra*, p. 292-293).
[2979] St. DOROTHEE 2013 : 157.
[2980] Fr. REUMAUX 1989 : 129-132.

compte. Concernant la *Fama* chez Virgile, S. CLEMENT-TARANTINO interroge dans sa thèse[2981] le rapport de Virgile à la tradition en partant de la représentation de la Renommée au chant IV de l'*Énéide*. Pour l'époque impériale, les discours des foules chez Lucain sont rapidement analysés par F. DELARUE[2982]. La question connexe des ragots (en anglais « gossips ») offre également un point d'entrée pratique dans la question, en particulier chez les poètes satiriques : mentionnons ici l'article de M. GREENWOOD sur les ragots et le « langage de la rumeur » chez Martial. Cette étude longue aborde plusieurs facettes de la question : après une proposition de typologie distinguant les rumeurs satiriques, sexuelles, mythologiques, etc., l'auteur livre un relevé complet des bruits relayés par Martial, avant de synthétiser sur leur rôle dans l'écriture de l'épigramme. De façon intéressante, M. GREENWOOD note certaines similitudes avec Tacite, par exemple le recours aux rumeurs pour sous-entendre des accusations scandaleuses ou caractériser de manière indirecte des individus[2983]. D'autres fonctions sont davantage propres au genre pratiqué par le poète : les rumeurs permettent ainsi souvent des effets de rupture, quand elles apparaissent dans la pointe des épigrammes. Enfin, cette analyse synthétique est complétée par un utile tour d'horizon stylistique, où l'auteur se montre sensible aux désignations périphrastiques de la rumeur : outre *rumor* et *fama*, des termes comme *canere*, *fabula*, *liuor*, etc., sont inclus, ce qui est parfaitement justifié du point de vue de la méthode[2984]. Toujours sur les ragots (*gossips*), l'ouvrage récent de M. KARTZOW[2985] adopte une démarche plus influencée par les *gender studies* pour analyser le lien entre ragots et genre dans les épitres pastorales ; ce faisant, elle passe en revue un certain nombre de textes de la littérature classique et impériale qui révèlent que l'acte de ragotage est clairement associé par les Anciens aux femmes (ou aux esclaves), ce que révèle par exemple un texte de Juvénal que nous avons nous-même beaucoup utilisé[2986]. Plus récemment, l'utilisation des rumeurs dans la onzième satire de Juvénal a été interrogée par T. GEUE en relation avec la poétique de l'anonymat qui caractérise cet auteur[2987]. Hors du domaine poétique, et sans entrer encore dans l'historiographie, la bibliographie se resserre ; il faut toutefois évoquer quelques pages de l'ouvrage d'A. RICHLIN *The Garden of Priapus: Sexuality and Aggression in Roman Humor*[2988], dans lesquelles les ragots, rapprochés des graffitis, sont présentés comme un vecteur efficace de l'invective sexuelle. A. RICHLIN prend comme corpus d'étude la correspondance de Cicéron et se concentre sur le traitement de ses adversaires Clodius et Clodia. Pour une période ultérieure, mais dans un domaine proche, M. DINTER s'est récemment intéressé aux nombreuses apparitions de la rumeur dans les déclamations d'époque impériale, en particulier chez le pseudo-Quintilien des *Grandes Déclamations*[2989]. Se limitant au terme *fama*, ce chercheur met en évidence la fonction de la *fama* comme preuve dans l'argumentation rhétorique, qui est enseignée dans les principaux manuels : ainsi les personnages des déclamations doivent-ils souvent défendre leur *fama*-réputation contre la *fama*-rumeur qui leur est opposée. L'article de M. DINTER suit sur ce point

[2981] S. CLEMENT-TARANTINO 2006, résumé dans S. CLEMENT-TARANTINO 2007.
[2982] F. DELARUE 2010 : 126 ; 132.
[2983] M. A. P. GREENWOOD 1998 : 304.
[2984] C'est également le choix que nous avons fait dans notre propre étude lexicale, dans l'annexe suivante.
[2985] M. B. KARTZOW 2009.
[2986] Juv. 6.398 et suiv., cf. M. B. KARTZOW 2009 : 89-92.
[2987] T. GEUE 2017 : 156-160.
[2988] A. RICHLIN 1992 : 83-86.
[2989] M. DINTER 2016.

les outils mis au point par Ph. HARDIE ; comme lui, il n'interroge pas réellement la façon dont ces dimensions de la *fama* (comme rumeur et comme réputation) s'entrecroisent et s'interpénètrent, mais permet d'envisager la continuité entre les textes théoriques de Cicéron, de la *Rhétorique à Herennius* et de Quintilien d'une part, et leur mise en pratique de l'autre dans les déclamations d'école. Enfin, relevons un article de Ph. HARDIE, antérieur à la publication de sa monographie, sur la place de la *fama* dans l'épopée et l'historiographie latines : ici, les stratégies de narration dont témoignent les rumeurs sont observées dans une perspective générique.

L'approche littéraire de la rumeur a cependant surtout été appliquée à l'auteur qui en a fait l'usage le plus large et le plus divers dans la littérature latine, à savoir Tacite. Même si l'utilisation récurrente des bruits publics chez lui a été remarqué de longue date (on pense ici encore aux pastiches de Famiano Strada au début du XVIIe siècle[2990]), on peut tenir pour pionniers trois travaux qui s'échelonnent entre l'après-guerre et le début des années 70. Ceux-ci font d'ailleurs toujours référence, bien qu'ils ne soient pas exempts de défaut, et portent exclusivement sur la rumeur tacitéenne. Le premier, et plus important selon nous, est la thèse de W. RIES, présentée en 1969 à Heidelberg[2991]. L'auteur y refuse d'emblée tout propos exhaustif sur les rumeurs tacitéennes, qu'il ne cherche d'ailleurs pas à définir au plan historique, même si, paradoxalement, il consacre un long développement au schéma de diffusion des bruits publics, comme nous le verrons plus loin. W. RIES procède par quatre études de cas, de plus en plus brèves, qui illustrent chacune une utilisation spécifique de la rumeur. Les bruits relatifs à la mort d'Agricola (Tac., *Agr.*, 39-43) forment l'exemple paradigmatique des rumeurs comme « Deutungsmittel », « moyen d'interprétation » – on dirait plus facilement aujourd'hui « technique d'insinuation ». Les rumeurs de la première partie du livre I des *Histoires* (Tac., *Hist.*, 1.4-49) sont analysées comme des facteurs du processus historique : Tacite les rapporte, si l'on suit W. RIES, pour leur rôle causal, parce qu'il s'agit d'un « Machtfaktor » comme un autre. Avec la déploration des Romains à la mort de Galba (Tac., *Hist.*, 1.50) et les commentaires publics sur les potentiels successeurs d'Auguste (Tac., *Ann.*, 1.4), W. RIES en vient aux rumeurs chorales, qui présentent un « baromètre de l'opinion » ; au plan littéraire, ces bruits permettent de souligner de manière dramatique les grandes articulations du récit, ou de caractériser un personnage (Tibère en Tac., *Ann.*, 1.4). Selon W. RIES, ces rumeurs sont sans doute inventées par l'historien. Enfin, une dernière section, consacrée principalement aux rumeurs qui accompagnent l'imposture de Clemens (Tac., *Ann.*, 2.39-40), se révèle plus composite : le chercheur allemand y parle aussi bien de la dramatisation dont procèdent les commentaires anonymes que des techniques pour combattre le développement du *rumor*. Ces quatre parties fourmillent en renvois à d'autres passages de Tacite, et la conclusion propose une synthèse en vingt points qui résume les grandes fonctions et propriétés de la rumeur tacitéenne. L'ouvrage a certes vieilli, notamment dans son obstination pour l'étude psychologique et dans l'opposition frontale qu'il construit entre Tacite l'historien et Tacite l'artiste, mais peut être vu comme le premier effort pour rendre compte de la diversité des formes et fonctions de la rumeur chez l'auteur des *Annales* ; les analyses de l'insinuation qui clôt l'*Agricola* ou du début des

[2990] Cf. l'introduction du chapitre 6 *supra*.
[2991] W. RIES 1969.

Histoires restent tout à fait valables aujourd'hui, et nous n'avons d'ailleurs pas manqué d'y faire largement écho dans les chapitres 6 et 7 de la thèse.

Le travail de W. RIES n'a sans doute pas eu la résonnance qu'il méritait. Sa diffusion assez réduite s'explique peut-être par sa forme (thèse dactylographiée), tandis que la rédaction en langue allemande n'a probablement pas aidé à éviter ce – relatif – manque de postérité. Cependant, le principal facteur provient sans doute de la parution, cinq ans plus tard, de l'article synthétique d'I. SHATZMAN sur les rumeurs chez Tacite[2992], écrit en anglais et diffusé beaucoup plus largement du fait de son format. Comme l'indique son titre, révélateur dans sa simplicité (« Tacitean Rumours »), l'objectif de l'étude est de proposer un panorama général de l'utilisation littéraire des rumeurs chez Tacite, et l'auteur part du principe, également admis par W. RIES, que les *rumores* doivent être considéréss comme des artifices rhétoriques servant à la construction du récit : le rapport avec les phénomènes historiques de l'échange des nouvelles hors des circuits officiels de l'information n'est pas réellement interrogé. Comme W. RIES également, l'auteur cherche souvent à déterminer quels bruits sont factices et lesquels sont véridiques, deux catégories tenues pour nettement distinctes. I. SHATZMAN passe en revue les nombreuses facettes de la rumeur tacitéenne : sa capacité à nourrir les impressions, et donc à servir de support à l'insinuation, sa place au sein des outils de caractérisation indirecte, son rôle dans la causalité historique et même son utilisation comme source. La conclusion est la suivante : « Tacitus makes this instrument serve his purpose, for with the help of rumours he presents his own views and judgements. »[2993] En réalité, celle-ci ne diffère pas de beaucoup des résultats de W. RIES, même s'il est vrai qu'I. SHATZMAN lie les rumeurs à l'opinion péjorée des classes subalternes chez Tacite, un point qui est assurément neuf[2994]. On peut cependant lui reprocher ici de recevoir de façon un peu trop littérale le discours aristocratique déployé par l'auteur des *Annales*, en particulier lorsqu'il associe les rumeurs à crédulité ou à la stupidité de la foule[2995]. L'amplitude du sujet par rapport à la taille de l'article, bien plus réduite que la monographie de son devancier allemand, pousse parfois I. SHATZMAN à juxtaposer rapidement les exemples, mais lui permet aussi d'intégrer un nombre important de textes à son propos. Certaines analyses sont particulièrement stimulantes, à l'instar de la rumeur de Tac., *Ann.*, 4.10-11 (réfutation de l'implication de Tibère dans la mort de Drusus II), qu'I. SHATZMAN présente comme une façon de caractériser indirectement la relation entre l'empereur, Séjan et le peuple.

Si l'on considère les études de W. RIES et I. SHATZMAN comme pionnières, c'est surtout parce qu'elles permettent pour la première fois de rendre compte de la multiplicité des fonctions de la rumeur chez Tacite, même si elles se concentrent principalement sur des problématiques narratologiques, c'est-à-dire de construction du récit, en mettant en lumière le rôle d'insinuation des bruits publics et leur contribution à la caractérisation des personnages. On peut toutefois se demander s'il ne faudrait pas déplacer l'acte de naissance de la « rumorologie tacitéenne » une vingtaine d'années en amont, avec le travail important de L. FERRERO[2996]. La portée de cet

[2992] I. SHATZMAN 1974.
[2993] I. SHATZMAN 1974 : 578.
[2994] I. SHATZMAN 1974 : 551 et suiv.
[2995] « This means that ignorance, lack of knowledge, unfamiliarity, and, we may add, superstition and inexperience, drive people to rumouring » (I. SHATZMAN 1974 : 555).
[2996] L. FERRERO 1946.

article est plus réduite, puisque le chercheur italien conduit son analyse seulement sur les premiers chapitres des *Annales*. Toutefois, la présence massive des rumeurs au début de l'*opus magnum* le conduit à dégager de grands axes de travail qui semblent avoir considérablement influencé les études subséquentes. On doit notamment à L. FERRERO d'avoir établi le principe suivant, fondamental en matière d'utilisation littéraire des rumeurs : celles-ci permettent à Tacite d'avancer des faits sans compromettre son statut d'historien, en particulier sa promesse de neutralité (*sine ira et studio*), et sans prendre en charge lui-même les affirmations attribuées à la voix publique. En pratique, le chercheur se concentre surtout sur Tac., *Ann.*, 1.4 (rumeur sur les successeurs d'Auguste), 1.5 (rumeur sur l'implication de Livie dans la mort d'Auguste) et 1.9-10 (rumeur sur la vie d'Auguste) ; la fin de l'article opère des rapprochements, pas toujours convaincants, avec les *Histoires* ou les livres néroniens des *Annales*. Les deux grandes fonctions de la rumeur, fonction de suggestion et fonction portraitique, sont déjà bien théorisées par L. FERRERO, en particulier en ce qui concerne la caractérisation de Tibère. Enfin, l'étude se caractérise par un discours de la méthode beaucoup plus construit que chez W. RIES et I. SHATZMAN : concernant la problématique de la véracité des rumeurs, par exemple, L. FERRERO adopte une position mesurée et défendue avec beaucoup de clarté. En effet, selon lui, les rumeurs trouvent leur origine dans des manifestations attestées de l'opinion publique, auxquelles l'historien a conféré une forme plus artistique dans son récit ; elles se situent donc dans un plan intermédiaire entre l'artifice rhétorique et le document historique, la combinaison de ces deux niveaux aboutissant à créer une atmosphère suggestive[2997]. Pour L. FERRERO, il est vain de chercher à opposer la valeur historique et l'utilisation littéraire des bruits, et la clef de lecture des rumeurs tacitéennes réside dans la façon dont le substrat historique s'artialise dans les techniques de narration[2998]. Même si son analyse n'épuise pas la question, l'approche choisie par le chercheur italien est également la nôtre dans ce travail, comme on l'a vu.

Trois grandes contributions dessinent ainsi un périmètre d'investigation scientifique pour l'étude des rumeurs tacitéennes. Les grandes orientations de cette recherche sont bien déterminées : la focalisation sur certaines fonctions narratologiques des rumeurs, surtout vues comme une technique d'insinuation ou de caractérisation, le recours récurrent à plusieurs exemples emblématiques (la mort d'Agricola, le début des *Annales*, la figure de Tibère, voire de Germanicus), l'intérêt donné aux stratégies de narration sans forcément prendre en compte les caractéristiques historiques de la rumeur. Ce sont d'ailleurs ces traits principaux qui apparaissent encore de manière dominante en 2001 dans un article de synthèse très complet dû à Cr. FORMICOLA au sujet des rumeurs dans les six premiers livres des *Annales*, lequel participe néanmoins à affiner les conclusions des travaux antérieurs[2999]. Il convient de rappeler cependant que les études tacitéennes n'ont pas attendu L. FERRERO, W. RIES ou I. SHATZMAN pour souligner les modalités diverses de l'insertion des bruits publics dans la construction du récit.

[2997] Voir plusieurs remarques *passim*, mais en particulier L. FERRERO 1946 : 65-66 et 80.

[2998] Citons surtout ces propos méthodologiques en introduction (L. FERRERO 1946 : 50) : « Cio premesso, piu che considerare come reciprocamente esclusivi il fondamento storico e l'elaborazione artistica delle voci in Tacito, e discriminare, per lo piu in base a dati incerti e soggettivi, i rumores semplicemente inventati da quelli in cui si vedrebbe chiaro il riferimento ad un'effettiva e reale traditizione anonima, si mirerà a cogliere i nessi ed i rapporti tra elaborazione formale e sostrato storico, e la misura in cui l'arte serve la verità nel renderla piu perspicua, cogliendo i motivi e le vene per cosi dire sotterranee ed inconsapevoli dello svolgimento storico. »

[2999] Cr. FORMICOLA 2001. Voir par ex. p. 38 n. 17 : l'auteur modère l'opinion d'I. SHATZMAN selon laquelle la caractérisation positive par la rumeur est réservée à Germanicus et Agricola.

Antérieurement à la seconde guerre mondiale, cependant, les analyses que l'on trouve prennent souvent la forme de remarques éclatées, délicates à repérer, et ne sont en tout cas pas au centre du propos. Relevons ainsi que le rôle de caractérisation de la rumeur tacitéenne a par exemple été soulevé dès 1938 par D. PIPPIDI dans un article intitulé « Tacite et Tibère »[3000]. Toutefois, c'est le recours fréquent aux jugements anonymes comme vecteurs de l'insinuation qui a sans aucun doute connu la plus grande fortune dans la littérature secondaire, en particulier dans la critique anglo-saxonne, laquelle s'est fréquemment intéressée à l'art de l'*innuendo* chez Tacite. La rumeur se trouve ainsi mentionnée dans les travaux bien connus d'I. RYBERG, D. SULLIVAN ou R. DEVELIN sur l'insinuation tacitéenne[3001] ; elle est en réalité interrogée sous ce rapport depuis une remarque acerbe de J. REID en 1921[3002], et il faudrait ajouter à cette liste les travaux qui questionnent, dans la continuité de l'ouvrage pionnier de B. WALKER[3003], la dichotomie entre faits et les impressions et la façon dont les rumeurs contribuent à brouiller les frontières de ces catégories[3004]. Le filon n'est toujours pas épuisé, comme en témoigne les contributions récentes de tacitéens allemands comme M. HAUSSMANN et W. SUERBAUM[3005]. Il convient d'ailleurs de relever que la technique n'est pas propre à Tacite, mais se trouve aussi chez d'autres historiographes, à l'instar de Suétone[3006] ou d'Ammien[3007].

Face à cet appareil critique ancien et conséquent, il est logique que les approches plus récentes des rumeurs tacitéennes aient cherché à proposer de nouvelles pistes, souvent plus originales. Un premier type d'éclairage qui a émergé dans les années 70 consiste à interroger l'idéologie qui sous-tend la représentation des rumeurs chez Tacite. On aboutit généralement à mettre en lumière les mécanismes de l'écriture psychologique propre à l'auteur des *Annales*. Le travail le plus représentatif de cette approche est sans conteste la thèse de J.-M. ENGEL consacrée au comportement collectif chez Tacite[3008]. L'auteur y montre bien que la participation à l'activité rumorale constitue une sorte de tropisme de la foule chez lui, particulièrement prompte à discuter des *flagitia* des princes, une tendance que ceux-ci peinent à combattre ou à censurer. C'est aussi cette voie qu'arpente C. NEUMEISTER dans son essai portant sur l'écriture psychologique de Tacite, et qui fait une mention rapide des bruits publics[3009]. En la matière, la continuité avec W. RIES est évidente. Ces travaux encourent parfois le risque de lire un peu trop littéralement les stéréotypes auxquels Tacite fait écho et de leur conférer une valeur historique, au lieu de déconstruire l'idéologie qui les sous-tend, comme nous l'avions déjà remarqué dans le premier chapitre de cette étude au sujet de l'analyse des foules tacitéennes par J.-M. ENGEL.

[3000] Cet article a été par la suite intégré dans le livre *Autour de Tibère* (publication originale 1944), que nous avons consulté dans son édition romaine de 1965, cf. D. PIPPIDI 1965 : 35-36 ; 44-50.

[3001] Respectivement I. S. RYBERG 1942 : 386-388 ; D. SULLIVAN 1976 : 321-325 ; R. DEVELIN 1983 : 77-78.

[3002] J. S. REID 1921 : 194.

[3003] B. WALKER 1952.

[3004] Nous pensons tout particulièrement à l'introduction de la thèse d'H. MCCULLOCH 1984 : 1-12, qui analyse la façon dont les rumeurs, qui naissent d'interprétations (bonnes ou mauvaises) des faits historiques, influencent en retour les événements, dans le récit tacitéen, se donnant à lire comme des « impressions d'impressions » (p. 6). La démonstration repose en partie sur l'analyse du passage déjà fort commenté de Tac., *Ann.*, 4.10-11.

[3005] M. HAUSMANN 2009 (*passim*) ; W. SUERBAUM 2015 : 192-220.

[3006] J. GASCOU 1984 : 703-706.

[3007] G. SABBAH 1978 : 397-398 ; T. D. BARNES 1998 : 88.

[3008] J.-M. ENGEL 1972 : 327-345.

[3009] C. NEUMEISTER 1986 : 212 notamment.

Au reste, l'intérêt pour les études psychologiques passant de mode, un nouveau champ d'étude a rapidement émergé et s'est révélé particulièrement fécond jusqu'à aujourd'hui : il s'agit d'interroger le rapport des rumeurs aux sources de Tacite. Dans un article souvent cité, M. A. GIUA[3010] repart des fonctions littéraires habituellement attribuées aux rumeurs (en particulier sa fonction d'insinuation), mais montre par la suite que celles-ci naissaient de la difficulté des sénateurs à accéder à une information stable sous le principat, et que Tacite a choisi de recueillir dans son œuvre ; elles opèrent dès lors comme une technique de dévoilement des ambiguïtés du régime impérial. M. A. GIUA comble ainsi en partie le fossé entre analyse historique et lecture littéraire des rumeurs. L'ouvrage d'O. DEVILLERS sur les sources des *Annales* réserve également une place conséquente à l'étude des rumeurs chez Tacite, assez proches selon lui des mentions de source du point de vue de l'économie narrative de l'œuvre[3011] : après un catalogue des passages concernés, O. DEVILLERS montre dans son travail que les bruits et commentaires anonymes participent de la construction de l'unité de l'œuvre, en soulignant certains thèmes ou en étant associés à des procédés d'unité (anticipation, rappel, etc.). En outre, le passage bien connu de Tac., *Ann.*, 4.10-11, dans lequel Tacite présente et réfute méthodiquement une rumeur selon laquelle Tibère aurait laissé son fils Drusus s'empoisonner sous ses yeux, a fourni matière à deux articles qui s'interrogent sur les sources et la méthode de l'historien[3012].

Les études rhétoriques ou stylistiques ne sont pas en reste. Même si celles-ci sont en réalité intégrées à la réflexion des spécialistes au moins depuis certaines pages de W. RIES[3013], le premier travail à citer ici est celui d'É. AUBRION[3014]. L'ouvrage d'É. AUBRION interroge comme on le sait la tension entre le devoir d'historien de Tacite et l'élaboration rhétorique de son récit ; il est donc logique que son approche le conduise à préciser certains éléments avancés par la critique antérieure (ainsi sur la caractérisation des personnages[3015]). Cependant, elle permet également d'affiner l'opposition jusqu'alors caricaturale entre les rumeurs vues comme des artifices rhétoriques et les « faits » tangibles : l'auteur montre en effet que la forme artificielle de certains jugements doit être incluse dans le travail d'investigation du passé que mène Tacite[3016], en plus d'être partie prenante de la reconstitution de l'expérience vécue du principat dans les groupes subalternes de la société. Les rumeurs ne peuvent donc être réduites à un simple mécanisme d'attribution de pensées. L'étude d'É. AUBRION permet de surcroît de mieux cerner le caractère plaisant de certains bruits, qui participent à la dramatisation et à la couleur du récit, et il faut souligner qu'elle embrasse un corpus large de rumeurs tacitéennes, qui va au-delà des cas les plus connus que reprend bien souvent une partie importante de la littérature secondaire. C'est dans cette voie que l'on peut situer deux contributions au colloque récent sur

[3010] M. A. GIUA 1998.
[3011] O. DEVILLERS 2003 : 192-205.
[3012] J. PIGON 2001 ; A. FELDHERR 2008.
[3013] Voir par exemple W. RIES 1969 : 138 à propos de Tac., *Hist.*, 1.50.
[3014] É. AUBRION 1985 : 494-520 ; É. AUBRION 1991 : 2642-2645.
[3015] Par ex. É. AUBRION 1985 : 422-423.
[3016] Par exemple à propos des discours anonymes sous forme de controverse à propos de Néron (Tac., *Ann.*, 13.6) : « malgré son caractère artificiel, la controverse sur les capacités de Néron n'est pas inutile ; elle confirme la prétention de l'historien à l'impartialité au moment où il entreprend de raconter un "règne" détesté ; elle attire l'attention du lecteur sur les problèmes de politique étrangère qui sont posés au nouveau prince et expose honnêtement les espoirs que ce dernier a fait naître » (É. AUBRION 1985 : 505).

les *Sons du pouvoir dans les mondes anciens*[3017] et qui portent sur la rumeur tacitéenne. Dans celle d'I. COGITORE[3018], qui aborde différents problèmes des rumeurs, notamment leur lexique (une proposition de différenciation entre *rumor*, *fama* et *sermo* est d'ailleurs avancée) ou la question des sources de Tacite pour ces phénomènes oraux, l'accent est mis sur la participation des on-dit à l'écriture d'un récit dramatisé qui permet de mettre en lumière les problématiques dynastiques chères à Tacite. Cette dramatisation, avance I. COGITORE, repose souvent sur la dimension proprement sonore des rumeurs, véritables « bruits » dont l'historien a su rendre toute la richesse dans son texte ; on notera d'ailleurs qu'un semblable intérêt pour le bruit de fond que constituent les *rumores* et la *fama* a été mis au jour chez Tite-Live par P. FRANÇOIS[3019]. Dans le même ouvrage qu'I. COGITORE, J. DIREZ[3020] prend pour cadre d'étude les *Histoires* ; partant lui aussi de la sonorité des rumeurs tacitéennes, « effet sonore confus mais concret » participant à une forme de théâtralisation[3021], l'auteur montre la façon dont les acteurs de 69 cherchèrent à se servir de la rumeur pour déstabiliser leurs adversaires.

Cette analyse de J. DIREZ nous conduit à un dernier ensemble d'études qui ont vu dans certaines rumeurs tacitéennes un facteur important du processus historique. Selon ces chercheurs et chercheuses, l'historien aurait été contraint de rapporter des phénomènes qui entraient de plein droit dans l'étude des causes à laquelle s'attache l'historiographie ancienne, et dont Tacite avait parfaitement conscience (cf. par exemple Tac., *Hist.*, 1.4). Ce constat est déjà présent chez W. RIES et I. SHATZMAN – et en réalité même auparavant[3022] –, mais est formalisé pour la première fois par Br. GIBSON, qui livre une liste sinon complète, du moins détaillée et commentée, de ces rumeurs comme « causes of events »[3023], bruits qui contraignent les puissants à l'action, ou contiennent la *potentialité* d'une contrainte, latente et tout aussi révélatrice. Plusieurs éléments du travail de Br. GIBSON sont importants. Tout d'abord, il avance l'idée stimulante que l'efficacité d'une rumeur n'est pas corrélée à son degré de véracité, un point que les sociologues confirment dans l'étude des sociétés contemporaines[3024]. Ensuite, sa méthodologie, qui consiste à étudier les marqueurs sémantiques et syntaxiques de causalité autour des mentions de rumeurs, établit le lien entre le niveau historique (le phénomène rumoral et son poids politique) et le niveau littéraire (l'écriture des rumeurs chez Tacite). Enfin, Br. Gibson aboutit à une image revalorisée du rôle politique et historiographique des rumeurs, qu'il ne considère plus comme un simple outil à la main de Tacite : « Rumour is thus an important feature in Tacitus, and it should be considered in wider terms than the traditional view of it as a mere means for Tacitus to indulge in subtle obloquy without claiming absolute veracity. »[3025] Le travail de Br. GIBSON a été poursuivi d'une certaine façon dans l'ouvrage de P. RIEDL sur les facteurs de l'histoire chez Tacite (dans les *Histoires* en réalité) et Ammien. L'autrice réserve quelques lignes au rôle causal de la rumeur, qui est une des caractéristiques

[3017] M. T. SCHETTINO & S. PITTIA 2012.
[3018] I. COGITORE 2012a.
[3019] Dans un article qui s'intéresse au « bruit de la guerre en général », cf. P. FRANÇOIS 2015a : 92-93.
[3020] J. DIREZ 2012.
[3021] J. DIREZ 2012 : 417.
[3022] W. RIES 1969 : 172 ; I. SHATZMAN 1974 : 550; 554 ; et déjà Fr. B. MARSH 1926 : 310.
[3023] Pour reprendre le titre de son article, cf. Br. J. GIBSON 1998.
[3024] Cf. le chapitre 3 *supra* sur ces questions, par exemple p. 224-230.
[3025] Br. J. GIBSON 1998 : 126.

de la plèbe urbaine[3026] ; celles-ci, un peu rapides, laissent toutefois transparaître une lecture peut-être trop littérale des stéréotypes portés contre les rumeurs par l'historien.

c. La rumeur comme phénomène historique et pratique sociale : une prise en compte tardive

Le thème de la rumeur antique est donc pendant longtemps perçu comme un terrain d'investigation proprement littéraire. Il faut relever cependant ici que cette dichotomie entre études historiques et études littéraires ne permet pas de rendre compte finement de la répartition de la recherche en sciences de l'Antiquité : certains ouvrages littéraires consacrent une partie de leur analyse aux réalités pratiques de l'échange d'information et l'élaboration collective du jugement dont procède la rumeur. C'est par exemple le cas de la thèse de W. RIES, qui, à partir des événements de la première quinzaine de janvier 69 racontés par Tacite (Tac., *Hist.*, 1.4-49), tente de faire émerger le *pattern* du phénomène rumoral, déterminant à l'aide du vocabulaire trois phases de développement des bruits publics, l'invention (*componere*), l'augmentation (*augere*) et la diffusion (*uulgare*)[3027]. Une approche analogue se trouve chez Fr. LARRAN, dont le livre tient une position médiane entre histoire et littérature, comme l'attestent les pages tournées vers les « modalités de diffusion des bruits publics »[3028], où l'étude du vocabulaire grec associé aux rumeurs aboutit à une liste des lieux de dissémination des ragots. C'est également cette démarche qui anime deux articles de S. GOTTELAND consacrés à la rumeur dans la cité athénienne[3029]. Son point d'entrée dans la question se trouve dans le corpus des orateurs attiques, dont elle montre, à la suite de V. HUNTER sur laquelle nous reviendrons en conclusion[3030], qu'ils n'hésitaient pas à avoir recours aux on-dit pour démontrer leur thèse, à la différence des historiens, qui sont beaucoup plus réticents à inclure des bruits publics dans leurs œuvres, la vue primant chez eux sur l'ouïe. Toutefois, ces analyses de S. GOTTELAND ne sont pas séparées de l'arrière-plan historique dans lequel s'inscrit l'activité oratoire. Cela conduit l'autrice – et cet effort rare doit être souligné – à proposer une véritable définition de la rumeur à Athènes. Celle-ci s'articule autour de plusieurs items : l'oralité de l'information, l'anonymat de ses agents, le caractère incontrôlable et « spontané » du bruit, et son mode de diffusion particulier. Pour la citer : « Le lieu de [l]a réception [de la rumeur] devient ainsi lieu de propagation et d'amplification de l'information. L'auditeur se transforme en médiateur qui propage l'information. »[3031] Ainsi l'autrice se montre-t-elle particulièrement sensible à la manière dont des pratiques historiques influencent le traitement littéraire qu'en donnent les orateurs et les historiens, même si l'on peut se montrer mesuré face à certaines analyses, par exemple l'idée d'une « génération spontanée » des rumeurs[3032]. Dans le deuxième article, qui date de 2001, S. GOTTELAND met en évidence l'importance des rumeurs dans la vie publique athénienne, hors de l'exercice de la rhétorique à proprement parler : politiquement, elles pouvaient servir à influencer l'opinion publique (notamment dans la période de tension entre

[3026] P. RIEDL 2002 : 33.
[3027] W. RIES 1969 : 121-122.
[3028] Fr. LARRAN 2011 : 31-55.
[3029] S. GOTTELAND 1997 ; S. GOTTELAND 2001.
[3030] V. J. HUNTER 1994 : 102-105.
[3031] S. GOTTELAND 2001 : 268-269 ; voir également S. GOTTELAND 1997 : 95 et suiv.
[3032] S. GOTTELAND 1997 : 114, cf. nos observations en introduction du chapitre 4.

Athènes et Philippe) ; économiquement, elles orientaient parfois le cours du marché, tout particulièrement pour la question du ravitaillement en blé[3033].

En histoire romaine, l'étude spécifiquement historique des rumeurs s'est surtout développée à partir de la fin des années 80 et du début des années 90. Elle trouve toutefois un précurseur dans la figure importante de Z. YAVETZ, dont l'ouvrage *Plebs and Princeps*, qui a profondément renouvelé notre compréhension du comportement de la plèbe sous l'Empire[3034], n'oublie pas de prendre en compte, quoique de manière morcelée, les rumeurs si souvent associées dans nos sources à la foule urbaine[3035]. Par la suite, Z. YAVETZ s'est toujours montré intéressé par la façon dont les puissants, à Rome, se souciaient de l'écho que leur politique suscitait dans le peuple et de la réputation qui s'y cristallisait[3036]. Toutefois, dans *Plebs and Princeps*, en 1969, la problématique des rumeurs reste secondaire. Ce sera d'ailleurs le cas dans la majeure partie de la recherche des années 80 et 90, même si la question apparaît de plus en plus régulièrement sous la plume des historiens. Cependant, la rumeur est alors généralement convoquée de façon accessoire dans la démonstration. Le phénomène n'y est jamais défini, ni par la méthode lexicale, ni par une approche socio-historique. Il apparaît comme une preuve somme toute assez malléable qui se plie aux nécessités de l'argumentation. Particulièrement révélateur de ce constat est le fait que, dans le cadre du grand débat des années 90 sur la place du peuple dans le système politique tardo-républicain, la rumeur fut utilisée dans les deux « camps » historiographiques, c'est-à-dire à fois par les défenseurs de l'autonomie politique de la plèbe *et* par les théoriciens du consensus, selon lesquels la plèbe accepta sa position subalterne dans la société[3037]. En effet, pour F. MILLAR[3038], la rumeur représentait un moyen puissant pour le peuple de s'informer et de faire circuler les informations et discours délivrés dans les *contiones*. À l'inverse, de nombreux chercheurs ont insisté dans la même période sur l'utilisation des rumeurs par les élites romaines comme un moyen de diffuser leurs opinions dans les groupes subalternes de la société. P. VANDERBROECK parle par exemple pour les bruits publics de « propagande » qui s'origine dans les grandes maisons aristocratiques et s'achemine dans la plèbe grâce aux « intermediate leaders » et les réseaux de clientèle[3039]. L'approche est reprise et développée par Fr. PINA POLO en 1996 dans un ouvrage consacré à la place des *contiones* dans le système politique romain[3040]. Le chercheur espagnol y présente les rumeurs comme une « arme politique » permettant aux aristocrates d'influencer l'opinion publique à l'aide d'agents acquis à leur cause (par exemple les *susurratores* et *subrostrani* que mentionne Cicéron), qui

[3033] S. GOTTELAND 2001 : 275-279 pour ces éléments.

[3034] Cf. C. COURRIER 2014 : 3.

[3035] On pourra par exemple lire à cet égard la conclusion, qui souligne que les empereurs tenaient compte et cherchaient à orienter l'opinion publique qui se manifestait par les rumeurs (Z. YAVETZ 1983 : 182-184). Rappelons ici que Z. YAVETZ est parfois tributaire d'une vision très psychologisante de la plèbe romaine, et ne se départit pas toujours des stéréotypes relayés par les auteurs anciens : ainsi, au sujet des foules qui disséminaient les rumeurs, l'historien souligne leur « crédulité » qui, selon lui, « est assurément un des traits fondamentaux des masses, y compris des masses romaines ». Cf. aussi nos remarques dans l'état de la question sur les foules dans le chapitre 1.

[3036] C'est par exemple l'un des fils rouges de son ouvrage sur *César et son image* (Z. YAVETZ 1990).

[3037] Sur ce débat entre l'école d'Oxford (F. MILLAR notamment) et l'historiographie allemande des années 90-2000 (M. JEHNE, G. LASER, K.-J. HÖLKESKAMP, E. FLAIG), voir en dernier lieu la synthèse de C. COURRIER 2014 : 430-434.

[3038] F. MILLAR 1998 : 10 et 224.

[3039] P. J. J. VANDERBROECK 1987 : 104.

[3040] Fr. PINA POLO 1996 : 94-126.

guidaient la progression des bruits dans la cité. Ce faisant, Fr. PINA POLO se concentre surtout sur l'importance des rumeurs dans les rivalités qui se jouent à l'intérieur de l'élite : la plèbe semble chez lui bien plus passive qu'active. Mentionnons également que le paradigme psycho-pathologique n'est pas absent de ces pages de *Contra arma verbis* : l'auteur y assimile ainsi la diffusion des informations rumorales à un « mécanisme de contamination sociale »[3041]. La publication, l'année suivante, de l'ouvrage de G. LASER sur la foule urbaine à la fin de la République s'inscrit dans la continuité de ce mouvement historiographique[3042], auquel on peut également rattacher l'étude consacrée par É. LEMIRRE et A. DUBOURDIEU à la rumeur pendant l'affaire des Bacchanales. Le contexte historique n'est évidemment pas le même, mais les autrices soulignent la façon dont le consul Postumius réussit à imposer son propre récit des événements à travers les assemblées et à faire en sorte qu'il soit repris dans les circuits rumoraux. Méthodologiquement, l'article se caractérise par un certain paradoxe : alors que les chercheuses reconnaissent la nécessité d'une définition préalable de la rumeur, prenant donc acte de la difficulté à utiliser nos propres catégories pour étudier les pratiques sociales anciennes[3043], le vocabulaire de l'analyse psychopathologique sature le propos, puisque la rumeur, assimilée à une « épidémie »[3044], est censée révéler les angoisses et les pulsions cachées de la société, dans la droite continuité du célèbre ouvrage d'E. MORIN sur la rumeur d'Orléans[3045].

Ce premier mouvement de l'étude historique des rumeurs à Rome présente donc certains traits homogènes : l'approche est très souvent verticale et descendante (*top-down*), puisque les auteurs choisissent le point de vue des élites et de leurs objectifs politiques, et le propos reprend généralement les expressions, voire les outils heuristiques de la psychologie sociale américaine. Ces éléments sont concentrés en 1994 dans un article central de R. LAURENCE, qui est entièrement dédié à la place de rumeur au sein du système politique de la fin de la République[3046]. Le titre de cette contribution (« Rumour and Communication in Roman Politics ») indique d'une part que le phénomène rumoral devient un objet de science que l'on ne peut plus négliger quand on s'intéresse à la société romaine du Ier siècle av. J.-C., et d'autre part que R. LAURENCE considère la rumeur comme un véritable mode de communication par lequel le peuple pouvait se tenir informé des affaires politiques du moment. Pour la première fois, on constate un véritable intérêt pour les structures sociales qui permettent la diffusion de l'information rumorale. Les réseaux d'amitié sont ainsi mentionnés, tout comme les *collegia*. Toutefois, malgré les apparences, l'article ne prend pas réellement en considération la façon dont la plèbe elle-même pouvait générer ces rumeurs et lui dénie toute autonomie sur cette question : la perspective reste très *top-down*[3047]. R. LAURENCE réserve notamment une place

[3041] « Gerücht als Mechanismus sozialer Kontaminierung », Fr. PINA POLO 1996 : 98.

[3042] Voir par exemple G. LASER 1997 : 38 (nous soulignons) : « Da es keine Massenmedien gab, war gewissermaßen die Masse das Medium, das wichtige Informationen und Gerüchte untereinander bekanntmachte , *nachdem diese durch die gebildete Oberschicht – mit einer gewissen Subjektivität – verbreitet worden waren*. »

[3043] É. LEMIRRE & A. DUBOURDIEU 1997 : 294-295. Cette méthode procédant par une « série de différenciations » est également celle que nous avons mise en œuvre dans le chapitre 3.

[3044] É. LEMIRRE & A. DUBOURDIEU 1997 : 304.

[3045] Modèle revendiqué par les autrices, É. LEMIRRE & A. DUBOURDIEU 1997 : 305-306.

[3046] R. LAURENCE 1994a.

[3047] C'est le sens de la conclusion, qui retient surtout comme point clef la manipulation de l'opinion publique grâce aux rumeurs (R. LAURENCE 1994a : 71) : « The opinions of the voter could have been shaped through the reception of rumours and other informal forms of communication. »

centrale à l'institution clientélaire, décrite comme l'un des principaux modes de diffusion des bruits publics[3048] ; par ailleurs, le poids qu'il confère aux *contiones* le conduit également à défendre le modèle centre-périphérie comme le seul à même de rendre compte de la circulation des rumeurs. Ces deux conclusions ont été nuancées, en particulier par C. COURRIER[3049], mais aussi dans une publication ultérieure de R. LAURENCE lui-même, qui admet d'autres circuits rumoraux que ceux contrôlés par les élites et trouvant leur origine sur le Forum[3050]. Enfin, on relève dans l'article de 1994 la tendance, également constatée chez É. LEMIRRE et A. DUBOURDIEU, à utiliser explicitement les conclusions de la rumorologie d'orientation psychopathologique : en la matière, R. LAURENCE fait siens les résultats des expérimentations de la sociologie américaine d'après-guerre, au moment même (les années 90) où la démarche expérimentale n'était plus d'actualité (cf. *supra*). Ce positionnement méthodologique conduit l'auteur à appliquer aux rumeurs antiques la thèse d'une déperdition lourde d'information au cours de la dissémination du message[3051]. De telles influences traduisent la prégnance de la vision traditionnelle des rumeurs à l'orée des années 90.

Cette lecture dominante est cependant concurrencée au cours des années 90 et surtout à partir du début des années 2000 par les travaux d'E. FLAIG qui, quoique portant sur le régime impérial, dialoguent avec les spécialistes de l'époque républicaine présentés ci-dessus. Dans sa thèse (datant de 1992), E. FLAIG constatait l'absence d'étude dévolue au rôle politique de la rumeur sous le principat[3052], et jetait les fondements d'analyses qui allaient surtout être formalisées dans le courant des années 2000, à travers deux études de cas portant sur le principat néronien[3053]. On note d'abord chez E. FLAIG le souci, absent de la production antérieure, d'adopter un positionnement critique vis-à-vis des débats qui ont agité la sociologie contemporaine des rumeurs[3054]. L'historien rejette tout à la fois le courant issu des travaux de G. ALLPORT et L. POSTMAN, dont les postulats scientifiques sont contestés (notamment l'expérimentation *in vitro*), les lectures psychosociologiques de la rumeur[3055] et l'approche interactionniste, qu'il juge inadaptée aux rumeurs de l'époque impériale, dont « l'intensité politique » (pour reprendre son expression de « politische Intensität ») est à ses yeux incomparable avec le phénomène routinier que décrivent T. SHIBUTANI ou J.-N. KAPFERER. De fait, c'est là un trait caractéristique de la démarche d'E. FLAIG : il ne prend en compte que les rumeurs à fortes conséquences politiques, qu'il trouve chez les historiens, et néglige (quitte, parfois, à paraître nier leur existence) les bruits plus quotidiens que d'autres sources nous transmettent[3056]. L'autre dimension fondamentale de l'approche d'E. FLAIG du problème

[3048] « The main communicators of information or rumour were the clients who visited the households of the elite » (R. LAURENCE 1994a : 67).

[3049] C. COURRIER 2014 : 538-539 ; C. COURRIER 2017b : 151-152.

[3050] R. LAURENCE 2011 : 388 ; 398, par ex. : « This would suggest that there were other social networks in the city of Rome that lay beyond the formal relationship between a patron and his clients. »

[3051] R. LAURENCE 1994a : 63, s'appuyant sur R. L. ROSNOW & G. A. FINE 1976. La démarche a été critiquée d'un point de vue méthodologique, notamment par E. FLAIG 2003b : 361 n. 24.

[3052] E. FLAIG 1992 : 70 n. 114.

[3053] E. FLAIG 1992 : 67-74 ; E. FLAIG 2002 ; E. FLAIG 2003b ; E. FLAIG 2010 (traduction du précédent).

[3054] Voir tout particulièrement E. FLAIG 2003b : 359-361.

[3055] Voir cette remarque acerbe sur les recherches de Fr. REUMAUX : « die Annahme eines kollektiven Unbewussten [zeigt] untrüglich Scharlatanerie an » (E. FLAIG 2003b : 360 n. 20).

[3056] À l'instar de la poésie érotique, du roman ou des déclamations, cf. la note méthodologique en introduction de notre chapitre 4.

rumoral est l'accent mis sur la réception des rumeurs dans la plèbe urbaine plutôt que sur leur point d'origine, qui, comme on l'a vu, avait retenu l'attention de la plus grande partie de la recherche des années 80 et 90[3057]. Ce faisant, l'hypothèse d'une « manipulation » des rumeurs par les élites, à l'égard de laquelle le chercheur allemand reste pour le moins dubitatif[3058], perd la place centrale qu'elle occupait jusqu'alors. Au contraire, dans une perspective de sociologie historique proche de celle d'un P. VEYNE[3059] et se revendiquant de l'héritage de P. BOURDIEU, la rumeur devient chez lui le lieu d'une pratique éminemment politique, et traduisant d'ailleurs la plus grande politisation de la plèbe à l'époque impériale que sous la République. Cette pratique rumorale se trouve dans le même mouvement intégrée à la présentation bien connue du principat par E. FLAIG comme d'un « Akzeptanzsystem », un système politique dans lequel l'empereur ne dispose pas d'une « légitimité », comme ce sera le cas dans d'autres monarchies européennes, mais se maintient seulement grâce à l'« acceptation » de la figure du prince chez les trois grands acteurs collectifs du régime : le Sénat, l'armée et, donc, la plèbe[3060]. Ce schéma général conduit E. FLAIG à voir dans la rumeur au Ier siècle une « arme » des classes subalternes pour manifester leur mécontentement et, à terme, menacer la stabilité du pouvoir d'un empereur, comme cela se produit selon lui à la fin du règne de Néron[3061]. Il est donc évident que ces travaux ont amélioré notre connaissance du fonctionnement des rumeurs et de la place que les acteurs sociaux lui attribuaient dans la vie publique à Rome : au tournant des années 2000, il devient impossible de ne plus considérer les rumeurs autrement que comme des événements historiques à part entière. Méthodologiquement de surcroît, E. FLAIG propose et justifie une utilisation mesurée du comparatisme avec l'époque moderne[3062], qui peut il est vrai affûter notre appréhension des bruits publics romains, auxquels nous accédons par le prisme idéologique des sources littéraires. Toutefois, les résultats et la méthode d'E. FLAIG n'ont pas échappé à toute critique. Ainsi C. COURRIER a-t-il pu s'opposer à certaines analyses de l'historien allemand, notamment l'idée selon laquelle la plèbe aurait utilisé consciemment et uniformément la rumeur comme une arme – C. COURRIER en faisant plutôt un mode ordinaire de discussion et de transmission de l'information, comme nous allons le voir –, et contestant par conséquent la « lecture forcée » de certains épisodes[3063]. On notera également qu'E. FLAIG refuse de prendre en compte quelque dimension textuelle de la rumeur que ce soit, tout autant

[3057] Même quand E. FLAIG se penche sur la « fabrication » des rumeurs (expression que l'on peut trouver discutable), il aboutit à des résultats plus mesurés que Fr. PINA POLO et la recherche antérieure en général : par exemple, à propos des bruits courant sur Rubellius Plautus sous le principat néronien, il formule l'hypothèse d'une « interaction » entre sénateurs et plébéiens dans la création de la rumeur (E. FLAIG 2003b : 356).

[3058] Doute clairement exprimé dès E. FLAIG 1992 : 72.

[3059] P. VEYNE ne parle pas directement de la rumeur, mais évoque le sujet (épineux) de l'opinion publique, dont il nie l'existence sous le principat (voir P. VEYNE 1976 : 543-552 : P. VEYNE 1983). Le débat avec P. VEYNE sur la question de l'opinion publique apparaît notamment dans E. FLAIG 1992 : 62.

[3060] Présentation de cette théorie dans E. FLAIG 1992 (et divers travaux par la suite) ; synthèse et discussion chez Fr. HURLET 2008.

[3061] La qualification d'« arme » apparaît *passim* dans E. FLAIG 2002 ; E. FLAIG 2003b – on trouve même dans ce dernier article l'expression d'« arme fatale » (« fatale Waffe »).

[3062] E. FLAIG 2003b : 361 et suiv.

[3063] Par exemple l'hypothèse de la « fin de la popularité » de Néron (pour reprendre le titre d'E. FLAIG 2002), telle qu'en témoigneraient les rumeurs à propos de Rubellius Plautus, cf. C. COURRIER 2014 : 691-695.

au plan lexicographique que narratologique, ce qui peut sembler réducteur, pour ne pas dire trompeur[3064].

C'est donc par ces critiques, mais aussi par cette connaissance plus précise du langage politique de la rumeur que l'on parvient au dernier temps de cette historiographie de la rumeur dans l'histoire ancienne, avec un courant principalement actif depuis les années 2010, mais dont les premiers travaux apparaissent dans les années 2000. Très marqués par la sociologie interactionniste, les chercheurs et chercheuses dont il va être question s'intéressent souvent aux modalités pratiques de l'échange de l'information rumorale, sans pour autant abandonner l'approche politique, qui constitue la basse continue de la recherche sur les rumeurs depuis la fin des années 80. Un premier exemple est fourni par l'étude des sociabilités populaires que propose P. O'NEILL : en s'intéressant aux « cercles » (*circuli, coetus, corona*) qui forment les cellules de base de l'interaction entre plébéiens dans nos sources, le chercheur aborde, certes de biais, la problématique des rumeurs qui y trouvaient un point d'ancrage et s'y développaient[3065]. Ce lien entre pratiques rumorales et sociabilités ordinaires est central dans les travaux de Cr. ROSILLO-LOPEZ, C. COURRIER et J. C. MAGALHÃES DE OLIVEIRA, qui étudient plus spécifiquement les rumeurs anciennes, chacun sur une période différente[3066]. Quoique liés par des projets de recherche communs[3067] et pouvant être tenus pour participants d'un même mouvement, au sein duquel l'utilisation des outils de l'anthropologie et de la sociologie interactionniste est monnaie courante, de M. GLUCKMAN à Ph. ALDRIN en passant par R. PAINE, T. SHIBUTANI ou J.-N. KAPFERER, ils présentent néanmoins chacun des spécificités que l'on peut résumer en quelques mots. Cr. ROSILLO-LOPEZ propose dès 2007 une approche que l'on pourrait qualifier de « culturelle » de la question. Se concentrant sur la sensibilité des aristocrates à l'égard des bruits publics qui circulaient à Rome, la chercheuse y voit un instrument de « discipline sociale » qui permet de maintenir la cohésion et les normes d'un groupe donné[3068]. Par parenthèse, cette approche de la rumeur comme une instance normative réglant le comportement des aristocrates est également au centre d'un article récent de J. MEISTER, qui voit dans les rumeurs et les ragots l'expression d'un « capital moral » et analyse, plus encore que Cr. ROSILLO-LOPEZ, le souci constant dans les ordres supérieurs à Rome de se tenir au courant des rumeurs circulant sur eux, à la fin de la République comme sous le

[3064] Ainsi E. FLAIG 2003b : 351 : « Untersuchungen über die literarische Konstruktion des Gerüchts berühren daher das Thema nicht » et « egal wie die antiken Historiographen es [*sc.* das Gerücht] terminologisch nennen ». Si le second point apparaît immédiatement comme contestable (cf. notre annexe 2 sur le lexique et la syntaxe des rumeurs chez Tacite, *infra*), nous nous inscrivons également en faux contre le premier, puisque l'un des objectifs de ce travail est précisément de montrer les correspondances entre le plan historique et le plan littéraire en matière de voix de la foule, la bonne connaissance de l'un éclairant la bonne compréhension de l'autre.

[3065] P. O'NEILL 2003 (en particulier pour les rumeurs p. 140 ou 145).

[3066] L'époque tardo-républicaine chez Cr. ROSILLO-LOPEZ 2007 ; Cr. ROSILLO-LOPEZ 2017a : 75-97, la fin de la République également, mais principalement le Haut-Empire chez C. COURRIER 2014 : 183-185, 540-546 et surtout 682-696 ; C. COURRIER 2017b, l'Antiquité tardive chez J. C. MAGALHÃES DE OLIVEIRA 2012 : 131 et suiv. ; J. C. MAGALHÃES DE OLIVEIRA 2017.

[3067] Leur participation commune à certains colloques (cf. Cr. ROSILLO-LOPEZ 2017c) ou, plus récemment, l'organisation conjointe d'un événement scientifique (le congrès « Ancient History from Below: Possibilities and Challenges », 22-23/03/2018, à São Paulo, organisateurs J. C. MAGALHÃES DE OLIVEIRA, C. COURRIER, R. S. GARRAFFONI et Cr. ROSILLO-LOPEZ).

[3068] C'est l'objet de Cr. ROSILLO-LOPEZ 2007 (repris et traduit dans Cr. ROSILLO-LOPEZ 2017c : 93-97), une étude de cas qui s'appuie essentiellement sur la correspondance de Cicéron en 49 av. J.-C.

principat[3069]. Dans sa monographie récente, l'historienne espagnole ajoute une dimension plus politique (au sens restreint du terme) à sa réflexion sur les rumeurs, en les intégrant à une étude générale de l'opinion publique dans la Rome républicaine. Les rumeurs sont vues comme un des canaux par lesquels se forme et s'exprime cette opinion publique, au même titre que les graffitis ou que ce que l'autrice nomme la « political literature »[3070]. À ce titre, elles ne forment pas une réalité spécifiquement romaine mais sont un élément important de la vie publique dans les municipes d'Italie et circulent incessamment entre ceux-ci et l'*Vrbs*[3071] : ce décentrement est l'un des apports du travail de Cr. ROSILLO-LOPEZ, tant les *rumores* avaient été étudiés jusqu'alors comme un trait spécifique de la cité-État romaine. Le panorama donné est ainsi beaucoup plus complet.

À cette extension géographique de l'analyse des rumeurs s'ajoute, chez C. COURRIER et J. C. MAGALHÃES DE OLIVEIRA, une « extension sociale », puisque ces chercheurs présentent les bruits publics, assez fréquemment lus dans les années 90 et 2000 dans la perspective des classes dirigeante (à l'exception notable des études d'E. FLAIG), comme un phénomène intimement lié aux classes subalternes de la société romaine[3072]. Chez ces deux spécialistes de la plèbe, on constate un double mouvement : d'une part, réinscrire la rumeur dans les sociabilités ordinaires du petit peuple et faire reposer sa dissémination sur les interactions routinières qui se jouaient dans ces lieux (la taverne, le *uicus*, etc.) ; d'autre part, observer comment ce mode de transmission des nouvelles pouvait se transformer dans certains contextes politiques (notamment en période grande tension) en « levier communicationnel »[3073] pour la plèbe et lui permettre de faire entendre ses revendications ou de coordonner des actions collectives. C. COURRIER insiste tout particulièrement sur le fait que les rumeurs, qui constituent un mode particulier des diffusions des nouvelles dans la cité, souvent dans des espaces situés hors du contrôle des élites, acquirent un rôle central en constituant un « face-à-face indirect » avec le prince à l'époque impériale[3074]. Il se montre toutefois moins définitif qu'E. FLAIG ou Cr. ROSILLO-LOPEZ sur le lien entre rumeur et opinion publique[3075]. Très marqué par les outils de la sociologie interactionniste, T. SHIBUTANI et Ph. ALDRIN en tête, C. COURRIER démontre que, lors d'événements importants et d'interprétation ambiguë, la rumeur permettait à la plèbe d'interpréter collectivement les faits et d'aboutir à une lecture politique de la situation (par exemple lors de la mort de Germanicus)[3076], se transformant dans certains cas en un véritable « contre-pouvoir » (par exemple dans l'affaire du faux Agrippa Postumus)[3077]. La thèse de J.

[3069] J. B. MEISTER 2018, qui prend pour corpus d'étude la correspondance de Cicéron et la *Vie des douze Césars* de Suétone. L'article comporte une conclusion méthodologique importante sur les spécificités des rumeurs antiques par rapport à d'autres aires chrono-culturelles (J. B. MEISTER 2018 : 113-114). De manière étonnante, cependant, les travaux antérieurs, pourtant proches, de Cr. ROSILLO-LOPEZ sont ignorés par l'auteur. Notons d'ailleurs que la problématique de l'acquisition de l'information rumorale par les sénateurs est traitée en partie dans un autre travail de Cr. ROSILLO-LOPEZ, qui ne concerne pas la rumeur au premier chef, cf. Cr. ROSILLO-LOPEZ 2017b : 35 et 38.

[3070] Cr. ROSILLO-LOPEZ 2017a : 75 : « This chapter postulates that gossip and rumours were the mechanisms through which opinion was transmitted in Rome and through which public opinion was created and circulated. »

[3071] Cr. ROSILLO-LOPEZ 2017a : 87-93.

[3072] Voir également pour la période médio-républicaine A. GANDINI 2012 dans un sens proche.

[3073] Selon l'expression de C. COURRIER 2017b : 142 (« communicational lever »).

[3074] C. COURRIER 2014 : 682-697.

[3075] C. COURRIER 2014 : 695.

[3076] Cf. C. COURRIER 2017b : 147-151.

[3077] C. COURRIER 2017b : 155-158.

C. MAGALHÃES DE OLIVEIRA permet également d'établir pour la période tardive le lien entre les sociabilités ordinaires dont procèdent les rumeurs et la mise en place d'actions collectives coordonnées en situation de crise[3078]. Cette utilisation politique soudaine de la rumeur par la plèbe pour défendre et promouvoir ses propres intérêts s'observe dans les grands centres urbains du IVe siècle, par exemple avec le lynchage de Georges de Cappadoce en 361 à Alexandrie ou à l'occasion de l'incendie de la maison de Nectaire en 388 à Constantinople[3079]. Les résultats de C. COURRIER et de J. C. MAGALHÃES DE OLIVEIRA convergent pour montrer la permanence, sur plus de quatre siècles d'histoire, des pratiques politiques de la plèbe faisant fond sur les ressources multiples de la rumeur.

Dresser l'historiographie d'une question constitue un exercice traditionnel qui peut conduire à deux excès : d'une part donner l'impression d'une progression linéaire (voire téléologique) de la recherche, et d'autre part gommer les aspérités pour recréer artificiellement des « écoles » et des « courants » radicalement séparés, au mépris des contacts et des échanges, mais aussi des lectures minoritaires d'un phénomène ou d'une pratique.

Concernant le premier défaut, il faut noter ici que l'histoire ancienne n'est pas passée brutalement d'une lecture « descendante » des rumeurs comme outils de propagande des élites à une lecture interactionniste des ragots et des on-dit. Dans un article assez récent, Fr. PINA POLO met en lumière la façon dont les élites romaines forgeaient l'opinion publique grâce aux rumeurs pour faire progresser leur carrière et servir leurs intérêts[3080] ; tout dernièrement, c'est également la lecture qu'a adoptée K. KRÖSS en insistant sur la manipulation de l'opinion dont procèderait la plupart des rumeurs, créées selon elle par l'aristocratie pour générer des troubles au sein de la plèbe, à des fins stratégiques bien évidemment[3081].

Pour le second risque, mentionnons d'abord qu'il existe des travaux isolés, difficilement classables dans les grands mouvements présentés ici, à l'instar de la brève étude de cas qu'A. CHAUVOT consacre à « l'affaire Gallus » – autrement dit, aux nombreuses mentions de rumeurs qui émaillent le début du livre XIV des *Res Gestae* d'Ammien Marcellin[3082] : l'auteur y présente la rumeur comme signe d'un dialogue dysfonctionnel entre le César d'Orient et la plèbe d'Antioche, le premier ne réussissant pas à accéder à l'opinion publique produite par la seconde malgré le développement d'un système de renseignement poussé, qu'A. CHAUVOT analyse en détail. Au-delà de cette étude, singulière dans son ton, il convient de rappeler en quelques mots que la rumeur a intéressé les spécialistes des techniques d'information et de communication en Grèce et à Rome. Sans occuper une place centrale dans leurs réflexions, le phénomène rumoral y est souvent présenté comme un mode de transmission des nouvelles opposé aux circuits

[3078] Voir cette citation très claire (J. C. MAGALHÃES DE OLIVEIRA 2012 : 132) : « Ces pratiques de communication qui permettent aux acteurs sociaux, dans leur vie quotidienne, de s'informer et d'échanger du lien social, sont d'ailleurs les mêmes qui leur permettent, dans les situations fortement tendues, de coordonner une action collective : l'échange de rumeurs permet alors aux membres d'un attroupement "d'exprimer un sentiment latent, de mutualiser leurs opinions et de réinterpréter spontanément les événements (ou les situations) inquiétantes". » L'auteur cite ici Ph. ALDRIN 2005 : 80, sous l'égide duquel il se place explicitement.

[3079] Pour reprendre les deux études de cas de J. C. MAGALHÃES DE OLIVEIRA 2017.

[3080] Fr. PINA POLO 2010, reprenant certaines analyses de Fr. PINA POLO 1996.

[3081] K. KRÖSS 2017 : 233-236. Un des exemples utilisé est celui du putsch d'Othon (avec la rumeur de la mort de l'usurpateur en Tac., *Hist.*, 1.34), mais on peut se demander si ce cas de figure très particulier, dont l'histoire romaine ne fournit pas des myriades d'exemples, est significatif du rôle habituel des rumeurs.

[3082] A. CHAUVOT 1999.

officiels : W. RIEPL y réserve quelques pages dans sa somme datant de 1913, mais la question est surtout abordée par G. ACHARD, qui traite la rumeur comme un mode de communication comme les autres, ni propre à la plèbe ni à l'aristocratie mais s'opposant sous le principat à « la force de l'écrit et du verbe des souverains », et dont l'importance avait selon lui grandi avec le nouveau régime, au point de constituer un « véritable pouvoir »[3083]. Plus récemment, on trouve quelques remarques chez J. NELIS-CLEMENT, R. WIEGELS ou A. KOLB[3084]. Mention particulière doit être faite de l'ouvrage de P. COSME sur *L'Année des quatre empereurs*, qui, malgré son titre très général, a pour fil rouge la diffusion de l'information en 69, dont P. COSME montre qu'elle joua un rôle primordial durant la guerre civile, aussi bien en circulant à travers les canaux officiels (*uehiculatio*) que par les circuits non officiels (rumeurs)[3085]. Il ressort de cette étude que les rumeurs circulaient de manière continue à l'échelle de l'Empire, de Rome aux provinces, des provinces vers Rome, dans les camps militaires, etc. ; dans le contexte de la guerre civile, ces rumeurs pouvaient porter à des conséquences très lourdes, comme le prouva, entre autres exemples analysés par le chercheur, la mutinerie des prétoriens sous Othon[3086].

Pour terminer ce tour d'horizon, prenons la perspective du temps long[3087] et évoquons quelques travaux portant sur la rumeur médiévale, qui permet à notre sens un comparatisme plus pertinent que l'époque moderne, pendant laquelle le développement de l'imprimerie reconfigure sans doute la place occupée par les échanges oraux dans la vie publique, et altère donc le rôle de la rumeur par rapport à l'Antiquité[3088]. Pour la période médiévale, la figure la plus importante est incontestablement Cl. GAUVARD. C'est sous son égide que se développe au début des années 90 un champ d'étude consacré aux rumeurs médiévales, à l'occasion d'une table ronde dont le thème, « la Renommée au XIVe-XVe siècles », est alors considéré comme « particulièrement novateur »[3089]. L'approche de Cl. GAUVARD est d'abord marquée par le paradigme psychopathologique encore très dominant dans les années 90 (E. MORIN n'est pas loin)[3090] ; dans la suite, elle se caractérise également par un souci de définir précisément les contours de la rumeur médiévale, qui circule, selon elle, par « des canaux non officiels et populaires » et grâce à des agents non institutionnalisés[3091]. L'autrice s'oppose ainsi à l'idée, vivace en histoire ancienne comme on l'a vu, d'une manipulation extérieure de la rumeur, propulsée « d'en haut » dans les couches populaires de la société[3092]. Cette analyse est d'ailleurs

[3083] G. ACHARD 1991 : 235-238.

[3084] W. RIEPL 1913 : 235-240 et 325-326 (plutôt un catalogue de sources) ; J. NELIS-CLEMENT 2006 : 147-148 ; R. WIEGELS 2009 ; A. KOLB 2003 : 143.

[3085] Cette place dévolue aux rumeurs dans l'économie de l'ouvrage est précisée dès l'introduction (P. COSME 2012c : 10).

[3086] P. COSME 2012c : 116-118, mais on trouvera de nombreux autres exemples *passim*.

[3087] Il faut mentionner ici également la tenue récente à l'Université Catholique de l'Ouest (Angers) d'un colloque sur « La Bible et ses lectures, rumeurs et renommées » (publication prochaine). La période concernée est très large, de la Grèce ancienne (avec une intervention de Fr. LARRAN) au XVIIe siècle.

[3088] Pour la période moderne, voir néanmoins l'étude classique de G. LEFEBVRE 1970 ainsi que l'ouvrage collectif H. KERR & Cl. WALKER 2015 paru il y a peu.

[3089] Cl. GAUVARD 1993.

[3090] La diffusion des rumeurs est ainsi présentée comme une épidémie dans Cl. GAUVARD 1994 : 159 ; dans le même article (p. 171), l'autrice affirme que la rumeur exprime les « fantasmes » d'un groupe social.

[3091] Cl. GAUVARD 1994 : 159 et 163.

[3092] Voir cette phrase (Cl. GAUVARD 2011 : 29-30) : « Les gens du peuple ne sont pas indifférents au politique ; ils ne constituent pas une masse silencieuse que la propagande ferait bouger, y compris à coup de rumeurs bien

formulée à l'occasion d'un colloque sur la rumeur au Moyen Âge en 2010[3093], témoin d'un certain dynamisme de la question chez les historiens médiévistes. Parmi les nombreuses communications intéressantes de cet ouvrage, on retiendra surtout celle de St. BOISSELLIER sur « la circulation réticulaire de l'information en milieu rural »[3094], et ce pour plusieurs raisons : l'auteur y présente un vrai effort de définition de la rumeur par son mode de circulation (qualifié de « réticulaire » car non linéaire et fonctionnant par réseaux) plutôt que par son contenu, l'articule à la problématique de la « culture populaire » et la lie aux lieux de la « sociabilité communautaire »[3095] ; en outre, son périmètre d'étude est le monde rural, et non l'espace urbain, comme c'est habituellement le cas. Tous ces éléments très stimulants ont contribué à notre conceptualisation de la rumeur romaine dans ce travail. L'approche de St. BOISSELLIER est enfin particulièrement marquée par la sociologie de l'*in-group* et de l'*out-group*, les rumeurs étant vues comme un moyen de consolider l'identité collective.

Conclusion : des territoires encore à explorer

Est-il possible de formuler des éléments de synthèse à travers une recherche aussi dispersée ? Ce morcellement est un premier constat. Dans les sciences de l'Antiquité, l'objet rumeur, que l'on peut préjuger homogène et cohérent, est écartelé au gré des éclairages partiels que lui donnent les chercheurs. À ce titre, le clivage se fait essentiellement entre deux champs par trop distincts (une approche littéraire et une approche historique), mais même à l'intérieur de chacun d'entre eux, on constate des cloisonnements parfois frustrants, qui conduisent à se faire une image compartimentée de la rumeur. Deuxièmement, force est de constater que les travaux proposant une définition de la rumeur antique sont rares. En l'absence de celle-ci, on admet implicitement qu'il n'y a pas de différence formelle entre ce que nous nommons « rumeur » et le *rumor* romain ou la φήμη grecque, ce qui pose d'évidents problèmes d'anachronisme, en particulier lorsque s'ajoute à cet emploi doxique du concept de rumeur une utilisation consciente des postulats et conclusions d'une sociologie datée, largement contestée aujourd'hui, et de toute façon intimement liée au contexte de la deuxième guerre mondiale et de l'après-guerre aux États-Unis. Il semble cependant que le renouvellement de l'historiographie auquel on assiste actuellement avec le développement de l'*history from below* en histoire ancienne permette de tourner progressivement la page du paradigme psychopathologique et d'aborder la question des rumeurs antiques, dont il est à présent admis qu'elles forment un objet digne d'attention aussi bien au plan littéraire qu'au plan historique, avec un regard neuf.

Cela nous amène à mettre en lumière certains secteurs de l'étude des rumeurs jusqu'à présent négligés ; ces pistes encore peu frayées ont pour partie été abordées dans le présent travail, mais plusieurs restent délicates à suivre du fait de l'état de notre documentation.

---

orchestrées. Il est temps que les historiens médiévistes revoient cette idée d'un encadrement drastique venu d'en haut, d'idées qui seraient seulement imposées par les détenteurs de la culture écrite. »

[3093] M. BILLORE & M. SORIA 2011. L'introduction de M. SORIA 2011 : 5 reprend le modèle psychiatrique de la rumeur, évoquée par le prisme des « peurs irrationnelles qu'elle charrie », sous l'influence évidente, une nouvelle fois, des travaux d'E. MORIN.

[3094] St. BOISSELLIER 2011.

[3095] St. BOISSELLIER 2011 : 261-262.

Tout d'abord se pose une question de cadre géographique. Jusqu'à présent, la majorité de la recherche s'est intéressée aux rumeurs urbaines, pour ne pas dire romaines : l'*Vrbs* est habituellement considérée comme l'épicentre des *rumores*, ainsi que le remarquait d'ailleurs Cr. ROSILLO-LOPEZ il y a peu en cherchant à nuancer cette vision traditionnelle[3096]. Or, il existait naturellement des rumeurs dans d'autres centres urbains d'importance – la période tardive et Ammien le prouvent assez –, mais également dans des petites villes (que l'on pense à Hypata chez Apulée[3097]) ou dans les campagnes : prenons l'exemple l'agriculteur de Juvénal qui est en butte dans son village (*pagus*) aux mauvaises rumeurs courant sur son avarice[3098]. Certaines rumeurs se diffusaient de la ville vers la campagne, d'autres de la campagne vers la ville, tandis que les sources nous les présentent parfois comme émanant d'une province tout entière[3099]. On gagnerait sans doute à engager une réflexion sur la spécificité de ces espaces non romains : comment s'y développait la rumeur ? Quel rôle y assumait-elle ? Les bruits publics étaient-ils plus nombreux ou non, si tant est que cette mesure soit réalisable ? Si l'on pressent que la fonction sociale des rumeurs et des ragots – assurer la cohésion d'un groupe, promouvoir ses valeurs – ne doivent pas grandement varier d'un type de communauté à un autre au sein d'un même cadre chrono-culturel, son rôle politique n'a sans doute pas la même importance à Rome, siège du pouvoir, tout particulièrement à l'époque impériale, qu'en province, à plus forte raison hors des grandes villes. L'hypothèse mériterait cependant d'être creusée. Un autre élargissement du spectre de l'analyse appelle à prendre davantage en compte la rumeur militaire. Il est surprenant que celle-ci soit généralement négligée et n'ait pas fait l'objet d'une réflexion quelque peu systématique, à l'exception de plusieurs remarques importantes de P. COSME, tant les sources sont loquaces à ce sujet. Nous avons proposé dans ce travail quelques pistes concernant les lieux de diffusion de la rumeur castrale, les temporalités de l'échange rumoral, dans les camps et au combat, et le profil social de ses agents, mais de nombreux points doivent encore être éclaircis, en particulier pour ce qui relève de la place de la rumeur dans les relations de pouvoir au sein de l'armée. Il faudrait à ce titre observer si la documentation non littéraire (on pense notamment aux lettres des soldats, à Vindolanda par exemple) garde quelque trace que ce soit de ces échanges oraux informels et non officiels.

Pour continuer cette synthèse sur les études historiques, on constate également qu'une grande partie des travaux s'intéressent exclusivement à la dimension politique des rumeurs. À la notable exception des recherches de Cr. ROSILLO-LOPEZ et de J. MEISTER, la voie tracée par les chercheurs depuis la fin des années 80, qui trouve à ce titre son incarnation la plus extrême dans l'approche retenue par E. FLAIG, voit dans le phénomène rumoral une pratique dont l'essence même est de permettre aux classes subalternes de s'insérer dans les jeux de pouvoir à Rome. Il est vrai que C. COURRIER et J. C. MAGALHÃES DE OLIVEIRA ont nuancé cette lecture en montrant que les rumeurs politiques reposaient sur les sociabilités ordinaires et se développaient à partir d'une pratique routinière de transmission de l'information, mais leur objet d'étude les porte également à prendre en compte les rumeurs suivies d'action collective

[3096] Cr. ROSILLO-LOPEZ 2017a : 89 : « […] traditionally the city [of Rome] has been thought of as the epicentre of rumour, which would expand towards Italy and the provinces in concentric circles. »
[3097] Apul., *Mét.*, 3.27.7.
[3098] Juv. 14.152-155.
[3099] Par exemple les rumeurs sur le faux Drusus et le faux Néron chez Tacite, qui se développement en Achaïe et en Asie (Tac., *Ann.*, 5.10 et *Hist.*, 2.8).

de la part de la plèbe. Il y a cependant d'autres fonctions des bruits publics à mettre en lumière, tout particulièrement leur rôle social ou culturel : l'échange de ragot participe à l'établissement et à la consolidation des normes propres à un groupe donné, comme l'ont constaté de longue date les sociologues et les anthropologues. Cette piste reste cependant largement inexplorée, si l'on l'excepte les deux travaux cités *supra*, qui adoptent d'ailleurs plutôt la perspective des élites que celle de la plèbe. Il est significatif, par exemple, que l'ouvrage récemment édité sur *La norme sous la République et le Haut-Empire romains*[3100], qui contient bien une section sur « le rôle du peuple et de ses représentants dans l'élaboration de la norme », reste muet sur cette question. Bien entendu, les sources ne sont pas toujours éloquentes en la matière, surtout si l'on cherche à savoir comment ces normes étaient élaborées au sein des groupes subalternes eux-mêmes. Pourtant, si l'on s'éloigne de Tite-Live, Tacite ou Ammien, d'autres textes font clairement état de cette fonction des bruits publics, à l'instar de cette fable de Phèdre dans laquelle des rumeurs semblent cibler un soldat qui a la réputation d'être un *cinaedus*, c'est-à-dire un homosexuel passif[3101]. Cela est d'autant plus étonnant que les spécialistes d'histoire grecque ont depuis longtemps cerné le rôle normatif des rumeurs, tout particulièrement à Athènes. Le nom à citer ici est celui de V. HUNTER, qui démontre que les ragots, racontars et autres on-dit faisaient partie des mécanismes de régulation sociale dans la *polis*, en s'appuyant sur des sociologues comme N. ELIAS et R. PAINE ainsi que sur des devanciers spécialistes d'histoire grecque comme J. OBER[3102]. Le chapitre en question de l'ouvrage de V. HUNTER, à la fois dense et précis dans sa méthode, pourrait fournir un bon point de départ à l'analyse du rôle normatif des rumeurs dans les groupes infra-équestres, à Rome et dans les armées.

Enfin, tournons-nous vers les travaux plus spécifiquement littéraires. Ceux-ci sont marqués par un tropisme tacitéen évident, même en faisant la part du prisme qui est le nôtre ici et du poids numérique des rumeurs tacitéennes dans la littérature latine conservée. À l'intérieur du corpus, cependant, la répartition n'est pas égale : les techniques littéraires litées aux rumeurs dans les *Annales* ont été plus fréquemment prises en compte que celles des *Histoires*, et en réalité, ce sont surtout les rumeurs de l'hexade tibérienne qui ont suscité le plus grand nombre d'analyses. Pourtant, il n'est pas dit que les rumeurs des *Histoires* témoignent d'une technique d'écriture plus limitée ou moins mature que celles des *Annales*, comme le pensaient L. FERRERO en son temps et M.-A. GIUA plus récemment[3103]. Les chapitres 6 et 7 de cette thèse s'inscrivent en tout cas en faux contre ces jugements. Toutefois, au-delà de Tacite, nombre d'auteurs antiques qui rapportent un grand nombre de rumeurs dans leurs œuvres présentent un terrain d'analyse stimulant pour les philologues, mais peu investi jusqu'à présent. Les remarques succinctes de J. GASCOU ou G. SABBAH sur Suétone et Ammien n'épuisent en effet pas la matière et pourraient être prolongées, discutées, approfondies. Et que dire de Tite-Live ou de Quinte-Curce, entre autres exemples, dont les rumeurs pourtant fréquentes et frappantes n'ont, à notre connaissance, jamais été analysées comme une technique particulière d'écriture de l'histoire ?

[3100] T. ITGENSHORST & Ph. LE DOZE 2017.
[3101] Phèdr., *App.*, 8, cf. nos remarques succinctes *supra*, p. 365-366.
[3102] V. J. HUNTER 1994 : 96-119.
[3103] L. FERRERO 1946 : 83 ; M. A. GIUA 1998 : 59.

Comme on le voit, l'essor récent de la « rumorologie antique », si l'on accepte de reconnaître une unité à un ensemble de travaux qui paraissent parfois témoigner d'un même mouvement, gagne à être amplifié pour nous permettre d'affiner notre connaissance d'un « phénomène fuyant »[3104], par essence retors et difficile à cerner.

[3104] J.-N. KAPFERER 1987 : 10.

Annexe 2 : Les mots de la rumeur chez Tacite. Analyse lexico-syntaxique

L'objectif de cette annexe est de proposer une analyse exhaustive[3105] de l'inscription textuelle des rumeurs chez Tacite[3106]. Il s'agit donc d'une étude lexicale dans un premier temps, puis syntaxique. Cependant, il est important de préciser ici que nous n'avons pas constitué notre corpus par une méthode lexicale à proprement parler, qui aurait posé plusieurs problèmes, en particulier celui des termes à retenir : si l'on ne sélectionne que les passages contenant le terme *rumor*, on masque le fait que *fama*, mais aussi *sermones* sont parfois utilisés comme synonymes de ce premier terme ; si on se limite à ces trois substantifs, on passe à côté de toutes les désignations périphrastiques, par lesquelles la rumeur est saisie sous l'angle du sentiment qu'elle produit, de la diffusion qu'elle connaît, ou de l'acte de parole qui la génère ; si l'on inclut le plus de noms et de verbes possibles, on oublie encore que certaines rumeurs n'apparaissent comme telles que par la syntaxe, lorsque l'historien renvoie à des bruits en rapportant des discours indirects massifs, sans se soucier de thématiser la rumeur par un terme particulier. De proche en proche, c'est ainsi toute la méthode purement lexicale qui paraît fragilisée. Cependant, l'analyse lexicographique (et syntaxique) reste de première importance, comme nous l'avons vu pour les mots de la foule dans le premier chapitre de ce travail. Pour dépasser l'aporie, nous avons suivi une démarche inverse : partant de la définition médiatique de la rumeur à laquelle nous sommes parvenu dans le troisième chapitre, nous avons relevé chez Tacite tous les passages qui semblaient évoquer des bruits publics, quelle que soit la façon dont ceux-ci étaient traités par l'historien au plan littéraire. La tâche n'est pas facile et contient bien sûr une part importante de subjectivité, car certaines mentions sont très rhétoriques, ou inversement très fugaces. Nous avons par exemple décidé d'exclure les passages où la dimension orale d'une opinion attribuée à la foule ou à un groupe anonyme n'était pas assez évidente, à l'instar des occurrences de *credere* à la P6 (*credebant*/*credidere*) ou au passif (*credebatur*)[3107] : même si ces textes renvoient à une opinion rattachée à un groupe anonyme, notre définition de la rumeur insiste trop sur l'importance des échanges vocaux pour intégrer ces références à la réflexion. La démarche sera donc déductive : partant d'un corpus défini par la conceptualisation du phénomène, nous aboutissons à l'analyse des mots de la rumeur

[3105] L'exhaustivité (du moins, la recherche d'exhaustivité) semble un prérequis essentiel si l'on veut aboutir à des conclusions non biaisées, tant sur le plan linguistique qu'historique. Le constat de résultats peu valables dans la recherche à cause d'un corpus défini trop partiellement a été formulé pour un sujet différent (les femmes chez Tacite), mais qui peut servir d'analogie à notre propos, par J. L. POSADAS 1992 : 147-148.

[3106] Je remercie ici très sincèrement Julie Sorba de m'avoir guidé sur plusieurs points de l'enquête lexicale et de m'avoir indiqué de nombreuses références bibliographiques au moment de la rédaction de cette annexe. J'ajoute que les méthodes ici retenues doivent pour partie beaucoup au projet Phraseotext (étude de la combinatoire du lexique en latin, cf. L. AUTIN, K. BOUZIDI, O. KRAIF, & J. SORBA 2016) : ma participation à ce projet au début de la thèse m'a donné l'opportunité de pouvoir travailler avec Olivier Kraif et Julie Sorba, dont les conseils ont toujours été formateurs et enrichissants.

[3107] Un exemple parmi d'autres : *credebant plerique auctam offensionem ipsius intemperantia, immodice iactantis snum militem in obsequio durauisse cum alii ad seditiones prolaberentur ; neque mansurum Tiberio imperium si iis quoque legionibus cupido nouandi fuisset* (Tac., *Ann.*, 4.18). En revanche, nous avons conservé les passages où *credere* était accompagné de formules renvoyant plus explicitement aux voix de foule, soit que l'on trouve *rumor* et/ou *fama* (Tac., *Hist.*, 4.38), soit qu'un terme appartenant au lexique de la rumeur comme *uulgare* soit présent (*uulgare*, en Tac., 6.28), soit que le *uulgus* soit clairement désigné comme le locuteur (Tac., *Ann.*, 15.64).

contenus dans ces textes[3108]. Précisons qu'il ne s'agit pas de plaquer nos catégories modernes sur le texte de Tacite, précisément parce que cette analyse lexico-syntaxique vient après un travail de définition effectué dans la partie historique de cette étude[3109].

Dans cette annexe, nous espérons répondre à une problématique triple : quelles sont les tournures récurrentes chez Tacite ? Comment ces expressions se distinguent-elles les unes des autres ? Y a-t-il des évolutions ou des lignes de tension à l'intérieur de son œuvre ? La progression fera succéder aux dénominations les plus caractérisées et les plus évidentes (*rumor*, *fama*, *sermones*) des renvois plus partiels ou imagés et, enfin, des expressions qui s'affranchissent de toute lexicalisation (rumeurs syntactiques).

a. Les substantifs spécifiques

Le tour le plus naturel pour renvoyer à une rumeur est sans doute de la thématiser en ayant recours à un des substantifs qui lui étaient traditionnellement associés ; et s'il est vrai que nous souhaitons insister plus bas sur les autres expressions ou structures, souvent oubliées dans la recherche, permettant de mentionner la course d'un bruit public dans le récit, il convient tout naturellement de ne pas passer trop rapidement sur les termes les plus évidents. Cela peut toutefois poser un problème méthodologique, dans la mesure où chaque auteur est susceptible de disposer de ses propres préférences lexicales ou d'être tributaire des effets de mode. Aussi l'analyse lexicale qui suit n'a-t-elle d'autre ambition que de valoir pour le texte tacitéen, ensemble clos, quoique lacunaire, où l'on peut tenter d'atteindre certaine exhaustivité. À ce titre, on ajoutera aux deux noms les plus immédiatement rattachés aux processus de rumeur, *rumor* et *fama*, celui de *sermo* (et plus souvent, de *sermones*), souvent utilisé en contexte rumoral chez Tacite.

[3108] Cette approche par le phénomène plutôt que par la langue a rarement été tentée, probablement parce qu'elle suppose un travail préparatoire de définition assez important. On notera toutefois qu'on trouve une liste de trente-neuf rumeurs chez Br. J. GIBSON 1998 : 114-123, retenues pour leur rôle dans la causalité historique, et répertoriées indépendamment de leur caractéristique lexicale : des passages où ni *rumor* ni *fama* n'apparaissent sont ainsi listés (cf. Tac., *Hist.*, 1.86, p. 115). Néanmoins, l'absence de définition préalable conduit le même chercheur à inclure des textes où l'on est difficilement fondé à parler de rumeur selon nous : ainsi de la fausse nouvelle inventée par Coenus, l'affranchi de Néron (Tac., *Hist.*, 2.54, p. 116) ou de la manipulation d'Agrippine par Séjan (Tac., *Ann.*, 4.54, p. 119-120, un passage qui n'offre absolument aucune trace de bruit public). Pour un corpus poétique, les épigrammes de Martial, l'étude de M. A. P. GREENWOOD 1998 se montre plus systématique, et cherche, comme la nôtre, à prendre en compte les aspects syntaxiques tout autant que les aspects lexicaux. Toutefois, l'effort de définition un peu rapide amène à des divergences d'appréciation de ce qu'était une rumeur avec notre travail. On notera tout de même que Martial dispose d'une palette lexicale bien supérieure à celle de Tacite pour caractériser les bruits publics, cf. en particulier M. A. P. GREENWOOD 1998 : 307-309. Dans son travail sur la rumeur en Grèce ancienne, Fr. LARRAN 2011 : 206-214 aborde également l'étude lexicale après des développements plus historiques.

[3109] On peut reprendre en outre ici les arguments avancés par M. FINLEY à propos de l'esclavage en Grèce (M. I. FINLEY 1981 : 124-127) : le concept moderne d'« esclave » ne correspond sans doute pas parfaitement aux réalités antiques, mais il subsume sous une catégorie historiquement intelligible le fait social de l'esclavage ; utiliser les noms grecs et se refuser à avoir recours aux notions modernes conduiraient à multiplier les différenciations et, à terme, à « rend[re] tout discours historique impossible ». La même réflexion peut s'appliquer à notre travail : en parlant de « rumeur » (et non de *rumor*, de *fama*, de *sermones*, etc.), on applique certes un concept moderne au monde romain, mais cette approche, si elle procède à partir des réalités anciennes, est aussi la condition de possibilité d'une véritable réflexion historique. Merci à Malika BASTIN-HAMMOU d'avoir attiré notre attention sur ce texte important de M. FINLEY et sur le débat qu'il engage.

Notre fil conducteur dans les pages suivantes est simple : quelle spécificité recouvrait l'emploi de tel ou tel de ces trois substantifs ? Pour y répondre, nous suivrons une démarche double : d'une part, il s'agira d'analyser le contexte linguistique contraignant l'utilisation respective de ces mots ; d'autre part, on cherchera à voir quel type de rumeur ils introduisent, en utilisant à cette fin la typologie que nous avons fait émerger dans le chapitre 3 entre « rumeur informative » et « rumeur normative », dont nous rappellerons plus bas les enjeux.

1. *Rumor*

Ne serait-ce que parce qu'il a donné notre « rumeur », ou parce qu'il semble sémantiquement assez univoque, *rumor* est probablement le terme le plus instinctivement rattaché au phénomène de la rumeur. Les linguistes[3110] nous apprennent que le terme est panroman et isolé, sans dérivé ou composé autre qu'archaïque et artificiel. Fait plus intéressant sans doute, l'étymologie parfois avancée qui lie ce nom à une racine indoeuropéenne **reuH-* signifiant probablement « crier », attestée notamment dans le sanskrit *ráuti* (« il crie ») et, peut-être dans le grec ὠρύομαι (« je hurle »)[3111]. On voit ici comment la matérialité même du son de la rumeur se faisait sentir jusque dans l'étymologie du principal substantif qui lui était attaché ; de fait, comme nous le verrons en reprenant un constat fait pour les clameurs, la matérialité sonore des bruits publics est constamment mise en valeur par Tacite (et les sources littéraires en général), souvent au détriment du contenu même de la rumeur. Dans une perspective sémantique, les dictionnaires[3112] rappellent les sens de « rumeur », d'« opinion publique », ou encore de « réputation » ; concernant cette dernière acception, qui pose un certain nombre de problèmes mais éclaire d'un jour intéressant le phénomène même de la rumeur, en particulier dans sa temporalité, nous avons eu l'occasion de formuler plus tôt quelques remarques et mises au point lexicales[3113]. Ainsi *rumor* et *fama* sont-ils des synonymes partiels[3114], mais seulement parce que le premier ne présente pas le sens de « tradition » que contient le second : l'acception de « réputation » leur est commune.

On compte chez Tacite soixante-quinze occurrences de *rumor* : quarante-quatre dans les *Annales*, vingt-huit dans les *Histoires*, et trois dans les opuscules, toutes dans la *Vie d'Agricola*. Il convient d'abord de remarquer que c'est une répartition assez attendue, eu égard au nombre de mots des textes tacitéens tels qu'ils nous sont parvenus[3115], dans les ordres de grandeur en tout cas : on attendrait un écart légèrement plus important entre le nombre d'occurrences de *rumor* dans les *Annales* et dans les *Histoires*, mais rien de particulièrement significatif à relever ici. Pour mieux cerner le sens de *rumor*, il peut être intéressant de se pencher sur la combinatoire de cette lexie, c'est-à-dire sur les termes avec lesquels il s'associe chez Tacite, auxquels on

---

[3110] A. ERNOUT & A. MEILLET 2001, *s. u.*

[3111] À noter toutefois que le *LIV* (*Lexikon der indogermanischen Verben*) n'intègre pas *rumor* sous cette racine (H. RIX 2001 : 508).

[3112] Ch. TH. LEWIS & Ch. SHORT 1879, *s. u.*, F. GAFFIOT 2000, *s. u.*

[3113] Cf. *supra*, p. 291-296.

[3114] Pour cette notion, voir Cl. MOUSSY 2010 : 48-50.

[3115] Dans les versions dont nous disposons, les *Annales* contiennent 88 905 mots, les *Histoires* 51 295, les opuscules 21 562, dont 9 309 pour le *Dialogue*, 5 513 pour la *Germanie* et 4 451 pour l'*Agricola*. Bien évidemment, les chiffres que nous proposons n'ont qu'une valeur indicative et n'ont pas pour objectif de remplacer l'analyse ; il faut en outre avoir constamment à l'esprit la nature fragmentaire des textes qui ont passé les aléas de la conservation matérielle.

donne le nom de « cooccurrents », voire de « collocatifs » s'il s'agit de cooccurrents spécifiques[3116]. Ces cooccurrents peuvent être observés de deux façons : en analysant le lien syntaxique qui les lie à *rumor* (combinatoire syntaxique), ou en analysant leur sémantisme propre (combinatoire lexicale). De cette façon, on déterminera ou bien le profil syntaxique de *rumor*, ou bien son profil lexical[3117]. Dans un premier temps, nous déterminerons le profil syntaxique pour chacune des trois lexies *rumor*, *fama* et *sermo* (tableaux 1, 2 et 3). Dans un second temps (tableaux 4, 5 et 6), nous en viendrons à leur profil lexical.

Concernant la combinatoire lexicale, les cooccurrents peuvent être de différentes natures grammaticales – verbes, noms ou adjectifs –, et dans ces différentes catégories, *rumor* peut assumer diverses fonctions : lorsqu'il entre dans une combinatoire verbale, il sera sujet (d'un verbe actif ou d'un verbe passif)[3118], complément essentiel (complément d'un verbe transitif direct ou d'un verbe transitif indirect) ou circonstanciel (CC). Lorsqu'il entre dans une combinatoire nominale, *rumor* peut être déterminant[3119] (ex. : *uana rumoris*, Tac., *Ann.*, 4.59) ou déterminé[3120] (ex. : *rumor uulgi*, Tac. *Ann.*, 4.29). Dans une combinatoire adjectivale, *rumor* est caractérisé seulement par des adjectifs épithètes ; ne sont pas relevés dans cette dernière catégorie les adjectifs démonstratifs caractérisant *rumor*, ni les participes dans les propositions participiales, qui sont traités comme des verbes.

Dernière note de méthode : nous avons privilégié une étude très large des cooccurrents : une même occurrence de *rumor* peut donner lieu à plusieurs entrées dans le tableau, si le terme se combine successivement à deux constituants différents. Une proposition comme *rumore senium Galbae et iuuentam Othonis computantium persuaserat fore ut in imperium adscisceretur* (Tac.,

---

[3116] Sur l'utilisation de la combinatoire pour étudier les relations de synonymie, voir P. BLUMENTHAL 2006, avec cette conclusion : « Si les mots servent, entre autres, à conceptualiser les réalités auxquelles nous référons dans l'acte de parole, leurs contextes stéréotypés assument un rôle fondamental au service de cette fonction : ils nous montrent, grâce aux réseaux d'associations qu'ils font naître, le sens et l'ordre des choses à l'intérieur de notre système culturel et nous permettent, du point de vue de la langue, la saisie et l'intégration des données de notre expérience. » Telle que la pratiquent les linguistes, l'étude de la combinatoire se porte généralement sur des corpus très larges et nécessite l'utilisation de moyens informatiques, notamment pour déterminer les cooccurrents spécifiques à l'aide d'un calcul de probabilité (*log likelihood*). Pour un corpus très réduit comme celui des œuvres de Tacite, nous avons relevé les occurrences manuellement, et écarté, manuellement aussi, les cooccurrents qui ne paraissaient pas significatifs, à l'instar des démonstratifs (*is rumor*, par exemple).

[3117] Cf. la méthode retenue par J. SORBA & V. GOOSSENS 2016 : 4 dans leur étude de « rage » et « fureur » à l'aide du Lexicoscope (sur cet outil, cf. O. KRAIF & S. DIWERSY 2014).

[3118] Dans la perspective qui est la nôtre et qui consiste à interroger la spécificité des différents termes renvoyant à la rumeur, nous croyons pertinent de distinguer la fonction nominale dans une diathèse active de la fonction nominale dans une diathèse passive ; de fait, on conviendra que la vision du *rumor* qui se dégage d'une structure active, comme par exemple *calumniatus est rumor* (Tac., *Hist.*, 3.75), est assez différente de celle des phrases où *rumor* est sujet d'un verbe passif et n'est pas agent de l'action, comme dans *consilia prudentium et uulgi rumor iuxta audiuntur* (Tac., *Hist.*, 3.58). Notons encore que dans le tableau suivant (et les autres), les cas où *rumor* entre dans la combinatoire de deux verbes coordonnés (comme sujet ou comme complément) ont donné lieu à deux entrées différentes. Enfin, un ultime point sur les cooccurrents verbaux : lorsque *rumor*, *fama* ou *sermo* reçoit pour épithète (liée ou détachée) un participe, nous traitons celui-ci comme un cooccurrent verbal. Ainsi, la *fama crebrescens* de Tac., *Hist.*, 4.12 est analysée comme *fama* + *crebresco*, la tournure équivalant à une proposition comme *fama quae crebrescebat*.

[3119] Nous y incluons également les adjectifs se construisant avec des génitifs comme *auidus rumoris* (par ex. dans Tac., *Hist.*, 1.4).

[3120] Nous incluons dans cette catégorie non seulement les compléments au génitif (type *rumor uulgi*), mais également les compléments prépositionnels se rattachant directement à *rumor*, sans caractériser un verbe dont ils seraient complément circonstanciel, par exemple dans des structures comme *rumor fuit apud uulgum* (Tac., *Ann.*, 3.76). Il nous semble que le complément *apud uulgum* est ici le strict équivalent d'un génitif subjectif *rumor uulgi*.

Hist., 1.22) implique de traiter la combinatoire de *rumor* comme double : *rumore persuaserat* (*rumor* complément circonstanciel de *peruado*) et *rumor computantium* (*rumor* complété par le complément du nom *computantes*). Cette méthode sera suivie pour *fama* et *sermones*. Ainsi aboutit-on au tableau suivant, où les cooccurrents sont classés par ordre alphabétique (tableau 1).

	sujet actif	sujet passif	complément d'un verbe transitif direct	complément d'un verbe transitif indirect	CC
verbes	*addo* (*Ann.*, 15.15), *augeo* (*Agr.* 43), *calumnior* (*Hist.*, 3.75), *incedo* (*Ann.*, 1.5, 2.55, 4.46, 6.23, 11.32, 15.15), *peruado* (*Ann.*, 15.39), *sum* (*Ann.*, 3.14, 4.54, 11.23, *Hist.*, 1.34, 1.54, 2.58, 3.25, 4.38), *praeuenio* (*Hist.*, 3.69) **[19]**	*adfero* (*Hist.*, 1.29), *audio* (*Hist.*, 3.58), *augeo* (*Hist.*, 1.34), *compono* (*Hist.*, 1.34), *dispergo* (*Ann.*, 4.24, *Hist.*, 2.42, 2.96), *subdo* (*Ann.*, 6.36), *uulgo* (*Hist.*, 4.54, *Agr.* 28) **[10]**	*aboleo* (*Ann.*, 15.44), *adfecto* (*Hist.*, 2.91), *accipioque* (*Ann.*, 14.4), *arguo* (*Ann.*, 4.11), *aspernor* (*Hist.*, 2.52), *augeo* (*Ann.*, 14.22, 16.2), *deprecor* (*Ann.*, 4.41), *efficio* (*Ann.*, 14.4), *omitto* (*Ann.*, 4.10), *respicio* (*Ann.*, 13.15), *sperno* (*Ann.*, 3.10), *trado* (*Ann.*, 4.11), *uerto* (*Hist.*, 2.93) **[14]**	*obiicio* (*Hist.*, 1.85), *relinquo* (*Ann.*, 2.77) **[2]**	*accipio* (*Ann.*, 3.29), *adfero* (*Ann.*, 13.6), *agito* (*Ann.*, 3.9), *arguo* (*Ann.*, 4.37), *augeo* (*Hist.*, 3.43, 3.61), *celebro* (*Hist.*, 4.10), *crebresco* (*Ann.*, 2.39), *depello* (*Hist.*, 1.89), *destino* (*Hist.*, 1.12, 1.13), *differo* (*Ann.*, 1.4), *exterreo* (*Ann.*, 5.10), *fero* (*Ann.*, 15.46), *iacto* (*Ann.*, 3.19), *interficio* (*Ann.*, 14.57), *lacero* (*Ann.*, 15.73), *obscuro* (*Ann.*, 16.23), *peruado* (*Hist.*, 1.22), *queror* (*Ann.*, 1.15), *rapio* (*Ann.*, 2.77), *statuo* (*Ann.*, 3.69), *suffero* (*Hist.*, 3.45), *sum* (*Ann.*, 4.1, 14.11, 14.29, 15.48, *Hist.*, 1.51, 2.26), *teneo* (*Agr.* 33), *terreo* (*Ann.*, 4.29) **[31]**
	déterminant	**déterminé**			
noms	*auidus* (*Hist.*, 1.4), *uana* (*Ann.*, 4.59 **[2]**	*bellum* (*Hist.*, 3.45), *computans* (*Hist.*, 1.22), *plebs* (*Hist.*, 2.91), *populus* (*Ann.*, 14.29), *reconciliatio* (*Ann.*, 14.4), *tempora* (*Ann.*, 4.10), *transmittens* (*Hist.*, 1.13), *uulgus* (*Ann.*, 4.29, 4.41, *Hist.*, 3.58, 4.10 ; *apud uulgum* : *Ann.*, 3.76, 15.48, 15.73 ; *in uulgus* : *Hist.*, 2.26), pronom relatif (*Ann.*, 4.37) **[16]**			
adjectifs	*acer* (*Ann.*, 5.10), *aduersus* (*Ann.*, 14.11, *Hist.*, 2.26), *ambitiosus* (*Hist.*, 1.12), *atrox* (*Hist.*, 1.54), *clarus* (*Ann.*, 15.48), *constans* (*Agr.* 43), *creber* (*Ann.*, 15.73, *Hist.*, 3.45), *diuturnus* (*Ann.*, 5.10), *falsus* (*Hist.*, 2.52, 2.96), *inanis* (*Ann.*, 1.15), *incertus* (*Hist.*, 1.34), *ingratus* (*Hist.*, 4.38), *multus* (*Ann.*, 11.23), *occultus* (*Ann.*, 2.55), *omnis* (*Hist.*, 2.91), *primus* (*Ann.*, 2.77), *secundus* (*Ann.*, 3.29), *sinister* (*Hist.*, 2.93), *turbidus* (*Ann.*, 13.6), *uagus* (*Ann.*, 2.39, *Hist.*, 1.34, 3.25), *ualidus* (*Ann.*, 4.10), *uarius* (*Ann.*, 1.4, 3.14, 3.19, 11.23, *Hist.*, 2.8) **[31]**				

Tableau 1 : combinatoire de rumor
(par nature du cooccurrent, fonction du lemme et ordre alphabétique)

Que peut-on tirer de ce relevé exhaustif ? Avant de s'intéresser à la sémantique des termes qui se combinent avec *rumor*, il est intéressant de pointer que ce terme est principalement utilisé par Tacite comme complément circonstanciel : sur soixante-seize occurrences de *rumor* entrant dans la combinatoire d'un verbe, dans trente-et-un cas, il est complément circonstanciel ; les fonctions sujet d'un verbe actif, sujet d'un verbe passif et COD offrent une répartition équilibrée (respectivement 19, 10 et 14 occurrences), la fonction COI/COS étant en net retrait (2

occurrences seulement). Plus précisément, dans ces structures où *rumor* assume la fonction d'un complément circonstanciel, c'est le plus souvent complément circonstanciel de moyen. Le *rumor* est donc présenté comme un dispositif permettant aux agents de mener à terme l'action, dans une position ambiguë : s'il n'est pas lui-même l'agent principal du récit, il concourt tout de même à la mise en œuvre des événements.

Si l'on s'intéresse rapidement au contenu sémantique des cooccurrents, plusieurs points sont à souligner. Tout d'abord, le fait que les mêmes cooccurrents verbaux se retrouvent combinés avec *rumor* dans des associations syntaxiques différentes. On trouve ainsi *augeo* avec *rumor* comme sujet actif (*Agr.* 43) et passif (*Hist.*, 1.34), comme objet (*Ann.*, 14.22, 16.2) ou comme complément circonstanciel (*Hist.*, 3.43, 3.61) ; de même pour *celebro* (COD et CC) ou pour le simple *sum*, qui reçoit tantôt *rumor* comme sujet, tantôt comme complément circonstanciel. On retient de cette observation que la réalité recouverte par *rumor* était intimement liée à ces verbes avec lesquels le substantif combine préférentiellement. Cela rejoint certaines observations de la partie historique de ce travail. La notion d'augmentation (*augeo*), par exemple, est ressentie comme consubstantielle à la rumeur par Tacite : qu'il s'agisse d'augmenter un bruit, d'augmenter l'importance d'un événement *grâce* à un bruit, ou de constater qu'un bruit augmente un danger ou une nouvelle, c'est fondamentalement à la diffusion exponentielle des bruits publics et aux supposées déformation du message qui en découlent que Tacite renvoie. On trouvera d'ailleurs ce terme associé aux autres dénominations spécifiques de la rumeur (*fama* et *sermo*), ce qui est bien évidemment significatif.

De manière assez intéressante, enfin, on remarque des évolutions dans la combinatoire, notamment verbale, de ce terme entre les œuvres de jeunesse, les *Histoires* et les *Annales*. Bien entendu, il convient de ne rien généraliser; une partie importante des deux sommes historiques a été perdue. Nonobstant cette réserve, il demeure frappant de voir que *rumor* est beaucoup plus fréquemment sujet dans les *Annales* (11 occ.) que dans les *Histoires* (7 occ.) et les opuscules (1 occ.), fait encore plus marquant si l'on enlève les cas de *rumor* + verbe *sum*, souvent utilisé en copule : on obtient alors un net déséquilibre entre *rumor* sujet dans les *Annales* d'une part (8 occ.), et dans les *Histoires* et opuscules d'autre part (3 occ.). La situation est complètement inversée quand on s'intéresse aux occurrences de *rumor* sujet d'un verbe passif (*Histoires* et opuscules : 8 occ. ; *Annales* : 2 occ.). À nouveau pour les exemples de *rumor* COD, une franche dichotomie se note (11 occ. pour les *Annales*, 3 pour les *Histoires*), tout comme pour le *rumor* complément circonstanciel, bien plus fréquent dans les *Annales* que dans les *Histoires* et les opuscules (respectivement 20 contre 11 occurrences). Il semble donc que *rumor* ait plus eu tendance à être utilisé comme un agent identifiable et presque autonome, responsable de l'action ou la subissant, dans les *Annales*, quand les œuvres antérieures ont davantage tendance à considérer le phénomène sous l'angle du complément, afférent à l'action plutôt que la produisant.

2. *Fama*

Fama est le deuxième terme que nous associons spontanément à la rumeur. Une nouvelle fois, c'est de l'étymologie qu'il faut partir ; encore celle-ci est-elle plus nette pour *fama* que

pour *rumor*. De toute évidence, le terme dérive du verbe *fari*, surtout d'usage archaïque[3121]. Cette origine de *fama* était connue des Anciens : Varron[3122], Festus[3123] ou encore Isidore[3124] s'accordent sur ce point-là. En outre, comme l'a démontré É. BENVENISTE[3125], les verbes dérivant de cette racine indo-européenne **bhā-* (ou **b^{h}eh^2-*)[3126], à l'instar du grec φημι, renvoient à une parole qui n'appartient pas, en propre, à son locuteur, mais qui se caractérise par sa nature impersonnelle ; le linguiste va jusqu'à parler pour les dérivés de cette racine de « manifestations collectives, non humaines à force d'être dépersonnalisées »[3127]. Et c'est bien ce sens qui nous intéresse : la *fama* comme « rumeur », très rarement mis au pluriel[3128], et jamais chez Tacite, renvoie à une saisie collective du phénomène rumoral. L'idée d'une parole dépersonnalisée explique bien pourquoi le terme paraissait parfaitement idoine pour renvoyer à une rumeur, dont nous avons vu plus haut que le mode de circulation (réticulaire et exponentiel) supposait une perte puis une absence d'auctorialité : dans son étymologie même, *fama* incarnait la notion d'une parole immanente, non externe, comme surgie du groupe lui-même plutôt que d'un individu. Cela ne signifie pas, pour autant, que *fama* ne puisse saisir une diversité de bruit : en atteste les occurrences, chez Tacite, d'adjectifs tels que *diuersus* ou *uarius* pour caractériser ce nom[3129], toutes expressions qui, tout en renvoyant à un contenu hétéroclite de la rumeur, envisagent cependant le phénomène dans une perspective généralisante et collective. Il a déjà été noté dans la recherche que *rumor* – et, pourrions-nous ajouter, *sermo*, dont il va être question plus bas – était parfois mis au pluriel par les auteurs pour dénoter une diversité de rumeurs[3130]. Si cela est en effet sensible dans le corpus tacitéen, il reste impossible d'opérer quelque généralisation que ce soit ou d'en faire une règle d'airain, tant les habitudes de notre auteur, comme d'autres, demeurent fluctuantes. De fait, si les *Annales* s'ouvrent sur la mention des *uarii rumores* ayant couru à la mort d'Auguste (Tac., *Ann.*, 1.4), au pluriel, donc, c'en est là la seule occurrence, le syntagme au singulier (*uarius rumor*) semblant être la norme chez notre auteur[3131]. Le caractère « collectivisant » de *fama* ne paraît donc pas être un critère opérant pour discriminer les sens de *rumor* et *fama*.

[3121] A. ERNOUT & A. MEILLET 2001, *s. u.* Nous nous appuyons également sur l'étude détaillée du lexème dans le DHELL, disponible en ligne : http://www.dhell.paris-sorbonne.fr/dictionnaire:fama4detaille [dernièrement consulté le 16/08/2019]. Enfin, voir récemment G. GUASTELLA 2017 : 53-60.

[3122] Varr., *L. L.*, 6.55 : *Ab eodem uerbo fari fabulae, ut tragoediae et comoediae, dictae. Hinc fassi ac confessi, qui fati id quod ab is quaesitum. Hinc professi ; hinc fama et famosi.*

[3123] P. Fest. 76.26 : *Fama a fando dicta, sic apud Graecos* φήμη ἀπὸ τῆς φάσεως.

[3124] Isid., *Orig.*, 5.27.26 : *Fama autem dicta quia fando, id est loquendo, peruagatur per traduces linguarum et aurium serpens.*

[3125] É. BENVENISTE 1969 : 133-139, où le linguiste analyse le rapport entre les deux sens, d'apparence peu conciliables, de la racine **bhā* (« droit divin » et « parole »). Pour ce qui est de la rumeur (*fama*, φήμη, φάτις, φῆμις), voir plus particulièrement p. 138-139. Ces conclusions sont seulement partiellement reprises par G. GUASTELLA 2017 : 55-57, qui accepte toutefois l'idée de dépersonnalisation. M. BETTINI 2008b : 351-357 analyse aussi le lien entre *fama* et *fari*, et explique cette étymologie par le fait que *fama* renvoie souvent à des phénomènes d'origine divine (cf. en ce sens nos remarques sur le « paradigme mythographique » dans nos sources en ouverture du chapitre 4 *supra*) et qui ont conservé une force de révélation dans la vie sociale.

[3126] Selon l'entrée du *LIV*, auquel il convient désormais de se référer (H. RIX 2001 : 69-70).

[3127] É. BENVENISTE 1969 : 140.

[3128] Quelques exceptions : Plaut., *Trin.*, 186 et Sall., *Hist.*, 1.79 et 1.98.

[3129] *Diuersa fama* : Tac., *Ann.*, 16.2 ; *uaria fama* : Tac., *Ann.*, 14.20

[3130] Voir par exemple I. COGITORE 2012a : 399-400, G. GUASTELLA 2017 : 59 ou M.-C. ISAÏA 2011 : 109, pour une aire chrono-culturelle différente.

[3131] Cf. Tac., *Ann.*, 3.14, 3.19, 11.23 ; Tac., *Hist.*, 2.8.

Nous ne retenons évidemment ici que *fama* dans son sens de « rumeur », quoique celui de « réputation », comme nous avons essayé de le montrer, ne doive pas être perçu comme fondamentalement étranger au phénomène rumoral. Même si la sélection est par nature subjective, nous aboutissons à soixante-quatorze occurrences de *fama* renvoyant strictement à une rumeur. L'étude de la combinatoire du substantif permet, plus que l'approche strictement sémantique, de contraster son utilisation par Tacite avec celle de *rumor*. Nous reprenons ici la même approche que dans la sous-partie précédente, laquelle aboutit au tableau suivant (tableau 2).

	sujet actif	sujet passif	complément d'un verbe transitif direct	complément d'un verbe transitif indirect	CC
verbes	*aperio* (*Hist.*, 2.78), *crebresco* (*Hist.*, 4.12), *eo* (*Ann.*, 11.19), *erigo* (*Ann.*, 2.25), *excio* (*Hist.*, 3.78), *excipio* (*Hist.*, 2.78), *fero* (*Ann.*, 1.5), *glisco* (*Hist.*, 2.83), *incedo* (*Ann.*, 13.54, *Hist.*, 4.54), *inclino* (*Ann.*, 14.2), *penetro* (*Dial.*, 10), *peruado* (*Ann.*, 1.69), *sum* (*Ann.*, 4.11, 6.30, 13.1, 14.20, 15.59,15.65, *Hist.*, 1.34, 1.51, 1.66, 3.78, *Agr.*, 25), *teneo* (*Hist.*, 2.16), *trado* (*Ann.*, 4.67, *Hist.*, 1.41) *uago* (*Ann.*, 1.70), *uulgo* (*Germ* 34) **[29]**	*augeo* (*Ann.*, 12.40), *credo* (*Hist.*, 4.34), *quaereo* (*Agr.*, 14), *uulgo* (*Hist.*, 4.62) **[4]**	*accipio* (*Hist.*, 4.51), *auerto* (*Ann.*, 4.55), *augeo* (*Hist.*, 1.17, 2.1, 3.54, 4.38), *circumdo* (*Hist.*, 4.10), *discutio* (*Hist.*, 2.8), *excipio* (*Hist.*, 4.12), *experior* (*Dial.*, 13), *facio* (*Hist.*, 4.67), *fruor* (*Ann.*, 2.13), *insto* (*Ann.*, 13.8, *Agr.*, 18), *mitto* (*Hist.*, 3.35), *mouere* (*Ann.*, 14.58), *praeeo* (*Ann.*, 15.4), *praeuenio* (*Ann.*, 2.39), *relinquo* (*Ann.*, 2.39), *spero* (*Ann.*, 15.10), *supprimo* (*Hist.*, 1.17) **[21]**		*accio* (*Ann.*, 15.33), *aduento* (*Ann.*, 12.29), *affero* (*Hist.*, 1.85), [*grates*] *agere* (*Ann.*, 4.64), *celebro* (*Ann.*, 3.75, 15.37, *Hist.*, 1.5), *credo* (*Hist.*, 2.60), *destino* (*Ann.*, 3.18), *diuulgo* (*Ann.*, 12.49), *excio* (*Ann.*, 4.62), *exterreo* (*Ann.*, 13.37), *fero* (*Ann.*, 16.2), *firmo* (*Ann.*, 12.5), *fremo* (*Agr.*, 27), *maneo* (*Agr.*, 46), *nosco* (*Hist.*, 2.37), *percello* (*Ann.*, 6.44), *sto* (*Ann.*, 6.30), *sum* (*Hist.*, 2.73, 3.13), *teneo* (*Agr.*, 33) **[22]**
	déterminant	**déterminé**			
noms	*alimentum* (*Hist.*, 2.96), *contemptus* (*Ann.*, 4.38), *inania* (*Ann.*, 2.76), *mos* (*Ann.*, 3.44, 14.58, *Hist.*, 4.50) **[6]**	*Capitolium* (*Hist.*, 3.78), *exercitus* (*Ann.*, 1.69, 15.10), *clades* (*Hist.*, 4.12), *classis* (*Ann.*, 2.25), *Domitianus* (*Hist.*, 4.51), *exitus* (*Ann.*, 4.11), *exitium* (*Hist.*, 4.67), *gaudentes* (*Hist.*, 1.34), *incuriosi* (*Hist.*, 1.34), *legiones* (*Hist.*, 4.62), *officium* (*Agr.*, 14), *principatus* (*Hist.*, 4.10), *recitationes* (*Dial.*, 10), *regnum* (*Ann.*, 12.29), *res* (*Ann.*, 12.40, 15.33, 15.59, *Agr.*, 46), *suum*[3132] (*Ann.*, 2.13, 15.4), *urbs* (*Hist.*, 1.51), *uictoria* (*Agr.*, 27), *uulgus* (*Ann.*, 13.1) **[24]**			
adjectifs	*aduersus* (*Hist.*, 1.73, 4.51), *apertus* (*Hist.*, 2.37), *atrox* (*Ann.*, 4.11), *coercita* (*Hist.*, 1.17), *constans* (*Ann.*, 6.30, *Hist.*, 1.66), *creber* (*Ann.*, 13.1, *Hist.*, 1.41), *credula* (*Hist.*, 1.34), *diuersus* (*Ann.*, 16.2), *gliscens* (*Hist.*, 2.8), *inanis* (*Hist.*, 4.10), *magnus* (*Ann.*, 15.59, *Agr.*, 25), *militaris* (*Hist.*, 1.5), *pallens* (*Dial.*, 13), *sinister* (*Ann.*, 11.19, *Hist.*, 1.51), *turpis* (*Ann.*, 12.49), *uarius* (*Ann.*, 14.20) **[21]**			

Tableau 2 : combinatoire de fama *(dans le sens de « rumeur »)*
(par nature du cooccurrent, fonction du lemme et ordre alphabétique)

C'est encore une fois dans la combinatoire verbale de *fama* que résident les principaux enseignements à tirer de ce relevé, tandis que la combinatoire nominale et adjectivale n'offre que peu de points d'approche satisfaisants. Sur les soixante-seize occurrences de *fama* se

combinant avec un verbe, on relève une répartition assez différente des fonctions que le terme occupe par rapport à *rumor* : la plus récurrente est celle de sujet dans une diathèse active (29 occ.), puis viennent complément circonstanciel (22 occ.), COD (21 occ.) et, dans beaucoup moins de passages, sujet dans une diathèse passive (4 occ.). *Fama* n'est jamais complément d'objet indirect ou second. Le contraste avec *rumor* est relativement marquant. Là où *rumor* semble saisir le phénomène de la rumeur sous l'angle du moyen permettant le déroulement de l'action, *fama* renvoie plus nettement à la rumeur comme principe actif de l'histoire : en témoigne la récurrence de la fonction sujet d'un verbe à l'actif, et la rareté, à l'opposé, de la fonction sujet d'un verbe passif.

En ce qui concerne les contrastes à l'intérieur même des œuvres tacitéennes, le seul cas de disproportion manifeste se trouve pour *fama* employé comme complément circonstanciel d'un cooccurrent verbal : il est clair que ce tour est surreprésenté dans les *Annales*, là où il est plus rare dans les *Histoires* (13 occ. contre 6 occ.) ; l'*Agricola* présente le nombre, important en proportion de la taille du corpus, de 3 occ. Inversement, cela signifie que, dans les *Histoires*, avec toutes les réserves qu'appelle la survie partielle du texte, l'utilisation de *fama* comme sujet d'un verbe actif était encore plus marquée que dans les *Annales*. La statistique concernant l'*Agricola* appellerait à écarter l'hypothèse de l'évolution du style tacitéen : peut-être est-ce dès lors dans le contenu narratif même des *Histoires*, à savoir la période troublée de 68-70, qu'il faut chercher la réponse. Ainsi peut-on formuler l'hypothèse que les événements narrés dans les *Histoires* étaient de nature à favoriser le rôle dévolu aux rumeurs, et surtout à leur diffusion : c'est en effet ce sémantisme qui revient fréquemment dans les cooccurrents verbaux dont *fama* est sujet. Autrement dit, dans un contexte de guerre civile, l'importance de la circulation des rumeurs se trouvait probablement renforcé, ce que souligne, à nos yeux, la distribution syntaxique des cooccurrents verbaux de *fama*. On relève, enfin, la même plasticité de la combinatoire de *fama* et de certains verbes, à l'égard desquels le nom peut occuper différentes fonctions ; en outre, c'est le même terme *augeo* dont *fama* peut être sujet (quand *augeo* est au passif : *Ann.*, 12.40) ou COD (très fréquemment dans les *Histoires* : 1.17, 2.1, 3.54 et 4.38), comme nous l'avions déjà relevé pour *rumor*.

3. *Sermones*

Sermones ne fait pas partie des termes instinctivement liés à la rumeur, à la différence de *rumor* et *fama*. Il nous est apparu pourtant de bonne logique de l'inclure dans ce premier volet de notre analyse, tant les réalités auxquelles il réfère semblent se superposer à ce que nous avons défini, plus haut, comme rumeur. La position quelque peu marginale de substantif est principalement due à notre sens à sa grande polysémie ; de fait, le sens de « rumeur » n'occupe qu'une place réduite et, pour le dire ainsi, accessoire dans le sémantisme du terme. *Sermo* renvoie d'abord simplement à la communication entre deux personnes ou plus : c'est alors le simple synonyme de *colloquium*, comme nous l'indiquent les lexicographes[3133]. L'étymologie, telle que conçue autant par les Anciens[3134] que par les chercheurs actuels[3135], rattache d'ailleurs

[3132] Sous la forme *fama sui*.
[3133] Ch. TH. LEWIS & Ch. SHORT 1879, *s. u.*
[3134] Varr., *L. L.*, 6.64.
[3135] A. ERNOUT & A. MEILLET 2001, *s. u.* Voir également Cl. MOUSSY 1996 : 38-39.

le terme à *sero* ou *series*, le *sermo* étant alors vu comme une « enfilade de mots », pour reprendre l'expression heureuse d'A. ERNOUT et A. MEILLET. Dans un élargissement sémantique, *sermo* pouvait désigner le registre de langue ou de style (perspective rhétorique), voire la langue ou l'idiome[3136] (perspective linguistique). Néanmoins, certaines caractéristiques du *sermo* expliquent que le terme fut abondamment employé pour renvoyer aux rumeurs. En effet, à Rome, on appelle *sermo* un type particulier d'exercice de la parole, à savoir les conversations familières qui prenaient place dans des espaces informels, et non la rhétorique déployée au sein des institutions politiques et judiciaires, laquelle recevait la dénomination de *contentio* ; c'est, tout du moins, la distinction qu'effectue Cicéron lorsqu'il évoque les deux parties de l'*oratio*, au sens très large de « parole »[3137]. Dès lors, *sermo*, détaché de la sphère de l'officialité, pouvait caractériser les échanges oraux qui constituent la cellule de base des rumeurs. En ce sens, c'est surtout au pluriel que les auteurs avaient recours : celui-ci renvoyait à la multiplicité des conversations qui, observées dans leur ensemble, formaient le processus de la rumeur ; mais, chez Tacite, le singulier collectif *sermo* est tout aussi présent[3138]. Différents indices peuvent amener à assimiler un *sermo* à une rumeur, selon que soit mise en avant telle ou telle caractéristique de ce phénomène : sa nature collective et anonyme, quand s'adjoint à *sermo* un complément du nom renvoyant à un ensemble large et indéfini[3139], sa diffusion exponentielle et à l'échelle d'un territoire, quand le terme est rattaché à de vastes espaces, urbains ou militaires[3140].

Toute occurrence de *sermo* ou de *sermones* au sens de « conversations » ne doit néanmoins pas être prise pour une mention de rumeur. Souvent chez Tacite, les *sermones* sont attribués à un individu particulier : le sens est alors très proche de celui d'*oratio*, avec cette différence que le discours est alors tenu dans un cadre peu contraint et jamais institutionnel[3141]. Le terme peut également désigner une discussion entre un nombre précis d'individus clairement identifiés, dans un cadre privé, ce qui ne saurait évidemment être assimilé à une rumeur. On retiendra donc comme *sermo*-rumeur seulement les cas où les différentes caractéristiques du fait rumoral mises

---

[3136] On trouve de nombreux exemples de ce sens chez Tacite : Tac., *Ann.*, 2.10, 2.60, etc.

[3137] Cic., *Off.*, 1.37 : *Et quoniam magna uis orationis est eaque duplex, altera contentionis, altera sermonis, contentio disceptationibus tribuatur iudiciorum, contionum, senatus, sermo in circulis, disputationibus, congressionibus familiarium uersetur, sequatur etiam conuiuia.* Commentaire et analyse de ce texte par C. LEVY 1993 : 399-403, qui souligne que le *sermo* latin n'est pas défini comme notre conversation par la présence d'un interlocuteur, mais par l'absence de tension (*contentio*) dans la discussion. On voit également dans ce passage de Cicéron que le *sermo* est lié aux *circuli*, ces « cercles » où se constituait et se développait l'opinion publique, via des rumeurs (cf. le chapitre 4 *supra* pour le lien *circuli*/rumeurs, et pour ce passage de Cicéron et ce qu'il révèle de l'opinion publique, Cr. ROSILLO-LOPEZ 2017a : 187). Sur la distinction entre *sermo*, *oratio* et *contentio*, voir Cl. MOUSSY 1996. On notera ainsi que *sermo* semble avoir une valeur sociale, comme le note le même Cl. MOUSSY, s'appuyant sur les travaux de Fr. CHARPIN (Cl. MOUSSY 1996 : 40).

[3138] Dès le début des *Annales* : Tac., *Ann.*, 1.9, ou encore en Tac., *Dial.*, 2, entre autres exemples.

[3139] Comme *uulgus* (Tac., *Ann.*, 2.55 ; 2.82), *homines* (Tac., *Ann.*, 3.37), *populus* (Tac., *Hist.*, 2.96), *omnes* (Tac., *Dial.*, 10), ou des peuples tout entiers comme les Bataves (Tac., *Hist.*, 5.25).

[3140] Notamment l'*Vrbs* (par ex. : Tac., *Ann.*, 13.6 ; Tac., *Hist.*, 2.96), la *ciuitas* (Tac., *Hist.*, 1.12 ; 3.54), les *castra* dans leur totalité (Tac., *Hist.*, 2.19).

[3141] Sont ainsi qualifiés de *sermones* les propos tenus par Granius Marcellus, accusé de crime de lèse-majesté contre Tibère, dans un cadre très peu déterminé (Tac., *Ann.*, 1.74), ou encore ceux de Tibère se rendant au procès de Pison au milieu du peuple (Tac., *Ann.*, 2.34). Sans aucun souci d'exhaustivité, la même acception se retrouve dans les *Histoires* : on la trouve pour renvoyer au discours tenu par Pison à l'endroit de Galba après son adoption, (Tac., *Hist.*, 1.17), ou, plus généralement, pour souligner l'aisance oratoire de Mucien (Tac., *Hist.*, 2.5). Cf. également Cr. FORMICOLA 2001 : 33 n. 3.

en évidence dans ce travail sont présentes ou, *a minima*, non contredites[3142]. Lorsqu'il décrit les tergiversations de Vespasien et de son camp en 69 (Tac., *Hist.*, 2.76), Tacite mentionne les « discussions » (*sermones*) qui ont lieu entre le futur empereur et Mucien : impossible de parler ici de rumeur, puisque ces échanges oraux se font de toute évidence dans une sphère privée (*secreti sermones*) et sont opposés à la prise de parole publique (*coram*) de Mucien qui suit, sans doute au sein du conseil militaire. De même, les tractations secrètes entre Flavius Sabinus et Caecina, qualifées de *sermones* (Tac., *Hist.*, 2.99), n'offrent aucune similitude avec le fait rumoral : privées et secrètes, elles sont attribuées à deux individus seulement, et leur vecteur est un troisième homme, Rubrius Gallus. De façon plus générale, il semble difficile de considérer comme rumeurs des *sermones* tenus « devant » ou « chez » (*apud*) quelqu'un, et dont on trouve trois occurrences dans les *Histoires*[3143]. Quand bien même les émetteurs de ces propos seraient anonymes et indistingués (deux caractéristiques essentielles pour les locuteurs de la rumeur), cette tournure nous semble renvoyer à des instances semi-privées et à des cercles très restreints, bien loin de la diffusion exponentielle qui est la marque de la rumeur. Il convient probablement d'y voir des références au *consilium principis* ou aux réunions d'état-major dans le monde militaire : il y a là ni foule, ni bruit public à proprement parler.

Nous retenons ainsi vingt-cinq occurrences de *sermo(nes)* renvoyant à une rumeur. Que nous apprend l'étude de la combinatoire du substantif utilisé dans cette acception (tableau 3) ? Observons la répartition.

[3142] Sur ce sens, A. GERBER, A. GREEF, & C. JOHN 1962 : 1478 (« Gerede »).
[3143] Voir Tac., *Hist.*, 2.78 (propos tenus devant Vespasien) ; 3.6 (devant Néron) ; 4.52 (entre Titus et Vespasien).

	sujet actif	sujet passif	complément d'un verbe transitif direct	complément d'un verbe transitif indirect	CC
verbes	*desum* (*Hist.*, 1.5), *orior* (*Hist.*, 5.25), *sum* (*Ann.*, 1.9, *Hist.*, 1.12, 2.19, 4.6) **[6]**	*habeo* (*Dial.*, 2), *prohibeo* (*Hist.*, 3.54) **[2]**	*coerceo* (*Hist.*, 2.96), *custodio* (*Hist.*, 2.52), *excipio* (*Dial.*, 29), *incendo* (*Ann.*, 2.82), *premo* (*Ann.*, 3.6) **[5]**	*praebeo* (*Ann.*, 1.16, *Hist.*, 4.4) **[2]**	*admoneo* (*Hist.*, 4.17), *constat* (*Agr.*, 41), *crebresco* (*A* 2.39), *fero* (*Dial.*, 10), *habeo* (*Ann.*, 2.55), *obuersor* (*Ann.*, 3.37), *sum* (*Hist.*, 2.1), *uulgo* (*Ann.*, 3.52) **[8]**
	déterminant	**déterminé**			
noms	*auidus* (*Ann.*, 13.6), *laetus* (*Hist.*, 4.10) **[2]**	*adulescenti* (*Dial.*, 29), *Augustus* (*Ann.*, 1.9), *castra* (*Hist.*, 2.19), *ciuitas* (*Hist.*, 1.12), *homines* (*Ann.*, 3.37), *increpans* (*Hist.*, 1.5), *laudans* (*Hist.*, 4.6), *omnis* (*Dial.*, 10), *pessimus* (*Ann.*, 1.16), *populus* (*Hist.*, 2.96), *requirens* (*Hist.*, 4.6), *uulgi* (*Ann.*, 2.55, 2.82) **[13]**			
adjectifs	*adsiduus* (*Ann.*, 3.52), *alius* (*Dial.*, 29), *creber* (*Hist.*, 1.12), *frequens* (*Dial.*, 2), *modestus* (*Hist.*, 2.19), *multus* (*Ann.*, 1.9), *nouus* (*Hist.*, 4.10), *occultus* (*Ann.*, 2.39), *secretus* (*Hist.*, 4.17) **[9]**				

Tableau 3 : combinatoire de sermo *(dans le sens de « rumeur »)*
(par nature du cooccurrent, fonction du lemme et ordre alphabétique)

Il en ressort d'abord une évidence : *sermo* – dans le sens de rumeur – est beaucoup plus fréquent dans les *Histoires* et les opuscules que dans les *Annales*. Le nombre de combinaisons par œuvre est sans appel : sur vingt-trois relevés de ce type de *sermo* comme mot-pivot, la majorité (12) se trouve dans les *Histoires*, à peine la moitié de ce total (6) dans les *Annales*, étrangement confinées dans la première hexade, et un nombre relativement important dans les opuscules (4), en particulier dans le *Dialogue* (3 d'entre elles). Cette remarque frappe d'autant plus quand on se rappelle la disproportion de taille entre ces différents corpus. Que faut-il en conclure ? Encore une fois, deux possibilités sont à prendre en compte : ou bien une évolution dans le style de l'historien, ou bien une insistance sur un type de rumeurs particulier ou une manière spécifique de les considérer, à savoir en tant que *sermones*, en rapport avec les événements narrés dans les *Histoires*. Il faudra attendre de préciser le sens particulier de ce substantif pour voir si cette hypothèse est envisageable. Quant à la combinatoire spécifique de *sermo*, ou plutôt du sous-ensemble « *sermo*-rumeur », elle n'offre pas de prise importante pour mieux cerner les particularités de cette notion. Tout au plus constate-t-on une répartition particulièrement égale entre les différentes fonctions de *sermo* lorsqu'il entre dans la combinatoire d'un verbe : les cinq catégories (sujet actif, sujet passif, COD, COI, CC) n'offrent pas de nombre d'occurrences particulièrement contrasté ; et c'est peut-être dans ce point-là que se constitue la légère spécificité de *sermo* par rapport à *fama* ou *rumor* – à savoir dans sa relative plasticité.

4. Rapports de synonymie entre les trois termes

La proximité lexicale entre ces trois termes entre eux a souvent été débattue, chez Tacite et ailleurs, sans qu'aucun système proposé ne paraisse pouvoir épuiser la totalité des occurrences du corpus[3144]. Aussi cette partie ne tentera-t-elle pas de trouver une règle d'or qui livre clé en main la grande explication des choix de Tacite sur cette question ; tout au plus essaiera-t-on de dégager quelques grandes lignes susceptibles d'expliquer pourquoi tel ou tel terme pouvait être favorisé par l'historien au moment de renvoyer à une rumeur.

Commençons par souligner la très grande proximité entre ces trois noms dans le corpus tacitéen[3145]. Elle est évidente pour certaines rumeurs, qui sont alternativement décrites comme *rumor*, *fama* et/ou *sermo*. Dans ces cas-là, il y a fort à parier que, dans son souci de variation stylistique, Tacite ne voyait pas de différence fondamentale entre les noms qu'il employait. La reprise d'un *rumor* par une *fama*, ou inversement, est particulièrement fréquente chez notre historien. Ainsi la rumeur portant la nouvelle de la mort d'Othon dans le camp des prétoriens, le 15 janvier 69, est-elle successivement qualifiée de *rumor*, de *fama*, puis à nouveau de *rumor*[3146]. Les autres cas de figure se trouvent également : par exemple, la rumeur selon laquelle Titus allait être adopté par Galba est qualifiée de *sermones* avant d'être immédiatement reprise comme *fama*[3147] ; pareillement, les bruits « confus » d'une campagne des Parthes contre les Arméniens qui coururent à Rome fin 54 reçoivent d'abord l'appellation de *rumores* puis, avec la généralisation d'une remarque à valeur psycho-sociologique, entrent dans la catégorie des *sermones*[3148]. Mais c'est bien évidemment lorsque les trois termes sont utilisés concurremment que les liens de synonymie s'illustrent de la façon la plus éclatante. Trois passages de Tacite donnent à lire ces effets de parallélisme lexical. Nous n'en citerons exhaustivement qu'un seul

[3144] L'hypothèse d'I. SHATZMAN 1974 : 550 de faire de *sermo* l'expression orale de *fama* n'est guère valable : de par son étymologie, *fama* suppose l'oralité, et les exemples tacitéens ne permettent pas d'avancer que ce ne serait plus le cas dans la prose impériale. L'approche très générale de M. BETTINI 2008b, qui conclut (p. 359-360) que la *fama* est une parole transcendée par la divinité ou la collectivité tandis que le *rumor* renvoie à un message ruminé (selon l'étymologie *rumor-rumen*) et constitué plus progressivement, paraît trop imprécise pour être appliquée au corpus tacitéen. L'étude consacrée à *rumor* et *fama* dans le sens de « rumeur » par St. DOROTHEE 2013 souffre, à notre sens, d'un manque préalable de définition historique du phénomène de la rumeur. On peut difficilement considérer que le *rumor* est d'abord une « annonce faite à voix haute, presque criée par un héraut » (St. DOROTHEE 2013 : 158), la rumeur n'empruntant précisément pas les réseaux de l'officialité ; de même, mettre en opposition rumeur et « faits réels » (p. 161) ou la définir comme « bruit non fondé » (p. 163) revient à tomber dans le piège d'une lecture trop naïve des sources aristocratiques. Il apparaît plus prudent de se contenter de remarquer que les Romains ne semblent pas avoir eu un système très stable et rigide en la matière : c'est la conclusion à laquelle aboutissait Z. YAVETZ à propos de *fama* et *existimatio* (Z. YAVETZ 1990 : 253-256), contre J. HELLEGOUARC'H (J. HELLEGOUARC'H 1963 : 365, selon lequel *fama* a une couleur plus collective et politique qu'*existimatio*). Même s'il s'agit ici plutôt de réputation que de rumeur, cette conclusion modérée semble plus sage.

[3145] I. SHATZMAN 1974 : 549-550 (comme souvent un peu rapide : « it follows that *fama* and *sermo* come together ; as a matter of fact, they are identical », cf. *supra*) ; Cr. FORMICOLA 2001 : 33 chez Tacite ; plus généralement, G. GUASTELLA 2017 : 118-119 ; Cr. ROSILLO-LOPEZ 2017a : 77.

[3146] *Vixdum egresso Pisone occisum in castris Othonem* <u>*uagus primum et incertus rumor*</u> *: mox, ut in magnis mendaciis, interfuisse se quidam et uidisse adfirmabant,* <u>*credula fama*</u> *inter gaudentis et incuriosos. Multi arbitrabantur compositum auctumque* <u>*rumorem*</u> *mixtis iam Othonianis, qui ad euocandum Galbam laeta falso uulgauerint* (Tac., *Hist.*, 1.34). Autres phénomènes de passage de *rumor* à *fama*, ou inversement : Tac., *Ann.*, 4.10 ; 4.54-55 ; 16.2 ; Tac., *Hist.*, 1.51 ; 2.8 ; 4.38. En Tac., *Hist.*, 1.85 ou 4.54, le rapport entre les *rumores* et la *fama* est moins direct, mais les deux termes sont utilisés dans le même contexte.

[3147] Tac., *Hist.*, 2.1.

[3148] Tac., *Ann.*, 13.6. La même analyse peut se mener, avec peut-être plus de réserves quant à la co-référentialité des deux termes, pour Tac., *Hist.*, 1.12 (discussions autour du candidat à l'adoption par Galba) et Tac., *Ann.*, 2.55 (comportement scandaleux de Pison et Plancine auprès des légions d'Orient).

ici, frappant par sa concision même. Il s'agit de la réaction de Vitellius au moment où l'entrée en guerre de Vespasien provoque la défection de la *legio III Gallica*. Le nouvel empereur, à peine arrivé à Rome, doit lutter contre les rumeurs incontrôlées qui courent sur ce premier coup dur, tâche qu'il peine à réaliser correctement :

> *In hunc modum etiam Vitellius apud milites disseruit, praetorianos nuper exauctoratos insectatus, a quibus falsos rumores dispergi, nec ullum ciuilis belli metum adseuerabat, suppresso Vespasiani nomine et uagis per urbem militibus qui sermones populi coercerent. Id praecipuum alimentum famae erat.*[3149] (Tac., *Hist.*, 2.96)

Outre son intérêt quant aux problématiques de contrôle et de répression des rumeurs, ce texte fait se succéder en quelques mots les trois substantifs *rumor*, *sermones* (*populi*) et *fama*, qui renvoient sans nul doute possible à la même rumeur, celle du ralliement de la légion à Vespasien. Bien évidemment, chaque terme donne un éclairage particulier sur le phénomène : *rumor* renvoie au processus d'échange d'informations, *sermones* à sa réalisation concrète dans les discussions, *fama* au canal lui-même qu'empruntaient ces nouvelles ; mais il est important de noter la stricte co-référentialité des trois syntagmes. La même porosité de sens s'observe pour la rumeur du « faux » Agrippa Postumus (Tac., *Ann.*, 2.39), d'abord évoquée comme *occulti sermones*, puis comme *uagus rumor*, et enfin comme *fama*, sans que l'on puisse réellement en inférer une quelconque évolution phénoménologique[3150], mais aussi pour les bruits auréolant en 70 le jeune Calpurnius Piso Galerianus (Tac., *Hist.*, 4.11), fils de C. Calpurnius Piso, qui avait conspiré en 65 contre Néron, et *capax imperii* aux yeux du nouveau pouvoir flavien : en l'espace de quelques lignes, c'est d'abord un *rumor uulgi* qui célèbre ses qualités toutes princières, lequel se caractérise en une *fama* plus spécifique (sa volonté d'obtenir le premier rang de l'Empire), les deux étant, au prix d'un élargissement dont est friand Tacite, classés dans les catégories des *sermones* dont raffole l'*Vrbs*.

Les rapports étroits qu'entretiennent entre eux *rumor*, *fama* et *sermo* dans la prose tacitéenne sont donc patents. Cela est dû au fait que, comme nous l'avons vu, ils partagent de nombreux traits sémantiques communs. Néanmoins, il est depuis longtemps connu que les seules distinctions de sens ne peuvent pas expliquer le choix de tel ou tel synonyme[3151]. Est-il donc possible de caractériser un peu plus finement l'éclairage particulier que ces notions livrent du phénomène de la rumeur ? Nous voyons deux méthodes pour cela. La première consiste à observer le sémantisme des cooccurrents spécifiques de chacun d'entre d'eux : en observant le sens des termes qui apparaissent avec *rumor*, *fama* ou *sermo*, peut-être le sens précis du pivot sera plus évident. La seconde procède autrement : il s'agit de repartir de la typologie entre

[3149] « C'est ce discours que tint Vitellius aux soldats ; il mit du cœur à incriminer les prétoriens récemment congédiés, en affirmant qu'ils répandaient de fausses rumeurs et qu'il n'y avait aucune raison de craindre une guerre civile. Le nom de Vespasien fut tu, et des soldats erraient dans les rues pour contenir les propos du peuple. Cela ne faisait pourtant qu'entretenir le bouche-à-oreille. »

[3150] De fait, les *occulti sermones* semblent plus concrets que le *uagus rumor* et que la *fama*, dénominations qui traduisent le changement d'échelle de la rumeur, qui semble courir désormais dans tous les municipes d'Italie, comme le remarquait à juste titre I. COGITORE 2012a : 406. Cette proposition très intéressante se vérifie dans les grandes tendances du texte tacitéen, comme nous aurons l'occasion de le remarquer par les analyses exhaustives qui suivent ; toutefois, il convient de garder à l'esprit que l'on peine à la généraliser à la totalité du corpus tacitéen, comme en témoigne l'exemple mobilisé ci-dessous de Tac., *Hist.*, 4.11.

[3151] Cf. Cl. MOUSSY 2010 : 25, s'appuyant sur les recherches de J. MAROUZEAU, en plus des références citées *supra* sur l'étude de la combinatoire pour analyser les relations de synonymie.

rumeurs informatives et rumeurs normatives à laquelle nous avons abouti dans la partie précédente, et de voir si les trois noms se spécialisent dans telle ou telle catégorie. Les deux procédés apportent des réponses complémentaires.

i- Combinatoire adjectivale

Commençons donc par l'étude du sémantisme des cooccurrents spécifiques de nos trois termes (tableaux 4 à 6). Quelques notes méthodologiques sur ceux-ci : premièrement, on étudie ici le sémantisme des cooccurrents sans s'intéresser ni à leur fonction, ni à l'œuvre où la collocation a été trouvée. Ensuite, quelques mesures simplificatrices se sont imposées pour obtenir des résultats significatifs : les verbes composés ont été rangés sous la même catégorie que le simple, quand le sens n'était pas fondamentalement différent[3152] : de cette façon, les grandes tendances sont plus lisibles. Enfin, pour chaque type de cooccurrent (adjectifs, noms et verbes) les résultats sont ordonnés selon une typologie *ad hoc*, car nous ne sommes pas parvenu à trouver un seul classement pour ces trois catégories grammaticales.

Les cooccurrents adjectivaux, par lesquels nous commençons, sont classés en trois catégories[3153] : ils peuvent renvoyer (1) aux circonstances dans lesquelles circule la rumeur, (2) au jugement porté *par* la rumeur sur des événements ou des personnes, ou (3) au jugement porté *sur* la rumeur par l'auteur ou par un personnage du récit. La première catégorie (circonstances) est elle-même divisée en quatre sous-types, selon l'information apportée par le cooccurrent adjectival : informations de nature générale[3154], des aspects liés à sa puissance, à sa diffusion ou à sa spatialité, ou encore enfin à sa temporalité. Les adjectifs précisant le jugement porté par la rumeur peuvent, eux, être positifs ou négatifs : ce seront là les deux sous-catégories retenues ; quant au jugement porté sur la rumeur, ils sont exclusivement négatifs. Voici le tableau auquel nous aboutissons (tableau 4) :

[3152] Ainsi *excio* et *accio* sont placés sous la désignation *cieo* : nous sommes partis du principe que le sémantisme de mouvement était assez fédérateur pour évoquer les deux termes dans le même mouvement. En revanche, il nous a paru trop ardu de regrouper ainsi *habeo* et *prohibeo*.

[3153] Nous excluons ici les cooccurrents adjectivaux où l'adjectif est le mot-pivot (ex. : *auidus rumoris* en Tac., *Hist.*, 1.4), qui paraissent trop particuliers pour être inclus dans cette typologie. Ils représentent de toute façon l'exception bien plus que la règle.

[3154] Sous cette dénomination globale, on entend des caractérisations comme « la première rumeur » (*primus rumor*, aspects contextuels) ou comme « une rumeur variée » (*uarius rumor*, description d'ensemble de son contenu).

	circonstances rumeur				jugement porté par la rumeur		jugement porté sur la rumeur [excl. nég.]	TOT
	caract. gén.	**vitalité, puissance**	**diffus. (spat.)**	**tempor.**	**+**	**-**		
rumor	*incertus* (1), *omnis* (1), *primus* (1), ***uarius*** (5) **[8]**	*acer* (1), *ualidus* (1) **[2]**	***occultus*** (1), *uagus* (3) **[4]**	***constans*** (1), ***creber*** (2), *diuturnus* (1), ***multus*** (1) **[5]**	*ambitiosus* (1), *clarus* (1), *secundus* (1) **[3]**	***aduersus*** (2), ***atrox*** (1), *ingratus* (1), ***sinister*** (1), *turbidus* (1) **[6]**	*falsus* (2), ***inanis*** (1) **[3]**	31
fama	*coercitus* (1), *credulus* (1), *diuersus* (1), ***uarius*** (1) **[4]**	*gliscens* (1), *magnus* (2) **[3]**	*apertus* (1), *militaris* (1) **[2]**	***constans*** (2), ***creber*** (2) **[4]**		***aduersus*** (2), ***atrox*** (1), ***sinister*** (2) **[5]**	***inanis*** (1), *pallens* (1), *turpis* (1) **[3]**	21
sermo	*alius* (1), *nouus* (1) **[2]**		***occultus*** (1), *secretus* (1) **[2]**	*adsiduus* (1), ***creber*** (2), *frequens* (1), ***multus*** (1) **[5]**	*modestus* (1) **[1]**			10
TOT	14	5	8	14	4	11	6	**62**
	41				15			

Tableau 4 : combinatoire adjectivale des trois termes par sémantisme du cooccurrent

(Dans ce tableau comme dans les deux suivants (tableaux 5 et 6), les cooccurrents sont, au sein de chaque catégorie, classés par ordre alphabétique ; leur nombre d'occurrences est précisé entre parenthèses ; les termes marqués en gras sont ceux qui apparaissent dans la combinatoire de plus d'un mot-pivot.)

Ces premières données sont riches en enseignement. Les trois termes n'offrent pas la même fréquence de combinatoire adjectivale – ils se répartissent même sur un gradient parfaitement régulier (respectivement 31, 21 et 10 occ. pour *rumor*, *fama* et *sermo*). *Rumor* est donc le terme qui imposait à Tacite le besoin d'être actualisé le plus souvent par un adjectif, alors que *sermo* semble, par son sémantisme, avoir dénoté des situations assez claires pour que la précision d'un adjectif ne se fît que rarement nécessaire. À y regarder de plus près cependant, *rumor* est, des trois termes, celui qui possède clairement des cooccurrents adjectivaux privilégiés : *uarius* (5 occ.) *uagus* (3 occ.) et quelques autres à deux occurrences (*creber*, *aduersus*, *falsus*) ; cela est moins vrai pour *fama* et *sermo*. Ce que fait émerger ce tableau, c'est la position médiane de

rumor entre deux pôles tenus par *fama* et *sermo* : la preuve en est que, si de nombreux cooccurrents adjectivaux sont communs à *rumor* et *fama* (*uarius*, *constans*, *aduersus*, etc.), et d'autres, moins couramment, à *rumor* et *sermo* (*occultus*, *multus*), il n'y en a qu'un seul qui soit partagé par *sermo* et *fama* (*creber*), et celui-ci ne leur est pas propre, puisqu'on trouve deux occurrences de *creber rumor*. Pour continuer dans ce sens, le profil combinatoire adjectival de *sermo* et de *fama* est particulièrement contrasté : là où le premier appelle des adjectifs précisant surtout la temporalité de la rumeur (*adsiduus*, *creber*, *frequens*, *multus*, soit 50% des cas), *fama* reçoit des qualificatifs beaucoup plus diversifiés, à l'instar de *rumor*. À la différence de *sermo*, *fama* et *rumor* sont de surcroît souvent positionnés sur le plan axiologique par un adjectif indiquant leur accord ou leur opposition à tel ou tel événement ou personnage ; mais là où dans cette situation, *fama* ne paraît être qu'uniquement négative, le cas de *rumor* est plus central, puisqu'un certains nombres de cas font état de *rumores* positifs ; dans cette perspective, c'est plutôt de *sermo* que *rumor* est proche. Entre *rumor* et *fama*, enfin, on perçoit un profil assez semblable, et quelques légères divergences : *fama* combine proportionnellement plus souvent avec des termes de jugement (un quart des occ.), tandis que *rumor* est couramment actualisé par des adjectifs très généraux et catégoriels (un quart des occ. aussi), à l'instar de *uarius*.

En résumé, ces premiers résultats concernant la sémantique combinatoire des trois termes font apparaître des lignes de continuité et des éléments de rupture. *Sermo* se démarque par le caractère moins marqué sémantiquement de ses cooccurrents adjectivaux : il semble donner un éclairage assez technique sur la rumeur comme ensemble de conversations, alors que *rumor* et *fama* intègrent presque immédiatement, via les adjectifs auxquels ils se combinent, une nuance de jugement et de classement de valeur. Ce premier tableau ne permet pas réellement d'affiner la différence entre *rumor* et *fama*, si ce n'est qu'il fait apparaître *rumor* sous une couleur plus diverse que *fama*, qui se spécialise plus dans l'expression d'appréciations négatives.

ii- Combinatoire nominale

Qu'en est-il des noms avec lesquels se combinent nos trois dénominations spécifiques ? Nous passerons plus vite sur cette deuxième catégorie syntaxique, qui n'est pas la plus éclairante pour notre propos. En ne retenant que les noms qui complètent *rumor*, *fama* et *sermo*[3155], nous proposons la typologie suivante (tableau 5) : dans un premier ensemble, les compléments qui indiquent le contenu de la rumeur, dans un second, ceux qui renvoient aux locuteurs de la rumeur. On reconnaît dans ces deux premiers groupes la dichotomie entre génitif objectif (*rumor belli* : la guerre est l'objet de la rumeur) et génitif subjectif (*rumor populi* : le peuple est le sujet, le locuteur de la rumeur). Dans un troisième ensemble, nous plaçons les termes définissant le cadre où se font entendre les bruits publics. Enfin, le corpus fait émerger une dernière catégorie, un peu particulière, composée de participes présents substantivés qui, tout en indiquant qui échangeait ces rumeurs, introduisent dans le même mouvement son contenu :

[3155] L'autre cas de figure (noms complétés par *rumor*, *fama* ou *sermo*) est marginal et entre mal dans la typologie proposée.

	Contenu	Contenu + locuteurs	Locuteurs	Cadre	TOT
rumor	*bellum* (1), *reconciliatio* (1) **[2]**	*computans* (1), *transmittens* (1) **[2]**	*plebs* (1), *populus* (1), ***uulgus*** (8), démonstratif (1) **[11]**	*tempora* (1) **[1]**	16
fama	*Capitolium* (1), *exercitus* (2), *clades* (1), *classis* (1), *Domitianus* (1), *exitus* (1), *exitium* (1), *legiones* (1), *officium* (1), *principatus* (1), *recitationes* (1), *regnum* (1), *res* (4), *suum* (1), *urbs* (1), *uictoria* (1) **[20]**	*gaudens* (1) **[1]**	*incuriosi* (1), ***uulgus*** (1) **[2]**		23
sermo	*Augustus* (1) **[1]**	*increpans* (1), *laudans* (1), *requirens* (1) **[3]**	*adulescentes* (1), *homines* (1), *omnis* (1), *pessimus* (1), ***populus*** (1), ***uulgus*** (2) **[7]**	*castra* (1), *ciuitas* (1) **[2]**	13
TOT	23	6	20	3	**52**

Tableau 5 : combinatoire nominale des trois termes par sémantisme du cooccurrent

Cette fois, c'est *fama* qui se singularise par les cooccurrents nominaux qui lui sont associés. On remarque en effet que, là où *rumor* et *sermo* sont complétés par des substantifs qui précisent les agents responsables de ces échanges, *fama* l'est beaucoup plus rarement ; au contraire, Tacite adjoint bien plus souvent à ce terme des compléments nominaux qui synthétisent l'objet sur lequel porte la rumeur. Dans cette catégorie, on remarque la grande diversité sémantique des compléments : émergent à la fois des noms issus du lexique des affaires politiques (*Domitianus*, *officium*, *principatus*, etc.) et donc liés à Rome (*Capitolium*, *Vrbs*), et de celui des affaires militaires (*exercitus*, *classis*, *uictoria*), illustrant ainsi la présence de la *fama* dans ces deux pans très différents du monde romain.

Si l'on s'intéresse à la catégorie des locuteurs (type *rumor uulgi*), l'on s'aperçoit de plusieurs choses. D'un part, le caractère transversal de certains substantifs : *uulgus*, surtout, et dans une moindre mesure *populus* apparaissent avec deux des trois termes, voire avec les trois. Il est hautement significatif que ce soient les noms renvoyant aux couches inférieures de la société romaine qui s'associent le plus souvent aux noms de rumeur. Ensuite, comme souligné plus haut, *fama* est bien moins souvent complété par de tels termes que *rumor* et *uulgus*. Il semble encore une fois que *fama* renvoie à une saisie beaucoup plus générale de la rumeur comme canal par lequel transitent les informations que *sermo*, fréquemment actualisé et remis en contexte par l'adjonction d'un cadre spatial ou d'agents déterminés. Enfin, *sermo* ne semble

pas particulièrement associé avec une partie de la population en particulier : ses cooccurrents nominaux renvoient autant au *uulgus* et au *populus* qu'à des ensembles moins marqués socialement (*adulescentes*, *homines*, *omnes*) ; à l'inverse, *rumor* est, lui, intimement lié aux groupes subalternes, et au concept de *uulgus* en particulier.

iii- Combinatoire verbale

Enfin, quelle est la répartition sémantique des verbes dans la valence desquels entrent *rumor*, *fama* et *sermo* ? La typologie que nous suivons oppose verbes d'action et verbes d'état. Au sein de la catégorie des verbes d'état, on différenciera le *sum* « copule » (c'est-à-dire les phrases où *sum* n'a d'autre rôle que d'associer sujet et attribut du sujet) des autres verbes d'état. Pour les verbes d'action, nous optons pour un tri par sémantisme, en faisant ressortir cinq traits importants : les verbes contenant un sème de mouvement ou, plus généralement, relatif à la spatialité ; ceux qui impliquent l'idée d'augmentation ; ceux qui renvoient à un acte contraignant, qui peut aller jusqu'au rejet ou se caractériser dans la notion de transformation ; ceux qui témoignent d'un acte de parole ou de pensée ; enfin, ceux qui ont trait à la perception, sensorielle ou intellectuelle. Voici les résultats auxquels nous aboutissons (tableau 6) :

	Verbes d'action					Verbes d'état		
	mvmt, spat.	**augm.**	**contrainte, rejet, transfo.**	**acte de parole / pensée**	**perc.**	**cop.**	**aut.**	**TOT**
rumor	*dispergo* (3), ***fero*** (5), ***incedo*** (6), *obiicio* (1), ***peruado*** (2), ***praeuenio*** (1), *rapio* (1), ***uulgo*** (2) **[21]**	*addo* (1), ***augeo*** (6), ***crebresco*** (1) **[8]**	*aboleo* (1), *adfecto* (1), *aspernor* (1), *depello* (1), *deprecor* (1), *interficio* (1), ***facio*** (1), *lacero* (1), *omitto* (1), ***relinquo*** (1), *sperno* (1), *subdo* (1), ***teneo*** (1), *uerto* (1) **[14]**	*agito* (1), *calumnior* (1), *compono* (1), ***destino*** (2), *iacto* (1), *obscuro* (1), *queror* (1), *statuo* (1), ***terreo*** (2), ***trado*** (1) **[12]**	*arguo* (2), *audio* (1), ***capio*** (1), *celebro* (1), *respicio* (1) **[6]**	**[8]**	***sum*** (6) **[6]**	75
fama	*aduento* (1), *cieo* (3), *circumdo* (1), *eo* (2), ***fero*** (3), ***incedo*** (2), *inclino* (1), *mitto* (1), *moueo* (1), *penetro* (1), ***peruado*** (1), ***praeuenio*** (1), *uago* (1), ***uulgo*** (3) **[22]**	***augeo*** (5), ***crebresco*** (1), *glisco* (1) **[7]**	*auerto* (1), *discutio* (1), *erigo* (1), ***facio*** (1), *insto* (2), *percello* (1), ***relinquo*** (1), *supprimo* (1), ***teneo*** (2) **[11]**	*aperio* (1), *celebro* (3), *credo* (2), ***destino*** (1), *firmo* (1), *fremo* (1), *grates ago* (1), *quaereo* (1), *spero* (1), ***terreo*** (1), ***trado*** (2) **[15]**	***capio*** (3), *experior* (1), *nosco* (1) **[5]**	**[11]**	*maneo* (1), ***sto*** (1), ***sum*** (2) **[4]**	75
sermo	***fero*** (1), ***uulgo*** (1) **[2]**	***crebresco*** (1), *praebeo materiam* (1) **[2]**	*coerceo* (1), *custodio* (1), *habeo* (2), *incendo* (1), *premo* (1), *prohibeo* (1) **[7]**	*admoneo* (1) **[1]**	***capio*** (1), *praebeo auris* (1) **[2]**	**[5]**	*obuersor* (1), *orior* (1), ***sto*** (1), ***sum*** (2) **[5]**	24
TOT	45	17	32	28	13	24	15	**174**

Tableau 6 : combinatoire verbale des trois termes par sémantisme du cooccurrent

De manière générale, cette typologie fait émerger que ce sont les verbes porteurs d'un sémantisme relatif à la spatialité de la rumeur, en particulier à sa diffusion, qui sont – et de loin – les plus fréquemment associés aux dénominations spécifiques *rumor*, *fama* et *sermo*. Cela est d'autant plus remarquable que la statistique n'est pas du tout la même quand on s'intéresse

aux autres dénominations de la rumeur que *rumor*, *fama* et *sermo*, comme on le verra. Ces associations représentent ainsi plus d'un quart des cas ; suivent ensuite les verbes liés à une action contraignante (maîtriser, surveiller, réprimer, détourner, etc.), puis aux actes de parole ou de pensée, au sein desquels les premiers sont plus fréquents que les seconds. Les substantifs de rumeur dans des structures copulatives sont aussi bien représentés (environ 15% des cas), tandis que les autres verbes d'état et les sémantismes d'augmentation y sont moins souvent associés.

Une nouvelle fois, ce tableau permet d'opposer *fama* et *sermo*, dont la combinatoire verbale n'est pas du tout la même. *Sermo* présente un nombre élevé d'association avec des verbes de contrainte, qui, de manière très frappante, sont essentiellement répressifs. Il n'est pas bien difficile d'expliquer ce constat : de fait, puisque les *sermones* représentent la concrétisation de la rumeur en conversations, il est normal que ce soit sur eux qu'on agit pour tenter de la museler (le plus souvent sans succès) ; en revanche, la valeur beaucoup plus générale de *fama* ne fournit guère de points d'accroche pour contraindre la rumeur. *Fama* est surtout caractérisé par des verbes de mouvement, dans des proportions d'ailleurs plus importantes encore que *rumor*, même si les deux termes partagent en grande partie le vocabulaire relevant de cette catégorie, au même titre, au reste, que *sermo*. La diversité sémantique des verbes servant à spatialiser la rumeur est la plus remarquable pour *fama*, terme avec lequel sont associés tous types de mouvement. Enfin, la proximité sémantique entre *fama* et *rumor*, rendue évidente par la récurrence des cooccurrents verbaux communs, ne dissimule pas quelques divergences d'utilisation : par son association plus fréquente avec des verbes de manipulation et avec ceux de perception, *rumor* paraît être un peu plus concret que *fama*, qui se donne à lire encore une fois ici comme le principe global d'échange des nouvelles et des informations.

iv- Rumeurs informatives et rumeurs normatives

La seconde méthode consiste à prendre un peu de distance et à s'intéresser à la rumeur comme objet historique. Nous avons vu que la nature de la rumeur pouvait être double : ou bien elle apporte une nouvelle (rumeur « informative »), ou bien elle livre un commentaire de l'actualité (rumeur « normative »)[3156]. Est-il possible de contraster les emplois de *rumor*, *fama* et *sermo* selon cette opposition ? Le tableau suivant (tableau 7) donne quelques éléments de réponse.

Avant d'analyser les résultats, il convient de rappeler que ces catégories demeurent quelque peu arbitraires, et que le classement se révèle parfois délicat. En effet, la diffusion d'une information allait souvent de pair avec son jugement : ainsi, dire que le responsable de l'incendie de Rome en 64 était Néron supposait presque mécaniquement de critiquer l'empereur, et l'on peut hésiter sur le type auquel rattacher ces *rumores* (Tac., *Ann.*, 15.39 et 15.44) ; puisque ces bruits sont présentés sous l'angle de l'information (« Néron a chanté le sac de Troie pendant l'incendie », « l'incendie a été ordonné »), nous les classerons comme rumeurs informatives. D'autres cas sont plus complexes, et imposent de mettre en place une voie de sortie regroupant les occurrences indéterminées, soit que la rumeur apparaisse de façon trop

[3156] Cf. *supra*, p. 235-237.

générique pour que l'on puisse en inférer son orientation thématique, soit que les deux dimensions semblent trop inextricablement confondues[3157].

[3157] Ainsi avec, par exemple, la *fama* qui court en 69 sur Othon et Vitellius au sein des armées romaines, et dont on peut raisonnablement penser qu'elle fait connaître leurs turpitudes et leur comportement excessif (valeur informative) tout en les condamnant (valeur normative), Tac., *Hist.*, 2.37.

	rumeur informative	rumeur normative	indét.	TOT
rumor	*Ann.*, 1.5, 2.39, 3.14, 3.19, 3.69 4.1, 4.10, 4.11, 4.24, 4.46, 4.54, 5.10, 6.23, 6.36, 11.32, 13.6, 14.4, 15.15, 15.15 (2), 15.39, 15.44, 16.2, 16.23 **[23]** *Hist.*, 1.29, 1.34 (*2), 1.51, 1.54, 1.89, 2.8, 2.42, 2.55, 2.96, 3.25, 3.43, 3.45, 3.61, 3.69, 4.38, 4.54 **[17]** *Agr.*, 28, 43 **[2]** **TOT [42]**	*Ann.*, 1.4, 1.15, 2.77 (2), 3.8, 3.10, 3.29, 3.76, 4.29, 4.37, 4.59, 11.23, 13.15, 14.11, 14.22, 14.29 15.46, 15.48 **[17]** *Hist.*, 1.12, 1.15, 1.22, 1.85, 2.26, 2.91, 2.93, 3.58, 3.75, 4.10 **[10]** **TOT [27]**	*Ann.*, 2.77, 4.41, 14.57, 15.73 **[4]** *Hist.*, 1.4, 1.13 **[2]** *Agr.*, 33 **[1]** **TOT [7]**	**76**
fama	*Ann.*, 1.15, 1.69, 1.70, 2.25, 2.39, 3.44, 4.55, 4.62, 4.67, 6.30, 6.44, 12.5, 12.29, 12.40, 13.54, 14.2, 14.58 (*2), 15.4, 15.10, 15.33, 15.59, 15.65 **[23]** *Hist.*, 1.17, 1.34, 1.41, 1.51, 1.66, 1.85, 2.1, 2.8, 2.16, 2.60, 2.96, 3.13, 3.35, 3.54, 3.65, 3.78, 4.12, 4.34, 4.38, 4.50, 4.54, 4.62, 4.67 **[23]** *Agr.*, 25, 27 **[2]** *Germ.*, 34 **[1]** *Dial.*, 10 **[1]** **TOT [50]**	*Ann.*, 2.76, 3.75, 4.11, 4.38, 4.64, 6.30, 4.10, 11.19, 13.11, 14.20, 15.37, 16.2 **[12]** *Hist.*, 1.5, 4.51 **[2]** *Agr.*, 9, 18, 46 **[3]** **TOT [17]**	*Ann.*, 3.18, 4.40, 13.8, 13.37 **[4]** *Hist.*, 2.37, 2.73, 2.78, 2.83 **[4]** *Agr.*, 14, 33 **[2]** *Dial.*, 13 **[1]** **TOT [11]**	**78**
sermo	*Ann.*, 2.39 **[1]** *Hist.*, 2.1, 3.54 **[3]** **TOT [3]**	*Ann.*, 1.9, 1.16, 2.55, 2.82, 3.6, 3.52, 13.6 **[7]** *Hist.*, 1.5, 1.12, 2.19, 2.96, 4.4, 4.6, 4.10, 4.17, 5.25 **[9]** *Agr.*, 41 **[1]** *Dial.*, 10, 29 **[2]** **TOT [19]**	*Hist.*, 2.52, 2.78 **[2]** *Dial.*, 2 **[1]** **TOT [3]**	**25**
TOT	**95**	**63**	**21**	**179**

Tableau 7 : répartition des trois lemmes principaux par type de rumeur

Ce classement permet en première lecture de faire ressortir avec éclat la spécificité de *sermo* par rapport à *rumor* et *fama*. Les *sermones*, discussions qui véhiculent la rumeur, semblent chez Tacite intimement liés à la valeur normative du fait rumoral, à sa dimension de jugement. *Rumor* et *fama* présentent une répartition inverse, dans laquelle le taux de rumeurs informatives est assez largement supérieur à celui de rumeurs normatives. Les variations entre ces deux termes sont moins marquées, mais existent bien. *Fama* semble en effet légèrement plus

spécialisé dans la description de la dimension informative de la rumeur que *rumor* (env. 64% contre 55% des occ.), et inversement, *rumor* prend plutôt en charge la dimension normative des bruits publics (35% des occ. contre 22% pour *fama*). Par ailleurs, un nombre un peu plus élevé d'occurrences de *fama* sont difficiles à classer. Un rapide retour au texte montre, en effet, une tendance chez Tacite à l'emploi absolu et très général de *fama*, dans des expressions ne permettant pas réellement de comprendre de quel type de bruit l'historien parle ; c'est alors la rumeur comme média, comme principe, presque, qui est convoquée, et qui échappe par sa nature générique à la présente typologie[3158].

Le tableau met également en avant la répartition des occurrences par sous-corpus, laquelle peut délivrer d'importants enseignements quant à de potentielles évolutions d'emploi des lemmes chez Tacite, ou relatifs aux spécificités des œuvres elles-mêmes et des événements qu'elles relatent. C'est vis-à-vis de l'utilisation de *sermo* que doivent se tirer les premières conclusions. Le terme présente en effet une répartition en sous-corpus intrigante : il est beaucoup plus présent, surtout en proportion du nombre de mots du corpus, dans les *Histoires* (14 occ.) et dans les opuscules (3 occ.) que dans les *Annales* (8 occ.). Il semble donc logique d'inférer ici une évolution dans la pratique d'écriture de Tacite, qui l'aurait conduit à progressivement remplacer cette caractérisation des rumeurs comme « discussions » par d'autres dénominations, notamment *rumor* et *fama* – mais pas seulement, comme nous le verrons par la suite.

Concernant *fama*, on constate une disparité assez importante entre les emplois comme rumeur informative et ceux comme rumeur normative. Au sein de cette dernière catégorie en effet, les exemples tirés des *Histoires* sont très minoritaires, à la fois par rapport à ceux des *Annales* mais aussi par rapport aux opuscules, ce qui, toute prudence gardée face à la taille et au caractère lacunaire de ces corpus, semble pointer dans une autre direction que l'évolution stylistique. La réponse est peut-être à chercher dans le contraste thématique entre ces œuvres. Si l'on s'intéresse à la répartition générale entre rumeurs informatives et rumeurs normatives, sans focalisation sur le lemme choisi, on s'aperçoit en effet que là où les *Annales* et les *Histoires* offrent à lire en proportions semblables celles de la première catégorie (respectivement 47 et 43 occ.), le récit des années 68-70 dispose d'un nombre incontestablement inférieur de rumeurs normatives (21 occ. contre 36 pour les *Annales*). Dans l'étude spécifique de *fama*, nous avions déjà relevés des effets de disproportion flagrants entre les deux grandes œuvres de Tacite, au point de formuler l'hypothèse que le contenu narratif des *Histoires*, en particulier la situation de guerre civile, appelait une plus grande utilisation de *fama*, terme qui semble se spécialiser chez l'historien dans la description de la diffusion (spatiale) des nouvelles. Constater une présence marquée des rumeurs informatives par rapport aux rumeurs normatives dans le même sous-corpus est finalement des plus logiques – on en conclura donc que les rumeurs vectrices d'information étaient plus représentées dans les *Histoires*, et que, si Tacite a choisi de confier au terme *fama* leur thématisation dans le récit, c'est peut-être que ce substantif était associé plus strictement que ses concurrents lexicaux à l'idée de diffusion et à des tournures actives (cf.

[3158] Exemple très net en Tac., *Ann.*, 4.40, où Tibère confesse devoir « régler les affaires les plus importantes sur la rumeur » (*principum diuersam esse sortem quibus praecipua rerum ad famam derigenda*). Voir également Tac., *Hist.*, 2.73, etc.

supra), deux traits susceptibles de rendre dans le matériau littéraire le rôle particulier des rumeurs pendant cette période particulière de la guerre civile de 68-70.

Conclusion sur *rumor*, *fama* et *sermones*

Les trois substantifs spécifiques de la rumeur chez Tacite, *rumor* et *fama* (les plus fréquents, en proportion semblable) et *sermones* (plus rare dans ce sens, mais régulier), renvoient de toute évidence au même phénomène, ce qu'un texte comme Tac., *Hist.*, 2.96 permet d'établir sans contestation possible. Cependant, ils ne donnent pas la même perspective sur l'objet rumeur. Nous avons essayé de préciser le contenu sémantique de ces noms par trois méthodes différentes : en les observant chacun successivement sous le rapport de l'étymologie et de la combinatoire lexicale, en les confrontant par l'angle d'attaque de leurs cooccurrents, et en les faisant passer à travers la grille d'évaluation des rumeurs informatives / rumeurs normatives. Voici les principaux résultats :

- *fama* est un terme plus souvent sujet (grammatical) de l'action que *rumor* et *sermo*, ce qui s'explique peut-être par le modèle de la *Fama* épique personnalisée (et déifiée) par Virgile et d'Ovide ; fréquemment associée à des sèmes négatifs, la *fama* tacitéenne est porteuse d'informations plutôt que de jugements et renvoie à la rumeur prise de la façon la plus générale qui soit, comme un mode d'échange des nouvelles observé dans une perspective surplombante ;
- *rumor* permet d'appréhender la rumeur de façon plus concrète, ce que traduit l'utilisation fréquente du terme comme complément circonstanciel ; le terme se caractérise par sa plasticité, puisqu'il ne semble pas se spécialiser dans un type de rumeur en particulier et se colore différemment selon le terme qui lui est associé (positif ou négatif, insistant sur la diffusion, la vigueur, etc.) ; il renvoie à une vision moins « désincarnée » de la rumeur : les locuteurs du *rumor* sont par exemple beaucoup souvent évoqués que ceux de la *fama* ;
- *sermo* tient le pôle opposé à *fama* : si *rumor* et *fama* sont fréquemment associés d'une part, ainsi que *rumor* et *sermo* de l'autre, *sermo* et *fama* semblent difficilement conciliables sans la présence de *rumor* (*pace* Tac., *Ann.*, 2.1), tant ils présentent deux facettes différentes de la rumeur. *Sermo*, qui désigne la rumeur prise dans sa réalisation la plus concrète[3159], sous forme des discussions qui en formaient les cellules de base, ne se combine pas ou peu avec des termes indiquant la diffusion de la rumeur. L'éclairage sur le phénomène est moins marqué qu'avec *rumor* et surtout *fama* : il s'agit presque d'une dénomination « technique » pour renvoyer à des bruits à contenu normatif, critiquant (ou faisant l'éloge) d'un individu.

L'étude permet également de mettre en évidence des contrastes entre les sous-corpus (opuscules, *Histoires*, *Annales*). Certains tiennent sans aucun doute de l'évolution de style, à l'instar de l'utilisation de *sermo* pour désigner une rumeur, beaucoup plus fréquente dans les premières œuvres (*Dialogue*, *Agricola*, *Histoires*) que dans la dernière. Mais d'autres peuvent être expliqués par le contenu thématique de certaines œuvres. Par exemple, nous avons relevé que les rumeurs des *Histoires*, soit d'une période de guerre civile, ne sont pas tout à fait les

[3159] En ce sens, les remarques récentes de J. B. MEISTER 2018 : 106 sur le corpus cicéronien.

mêmes que celles des *Annales* et de l'*Agricola*, soit une période de paix intérieure (quand bien même de *pax cruenta*) : dans le récit de l'année des quatre empereurs, on trouve en effet plus de saisie de la rumeur sous l'angle de la circulation de l'information (et non de la constitution de l'opinion publique) ; corollairement, *fama* est davantage utilisé comme sujet d'un verbe actif de diffusion dans les *Histoires* que dans les *Annales*. Ces remarques lexicales mettent en lumière que les rumeurs ne jouaient pas le même rôle dans les périodes aussi troublées que les guerres civiles qu'à l'ordinaire sous le principat. Là où, habituellement, elles sont présentées par Tacite autant comme des phénomènes de dissémination des nouvelles que comme des instances de jugement, elles se spécialisent en temps de crise dans la première catégorie : l'instabilité conduisait les élites à prendre davantage en compte les circuits (à leurs yeux) alternatifs de l'information qu'en temps normal.

b. Les dénominations non spécifiques

Le premier volet de notre enquête a donc permis de mieux cerner le profil des trois termes les plus fréquemment associés à la rumeur chez Tacite. Néanmoins, les passages étudiés ne représentent pas la totalité des cas de rumeur tacitéenne, loin s'en faut. C'est là une erreur à laquelle conduirait une étude lexicale trop réduite, qui ne procèderait qu'à partir du simple relevé de ces trois lexèmes. Dans un nombre important de passages, aucun des trois substantifs spécifiques n'apparaît[3160] ; dans d'autres textes, ils sont présents dans un premier temps mais remplacés ensuite, via divers effets de relance et de reprise, par des expressions plus diversifiées. Il s'agit donc maintenant de procéder à partir du relevé, si possible exhaustif, de tous les termes qui désignent une rumeur dans une proposition où ne sont présents ni *rumor*, ni *fama*, ni *sermo*. Si cet objectif peut paraître un peu rigide, nous espérons que la clarté des règles de sélection assureront d'une part la plus grande transparence et donc le possible contrôle, voire la réutilisation, de nos résultats, et permettront, d'autre part, en se combinant avec la partie qui précède et celle qui suit, de couvrir l'intégralité du spectre des rumeurs tacitéennes[3161].

Nous attaquons donc ici l'étude des dénominations de la rumeur qualifiables de « non spécifiques » car ne renvoyant aux échanges rumoraux que par analogie ou par métaphore. Les expressions analysées ici sont de différente nature (verbes, noms ou adjectifs) ; elles présentent également une large variété de sémantismes, que nous avons voulu regrouper en catégories. Nous proposons ainsi la typologie suivante, qui pourrait être affinée, mais qui offre l'avantage de passer en revue la totalité des occurrences. La première catégorie, assez large, regroupe les verbes ou noms dénotant ostensiblement un acte de parole, c'est-à-dire le fait de « dire », avec toutes les nuances possibles attachées à cette expression. Cette première partie est divisée en sous-groupes suivant les lignes de séparation tracées par les outils de la linguistique pragmatique, que nous détaillerons plus bas. Viennent ensuite les termes renvoyant à la diffusion de la rumeur, à sa spatialité. Une troisième catégorie englobe tous les mots qui, pour

[3160] Constat fait par exemple par R. F. NEWBOLD 1976 : 90 n. 12

[3161] En effet, toute rumeur chez Tacite peut, dans l'optique de cette étude lexico-syntaxique, être classée dans une des trois catégories suivantes : 1/ elle peut être désignée par *rumor*, *fama* ou *sermo*, éventuellement en combinaison avec d'autres dénominations dans la même proposition ; 2/ elle peut procéder d'une des qualifications plus expressives dont il va être question dans cette partie ; 3/ elle peut n'être rumeur que par la présence d'un discours indirect collectif rattaché de façon lâche à la narration : ces cas limites seront étudiés à la fin de la sous-partie suivante.

décrire un bruit public, le réduisent à un son. Dans le type suivant, nous plaçons les dénominations qui évoquent la rumeur par synecdoque, sous l'angle des sentiments qui y sont mobilisés. Le dernier groupe est composés des termes qui saisissent les échanges rumoraux sous l'angle du processus intellectuel qui les structure (« interpréter », « penser », etc.). On constate que certaines de ces catégories sémantiques, à l'instar de celle de la spatialité, sont les mêmes que celle des cooccurrents de *rumor*, *fama* et *sermo* analysés ci-dessus. C'est-à-dire que le concept même de rumeur, indépendamment des expressions utilisées pour y faire référence dans le récit historique, était caractérisé par certains traits invariants. Après avoir présenté pour chaque catégorie un relevé exhaustif des occurrences et quelques remarques synthétiques, on comparera dans un dernier temps ces différents sous-ensembles les uns avec les autres.

1. Acte de parole

Nous suivons à l'intérieur de ce premier bloc la typologie proposée par J. AUSTIN, qui classe les actes illocutoires en cinq groupes[3162]. Pour rappel, l'acte illocutoire est, avec l'acte locutoire et l'acte perlocutoire, un des trois aspects de l'énonciation ; si l'acte locutoire réside dans le simple fait de s'exprimer, et si l'acte perlocutoire renvoie aux conséquences concrètes de l'énonciation, l'acte illocutoire, relatif au contenu de celle-ci, désigne ce qui se réalise avec l'énoncé, selon l'intention de l'énonciateur. Les actes illocutoires peuvent appartenir à une des cinq catégories définies par Austin selon le sémantisme qui s'y attache :

- actes expositifs : le groupe le plus important, puisqu'il s'agit de déclarer des choses, d'exposer un raisonnement, d'argumenter, souvent avec un aspect métalinguistique ;
- actes verdictifs : on expose un verdict, on prononce un jugement, effectif ou de valeur ;
- actes exercitifs : ils reviennent à formuler une décision par rapport à un événement, décision prise en fonction de l'exercice d'un pouvoir et s'apparentant à une sentence ;
- actes comportatifs : le locuteur exprime une réaction face à un événement par son comportement ;
- actes promissifs : le locuteur s'engage à suivre un comportement.

Bien évidemment, ramener un verbe de parole à un acte illocutoire précis sans étudier de près l'énoncé qu'il génère est un procédé quelque peu réducteur et simplificateur, sans compter que certains d'entre eux sont rétifs à cette classification[3163]. Néanmoins, parce qu'elle fait émerger d'intéressantes tendances quant à l'intentionnalité des rumeurs, nous avons choisi de la suivre ici. Le classement de tous les termes, essentiellement verbaux[3164], qui introduisent des rumeurs sans que l'un des trois substantifs spécifiques apparaisse dans la même proposition aboutit ainsi au tableau suivant (tableau 8) :

[3162] Nous nous appuyons ici et résumons J. L. AUSTIN 1970 : 151-164.

[3163] J. AUSTIN est d'ailleurs lui-même conscient des limites de ce classement (cf. J. L. AUSTIN 1970 : 154).

[3164] Nous avons regroupé ici et dans les tableaux suivants les termes dérivés dans la même entrée que ceux dont ils dérivent (par ex. *laus* et *laudare*), jugeant la différence de contenu sémantique suffisamment faible pour pouvoir les traiter ensemble.

Actes illocutoires	Lemmes	Passages
expositif **[43]**	*abnuere*	*Hist.*, 2.66
	non abstinere	*Ann.*, 1.10
	adfirmare	*Hist.*, 1.34, 1.54, 2.1, *Germ.*, 2 **[4]**
	adseuerare	*Ann.*, 6.28, 14.51 **[2]**
	agitare	*Ann.*, 1.5, 1.17 **[2]**
	arguere	*Ann.*, 1.9, 13.18, *Hist.*, 1.80, 3.78 **[4]**
	augere	*Hist.*, 1.29
	augurari	*Hist.*, 1.50
	dicere	*Ann.*, 1.10, 1.76, 4.58, *Dial.*, 2 **[4]**
	disserere	*Ann.*, 13.6
	ementiri	*Hist.*, 2.42
	fateri	*Ann.*, 2.13
	ferre	*Ann.*, 4.64, 14.20, *Hist.*, 4.78 **[3]**
	iactare/iactantia	*Ann.*, 4.11, *Hist.*, 1.51, 2.27, 2.29, 4.69, *Agr.*, 25 **[6]**
	loqui/magniloquus	*Hist.*, 1.50, 2.66, 3.25, 4.12, *Agr.*, 27, 43 **[6]**
	narrare	*Hist.*, 3.54
	perhibere	*Ann.*, 2.60
	referre	*Hist.*, 1.65, 3.11 **[2]**
	uocare	*Hist.*, 1.52
verdictif **[11]**	*attollere*	*Agr.*, 25
	displicere	*Ann.*, 3.37
	celebrare	*Ann.*, 2.40, *Germ.*, 2 **[2]**
	execratio	*Hist.*, 3.25
	extollere	*Ann.*, 1.9, 15.6 **[2]**
	laus/laudare	*Ann.*, 2.13, *Hist.*, 2.19, 3.3, 4.69 **[4]**
exercitif **[8]**	*excusare*	*Hist.*, 4.20
	hortatio/hortari	*Hist.*, 1.65, 4.34 **[2]**
	monere	*Ann.*, 2.73
	preces	*Hist.*, 1.65
	requirere	*Ann.*, 3.5
	rogitare	*Ann.*, 3.1
	stimulare	*Ann.*, 6.35
comportatif **[2]**	*culpare*	*Hist.*, 4.75
	incusare	*Ann.*, 1.46

Tableau 8 : termes introducteurs de rumeur renvoyant à un acte de parole

Un commentaire général quant à la répartition en actes illocutoires s'impose d'abord, car celle-ci n'a rien d'équilibrée : d'une part, les verbes traduisant un acte expositif sont les plus fréquents, et de loin – mais Austin avait déjà remarqué cette disproportion[3165], naturelle dans la langue ; d'autre part, les verbes promissifs sont totalement absents. Ainsi les rumeurs ne sont-elles jamais introduites par des verbes contraignant leurs locuteurs, la foule, par exemple, à

[3165] J. L. AUSTIN 1970 : 154.

suivre un comportement futur : aucune rumeur chez Tacite ne « promet », ne « garantit », ne « jure » quelque chose. On trouve plutôt des verbes renvoyant à une action sur le monde, soit pour le juger (actes verdictifs), soit pour agir sur lui (actes exercitifs).

On remarque que les verbes comportant des actes expositifs, les plus fréquents, ne portent pour la plupart d'entre eux pas de charge sémantique négative : il s'agit de « dire », de façon très neutre (*dicere*, *loqui*, les verbes les plus fréquents de ce relevé) ou de « rapporter » (*ferre*, *perhibere*), et seulement marginalement de « mentir » (*ementiri*) ou de « nier » (*abnuere*). Certains verbes contiennent une valeur plus nettement performative, comme « avouer » (*fateri*), ou ont un contenu sémantique plus chargé, notamment quand il est question d'« affirmer » (*adfirmare*), d'« assurer » (*adseuerare*), voire de « débattre » (*iactare*[3166]). Proche de cet ensemble, on note enfin que quelques occurrences appartiennent au lexique de l'argumentation, à l'instar d'*arguere* ou de *disserere*, et auraient presque pu être classés dans la catégorie des « actes de pensée » (cf. *infra*), n'était la dimension clairement orale de leur sème.

Les verbes représentant les actes verdictifs sont polarisés entre des jugements positifs comme « louer » (*laus*/*laudare*), « célébrer » (*celebrare*), « exalter » (*extollere*), et des jugements négatifs, à l'instar de l'« exécration » (*execratio*). Mais nul *continuum* ici : il n'y a aucun jugement d'un sémantisme quelque peu central sur cet axe, et par ailleurs, la disproportion en nombre d'occurrences entre jugements positifs (10 occ.) et jugements négatifs (1 occ.[3167]) est flagrante. Encore une fois ici, le caractère sombre et sinistre de la rumeur tient plus du stéréotype et des effets de discours que de la lettre même du texte.

La catégorie des actes exercitifs est principalement représentée par des verbes issus du vocabulaire rhétorique, et plus précisément de celui de la suasoire, c'est-à-dire du pan délibératif, ce qui ne surprend pas, étant donné l'influence considérable de la rhétorique dans le genre pratiqué par Tacite[3168]. On pense ici notamment à l'« exhortation » (*exhortatio*/*exhortari*), mais aussi au lexique de la demande, simple « revendication » (*rogitare*) ou véritables « prières » (*preces*). Par ces termes sont évoquées des rumeurs plus en prises avec le réel, sur lequel elles cherchent à agir, mais ne relevant pas non plus de la définition de la clameur tracée dans le deuxième chapitre de ce travail car située hors de tout dispositif de communication verticale.

La dernière catégorie, la moins représentée, est celle des actes comportatifs, où le locuteur réagit face à un événement par son comportement. On ne trouve que deux occurrences de rumeurs introduites par de tels verbes, et il est notable que ceux-ci (*culpare*, *incusare*) aient une charge sémantique négative.

Le deuxième volet d'analyse concerne la répartition par œuvres. De façon générale, la répartition de tous ces verbes exprimant un acte de parole pour renvoyer à la rumeur est la suivante : trente-et-une occurrences pour les *Histoires*, vingt-six pour les *Annales*, sept pour les opuscules, pour un total de soixante-quatre passages. On note donc que le nombre des *Histoires*

[3166] Sont regroupées ici les cinq occurrences de *iactare*/*iactantia* ; mais celles-ci pourraient être à leur tour divisées en deux blocs, le premier, assez peu représenté, utilisant l'acception de « débattre » (Tac., *Ann.*, 4.11), le second celle de « se glorifier de » (Tac., *Hist.*, 1.51, 2.27, 4.69, *Agr.*, 25).

[3167] *Displicere* en Tac., *Ann.*, 3.37 est nié et ne peut être rangé dans cette catégorie.

[3168] Renvoyons simplement ici à É. AUBRION 1985.

est particulièrement élevé par rapport à la taille du sous-corpus, tout comme celui des opuscules. De façon intéressante, cette disproportion se répète de façon sensiblement similaire dans chacune des catégories d'actes illocutoires évoquées ici. Qu'en conclure ? Contentons-nous pour l'instant de souligner que les rumeurs des *Histoires* et des *opera minora* de Tacite sont plus fréquemment considérées comme relevant d'actes de parole que celles des *Annales*, qui offrent, elles, une plus grande diversité de perspective sur les échanges circulant par ce canal, comme nous allons le voir dans les pages qui viennent.

2. Diffusion de la rumeur

Après ce premier groupe des actes de parole, une catégorie assez importante est constituée par les termes introduisant la rumeur en faisant référence à sa diffusion[3169]. C'est là une dimension importante des bruits publics : comme vu dans le troisième chapitre, la rumeur n'existait qu'aussi longtemps qu'elle se répandait, et cette diffusion constituait, par ses modalités très particulières et son dynamisme, la plus grande spécificité de ce média. Le relevé aboutit au tableau suivant (tableau 9) :

Lemmes	**Passages**
uulgare	*Ann., 1.5, 2.40, 2.82, 3.7, 3.69, 4.58, 6.28, 11.11, 12.39, 12.68, 13.7, 15.65, Hist., 1.26, 1.34, 1.51, 2.6, 2.28, 2.88, 3.11, 3.13, 3.54, 5.9* **[22]**
euulgare	*Ann.*, 13.9, *Hist.*, 1.4 **[2]**
diuulgare	*Ann.*, 4.11
peruulgare	*Ann., 14.2*
pernotescere	*Ann.*, 1.23, 12.67, 13.25, 14.8 **[4]**
enotescere	*Hist.*, 3.34
crebrescere	*Hist.*, 2.67
percrebrescere	*Hist., 2.26*
diffamare	*Ann.*, 14.22
dispergere	*Hist.*, 2.1

Tableau 9 : termes introducteurs de rumeur renvoyant à la diffusion de la rumeur

Un premier constat s'impose : pour un nombre élevé d'occurrences (trente-quatre), le nombre de termes utilisés (dix) est beaucoup moins important que pour les actes de parole. Pour le dire autrement, la diversité lexicale est assez faible quand Tacite mentionne une rumeur sous l'angle de sa diffusion ; elle l'est encore plus si l'on mêle le regroupe les dérivés de *uulgare* (*diuulgare*, *euulgare* et *peruulgare*), de *notescere* (*enotescere*, *pernotescere*) et de *crebrescere* (*percrebrescere*) dans la même catégorie : la liste se réduit alors à cinq lemmes seulement (*crebrescere*, *diffamare*, *dispergere*, *notescere* et *uulgare*). La famille de *uulgare* connaît une utilisation particulièrement importante en contexte rumoral, avec vingt-six occurrences sur trente-quatre. Pourquoi une telle domination de cette notion de *divulgation* ? Sans doute *uulgare* passait-il pour un terme particulièrement idoine à décrire le cours d'une rumeur : en effet, il

[3169] On passe ainsi d'une focalisation interne (contenu de la rumeur) à une focalisation externe (parcours de la rumeur), deux manières de représenter le phénomène également présentes dans le monde contemporain, cf. Ph. ALDRIN 2005 : 18.

dérivait de *uulgus*, la foule, principal agent de ce phénomène[3170]. Il y avait probablement là un rapport sémantique étroit entre les deux notions – la foule et la rumeur – qu'incarnait parfaitement le verbe *uulgare*. De fait, dans sept passages répertoriés (cf. *supra*, tableau 6), le verbe *uulgare* est associé à une dénomination spécifique de la rumeur, que ce soit *rumor*, *fama* ou *sermo*, une des fréquences les plus élevées parmi les cooccurrents verbaux de ces termes. Pour prendre un exemple parmi d'autres de cette équivalence entre *uulgare*, surtout quand il est conjugué au passif, et la rumeur, lisons le discours attribué à Tibère en Tac., *Ann.*, 3.69, rapporté au style indirect : *non quidem sibi ignara quae de Silano uulgabantur, sed non ex rumore statuendum* (« certes, il n'ignorait pas les bruits qui couraient au sujet de Silanus, mais il ne fallait pas prendre de décisions à partir de rumeurs »). L'association *uulgari-rumor* tient presque de l'égalité mathématique dans ce passage très concis[3171]. On peut également réserver une remarque à l'utilisation importante des inchoatifs, qui saisissent la rumeur au moment où elle se diffuse et se renforce (*percrebrescere*, *notescere* et ses dérivés). Concernant *pernotescere* et *enotescere*, relevons encore que ces termes sont particulièrement rares hors de Tacite[3172], qui semble les avoir utilisés comme des doublets poétiques de *uulgare* (beaucoup plus commun ailleurs) pour décrire la circulation non officielle d'une information.

Quelques analyses plus générales sur ce tableau : tout d'abord, on note l'absence d'autres catégories grammaticales que les verbes. Ensuite, le recours massif à des verbes préfixés (tous à l'exception de *uulgare*), et la variété de ces préverbes a de quoi étonner : *dis-* indique combien la diffusion s'accomplissait dans des directions différentes, ce qui correspond bien à la réticularité propre à la rumeur, laquelle ne traverse pas un espace en ligne droite, mais le recouvre d'un réseau d'interactions verbales ; *per-* renvoie à l'efficacité de la transmission d'une information[3173] ; *e-* semble caractériser la faculté de la rumeur à *sortir* d'un lieu, autrement dit sa tendance à faire « fuiter » des informations hors d'un espace *a priori* clos. Quant à la répartition en sous-corpus, elle est ici relativement équilibrée, toujours en proportion de la taille des textes tels qu'ils nous sont parvenus : on a bien sur cette question de la diffusion des rumeurs une grande tendance remise en question ni par les évolutions stylistiques de Tacite, ni par les spécificités thématiques de ses œuvres.

3. Sonorité de la rumeur

[3170] A. ERNOUT & A. MEILLET 2001, *s. u. « uolgus »* définissent d'ailleurs *uolgare* (qui dérive bien sûr de *uolgus*) comme « répandre dans la foule ». En Tac., *Hist.*, 4.62, l'association entre l'acte de dissémination (*uulgare*) d'une rumeur (ici *fama*) et la foule (*uulgus*) est évidente : pendant la révolte batave, la nouvelle de la capture des légions qui se répand (*uulgata fama*) attire le *uulgus* qui insulte les Romains (*insultans uulgus*). Cf. aussi P. DUCHENE 2014 : 100-102.

[3171] La combinaison *rumor*/*uulgare* ou *fama*/*uulgare* n'est pas rare depuis Tite-Live, cf. St. P. OAKLEY 2005, *ad* Liv. 9.2 et plusieurs textes complémentaires.

[3172] Cf. Fr. R. D. GOODYEAR 1972, *ad* Tac., *Ann.*, 1.23. Également P. DUCHENE 2014 : 102-103. *Notesco* et *pernotesco* sont des termes majoritairement utilisés dans les *Annales* (*pace* Tac., *Hist.*, 3.34, la seule exception), et même principalement dans la dernière hexade de l'*opus magnum* : il y a là de toute évidence une évolution du style tacitéen (cf. R. SYME 1958a : 731).

[3173] On notera par exemple une différence assez marquée entre les emplois de *pernotescere*, qui renvoie de toute évidence dans ses quatre emplois tacitéens à une rumeur (en Tac., *Ann.*, 14.8, le terme est associé dans le contexte de la nouvelle du naufrage d'Agrippine, qui circule évidemment par les voies de la communication non officielle, à *uulgare*), et ceux de *notescere*, non inclus ici car se rapportant généralement à la réputation d'un seul individu (Tac., *Ann.*, 4.7, 6.8, etc.).

Un ensemble important de rumeurs non thématisées par les termes spécifiques est évoqué dans la perspective du bruit qu'elles produisent, ou qu'elles étaient censées faire entendre[3174]. Avant d'observer en détail ce lexique imagé (tableau 10), rappelons, à la suite des remarques formulées dans le chapitre 2 de cette étude, l'idéologie qui soutient une telle représentation des rumeurs. En effet, évoquer sous le seul angle de la sonorité la transmission par les structures de sociabilité du monde urbain ou militaire d'une information ou d'une opinion, c'est d'une certaine façon dissimuler le message même qui circulait au profit de ses seules formes – autrement dit, ne pas reconnaître à la rumeur sa qualité de communication pour la rejeter vers le pôle du phénomène, au même titre, par exemple, que la mer, que l'on perçoit par le bruit des vagues, ou que l'animal qui émet un signe sonore[3175]. En convoquant la rumeur comme un simple son, on la rétrogradait ainsi de la « voix verbalisée » au « bruit phonatoire », voire au simple « geste phonique », pour reprendre la typologie de Fr. BIVILLE[3176]. Apparaît donc une fois de plus une stratégie, pensée ou non, de *reductio ad sonum* des rumeurs, où toute communication empruntant ce canal non officiel est susceptible d'être vidée de sa substance par Tacite. Voilà ce que montrent bien les termes suivants :

Lemmes	**Passages**
canere	*Hist.*, 4.54
fremere/fremitus	*Ann.*, 3.45, *Hist.*, 1.80, 2.6, 2.28, 2.44, 2.69, 4.24, 4.35, *Agr.*, 27, *Dial.*, 13 **[10]**
gemitus	*Ann.*, 3.1
os	*Ann.*, 14.22, 14.56, *Hist.*, 2.73[3177], 2.78, *Agr.*, 41 **[5]**
uox	*Ann.*, 3.11, 3.14, 6.35, *Hist.*, 4.24, *Agr.*, 33 **[5]**

Tableau 10 : termes introducteurs de rumeur renvoyant à la sonorité de la rumeur

Le nombre de termes utilisés par Tacite (cinq) est assez réduit par rapport au nombre d'occurrences (vingt-deux), et, à la différence des verbes de diffusion, le panachage est ici relativement important, même si se dégage une hiérarchie assez nette dans la fréquence d'utilisation des termes introducteurs de rumeur. Le plus fréquent, et le plus révélateur peut-être, est *fremere*, dont nous avons vu dans le chapitre 2 toutes les implications idéologiques. Rappelons que ce verbe (tout comme le substantif *fremitus*) s'applique chez à Tacite à différentes formes de communication des foules, indistinguées et confondues sous l'angle du son qu'elles produisent. D'autres termes sont moins marqués, comme *uox* (surtout au pluriel)

[3174] Ces caractérisations s'appuient donc sur un élément très concret, le bruit généré par les discussions, même si l'on peut se demander à quel point la rumeur était réellement perçue ainsi au quotidien. Sur la matérialité du son des conversations, voir une tentative de reconstruction très précise du paysage sonore romain chez E. BETTS 2011 : 127 et suiv., et une démarche semblable chez J. NELIS-CLEMENT 2008 : 435-437. Pour une analyse précise des enjeux sonores liés à la circulation d'une rumeur, à propos de Tac., *Ann.*, 2.82, voir I. COGITORE 2012a : 407-409. Sur les rapports entre rumeur et bruit en Grèce ancienne, nous renvoyons ici à Fr. LARRAN 2011 : 214 ; pour le Moyen Âge, cf. Cl. GAUVARD 1994 : 161-163

[3175] En plus des références citées à propos des clameurs (cf. le chapitre 2 *supra*), rappelons que la réduction au son est une stratégie commune de « marginalisation » de la rumeur (sur ce terme, Ph. HARDIE 2012 : 22) assez commune, comme le relève Ph. ALDRIN en introduction de son étude sur les rumeurs contemporaines (Ph. ALDRIN 2005 : 8, même si, comme nous le démontrons ici, il est trompeur de dire que l'association entre rumeur et bruit remonte au Moyen Âge, cf. Ph. ALDRIN 2005 : 19).

[3176] Fr. BIVILLE 1996a : 149.

[3177] Cas un peu particulier où *os* est utilisé en coordination avec *fama* (*erat tamen in ore famaque Vespasianus*). Nous choisissons de le traiter avec les autres cas de termes situés hors du champ d'action des dénominations spécifiques car *ore* n'entre pas ici dans la combinatoire restreinte de *fama*.

ou *os* (dans des structures comme *in ore uulgi*[3178] ou *omnium*), mais ne présentent qu'une différence de degré, et non de nature. *Gemitus* a une charge assez forte, mais est à cheval sur la catégorie suivante, celle des sentiments, tandis que le cas de *canere* est un peu particulier : dans le passage mobilisé (Tac., *Hist.*, 4.54), ce qui commence comme un *rumor* semble se transformer en psalmodie des druides gaulois, sans que l'on sache très bien si l'on est encore fondé à parler de rumeur[3179].

Enfin, du point de vue de la répartition entre les textes tacitéens, on note immédiatement une disproportion très marquée, les *Histoires* (11 occ.) et la *Vie d'Agricola* (4) présentant un nombre d'occurrences de loin supérieur en proportion aux *Annales* (7). Comment expliquer ce fait ? L'évolution du style ou du regard jeté sur les rumeurs – les deux interprétations étant en réalité assez proches – semble être la piste à privilégier : c'est pour elle que plaide la présence élevée de ces termes sonores dans l'*Agricola* aussi bien que dans les *Histoires*. Par ailleurs, rien dans le matériau historique lui-même ne semble justifier que les rumeurs des *Annales* aient plus été saisies comme bruit que celle des *Histoires* ou de l'*Agricola* : une différence de nature sur cette question est à exclure. De manière générale et sans s'intéresser à la question des rumeurs, *fremere* et *fremitus* sont par exemple bien plus présents dans les *Histoires* (12 occ.) que dans les *Annales* (6 occ.). Enfin, un dernier indice en faveur de cette évolution stylistique peut se tirer de la répartition de ces termes introducteurs de rumeur à valeur sonore dans les *Annales :* ils se situent davantage dans l'hexade tibérienne, la première rédigée par l'historien. On remarquera également que les termes utilisés dans les *Annales* ne sont pas les plus expressifs de cette liste, en particulier celui de *uox*. Tout cela indique sans doute que Tacite a progressivement évolué vers une vision des rumeurs moins réductibles à leur dimension purement sonore.

4. Sentiments mobilisés

La catégorie suivante fait place aux verbes, groupes verbaux ou noms qui renvoient à la rumeur sous l'angle des sentiments qu'elle mobilise[3180]. Encore une fois, c'est une certaine vision de la foule qui se joue ici, et ce type de présentation n'est pas dénué d'idéologie : en

[3178] Notons que l'expression *os uulgi*, attestée trois fois chez Tacite (Tac., *Agr.*, 41, *Hist.*, 2.78 et 3.36), est rare par ailleurs (un exemple chez Cic., *Verr.*, 2.1.46.121, un exemple plus tardif, *SHA*, *Max.*, 6), mais qu'on la trouve dans la documentation épigraphique. Un bel exemple est celui de l'épitaphe du pantomime Vincentius, retrouvée en 1953 dans le Fort byzantin de Timgad, datant du IIIe siècle, publiée et commentée par J. BAYET 1967 : 439-460 (reprenant une publication antérieure de 1955), puis par M. E. ARENA 2011 : 122-128 (avec renvois bibliographiques). On y trouve les vers suivants (cf. *AE*, 1956, 122, l. 2-5) : *Vincentius his est, pantomimorum decus, / In ore uulgi uictitans perenniter […]*. L'expression apparaît comme un double emphatique de la *fama* qui garantit la survie du renom après la mort (cf. M. E. ARENA 2011 : 126) ; on trouve d'ailleurs des variantes dans d'autres épitaphes (*nomen in ore*, par ex., *CEL* 618, 2-4, citée par J. BAYET 1967 : 448).

[3179] On ne l'est certainement pas, en revanche, pour un autre discours indirect rattaché à *canere* en Tac., *Ann.*, 14.32, qui renvoie clairement à un procédé oraculaire. Pour les rapports entre *canere* et *fama*, voir l'analyse et les exemples (surtout poétiques) de M. A. P. GREENWOOD 1998 : 282.

[3180] Cette catégorie est assez proche du troisième item de la typologie des verbes introducteurs du discours indirect chez les historiens latins proposée par R. UTARD 2004 : 127-132, qui parle de « verbes en hypotypose » (p. 128). Dans son étude du sémantisme des verbes introducteurs de discours indirects chez Tacite, la même chercheuse observe qu'ils relèvent plus fréquemment du *mouere* pour les « discours à une voix plurielle » que pour les « discours à une voix » (p. 214-217), ce qui marque bien entendu l'émotivité des personnages collectifs chez notre historien. Au-delà de ce constat, la typologie de R. UTARD, différente de la nôtre, sa focalisation sur tout type de discours indirect (et non pas sur les seules rumeurs), et la définition de son corpus (les seuls discours indirects d'une certaine longueur) rendent complexe la confrontation des résultats.

effet, à la suite d'une longue tradition que nous avons rappelée dans le chapitre 1, la foule est décrite par Tacite comme un ensemble particulièrement passionnel, et ramener un processus d'échange d'informations à l'expression de sentiments est une manière parmi d'autres de lui ôter sa dimension rationnelle. Les sentiments à l'œuvre dans ces verbes introducteurs de rumeur couvrent un spectre assez large ; on a essayé ici de les regrouper en différents blocs, au nombre de trois : lexique de la plainte (affects négatifs), de la joie (affectifs positifs) et de l'étonnement (affects neutres). Ceux-ci, comme on le constate, ne sont pas d'importance égale (tableau 11) :

Lemmes	**Passages**
aegre tolerare	*Ann.*, 15.1
desperatio	*Ann.*, 15.13
infamia	*Hist.*, 4.62
maerere	*Ann.*, 3.1, *Hist.*, 1.50 **[2]**
miserari/miseratio	*Ann.*, 15.44, 16.29 **[2]**
(animorum) motus	*Ann.*, 15.29
pudor	*Ann.*, 2.2
queri/questus	*Ann.*, 2.82, 3.7, 3.17, 14.11, *Hist.*, 1.34, 3.25, 4.35 **[7]**
rubor	*Hist.*, 4.62
(culpam) uertere	*Hist.*, 4.25
cupido	*Ann.*, 1.49
inridere	*Ann.*, 1.8, 12.8, *Hist.*, 1.7 **[3]**
laetari	*Ann.*, 4.12
mirari	*Ann.*, 1.9

Tableau 11 : termes introducteurs de rumeur renvoyant aux sentiments mobilisés

Comme plus haut, on a regroupé ici les verbes et les noms verbaux dérivés sur la même ligne. Il en ressort un premier ensemble (lexique de la plainte, voire de l'accusation avec *culpam uertere*) particulièrement massif (18 occ.) et assez diversifié lexicalement, qui rend sensible la présence dans notre corpus de longues rumeurs de déploration telles qu'en Tac., *Hist.*, 1.50. Le deuxième bloc est nettement moins fourni (5 occ.), mais est plus surprenant dans son contenu sémantique assez positif, notamment avec le verbe *laetari* ; les deux occurrences d'*inridere* évoquent plutôt la moquerie ; *cupido* vers l'expression du désir et de la volonté. Concernant ces trois termes, la frontière est parfois floue entre rumeur et clameur, et il n'est pas aisé de déceler si ces « rires », introduisant souvent un passage au style indirect, se constituent en communication horizontale, propre au groupe qui se gausse, ou s'adressent plutôt à un individu en particulier. De même, la saisie d'un état d'esprit auquel est rattaché un discours indirect pose parfois le problème de l'oralisation de celui-ci, le style indirect étant utilisé tout aussi bien pour des pensées que pour des propos réellement formulés[3181], les premières ne pouvant relever de ce que nous avons défini comme rumeur. C'est ici affaire de choix et de sensibilité : on s'en rendra compte en lisant les motifs de joie (*laetari*) mentionnés par Tacite à la mort de Drusus, fils de Tibère, en 23 (Tac., *Ann.*, 4.12), que nous choisissons de lire comme métonymiques de

[3181] R. UTARD 2004 : 34.

paroles effectivement échangées, notamment via la caractérisation *occulti*[3182]. Le dernier bloc est représenté par une lexie employée une seule fois, *mirari*.

La répartition en sous-corpus est, elle, inversée par rapport à l'entrée précédente de cette typologie : les *Annales* présentent la majorité des cas (16 des 24 occ.), les *Histoires* sont minoritaires et les opuscules totalement absents. Une évolution de style est, là encore, possible. On suggèrera pourtant une autre piste, qui a plus à voir avec le contenu de ces œuvres. En effet, l'ensemble des occurrences des *Histoires* entrent dans le premier ensemble, celui du lexique de la plainte, nourri par une diversité d'affects négatifs (tristesse, colère, etc.). À y regarder de plus près, deux des passages des *Histoires* concernés (Tac., *Hist.*, 1.50 et 3.25) se présentent comme une déploration des affres de la guerre civile[3183]. Dans le sous-ensemble des rumeurs de plainte, la répartition est plus équilibrée (11 occ. pour les *Annales* contre 7). En réalité, ce n'est donc pas tant que les rumeurs des *Histoires* sont moins saisies sous l'angle des sentiments que celles des *Annales*, mais plutôt que la palette des affects qui lui sont liés est moins diversifiée dans la première œuvre que dans la seconde. On voit bien que les rumeurs essentiellement positives, comme celle célébrant le *fauor* de la famille de Germanicus (Tac., *Ann.*, 4.12) ou celles exprimant les moqueries des groupes urbains (Tac., *Ann.*, 1.8 et 12.8), n'ont pas leur place dans le récit des troubles de la guerre civile de 69.

5. Acte intellectuel

Dans le dernier ensemble, on regroupe tous les termes – principalement des verbes – témoignant d'un acte intellectuel, sans mention d'acte de parole. On y trouve le lexique suivant (tableau 12) :

[3182] On trouve en effet de nombreuses rumeurs indubitables qualifiées de « secrètes » (cf. Tac., *Ann.*, 2.39, 2.55, 3.11, etc.).

[3183] Voir tout particulièrement *tum duos omnium mortalium impudicitia, ignauia, luxuria deterrimos uelut ad perdendum imperium fataliter electos non senatus modo et eques, quis aliqua pars et cura rei publicae, sed uulgus quoque palam maerere. Nec iam recentia saeuae pacis exempla sed repetita bellorum ciuilium memoria captam totiens suis exercitibus urbem, uastitatem Italiae, direptiones prouinciarum, Pharsaliam Philippos et Perusiam ac Mutinam, nota publicarum cladium nomina, loquebantur* (Tac., *Hist.*, 1.50) ; *hinc per omnem aciem miraculum et questus et saeuissimi belli execratio* (Tac., *Hist.*, 3.25). Notons que Tac., *Hist.*, 4.25, 4.35 et 4.62 relèvent plutôt d'une situation de pré-révolte au sein des armées du Rhin. Néanmoins, les griefs formulés par les soldats sont également liés à la situation politique et à des enjeux d'allégeance qui ont tout à voir avec l'instabilité de ces moments troublés.

Lemmes	Passages
adaequare	*Ann.*, 2.73
anquirere	*Ann.*, 13.6[3184], 14.22 **[2]**
comparare	*Ann.*, 3.5, *Hist.*, 1.7, *Agr.*, 25, 41 **[4]**
coniectare	*Ann.*, 4.58
credere	*Ann.*, 6.28, 15.64, *Hist.*, 4.38 **[3]**
fingere	*Ann.*, 5.10, 14.58, *Hist.*, 1.51, 2.8, 4.54 **[5]**
interpretari	*Ann.*, 4.38, 6.37 **[2]**
praetendere	*Ann.*, 14.21
reputare	*Ann.*, 2.41
trahere	*Ann.*, 1.76

Tableau 12 : termes introducteurs de rumeur renvoyant à un acte de pensée

Comme on le constate, ces verbes reflètent une grande diversité d'actes intellectuels, qui vont de la croyance (*credere*, par exemple) à l'examen mental, presque mathématique (*reputare*) en passant par diverses opérations de l'esprit : la recherche (*anquirere*), la comparaison (*adaequare*, *comparare*), la conjecture (*coniectare*), etc. Voilà qui prouve, par la langue et hors des sentences de coloration nettement aristocratique qui émaillent le texte tacitéen, que les rumeurs pouvaient être des moments de réflexion et d'exercice de la rationalité. Ce trait des bruits publics se constate par exemple lorsque Tacite décrit les réactions du public au départ de Tibère pour la Campanie, en 26. Celui-ci avait été accompagné de prédictions d'astrologues, qui affirmaient que l'empereur ne reviendrait pas à Rome. Ces oracles furent accueillis à Rome par ce qui s'apparente à des actes rumoraux, présentés sous la double perspective de l'opération intellectuelle et de la diffusion du message : « beaucoup de gens conjecturaient une mort rapide [de Tibère] et répandaient ces bruits » (*multis […] properum finem uitae coniectantibus uulgantibusque*, Tac., *Ann.*, 4.58). Ce type d'association fait fortement écho à des passages où *rumor*, *fama* ou *sermo* sont utilisés, à l'instar du texte très proche dans lequel l'historien évoque « les conjectures et les rumeurs de ceux qui prenaient en compte la vieillesse de Galba et la jeunesse d'Othon » (*coniectura iam et rumore senium Galbae et iuuentam Othonis computantium*, Tac., *Hist.*, 1.22). Ici encore, la rumeur (*rumor*) est associée à un vocabulaire proprement intellectuel (*coniectura*, *computare*). Malgré la persistance d'un certain discours aristocratique, l'acte rumoral n'est donc pas condamné à n'être que passionnel.

Il est à nouveau marquant que la plus grande partie des exemples se situe dans les *Annales* (14 occ.), les *Histoires* et l'*Agricola* étant en net retrait (7 occ.). On aurait en effet pu s'attendre à ce que, puisque les *Annales* présentent un nombre bien plus important que les *Histoires* de rumeurs introduites par le lexique des sentiments, la répartition soit inversée au moment d'aborder les bruits considérés comme actes intellectuels. Ce dualisme facile (émotionnel-rationnel) ne se vérifie pourtant pas dans les textes ; ou plutôt, si cette polarisation semble opérante dans les *Annales*, qui témoignent de beaucoup de cas issus de ces deux catégories, elle ne l'est pas pour les *Histoires*, au sein de laquelle la répartition des rumeurs non introduites par

[3184] Dans ce passage, *anquirere* se situe dans une proposition où est également présent *sermo* (*in urbe sermonum auida […] anquirebant*). Nous dérogeons une seconde fois à la règle que nous nous sommes fixé en intégrant tout de même ce verbe dans la partie en cours : en effet, *sermo* n'entre pas ici dans la combinatoire d'*anquirere*, étant régi par l'adjectif *auidus*, et les deux renvois à la rumeur ne semblent pas se situer sur le même plan, l'un (*urbs sermonum auida*) très général, peu actualisé, l'autre (*anquirere*) concret et circonstancié.

des termes spécifiques se fait selon une autre organisation. Il est donc temps de prendre un peu de hauteur et de comparer ces sous-ensembles les uns avec les autres.

Synthèse sur les dénominations non spécifiques

Essayons, pour conclure cette partie, de tracer les grandes lignes d'emploi de ces termes introducteurs de rumeur. Comme nous avons observé d'importantes variations entre sous-corpus, commençons par regrouper les chiffres que nous disposons par œuvre pour tirer les principaux enseignements (tableau 13) :

	Annales	***Histoires***	**Opuscules**	**Total**
acte de parole	26	31	7	**64**
diffusion de la rumeur	20	15	0	**35**
sonorité de la rumeur	7	11	4	**22**
sentiments mobilisés	16	8	0	**24**
acte intellectuel	14	5	2	**21**
Total	**83**	**70**	**13**	**166**

Tableau 13 : termes introducteurs de rumeur – synthèse par œuvre et par catégorie

Premier constat : le nombre élevé de ces termes, qui atteint presque celui combiné de *rumor*, *fama* et *sermo* (173, selon nos relevés *supra*). Cette statistique rend sensible à quel point se focaliser seulement sur ces dénominations spécifiques conduit à ignorer un nombre de passages (propositions, phrases, voire chapitres entiers) dans lesquels ils n'apparaissent pas, alors même qu'une rumeur est mentionnée par Tacite. Pour entrer dans le commentaire du tableau de synthèse ci-dessus, on note d'abord que, lorsque Tacite ne choisit pas les trois termes consacrés ou quand il les accompagne d'autres dénominations, il recourt environ 40% des cas à un mot renvoyant à un acte de parole ; viennent ensuite, dans des proportions similaires (autour de 15%) les expressions faisant référence à la diffusion, à la sonorité, aux sentiments ou aux actes intellectuels liés à la rumeur. Ainsi comprend-on que Tacite pouvait livrer, grâce à ces expressions souvent imagées, des éclairages très différents sur l'objet rumeur, qui pouvait être saisi dans sa dimension communicationnelle (catégorie 1), sous l'angle de sa réalisation concrète (catégories 2 et 3), ou en se focalisant sur ses agents (catégories 4 et 5). Parmi ces perspectives variées, il est remarquable que deux seulement témoignent, en tout ou en partie, d'une rhétorique aristocratique et méprisante : c'est assurément le cas des termes sonores, qui réduisent la rumeur à un bruit et non à un processus d'échange, et d'une partie des termes liés aux affects, même si certains, parmi eux, sont clairement positifs. Tout aussi intéressante, la présence de termes présentant la rumeur comme un acte de réflexion. La réalité du discours trouble donc l'image un peu figée que pourraient donner les maximes et généralisations tacitéennes.

Deuxième constat : comme remarqué dans chacun des paragraphes ci-dessus, la répartition entre les *Annales*, les *Histoires* et les trois opuscules n'est pas parfaitement égale. Alors que l'utilisation globale de ces termes non spécifiques n'offre pas de disproportion flagrante, les *Annales* présentant quatre-vingt-trois occurrences, les *Histoires* soixante-dix, les opuscules

treize, soit environ les ordres de grandeur attendus, en entrant dans les différentes rubriques de notre typologie, les variations sont importantes. Il en ressort que les *Histoires* saisissent les rumeurs non introduites par *rumor*, *fama* ou *sermo* sous l'angle de la communication qu'elles engagent : ce fait peut s'interpréter de deux façons, soit par une évolution du style ou de la pensée de l'historien, hypothèse difficile à corroborer, soit, de manière peut-être plus intéressante, par la différence de contenu entre les œuvres. Par l'importance de la première catégorie dans les *Histoires* (environ 45% des cas), il est possible que Tacite souligne le rôle tout pragmatique des pratiques rumorales lors des événements de 69-70. Si cet aspect apparaît aussi dans les *Annales*, c'est cependant de façon plus minoritaire (un tiers des cas) ; l'approche des rumeurs semble avoir évolué avec l'apparition d'une axiologie émotion-raison, où les deux pôles s'équilibrent de façon remarquable (16 occ. contre 14). Encore une fois, changement propre à la pratique d'écriture de l'historien ou variation historique entre les périodes concernées ? La question reste ouverte.

c. Syntaxe des rumeurs

La dernière partie de cette étude dépasse le cadre d'une analyse lexicale à proprement parler, puisqu'il s'agit de s'intéresser à la construction syntaxique des rumeurs, c'est-à-dire à la façon dont leur contenu était représenté dans le texte tacitéen[3185]. Notons d'abord que, dans certains cas, cette question n'a pas lieu d'être. En effet, dans certaines occurrences de notre corpus, le phénomène rumoral est présenté dans une perspective très abstraite, très peu actualisée, comme principe de mise en circulation de l'information plutôt que dans sa réalisation concrète. Dans ces évocations non pas d'*une* rumeur mais de *la* rumeur, s'interroger sur le message n'est pas pertinent, puisque c'est comme média qu'elle était convoquée.

1. Absence de complément

Ce premier cas de figure est surtout manifeste dans les sentences généralisantes[3186], qui ont largement recours à des techniques d'essentialisation des rumeurs. Ainsi, quand Tacite, après avoir décrit la tentative – vaine – de Vitellius pour stopper les bruits (*rumores* et *sermones*) courant sur la défection de la *legio III Gallica* en juillet 69, veut stigmatiser l'aspect contre-productif de cette démarche, il opère la généralisation suivante : « cela ne faisait pourtant qu'entretenir le bouche-à-oreille » (*id praecipuum alimentum famae erat*, Tac., *Hist.*, 2.96). Certes, nous ne sommes pas dans une maxime au présent gnomique, et l'imparfait conserve un lien évident avec la situation décrite ; nonobstant cette contextualisation, le propos se veut bien presque ontologique, le singulier *fama* s'opposant ici aux pluriels *rumores* et *sermones*, beaucoup plus concrets. Plus clairement encore, c'est bien cette rumeur prise comme média, sans focalisation sur sa réalisation factuelle, qui est par exemple évoquée par Tacite lorsqu'il stigmatise l'appétit de Rome pour les on-dit, via des structures telles que *urbs fecunda* ou *auida*

[3185] Habituellement, les études s'efforçant de saisir les mots de la rumeur se concentrent sur les substantifs et les verbes, voire uniquement sur les premiers (par ex. pour le monde grec Fr. LARRAN 2011 : 206-223). M. A. P. GREENWOOD 1998 : 307-308 se montre en revanche sensible aux aspects syntaxiques, sans en systématiser l'étude toutefois.

[3186] L'étude des sentences chez Tacite a été menée dans divers travaux, dont P. SINCLAIR 1995 ; R. KIRCHNER 2001 ; Kl. STEGNER 2004 ; E. KEITEL 2006. Concernant les sentences sur les rumeurs, voir plus spécifiquement R. KIRCHNER 2001 : 160-161 Pour une définition des *sententiae* par la rhétorique, lire également P. PARE-REY 2012 : 19-38.

rumorum/*sermonum*[3187] ; mais au-delà de cet ensemble très révélateur, les maximes à propos de ou mentionnant *la* rumeur (avec *rumor* ou *fama*) sont fréquentes chez Tacite. Elles sont parfois formulées par la voix auctoriale elle-même[3188], sans filtre, à l'image de cette réflexion désabusée sur la décision de Vitellius qui, quoique acculé par les troupes flaviennes, décide de continuer le combat : « quand il s'agit de crainte, l'on entend au même niveau les avis des prudents et la rumeur de la foule » (*in metu consilia prudentium et uulgi rumor iuxta audiuntur*, Tac., *Ann.*, 3.58). On rangera sous la même bannière des expressions moins marquées, à rattacher assurément au jugement de l'historien-sénateur sur les excès de la *uox populi*, comme le tour récurrent où un adjectif dépréciatif substantivé au neutre pluriel est complété par un nom de rumeur, ce qui permet de stigmatiser les *inania famae* (« la futilité de la rumeur », Tac., *Ann.*, 2.76) ou les *uana rumoris* (« la vanité de la rumeur », Tac., *Ann.*, 4.59) en des tours frappants. Mais des réflexions de cette nature sont aussi tenues par des personnages, à l'image de Tibère lorsqu'il réfléchit au rôle de la rumeur dans le gouvernement impérial[3189]. Il ressort de tous ces passages que l'appel à la rumeur comme média est à situer dans des phases de discours et non de récit du texte tacitéen. Rien d'anormal en cela : le récit actualise par nature des concepts abstraits en les circonstanciant, c'est-à-dire en leur donnant un contexte et un développement précis, quoique parfois minimal. Des cas-limites apparaissent quand l'historien, peut-être influencé par la poésie épique, confie à la *fama* personnifiée le soin de conduire l'action : dans cette situation, il s'agit bien de *la* rumeur comme principe de diffusion des informations – usage abstrait, donc –, mais intégrée à des épisodes, donc à du récit[3190]. Moins longs que chez Virgile ou Ovide, ces textes restent assez rares chez Tacite et se limitent souvent à une proposition ou une expression marquante[3191].

Ce premier type de construction absolue touche les trois termes *rumor*, *fama* et *sermones*. Néanmoins, toute absence de complément pour ces trois dénominations ne signifie pas qu'il n'est pas fait référence à des bruits bien spécifiques, développés avant ou après la mention de rumeur, ou simplement évoqués de manière allusive. Encore une fois, la frontière reste fine entre une rumeur mentionnée comme média, sans focalisation aucune sur son message, et une rumeur à laquelle il n'est fait qu'allusion, mais que le lecteur doit connaître ou dont il doit savoir

[3187] Voir les passages suivants : Tac., *Ann.*, 13.6 (*urbs sermonum auida*) *; Hist.*, 1.4 (*maesti et rumorum auidi*), 1.51 (*colonia fecunda rumoribus*), 4.11 (*ciuitas nouis sermonibus laeta*).

[3188] Outre le passage cité, voir également des discours auctoriaux à valeur généralisante, sans que l'on puisse réellement parler de maxime : Tac., *Ann.*, 4.11 (ablatif absolu : *atrociore semper fama erga dominantium exitus*), 14.58 (*uana haec more famae credentium otio augebantur*). Dans le domaine militaire, le rôle décisif de la rumeur comme média par son impact psychologique (à la différence des nouvelles officielles, qui ne laissent pas le champ-libre à l'imagination), est souligné par de récurrentes généralisations dans l'intégralité du corpus tacitéen : Tac., *Ann.*, 2.39, 13.8, 13.37 ; *Hist.*, 2.83 ; *Agr.*, 9.

[3189] Confronter deux discours indirects très éclairants attribués à Tibère en Tac., *Ann.*, 3.69 (*non ex rumore statuendum*) et Tac., *Ann.*, 4.40 (*principum diuersam esse sortem quibus praecipua rerum ad famam derigenda*), ainsi qu'un passage proche en Tac., *Ann.*, 4.38 (*nam contemptu famae contemni uirtutes*). La portée de telles réflexions prêtées à Tibère appelle plus bas une analyse plus précise, que nous avons conduite en relation avec l'étude du portrait tibérien (cf. *supra*, p. 576-582). On peut ajouter à cet ensemble, mais avec une portée moins généralisante, Tac., *Ann.*, 6.30 (*extremam aetatem magisque fama quam ui stare res suas*).

[3190] Les épisodes où s'intègrent les exemples dont nous parlons (cités à la note suivante) relèvent de ce que Ph. HARDIE qualifie de *plots of fama* (défini en P. R. HARDIE 2012 : 36-38). Pour une étude comparée des enjeux narratifs de la *fama* dans l'épopée et l'histoire, voir Ph. HARDIE 2009.

[3191] Tac., *Hist.*, 2.78 (*has ambages et statim exceperat fama et tunc aperiebat*) ; *Agr.*, 9 (*haud semper errat fama ; aliquando et eligit*).

reconstituer le contenu. Certains cas semblent même impossibles à ranger dans l'une ou l'autre catégorie. Néanmoins, cette dichotomie reste intéressante en ce qu'elle permet de continuer à préciser les contours sémantiques des trois dénominations spécifiques. En effet, le renvoi à la rumeur comme média par des emplois sans complément se trouve bien plus fréquemment pour *fama*[3192] que pour *rumor*[3193], et en ce qui concerne *sermo*, il est même largement minoritaire, sinon anecdotique[3194]. Nous retrouvons ainsi des remarques formulées dans la première partie de cette annexe : la *fama* paraît plus à même de renvoyer pour Tacite à la nature proprement médiatique de la rumeur ; à l'exact opposé – *rumor* tenant le point central de cet axe –, les *sermones* désignent presque exclusivement des rumeurs en cours de réalisation, concrètes et circonstanciées. Ainsi, quand Agricola cherche à flatter ses soldats en évoquant leurs glorieux succès, il affirme bien qu'ils tiennent la Bretagne « non pas par on-dit et rumeur (*non fama et rumore*), mais par les camps et les armes (*sed castris et armis*) » (Tac., *Agr.*, 33). Il eût été compliqué d'utiliser *sermo* pour désigner le principe même de la rumeur dont il est question ici, hors de toute réalisation précise.

Enfin, notons une nouvelle fois, mais sous un éclairage différent, que le critère d'opposition entre singulier et pluriel, parfois proposé pour distinguer emplois généraux et emplois concrets de ces termes, peut paraître satisfaisant dans un premier temps, mais ne s'impose pas avec la force d'une vérité générale, comme l'étude des compléments de ces termes l'indique. De fait, cette opposition permet bien d'isoler *fama*, terme que Tacite utilise comme de juste toujours au singulier, à *rumor* et surtout à *sermones*, rare dans cette acception absolue précisément car souvent employé au pluriel pour renvoyer à la rumeur, qui se définit comme un ensemble de conversations. Mais plusieurs limites entravent cette proposition de lecture. Tout d'abord, *sermo* peut être utilisé comme un singulier collectif pour désigner une seule rumeur, parfois même marquée par une diversité interne, comme celle qui courut à la mort d'Auguste (*multus sermo*, Tac., *Ann.*, 1.9). Ensuite et surtout, les cas de *rumores* (au pluriel) ne renvoyant pas à des bruits circonstanciés, mais aux rumeurs de la foule comme fait social et comme canal de diffusion et de commentaire des nouvelles, ne sont pas rares[3195]. Ils restent toutefois minoritaires, ce qui prouve bien que cette hypothèse n'est pas à rejeter, tant qu'on ne cherche pas à la généraliser à l'ensemble des occurrences. Ici comme ailleurs, le souci de variation de Tacite empêche tout jugement trop définitif.

2. Discours narrativisé

Hormis cet ensemble assez conséquent de textes, les rumeurs sont souvent évoquées par Tacite dans leur réalisation concrète, c'est-à-dire comme des vectrices d'information ou, à tout le moins, comme porteuses d'un message. Se pose donc la question de l'inscription du message dans le récit. Nous souhaitons ici opérer un tour d'horizon des principales constructions

[3192] Cas sans ambiguïté : Tac., *Ann.*, 2.39, 2.76, 3.18, 3.75, 4.11, 4.38, 4.40, 4.64, 6.30 (deuxième occ. du passage), 6.44, 12.5, 13.8, 13.37, 14.2, 14.58 ; *Hist.*, 1.5, 1.85, 2.37, 2.60, 2.73, 2.78, 2.83, 2.96, 3.13, 4.50 ; *Agr.*, 9, 18, 33. Cas plus ambigus : Tac., *Ann.*, 4.62, 15.37 ; *Agr.*, 25.

[3193] Cas sans ambiguïté : Tac., *Ann.*, 2.77 (première occ. du passage), 3.10, 3.69, 4.41, 4.59, 13.15, 14.29, 14.57 ; *Hist.*, 1.4, 1.51, 3.43, 3.58, 4.11 ; *Agr.*, 33. Cas plus ambigus : Tac., *Hist.*, 2.91, 4.10 ; *Agr.*, 28.

[3194] Trois cas sont à y rattacher clairement : Tac., *Ann.*, 2.55, 13.6 ; *Hist.*, 4.11. Un est plus ambigu : Tac., *Hist.*, 4.4.

[3195] Voir par exemple Tac., *Ann.*, 2.77, 3.10 ; *Hist.*, 1.4, 1.51.

possibles, en nous concentrant principalement sur les trois termes spécifiques *rumor*, *fama* et *sermo* – les autres dénominations seront abordées plus sommairement, dans la sous-partie suivante (« style indirect »). Notre démarche emprunte ici aux approches développées par la narratologie française, en particulier par les travaux désormais classiques de G. GENETTE. Dans l'ouvrage fondamental *Discours du Récit*, G. GENETTE distingue, dans le chapitre « Modes », les différents types de « récit de paroles »[3196], c'est-à-dire de discours rapporté, selon la distance qu'ils introduisent avec le narrateur[3197]. Sont ainsi hiérarchisés le discours narrativisé, où la parole est « traité[e] comme un événement parmi d'autres », par exemple « j'informai ma mère de ma décision d'épouser Albertine », le discours au style indirect, discours « plus mimétique », mais où le narrateur est encore très présent, et enfin le discours direct, où le narrateur « feint de céder » la parole aux personnages, et où la distance est la plus grande. C'est cette progression que nous suivrons – du moins pour les deux premiers paliers, car la rumeur ne se trouve jamais au discours direct chez Tacite, un fait dont la signification et la portée devra être interrogée[3198].

i- Rumor, fama *et* sermo *en mention relative sans complément exprimé*

Commençons par remarquer que certaines occurrences de *rumor*, *fama* ou *sermo* sans complément exprimé peuvent tout de même renvoyer à une rumeur bien déterminée, à laquelle Tacite fait allusion sans en rapporter précisément le contenu. Dans ces cas-là, le contexte rend la référence précise au message de la rumeur assez évidente pour que l'historien se dispense de doter le substantif (*rumor*, *fama* ou *sermo*) d'une expansion du nom ; ils doivent être fermement distingués des exemples étudiés dans le paragraphe précédent, dans lequel il était question de la rumeur prise comme principe général. Afin de distinguer les deux cas de figure, nous parlerons ici de termes sans complément exprimé, mais en mention relative (et non absolue), car la rumeur mentionnée se comprend à partir du contexte, soit proche s'il en a été fait mention juste auparavant dans le récit, soit plus distant si elle appartient à un réseau de références implicites partagées par Tacite et son public. Parce que ces rumeurs sans complément sont intimement liées au cadre de l'épisode narré par l'historien, il est de bonne logique qu'elles soient fréquemment accompagnées d'un déictique renvoyant ou à ce qui vient d'être raconté[3199] ou, quoique plus rarement, et alors sans déictique, à ce qui va suivre[3200]. Mais il peut être fait

[3196] G. GENETTE 1972 : 189.

[3197] Nous résumons et citons dans les lignes qui suivent G. GENETTE 1972 : 191-193.

[3198] Proposition d'interprétation sociocritique dans la conclusion générale de la thèse. L'écriture tacitéenne de la clameur refuse elle aussi de céder directement la parole à la foule. Sur ce constat, voir M.-Fr. DELPEYROUX 2009 : 494 : le style indirect se trouve à « chaque fois que le locuteur n'a pas une identité spécifiée ». On notera cependant une demi-exception : le cas des propos des agents de Drusus lors de la révolte de Pannonie, qui se mêlent aux mutins et les exhortent à mettre un terme à la sédition. Ce discours (Tac., *Ann.*, 1.28) est rapporté au style direct. Cependant, il ne s'agit précisément pas de la foule, mais d'une sorte d'élite composée des centurions proches du pouvoir militaire. En Tac., *Hist.*, 4.65, on trouve également un discours direct rapporté à un collectif, mais il s'agit en l'occurrence d'une scène d'ambassade, assez thucydidéenne dans son style, et qui ne peut être confondue avec l'expression d'une foule.

[3199] Exemples : Tac., *Hist.*, 2.41 (*is rumor*) ou Tac., *Ann.*, 2.82 (*hos uulgi sermones*). Sans déictique en Tac., *Ann.*, 4.11 par exemple (*mihi tradendi arguendique rumoris causa fuit […]* : le lecteur comprend très bien qu'il s'agit du *rumor* relatif à la mort de Drusus qui vient d'être réfuté par l'historien).

[3200] Sans déictique, en tête de rubrique : Tac., *Ann.*, 4.10 (*non omiserim eorundem temporum rumorem […]*) ou 5.10 (*per idem tempus Asia atque Achaia exterritae sunt acri magis quam diuturno rumore*). Dans ces cas, la suite du paragraphe donne à lire le contenu de la rumeur.

mention de rumeurs de façon plus allusive : charge, au lecteur ou à l'auditeur, d'en imaginer le contenu à partir des informations dont il dispose, au grand dam, parfois, du chercheur actuel[3201].

Tout autre est le cas des rumeurs non développées auxquelles une sorte d'« allusion culturelle » est faite, et dont nous avons du mal à saisir le contenu exact. Un exemple célèbre est tiré d'un excursus du premier livre des *Histoires*, où l'historien fait le sommaire des guerres menées par les Julio-Claudiens, d'Auguste à l'année troublée dont il peint le tableau. Comme souvent, cette liste est ordonnée vers le pire, dans une double dynamique : le danger, autrefois présent aux marches de l'Empire et contre les barbares, s'est sans cesse rapproché de Rome ; par ailleurs, la grandeur et la dignité des luttes extérieures se sont progressivement réduites à la bassesse des guerres intestines. L'évocation elliptique de Néron a interpellé nombre de commentateurs[3202] : « ce sont des nouvelles et des rumeurs plutôt que des combats qui renversèrent Néron » (*Nero nuntiis magis et rumoribus quam armis depulsus*, Tac., *Hist.*, 1.89). Bornons-nous à noter ici à relever que l'effet référentiel permis par l'évocation de rumeurs actualisées et bien circonstanciées, mais sans mention de leur contenu, laquelle sert la concision de ce passage tout en permettant un jeu de connivence avec le lecteur, devait être résolu à la fois par la mémoire collective du public de Tacite, mais aussi par l'existence de récits (littéraires ou non) sur cette période proche ; Tacite lui-même en délivrera un compte rendu que la perte de la fin des *Annales* nous a rendu inaccessible.

La répartition en lemmes nous permet d'affiner les contours des termes spécifiques de la rumeur. *Rumor*[3203] renvoie fréquemment à ce cas de bruit non développé, mais dont le contenu général est évident, tout comme *sermo*[3204]. Quant à *fama*[3205], les constructions de cette nature sont plutôt rares ; ce type d'utilisation du substantif semble de surcroît également un trait de la première production de Tacite : les occurrences sont surtout regroupées dans les *Histoires*. On observe ici le pendant logique de la remarque formulée à propos des constructions « absolues » de ces termes : si *fama* se spécialise plutôt, quoique non exclusivement, dans le renvoi au média même de la rumeur par son sémantisme assez abstrait et son utilisation uniquement au singulier, *sermones* caractérise plutôt des rumeurs en cours d'élaboration, et en tout cas bel et bien contextualisées. En présentant un nombre d'occurrences assez proches dans les deux cas, *rumor* semble tenir le point médian de cette axiologie. Naturellement, les frontières que nous traçons ici n'ont rien d'irrévocable, et peuvent même paraître poreuses à plus d'un tire. Dans un nombre non négligeable de cas, le terme renvoyant à la rumeur peut ne pas avoir de contenu strictement rattaché à lui sur le plan syntaxique, même si un discours indirect est développé dans son immédiate proximité : tel, l'extrait célèbre où Tacite développe largement la « longue discussion » née à la mort d'Auguste (*multus sermo*, Tac., *Ann.*, 1.9) et dans lequel *sermo* n'est

[3201] Voir par exemple le fameux *inanis rumor* qui accompagna la réforme des comices électoraux sous Tibère, et que Tacite ne détaille pas, probablement pour des raisons idéologiques – il s'agissait alors de peindre une plèbe dépolitisée, que la mention d'une rumeur, donc d'un signe de réaction, voire d'une action collective, contredit pourtant.

[3202] Voir les références bibliographiques dans le chapitre 6 de ce travail.

[3203] Tac., *Ann.*, 1.15, 2.39, 2.77 (deuxième occ. du passage), 3.9, 3.76, 4.10, 4.11, 4.37, 5.10, 14.22, 15.44, 15.46, 16.2, 16.23 ; *Hist.*, 1.54, 1.85, 1.89, 2.26, 2.41, 2.96, 3.61, 4.38.

[3204] Tac., *Ann.*, 1.9, 1.16, 2.39, 2.82, 3.37, 3.52 ; *Hist.*, 1.12, 2.1, 2.96, 3.54, 4.17 ; *Agr.*, 41 ; *Dial.*, 29. Tac., *Ann.*, 3.6 est plus difficile à classer, et pourrait renvoyer au média même de la rumeur.

[3205] Tac., *Ann.*, 4.38, 4.55 ; *Hist.*, 1.17, 1.34, 1.51, 2.1, 2.8, 3.35, 3.54. Cas plus tangent : Tac., *Hist.*, 3.65.

pas immédiatement développé, mais se trouve *de facto* caractérisé par l'ablatif absolu *plerisque uana mirantibus* qui suit[3206].

ii- Présence d'un complément sous forme d'expansion du nom

Dans les exemples ci-dessus, *rumor*, *fama* et *sermo* pouvaient être qualifiés, même en l'absence de tout complément, de discours narrativisés, car se devinaient à divers degrés à travers eux un contenu, un message, une information, sans que l'ordre et la progression du récit n'en soient troublés : on observe bien la « réduction du discours à l'événement »[3207] propre à cette technique narrative qui fait allusion à des propos sans les laisser réellement résonner dans le récit. Dans le cas dont il va être question ci-dessous, le contenu de la rumeur n'est toujours pas donné comme discours, mais est plus nettement évoqué grâce à des compléments qui caractérisent *rumor*, *fama* et *sermo*. Ceux-ci relèvent de deux catégories d'expansion du nom : des compléments du nom ou, plus rarement, des adjectifs épithètes. Précision importante : nous ne relevons ici que les compléments du nom et adjectifs épithètes qui donnent des indications sur le contenu même de la rumeur. Les nombreuses occurrences de *rumor uulgi* (ou équivalent), par exemple, n'entrent pas dans notre périmètre de réflexion, pas plus que les cas où un de ces trois termes est qualifié de *multus*, d'*acer*, de *constans* ou d'autres adjectifs de cette nature, qui n'offrent aucune perspective sur le contenu discursif de la rumeur et en qualifient plutôt son intensité, son dynamisme, sa vigueur – des propriétés relatives à sa circulation, en somme.

De fait, les adjectifs retenus ici ont une valeur nettement déterminative. Le plus fréquent est *uarius* : celui-ci caractérise un nombre important de rumeurs qui, sur un sujet précis, ne suscitaient pas le consensus, en sorte que, lorsque cet adjectif caractérise un de nos trois substantifs, l'on perçoit que l'échange rumoral était le lieu où s'opposaient deux opinions au sujet d'un événement ou d'une personne, l'une favorable et l'autre défavorable[3208]. Face à ce type de débat dans la foule, Tacite pouvait décider de mettre en pause son récit pour développer, à l'aide de longs discours indirects, les arguments des deux parties, qui prennent alors la forme rhétorique de l'*oratio in utramque partem*[3209]. L'illustration la plus évidente se trouve, une nouvelle fois, dans le tableau des réactions à la mort d'Auguste, qualifiées de *multus sermo* (Tac., *Ann.*, 1.9-10), et dont l'historien nous dit qu'« on [y] exaltait ou dénonçait sa vie de diverses façons (*uarie*) »[3210], avant de laisser effectivement entendre les deux visions contradictoires du principat augustéen. Le modèle rhétorique est sensible à l'articulation entre les deux blocs : *dicebatur contra* (Tac., *Ann.*, 1.10) marque bien cette reconstitution (un peu

---

[3206] *Multus hinc ipso de Augusto sermo, plerisque uana mirantibus quod idem dies accepti quondam imperii princeps et uitae supremus, quod Nolae in domo et cubiculo in quo pater eius Octauius uitam finiuisset* (Tac., *Ann.*, 1.9).

[3207] G. GENETTE 1972 : 191

[3208] Sur ce sujet, Ph. HARDIE 2009 : 559-561 ; Ph. HARDIE 2012 : 288-289.

[3209] Il a appartenu à É. AUBRION de synthétiser « ce que la méthode de l'historien doit à sa formation rhétorique » chez Tacite (E. AUBRION 1985 : 21-30) : il y est largement traité de l'influence de la discussion *in utramque partem* (en part. p. 24-28 ; également B. WALKER 1952 : 148). Plus spécifiquement pour cette forme adoptée par les commentaires anonymes, voir É. AUBRION 1985 : 503-511. Pour l'*oratio in utramquem partem* ou antilogie chez Cicéron, voir S. AUBERT-BAILLOT 2014 (étude sur la correspondance) et C. LEVY 2017 : 320-324 (propos plus généraux sur l'origine de cette pratique).

[3210] *At apud prudentis uita eius uarie extollebatur arguebaturue* (Tac., *Ann.*, 1.9). Sur ce passage comme prototype des *uarius rumor* et *uaria fama*, voir Ph. HARDIE 2009 : 560.

artificielle) de courants d'opinion contradictoires. Plus souvent, le recours à *uarius* n'implique pas que le contenu de ces controverses soit rapporté plus précisément par l'historien : l'adjectif lui-même synthétise le conflit de parole qui parcourt les locuteurs de la rumeur. Ainsi, à propos du droit des Gaulois à briguer les magistratures, l'expression *multus ea super re uariusque rumor* (« sur ce sujet, il y eut une longue rumeur aux positions diverses », Tac., *Ann.*, 11.23) entre très clairement en résonnance avec le *multus hinc ipso de Augusto sermo* né de la mort du prince ; mais là où le second est très longuement exposé, il n'est fait qu'allusion au premier, Tacite préférant se concentrer sur les débats tenus au *consilium principis*[3211] : l'adjectif *uarius* permet à lui seul au lecteur de reconstruire dans son esprit le contenu de la rumeur. Quant aux autres adjectifs, un peu moins fréquents, qui donnent à comprendre plutôt qu'à entendre le message de la rumeur, il s'agit surtout de termes polarisants, permettant de résumer en un mot si les bruits étaient favorables (*secundus*, *clarus*) ou non (*diuersus*, *aduersus*) à tel ou tel événement. C'est essentiellement *rumor*[3212] qui est représenté dans cette catégorie, *fama*[3213] présentant un nombre d'occurrences assez nettement inférieur, et *sermo*[3214] ne donnant dans nos relevés qu'un seul exemple.

L'autre type d'expansion développant de façon concise le contenu d'un bruit est le complément du nom. Celui-ci permettait de donner en un court syntagme le sujet général de la rumeur : telle portait sur la « réconciliation » entre Néron et sa mère (*rumor reconciliationis*, Tac., *Ann.*, 14.4), telle autre sur la « mort » du chef Lingon Julius Sabinus (*fama exitii sui*, Tac., *Hist.*, 4.67), etc. Ce tour est très fréquent avec le substantif *fama*[3215], plus rare avec *rumor*[3216] et très marginal avec *sermo*[3217] ; on peut expliquer ce fait par le besoin d'actualiser *fama* lorsqu'il s'agissait de renvoyer à une rumeur effective, et non au média du bouche-à-oreille, tandis que *sermo(nes)* était ressenti par Tacite comme un terme en lui-même très concret. La caractérisation du message de la rumeur se faisait parfois plus précise qu'un simple nom, lorsque le syntagme complément était un groupe nominal composé de nom + adjectif, à l'image de la rumeur sur « la richesse du royaume » des Suèves (*fama ditis regni*, Tac., *Ann.*, 12.29), entre autres exemples ; parfois, au contraire, elle se révélait d'une plus grande concision encore : en témoigne la « rumeur de principat » (pour traduire mot-à-mot *principatus fama*, Tac., *Hist.*, 4.11) qui auréole en 70 le *capax imperii* Calpurnius Galerianus Piso, fils de C. Pison qui avait conspiré contre Néron, et derrière laquelle il faut naturellement comprendre « la rumeur selon

[3211] *Et studiis diuersis apud principem certabatur* […] (Tac., *Ann.*, 11.23). Pour le rôle du conseil impérial dans cet épisode, voir J. A. CROOK 1975 : 40-41 Le statut ambigu des propos tenus *apud consilium* est souligné par N. P. MILLER dans son étude des « discours dramatiques » chez Tacite (N. P. MILLER 1964 : 284-285).

[3212] Tac., *Ann.*, 3.19 (*uarius*), 3.29 (*secundus*), 11.23 (*uarius*), 15.48 (*clarus*) ; *Hist.*, 1.12 (*ambitiosus*, qui renvoie directement ici à l'action de recommander un candidat), 2.8 (*uarius*), 2.26 (*aduersus*). Voir également Tac., *Ann.*, 3.14, un *uarius rumor* non inclus ici car développé en outre par un discours indirect, lequel se présente très opportunément comme une interrogation double (*uario rumore custos saluti an mortis exactor sequeretur*) : le sémantisme de *uarius* est ici confirmé par la syntaxe.

[3213] Tac., *Ann.*, 14.20 (*uarius*, seul cas où le contenu de la rumeur soit également développé après l'évocation de la *uaria fama*), 16.2 (*diuersus*) ; *Hist.*, 4.51 (*aduersus*) ; *Dial.*, 13 (*pallens*), avec nos remarques *supra*, p. 653-654 sur le syntagme *fama pallens*.

[3214] Tac., *Hist.*, 2.19 (*modestus*).

[3215] Tac., *Ann.*, 2.25, 12.29, 12.40, 15.4, 15.10, 15.33, 15.59 ; *Hist.*, 2.16, 3.78, 4.11, 4.12, 4.62, 4.67 ; *Agr.*, 14, 27, 46 ; *Dial.*, 10. Tour bien vu par Rh. ASH 2007a : 119.

[3216] Tac., *Ann.*, 14.4 ; *Hist.*, 1.13, 1.22, 2.93, 3.45, 4.29.

[3217] Tac., *Hist.*, 1.5, 4.6. On pourrait rajouter ici le cas de *Dial.*, 2, où *sermo* n'est pas complété par un complément du nom mais par un groupe prépositionnel (*ea de re*), dans une construction finalement assez proche.

laquelle il aspirait au principat ». On voit à quel point nous sommes obligés ici de développer l'expression tacitéenne pour la rendre intelligible en français. Ce type de complément du nom sert parfois simplement à faire référence à des événements décrits plus tôt et assure ainsi une transition au récit : c'est le cas des exemples de *fama eius rei* que l'on retrouve çà et là dans notre corpus (Tac., *Ann.*, 12.40, 15.33 ; *Agr.*, 27).

Mentionnons enfin une tournure récurrente à travers toute l'œuvre de Tacite qui n'appartient pas encore au style indirect, mais qui s'en rapproche en rendant sensible avec plus de précision encore le message de la rumeur. Il s'agit de la structure dans laquelle *rumor* ou *sermo* (jamais *fama*) est complété par un participe présent substantivé, souvent un verbe de parole, lequel est lui-même complété par un COD décrivant le contenu des discussions. Ce tour très dense permettait de renvoyer avec une grande brièveté à la fois à la rumeur, à ses locuteurs (via le participe présent au pluriel) et à son contenu. Ainsi en va-t-il pour les *sermones senium atque auaritiam Galbae increpantium* (« les bruits qui blâmaient la vieillesse et l'avarice de Galba », Tac., *Hist.*, 1.5)[3218] en 69 : on saisit dans ces quelques mots les conversations qui courent (*sermones*), le groupe qui en est responsable (les *increpantes*), la teneur générale de leurs propos par le sémantisme d'*increpare*, et l'objet de leur colère, la vieillesse et l'avarice de Galba. Il est assez remarquable que ce type de construction se retrouve principalement dans les *Histoires*, à une exception près située dans la première hexade des *Annales* (Tac., *Ann.*, 4.29). Il ne semble pas absurde de postuler ici une évolution de style, à moins que les rumeurs nées de la guerre civile de 69 n'aient été plus susceptibles que celles de la dynastie julio-claudienne d'être transmises sous cette forme : encore une fois, on constate un double modèle explicatif possible, le premier stylistique, le second historique. Comme ce tour permet de rattacher la rumeur à un groupe bien précis, et que les verbes utilisés sous la forme participiale renvoient pour la plupart des exemples tirés des *Histoires* à des opérations intellectuelles, soulignant ainsi la manière dont tel ou tel ensemble de citoyens pouvait prendre parti pour les différentes factions de cette année troublée, le second modèle constitue peut-être la piste à privilégier.

3. Style indirect…

Avec les rumeurs rapportées au style indirect, il ne s'agit plus de faire comprendre, mais bien de faire entendre le message circulant par le canal de la voix publique. Comment définir le style indirect ? La question a amplement été traitée par R. UTARD dans son étude sur le discours indirect chez les historiens latins[3219], où l'autrice propose de distinguer le « discours indirect », réservé à d'amples développements oratoires d'au moins trois propositions, du « style indirect » qui comprend, en plus de celui-ci, des mentions plus courtes de propos ou de pensées[3220]. Cette typologie met en valeur la diversité des propos rapportés de façon indirecte

[3218] Autre exemple avec *sermo* : *uariis, ut sunt hominum ingenia, sermonibus moderationem laudantium aut constantiam requirentium* (Tac., *Hist.*, 4.6). Avec *rumor* également en Tac., *Ann.*, 4.29 (*simul uulgi rumore territus robur et saxum aut parricidarum poenas minitantium*) ; *Hist.*, 1.13 (*rumoribus nihil silentio transmittentium*), 1.22 (*rumore senium Galbae et iuuentam Othonis computantium*). Cette tournure n'est pas propre chez lui aux rumeurs, puisqu'elle se retrouve avec des termes renvoyant à des clameurs, cf. *supra*, p. 133 et les passages en Tac., *Hist.*, 2.41, 4.34 ou *Dial.*, 13.

[3219] Voir en particulier R. UTARD 2004 : 31-62.

[3220] À moins de trois propositions, R. UTARD utilise les termes de « citation indirecte » (jusqu'à deux propositions, focalisées sur le point central) et d'« expression indirecte » (une seule proposition), cf. R. UTARD 2004 : 41 et suiv.

chez Tacite, et donc des rumeurs dont le contenu est livré au lecteur : celles-ci s'étendent de la simple infinitive raccrochée à *rumor* à de véritables *orationes* constituant de vrais morceaux rhétoriques indépendants et détachables du récit. À partir de quand considérer que le récit bascule dans le style indirect ? Il faut qu'il y ait une proposition subordonnée[3221] ; rappelons ici qu'il y a proposition dès qu'on constate une prédication, c'est-à-dire l'attribution de propriétés à des êtres ou objets. Les propositions dépendant directement du terme introducteur sont qualifiées dans la suite de cette partie de proposition de « rang 1 » : ce sont celles qui seraient des indépendantes au style direct. Elles sont principalement représentées par des infinitives, mais parfois par des propositions au subjonctif, parfois encore par des circonstancielles, également au subjonctif, rapportant les paroles ou pensées d'un personnage ; nous aurons l'occasion de voir quelques exemples de ces dernières, qui rendent floue la ligne de démarcation entre discours et récit (autrement dit entre voix du narrateur et voix des personnages). Les propositions dépendant de ces phrases de « rang 1 » sont donc de « rang 2 » (et éventuellement 3, 4, etc.). Pour estimer la longueur d'un passage au style indirect, on se fondera dans ce travail sur le nombre de propositions de rang 1 : cette approche permet, plus finement que le nombre de mots ou de lignes occupées par tel ou tel morceau, d'estimer la longueur par le nombre d'informations qui sont données.

i- ... *dépendant de* rumor, fama *et* sermo

Principalement de *rumor*[3222], de *fama*[3223] dans moins de cas, et de *sermo*[3224] à titre exceptionnel et, à vrai dire, unique, dépendent des passages au style indirect de longueur et de d'importance variables, qu'il s'agit à présent d'approcher selon les différents critères dont nous disposons. Leur taille, d'abord, mesurée selon le principe énoncé plus haut. La grande majorité des propos rapportés par le truchement de ces trois termes sont brefs : ils s'étendent sur une ou deux propositions de rang 1, guère plus. Particulièrement exemplaires à ce titre sont les structures fréquentes où *rumor* ou *fama* est sujet d'un verbe de diffusion et est développé par une ou deux propositions infinitives, selon le modèle de la rumeur qui accusa Néron d'avoir chanté lors du grand incendie de Rome de 64 : *peruaserat rumor ipso tempore flagrantis urbis inisse eum domesticam scaenam et cecinisse Trioanum excidium* (« une rumeur s'était répandue selon laquelle, au moment même où la ville brûlait, il était monté sur sa scène personnelle pour chanter le sac de Troie […] », Tac., *Ann.*, 15.39)[3225]. Ici, deux informations bien délimitées sont données, en deux propositions infinitives coordonnées, simples et au reste parallèles de structure. Quoique la tournure laisse syntaxiquement entendre le discours collectif, qui est reformulé par le narrateur, on ne peut pas dire qu'il y ait ici une transcription particulièrement expressive des propos. Ce point est illustré par un petit fait stylistique assez révélateur, le zeugme syntaxique en Tac., *Ann.*, 1.69, à l'occasion de la narration des difficultés souffertes lors de la campagne de Germanie de Germanicus. Tacite écrit en effet : *peruaserat interim circumuenti exercitus fama et infesto Germanorum agmine Gallias peti* (« pendant ce temps, le

[3221] R. UTARD 2004 : 33-35.

[3222] Tac., *Ann.*, 1.4, 1.5, 2.55, 3.14, 4.1, 4.24, 4.46, 4.54, 6.23, 6.36, 13.6, 14.11, 15.15 (les deux occurrences), 15.39 ; 15.73 ; *Hist.*, 1.29, 1.34, 3.25, 3.62, 4.54 ; *Agr.*, 43.

[3223] Tac., *Ann.*, 1.5, 1.70, 3.44, 4.67, 6.30, 11.19, 13.1, 13.54, 15.65 ; *Hist.*, 1.66, 1.41, 4.34, 4.54 ; *Germ.*, 34.

[3224] Tac., *Hist.*, 5.25.

[3225] Passages analogues, principalement avec *rumor*, en Tac., *Ann.*, 2.55, 4.46, 6.23, 13.54, 15.15 (deuxième occurrence du chapitre), 15.39 ; *Hist.*, 3.69, 4.54 ; *Agr.*, 34.

bruit s'était répandu que l'armée avait été entourée et que les Gaules étaient gagnées par une armée de Germains hostiles », Tac., *Ann.*, 1.69). Deux structures différentes sont ici mises en place, un développement de *fama* par une expansion du nom (*circumuenti exercitus*), qui ressortit au discours narrativisé, comme vu plus haut, puis une infinitive rapportant le message porté par ce bruit. Il n'est pas nécessaire de voir un effet rhétorique très poussé dans cette phrase, au reste assez anecdotique, bien au contraire : il devait sembler naturel de mettre sur le même plan ces deux développements syntaxiques, qui apportent environ la même quantité d'information. C'est dire si, d'une part, les catégories de notre étude sont parfois poreuses : ces instances réduites de style indirect se distinguent assez peu du discours narrativisé. La concision tacitéenne se chargera parfois de réduire à sa portion congrue les propos rapportés, à l'instar de l'ablatif absolu qui apparaît dans la même narration des expéditions contre les Germains de 15 : *impositae dein legiones, uagante fama submersas* (« on fait ensuite embarquer les légions, alors que le bruit circulait qu'elles avaient été submergées », Tac., *Ann.*, 1.70). Impossible de faire plus bref que ce mot esseulé, *submersas* (concision difficile à rendre en français), citation mutilée d'un discours à peine encore perceptible dans la lente inertie du récit[3226].

À l'opposé se situe un certain nombre de textes pour lesquels on est fondé à parler de « discours indirect » et non plus de « style indirect » ; mais cela tient à nos yeux moins à la longueur du discours rapporté qu'à son expressivité[3227]. Certes, quelques exemples de rumeurs se développent dans un espace exceptionnel au sein du texte. On pense ici aux *uarii rumores* du début des *Annales* (Tac., *Ann.*, 1.4), dans lesquels la foule juge et critique les potentiels successeurs à Auguste, et qui s'étendent sur douze propositions de rang 1, ou encore les *sermones* qui naissent chez les Bataves contre la guerre opposée par leurs chefs aux Romains (Tac., *Hist.*, 5.25) : ceux-ci sont longs de neuf propositions. Mais de tels exemples sont isolés, pour *rumor*, *fama* et *sermones* du moins ; par ailleurs, se concentrer sur la seule longueur empêche de percevoir que la véritable scission ne se fait pas tant entre discours rapportés longs et discours rapportés brefs, mais bien plutôt entre discours factuels et discours expressifs. De fait, la rumeur sur les projets d'assassinat d'Agrippine l'Aînée par Tibère, quoique longue de trois propositions (de rang 1), ce qui n'est pas négligeable, rapporte simplement trois constats : on prépare la mort d'Agrippine ; l'assassinat ne peut pas être public ; on cherche une occasion plus discrète[3228]. Trois énoncés des plus expositifs, pour reprendre la caractérisation linguistique utilisée plus tôt. D'une tonalité tout autre, et pourtant également longue de trois propositions, est la rumeur accueillant avec froideur le meurtre du Canninéfate Gannascus en 47, commandité par Corbulon : dans ce passage à peine plus étendu se succèdent une interrogation rhétorique, une proposition au futur et un système hypothétique stylistiquement

[3226] Même phénomène à propos de la rumeur selon laquelle Agricola avait été empoisonné (deux mots seulement pour le discours rapporté) : *augebat miserationem constans rumor ueneno interceptum*, Tac., *Agr.*, 43, avec l'interprétation de cette brièveté chez W. RIES 1969 : 66.

[3227] Le critère de la taille en ligne du discours donné par R. UTARD (R. UTARD 2004 : 45) ne semble pas à ce titre le plus pertinent pour étudier les discours indirect des rumeurs, à l'inverse de celui, certes plus subjectif, de l'expressivité du discours, comme nous allons essayer de le démontrer. N. P. MILLER 1964 s'intéresse, lui, au « dramatic speech », catégorie qui recouvre assez largement celle des « discours expressif » dont nous parlons (défini comme particulièrement « rhetorical » et opposé aux « factual summaries », cf. p. 280-281).

[3228] *Inde rumor parari exitium / neque id imperatorem palam audere, / secretum ad perpetrandum quaeri*, Tac., *Ann.*, 4.54.

très élaboré et extrêmement concis[3229]. La ligne de partage n'est donc pas nécessairement à situer dans le critère de la taille des propos rapportés, mais bien plutôt de leur tonalité. Dans ce dernier exemple, le discours est vigoureux et coloré, principalement du fait de divers marqueurs syntaxiques : interrogations et exclamations indirectes, vocabulaire marquant ou imagé, effets stylistiques, présence d'adverbes de phrase comme *quippe*, *proinde*, etc. Tous ces éléments traduisent la plus grande implication affective des locuteurs dans la rumeur, qui dépasse le simple stade de la constatation ; inutile, toutefois, de s'attarder sur ces différents procédés expressifs, qui se constatent facilement à la lecture de Tacite, et dont certains exemples sont analysés dans les chapitres 6 et 7 de la thèse.

Il semble naturel de vouloir superposer à cette dichotomie entre « citation indirecte » et « discours indirect » (tous deux définis par leur expressivité ou non) celle à laquelle nous avons abouti entre des rumeurs informatives, porteuses d'une nouvelle, et les rumeurs normatives, où s'élabore un jugement sur l'actualité ou sur un individu. Cela se révèle pertinent jusqu'à un certain point. En effet, il est bien vrai que toutes les rumeurs non expressives, celles que nous classerions comme « citations indirectes », appartiennent à la catégorie des rumeurs informatives. Tacite semble ainsi rendre dans son récit le rôle très concret de ces bruits, qui agissaient comme un mécanisme parallèle d'acquisition et de diffusion de l'information : l'efficace syntaxique, la présence d'un nombre réduit de propositions bien délimitées, essentiellement déclaratives et sans recherche stylistique trop marquée, rend ici la finalité toute concrète de ce phénomène. Cependant, la réciproque de notre affirmation ne se vérifie pas : toutes les rumeurs expressives ne peuvent pas être considérées comme normatives, même si les deux longs morceaux mentionnés plus haut (Tac., *Ann.*, 1.4 et *Hist.*, 5.25) relèvent de cette catégorie. Il existe en effet un ensemble non minime de textes où une rumeur transmettant une information – et non un commentaire – se révèle particulièrement vive. Ce phénomène apparaît notamment dans des contextes tendus où les bruits publics jouent un rôle inhabituellement central, aux yeux de l'historien ; des contextes, donc, où le besoin de dramatisation pouvait se faire sentir de façon plus pressante. La crise du 15 janvier 69 est particulièrement révélatrice de cet aspect. Les deux rumeurs qui circulèrent coup sur coup lors de cette journée sont toutes les deux des bruits informatifs : la première rapporte la salutation impériale d'Othon dans les *castra praetoria* (Tac., *Hist.*, 1.29), la seconde la prétendue mort du même Othon (Tac., *Hist.*, 1.34). La première tout particulièrement, quoique composée seulement de deux propositions, et qui plus est de deux infinitives, *a priori* peu expressives, ressort pourtant avec beaucoup d'emphase du récit : *adfertur rumor rapi in castra incertum quem senatorem, mox Othonem esse qui raperetur* (« une rumeur est rapportée selon laquelle on emporte au camp un sénateur, on ne sait trop qui ; bientôt c'est Othon qu'on emporte », Tac., *Hist.*, 1.29). En l'absence d'interrogatives ou d'exclamatives, c'est d'une part la disposition des deux propositions de style indirect qui crée l'expressivité, grâce au chiasme doublé du polyptote de *rapere* (*rapi senatorem* // *Othonem raperetur*) ; cette figure souligne l'incertitude de la situation et l'arrivée à un rythme échevelé des informations dans un contexte où se fait sentir l'imminence du danger, ce que

[3229] *It apud quosdam sinistra fama. Cur hostem conciret ? / Aduersa in rem publicam casura ; / sin prospere egisset, formidolosum paci uirum insignem et ignauo principi praegrauem*, Tac., *Ann.*, 11.19. On voit ici que toutes les rumeurs n'étaient pas à ranger dans la catégorie des discours « peu expressifs », comme semble le faire un peu rapidement R. UTARD 2004 : 133, quand bien même l'on ne prendrait en compte que les passages introduits par *rumor*, *fama* et *sermo*.

traduisent, d'autre part, des indices lexicaux tels que l'indéfini *incertum quem Senatorem* ou l'adverbe temporel *mox*. La deuxième proposition, en particulier, montre bien comment la stricte diffusion d'informations, qui ne sont ici nullement débattues, jugées ou commentées, pouvait fournir le cadre à des propos rapportés expressifs : la structure *Othonem esse qui* opère une thématisation du sujet extrêmement marquée, presque mimétique d'une certaine maladresse ou de l'inertie propre à ce média[3230] ; elle permet de désigner l'identité d'Othon comme l'information importante amenée par la deuxième vague de la rumeur. Il est seulement question ici d'échange de nouvelles ; mais selon le cadre dans lequel celui-ci prenait place, il pouvait tout à fait se constituer en un morceau très expressif de style indirect. Cet exemple n'est pas isolé, et d'autres extraits témoignent des diverses façons dont les discours de rumeurs informatives pouvaient être mis en valeur[3231].

Pour conclure cette partie sur les développements en style indirect que sont susceptibles de recevoir les trois dénominations spécifiques de la rumeur, il convient de mentionner une construction qui se situe à la limite de nos catégories : les circonstancielles au subjonctif exprimant la pensée ou les propos du locuteur, ici de la foule. On trouve en effet, après *rumor* seulement, des cas de circonstancielles en *tamquam*[3232] ou *quod*[3233] qui développent clairement le contenu de la rumeur. On note ici que Tacite n'a pas recours à de simples propositions infinitives, sans que la nuance de sens semble importante[3234]. Ces occurrences, très minoritaires, rendent en tout cas très friable la distinction entre discours narrativisé et style indirect. Par leur incorporation dans le cadre du récit, malgré le subjonctif témoigne de propos rapportés, et par leur contenu assez simple, ces exemples sont à rattacher aux rumeurs informatives développées avec concision par le narrateur.

[3230] On comparera avec une thématisation comparable dans deux passages, le premier qui renvoie à une rumeur, mais sans utilisation d'une dénomination spécifique : *ubi Caesarem esse, qui grassaretur, pernotuit* (Tac., *Ann.*, 13.25). Le second ne présente pas un bruit à proprement parler, mais plutôt des pensées : *subit recordatio illos esse qui nuper Bedriaci uictoriae temperassent* (Tac., *Hist.*, 3.31). Il serait intéressant de creuser cette piste et d'étudier plus largement cette construction en *esse qui* pour voir si elle est spécifique aux propos collectifs et aux phénomènes rumoraux.

[3231] On pense par exemple à Tac., *Ann.*, 15.65, un passage de style indirect d'une seule proposition de rang 1, mais de cinq propositions au total (quatre de rang 2), et où le vocabulaire choisi pour rapporter la rumeur selon laquelle le tribun Subrius Flavus voulait profiter de la conjuration de Pison pour installer Sénèque au pouvoir fait penser à un décalque ou une parodie de décision officielle (*fama fuit Subrium Flauum […] destinauisse ut post occisum opera Pisonis Neronem Piso quoque interficeretur tradereturque imperium Senecae*). Tac., *Hist.*, 4.54 met en avant une *fama* également informative dont le message s'étend sur quatre propositions (de rang 1 et 2) et présente une déclarative, une circonstancielle de temps et un système hypothétique. Voir encore Tac., *Ann.*, 3.44.

[3232] *Nec ideo [Artabanus] absecedebat, ni contractis legionibus Vitellius et subdito rumore tamquam Mesopotamiam inuasurus metum Romani belli fecisset* (Tac., *Ann.*, 6.36) ; *etenim crebro uulgi rumore [Nero] lacerabatur, tamquam uiros claros et insontis ob inuidiam aut metum extinxisset* (Tac., *Ann.*, 15.73). Notons qu'en Tac., *Ann.*, 14.60, la restitution de la lacune se fonde précisément sur le tour *rumor* + *tamquam*,

[3233] *Seneca aduerso rumore erat quod oratione tali confessionem scripsisset* (Tac., *Ann.*, 14.11).

[3234] Le *tamquam* complétif, en particulier après des noms/verbes de parole et de pensée, est généralement analysé comme une évolution de la langue à l'époque impériale, par imitation de l'utilisation complétive en *quasi*, cf. A. ERNOUT & Fr. THOMAS 2002 : 390-391 par. 382 : étude détaillée et références complémentaires chez C. BODELOT 2011, qui analyse ce glissement de sens de *tamquam* (en réalité perceptible avant le latin impérial) et suggère que cette structure garde une couleur plus subjective que la simple infinitive. Pour *quod*, on peut l'expliquer par l'utilisation de cette tournure après les verbes d'éloge et de blâme (cf. A. ERNOUT & Fr. THOMAS 2002 : 297-299 par. 304-305), notamment dans le passage cité ci-dessus (Tac., *Ann.*, 14.11 : *aduersus rumor* présente ici un sémantisme proche de celui d'un verbe comme *accuso*).

ii- … dépendant d'un autre terme : des discours indirects normatifs aux rumeurs syntactisées

Nous avons voulu cette étude de la syntaxe des rumeurs parfaitement exhaustive pour les trois dénominations spécifiques, mais on ne saurait oublier, comme il a été démontré plus tôt, qu'une partie très importante des rumeurs est introduite par d'autres types de termes. Comment ceux-ci se construisent-ils ? Constatons en premier lieu que le même empan de constructions se retrouve avec ces verbes et ces substantifs, associés eux aussi à du discours narrativisé ou à du discours indirect. Inutile de trop s'attarder sur le discours narrativisé, qui offre les mêmes spécificités qu'avec *rumor*, *fama* ou *sermo* : certains termes seuls peuvent être considérés comme du discours narrativisé « pur », telle la longue rumeur qui, quatre ans durant entre 84 et 88, réclama le retour d'Agricola aux affaires, et dont contenu n'est dévoilé que par allusion à l'*os uulgi* ou aux comparaisons qui s'y jouent entre les différents généraux de cette époque[3235] ; d'autres entrent dans la même catégorie, mais dévoilent davantage le message de la rumeur, placée avant ou après eux, à l'image des *uoces* qui servent à synthétiser les propos des soldats d'Hordeonius Flaccus[3236] ; d'autres enfin donnent une vision plus détaillée encore des échanges oraux, mais ne relèvent pas du style indirect faute de laisser les propos rapportés s'organiser en propositions subordonnées, se contentant de les reformuler comme part de la narration[3237].

Le cas des passages au style indirect rattachés à d'autres termes que *rumor*, *fama* ou *sermo* est plus intéressant : aussi le détaillerons-nous plus avant, en nous focalisant sur la petite soixantaine d'extraits où une rumeur est ainsi décrite sans aucun recours à l'un des trois substantifs spécifiques, de façon à bien isoler les phénomènes propres à ces caractérisations imagées de la rumeur et à éviter toute ambiguïté ou confusion quant à leur construction. Si, encore une fois, on y retrouve la même diversité dans la manière de rapporter les propos au style indirect, la répartition entre les différentes techniques de discours indirect est, elle, radicalement autre qu'avec *rumor*, *fama* et *sermo*. Commençons par relever les points communs. Tout d'abord, la reprise des propos à l'aide d'une circonstancielle causale en *quod* ou en *quia* au subjonctif ou avec une « complétive » en *tamquam* se retrouve également pour ces dénominations, avec des verbes de tout contenu sémantique[3238]. Cependant, il est bien plus fréquent de lire des morceaux au style indirect à proprement parler. À les parcourir selon la triple grille de lecture mise en œuvre plus haut – longueur, expressivité, type de rumeur –, le contraste avec les résultats observés pour *rumor*, *fama* et *sermo* est saisissant. Premièrement, les rumeurs qui relèvent avec le plus d'évidence de la catégorie de la « citation indirecte », par leur brièveté et leur manque d'expressivité, sont marginales, là où elles étaient dominantes pour les trois substantifs spécifiques : ici, elles représentent une ostensible minorité au sein du corpus sélectionné, sont plus présentes dans les *Histoires* que dans les *Annales*, et apparaissent surtout

[3235] *Ita cum damna damnis continuarentur atque omnis annus funeribus et cladibus insigniretur, poscebatur ore uulgi dux Agricola, comparantibus cunctis uigorem, constantiam et expertum bellis animum cum inertia et formidine aliorum* (Tac., *Agr.*, 41).

[3236] *His inter se uocibus instinctos flammauere insuper adlatae a Vespasiano litterae* (Tac., *Hist.*, 4.24).

[3237] C'est par exemple le cas de la jactance des Gaulois qui se querellent à l'idée de suivre la révolte batave, en 70 : *nondum uictoria, iam discordia erat, aliis foedera, quibusdam opes uirisque aut uetustatem originis per iurgia iactantibus* (Tac., *Hist.*, 4.69). Cette synthèse de Tacite recourt à la structure *iactare* + COD, qui appartient à la catégorie du discours narrativisé mais donne une image plus précise du message de la rumeur.

[3238] Tac., *Ann.*, 1.46 (*incusare quod*), 1.76 (*trahere quia*), 12.8 (*inridere quod*) ; *Hist.*, 1.52 (*uocare quod*), 4.20 (*excusare tamquam*).

en lien avec des verbes expositifs (*adfirmare*, *adseuerare*, *credere*, *ferre*, *loqui*, *perhibere*, *referre*) ou avec les verbes de diffusion *uulgare*/*crebrescere*/*pernotescere*[3239]. Comme on pouvait s'y attendre, ces cas de rumeurs rapportées au style indirect de façon concise et non expressive sont quasi-exclusivement des rumeurs informatives, avec trois notables exceptions (Tac., *Ann.*, 6.37, *Hist.*, 2.27 et 4.20). La superposition de l'axe informatif-normatif avec l'axe « citation indirecte »-« discours indirect », selon les catégories de R. UTARD est donc toujours opérante, quoique non extensible à la totalité des cas.

L'autre pôle est donc constitué par les *discours* indirects, c'est-à-dire par de véritables morceaux oratoires, marqués par leur expressivité et leur longueur ; il est donc majoritaire pour le cas des rumeurs introduites par des dénominations non spécifiques. Le nombre important d'occurrences nous impose de constituer une nouvelle distinction à l'intérieur de cet ensemble, entre des termes (principalement des verbes) de parole, après lesquels l'apparition du discours indirect est attendue, et les mots qui prennent une connotation discursive seulement par l'adjonction d'une proposition infinitive ou d'une interro-exclamative indirecte. En réalité, eu égard à la grande diversité des situations que l'on trouve chez Tacite, cette dichotomie a toutes les chances de se transformer en un gradient, le long duquel s'échelonneront les différents cas. De nombreux verbes de parole donnent lieu à de vrais développements oratoires, certains ramassés en une ou deux propositions (de rang 1) particulièrement vivaces[3240], d'autres beaucoup plus longues[3241] et se donnant à lire comme une pause discursive au sein du récit, sans grande différence avec les discours indirects rattachés à des individualités. À la différence des verbes relevés pour les cas de passages brefs au style indirect, ceux des listes cités en note sont beaucoup plus chargés sémantiquement, et ne relèvent presque jamais du simple acte expositif (noter tout de même *loqui* en Tac., *Hist.*, 1.50). Qu'ils traduisent une posture, souvent agressive, de la part du locuteur collectif de la rumeur, comme *culpare*, *incusare* ou *rogitare*, qu'ils dénotent une couleur émotionnelle associés aux propos rapportés, à l'image de *maerere*, *miserari* ou *queri*/*questus*, ou qu'ils renvoient enfin à la sonorité menaçante des échanges, en particulier par l'utilisation de *fremere*, l'implication des faiseurs de rumeur dans ce type de bruit est bien plus évidente que pour les cas de citation indirecte. Encore une fois, ce n'est pas tant la longueur du discours rapporté qui est importante ici que son expressivité. En témoigne qu'un verbe comme *fremere* peut générer des discours indirects très brefs ou très longs, mais tous d'un style très animé. Il n'y a guère de solution de continuité entre, d'une part, les plaintes que roulent les soldats insoumis au commandement de C. Dillius Vocula en 70[3242], murmures que rendent menaçants le sémantisme du syntagme *non se ultra […] toleraturos*, et d'autre part les onze propositions (de rang 1) qui composent le long frémissement hostile des soldats d'Hordeonoius Flaccus contre leur chef, dans un contexte proche (Tac., *Hist.*, 4.24). Quoique

[3239] Voir les passages Tac., *Ann.*, 1.23 (*pernotescere*), 2.39 (*uulgare*), 2.60 (*perhibere*), 3.7 (*uulgare*), 6.28 (*adseuerare* et *credere*), 6.37 (*interpretari*), 11.11, 12.39, 12.68 (*uulgare* pour les trois), 13.25 (*pernotescere*) ; 14.8 (*pernotescere*) ; *Hist.*, 1.26 (*uulgare*), 2.27 (*iactare*), 2.67 (*crebrescere*), 3.1 (*referre*), 3.25 (*loqui*), 4.20 (*excusare*), 4.38 (*credere*), 4.78 (*ferre*), 5.9 (*uulgare*) ; *Germ.*, 2 (*adfirmare*).

[3240] Tac., *Ann.*, 1.17 (*agitare*), 3.1 (*rogitare*), 3.37 (*displicere*), 6.35 (*uox*, *stimulare*), 14.51 (*adseuerare*), 16.29 (*miserari*) ; *Hist.*, 1.50 (*maerere*), 2.6 (*fremere*), 2.66 (*abnuere*), 2.69 (*fremere*), 4.35 (*fremere*, *queri*).

[3241] Tac., *Ann.*, 1.46 (*incusare*), 2.41 (*reputare*), 3.17 (*questus*), 3.45 (*fremere*), 15.6 (*extollere*) ; *Hist.*, 1.50 (*loqui*), 2.28 (*fremere*, *iactare*), 2.44 (*fremere*), 4.24 (*fremere*), 4.75 (*culpare*).

[3242] *Plures quam iussum erat profecti palam in agmine fremebant, non se ultra famem, insidias legatorum toleraturos*, Tac., *Hist.*, 4.35.

la première ne s'étende que sur une proposition et que la seconde fasse partie des plus longues rumeurs tacitéennes, il n'y a là qu'une différence de degré, et non de nature. Ces deux textes, comme les autres cités en note, sont liés par leur expressivité, c'est-à-dire par la fréquence des interro-exclamatives, des tournures emphatiques ou impératives, etc., ainsi que par leur nature normative, pour la plupart : en effet, de même que les citations indirectes représentent majoritairement des rumeurs où s'échangent des nouvelles, de même les véritables discours indirects se révèlent être plutôt[3243] des expressions de jugement – déploration, bravades, menaces, marques d'enthousiasme.

En se déplaçant vers l'autre pôle, l'on s'intéresse à des discours indirects tout aussi expressifs, mais générés par des termes qui ont moins à voir, à première vue, avec la parole. Les occurrences forment un ensemble d'une douzaine d'exemples environ[3244]. Pour une partie d'entre eux, le discours indirect est encore nettement rattaché à un verbe ou à un substantif qui, par la seule présence d'une infinitive ou d'une interrogative indirecte, prend la couleur d'un verbe déclaratif. C'est évident avec un verbe comme *inridere* par exemple. Les constructions habituelles de ce verbe impliquent un discours narrativisé, soit en construction intransitive[3245], soit avec un complément, direct ou indirect[3246]. L'adjonction d'un discours indirect rapportant une rumeur confère à ce verbe un sémantisme discursif qu'il ne possédait pas aussi nettement avant : voilà ce qui se passe lors des funérailles d'Auguste, lorsqu'une partie de la foule moque la présence sécuritaire des soldats, fournissant l'occasion d'un discours indirect particulièrement ironique[3247]. Le même phénomène s'observe pour des verbes dont on tire sans trop de difficulté une couleur déclarative, bien que celle-ci ne leur soit pas attachée en propre[3248]. Encore plus frappants sont les cas où le terme introducteur semble totalement dépourvu d'une dimension orale. Les occurrences chez Tacite se constituent de surcroît autour de noms : s'il n'était pas inusuel qu'un constituant autre que verbal produise un discours indirect[3249], ces constructions étaient dans la pratique moins fréquentes, et, couplées au sémantisme non discursif du substantif auquel elles étaient rattachées, elles participaient assurément à générer un certain effet de surprise. Dans notre corpus, ce sont principalement des noms de sentiments, au reste surtout présents dans les *Annales* ; ils traduisent l'affectivité à

[3243] Seule exception, le cas de la rumeur accusant Néron d'avoir empoisonné Burrus en 62 (Tac., *Ann.*, 14.51) tient plus de l'information-accusation, et entre pourtant dans la catégorie du discours indirect par sa longueur (quatre propositions de rang 1 et 2) et sa construction complexe (une subordonnée et une citation directe à l'intérieur du discours indirect).

[3244] Tac., *Ann.*, 1.8, 1.49, 2.2, 3.5, 3.11, 15.1, 15.13, 15.29 ; *Hist.*, 4.21, 4.62, 4.69. Ces cas sont donc plus fréquents dans les *Annales* que dans les *Histoires*, y compris proportionnellement ; c'était déjà le cas pour la catégorie précédente. On pourrait formuler l'hypothèse d'une évolution du style de Tacite vers ces tournures très expressives, et syntaxiquement très raffinées : la recherche de la plus grande concision, du point de sophistication le plus avancé, est ici patente.

[3245] Voir par exemple *et ille irridens, « Sane », inquit, « cum mula pepererit »*, Suét., *Galb.*, 4.

[3246] Par exemple *Caesar autem mihi inridere uisus est « quaeso » illud tuum*, Cic., *Att.*, 12.6.

[3247] *Die funeris milites uelut praesidio stetere, multum inridentibus qui ipsi uiderant quique a parentibus acceperant diem illum crudi adhuc seruitii et libertatis inprospere repetitae, cum occisus dictator Caesar aliis pessimum, aliis pulcherrimum facinus uideretur : nunc senem principem, longa potentia, prouisis etiam herendum in rem publicam opibus, auxilio scilicet militari tuendum, ut sepultura eius quieta foret*, Tac., *Ann.*, 1.8. *Inridere* semble introduire le discours indirect *senem principem tuendum*.

[3248] Voir Tac., *Ann.*, 3.5 (*comparare*, et une rumeur particulièrement longue, douze propositions de rang 1), 15.1 (*aegre tolerare*) ; *Hist.*, 4.21 (*culpam uertere*)

[3249] Voir les remarques de R. UTARD chez les historiens latins en général (R. UTARD 2004 : 126) et chez Tacite en particulier, qui affectionne tout particulièrement ce tour (R. UTARD 2004 : 157).

l'œuvre dans les discours rumoraux rapportés : le désir (*cupido*, Tac., *Ann.*, 1.49), la honte (*pudor*, Tac., *Ann.*, 2.2), le désespoir (*desperatio*, Tac., *Ann.*, 15.13), l'émotion en général (*animorum motus*, Tac., *Ann.*, 15.29), le sentiment de déshonneur (*infamia*, Tac., *Hist.*, 4.62), celui de rivalité (*aemulatio*, Tac., *Hist.*, 4.69)[3250]. Les affects en jeu font que c'est tout naturellement que ces six rumeurs sont normatives et très expressives. Cette technique de représentation permettait ainsi à Tacite d'insister sur les passions à l'œuvre dans le jugement formulé par la foule grâce à la rumeur – les jugements d'aristocrate sur la nature passionnelle du *uulgus* ne sont jamais bien loin.

Ainsi arrive-t-on à l'extrémité de notre axe, occupée par plusieurs cas remarquables où l'on peine à rattacher le discours indirect à un terme en particulier. Une illustration assez simple se trouve dans le passage où Tacite décrit la tension presque irrespirable sensible dans « toute la ville » (*omnis ciuitas*) au début du procès de Pison, en 20[3251]. Celle-ci se caractérise en un discours indirect, dont la nature orale est confirmée par la caractérisation ultérieure de la rumeur comme *uox*, discours « flottant » car ne semblant pas développer un constituant précis du texte, surtout à partir de sa deuxième partie (*satin cohiberet…*). Cependant, le discours rapporté peut se révéler beaucoup plus conséquent et expressif que dans ce passage. Entre plusieurs exemples[3252], prenons les propos attribués aux soldats de Petilius Cerialis, qui entrent dans Trèves en frémissant de fureur contre cette colonie rebelle. Les paroles menaçantes des légions prennent ostensiblement la forme d'une rumeur (elles sont échangées dans la foule, hors de toute officialité, sans locuteur déterminé, etc.) ; toutefois, aucun terme ne vient thématiser en amont ou en aval ce bruit, ni une dénomination spécifique (*sermo*, par exemple), ni une formule plus expressive (*fremere*, *uoces*…). Le seul élément qui signale la rumeur comme telle est la présence d'un discours indirect massif, long (8 propositions de rang 1, 2 de rang 2), rendu expressif par de multiples effets stylistiques (anaphore, interrogatives oratoires, jussifs)[3253].

[3250] Cette liste ressemble d'ailleurs aux passions qu'Aristote recommande de faire naître dans l'auditoire au moment de la péroraison (cf. Arist., *Rhét.*, 3.19, 1419b), citant la pitié, l'indignation, la colère, la haine, l'envie, l'émulation et l'ἔρις. Sur l'influence d'Aristote dans le déploiement des passions au sein de l'historiographie ancienne, voir D. S. LEVENE 1997 : 129-130.

[3251] *Post quae [Drusum redientem] reo L. Arruntium, P. Vinicium, Asinium Gallum, Aeserninum Marcellum, Sex. Pompeium patronos petenti iisque diuersa excusantibus, M'. Lepidus et L. Piso et Liuineius Regulus adfuere, arrecta omni ciuitate, quanta fides amicis Germanici, quae fiducia reo ; satin cohiberet ac premeret sensus suos Tiberius. Haud alias intentior populus plus sibi in principem occultae uocis aut suspicacis silentii permisit*, Tac., *Ann.*, 3.11.

[3252] On lira également un passage très proche en Tac., *Ann.*, 4.70 (déploration de la population romaine au moment du procès de Sabinus sous Tibère) : long discours indirect expressif (4 propositions de rang 1) qui n'est introduit que par l'évocation du regroupement d'une foule, sans mention de la prise de parole (*et quidam regrediebantur ostentabantque se rursum id ipsum pauentes quod timuissent. Quem enim diem uacuum poena […]*). Il faut également mentionner un passage un peu particulier, pour lequel il n'est pas certain que l'on soit fondé à parler de rumeur (Tac., *Ann.*, 13.57) : un long discours indirect rattaché de façon assez lâche aux peuplades germaniques des Hermundures et des Chattes et qui développe le « sentiment religieux » (*religio*) qui explique que ces peuples entrent en guerre pour le contrôle d'un fleuve d'où l'on tirait du sel. Il s'agit sans doute de convictions largement partagées, peut-être transmises oralement dans un mode d'échange analogue aux rumeurs. Le passage peut d'ailleurs être lu comme une utilisation de discours oraux comme source du récit, cf. *supra*, p. 690-691.

[3253] *Cerialis postero die coloniam Treuirorum ingressus est, auido milite eruendae ciuitatis. Hanc esse Classici, hanc Tutoris patriam ; horum scelere clausas caesasque legiones. Quid tantum Cremonam meruisse ? Quam e gremio Italiae raptam quia unius noctis moram uictoribus attulerit. Stare in confinio Germaniae integram sedem spoliis exercituum et ducum caedibus ouantem. Redigeretur praeda in fiscum : ipsis sufficere ignis et rebellis coloniae ruinas, quibus tot castrorum excidia pensarentur*, Tac., *Hist.*, 4.72.

Dans ces exemples, l'incorporation de la rumeur, normative à chaque fois, dans le récit procède plutôt par le discours indirect lui-même que par les substantifs ou verbes utilisés par Tacite. Au contraire, ce sont les infinitives et les interrogatives-exclamatives indirectes qui matérialisent le discours rapporté, certes exprimé par la voix narrative mais qui ne lui appartient pas en propre. En d'autres termes, les rumeurs que nous voyons ici, ainsi que celles évoquées au paragraphe précédent, sont bien plus « syntactisées » que « sémantisées » ou « thématisées » : elles sont œuvre de la syntaxe du texte plutôt que du sémantisme des termes introducteurs. Cet axe rumeurs sémantiques / rumeurs syntaxiques est une bonne manière de résumer les résultats auxquels l'ultime sous-partie de l'étude des « mots de la rumeur » nous a permis d'aboutir. Il illustre bien la diversité des moyens dont disposait Tacite pour faire entendre la voix des rumeurs dans son œuvre. Le choix de rapporter ou non le message véhiculé par tel ou tel bruit public, la manière de le faire, plus ou moins thématisée, le degré de précision dans la relation du discours, tout cela n'est jamais innocent chez Tacite. Il s'agit à chaque fois de donner un éclairage bien particulier aux propos de la foule, de leur donner plus ou moins d'autonomie et de liberté. En ce sens, chez Tacite, la syntaxe des bruits publics *est* un instrument politique : elle engage une vision du monde social tout aussi importante que les mots employés[3254].

[3254] Cf. nos remarques dans la conclusion générale.

Bibliographie

Éditions & commentaires de Tacite utilisés

ASH R. 2007, *Histories. Book 2*, Cambridge, Cambridge University Press.

— 2018, *The Annals of Tacitus: Book 15*, Cambridge, Cambridge University Press.

CHILVER G. E. F. & TOWNEND G. B. 1985, *A Historical Commentary on Tacitus'"Histories" IV and V*, Oxford, Clarendon Press.

CHILVER G. E. F. 1979, *A Historical Commentary on Tacitus'"Histories" I and II*, Oxford, Clarendon Press.

DAMON C. 2003, *Histories. Book 1*, Cambridge, Cambridge University Press.

FURNEAUX H. 1951, *The Annals of Tacitus. Vol. II, Books XI-XVI*, Oxford, Clarendon Press.

— 1962, *The Annals of Tacitus. Vol. I, Books I-VI*, Oxford, Clarendon Press.

GOELZER H. 1921, *Histoires*, Paris, Les Belles Lettres.

— 1923-1927, *Annales*, Paris, Les Belles Lettres.

GOELZER H. & BORNECQUE H. 2003[7], *Dialogue des orateurs*, Paris, Les Belles Lettres.

GOODYEAR Fr. R. D. 1972, *The Annals of Tacitus: Books 1-6. Volume I, Annals 1.1-54*, Cambridge, Cambridge University Press.

— 1981, *The annals of Tacitus: Books 1-6. Volume II, Annals 1.55-81 and Annals 2*, Cambridge, Cambridge University Press.

GRIMAL P. 1991, *Tacite. Œuvres complètes*, Paris, Gallimard.

GÜNGERICH R. & HEUBNER H. 1980, *Kommentar zum Dialogus des Tacitus*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht.

HEUBNER H. 1963-1982, *P. Cornelius Tacitus, Die Historien*, Heidelberg, Carl Winter.

KOESTERMANN E. 1963-1968, *Cornelius Tacitus. Annalen*, Heidelberg, Carl Winter.

MALLOCH S. J. V. 2013, *The Annals of Tacitus: Book 11*, Cambridge, Cambridge University Press.

MAYER R. 2001, *Tacitus, Dialogvs de Oratoribvs*, Cambridge, Cambridge University Press.

OGILVIE R. M. & RICHMOND I. 1967, *Cornelii Taciti de vita Agricolae*, Oxford, Clarendon Press.

PERRET J. 2010[7], *La Germanie*, Paris, Les Belles Lettres.

RIVES J. B. 2002, *Tacitus. Germania*, Oxford, Clarendon Press.

SAINT-DENIS E. DE 2003[8], *Vie d'Agricola*, Paris, Les Belles Lettres.

WELLESLEY K. 1972, *Cornelius Tacitus. The Histories. Book III*, Sydney, Sydney University Press.

WOLFF E. 1914, *P. Cornelii Taciti Historiarum libri qui supersunt*, Berlin, Weidmann.

WOODMAN A. J. 2017, *The Annals of Tacitus: Books 5 and 6*, Cambridge, Cambridge University Press.

WOODMAN A. J. & MARTIN R. H. 1989, *The Annals of Tacitus: Book 4*, Cambridge, Cambridge University Press.

— 1996, *The Annals of Tacitus: Book 3*, Cambridge, Cambridge University Press,.

WOODMAN A. J. 2018, *The Annals of Tacitus: Book 4*, Cambridge, Cambridge University Press.

WOODMAN A. J. & KRAUS Chr. S. 2014, *Tacitus. Agricola*, Cambridge, Cambridge University Press.

WUILLEUMIER P. 2010-2019[8], *Annales*, Paris, Les Belles Lettres.

WUILLEUMIER P., LE BONNIEC H., & HELLEGOUARC'H J. 1987-1992, *Histoires*, Paris, Les Belles Lettres.

Études critiques

Les abbréviations sont celles de *L'Année Philologique*.

ABBOTT Fr. FR. 1963a, « The Theater as a Factor in Roman Politics under the Republic », *Society and politics in ancient Rome. Essays and sketches*, New York, Biblo & Tannen, p. 100-112.

— 1963b, « Literature and the Common People of Rome », *Society and politics in ancient Rome. Essays and sketches*, New York, Biblo & Tannen, p. 159-184.

ACHARD G. 1991, *La communication à Rome*, Paris, Les Belles Lettres.

ADAM J.-M. 2017[4], *Les textes : types et prototypes*, Paris, Armand Colin.

ALDRETE Gr. S. 1999, *Gestures and Acclamations in Ancient Rome*, Baltimore, John Hopkins University Press.

ALDRIN Ph. 2003, « Penser la rumeur : une question discutée des sciences sociales », *Genèses*, 50, p. 126-141.

— 2005, *Sociologie politique des rumeurs*, Paris, Presses Universitaires de France.

ALEXANDRE R., GUERIN Ch., & JACOTOT M. (éd.) 2012, *Rubor et pudor : vivre et penser la honte dans la Rome ancienne*, Paris, Éditions Rue d'Ulm.

ALFÖLDI A. 1935, *Insignien und Tracht der römischen Kaiser*, Munich, Bruckmann.

ALFÖLDY G. 2000, « Das Heer in der Sozialstruktur des Römischen Kaiserreiches », dans G. ALFÖLDY, Br. DOBSON & W. ECK (éd.), *Gedenkschrift E. Birley*, Stuttgart, Franz Steiner, p. 33-57.

ALFÖLDY G., DOBSON Br., & ECK W. (éd.) 2000, *Kaiser, Heer und Gesellschaft in der römischen Kaiserzeit: Gedenkschrift für Eric Birley*, Stuttgart, Franz Steiner.

ALLARD J.-N. & MONTLAHUC P. 2018, « La construction genrée des émotions dans les mondes grec et romain », *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, 47, p. 23-43.

ALLPORT G. W. & POSTMAN L. J. 1947, *The Psychology of Rumor*, New York, Henry Holt.

ANDRE J.-M. 1990, « Die Zuschauerschaft als sozialpolitischer Mikrokosmos zur Zeit des Hochprinzipats », dans J. BLÄNSDORF, J.-M. ANDRE & N. FICK (éd.), *Theater und Gesellschaft im Imperium Romanum*, Tubingue, Francke, p. 165-173.

— 1994, « Sénèque et les problèmes de la ville », *Ktèma*, 19, p. 145-154.

ANTOINE F. (éd.) 1894, *Lettres de Caelius à Cicéron : VIIIe livre des « Lettres familières »*, Paris, Armand Colin.

AQUIEN M. & MOLINIE G. 1996, *Dictionnaire de rhétorique et de poétique*, Paris, Librairie générale française.

ARENA M. E. 2011, *Praeteritae carmina vitae: pietre e parole di Numidia (Numidia meridionale)*, Rome, L'Erma di Bretschneider.

ARENA P. 2007, « "Turba quae in foro litigat, spectat in theatris" (Sen. cons. ad Marc. 11, 2) : osservazioni sull'utilizzo del sostantivo "turba" in Seneca, Tacito e Svetonio », dans E. LO CASCIO & G. MEROLA (éd.), *Forme di aggregazione nel mondo romano*, Bari, Edipuglia, p. 13-30.

ASH Rh. 1998, « Waving the White Flag: Surrender Scenes at Livy 9.5–6 and Tacitus, Histories 3.31 and 4.62 », *G&R*, 45, p. 27-44.

— 1999, *Ordering Anarchy: Armies and Leaders in Tacitus' Histories*, Londres, Duckworth.

— 2002, « Epic Encounters? Ancient Historical Battle Narratives and the Epic Tradition », dans D. S. LEVENE & D. P. NELIS (éd.), *Clio and the Poets: Augustan Poetry and the Traditions of Ancient Historiography*, Leiden ; Boston, Brill, p. 253-273.

— 2006, « Following in the Footsteps of Lucullus? Tacitus's Characterisation of Corbulo », *Arethusa*, 39, p. 355-375.

— 2007b, « Tacitus and the Battle of Mons Graupius: a Historiographical Route Map ? », dans J. MARINCOLA (éd.), *A Companion to Greek and Roman Historiography*, Oxford ; Malden, Blackwell, p. 434-440.

— 2009, « Fission and Fusion: Shifting Roman Identities in the "Histories" », dans A. J. WOODMAN (éd.), *The Cambridge Companion to Tacitus*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 85-99.

— 2010a, « Fighting Talk: Dillius Vocula's Last Stand (Tacitus Histories 4.58) », dans D. PAUSCH (éd.), *Stimmen der Geschichte: Funktionen von Reden in der antiken Historiographie*, Berlin ; New York, De Gruyter, p. 211-231.

— 2010b, « "Tarda moles ciuilis belli" : the Weight of the Past in Tacitus' "Histories" », dans C. DAMON, Br. W. BREED, A. Fr. ROSSI (éd.), *Citizens of Discord*, Oxford, Oxford University Press, p. 119-131.

— 2015, « At the End of the Rainbow. Nero and Dido's Gold (Tacitus Annals 16.1-3) », dans Rh. ASH, J. MOSSMAN & F. B. TITCHENER (éd.), *Fame and Infamy: Essays for Christopher Pelling on Characterization in Greek and Roman Biography and Historiography*, Oxford, Oxford University Press, p. 269-283.

ASSMANN J. 2010, *La Mémoire culturelle : Écriture, souvenir et imaginaire politique dans les civilisations antiques*, D. MEUR (trad.), Paris, Aubier.

AUBERT-BAILLOT S. 2014, « L'influence de la disputatio in utramque partem sur la correspondance de Cicéron », *VL*, p. 21-39.

AUBRION É. 1985, *Rhétorique et histoire chez Tacite*, Metz, Université de Metz, Centre de recherche Littérature et spiritualité.

— 1991, « L'eloquentia de Tacite et sa fides d'historien », dans W. HAASE (éd.), *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt II, 33.4*, Berlin ; New York, De Gruyter, p. 2597-2688.

AUERBACH E. 1968, *Mimésis : la représentation de la réalité dans la littérature occidentale*, C. HEIM (trad.), Paris, Gallimard.

AUSTIN J. L. 1970, *Quand dire, c'est faire : How to do Things with Words*, G. LANE (trad.), Paris, Seuil.

AUSTIN N. J. E. & RANKOV B. N. 1995, *Exploratio: Military and Political Intelligence in the Roman World from the Second Punic War to the Battle of Adrianople*, Londres, Routledge.

AUTIN L. 2015, « Rumour as a Literary Device in Tacitus », *Histos Working Papers*, 2015.04.

— 2017, « Virtus et Fortuna : le général et l'armée au combat chez Tacite », *VL*, 195-196, p. 207-231.

AUTIN L., BOUZIDI K., KRAIF O., & SORBA J. 2016, « "Sine nomine uulgus" : étude des profils combinatoires des noms de la foule à partir d'un corpus arboré latin », dans D. MAYAFFRE, C. POUDAT, L. VANNI, V. MAGRI & P. FOLLETTE (éd.), *Statistical Analysis of Textual Data. Proceedings of 13th International Conference on Statistical Analysis of Textual Data. 7-10 June 2016 - Nice*, Nice, CNRS - Université Nice Sophia Antipolis, 1, p. 389-400.

AYGON J.-P. 1994, « L'Ecphrasis et la notion de description dans la rhétorique antique », *Pallas*, 41, p. 41-56.

BAAR M. 1990, *Das Bild des Kaisers Tiberius bei Tacitus, Sueton und Cassius Dio*, Stuttgart, Teubner.

BACK K. W. 1988, « Metaphors for Public Opinion in Literature », *The Public Opinion Quarterly*, 52, p. 278-288.

BADEL Chr. 2006, « "Pars populi integra" : clientèle et régulation sociale chez Tacite », dans M. MOLIN (éd.), *Les régulations sociales dans l'Antiquité*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, p. 71-84.

— 2012, « Lecture sonore des débats du Sénat (IIè siècle av. J.-C. - IIè siècle ap. J.-C.) », dans M. T. SCHETTINO & S. PITTIA (éd.), *Les sons du pouvoir dans les mondes anciens*, Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté, p. 135-152.

BAIER Th. 2010, « Die Darstellung der Masse in der römischen Literatur », *Aevum*, 84, p. 161-176.

BAKHTINE M. M. 1978, *Esthétique et théorie du roman*, D. OLIVIER (trad.), Paris, Gallimard.

BALDWIN B. 1972, « Women in Tacitus », *Prudentia*, 4, p. 83-102.

— 1979, « The acta diurna », *Chiron*, 9, p. 189-203.

— 1983, *Suetonius*, Amsterdam, Adolf M. Hakkert.

BARBIER F. & BERTHO-LAVENIR C. 2009, *Histoire des médias : de Diderot à internet*, Paris, Armand Colin.

BARDON H. 1944, « Le silence, moyen d'expression », *RÉL*, 21, p. 112-120.

BARNES T. D. 1998, *Ammianus Marcellinus and the Representation of Historical Reality*, Ithaca, Cornell University Press.

BARON Chr. 2010, « Autorité, auctorialité, commencement », dans E. BOUJU (éd.), *L'autorité en littérature : Genèse d'un genre littéraire en Grèce*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, p. 85-94.

BARONI R. 2007, *La tension narrative : suspense, curiosité et surprise*, Paris, Seuil.

BARRETT A. 1996, *Agrippina: Mother of Nero*, London, Batsford.

— 2002, *Livia: First Lady of Imperial Rome*, New Haven, Yale University Press.

— 2015[2], *Caligula: the Abuse of Power*, Londres, Routledge.

BARROWS S. 1990, *Miroirs déformants : réflexions sur la foule en France à la fin du XIXe siècle*, S. LE FOLL (trad.), Paris, Aubier.

BARTHES R. 1970, « L'ancienne rhétorique », *Communications*, 16, p. 172-223.

BASTOMSKY S. J. 1992, « Tacitus, "Annals" 14, 64, 1: Octavia's Pathetic Plea », *Latomus*, 51, p. 606-610.

BAUMAN R. A. 1994, « Tanaquil-Livia and the Death of Augustus », *Historia*, 43, p. 177-188.

BAYET J. 1967, *Mélanges de littérature latine*, Rome, Edizione di storia e letteratura.

BECCHI Fr. 2001, « Τύχη : storia di un nome », dans S. BIANCHETTI (éd.), dans S. BIANCHETTI, E. GALVAGNO, A. MAGNELLI, G. MARASCO, G. MARIOTTA & I. MASTROROSA (éd.), *Ποίκιλμα : studi in onore di Michele R. Cataudella*, La Spezia, Agorà, p. 111-127.

BECQ DE FOUQUIERES L. 1869, *Les jeux des anciens : leur description, leur origine, leurs rapports avec la religion, l'histoire, les arts et les moeurs*, Arras ; Paris, Reinwald.

BEHRISCH L. 1996, « Die acta diurna: eine römische Staatszeitung? », *Altertum*, 41, p. 55-68.

BENFERHAT Y. 2011, *Du bon usage de la douceur en politique dans l'œuvre de Tacite*, Paris, Les Belles Lettres.

BENOIST St. 1997, « L'espace urbain de Rome, comme lieu d'encadrement de la foule au premier siècle de l'Empire », dans A. LEMENOREL & A. CORBIN (éd.), *La rue, lieu de sociabilité ? Rencontres de la rue : actes du colloque de Rouen, 16-19 novembre 1994*, Mont-Saint-Aignan, Publications de l'Université de Rouen, p. 215-223.

— 1999, *La fête à Rome au premier siècle de l'Empire : recherches sur l'univers festif sous les règnes d'Auguste et des Julio-Claudiens*, Bruxelles, Latomus.

— 2001, « Le prince, la cité et les événements : l'année 68-69 à Rome », *Historia*, 50, p. 279-311.

— 2005, *Rome, le prince et la Cité : pouvoir impérial et cérémonies publiques : Ier siècle av.-début du IVe siècle apr. J.-C*, Paris, Presses Universitaires de France.

BENVENISTE É. 1969, *Le vocabulaire des institutions indo-européennes. 2, Pouvoir, droit, religion*, Paris, Éditions de Minuit.

BERANGER J. 1960, « La prévoyance (providentia) impériale et Tacite, Annales I, 8 », *Hermes*, 88, p. 475-492.

— 1979, « L'abdication de l'empereur romain », *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 123, p. 357-379.

BERARD Fr. 1991, « Tacite et les inscriptions », dans W. HAASE (éd.), *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt II, 33.4*, Berlin ; New York, De Gruyter, p. 3007-3050.

— 1992, « Territorium legionis : camps militaires et agglomérations civiles aux premiers siècles de l'empire », *CCGG*, 3, p. 75-105.

— 1993, « Vikani, kanabenses, consistentes : remarques sur l'organisation des agglomérations militaires romaines », dans A. CALDI, A. DONATI & G. POMA (éd.), *L'epigrafia del viliaggio*, Faenza, Fratelli Lega, p. 61-90.

— 2006, « "Arcana", "incerta", "occulta", "subdola" ou l'histoire cachée chez Tacite », dans H. OLIVIER, P. GIOVANNELLI-JOUANNA & Fr. BERARD (éd.), *Ruses, secrets et mensonges chez les historiens grecs et latins : actes du colloque tenu les 18-19 septembre 2003*, Lyon, Centre d'études romaines et gallo-romaines, Université Jean-Moulin, Lyon III, p. 113-129.

— 2012, « Le rapport au temps et ses enjeux dans les premiers livres des "Annales" », *RÉL*, 90, p. 252-274.

BERCHEM D. VAN 1939, *Les distributions de blé et d'argent à la plèbe romaine sous l'empire*, Genève, Georg & Cie.

BERENGER-BADEL A. 2002, « La circulation de l'information d'après la correspondance de Pline le Jeune avec Trajan », dans J. ANDREAU & C. VIRLOUVET (éd.), *L'information et la mer*, Rome, École Française de Rome, p. 219-231.

— 2004, « Le contrôle des gouverneurs de province sous le Haut-Empire », dans L. FELLER (éd.), *Contrôler les agents du pouvoir*, Limoges, Pulim, p. 127-146.

— 2012, « Des provinces vers Rome et de Rome vers les provinces : la transmission de l'information dans l'Empire romain », dans F. BRIZAY (éd.), *Les formes de l'échange*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, p. 187-198.

BERNSTEIN N. W. 2013, *Ethics, Identity, and Community in Later Roman Declamation*, Oxford, Oxford University Press.

— 2016, « "Omnibus patemus insidiis": Elite Vulnerability in Major Declamations 11 », dans M. T. DINTER, Ch. GUERIN & M. MARTINHO (éd.), *Reading Roman Declamation: the Declamations ascribed to Quintilian*, Berlin ; New York, De Gruyter, p. 253-265.

BERRINO N. Fr. 2004, « Dalla Tanaquilla di Livio alla Livia di Tacito », *Invigilata Lucernis*, 26, p. 15-32.

BERTOCCHI A. & ORLANDINI A. 1994, « L'emploi distributif des indéfinis latins alius et singuli », *Faits de langues*, 2, p. 41-48.

BESSE J.-M. 2004, « Quatre notes conjointes sur l'introduction de l'hodologie dans la pensée contemporaine », *Les Carnets du paysage*, 10, p. 26-33.

BESSONE L. 1980, « Nero nuntiis magis et rumoribus quam armis depulsus », *NAC*, 9, p. 219-236.

BETTINI M. 2008a, *Voci: antropologia sonora del mondo antico*, Turin, Giulio Einaudi.

— 2008b, « Weighty Words, Suspect Speech: Fari in Roman Culture », *Arethusa*, 41, p. 313-375.

BETTS E. 2011, « Towards a Multisensory Experience of Movement in the City of Rome », dans R. LAURENCE & D. J. NEWSOME (éd.), *Rome, Ostia, Pompeii*, Cambridge, Oxford University Press, p. 118-132.

BIELMAN SANCHEZ A., COGITORE I., & KOLB A. (éd.) 2016, *Femmes influentes dans le monde hellénistique et à Rome : IIIe siècle av. J.-C.-Ier siècle apr. J.-C.*, Grenoble, ELLUG.

BILINSKI Br. 1964, « Intorno alla semasiologia del termine "vulgus" », dans A. GUARINO & L. LABRUNA (éd.), *Synteleia : Vincenzo Arangio-Ruiz*, Napoli, Jovene, 2, p. 722-730.

BILLERBECK M. 1991, « Die dramatische Kunst des Tacitus », dans W. HAASE (éd.), *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt II, 33.4*, Berlin ; New York, De Gruyter, p. 2752-2771.

BILLORE M. & SORIA M. (éd.) 2011, *La rumeur au Moyen Âge : du mépris à la manipulation (Ve-XVe siècle)*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes.

BIRLEY A. R. 2000, « The Life and Death of Cornelius Tacitus », *Historia*, 49, p. 230-247.

BIVILLE Fr. 1996a, « La voix signifiante », dans J. DANGEL & Cl. MOUSSY (éd.), *Les structures de l'oralité en latin*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, p. 147-154.

— 1996b, « Niveaux de voix et relations spatiales : énonciation, lexique et syntaxe », dans A. BAMMESBERGER & Fr. HEBERLEIN (éd.), *Akten des VIII. internationalen Kolloquiums zur lateinischen Linguistik*, Heidelberg, Carl Winter, p. 125-137.

— 1996c, « "Sophos" uniuersi clamamus (Pétrone 40, 1) : Acclamations grecques et latines dans les loisirs des Romains », dans J.-M. ANDRE, J. DANGEL & P. DEMONT (éd.), *Les loisirs et l'héritage de la culture classique*, Bruxelles, Latomus, p. 310-318.

BJUR H. & MALMBERG S. 2011, « Movement and Urban Development at two City Gates in Rome: the Porta Esquilina and Porta Tiburtina », dans R. LAURENCE & D. J. NEWSOME (éd.), *Rome, Ostia, Pompeii*, Cambridge, Oxford University Press, p. 361-385.

BLAGG Th. F. C. 2000, « The Architecture of the Legionary "principia" », dans R. J. BREWER (éd.), *Roman Fortresses and their Legions*, Londres ; Cardiff, Society of Antiquaries of London / National Museums & Galleries of Wales, p. 139-147.

BLOCH M. 2012, *Réflexions d'un historien sur les fausses nouvelles de la guerre*, Paris, Allia.

BLONSKI M. 2017, « Les sordes dans la vie politique romaine : la saleté comme tenue de travail ? », *Dossier : S'habiller, se déshabiller dans les mondes anciens*, Paris, EHESS, p. 41-56.

BLOOMER W. M. 2007, « Roman Declamation: The Elder Seneca and Quintilian », dans W. J. DOMINIK & J. HALL (éd.), *A Companion to Roman Rhetoric*, Malden, Blackwell, p. 297-306.

BLUMENTHAL P. 2006, « De la logique des mots à l'analyse de la synonymie », *Langue francaise*, 150, p. 14-31.

BODELOT C. 2011, « La grammaticalisation de lat. TAMQVAM (SI) + verbe fini : de l'origine corrélative comparative à l'emploi complétif », *BSL*, 106, p. 263-291.

DEN BOEFT J., DRIJVERS J. W., DEN HENGST D., & TEITLER H. C. (éd.) 2008, *Philological and Historical Commentary on Ammianus Marcellinus XXVI*, Leiden ; Boston, Brill.

— (éd.) 2012, *Philological and Historical Commentary on Ammianus Marcellinus XXVIII*, Leiden ; Boston, Brill.

BOISSELLIER St. 2011, « La circulation réticulaire de l'information en milieu rural: historiographie et pistes de réflexion », dans M. BILLORE & M. SORIA (éd.), *La rumeur au Moyen Âge : du mépris à la manipulation (Ve-XVe siècle)*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, p. 249-278.

BONNEFOND-COUDRY M. 1989, *Le Sénat de la République romaine de la guerre d'Hannibal à Auguste : pratiques délibératives et prise de décision*, Rome, École française de Rome.

— 2004, « Loi et société : la singularité des lois somptuaires de Rome », *CCGG*, 15, p. 135-171.

BOQUET D. & NAGY P. 2016, « Pour une histoire intellectuelle des émotions. Introduction », *L'Atelier du Centre de recherches historiques. Revue électronique du CRH*.

BORDAS É., BAREL-MOISON C., BONNET G., DERUELLE A., & MERCANDIER-COLARD C. 2006, *L'analyse littéraire : notions et repères*, Paris, Armand Colin.

BORGO A. 1976, « Aspetti della psicologia di massa in Lucano ed in Tacito », *Vichiana*, 5, p. 243-257.

BORLANDI M., BOUDON R., CHERKAOUI M., & VALADE B. (éd.) 2005, *Dictionnaire de la pensée sociologique*, Paris, Presses Universitaires de France.

BOSC O. 2010, « Gustave Le Bon, un mythe du xxe siècle ? », *Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle*, 28, p. 101-120.

BOUCHAREB A. 2011, « Vitruve : temples et lumière », *CEA*, p. 325-342.

BOUDON R. & BOURRICAUD Fr. 2011, *Dictionnaire critique de la sociologie*, Paris, Presses Universitaires de France.

BOURDIEU P., CHAMBOREDON J.-C., & PASSERON J.-Cl. (éd.) 2005[5], *Le métier de sociologue : préalables épistémologiques*, Berlin ; New York, Mouton de Gruyter.

BOURNEUF R. & OUELLET R. 1972, *L'univers du roman*, Paris, Presses Universitaires de France.

BOVO E. (éd.) 2015, *La foule*, Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté.

BOWERSOCK Gl. W. 1993, « Tacitus and the Province of Asia », dans T. J. LUCE & A. J. WOODMAN (éd.), *Tacitus and the Tacitean tradition*, Princeton, Princeton University Press, p. 3-10.

BOWMAN A. K. 1998, *Life and Letters on the Roman Frontier: Vindolanda and Its People*, New York, Routledge.

BRADLEY K. R. (éd.) 1978, *Suetonius' Life of Nero: an Historical Commentary*, Bruxelles, Latomus.

BREEBAART A. B. 1974, « Volk en soldaten. Sociale historie en massa-psychologie bij Tacitus », *Lampas*, 7, p. 378-393.

— 1987, *Clio and Antiquity: History and Historiography of the Greek and Roman World*, Hilversum, Verloren.

BREIJ B. M. C. 2015, *The Son suspected of Incest with his Mother: Major Declamations, 18-19*, Cassino, Edizioni Università di Cassino.

BRETON E. 1870[3], *Pompeia*, Paris, L. Guerin.

BRIQUEL D. 1980, « Sur le mode d'exécution en cas de parricide et en cas de perduellio », *MEFRA*, 92, p. 87-107.

BRISCOE J. 1981, *A Commentary on Livy. T. 2, Books XXXIV-XXXVII*, Oxford, Clarendon press.

BROKOFF J. (éd.) 2008, *Die Kommunikation der Gerüchte*, Göttingen, Wallstein.

BRUNT P. A. 1960, « Tacitus on the Batavian revolt », *Latomus*, 19, p. 494-517.

— 1966, « The Roman Mob », *P&P*, 35, p. 3-27.

— 1980, « Free Labour and Public Works at Rome », *JRS*, 70, p. 81-100.

BÜCHNER K. 1964, *Studien zur römischen Literatur. Band IV, Tacitus und Ausklang*, Stuttgart, Franz Steiner.

— 1965, « Galba, ein Anachronismus », dans Cl. BAUER, L. BOEHM & M. MÜLLER (éd.), *Speculum historiale : Geschichte im Spiegel von Geschichtsschreibung und Geschichtsdeutung*, Fribourg ; Munich, Karl Alber, p. 7-17.

CADIOU Fr. 2018, *L'armée imaginaire : les soldats prolétaires dans les légions romaines au dernier siècle de la République*, Paris, Les Belles Lettres.

CAIRE E. 2012, « Le bruit des assemblées : Athènes, Sparte, Tarente », dans M. T. SCHETTINO & S. PITTIA (éd.), *Les sons du pouvoir dans les mondes anciens*, Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté, p. 71-96.

CALAME Cl. 2017, *La tragédie chorale : poésie grecque et rituel musical*, Paris, Les Belles Lettres.

CAMERON A. 1964, « The Roman Friends of Ammianus », *JRS*, 54, p. 15-28.

CANCIK H. & SCHNEIDER H. (éd.) 1996-2003, *Der neue Pauly: Enzyklopädie der Antike*, Stuttgart, J.B. Metzler.

CANETTI E. 1966, *Masse et puissance*, R. ROVINI (trad.), Paris, Gallimard.

CANEVARO L. G. 2018, *Women of Substance in Homeric Epic: Objects, Gender, Agency*, Oxford, Oxford University Press.

CARDONNOY É. L. DU 2005, « Canetti : une résistance "modèle" à Freud ? », *Savoirs et clinique*, 6, p. 67-73.

CARRE R. 1999, « Othon et Vitellius, deux nouveaux Néron ? », dans J.-M. CROISILLE, R. MARTIN & Y. PERRIN (éd.), *Neronia V. Néron : histoire et légende*, Bruxelles, Latomus, p. 152-181.

CARRIE J.-M. 2003, « "Nihil habens praeter quod ipso die uestiebatur" : comment définir le seuil de pauvreté à Rome ? », dans Fr. CHAUSSON & É. WOLFF (éd.), *« Consuetudinis amor » : fragments d'histoire romaine (IIe-VIe siècles) offerts à Jean-Pierre Callu*, Roma, L'Erma di Bretschneider, p. 71-102.

CASALI S. 2018, « Imboscate notturne nell'epica romana », dans Á. CHANIOTIS (éd.), *La nuit : imaginaire et réalités nocturnes dans le monde gréco-romain. Neuf exposés suivis de discussions*, Vandoeuvres, Fondation Hardt, p. 209-256.

CAVARZERE A. (éd.) 1983, *Marco Celio Rufo. Lettere (Cic. fam.1.VIII); in appendice: I frammenti delle orazioni*, Brescia, Paideia.

CEAUSESCU Gh. 1991, « Réflexions sur la question des sources de Tacite dans les Histoires », *StudClas*, 27, p. 71-76.

CHAMPLIN E. 2003, *Nero*, Cambridge, Harvard University Press.

CHANTRAINE P. 2009[2], *Dictionnaire étymologique de la langue grecque : histoire des mots*, Paris, Klincksieck.

CHARLESWORTH M. P. 1927, « Livia and Tanaquil », *CR*, 41, p. 55-57.

CHASSIGNET M. (éd.) 2003, *L'annalistique romaine*, Paris, Les Belles Lettres.

CHAUMONT M.-L. 1976, « L'Arménie entre Rome et l'Iran I : De l'avènement d'Auguste à l'avènement de Dioclétien », dans H. TEMPORINI-VITZTHUM & W. HAASE (éd.), *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt II, 9.1*, Berlin ; New York, De Gruyter, p. 71-194.

CHAUSSERIE-LAPREE J. 1969, *L'expression narrative chez les historiens latins. Histoire d'un style*, Paris, De Boccard.

CHAUVOT A. 1999, « Rumeur et pouvoir au Bas-Empire : l'affaire Gallus », dans Fr. REUMAUX (éd.), *Les oies du Capitole, ou les raisons de la rumeur*, Paris, CNRS, p. 57-65.

CHRISSANTHOS St. G. 2004, « Freedom of Speech and the Roman Republican Army », dans I. SLUITER & R. ROSEN (éd.), *Free Speech in Classical Antiquity*, Leiden ; Boston, Brill, p. 341-367.

CHRISTES J. 1990, « Elemente der Mündlichkeit in der taciteischen Erzählung der Ermordung Agrippinas (Ann. 14.1-13) », dans Gr. VOGT-SPIRA (éd.), *Strukturen der Mündlichkeit in der römischen Literatur*, Tubingue, Narr, p. 129-143.

CIZEK E. 1977, *Structures et idéologie dans « Les Vies des douze Césars » de Suétone*, Bucarest ; Paris, Editura academiei ; Les Belles Lettres.

— 1988, « La poétique cicéronienne de l'histoire », *BAGB*, 1, p. 16-25.

— 1995, *Histoire et historiens à Rome dans l'Antiquité*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon.

— 2007, « Le "populisme" de Vitellius et le philhellénisme », dans Y. PERRIN (éd.), *Neronia VII. Rome, l'Italie et la Grèce : hellénisme et philhellénisme au premier siècle ap. J.-C.*, Bruxelles, Latomus, p. 82-93.

CLAIRE L. 2014, « "De ratione scribendae historiae" : modèles et contre-modèles antiques selon Famiano Strada », dans A. BOUSCHARAIN & D. JAMES-RAOUL (éd.), *Rhétorique, stylistique et poétique (Moyen Âge-Renaissance)*, Pessac, Presses Universitaires de Bordeaux, p. 119-129.

CLARK M. 1995, « Did Thucydides invent the Battle Exhortation? », *Historia*, 44, p. 375-376.

CLAVEL-LEVEQUE M. 1984, *L'Empire en jeux : espace symbolique et pratique sociale dans le monde romain*, Paris, Éditions du Centre national de la recherche scientifique.

CLEMENT-TARANTINO S. 2006, *Fama ou la renommée du genre : recherches sur la représentation de la tradition dans l'Enéide*, Thèse de doctorat soutenue à l'Université de Lille, 2006.

— 2007, « Fama ou la renommée du genre », *L'information litteraire*, 59, p. 42-48.

CLOUD J. D. 1971, « Parricidium, from the lex Numae lo the lex Pompeia de parricidiis », *ZRG*, 88, p. 1–66.

COGITORE I. 1990, « Mancipii unius audacia (Tacite, Annales, II,39,1) : le faux Agrippa Postumus face au pouvoir de Tibère », *RÉL*, 78, p. 123-135.

— 2002a, *La légitimité dynastique d'Auguste à Néron à l'épreuve des conspirations*, Rome, École française de Rome.

— 2002b, « Morale et action dans le premier livre des Histoires de Tacite », *VL*, 167, p. 45-53.

— 2011, *Le doux nom de liberté : histoire d'une idée politique dans la Rome antique*, Bordeaux, Ausonius.

— 2012a, « Les rumeurs politiques sont-elles des bruits dans les "Annales" de Tacite ? », dans M. T. SCHETTINO & S. PITTIA (éd.), *Les sons du pouvoir dans les mondes anciens*, Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté, p. 399-416.

— 2012b, « Manipulations du temps dans les Annales de Tacite », *VL*, 185, p. 126-140.

— 2013, « Tacite et Germanicus : le choix de la mémoire », *CCGG*, 24, p. 157-174.

— 2014, « De l'Agricola aux Annales : une préfiguration de Germanicus dans le portrait d'Agricola ? », dans O. DEVILLERS (éd.), *Les « opera minora » et le développement de l'historiographie tacitéenne*, Bordeaux, Ausonius, p. 149-162.

COGITORE I. & AUTIN L. 2020 [sous presse], « Muliebriter fremere ? Le discours féminin dans les Annales de Tacite », dans M. BELLISSIME, P. DUCHENE & V. HOLLARD (éd.), *Actes du séminaire de recherche Historiographies Antiques*, Bordeaux, Ausonius.

COGITORE I. & FERRETTI G. 2014, « L'histoire face à la rhétorique : un défi à relever. Présentation », *Exercices de rhétorique*, 3.

COHEN B. 1984, « Some neglected ordines. The apparitorial status-groups », dans Cl. NICOLET (éd.), *Des ordres à Rome*, Paris, Publications de la Sorbonne, p. 23-60.

COHN A. 1884, *Quibus ex fontibus S. Aurelii Victoris et libri de Caesaribus et Epitomes undecim capita priora fluxerint*, Berolini, Arthur Cohn Verlag & Antiquariat.

COLLIN X. 2000, « Commerçants itinérants et marchands sédentaires dans l'Occident romain », dans E. LO CASCIO (éd.), *Mercati permanenti e mercati periodici nel mondo romano: atti degli Incontri capresi di storia dell'economia antica, Capri, 13-15 ottobre 1997*, Bari, Edipuglia, p. 149-160.

COMBES R. 1966, *Imperator : recherches sur l'emploi et la signification du titre d'imperator dans la Rome républicaine*, Paris, Presses Universitaires de France.

COOK J. D. 1965, *The « Stichus » of Plautus: An Introduction and Elementary Commentary*, Bedford College.

CORBETT Ph. 1986, *The scurra*, Edimbourg, Scottish Academic Press.

CORBIER M. 1987, « L'écriture dans l'espace public romain », *L'Urbs. Espace urbain et histoire (Ier siècle av. J.-C. - IIIè siècle ap. J.-C.)*, Rome, École Française de Rome, p. 27-60.

— 2006, *Donner à voir, donner à lire : mémoire et communication dans la Rome ancienne*, Paris, CNRS.

CORBIN A. 1990, « Histoire et anthropologie sensorielle », *Anthropologie et Sociétés*, 14, p. 13-24.

— 2013, *Les cloches de la terre : paysage sonore et culture sensible dans les campagnes au XIXe siècle*, Paris, Albin Michel.

— 2016, *Histoire du silence : de la Renaissance à nos jours*, Paris, Albin Michel.

CORNELL T. J. (éd.) 2013, *The Fragments of the Roman Historians*, Oxford, Oxford University Press.

CORRIGAN P. L. 1993, « A Literary Reading of Tacitus Annals 4.68-70: the Slaying of Titius Sabinus », *RhM*, 136, p. 330-342.

CORTES-COPETE J. M. 2017, « Governing by Dispatching Letters: The Hadrianic Chancellery », dans Cr. ROSILLO-LOPEZ (éd.), *Political communication in the Roman world*, Leiden ; Boston, Brill, p. 107-136.

COSME P. 2005, *Auguste*, Paris, Perrin.

— 2012a, *L'année des quatre empereurs*, Paris, Fayard.

— 2012b, *L'armée romaine : VIIIe s. av. J.-C. - Ve s. ap. J.-C.*, Paris, Armand Colin.

— 2012c, *L'année des quatre empereurs*, Paris, Fayard.

COUDREUSE A. 2008, « La rhétorique des larmes dans la littérature du XVIIIe siècle : étude de quelques exemples », *Modèles linguistiques*, 58, p. 147-162.

COURAUD-LALANNE S. 1998, « Théâtralité et dramatisation rituelle dans le roman grec », dans H. HOFMANN, M. ZIMMERMAN & K. DOWDEN (éd.), *Groningen colloquia on the novel. Volume IX*, Groningen, Egbert Forsten, p. 1-16.

COURBAUD E. 1918, *Les procédés d'art de Tacite dans les « Histoires »*, Paris, Hachette.

COURRIER C. 2014, *La plèbe de Rome et sa culture (fin du IIe siècle av. J.-C. - fin du Ier siècle ap. J.-C.)*, Rome, École française de Rome.

— 2016, « Mouvements et destructions de statues : une lecture topographique de la répudiation d'Octavie », dans C. MICHEL D'ANNOVILLE & Y. RIVIERE (éd.), *Faire parler et faire taire les statues : de l'invention de l'écriture à l'usage de l'explosif*, Rome, École française de Rome, p. 297-350.

— 2017a, « Plebeian Culture in the City of Rome, from the Late Republic to the Early Empire », dans L. GRIG (éd.), *Popular Culture in the Ancient World*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 107-128.

— 2017b, « The Roman Plebs and Rumour: Social Interactions and Political Communication in the Early Principate », dans Cr. ROSILLO-LOPEZ (éd.), *Political Communication in the Roman World*, Leiden ; Boston, Brill, p. 139-164.

COURTNEY E. 2013[2], *A Commentary on the Satires of Juvenal*, Berkeley, California Classical Studies.

CROOK J. A. 1975, *Consilium principis: Imperial Councils and Counsellors from Augustus to Diocletian*, New York, Arno Press.

CROS E. 2011, « Towards a Sociocritical Theory of the Text », *Sociocriticism*, 26, p. 31-47.

CURTIS L. 2017, *Imagining the Chorus in Augustan Poetry*, New York, Cambridge University Press.

DAITZ S. G. 1960, « Tacitus' Technique of Character Portrayal », *AJPh*, 81, p. 30-52.

DAMON C. 1999, « The Trial of Cn. Piso in Tacitus' Annals and the "Senatus Consultum de Cn. Pisone Patre": New Light on Narrative Technique », *AJph*, 120, p. 143-162.

— 2006, « Potior utroque Vespasianus: Vespasian and His Predecessors in Tacitus's Histories », *Arethusa*, 39, p. 245-279.

— 2010, « Déjà vu or déjà lu? History as Intertext », dans Fr. CAIRNS, M. GRIFFIN & F. WILLIAMS (éd.), *Papers of the Langford Latin seminar, 14. Health and sickness in Ancient Rome: Greek and Roman poetry and historiography*, Cambridge, Cairns, p. 375-388.

DAREMBERG Ch. & SAGLIO E. (éd.) 1919, *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines*, Paris, Hachette.

DAVID J.-M. 1980, « Eloquentia popularis et conduites symboliques des orateurs de la fin de la République. Problèmes d'efficacité », *QS*, 6, p. 171-198.

— 1995, « Le chef et sa troupe », dans Fl. DUPONT (éd.), *Paroles romaines*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, p. 35-42.

— 2000, « Les contiones militaires des colonnes Trajane et Aurélienne : les nécessités de l'adhésion », dans J. SCHEID & V. HUET (éd.), *Autour de la colonne Aurélienne : geste et image sur la colonne de Marc Aurèle à Rome*, Turnhout, Brepols, p. 213-226.

— 2003, « Ce que la crise révèle », dans S. FRANCHET D'ESPEREY, V. FROMENTIN, S. GOTTELAND & J.-M. RODDAZ (éd.), *Fondements et crises du pouvoir*, Bordeaux, Ausonius p. 451-455.

DAVIES R. W. 1974, « The Daily life of the Roman Soldier under the Principate », dans H. TEMPORINI (éd.), *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt II, 1*, Berlin, De Gruyter, p. 299-338.

— 1989, *Service in the Roman Army*, D. Breeze & V. Maxfield (éd.), Edimbourg, Edinburgh University Press.

DE BLOIS L. 1994, « Sueton, Aug. 46 und die Manipulation des mittleren Militärkaders als politisches Instrument », *Historia*, 43, p. 324-345.

— 2000, « Army and Society in the Late Roman Republic : Professionalism and the Role of the Military Middle Cadre », dans G. ALFÖLDY, Br. DOBSON & W. ECK (éd.), *Gedenkschrift E. Birley*, Stuttgart, Franz Steiner, p. 11-31.

DEBRAY R. 1991, *Cours de médiologie générale*, Paris, Gallimard.

— 1999, « Qu'est-ce que la médiologie ? », *Le Monde diplomatique*, août 1999, p. 32.

DEININGER J. 1979, « Brot und Spiele. Tacitus und die Entpolitisierung der plebs urbana », *Gymnasium*, 86, p. 278-303.

DELARUE F. 2008, « Pathétique et "Grand Style" à Rome (premiers siècles avant et après J.-C.) », dans M. RINN (éd.), *Émotions et discours : l'usage des passions dans la langue*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, p. 21-35.

— 2010, « Les foules de Lucain : émergence du collectif », dans O. DEVILLERS & S. FRANCHET D'ESPEREY (éd.), *Lucain en débat*, Bordeaux, Ausonius, p. 125-136.

DELPEYROUX M.-Fr. 2007, « La parole du Prince chez Tacite », dans M. LEDENTU (éd.), *Parole, « media », pouvoir dans l'Occident romain : hommages offerts au professeur Guy Achard*, Paris, De Boccard, p. 313-327.

— 2009, « Pouvoir de la parole, pouvoir des armes : les relations entre Tibère et Germanicus dans les "Annales" », dans O. DEVILLERS & J. MEYERS (éd.), *Pouvoirs des hommes, pouvoir des mots, des Gracques à Trajan : hommages au professeur Paul Marius Martin*, Louvain ; Paris, Peeters, p. 485-505.

DELUERMOZ Q. & SINGARAVELOU P. 2012, « Explorer le champ des possibles. Approches contrefactuelles et futurs non advenus en histoire », *Revue d'histoire moderne contemporaine*, 59, p. 70-95.

— 2016, *Pour une histoire des possibles : analyses contrefactuelles et futurs non advenus*, Paris, Éditions du Seuil.

DETIENNE M. 1982, « La Rumeur, elle aussi, est une déese », *Le genre humain*, 5, p. 71-80.

DETTENHOFER M. H. 2000, *Herrschaft und Widerstand im augusteischen Principat: die Konkurrenz zwischen « Res Publica » und « Domus Augusta »*, Stuttgart, Franz Steiner.

— 2002, « Das Interregnum des Senats im Januar des Jahres 41 n. Chr. », dans P. DEFOSSE (éd.), *Hommages à Carl Deroux. III, Histoire et épigraphie, droit*, Bruxelles, Latomus, p. 187-199.

DEVELIN R. 1983, « Tacitus and Techniques of Insidious Suggestion », *Antichthon*, 17, p. 64-95.

DEVILLERS O. 1993, « Le rôle des passages relatifs à Germanicus dans les "Annales" de Tacite », *AncSoc*, 24, p. 225-241.

— 1994, *L'art de la persuasion dans les Annales de Tacite*, Bruxelles, Latomus.

— 1995, « Tacite, les sources et les impératifs de la narration : le récit de la mort d'Agrippine ("Annales" XIV, 1-13) », *Latomus*, 54, p. 324-345.

— 2000, « L'Octavie et les Annales de Tacite », *VL*, 159, p. 51-66.

— 2002, « Le rôle des passages relatifs à Thrasea Paetus dans les "Annales" de Tacite », dans J.-M. CROISILLE & Y. PERRIN (éd.), *Neronia VI. Rome à l'époque néronienne : institutions et vie politique, économie et société, vie intellectuelle, artistique et spirituelle*, Bruxelles, Latomus, p. 296-311.

— 2003, *Tacite et les sources des Annales : enquêtes sur la méthode historique*, Louvain, Peeters.

— 2005, « Démonstration et stéréotype du général dans l' Agricola de Tacite », *Pallas*, p. 365-375.

— 2009a, « "Sed aliorum exitus, simul cetera illius aetatis, memorabo" (Ann., III, 24, 2). Le règne d'Auguste et le projet historiographique de Tacite », dans F. HURLET & B. MINEO (éd.), *Le principat d'Auguste : réalités et représentations du pouvoir : autour de la « Res publica restituta »*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, p. 309-324.

— 2009b, « Les passages relatifs à Asinius Gallus dans les "Annales" de Tacite », *RÉL*, 87, p. 154-165.

— 2010, « Images du Germain dans la Germanie de Tacite », *VL*, 182, p. 75-84.

— 2012a, « The Concentration of Power and Writing History », dans V. E. PAGAN (éd.), *A Companion to Tacitus*, Chichester ; Malden, Wiley-Blackwell, p. 162-186.

— 2012b, « Tacite, Germanicus et le Principat », *VL*, 185, p. 141-163.

— 2013, « Représentations des villes et de l'espace chez les historiens latins », dans I. ORTEGA (éd.), *Les villes antiques et médiévales : patrimoines matériels et immatériels. Journée d'études, Université de Nîmes, 28 mai 2010*, Paris, Le Léopard d'Or, p. 19-32.

— 2014a, « Les opera minora "laboratoire" des opera maiora », dans O. DEVILLERS (éd.), *Les « opera minora » et le développement de l'historiographie tacitéenne*, Bordeaux, Ausonius, p. 13-30.

— (éd.) 2014b, *Les « opera minora » et le développement de l'historiographie tacitéenne*, Bordeaux, Ausonius.

— 2015, « Neronian Past in the Histories of Tacitus », *Histos Working Papers*, 2015.04.

— 2017, « L'incendie du Caelius dans les "Annales" de Tacite (4.64-65) », dans M. DE SOUZA (éd.), *Les collines dans la représentation et l'organisation du pouvoir à Rome.*, Bordeaux, Ausonius, p. 127-135.

DEVILLERS O. & HURLET F. 2007, « La portée des impostures dans les "Annales" de Tacite : la légitimité impériale à l'épreuve », dans M. A. GIUA (éd.), *Ripensando Tacito (e Ronald Syme)*, Pisa, ETS, p. 133-151.

DIDI-HUBERMAN G. 2016, *Peuples en larmes, peuples en armes*, Paris, Éditions de Minuit.

DINTER M. 2016, « Fama in Ps-Quintilian's Maior Declamations », dans M. T. DINTER, Ch. GUERIN & M. MARTINHO (éd.), *Reading Roman Declamation: the Declamations ascribed to Quintilian*, Berlin ; New York, De Gruyter, p. 127-143.

DIREZ J. 2012, « Le pouvoir de la rumeur ou la rumeur au pouvoir ? », dans M. T. SCHETTINO & S. PITTIA (éd.), *Les sons du pouvoir dans les mondes anciens*, Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté, p. 417-426.

D'ONZA C. M. 2016, « Germanische Bodyguards : Leibgardisten am kaiserlichen Hof in Rom », *AW*, p. 26-29.

DOROTHEE St. 2013, « Étude comparée des emplois de “rumor” et “fama” dans le sens de “bruit colporté, bruit qui court” », dans A. GARCEA, M.-K. LHOMME & D. VALLAT (éd.), *Polyphonia Romana : hommages à Fr. Biville*, Hildesheim ; Zurich ; New York, Georg Olms, p. 157-167.

DUCHENE P. 2012, « Vaincre grâce à une ruse ? La première bataille de Bédriac », *BAGB*, 1, p. 113-131.

— 2013, « Appels au lynchage militaire et “droit au massacre” à Rome, en 68-70 après J.-C. », dans Fr. CHAUVAUD & P. PRETOU (éd.), *Clameur publique et émotions judiciaires, de l'Antiquité à nos jours*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, p. 41-49.

— 2014, *Écrire sur les premiers empereurs : l'élaboration du récit chez Tacite et Suétone*, Thèse de doctorat soutenue l'université Paris-Ouest-Nanterre.

DUPONT Fl. 1989, *La vie quotidienne du citoyen romain sous la République : 509-27 av. J.-C.*, Paris, Hachette.

— 2004, « Comment devenir à Rome un poète bucolique ? Corydon, Tityre, Virgile et Pollion », dans Cl. CALAME & R. CHARTIER (éd.), *Identités d'auteur dans l'Antiquité et la tradition européenne*, Grenoble, Millon, p. 171-189.

DUPREEL E. 1988, « Y a-t-il une foule diffuse ? », *Hermes, La Revue*, 2, p. 212-225.

DURKHEIM É. 2013[14], *Les règles de la méthode sociologique*, Paris, Presses Universitaires de France.

DUTSCH D. M. 2008, « “Nenia”: Gender, Genre, and Lament in Ancient Rome », dans A. SUTER (éd.), *Lament: Studies in the Ancient Mediterranean and Beyond*, Oxford, Oxford University Press, p. 258-279.

DZIATZKO C. (éd.) 1913, *Ausgewählte Komödien des P. Terentius Afer. Erstes Bändchen, Phormio*, Leipzig, Teubner.

ECK W. 1995a, « Plebs und Princeps nach dem Tod des Germanicus », dans I. MALKIN & W. Z. RUBINSOHN (éd.), *Leaders and masses in the Roman world. Studies in honor of Zvi Yavetz*, Leiden ; Boston, Brill, p. 1-10.

— 1995b, *Die Verwaltung des Römischen Reiches in der Hohen Kaiserzeit: ausgewählte und erweiterte Beiträge*, Basel, Reinhardt.

ECO U. 1985, *Lector in fabula, ou la coopération interprétative dans les textes narratifs*, M. BOUZAHER (trad.), Paris, Grasset.

EHRHARDT Ch. T. H. R. 1995, « Speeches before Battle? », *Historia*, 44, p. 120-121.

ELIAS N. 1991[2], *Qu'est-ce que la sociologie?*, Y. HOFFMANN (trad.), La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube.

— 1997[2], *La société des individus*, J. ETORE-LORTHOLARY (trad.), Paris, Pocket.

ELIAS N. & SCOTSON J. L. 2001, *Logiques de l'exclusion : enquête sociologique au coeur des problèmes d'une communauté*, P.-E. DAUZAT (trad.), Paris, Pocket.

ENGEL J.-M. 1972, *Tacite et l'étude du comportement collectif*, Lille, Service de reproduction des thèses de l'université de Lille-III.

ERNOUT A. & MEILLET A. 2001[4], *Dictionnaire étymologique de la langue latine : histoire des mots*, Paris, Klincksieck.

ERNOUT A. & THOMAS F. 2002[2], *Syntaxe latine*, Paris, Klincksieck.

FABIA Ph. 1893, *Les sources de Tacite dans les Histoires et les Annales*, Paris, Imprimerie nationale.

— 1900, « La règle annalistique dans l'historiographie romaine », *Journal des Savants*, p. 433-442.

— 1903, « L'adhésion de l'Illyricum à la cause flavienne : examen critique du récit de Tacite », *REA*, 5, p. 329-382.

— 1904, « La lettre de Pompeius Propinquus à Galba et l'avènement de Vitellius en Germanie », *Klio*, 4, p. 42–67.

— 1910, « Le premier consulat de Petilius Cerialis. Contribution à l'exégèse des “Histoires” de Tacite », *RPh*, 34, p. 5-42.

— 1913, « L'ambassade d'Othon aux Vitelliens », *RPh*, 30, p. 53-61.

— 1914, « Les prétoriens de Vitellius. Notes exégétiques sur plusieurs passages des Histoires de Tacite », *Rph*, 38, p. 32-75.

FAGAN G. G. 2011, *The Lure of the Arena: Social Psychology and the Crowd at the Roman Games*, Cambridge, Cambridge University Press.

FAIRON É. 1898, « La ratio castrensis ou l'intendance du palais impérial », *Le Musée Belge. Revue de philologie classique*, 2, p. 241-266.

— 1899, « Une nouvelle hypothèse sur la "ratio castrensis" et la "ratio thesaurorum" », *Le Musée Belge. Revue de philologie classique*, 3, p. 1-5.

FAVORY Fr. 1976, « Classes dangereuses et crise de l'État dans le discours cicéronien, d'aprés les écrits de Cicéron de 57 à 52 », *Texte, politique, idéologie : Cicéron. Pour une analyse du système esclavagiste : le fonctionnement du texte cicéronien*, Paris, Les Belles Lettres, p. 109-233.

FEIG VISHNIA R. 2002, « The Shadow Army : the "lixae" and the Roman Legions », *ZPE*, 139, p. 265-272.

FELDHERR A. 2008, « The Poisoned Chalice: Rumor and Historiography in Tacitus' Account of the Death of Drusus », *MD*, 61, p. 174-189.

FELLMANN R. 1983, *Principia - Stabsgebäude*, Aalen, Limesmus Aalen.

FERGUSON N. (éd.) 1997, *Virtual History: Alternatives and Counterfactuals*, London, Picador.

FERRARY J.-L. 2001, « À propos des pouvoirs d'Auguste », *CCGG*, 12, p. 101-154.

FERRERO L. 1946, « La voce pubblica nel proemio degli Annali di Tacito », *RFC*, p. 50-86.

FERRI R. 1998, « Octavia's Heroines: Tacitus Annales 14.63-64 and the Praetexta Octavia », *HSPh*, 98, p. 339-356.

FERRUA A. 2001, *Tavole lusorie epigrafiche*, Vatican, Pontificio istituto di archeologia cristiana.

FINLEY M. I. 1981, *Mythe, mémoire, histoire : les usages du passé*, J. CARLIER & Y. LLAVADOR (trad.), Paris, Flammarion.

— 1986, *Das politische Leben in der antiken Welt*, Munich, Beck.

FLACH D. 1973a, *Tacitus in der Tradition der antiken Geschichtsschreibung*, Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht.

— 1973b, « Tacitus und seine Quellen in den Annalenbüchern I-VI », *Athenaeum*, 51, p. 92-108.

FLAIG E. 1992, *Den Kaiser herausfordern: die Usurpation im Römischen Reich*, Francfort/Main, Campus Verlag.

— 1995, « Entscheidung und Konsens: zu den Feldern der politischen Kommunikation zwischen Aristokratie und Plebs », dans M. JEHNE (éd.), *Demokratie in Rom? Die Rolle des Volkes in der Politik der römischen Republik*, Stuttgart, Franz Steiner, p. 77-127.

— 2002, « La fin de la popularité : Néron et la Plèbe à la fin du règne », dans J.-M. CROISILLE & Y. PERRIN (éd.), *Neronia VI. Rome à l'époque néronienne : institutions et vie politique, économie et société, vie intellectuelle, artistique et spirituelle*, Bruxelles, Latomus, p. 361-374.

— 2003a, *Ritualisierte Politik: Zeichen, Gesten und Herrschaft im Alten Rom*, Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht.

— 2003b, « Wie Kaiser Nero die Akzeptanz bei der Plebs urbana verlor : eine Fallstudie zum politischen Gerücht im Prinzipat », *Historia*, 52, p. 351-372.

— 2010, « How the Emperor Nero lost Acceptance in Rome », *YClS*, 35, p. 275-288.

— 2012, « Défier l'empereur. L'usurpation comme changement violent et légitime : l'exemple de Galba », dans A. QUEYREL BOTTINEAU, J.-Cl. COUVENHES & A. VIGOURT (éd.), *Trahison et traîtres dans l'Antiquité : actes du colloque international (Paris, 21-22 septembre 2011)*, Paris, De Boccard, p. 379-393.

— 2014, « Die Imago des Kaisers und das Risiko für seine Akzeptanz. Überlegungen zum Nerobild beim Brand Roms », dans S. BÖNISCH-MEYER, L. CORDES, V. SCHULZ, A. WOLSFELD & M. ZIEGERT (éd.), *Nero und Domitian: mediale Diskurse der Herrscherrepräsentation im Vergleich*, Tubingue, Narr, p. 265-283.

FLEM L. 1982, « Bouche ouverte et oreille curieuse », *Le genre humain*, 5, p. 11-18.

FLOCH J.-M. 1985, *Petites Mythologie de l'oeil et de l'esprit : Pour une sémiotique plastique*, Paris, Hadès-Benjamins.

FLOWER H. I. 2017, *The Dancing Lares and the Serpent in the Garden: Religion at the Roman Street Corner*, Princeton, Princeton University.

FORICHON S. [à paraître], « Manifestations à caractère politique et troubles à l'ordre public lors des spectacles à Rome (Ier av, IVème après) : étude chronologique et typologique », *Nikephoros*.

— 2020 [sous presse], *Les spectateurs des jeux du cirque à Rome (du Ier siècle A.C. au VIe siècle P.C.) : passion, émotions et manifestations*, Bordeaux, Ausonius.

FORMICOLA Cr. 2001, « I rumores nell'esade tiberiana di Tacito », *Aufidus*, 15, p. 33-65.

FRANCE J. & NELIS-CLEMENT J. (éd.) 2014, *La « statio »: archéologie d'un lieu de pouvoir dans l'empire romain*, Bordeaux, Ausonius.

FRANÇOIS P. 2015a, « Clamore sublato : le bruit de la guerre », *Pallas*, p. 89-112.

— 2015b, « "Mixtos terrentium pauentiumque clamores" : la peur dans le récit livien de la deuxième guerre punique », dans S. COIN-LONGERAY & D. VALLAT (éd.), *Peurs antiques*, p. 281-300.

FRASCHETTI A. 1994, *Rome et le prince*, V. JOLIVET (trad.), Paris, Belin.

FROISSART P. 2001, « Historicité de la rumeur. La rupture de 1902 », *Hypothèses*, 4, p. 315-326.

— 2002, *La rumeur : histoire et fantasmes*, Paris, Belin.

— 2004, « Des théories sur la rumeur : pour quoi faire ? », *Les cahiers du GRÉDAM*, p. 1-8.

— 2008, « Rumor », dans W. DONSBACH (éd.), *The International Encyclopedia of Communication*, Chichester, Wiley, 10, p. 4431-4433.

FUHRMANN M. 1960, « Das Vierkaiserjahr bei Tacitus. Über den Aufbau der Historien Buch I-III », *Philologus*, 104, p. 250-278.

GABBA E. 1973, *Esercito e società nella tarda Repubblica romana*, Florence, La Nuova Italia.

GAFFIOT F. 2000[3], *Le grand Gaffiot : dictionnaire latin-français*, Paris, Hachette.

GALIMBERTI BIFFINO G. 2008, « "Murmur" : riflessioni sulla sonorità nella "Pharsalia" di Lucano », dans Y. PERRIN & F. GALTIER (éd.), *Ars pictoris, ars scriptoris. Peinture, littérature, histoire : mélanges offerts à Jean-Michel Croisille*, Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise Pascal, p. 209-220.

GALTIER F. 1999, « Néron, personnage tragique », dans J.-M. CROISILLE, Y. PERRIN & R. MARTIN (éd.), *Neronia V. Néron : histoire et légende*, Bruxelles, Latomus, p. 66-74.

— 2002, « Conflit et communication dans les Annales de Tacite », *BAGB*, 1, p. 201-216.

— 2003, « La temporalité dans le livre I des Histoires de Tacite », *VL*, 168, p. 38-46.

— 2010, « La chute de Vitellius dans les Histoires de Tacite », *DHA*, 4, p. 479-491.

— 2011, *L'image tragique de l'Histoire chez Tacite : étude des schèmes tragiques dans les « Histoires » et les « Annales »*, Bruxelles, Latomus.

GANDINI A. 2012, « Dicerie, rumores e informazione della gente : in merito ai dibattiti di politica estera a Roma (II sec. a.C.) », dans M. T. SCHETTINO & S. PITTIA (éd.), *Les sons du pouvoir dans les mondes anciens*, Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté, p. 97-133.

GASCOU J. 1984, *Suétone historien*, Paris, De Boccard.

GAUVARD Cl. 1993, « La Fama, une parole fondatrice », *Médiévales*, 12, p. 5-13.

— 1994, « Rumeur et stéréotypes à la fin du Moyen Age », *La Circulation des nouvelles au Moyen Âge*, Rome, École Française de Rome, p. 155-157.

— 2011, « Introduction », dans M. BILLORE & M. SORIA (éd.), *La rumeur au Moyen Âge : du mépris à la manipulation (Ve-XVe siècle)*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, p. 23-32.

GENETTE G. 1972, *Figures III*, Paris, Seuil.

GERARD J. 1976, *Juvénal et la réalité contemporaine*, Paris, Les Belles Lettres.

GERBER A., GREEF A., & JOHN C. 1962, *Lexicon Taciteum*, Hildesheim, Georg Olma.

GETREAU F. (éd.) 2014, *Entendre la guerre : sons, musiques et silence en 14-18*, Paris, Gallimard.

GEUE T. 2017, *Juvenal and the Poetics of Anonymity*, Cambridge ; New York, Cambridge University Press.

GHERCHANOC F. & HUET V. 2007, « S'habiller et se déshabiller en Grèce et à Rome (I). Pratiques politiques et culturelles du vêtement », *Revue historique*, 641, p. 3-30.

GIBSON Br. J. 1998, « Rumours as Causes of Events in Tacitus », *MD*, 40, p. 111-129.

GILBERT R. 1976, *Die Beziehungen zwischen Princeps und stadtrömischer Plebs im frühen Principat*, Bochum, Brockmeyer.

GILLESPIE C. C. 2018, *Boudica: Warrior Woman of Roman Britain*, Oxford, Oxford University Press.

GINSBURG J. 1981, *Tradition and Theme in the « Annals » of Tacitus*, Salem, Ayer.

GIUA M. A. 1976, « Germanico nel racconto tacitiano della rivolta delle legioni renane », *Rendiconti*, 110, p. 102-113.

— 1990, « Aspetti della biografia latina del primo impero », *RSI*, 102, p. 535-559.

— 1998, « Sul significato dei "rumores" nella storiografia di Tacito », *RSI*, 110, p. 38-59.

GOLDSWORTHY A. K. 1998, *The Roman Army at War, 100 BC - AD 200*, Oxford, Clarendon Press.

GONZALES A. 2012, « Mesure stoïcienne, démesure sonore et dysharmonie sociale dans l'œuvre non tragique de Sénèque », dans M. T. SCHETTINO & S. PITTIA (éd.), *Les sons du pouvoir dans les mondes anciens*, Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté, p. 427-446.

GONZALES A. & SCHETTINO M. T. (éd.) 2017, *Les sons du pouvoir des autres : actes du troisième colloque SoPHiA, 27-28- mars 2014, Strasbourg*, Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté.

GOTTELAND S. 1997, « La rumeur chez les orateurs attiques : vérité ou vraisemblance », *AC*, 66, p. 89-119.

— 2001, « Rumeur et politique dans la cité grecque à l'époque classique », *Hypothèses*, 4, p. 267-279.

GOWERS E. (éd.) 2012, *Satires. Book I*, Cambridge, Cambridge University Press.

GOYET F. 2009, *Les audaces de la prudence : littérature et politique aux XVIe et XVIIe siècles*, Paris, Classiques Garnier.

GRAF Fr. 1931, *Untersuchungen über die Komposition der Annalen des Tacitus*, Thun, G. Aeschlimann.

GRAZZINI S. (éd.) 2011, *Scholia in Iuuenalem recentiora : secundum recensiones Φ et X tomus I (satt. 1-6)*, Pise, Edizioni della Normale.

GREENWOOD M. A. P. 1998, « Martial, Gossip, and the Language of Rumour », dans F. GREWING (éd.), *Toto notus in orbe*, Stuttgart, Franz Steiner, p. 278-314.

GRIDAN I. & LAIGNOUX R. 2011, « Le pouvoir face à la foule, une légitimité en construction », *Hypothèses*, 14, p. 15-26.

GRIMAL P. 1990, *Tacite*, Paris, Fayard.

GRODZYNSKI D. 1987, « Pauvres et indigents, vils et plébéiens. Une étude terminologique sur le vocabulaire des petites gens dans le Code Théodosien », *SDHI*, 53, p. 140-218.

GROS P. 2001, *L' architecture romaine du début du IIIe siècle av. J.-C. à la fin du Haut-Empire, t. 2 : Maisons, villas, palais et tombeaux*, Paris, Picard.

— 2005, « Le rôle du peuple de Rome dans la définition, l'organisation et le déplacement des lieux de la convergence sous l'Empire », dans G. URSO (éd.), *Popolo e potere nel mondo antico*, Pise, ETS, p. 191-214.

GROSSETTI M. 2006, « Trois échelles d'action et d'analyse », *L'Année sociologique*, 56, p. 285-307.

GRUET Br. 2006, *La rue à Rome, miroir de la ville : entre l'émotion et la norme*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne.

GUARD Th. 2009, « Cicéron : l'orateur, l'histoire et l'identité romaine », *CEA*, p. 227-248.

GUASTELLA G. 2017, *Word of Mouth: Fama and its Personifications in Art and Literature from Ancient Rome to the Middle Ages*, Oxford, Oxford University Press.

GUILHEMBET J.-P. 2006, « Limites et entrées de la Rome antique: quelques rappels et quelques remarques », dans Fr. MICHAUD-FREJAVILLE, N. DAUPHIN & J.-P. GUILHEMBET (éd.), *Entrer en ville : colloque de l'université d'Orléans, 26-27 octobre 2001*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, p. 79-121.

— 2013, « Déconstruire les stéréotypes, déstéréotyper... », dans H. MENARD & C. COURRIER (éd.), *Miroir des autres, reflet de soi. 2*, Paris, Michel Houdiard, p. 288-296.

GUITTARD Ch. 2003, « Les prodiges de l'etrusca disciplina dans le livre I des Histoires de Tacite », *VL*, 168, p. 15-29.

HÅKANSON L. 2014, *Unveröffentlichte Schriften*, B. Santorelli (éd.), Berlin ; New York, De Gruyter.

HÄLIKKÄ R. 2002, « Discourses of Body, Gender and Power in Tacitus », dans P. SETÄLÄ, R. BERG & R. HÄLIKKÄ (éd.), *Women, Wealth and Power in the Roman Empire*, Rome, Institutum Romanum Finlandiae, p. 75-104.

HANSEN M. H. 1993, « The Battle Exhortation in Ancient Historiography: Fact or Fiction ? », *Historia*, 42, p. 161-180.

HANSON V. D. 2001, *Le modèle occidental de la guerre : la bataille d'infanterie dans la Grèce classique*, A. BILLAULT (trad.), Paris, Les Belles Lettres.

HARDIE Ph. 2009, « Fame's Narratives: Epic and Historiography », dans J. GRETHLEIN & A. RENGAKOS (éd.), *Narratology and Interpretation*, Berlin ; New York, De Gruyter, p. 555-571.

— 2010, « Crowds and Leaders in Imperial Historiography and Epic », dans J. F. MILLER & A. J. WOODMAN (éd.), *Latin Historiography and Poetry*, Leiden ; Boston, Brill, p. 9-27.

— 2012, *Rumour and Renown: Representations of Fama in Western Literature*, Cambridge, Cambridge University Press.

HARRIS W. V. 1979, *War and Imperialism in Republican Rome: 327-70 B.C.*, Oxford, Clarendon press.

HARTMANN E. 2016, *Ordnung in Unordnung: Kommunikation, Konsum und Konkurrenz in der stadtrömischen Gesellschaft der frühen Kaiserzeit*, Stuttgart, Franz Steiner.

HARTNETT J. S. 2011, « The Power of Nuisances on the Roman Street », dans R. LAURENCE & D. J. NEWSOME (éd.), *Rome, Ostia, Pompeii*, Cambridge, Oxford University Press, p. 135-159.

HARTOG Fr. 2001[2], *Le miroir d'Hérodote : essai sur la représentation de l'autre*, Paris, Gallimard.

HAUSMANN M. 2009, *Die Leserlenkung durch Tacitus in den Tiberius- und Claudiusbüchern der Annalen*, Berlin ; New York, De Gruyter.

HAYNES H. 2003, *The History of Make-believe: Tacitus on Imperial Rome*, Berkeley, University of California Press.

HEERS J. 1985, « Porta Aurea à Gênes : bourg de religieux, bourg d'immigrés », dans J. HEERS (éd.), *Fortifications, portes de villes, places publiques, dans le monde méditerranéen*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, p. 255-278.

HELLEGOUARC'H J. 1963, *Le vocabulaire latin des relations et des partis politiques sous la république*, Paris, Les Belles Lettres.

HERRERO V.-J. 1960, « Tacito y el vulgo », *EClás*, 5, p. 407-421.

HIEBEL D. 2009, *Rôles institutionnel et politique de la « contio » sous la République romaine : (287-49 av. J.-C.)*, Paris, De Boccard.

HÖLKESKAMP K.-J. 1995, « Oratoris maxima scaena: Reden vor dem Volk in der politischen Kultur der Republik », dans M. JEHNE (éd.), *Demokratie in Rom? Die Rolle des Volkes in der Politik der römischen Republik*, Stuttgart, Franz Steiner, p. 11-49.

— 2008, *Reconstruire une République : la « culture politique » de la Rome antique et la recherche des dernières décennies*, Cl. Hayre & F. HURLET (trad.), Nantes, Maison.

HOLLARD V. 2010, *Le rituel du vote : les assemblées romaines du peuple*, Paris, CNRS.

— 2012, « Le rôle politique du peuple à Rome au Ier s. apr. J.-C. : ses stéréotypes chez les historiens grecs et latins de l'époque impériale », dans H. MENARD & C. COURRIER (éd.), *Miroir des autres, reflet de soi. Stéréotypes, politique et société dans le monde romain*, Paris, Michel Houdiard, p. 128-149.

HOLLERAN Cl. 2011, « The Street Life of Ancient Rome », dans R. LAURENCE & D. J. NEWSOME (éd.), *Rome, Ostia, Pompeii*, Cambridge, Oxford University Press, p. 245-261.

— 2012, *Shopping in Ancient Rome: the Retail Trade in the Late Republic and the Principate*, Oxford, Oxford University Press.

HOLZBERG N. 2015, « Geschichte als erzählte Geschichte: dramatische Episoden in der römischen Historiographie », *Potsdamer Lateintage*, 7, p. 11-25.

HORSFALL N. M. 2003, *The Culture of the Roman plebs*, Londres, Duckworth.

HUNTER V. 1988, « Thucydides and the Sociology of the Crowd », *CJ*, 84, p. 17-30.

— 1994, *Policing Athens: Social Control in the Attic Lawsuits, 420-320 B.C*, Princeton, Princeton University Press.

HURLET F. 1997a, *Les collègues du prince sous Auguste et Tibère : de la légalité républicaine à la légitimité dynastique*, Rome, École française de Rome.

— 1997b, « La Domus Augusta et Claude avant son avènement : la place du prince claudien dans l'image urbaine et les stratégies matrimoniales », *REA*, 99, p. 535-559.

— 2001, « Le centre du pouvoir : Rome et la cour impériale aux deux premiers siècles de notre ère », dans N. BELAYCHE (éd.), *Rome, les Césars et la ville : Aux deux premiers siècles de notre ère*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, p. 159-183.

— 2006, *Le proconsul et le prince d'Auguste à Dioclétien*, Bordeaux, Ausonius.

— 2008, « Comment devenait-on empereur à Rome ? La succession dynastique sous les Julio-Claudiens », dans T. PIEL (éd.), *Figures et expressions du pouvoir dans l'Antiquité : hommage à Jean-René Jannot*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, p. 93-108.

HUSBAND R. W. 1915, « Galba's Assassination and the Indifferent Citizen », *CPh*, 10, p. 321-325.

HUYS V. D' 1987, « How to Describe Violence in Historical Narrative. Reflections of the Ancient Greek Historians and their Ancient Critics », *AncSoc*, 18, p. 209-250.

IGLESIAS ZOIDO J. C. 2007, « The Battle Exhortation in Ancient Rhetoric », *Rhetorica*, 25, p. 141-158.

IHM M. 1890, « Die Inschriften der tabulae lusoriae », *Bonner Studien: Aufsätze aus der Altertumswissenschaft, Reinhard Kekulé zur Erinnerung an seine Lehrthätigkeit in Bonn gewidmet von seinen Schülern*, Berlin, W. Spemann, p. 230-239.

ISAÏA M.-C. 2011, « "Rumor ad nos magnum pervenit". Information et circulation des nouvelles aux origines du royaume franc », dans M. BILLORE & M. SORIA (éd.), *La rumeur au Moyen Âge : du mépris à la manipulation (Ve-XVe siècle)*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, p. 103-117.

ITGENSHORST T. & LE DOZE Ph. (éd.) 2017, *La norme sous la République et le Haut-Empire romains : élaboration, diffusion et contournements*, Bordeaux, Ausonius.

JAL P. 1963, *La guerre civile à Rome : étude littéraire et morale*, Paris, Presses Universitaires de France.

— 1997, « Historiographie annalistique et historiographie thématique dans l'antiquité classique : quelques remarques », *RÉL*, 75, p. 27-37.

JEANNENEY J.-N. 1996, *Une histoire des médias : des origines à nos jours*, Paris, Seuil.

JEHNE M. 2003, « Integrationsrituale in der römischen Republik : zur einbindenden Wirkung der Volksversammlungen », dans K.-J. HÖLKESKAMP (éd.), *Sinn (in) der Antike*, Mainz, Von Zabern, p. 279-297.

JEROME Th. S. 1912, « The Tacitean Tiberius a Study in Historiographic Method », *CPh*, 7, p. 265-292.

JOLIVET J.-Chr. 2016, « Les visites de champ de bataille et l'enquête de Germanicus à Teutobourg : traces, documents, monument (Tacite, Annales, 1, 61-62) », dans St. BENOIST, A. DAGUET-GAGEY & Chr. HOËT-VAN CAUWENBERGHE (éd.), *Une mémoire en actes : espaces, figures et discours dans le monde romain*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, p. 225-242.

JONG I. J. F. DE 2014, *Narratology and Classics: A Practical Guide*, Oxford, Oxford University Press.

JONGE P. DE (éd.) 1972a, *Philological and Historical Commentary on Ammianus Marcellinus XV, 1-5. XV, 6-13*, Groningen, Bouma.

— (éd.) 1972b, *Sprachlicher und historischer Kommentar zu Ammianus Marcellinus XIV*, Groningen, Bouma.

JOSEPH T. A. 2012, *Tacitus the Epic Successor: Virgil, Lucan, and the Narrative of Civil War in the « Histories »*, Leiden ; Boston, Brill.

KAJANTO I. 1969, « Tacitus on the Slaves. An Interpretation of the Annales XIV,42-45 », *Arctos*, 6, p. 43-60.

— 1970, « Tacitus' Attitude to War and the Soldier », *Latomus*, 29, p. 699-718.

KAPFERER J.-N. 1987, *Rumeurs : le plus vieux média du monde*, Paris, Seuil.

KAPLAN M. 1979, « Agrippina semper atrox: a Study in Tacitus' Characteristization of Women », dans C. DEROUX (éd.), *Studies in Latin literature and Roman history. I*, Bruxelles, Latomus, p. 410-417.

KARPYUK S. 2000, « Crowd in Archaic and Classical Greece », *Hyperboreus*, 6, p. 79-102.

KARTZOW M. B. 2009, *Gossip and Gender: Othering of Speech in the Pastoral Epistles*, Berlin ; New York, De Gruyter.

KEEGAN J. 2013, *Anatomie de la bataille : Azincourt 1415, Waterloo 1815, la Somme 1916*, A. Bourguilleau & J. COLONNA (trad.), Paris, Perrin.

KEHOE D. P. 1985, « Tacitus and Sallustius Crispus », *CJ*, 80, p. 247-254.

KEITEL E. 1992, « Foedum spectaculum and Related Motifs in Tacitus Histories II-III », *RhM*, 135, p. 342-351.

— 1999, « The Non-Appearance of the Phoenix at Tacitus "Annals" 6.28 », *AJPh*, 120, p. 429-442.

— 2006, « "Sententia" and Structure in Tacitus Histories 1.12-49 », *Arethusa*, 39, p. 219-244.

— 2014, « "No Vivid Writing, Please": Euidentia in the Agricola and the Annals », dans O. DEVILLERS (éd.), *Les « opera minora » et le développement de l'historiographie tacitéenne*, Bordeaux, Ausonius, p. 59-70.

KERR H. & WALKER Cl. (éd.) 2015, *Fama and her Sisters: Gossip and Rumour in Early Modern Europe*, Turnhout, Brepols.

KIRCHNER R. 2001, *Sentenzen im Werk des Tacitus*, Stuttgart, Franz Steiner.

KIRKPATRICK Cl. 1932, « A Tentative Study in Experimental Social Psychology », *American Journal of Sociology*, 38, p. 194-206.

KLEIBER G. 1999, *Problèmes de sémantique : la polysémie en questions*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion.

KLEIJWEGT M. 1994, « Caligula's "Triumph" at Baiae », *Mnemosyne*, 47, p. 652-671.

KNOPF F. 2018, *Die Partizipationsmotive der plebs urbana im spätrepublikanischen Rom*, Münster, LIT.

KOESTERMANN E. 1956, « Das Charakterbild Galbas bei Tacitus », *Navicula Chiloniensis. Studia philologica F. Jacoby professori Chiloniensi emerito octogenario oblata*, Leiden ; Boston, Brill, p. 191-206.

KOLB A. 2000, *Transport und Nachrichtentransfer im Römischen Reich*, Berlin, Akademie Verlag.

— 2003, « Wege der Übermittlung politischer Inhalte im Alltag Roms », dans Gr. WEBER & M. ZIMMERMANN (éd.), *Propaganda - Selbstdarstellung - Repräsentation im römischen Kaiserreich des I. Jhs. n. Chr.*, Wiesbaden, Franz Steiner, p. 127-143.

— 2009, « Militär und Kommunikation im Römischen Reich: Organisation und Bedeutung des Nachrichtenwesens », dans Th. SCHNEIDER, H. NÖRING & R. SPILKER (éd.), *Bilderschlachten*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, p. 72-81.

KOLENDO J. 1981, « La répartition des places aux spectacles et la stratification sociale dans l'empire romain. A propos des inscriptions sur les gradins des amphithéâtres et théâtres », *Ktèma*, VI, p. 301-315.

KÖNIG I. 1984, « "Exire de imperio", "cedere imperio" », dans V. GIUFFRE (éd.), *Sodalitas. Scritti in onore di Antonio Guarino*, Napoli, Jovene, p. 295-314.

KOTZE A. 1996, « Tacitus' Account of the Pannonian Revolt (Ann., 1.16-30) », *Akroterion*, 41.

KRAFT K. 1951, *Zur Rekrutierung der Alen und Kohorten an Rhein und Donau*, Berne, A. Franck.

KRAIF O. & DIWERSY S. 2014, « Explorating Combinatorial Profiles Using Lexicograms on a Parsed Corpus: a Case Study in the Lexical Field of Emotions », dans P. BLUMENTHAL, I. NOVAKOVA & D. SIEPMANN (éd.), *Les émotions dans le discours = Emotions in discourse. Actes du colloque international « Nouvelles perspectives en sémantique lexicale et en organisation du discours », tenu à l'Université d'Osnabrück, du 6 au 8 février 2013*, Francfort/Main, Peter Lang, p. 381-394.

KRÖSS K. 2017, *Die politische Rolle der stadtrömischen Plebs in der Kaiserzeit*, Leiden ; Boston, Brill.

KÜHNERT B. 1989, « Populus Romanus und sentina urbis: zur Terminologie der plebs urbana der späten Republik bei Cicero », *Klio*, 71, p. 432-441.

KUNST Chr. 2000, « Ein Dach für Viele : das römische Privathaus zwischen Repräsentation und Ökonomie », *ZRGG*, 52, p. 289-308.

— 2008a, « Der Leichnam des Princeps zwischen "consecratio" und "damnatio" », *Potestas*, 1, p. 79-100.

— 2008b, *Livia: Macht und Intrigen am Hof des Augustus*, Stuttgart, Klett-Cotta.

— 2010a, « Kulturelle Identität in Rom », *Potsdamer Lateintage*, 3, p. 19-33.

— 2010b, « Patronage/Matronage der Augustae », dans A. KOLB (éd.), *Augustae. Machtbewusste Frauen am römischen Kaiserhof? Herrschaftsstrukturen und Herrschaftspraxis II. Akten der Tagung in Zürich 18.-20. 9. 2008*, Berlin, Akademie Verlag, p. 145-161.

— 2016, « Formen der Intervention einflussreicher Frauen », dans A. BIELMAN SANCHEZ, I. COGITORE & A. KOLB (éd.), *Femmes influentes dans le monde hellénistique et à Rome : IIIe siècle av. J.-C.-Ier siècle apr. J.-C.*, Grenoble, ELLUG, p. 197-216.

LACHAPELLE D. 2015, *Recherche sur la logistique des armées romaines sous le Haut-Empire*, Thèse de doctorat soutenue à l'Université Paris-Sorbonne.

LACOUTURE J. 1982, « Bruit et information », *Le genre humain*, 5, p. 19-28.

LAEDERICH P. (éd.) 1999, *Frontin. Les stratagèmes*, Paris, Institut de stratégie comparée : Economica.

LAHIRE B. 2005, « Sociologie, psychologie et sociologie psychologique », *Hermes, La Revue*, 41, p. 151-157.

LAIGNOUX R. 2011, « Conflits de légitimité et rassemblements de foule durant la période triumvirale », *Hypothèses*, 14, p. 51-63.

LANDOLFI L. 2011, « "D'un volgo disperso che nome non ha": Tacito, le masse, le emozioni », *Hormos*, 3, p. 163-179.

LAPRAY X. 2019, « Argumenter en plein combat : Formes et fonctions de l'exhortation au combat dans les batailles rangées romaines à la fin de la République », dans E. CRONIER & B. DERUELLE (éd.), *Argumenter en guerre : discours de guerre, sur la guerre et dans la guerre de l'Antiquité à nos jours*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, p. 215-235.

LARRAN Fr. 2011, *Le bruit qui vole : histoire de la rumeur et de la renommée en Grèce ancienne*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail.

LASER G. 1997, *Populo et scaenae serviendum est: die Bedeutung der städtischen Masse in der späten römischen Republik*, Trêves, Wissenschaftlicher Verlag Trier.

— (éd.) 2001, *Commentariolum petitionis*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft.

LAURENCE R. 1994a, « Rumour and Communication in Roman Politics », *G&R*, 41, p. 62-74.

— 1994b, *Roman Pompeii: Space and Society*, Londres ; New York, Routledge.

— 2011, « From Movement to Mobility: Future Directions », dans R. LAURENCE & D. J. NEWSOME (éd.), *Rome, Ostia, Pompeii*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 386-401.

LE BOHEC Y. 2018[4], *L'armée romaine sous le Haut-Empire*, Paris, Picard.

LE BON G. 1895, *Psychologie des foules*, Paris, Félix Alcan.

— 2002[7], *Psychologie des foules*, Paris, Presses Universitaires de France.

LE GALL J. 1971, « Rome, ville de fainéants ? », *RÉL*, 49, p. 266-277.

LE ROUX P. 1994, « Mai 68 en Gaule », dans M.-M. MACTOUX et É. GENY (éd.), *Mélanges P. Lévêque. 8, Religion, anthropologie et société*, Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté, p. 259-274.

LEDENTU M. 2004, *Studium scribendi : Recherches sur les statuts de l'écrivain et de l'écriture à Rome à la fin de la République*, Louvain, Peeters.

— 2009, « In arto [...] labor : La parole de l'historien à l'épreuve des guerres civiles et du principat », dans O. DEVILLERS & J. MEYERS (éd.), *Pouvoirs des hommes, pouvoir des mots, des Gracques à Trajan : hommages au professeur Paul Marius Martin*, Louvain ; Paris, Peeters, p. 25-38.

LEFEBVRE G. 1954, « Les Foules révolutionnaires », *Études sur la Révolution française*, Paris, Presses Universitaires de France, p. 271-287.

— 1970, *La Grande Peur de 1789*, Paris, Armand Colin.

LEFEBVRE L. 2017, *Le mythe Néron : la fabrique d'un monstre dans la littérature antique, Ier-Ve siècle*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion.

LEHNEN J. 1997, *Adventus principis: Untersuchungen zu Sinngehalt und Zeremoniell der Kaiserankunft in den Städten des Imperium Romanum*, Francfort/Main ; Berlin ; Berne, Peter Lang.

LEIDL Chr. 2010, « Die (Ohn)macht der Rede: Publikumsreaktionen in der Geschichtsschreibung », dans D. PAUSCH (éd.), *Stimmen der Geschichte: Funktionen von Reden in der antiken Historiographie*, Berlin ; New York, De Gruyter, p. 235-258.

LEJAY P. (éd.) 1966, *Satires*, Hildesheim, Georg Olms.

LEMENOREL A. & CORBIN A. (éd.) 1997, *La rue, lieu de sociabilité ? Rencontres de la rue : actes du colloque de Rouen, 16-19 novembre 1994*, Mont-Saint-Aignan, Publications de l'Université de Rouen.

LEMIEUX C. 2012, « Peut-on ne pas être constructiviste ? », *Politix*, p. 169-187.

LEMIRRE É. & DUBOURDIEU A. 1997, « La rumeur dans l'affaire des Bacchanales », *Latomus*, 56, p. 293-306.

LENDON J. E. 1999, « The Rhetoric of Combat : Greek Theory and Roman Culture in Julius Caesar's Battle Descriptions », *ClAnt*, 18, p. 273-329.

— 2006, « Contubernalis, Commanipularis, and Commilito in Roman Soldiers' Epigraphy: Drawing the Distinction », *ZPE*, 157, p. 270-276.

— 2009, « Historians without History: Against Roman Historiography », dans A. FELDHERR (éd.), *The Cambridge Companion to the Roman Historians*, Cambridge, Cambridge University, p. 41-61.

— 2017a, « Battle Description in the Ancient Historians. 1, Structure, Array, and Fighting », *G&R*, 64, p. 39-64.

— 2017b, « Battle Description in the Ancient Historians. 2, Speeches, Results, and Sea Battles », *G&R*, 64, p. 145-167.

LETOUBLON Fr. 1999, « Epea Pteroenta (“Winged Words”) », *Oral Tradition*, 14, p. 321-335.

LEVEAU Ph. 1983, « La ville antique et l’organisation de l’espace rural : villa, ville, village », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 38, p. 920-942.

LEVENE D. S. 1997, « Pity, Fear and the Historical Audience: Tacitus on the Fall of Vitellius », dans S. M. BRAUND & Chr. GILL (éd.), *The Passions in Roman Thought and Literature*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 128-149.

LEVICK B. 1999, *Tiberius the Politician*, Londres, Routledge.

— 2002a, *Claude*, I. COGITORE (trad.), Gollion, Infolio.

— 2002b, *Vespasien*, Fr. Landuyt (trad.), Gollion, Infolio.

LEVY C. 1993, « La conversation à Rome à la fin de la République: des pratiques sans théorie ? », *Rhetorica*, 11, p. 399-414.

— 2017, *Cicero Academicus : recherches sur les Académiques et sur la philosophie cicéronienne*, Rome, École française de Rome.

LEWIS S. 1996, *News and Society in the Greek polis*, Londres, Duckworth.

LOGGHE L. 2017, « Plebeian Agency in the Later Roman Republic », dans R. J. EVANS (éd.), *Mass and Elite in the Greek and Roman Worlds: from Sparta to Late Antiquity*, Londres, Routledge, Taylor & Francis Group, p. 63-81.

LONGO O. 1987, « Le regole della caccia nel mondo greco-romano », *Aufidus*, 1, p. 59-92.

LONGREE D. 1991, « La phrase à rallonge chez Tacite », dans W. HAASE (éd.), *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt II, 33.4*, Berlin ; New York, De Gruyter, p. 2539-2580.

— 1996, « Tacite narrateur : l’emploi des premières personnes du singulier et du pluriel dans les Histoires et les Annales », dans J. DANGEL & Cl. MOUSSY (éd.), *Les structures de l’oralité en latin*, Paris, Presses de l’Université de Paris-Sorbonne, p. 235-244.

LORIOL R. 2020, « Comment lire une liste ? Interroger les pratiques antiques du catalogue », dans R. LORIOL & M. LEDENTU (éd.), *Penser en listes dans les mondes grec et romain*, Bordeaux, Ausonius.

LORIOL R. & LEDENTU M. (éd.) 2020, *Penser en listes dans les mondes grec et romain*, Bordeaux, Ausonius.

LOTT J. B. 2004, *The Neighborhoods of Augustan Rome*, Cambridge, Cambridge University Press.

LOUIS N. 2010, *Commentaire historique et traduction du « Diuus Augustus » de Suétone*, Bruxelles, Latomus.

LUCE T. J. 1991, « Tacitus on “History’s Highest Function”: praecipuum munus annalium (Ann. 3.65) », dans W. HAASE (éd.), *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt II, 33.4*, Berlin ; New York, De Gruyter, p. 2904-2927.

LÜHR Fr. FR. 1979, « Zur Darstellung und Bewertung von Massenreaktionen in der lateinischen Literatur », *Hermes*, 107, p. 92-114.

MACMULLEN R. 1963, *Soldier and Civilian in the Later Roman Empire*, Cambridge, Harvard University Press.

— 1966, *Enemies of the Roman Order: Treason, Unrest, and Alienation in the Empire*, Cambridge, Harvard University Press.

— 1974, *Roman Social Relations, 50 B.C. to A.D. 284*, New Haven, Yale University Press.

— 1984, « The Legion as Society », *Historia*, 33, p. 440-456.

MAGALHÃES DE OLIVEIRA J. C. 2012, *Potestas populi : participation populaire et action collective dans les villes de l’Afrique romaine tardive (vers 300-430 apr. J.-C.)*, Turnhout, Brepols.

— 2017, « The Emperor is Dead! Rumours, Protests, and Political Opportunities in Late Antiquity », dans Cr. ROSILLO-LOPEZ (éd.), *Political Communication in the Roman World*, Leiden ; Boston, Brill, p. 165-178.

MALISSARD A. 1983, « Un exemple de composition tacitéenne, les deux batailles de Bédriac », *Hommages à Jean Cousin. Rencontres avec l’antiquité classique*, Paris, Les Belles Lettres, p. 159-179.

— 1990a, « Germanicus, Alexandre et le début des Annales de Tacite : à propos de Tacite, Annales, 2, 73, IV », dans J.-M. CROISILLE (éd.), *Neronia IV. Alejandro Magno, modelo de los emperadores romanos*, Bruxelles, Latomus, p. 328-338.

— 1990b, « Tacite et le théâtre ou la mort en scène », dans J. BLÄNSDORF, J.-M. ANDRE & N. FICK (éd.), *Theater und Gesellschaft im Imperium Romanum. Théâtre et société dans l'empire romain.*, Tubingue, Francke, p. 213-222.

— 1991, « Le décor dans les Histoires et les Annales : du stéréotype à l'intention signifiante », dans W. HAASE (éd.), *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt II, 33.4*, Berlin ; New York, De Gruyter, p. 2832-2878.

— 1998, « Tacite et l'espace tragique », *Pallas*, p. 211-224.

MAMBWINI KIVUILA-KIAKU J. 2002, « Le vocabulaire de la cause chez Tacite: ce que "causa" et "ratio" apportent à l'étude de la notion des causes dans l'œuvre historique de Tacite », *Humanitas*, 54, p. 245-267.

MANGIAMELI R. 2012, *Tra « duces » e « milites »: forme di comunicazione politica al tramonto della Repubblica*, Trieste, EUT.

MARINCOLA J. 2003, « Beyond Pity and Fear: the Emotions of History », *AncSoc*, 33, p. 285-315.

— 2007, « Speeches in Classical Historiography », dans J. MARINCOLA (éd.), *A Companion to Greek and Roman Historiography*, Oxford ; Malden, Blackwell, p. 118-132.

MARINI E. 2010, « La "classe d'objets" des sons et des bruits non vocaux en latin », dans P. ANREITER & M. KIENPOINTNER (éd.), *Latin linguistics today: Akten des 15. Internationalen Kolloquiums zur Lateinischen Linguistik, Innsbruck, 4.-9. April 2009*, Innsbruck, Institut für Sprachwissenschaft der Universität Innsbruck, p. 407-419.

MARMONTEL J.-Fr. 1846, *Eléments de littérature*, Paris, Firmin Didot frères.

— 2005, *Éléments de littérature*, S. LE MENAHEZE (éd.), Paris, Desjonquères.

MARSH Fr. B. 1926, « Tacitus and Aristocratic Tradition », *CPh*, 21, p. 289-310.

MARTIN P.-M. 2004, « Ordo plebeius : approche d'un mythe politique », *Interférences - Ars scribendi*, 2.

MARTIN R. H. 1955, « Tacitus and the Death of Augustus », *CQ*, 5, p. 123-128.

MARTIN R. H. 1981, *Tacitus*, Berkeley, University of California Press.

MARTINET A. (éd.) 1968, *Le langage*, Paris, Gallimard.

MARX F. 1904, *C. Lucilii Carminum reliquiae*, Leipzig, Teubner.

MATZNER S. & HARRISON S. (éd.) 2019, *Complex Inferiorities: The Poetics of the Weaker Voice in Latin Literature*, Oxford, Oxford University Press.

MCCLELLAND J. S. 1989, *The Crowd and the Mob: from Plato to Canetti*, Londres, Unwin Hyman.

MCCULLOCH H. 1984, *Narrative Cause in the Annals of Tacitus*, Rudolstadt, Hain.

MCDOUGALL J. I. 1981, « Tacitus and the Portrayal of the Elder Agrippina », *EMC*, 30, p. 104-108.

MCLUHAN M. 2000, *Pour comprendre les médias : les prolongements technologiques de l'homme*, J. PARE (trad.), Paris, Seuil.

MEIER Chr. 1997[3], *Res publica amissa: eine Studie zu Verfassung und Geschichte der späten römischen Republik*, Francfort/Main, Suhrkamp.

MEISTER J. B. 2018, « Klatsch, Gerüchte und fama als moralisches Kapital im spätrepublikanischen und frühkaiserzeitlichen Rom », dans E. HARTMANN, S. PAGE & A. THURN (éd.), *Moral als Kapital im antiken Athen und Rom*, Stuttgart, Franz Steiner, p. 95-116.

MELLOR R. 1993, *Tacitus*, New York, Routledge.

MENARD H. 2004, *Maintenir l'ordre à Rome, IIe-IVe siècles ap. J.-C.*, Seyssel, Champ Vallon.

— 2013, « Convicium et clamor : la justice romaine face aux cris de la foule », dans Fr. CHAUVAUD & P. PRETOU (éd.), *Clameur publique et émotions judiciaires, de l'Antiquité à nos jours*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, p. 211-220.

— 2015, « Explorer les paysages sonores de l'Antiquité : pour une approche historienne », dans S. EMERIT, S. PERROT & A. VINCENT (éd.), *Le paysage sonore de l'Antiquité : méthodologie, historiographie et perspectives. Actes de la journée détudes tenue à l'École française de Rome, le 7 janvier 2013*, Le Caire, Institut Français d'Archéologie Orientale, p. 259-267.

MENARD H. & COURRIER C. (éd.) 2012, *Miroir des autres, reflet de soi. Stéréotypes, politique et société dans le monde romain*, Paris, Michel Houdiard éditeur.

— (éd.) 2013, *Miroir des autres, reflet de soi. 2, Stéréotypes, politique et société dans le monde occidental : de l'Antiquité romaine à l'époque contemporaine*, Paris, Michel Houdiard éditeur.

MENDELL C. W. 1935, « Dramatic Construction of Tacitus' Annals », *YClS*, 5, p. 1-54.

— 1970, *Tacitus: the Man and his Work*, Hamden, Archon Books.

MEULDER M. 1995, « Bons et mauvais généraux chez Tacite », *RBPh*, 73, p. 75-89.

MEUSEL H., HOFMANN F., & KRANER F. (éd.) 1906, *C. Iulii Caesaris Commentarii de bello civili*, Berlin, Weidmann.

MICHEL A. 1959, « La causalité historique chez Tacite », *REA*, 61, p. 96-106.

— 1966, *Tacite et le destin de l'Empire*, Paris, Arthaud.

— 1970, « Tacite a-t-il une philosophie de l'histoire ? », *StudClas*, 12, p. 105-115.

— 1995, « Le pathos et les passions : le pathétique dans la tradition latine », *RÉL*, 73, p. 231-243.

MIEROW Ch. C. 1939, « Tacitus the Biographer », *CPh*, 34, p. 36-44.

MILLAR F. 1964, *A Study of Cassius Dio*, Oxford, Clarendon Press.

— 1977, *The Emperor in the Roman World: 31 BC - AD 337*, Londres, Duckworth.

— 1998, *The crowd in Rome in the late Republic*, Ann Arbor, University of Michigan Press.

MILLER N. P. 1964, « Dramatic Speech in Tacitus », *AJPh*, 85, p. 279-296.

— 1975, « Dramatic Speech in the Roman Historians », *G&R*, 22, p. 45-57.

MINICONI P.-J. 1951, *Étude des thèmes « guerriers » de la poésie épique gréco-romaine*, Paris, Les Belles Lettres.

MOCSY A. 1966, « Tampius Flavianus in Pannonien », *Archaeologiai Értesítő*, 93, p. 203-207.

MOGENET J. 1954, « La Conjuration de Clemens », *AC*, 23, p. 321-330.

MOLIN M. 2007, « Préfets et préfecture du prétoire dans l'Histoire romaine de Dion Cassius », *CCGG*, 18, p. 199-216.

MOLINIER ARBO A. 2012a, « Des cris à la Curie : les acclamationes senatus de la Vie de Commode dans l'Histoire Auguste », dans M. T. SCHETTINO & S. PITTIA (éd.), *Les sons du pouvoir dans les mondes anciens*, Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté, p. 167-187.

— 2012b, « Pages, tablettes et rumeurs de Palais la male mort de Domitien et de Commode », dans E. GENY & S. DAVID (éd.), *Troïka. Parcours antiques. mélanges offerts à Michel Woronoff*, Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté2 :, p. 333-347.

MOMMSEN Th. 1889, *Le droit public romain. Tome sixième. Première partie*, P.-Fr. Girard (trad.), Paris, Ernest Thorin.

— 1891, *Le droit public romain. Tome septième*, P.-Fr. Girard (trad.), Paris, Ernest Thorin.

MONETA C. & SCHALLMAYER E. 2006, « Principia, Praetorium und Augustus: Architektur als verkörperte Staatsidee », *SJ*, 56, p. 115-125.

MONTEIX N. 2012, « “Caius Lucretius […], marchand de couleurs de la rue des fabricants de courroies” : réflexions critiques sur les concentrations de métiers à Rome », dans A. ESPOSITO & G. M. SANIDAS (éd.), *« Quartiers » artisanaux en Grèce ancienne : une perspective méditerranéenne*, Villeneuve-d’Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, p. 333-352.

MOREL J.-P. 1987, « La topographie de l’artisanat et du commerce dans la Rome antique », *L’Urbs. Espace urbain et histoire (Ier siècle av. J.-C. - IIIè siècle ap. J.-C.)*, Rome, École Française de Rome, p. 127-155.

— 1997, « Métiers, rues et sociabilité dans le monde romain », dans A. LEMENOREL & A. CORBIN (éd.), *La rue, lieu de sociabilité ? Rencontres de la rue : actes du colloque de Rouen, 16-19 novembre 1994*, Mont-Saint-Aignan, Publications de l’Université de Rouen, p. 149-159.

MORELLO R. 2002, « Livy’s Alexander Digression (9.17-19): Counterfactuals and Apologetics », *JRS*, 92, p. 62-85.

MORGAN M. G. 1994, « A Lugubrious Prospect: Tacitus, Histories 1.40 », *CQ*, 44, p. 236-244.

MORIER H. 1998[5], *Dictionnaire de poétique et de rhétorique*, Paris, Presses Universitaires de France.

MORIN E. 1969, *La rumeur d’Orléans*, Paris, Seuil.

— 1976, « Pour une crisologie », *Communications*, 25, p. 149-163.

MORSTEIN-MARX R. 2004, *Mass Oratory and Political Power in the Late Roman Republic*, Cambridge ; New York, Cambridge University Press.

— 2012, « Political Graffiti in the Late Roman Republic: Hidden Transcripts and Common Knowledge », dans Chr. T. KUHN (éd.), *Politische Kommunikation und öffentliche Meinung in der antiken Welt*, Stuttgart, Franz Steiner, p. 191-217.

— 2013, « “Cultural hegemony” and the Communicative Power of the Roman Elite », dans C. E. W. STEEL & H. VAN DER BLOM (éd.), *Community and Communication*, Oxford, Oxford University Press, p. 29-47.

MOSCOVICI S. 1981, *L’âge des foules : un traité historique de psychologie des masses*, Paris, Fayard.

MOTTO A. L. & CLARK J. R. 1993, « Seneca on the profanum vulgus », *CB*, 69, p. 35-39.

MOUCHOVA B. 1991, « Die Ausdrücke “populus”, “plebs” und “uulgus” bei Sueton », *GLP*, 13, p. 87-101.

MOURITSEN H. 2001, *Plebs and Politics in the Late Roman Republic*, Cambridge ; New York, Cambridge University Press.

— 2017, *Politics in the Roman Republic*, Cambridge, Cambridge University Press.

MOUSSAÏD M. 2019, *Fouloscopie : ce que la foule dit de nous*, Paris, HumenSciences - Humensis.

MOUSSAÏD M., BRIGHTON H., & GAISSMAIER W. 2015, « The Amplification of Risk in Experimental Diffusion Chains », *Proceedings of the National Academy of Sciences*, 112, p. 5631-5636.

MOUSSAÏD M., HELBING D., & THERAULAZ G. 2011, « How Simple Rules Determine Pedestrian Behavior and Crowd Disasters », *Proceedings of the National Academy of Sciences*, 108, p. 6884-6888.

MOUSSY C. 1996, « Oratio, sermo, contentio », dans J. DANGEL & Cl. MOUSSY (éd.), *Les structures de l’oralité en latin*, Paris, Presses de l’Université de Paris-Sorbonne, p. 35-44.

— 2010, *Synonymie et antonymie en latin*, Paris, L’Harmattan.

— 2011, *La polysémie en latin*, Paris, PUPS.

MUELLER H.-Fr. 2004, « “Nocturni coetus” in 494 BC », dans Chr. FR. KONRAD (éd.), *Augusto augurio: Festschrift J. Linderski*, Stuttgart, Franz Steiner, p. 77-88.

MÜNCH Ph. 2010, « La foule révolutionnaire, l’imaginaire du complot et la violence fondatrice : aux origines de la nation française (1789) », *Conserveries mémorielles. Revue transdisciplinaire*.

MURISON Ch. L. 1993, *Galba, Otho and Vitellius: Careers and Controversies*, Hildesheim, Georg Olms.

NADEAU Y. (éd.) 2011, *A Commentary on the Sixth Satire of Juvenal*, Bruxelles, Latomus.

NAKAYAMA T. 1970, « Die Haltung des Horaz gegenüber der Menge in den Odensammlungen », *Annuario dell'Istituto Giapponese di Cultura in Roma*, 8, p. 7-29.

NELIS-CLEMENT J. 2000, *Les beneficiarii : militaires et administrateurs au service de l'Empire (Ier s. a.C. - VIe s. p.C.)*, Bordeaux, Ausonius.

— 2006, « Le gouverneur et la circulation de l'information dans les provinces romaines sous le Haut-Empire », dans L. CAPDETREY & J. NELIS-CLEMENT (éd.), *La circulation de l'information*, Rome, École Française de Rome, p. 141-160.

— 2008, « Le cirque romain et son paysage sonore », dans J. NELIS-CLEMENT & J.-M. RODDAZ (éd.), *Le cirque romain et son image*, Bordeaux, Ausonius, p. 431-457.

NERAUDAU J.-P. 1993, « La Fama dans la Rome antique », *Médiévales*, 12, p. 27-34.

NEUMEISTER C. 1986[2], « Die psychologische Geschichtsschreibung des Tacitus », dans D. R. PÖSCHL (éd.), *Tacitus*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, p. 194-216.

NEWBOLD R. F. 1972, « Vitellius and the Roman plebs », *Historia*, 21, p. 308-319.

— 1976, « The vulgus in Tacitus », *RMPh*, 119, p. 85-92.

— 1990, « Nonverbal Communication in Tacitus and Ammianus », *AncSoc*, 21, p. 189-199.

NICOLAS É. P. 1979, *De Néron à Vespasien : études et perspectives historiques, suivies de l'analyse, du catalogue et de la reproduction des monnaies oppositionnelles connues des années 67 à 70*, Paris, Les Belles Lettres.

NICOLET C. 1976a, *Le métier de citoyen dans la Rome républicaine*, Paris, Gallimard.

— 1976b, « Le temple des Nymphes et les distributions frumentaires à Rome à l'époque républicaine d'après les découvertes récentes », *CRAI*, p. 29-51.

NICOLSON Fr. W. 1891, « Greek and Roman Barbers », *HSPh*, 2, p. 41-56.

NIPPEL W. 1995, *Public Order in Ancient Rome*, Cambridge, Cambridge University Press.

OAKLEY St. P. 2005, *A Commentary on Livy: Books VI - X. Vol. 3: Book IX*, Oxford, Clarendon Press.

OFFENSTADT N. 2013, « L'histoire auditive, un nouveau chantier, quelques remarques », dans F. CHAUVAUD & P. PRETOU (éd.), *Clameur publique et émotions judiciaires, de l'Antiquité à nos jours*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, p. 29-34.

OGILVIE R. M. (éd.) 1965, *A Commentary on Livy: Books 1-5*, Oxford, Clarendon Press.

O'GORMAN E. 2000, *Irony and Misreading in the Annals of Tacitus*, Cambridge, Cambridge University Press.

— 2006, « Alternative Empires: Tacitus's Virtual History of the Pisonian Principate », *Arethusa*, 39, p. 281-301.

— 2011, « Imperial History and Biography at Rome », dans A. FELDHERR, Gr. HARDY, I. HESKETH & D. WOOLF (éd.), *The Oxford History of Historical Writing. 1, Beginnings to AD 600*, Oxford, Oxford University Press, p. 291-315.

— 2015, « Forms of Ideology in Tacitus: A Brief Introduction to the Panel », *Histos Working Papers*, 2015.04.

— 2019, « "The Noise, and the People": Popular Clamor and Political Discourse in Latin Historiography », dans S. MATZNER & St. HARRISON (éd.), *Complex Inferiorities: The Poetics of the Weaker Voice in Latin Literature*, Oxford, Oxford University Press, p. 129-148.

OLENDER M. 1982, « Introduction », *Le genre humain*, 5, p. 9-10.

O'NEILL P. 2003, « Going Round in Circles: Popular Speech in Ancient Rome », *ClAnt*, 22, p. 135-165.

PACK R. 1953, « The Roman Digressions of Ammianus Marcellinus », *TAPhA*, 84, p. 181-189.

PAGAN V. E. 1999, « Beyond Teutoburg: Transgression and Transformation in Tacitus Annales 1.61-62 », *CPh*, 94, p. 302-320.

— 2005, « The Pannonian Revolt in the “Annals” of Tacitus », dans C. DEROUX (éd.), *Studies in Latin literature and Roman History. XII*, Bruxelles, Latomus, p. 414-422.

— 2006, « Shadows and Assassinations: Forms of Time in Tacitus and Appian », *Arethusa*, 39, p. 193-218.

PAILLER J.-M. 1988, *Bacchanalia, la répression de 186 av. J.-C. à Rome et en Italie : vestiges, images, tradition*, Rome, École française de Rome.

PAINE R. 1967, « What is Gossip about? An Alternative Hypothesis », *Man*, 2, p. 278-285.

PANAGL O. 2005, « Linguistisches und Stilistisches zum Hendiadyoin », dans G. CALBOLI (éd.), *Papers on grammar. 9 : Latina lingua ! Nemo te lacrimis decoret neque funera fletu faxit. Cur ? Volitas viva per ora virum : proceedings of the twelfth international colloquium on Latin linguistics (Bologna, 9-14 June 2003)*, Rome, Herder, p. 877-884.

PARATORE E. 1951, *Tacito*, Milano, Istituto editoriale cisalpino.

PARE-REY P. 2012, *Flores et acumina : les sententiae dans les tragédies de Sénèque*, Lyon, CEROR.

PASCHOUD Fr. 1979, « Tacite, Histoires I 50. Art de la composition et vérité historique », *Argos*, 3, p. 7-19.

PAUL G. M. (éd.) 1984, *A Historical Commentary on Sallust’s Bellum Jugurthinum*, Liverpool, F. Cairns.

PAUL J.-M. (éd.) 2004, *La foule : mythes et figures de la Révolution à aujourd’hui*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes.

PAULY A. F. & WISSOWA G. 1893-1980, *Paulys Real-Encyclopädie der classischen Altertumswissenschaft*, Stuttgart, Alfred Druckenmüller.

PELLING Chr. 2009, « Tacitus’ Personal Voice », dans A. J. WOODMAN (éd.), *The Cambridge Companion to Tacitus*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 147-167.

PERNOT L. 2000, *La rhétorique dans l’Antiquité*, Paris, Librairie générale française.

PETRIKOVITS H. VON 1975, *Die Innenbauten römischer Legionslager während der Prinzipatszeit*, Opladen, Westdeutscher Verlag.

PFLAUM H.-G. 1940, « Essai sur le cursus publicus dans le Haut-Empire », *Mémoires présentés par divers savants étrangers à l’Académie*, 14, p. 189-391.

— 1950, *Les procurateurs équestres sous le Haut-Empire romain*, Paris, Adrien Maisonneuve.

PFORDT M. 1998, *Studien zur Darstellung der Aussenpolitik in den Annalen des Tacitus*, Francfort/Main, Peter Lang.

PIETRI Ch. 1997, « Inscriptions funéraires latines », *Publications de l’École Française de Rome*, 234, p. 1407-1468.

PIGON J. 2001, « Sejanus and the Death of Drusus: One Rumour or Two? », *Antiquitas*, 25, p. 147-152.

PINA POLO Fr. 1989, *Las contiones civiles y militares en Roma*, Saragosse, Departament de Ciencias de la Antigüedad de la Universidad.

— 1996, *Contra arma verbis: der Redner vor dem Volk in der späten römischen Republik*, E. LIESS (trad.), Stuttgart, Franz Steiner.

— 2010, « Frigidus rumor: the Creation of a (Negative) Public Image in Rome », dans A. J. TURNER, J. H. K. O. CHONG-GOSSARD & F. J. VERVAET (éd.), *Private and Public Lies: The Discourse of Despotism and Deceit in the Graeco-Roman World*, Leiden ; Boston, Brill, p. 75-90.

— 2017, « Circulation of Information in Cicero’s Correspondence of the Years 59-58 BC », dans Cr. ROSILLO-LOPEZ (éd.), *Political communication in the Roman world*, Leiden ; Boston, Brill, p. 34-51.

PIPPIDI D. 1965, *Autour de Tibère*, Rome, L’Erma di Bretschneider.

POMEROY A. J. 2006, « Theatricality in Tacitus’s “Histories” », *Arethusa*, 39, p. 171-191.

POMPE H. 2008, « Nachrichten über Gerüchte », dans J. BROKOFF, H. POMPE, J. FOHRMANN & Br. WEINGART (éd.), *Die Kommunikation der Gerüchte*, Göttingen, Wallstein, p. 131-143.

POPKIN J. D. 2011, *La presse de la révolution : journaux et journalistes (1789 - 1799)*, Paris, Jacob.

POPOVIC P. 2011, « La sociocritique. Définition, histoire, concepts, voies d'avenir », *Pratiques. Linguistique, littérature, didactique*, p. 7-38.

POSADAS J. L. 1992, « Mujeres en Tácito : retratos individuales y caracterización genérica », *Gerión*, 10, p. 145-154.

PÖSCHL V. 1956, « Die römische Auffassung der Geschichte », *Gymnasium*, 63, p. 190-206.

POTTER D. S. 1994, *Prophets and Emperors: Human and Divine Authority from Augustus to Theodosius*, Cambridge, Harvard University Press.

PUCCINI-DELBEY G. 2007, *La vie sexuelle à Rome*, Paris, Tallandier.

QUESTA C. 1967[2], *Studi sulle fonti degli « Annales » di Tacito*, Rome, Ateneo.

RAMBAUD M. 1970, « Recherches sur le portrait dans l'historiographie romaine », *LEC*, 38, p. 417-447.

RAMBAUX Cl. 1972, « Germanicus ou la conception tacitéenne de l'histoire », *AC*, 41, p. 174-199.

RANCIERE J. 1992, *Les noms de l'histoire. Essai de poétique du savoir*, Paris, Seuil.

— 2016, « Un soulèvement peut en cacher un autre », dans G. DIDI-HUBERMAN (éd.), *Soulèvements*, Paris, Gallimard ; Jeu de Paume, p. 63-70.

RANKOV N. B. 2006, « Les "frumentarii" et la circulation de l'information entre les empereurs romains et les provinces », dans L. CAPDETREY & J. NELIS-CLEMENT (éd.), *La circulation de l'information*, Bordeaux ; Paris, Ausonius ; De Boccard, p. 129-140.

RAWSON E. 1987, « Discrimina Ordinum: The Lex Julia Theatralis », *PBSR*, 55, p. 83-114.

REICHER St. 2001, « The Psychology of Crowd Dynamics », dans M. A. HOGG & R. S. TINDALE (éd.), *Blackwell Handbook of Social Psychology: Group Processes*, Malden, Blackwell, p. 182-208.

REID J. S. 1921, « Tacitus as a Historian », *JRS*, 11, p. 191-199.

REMY É. 1993, « Comment saisir la rumeur ? », *Ethnologie française*, 23, p. 591-602.

RENARD J.-Br. 2013[4], *Rumeurs et légendes urbaines*, Paris, Presses Universitaires de France.

REUMAUX Fr. 1989, « Rumor et Opinio », *Cahiers Internationaux de Sociologie*, 86, p. 123-139.

— 1998, *La rumeur : message et transmission*, Paris, Armand Colin.

— (éd.) 1999, *Les oies du Capitole, ou les raisons de la rumeur*, Paris, CNRS.

REVAZ Fr. 1997, *Les textes d'action*, Metz, Centre d'études linguistiques des textes et des discours.

REY S. 2015, « Les larmes romaines et leur portée : une question de genre ? », *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, 41, p. 243-264.

— 2017, *Les larmes de Rome : le pouvoir de pleurer dans l'Antiquité*, Paris, Anamosa.

RICHARDSON L. 1992, *A New Topographical Dictionary of Ancient Rome*, Baltimore, Johns Hopkins University Press.

RICHLIN A. 1992[2], *The Garden of Priapus: Sexuality and Aggression in Roman Humor*, New York, Oxford University Press.

RIDER J. 2011, « "Ut aiunt" : la rumeur comme source dans l'historiographie de Galbert de Bruges et de Gautier de Thérouanne », dans M. BILLORE & M. SORIA (éd.), *La rumeur au Moyen Âge : du mépris à la manipulation (Ve-XVe siècle)*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, p. 35-43.

RIEDL P. 2002, *Faktoren des historischen Prozesses : eine vergleichende Untersuchung zu Tacitus und Ammianus Marcellinus*, Tubingue, Narr.

RIEPL W. 1913, *Das Nachrichtenwesen des Altertums: mit besonderer Rücksicht auf die Römer*, Leipzig, Teubner.

RIES W. 1969, *Gerücht, Gerede, öffentliche Meinung: Interpretationen zur Psychologie und Darstellungskunst des Tacitus*, Heidelberg.

RIGGSBY A. M. 1991, « Elision and Hiatus in Latin Prose », *ClAnt*, 10, p. 328-343.

RIPAT P. 2011, « Expelling Misconceptions: Astrologers at Rome », *CPh*, 106, p. 115-154.

RIPOLL Fr. 1998, *La morale héroïque dans les épopées latines d'époque flavienne : tradition et innovation*, Leuven, Peeters.

— 2000, « De Thersite à Tacite : le contestataire anonyme du chant I de la Thébaïde de Stace », *VL*, 160, p. 45-57.

RIX H. (éd.) 2001[2], *LIV, Lexikon der indogermanischen Verben: die Wurzeln und ihre Primärstammbildungen*, Wiesbaden, Reichert.

ROBERTSON D. S. 1954, *A Handbook of Greek and Roman Architecture*, Cambridge, Cambridge University Press.

ROBIN R. 1988, « De la sociologie de la littérature à la sociologie de l'écriture : le projet sociocritique », *Littérature*, 70, p. 99-109.

RODDAZ J.-M. 2005, « "Popularis", populisme, popularité », dans G. URSO (éd.), *Popolo e potere nel mondo antico. Atti del convegno internazionale: Cividale del Friuli, 23-25 settembre 2004*, Pisa, ETS, p. 97-122.

ROGERS Cl. J. (éd.) 2010, *The Oxford Encyclopedia of Medieval Warfare and Military Technology*, Oxford, Oxford University Press.

ROMAN Y. 2001, *Empereurs et sénateurs : une histoire politique de l'Empire romain, Ier-IVe siècle*, Paris, Fayard.

ROSILLO-LOPEZ Cr. 2007, « "Temo a los troyanos": rumores y habladurías en la Roma tardorrepublicana », *Polis*, 19, p. 113-134.

— 2017a, *Public Opinion and Politics in the Late Roman Republic*, Cambridge, Cambridge University Press.

— 2017b, « Informal Conversations between Senators in the Late Roman Republic », dans Cr. ROSILLO-LOPEZ (éd.), *Political communication in the Roman world*, Leiden ; Boston, Brill, p. 34-51.

— (éd.) 2017c, *Political Communication in the Roman World*, Leiden ; Boston, Brill.

ROSNOW R. L. & FINE G. A. 1976, *Rumor and Gossip: The Social Psychology of Hearsay*, Oxford, Elsevier.

ROTH J. P. 1999, *The Logistics of the Roman Army at War (264 B.C.-A.D. 235)*, Leiden ; Boston, Brill.

ROUECHE Ch. 1984, « Acclamations in the Later Roman Empire. New Evidence from Aphrodisias », *JRS*, 74, p. 181-199.

ROUQUETTE M.-L. 1989, « La rumeur comme résolution d'un problème mal défini », *Cahiers Internationaux de Sociologie*, 86, p. 117-122.

— 1990, « Le syndrome de rumeur », *Communications*, 52, p. 119-123.

ROYO M. & HUBERT É. 2008, « Introduction », dans M. ROYO, É. HUBERT & A. BERENGER (éd.), *« Rome des quartiers » : des vici aux rioni*, Paris, De Boccard, p. 5-10.

ROYO M., HUBERT É., & BERENGER A. (éd.) 2008, *« Rome des quartiers »: des vici aux rioni : cadres institutionnels, pratiques sociales et requalifications entre Antiquité et époque moderne : actes du colloque international de la Sorbonne, 20-21 mai 2005*, Paris, France, De Boccard.

ROYO M. B. 1978, « Un tópico épico en la obra de Tácito: la noche », *Argos*, 2, p. 87-103.

RUBIO V. 2010, « La Foule. Réflexions autour d'une abstraction », *Conserveries mémorielles. Revue transdisciplinaire*.

RUDE G. 1982, *La foule dans la Révolution française*, A. JORDAN (trad.), Paris, François Maspero.

RUFFELL I. A. 2003, « Beyond Satire: Horace, Popular Invective and the Segregation of Literature », *JRS*, 93, p. 35-65.

RUSSELL A. 2016, *The Politics of Public Space in Republican Rome*, Cambridge, Cambridge University Press.

RYBERG I. S. 1942, « Tacitus' Art of Innuendo », *TAPhA*, p. 383-404.

SABBAH G. 1978, *La méthode d'Ammien Marcellin. Recherches sur la construction du discours historique dans les Res gestae*, Paris, Les Belles Lettres.

SAGE M. M. 1990, « Tacitus' Historical Works: A Survey and Appraisal », dans W. HAASE (éd.), *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt II, 33.2*, Berlin ; New York, De Gruyter, p. 851-1030.

SAILOR D. 2008, *Writing and Empire in Tacitus*, Cambridge, Cambridge University Press.

— 2012, « The "Agricola" », dans V. E. PAGAN (éd.), *A Companion to Tacitus*, Chichester ; Malden, Wiley-Blackwell, p. 23-44.

SALIOU C. 2009, « Le palais impérial d'Antioche et son contexte à l'époque de Julien. Réflexions sur l'apport des sources littéraires à l'histoire d'un espace urbain », *AntTard*, 17, p. 235-250.

SALLES C. 2008[2], *Lire à Rome*, Paris, Les Belles Lettres.

SANTORELLI B. 2014, *Il ricco accusato di tradimento: Declamazioni maggiori, 11 ; Gli amici garanti : Declamazioni maggiori, 16*, Cassino, Edizioni Università di Cassino.

SANTORO L'HOIR Fr. 2006, *Tragedy, Rhetoric, and the Historiography of Tacitus' « Annales »*, Ann Arbor, University of Michigan Press.

SCHAFER R. M. 2010, *Le paysage sonore : le monde comme musique*, S. GLEIZE (trad.), Marseille, Wildproject.

SCHEDA G. 1967, « Nero und der Brand Roms », *Historia*, 16, p. 111-115.

SCHETTINO M. T. & PITTIA S. (éd.) 2012, *Les sons du pouvoir dans les mondes anciens : actes du colloque international de l'Université de la Rochelle, 25-27 novembre 2010*, Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté.

SCHIAVONE A. 2009, *Ius, l'invention du droit en Occident*, J. BOUFFARTIGUE & G. BOUFFARTIGUE (trad.), Paris, Belin.

SCHMIDT Th. 1999, *Plutarque et les barbares : la rhétorique d'une image*, Louvain, Peeters.

SCHNEIDER C. 2000, « Quelques réflexions sur la date de publication des "Grandes déclamations" pseudo-quintiliennes », *Latomus*, 59, p. 614-632.

SCHNURBUSCH D. 2008, « "Prestigehierarchie" und aristokratisches Gastmahl », dans K. VÖSSING (éd.), *Das römische Bankett im Spiegel der Altertumswissenschaften*, Stuttgart, Franz Steiner, p. 129-142.

— 2011, *Convivium: Form und Bedeutung aristokratischer Geselligkeit in der römischen Antike*, Stuttgart, Franz Steiner.

SCHÖRLE K. (éd.) 2018, *L'Armée de Rome : la puissance et la gloire*, Milan, SilvanaEditoriale.

SCHUBERT Chr. 2010, « Was bedeutet "strepitus" ? », *Glotta*, 86, p. 145-158.

SCHULTEN A. 1894, « Das Territorium Legionis », *Hermes*, 29, p. 481–516.

SCHUNCK P. 1964, « Studien zur Darstellung des Endes von Galba, Otho und Vitellius in den Historien des Tacitus », *SO*, 39, p. 38-82.

SCHWAB J. J. 2011, *The Birth of the Mob: Representations of Crowds in Archaic and Classical Greek Literature*, Thèse de doctorat soutenue à l'Université de Berkeley, 2011.

SCOTT J. M. 1998, « The Rhetoric of Suppressed Speech: Tacitus' Omission of Direct Discourse in his Annals as a Technique in Character Denigration », *AHB*, 12, p. 8-18.

SEILER H. G. 1936, *Die Masse bei Tacitus*, Erlangen, Palm & Enke.

SHATZMAN I. 1974, « Tacitean Rumours », *Latomus*, 33, p. 549-578.

SHIBUTANI T. 1966, *Improvised News: a Sociological Study of Rumor*, Indianapolis, Bobbs-Merrill.

SHOTTER D. C. A. 1965, « Three Problems in Tacitus' Annals. I », *Mnemosyne*, 18, p. 359-365.

— 1967, « The Debate On Augustus (Tacitus, Annals I 9-10) », *Mnemosyne*, 20, p. 171-174.

— 1968, « Tacitus, Tiberius and Germanicus », *Historia*, 17, p. 194-214.

— 1977, « Tacitus and Antonius Primus », *LCM*, 2, p. 23-27.

— 2000, « Agrippina the Elder: a Woman in a Man's World », *Historia*, 49, p. 341-357.

SHUMATE N. J. 1997, « Compulsory Pretense and the "Theatricalization of Experience" in Tacitus », dans C. DEROUX (éd.), *Studies in Latin literature and Roman history. VIII*, Bruxelles, Latomus, p. 364-403.

SIDOTI A. & CHEMINADE C. (éd.) 2016, *Quintus Tullius Cicéron, Petit mémoire pour une campagne électorale ; Correspondance ; Astronomiques. Suivi de Marcus Tullius Cicéron, Discours in toga candida ; Correspondance (extraits)*, Paris, Les Belles Lettres.

SINCLAIR P. 1991, « Rhetorical Generalizations in Annales 1-6: a Review of the Problem of Innuendo and Tacitus' Integrity », dans W. HAASE (éd.), *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt II, 33.4*, Berlin ; New York, De Gruyter, p. 2795-2831.

— 1995, *Tacitus the Sententious Historian: a Sociology of Rhetoric in Annales 1-6*, University Park, Pennsylvania State University Press.

SKUTSCH O. (éd.) 1985, *The Annals of Q. Ennius*, Oxford, Clarendon press.

SORBA J. & GOOSSENS V. 2016, « Le rôle du figement dans le traitement de la synonymie au sein du champ de la colère », *Lingvisticæ Investigationes*, 39, p. 1-26.

SORIA M. 2011, « Présentation », dans M. BILLORE & M. SORIA (éd.), *La rumeur au Moyen Âge : du mépris à la manipulation (Ve-XVe siècle)*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, p. 13-22.

SPAETH J. W. J. 1932, « Martial and the Roman Crowd », *CJ*, 27, p. 244-254.

SPÄTH Th. 2016, « Au lieu des Lieux, les actes de mémoire. Figurations du passé et pratiques sociales », dans St. BENOIST, A. DAGUET-GAGEY & Chr. HOËT-VAN CAUWENBERGHE (éd.), *Une mémoire en actes : espaces, figures et discours dans le monde romain*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, p. 23-46.

SPEIDEL M. A. 2000, « Sold und Wirtschaftslage der römischen Soldaten », dans G. ALFÖLDY, Br. DOBSON & W. ECK (éd.), *Gedenkschrift E. Birley*, Stuttgart, Franz Steiner, p. 65-94.

— 2009a, *Heer und Herrschaft im römischen Reich der hohen Kaiserzeit*, Stuttgart, Franz Steiner.

— 2009b, « Heer und Strassen – militares viae », dans M. A. SPEIDEL (éd.), *Heer und Herrschaft im römischen Reich der hohen Kaiserzeit*, Stuttgart, Allemagne, Franz Steiner, p. 501-513.

— 2009c, « Soldaten und Zivilisten im Römischen Reich. Zu modernen Konstruktionen antiker Verhältnisse », dans M. A. SPEIDEL (éd.), *Heer und Herrschaft im römischen Reich der hohen Kaiserzeit*, Stuttgart, Allemagne, Franz Steiner, p. 473-500.

SPEIDEL M. P. 1984a, « Germani Corporis Custodes », *Germania*, 62, p. 31-45.

— 1984b, *Roman Army Studies. Volume One*, Amsterdam, J. C. Gieben.

— 1989, « The Soldiers' Servants », *AncSoc*, 20, p. 239-248.

— 1992, *Roman Army Studies. Volume Two*, Stuttgart, Franz Steiner.

STARN R. 1976, « Métamorphoses d'une notion », *Communications*, 25, p. 4-18.

STEEL C. E. W. 2017, « Defining Public Speech in the Roman Republic: Occasion, Audience and Purpose », dans Cr. ROSILLO-LOPEZ (éd.), *Political communication in the Roman world*, Leiden ; Boston, Brill, p. 17-33.

STEGNER Kl. 2004, *Die Verwendung der Sentenz in den Historien des Tacitus*, Stuttgart, Franz Steiner.

STERBENC-ERKER D. 2004, « Voix dangereuses et force des larmes : le deuil féminin dans la Rome antique », *RHR*, 221, p. 259-291.

STERN L. W. 1902, « Zur Psychologie der Aussage. Experimentelle Untersuchungen über Erinnerungstreue », *Zeitschrift für die gesamte Strafrechtswissenschaft*, 22, p. 315-370.

STOETZEL J. 1963, *La psychologie sociale*, Paris, Flammarion.

STÖGER H. 2011, « The Spatial Organization of the Movement Economy: the Analysis of Ostia's "scholae" », dans R. LAURENCE & D. J. NEWSOME (éd.), *Rome, Ostia, Pompeii*, Cambridge, Oxford University Press, p. 215-242.

STOLL O. 2001a, « Garnison und Stadt im römischen Syrien und der Arabia : Eine Symbiose im Spiegel städtischer Münzprägungen und der Epigraphik », *Römisches Heer und Gesellschaft: Gesammelte Beiträge 1991-1999*, Stuttgart, Franz Steiner, p. 59-76.

— 2001b, *Römisches Heer und Gesellschaft: Gesammelte Beiträge 1991-1999*, Stuttgart, Franz Steiner.

— 2001c, « "De honore certabant et dignitate". Truppe und Selbstidentifikation in der Armee der römischen Kaiserzeit », *Römisches Heer und Gesellschaft: Gesammelte Beiträge 1991-1999*, Stuttgart, Franz Steiner, p. 106-136.

STRAMAGLIA A. 2006, « Le "Declamationes maiores" pseudo-quintilianee: genesi di una raccolta declamatoria e fisionomia della sua trasmissione testuale », dans E. AMATO, A. RODUIT & M. STEINRÜCK (éd.), *Approches de la Troisième Sophistique : hommages à Jacques Schamp*, Bruxelles, Latomus, p. 555-588.

STROCCHIO R. 1992, *I significati del silenzio nell'opera di Tacito*, Turin, Accademia delle scienze.

SUERBAUM W. 2015, *Skepsis und Suggestion: Tacitus als Historiker und als Literat*, Heidelberg, Universitätsverlag Winter.

SULLIVAN D. 1976, « Innuendo and the "Weighted Alternative" in Tacitus », *CJ*, 71, p. 312-326.

SYME R. 1958a, *Tacitus*, Oxford, Clarendon Press.

— 1958b, « Obituaries in Tacitus », *AJPh*, 79, p. 18-31.

— 1958c, « The Senator as Historian », *Histoire et historiens dans l'antiquité*, Vandœuvres, Fondation Hardt, p. 185-212.

— 1981, « The Early Tiberian Consuls », *Historia*, 30, p. 189-202.

— 1982, « Tacitus: Some Sources of His Information », *JRS*, 72, p. 68-82.

— 1989, *The Augustan Aristocracy*, Oxford, Clarendon Press.

TAN J. 2008, « Contiones in the Age of Cicero », *ClAnt*, 27, p. 163-201.

TARDE G. 1989, *L'opinion et la foule*, D. REYNIE (éd.), Paris, Presses Universitaires de France.

TARPIN M. 2002, *Vici et pagi dans l'Occident romain*, Rome, École française de Rome.

— 2008, « Les vici de Rome, entre sociabilité de voisinage et organisation administrative », dans M. ROYO, É. HUBERT & A. BERENGER (éd.), *« Rome des quartiers » : des vici aux rioni*, Paris, De Boccard, p. 35-64.

TAYLOR L. R. & SCOTT R. T. 1969, « Seating Space in the Roman Senate and the Senatores Pedarii », *TAPhA*, 100, p. 529-582.

TCHAKHOTINE S. S. 1992, *Le viol des foules par la propagande politique*, Paris, Gallimard.

THIEC Y. J. & TREANTON J.-R. 1983, « La foule comme objet de "science" », *Revue Française de Sociologie*, 24.

THOMAS Y. 1981, « Parricidium. [I. Le père, la famille et la cité (La lex Pompeia et le système des poursuites publiques)] », *MEFRA*, 93, p. 643-715.

THOMPSON E. P. 1971, « The Moral Economy of the English Crowd in the Eighteenth Century », *P&P*, p. 76-136.

THORNBURN J. E. 2003, « "Lixae" and "calones": following the Roman Army », *CB*, 79, p. 47-61.

THORNTON J. 2017, « "Strepitus imperitorum": i suoni delle assemblee, fra alterità etnica e sociale », dans A. GONZALES & M. T. SCHETTINO (éd.), *Les sons du pouvoir des autres : actes du troisième colloque SoPHiA, 27-28- mars 2014, Strasbourg*, Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté, p. 19-40.

TILLY Ch. 1978, *From Mobilization to Revolution*, Reading, Addison-Wesley.

— 1986, *La France conteste : de 1600 à nos jours*, É. DIACON (trad.), Paris, Fayard.

TONER J. P. 2009, *Popular Culture in Ancient Rome*, Cambridge, Polity.

— 2013, *Roman Disasters*, Cambridge, Polity.

— 2013, « Barbers, Barbershops and searching for Roman Popular Culture », *PBSR*, 83, p. 91-109.

TORREGARAY PAGOLA E. 2012, « "Fremere" : el sonido de la discrepancia en el escenario de la diplomacia », dans M. T. SCHETTINO & S. PITTIA (éd.), *Les sons du pouvoir dans les mondes anciens*, Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté, p. 115-132.

TOWNEND G. 1964, « Cluvius Rufus in the Histories of Tacitus », *AJPh*, 85, p. 337-377.

TRAN N. 2013, *Dominus tabernae : le statut de travail des artisans et des commerçants de l'Occident romain (Ier siècle av. J.-C. - IIIe siècle ap. J.-C.)*, Rome, École française de Rome.

TREGGIARI S. 1980, « Urban Labour in Rome: mercennarii and tabernarii », dans P. GARNSEY (éd.), *Non-slave Labour in the Greco-Roman World*, Cambridge, Cambridge Philological Society, p. 48-64.

TREU M. 1948, « M. Antonius Primus in der taciteischen Darstellung », *WJA*, 3, p. 241-262.

TRÖSTER M. 2013, « Roman Politics and the Whims of the Crowd : the "plebs contionalis" Revisited », *Latomus*, 72, p. 128-134.

TUPLIN Chr. J. 1987, « The False Drusus of A.D. 31 and the Fall of Sejanus », *Latomus*, 46, p. 781-805.

— 1989, « The False Neros of the First Century A.D. », dans C. DEROUX (éd.), *Studies in Latin Literature and Roman History. V*, Bruxelles, Latomus, p. 364-404.

TURNER R. H. & KILLIAN L. M. 1987[3], *Collective Behavior*, Englewood Cliffs, Prentice-Hall.

UEDING G. (éd.) 1996, *Historisches Wörterbuch der Rhetorik. Band 3, Eup-Hör*, Tubingue, Max Niemeyer.

UTARD R. 2004, *Le discours indirect chez les historiens latins : écriture ou oralité ?*, Louvain, Peeters.

— 2013, « Quelle parole pour quels personnages dans les livres I et II des Annales de Tacite ? », *VL*, 187, p. 222-247.

VAN ANDRINGA W. 2000, « Autels de carrefour, organisation vicinale et rapports de voisinage à Pompéi », *RSP*, 11, p. 47-86.

VAN MAL-MAEDER D. 2007, *La fiction des déclamations*, Leiden ; Boston, Brill.

— 2013, « Fiction et paradoxe dans les Grandes déclamations du pseudo-Quintilien », dans C. BRECHET, A. VIDEAU & R. WEBB (éd.), *Théories et pratiques de la fiction à l'époque impériale*, Paris, Picard, p. 123-135.

VAN NES A. 2011, « Measuring Spatial Visibility, Adjacency, Permeability, and Degrees of Street Life in Pompeii », dans R. LAURENCE & D. J. NEWSOME (éd.), *Rome, Ostia, Pompeii*, Cambridge, Oxford University Press, p. 100-117.

VANDERBROECK P. J. J. 1987, *Popular Leadership and Collective Behaviour in the Late Roman Republic (ca. 80-50 B.C.)*, Amsterdam, Gieben.

VANHAEGENDOREN K. 2010, « Outils de dramatisation chez Phylarque », *DHAS*, 4, p. 421-438.

VÄTERLEIN J. 1976, *Roma ludens: Kinder und Erwachsene beim Spiel im antiken Rom*, Amsterdam, B. R. Grüner.

VENDRIES Chr. 2015, « Du bruit dans la cité : l'invention du "paysage sonore" et l'Antiquité romaine », dans S. EMERIT, S. PERROT & A. VINCENT (éd.), *Le paysage sonore de l'Antiquité : méthodologie, historiographie et perspectives*, Le Caire, Institut Français d'Archéologie Orientale, p. 209-256.

VERNANT J.-P. & VIDAL-NAQUET P. 1995, *Mythe et tragédie en Grèce ancienne. I*, Paris, La Découverte.

VERSNEL H. S. 1980, « Destruction, devotio and despair in a situation of anomy: The mourning for Germanicus in triple perspective », *Perennitas. Studi in onore di Angelo Brelich promossi dalla Cattedra di Religioni del mondo classico dell'Università degli Studi di Roma*, Roma, Ateneo, p. 541-618.

VERSTANDIG A. 2001, *Histoire de l'empire Parthe (-255 227)*, Bruxelles, Le Cri éditions.

VEYNE P. 1961, « Vie de Trimalcion », *Annales*, 16, p. 213-247.

— 1976, *Le pain et le cirque : sociologie historique d'un pluralisme politique*, Paris, Éditions du Seuil.

— 1983, « Le folklore à Rome et les droits de la conscience publique sur la conduite individuelle », *Latomus*, 42, p. 3-30.

— 2000, « La "plèbe moyenne" sous le Haut-Empire romain », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 55, p. 1169-1199.

VIELBERG M. 2000, « Tacitus als Psychologe », *A&A*, 46, p. 173-189.

VILLACEQUE N. 2013, « Θόρυβος τῶν πολλῶν : le spectre du spectacle démocratique », dans A. MACE (éd.), *Le savoir public : la vocation politique du savoir en Grèce ancienne*, Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté, p. 137-152.

VILLE G. 2014[2], *La gladiature en occident des origines à la mort de Domitien*, Rome, École Française de Rome.

VINCENT A. 2015a, « Paysage sonore et sciences sociales : sonorités, sens, histoire », dans S. EMERIT, S. PERROT & A. VINCENT (éd.), *Le paysage sonore de l'Antiquité : méthodologie, historiographie et perspectives*, Le Caire, Institut Français d'Archéologie Orientale, p. 9-40.

— 2015b, « Les silences de Sénèque », *Pallas*, p. 131-143.

— 2016, *Jouer pour la cité : une histoire sociale et politique des musiciens professionnels de l'Occident romain*, Rome, École Française de Rome.

— 2017, « Une histoire de silences », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 72, p. 633-658.

VIRLOUVET C. 1985, *Famines et émeutes à Rome des origines de la république à la mort de Néron*, Paris, De Boccard.

— 1991, « La plèbe frumentaire à l'époque d'Auguste : une tentative de définition », dans D. VAN BERCHEM & A. GIOVANNINI (éd.), *Nourrir la plèbe : actes du colloque tenu a Genève les 28 et 29. IX. 1989 en hommage à Denis van Berchem*, Bâle, Friedrich Reinhardt, p. 43-62.

— 2009, *La plèbe frumentaire dans les témoignages épigraphiques : essai d'histoire sociale et administrative du peuple de Rome antique*, Rome, École française de Rome.

VISVARDI E. 2015, *Emotion in Action: Thucydides and the Tragic Chorus*, Leiden ; Boston, Brill.

VÖSSING K. 2004, *Mensa regia: das Bankett beim hellenistischen König und beim römischen Kaiser*, Munich, Saur Verlag.

WALKER B. 1952, *The Annals of Tacitus: a Study in the Writing of History*, Manchester, Manchester University Press.

WALLACE-HADRILL A. 1982, « Civilis princeps. Between Citizen and King », *JRS*, 72, p. 32-48.

— 2003, « The Streets of Rome as a Representation of Imperial Power », dans L. DE BLOIS, P. ERDKAMP & O. HEKSTER (éd.), *The Representation and Perception of Roman Imperial Power: Proceedings of the Third Workshop of the International Network Impact of Empire*, Amsterdam, Gieben, p. 189-206.

WALSH P. G. 1954, « The Literary Techniques of Livy », *RMPh*, 97, p. 97-114.

WARD A. M. 1977, *Marcus Crassus and the Late Roman Republic*, Columbia, University of Missouri press.

WARDLE D. 2014, *Suetonius. Life of Augustus / Vita Divi Augusti*, Oxford, Oxford University Press.

WEBER M. 1992, *Essais sur la théorie de la science*, J. FREUND (trad.), Paris, Presses pocket.

WELLESLEY K. 1956, « Three Historical Puzzles in Histories 3 », *CQ*, 6, p. 207-214.

— 1969, « Tacitus as a Military Historian », dans Th. A. DOREY (éd.), *Tacitus*, Londres, Routledge & K. Paul, p. 63-97.

WELWEI K.-W. 1988, *Unfreie im antiken Kriegsdienst. 3: Rom*, Wiesbaden, Steiner.

WESCH-KLEIN G. 1998, *Soziale Aspekte des römischen Heerwesens in der Kaiserzeit*, Stuttgart, Franz Steiner.

WHITEHEAD D. 1979, « Tacitus and the Loaded Alternative », *Latomus*, 38, p. 474-495.

WHITTAKER Ch. R. 1991, « Der Arme », dans A. GIARDINA (éd.), *Der Mensch der römischen Antike*, Francfort/Main, Campus Verlag, p. 305-336.

WIEGELS R. 2009, « Trauerbotschaften, Siegesmeldungen und Soldatenbriefe : Nachrichten und Berichte von der Front aus dem kaiserzeitlichen Rom », dans Th. SCHNEIDER, H. NÖRING & R. SPILKER (éd.), *Bilderschlachten*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, p. 56-71.

WILKES J. 1972, « Julio-Claudian Historians », *CW*, 65, p. 177-203.

WILL W. 1991, *Der römische Mob: soziale Konflikte in der späten Republik*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft.

WILLE G. 1983, *Der Aufbau der Werke des Tacitus*, Amsterdam, B.R. Grüner.

WILLIAMS C. A. 2004, *Martial. Epigrams. Book two*, Oxford, Oxford University Press.

WILLIAMS M. F. 1997, « Four Mutinies: Tacitus "Annals" 1.16-30; 1.31-49 and Ammianus Marcellinus "Res Gestae" 20.4.9-20.5.7; 24.3.1-8 », *Phoenix*, 51, p. 44-74.

WINTERBOTTOM M. (éd.) 1984, *The Minor Declamations Ascribed to Quintilian*, Berlin ; New York, De Gruyter.

WINTERLING A. 1999, *Aula Caesaris: Studien zur Institutionalisierung des römischen Kaiserhofes in der Zeit von Augustus bis Commodus (31 v. Chr.-192 n. Chr.)*, Munich, Rudolf Oldenbourg.

WISEMAN T. P. 1979, *Clio's Cosmetics: three Studies in Greco-Roman Literature*, Leicester ; Totowa, Leicester University Press ; Rowman and Littlefield.

— 1989, « Roman Legend and Oral Tradition », *JRS*, 79, p. 129-137.

WOODMAN A. J. 1988, *Rhetoric in Classical Historiography: 4 Studies*, London, Croom Helm.

— 1998, *Tacitus Reviewed*, Oxford, Clarendon Press.

— 2006, « Mutiny and Madness: Tacitus Annals 1.16-49 », *Arethusa*, 39, p. 303-329.

WORLEY A. 2018, « A Percennial Problem : The Development of Vocalization within the Mutiny in Roman Historiography », dans O. DEVILLERS & Br. B. SEBASTIANI (éd.), *Sources et modèles des historiens anciens*, Bordeaux, Ausonius, p. 111-123.

WUNENBURGER J.-J. 2004, « Esthétique et épistémologie de la foule : une auto-poïétique complexe », dans J.-M. PAUL (éd.), *La foule : mythes et figures. De la Révolution à aujourd'hui*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, p. 13-23.

YAVETZ Z. 1969, « Vitellius and the "Fickleness of the Mob" », *Historia*, 18, p. 557-569.

— 1983, *La plèbe et le prince : foule et vie politique sous le Haut-Empire romain*, M. SISSUNG (trad.), Paris, La Découverte.

— 1986, « The urban plebs in the Days of the Flavians, Nerva and Trajan », dans A. GIOVANNINI (éd.), *Opposition et résistances à l'Empire d'Auguste à Trajan*, Vandœuvres, Fondation Hardt, p. 135-186.

— 1990, *César et son image : des limites du charisme en politique*, E. BARNAVI (trad.), Paris, Les Belles Lettres.

ZANGARA A. 2007, *Voir l'histoire : théories anciennes du récit historique. IIe siècle avant J.-C. - IIe siècle après J.-C*, Paris, EHESS.

Table des matières

REMERCIEMENTS ***1***

CONVENTIONS ***3***

INTRODUCTION GENERALE ***4***

Un pas de côté : la foule comme chœur tragique chez Tacite 5

Méthodologie 8

Progression 13

PREMIERE PARTIE – DE LA FOULE AU CRI ***16***

Chapitre 1 – Les foules de Tacite. Définition, classification, délimitation **17**

a. La foule, entre objet idéologique et objet scientifique 19

1. De la psychologie des foules à l'approche quantitative 19
2. Les foules dans les études historiques : une conceptualisation lacunaire, un abandon progressif ? 27
3. La représentation des foules chez les auteurs anciens 33

b. Éclaircir « la brume de mots » de la foule chez Tacite : essai de typologie et de différenciation lexicale (*uulgus, multitudo, turba*) 41

1. Critère spatial 47
   - *i- Les foules regroupées* 48
   - *ii- Les foules diffuses* 50
2. Composition sociale 51
   - *i- Les foules mixtes* 51
   - *ii- Les foules homogènes et le caractère « populaire » du* uulgus 53
   - *iii- Les cas plus ambigus : contre un* uulgus *« mêlé »* 60
3. Comportement, conscience, opinion 63
   - *i- Les foules accidentelles, les foules professionnelles et les foules passives* 64
   - *ii- Les foules actives et revendicatives* 66
4. Conclusion intermédiaire : le *uulgus*, foule impériale, foule politique 71
5. Étude de cas : les foules dans les mutineries de Pannonie et de Germanie (Tac., *Ann.*, 1.16-1.52) 73
   - *i- En Pannonie* 74
   - *ii- En Germanie* 77

c. Les contours du *uulgus* : profil psychosociologique 81

1. *Mos uulgi :* la saisie psychologique de la foule 81
2. *Vulgus urbanum* et *uulgus militum* 87
3. Frontières du *uulgus* 92
   - *i- Délimitation supérieure* 93
     - Foules urbaines : *uulgus* contre *ordines* 93
     - Foules militaires : une limite située aux *principales* ? 96
   - *ii- Délimitation inférieure* 100
     - Foules urbaines : les esclaves et le *uulgus* 100
     - Foules militaires : non-combattants, auxiliaires et *uulgus* 104
4. Conclusion intermédiaire : le *uulgus*, foule psychologique, foule située socialement 105
5. Étude de cas : la foule dans la relégation d'Octavie (Tac., *Ann.*, 14.59-62) 106
   - *i- Le discours du narrateur :* populus *et* uulgus 107
   - *ii- Le discours de Poppée :* clientelae *et* seruitia 109
   - *iii- Le discours de la foule : une autodénomination comme* plebs 112

Conclusion du chapitre 1 116

Chapitre 2 – Clameurs : écriture et signification de la voix criée chez Tacite **118**

Note méthodologique : sur le « paysage sonore » des foules ... 118
a. La voix articulée : clameur et communication verticale ... 125
1. Une typologie structurale des voix de la foule : communication verticale et communication horizontale ... 125
2. De la plèbe vers le prince : clameurs urbaines ... 130
i- Les clameurs des contiones *civiles* ... 132
ii- Les clameurs des spectacles ... 135
iii- Les clameurs des rencontres informelles entre la plèbe et le prince ... 138
iv- Les clameurs détachées du contexte d'énonciation ... 139
3. Des soldats vers le général : clameurs militaires ... 140
i- Les clameurs des contiones *et des* hortationes *militaires* ... 141
ii- Les clameurs informelles dans les camps ... 144
iii- Les clameurs sans contexte d'énonciation précis ... 145
4. Conclusion intermédiaire : communication institutionnalisée, communication informelle ... 146
5. Coda : de la foule vers la foule ... 148
b. La voix inarticulée : de la clameur comme signe ... 151
1. Les signes clairs : clameur de réaction, clameur de caractérisation ... 153
i- Adstrepere : *approbation militaire* ... 156
ii- Obstrepere : *opposition sénatoriale* ... 165
iii- Strepere : *indécision collective* ... 168
2. Les signes absents, la foule problématique : sémiotique et poétique du silence collectif ... 172
c. La clameur dans l'*historia ornata* : du *mouere* au *delectare* ... 184
1. Pathétique de la clameur ... 186
i- Sur la sensibilité de la foule au pathos ... 187
ii- Un pathétique essentiellement direct ... 192
iii- Déconstruction du pathétique direct : trois variations autour d'une technique ... 198
2. Clameur et *ekphrasis* ... 201
i- Hypotypose (1) : cris et mouvements ... 204
ii- Hypotypose (2) : la clameur au milieu des autres sons ... 208
Combats confus et combats nocturnes : l'importance de l'ouïe dans le récit militaire ... 208
Quand la voix concurrence la voix : emplois stratégiques de la clameur ... 213
Conclusion du chapitre 2 ... 216

DEUXIEME PARTIE – DEFINIR LA RUMEUR DANS L'ANTIQUITE ROMAINE* ... *217

Note méthodologique : sur l'empan chronologique des sources utilisées ... 217

Chapitre 3 – La rumeur comme média ... 222
a. Stéréotypes de la rumeur : une définition par le message impossible ... 224
1. La rumeur n'est pas toujours une nouvelle « fausse » ... 224
2. La rumeur n'est pas toujours une nouvelle « négative » ... 230
3. La rumeur n'est pas toujours une nouvelle « officieuse » ... 232
4. La rumeur n'est pas toujours une « nouvelle » ... 235
Conclusion intermédiaire : pour une approche formelle de la rumeur à Rome ... 237
b. La nature médiatique de la rumeur : de la naissance à la mort des bruits publics à Rome 240
1. Conditions d'apparition ... 243
i- Rumeur et crise : une association trompeuse ... 243
ii- Adsidui rumores *: la rumeur comme flux constant* ... 245
2. Phase de développement ... 248
i- Une diffusion « réticulaire » ... 248
ii- Rumeur et auctorialité ... 254
iii- Croyance et implication ... 259
Croyance dans l'information ... 259
Degré d'implication ... 263

iv- Modification du message ... 266
v- Les limites de la « manipulation » des rumeurs ... 272
Manipulation de la rumeur et réseaux de clientèle ... 273
De véritables cas de manipulation ... 276
Rumeurs forgées en contexte judiciaire ... 281
3. Extinction de la rumeur ... 285
i- Des rumeurs sur le long cours ... 286
ii- Rumeur et réputation : une temporalité du permanent ... 291
Conclusion du chapitre 3 : de la définition à la dénomination de la rumeur ... 297

Chapitre 4 – Espaces, temporalités et agents de la rumeur ... 303
Note méthodologique : rumeur, sources littéraires et paradigme « mythographique » ... 304
a. La rumeur urbaine ... 308
1. Lieux de sociabilité, lieux de rumeurs ... 308
i- Rumeurs, cercles et publicité ... 309
ii- Le forum : une sociabilité républicaine ? ... 314
iii- Taberna, tonstrina *et* caupona : *l'importance des lieux de commerce* ... 315
iv- Vicinia, compita, triuia, stationes *: le cadre vicinal et les carrefours* ... 321
v- Assemblées, procès et édifices de spectacle ... 329
Circus, amphitheatrum et *theatrum* ... 329
Contiones et *comitia* ... 335
2. Plèbe et rumeurs ... 336
i- Le « peuple » comme point d'origine ... 337
ii- L'oisiveté des ragoteurs : une désignation polémique cachant une réalité sociologique ? 340
iii- La partie stable de la plèbe comme locutrice privilégiée de la rumeur ? ... 343
3. Élites et rumeur ... 349
i- Problèmes de la « rumeur aristocratique » ... 350
ii- Sociabilités des élites et rumeur ... 353
iii- Un recours différencié à la rumeur ? Des bruits informatifs aux bruits normatifs et de leur rapport à l'élite ... 355
b. La rumeur militaire ... 364
1. Temporalité(s) : rumeurs militaires et aspects routiniers ... 365
i- L'oisiveté des ragoteurs (2) : les rumeurs pendant le temps de repos ... 366
ii- Des rumeurs au cœur de l'action : de la marche au combat ... 371
2. Cercles et rassemblements : les lieux de la rumeur militaire ... 373
i- Les tentes, espace de la rumeur : du tabernaculum *au* contubernium ... 375
ii- Des espaces de diffusion liés aux munera *: postes de garde, ronde et « forum » du camp* 382
3. *Miles gregarius* et rumeurs ... 385
Conclusion du chapitre 4 ... 389

Chapitre 5 – La rumeur dans le paysage médiatique romain et castral ... 391
a. La rumeur en concurrence avec l'information officielle ... 394
1. *Rumor* et *fama* contre *nuntii* et *litterae* ... 394
2. Rivalité et performance : la communication de la rumeur, un danger pour les élites ... 400
i- La polarisation du paysage médiatique romain dans un épisode de crise militaire et politique : étude de cas de la circulation des nouvelles en janvier-février 69 ... 401
Les circuits officiels de l'information ... 402
Les rumeurs ... 407
Le paysage médiatique après le 15 janvier 69 ... 409
ii- La supériorité des rumeurs sur les nouvelles officielles, une question de rapidité ... 411
3. Lieux et moyens d'acquisition de l'information ... 416
i- Nouvelles extérieures ... 416
Espace urbain : les *portae Vrbis*, lieu d'échange des rumeurs ... 416

Espace castral : des camps mobiles à la caserne des prétoriens 423
ii- Nouvelles intérieures (1) : la domesticité 429
iii- Nouvelles intérieures (2) : les portes domestiques. Étude de cas de l'analogie Tanaquil/Livie/Agrippine 435
iv- Nouvelles intérieures (3) : la porosité sonore des bâtiments publics 449
4. *Aucupari rumores* : les élites à l'affût de la rumeur 457
b. La rumeur en collaboration avec l'information officielle 466
1- À Rome 466
i- Diffuser la parole officielle : retour sur l'élaboration des XII Tables 466
ii- L'utilisation des réseaux rumoraux pour calomnier : l'exemple de L. Quinctius dans le Pro Cluentio *de Cicéron* 468
iii- La rumeur contre la rumeur : bruits officiels et bruits officieux dans l'affaire des Bacchanales 470
iv- Repenser le modèle centre-périphérie à l'époque impériale : édits, hérauts et acta diurna 473
2- Dans les camps 476
i- Contiones *militaires et relais rumoraux* 476
ii- Autres formes de la communication verticale et de la reprise rumorale entre le(s) chef(s) et la troupe : tesserae *et rencontres informelles* 481
Conclusion du chapitre 5 485

TROISIEME PARTIE – TACITE FACE A LA RUMEUR* *487

Note méthodologique : la rumeur, fait historique, fait littéraire 488

Chapitre 6 – Narratologie de la rumeur tacitéenne : bruits publics et construction du récit 491

a. L'espace des bruits publics : rumeurs et transition 492
1. De la périphérie au centre : les transitions géographiques 492
i- Des provinces vers Rome 493
ii- À l'intérieur d'un même espace : spatialisation et polarisation dans l'espace urbain en 69 497
2. Prolepses et analepses : les transitions chronologiques 502
i- Analepses : sur la construction du premier livre des Histoires 504
ii- Prolepses : flashforwards *barbares* 508
Conclusion intermédiaire sur la fonction transitionnelle des rumeurs 511
b. La rumeur, voix secondaire, problématique et distanciée 514
1. Mettre en doute 516
2. Insinuer 521
i- Dans les Annales *et l'*Agricola *: empoisonnements au palais impérial* 522
ii- Dans les Histoires, *des insinuations moins tapageuses : l'exemple du meurtre de Fonteius Capito* 525
Conclusion intermédiaire sur la fonction modalisatrice des rumeurs 530
c. La rumeur et le portrait 531
1. Caractérisation directe 533
i- Aduersus rumor 534
Un modèle tripartite : la caractérisation de Tibère par les rumeurs 534
De Néron à Vitellius : continuités et variations 538
ii- Modesti sermones 545
Deux figures dominantes : Agricola et Germanicus 546
Des héros plus discrets : l'exemple de Vestricius Spurinna 549
iii- Ambigua fama 552
Conclusion intermédiaire sur les rumeurs à caractérisation directe 557
2. Caractérisation indirecte : le modèle tibérien et le modèle néronien 558

i- Les attentifs et les habiles ... 559
L'archétype de Clemens ... 560
Néron : une biographie rumorale en quatre temps ... 562
Généraux et hommes militaires ... 570
ii- Mépris et échecs ... 576
Tibère : une biographie rumorale en deux temps ... 576
Chefs de guerre maladroits et princes en manque d'acceptation ... 582
Conclusion intermédiaire : du portrait rumoral indirect au « procédé d'unité » ... 586
d. Rumeurs et unité dans les *Histoires* ... 589
1. Anticipations, rappels, archétypes, contrastes ... 589
2. Narrations géminées : l'exemple des deux batailles de Bédriac ... 592
Conclusion du chapitre 6 ... 597

Chapitre 7 – La rumeur, le lecteur et l'historien ... 599
a. De la causalité historique à la poétique de l'effet : fonctions chorales et impression(s) de la rumeur 601
1. La rumeur comme histoire affective ... 604
i- Formes de la rumeur affective : déclencheur, émotion, discours, consécution ... 605
Un modèle : les réactions anonymes au traité de Rhandeia ... 606
Un motif récurrent : l'affectivité des foules urbaines pour Germanicus et ses descendants .. 609
Des variations : l'émotion des foules barbares et militaires ... 614
ii- Rumeurs, pathétique et commouere *historiographique* ... 617
Conclusion intermédiaire sur les rumeurs affectives ... 620
2. Augmenter la profondeur de champ : rumeurs associatives et mémoire collective ... 621
i- Formes de l'élargissement historique : le mécanisme de la liste et ses paradoxes ... 622
ii- Mentions de rumeurs et pratiques mémorielles de la foule ... 625
Un commentaire à contretemps : le peuple et Spartacus (Tac., *Ann*., 15.46) ... 626
Un commentaire qui vise juste : l'armée et les désastres républicains (Tac., *Ann*., 15.13) ... 630
iii- De la mémoire aux normes collectives ... 633
iv- L'analogie au-delà du passé : rumeurs et histoire contrefactuelle ... 637
Conclusion intermédiaire sur les rumeurs associatives ... 640
3. Une poétique de l'effet ? La rumeur comme procédé d'incertitude ... 641
i- Bruits intrigants : rumeur et dramatisation ... 641
Une définition narratologique de la tension ... 642
Dramatisation interne et dramatisation externe : l'exemple des voix de la foule pendant le procès de Pison (Tac., *Ann*., 3.11-14) ... 646
Typologie des motifs de dramatisation rumorale chez Tacite ... 652
ii- Bruits déstabilisants : une ambiguïté mimétique ? ... 659
Conclusion intermédiaire sur les rumeurs comme procédés d'incertitude ... 666
b. Des sources de la rumeur à la rumeur comme source ... 668
1. La problématique oralité des sources : tradition historiographique et discours politique ... 672
i- L'impossibilité de la rumeur comme source : un discours aristocratique vide ? ... 672
ii- Sources anonymes, sources orales, sources rumorales ... 680
2. Essai d'inventaire typologique des rumeurs utilisées comme source ... 684
i- Traditions ethnographiques et croyances religieuses : la rumeur historiographique comme expression de la distance épistémique ? ... 685
ii- Événements politiques contemporains et déficit en information ... 693
Conclusion du chapitre 7 ... 699

***CONCLUSION GENERALE* ... 701**
Synthèse ... 701
De l'historique au littéraire, et retour : perspectives sociocritiques ... 710

***ANNEXES* ... 719**

Annexe 1 : La rumeur à Rome, un état de la question **719**
a. Approche psychologique contre approche interactionniste : les courants de la rumorologie contemporaine 720
b. Dans les sciences de l'Antiquité, une lecture d'abord littéraire des rumeurs 725
c. La rumeur comme phénomène historique et pratique sociale : une prise en compte tardive 735
Conclusion : des territoires encore à explorer 744

Annexe 2 : Les mots de la rumeur chez Tacite. Analyse lexico-syntaxique **748**
a. Les substantifs spécifiques 749
1. *Rumor* 750
2. *Fama* 754
3. *Sermones* 758
4. Rapports de synonymie entre les trois termes 761
i- Combinatoire adjectivale 764
ii- Combinatoire nominale 766
iii- Combinatoire verbale 768
iv- Rumeurs informatives et rumeurs normatives 770
Conclusion sur *rumor, fama* et *sermones* 774
b. Les dénominations non spécifiques 775
1. Acte de parole 776
2. Diffusion de la rumeur 779
3. Sonorité de la rumeur 780
4. Sentiments mobilisés 782
5. Acte intellectuel 784
Synthèse sur les dénominations non spécifiques 786
c. Syntaxe des rumeurs 787
1. Absence de complément 787
2. Discours narrativisé 789
i- Rumor, fama *et* sermo *en mention relative sans complément exprimé* 790
ii- Présence d'un complément sous forme d'expansion du nom 792
3. Style indirect… 794
i- … dépendant de rumor, fama *et* sermo 795
ii- … dépendant d'un autre terme : des discours indirects normatifs aux rumeurs syntactisées 799

Bibliographie **804**
Éditions & commentaires de Tacite utilisés 804
Études critiques 804

Table des matières **838**

VOICES OF THE CROWD IN TACITUS

Literary and Historical Perspectives on the Collective Communication in the Early Roman Empire

This dissertation aims at studying from a variety of perspectives the collective vocalisations in Tacitus. The voices of the crowd are usually treated as mere background, annoying noise by the historian; but they are actually linked to different key issues on the socio-political, historiographical and literary levels. These should not be considered separately but as an ideological system of representation. Thus, we try in this study to adopt a historical and literary approach, showing how the social phenomena are turned into a literary material by Tacitus.

The first section takes a look at the political vocabulary of Tacitus, starting with the concept of crowd (chap. 1). The key word here is certainly *uulgus* (*uulgus urbanum* or *uulgus militum)*, which should not be considered as an empty concept, but rather as a very specific type of crowd, whose voice became central in the institutions of the imperial regime. We apply our conclusions to the text with two case studies (the crowds in the mutinies of *Annals* I, the crowd in the banishment of Octavia). In chap. 2, we look into the clamour, defined as vertical communication between the crowd and the individual. We first determine Tacitus' main formulae to refer to the collective shouts, and then show how the historian turned it into a way to characterise the crowd's state of mind and to make his narrative more vivid or pathetic.

Chap. 3 to 5 form a historical analysis of the rumour, a phenomenon that is closely connected to Tacitus' works but whose comprehension is more accurate if other sources – for the late Republican or early Imperial period – are taken into account. In chap. 3, we go beyond the negative stereotypes of our sources to define the rumour as a true channel of information and communication. This channel was reticular and exponential, and thus opposite to the linearity of the aristocratic media. In chap. 4, we build on the theories of the interactionist sociology of the rumour to address the question of the times and places where rumours were exchanged in Rome and in the military camps, focusing on the sociability networks as well as on the motivation and social profile of the gossipers. Chap. 5 concerns the place of the rumours within the "media landscape" of ancient Rome. Most of the time, the crowd would use rumour to acquire pieces of information which the authorities did not have yet or were not willing to disclose. Yet, rumours also played an active – and more conventional – part in delivering official news beyond the primary place of interaction where it was broken to the crowd (the *contiones*, for example).

In the last part of this dissertation, we come back to the literary analysis of Tacitus' text to investigate how he combines the historical features of the rumour with the narrative elaboration. Chap. 6 analyses how Tacitean rumours work as a narratological device, used to bring forward innuendoes or to characterise individuals, but also to structure the transition points of the narrative or to create thematic unity. Chap. 7 delves into more historiographical issues. Starting from the consideration that rumours are frequently excluded from the reconstruction of historical causation, we first examine the choral function of some collective discourses: they allow Tacitus to step outside the framework of rational history, to which he should normally be compelled, and to incorporate into the text elements of emotional and even counterfactual history. The end of the chapter reflects upon the use of the rumour as a source (*auctor*) for the historian.

The conclusion offers some perspective on a sociocritical approach of the subaltern voices in Tacitus, followed by two appendices: a complete *status quaestionis* about rumours in Classics and Ancient History, and a lexico-syntactic survey of the Tacitean rumours.

VOIX DE LA FOULE CHEZ TACITE

Perspectives littéraires et historiques sur la communication collective au début de l'Empire

Ce travail analyse sous différentes perspectives les formes de la voix collective chez Tacite. Souvent réduites par l'historien à un simple son dérangeant, les voix de foule engagent des problématiques diverses (sociopolitiques, historiographiques, littéraires) qui ne sont pas indépendantes les unes des autres mais forment un système de représentation. Méthodologiquement, nous ne dissocions donc pas l'approche littéraire et l'approche l'historique et cherchons à montrer comment des faits sociaux comme la communication des masses sont encodés dans le récit.

La première des trois parties trouve son unité dans l'analyse lexicographique du vocabulaire politique de Tacite, en commençant par le concept de foule (chap. 1). On y voit surtout que *uulgus* (*uulgus urbanum* ou *uulgus militum*) renvoie à un type de foule particulier, celle qui, par sa voix, devient l'un des acteurs principaux du régime impérial. Deux études de cas (les foules dans les mutineries du livre I des *Annales* ; la foule dans l'épisode de la répudiation d'Octavie) ancrent l'analyse dans l'étude suivie du texte tacitéen. Le chap. 2 étudie la clameur, définie comme communication verticale entre la foule et l'individu. Après avoir relevé les caractéristiques formulaires de l'écriture tacitéenne, nous montrons que le cri collectif a constitué pour l'historien un puissant outil de caractérisation des foules et a servi à l'élaboration de l'*historia ornata*, via des déplorations pathétiques et des hypotyposes.

La deuxième partie étudie au plan historique le phénomène de la rumeur, dont l'œuvre de Tacite constitue un réceptacle exceptionnel. Dans le chap. 3, nous définissons la rumeur comme média : au-delà des stéréotypes, le phénomène peut être caractérisé par son mode particulier (réticulaire et exponentiel) de transmission de l'information, qui l'oppose aux médias traditionnels et aristocratiques. Le chap. 4 adopte une approche interactionniste : il s'agit de déterminer où, quand, comment et par qui s'échangeaient les rumeurs, en nous focalisant sur les réseaux de sociabilité (urbains tout autant que militaires) qui leur permettaient de circuler. Le chap. 5 replace la rumeur dans le « paysage médiatique », à Rome et dans les *castra*, et interroge la relation entre les bruits publics et les autres canaux de communication, notamment les médias de l'officialité. Si la situation la plus récurrente est celle d'une rivalité entre la foule et les autorités autour de l'acquisition de l'information, une autre configuration se trouve de manière régulière dans les sources : la rumeur permettait d'assurer la dissémination d'une information officielle auprès du grand nombre, au-delà des lieux d'interaction ritualisés entre la masse et le pouvoir. Dans ces trois chapitres, l'assise documentaire est élargie aux textes et auteurs de la fin de la République et du Haut-Empire.

Nous retournons ensuite au seul Tacite (troisième partie) pour synthétiser les différentes fonctions littéraires qu'assume la rumeur chez lui, en interrogeant leur rapport avec les propriétés historiques du phénomène. Le chap. 6 propose une analyse des fonctions narratologiques de la rumeur, certaines connues (la rumeur comme insinuation ou comme support du portrait), d'autres plus neuves (la rumeur comme embrayeur de transition). Dans le chap. 7, nous élargissons le cadre en observant le lien de la rumeur à la causalité historique : certains bruits, de forme chorale, semblent détachés des événements et permettent de faire résonner une contre-histoire au sein du récit tacitéen (histoire des émotions, voire histoire contrefactuelle). La fin de ce dernier chapitre se penche sur la problématique de l'utilisation des rumeurs comme sources par Tacite.

Après une conclusion ouvrant sur des perspectives sociocritiques dans l'analyse du discours collectif tacitéen, on trouve deux annexes : un état de la question de la rumeur dans les sciences de l'Antiquité, et une étude lexico-syntaxique des rumeurs tacitéennes.